

B Prov

A

172



ENCYCLOPÉDIE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU, RUE DE RIVOLI, 144.

642921

ENCYCLOPÉDIE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

AVEC LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES CÉLÈBRES.

TOME QUATORZIÈME



PARIS,

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE,
RUE JACOB, 31.

—
1855.



ENCYCLOPÉDIE

DU XIX^e SIÈCLE

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

H



HENRIOT ou plus exactement **HANRIOT**, naquit à Nanterre, en 1761, d'une famille obscure. Après avoir été domestique il se trouva commis aux barrières au moment où éclata la révolution dont il embrassa les idées avec enthousiasme. En 1792, il devint chef de la section des Droits de l'Homme, et commandant de la garde nationale de Paris. Le 31 mai il fit investir la Convention pour la forcer à décréter d'accusation le parti des Girondins, et le 9 thermidor 1794, après avoir conduit au supplice ses victimes, il marcha au secours de Robespierre, et fit braquer l'artillerie sur la Convention; mais il fut arrêté et conduit à l'échafaud le lendemain.

HENSLOWIACÉES, *Henslowiaceae* (bot.). M. Lindley a formé sous ce nom une petite famille que Endlicher place à la suite de celle des Salicées, et qui emprunte sa dénomination et ses caractères au genre *Henslowia*, Wall., le seul qu'elle comprenne. Ce petit groupe naturel comprend de petits arbres des Indes-Orientales, à rameaux opposés, tétragones; à feuilles opposées, simples, pétioles, entières, sans stipules; à petites fleurs groupées en grappes serrées, dioïques par avortement. Chaque de ces fleurs est accompagnée de deux bractées et pourvue d'un périanthe quinqueparti, avec cinq étamines insérées sur un disque charnu qui revêt la base du périanthe; son pistil présente un ovaire à deux loges multiovulées, surmonté d'un style court que termine un stigmaté un peu convexe faiblement

bilobé. Le fruit de ces plantes est encore inconnu.

HÉPATE, *Hepatus* (crust.). Genre de l'ordre des Décapodes brachyures, de la famille des Oxystomes, établi par Latreille aux dépens des *Calappa* de Fabricius. Dans cette coupe générique, la carapace est très large, dentée, régulièrement arquée en avant et fortement rétrécie en arrière, avec les régions hépatiques très grandes, et les régions branchiales, au contraire, fort petites. Le front est étroit, droit, assez saillant, et se prolonge vers les orbites pour gagner les côtés du cadre buccal. Les orbites sont petites, circulaires, placées sur le même niveau que le front. Les antennes externes occupent l'angle interne des orbites qu'elles séparent des facettes antennaires. Le cadre buccal est très étroit en avant, assez régulièrement triangulaire, et occupé en outre par les côtes médianes externes. Le plastron sternal est ovale. Les pattes antérieures sont fortes et peuvent s'appliquer exactement contre la face inférieure du corps, et s'y cacher presque en entier; la main est surmontée d'une crête, et les pinces sont peu inclinées en bas et en dedans. Les pattes suivantes sont de longueur médiocre. L'abdomen, dans les deux sexes, est divisé en 7 segments.

On ne connaît qu'un petit nombre d'espèces de ce genre; elles proviennent de l'Amérique; le type est l'**HÉPATE FASCIÉ** *H. fasciatus*, Latreille, qui est de couleur jaunâtre, avec des points rouges très nombreux sur le dos, se changeant postérieurement en de petites lignes. Ce crustacé

habite les mers qui baignent Saint-Domingue.

HÉPATIQUE, (*méd.*), du grec *πατ*, *foie*. Ce mot est employé pour désigner tout ce qui a rapport au foie. — L'ARTÈRE HÉPATIQUE, la seconde branche du tronc cœliaque par la grosseur, se porte presque transversalement à droite et donne bientôt deux branches assez considérables appelées *pilorique* et *gastro-épiploïque droite*. Le tronc principal se divise ensuite en deux rameaux, dont l'un, appelé artère *cystique*, fournit quelques branches à la vésicule du fiel; puis tous les deux se divisent en nombreuses ramifications destinées à la nutrition du foie, mais non à la sécrétion dont il est chargé et dont les matériaux sont fournis par la veine-porte. — Les VEINES HÉPATIQUES, dont le nombre n'est pas constant et s'élève le plus souvent de trois à quatre, s'attachent principalement à la surface convexe du foie et s'abouchent dans la veine cave ventrale. LA VEINE-PORTE HÉPATIQUE porte fort improprement ce nom, puisqu'elle fait réellement les fonctions d'artère (*voy. CIRCULATION*). — On appelle CANAL HÉPATIQUE un conduit long, chez l'homme, d'environ trois travers de doigt et de la grosseur d'une plume à écrire, résultant de la réunion de tous les conduits biliaires; ses fonctions sont de porter la bile dans la vésicule du fiel par le canal cystique, ou dans le duodénum directement, au moyen du canal cholédoque. Il est en quelque sorte la continuation simple de ces deux conduits. — Le PLEXUS HÉPATIQUE résulte d'un assemblage de filets nerveux émaillés du plexus solaire, et qui s'entrelacent autour de l'artère hépatique en accompagnant toutes ses ramifications. — On désigne sous le nom de TACHES HÉPATIQUES de petites maculatures jaunâtres qui se développent en différents points de la surface du corps, et attribuées vulgairement à de légères altérations du foie; mais il nous semble permis de douter qu'elles dépendent réellement de cette cause.

HÉPATIQUE, *Hepatica* (*bot.*). Genre de la famille des Renonculacées, de la polyandrie-polygynie dans le système de Linné. Les plantes qui le forment sont des herbes vivaces, qui croissent naturellement dans les parties montagneuses de l'Europe et de l'Amérique septentrionale, et qui, dès le premier printemps, produisent leurs fleurs sur des pédoncules radicaux uniflores, antérieurement à la naissance de leurs feuilles coriaces, divisées en trois, cinq ou sept grands lobes. Les fleurs des hépatiques sont accompagnées d'un involucre de trois folioles tellement rapproché d'elles qu'il semble leur former un calice; leur enveloppe florale unique est formée de six à neuf folioles péta-loïdes; leurs étamines sont nombreuses, toutes

fertiles; leurs nombreux pistils sont libres, renferment un seul ovule, et deviennent autant d'achaines surmontés d'une petite pointe fournée par le style. — On cultive très fréquemment dans les jardins l'HÉPATIQUE TRILONÉE, *Hepatica triloba*, Choix (*Anemone hepatica*, Linné), espèce répandue dans les montagnes de l'Europe, dont les feuilles sont divisées en trois grands lobes entiers, d'un vert luisant, et deviennent rougeâtres en vieillissant. Dès la fin de février ou le commencement de mars, cette jolie plante produit une grande abondance de fleurs bleues-violacées dans le type, roses, blanches dans des variétés qu'on trouve même dans la nature, simples ou doubles, et qui se conservent ou se succèdent pendant environ un mois. On multiplie cette espèce par division des pieds ou par semis de graines qu'on met en terre aussitôt après les avoir récoltées. On doit la couvrir pendant les grands froids de l'hiver.

P. D.

HÉPATIQUES, *Hepatica* (*bot.*). Famille de plantes acotyledones, formée par A. L. de Jussieu, qui la distingua très bien des mousses, et admise depuis lors par tous les botanistes. D'abord réduite à un petit nombre d'espèces connues, elle a été tellement enrichie par les travaux des savants de notre époque qu'aujourd'hui elle n'en comprend pas moins de onze ou douze cents, réparties dans environ soixante genres. Les hépatiques sont de très petites plantes annuelles ou vivaces, formées uniquement de tissu cellulaire, mais dans l'une desquelles (*Preissia commutata*) M. Gottsche a découvert, il y a quelques années, tout un système de vaisseaux anastomosés. Elles sont généralement couchées et s'enracinent dans la terre ou les corps sur lesquels elles s'appliquent. Leurs feuilles, pourvues ou non d'une nervure médiane formée de cellules allongées, sont tantôt soudées en une fronde plus ou moins large, tantôt distinctes, distiques, souvent lobées ou dentées, assez fréquemment accompagnées de stipules qu'on a nommées *amphigastres*; on a constaté sur celles de certaines d'entre elles la présence de stomates. La propagation de ces petites plantes s'opère de deux manières différentes : 1° par des propagules, sortes de bulbilles cellulaires, qui se développent sur les frondes, ou se trouvent même enfoncés dans le tissu de celles-ci, les groupes qu'elles forment étant quelquefois entourés d'un rebord foliacé entier ou frangé, qu'on a nommé *corbelle* ou *scyphule*; 2° par des organes reproducteurs de deux sortes, qui, malgré les incertitudes qui règnent encore relativement au rôle de l'un d'eux, ont été comparés par beaucoup de botanistes aux deux sexes des plantes phanérogames. Celui de

ces organes qu'on a regardé comme mâle a été nommé *anthère*; il consiste dans des sacs membraneux et cellululeux, comparés par les uns à une anthère, par d'autres à un simple grain de pollen; leur intérieur est rempli de cellules qui finissent par s'isoler, se désagréger, s'échapper par le sommet du sac, et qui laissent alors sortir un petit corps en forme de filament très délié, un peu renflé à un bout et susceptible de se mouvoir quelque temps. Quant à l'organe femelle, il constitue une urne distincte, par ses caractères, de celle des mousses, surtout par ce motif que la coliffe n'est pas soulevée par elle comme dans celles-ci, mais est déchirée irrégulièrement au sommet et reste autour de la base du pedicelle, et en second lieu parce qu'elle s'ouvre plus ou moins complètement en deux ou quatre valves, et qu'elle manque généralement de collumelle centrale. Un autre caractère de la fructification des hépatiques consiste en ce que leurs spores sont le plus souvent accompagnés de sortes de filaments roulés en spirale, nommés *élatères*, qui proviennent de la décomposition de cellules allongées, fibreuses, et qui aident à leur dissémination.

On trouve des hépatiques dans tous les pays, et même il en est méritent d'être nommées cosmopolites. Mais généralement les genres de ces plantes qui appartiennent aux contrées tempérées, manquent entre les tropiques, et réciproquement la plupart des genres intertropicaux n'arrivent pas en général dans les climats tempérés. — Parmi les botanistes de notre époque, plusieurs considèrent le groupe des hépatiques comme une simple famille subdivisée par eux en tribus; les autres y voient un grand groupe supérieur aux familles ou une classe, dans laquelle les tribus des premiers deviennent des familles. Parmi ces derniers, Endlicher admet la subdivision des hépatiques en cinq familles : — 1° les *Ricciacées*, qui doivent leur nom au genre *Riccia*, Mich.; — 2° les *Anthocénorées*, comprenant le genre *Anthoceros*, Mich.; le genre *Monoclea*, Hook., que l'organisation de son urne a fait séparer récemment comme le type d'un groupe à part; — 3° les *Targioniacées*, ainsi nommées du genre *Targionia*, Mich.; — 4° les *Marchantiacées* comprennent les genres *Marchantia*, March., *Lunularia*, Mich., *Fegatella*, Rad., etc.; — 5° les *Jungermanniacées*, les plus nombreuses de toutes et subdivisées en plusieurs sections.

HÉPATITE (méd.), du grec *ήπαρ*, foie. C'est l'inflammation du parenchyme du foie. Les causes les plus fréquentes de l'hépatite aiguë sont les coups sur l'hypochondre droit, les chutes dans lesquelles le corps éprouve une violente secousse. Vient ensuite les vives stimulations

de l'estomac et des intestins, et plus particulièrement celles qui résultent de l'usage intempestif des émétiques et des drastiques. L'inflammation de la muqueuse gastro-duodénale fera naître à plus forte raison celle du foie, en se transmettant par voie de continuité. Les plaies de tête, les passions violentes et subites viennent en troisième ligne. Enfin le refroidissement brusque de la peau, l'immersion du corps en sucr dans l'eau froide, la répercussion d'une dartre ou de tout autre exanthème de la peau, d'une phlegmasie articulaire et des hémorrhoides la déterminent quelquefois chez les personnes prédisposées. — Dans les climats brûlants, l'hépatite aiguë est beaucoup plus commune que dans le nôtre, ce qu'il faut sans doute attribuer à la fréquence et à l'intensité des inflammations gastro-intestinales.

Une douleur quelquefois vive, mais le plus souvent sourde, gravative et lancinante, ayant son point de départ dans l'hypochondre droit, d'où elle s'irradie dans la poitrine et jusqu'à l'épaule du même côté, augmentée par le toucher, la respiration, la toux, et par le décubitus sur le côté opposé, tandis que la même position sur le côté malade semble apporter du soulagement, constitue le principal et quelquefois l'unique symptôme. Il y a le plus ordinairement de la fièvre, on crudit jaunâtre, verdâtre ou noirâtre recouvre la langue, et il survient de l'ictère, des nausées, une constipation opiniâtre; les urines sont jaunes, huileuses, troubles et sédimenteuses, les matières fécales blanches ou grises, nullement colorées par la bile. On observe parfois du boquet et une toux rare. Si la langue est rouge au pourtour et à la pointe, si la soif est vive, s'il y a des vomissements bilieux, et si la douleur de l'hypochondre s'étend vers l'épigastre, il y a tout lieu de soupçonner l'existence d'une gastro-entérite.

La saignée générale sera utile au début de l'hépatite aiguë intense chez les sujets pléthoriques; mais les saignées locales, abondantes et répétées, suffisent le plus souvent; c'est en général à l'hypochondre qu'on les pratique. L'existence d'hémorrhoides devrait faire diriger le même moyen vers le siège. Les cataplasmes ou les fomentations émollientes, la diète la plus sévère, des boissons acidules, des demi-lavements, compléteront le traitement pendant les premiers jours. Lorsque par ces moyens on aura beaucoup diminué les symptômes inflammatoires, les bains tièdes longtemps prolongés, produiront d'excellents effets. On pourra recourir ensuite à des purgatifs légers, préférablement à l'huile de ricin; mais il faudra s'arrêter promptement dans l'emploi de ce moyen. Les vésicatoires sur

les hypocondres ne doivent être mis en usage qu'avec beaucoup de précaution, et alors seulement que la phlegmasie touche à sa fin. Les ventouses scarifiées, employées avec la même réserve sont utiles, dans les mêmes circonstances. Sous l'influence de ces moyens convenablement dirigés, la maladie se terminera le plus ordinairement par résolution; le passage à la suppuration sera presque toujours mortel; le développement de la gangrène sera inévitablement et promptement funeste; le passage à l'état chronique, quoique grave, est encore susceptible de guérison.

Cette dernière forme se développe parfois de but en blanc dans nos climats; elle est même plus fréquente que l'hépatite aiguë. Ses causes seront toutes celles que nous avons indiquées pour la forme aiguë, mais plus particulièrement les coups, les chutes, et les percussions fortes sur la région du foie, les affections morales, tristes et vives, les excès dans le régime alimentaire, et l'effet sympathique des lésions du crâne et de la moelle épinière; enfin la répercussion d'une phlegmasie cutanée ou articulaire, et la suppression du flux hémorrhoidal. Les symptômes seront les mêmes que dans la forme aiguë, mais avec moins d'intensité. Les moyens de traitement seront proportionnés à l'énergie et à la réaction du mal sur le reste de l'économie, et puisés dans le même ordre que précédemment, mais en se montrant fort réservé sur l'emploi des antiphlogistiques, pour insister au contraire sur les longues suppurations développées aux environs de l'organe malade au moyen de vésicatoires, de moxas et de sétons. Les médicaments décorés des noms de *fondants* et de *désobstruants*, parmi lesquels nous citerons en première ligne, l'essence de térébenthine et le savon doivent être le plus souvent proscrits, à cause de l'irritation qu'ils sont susceptibles de développer dans les intestins.

HEPIALE, *Hepialis* (ins.). Genre de lépidoptères nocturnes de la tribu des Bombycites, caractérisé par les antennes fort courtes, semblables dans les deux sexes, simplement dentelées en dessous; les palpes très courts, la trompe nulle et les ailes supérieures étroites, allongées. Ce genre est peu nombreux. Les chenilles vivent sous terre dans l'intérieur des racines de plusieurs végétaux. Elles ont 16 pattes, leur corps est presque lisse, et leur bouche armée de fortes mâchoires. — L'espèce la plus intéressante est l'**HEPIALE DU HOUBLON**, *H. humuli*, Fabr., dont la chenille vit dans les racines du houblon, où elle cause souvent de grands dégâts. Elle se change en nymphe dans l'intérieur même de ces racines. Aux approches du printemps

elle file une coque de soie, deux fois plus longue qu'elle. Lorsque le moment de la métamorphose arrive, elle perce cette coque, en sort et monte à la surface de la terre, où elle reste jusqu'à ce que sa peau de nymphe tombe. L. F.

HEPTAGYNIE, *Heptagynia* (bot.). Dans son système, Linné a nommé ainsi les orlres dans lesquels sont compris les végétaux à 7 pistils. L'Heptagynie n'était admise par lui que dans la 7^e classe, l'Heptandrie, et elle ne comprenait que le genre *Septas*.

HEPTANDRIE, *Heptandria* (bot.). C'est le nom donné par Linné à la 7^e classe de son système, dans laquelle sont comprises les plantes dont les fleurs hermaphrodites présentent 7 étamines. Cette classe est fort peu nombreuse, et se divise en 1 ordres: 1^o l'*Heptandrie-monoagynie*, caractérisée par des fleurs à 7 étamines et un seul pistil: cet orlre renferme le genre Marronnier, *Æsculus*, le plus intéressant de toute la classe, le genre *Trientalis* dont le type est une plante européenne, et un ou deux autres; 2^o l'*Heptandrie-digynie* à 2 pistils, dans lequel Linné ne rangeait que le genre *Linum*; 3^o l'*Heptandrie-tétragynie*, à 4 pistils, ne comprenant que le genre *Saururus*; 4^o l'*Heptandrie-heptagynie* à 7 pistils, formé du genre *Septas*.

HEPTANOMIDE ou MOYENNE-ÉGYPTE (roy. ÉGYPTE). Les Grecs avaient ainsi nommé cette province parce qu'elle contenait sept nomes: le Memphite, l'Arinoite ou Crocodilopolite, l'Héracopolite, l'Aphroditoite, l'Oxyrinchite, le Cynopolite et l'Hermopolite, auxquels les Romains ajoutèrent dans la suite le nome Autinoite, celui de la grande Oasis et celui de la petite Oasis.

HEPTARCHIE. Mot grec composé qui signifie sept royaumes. C'est le nom sous lequel on désigne habituellement sept royaumes créés successivement par les Angles et les Saxons dans la Grande-Bretagne, qu'ils embrassaient tout entière, excepté le pays de Galles et le S. de l'Ecosse, savoir: les royaumes de *Kent*, fondé vers 455 par Hengist; de *Sussex* par Ella (491); de *Wessex* par Cerdic (516); d'*Essex* (526); de *Northumberland* (547), divisé postérieurement en deux royaumes distincts: *Deirie* au S. et *Bernicie* au N.; d'*Est-Anglie* (571); de *Mercie* (584). On trouvera l'histoire de ces petits Etats aux mots ANGLETERRE et SAXONS. Des articles particuliers ont été consacrés aux plus importants d'entre eux (roy. aussi EGBERT).

HÉRACLÉE (géog. anc.). Ce nom a été porté par un grand nombre de villes qui prétendaient avoir été fondées par Hercule (en grec *Héracles*). Nous ne citerons que les principales: — 1^o **HÉRACLÉE DE THRACE** ou *Perinthus* (auj. *Erekli*). Elle

était située sur la Propontide, près de Byzance. Alcibiade s'y réfugia pendant son second exil. Elle soutint un siège mémorable contre Philippe de Macédoine, qui la prit en 341 av. J.-C. — 2° **HÉRACLÉE DU PONT** ou *Eribolum* (auj. *Erekli*). C'était une colonie milésienne située sur le Pont-Euxin, dans la partie de la Bithynie occupée par les Mariandyns. Elle fut très florissante, et fonda elle-même plusieurs colonies. On y admirait une statue d'Hercule dont la massue, le carquois et la peau de lion étaient en or. — 3° **HÉRACLÉE DE LUCANIE** (auj. *Pelicoro*). Ville d'Italie, sur la côte de la mer Ionienne, près de Métaponte, à l'embouchure de l'Aciris (auj. *Agri*). Cette ville, autrefois très riche, était une colonie de Tarente. Elle est célèbre par la victoire que Pyrrhus y remporta sur les Romains (280). Les Romains la sou mirent sept ans après. Elle conserva néanmoins ses magistrats et ses lois, sous le titre d'alliée de Rome. — 4° **HÉRACLÉE MINOA**. Ville de la Sicile, à l'O. et près d'Agrigente, fondée par les Crétois. Elle fut ruinée par les Carthaginois. AL. B.

HÉRACLÉONITES. Hérétiques du second siècle, qui se rattachaient à la secte des valentiniens. Ils avaient pour chef Héracléon, qui dogmatisa, vers l'an 140, et répandit surtout ses erreurs dans la Sicile. Cet homme, selon saint Epiphane (*Hæres.*, 36), enseignait l'existence de deux mondes, l'un matériel et l'autre spirituel, et n'attribuait au Verbe divin que la création de ce dernier. Il faisait assez peu de cas de la loi ancienne et rejetait les prophéties. Il admettait les évangiles, mais il en dénaturait le sens par des explications allégoriques poussées jusqu'à l'extravagance. Il avait composé des commentaires sur les évangiles de saint Luc et de saint Jean. On trouve quelques fragments des premiers dans Clément d'Alexandrie, et des seconds dans les commentaires d'Origène sur ce même évangéliste.

HÉRACLÉOPOLIS, c'est-à-dire ville d'Hercule, était le nom que les Grecs donnaient à une ville d'Égypte, située au S.-O. de Memphis, sur la rive gauche du Nil, à quelque distance de ce fleuve. On rapporte sa fondation à une époque antérieure à la conquête des Pasteurs, et par conséquent au ^{xx}e siècle avant notre ère. On lui donnait le nom d'*Héracléopolis la Grande* pour la distinguer d'*Héracléopolis la Petite*, située dans le Delta. La première de ces villes donnait son nom à un nome appelé par les Égyptiens nome de Hnès.

HÉRACLIDE, philosophe grec, né à Héraclée dans le Pont, se rendit à Athènes vers l'an 357 av. J.-C., fréquenta tour à tour les écoles de Speusippe, de Platon et d'Aristote, et composa

sur la philosophie, la physique et la grammaire des ouvrages qui ne nous sont point parvenus. Kœpler a publié à Halle, en 1801, et Coray à Paris, en 1805 (dans le 1^{er} vol. de la Bibliothèque grecque) des extraits de son *Traité des constitutions des États*. C'est ce philosophe qui, sentant arriver sa dernière heure et voulant faire croire qu'il avait été enlevé par les dieux, pria un ami de mettre dans son lit un serpent à la place de son corps; malheureusement le serpent sortit trop tôt et dévoila la supercherie.

HÉRACLIDES. Ce nom désigne en général les descendants d'Hercule qui occupèrent tour à tour plusieurs contrées de la Grèce et de l'Asie-Mineure. On les classe en trois branches. — La première, celle des descendants d'Hercule par Hylus, fils de Déjanire. Eurysthée, usurpateur du trône de Mycènes, les poursuivit de la même haine qu'il avait portée à Hercule, et les chassa du Péloponèse. Ils se réfugièrent dans l'Attique où Eurysthée les poursuivait encore; mais ils le défirent dans un combat et le tuèrent. Ils firent alors plusieurs tentatives pour rentrer dans le Péloponèse. A leur cinquième invasion, ils vainquirent les Pélopidés, tuèrent leur roi Tisamène, fils d'Oreste, roi d'Argos et de Lacédémone, et s'emparèrent de toute la péninsule, qu'ils se partagèrent entre eux. Aristodème eut la Laconie. Temène l'Argolide, Cresphonte la Messénie. Après la mort d'Aristodème, ses deux fils, Eurysthée et Proclès, régnèrent ensemble en Laconie, et, depuis ce temps, Sparte fut gouvernée par deux rois descendant de ces princes. Le retour des Héraclides est regardé comme une époque importante dans l'histoire de la Grèce.

— La deuxième branche des Héraclides procédait d'Hercule par Antiochus, chef d'une des tribus d'Athènes, qui prit son nom. Aletès, fils d'Antiochus, s'empara de la souveraineté de Corinthe, où les premières fonctions furent depuis occupées par les membres de cette famille, sous le nom de *Bacchides*, dont les plus illustres furent Cypsiète, qui rétablit la royauté au vi^e siècle, et Démarate, réfugié vers le même temps en Etrurie, et dont le fils fut roi de Rome, sous le nom de Tarquin-l'Ancien. — La troisième branche est formée des descendants d'Hercule et d'Omphale; ils occupèrent le trône de Lydie pendant vingt-deux générations consécutives, jusqu'à la mort de Candaule, détrôné par Gigès, et avec lequel cette branche s'éteignit. On ne sait absolument rien d'eux, si ce n'est qu'Alcée, fil d'Omphale, hérita du trône, qui passa successivement à Hélius et Ninus (noms essentiellement assyriens), puis à Argon, qui établit sa résidence à Sardes; à Léon, à Adryse, à Alacte, à Mèles, puis enfin à l'imprudent Candaule, si

célèbre par ses infortunes conjugales. L. PARIS.

HÉRACLITE d'Ephèse, philosophe grec qu'on peut placer parmi les éleatiques, florissait vers l'an 500 av. J.-C. Il était fils de Blyson, ou, selon d'autres, d'Hératontès. Ayant eu à se plaindre de ses compatriotes parmi lesquels il occupait une magistrature honorable, il se retira sur une montagne où il vivait loin de la société des hommes, ne se nourrissant que d'herbes et de racines. Ce fut peut-être à ce régime qu'il dut une hydropisie à laquelle il succomba déjà sexagénaire, et dont il avait cherché vainement à se débarrasser en exposant son corps à la chaleur ardente du soleil et en se couvrant de fiente de bœuf. Quelques auteurs ont écrit qu'il s'était laissé mourir de faim; d'autres ont prétendu qu'il avait été dévoré par des chiens qui ne reconnaissaient pas un homme sous le fumier dont il s'était enveloppé. — Héraclite était d'une humeur éhagraine, ce qui a fait dire qu'il pleurait toujours. Son esprit n'en était pas moins fécond en saillies, si toutefois on doit regarder comme authentiques toutes celles qui lui sont attribuées. Il n'avait jamais eu de maîtres, et se vantait de devoir tout à lui-même. Il avait composé un livre dans lequel il traitait de l'univers, du gouvernement et de la théologie, et qu'il s'était efforcé de rendre assez obscur pour n'être entendu que des hommes supérieurs. C'est de ce livre que Socrate disait que ce qu'il en avait saisi lui avait paru bon, et qu'il ne doutait point qu'il en fût de même de ce qu'il n'avait pu comprendre. Darius lui-même avait été, dit-on, si charmé de la lecture de cet ouvrage, qu'il fit proposer au philosophe de venir à sa cour, à quoi Héraclite répondit que tous les hommes, quels qu'ils soient, sont menteurs, injustes, avarés, pleins de vaine gloire et de démesure, et que pour ce motif il tenait à rester dans sa solitude.

Héraclite basait sa philosophie sur ce principe que la conception ne peut s'établir que sur la similitude entre l'objet et le sujet. Il niait en conséquence l'autorité des sens, et les regardait comme des canaux infidèles qui nous servent toutefois à aspirer la raison divine, c'est-à-dire ce feu immatériel, énergique, expansif, éthéré, doué d'une mobilité prodigieuse qui était, suivant lui, l'âme du monde. Ce que l'homme aspire de cette raison est le sens commun. — Il n'y a rien d'isolé dans le monde. Tous les êtres forment un ensemble harmonieux, et les phénomènes qui paraissent discordants concourent par leurs dissonances mêmes à un accord général et complet. Le destin règle et maintient cet ordre admirable, mais le destin c'est la raison universelle. Les ressorts secrets du mécanisme du monde

sont l'attraction, et la répulsion qui président à tous les phénomènes de dissolution et de combinaison. Le feu étant le principe de toutes choses, Héraclite ajoutait que tout doit un jour fuir par le feu. Comme physicien, il tombait dans les erreurs les plus grossières; il nous suffira de citer son opinion sur le soleil qu'il disait n'être pas plus grand qu'il n'apparaît à nos yeux. Au point de vue de la morale, il voulait que les lois humaines eussent pour type la loi divine qui règle tout; il déclarait que la vertu consiste à savoir se maîtriser, et que la fin de l'homme est sa propre satisfaction. — Il nous reste de ce philosophe quelques fragments réunis par Henri Etienne dans sa *Poesis philosophica*, Paris, 1573, par Schleiermacher dans le *Musée de la science des anciens*.

AL. BONNEAU.

HÉRACLIUS I^{er}, empereur d'Orient, fils d'un patrice gouverneur d'Afrique, naquit vers l'an 544, et monta sur le trône, en 610, après avoir fait trancher la tête à l'empereur Phocas (rog. ce mot). En 611 et 612, les Perses, malgré ses efforts, envahirent la Phénicie et la Syrie, et prirent Damas qu'ils saccagèrent; en 614, ils s'emparèrent de Jérusalem, massacrèrent les prêtres, vendirent les chrétiens aux Juifs, et enlevèrent le bois de la vraie croix. Les Avars se jetèrent en même temps sur la Palestine et y commirent de terribles ravages. L'année suivante, un autre général de Chosroès pénétra en Egypte, emporta Alexandrie et se vit bientôt maître de toute la province, repassa en Asie et vint mettre le siège devant Calédoine, sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople. Héraclius parvint à l'arrêter par des négociations et envoya à Chosroès des ambassadeurs qui furent jetés en prison, au mépris du droit des gens. La famine et la peste désolaient en même temps une partie de l'empire. Deux ans après un exarque de Ravenne, Eleuther, cherchait à se rendre indépendant. Cependant Héraclius, se raidissant contre l'adversité, avait réorganisé ses armées, et en 622 il battit les Perses en Cilicie. Il voulut profiter de cette victoire pour traiter avec Chosroès; mais ce prince ayant repoussé ses propositions, Héraclius entra dans la Perse en 623, ravagea sans pitié le territoire ennemi, rasa les villes, détruisit les villages, vainquit Chosroès, le chassa de Gasaca où il s'était réfugié, brûla cette place importante, poursuivit l'ennemi jusqu'au fond de la Médie, et, en 624, triompha encore dans deux batailles. En 625, il remporta une victoire éclatante sur les bords du Sarus, tua de sa propre main le général persan, et entra dans Sébaste. Chosroès fait de nouvelles levées, et appelle à son secours les Avars et les Slavons. Héraclius s'allie de son côté avec les

Tures, promet à leur roi Zebelis la main de sa fille Eudoxe, et en reçoit 50,000 hommes. Bientôt les Avars attaquent Constantinople; ils sont repoussés par le patrice Bonose (626); Héraclius bat encore les Perses près de l'ancienne Ninive, et poursuit Chosroès jusqu'à Séleucie (629). Malgré tant de victoires il vit ses propositions de paix repoussées par Chosroès (629); mais cette même année l'orgueilleux monarque fut jeté dans un cachot par son fils Seroes, qui conclut la paix avec les Romains. Héraclius semblait avoir reconquis l'empire. Mais une religion nouvelle venait de changer la face de l'Arabie; l'islamisme inaugurait déjà sa propagande par le sabre. En 632, le général Sergius fut vaincu par les Arabes, qui s'emparèrent de Damas, et bientôt Jérusalem tomba au pouvoir d'Omar (637). Héraclius, livré tout entier à des controverses théologiques, et sentant d'ailleurs la puissance de cet ennemi naissant, demanda la paix et offrit l'Egypte pour la payer (638); cette proposition fut repoussée. Héraclius, au lieu de voler sur le théâtre de la guerre, laissa surprendre sa bonne foi par les Monothélites, et publia en leur faveur le fameux édit connu sous le nom d'*Ecthèse* (voy. ce mot). Pendant ce temps l'ennemi marchait avec une effrayante rapidité. Amrou entra dans Alexandrie en 641; la Mésopotamie et la Syrie étaient enlevées à l'empire. Héraclius avait perdu tout le fruit de ses victoires sur Chosroès. Il mourut d'une hydrocypsie en 641.

HÉRACLÉUS II (*Constantin*), fils du précédent et d'Eudoxe, monta sur le trône à la mort de son père, et partagea le pouvoir avec son frère Héracléonas, fils de l'impératrice Martine. Ayant appris que son père avait confié au patriarche Pyrrhus une somme considérable destinée à être remise à Martine dans le cas où une disgrâce viendrait à l'atteindre, il enleva ce trésor et mourut peu après, empoisonné, dit-on, par Martine. Ce prince, né en 612, n'avait régné que quelques mois. Héracléonas, resté seul maître de l'empire, fut forcé de s'associer Constant, fils d'Héraclius II, et se rendit odieux au sénat qui, bientôt, le fit arrêter et l'envoya en exil après lui avoir fait couper le nez. Héracléonas n'avait que 16 ans.

AL. B.

HÉRAULT. Rivière du midi de la France. Elle prend sa source dans les Cévennes, à 6 kil. N.-O. de Villeraugue, dans le département du Gard, coule au S., traverse le département auquel elle donne son nom, et se jette dans la Méditerranée, à 6 kilom. au dessous d'Agde, à l'O. de l'étang de Thau, après un cours de 140 kilom., dont 14 de navigation. Le canal du Midi la met en communication avec l'étang de Thau

et avec la Garonne. La vallée qu'elle parcourt est généralement très belle, surtout vers Pezénas. Les anciens appelaient cette rivière *Arauris*; aussi s'écrit-elle plus exactement *Erau*. E. C.

HÉRAULT. Département de la région méridionale de la France, et l'un de ceux qu'a formés le Languedoc; il s'étend du N.-E. au S.-O. le long de la Méditerranée, depuis la Vidourle jusqu'à l'Aude, entre le département du Gard au N.-E., le département de l'Aude au S.-O., et ceux du Tarn et de l'Aveyron au N.-O., de 43° 15' à 43° 55' de latitude N., et 0° 13' à 1° 51' de longit. E. Il a une superficie de 618,000 hectares, et une population de 389,288 habitants (recensement de 1831). La côte est remarquable par les nombreuses lagunes ou étangs salés qui s'y présentent, et dont les principaux sont : les étangs de Thau, de Maguelonne, de Pérols, de Mangnio, de Vendres, de Capetang. Le N.-O. du pays est couvert par un chaînon des Cévennes, nommé l'Espinouse, qui envoie quelques rameaux vers le S., comme la Seranne, la Gardiole et le Malpas. Toutes les rivières vont dans la Méditerranée. Il n'y en a aucune de considérable. On remarque, si l'on se dirige de l'E. à l'O., la Vidourle, le Lez, l'Hérault, l'Orbe, l'Aude. Le canal du Midi parcourt le S. du département, et se continue par le canal des Etangs et celui de Beaucaire; au moyen de ces canaux, le département communique à la fois avec la Garonne et avec le Rhône. Le chemin de fer de Cette à Montpellier et de Montpellier à Nîmes, etc., le rattache à la grande artère de communication de Paris à Marseille.

La température de ce pays est saine, très douce en hiver, un peu trop chaude en été. Le sol est fertile, et la végétation belle et variée : on vante surtout la beauté des campagnes de Béziers et de Pezénas. On ne récolte pas assez de blé pour la consommation, mais beaucoup d'excellents vins, tels que ceux de St-Georges, de Verargues, de Saint-Geniez, de Castries, de Frontignan et de Lunel; de l'huile d'olive, des fruits. Les figuiers et les mûriers réussissent presque partout. Les forêts occupent environ 70,000 hectares, et sont peuplées de chênes communs, de chênes-lièges, de pins, de éprés, etc. On élève peu de gros bétail, mais beaucoup de moutons, dont la laine est excellente; les mulets sont nombreux. La pêche, surtout celle de la sardine, est très avantageuse. Il y a des mines de fer, de plomb, de cuivre, de beaux marbres, des marais salants très importants, entre autres ceux du Perccais, plusieurs sources thermales, celles de Balarac, de Gabian, de Montpellier, du bitume liquide à Gabian, et de la bouille, des cristaux de roche, du granit, du plâtre.

L'Industrie manufacturière est très active, et compte principalement un grand nombre de fabriques de draps (à Lodève, Bédarieux, etc.), de filatures de laine, de métiers pour la bonneterie en soie, et de teintureriers. Il y a de nombreuses distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de verdet à Montpellier et ailleurs, de produits chimiques, de liqueurs, de parfums. Une grande partie du drap fabriqué dans ce département sert à l'habillement des troupes. On exporte le reste dans l'Espagne, l'Italie, le Levant, et l'on y expédie aussi de la bonneterie en soie. Les autres exportations consistent en vins, esprits, eaux-de-vie, légumes, fruits secs et confits, vert-de-gris, etc. — Cette est le port principal par lequel se fait le commerce de l'Hérault; Agde est un autre port assez animé. Montpellier, chef-lieu du département, Béziers, Pézenas, Lodève, Bédarieux, sont les villes les plus commerçantes de l'intérieur. — Le département de l'Hérault est divisé en 4 arrondissements : Montpellier, Béziers, Lodève et Saint-Pons. Il comprend 36 cantons, 333 communes, et forme le diocèse de Montpellier. Il y a 4 églises consistoriales réformées, fixées à Ganges, Massillargue, Montagnac et Montpellier.

Ce pays correspond, en partie, à la région habitée dans l'antiquité par les *Volces*. Il fut compris, sous les empereurs romains, dans la première Narbonnaise, et comptait dès lors plusieurs villes importantes : *Baeterræ* (Béziers), *Luteva* (Lodève), *Agatha* (Agde). Les Visigoths et les Vandales l'occupèrent ensuite; les Francs, sous Clovis, le réunirent à leur domination; les Sarrasins l'envahirent à leur tour; Charles-Martel et Pépin le ramenèrent sous la puissance des Francs. Sous Louis-le-Débonnaire, il fut compris dans les duchés de Septimanie et de Gothie, subdivisés en vicomtes de Béziers, d'Agde, de Lodève, de Substantion (ville alors considérable près de l'emplacement du Montpellier actuel, qui lui-même s'appelait alors *Naguelonne*). Il fit ensuite partie du comté de Toulouse, qui est devenu le Languedoc (voy. LANGUEDOC). L'esprit des habitants de l'Hérault est vif, intelligent et passionné; dans les troubles religieux et civils, soit au xvi^e et au xvii^e siècle, soit dans le nôtre, ce caractère ardent a donné lieu à des manifestations et à des dissensions funestes.

E. C.

HÉRAULT DE SÉCHELLES (MARIE-JEAN), naquit à Paris, en 1760, d'une famille distinguée. Il suivit avec éclat la carrière du barreau, et, par la protection de la duchesse de Polignac, devint avocat-général au parlement, où il ne soutint pas sa réputation. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, et

participa à la prise de la Bastille. Il siégea à l'Assemblée législative, puis à la Convention, s'unit d'abord aux Fenillants et aux Girondins, et passa enfin dans le camp des Jacobins, défendit les auteurs des massacres du 10 août, et obtint, le 17 du même mois, l'établissement d'un tribunal chargé de surveiller les royalistes. Il présidait la Convention le 31 mai, lors de la proscription des Girondins, et fut le principal auteur de la constitution de 1793, établie après cet événement. Au comité du salut public dont il était membre, il se fit d'abord remarquer par l'exaltation de son démagogisme, mais il s'amenda bientôt, devint plus réservé, fut accusé de favoriser les ennemis de la révolution, se vit enfin arrêté le 9 mars 1794, et monta sur l'échafaud le 5 avril, avec Denton et Camille Desmoulins. On a de lui quelques écrits : une *Visite à Buffon*, 1785, in-8°, imprimé en 1802 sous le titre de *Voyage à Montbard; Théorie de l'ambition*, 1802, ouvrage basé sur les doctrines matérialistes; *Rapport sur la constitution de 1793*, etc.

X.

HÉRAUT (arch.). Mot formé de l'allemand *her*, homme d'arme, et *alt* vieux : *Vieil homme d'arme*. Ce qui prouve que telle est là la véritable signification de ce mot, c'est que la charge de héraut n'était donnée anciennement qu'à de vieux soldats. Les hérauts étaient chez les anciens des officiers publics dont la principale fonction était de déclarer la guerre. Ils jouissaient de droits et de privilèges plus ou moins étendus, et leurs personnes, dans l'exercice de leurs fonctions, étaient réputées sacrées par le droit des gens. Les Hébreux avaient des hérauts, car on lit dans le *Deutéronome* qu'il était défendu aux Israélites d'attaquer une ville sans lui avoir premièrement fait offrir la paix par des personnes chargées spécialement de ces fonctions. Cette coutume était également observée en Grèce : Tydée fut envoyé par Polydice, avant de mettre le siège devant Thèbes, vers son frère Eteocle pour tenter des voies d'accommodement. Homère parle souvent dans l'*Illiade* et l'*Odyssée* des hérauts grecs et de leurs fonctions. Les Romains n'étaient pas moins exacts à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre, qui fut établie par Ancus Martius, leur 4^e roi. En France, les hérauts, vulgairement nommés *hérauts d'armes*, étaient des officiers de guerre et de cérémonie, ayant des fonctions et des prérogatives distinguées. On les divisait en trois classes : *roi d'armes*, *héraut* et *poursuivants*. Le titre de *roi* était dévolu au plus ancien, les *poursuivants* étaient des surnuméraires. Le principal emploi des hérauts d'armes était de dresser des armoiries, des généalogies, des preuves de noblesse.

Il était de leur charge de publier les joûtes et les tournois, de couvrir à y venir, de signifier les cartels, de marquer le champ, les lieux ou le lieu du duel; d'appeler tant l'assaillant que le tenant, et de partager équitablement le soleil aux combattants à outrance. Ils publiaient également la fête de la célébration des ordres de chevalerie, et s'y trouvaient. Ils assistaient aux mariages des rois et aux festins royaux qui se faisaient aux grandes fêtes de l'année. Lorsque le roi mourait ils enfermaient dans le tombeau les marques d'honneur, comme le sceptre, la main de justice, etc. Ils étaient chargés des déclarations de guerre par des princes étrangers, et leurs personnes étaient inviolables alors, comme celles des ambassadeurs. Le jour d'une bataille ils se tenaient devant l'étendard royal, faisaient le dénombrement des morts, réclamaient les prisonniers, sommaient les places de se rendre, et dans les capitulations ils marchaient devant le gouverneur de la ville. Ils publiaient les victoires et en portaient la nouvelle dans les cours étrangères et alliées.

L'origine des hérauts d'armes, en France, ne fut pas brillante, on les regardait comme des messagers dont on se servait en toutes sortes d'occasions. Ils obtinrent ensuite des privilèges, et finirent par composer un corps de gens nobles. Mais la mauvaise conduite de quelques hérauts influa beaucoup sur le respect que l'on portait à ces officiers, et les rois eurent peu d'égards pour eux après la mort de Henri II. Ce corps resta comme oublié jusqu'en 1621, époque où Louis XIII se transporta dans les provinces méridionales du royaume pour maintenir les chefs de parti; les hérauts furent de ce voyage, et, en 1634, ce même roi envoya un d'eux à Bruxelles déclarer la guerre. Le héraut devait présenter un cartel au cardinal Infant, fils de Philippe, gouverneur des Pays-Bas; c'est la dernière déclaration de guerre qui se soit faite par un héraut d'armes. À dater de cette époque, ces officiers n'ont servi que dans les cérémonies du mariage, du sacre et des funérailles des rois. Cette charge fut abolie en 1830.

AN. P.

HERBAGE (agri.). C'est le nom par lequel on désigne les prairies qui ne se fauchent pas et dont le produit de la végétation se trouve par conséquent consommé sur place par les animaux que l'on y met à pâturer. — Les herbages les plus renommés sont ceux de la Normandie (voy. PRAIRIES).

HERBE, *herba* (bot.). On nomme ainsi les végétaux dont la tige n'acquiert jamais la consistance ligneuse, soit que leur durée soit limitée à un an, à deux ans, soit qu'elles vivent plusieurs années en ne donnant au-dessus de

terre que des productions annuelles, ou dans tous les cas peu durables. De ce mot *herbe* on a tiré l'épithète *herbacé*, qu'on applique aux parties des végétaux qui restent peu consistantes et remplies de sue. Dans le langage vulgaire, on a donné à beaucoup de plantes des dénominations dans lesquelles rentre le mot *herbe* suivi de qualificatifs divers. Voici les plus usuelles de ces dénominations.

HERBE À COTON, divers *Gnaphalium* et *Filago*, couverts de poils cotonneux, notamment le *Filago germanica*, Lin. — **HERBE À COUTEAU**, principalement des *Carex* ou *laiches*. — **HERBE À DEUX BOUTS**, le chiendent. — **HERBE À ÉTERNUER**, le *Parnassia vulgaris*, Black., ou *Achillea parnassica*, Lin. — **HERBE À JAUNIR**, la gaude, ou *Reseda luteola*, Lin., et quelquefois aussi le genêt des teinturiers, *Genista tinctoria*, Lin. — **HERBE À LAIT**, des plantes à suc lacteux, particulièrement des euphorbes. — **HERBE À LA Ouate**, les asclépias, ainsi nommés à cause des poils que portent leurs graines, et parmi eux surtout l'*Asclepias syriaca*. — **HERBE À L'ANE**, plusieurs écharons; l'opoponde, etc. — **HERBE À L'ARAIGNÉE**, le *Phalangium ramosum*, Lam. (*Anthericum ramosum*, L.). — **HERBE À LA REINE**, la nicotiane tabac. — **HERBE À RUBANS**, le roseau à feuilles panachées. — **HERBE AU CITRON**, la mélisse officinale. — **HERBE AUX CHATS**, le *Teucrium marum* et *Nepeta cataria*. — **HERBE AU COQ**, le *Pyrethrum tanacetum* D. C., ou *Tanacetum balsamita*, Lin., nommé aussi *Menthe-coq*. — **HERBE AUX CHARPENTIERS**, l'achillée millefeuille. — **HERBE AUX PANTHÈRES**, le *Doronicum pardalianches*. — **HERBE AU VERRE**, diverses espèces de *Salsola* ou soude. — **HERBE DE GUINÉE**, le *Panicum altissimum*. — **HERBE DE MÉDIE**, la luzerne cultivée. — **HERBE DU VENT**, le *Phlomis herba venti* et aussi l'anémone coquelourde. — **HERBE DE SAINTE BARBE**, le *Barbarea vulgaris*, D. C., ou *Erysimum barbarea*, Lin. — **HERBE À PAUVRE HOMME**, la gratiole officinale. — **HERBE AUX PERLES**, le grainil officinal, *Lithospermum officinale*, Lin. — **HERBE PUANTE**, diverses espèces à odeur forte et désagréable, entre autres dans nos pays, l'*Anthemis cotula*, ou maroute. — **HERBE SANS COUCHES**, l'*Ophioglossum vulgatum*. — **HERBE TRAINANTE**, les cuscutes. — **HERBE AUX VENNETES**, l'héliotrope d'Europe. — **HERBE TURQUE** ou **TURQUETTE**, l'*Herniaria glabra*, Lin. — **HERBE VIVANTE**, les espèces à feuilles sensibles, susceptibles de mouvement, comme la sensitive, le *Desmodium gyrans*, ou sainfoin gyraloire, etc. — **HERBE SACRÉE**, la verveine officinale, etc.,

HERBIER, *Herbarium* (bot.). On nomme ainsi une collection de plantes sèches, destinée à offrir aux botanistes, dans le cabinet, de nom-

breux sujets d'études, recueillis dans la campagne ou dans les jardins. La formation d'un herbier est indispensable pour quiconque veut s'adonner à l'étude des plantes. On conçoit, en effet, combien il doit être difficile de relever les détails d'organisation d'un grand nombre de plantes avec l'exactitude qu'exige la distinction de beaucoup d'entre elles. On sent aussi qu'un même objet pouvant être envisagé à des points de vue très divers, les particularités qu'on a remarquées en lui une première fois peuvent devenir inutiles ou insuffisantes pour une autre étude entreprise à un point de vue différent. Pour ces motifs, et pour plusieurs autres tout aussi importants, la vue des plantes elles-mêmes est indispensable dans une multitude de cas, et dès-lors il devient absolument nécessaire de recueillir ces plantes et de les conserver de manière à pouvoir les examiner, les étudier toutes les fois qu'on le juge convenable. Les herbiers sont déjà de la plus grande utilité pour l'étude des plantes d'un pays, quelque limite qu'on le suppose, mais ils deviennent la base indispensable de tous les travaux botaniques qui embrassent, soit une portion étendue de la surface du globe, soit, à plus forte raison, cette surface tout entière. Comment, en effet, réunir pour l'étude, ailleurs que dans les herbiers, les plantes si nombreuses sur lesquelles doivent porter de pareils travaux ? Les gouvernements les plus puissants recrutaient devant les frais incalculables qu'entraîneraient la création et l'entretien de jardins destinés à remplacer de pareils herbiers, et d'ailleurs l'observation des plantes cultivées n'équivaudrait jamais à celle d'échantillons recueillis dans la nature et sur des plantes que les soins d'un jardinier n'ont pu modifier dans leur port ou dans certains de leurs caractères.

Il est donc indispensable pour les botanistes de former des collections de plantes sèches ou des herbiers. Mais pour que ces collections leur rendent tous les services qu'ils en attendent, ils doivent donner tous leurs soins au choix et à la préparation des échantillons de plantes qu'ils veulent conserver. Ils doivent en outre veiller attentivement à la conservation de ces plantes et adopter pour leur disposition en collection un ordre et un arrangement à la fois méthodique et commode. Quelques détails sont nécessaires pour fixer le lecteur sous ces divers rapports.

1^o Choix des échantillons à préparer. — Les échantillons destinés à former un herbier doivent être aussi complets que possible, et réunir les diverses parties caractéristiques des espèces. Trop souvent les herbiers des anciens botanistes, et surtout ceux des personnes qui commencent l'étude de la science, manquent à

cette condition fondamentale, et ne répondent dès lors qu'imparfaitement à leur destination. On doit prendre la plante entière, arrachée avec soin, toutes les fois que ses dimensions n'excèdent pas celles de l'herbier, ou lorsqu'il suffit de ployer quelques-unes de ses parties pour l'y faire entrer tout entière. Dans ce cas, on choisit un premier individu en pleine fleur, et un second en fruit, ou tout au moins l'extrémité supérieure d'une plante en fruit. La conservation des fruits et des graines a une si grande importance, par suite des travaux de Gartneret des botanistes modernes, que l'on est souvent conduit à former de nos jours une collection de fruits et de graines à côté de celle des plantes elles-mêmes. La conservation du fruit a surtout de l'importance pour certaines familles dont la subdivision en sections diverses et en genres repose essentiellement sur les caractères tirés de cette partie. Lorsque les plantes sont trop grandes pour entrer tout entières dans l'herbier, on en détache l'extrémité ou une branche chargée de feuilles, de fleurs et, autant que possible, de fruits; on ajoute à ce premier fragment une ou plusieurs feuilles du bas de la plante, si elles diffèrent des autres, même la racine, le rhizome, si cela est possible, ou si ces parties fournissent des caractères distinctifs. Enfin, on doit avoir le soin de prendre des échantillons d'un développement en quelque sorte moyen; des plantes très grandes ou naines constituent de simples exceptions qu'il faut nécessairement comparer au type normal.

2^o Préparation des échantillons pour l'herbier.

La première préparation à faire subir aux plantes consiste à les étendre sur le papier qui doit servir à leur dessiccation. Ce papier est nécessairement sans colle, de telle sorte qu'il absorbe l'humidité que les plantes laissent sortir par la pression exercée sur elles. Si les échantillons sont entièrement frais, il suffit de les placer sur le papier, et d'étaler avec les doigts les rameaux, les feuilles, les fleurs, en conservant le plus possible à la plante son port naturel. On amincit les parties trop épaisses en enlevant une portion de leur substance. A mesure qu'on étale les parties avec une main, on les maintient avec l'autre, on bien avec des morceaux de plomb, de grosses pièces de monnaie, mais en opérant le plus rapidement possible. On réussit même, avec un peu d'habitude, à faire cette opération très promptement et en se servant uniquement de ses mains. Mais on éprouve toujours beaucoup plus de difficulté lorsque les échantillons sont déjà un peu flétris, et qu'il faut successivement étaler toutes leurs parties. Quelques poids sont alors indispensables

pour conserver aux feuilles, aux fleurs, etc., la situation qu'on leur a donnée, pendant que l'on continue d'étaler le reste de l'échantillon. On réussit généralement très bien à dessécher, sans les perdre, les pétales des fleurs, si l'on a la précaution de former à celles-ci, avec du papier fin sans colle, une enveloppe qu'on enlève que lorsque la dessiccation est complète. Dès qu'un échantillon est étalé, on dépose sur lui plusieurs feuilles de papier formant une sorte de coussinet; sur celles-ci, on étale une nouvelle plante, et l'on continue de même jusqu'à ce que toute la récolte soit épuisée. Seulement, si la pile qu'on obtient ainsi est trop haute, on la subdivise en plusieurs, qui se dessèchent plus facilement.

Lorsqu'on veut dessécher des plantes grasses, on doit d'abord détruire leur énergique vitalité, sur laquelle la pression ne produit aucun effet, et qui souvent, aplaties, écrasées même, végètent encore chaque année dans l'herbier. On réussit à les tuer promptement, soit en les plongeant quelques instants dans l'eau bouillante, avec le soin de les essuyer ensuite, soit en les laissant pendant plusieurs heures plongées dans l'alcool. Il est même des plantes tellement épaisses, qu'on ne peut songer à les conserver en herbier, et qu'on peut tout au plus en détacher des plaques minces qui donnent une idée de leur contour.

L'étalage des plantes terminé, on doit procéder à leur dessiccation. Pour cela, il faut extraire de leur tissu l'eau de végétation qui le remplit. Le moyen le plus habituellement employé pour amener ce résultat, est la pression et la substitution de papier sec à celui que l'absorption de cette eau a rendu humide. On exerce sur les plantes une pression d'abord modérée, ensuite plus considérable à mesure que leur dessiccation fait des progrès. Souvent on place le paquet de papier qui les contient sous une forte presse; mais ce moyen de les comprimer présente des inconvénients majeurs. Immédiatement après qu'on a serré les vis de la presse, les plantes sont très fortement pressées, souvent même écrasées; mais dès que leurs tissus ont cédé à ce violent effort, elles ne sont plus pressées que très imparfaitement. D'où il résulte que la pression est d'abord très forte et bientôt après insuffisante ou nulle. D'ailleurs, il est très difficile de serrer convenablement les vis d'une presse, et la plupart des plantes desséchées à l'aide de cet instrument sont trop aplaties, écrasées même, et leurs organes sont collés entre eux, de manière à ne pouvoir souvent être détachés pour l'étude. Le moyen le plus sûr d'éviter ces inconvénients est de substituer à la

presse une planche unie, posée sur le paquet à comprimer, et supportant un poids quelconque, une pierre, une masse métallique; il est ainsi facile de graduer à volonté les poids qu'on emploie successivement pendant le cours de la dessiccation, et, de plus, la pression qu'on obtient de la sorte est constante, le poids suivant toujours la diminution de volume du paquet qui le porte. — De quelque manière que l'on comprime les plantes, la pression exercée sur elles en fait sortir les sucs dont s'imbibent aussitôt le papier sans colle avec lequel leurs deux faces sont en contact. Il faut donc changer fréquemment ce papier humide et lui en substituer de nouveau parfaitement sec. Ce changement de papier doit être fait d'abord matin et soir. Dans les derniers temps de la dessiccation, il suffit de le faire une seule fois toutes les vingt-quatre heures; mais on ne doit pas oublier que de ce changement de papier dépend la rapidité de la préparation des plantes et, dès lors aussi, la conservation de leurs couleurs naturelles qui en est la conséquence nécessaire. On gagne donc toujours à changer fréquemment le papier; tandis qu'on s'expose à perdre ses plantes en laissant le même trop longtemps en contact avec elles.

Tout le soin qu'on apporte à la dessiccation n'empêche pas que certaines plantes ne perdent leurs couleurs, que certaines fleurs ne se décolorent, que des feuilles ne noircissent. C'est là un mal inévitable et auquel on doit se résigner. Les moyens divers qu'on a proposés pour y remédier ne donnent que des résultats fort médiocres, on exige beaucoup trop de temps et de soins pour que les botanistes songent jamais à y recourir. Le mieux est de dessécher rapidement, et, pour les fleurs, de noter exactement leur couleur à l'état frais.

Le procédé de dessiccation des plantes que nous venons de faire connaître est le plus habituellement employé. Mais il exige beaucoup de temps pour le changement de papier; il exige aussi l'emploi d'une grande quantité de papier et beaucoup d'espace pour étendre celui-ci à l'air, afin de le mettre en état de servir de nouveau. Aussi ce procédé devient-il à peu près inapplicable en diverses circonstances, surtout pendant des voyages où l'on récolte une grande quantité de plantes, et où l'on éprouve souvent beaucoup de difficultés pour se procurer du papier. Aussi a-t-on cherché à lui en substituer d'autres qui mettent à l'abri de ces inconvénients.

Le plus simple et le plus commode, selon nous, consiste à faire intervenir l'action de l'air dans la dessiccation des plantes. Voici en quoi il consiste. Après que les échantillons ont

été étendus et soumis à une pression modérée, pendant dix ou douze heures, on divise le paquet qu'ils forment en un très grand nombre de très petits paquets ne comprenant chacun que deux ou trois couches de plantes avec les feuilles de papier qui les séparent et les recouvrent; on laisse même moins de feuilles de papier entre les plantes que dans le premier procédé. Ces petits paquets sont alors étalés sur le plancher, sur la terre sèche, à l'ombre, les uns à côté des autres. Le contact de l'air prolongé pendant quatre ou cinq heures dessèche suffisamment le papier pour qu'il puisse absorber de nouveau l'humidité des plantes lorsque, empilant tous ces petits paquets, on les soumet à une nouvelle pression. On laisse de nouveau les plantes pressées pendant quelques heures, après quoi l'on refait les petits paquets qu'on expose à l'air, comme la première fois. Si l'on répète constamment ces deux opérations, l'empilement avec la pression et ensuite l'exposition à l'air, on arrive promptement à dessécher une grande quantité d'échantillons sans perdre du temps à changer le papier, en n'employant qu'une petite quantité de celui-ci, et l'on conserve les couleurs des plantes d'une manière très satisfaisante. Nous ne saurions trop recommander aux voyageurs l'emploi de ce procédé de dessiccation dont notre propre expérience nous a fait reconnaître tous les avantages.

Si l'on ne veut dessécher qu'une petite quantité d'échantillons, on peut employer avantageusement le procédé fort simple indiqué par M. Mutel. Il consiste à placer chaque nuit sous le premier matelas de son lit, les plantes préalablement soumises à une pression modérée pendant un jour, en les divisant par paquets minces, comme dans le procédé précédent. La chaleur du corps pendant la nuit suffit pour amener la disparition de l'humidité, que le poids fait sortir des plantes. On n'est pas obligé de changer le papier, mais on doit avoir le soin de retirer de temps en temps les plantes du lit, et de les empiler pour les soumettre, pendant quelques heures, à une forte pression.

Bory Saint-Vincent a décrit, il y a plus de vingt-cinq ans, un appareil pour la dessiccation des plantes, auquel il a donné le nom de *coquette*, à cause de la fraîcheur des échantillons qu'il servait à préparer. Cet appareil consistait en une forte planche convexe dans le milieu, percée d'un grand nombre de trous, sur laquelle on plaçait le paquet de plantes après l'avoir pressé pendant quelque temps. A la planche étaient fixées des courroies et des crochets qui servaient à serrer fortement contre elle et sur le paquet à dessécher, un canevas très fort. L'ap-

pareil ainsi disposé pouvait être exposé au soleil dont la chaleur amenait l'évaporation des liquides des plantes. L'expérience n'a pas justifié ce que Bory-Saint-Vincent disait de son appareil. Pour notre part, nous nous sommes assez mal trouvé de son emploi, et nous n'en avons guère obtenu que des échantillons friables, crispés et de tout point peu satisfaisants.

La *coquette* de Bory-Saint-Vincent a été remplacée avantageusement par des châssis de fer de la grandeur du papier de dessiccation, sur lesquels est tendu un treillis de fil de fer à mailles serrées. Avec une forte ficelle, on serre le paquet de plantes à dessécher entre deux châssis de ce genre, et l'on place ensuite le tout dans un lieu chaud ou au soleil. Plusieurs botanistes nous ont assuré que cet appareil fort simple leur donne habituellement de très bons résultats.

Enfin, le procédé de dessiccation le plus compliqué, mais aussi le plus parfait toutes les fois qu'il s'agit de plantes ou d'organes très aqueux, très charnus, ou faciles à s'altérer dans leur coloration ou leur tissu, est celui imaginé dernièrement par M. Gannal. Il consiste dans l'emploi simultané de la pression, de substances hygroscopiques et du vide. L'appareil au moyen duquel on combine ces actions diverses est un grand cylindre métallique dans lequel on introduit le paquet de plantes tout serré; le vide laissé en dessus et en dessous de ce paquet est rempli de pierres de ebaux vive; enfin, le couvercle de ce cylindre ferme exactement et porte une petite pompe à air, avec laquelle on fait le vide dans l'appareil.

3^e *Disposition des plantes en herbier.* — Les plantes une fois desséchées doivent être disposées en collection, c'est-à-dire en herbier. Le premier point à déterminer est relatif au format qu'on doit adopter. Trop grand, il serait très dispendieux et difficile à loger; trop petit, il obligerait à tronquer ou à plier les échantillons de la plupart des plantes. Le mieux est d'adopter le format d'un in-folio ordinaire, sauf à former à part des herbiers partiels, soit pour les très grandes plantes qu'on ne peut guère réduire ni tronquer, ainsi qu'on l'a fait au muséum de Paris, soit pour les familles de très petites plantes, comme le font la plupart des botanistes pour les mousses, les hépatiques, etc. Le papier d'herbier doit être fort et collé. Les botanistes que la dépense n'effraie pas emploient de fort papier blanc, mais la plupart se servent de papier plus ou moins gris; d'autres, enfin, adoptent une sorte d'intermédiaire entre les deux, et ils attachent les échantillons sur des feuilles simples de fort papier blanc qu'ils pla-

cent ensuite dans une feuille double de papier d'herbier ordinaire. Autrefois les botanistes collaient entièrement leurs plantes sur le papier; ils se privaient ainsi de l'avantage de pouvoir détacher une partie quelconque pour l'examiner sous toutes les faces et de pouvoir l'analyser. De plus, la colle avait souvent l'inconvénient d'altérer les plantes, d'appeler les insectes. Ils complétaient, si l'on peut le dire, cette méthode vicieuse, en reliant leurs plantes en volume et en réunissant autant d'espèces qu'il leur était possible, sur la même feuille. Aujourd'hui tout le monde s'accorde à suivre une marche opposée : on ne colle jamais les plantes; seulement, dans les grands herbiers, on les fixe au moyen de petites bandes de papier fort retenues, d'espace à autre, avec de la gomme ou avec des camions. Le plus souvent on se contente de laisser les échantillons libres dans des feuilles doubles. On a surtout le soin de ne mettre jamais qu'une espèce dans la même feuille, et l'on sépare même par de nouvelles feuilles de papier les variétés d'une même espèce. — Chaque plante est accompagnée d'une étiquette sur laquelle on écrit avec soin le nom de l'espèce, le lieu où elle a été recueillie, celui du donateur, lorsqu'on ne l'a pas récoltée soi-même, l'époque de la récolte et quelquefois des particularités qui disparaîtraient, comme la couleur des fleurs, leur odeur, etc. Les feuilles qui contiennent les plantes sont ensuite rangées par genres, que distingue ordinairement leur nom écrit sur une étiquette saillante en dehors, et les genres, à leur tour, sont rangés par familles. Il n'existe aujourd'hui que très peu d'herbiers disposés d'après le système de Linné. Peut-être même, parmi ceux qui ont de l'importance, ne pourrait-on citer que celui de M. Delessert dans lequel cet ordre ait été conservé jusqu'à ce jour.

La masse de papier d'un herbier doit nécessairement être divisée en paquets. Les uns placent simplement ces paquets entre des cartons ou des planchettes serrés avec des courroies ou une ficelle; d'autres les logent dans des boîtes de carton ou de bois mince, comme chez M. Delessert; d'autres enfin ont adopté des casiers en bois dont les cases ont en largeur et en profondeur les dimensions du papier employé, et qu'on garantit souvent de la poussière au moyen d'un rideau; cette dernière disposition a été adoptée pour l'herbier de M. de Jussieu et pour l'immense collection du musée.

Le lieu dans lequel on place l'herbier doit être parfaitement sec, l'humidité étant l'un des ennemis les plus redoutables des plantes sèches. D'autres ennemis plus terribles encore sont les

insectes qui détruisent souvent en peu d'années des collections du plus grand prix, et qui n'épargnent presque jamais les plantes de certaines familles, les ombellifères, les composées, etc. Le moyen le plus efficace pour empêcher les ravages de ces animaux destructeurs consiste à imbiber les échantillons d'une solution alcoolique de sublimé corrosif ou deutochlorure de mercure. Cette solution doit être faite dans la proportion d'environ 30 grammes par litre de liquide. On l'applique le plus ordinairement en frottant successivement les deux faces des échantillons avec une large brosse plate de blaireau, trempée dans la liqueur; au Musée on plonge l'échantillon tout entier dans la solution contenue dans un très grand plat. On imbibé les parties épaisses ou charnues plus fortement que celles de substance mince ou sèche.

Formé avec toutes les précautions que nous venons d'indiquer, un herbier est une collection facile à consulter, peu volumineuse eu égard au nombre considérable de plantes qu'elle renferme, et d'une conservation à peu près indéfinie. Il répond dès lors à tous les besoins de la science, et devient la base nécessaire de tous les travaux des botanistes sédentaires. P. DUCHARTRE.

HERBIVORE (zool.). Ce mot désigne collectivement les animaux qui, ne se nourrissant point de la substance d'autres animaux, vivent de plantes. Les naturalistes n'ont pas admis une division particulière et systématique des herbivores, comme ils l'ont fait pour les *carnassiers*, si ce n'est dans les insectes où ils ont établi une classe de *phytophages*. Cependant l'organisation des herbivores est bien différente de celle des carnassiers. Les premiers ont toujours des dents molaires à couronne plate, avec des lames d'émail en croissant, comme dans le cheval, ou serpentantes; la plupart des ruminants manquent d'incisives à la mâchoire supérieure et de canines. Celles-ci manquent également dans les rongeurs qui portent deux incisives rangeantes à chaque mâchoire, et sont frugifères. De plus, les mâchoires des herbivores, plus allongées, moins fortement articulées que celles des carnivores, ont aussi un mouvement latéral pour broyer et mouler les substances végétales et les fibres ligneuses, tandis que les dents lanaires et incisives qui ne manquent jamais chez les carnivores, leurs molaires cuspidées et tranchantes, leurs forts muscles temporo et zigomato-maxillaires leur permettent de trancher et de déchirer avec facilité les parties les plus dures, les tendons et les os des animaux qu'ils dévorent. Les carnivores ont en outre un estomac membraneux, des intestins courts, parce que leur digestion doit s'opérer

promptement; leur nourriture offrant beaucoup de substance sous un petit volume, n'a pas besoin d'un long travail pour la séparation des molécules nutritives. C'est tout le contraire pour les herbivores, auxquels il faut de vastes intestins pour loger une grande masse de végétaux, nourriture peu substantielle et surtout peu animalisée, dont il n'est possible d'extraire des sucs nutritifs que par une longue élaboration digestive; de là vient la rumination ou seconde digestion des uns; de là le travail de leurs estomacs quadruples; de là l'ample cœcum des rongeurs, des chevaux, etc.; de là des intestins douze à quinze fois plus longs que le corps, et un colon à fibres musculaires pour faire passer les masses excrémentielles qui résultent de ces volumineux aliments. — Les herbivores offrent peu de vigueur à l'extérieur et dans tous leurs organes de relation; ainsi la plupart n'ont point de griffes ni même de défenses, car ils sont pacifiques et timides; tandis que les carnivores se nourrissant de proie vivante, il leur fallait des sens vigilants pour la flairer, la voir, l'entendre; de l'agilité pour l'atteindre à la course, au vol, à la nage; des armes et du courage pour la vaincre. Une différence prononcée se remarque encore dans la composition de tous leurs éléments. Nous mangeons la chair des herbivores, nous buvons leur lait, toutes leurs humeurs sont douces; tandis que les carnivores ont des fibres coriaces et tendineuses; une odeur, une saveur âpres et repoussantes imprègnent toute leur économie; leur haleine et leurs déjections sont même putrescentes.

HERBORISATIONS (bot.). Ce sont les excursions que les botanistes font dans le but d'étudier les plantes vivantes et de recueillir des échantillons pour leurs collections. Les herborisations sont le complément indispensable des études botaniques, et c'est surtout de ces charmantes promenades dans les champs qu'on peut dire qu'elles unissent l'utile à l'agréable. Voici les objets dont se munir le botaniste dans ses excursions : une boîte de fer-blanc (*cas Dillenianum*) pour conserver les échantillons pendant tout le temps de la promenade. La forme de ces boîtes est le plus souvent celle d'un cylindre comprimé latéralement, et long d'environ 6 décimètres. Leur ouverture, située en dessus, doit être assez grande pour que les plantes y passent facilement; elle est fermée par une porte à charnière. Pour que les plantes s'y conservent fraîches, malgré la chaleur d'un jour d'été, il suffit de les arroser de quelques gouttes d'eau. Mais l'inconvénient des boîtes est de donner aux pétales fugaces le temps de se détacher et d'exposer ainsi à n'avoir que des échan-

tilions sans corolle, de ces plantes généralement à fleurs brillantes. C'est ainsi que les lins, les cistes, les géraniums, les rosacées, etc., perdent presque toujours leurs pétales avant que l'excursion soit terminée. En outre, les boîtes deviennent bientôt insuffisantes pour peu que l'herborisation soit productive. On évite ce double inconvénient en se munissant d'un livre fait *ad hoc*, très solidement relié, à dos chargé par des onglets, et dont la couverture porte deux courroies qui permettent de serrer fortement les objets qu'on y renferme. On dispose les plantes dans ce livre dès qu'on les a cueillies, et par là on en conserve les parties les plus fugaces, outre que les échantillons étalés ainsi tout frais gardent beaucoup mieux leur port naturel. On peut remplacer ce livre par un simple portefeuille à deux cartons très forts, munis de courroies, entre lesquelles on met deux ou trois mains de papier. — Pour arracher les plantes on emploie divers instruments : des houlettes, sorte de petites hêches concaves; des espèces de couteaux larges et très forts, solidement emmanchés; enfin de petites pioches étroites, qui sont certainement les plus avantageux de tous ces instruments. — Tous les moments de la journée ne sont pas également bons pour herboriser, et l'on doit le plus possible éviter de recueillir les plantes de grand matin, lorsqu'elles sont encore humides de rosée, à moins qu'on n'ait le soin de les essuyer ou de les laisser se ressuyer à l'air; les plantes mouillées noircissent presque inévitablement ou se dessèchent mal. Il est donc prudent de ne commencer les herborisations que lorsque le soleil est déjà un peu haut sur l'horizon.

P. DECHAUME.

HERBUE. C'est le nom par lequel on désigne, en métallurgie, les terres argileuses que l'on mélange avec les minerais pour en faciliter la fusion. Quand le minéral est lui-même à base argileuse, on remplace l'herbue par des terres calcaires, et ce nouveau fondant prend le nom de *castine* (roy. FONDANT).

HERCULANUM. Cette ville, située à quelque distance au sud-est de Naples, et au pied du Vésuve, n'a pas laissé de soulever historiens bien nombreux ni bien importants. Quelques brèves mentions dans Sénèque, Ovide, Pliny, Florin, Velleius Paterculus et Columelle, un passage de Strabon qui indique sa situation sur une langue de terre qui s'avancait dans la mer, tel est à peu près tout ce que les textes avaient transmis relativement à un lieu qui, dans les temps modernes, a dû à sa réapparition inattendue une immense célébrité. Herculanum avait été, sous le règne de Néron, presque entièrement détruit par un tremble-

ment de terre ; un peu plus tard, sous Titus, en l'an 79 de l'ère chrétienne, une éruption du Vésuve ensevelit plusieurs villes au nombre desquelles elle se trouvait avec Pompeï. Cette dernière fut couverte par les cendres amoncelées qui ont protégé pendant près de dix-huit siècles ses édifices et tous les objets qu'ils renfermaient au moment de la catastrophe. Quant à Herculanium, ses rues, ses temples, son théâtre, furent envahis par un flot de lave en liquéfaction qui remplit tout, et qui, en se refroidissant, acquit une dureté qui rend les travaux de recherches extrêmement difficiles. En 1711, le prince d'Elbeuf, général au service de l'empereur Charles VI, ayant fait percer un puits près de sa maison de campagne, à Portici (*Herculii Porticum*), il fallut traverser les laves, et l'on découvrit trois statues qui firent naître l'idée de continuer les fouilles. Mais le vice-roi s'empara des statues qu'il donna au prince Eugène, et fit défendre au prince d'Elbeuf de pousser plus avant ses recherches. Ce ne fut qu'en 1738 que le roi d'Espagne fit reprendre les travaux. En continuant à creuser le puits, on tomba au milieu d'un théâtre, et une inscription que l'on y trouva et qui contenait le nom d'Herculanium, apprit en quel lieu on avait ainsi pénétré. Quelques galeries furent creusées, et aujourd'hui les gradins et la scène du théâtre sont tout-à-fait déblayés. On découvrit dans cette fouille un char à quatre chevaux en bronze, qui paraît avoir été placé originairement au sommet de l'édifice. Cet ouvrage antique, si précieux, fut presque entièrement détruit ; on eut même la malheureuse idée d'employer une partie des fragments du char et des chevaux à couler des bustes du roi et de la reine d'Espagne. Près du théâtre, on trouva un temple de forme ronde, que l'on suppose consacré à Hercule. Les peintures qui décoraient les murailles furent enlevées ; elles représentent Thésée au milieu des jeunes Athéniens, la naissance de Téléphé, Chiron et Achille, Pan et Olympus. Le théâtre et le temple étaient situés sur une petite place publique sur laquelle on retrouva les deux statues équestres de Balbus. Près de là, une habitation particulière contenait des statues et des bustes en bronze, qui furent recueillis, ainsi qu'un assez grand nombre de manuscrits sur papyrus. Afin de ne pas détruire les maisons de Portici, les fouilles d'Herculanium ont été de bonne heure abandonnées ; les monuments antiques que l'on y avait recueillis, déposés d'abord au palais royal de Portici, où on les a tous plus ou moins altérés par des restaurations excessives, sont aujourd'hui transportés dans le musée des *Studi*, à Naples. C'est là qu'on

peut voir le célèbre Faune lyre, le Mercure assis, la figure équestre d'Alexandre, les statues des danseuses, les bustes des Ptolémées, les daïms et une quantité d'autres bronzes dont les dimensions extraordinaires et le grand style excitent encore l'étonnement et l'admiration, en dépit de la couleur faïence qui a remplacé la patine antique. Les peintures sont bien plus nombreuses, et, à l'intérêt archéologique qu'elles présentent, elles joignent encore le mérite de nous donner une idée de ce que pouvaient être les compositions des peintres de la Grèce. — Les manuscrits sur papyrus, retrouvés à Herculanium, ont été complètement carbonisés par la chaleur de la lave. Pour parvenir à les lire, on les déroule sur des feuilles de papier enduites de colle ; l'encre se détache en blanc sur un fond noir. L'opération du déroulement est conduite avec une lenteur inconcevable, et bien des années se passeront sans doute avant que l'on ait fait connaître le texte de ces papyrus, parmi lesquels on retrouverait peut-être quelques ouvrages grecs considérés jusqu'à présent comme perdus sans retour. Le déchiffrement de quelques traités de Philodème et de Métrodore sur la musique, la rhétorique et la morale, n'a pas beaucoup enrichi la littérature ; mais les statues, les bustes, les peintures, les mosaïques, les candélabres, les lampes, les figurines, les ustensiles de toute espèce qui ont été recueillis dans les galeries souterraines d'Herculanium, réunis au musée de Naples ou distribués entre les principaux musées d'Europe, ont réveillé le goût des études classiques, et contribué puissamment au mouvement archéologique qui distingue le XIX^e siècle. AD. DE LONGPERRIER.

HERCULE. Outre l'Hercule thébain ou grec dont on ne peut nier l'existence, il y a eu dans l'antiquité plusieurs héros auxquels on a donné ce nom. Diodore de Sicile en compte trois ; Arrien, quatre ; Cicéron, dix, d'autres beaucoup plus, et Varron en cite quarante-trois. Voici, du reste, l'ordre dans lequel on range les plus célèbres ;

1^o *L'Hercule égyptien.* Son nom était *Ozochor* ou *Osorchor*. Hérodote lui donne l'antériorité et en fait un des principaux dieux qui régnerent premièrement chez les Égyptiens. Il fut le compagnon d'Osiris et l'on supposait qu'il vivait dix-sept mille ans avant Amosis. Diodore dit qu'il subjuguait une partie du monde, qu'il dressa une colonne en Afrique, et qu'il porta ses armes victorieuses par toute la terre. L'un de ses hauts faits fut de délivrer les filles d'Atlas, les Hespérides, de la persécution du tyran Busiris : ce qui a donné lieu aux poètes de le représenter soutenant le monde dont Atlas avait la charge.

On voit que la fable domine dans cette légende.

2° *L'Hercule oriental* ou *Tyrien*, qui paraît, malgré Hérodote, le véritable Hercule et le plus ancien de tous, est, suivant les érudits, l'*Ousou* ou *Melchiarus* de Sauchoniaton. Il vivait, d'après un auteur cité par Suidas, antérieurement à Minos II, 1,300 ans environ avant J.-C. On peut sans exagération remonter encore de quelques siècles l'époque de sa naissance, puisque Sauchoniaton, qui le met dans la généalogie des dieux de Phénicie, dit qu'il était issu d'Oùranos par Deméronte, et l'appelle *Melchiarus* ou *Mélicerte* (roi de la ville). Dès le temps de Salomon, au x^e siècle avant J.-C., Hiram, roi de Tyr, lui avait élevé des temples : c'est à lui qu'est due la découverte de la pourpre, couleur affectée depuis aux rois. Il conduisit une colonne de Tyriens à Cadix, d'où il chassa le roi Gergon : on sait effectivement qu'il avait un temple à Tartessus en Espagne, ville de fondation phénicienne. L'académicien Fourmont ne doute pas que le dieu *Beet* ou *Baal* des Assyriens ne soit l'Hercule phénicien. L'une des grandes actions en Espagne, fut la création du détroit de Gibraltar. Quelques auteurs ont supposé que ce travail consista à rapprocher par une digue les deux continents, alors séparés par un vaste intervalle de mers : d'autres prétendent que l'Afrique et l'Europe, à cette époque, se trouvaient réunies, et qu'Hercule coupa l'Isthme qui servait de barrière entre les deux bassins, et confondit ainsi leurs eaux. Les monts *Calpi* et *Abyla*, qui bordent les deux côtés du détroit, semblent attester ce travail et portent de temps immémorial, comme on sait, le nom de *Colonnes d'Hercule*. Le Clerc, dans sa *Biblioth. univers.*, t. 2, adoptant l'idée que l'Hercule tyrien est le type de tous les héros de ce nom, dit qu'en phénicien le mot *Horakel*, négociant, se donnait à tous les voyageurs qui s'illustraient par la découverte de quelques contrées inconnues : ils y menaient avec eux des colonies qui les habitaient, les purgeaient des bêtes sauvages, et tout cela se faisait sous les ordres et par les soins de quelque illustre *Rakel* qui devenait l'*Horakel* de ce pays ; de là tant d'Hercules.

3° *L'Hercule Crétois*, nommé aussi *Kelmis* ou *Daumanus*, né parmi les Dactyles, sur le mont Ida, passa pour célèbre enchanteur et fameux capitaine. Il trouva le secret de forger le fer, et Diodore de Sicile lui attribue l'institution des jeux olympiens. Il avait, dit Fourmont, un temple à Tyr, ce qui prouve suffisamment que c'était un seul et même Hercule.

4° *L'Hercule Indien*, est appelé *Bélas* : il y a beaucoup d'apparence que c'est encore l'Hercule Tyrien ou l'Hercule Egyptien dont parle Héro-

dote, qui aura porté les armes jusque dans les Indes.

5° Les Erythréens, ou Arabes de la Mer Rouge, avaient aussi leur Hercule : mais on ne sait rien qui le distingue de l'Hercule Egyptien ou de l'Hercule Tyrien.

6° Elius Schedius, dans son livre des *Dieux allemands*, p. 476, parle aussi d'un *Hercule des Germains*. « Lorsqu'ils vont à la guerre, dit-il, ils invoquent son nom dans leurs chants comme celui du premier des hommes vaillants. » Aventie, au premier livre des *Annales de Boiens*, débite que cet Hercule allemand portait un lion en ses armes, et qu'il a été le dernier des anciens rois d'Allemagne, dont Bérosee fasse mention, et le premier fondateur de l'Etat des Boiens.

7° Il y a l'*Hercule latin* qu'on a aussi appelé *Sangus*, *Sanctus*, *Sanctus* et *Fidius*. Varron, liv. iv des *Lois*, en parle ainsi : « On croyait que Fidius tirait son nom de *Sanctus* de la langue des sabbins, et celui d'*Hercule* de la langue grecque. » Festus dit qu'au moment de se mettre en voyage, on faisait auprès du chemin, un sacrifice à Hercule ou à *Sancus*, qui est le même dieu. »

8° Les Gaulois avaient leur *Hercule*, *Ogmios* ou *Domie*, qu'ils représentaient avec une barbe blanche, chauve, ridée, basanée et dont il faisait le dieu de l'éloquence : l'empereur Commodore et quelques uns de ses successeurs se faisaient volontiers représenter sous les traits de l'Hercule gaulois.

Les Grecs, qui ont fait leur histoire poétique avec les traditions des peuples qui les avaient précédés ou avec lesquels ils s'étaient mis en communication, n'ont pas manqué de transporter dans la vie de l'Hercule de Thèbes la plupart des faits attribués aux héros que nous venons d'indiquer. Diodore de Sicile a mis ses lecteurs en garde contre ce plagiat historique. « Les Grecs, dit-il, ont eu tort de transférer à l'Hercule qu'ils ont vu naître les exploits et la gloire du Melchiarus Phénicien. Ils assurent que le fils d'Alcmène défendit Jupiter contre les Géants ; mais il ne pouvait y avoir de géants vers l'époque de la prise de Troie, et les monstres dont ils prétendent qu'il a purgé la terre, n'ont pu paraître dans un temps où des villes puissantes étaient habitées par des peuples civilisés : les armes seules qu'on lui donne annoncent les siècles reculés où il a fleuri... » Quoi qu'il en soit, Alcée, fils de Persée, eut pour fils et successeur, au trône de Mycènes, Amphitryon, célèbre surtout par les amours de sa femme Alcmène avec Jupiter qui, selon la fable, pour mieux la tromper, prit les traits de son propre époux. Hercule fut le fruit de cette union. Vers ce même temps, Amphitryon ayant par

impudence tué Electryon, son beau-frère, fut contraint de s'expatrier et de se réfugier à Thèbes. Ce fut dans cette ville que se fit l'éducation du jeune Hercule. Cependant Sténélus, frère d'Ambitryon, s'était emparé du trône de Mycènes, qu'il avait laissé à son fils Eurysthée. Celui-ci prit ombrage des vertus comme du renom précoce que s'était fait le jeune Hercule, et ce fut dans l'espoir de se débarrasser de lui, qu'il le chargea de diverses expéditions périlleuses. Hercule ne pouvait qu'obéir, car l'oracle avait déclaré que les dieux voulaient qu'il servît Eurysthée pendant douze ans. Cette réponse plongea Hercule dans une si profonde douleur, qu'entre autres actes d'égarement, il tua sa femme Mégare et tous les enfants qu'il avait eus d'elle. On suppose que ces enfants étaient au nombre de douze, en raison des douze travaux qu'Eurysthée lui imposa pour expier son crime. Luerèce, Ovide, Sénèque, Boèce et Claudien, font le dénombrement de ces douze travaux : mais on porte à un bien plus grand nombre les actes qui remplissent la vie du héros thébain. Voici l'énumération des principaux, en commençant par ceux connus principalement sous le nom des douze travaux d'Hercule. 1. *Le Lion de Némée*; 2. *L'Hydre de Lerne*; 3. *Le Sanglier de la forêt d'Erymanthe*; 4. *La Biche aux pieds d'airain*; 5. *Les Œuvres du lac Stympale*; 6. *Les Amazones de Thémodon*; 7. *Les Écuries d'Angias, roi d'Elide*; 8. *Le taureau de Marathon*; 9. *Les chevaux de Diomède*; 10. *Busiris*; 11. *Le Tyran Géryon*; 12. *Cerbère et Thésée*; 13. *L'union avec les filles de Thestius*; 14. *Le fleuve Achéloüs*; 15. *Le géant Anthée et les Pygmées*; 16. *Calpé et Abyla*; 17. *Les Pommes des Hespérides*; 18. *Atlas*; 19. *Le Monstre Cacus*; 20. *Le brigand Lacinus*; 21. *Albion et Bergion*; 22. *Thyrriène, roi d'Eubée*; 23. *Les Centaures*; 24. *Siège et sac de Troie*; 25. *Enripide, roi de l'île de Co*; 26. *Délivrance d'Alceste*; 27. *Lyeus, roi de Thèbes*; 28. *L'aigle de Prométhée*; 29. *Cygnus, fils de Mars*; 30. *Théodorus et Hylas*; 31. *Omphale et les Cercopes*; 32. *Nélee, roi de Pise*; 33. *Calais et Zéthès*; 34. *Déserts de Libye*; 35. *Eurythe, roi d'Oechalie*. C'est ce dernier exploit qui, suivant quelques auteurs, causa sa mort. Eurythe lui avait promis la main de sa fille Iole. Hercule abusé, tua Eurythe, puis enleva Iole, et la conduisit en Eubée. Déjanire délaissée, se vengea en envoyant à Hercule la robe du Centaure Nessus. Hercule, empoisonné par le sang dont cette robe était teinte, tomba dans une cruelle maladie dont il allégea les souffrances en se livrant du lui-même aux flammes, sur le mont Œta. Philoctète, dépositaire de son arc et de ses flèches, recueillit ses cendres dans un tombeau et lui

dressa un autel, sur lequel la Grèce ne tarda pas à offrir des sacrifices. L. PARIS.

HERCULE (ast.). Constellation boréale contenant cent vingt-huit étoiles, dont sept de la troisième grandeur. Elle se trouve sur la ligne qui va de la Lyre à α de la Couronne; elle forme un quadrilatère avec d'étoiles tertiaires. La diagonale α se dirige au midi sur une tertiaire δ, puis à l'étoile de la tête d'Hercule, nommée par les Arabes *Ras Algesti*, qui a 256° 50' d'ascension droite et 14° 36' de déclinaison.

HERCYNIE ou **HERCYNIE** (forêt), *Hercynia sylva*. Immense forêt qui couvrait jadis une grande partie de la Germanie, et s'étendait depuis le Rhin jusqu'à la chaîne de l'Erzgebirge (*Hercynii montes*), et jusqu'aux montagnes du Bohmerwald en Bohême. Le mot *Harz* qui désigne une grande chaîne de montagnes de l'Allemagne, est probablement le radical du mot *Hercynia*. Au lieu de *Hercynia*, on trouve dans Eratosthène *Orcinia*, et dans Ptolémée *Orcynium*. Pomponius-Mela évalue sa longueur à 60 jours de marche, et il résulte d'un passage de César qu'il fallait 9 jours pour la traverser dans le sens de sa largeur. *Bucenis*, *Martiana*, *Gabrita*, *Semana*, sont les autres noms donnés à cette forêt par les auteurs grecs et latins (voy. GERMANIE).

HERDER (JEAN-GODEFROI DE). Littérateur, philosophe et théologien protestant du dernier siècle, né en 1744, mort en 1803. Fils d'un pauvre maître d'école qui ne lui permettait que la lecture de la Bible et de quelques ouvrages de dévotion, Herder eut à lutter contre la volonté paternelle et la misère réunies, pour acquérir l'instruction dont il était fort avide. A force de privations et de veilles, il parvint à son but. Tour à tour maître d'école, prédicateur, compagnon de voyage des princes, professeur de théologie, inspecteur ecclésiastique, président de consistoire, Herder se montra toujours studieux, plein de sensibilité pour les merveilles de la nature et de l'art, et pénétré d'une grande foi religieuse. Il exerça par ses écrits une profonde et salutaire influence sur les nations germaniques. Il contribua puissamment à développer en elle le goût de la littérature grecque et romaine, des arts, de la poésie, et tous les sentiments nobles qui sont l'aliment vrai des arts et des lettres. Herder a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres une dissertation sur l'origine des langues et sur les causes de la corruption du goût, qui fut couronnée par l'académie de Berlin; un grand nombre de poésies patriotiques et religieuses; plusieurs dissertations relatives à la poésie hébraïque, des sermons, des homélies. Son ouvrage capital est in-

titudé *Idees sur la philosophie de l'histoire et de l'humanité*; il a été traduit par M. Quinet. Dans cet ouvrage, plein de savoir et d'enthousiasme, Herder se propose de montrer que l'humanité, considérée comme individualité collective, va sans cesse se développant. Pour le prouver, l'auteur fait voir les progrès qui marquent les périodes du mouvement historique dans chaque branche de la civilisation. Il s'attache surtout à faire ressortir les différences de ce développement selon les peuples et les climats. Cet ouvrage a mérité à son auteur une place des plus honorables parmi les écrivains qui se sont occupés de la philosophie de l'histoire. On lui reproche généralement d'avoir amoindri la part de la spontanéité de l'homme, de sa liberté, de l'influence de l'homme sur l'homme, au profit de l'influence de la nature; ce qui donne à son système une couleur un peu fataliste. Nous n'avons pas parlé d'une foule d'autres écrits de Herder. Ses œuvres complètes ont été publiées en 45 v. in-8°, Tubingue, 1806-1810, et en 60 vol. in-18, en 1827. Elles sont divisées en trois séries; la philosophie de l'histoire, la religion et la théologie, la littérature et les beaux-arts. J. TISSOT.

HEREDIE (*métrol.*). Mesure agraire chez les Romains; elle était le centième de la centurie, et se composait de 2 jugères, 4 chaînes carrées et 576 perches. On peut l'estimer à un demi-hectare, environ.

HEREDITÉ, HOIRIE, HOIR (*jurisp.*). *Hérédité*, dans la langue du droit est un synonyme de succession; *Hoirie* en est un autre. *Hoir* est un terme de coutume qui signifiait héritier, et s'appliquait ordinairement aux enfants et petits-enfants. — *Hérédité* signifie habituellement le droit même de recueillir les biens qu'une personne laisse à son décès. C'est dans ce sens qu'on dit : Accepter l'hérédité, renoncer à l'hérédité. Dans une autre acception l'hérédité s'entend du corps même de la succession, c'est-à-dire de l'universalité de la masse des biens, des droits ou des charges laissées par le défunt. — *Hoirie* n'est plus guère usité que dans l'expression *Arancement d'hoirie*, signifiant tout ce qui est donné à un héritier presomptif par anticipation sur une hérédité à laquelle il doit être appelé.

HERDONIUS (*AVRUS*). Citoyen romain d'origine sabine qui, en 418 av. J.-C., voulant arriver au souverain pouvoir, s'empara du Capitole avec une troupe d'esclaves ou d'exilés. Il y fut attaqué, et périt dans le combat.

HEREFORD. Comté et ville de la partie occidentale de l'Angleterre. — Le comté est entouré par ceux de Worcester, de Gloucester, de Monmouth, et par le pays de Galles. Il a une sur-

perficie de 244,700 hectares et une population d'environ 120,000 habitants. La surface en est ondulée, très fertile, parsemée de prairies, de champs de céréales, de vergers et de belles baies; le froment est excellent, les bestiaux sont d'une superbe race, et les montons donnent une laine très fine. La Wye, affluent de la Saverne, est la principale rivière. L'industrie est spécialement agricole : on exporte du cidre, du bétail et des fruits. — La ville de Hereford, chef-lieu du comté, est à 216 kilom. O.-N.-O. de Londres, sur la Wye; elle est bien bâtie, et possède une belle cathédrale très ancienne, une curieuse halle en bois, des fabriques de gants, de flanelle et de chapeaux; on y compte 10,000 habitants. Elle a été longtemps un poste militaire important, surtout du temps des Saxons; sa position vers la frontière du pays de Galles la rendit souvent le théâtre des luttes entre les Anglais et les Gallois; elle souffrit aussi beaucoup pendant la guerre des Deux Roses, et lors des troubles du règne de Charles I^{er}; au milieu de ces agitations, son château et ses remparts ont été entièrement détruits.

HERESIE, HERETIQUES. Ces mots sont dérivés du grec *hairesis*, qui signifie proprement choix, secte, opinion, et qui s'appliquait d'abord à toute doctrine, à toute secte bonne ou mauvaise. De là vient que saint Paul se glorifie en quelque sorte d'avoir suivi dans le judaïsme l'hérésie des pharisiens, dont la doctrine était réputée la plus orthodoxe et la plus estimable. Mais dans le langage du christianisme le mot hérésie ne tarda pas à recevoir une signification plus restreinte, et à se prendre toujours en mauvaise part, pour exprimer une opinion contraire à la foi; parce qu'en effet toute opinion particulière qui s'écarte de la tradition générale, toute secte qui se forme en dehors de la société catholique, se trouve par là même convaincue d'erreur, et en opposition avec les règles de la foi chrétienne. La doctrine évangélique ne peut être laissée au choix ou à l'appréciation arbitraire de chaque individu; elle a pour fondement et pour règle la parole divine et l'enseignement de l'Eglise; c'est dans les décisions de l'autorité, et non dans son propre jugement que le chrétien découvre la règle et l'objet de ses croyances; d'où il suit que quiconque préfère ses propres lumières aux décisions de l'Eglise, quiconque choisit une opinion pour l'ériger en dogme et l'opposer à la tradition générale, se met par là même en état de révolte contre l'autorité de la parole divine et contre la constitution fondamentale du christianisme. On peut juger par là quel est le caractère propre de l'hérésie. Elle est définie par les théologiens : une

erreur volontaire et opiniâtre contre un dogme de la foi, et ce qui lui donne ce caractère, c'est le refus de se soumettre aux décisions de l'Eglise sur un point qu'elle a défini. On peut se tromper en matière de foi sans être hérétique, si la doctrine de l'Eglise ne s'est pas manifestée, soit par l'enseignement général, soit par une décision solennelle, ou si l'on ignore cette décision ; mais dès que la décision est connue, l'erreur devient volontaire et cesse d'être excusable. Ce n'est pas ici le lieu d'établir l'autorité de l'Eglise et de montrer qu'elle a reçu de J.-C. le droit de prononcer souverainement sur toutes les questions qui s'élèvent en matière de foi (voy. EGLISE, INFALLIBILITÉ), il suffit pour condamner toutes les hérésies, de faire remarquer qu'elles ont ordinairement pour cause l'orgueil ou d'autres passions humaines, et qu'après avoir rejeté ou méconnu l'autorité de l'Eglise, elles ne peuvent plus offrir aucune règle certaine : d'où il résulte que les sectes se multiplient bientôt indéfiniment, que leur doctrine n'a plus rien de fixe, qu'elle change ou se modifie au gré des individus ou des circonstances, et que l'histoire des hérésies n'offre qu'une suite de troubles, de variations, de controverses et de disputes sans fin. Car dès qu'un sectaire a secoué le joug de l'autorité, et donné l'exemple de préférer son propre jugement à celui de l'Eglise, comment pourrait-il imposer son opinion comme une règle fixe, enlever ou contester à ses partisans le droit dont il a usé lui-même, et prétendre enfin les arrêter sur la pente des innovations ?

On voit par les épîtres de saint Paul que les hérésies commencèrent dès le temps des apôtres, et qu'il jugeait nécessaire de prémunir les fidèles contre la séduction des fausses doctrines. Il y avait déjà en effet quelques esprits inquiets, novateurs et orgueilleux qui s'écartaient de la foi, qui flattaient les préjugés ou les passions pour se faire un parti, et jetaient pour ainsi dire les fondements de la plupart des sectes qui s'élevèrent plus tard. Quelques uns soutenaient, malgré la décision du concile de Jérusalem, la nécessité de la circoncision et de toutes les pratiques ordonnées par la loi mosaïque ; d'autres niaient le dogme de la résurrection future ; plusieurs, sous prétexte de la liberté chrétienne et de l'abolition de l'ancienne loi, prêchaient la licence et autorisaient toutes les voluptés. D'autres, au contraire, condamnaient le mariage comme une invention du démon, et exagéraient la défense de manger du sang, jusqu'à proscrire absolument l'usage de la viande. On peut diviser en trois catégories, d'après leur origine, les hérésies sans nombre

qui s'élevèrent dans les premiers siècles. Les unes avaient une origine judaïque et se rattachaient tantôt à la secte des Pharisiens, tantôt à celles des Sadducéens ou des Esséniens : tels furent les Nazaréens, les Ebionites, les Cérinthiens et quelques autres sectes moins connues. Leur objet était de maintenir dans son intégrité la religion mosaïque, d'en perpétuer toutes les lois et toutes les cérémonies et d'y joindre seulement quelques unes des croyances et des pratiques du christianisme. De là vient qu'ils observaient le sabbat, qu'ils voulaient imposer la circoncision à tous les chrétiens, et qu'ils permettaient, suivant l'usage des Juifs, la polygamie et le divorce. D'autres sectes au contraire prétendaient rompre d'une manière absolue avec le judaïsme ; non seulement elles en repoussaient l'observation pour l'avenir, mais elles le condamnaient aussi dans le passé, et regardaient la religion mosaïque comme une œuvre de superstition et d'erreur, dont ils attribuaient l'origine à un mauvais principe ou à des génies inférieurs qui avaient usurpé le nom de la divinité. Les sectes de cette seconde classe dérivèrent de la philosophie orientale, et la plupart n'avaient presque rien de commun avec le christianisme dont elles prenaient le nom ; car elles rejetaient la plus grande partie de l'Ecriture-Sainte pour s'appuyer sur des livres apocryphes ; elles avaient leur évangile particulier et ne reconnaissaient ni le même Dieu, ni le même Christ que les chrétiens : tels furent les disciples de Simon-le-Magicien, les Valentinéens, les Gnostiques, les Marcionites, les Manichéens, et autres sectaires du même genre dont les erreurs n'étaient au fond que le dualisme et le panthéisme présentés sous des formes diverses. Enfin une troisième classe comprenait les hérésies qui ne se rattachaient pas directement à des doctrines étrangères et qui n'avaient leur source que dans l'orgueil et les subtilités de l'esprit humain. Tels étaient les Montanistes, les Novatiens, les Sabelliens, et plusieurs autres qui, en adoptant pour base de leurs croyances la révélation chrétienne, prétendaient l'interpréter à leur gré et substituaient leurs opinions particulières à la tradition générale de l'Eglise. C'est dans cette troisième catégorie qu'on doit placer la plupart des hérésies postérieures aux trois premiers siècles. Il serait trop long et fastidieux de les énumérer toutes ; car il n'est presque aucun point de la doctrine chrétienne qui n'ait été combattu, rejeté ou mis en question par quelques sectaires. Mais la plupart de ces hérésies ont à peine trouvé quelques partisans et n'ont guère survécu à leurs auteurs. Un petit nombre seulement ont eu des suites durables

et étendues. On peut remarquer, parmi les principales, au IV^e siècle, celles des Ariens et des Donatistes; au V^e siècle, celle des Pelagiens, des Nestoriens et des Eutychiens; un peu plus tard celle des Iconoclastes; au moyen-âge, celles des Albigeois et des Vaudois; puis celle des Hussites, au commencement du XV^e siècle, et enfin au XVI^e, les différentes sectes du protestantisme.

Comme la plupart des anciennes hérésies ne touchaient pas seulement aux dogmes chrétiens, mais encore aux fondements de la morale et aux bases de la société civile, et que les autres devenaient quelquefois une occasion de troubles, elles donnèrent lieu naturellement à des mesures de répression; qui peu à peu s'étendirent à toutes les sectes. L'empereur Constantin, aussitôt après sa conversion, se fit un devoir de réprimer les Donatistes, qui troublaient l'Eglise d'Afrique par leurs violences. Il ordonna, par un rescrit adressé au gouverneur, de leur ôter leurs églises et de confisquer les lieux où ils s'assembleraient. Il publia ensuite, après le concile de Nicée, une loi qui contenait les mêmes dispositions contre tous les hérétiques. Il ordonna aussi de rechercher partout leurs livres pour les brûler, et défendit spécialement de lire ou de garder les écrits d'Arius, sous peine de mort.

Plusieurs lois de Théodose défendent aux hérétiques de s'assembler soit dans les villes, soit dans les campagnes, sous les peines portées précédemment, et de faire aucune ordination, sous peine de confiscation du lieu où elle serait faite, et d'une amende de dix livres d'or par tête contre ceux qui conféreraient les ordres ou qui les recevraient. D'autres lois du même prince contre les Manichéens leur ôtent tous les droits civils, les déclarent infâmes, et les privent du droit de tester ou de rien recevoir par testament ou par donation, et même de succéder aux biens de leurs pères et mères. Elles prononcent même la peine de mort contre ceux qui prenaient le nom d'Eneratites et de Saccophores, et, pour assurer l'exécution de ces lois, l'empereur ordonna au préfet du prétoire de recevoir toutes les dénonciations, et d'établir des inquisiteurs chargés de rechercher les hérétiques et d'informer contre eux. Honorius porta des lois encore plus sévères. Il étendit la peine de mort à tous les Manichéens, et déclara les autres hérétiques en général privés de tout droit civil et incapables de remplir aucun emploi. Théodose-le-jeune renouvela ces dispositions contre les Nestoriens, et Marciens, son successeur, contre les Eutychiens. Justinien recueillit ces lois dans son Code et en publia d'autres pour les confirmer. Il déclara infâmes à perpétuité, privés

de tout droit civil, et bannis de l'empire, avec confiscation irrévocable de leurs biens, tous les hérétiques de l'un et de l'autre sexe, quelle que fût leur dénomination; il étendit la peine d'infamie et de bannissement à ceux qui seraient suspects d'hérésie, s'ils ne se justifiaient, après en avoir reçu l'ordre de l'Eglise, par des preuves convenables; enfin une de ses lois porte que tous les gouverneurs de province, avant d'entrer dans l'exercice de leurs charges, déclareront, en prêtant serment de fidélité, qu'ils sont en communion avec l'Eglise catholique, et prometttront de ne jamais rien faire contre elle et de réprimer de tout leur pouvoir les entreprises de ses ennemis. Cette législation fut adoptée dans les monarchies qui s'élevèrent en occident sur les débris de l'empire romain. On trouve dans la loi des Visigoths promulguée en Espagne, des dispositions entièrement semblables, et c'est d'après cela que dans le sixième et le huitième concile de Tolède, qui étaient comme les états généraux de la nation, il est ordonné que le souverain, avant de monter sur le trône, promettra, entre autres choses, par serment, de ne point souffrir d'hérétiques dans le royaume. La même pénalité avait lieu en France contre les hérétiques opiniâtres. Ils étaient bannis ou condamnés à la prison perpétuelle.

Il faut remarquer du reste que la sévérité des lois impériales contre les hérétiques était bien adoucie dans la pratique par l'esprit de modération et de prudence qui présidait ordinairement à leur exécution. C'est ce qu'atteste expressément Sozomène à l'occasion des lois de Théodose. « Ce prince, dit-il, publiait des lois sévères, mais il ne les exécutait pas. Son dessein n'était pas de punir les hérétiques, mais de les ramener à la vraie foi par la crainte des châtimens, et il donnait de grandes louanges à ceux qui se convertissaient de bon gré. » Les évêques eux-mêmes inspièrent cette modération aux empereurs, et surtout n'oubliaient rien pour empêcher que les hérétiques, même les plus coupables, ne fussent punis de mort. On sait la conduite de saint Martin et de saint Ambroise à l'occasion des Priscillianistes, et l'on a plusieurs lettres de saint Augustin où il s'efforce de faire commuer la peine capitale décernée contre les Donatistes, dont les fureurs séditieuses portaient dans toute l'Afrique le pillage et l'incendie. L'Eglise acceptait, invoquait même le secours de la puissance impériale contre l'hérésie, mais elle n'approuvait que les mesures nécessaires pour empêcher les progrès de l'erreur et garantir les fidèles de la séduction.

Plus tard l'empereur Frédéric II publia contre les hérétiques plusieurs lois dont une, en

date de l'an 1224, leur appliquait les peines du crime de lèse-majesté et ordonnait aux magistrats d'arrêter ceux qui seraient découverts par les inquisiteurs, et de les garder étroitement pour les punir, après qu'ils seraient condamnés. Les mêmes dispositions furent adoptées ou reproduites dans les autres royaumes de l'Europe. Mais il ne faut pas oublier que ces lois avaient pour but de défendre non seulement la religion, mais la famille et la société menacées par les doctrines anarchiques des Albigeois et autres sectaires du moyen-âge, qui attaquaient en même temps l'autorité civile et l'autorité religieuse. Les uns condamnaient le mariage et autorisaient toutes les infamies des anciens Manichéens; d'autres s'élevaient contre les droits de la propriété ou de la souveraineté; presque tous, sous prétexte de liberté, contestaient aux souverains, comme à l'Eglise, le droit de faire des lois, et, non contents de prêcher des doctrines subversives, ils traduisaient en actes leurs théories par des profanations odieuses et des violences de toute sorte. Il serait facile de montrer que presque toujours les rigueurs contre les hérétiques ont été provoquées par des soulèvements et des attentats contre l'ordre public. C'était pour la société un droit de légitime défense. Si quelquefois les supplices ont dépassé ce but pour s'étendre à des hérétiques qui demeuraient paisibles, il faut en accuser les circonstances, les mœurs du temps ou les passions humaines. L'esprit de l'Eglise a toujours condamné les exécutions sanglantes contre les hérétiques. C'est une maxime incontestable prouvée par tous les Ecrits des Pères, par toute l'histoire des premiers siècles, et formellement énoncée dans le troisième concile de Latran. Si elle n'a pas toujours été suivie dans la pratique, on doit se rappeler qu'il faut apprécier les faits d'après la règle, et non juger de la règle par les faits.

RECEVEUR.

HÉRICOURT (Lotus n°), né à Soissons en 1687, et mort en 1752, fut avocat au parlement de Paris, se fit connaître d'une manière avantageuse par les travaux dont il enrichit le Journal des savants, et publia ensuite (1719), les *Lois ecclésiastiques de France mises dans leur ordre naturel*, ouvrage plein de méthode et de clarté qui le fit regarder comme le plus savant canoniste de France. Héricourt, dans cet ouvrage, se montre peu favorable à la puissance temporelle du clergé.

HÉRISSON, *Erinaceus*, Linn. (mamm.) Genre très naturel de la famille des Carnassiers, tribu des Insectivores, caractérisé d'une manière générale par la présence d'épines qui hérissent la peau. Dans ces derniers temps, M. Isidore Geoffroy-

Saint-Hilaire en a fait, sous la dénomination d'*Erinacéides*, une tribu particulière, composée des trois groupes génériques : *Hérisson* proprement dit, *Ericule* et *Tanrec*.

Les hérissons proprement dits ont le corps trapu, couvert de piquants en dessus et de poils raides en dessous, pouvant se rouler parfaitement en boule par la contraction des muscles peussiers; le museau pointu; les yeux moyens; les oreilles moyennes ou très-courtes et arrondies; leur système dentaire est composé de six incisives avec deux mâchoires, d'une canine et de cinq molaires de chaque côté supérieurement, et de quatre seulement inférieurement; les incisives intermédiaires de la mâchoire inférieure sont très longues, écartées l'une de l'autre, cylindriques et dirigées en avant; les incisives inférieures sont proclives; doigts des pieds armés d'ongles robustes et propres à fouir le sol; queue courte ou nulle; dix mamelles, six pectorales et quatre ventrales; pas de cœcum; intestins d'un diamètre égal dans toute leur étendue; clavicles complètes, etc. Ce sont des animaux de petite taille, d'habitudes nocturnes, se réfugiant pendant le jour dans des troncs d'arbres creux ou dans des trons de murailles, et vivant principalement d'insectes, de larves de limaçons et de limaces, d'œufs et de fruits; ils peuvent, assurément, manger impunément des cantharides et autres insectes vésicaires. Ils deviennent extrêmement gras vers l'automne, et éprouvent en hiver un sommeil léthargique. Lorsqu'ils sont poursuivis par leurs ennemis, et principalement par les renards, qui en détruisent un grand nombre, ils bérissent leurs poils au moyen de muscles particuliers, très puissants, qui font mouvoir leur peau, se mettent alors en boule, et présentent ainsi une surface assez peu facile à attaquer. — On ne connaît d'une manière bien positive que deux espèces de hérissons, également propres à l'Europe tant septentrionale que tempérée; toutefois, dans ces derniers temps, on a donné la description de sept autres espèces, qui seraient particulières à l'Asie ou l'Afrique, mais qui sont loin d'être connues complètement. En outre, de Blainville a signalé trois espèces fossiles de ce genre : l'*Erinaceus arvernensis*, découvert en Auvergne par M. Croizet; l'*E. soricoides* et l'*E. antiquus*, également de France. Les deux espèces vivantes sont :

Le Hérisson (*Erinaceus europæus*, Linné), connu depuis la plus haute antiquité, est long, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus, de 0^m200; la queue n'a que 0^m002. Le corps est oblong, concave en dessus, et la tête très pointue; les oreilles sont courtes, larges, arrondies; les yeux saillants; le cou est très court; les jans-

les, très basses, laissent tomber le ventre à terre pendant la marche; la moitié supérieure du corps est revêtue de piquants raides, très aigus à leur extrémité, à peine longs de 0^m03, implantés par petits groupes, divergents et s'entrecroisant dans toutes les directions, ayant chacun la pointe blanchâtre, ainsi que les deux tiers de la longueur depuis la racine, et un anneau brun dans le commencement du troisième tiers; le museau, le front, les côtés de la tête, le dessous et les côtés du cou, la poitrine, les aisselles, les jambes, les pieds et la queue sont revêtus de poils courts et raides. La forme de cet animal varie un peu; aussi y a-t-on distingué deux variétés: le *Hérisson cochon*, dont le museau est prolongé en une sorte de groin, et le *Hérisson chien*, dont le nez est proportionnellement plus court, le pelage épineux, à poils plus grossiers, plus raides que dans le type, d'un roux foncé, et dont la queue est plus mince et plus longue; il se trouve dans les bois de toute l'Europe, à l'exception de ceux des régions les plus froides, comme la Norvège et la Laponie. Le rapprochement des sexes a lieu au printemps, et les femelles mettent bas au commencement de l'été, trois, quatre, et quelquefois cinq petits, qui sont tout blancs, et sur la peau desquels on voit déjà des poils épineux qui deviendront plus tard les piquants. C'est particulièrement cette espèce qui se roule tout-à-fait comme une boule, en cachant parfaitement son museau, ses pattes et sa queue, qui se trouvent comme renfermés dans une bourse formée par la peau épineuse du dos, et fermée par la contraction des muscles peaussiers de cette partie du corps.

LE HÉRISSEAU À LONGUES OREILLES (*Erinaceus auritus*, Pallas). Taille un peu moindre que celle de l'espèce précédente; museau court, oreilles grandes; piquants non réunis par touffes ou en épis à leur racine, séparés et couchés en arrière dans le repos de l'animal; narines dentelées comme la crête d'un coq; jambes un peu plus minces et plus longues que celles du *Hérisson* d'Europe; queue un peu plus courte, conique, presque nue; poils plus fins; museau garni de quatre rangs de moustaches; piquants blancs à la base, avec une zone très étroite, brun-noirâtre à leur milieu, et jaunâtre à la pointe; iris de l'œil bleuâtre; queue d'un blanc-jaunâtre. Cette espèce se trouve dans la province d'Astracan, vers la partie inférieure du Volga et de l'Oural, ainsi qu'à l'orient en deça du lac Baïkal; on la rencontre aussi, assure-t-on, en Égypte. La femelle fait deux portées par an, chacune composée de six à sept petits. E. D.

HÉRISTAL ou **HERSTALL**, *Hieristalium*

en latin, petite ville de Belgique, à 6 kil. N.-E. de Liège, sur la Meuse, fut la résidence de la célèbre famille d'Heristal et des premiers rois de la seconde race. Elle fit ensuite partie de la Basse-Lotharingie, devint plus tard l'appanage des fils cadets des ducs de Brabant, et passa, en 1540, entre les mains des princes de Liège. Heristal a aujourd'hui 5,000 habitants, et fabrique beaucoup d'ustensiles de fer et de l'acier pour la bijouterie.

HERMANDAD. Ce mot, dérivé de l'espagnol *Hermano* frère, qui vient lui-même du *Germanus* latin, s'entendait des associations que formèrent au moyen-âge les villes de Castille et d'Aragon, afin de maintenir la paix publique contre les usurpations et le brigandage des seigneurs. Les rois, qui avaient aussi à cœur la répression des abus féodaux, soutinrent les Hermandad. Celle de Castille, qui datait de 1282, et qui s'était adjoint, en 1295, l'Hermandad des villes du royaume de Léon, attendit toutefois deux siècles avant d'être complètement organisée et légalement reconnue. Ce n'est qu'en 1486 que les privilèges les plus importants lui furent octroyés. Le royaume s'en trouva bien. Il était en proie aux plus grands troubles, et sans l'aide de cette ligue fraternelle, qui depuis deux siècles avait toujours su atteindre et mettre sous le joug de la loi tout noble ayant volé ou insulté un de ses frères, peut-être la Castille, ruinée surtout aussi par les usurpations des grands, n'eût-elle pas rétabli la paix publique dans ses villes. L'Aragon suivit son exemple. Sa *Hermandad* plus ancienne que celle de la Castille, car elle datait de 1450 environ, obtint en 1488 des lettres royales; mais ses efforts et ses succès n'égalèrent jamais ceux de l'association castillane. C'est elle-ci qui vers le milieu du xiv^e siècle prit le nom de *Sainte-Hermandad*. Vainement la noblesse s'était soulevée contre ses prétentions; elle en avait eu raison. Personne ne lui échappait, aucun privilège ne garantissait de ses atteintes; le droit d'asile des églises était lui-même sans effet contre elle, et pourtant elle était essentiellement milice religieuse, à tel point que, pour obéir aux ordres du Saint-Office, elle se refusait à remplir ceux des magistrats civils et du roi qui pouvaient être en concurrence avec les commandements de l'Inquisition. Quand les troubles furent cessés, la Sainte-Hermandad ne eut pas son œuvre terminée; elle la continua contre les malfaiteurs qui infestaient les grandes routes. Elle ne fut plus alors qu'une maréchaussée ou une gendarmerie. Ses réglemens, rendus à Torre-Laguna en 1485, lui en faisaient un devoir. Pour y encourager

chaque *cuadrillero* ou archer, ils accordaient 3000 maravedis de récompense à celui qui arrêtait un malfaiteur dont le crime emportait peine de mort; 2000 quand celui-ci devait être condamné à des peines afflictives, et 1000 quand il ne devait encourir que des peines pécuniaires. La Sainte-Hernandad n'arrêtait que dans le cas de flagrant délit. Alors elle emmenait le conjuré dans l'une de ses trois résidences : Tolède, Ciudad-Rodrigo et Talavera; on l'attachait à un gibet, et après l'avoir percé de fleches, on l'y laissait exposé. C'est à Peralvillo, petit village sur la route de Ciudad-Réal à Tolède, que ces exécutions avaient surtout lieu. Ed. FOURNIER.

HERMANNIÉES, *Hermanniceæ*, et **HERMANNIE**, *Hermannia* (bot.) Tribu de la famille des byttneriacées, dont quelques botanistes, notamment M. Bating, ont fait une famille, et qui emprunte son nom au principal de ses genres, les *Hermannia*. Elle comprend des plantes herbacées ou frutescentes, qui croissent dans toute la zone intertropicale, et dont la plupart appartiennent au cap de Bonne-Espérance. — Les principaux caractères de ce groupe consistent dans des pétales plans, et non concaves ou en voûte, comme dans les vraies byttneriées; dans des étamines monadelphes à leur base, en nombre égal à celui des pétales auxquels elles sont opposées, toutes fertiles; dans un ovaire à une ou plusieurs loges, qui devient une capsule à semences en nombres divers; celles-ci renferment un embryon droit, à cotylédons plans, foliacés, logé dans l'axe d'un albumen charnu. — Quant au genre **HERMANNIE**, *Hermannia*, il est principalement caractérisé par un calice quinquefolle, persistant, qui se renfle souvent après la floraison; par cinq étamines extrorses, à filets élargis, monadelphes dans le bas; par un ovaire à cinq loges multiovulées, devenant une capsule à 5 loges polyspermes. — On en cultive quelques espèces en serre tempérée, notamment l'**HERMANNIE DÉCUDÉE**, *Hermannia decudata*, Lin., arbuste du cap de Bonne-Espérance, à feuilles lancéolées étroites, persistantes, à petites fleurs jaunes, d'une odeur suave; on la multiplie par les graines semées sur couche, ou par boutures faites également sur couche et sous cloche. P. D.

HERMANSTADT, en latin *Cibinium*, en hongrois *Nagy-Szeben*. Ville libre royale de la Transylvanie, chef-lieu de la province du même nom et la première des villes saxonnes, résidence du commandant général, et siège d'un évêché grec et de deux universités, l'unesaxonne l'autre valaque. Sa population monte à 25,000 âmes. Elle est située au 41° 49' de longitude,

45° 47' de latit. N., dans une très belle contrée, en partie en plaine et en partie sur une montagne. La rivière la Szeben sépare ces deux quartiers, qui ont chacun leur enceinte particulière et qu'entourent trois faubourgs. Les rues de la ville sont irrégulières, mais la grand-place est fort belle et décorée d'une fontaine. Les principaux édifices sont : la première des quatre églises luthériennes, de style ogival; une des trois églises catholiques, beau monument moderne; l'église grecque pour son beau portique, les gymnases luthérien et catholique, l'école normale, la maison des États du pays saxon, l'hôtel-de-ville, l'université valaque, l'arsenal, le thésaurium ou maison des orphelins catholiques, l'hôpital militaire, l'hôpital civil, la grande caserne, le théâtre, le musée national qui renferme une riche bibliothèque, un cabinet de tableaux et de monnaies. Hermannstadt fait un commerce assez actif avec Vienne et la Valachie. Il y a des fabriques de chapeaux fins, de cuirs, de mousselines, des tanneries, des moulins à papier, à plomb, etc. Sca.

HERMAPHRODISME (voy. le Supplément).

HERMAS (SAINT). Chrétien du premier siècle, habitant de Rome, dont parle saint Paul dans le dernier chapitre de son Epître aux Romains. Origène lui attribue le livre grec intitulé : le *Pasteur*, divisé en trois parties : les *Visions*, les *Préceptes*, et les *Similitudes*. Eusèbe et saint Jérôme sont du même avis; mais on possède un ancien fragment contenant une liste des livres canoniques vers la fin du 1^{er} siècle, et dans lequel il est dit qu'Hermas, l'auteur du *Pasteur*, était le frère du pape Pie 1^{er}. La plupart des modernes ont suivi cette indication, et refusent à ce livre la haute autorité qu'on lui a longtemps attribuée, sans en méconnaître toutefois la valeur. On trouve la traduction du *Pasteur* dans les livres apocryphes de la bible de Sacy, 1742. L'original grec est perdu; Cotelier a inséré la traduction latine dans les *Monuments des pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, Paris, 1672.

HERMÉNÉUTIQUE. Par *hermèneutique* on entend l'art d'interpréter le sens d'un livre; c'est en effet ce que signifie le grec *ἑρμηνεύω*, d'où ce mot tire son origine. Dans le langage ordinaire on confond très souvent le mot *hermèneutique* avec celui d'*exégèse* ou *exégétique*, comme on dit *exégète* pour *interprète*, bien qu'à la rigueur il y ait entre l'une et l'autre une certaine différence. L'hermèneutique établit des règles et des principes, et l'exégèse en fait l'application. La première est une science théorique, celle-ci est un art purement pratique. Lorsqu'on applique l'hermèneutique à l'Écri-

ture Sainte, elle prend le nom d'*herméneutique sacrée*. C'est sous ce point de vue que nous l'envisagerons dans cet article. Nous ferons observer d'abord que parmi les principes que prescrit cette science les uns sont communs aux écrits sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament, les autres ne concernent que l'Ancien, et d'autres enfin ne regardent que le Nouveau; ce qui a donné lieu de la diviser en *herméneutique sacrée générale*, en *herméneutique de l'Ancien-Testament*, et en *herméneutique du Nouveau-Testament*.

1^{re} *Herméneutique sacrée générale*. Puisque, d'après la définition même, l'herméneutique a pour but d'interpréter le vrai sens d'un livre, il faut que l'interprète ou exégète s'attache à comprendre lui-même ce sens avant de l'expliquer et de le démontrer aux autres; ce qui est dire qu'il doit non seulement connaître toutes les significations propres et métaphoriques des mots, mais voir quelle est de toutes ces différentes significations celle qui convient à chaque passage du livre qu'il se propose d'interpréter. Mais pour cela, il faut nécessairement posséder la langue dans laquelle ce livre a été composé, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue morte depuis longtemps. Ce secours serait même insuffisant, si on n'y joignait toutes les notions particulières que l'usage attachait aux mots. Aussi l'usage est-il le grand principe de toute l'herméneutique. C'est aussi pour cela qu'elle prescrit avant tout à l'exégète de chercher à connaître les mœurs et les coutumes des Juifs en étudiant avec soin le temps auquel vivait l'auteur qu'il veut expliquer, le pays de cet auteur, enfin, son génie et son caractère particulier, car toutes ces circonstances sont nécessaires à connaître pour se former des idées justes et exactes des objets dont il parle, et surtout pour distinguer dans mille passages la signification propre des mots de leur sens tropique ou figuré. Mais il ne suffit pas à l'interprète de connaître en général toutes les significations propres et figurées dont les mots sont susceptibles, il faut encore qu'il détermine celles qui conviennent plus particulièrement au passage dont il cherche le vrai sens. Or il connaîtra le sens des mots par le contexte, par le sujet ou la matière, par le dessein de l'auteur et par l'occasion et le motif qui l'a porté à écrire, par les circonstances historiques et par les lieux parallèles, enfin par l'analogie de la doctrine. Quant aux significations figurées, il ne doit y recourir que lorsqu'il y a une nécessité rigoureuse, c'est-à-dire lorsque le contexte, le sujet, le dessein, le parallélisme, l'analogie de la doctrine, et les circonstances historiques exigent qu'on passe du

sens propre au sens tropique; ou bien encore quand le sens propre présente quelque chose d'absurde, et que l'attribut pris dans le sens propre ne peut évidemment convenir au sujet. Ainsi, en matière de lois, de dogmes et dans les simples récits on ne doit point recourir aux significations tropiques, surtout quand elles sont extraordinaires; mais dans aucun cas on ne peut admettre un trope s'il n'est point justifié par l'usage, que nous avons dit plus haut être le grand principe de l'herméneutique. L'observation la plus exacte et la plus rigoureuse de ces règles n'empêche pas de rencontrer dans l'explication de la Bible des passages qui semblent se contredire; mais comme la Bible a été divinement inspirée à ses auteurs, et que, par conséquent, elle ne saurait être réellement opposée à elle-même, ces contradictions ne sont qu'apparentes. Or, c'est encore l'herméneutique, fondée sur la raison elle-même, qui prescrit à l'exégète les moyens de concilier les passages qui paraissent contradictoires. Comme l'exposition de ces moyens exigerait des développements dans lesquels nous ne saurions entrer, nous nous bornerons à dire qu'on peut, en les appliquant, concilier la plupart des contradictions apparentes de écrivains sacrés, et que quand ils ne suffisent pas, ou n'est nullement en droit de conclure à des contradictions réelles; il faut faire un examen plus approfondi. — Outre les moyens dont nous venons de parler, et qui tiennent en quelque sorte à l'herméneutique même, il en est quelques autres qui sont en dehors de cette science, mais dont un interprète ne peut se passer s'il veut acquérir l'intelligence des livres sacrés: Nous donnons le premier rang à la grammaire des langues dans lesquelles ont été composées nos divines écritures; nous plaçons ensuite la critique, qui sert à déterminer la vraie leçon lorsqu'elle paraît d'ailleurs douteuse; puis viennent la rhétorique, la poésie sacrée, et surtout la dialectique qui apprend à faire l'analyse d'un livre, à en apercevoir le sujet et le but principal, à remarquer l'enchaînement de ses parties, à suivre la liaison des raisonnements. Ce n'est pas tout, un exégète doit connaître encore la philosophie, la théologie et l'histoire du peuple hébreu et celle des nations qui ont été en rapport avec lui. A l'histoire nous joignons la chronologie et la géographie, ses puissants auxiliaires, et propres, comme elle, à jeter une vive lumière sur une foule de faits et d'événements. Enfin, un simple coup d'œil jeté sur les pages des livres saints, suffit pour montrer quels avantages précieux offrent à un exégète des notions de physique, de médecine, d'architecture même, mais surtout une certaine connaissance de l'his-

toire naturelle de la Palestine. — L'interprète qui a découvert par tous ces différents moyens le vrai sens de l'Écriture, n'a rempli que la moitié de sa tâche; il lui reste encore à faire connaître ce sens aux autres, soit en l'exprimant dans une traduction, soit en l'éclaircissant dans des scholies, soit en le développant dans une paraphrase, soit enfin en le démontrant dans un commentaire. Or, c'est encore l'herméneutique qui lui fait connaître la nature de ces différentes manières d'expliquer la Bible, en même temps qu'elle lui indique les qualités et les conditions que chacune d'elles doit nécessairement réunir pour une bonne exégèse. Enfin, pour compléter les divers moyens qu'elle fournit à l'interprète, l'herméneutique lui prescrit, sinon de lire en entier tous les commentaires dont le nombre est infini, au moins de s'attacher aux meilleurs, et de consulter les autres sur les endroits les plus difficiles;

2^e *Herméneutique de l'Ancien-Testament.* Les observations que l'on peut faire sur l'herméneutique de l'Ancien-Testament en particulier, regardent les moyens qu'il faut prendre pour fixer les significations propres de la langue hébraïque, langue dans laquelle ont été composés, pour la plupart, les livres de l'ancienne alliance. Mais comme l'hébreu est un idiome mort depuis longtemps, et que d'ailleurs nous ne possédons que peu de livres écrits en cette langue, il n'est pas facile de s'assurer du sens véritable des mots. De là les efforts constants, les recherches laborieuses de la critique sur ce point. Parmi les moyens sans nombre qui ont été proposés dans ce but, les plus sûrs et les plus efficaces sont, au jugement des meilleurs philologues, l'autorité des Juifs, la connaissance et la comparaison des langues analogues à l'hébreu, la comparaison des anciennes versions, le rapprochement des endroits parallèles, le parallélisme poétique, enfin l'usage des dictionnaires et autres ouvrages de ce genre. Tout en nous indiquant ces moyens comme propres à nous conduire plus sûrement à la véritable signification des mots hébreux, l'herméneutique veut qu'une habile critique en règle avec sagesse l'emploi et l'application;

3^e *Herméneutique du Nouveau-Testament.* Ce qui est propre à l'herméneutique du Nouveau-Testament, ce sont les moyens auxquels on doit recourir pour déterminer le sens des mots que les écrivains sacrés y ont employés. Ces moyens, comme on va le voir, sont à peu près les mêmes que ceux que l'herméneutique prescrit pour l'explication de l'Ancien-Testament. Il ne peut en être autrement, ces deux livres divins ayant entre eux la plus grande analogie. Ainsi le pre-

mier de ces moyens, est la connaissance de la langue particulière au Nouveau-Testament, c'est-à-dire de ce dialecte qu'on appelle la langue *hellénistique*, idiome tout à la fois grec et hébreu, puisqu'on y donne assez souvent aux mots grecs les significations des termes hébreux qui leur correspondent. Ainsi, pour expliquer les écrits du Nouveau-Testament, un interprète ne saurait se passer de la connaissance du grec et de celle de l'hébreu; à moins que, sans posséder cette dernière langue, il ne soit familiarisé avec tous ses idiomes; car dans ce cas il lui suffit, à la rigueur, de connaître le grec. Un second moyen que prescrit l'herméneutique pour acquérir le vrai sens du Nouveau-Testament, est une lecture assidue des Septante, version composée par des Juifs hellénistes, et écrite dans le style du Nouveau-Testament. Les fragments d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion doivent aussi être étudiés avec soin, puisqu'ils sont écrits dans le même dialecte. Le troisième moyen est l'étude du Talmud, des paraphrases chaldaïques ou Targums, et des autres anciens livres des rabbins, parce que ces ouvrages nous offrent l'explication de certains mots, de certaines manières de parler, et surtout de certaines sentences et de certains usages qui, sans leur secours, resteraient pour les exégètes autant d'énigmes indéchiffrables. Un quatrième moyen, est la lecture de Philon et de Josephé, Juifs contemporains des apôtres, et qui ont écrit en grec. Vient ensuite la tradition des anciens pères de l'Eglise. A la vérité, les protestants de nos jours ne tiennent aucun compte de ce moyen herméneutique, mais la raison elle-même, lorsqu'elle est libre de toute prévention, en reconnaît la puissante autorité, puisque le Nouveau-Testament ayant toujours été lu et expliqué dans l'assemblée des fidèles depuis qu'il a été composé, et les premières Eglises fondées par les apôtres devant évidemment en avoir l'intelligence, au moins dans tout ce qui touche à la foi, aux mœurs et aux miracles de Jésus-Christ, le sens que l'Eglise primitive lui a donné, et qui nous a été transmis par la tradition de ses anciens docteurs, ne saurait avoir une base plus solide. Le sixième moyen, quoique plus particulièrement utile à la critique, peut cependant contribuer beaucoup, comme secours herméneutique, à faire comprendre le Nouveau-Testament : nous voulons parler de la comparaison des anciennes versions, qui sont autant de témoins du sens que les auteurs sacrés ont attaché aux mots et aux phrases de ce livre divin. Enfin, sans parler de plusieurs autres moyens qui se rattachent tous à l'archéologie, et qu'un bon interprète ne doit nullement né-

glier, nous signalerons, en dernier lieu, l'usage des dictionnaires et des ouvrages philologiques de ce genre, dont le but est de nous introduire dans le vrai sens du Nouveau-Testament, en nous présentant le résultat de la comparaison déjà faite de ces divers moyens.

Nous ne saurions terminer cet article sans prévenir le lecteur du danger que présentent les traités d'*herméneutique sacrée*, composés par les protestants modernes. Les principes qui y sont établis, les règles qui y sont données partent généralement toutes d'une erreur fondamentale qui détruit toute religion révélée puisqu'elle consiste à déclarer comme absolument fausse l'existence d'un ordre surnaturel. GLAIRE.

HERMÈS, Egypte. C'est le nom que les Grecs donnaient à Mercure; mais sous ce nom, on a souvent désigné le Thoth des Egyptiens. Manéthon, dans le Syncelle, distingue trois Hermès. Le premier, ou *Hermès trismégiste*, avait, avant le déluge, inscrit les préceptes de toutes les sciences sur des colonnes. Le second Hermès, fils d'Agathodæmon, traduisit les écrits du premier. Le troisième, Hermès deux fois grand, fut le conseiller d'Osiris et d'Isis, et c'est à ce dernier qu'il fait honneur des inventions utiles dont on a parlé à l'article THOTH. Mais ces trois Hermès dans lesquels on a voulu symboliser la naissance, les progrès et le perfectionnement des connaissances humaines se réduisent à un seul qui, lui-même, paraît n'être qu'une manifestation de l'être suprême se révélant au monde pour lui apporter les principes de toutes les sciences. Thoth-Hermès serait donc le génie de la civilisation. C'est par lui que l'homme grandit, s'élève, se met en communication avec les dieux; il ne l'abandonne pas, même après la mort, et dans l'Amenti, c'est lui qui, représenté avec une tête d'ibis, écrit le résultat de la pensée des âmes, qu'il présente ensuite à Osiris. Les nombreuses représentations de Thoth sur les monuments ne laissent aucun doute sur le rôle divin qui lui est attribué dans la mythologie égyptienne. La tête d'épervier, le disque rouge ou rayonnant d'où sort l'arcus, les deux plumes droites, la palme, la croix ansée, sont des symboles affectés aux hautes divinités. On le trouve aussi représenté avec une tête d'ibis, celle d'un cynocéphale, et quelquefois avec une tête humaine. Manéthon lui attribue l'invention des colonnes ou stiles, sur lesquelles on écrivait les lois et les découvertes de la science. Ces colonnes portaient son nom, et c'est probablement ce qui aura donné lieu d'attribuer à ce dieu tous les écrits conservés par les prêtres égyptiens. Parmi ces ouvrages, au nombre de quarante-deux, suivant Clément d'Alexandrie, quatre

étaient relatifs à l'astrologie, douze à l'hiéroglyphique, à la cosmographie, à la géographie, à la marche du soleil, de la lune et des planètes, à la chorographie de l'Égypte, à la description du Nil, aux cérémonies religieuses, à la mesure et à la nature de tous les objets employés pour les sacrifices, aux lieux consacrés par le culte; dix réglaient les honneurs que l'on doit aux dieux et les pratiques du culte; dix autres appelés *sacerdotaux*, traitaient des rois, des dieux, et de toute la doctrine du sacerdoce: les six derniers étaient consacrés à la médecine. On attribuait même à ce dieu 36,525 traités (Jamblique, *De Myst.* sect. viii, cap. I; sect. vii, cap. 2; Clém. d'Alex., *Strom.* VI); mais ce nombre s'explique facilement lorsqu'on sait (Syncelle, p. 51) qu'il exprimait le retour de l'équinoxe du printemps au premier degré de la constellation d'Aries, calcul qui d'ailleurs était très inexact, puisque le temps vrai de cette révolution n'est que de 25,920 ans. Il nous est parvenu, sous le titre de *livres hermétiques*, plusieurs ouvrages attribués à Hermès. Ils sont écrits en grec, pour la plupart; mais on ignore également le nom et l'époque des auteurs qui les ont composés. Ces auteurs déclarent les avoir traduits des anciens livres sacrés des Egyptiens; mais on y remarque, au milieu de traditions vraiment égyptiennes, beaucoup d'idées étrangères à l'Égypte, ou du moins à l'Égypte pharaonique. Les deux plus célèbres sont le *Pimander*, qui traite de la puissance et de la sagesse de Dieu, et l'*Asclepias*, qui traite de Dieu, de l'homme et de l'univers.

HERMÈS (GEORGE). Théologien allemand catholique, né en 1775, à Dreyerwalde, dans le diocèse de Munster, et mort en 1831. Il fit une étude approfondie de la philosophie, entra dans les ordres, professa le dogme à l'université de Munster (1807), et, à partir de 1819 à l'université de Bonn. Hermès avait conçu le projet de rapprocher les catholiques et les protestants, et pour parvenir à ce but, il alliait la philosophie et la théologie, cherchait à arriver à la foi par la raison, et dénaturait les fondements de la foi catholique. Il vit bientôt de nombreux disciples se grouper autour de lui, et l'Allemagne compta une secte d'*Hermétiens*. Mais les doctrines d'Hermès furent condamnées par un bref du pape en 1835, et ses livres mis à l'Index. Voici les titres de ses ouvrages : *Recherches sur la vérité intérieure du christianisme*, 1805; *introduction philosophique à la théologie chrétienne catholique*, 1819-1820; *dogmatique chrétienne catholique*, publiée en 1834, par un de ses disciples.

HERMIAS, sectaire du II^e siècle, était de la Galatie. Il disait, comme Hermogène, que le

mondo est éternel. Il croyait que Dieu est composé d'une matière animée plus subtile que celle des autres corps, et qu'il en est ainsi de l'âme humaine. Il rejetait le baptême tel qu'il est prescrit par l'Evangile, et prétendait que par l'enfer il faut entendre le monde, et par la résurrection la naissance continuelle des enfants. Ses efforts pour concilier les dogmes du christianisme avec le stoïcisme furent continués par ses disciples appelés, de son nom, *Herulitiques*.

HERMIAS, philosophe chrétien du XI^e siècle, a écrit en grec un ouvrage où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et où il combat les opinions des écrivains païens. Cet ouvrage est intitulé *Dynasimas*, etc., c'est-à-dire la *Dérivation des philosophes*. Il a été imprimé avec une traduction latine à Zurich, 1500, in-fol. Il se trouve à la fin de toutes les éditions de saint Justin, dans la Bibliothèque des Pères de l'abbé Guillon. L'édition de Worf, Oxford, 1700, avec des dissertations et des notes, est fort estimée.

HERMINE, *Mustela herminca*, Lin. (mam.). Espèce de l'ordre des carnassiers, famille des carnivores, genre Martre, sous-genre Putois (voy. ce mot).

HERMINETTE (*techn.*). Outil à travailler le bois, et fait comme les pioches avec lesquelles on travaille la terre. Au contraire des laches, dont le tranchant forme une ligne parallèle au manche, l'herminette a la surface de sa feuille perpendiculaire à ce dernier. Cette disposition la rend très commode pour le travail des surfaces à courbure intérieure, mais elle est également propre à dresser les surfaces planes. Il y a des herminettes à marteau, et d'autres à piochon : les premières ont à la partie opposée au tranchant, et de l'autre côté de l'œil où est inséré le manche, une tête avec laquelle on peut frapper ; les autres ont une partie tranchante, cintrée en forme de gouttière sur sa largeur, et un peu courbée sur sa longueur. Ces outils sont employés particulièrement par les charpentiers et les charrons.

HERMINIE, *Herminia* (ins.). Genre de Lépidoptères nocturnes, tribu des Noctuéliens, remarquable par les palpes supérieurs cachés, et les inférieurs très grands, recourbés, très comprimés ; les antennes des mâles offrant souvent un renflement au milieu ; les chenilles n'ont que quatorze pattes, et vivent dans les feuilles qu'elles roulent en cornet ; cependant, quoique ces insectes soient très nombreux et très communs, leurs mœurs sont à peine connues. Les papillons sont peu brillants ; leurs couleurs sont grisâtres. — L'HERMINIE BARBUE, *H. barbuta*, Lin., dont le mâle a les antennes

pectinées et les cuisses antérieures garnies d'une épaisse touffe de poils, se trouve en été dans les prés, sur le trèfle : — l'*H. ventralis*, Fab., se rencontre fréquemment dans les bruyères : — l'*H. probocidalis*, Fab., a les antennes noduleuses chez le mâle ; elle est très commune en été dans les bois arides, sur les graminées.

HERMIONE ou **HARMONIE**, femme de Cadmus, était fille de Mars et de Vénus. Les Dieux descendirent tous du ciel pour assister à ses noces, excepté Junon, qui haïssait la famille de Cadmus. Vulcain voulant se venger de l'infidélité de Vénus, fit présent à la nouvelle mariée d'un magnifique peplum et d'un collier précieux, doués d'une puissance fatale qui devait causer la ruine de la postérité d'Hermione. Harmonie fut mère de Polydore, qui devint roi de Thèbes, et de quatre filles : Ino, Agavé, Autonoe et Sémélé. Après les malheurs qui frappèrent la famille de Cadmus, elle se retira en Épire avec Cadmus, et fut comme lui métamorphosée en serpent. Quelques mythographes modernes font de cette Hermione le symbole de la beauté harmonieuse de l'univers. — **HERMIONE**, fille de Ménélas et d'Hélène, fut fiancée dès son enfance à Oreste, fils d'Agamemnon, par Tyndare, leur aïeul commun, régent du royaume en l'absence de Ménélas. Ce dernier, ignorant ce qui s'était passé, promit de son côté Hermione à Pyrrhus et la lui donna après son retour de Troie. Cette princesse, jalouse de l'amour de Pyrrhus pour Andromaque, fit assassiner ce prince par Oreste, qu'elle épousa bientôt après.

HERMIONS. Une des trois grandes divisions sous lesquelles on groupait les peuples de l'ancienne Germanie (voy. ce mot).

HERMODORE. Philosophe d'Ephèse, qui fut, dit-on, banni par ses concitoyens pour la seule raison qu'ils ne voulaient pas parmi eux d'un homme qui leur fût supérieur. Hermodore vint à Rome en 450 avant J.-C. ; il engagea les Romains à aller chercher des lois en Grèce, et fut un des rédacteurs des lois des Douze-Tables.

HERMOGENE. Ce nom est celui de plusieurs personnages célèbres.

I. **HERMOGENE**, architecte grec, né en Carie. On ignore en quel temps il vécut. Vitruve parle de lui comme l'un des plus célèbres architectes de l'antiquité. Il construisit un temple de Diane dans la ville de Magnésie, suivant l'ordonnance pseudodiptère dont il était l'inventeur : cette ordonnance consistait à donner à un temple huit colonnes à sa face, et quinze à ses côtés sur un seul rang. Il bâtit un autre temple à Bacchus, dans la ville de Troas.

II. **HERMOGENE**, un des plus célèbres rhéteurs de la Grèce, né à Tarse en Cilicie, dans la se-

cond siècle après J.-C., est un des exemples les plus extraordinaires de précocité intellectuelle et de fécondité littéraire. A 15 ans, il était déjà un orateur en renom. A 17 ans, il publia sa rhétorique, qui passe pour un des chefs d'œuvre de l'antiquité, et qui fut bientôt suivie de plusieurs autres ouvrages, tous relatifs à l'art oratoire. Cet heureux génie fut frappé d'aliénation mentale à 25 ans; le reste de sa vie se traîna et s'éteignit dans la stupidité. Hermogène avait l'esprit hardi et la parole profonde. On connaît ce mot de lui, digne du génie de Pascal : « Le calcul de toute idée conduit à l'infini. » L'édition la plus estimée de ses œuvres est celle de Genève, avec traduction latine, sous ce titre : *Hermogenus ars oratoria, cum commentariis Gasp. Aubertii*, 1614, in-8°. Ses *Progymnasmata*, destinés à l'enseignement des commençants, ont été imprimés pour la première fois par M. Heeren, et réimprimés ensuite avec des notes, Nuremberg, 1812, in-8°.

III. HERMOGÈNE ou HERMOGÉNIE, jurisconsulte célèbre sous les empereurs Honorius et Théodose-le-Jeune. Un recueil qu'il avait composé des *Constitutions des empereurs*, divisées en six livres, s'est perdu, ainsi que le code grégorien auquel il faisait suite. Il n'en reste que quelques fragments publiés par Pithou en 1572, Paris.

HERMOGÉNIENS. Secte qui parut vers la fin du 1^{er} siècle, et qui eut pour auteur Hermogène. Il avait adopté d'abord les principes de la philosophie stoïcienne, et, devenu chrétien, il entreprit de les mêler avec les dogmes du christianisme pour expliquer l'origine du mal; car c'était presque toujours cette question, et la prétention de la résoudre qui donnait occasion aux hérésies de ces premiers temps. Il enseigna que la matière était éternelle, et que Dieu ne l'avait point tirée du néant, mais qu'il n'avait fait autre chose, en créant le monde, que de la disposer et de la mettre en ordre; de sorte que toutes les imperfections des créatures, et le mal qui en est la suite, doivent être attribués à la nature vicieuse et rebelle des éléments inérés dont Dieu avait été obligé de se servir. Les âmes elles-mêmes, selon Hermogène, étaient matérielles aussi bien que les démons, et devaient un jour se dissoudre pour rentrer dans le sein de la matière première. Tertullien réfuta ces erreurs dans un traité contre Hermogène, où il fait voir qu'on ne pouvait supposer la matière éternelle et incréée, sans lui attribuer en même temps toutes les perfections, sans la supposer, par cela même, égale à Dieu, et indépendante comme lui; que par conséquent cette opinion absurde comme renfermant des contradic-

tions flagrantes, ne pouvait servir à expliquer l'origine du mal, et qu'enfin Dieu n'aurait pas pu agir sur une matière éternelle pour la mettre en ordre, et former le monde avec des éléments incréés, parce que dans cette hypothèse elle serait nécessairement immuable, et ne pourrait être modifiée par aucune cause étrangère. Il répond en même temps aux objections d'Hermogène, et montre l'incobérence et les contradictions de ses principes sur la nature de la matière, et sur celle du mouvement. On trouve dans cet ouvrage une haute métaphysique, et le fond de tous les raisonnements développés par Clarke et les autres philosophes modernes sur la nature et les perfections de l'être nécessaire. Hermogène dogmatisait encore en Afrique au commencement du 1^{er} siècle, lorsque Tertullien écrivit contre lui. On peut remarquer parmi ses disciples Hermias et Séleucus, qui modifièrent sa doctrine sur quelques points, et formèrent des sectes particulières dans la Galatie.

R.

HERMON. Célèbre montagne de la Palestine que Burckhardt regarde comme la plus élevée du Liban. Les sommets principaux portent le nom de *Djebel schleich*. Les Arabes donnent aussi à l'hermon le nom de *Djebel-el-theldj* (montagne de la neige).

HERMOTIME. Magicien de Clazomène, qui prétendait que son âme avait le pouvoir de se détacher de son corps et de se rendre dans les plus lointaines régions pour venir lui rendre compte de ce qui s'y passait. Il reçut les honneurs divins après sa mort. Les femmes ne pouvaient entrer dans le temple qui lui avait été élevé par ses concitoyens.

HERMUNDURES. Peuple german, le plus puissant des Hermions, habitant au S. de l'Elbe, entre la Sala et la chaîne hercynienne. Les Romains, qui les regardaient comme la nation la plus civilisée de la Germanie, leur permettaient l'entrée de l'empire et trafiquaient avec eux. L'an 19 après J.-C., ils vainquirent Catualda, roi des Goths; en 51, ils battirent les Quades, et en 152 ils s'unirent à ces derniers et aux Marcomans contre les Romains.

HERNANDIACÉES, *Hernandiaceae* (bot.). Petit groupe de plantes dicotylédones, érigé en famille par M. Blume et par Endlicher, qui le place à la suite de la famille des daphnoïdées. Il comprend des espèces ligneuses, pour la plupart arborescentes, qui croissent naturellement dans les îles de l'Asie tropicale et dans la Guinée. Les caractères principaux par lesquels ces végétaux se distinguent des daphnoïdées ou thymélées consistent dans des fleurs polygames, les unes parfaites, les autres femelles, en-

tourées d'un involucre ressemblant à un calice; dans une drupe à noyau fibreux; et dans un embryon à cotylédons lobés. — Ce petit groupe naturel ne comprend que trois genres dont les plus remarquables sont les suivants : *Hernandia*, Blum., *Inocarpus*, Forst. — *L'Hernandia sonora*, Lin., est ainsi nommé parce que les Sauvages emploient le noyau de sa drupe pour en faire des colliers et des sortes de bracelets, qui, agités, font beaucoup de bruit. Toutes les parties de ce végétal sont employées comme purgatives; on se sert aussi de son écorce en l'appliquant sur les blessures faites par les flèches empoisonnées. — *L'Inocarpus edulis*, Forst., grand arbre des Moluques, des Nouvelles-Hébrides et des Iles de la Société, doit son nom spécifique à ce que son noyau, décortiqué et euit, est un aliment journalier pour les habitants des diverses contrées où il croît, aliment très difficile à digérer, mais recherché comme lestant promptement l'estomac. De l'écorce fraîche de cet arbre les Papous retirent, par expression, un suc qui noircit en séchant et avec lequel ils enduisent leurs flèches. P. D.

HERNHEUTES, HERNHUTES, ou plus exactement **HERNSHUTTERS**. C'est le nom qu'on a donné aux frères Moraves (voy. ce mot), parce qu'ils s'établirent d'abord à Hernhut, petite ville du royaume de Saxe (Lusace), fondée par le comte de Zinzerdorf en 1722, et située à 17 kil. N.-O. de Zittaw.

HERNIAIRE, Herniaria, (bot.) Genre de la famille des paronychiées, de la pentandrie-digynie dans le système de Linné. Les espèces qui le forment sont des herbes ou de petits sous-arbrisseaux qui croissent naturellement dans les lieux secs et stériles des régions tempérées de l'ancien continent. Leurs tiges rameuses et faibles s'étalent sur la terre; leurs feuilles petites, ovales ou linéaires, sont opposées et deviennent fréquemment alternes aux extrémités des plantes; elles sont accompagnées de très-petites stipules scarieuses. Les fleurs des herniaires sont très petites, nombreuses, réunies par petits groupes qui, à leur tour, se rapprochent en sortes d'épis feuillés; elles ont un calice quinquéfide, persistant; cinq pétales sésacés; un ovaire uniloculaire, uni-ovulé, surmonté d'un style très-court, bifide ou biparti; de cet ovaire provient un petit fruit sec, indéhiscant, enveloppé par le calice. — On trouve en France cinq espèces de ce genre, parmi lesquelles les plus communes sont les deux suivantes : l'**HERNIAIRE HÉRISSEE**, *Herniaria hirsuta*, Linn., et l'**HERNIAIRE GLABRE**, *Herniaria glabra*, Lin., dont les dénominations spécifiques indiquent la principale différence. Le nom générique de ces plantes est

dû à ce que la dernière d'entre elles a été longtemps regardée comme anti-herniaire, qualité tout au moins fort hypothétique, dont rien ne paraît prouver la réalité. Aujourd'hui cette espèce est inusitée ainsi que ses congénères.

HERNIE (méd.). On appelle ainsi tout déplacement d'un viscère hors de la cavité qui doit le contenir. Cette expression est tellement générale qu'elle sert aussi bien à désigner le passage du cerveau à travers une ouverture des os du crâne, que celui des viscères du ventre hors de l'abdomen, ou l'issue des humeurs de l'œil, encore revêtues de leur membrane, à travers une perforation de la cornée, et même celle d'un muscle hors de son aponévrose d'enveloppe, etc. Cependant le mot *Hernie* est plus spécialement employé dans la science, et d'une manière tout à fait exclusive par les personnes du monde, pour désigner la sortie des viscères du bas-ventre à travers les ouvertures naturelles ou artificielles de l'abdomen.

Le mécanisme suivant lequel les hernies se produisent n'est pas toujours le même; on peut dire, cependant, d'une manière générale, qu'elles ont lieu lorsque l'équilibre, qui, dans l'état normal, existe entre l'effort que font incessamment les viscères pour s'épanouir hors de leurs cavités et la résistance opposée par l'enceinte de ces mêmes cavités, se trouve rompu à l'avantage de la première de ces forces; ou lorsque le rapport qui existe entre le volume des viscères et la largeur des ouvertures naturelles des cavités splanchniques est devenu tel que ces ouvertures se trouvent relativement trop grandes.

La facilité avec laquelle les organes se déplacent et la manière dont ils exécutent ce déplacement, sont en rapport avec la mobilité dont ils sont doués dans l'état naturel. Ainsi, le cerveau, presque immobile et renfermé dans une cavité osseuse hermétiquement fermée, est de tous les viscères celui qui se déplacera le plus rarement; et lorsque cela aura lieu, ce ne sera encore que par suite d'une sorte de végétation de la substance plutôt que par un mouvement de locomotion. Le poulmon, fixé par des liens inextensibles au lieu qu'il occupe, mais soumis à des alternatives de dilatation et de resserrement, renfermé dans une enceinte élastique et extensible, en partie musculaire, en partie cartilagineuse et en partie osseuse, trouve dans la texture même de cette enceinte et dans sa propre dilatabilité, des causes qui le portent à se déplacer plus souvent que le cerveau; mais lorsqu'il vient à faire saillie à l'extérieur, c'est encore par une expansion de sa substance et non par un mouvement de la totalité de sa masse. Les viscères abdominaux, attachés aux

parois de la cavité qui les contient, par des liens cellulaires extensibles, doués pour la plupart d'un mouvement d'expansion propre et de la faculté de changer de lieu par un mouvement de totalité, renfermés dans une enceinte composée presque en totalité de parties molles très dilatables, et percée d'un grand nombre de larges ouvertures, sont de tous les organes ceux qui se portent le plus fréquemment en dehors.

Les causes des hernies se trouveront dans tout ce qui est susceptible de diminuer la résistance des parties contenantes ou d'augmenter l'effort des organes contenus. Ainsi, qu'une solution de continuité ou qu'une cicatrice affaiblisse ou annule la résistance des parois du crâne, de la poitrine ou de l'abdomen, qu'une simple contusion ait rendu l'enceinte abdominale moins résistante, qu'un embonpoint excessif suivi d'un amaigrissement rapide, que des grossesses répétées, qu'une hydropisie ascite guérie, qu'un développement considérable de l'un des organes abdominaux, suivi de résolution, aient ouvert des issues faciles aux viscères amaigris, après avoir fortement distendu les parois du bas-ventre et éraillé la ligne blanche ou dilaté les ouvertures naturelles, le cerveau, le poumon, ou les organes abdominaux se précipiteront vers les puits ouverts ou affaiblis, et une hernie se produira. Mais c'est le plus souvent à l'occasion d'un effort que la maladie apparaît pour la première fois; il ne faut pas se figurer cependant qu'un effort isolé soit toujours à lui seul une cause suffisante; car la plupart des personnes chez lesquelles les hernies apparaissent à l'occasion d'un effort sont contraintes par le genre de leurs travaux, à en faire habituellement de semblables, qui graduellement ont dilaté les ouvertures naturelles, en prédisposant ainsi les sujets à contracter une hernie à la moindre cause nouvelle.

Lorsque les viscères sortent à travers une plaie, ils apparaissent ordinairement à nu, et alors ils s'enflamment en donnant naissance à des bourgeons cellulaires et vasculaires qui se confondent avec ceux des bords de la plaie et unissent ainsi le viscère déplacé dans une cicatrice commune. Lorsque au contraire les organes sortent par une ouverture naturelle, ils poussent ordinairement au-devant d'eux la membrane séreuse qui tapisse cette ouverture, l'allongent et s'en forment une enveloppe immédiate que l'on nomme *sac herniaire*. — Aussitôt que les organes sont sortis, ils s'épanouissent au dehors, parce qu'ils y sont moins gênés que dans le trajet de l'ouverture qui leur livre passage, et la tumeur qui en résulte, rétrécie au niveau de cette ouverture, plus large au delà, augmente

en volume, les viscères devenant le siège d'une irritation permanente qui résulte de la gêne que le contour de l'ouverture de passage apporte à la circulation, des rapports nouveaux qu'ils contractent, du contact inaccoutumé des corps extérieurs, etc.; leur tissu s'épaissit, il s'établit des adhérences nouvelles entre eux et avec le sac herniaire; la hernie devient irréductible. D'un autre côté, le sac herniaire peut s'enflammer, s'épaissir et devenir le siège d'altérations diverses souvent fort importantes, surtout dans les hernies abdominales. C'est encore dans ces hernies que l'on voit le plus souvent survenir cette disproportion de volume entre l'organe déplacé et l'ouverture qui lui livre passage, d'où naissent les accidents de l'*engorgement* et ceux de l'*étranglement* qui, si souvent, entraînent la perte de l'organe déplacé. — Enfin, quand une hernie est très ancienne, il arrive quelquefois que les organes qui la forment ne peuvent plus être contenus dans la cavité qu'ils ont abandonnée et dans laquelle ils ont pour ainsi dire perdu *droit de domicile*, celle-ci étant devenue progressivement trop étroite, soit que les parois soient peu à peu revenues sur elles-mêmes, soit que les organes restés dans son intérieur aient pris un accroissement qui a comblé le vide d'abord existant, soit enfin que les parties déplacées aient elles-mêmes acquis un volume trop considérable. Dans tous ces cas, la réduction est bientôt suivie d'accidents graves, occasionnés par la compression qu'éprouve ou que font éprouver aux autres organes les parties réduites, et qui forcent à lever immédiatement les obstacles que l'on avait opposés à leur sortie.

Il est en général facile de reconnaître une hernie, car cette affection n'a de commun avec les lipomes, les abcès et les différentes espèces de collections, que la tumeur qu'elle forme, tandis que ces dernières offrent des symptômes bien différents. Ainsi la manière dont elles se sont formées, la facilité avec laquelle on les réduit, la nature des accidents dont elles sont accompagnées et qui tous sont en rapport avec la nature de l'organe déplacé, suffisent pour lever toute incertitude à l'égard des hernies.

Les hernies sont en général des maladies graves qui gênent toujours plus ou moins les fonctions de l'organe atteint et compromettent souvent son existence, quelquefois même la vie du sujet. Leur ancienneté et leur irréductibilité augmentent le danger. Elles sont encore d'autant plus graves que le sujet est plus âgé et plus faible, que les organes qui les forment sont plus essentiels à la vie, et qu'elles sont plus exposées à l'étranglement. — Les indications curatives générales consistent à réduire les or-

gapes au moyen d'une opération appelée *taxis*, qui varie pour chacun, et à les maintenir ainsi à l'aide de divers bandages, la plupart élastiques et armés d'une pelote. Mais lorsque la hernie est irréductible, il faut se borner à soutenir la tumeur qu'elle forme. S'il y a étrangement par le contour de l'ouverture de passage, il faudra dilater cette ouverture à l'aide du *débridement*.

L. DE LA C.

HERNIQUES, *Hernici*. Peuple de l'ancien Latium, entre les Volques, à l'E., et les Anruces au S. Ils avaient pour villes principales Agnanie, Ferentinum et Frusino. Après la bataille de Regille (496), ils firent un traité d'alliance avec les Romains, auxquels ils restèrent longtemps fidèles. En 343, ils prirent les armes, et furent obligés de demander la paix après avoir perdu plusieurs batailles et leur ville de Ferentinum.

HERNOESAND. Ville de Suède, chef-lieu de la préfecture du même nom, dans le Nordland, à 465 kilom. N. de Stockholm, sur la côte occidentale de la petite Ile d'Hernoe, à l'embouchure de l'Angermanelf, par 62° 38' de latitude N.; population, 2,000 habitants. C'est le siège d'un évêché. Il y a un bon port, où s'exportent des toiles, du goudron, des planches. Les Russes ont dévasté cette ville en 1710, 1714 et 1721. — La préfecture ou *len* d'HERNOESAND, appelée auparavant *Wester-Nordland*, est une des quatre préfectures du Nordland, dans lequel elle occupe le sud de la partie maritime; elle compte 2,468,360 hectares et environ 85,000 habitants.

HERO, prêtresse de Vénus, habitait Sestos, sur les bords européens de l'Héllespont. Elle était aimée par Léandre, jeune Grec d'Abydos, ville située de l'autre côté du détroit. Léandre, pour la voir, traversait, la nuit, l'Héllespont à la nage, à la faible lueur d'un flambeau qu'Héro tenait allumé sur une tour. Une nuit, il se hasarda, malgré l'orage, et le lendemain les vagues portaient son corps inanimé sur la plage de Sestos. Hero, désespérée, se précipita dans la mer. Cet événement fait le sujet d'un petit poème grec fort estimé, qu'on attribue à Musée.

HERODE, Nom que portèrent plusieurs personnages de l'antiquité, parmi lesquels on distingue : — 1° **HERODE**, surnommé le grand, fils d'un prince iduméen appelé Antipater et de Cypros. Il naquit vers l'an 70 avant J. C. Son père le fit nommer, jeune encore, gouverneur de la Galilée. Hérode montra dans ses fonctions autant de courage que d'intelligence, et parvint à délivrer sa province d'une bande de brigands redoutables. Il suivit d'abord le parti de Brutus et de Cassius, et, après la mort de ces chefs, il s'attacha à Antoine, qui le nomma tétarque, et

ensuite roi de Judée. Après la bataille d'Actium, Hérode alla à Rhodes, auprès d'Auguste, dont il sut si bien capter les bonnes grâces, que ce prince oublia qu'il avait été le protégé d'Antoine, et le conserva dans le royaume de Judée. Hérode fit rebâtir le temple; mais toute sa conduite prouve que la politique seule avait part à cet acte en apparence religieux. En effet, il éleva aussi un théâtre à Jérusalem et un amphithéâtre hors de cette capitale. Il fonda également une ville et un temple en l'honneur d'Auguste. Son impiété, son avarice, son caractère féroce et perfide, et son origine étrangère, le rendirent odieux aux Juifs. Il fit mettre à mort plusieurs de ses proches, entre autres Mariamne, une de ses femmes, pour laquelle il avait éprouvé une violente passion, et deux de ses fils, Alexandre et Aristobule. Le crime le plus funeste de ce tyran fut le massacre de tous les enfants âgés de moins de deux ans, à Bethléem et dans les environs. Il espérait atteindre ainsi le Christ, comme si les hommes pouvaient tromper Dieu. L'Eglise donne à cette exécution barbare le nom de *Massacre des saints Innocents*. Hérode mourut dans la 34^e année de son règne, l'an 1^{er} de J. C. — 2° **HERODE**, surnommé Philippe, fils d'Hérode-le-Grand et d'une Mariamne, fille du grand-prêtre Simon, avait épousé Hérodiade, dont il eut une fille appelée Salomé. Hérode Antipas, frère d'Hérode Philippe ayant conçu une vive passion pour Hérodiade, celle-ci quitta Philippe pour l'épouser. — 3° **HERODE ANTIPAS**, fils d'Hérode-le-Grand et de Malthaë, épousa d'abord une fille d'Arétas, roi d'Arabie, puis l'ayant répudiée pour épouser Hérodiade, femme de son frère Philippe, il eut à soutenir contre Arétas, qui ressentait vivement cet affront, une guerre dans laquelle il fut battu. Antipas, qui n'avait que le titre de tétarque, se rendit à Rome pour obtenir de l'empereur Caligula la dignité de roi. Mais cet empereur qui était prévenu contre lui, le dépouilla de son gouvernement, et l'exila à Lyon puis en Espagne, où il mourut. Ce fut à Hérode Antipas que le Christ fut renvoyé par Pilate. — 4° **HERODE AGRIPPA** (voy. AGRIPPA). L. DUREUX.

HERODIADIS, ou **HERODIAS**, fille d'Aristobule et de Bérénice, sœur du roi Hérode Agrippa et petite-fille d'Hérode-le-grand, épousa en premières noccs Hérode-Philippe, son oncle, dont elle eut une fille du rang de Salomé. Elle le quitta ensuite pour épouser Hérode Antipas, le tétarque, dont le nom flattait son ambition. Saint Jean-Baptiste s'étant élevé avec force contre cette union incestueuse, fut d'abord jeté en prison par ordre d'Hérode Antipas. Plus tard, Hérodiade fit demander à son mari, par sa fille

Salomé, la tête du saint précurseur. Ce fut Hérodiade qui engagea son mari, Hérode Antipas, (voy. ce mot) à se rendre à Rome pour solliciter de Caligula le titre de roi. Cette femme ambitieuse, cause des malheurs d'Antipas, le suivit dans son exil à Lyon (an 39 de J.-C.), où elle mourut l'année suivante. L. DEBETX.

HÉRODIEN. Historien grec, né l'an 170 de J. C., mort l'an 270, remplit à Rome des fonctions dont la nature nous est restée inconnue. Son ouvrage, divisé en huit livres, contient l'histoire des empereurs romains sous lesquels il a vécu. Il commence à la mort de Marc-Aurèle, et continue l'histoire de ses successeurs depuis Conmode jusqu'à l'avènement de Gordien III, pendant un espace de cinquante-neuf ans (de 180 à 238 de J. C.). Son style est en général simple, naturel et correct; on y reconnaît cependant plusieurs locutions qui paraissent imitées du latin. Cet auteur a écrit avec une louable impartialité, et si on ne peut lui accorder du génie, on est obligé de reconnaître son bon sens dégagé de toute espèce de préjugés; mais on lui reproche une grande négligence touchant la chronologie, la géographie et les noms propres. La première édition d'Hérodien parut à Venise, Alde, 1503. Henri Étienne en publia une seconde, Paris, 1581. T. G. Irmisch en donna une très complète, accompagnée d'une traduction latine, de variantes et de notes nombreuses, Leipsick, 1789-1805, 5 gros volumes in-8°. Le savant Immanuel Bekker en a publié une du texte seul, Berlin, 1826, in-8°. Cette dernière est fort estimée pour sa pureté et sa correction. L'abbé Mongault a donné une traduction française de cet historien, imprimé pour la première fois à Paris, en 1700.

HÉRODIENS. Ce nom, qui reparait plusieurs fois dans le Nouveau-Testament (S. Math., xxi, 16; S. Marc, iii, 6; viii, 15, et xii, 13), a beaucoup exercé la sagacité des interprètes. Plusieurs auteurs ont voulu voir dans les Hérodien des sectaires comme les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. L'opinion la plus répandue aujourd'hui, et celle qui semble la plus probable, car on ne peut s'en dire de certain touchant ce sujet, c'est que les Hérodien étaient des partisans de la famille des Hérodes. Ils constituaient donc bien plutôt une faction politique qu'une secte religieuse. On conçoit cependant que liés par leurs intérêts à des princes qui se rendirent si souvent coupables d'actes idolâtriques, et qui foulaient aux pieds les préceptes de la loi de Moïse, les Hérodien, quoique ne formant pas une secte religieuse particulière, fussent des hommes hostiles au culte judaïque.

HERODOTE, appelé quelquefois le père

de l'histoire, car avant lui la littérature grecque ne possédait en ce genre que des ouvrages imparfaits, naquit la 4^e année de la 73^e olympiade (481 ans av. J.-C.), à Halicarnasse en Carie. Il était le neveu d'un célèbre poète épique appelé Panyasis, que ses admirateurs comparaient à Homère, et dont l'exemple et les conseils purent exercer sur lui une influence remarquable. Inspiré à son tour par le sentiment de la gloire nationale, Hérodote résolut d'écrire la lutte des Grecs contre les Perses; mais avant de remplir cette noble tâche il n'hésita pas à entreprendre de longs voyages pour acquérir une connaissance exacte des peuples, et des pays dont il aurait à parler. Il commença par l'Égypte dont la description et l'histoire sont contenues dans le 2^e livre de son œuvre; de là il se rendit en Libye, comme le prouve la parfaite conformité de ses descriptions avec celles des voyageurs modernes. Après avoir séjourné aussi pendant quelque temps à Tyr, et parcouru les côtes de la Palestine, il se rendit à Babylone, visita l'Assyrie, la Colchide, les Scythes, les Gètes, revint ensuite en Grèce par la Shraa, la Macédoine et l'Épire, et retourna enfin dans sa patrie. A Halicarnasse l'autorité souveraine se trouvait entre les mains usurpatrices de Lygdamis qui y avait établi le despotisme; Hérodote s'exila alors à Samos, tant à cause de sa haine pour le gouvernement nouveau que pour éviter le sort de son oncle, Panyasis, qui était tombé victime de la tyrannie de Lygdamis. Là, l'historien commença à enligner les matériaux qu'il avait recueillis, et termina la première partie de son ouvrage; mais dévoué à sa patrie autant qu'à la science, il voulut renverser le pouvoir tyrannique de Lygdamis, et y réussit en effet. Malheureusement la chute de l'oppression amena la domination d'une aristocratie encore plus intolérable, et l'historien qui ne voulut pas s'associer à cette nouvelle tyrannie, quitta sa ville natale pour aller s'établir dans l'intérieur de la Grèce. Le hasard voulut que lors de son bédarnement en Grèce on y célébrait la 81^e olympiade (c'était l'année 432 avant J.-C.). Là, devant la multitude des Grecs venus à cette solennité, il lut un fragment de son histoire relatif à la lutte des Grecs contre les Perses. Des applaudissements unanimes accueillirent la lecture de ces belles pages, et l'enthousiasme fut tel que le jeune Thucydide versa des larmes d'admiration. Ces témoignages flatteurs furent pour Hérodote un puissant encouragement, et il continua avec ardeur l'ouvrage commencé sous de si heureux auspices. Il visita d'une manière plus attentive toutes les parties de la Grèce qu'il n'avait fait que parcourir à la hâte, re-

cueillit partout des renseignements, consulta les personnages les plus célèbres, et se mit en quête des vérités historiques, avec une ardeur d'autant plus grande que chez lui le patriotisme n'avait plus rien de local et d'exclusif. Enfin, l'an 444 avant notre ère, 12 années après son premier triomphe, il lut son œuvre à la grande fête des Panathénées, et y reçut une gratification de 10 talents (le talent valait environ 5,400 fr.). Il accompagna ensuite une colonne envoyée par les Athéniens à Thurium en Italie, où il passa le reste de ses jours, s'occupant encore à retoucher et à compléter son œuvre. Il mourut, autant qu'on puisse conjecturer, à l'âge d'environ 77 ans. Les Athéniens, par reconnaissance, lui élevèrent un tombeau aux portes de leur ville. L'histoire d'Hérodote est en quelque sorte l'histoire générale du monde grec et persan pendant deux siècles. Elle est divisée en 9 livres, dont chacun est placé sous l'invocation d'une muse, et elle tient en quelque sorte le milieu entre l'histoire et l'épopée, dont elle se rapproche non seulement par des formes dramatiques, mais aussi en ce que tout y est rattaché à une chose principale, la victoire des Grecs sur les Perses.

Le style d'Hérodote, tour à tour noble et gracieux, présente avec un mélange de grandeur et de naïveté l'image fidèle du monde contemporain. La composition en est bien ordonnée, l'intérêt soutenu et le charme toujours égal. Aussi nul historien n'a-t-il mieux mérité la faveur dont il a joui dans tous les temps. — Les meilleures éditions sont celles de Venise, édition *principis*, 1474; celle de Wesseling, Amsterdam, 1 vol. in-fol., 1763; celle de Schweighœuser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-8°, et celle qu'a donnée M. G. Lindorf, dans la collection des classiques grecs d'Ambroise-Firmin Didot, Paris, 1844.

Outre son grand ouvrage, Hérodote avait composé une histoire d'Assyrie, qu'il cite quelquefois, mais qui ne paraît pas avoir vu le jour. On lui attribue aussi une *Vie d'Homère*, qui renferme un savant résumé des traditions relatives à ce poète. Avant Hérodote d'autres historiens : Cadmus, Denys, Acusilaüs, Hécateë, Hellanicus et Phérecyde avaient recueilli des traditions nationales ou étrangères, mais sans donner à leurs récits ni l'autorité d'une étude savante, ni l'intérêt d'un tableau majestueux et animé. Hérodote fut le premier qui sut faire servir la science de l'explorateur et de l'annaliste à mettre en lumière la grandeur et la réalité des faits. On s'étonnera peut-être de le voir éité ici comme le modèle de la critique historique, tandis que l'opinion vulgaire l'a longtemps

accusé d'une crédulité puérile; mais c'est que les découvertes récentes de la science ont justifié une foule d'assertions qui lui avaient été reprochées comme fabuleuses. Telles sont celles qui se rapportent aux peuples Cimmériques, ancêtres probables des Germains et des Gaulois. Hérodote seul nous les montre envahissant jadis les frontières de l'Asie; mais les inscriptions cunéiformes récemment déchiffrées par M. le major Rawlinson, offrent jusqu'à vingt-deux fois le nom de cette race guerrière qui était habituellement aux prises avec les vieux souverains de Ninive. Ce n'est que sur l'histoire d'Égypte qu'Hérodote est habituellement aussi mal informé que les autres Grecs. Il avait voyagé dans ce pays avant de visiter les autres, et avant d'acquiescer ces habitudes d'examen et de comparaison dont il fit plus tard un meilleur usage. Hérodote est aussi l'historien consciencieux et impartial par excellence; loin de dénigrer les peuples étrangers il est juste envers les ennemis mêmes de sa patrie; il donne aux Perses les éloges qu'ils méritent; il exalte leur courage et s'élève au dessus de toute prévention nationale. D'un autre côté, il ne cherche pas à imposer son opinion, et donne souvent au lecteur les différentes versions qu'il a recueillies. Il rapporte jusqu'aux faits qu'il n'ose pas croire, comme le voyage des Phéniciens autour de l'Afrique, voyage dont la science actuelle reconnaît mieux la possibilité. Cependant l'impartialité d'Hérodote n'a pas été non plus à l'abri des attaques, et Dion Chrysostôme ne craint pas de dire que Hérodote ayant lu devant les Corinthiens une description admirable de la bataille de Salamine, mais que n'ayant pas obtenu d'eux la récompense qu'il en attendait; remplaça ce premier récit par un autre bien moins flatteur pour Corinthe. Mais une pareille accusation est trop odieuse et trop contraire au caractère d'Hérodote pour être admise, quand même elle émanerait d'une source moins suspecte. E. DE G.

HÉROLD (LOUIS-JOSEPH-FERDINAND). Compositeur dramatique, né à Paris, en 1791, mort aux Thermes, près Paris, en 1833. Élève d'Adam, de Cotel et de Méhul, il remporta en 1812 le premier grand prix de l'Institut, et fit représenter à Naples, en 1814, son premier opéra la *Gioventù de Enrico quinto*, et l'année suivante, à Paris, en collaboration avec Boieldieu, *Charles de France*, qui obtint un grand succès. La *Clochette ou le Diable boiteux* fut plus applaudi encore et plusieurs de ses airs sont restés populaires. Une suite d'opéras médiocres succéda pendant neuf années à ces heureuses inspirations; mais Hérold se releva en 1826 avec *Marie*, œuvre pleine de grâce et de ravissantes mélod-

dies, et termina sa carrière par deux chefs-d'œuvre *Zampa* (1831) et le *Pré aux Clercs* (1832). Ce dernier ouvrage surtout, respire une mélancolie, une émotion profonde, une sensibilité triste et rêveuse. Le compositeur semble avoir mis dans cette œuvre dernière toute la quintessence de son âme, et rassemblé toutes les émotions de sa vie: Il ne survécut que peu de mois à ce succès et succomba à une maladie de poitrine dont il portait le germe depuis plusieurs années. Il avait été tour à tour chef des chœurs aux Italiens, puis directeur du chant à l'Opéra. On a de lui une grande quantité de morceaux pour le piano, vingt-six opéras ou ballets dont un inachevé, *Ludovico*, joué six mois après sa mort, et un inédit, la *Gioventù d' Enrico V*. Les autres ont été gravés en tout ou en partie.

HÉRON, *Ardea*, Linné (ois.). Famille de l'ordre des Echassiers. Les espèces qu'elle comprend sont fort nombreuses, répandues dans toutes les parties du monde et forment un groupe très naturel qui se distingue par les caractères suivants : bec très long, fort, droit ou très légèrement courbé, très fendu, comprimé latéralement, finement dentelé au bout chez la plupart; mandibule supérieure faiblement cannelée; narines latérales situées à la base du bec dans une rainure et recouvertes d'une membrane; tour des yeux nu jusqu'au bec; pieds longs, grêles; dessus du genou nu dans une plus ou moins grande étendue; le doigt médian nu pen réuni à l'externe par une membrane; l'interne complètement libre; le postérieur articulé tout à fait à la partie inférieure et interne de la jambe au même niveau que les autres doigts; ongles longs, comprimés, aigus, celui du milieu denticulé à son bord interne; ailes médiocres, la première remige un peu plus courte que les deuxième et troisième, qui sont les plus longues. Les hérons ont l'aspect triste et stupide; à part les époques de leur propagation et de leurs migrations, où ils se réunissent en troupes souvent fort nombreuses, ils vivent solitaires sur le bord des étangs, des lacs et des rivières. Ils se nourrissent de poissons, de grenouilles et du frai de ces animaux, de moules d'eau douce, d'insectes, de vers, de limaçons, et surtout de musaraignes, de campagnols et autres petits quadrupèdes.

La famille des hérons a été partagée, par Vieillot et Temminck, en deux sections, l'une comprenant les *hérons proprement dits*; l'autre, les *crabiers*, les *Rutors* et les *Bihoreaux*. Dans la première se rangent les espèces dont le cou est grêle et porte en avant de longues plumes déliées et pendantes au devant de la poitrine, et dont le corps est très aplati latéralement. Les espèces qui composent la seconde section ont le cou plus

court, garni de chaque côté de larges et longues plumes à barbes décomposées et d'un simple duvet en arrière.

Parmi les *hérons proprement dits* nous décrivons.

Le **HÉRON CENDRÉ**, *A. Cinerea*, Lath.; *A. Major* et *Cinerea*, Gmel. Il a un mètre trois centimètres du bout du bec à celui de la queue; tout le dessous du corps d'un beau gris de perle, à l'exception du sommet du cou, de la nuque et des côtés du crâne que recouvrent des plumes noires allongées, dont plusieurs fort longues et effilées forment une fine aigrette; la gorge blanche; le devant du cou parsemé de larmes noires, surtout en bas; une collerette d'un très beau noir, étendue des épaules jusqu'au milieu de la poitrine; l'iris jaunâtre; la membrane qui encadre l'œil verte; les mandibules jaunâtres, brunissant vers la pointe, la supérieure finement denticulée vers le bout, l'inférieure tranchant sur les côtés; les doigts et les pieds d'un jaune verdâtre. Cette description se rapporte au mâle adulte. La femelle a l'aigrette moins prononcée ou nulle, et le noir du mâle est chez elle moins vif, moins lustré, et le plus ordinairement remplacé par du brun. Les jeunes, jusqu'à l'âge de trois ans, ressemblent aux femelles. — Il existe des variétés albinos plus ou moins parfaites. — Ces oiseaux ont particulièrement l'air triste et mélancolique: souvent, posés sur une pierre ou enfoncés dans l'eau jusqu'aux genoux, ils passent des heures, des jours entiers dans la plus complète immobilité à attendre qu'un poisson ou une grenouille passe à la portée de leur bec. Lors de leur accouplement, sans doute pour intimider leurs ennemis ou mieux se défendre contre eux, ils se réunissent en grand nombre dans un même canton de forêt. C'est au plus haut des grands arbres qu'ils posent leurs vastes nids, formés de beaucoup d'herbes sèches, de joncs et de plumes. Leur ponte est de quatre œufs d'un beau vert de mer. Les hérons paraissent avoir été trouvés dans toutes les parties du monde. Leur chasse était autrefois, parmi nous, le vol le plus brillant de la fauconnerie, et leur chair, aujourd'hui si dédaignée, faisait alors le plus bel ornement de la table des princes, qui l'avaient qualifiée *viande royale*. et qui, pour avoir toujours cet oiseau à leur disposition, l'attiraient et le fixaient par tous les moyens imaginables dans des lieux appelés héronnières. Les hérons sont très craintifs, leur vue est perçante et leur oreille très fine, ce qui les rend fort difficiles à approcher à la portée du fusil. Le moyen le plus sûr pour les tirer, c'est de les attendre à l'affût. Pour cela on remarque quel est l'endroit du rivage qu'ils

fréquent de préférence : c'est ordinairement celui où un bord plat leur permet de s'avancer davantage dans l'eau. On y construit une butte de feuillage, et l'on s'y place à l'affût le soir à la nuit tombante, ou le matin, quelques instants avant le jour; on est alors à peu près sûr de tirer ces oiseaux posés ou au vol. Il y a un danger réel à chercher à s'emparer d'un héron quand il n'est que blessé. Il s'accroupit, renverse son long cou sur la partie supérieure de son corps, et attend son ennemi dans cette attitude : quand il le voit à portée, il lance sa tête, armée d'un bec long et pointu, vise ordinairement à l'œil et le crève net s'il peut l'atteindre, c'est-à-dire si on ne se trouve à plus d'un mètre de distance, car en étendant son cou dans toute sa longueur, il peut aisément atteindre jusque-là.

Le Héron Pourpre, A. Purpurea, Linné, a la taille un peu moins grande que le précédent; le dessus de la tête et la nuque d'un noir verdâtre, garnies de plumes longues et effilées; une bande noire sur la moitié supérieure et postérieure du cou; de longs effilés brunâtres sur les scapulaires; les grandes plumes alaires noires; les autres, le dos, la base du cou, la queue et l'abdomen gris onde de fauve; la poitrine, les jambes, les parties antérieures et latérales du cou et de la tête roussâtre, moins foncé sur ces dernières et moucheté de larmes brunâtres; la mandibule supérieure denticulée au bout; les pieds et les doigts bruns. Les couleurs de la femelle sont moins foncées. Cette espèce est moins commune que le héron cendré; on ne la trouve pas dans le nord. Elle vit dans les roseaux, sur le bord des lacs, dans les taillis et dans les buissons des terrains marécageux; elle niche dans les roseaux ou dans les bois en taillis; sa ponte est de trois œufs d'un cendré verdâtre.

Le Héron Aigrette, A. Egretta, **GRANDER AIGRETTE**, Buff. De la taille du héron cendré, il a tout le plumage d'un blanc pur, le dos orné de longues plumes soyeuses; le bec et les pieds noirs. Il habite l'Amérique, l'Asie et l'Afrique; on le rencontre aussi en Hongrie, en Pologne, en Russie et en Sardaigne; il niche sur les arbres; sa ponte est de quatre ou six œufs d'un bleu pâle.

Le Héron Garzette, A. Garzetta, Linné, **AIGRETTE**, Buff. Il a tout le plumage d'un blanc de neige, la tête ornée d'une huppe formée de deux ou trois plumes longues et étroites; un grand bouquet de plumes semblables et lustrées au bas du cou; de chaque côté des épaules partent deux touffes de plumes effilées et soyeuses qui s'étendent jusqu'au-delà de la queue; le bec est noir; la peau nue des yeux verdâtre; l'iris d'un jaune brillant; les pieds, le tarse et les doigts sont

d'un jaune verdâtre. La taille, 66 à 69 centimètres (mâle adulte). — La **GARZETTE** habite les confins de l'Asie; elle est assez commune en Turquie, dans l'Archipel, en Sicile, en Sardaigne et en Italie, et passe périodiquement dans le midi de la France et en Suisse. Elle niche dans les marais; sa ponte est de quatre ou cinq œufs blancs. Cet oiseau est très recherché pour la confection des parures de plumes.

Le Héron Coliat, A. Coliat. Taille égale à celle de la grue cendrée; huppe très courte, dépourvue de filets, et d'un marron vif; côtés du cou et toute sa partie postérieure d'un beau roux; gorge blanche, marquée sur la ligne moyenne d'une rangée de grandes taches noires; la partie inférieure de la nuque, le manteau, le dos, la queue, les ailes, les flancs et toutes les parties inférieures d'un marron vif. Il habite l'Abyssinie.

Le Héron Agami de Cayenne, ou AGAMI, Lin., Buff. Dessus du corps d'un beau bleu; dessus du cou roux; poitrine et dessous du cou garnis de plumes bleues vermiculées et contournées; huppe épaisse et longue; couvertures moyennes prolongées en longues plumes qui dépassent la queue chez les individus complètement adultes. Il est de la Guyane.

A la seconde section appartiennent :

Le Butor, A. Stellaris, Latham. Il a de larges moustaches et le haut de la tête noirs; tout le fond du plumage d'un roux jaunâtre très clair, marqué sur le devant du cou de taches roussâtres, et, sur ses côtés de zigzags bruns; de grands traits noirs longitudinaux sur les parties inférieures du corps; sur le haut du dos, beaucoup de noir au centre des plumes; sur les couvertures des ailes, des zigzags noirs et bruns; les rémiges rayées alternativement de roux clair et de cendré noirâtre; la mandibule supérieure brune à bords jaunâtres; l'inférieure, le tour des yeux et les pieds verdâtres; l'iris jaune; longueur 84 centimètres environ. La femelle et les jeunes ne diffèrent pas notablement du mâle. — Le butor est moins stupide, mais beaucoup plus sauvage que le héron; il n'habite que les marais d'une certaine étendue, les grands étangs environnés de bois, et il se tient dans les roseaux. Son vol est très élevé; en tournoyant dans les airs, il fait souvent entendre un cri qui peut se traduire ainsi : *cob, cob*. Quelquefois, surtout dans le temps des amours, il fait retentir la campagne à plus d'une demi-lieue à la ronde par un effroyable mugissement qui a quelque rapport avec celui du bœuf, d'où sans doute lui est venu son nom : *bos-taurus*. On prétend que pour produire ce bruit il plonge son bec dans la vase. Pendant l'automne il quitte quelquefois

les marais pour aller dans les bois faire la chasse aux rats et aux mulots, qu'il saisit adroitement et avale tout entiers. Il niche en avril, au milieu des roseaux et presque sur l'eau; il pond quatre ou cinq œufs d'un gris-blanc verdâtre. — Cuit sans sa peau, dont les vaisseaux capillaires sont remplis d'une grande quantité d'huile âcre et de très mauvais goût, le dutor constitue un assez bon manger. On le trouve à peu près partout; mais il est surtout commun dans les pays entrecoupés de cours d'eau, sur le bord des étangs et des lacs; il niche dans les roseaux. Sa ponte est de trois à cinq œufs d'un verdâtre clair, terne. La chasse de cet oiseau se fait comme celle du héron; mais il est plus courageux que ce dernier, et demande particulièrement à n'être saisi qu'avec beaucoup de précautions quand il est blessé; il fait souvent alors d'affreuses blessures aux chasseurs, aux chiens, dont on l'a vu maintes fois percer la cuisse d'un coup de bec.

Le Bihoreau à manteau noir, *A. Nycticorax*, Linné. Tête, occiput, dos et scapulaires noirs avec des reflets verdâtres et blanchâtres; trois plumes blanches très étroites, longues de 18 à 21 centimètres, implantées sur le sommet de la nuque; parties inférieures du dos, ailes et queue d'un cendré pur; front, espace nu au dessus des yeux, gorge, devant du cou et parties inférieures d'un blanc pur; bec noir jaunâtre à sa base; iris rouge; pieds d'un vert jaunâtre; longueur, 60 centimètres. Il n'y a point de différence entre le plumage du mâle et celui de la femelle. Les jeunes n'ont point de huppe et ont des couleurs plus ternes. Cette espèce habite les bords des fleuves et des lacs qui sont couverts de buissons et de joncs; elle est commune dans les contrées méridionales, rares dans le nord et se trouve en Amérique; elle niche à terre dans les buissons, quelquefois dans les jonchaies, et pond trois ou quatre œufs d'un vert terne.

Le Crabier, *A. Ralloides*, *scopoli*. Front et sommet de la tête garnis de longues plumes jaunâtres, marquées de raies longitudinales noires; huit ou dix plumes étroites et très longues partant de l'occiput; gorge blanche; cou, haut du dos et scapulaires d'un roux clair; tout le reste du plumage d'un blanc pur; bec bleu d'azur à sa base, noir à sa pointe; peau nue des yeux, et iris verdâtre. Longueur, 38 centimètres environ. Il habite les bords des eaux et les marais, et se trouve communément aux confins de l'Asie, en Turquie, en Sicile et en Italie; il est de passage accidentel en Allemagne, en Suisse et dans le nord de la France; il niche sur les arbres.

Le Blongios, *A. Minuta*, Linné. Il a le dessus de la tête et du dos noir à reflets verdâtres,

ainsi que les pennes secondaires des ailes et de la queue; les côtés de la tête, le cou, les couvertures des ailes et toutes les parties inférieures d'un jaune roussâtre; les rémiges d'un noir cendré; le bec brun à la pointe, jaune pour le reste; tour des yeux et iris jaunes; pieds d'un jaune verdâtre. Longueur 41 centimètres. Cet oiseau habite les bois et les buissons, les jonchaies et les marais. Il est très commun dans le midi, plus rare dans nos contrées, fait son nid sur les buissons ou dans les joncs, et pond cinq ou six œufs blancs.

L. S.

HERON (D'ALEXANDRIE, dit l'Ancien), habile mécanicien, né à Alexandrie vers l'an 120 avant J.-C., se rendit célèbre par ses vastes connaissances en géométrie, en mécanique et en physique, et par diverses inventions, telles que ses automates, ses clepsydres ou horloges à eau, ses machines à vent, et la fontaine jaillissante appelée en physique *Fontaine de Héron* (roy. FONTAINE). Trois livres qu'il a composés sur les puissances mécaniques ne sont pas venus jusqu'à nous. Il nous reste de lui un traité des machines à vent dont la publication est due aux soins du savant Commandin : *Heronis spiritolia*, cura Frederici Commandini, 1575, in-4°, iterum, 1647, cura N. Alleotti. Il nous reste aussi quelques fragments de ses automates.

Héron (dit le Jeune), est un mathématicien du VII^e siècle fort remarquable pour son temps. On a de lui un *Traité de Géométrie*, ou plutôt de géométrie, et un *Traité des Machines de guerre*, qui mérite surtout d'être connu. Ce dernier ouvrage a été publié en latin par F. Baroci, Venise, 1572.

D. J.

HEROOPOLIS. Ville d'Egypte, située au N.-O. du golfe occidental de la Mer-Rouge, qui de son nom était appelé *golfe Heroopolite*. Etienne dit que cette ville s'appelait d'abord *Héro* ou *Hamos* (Ἡρώς); Champollion croit qu'elle était la même que cette fameuse place d'*Avaris* ou *Auaris*, le boulevard des Pasteurs, pendant leur domination sur la Basse-Egypte. Il ajoute que les Egyptiens, dans leur haine contre ces conquérants barbares, donnèrent à cette ville le nom de *Typhonis* ou ville de Typhon. Il la fait correspondre à la localité appelée aujourd'hui *Aboukeycheyd*.

HEROS, en grec ἥρως, en latin *heros*, exprimait sans doute une idée de grandeur, de dignité et de commandement. C'est le latin *herus* qui a le sens de *moître*, de *chef*, et on peut regarder comme une forme féminine de ce mot *Héra*, la Junon des Grecs. Il est même à remarquer que ce dernier nom était appliqué à toutes les déesses. On retrouve également le *ἥρως* des Hellènes dans le *ar*, *ari* des orientaux, le *Har* des Malais,

d'où *erik*, *rik*, de la vieille langue germanique, et le *herr* de l'allemand moderne, qui signifie *seigneur* par excellence, *Dieu*, *maître*, *seigneur*, *chef*, et qui, comme titre d'honneur, équivaut à notre *mousieur*, en quoi nous le verrons correspondre encore au mot grec.

Après la destruction de la race perverse qui vivait sous l'âge d'airain, Jupiter, dit Hésiode (*Trar. et Jours*, vers 360 et 399) « en fit naître une quatrième plus sage et plus vertueuse. C'est la race divine des héros que l'on nomme vulgairement demi-dieux, et qui nous ont précédés sur la terre. Tous ont péri dans le hasard de la guerre, les uns au siège de Thèbes, les autres au siège de Troie. » Le poète, comme Bergier l'a fait remarquer (*Explication des fables*), n'a pas le moindre souvenir à reporter aux âges précédents, qui ne contiennent que le mythe pur. Il place donc vaguement les héros à la première époque de l'espèce humaine. Partout, en effet, ils se dessinent comme pères des nations, et tiges des peuples, comme rois primordiaux, législateurs typiques ouvrant aux hommes la voie de la civilisation. Ce sont les héros qui fondent les villes et leur donnent leur nom; chaque nation, chaque cité, chaque tribu avait son héros *éponyme*, *local* ou *indigène*. Mais la critique ne saurait s'y méprendre. Ces héros, pour la plupart, n'ont dû leur existence qu'à l'orgueil national des anciens. Presque toujours ils nous apparaissent comme personification des villes ou des peuples, et leur légende offre un mélange confus de souvenirs historiques et topographiques. Le nom même des héros d'Iliade présente les plus curieuses analogies avec le nom des lieux d'où le grand poète les fait partir, fait qui n'avait pas échappé à Strabon (liv. III). Ce qui prouve d'ailleurs que tout est fictif dans les traditions héroïques, c'est qu'on voit souvent le même personnage réclamé à la fois par la Grèce, l'Égypte, la Phénicie, l'Asie-Mineure, etc., et que beaucoup d'entre eux affectent une physionomie purement sidérale. — Hésiode confond les héros avec les demi-dieux. Hérodote les distingue. « On sacrifie », dit-il, « à Hercule olympien comme étant d'une nature immortelle, et on fait à Hercule, fils d'Alcmène, comme héros, des funérailles plutôt que des sacrifices. » Le culte des héros consistait, en effet, en cérémonies funèbres pendant lesquelles on chantait leurs exploits. Il est vrai que tous les héros finirent par être mis au rang des dieux.

Nous n'avons parlé des héros que dans l'acception de ce mot la plus usitée parmi nous. Chez les anciens, cette expression avait un sens beaucoup plus vaste, et s'appliquait, en général, à tous les hommes illustres des époques anti-

ques. Mais de ces hommes morts depuis des siècles, que restait-il? Des mânes que l'on honorait; *héros* et *mânes* se présentaient en conséquence comme synonymes, et cette assimilation était si bien établie qu'on voit sur des monuments le nom de héros attribué à des enfants morts en bas-âge, et que les Grecs modernes emploient encore le mot *héros*; dans le sens où nous employons *feu* ou *défunct*. On distinguait aussi les héros en bons et en funestes comme correspondants aux mânes et aux Lémures. Du temps d'Homère le mot héros était d'un usage si général dans son application, que le poète en qualifie non seulement les chefs éminents, mais encore tous les Grecs et même dans l'Odyssée (liv. XVIII, v. 422) un domestique remplissant les fonctions d'échanson. — Le nom d'*héroïne* était aussi fort usité chez les Grecs comme chez les Romains. On élevait aux héros des tombeaux et des chapelles environnés de bocages sacrés considérés comme lieux d'asile. Quant au caractère général des âges héroïques au point de vue historique, consulter l'article *FABULEUX (temps)*.

HIÉROPHILE. Médecin grec qui vivait en Égypte, sous Ptolémée Lagus. C'est le créateur de l'anatomie. Il a laissé son nom à une partie du cerveau.

HERPÈS (méd.). Ce mot désigne aujourd'hui un genre de phlegmasies cutanées, non contagieuses, caractérisées par des groupes de vésicules, enflammées à leur base, séparées, distinctes, et dont la dessiccation individuelle a lieu le plus ordinairement dans l'espace de 8 à 15 jours. Les diverses espèces d'herpès, rapprochées par la forme et la disposition des vésicules en groupes, sont distinguées par le siège ou l'arrangement de ces groupes.

L'*Herpès phlycténoïde* est caractérisé par des vésicules globuleuses et transparentes, du volume d'un grain de millet ou d'un très petit pois, qui apparaissent, en nombre plus ou moins considérable, sur des taches rouges, ordinairement circulaires et éparses. Cette variété se développe quelquefois exclusivement sur le front, les joues, le cou, le plus souvent sur les membres. Un sentiment de fourmillement, de démangeaison ou de cuisson douloureuse sur les points où l'éruption doit apparaître, est suivi de la formation de petits points rouges presque imperceptibles, groupés les uns autour des autres de façon à former bientôt une surface irrégulière, dont la largeur varie entre celle d'une pièce de 2 fr. et celle de la paume de la main. Quelques jours après ou le lendemain au plus tard, les vésicules sont remplies d'une lymphe ordinairement incolore ou citrine. Les téguments conservent leur couleur naturelle entre les différents grou-

pes, mais rarement entre les vésicules qui les composent. Au bout de 24 à 36 heures l'humeur des élevures est déjà trouble, laiteuse, quelquefois sanguinolente. — Les causes de cette affection sont fort obscures; à l'état aigu elle guérit naturellement chez les sujets d'une bonne constitution; sa durée peut être abrégée par la cautérisation des vésicules. Les bains froids ou tempérés, les lotions émollientes et narcotiques fraîches, les boissons délayantes sont indiquées; les émissions sanguines ne deviennent nécessaires que chez les individus robustes, on lorsque l'éruption, considérable et très douloureuse, provoque l'insomnie. Lorsque l'herpès phlycténoïde est lié à un trouble des organes digestifs, cet état réclame un traitement approprié.

Des groupes de vésicules formant ordinairement, sur la surface des lèvres, une sorte d'anneau irrégulier dont la circonférence s'étend inégalement sur le menton, les joues et les ailes du nez, caractérisent une variété dite *Herpes labialis*. L'humeur de ces vésicules, d'abord transparente, devient bientôt trouble, et finit par présenter un aspect puriforme. Dès le quatrième ou le cinquième jour, les vésicules se rompent et se dessèchent en formant des croûtes noitâtres qui se détachent ordinairement du huitième au douzième jour, sans laisser aucune trace. Si les croûtes sont enlevées avant leur entière dessiccation et la formation d'un nouvel épiderme, il s'en forme d'autres dont la dessiccation et la chute se font plus longtemps attendre. Cette éruption est toujours accompagnée d'une plus ou moins grande tuméfaction des parties qu'elle envahit. — L'herpès *labialis*, indépendamment des causes d'irritation locale, se manifeste souvent vers le déclin d'une inflammation, d'un catarrhe ou d'une pneumonie; plus fréquemment encore à la suite des accès d'une fièvre intermittente dont il annonce le plus souvent la cessation. Il exige rarement d'autres soins que ceux réclamés par les maladies qu'il accompagne. Cependant, lorsque les vésicules sont nombreuses et confluentes, lorsque la chaleur, la douleur et la tuméfaction des lèvres sont considérables, les lotions fraîches et émollientes procurent du soulagement. On peut aussi cautériser légèrement les vésicules avec le nitrate d'argent fondu pour en hâter la dessiccation.

L'*Herpès circinatus* est caractérisé par de petites vésicules globuleuses, très rapprochées, et disposées en forme d'anneaux ou de bandes circulaires, de manière à former des ovales complets dont le centre est ordinairement intact, et dont les bords, surmontés de vésicules, sont d'un rouge plus ou moins vif. Sa durée moyenne est de huit à quinze jours; elle peut être beaucoup

plus considérable lorsque l'éruption des anneaux est successive. Il apparaît ordinairement sur le cou, les joues, les bras ou les épaules. Du quatrième au sixième jour de l'éruption, les vésicules se troublent, se rompent ou se recouvrent de petites croûtes brunâtres, fort minces, dont la chute a bientôt lieu. Quelquefois l'humeur est résorbée, et il survient alors une exfoliation presque insensible de l'épiderme. — Cette éruption n'est jamais compliquée de désordres fonctionnels généraux, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'une autre maladie. Elle se développe principalement durant l'enfance et la jeunesse, chez les femmes et les personnes blondes. Ses causes sont à peu près inconnues. — L'application fréquemment répétée de linges imbibés d'eau fraîche est avantageuse pour calmer la démangeaison qui accompagne son développement. La cautérisation légère avec le nitrate d'argent fondu convient parfaitement.

L'*Herpès iris* consiste en de petits groupes de vésicules entourées de quatre anneaux concentriques érythémateux et de nuances différentes, ce qui les a fait comparer à de petites cocardes. Il se développe le plus souvent sur la face dorsale des mains, sur le coude-pied, sur les malléoles, etc.; le plus souvent chez les femmes et les enfants. Il guérit spontanément dans l'espace de une à deux semaines. On en abrège la durée par de légères cautérisations.

Herpes zoster ou *Zona* (roy. *ZONA*).

HERPESTES (mam.). L'un des noms du genre MANGOSTE ou ICHNEUMON (roy. MANGOSTE).

HERRERA. Plusieurs peintres espagnols de la même famille et de la même école ont porté ce nom.

HERRERA (Francisco de), surnommé le *Vieux peintre*, né à Séville en 1576, mort à Madrid en 1636, eut pour maître Luis Fernandez. Il est le premier qui ait abandonné le style timide de l'école romaine pour s'en former un, d'après les Bolognais, plus approprié au goût de sa nation; il le transmit à Velasquez et celui-ci à Murillo. Il dessinait ses tableaux avec des roseaux, et les peignait avec de grosses brosses. Ses principales œuvres sont un *Jugement dernier*, la coupole à fresque de *San-Buenaventura*, les quatre grandes toiles qui ornent le salon du palais archiépiscopal de Séville. Il a laissé en outre d'excellents dessins au crayon, et quelques gravures à l'eau forte.

HERRERA (Francisco), surnommé le *Jeune* (et *Mazo*), également né à Séville, en 1622, étudia sous la direction de son père, mais rebuté par ses mauvais traitements il s'enfuit à Rome, où il se livra principalement à la peinture à fresque. Cependant il peignit un grand nombre

de tableaux de fleurs, de fruits et surtout de poissons, et brilla tellement dans ce dernier genre que les Italiens le surnommèrent *lo spagnuolo degli pesci*. Il fut nommé, en l'année 1660, vice-président de l'Académie de peinture de Séville, dont Murillo était le président. Après la mort de Velasquez il se rendit à Madrid, où il peignit avec succès une *Sainte-Héménégilde*, la voûte du chœur de *Sau-Felipe-el-Real*, la coupole de *Notre-Dame d'Atocha*. Il fut nommé peintre du roi, et mourut à Madrid en 1685. Il surpassa son père dans les tableaux de genre, mais lui resta bien inférieur dans les sujets de grande composition; il ne pouvait peindre un sujet sans y mettre un lézard ou une souris occupée à ronger sa signature.

HERRERIÈRES, *Herreria* (bot.). Petite famille de plantes monocotylédones, proposée pour le seul genre *Herreria*, Ruiz et Pav., et qu'Endlicher place à la suite des Smilacées. Les végétaux qui la forment sont des arbrustes grimpants, indigènes du Brésil et du Chili, en quelque sorte intermédiaires, par leurs caractères, entre les Smilacées et les Asphodélées, tribu des Liliacées. Ils se distinguent de ces derniers par leur port, et des premiers par leur fruit capsulaire, relevé de trois ailes. La racine de l'*Herreria salicariifolia*, Mart., est employée au Brésil aux mêmes usages que la salsepareille. Dans le Chili, on fait grand usage de l'*Herreria stellata*, Ruiz et Pav., pour le traitement des douleurs des membres et de l'hydropisie.

HERSCHELL. Ce nom rappelle une des carrières astronomiques les plus belles et les plus noblement remplies. William Herschell naquit à Hanovre le 15 novembre 1738, de parents pauvres et chargés d'une nombreuse famille. Son père, excellent musicien, lui apprit son art, et le jeune William, à l'âge de 21 ans, se rendit en Angleterre où il commença par donner des leçons de musique. C'est en étudiant la théorie musicale qu'il sentit le besoin des connaissances mathématiques; il les acquit par lui-même en très peu de temps. Les mathématiques à leur tour le conduisirent à l'optique, source première et féconde de sa grande illustration. — La vue d'un télescope qui tombe entre ses mains pendant son séjour à Bath lui inspire un vif désir de posséder un pareil instrument; mais le prix qu'on en demande est au dessus de ses ressources pécuniaires. Il lui faut donc en construire un de ses propres mains. Après de nombreux essais, il réussit enfin (1774); à un premier télescope de 5 pieds de foyer en succèdent d'autres de 7, 8, 10 et même de 20 pieds, pouvant supporter des grossissements linéaires de 1000, 2000 et jusqu'à 6000,

et le 13 mars 1781 il découvre *Uranus*, première planète ajoutée à celles qui étaient connues de toute antiquité.

C'est de cette époque que date la réputation astronomique d'Herschell : le roi Georges III le prit en amitié, et lui fit une pension. En 1782, Herschell dirigea ses travaux vers la recherche de la parallaxe relative des étoiles fixes. Les couples d'étoiles qu'il choisit dans ce but, et dont il dressa un catalogue, se composaient d'astres aussi dissemblables que possible par leur intensité. Il devenait probable par là que la différence de leurs distances, et par suite celle de leurs parallaxes, serait assez sensible. A cette condition il en ajouta une seconde; il choisit des étoiles très voisines l'une de l'autre, afin de mesurer plus facilement les variations annuelles qui pourraient survenir dans leurs distances réciproques. Cette circonstance lui fit manquer le but qu'il voulait atteindre; mais par compensation elle le conduisit à l'une des plus magnifiques découvertes dont l'astronomie moderne se soit enrichie. Au lieu de voir, comme il l'espérait, l'une des deux composantes de chaque groupe changer de distance et de position par rapport à l'autre, dans la période d'une année, il reconnut que, dans un grand nombre de cas, ces éléments variaient progressivement et d'une manière continue, de telle sorte que la plus grande des deux étoiles pouvait être considérée comme un centre autour duquel la plus petite effectuait une révolution à longue période. Après avoir suivi et étudié ce curieux phénomène pendant plus de vingt ans, il put enfin annoncer (1803 et 1804) qu'un grand nombre d'étoiles forment réellement des systèmes doubles et multiples, et tournent dans des orbites elliptiques autour de leur centre commun de gravité. Ce magnifique sujet fut constamment l'objet de prédilection de ses recherches, et, en 1821, à l'âge de 83 ans, il présentait encore à la société astronomique une liste de 145 étoiles doubles nouvelles.

L'observation avait prouvé depuis longtemps que les étoiles ont des mouvements propres, dirigés dans tous les sens. Herschell constata de nouveau ce fait; mais il remarqua que les étoiles ne se déplacent pas indifféremment dans toutes les directions, et que les trajectoires stellaires, bien que ne concourant pas exactement vers un même point de la sphère céleste, ont une tendance à y converger. Pour saisir cette tendance, il fallait une sagacité et un tact astronomique, tout particuliers. Herschell possédait ces qualités à un degré éminent; aussi, quoiqu'il n'eût à sa disposition qu'un nombre fort restreint de mouvements propres, il y démêla très exactement

la direction générale que paraît suivre l'ensemble des étoiles, et en conclut que notre soleil nous entraîne avec lui vers un point du ciel où se trouve l'étoile α de la constellation d'Hercule. Cette conclusion hardie, combattue d'abord par des astronomes distingués, a été confirmée de nos jours par Gauss, Argclander, Struve, etc.

Sans parler des nombreuses recherches d'Herschell sur l'éclat relatif et le diamètre apparent des étoiles, nous aborderons immédiatement un sujet qu'il soumit pendant trente années à une étude persistante et consciencieuse; c'est la Voie lactée. Képler, Kant et Lambert avaient déjà émis des idées grandes et profondes sur la constitution de cette région céleste; mais leurs aperçus philosophiques semblent être restés inconnus à Herschell, qui ne les cite nulle part. Pour déduire la forme et les dimensions de la Voie lactée, l'astronome de Slough la *sonda* au moyen de son télescope, c'est-à-dire qu'il évalua la *richesse* des différentes parties de cette zone, et supposa cette richesse proportionnelle à la *profondeur* des parties correspondantes. Il en conclut que la Voie lactée forme une *couche* (a stratum) ou un disque aplati, vers le centre duquel est placé notre soleil. L'axe le plus long de la figure serait de 850 fois environ la distance d'une étoile de première grandeur, l'épaisseur de la couche de 150 fois cette distance. Plus tard cependant, Herschell douta de l'exactitude de ces résultats, qui sont fondés sur l'*hypothèse* d'une *égale* répartition des étoiles; il reconnut même que son grand télescope était impuissant à pénétrer les profondeurs extrêmes de la Voie lactée, et qu'on doit regarder cette nébuleuse comme *insondable* (fathomless): il est donc impossible d'assigner ses dimensions et la forme de son contour. Cette opinion a été confirmée par les travaux récents de l'illustre directeur de l'observatoire de Pulkowa.

La connaissance des *nébulosités* dont est parsemée la voûte céleste était très peu avancée du temps d'Herschell. Observateur infatigable, il fit faire un pas gigantesque à cette intéressante partie de l'astronomie stellaire. Aidé des excellents instruments qu'il devait à ses talents mécaniques et à la libéralité du roi Georges, il découvrit en vingt ans, de 1783 à 1802, le nombre surprenant de 2500 nébuleuses ou amas d'étoiles, et en donna les positions approximatives et la description succincte dans trois Catalogues publiés en 1786, 1789 et 1802 (*Transac. philos.*). Ces Catalogues sont accompagnés de considérations grandioses sur la *construction des cieux* (on the construction of the heavens). Les magnifiques travaux de ce grand astronome au sujet de la partie nébuleuse de l'univers ouvri-

rent à la science un champ immense, aussi neuf que fécond. Ils sont surtout remarquables par les grandes idées cosmogoniques auxquelles ils conduisirent leur auteur, et par les vastes proportions qu'ils assignent à l'univers.

Il faudrait lire tous les écrits d'Herschell, et surtout son beau Mémoire de 1811 et le résumé remarquable qui le termine, pour bien apprécier la richesse de son imagination et la profondeur de ses vues. Suivant lui, la *matière nébuleuse*, cette étoffe de l'univers, est largement répandue dans l'espace; elle obéit à la loi de la gravitation, et ne devient visible que lorsqu'elle est parvenue à un certain degré de condensation. Quelque informe qu'ait été sa distribution originaire, on conçoit qu'il doit se former, dans cette substance chaotique, des centres locaux d'attraction, autour desquels les molécules voisines tendent à venir se grouper. Chacun de ces centres devient dès lors le germe, l'espoir d'un monde ou d'un système de mondes futurs. La condensation s'opère graduellement, et la matière nébuleuse commence à offrir, sur une étendue plus ou moins considérable, une lumière pâle, diffuse, homogène, assez analogue à celle de la queue des comètes. Telle est l'origine des grands *lambeaux nébuleux* (nebulous patches), qui sont en général très faibles et de forme irrégulière. Le travail d'agglomération (clustering power) continue sans cesse; la nébulosité diminue de grandeur et augmente d'éclat; son contour devient plus net, sa forme mieux définie; mais sa lumière reste encore à peu près uniforme. Elle est à l'état de *nébuleuse proprement dite* (nebula properly so called); c'est une seconde phase de son existence. Puis, dans le champ de nébulosité, et généralement vers son centre, apparaît un point plus brillant que le reste. Il s'y forme un *noyau* qui, d'abord faible, prédomine de plus en plus sur le fond qui l'entoure. Cette *nébuleuse à noyau* (nuclear nebula) s'élève peu à peu, par le travail incessant de la condensation, jusqu'à l'éclat d'une étoile environnée d'une faible atmosphère. C'est alors une *étoile nébuleuse* (nebulous star). Enfin l'atmosphère elle-même se précipite sur le noyau stellaire, et le ciel s'est enrichi d'un soleil brillant de toute sa splendeur.

Ce serait un cas très particulier si, dès le principe, le centre d'attraction de la masse laiteuse coïncidait exactement avec le centre de figure. Cette excentricité, se composant avec la force attractive, devra, suivant Herschell, imprimer à l'astre un mouvement de rotation sur lui-même.

Nous venons de considérer, dans le cas le plus simple, le phénomène de la formation

d'une étoile isolée. Le plus souvent il se présentera, dans le lambeau nébuleux, deux, trois ou plusieurs centres d'attraction, pour chacun desquels il s'opérera un travail analogue à celui que nous venons d'analyser. Alors le résultat final sera la formation d'une étoile double, triple, multiple, ou enfin d'un *amas* d'étoiles.

Les transitions par lesquelles passent les nébuleuses, depuis l'état rudimentaire jusqu'à l'état stellaire, doivent s'opérer avec une extrême lenteur. Aussi Herschell forma-t-il ses idées, non d'après les changements observés par lui sur telle ou telle nébuleuse individuellement (des milliers d'années n'y suffiraient pas), mais d'après la comparaison d'un grand nombre de ces objets présentant des différences physiques qui paraissent accuser des âges différents. — Ces idées cosmogoniques d'Herschell ont été adoptées par Laplace qui, en les particularisant, les a appliquées d'une manière très ingénieuse à la formation de notre système planétaire.

Herschell a consigné les résultats de ses immenses travaux astronomiques dans une série de 73 mémoires, publiés dans les *Transactions philosophiques* depuis 1780 jusqu'à 1818. Comme mathématicien, il ne possédait pas des connaissances théoriques très étendues; mais il était doué, à un éminent degré, de deux qualités qui constituent le génie de l'observateur : une patience à toute épreuve et une admirable sagacité. Il savait, en outre, tempérer, par un jugement droit et une réserve prudente, la richesse d'imagination et la hardiesse de conception qui étincellaient dans tous ses ouvrages, particulièrement dans ses idées cosmogoniques. — William Herschell mourut le 22 août 1822. J. LIAGRE.

HERSE (agriculture). L'origine de la herse remonte à la plus haute antiquité; cet instrument agricole est cité au livre de Job. La herse n'était employée primitivement que pour compléter le travail de la charrue : de nos jours, ses fonctions multipliées consistent à briser les mottes, à pulvériser le terrain, à extirper les herbes adventices, la mousse et le chiendent qui envahissent les prairies naturelles et artificielles, à enterrer les semences et à donner à la majeure partie des plantes d'automne et de printemps une culture spéciale avant qu'elles aient atteint un développement de 10 à 15 centimètres. Cette dernière opération, dont la pratique tend à se généraliser, réclame une certaine habileté dans l'exécution, et de la sagacité dans le choix du moment.

La première herse dont il a été fait usage a été, vraisemblablement, un fagot de branches d'épines, lié à une pièce de bois : cet instrument,

tout improvisé, n'est pas complètement abandonné. Vint ensuite la herse triangulaire (fig. 1);

FIG. 1.



son développement ne dépasse pas ordinairement 1^m 50 à 2^m sur chacune de ses trois faces, deux des côtés du triangle sont plus longs que le troisième. — La herse quadrangulaire (fig. 2), ne diffère de la précédente que par sa

FIG. 2.



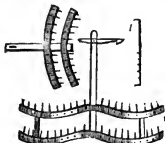
forme : le côté où se fixe le palonnier ou volée servant à atteler les animaux, est fréquemment moins long que les trois autres. Les bersettes, dont la dimension, la forme et la solidité varient souvent d'un lieu à un autre, sont munies de dents de bois ou de fer, assez longues, et un peu recourbées, qu'on dispose horizontalement : le nombre de ces dents varie suivant la force des instruments, et suivant qu'on les destine à un ou à plusieurs animaux, et suivant l'usage admis dans chaque localité.

La herse pénètre en terre par son propre poids, selon l'état plus ou moins meuble et frais du sol; on régularise la profondeur à laquelle elle arrive par l'emploi d'instruments à dents plus ou moins longues, et en enlaçant des branches ou des cordes entre les dents; on la fait pénétrer plus ou moins profondément, soit en la chargeant avec des pièces de bois, ou des pierres que l'on fixe à l'aide de cordes.

L'obligation de cultiver les terres argileuses en sillons de différentes dimensions a fait introduire une modification dans la forme des bersettes représentées fig. 1 et 2; on a songé à établir des bersettes concaves (fig. 3), présentant deux ou trois compartiments parallèles, mobiles, réunis l'un à l'autre par des chaînons.

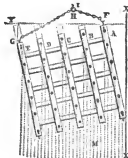
La culture en était réduite à ces instruments très imparfaits, lorsqu'un des plus illustres vétérans de l'agriculture française, M. de Valcourt,

FIG. 3.



perfectionna la herse et la fit quadrangulaire. C'est en allant le visiter que M. de Domlasle remarqua cet instrument, qu'il s'empessa d'a-

FIG. 4.



dopter à Boville, et de le répandre de tous côtés après avoir écrit : « Je puis dire que ce n'est que depuis que j'en fais usage, que je sais ce que vaut un bon hersage. » (fig. 4). On attache le palonnier à un point de la chaîne A, plus rapproché d'un côté que de l'autre, de manière à ce que les traverses BB se meuvent sur des lignes parallèles aux sillons M, le tranchant des dents faisant face à cette direction.

La herse de Norvège est de toutes celles connues jusqu'ici, la plus puissante et la plus énergique. Adaptée à un essieu que deux roues de moyenne dimension mettent en mouvement, elle est armée de dents en fer, toujours assez multipliées, et placées de telle sorte que le sol se trouve attaqué et renue dans toutes ses parties. Le prix encore fort élevé de cet instrument restreint son emploi en France. F. DE C.

HERSE (archéologie). Grille servant à fermer l'entrée d'une ville ou d'un château fort, espèce de double porte ou d'arrière-porte, quel-

quefois en bois plein, le plus souvent en treillis de bois ou de fer, dont les barreaux étaient hérissés de pointes aiguës, et qu'on abattait entre le pont-levis et la porte proprement dite pour opposer à l'ennemi un second obstacle s'il parvenait à franchir le premier. La herse, au lieu d'être à gonds, jouait en glissant dans des rainures verticales, pratiquées dans le solide de la voûte de la porte. On se servait d'une machine pour l'élever; puis, lorsqu'il y avait péril, on la laissait retomber. Les plus hardis assaillants se trouvaient ainsi coupés dans leur retraite; car le passage était dès lors complètement fermé, et l'on ne pouvait de l'extérieur relever la lourde grille. Pour empêcher la manœuvre de cette sorte de défense, l'ennemi se servait souvent, avec succès, dans les surprises, de charrettes vides ou chargées qui, conduites sur le passage, empêchaient la herse de s'abaisser. — Les hommes chargés de hausser la herse étaient placés, soit au dessus, soit à côté de la porte, dans une salle qui servait aussi de corps-de-garde. Des ouvertures étroites, percées dans la muraille, leur permettaient d'observer ceux qui se présentaient sur le pont-levis; tandis que les assiégés repoussaient l'attaque à travers les interstices de la grille, et qu'un énorme pilon, armé de lames de fer, nommé *assommoir*, tombant par un judas percé dans le cintre de la voûte, accablait les assiégeants au milieu d'un déluge de pierres, de tisons enflammés, d'huile bouillante, de poutres, etc.

Il y avait plusieurs espèces de herses nommées aussi au moyen-âge *harpes*. La *sarrasine* fut empruntée aux orientaux lors des Croisades. Les *orgues* ou *orgues de mort* (espèce de clôture semblable) n'étaient formées que de barres verticales armées de pointes non assemblées entre elles, et formant un système de pieux indépendants qui glissaient dans des rainures pratiquées aux parois des murailles de passage.

L'usage de la herse est immémorial. Les Grecs l'appelaient *καταπέλατες*. Les Romains *cataracta*. Salluste l'appelle *erycius militaris*. César (*De Bello civili*, liber III), *ericus*, ou, selon une autre leçon, *hercius*. Les herses, couchées à plat, les pointes en l'air, peuvent utilement remplacer les chevaux de frise. On reconnaît encore dans nos vieilles portes de villes et de châteaux la coulisse où glissait la herse, l'encombrement qui la couvrait, avec les montants du pont-levis et la salle où se tenaient les *hersiers*, pourvue de vastes cheminées, parfois de bancs de pierre et de niches ou rateliers d'armes.

Depuis le système de fortification moderne la

herse est devenue tout-à-fait sans usage. L'étymologie de ce mot est très débattue par les savants. Il nous paraît venir tout naturellement du latin *hirpe* ou *irpe*, râteau, à cause de la ressemblance avec l'instrument champêtre. Nient de dériverait volontiers d'*ericius*, quasi *herissacius*, hérisson. Caseneuve le prend du grec *ἐρπον* ou *ἐρπω*, barrière ou clôture dont on environne une maison pour la fortifier. En tout état de cause on devrait écrire *herce*. Les *heraillons* sont des planches remplies de pointes de clous, dont on se sert pour incommode la marche de la cavalerie.

DE MARTONNE.

HERSEK ou **HERZEGOVINE**. Contrée de l'Europe, bornée au N. par la Croatie, au S. par Monte-Negro, à l'E. par la Bosnie, au S.-O. par la Dalmatie. Elle appartient à la Turquie, et forme un lival compris dans l'eyalet de Bosnie. Elle a pour chef-lieu Thebin ou Trébigne, ville de 10,000 habitants, avec un évêché catholique, et, ensuite, pour ville principale Mostor qui compte 900 habitants. Avant le xiv^e siècle, elle fit partie du royaume de Croatie; en 1326 elle fut incorporée à la Croatie, et fut érigée en duché par Frédéric III, sous le nom de *ducatus sanctæ sabæ*. Elle fut cédée à Mahomet II par le traité de Carlowitz.

HERTFORD ou **HERTS**. Comté de la partie S.-E. de l'Angleterre, dans le bassin de la Tamise, entre les comtés de Bedford, de Cambridge, d'Essex, de Middlesex et de Buckingham; il a une superficie de 180,500 hectares, et une population de 160,000 habitants. Il y a quelques collines marneuses dans le N., mais en général le pays est plat. Les rivières principales sont : le Colon, le Lea, le Maran, le Rib, le New-River, le Stort, la Gode, qui longo le canal du Grand-Quartier. Le sol argileux, crayeux et marneux n'est pas naturellement fertile; mais on l'a fécondé par d'industriels travaux, et ce comté est devenu l'un des premiers de l'Angleterre pour la récolte du blé; on y cultive aussi beaucoup d'orge, d'avoine et de houblon. Il y a assez de bois pour la consommation, et l'on se sert peu de houille. Le vignissage de Londres, la douceur et la salubrité du climat, ont fait élever dans le Hertford un grand nombre de maisons de campagne, qui égayaient la perspective riche et variée de ce pays. Il y a peu de manufactures. C'est l'ancien territoire des *Caticheulanes*, des *Trinobantes* et des *Cassians*, dont l'un des chefs les plus célèbres, Cassibellanus, habitait Verulam, aujourd'hui Saint-Alban's.

Le chef-lieu est HERTFORD ou HONTFORD, petite ville de 6,000 habitants, située à 38 kilomètres N. de Londres, sur le Lea, qui y re-

çoit le Maran et le Bean, et qui est navigable. C'est une très ancienne cité, et l'on croit qu'elle répond à l'*Arecomium* des Romains; les Saxons y tinrent un synode en 673; Edouard l'Ancien y bâtit un château-fort pour arrêter les incursions des Danois; c'est dans ce château que furent détenus Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Près d'Hertford est l'*East-India-College*, école préparatoire pour les employés civils de la compagnie des Indes.

E. C.

HERTHA ou la *Terre*. Déesse scandinave et germanique, la mère des dieux et des hommes, la nourricière de tout ce qui respire, et le type primitif de Frigga, comme elle éprise d'Odin. Une Ile de la mer du Nord, probablement celle de Ruga, était le siège principal de son culte. On y conservait, dans un bois sacré, un char couvert d'un voile, et auquel le grand-prêtre pouvait seul porter la main. Lui seul savait aussi quand la déesse descendait du ciel pour visiter son sanctuaire; il en avertissait aussitôt le peuple. Dès cet instant la paix succédait partout à la guerre; tous les travaux étaient suspendus pour les plaisirs et les réjouissances. Le char de Hertha, traîné par deux gémisses, était alors promené en pompe dans tout le pays, et à son retour, avant d'être déposé dans le sanctuaire, il était lavé et purifié dans les eaux d'un lac, par des esclaves qu'ensuite ce même lac engloutissait. C'était en l'honneur de Hertha que se célébrait annuellement, au solstice d'hiver, la fête de Joël, la principale fête des peuples du Nord.

SCN.

HERULES et quelquefois *Érules*. Anciens peuples de race germanique de la branche vandale. Les Hérules étaient originaires de la Scandinavie. C'est au troisième siècle de notre ère qu'ils paraissent pour la première fois dans l'histoire. Ils habitaient alors, confondus avec les Goths, les bords septentrionaux de la mer Noire. Après la mort d'Attila, ils fondèrent un empire puissant sur les rives du Danube. Odoacre, leur roi, se rendit maître de l'Italie, déposa l'empereur Romulus Augustule, et monta sur le trône à sa place (an 476 de notre ère) avec le titre de roi d'Italie. La domination des Hérules en Italie dura peu de temps; elle s'éteignit avec Odoacre, qui fut mis à mort par Théodoric, roi des Ostrogoths, en 493. Les Hérules, chassés d'Italie, cherchèrent différents asiles, dont ils furent encore expulsés, et au vi^e siècle, ils se retirèrent en Germanie où ils se confondirent avec d'autres peuples, de telle sorte que leur nom disparaît entièrement de l'histoire. On peut consulter sur les Hérules Ammien Marcellin, Procope, *De bello Gothico*, II, 11, et Jornandès. Les Hérules étaient regar-

dés comme les plus féroces de tous les barbares issus de la Germanie. Ils sacrifiaient des victimes humaines, massacraient leurs vieillards, et obligeaient les femmes à ne pas survivre à leurs maris. Ils repoussèrent toujours le christianisme.

HERVAS (LAURENT). Jésuite espagnol, né en 1735 dans la Manche, mort en 1809. Il habita longtemps l'Amérique comme missionnaire, étudia à fond les idiômes des indigènes, revint en Europe, et fut nommé, par Pie VII, préfet de la Bibliothèque Quirinale. Hervas fit d'immenses recherches sur l'histoire et sur les langues, et publia, de 1778 à 1788, un ouvrage en 21 vol. in-4° intitulé *Idea dell' universo*, dans lequel il trace l'histoire de l'homme, de la société, des idiômes, du globe terrestre, etc. La partie relative aux langues est surtout remarquable; elle a frayé la route à Adelung, auquel elle servit beaucoup pour la composition de son *Mithridate* ou *Tableau universel des langues*. On trouve dans l'*Idea dell' universo* un *Catalogue des langues connues, avec des notices sur leurs affinités*; un *Vocabulaire polyglotte* comprenant 150 langues, et l'*Oraison dominicale* en 307 langues ou dialectes.

HESDIN. Petite ville de France, chef-lieu de canton du Pas-de-Calais, sur la Canche, à 22 kilom. S.-E. de Montreuil, avec 3,244 habitants (recensement de 1846). Cette ville que l'on croit être l'*Helena vicus* des Romains, fut détruite en 1553, par les impériaux. Charles V fonda l'année suivante le *novel Hesdin*, à quelque distance d'*Hesdin-le-Vieux*. Louis XIII s'en empara en 1639, et elle n'a pas cessé d'appartenir à la France depuis le traité des Pyrénées (1659).

HÉSIODE. Un des pères de la poésie grecque. Quelques savants l'ont cru antérieur à Homère. Cette opinion, quoique moins accréditée, a cependant pour elle des arguments respectables, tirés surtout de la comparaison des œuvres de ces deux poètes, et du rapprochement de plusieurs détails de mœurs. L'opinion commune, à laquelle nous devons nous tenir ici, fait ces deux poètes contemporains. L'air de simplicité plus antique qu'on croit remarquer dans les poésies d'Hésiode comparées à celles d'Homère, doit être attribué, dans cette hypothèse, à la différence de caractère et de génie des deux écrivains : le premier plus naïf et plus crédule, l'autre plus sensé et plus élevé. — Hésiode nous apprend lui-même qu'il naquit d'un père pauvre, dans le bourg d'Ascrea, au pied du mont Hélicon.

Les œuvres d'Hésiode, généralement reconnues pour authentiques, sont les *Travaux* et les

Jours; la *Théogonie* ou *Généalogie des Dieux*; le *Bouclier d'Hercule*; ces deux derniers lui sont cependant contestés. — Les *Travaux* et les *Jours* sont un poème sur l'agriculture dans le genre des Géorgiques de Virgile qui, en imitant Hésiode, a su lui être supérieur pour le fond comme pour la forme. Hésiode marque, comme nos faiseurs d'almanach, les jours heureux et malheureux pour la culture, et supplée à la science agricole par des descriptions, des tables ou des préceptes moraux assurément très bons, mais qui ne paraissent pas tenir assez intimement au sujet. Comme poésie et peinture des mœurs primitives, cet ouvrage est, sans contredit, un des plus beaux livres, et des plus précieux restes de l'antiquité. Les Bédiens en conservaient religieusement un exemplaire écrit sur des feuilles de plomb qu'ils montrèrent à Pausanias comme une relique nationale. — La *Théogonie* est le monument le plus important qui nous reste de la théologie païenne. Le poète semble n'y avoir eu d'autre but que de recueillir les traditions populaires sur l'origine et la classification des dieux, et non d'exposer des idées et des sentiments qui lui soient propres. Le ton de simplicité respectueuse et de bonne foi convaincue avec lequel il rapporte ces fables, leur donne une autorité qui n'est peut être pas au même degré dans les poèmes d'Homère, où l'on croit sentir le doute philosophique, quelquefois même l'ironie envers les dieux. — Le *Bouclier d'Hercule* paraît n'être qu'un morceau détaché d'un plus grand poème composé, dit-on, par Hésiode, sur la mythologie héroïque. L'authenticité du *Bouclier* a été fortement contestée; Scaliger et Vossius la nient absolument. Il est certain que la poésie de cet ouvrage est empreinte d'une élévation, et d'une magnificence qu'on ne retrouve point dans les autres poésies d'Hésiode, et qui sont dignes du génie d'Homère. On lui attribue plusieurs autres poèmes qui ne sont point parvenus jusqu'à nous : 1° les *Héroïdes* divisées en 5 livres; 2° la *Mélampodie* ou sur le devin *Mélampe*; 3° l'*Eloge funèbre de Balrachus*, jeune homme aimé d'Hésiode; 4° la *Grande année astronomique*; 5° l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*; 6° les *Noces de Célus*, etc. Les trois grands poèmes qui ont conservé la réputation d'Hésiode ont été souvent imprimés. Les *Travaux* et les *Jours* le furent pour la première fois à Milan en 1493; mais on a regardé longtemps comme édition princeps celle d'Alde Manuce, Venise, 1495, qui renferme aussi les deux autres poèmes d'Hésiode. La meilleure édition paraît être celle d'Oxford, 1534, grand in-4°. Indépendamment de nombreuses traductions latines, les œuvres d'Hésiode ont été traduites en

français par Ant. Baif, Paris, 1574; par Le Gras, 1586, et enfin par Bergier, dans son *Origine des dieux du paganisme*, Paris, 2 vol. in-12. Une traduction plus récente de M. Fresse-Montval, a été couronnée par l'Académie française en 1849. R. CORNET.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troie, fut exposée à un monstre marié que Neptune avait envoyé pour ravager la Troade (roy. LAOMÉDON). Hercule délivra la princesse, qui consentit à le suivre; mais le héros la laissa en dépôt à Laomédon, qui refusa plus tard de la lui envoyer. Hécule irrité vient assiéger Troie, prend la ville, et emmène Hésione, qu'il donna en mariage à Télamon. Ce rapt servit dans la suite de prétexte à Priam pour refuser de rendre Hélène à Ménélas.

HESPER ou **IESPEROS**, c'est-à-dire occidental, fils de Japet, fut chassé de l'Afrique par son frère Atlas, se retira en Italie, et donna à cette contrée le nom d'Hespérie. Diodore le représente comme un prince astronome, et dit qu'étant monté un jour sur le sommet de l'Atlas pour contempler les astres, on ne le vit point repaître, ce qui fit croire qu'il avait été changé en l'étoile appelée le soir, *Hesper* ou *Vesper*, et le matin *Lucifer*. Les Grecs lui consacrèrent le mont Oeta. — Un autre *Hesperos* de la ville de Milet passe pour le père des *Hespérides*.

HESPERIDÉES, *Hesperideæ*, ou **AURANTIACÉES**, *Aurantiacæ* (bot.). — Famille de plantes dycotylédones-polypétales, qui correspondent seulement à la seconde section du groupe naturel des orangers, tel que Jussieu l'avait établi dans son *Genera*. Il comprend des arbres et des arbrisseaux parsemés, dans toutes leurs parties, de petits réservoirs glanduleux, remplis d'huile essentielle et enfoncés plus ou moins complètement dans leur tissu, les uns dressés, les autres grimpants, souvent armés d'épines axillaires droites ou crochues, qui proviennent de rameaux dégénérés. Les feuilles de ces végétaux sont composées, pennées avec une foliole impaire qui quelquefois reste seule, de telle sorte que, dans ce cas, la composition ne peut être reconnue que par analogie et à l'articulation de cette foliole sur son support. Il n'y existe pas de stipules. Les fleurs des Hespéridées sont parfaites, ou rarement imparfaites, régulières, blanches, rougeâtres ou jaunes, solitaires ou groupées en corymbes ou en grappes. Elles présentent un calice libre, court, à quatre, cinq, fort rarement trois, divisions courtes ou dents; des pétales en nombre égal à celui des divisions calycinales, libres ou quelquefois cohérents entre eux dans le bas; des étamines en nombre double ou multiple des

pétales, hypogynes, libres ou plus ou moins soudés en un ou plusieurs faisceaux, à anthères introrsées, biloculaires; un ovaire libre, un peu relevé par la saillie du torus, creusé de cinq ou plusieurs loges et surmonté d'un style simple, épais, que termine un stigmate plus ou moins renflé en tête. Le fruit des Hespéridées est une baie revêtue d'une écorce épaisse, ayant intérieurement deux ou plusieurs loges qui renferment chacune une ou deux graines, rarement davantage. Ces graines ont un embryon, quelquefois même deux ou trois chacune, à cotylédons souvent charnus et épais, à radicule très courte, supère et sans albumen. La structure et la formation du fruit dont on vient de voir les caractères ont été exposées de manières diverses, par exemple pour les espèces de citrus, orangers, citronniers, etc. En réalité voici en quoi elles consistent : l'écorce de ces fruits comprend l'épicarpe jaune, orangé, rougeâtre, et le mésocarpe blanc et comme spongieux; quant à l'endocarpe, il forme l'enveloppe membraneuse et très mince des loges du fruit et peut se diviser en autant de parties qu'il y a de loges. Enfin la matière pulpeuse qui remplit ces loges provient uniquement du développement, postérieurement à la fécondation, de productions celluluses qui se sont montrées d'abord l'apparence de poils naissant, sur les parois mêmes des loges, à leur côté extérieur, et s'étendant ensuite vers l'intérieur jusqu'à remplir la cavité de ces loges.

La famille des Hespéridées appartient presque entièrement à l'Asie tropicale, mais plusieurs de ses espèces ont été répandues, par la culture, dans tous les pays chauds, à cause du parfum de leurs fleurs et de l'excellence de tous leurs fruits. Un petit nombre de ces végétaux sont spontanés à Madagascar. — Ce groupe naturel est subdivisé par les botanistes en trois tribus : 1° les **LIMONÉES**, à étamines en nombre double des pétales, à ovules solitaires ou géminés, collatéraux dans chaque loge, tels sont les genres *Triphasia*, Lour., *Limonia*, Lin., *Glycinis correa*, etc. — 2° Les **CLAUSÉNÉES**, à étamines également en nombre double des pétales et à ovules géminés dans chaque loge, mais superposés; ici rentrent les genres *Clausena*, Burm., *Cookia*, Sonner., etc. — 3° Les **CITRÉES**, à étamines en nombre double ou multiple de celui des pétales, à ovules nombreux et bisériés dans chaque loge. Le genre le plus intéressant de cette tribu et de toute la famille est le genre *Citrus*, Lin. (roy. CITRUS). P. DECHARTRE.

HESPERIDES (ins.). Tribu de Lépidoptères formant le passage des Diurnes aux Crépusculaires. Elle est caractérisée par les tibias posté-

rieurs munis de quatre épines, disposés par paires; par les antennes terminées en crochet ou en pointe recourbée, et les ailes presque toujours horizontales pendant le repos. Les chenilles roulent les feuilles. Cette tribu ne renferme que les genres *Uranie* et *Hespérie*. L. F.

HESPERIDES. Nymphes filles d'Hesper, selon les uns, et d'Atlas suivant d'autres, et de la Nuit, d'après Hésiode. Les Hespérides étaient au nombre de trois, de quatre ou même six : Eylli, Aréthuse, Hespérithuse, Hespéra, Erythrée, Vesta, auxquelles on ajoute quelquefois une septième. On les plaçait vaguement dans la partie occidentale du monde connu, de l'autre côté de l'Afrique, où elles gardaient des pommes d'or, dans un jardin délicieux, situé au milieu de contrées arides et brûlantes, et gardé par un dragon à cent têtes, nommé Ladon, dont les evehméristes ont fait un berger, parce que *pallos*, en grec, signifie également pomme et brebis. Hercule tua le dragon, et enleva les pommes précieuses. Les Hespérides forment un groupe mythologique très voisin des Atlantides. Les unes et les autres, en effet, sont de la race d'Atlas, et habitent les mêmes régions occidentales. Ce double mythe paraît se rattacher à des idées astronomiques et au cours du soleil; on en a donné partout des explications bien différentes : l'un voit dans les pommes d'or les troupeaux des Cananéens enlevés par Josué; un autre y trouve un souvenir corrompu du Paradis terrestre; on y a retrouvé jusqu'à la transmutation des métaux et le grand œuvre. Quant à l'île des Hespérides, dont parle Pline (liv. vi. ch. xxx), voy. FORTUNÉES (îles), et ELISA (îles).

HESPERIE (ins.). Genre de Lépidoptères diurnes de la tribu des Hespérides. Ces insectes ont le corps court et gros, la tête large; les antennes, très écartées à leur insertion, se terminent en une massue arquée ou coudée; les palpes labiaux sont larges, très squameux, composés de trois articles, le dernier très petit; les ailes sont triangulaires, épaisses, et jamais relevées bien perpendiculairement pendant le repos; les inférieures recouvrent par leur bord interne, plissé, l'abdomen qui est gros, court et presque conique; toutes les pattes servent à la marche. Tous ces caractères indiquent combien les hespéries s'éloignent des lepidoptères diurnes pour se rapprocher des nocturnes; de plus, ces chenilles sont presque nues, atténuées aux deux extrémités, et les chrysalides au lieu d'être anguleuses et nues, sont renfermées dans une toile légère, souvent même sur des feuilles. Les espèces de ce genre sont très nombreuses, on les partage en deux divisions.

La première comprend les Hespéries dont les ailes inférieures se prolongent en queue; cette division ne renferme que des exotiques; nous citerons l'**HESPÉRIE PROTÉE**, *H. proteus*, Fab., qui est très commune dans l'Amérique méridionale sur les dolies; ses ailes sont brunes, avec 5 ou 6 taches carrées demi-transparentes; l'**H. EPITUS**, Fab., qui vit dans l'Amérique du nord sur une espèce de *Robinia*; elle diffère surtout de la précédente par la queue, par des ailes inférieures très courtes et par une large tache argentée sur ces ailes. — La deuxième division renferme les Hespéries à ailes inférieures non prolongées en queue; elle compte un assez grand nombre d'espèces européennes. Nous citerons parmi elles : l'**HESPÉRIE DE LA MAUVE**, *H. malea*, Fab., le papillon grisette d'Engrainelle qui se trouve dans toute l'Europe au printemps; sa chenille vit sur diverses espèces de mauves; les ailes de ce papillon sont noires, avec des taches plus foncées, et de petits points presque carrés transparents; leur bord postérieur est échancré et marqué de blanc dans ces échancrures; l'**H. DE LA LAVATÈRE**, *H. lavatera*, Ill., diffère de la précédente par sa taille plus grande; les ailes sont d'un brun jaunâtre en dessus, avec des taches à peu près semblables, mais le dessous est presque entièrement d'un cendré jaunâtre; l'**H. PLAIN-CHANT**, *H. fritillam*, Fab., dont la chenille vit sur le chardon à soulon; cette espèce varie beaucoup et a donné lieu à la création d'un grand nombre d'espèces. On trouve encore communément dans les bois l'**H. SYLVAIN**, *H. sylvanus*, Fab., LA BARBE NOIRE DE GEOFFROY, variété; les antennes sont terminées en crochet très aigu. L. F.

HESSE (histoire). La Hesse fit partie, dans les premiers temps de l'empire germanique, du duché de Thuringe, et après le morcellement de ce duché, du landgraviat de même nom. Sophie, fille de Louis VI, landgrave de Thuringe, fut mariée au duc de Brabant, Henri-le-Magnanime, et de cette union naquit, en 1245, Henri I^{er}, qui prit le titre de landgrave de Hesse, et fut la souche de la maison de Hesse actuellement régnante. Les landgraves de Hesse relevaient directement de l'empire, et comme, outre la Hesse proprement dite, ils possédaient encore beaucoup d'autres domaines, notamment dans la Westphalie et dans les provinces rhénanes, ils se placèrent, dès le XIV^e siècle, au premier rang des princes allemands. A l'époque de la réformation, le landgrave Philippe I^{er} fut un des principaux chefs du protestantisme, et introduisit la nouvelle religion dans ses domaines. A sa mort (1567) la maison de Hesse se divisa en deux branches, issues de ses fils Guillaume et Georges, celles de Hesse-Cassel et de Hesse-Darm-

stadt, dont la dernière donna naissance elle-même à la branche de Hesse-Hombourg (1596). La Hesse partagea le sort commun des États allemands jusqu'à la révolution française, qui devint là, comme ailleurs, modifier profondément les lois établies. Lors de la reconstitution de l'Empire, qui suivit le traité de Lunéville, la dignité électoral fut conférée au landgrave de Hesse-Cassel. Mais il n'en jouit pas longtemps, quoiqu'il en ait conservé le titre; car peu d'années après, l'Empire germanique fut remplacé par la confédération du Rhin, et les États de l'électeur de Hesse qui ne s'étaient pas prêtés à cette révolution, furent réunis au royaume de Westphalie nouvellement créé. Le landgravat de Hesse-Darmstadt, au contraire, fut érigé en grand-duché, et reçut de notables agrandissements. Quant à celui de Hesse-Hombourg, il fut médiatisé. En 1815, l'électorat de Hesse fut rétabli, et eut le septième vote dans la diète germanique, le grand-duché de Hesse ayant le huitième, et chacun des deux jouissant d'un vote dans l'assemblée simple, et de trois dans l'assemblée générale. Hesse-Hombourg recouvra l'immédiateté en 1817, et eut un vote à l'assemblée générale. En 1820, le grand-duc de Hesse-Darmstadt donna une constitution à ses sujets, qui jouirent depuis du gouvernement parlementaire. Il n'en fut pas de même de la Hesse-Electorale, où l'on se contenta de rétablir les anciens États provinciaux, et où l'administration la plus déplorable provoqua un mécontentement général. Le sentiment populaire se fit jour après la révolution de Juillet; l'électeur fut obligé de donner une constitution à son peuple, et d'associer au gouvernement le prince électoral, Frédéric-Guillaume. En 1848, les Hesses, bieu qu'elles prirent part à l'agitation générale de l'Allemagne, ne furent pas le théâtre de troubles importants. Mais en 1850 la Hesse-Electorale donna un exemple mémorable. L'électeur ayant voulu percevoir l'impôt sans la sanction parlementaire, et persistant à conserver le ministre Hasenpflug mis en suspicion par les chambres, la garde nationale, l'armée, la magistrature et l'administration protestèrent successivement par le refus de concours, et cette collision manqua de faire éclater la guerre entre la Prusse et l'Autriche qui s'étaient partagées entre l'électeur et ses sujets.

Ort.

HESSE-DARMSTADT. Grand duché de la confédération germanique, borné par la Hesse-Electorale, la Bavière et la Prusse rhénanes, le grand duché de Bade, la Westphalie, la principauté de Hesse-Hombourg, le duché de Nassau et la ville libre de Francfort. Il s'étend du 25° 22' au 27° 12' de longit., et du 49° 24' au

51° 19' de latit. N., sur une superficie de 170 milles carrés qui contient 64 villes, 56 bourgs, 1,200 villages et hameaux et 750,000 habitants. La capitale est Darmstadt. Composé d'une partie de l'ancien landgravat de Hesse, des principautés de la Hesse supérieure et de Starkenbourg, et de la province du Rhin, cet État forme un tout fort hétérogène. Le sol est comme celui de la Hesse-Electorale, généralement montagneux, mais très fertile. Les montagnes les plus élevées sont le Odenwald, le Hohe, le Vogelsberg, le Westerwald, et les rivières principales, le Rhin qui y reçoit le Mein, la Lahn, la Primm, la Selze, la Nahe, le Neere et plusieurs autres affluents, et le Weser où viennent déboucher l'Altili, la Schwalm et l'Eder. Les productions du règne minéral et végétal, et les principales branches d'industrie sont à peu près les mêmes que celles de la Hesse-Electorale. Les habitants professent aussi les mêmes cultes. **SCIT.**

HESSE-ELECTORALE. État de la confédération germanique, borné par la Westphalie, le Hanovre, la Saxe prussienne, le duché de Saxe-Weimar, la Bavière rhénane, le grand duché de Hesse, la ville libre de Francfort, le duché de Nassau et la principauté de Waldeck. Il s'étend du 26° 11' au 28° 13' de long., et du 49° 50' au 52° 26' de latit. N., sur une surface de 206 milles carrés qui compte 62 villes, 29 bourgs, 1,147 villages et 373 hameaux, avec une population d'environ 650,000 habitants. Cet état se divise en cercle du Haut-Rhin et cercle de Francoforte. Il est composé en majeure partie de l'ancien landgravat de Hesse, de l'évêché de Fulde, de la seigneurie de Snaalcalden, du comté de Schauenbourg, du territoire de Hanau et des principautés de Hesse-Rothembourg, et Hesse-Philippthal. Le pays est généralement montagneux, mais les montagnes et les collines, alternent avec de belles vallées, parmi lesquelles on distingue surtout celle de Fulde. Le sol est de qualité très variée, en partie pierreux et sablonneux, et en partie très fertile. Les principales montagnes sont celle de la forêt de Thuringe avec le haut Inselberg, les montagnes du Weser, de Rhön, de Fulde, etc., la plupart couvertes de superbes forêts dont l'exploitation forme une des principales branches d'industrie de l'électorat. Ces montagnes contiennent un grand nombre de mines de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt, de calamine, de vif argent et des carrières de granit, de marbre, d'albâtre, de gypse, de porphyre, etc. Les productions d'une agriculture florissante, l'élevage du bétail, la pêche dans le Weser, la Lahn, le Mein avec leurs affluents, de nombreuses fabriques et un commerce de transit assez considérable cons-

tituent les autres ressources des habitants qui professent, les uns le luthéranisme, les autres le catholicisme. Le souverain porte le titre d'electeur de Hesse, et de prince de Fulde. Cassel est la capitale de cet État. Scu.

HESSE-HOMBOURG. Landgraviat d'Allemagne, composé de la seigneurie de Hombourg, dans la Wetteravie, entre le 10° 11' et le 10° 21' de longit. le 50° 5', et le 50° 10' de latit. N., et de la seigneurie de Meisenheim, entre le 25° 8' et 25° 25' de longit., le 49° 43' et 49° 51' de latit. N. Ces deux parties ont ensemble une superficie de 6 milles et demi, trois villes et villages et 20,000 habitants professant la plupart la religion réformée. La seigneurie de Hombourg, arrosée par l'Eschembach et l'E-lebaeh, est située en partie sur la montagne la Hôhe, dont elle renferme le Feldberg. La Nahe, la Glan et plusieurs ruisseaux arrosent les vallons de la seigneurie de Meisenheim, qui est occupée en grande partie par plusieurs rameaux du Hundsruok. Le climat est sain, et le sol très fertile produit abondamment du seigle, du lin, des arbres fruitiers. Des vignobles sont plantés sur les bords de la Glan. L'éleve du bétail et le tissage d'étoffes de laine et de bas occupent aussi beaucoup de bras. Hombourg, capitale du landgraviat, est une charmante petite résidence princière, à laquelle la découverte récente d'une source salée et minérale a valu son agrandissement et des embellissements considérables, et l'avantage d'être devenue une des places de bains les plus fréquentées de l'Allemagne. On y remarque particulièrement le château et son magnifique parc, la nouvelle salle de bains et le théâtre. Francfort n'en est distante que de 4 lieues. Il y a 3 églises, une synagogue et environ 6,000 habitants. Scu.

HÉSUS. L'un des grands dieux de la Gaule. Son nom est écrit dans Lacain *Hesus*, dans *Lactance Hesus*, sur un des bas-reliefs trouvés à Notre-Dame, *Esus*. Les auteurs que nous venons de citer disent qu'on immolait à Hésus des victimes humaines, et on trouve le même témoignage dans Minutius Félix (ch. 30). Nous ne savons d'ailleurs rien de positif sur le culte qui lui était rendu. Il est probable que Hésus occupait dans la Celtique, à titre d'émanation de Teutatès, le rôle le plus élevé dans la hiérarchie divine, et qu'il était le premier membre d'une triade complétée par Taran et Belen. — Hésus était aussi le nom d'un dieu phénicien; il était adoré par les Gallois sous le nom de *Hu-cadarn* (*Hu-le-puisant*), qui, dans la littérature kynrique, est appelé père de l'abîme, soutien de la Bretagne, régulateur du Ciel.

HÉSYCASTES. Ce mot, tiré du grec, a le

même sens que le mot Quietistes. C'est le nom par lequel on désigna dans le moyen-âge quelques moines grecs, principalement ceux du mont Athos, qui prétendaient être arrivés à un état de contemplation si sublime, qu'elle avait pour objet d'absorber entièrement toutes les puissances de l'âme et de la fixer ainsi dans un repos complet et absolu. Ils ajoutaient que dans cet état, ils voyaient des yeux du corps une lumière divine et inérée, qui était la même que celle dont les apôtres avaient vu l'éclat sur le Thabor. Quelques-uns allaient jusqu'à dire que cette lumière était l'essence divine, et en effet, puisqu'elle était inérée, elle ne pouvait pas être autre chose; d'où leurs adversaires concluaient que c'était une absurdité et une impiété de regarder comme inérée la lumière du Thabor, ou ce qui revient au même, de prétendre qu'on peut voir des yeux du corps l'essence divine. Pour arriver à cet état de vision et de quiétude, il fallait, selon ces moines, pratiquer une méthode décrite dans un traité spirituel attribué à Siméon, abbé d'un monastère de Constantinople vers le milieu du XI^e siècle. Le fond de cette méthode consistait à baisser la tête, à fixer les yeux sur le nombril ou au milieu du ventre, et à retenir autant que possible sa respiration. C'est dans cette position que ces moines enthousiastes passaient leur vie. Barlaam, moine de Calabre, presenta contre eux un mémoire au patriarche de Constantinople, et parvint, en 1341, à faire assembler un concile pour les juger. Mais il fut condamné lui-même, et le concile fit défense d'inquiéter les moines au sujet de leur doctrine. Ils avaient pour chef Grégoire Palamas, qui fut nommé plus tard archevêque de Thessalonique. Quelques disciples de Barlaam, entre autres un moine nommé Acyndinus, continuèrent de combattre les rêveries de ces quietistes et furent aussi condamnés. Cependant le patriarche revenant bientôt sur les décisions prises, anathématisa Palamas et sa doctrine, et de son côté, l'impératrice Anne fit mettre ce sectaire en prison. Mais ensuite elle protégea le parti des quietistes qui ne laissèrent pas de se déclarer en faveur de Cantacuzene, dont l'ambition aspirait au trône. Il se fit reconnaître comme associé à l'empire et assembla aussitôt un concile de quelques évêques où l'on condamna la doctrine d'Acyndinus et des autres adversaires de Palamas. Toutefois un autre concile plus nombreux prononça contre les quietistes une condamnation, qui fut confirmée par les lettres d'une multitude de prêtres et d'évêques de toutes les provinces. Mais Cantacuzene exila les principaux chefs de cette opposition, en puni d'autres par la confiscation de leurs biens, en gagna plu-

sieurs, et en 1351, il convoqua un concile où la doctrine de Palamas fut approuvée de nouveau et ses adversaires condamnés. R.

HESYCHUS, Ce nom est commun à deux auteurs : — 1^o **HÉSYCHUS**, né à Alexandrie, vers la fin du III^e siècle de notre ère, est auteur d'un glossaire grec dans lequel sont expliqués un nombre considérable de mots et d'expressions peu connus. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu dans toute sa pureté, et on y a reconnu plusieurs altérations ; tel qu'il existe cependant, son utilité pour les études grecques est incontestable. On en a donné plusieurs éditions, dont les plus estimées sont celles de Joh. Alberti, qui en publia le 1^{er} volume à Leyde, 1746, in-8^o ; elle fut continuée par Rhunkenius, qui fit paraître le second dans la même ville, en 1766, et l'édition de Schow, Leipsick, 1792. — 2^o **HESYCHUS**, de Milet, auteur du VI^e siècle de notre ère, écrivait sous l'empereur Justinien. Il composa une chronique qui commençait à Belus, roi d'Assyrie, et se terminait à la mort de l'empereur Anastase. Nous n'en possédons que la dernière partie. Ce fragment se trouve dans *Joh. Meursii Opera, Eclogæ historicorum de rebus Byzantinis*, Paris, 1647, in-fol.

HÉTÉROBRANCHE, *Heterobranchus* (poiss.). Genre de l'ordre des malacoptérygiens, famille des siluroïdes, créé par Et. Geoffroy-Saint-Hilaire et adopté par G. Cuvier. Dans ce genre, démembré de celui des *Clarias*, la nageoire dorsale ne s'étend que sur les trois cinquièmes du dos, et le reste de cette partie est occupé par une nageoire adipeuse plus haute que la dorsale ; il y a treize rayons à droite et douze à gauche de la membrane branchiostège ; la tête est large, aplatie ; les dents des mâchoires et du vomer sont en fin velours ou en soie, courtes, fines et serrées. — Ce genre ne renferme que trois espèces, dont deux habitent le Nil et une les fleuves de la Sénégambie ; le type est l'*HÉTÉROBRANCHE* DE GEOFFROY (*Heterobranchus bidorsalis*, Et. Geoffroy), qui se trouve en Égypte ; il est long d'environ 0^m65, et a une coloration gris-bleuâtre assez uniforme. — De Blainville a appliqué la même dénomination d'*HÉTÉROBRANCHES* à une grande division de Mollusques correspondant aux *ASCIDIES* de de Lamarck. E. D.

HÉTÉROCARPE (bot.). Les botanistes nomment ainsi quelques plantes singulières par la dissemblance frappante qu'on observe entre les fruits produits par elles sur le même pied. A cet égard, l'exemple le plus remarquable qu'on puisse citer est celui d'une plante de l'Algérie découverte, il y a peu d'années, par M. Durieux de Maisonneuve, qui en a fait le type de son genre *Cerolocarpus*. Cette espèce appartient

à la famille de fumariacées. Dans une même inflorescence elle porte des fruits de deux sortes ; les supérieurs sont allongés, surmontés d'un long bec, à parois peu épaisses, comprimés latéralement, marqués en dehors sur chacune de leurs faces de trois petites côtes espacées et lisses ; ils contiennent intérieurement deux graines superposées et inégales, la supérieure étant de moitié environ plus petite que l'inférieure. Les fruits situés plus bas dans l'épi sont beaucoup plus raccourcis et plus larges, avec un bec terminal aigu et peu prolongé ; leurs parois sont épaisses et dures, relevées extérieurement de côtes très rugueuses et comme plissées transversalement ; leur loge unique renferme une seule graine, le second ovule que renfermait l'ovaire ayant entièrement avorté.

On peut ranger aussi dans la catégorie des végétaux hétérocarpes un pommier dont M. Gaudichaud a entrete nu dernièrement l'Académie des sciences, et qui porte simultanément des fruits de deux variétés différentes de reinettes. Seulement la dissemblance des fruits est ici beaucoup moins saillante que dans le *Cerolocarpus* de M. Durieux. Cette dissemblance se rattache du reste à d'autres faits tout aussi curieux que nous présentent certaines fleurs, notamment dans la *Cytisus adami*, et dans une belle orchidée, le *Cycnoches egertonianum*, qui a été figurée dans le splendide ouvrage de Bateman.

HÉTÉROCERE, *Heterocerus* (ins.). Genre de coléoptères elavicornes, tribu des Macroductyles. Le corps de ces insectes est en forme de carré long, arrondi aux deux bouts : la tête est un peu saillante, sa partie postérieure est enfoncée jusqu'aux yeux dans le corselet, mais le devant se prolonge un peu, grâce au labre, qui est grand, presque demi-circulaire ; les mandibules sont saillantes, fortes et cornées, un peu dilatées à la base ; les palpes sont courts et filiformes, les pattes sont courtes, propres à fouir le sable et la terre, les quatre antérieures plus larges et fortement épineuses en dehors ; les tarses sont petits, et se replient sur le tibia ; ils ne présentent que quatre articles visibles. Ces insectes sont couverts d'une fine pubescence qui leur sert à conserver une provision d'air quand ils sont submergés ; ils vivent au bord de l'eau, dans de petits souterrains qu'ils creusent, et dont on les fait sortir en piétinant sur le sol. On trouve communément aux environs de Paris l'*HÉTÉROCÈRE* BORDÉ, *H. marginalis*, Fab. Plusieurs espèces vivent spécialement aux bords des eaux salées, soit sur les rivages de la mer, soit près des lacs salés, comme on en rencontre tant en Allemagne : c'est là qu'on trouve la plus grande espèce du

genre, l'**HÉTÉROCÈRE PARALLÈLE**, *H. parallelus*, Gebler, qui atteint 6 ou 7 millim. de longueur, tandis que l'*H. marinus*, Kiesenwetter, des bords du Pô, n'a qu'à peine 1 millimètre. L. F.

HÉTÉROCIGIENS (*annelides*). — Dans la méthode de De Blainville, on désigne sous ce nom les annélides setifères ou tubicoles comprenant principalement les Serpules et les Sabulaires. E. D.

HÉTÉRODACTYLES, *Heterodactyli* (zool.). De Blainville indique sous cette dénomination une famille d'oiseaux dans laquelle le doigt externe est versatile, comme dans les coucous, les anis, les barbus, etc. Lesson, au contraire, l'applique à une division des Passereaux, qui, de même que les Manakin, Rupicolæ, Érolie et Eurylaine, ont pour caractère de présenter le doigt externe solidement soudé à celui du milieu jusqu'à la deuxième articulation. — Le même nom a été aussi employé par M. Guérin-Méneville pour désigner un genre de coléoptères de la famille des carabiques, et par M. Spix pour certains reptiles de la division des lézards. E. D.

HÉTÉRODON (*mamm.*). De Blainville, dans la *Mammalogie* d'A. G. Desmarest, indique sous ce nom un sous-genre de dauphins caractérisé ainsi : dents peu nombreuses, le plus souvent deux seulement, à l'une des deux mâchoires, ou point du tout; mâchoire inférieure ordinairement plus volumineuse que la supérieure. Les espèces comprises dans cette division, qui n'a pas été adoptée par tous les zoologistes, sont assez nombreuses. Plusieurs ont été décrites aux articles DAPHIN et HYPEROON (*roy. ces mots*). — Le même nom d'*Hétérodon* est employé par M. Lund pour un groupe d'édentés fossiles; et par Latreille pour une subdivision des couleuvres. E. D.

HÉTÉRODROME (du grec *ἑρως*, autre, et *δρομα*, course). On désigne de ce nom le levier de premier genre, dans lequel le point d'appui est placé entre la puissance et le poids à supporter. On l'appelle ainsi, parce que la puissance et le poids se meuvent toujours en sens différents (*roy. LEVIER*). D. J.

HÉTÉROGYNES (*ins.*). Famille d'hyménoptères porte-aiguillons, ainsi nommées parce que les femelles des espèces solitaires et les neutres des espèces sociales sont aptères et dépourvues d'ocelles. Cette famille renferme deux tribus, les *formicaires* et les *mutillaires* (*roy. ces mots*). L. FAIRMAIRE.

HÉTÉROMÈLES (*reptiles*). M. M. Duméril et Bibrou ont créé sous cette dénomination un genre de reptiles voisin de celui des *seps*, mais s'en distinguant principalement en ce qu'il présente deux doigts au lieu de trois aux pattes

antérieures, et en ce que les trous auditifs sont presque cachés par les écailles de la tête. Une seule espèce entre dans ce genre; c'est l'*Hétéromèle Mauritanicus* Duméril et Bibrou, qui a été récemment découvert en Algérie.

HÉTÉROMÈRES (*ins.*). Section de coléoptères renfermant plusieurs tribus chez lesquelles les tarses postérieurs ont 4 articles seulement, tandis que les antérieurs en ont 5. Ce caractère très-artificiel n'est pas toujours exact. Cette section renferme les *mélisomes*, les *ténébrionites*, les *hétélopiens*, les *taxicorines*, les *trachélides*, les *vésicants* et les *sténégyles*. L. F.

HÉTÉROMORPHES (*zoologie*). Dans la méthode de De Blainville, ce nom et celui d'*Hétérozaires* sont appliqués aux animaux plus connus sous les dénominations de *Spongiaires* ou d'*Éponges*. E. D.

HÉTÉROMYS, *Heteromys* (*mamm.*). A. G. Desmarest a indiqué le *Hamster anomal* comme devant servir de type à un genre nouveau, et Lesson a adopté cette coupe générique. Par leur forme extérieure les Hétéromys ont beaucoup de rapports avec les Échimis, mais leurs habitudes de ramasser des provisions et de les mettre dans leurs abajoues les rapprochent des hamsters. Leur corps est couvert d'épines lancoïdes, fines, plus fortes sur le dos que partout ailleurs, mais qui ne sont que des poils soyeux, assez gros et raides sous le gosier et le ventre, et entremêlés de poils plus fins; les oreilles sont nues, arrondies, d'une grandeur médiocre; la bouche est petite; les deux incisives de la mâchoire supérieure sont apparentes; les abajoues sont disposées un peu à la manière des poches abdominales des sarigues, et sont comme les abajoues des hamsters. — Une seule espèce entre dans ce genre, le *HAMSTER ANOMAL* (*Mus anomalus*, Thompson), qui a le port et la grandeur du rat commun; tout le dessus de son corps est d'un brun marron; les parties inférieures des joues et de la gorge, le dedans des membres, le ventre et la moitié inférieure de la queue sont blancs; le dessus de la queue est d'une couleur qui approche du noir. Cette espèce habite l'île de la Trinité. E. D.

HÉTÉROMYZIDES (*zootom.*). Tribu d'insectes Diptères de la division des *Dichætes*-*Aralyptères*. Ses caractères sont : antennes insérées généralement sous le bord du front; les deux premiers articles courts, le troisième sphérique; style nn. Epistome muni de soies; yeux ronds; abdomen de cinq segments distincts; jambes intermédiaires terminées par deux petits ergots; ailes à nervure médiastine double. Cette tribu est remarquable par le premier de ses caractères, l'insertion des antennes sous un

rebord du front qui les protège; elle l'est plus encore par le peu d'harmonie qui règne entre l'ensemble de ses caractères qui semblent constituer une tribu naturelle, et qui réunissent, au contraire, des disparates singulières, tant dans la conformation que dans la manière de vivre, ainsi que l'indique son nom donné par Fallen. Elle est composée de genres *Hétromyse*, *Hétomyse*, *Lucine*, *Lipare*, *Actore*, *Gymnopode*, *Carlope*, *Houalure*, *Phophile*, *Dichronyge* et quelques autres. Les différences que ces genres présentent dans leurs organes respectifs, consistent dans les modifications du tronc, de la tête, des antennes, des yeux, des pattes et des nervures des ailes. La diversité des habitudes se manifeste dans l'habitation et dans le mode de développement. Les uns vivent dans les bois, d'autres dans les prés humides, d'autres sur les champignons, d'autres sur les fleurs, d'autres sur les bords de la mer. Leurs métamorphoses ne sont connues que dans un petit nombre d'espèces : — la *PILOMULE* DU FROMAGE, *Musea casei*, Linné, se développe dans les corps gras; elle est vermiforme dans l'état de larve, et remarquable par la faculté de sauter qu'elle exerce en contractant son corps. — Le *Gymnopode* *TONNÉTEUX* dépose ses œufs dans le roseau commun; la larve se trouve à l'extrémité des tiges qui n'ont pas fleuri, et dans le long faisceau de feuilles roulées qui constitue le bourgeon terminal. C'est au centre de ce faisceau qu'elle creuse une galerie dans laquelle elle se développe, et passe à l'état de nymphe et ensuite d'insecte parfait. C'est M. Perris qui a fait récemment cette observation. — La *LUCINE* *FASCÉE*, plus singulière encore, est du petit nombre d'insectes parasites des Escargots. La femelle dépose un œuf sur le corps de l'hélix de Pise; la larve qui en provient se développe en faisant sa proie du mollusque, et, avant de passer à l'état de nymphe, elle quitte la coquille et s'enfonce dans la terre jusqu'au moment où elle prend la forme ailée. C'est aussi à M. Perris que la science doit cette découverte. J. M.

HÉTÉROPE, *Heteropus* (mamm.). M. Jourdan a désigné sous cette dénomination un genre de Marsupiaux formé aux dépens des kangourous, et chez lequel les jambes sont médiocrement longues; les tarsi courts et épais, couverts de poils touffus, à surface plantaire, largement dénudée et présentant un grand nombre de papilles apiques, noires et cornées; les troisième et quatrième orteils ne sont pas emboîtés par les ongles, qui sont petits, courts, obtus et légèrement courbes. — Une seule espèce entre dans ce genre; c'est l'*HETEROPUS* AL-

BOGULARIS, Jourdan, dont la tête est marquée d'une ligne brune longitudinale; les joues sont blanchâtres; les oreilles noires en dehors, jaunes en dedans; la gorge est blanche; la poitrine et le ventre sont roux-brun; la partie supérieure du dos est gris; les fesses sont d'un fauve rougeâtre; l'extrémité des membres et la queue, d'un brun-foncé; cette dernière est terminée de blanc. Cet animal, contrairement aux habitudes qu'ont les kangourous, marche plutôt qu'il ne saute. Il a été trouvé dans les montagnes qui sont au sud-ouest de Sidney.

Le même nom a été employé par M. Fitzinger pour un sous-genre de Sarigue, et, en entomologie, pour distinguer trois genres différents de l'ordre des Coléoptères : un genre d'hétéromères Taxicornes créé par M. de Castelnau, un genre de Tétramères cormulionides par Schœnher, et un genre de Pentamères sternoxes par Germar.

E. D.

HÉTÉROPHYLLÉ, *Heterophyllus* (bot.). Les botanistes nomment ainsi les plantes qui portent sur le même pied des feuilles de deux configurations différentes. Cette particularité remarquable s'observe dans un assez grand nombre de plantes, soit qu'elle tienne essentiellement à leur nature et devienne un de leurs caractères spécifiques, soit qu'elle caractérise seulement des variétés, soit enfin qu'elle résulte de l'influence de l'eau. Dans ce dernier cas, les feuilles qui se sont développées dans l'intérieur même du liquide sont divisées en lobes plus ou moins étroits, souvent même réduits à de simples filaments déliés, tandis que celles qui flottent sur l'eau ou qui s'élèvent dans l'air sont beaucoup moins divisées.

HÉTÉROPODES, *Heteropoda* (mollusques). G. Cuvier a appliqué ce nom à un ordre de Mollusques comprenant les espèces qui ont le pied comprimé en une nageoire mince et verticale, tels que les *Carinaires* et les *Firoles* (voy. ces mots). Latreille désignait sous la même dénomination un groupe de crustacés correspondant aux *ascellotes* de M. Milne-Edwards. E. D.

HÉTÉROPTÈRES (insect.). Première section de l'ordre des Hémiptères, ainsi nommée parce que les ailes supérieures sont ordinairement composées de deux parties distinctes, l'une basilaire, coriacée, l'autre apicale, membraneuse. Le rostre naît du front; les élytres et les ailes sont presque horizontales. Cette section se partage en deux grandes familles, les *Géocorines* et les *Hydrocorines* (voy. ces mots).

HÉTÉROSCIENS: *hēterōscīens*, autre, et *scīens*, ombre. Nom que l'on donne aux habitants des zones tempérées, qui à midi voient leur ombre d'un côté différent. Ainsi les habitants de la

zone tempérée du nord la voient se projeter du côté du nord, et ceux de la zone tempérée méridionale, du côté du sud.

HÊTHÉENS ou **HETHITES**. Un des peuples chananéens établis en Palestine. Ils habitaient les montagnes et surtout celles qui avoisinent Hébron (Nomb. xiii, 29). Ce fut aux Héthéens qu'Abraham acheta la caverne, qui servit de sépulture à sa famille. Esau épousa deux femmes de cette nation. Il restait encore des débris de ce peuple sous les Rois, puisque Urie, le mari de Bethsabée, était Héthéen (II Samuel, xxii, 39). Salomon même avait deux concubines héthéennes (I Rois, xi, 1). Quelquefois le mot *Héthéens* se trouve pris dans le sens de *Chananéens* en général (Jos. i, 4), et il en est de même sans aucun doute des rois héthéens dont il est fait mention I Rois, x, 29; II Chron. i, 17; II Rois, vi, 6.

HETMAN ou **ATTAMAN**. Titre de dignité dans l'ancienne Pologne et chez les Cosaques. La Pologne avait d'abord deux grands *hetmans*, le grand *hetman* de la couronne et le grand *hetman* de Lithuanie, auxquels on adjoignit au xvi^e siècle deux *rice-hetmans*. La constitution de 1768 plaça ces deux hauts fonctionnaires parmi les ministres d'État, et l'un d'eux devait toujours diriger le département de la guerre. — Etienne Bathori, roi de Pologne, transporta chez les Cosaques ce titre, dont il revêtit Bogdan Rozynski. L'empereur actuel de Russie, pour affaiblir l'esprit national des Cosaques, leur a donné pour hetman le grand-duc Alexandre.

HÊTRE, *Fagus* (bot.) Genre de la famille des Cupulifères, de la monécie-polyandrie dans le système de Linné. Les espèces qui le composent sont des arbres et des arbrisseaux qui croissent dans les parties montagneuses de l'Europe, dans l'Amérique septentrionale et antarctique, même à la Nouvelle-Zélande. Leurs feuilles alternes sont bordées de grosses dents de scie. Leurs fleurs sont monoïques; les mâles forment des capitules à longs pédicules pendans, pourvus de petites bractées tombantes; chacune d'elles présente un périanthe campanulé, à cinq ou six divisions, et huit ou douze étamines. Les fleurs femelles sortent de bourgeons situés à l'extrémité de petits rameaux, dans lesquels on trouve de nombreuses bractées linéaires, inégales, soudées avec un involucre biflore à quatre lobes; chacune de ces fleurs femelles a un périanthe adhérent, dont le limbe est libre et lacinié; un ovaire adhérent, à trois angles, creusé de trois loges uniovules, et supportant trois styles filiformes qui portent autant de stigmates latéraux. Le fruit des hêtres consiste dans deux nucules monos-

permes relevées de trois angles aigus, enveloppées par l'involucre devenu ligneux, hérissé, qui s'ouvre en quatre valves pour les laisser sortir.

L'espèce la plus importante de ce genre est le **HÊTRE COMMUN**, *Fagus sylvatica*, Linn., si connu sous le nom de *Hêtre*, et vulgairement sous ceux de *Fau*, *Fayard*, *Foyard* et *Fonteau*. On trouve cet arbre à partir du midi de la presqu'île Scandinave, dans laquelle même on le voit s'élever sur quelques points bien exposés jusqu'à 59^e de latitude, dans toutes les parties tempérées de l'Europe et jusque dans le voisinage de la Méditerranée. Il croît aussi en Arménie, dans l'Asie-Mineure, etc. La taille moyenne du hêtre est d'environ 20 mètres; mais quelquefois il atteint des proportions plus fortes, même deux fois plus considérables. Sa racine ne pivote pas et s'étend horizontalement. Son tronc est droit et recouvert d'une écorce lisse, d'un gris clair, peu épaisse. Sa cime est touffue et porte beaucoup d'ombre, ce qui ne permet qu'un très petit nombre de plantes de vivre sous lui. Pour lui, au contraire, il résiste très bien à l'ombre des autres arbres, ce qui lui permet de prospérer sous le couvert des forêts, et le rend précieux pour le mélanger à d'autres essences, particulièrement au chêne, ou pour regarnir des massifs forestiers trop maigres. Les feuilles de cet arbre sont ovales, aiguës, ciliées, dentées inégalement sur leurs bords, vertes et luisantes en dessus, pubescentes en dessous, portées sur un pétiole court et pourvues de deux stipules velues, roussâtres, caduques. Ses fruits à trois angles saillants, connus vulgairement sous le nom de *Faines*, sont longs d'environ quinze millimètres. Le Hêtre prospère principalement dans les lieux montagneux et sur les pentes; il aime surtout les terres sèches et pierreuses; il réussit même dans les sols médiocres, sur les coteaux calcaires et erayeux. Dans les Alpes, on l'observe le plus souvent sur les pentes dirigés au sud; tandis qu'ailleurs il paraît préférer celles qui regardent l'orient. On le multiplie facilement par semis de ses graines qu'on a le soin de semer aussitôt après leur maturité, à cause de la rapidité avec laquelle elles perdent leur faculté germinative. Cette rapidité est telle qu'on est obligé de les stratifier pendant l'hiver pour les conserver bonnes jusqu'au printemps suivant. Ce fait paraît être dû à la grande quantité d'huile qu'elles renferment. Le développement des jeunes pieds venus de ces graines est plus rapide que celui du chêne, mais plus lent que celui de l'ormeau. Dans l'espace de cinq ans ils peuvent s'élever jusqu'à environ trois mètres de hauteur. Ils peuvent même atteindre six ou

huit mètres en dix ans. La floraison du hêtre a lieu au printemps ; et ses fruits atteignent leur parfaite maturité au mois d'octobre. Il se recommande parmi nos arbres forestiers par son bois et ses fruits. Son bois est employé à des usages divers. Il est surtout très recherché pour le ebauffage, comme donnant beaucoup de chaleur et de flamme ; il l'emporte sous ces deux rapports sur la plupart de nos bois indigènes, même sur le chêne. En effet, Hartig a reconnu que si l'action calorifique du bois de chêne est représentée par 1497, celle du bois de hêtre doit l'être par 1540. Le charbon de hêtre est d'excellente qualité, préférable à celui de chêne. Comme bois de charpente et de menuiserie, le hêtre a des défauts qui compensent en partie ses qualités et qui en restreignent l'emploi. Il est sujet à se fendre et à se tourmenter. On remédie, assure-t-on, au premier de ces inconvénients en le laissant dans l'eau pendant quatre ou cinq mois avant de le mettre en œuvre, ou en abattant les arbres destinés aux constructions lorsqu'ils sont encore en sève ; mais le second de ces défauts persiste toujours, ce qui oblige à n'employer ce bois que pour des ouvrages de menuiserie commune ou pour la confection d'objets usuels et de peu de prix. Néanmoins la consommation qui s'en fait journellement pour ce dernier objet est considérable. Le bois de hêtre est l'un de ceux des bois durs de nos pays qui résistent le mieux au frottement et à la décomposition sous l'eau. Son grain est serré ; mais il a peu d'élasticité. Malgré sa dureté il se présente avec une coloration uniforme dans toute l'épaisseur des troncs, c'est-à-dire, que l'on ne peut y distinguer un cœur et un aubier, comme dans la plupart de nos bois durs. Les fruits du hêtre ou les faînes sont très recherchés des porcs que cette nourriture engraisse promptement. On en extrait une huile de bonne qualité, propre même à la préparation des aliments lorsqu'elle a été extraite avec soin de fruits parfaitement mûrs, recueillis après leur chute et soumis à une dessiccation lente. Les tourteaux qui restent après l'extraction de cette huile constituent un combustible d'une grande puissance calorifique. On peut même les donner comme aliment aux bestiaux si l'on a eu la précaution de séparer les graines d'avec les enveloppes avant d'extraire l'huile. Les feuilles du hêtre peuvent être utilisées avantageusement pour la nourriture des moutons qui les mangent volontiers quand elles sont sèches. — Outre son mérite comme arbre forestier et de rapport, le hêtre a celui de pouvoir être employé avantageusement comme arbre d'agrément. Il peut très bien servir à la plantation des allées et des

avenues ; sous ce rapport les Belges en ont tiré un très bon parti, et il est peut-être à regretter qu'en France on n'ait que rarement suivi leur exemple. Dans les parcs, le hêtre occupe un rang distingué à cause de ses belles proportions, de la beauté de son port, de son feuillage vert lustré pendant la belle saison et coloré de teintes vives à l'automne. On en recherche surtout quelques variétés plus singulières que le type, parmi lesquelles les plus remarquables sont les suivantes : — Le HÊTRE POURPRE, *Fagus sylvatica purpurea*, dont les feuilles ont, pendant leur jeunesse, une couleur rouge presque sanguine, qui devient foncée et presque noirâtre, lorsque leur développement est complet. Cette belle variété produit beaucoup d'effet dans les massifs, avec la verdure desquels elle forme un contraste frappant. On la multiplie par semis et par la greffe. Les semis de ses graines donnent toujours un mélange de hêtres ordinaires verts et de hêtres pourpres. — Le HÊTRE PLEUREUR OU PARASOL, *Fagus sylvatica pendula*, Lodd., a les branches pendantes, comme l'indique son nom. — Le HÊTRE A FEUILLES DE FOUGÈRE, *Fagus sylvatica heterophylla*, Lond., se fait remarquer par ses feuilles étroites dont les unes sont entières, tandis que les autres sont incisées ou sinuées-pinnatifides. — Le HÊTRE PANACHÉ, *Fagus sylvatica variegata*, a les feuilles panachées de blanc.

Le HÊTRE A BOIS ROUGE, *Fagus ferruginea*, Ait., (*Fagus americana*, Sweet), est une espèce répandue dans tous les États-Unis, dont le bois a une couleur rougeâtre, et dont les feuilles sont acuminées, bordées de dents aiguës et saillantes. Son bois est inférieur en qualité à celui de l'espèce précédente.

P. DUCHARTRE.

HEURE (astr.). C'est une partie aliquote du jour naturel. Ce mot vient du grec *ωρα*, qui a la même signification, lequel derivait d'*Horus*, le soleil égyptien. D'autres auteurs font dériver ce mot du grec *τερον*, terminer. Parmi nous une heure est la vingt-quatrième partie du jour naturel ou de la durée de la rotation diurne de la terre. On la divise en 60 minutes, les minutes en 60 secondes, etc. La division du jour en heures est très ancienne, mais les différents peuples n'avaient point adopté la même division. Les anciens Hébreux ne la connaissaient pas. Ils partageaient le jour en quatre parties : le matin, le midi, la première vèpre et la dernière. La nuit était divisée en trois parties : le soir, minuit et la garde du matin. Les heures, dans les Septante, indiquent seulement les quatre saisons, comme dans Homère et Hésiode. Les Égyptiens distribuent le jour en douze parties. Les Grecs adoptèrent ce partage au temps d'Anaximène

ou d'Anaximandre qui vivait sous le règne de Cyrus, vers la fin de la captivité de Babylone ; mais au lieu de compter les heures comme nous le faisons, depuis minuit jusqu'à minuit, ils les comptaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de manière qu'elles étaient plus courtes dans le solstice d'hiver et plus longues dans celui d'été. Dans les équinoxes, leur première heure répondait au temps de la journée qui est de six à sept heures du matin, la troisième heure à nos neuf heures, et ainsi de suite. La division du jour par heures était inconnue aux Romains avant la première guerre Punique. Ils réglaient la division de leurs jours par le lever et le coucher du soleil, et subdivisaient les douze heures du jour en quatre parties : *prime* ou la première heure, qui commençait à six heures du matin ; *tierce* ou la troisième, à neuf heures ; *sexe* ou la sixième, à douze heures ou midi ; *none* ou la neuvième, à trois heures de l'après-midi. L'Eglise romaine n'a donc fait que conserver ces anciennes dénominations de *prime*, *tierce*, *sexe* et *none*, pour indiquer les offices qui se disent à certaines heures de la journée. Ils disaient aussi les heures de la nuit en quatre veilles, dont chacune contenait trois heures. Les Grecs commençaient à compter leurs heures (1/24 du jour), à partir du coucher du soleil ; cette pratique a été celle de plusieurs peuples. Généralement aujourd'hui le jour civil commence à minuit, c'est-à-dire au moment où le soleil passe par le méridien inférieur.

Les astronomes distinguent trois sortes d'heures, l'*heure sidérale*, qui est régulière et que donnent les étoiles par leur retour consécutif au même point ; l'*heure solaire moyenne*, qui est également régulière ; c'est celle marquée par les horloges d'une exécution parfaite ; l'*heure vraie ou solaire*, celle que marque le soleil. Chacune de ces heures est $\frac{1}{24}$ du jour dont elle fait

partie. Dans les observatoires on emploie de préférence les heures sidérales, parce qu'on a de fréquentes occasions de mesurer la marche de la pendule. On note l'heure, la minute et la seconde du passage d'une étoile aux cinq fils du réticule de la lunette, et, en prenant la moyenne, la pendule sidérale devra marquer à cet instant l'heure connue d'avance par l'ascension droite en temps. L'*heure solaire vraie* s'obtient par le passage du centre du soleil au méridien. On peut également lire cette heure sur un cadran solaire bien construit. Enfin on peut se servir des étoiles, car, soit un de ces astres actuellement au méridien CA, son ascension droite sera γA = l'ascension droite (c'est-à-dire l'heure sidérale) : CE étant le cercle horaire du

soleil, γE son ascension droite = 24^h — la distance du soleil au point γ , laquelle est donnée par la connaissance des temps ; ou $\gamma A - \gamma E$ = AE = temps écoulé depuis midi, ou.... heure vraie = distance du soleil à γ + l'ascension



droite de l'étoile. Les grandes irrégularités du temps solaire empêchent les astronomes de se servir de l'heure vraie. — Quant à l'*heure moyenne*, on l'obtient en cherchant l'*heure solaire vraie* et en ayant égard à sa différence avec l'heure moyenne. Lorsqu'on a observé le passage du soleil au méridien, la *pendule moyenne* doit au même moment marquer le temps moyen à midi vrai, tel qu'on le voit dans les tables de l'équation du temps. — L'*heure variable*, qui provient de la différence des longitudes, s'obtient en divisant les 360° du grand cercle par 24 heures, c'est-à-dire à environ 15° par heure.

Pour régler une pendule sur les étoiles et trouver l'instant où une étoile passe au méridien, on opère de la manière suivante. L'ascension droite des étoiles étant connue, en considérant deux de ces astres, la différence de leur ascension droite en temps est la durée sidérale qui s'écoule entre leurs passages au méridien. Par exemple, en 1821, β du Dragon avait $17^h 26^m 23^s$ d'ascension droite ; c'est l'heure sidérale à laquelle cette étoile était au méridien, ou l'intervalle écoulé depuis le moment où l'équinoxe γ a traversé ce plan. Mais l'ascension droite de α du Cygne était de $20^h 35^m 20^s$; la différence $3^h 8^m 57^s$ indique donc que dans tous les pays du monde α du Cygne passe au méridien $3^h 8^m 57^s$ temps sidéral, après que β du Dragon s'y est trouvé. Si l'on regarde le Soleil comme une étoile dont l'ascension droite est connue, et que l'on compare sa position à celle d'une autre étoile, la différence des ascensions droites en temps sera la quantité sidérale dont l'un passe avant l'autre au méridien, c'est-à-dire l'heure vraie du passage de l'étoile, puisque le soleil s'y trouve toujours à midi. Comme celui-ci progresse tous les jours vers l'orient d'un degré, il faut observer qu'il a marché vers l'Est dans la durée dont il s'agit, de 10^s de temps par heure ; on retranche donc l'heure obtenue autant de fois 10^s qu'il y a d'heures écoulées depuis midi. Ainsi, en évaluant en temps l'ascension droite du Soleil et celle de l'étoile, et en retranchant

la première de la deuxième, le reste est l'heure du passage de l'étoile au méridien, moins la correction de 10^s par heure. On ajoute 24^h à l'ascension droite de l'étoile lorsque la soustraction l'exige.

Voici encore une autre méthode : Nous savons que les étoiles reviennent toujours au méridien à des intervalles égaux après une révolution de 360°, tandis que le Soleil, qui a un mouvement propre d'occident en orient, ne revient chaque jour au méridien qu'après avoir parcouru un cercle entier plus l'arc qu'il a décrit en sens inverse pendant cette révolution. Ainsi en 24 heures sidérales, le mouvement d'une étoile d'orient en occident est de 360° — A, A désignant l'arc rétrograde décrit par le Soleil pendant 24 heures. Si nous designons par T le temps sidéral qui doit s'écouler entre deux retours successifs du Soleil au méridien, nous aurons 360° — A : 360° :: 24^h : T, ce qui nous donnera pour valeur de T ou pour la durée du jour solaire exprimée en heures sidérales, $T = 24 \cdot \left(\frac{360^\circ}{360^\circ - A} \right)$; mais le mouvement propre moyen du soleil étant de 58' 58",642 en 24 heures sidérales, nous avons A = 58' 58",642, et par conséquent

$T = 24 \cdot \left(\frac{360^\circ}{359^\circ 1' 13,358} \right) = 24^h 3^m 56^s,554$, dont la 24^h partie, 1^h 0^m 9^s,827, est la valeur de l'heure solaire moyenne en temps sidéral. Si l'on veut prendre l'heure solaire moyenne pour terme de comparaison, on aura pour la valeur de l'heure sidérale exprimée en temps moyen, $\frac{1}{1^h 0^m 9^s,827} = 0^h 59^m 50^s,17$; celle du

jour sidéral est donc 23^h 56^m 4^s,0907 en temps moyen. Ces rapports servent à passer de l'heure moyenne à l'heure sidérale, et vice versa, réduction d'un usage continuel dans la pratique de l'astronomie. Quant à l'heure solaire vraie, la grandeur étant variable, ses rapports avec l'heure sidérale le sont également. AB. n. P.

HEURES (*mythol.*), *Horæ* en latin, ὥραι en grec. Filles de Jupiter et de Thémis suivant Hesiod. Hômière, qui les appelle les portières du ciel, dit qu'elles veillent depuis le commencement des temps à la garde du palais de Jupiter, dont elles ouvrent et ferment les portes qui ne sont autre chose qu'une épaisse nuée, et les commentateurs s'accordent à voir dans ces fonctions des Heures le rôle même des saisons; c'est encore en ce sens que d'autres poètes font considérer les Heures à l'éducation de Junon, qui à un point de vue représente l'air atmosphérique. Or, en effet, était dans le principe le

nom que les Grecs donnaient aux saisons. Plus tard ce mot changea de signification, et les idées qu'on se faisait d'abord des Heures se modifièrent en même temps, du moins parmi le peuple, et leur nombre, qui n'était d'abord que de deux et ensuite de trois, fut porté à douze et même à vingt-quatre. La signification première de cette triade subsista néanmoins dans les noms des Heures nommées *Asro*, *Thallo*, *Gargo*, c'est-à-dire croissance, fleurs et fruits. On en était même venu à faire des Heures la loi même des saisons, des rectrices du monde matériel et de l'harmonie universelle, et c'est probablement comme telles qu'on les nommait Eunomie (le bon ordre), Dircé (la justice), Irène (la paix), et en ce point, comme en beaucoup d'autres, elles touchaient à la triade des Grâces avec laquelle elles paraissent avoir été primitivement confondues et qu'on honorait conjointement avec elles. On voit les Heures figurer sans cesse comme nourrices des dieux et des héros. Elles avaient une chapelle dans Argos, et les Athéniens célébraient, en leur honneur, la fête des *Horées*.

HEURES CANONIALES. Prières qui se font à certaines heures du jour et de la nuit d'après la règle de l'Eglise. Il y en a sept : *Matines* et *Laudes*, *Prime*, *Tierce*, *Sexte*, *None*, *Vêpres*, *Complies*. Elles se divisent en majeures et en mineures; les majeures sont la première, la sixième et la septième; les autres sont dites mineures ou *petites heures*. — *Matines* et *Laudes*, bien qu'on puisse les réciter séparément ne forment qu'une même heure. Dans la primitive Eglise, l'office de *Matines* se faisait à trois diverses reprises: de là trois nocturnes (*roy. MATINES*). L'invitoire et l'hymne qui commencent cette première partie de l'office canonial sont d'une date plus récente. On les a introduits lorsque les fidèles ont pu y assister. L'invitoire servait à les y convoquer, ainsi que le mot l'indique. — L'office de *Matines* était plus proprement appelé *Nocturnes*, parce qu'on le célébrait pendant la nuit, et *Laudes-Matines*, en latin, *Matutina-Laudes*, louanges du matin. — Les *Laudes* sont instituées pour honorer spécialement la résurrection de J.-C. Elles se composent de trois psaumes, d'un cantique de l'Ancien-Testament, d'un quatrième psaume, d'un capitule, d'une hymne à laquelle succède le cantique de l'Evangile *Benedictus*. Elles sont terminées par l'oraison de la fête ou de la férie. — *Prime* ne date que du commencement du 1^{er} siècle; elle ne consistait d'abord que dans quelques psaumes chantés au lever du soleil. Plus tard on y a ajouté une hymne et tout ce qui suit les psaumes. Le capitule, le répons

bref et l'oraison sont de la primitive institution de cette *heure*. Le concile d'Agde y a introduit les prières qui la terminent (voy. *PRIME*). — *Tierce* est la plus solennelle des petites heures. On y honore spécialement la descente du Saint-Esprit : c'est pourquoi à la fête de la Pentecôte on y chante le *Veni Creator*. — *Sexte* et *None* sont tout à fait semblables à *Tierce*. *Prime* tire son nom de la première heure du lever du soleil ; *Tierce*, de la troisième et répond à neuf heures du matin ; *Sexte*, de la sixième et répond à midi ; *None*, de la neuvième et répond à trois heures après midi. — *Vêpres*, du mot *Vesper*, est l'office du soir (voy. *VÊPRES*). — Les *Complies* sont ainsi appelées de ce qu'elles complètent l'office canonial (voy. *COMPLIES*). — Le rit des *Heures canoniales* varie dans les quatre principales liturgies, qui sont, outre la romaine, le rit Ambrosien et le rit Mazorabe en occident ; le grec et le rit arménien en Orient. — L'obligation de réciter l'office canonial paraît remonter au IV^e siècle, quoique le premier décret que nous connaissions, ne date que du IX^e siècle. Il est d'Heyton, évêque de Bâle, et atteint tous les ecclésiastiques de sa juridiction (voy. *BRÉVIAIRE*).
L'abbé FOURNIER.

HÉVELIUS (JEAN), célèbre astronome, né à Dantzik en 611, mort en 1687, est un des savants qui illustrèrent le plus l'Allemagne au XVII^e siècle. Il se fit une réputation européenne autant par les perfectionnements qu'il apporta aux instruments d'astronomie que par ses découvertes, au nombre desquelles est l'étoile changeante nommée *Mira*, dont il remarqua le premier les apparitions et les disparitions successives. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Mercurius in sole visus*, 1662, où il décrit un passage de Mercure sur le Soleil ; *Historia Miræ stellæ in collo ceti*, 1662 ; *Machina celestis*, pars prior 1673, pars posterior 1679, important ouvrage qui fut consumé en partie dans un incendie en 1679 ; *Cometographia*, 1668, in-fol. ; *Selenographia*, Dantzik, 1647, in-fol.

HÉVIENS, HÉVÉENS ou HÉVITES. Ancien peuple chananéen de la Palestine. Les Héviens paraissent avoir occupé principalement les contrées voisines de l'Hermon (Josué, XI, 3 ; Judges, III, 3). Du temps de Jacob, ils possédaient la ville de Sichem (Genèse, XXXIV, 2). Les Gabaonites étaient aussi des Héviens, comme on le voit dans Josué, IX, etc.

HEXACORDE (mus.). Gamme de plain-chant, composée de six notes, *ut re mi fa sol la*, qu'on dit avoir été inventée, au XI^e siècle, par Gui d'Arezzo, mais qui n'a été mise en usage qu'après lui. Dans les pays où cette gamme n'est pas encore tombée en désuétude, on donne eu-

suite au *si*, en montant, le nom de *mi*, et à l'*ut* celui de *fa*, etc. voy. *MUANCES*. — On appelle aussi hexacorde un instrument composé de six notes.

HEXAÈDRE, de ἕξ six, et ἑδρα base. On appelle ainsi un polyèdre à six faces. Conséquemment, le prisme quadrangulaire, le parallélépipède et la pyramide pentagonale sont des hexaèdres. L'*hexaèdre régulier* est le cube. Il fait partie des cinq polyèdres réguliers ; c'est aussi l'une des six formes fondamentales des cristaux (voy. *CRISTALLISATION*). Si l'*hexaèdre* est régulier, sa mesure est égale au cube de l'une de ses arêtes. S'il est prismatique ou parallélépipédique, sa mesure sera égale à la surface de sa base multipliée par sa hauteur. S'il est pyramidal, sa mesure sera le tiers de la surface de sa base multipliée par sa hauteur. Enfin, s'il est irrégulier, on le décomposera en tétraèdres par des plans menés d'un même sommet aux sommets opposés ; on prendra séparément la mesure de ces tétraèdres, et l'on fera la somme (voy. *POLYÈDRE*, *PRISME*, *PYRAMIDE*). D. J.

HEXAGONE, du grec ἕξ six, et γωνία angle. On désigne sous ce nom, en géométrie, le polygone qui a six angles et six côtés. On voit d'ailleurs que la somme $2n - 4$, des angles intérieurs de l'hexagone est égale à 8 angles droits. On nomme *hexagone régulier* celui qui est à la fois équilatéral et équilatéral. Dans un hexagone de ce genre, chaque angle étant égal à la 6^e partie de 8 angles droits, on a $\frac{8}{6} = \frac{4}{3}$ d'angle droit, on voit que 3 angles d'hexagones réguliers forment quatre angles droits, et que par conséquent l'on pourra assembler des hexagones réguliers 3 à 3 sur une surface plane de manière que leurs angles ne laissent aucun vide. On a mis cette propriété à profit pour le carrelage des grands appartements dont la figure ci-jointe offre le modèle (fig. 1).

FIG. 1.



Voici un autre principe d'une application fréquente : le côté AB (fig. 2) de l'hexagone régulier est égal au rayon du cercle circonscrit. En effet, l'angle au centre AOB valant les $\frac{4}{6}$ ou les $\frac{2}{3}$

d'un angle droit, les deux autres angles OAB, OBA du triangle OAB auront chacun la même

FIG. 2.



valeur. Donc le triangle sera équilatéral, et, par conséquent l'on aura $AB = OA$. Ce principe montre que le rayon d'un cercle soutend le $1/6$ de sa circonférence, et que pour construire un hexagone régulier, il suffira de faire un cercle, et d'en porter le rayon, avec un compas, sur la circonférence. Ce rayon pourra y être porté 6 fois.

D. JAQUET.

HEXAGYNIE, *Hexagynia* (bot.). Dans son système, Linné nomme ainsi les ordres de diverses classes caractérisés par la présence de six pistils ou de six styles dans la fleur. Les classes dans lesquelles se trouve un ordre de ce genre sont l'ennéandrie, dans laquelle l'ennéandrie-hexagynie renferme le genre *Butomus*, et la polyandrie, dans laquelle l'ordre nommé *Polyandrie-hexagynie* renferme le genre *Stratiotes*.

HEXAMÈTRE, du grec ἕξ, six, et μέτρον, mesure. Vers grec ou latin composé de six pieds, dont les quatre premiers sont indifféremment des dactyles ou des spondées; le cinquième doit être un dactyle, et le sixième un spondée. Telle est la règle générale; mais il existe plusieurs licences: c'est ainsi qu'on remplace quelquefois le dactyle du cinquième pied par un spondée, et alors le vers s'appelle *spondaïque*. Nous ne parlerons pas des autres, qu'il faut étudier dans les grammaires ou dans les traités de prosodie. Chaque hexamètre doit avoir au moins une césure placée après le second pied, ou bien après le premier, et une autre après le troisième pied. Les poètes n'observent pas toujours fidèlement cette règle. On peut dire sans restriction que plus un hexamètre a de césures plus il est beau. Le vers hexamètre convient à presque tous les sujets qui sont du domaine de la poésie; mais il semble surtout admirablement combiné pour le poème épique. Aristote (*Poétique*, cap. 24) le regarde comme le compagnon inséparable de ce poème, et les latins lui donnaient le nom de vers héroïque. Le mécanisme des vers d'Homère et de Virgile prouve combien l'hexamètre offre de combinaisons variées, et combien, par son allure rapide ou par sa forme majestueuse, il se prête à exprimer les idées et les sentiments les plus opposés. Quelques poètes ont voulu tenter de

faire des hexamètres en français, en espagnol, et dans plusieurs autres langues néo-latines. Ces différents essais ont servi du moins à démontrer que leurs auteurs ignoraient même le génie particulier du grec et du latin, et la différence radicale qui, sur ce point, les distingue de nos idiomes modernes. En effet, l'hexamètre repose sur la longueur et la brièveté des syllabes, et les langues néo-latines n'ont ni longues ni brèves, mais seulement des syllabes accentuées; comment donc aurait-il été possible de réussir. Cette question, tout incidente pour nous, a été traitée avec une grande supériorité par M. Mablin (*Mémoire sur ces deux questions: pourquoi ne peut-on faire des vers français sans rimes, etc.*, Paris, Debray, sans date; in-8° de 74 pages). Le vers hexamètre remonte à l'époque la plus ancienne de la langue grecque. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux dieux, d'autres à Phémone, prêtresse de Delphes (Pausanias X, 5, 4), et suivant quelques uns fille d'Apollon.

HEXANDRIE, *Hexandria* (bot.). Nom donné par Linné à la sixième classe de son système, dans laquelle sont rangées les plantes phanérogames dont les fleurs, hermaphrodites, présentent six étamines libres et égales entre elles. Cette classe était subdivisée par Linné en cinq ordres d'après le nombre des pistils de la fleur: — 1° l'*hexandrie-monogynie*, à un seul pistil ou un seul style, dans lequel sont réunies un grand nombre de plantes monocotylédones, notamment celles qui forment les belles familles des liliacées et des amaryllidées; — 2° l'*hexandrie-digynie*, à deux pistils ou deux styles, comprenant notamment le genre *Riz*, *Oryza*; — 3° l'*hexandrie-trigynie*, à trois pistils ou trois styles, dans lequel se trouvent, entre autres genres, les *Rumex*, *Triglochin*, *Colchicum*, etc.; — 4° l'*hexandrie-tétragynie*, dans lequel Linné rangeait le seul genre *Petiveria*; enfin l'*hexandrie-polygynie* pour le genre *Alisma*.

HEXAPHORE. Espèce de litère en usage chez les Grecs et les Romains, et portée par six hommes comme son nom l'indique. Les riches qui voulaient faire preuve de simplicité se contentaient de quatre porteurs. On inventa même des chaises qui n'en nécessitaient que deux. — On nommait aussi *hexaphore* le lit funéraire sur lequel on portait au bûcher les morts de distinction, et qui ressemblait assez à nos canapés.

HEXAPLES, ou moins correctement, comme écrivent quelques personnes, **EXAPLES** du grec ἑξαπλαῖ, sextuple, sous-entendu βιβλία, livres. Cet ouvrage célèbre fut composé par Origène pour mettre un terme aux reproches des Juifs qui, dans leurs discussions religieuses, accusaient

sans cesse les chrétiens de fausser le sens du texte original de la Bible, parce que ceux-ci faisaient généralement usage, dans leurs citations, de la version grecque des Septante. Origène voulut leur démontrer que pour l'ensemble et le fond des idées les Septante et les autres versions grecques admises à son époque étaient parfaitement d'accord avec l'hébreu. Après avoir recueilli dans plusieurs voyages les connaissances et les matériaux nécessaires pour cet immense travail, il retourna à Alexandrie, sa patrie, et se mit à l'œuvre, secondé par vingt-un copistes et secrétaires qu'Ambroise, honoré plus tard par l'Eglise du nom de saint, avait mis à sa disposition. En effet, Origène, qui vivait dans une pauvreté complète, n'aurait jamais pu subvenir à leur entretien ni aux autres frais que devait entraîner une si grande entreprise. — Il publia successivement trois éditions de l'Ecriture sainte. Dans la première, il disposa en six colonnes, les unes placées à côté des autres : 1° le texte hébreu en lettres hébraïques ; 2° le texte hébreu en lettres grecques ; 3° la version grecque d'Aquila ; 4° celle de Symmaque ; 5° celle des Septante, et 6° celle de Théodotion. Dans une seconde édition, il ajouta à son travail, surtout pour les Psaumes et les douze petits Prophètes, deux autres traductions grecques de quelques livres de l'Ancien Testament dont les auteurs sont restés inconnus. Ces deux ouvrages étant trop volumineux et trop chers pour être accessibles à la plus grande partie des chrétiens, il fit une troisième édition où il plaça sur quatre colonnes les traductions grecques d'Aquila de Symmaque, des Septante et de Théodotion. De là viennent les noms d'*Hexaples*, d'*Octaples* et de *Tétraples*, c'est-à-dire *sextuples*, *octuples*, *quadruples*, qui à la fin du *xviii* siècle et au commencement du *xviii* devinrent l'occasion de nombreuses discussions théologiques et philologiques. — Mais Origène ne s'était pas contenté de placer les différents textes les uns à côté des autres : dans les hexaples, il avait indiqué par un trait horizontal (—) ce que les Septante contenaient de plus que le texte hébreu, et par un astérisque (*) ce qu'il y avait ajouté d'après l'original (roy. Orig. *Comment. in Matth.*, l. xv, p. 671). Les deux autres éditions étaient accompagnées de notes critiques et explicatives. Tous ces ouvrages d'Origène ont été perdus. On suppose qu'un dernier exemplaire qui existait encore fut consumé par les flammes, lors de la prise de Césarée par les Arabes, l'an 653 de notre ère.

A différentes époques les savants ont essayé de restituer le travail d'Origène au moyen de fragments recueillis dans différents ouvrages.

Pierre Morin fut le premier à donner l'exemple dans ses remarques sur l'édition des Septante, faite d'après un manuscrit du Vatican, Rome, 1:87. Il fut imité par d'autres érudits, parmi lesquels nous citerons : 1° Drusius, *Veterum interpretum Græcorum in totum Vetus Testamentum fragmenta collecta, versa et notis illustrata*, Arnhemia, 1622, in-4 ; 2° D. Marianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a recueilli les fragments des hexaples qui sont dans les œuvres de S. Jérôme, et les a placés en tête du *n°* volume de l'édition des œuvres du Saint publiée par lui, Paris, 1693-1704, 4 vol. in-fol. 3° Dom Bernard de Montfaucon en donna une collection plus complète sous le titre de : *Hexaplorum Originis quæ supersunt multis partibus auctiora quam n. Flaminio Nobili et Joanne Drusio edita fuerunt, ex manuscriptis et ex libris eruit et notis illustravit Bernardus de Montfaucon. Accedunt opuscula quædam Originis auctiora, et ad calcem Lexicon Hebraicum e veterum interpretationibus concinnatum, itemque Lexicon Græcum et alia, etc.*, Paris, 1714, 2 vol. in-fol. 4° *Hexaplorum quæ supersunt auctiora et emendatiora quam a Flaminio Nobili, Joanne Drusio et tandem a Bernardo de Montfaucon concinnata fuerant, edidit notisque illustravit Carolus Fr. Bahrdt*, Lipsiæ, 1760-1770, 2 vol. in-8. 5° G. Scharfenberg : *Animadversiones quibus fragmenta versionum Græcarum Veteris Testamenti a Bernardo Montfalconio collecta illustrantur et emendantur*, Lipsiæ, 1776. 6° G. L. Spohn a essayé de restituer en entier le texte des Hexaples pour Jérémie. Son travail est intitulé : *Jeremias vates, et versione Alexandrinorum ac reliquorum interpretum Græcorum emendatus notisque criticis illustratus*, Lipsiæ, 1704. 7° Enfin nous possédons encore : *Hexaploris exornata a J. Georg. Freudentberg, Chrestomathia*, Lipsiæ, 1704. L. DUBREUX.

HEXAPODES (insect.). Nom qu'on donne quelquefois aux insectes proprement dits qui n'ont que six pattes, tandis que les arachnides, les crustacés, les myriapodes, en ont davantage. Ce nom a été employé par M. de Blainville dans son *Prodrome* d'une nouvelle classification du règne animal : ses divisions étant fondées sur le nombre des pattes, les araignées forment la classe des *octopodes*, les crustacés celle des *décapodes*, et les insectes celle des *hexapodes*.

HEXAPOLE, c'est-à-dire *six villes*. C'est le nom que l'on donnait à la confédération des six villes doriques : Cos, Guide, Halicarnasse, Linde, Camire et Ialyse. Quand Halicarnasse en fut séparée, on donna à la confédération le nom de *Pentapole* (les cinq villes).

HEXATHYRIDIE, *Hexathyridium* (Hel-

min/tes). Dénomination employée par Trentler pour le genre d'entozoaires qui comprend les polystomes de la graisse et des veines, tous deux parasites de l'espèce humaine, et auquel on réunit le *Liaquantula integerrima*, Frolich, ver qui vit parasite dans la vessie urinaire des grenouilles. — Chez les hexatyridies, le corps est mou, contractile, continu ou articulé, déprimé, ovalaire, atténué et arrondi en cœur, élargi fortement et pourvu en arrière de trois paires de petites ventouses marginales, profondes, innervées, et, dans le milieu, d'une paire de petits crochets cornés; la bouche est en forme de pore dans le fond d'une ventouse ovale, terminale; l'anus semble ne pas exister; les deux orifices de l'appareil générateur sont très rapprochés, et assez antérieurs. E. D.

HEXÈDRE (*antiq.*). C'était une pièce garnie de sièges, destinée, ainsi que l'Indique son nom grec, et que nous l'apprennent Cicéron et Vitruve, aux assemblées ou conférences des philosophes ou des rhéteurs. Vitruve veut qu'elle soit spacieuse. Il y avait des hexèdres dans les gymnases des Grecs, dans les thermes des Romains, et même dans les maisons particulières. L'hexèdre est remplacé chez nous par le salon, et par ce qu'on a appelé salle de conversation dans certains établissements, avec cette différence qu'on s'y occupe peu de philosophie et de rhétorique. SCHMIT.

HEXODON, *Hexodon* (*ins.*). Genre de coléoptères lamellicornes, tribu des carabéides, ayant le corps large et ovalaire, un peu convexe en dessus, plane en dessous : le corselet est trapézoïdal, large et court, fortement échancré en avant pour recevoir la tête, qui est presque carrée et plate; les antennes sont composées de dix articles, dont les trois derniers forment une petite massue ovale, feuilletée et plicatile; l'écusson est large mais fort court; les élytres sont relevées sur les côtés, leur surface est inégale. Ces insectes, peu nombreux, sont propres à Madagascar, et se trouvent sur les arbustes, dont ils dévorent les feuilles. Le type du genre est l'Hexodon réticulé, *H. reticulatus*, Fab., qui est noir avec les élytres cendrées, à nervures saillantes, réticulées, noîrâtres. L. FAIRMAIRE.

HEYNE (CURÉTIEN GOTTLÖB), archéologue et humaniste célèbre, naquit le 25 septembre 1729, à Chemnitz, en Saxe, où son père exerçait le métier de tisserand. Il étudia d'abord à Chemnitz, puis à Leipsick, aux frais de son parrain. Plus tard, celui-ci l'ayant abandonné, il n'en continua pas moins ses travaux avec la plus grande ardeur, malgré les privations auxquelles il était exposé. Ses biographies rapportent cependant qu'il était presque réduit au désespoir,

lorsqu'il obtint une place de précepteur des enfants d'un négociant français établi à Leipsick. Assuré d'avoir de quoi vivre, il se perfectionna dans les langues anciennes sous le célèbre Ernesti, et suivit les cours de droit romain et d'archéologie de Bach et de Christius. Après avoir terminé toutes ses études, il perdit sa place, et se trouva de nouveau dans le dernier dénuelement. En 1753, il obtint un petit emploi dans la bibliothèque du comte de Brühl, à Dresde; mais ne pouvant pas vivre avec ce qu'il y gagnait, il se mit à traduire en allemand quelques nouvelles françaises et le roman grec de Chariton. Son édition de Tibulle parut à Leipsick, en 1755, et celle d'Épictète fut imprimée à Dresde, en 1756. Lorsque les Prussiens entrèrent en Saxe, il perdit son emploi, et la bibliothèque à laquelle il avait été attaché fut détruite. Cependant l'époque approchait où cet homme aussi courageux que savant allait recevoir le prix de ses travaux et de ses souffrances. Gesner ayant laissé vacante la place de professeur d'éloquence à l'université de Göttingue, Heyne y fut nommé, sur la recommandation de Ruhnkensius, et il entra en fonctions au commencement de 1763. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Europe; il fut chargé de la direction de la bibliothèque de Göttingue, et les académies les plus célèbres de l'époque l'appelèrent dans leur sein. Honneurs, richesses, considération, tout arriva enfin à cet homme, qui en était si digne. La nouvelle position dans laquelle se trouvait Heyne ne fit que développer davantage en lui l'amour de ses études favorites, auxquelles il pouvait enfin se livrer sans entraves. Il s'occupa d'abord de Virgile. Les travaux qu'il fit sur ce poète auraient suffi à sa réputation. Son édition est un trésor d'érudition profonde et variée. Elle parut à Leipsick, 1767-70, 4 vol. in-8°, et il la réimprima en 1788, avec des corrections et des additions. Il publia encore une édition de Pindare, Göttingue, 1774, 3 vol. in-8°, et de l'Iliade d'Homère, Leipsick, 1802, 10 vol. in-8°. Il fit paraître aussi dans la collection des classiques grecs des Deux-Ponts, 1790-1806, un Diodore de Sicile, 11 vol. in-8°. A ces travaux déjà si nombreux, il faut joindre encore une collection d'*Opuscula academica* (Göttingue, 1785-1811, 6 vol. in-8°), où la pureté et l'élégance de la diction latine atteignent un degré qu'il semble difficile de dépasser. On distingue surtout, pour la solidité des vices et la profondeur des recherches, les dissertations relatives à l'art et à l'histoire des Etrusques et aux colonies grecques. Il inséra aussi un nombre considérable d'excellents mémoires dans les *Commentationes societatis regie Göttingensis*. Il publia en alle-

mand deux volumes sur l'histoire de l'art chez les anciens. Heyne contribua puissamment à élever l'université de Gœttingue au degré de splendeur qu'elle atteignit vers la fin du dernier siècle, et ses leçons, non moins que ses écrits, exercèrent une grande et heureuse influence sur le mouvement qui entraîna l'Allemagne vers les études classiques. Déjà avant lui Gesner, Ernesti et quelques autres avaient gagné à la littérature de la Grèce et de Rome plusieurs esprits d'élite, mais Heyne étendit ce mouvement à l'archéologie, à l'histoire, en un mot à l'antiquité tout entière.

HIATUS, de *hiare*, être ouvert, être béant. Ce mot, de forme toute latine, a passé dans notre langue pour signifier une prononciation désagréable résultant de la rencontre de deux voyelles placées l'une à la fin d'un mot, l'autre au commencement du mot suivant, et ne s'élidant pas. L'hiatus est pros crit de notre poésie, d'une manière en apparence absolue. Cette sévérité nous paraît excessive. Il ne faut point confondre l'hiatus avec la cacophonie ou mauvaise consonnance; on a tort, selon nous, de donner ce nom à toute rencontre de deux voyelles qui ne s'élident pas. Un très grand nombre de ces rencontres n'obligent, en effet, à aucune ouverture de bouche ou hiatus désagréable; elles sont même d'une grande facilité et d'une grande douceur de prononciation, comme dans ce vers de Marot :

Un doux nenni avec un doux sourire,

On est très souvent obligé de sacrifier une tournure heureuse, un vers harmonieux, à cause d'un hiatus qui ne produirait, le plus souvent, aucun mauvais effet, tandis qu'on peut faire des vers très durs sans hiatus. Il est impossible, à notre avis, de donner aucune règle absolue sur tout ce qui tient à l'harmonie des consonnances, et ce devrait être chose entièrement abandonnée au bon goût et à la délicatesse de l'écrivain, en poésie comme en prose. Au surplus on n'évite point l'hiatus; il existe d'abord et de la manière la plus disgracieuse, dans tous les mots commençant par une *h* aspirée, la *haine*, le *héros*, la *hauteur*, comme dans ce vers de Boileau :

Pense de l'art des vers atteindre le hauteur.

L'hiatus existe encore dans tous les cas où après l'élision il reste une autre voyelle, comme en cet autre vers de Boileau :

Dans son génie étroit il est toujours capot,

qui se prononce comme s'il y avait *géné étroit*. Pour toutes ces raisons, il serait grandement à souhaiter qu'un poète de renom tenât cette nouveauté si conforme à l'ancienne liberté de no-

tre poésie : elle aurait chance de faire fortune.

Outre l'élision, l'usage a introduit dans toutes les langues divers moyens de faire disparaître l'hiatus ou de le diminuer. En grec, par exemple, les contractions qui jouent un si grand rôle dans cette langue, les *iota* souscrits, les diphthongues, les *v* euphoniques, la syncope, la erase, etc., sont autant de procédés divers pour éviter la rencontre de deux voyelles ayant un son distinct. Plusieurs de ces moyens se retrouvent dans presque toutes les langues. En français, par exemple, le *t* et l'*s* jouent quelquefois entre deux mots le même rôle que le *v* euphonique des Grecs : comme dans *viendra-t-il ? mange-t-en*, au lieu de : *viendra il ? mange en*. Quand deux voyelles se rencontrent au milieu d'un mot, sans faire diphthongue, la première devient généralement brève, afin de rendre l'hiatus moins sensible par la rapidité même de la prononciation. C'est à cette cause que se rattache cette règle commune à la prosodie grecque et à la prosodie latine : qu'une voyelle suivie d'une autre voyelle est brève. De même en français nous faisons brève, en général, toute voyelle suivie d'une autre dans le même mot : *lier*, *prier*, *crier*, *hier*, etc. Les poètes latins élident toujours la voyelle finale d'un mot, quand le mot suivant commence par une voyelle; c'est une règle obligatoire. La poésie grecque est libre d'élider ou de ne pas élider, et le plus souvent peut-être elle n'élide pas. Dans ce dernier cas, les finales, quoique longues de leur nature, et même les diphthongues deviennent ordinairement brèves; ce qui sert à diminuer le vice de l'hiatus. Virgile a imité les Grecs dans le vers suivant :

Cradimus? an qui amat ipsi sibi somnia ūgunt?

La conclusion des observations qui précèdent est qu'il faut se conformer à l'usage en tout ce qui est reçu pour supprimer ou pour diminuer l'hiatus, et que si l'usage se tait, il faut s'en rapporter au bon goût et au sentiment de l'harmonie.

HIBERNACLE, *Hibernaculum* (bot.). Linné nommait ainsi les parties des plantes formées d'enveloppes protectrices sous lesquelles sont abrités les germes de pousses nouvelles. Ce sont les bourgeons et les hulbes ou oignons, qui ne sont eux-mêmes que des bourgeons souterrains, desquels doit sortir une nouvelle tige aérienne.

HIBERNATION (ANIMAUX HIBERNANTS). On nomme *Hibernation* une sorte de sommeil annuel de même nature que le sommeil quotidien, et auquel certains animaux sont soumis. Ce sommeil n'est qu'une longue période de repos succédant à une longue période d'énergie vitale. Il est donc, comme le sommeil ordinaire,

le résultat d'une grande loi de la nature, et non l'effet unique du froid, comme on l'a cru pendant longtemps. Un froid modéré favorise son invasion, comme celle du sommeil ordinaire; mais un froid excessif, loin de l'occasionner, réveille au contraire l'animal endormi. Le *Taprec* de Madagascar passe en léthargie les trois mois les plus chauds de l'année. D'autres animaux, tels que l'*Echidné*, de la Nouvelle-Hollande, éprouvent ce sommeil, même sous l'équateur. Des oiseaux, des poissons, des serpents de grande dimension sont dans le même cas. Une cause organique en détermine l'époque, comme elle des amours, qui a lieu au printemps pour la jument, et en hiver pour le renard; comme celle du sommeil ordinaire qui a lieu la nuit pour l'homme, et le jour pour les animaux nocturnes.

L'assoupissement produit par l'hibernation est très variable. Il est peu profond pour l'ours; celui de l'écureuil est entre coupé de réveils passagers; l'assoupissement le plus complet a lieu pour la marmotte, le bérillon et la chauve-souris. Cette léthargie n'arrive que graduellement pour chaque espèce. Lorsqu'elle est modérée, la respiration se continue, mais lentement; le mouvement du sang est également ralenti. Lorsqu'elle est plus profonde, la respiration est insensible, la chaleur diminue, la sensibilité est presque nulle; mais les fonctions nutritives persistent quoique affaiblies. Dans tous les cas, le réveil arrive, sollicité par la faim plus que par la chaleur, dès que les organes ont été mis, par le repos, en état de reprendre leur jeu. — On nomme animaux *hibernants* les animaux sujets à l'hibernation. Outre ceux dont nous avons parlé, nous citerons, dans les mammifères, le loir, le campagnol, la gerboise, la taupe, le porc-épie, le blaireau, le castor, le lièvre, le lapin, l'agouti et le cochon d'Inde; dans les oiseaux, les hirondelles; dans les mollusques, le limaçon des vignes et la limnée.

HIBERNIE. Ancien nom de l'Irlande (voy. ce mot).

HIBERNIE, *Hibernia* (insectes). Latreille a indiqué sous ce nom un genre de lépidoptères de la famille des Nocturnes, tribu des plialénides. Ce groupe ne comprend qu'un petit nombre d'espèces propres à nos climats, et remarquables en ce que leurs femelles ne sont pourvues que de rudiments d'ailes, et en ce que leurs chenilles s'enterrent au pied de l'arbre qui les a nourries, pour se changer en chrysalides et se métamorphoser en insecte parfait, soit à la fin de l'automne, soit au commencement du printemps. — L'espèce type est l'*Hibernia defoliata*, que Linné rangeait dans le genre *Geometra*, et dont la chenille est tellement commune, cer-

taines années, qu'elle est un véritable fléau pour les arbres à fruits, sur lesquels elle vit de préférence, et dont il est d'autant plus difficile de les débarrasser qu'on ne s'aperçoit de son existence que lorsque les individus se sont répandus un à un sur chaque feuille. Secouer fortement l'arbre qui en est infecté pour les faire tomber et les écraser ensuite, serait sans doute le meilleur moyen de les détruire; mais on ne peut employer ce moyen à l'égard d'arbres fruitiers, dont les fleurs ou les fruits tomberaient en même temps que les chenilles. Heureusement il est un procédé, indiqué par Duponchel, qui n'a pas cet inconvénient, mais qui ne produit son effet que l'année suivante; c'est de ceindre le tronc de l'arbre, à 20 centimètres du sol, d'un anneau tracé avec du goudron ou de la glu, au mois de novembre et à la fin de février, c'est-à-dire aux deux époques où les hibernies éclosent et sortent de terre. Les femelles dépourvues d'ailes, étant obligées de grimper le long de la tige pour atteindre les branches et déposer leurs œufs, sont arrêtées par le cercle de glu, ou s'y empêtrent si elles veulent le franchir, de manière que toutes meurent avant d'avoir pu propager leur espèce. E. D.

HIBISCEES, *Hibiscæ* (bot.). Tribu de la famille des malvacées, dont le principal genre est celui des *Hibiscus*, Lin., qui lui donne son nom. Ses principaux caractères consistent dans la présence d'un involucre à la base du calice de chaque fleur, et dans un fruit capsulaire, formé par la soudure de carpelles au nombre de trois ou cinq le plus souvent, fort rarement de dix, s'ouvrant généralement, à la maturité, par débiscence loculicide.

HIBOU (ois.). Espèce du genre CROUETTE (voy. ce mot) dont on a quelquefois fait le type d'un groupe générique particulier. E. D.

HICETES (voy. EICETES).

HIDALGO. C'est le nom qu'on donne en Espagne à tout propriétaire indépendant, la propriété, au delà des Pyrénées, constituant une sorte de noblesse inférieure. On a voulu que ce mot vint de *hijo del Goto*, fils de Goth, ce qui s'accorderait avec l'idée qu'on a, en Espagne, que tout Hidalgo doit être de race gothique, sans mélange de sang juif ou de sang maure; mais, suivant d'autres, il dériverait de *hijo*, fils, et *algo*, quelqu'un, étymologie d'une morgue toute castillane, le noble étant tout en Espagne, et le vilain n'étant rien; pas même, comme dit Smollett, le fils de quelqu'un. Ce qui console celui qui n'est pas Hidalgo, c'est que la richesse n'est pas toujours la compagne de ce titre; au contraire, elle semble vouloir le fuir. Déjà du temps de Cervantès, gueux et

hidalgo étaient synonymes, et l'auteur du Don Quichotte pouvait dire dans sa *Dona Catalina de Oviedo* : « Hidalgo, mais non riche !... C'est une malédiction de notre siècle, où il semble que la pauvreté soit une annexe de la noblesse. » Les *hidalgos* se divisent aujourd'hui en *hidalgos de naturaleza* qui sont nobles de race, et *hidalgos de privilegio* qui le sont par faveur. Mais leurs droits sont les mêmes, et ne diffèrent pas de ceux de tous membres de la basse noblesse, les *cavaleris* et les *escuderos*. Ed. F.

HIÉRACIÈRES. *Hieracium* (bot.). Division ou sous-tribu des *chironiacées*, dans la vaste famille des composées, formée par Lessing pour divers genres dont le principal est celui des *Eperviers* ou *Hieracium*. Les principaux caractères qui la distinguent sont : un receptacle avec ou sans paillettes ; une aigrette pileuse, un peu raide, à poils simples, très fragiles, finissant souvent par prendre une couleur jauâtre ou roussâtre sale.

HIÉRACITES. Secte d'hérétiques ainsi appelés du nom de leur chef, Hierax, qui dogmatisa en Égypte vers la fin du 3^e siècle. Il regardait la matière comme le principe du mal, et en conséquence, il prétendait que J.-C. n'avait pas eu un véritable corps ; il niait la résurrection de la chair, et n'admettait qu'une résurrection spirituelle des âmes ; il condamnait le mariage et l'usage du vin, de la viande et de quelques autres aliments ; il soutenait que les enfants morts avant l'usage de la raison, quoiqu'ayant reçu le baptême, sont exclus du Ciel, comme ne l'ayant mérité par aucune bonne œuvre. Enfin il prétendait que Melchisedech était le Saint-Esprit. On voit que sa doctrine avait beaucoup de rapports avec celle des gnostiques et des Manichéens. Il se servait pour l'établir, d'un livre apocryphe, intitulé l'Ascension d'Isaïe, et dénaturait le sens des saintes Écritures par des fictions et des interprétations allegoriques. Il avait composé des commentaires pleins de fables et de rêveries, où il s'efforçait d'accommoder par ce moyen l'Écriture à ses erreurs, notamment en ce qui concerne l'histoire de la création. Saint Epiphane, dans son traité sur les hérésies, rapporte et réfute les erreurs de ce sectaire.

HIÉRAPOLIS, c'est-à-dire la ville sainte, était l'un des plus grands centres religieux de l'Asie occidentale. Elle était située à l'occident de l'Euphrate, dans la Syrie, un peu au dessus du trente-sixième degré de latitude. Les Syriens l'appelaient *Bambice* ou *Mabog*, et son nom, qui selon d'Anville, est *Membris* dans les géographes orientaux, a été conservé à l'emplacement de cette antique cité. La grande déesse Syrienne y était particulièrement honorée, et l'on peut voir

dans Lucien (*de la Déesse syrienne*), la description de son temple et des cérémonies hiéroglyphiques qui s'y pratiquaient. Ce temple était un vrai pantheon ; il était environné de bosquets délicieux ; on y nourrissait toutes sortes d'animaux ; et auprès se trouvait un grand lac objet d'un profond respect.

HIÉRARCHIE. Ce mot, formé de *hier*, sacré, et *arché*, primauté, prééminence, exprime proprement, d'après son étymologie, la prééminence ou l'autorité souveraine dans les choses sacrées, et par extension l'ordre et la subordination qui en est la suite. Il a été employé par saint Denis l'aréopagite pour exprimer la subordination entre les anges ou les esprits célestes, divisés en 9 ordres ou 9 chœurs, dont il forme 3 *hiérarchies*, et l'usage a consacré cette acception. Mais dans le sens le plus ordinaire on entend par *hiérarchie* la subordination et l'inégalité de pouvoirs entre les ministres de l'Eglise. La société des frères a reçu de J.-C. lui-même le nom d'Eglise ou de Société par excellence, et saint Paul la représente comme un corps dont les membres sont unis par des liens qui établissent entre eux la communauté désignée dans le symbole par le nom de *communio* des saints. Elle a donc nécessairement une hiérarchie, un gouvernement, une organisation sociale, et par conséquent des chefs. C'est la un principe qui résulte de la notion même de toute société, et qui est prouvé d'ailleurs par toute l'histoire du christianisme. Mais il s'agit de savoir si J.-C. a lui-même établi cette hiérarchie et déterminé les formes du gouvernement ecclésiastique, ou s'il a laissé à l'Eglise et aux fidèles le pouvoir de les déterminer. Cette question a été soulevée par quelques hérétiques, qui n'ont pas craint de soutenir que J.-C. n'avait point fixé la constitution de l'Eglise, ni même établi aucune distinction entre les pasteurs et les fidèles, et que cette distinction n'était qu'une institution d'origine purement ecclésiastique et une simple affaire de discipline. C'était à peu près la doctrine des Vaudois, et plus tard elle a été reproduite par les protestants. Il suit de là évidemment que l'inégalité ou la subordination entre les pasteurs serait aussi une institution purement humaine, et que la hiérarchie ne serait point fondée sur le droit divin. Nous n'aurons pas besoin d'entrer dans une longue discussion pour réfuter cette doctrine et montrer qu'elle est contraire aux textes les plus formels de l'Écriture sainte et à tous les monuments de la tradition.

En effet saint Paul dit expressément que c'est J.-C. qui a établi le ministère des pasteurs et des docteurs, comme celui des apôtres et des

évangélistes, pour le gouvernement de son Église; il les représente non comme les délégués des fidèles, mais comme les ministres de J.-C. et les dispensateurs de ses mystères; il dit aux pasteurs de l'Église d'Éphèse que c'est le saint Esprit qui les a établis comme évêques ou surveillants, pour gouverner l'Église; enfin il recommande à son disciple Timothée de ne pas négliger la grâce qu'il a reçue par l'imposition des mains, et lui trace les règles qu'il doit suivre dans le choix des pasteurs qui seront établis par le même moyen pour le seconder dans les fonctions du saint ministère (*Eph.*, cap. 4; *I Corinth.*, cap. 4; *I Timoth.*, cap. 4 et 5; *Act. apost.*, cap. 20). Tout cela ne prouve-t-il pas clairement que J.-C. a donné des chefs à son Église; que c'est de lui qu'ils tiennent leur mission et leur autorité, et que l'imposition des mains est une institution divine, établie pour perpétuer le ministère et les pouvoirs des pasteurs? Saint Clément pape, et saint Ignace d'Antioche, tous deux disciples des apôtres, disent en propres termes que les apôtres ont établi les évêques par l'ordre de J.-C. lui-même. Ils représentent la hiérarchie des évêques, des prêtres et des diacres comme une institution divine, formée sur le modèle de l'ancien sacerdoce, et qui perpétue dans l'Église les pouvoirs divins transmis par les apôtres à leurs successeurs (*Clem.*, *Epist. ad Corinth.*; *Ign.*, *Epist. ad Magn.*, *ad Ephes.*). Les canons apostoliques qui renferment la discipline des trois premiers siècles décident expressément que les évêques, les prêtres, les diacres et les autres clercs doivent être ordonnés par des évêques, et les représentent comme formant un ordre à part et exerçant un ministère divin (*Can.*, 2 et 17). Saint Cyprien déclare que les évêques sont placés de droit divin à la tête de l'Église et établis pour la gouverner (*Epist.*, 27). De là vient que dans les premiers siècles toutes les fonctions pastorales leur étaient réservées. C'était l'évêque qui administrait le baptême, qui présidait aux assemblées des fidèles, qui prêchait, qui célébrait la messe, qui imposait la pénitence, qui bénissait les mariages. Il n'y a d'eucharistie légitime, dit saint Ignace, que celle qui est célébrée par l'évêque ou par celui dont il a fait choix pour le remplacer. Il n'est pas permis de baptiser sans lui ni de faire l'agneau (*Epist. ad Smyr.*). Enfin il est prouvé, par une tradition constante, que l'évêque seul a le pouvoir de conférer l'ordination et de perpétuer ainsi le sacerdoce dont il possède la plénitude. Voilà donc une distinction de pouvoirs et une subordination bien marquée entre les prêtres et les évêques. Saint Epiphane, qui montre par des

preuves incontestables que cette distinction est fondée sur le droit divin, la caractérise en disant que l'épiscopat donne le pouvoir d'engendrer des pasteurs, et que les prêtres ne peuvent donner à l'Église que des fidèles. Ainsi les évêques occupent le premier rang dans la hiérarchie, et les prêtres le second. Ceux-ci n'ont que des pouvoirs subordonnés et limités; ils ne sont établis que pour exercer leurs fonctions sous l'autorité des premiers pasteurs. Les diacres occupent le troisième rang, et l'on voit aussi, par une tradition invariable, que leur institution dérive du droit divin ou de l'ordre établi par J.-C. lui-même. Tous les Pères, même les plus anciens, sont formels sur ce point. Tous les monuments de la tradition nous représentent comme un établissement divin cette hiérarchie des évêques, des prêtres et des diacres. On doit respecter, dit saint Ignace, les diacres comme institués par l'ordre de J.-C., l'évêque comme l'image de Dieu le père, et les prêtres comme un sénat établi par l'autorité divine; sans eux il n'y a point d'Église (*Epist. ad Trall.*). Saint Polycarpe dit également que les diacres sont les ministres de Dieu et non ceux des hommes (*Epist. ad Philip.*). La nature de leurs fonctions est expliquée par leur nom même de *diacres* ou de *ministres*. Ils sont institués principalement pour servir les évêques et les prêtres dans l'administration des sacrements et la célébration de ses mystères.

La hiérarchie peut être envisagée sous deux rapports, c'est-à-dire relativement aux pouvoirs d'ordre et relativement aux pouvoirs de juridiction. Sous le premier rapport, tous les évêques ont les mêmes pouvoirs et sont placés indistinctement au même rang dans la hiérarchie. Mais il n'en est pas de même sous le second rapport. Car si l'évêque, relativement à la juridiction et au gouvernement ecclésiastique, est le premier pasteur et le chef de son diocèse, si J.-C. lui a donné une autorité qui s'étend sur le clergé comme sur les fidèles, afin de maintenir l'unité et la subordination dans chaque Église particulière, on doit comprendre que, par la même raison, il fallait un chef au dessus des évêques pour maintenir l'unité dans l'Église universelle. Sans cela, au lieu de former un seul corps et une seule Église, la Société chrétienne s'offrirait que des Églises particulières et indépendantes, sans aucun lien commun, sans aucun centre d'unité et n'ayant rien de cette organisation admirable qui fait de tous ses membres un même corps, et qui lui a fait donner le nom d'*Église* ou de Société par excellence. Aussi les témoignages les plus incontestables de l'Écriture sainte et la tradition nous montrent claire-

ment cette institution divine et la primauté de juridiction donnée à saint Pierre et à ses successeurs. On voit en effet, dans l'Évangile, saint Pierre nommé constamment avant tous les autres apôtres, et même expressément désigné par saint Mathieu comme le premier. Voici, dit-il, les noms des 12 apôtres; le premier est Simon, surnommé Pierre (*Cap.*, 10) : ce qui montre clairement que le rang qui lui est donné dans cette énumération est aussi le rang qui lui appartient. J.-C. lui a confié le soin de paître les agneaux et les brebis, c'est-à-dire le troupeau tout entier, et lui a donné les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire le symbole de l'autorité et du gouvernement. De là vient que tous les Pères ont donné à saint Pierre les titres de prince des apôtres, de souverain pontife et de chef de l'Église. Tous enseignent également que les prérogatives de saint Pierre ont passé à ses successeurs; que la primauté du siège apostolique se perpétue dans l'Église romaine, et que celle-ci est le centre de l'unité catholique. La même tradition est constatée par les actes et les décisions des Conciles, et par une multitude de faits ou d'autres monuments si nombreux et si connus, qu'il serait trop long et superflu de les rapporter.

L'autorité des évêques est donc subordonnée à celle du chef de l'Église, et la primauté du siège apostolique est un des éléments nécessaires de la Constitution fondamentale donnée par J.-C. à son Église. Mais entre cette hiérarchie, fondée sur le droit divin, il en existe une autre, fondée sur le droit ecclésiastique, qui a donné aux évêques de quelques grandes villes une prééminence et une sorte de juridiction sur les autres. De là résulte l'institution des patriarches, des exarques, des primats, et des archevêques ou métropolitains. On n'est pas d'accord sur l'origine de cette hiérarchie secondaire. Quelques uns prétendent qu'elle remonte jusqu'aux apôtres, et qu'ils établirent d'après l'ordre de J.-C., pour le gouvernement de l'Église, une organisation et des circonscriptions conformes aux divisions administratives de l'empire romain. D'autres croient qu'elle s'est établie par la coutume ou par le droit canonique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle date des premiers siècles. On en voit la preuve dans le 6^e canon du premier Concile général de Nicée, qui ordonne de maintenir, selon l'ancienne coutume, l'autorité de l'évêque d'Alexandrie sur l'Égypte et les provinces voisines, comme les droits de l'Église d'Antioche et des autres Églises, et qui ensuite déclare nulle l'ordination d'un évêque sans le concours et l'approbation du métropolitain. Mais comme il invoque seu-

lement l'ancienne coutume et non l'autorité apostolique, il semble qu'on peut en conclure légitimement que cette hiérarchie n'a pas été établie par les apôtres. R.

HIÉROCÉRYCE. C'est le nom que l'on donnait au chef des hiérodues sacrés dans les mystères de Cérès Eleusine. Ses fonctions consistaient à éloigner les profanes et les personnes exclues des mystères par les lois. Il faisait en outre observer le silence aux initiés, et les avertissait de répéter les formules de l'initiation. Il était orné de tous les attributs de Mercure, le pètae, la verge et le caducée. Son sacerdoce était perpétuel et il ne gardait pas le célibat, devoir de haute pureté qui n'était imposé qu'à l'hiérophante. Cette dignité ne sortait pas de la famille des *Céryces*, descendants de Coryx, dernier fils d'Eumolpe.

HIÉROCLÈS, fameux par sa haine pour le christianisme, fut président de la Bithynie, et ensuite gouverneur d'Alexandrie et de l'Égypte, sous le règne de Dioclétien. Il fut l'un des instigateurs de la persécution exercée par ce prince contre les chrétiens, il leur fit subir lui-même les supplices les plus terribles, et publia contre eux un livre intitulé *Philareté*, ou *l'ami de la vérité*, dans lequel il mettait les miracles opérés par Aristée et Apollonius de Thyane au-dessus de ceux opérés par Jésus-Christ. Lactance et Eusèbe réfutèrent cet écrit. Hiéroclès affectait un ton de douceur et de modération qui contrastait singulièrement avec la cruauté atroce dont il donna tant d'exemples pendant la persécution.

Un autre Hiéroclès professa avec éclat, à Alexandrie, la philosophie platonicienne. Il florissait au commencement du 5^e siècle, et composa plusieurs ouvrages, entre autres *sept Livres sur la Providence et le libre-arbitre*, dont il ne reste que des fragments publiés à Londres en 1673, avec une traduction latine. Il soutenait dans ce livre que la matière était préexistante à la création. On lui attribue aussi des *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore*, publiés à Londres avec l'ouvrage précédent, et séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742. Dacier en a donné une traduction française, Paris, 1706, 2 vol. in-12.

HIÉROCORACES, c'est-à-dire *corbeaux sacrés*, est le nom que l'on donnait à une certaine classe des ministres de Mithras, et aux personnes initiées dans les mystères de ce dieu (voy. MITHRIQUES).

HIÉROGLYPHES, de *hier*, sacré, et *glyphe*, je grave. Ce mot, qui appartient à l'histoire de l'écriture, a deux acceptions bien opposées. D'une part, il sert à désigner vulgairement tous

les signes employés dans un sens détourné de leur expression propre, et auxquels le caprice ou l'intérêt donne une valeur conventionnelle ou occulte; de même tous les signes dont on ne connaît ni la nature ni la signification; ce qui a fait définir le mot *hiéroglyphe* dans nos dictionnaires, « un caractère symbolique, et qui contient quelque chose de mystérieux. » D'un autre côté, ce même mot, en ce qui concerne les monuments égyptiens, chinois et mexicains, désigne réellement un signe de l'écriture de ces peuples, lequel signe n'a plus aujourd'hui rien d'occulte ni de mystérieux. C'est dans ce dernier sens que nous parlerons des hiéroglyphes, et spécialement des hiéroglyphes égyptiens.

Le premier coup d'œil jeté sur une inscription égyptienne fait voir qu'elle se compose d'une foule de signes qui sont la représentation exacte d'autant d'objets du monde physique ou d'invention humaine. Ces signes sont le portrait exact de ces mêmes objets, et la fidélité de leur représentation était la première condition de leur usage, puisque chacun d'eux avait une expression propre, et qu'en le figurant mal, ou en traçant un signe pour un autre, on s'exposait à tous les inconvénients de nos écritures modernes lorsqu'on y emploie des lettres ou des mots les uns pour les autres. Le nombre des signes différents employés par les Égyptiens ne dépasse pas huit cents; et comme ils servaient surtout à graver sur les temples les souvenirs historiques ou religieux, on a nommé ces signes *hiéroglyphes*, c'est-à-dire *gravures sacrées*, et leur ensemble a été appelé *écriture hiéroglyphique* ou *sacrée*. Sous cette apparence, commune à tous ces signes-portraits ou représentation exacte de tant d'objets divers, il y a cependant trois classes diverses de signes, lesquels, dans leur expression, procèdent par une voie toute différente. Ces trois classes comprennent : 1^o les signes *figuratifs*; 2^o les signes *symboliques*; 3^o les signes *phonétiques*, rendant un son, en un mot, *alphabétiques*.

L'origine et le perfectionnement successif de l'écriture en Égypte, donnent la raison suffisante de l'existence de ces trois classes de signes dans le même système graphique; mais il faut, avec les Égyptiens, remonter au commencement des choses, en nous appuyant en même temps sur le monde le plus nouveau, sur le monde qui commence, où les mêmes phénomènes se reproduisent sous nos yeux.

L'homme, en sortant des mains du Créateur, attachait ses regards sur les objets matériels, reconnut leurs formes différentes, et s'il voulut conserver ou transmettre le souvenir d'un de ces objets, il en traça la forme. Ce tracé fut un

signe d'écriture représentant, figurant cet objet, et ce signe fut pour cela nommé *figuratif* (a), peignant directement l'objet même, en donnant l'idée, mais dénudée de toute notion de temps et de lieu. C'est à ce point que sont parvenues et que se sont arrêtées les peuplades de l'Océanie; tous les peuples inventeurs de l'écriture ont passé par cette première voie.

Pour peu que la société eût fait quelques pas, l'insuffisance de ce premier moyen se fit bientôt sentir; la nécessité des distinctions y amena un premier perfectionnement. Le même signe, en effet, désignait tous les hommes; un autre toutes les villes; il fallut les individualiser, et pour cela on ajouta au signe général *homme* ou *ville*, un autre signe qui fut pris ou des qualités physiques des individus, ou d'assimilations à des objets matériels; et comme ces signes n'étaient qu'auxiliaires des premiers, comme ils n'étaient point proprement figuratifs, mais bien plutôt tropiques ou *symboliques* (b), on leur donna ce nom, et on les employa simultanément avec les *figuratifs* (a). Dès lors le système graphique égyptien fut composé de deux sortes de figures. C'est jusque-là qu'est parvenu le système mexicain. On posséda des recensements de population mexicaine; tous les individus sont désignés par une tête humaine, mâle ou femelle; voilà le signe figuratif commun à tous; mais on a ajouté à chaque tête la figure d'un autre objet matériel, celle d'un loup, d'une tortue, d'une étoile, d'un serpent, d'un bâton; voilà le nom propre de chaque homme donné par le signe *symbolique* attaché à ce signe générique *figuratif*. Les Mexicains ont procédé de la même manière pour les noms de lieu, dont quatre lignes formant un carré étaient pour tous le signe figuratif. Ainsi, en Égypte, le même carré ou carré-long, dans lequel est inscrite la figure d'une divinité, désignait la ville d'Ammon (Thèbes), la ville de Phtha (Memphis), etc. Ce même système reçut encore une autre application en Égypte; il fallait aussi une sorte de caractères destinés à écrire les idées métaphysiques; la difficulté était immense; elle fut heureusement surmontée par le génie égyptien, que les progrès de l'art de penser et de la science des signes appliqués à manifester ses créations, n'ont point cependant dépassé. Les Égyptiens comprirent que les idées, produits uniques de l'intelligence, Dieu, âme, aimer, adorer, ne pouvaient être figurées graphiquement que par des signes conventionnels ou arbitraires, tirés néanmoins d'analogies plus ou moins vraies entre le monde physique et le monde moral; par exemple, le lion fut pris pour l'expression de l'idée *force*, etc. Cette nouvelle sorte de signes fut pour cela considérée

comme énigmatique, parce qu'elle était de pure convention, et elle fut assimilée, par approximation, aux signes symboliques compris dans la même classe, parce que les symboliques et les énigmatiques, malgré leurs formes régulières, cessaient d'être figuratifs. Jusque-là donc le système graphique égyptien se composa de deux classes designes, *a* les *figuratifs*, *b* les *symboliques*, lesquels avaient de commun d'être également *idéographiques*, c'est-à-dire d'exprimer directement l'idée des objets qu'ils représentaient, sans l'intermédiaire des *mots* de la langue parlée. C'est ici qu'il est utile de rappeler au lecteur attentif d'éviter toute confusion entre le mot *langue* et le mot *écriture*, si différents l'un de l'autre, le mot de la langue étant le signe direct de l'idée, et le mot écrit n'étant que le signe direct de ce mot et le signe indirect de l'idée.

Le système graphique des égyptiens, composé comme nous venons de le dire, pouvait suffire à leur usage, tant que le besoin d'écrire des noms ou des mots appartenant à une langue étrangère ne se déclara point parmi eux, car ces mots ou les syllabes qu'ils composaient, n'ayant point le même sens dans la langue égyptienne, l'écriture égyptienne, dont chaque signe avait un sens propre ou figuré, ne pouvait point s'appliquer utilement à l'expression de ces mots étrangers. On distingua dès lors l'idée, du son du mot qui la représentait dans le discours, et il vint à l'esprit d'un homme ingénieux de représenter par l'écriture les sons des mots et de leurs syllabes. En Egypte, la constitution de la langue nationale favorisa singulièrement cette idée remarquable, car la langue égyptienne étant, dans ses mots primitifs, monosyllabique, il en résultait que chaque signe écrit représentait une syllabe parlée. Pour écrire donc les sons des mots de la langue, il n'y avait qu'à écrire le signe d'un objet dont le nom consistait dans le son que l'on voulait représenter : ainsi la main se nommant *tot*, la bouche *ro*, le soleil *ra* ou *ré*, on écrivit une main pour la syllabe *tot*, une bouche pour la syllabe *ro*, le soleil pour la syllabe *ra* ou *re*, et ainsi de suite. Ce fut là le premier essai de l'écriture *phonétique* ou des sons. Mais de cet état réellement *syllabique*, le système fut amené à l'analyse des *syllabes* en *lettres*, et la main n'exprima plus que le signe *T*, la bouche *R*, le soleil *R* aussi, et les vingt-cinq sons de la langue égyptienne furent dès lors figurés par des signes spéciaux qui constituèrent la portion *alphabétique* du système hiéroglyphique égyptien, admirable invention de l'alphabet, à laquelle les hommes sont redevables de tous les progrès et de tous les bienfaits de l'état social. Voici l'Alphabet hiéroglyphique égyptien

abrégé, qui, ainsi qu'on peut le voir offrir, pour la plupart des lettres, de nombreuses variantes :

A	
B	
Γ	
Δ	
E	
Z	
Θ	
H	
I	
K	
Λ	
M	
N	
Ξ	
O	
Π	
P	
Σ	
Σ	
T	
Υ	
Φ	
X	
Ψ	
Ω	
TO	

Dès cette dernière modification du système graphique égyptien, dont aucun monument ne permet de présumer l'époque, ce système fut composé de trois classes de signes : les figuratifs, les symboliques et les phonétiques; tous les monuments connus portent les preuves de cette unité de système : des règles certaines et d'innombrables applications en démontrent la théorie. La partie phonétique ou alphabétique en est la plus essentielle; son existence, ou plutôt sa découverte fut constatée par Champollion le jeune, au mois de septembre 1822. Elle est aujourd'hui consacrée par l'enseignement public dans toutes les universités de l'Europe et de l'Amérique.

Pour écrire chacun des vingt-cinq sons employés par la langue égyptienne, les Égyptiens eboisèrent la figure d'un ou de plusieurs objets, bien connus de tous, dont le nom commençait par la lettre qu'il s'agissait de figurer. Aux trois exemples ci-dessus nous ajouterons que le lion représentait L, parce que son nom *Labo* commençait par L, la hache le K, parce que son nom était *Kelebin*, la corbeille le B, son nom étant *Berbe*, et ainsi des autres, et il n'y a pas de langue au monde auquel ce système d'écriture ne pût s'appliquer, s'il n'était de beaucoup préférable d'employer nos *alphabets*, composés d'un petit nombre de signes, arbitraires il est vrai, mais d'un tracé bien plus facile que ne le sont les portraits de tant d'objets différents qui figurent par certains dans l'écriture hiéroglyphique. Habituez que nous sommes aux merveilles que produisent les alphabets proprement dits, nous ne comprenons pas l'utilité de cette nombreuse série de signes adoptés et conservés par les Égyptiens, et de laquelle il résultait que le même son, la même lettre dirions-nous, était écrite par plusieurs signes, quelquefois par un assez grand nombre. Mais la destination même de cette *écriture sacrée gravée*, hiéroglyphique, explique cette opposition aux usages modernes : cette écriture fut essentiellement monumentale; les usages consacrés voulaient que partout les sentiments religieux de la nation, les souvenirs historiques fussent consignés sur les édifices publics; ce n'est que dans ceux qui ne furent point terminés qu'on peut remarquer sur les parois intérieures ou extérieures une place restée vide, et qui ne soit pas occupée par un bas-relief ou par une inscription, et l'on voit en Égypte tel temple où l'on peut mesurer 30,000 pieds carrés de semblables sculptures sacrées. Certes, les sujets de tels tableaux expliqués avec les lettres de nos alphabets perdraient singulièrement de leur aspect monumental, et l'esprit éprouve une grande satisfaction, que l'on

partage pleinement, devant ces grandes inscriptions hiéroglyphiques composées de signes habilement tracés, où la fidélité du portrait charme l'attention, et dont le mérite est encore relevé par l'éclat des couleurs dont ils sont ornés : car en Égypte les hiéroglyphes de toutes les grandes inscriptions sont colorés, selon la plus fidèle imitation de la nature. Ces inscriptions sont ainsi elles-mêmes des tableaux peints qui ajoutent par cette riche décoration à la majesté et à l'élégance du monument, et gravent dans la pensée des spectateurs les souvenirs ou les préceptes que la religion et l'histoire y répandaient abondamment. Ajoutons que ce nombre extraordinaire de signes alphabétiques n'était pas une difficulté dans l'enseignement élémentaire, et qu'en montrant aux enfants illétrés la série de tous les signes (deux à trois cents) qui composaient l'alphabet égyptien, il suffisait pour leur en enseigner la valeur phonétique ou de son, de leur dire que chaque signe avait le son de la lettre initiale du nom de l'objet figuré; le lion, *Labo*, était donc L, la bouche, *Rô*, était donc R, etc. Ces signes phonétiques avaient une forme déterminée, et cessèrent, dans cette forme, d'être figuratifs ou symboliques : ainsi le lion se retrouve souvent dans les inscriptions égyptiennes, et dans des positions diverses; mais quand il a l'expression alphabétique il est toujours accroupi sur lui-même, les pattes antérieures allongées (*voy. l'Alphabet*, lettre L) : il n'a jamais cette pose quand il est signe *figuratif* dans les combats ou dans les chasses. Les mêmes règles ont présidé à la détermination de la forme de tous les autres signes phonétiques.

Il résulte de cet exposé que toute inscription égyptienne est composée de trois espèces de signes habilement, clairement combinés; que leur distinction et leur intelligence s'acquièrent avec certitude; que la partie *phonétique* y domine pour les deux tiers au moins, ce qui révèle toute l'importance de la découverte de l'alphabet, faite, comme nous l'avons dit, par Champollion le jeune en 1822; qu'avec l'aide du précieux traité d'Horapollon, il a été possible de reconnaître la plus grande partie des signes *symboliques*, et que ces deux classes une fois déterminées, le surplus des signes reste à la partie *figurative*, ou représentant la chose même dont le signe est le portrait.

Les signes hiéroglyphiques de ces trois classes s'écrivaient indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, en lignes horizontales ou en colonnes verticales, et pour connaître la direction des signes il suffit de voir de quel côté regardent les figures d'homme ou d'animaux qui s'y trouvent; c'est du côté où

elles regardent que l'inscription commence.

Les signes sont symétriquement groupés de manière à remplir régulièrement et agréablement la hauteur de la ligne, par un seul signe, ou par deux ou trois superposés, selon la place que chacun d'eux peut exiger.

Les dieux étaient personnifiés par la figure humaine, mais distingués par des insignes et des coiffures spéciales; en voici des exemples :



ou bien leur nom était écrit en toutes lettres.



Le n° 1, *Petit Amonika*; 2, *Sokari*; 3, *Sévek*; 4, *Senonphis*; 5, *Phtha*.

Ordinairement à la suite des signes phonétiques donnant le nom d'une chose ou d'un personnage, on ajoutait la figure même de cette chose ou de ce personnage, afin d'éviter toute équivoque sur le sens du mot écrit, soit que ce mot eût plusieurs acceptions, soit parce que l'écriture égyptienne, comme l'ont fait depuis presque toutes les écritures orientales, omettait fort souvent les voyelles. Ces figures ajoutées qu'on a nommées *signes déterminatifs*, sont d'un grande importance dans l'écriture hiéroglyphique. Tous les noms des Dieux ci-dessus sont terminés par la figure *Dieu*.

Un exemple expliqué mettra en plus grande évidence toutes ces règles de l'écriture hiéroglyphique : nous le tirons d'une grande inscription historique du temple de Karnak à Thèbes (ligne 15°), et dont la traduction est de Champollion le jeune.



Voici l'explication grammaticale et historique du texte de cette inscription.

On voit par le côté vers lequel *toutes* les figures sont tournées, que l'inscription procède de gauche à droite.

Le premier groupe est composé de deux figures : le premier signe, un bras étendu portant une pyramide sur la main, est phonétique et figuratif à la fois, la pyramide étant la représentation de la lettre T, et le mot *Ti* signifiant *donner*.

Le second signe est la figure du dieu Chons, et ce groupe se lit, sans inversion, *je dieu Chons donne*.

Le second groupe est composé du caractère symbolique de deux jambes en marche, et a le sens de *aller, venir*.

Le troisième groupe se forme d'un vase renversé et d'un serpent, deux signes phonétiques, et de la figure d'un roi dont la tête est ceinte du diadème orné de l'uraeus, et ce groupe qui se lit *tephment* répond exactement à notre locution *sa majesté*, en parlant d'un roi.

Le signe suivant, la bouche, est le signe phonétique R et L : ici il est la préposition qui supplée à la désinence du cas datif dans le latin, et signifie à, *au, vers*.

Le groupe suivant est composé de six signes ; on remarque d'abord que les deux derniers sont les signes déterminatifs des noms de *pays* ; le premier figure la surface de la terre parsemée de montagnes. En reprenant les quatre autres signes de gauche à droite, nous y reconnaissons quatre signes phonétiques, la jambe signe du B, un crible signe de l'articulation égyptienne *Sch* et X, le segment de sphère T, la ligne brisée N, et le groupe entier se lira *Baschten contrée*.

La bouche est déjà connue comme préposition à, *pour*.

Le groupe suivant, tout phonétique, se lit n a m, *nohem*, et signifie *délivrer*.

L'oie et l'hémisphère se lisent aussi t si (l'article féminin *ta*), et l'oie si fils ou fille selon le genre de l'article : ici il est du féminin.

La ligne brisée N an, c'est l'article *de* dans notre langue.

L'homme debout avec une canne à la main, exprime figurativement l'idée *chef* ; les autres signes nous sont déjà connus, la ligne N, *de*, et le groupe qui désigne le *pays de Baschten*.

On lit donc régulièrement dans cette phrase égyptienne cette formule : « Je dieu Chons, accorde aller Sa Majesté au pays de Baschten. »

L'écriture hiéroglyphique exprimait donc grammaticalement toutes les formes de la langue parlée ; tous les éléments de la grammaire y étaient figurés par des signes de son ; ces signes étaient les plus nombreux dans tous les textes : voilà pourquoi la découverte de l'alphabet égyptien a donné immédiatement la clef du système entier des écritures égyptiennes : système merveilleux par son antiquité, par les innombrables monuments où il est employé, par les conquêtes immenses qu'on y a faites pour l'histoire des premières sociétés humaines, et dont tous les

principes ont été exposés dans les ouvrages de Champollion jeune : *Précis du système hiéroglyphique*, 1^{re} édition, 1824, 2^e édition, 1828; et développés ensuite théoriquement, avec de nombreux exemples, dans sa *grammaire égyptienne*, 1836, et son *dictionnaire égyptien*, 1841, ouvrages posthumes que nous avons

fidèlement publiés sur les manuscrits de l'auteur.

On remarque dans le texte des inscriptions égyptiennes, des groupes de signes entourés d'une ligne qui forme un carré long, et figure une sièle horizontale à sa base et cintrée à son sommet; c'est ce qu'on appelle un *Cartouche*.



Ces groupes sont, dans tous les monuments, d'un très haut intérêt, parce qu'ils contiennent toujours (il n'y a d'exception que pour quelques noms de divinités, mais ces noms sont très rares), des noms de rois ou de reines d'Égypte, et ces noms sont ainsi de très importants indices historiques, puisque écrits sur un monument ils lui servent de date. On ne saurait donc les recueillir avec trop de soin. Ordinairement on trouve deux cartouches ensemble (n° 1), contenant des signes différents. Quand deux cartouches sont parallèlement accolés, ils appartiennent au même roi, les souverains égyptiens portant, outre leur nom *propre*, qui était celui de leur famille, un nom *royal* consacré par la religion. Le cartouche commençant par le signe *Soleil* est le cartouche *prénom royal*; l'autre est le nom *propre*. Dans les cartouches n° 1 de notre planche, le premier signe du prénom est le signe figuratif du *soleil* et représente ce mot. Le second, un mur crénelé, signe de la lettre M, est ici l'abrégé du mot *moun*, stabilisateur. Le troisième est un scarabée, signe de l'articulation T, et abréviation de To, Tro, le monde. Ces trois signes réunis ont le sens de *soleil stabilisateur du monde*; c'était le prénom royal du roi dont le nom *Thoth-mès*, le fils de Thoth, est le nom propre écrit dans le cartouche suivant où l'ibis sur un enseigne est l'emblème consacré du dieu Thoth et en emporte la signification dans l'écriture. Des deux signes suivants, celui de gauche est le signe M, et l'autre le signe S, mes fils. Les deux cartouches réunis se lisent donc : « Le soleil stabilisateur du monde, Thothmès : c'est le Thothmos-is III des listes grecques. La qualification *soleil* fut donnée à tous les rois; ce signe est le premier de tous dans les cartouches pré-noms des souverains de l'Égypte. On employait aussi l'un ou l'autre car-

touché isolément. Le n° 3 est le cartouche nom propre du Pharaon Aménophis, et le n° 4 le nom propre de la reine Ahmosnofréatari. Les signes qui précèdent les cartouches se lisent : 1, le roi du peuple obéissant = le fils du Soleil; 2, qui est le cartouche de Sésostris ou Rhamsès III, qui a élevé l'obélisque de Paris, le roi du peuple obéissant, seigneur des deux régions = le fils du Soleil, seigneur des diadèmes; 3, le fils du Soleil; et 4, la Royale Épouse.

Tous les cartouches pré-noms étant différents, on ne pouvait se méprendre sur le nom désigné. Dans les cartouches noms-propres on trouve au contraire plusieurs Rhamsès, Thothmos-is, Aménophis; mais ces mêmes noms sont suivis de titres ou qualifications qui permettent de les discerner facilement.

On voit par tous ces exemples que l'écriture hiéroglyphique égyptienne suffisait à une grande nation pour tous ses besoins sociaux, religieux, politiques, commerciaux, industriels, agricoles, et pour toutes les relations internationales ou étrangères. Cette écriture était d'un usage universel, et il suffit de dire qu'elle était employée dans les plus vulgaires usages, qu'on la retrouve sur les plus éminents édifices publics comme sur les plus simples ustensiles domestiques, même sur les briques des potiers de terre, pour détruire cette fausse rumeur qui faisait de l'écriture hiéroglyphique une écriture mystérieuse à l'usage des temples et des prêtres qui enveloppaient dans ces inextricables énigmes les secrets des temples et du gouvernement. Mais son aptitude spéciale pour l'ornementation des monuments publics, est, par-dessus tous les autres, son principal mérite.

Il y a sur les monuments égyptiens peu de tableaux sculptés qui ne soient accompagnés

d'une inscription explicative, et ces inscriptions donnent, non-seulement, les noms des rois ou des particuliers, selon la destination du monument, mais aussi beaucoup de dates exprimées par des *signes numériques* dont le système est ainsi constitué : jusqu'au nombre neuf on employait une ligne droite autant de fois qu'il le fallait pour énoncer les nombres, et le nombre 10 avait un signe particulier, ayant la forme d'un fer à cheval. Celui-ci servait pour exprimer les neuf dizaines jusqu'à 90. Un nouveau signe exprimait cent, un autre mille, un autre encore dix mille. Il y avait aussi des signes pour les *fractions*. Avec ce système, les Égyptiens exprimaient toutes les quantités. Ces signes-portraits et ces chiffres, on les trouve employés sur toute espèce de matières, sur la pierre, les métaux, le bois, les peaux d'animaux, enfin sur le papyrus qui est la matière subjective de tous les manuscrits égyptiens. Voici des exemples des nombres.

I II III
 n ni ni
 nn nnnn
 e ee ee ni
 i ii e ni
 iii en
 hien

On lit à la ligne 1^{re}, 1, 2, 3 ; à la ligne 2^e, 10, 11, 12 ; à la ligne 3^e, 20, 33 ; à la ligne 4^e, 100, 200, 222 ; à la ligne 5^e, 1,000, 2,112 ; à la ligne 6^e, 10,000, 20,000, 40,314.

L'écriture hiéroglyphique servit donc à tous les usages publics et privés. Successivement perfectionnée, elle fut dotée de toutes les facultés utiles pour exprimer à la fois la pensée dans toutes ses évolutions, et les signes ou les mots qui la reproduisent aux yeux ou aux oreilles. Toutefois, il faut le dire, un très grand inconvénient était inhérent à la nature de ce système graphique : il exigeait de tous ceux qui l'employaient la pratique du dessin poussée même jusqu'à une assez grande habileté : une foule de signes étaient très analogues dans leurs formes ; une foule d'oiseaux font partie du système ; il ne fallait pas figurer un moineau à la place d'une hirondelle, une caille au lieu d'une perdrix : c'eût été, comme nous l'avons dit, écrire un mot ou une lettre à la place d'un autre. L'usage plus général de cette écriture demandait donc une réforme ou une autre in-

vention. Elle ne fit pas défaut. On prit dans chaque signe hiéroglyphique de forme compliquée, sa partie saillante seulement, réduite à de simples lignes d'un tracé très facile, et on laissa à ce signe abrégé, à cette tachygraphie des hiéroglyphes, le sens qu'avait le signe original. Le disque régulier du soleil fut remplacé par un petit cercle plus ou moins régulier ; le mur crénelé par une ligne horizontale coupée à angle droit par trois perpendiculaires ; le scarabée par deux croissants opposés par leurs pointes, et réunis par un trait perpendiculaire ; l'ibis par un ovale couché et augmenté d'un trait figurant à peu près le long col et le long bec crochu de cet oiseau ; on imita au courant de la plume les autres signes qui n'exigeaient aucune abréviation. Cette seconde espèce d'écriture fut nommée *hiératique* ou sacerdotale, parce qu'elle était employée par les prêtres dans les matières de religion, de justice, de sciences, de littérature et même de comptabilité. Il nous est venu des manuscrits égyptiens *hiératiques* sur tous les sujets. Cette écriture était plus expéditive ; mais pour les usages privés on l'abrégea encore en instituant l'écriture *démotique* ou populaire qui fut employée pour les usages domestiques, pour les contrats passés devant les officiers publics, sur des monies et même dans les monuments royaux des temps inférieurs ; cette écriture *démotique* est en effet employée dans la partie intermédiaire de l'inscription de Rosette, la partie supérieure était en hiéroglyphes et la partie inférieure en grec.

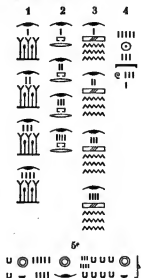
L'écriture *démotique* était caractérisée par une plus grande abondance de signes alphabétiques, et par un petit nombre de signes figuratifs ou symboliques, qui exigeaient une plus complète configuration. Enfin, dans l'écriture *démotique*, comme dans l'écriture *hiératique*, chaque signe abrégé d'un hiéroglyphe conservait la même valeur, la même expression que cet hiéroglyphe même.

Il y eut aussi pour ces deux écritures abrégées, tachygraphées, des signes numériques spéciaux et autrement combinés que ne furent les signes hiéroglyphiques. Dans l'écriture *hiératique* il y a de véritables *chiffres* dont la forme arbitraire a aussi une valeur arbitraire, mais absolue en toute occasion. Dans l'écriture *démotique* il y a trois figures différentes pour les nombres 1, 2, 3, mais elles procèdent de la ligne simple doublée et triplée. Le nombre 4 a un signe spécial ; et ces signes réunis expriment ensuite les nombres 2 et 3, 5 ; 3 et 3, 6 ; 3 et 4, 7 ; 4 et 4, 8. Vient ensuite un signe spécial pour 9, et comme pour ajouter à la singularité de telles combinaisons, la forme des si-

gnes numériques des textes hiératiques était employée en toute circonstance, excepté pour la notation des jours, des mois, dans les dates. Pour les dates il y avait des signes particuliers. L'exposition du système des signes égyptiens servant à la numération est un des plus remarquables chapitres de la grammaire égyptienne de Champollion le jeune (pages 207 à 245).

Le calendrier avait aussi ses signes particuliers pour désigner les 12 mois et les 5 ou 6 jours complémentaires. Nous donnons les signes des 12 mois sous les numéros 1, 2, 3, et la forme de ceux des jours complémentaires sous le n° 4.

Pour les noms de mois, on voit partout le signe *Lune*, ensuite les chiffres 1, 2, 3, 4; ensuite un signe qui est celui de la saison. Il n'y en avait que 3 en Égypte; chacune avait donc 4 mois. La figure de la 1^{re} saison indique celle de la Végétation, vient ensuite la 2^e, celle de la Récolte, et en troisième lieu la 3^e, celle de l'Eau ou de l'inondation du Nil. Le dernier signe du groupe des jours complémentaires n° 4 est le chiffre 1 qui variait selon la date à indiquer. L'usage de ce calendrier égyptien remonte aux plus anciennes époques des monuments de l'Égypte. Sous le n° 5, on lit l'âge d'un mort : années 77; mois 9, jours 20.



Ainsi les monuments égyptiens nous font connaître trois espèces d'écritures égyptiennes : 1^o l'écriture hiéroglyphique, composée de signes représentant exactement soit des êtres de la création, soit des objets d'invention humaine;

ce sont des signes-portraits qui sont ou *terrestres* dans tous leurs détails et même peints, selon la nature des objets, ou bien simplement *linéaires*, mais qui sont de véritables silhouettes de ces objets, et dont le contour a exigé aussi la même exactitude de dessin; le nombre de ces signes ne dépasse pas huit cents :

2^o L'écriture hiératique ou sacerdotale, véritable tachygraphie de chaque signe hiéroglyphique. Elle est d'un tracé facile, et le nombre de ses signes est égal à celui des hiéroglyphes dont ils ne sont qu'un abrégé;

3^o L'écriture démotique ou populaire, qui n'est qu'un extrait de l'écriture hiératique, un choix fait parmi tous ses signes, pour en tirer les plus faciles et écarter le plus possible les signes figuratifs ou symboliques, afin d'employer de préférence les signes alphabétiques; ce qui a permis de réduire de beaucoup le nombre des signes différents adoptés pour cette écriture populaire.

Mais ces deux écritures abrégées sont demeurées fidèles à leur origine : le signe hiératique ou démotique, abrégé d'un hiéroglyphe, a conservé partout l'expression de son type, et on remonte ainsi, sans difficulté, du signe démotique ou bien hiératique, au signe hiéroglyphique dont il n'est que l'abrégé, et l'expression graphique de l'un et de l'autre se justifie ainsi réciproquement.

Un savant père de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, nous apprend que dans l'éducation des enfants égyptiens, on leur enseignait d'abord l'écriture populaire, ensuite celle des prêtres, et enfin l'écriture hiéroglyphique. L'écriture populaire était en effet la plus facile, quoiqu'elle employât aussi, et simultanément, les signes figuratifs, les signes symboliques et les signes alphabétiques; mais nous l'avons dit, les deux premières classes de signes qui exprimaient directement l'idée, qui étaient purement idéographiques, y étaient en petit nombre, et réduits aux signes les plus connus, tels que ceux qui exprimaient les idées *Dieu, Roi, Ciel, Terre*, etc.; le reste était alphabétique. On trouve même des mots grecs dans le texte démotique de l'inscription de Rosette : la langue égyptienne n'ayant point de mot analogue, on remplaça, dans l'inscription égyptienne, l'expression grecque par des signes alphabétiques égyptiens.

Tel fut le système graphique de cette illustre nation. Les monuments ne fournissent aucun autre renseignement, et c'est par une singulière erreur qu'un savant et spirituel académicien, M. de Sauley, a cru avoir découvert un fragment en écriture démotique égyptienne, du temps

des Antonins, qui était *entièrement écrit en lettres alphabétiques populaires* (*Revue archéologique*, 15 mai 1848), ce qui aurait constitué un quatrième système d'écriture égyptienne, et une nouveauté sans exemple, puisqu'en l'adoptant, l'Égypte aurait abandonné ses plus antiques coutumes et tous ses souvenirs historiques. Le fragment qui a trompé le zèle de M. de Sauley était un essai moderne, sorti de la plume de Champollion le jeune, qui n'aurait pas manqué d'annoncer un fait si considérable au monde savant, si ce fait avait existé.

Jusqu'au *vi^e* siècle de l'ère chrétienne, les écritures égyptiennes furent conservées; mais leur décadence comme celle de toutes les autres institutions nationales avait commencé par l'invasion et les ravages des Perses. Les Grecs et les Romains n'en furent que les continuateurs. Les peuples et les idées venus de l'étranger pénétrèrent dans les vieilles institutions égyptiennes; les Grecs, fondateurs de l'illustre école d'Alexandrie, étudièrent peu ou mal la terre, la constitution, la philosophie, l'histoire des Pharaons. Les Romains se montrèrent moins curieux encore; ils n'y fondèrent aucune école. Le christianisme y pénétra par le moyen de la langue grecque, et il y devint assez puissant pour faire substituer, dans l'usage universel de l'Égypte, les lettres de l'alphabet grec aux anciennes écritures hiéroglyphique, hiératique et démotique. Dès lors il n'y eut plus d'Égypte; ses écritures sacrées furent oubliées; l'antique langue des monuments pharaoniques fut écrite avec l'alphabet grec, imprégnée de mots grecs. En vain au *vi^e* siècle, les dévots à Isis et à Osiris soutenaient encore par les armes, dans l'île sainte de Philæ, les anciennes doctrines contre les nouveautés grecques: la langue égyptienne devint la langue copte, l'écriture hiéroglyphique fut remplacée par l'alphabet copte. Ce nouveau sujet nous écarterait trop de celui de notre sommaire résumé. Qu'il nous suffise donc de l'avoir indiqué. J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC.

HIÉROGRAMMATES. C'est le nom que les Égyptiens donnaient aux Scribes sacrés chargés de l'administration des revenus des temples. Les villes avaient des hiérogrammates comme les temples. Les premiers formaient des collèges, et ils pouvaient joindre d'autres dignités à celle d'hiérogrammate. Une palette de scribe, le kasch ou roseau taillé, un papyrus ouvert ou roulé, sont les signes auxquels on les reconnaît sur les monuments.

HIÉROMANCIE. Nom collectif de toutes les diverses sortes de divinations tirées des choses offertes aux Dieux et surtout des victimes. On commençait par tirer des présages de leurs

parties extérieures, de leurs mouvements, etc., puis on étudia leurs entrailles, et particulièrement le foie, ce qui forma sous le nom d'*Hépatoscopie* une sorte de divination particulière. Tout ce qui se rapportait à l'*Hiéromancie* prenait aussi quelquefois le nom de *Hiéroscopie*; les sorciers du moyen-âge en continuèrent les pratiques; seulement, au lieu d'opérer sur de nobles animaux, ils employaient des bêtes immondes, tels que des lézards, des crapauds, des chauve-souris.

Ed. F.

HIEROMAX ou **YARMOUK.** Petite rivière qui se jette dans le Jourdain, sur sa rive orientale, à deux lieues au dessous du lac de Tibériade. Elle prend ses sources, selon Burckhardt, dans le Djebel Hauran et dans le Golan; elle coule d'abord dans un lit de basalte très encaissé, et sa largeur est de 65 pas au sortir des montagnes. Les Arabes modernes appellent le Hieromax *Scheriat-el-Mandhour* ou *Ménadhiré*. Il n'est pas fait mention de cette rivière dans les livres bibliques.

HIÉROMNEMONS, c'est-à-dire *présidents des sacrifices*. Députés que les villes de la Grèce envoyaient aux amphictyonies, où ils avaient pour mission spéciale de s'occuper de tout ce qui avait rapport à la religion, et en particulier des sacrifices publics que l'on offrait aux dieux pour la prospérité de la fédération hellénique. Lorsque l'amphictyonie avait lieu aux Thermopyles, le premier soin de l'hiéromnémon à son arrivée était de sacrifier à Cérés, déesse tutélaire de la localité. Le sacrifice s'adressait à Apollon et à Minerve lorsque l'assemblée se réunissait à Delphes. Chaque ville n'envoyait ordinairement qu'un seul hiéromnémon élu par le sort. Ces officiers recueillaient les suffrages, prononçaient les arrêts, présidaient l'assemblée. Lorsque les amphictyons se séparaient, les hiéromnémons venaient rendre compte à leurs concitoyens de la conduite qu'ils avaient tenue pendant la durée de la session.

HIERON I^{er} succéda, en 478, à son frère Gélion sur le trône de Syracuse. Ardent et passionné il fit regretter à ses sujets la douceur et la modération de son prédécesseur. Catane et Naxos se révoltèrent; Hiéron en transporta les habitants à Léontium, et les remplaça par des colons tirés du Péloponèse. A l'exception d'une guerre heureuse contre Thrásidée, fils et successeur de Théron d'Agrigente, il fit jouir les Syracusains d'une paix constante, et attira dans sa capitale les plus illustres poètes de la Grèce, Pindare, Eschyle, Bacchilide, Simonides, etc., et des artistes éminents qui ornèrent la Sicile de statues et de monuments capables de rivaliser avec ceux de la Grèce. Le contact de ces poètes et de ces

sculpteurs, joint à l'influence des années, exerça une heureuse influence sur le caractère d'Hiéron, qui finit par regagner la sympathie des Siciliens. Il mourut à Catane, après un règne de onze ans et huit mois, et eut pour successeur son frère, le cruel Thrasybule.

Hiéron II s'était distingué dans la guerre que les Siciliens avaient entreprise, avec l'aide de Pyrrhus, contre les Carthaginois et les Mamertins. Après le départ de ce monarque, il reçut le commandement de l'armée, et bientôt les Syracusains, charmés de sa douceur, lui donnèrent le titre de préteur. La victoire de Myles, qu'il remporta ensuite sur les Mamertins, excita un grand enthousiasme, et la royauté lui fut décernée d'un commun accord (269 av. J.-C.). Les Carthaginois s'étant emparés de la citadelle de Messine, les habitants de cette ville implorèrent le secours des Romains. Hiéron prit parti pour Carthage, mais voyant Syracuse menacée et sentant l'impossibilité de résister, il se hâta de conclure avec Rome une paix à laquelle il resta toujours fidèle, et qui lui permit de faire fleurir dans ses états les arts, les lettres et l'industrie, pendant que le reste de la Sicile était dévasté par la guerre. Pendant la seconde guerre punique, il mit toutes ses ressources à la disposition des Romains et leur envoya des secours en Italie. Hiéron mourut nonagénaire, en 215 avant Jésus-Christ. Ce fut pendant son règne que Théocrite écrivit ses idylles.

HIÉRON (*archéolog.*). C'est le nom qu'on donnait non seulement à un temple quelconque, mais à tout ce qui en dépendait : le bois sacré, l'oracle, etc. Telle est du moins l'opinion de Gail qui invoque à l'appui un passage de Thucydide, et où il est parlé de l'Hiéron d'abord, puis du temple proprement dit ensuite. Quelquefois les Hiérons n'avaient pour enceinte qu'une simple haie, mais celui de Delphes fut entouré d'une muraille du jour où Philomèle, qui en était l'intendant, voulut empêcher les Béotiens de s'emparer de l'oracle. L'intendance d'un Hiéron était fort recherchée pour les grands revenus qu'elle rapportait. Celle de l'Hiéron d'Olympie appartenait aux Eléens, selon Strabon (liv. VIII, p. 548), dans un passage où racontant une fête scandaleuse célébrée dans une partie de l'Hiéron, il nous fait connaître indirectement un des réduits mystérieux que renfermaient toujours ces enceintes sacrées. L'arène des jeux à Olympie était elle-même comprise dans l'Hiéron, ainsi qu'il résulte d'un passage de Thucydide (liv. V, ch. 49), où il est dit que les Lacédémoniens n'ayant pas payé l'amende, furent repoussés de l'Hiéron par les Eléens, en sorte

qu'ils ne purent ni sacrifier, ni prendre part aux jeux sacrés. Ed. F.

HIÉRONIQUE ou **HIÉRONICE**, de *ἥρως*, divin, et *νίκη*, victoire. C'est le nom qu'on donnait à l'athlète qui avait remporté le prix aux quatre grands jeux de la Grèce, c'est-à-dire les jeux pythiens, isthmiques, olympiques et néméens.

HIÉRONYME, petit-fils de Hiéron, lui succéda. Il continua la politique de Gélon son père, et ce que ce dernier n'avait pu faire, il l'accomplit et rompit l'alliance avec les Romains, insulta leurs ambassadeurs, et entra en relation avec Annibal. Une politique si contraire aux intérêts de Syracuse souleva un mécontentement profond. Hiéronyme fut assassiné après un an de règne environ et les Syracusains abolirent la royauté.

HIÉRONYMITES. Nom de divers ordres religieux qui se proposent pour modèle la vie de saint Jérôme dans sa solitude de Bethléem. On compte quatre congrégations différentes d'hiéronymites : 1° ceux d'Espagne; 2° ceux de l'Observance ou de Lombardie; 3° ceux de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise; 4° ceux de la congrégation de Fiésole.

Les hiéronymites d'Espagne doivent leur naissance au tiers-ordre de saint François. Ce furent en effet quelques disciples du R. Thomas de Sienna, profès du tiers-ordre de saint François, qui fondèrent dans le royaume de Valence, vers l'an 1370, la congrégation des hiéronymites. Grégoire XI approuva, en 1373, leur institut, et leur donna les constitutions du couvent de Sainte-Marie-du-Sépulcre, hors des murs de Florence, avec la règle de saint Augustin. Il leur prescrivit aussi la forme et la couleur de leur habillement qui consistait en une tunique de drap blanc, un scapulaire de couleur tannée, un petit capuce et un manteau de pareille couleur. Les plus célèbres monastères des hiéronymites en Espagne étaient : celui de Saint-Laurent de l'Escorial, et celui de Saint-Just : c'est dans ce dernier que se retira l'empereur Charles-Quint, après avoir abdiqué les couronnes d'Espagne et d'Autriche.

Il y a aussi en Espagne des religieuses hiéronymites, dont l'ordre fut fondé à Tolède, vers la fin du xv^e siècle, par une sainte fille nommée Marie Garcias.

Les hiéronymites de Lombardie eurent pour fondateur Loup d'Olmedo, d'abord général des hiéronymites d'Espagne. Après avoir établi ses monastères dans les montagnes de Cazalla, au diocèse de Séville, il passa en Italie où il fonda plusieurs maisons de son ordre. Il leur donna une règle dressée d'après les écrits de saint Jé-

rome. Elles furent appelées *maisons de l'Observance* ou de *Lombardie*.

Pierre Gambaeorte, plus connu sous le nom de Pierre de Pisc, fonda la troisième congrégation des hiéronymites, vers l'an 1380, à Montebello, dans l'Ombrie. La vie de ces religieux était très austère : ils faisaient quatre carêmes, jeûnaient les lundis, les mercredis, les vendredis de toute l'année, et se donnaient la discipline. Ils se levaient à minuit et faisaient cinq heures d'oraison pendant l'hiver, et trois heures pendant l'été. Plus tard ces austérités furent modérées.

La congrégation des hiéronymites de Fiéssoli, établie vers l'an 1360, reconnaît pour fondateur le R. Charles de Mortigranelli, de la maison des comtes de ce nom. Innocent VII l'approuva en 1406, Grégoire XII la confirma, et Eugène IV donna à ces nouveaux religieux la règle de saint Augustin. En 1668, Clément IX supprima cette congrégation et en réunit les religieux à celle du R. Pierre de Pisc.

HIÉROPHANTE, de *hieros*, sacré, et *païos*, je montre. Nom qu'on donnait à Athènes au grand prêtre de Cérès chargé de présider aux mystères, et d'enseigner aux initiés la doctrine secrète. On lui donnait aussi le titre de prophète (*roy. ELEUSINES*). Il était toujours tiré de la célèbre famille des Eumolpides (*roy. EUMOLPE*). Les hiérophantes devaient garder une chasteté perpétuelle, et pour cela prenaient une boisson qui tuait en eux la virilité. On donnait aussi le nom d'*Hiérophantes* à des femmes consacrées au culte de Cérès.

HIÉROSCOPIE, voy. *Hiéromancie*.

HIGHLANDS. Par ce mot, qui signifie *hautes terres*, on désigne cette partie de l'Ecosse qui s'étend des monts Grampians jusqu'à la mer. Ce ne sont que gorges et vallées creusées par les torrents de Leven, de Carn, de Dee, etc., et habitées par une race d'hommes qui ont gardé tout le caractère et les mœurs abruptes des Ecosseais primitifs. Cette population est considérable; les troupeaux sont sa principale richesse. Elle suit encore toutes les antiques traditions; mais depuis 1747, époque où fut brisée la juridiction héréditaire des chefs, elle a cessé de se diviser en tribus ou *clans* souvent ennemis, et toujours isolés. Le costume national, composé du *Kilt* (tablier à pli), du *plaid* et du bonnet à branche de houx, survécut plus longtemps. Il ne fut révoqué que par un règlement de 1782, encore est-il toujours en usage dans quelque partie de l'*Highland*, surtout parmi les basses classes. Le presbytérianisme est la religion dominante, hormis dans le comté d'Inverness, et dans quelques îles où les catholiques sont en

plus grand nombre. Le *Highland* fut longtemps sans communication accessible avec les basses terres; c'est ce qui faisait sa force et aidait à le maintenir dans les vieux usages. Les grandes routes qui furent tracées à l'époque des guerres du *présentant*, que les *Highlanders* soutenaient si vaillamment, ne furent pas moins utiles à la destruction de ces antiques coutumes, que les divers règlements dont nous avons parlé. Le *Highland* n'a donc gardé du passé que ces traditions déjà citées, et quelques chants qui s'oublieront peu à peu, faute de barde pour les répéter. — Le demi-niel Macouirich est mort en 1726, et avec lui sa corumense nationale qui redisait les vieux refrains. Le *Highland*, vraie terre gaélique dont M. James Brown a fait dernièrement l'histoire en 4 volumes, ne comprend pas moins de huit comtés, savoir Sutherland, Caithness, Roy, Inverness, Gornarty, Nairn, Argyle, Bute et Lela, sans compter les Hébrides, et une partie des sept autres comtés de Murray, Banff, Stirling, Lerth, Dumbarton, Aberdeen et Angus. En F.

HIGUERA (JÉRÔME-ROMAIN), jésuite espagnol né à Tolède en 1538, mérite d'être cité parmi les auteurs qui ont cherché à faire accepter au public leurs propres élucubrations en les attribuant à des écrivains dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Higuera voulut suppléer au silence des historiens sur l'introduction du christianisme en Espagne, et il composa dans ce but, avec des matériaux recueillis de toutes parts des chroniques qu'il attribua à Flavius Dexter, cité par saint Jérôme, à Maxime, à saint Beaulieu et à Luitprand. Il avait d'ailleurs assez bien réussi à imiter le style du temps de ces auteurs. Un certain nombre de savants crurent à l'authenticité de ces ouvrages; mais le plus grand nombre les rejeta.

HILAIRE (SAINT). Célèbre docteur de l'Eglise, était né à Poitiers d'une des plus illustres familles des Gaules. Il se livra avec ardeur dans sa jeunesse à l'étude des lettres humaines, et fit des progrès rapides dans la philosophie et l'éloquence. Elevé dans les ténèbres du paganisme, la droiture de son cœur et la pénétration de son esprit lui firent bientôt reconnaître l'extravagance de l'idolâtrie, et ses propres réflexions l'ayant convaincu de l'unité de Dieu, la lecture des livres saints acheva de l'éclairer en l'initiant aux sublimes vérités du christianisme. Lorsqu'il eut reçu le baptême, et n'étant encore que simple laïque, il se fit admirer par l'éclat de ses vertus et par son zèle pour la foi. Un mérite aussi éminent le fit choisir, vers l'an 353, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, pour remplir le siège épiscopal de Poi-

liers. Il se montra l'un des plus zélés défenseurs de la foi catholique contre les Ariens, et, après leurs violences au conciliabule de Milan, il se décida, de concert avec presque tous les évêques des Gaules, à se séparer de la communion des chefs de ce parti. Il adressa ensuite à l'empereur Constance une remontrance également énergique et respectueuse, pour se plaindre de la persécution qu'on exerçait contre les catholiques. Mais il ne tarda pas à être persécuté lui-même. Saturnin, évêque d'Arles, et quelques autres Ariens le firent comparaître devant un conciliabule, à Béziers, en 356, et écrivirent contre lui à l'empereur qui le bannit en Phrygie. Le saint docteur s'occupa dans son exil à combattre l'hérésie par des ouvrages pleins de force et d'éloquence. Il assista, en 359, au concile de Séleucie, et se rendit, avec les députés des Gaules, au concile de Constantinople, où il présenta un mémoire à l'empereur pour lui exposer les périls de la foi, et lui demander de l'entendre dans une conférence avec les Ariens; mais ceux-ci n'osèrent se commettre avec un adversaire si redoutable, et persuadèrent à Constance de le renvoyer dans les Gaules comme un homme capable de troubler tout l'Orient. Il fut accueilli à son retour avec enthousiasme par les catholiques, et travailla dans les Gaules et en Italie à ramener dans la bonne voie les évêques qui s'étaient laissés surprendre au concile de Rimini. Il tint à cet effet plusieurs conciles où les coupables reconnurent leur faute, et ratifièrent la foi de Nicée. Il s'occupa surtout de prémunir l'Eglise de Milan contre les artifices de l'évêque arien Auxence, et détermina une grande partie des fidèles à se séparer de sa communion. Mais l'empereur Valentinien, trompé par une profession de foi équivoque de cet évêque, et voulant mettre fin aux dissensions, ordonna à saint Hilaire de sortir de Milan. Cet illustre docteur mourut à Poitiers l'an 368. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables par la chaleur et la vivacité du style, par la force et l'élévation des pensées, par une dialectique vigoureuse et une éloquence entraînante : 1° un *Traité de la Trinité* en 12 livres, où il expose la doctrine catholique, en développe les preuves, réfute les erreurs des Ariens et des autres sectaires, et discute leurs objections; 2° son livre sur les synodes où il examine, et discute le sens des différentes formules de foi proposées ou adoptées par les Ariens; 3° trois lettres à l'empereur Constance; 4° des commentaires sur l'évangile de saint Matthieu, et sur une grande partie des psaumes; 5° enfin une lettre qui contient des instructions précieuses pour la jeunesse. Le saint évêque l'écrivit pour sa fille Apra; car il avait

été marié avant de se convertir au christianisme, et sa femme reçut le baptême avec lui. R.

HILAIRE ou HILARUS. Pape, était archidiacre de l'Eglise romaine lorsqu'il fut élu, en 461, pour succéder au pape saint Léon. Il avait été légat du saint siège au conciliabule d'Ephèse, et s'y était signalé par sa fermeté contre les entreprises et les violences de Dioscore. Il confirma pendant son pontificat les condamnations prononcées contre les Eutychiens, et tint plusieurs conciles à Rome pour juger diverses affaires, et maintenir les règles de la discipline touchant les élections épiscopales. On y défendit surtout aux évêques de choisir leurs successeurs. Ce pape mourut au mois de février 468, après 6 ans et 3 mois de pontificat. On a de lui plusieurs lettres ou décrétales.

HILARIES. Fêtes de l'ancienne Rome, célébrées le 25 mars, en l'honneur de la mère des dieux, et précédées d'une fête de deuil et de lamentations qu'on nommait le jour de sang, *dies sanguinis*. Le jour des Hilaries, la joie régnait dans toute la ville; on promenait par les rues la statue de la déesse, et chacun portait devant elle ce qu'il avait de plus précieux. La grande déesse qu'on honorait ainsi était la Terre à laquelle on demandait des récoltes abondantes. Les Grecs pratiquaient la même cérémonie avant les Romains, sous le nom d'*anabasis*, c'est-à-dire renouvellement, et se livraient à toutes les démonstrations de la joie la plus vive après avoir célébré la veille une fête de deuil appelée *catanabasis*.

HILARION (SAINT), né vers l'an 292, près de Gaza en Palestine, étudia à Alexandrie, y embrassa la religion chrétienne, visita saint Antoine dans le désert, et revint dans sa patrie, où il partagea ses biens entre ses frères et les pauvres. Il se retira ensuite dans une solitude, fonda plusieurs monastères; et, plus tard, parcourut les déserts de l'Egypte, passa en Sicile, puis en Dalmatie, et enfin dans l'île de Chypre, où il mourut dans un ermitage vers l'an 372.

HILARODES, de Dapex, joyeux, et *αἰδῶν*, chant. Sorte de troubadours grecs qui, vêtus d'un habit blanc et le front orné d'une couronne dorée, chantaient des vers gais et plaisants. Un enfant ou une jeune fille les accompagnait en jouant d'un instrument. Les *Hilarodes* figurèrent plus tard dans les tragédies, et furent appelés *Simodes*, du nom du poète Simos, qui avait acquis une grande réputation dans ce genre de poésie. Dans les derniers temps, ils étaient chaussés d'une simple semelle liée sur le pied avec des courroies. On peut consulter sur ces poètes la *Poétique* de Scaliger, liv. I, ch. 52. Les pièces de vers qu'ils chantaient étaient appelées *Hilarodies*, et Scaliger croit

qu'elles ne différaient point de la *phylacographie* et de l'*hilaro-tragédie*, pièce dramatique qui pouvait correspondre à ce que nous appelons une *tragi-comédie*.

HILDBURGHUSEN. Un des duchés de la Saxe, formé depuis 1678 d'une partie de l'ancien duché de Cobourg et du comté d'Henneberg, et réuni au duché de Saxe-Weimar depuis l'extinction de la ligne de Saxe-Gotha, en 1826. Il avait 11 milles carrés, 5 villes, 120 bourgs, villages et hameaux, et 30,000 habitants, la plupart luthériens. Il est situé au côté méridional de la forêt de Thuringe, et sur les rivières la Werra et la Rodach. La partie septentrionale est montagneuse, et le sol n'est généralement que d'une fertilité médiocre; on y trouve des mines de fer, de cuivre et de sel. Des filatures de laines, des tanneries et des fabriques de poteries forment les seules branches un peu importantes de l'industrie de cette contrée.

HILDBURGHUSEN, l'ancienne capitale et aujourd'hui le siège des autorités supérieures du duché de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, est une petite ville de 4,000 âmes, avec un beau château, deux églises luthériennes, une église réformée, un gymnase et une école normale. *SEN.*

HILDEGARDE (SAINTÉ), née dans le diocèse de Mayence vers 1100, et morte en 1178, fut la première abbesse du monastère du mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin. On a d'elle plusieurs ouvrages sur des sujets de mysticité, de morale, de théologie, de science, etc. Les principaux sont : *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol.; *Trois livres de révélations*, des Lettres, etc. On a donné à Cologne, 1586, in-4°, une édition complète de ses œuvres.

HILDESHEIM. C'est le nom d'une ville et d'une principauté du Hanovre. — La ville, appelée en latin *Hennepolis*, est située à 26 kilom. S.-E. de Hanovre. Elle a une population de 14,000 habitants, et possède un évêché fondé par Charlemagne ou Louis-le-Débonnaire. On y voit un monument élevé en l'honneur du fameux Hermann ou Arminius. — La principauté d'Hildesheim, bornée, au N., par le gouvernement de Lunebourg, à l'E., par le duché de Brunswick et la Saxe prussienne, au S., par le Brunswick, et, à l'O., par le gouvernement de Hanovre, compte environ 130,000 habit. répartis sur une superficie de 65 kilom. sur 50. Cette principauté fut longtemps gouvernée par les évêques. Elle fut cédée à la Prusse en 1802, réunie au royaume de Westphalie en 1807, et enclavée dans le royaume de Hanovre en 1815.

HILDUIN. Abbé de Saint-Denys, né vers la fin du viii^e siècle, et mort en 840, fut chapelain

de Louis-le-Débonnaire, abandonna ce prince pour embrasser le parti de Lothaire et de Pépin, se rallia ensuite à Louis, l'abandonna de nouveau et fut exilé en Saxe en 830. Il est célèbre par ses *Actes du martyre de Saint-Denis*, ouvrage dans lequel il confond l'évêque de Paris avec saint Denys l'aréopagite, erreur qui produisit de grandes discussions jusque dans le xvi^e siècle.

HILE (bot.). Beaucoup de botanistes appellent aujourd'hui de ce nom l'ombilic des graines, c'est-à-dire la cicatrice laissée à la surface du tégument séminal au point où s'attachait le funicule ou cordon ombilical (*roy. OMBILIC*).

HILLA ou **HELLEH**. Ville de la Turquie d'Asie, sur la rive droite de l'Euphrate, près de l'emplacement où devait s'élever l'antique Babylone. Hilla, située à environ 100 kil. S. de Bagdad, compte 12,000 habitants, et est le chef-lieu d'un livah; son étendue est très considérable à cause du grand nombre de jardins qu'elle renferme. On y remarque le château du gouverneur, plusieurs mosquées assez belles, entre autres celle dite du *Soleil*, célèbre parmi les musulmans chyites.

HILLEL. Trois personnages de ce nom sont devenus célèbres dans l'histoire des Juifs, savoir : 1^o **HILLEL**, fameux docteur qui florissait sous l'empereur Auguste et sous Hérode-le-Grand, naquit à Babylone, où il passa les quarante premières années de sa vie. Il alla ensuite à Jérusalem, et devint, au bout de quarante autres années, chef d'une école qui défendait l'autorité de la tradition contre celle de Schammaï, qui n'admettait que le texte de l'Ecriture. Hillel était le chef des pharisiens, et Schammaï des scribes. Il dirigea son école pendant quarante ans encore, et mourut à l'âge de cent vingt ans. Cette chronologie, rapportée par les rabbins, ne semble pas mériter une grande créance. Il est certain seulement qu'Hillel vécut jusqu'à un âge fort avancé, ce qui le fit surnommer le *Vieux*. Il est souvent question de lui dans le Talmud, et on sait qu'il eut un grand nombre de disciples très considérés parmi les Juifs. — 2^o **HILLEL**, surnommé *Hennasi*, c'est-à-dire le *prince*, parce qu'il était chef suprême du grand sanhédrin, descendait, selon les rabbins, de Hillel-le-Vieux, à la dixième génération. Il est également question de lui dans le Talmud. — 3^o **HILLEL**, descendant de Judas-le-Saint, convoqua, vers l'an 360, une assemblée des principaux docteurs juifs pour établir un calendrier uniforme à l'usage de tous les Juifs établis dans les différentes parties du monde. Il adopta pour base le calendrier grec de Meton, avec le cycle de dix-neuf ans. Quelques auteurs pensent

qu'avant de mourir ce docteur se convertit au christianisme. L. DUBOIS.

HIMALAYA. Expression sanscrite composée de *hima*, c'est-à-dire *froid, neige*; et de *alaya*, *demeure, séjour, habitation*; le nom entier signifie donc *sejour de la neige*. C'est une chaîne de montagnes de l'Asie centrale connue dans l'antiquité sous les noms d'*Ἰμαίαι*, *Imaui*, et d'*Ἡμοδαίαι*, *Hemodai* et *Emodus*, modifications, avec terminaison grecque et latine, des formes *Hima* et *Himavat*, employées en sanscrit comme synonymes d'Himalaya. Cette chaîne fait partie du système Bolor-Himalaya, et commence sur la rive gauche de l'Indus, par 72° de longitude E., et se prolonge jusqu'à environ 95° 30'; elle forme la limite septentrionale de la vaste plaine de l'Hindoustan, et se dirige du N.-O. au S.-E., entre 27° et 35° de latitude N. Les Anglais ont fait exécuter des mesures trigonométriques d'un grand nombre de pics de l'Himalaya, et nous savons aujourd'hui avec certitude que trois de ces pics sont les points les plus élevés de tout le globe. Ce sont le Tchamalari dans le Boutan, qui s'élève à environ 8,600 mètres au dessus du niveau de la mer; le Djawahir, dans la province de Kémaon, présidence d'Agra, à environ 8,500 mètres, et le Djawalaghiri, dans le Népal, à environ 8,700 mètres. L'Himalaya renferme un nombre considérable de glaciers et de lacs d'où sortent de nombreux cours d'eau. Le lac le plus connu est le Manasarovara, célèbre dans la mythologie indienne. Les fleuves les plus importants qui sortent de l'Himalaya sont le Siude, le Setledje, l'Yaro-dzangbo-Tchou, le Brahmapoutra et le Gange. Le versant méridional de la chaîne est occupé par les pays de Cachemire et de Gherwal, aujourd'hui dépendants de la présidence d'Agra, par le royaume de Népal et le Boutan, et par le pays d'Assam, incorporé à la présidence de Calcutta. L'Himalaya est très célèbre dans la mythologie indienne. L. DUBOIS.

HIMANTOPODES. Peuple fabuleux ou mal connu, que les Grecs et les Romains plaçaient dans un canton de l'Éthiopie, plein d'animaux sauvages. Ils avaient, dit-on, les jambes si faibles et si tordues qu'ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient, ce qui leur faisait donner par les Grecs le nom d'*Himantopodes* (ἵμας, courroie, et ποδες, pieds), et par les Latins celui de *Loripèdes*, qui a exactement la même signification.

HIMANTOPUS (*insusaires*). Genre de rotifères indiqué par Müller et par Othon Fabricius, et ayant les caractères suivants : corps ovale, plus ou moins allongé, renflé en avant, atténué et quelquefois bifide en arrière, pourvu sur les côtés d'appendices nombreux et cirriformes. Ce

genre comprend un assez grand nombre d'espèces, qui habitent les eaux dormantes et se trouvent dans les infusions. Nous citerons comme type l'*Himantopus ludia*, Müller, qui ressemble assez bien à un Lépisme. E. D.

HIMÈRE. Ville de Sicile, située sur la côte septentrionale. C'était une colonie de Zancle, et sa fondation remonte au VII^e siècle avant notre ère. Gelon avait taillé en pièces sous ses murs une armée carthaginoise commandée par Amilcar, qui avait été surpris et égorgé dans son camp. En 409, Annibal, petit-fils de ce dernier, envoyé en Sicile avec des forces considérables, voulut tirer vengeance de la mort de son père. Il s'empara d'Himère après une résistance acharnée, passa les habitants au fil de l'épée et réduisit la ville en cendres. Une nouvelle ville s'éleva dans la suite à quelque distance de l'ancienne, près de plusieurs sources d'eaux thermales, et prit le nom de *Thermæ himerenses*. Elle devint très florissante sous les Romains, et aujourd'hui elle a conservé une partie de son importance sous le nom de *Termini*.

HIMILCON. Nous citerons trois Carthaginois de ce nom. — Le premier soumit une grande partie de la Sicile du temps de Denys, détruisit Messine, battit Denys dans plusieurs rencontres, et vint assiéger Syracuse qu'il aurait prise sans une éruption de l'Etna qui retarda sa marche. Sa flotte fut ensuite vaincue par 30 navires lacédémoniens et la peste vint décimer son armée; après avoir perdu 150,000 hommes il revint à Carthage, où, dans son désespoir, il se laissa mourir de faim. — Le second, que l'on croit contemporain d'Hannon, franchit les colonnes d'Hercule, fit un voyage d'exploration dans l'Océan septentrional, et remonta jusqu'aux îles britanniques et aux Cassitérides (Sorlingues). On a prétendu que ce fut la première exploration des peuples navigateurs de la Méditerranée dans l'Océan; mais cette assertion est loin d'être prouvée. On peut consulter sur le voyage d'Himilcon le tome IV des recherches de Gosselin, sur la géographie des anciens. — Un troisième Himilcon, surnommé *Phamæus*, appartenant à la faction barcine, commandait la cavalerie de Carthage lorsque les Romains vinrent assiéger cette ville. Il se laissa corrompre par Scipion, passa à l'ennemi avec 2,000 chevaux, et contribua à la ruine de sa patrie (147 av. J.-C.).

HIN. Mesure de liquides chez les Hébreux, contenant douze logs (roy. ce mot) ou soixante et douze moyennes coquilles d'œuf toutes pleines. Josèphe (*Antiq.* III, 9) estime le hin à deux congés attiques.

HINCMAR, archevêque de Reims, un des

plus savants hommes de son temps, fut placé dès son enfance dans le monastère de Saint-Denis, où il prit l'habit religieux. Il était d'une famille illustre, et parent du comte de Toulouse. Sa naissance et ses talents le firent appeler à la cour de Louis-le-Debonnaire, où il employa son crédit, de concert avec l'abbé Hilduin, pour faire établir la réforme à Saint-Denis. Il donna lui-même l'exemple, quitta la cour et se soumit à toutes les prescriptions de la règle. Il demeura toujours fidèle à Louis-le-Debonnaire pendant les troubles qui agitérent le royaume, et après la mort de ce prince, le roi Charles lui donna les abbayes de Compiègne et de Saint-Germer, qu'il n'accepta que par l'ordre de son évêque et de son abbé. Il devint, en 845, archevêque de Reims, et fut appelé, soit par son titre, soit à cause de son mérite personnel, à prendre la plus grande part à toutes les affaires importantes de l'Eglise et de l'Etat. Une des premières, et celle qui fit le plus de bruit, fut l'affaire du moine Gothescalc, que l'on accusait de soutenir les erreurs fatalistes des prédestinés. Ce moine, condamné d'abord dans un concile de Mayence, lui fut renvoyé, comme étant de son diocèse, pour être soumis à la pénitence. Hincmar le fit comparaître devant un concile tenu à Quercy-sur-Oise en 849, où il fut déposé de la prêtrise et condamné à rester enfermé dans un monastère. Ce jugement devint l'occasion d'un grand nombre d'écrits. Gothescalc essaya de se justifier, publia dans ce but deux confessions de foi, où ses erreurs étaient habilement déguisées, et s'adressa à l'archevêque de Lyon, Amolon, pour lui soumettre ses écrits et le prier de les examiner. Hincmar, de son côté, adressa une lettre pastorale aux moines et aux fidèles de son diocèse pour les prémunir contre les erreurs de Gothescalc, dont quelques personnes prenaient le parti. En effet, comme ses professions de foi, conçues avec beaucoup d'artifices, étaient en outre appuyées de plusieurs passages de saint Augustin, quelques uns se persuadèrent qu'il se bornait à soutenir la doctrine de cet illustre père sur la grâce et sur la prédestination, et que les erreurs qu'on lui imputait n'étaient que de fausses conséquences tirées à tort de ses principes. On accusa Hincmar et ses partisans de favoriser le semi-pélagianisme, de subordonner complètement la prédestination aux mérites de l'homme, et de ne pas reconnaître les dispositions spéciales de la Providence en faveur des élus. Ratrain, moine de Corbie, Loup, abbé de Ferrières, Prudence, évêque de Troyes, Florus, diacre de Lyon, et Remy, successeur d'Amolon sur le siège de cette ville, écrivirent contre Hincmar, qui fit approu-

ver sa doctrine dans un nouveau concile tenu à Quercy en 853, et qui la défendit par divers écrits. Ces discussions se prolongèrent encore plusieurs années, mais sans résultat.

Hincmar avait déposé quelques clercs ordonnés par Ebbon, son prédécesseur, qui avait été lui-même privé de son siège pour s'être déclaré contre Louis-le-Debonnaire. Ils appelèrent de ce jugement, et l'affaire fut portée devant un concile tenu à Soissons en 853, qui confirma la déposition. Mais quelques années plus tard, le pape Nicolas I^{er} ordonna la révision de cette affaire, et un nouveau concile, d'après le consentement d'Hincmar, prononça leur rétablissement. Une autre sentence de déposition prononcée en 861 par Hincmar contre Hothade, évêque de Soissons, dans le concile de la province, fut aussi cassée par le même pape, parce qu'on n'avait pas tenu compte de l'appel de cet évêque au saint siège. Hincmar se déclara contre son propre neveu, évêque de Laon, qui s'était rendu odieux à son peuple et à son clergé par ses violences et ses injustices, et qui fut déposé en 871 dans un concile tenu à Douzi. Le divorce de Lothaire, roi d'Austrasie, fournit à Hincmar une autre occasion de faire éclater son zèle et ses lumières. Il publia un mémoire, où il n'hésita pas à se prononcer hautement contre la décision des évêques de Germanie qui avaient approuvé ce divorce, et le pape Adrien II lui écrivit à ce sujet une lettre remplie d'éloges. Il le nomma quelque temps après légat du saint siège, et le chargea de s'opposer aux prétentions ambitieuses de Charles-le-Chauve. Cet illustre prélat mourut en 882, dans un âge très avancé. Il nous reste de lui un grand nombre d'écrits sur différentes matières. On voit par ses ouvrages qu'il avait beaucoup lu les ouvrages des pères, et qu'il avait fait surtout une étude approfondie des lois canoniques; mais il montre souvent plus d'érudition que de discernement. Son épiscopat fut signalé par une grande fermeté et par un grand zèle pour la discipline; mais on lui reproche d'avoir poussé quelquefois la rigueur au delà des bornes, d'avoir montré trop d'attachement à ses propres idées et un amour excessif de la domination. Toutefois, malgré ses défauts, qui tenaient à son caractère, on ne peut s'empêcher de le regarder, à raison de ses vertus et de ses talents, comme un des grands ornements de l'Eglise gallicane.

HINDOU-KOUSHI, *Hindoc-Kon*, le Caucase Indien le *Paropamisus* ou *Caucasus* de l'antiquité. Chaîne de montagnes de l'Asie, qui s'étend dans les parties méridionales du Turkestan chinois et du Badakhshan, et dans le nord de l'Afghanistan, depuis la rive droite du Sind,

jusque vers les frontières de la Perse. La direction générale de cette chaîne est de l'est à l'ouest. Elle se trouve comprise entre 34° et 36° de latitude N. Les cours de la Kameh et de la Deliroula ou Dehas, la coupent en trois parties. L'Hindou-Kouch est après l'Himalaya la chaîne la plus élevée de l'Asie. Des pics arides et couverts de neiges perpétuelles en couronnent les cimes; mais les versants sont bien boisés, et au pied des montagnes se déroulent des plaines fertiles. L'Hindou-Kouch sépare le bassin de la mer d'Aral du bassin de l'Océan-Indien. Cette chaîne n'est pas encore parfaitement connue.

HNINITES (mollusques). Genre de coquilles bivalves voisin de celui des Peignes, créé par DeFrance, et ayant pour caractères : coquille bivalve, inéquivalve, longitudinale, tout à fait close; une valve adhérente; toutes deux ayant le bord dorsal prolongé en oreillettes presque égales et sans ouverture pour le passage d'un pied; une gouttière centrale, profonde, destinée à recevoir un ligament intérieur; une seule impression musculaire subventrale. Ces mollusques acquièrent quelquefois un assez grand volume, et ont des caractères à peu près semblables à ceux des Peignes et des Spondyles. Une seule espèce vivante est placée dans ce genre; c'est le *Pecten irregularis* de Linné, qui habite l'Océan d'Europe. A l'état fossile, on en connaît quelques uns dans les terrains tertiaires des environs de Paris, dans la craie et jusque dans le terrain jurassique. E. D.

HIPPAGRETA (géog. anc.). Grando ville d'Afrique, selon Appien, qui la place à moitié chemin entre Carthage et Utique. Elle était bien fortifiée, possédait des ports, un arsenal et des chantiers maritimes. Polybe nomme cette ville *Hippacrita*. La Martinière pense qu'elle ne différait point de *Hipponacra* (la forteresse du cheval), qui fut assiégée et prise par Agathocle. C'est à ce prince, en effet, qu'Appien attribue la création de ses chantiers, et Etienne de Byzance dit que les habitants d'Hipponacra étaient appelés *Hippacrita*.

HIPPARQUE, le plus grand astronome de l'antiquité, naquit à Nicée, dans la Bithynie. On sait qu'il vécut entre les années 160 et 125 avant J.-C., mais il ne nous est parvenu que des renseignements très vagues sur sa vie et ses travaux. La plupart des ouvrages qu'il composa sont perdus, et nous n'en connaissons que les titres ou quelques extraits rapportés par Ptolémée et par les commentateurs. Il observa à Rhodes et à Alexandrie.

Avant Hipparque, l'astronomie n'existait pas comme science régulière. Il fallait un homme dont l'esprit fût assez vaste, assez sûr, pour

concevoir l'astronomie sous une forme générale; pour en tracer le plan d'ensemble, soumettre à l'examen toutes les idées reçues, coordonner les vérités acquises et leur ajouter de nouvelles découvertes. Cet homme fut Hipparque, qui mérita ainsi à juste titre le nom de *père de l'astronomie*. Son premier travail fut de fixer la latitude de son observatoire, à Alexandrie, et de vérifier en même temps l'obliquité de l'écliptique, qu'Eratosthènes avait déterminée un siècle auparavant. Il ne trouva rien à changer au résultat obtenu par son prédécesseur, et admit que la distance entre les tropiques était comprise entre 47° 2/3 et 47° 3/4. Puis il se livra à une recherche de la plus haute importance, celle de la longueur de l'année. Pour trouver l'intervalle de temps qui s'écoule entre les retours du soleil aux mêmes solstices ou aux mêmes équinoxes, il eut recours à une excellente méthode, que les modernes ont employée à la recherche de toutes les révolutions moyennes. Il compara deux observations séparées entre elles par un intervalle considérable, afin d'atteindre l'erreur du résultat, en la répartissant sur un plus grand nombre de révolutions. Malheureusement les observations antérieures qu'il avait à sa disposition se rapportaient aux solstices, dont l'instant est beaucoup moins précis que celui des équinoxes; aussi trouva-t-il une année trop longue de 7 à 8 minutes, en comparant ses observations à celles qu'Aristarque avait faites 145 ans avant lui. Mais en même temps, pour léguer à la postérité les éléments qui lui avaient manqué, il observa avec soin plusieurs équinoxes. Ce travail fut l'occasion d'une des plus grandes découvertes astronomiques; celle de l'inégalité du mouvement du soleil. Hipparque remarqua que l'intervalle entre l'équinoxe du printemps et celui de l'automne, était plus long d'environ sept jours que l'intervalle entre l'équinoxe de l'automne et celui du printemps. Au lieu d'expliquer cette inégalité par le moyen d'un épicycle, comme on l'avait fait pour les stations et les rétrogradations des planètes, il eut l'ingénieuse idée de placer la terre en dehors du centre du cercle annuel décrit par le soleil d'un mouvement régulier. Cette hypothèse est celle de l'*excentrique*; elle explique les phénomènes avec une extrême simplicité, et sauve l'uniformité du mouvement circulaire, à laquelle les anciens étaient scrupuleusement attachés. L'inégalité du mouvement solaire dépend de la grandeur de l'excentricité, du lieu de l'apogée, et de la position qu'occupe l'astre dans son orbite : il fut donc facile à Hipparque d'en déterminer géométriquement la loi, et c'est ainsi qu'il se trouva en état de dresser les pre-

mières tables du soleil. Ces tables sont composées de deux parties : l'une renferme un mouvement égal, uniforme et proportionnel au temps ; l'autre montre les inégalités qui finissent et se renouvellent avec l'année : il suffit d'ajouter celles-ci au moyen mouvement fourni par la première table, pour avoir, à un instant donné, la position du soleil dans l'écliptique.

De l'inégalité du mouvement solaire résultait naturellement celle de la longueur des jours. Le mouvement propre du soleil varie de 57 à 61 minutes par jour ; de plus, à cause de l'obliquité de l'écliptique, des parties égales de ce cercle répondent à des parties inégales sur l'équateur : ces inégalités, en s'accumulant, constituent ce que nous appelons aujourd'hui l'équation du temps. Hipparque la détermina, mais il se trompa sur sa valeur, en la faisant environ trois fois plus grande qu'elle ne l'est en réalité.

Dirigeant ensuite ses travaux vers la théorie de la lune, le grand astronome détermina le mouvement moyen de cet astre ; l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique, qu'il fixa à 5° ; le mouvement des nœuds et de l'apogée, et enfin l'équation du centre. Il entrevit même la seconde inégalité lunaire, à laquelle les modernes ont donné le nom d'*érection* ; mais il ne put, faute d'observations convenables, en fixer la période et la loi, et laissa à Ptolémée la gloire de cette découverte. La grande proximité de notre satellite le conduisit à une belle découverte, qui fut un pas immense vers le perfectionnement de l'astronomie ; nous voulons parler des parallaxes. Il remarqua que, dans le courant d'une même nuit, la distance de la lune aux étoiles variait à mesure que l'astre s'élevait au dessus de l'horizon, même en tenant compte de son mouvement propre. Il en conclut que la lune paraît répondre à différents points du ciel, suivant la position relative de l'observateur terrestre, et qu'il fallait réduire toutes les apparences à celles qui auraient lieu pour un observateur placé au centre de la terre. Généralisant cette idée féconde, Hipparque fonda sur la considération des parallaxes une méthode pour trouver la distance des planètes à la terre ; mais il n'appliqua cette méthode qu'à la lune, dont il détermina la distance d'une manière très heureuse, en fixant sa parallaxe à 57 minutes. Quant à la parallaxe du soleil, on voit clairement qu'il la croyait très petite ; mais n'osant sans doute la réduire autant qu'il aurait voulu, il la supposa d'environ 3 minutes, ce qui revient à faire, comme Aristarque, la distance du soleil égale à dix-neuf fois celle de la lune. Il s'arrêta à la théorie de ces deux astres, et recula

devant celle des planètes, dont les mouvements, beaucoup plus compliqués, exigeaient des observations anciennes et exactes qui lui manquaient totalement ; mais pour fournir à ses successeurs les éléments qui lui avaient fait défaut, il commença une série régulière d'observations des planètes.

Ce qui a le plus contribué à immortaliser Hipparque, c'est son catalogue d'étoiles, qui est resté le modèle des travaux de ce genre. Il entreprit, dit-on, ce grand ouvrage, à l'occasion d'une nouvelle étoile qui parut au ciel ; il voulut déterminer le nombre, la position et la grandeur des étoiles, afin qu'on pût constater plus tard si ces astres naissent et périssent, s'ils sont en repos ou en mouvement, si leur éclat est sujet à augmenter ou à diminuer, laissant ainsi, suivant l'expression de Plin, le ciel en héritage à la postérité. Ce catalogue renfermait 1080 étoiles, réparties en 49 constellations, dont 12 dans le zodiaque, 21 au nord et 16 au midi. Il fixa d'abord la position des étoiles par leurs ascensions droites et leurs déclinaisons ; mais plus tard il adopta pour coordonnées les longitudes et les latitudes. En comparant ses observations à quelques unes faites 120 ans auparavant par Aristille et Timocharis, Hipparque remarqua d'abord que les étoiles conservent entre elles les mêmes positions relatives ; puis, en continuant cette comparaison, il fut conduit à une découverte de la plus haute importance, qui seule suffirait pour immortaliser un homme ordinaire. Il s'aperçut que l'ensemble des étoiles est animé d'un mouvement commun autour du pôle de l'écliptique, mouvement qui les fait avancer parallèlement à ce cercle, et suivant l'ordre des signes. Il essaya même d'assigner la valeur annuelle de ce mouvement, et fixa 36 secondes pour sa limite inférieure ; on sait aujourd'hui qu'il s'élève à 50 secondes, et les modernes ont donné à ce phénomène le nom de *précession des équinoxes*. Ptolémée, qui vint 265 ans plus tard, confirma cette mémorable découverte, qu'Hipparque n'avait annoncée qu'avec réserve, et adopta comme valeur véritable de la précession celle que son illustre devancier n'avait posée que comme limite inférieure. Il est étonnant que Ptolémée, qui disposait d'observations éloignées de quatre siècles, n'ait rien trouvé à changer au coefficient adopté par Hipparque. Des critiques de grande autorité ont induit de ce fait que Ptolémée n'a pas réellement observé les étoiles de son catalogue, et qu'il n'a fait qu'ajouter $2^{\circ} 40'$ aux longitudes déterminées par Hipparque. L'explication de ce mouvement singulier de toute la voûte céleste devait rester inconnue jusqu'à Newton. Montucla conjecture

cependant avec raison qu'Hipparque avait déjà deviné que le mouvement n'appartient pas aux étoiles, et qu'il est dû à un mouvement contraire du point céleste servant d'origine aux longitudes. C'est ce que l'on doit conclure en effet du titre d'un de ses ouvrages, qui était conçu dans les termes suivants : *De la rétrogradation des points équinoxiaux*. Il est probable que c'est la connaissance de la précession qui décida Hipparque à rapporter la position des étoiles au plan de l'écliptique et non plus à celui de l'équateur.

Transportant à la géographie la marche méthodique qu'il avait suivie dans l'astronomie, Hipparque imagina de fixer la position des lieux sur la terre par leur longitude et leur latitude, et réunit ces coordonnées pour un grand nombre de villes. C'est à lui que l'on doit l'ingénieux procédé qui consiste à déterminer les longitudes par l'observation des éclipses de lune, qu'il savait calculer et faire servir à l'amélioration des tables lunaires. C'est encore à lui qu'il faut faire remonter la découverte de la projection stéréographique, suivant laquelle il traça un planisphère. Les calculs nombreux auxquels tant de travaux conduisirent cet homme étonnant, firent naître entre ses mains une science nouvelle, la trigonométrie rectiligne et sphérique : il composa un traité du calcul des cordes, destiné à remplir le même usage que nos tables des sinus. Malheureusement, de tous ses ouvrages, il ne nous en est parvenu qu'un seul, qu'il composa dans sa jeunesse : c'est son commentaire sur Aratus et Eudoxe, d'après lequel on voit clairement que plusieurs étoiles ont changé d'éclat depuis son époque. Les observations qu'il y rapporte n'ont pas en général une grande précision, mais il faut tenir compte de l'imperfection de ses instruments et de l'état de la mécanique à cette époque. Du reste il était regardé, dans l'antiquité, comme un observateur très consciencieux, et Ptolémée lui accorde un bel éloge, qui n'est pas suspect dans sa bouche : il le nomme l'ami de la vérité.

Récapitulons les titres d'Hipparque à l'admiration de la postérité : il a foudroyé l'astronomie sur ses véritables bases, l'observation et le calcul ; il a découvert l'inégalité du soleil, dressé des tables de son mouvement et calculé l'équation du temps ; il a fait faire le premier pas à la théorie de la lune et ébauché celle des planètes ; il a reconnu la cause des parallaxes, en a corrigé l'effet, et a su les employer au calcul de la distance des astres ; il a donné la véritable description du ciel, découvert la précession des équinoxes et fondé la géographie et la trigonométrie. Caractérisant enfin l'époque la plus

remarquable de l'astronomie, il a imprimé à la science une impulsion si puissante qu'elle ne put prendre un nouvel essor qu'entre les mains de Ptolémée, après un repos de trois cents ans. J. LACRE.

HIPPE, Hippi (*crustacés*). Genre de l'ordre des décapodes, famille des macroures anormaux, et qui est devenu, pour Latreille, son créateur, la petite famille des *Hippides*, subdivisée elle-même en quelques groupes génériques particuliers. Les caractères principaux des hippes sont : pieds antérieurs terminés par un article ovale, comprimé, en forme de lame et sans doigts ; antennes intermédiaires divisées en deux filets, les latérales plus longues et contournées ; yeux écartés et portés sur un pédicule filiforme. — Ce genre est propre au continent américain et renferme un petit nombre d'espèces qui semblent constamment fuir la lumière, et qui courent habituellement sur les sables humides du rivage. Le type est l'Hippe émérite, *Cancer emeritus*, Linné, qui a 6 centimètres de longueur, dont la queue est étendue, dont le test présentant un grand nombre de rides très fines et quatre lignes enfoncées, transverses, sinuées antérieurement, à quelques dentelures sur ses bords latéraux. L'hippe émérite est jaunâtre ; il se trouve dans l'Océan qui baigne les côtes de l'Amérique méridionale. E. D.

HIPPIAS et HIPPARQUE (*hist. grecque*), fils de Pisistrate, succédèrent à leur père dans le gouvernement d'Athènes, 528 ans avant J.-C. Hipparque fut poignardé par Harmodius, dont il avait insulté la sœur, Hippias, furieux d'avoir immolé ses amis comme complices de ce meurtre, sur la fausse accusation d'un des conjurés, se vengea sur les Athéniens par des proscriptions et des persécutions qui le firent chasser d'Athènes ; il alla demander vengeance aux Perses, et attira sur sa patrie le fléau des guerres médiques sans parvenir à reconquérir le pouvoir. Il fut tué à la bataille de Marathon (490 avant J.-C.).

HIPPIATRIQUE, du grec ἵππος, cheval, et ἰατρον, je guéris. C'est la science que l'on nomme aujourd'hui art vétérinaire. Elle apprend, non seulement à connaître la structure, l'organisation des chevaux et, par extension, celle des autres animaux domestiques ; mais encore à connaître et guérir leurs maladies (voy. VÉTÉRINAIRE).

HIPPOBOSQUE, Hippobosca (*ins.*). Genre de Diptères de la famille des Pupipares. Ces mouches se distinguent des autres genres de la même famille par la tête saillante, la présence d'ailes assez grandes, et de balanciers, par des antennes en forme de tubercules, et logées dans des fossettes situées en avant de la tête. Leur

corps est aplati, revêtu d'une peau coriace, élastique, qui résiste à la pression; la tête est aplatie, les yeux sont ovulaires, assez grands, mais non saillants; pas d'ocelles; la bouche ressemble à une sorte de bec composé de deux petites lames, plates, coriaces, qui reçoivent un sucoir filiforme, et arqué; les pattes sont fortes, quoique courtes; les antérieures sont insérées très près de la tête et sont très rapprochées à leur base, tandis que les quatre autres, qui naissent de la poitrine, sont écartées; les crochets des tarses sont bilobés. Ces mouches sont bien connues; on les trouve ordinairement sur les chevrons, fixées sur les parties les moins défendues par des poils; elles attaquent aussi les bœufs, plus rarement les chiens. On les appelle vulgairement *mouches plates*, *mouches de chien*, *mouches bretonnes*, *mouches d'Espagne*. Il est rare que l'hippobosque attaque l'homme; sa piqûre alors n'est guère plus sensible que celle d'une puce; elle excite une forte démangeaison pendant la succion, et n'est suivie d'aucune enflure; elle laisse seulement une petite tache rouge qui ne tarde pas à disparaître. Ces mouches sont remarquables en ce que les femelles pondent, non pas des œufs, mais des nymphes presque aussi grosses que leur abdomen: ces nymphes sont d'un blanc de lait, avec une plaque noire comme de l'ébène à une des extrémités. On trouvera des détails étendus sur la singulière génération de ces insectes dans les ouvrages de Réaumur, de Lyonnet, et dans un mémoire de M. Léon Dufour, inséré dans les *Annales des sciences naturelles*. Nous dirons seulement que les pulpes déposées par les femelles ne paraissent pas avoir passé par les états d'œuf ni de larve. A quelque époque qu'on dissèque l'abdomen d'une femelle, on ne trouve qu'une pulpe homogène: peu à peu une enveloppe ovarienne se forme, se dessine, mais il n'y a là rien qui ressemble à ce qu'on remarque chez les Sarcophages. — L'espèce la plus connue est l'*hippobosque du cheval*, *H. Equi*, Linné; elle se trouve dans toute l'Europe, rarement dans le nord. — L'*hippobosque du chameau*, *H. camelina*, Leach, vit sur les chameaux, en Egypte. — L'*hippobosque à pattes rouges*, *H. rufipes*, Wiedemann, a été trouvée au cap de Bonne-Espérance sur une autruche; mais il est probable que cette mouche vit plutôt sur les couaggas, qui se mêlent souvent aux troupes d'autruches. On trouve encore au Cap une très belle espèce, *Hippobosca maculata*, Macquart, mais on ignore sur quel animal elle vit.

L. FAIRMATRE.

HIPPOCAMPE. C'est le nom qu'on donne dans la mythologie aux chevaux de Neptune, et des autres divinités de la mer.

HIPPOCAMPE (poiss.). Voy. SYNGNATHE.

HIPPOCASTANÉES. *Hippocastaneæ* (bot.).

Famille de plantes dicotylédones polypétales, formée par De Candolle pour quelques végétaux dont Jussieu composait la première section de sa famille des Érables. Elle comprend des arbres et des arbrisseaux propres presque tous aux parties tempérées de l'Amérique septentrionale. Les feuilles de ces végétaux sont opposées, composées, généralement digitées à cinq; sept ou neuf folioles, rarement pennées, non accompagnées de stipules. Leurs fleurs, parfaites ou imparfaites par l'effet d'un avortement, forment des grappes, des thyrses, des panicules; chacune d'elles présente l'organisation suivante: calice plus ou moins irrégulier, campanulé ou tubuleux, à cinq divisions plus ou moins profondes; corolle de cinq pétales ou de quatre seulement par avortement de l'antérieur, plus ou moins inégaux; disque hypogyne, annulaire, entier ou lobé, souvent unilatéral; étamines toujours en nombre asymétrique par suite de l'avortement de quelques-unes, le plus souvent sept, quelquefois six, ou huit, ou neuf, à filets libres, ascendants, filiformes, à anthère biloculaire; pistil à ovaire sessile ou stipité, creusé de trois loges, dont chacune contient deux ovules soit collatéraux, soit sperposés, l'inférieur ascendant, le supérieur suspendu; style et stigmate indivis. Le fruit des hippocastanées est une capsule à parois épaisses et coriaces, tantôt lisse et tantôt hérissée à sa face externe, réduite par avortement à n'avoir plus que deux ou même qu'une seule loge ordinairement avec une seule graine. Cette graine est volumineuse, à tégument coriace, luisant, marqué d'un large hile basilaire, à embryon sans albumen, avec deux gros cotylédons soudés en une seule masse, et une radicule courte, portant son extrémité très près du hile. — Ce petit groupe naturel ne renferme encore que trois genres: *Ungnadia*, Endl.; *Æsculus*, DC.; *Paria*, Boerh.; ces deux derniers sont même réunis en un seul par Linné et par plusieurs botanistes à son exemple.

P. DUCHARTRE.

HIPPOCENTAURES. Monstres qui réunissaient les formes de l'homme et du cheval, et qui passaient pour avoir été engendrés par des centaures unis à des cavales. Plinie dit avoir vu à Rome un hippocentaure qu'on avait apporté d'Egypte, embaumé dans du miel, et saint Jérôme rapporte que saint Antoine en rencontra un dans la campagne, en allant visiter saint Paul l'ermite.

HIPPOCÉPHALE. *Hippocephalus* (ins.). Genre de Coleoptères dont la place n'est pas encore bien déterminée: les uns le classent à côté

des Nécropores, d'autres avec les Prioniens; nous croyons que cette dernière opinion est la plus fondée, car cet insecte extraordinaire a de grands rapports avec les Spondyles : il ressemble pour la taille et la forme à une Courtilière ou taupe-grillon; ses mandibules sont triangulaires, fort épaisses; ses antennes sont épaisses, de 11 articles; le corselet est presque aussi grand que les élytres; les dernières de celles-ci sont ovalaires, presque pointues à l'extrémité; les autres sont grosses, les postérieures beaucoup plus que les autres, armées de deux épines; les tibias antérieurs sont bidentés en dedans, les postérieurs sont plus longs, fortement arqués, munis en dehors, à la partie inférieure, d'une hrosse serrée de poils roux. Ce genre extraordinaire est fondé sur un insecte du Brésil, excessivement rare dans les collections, l'**HIPPOCÉPHALE ARMÉ**, *H. armatus*, Desmarest. Il est entièrement d'un brun obscur; sa tête est armée de quatre fortes épines; son corselet offre six points enfoncés, et ses élytres ont trois stries obliques. Un des individus connus se trouve au Musée de Paris.

L. FAIRMAIRE.

HIPPOCRATE, médecin illustre, surnommé le Grand, père de la médecine, et ditin vieillard, né à l'île de Cos, une des Cyclades, 460 ans avant J.-C., mort à Larisse dans la 90^e année de son âge, 361 ans avant J.-C. Sa mère, nommée *Praxitè*, était de la race des Héraclides; son père, appelé lui-même *Héraclide*, était de la famille des Asclépiades, qui prétendaient descendre d'Esculape, et était à la fois médecin et prêtre de ce dieu. Le jeune Hippocrate reçut entre les mains de son père et de son aïeul, Nebrus, les germes de cette éducation brillante que son génie devait féconder. Depuis des siècles, il était d'usage que les habitants de Cos qui avaient été guéris de quelque maladie vinsent consigner dans le temple d'Esculape, les remèdes employés. Hippocrate fit copier ces mémoires, les analysa avec soin, et son génie précocé sut y puiser ces sages maximes qui sont encore des oracles pour les médecins de nos jours. A peine en possession de ces secrets, il s'empresse de parcourir la Thessalie, la Thrace, la Macédoine et toute la Grèce pour multiplier ses observations, enseigner la vraie doctrine à ses collègues, et débarrasser la science des fausses hypothèses et des vieilles erreurs où elle était encore plongée. La peste qui affligea en même temps la Perse et toute l'Attique, au commencement de la guerre du Péloponèse, fit éclater à la fois son désintéressement et son immense savoir. Il refusa l'or et les promesses d'Artaxercès pour se consacrer tout entier à garantir ses concitoyens du fléau. Il délivra Athènes

en grande partie, en allumant de grands feux au milieu de la ville, et fit céder partout la fureur du mal aux ressources de son génie. Athènes, reconnaissante, lui décerna une couronne d'or, le fit enrêtenir, lui et sa famille, aux frais du trésor public, et accorda le droit de cité aux habitants de Cos. Aujourd'hui encore sa mémoire est vénérée dans cette île, où les habitants s'empressent de montrer aux étrangers une modeste habitation qui fut longtemps sademeure. Hippocrate est pour la médecine ce qu'Homère est pour la poésie. Abandonnant les vieilles routines, il veut que l'on prenne la nature pour guide, et qu'on l'imite en employant les remèdes les plus simples. Le premier, il enseigna les règles de la diététique et ouvrit à ses successeurs la voie de la vraie médecine. Quoique peu anatomiste, il fut chirurgien habile, et sut entrevoir une grande partie des phénomènes de la respiration, de la circulation et de la digestion. Sa candeur fut telle que ses ouvrages consignent jusqu'aux erreurs et aux insuccès de sa pratique médicale. La plupart de ces ouvrages sont écrits en dialecte ionien. Les principaux sont : *Traité de la nature de l'homme*, qui renferme la théorie célèbre des quatre humeurs : sang, phlegme, bile, atrabile; *Traité des fractures et Traité des articulations*, qui, suivant quelques auteurs, doivent être attribués au père d'Hippocrate; *Traité des airs, des eaux et des lieux*, qui, avec le *Traité des épidémies*, forme encore un précieux cours d'hygiène, de prophylactique et de diététique; enfin les *Aphorismes* et les *Pronostics*, qui sont toujours classiques, et que l'on considère comme le chef-d'œuvre d'Hippocrate. Tous ces ouvrages ont eu une foule d'éditions. La plus récente est la traduction nouvelle des *Œuvres d'Hippocrate*, publiée par M. Littré de l'Institut, en 1839, avec le texte en regard, et accompagnée de commentaires et de notes.

D. J.

HIPPOCRATÉACÉES, *Hippocrateaceæ* (bot.). Famille de plantes dicotylédones poly-pétales, établie par A. L. de Jussieu dans les *Annales du Muséum*, sous le nom d'*Hippocratiées*, qui a été modifié par Kunth de manière à devenir conforme à ceux des autres familles en général. Ce groupe naturel est formé de petits arbres et d'arbrisseaux grimpants qui deviennent des lianes. Ces végétaux ont les feuilles opposées, simples, entières ou dentelées, de consistance coriace, généralement glabres, à petites stipules caduques. Leurs fleurs sont petites, parfaites, régulières, disposées en inflorescences diverses, sur des pédoncules et des pédicelles pourvus chacun de deux bractées à leur base; elles présentent l'organisation suivante : calice

libre, persistant, petit, quinqueparti ; corolle de cinq pétales plus grands que le calice, égaux entre eux, à large attache ; trois étamines à filet aplani, dilaté dans le bas, inséré sur un disque, à anthère biloculaire ou uniloculaire par oblitération de la cloison et par confluentes de deux loges ; ovaire plus ou moins enfoncé dans le disque, libre, à trois loges pluriovulées, surmonté d'un style que termine un stigmate entier ou trilobé. Le fruit des hippocratéacées est tantôt une capsule à trois carpelles plus ou moins cohérents seulement par la base et bivalves, tantôt une baie indéhiscente, devenue souvent, par suite d'un avortement, uniloculaire et monosperme. Les graines, peu nombreuses, ou même solitaires dans chaque loge, sont comprimées et allées dans les fruits capsulaires, ovoïdes et apertures dans les fruits en baie ; elles manquent d'albume ; leur embryon, droit, a deux grands cotylédons charnus, souvent soudés entre eux en un seul corps, et une radicule très courte, infère. — Les hippocratéacées croissent toutes dans les régions intertropicales, plus fréquemment en Amérique qu'en Asie et en Afrique. — Elles composent les genres *Hippocratea*, Lin., *Tontelea*, Aubl., *Salacia*, Lin., auxquels Endlicher rattache, comme voisin, le *Lacopeden*, H. B. K. — Le fruit de ces végétaux est comestible lorsqu'il constitue une baie ; on recherche surtout celui de deux espèces de *Salacia* et des *Tontelea*, qui croissent au Brésil. On mange aussi, en guise de nos amandes, les graines d'une espèce d'*Hippocratea*, qui croît dans les Antilles, où on lui donne le nom d'*amandier du bois* ; cette espèce est l'*Hippocratea comosa*, Sw. P. D.

HIPPOCRENE, du grec *ἵππος*, cheval, et *κρήνη*, fontaine. Célèbre fontaine qui sortait du mont Hélicon, en Béotie. Pégase (voy. ce mot) l'avait, dit-on, fait jaillir du rocher en le frappant de son pied. L'Hippocrène, consacrée aux muses et à Apollon, passait pour donner l'inspiration poétique aux personnes qui buvaient de ses eaux. On disait qu'elle avait été découverte par Cadmus. De son nom, les muses étaient elles-mêmes appelées quelquefois *Hippocrènes*. Il est singulier que Pausanias, qui décrit l'Hélicon avec un soin minutieux, ne dise pas un mot de cette fontaine.

HIPPOCRÉPIDE, *Hippocrepis* (bot.). Genre de la famille des légumineuses-papilionacées, de la diadelphie-décandrie dans le système de Liné. Les plantes qui le forment sont des herbes et des sous-arbrisseaux spontanés dans la région méditerranéenne, à feuilles pennées avec foliole impaire ; à fleurs jaunes, présentant un calice à cinq divisions égales, une corolle papilionacée dont la carène est acuminée et prolongée en bec.

Le principal caractère du genre consiste dans sa gousse comprimée, articulée, dont les nombreux articles indéhiscentes sont échancrés, du côté de la suture séminifère, chacun d'un grand enfoncement demi-circulaire, et renferment une graine en forme de rein. — La Flore française possède quatre espèces de ce genre, parmi lesquelles la plus répandue est l'*HIPPOCRÉPIDE À TOUFFE*, *Hippocrepis comosa*, Lin. Cette plante est commune dans presque toute la France, principalement dans les terres calcaires. Ses tiges ascendantes sont longues d'un à deux décimètres, et portent des feuilles à cinq ou sept paires de folioles obovées et échancrées dans le bas de la plante, étroites dans le haut. Ses fleurs sont jaunes, veinées sur l'étendard, réunies au nombre de six à douze en ombelles simples, pendantes. Ses gousses sont brunes à leur maturité, couvertes de petites glandes rougeâtres. — On trouve dans les lieux arides de nos départements méditerranéens l'*HIPPOCRÉPIDE À UNE GOSSE*, *Hippocrepis unisiliquosa*, Lin., à fleurs et gousses presque toujours solitaires.

HIPPODAMIE (voy. PÉLOPS).

HIPPODROME. Composé du grec *ἵππος*, cheval, et de *δρόμος*, course, signifie lieu destiné aux courses avec des chevaux. Il y avait chez les Grecs deux places pour les jeux publics dans tous les lieux célèbres ; l'une, nommée *stade*, était destinée aux courses à pied, à la lutte, et à tous les autres combats athlétiques ; on ne faisait dans l'autre que des courses de chevaux et de chars. On a quelquefois confondu le stade avec l'hippodrome, quoique ce fussent deux lieux bien différents. Le stade n'avait que six cents pas de longueur environ, tandis que l'hippodrome ne pouvait avoir moins de quatre stades. L'hippodrome chez les Grecs ne fut d'abord qu'une grande plaine unie, dans laquelle on marquait les bornes de la course à une grande distance. Dans la suite on fit des enceintes fermées par un mur à hauteur d'appui ou par une simple barricade en bois, le long de laquelle se rangeait la foule des spectateurs. Dans les derniers temps, les hippodromes furent de vastes et superbes édifices tels qu'on les voyait à Athènes. — L'hippodrome avait la forme d'un carré long à l'extrémité duquel était la borne, dans une portion d'un carré plus petit, qui la resserrait au point que, soit à côté, soit derrière, il ne pouvait y passer qu'un seul char à la fois. Cette borne était placée juste au milieu, de manière qu'il n'y eût aucune différence entre les deux côtés qui étaient également étroits et resserrés, et tel avait passé heureusement la borne du côté droit, qui pouvait, en s'en retournant, briser son char contre le côté

gauche; c'est ce qui arriva à Oreste d'après le rapport de Sophocle. Homère nous enseigne qu'à la suite du terre-plein de l'hippodrome, il y avait une espèce de fossé à pente douce qui le terminait dans sa largeur, afin de ranger les chars qui venaient à se briser contre la borne; en suivant cette tranchée les conducteurs des chars pouvaient éviter la borne fatale, mais ils étaient regardés comme inhabiles : *Metaque fervidis evitata rotis*, dit Horace. La barrière était une grande place faite en forme de proue de vaisseau, et précédant l'hippodrome. Celle d'Olympie avait quatre cents pieds de longueur, c'était là que se trouvaient les remises pour les chars, et les écuries pour les chevaux. A l'un des côtés de l'hippodrome étaient les sièges des directeurs ou juges de la course, près de la barrière; c'était là que se terminait la course et que le vainqueur recevait la récompense. L'hippodrome des Grecs était le cirque à Rome; mais il y avait entre ces deux emplacements de très grandes différences; au milieu des cirques, dans la plus grande partie de la longueur de l'arène, régnait un massif sur lequel étaient placées des statues, des pyramides, des obélisques et même des autels, tandis que les hippodromes des Grecs étaient absolument nus. — On nomme aujourd'hui hippodrome l'emplacement destiné aux courses de chevaux qui ont lieu dans certains pays pour exciter l'amélioration de l'espèce chevaline. Sa forme est une ellipse immense; l'arène est tracée par une double rangée de piquets placés de distance en distance et joints ensemble par une corde, ce qui forme deux courbes. Comme l'ellipse intérieure offre la distance la plus courte à parcourir, l'adresse du jockey consiste à s'en tenir le plus près possible, c'est ce qui s'appelle *prendre la corde* et se maintenir le plus longtemps possible sur cette voie, ce qu'on nomme *tenir la corde*.

A. DE P.

HIPPOGRIFFE. Mot formé du grec ἵππος, cheval, et γρίψ, griffon, et désignant un animal fabuleux, moitié griffon, moitié cheval, qui, en dépit de son nom grec, ne fut pas connu de l'antiquité. C'est une création de la mythologie arabe, comme l'attesterait la plus ancienne figure d'hippogriffe qui soit connue. Elle a été trouvée aux Iles Baléares par les Pisans qui la placèrent dans leur Campo-Santo où elle est encore. Sa tête rappelle celle de l'aigle et celle du coq, son corps est couvert d'écailles, ses ailes sont déployées, ses pieds sont armés d'ergots, et sur ses flancs ainsi que sur sa poitrine se lisent des inscriptions cufiques gravées en creux, et dont le sens donnerait à croire que cette figure était pour les Arabes une idole ou

un talisman (roy. Banieri Grassi, *Descript. de Pise*). Les conteurs et les poètes du moyen-âge, qui s'inspirèrent tant des traditions arabes, y prirent l'hippogriffe. On le retrouve sous le nom de *Civale* dans la *beste aux grands pieds*, et mieux encore dans le *Orlando innamorato* du Boiardo; Arioste en fit aussi la monture de son Roland, et Wieland, pour avoir un Pégase digne de son fantastique *Oberon*, somma la muse, au début du poème, de lui seller l'hippogriffe.

Ed. F.

HIPPOLYTE (myth.). Fils de Thésée et de l'amazone Antiope ou Hippolyte. On verra au mot *PHÈDRE* pourquoi Thésée demanda comme une faveur à Neptune de le débarrasser de son fils. Le dieu, saisissant le moment où le jeune prince, sortant de Trézène, passait sur le bord de la mer, envoya sur le rivage des monstres marins qui effrayèrent ses chevaux. Hippolyte, précipité avec son char au milieu des rochers, y trouva la mort. Plus tard, Esculape lui rendit la vie à la prière de Diane, et Hippolyte, sous le nom de Virbius (*deux fois homme*), vint couler sa nouvelle existence près de Rome, dans la forêt d'Aricie, où il fonda un temple célèbre. Diomède lui en avait élevé un dans la ville de Trézène. Les jeunes filles, avant de se marier, allaient y suspendre leur chevelure.

HIPPOLYTE (SAINT), docteur et martyr, vivait au commencement du III^e siècle, et mourut vers l'an 251, sous le règne de Septime-Sévère. Nicéphore, dans son histoire (liv. v, ch. 15), dit qu'il était évêque de Porto. Or, les savants ne sont point d'accord au sujet de cette ville. Les uns croient que par le nom de Porto il faut entendre la ville d'Aden en Arabie, anciennement appelée Portus-Romanus. Ils se fondent sur un passage du livre *Des deux nations*, du pape Gelase, où il est dit qu'Hippolyte était métropolitain d'Arabie. D'autres, et parmi eux Baronius, le font évêque de Porto, aujourd'hui Ostie. Disciple de saint Irénée, évêque de Lyon, et de Clément d'Alexandrie, saint Hippolyte fut, à ce que l'on pense, un des maîtres d'Origène. Il composa beaucoup d'ouvrages, dont la plupart sont perdus. Le peu qui nous en reste justifie la haute estime dont il jouissait. Ces écrits, dont le style est grave, vif, concis, élégant et plein de logique, sont : 1^o un fragment considérable de son *Homélie* contre Noëtus, hérétique du III^e siècle; saint Hippolyte y démontre la distinction des personnes dans la trinité; 2^o des fragments de *Commentaires sur l'Ecriture*; 3^o le *Libre du Christ* et de l'Antechrist; 4^o une *Homélie* sur la théophanie; 5^o sa *Démonstration contre les Juifs*.

HIPPOMANÈES, *Hippomanes* (bot.). Tribu de la famille des euphorbiacées, établie par Bart-

ling pour divers genres, parmi lesquels le principal est celui des manœuvilliers, *Hippomane*, Lin., qui donne son nom au groupe entier. Ses caractères distinctifs sont : les loges de l'ovaire uniovulées et des fleurs apétales, disposées en épis, accompagnées de bractées uniflores ou multiflores.

HIPPONAX. Poète grec, né à Ephèse, vers l'an 540 avant notre ère. Chassé de sa patrie par les tyrans qui l'opprimaient et qui craignaient sa verve satirique, il se retira à Clazomène. Il se rendit aussi redoutable qu'Archiloque dans l'art d'aiguiser la satire, et inventa, dit-on, le vers scazon où le spondée, qui a pris la place de l'iambe, se retrouve toujours au sixième pied. Il ne nous reste que quelques fragments de ce poète.

HIPPONE, Hippo Regius. Ville ancienne de l'Afrique, dans la Numidie, à cinq milles N.-O. de l'embouchure de l'Ubus (Seibouse). C'était une ancienne colonie tyrienne qui appartient successivement aux Carthaginois et aux rois de Numidie avant d'être incorporée à l'empire romain. Les rois de Numidie y résidaient fréquemment à cause de la beauté et de la fertilité des environs; ce qui lui valut le surnom de *Regius*, royale. Bien que ce fût une ville considérable et une colonie romaine, Hippone n'est célèbre que pour avoir été le siège épiscopal de saint Augustin, qui y mourut en l'an 430.

HIPPOPOTAME, Hippopotamus (mam.). Genre de l'ordre des Pachydermes, créé par Linné, voisin des rhinocéros et ayant pour caractères : système dentaire composé de quarante dents : incisives au nombre de quatre aux deux mâchoires, les supérieures grosses, courtes, coniques, écartées ou dirigées en bas, les inférieures cylindriques, dirigées obliquement en avant, et les intermédiaires, les plus fortes de toutes, marquées de nombreux sillons peu profonds à leur surface antérieure; une canine ou plutôt une défense à chaque côté des mâchoires, très forte, arquée, tronquée obliquement au bout; les molaires au nombre de sept de chaque côté des mâchoires : les trois ou quatre premières à peu près coniques, accolées de façon que la coupe représente une figure de double trèfle, dessinée par la substance de l'émail; corps très épais, très gros; tête médiocrement grosse, carrée, à museau très large au bout, sans truffe proprement dit, à gueule très fendue; yeux petits, oreilles en cornet, médiocres, placées assez bas; pieds courts, très épais, terminés par quatre doigts munis de petits sabots; queue courte; deux mamelles ventrales; cuir très épais; pas de poils si ce n'est sur la queue, où il en existe quelques-uns, rares et grossiers.

A l'état vivant on ne connaît d'une manière bien certaine qu'une seule espèce de ce genre :

L'HIPPOTAME AMPHIBIE (*Hippopotamus amphibius*, Lin.), que les anciens désignaient sous les dénominations de *motaxys*; *ιννας*, Aristote; *ιννας ποταμικος*, *Αλιαν*; *Hippopotamus* et *Cheropotamus*, Prosper Alpin, et dont l'*Hippopotamus Senegalensis*, de Demoullins et l'*Hippopotamus Capensis*, Duvernoy, ne sont probablement que de simples variétés spécifiques. Son corps est très massif; le ventre traîne presque jusqu'à terre. La gueule est très fendue, laissant voir toutes les canines et les incisives inférieures, lorsqu'elle est fermée; la peau est nue et brune; la longueur totale du corps depuis le bout du museau jusqu'à la queue est de plus de quatre mètres. Cet animal, dont le naturel est stupide et grossier, se tient sur le bord des grands fleuves. Sa nourriture est purement végétale et se compose principalement de racines aquatiques; il nage et plonge bien, et cela pendant un temps assez long; sur le sol il marche lourdement. La femelle ne fait par portée qu'un seul petit, et l'on dit que la durée de la gestation est de neuf mois; les mâles se battent entre eux à l'époque des amours et sont alors très dangereux; ils vivent en général par couple et sont assez recherchés dans les pays qu'ils habitent, quoique très difficiles à tuer. Ils se tiennent dans les grands fleuves et les principales rivières de l'Afrique, tels que le Sénégal, le Zaïre, la Gambie, le Berg-Rivière, à quarante lieues de la ville du Cap, etc.; on en a aussi trouvé dans la Basse-Egypte et en Abyssinie; mais le fait de leur existence dans plusieurs grandes îles du continent, qui avait été annoncé par quelques naturalistes, n'a nullement été démontré.

A l'état fossile on en a découvert un assez grand nombre d'espèces très distinctes les unes des autres. Tels sont : — 1° *Hippopotamus major*, G. Cuvier, dont on a rencontré de nombreux débris dans le Val d'Arno, en Sicile, aux environs de Rome, dans les landes de Bordeaux, dans un terrain d'alluvion sous volcanique en Auvergne, dans l'alluvion des environs de Paris, en Angleterre, etc., et qui ne diffère guère de l'espèce vivante que par sa taille un peu plus grande; — 2° *H. minutus*, G. Cuvier, trouvé dans un grès testacé à base calcaire des environs de Dax, département des Landes; — 3° *H. hexaprotodon*, Falconet et Cantley, dont quelques incisives ont été découvertes dans les Indes dans les collines tertiaires subémalagames. — Quant aux *H. medius* et *dubus*, G. Cuvier, le premier fondé sur une partie de mâchoire inférieure provenant d'un tuf calcaire du département de Maine-et-Loire, et le second sur quelques dents isolées

trouvées dans un banc calcaire près de Blaye, département de la Charente, il est reconnu aujourd'hui qu'ils ne doivent pas se rapporter à ce genre, mais constituer un groupe de cétacé herbivores auquel M. de Christol applique la dénomination de *MÉTAXYTHÉRIUM* (roy. ce mot.). E. D.

HIPPURIDE, *Hippuris* (bot.) (voy. Pesse).

HIPPURITE (moll.). Picot de la Peyrouse avait confondu avec d'autres mollusques fossiles, sous le nom d'*Orthocératites*, groupe que l'on rangeait parmi les Céphalopodes, plusieurs espèces qui doivent constituer les *Hippurites*, genre qui, d'après les observations de M. Deshayes, est aujourd'hui assez généralement placé avec les Acéphales, à côté des Sphérulites et des Radiolites. Les *Hippurites* ont pour caractères : coquille bivalve, irrégulière, très inéquivalve, l'une des valves grande, conique, adhérente et l'autre petite, operculiforme, plane ou légèrement concave; il y a deux oscules enfoncés, correspondant par leur position au sommet de deux arêtes saillantes et convergentes, qui s'élèvent sur la paroi de la valve conique; la dernière est articulée. — Ces fossiles se rencontrent très abondamment dans les terrains crétacés supérieurs de l'Europe méridionale : ils sont parfois amoncelés en très grande quantité, et leurs débris, mêlés à ceux des Radistes, constituent des couches épaisses qui règnent sur une très vaste étendue de terrain. On en connaît jusqu'ici une dizaine d'espèces : les principales sont l'*HIPPURITE STRIÉE*, *Hippuris striata* et l'*H. SILLONNÉE*, *H. sulcata*, qui se rencontrent principalement dans les Pyrénées. E. D.

HIRAM, selon l'étymologie sémitique noble, illustre. Nom commun à divers personnages de l'antiquité : — 1° **HIRAM**, second du nom, roi de Tyr, contemporain de David et de Salomon, monta sur le trône l'an 1026 avant J. C. Ce prince est connu des auteurs sacrés et des auteurs profanes. Il signala son règne par la construction de plusieurs beaux édifices dont il embellit la ville de Tyr. Après que David eut été reconnu roi d'Israël, Hiram lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter sur son avènement à la couronne. David étant mort, il envoya une ambassade à Salomon qui lui fit demander des bois de cèdre et de cyprès du Liban, pour la construction du temple, ainsi que des architectes phéniciens (III Rois, V, 18) et un homme habile pour conduire les travaux de fonte et de sculpture (II Paral. II, 6 et 13 et III Rois, VII, 14). Hiram s'engagea à fournir à Salomon tout ce que ce prince demandait, moyennant une certaine quantité de froment et d'huile que celui-ci devait envoyer en échange. Ces deux rois vécurent toujours en bonne intel-

ligence, et après que Salomon eut achevé le temple et les autres édifices dont il orna Jérusalem, il offrit en présent à Hiram, vingt villes dans la Galilée; c'était suivant toute apparence, comme compensation des 120 talents d'or que le roi de Tyr lui avait prêtés (III Rois, IX, 11-14). Hiram régna trente-quatre ans. Ce prince est appelé quelquefois dans l'Écriture *Houam* : ces deux formes ont la même signification. — 2° **HIRAM**, fils d'un Tyrien et d'une mère juive (III Rois, VII, 13-14; II Paral. II, 13-14), était un homme très habile à travailler les métaux, le marbre et le bois. Il exécuta plusieurs ouvrages pour le temple de Salomon.

HIRONDELLE, *Hirundo*, Lin. (ois.). Genre de la famille des Fissirostres, de l'ordre des Passereaux, dans la classification de Cuvier. Ces oiseaux ne semblent absolument sédentaires en aucun lieu : partout on les voit paraître et disparaître à des époques régulières; aussi est-il présumable que le défaut de nourriture n'est pas l'unique raison de leurs changements de climats. Quoique l'exécution d'une grande traversée n'ait rien de surprenant de la part de ces oiseaux dont le vol a toute la perfection possible, des ornithologistes célèbres ont pensé, d'après quelques faits mal interprétés, qu'au lieu d'émigrer vers d'autres climats, comme beaucoup d'autres oiseaux, elles passaient le temps de leur disparition, profondément engourdies et presque mortes, dans des trous ou des cavernes, suivant les uns; dans la vase du fond des lacs et des rivières, suivant d'autres. Cette dernière opinion est d'une absurdité frappante.

Les hirondelles se nourrissent d'insectes et surtout de petits hyménoptères qu'elles saisissent en volant. Elles vivent ordinairement en société plus ou moins nombreuses, mais dans chacune desquelles une espèce est toujours à l'exclusion des autres. Les parois de leurs nids sont généralement formées de poussières et de boue qu'elles gâchent et invisquent avec leur salive, de manière à en faire une sorte de mastic qui, en se desséchant, prend une grande solidité. L'incubation, à laquelle les mâles prennent souvent part, est de douze à quinze jours. — Des observations nombreuses ont prouvé que les hirondelles étaient très attachées aux lieux où elles avaient pris naissance, et que souvent elles y revenaient plusieurs années de suite. Il n'est pas impossible de les accoutumer à la captivité. Quelques personnes en ont gardé longtemps en cage, en les nourrissant d'une sorte de pâte composée de cœur de bœuf râcé et de farine de semence de pavots, à laquelle on ajoutait des insectes autant que possible.

Le genre Hironnelle peut être ainsi caractérisé : bec petit, large à la base, aplati horizontalement et profondément fendu jusqu'au dessous des yeux ; pieds courts, ailes remarquablement longues, queue fourchue ou carrée ; mœurs diurnes. Ce genre se partage assez naturellement en deux groupes, les *martinets* et les *hirondelles* proprement dites. Les premiers se distinguent essentiellement par leur bec légèrement recourbé vers la pointe, par leurs doigts totalement séparés, tous quatre dirigés en avant, et n'ayant chacun que deux phalanges en tout, et par l'extrême longueur de leurs ailes. Les martinets volent presque sans cesse. On a prétendu qu'ils étaient nocturnes, c'est une erreur, mais ils ne se retirent dans leurs trous qu'à la nuit close. La brièveté de leurs membres abdominaux et la position de leurs pouces rend leur démarche extrêmement difficile et embarrassée ; mais ils sont amplement dédommagés de cet inconvénient par la souplesse et la rapidité incomparables de leur vol. On n'en connaît que deux espèces en Europe, ce sont :

LE MARTINET DE MURAILLES, *Cypselus murarius*, Temm., a l'œil enfoncé, la gorge d'un blanc cendré, le reste du plumage noirâtre, avec des reflets verts ; la teinte du dos et des couvertures inférieures de la queue, plus foncée ; le bec noir ; les pieds de couleur de chair rembrunie ; le devant et les côtes des tarses, couverts de petites plumes noirâtres ; taille 0^m,22 environ. La femelle paraît être un peu moins grande et avoir la gorge moins blanchâtre. Ces oiseaux nous arrivent plus tard que les autres espèces du même genre ; ils nous quittent aussi beaucoup plus tôt : souvent ils ont disparu dès le milieu d'août. Ils nichent ordinairement dans des trous de murailles, les plus élevés sont ceux qu'ils préfèrent : aussi sont-ils toujours excessivement communs aux environs des vieilles tours où, après le coucher du soleil, on les voit sans cesse se poursuivre en poussant d'aigres et insupportables sifflements. Leur nid, fort grossier, est un mélange de paille, d'herbes sèches, de mousses, de morceaux d'étoffes, de plumes d'oiseaux, etc. Ils ne font chez nous qu'une seule ponte de cinq œufs blancs, de forme très allongée.

LE MARTINET A VENTRE BLANC, *Cypselus alpinus*, Temm. Sa taille est d'environ 0^m,26. Le dessus de sa tête et toutes ses parties supérieures sont d'un gris brun, plus foncé sur la queue et les ailes, avec des reflets rougeâtres et verdâtres ; sa gorge, sa poitrine et son ventre sont blancs ; les flancs sont variés de blanc et de noirâtre ; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue sont du même brun que le

dos ; les pieds sont couleur de chair et emplumés ; son bec est noir, et son cou porte un collier gris brun, varié de noirâtre. Cet oiseau se plait dans les montagnes : il est assez commun dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Parmi les espèces exotiques, nous citerons : le **MARTINET GÉANT, *Cypselus giganteus*, van Hass.**, queue terminée par des baguettes dépourvues de barbe, et formant des piquants élastiques qui lui servent à graver les rochers. Il habite Java. — **LE MARTINET LONGIPENNES, *Cypselus longipennis*, Temm.** Cette hirondelle a tout le dessus du corps et une sorte de huppe d'un vert brun ou bleuâtre, plus clair sur le crœpion ; les joues sont rousses ; le dessus du corps est d'un gris verdâtre. Elle habite Java.

Les **HIRONNELLES** proprement dites ont le bec droit et le pouce dirigé en arrière. Les espèces les plus remarquables sont :

L'HIRONNELLE DE CHEMINÉE, *Hirundo rustica*, Linn. Elle a le haut et le dessous du bec rox, le reste de la tête, la gorge, le dos, les couvertures des ailes, celles de la queue et quelques plumes aux côtés de l'abdomen, d'un noir bleuâtre, éclatant ; la poitrine et le ventre, d'un blanc plus ou moins roussâtre, suivant les individus ; les penes des ailes, d'un noir bleuâtre ou d'un brun verdâtre, selon les diverses incidences de la lumière ; la queue, très fourchue, composée de douze penes d'un noir verdâtre en dessus, marquées, excepté les deux moyennes, d'une tache blanche ; le bec et les pieds noirs ; 0^m,19 de longueur, environ. Le blanc est plus pur et le roux est moins vif dans la femelle et les jeunes, et de plus, chez ceux-ci, la penne caudale externe de chaque côté est moins longue et moins affilée que dans les adultes. Les variétés blanches ne sont pas absolument rares. C'est cette espèce qui, la première, affronte les périls du retour dans nos climats, où elle commence ordinairement à s'aventurer dès les premiers jours d'avril. Elle niche dans nos cheminées et jusque dans l'intérieur de nos maisons, surtout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit. Lorsque celles-ci sont trop bien closes et que les cheminées sont fermées par le haut, elle construit son nid sous les avant-toits ; mais jamais, pour ainsi dire, elle ne l'établit volontairement loin de l'homme. Durant son séjour chez nous, elle fait ordinairement deux pontes : la première de cinq, la seconde de trois œufs, blancs, marqués de petites taches brunes et violettes. L'hirondelle de cheminée est celle que l'on parvient le plus facilement à conserver en captivité. Elle est peut-être la seule qui se perche ; il n'est pas rare, à l'automne, d'en voir quelquefois une cen-

taîne sur un seul arbre; souvent aussi, à cette époque, elles s'abattent en troupes considérables dans les chaumes et dans les labours.

L'HIRONDELLE DE FENÊTRE, *H. urbica*, Linn., se distingue par tout le dessous de son corps qui est d'un très beau blanc; par son croupion, d'un blanc moins pur; ses tarses et ses doigts, recouverts, jusqu'aux ongles, d'un beau duvet blanc; le dessus de sa tête, de son cou et de son dos, d'un noir lustré, enrichi de reflets bleus; par la queue, légèrement fourchue; les plumes alaires et caudales, brunes, avec de faibles reflets verdâtres sur leurs bords; le bec, noir; sa taille est de 0^m,15 au plus. Le noir, dans la femelle, est moins décidé, et le blanc moins pur, et même varié de brun sur le croupion. Les jeunes ont la tête brune; une teinte de cette même couleur sous le cou; les reflets du dessus du corps, d'un bleu moins foncé; et, ce qui est remarquable, ils ont les plumes des ailes plus foncées. C'est à tort qu'un illustre naturaliste a voulu démontrer que les hirondelles de fenêtre ne s'établissaient en quelque sorte qu'à regret dans le voisinage de l'homme, car, au contraire, elles semblent choisir les lieux les plus bas et les plus accessibles pour fixer leurs nids dont souvent elles encombre les portails de nos églises, les voûtes de nos portes cochères, et quelquefois jusqu'à nos fenêtres. Elles volent souvent à de très grandes hauteurs. Leur première ponte est ordinairement de six œufs d'un blanc pur; la seconde et la troisième, d'au moins trois.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE, *Hir. riparia*, Linn., est la plus petite des hirondelles d'Europe: sa longueur totale est d'environ 0^m,13. Elle a toute la partie supérieure gris de souris; une espèce de collier de même couleur au bas du cou; tout le reste de la partie inférieure, blanc; les plumes alaires et caudales, gris foncé; le bec noirâtre, les pieds bruns, garnis par derrière, jusqu'aux ongles, d'un duvet de même couleur. Cette espèce fréquente très rarement nos habitations. Son vol est très rapide. Elle niche dans les trous qu'elle trouve tout faits ou qu'elle se creuse sur les rives escarpées des rivières ou dans des carrières, surtout dans celles à sable. Elle ne fait qu'une ponte de cinq ou six œufs, oblongs, d'un blanc pur. Son nid est un simple amas de paille et d'herbes sèches, recouvert de plumes.

L'HIRONDELLE DES ROCHERS, *Hir. rupestris*, Linn. — Plumes du dessus de la tête et du corps, plumes alaires et caudales, couvertures de la queue et couvertures supérieures des ailes, d'un gris bordé de roux; la paire intermédiaire de la queue, moins foncée; les quatre paires latérales

comprises entre cette intermédiaire et la plus extérieure, marquées, sur le côté intérieur, d'une tache blanche qui ne paraît que lorsque la queue est épanouie; dessous du corps, roux; plumes d'un roux teint de brun; couvertures inférieures des ailes, brunes; pieds revêtus d'un duvet gris varié de brun; bec et ongles noirs. Cette espèce est commune en Auvergne, en Dauphiné et dans le midi de l'Europe. Œuf blanc marqué de points bruns.

LA SALANGANE (roy. ce mot). SÉNÉCHAL.

HIRPINS, *Hirpini*, c'est-à-dire *lous* en langue sabine. Peuple du Samnium, situé entre la Campanie à l'O., et l'Apulie à l'E. Il avait pour villes principales Aquilonia (auj. La Cedo-gna), Cominium et Romula (auj. Marro ou Bisaccia). Ces trois villes furent prises par les Romains de l'an 297 à 294 avant notre ère. Strabon rapporte que ce peuple vint s'établir, conduit par un loup, dans le pays des Samnites. — Servius, dans ses commentaires sur l'*Énéide*, a confondu les Hirpins avec la petite peuplade des *Hirpes* (*Hirpi* ou *Hirpie*), qui habitait beaucoup plus au nord, autour du mont Soracte. Ces derniers étaient célèbres dans toute l'Italie, et on les croyait en communication particulière avec les dieux. Tous les ans, lorsqu'on offrait sur le mont Soracte un sacrifice solennel à Apollon-Soranus, les *Hirpes* se promenaient nu-pieds, sans se brûler, sur les charbons ardents; le sénat, obéissant à un simple scrupule religieux, les avait exemptés du service militaire et de toutes les autres charges publiques. Varron dit qu'avant de marcher sur le feu ils avaient soin de se frotter les pieds avec un certain onguent.

HIRTIUS (AULUS). Général romain, qui accompagna César dans son expédition des Gaules. Il était ami de Cicéron, et il profita de son influence auprès du grand orateur pour le réconcilier avec César. Après la mort du dictateur, il fut élevé au consulat avec Pansa, et marcha aussitôt contre Antoine. Il le battit à Modène, mais il périt dans l'action ainsi que son collègue. C'est probablement parce que, dans l'histoire, son nom se trouve inséparable de celui de Pansa, qu'on a, par une ignorante confusion, ajouté à son nom celui de ce même Pansa. On attribue à Hirtius le VIII^e livre des *Commentaires de César* sur la guerre des Gaules, et le livre sur la *Guerre d'Alexandrie*. Ce dernier ouvrage et le supplément des *Commentaires de César*, font honneur à Hirtius; mais il n'en est pas de même du livre de la *Guerre d'Espagne*, qui lui est aussi attribué, et dont le style est obscur, embarrassé, traînant et indigne sous tous les rapports de l'auteur des deux premiers ouvrages.

HIRUDINEES (zoologie). Famille de l'or-

dre des annélides formée du genre *Hirudo* de Linné. Ces animaux sont faciles à reconnaître à leur corps mou, apode, ce qui les distingue des Néréides et des Naïs; le plus souvent ils sont dépourvus de branchies antérieures; les deux extrémités du corps sont ordinairement munies d'un large disque qui s'applique aux corps comme une véritable ventouse, et sert en même temps à sucer le sang des autres animaux; la ventouse orale manque dans plusieurs espèces ou est presque atrophiée. La bouche est le plus souvent située au milieu du disque antérieur, mais quelquefois aussi elle est placée au bord inférieur; elle est ordinairement munie de tubercules cartilagineux appelés dents. Plusieurs hirudinées offrent à la partie supérieure des segments antérieurs de petites taches noires que l'on a prises pour des yeux, mais que Blainville appelle, avec plus de raison, points pseudo-oculaires. Les hirudinées sont aquatiques et répandues dans toutes les parties du monde: un petit nombre vivent dans la mer. Toutes n'ont pas l'habitude de sucer le sang des animaux supérieurs: quelques-unes sortent de l'eau pour poursuivre les lombrics dans leurs souterrains: d'autres paraissent se nourrir de substances végétales. Cette famille renferme un grand nombre d'espèces, qui ont été l'objet d'un travail important de Blainville. Nous allons le parcourir rapidement, en renvoyant au mot SANGSUE pour tout ce qui concerne les hirudinées employées dans la médecine. — *Branchiodelle*: ce genre est muni de fausses branchies et renferme une espèce qui vit sur la torpille. — *Pontobdelle*: ce sont aussi des hirudinées maritimes; ce genre a pour type la sangsue hérissée, *H. muricata*, Linné, qui vit sur les raies. — *Ichthyobdelle*: corps cylindrique, à ventouses obliques, grandes et aplaties. L'espèce la plus commune est la sangsue géomètre, *H. geometra*, Linné; on la trouve dans les rivières, sous les pierres; elle marche à la manière des chenilles arpeuteuses. — *Géobdelle*: c'est cette espèce qui sort de l'eau pour poursuivre les lombrics. — *Microbdelle*: ce genre ne renferme qu'une espèce, qui vit sur les branchies de l'écrevisse. — *Erbobdelle*: corps allongé, déprimé, à bouche très grande sans ventouse distincte; quatre paires de points pseudo-oculaires. Le type est la sangsue vulgaire, *H. vulgaris*, Linné, qui est excessivement commune dans les rivières et les ruisseaux, fixée aux pierres et aux morceaux de bois. — *Glossobdelle*: corps très déprimé, discolde; bouche en tube protractile. Ce genre commence le passage des hirudinées aux planaires. — On trouve communément dans nos rivières l'*Hirudo complanata*, et l'*H. bioculata*,

Linné: cette dernière porte souvent ses petits sous son ventre. L. FAIRMAIRE.

HISPE, Hispa (ins.). Genre de Coléoptères tétramères, de la famille des Chrysomélides, tribu des Cassidaires. Ce sont des insectes de petite taille, remarquables par les nombreuses épines qui recouvrent tout le corps, à l'exception des pattes et des antennes. Celles-ci sont insérées au dessus de la tête, très rapprochées à la base; elles sont cylindriques, assez épaisses; dans le repos, l'insecte les étend l'une contre l'autre; les élytres sont un peu élargies en arrière, et tronquées. Ce genre ne renferme que deux ou trois espèces d'Europe; mais il est devenu le type d'un groupe nombreux en espèces exotiques. — On trouve communément dans toute l'Europe, sur les graminées, les broussailles, l'*Hispe noire*, *H. atra*, Linné, la *Châtaigne noire* de Geoffroy; elle est d'un noir foncé, presque mat. — L'*Hispe testacée*, *H. testacea*, Linné, est commune dans tout le midi de l'Europe sur diverses plantes. L. FAIRMAIRE.

HISTERIDES (ins.). Tribu de Coléoptères de la famille des Clavicornes, renfermant des insectes à cuirasse très épaisse, à corps arrondi ou presque quadrangulaire. Les pattes sont courtes, rétractiles, les postérieures plus écartées à la base que les autres. Les antennes sont coudées et terminées par une massue solide. Les mandibules sont robustes et saillantes. Le présternum est souvent prolongé en avant. Les élytres sont tronquées et ne recouvrent pas complètement l'extrémité de l'abdomen. Ce dernier est terminé par un segment perpendiculaire en forme d'écusson. Les tibias sont presque toujours épineux; les antérieurs sont souvent aplatis et dentelés. Ces insectes se nourrissent de matières animales; ceux qui vivent sous les écorces des arbres poursuivent et dévorent les autres petits insectes. Les principaux genres sont: *Hister* ou *Escarbot*, *Hololepte*, *Platysoma*, *Saprin*, *Dendrophile*, *Onthophile*. L. F.

HISTIEOTIDE ou ESTIEOTIDE. Petite contrée de l'ancienne Grèce, dans la Thessalie. Elle était bornée au N. par les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Perrhaëbie, à l'E. par la Pelasgiotide, au S. par le Pénée, et à l'O. par le Pinde. Ses villes principales étaient *Gomphi*, au N.-E. d'Argithée, à peu de distance de la rive gauche du Pénée; *Phæstus* et *Tricon* (auj. *Tricala*), au S.-E. de Gomphi. Cette dernière ville a été regardée comme la patrie d'Esculape. — Il y avait dans l'île d'Eubée une contrée du même nom.

HISTIEE. Tyran de Milet sous le roi de Perse Darius, fils d'Hystaspe. Il rendit à ce prince un service signalé en empêchant les au-

tres chefs des ententes grecques soumises aux Perses de rompre le pont jeté sur le Danube et de couper ainsi la retraite au roi, comme Miltiade proposait de le faire (Cornelius-Nopos, Miltiade, III). Mais ensuite, étant entré dans une vaste conspiration contre les Perses, il fut mis à mort par ordre de Darius.

HISTOIRE. Ce mot signifie recherche, connaissance; de *scire*, connaître une chose pour l'avoir vue; racine, *scire*, je sais. — L'histoire est l'étude, ou la recherche ou la connaissance de tout ce qui constitue la vie des peuples, et d'une manière plus générale la vie même de l'humanité. Et par là il est aisé de voir que l'histoire est la science universelle par excellence; car elle embrasse tout ce qui dans la succession des temps transforme et varie indéfiniment la condition de l'homme sur la terre. L'histoire est en quelque sorte la science même; lois, mœurs, religion, lettres, sciences et arts, révolutions et guerres, tout est de son domaine; et tout par elle se rapporte à une loi d'unité, par où se règle la conduite mystérieuse de la vie humaine. Mais comme nul homme ne saurait égaler cette vaste universalité de l'histoire, quiconque se veut plonger dans cette étude, y apporte une vue particulière, ce qui détermine des classifications naturelles, sans rompre toutefois l'idée magnifique qu'il est donné à l'imagination de concevoir de ce grand ensemble.

Ces classifications portent sur ce que nous appellerons la *matière de l'histoire*. Et d'abord, vous avez une première distinction, qui est l'*histoire générale des peuples*, et l'*histoire particulière de chacun d'eux*; et dans cette distinction, les subdivisions à l'infini se montrent soudain, selon que l'étude a pour objet des faits extérieurs et palpables en quelque sorte : les révolutions, les guerres, les conquêtes et la suite variée des dominations; ou bien des faits d'une nature moins saisissable, sans être d'une réalité moindre : les législations, les coutumes, les sciences, les monuments. De là diverses sortes d'histoire : l'*histoire politique*, l'*histoire militaire*, l'*histoire civile*, *judiciaire*, *morale*, *parlementaire*, *scientifique*, *littéraire*. Et puis vient l'étude de certains actes, en quelque sorte volés par les événements publics, et qui pourtant les déterminent parfois, actes personnels et diplomatiques, matière d'une histoire particulière qui prend le nom de *mémoires*. Et enfin l'ordre même des temps dans lesquels se produisent les accidents de l'histoire, ce qui donne lieu à l'*histoire chronologique*, plus précise, mais moins animée que toutes les autres. Telle est la *matière de l'histoire*; mais cette matière doit être animée : l'histoire ne serait assurément pas une

science, si elle n'était qu'une nomenclature.

Et aussitôt se présente le *but de l'histoire*. Ce but est la connaissance réfléchie des actes de l'humanité; c'est là ce qui fait de l'histoire la plus morale et la plus élevée des sciences. Ajoutons qu'envisagée de cette sorte, l'histoire est une science exclusivement chrétienne. Pour le génie païen en effet l'histoire n'est qu'un tableau. Ce tableau est magnifique; les sujets en sont variés et dramatiques; le moraliste y puise des leçons, le politique des exemples, le poète des émotions; mais toute pensée supérieure échappe au philosophe; l'humanité semble errer à l'aventure sur une mer sans rivages; le christianisme seul découvre et suit le secret de sa marche. — L'antiquité toutefois ne manque pas d'admiration pour l'histoire. Cicéron surtout parle d'elle avec enthousiasme; « elle est, dit-il, le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la maîtresse de la vie, la messagère de l'antiquité. » (De Or., lib. II). Partout il la recommande comme une inspiration naturelle de l'éloquence. « C'est être toujours enfant, dit-il, que d'ignorer ce qui est survenu avant notre entrée dans la vie; et qu'est-ce d'ailleurs que la vie de l'homme, lorsqu'elle n'offre pas l'heureux ressouvenir des choses anciennes et des âges passés? La mémoire de l'antiquité et le choix des exemples donnent à la fois au discours du charme et de l'autorité. » (Or.). Et ailleurs : « Il y a quelque chose d'imposant dans les vieux souvenirs, dans les monuments et dans les lettres; et ainsi les exemples de l'histoire sont pleins de grandeur, de dignité, de solennité; ils ont à la fois une autorité merveilleuse pour convaincre, et une grâce charmante pour captiver l'auditeur. » (Act. V, in Ver.)

Mais là s'arrête le génie ancien; il se passionne à l'étude technique ou pittoresque des faits de l'histoire; il n'en pénètre pas la signification et n'en embrasse pas l'ensemble. C'est pourquoi Aristote a pu dire : « La poésie est meilleure et plus philosophique que l'histoire; la poésie dit les choses universelles, l'histoire dit les choses singulières. » (in Poet.). Et il motive sa préférence : « L'historien dit les choses telles qu'elles sont, le poète telles qu'elles doivent être. » Et ainsi, c'est le poète qui est philosophe.

Nulle part, enfin, vous ne trouvez la trace d'une doctrine païenne qui fasse de l'histoire un enseignement général. Denis d'Halycarnasse a bien dit de l'histoire qu'elle était une *philosophie d'exemples*; mais pour lui comme pour tous les vieux historiens, ces exemples sont éparés et ne tiennent à aucune loi qui éclaire le

mystère de l'humanité. En un mot, la matière de l'histoire se découvre naturellement au génie païen; le but de l'histoire lui est voilé. C'est pourquoi, avons-nous dit, l'histoire est une science toute chrétienne. Saint Augustin, le premier, l'a formulée avec hardiesse et avec éclat; pour lui l'histoire est comme une révélation de l'action de Dieu sur l'humanité; aussi la met-il au dessus de toutes les sciences qui sont du domaine de l'homme, parce que, dit-il, les choses qu'elle traite étant consommées, sont rangées par elle dans l'ordre des temps, dont Dieu même est le maître et l'administrateur. » (De Doctr. Christ.) Ainsi l'idée de l'ordre apparaît et se réalise dans l'histoire, sous la lumière chrétienne, comme ne l'avait pas entrevu le génie païen. Et saint Augustin n'embrasse pas seulement le passé dans cette idée, il embrasse aussi l'avenir, pour faire de la vie humaine une imposante unité par où se manifeste la Providence. Sa parole est très remarquable. « Comme la divine Providence, dit-il, conduit non seulement chaque homme par une action particulière, mais la totalité du genre humain par une action publique en quelque sorte, Dieu sait quelle est l'action propre à chacun, et chacun aussi la connaît; mais quant à l'action propre au genre humain, il a plu à Dieu de la révéler par l'histoire et par la prophétie. » (De verâ Rel., cap. 25). Comme si le saint philosophe faisait entendre que le passé et l'avenir se tiennent par un lien secret; c'est ce qu'explique admirablement un des plus savants hommes de l'Eglise, le P. Thomassin; « Les exemples constants de ce qui est toujours arrivé, dit-il, apprennent à conjecturer l'avenir, et d'historiens, nous font devenir prophètes; » et commentant d'autres paroles de saint Augustin, il ajoute: « Qui peut douter après cela que l'histoire ne soit une véritable théologie? » (*Méthode d'enseigner les hist.*, Préface). Le but de l'histoire, comme science philosophique, n'a jamais été marqué avec une plus ferme et plus éclatante précision. Après quoi est venu le plus illuminé des génies pour réaliser cette théorie, dans le plus beau livre d'histoire qui ait été écrit dans aucune langue. L'*Histoire universelle* de Bossuet est en effet la mise en lumière de la Providence dans la conduite de l'humanité; le génie païen n'eût jamais conçu une telle idée, ni un tel plan. « Comme la religion et le gouvernement politique, dit ce grand homme au début de son livre, sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y

a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers. » Et après avoir déroulé cet ensemble dans un cadre merveilleux, il reprend à la fin de son ouvrage sa première parole: « C'est ainsi, dit-il, que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à une même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. » Voilà donc l'histoire dans sa plus radieuse généralité; elle lie le ciel à la terre; elle embrasse les temps, et montre Dieu présent dans l'humanité; c'est là, en effet, une véritable théologie qui dépasse toutes les conceptions du génie de l'antiquité.

Mais la science de l'histoire ainsi entendue ne pouvait plaire à des temps sceptiques comme ceux où nous sommes. La philosophie chrétienne de l'humanité impliquait l'action d'une cause souveraine et intelligente, et, plutôt que de reconnaître une loi si simple, la raison a cherché en soi d'autres causes, comme pour se faire centre et principe de la force qui commande et détermine la suite des événements. De là des théories d'histoire qui toutes ont abouti et devaient aboutir à la fatalité. L'homme, n'ayant point d'empire direct sur les choses qui sont hors de lui, devait bientôt sentir en effet que la marche des affaires humaines ne peut s'expliquer par des desseins préconçus et dépendants de sa volonté, et alors, vaincu par le sentiment de son impuissance, la philosophie a dû courir à une loi aveugle comme dernière raison de l'humanité. La doctrine fataliste est le terme nécessaire de toute théorie distincte du christianisme. Aussi telle a été la philosophie de l'histoire. — Sous ce nom semblait avoir apparu une science toute nouvelle dans nos derniers temps. A vrai dire, c'était le rationalisme qui faisait invasion dans l'histoire et lui ôtait tout ce qu'elle a de beau, de providentiel et de poétique. Et pourtant cette sorte d'étude systématique de l'histoire dérivait, plus qu'on ne le soupçonnait peut-être, du christianisme même, car le christianisme seul avait appris à l'homme à généraliser la science de l'humanité, et la philosophie était ingrate de se détacher du principe qui la devait éclairer, outre que réduite à ses forces propres, elle était hors d'état d'expliquer l'histoire, et aussi la

philosophie de l'histoire n'a été qu'une science vaine, où la dissertation a suppléé à la connaissance des faits, et où l'érudition n'a été qu'un étalage de paradoxes. La véritable philosophie de l'histoire monte à Dieu comme créateur et conservateur de l'homme et du monde. C'est la seule explication possible de la durée de l'humanité au travers des ébranlements qui élèvent et renversent les nations et les empires. De la sorte, les révolutions, les changements de domination, les déplacements de sceptre, de civilisation et de liberté, ne sont plus des événements fortuits. Tout a sa raison dans un certain ordre qui se perpétue en dépit des perturbations. Chaque peuple a sa mission comme chaque dynastie, et la race humaine suit sa course sous une loi d'expiation qui éclate à des signes variés, et contre laquelle les nations éparses se débattaient vainement. L'histoire est la grande manifestation de cette loi, et ainsi se résume en deux mots le but de l'histoire.

Nous n'avons pas ici à envisager à ce point de vue la succession des divers empires dans les temps anciens et dans les temps modernes. Il suffit, pour rendre sensible le but de l'histoire, d'indiquer l'unité romaine, préparation mystérieuse de l'avènement chrétien; puis le renouvellement de toutes les civilisations sous l'action puissante de l'Eglise. Ce double exemple met en évidence le gouvernement de la Providence. Tout l'objet scientifique de l'histoire est de jeter ainsi la lumière sur la vie particulière des nations et sur la vie générale de l'humanité. Il n'est pas donné sans doute à tous les hommes d'étudier l'histoire de cette façon: il y faut de la méditation et de la foi, de la force et de la soumission, de l'élevation et de l'humilité; la médiocrité y échoue par la suffisance et par l'orgueil.

Reste l'histoire, considérée comme récit du passé. A ce point de vue, elle a encore une grande importance; c'est elle qui est la gardienne des monuments et des traditions des peuples, et la principale condition qui lui reste, c'est la vérité, si ce n'est que la rhétorique de l'histoire apprend l'art d'entourer la vérité de tout ce qui peut lui donner du charme et de la puissance. Ici se présentent des comparaisons laissées à l'étude des rhéteurs. — Pour le génie ancien, l'histoire est un drame; pour le génie moderne, elle est souvent un système. De là la différence des œuvres. Les anciens historiens visent à l'émotion, les historiens modernes visent à la nouveauté. Nous ne parlons pas d'une école contemporaine qui a fait de l'histoire une fiction; cette école ne mérite d'être aperçue que comme une fantaisie. Quelle que soit d'ailleurs

la diversité des génies qui s'appliquent aux récits de l'histoire, l'histoire a par elle-même sa grandeur. Par l'histoire nous touchons à l'origine du monde; la création ouvre ses premiers récits, et de ce point de départ nous arrivons par des dérivations naturelles aux établissements graduels d'empires. Rien n'égale la beauté de ce spectacle, c'est comme l'épopée de l'univers.

Dans les divisions de l'histoire, il importe de ne pas perdre de vue cette unité. De la sorte, ce qu'on appelle l'histoire sainte paraît au milieu de toutes les histoires particulières des peuples comme le grand courant de l'humanité; tout sort de là, et tout y retourne. L'histoire sainte est la seule histoire qui n'ait pas d'interruption. Elle prend l'homme à son apparition sur la terre, et elle le suit jour par jour, au travers des révolutions, jusqu'à l'heure présente. L'histoire sainte n'est pas seulement l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de la totalité des peuples; après quoi s'offrent les premières séparations de groupes humains, avec la variété merveilleuse des fondations d'États; c'est ce qui se comprend sous le nom générale d'histoire ancienne, si ce n'est que les historiens n'ont pas toujours pris soin de rattacher ces nations diverses à la famille centrale d'où elles étaient sorties: c'est ce qui a fait des confusions et des obscurités dans l'histoire. La science moderne, en dépit de beaucoup d'erreurs, a servi à rétablir l'unité rompue. L'histoire ancienne n'est plus une simple nomenclature de peuples éparpillés ou d'empires croulant les uns sur les autres, c'est un grand ensemble où viennent se montrer tour à tour les Chaldéens, les Assyriens, les Égyptiens, les Babyloniens, les Mèdes, les Grecs, les Perses, les Syriens, les Macédoniens, les Carthaginois, les Romains, tous apparaissant à leur heure et remplissant leur ministère sous la main cachée de la Providence. Or il est remarquable que c'est l'Orient qui est le théâtre de l'histoire; c'est dans l'Asie que naît et que grandit l'homme. Aussi la science contemporaine est-elle bien inspirée d'aller fouiller aujourd'hui cette terre toute pleine de souvenirs qui, parmi d'étranges superstitions, se rattachent aux premières origines de la race humaine. C'est ce que l'histoire n'avait pas fait précédemment avec assez de soin; de là tant d'opinions récentes sur les nations de l'Inde, qu'il eût plu au scepticisme de détacher de la chaîne sacrée de l'histoire, comme pour faire de leur existence un mystère, et de leur antiquité même une objection contre Dieu, créateur de l'homme et du monde. La science a soufflé sur ces chimères, et l'Inde est

rentrée comme tout le reste sous la grande loi de l'unité. — Puis apparaît l'histoire moderne, laquelle commence précisément à la rupture du monde ancien, un moment tenu sous une seule domination, comme si cette unité d'empire avait dû servir de préparation à des destinées toutes nouvelles et à une autre sorte d'unité plus sacrée et plus permanente. L'histoire moderne a sa loi dans le christianisme; par lui l'humanité reste enchaînée à son principe; le reste est accessoire. Les révolutions, les élévations ou les chutes de pouvoir, les changements de civilisation, les déplacements de barbarie, le Nord qui déborde sur le Midi, l'Asie, l'Afrique et l'Europe qui se transforment, Rome qui fait place à Constantinople et Constantinople qui échappe à l'Italie, tous ces spectacles de changements avec leurs calamités et leurs vengeances, toutes ces successions d'États, ces guerres, ces invasions, ces déchirements, et puis ces découvertes d'un monde inconnu, et en même temps ces inventions dans la science, et ces schismes dans l'Église, la paix et la guerre qui changent d'aspect la société chrétienne qui se rompt, des luttes violentes de dynasties, l'Allemagne ravagée, l'Italie dévastée, l'Angleterre séparée, l'Espagne dégradée, la France passant par les alternatives de la licence et de la servitude : tout cela fait des drames pleins de terreur et de larmes; mais l'histoire suit sa course, et Dieu continue de tenir le monde dans sa main; l'histoire moderne, depuis Jésus-Christ, est la plus magnifique manifestation de la providence dans la conduite des hommes et des États.

Enfin l'histoire, avec ses divisions naturelles d'histoire ancienne et d'histoire moderne, doit être considérée dans ses sources naturelles, à savoir dans les monuments qui donnent de l'autorité à ses traditions et à ses récits. Les sources de l'histoire sont les livres, les inscriptions, les monnaies, les œuvres monumentales et leurs ruines même. A ce point de vue nulle science n'est plus variée, et nulle aussi n'appelle plus de soins, plus d'appréciations, plus de sincérité, et, pour le dire, plus de vertu même ajoutée à plus de génie. C'est pourquoi dans la multitude des hommes qui ont écrit l'histoire, un si petit nombre a mérité l'hommage des siècles : rappelons ici quelques uns de ceux qui ont gardé le plus de renommée. — « Hérodote est le premier qui ait donné une forme raisonnable à l'histoire; c'est le jugement du P. Rapin. Son sujet embrasse l'Europe et l'Asie, et il le traite avec liberté, sans partialité pour les Grecs, sans injustice pour les barbares. Thucydide traite un sujet moindre, il ne touche qu'à la Grèce, mais sa diction est un modèle; Démosthène le copia huit

fois de sa main. Xénophon a raconté la célèbre retraite des Dix mille après la bataille de Cunaxa, et écrit la vie du fondateur de l'empire des Perses; son style charmerait les Romains; mais Cicéron et d'autres après lui ont cru voir dans ses récits une fantaisie plutôt qu'une histoire. Polybe, Denys d'Halycarnasse, Diodore de Sicile, ont une grande autorité; Arrien, Appien, Dion Cassius, ne font que recueillir les vieux récits; Plutarque trace la biographie des grands hommes; les autres historiens grecs méritent peu d'être cités. — Les Annales latines ont leur richesse. A Rome l'histoire était un sacerdoce; ses monuments étaient confiés à la garde des pontifes. Tite-Live paraît en tête des écrivains; il est le maître par la clarté et l'exactitude; son histoire est un drame plein de variété et d'émotion. Salluste est plus brillant, Tacite plus profond et plus concis. Dans un ordre inférieur, et avec des sujets d'une nature diverse, brillent d'autres noms, Quinte-Curce, Justin, Cornélius-Népos, Suétone, Velléius-Paterculus, Florus, Ammien-Marcellin, et puis les écrivains de l'histoire d'Auguste (voy. Vossius sur les historiens), sorte de compilateurs qui ont raconté des vies privées, mais qui ne laissent pas d'éclairer les sources générales de l'histoire. Le Bas-Empire arrive aux ténèbres : l'histoire s'éteint; heureusement la religion garde les monuments des peuples. C'est dans les églises et dans les monastères qu'il faut chercher les origines et les souvenirs du monde moderne. Aux travaux des moines se mêlent plus tard les travaux des politiques et des chevaliers; de Grégoire de Tours au sire de Joinville, à Christine de Pisan et à Comines, l'espace est rempli de trésors d'histoire, et après que ces matériaux sont amoncelés les écrivains s'en emparent; alors commencent les livres.

Les livres modernes, d'histoire, n'ont rien d'analogue avec les livres anciens. L'histoire y perd toute poésie; plus ils sont instructifs et corrects, moins ils ont de charme. Est-ce la faute des temps? Est-ce la faute des auteurs? Les temps sont pleins de drames, de nouveautés, de révolutions, de crimes et de vertus; qu'est-ce qui leur manque pour la variété de l'histoire? Les auteurs sont lettrés, ils savent l'art d'écrire, ils ont le secret de l'élégance, ils sont entourés de lumières, ils vivent dans une société polie, toutes les sources de la science leur sont ouvertes. Que leur manque-t-il pour la perfection de leurs écrits? Peut-être trop de minutie de détails nuit à l'intérêt; l'antiquité a du charme parce qu'on sent qu'elle garde de la liberté; de l'histoire elle semble faire un poème ou un roman. L'écrivain moderne se sent tenu

ou bien il aspire à être vrai; même quand il obéit à des systèmes il veut être cru, et il démontre l'histoire plutôt qu'il ne la raconte; de là le défaut d'entraînement et de prestige : l'histoire écrite par les plus savants a porté le plus souvent un cachet d'ennui.

Toutefois, avec cette différence de caractère dans les travaux, l'histoire, au réveil des arts, n'a pas été sans éclat. L'Italie avec ses Davila, ses Villani, ses Paul Jove, ses Machiavel et ses Guichardin; l'Espagne avec son Mariana, avaient devancé la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Depuis, ces trois grandes nations ont repris leur rang dans l'histoire : la France surtout domine l'Europe par la gloire de ses noms. C'est à la France que sont dus les plus riches travaux, les plus magnifiques œuvres d'histoire. Les particuliers ont rivalisé avec les corps religieux, les moines avec les académies, les prêtres avec les magistrats; Et Pasquier et le P. Petau, de Thou et le P. Daniel, Bossuet et Mezeray, le P. Grifet et le président Hénault, disputent également la renommée; tous ont fouillé et éclairé le passé, chacun avec ses vues et ses goûts, chacun avec son amour et avec sa foi, tous avec une passion de patriotisme qui ne s'est trouvée chez aucun autre peuple. Par malheur la corruption est venue ensuite, et le scepticisme ayant touché à l'histoire comme à tout le reste, le passé a été discuté, obscurci, nié, et les livres historiques n'ont plus été qu'un exposé de système; ce n'était pas le roman mis à la place de l'histoire, c'était le sophisme.

Le XVIII^e siècle avait commencé cette décadence par sa rage d'examen : le beau disparaissait ainsi de tous les arts. Il s'est fait de nos jours un semblant de réaction, mais le système a survécu, si ce n'est qu'il a varié ses formes selon la passion des écrivains. Ici se présenterait à l'étude ce qu'on a appelé les *Ecoles d'histoire*. — Ce mot école couvre un parti pris, une pensée préconçue, une volonté systématique, soit de dénigrement, soit d'enthousiasme. Dans tous les cas, l'histoire perd sa vérité et sa grandeur; quelquefois la signification du mot est moins étendue : c'est quand il ne s'applique qu'aux formes de l'histoire. Nous avons eu, des écoles d'histoire à ce double point de vue, et elles ont gâté tantôt l'esprit, tantôt le cœur de la nation. Une erreur leur a été commune, c'est de raconter le passé, et aussi de le juger avec les idées du présent : c'était fausser l'histoire et lui ôter ce que la naïveté lui donne de charme. Quelquefois on a passé outre, et le jugement a été de l'antipathie et de la colère; quel intérêt pouvait s'attacher à des récits ayant pour objet d'abaisser les peuples? Ou bien par une absence

totale de foi, on n'a vu dans l'histoire qu'un amoncellement de faits, et on s'est abstenu d'aimer et de haïr à les étudier, à les remuer et à les mettre en lumière : c'est une autre dégradation de l'histoire, et la pire peut-être. De là enfin une mise en œuvre de l'histoire, diverse selon ces diverses inspirations; ainsi l'histoire a été philosophique ou pittoresque, passionnée ou didactique, et l'engouement s'est tour à tour attaché à la variété de ces formes, selon la fantaisie des opinions sans que la science sérieuse de l'histoire ait grandi et dominé la frivolité des goûts contemporains. De sorte, qu'à vrai dire, cette réaction des études historiques, dont on s'est glorifié parfois, n'a guère été qu'une forme de plus donnée à la lutte d'idées où s'épuisent aujourd'hui les hommes, lutte violente plutôt que profonde, et qui, sous une agitation artificielle, déguise mal la faiblesse des esprits et l'hypocrisie de l'érudition. Reconnaissons, toutefois, un bien réel fait à l'histoire par la facilité désormais acquise à chacun d'étudier le passé dans ses vrais mouvements. Les grandes collections historiques, précédemment éparses ou cachées, sont devenues la conquête commune de tous les hommes. Là se découvrent les siècles dans leur intégrité avec leurs lois, leurs mœurs, leurs idées, leurs passions, leurs vices ou leur héroïsme. L'histoire n'est ni voilée ni dénaturée par l'indifférence, ou par l'antipathie, ou par l'enthousiasme des écoles. Aussi est-il remarquable que plus elle a repris de sincérité, plus elle a retrouvé de charme. Le pédantisme des discoureurs l'avait glacée; elle s'est ranimée au souffle des chroniqueurs.

Il reste à dire rapidement quelques sens divers du mot *Histoire*. Une *histoire* est quelquefois un conte; si quelqu'un vous fait un récit peu vraisemblable avec des détails de d'esprit, vous lui dites volontiers : *Vous nous faites une histoire!* ou bien dans la conversation de salon s'il s'agit d'un homme ou d'une femme dont la vie serait mêlée d'aventures, vous insinuez d'un air bienveillant qu'il lui est arrivé beaucoup d'*histoires*; ou bien encore, si un esprit méticuleux vous enveloppe de difficultés et d'objections dans une affaire qui se résout d'elle-même, vous vous écriez : *Voilà bien des histoires!* Ces significations sont aisément saisies, mais elles sont un peu loin de la signification sérieuse de l'*histoire*. On a usurpé même le mot *Histoire* dans le roman : on dit l'*histoire* de Gilblas, l'*histoire* de Tom Jones, comme pour donner un air de vérité à une invention; la langue se prête à tous les artifices dont les hommes ont besoin pour charmer leur esprit. Il n'y a qu'une tromperie qui n'a pas été soufferte, c'est lorsqu'on a es-

sayé de faire entrer dans les goûts publics le roman historique; le faux cette fois voulait être pris au sérieux : on devait finir par le bafouer.

LAURENTIE.

HISTOIRE NATURELLE. Science qui a pour objet la connaissance des êtres organisés ou inorganisés qui composent notre globe. L'ensemble des premiers constitue le *royaume organique*, partagé en *animaux* et *végétaux*. L'ensemble des seconds compose le *royaume inorganique* qui comprend toute la matière inerte, et spécialement les *minéraux*. De là les quatre subdivisions généralement admises dans l'histoire naturelle : 1° la *zoologie* qui traite des animaux ; 2° la *botanique* qui traite des végétaux ; 3° la *minéralogie* qui étudie et classe les espèces minérales prises isolément ; 4° la *géologie* qui s'occupe de leur distribution, et du rôle qu'elles ont joué dans la structure des diverses couches du globe.

L'histoire naturelle est à la fois la science la plus vaste et la plus intéressante à laquelle l'homme puisse se livrer. Chaque pas, fait dans cette science, offre à l'esprit un nouveau sujet d'admiration, à l'art un exemple à imiter, à l'industrie une nouvelle branche à exploiter, et à nos besoins comme à nos plaisirs un accroissement de bien-être. Aussi doit-on penser que les premiers éléments de cette science datent des premiers âges du monde. Toutefois, ce n'est que dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote (350 ans av. J.-C.), que l'obscurité de ses premiers progrès se dissipe ; mais en revanche elle se dissipe tout à coup, et Aristote, dans son immortel ouvrage, nous montre la science tellement avancée qu'à l'esprit d'analyse, à la grandeur des vues, à l'exactitude de l'observation qui y régnent, on serait tenté de la croire rapprochée de nous de vingt siècles. Théophraste, disciple d'Aristote, fit pour les plantes ce que le précepteur d'Alexandre avait fait pour les animaux. Trois siècles après, Dioscoride en décrivit et en classa 800 espèces. Mais l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, l'an 23 de notre ère, nous montre combien la botanique, et surtout la minéralogie étaient encore imparfaites à cette époque. Ce n'est qu'en 1550 que Conrad Gesner, dans son *Historia naturalium*, donna un nouvel essor à ces sciences, et mérita le double surnom de *Pliny de l'Allemagne* et de *restaurateur de l'histoire naturelle*. Mais il trouva des imitateurs dans les Césalpin, les Bauhin, les Bélon, les Rondelet, etc., que nous retrouverons dans l'histoire de chaque subdivision en particulier, et qui ont fait de l'histoire naturelle ce qu'elle est aujourd'hui, une des plus positives et des plus attrayantes de toutes les sciences

(voy. BOTANIQUE, MINÉRALOGIE, ZOOLOGIE, etc.).

HISTORIOGRAPHIE. Mot dérivé du grec *ιστορια*, histoire, et *γραφω*, j'écris, qu'il ne faut pourtant pas confondre avec le mot *historien*. L'historiographe se contente d'énoncer les faits, l'historien les médite et les commente. Aussi l'historiographe était-il autrefois une sorte d'officier du palais, un scribe en titre d'office, tandis que l'historien véritable ne releva jamais que de sa conscience et de la vérité. Les princes de la Chine eurent les premiers leurs historiographes qui écrivaient tous les événements accomplis, et recueillaient tous les titres originaux relatifs à une dynastie. Chaque feuille numérotée était jetée par un étroit orifice dans une vaste salle hermétiquement fermée. Quand la dynastie était éteinte, on ouvrait la salle, on classait les matériaux épars et on les rédigeait. La tâche de l'historiographe était finie, celle de l'historien commençait. Il y eut de bonne heure en France des historiographes; les moines de Saint-Denis qui suivaient nos rois dans leurs expéditions et qui prenaient jour par jour des notes dont ils formaient ensuite leurs *grandes chroniques*, n'étaient pas autre chose. Ce fut aussi la charge d'Alain Chartier, près de Charles VII. D'ordinaire, quand un historiographe était laïque, un brevet de conseiller du roi était attaché à son office; les historiographes étaient en outre commensaux du palais. Mathieu eut tous ces privilèges sous Henri IV, et, dit Voltaire, n'en écrivit pas mieux l'histoire. Mezeray qui lui succéda eut jusqu'à 1000 fr. de pension; mais chez lui l'historien l'ayant un jour emporté sur l'historiographe, il perdit sa place pour avoir hasardé quelques opinions mal sonnantes au sujet de l'origine des impôts. Boileau et Racine furent historiographes de Louis XIV, mais ils n'ont guère écrit que la relation d'une de ses campagnes. En 1713, c'est le P. Daniel qui en tenait l'emploi avec 2000 livres de pension. Voltaire l'eut à son tour sous Louis XV, puis ce fut Duclos qui en fut pourvu. Cette charge, comme toutes les autres, cessa d'exister en 1789. Ed. FOURNIER.

HISTRIONS. C'est le nom qu'on donnait à tous les bouffons et personnages plaisants des comédies latines. Son histoire est tout entière dans ce passage de Tite-Live : « Histrien est proprement un genre qui comprend sous lui les comédiens, les tragédiens, les mimes, les pantomimes. Il vient du mot toscan *histe*, qui signifie danseur, baladin; c'est des Toscans que les Romains ont reçu le nom et la chose. » L'étymologie que donne Festus n'est toutefois pas tout-à-fait d'accord avec celle que donne Tite-Live. Selon lui, *Histrion* viendrait d'*Histris* (Istrie), nom du pays d'où les premiers mimes

seraient venus. Plutarque, de son côté, fait d'*Hister* un nom d'homme; à l'entendre, ce serait le premier bouffon qui serait arrivé de Toscane à Rome, et ce serait à cause de lui que tous ceux qui s'adonnaient aux mêmes exercices comiques se seraient appelés *Histrions*. Quoi qu'il en soit, ce mot, né dans le bas-comique, dans la farce triviale, ne s'ennoblit jamais. Chez nous il se prend toujours pour désigner un bouffon du plus bas étage.

Ed. F.

HIVER (*astron.*). Saison qui commence pour une partie de l'Europe le 22 décembre, au solstice d'automne, jour où le soleil est le plus éloigné du zénith de Paris et qui finit vers le 21 mars, lorsque la distance zénithale du soleil est moyenne en la plus grande et la plus petite de ces distances; c'est-à-dire lorsque cet astre paraît parcourir l'équateur (*voy. SAISONS*). Ce n'est pas l'éloignement du soleil qui influe sur le froid éprouvé pendant cette saison, car le soleil est plus près de la terre le 1^{er} janvier que le 1^{er} juillet de plus d'un million de lieues; on explique l'abaissement de la température par la direction oblique des rayons du soleil et le peu de temps de la présence de cet astre sur notre horizon à cette époque de l'année. La saison d'hiver semble être le temps du repos de la nature. Alors les fleurs se fanent, la sève s'arrête, tout s'endort. Les herbes venues dans l'hiver sont presque insipides, généralement sans odeur, faiblement colorées et peu propres à servir soit de médicament, soit d'aliment. L'hiver et le froid diminuent tellement la vertu des plantes qu'au nord de l'Europe on ne trouve pas d'herbes vénéruses. Le champignon même, quelle que soit son espèce, n'y est plus malfaisant. Pendant l'hiver les plantes semblent être en une léthargie durant laquelle elles ne sont susceptibles d'éprouver aucun mal. Chez les unes, le principe vital n'existe plus que dans les graines ou dans les bourgeons; chez toutes, il est soigneusement enveloppé et garanti contre les pernicieuses influences de l'extérieur. La vigilance de la nature s'étend également sur les animaux : les plus délicats, avertis à temps, partent pour des climats plus doux; d'autres s'engourdissent et passent l'hiver comme les plantes, dans le sommeil; d'autres enfin, doués d'un tempérament plus dur reçoivent, à l'époque du froid, les vêtements dont ils ont besoin pour ne pas souffrir de ses atteintes, et leur fourrure légère se change en fourrure plus ébaude. L'homme seul reste abandonné à ses propres ressources.

Parmi les hivers les plus rigoureux nous citerons, avant l'ère vulgaire, les suivants : 306 avant J. C. Tite-Live raconte que le froid fut si vif que les communications des routes furent

interceptées par les neiges, et la navigation du Tibre interrompue par les glaces. — 270. La neige resta à Rome pendant quarante jours sur la terre et le Tibre gela à une grande profondeur.

— 177. Tacite rapporte que l'armée romaine resta campée du côté de l'Arménie, que plusieurs soldats eurent des membres gelés et que l'on trouva des sentinelles mortes de froid. — 60. A l'embouchure des Palus-Méotides (mer de Zabaclic), un des généraux de Mithridate défit, sur la glace, la cavalerie des barbares, précisément à l'endroit où, en été, ils furent vaincus dans un combat naval. — Depuis l'ère vulgaire, l'an 400, la mer Noire fut entièrement gelée. — 462. Le Danube gela et Théodolphe le traversa sur la glace pour aller en Souabe venger la mort de son frère. — 763. La mer Noire et les Dardanelles furent gelées; il y avait sur quelques points plus de 50 pieds de neige. — 821. Des chariots pesamment chargés purent traverser le Danube, l'Elbe et la Seine sur la glace pendant plus d'un mois. — 859. La mer Adriatique gela de telle sorte qu'on pouvait aller à pied de la terre ferme à Venise. — 1133. Le Pô fut gelé depuis Crémone jusqu'à la mer; le vin gela dans les caves et l'action du froid fit éclater les arbres avec grand bruit. — 1234. Des voitures chargées traversèrent l'Adriatique sur la glace en face de Venise. — 1316. Le froid fit périr toutes les semences dans la terre; la famine fit mourir beaucoup de monde. — 1323. Les voyageurs à pied ou à cheval allaient sur la glace du Danemark à Lubeck et à Dantzick. — (1325). Les glaces au dégel firent à Paris écrouler tous les ponts. — 1354. Toutes les rivières d'Italie furent gelées. — 1408. L'hiver de cette année fut surnommé le *grand hiver*; le greffier du parlement de Paris a rapporté sur ses registres que la saison était si rigoureuse qu'il ne lui fut pas possible d'enregistrer les arrêts, et que l'encre gelait dans sa plume de trois mois en trois mois. A Paris, lorsque la glace se rompit, on vit se mettre en mouvement et flotter un glaçon de 300 pieds de long. Tous les ponts et toutes les maisons construites sur la Seine furent attaqués et endommagés; le pont du Châtelet et le pont Saint-Michel furent renversés. — 1420. Les pauvres, pendant cet hiver, furent réduits à dévorer les plus vils aliments. Dans plusieurs quartiers de Paris, on ne voyait qu'édifices déserts ou tombant en ruine. — 1422. Il gela si fortement à Paris, que le vinaigre gelait dans les celliers, et que les glaçons pendaient aux voûtes des caves. — 1435. La gelée dura deux mois vingt et un jours en France. Il neigea plus de quarante jours sans discontinuer. On trouva dans un seul tronc d'arbre plus de cent quarante mille oiseaux morts de froid. — 1458. Aeneas Sylvius et Marcel

rapportent que le Danube s'étant glacé, une armée de quarante mille hommes y caupa sur la glace. — 1468. Philippe de Cominnes dit que les distributions de vin se firent cet hiver à coup de cognée, le viu étant gelé dans les pièces, les gens l'emportaient en glaçons, dans des paniers ou dans leurs chapeaux. — 1608. Cette année fut aussi nommée l'année du grand hiver, Mézeray et le journal d'Henri IV rapportent qu'il périt par le froid un grand nombre de personnes. Le 23 janvier, on servit à Henri IV du pain gelé, il le naugea ainsi sans vouloir qu'on le dégelât. — 1638. Le port de Marseille se trouva gelé. — 1657. Charles X, roi de Suède, fit passer toute son armée, cavalier, artillerie, caissons et bagages sur la glace de Fionie en Zélande. A Paris, le pont Marie fut détruit ainsi que vingt-deux maisons bâties dessus. — 1700. On trouva dans les villes et les campagnes plusieurs personnes mortes de froid. Tous les blés périrent. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant plusieurs mois. L'aristocratie à Versailles même se nourrit d'avoine, M^{me} de Maintenon donna l'exemple. Louis XIV, cette année, vendit pour 400,000 francs de vaiselle répondant à environ 800,000 francs de notre monnaie, pour secourir les malheureux. — 1716. La Tamise gela à Londres; on vit beaucoup de boutiques établies sur ce fleuve. — 1740. La Tamise fut totalement prise; le peuple de Londres construisit un palais de glace sur la terrasse duquel se trouvaient des canons également de glace, chargés chacun d'un quarteron de poudre et d'un boulet. On les tira sans les faire éclater. — 1776. Le froid fut si vif qu'on supprima à Versailles les sentinelles du château. Les pendules s'arrêtèrent dans les appartements, le vin gela dans les caves; on vit des volées de perdrix s'abattre dans le jardin des Tuileries, et au mois de mai on trouva dans l'emplacement elos où l'on construisait la comédie française, un lièvre qui s'y était réfugié pendant l'hiver. — 1784. On alluma à Paris des lieux publics dans les différents quartiers pour chauffer les passants. A la barrière des Sergents, on éleva une statue de neige représentant Louis XVI. — 1788. Le thermomètre de l'Observatoire de Paris marqua le 31 décembre dix-huit degrés et demi. La détresse fut immense et ne fut pas sans influence sur les premiers soulèvements de la révolution. — 1794. A la faveur des glaces, les Français s'emparèrent de la Hollande sous le commandement de Pichegru. Un détachement de cavalerie traversa le Texel et s'empara de la flotte hollandaise. — 1812. Tristement célèbre par la désastreuse retraite de Moscou. — 1820. Beaucoup de personnes furent trouvées mortes de froid sur

les routes. Il y eut une violente débacle sur la Seine. Elle entraîna un moulin de Melun quo l'on vit passer à cinq heures du matin sous le Pont Neuf. — 1829. A Paris, le thermomètre a marqué 16 degrés. — 1838 est également compté au nombre des hivers rigoureux. D. DE P.

HIVER (archéologie). On ignore quel dieu ou quelle déesse les Grecs et les Romains faisaient présider à l'hiver. Les savants varient entre Jupiter-Pluvius et Hercule. Parfois, suivant quelques traditions, le buste ou la statue de ce dernier est en opposition à celle de Mercure figurant le printemps, Apollon l'été, Bacchus l'automne. On voit à Athènes, sur un zodiaque de style antique, au-dessus de la porte du Catholicon, l'hiver représenté par un groupe de gens à table; on trouve ce signe employé également dans les calendriers ruïnes. Sur un sarcophage publié par Winkelmann, qui semble être des premiers temps de l'empire romain, l'hiver est figuré par une jeune femme portant du gibier; sur quelques médaillons, il l'est encore par un petit génie ailé, tenant à la main des oiseaux morts; mais on aurait eu de la peine à comprendre l'allégorie si le pauvre enfant n'eût été accompagné de ses trois frères, l'un couronné de fleurs, l'autre ployant sous le poids d'une gerbe, l'autre pressant une grappe sur ses lèvres. L'art chrétien qui ne reconnaît pas de demi-dieux, trop spiritualiste d'ailleurs pour chercher parmi les phénomènes de l'ordre matériel les sujets de ses symboles, ne parait pas avoir personnifié les saisons. L'art du XVIII^e siècle, empressé d'imiter l'art païen, fut embarrassé pour lui emprunter un hiver; il imagina le vieillard qui chauffe à un brasier ses mains tremblantes.

HIVERNAGE. Mélange de seigle, de vesce, de froment, d'orge, etc., qu'on sème en automne pour récolter en vert au printemps. Ce mélange fournit aux bestiaux un pâturage d'hiver plus salubre, et plus de leur goût que lorsque chaque espèce de grain a été semée séparément. — On désigne aussi sous le nom d'hivernage une saison pluvieuse des régions équinoxiales, très redoutable par ses nombreuses tempêtes et par les maladies mortelles qu'elle cause, principalement aux Européens. C'est dans l'intervalle de mai à octobre que cette saison exerce ses ravages.

HOAZIN, *Phasianus cristatus*, Linn., *opithocornus cristatus*, Less. C'est un oiseau qui se trouve au Brésil, au Pérou et à la Guyanne, et dont la place dans la série ornithologique n'est pas encore bien déterminée. Les uns le rangent parmi les passereaux, les autres parmi les gallinacés. Il est un peu moins gros qu'une poule

d'Inde ; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc jaunâtre : les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches à environ trois centimètres de distance les unes des autres : le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête, d'un fauve brun : les pieds de couleur obscure. Il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté et noires de l'autre ; le bord inférieur des mandibules est denticulé ; le palais est bérissé de papilles coniques et percées presque au milieu du bec. Cet oiseau est exclusivement phytophage.

L. S.

HOBART-TOWN. Capitale de la Tasmanie ou Terre de Van Diemen, dans l'Australie. Cette belle ville, située au 42° 53' 34" de lat. sud et au 145° 4' 35 de longit. Est, occupe, sur les rives de la rivière le Derwent, une surface considérable sur un terrain légèrement ondulé. Ses rues larges et régulières sont bordées de maisons bien construites et de beaux édifices publics, tels que l'église anglaise et l'église catholique, le vaste palais du gouverneur, le palais de justice, les casernes, l'hôpital, la prison, etc. Le port de Hobart-Town est un des plus beaux de l'Océanie. La population de cette ville de fondation toute récente s'élève déjà à plus de 20,000 âmes.

HOBBS (THOMAS), né à Malmesbury, en 1588, mort à Hartwich, en 1679, cultiva les belles-lettres, les sciences physiques et les mathématiques, mais se rendit célèbre surtout par les étranges doctrines qu'il professa en matière politique. Fils d'un ministre anglican, il fut chargé très jeune encore de l'éducation du fils aîné du comte de Devonshire, qui le combla de biens et dont la famille ne cessa de le protéger. Quand la révolution anglaise fut sur le point d'éclater, il se réfugia en France pour échapper aux tourmentes civiles de son pays ; mais ses attaques violentes contre la religion catholique l'obligèrent de quitter sa retraite et de revenir en Angleterre, où il vécut obscurément jusqu'au retour de Charles II, qui le reçut à sa cour et lui donna une pension. Les principaux ouvrages de Hobbes relatifs à la philosophie et à la politique sont les traités *De la Nature de l'homme* (1650), *Du Citoyen* (1642), *Du Corps politique* (1650) ; et le *Leviathan* (1651), le plus considérable de ses écrits, qui résume les précédents et y ajoute de nouveaux développements. La doctrine générale de Hobbes était le matérialisme. Il ne professa pas publiquement l'athéisme, il est vrai ; le nom de Dieu revient même fréquemment dans ses écrits, et il prend de préférence ses preuves dans l'Écriture-Sainte ; mais il déclare qu'on ne peut rien connaître de Dieu ni de ses attributs ; il pense que les substances

spirituelles sont étendues et par conséquent matérielles ; il fait dériver toutes nos connaissances de la sensation, et explique l'activité de l'homme par le jeu fatal des forces physiologiques. Il n'est donc pas étonnant que de tels principes, il ait conclu à une théorie sociale toute matérialiste. Cette théorie est bien simple. Le premier fondement du droit de la nature est que chacun conserve, autant qu'il lui est possible, ses membres et sa vie. Chacun est juge aussi des moyens propres à atteindre ce but, et, s'il ne peut y arriver par des voies pacifiques, il peut employer la force. Un autre principe du droit de nature, c'est que hors des sociétés constituées, chacun a droit sur tout et peut s'emparer de toutes choses comme il lui plaît. Il résulte de là, que dans l'état naturel, chacun ayant le droit d'employer ses propres forces à la poursuite de ses intérêts, chacun aussi aura la volonté de le faire, d'autant plus que l'homme est naturellement méchant ; et par suite non seulement les hommes se craindront les uns les autres et vivront entre eux en une continuelle défiance, mais il y aura des collisions incessantes et la guerre de tous contre tous sera l'état perpétuel du genre humain. Or la guerre est contraire à la conservation des hommes et la paix lui est infiniment préférable. Les hommes ont donc désiré sortir de cet état misérable, et pour y parvenir, ils ont dû consentir à céder leurs droits et leurs prétentions sur toutes choses et à transférer leur puissance en un seul qui assurât la sécurité de tous. Tel est le principe de l'autorité souveraine qui appartient aux gouvernements. Cette autorité, d'ailleurs, a pu s'établir de différentes manières. Les associations humaines peuvent résulter de la force, ce qui arrive quand le vainqueur contraind le vaincu à le servir par la crainte de la mort ou par les chaînes dont il le lie ; l'intérêt de sa sécurité lui en donne parfaitement le droit. Elles proviennent quelquefois aussi de pactes et de conventions, et l'on confère la souveraineté soit à un seul, soit à une assemblée, soit à divers magistrats, ce qui constitue la différence des gouvernements. Hobbes se prononce pour le gouvernement monarchique et en soutient, avec passion, la supériorité. Il accorde au monarque les prérogatives les plus étendues. Le monarque jouit de la puissance absolue et les sujets lui doivent une obéissance absolue. Il est l'interprète des lois divines et naturelles, le seul auteur des lois humaines, le maître des croyances et des opinions des sujets. Il a droit de disposer du royaume, de le vendre, de le donner, de le léguer, de le transmettre héréditairement. Il est le propriétaire de tous les biens de ses

sujets, et son pouvoir est sans limites sur les personnes et sur les choses. Hobbes justifiait bien ainsi son titre de *Leviathan* en comparant l'Etat à l'animal monstrueux dont il est question dans le livre de Job. Sa doctrine est d'ailleurs en rapports parfaitement logiques avec les principes généraux dont il était parti, car celui qui nie Dieu et le libre arbitre humain, doit conclure nécessairement au règne de la force. Hobbes a publié en outre des traductions d'auteurs classiques et diverses dissertations grammaticales et mathématiques. Ses traités de la *Nature de l'homme*, du *Citoyen* et du *Corps politique*, ont été réunis dans la traduction française intitulée : *Œuvres de Hobbes*, Neufchâtel, 1787, 2 vol. in-8.*

Orr.

HOBEREAU (ois.) (voy. FAUCON).

HOCCO. Crax, Linn. (ois.). Genre de l'ordre des gallinacés appartenant à la tribu des Alectors, de Cuvier. Les Hocco ont le bec épais, caréné en dessus, courbé vers le bout, plus haut à la base que large et épais, entouré d'une membrane, et surmonté, chez quelques-uns, d'une sorte de coque cornée; des narines latérales longitudinales à demi couvertes, situées près de la base du bec; la tête ornée d'une buppe de plumes frisées; la queue épanouie, inclinée; quatorze rectrices; le pouce portant à terre sur la première phalange; sixième remige la plus longue; sa taille est celle du dindon. Ces oiseaux sont propres aux régions équatoriales de l'Amérique, depuis le Mexique jusqu'au Paraguay inclusivement. Ils habitent en troupes les lieux les plus élevés des vastes forêts, et se perchent sur les arbres. Leur nourriture se compose de fruits, de graines et de bourgeons. Ils supportent très bien la captivité et sont élevés pour la table dans plusieurs contrées de l'Amérique. Le nombre des espèces de ce genre paraît difficile à déterminer en raison des nombreuses variétés de plumage que chacune d'elles présente. Les plus communs sont : — le Hocco GLOBICÈRE, *C. Globicera*, Linn., qui porte à la base du bec un tubercule globuleux plus ou moins gros. Il habite le Brésil. — Le MITOU PORANGA, Marg., *C. alector*, Linné, dont le ventre est blanc, et la base du bec entouré d'une membrane jaune. — Il est commun au Brésil et à la Guyane. — Le Hocco du PÉROU, *C. rabla*, Lin., d'un marron vif; la tête et le cou sont diversément variés de blanc et de noir. L. S.

HOCHE (LAZARE). Général de la première république française, né en 1768, à Montreuil près de Versailles. Fils d'un guide du chenil de Louis XV, il fut d'abord palefrenier; mais il employait toutes ses économies à acheter des livres, et toutes ses heures de loisir à étudier. A seize ans, il s'engagea, et lorsque la révolution éclata,

il se mit au service de la ville de Paris, qui le chargea de composer quatre régiments de sa garde soldée. Il passa ensuite lieutenant dans un régiment de ligne, et en quelques années il devint général, après avoir conquis chacun de ses grades par un acte de bravoure, de dévouement ou de haute capacité. Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsque le comité de salut public lui confia le commandement de l'armée de la Moselle. Hoche justifia ce choix par des succès inespérés, mais quelques lettres imprudentes contre des collègues plus ou moins incapables le firent mettre en suspicion; il fut jeté en prison et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. Il fut appelé ensuite au commandement de l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg, et engagea contre les royalistes de l'ouest, une lutte d'actes de rigueur envers les combattants et de douceur envers les vaincus, qui amenèrent en peu d'années la pacification du pays. Une expédition en Irlande, qu'il avait préparée dans le plus grand secret, n'échoua que par l'effet des tempêtes qui dispersèrent sa flotte, ou plutôt si l'on en croit un écrivain qui vient de publier une nouvelle biographie du général républicain, parce que l'officier qui commandait en second, arrivé au rendez-vous avant Hoche, donna ordre à la flotte de retourner en France. Arrivé seul sur les côtes de l'Irlande, Hoche se vit contraint de revenir, et aborda sur nos côtes, sans avoir été arrêté par les croisières anglaises. En 1797, le Directoire l'envoya commander l'armée de Sambre-et-Meuse. Il ouvrit la campagne par le passage du Rhin, gagna en quatre jours trois batailles et cinq combats, et ne s'arrêta dans sa marche victorieuse que devant la nouvelle inattendue de l'armistice conclu entre Bonaparte et l'archiduc Charles. Le Directoire l'appela secrètement à Paris pour agir contre le parti de Clichy. Mais Bonaparte parvint à faire préférer pour cette mission Augereau qui ne lui portait pas ombrage. Hoche retourna prendre le commandement de son armée, mais il fut atteint tout à coup de douleurs violentes et ne tarda pas à expirer. L'autopsie constata, dit-on, les traces d'un empoisonnement. Le Directoire honora la mémoire de Hoche par une fête funèbre de la plus grande magnificence et lui fit élever un monument à Weissenburg. Un autre monument lui a été érigé à Versailles. Tous les partis ont rendu justice à la loyauté, à la bravoure et aux merveilleux talents militaires de Lazare Hoche. Sa vie a été écrite en assez mauvais style par Rousselin, 2 vol. in-8* et 1 vol. in-12. M. Bergougnoux a publié, en 1852, un vol. in-8* intitulé *Lazare Hoche*. J. F.

HOCHEQUEUE ou **LAVANDIÈRES**, *Motucilla*, Lin. (ois.). Genre de l'ordre des pas-

sereaux, caractérisé par un bec grêle; une longue queue que l'oiseau élève et abaisse sans cesse; de très longues jambes; des plumes scapulaires atteignant le bout de l'aile repliée; des narines basales, ovoïdes, à demi-fermées par une membrane nue; l'ongle du pouce recourbé. — Les Lavandières se tiennent sur le bord des eaux ou dans les prairies humides et sur les routes. On les rencontre ordinairement par paires isolées. Elles nichent dans les herbes, dans des tas de pierres, et muent deux fois l'année. Leur nourriture se compose exclusivement d'insectes. On ne les trouve point en Amérique. Celles d'Europe sont : — la LAVANNIÈRE LUGUBRE, *M. lugubris*, Pallas, Temm. Elle a le dessus du corps d'un noir intense; le front, les joues et les parties inférieures d'un blanc pur; le bec, les pieds et l'iris noirs. Les jeunes ont le dos gris ou tout au moins parsemé de plumes noires. Elle habite le midi de l'Europe; elle est rare aux environs de Paris. — La LAVANNIÈRE GRISE, *M. alba*, L. Son front, les côtés de sa tête et de son cou, son ventre et sa poitrine, les deux tiers externes des deux plumes latérales de sa queue, sont d'un blanc pur. Ses plumes caudales et alaires sont noirâtres; les dernières sont bordées de gris blanc; le dessus de sa tête est couvert d'une calotte noire qui descend sur le haut du cou; le devant de son cou et son plastron sont du plus beau noir, ses flancs et son dos gris; sa longueur totale est de 19 centimètres. Les jeunes n'ont qu'une zone noire en demi-cercle au lieu de plastron; leur gorge est blanche et tout le reste du plumage plus clair que dans l'adulte. La Lavandière grise se trouve toute l'année dans notre pays; elle est très commune dans les autres parties de l'Europe, en Afrique et en Asie.

Comme espèce étrangère nous citerons : — la LAVANNIÈRE DE JAVA, *M. speciosa*, Persf. Elle a le ventre, le croupion, une bande sur l'aile, l'extrémité de toutes les rectrices, blancs; une huppe sur le sommet de la tête; la queue très longue, fourchue; le reste du corps d'un noir bleu très brillant; les plumes des hypochondres allongées et soyeuses; le bec noir; les pieds couleur de chair. L. S.

HOCHSTETT. Ville de Bavière, dont le nom véritable est *Hochstadt*, c'est-à-dire *ville haute*. Elle est située à 35 kilom. N.-O. d'Augsbourg, et n'a pas plus de 2,400 habitants. Un château fort, construit sur une hauteur voisine, la protège de ses batteries. Plusieurs batailles ont été livrées dans les environs. Les impériaux y furent défaits, le 20 septembre 1703, par le maréchal de Villars et l'électeur de Bavière. L'année suivante (13 août), les Français et les Bava- rois, commandés par le maréchal Tallard

et l'électeur de Bavière, y furent complètement vaincus par le prince Eugène et le duc de Marlborough. C'est à cette bataille que les Anglais donnent le nom de *bataille de Blenheim*, à cause d'un village voisin où eut lieu une partie de l'engagement. C'est encore sous les murs d'Hochstett que Moreau tailla en pièces l'armée autrichienne, le 19 juin 1800.

HODIERNNA (JEAN-BAPTISTE), savant astronome, né à Raguse, en Sicile, en 1597, mort en 1660, entra dans l'état ecclésiastique et fut archiprêtre de Palma. Un goût décidé pour l'astronomie lui fit cultiver les sciences, où il s'acquies une grande gloire. Il dressa de nouvelles éphémérides astronomiques; il découvrit la marche des satellites de Jupiter; il reconnut les propriétés du prisme, et précéda Newton dans la découverte de plusieurs propriétés de la lumière. De nombreux ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca sicula*, mais que le progrès des sciences a jetés dans l'oubli, exposent ses découvertes. D. J.

HOEMONIE, *hæmonia* (insectes). Genre de coléoptères de la famille des Chrysomélides, distinct des Donaciacs, auxquelles ils ressemblent beaucoup, par leurs élytres terminées par une épine, et par leurs tarses grêles, allongés, dont le dernier article, très mince à la base, un peu renflé à l'extrémité, est armé de forts crochets. Ces insectes qui vivent dans l'eau, sont encore plus aquatiques que les Donaciacs. — Le type du genre est l'**HOEMONIE DE LA PRÊLE**, *H. equiseti*, Fab.; elle vit dans les rivières sur les potamogetons, dont elle embrasse les tiges avec ses longues pattes; ses mouvements sont très lents, incertains, et il lui est presque impossible de marcher hors de l'eau. — L'**HOEMONIE DE GYLLENHAL**, *H. Gyllenhalii*, Lacordaire, vit au contraire dans la mer sur les côtes de Suède et de Prusse, probablement sur les ruppia, comme l'**HOEMONIE DE LA ROSTÈRE**. Les mœurs de ces insectes et leur vie sédentaire expliquent leur rareté dans les collections. L. FAIRMAIRE.

HOFFMANN (biog.). Parmi les personnages de ce nom, nous citerons :

HOFFMANN (Maurice), médecin, né en 1622, mort en 1698. On lui doit la découverte du canal pancréatique, le jardin botanique, l'amphithéâtre et le laboratoire chimique d'Altorf, et une flore des environs de cette ville.

HOFFMANN (Frédéric), médecin célèbre, né en 1660, à Halle, mort en 1742, professeur à l'université de cette ville. Un traité sur le *cinnabre d'antimoine*, publié en 1682, établit sa réputation comme chimiste. L'éclat de son enseignement et ses succès dans l'art de guérir lui firent bientôt une réputation européenne; toutes les sociétés savantes

voulurent se l'attacher, toutes les cours d'Allemagne voulurent le posséder et le comblèrent de distinctions ; mais il refusa constamment de se fixer hors de sa patrie. C'est à lui que l'on doit l'excellent calmar connu sous le nom de *gouttes* ou *liqueur anodine d'Hoffmann*. On a recueilli, après sa mort, ses *Œuvres complètes*, en latin, y compris ses thèses académiques et même des consultations, 11 parties in-fol., Genève, 1740-53.

HOFFMANN (François-Benoît), poète dramatique et critique, né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828. Il débuta par un volume de poésies légères qui n'était pas sans mérite, et par une *Phédre* qui fut représentée à l'Opéra. Il ne tarda pas à s'associer avec Méhul, jeune et encore inconnu, et de cette association sortirent deux chefs-d'œuvre musicaux, *Euphrosine* et *Stratonice*. Parmi les nombreux opéras comiques qui, pendant une trentaine d'années, sortirent de la plume féconde d'Hoffmann, on distingue le *Jockey*, le *Secret*, *Ariodant*, le *Trésor Supposé* et surtout les *Rendez-vous Bourgeois*. Le *Roman d'une Heure* est une des plus jolies comédies en un acte de l'ancien répertoire. Geoffroy avait critiqué très durement son *Adrien*, dans le *Journal de l'Empire*. Hoffmann lui répliqua, et il le fit avec tant d'esprit que le *Journal* s'empressa de se l'attacher, et n'eut pas à s'en repentir. Pendant les vingt années qu'Hoffmann y tint le sceptre de la critique littéraire, il montra une verve, une finesse, des connaissances variées, et généralement une sagesse d'appréciation tout à fait remarquables. Ajoutons cependant qu'il avait conservé tous les préjugés des philosophes du XVIII^e siècle, et que plus d'une fois, il poursuivit de ses sarcasmes acérés les écrits de Chateaubriand, les ordres religieux, l'institut des jésuites, etc., etc. Ses *œuvres* ont été recueillies, après sa mort, en 10 vol. in-8.

HOFFMANN (Theodore-Ernest-Guillaume), conteur célèbre, né à Königsberg en 1776. La bizarrerie que l'on remarque dans ses contes se retrouve dans son caractère et dans sa vie. Enfant, il se plaisait à effrayer ses camarades, à tourmenter les animaux et à couvrir de diableries la Bible de son aïeule, qui en avait grand-peur. Il étudia la jurisprudence cependant et parvint à se faire envoyer, comme assesseur, à Posen. Une mauvaise plaisanterie le fit destituer. Il tomba dans la misère la plus profonde, essayant de tirer parti tour à tour de ses talents comme peintre et dessinateur, comme musicien et comme écrivain et fut toujours traversé par le hasard des circonstances. Une place de conseiller, qu'il reçut en 1816 du gouvernement prussien, le succès de l'opéra d'*Undine*, dont il avait fait la

musique, furent pour lui le commencement d'une vie plus heureuse. Moins fort contre la bonne fortune que contre la mauvaise, il se livra à la débauche, ne tarda pas à tomber malade et mourut en 1822. Plus de dix années s'écoulèrent sans que personne songeât à traduire ses œuvres, qui devaient devenir si rapidement populaires en France. Ses *Contes fantastiques, nocturnes*, etc., ont été reproduits, depuis lors, un grand nombre de fois dans tous les formats et avec les ornements de l'illustration. Il y a en effet chez ce bizarre écrivain tant d'originalité profonde et naïve, un luxe tel de dévergondage, de sensibilité et de moquerie, une satire fine et piquante entremêlée d'extravagances si naturelles, qu'il est aussi pénible de le quitter, quand on s'est familiarisé avec lui, que de se séparer d'un songe qui plaît. J. F.

HOGARTH (William), peintre comique anglais, né à Londres en 1697, d'un prote d'imprimerie. Dans son enfance, il allait souvent chez un peintre qui lui inspira la passion du dessin. Il nous a lui-même raconté dans ses mémoires à quels moyens il avait recouru pour reproduire les objets qu'il voyait, ou retenir les scènes bizarres ou comiques dont il avait été témoin. Des frontispices de livres, des enseignes de cabaret, des caricatures, furent longtemps ses seules productions. Il peignit ensuite ces séries de tableaux dans lesquelles il représentait en plusieurs actes la vie des mêmes personnages : le *Mariage à la mode*, ou les *Tribulations de la vie conjugale* ; *Industrie et paresse* ; la *Vie d'une fille* ; la *Vie d'un libertin* ; la *Conversation moderne* ; les *Comédiennes ambulantes* ; les *Scènes de Cruauté*, plaidoyer en faveur des animaux maltraités, etc., eurent un succès prodigieux. Ces types, dans lesquels on voulait trouver des portraits, devinrent populaires par toute l'Angleterre ; tous les arts les reproduisirent ; on prétend même que des Chinois les imitèrent sur leurs vases de porcelaine. — Le talent d'Hogarth est profondément anglais ; chacun de ses tableaux, chacun de ses détails, trop multipliés, a sa signification et son but utilitaire. A proprement parler, c'est moins un peintre qu'un poète comique, un moraliste. Aussi, quand il voulait être peintre et traiter des sujets d'histoire et de religion comme ses confrères, échoua-t-il complètement. Hogarth, qui était venu visiter la France, en fut éconduit fort brutalement, parce qu'il fut trouvé dessinant une porte de Cahals dont l'aspect l'avait frappé. Il s'en vengea à sa manière habituelle, par des caricatures dans lesquelles il opposait l'urbanité des Anglais à la grossièreté du peuple de France. Son dernier tableau est de 1764, et représente le Temps

couché sur des ruines. Après y avoir mis la dernière main il brisa sa palette et déclara son œuvre finie. Quelques mois après il mourait d'un anévrysme, à l'âge de 67 ans. Son œuvre se compose de 250 pièces environ, dont il a gravé la plus grande partie. L'édition la plus ample est celle de Londres, 2 vol. in-4°. Il a aussi laissé une *Analyse de la beauté*, qui a été traduit en allemand, en italien et en français. La traduction française, qui est accompagnée d'une *Vie* d'Hogarth et d'une appréciation de son talent, forme 2 vol. in-8°. Les principales biographies anglaises de Hogarth sont celles de H. Walpole (1771), et de Nichols (1782). J. F.

HOGUE (LA), ou LA HOUGUE. C'est le nom d'un fort, d'une rade et d'un cap sur la côte orientale du département de la Manche, à 15 kilom. E.-N.-E. de Valognes. Le fort est sur l'isthme étroit d'une petite presqu'île; la rade, une des meilleures de la Manche, est comprise entre le hanc du Bec, le cap de la Hogue et l'île Tatibou; le cap, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Hague, à l'extrémité N.-O. du département, est célèbre par la bataille navale qui se livra dans ses eaux, le 29 mai 1692, entre Tourville et les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande. E. C.

HOHENLINDEN. Village de Bavière, dans le cercle de l'Isar, à 33 kilom. O. de Munich. Moreau y remporta le 3 décembre 1800, une victoire complète sur les Autrichiens commandés par l'archiduc Jean. Cette victoire amena la paix de Lunéville qui donnait à la France le Rhin pour limite, reconnaissait les républiques italiennes, etc.

HOHENLOHE (principauté de). Ancienne principauté de l'empire d'Allemagne, comprise autrefois dans le S. O. du cercle de Franconie. Elle forme aujourd'hui la partie septentrionale du cercle de l'Isar dans le royaume de Wurtemberg, et entre pour une faible portion dans la composition du cercle de la Rezat.

La maison de *Hohenlohe*, tire son nom d'un château situé à 7 kilom. S. O. d'Uffenheim, et dont on voit encore les ruines. Elle eut pour fondateur, Eberhard, duc de Franconie, frère de Conrad I^{er}, roi de Germanie. Dans le partage de la Franconie en 1208, Craton, chef de la maison de Hohenlohe, reçut le district situé sur le Tauber, le Isar et le Kocher, et devint le souche des comtes de Hohenlohe. Le titre de princes de l'empire fut offert aux membres de cette famille, en 1744, par l'empereur Charles VII. La branche cadette seule accepta cette faveur; mais en 1764, François I^{er} reconnut les comtes de Hohenlohe princes par leur naissance. Ce ne fut pourtant qu'en 1803 qu'ils obtinrent voix et

séance à la diète. En 1806, ils devinrent vassaux du Wurtemberg et de la Bavière. — La maison de Hohenlohe se divise aujourd'hui en deux branches : celle de *Hohenlohe-Neuenstein*, qui est luthérienne et qui se subdivise en *Langenbourg*, *Langenbourg-Kirchberg*, et *Œhringen ou Ingelfingen*, et celle des *Hohenlohe-Waldembourg*, qui est catholique et se divise en *Barenstein*, *Jaxberg* et *Schillingsfurt*. Les personnages les plus connus sont :

FRÉDÉRIC-LOUIS, prince de *Hohenlohe-Neuenstein-Ingelfingen*. Né en 1746, il fut nommé en 1805 gouverneur de la Franconie, et reçut en 1806 le commandement en chef de l'armée prussienne. Il fut battu à Iena par les Français qui le forcèrent bientôt à mettre bas les armes à Breslau (1806). Il mourut en 1818.

LOUIS-JOACHIM, prince de *Hohenlohe-Waldembourg-Barenstein*, né en 1705 et mort en 1829. Dévot aux intérêts des Bourbons, il s'unit en 1792 aux princes français émigrés et commanda un corps de troupes désigné sous le nom de *chasseurs de Hohenlohe*. Il passa en 1801, au service de l'Autriche et fut nommé gouverneur des deux Gallicies, en 1807. Napoléon le dépouilla de sa principauté. Il accompagna les Bourbons en France après la chute de l'empereur, fut naturalisé français, obtint le grade de lieutenant-général, fit la campagne d'Espagne en 1821, et reçut le bâton de maréchal de France. A. B.

HOHENSTAUFEN. Célèbre famille de l'Allemagne qui fournit plusieurs chefs à l'empire. On ignore d'où elle était originaire. Plusieurs châteaux du nom de Hohenstaufen se disputent l'honneur de lui avoir servi de berceau. Celui qui semble y avoir le plus de droit était situé dans l'ancienne Souabe, à 43 kil. N.-O. d'Ulm. On voit encore dans le bourg de Hohenstaufen les ruines de cet antique manoir.

Le plus ancien membre connu de cette famille est **FRÉDÉRIC DE BUREN** ou de **STAUFEN**, qui naquit vers 1015, dans le château dont nous avons parlé en dernier lieu. Il épousa la fille d'un comte de Hohenlohe, sœur de Conrad le Salique, et servit utilement cet empereur ainsi que Henri IV. — **FRÉDÉRIC l'Ancien**, fils du précédent, reçut de Henri IV, en récompense de ses services, la main de sa fille Agnès, qui lui apporta en dot la Souabe et la Franconie. Il mourut en 1105, et eut pour fils **FRÉDÉRIC le Borgne**, sous lequel commença la rivalité des Hohenstaufen et des Guelfes (1110). — **CONRAD**, frère du précédent, fut élu roi des Romains après la mort de Henri V, et se vit élevé à l'empire en 1137, après la mort de Lothaire (roy. **CONRAD III**). Les autres empereurs de la maison

de Hohenstaufen sont : FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, successeur de Conrad III (1152-1190); HENRI VI (1190-1197); PHILIPPE (1198-1208); FRÉDÉRIC II (1212-1250); CONRAD IV (1250-1254). Conradin, fils de Conrad IV, dernier rejeton de cette illustre famille, se trouva orphelin dès l'âge de trois ans et héritier des droits de son père aux couronnes de Germanie, de Naples et de Sicile. Il fut dépouillé de tous ses états, et l'Allemagne se trouva livrée, de 1254 jusqu'en 1273, à une anarchie désastreuse, désignée sous le nom de *grand interrègne*, et qui ne finit qu'à l'avènement de la maison de Habsbourg. A. B.

HOHENZOLLERN. Pays du S.-O. de l'Allemagne, dans l'ancienne Souabe, entre le royaume de Wurtemberg et le grand duché de Bade; il s'allonge, sous une forme très étroite, du N.-O. au S.-E., l'espace de 90 kilomèt., sur une largeur moyenne de 13 kilomèt. seulement. Il est divisé en deux principautés : *Hohenzollern-Hechingen*, et *Hohenzollern-Sigmaringen*. — La principauté de *HOHENZOLLERN-HECHINGEN* occupe la partie moyenne du pays, et a une superficie de 31,900 hectares avec une population de 26,000 habitants. Le sol en est montagneux, et en grande partie couvert de forêts; on y remarque plusieurs des principaux sommets du *Raube-Alp* : le *Zellerhorn*, le *Heiligenberg* et le *Zollerberg*. La principale rivière est le *Starzel*, affluent du *Necker*; cependant une partie de la principauté verse ses eaux à la *Lauchart*, tributaire du Danube. On cultive des céréales et du lin dans les vallées. On fabrique des toiles et des ouvrages en bois. La capitale, *Hechingen*, est une petite ville de 3,000 habitants, à 3 kilom. S. de laquelle s'élève, sur le *Zollerberg*, l'ancien château fort de *Hohenzollern*, berceau de la maison de ce nom. Ce château fut construit au *x^e* siècle par le comte de *Zollern*. *Rodolphe II*, descendant de ce comte, eut deux fils, *Frédéric* et *Conrad*, qui devinrent les chefs de deux lignes principales : l'une qui retint le nom de *Hohenzollern*; l'autre, la ligne de *Franconie*, dont sortirent, au *xv^e* siècle, les électeurs de Brandebourg, depuis rois de Prusse. La ligne de *Hohenzollern* se divisa elle-même, vers la fin du *xv^e* siècle, en deux branches : la branche aînée ou de *Hohenzollern-Hechingen*, qui eut pour chef *Eitel Frédéric II*; et la branche cadette ou de *Hohenzollern-Sigmaringen*, dont le chef fut *Charles II*. Par la renonciation de ces deux branches, la Prusse est entrée en possession des deux *Hohenzollern*, en 1850. — La principauté de *HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN* est de beaucoup la plus considérable, et se compose de deux parties : l'une au S.-E., l'autre au N.-O. de la principauté de *Hechingen*;

elle a 79,900 hectares et environ 45,000 habitants. Le Danube et ses affluents, la *Schmich* et la *Lauchart*, arrosent la partie S.-E.; le *Necker* et l'*Eyach* parcourent le N.-O. C'est vers le Danube que le pays est le plus agréable et le plus fertile. Les forêts sont une des principales richesses de la principauté, qui, en outre, récolte des grains et du lin, élève du bétail et possède deux mines de fer. — La capitale, *Sigmaringen*, est une petite ville de 1,500 habitants, sur le Danube. Les seigneuries dépendantes des princes de *Furstenberg* et de *Tour-et-Taxis*, sont comprises dans les dépendances de cette principauté. Les catholiques forment la grande majorité des habitants des deux *Hohenzollern*, et appartiennent au diocèse de *Fribourg*. C.

HOIA (voy. HOYA).

HOIRIE (voy. HÉNÉVIRÉ).

HOLACANTHE, *Holacanthus* (poiss.). Genre de l'ordre des Acanthoptérygiens, famille de Chétonoïdes, créée par *Bloch*, et caractérisé principalement par leur corps en ovale régulier, leurs rayons épineux de la nageoire dorsale, peu élevés et presque tous égaux entre eux, leur préopercule dentelé sur le bord, et armé d'une longue épine horizontale partant de l'angle de cette pièce. Les *Holacanthus*, de même que les *Chétons*, sont des poissons aplatis, ornés de couleurs brillantes, généralement distribuées par rayures, tantôt disposées en cercle, tantôt en bandelettes longitudinales, tantôt en larges écharpes. Leur chair, assez recherchée pour la nourriture de l'homme, est très délicate. On en connaît une trentaine d'espèces répandues dans les mers tropicales des deux hémisphères. Comme type, nous citerons seulement l'*HOLACANTHE TRICOLORE*, *Holacanthus tricolor*, *Bloch*; les trois couleurs que présentent ce poisson sont le rouge, le jaune et le noir, qui tranchent parfaitement; en outre, une raie noire entoure l'ouverture de la bouche. On le trouve dans les mers de la Martinique. E. D.

HOLBACH (P. THIRY, baron d'). Né à Hildesheim, dans le Palatinat, en 1723, mort à Paris en 1789. Venu jeune à Paris, où il reçut une éducation brillante, d'Holbach devint bientôt un des coryphées de la philosophie du *xviii^e* siècle, et sa maison fut le rendez-vous des incrédules et des esprits forts. Des soupers somptueux y réunissaient les chefs du parti philosophique, et c'est là que se débattaient les plans de la campagne entreprise contre le christianisme. Dans cette guerre impie, d'Holbach se montra parmi les combattants les plus acharnés; et plus hardi que la plupart de ses amis, il osa pousser ses principes jusqu'au bout et professer ouvertement l'athéisme. Il est l'auteur

teur de plusieurs de ces livres infâmes destinés à saper dans leurs fondements les croyances religieuses et morales, et qui, publiés sous le voile du pseudonyme, furent répandus à profusion dans le XVIII^e siècle. Parmi ceux qui sont de lui on cite le *Christianisme dévoilé*; *l'Imposture sacerdotale*; les *Prêtres démasqués*, etc. Ses deux principaux ouvrages sont : 1^o le *Système de la nature*, où il formule la théorie générale du matérialisme : le monde ne se compose que d'éléments matériels; mais ces éléments sont doués de forces et de propriétés diverses, dont le jeu et les combinaisons produisent tous les phénomènes physiques, intellectuels et moraux. Il n'est donc pas de cause première, mais l'univers n'est qu'un cercle éternel de causes et d'effets, où chaque effet devient cause à son tour; 2^o le *Système social*, où il conclut à une morale basée sur l'intérêt bien entendu, et à une sorte de gouvernement représentatif dont il ne détermine pas exactement les caractères. OTT.

HOLBEIN (*Jean*), peintre célèbre, né à Bâle en 1488, n'eut d'autre maître que son père, peintre médiocre et oublié. Il peignit d'abord divers tableaux pour sa ville natale, entre autres une danse des morts ou danse macabre, sur les murs du cimetière. Erasme, dont il avait illustré l'*Escomion Moria*, l'engagea à passer en Angleterre, où il fut bien accueilli par Thomas Morus, qui le présenta au roi. Henri VIII le nomma son peintre, le prit sous sa protection spéciale, et le défendit contre un seigneur qu'il avait jeté du haut en bas de son escalier pour le punir d'avoir voulu pénétrer chez lui, de force, au moment où il travaillait. « De sept paysans je puis bien faire sept comtes, dit le roi au gentilhomme, mais de sept comtes je ne pourrais pas faire un Holbein. » L'artiste suisse, dont la vie n'avait jamais été bien rangée, gagna beaucoup d'argent en Angleterre, mais il en dépensa davantage, et mourut à Londres, en 1554, obéré de dettes. Le musée français possède neuf tableaux de ce maître, parmi lesquels les portraits d'Erasme et de Morus. — Holbein n'a ni la vivacité d'imagination qu'on admire dans les artistes italiens et espagnols, ni cette foi ardente qu'on respire dans les productions un peu sèches de l'école allemande; c'est un peintre réaliste, admirable à reproduire par l'imitation matérielle l'expression et le caractère de ses personnages. C'est surtout comme portraitiste qu'il a acquis sa haute réputation. Il peignait habituellement de la main gauche. J. F.

HOLBERG (*Louis, Baron de*) né à Bergen (Norwege) en 1784, et mort en 1754, suivit d'abord la carrière des armes qu'il abandonna pour se livrer à l'étude. Il s'appliqua surtout à la lit-

térature théâtrale, et composa une foule de pièces qui l'ont fait regarder comme le fondateur de l'art dramatique en Danemarck, et lui ont valu le titre de *Plaute danois*. On a aussi de lui une histoire du Danemarck jusqu'en 1670, 3 vol. in-4^e; une *Histoire ecclésiastique universelle depuis J.-C. jusqu'à Luther*, 2 vol. in-4^e, etc. Ses œuvres ont été publiées en 21 vol. in-8^e, Copenhague, 1806-1814. Plusieurs de ses comédies ont été traduites en français.

HOLDA, suivant la prononciation hébraïque *Houlda* ou *Khoulda*, c'est-à-dire *taupe* ou *belette*. Prophétesse, femme de Sellum, vivait à Jérusalem sous Josias, roi de Juda (640-610 av. J.-C.). Ce prince l'ayant fait consulter au sujet du livre de la loi qu'on avait trouvé dans le temple (IV Rois, XXII, 1 *seqq.*), Holda répondit que la colère du Seigneur s'allumerait contre le peuple qui avait abandonné son culte pour adorer les idoles; mais elle ajouta que Josias, qui s'était humilié, descendrait en paix dans le tombeau, et ne verrait pas les châtimens qui devaient frapper Juda. L'écriture ne nous apprend rien de plus sur cette prophétesse.

HOLÉTRES (*entomol.*). Famille d'Arachnides trachéennes, chez laquelle l'abdomen et le tronc sont réunis sous un épiderme commun; le tronc est quelquefois divisé en deux par un étranglement, et chez plusieurs espèces l'abdomen offre seulement des plis de l'épiderme qui simulent des segments; le nombre des pattes varie de 8 à 6; souvent la bouche est saillante en forme de bec. Cette famille renferme deux tribus, les phalangiens et les acarides; les principaux genres sont : *acare*, *pycnogone*, *trombidie*, *hydrachne*, *faucheur*, *notaspe*, *cynarrhese*. L. F.

HOLLANDE. Partie la plus septentrionale et occidentale du royaume des Pays-Bas, située entre le 21° 40' et le 23° 12' de longitude et entre le 51° 40' et le 53° 27' de latitude septentrionale. Sa plus grande longueur est d'environ 40 lieues de 20 au degré, sa plus grande largeur de 12 lieues, et sa superficie de 100 1/2 milles carrés, avec une population d'un million d'habitants, ou environ 10,000 par myriam. e. La Hollande se divise en deux provinces, la *Nord-Hollande* et la *Hollande méridionale*. La première, bornée par la mer du Nord, par les provinces d'Utrecht et de la Hollande méridionale, a une superficie de 45 1/2 myriam. e. et 450,000 habitants. Elle compte quinze villes et cent trente-six bourgs et villages. Son chef-lieu est Amsterdam. Le climat, par suite du voisinage de la mer, est humide, brumeux et très variable. La Nord-Hollande est entrecoupée d'un grand nombre de lacs, autrefois bien plus nombreux en-

core; mais aucun n'a au delà de 600 hectares d'étendue, à l'exception du vaste lac de Harlem, au dessèchement duquel on travaille depuis plusieurs années. Il n'y a que peu de rivières, mais elles sont toutes navigables, même pour des navires de haut bord, et reliées entre elles par une multitude de canaux. Les principales sont l'Amstel, le Vecht, la Saan, la Spaarne, l'Holendrecht, la Coen et la Leide. Le plus grand canal est celui dit de la Nord-Hollande, ouvert en 1824, et qui s'étend d'Amsterdam au Helder. Il a une longueur d'environ 90 kilom.; sa largeur et sa profondeur sont telles, que les plus grands vaisseaux de guerre y voguent à l'aise. Les autres canaux principaux sont: celui de Harlem à Amsterdam, creusé en 1611; celui de Harlem à Leide, creusé en 1656, et celui de Alkmaar au Zuiderzée, ouvert en 1661. Entre la mer du nord et le Zuiderzée se trouvent les îles de Texel, de Vlieland et de Terschelling qui font partie de la Nord-Hollande. L'élevé du bétail et la confection de cette excellente espèce de fromages qui jouit dans toute l'Europe d'une réputation méritée, forment la principale richesse de cette province, dont la majeure partie présente une suite continue de magnifiques prairies. On élève aussi beaucoup de chevaux, de pores, de chèvres et d'oiseaux de basse-cour. Les moutons abondent sur l'île de Texel, dans les bruyères de Gool, dans le Waterland et dans la West-Frise. A l'exception des grives et des oiseaux aquatiques, le gibier est rare; le nombre même des lapins sauvages, qui pullulaient jadis dans les dunes, a considérablement diminué depuis le milieu du siècle dernier. Dans le Gooiland on recueille beaucoup de miel. Toutes les eaux sont très poissonneuses. L'Amstelland et le Beemster produisent d'excellents légumes. La pomme de terre est de médiocre qualité et ce n'est guère que dans le Gooiland et dans les environs d'Alkmaar, que l'on cultive le seigle et le blé sarrasin. Après la fabrication des fromages, la construction des navires forme la principale branche d'industrie des habitants, qui se distinguent par leur ténacité pour les anciennes coutumes et par une propreté proverbiale dont les villages de Broek et de Zaardam offrent le type le plus parfait.

La Hollande méridionale, bornée par la mer du nord et par les provinces de la Nord-Hollande, d'Utrecht, de Gueldre, de la Zélande et du Brabant septentrional, a une surface de 285,079 hectares et 550,000 habitants, dont plus de la moitié forment la population des villes. Le climat, surtout dans la partie ouest, est, comme celui de la Nord-Hollande, humide et

variable. Les eaux principales sont le lac de Harlem, le Moerdijk ou Biesbosch, le Rhin, le Leek, la Meuse, l'Yssel, la Ling. Cette province est entrecoupée en outre d'un grand nombre de canaux dont le plus important est celui de Voorne, ouvert en 1830. On y trouve également beaucoup de polders on lacs endigués. Le sol, très bas, est en partie argileux et en partie sablonneux. La majeure partie des terres est en prairies, mais dans le Westland, on récolte du blé et d'excellentes pommes de terre. Dans quelques autres cantons on cultive aussi le chanvre, le lin et la garance. Dans le Westland il croit beaucoup de raisins que l'on exporte en Angleterre. Il est inutile de remarquer que la pêche est très active dans la Hollande méridionale, et il serait plus superflu encore de signaler le grand commerce de cette contrée. A ces grandes branches d'industrie se joignent l'élevé du bétail, l'exploitation de la tourbe, les fours à chaux, principalement dans les environs de Leide et d'Alphen, et un assez grand nombre de fabriques de diverses espèces. La Hollande méridionale compte quatorze villes, deux cent cinquante-deux communes, et est divisée en six districts: Gorcum, Dort, Briel, Rotterdam, Leide et La Haye; cette dernière ville est en même temps le chef-lieu de la province. *Scm.*

L'ancien comté de Hollande se trouve d'abord appelé, dans les cartes, *Holland*, c'est-à-dire pays boisé. Il faisait partie de la Frise, en prenant ce dernier mot dans le sens le plus vaste, et il s'agrandit, par les conquêtes de ses princes, aux dépens de l'évêché d'Utrecht et de la Frise libre. Sa position maritime et les rivières qui le sillonnaient lui donnèrent peu à peu une grande importance commerciale. Dès le *xv^e* siècle, Amsterdam était devenu le grand marché des blés du nord, des bois du Rhin et des métaux de Hongrie. La pêche du hareng et des autres poissons de mer faisait fleurir les petits ports de la Zélande et de la Frise occidentale, provinces dès lors unies à la Hollande. Un sol d'une extrême fertilité récompensait par la richesse de ses produits et de ses beaux herbages l'opiniâtreté laborieuse des populations qui l'avaient endigué. Ses villes étaient en possession des mêmes libertés que celles de Flandre et de Brabant; elles n'étaient pas aussi riches, mais il semble que des mœurs plus sévères et la dure école des guerres civiles y avaient mieux entretenu le courage du peuple et de la bourgeoisie.

Malgré ces avantages et les obstacles que la nature marécageuse du pays opposait à l'invasion des armées étrangères, on peut douter que la Hollande, après être échue en héritage à la

maison de Bourgogne, fût jamais devenue sous Philippe II le berceau d'un état indépendant, si elle n'avait pas eu pour gouverneur (*stathouder*) à cette époque Guillaume de Nassau, qui fut l'âme de la révolution. Ce fut sous ses auspices qu'en 1572, la plupart des villes se déclarèrent contre le duc d'Albe, et une fois la lutte engagée, elles y persévèrent, malgré leurs premiers désastres, jusqu'au moment où la délivrance de Leyde (3 oct. 1574) donna le signal de la défaite des Espagnols. Amsterdam, dernière place d'armes des royalistes, passa aux protestants deux ans plus tard, et en janvier 1579, une alliance célèbre, l'Union d'Utrecht, réunit en un seul état fédéral la Hollande et les six provinces voisines, qui depuis lors partagèrent sa fortune (Zélande, Utrecht, Gueldre, Frise, Groningue et Overijssel). C'était une ligue dont Guillaume de Nassau était le véritable auteur, et serait peut-être devenu le chef permanent, si les Espagnols n'eussent fait assassiner ce grand homme par Balthazar Gérard (1585).

Appuyée par Elisabeth et par Henri IV. et consolidée plus tard par les victoires de Maurice de Nassau et de Frédéric-Henri, son frère, la nouvelle république soutint avec succès la guerre où elle se trouvait engagée contre Philippe II et ses successeurs, et après des commencements difficiles, elle parvint à prendre rang parmi les puissances européennes. Mais son accroissement territorial fut lent et borné, en comparaison des progrès de sa marine et de son commerce, qui devinrent aussi vastes que rapides. Les navires des Provinces-Unies avaient été exclus par Philippe II des ports et des colonies de l'Espagne et du Portugal. Pour réparer cette perte, ils entreprirent de lutter contre ses flottes dans les mers des Indes et du Nouveau-Monde. Après quelques essais impuissants, une association se forma, en 1602, pour le commerce des Indes orientales. Ses navires visitèrent les côtes de l'Asie méridionale, en rapportèrent directement les riches produits, et ne tardèrent pas à y fonder des établissements militaires et coloniaux, surtout dans l'île de Java et dans l'archipel voisin (1610 à 1616). La Compagnie des Indes occidentales, fondée en 1621, eut d'abord des succès remarquables, et se rendit maîtresse de presque tout le Brésil; mais elle ne put pas s'y maintenir. La Hollande était un état trop borné pour que ses forces répondissent à l'étendue de ses nouvelles conquêtes, et telle semble avoir été la seule cause qui l'empêcha d'obtenir la domination des mers, à laquelle on la vit toucher un moment.

Cette faiblesse matérielle des Provinces-Unies leur dicta une politique de précaution, lorsque

la monarchie espagnole vint à s'affaiblir. Au lieu d'en partager les dépouilles avec la France, leur vieille alliée, les Hollandais craignirent de voir s'étendre jusqu'à leurs frontières la puissance française, et, par suite de cette crainte, ils ne secondèrent point Richelieu dans son projet d'envahir les Pays-Bas catholiques. Depuis lors ils se réconcilièrent avec le cabinet de Madrid, qui reconnut leur indépendance (1648). Mais dans l'état d'affaiblissement où se trouvait l'Espagne, ils ne devaient attendre aucun secours efficace des successeurs de Philippe II, tandis que leur abandon avait secrètement irrité la France, et que leur prospérité commerciale rendait jalouse l'Angleterre.

La division qui régnait à l'intérieur du pays entre la haute bourgeoisie et le parti orangiste augmentait le danger de cette situation difficile. La haute bourgeoisie, maîtresse des grandes villes et surtout d'Amsterdam, formait le parti républicain qui devint dominant pendant la minorité de Guillaume III de Nassau. Il avait pour chef des hommes d'une haute capacité, comme les frères de Witt et le savant Grotius, qui déploierent souvent des ressources merveilleuses, mais dont le génie était quelquefois téméraire dans l'accomplissement de ses nobles projets. Or, la Petite-Hollande, avec son opulence artificielle, était peut-être le pays du monde qui avait le plus à perdre à la témérité.

Ce furent les Anglais qui prirent les premiers une attitude hostile. Cromwell força les amiraux des Provinces-Unies à rendre hommage à son pavillon, et Charles II faillit accabler avec ses flottes de guerre les vaisseaux mal armés et mal équipés dont se formaient encore les escadres de Ruyter et de Tromp. Mais le génie et le courage de ces grands hommes sauvèrent l'honneur national. Le danger devint plus grand en 1772. Louis XIV s'était ligué secrètement avec le prince anglais pour envahir les Provinces-Unies, et il y conduisit, par terre 120 mille soldats, pendant qu'une armée de mer sortait de la Tamise pour opérer une descente sur les côtes. Rien n'était près pour la résistance, les chefs de la république s'étant laissés tromper par les assurances pacifiques qu'on leur avait prodiguées jusqu'au dernier moment. La flotte put encore donner combat, mais il n'existait point d'armée, et quelques régiments jetés dans les places-fortes n'eurent pas même le courage d'en essayer la défense. Ils capitulèrent, pour la plupart, à la première sommation, laissant la Hollande ouverte. Une révolution populaire éclata contre le parti républicain, et après le massacre des frères de Witt, le jeune prince Guillaume III prit en main le gouvernement, sous l'ancien titre

de stathouder ou gouverneur. On sait avec quelle heureuse persévérance il réussit à arrêter et même à refouler peu à peu l'armée française, affaiblie par le nombre de places qu'elle occupait et par les détachements qu'elle fut obligée d'envoyer sur le Rhin. Depuis ce temps jusqu'à la paix d'Utrecht (1713), la Hollande fut à la tête de la coalition européenne contre Louis XIV, d'abord à l'instigation de Guillaume III, puis après sa mort, sous l'impression de haine qui animait les états-généraux et la nation tout entière, revenue alors à un gouvernement républicain. Pour prix des sacrifices immenses qu'elle s'imposa dans cette lutte, elle n'obtint que le simple droit de tenir garnison dans les places fortes des Pays-Bas catholiques, pour que ces places lui servissent de barrière contre la France.

Cet avantage imaginaire ne dédommageait point les Provinces-Unies des charges excessives que la guerre leur avait laissées. La pesanteur des impôts fit dépérir en grande partie l'industrie intérieure, jusqu'alors assez florissante, et les tarifs adoptés dans les pays voisins pour favoriser le trafic national restreignirent l'activité du commerce maritime, déjà appauvri par la concurrence anglaise. Ce fut ainsi que la Hollande tomba dans un état de langueur et de décadence, qui s'aggrava encore lorsque le gouvernement eut l'imprudence de prendre part à une nouvelle guerre européenne en s'alliant avec l'Angleterre, pour Marie-Thérèse, contre Louis XV et ses alliés. Les Français, victorieux dans les Pays-Bas, s'emparèrent de Berg-op-Zoom et de Maestricht, et la paix d'Aix-la-Chapelle, qui termina cette lutte funeste, fut accompagnée d'un nouveau changement dans la forme de l'État (1744). Guillaume III n'avait point laissé de descendants, mais une autre branche de la maison de Nassau avait conservé le stathoudérat de Frise, et son chef, Guillaume IV, fut appelé, en 1747, à réparer les malheurs publics. Il mourut peu de temps après (1751), laissant pour successeur son fils, Guillaume V, pendant la minorité duquel le pouvoir fut principalement exercé par le duc Ernest-Louis de Brunswick, capitaine-général et administrateur des Provinces-Unies. La neutralité que garda alors la Hollande, tandis que l'Angleterre et la France recommençaient la guerre, lui rendit un commencement de prospérité. Mais quand la guerre d'Amérique éclata, les Anglais considérèrent cette neutralité comme une défection, et ils prirent l'offensive. Leurs conquêtes dans les colonies, et leurs nombreuses captures sur mer, furent une cause de ruine pour le commerce : cependant l'honneur des armes hollandaises fut sauvé par le

brillant combat du Doggersbanek, où le contre-amiral Zoutman repoussa la flotte ennemie, supérieure en nombre (1781).

La paix de 1784 n'indemnisait point la Hollande de ses pertes, et, comme un parti nombreux accusait d'incapacité ou de mauvais vouloir le stathouder Guillaume V, des dissensions violentes éclatèrent dans presque toutes les provinces. Un moment les patriotes, ou plutôt les républicains, parurent avoir le dessus, et le stathoudérat fut aboli ; mais la princesse d'Orange, sœur du roi de Prusse, invoqua alors l'intervention de son frère, et une armée prussienne pénétra jusqu'à Amsterdam, aux applaudissements du parti orangiste, qui reprit possession du pouvoir (1787). Le stathoudérat fut alors placé sous la garantie de l'Angleterre et de la Prusse, sans que la France y mit obstacle ; mais le parti vaincu n'était pas détruit, et quand les républicains français pénétrèrent en Hollande, en 1794, sous les ordres de Pichegru, ils y trouvèrent pour alliés les nombreux ennemis de Guillaume V, qui se retira en Angleterre, le 18 janvier suivant.

La *république batave* fut alors instituée sur les ruines de l'ancien gouvernement. Elle offrit aux Anglais un prétexte pour s'emparer du reste des colonies, et pour bloquer sans résistance les côtes de Hollande, une partie des marins ne voulant pas combattre contre la maison d'Orange. En effet, la sympathie nationale revenait à cette dynastie exilée à mesure que la domination française remplaçait plus ouvertement l'indépendance que les patriotes avaient cherchée dans l'appui étranger. En 1806, Napoléon fit de la nouvelle république un royaume dont il investit Louis, son frère ; mais trouvant ce prince peu docile à ses ordres et fidèle aux intérêts du pays dont il était devenu le souverain, il finit par incorporer la Hollande à son empire (juillet 1810). Lui-même n'eut pas le temps de consolider cette dernière usurpation : vaincu par les forces alliées, il vit la révolte des Hollandais éclater vers la fin de 1813, et rappeler le fils du dernier stathouder. Ce fut le roi Guillaume I^{er} à qui le congrès de Vienne donna aussi la Belgique, pour fonder, sur une base suffisamment étendue, un état plus puissant que l'ancienne république des Provinces-Unies, le royaume des Pays-Bas (voy. GUILLAUME I^{er}).

On sait par quelle révolution ce royaume, composé d'éléments mal unis, se divisa en 1830 (voy. BELGIQUE). La partie septentrionale a seule conservé le nom de Pays-Bas, et voit encore sur le trône la dynastie des Nassau.

Fort étendue en comparaison de la grandeur du pays, la *littérature hollandaise* représente digne-

ment la vie morale et le développement intellectuel d'un peuple riche de souvenirs, de savoir et de fidélité à son propre caractère. Sa langue est un dialecte de bas-allemand, épuré par une longue culture et fixé enfin par les travaux de grammairiens savants, à la tête desquels il faut nommer Sigebecq. Elle possède l'avantage d'une grande facilité d'expression, due à l'emploi des mots racines dont elle fait un grand usage, mais qui tend peut-être aujourd'hui à s'exagérer. Dans ses formes littéraires on pourrait remarquer une phraséologie un peu solennelle, produite peut-être par l'influence du latin, et qui conduirait à l'enflure quand le sujet manquerait d'élévation. En revanche elle possède une foule de tournures naïves et gracieuses, tirées de son propre fonds, et qui permettent à l'écrivain d'être familier sans bassesse.

C'est l'histoire qui a donné à la Hollande ses prosateurs classiques, Hooft qui s'est modelé sur Tacite, et Simon Styl qu'on peut comparer à Salluste. Un ouvrage plus volumineux, l'histoire de la patrie par Wagenaar, doit plutôt sa célébrité à l'étendue des recherches et à l'exactitude de la narration qu'à un grand mérite littéraire. La science et la critique historique caractérisent également, une foule d'autres écrits consacrés à l'éclaircissement des souvenirs nationaux, et c'a été là pour les savants hollandais une source d'études inépuisables.

Parmi les poètes, il faut d'abord citer Cats, conteur, qui tient de la finesse de Marot et de la bonhomie de La Fontaine. Son vieux style offre la langue du peuple dans sa grâce familière, tandis que Vondel, son contemporain, fait parler un langage noble et lyrique à la tragédie encore au berceau (1630). C'est à ce dernier que l'admiration publique assigne la supériorité de génie sur tous ses successeurs : cependant le talent d'écrivain semble porté à une perfection plus savante et plus soutenue chez Tollens, dont le chef-d'œuvre est un poème sur l'hivernement des Hollandais, la Nouvelle-Zemble. Au-dessous de lui par l'élégance et la correction, mais non par la chaleur, Helmers chante aussi sa patrie avec un noble enthousiasme.

Une nouvelle série de poètes s'ouvre dans les temps modernes avec Feith, dont le talent lyrique est d'un ordre élevé. Nous ne pouvons pas indiquer ici plusieurs autres noms qui viennent à la suite du sien ; mais le plus justement célèbre est celui de Bilverdyck, dont la fécondité rappelle celle de Voltaire et à qui l'esprit et l'imagination ne font jamais défaut dans cette longue suite de productions diverses. Son ouvrage est une histoire du pays, compilation assez curieuse par la nouveauté des opinions

qu'il y soutient, mais où règne l'esprit de paradoxe.

A côté de ces littérateurs qui emploient l'idiome national, la Hollande compte aussi une foule de poètes et de prosateurs latins trop remarquables pour être passés sous silence. Elle avait eu autrefois le moine Thomas à Kempis, auteur aujourd'hui bien avéré de l'imitation du Christ. Erasme, Janus Donsa, Grotius (qui excellait aussi à manier la langue nationale), tiennent la première place parmi ces adorateurs de l'antiquité qui en firent renaître les grâces et le génie au moment où les littératures modernes sortaient à peine de l'enfance. S. O.

HOLLANDE (NOUVELLE) (roy. AUSTRALIE).

HOLocauste, du grec *holos*, entier, et *kaino*, je brûle. Sacrifice dans lequel toute la victime était brûlée sur l'autel. Quoique d'après cette définition le mot d'holocauste puisse s'appliquer aux sacrifices de plusieurs nations de l'antiquité, on ne l'emploie cependant qu'en parlant des Israélites. L'holocauste occupait le premier rang dans les sacrifices de l'ancienne loi. Les victimes pouvaient être choisies dans les races bovines et ovines ; on immolait aussi des boucs, des chevreaux et des colombes, mais toujours des animaux mâles. La victime, coupée par morceaux, était entièrement brûlée sur l'autel, à l'exception de la peau, qui appartenait au sacrificeur (Lévitique, VII, 8). Les cérémonies qui accompagnaient l'offrande de l'holocauste sont indiquées dans le premier chapitre du Lévitique. Depuis l'établissement des Hébreux dans la Terre-Promise, on offrit tous les jours, d'abord dans le tabernacle, ensuite dans le temple, deux agneaux en holocauste, l'un le matin avant tous les autres sacrifices, et le second le soir, après tous ceux de la journée. L'holocauste faisait partie du culte public ; cependant Moïse l'avait prescrit comme offrande particulière aux Nazaréens (Nombres VI, 11 et 14), ainsi qu'aux lépreux, aux femmes en couches et à quelques autres personnes impures (Lévitique, XIV et XV).

Quoique le mot *holocauste* soit grec, il ne se trouve pas dans les Septante. Ce ix-ci emploient les expressions *ἁγιασμός*, *ἁγιασμός*, et quelquefois *ἁγιασμός*, *ἁγιασμός*, *ἁγιασμός*. En hébreu, l'holocauste s'appelait *olah*, c'est-à-dire *totalité*, *tout*, et *olah*, *ce qui monte*, parce que, suivant les uns, la victime entière montait en fumée vers le ciel, et suivant d'autres, parce qu'on la montait sur l'autel. Ces explications ne sont pas tout à fait satisfaisantes, mais dans un passage du premier livre des Rois (VII, 9) nous trouvons les deux expressions *olah* et *olah* réunies, et devant signifier littéra-

lement : *offrande de totalité*, sacrifice dont la victime est entièrement consumée sur l'autel. La tendance générale des langues à abrégier les expressions d'un usage habituel, explique l'emploi isolé d'*olah* et de *calil*; cependant, pour former un sens complet, ces deux mots devraient être toujours réunis.

LOUIS DUBOIS.

HOLOCENTRE, *Holocentrum* (poiss.). Genre de l'ordre des Acanthoptérygiens, famille des Percoides, voisin des *Myripristis*, établi par Artéti, et particulièrement caractérisé par un corps de forme ovale, légèrement comprimé; par deux nageoires dorsales, des dents en velours; par la pièce sous-orbitaire, ainsi que par toutes les pièces operculaires et, les os de l'épaule dentelés en scie; par les écailles grandes, brillantes, dentelées légèrement sur les bords : et enfin par des épines operculaires, ce qui les distingue en particulier des *Myripristis*. Le vif éclat de la couleur des Holo-centres en fait un groupe de poissons de la plus grande beauté : des nuances rouges, purpurines ou rosées, relevées par le brillant de l'or et de l'argent poli, sont les teintes générales des espèces de ce groupe, répandues dans les mers équatoriales des deux hémisphères. La caractéristique spécifique est très difficile en ce que l'on trouve tous les passages d'une espèce à l'autre; toutefois on peut en reconnaître une vingtaine d'espèces, dont le type est l'**HOLOCENTRE A LONGUES NAGEOIRES** *Holocentrum longipinna*. Ce poisson est surtout remarquable en ce que la partie molle de sa nageoire dorsale et les fourches de sa nageoire caudale sont plus longues que dans aucune autre espèce. Le dos et les flancs sont d'un beau rouge sur un fond d'argent; ce fond général est relevé de sept ou huit lignes dorées, placées entre les rangées d'écailles; vers le bas viennent ensuite deux ou trois lignes argentées, et le dessous du corps est d'un blanc d'argent; la tête est d'un argenté brillant, glacé de rouge à la tempe; la poitrine offre des vestiges de lignes rougeâtres. Cette espèce est commune dans les mers de la Jamaïque.

E. D.

HOLOFERNE, général de l'armée de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, fut chargé par son maître de réduire les nations qui n'avaient pas voulu se soumettre à son obéissance. Il partit à la tête de 120,000 hommes de pied et 12,000 archers à cheval (Judith, II, 7). Il réduisit la Mésopotamie, la Syrie et plusieurs autres contrées, détruisit les idoles et força les habitants à reconnaître Nabuchodonosor pour leur seul Dieu. Le peuple de Juda, craignant pour Jérusalem et pour le temple, fit de grands préparatifs de défense. Cependant Holoferne entra en Judée et alla mettre le siège devant Béthu-

lee. Les habitants, réduits à la dernière extrémité, résolurent de se rendre, si au bout de cinq jours Dieu ne venait point à leur aide. Ce fut alors que le Seigneur inspira à Judith la pensée de se rendre auprès d'Holoferne. Quelques jours après, celui-ci fit un grand festin auquel il invita Judith, et transporté de joie par la beauté de cette femme, il but avec excès, puis, appesanti par le vin, il s'endormit. Judith profita de son sommeil pour lui trancher la tête. Les chefs de l'armée assyrienne s'étant aperçu de la mort de leur général, furent remplis de terreur et prirent la fuite. Les Israélites les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre, et trouvèrent un riche butin dans leur camp (roy. Judith).

HOLOLEPTE, *Holelepta* (ins.). Genre de Coléoptères clavicornes, de la tribu des Histérides, remarquable par la forme aplatie et mince du corps. Les antennes sont libres, le présternum ne s'avance pas au dessous de la tête; le corselet est fortement échancré en avant; l'écusson est petit; les élytres sont très courtes, et la partie de l'abdomen qu'elles laissent à découvert est presque aussi grande qu'elles, plate et mince. Ces insectes vivent sous les écorces. Très nombreux dans les pays intertropicaux, ce genre n'a en Europe qu'un seul représentant, l'**HOLOLEPTE APLATI**, *H. plana*, Linné, qui se trouve dans les Alpes. On trouve à Cayenne l'**HOLOLEPTE A GRANDES MANDIBULES**, *H. mazullosa*, Fab., dont les mandibules sont plus longues que le corselet.

L. F.

HOLOPTILE, *Holoptilus* (ins.). Genre d'Hémiptères hétéroptères de la famille des Rédutidés, remarquable par la forme des antennes, dans lesquelles le 3^e article est inséré avant l'extrémité du 2^e; le dernier est notablement épaissi, et non setacé; le 2^e article est lui très velu, sept ou huit fois aussi long que les deux derniers; la tête est presque carrée, portée sur un cou très court; la membrane des élytres est très grande, à nervures effacées; les pattes sont velues. Le type du genre est l'**HOLOPTILE-OURS**, *H. ursus*, Lepelletier, de la Nouvelle-Hollande. Ses élytres sont d'une couleur argentée avec une grande tache brune. — Un autre insecte très voisin est le *Ptilocnemus lemur*, Westwood, de la Nouvelle-Hollande; il diffère par le 2^e article des antennes, à peine plus long que les deux derniers; tous ses articles sont très velus; la membrane des élytres est veloutée, à nervures marquées; les tibias postérieurs sont notablement arqués, très densément velus. La seule espèce connue vient de la Tannaisie; elle est jaune, avec la membrane des élytres d'un noir velouté.

L. F.

HOLOSTÉE, *Holostium* (bot.). Genre de la famille des Caryophyllées, rangé par Linné dans la triandrie-monogynie de son système. Les plantes qui le forment sont des herbes annuelles, spontanées en Europe et dans les parties tempérées de l'Asie; à tiges simples généralement visqueuses dans le haut; à feuilles opposées, connées, glabres; à fleurs groupées en cymes contractées, en forme d'ombelle, dont les pédoncules se déjettent en bas après la floraison. Les principaux caractères de ce genre consistent dans un calice de cinq sépales presque sans nervures; dans cinq pétales entiers ou denticulés; dans des étamines en nombre variable, de trois à cinq, rarement dix, pourvues d'un pore nectarifère dorsal; dans un ovaire sessile, uniloculaire, multiovulé, surmonté de trois styles, et devenant une capsule ovoïde, cylindracée, qui s'ouvre au sommet, d'abord par six dents, ensuite par six valves, pour laisser sortir des graines scabres, très déprimées, concaves d'un côté, convexes de l'autre. — On trouve communément dans tout le nord, le centre de la France, et même dans la plupart de nos départements, à l'exception de ceux du midi, sur les murs, le long des habitations, dans les champs, l'**HOLOSTÉE A OMBELLE**, *holostium umbellatum*, Linn., petite plante à floraison bâtive, dont les tiges droites portent deux paires de feuilles oblongues, et se terminent par une ombelle de petites fleurs blanches.

HOLOTHURIDES, *rog. HOLOTHURIE*.

HOLOTHURIE, *Holothuria* (zooth.). Les naturalistes ont réservé, avec Linné, le nom d'*Holothurie* à un groupe nombreux de zoophytes marins, assez voisin de celui des Oursins et des Astéries, et, comme eux, appartenant à la classe des Echinodermes. Ce groupe a été partagé en plusieurs genres dans ces derniers temps, et est quelquefois désigné sous les dénominations d'**HOLOTHURIDES**, *Holothuridae*. D'une manière générale, les *Holothuries* ont pour caractères : corps plus ou moins allongé, quelquefois presque en forme de ver, mou ou flexible dans tous les points; pourvu de suçoirs tentaculiformes, souvent nombreux, très extensibles, complètement rétractiles, et percés d'un grand orifice à chaque extrémité; bouche antérieure au fond d'une sorte d'entonnoir ou de cavité pré-buccale, contenu dans sa circonférence par un cercle de petites fibres calcaires, et pourvu d'un cercle d'appendices arbusculaires plus ou moins ramifiés; anus se terminant dans une sorte de cloaque s'ouvrant à l'extérieur par un grand orifice terminal.

On trouve depuis longtemps des *holothuries* dans les eaux de presque toutes les mers;

leur forme cylindroïde et leur taille quelquefois assez grande, l'eau qu'elles lancent comme un jet lorsqu'on les saisit, la facilité avec laquelle elles rejettent leurs viscères, la force d'adhérence qui les fixe souvent aux corps roulés par les vagues, les ont fait remarquer du vulgaire et des naturalistes. C'est la substance assez coriace de ces Echinodermes que l'on recherche comme aliment dans quelques localités; les pauvres habitants des côtes de Naples s'en nourrissent, et les voyageurs qui ont visité les mers de Chine et de Sumatra nous ont appris qu'on y fait un grand commerce des *Holothuries* sous le nom de *trépane*. — D'après G. Cuvier on peut diviser ces animaux selon la distribution de leurs pieds. Dans quelques-unes, ces organes sont tous situés dans le milieu du dessous du corps, qui forme un disque plus mou sur lequel l'animal rampe, en relevant les deux extrémités où sont la tête et l'anus, lesquelles se rétrécissent plus que le milieu. Nous en avons une dans nos mers, dont l'enveloppe est presque écailléeuse (*Holothuria phantopus* Linné). D'autres ont la face inférieure plate et molle, garnie d'une infinité de pieds, et la face supérieure bombée, contenue même par des écailles osseuses, et percée sur l'avant d'un orifice étoilé qui est la bouche, et d'où sortent les tentacules, et sur l'arrière, d'un trou rond qui est l'anus. Nous en avons une petite espèce (*Holothuria squamata*, Müller); mais il y en a d'assez grandes dans les mers des pays chauds. D'autres ont le corps cartilagineux, aplati horizontalement, tranchant aux bords; la bouche et les pieds à la face inférieure, et l'anus à l'extrémité postérieure. Tel est, dans la Méditerranée, le *Padendum regale*, Fabricius, espèce longue de plus de 0^m33, large de 0^m9 à 0^m12, crénelée tout autour. D'autres encore ont le corps cylindrique, susceptible de se renfler en tous sens par l'absorption de l'eau; tout le dessous garni de pieds, et le reste de la surface diversement hérissée. Nos mers, surtout la Méditerranée, en renferment abondamment une de couleur noirâtre, qui a plus de 0^m33 dans sa grande extension; son dos hérissé de pointes coniques et molles; sa bouche garnie de vingt tentacules branchus; c'est l'*Holothuria tremula*, Gmelin. Il s'en trouve où les pieds sont distribués en cinq séries, qui s'étendent, comme des côtes de melon, de la bouche à l'anus, ce qui les a fait appeler *Concombres de mer*; tel est, dans nos mers, l'*Holothuria frondosa*, Linné, qui a le corps brun, long de 0^m50. Enfin il y en a dont le corps est également garni de pieds tout autour, tel que les *Holothuria papillosa*, *fusca*, *impatiens*, etc.

E. D.

HOLSTEIN. Duché d'Allemagne, apparte-

nant au Danemark, et occupant la partie inférieure de la presqu'île de Jutland, du 26° 28' au 28° 39' de long., et du 53° 35' au 54° 25' de lat. N. Borné au nord par le Schleswig, à l'est par la mer Baltique et le duché de Lauenbourg, au sud et à l'ouest par l'Elbe, qui le sépare du Hanovre, et par la mer du Nord, le Holstein occupe une superficie de 153 milles carrés avec 400,000 habitants, la plupart luthériens, 14 villes, 22 bourgs et 286 villages. Il est divisé en trois districts, le *Holstein proprement dit*, le Grand-Pinneberg et le *Grand-Ranzau*. La ville la plus considérable est Altona et la capitale Glückstadt. Du nord au sud, le centre du pays est traversé par un coteau sablonneux et stérile, plein de bruyères et de marais, mais les terres qui s'étendent à droite et à gauche jusqu'à la mer, sont très belles et très productives, particulièrement le côté, vers l'est, qui est très accidenté et entrecoupé de lacs et d'étangs, ce qui en rend l'aspect fort pittoresque. Deux rivières y prennent naissance, la Schwentine et la Trave. Celles qui arrosent le versant opposé sont plus nombreuses; les principales sont l'Alster, le Pinnau, la Krükau et la Stör, qui toutes débouchent dans l'Elbe. Il n'y a qu'un seul canal, celui du Sleswig-Holstein, qui réunit la mer Baltique à la mer du Nord. Entre Neustadt et Travemünde, la mer Baltique forme un golfe considérable.

Le climat du Holstein est froid, variable et sujet à de violents ouragans. Les productions agricoles sont aussi abondantes que variées; on recolle beaucoup de froment et de seigle, de pommes de terre, de lin, de chanvre, de houblon, de poix et de fèves. Le côté oriental de la presqu'île est très boisé. Mais ce qui constitue la véritable richesse de cette belle contrée, c'est l'élevé d'un magnifique bétail et d'une excellente race de chevaux, la fabrication du beurre et du fromage, les ruches à miel, l'exploitation de la tourbe, une navigation très active qui s'étend jusqu'à la Méditerranée et même aux Indes-Orientales, la pêche des harengs et celle du Groenland. En compensation, les fabriques sont peu nombreuses et peu importantes, si ce n'est à Altona et dans ses environs. Par la possession du Holstein et du Lauenbourg, le roi de Danemark est membre de la confédération germanique, où il occupe le dixième rang. Les événements de 1848 ont amené dans la constitution et l'administration de cette contrée des modifications notables. SCA.

HOLSTENIUS (Luc), en allemand *Holste*, naquit à Hambourg, en 1596, et voyagea tour à tour en Italie, en Sicile, en Angleterre et en France. A Paris, il fut bibliothécaire du président de Mesmes, et abjura le protestantisme en

1625. Il s'attacha ensuite au cardinal Barberini, qui le fit nommer bibliothécaire du Vatican (1636). La cour de Rome le chargea ensuite de se rendre à Inspruck pour y recevoir la profession de foi de la reine Christine, qui venait d'embrasser la foi catholique. Holsténus mourut en 1661, laissant d'importants travaux inachevés et des notes précieuses. On a de lui et on estime une édition de la *vie de Pythagore* et de l'*Antre des nymphes* de Porphyre, grec-latin, avec des notes savantes et une belle dissertation sur la vie et les écrits de Porphyre; des notes et des corrections sur la géographie d'Etienne de Bysance; des *Recherches sur la géographie sacrée*; un *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, en 6 vol. in-fol.

HOLYROOD, c'est-à-dire *Sainte-Croix*. Ancienne et célèbre abbaye, bâtie en 1138 par David 1^{er}, roi d'Ecosse. Le comte d'Herford la brûla en 1544; Jacques 1^{er} et Charles II la relèverent de ses ruines; elle fut définitivement détruite après l'expulsion des Stuarts. Le palais qui se trouvait joint à l'abbaye a seul été conservé, et l'on y visite la chambre de Marie Stuart, où son favori Rizzio fut égorgé sous ses yeux par ordre de Barnley. Ce palais illustré par le crime fut ensuite consacré par le malheur, et servit de résidence à Charles X et à sa famille, après la révolution de 1830.

HOM et **HUM**, en persan moderne; *Homa*, en zend, *ized*. Divinité des mages, dont le nom reparait souvent dans le *Zend-Avesta*, et dans les différents traités liturgiques des sectateurs actuels de Zoroastre. Les fonctions de Hom sont aussi importantes que nombreuses. Ce dieu préside à la distribution de la pluie sur la terre, il est le chef des villes et des provinces, le gardien des eaux et des troupeaux, et il donne aux pères qui en sont dignes des fils pieux et illustres. Ce fut ainsi que la Perse put se réjouir de la naissance des rois Djemschid et Féridoun, et de celle de Zoroastre lui-même. Mais ce n'est pas seulement sur la terre et sur les hommes que cet ized exerce son pouvoir; il combat et détruit les mauvais génies, créatures d'Ahrimane, et accorde la grandeur à tous les êtres qui en sont dignes, hommes, izeds ou amshaspands (*Zend-Avesta*, tom. I^{er}, 2^e partie, pag. 144). Cette puissance, qui s'étend jusque sur les amshaspands, semble une anomalie dans le système de Zoroastre, où ces génies nous sont représentés comme les premiers êtres de la création. Peut-être faut-il supposer que Hom est une divinité antérieure à Zoroastre, et conservée par ce réformateur dans son Panthéon, parce qu'elle occupait une place trop

élevée pour qu'il fût possible de l'éliminer ou même seulement de lui donner un rôle différent de celui qui lui avait été assigné jusqu'alors. Hom se transforme en un végétal qui porte aussi le nom de hom, et que les fidèles doivent manger (*Zend-Avesta*, t. I^{er}, 2^e part., p. 107 et *passim*; Eugène Burnouf, *Journal asiatique*, IV^e série, t. IV, décembre 1814, p. 605). Aussi voyons-nous que le suc exprimé du hom figure souvent dans les cérémonies religieuses des sectateurs de Zoroastre, qui le considèrent, non point comme une image ou un symbole de Hom, mais comme cette divinité elle-même. On ne sait pas exactement quel est le végétal appelé hom. Anquetil apprit à Surate que le hom ne croît pas dans l'Inde, qu'il ne pourrait jamais, qu'il ne porte pas de fruits et qu'il ressemble à la vigne. Cet orientaliste a cru devoir conclure de là que le hom est l'*ἀμωμον* des Grecs, ou l'*amomum* des Latins. Cependant, comme c'est le suc extrait du hom que boivent les Guèbres, et comme il semble impossible de tirer du suc d'un arbre ou d'un arbrisseau, peut-être doit-on croire que le hom ou le haoma est une plante du nom sanscrit de *soma*, appliqué par les Indiens à l'*Asclepias acida*, employée dans les sacrifices dès l'époque des Vedas (*Journal Asiatique*, *ibid.*, p. 468).

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce rapprochement, il est toutefois certain que suivant la mythologie indienne Sôma est un dieu qui préside à la lune, qui est honoré comme roi des Brahmanes et des plantes médicinales; que sôma est également le nom d'une plante (*Asclepias acida*) consacrée à la lune, et que les Indiens boivent, dans certains sacrifices, le jus de cette plante (*Lois de Manou*, traduites du sanscrit, par A. Loiseleur-Deslongchamps, lib. III, Sloka, 85; IX, 159; III, 157; XI, 7). Voilà bien des points de contact entre le hom ou plutôt l'haoma des anciens Perses et le sôma des Indiens.

LOUIS DUREUX.

HOMALINÉES, *homalineæ*, (bot.). Famille de plantes dicotylédones établie par M. Robert Brown. Elle est formée d'arbres peu élevés et d'arbrisseaux, à feuilles alternes, simples, entières ou denticulées, pourvues d'un pétiole court, sans stipules, ou seulement accompagnées de stipules tombantes. Les fleurs de ces végétaux sont parfaites, régulières, disposées en grappes ou en panicules, et présentent une organisation que les botanistes ont envisagée et décrite de deux manières différentes. En effet, les uns y ont vu un simple périanthe à divisions disposées sur deux rangs, celles du rang interne alternant avec les extérieures et étant plus délicates, presque pétaloïdes; les autres au con-

traire ont vu dans ces deux rangées de l'enveloppe florale un calice et une corolle, de telle sorte que ces fleurs apétales aux yeux des premiers, sont pétalées pour les seconds. D'après cette dernière manière de voir, qui nous semble la plus admissible, la fleur des homalinées a un calice de cinq à 15 sépales soudés inférieurement en un tube libre ou adhérent le plus souvent au bas de l'ovaire; une corolle formée de pétales en même nombre que les sépales et alternes avec ceux-ci. Les étamines de ces fleurs s'attachent au haut du tube du calice, en groupes de trois à six devant chaque pétale, l'intervalle de ces groupes étant occupé par des glandes; leur ovaire est demi-adhérent ou rarement libre, uniloculaire, à nombreux ovules réfléchis, fixés sur deux, trois ou cinq placentaires pariétaux. Il porte des styles en même nombre que les placentaires, entièrement libres ou soudés entre eux sur une partie de leur longueur. Le fruit des homalinées est une baie, ou plus fréquemment une capsule, et ne renferme que peu de graines ou même une seule. Ces graines ont un embryon droit, à cotylédons foliacés, à radicule supérieure, logée dans l'axe d'un albumen charnu.

Les plantes de cette famille ne sont abondantes nulle part; elles appartiennent cependant plus particulièrement à l'Afrique, soit à ses parties intertropicales, soit au cap de Bonne-Espérance, à l'archipel des Mascareignes, à Madagascar; on en trouve aussi dans l'Amérique tropicale en deçà de l'équateur et dans les contrées chaudes de l'Asie. Les principaux genres qu'elles forment sont les *Homalium*, Jacq., les *Blackwellia*, Commers.; il ne paraît pas qu'aucune d'elles ait des usages tant soit peu importants.

P. D.

HOMALOTE, *Homalotas* (in.). Genre de Coléoptères de la famille des Brachélytres, tribu des Aléochariens, renfermant un très grand nombre de petites espèces fort difficiles à distinguer entre elles, et qui vivent soit sous les feuilles mortes, soit dans les mousses humides ou les champignons. Ce genre diffère des genres voisins par les palpes labiaux de 3 articles, et par les tarses antérieurs, composés seulement de 4 articles. Le corps des homalotes est allongé et parallèle; les élytres sont tronquées, non sinuées à l'angle externe; il faut dire que ce genre renferme des formes extrêmement variées qu'il est impossible de ramener à un type. Les nnes n'ont pas d'ailes, comme l'*Homalota circellaris*, Gravenhorst, qui est remarquable par la brièveté des élytres, ornées, à la base, d'un tubercule chez les mâles; le plus grand nombre a des ailes. La plus commune est l'*HOMALOTE* so-

CIALE, *H. socialis*, Paykull, ainsi nommée parce qu'elle vit en petites sociétés, qui se logent ordinairement dans les champignons. — On trouve dans les Alpes, au bord de la neige, l'**HOMALOTE DES NEIGES**, *H. nivalis*, Kiesenw., qui est plate, assez large, d'un noir luisant. Quelques-unes, comme l'*H. inquinula*, Gravenhorst, sont extrêmement petites, et n'atteignent pas un millimètre de longueur.

L. FAIRMAIRE.

HOMARD (roy. ÉCRÉVISSE).

HOMBERG (GUILLAUME), chimiste, né à Batavia en 1652, suivit d'abord la carrière du barreau dans la ville de Magdebourg, se livra ensuite avec ardeur à l'étude des sciences naturelles, voyagea en France et en Angleterre, se fit recevoir médecin à Wittenberg, et vint se fixer à Paris où Colbert l'avait appelé (1682). Il se convertit au catholicisme, fut agrégé à l'Académie des sciences en 1685, devint premier médecin du duc d'Orléans, et mourut en 1715. Il apporta de grands perfectionnements à la fabrication du phosphore, découvrit une nouvelle machine pneumatique, un nouveau microscope, etc. On trouve 48 Mémoires de Homberg dans le recueil de l'Académie des sciences. Les plus curieux sont : *Manière de faire le phosphore; Diverses expériences de phosphore; Analyse du soufre commun; Manière de copier sur verre coloré les pierres gravées; Sur la génération du fer; Sur la vitrification du fer.*

HOMÉLIE, du grec *homilia*, qui signifie assemblée, entretien. Dénomination modeste que les pères de l'Eglise grecque, et surtout ceux du IV^e siècle, donnèrent à la plupart de leurs discours. Ce fut en évitant toute prétention à l'éloquence que ces hommes pieux et vraiment grands, puisqu'ils s'élevaient en toutes choses au dessus des faiblesses de l'humanité, se séparèrent des sophistes, mirent entre eux et ces artisans de mensonge une démarcation bien distincte, et ramenèrent au monde l'éloquence, en excluant toute la pompe du langage, pour ne laisser voir que la vérité du sentiment et de la pensée. Les homélies tiennent une grande place dans les œuvres de saint Jean Chrysostôme, et c'est ce père qu'on doit particulièrement étudier pour se faire une idée exacte du genre. Il avait été devancé par saint Basile, par saint Grégoire de Nazianze et d'autres moins célèbres; mais combien il l'emporte sur tous par l'abondance, par l'ouction, et enfin par ce caractère original de l'éloquence chrétienne, dont saint Chrysostôme avait pris dans saint Paul le modèle, de tout déduire des principes de la foi! Cette loi peut s'observer d'autant plus facilement dans l'homélie, qu'elle n'est communément qu'une explication de quel-

que texte des livres saints. Parmi les pères de l'Eglise latine, celui qui excelle dans le genre, mais sous un autre nom, est saint Augustin, qui intitule ses discours familiers *Sermo* ou *exercitium in psalium*. Saint Grégoire le grand nous a laissé aussi des homélies très estimées, et le pape Clément XI a prononcé sous ce titre, du haut de la chaire de Saint-Pierre, à Rome, quelques discours qui portent manifestement l'empreinte de l'imitation des anciens. Parmi les modernes, rien ne représente mieux l'antique homélie, pour le fond des choses, que les élévations de Bossuet, bien qu'elles aient été écrites pour être méditées plutôt que pour être lues et publiées. Le sermon, tel que l'ont fait Massillon et Bourdaloue, laisse l'homélie à une grande distance. Pour retrouver parmi nous ce genre vraiment évangélique, il faut aller écouter le simple discours du pasteur après le prône, entretien familial qui a pris aussi le nom de *prône*, simple parole de Dieu, qui fait encore aujourd'hui plus de fruits que bien des discours d'apparat.

L'ABBÉ J. A. LALANNE.

HOMÈRE, le premier et le plus sublime des poètes grecs, est aussi du beaucoup celui qui eut le plus d'influence sur les opinions et sur le génie de sa nation. Hérodote lui attribue, bien qu'inexactement, l'introduction de la mythologie hellénique. Pausanias reconnaît que les vieilles traditions de la Grèce avaient été abandonnées ou modifiées toutes les fois qu'elles s'éloignaient de ses récits. Aristote, postérieur de cinq siècles à l'auteur de l'Iliade, voyait encore dans Achille le modèle des héros, et Alexandre le Grand s'inspirait de ce noble type qu'il s'efforçait de réaliser. On ne connaît donc aucune œuvre du génie humain qui offre plus de grandeur et qui ait exercé une action plus remarquable sur l'esprit des peuples. Cependant Homère lui-même est à peu près inconnu, et l'incertitude des témoignages historiques à son égard est allée si loin qu'on a révoqué en doute son existence. Voici ce qui explique cette origine obscure de la première des épopées. Les poèmes nationaux commencent par des légendes populaires qui reproduisent, sous un jour plus brillant que fidèle, le souvenir des événements déjà éloignés. Ainsi la guerre de Troie, lutte prolongée des Grecs contre les peuples de l'Asie-Mineure, est un fait primitif de même nature que la guerre des Huns contre la race germanique, au V^e siècle. Ce fait devint la source de rhapsodies ou de chants héroïques, pareils aux sagas des peuples du Nord, qui conservèrent non pas la peinture exacte de cette lutte gigantesque, mais l'esquisse poétique de ses plus grandes figures. On conçoit des lors que

la vérité du tableau ne consiste plus dans l'ordre et dans la fidélité des récits, toujours altérés par le temps et par l'orgueil national, mais dans la ressemblance des portraits ou plutôt des types qui font revivre une époque et une race.

Les rhapsodes qui perpétuèrent ces chants dans la Grèce étaient issus d'une classe d'hommes que l'histoire positive ne connaît plus chez les Grecs, mais qu'elle aperçoit encore chez les Celtes et chez les Scandinaves. Ce sont les chanteurs attachés à la maison des chefs. L'Odyssée nous montre ces bardes helléniques appelés dans les banquets des rois. Mais quand vint l'âge des cités libres, ils allèrent réciter leurs poèmes de réunion en réunion, menant à peu près la vie errante des ménestrels du moyen âge. Souvent ils étaient eux-mêmes les auteurs des vers qu'ils répétaient ; c'est ainsi que la tradition représente Homère comme un rhapsode aveugle, chantant des morceaux de sa propre composition, dont l'ensemble représentait deux épopées régulières, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Mais on doit regarder comme fabuleuse l'idée si répandue de sa pauvreté. Chez aucun peuple l'indifférence et la misère ne paraissent avoir été la récompense ordinaire des poètes du premier ordre, et les Grecs firent sans doute autant pour leur chantre national que nos bons aïeux pour leurs trouveres et leurs jongleurs.

Ce qui lui appartient dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ce n'est point l'invention de la matière. Partout, en effet, nous le voyons parler de ses héros comme de personnages dont l'histoire est généralement connue ; mais il fait un corps des divers éléments que lui ont fournis les poèmes antérieurs, et il devient par là le chantre non pas de telle ou telle branche de la race grecque, mais de la nation tout entière. Sa naissance répondait à ce rôle, car il paraît avoir reçu le jour à Smyrne, de parents ioniens mêlés à une population éolienne (voy. O. Muller, *Hist. de la littérature grecque*, en allemand), et placés au milieu des établissements achéens et dorien sur la côte d'Asie. De là l'intérêt égal qu'il semble porter aux Atrides et aux Nélides, au thésalien Aécille et à Diomède l'argien. On peut même regarder comme un résultat naturel du point de vue où il se place l'impartialité qu'il garde entre les Grecs et les Troyens. Il adore l'héroïsme jusque chez la nation ennemie.

Ce trait, qui est commun à Homère avec l'auteur des *Nibelungen*, nous montre l'âme du poète aussi grande que son génie. Grec par tous les souvenirs qui font battre le cœur, il est homme par la pensée ; et telle était sans doute la seule condition à laquelle il lui fût possible de mettre en œuvre tous les riches matériaux que les

rhapsodes avaient rassemblés, tant de figures diverses déjà devenues populaires, tant de caractères intéressants, depuis le fidèle ami d'Aécille et son vieux gouverneur, jusqu'à la chaste épouse d'Hector et son noble père. — Il faut encore remarquer que le moment où parut Homère (900 ans avant J.-C.) était favorable à la composition de l'*Iliade*. La civilisation naissante des villes grecques n'était pas encore assez avancée pour éteindre l'enthousiasme qu'avaient inspiré jusqu'alors la force physique et la valeur sauvage des anciens guerriers ; mais on se les représentait déjà sous une forme plus douce et plus pure qui ennobissait les créations des temps barbares. Les héros d'Homère ont la grandeur que leur prêtait la tradition ; mais ils possèdent aussi des qualités morales qui tempèrent la violence de leurs passions, et qui nous permettent de les aimer.

On voit combien de circonstances propices paraissent avoir secondé l'entreprise du poète. Son génie fit le reste. Considérée dans son ensemble, l'*Iliade* est la plus parfaite des conceptions épiques et le plus beau des poèmes. Elle porte, il est vrai, la marque de nombreuses interpolations et d'altérations partielles ; mais si l'on considère qu'elle ne fut recueillie par écrit que vers l'an 610 (époque des premières inscriptions régulières), on ne s'étonnera pas qu'elle se fût un peu mutilée en passant de bouche en bouche pendant trois siècles. On sait qu'elle fut dans la suite révisée avec le plus grand soin par les grammairiens grecs, et surtout par Aristarque d'Alexandrie. D'une autre part, l'état général de conservation où elle était restée peut s'attribuer à la formation d'un corps de chanteurs appelés Homérides d'après le nom du poète dont ils s'attachaient principalement à réciter les vers. On croit que ce corps s'était formé d'abord à Smyrne, d'où il passa dans l'île de Chios.

Tout est plus faible dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade* ; mais ici l'auteur n'a plus qu'un héros, Ulysse, et il ne suit plus qu'une seule légende. A cette pauvreté relative de la matière se joint, semble-t-il, un peu de langueur dans la poésie comme si c'était l'œuvre d'un vieillard. En revanche, les idées civilisatrices y rayonnent mieux, soit qu'Homère eût subi l'influence des progrès rapides de son âge, soit que les chanteurs aient su mieux adoucir les figures épiques de ce second poème que les groupes sévères du premier. Mais, malgré ces contrastes, c'est bien évidemment au même poète qu'appartiennent les deux ouvrages. Nous ne dirons pas la même chose de la *Guerre des grenouilles contre les rats*, petit poème burlesque attribué

à Homère, et des hymnes qu'on met sous son nom. C'est l'œuvre d'anciens rhapsodes, dont le vers se modèle sur le sien, mais qui n'ont pas d'autre ressemblance avec lui.

HOMÉRIDES. On a donné ce nom, soit à des poètes antérieurs à Homère qui n'aurait fait que rassembler leurs chants en les reliant les uns aux autres, soit à une école de rhapsodes qui récitaient les vers d'Homère, et composaient des chants épiques plus ou moins étendus ou des hymnes. Il nous est parvenu 33 de ces hymnes que l'on a souvent attribués à Homère lui-même.

HOMÉRITES. Nom légèrement altéré sous lequel les Grecs et les Romains ont désigné un ancien peuple de l'Arabie-Heureuse, ou Yemen, qui ne différait point des Sabéens, et qui existe encore aujourd'hui sous le nom de *Hémyarites* ou enfants d'Ilémyar ou Homéir. Ils descendent, selon les écrivains arabes, de Qahtan, qu'on prend pour le Jectan de la Bible, et dont le troisième descendant fut Abd-el-Chems (*serviteur du soleil*), surnommé Saba, c'est-à-dire vainqueur. Saba fut le père d'Ilémyar, c'est-à-dire rouge, qui, suivant Aboulfeda, chassa les Arabes Temôd de l'Yemen. Les Ilémyarites, dans les siècles reculés, jouent le rôle principal dans le sud de la péninsule arabique, qu'ils soumièrent en partie, et d'où ils se répandirent en vainqueurs jusque dans l'Éthiopie, et probablement jusque sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Leurs rois portaient le titre de *tabba* (*celui qui se fait suivre*), et ce nom avait été donné pour la première fois à Haret, qui vécut quinze générations après Homéir, et réunit sous sa domination tout l'Yemen, y compris l'Hadramaut. Ce prince, suivant les écrivains arabes, alla faire la guerre jusque dans l'Aderbaidjan (*la Médie*) et jusqu'à l'Indus, et rapporta de ses expéditions un butin immense, ce qui lui valut le surnom d'*Arraïen* (*celui qui couvre de plumes*), c'est-à-dire qui *enrichit*. Ce récit d'Hamza offre une analogie frappante avec celui de Ktésias, qui nous représente un puissant roi d'Arabie appelé *Arisaios*, ou *Araios*, venant au secours de Ninus et l'accompagnant dans ses guerres contre les Mèdes, puis contre les Indiens. Les Homérites adoraient d'abord le soleil; il paraît qu'ils adoptèrent ensuite le judaïsme. Théophile, par ordre de Constantin et de Constance, alla prêcher l'Evangile dans leur pays et obtint de leur roi la permission d'élever trois églises, l'une à Tatar, dont il fit sa métropole, une autre à Aden, et la troisième sur les bords du golfe Persique (Philostorge, *hist. ecclésiast.*, liv. III). On trouvera d'autres documents historiques au mot **ARABES**. Le système alphabétique des anciens hémyarites

différait totalement du système arabe actuel; ils écrivaient de gauche à droite, comme les Éthiopiens, et leur écriture, suivant Makrisi, était composée de lettres isolées. Ebn-Khikan dit, au contraire, que les caractères étaient liés ensemble. S. de Sacy a cherché à concilier ces deux auteurs en supposant que les caractères hémyarites étaient des groupes syllabiques comme dans l'éthiopien, tous détachés, mais ayant tous aussi le signe de la voyelle lié avec celui de l'articulation. Les savants s'étaient depuis longtemps occupés de la recherche de cette écriture, qui pourrait jeter tant de lumière sur l'ethnographie de anciennes populations de l'Arabie et de l'Éthiopie; leurs efforts étaient restés sans résultat. Des voyageurs modernes, MM. Wellsted et Cruttenden, ont apporté de l'Yemen des échantillons d'une écriture inconnue, qu'on suppose être l'hémyarite, et dont le système concorde assez avec la supposition de S. de Sacy, dont nous parlions tout-à-l'heure; mais la forme, la ponctuation à chaque mot, la quantitésyllabique de ces caractères tout annonce une grande analogie avec les signes éthiopiens, et rien ne prouve que ces monuments appartiennent aux Hémyarites plutôt qu'aux Éthiopiens, qui ont régné sur cette partie de l'Arabie. M. Fulgence Fresnel, de son côté, a fait des études approfondies sur la langue hémyarite, et il croit même l'avoir retrouvée, encore vivante, dans un dialecte de l'Yemen, qu'il appelle *Chêû*. D'après ce savant, l'idiôme de l'Arabie méridionale possède 34 ou 35 articulations et 12 voyelles distinctes, dont 6 pures et 6 nasales, sans compter les *cheva* ou demi-voyelles; tandis que l'arabe actuel ne compte que 28 sons pleins et 3 points-voyelles. — On peut consulter sur les Hémyarites un excellent mémoire de S. de Sacy, inséré dans le tome 48 de l'Académie des inscriptions; un autre mémoire dans le tome 50 de la même collection; les travaux de M. Fulgence Fresnel; ceux de M. le docteur Perron et de M. Jomard. Ce dernier croit que les Hémyarites ont fourni à l'Égypte ses plus anciennes populations.

AL. BONNEAU.

HOMICIDE. Acte qui consiste à ôter la vie à un homme, soit volontairement, soit par imprudence. L'homicide par imprudence, maladresse, inattention ou négligence, figure dans le Code au nombre des délits; il soumet son auteur à des réparations civiles et à un emprisonnement qui peut aller jusqu'à deux ans. Les Athéniens infligeaient un an d'exil à l'homicide involontaire. Pour soustraire le coupable aux vengeances de la famille en deuil, les Hébreux lui avaient préparé des lieux d'asile où il n'était plus permis de le poursuivre. L'homicide com-

mis volontairement mais dans l'empirement des passions, par un mouvement soudain de jalousie, de frayer ou de colère, est classé dans le Code parmi les crimes. C'est le meurtre tel que la loi l'a défini. Le meurtre est donc un homicide volontaire, qui suppose en son auteur une intention homicide. Dans les temps anciens, il était puni de la peine capitale ; il l'est encore en plusieurs pays. Mais, en France, la peine capitale n'est infligée qu'au parricide, à l'infanticide et à l'assassinat, c'est-à-dire à des meurtres dont l'accomplissement trahit chez leurs auteurs un degré plus profond de perversité. L'assassinat est l'homicide commis, non seulement volontairement, mais encore avec préméditation ou guet-apens. La loi met sur la même ligne et punit avec la même rigueur l'homicide volontaire non prémédité, lorsqu'il a pour but de faciliter la consommation d'un autre crime ou d'en assurer l'impunité. Quant aux meurtres domestiques, ils empruntent leur caractère le plus odieux à la nature des liens qui unissaient le meurtrier à la victime. On ne sait trop, en vérité, quelles circonstances pourraient atténuer ou aggraver le crime d'un parricide. La loi ne les a point prévues. — L'homicide volontaire est excusé, lorsqu'il a été commis dans le cas de légitime défense, ou par un mari sur la personne de l'épouse surprise en flagrant délit d'adultère, dans la maison conjugale. — Le droit de guerre et le droit de justice qui appartiennent aux nations sont la source d'homicides contre lesquels ne protestent ni la raison ni la conscience. C'est contre les meurtriers que la société est armée du glaive.

La loi qui punit de mort l'homicide est la plus ancienne, la plus universelle des lois humaines. La vie de l'homme est une chose précieuse que nous n'avons pas le droit de traiter avec insouciance, une chose mystérieuse que nous devons respecter entre toutes les choses d'ici-bas. Vivre, c'est aimer, c'est penser, c'est agir, c'est tenir sa place dans l'ordre universel, c'est contribuer à la félicité d'autres créatures, c'est se préparer dans la joie ou les larmes une vie nouvelle, c'est servir aux desseins de la Providence, c'est être à sa disposition et pouvoir, à toute heure, devenir dans sa main un instrument de justice ou de miséricorde, une épée ou un candelier. Tuer un homme, c'est donc, autant qu'on le peut, mettre obstacle au développement du plan divin, c'est briser avant l'heure une destinée utile ou glorieuse, enlever un guide à l'enfance, un soutien à la vieillesse, un ami aux pauvres, un soldat à la patrie, un témoin à l'injustice, un avocat à l'innocence ; c'est troubler la terre et le ciel.

A. CALLET.

HOMMAGE. Ce mot exprimait, dans la langue féodale, l'acte par lequel un homme libre engageait sa personne et son épée au service d'un chef plus puissant, et aussi l'acte par lequel un propriétaire reconnaissait la dépendance de son héritage. Par le premier de ces actes, on aliénait une partie de sa liberté, et par le second, une partie de son domaine. Il n'y avait donc que les hommes libres, c'est-à-dire les gentilshommes, qui pussent faire hommage. Le vilain baillait sa foi, mais il ne pouvait se donner lui-même, étant déjà la chose d'un maître. Le seigneur, au contraire, se donnait ; il devenait ainsi l'homme du suzerain ; mais il se donnait sous de certaines conditions. Il ne se donnait pas tout entier ; il pouvait, en certains cas, reprendre possession de lui-même et porter ailleurs son hommage et ses services. — En ce qui concerne l'hommage territorial, rien que distinct de l'hommage personnel, il n'était rendu que par les mêmes personnes, c'est-à-dire par les nobles. Toutes les terres nobles y étaient soumises ; mais l'hommage de la terre n'entraînait pas toujours celui de la personne, et réciproquement les héritages serviles, et les alleux ne connaissaient pas cette formalité. Fief noble ou hommage étaient, au contraire, devenus presque synonymes. L'hommage personnel, celui qui liait l'homme à l'homme, s'appelait *hommage lige*. L'hommage territorial, qui engageait l'homme aussi, mais seulement à raison de son fief et des obligations qui y étaient attachées, s'appelait *hommage simple*. Il n'était dû qu'au seigneur dominant lui-même. Le vassal se présentait à lui tête nue, à genoux, les mains jointes, désarmé, et lui disait : « Je deviens votre homme, et vous promets féauté dorénavant comme à mon seigneur, envers tous hommes qui puissent vivre et mourir, en telle redevance que le fief le porte ». Puis il lui donnait sur la joue un baiser qui lui était rendu sur la bouche. Les différences introduites dans cette cérémonie indiquaient autant de diversités dans la nature de l'engagement contracté. On distinguait l'hommage simple, l'hommage plein ou lige, l'hommage de bouche et de main, l'hommage de foi et service, l'hommage de dévotion, l'hommage de paix, etc. L'Eglise s'éleva contre cette coutume ; elle s'y déroba tant qu'elle put. Les seigneurs combattirent aussi, par orgueil, ce que l'Eglise n'attaquait que par un sentiment plus désintéressé de la dignité humaine. A la fin, le temps vint où les hommages tombèrent en désuétude, surtout l'hommage personnel, que s'étaient réservés les hauts barons, et qui, plus tard, n'était dû qu'au roi. Ce mot serait aujourd'hui rayé du vocabulaire, s'il n'était resté comme une for-

mule de galanterie et de respect qui promet tout et qui n'engage à rien. A. CALLET.

HOMME. La plupart des questions qu'on inscrit ordinairement sous ce titre, ont été traitées *in extenso* dans divers articles de cette Encyclopédie (roy. AGE, ÂME, FEMME, RACE, PROGRÈS, LANGUE, etc.). Il ne reste qu'à compléter et unir ces chapitres séparés, par l'exposition des généralités de l'histoire naturelle de l'homme. La connaissance de la double nature de l'homme, sa participation à la nature animale qui le fait sujet aux misères des passions, de la maladie et de la mort, sa participation à la nature spirituelle qui le fait le premier des êtres vivants sur cette terre, leur administrateur et leur roi, sont du nombre de ces notions premières affirmées par le consentement unanime du genre humain, et qui appartiennent à la tradition universelle. L'histoire nous apprend que, partout et en tout temps, elles ont formé la base des institutions religieuses et sociales. Cependant, ce n'est que dans nos livres saints qu'on enseigne la parfaite identité de ce que nous appelons aujourd'hui l'espèce humaine. Dans la civilisation la plus ancienne dont l'histoire ait conservé le souvenir, on croyait que l'origine des hommes n'était pas la même; il y en avait qui étaient enfants de Dieu ou des dieux; il y en avait d'autres, et c'était le plus grand nombre, qui étaient enfants de la terre ou du péché. On devine tout de suite quelles étaient les conséquences morales et politiques d'une telle doctrine. Ce fut la croyance des premiers temps de la Grèce. C'est là ce qui explique toute la partie fabuleuse de son histoire, cette longue suite de dieux et de demi-dieux dont la vie se confond avec celle des hommes. La même croyance régnait chez une partie des barbares qui assiégeaient les frontières de l'empire romain vers le 5^e siècle, par exemple chez les Scandinaves. D'après les historiens chinois, elle régnait chez les Tartares; elle exista encore dans les peuplades de la mer Pacifique. Dans le Brahmanisme, où l'homme est considéré comme un ange déchû, il y a un principe de distinction qui n'est pas moins puissant: on admet que les hommes des castes supérieures apportent en naissant quelque chose de plus que les autres: c'est une lumière inférieure, une sorte de Verbe qui les fait participants de la raison divine et qui est une récompense des mérites acquis dans les vies antérieures. Le souvenir de cette doctrine, qui semble avoir traversé l'Asie, se retrouve dans la philosophie grecque. Platon admettait aussi que la raison, le *logos*, n'était pas donnée à tous les hommes. Enfin Aristote dit positivement dans sa Politique qu'il y a deux natures d'hommes, l'une destinée à commander,

l'autre à obéir. On voit que les naturalistes modernes qui ont soutenu la doctrine des races indétectibles et incommunicables n'ont fait que reproduire une erreur déjà ancienne et ne tentaient, sans s'en douter, à rien moins qu'à justifier tout ce que justifiaient ces vieilles doctrines, c'est-à-dire la séparation des hommes en classes, l'inégalité, l'esclavage, etc.; tant il est vrai que lorsqu'il s'agit de l'homme, il n'existe pas d'erreur qui n'ait de grandes conséquences!

Dans les traités modernes d'histoire naturelle, on place l'homme dans le règne animal; on le met à la tête de la série; il forme, sous le nom de biman, la première division de la classe des mammifères. Cette classification ne paraît pas parfaitement juste. Nous sommes de l'avis des savants qui, dans ces derniers temps, ont fait de l'homme un règne à part. Cette détermination est la plus conforme à la vérité; elle n'est que l'expression exacte de ce que prouve la géogénie, et de ce que montrera non moins certainement l'embryogénie lorsqu'elle sera plus avancée. La géogénie ou géologie nous apprend que notre globe, avant d'arriver où il est, a subi une série de révolutions dont chacune a été une époque consacrée par la création et le règne d'une des grandes classes d'être vivants dont les types divers sont sous nos yeux; elle nous apprend que la dernière de ces révolutions est caractérisée spécialement par la création de l'homme. Quelle preuve plus positive peut-il y avoir que le règne de l'homme est bien un règne à part, et qu'il forme, à lui seul, une classe aussi naturellement isolée de celle des mammifères que celle-ci l'est de toute autre!

C'est par son organisme que l'homme touche aux animaux; et cependant quelle différence! Il a sans doute, comme eux, des os, des muscles, un système digestif, des poumons, un système circulatoire, un système nerveux, des appareils sensuels; comme eux, il respire, il se nourrit, il engendre, il naît, il meurt. L'analogie est grande; il y a même des apparences de similitude si on s'en tient à la généralité; mais, dans le détail, rien ne se ressemble exactement, partout on trouve des différences. Les plus grandes, les plus importantes sont dans l'organe qui est chez l'homme l'instrument immédiat de sa nature spirituelle, ou de l'âme: dans le cerveau et le système nerveux; c'est aussi chez lui l'organe vraiment prédominant. Nous sommes fielés que la brièveté de l'espace nous réduise en toutes ces choses à de simples affirmations; mais ni nous, ni nos lecteurs, nous ne devons oublier que des articles spéciaux ont été consacrés aux sujets que nous sommes forcés ici d'énumérer seulement, passons donc.

C'est quand on examine l'organisme en action que les différences se montrent les plus grandes, et qu'il apparaît surtout qu'en étudiant cet organisme, on n'étudie que la moitié, et la moitié la moins importante, de l'être lui-même. L'homme est de tous les animaux celui qui apporte en naissant le moins d'instincts, c'est-à-dire de ces aptitudes particulières et préétablies en vertu desquelles un animal accomplit sans aucune instruction préalable, et comme automatiquement, les actions plus ou moins compliquées nécessaires à son existence. L'homme en naissant n'apporte qu'un instinct, c'est celui par lequel il saisit le sein de sa mère et opère les mouvements de succion et de déglutition. Autrement, à la différence des animaux, il est obligé de tout apprendre, même à voir, à entendre, à marcher, etc. Il ne faut pas en effet confondre l'instinct avec le besoin; l'homme a les besoins des animaux, mais il ne saurait, comme eux, pourvoir à leur satisfaction par un mouvement aussi irréflecti que le besoin même; un enseignement lui est nécessaire dans ces choses où la bête naît tout instruite. Aussi l'homme est-il condamné à une longue enfance. Les deux organes les plus développés à sa naissance annoncent que sa destination spéciale à cette époque est en même temps de croître et d'apprendre; ces deux organes sont l'appareil digestif avec lequel le corps se nourrit, et le cerveau qui est l'instrument de l'instruction. Cette instruction est d'ailleurs soumise à des conditions qui sont uniquement propres à l'espèce humaine. L'examen des sourds et muets de naissance, et, disons-le en passant, il en existe fort peu, cet examen, disons-nous, a révélé que la connaissance et l'usage des signes étaient indispensables, non seulement à l'instruction, non seulement à la pensée, mais encore au développement et à l'exercice normal des fonctions physiques. Lorsqu'un sourd et muet de naissance, complètement négligé par ses parents, arrive dans un asile consacré à ce genre d'infirmité, on trouve en lui les symptômes de la plus triste des idioties. Il ne sait pas même satisfaire ses besoins naturels. Des remarques analogues ont été faites sur les crétins et les idiots, et ce sont là des preuves nouvelles des deux natures de l'homme, de l'intimité des liens qui les unissent, et de la nécessité de leurs rapports réciproques.

M. de Bonald a défini l'homme une *intelligence servie par des organes*. Nous trouvons dans cette définition, d'ailleurs excellente, un seul défaut : celui de ne pas indiquer suffisamment le caractère d'activité ou de spontanéité qui est le propre de notre espèce, et qui la distingue à un haut point. En effet, si l'on voulait, dans le

langage bref et net de la philosophie, distinguer l'homme des animaux, il suffirait de dire du premier qu'il est un être agissant *à priori* vis-à-vis du monde qui l'entoure, tandis que les seconds sont toujours *à posteriori*. Qui ne sait en effet que l'homme seul innove dans les choses, qu'il varie incessamment ses moyens et ses voies, tandis que les animaux sont toujours les mêmes, et répètent depuis le commencement du monde les mêmes actions. Saint Augustin a dit que l'homme était une âme raisonnable qui exerce ses facultés par des organes terrestres et mortels, *anima rationalis corpore terreno et mortale utens*. Cette définition nous paraît meilleure que celle de M. de Bonald.

L'homme est un être éminemment social. On ne comprend pas comment il pourrait vivre hors de l'état de société. C'est celle-ci, en effet, qui lui donne tout, cette langue des signes sans laquelle ni le moral ni le physique ne se développent chez lui; c'est elle qui conserve cet immense héritage de savoir sans lequel il serait le plus faible et le plus misérable des êtres. La société est tout pour l'homme; aussi est-il tout entier formé pour elle. Organiquement, il est doué des facultés d'imitation les plus étendues à l'égard de ses semblables, à ce point que l'homme sent en quelque sorte avec les autres. C'est l'existence de ces facultés sympathiques qui explique la propagation de certaines maladies nerveuses qui a été fréquemment observée. Elle explique aussi ces vicissitudes dans l'habitus extérieur qui s'établissent dans une population tout entière, et lui donnent un caractère qui la distingue de toute autre. Sous le point de vue spirituel, la nécessité de la vie sociale n'est pas moins incontestable. Parmi un grand nombre des causes qui y donnent origine, nous n'en citerons qu'une, la plus puissante et la plus constante selon nous : c'est que l'homme ne peut rien acquérir par lui-même, soit en idées, soit en raisonnements, soit en inventions, qu'en le formulant en signes, c'est-à-dire en le rendant transmissible à ses semblables.

La vie sociale est parmi les milieux où l'homme est placé, celui qui exerce le plus d'influence sur son être tout entier. Elle agit par les idées, par les croyances, par l'imitation, par les habitudes qu'elle donne. Elle seule suffit pour donner, par la suite des générations, origine à ces variétés qu'on désigne par le nom de races. Elle est peut-être sous ce rapport la plus puissante des causes, plus puissante que le climat et l'alimentation. On peut en trouver une preuve dans les différences qui existent entre les divers peuples qui appartiennent à la civilisation moderne de l'Europe et qui, bien que sortis

d'une source commune offrent cependant malgré l'identité des points de départ moraux, des dissemblances assez notables. Nous ne pouvons nous dispenser de dire ici un mot d'un genre d'étude qui se poursuit aujourd'hui, et qui tend à démontrer au plus haut point, non pas seulement l'influence de l'état social qui n'est pas en question, mais l'influence des degrés divers de civilisation. M. l'abbé Frère a publié un travail remarquable sur ce sujet. Il en résulte qu'il se produit dans l'encéphale humain des modifications, quant au volume et à la forme, qui sont en rapport avec l'avancement de la civilisation. Or, comme le développement du crâne suit celui de l'encéphale, il se trouve que la trace de ces différences est aussi solide que le crâne lui-même. Ce serait là, et ce sera sans doute dans l'avenir, l'origine d'une cranioscopie autrement utile, et autrement réelle que celle établie par le fameux docteur Gall (voy. PHRÉNOLOGIE). Mais on peut déjà induire de ce qui est acquis, que le progrès, qui est le propre de la société humaine, imprime dans l'organisme humain l'évidence des profondes modifications signalées dans les institutions, dans les sciences, les arts, etc. C'est une preuve de plus de l'influence de l'activité spirituelle de l'homme sur son organisme, une preuve de plus de l'intime dépendance qui existe entre la vie individuelle et la vie sociale. — Nous terminerons par une dernière observation qui achèvera de caractériser la différence fondamentale qui sépare l'homme des animaux. On ne s'étonnera pas sans doute de notre insistance sur ce sujet, car personne n'ignore que l'une des principales prétentions du matérialisme et du panthéisme est d'établir une analogie, ou plutôt une presque similitude entre ces deux classes d'êtres. Il y a des animaux qui vivent dans une sorte d'état de société; telles sont les abeilles, les fourmis, les termites, etc. Mais depuis le commencement du monde le mécanisme de ces sociétés est invariable; leurs œuvres sont les mêmes; tout y est immobile et stable. Quelle opposition avec ce qui se passe chez les hommes; ici tout se modifie, tout change, non seulement dans le mécanisme social, mais dans les œuvres; rien n'est immobile. L'activité modificatrice est constamment présente, elle agit sans doute selon une loi qui est celle d'une progression, mais elle engendre incessamment des faits nouveaux. Le progrès est la plus grande et la plus évidente des preuves que l'homme est une nature spirituelle, pourvue d'organes matériels afin d'agir sur le monde physique, et en quelque sorte destinée par Dieu pour achever dans ce monde l'œuvre de sa création, pour en être l'adminis-

trateur et le roi, ut operaretur et custodiret illum, comme dit la Genèse. BUCHEZ.

HOMOCRICIENS (annel.). Ordre de la classe des Annelides cétopodes, ayant le corps assez allongé, vermiforme, cylindrique, composé d'un grand nombre d'articulations presque complètement semblables et ne pouvant pas être aisément distinguées en thoraciques ou abdominales, mais les céphaliques se voyant facilement; les appendices sont variables dans le degré de complication, mais n'ont pas de soies à crochets; le tube n'existe pas, à une ou deux exceptions près. — Ces annélides sont toujours libres, voguant dans l'intérieur des eaux ou se montrant à la surface du sol. Si elles se font quelquefois une sorte de fourreau muqueux, il n'est jamais persistant et n'existe que momentanément et probablement pendant la période d'inaction de l'animal: à peu près comme les hélices se font, pendant l'hiver, une sorte d'opercule temporaire, à l'entrée de leur coquille. Les homocriciens sont divisés par de Blainville en six familles particulières: celle des *Amphinomés*, *Aphrodités*, *Néréides*, *Néréicoles*, *Lumbricinés* et *Echiurides* (voy. ces mots). E. D.

HOMODROME, du grec *ὁμος*, semblable, et de *δρομος*, course. On désigne par ce nom, en mécanique, les leviers dans lesquels le poids à soulever et la puissance sont situés du même côté par rapport au point d'appui. Il y a deux sortes de leviers-homodromes: dans l'un, le poids à soulever est situé entre le point d'appui et la puissance, comme dans la *brouette*; c'est ce que l'on appelle *levier du deuxième genre*, ou de la *deuxième espèce*; dans l'autre, le poids à soulever est à une extrémité et la puissance au milieu, comme dans les *pédales*; c'est le *levier du troisième genre* ou de la *troisième espèce*. Par opposition, on a nommé *Hétérodrome* (de *ἕτερος*, autre), le levier du premier genre dans lequel le point d'appui est situé entre la puissance et la résistance (voy. LEVIER).

HOMOEOPATHIE (méd.) du grec *ὁμος*, semblable, et *πάθος*, souffrance. On désigne sous ce nom, qui signifie *maladie semblable*, un système thérapeutique se proposant de guérir les maladies à l'aide d'agents doués de la propriété de produire eux-mêmes, sur l'homme sain, des symptômes artificiels semblables à ceux de l'affection à laquelle on les oppose. Hahnemann est l'auteur de ce système. Des faits de détail puisés dans la pratique vulgaire et dans toutes les doctrines anciennes et modernes, des expériences multipliées faites sur des sujets en santé, des inductions tendant à trouver dans tous les médicaments admis jusque là comme spécifiques, autant de phénomènes semblables ou ana-

logues aux principes de sa doctrine, voilà ce qui lui a servi de base. Mais pour mieux saisir l'esprit et l'ensemble de cette doctrine nouvelle, il convient de suivre l'auteur dans l'exposé des faits qui l'ont conduit à une généralisation systématique.

Peu satisfait des théories existantes, et surtout des hypothèses par lesquelles on explique les propriétés spécifiques de certains médicaments, Hahnemann avait depuis longtemps résolu la réforme de la thérapeutique, et, après avoir pendant plusieurs années exercé la médecine dans une voie d'incertitudes et de tâtonnements, il renonça à la pratique pour se consacrer tout entier à des recherches expérimentales sur les effets des médicaments administrés à l'homme sain. Son esprit, tout occupé de quelques effets curatifs obtenus par les méthodes perturbatrices, s'était arrêté depuis longtemps à la loi thérapeutique des *semblables*; mais le fait qui paraît avoir donné naissance à l'homéopathie, la découverte de la propriété qu'a le quinquina de provoquer des symptômes analogues à ceux de la fièvre intermittente, qu'il a le pouvoir de guérir, ne date guère que de 1790. Depuis lors, Hahnemann poussa ses recherches dans le même sens, sur un grand nombre de substances, et en particulier sur celles reconnues comme spécifiques, telles que le mercure, le soufre, l'antimoine, l'or, etc. Les résultats qu'il fit connaître furent accueillis avec toute la prévention qui s'attache aux idées nouvelles; le plus grand nombre les dédaigna en les considérant comme les rêves d'une imagination fantastique. Hahnemann fut persécuté pendant plusieurs années et même contraint de quitter le pays qui avait été le théâtre de ses expériences. Ce ne fut qu'en 1810 qu'il exposa son système dans l'*Organon de l'art de guérir*, et, de 1811 à 1821, il réunit dans la *Matière médicale pure* tous les faits acquis jusque là par la doctrine homéopathique, sur les propriétés pathogéniques des médicaments. — Hahnemann avait borné pendant longtemps les applications de sa méthode aux affections aiguës; ce ne fut qu'à partir de 1816 qu'il l'étendit aux maladies chroniques. — La singularité de la doctrine homéopathique, l'étrangeté de ses principes à l'époque où elle fut publiée, et surtout les persécutions dont son auteur fut l'objet, lui donnèrent bientôt des adeptes en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Suisse, en France, etc.; elle est aujourd'hui répandue de toutes parts, ses partisans sont nombreux, surtout parmi les personnes du moyen. C'est à ce titre que nous allons en exposer les principes fondamentaux. D'ailleurs, en médecine comme dans toutes les autres sciences, nul n'a le droit

de s'inscrire en faux contre des faits, quelque extraordinaires qu'ils paraissent, pas plus que de les réfuter sans examen et sans preuves.

Hahnemann admet que toute maladie consiste en un changement opéré dans l'intérieur du corps; mais ce changement est, selon lui, toujours insensible pour nous dans sa nature intime, et nous ne pouvons jamais saisir que l'ensemble des symptômes auxquels il donne lieu. Aussi n'est-ce que des symptômes que le médecin doit s'occuper dans une affection quelconque, parce que cet élément est le seul qu'il lui soit donné de combattre efficacement par la puissance de son art. En effet, toute affection dynamique dans l'organisme vivant est éteinte d'une manière durable par une autre plus forte, quand celle-ci, sans être même d'une espèce semblable, ressemble beaucoup à l'affection primitive, pour la manière de se manifester. Or Hahnemann pense que toutes les maladies peuvent être déterminées par des causes médicamenteuses, aussi bien que par des causes naturelles; et, dès lors, toute substance qui a la propriété d'engendrer des symptômes dans l'organisme, doit avoir également la propriété de combattre les symptômes morbides qui lui sont analogues. C'est même là, selon Hahnemann, la seule cause de la puissance curative des médicaments, et, pour guérir une maladie préexistante, il suffit que les effets provoqués artificiellement surpassent en force les symptômes de cette maladie. — Tel est le fondement sur lequel repose tout le système thérapeutique d'Hahnemann : *Similia similibus curantur*. Il prétend en effet arrêter les vomissements par les vomitifs, la diarrhée par les purgatifs, les sueurs par les sudorifiques, la gale par le soufre, la syphilis par le mercure, etc. Les effets homéopathiques des autres médicaments, pour être souvent moins visibles, n'en sont pas moins constants, et il n'est aucune substance médicamenteuse qui ne rentre dans la généralisation de ce principe, dans lequel réside exclusivement la thérapeutique. Toutes les autres méthodes sont tout au plus palliatrices, sinon même funestes.

Ainsi l'homéopathie ne cherche ni dans le sang, ni dans la lymphe, ni dans les nerfs, ni dans l'irritation, ni dans l'asthénie, les causes prochaines des maladies; elle n'en admet aucune, ou plutôt elle les admet toutes, mais sans s'inquiéter du rôle qu'elles peuvent jouer, ensemble ou séparément, dans les divers actes morbides; elle ne voit que des symptômes, ne connaît de maladies que des espèces, de remèdes que des spécifiques; par conséquent, elle ne se fonde sur aucune loi anatomique, physiologique ou pathologique, encore moins

sur les altérations matérielles des organes (voy. THÉRAPEUTIQUE). Il est toutefois un point pour lequel elle semble remonter à la cause elle-même; c'est dans les maladies chroniques, qui proviennent toutes de l'un des trois miasmes suivants : *sypilis*, *syrosc*, *gale*. Ce dernier est le plus important des trois; c'est lui qui, en passant à travers des millions d'organismes humains pendant quelques centaines de générations, se modifie de manière à offrir toutes les formes morbides qui, sous les noms de hystérie, démence, épilepsie, rachitisme, carie, cancer, jaunisse, goutte, hémorrhoides, hémorrhagies, asthme, phthisie, migraine, cataracte, amaurose, gravelle, paralysie, etc., sont regardées à tort, par les autres méthodes, comme autant de maladies distinctes.

En résumé, le but de l'homœopathie est uniquement d'agir dans le même sens que la nature, et de substituer à la souffrance naturelle une souffrance artificielle, analogue, mais plus intense; et comme deux maladies ne peuvent exister à la fois sur un même organe, il en résultera que l'une d'elles, la maladie préexistante, disparaîtra, pourvu que la maladie artificielle ou médicamenteuse la surpasse en force. Celle-ci aura, il est vrai, envahi l'organisme; mais comme sa durée se trouve soumise à celle de l'effet passager du médicament, elle disparaîtra bientôt, et l'organisme reprendra son état de santé primitive.

Mais, de ce que l'action des médicaments homœopathiques s'exerce sur des organes souffrants, il en résulte que leur dose doit être minime; suivant Hahnemann, il faut qu'elle soit *infinité simle*; car puisque cette dose agit dans le sens même de la souffrance naturelle à laquelle elle doit se surajouter, elle ne saurait jamais être trop faible pour produire l'effet nécessaire, c'est-à-dire une augmentation de force dans la souffrance primitive; et, d'un autre côté, moins cette augmentation de force, ou la maladie artificielle, sera intense, moins l'organisme sera longtemps et aura de peine à s'en débarrasser pour rentrer dans l'ordre normal. Hahnemann pense en outre que les médicaments homœopathiques ne perdent pas de leur activité en raison de leur réduction quantitative; que un 1/10000 de grain, par exemple, conserve une action presque égale à celle d'un 1/100 de grain, et que même la première dose, longtemps triturée, agira d'une manière plus pénétrante que la seconde, soumise à une manipulation moins prolongée. Il en sera de même de 1/1000000 comparé à 1/10000, et ainsi de suite. Aussi les homœopathistes attachent-ils la plus grande importance à la préparation de leurs médicaments, qui doivent tou-

jours être simples et surtout parfaitement purs.

Dans l'exposé des principes fondamentaux de la doctrine homœopathique, nous avons dû nous abstenir de toute réflexion, afin de ne pas distraire l'attention de la série de faits qui s'y trouvent énoncés. Il nous reste donc à faire connaître les principales objections adressées à cette doctrine. — Si le principe de la vie est un, l'organisme est multiple dans ses éléments, et varie nécessairement dans ses organes et les appareils d'organes, dans les éléments anatomiques qui les composent, dans les actions secondaires qui les animent, dans la diversité de composition et de vitalité des fluides qui les pénètrent, de telle sorte que la fonction la plus simple en apparence, est le résultat complexe d'actes organiques les plus divers; ce qui fait qu'un état morbide fort simple suppose toujours un concours d'actions multiples et compliquées. Or l'homœopathie, qui s'attaque uniquement aux phénomènes apparents, sans tenir compte des lésions organiques, aussi nombreuses que variées, qui peuvent les entretenir, connaît-elle réellement une maladie, et peut-elle raisonnablement proclamer comme infaillible un système qui ignore toutes les lois anatomiques et physiologiques, qui ferme les yeux sur toutes les altérations organiques, qui dédaigne tous les moyens d'exploration? Même en admettant comme vrais les principes de l'homœopathie, où trouver en elle des remèdes contre ces affections latentes qui tuent sans symptômes apparents? contre ces altérations organiques qui minent sourdement l'existence sans s'exprimer par des symptômes positifs? — D'un autre côté, doit-on traiter de la même manière les vomissements dus à un embarras gastrique ou bilieux et les vomissements sympathiques d'une affection du cerveau, du rein, de l'engouement ou de l'étranglement d'une hernie, d'une inflammation du péritoine, etc.? Il n'est peut-être pas un symptôme qui ne soit dans le cas de mettre ainsi l'homœopathie en défaut, parce qu'il n'en est aucun qui ne puisse être provoqué par des causes différentes, et qui ne doive, par cela même, réclamer des différences dans le traitement. — Une objection puissante ressort des doctrines homœopathiques elles-mêmes : ainsi Hahnemann proclame que « jamais une maladie, un symptôme ne se présente deux fois de la même manière. » Comment espérer, dès lors, que les remèdes homœopathiques les mieux éprouvés, les mieux constatés, puissent opérer la guérison en produisant une maladie semblable? Il est vrai que Hahnemann répond indirectement à cette objection en disant ailleurs qu'il arrive souvent qu'il n'y ait qu'une portion des symptômes de la maladie

à guérir qui se trouve dans la série des effets causés par le médicament le plus homœopathique; mais alors, après que le remède a anéanti dans la maladie les symptômes semblables aux effets médicamenteux, il ne s'agit plus que de trouver un autre remède homœopathique répondant à l'ensemble des symptômes fournis par le nouvel état du malade transformé de la sorte, et ainsi de suite jusqu'à l'extinction entière de la maladie primitive. Ce raisonnement a paru trop subtil à plus d'une personne.

On aura peut-être plus de peine encore à concevoir comment Hahnemann, après avoir expérimenté sur les maladies chroniques, a pu arriver à conclure que la gale est, pour ainsi dire, la seule cause productrice de ces affections. Mais pour ceux mêmes qui adoptent aveuglément cette étiologie, il restait encore à démontrer comment, malgré les métamorphoses que le vice psorique a subies en parcourant les milliers de générations qui nous séparent de la création, il conserve toujours sa même nature essentielle qui fait qu'il y a toujours identité de nature entre l'hyphochondrie et la gravelle, entre la migraine et le cancer, entre le rachitis et les hémorrhoides, entre l'épilepsie et la jaunisse, etc., et pourquoi l'homœopathie dédaigne ici les symptômes, la base fondamentale de sa thérapeutique, pour remonter et s'adresser à la cause primitive supposée par elle?

D'un autre côté, s'il est vrai de dire que les médicaments guérissent par suite de la perturbation qu'ils causent dans un point de l'économie, doctrine qui n'appartient pas seulement à l'homœopathie, mais à tous les contro-stimulistes, est-il possible de soutenir, comme proposition exclusive et fondamentale de thérapeutique, que les médicaments n'ont de propriétés curatives que dans leur action morbifique? N'est-il pas certain, au contraire, qu'il en est qui n'ont pas de propriétés actives ou positives, et qui guérissent très bien néanmoins? les antiphlogistiques, les émollients, par exemple. — On a encore peine à comprendre comment Hahnemann a pu procéder de l'homme en santé à l'homme malade, dans l'application des remèdes homœopathiques, quand il reconnaît lui-même que la condition de l'homme en santé diffère essentiellement de celle de l'homme malade. Il n'est pas, d'ailleurs, aussi facile qu'on pourrait le croire, de produire une maladie de toutes pièces, et sous ce rapport, beaucoup de personnes doutent de l'action morbifique des remèdes agissant absolument dans le sens de l'état morbide existant.

En définitive, la doctrine homœopathique paraît avoir eu le tort de toutes les doctrines exclu-

sives. Mais comme toutes, elle laissera des souvenirs et plus d'une vérité utile. Ses souvenirs demeureront dans quelques principes de thérapeutique qu'elle a trouvés le moyen de corroborer, dans la généralisation des faits dont elle se compose, dans l'œuvre ingénieuse qui la constitue, dans l'infatigable persévérance de son auteur. Ses vérités sont dans des faits de détails, dans des règles d'application et surtout dans la rigoureuse étude d'un grand nombre de médicaments nouveaux, fruit d'expérimentations minutieuses et éclairées dont toutes les doctrines du monde pourront un jour se servir utilement dans la pratique. On est vraiment étonné de voir l'immense série de spécificités que l'homœopathie a déjà acquies depuis le peu de temps qu'elle existe.

L. DE LA C.

HOMOGÈNE (*math.*). On dit que des quantités sont homogènes entre elles lorsqu'elles sont ou peuvent être exprimées en fonction de la même unité. Toutes les lignes sont homogènes, de même que les surfaces, les volumes, les forces, les temps. — Il n'y a que des quantités homogènes que l'on puisse comparer entre elles par voie d'opération arithmétique; mais des grandeurs naturellement homogènes peuvent paraître hétérogènes lorsqu'on les rapporte à des unités différentes: tels sont le mètre et la toise, le degré sexagésimal et le degré centésimal, etc.

Une expression algébrique est homogène lorsque tous ses termes sont de même dimension, ou renferment le même nombre de facteurs linéaires. Ainsi l'expression $2ax + 3a\sqrt{bc} - bx + \frac{abc}{x}$ est homogène, et le degré de l'homogénéité est 2, parce que tous ses termes sont du deuxième degré. La relation trigonométrique $\text{tang. } a = \frac{\sin. a}{\cos. a}$ n'est pas homogène, parce

que le rayon du cercle auquel sont rapportées les lignes trigonométriques a été fait égal à l'unité. La première peut se traduire immédiatement par une construction géométrique; mais lorsqu'on veut calculer la seconde, il faut commencer par rétablir l'homogénéité, en mettant le rayon, R, en évidence, et écrire $\frac{\text{tang. } a}{R} = \frac{\sin. a}{\cos. a}$.

Les géomètres du siècle dernier nommaient quantités *sourdes homogènes* celles qui avaient le même indice au radical, comme $\sqrt[3]{37}$, $\sqrt[3]{9}$.

On appelle en général *équation homogène* celle où les variables montent au même degré dans tous les termes. Une fonction logarithmique est du degré zéro; une fonction exponentielle

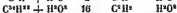
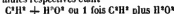
est du degré du son exposant; enfin le degré d'une expression radicale est représenté par le quotient qu'on obtient en divisant par l'indice le degré de la quantité sous le radical :

$\sqrt[3]{5a^2x^2}$ est par conséquent du troisième degré. Voir à l'art. INTÉGRAL ce qui est dit relativement à l'intégration des équations différentielles homogènes. J. LIAGRE.

HOMOGRAMMES. Ce mot, formé du grec *ὅμοιος*, semblable, et *γραμμα*, lettre, servait à désigner les athlètes qui, dans les jeux, devaient combattre ensemble. C'était le sort qui en décidait. Chacun tirait une lettre dans une urne, et les deux qui amenaient la même se battaient l'un contre l'autre. ED. F.

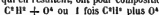
HOMOLOGATION. On appelle ainsi l'approbation donnée par le juge à certains actes qui, pour être valides, ont besoin de cette approbation. Par exemple, quand le conseil de famille autorise le tuteur à aliéner les immeubles du mineur, les délibérations du conseil de famille relatives à cet objet ne peuvent être exécutées qu'après que le tuteur en a obtenu l'homologation devant le tribunal de première instance, qui statue en chambre du conseil, et le procureur de la république entendu. L'homologation est exigée en beaucoup de cas, notamment pour plusieurs actes relatifs à la tutelle, pour les procès-verbaux de partages faits en justice, et pour les concordats passés entre le failli et ses créanciers.

HOMOLOGUE (du grec *ὅμοιος*, semblable, et *λογος*, rapport). Nom que l'on donne, en géométrie, aux côtés opposés à des angles égaux dans des figures semblables. On nomme aussi *points homologues* les intersections des côtés homologues, *lignes homologues* les diagonales, et, en général, des droites quelconques qui lient entre eux des points homologues, etc. Dans deux figures semblables, les côtés homologues sont proportionnels; les aires des deux figures sont entre elles comme les carrés des côtés homologues, et les volumes sont entre eux comme les cubes de ces mêmes côtés. — En chimie, on nomme *corps homologues* les combinaisons du carbone qui suivent les mêmes lois de composition, et renferment dans leur équivalent n fois le carbure C^2H^2 plus ou moins la même quantité des mêmes éléments. Par exemple, l'esprit de bois, l'esprit de vin, l'éthyl, sont des *alcools homologues*, leurs formules respectives étant



Par l'oxydation, ces alcools se convertissent en

acides homologues d'après la même loi, c'est-à-dire que les acides formique, acétique et palmitique qui en résultent, ont pour composition :



Deux ou plusieurs corps homologues donnent de même, en se métamorphosant par le même agent, des *substances homologues*. — La chimie présente un très grand nombre de ces séries homologues dont la découverte est due à M. Gerhardt, et qui ont acquis dans ces dernières années une grande importance pour la classification des substances organiques. JACQUET.

HOMOPTÈRES (ins.). Division de l'ordre des Hémiptères, caractérisée par le rostre naissant toujours de la partie inférieure de la tête : c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*œuchénorhynques*, qui est plus exact que celui d'homoptères, car si ces insectes ont généralement les élytres entièrement membraneuses, quelques-uns ont cependant la base de ces organes plus coriacée que le reste. Les antennes ont aussi une forme particulière; elles sont composées de 2 ou 3 articles globuleux ou épais, surmontés d'une soie fine, ordinairement courte. Les pattes postérieures sont longues et presque toujours propres au saut. — Tous les Homoptères vivent sur les plantes. Cette division renferme les familles suivantes : *Fulgoroelles*, *Cicadaïdes*, *Tettigone*, *Membracides* et *Cercopides*. Les Psyllides, aphides et coccides, autrefois réunies aux Homoptères, doivent former une division à part, celle des *Sternorhynques*, ainsi nommée parce que le rostre, chez ces insectes, paraît naître du sternum entre les pattes antérieures. L. F.

HOMS (voy. EMÈSE).

HONDURAS. État de l'Amérique centrale, borné au N. par la baie ou golfe de Honduras, qui la sépare du Yucatan; au S. par l'état de Nicaragua, à l'E. par la mer des Antilles, et à l'O. par le Guatemala. Le Honduras fut découvert, en 1502, par Christophe Colomb, et Cortez en fit la conquête. D'abord il forma un gouvernement, mais, en 1790, il devint une simple intendance; en 1821, il fit partie de la confédération de Guatemala ou république fédérative de l'Amérique centrale; mais, en 1839, une révolution le sépara des autres états de la confédération, qui suivirent bientôt son exemple. Il forme, depuis cette époque un état particulier et indépendant. Son étendue est de 480 kil. de l'E. à l'O., et de 420 du N. au S. Sur une étendue aussi considérable vit une population qui ne dépasse guère 100,000 âmes. La capitale est Comayagua ou Valladolid, ville de 18,000 habitants, qu'on appelait autrefois Notre-Dame-de-la-Conception.

Le climat du Honduras est chaud, humide et malsain; son sol, qui renferme des plaines magnifiques, est fertile en céréales, en fruits et en légumes. On y trouve des mines d'or et d'argent.

Le golfe de Honduras est situé entre le cap de Honduras et la presqu'île de Yucatan, par 16-18° 15' lat. N., et 88° 20'-90° 45' long. O.; il a 360 kil. de profondeur et autant de largeur. Les courants y sont violents, surtout sous l'influence du vent du nord, et on y rencontre une foule de bancs de sable et de récifs, dangereux pour les navigateurs.

HONFLEUR. Ville et port de mer de France, chef-lieu de canton dans le département du Calvados, arrondissement et à 14 kilomètres N. de Pont-l'Évêque, à 11 kilom. S.-E. du Havre, sur la rive gauche et près de l'embouchure de la Seine, au fond d'une petite anse, et au pied de la côte de Grâce; population, environ 9,000 habitants. La ville n'est pas bien bâtie, mais la situation en est agréable. Le port, dont l'entrée est difficile à cause des bancs de vase, se compose d'un avant-port, de trois bassins à flot, et d'une retenue; il y a en outre, à l'O., un petit port d'échouage pour les bateaux de passage. Honfleur fait des armements importants pour la pêche de la baleine, de la morue, du hareng, du maquereau et du merlan. Il y a des chantiers de construction. On en exporte, pour l'Angleterre, beaucoup de beurre, d'œufs et d'autres denrées de la Normandie; les relations avec l'Amérique et la Scandinavie sont également assez actives. Le commerce avec l'étranger et les colonies offre une entrée annuelle d'environ 350 bâtiments, et le cabotage une entrée de 1,700 bâtiments. Il y a des communications journalières par paquebots à vapeur avec le Havre. Il existe à Honfleur des fabriques de biscuit de marine, de bière pour les colonies, de corderie, de dentelles, de papier, de produits chimiques; des scieries hydrauliques, des raffineries de sucre. Les environs sont très bien cultivés, et produisent, entre autres fruits, des melons très estimés. Le climat y est doux; les vers à soie y réussissent parfaitement. Sur le sommet de la côte de Grâce, s'élève la cèdre et pittoresque chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, où les marins vont fréquemment prier. — Honfleur était plus florissant avant la fondation du Havre, qui lui a enlevé une grande partie de son commerce. Charles VII le prit aux Anglais en 1440; les calvinistes s'en rendirent maîtres en 1562; mais le duc d'Anjou le reprit la même année, et ce fut la dernière ville de Normandie qui se soumit à Henri IV. E. C.

HONGRIE — *Géographie.* Une des grandes divisions de l'empire d'Autriche, bornée, au N.,

par la Moravie et la Galicie; à l'E., par la Galicie, la Transylvanie et les frontières militaires; au S., par les frontières militaires et le golfe de Quarnero; à l'O., par l'Illyrie, la Styrie, la Basse-Autriche et une partie de la Moravie. Sa superficie est de 230,175 kilom. carrés, et sa population était évaluée en 1848 à 12 millions d'habitants. Ce pays, excepté dans sa partie méridionale, est environné de montagnes qui, du côté droit du Danube, appartiennent au système des Alpes, et du côté gauche aux monts Karpathes. Cette dernière partie du système orographique de la Hongrie est la plus remarquable. Elle se divise en plusieurs groupes: le Weissen-Gebirge ou Petit-Karpathe, part du Danube près de Presbourg, et se dirige vers le N.-E. Entre les sources de la Waag, de l'Arva, etc., s'élèvent les Karpathes centrales ou monts Tatra, qui forment les sommets culminants de la Hongrie, et atteignent une altitude de 2,600 mètres. À l'E. de ce massif, sur les frontières de la Galicie, s'étendent les monts Beskides, beaucoup moins élevés. Les principales rivières sont, après le Danube, la Theiss, la Waag, la Neitra, la Grau et l'Eipel, qui se jettent dans ce fleuve par sa rive gauche; la Drave, la Save, la Raab, qui s'y rendent par la rive droite. Les amas d'eaux stagnantes et les marécages sont nombreux dans la Hongrie, dont le sol plat offre peu d'écoulement aux eaux. Les lacs de Neusiedl et de Balaton sont comptés parmi les plus grands de l'Europe. — Les plaines de la Haute et de la Basse-Hongrie sont les plus remarquables. Cette dernière, séparée de la précédente au point où le Danube se fraie un passage entre un rameau des Karpathes et le mont Leitha, comprend tout le centre du pays, et, sur la superficie de 95,500 kilom. carrés, on ne trouve pas une élévation qui atteigne 30 mètres au-dessus du Danube. Sur certains points elle est d'une fertilité extrême; dans d'autres parties elle devient un véritable désert, coupé de marais inaccessibles, de bruyères, et de plaines sablonneuses où l'on ne rencontre pas même de pierres d'une grosseur médiocre. Considérée par rapport au climat, la Hongrie se divise en trois zones bien distinctes. Le plateau septentrional est le plus froid. La température est un peu plus élevée dans les pays situés sur la rive droite du Danube; la chaleur devient beaucoup plus forte dans la grande plaine. Des forêts magnifiques croissent sur les montagnes, et dans les vallées de la Drave et de la Save. La Flore est d'une remarquable richesse, et se compose de toutes les plantes indigènes de l'Europe. Le riz et le coton sont même cultivés avec succès dans l'ancienne province du Banat,

dont Temesvar était la capitale, et l'olivier croît sur les bords du golfe de Quarnero. L'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'arsenic, sont exploités dans les mines de Schemnitz, de Kœnigsberg, de Telke-Banya; on extrait le soufre en masse dans celles de Radoboi en Croatie; on trouve de l'alun et du cobalt vers le nord, et de la houille du côté de la Transylvanie; n'oublions pas enfin les pierres fines, et surtout les superbes opales que la Hongrie livre au commerce. — Il n'est aucune contrée de l'Europe où l'on trouve réunies plus de variétés humaines. Les chiffres suivants feront connaître la force relative de chacune de ces populations : *Magyars*, y compris les *Koumans* et les *Jazyges* qui paraissent s'y rattacher, 2,262,000; *Slovaques*, *Slaves*, *Illyriens*, *Raidzes*, etc., 2,056,000; *Croates* ou *Slawen-Horvates*, 1,622,000; *Allemands*, 1,114,000; *Valaques*, *Roumains* ou *Roumini*, 1,106,000; *Roumains*, *Russes rouges*, *Bouthains*, 531,000; *Israélites*, 312,000. Les *Magyars* ou Hongrois occupent surtout les contrées fertiles du centre du pays; ils ne sont seuls dans aucune province, si ce n'est dans les districts des *Koumans* et des *Jazyges*; ils forment la presque totalité dans 3 comitats; la majorité dans 23 et sont en minorité dans 17.

L'industrie manufacturière est presque nulle en Hongrie. Les habitants s'adonnent surtout à l'apiculture et à l'élevage des bestiaux et des chevaux. Les principaux produits sont le blé, dont la récolte, insuffisante au nord, est surabondante dans le reste du pays; le maïs, le millet, le riz, la pomme de terre, d'excellent tabac dont on exporte 125,000 quintaux métriques; des vins dont les plus renommés sont ceux de Tokai, de Bude, de Pösing, de Soxó; des plantes tinctoriales, etc. — Le gouvernement de la Hongrie est une monarchie constitutionnelle représentative, avec une diète divisée en deux chambres, qui vote les lois et veille à leur exécution (*ray. Diète et Autriche*). Le siège du gouvernement est à Bude ou Ofen et à Pesth. Bude est le séjour du vice-roi, mais la chancellerie où se traitent toutes les grandes affaires est à Vienne. — Le royaume de Hongrie est divisé en *gespauhschafts* ou comitats, dont le premier magistrat, ou *fo-ispán*, est le seul fonctionnaire nommé par l'Autriche; les autres sont élus par les nobles. La force armée votée par la diète était, avant 1848, de 38,000 hommes, dont 15 régiments d'infanterie, 12 de husards et 1 d'artillerie. Les écoles supérieures ou élémentaires sont nombreuses. Elles dépendent des communes et des villes.

— *Histoire*. Auguste avait commencé pendant le triumvirat, et acheva dans la suite la conquête

des vastes contrées qui s'étendent au midi du Danube. Le territoire conquis fut réduit en provinces romaines, et la partie de la Hongrie actuelle qui se trouve en deçà du fleuve, reçut avec les lieux adjacents le nom de *Pannonie*, tiré de celui que portait un peuple indigène. Sur l'autre bord du Danube, la région qui forme le reste de la Hongrie moderne était occupée par les *Daces* et les *Gètes*, nations thraces que la croyance à la transmigration et à l'immortalité de l'âme animait d'un courage héroïque. Leur roi *Decebal* força l'empereur *Domitien* à lui arbitrer la paix; mais *Trajan* affranchit l'empire de ce tribut humiliant, et réduisit, après deux guerres acharnées, la *Dacie* en province romaine. La *Pannonie* et la *Dacie* furent pour Rome une pépinière de guerriers, et lui donnèrent même plusieurs empereurs. Cependant la *Dacie* se courbait avec peine sous le joug des Romains. Les révoltes, bien que comprimées par les légions du Danube, étaient sans cesse renaissantes. Vers la fin du 1^{er} siècle, les barrières du Rhin et du Danube furent menacées par les émigrations de différents peuples du nord, dont les plus puissants étaient les *Goths*, que nous trouvons établis le long du Danube dans le siècle suivant. Enfin l'empereur *Aurélien* abandonna la *Dacie* aux *Goths*, et transporta les colons romains dans la *Mésie*, dont une partie reçut le nom de *Dacie d'Aurélien* (272). Cependant l'empire se défendait avec peine contre les attaques des peuples germains et sarmates, quand l'arrivée des *Huns* *decbalna* sur l'empire un second flot de barbares (375). A la suite de cette invasion, la *Dacie*, ainsi que les contrées environnantes, se trouva occupée presque tout entière par les nouveaux conquérants et par les peuples qu'ils avaient traînés à leur suite (surtout les *Langobards* et les *Ostrogots*), tandis qu'une partie des *Goths* indépendants s'était réfugiée dans les forêts impénétrables de la Transylvanie.

C'est entre le Danube et la *Theiss* qu'*Attila* ou *Etzel*, roi des *Huns*, avait établi sa demeure. De là, il étendit ses ravages sur les empires d'Orient et d'Occident. Mais la mort de ce *fléau de Dieu* entraîna la dissolution immédiate de l'empire qu'il avait fondé (453). Les *Gépides* s'établirent alors entre la *Theiss* et le *Dniester*, et les *Ostrogots* dans la *Pannonie*, d'où ils marchèrent à la conquête de l'Italie sous leur roi *Theodoric*. Les *Lombards* suivirent plus tard cet exemple, et la Hongrie actuelle eût à une horde tartare venue en Europe avec les *Huns*, dont elle était peut-être une branche, les *Avars*. Ils se maintinrent dans ce beau pays jusqu'à l'époque de Charlemagne qui les vain-

quit et les repoussa. Mais après la mort du grand homme, ils reprirent leurs excursions, unis cette fois à de nouveaux nomades, les Madsiares ou Magyares, qui venaient d'être chassés de Russie. Les deux hordes réunies prirent ou recurent alors le nom d'*Tigres*, d'où vient celui de Hongrois. Ce fut en 889 que leur chef Arpad les établit sur les bords de la Theiss. La Dacie et la Pannonie, qu'ils joignirent peu après à leur empire, étaient alors habitées par les débris des populations précédentes. Outre les restes de la population dace, la langue romane, qu'on parle encore dans la Valachie et dans une partie de la Transylvanie, rappelle la domination romaine; il y avait les tribus slaves, qui s'étaient étendues dans tout l'est de l'Europe, et dont les descendants enveloppent encore de toutes parts la race magyare; puis les Avars. On trouve même encore dans la Transylvanie une tribu connue sous le nom de Szecklers, qui s'y était déjà établie dès le *v^e* siècle, et qu'on dit descendre des Huns Petebénèques. A l'autre bout du pays, les bords de la Theiss étaient retombés au pouvoir des Jazyges, qui occupaient déjà ces contrées sous Trajan.

Les Magyares, dont le nom finit par éteindre celui des Avars, avaient la ferocité de ces bords d'Attila, dont ils prétendaient descendre. Après avoir soumis des tribus slaves, et refoulé d'autres dans les montagnes de la Moravie et de la partie limitrophe de la Hongrie, ils dévastèrent toute l'Allemagne, l'Italie, la Bourgogne, la Provence et la Lorraine. Henri I^{er} affaiblit la Germanie de la honte d'un tribut, et l'empereur Othon-le-Grand, en faisant essuyer aux Hongrois une défaite sanglante, mit fin à leurs excursions, et rendit leurs princes ou Waiwodes tributaires de l'empire (955).

Cependant le Christianisme s'introduisit lentement dans la Hongrie. En 996, le waiwode Geisa, converti par sa femme Sarolta, et son fils Waie, reçurent le baptême de la main de saint Adalbert. Waie prit le nom d'Etienne. En l'an 1000, il reçut du pape Sylvestre II le titre de roi et d'apôtre de la Hongrie, et fut le législateur et le véritable fondateur de la monarchie hongroise.

La mort d'Etienne qui ne laissait pas d'enfant, donna lieu à de longues dissensions. Les dominateurs de la Hongrie étaient loin d'avoir abandonné les mœurs barbares et les habitudes anarchoïques de leur ancienne vie errante. Les vainqueurs, transformés en seigneurs, vivaient à peu près indépendants du souverain, dont le droit, pour comble de malheur, émanait de l'élection. Le désordre était donc naturel dans un Etat où tout manquait d'organisation, et où

l'élection, quoique restreinte dans la race d'Arpad, perpétuait les éléments d'anarchie.

Les empereurs d'Allemagne, profitant de cet état de désordre, rendirent la Hongrie dépendante de leur couronne.

Les rois de Hongrie tournaient surtout leurs regards vers le Midi, où la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie formaient des possessions incertaines. Il en résultait des conflits avec les princes de Serbie, les Grecs et surtout les Vénitiens. André II, fils de Béla III, chef de la cinquième croisade (1217), fut rappelé en Hongrie par les révoltes de ses magnats et continua l'œuvre législative de son père. Il eut pour successeur son fils Béla IV, qui établit sur les bords de la Theiss les Cumans de la Moldavie. Dans le même siècle, la Transylvanie reçut une colonie de Saxons, tandis que dans les âges suivants, on y trouve les tribus errantes des Zigenners ou Bobémiens. Des mêmes contrées d'où étaient sortis les Huns, les hordes tartares, réunies sous Desbingiskan, s'étaient répandues comme un torrent sur l'Europe et l'Asie. Béla IV osa tenir tête à une armée mongole, fut vaincu et se réfugia dans les îles de la mer Adriatique. Toute la Hongrie fut mise à feu et à sang. Les Mongols se retirèrent ensuite dans la Russie, quoique victorieux des Allemands et des Polonais à Legnitz (1241).

La descendance mâle d'Arpad s'éteignit en 1301 dans la personne d'André III. Les troubles qui avaient tant agité la Hongrie sous ses anciens rois, reprirent alors avec une nouvelle vigueur. Après une longue guerre contre deux autres prétendants, Wenceslas de Bobême et Othon de Bavière, Charles-Robert, de la maison d'Anjou, fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, sœur du dernier roi de Hongrie, parvint à se faire reconnaître par toute la Hongrie, (1310). Son fils Louis, surnommé le Grand, renoua, en 1352, au royaume de Naples qu'il avait conquis deux fois, chassa les Vénitiens de la Dalmatie et de la Croatie, et fut choisi par la nation polonaise pour succéder à son oncle Casimir III le Grand. Il fit respecter les lois, organisa la justice, augmenta les privilèges des villes et protégea l'industrie et le commerce. Ce grand roi eut pour successeur en Hongrie Sigismond de Luxembourg, époux de sa fille aînée Marie, et en Pologne Wladislas Jagellon, prince de Lithuanie, époux d'Edwige, une autre de ses filles (1382).

Les Turcs venaient de conquérir le pays qui se trouve entre l'Hemus et l'Hellespont. Après une résistance opiniâtre, Bajazet I^{er} soumit le prince de Serbie, s'empara de la Macédoine, de la Bulgarie, envahit la Moldavie, et dut à Ni-

comopolis Sigismond et les chevaliers de France et de Bourgogne, qui étaient accourus à son secours (1396). La Bosnie fut prise, et cette défaite, ainsi que la sévérité de Sigismond, mécontentèrent les grands de la Hongrie, qui le tinrent prisonnier pendant quelque temps, mais qui finirent par retomber sous son obéissance. Sigismond eut pour successeur en Hongrie, Albert d'Autriche, son gendre, qui fut aussi élu roi de Bohême et empereur d'Allemagne (1437). Mais ce prince mourut bientôt après, ne laissant qu'un fils posthume, Ladislas (1439), et sa veuve Elisabeth vit son second époux, Wenceslas de Pologne, périr à vingt ans, dans la sanglante bataille de Varna (1444), qui semblait ouvrir la Hongrie au sultan Amurat II. Mais ce fut alors que la régence du royaume fut confiée au brave waiwode de Transylvanie, Jean Hunyade, tandis que l'Albanais Scanderberg arrêtait les vainqueurs au pied de ses montagnes. Scanderberg, il est vrai, ne fit que retarder la conquête de la Serbie et des pays adjacents; mais Hunyade eut la gloire de sauver la Hongrie par la valeureuse défense de Belgrade qui en était le boulevard (1456).

Ladislas (VII) le Posthume, mourut avant l'âge viril, et la nation hongroise proclama roi le fils d'Hunyade, Mathias Corvin, qui parut avoir hérité du génie belliqueux de son père. Il soumit la Moldavie et la Valachie (1467), et, après avoir triomphé des rois de Bohême Podiehrad et son successeur Wladislas, il obtint, par le traité d'Olmütz, la Silésie, la Lusace et la Moravie (1478). Il ne fut pas moins heureux dans la guerre contre l'empereur Frédéric III, car il s'empara de Vienne (1485) et en resta maître jusqu'à sa mort (1490).

Mathias eut pour successeur Wladislas VIII, déjà roi de Bohême. L'astre de la Hongrie pâlit de nouveau sous Louis II, son fils et son héritier. Au bout d'un règne de dix ans, ce faible prince, qui n'avait pu empêcher la prise de Belgrade, périt à la bataille de Mohacz, en combattant avec 30,000 hommes contre les 300,000 soldats de Soliman. Une partie de la Hongrie méridionale tomba alors au pouvoir de l'ennemi (1526).

En Louis s'éteignit la descendance mâle des Jagellons. L'archiduc Ferdinand, frère de Charles-Quint, renouvela les anciennes prétentions de la maison d'Autriche; il était d'ailleurs l'époux de la sœur unique de Louis. Appuyé par sa sœur, veuve du dernier roi, il fut élu en Bohême et en Hongrie, quoiqu'un parti puissant se déclarât dans ce dernier pays pour le waiwode de Transylvanie, Jean Zapoly, soutenu par le grand Soliman. Zapoly, pour se délivrer du vasselage des Turcs, fit avec Ferdinand un ac-

commodement secret, par lequel tout le royaume passerait, à sa mort, à Ferdinand. Zapoly n'avait pas alors d'enfants; mais en mourant, il laissait un enfant posthume. Ce fils, Etienne, fut placé sous la tutelle de la reine et de Georges Martinuzzi, évêque de Varadin et plus tard, archevêque de Gran. Ce dernier, sorti des rangs du peuple, de mœurs austères, montra dans le gouvernement autant de fermeté que d'activité et de finesse. Il défendit avec le plus grand courage la ville de Bude contre Ferdinand. Soliman accourut au secours du jeune Etienne et battit les Allemands; mais il s'empara de la reine-mère et de son fils, prit Bude, qui resta aux Turcs jusqu'en 1686, et ne laissa au jeune Etienne que la Transylvanie.

Martinuzzi, voulant délivrer sa patrie du joug dont la menaçaient les Turcs, appela alors Ferdinand dans la Transylvanie, et fit renouer la reine-mère à ses états. Mais l'empereur, craignant la popularité et la toute-puissance de ce ministre, dont on lui avait rendu toutes les démarches suspectes, s'aliéna tous les esprits en le faisant assassiner (1551). La reine-mère, profitant de ce mécontentement, reparut, et, aidée des Turcs, elle reentra dans la Transylvanie (1553), que l'Autriche ne recouvra que par le traité de Carlowitz, en 1699. Mais le reste du royaume demeura entre les mains de Ferdinand et de ses héritiers.

Il devint alors impossible à la Hongrie de se soutenir à la fois contre les Autrichiens et les Turcs. Elle était jalouse de sa liberté, qu'elle croyait menacée sous la maison d'Autriche, et en recourant aux Turcs contre les princes allemands, elle trouvait des maîtres dans ces alliés. D'autre part, les prétentions des grands, la diversité de race des habitants, l'asservissement du peuple, l'existence d'une minorité protestante, le manque d'organisation, tout compliquait la situation désastreuse du pays. Les dissensions des partis s'y prolongèrent donc pendant longtemps encore: mais la maison d'Autriche, qui défendait du moins la chrétienté contre les sectateurs de Mahomet, devait sortir victorieuse de la lutte. Ce fut à son profit que les conquêtes successives de Montecuculli, de Jean Sobieski, du prince de Baden et surtout d'Eugène de Savoie chassèrent entièrement les Turcs de la Hongrie et de la Transylvanie. Après le traité final de Carlowitz (1699), la couronne fut déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche, le pouvoir des grands limité, et les révoltes étouffées. Depuis cette époque, l'histoire de la Hongrie se confond avec celle de l'empire autrichien. On sait qu'après la mort de Charles VI, l'amour des Hongrois pour leur jeune reine

Marie-Thérèse sauva cette impératrice accablée sous le nombre de ses ennemis. Sous Joseph, son fils, une révolte qui éclata dans la Hongrie, fut étouffée sans peine. L'habileté avec laquelle le cabinet de Vienne ménageait la noblesse magyare, respectait ses privilèges et protégeait ses intérêts, assurait l'union des deux pays. Mais on peut reprocher au gouvernement autrichien d'avoir peu fait pour organiser la Hongrie, et pour effacer la séparation des différentes races d'habitants. Telle fut la grande cause de la dernière révolution hongroise qui ne put être terminée que par l'intervention des armées russes. C'était principalement une révolte des Magyares pour le maintien de leurs usages et de leur suprématie, et ce qui s'y mêla d'éléments étrangers n'en changea point le caractère essentiel. Le mouvement qui semble aujourd'hui ramener à la maison impériale l'affection des Hongrois, peut faciliter les réformes courageusement entreprises par le gouvernement actuel dans l'organisation de ce vaste pays, réformes indispensables, mais encore peu avancées. **MOKE.**

HONGROYEUR (techn.). Celui qui prépare le cuir fort, dit de Hongrie. Ce cuir, passé d'abord à l'alun, est ensuite imbu de suif. Les opérations qu'on lui fait subir se divisent en cinq temps principaux : d'abord c'est le travail de rivière qui a pour effet de tremper, nettoyer et raser les peaux ; il diffère peu de celui des tanneurs. On peut compléter ce travail par celui des plaines, employées par les mégissiers. Ensuite vient l'alunage ; cette opération consiste à imprégner les peaux d'une solution d'alun et de sel de cuisine, dans la proportion de 2 1/2 à 3 kilogrammes d'alun et 1 kilogramme de sel par cuir ayant pesé frais 35 à 40 kilogrammes. Les cuirs sont foulés au pied à plusieurs fois dans une sorte de baignoire remplie de la dissolution saline tiède.

L'alunage peut être remplacé par la macération dans une eau alunée, composée de 10 parties de muriate de soude et de 2 parties d'acide sulfurique, sur 100 parties d'eau. Les cuirs, séchés à l'air on à l'étuve, sont ensuite ouverts ; à cet effet on prend séparément chaque bande (peau coupée en deux dans sa longueur), on la pose sur un plancher incliné, et on la replie sur elle-même, en mettant dans le pli une baguette parfaitement cylindrique de 3 à 4 centimètres de diamètre, au moyen de laquelle on fait plusieurs fois et à l'aide des pieds, glisser le cuir sur lui-même, à l'endroit et à l'envers. La dernière opération a pour but de passer en suif ou mettre en suif ; c'est elle qui donne au cuir sa qualité essentielle. Le suif est fondu dans une chaudière placée dans une étuve : lorsqu'il est

chaud à point, et que les cuirs sont eux-mêmes suffisamment échauffés, on l'étend, à l'aide d'un guipon, aussi également que possible. Une demi-beurre après que la mise en suif est terminée, on flambe les cuirs, c'est-à-dire qu'on les expose au dessus d'un feu de charbon. Le cuir est terminé et propre à être vendu lorsqu'il est refroidi.

On passe en suif les peaux de bœuf, de cheval, de vache, d'âne, de veau, de mouton. Le cuir qui résulte de ce travail est blanc et particulièrement employé par le bourrellier, pour faire les harnais de voiture. **E. LEFÈVRE.**

HONNÉTÉTÉ (morale). Caractère des sentiments et des actes conformes à la morale. Amour de la justice. Salutaire effroi de tout ce qui peut offenser la pudeur. L'honnêteté est une vertu naturelle, qui peut se développer dans l'homme aux seules clartés de la conscience, mais qui, sans le secours de la religion, sort rarement pure des épreuves qu'elle traverse. Elle est la tige commune de deux vertus également indispensables à la dignité privée et à la sécurité publique, la probité et la chasteté. Elle en est l'écorce délicate et fragile. Les vertus qu'elle recèle sont comme ces sucres précieux qui s'écabpent de la moindre blessure faite à l'écorce de l'arbre.

Quoique l'honnêteté embrasse au moins, dans la généralité de la signification, les deux vertus particulières que nous venons de nommer, on ne laisse pas d'appeler honnêtes gens des hommes de mœurs déréglées, pourvu qu'ils n'aient donné aucune marque d'improbité. Indulgent pour la volupté, le monde est implacable dans les questions d'argent. Ce qu'il défend le mieux, c'est sa bourse. — L'honnêteté n'est point par elle-même un principe d'activité. Pour être honnête homme, il n'est pas heureusement nécessaire d'être un héros ; il suffit de n'être pas un méchant. Il ne vous en coûtera pas une parcelle de votre bien ; gardez-le ; mais respectez le bien d'autrui. — On appelle aussi honnêteté cette bienveillance dans le langage et les manières, qui rend plus doux et plus facile, mais malheureusement non pas plus sûr, le commerce des hommes. **A. C.**

HONNEUR (morale). Est-ce une vertu ? Les anciens ne l'ont pas connue, et l'on n'en trouve dans aucun livre une exacte définition. C'est une de ces choses qui ont plus d'éclat que de consistance, et qu'il ne faut toucher que d'une main légère, de peur de les ternir ou de les briser. L'honneur ressemble beaucoup à la gloire ; peut-être est-ce la gloire même, non pas celle qui rayonne au front des héros, mais l'humble auréole qui entoure l'homme de bien, la

gloire pédestre, la gloire facile et accessible à tous, qu'il faut aimer et entretenir avec le même soin que la lampe du foyer. La chevalerie faisait de l'honneur le symbole de la perfection morale. Le service du roi, la fidélité au serment, la protection des faibles, le respect des femmes, l'honneur embrassait toutes les vertus publiques et privées. Cette pure conception de la gloire s'est vite et grossièrement altérée. Elle s'est altérée précisément pour avoir tenu trop de place dans le monde et trop occupé les esprits. L'honneur était devenu une espèce d'idole, une sorte de religion qui faisait oublier la vraie, et il est encore aujourd'hui, pour beaucoup d'hommes, le seul culte. Il a pour principe l'estime de soi, et pour fin la recherche de l'estime d'autrui. Il obéit à l'orgueil et plus souvent à la vanité. Quand on fait le bien pour être applaudi, on n'est pas éloigné de mal faire, si l'applaudissement est à ce prix. L'homme a besoin de règles plus sûres que l'opinion, et l'honneur n'a guère d'autres règles. On distingue cependant le faux honneur du véritable. Le véritable est celui qui repose sur les traditions morales des siècles de foi, et qui résiste aux courants contraires de l'opinion. Le faux honneur est celui qui n'a pour mobile que la vanité, qui tient plus à obtenir la considération qu'à la mériter, qui se contente même des marques extérieures du respect public, brigue les emplois, les eroix, les rubans, les livrées, flatte les puissants, marche sur les faibles, triomphe avec les usurpateurs, mais malheureusement ne disparaît pas avec eux. — Quand Montesquieu dit que l'honneur est le principe des monarchies, il n'entend parler exclusivement ni de l'honneur véritable, ni du faux honneur; il les met l'un et l'autre au service des rois. — Il faut tenir à l'honneur, c'est-à-dire à l'estime publique. La vertu méconnue ou calomniée n'est utile qu'à l'homme vertueux. La vertu reconnue sert d'exemple. Il faut donc être jaloux de sa réputation. C'est un moyen d'être utile. Un homme deshonoré devient un objet de scandale.

A. C.

HONORIUS, empereur d'Occident, né en 384, était le second fils de Théodose I^{er} et de Flaccilla. Il partagea l'empire avec son frère Arcadius (roy. ce mot), et régna sur Rome et sur l'Occident (395). Théodose, avait désigné Stilicon pour diriger les affaires pendant la minorité d'Honorius. On verra à l'article consacré à ce général comment il sut préserver un moment l'empire des attaques des barbares, et surtout des Goths. Mais il résolut de faire décerner la pourpre à son fils Eucher, et, en 404, il fit engager en secret les Vandales, les Suèves et les Alains à exécuter en commun une grande

invasion sur le territoire de l'empire. Bientôt la Gaule est envahie; les légions de la Grande-Bretagne se voyant en présence des barbares et n'espérant aucun secours d'Honorius, se soulèvent et décrètent le titre d'empereur à Marc, puis à Gratien, et enfin à Constantin qui s'empare des Gaules, et bat tous les généraux qui lui sont opposés (407-408). Bientôt Stilicon est mis à mort par ordre d'Honorius (23 août 408). Les barbares qui, à sa voix, s'étaient mis en mouvement, se rassemblent alors autour d'Alarie. Le roi goth marche sur Rome, l'assiège et force les habitants, décimés par la peste et la famine, à lui payer une énorme rançon. Honorius effrayé consent à s'associer Constantin (419); la même année, Alarie s'avance encore contre Rome, y pénètre en vainqueur, décerne la pourpre à Attale, et force une partie de l'Italie à reconnaître le nouvel Auguste. Attale lui-même attaque Honorius, qui espère le désarmer en lui offrant de partager l'empire. Cette proposition est repoussée avec dédain, mais le roi barbare ne trouvant pas dans Attale toute la docilité qu'il en avait attendue, le dépose, en 410, et offre la paix à Honorius. Il ne restait plus à l'empereur d'autre chance de salut. Mais un conseil fatal lui fait repousser les propositions d'Alarie. Les Goths, indignés, se tournent une troisième fois contre Rome, pillent, renversent, brûlent et détruisent les palais et les monuments de la grande cité. Alarie mourut la même année (410). L'année suivante Honorius envoya une armée dans les Gaules. Constance, son général, s'empara d'Arles défendue par Constantin et son fils Constant, fit prisonniers ces deux usurpateurs, et les envoya à Honorius qui ne tarda pas à s'en débarrasser. Mais vers la même époque les Vandales, les Suèves et les Alains se partageaient l'Espagne. Ce fut par cette province que commença le grand démembrement de l'empire. Un nouvel Auguste s'assit un moment sur le trône à côté d'Honorius qui se l'était associé parce qu'il le craignait; c'était Constance, le vainqueur de Constantin. Mais ce prince mourut une année environ après son élévation (421). Honorius termina lui-même son règne le 19 août 423. Il avait hâté, par son indécision, la ruine de l'empire d'Occident, qui ne devait lui survivre qu'un demi-siècle. Mais s'il contribua à la chute de l'empire, il faut dire à son éloge qu'il porta les derniers coups au polythéisme romain. Une loi de 398 proscrivait les sacrifices dans tout l'Occident; une autre défendait en 399 les rites mêmes du paganisme. En l'année 409 enfin, l'empereur Honorius abolissait les *annona templorum* ou allocations destinées à payer les festins sacrés, les jeux, etc., et ordonnait de fermer les tem-

ples et de renverser partout les autels. **AL. B.**
HONORIUS. Quatre papes ont porté ce nom.
 Honorius 1^{er} succéda, en 625, à Boniface V, et tint le saint siège environ 13 ans. Son pontificat fut marqué par des preuves nombreuses de zèle et de prudence. Il hâta et répara plusieurs églises à Rome, et leur fit de grandes libéralités. Il envoya des missionnaires et prit d'autres mesures pour étendre les progrès de la foi en Angleterre; il parvint à faire cesser ou du moins à restreindre le schisme qui durait depuis plus de soixante-dix ans dans les provinces d'Istrie, à l'occasion des trois chapitres. Mais sa conduite relativement à l'hérésie des Monothélites a malheureusement laissé une tache sur sa mémoire. Sergius, patriarche de Constantinople, lui avait écrit une lettre artificieuse, où il disait que pour ramener les Eutychiens, le patriarche d'Alexandrie avait jugé à propos de rédiger quelques articles dont l'un ne reconnaissait en J.-C. qu'une seule opération théologique produisant les actions divines et humaines; qu'après la rédaction de ces articles, les Eutychiens n'avaient plus fait difficulté de recevoir le concile de Chalcédoine; que cependant cette expression d'une seule opération avait trouvé quelques contradicteurs; que, d'autre part, plusieurs étaient scandalisés du terme de deux opérations comme n'ayant pas été employé par les pères et pouvant faire supposer en J.-C. deux volontés contraires, et que dans un tel état de choses, pour mettre fin à ces disputes de mots, on était convenu de ne plus laisser parler ni d'une ni de deux opérations, mais seulement de faire professer, avec les conciles, le dogme d'un seul et même J.-C. opérant les choses divines et humaines. Honorius, se laissant éblouir par les avantages qu'on lui faisait entrevoir pour la paix de l'Eglise, et croyant qu'en effet il ne s'agissait que d'une dispute de mots, applaudit au zèle apparent de Sergius, et approuva entièrement sa conduite. « Nous confessons, lui écrivit-il, une seule volonté en J.-C., parce que la divinité a pris notre nature telle qu'elle était avant d'être corrompue par le péché, et non pas une nature viciée et des désirs contraires à la loi de l'esprit. Nous ne voyons point que l'Écriture ni les conciles nous autorisent à enseigner une ou deux opérations. Nous devons rejeter ces expressions nouvelles, qui sont un germe de scandale, de peur que les simples, choqués des termes de deux opérations, ne nous croient Nestoriens, ou qu'au contraire on ne nous regarde comme Eutychiens, si nous n'en admettons qu'une seule. » Il écrivit dans le même sens à saint Sophron de Jérusalem, et à Cyrus, patriarche d'Alexandrie. Enfin dans

une seconde lettre, adressée à Sergius, il s'exprimait ainsi. « Il ne faut parler ni d'une ni de deux opérations, à cause du peu d'intelligence des peuples; mais nous devons enseigner que chacune des deux natures en J. C. opère dans un parfait accord avec l'autre, la nature divine ce qui est de Dieu, et la nature humaine ce qui est de l'humanité. » On voit qu'Honorius enseignait au fond la doctrine catholique sur les opérations propres à chacune des deux natures, et que s'il ne confessait qu'une seule volonté, c'était seulement pour exclure deux volontés contraires, ou en d'autres termes toute opposition de la volonté humaine à la volonté divine. Mais il eut le tort grave de s'exprimer sur une question de foi dans un langage obscur, embarrassé, sujet à équivoque; d'improver même, comme une nouveauté dangereuse, l'expression nette et précise du dogme catholique, et de favoriser l'hérésie en commandant le même silence aux partisans de l'erreur et aux défenseurs de la vérité. On ne doit donc pas s'étonner que le sixième concile général l'ait condamné avec les hérétiques Monothélites, comme leur fauteur et leur complice; car c'était l'usage de flétrir du nom d'hérétiques et de frapper d'anathème, comme tels, non seulement ceux qui inventaient ou soutenaient une hérésie, mais encore tous ceux qui, sans l'admettre, ne laissaient pas de la favoriser par une connivence coupable. Quelques écrivains modernes, à la suite de Baronius, par un zèle inconsidéré pour la mémoire d'Honorius, ont prétendu, sans autre preuve que des suppositions gratuites et des conjectures frivoles, que les Grecs avaient falsifié les actes du 6^e concile, en y insérant après coup la condamnation de ce pape. Mais on comprend à peine que les préjugés systématiques puissent aveugler au point de soutenir une opinion si évidemment contraire à tous les monuments historiques. La condamnation d'Honorius est un fait constaté par les témoignages les plus irrécusables. Elle est mentionnée dans la lettre synodale du vi^e concile, dans l'édit de l'empereur Constantin pour en appuyer les décrets, dans une lettre du pape Léon II à ce prince, où il dit expressément qu'après avoir examiné avec soin les actes du concile, il les a trouvés conformes au rapport de ses légats; enfin dans deux autres lettres du même pape aux évêques d'Espagne et au roi Ervige, pour leur notifier les décisions du concile contre les Monothélites. Il confirme expressément dans ces deux lettres, comme dans celle adressée à l'empereur, la condamnation prononcée contre Honorius. Quel moyen de contredire sérieusement des preuves si positives?

HONORIUS II, nommé auparavant *Lambert*, était cardinal évêque d'Ostie, lorsqu'il succéda, en 1124, à Callixte II. Son élection faillit devenir la cause d'un schisme; car la plupart des cardinaux avaient déjà proclamé, sous le nom de Célestin, le cardinal Thibaud, lorsque le parti des Frangipani proclama de son côté le cardinal Lambert. Mais Célestin renonça le jour même au pontificat, et quelques jours après, Honorius, reconnaissant l'irrégularité de son élection, se démit aussi, en présence des cardinaux qui n'hésitèrent pas à la confirmer. Le nouveau pape envoya partout des légats pour réformer les abus et veiller au maintien de la discipline; il approuva l'ordre de Prémontré et celui des Templiers, et prit des mesures pour faire cesser les désordres causés dans les monastères de Cluni et du mont Cassin par des divisions intestines. Il mourut au mois de février 1130. Son successeur fut Innocent II.

HONORIUS III, dont le nom était *Censio Savelli*, succéda, en 1216, à Innocent III. Il confirma, la même année, l'ordre des Frères prêcheurs ou Dominicains, et, trois ans plus tard, celui des Franciscains. Les besoins de la Terre Sainte et de l'empire latin de Constantinople, les guerres contre les Albigeois et contre les païens de la Prusse et des autres provinces du Nord, les troubles de l'Angleterre, les démêlés de l'empereur Frédéric II avec les villes de Lombardie, et ses entreprises contre les libertés de l'Eglise dans le royaume de Sicile, où il prétendait nommer aux évêchés, furent les principaux objets de la sollicitude du nouveau pape. Il envoya de tous côtés des lettres et des légats pour exhorter les princes et les peuples à la défense de la Terre Sainte alors vivement pressée par les attaques incessantes des musulmans. Il accorda les indulgences ordinaires de la croisade à ceux qui marcheraient au secours de l'empereur de Constantinople. Il fit aussi publier une croisade en Allemagne pour la défense des chrétiens contre les attaques des païens du Nord; mais surtout il ne négligea rien pour procurer, par des missionnaires, la conversion de ces barbares. Il prit des mesures analogues en France, au sujet des Albigeois. Il travailla en même temps à rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre, et força Louis, fils de Philippe-Auguste, à cesser la guerre qu'il avait entreprise pour s'emparer du trône d'Angleterre où il était appelé par quelques seigneurs révoltés. Honorius III mourut au mois de mars 1227. C'est lui qui a introduit l'usage d'accorder des indulgences à l'occasion de la canonisation des saints. On a

de lui plusieurs ouvrages et un assez grand nombre de lettres.

HONORIUS IV (*Jacques Savelli*) succéda, le 2 avril 1285 à Martin IV, et mourut le 3 avril 1287. Son pontificat n'offre guère d'événements remarquables que des mesures pour réprimer les voleurs et les bandits qui infestaient les États de l'Eglise; des démarches sans résultat pour le recouvrement de la Terre Sainte, et des démêlés avec Jacques d'Aragon, qui s'était fait couronner roi de Sicile, et qui parvint à se maintenir malgré les censures prononcées contre lui.

RECEVEUR.

HONTE (morale). Trouble intérieur qui porte l'homme à fuir les regards de ses semblables, toutes les fois qu'il commet une mauvaise action. Ce trouble se déclare avant même que la faute soit commise; il naît, pour ainsi dire, au fond de l'âme avec la pensée même du mal; on regarde autour de soi, on n'a encore rien fait, et déjà l'on a peur d'être vu. A l'approche de l'homme on baisse les yeux, on rougit; il semble que l'âme surprise comme en flagrant délit cherche à se cacher sous un voile de pourpre. La honte, à ce premier moment, est plutôt l'indice que la peine du mal, c'est l'écriteau placé sur la voie périlleuse; c'est le premier frisson et le premier cri de la conscience alarmée. Si l'on passe outre, si l'abîme vous attire, si l'on se profane volontairement en action ou en pensée, le trouble augmente, la peine commence, la honte est devenue un châtimement, châtimement salutaire mais cruel qui survit ici-bas à l'expiation même de la faute, et se perpétue en nous avec le souvenir. Que les matérialistes expliquent ce mystère! Ce n'est pas évidemment la présence réelle et sensible d'un témoin, d'un témoin que nous aurions offensé dans ses intérêts ou dans ses affections, ce n'est pas là ce qui nous agite. Non : ce qui nous agite, c'est l'idée que nous avons de nous-mêmes. Ce n'est pas le regard d'autrui qui nous révèle notre humiliation, c'est le sentiment de notre humiliation qui nous fait craindre le regard d'autrui. La colère d'un maître irrité ou la bravaderait; on ne soutient le mépris de personne. Dès qu'on se sent avili on tressaille, on rougit, on balbutie, on se rapetisse, on voudrait disparaître. La crainte d'une répression matérielle est donc étrangère à la honte. On baiserait les verges pour échapper à ce supplice étrange que nous inflige la seule vue de la créature la plus débile ou la plus humble. Il semble à ce moment qu'elle s'ennoblisse et grandisse à nos yeux, et que toute l'humanité respire en elle. L'humanité éclairée, outragée, vengeresse. La nature elle-même s'anime et porte témoignage

contre nous. Ni la solitude ni la nuit ne nous rassurent. Les murailles ont des yeux, les arbres ont des oreilles, les rochers vont parler; on sent partout la présence d'un juge à qui rien n'échappe, dont la nature est le voile et dont l'humanité n'est que la plus vive image. La honte est donc un des phénomènes moraux les plus dignes d'étude, une clarté qui s'allume au bord de l'abîme, et qui nous suit dans notre chute jusqu'au fond de l'abîme, une révélation naturelle de la dignité humaine, un souvenir de notre grandeur au sein de notre abaissement, et comme un pressentiment de la justice divine.

HONTH. Comitat de Hongrie, dans le cercle et en deçà du Danube, entre les comitats de Sohl, de Bars, de Neograd et de Gran. Le Danube, au S.-O., et la Szekleneze, à l'O., forment une partie de sa limite. Ce pays est couvert de plusieurs ramifications des Carpathes; son inclinaison générale est au S., et il appartient entièrement au bassin du Danube, auquel il envoie un affluent assez considérable, l'Ipoly. Les vallées sont fertiles en toutes sortes de grains; on récolte aussi dans le Honth du tabac estimé et beaucoup de vins. Presque la moitié du territoire est en forêts. On y exploite de l'argent, de l'or, du plomb, de la terre à porcelaine. Il y a plusieurs sources minérales. C'est surtout Schemnitz, la plus grande ville du comitat, qui est renommée par ses mines. Il y a deux autres villes libres royales: Puzanz et Dilln. Le chef-lieu est Ipoly-Sagh, très petite ville. Le Honth a environ 130,000 habitants; on le désigne quelquefois par le nom de *Nagy-Honth*, c'est-à-dire *Grand-Honth*, pour le distinguer du *Kis-Honth* (*Petit-Honth*), ancien comitat compris aujourd'hui dans celui de Gómör. E. C.

HONTHEIM (J.-NICOLAS de), théologien catholique allemand, connu aussi sous le nom de *Justinus-Febronius*, naquit à Trèves en 1701, étudia d'abord le droit, puis la théologie, professa le droit civil à Trèves pendant 9 ans, fut nommé conseiller intime de l'archevêque-électeur de cette ville, puis évêque *in partibus* de Myriophite (1748), et coadjuteur du siège de Trèves. Il mourut le 2 septembre 1790, dans son château de Mont-Quintin (duché de Luxembourg). Nicolas de Hontheim se fit d'abord connaître par des travaux d'érudition : *Historia Trevirensis diplomatica pragmatica*, 1750, 3 vol. in-fol., travail rempli de recherches profondes sur la diplomatie, le droit public civil et ecclésiastique, qu'il fit suivre du *Prodromus historiae Trevirensis diplomaticæ*, etc., 1757, 2 vol. in-fol. L'évêque de Myriophite publia ensuite, sous le pseudonyme de *Febronius*, un autre ouvrage d'un mérite moins réel, et où la passion tenait

plus de place que le discernement et l'érudition. *De statu præsentis ecclesiæ et legitima potestate pontificis, liber singularis*, tel était le titre de cet écrit dans lequel il soutenait que le pape n'a point de juridiction proprement dite, et que le gouvernement de l'Eglise n'est pas monarchique mais démocratique, parce que, selon lui, les évêques et les pasteurs reçoivent leur juridiction, non de J.-C., mais des fidèles, et ne peuvent l'exercer que sous le bon plaisir de ces derniers. Ce livre fut anathématisé, dès qu'il parut, par le pape Clément XIII, et par la plupart des évêques de l'Allemagne; l'assemblée du clergé de France, dans sa séance du 7 décembre 1775, le désavoua au nom de l'Eglise gallicane, sur l'autorité de laquelle Febronius paraissait vouloir appuyer plusieurs points de sa doctrine. Bergier, dans une lettre écrite le 12 octobre 1775, au duc de Wurtemberg, signale dans le *Liber singularis* une foule de contradictions sur les sujets les plus importants, s'étonne du bruit qu'il a fait, et dit que ce que Febronius a avancé de vrai est emprunté surtout à la défense de la déclaration du clergé de France par Bossuet, et que ce qu'il a dit de faux et d'erroné est tiré des Protestants, des Jansénistes ou des Canonistes qui cherchaient à inquiéter la cour de Rome dans des temps de troubles. Il ajoute que tous ces matériaux, qui n'étaient pas faits pour aller ensemble, s'entredétruisaient eux-mêmes et font ainsi tomber l'auteur dans des contradictions perpétuelles. Le *Liber singularis* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, deux fois même en français, d'abord sous ce titre : *De l'état de l'Eglise*, Wurzburg (Sédan), 1760, 2 vol. in-12, et ensuite sous celui de *Traité du gouvernement de l'Eglise*, Venise (Paris), 1766, in-4°, et 1769, 3 vol. in-12. Hontheim avait donné lui-même, en 1778, une rétractation de son livre; mais le *Commentaire* de cette rétractation, qu'il publia quelque temps après, fit croire qu'il n'avait pas été bien sincère.

HOOD (SAMUEL). Amiral anglais, né en 1724 dans le comté de Somerset. Il s'embarqua fort jeune, fut nommé capitaine au commencement de la guerre de Sept Ans, se distingua dans plusieurs occasions, et reçut, en 1780, le titre de baronnet et le grade d'amiral. Il se rendit en Amérique et contribua puissamment, en 1782, sous les ordres de Brydges, depuis lord Rodney, à la défaite de l'amiral français de Grasse. En 1792, il fut envoyé dans la Méditerranée où, avec le secours des royalistes du midi et des flottes espagnole et napolitaine, il parvint à s'emparer de Toulon. Dugommier, secondé par Bonaparte, alors simple officier d'artillerie, le força bientôt à évacuer la place; mais Hood,

avant de partir, ordonna à Sidney-Smith de brûler tous les vaisseaux de guerre français qui se trouvaient dans le port. Il alla ensuite bloquer Gênes, et, de là, se porta sur la Corse (1795), dont il s'empara. Il en fut bientôt chassé par les Français. Il se rendit alors en Angleterre, et mourut en 1816.

AL. B.

HOOKE. Nous citerons trois personnages de ce nom : — Hooke ou Hook (*Hobert*), né en 1635, dans l'île de Wight, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, dont il devint le secrétaire perpétuel. Il professa la mécanique et la géométrie, perfectionna les instruments astronomiques, fit une foule d'inventions et de découvertes en astronomie, en chimie, en mécanique, et parait avoir inventé le ressort spiral qui sert à régulariser le mouvement du balancier dans les horloges. Il prouva du moins qu'il l'avait découvert avant Huyghens, mais il ne put établir son droit d'une manière aussi convaincante contre l'abbé Hautefeuille, qui prétendait, comme lui, à cette invention. Hooke entrevit avant Newton la théorie de la gravitation. Après l'incendie de 1665, qui dévora 30,000 maisons de Londres, il présenta à la société royale, pour la reconstruction de la ville, un plan qui fut adopté. Hooke mourut en 1702. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Méthode pour mesurer la terre*, 1665; *Micrographie ou description du plus petit corps*, 1665; *Traité des télescopes*, 1678; *Expériences et observations philosophiques*, 1726. — Hooke (*Nothaniel*), historien, né en 1690 à Dublin, et mort en 1764. On a de lui une *Histoire romaine* estimée qui comprend toute la période des rois et de la république, 4 vol. in-4°, réimprimée en 1806, 11 vol. in-8°, et accompagnée de *Discours et de Réflexions critiques* très étendus, traduite en français par son fils, 1770-1784, 3 vol. in-12. On estime aussi ses *Observations sur le sénat romain*. Il rédigea les mémoires de la duchesse de Marlborough, qui mourut en 1742. — Hooke (*Luce-Joseph*), fils du précédent, né à Dublin en 1716, vint faire ses études à Paris, se fit recevoir docteur en Sorbonne (1736), et, quatre ans après, fut nommé professeur de théologie dans cette maison. En 1751, il présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades, qu'il avait eu le tort de signer sans la lire, et qui contenait plusieurs propositions contraires à l'orthodoxie. Il confessa publiquement sa négligence, et s'empressa de publier une profession de foi pour prouver qu'il ne partageait pas les opinions de l'abbé de Prades. Hooke était sincère, mais il n'en perdit pas moins sa chaire à la Sorbonne; il parvint pourtant à se faire réintégrer malgré l'archevêque de Paris. Il fut nommé conservateur à la

bibliothèque Mazarine en 1769, se vit enlever cet emploi en 1791, et mourut à Saint-Cloud en 1796. Hooke était un très habile théologien. On a de lui : *Religionis naturalis et revelatæ principia*, Paris, 1754, 3 vol. in-8° réimprimées en 1774, par Brewer.

AL. B.

HOPITAL. Les progrès de l'économie charitable, de la science administrative, de l'hygiène publique et de la médecine, en innervant et en appropriant des établissements spéciaux pour le soulagement de chacune des misères physiques, ont de plus en plus restreint le sens du mot *Hôpital*. Aujourd'hui la théorie ne l'applique qu'aux établissements où l'on traite les indigents malades. On appelle *hospices* les institutions qui reçoivent et entretiennent les vieillards, les infirmes incurables, les orphelins et les enfants trouvés. Nos pères ne faisaient pas cette distinction. Ils appelaient volontiers *hôpital* toute maison de charité quelconque, consacrée à des personnes valides ou à des malades, à des adultes, à des enfants ou à des vieillards. Souvent toutes les catégories d'infortunes jouissaient sous un même toit de l'hospitalité chrétienne. Ce qui constitue en effet, au point de vue historique, le caractère propre de l'hôpital, ce n'est pas tant le genre de population qu'il reçoit, le mode d'assistance qu'il procure, que le sentiment charitable qui l'a fondé et le mobile des soins qu'il prodigue. Dans ce sens, les hôpitaux sont une institution purement chrétienne. Les peuples de l'antiquité ne l'ont pas connue. Chez les nations modernes insoumises au christianisme, ces établissements ne sont qu'une importation ou une imitation étrangère.

Cependant quelques historiens d'une sincérité médiocre, jaloux de diminuer les services du christianisme, ont remarqué avec affectation que les Grecs et les Romains avaient possédé quelques rudiments d'institutions publiques destinées aux malades, et ont prétendu trouver là l'origine des hôpitaux. Chez les Grecs, des médecins ou *orchotres* allaient à domicile donner leurs soins aux dévins du trésor ou des particuliers. Des édifices publics, dits *générales*, offraient un asile honorable aux vieillards qui avaient bien mérité de la patrie. Les hôtelleries publiques, dites *xenodochio*, ouvertes aux étrangers bien portants qui n'avaient pas de liens d'hospitalité privée avec les habitants de la ville, n'excluaient pas probablement l'étranger, par cela seul qu'il était malade. Il semble aussi que dans les temples d'Esculape quelques salles garnies de lits, recevaient pendant un ou deux jours les malades qui venaient consulter les prêtres du dieu, implorer des songes ou chercher

dans les inscriptions appendues aux colonnes et aux murailles de l'édifice les prescriptions qu'ils jugeaient eux-mêmes les plus convenables à l'intérêt de leur santé.

Tout cela ne ressemble pas plus aux hôpitaux chrétiens que les infirmeries (*paletudinario*), où les Romains se résignèrent tardivement à faire soigner leurs esclaves malades, que les réceptacles sans nom situés près des cirques, où les médecins des jeux ranimaient et redressaient pour de nouveaux combats, les athlètes et les gladiateurs blessés. Ces diverses créations de l'intérêt personnel, de la politique, ou même d'une certaine compassion pour les souffrances de nos semblables, ne portent pas trace des sentiments tout nouveaux d'amour, et de dévouement pour les pauvres que le christianisme excita dans les âmes. La charité était paruii les premiers chrétiens si ardente, si universellement pratiquée que dans les premiers siècles il ne fut pas besoin de destiner des édifices spéciaux aux malades. Les demeures de chaque fidèle et surtout celle des diacres et des évêques, étaient, pour ainsi dire, autant d'hôpitaux domestiques. Les évêques, nous rapporte saint Epiphane, recevaient les pauvres, les prisonniers, les malades, leur lavaient les pieds, les nourrissaient et les servaient à table. Lorsque les ravages des invasions barbares eurent multiplié par les progrès des affranchissements, les pauvres abandonnés à eux-mêmes, il fallut, soit réserver aux malades une partie des édifices déjà construits, soit construire pour eux des bâtiments spéciaux. Grégoire de Tours nous apprend que vers le v^e siècle il y avait dans chaque église un lieu particulièrement destiné aux malades. Les asiles des malades, premiers essais d'hôpitaux véritables, furent placés le plus souvent près de l'église principale ou de la maison de l'évêque, sous la protection et la direction du clergé. De là les noms d'*Hôtel-Dieu*, *Maison-Dieu*, *Aumône*, *Charité*, *Miséricorde*, données dans l'origine et conservés jusque de nos jours, par la reconnaissance des peuples, aux plus antiques fondations de l'hospitalité chrétienne.

On ignore à quelle époque précise les plus anciens hôpitaux furent établis. Il est difficile, même en consultant les traditions locales, de désigner avec certitude leur emplacement primitif. C'est qu'en Occident, et particulièrement en France, les premiers hôpitaux ne furent que des établissements peu stables et d'une médiocre étendue. En Orient, au contraire, depuis le règne de Constantin, des hôpitaux considérables furent bâtis, et l'histoire byzantine nous a laissé un catalogue détaillé et systématique

des diverses sortes d'établissements de charité qui furent destinés à toutes les variétés de la misère. L'un des deux hôpitaux construits par Justinien sur le chemin du temple de Jérusalem, mérite une mention spéciale, parce qu'il était desservi par une association particulière d'hommes charitables dévoués au service des malades, et qui portaient le nom de *Parabolains*. Une dame romaine, Fabiola, assistée de quelques autres femmes pieuses, fonda, vers 380, dans la campagne de Rome, un des plus anciens hôpitaux dont on puisse suivre la trace. En France, la reine Brunehaut, Childébert et surtout Charlemagne et saint Louis, se distinguent dans l'histoire de ces fondations, qui se multiplièrent surtout à l'époque des Croisades. On érigea alors un grand nombre d'établissements de deux sortes; d'abord des hôtelleries pour les pèlerins qui allaient en Terre Sainte, ou à Saint-Jacques-de-Compostelle; plus tard des léproseries (voy. ce mot), lorsqu'une maladie contagieuse dont il est malaisé de définir la nature, mais dont on ne peut contester les ravages, eut sévi sur l'Europe entière. Le zèle des pèlerinages s'étant ralenti, les hôtelleries charitables furent mises à la disposition des pauvres voyageurs, quel que fût le motif de leurs pérégrinations. Jusque dans le siècle dernier, il existait en France un grand nombre de ces établissements, où on logeait gratuitement, pendant un certain nombre de jours, les pauvres passants. L'Allemagne et la Suisse conservent encore quelques traces de ces utiles institutions, appelées autrefois auberges ou hôtelleries des misérables.

Le temps qui s'écoula du x^e au xiii^e siècle vit naître le plus grand nombre d'hôpitaux. L'affranchissement des communes activa ce mouvement; mais tandis que les hôpitaux d'origine purement chrétienne étaient ouverts indistinctement à toute sorte de pauvres et de malades, à qui l'on ne demandait pour les traiter comme « les vrais seigneurs et maîtres de la maison » (telles sont les expressions d'un vieux règlement de l'Hôtel-Dieu de Paris), d'autre titre que leurs souffrances, les hôpitaux institués sous l'influence communale réservaient, avec plus ou moins de précaution, leur assistance à telle ou telle catégorie de personnes, bourgeois, confrères ou membres de diverses corporations. — Une notice sur les hôpitaux, si abrégée qu'elle soit, serait par trop incomplète et ingrate si l'auteur ne s'inclinait avec vénération devant deux grands saints, Jean de Dieu et Vincent de Paul, qui, au xvi^e et au xvii^e siècle, restaurèrent avec éclat les traditions de la charité chrétienne, et suscitèrent

par leurs prédications et leurs exemples, ou fondèrent eux-mêmes les institutions les plus secourables aux pauvres malades. Jean de Dieu, en 1539, fonda à Grenade et desservit lui-même, avec l'aide de quelques séculiers, un hôpital dont les statuts et l'organisation furent imités dans plusieurs villes d'Espagne, d'Italie, de France, d'Allemagne. A la voix de Vincent de Paul, les maisons de charité se multiplièrent en France. Sur quarante-huit hôpitaux qui existaient à Paris en 1789, vingt dataient de son siècle. L'œuvre la plus illustre de saint Vincent de Paul est l'institution des sœurs de la Charité, qui se sont fait de l'exercice des vertus les plus difficiles, la pratique naturelle et comme instinctive de tous les jours. Les sœurs formées par saint Vincent de Paul sont le modèle de ces nombreuses congrégations de servantes des pauvres, dont la présence peut seule transformer les hôpitaux en séjour de paix et d'espérance. — En résumé, la fondation des hôpitaux, dont l'idée première appartient au christianisme, peut se rapporter à trois causes : la foi et la charité des particuliers; la libéralité des souverains mus par la pitié, la politique ou le remords; et enfin la prévoyance communale. Cette triple origine explique la nature des revenus hospitaliers, qui de tout temps furent principalement alimentés par la charité privée, prodigue de donations et de legs en fonds de terre, capitaux ou rentes. Les souverains, en tant que souverains, dotèrent autrefois les hôpitaux d'exemptions d'impôts, de privilèges, de monopoles qui ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. En Angleterre et en Amérique des associations particulières ont créé des hôpitaux magnifiques.

La direction et l'administration des hôpitaux furent d'abord purement ecclésiastiques, gratuitement exercées par les évêques, les chapitres et les prêtres qui recevaient les dons volontaires des fidèles et les répartissaient entre les pauvres et les malades *matriculaires*, c'est-à-dire inscrits sur la matricule de l'église. Plus tard, les conciles, et notamment le concile d'Aix-la-Chapelle (816), déterminèrent quelle part des revenus des Églises devait être assignée au service des hôpitaux. Mais non contents de violer ces prescriptions, certains administrateurs faibles ou infidèles laissèrent usurper les biens qui leur étaient confiés, ou érigeaient eux-mêmes en titre de bénéfice les fondations charitables. Dès le xiv^e siècle, le concile de Vienne (1312) condamna cet abus sans pouvoir le diminuer, et admit des comptables laïcs dans l'administration des hôpitaux. Depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV, tous les rois de France, par des ordon-

nances réitérées, s'appliquèrent à réorganiser l'administration des hôpitaux. Henri II créa dans ce but (1552) la charge de grand-aumônier. Sous Charles IX, le désordre était loin d'être réprimé si l'on juge par cet extrait d'une ordonnance de 1561 : « Les hôpitaux et autres lieux pitoiables de notre royaume ont été si mal administrés, que plusieurs, à qui cette charge a été commise, appliquent à leur profit la meilleure partie des revenus d'iceux, et ont quasi aboli le nom d'hôpital et d'hospitalité. » Henri III forma une commission pour la recherche des meilleurs moyens de réforme dans l'administration du bien des pauvres; Henri IV, la chambre de la charité chrétienne; Louis XIII, la chambre de la générale réformation des hôpitaux.

Louis XIV, achevant les travaux ébauchés par ses prédécesseurs, voulut instituer pour les pauvres valides ou invalides un système d'institution qui, secourable à la misère véritable, donnait au gouvernement le droit de réprimer la mendicité volontaire. Il réunit donc, en 1656, sous une administration unique, dite l'*hôpital général*, les principales maisons de charité de Paris, et, en 1662, il ordonna qu'en chaque principale ville et gros bourg du royaume, un hôpital général serait institué sur les mêmes bases. Ce n'est pas tout : après avoir donné aux hôpitaux les biens de diverses confréries qu'il avait supprimées (1676), et notamment les biens des confrères de la Passion, Louis XIV chargea une commission composée d'archevêques, d'évêques, d'intendants et de commissaires départis, de se faire présenter les titres de fondation de toutes les maladreries, léproseries, hôpitaux, hôtels-dieu, maisons-dieu, aumôneries, confréries, chapelles hospitalières et autres lieux pieux du royaume, de réprimer les usurpations commises sur les biens des pauvres, de rétablir l'hospitalité où elle avait été abolie, de consacrer les droits des fondateurs et de leurs descendants, de séparer ou d'unir les biens des hôpitaux selon l'intérêt, et pour le plus grand avantage des pauvres et des malades de chaque lieu. Cette commission, dans l'intervalle du 15 avril 1693 au 8 juillet 1705, acheva complètement son œuvre (voy. l'*Etat général des unions faites des biens et revenus des maladreries, etc., divisé par diocèse et par ordre alphabétique*, Paris, 1705, in-4°). Chacun des hôpitaux nouvellement établis, rétablis ou dotés par la commission, dut être administré par un bureau ordinaire de direction, dont faisaient partie le premier officier de la justice du lieu, le procureur du roi ou du seigneur, le maire, l'un des échevins ou consuls, le curé, et, de plus, un certain nombre des principaux bourgeois et habitants, choisis dans une

assemblée générale, composée, outre le bureau ordinaire, de ceux qui avaient été directeurs de l'hôpital, et des autres habitants qui avaient droit de se trouver aux assemblées de la communauté du lieu.

Louis XVI, qui ne fut étranger à aucune des bonnes inspirations de son temps, améliora par plusieurs lois le régime administratif et économique des hôpitaux, mais le plus grand et le plus durable service qu'il ait rendu à ces établissements, ce fut de soumettre à l'Académie des sciences les projets de reconstruction de l'Hôtel-Dieu de Paris, présentés par l'architecte Poyet. Cette consultation demandée par le pouvoir à la science provoqua trois mémoires (le premier à la date du 22 novembre 1786, le deuxième à celle du 20 juin 1787, le troisième du 12 mars 1788), dans lesquels de Lassone, Daubenton, Tenon, Bailly, Lavoisier, Laplace, Coulomb, d'Arcet, posèrent les principes de l'architecture propre et de l'hygiène spéciale des hôpitaux. Jusque là les architectes avaient souvent sacrifié à une apparence de fausse grandeur l'intérêt bien entendu des malades, et les administrateurs, surtout dans les hôpitaux où l'on recevait les pauvres sans distinction de patrie et de religion, croyaient avoir rempli tous les devoirs de l'hospitalité lorsqu'ils s'étaient mis en mesure de ne refuser personne. L'Hôtel-Dieu de Paris, tel qu'il était administré avant 1789, peut passer pour le type de cette Assistance prodigue, et mal éclairée qui éveilla pendant tout le cours du XVIII^e siècle l'attention et la critique d'un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels nous citerons : Chamousset, Coqueau, Poiret, Regnier, Panseron, Petit, de Montlouis, Chirol, Iberti, Serviez, l'abbé Recaldé, Dulaurens, Capelle, Marsillae, Chambon de Montaux, Tellés Dacosta, Cabanis, et surtout Howard qui visita et décrivit les hôpitaux et les prisons de l'Europe, et enfin Tenon, dont les *Mémoires sur les hôpitaux*, Paris, 1788, font encore autorité. Parmi les ouvrages anonymes qui se rapportent à cette époque, et qui sont omis dans les bibliographies spéciales, nous citerons : — *Des Hospices*, Paris, 1786. *Idees sur les secours à donner aux pauvres malades dans une grande ville*, Philadelphie, 1787. *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes*, Paris, 1788. *Moyen facile d'augmenter considérablement les revenus des hôpitaux*, etc. *Plan destiné à être présenté aux assemblées provinciales*, Bruxelles, 1791. *Reflexions en faveur des pauvres citoyens malades*, Paris. — Le comité de mendicité de l'assemblée constituante, tout en rejetant en principe le système des trop peuplées agglomérations de malades, et en signalant de monstrueux abus dans l'organisa-

tion des divers hôpitaux de Paris, se proposa d'établir dans les villes d'au moins 4,000 âmes, indépendamment du service de santé, des maisons communes de malades ou hospices pour y recevoir ceux qui ne pourraient être soignés dans leur domicile. (*Projet de décret sur les secours aux malades*, chap. II, art. V). Les hôpitaux existants furent autorisés par privilège à continuer la perception des dîmes, et reçurent la promesse qu'il leur serait tenu compte de la valeur de certains droits féodaux supprimés. — La Convention n'imita pas cette sagesse. Le décret du 27 messidor an II, rendu sur le rapport de Cambon, déclare les biens des hôpitaux propriété nationale, sous la condition que la commission des secours publics se chargerait de pourvoir aux besoins de ces établissements. Cette promesse ne fut pas tenue. On essaya de remédier par des expédients aux suites désastreuses de cette confusion. Enfin, sous le Directoire, les deux conseils décidèrent que les hospices seraient rétablis dans la jouissance de leurs biens, et administrés par une commission spéciale de cinq membres. Les gouvernements qui ont suivi ont remanié par des lois de détail, mais n'ont fait que consolider les deux bases de notre législation hospitalière : la constitution séparée et l'administration plus ou moins communale de leur patrimoine.

Selon Necker, dont les données sur ce point sont très contestables, la France comptait, en 1789, 740 hôpitaux civils, et 130 petits établissements de trois ou quatre lits, renfermant en tout une population de 110,000 individus dont 45,000 malades, et jouissant d'un revenu annuel de 20 millions. D'après la statistique des hôpitaux et hospices que M. de Watteville a publiée en 1851, 1,133 administrations hospitalières établies dans 1,131 communes de France (deux villes seulement, Metz et Ribeauville, possèdent, l'une deux, l'autre trois de ces administrations), dirigent 1,270 établissements, dont 337 hôpitaux, 199 hospices, 734 hôpitaux-hospices. Les revenus ordinaires des hôpitaux se sont élevés, en 1815, à 54,116,660 fr., dont 14,413,571 fr. 43 c. provenant de biens fonds, de surtaxes et de capitaux; 16,164,117 fr. provenant de recettes accidentelles, dont la principale est fournie par les subventions communales, et 13,498,888 fr. provenant de remboursements de frais (allocations départementales pour les enfants trouvés, et pour les aliénés, journées de militaires et de marins ou de malades payants). La valeur vénale des propriétés productives des hôpitaux et hospices est évaluée à 500 millions environ, produisant un revenu de 2 1/4 p. 100 tout au plus. 126,142 lits exis-

tent dans les hôpitaux, dont 46,538 seulement pour les malades civils, 16,699 pour les militaires, et 55,052 pour les vieillards et les enfants.

En 1817, 486,038 malades, et, en comptant les autres catégories d'assistés, 575,223 individus ont occupé ces lits.

Aux auteurs que nous avons cités dans le cours de cet article, et qui ont traité des questions concernant l'économie et la législation des hôpitaux et hospices, il faut ajouter les noms suivants : Locquéan, Fréron, Desinoneaux, Clavareau, Camus, Benjamin Delessert, Guyton Morveau, Duchanoy, Tredern, le baron Dupin, Bourgoin, d'Arcet, Herpin, Delarue, de Watteville, Dupont, Durieu, Vasseur, de Lamotte, de Pils, Poumet, Dupuis, Blaise, Tanchou, Dumont, Neboux. L'histoire spéciale des hôpitaux a été explorée par les auteurs dont les noms suivent : Mongez, *Dissertation sur l'antiquité des hôpitaux*, 1780; Perez et Willaume, *Mémoire couronné par la société de Mâcon*, 1813; Murat, *Des causes et de l'origine de l'établissement des hôpitaux civils et militaires*, 1813; Frizae, *Rapprochements historiques de l'hospitalité des anciens. Sur la formation des hôpitaux*, 1820; Trélat, *Mémoire historique et critique sur les hôpitaux, examinés comme moyen de secours et d'enseignement*, 1829. AMÉDÉE HENNEQUIN.

HOPLIE, *Hoplū* (inn.). Genre de Coléoptères lamellicornes, tribu des Scarabéides, offrant un corps épais, couvert d'écaillés serrées, farineuses, souvent métalliques; le chaperon est presque carré; le corselet est arrondi sur les côtés; les pattes postérieures sont robustes, et leurs tarses sont terminés par des crochets simples, tandis que chez les autres ils sont bifides et inégaux. Ce sont de charmants insectes, propres surtout aux contrées méridionales et tempérées de l'Europe. L'espèce la plus jolie est l'**HOPLIE BLEUE**, *H. cœrulea*, Drury, qui est couverte d'écaillés d'un bleu, tendre un peu argenté en dessus, et, en dessous, d'écaillés argentées roses. Cet insecte couvre quelquefois les buissons dans le midi et le centre de la France, et s'arrête à la Loire. Sa femelle, est extrêmement rare, d'un brun obscur; elle vit probablement sous terre, à la racine des plantes qui ont nourri la larve. L. FAIRMAIRE.

HOQUET (méd.). Le hoquet est un phénomène nerveux qui consiste essentiellement dans une secousse convulsive des muscles respiratoires, du diaphragme en particulier, avec un bruit spécial produit par le resserrement de l'ouverture supérieure du larynx (la glotte), qui s'oppose à ce que l'air sorte librement des poumons. L'état de réplétion de l'estomac chez

les enfants à la mamelle et chez les personnes intempéantes, l'abolition graduelle de la respiration chez les agonisants, certaines maladies aiguës des parois de la poitrine ou du ventre, certaines maladies de l'estomac et diverses affections nerveuses déterminent assez souvent ce phénomène. On voit donc que c'est un accident tantôt grave, et tantôt parfaitement compatible avec l'état de santé. On a conseillé contre la dernière espèce divers moyens agissant par la suspension momentanée de la respiration, comme l'action d'avaler lentement un verre de liquide sans respirer, comme la surprise, la peur. — Le hoquet constitue quelquefois une véritable infirmité qui se prolonge pendant des mois et des années entières; c'est alors aux antispasmodiques pris intérieurement et aux dérivatifs sur la région épigastrique qu'il faut recourir.

HOQUETON. C'est là casaque que portaient les archers du grand prévot et les gardes de la manche. Raif et Henri Estienne dérivent ce mot du grec *ixtôn*, mais d'autres le font venir de *akoton* ou *acton*, qui était un vêtement militaire. Il vaudrait mieux pourtant n'y voir qu'un diminutif de *hoque*, sorte d'habit ou de cotte d'arme dont il est parlé dans Monstrelet, et que, selon le P. Lohineau, on appelait aussi quelquefois *hoquet*. On disait encore *hucque* et *houqua*, comme on le voit par plusieurs passages de Villon, de Coquillart et de la farce de Patelin; or, *hucque* n'était qu'une simple altération de *huche*, mot flamand, qui désignait une sorte d'habillement de femme.

HORACE (QUINTUS-HORATIUS-FLACCUS), un des plus grands poètes latins du siècle d'Auguste, naquit à Venouse, petite ville de la Pouille, l'an de Rome 689, sous le consulat de Manlius; *O nata mecum, consule Manlio*, dit-il à une bouteille de Falerne achetée l'année de sa naissance. Son père, simple affranchi, s'était acquis une fortune considérable dans l'emploi d'huissier aux enchères; il la consacra à l'éducation de son fils, qu'il conduisit lui-même à Rome pour y être élevé comme les enfants des citoyens les plus distingués. Horace eut pour premier maître un certain Orbilius, auquel il donne, dans ses épîtres, l'épithète de *Plagonus*, parce qu'il trait de coups ses élèves. Le père d'Horace lui servait lui-même de gouverneur :

*Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat.*

Liv. I, sat. VI.

L'habitude des grandes familles romaines était d'envoyer leurs enfants à Athènes pour y finir leur éducation; le père d'Horace ne voulut point que son fils fût inférieur à aucun des jeunes

gens de son âge ; il l'envoya suivre les écoles d'Athènes avec les fils des sénateurs et des chevaliers. Il est probable que c'est à cette époque et dans cette ville qu'Horace se lia avec Brutus. Le courtisan d'Auguste et de Mécène se montra d'abord républicain ardent. A la bataille de Philippi, où se jouèrent entre Brutus et Octave, les dernières destinées de la république, il fut nommé tribun d'une légion dans l'armée républicaine. Il convint lui-même, et sans honte, qu'il ne fut pas très brave dans cette circonstance. Proscrit d'abord comme ami de Brutus, il profita de l'amnistie accordée quelque temps après à tous ceux qui déposeraient les armes, et rentra en Italie. Son patrimoine ayant été enveloppé dans la confiscation générale, il se trouva réduit à vivre de son travail et du fruit de sa plume.

..... Pauperies inopuli audeas
Ut versus facerem.

Liv. II, ép. II.

Comme Boileau, son disciple et son émule, il débuta par ses satires, auxquelles il ajouta bientôt quelques odes. Il se fit ainsi connaître des hommes de lettres de son temps, et particulièrement de Varius et de Virgile, qui voulurent le présenter eux-mêmes à Mécène. Devenu l'ami et le convive du favori d'Auguste, Horace, il faut lui rendre cette justice, employa son talent et son crédit en faveur du parti qu'il avait d'abord embrassé, et qui venait d'être écrasé à Philippi. Il ne cesse dans ses odes de faire l'éloge de la clémence, et se félicite du privilège qu'ont les Muses d'inspirer la douceur et l'indulgence au cœur des souverains.

Vos iene consilium et datis, et dato
Gaudetis aliam.

Liv. III, ode IV.

Il accompagna Mécène dans un voyage à Brindes, qui avait pour but d'arrêter la guerre civile près de se rallumer entre Octave et Antoine. Après la bataille d'Actium, lorsqu'il ne resta plus d'Antoine que l'amant de Cléopâtre, et que la paix fut enfin rendue au peuple romain, Horace ne pensa qu'à jouir des douceurs de la vie mêlées à celles des muses. Devenu, par la faveur de Mécène, possesseur d'une belle et riche maison de campagne aux environs de Tibur, lié d'amitié avec les plus illustres personnages et les plus beaux esprits de Rome, il suivit avec abandon la pente de sa nature épicurienne. L'opulence, le luxe et la mollesse de Rome remplirent d'illusions et d'enchantements l'imagination du poète jeune encore. Toutes les passions d'un caractère ardent et d'une âme voluptueuse sembleraient s'éveiller à la fois en lui. Ami des vers, des femmes et de la table, sa vie s'écoula entre ces trois amours. De temps à autre, ce-

pendant, il lui prend, pour ainsi dire, des accès de vertu ; il reproche aux Romains de son temps la corruption de leurs mœurs, source de tous leurs maux, et il oppose au tableau de leurs vices celui des mâles vertus et de la piété de leurs pères. Aux solennités scéniques, c'est lui qui est chargé des hymnes religieux que devront chanter les jeunes romains et les jeunes romaines. Il mêle les louanges de Régulus et de Caton à celles d'Auguste et de Mécène. Tous les sujets, tous les tons, tous les sentiments, toutes les aspirations du bien et du mal, se confondent sous sa plume, et tout lui semble naturel, même les choses les plus extrêmes et les plus inconciliables en apparence.

Au milieu de tant de passions diverses, ce qui domine, ce qui semble le trait le plus vif et le plus permanent de cette nature mobile, c'est l'amour de la liberté, de l'indépendance, du repos ; c'est l'horreur des embarras, des affaires, de tout ce qui assujettit. Il refusa Auguste lui-même qui lui offrait l'emploi de son secrétaire, et l'empereur ne s'offusqua point d'un refus si désintéressé.

La liberté et l'indépendance dont il voulait jouir dans la pratique de la vie, il les portait jusque dans la philosophie. Il n'est, il ne veut être d'aucune école. Tout en riant des exagérations du stoïcisme, de l'impudence et de la grossièreté des cyniques, de la voluptueuse insouciance des épicuriens, il prend à chacune de ces sectes ce qu'il y trouve de bon, d'utile, et qui va le mieux à sa nature. Il ne se range sous l'étendard d'aucun maître ; il suit le flot qui l'entraîne, et se laisse mener aux caprices de la tempête :

Nullus addictus jurare in verba magistri,
Que me cumque rapit tempestas deferor hospes.

Horace mourut dans sa cinquante-septième année, huit ans avant le commencement de l'ère chrétienne. Mécène était mort dans la même année. Le poète survécut seulement de quelques mois à son protecteur, comme s'il eût voulu réaliser la prédiction si touchante qu'il lui avait adressée dans une maladie :

..... Non ego peritum
Dixi sacramentum : ibimus, ibimus,
Ut cumque procedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Mécène, dans son testament, avait recommandé Horace à Auguste en ces termes : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. » Le poète, en mourant, désigna Auguste pour son successeur. Il vit approcher sa fin avec tranquillité, et fut enterré à l'extrémité des Esquilles, auprès du tombeau de Mécène.

Toutes les œuvres d'Horace réunies compo-

sont un petit volume contenant à peine 10,000 vers. C'est avec ce bagage, bien léger en apparence, mais d'un prix infini, qu'il est parvenu à la postérité, et qu'il a mérité d'être placé au rang des plus beaux esprits et des plus grands poètes.

Les œuvres d'Horace comprennent : — 1^o quatre livres d'*Odes*, où il se montre tour à tour sublime comme Pindare, voluptueux et délicat comme Anacréon, mordant comme Archiloque, passionné comme Sappho. Aucun autre poète n'a uni au même degré le lyrisme à la philosophie, l'inspiration à la critique. C'est par là surtout qu'il est supérieur à Boileau ; — 2^o un livre d'*Epodes*, publié après sa mort ; — 3^o le *Poème séculaire* ; — 4^o deux livres de *Satires*, où l'esprit le plus mordant et le plus incisif se tempère par un atticisme de goût et de sentiment que Perse et Juvenal n'ont point ; — 5^o deux livres d'*Épîtres*, qui sont peut-être ce qu'il a laissé de plus beau, et de plus parfait, au point de vue surtout de la philosophie et de la connaissance du cœur humain ; — 6^o l'*Art poétique*, chef-d'œuvre de théorie critique qui n'a pas encore été surpassé, et ne le sera sans doute jamais.

Aucun écrivain de l'antiquité depuis la renaissance des lettres n'a été aussi recherché et aussi souvent réimprimé. On a évalué à près de 800 le nombre des éditions qui en ont été faites en Europe depuis trois siècles. L'édition de Rich. Bentley, 1764, 2 vol. in-8^e, et celle de MM. Didot, 1799, sont à juste titre, les plus estimées.

Les poésies d'Horace ont été traduites une infinité de fois dans toutes les langues de l'Europe. Nous en comptons par centaines les traductions dans notre langue, tant en prose qu'en vers. Celle de Vanderburg, 1812, 2 vol. in-8^e, est une des plus recherchées.

MAKE.

HORACES. Nom de trois Romains qui, sous le règne de Tullus Hostilius, combattirent contre trois citoyens d'Albe nommés *Curtaces*, pour décider lesquels des Albains ou des Romains seraient soumis aux autres. Deux des Horaces furent d'abord tués ; le dernier feignit alors de prendre la fuite ; les *Curtaces* le poursuivirent ; mais comme ils étaient tous trois blessés, ils avaient couru avec une vitesse inégale ; le Romain voyant la distance qui les séparait et les empêchant de se prêter secours, se retourna tout à coup et les tua l'un après l'autre. Rome dut la suprématie à ce subterfuge. Rentré dans la ville après sa victoire, Horace perça de son épée sa sœur, qui lui reprochait d'avoir tué un des *Curtaces*, auquel elle était fiancée. Les juges le condamnèrent à mort ; mais il en appela au peuple, qui lui fit grâce ; il fut toutefois condamné à passer sous le joug.

HORAPOLLON est l'auteur d'un livre intitulé : *Les Hiéroglyphiques*. Dans sa forme actuelle, ce livre existe en langue grecque avec ce titre : « *Les Hiéroglyphiques d'Horapollon Nilus (ou Nilien)*, qu'il a composées en langue égyptienne, et que Philippe a traduites en grec. » C'est sous ce titre que fut reconnu le premier manuscrit de cet ouvrage retrouvé à la renaissance des lettres, et dont Alde Manuce donna la première édition, en grec, dans l'année 1505, format in-folio. Plusieurs autres éditions successives, des traductions latines, italiennes, françaises, anglaises, répandirent le texte, et les divers systèmes relatifs à l'interprétation de l'antiquité y puisèrent, par des explications arbitraires, des opinions qui se sont depuis évanouies avec eux. Il n'y a plus de doute sur l'origine égyptienne de ce livre ; il fut, dans les écoles de l'Égypte, un des traités élémentaires de l'étude des écritures égyptiennes, et fut traduit en grec. Son auteur primitif se nomma *Horus*, qui est à la fois un nom de dieu et un nom de roi et d'homme. Son analogue dans la mythologie grecque fut Apollon, et ce n'est pas trop donner à la conjecture que de penser que le nom actuel de l'auteur des *hiéroglyphiques* renferme à la fois la dénomination égyptienne et la dénomination grecque, et qu'il doit s'entendre comme s'il était écrit *Horus* ou *Apollon*. Les premiers éditeurs latins ont attentivement séparé les deux dénominations en intitulant ce livre : *Hori Apollinis... libri duo*, (éditions de 1551 et de 1606) ; l'édition de Venise, 1538, porte : *Orus Apollo de hieroglyphicis notis* ; enfin en 1548, le traducteur italien imitait ce titre en ces termes : *Oro Apolline delli signi hieroglyphici*. L'usage contraire a prévalu dès le siècle suivant, et a été conservé jusqu'à nous, dans les deux éditions récemment publiées à Amsterdam, 1835, et à Londres, 1840.

Si l'origine égyptienne du livre ne paraît plus douteuse, on reconnaît en même temps qu'il a été interpolé et accru d'éléments étrangers à l'Égypte ; qu'il n'a pas été toujours bien compris par le traducteur grec ; enfin, que ce traducteur étant des bas siècles de la littérature grecque, a, dans ses interprétations des passages primitifs, introduit des idées nées de systèmes alors modernes ; enfin, tel qu'il est aujourd'hui, le livre grec d'Horapollon ne renferme plus qu'un petit nombre de notions certaines sur les signes symboliques employés dans le système graphique égyptien, et que des débris d'un ancien traité égyptien de l'écriture symbolique égyptienne, confusément mêlés avec des éléments hétérogènes. C'est dans ces termes que peut se résumer le jugement motivé de

Champollion le jeune sur cet ouvrage qui, dans son intégrité première, serait aujourd'hui d'une utilité sans égale pour les études égyptiennes. — On sait en effet que l'écriture hiéroglyphique se compose de trois sortes de signes. Ceux de la troisième classe, les signes *symboliques*, expriment les idées par des analogies convenues ou réelles entre les objets figurés et les idées à exprimer. Dans cette classe où l'arbitraire, la convention, étaient le principe même de la constitution des signes, leur expression en devait être pour nous d'autant plus difficile, et c'est précisément de cette série de signes que l'Égyptien Horus avait écrit l'interprétation conservée. — Son ouvrage est divisé en deux livres: le premier contient l'interprétation de 70 signes, et le second celle de 118, ensemble 188 signes; mais dans le rapprochement de l'ouvrage d'Horus avec les inscriptions égyptiennes, Champollion le jeune n'avait reconnu, parmi les 70 signes du premier livre, que 30 véritables biéroglyphes employés dans les inscriptions; d'un autre côté il retrouvait d'autres signes de ce premier livre, parmi ceux du second qui paraissent être les plus authentiques, dans les *anaglyphes*, ou tableaux allégoriques et symboliques, qui ne retracent ni des scènes de la vie privée, ni des cérémonies religieuses, et qui se voient sculptés sur les murs des temples et des palais, sur les parois des tombeaux, ou peints sur les manuscrits, les enveloppes et les cercueils des momies; compositions extraordinaires où sont mis en action des êtres surnaturels ou fantastiques, même des êtres réels qui n'ont entre eux d'autre relation que celle que leur attribuent ces allégories ou ces symboles. L'ouvrage d'Horus était donc utile à la fois pour l'intelligence de quelques signes de l'écriture hiéroglyphique et pour celle du langage allégorique des *anaglyphes*.

Depuis que les études égyptiennes se sont développées, grâce aux doctrines et aux livres élémentaires de ces immenses études créées par Champollion le jeune, le livre d'Horus Apollon est devenu le sujet de recherches approfondies et heureuses, et on s'est naturellement efforcé de reconnaître dans les textes biéroglyphiques égyptiens les signes décrits par Horus, et de mettre à côté du texte écrit le signe figuré. Sans tenir aucun compte des essais infructueux faits durant les derniers siècles, nous citons avec empressement l'édition d'Horus, texte grec avec une traduction latine, des prolegomènes et des notes, donnée à Amsterdam, en 1835, par le docte philologue M. Leemam, à qui l'archéologie égyptienne a, d'ailleurs, de véritables obligations. Il a joint aux textes trois planches où

sont réunis 61 signes primitifs, avec les variétés de quelques uns. Mais depuis la date de cet ouvrage, des monuments alors inconnus ont été publiés; nous avons mis au jour la grammaire égyptienne, le dictionnaire égyptien, les 520 grandes planches tirées des dessins recueillis en Egypte, les notions descriptives des monuments mêmes, le Mémoire sur la notation des dates, ouvrages de notre frère qui ont procuré à la science des notions importantes encore ignorées en 1835, et qui doivent introduire dans les planches de l'ouvrage de M. Leemam de nombreuses modifications. — Dans l'élégante édition grecque et anglaise, donnée en 1840 par M. Turner Cory (chez Pickering), avec le concours de M. Bonomi pour les signes, ceux-ci sont gracieusement et fidèlement traités d'après les monuments; il y en a 17 pour le second livre, et de plus, trois planches représentant des sujets égyptiens; mais on aurait dû supprimer la troisième, qui est un sujet de l'Égypte romaine tiré des images de Bartoldi, et dont l'origine est inconnue. J. J. C. F.

HORATIA ou **VALERIA** (loi). Cette loi fut portée l'an de Rome 305, à la suite de l'expulsion des décemvirs, quand le peuple romain se fut retiré pour la seconde fois sur le mont Sacré. Elle statuait, dit Tite-Live, que les décrets rendus par les plebéiens réunis en tribus obligeraient tout le peuple romain, c'est-à-dire l'ensemble des plebéiens et des patriciens. Si les paroles de Tite-Live devaient être prises à la lettre, la loi *Horatia* aurait produit une modification profonde dans la constitution romaine, puisqu'elle aurait substitué le vote par tribus, où les suffrages se comptaient par têtes, au vote par centuries, où les suffrages se comptaient par classes, en d'autres termes le gouvernement populaire au gouvernement des riches. Mais il paraît qu'elle n'eut pas une telle portée, puisque dans le siècle suivant les lois *Publiae* établirent des dispositions analogues, et que les décrets des plebéiens, les *plebiscites*, ne furent définitivement assimilés aux décrets votés dans les comices par centuries, c'est-à-dire aux *lois*, que par la loi *Hortensia*, rendue l'an de Rome 467, par le dictateur Hortensius, après une nouvelle insurrection sur laquelle on a très peu de détails.

HORDE, du ture *ordou*. Ce mot, usité dans les dialectes tartares et dans la langue ottomane, signifie camp d'une armée, campement de Tartares, marché établi dans un camp, et enfin un corps de cavaliers. Nous l'employons en français pour désigner une peuplade errante, une troupe nombreuse d'hommes qui vivent en société, mais sans avoir d'établissement fixe. Le dictionnaire de l'Académie, dont nous empruntons la

définition, ajoute que ce mot s'applique par extension et par mépris à une troupe d'hommes indisciplinés qui se plaisent au carnage et à la dévastation. Quoique nous écrivions *horde* avec une 4, ce mot n'a en turc aucune aspiration.

HORDEINE (*chim.*), du latin *horden*, orge. Substance particulière qui se rencontre surtout dans l'orge. Elle est pulvérulente, jaunâtre, insipide, inodore, un peu rude au toucher, et assez semblable à de la sciure de bois. On l'obtient en faisant tomber un filet d'eau sur de la pâte de farine d'orge; l'hordeïne et l'amidon se déposent; on traite alors le précipité par l'eau bouillante qui dissout l'amidon, et l'hordeïne pure reste libre.

HORDICALES (*antiq.*) (*roy.* FORDICALES). **HOREB**. On s'accorde, en général, à regarder cette montagne comme un massif dont trois des pics principaux portent les noms de *Horeb*, de *Djebel-Mousa* (qu'on prend pour le *Sinaï*) au S.-E. et à peu de distance du précédent, et de *Djebel-Katherin* ou montagne de Sainte-Catherine, au S.-O. du *Djebel-Mousa*; mais les noms donnés aux deux premiers de ces sommets semblent ne leur avoir été appliqués qu'arbitrairement. Le *Djebel-Mousa* diffère, selon toute apparence, du *Sinaï* de Moïse, et la distinction de *Sinaï* et d'*Horeb* ne repose sur aucun témoignage positif de la Bible. La grande scène de l'entrevue de Dieu avec Moïse, qui est ordinairement placée sur le *Sinaï*, l'est sur l'*Horeb* par le Deutéronome (IV, 10), et par Malachie (IV, 12), et on peut s'assurer, en lisant attentivement (Exode III, 1; Deuter, I, 6; Exode XXIII, 6; Deuter, I, 19), que par *Horeb* Moïse désigne une montagne particulière et non point un groupe ou une chaîne. Peut-être *Horeb* était-il le nom amalécite du *Sinaï*, comme l'a conjecturé M. Lepsius. Quant à l'identité du *Djebel-Mousa* et du *Sinaï*, nous allons dire ce qui la rend non seulement douteuse, mais encore à peu près impossible à admettre, aujourd'hui que l'on connaît la topographie des lieux bibliques. D'abord, Moïse, pour arriver au *Sinaï* actuel, aurait été forcé de faire un grand détour par l'Ouadi-el-Chekh, route à peu près impraticable pour une population de trois ou quatre millions d'individus. Arrivé au *Djebel-Mousa*, une nouvelle difficulté l'attendait: il n'existe autour de ce pieu aucun endroit capable, même à beaucoup près, de recevoir une pareille multitude. Les voyageurs modernes l'ont tous reconnu: Laborde signale l'impossibilité de l'arrivée des Israélites jusqu'au *Sinaï*; Robinson, pour concilier l'opinion vulgaire avec le récit de Moïse, voit le *Sinaï* dans l'*Horeb* actuel, au pied duquel s'étend la plaine assez vaste de *Lahab*; mais cette opinion ne repose sur aucun

fondement, ni même sur la tradition vulgaire. Si l'on demande aux ouvrages des siècles antérieurs des notions sur la position du *Sinaï*, la confusion redouble; ainsi, au moyen-âge, on plaçait *Elin* à *Ailath*, et le *Sinaï* à *Petra* (*roy.* Robinson, III, 119). Mais d'autres documents viennent bientôt éclaircir la difficulté. Cosmas nous apprend que la ville de *Pharan* occupait l'emplacement de *Raphidim*, une des stations des Hébreux, où Moïse frappa le rocher ou *Horeb*. L'*Horeb*, selon Cosmas, était donc voisin de *Pharan*, dont nous connaissons parfaitement la position, et cette montagne ne pouvait être l'*Horeb* actuel, situé à quinze lieues plus au sud. Une autorité plus grave confirme l'indication donnée par Cosmas, c'est celle de saint Jérôme, qui place également *Pharan* dans le voisinage de *Raphidim*. Or, on trouve, précisément vis-à-vis de la ville de *Pharan* une montagne bien autrement majestueuse que le *Djebel-Mousa*, le *Serbal*, dont les cinq sommets, de hauteur égale, ont au moins 6,000 pieds d'élévation. D'autres raisons ajoutent un nouveau degré de vraisemblance ou même de certitude à cette identité du *Serbal* et du *Sinaï*: c'est au pied même de cette montagne, du côté de *Pharan*, que se trouvent ces nombreuses inscriptions, dites *sinaïtiques*, qui paraissent avoir été gravées sur le rocher par des pèlerins chrétiens, comme le prouvent une foule de croix et de monogrammes dont elles sont parsemées. Le mont *Serbal* était donc, dans les premiers siècles de notre ère, un lieu de pèlerinage, comme l'a remarqué le judicieux Burekhardt, qui en conclut qu'à une époque reculée il a été regardé comme le *Sinaï*. La ville de *Pharan*, était, en outre, le plus ancien centre chrétien de la péninsule, ce qu'elle devait probablement à sa position au pied de la montagne sacrée. C'était là qu'avait été établi le premier couvent de cette partie de l'Arabie, signalé, vers l'an 40, comme siège épiscopal, et dont le couvent de *Djebel-Mousa* parait avoir été une succursale jusqu'au x^e, où il obtint la primatie. La vallée de *Pharan* contraste tellement d'ailleurs avec l'aridité du reste de la péninsule, que les Arabes lui donnent le nom de *jardîn*, qu'elle mérite en effet par ses fruits, ses bosquets de palmiers, de saïals, de nek, de tassa, et les eaux courantes qui l'arrosent. N'est-ce pas là, plutôt que sur les rochers arides du *Djebel-Mousa*, que Moïse devait conduire les troupeaux de Jethro, et, plus tard, le peuple qu'il guidait vers la Terre-Promise? On peut consulter, pour plus de détails, l'intéressant voyage du docteur Lepsius au *Sinaï*, auquel nous avons emprunté la plupart de ces documents. AL. BONNEAU.

HORÉES (antiq.). C'est le nom que l'on donnait à une fête célébrée au commencement de chacune des quatre saisons de l'année. On faisait alors un repas solennel avec les fruits de la terre. Le nom de cette fête venait de ce que les heures désignaient primitivement les saisons.

HORIZON (ast.), du grec *ὅριον*, je termine. Ce mot sert à désigner le grand cercle de la sphère céleste qui sépare la partie visible de la partie invisible. Si l'on contemple le ciel dans un lieu complètement découvert, en pleine mer par exemple, la ligne circulaire de séparation entre le ciel et les eaux nous représente l'horizon. Ce cercle est formé par l'intersection de la sphère céleste suivant un plan qui passerait par le centre de la terre, perpendiculairement à la verticale, c'est-à-dire à la direction de la pesanteur ou du fil à plomb. La surface des eaux tranquilles représente partout l'horizon du lieu, parce que partout elle est parallèle à ce cercle. On dit l'horizon du lieu, parce que chaque point de la terre a son horizon, et que ce n'est point un cercle unique et fixe comme l'est l'équateur. En effet, d'après la définition donnée, à chaque verticale correspond un cercle qui lui est perpendiculaire; et comme chaque point de la surface terrestre a sa verticale, laquelle n'est autre chose que la direction d'un rayon du globe terrestre correspondant à ce point, il y a, par cela même, un horizon qui lui correspond aussi. Ainsi donc en changeant de place sur la terre, on change continuellement et de verticale et d'horizon, ce qui n'empêche pas que la définition que nous avons donnée de ce cercle ne soit toujours parfaitement applicable en chaque lieu. Cependant on distingue pour chaque lieu deux sortes d'horizons: l'horizon rationnel et l'horizon sensible. L'horizon rationnel est celui que nous venons de définir; il passe tout à la fois par le centre de la sphère et de notre globe, et divise la sphère céleste en deux hémisphères rigoureusement égaux. L'horizon sensible, au contraire, est un plan tangent à la surface de notre globe; il est posé, pour ainsi dire, sur cette surface, parallèlement à l'autre, de sorte qu'entre les deux horizons il y a un intervalle égal à la demi-épaisseur de la terre. Par suite, là où ces deux cercles coupent le ciel, il y a une tranche comprise entre eux, laquelle serait aussi de cette épaisseur. Mais comme ces deux plans parallèles se prolongent à l'infini dans l'espace, l'intervalle qui les sépare, vu à cette distance, devient insensible, non seulement au coup d'œil, mais à nos moyens d'observation les plus délicats. Les deux intersections dans le ciel, et par suite les deux horizons, se confondent par le fait, de sorte qu'il n'y a plus lieu de les

distinguer. Ce qui fait que l'on n'en considère qu'un seul qui est l'horizon rationnel.

HORLOGE (tech.). Instrument propre à mesurer le temps. — Dans l'antiquité et pendant la plus grande partie du moyen-âge, les horloges proprement dites n'étaient pas connues. Les clepsydres, les sabliers et les gnomons ou cadrans solaires (voy. ces mots), servaient seuls à l'indication des heures. — Les clepsydres, qui d'abord étaient fort simples, se compliquèrent peu à peu de divers rouages, et bientôt il ne leur manqua plus, pour constituer des horloges proprement dites, que le poids moteur et l'échappement. Ces deux inventions furent faites, si l'on en croit Moréri, Haellen, Marlot, le président Henault, etc., par le savant Gerbert qui mourut pape sous le nom de Sylvestre II, en 1003. — A cette époque le rouage de la sonnerie n'était pas encore inventé; il ne fut appliqué aux horloges qu'au commencement du xii^e siècle. Jusque-là ces machines étaient mues par un corps pesant suspendu à l'axe de la première roue, laquelle, par une suite d'engrenages, communiquait le mouvement au balancier. On comprend que par suite de la position fixe nécessaire à ces horloges, elles ne pouvaient pas être transportées d'une place à une autre sans de graves inconvénients; et c'est alors qu'un ouvrier, dont le nom n'est pas connu, inventa, dit-on, le ressort-spiral, qui, étant maintenu par ses deux extrémités dans un tambour ou barillet, produit par sa force élastique, l'effet du poids moteur sur les rouages primitifs. — Cette découverte permit de faire des horloges portatives de toutes formes et de toutes grosseurs, et dès ce moment les clepsydres et les sabliers n'occupèrent plus qu'une place sans importance dans les appartements. Cependant les machines chronométriques de cette époque étaient loin de mesurer le temps avec exactitude, car il leur manquait encore un perfectionnement qui devait faire et qui fit en effet révolution dans l'horlogerie; ce perfectionnement était l'application du pendule à l'échappement. Ce fut Galilée qui eut l'heureuse idée de cette application après laquelle les horloges devinrent des instruments d'une parfaite précision.

DUBOIS.

HORLOGERIE (techn.) (voy. ce mot au Supplément).

LANGLOIS.

HORMISDAS. Forme grecque de l'expression zende *Ahura-mazda*, c'est-à-dire roi ou seigneur, grand créateur. Ce nom, que l'on prononce en persan moderne *hormozd* ou *ormozd* (voy. ce mot), désigne chez les sectateurs de Zoroastre, le principe secondaire du bien. Il a été porté par divers personnages, entre lesquels

nous distinguerons, comme les plus remarquables :

HORMISDAS (saint), dont parle Théodoret (Hist. ecclésiast., lib. V, cap. 39). Il était né en Perse et appartenait à l'ancienne race royale des Achéménides. Il souffrit le martyre sous le règne de Vararane V ou Bahram-Gour (421-441 de J.-C.). Son nom est dans le martyrologe romain.

2^e HORMISDAS I^{er}, troisième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, était fils de Sapor ou Schahpour I^{er}. Il monta sur le trône en 271 de J.-C., après la mort de son père. Il mourut en 272, et son règne, très court, ne fut marqué par aucun événement important. On cite de ce prince des traits de vertu qui le firent regretter de ses sujets. Du vivant de Sapor, lorsqu'il était gouverneur du Khorasân, on accusa Hormisdas d'aspirer au trône. Pour répondre à ces calomnies, il se fit couper la main droite et l'envoya à Sapor; c'était la meilleure manière de répondre à la calomnie, car, en Perse, les princes mutilés perdaient tous leurs droits au trône. Sapor, touché de cette noble conduite, abrégea la loi et déclara Hormisdas son successeur.

HORMISDAS III, seizième roi de la dynastie des Sassanides, fils d'Izdegerdès II, monta sur le trône l'an 457 de J.-C. Il devait, suivant les ordres de son père, partager l'autorité avec son frère aîné Pérozès ou Firouz; mais il chassa celui-ci et le força de se contenter d'une province qu'il lui donna en apanage. Cependant Pérozès ayant fait alliance avec les Ilus blancs, marcha contre Hormisdas, et lui fit trancher la tête, l'an 461 de J.-C.

5^e HORMISDAS IV, fils du grand Chosroès, vingt-deuxième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône l'an 579 de J.-C. On ne peut refuser à ce prince du courage et de l'habileté; mais il était cruel, orgueilleux et perfide. Peu de temps après être monté sur le trône, il viola un traité qu'il avait fait avec les Romains. L'empereur Tibère II fit alors entrer ses troupes dans la Mésopotamie. Deux armées qu'Hormisdas envoya successivement contre les Romains, furent complètement battues. La Perse, si florissante sous le grand Chosroès, était devenue un vaste désert par suite des invasions des Romains et des nations scythiques ou turques. Tant de revers augmentèrent la cruauté naturelle d'Hormisdas. Les grands et le peuple, las d'obéir à ce tyran sanguinaire, conspirèrent contre lui, le firent prisonnier et lui crevèrent les yeux. Il fut ensuite mis à mort.

L. D.

HORMISDAS (SAINT). Fut élu au mois de juillet 514 pour succéder au pape Symmaque. Ayant reçu bientôt après des lettres de l'empereur Anastase, qui se vit obligé de recourir à

lui pour apaiser les révoltes causées par ses entreprises contre les catholiques, il envoya des légats à Constantinople avec des lettres où il pressait l'empereur de mettre fin au schisme de l'Eglise orientale qui refusait de souscrire à la condamnation prononcée par le saint siège contre Acace de Constantinople, comme fauteur des Eutychiens. Mais cette démarche demeura sans effet. Une seconde légation, envoyée en 517, n'eut pas plus de succès. Enfin, Anastase étant mort en 518, le pape, sur la demande de l'empereur Justin, envoya d'autres légats avec un formulaire de foi que les évêques orientaux devaient souscrire; le patriarcat de Constantinople et une multitude d'évêques signèrent ce formulaire; des mesures furent prises pour remplacer les évêques Eutychiens, et l'indulgence dont le pape crut devoir user à l'égard de quelques prélats, qui, bien que n'ayant pas souscrit à la condamnation d'Acace, s'étaient montrés constamment opposés aux Eutychiens, mit fin au schisme qui durait depuis trente-cinq ans. Le pape Hormisdas montra la même prudence en s'abstenant de prononcer sur une proposition que des moines de Scythie voulaient faire approuver, et qui était en effet orthodoxe, mais qui, dans les circonstances actuelles, semblait de nature à favoriser l'Eutychieisme. Ce vertueux pontife mourut au mois d'août 523. On a de lui 80 Lettres qui sont une preuve de son zèle, et de sa sollicitude pour toutes les Eglises.

R.

HORN. Nom de quatre villes, d'un cap célèbre et de plusieurs îles. — La plus importante de ces villes est nommée plus exactement *Hoorn*, et se trouve dans la Hollande septentrionale, sur une petite baie du Zuider-Zee, à 32 kilom. N.-E. d'Amsterdam; c'est un port de mer assez animé, qui exporte du beurre, du fromage, du bétail et du poisson; on y compte 10,000 habitants; c'est la patrie du navigateur Schouten. — Le cap *Hoorn* ou *Hoorn* fut découvert en 1616 par ce navigateur, qui voulut lui donner le nom de sa ville natale; il forme l'extrémité méridionale de l'Amérique, et se trouve par 55° 58' 30" de latitude S., et 69° 41' 30" de longitude O., à la pointe S. de la plus considérable des îles de l'Hermitte, qui sont voisines de la Terre de Feu. — Il y a une petite ville de *Hoorn* en Autriche, dans le pays au dessous de l'Enns, sur le Tiffer; une autre dans la principauté de Lippe-Deimold; une troisième, appelée plus communément *Hornes*, en Belgique, dans le Limbourg, près de la Meuse et de Ruremonde, avec un château qui fut le berceau d'une famille célèbre. — Quant aux îles de *Hoorn*, on en remarque une dans le golfe du Mexique, sur la

côte de l'état de Mississipi, et un groupe de deux îles dans le Grand-Océan, découvertes par Schouten, en 1616, et qui paraissent identiques avec les îles de la Consolation de Maurelle, par 15° 12' de latitude, et 176° 29' de longitude O.

HORN. Plusieurs Suédois célèbres ont porté ce nom. — **HORN** (*Gustave* comte de), né en 1592 et mort en 1657, fut l'un des meilleurs généraux de Gustave-Adolphe. Il contribua beaucoup à la victoire de Leipsick, et, après la mort de Gustave, il se joignit au duc de Weimar. Fait prisonnier à la bataille de Nordlingen, qui avait été livrée contre son avis (1634), il ne recouvra la liberté qu'en 1642, et rendit, dans la guerre contre le Danemark, d'éminents services à la reine Christine, qui le nomma feld-maréchal, puis connétable et comte. — **HORN** (*Arved-Bernard*, comte de) eut la plus grande part aux événements qui se passèrent en Suède après la mort de Charles XII ; il présida la diète en 1720, et fit donner la couronne à Frédéric de Hesse-Cassel, époux d'Ulrique-Éléonore. Il se mit ensuite à la tête du parti des *Bonnets*, dévoué aux intérêts de la Russie et de l'Angleterre, et se retira des affaires en 1738, après le triomphe du parti français dit des *Chapeaux*. Né en 1664, il mourut en 1742. — **HORN** (*Frédéric*) comte d'Aminne, né en 1725, dans la Sudermanie, prit d'abord du service dans les armées françaises, devint ensuite conseiller d'Adolphe-Frédéric et de Gustave III, seconda ce dernier dans ses projets de réforme, fut fait lieutenant-général, comte, et mourut en 1796. — **HORN** (comte de), fils du précédent, participa au complot d'Ankarström, qui eut pour résultat l'assassinat de Gustave III, fut condamné à mort, et vit continuer la peine en un hannissement perpétuel. Il mourut à Copenhague en 1823. Il avait composé des poésies estimées.

HORNEMANN (*FRÉDÉRIC-CONRAD*), né à Hildesheim en 1772, fut d'abord ministre luthérien à Hanovre. Entraîné par le goût des voyages, il renonça à ses fonctions, et obtint de la Société d'Afrique, à Londres, la permission de voyager à ses frais. Il se trouvait en Égypte pendant l'expédition de Bonaparte qui lui donna les moyens de continuer son voyage. Le 5 septembre, il partit du Caire avec la caravane du Fezzan, pénétra jusqu'à Mourzouk et revint par Tripoli. En avril 1800, il repartit avec la caravane de Bournou, et depuis lors on n'a plus entendu parler de lui. Il avait envoyé à la Société d'Afrique le curieux *Journal* de son premier voyage, qui a été publié en anglais, à Londres (1802), in-4° avec cartes, et en allemand, à Weimar (1802), et traduit deux fois en français.

HORNES ou **HORN** (*PHILIPPE DE MONT-*
Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

MORENCY-NIVELLE, comte de), fils aîné de Joseph de Montmorency, seigneur de Nivelles, et d'Anne d'Egmont, hérita du comté de Hornes par suite du mariage de sa mère, devenue veuve, avec Jean, dernier comte de Hornes. Charles-Quint, auquel il se montra fort attaché, lui donna le gouvernement de la Gueldre. Malgré l'éclat de ses services et la part glorieuse qu'il avait prise aux batailles de Saint-Quentin et de Gravelines, il se vit arrêté, ainsi que le comte d'Egmont son parent (1507), par l'ordre du duc d'Albe, qui lui fit trancher la tête (voy. EGDMONT), comme coupable d'intelligence avec Guillaume d'Orange.

HOROSCOPE (*ast.*). L'écliptique est coupée en deux points par l'horizon; l'un, qui est à l'occident, se couche, et l'autre, située à l'orient, se lève : c'est l'*horoscope*. Le milieu entre ces deux points s'appelle le *monogésime*, parce qu'il correspond au 90° degré. La superstition qui persuada que les événements humains sont liés aux phénomènes célestes et ramenés périodiquement avec eux, fit croire que le point de l'écliptique qui se lève lors de la naissance d'un enfant devait présager sa destinée future. Cette erreur rendit ce point célèbre : on le nomma *horoscope*, de deux mots grecs qui signifient *examen de l'heure* (sous-entendu *de la naissance*). On étudia aussi le lieu du soleil dans l'écliptique, le point où ce cercle coupe le méridien, etc. L'astrologie crut y voir autant d'indices certains de l'avenir. Tieho-Brabé avait la foi la plus aveugle dans les horoscopes, et ses œuvres sont un monument déplorable des travers de l'esprit dont les plus grands hommes ne sont pas exempts. Son ami Kepler, le plus grand des astronomes, fit aussi des horoscopes, mais il n'y ajoutait pas foi, et déplorait le malheur de se voir réduit à la nécessité de sacrifier à ce goût de son siècle, pour conserver l'emploi qui le faisait vivre. Catherine de Médicis avait fait bâtir la colonne de l'hôtel de Soissons pour y consulter le ciel et tracer des horoscopes.

HORRIPILATION (*med.*). Sentiment général de malaise, accompagné de frissonnement, et de la saillie du bulbe des poils, dernière circonstance qui lui a valu le nom vulgaire, mais caractéristique, de *chair de poule*. — L'horripilation est un phénomène purement nerveux; on l'observe en effet chez les personnes fort irritables, au début de la plupart des maladies aiguës, dans la période algide des accès de fièvre intermittente, à la vue d'un objet repoussant ou pénible, à l'annonce imprévue d'une nouvelle fâcheuse, etc.; quelquefois il suffit même du contact le plus léger sur la surface du corps pour la produire. Son siège paraît être dans les dernières ramifications nerveuses de la peau,

et semble le résultat d'une surexcitation de l'encephale ou du cordon rachidien. — Quand l'horripilation est accidentelle elle cesse bientôt d'elle-même, par le retour de la chaleur à la peau, ou par une douce transpiration. Quand elle est le prélude d'un état pathologique, elle est remplacée par quelques uns des symptômes propres à la maladie. — Dans les cas où l'on croira devoir combattre le sentiment de malaise qui l'accompagne, il faudra recourir au mouvement, aux boissons émollientes et aromatiques chaudes, aux frictions douces sur la peau.

HORTENSE (LA REINE) est née à Paris le 10 avril 1783, du vicomte Alexandre de Beauharnais, qui fut membre de l'assemblée constituante, et de Joséphine Tascher de la Pagerie. Elle passa les premières années de sa vie à la Martinique avec sa mère, et, revenue en France au moment de la révolution, elle n'y connut d'abord que l'adversité. Son père, traduit devant le tribunal révolutionnaire, périt sur l'échafaud; sa mère fut jetée en prison, et sans la princesse de Hohenzollern, qui lui prodigua des soins maternels, elle serait restée dans le plus triste abandon. Son sort changea du tout au tout quand la veuve du vicomte de Beauharnais eut épousé le général Bonaparte, qui la plaça dans le pensionnat de M^{me} de Campan. Elle y fut, dit-on, la plus remarquable des élèves, et surpassa toutes ses compagnes par sa facilité, ses talents et son esprit. Son affabilité prévenante, la simplicité gracieuse de ses manières, jointes à la fortune rapide de son beau-père, ne tardèrent pas à réunir autour d'elle une foule de prétendants; mais Bonaparte, devenu premier consul, voulut qu'elle épousât son frère Louis, et ce mariage s'accomplit le 7 janvier 1802, malgré la répugnance et les pleurs d'Hortense. Cette union ne devait pas être heureuse. Douée d'une bonté facile, d'un tempérament porté au plaisir, Hortense ne pouvait s'accommoder du caractère morose de son époux, dont la jalousie prenait ombrage de tout, même de la vive amitié que le premier consul témoignait à sa belle-fille. Quand Louis Bonaparte fut placé sur le trône de Hollande, sa femme, qui était déjà mère de deux fils, le suivit dans sa nouvelle résidence, sans néanmoins que les bons rapports pussent renaitre entre les deux époux. Après la mort de son fils aîné (1807), auquel Napoléon portait une affection toute particulière, et dont il pensait faire son successeur, elle revint en France et ne reparut que rarement en Hollande. Protectrice des arts et artiste elle-même, elle réunissait dans ses salons la société la plus brillante, et se voyait entourée d'un cortège de poètes et de littérateurs. On sait que ce

fut elle qui composa la musique de la romance: *Parlent pour la Spric*, dont M. de Laborde fit les paroles, et qui fut si goûtée sous l'empire. En 1814, elle se retira à Navarre et à la Malmaison, avec l'impératrice Joséphine, y reçut la visite de l'empereur Alexandre, fut comprise, grâce à ce prince, dans les traités de Paris, et reçut en donation, pour elle et ses enfants, le duché de Saint-Leu. Pendant la première restauration, la légèreté de son caractère la porta, vis-à-vis de la cour nouvelle, à quelques démarches imprudentes, que Napoléon eut peine à lui pardonner à son retour de l'île d'Elbe; mais après la deuxième chute de l'empereur, elle fut forcée de quitter la France, et après avoir cherché un refuge à Aix en Savoie, puis à Constance, elle se fixa enfin à Augsbourg, où elle resta jusqu'en 1825. Depuis cette époque, elle passa régulièrement l'hiver à Rome et l'été dans son château d'Arenenberg, sur les bords du lac de Constance, dans le canton de Turgovie. Pendant tout ce temps elle ne cessa de s'occuper activement de politique. Malgré un voyage qu'elle fit à Paris après la révolution de 1830, elle ne put rien obtenir pour sa famille. Elle revint une seconde fois à Paris en 1836, pour implorer la clémence de la famille d'Orléans en faveur de son fils, gravement compromis par la tentative de Strasbourg, et mourut bientôt après, au château d'Arenenberg (5 oct. 1837). Son second fils était mort en Italie, en 1831. Le troisième, né le 20 avril 1808, est aujourd'hui président de la république française.

OTT.

HORTENSIA (bot.). Nom sous lequel est vulgairement connue une très belle plante d'ornement, espèce d'hydrangée, qui porte aussi le nom vulgaire de *Rose du Japon* (voy. HYDRANGÉE).

HORTENSIA (lat.). Cette loi, célèbre dans l'histoire de la Constitution romaine, fut décrétée par le dictateur Hortensius, et eut pour but de rendre définitivement obligatoires pour tous les citoyens les lois émanées des comices par tribus (voir HORATIA). C'est probablement cette même loi qui, par une disposition que l'on a prise pour une loi particulière et rapportée à une autre date, statuait dans l'intérêt des populations des campagnes, que tous les jours de marché seraient des jours *fastes*, c'est-à-dire des jours pendant lesquels on pourrait rendre la justice.

HORTENSIVS (QUINTUS). Célèbre orateur romain, né en l'an 113 avant notre ère. Dès l'âge de 19 ans il entra au barreau, obtint des succès éclatants et ne trouva de rival que Cicéron, dont il reconnut la supériorité et voulut être l'ami. Il se distingua sous les drapeaux comme à la tri-

bune, servit en qualité de tribun dans la guerre contre les Marse, remplit ensuite la préture et fut élevé au consulat en 70. Hortensius ne joua aucun rôle politique; ami du repos, épicurien par principe et par nature, il n'avait d'autre ambition que de faire admirer son talent et de dépenser noblement son immense fortune. Il soutint plusieurs causes célèbres contre Cicéron, entre autres celle de Verrès; mais son jeune rival l'emporta constamment sur lui. Cicéron fait le plus grand cas de son talent; il parle de sa mémoire comme d'un prodige; mais Quintilien montre à son égard beaucoup plus de sévérité. Son style était brillant, son éloquence abondante, son débit séduisant; il manquait toutefois d'énergie et travailla peu ses discours qui ne plaisaient que médiocrement à la lecture. Il ne nous en est rien parvenu, non plus que des *poésies* légères et des *Annales* qu'il avait composées. Cléon avait donné le nom d'*Hortensius* à un traité de philosophie qui est perdu.

HORTENSIA, fille d'Hortensius, se rendit célèbre en défendant la cause de 400 dames romaines dont les triumvirs voulaient taxer les biens pour subvenir aux frais de la guerre. Elle plaida avec tant de force et d'éloquence, qu'elle gagna le procès et obtint la remise d'une grande partie de cet impôt.

HORTICULTURE, de *hortus*, jardin, et *colere*, cultiver. — L'origine de l'horticulture se perd dans la nuit des temps. Le premier qui rassembla autour de sa demeure quelques plantes utiles et quelques plantes d'ornement, fut le premier horticulteur. De tout ce qui peut efficacement contribuer à l'agrément de la vie, rien n'est comparable à un jardin. L'écriture Sainte, pour exprimer le bonheur parfait de nos premiers parents avant leur chute, nous les représente dans le lieu de délices par excellence, l'*Eden*, le paradis terrestre, le *jardin*. L'horticulture, déjà pratiquée avec intelligence dès le temps d'Homère, en grand honneur dans toute l'antiquité païenne, a surtout progressé chez les nations modernes, à partir de l'époque de la renaissance. Au plus fort des ténèbres du moyen-âge, les corporations religieuses avaient toujours conservé quelques traditions d'horticulture; chaque monastère avait son jardin, où les fruits, les fleurs, les plantes médicinales étaient l'objet de soins intelligents. De nos jours, toutes les conditions de la civilisation moderne se réunissent pour donner un immense essor à l'horticulture. La facilité et la rapidité des communications permettent à toutes les contrées du globe d'échanger des graines, des tubercules, des plantes vivantes; la simplification des procédés de chauffage, le prix de moins en moins

élevé du fer et du verre, pour la construction des serres, tout favorise en Europe la multiplication de ces riants asiles où les plantes des pays chauds peuvent recevoir une hospitalité digne d'elles, dans les contrées froides ou tempérées. Enfin, la vulgarisation des notions de la botanique met l'horticulture et ses produits au nombre des choses que tout le monde aime, et dont personne ne doit être entièrement privé. — Toutes les branches de l'horticulture se rangent dans deux grandes divisions naturelles : l'*horticulture utile* et l'*horticulture d'agrément*. La première est le jardinage appliqué à la production des fruits et des légumes; la seconde, le jardinage appliqué aux végétaux d'ornement.

HORTICULTURE UTILE. Cette branche, par la production des fruits et des légumes, partage avec l'agriculture la tâche de faire sortir du sol les vivres du genre humain. Chez les nations modernes, il importe, au plus haut degré, à l'hygiène publique et au bien-être des populations urbaines, que près des grandes villes les fruits et les légumes puissent être produits en quantité proportionnée aux besoins de la consommation, et à des prix constamment en rapport avec les ressources de la majorité des consommateurs, dont le grand nombre appartient toujours aux classes laborieuses.

Fruits. La production des fruits, à l'exception des fruits à cidre qui sont du domaine de l'agriculture, est une des branches les plus importantes de l'horticulture utile. La seule production des arbres à fruits des meilleures espèces, rien que dans les environs de Paris, donne lieu à un mouvement de plusieurs millions par an; on en expédie jusqu'en Russie et en Amérique. — Dans toute la partie tempérée et septentrionale de l'Europe, les arbres fruitiers originaires des pays méridionaux, spécialement le pêcher, l'abricotier et la vigne, ne mûrissent bien leurs fruits qu'avec la protection d'un mur d'espalier et à l'exposition du midi; tout à fait au nord, la culture des arbres fruitiers n'est plus possible que dans des serres affectées à cette destination spéciale. Sous les latitudes où ces fruits mûrissent en espalier à l'air libre, on les obtient dans des serres à des époques qui devancent de beaucoup celle de leur maturité naturelle.

Les arbres fruitiers d'Europe se rangent dans deux séries principales comprenant, l'une les arbres à fruits à *pepins*, l'autre les arbres à fruits à *noyau*. Parmi les premiers, le pommier occupe le premier rang; le pommier ne vient qu'en seconde ligne. Les espèces de poiriers, les plus précieuses, conquises de semis dans les temps tout à fait modernes en France, en Belgique et en Angleterre, ne sont jusqu'à présent répa-

dues que dans les jardins des amateurs opulents; les fruits de ces espèces ne figurent pas dans les jardins dont les produits sont destinés à être vendus sur les marchés; il reste encore dans cette voie bien des progrès à accomplir. En général, les terres plus ou moins fortes où la chaux n'est pas en excès, et les expositions plutôt tempérées que trop chaudes, conviennent particulièrement à la culture des arbres à fruits à pépins.

Dans la série des arbres à fruits à noyan, la pêche tient le premier rang. En France, au nord du bassin de la Loire, le pêcher ne mûrit bien son fruit qu'à l'abri de l'espallier. Aux environs de Paris, la production des pêches dans quatre ou cinq communes seulement, donne un revenu annuel de plusieurs centaines de mille francs. Les terres très riches en calcaire, et les expositions les plus chaudes conviennent particulièrement à la culture des arbres de cette classe.

Une troisième série comprend les fruits d'arbustes et de plantes herbacées, tels que la groseille, la framboise, la fraise et le melon. La culture de ces arbustes et de ces plantes rentre dans le domaine de la culture maraîchère.

Légumes. L'horticulture maraîchère a principalement pour but la production des légumes. Son nom lui vient des marais desséchés sur lesquels elle a été établie dès la plus haute antiquité. Les *hortillons*, jardins maraîchers des environs d'Amiens, existaient du temps de la domination romaine dans les Gaules; ils sont cultivés en légumes, sans interruption depuis vingt siècles. Autour de Paris, le grand développement donné à la culture maraîchère date du *xiv^e* siècle; le sage roi Charles V concéda à cette époque, à des familles de jardiniers, dont les descendants existent encore et sont tous jardiniers, de vastes marais dépendants du domaine royal dans la vallée de la Seine, à condition de les dessécher et de les cultiver en légumes pour l'approvisionnement de la capitale.

— Les légumes proprement dits, c'est-à-dire les plantes légumineuses dont on mange les graines sèches ou fraîches : les pois, les haricots, les fèves; les légumes racines : les carottes, les navets, les panais; les salades de toute espèce et les plantes diverses dont on mange les feuilles, comme l'oseille et l'épinard; les fleurs, comme le chou-fleur et l'artichaut; les côtes, comme le cardon, la poirée et la rhubarbe; ou les bulbes, comme l'ail, l'oignon et l'échalotte sont les principales séries de plantes du domaine de l'horticulture maraîchère. Cette culture exige une somme énorme de main d'œuvre et d'engrais; l'eau et le fumier sont ses deux éléments. Ses produits sont tout-à-fait en rapport

avec les frais considérables qu'elle occasionne.

Le point de contact entre l'agriculture et l'horticulture est sur la limite de l'horticulture maraîchère. L'une des divisions de cette culture a pour objet spécial les plantes *porte graines*, destinées à fournir des graines choisies de chaque espèce de plantes cultivées dans les potagers. Lorsqu'il vient à se produire une variété nouvelle d'une plante quelconque à l'usage de l'agriculture, avant qu'elle puisse prendre place dans les champs labourés par la charrue, cette plante doit être étudiée avec des soins minutieux que ne comportent pas, en général, les rudes travaux et les occupations toujours urgentes de l'agriculture. C'est au jardinier qu'il appartient de s'occuper de cette étude délicate, et de préparer pour la plante nouvelle son admission parmi les végétaux du domaine de la grande culture. C'est donc en passant par les mains du jardinier-maraîcher que les nouvelles espèces ou variétés de céréales ou d'autres plantes agricoles peuvent être appréciées et jugées. Dans cette voie, encore peu explorée, l'agriculteur a des services d'une grande portée à recevoir de l'horticulture.

HORTICULTURE D'AGRÈMENT. Cette grande division du jardinage, comprenant la culture des plantes d'ornement, n'est pas moins utile dans un autre sens, quoique cette utilité soit d'une nature moins indispensable. Elle est souvent prise dans le langage des gens du monde pour toute l'horticulture. Lorsqu'on parle d'un horticulteur, on entend ordinairement un homme qui s'occupe spécialement, par goût ou par état, de la culture des végétaux d'ornement. Cette culture embrasse une si prodigieuse variété de plantes, depuis l'humble graminée formant le gazon d'un parc, jusqu'aux platanes gigantesques qui ombragent les avenues, que les bornes imposées à cet article ne nous permettent pas d'en donner autre chose qu'une vue d'ensemble, avec un aperçu des industries accessoires qui s'y rattachent. — Tous les végétaux du domaine de l'horticulture d'agrément sont compris dans deux divisions; les plantes d'ornement de *pleine terre*; les plantes d'ornement de *terre*.

Plantes d'ornement de pleine terre. Cette série embrasse tous les végétaux, plantes, arbres ou arbustes qui, sous le climat moyen de l'Europe, peuvent vivre et fleurir en pleine terre, à l'air libre, et servir à la décoration des parterres et des bosquets; elle offre deux subdivisions naturelles : les *plantes de collection*, et les *plantes d'assortiment*.

Parmi les végétaux de *collection* de pleine terre, il en est plusieurs qui, par des semis souvent répétés, et une culture intelligente dans

des conditions très diverses, ont produit dans un seul genre un grand nombre d'espèces, de variétés et de sous variétés, dont on a formé des collections. La tulipe, la jacinthe, l'anémone, la renoncule, la pensée, l'auricule, l'oeillet, la rose, sont des fleurs de collection de pleine terre. Chacune des plantes qui produisent ces fleurs réclame des soins particuliers de culture ; elle a ses partisans, ses admirateurs exclusifs, ses qualités réelles ou de convention qui en constituent le mérite aux yeux des connaisseurs. La culture des plantes de collection de pleine terre ajoute au plaisir d'en admirer la floraison, le plaisir non moins vif de la difficulté vaincue. Quelques unes exigent un degré peu ordinaire de patience persévérante ; il faut douze à quinze ans d'attente pour voir le résultat définitif d'un semis de graines de tulipes, de jacinthes ou de pivoines, et au bout de ce temps si long, c'est un rare bonheur s'il se trouve dans de nombreux semis une ou deux plantes réunissant toutes les conditions qui permettent de l'ajouter aux collections d'amateurs difficiles. D'autres, comme la renoncule et la pensée, récompensent immédiatement les soins de l'horticulteur ; ces plantes, nées de semis, fleurissent dès leur première année. La culture des plantes d'ornement de collection de pleine terre offre l'innappréciable avantage d'être accessible à tous ; elle peut s'exercer sur un espace très limité, avec des premiers frais très peu considérables ; elle ne demande qu'un peu de travail qui devient le plus agréable des plaisirs.

La subdivision des plantes d'assortiment de pleine terre comprend toutes les plantes d'ornement de pleine terre, annuelles ou vivaces, moins les plantes de collection. L'amateur qui tient à avoir son parterre constamment garni des fleurs de chaque saison, depuis la perce-neige et la violette, qui devancent toutes les autres, jusqu'au dahlia et au chrysanthème, qui fleurissent jusqu'à l'arrivée des premiers froids de l'hiver, doit bien connaître, à part les plantes de collection, celles que peut admettre le climat de la localité, celles auxquelles convient particulièrement le sol de son jardin. Il doit, afin de n'en pas oublier, dresser un catalogue indiquant leur hauteur, leur époque de floraison, la couleur de leurs fleurs, afin de pouvoir les assortir de façon à ce qu'elles se succèdent sans interruption, des premiers beaux jours du printemps aux derniers beaux jours de l'automne, et que celles qui fleurissent ensemble forment un agréable contraste de nuances riches ou délicates. Il doit associer les plantes de peu d'apparence, comme le réséda, mais d'une odeur agréable, aux plantes à grand effet, mais

dépourvues d'odeur, comme le dahlia. Les plantes d'ornement d'assortiment de pleine terre conviennent à l'amateur qui ne peut accorder qu'un temps limité à la culture de son parterre, ce qui l'empêche de se livrer à la culture des plantes de collection. — La même attention doit présider au choix des arbres et des arbustes pour la plantation des bosquets. Parmi ces arbres, les uns, comme le catalpa, le paulownia imperialis, le tulipier de Virginie, le cytise et les divers genres de robinier ou faux acacia, doivent à leurs fleurs leur principal mérite ; les autres, comme le platane, le tilleul et l'éraable-sycamore, ne sont employés que pour l'effet ornemental de leur feuillage. L'horticulteur qui compose un bosquet doit associer avec art les feuillages de diverses nuances, du vert clair ou foncé jusqu'au feuillage violet-sombre du hêtre noir, et aux masses obscures des arbres résineux toujours verts. De même, parmi les arbustes, chacun doit être mis à sa place selon son genre de mérite : le lilas pour orner et parfumer les bosquets au printemps, le coquassier du Japon pour les parer de ses belles fleurs rouges avant le premier développement de la verdure, le chèvrefeuille, la Bignonia radicans, la glycine de la Chine pour masquer les pans de mur peu agréables à la vue, pour s'enrouler avec grâce autour du tronc dégrainé de branches des vieux arbres, ou pour couvrir de gracieux berceaux.

Plantes d'ornement de serre. La subdivision en plantes de collection et plantes d'assortiment se retrouve dans cette immense série, la plus importante de toutes quant à la valeur souvent énorme des végétaux qu'elle comprend, et quant aux sommes que la culture de ces végétaux met en circulation.

Plantes d'ornement de collection de serres. Le Camellia, le Fuchsia, le Pelargonium brillent au premier rang dans cette série. Les collections déjà très nombreuses de ces trois plantes admirables grossissent d'année en année. Elles appartiennent à l'orangerie ou à la serre froide, n'ayant besoin en hiver de la chaleur artificielle que juste autant qu'il est nécessaire pour empêcher la gelée de les atteindre. La culture de ces plantes exige encore plus de connaissances, et de soins pratiques que celle des plantes de collection de pleine terre. Il faut leur accorder ces soins avec le degré nécessaire de savoir et d'attention, sous peine d'avoir dépensé beaucoup d'argent à construire une serre et à la peupler des plus belles variétés de chaque série pour n'avoir que le déplaisir de les voir dépérir, sans goûter jamais la satisfaction d'en obtenir autre chose qu'une floraison chétive, languissante, tout-à-fait nulle parfois.

Plantes d'assortiment de serre. L'amateur, selon qu'il dispose d'une serre froide, tempérée ou chaude, doit déterminer, après mûre réflexion, le choix des plantes assorties qu'il convient d'y admettre, en se basant sur les mêmes considérations qui régissent le choix des plantes d'assortiment de pleine terre. Le but doit être, autant que possible, en chaque saison, une belle collection de fleurs variées dont les formes, les couleurs et les parfums rendent la serre agréable à visiter tous les jours de l'année. Depuis que le verre et le fer ont sensiblement baissé de prix, l'horticulture moderne renonce peu à peu aux orangeries éclairées seulement par devant, et qui, pour cette raison, n'admettent qu'un nombre assez limité de plantes d'assortiment, principalement dans les séries des orangers, des citronniers, des grenadiers et des lauriers-roses. La serre froide, où l'on maintient en hiver la même température que dans l'orangerie, admet un assortiment beaucoup plus varié, parce qu'étant couverte d'un toit vitré elle reçoit bien plus de lumière que l'orangerie. La série très nombreuse des orchidées, dont les genres *Colleya*, *Oncidium*, *Catasectum*, *Aerides* et *Dendrobium* sont les plus remarquables, demande un genre de serre tout spécial où règne à la fois une forte chaleur et une humidité constamment soutenue qui ne conviendrait pas à beaucoup d'autres végétaux ; les orchidées ne peuvent guère sortir de cette atmosphère.

On aurait tort de conclure de tout ce qui précède que la culture des plantes d'ornement du plein air ou de serre, n'est possible qu'à ceux qui disposent d'un jardin ou d'une serre froide, tempérée ou chaude. Dans les villes, sauf les expositions nord, nord-est et nord-ouest, auxquelles peu de plantes d'ornement résistent, quiconque dispose d'un appui de fenêtre peut se donner la jouissance d'un jardin. Quand cette ressource lui manque, si sa chambre reçoit assez d'air et de lumière, ce joli moule qu'on nomme *jardinière* et qui devrait se rencontrer partout, peut recevoir un assortiment de plantes variées selon la saison, et répandre la vue et l'odorat de l'habitant des villes, retenu au logis par des occupations sédentaires. Enfin, une branche de la plante nommée *Rhodola rosea*, plus connue sous son nom vulgaire d'*herbe de Saint-Jean* parce qu'elle fleurit vers l'époque de la fête de Saint-Jean-Baptiste, retenue dans une position horizontale au moyen de quelques clous fixés dans la muraille pour lui servir de support, continuera de végéter sans terre et sans eau, l'extrémité supérieure se redressera d'elle-même pour s'allonger et fleurir. Le *Sedum acre* et quelques autres possèdent la même pro-

priété; ils composent ce qu'on pourrait nommer la *Flore du prisonnier*. Nous eussions cet exemple pour montrer que l'horticulture a des ressources infinies, applicables, pour ainsi dire, à toutes les conditions, même les plus tristes de l'existence humaine.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'horticulture dans les jardins des particuliers; nous devons donner un aperçu de l'horticulture dans les jardins publics. Ceux de chaque pays de l'Europe offrent des rapports frappants avec le caractère et les mœurs de ceux qui doivent s'y promener, ou qui s'y sont promenés à l'époque de leur création. Les longues lignes droites et raides des jardins du siècle de Louis XIV, s'harmonisent avec leur peuple de statues mythologiques et les costumes solennels de la cour du grand roi. Les ifs bizarrement découpés, les buis soûbles, les fontaines sans eau et les statues sans doigts et sans nez de Saint-Ildesouise et de l'Escarial, sont en rapport avec la gravité un peu lugubre du costume et du caractère espagnol, au temps où ces jardins furent ornés et plantés. En Angleterre et en Allemagne le genre de jardins connus dans l'origine sous le nom de jardins anglais, auquel on a substitué le nom plus rationnel de jardins paysagers, est adopté pour beaucoup de jardins publics. En France, dans les grandes villes, on s'en tient à l'ancien style des jardins à lignes géométriques, plus favorables au maintien du bon ordre, et à la circulation de la foule, sans encombrement, les jours de fête.

Les jardins d'hiver sont une invention toute moderne de l'horticulture contemporaine. Nous avons vu à Paris le premier de ces jardins, celui qui a servi de modèle, ou plutôt de donnée première à tous les autres, dans un établissement d'horticulture du faubourg du Temple. Il est probable que dans un temps donné toutes les capitales situées sous des climats où les hivers sont longs et rigoureux, auront des jardins d'hiver ajoutés à la liste de leurs promenades publiques; c'est un progrès que l'horticulture ne peut tarder beaucoup à réaliser.

Si des jardins des peuples civilisés Européens, nous passons à ceux des nations du reste du monde, nous trouvons l'horticulture en grand honneur en Turquie, en Perse, en Egypte, dans l'Indoustan, dans la Chine, l'Indo-Chine et le Japon. De l'autre côté de l'Atlantique, l'Amérique du nord rivalise de luxe et de bon goût avec l'Europe pour la décoration de ses jardins publics et particuliers. Plus au sud du nouveau continent, l'horticulture et l'archéologie ont également lieu de regretter que l'avidité ignorante des conquérants espagnols ait con-

mis l'incroyable vandalisme de convertir en pièces de monnaie les plantes de toute sorte en or et en argent dont les rois du Pérou avaient orné leurs jardins.

L'horticulture se rattache à plusieurs branches des arts et de l'industrie : à la céramique qui lui fournit des pots et des vases pour la culture des plantes et à la décoration des jardins, à la coutellerie qui lui prépare des instruments pour ses plus délicates opérations, à l'architecture et à la sculpture pour élever et décorer les serres et les fontaines, accessoires indispensables de tous les grands établissements d'horticulture.

La nécessité pour l'horticulture, dans les pays tempérés ou froids, de garantir contre les effets désastreux d'une trop basse température, les plantes d'utilité ou d'ornement, objet de ses soins assidus, l'oblige à leur venir en aide par une foule d'abris divers, depuis un simple pot renversé par dessus une plante récemment transplantée, et une baie de paillassons fixés à des palissades, jusqu'aux abris qui laissent pénétrer la lumière, comprenant les cloches de verre, les châssis vitrés, les bûches et les divers genres de serres à un ou deux versants, pour diverses destinations. L'un des grands progrès de l'horticulture moderne, c'est l'application au chauffage des serres du thermo-siphon ou appareil de chauffage ayant pour base la circulation de l'eau chaude. Tous les autres systèmes de chauffage par l'air chaud ou par la vapeur, ont, à divers degrés, l'inconvénient très grave de nécessiter de la part des jardiniers une attention de tous les instants du jour et de la nuit pour gouverner le foyer qui chauffe la serre; à la moindre négligence, pour peu qu'il survienne une brusque variation dans la température extérieure, le froid pénètre dans la serre et y cause des désastres souvent impossibles à réparer. Avec le thermo-siphon, rien de semblable n'est à craindre. Une fois la circulation de l'eau chaude bien établie, le feu du foyer viendrait à s'éteindre, le froid deviendrait subitement très intense au dehors, que la température de l'intérieur de la serre n'en serait pas sensiblement altérée.

Nous avons indiqué au début de cet article la nature des rapports entre ceux qui font croître les produits de l'horticulture et ceux qui les consomment, nous devons faire remarquer l'influence moralisatrice de la profession d'horticulteur sur ceux qui l'exercent, et ses avantages comme moyen d'établir entre les amateurs des relations qui finissent le plus souvent par devenir les liens d'une solide amitié. Il n'y a pas dans les classes laborieuses de travailleurs parmi les-

quels il se commette moins de crimes, moins de simples délits même, que parmi les jardiniers de profession. En 1837, un jardinier des environs d'Amiens ayant figuré dans un procès comme principal témoin, le président de la Cour d'assises en prit occasion pour signaler publiquement ce fait, que, de temps immémorial, pas plus avant la révolution de 1789 que depuis cette révolution, pas un seul des jardiniers de la Somme n'avait comparu en justice, soit au criminel, soit même au correctionnel. — Qui ne sait combien sont fréquentes les liaisons amicales établies par l'échange d'une plante, d'une bouture, d'une greffe ou de quelques semences. Dans les campagnes, partout où vous voyez le jardin du plus humble cultivateur garni de bons légumes bien soignés et de fleurs bien entretenues, soyez assuré que là règnent le bon ordre et les bonnes mœurs. Le temps que le chef de famille emploie à soigner ses fleurs est pris sur celui qu'il dépenserait au cabaret. Bien comprise et bien pratiquée l'horticulture est, chez les peuples civilisés, pour toutes les classes de la société, une source de plaisirs purs et délicats; elle est pour une partie des classes laborieuses très digne d'intérêt une source de légitimes bénéfices et d'honnête aisance acquise au prix d'un travail intelligent. Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, elle se rattache à ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine, au goût épuré des arts et de la nature. YSABEAU.

HORUS, OR, ou HAROËRI. Fils d'Osiris et d'Isis. Les traditions le représentent suivant son père dans ses expéditions, et accompagné de neuf musiciennes habiles. Après la mort d'Osiris, Il fut élevé par Bouto, dans l'île flottante de Chemmis qui rappelle exactement la Délos des Grecs, berceau de leur Apollon. Osiris venait du fond des enfers lui apprendre l'art de gouverner et de triompher de ses ennemis. Typhon était toujours maître de l'Égypte, Haroëri le vainquit et le fit prisonnier; mais bientôt, à la prière d'Isis, il relâcha le meurtrier de son père, qui chercha à le renverser du trône. Haroëri déjoua ses intrigues et périt, selon Diodore de Sicile, sous les coups des Titans. Isis lui rendit la vie et lui procura l'immortalité. — Horus est une des personnifications du soleil; il est le soleil enfant, succédant à Osiris, le soleil à son déclin. Les neuf musiciennes dont il est accompagné rappelaient le cœur des muses, présidé par l'Apollon grec. Le nom d'Haroëri ou d'Ilorus vient, selon Jablonski, de l'hébreu or, lumière, et selon M. Jouard, de l'arabe harr, forte ébaleur.

HOSANNA. On lit ce mot dans plusieurs passages du grec et du latin du Nouveau-Testa-

ment (saint Matth., XXI, 9; saint Marc, XI, 9, 10; saint Jean, XII, 13). Les évangélistes et saint Jérôme, trouvant sans doute difficile de le traduire autrement que par une paraphrase, se sont contentés d'en donner la transcription. *Hosanna* est une contraction de l'hébreu *hoschia-nna* que nous lisons dans le psaume 117 (118 selon l'hébreu), verset 25. *Hoschia* veut dire *saure*, *déliere*, et la particule *na* (ici *nna* par euphonie, *hoschianna*) indique prière, supplication. Le sens entier est donc *saure*, de *grâce*, ou en latin : *salva, quæso; salva, precor*. Mais tout comme la forme de *hoschia-nna* avait éprouvé une légère modification et était devenue *hosanna* ou *hoschanna*, de même aussi le sens avait échangé de nuance, et n'exprimait plus guère qu'une sorte d'acclamation de la multitude dans les occasions solennelles. Le Maître de Sacy, dans sa traduction française du Nouveau-Testament, rend *hosanna* par *salut et gloire*; cette paraphrase nous semble exacte. Peut-être faudrait-il cependant, pour embrasser tout le sens de l'hébreu, conserver quelque chose de l'acception primitive *saure*, de *grâce*. Le sens complet serait alors : *salut et gloire à celui qui saure*. On ne saurait nous objecter que cette interprétation est trop complexe. Elle se compose, en effet, des deux acceptions qu'avait *hosanna* chez les anciens Hébreux. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, si les évangélistes et saint Jérôme ont transcrit *hosanna* sans le traduire, c'est qu'ils ne connaissaient ni en grec ni en latin aucun mot dont le sens fût aussi étendu.

Les juifs appellent encore par métonymie *hosanna* le bouquet de branches de saule, de palmier, etc., qu'ils portent à l'occasion de la fête des tabernacles, en criant : *Hosanna* ! Ils donnent le même nom aux prières que l'on récite dans cette fête, et qui commencent presque toutes par le mot *hosanna*. Enfin le septième jour et le plus solennel de cette même fête est appelé *hosanna rabba* ou le *grand hosanna*. L. D.

HOSPITALIERS. On désigne de ce nom général tous les instituts ou ordres religieux qui se consacrent au service des pauvres, des malades, des pèlerins, etc. Les ordres hospitaliers, tant d'hommes que de femmes, ont été extrêmement nombreux, principalement dans l'intervalle du *x^e* au *xvii^e* siècle. On en compte encore aujourd'hui un nombre considérable, particulièrement en France; mais ils n'ont plus ni la même importance, ni absolument le même caractère qu'autrefois. L'histoire de quelques uns de ces ordres a déjà été traitée dans d'autres parties de l'Encyclopédie (roy. notamment CHARITÉ (Frères de), et CHARITÉ (Sœurs de); ORDRES

DE CHEVALERIE; ORDRES MONASTIQUES; PONTIFES). Voici les plus importants de ces ordres :

1. *Hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, appelés dans la suite Chevaliers de Rhodes, et plus tard Chevaliers de Malte.* — Vers le milieu du *x^e* siècle, environ l'an 1048, des marchands de la ville d'Amalfi, au royaume de Naples, qui trafiquaient en Syrie et visitaient ordinairement les saints lieux de Jérusalem, souhaitèrent d'avoir dans cette ville une église où l'on pût célébrer l'office divin selon le rit de l'Eglise latine. Ayant obtenu du calife d'Egypte la permission d'ériger cette église, ils y adjoignirent un monastère de religieux de l'ordre de Saint-Benoît, pour avoir soin de recevoir les pèlerins, et, à côté du monastère, s'éleva, quelques années après, un hôpital pour recevoir les chrétiens qui arrivaient malades à Jérusalem, tant par les mauvais traitements des infidèles, que par les fatigues d'un long et pénible voyage. L'église portait le nom de Sainte-Marie de la Latine, pour la distinguer des autres églises où l'on ne suivait pas le rit latin. Godefroy de Bouillon et plusieurs autres riches seigneurs, touchés de la charité et de la piété qu'ils remarquèrent dans l'hôpital de Sainte-Marie de la Latine, firent des donations considérables à cet établissement. Le grand-maître, voyant que les revenus de l'hôpital de Jérusalem surpassaient de beaucoup ce qui était nécessaire pour l'entretien des pèlerins et des malades, crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'employer ce surplus à la guerre que l'on faisait en Terre-Sainte contre les infidèles. Telle fut l'origine de l'ordre militaire des chevaliers de Rhodes, et des chevaliers de Malte. Il y avait parmi les hospitaliers de Jérusalem des clercs et des laïques; le grand-maître, Raimond du Puy, successeur de Gérard, les sépara en trois classes. L'on introduisit ensuite dans cet ordre la manière de recevoir les chevaliers avec les cérémonies officielles, ce qui fut approuvé par le pape Innocent II, qui ordonna que les chevaliers auraient pour étendard, à la guerre, une croix blanche, pleine, en champ de gueules. Quoiqu'ils eussent été ainsi érigés en ordre militaire et de chevalerie, les Hospitaliers retinrent toujours néanmoins leur nom; on ne les appela chevaliers que lorsqu'ils eurent conquis l'île de Rhodes, et enfin chevaliers de Malte après que cette dernière île leur eut été donnée par l'empereur Charles Quint. Cependant leur véritable nom resta celui de chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et leur grand-maître prit toujours dans ses titres celui de « maître de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem et gardien des pauvres de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. »

Chassés de la Terre-Sainte par les Musulmans, en 1201, les chevaliers de Saint-Jean trouvèrent d'abord un asile dans l'île de Chypre; puis ils s'établirent dans celle de Rhodes, jusqu'en 1522. Dépossédés cette année-là par Soliman, ils se répandirent en Candie, puis en Italie et en Sicile. Enfin l'île de Malte, qui leur fut cédée par Charles-Quint, en 1530, devint le siège définitif de l'ordre, qui s'obligea à une guerre perpétuelle contre les Musulmans et les corsaires barbaresques. Soliman attaqua Malte avec des forces considérables, en 1565; mais il fut repoussé avec de grandes pertes par le grand-maître Jean de la Valette, qui jeta l'année suivante les fondements d'une nouvelle capitale de l'île. Les chevaliers alors firent de vains efforts pour reconquérir leurs anciennes possessions. Péntré de son impuissance, et n'ayant plus de but positif pour son activité, l'ordre ne tarda pas à décliner. Il se soutenait encore par le prestige de ses anciens services, lorsque la révolution de 1789 lui porta le dernier coup. L'armée de l'expédition d'Égypte s'empara de l'île presque sans coup férir, le 10 juin 1798. Vainement l'empereur Paul I^{er} se déclara-t-il protecteur de l'ordre, dont il fut élu grand-maître; rien ne pouvait sauver cette institution condamnée par son inutilité. Le 2 septembre 1800, l'Angleterre prit possession de l'île, dont le traité d'Amiens stipula en vain la restitution. L'ordre ne conserva plus dès lors qu'une existence de forme, et transféra, en 1826, le siège de son administration dans les États de l'Église.

L'ordre de Malte, dans ses jours de prospérité, était répandu sur presque toute l'Europe et avait partout de riches possessions. Il se composait de trois catégories de membres : les *chevaliers*, les *servants d'armes* et les *frères d'obédience*. On exigeait pour les chevaliers seize quartiers de noblesse, huit du côté paternel et autant du côté maternel. Ceux qui ne réunissaient pas ces conditions, mais qui suppléaient par leur mérite à l'insuffisance des titres généalogiques, étaient appelés chevaliers de *grâce*, par opposition aux autres qui s'appelaient chevaliers de *justice*. Les servants d'armes étaient chargés tout à la fois des travaux de la guerre et des soins de l'infirmerie. On appelait enfin frères d'obédience les chapelains ou prêtres de l'ordre. Les *donats* ou *semi-croix*, ainsi nommés parce qu'ils ne portaient que la croix à trois branches, étaient comme des stagiaires ou aspirants de l'ordre. Le chef suprême de l'ordre prenait le titre de *grand-maître*, et, dans ses rapports avec les puissances celui d'*altesse sérénissime*. Les armes de l'ordre consistaient en une croix d'argent dite de *Malte*, à cause de sa

forme particulière, sur un champ de gueule, surmontée d'une couronne ducale, avec un chaquet qui serpentait autour de l'écusson, et auquel était suspendue une petite croix avec cette légende : *pro fide*. L'ordre de Malte comprenait aussi des femmes soumises aux mêmes règles que les hommes.

II. *Religieux hospitaliers de l'hôpital d'Albrac, en France*. — L'hôpital d'Albrac, devenu plus tard un bénéfice considérable, en commande sous le titre de *Hommerie*, a été un des plus célèbres hôpitaux de France. Bâti vers 1120, sur une rude et haute montagno du diocèse de Rodez, le plus souvent inaccessible pendant huit mois de l'année à cause des neiges et des brouillards, il eut pour destination de recevoir les pèlerins qui voyageaient dans ces affreuses solitudes, et de les protéger contre les bandes de voleurs. Cinq sortes de personnes composèrent la communauté de cet hôpital. Il y avait des prêtres pour le service de l'église et pour administrer les sacrements aux pauvres; des chevaliers pour escorter les pèlerins, donner la chasse aux voleurs et défendre la maison; des frères-clercs et laïques pour le service de l'hôpital et des pauvres; des oblates qui avaient soin des fermes dépendant de l'hôpital; et enfin des dames de qualité qui demeuraient aussi dans l'hôpital, et avaient plusieurs servantes par qui elles faisaient laver les pieds des pèlerins, nettoyer leurs habits et faire leurs lits. Le dérèglement des mœurs s'introduisit insensiblement au monastère. Louis Gaston de Noailles, frère du cardinal de ce nom et son successeur à l'évêché de Châlons-sur-Marne, ayant été chargé d'y rétablir la régularité par les ordres de Louis XIV, et désespérant d'y parvenir, supprima l'ordre des Hospitaliers d'Albrac avec la permission du roi, et mit à la place des chevaliers les chanoines réguliers de la réforme de Chancelade, qui prirent possession de cette maison le 24 juin 1697.

III. *Chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem*. — Saint Basile fit bâtir un hôpital magnifique dans l'un des faubourgs de Césarée, vers l'an 370. Saint Grégoire de Nazianze qui en a fait la description, le compare à une ville. Quoiqu'on y reçût indifféremment des personnes atteintes de toutes les sortes d'infirmités et de maladies, cet hôpital était cependant spécialement destiné aux lépreux, qui étaient, comme on sait, interdits de la conversation de leurs proches et du commerce de tous les hommes. L'ordre de Saint-Lazare a tiré très vraisemblablement son origine de cet hôpital. Plusieurs villes s'empressèrent d'imiter le zèle de saint Basile en bâtissant des hôpitaux sur

le modèle de celui de Césarée. Comme les lépreux étaient alors très nombreux, les hôpitaux qu'on leur destina prirent le nom de leproseries et de maladreries, sous le titre de Saint-Lazare. Ceux qui eurent soin de ces hôpitaux embrassèrent la règle de saint Basile, et formèrent, sous le nom de Saint-Lazare, un institut différent de son ordre, qui fut approuvé par le pape saint Damase. Le P. Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, suppose que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés communément chevaliers de Malte, ont tiré leur origine des chevaliers de Saint-Lazare; il dit que ceux-ci sont les plus anciens hospitaliers qui s'établirent à Jérusalem, que lorsque les princes chrétiens conquièrent la Terre-Sainte, il y avait dans cette ville divers ordres d'hospitaliers dont les uns recevaient les pèlerins, et les autres avaient soin des malades, mais plus particulièrement des lépreux; que ceux qui recevaient les pèlerins, c'est-à-dire ceux de Saint-Jean de Jérusalem, n'ont commencé que longtemps après les chevaliers de Saint-Lazare. Après avoir commencé par exercer la charité dans les hôpitaux, envers les pauvres lépreux, les chevaliers de Saint-Lazare, à l'exemple des autres hospitaliers, formèrent bientôt un ordre militaire pour le service des princes chrétiens marchant à la conquête de la Palestine, sans abandonner pour cela l'hospitalité. Ils recevaient même dans leur ordre des lépreux, et ce qui est remarquable, c'est qu'ils ne pouvaient élire pour grand-maître qu'un chevalier lépreux de l'hôpital de Jérusalem jusque vers l'an 1253, époque où les Infidèles ayant tué tous les chevaliers lépreux de l'hôpital de cette ville, ils furent obligés de recourir au pape Innocent IV pour obtenir la permission d'élire un grand-maître qui ne fût pas atteint du mal de la lèpre, ce qui leur fut accordé. Vers la fin du xv^e siècle, comme les lépreux étaient fort rares, il sembla qu'il n'y avait plus de raison de conserver ces chevaliers hospitaliers qui, d'ailleurs, s'étaient beaucoup relâchés de leur premier institut, principalement ceux d'Italie: c'est ce qui obligea le pape Innocent VIII à supprimer leur ordre, en le réunissant, avec tous les biens qui lui appartenaient, à l'ordre de St-Jean de Jérusalem, par une bulle de l'an 1490. Mais cette bulle ne fut point reçue en France, où il y a toujours eu, jusqu'au xviii^e siècle, des grands-maîtres de l'ordre de Saint-Lazare, recevant des chevaliers, et leur conférant les commanderies dépendantes de l'ordre. Léon X rétablit l'ordre de Saint-Lazare par une bulle; Pie IV le remit dans tous ses droits, et lui accorda même de nouveaux privilèges. Mais en

1572, Grégoire XIII abolit de nouveau cet ordre en le réunissant à celui de Saint-Maurice, dont la grande-maîtrise fut donnée à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie.

IV. *Chevaliers de l'ordre royal, militaire et hospitalier de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem.* — Quoique réuni à l'ordre de Saint-Maurice par Grégoire XIII, l'ordre de Saint-Lazare continua de subsister en France. Le roi Henri IV en donna la grande-maîtrise à Philibert de Nèrestang, qui fut aussi premier grand-maître de l'ordre du Mont-Carmel, que le prince institua dans son royaume dans l'intention de faire fleurir davantage celui de Saint-Lazare, en lui unissant l'ordre du Mont-Carmel. Un édit de Louis XIV de 1672, rétablit les chevaliers du Mont-Carmel et de Saint-Lazare dans tous les droits qui avaient appartenu à leur ordre, et, en confirmant l'union de ces deux ordres il leur donnait l'administration perpétuelle des maladreries, hôpitaux, maisons-dieu du royaume. Cet édit unissait en même temps à l'ordre du Mont-Carmel et de Saint-Lazare divers ordres militaires et hospitaliers qui furent ainsi réputés éteints et supprimés en France, spécialement les ordres du Saint-Esprit de Montpellier, de Saint-Jacques-de-l'Epée, du Saint-Sépulcre, de Ste-Christine de Somport, de Notre-Dame dite Teutonique, de Saint-Jacques-du-Haut-Pas ou de Lucques, et de Saint-Louis de Boucheraumont. Un nouvel édit du roi de 1693, rendu après la mort de Louvois, révoqua celui de 1672, et remit à peu près les choses dans l'état antérieur.

V. *Religieux hospitaliers de Notre-Dame-della-Scala, ou de l'Échelle, à Sienne.* — Cet ordre reconnaît pour fondateur le bienheureux Sorot, né à Sienne, vers le milieu du ix^e siècle. Une foule de pèlerins qui passaient dans cette ville pour aller à Rome, et qui n'y trouvaient point d'asile, étaient le plus souvent obligés de coucher dans les rues. Le bienheureux Sorot, possesseur d'une petite maison joignant la cathédrale, en fit un hospice pour les pauvres pèlerins, et les y servait lui-même. Les dons et les legs que lui firent plusieurs personnes pieuses lui permirent bientôt de donner de grands développements à son œuvre. Comme on recevait dans l'hôpital les pèlerins et les malades des deux sexes, il y eut des frères et des sœurs pour le service séparé des hommes et des femmes. Les règles de l'ordre furent approuvées par le pape Célestin III, l'an 1194. Plusieurs hôpitaux d'Italie, voyant le bon ordre qu'on observait dans celui de Sienne, y voulurent être soumis et le reconnurent pour leur chef. Les principaux hôpitaux qui dépendaient de celui de Sienne étaient ceux de Flo-

rence, de Saint-Géminien, d'Aquapendente, de Rieti, de Todi, de San Miniato, de Saint-Savino, de Barberino et de Castel della Pieve; mais dans la suite, ils se sont soustraits à l'obéissance du recteur de Sienne. Tous ces hospitaliers, qui eurent plus tard grand besoin d'une réforme à laquelle ils ne voulurent point se soumettre, ont été entièrement supprimés vers le milieu du xvi^e siècle.

VI. *Religieux hospitaliers de la Charité de Notre-Dame*. — Cet ordre fut fondé vers la fin du xiii^e siècle, par Guy, seigneur de Joinville, qui fit bâtir sur ses terres, dans un lieu appelé Boucheraumont, au diocèse de Châlons, un hôpital pour y recevoir les malades et les pauvres passants. Cet hôpital, cédé à une communauté de personnes pieuses, fut appelé la *Charité de Notre-Dame*. Peu de temps après, un nouvel établissement du même ordre fut fait à Paris, dans la rue des Billettes, au lieu même où, l'an 1290, avait eu lieu le miracle d'une hostie miraculeusement sauvée des outrages d'un juif. Les statuts de l'ordre furent approuvés par une bulle de Boniface VIII, en 1294. Cet ordre fut réuni à celui du Mont-Carmel, par l'édit de 1672.

VII. *Frères hospitaliers de Burgos*. — Alphonse VIII, roi de Castille, ayant fait bâtir le célèbre monastère de Notre-Dame *La Real*, communément appelé de *Las Huelgas*, à Burgos, fit construire un fort bel hôpital au même lieu, l'an 1212, pour y recevoir les pèlerins qui allaient à Saint-Jacques et à Notre-Dame de la Guadalupe. L'on mit d'abord dans cet hôpital douze Frères Convertis de l'ordre de Cîteaux, qui quittèrent plus tard l'habit de leur ordre pour prendre des habits séculiers, avec la croix des chevaliers de Calatrava.

VIII. *Frères hospitaliers du tiers ordre de Saint-François, appelés Frères Infirmeries Minimes*. — Cet institut fut fondé à Tolède, l'an 1507, par le vénérable Bernardin d'Obrégon. Il se recruta d'abord parmi les plus grands seigneurs de la cour, qui voulurent se consacrer au service des malades, sous la direction du vénérable Bernardin, dont ils admiraient la vertu. La réputation des nouveaux hospitaliers se répandit dans toute l'Espagne: ils s'établirent successivement à Burgos, à Guadalajara, à Murcie, à Najara, à Belmonte et en d'autres lieux. Après la mort de leur fondateur, les Infirmeries Minimes firent d'autres établissements, et passèrent dans les Indes. Ils eurent aussi un hôpital en Flandre, dans la ville de Malines.

IX. *Religieux hospitaliers appelés les Frères de la Charité de Saint-Hippolyte*. — Environ l'an 1585, un saint homme, nommé Bernardin Alva-

rez, bourgeois de la ville de Mexique, aux Indes-Occidentales, fonda près de cette ville un hôpital consacré au service des pauvres malades. Plusieurs autres hôpitaux s'étant fondés sur le modèle de celui-ci et sous le régime des mêmes constitutions, ils s'unirent tous ensemble et formèrent une congrégation sous le titre de la *Charité de Saint-Hippolyte*, à cause du premier hôpital qui avait été bâti sous l'invocation de ce saint martyr. Le pape Clément VIII, par un bref de 1594, accorda à ces hospitaliers tous les privilèges dont jouissaient les Frères de Saint-Jean de Dieu, qui étaient pour lors inconnus en Amérique où ils n'avaient pas encore passé (*voy. CHARITÉ (Frères de la)*).

X. *Chanoines hospitaliers de Saint-Jean-Baptiste de Coventry, en Angleterre*. — L'hôpital de Coventry fut fondé par les moines de la cathédrale, de l'ordre de Saint-Benoît, et faisant office de Chanoines. Le pape Honorius III, dans une bulle de l'an 1221, adressée au recteur et aux frères de cet hôpital, les reçoit sous sa protection. Il y avait un grand nombre de ces sortes d'hospitaliers en Angleterre. On y en comptait aussi plusieurs autres, spécialement destinés pour les lépreux, sous les noms de *Marie-Madeleine* et de *Saint-Lazare*.

ROMAIN CORNET.

HOSPITALIÈRES. Religieuses vivant en communauté et se dévouant au service des malades, des pauvres, des enfants trouvés, etc. « Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre, a dit Voltaire, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, souvent même de la haute naissance et de la fortune, pour soulager, dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine, n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse. On est étonné quand on pense à la multitude d'hospitalières que renferme la seule ville de Paris. » En voici les principaux ordres :

I. *Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris, et autres du même institut*. — Il y avait autrefois une infinité d'hôpitaux desservis par des religieux et des religieuses, vivant sous la règle de saint Augustin. Les hommes demeuraient séparés des femmes, ne mangeant pas même avec elles. L'Hôtel-Dieu de Paris, fondé par l'évêque saint Landry, était dans cette condition : des religieux et des religieuses, sous le nom de *Frères* et de *Sœurs*, se partageaient le service de la maison. Les Frères et les Sœurs devaient faire vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Le roi saint Louis, qui allait souvent visiter les malades de cet hôpital, le

prit sous sa protection ; il est appelé dans ses lettres-patentes : hôpital de Notre-Dame de Paris. « Il y a longtemps qu'il n'y a plus que des religieuses dans cet hôpital, dit le R. P. Hélyot, dans son Histoire des ordres monastiques ; elles suivent la règle de saint Augustin. Elles ne pouvaient être autrefois admises à faire profession qu'après un noviciat de douze années, terme qui a été réduit à sept ans, depuis 1636. » En vertu d'un arrêt du parlement de la même année, le nombre des religieuses pour servir les pauvres fut fixé à quarante Sœurs professes et quarante Sœurs blanches, qui étaient les novices ; mais comme les malades ont toujours été depuis en augmentant en proportion de la population de la ville, et que l'on a bâti plusieurs salles nouvelles, le nombre des religieuses s'est accru dans la mesure des nécessités du service.

II. *Religieuses hospitalières du tiers-ordre de Saint-François, dites les Sœurs Grises.* — Peu après la naissance du tiers-ordre de Saint-François, l'on confia aux frères et aux sœurs qui en faisaient profession, la conduite des hôpitaux et des maisons les plus célèbres pour les exercices de la charité ; ce qui fut cause que dans la suite il se forma des congrégations particulières d'hospitaliers et d'hospitalières de cet ordre. Sur la fin du xvi^e siècle, les *Obregons* furent institués aussi bien que les *Bons-Fieux*, qui commencèrent vers l'an 1615. Les hospitalières se répandirent, sous différents noms, dans un grand nombre de provinces de France, d'Allemagne et de Flandre. Celles qui n'avaient point de rentes et qui vivaient des aumônes qu'elles allaient chercher, furent appelées les *Sœurs de la Celle* ; elles allaient servir les malades hors de leur monastère. Les autres furent appelées les *Sœurs de la Faille*, à cause qu'elles portaient sur leurs habits, quand elles sortaient, de grands manteaux ou chapes qui avaient au hant une espèce de chaperon dont elles se couvraient le visage pour n'être point vues. Enfin, il y en eut d'autres qu'on appela les *Sœurs Grises*, parce qu'elles étaient habillées de gris-blanc. Celles-ci sont encore en grand nombre, et ont toujours retenu ce nom.

III. *Religieuses hospitalières de la Charité de Notre-Dame.* — La fondatrice de cet ordre est Simone Gaigne, connue en religion sous le nom de mère Françoise de la Croix. Les hôpitaux des frères de Saint-Jean de Dieu n'étant destinés que pour les hommes, la mère Françoise de la Croix conçut le dessein de fonder une congrégation d'hospitalières qui n'assisteraient et ne recevraient dans leurs hôpitaux que les filles et des femmes malades. C'était

vers l'an 1624. Il n'y avait point encore à Paris d'hôpital ayant cette destination particulière et exclusive. La mère Françoise de la Croix acheta une maison proche les Minimes de la place Royale, et ce fut là qu'elle jeta les fondements de son ordre. Elle obtint de Louis XIII, l'année suivante, des lettres-patentes, reconnaissant son établissement. Une seconde maison fut établie peu de temps après au faubourg Saint-Antoine, au lieu dit de la Roquette. Plusieurs autres maisons furent successivement fondées à La Rochelle, à Toulouse, à Béziers, à Bourg-en-Bresse, à Pézenas, à Saint-Etienne en Forez, à Alby, à Limoux, etc.

IV. *Filles hospitalières de Sainte-Marthe en Bourgogne.* — Il y avait un grand nombre d'hôpitaux de ce nom, tant dans le duché que dans le comté de Bourgogne. Le plus ancien et le plus considérable était celui de Beaune, fondé l'an 1443, par Nicolas Rolin, chancelier de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Après celui de Beaune, le plus célèbre hôpital du même institut, est celui de Châlon-sur-Saône.

VI. *Hospitalières de Dijon et de Langres.* — Cet institut fut fondé en 1685, dans la ville de Dijon, par un prêtre de grande piété, appelé Bénigne Joly. Trois ans après, le roi lui accorda des lettres-patentes. Le règlement des hospitalières de Dijon ayant été approuvé par l'évêque de Langres, en 1694, les religieuses firent leurs vœux, et la bonne odeur de leur piété et de leur charité donna lieu à l'établissement de plusieurs maisons de leur institut.

VII. *Filles hospitalières dites de la Société de Saint-Thomas de Villeneuve, du tiers-ordre de Saint-Augustin.* — Cet ordre fut fondé en 1639, par le P. Ange Le Proust, de l'ordre des carmes de St-Augustin. Touché de compassion en voyant les pauvres sans secours par la ruine où tombaient un grand nombre d'hôpitaux, ce serviteur de Dieu institua une société de pieuses filles pour le rétablissement et le service de ces hôpitaux. Le premier qu'elles établirent fut à Lamballe en Bretagne. Elles en ont eu beaucoup d'autres dans la suite, comme à Moncontour, à Saint-Brieuc, à Dole, à Saint-Malo, à Rennes, à Quimper, à Brest, à Morlaix, à Châteaubriand, etc. Elles eurent aussi à Paris, au faubourg Saint-Germain, une maison qui est comme un séminaire des filles de cette société, auquel on s'adresse pour en avoir quand on veut faire un nouvel établissement.

VIII. *Hospitalières de Loches.* — Il se forma à Loches, vers l'an 1611, un hôpital qui devint chef-lieu de beaucoup d'autres qui s'élevèrent en France. Cet établissement eut pour fondatrice la sœur Suzanne Dubois, religieuse de l'Hôtel-Dieu

de Seailis. Le maire et les échevins de la ville, touchés de la charité de cette sainte fille, lui donnèrent un emplacement suffisant et des revenus pour vivre, et, en 1629, l'établissement se trouva formé. Le nombre de ces hospitalières s'accrut au point qu'elles purent envoyer des colonies qui s'établirent dans un grand nombre de villes de France, comme Clermont, Riom, Arles, Greunoble, Poitiers.

IX. Religieuses hospitalières de Saint-Joseph.— Cet institut fut fondé à La Flèche, vers 1642, par deux demoiselles de grande naissance et de grande piété, M^{lle} de La Ferre et M^{lle} de Ribère, filles d'honneur de la princesse de Condé. L'évêque d'Angers, Claude de Rueil, leur donna des constitutions qu'il approuva l'an 1643. Ces religieuses furent appelées à fonder des établissements en diverses villes du royaume, à Baugé, à Laval, à Moulins, à Nîmes, à Avignon. Elles passèrent même dans le Canada, où elles fondèrent un hôpital dans la ville de Montréal. Leur institut fut approuvé en 1666 par un bref du pape Alexandre VII.

ROMAIN CORNUT.

HOSPITALITÉ. Vertu naturelle, plus cultivée chez les peuples primitifs, pauvres, dispersés, barbares, que chez les nations opulentes et dans les villes policées. Il ne faut pas en faire un trop grand crime à la civilisation, bien qu'il y ait peut-être à cet égard quelque chose à dire. Dans les pays civilisés, surtout à notre époque, les lois sont en quelque sorte plus hospitalières que les hommes; elles produisent un bien qui nous dispense jusqu'à un certain point de l'exercice de certaines vertus. Ainsi la personne et les biens de l'étranger sont partout protégés, non-seulement par les mœurs, mais encore par la gendarmerie. Nos routes sont beaucoup plus sûres et beaucoup plus commodes qu'elles ne l'étaient dans l'hospitalière antiquité, et le nombre des voyageurs qu'on est exposé à voir passer devant sa porte est tel qu'on serait ruiné en peu de temps si l'on s'avisait de tenir table ouverte. L'hospitalité est donc devenue un commerce. La tente s'est échangée en cabaret, en auberge, en hôtel meublé. On vous désaltère, on vous nourrit, on vous loge pour votre argent. Point d'argent, point de gîte, sinon la prison. Comme il est très rare que l'hospitalité s'accorde à titre gratuit, il est aussi très rare qu'on la réclame à ce titre, si ce n'est entre parents et amis. Il n'en était pas de même dans les vieux âges; il n'en est pas de même aujourd'hui chez les peuples sauvages ou barbares, et l'on en a déjà entrevu la raison. Quand les communications sont rares, difficiles, périlleuses, il est naturel que le cœur humain s'élève à la vue d'un voyageur, et que les membres d'une

société faible et imprévoyante cherchent à s'honorer en offrant à un étranger le secours et la protection dont il a besoin. La religion a consacré en tous lieux ce sentiment naturel de compassion et de respect pour l'homme qui erre loin de sa famille et de son pays. Les patriarches voyaient en lui un hôte sacré, un envoyé de Dieu, dont la présence appelait la bénédiction sur leur tente. On allait au-devant de lui, on s'agenouillait pour lui ôter sa chaussure; on lui lavait les pieds. Le plus pauvre passant était traité avec une rustique magnificence. La Bible raconte l'hospitalité d'Abraham. Job dit de lui-même: Je n'ai point laissé l'étranger sur le chemin et ma porte lui a toujours été ouverte. Les arabes ont gardé quelque chose de ces mœurs. Mais ce n'est pas la qualité d'étranger, c'est la qualité d'hôte qui leur est sacrée. Il faut avoir touché le seuil de leur demeure, et partagé avec eux le pain et le sel, pour pouvoir compter sur leur fidélité. Si vous n'êtes qu'étranger, vous pouvez être traité en ennemi. Mais fussiez-vous un ennemi véritable, du moment qu'on vous aura donné asile, on ne verra plus en vous qu'un hôte. On voit que cette façon d'entendre l'hospitalité, quelque respectable et touchante qu'elle soit, n'est pas toujours très hospitalière. Chez les Gaulois, le meurtre d'un étranger, hôte d'un clan, était puni des peines les plus sévères. Les Germains regardaient comme un impie celui qui fermait sa porte au voyageur. Chaque habitant de la bourgade recevait le voyageur sous son chaume; l'on échangeait ainsi de gîte chaque nuit et on laissait dans chaque gîte un ami. La Grèce, aux temps héroïques, n'est pas sans rapport avec le patriarcat d'orient: même respect pour l'étranger; même simplicité et même faste dans l'accueil. Le repas commençait par une libation aux dieux hospitaliers. L'étranger n'est-il pas lui-même un dieu qui voyage? On ne lui demande son nom et son histoire que lorsqu'il est remis de ses fatigues et l'on ne se lasse pas de l'écouter. De tels souvenirs forment une partie de la sagesse des anciens. Ce sont leurs livres et leurs écoles. Les Indiens et les nègres pratiquent aussi l'hospitalité; mais elles s'est corrompue chez quelques peuples, et la promiscuité, qui dégrade l'homme, y est prise pour une marque de respect. — En résumé, l'hospitalité antique, la piété envers les voyageurs est une vertu qui s'affaiblit à mesure qu'un peuple se civilise; mais elle est un des instruments générateurs de cette civilisation qui doit la détruire. Elle crée entre les hommes épars, entre des chefs puissants, entre des tribus, des rapports, des alliances politiques, des amitiés, des parentés qui ne s'effacent pas. Elle

a contribué à pacifier la terre et à faciliter entre les pays lointains l'échange des produits et l'échange des lumières.

A. C.

HOSPODAR. Titre des souverains de la Moldavie et de la Valachie. Ce mot vient, selon les uns, de deux mots slaves signifiant *don de Dieu*, et selon d'autres, n'est qu'une altération du mot grec *δοσιπρος*. C'est dans la première moitié du XIII^e siècle que Raddulo, en Valachie, et Bogdan, en Moldavie, prirent pour la première fois le titre de Hospodar. Ce nom équivalait à celui de waïwode, qu'on trouve plus généralement employé chez les Hongrois et chez les Turcs pour désigner des gouverneurs de provinces; aussi les historiens parlent-ils indifféremment des waïwodes et des hospodars des Valaques et des Moldaves. La puissance des hospodars varia nécessairement selon les destinées des pays qu'ils administraient. Pendant plus d'un siècle, à partir de 1710, les Grecs fanariotes furent presque toujours revêtus de cette dignité. Depuis 1820, les hospodars sont nommés à vie par les boyards, et reçoivent l'investiture de la Porte.

M.

HOSTIE. Ce mot désigne la victime (*hostia*) offerte dans le saint sacrifice de la messe, c'est-à-dire Jésus-Christ qui s'est immolé pour nous (*roy. VICTIME*). On donne aussi le nom d'*hostie* au pain destiné à la consécration. Sa pâte est sans levain chez les catholiques; elle en a chez les Grecs (*roy. PAIN A CHANTER*).

HOTIEIE, Hoteio (hot.). Genre de la famille des Saxifragacées, sous-ordre des Saxifragées, de la dicandrie-digynie dans le système de Linné. Il est formé d'herbes vivaces qui croissent naturellement au Japon et dans l'Amérique septentrionale. Les feuilles de ces végétaux sont bi- ou tripeunées, à folioles dentées en scie. Leurs fleurs, disposées en grappes ou en panicules, se distinguent surtout par leur calice à tube très court, libre ou adhérent seulement au bas de l'ovaire, et à limbe quinque-parti; par leur corolle de cinq pétales spatulés, entiers; par leurs étamines à filet linéaire spatulé; par leur ovaire libre ou adhérent seulement dans le bas, à deux loges multiovulées et surmonté de deux styles. Le fruit est une capsule à deux cornes, à deux loges dans chacune desquelles il ne s'est développé qu'une ou deux graines. — On cultive déjà communément dans les jardins l'*HOTIEIE DU JAPON, Hoteia japonica*, Dne, jolie plante, haute de 50 ou 60 centimètres, à feuilles triternées formées de folioles ovales-oblongues, qui produit à la fin du printemps et au commencement de l'été une grande et charmante panicule de fleurs blanches. On cultive cette espèce en pleine terre, dans des

endroits un peu ombragés. On la multiplie par division des pieds faite au printemps.

HOTEL. Ce mot, qui vient de *hospitale* dont il est l'abréviation, signifiait toujours *logis*, maison où l'on demeure. L'hôtel par excellence était la maison du roi; aussi disait-on, pour quelques officiers royaux : *grand prévôt de l'hôtel*, *maître des requêtes de l'hôtel*, etc. On donnait aussi le nom d'hôtel à la maison du juge, comme dans cette phrase : « Cette affaire n'a pas d'audience; elle est renvoyée à l'hôtel. » C'était là que venaient déposer les témoins. Quand la Comédie Française donnait ses représentations à l'hôtel de Bourgogne, on prenait quelquefois le mot *hôtel*, tout seul, dans le sens de théâtre. Mais c'est seulement au XVIII^e siècle qu'il servit à désigner une maison garnie, une auberge de conséquence. Ce nouveau sens lui venait non seulement de son rapport avec le mot *hôtellerie*, mais aussi, pensons-nous, parce que les *hôtels* des grands seigneurs ne furent long-temps eux-mêmes que des *hôtels garnis*. On voit, par un passage du *Ménagier*, qu'au XIV^e siècle, lorsqu'un seigneur était absent, ses domestiques avaient ordre de louer son hôtel pour loger les étrangers ou pour donner noces et festins. Au XVI^e siècle, c'était encore de même, comme nous l'apprend la *Relation des Ambassadeurs vénitiens à Paris* (tom. II, pag. 609). Les concierges louaient encore garnis, et à la journée, les hôtels de leurs maîtres en absents de la cour. Mais cent ans après, c'était un usage tombé en désuétude, et il n'était plus permis de confondre, comme le fait la comtesse d'Escarbagnas, l'*hôtel de Mantoue*, par exemple, avec l'hôtel du duc de Mantoue, etc. C'est à partir de cette époque, que les hôtels des grandes familles, commencèrent à porter sur leur fronton le nom de leur maître écrit en lettres d'or. L'*Hôtel de Nesmond* se distinguait le premier, selon Saint-Simon, par une sensible inscription, et il la garda l'un des derniers.

ED. FOURNIER.

HOTTENTOTS, HOTTENTOTIE. Les Hottentots sont les habitants originaires de toute la région méridionale de l'Afrique. On les trouve répandus au S. des Cafres et des Cimbebas, jusqu'aux caps de Bonne-Espérance et des Aiguilles; mais un grand nombre n'ont plus aujourd'hui une existence indépendante et sont compris dans la colonie anglaise du Cap. Ceux qui sont restés indépendants occupent une contrée qu'on nomme *Hottentotie*, et que, pour l'étendue, on peut comparer à la France. Elle s'allonge de l'E. à l'O., le long du fleuve Orange, depuis un peu près le 27^e degré de longitude jusqu'à l'Atlantique. Les monts Nieuweid, Suceuweg et de Cuvre la couvrent au S.-E. et à l'E.

Ailleurs s'étendent des plaines fertiles en beaucoup d'endroits, mais arides au N., où l'on remarque particulièrement le désert de Kalagari. Des forêts, où abondent surtout les mimoses, couvrent une grande partie du pays. Parmi les animaux très variés qui peuplent la Hottentotie on cite le buffle, l'éléphant, le rhinocéros, la panthère, le chacal, l'hyène, le loup, le lion, la girafe, beaucoup d'antilopes, entre autres l'antilope pourpre, des zèbres, des couaggas, des autruches, le coucou indicateur, l'oryctéroque ou cochon de terre, etc. Les Hottentots s'appellent eux-mêmes *Quaquæ*. Le nom de *Hottentots* n'a aucun sens dans les idiomes du pays; les indigènes l'ont accepté parce qu'ils ont cru que c'était un mot hollandais, et les Hollandais l'ont admis parce qu'ils ont pensé à tort que le lexique indigène le justifiait. Ces peuples diffèrent des nègres proprement dits, et sont peut-être un rameau écarté et moi-îlé de la grande famille malaise, qui est évidemment établie à Madagascar. Leur couleur est d'un brun foncé ou d'un jaune brunâtre; leur nez est très aplati; leurs joues, très proéminentes, forment presque un triangle avec leur menton étroit et pointu; leur bouche est grande, mais garnie de dents très blanches; ils ont les mains et les pieds petits, et les membres bien proportionnés. Les femmes ne manquent pas de grâce. Les hommes n'ont pour vêtements qu'un manteau fait de peaux de mouton et un pagne roulé autour du corps; les femmes portent en outre une sorte de tablier qu'elles ornent de larges boutons de métal et de petits coquillages; elles se chargent le cou, les bras et les jambes de verroteries, et se couvrent la tête d'un bonnet de peau assez élégant. Les Hottentots sont doux, hospitaliers, mais indolents et d'une saleté extrême. Différents de la plupart des peuplades africaines qui se livrent au plaisir avec la gaîté la plus vive, ils se distinguent par leur sang-froid et leur maintien réfléchi. Ils sont adroits à la chasse et se servent du fusil avec habileté. Ils se réunissent en petites bourgades nommées *kraats*, gouvernées chacune par un chef ou *gougou*, qui est choisi parmi les vieillards. Ils élèvent de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs, mais ils ne se livrent pas à l'agriculture; toute leur industrie se réduit à faire des arcs et des fleches, à façonner des pots de terre, à tisser des nattes, à coudre des peaux pour leurs vêtements d'hiver. Leurs huttes, faites de nattes de joncs, ressemblent à des corbeilles renversées; ils peuvent les démonter en quelques instants et les charger sur le dos d'une paire de bœufs. Leur langage offre une multitude de sons rapides et glapissants, poussés du fond de la poitrine avec de for-

tes aspirations et modifiés par un claquement singulier de la langue. Les Hottentots sont encore presque tous païens; cependant les missionnaires hollandais et anglais en ont converti un certain nombre au christianisme, surtout ceux qui habitent dans la colonie du Cap. Ceux de la Hottentotie se divisent en Namaquas à l'O., Damaras au N., Korannas à l'E., et Houzouanas au S. Ces derniers ont été appelés Bosjesmans (homme des bois) par les Hollandais, et sont beaucoup plus laids, plus stupides et plus cruels que les autres peuplades. On nomme Criquas une population de métis, provenant du mélange des Hollandais avec les Namaquas et les Korannas; c'est chez cette peuplade qu'on trouve Klaarwater ou Criqua-Town, la seule ville remarquable que possède la Hottentotie: elle est appelée Karrikama par les indigènes, et a été fondée par les soins des missionnaires, E. C.

HOUARI (mar.). C'est en général une sorte de bateau de passage; on l'emploie aussi au cabotage. Les Houaris ont ordinairement deux mâts, portant chacun une voile triangulaire dont la partie inférieure de devant est garnie de cerceaux en bois, pour la faire glisser contre le mât; la supérieure est envergée sur un bâton ou sur une petite vergue qui est accolée au mât et s'élève dans la même direction que lui; elle est d'ailleurs contenue contre le mât par des cerceaux en fer, de sorte qu'elle paraît en être la continuation; on y voit quelquefois un tapeçu. Les voiles des Houaris ont donné lieu à l'expression générique de *Voile en Houari*, par laquelle on désigne toutes les voiles établies d'après ce système.

HOUBLON, *Humulus* (bot.). Genre de la famille des Cannabinées, de la diœcie-pentandrie dans le système de Linné. Il a pour type une plante herbacée, volubile, qui croît naturellement dans les parties moyennes de l'Europe et dans l'Amérique septentrionale. Cette plante a les fleurs dioïques, les mâles disposées en grappes ou en panicules, les femelles réunies en cônes dans lesquels elles sont logées, par deux, sous des bractées foliacées. Les fleurs mâles ont un périanthe de cinq folioles étalées, auxquelles sont opposées les cinq étamines à grandes anthères biloculaires, apiculées. Les fleurs femelles ont un périanthe monophylle, en forme d'écaille, qui embrasse l'ovaire. Celui-ci est un peu comprimé, creusé d'une seule loge à un ovide, et porte deux stigmates terminaux, allongés-subulés. Les fruits du houblon sont ce que l'on appelle des achaines cachés entre les écailles foliacées du cône.

Le HOUBLON COMMUN, *Humulus lupulus*, Linné, croît en abondance dans les haies de l'Europe

moyenne et de l'Amérique septentrionale. Il est vivace. Sa tige herbacée s'allonge beaucoup en s'enroulant autour des corps. Ses grandes feuilles opposées sont trilobées, dentées, rudes au toucher, pourvues de larges stípules membraneuses. La culture de cette plante a une grande importance dans les parties de l'Europe où l'absence de la vigne fait de la bière la boisson habituelle, c'est-à-dire dans le nord de la France, dans la Belgique et la Hollande, dans la Grande-Bretagne, en Allemagne, etc. Ce sont ses cônes qu'on emploie dans la fabrication de cette boisson, et ces cônes eux-mêmes ne servent à cet usage qu'en raison d'une sorte de poussière jaune qui recouvre les fruits, et qui est le produit d'une sécrétion opérée par des glandes. La matière de cette poussière contient une substance particulière, la lupuline, et de la résine, de la gomme, une huile essentielle, du soufre. Cette matière et principalement la lupuline qu'elle contient donnent à la bière son amertume franche et son odeur caractéristique, et déterminent aussi l'emploi du houblon en médecine. — On s'accorde à le considérer comme un médicament tonique qui convient particulièrement dans les scrofules, le rachitis, etc. On l'a aussi vanté comme succédané de la salsepareille, comme dépuratif dans le traitement de la syphilis ancienne. Outre cette action tonique, le houblon en exerce encore une autre, de nature stépiénante et narcotique, qui paraît due au principe résineux et volatil. Ainsi l'on a vu des sujets éprouver des vertiges, des éblouissements et tomber dans un sommeil profond et léthargique pour être restés longtemps dans des magasins où une grande quantité de houblon se trouvait réunie. On cite même des exemples de mort survenue par la même cause. C'est ce qui a fait recourir au houblon contre le cancer, non pas comme moyen curatif, mais comme sédatif de la douleur. En Angleterre on se sert quelquefois de petits coussins remplis de fruits de houblon, et placés sous la tête des malades fatigués par une longue insomnie. L'usage du houblon a encore été utile dans plusieurs maladies chroniques de la peau, mais surtout dans la gale et certaines espèces de dartres. On se sert plus particulièrement des sommités chargées de leurs fruits, ou des fruits séparés des tiges et des feuilles. L'eau-de-vie et l'alcool se chargent également des principes actifs et l'on prépare une décoction ou une infusion avec 8 grammes de cônes pour un kilogramme d'eau; un vin, une teinture alcoolique, et un extrait, dont les doses sont respectivement 30 à 60 grammes, 2 à 4 grammes, et 1 à 2 grammes. Le houblon agit dans la bière en masquant par son amertume franche et agré-

ble la saveur fade de la décoction d'orge germée, en empêchant la liqueur de passer à la fermentation acide, et en rendant la boisson plus facile à digérer à cause de son action tonique sur les organes de la digestion. — Les jeunes pousses du houblon contiennent une matière sucrée qui les fait rechercher dans certains pays en guise d'asperges auxquelles les préfèrent quelques personnes.

Parmi les plantes utiles que les climats tempérés offrent à l'industrie manufacturière et commerciale, il en est donc peu d'aussi digne d'intérêt que le houblon. Il y a une vingtaine d'années seulement, sa culture était, en France, presque exclusivement restreinte aux meilleures terres de l'Alsace, où elle n'occupait qu'une faible étendue du sol. Mais depuis peu, elle s'est considérablement accrue et s'étend aujourd'hui, principalement dans la Meurthe, les Vosges et le Bas-Rhin, sur une étendue de près de 1,000 hectares. Cette plante ne redoute ni les gelées ordinaires du climat de Paris, ni les fortes chaleurs; mais il lui faut une terre profonde et légère, en même temps que substantielle. Les sols argileux et humides sont impropres à cette production, attendu qu'ils altéreraient soit la plante tout entière, en pourrissant ses racines, soit au moins la qualité de la récolte. Il faut encore préférer, autant que possible, les localités à l'abri des grands vents.

La culture profonde que réclame une houblonnière ne peut se faire complètement qu'à la bêche et par tranchées successives, car c'est au moins à 0^m,50 qu'il faut amueblir le sol. Le houblon se multiplie à l'aide de replants, qu'on obtient par éclats ou marcottes détachées qu'on tire des pousses latérales qui se forment au pied des sujets forts. On peut les placer d'abord en pépinière, dans un terrain parfaitement préparé, pour leur faire développer le plus possible de racines avant de les mettre en place. Cette méthode, qui assure à la plante faite un plus grand développement et un meilleur rendement, est regardée comme préférable à la plantation directe des jeunes rejets, qui ont souvent très peu de racines.

En pépinière, on peut placer les jeunes pieds à environ 0^m,30 à 0^m,33, ce qui donnerait près d'un million de pieds par hectare. De sorte qu'il ne faut que 25 à 30 ares de pépinière pour fournir, en belle dimension, les 2,500 à 3,000 pieds que renferme ordinairement une houblonnière d'un hectare. — La plantation se fait, soit au printemps, soit en hiver, mais toujours dans des terrains parfaitement ameublés et fumés à l'avance. L'emplacement de la houblonnière est tracé, ou rayonné, de ma-

nière à établir des lignes distantes d'au moins 1^m70 l'une de l'autre, et dans lesquelles on ouvre, à pareils intervalles, des trous d'environ 0^m.50 en tous sens. Ils sont remplis de fumier à demi consommé que l'on tasse, et sur lequel on répand un peu de bonne terre; de sorte que les jeunes plants qu'on y place se trouvent sur des buttes et même sur une espèce de couche, où leur végétation rapide est toujours assurée. On doit mettre, au plus, deux ou trois plants par trou, quand ils sont de bonne venue, car, d'après la végétation facile de cette plante vivace, il suffit qu'il en reste un pour donner le meilleur produit utile, et les cônes florifères sont d'autant plus abondants que les pieds sont plus forts et plus espacés. C'est pourquoi, dans bien des localités, et notamment en Angleterre, on préfère porter jusqu'à deux mètres l'espacement des lignes de houblon, sauf à y intercaler d'autres lignes de cultures sarclées, telles que carottes, betteraves, etc. Dans tous les cas, les jeunes plants de houblon sont binés avec soin pour être toujours entretenus en bonne végétation. Le buttage, qui est usité presque partout, est très utile dans les années sèches, parce que cette opération maintient au pied des jeunes plantes la fraîcheur dont elles ont absolument besoin. On a soin d'élaguer toutes les pousses latérales, de manière à ne ménager que les jets les plus vigoureux.

C'est ordinairement vers le milieu du mois d'avril de la seconde année que les nouvelles pousses de houblon ont acquis 0^m.35 à 0,40^m de hauteur. Dès lors, comme il s'agit d'une plante grimpante, incapable de se soutenir seule et ayant besoin néanmoins, pour fructifier, de s'étendre et de se développer, sous l'influence de l'air et de la lumière, il faut nécessairement lui fournir des tuteurs. On emploie dans ce but, de longues perches qui doivent avoir de 5 à 6 mètres de longueur, surtout dans les terrains riches; c'est là une des plus grandes dépenses que nécessite cette culture. Ces perches peuvent être de toute essence, mais on les préfère généralement en bois de pin, de châtaignier ou de bouleau. Pour éviter cette dépense et la main d'œuvre considérables qu'exige le placement de ces balises, on a essayé, mais sans beaucoup de succès, de les remplacer par de simples échelas, de deux mètres de hauteur, placés de manière à recevoir des fils de fer, ou des perchettes horizontales, de façon à former des espèces de treillages élevés, à peu près comme cela se pratique pour la vigne dans plusieurs de nos départements méridionaux. Il y a environ vingt-cinq ans que cette méthode a été essayée. On avait cru d'abord qu'elle réaliserait une éco-

nomie d'environ 100 fr. par an par hectare, et n'apporterait d'ailleurs aucune altération au produit de la houblonnière. Quelque ingénieux que soit ce procédé, il est cependant à croire qu'il n'a pas satisfait les cultivateurs, puisque le système des perches est le seul qui s'emploie en Bohême, en Bavière, en Belgique, en Alsace, dans les Vosges, en un mot, dans tous les grands centres de production. Le système des fils de fer peut donc être considéré comme totalement abandonné, et pour peu que l'on ait observé la végétation rapide que prend le houblon pendant le court espace de deux mois, notamment du 15 juin au 15 août, il est facile de prévoir que la position transversale ne serait jamais aussi convenable que celle que procurent les perches, car l'élongation des bourgeons latéraux est toujours une condition défavorable à la production.

La mise en place des perches a lieu au printemps de la deuxième année qui suit la plantation du houblon. Elle se fait à l'aide d'un pieu armé inférieurement d'une douille aiguë en fer, et portant à sa partie supérieure une bifurcation qui en facilite la manœuvre. Chaque perche se place à environ 0^m.30 de distance de la jeune plante. On a soin de prendre cette distance du côté d'où viennent habituellement les vents orageux, afin qu'une partie des jeunes tiges et des rameaux, très fragiles, se trouvent déjà abrités par le corps même de la perche, et surtout afin que celle-ci, dans le cas où elle viendrait à s'incliner, penche vers la plante sans la briser, comme cela aurait lieu, par l'effet du vent, dans la position contraire.

Quelques soins sont nécessaires pour diriger la végétation très rapide du houblon de deuxième année, et faire en sorte que les jeunes tiges s'enroulent régulièrement sur toute la longueur des perches. Dans la Neurthe et les Vosges, on pince tous les bourgeons latéraux, jusqu'à 2 mètres ou 2^m.50 de hauteur, parce que l'on a remarqué que ce n'est qu'à cette élévation que la floraison s'opère dans les meilleures conditions. Dans la deuxième quinzaine de juillet, on donne un dernier binage, et ensuite on butte les pieds, dans le double but d'en fortifier la végétation en y maintenant la fraîcheur, et en même temps de consolider les perches dont le renversement serait extrêmement dommageable. Quand on a du fumier disponible, un *poil-lis* fait autour de chaque pied vient quelquefois remplacer le buttage.

C'est de la fin de juillet au milieu d'août que les fleurs commencent à paraître; alors la houblonnière ne réclame plus aucuns soins. Les perches, presque entièrement cachées par les rameaux et les feuilles, offrent, sur la presque

totalité de leur longueur, à partir d'environ 2 mètres du sol, un eîche développement de fleurs écailleuses qui, peu à peu, perdent leur nuance verte pour prendre la teinte jaune clair. La figure représente exactement cet état de la



plante dans une houblonnière bien conduite.

Les détails précédents, qui retracent la pratique suivie en Alsace, en Lorraine, en Belgique, s'éloignent peu de celles qui sont adoptées en Bohême. Néanmoins, comme les houblons de cette dernière contrée jouissent d'une très grande réputation et se vendent moyennement un prix à peu près double de ceux des autres cultures, il n'est pas sans intérêt de dire quelques mots sur les raiises auxquelles on peut attribuer cette supériorité incontestée. La Bohême, et notamment les environs de Spalt, principal centre de cette production, offrent généralement des terres légères et maigres, en un mot, des terres à seigle. Jamais la qualité supérieure du houblon n'est mieux assurée que quand il provient de pépinières défrichées, sans aucun autre engrais que celui qui se trouve naturellement dans le sol, et principalement formé de matières végétales ligneuses et résineuses. Dans la première année qui suit le défrichement, le terrain ne pouvant recevoir le degré d'ameublissement que réclame une culture dé-

licate, c'est ordinairement par une récolte de pommes de terre ou de toute autre plante sarclée qu'on le met en bon état. Ensuite on peut y obtenir deux récoltes consécutives de houblon sans addition d'engrais d'étable. Dans les autres centres de production où l'on opère sur des terres naturellement eîches et avec l'emploi de beaucoup d'engrais, on obtient beaucoup plus en quantité, mais le produit n'approche pas du parfum des houblons qui ont végété sans engrais sur des terres nouvellement défrichées. Un autre avantage que l'on trouve en Bohême à placer les houblonnières dans ces sortes de terrains, c'est qu'elles s'y trouvent naturellement abritées contre les vents par les parties cestantes de ces forêts, et l'on profite de cette circonstance pour poeter jusqu'à 6-50 et 7 mètres la hauteur des perches.

La maturité du houblon est acervée quand les cônes jaunissent et quand ils répandent une odeur aromatique très prononcée. Le point convenable de cette maturité est difficile à saisir. Cependant pour peu qu'on le dépasse, la poussière odoriférante se perd dès que les écailles s'entr'ouvrent naturellement. La manière de faire la récolte diffère d'un pays à un autre. De quelque manière qu'on s'y prenne, cette opération exige un assez grand nombre de personnes, attendu qu'on ne peut la faire que par le beau temps; qu'on doit s'occuper à la fois de l'enlèvement et du dépôt des échals, et qu'enfin les cônes doivent être eneillis un à un, et garder leur pedoncule, sans quoi les écailles se détachent et la partie aromatique se perd. Les cônes, aussitôt qu'ils sont récoltés, doivent être étendus à l'air pour sécher; si le temps est froid et humide, ou dans les pays septentrionaux, comme cette opération importante se ferait très mal, et exposerait la récolte à une prompte alteration, on a recours à divers procédés ou appareils pour obtenir cette dessiccation, à l'aide de l'aérage et de la chaleur, sous des hangars ou dans des lieux élos. Après la dessiccation on entasse le houblon et on l'enballe dans des sacs ou liches dans lesquels on le livre au commerce. Depuis peu, on a reconnu l'avantage du procédé anglais, d'après lequel il est soumis, à l'aide de presses mécaniques, à une compression très énergique qui a pour résultat non seulement de le réduire au moindre volume possible, mais encore de lui conserver indéfiniment sa qualité; tandis que les houblons, faiblement serrés dans les sacs par le piétinement d'un ouvrier, selon l'ancienne méthode, ne conservent leur qualité qu'un an ou deux à peine. — Le rendement moyen d'un hectare de houblon dans les bonnes terres de la Lorraine et de l'Alsace, est d'en-

viron 2,400 à 3,000 kilogr. de cônes qui percent environ un dixième de leur poids par la dessiccation. Le prix varie souvent de 100 à 150 et 160 fr. les 50 kilogrammes. Les frais généraux de culture, récoltes, etc., peuvent aller, en moyenne, dans les exploitations bien dirigées, à 80 ou 83 fr. pour un quintal de la récolte. On voit donc qu'il s'agit d'une culture très lucrative, puisqu'elle correspond d'après cela à un produit net d'environ 1,200 à 1,500 fr. par hectare.

N. B.

HOUBIGANT (CHARLES-FRANÇOIS), né à Paris, en 1686, termina ses études au collège de Juilly, alors tenu par les pères de l'Oratoire, et en 1704, il entra dans cette congrégation. A la suite d'une maladie sérieuse attribuée à l'excès du travail, il fut affligé d'une surdité complète qui l'obligea de renoncer à la prédication, à laquelle il se destinait, pour se livrer entièrement aux études que l'on peut suivre dans la retraite. Il s'occupa avec prédilection de l'hébreu et de la critique du texte sacré. Malheureusement il s'engagea dans une fausse voie. A l'exemple de Masclaf et de quelques autres, il rejeta les points voyelles, c'est-à-dire qu'il substitua, pour la prononciation et pour le sens, l'arbitraire, ou si l'on veut son opinion particulière, à la tradition juive et chrétienne et aux lois d'analogie qui existent entre l'hébreu et les autres langues sémitiques telles que l'arabe, le chaldéen et le syriaque. Aussi, ses travaux ne jouissent-ils pas de toute l'estime que méritent le savoir et la piété de l'auteur. Le père Houbigant mourut à Paris le 31 octobre 1783, à l'âge de 97 ans. Il était devenu aveugle et avait perdu ses facultés intellectuelles. Il a laissé outre plusieurs ouvrages restés en manuscrits : 1° *Racines hébraïques*, Paris, 1732, in-8°; 2° *Bible hébraïque avec des notes et une version latine*, Paris, 1734, in-fol. La version latine passe pour être élégante et claire, mais on reproche à l'auteur quelques corrections trop hardies du texte hébreu; 3° *Prolegomena in scripturam sacram*, Paris, 1736, in-4°; 4° *Traduction latine du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1748, in-12; 5° *Examen du Psautier des Capucins*, Paris, 1764, petit in-8°; 6° *Sermons de Sherlock*, traduits de l'anglais, Paris, 1768, in-8°; 7° *Méthode de Lesley contre les déistes et les Juifs*, Paris, 1770; 8° *Conférence entre un juif, un protestant et un docteur de Sorbonne*, Paris, 1770, in-8°; 9° Une traduction des *Pensées de Forbes*. M. Adry a publié dans le *Magasin encyclopédique* du mois de mai 1806, une notice intéressante sur la vie et les écrits du Père Houbigant.

DUREUX.

HOUÏDON (JEAN-ANTOINE), né à Versailles en 1751, et mort à Paris en 1828, avec le titre

de membre de l'Institut, fut l'un des plus grands statuaires de son temps. Il avait remporté le grand prix de sculpture en 1761, et par suite, était allé passer dix ans à Rome, où il laissa deux de ses plus belles œuvres, un *Saint Bruno* et un *Saint Jean-de-Laizan*, dont on admire encore les statues colossales dans l'église des Chartroux. De retour à Paris, il se consacra surtout à la sculpture des bustes, et y excella, ainsi que le prouvent les portraits de Molière et de Voltaire, qui sont au Théâtre-Français, et ceux de Franklin, de Diderot, de Buffon, de Tourville, etc. Il fit aussi à cette époque la belle statue de Voltaire que madame Denis donna ensuite à la Comédie-Française, et qu'on voit encore sous le péristyle de ce théâtre. Il devint, en 1778, membre et professeur de l'Académie des Beaux-arts, titre que la Révolution lui fit perdre. Il partit alors pour Philadelphie, où il était appelé pour faire la statue de Washington, l'un des plus imposants morceaux auxquels s'exerça son talent plus délicat que vigoureux, plus précis qu'énergique. La grâce était aussi son fait : son *Oiseau mort*, dont Diderot dit tant de bien dans un de ses salons, et sa *Filence*, le prouvent de reste. Quant à sa science d'anatomiste, au point de vue de l'art on ne peut douter qu'elle ne fût extrême, quand on a vu son *Écorché*, savante étude qui montre à nu, dans tous ses détails, la structure musculaire de l'homme. Ed. FOURNIER.

HOUË (*agric.*). Instrument de labour généralement destiné à être manœuvré à bras. La houe est de la famille des pioches, dont elle se distingue parce que sa feuille est plus large et plus mince, ce qui rend l'instrument plus léger en permettant de remuer plus de terre. La houe reçoit dans l'œil opposé au taillant de la feuille, un manche plus ou moins court, souvent un peu courbe, et qui fait avec le fer un angle variable suivant les pays : ici, cet angle est droit; là, la feuille et le manche sont presque parallèles. Le fer peut être carré, ou bien avoir les angles arrondis; il peut être pointu ou divisé en deux dents plates et parallèles, et dans ce cas il prend souvent le nom de crochet. La houe à main sert à faire des labours, à biner, sarcler et planter. — La houe à cheval se compose de plusieurs triangles fixés dans une position horizontale et attachés en équerre à un bâtis triangulaire au moyen de tiges métalliques verticales. L'instrument est porté par trois roues. La distance des triangles peut être augmentée ou diminuée à volonté; ils sont ordinairement disposés sur deux rangs : un ou deux au premier, et deux ou trois au second. Cet instrument sert à biner et à rechanter les plantations en ligne.

HOUFRASCHMODAD. Ce mot, selon An-

quetil (Zend-Avesta, tome I^{er}, 2^e partie, page 225, note et tome II, page 463), signifie en zend, *donné bon et étendu*. Les sectateurs de Zoroastre l'appliquent au coq céleste, et par suite au commencement du jour et au chant du coq. Cet oiseau divin interrompait le sommeil de l'homme, afin que celui-ci vaque à ses devoirs. L'Houfraschmodad veille sur le monde, et avec son bec affilé comme une lance (Zend-Avesta, II, 172), toutes les nuits et tous les jours il attaque Ahrimane et les mauvais génies, les empêche de nuire aux créatures d'Ormouzd et les refoule dans les ténèbres. L'allégorie cachée sous ce mythe est facile à saisir; elle se trouve même expliquée par la triple application du mot, l'Houfraschmodad. En effet cette expression désigne le commencement du jour indiqué par le chant du coq. C'est le moment où l'homme réveillé de son sommeil va honorer Ormouzd par la prière, le travail et par tous les actes qui confondent la malice d'Ahrimane et de ses agents.

L. D.

HOUILLE (min. et géol.). On sait que l'on trouve en masses énormes, dans l'intérieur de la terre, diverses matières combustibles d'une importance immense pour les arts métallurgiques et les différentes branches de l'industrie. Ces combustibles fossiles sont connus sous les noms de *Tourbe*, de *Lignite*, de *Houille* et d'*Anthracite*. Leur étude appartient exclusivement à la géologie et à la chimie : ce n'est que par une sorte d'habitude et de tolérance qu'on les range encore au nombre des espèces minérales proprement dites, dans les classifications qui se rapportent au règne inorganique, car ils échappent entièrement aux règles ordinaires de spécification, qui déterminent les véritables espèces, ne possédant en eux-mêmes ni traces de structure cristalline, ni composition chimique définie. Ils ont tous évidemment une origine organique, et proviennent de végétaux enfouis, dont les détritux, accumulés et tassés sous les eaux, ont subi une décomposition spontanée, une sorte de pourriture humide, et sont arrivés, avec le temps, et sous certaines conditions de pression et de température, à un état d'altération plus ou moins avancé, qui constitue seul aujourd'hui leur différence. En effet, si l'on vient à comparer attentivement leurs propriétés et leur composition chimique à celles du bois, comme l'a fait M. Regnault, on reconnaît sans peine qu'on peut ordonner la série de leurs variétés de telle sorte, que l'on passe, par degrés, du bois à la tourbe, de la tourbe au lignite, du lignite à la houille, et de celle-ci à l'anthracite. Dans les tourbes et les lignites, qui appartiennent aux terrains modernes et aux

terrains tertiaires, la structure organique est le plus ordinairement conservée d'une manière si parfaite, qu'on ne peut concevoir aucun doute sur leur origine végétale; mais dans les combustibles des terrains plus anciens, on ne reconnaît plus en général les traces de l'organisation primitive; on ne trouve plus en eux que des masses noires, brillantes, compactes ou schisteuses, donnant une poussière d'un noir plus ou moins brunâtre : ce sont les *houilles* et les *anthracites*. Ils sont rares dans les terrains secondaires, où on les rencontre parfois dans les étages moyens (terrains triasique et jurassique); mais ils sont très abondants dans les terrains primaires ou de transition; et leur présence est même si fréquente dans les parties supérieures de ces terrains, que ces étages sont généralement connus sous le nom de *terrains carbonifères*. Toutefois, c'est la houille qui caractérise plus particulièrement l'étage le plus élevé de ces terrains, l'anthracite se rencontrant d'ordinaire dans les parties moyennes ou même inférieures. Bien qu'en général la structure des plantes ne soit plus reconnaissable dans ces combustibles, cependant leur origine végétale n'est pas douteuse; car, outre qu'on a pu saisir quelquefois, à l'aide du microscope, dans la houille même, des traces d'organisation, on trouve habituellement dans les couches de grès et de schiste qui accompagnent les bancs de houille, et jusque dans les feuilletés schisteux qui alternent souvent avec ceux de houille proprement dite, des empreintes de plantes tellement nettes, qu'il a été facile aux botanistes d'indiquer les familles auxquelles elles appartiennent, et de rétablir en quelque sorte la Flore de ces époques anté-diluvienne. On trouve même souvent des plantes en nature, de véritables tiges, dont les parties ligneuses, offrant encore tous les caractères de l'organisation végétale, sont partiellement changées en un charbon parfaitement semblable à celui qui forme des couches au-dessus et au-dessous.

On voit combien, à raison de cette communauté d'origine qui les rapproche, il peut être utile d'étudier parallèlement et d'une manière comparative, les différentes espèces de combustibles minéraux. Ce travail intéressait à été exécuté avec beaucoup de soin par M. Regnault. Ce chimiste a fait voir que l'analyse élémentaire de ces combustibles rend facilement compte de leurs diverses propriétés, et peut indiquer les usages auxquels chacun d'eux se prête le mieux. Tous sont formés, en général, d'un élément fixe, le carbone, auquel se joint une quantité plus ou moins grande d'éléments gazeux (hydrogène et oxygène). Beaucoup renferment aussi de l'azote,

mais en proportion généralement très faible. Les diverses propriétés de ces combustibles dépendent des quantités, tant absolues que relatives, des deux premiers éléments gazeux, l'oxygène et l'hydrogène. A mesure que le combustible est plus ancien, ou la décomposition de la matière organique plus avancée, la proportion de ces deux gaz diminue graduellement, et la quantité de carbone augmente. De plus, la quantité d'oxygène diminue du bois à la tourbe, de la tourbe au lignite, à la houille et à l'antracite, tandis que la quantité d'hydrogène demeure à peu près constante pour tous ces combustibles. Il suit de là qu'un combustible est d'autant plus moderne, qu'il contient plus de gaz, et que le rapport de l'oxygène à l'hydrogène est plus élevé. Au contraire, plus il s'éloigne de l'époque actuelle, plus il est riche en carbone, et son pouvoir calorifique croît d'autant, car la chaleur produite dépend de la quantité de carbone contenue dans un poids déterminé de combustible.

Des quatre combustibles dont nous avons parlé jusqu'ici, c'est la houille qui est la plus importante, parce qu'elle est abondamment répandue, qu'elle donne à poids égal beaucoup plus de chaleur que le bois ou le charbon ordinaire, et que ses variétés nombreuses peuvent être assorties à une foule d'usages dans les arts et dans l'économie domestique. Personne n'ignore en effet que ce combustible est pour les peuples civilisés une source précieuse et intarissable de chaleur, de lumière et de force industrielle. Pendant long-temps, ces trésors de la terre sont restés enfouis dans ses profondeurs, parce que les nations qui les possédaient n'en connaissaient pas la valeur. C'est la science seule qui eu a révélé toute l'importance, en enseignant aux peuples les moyens de les mettre à profit. Maintenant la houille est considérée généralement comme l'une des principales substances qui forment la richesse minérale d'un pays. Sous ce rapport, elle ne le cède qu'aux minerais de fer; les mines d'or et d'argent ne viennent qu'en troisième ligne.

Les houilles ne diffèrent des antracites que par la quantité de matières volatiles qu'elles perdent à la calcination en plein air. Tandis que la perte de poids qu'éprouve de cette manière l'antracite, ne va qu'à 5 ou 10 p. 100, celle que, dans les mêmes circonstances, donneraient les houilles proprement dites, peut aller de 20 à 40 p. 100, selon les diverses qualités. Par la distillation en vases clos, l'antracite ne fournit presque rien et se change seulement en un coke pulvérulent; les houilles donnent au contraire à la distillation, outre de l'eau, des gaz combustibles et de l'ammoniaque, une quantité

plus ou moins grande de matière bitumineuse ou de goudron minéral. C'est par cette matière bitumineuse, dont la proportion est variable, que les houilles se distinguent surtout de l'antracite, qui n'est pour ainsi dire qu'une houille sèche, sans bitume, et naturellement réduite à l'état de coke; car le charbon provenant de la distillation de la houille, et auquel on a donné ce nom, ressemble beaucoup par son éclat métalloïde aux antracites proprement dites; seulement il est plus ou moins dur ou poreux, plus ou moins boursoufflé, selon les diverses qualités du combustible. On peut même considérer l'antracite comme un des termes extrêmes de la série de la houille, et l'y comprendre sous le nom de houille éclatante ou antraciteuse. Cette dernière variété aurait pour caractères distinctifs de s'allumer difficilement et de brûler presque sans flamme ni fumée; tandis que les houilles proprement dites brûlent facilement, avec une flamme blanche, en répandant une fumée noire et une odeur bitumineuse. Celles-ci présentent en quelque sorte deux combustions distinctes qui se succèdent sans se confondre: la première, qui est due à la substance bitumineuse et aux autres matières volatiles, est celle qui se fait avec flamme, fumée et odeur, et qui a pour résidu le coke; la seconde, qui vient après et ne produit plus qu'une flamme bleue très courte, est due au coke même: elle ne laisse pour résidu que des cendres scoriacées. Les antracites ou houilles antraciteuses ne sont susceptibles que de ce dernier genre de combustion.

Les houilles, proprement dites, dégagent par calcination une quantité plus ou moins grande de matières volatiles et de gaz inflammables. Elles subissent souvent, avant de se décomposer, un commencement de fusion: elles se gonflent et se ramollissent à tel point que les fragments se collent entre eux, et le charbon restant, le coke, présente alors l'aspect d'une masse boursoufflée. C'est cette propriété qui les rend si précieuses pour le travail de la forge: car il en résulte qu'il se forme au devant de la tuyère des soufflets une sorte de voûte ardente, sous laquelle le fer est également chauffé, à l'abri de l'air extérieur. Par la distillation en vases clos, elles donnent le gaz de l'éclairage, qui se compose principalement d'hydrogène protocarboné, mêlé d'hydrogène bicarboné et de quelques autres gaz. Le pouvoir éclairant des houilles n'est point en rapport direct avec leur faculté calorifique, car il dépend de la quantité de matières volatiles qu'elles renferment; les meilleures houilles pour l'éclairage ne sont donc pas celles qui donnent le plus de chaleur. La fusibilité

des houilles paraît dépendre elle-même du rapport de l'hydrogène à l'oxygène dans les parties volatiles; elle est d'autant plus grande qu'il y a plus d'hydrogène en excès, relativement à la proportion nécessaire pour transformer en eau tout l'oxygène.

D'après leurs applications dans les arts, on peut diviser les houilles en cinq classes: — 1° les houilles sèches, à courte flamme, ou les anthracites: elles sont d'un noir métalloïde, quelquefois irisées à leur surface, et brûlent difficilement, avec une flamme très courte, sans fumée et sans odeur; leur combustion ne marche bien que quand on les emploie en grandes masses, dans des fourneaux ou sur des grilles qui puissent donner accès à de forts courants d'air. Elles ont l'inconvénient d'éclater au feu et de se réduire en poussière, qui, en se tassant, intercepte le passage à l'air; elles ne servent que dans les travaux en grand des fonderies, des verreries et des fours à chaux; — 2° les houilles grasses et dures, dont la composition se rapproche le plus de celle des anthracites: elles donnent un roke métalloïde boursoufflé, mais moins gonflé et plus dense que celui des houilles marécales. Elles sont les plus estimées pour les opérations métallurgiques qui exigent un feu vif et soutenu, et donnent le meilleur coke pour les hauts-fourneaux; — 3° les houilles grasses marécales, d'un beau noir et d'un éclat gras caractéristique: ce sont les meilleures pour la forge, parce qu'elles sont collantes et qu'elles produisent une grande élévation de température; leur flamme est courte, leur roke très boursoufflé, — 4° Les houilles grasses à longue flamme: elles donnent en général un coke boursoufflé, mais beaucoup moins que celui des houilles marécales; elles sont recherchées pour les fourneaux à réverbère, pour le chauffage domestique, et pour la fabrication du gaz d'éclairage; — 5° les houilles sèches à longue flamme: ce sont celles qui contiennent le plus d'oxygène et se rapprochent le plus des lignites; elles donnent un coke non boursoufflé, et à peine fritté, produisent beaucoup moins de chaleur que les variétés précédentes, et ne sont bonnes que pour la cuisson, et les chaudières d'évaporation. — On voit par cette classification des diverses variétés de houille, que les meilleures, qui sont les houilles grasses, occupent le milieu de la série, et qu'elles peuvent passer aux bonilles sèches de deux manières, soit en se rapprochant de l'anthracite par la prédominance de plus en plus grande du carbone, soit en marchant vers le lignite, par l'augmentation progressive de la quantité d'oxygène.

La pyrite de fer est souvent disséminée, en

quantité plus ou moins grande, dans les banes de houille, comme elle l'est dans les amas de lignites: sa présence nuit à la qualité de ce combustible qui, alors, devient impropre au traitement du fer et à plusieurs usages économiques. Cette pyrite, par la propriété qu'elle a de se décomposer au contact d'un air humide, tend à désagréger la houille, et cause souvent son inflammation spontanée, soit dans la houillère même, soit dans les magasins où on la conserve. Quelquefois aussi, il se dégage naturellement des houilles grasses, de l'hydrogène carboné, que les mineurs appellent *grisou* ou gaz inflammable, et qui, en se répandant et en s'accumulant dans les galeries de mines, y donne lieu souvent à de funestes explosions, et devint un des plus grands obstacles à l'exploitation des houillères.

Le gisement ordinaire des houilles grasses est, comme nous l'avons dit, dans l'étage supérieur des terrains carbonifères, celui qu'on nomme pour cette raison *terrain houiller*. La houille s'y montre souvent en banes plus ou moins épais, plus ou moins nombreux et étendus, alternant avec des couches de grès et de schistes, dans lesquelles se rencontrent les empreintes végétales, et où l'on voit aussi, à l'état de dissémination, du fer carbonaté lithoïde ou terreux, que l'on exploite concurremment avec la houille, quand il est très abondant, comme dans les houillères de l'Angleterre. Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit à l'article *TERRAINS* sur la composition et la structure du terrain houiller, sur la nature de la flore dont il recèle les débris, et sur les discussions auxquelles a donné lieu la théorie de sa formation. Si l'on n'est pas complètement d'accord sur les circonstances qui ont accompagné l'accumulation et l'enfouissement des végétaux dont la houille tire son origine, on admet généralement que ces végétaux provenaient des continents, et qu'ils se sont déposés, tantôt dans des lacs d'eaux douces assez circonscrits, comme on le voit dans les petits bassins houillers du centre de la France, tantôt dans des golfes étroits et alloogés, ou sur des plages marines plus étendues, mais toujours voisines des côtes, où se sont formés des dépôts réguliers et d'une continuité remarquable: ce dernier cas nous est offert par ces grandes bandes houillères, que l'on exploite dans le nord, en France, en Belgique et en Angleterre.

Le précieux combustible, dont nous faisons en ce moment l'histoire, est très inégalement réparti à la surface du globe. En Europe, c'est dans la partie centrale et occidentale qu'il abonde. L'Angleterre est, sous ce rapport, la

contrée la plus riche, et c'est en grande partie à ce combustible et au minéral de fer qui l'accompagne, que cette puissance doit sa prépondérance commerciale et industrielle. Quatre grands bassins houillers y sont en exploitation : l'un dans le midi (celui du pays de Galles, au N. de Bristol), un autre dans le centre (Bass. de Dudley et de Birmingham), un troisième dans le nord (B. de Durham et de New-Castle), un quatrième en Écosse (B. de Glascow et d'Edimbourg). Après l'Angleterre, vient la Belgique, dont la production relative est pareillement considérable (houillères de Liège, Namur, Charleroi, Mons). La France est moins bien favorisée : les principaux centres de l'exploitation houillère sont, vers le nord, les mines d'Anzin ; vers le centre, les mines du Creuzot et de Saint-Étienne ; et plus au midi, celles du Gard et de l'Aveyron. On estime que la superficie du terrain houiller est, en Angleterre, le vingtième de celle du territoire entier. En Belgique la proportion est un peu moindre : un vingt-quatrième. En France elle n'est approximativement que d'un deux centième. Les autres états de l'Europe sont beaucoup plus pauvres encore, et il en est qui sont presque entièrement privés de ce combustible. L'Amérique Septentrionale est très riche en houilles anthraciteuses, et la production en ce genre est beaucoup plus considérable que ne l'est celle de l'Angleterre en houilles proprement dites ; on y peut citer quatre grands bassins houillers : celui des Alleghany (Pensylvanie, Virginie, Massachusset), celui du Michigan, et le bassin du Haut-Canada dans la Nouvelle-Écosse. DELAFOSSE.

HOUILLE (indust.). On reconnaît presque toujours l'existence d'une mine de houille aux indices suivants : 1° l'affleurement d'une couche à la superficie du terrain, se manifestant par une trace noire dans un escarpement ou dans une terre nouvellement labourée ; 2° la présence de quelques schistes pourris offrant des parcelles de houille qui luisent au soleil ; 3° la rencontre de ces fragments dans les lits des torrents ; 4° le suintement de quelques eaux bitumineuses ou rouillées ; 5° la présence de psammites, d'argiles brunes, de schistes impressionnées.

Les houilles s'exploitent toujours par puits ou par galeries. Lorsque le toit n'est pas assez solide, ce qui arrive fort souvent, ou lorsqu'on craint le voisinage des eaux, on procède par chambres de 12 à 15 mètres de large, entre lesquelles on laisse des massifs pour soutenir les terres, et que l'on met en communication avec la galerie principale par laquelle les produits sont extraits des parties reculées de la mine. D'autres fois, principalement dans les

couches à peu près horizontales, on exploite en *échiquier*, c'est-à-dire au moyen de galeries parallèles que l'on croise par d'autres galeries perpendiculaires aux premières, en laissant des piliers à base à peu près carrée. Cette méthode a l'inconvénient de faire perdre les massifs ; mais lorsque l'on veut abandonner l'exploitation, on enlève ces derniers, en commençant par les parties les plus reculées, et en comblant à mesure. Dans l'exploitation des gîtes puissants, on travaille le plus souvent à ciel ouvert, en se contentant de creuser de grandes excavations ; mais à force de les agrandir, on finit par occasionner des éboulements. Dans diverses mines en amas, celles du Creuzot par exemple, on exploite par étages, de haut en bas, en laissant des piliers en quinconce et des massifs entre les étages (*roy. MINES*). — Il est indispensable de mettre la houille à l'abri de la pluie, dans des magasins bien secs, bien clos, et dont la température ne soit pas trop élevée, afin d'éviter la combustion spontanée, l'augmentation du poids et celle du volume par l'absorption de l'humidité.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que la houille est devenue en France un combustible d'une certaine importance. Avant cette époque, quelques pays malheureux sous le rapport du bois en faisaient seuls usage ; mais ce n'était, pour la plus grande partie du territoire, et surtout pour Paris, qu'un objet de curiosité minéralogique. Couvert de forêts nombreuses, notre pays fournissait en effet assez de bois pour les besoins de notre industrie, si restreinte d'ailleurs. Ce fut en 1794 que le bois étant devenu très rare et très cher à Paris, on y amena quelques bateaux de charbon de terre. Le peuple y courut en foule, et même quelques bonnes maisons voulurent en essayer pour les poêles ou les cheminées d'antichambre ; mais la mauvaise qualité de ce charbon, les vapeurs de soufre et l'odeur suffocante qu'il exhalait, y firent bientôt renoncer. L'usage s'en perpétua pour les serruriers et les maréchaux seulement. A Paris, le commerce soit en gros, soit en détail, en resta d'abord entre les mains des *marchands de fer*, appartenant au corps de la mercerie. La consommation devint bientôt assez grande pour que le fisc imposât cette nouvelle marchandise.

La houille est présentement extraite en France de 49 bassins houillers, compris en 31 départements, et dont voici la liste, en suivant l'ordre géographique du nord à l'est, au sud, à l'ouest :

- Bassin du Nord ou de Valenciennes (Nord).
- de Forbach (Moselle).
- des Vosges (Vosges).

Bassin de Villé (Bas-Rhin).

- du Haut-Rhin, au nombre de deux.
- de Rouchamp et Champagny (Haute-Saône).
- de Corcelle et de Gemonval (Haute-Saône).
- de Goubenans (Haute-Saône).
- de Décise (Nièvre).
- du Creuzot et de Blanzy (Saône-et-Loire).
- d'Épinal (Saône-et-Loire).
- de Fins (Allier).
- de Commentry (Allier).
- de Bert (Allier).
- de Saint-Éloi (Puy-de-Dôme).
- de Bourg-Lastic (Puy-de-Dôme).
- de Brassac (Puy-de-Dôme et Haute-Loire).
- de Langeac (Haute-Loire).
- de Sainte-Foy l'Argentière (Rhône).
- de la Loire (Loire).
- de l'Ardèche (Ardèche).
- de Fréjus (Var).
- d'Alais (Var).
- de Saint-Gervais (Hérault).
- de Ronjan (Hérault).
- de Durban (Aude).
- de Carmeaux (Tarn).
- d'Aubin (Aveyron).
- de Rodez (Aveyron).
- de Milhau (Aveyron).
- de Flégeac (Lot).
- de Campagnac (Cantal).
- de Terrasson (Dordogne et Corrèze).
- d'Argentat (Corrèze).
- de Neimac (Corrèze).
- de Bourgneuf (Creuse).
- d'Aun (Creuse).
- de Vouant (Vendée).
- de Chantonnet (Deux-Sèvres).
- de la Loire-inférieure (L. Inf. et M. et L.).
- de Quimper (Finistère).
- de Saint-Pierre-Lacour (Mayenne).
- de Litry (Calvados et Manche).
- du Plessis (Manche).
- d'Hardingen (Pas-de-Calais).

Ces bassins peuvent être classés, sous le rapport de leur importance, dans les trois groupes suivants : 1^o ceux du Nord, du Creuzot, de Décise, de Brassac, de la Loire, d'Alais, d'Aubin, de Litry ; 2^o ceux d'Épinal, de Fins, de Commentry, de Saint-Gervais, de Carmeaux, de Rodez, de Vouant, de la Loire inférieure ; 3^o les 30 autres, qui sont loin d'offrir aujourd'hui le même intérêt. Nous allons donner quelques détails sur chacun de ces bassins, en suivant pour les 8 premiers l'importance de leur production.

Le Bassin de la Loire est le plus important pour son étendue, sa position et l'excellence du combustible qu'il fournit. Dans le sens de sa plus grande dimension, il occupe toute la largeur de cette zone étroite du Forez, qui sépare la Loire du Rhône, aux points où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre. Il traverse en

outre la vallée du Rhône, car on le retrouve dans le département de l'Isère. Cette disposition entre deux lignes importantes de navigation en a fait distinguer, dès l'origine, les mines en deux groupes : celui de *Saint-Étienne*, dont les produits s'écoulent principalement par la Loire, et celui de *Rive de Gier*, qui versait naguère tous les siens sur le Rhône. Mais cette distinction a cessé d'être rigoureusement exacte depuis que, par l'établissement d'un chemin de fer entre Saint-Étienne et Lyon, plusieurs mines du premier groupe concourent avec celles du second à l'approvisionnement des contrées voisines du Rhône.

Le groupe de *Saint-Étienne* comprend 28 concessions d'une richesse variable, dont les unes ont 18 couches formant jusques à 35 mètres d'épaisseur ; d'autres n'ont que 3 couches, dont les épaisseurs réunies n'excèdent pas 3 mètres. Les relevés officiels portent la quantité de leur extraction annuelle, en moyenne, à 4,700,000 quintaux métriques. — Le groupe de *Rive de Gier* comprend 27 concessions. Ses mines paraissent avoir été fouillées avant celles de Saint-Étienne ; elles ont donné pendant longtemps une masse de produits supérieure de beaucoup à celle que l'on obtenait des autres. Les excavations y sont en général portées à une profondeur plus grande, ce qui donne lieu à des frais plus considérables. Leur production annuelle moyenne est de 4,200,000 quintaux métriques.

Considéré dans son ensemble, le bassin houiller de la Loire occupe une surface de 27,000 hectares et fournit à lui seul près de 450/1000 de la production totale de la France. Ce terrain houiller se compose d'un ensemble de bassins partiels, dont chacun constitue un centre isolé d'exploitation. Les concessions les plus connues sont : *Firminy*, *Roche-la-Molière*, *le Treuil*, *le Soleil*, *le Cros*, *Saint-Chamand*, *la Béraudière* et *Bérard*. — Le bassin de *Saint-Étienne* fournit deux variétés de houille bien distinctes : la houille dite *maréchale*, qui donne lieu à la plus grande partie des exportations. Elle est, il est vrai, assez pyriteuse ; mais celle qui provient de la couche dite *Soignat* l'est beaucoup moins que les autres. Sa densité varie de 1,287 à 1,347 ; elle perd 30 à 33 p. 0/0 de son poids, et les meilleures qualités renferment de 2 à 2 1/2 p. 0/0 de matières terreuses qui se fondent en donnant du machefer. Sur la grille, elle colle et brûle avec une chaleur extrême ; la pyrite attaque les grilles, les appareils en tôle, en fonte ou en cuivre, en contact avec la flamme. La houille *maréchale* menue est celle que l'on carbonise de préférence pour les hauts-fourneaux

des environs de Saint-Étienne. Elle fournit en grand 60 p. % dans les fours, et 50 seulement en plein air. Le coke de Saint-Étienne est très solide et fort serré; dans un fourneau à courant d'air forcé, il brûle avec une très vive chaleur; il aigrit, dit-on, la fonte à la deuxième fusion. — La seconde variété est plus inflammable, plus solide, et s'abat mieux en gros; c'est un charbon de grille et de chauffage; elle s'échauffe trop vite à la forge, et brûle le fer; elle s'améliore cependant pour cet usage lorsqu'on la laisse exposée à l'air ou lorsqu'on la transporte à l'état de menu. — Le mode d'exploitation de la Loire est simple et peu dispendieux: on atteint les couches soit par des galeries d'écoulement, soit par d'autres galeries inclinées dans le sens de ces couches, soit par des puits verticaux. Quelques unes des mines sont sujettes à prendre feu, surtout à Rive-de-Gier, par la fermentation des menus schisteux et pyriteux abandonnés dans les travaux; mais peu d'exploitations ont à craindre le *grisou*. — Le charbon est partagé, suivant la grosseur des morceaux, en quatre classes: le *pérat*, le *chapelet*, le *grêle* et le *menu*, correspondant assez bien au *gros*, à la *gaillette*, à la *gailletterie* et aux *fines* de Mons. La proportion de ces diverses sortes est très variable d'une mine à l'autre. Par une circonstance qui résulte de son heureuse position, le bassin de la Loire peut alimenter à la fois les grands centres de consommation de Marseille, Mulhouse, Paris et Nantes.

Le terrain houiller du Nord est le prolongement de l'immense formation de celui que l'on exploite à Eschweiler et à Roldue, et que l'on retrouve à Liège, à Namur, à Charleroi et à Mons. Il a été découvert en 1734 par le vicomte Désandrouin, après des recherches qui avaient duré dix-sept ans, et absorbé beaucoup d'argent. Ce bassin compte dix à douze concessions tant anciennes que modernes, dans lesquelles il y avait, dans ces derniers temps, 64 couches exploitées. L'épaisseur du terrain est de 45 mètres à l'E., de 80 à 100 mètres dans sa partie moyenne, et de 200 mètres à l'O. Quelques puits sont encore plus profonds, surtout au centre et dans la partie occidentale du bassin; à Anzin ils pénètrent jusqu'à 500 mètres au-dessous du sol. En quelques points, on a reconnu 50 couches ayant 3 à 14 mètres d'épaisseur. Le produit de toutes ces mines entre pour 272/1000 dans le produit total de la production de la France. — L'établissement d'Anzin est colossal. Indépendamment de l'immense développement des travaux souterrains, il y a de vastes ateliers à la surface, tels que fonderie, aciérie, corderie, tours et alèses, forges,

charpenterie, etc., consacrés à la fabrication de toutes les machines et de tous les appareils dont l'exploitation a besoin. Ses charbons sont gras, collants, tenant bien sur le feu, peu sulfureux en général, assez propres à la fabrication du coke, médiocrement convenables pour la forge, relativement à ceux de Saint-Étienne et même aux fines forges de Mons. Ils présentent beaucoup d'analogie avec les charbons durs. On les emploie surtout pour les chaudières grandes et petites, bien que le *Flenu* leur soit généralement préféré. Ils sont plus terreux que lui, donnent plus de maeheler et ménagent moins les appareils. Ce charbon est taillé régulièrement, et se classe en trois qualités: le *gros*, le *moyen* et le *menu*. — Les mines de *Raisme*, de *Denain*, de *Douchy* et d'*Aniche*, fournissent, comme celles d'Anzin, des charbons propres, mais à des degrés divers, à la forge maréchale, au travail des métaux et à la grille. Leurs produits se répandent dans le Nord jusqu'à Dunkerque, et parviennent jusqu'à Paris. Les charbons de *Denain* sont les plus flambants, et se rapprochent du *flenu*. La houille de *Frennes* et de *Vieux-Condé* est sèche, de qualité supérieure, brûlant sans flamme et sans fumée, ce qui la rend éminemment propre à la calcination des pierres à chaux, ainsi qu'à la fabrication des briques. Elle se répand par le Haut-Escaut dans le nord de la France, et par le Bas-Escaut dans la Belgique. On en consomme à Paris pour le chauffage domestique, mélangée avec le bois.

Le bassin du CREUZOT et de BLANZY s'étend sous une partie du terrain d'Autun, de Châlons et de Charolles. Le canal du centre, qui le traverse dans toute sa longueur, donne une grande valeur aux divers gîtes qu'il renferme. Les principales mines en activité sont celles du *Creuzot* et de *Blanzy* proprement dites, qui ont une masse verticale de combustible de 24 et quelquefois de 45 mètres. L'exploitation s'y fait par puits qui, au Creuzot, descendent jusqu'à 200 pieds. Le produit de ce bassin entre pour 65/1000 dans la production totale de la France, dont l'exploitation du Creuzot fournit à elle seule près de la moitié, qui se trouve à peu près toute consommée dans les célèbres usines à fer de ce nom. La houille de ce bassin est propre aux ateliers métallurgiques, à la grille et au travail des chaudières. Elle se répand sur le littoral du canal du centre, d'où elle est expédiée en Alsace par le canal du Rhône au Rhin. — Les charbons du Creuzot sont inférieurs à ceux de Saint-Étienne, et font moins longtemps feu que ceux d'Auvergne, tout en étant plus purs. — Le charbon du Blanzy est solide non cassant, très gailletteux, peu pierreux mais pyriteux. Il y en a une va-

riété plus légère que le flénu, mais qui donne peu de chaleur. A l'air il s'effleurit et perd une grande partie de sa puissance calorifique.

Le bassin d'AUNIS entre pour 57/1000 dans la production française. Il n'est exploité que depuis 1809; c'est un de ceux sur lesquels le pays peut le plus compter. Le développement de notre industrie dans le S. E. du territoire, l'essor de la navigation à vapeur et celui de notre commerce dans le levant sont liés intimement à l'avent de ce bassin. Certains gîtes produisent de la houille collante, propre à donner du coke de bonne qualité; d'autres fournissent une houille sèche; brûlant sans flamme et sans fumée, ce qui la fait sur tout rechercher par les éleveurs de vers à soie.

Le bassin de LITRY renferme une seule couche, dont la découverte remonte à 1741. L'exploitation en fut presque aussitôt commencée, et, en 1749, une machine à vapeur, la première établie en France, fut placée sur un des puits, pour extraire l'eau de la mine. Ce fut encore à Litry, qu'en l'an viii fut faite la première application directe de la vapeur à l'extraction de la houille. Pendant longtemps on n'avait exploité que le lit inférieur; mais depuis que l'usage de la rhaux en agriculture s'est propagé dans le pays, on est allé chercher dans les travaux, où on l'avait négligée pendant si longtemps, la houille sèche, convenable pour la cuisson des pierres. — La houille de Litry n'entre que pour 21/1000 dans la production totale.

Les gîtes reconnus dans le bassin de BRAS-SAC sont nombreux; mais tous ne sont pas exploités. Les produits sont expédiés à Nantes et à Paris, par l'Allier, sous le nom de *Houille d'Auvergne*. Leur exploitation date de longtemps. La mine de *Grosmeil* en particulier est ouverte depuis plusieurs siècles; c'est la plus productive. Après elle vient celle de *Fondary*. Leurs charbons et celui de la *Taupe* sont très fragiles, collants, susceptibles de donner un coke solide, bien agglutiné et argentin. Ils brûlent avec une flamme vive, claire, et une chaleur soutenue. Ils sont un peu difficiles à allumer, et conviennent aux foyers qui exigent une haute température. — La concession de la *Combette* fournit une autre espèce de charbon qui ne colle pas, facile à allumer, flambant, mais fragile, et qui résiste moins au feu. Les mines d'Auvergne fournissent encore une autre qualité de houille, sèche, terreuse, mêlée de schiste et prenant l'eau comme l'argile, dite *chaussée*, propre surtout à la cuisson de la chaux. — Les mines d'Auvergne entrent pour 16/1000 dans la production française.

Le bassin de DÉCISE n'est pas encore entièrement exploré. La qualité du charbon y est devenue

médiocre; celui-ci est un peu sec, flambant et sulfureux comme le charbon de Blaugy, mais plus collant et plus durable; il s'effleurit à l'air et prend souvent feu spontanément. Les plaques sont presque toujours séparées par des feuilles minces de carbonate de chaux et de sulfate de fer. La majeure partie est consommée dans les usines du département de Saône-et-Loire; le reste est expédié à Orléans, à Tours et à Nantes par la Loire, et à Paris par le canal de Briare. — Décise n'entre que pour 15/1000 dans le chiffre de notre production totale.

Les houilles des bassins de notre second groupe n'entrent que pour 80/1000 dans la production totale de la France. L'exploitation d'EPINAL est ancienne; e'le fournit deux charbons: un brillant, homogène, peu pyriteux, gras par son éclat, se brisant en grains anguleux sans poussière; l'autre plus terne, plus homogène, très tachant, velné, terreux et pyriteux. Ces produits se répandent en Alsace, et viennent à Paris. — Le bassin de FINS recèle une mine de qualité supérieure. — Le bassin de SAINT-GERVAIS a une grande importance; mais l'état d'imperfection des voies de transport s'est opposé jusqu'ici au développement de son exploitation. — La concession du bassin de CARMEAUX remonte à 1752; ses produits semblent appelés à approvisionner Bordeaux; mais le prix élevé auquel les maintient un transport assez long par terre, leur enlève ce débouché. — Les gîtes du bassin de RODEZ sont nombreux, mais peu riches. Ils n'ont d'ailleurs que des débouchés locaux et fort restreints. — Le bassin de VORVANT est exploité depuis 1780, mais il a été peu foulé. Il serait appelé à fournir de la houille à plusieurs ports de l'Océan, si la difficulté des transports n'y mettait obstacle; on n'en tire aucun parti. — Le bassin de la LOIRE-INFÉRIEURE renferme sept concessions, parmi lesquelles celles de *Saint-Georges-en-Chablais* et de *Montrelais* sont bien connues. La première est exploitée depuis 1787; la houille sèche qui en forme le principal produit n'a d'abord trouvé qu'un petit nombre d'acheteurs; aujourd'hui, l'industrie manufacturière et l'agriculture savent en tirer parti. — Le bassin de COMBENTRY débite ses produits par le canal du Berry, la Loire et le Cher, sans offrir rien de particulier, à signaler.

Les autres bassins houilliers formant notre 3^e groupe ne contribuent guère à fournir de combustibles que les bassins où ils se trouvent. Dans le bassin de FORNACHE, la houille est collante; dans celui des VOSGES, elle est quelquefois collante, mais habituellement pyriteuse; dans celui de SAINTE-FOY-L'ARGENTIERE, elle

est un peu sèche et propre au chauffage des machines; dans celui de FIGEAC, le charbon est schisteux et pyriteux; dans celui de CHAMPA-GNAC, il est collant et supérieur; dans le bassin de SAINT-PIERRE-LACROU, il est médiocrement collant; enfin, dans celui du PLESSIS, il est presque toujours sec. — Deux bassins seulement, ceux de FRÉJUS et de QUIMPER sont encore improductifs.

L'ANGLETERRE occupe le premier rang dans la production houillère. Ses bassins les plus importants sont dans le *Northumberland*, le *Durham* et les environs de *Newcastle*, qui alimentent Londres et la plupart des comtés méridionaux; dans le *Cumberland*, qui approvisionne l'Irlande, dont la consommation est considérable; dans le *Staffordshire*, le *Derbyshire*, le *Lancashire*, le *Yorkshire*, le *Leicestershire*, le *Warwickshire*; et le sud de la principauté de Galles. — En Écosse, on exploite la houille dans le *Lothians*, le *Lanarkshire*, le *Renfrewshire*, le *Ayrshire*. — En IRLANDE, on n'exploite guère que les mines de *Kilkenny* dans le comté de ce nom, et celles de *Queen* et de *Newry* dans le comté de Down. Le charbon qu'elles donnent est tout à fait inférieur.

La houille (*coal*) est partagée par les minéralogistes anglais en trois grandes classes correspondant à peu près, le *black coal* (houille noire), à la houille compacte, le *bramcoal* (houille brune) à la houille grasse, et le *uninflammable coal* (houille ininflammable) à la houille maigre. La houillère de Newcastle est la plus considérable du monde. Son charbon s'enflamme avec la plus grande facilité, se prend en masse en brûlant et produit beaucoup de chaleur, de flamme et de fumée, en laissant pour résidu une très petite quantité de cendres brunes. Il est particulièrement employé pour le chauffage des appartements et la consommation intérieure. La plupart des houilles d'Écosse ne se prennent point en masse en brûlant, ce qui leur a valu la désignation de *open burning coals* (charbons brûlants ouverts); elles produisent moins de chaleur, plus de clarté, et laissent pour résidu des cendres blanches. Elles conviennent pour le foyer, surtout si on les mélange en proportion convenable avec la houille de Newcastle. La houille brune fournit assez de clarté, mais peu de chaleur. Les houilles non inflammables, connues aussi sous le nom de *charbon de pierre*, s'allument très difficilement, mais durent longtemps, donnent de la chaleur, un brasier ardent comme le charbon de bois, sans flamme ni fumée; mais elles répandent d'abondantes vapeurs délétères qui ne permettent pas de les employer au chauffage des appartements. Elles sont consommées dans les usines.

La BELGIQUE occupe le second rang dans la production houillère. Ses mines les plus importantes sont celles de *Mons*, de *Liège*, de *Charleroi*, exploitées depuis plus de huit cents ans. L'exploitation la plus remarquable, et aussi la seule dont nous nous occuperons parce qu'elle fournit à la France, est celle de Mons. Son bassin est composé d'une série de bassins disposés en une longue zone qui, partant du Pas-de-Calais, traverse le département du Nord et s'étend jusqu'au Rhin par Liège et Aix-la-Chapelle. On peut partager le charbon qu'il fournit en quatre espèces : — le charbon *sec*, correspondant à la *houille maigre*. Il occupe la partie la plus extérieure du bane, et a généralement peu de consistance; sa structure est schisteuse et le plus souvent contournée. Il n'est ni bitumineux, ni collant; il brûle sans flamme ni fumée, il est très propre à la cuisson de la chaux et des briques. Cette espèce ne trouve aucun débouché en France. — Après celui-ci vient le charbon *fine-forgé* qui correspond à la *houille grasse*. Il est fragile, friable même, sans être cependant pulvéulent et tachant comme le précédent; son principal usage est la maréchalerie. Il convient parfaitement pour la fabrication d'un coke serré, bien agglutiné, solide et sonore. Son rendement sous ce rapport est, en vase clos, de 65 à 68 p. 100. Il est demandé à Paris pour les mêmes usages que le charbon de Saint-Etienne, quoique inférieur à ce dernier, puisqu'il a moins de corps et résiste moins. — Au charbon de forge succède une troisième enveloppe composée de *charbons durs*, correspondant à notre *houille compacte et grasse*. Ils sont bitumineux, collants, très propres à la fabrication d'un beau coke, et susceptibles d'être employés dans la fonderie et les hauts fourneaux à fer. Ils conviennent surtout aux verreries, aux fours à pudler, aux fortes machines à feu qui travaillent avec un effet constant; mais ils sont lents à s'enflammer et ne permettent pas de donner un coup de feu instantané. Cette espèce se répand soit en Hollande, soit dans nos départements du nord. Il en vient à Paris à l'état de gros pour le chauffage domestique. — Enfin le centre des bassins est occupé par une variété dite *flenu*, éminemment facile à s'enflammer, brûlant avec une flamme vive, longue et claire, et excellente pour chauffer à point nimmé de grandes surfaces; elle est très peu pyriteuse et ne laisse presque pas de cendres; aussi ne donne-t-elle pas de machefer; elle ne corrode ni les grilles qu'il alimente, ni les appareils métalliques soumis à son action. C'est par dessus tout un charbon de chaudière. — Les noms de *gras à la main*, *gailette*, *gailetterie*, *mélange* et *fin* employés dans la commerce

pour les charbons de Mons, n'expriment que des différences de grosseurs.

La production des ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE ne peut pas encore entrer en ligne de compte avec les trois pays que nous venons de passer en revue; mais il nous semble probable que dans quelques années l'industrie américaine, non seulement fournira aux besoins de son industrie, mais arrivera promptement à déverser un trop plein dans les autres pays. La plus grande partie du charbon que l'on y a jusqu'ici rencontré est plutôt à l'état d'anthracite qu'à celui de houille.

On remarque en PRUSSE les mines de houille des environs de *Sarrebruck*, sur la frontière de France, et celles des environs d'*Eschweiler* et de *Rolduc*; les mines du comté de *Lamark* et du pays de *Tecklenbourg*, etc., sur la rive gauche du Rhin. — En SILÉSIE on en compte plus de cent en activité, dont les plus importantes sont aux environs de *Schweidnitz*. Celles de *Wettin* et de *Lolojun*, sur la Saale, sont moins considérables. — On rencontre en ALLEMAGNE les gîtes du nord de la *Bohême*. En *Autriche*, en *Tyrol*, en *Bavière* et dans le nord de la Suisse, on exploite des couches situées le long des Alpes; mais ces exploitations sont moins considérables que celles des diverses localités prussiennes. — Les mines de *Hanovre* et du duché de *Brunswick* sont peu importantes. Il en est de même de celles du *Hartz* et des deux versants de *Thuringes-Wald*, du pays d'*Osnabruck*, de celui de *Schambourg*, en Hesse. — On n'exploite aussi que très peu de houille en *Hongrie*.

En PORTUGAL, on ne cite guère que les mines du *Cabo de Belorcos*, province de *Beira*, et de *Vialonga*, au N.-O. d'*Oporto*.

En ESPAGNE, on connaît des gîtes en *Andalousie*, en *Estramadure*, en *Catalogne*, en *Aragon*, en *Castille* et dans les *Asturies*; mais les exploitations y sont peu florissantes.

En ITALIE, les Appennins renferment quelques mines de houilles peu importantes.

En GALLICIE, il y a deux grandes exploitations actuellement en activité.

En SUÈDE, il n'y a que celles de *Scanie* qui soient assez prospères.

HOULAGOU ^{1er}, souverain des Mogols de la Perse, était le 5^e fils de *Touly*, 4^e fils de *Gengiskan*. Il obtint du grand-khan *Mangoukhan* le gouvernement de la partie de l'Asie située à l'ouest du *Djiboun* ou *Oxus*, jusqu'aux frontières de l'Égypte. Ces contrées, conquises par *Gengiskan*, avaient été ensuite abandonnées. *Houlagou* les soumit de nouveau, et lorsqu'il eut assis sa domination d'une manière solide, il se fixa à *Méraga*, ville de *Perse*, dans

la province d'*Aderbidjan*. Il passa dans cette résidence les dernières années de sa vie d'une manière digne d'un grand monarque. Il réunit autour de sa personne des mathématiciens et des astronomes qui se livraient à des travaux scientifiques sous la direction du célèbre *Naçirreddin*. Il fit bâtir un observatoire sur une haute montagne près de *Méraga*. Ce fut là que *Naçirreddin* rédigea ses tables astronomiques si célèbres dans tout l'Orient sous le nom de *Tables Ilkhanienues*. *Houlagou* mourut à *Méraga* dans l'année 624 de l'hégire (janvier 1265), à l'âge de 48 ans. Le règne de ce prince est un des plus glorieux que l'on trouve dans les annales de la Perse.

HOULE. Lorsque la mer a été agitée par un vent violent, les ondulations qui subsistent lorsque le calme est revenu forment la houle. Il arrive qu'une forte houle se produise sans qu'il y ait eu de vent dans le parage même où elle existe; c'est qu'alors une tempête a eu lieu à quelque distance et que l'agitation des eaux se propage au loin: on comprend que la houle subsiste même lorsqu'une nouvelle brise se lève, de sorte qu'avec la même force de vent, la mer peut être plus ou moins houleuse. C'est surtout dans l'Océan que règne la houle. Dans les mers resserrées, elle ne peut se former et même dans la Méditerranée, ses lames cessent presque en même temps que la force qui les élève. En sortant de la mer de la Manche pour entrer dans l'Atlantique, on reconnaît qu'on a atteint la limite des deux mers par le roulis qu'imprime aux navires la houle provenant du vent nord-ouest qui règne constamment dans ces parages. Lorsque la houle atteint un passage de petite profondeur soit sur un banc, soit près de la côte, le frottement du fond arrête la base de l'ondulation; la partie supérieure conservant sa force d'impulsion se précipite en avant en se couronnant d'éclume et forme ainsi ce qu'on appelle des *brisans*. Lorsque les houles sont assez creuses pour être sensibles à l'influence du fond, même par une assez grande profondeur, il y a alors *ras de marée*; ces phénomènes sont particulièrement fréquents aux abords des îles comme les petites Antilles et Bourbon. Les *ras de marée* font courir de grands dangers aux navires; les ancrages ne tiennent plus sur le fond bouleversé, et comme ils sont accompagnés de calme, les navigateurs ont la plus grande peine à s'éloigner à l'aide des voiles de la côte où les portent les brisans.

HOULETTE (*accep. div.*). Sorte de petite bêche dont le fer est légèrement courbé sur sa longueur. La houlette du berger porte d'un côté de la douille un crochet plus ou moins fermé.

Son manche est très long. Cet instrument sert en même temps à s'appuyer, et à cueiller des mottes de terre qu'on lance au besoin après les moutons. — Plusieurs industriels, le chandelier, le fondeur, le glacier, le verrier, donnent le nom de houlette à des instruments qui sont tous des espèces de pelles dont le fer est quelquefois tranchant.

HOUPPIÈRE, *Euplocamus* (ois.). Genre de l'ordre des Gallinacés et de la famille des Phasianidées, établi par Temminck. Les houppières ont beaucoup de ressemblance avec les coqs ; mais ils en diffèrent en ce qu'au lieu de crête charnue sur la tête, comme ont ceux-ci, ils portent une belle huppe redressée, semblable à celle des paons et des lophophères. Toutes les espèces de houppières connues jusqu'à ce jour sont de très beaux oiseaux. Celle qui a servi de type à ce genre est :

Le Houprière de MARGARTENEY, *E. Macartenei*, Temm. ; *Phas. ignitus*, Lath., dont le dessus de la tête, les plumes de la huppe, le cou et le dessus du corps, la poitrine et l'abdomen, sont d'un noir à reflets violets ; les plumes des hypochondres et les couvertures supérieures de la queue larges, touffues, d'un beau rouge orangé à reflets couleur de fen ; les quatre rectrices intermédiaires d'un blanc roussâtre, et toutes les autres noires. Le bec est jaune d'ocre, et les pieds sont grisâtres. On le trouve à Java. — Les autres espèces que l'on rapporte à ce genre sont : le *Phas. finalus*, Jard et Selby ; le *Phas. albobristatus*, Vigors ; le *Phas. Renaudi*, Less. L. S.

HOUCHE ou **HOULQUE**, *Holcus* (bot.). — Linné avait établi sous ce nom un genre de graminées qu'il rangeait dans la polygamie-monoécie de son système, et auquel il assignait les caractères suivants : fleurs polygames, les unes hermaphrodites, les autres mâles. Dans les fleurs hermaphrodites, calice (glume) uniflore ou biflore ; corolle (glumelle) aristée ; trois étamines ; deux styles ; fruit unique. Dans les fleurs mâles, calice (glume) bivalve ; corolle (glumelle) nulle ; trois étamines. Des caractères si vagues ne pouvaient circonscrire qu'un groupe hétérogène ; aussi les botanistes modernes ont-ils disséminé entre plusieurs genres différents les plantes regardées comme des *holcus* par Linné ; les unes ont été rapportées par eux aux *andropogon* ; une a pris place dans les *penicillaria* ; enfin d'autres sont restées sous le nom d'*holcus*, considéré comme ayant une signification beaucoup plus restreinte. Quoique reconnaissant la justesse des motifs sur lesquels a été fondé ce démembrement du genre *holcus* de Linné, nous n'en tiendrons pas compte ici, afin de réunir dans cet article quelques détails sur

diverses plantes intéressantes qui sans cela n'auraient pas place dans cet ouvrage.

La HOUCHE SORGHU, *Holcus sorghum*, Lin. (*Andropogon sorghum*, Brot., Kunth, *Sorghum vulgare*, Pers.) porte vulgairement les noms de *Sorgho*, *gros millet*, *grand millet d'Inde*, *Douro*, *Dourra*. C'est une grande et belle plante annuelle, originaire des Indes Orientales, cultivée fréquemment dans sa patrie, en Afrique, dans le midi de l'Europe. Sa tige pleine s'élève à 3 mètres ou même davantage. Elle a les nœuds pubescents ; elle porte de grandes feuilles longues d'environ 1 mètre, glabres, rudes sur leurs bords, qui sont finement dentelés en scie. Ses fleurs forment une panicule rameuse, resserrée, penchée lorsqu'elle est mûre, à rameaux velus, tandis que son axe est glabre ; elles sont pubescentes, à arête terminale, et leur pédicelle est pileux. Ses fruits ou grains sont assez gros, arrondis, de couleurs variant du blanc au brun et même au noir. — La HOUCHE N'ALEP, *Holcus halepensis*, Linné, (*Andropogon halepensis*, Sibth.), est encore une grande plante haute de 2 mètres ou un peu plus, originaire du levant et du nord de l'Afrique, et devenue à peu près spontanée dans le midi de l'Europe où on la cultive fréquemment. Elle est vivace, et se distingue en outre de l'espèce précédente, par sa grande panicule rameuse et lâche, à rameaux verticillés rudes au toucher, ainsi que par ses fleurs presque glabres, à arête basilaire. C'est avec les panicules de cette espèce qu'on fait les balais dans nos départements méridionaux ; aussi y est-elle cultivée communément. — La HOUCHE SACCHARINE, *Holcus saccharatus*, Lin. (*Andropogon saccharatus*, Roxb., Kunth), est connue sous les noms vulgaires de *gros mil*, *millet de Cafrerie*. Elle est annuelle, et spontanée dans les Indes Orientales, dans l'Arabie. Elle doit son nom spécifique à ce que ses tiges épaisses et pleines, renferment beaucoup de sucre qu'on a conseillé d'en extraire. — La HOUCHE EN ÉPI, *Holcus spicatus*, Lin. (*Penicillaria spicata* Willd.), porte le nom vulgaire de *millet à chandelles*. Comme les précédentes, c'est une grande plante à tige pleine. Elle est annuelle et croît naturellement dans les Indes. Ses caractères la distinguent assez des précédentes pour qu'on la range généralement aujourd'hui dans un genre différent. De plus, elle se fait reconnaître à la première vue par sa panicule resserrée, cylindrique, ordinairement allongée presque en épi. — Les quatre plantes précédentes, principalement les deux premières et la dernière, doivent être comptées parmi les céréales, à cause du rôle qu'elles jouent en divers pays, dans l'alimentation de l'homme sur-

tout en Afrique. On les confond fréquemment sous les noms de sorgho, Dourra, qui s'appliquent cependant plus particulièrement à la première. Leur grain farineux renferme un principe âpre et amer qui le rend tout à fait inférieur à celui des céréales européennes; aussi ne forme-t-il la base de la nourriture de l'homme que dans les parties de l'Afrique où la culture de nos céréales n'est pas établie. En Europe, on ne s'en sert guère que pour la nourriture de la volaille.

Avec les plantes précédentes, le genre *Holcus* de Linné en comprenait encore quelques autres dont deux, appartenant à notre flore, sont encore généralement admises sous ce nom par les botanistes. Ces sont — la HOUCQUE LAINEUSE, *Holcus lanatus*, Lin. (*Avena lanata*, Koel.); et la HOUCQUE MOLLE, *Holcus mollis*, Lin. (*Avena mollis*, Koel.). Ces deux plantes sont recommandables comme fourragères. La première surtout a été fort préconisée par divers agriculteurs, bien qu'en réalité elle ne justifie pas entièrement l'éloge qu'on en a fait. Leurs épillets renferment chacun deux fleurs, dont la supérieure est mâle par suite de l'état imparfait du pistil, tandis que l'inférieure est hermaphrodite. Elles se distinguent l'une de l'autre, parce que la houque laineuse a les feuilles et leurs gaines couvertes d'un duvet mou et assez long, qui justifie son nom spécifique; la houque molle les gaines presque glabres et de longs poils sur les nœuds. En outre, les fleurs dépassent la glume dans la première, et sont dépassées par elle dans la dernière. La houque laineuse est l'une des graminées les plus répandues dans les prairies humides du centre de la France, où elle est précoce. Elle croît avec beaucoup de vigueur et par touffes. Malheureusement son foin est peu nourrissant, un peu dur et sujet à blanchir. La houque molle se palt dans les terrains secs où elle donne des produits abondants, au point que M. de Gasparin la regarde comme la plante par excellence de cette nature de terre. Le bétail en mange l'herbe très volontiers. Elle ressemble à la précédente par sa végétation. La disposition de ces plantes par touffes isolées ne permet pas de les semer seules; il est même prudent de ne les faire entrer, surtout la première, dans les mélanges pour prairies qu'en proportions peu considérables. — La HOUCQUE ODORANTE, *Holcus odoratus*, Lin., autre espèce indigène, recommandable comme fourrage pour les terrains frais, est devenue le type du genre *Hierocleus* de Palissot de Beauvais. DICHARTRE.

HOURI. Nom que les Persans et les Turcs donnent aux vierges destinées à faire le bonheur des élus dans le paradis de Mahomet. Ce mot

est composé de l'arabe *hour*, nom substantif pluriel qui indique des personnes douées d'yeux noirs et beaux. Les Persans ont ajouté à l'expression arabe la terminaison *i* qui indique l'unité, en sorte que *hourî* signifie proprement une vierge du paradis. Mahomet parle des houris dans plusieurs passages de l'Alcoran, et il les représente comme des créatures supérieures aux femmes, également exemptes de souillures morales et d'infirmités physiques. Il déclare (chap. lvi, v. 34) qu'elles ont été créées d'une création à part, c'est-à-dire qu'elles ont été formées d'une substance supérieure à celle des femmes terrestres. Lorsqu'elles s'approchent des élus, elles n'ont encore été touchées par aucune créature, ni homme ni génie (lv, 56). Elles conservent une virginité perpétuelle, ou plutôt leur virginité se renouvelle à chaque instant (lvi, 35). Leur beauté est incomparable. Elles ont de grands yeux noirs, et leur teint est semblable à la couleur d'un œuf d'antruche soigneusement caché dans le sable (xxxvii, 47; xlii, 54 et passim.). Enfin les commentateurs nous apprennent qu'elles ont de trente à trente-trois ans. Cet âge paraît un peu avancé, surtout pour l'Orient où, suivant les voyageurs, la beauté des femmes se flétrit très vite. Mais les commentateurs ont peut-être supposé que dans le paradis de Mahomet les choses se passent autrement que sur la terre. Il est certain, toutefois, qu'ils représentent les houris comme le type de la beauté dans son plus haut développement. Aussi vertueuses que belles, les houris sont incapables de faillir, et leurs regards ne s'étendent pas au delà des élus auxquels leur existence se trouve liée (xxxvii, 47). Quelques auteurs, peu instruits des dogmes musulmans, ont avancé, sans doute à cause de l'existence des houris, que les femmes ne seraient point admises dans le paradis de Mahomet. C'est une erreur pleinement démentie par un nombre considérable de passages du Coran. Nous n'en citerons qu'un : « Hommes ou femmes, ceux qui pratiqueront les bonnes œuvres et qui seront croyants, entreront dans le paradis et ne seront privés en rien de la récompense qu'ils auront méritée (iv, 123). » LOUIS DEBEUX.

HOURQUE ou **HOUQUE** (mar.). Bâtiment à varouges plates; les flancs en sont très renflés et l'arrière arrondi. La Hourque a deux mâts l'un au centre, l'autre à l'arrière. Le grand mât porte une grande voile et un hunier; celui de l'arrière a une voile carrée au-dessus d'une petite brigantine; on y voit trois fers très grands et une civadière. Les Hollandais utilisent les Hourques comme bâtiments de transports. Ces vaisseaux sont généralement

si mauvais, quo leur nom se donne d'une manière générale, à un navire manqué, ou dont, sous le rapport de la construction, des qualités nautiques, et en particulier de la marche, on ne parle qu'avec mépris.

HOUSCHENC, second roi des Perses de la dynastie des Pischdadens, était, suivant quelques auteurs musulmans, fils de Caïoumorts, fondateur de cette dynastie, et suivant d'autres, fils de Siamec, fils de Caïoumorts. Mais ils conviennent tous qu'il succéda à ce prince. Les sectateurs de Zoroastre, comme les historiens musulmans, s'accordent à dépeindre Houscheen comme un prince juste et un grand guerrier. On rapporte qu'il fit la conquête de toute la terre, et qu'il appela les hommes à la connaissance de Dieu. On lui attribue plusieurs inventions utiles, telles que l'art d'exploiter les mines, de pêcher des perles, et enfin l'emploi des chiens à la chasse. On le regarde aussi comme le fondateur des villes de Suse et de Rhagès. Son règne dura, dit-on, quarante ans. Il est impossible de déterminer l'époque et l'individualité d'Houschene, et de démêler ce qu'il y a de vrai dans ces anciennes traditions de la Perse.

HOUX, *Ilex* (bot.). Genre de la famille des Ilicinées, de la tétrandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont de petits arbres ou des arbrisseaux toujours verts, qui croissent naturellement dans l'Afrique septentrionale et tropicale, en Asie, aux Canaries, dont une espèce se trouve dans le centre et le nord-ouest de l'Europe. Leurs feuilles sont alternes, coriaces, souvent épineuses sur les bords; leurs fleurs sont blanches, portées en nombre variable sur des pédoncules axillaires, hermaphrodites ou quelquefois polygames. Leurs principaux caractères sont : un petit calice, urcéolé, à quatre dents, persistant; une corolle rotacée, quadripartite; quatre étamines alternes aux lobes de la corolle avec lesquels ils alternent; un ovaire à quatre loges généralement uniovulées, surmonté de quatre stigmates sessiles, distincts ou confondus. Le fruit du houx est une drupe arrondie, surmontée de stigmates et renfermant quatre noyaux monospermes.

L'espèce la plus intéressante de ce genre est le Houx commun, *Ilex aquifolium*, Lin., spontané dans les parties moyennes et centrales de l'Europe. Il forme un petit arbre qui ne dépasse guère 7 ou 8 mètres de hauteur dans la nature, mais dont les individus cultivés peuvent s'élever beaucoup plus haut et devenir de beaux arbres. On en cite en effet qui ont dépassé 25 mètres de hauteur. Son écorce est grisâtre. Ses feuilles sont ovales, aiguës, ondu-

lées, bordées de grosses dents épineuses, d'un beau vert foncé et luisantes en dessus, d'un vert blanchâtre en dessous. Son fruit est rouge à sa maturité. Il devient blanc ou jaune dans deux variétés cultivées. Le houx a de l'intérêt soit par l'usage qu'on fait de ses diverses parties, soit comme espèce d'ornement. Son bois est d'un beau blanc, fort dur et plus dense que l'eau, d'un grain fin et serré, susceptible d'un beau poli, et utile par la facilité avec laquelle il prend les couleurs, surtout le noir. Cette dernière propriété le fait souvent substituer à l'ébène. On s'en sert avantageusement pour le tour et la tabletterie, pour la construction d'instruments de mathématiques, etc. Les jeunes branches du houx sont assez flexibles pour qu'on en fasse de bons manebes de furet. Du liber de cet arbre on retire de la glu qui sert concurremment avec celle qu'on extrait de *Loranthus europæus* et du gui. On a proposé d'employer ses graines pour remplacer le café, et il paraît que quelques personnes s'en servent de cette manière. — Les feuilles de houx étaient anciennement usitées comme sudorifiques. De nos jours elles ont été préconisées comme un succédané de l'écorce de quinquina, dans le traitement des fièvres intermittentes, à la dose de 4 grammes, prises avant l'accès, sous forme de poudre. Leur analyse chimique y a fait reconnaître de la cire, de la chlorophylle, une matière amère neutre et incristallisable, à laquelle on attribue leur action, de la gomme et des sels à base de potasse et de chaux.

Comme espèce d'ornement, le houx est recherché à cause de son beau feuillage persistant, et il figure très bien dans les jardins paysagers, particulièrement dans les bosquets d'hiver. La culture en a obtenu plusieurs variétés beaucoup plus belles que le type et qui remplacent fréquemment celui-ci. Les plus recherchées de ces variétés sont celles à *feuilles panachées de blanc* ou de *jaune d'or*, ou *bordées des mêmes couleurs*. Une autre très curieuse a reçu le nom vulgaire de *houx hérissée*, à cause des épines qui hérissent toute la surface de ses feuilles; d'autres ont le bord des feuilles épais, non épineux, etc. Le houx réussit dans presque tous les sols, mais il redoute l'excès d'humidité. Il se plaît sous le couvert des grands arbres. Sa multiplication présente des difficultés. En effet, les pieds qu'on trouve dans les bois, transplantés dans les jardins, y reprennent difficilement, et, d'un autre côté, le plant qu'on obtient par le moyen des semis croît très lentement. Cependant ce dernier moyen de multiplication est encore le plus employé comme le moins désavantageux. On conserve les variétés en les greffant

sur un sujet vigoureux de l'espèce type.

On cultive dans les jardins plusieurs espèces exotiques, de houx, qui pour la plupart passent, l'hiver en pleine terre sous le climat de Paris, pour peu qu'on les protège contre les froids très rigoureux, ou qu'on les enferme dans l'orangerie. — Parmi les espèces de pleine terre nous citerons : le HOUE DES BALÉARES, *I. balearica*, Desf., le HOUE A LARGES FEUILLES DU JAPON, *I. latifolia*, Thunb., le HOUE APALACHINE, *I. romitoria*, Ait., ou *Thé des Apalaches*, de la Caroline et de la Floride, dont les feuilles et les fruits sont vomitifs et très employés en infusion contre les calculs, la goutte, etc., par les Indiens du sud des Etats-Unis.

Une espèce intéressante de ce genre est le HOUE MATÉ, *Ilex mate*, A. S. Hil, connu sous les noms de *Thé du Paraguay*, *Herbe du Paraguay*, *Arvore do mate* ou *da Congonha*. Les feuilles de cet arbre célèbre, et dont l'espèce a cependant été longtemps inconnue en Europe, servent à faire l'infusion théiforme nommée *maté*, dont les habitants de l'Amérique méridionale font un très grand usage. On sait qu'ils boivent ce thé, assez médiocre du reste, en l'aspirant, du vase qui le contient, à l'aide d'un tube terminé par une sorte de passoire formé de brins de végétaux entrelacés. Les feuilles du *maté* forment la matière d'un commerce local très important pour le Paraguay. Ce fut en essayant de se procurer ce petit arbre pour l'importer à Buenos-Ayres, que notre célèbre voyageur Bonpland tomba, en 1823, entre les mains du dictateur Francia, qui lui fit expier sa tentative par une longue et cruelle captivité.

HOVENIE, *Hovenia* (bot.). Genre de la famille des Rhamnées, de la pentandrie monogynie dans le système de Linné. Il ne comprend qu'une espèce, arbre de taille médiocrement élevée, indigène des parties tempérées de l'Asie orientale, depuis le Népal jusqu'au Japon, à branches nombreuses, étalées, chargées de feuilles presque distiques, alternes, ovales, acuminées, glabres, dentées en scie. Les fleurs de l'Hovenie sont disposées en cymes dichotomes, terminales ou axillaires. Elles ont : un calice à tube aplani, à limbe quinquepartit ; cinq pétales alternes au calice, convolutés au sommet qui est échancré ; cinq étamines opposées aux pétales, courtes et arquées en dedans ; un ovaire libre, chargé de poils à l'extérieur, creusé de trois loges uniovulées, surmonté d'un style trifide à divisions conniventes. Le fruit de cet arbre est arrondi, trilobulaire, divisible en trois coques dures, monospermes, et beaucoup moins remarquable par lui-même que par le pédoncule qui le supporte. En effet, après la florai-

son, celui-ci prend un grand développement et au moment où le fruit est mûr, il ressemble, pour le volume comme pour la consistance et la saveur, à une poire de boursier de grosseur moyenne. Dans cet état, on le mange en guise de fruits dans la Chine et le Japon. Venus sur des pieds cultivés en orangerie dans nos climats, ces pédoncules ne sont pas comestibles. L'espèce unique du genre qui nous occupe est l'Hovenie A FRUIT DOUX, *Hovenia dulcis*, Thunb.

HOWE (Richard Scrope, comte), né à Londres en 1726, embrassa la carrière de la marine dès l'âge de 14 ans, se distingua dans la guerre d'Amérique, et fut chargé en 1793 de combattre la flotte française dans la Manche. Le 1^{er} juin 1794, il attaqua notre flotte sortie de Brest, et remporta une victoire complète, mais chèrement achetée. C'est dans ce combat qu'eut lieu la perte héroïque du vaisseau français le *Vengeur*. Lorsque Howe revint sur les côtes d'Angleterre, le roi se rendit en personne à son bord pour le féliciter, et lui fit présent d'une épée d'or enrichie de diamants. Howe quitta le commandement de la flotte en 1797 et mourut en 1799. — Il ne faut pas le confondre avec son frère, Guillaume Howe, qui commandait l'armée anglaise dans la guerre d'Amérique, et qui battit les Américains près de New-York en 1776, et près de Philadelphie en 1778.

HOWARD. Illustre famille d'Angleterre, qui se divise en plusieurs branches : les *Norfolk* (branche aînée), les *Suffolk*, les *Effingham*, les *Nottingham*, les *Carlisle*, les *Arundel* et les *Stratford*. Ses membres les plus célèbres sont :

HOWARD (Jean), premier duc de la nouvelle maison de Norfolk, fils de Robert Howard et de Marguerite, héritière de la famille de Norfolk. Il se distingua comme général dans la guerre contre Charles VII, roi de France, s'acquitta avec succès de plusieurs missions diplomatiques, et fut tué en 1485 à la bataille de Bosworth, qui mit fin à la guerre des Deux-Roses.

HOWARD (Thomas), petit-fils du précédent, naquit vers 1473, contribua en 1513 à la défaite des Ecossais à Flodden, comprima la révolte de l'Irlande et fut arrêté en 1548 avec son fils, le comte de Surrey, par l'ordre de Henri VIII, eut la tête tranchée et lord Howard ne recouvra la liberté qu'au bout de sept ans. Il fut réhabilité à l'avènement de Marie (1553) et mourut l'année suivante. Son fils aîné, le comte de Surrey, cultiva la poésie avec succès, fit des sonnets, des chansons, traduisit Boccace et deux livres de Virgile en vers blancs. C'est lui qui introduisit cette espèce de vers en Angleterre.

HOWARD (Thomas), fils du comte de Surrey, fut l'un des principaux confidents d'Élisabeth,

Chargé de faire subir un interrogatoire à Marie Stuart, il fut ému des malheurs de la jeune reine et résolut de la délivrer; mais son projet fut découvert et lui coûta la vie. Né vers 1536, il périt en 1572.

HOWARD (Charles), comte de Nottingham, était fils de Guillaume Howard, comte d'Effingham. Il détruisit, en 1588, l'invincible Armada des Espagnols, s'empara de Cadix, en 1606, avec le comte d'Essex, et y brûla une autre flotte espagnole. Il mourut en 1624. On dit qu'il empêcha le comte d'Essex d'obtenir sa grâce d'Elisabeth.

HOWARD (Thomas), VI^e duc de Norfolk, est plus connu sous le nom d'*Arundel* (voy. ce mot).

HOWARD (Charles), XI^e duc de Norfolk, appartenait à une branche cadette. Il mourut sans postérité en 1815. Le titre de duc de Norfolk passa alors à un de ses parents éloignés, issu comme lui de Thomas Howard, V^e duc de Norfolk et fils du comte de Surrey.

HOWARD (Catherine), fille d'Edmond Howard, troisième fils de Thomas Howard, second duc de Norfolk, fut la V^e femme de Henri VIII qui l'épousa en 1540 et la fit périr deux ans après, sous prétexte d'infidélité.

HOWARD (John), l'un des plus célèbres philanthropes de l'Angleterre, naquit en 1706 d'un riche tapissier. Après la mort de son père, il voyagea en France et en Italie. Le navire sur lequel il se trouvait fut capturé par un corsaire français, et Howard, jeté dans les prisons, fut tellement ému du sort de ses compagnons d'infortune, qu'il résolut de consacrer sa vie au soulagement des prisonniers. Il parcourut toute l'Europe, visitant les prisons, les hôpitaux, et soulageant les détenus et les malades. Il mourut en 1790, d'une maladie qu'il avait contractée en Russie, en remplissant la mission qu'il s'était imposée. Il a publié beaucoup d'ouvrages sur l'état des prisons en Europe. On estime surtout : *État des prisons d'Angleterre*, 1777, ouvrage traduit en français; *des Principaux Lazarets de l'Europe*, 1789, également traduit en français.

HOYA, *Hoya* (bot.). Genre de la famille des Asclépiadées, tribu des Pergulariées, de la pentandrie-digynie dans le système de Linné. Il est formé de plantes frutescentes, à tige sarmenteuse, propres aux parties tropicales de l'Asie et de la Nouvelle-Hollande; à feuilles opposées, souvent charnues; à fleurs disposées en ombelles interpétiolaires et présentant pour principaux caractères : un calice quinquepart; une corolle rotacée, quinquefide; une couronne staminale de cinq folioles charnues et déprimées, dont l'angle intérieur se prolonge en dent appliquée

sur l'anthere correspondante; anthères terminées par un appendice membraucux; masses polliniques, conniventes et comprimées. — On cultive fréquemment en serre l'*HOYA CHARNU*, *Hoya carnosa*, R. Br., originaire de l'Asie, dont la tige et les rameaux grimpent très haut en s'attachant aux corps à l'aide de crampons. Ses feuilles sont ovales, épaisses et charnues; ses fleurs blanches, légèrement teintées de rose, produisent un effet très singulier par leur substance épaisse et luisante qui les fait ressembler à de l'émail ou de la porcelaine; les ombelles de ces fleurs sont pendantes et se conservent longtemps. Cette plante curieuse est facile à cultiver, demande fort peu de soins, et passe l'hiver sans être arrosée. On la multiplie facilement par marcottes et par boutures étouffées, faites sur couche. — Depuis quelques années on a introduit en Europe plusieurs nouvelles espèces de ce genre, encore plus remarquables et plus belles que celle dont nous venons de parler. Ce sont les suivantes : l'*HOYA ÉLÉGANT*, *Hoya bella*, Hook., dont les fleurs sont d'un beau blanc d'argent avec le centre marqué d'une étoile améthyste, formée par la couronne staminale; — l'*HOYA IMPÉRIAL*, *Hoya imperialis*, Lindl., magnifique plante à grandes et belles fleurs d'un beau violet, dans le centre desquelles la couronne staminale forme une étoile d'un blanc jaunâtre; — l'*HOYA A FEUILLES DE CANNELIER*, *Hoya cinnamomifolia*, Hook., dont les grandes feuilles ovales sont marquées de trois nervures, et dont les fleurs, verdâtres, présentent à leur centre une étoile d'un pourpre foncé, due à la couronne staminale. Toutes ces plantes sont de serre chaude.

HOYA. Petite ville du royaume de Hanovre, chef-lieu du comté du même nom, compris dans le gouvernement de Hanovre. Elle est à 62 kil. N.-O. de la capitale, sur le Weser, et fait un commerce actif de toiles. Le comté est plat, entrecoupé de bruyères, d'étangs et de marais, assez fertile en grains cependant, et riche surtout en bous chevaux.

HRADISCH. Cercle de la partie S.-E. de la Moravie; il est montagneux à l'E., et au S., plat à l'O., et arrosé par la Morava. La superficie en est de 373,450 hectares, et la population de 250,000 habitants. Le chef-lieu est Hradisch, ou UNCARISCH-HRADISCH, en langue tchèque *Hradiste*, petite ville de 2,000 habitants, à 70 kilom. E. de Brünn, sur la Morava, dans un territoire riche en vin renommé. E. C.

HUBER. Deux naturalistes ont porté ce nom. — **HUBER (Jean)**, né à Genève en 1722, et mort en 1750, a donné des *Observations* intéressantes sur le vol des oiseaux de proie. Il était ha-

bile dessinateur, et avait un talent particulier pour représenter les objets les plus délicats au moyen de papier découpé. — HUBER (François), fils du précédent, né à Genève en 1750, et mort à Lausanne en 1801, se rendit célèbre par ses études sur les abeilles et leurs mœurs. Etant devenu aveugle, il continua ses observations à l'aide de son domestique et de sa femme. Il publia ses découvertes en 1792, en 2 vol. in-8°, sous ce titre : *Nouvelles observations sur les abeilles*. On lui doit en outre des recherches intéressantes sur l'influence exercée sur la végétation par l'air et les gaz.

HUBERT (SAINT). Célèbre évêque de Liège au VIII^e siècle, naquit dans l'Aquitaine, dont son père, Bertrand, était duc. Il vécut d'abord à la cour de Neustrie, d'où la tyrannie d'Ebroïn le chassa. Il se retira auprès de Pepin de Herstal, maire d'Austrasie, qui le combla de faveurs, puis renonçant tout d'un coup aux honneurs et aux dissipations, il s'enferma dans un cloître dont l'évêque de Maëstricht, saint Lambert, était abbé. Quand ce prélat fut tué, 20 ans après, Hubert fut mis à sa place, et continua son œuvre de charité et de prédication. Il y gagna le titre d'*apôtre des Ardennes*. Il avait transporté le siège de son évêché de Maëstricht à Liège. Il mourut à Varen, près Bruxelles, en 728 ou 730. En souvenir de son long séjour dans les Ardennes, et peut-être aussi de ses anciens goûts de grand seigneur, on l'a fait patron des chasseurs ; c'est pour cela qu'au lieu de le fêter en mai, mois de sa mort, on ne le fête que le 3 novembre, époque bien plus favorable à la chasse. Ce jour là, quelque temps qu'il fasse, tout bon chasseur doit chasser ; nos rois n'y manquaient pas autrefois ; les Saint-Hubert de Versailles et de Chantilly sont restés célèbres. Saint Hubert passe pour être le seul saint qui guérisse de la rage ; c'est une des plus précieuses attributions de son titre de patron des veneurs, et il la doit à une étole que la vierge lui avait envoyée. L'abbé Thiers a révoqué en doute, dans son *Traité des superstitions*, tous les miracles qu'on lui prête, et même toute la partie légendaire de sa vie, c'est-à-dire celle qui précède son entrée dans la vie monastique, y compris l'apparition du cerf portant une croix sur la tête, miracle qui décida sa conversion.

HUCARÉ ou **HYCAYE**. Espèce de gomme fournie par le Spoudias ou Prunier d'Amérique. Elle se présente dans le commerce en larmes allongées, presque cylindriques, transparentes, assez consistantes et d'une couleur de citron. Sa saveur est d'abord musquée, puis sucrée, enfin désagréable et astringente.

HUDSON (HENRI). Célèbre navigateur an-

glais qui, au service d'une compagnie de négociants de son pays, entreprit plusieurs voyages dans le but de trouver un passage pour arriver en Amérique par le N.-O. ou par le N.-E. Il découvrit dans l'Amérique du Nord un grand fleuve, le détroit et la baie qui portent son nom (1689-1690), et la baie de Saint-Nichel. Le manque de vivres ayant fait révolter son équipage, il fut abandonné sur le rivage avec son fils et quelques matelots. On fit de vaines tentatives pour le retrouver, et depuis lors on n'a plus entendu parler de lui.

HUDSON. Nom d'une mer, d'un détroit d'un fleuve et d'une ville d'Amérique. — La mer d'Hudson, qu'on appelle quelquefois improprement *baie d'Hudson*, est un enfoncement qui se produit sur la côte N. de l'Amérique septentrionale, à l'O. du Labrador, vers l'endroit où se joignent l'Océan Atlantique et l'Océan Glacial arctique, entre 78° et 98° de longitude O., et entre 51° 15' et 70° de latitude N. Elle se termine au S. par la baie de James. Vers son entrée, tournée au N., sont les îles Southampton et James et la presqu'île Melville. Le Canada s'avance jusqu'à l'extrémité S. de cette mer ; la Nouvelle-Galles s'étend sur la rive occidentale. Les fleuves les plus remarquables qui viennent s'y jeter sont le Mississinipi ou Churchill, à l'O. ; le Nelson et le Berens, qui servent d'écoulement au lac Ouinipeg, au S.-O., et l'Albany au S. Les glaces, les bas-fonds et les violentes tempêtes y rendent la navigation dangereuse. Frobisher, en 1576, et Davis, en 1585, avaient déjà visité des parties de cette mer ; mais les premières explorations étendues y furent faites par le voyageur dont elle a pris le nom, et qui y fit trois voyages, en 1607, 1608 et 1610. Elle a donné son nom à la célèbre *Compagnie de la baie d'Hudson*, fondée en 1670, et qui a exploité d'une manière si fructueuse dans tout le N. de l'Amérique septentrionale le commerce des fourrures.

Le détroit d'Hudson est un des principaux passages qui font communiquer la mer qu'on vient de décrire avec l'Océan Atlantique. Il se trouve au N. du Labrador ; souvent obstrué par les glaces, il n'est guère praticable que pendant les mois de juillet, d'août et de septembre.

Le FLEUVE HUDSON, qu'on appelle aussi *North-River*, arrose l'État de New-York, dans le N.-E. des États-Unis ; il a sa source dans les montagnes situées au S.-O. du lac Champlain, passe à Sandy-Hill, à Troy, à Albany, à Hudson, à Catskill, à Poughkeepsie, à Newburg et à West-Point, et se jette dans l'Atlantique par la baie de New-York, sous les murs de la ville de ce nom, et vis-à-vis des îles Long-Island et Staten, après un cours de 450 kilomètres, du

N. au S. Il reçoit à droite le Sacandago et la Mohawk, et communique avec le lac Érié par le Grand-Canal, avec le lac Champlain et avec la Delaware par deux autres canaux. Il est généralement large et profond, et offre une navigation très avantageuse; il est navigable pour des vaisseaux de guerre jusqu'à Hudson, pour des corvettes jusqu'à Albany, et pour d'autres bâtiments jusqu'à Troy. D'innombrables bateaux à vapeur le parcourent constamment. C'est sur ce fleuve que navigua, en 1807, le premier bateau à vapeur, construit par Fulton, de la force de dix-huit chevaux : il fit le trajet de New-York à Albany, et se nommait le *North-River*.

LA VILLE D'HUDSON est dans l'État de New-York, à 144 kilom. N. de la ville de ce nom, sur un promontoire qui s'avance dans le fleuve Hudson. Elle est bien bâtie; très florissante, et compte environ 6,000 habitants. E. C.

HUESCA. Province d'Espagne, en Aragon, et pays fertile, montagneux vers le nord. Les cours d'eau les plus importants qui l'arrosent sont l'Aragon, la Cinca et l'Ebre. On fait dans cette province un commerce assez important en vins, en laines et en bétail. Population 215,000 habitants; communes 726. Ses villes les plus importantes sont Huesca, Jaca, Barbastro, Ayerbe, Mequinenza. — **HUESCA** (l'Osca des Romains) sur l'Isuela, affluent de la Cinca, capitale de la province du même nom, siège d'un évêque suffragant de Saragosse, est remarquable par quelques beaux édifices parmi lesquels on cite la cathédrale. Pierre IV, roi d'Aragon, y fonda en 1354 une université appelée *Serloriana* et qui existe encore aujourd'hui. Le nombre des étudiants s'élève à environ 600. On fait à Huesca le commerce des denrées de la province; mais l'industrie y est presque nulle. Population 10,000 habitants.

HUET (PIERRE-DANIEL), né à Caen, le 8 février 1639, fut le contemporain de Bossuet et de Fénelon, et s'il ne les égala point comme écrivain, il les surpassait en érudition. A quatorze ans, il avait achevé ses études de collège chez les jésuites. Il apprit l'hébreu sans maître. Il s'adonna d'abord aux sciences philosophiques et se déclara pour Descartes. Attiré en Suède par le désir de consulter quelques livres et de connaître quelques uns des savants que réunissait autour d'elle la reine Christine, il eut lieu d'être satisfait de son voyage, et, de retour à Caen, il y fonda cette académie des sciences et des belles-lettres qui s'est maintenue avec distinction jusqu'à nos jours. En 1670, il fut appelé à la cour pour seconder Bossuet dans l'éducation du dauphin; on le chargea de diriger les éditions des classiques destinés à

l'instruction du jeune prince et qui furent dits, par cette raison, *ad usum Delphini* : Il annota lui-même *Manilius*. Quatre ans après, il fut reçu à l'Académie française : Flécbier répondit à son discours. Il n'était pas encore prêtre, et reçut les ordres sacrés en 1676, à 46 ans, et fut investi par Louis XIV, en récompense de ses services, de la riche abbaye d'Aninay, en 1678. Nommé évêque de Soissons en 1685, il permit, avec de Sillery, contre l'évêché d'Avranches, dont il ne prit cependant possession qu'en 1692. Les charges de l'épiscopat ne purent le détourner de ses études, et comme il y était fort assidu, il arrivait souvent qu'on répondait à ceux qui avaient affaire à lui : « Monseigneur étudie. » — **Eb!** quand est-ce donc, dit à ce propos une bonne femme de la campagne, que le roi nous donnera un évêque qui ait achevé ses études. — Le consciencieux prélat sentit lui-même qu'il ne s'adonnait pas assez exclusivement aux soins de son troupeau; il se démit de son évêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Fontenay, près Caen. Mais bientôt, pour se rapprocher des savants et des livres, il vint habiter la maison professe des Jésuites à Paris, et y vécut vingt ans dans le commerce des lettres et des savants, se servant de la science, dit de lui M^{lle} de Montpensier, pour s'affermir dans la foi, et y mourut à 91 ans, en 1721, léguant à la maison sa précieuse bibliothèque. Huet, ayant étudié et écrit toute sa vie, a laissé un grand nombre d'ouvrages, généralement estimés sous le rapport de l'érudition et de l'élégance du style. 1^o *De Interpretatione*, — *de Optimo genere interpretandi*, — *de Claris interpretibus*. C'est une clé de l'écriture sainte, nécessaire à qui veut l'étudier. — 2^o *Origenis Commentaria*. — 3^o *Lettre sur l'origine des Romains* : il admet que ce genre d'ouvrage puisse être de quelque utilité. — 4^o *Demonstratio evangelica* : le plus important de tous ses écrits, bien différemment apprécié : les uns le regardent comme peu concluant, les autres y voient un des plus solides boulevards du christianisme. — 5^o *Censura philosophiæ Cartesianæ*. C'est une restriction aux opinions philosophiques de sa jeunesse. — 6^o *Huetii Carmina*. Poésies latines et grecques qui ne sont point dépourvues de verve et de fraîcheur. — 7^o *Questiones aluetane* (d'Aulnay) *de Concordia rationis et fidei*. La première partie fut donnée en français, avec des développements, sous le titre de *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*. Voltaire a cru démêler dans cet ouvrage un fonds de scepticisme; les amis du savant prélat l'ont défendu sur ce point. — 8^o *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*. — 9^o *Origine de Caen*. — 10^o *De la Situation du Paradis terrestre* :

opuseule d'une étonnante érudition. — 11^e *Diane de Castro*, petit roman moral. — 12^e Sous le titre d'*Huetiana*, d'Olivet a recueilli des mémoires et des notes posthumes du plus grand intérêt, sur la grammaire française et sur d'autres matières. — 13^e Enfin le savant évêque d'Avranches avait écrit ses propres Mémoires en latin. Ils ont été publiés par Sallengre en 1728. *Huetii commentaria de rebus ad eum pertinentibus*. LALANNE.

HUGONIACÉES, *Hugoniaceae* (bot.). Petite famille formée pour le seul genre *Hugonia*, Lin. et placée par Endlicher à la suite de celle des *Chlœnacées*, avant les *Ternstroemiacées*. Elle comprend des arbrisseaux des Indes orientales, à feuilles alternes, coriaces, luisantes en dessus, cotonneuses en dessous, accompagnées de stipules subulées; à fleurs parfaites, régulières, solitaires sur des pédoncules axillaires, et présentant les caractères suivants: calice de cinq sépales persistants; corolle de cinq pétales inéquilatéraux; dix étamines hypogynes, à filets soudés en godet dans le bas, à anthères introrsés et biloculaires; à ovaire à cinq loges renfermant chacune deux ovules renversés, surmonté de cinq styles que terminent autant de stigmates réniformes. Le fruit de ces plantes est une drupe charnue, à cinq noyaux osseux, renfermant chacun une ou deux graines dans lesquelles un embryon droit, à cotylédons foliacés, planes, et à radicule supérieure, est logé dans l'axe d'un albumen charnu. — L'*Hugonia mystax*, L., type du genre *Hugonia* et de la famille des *Hugoniacées*, est remarquable par sa racine aromatique, à odeur de violette.

HUGUENOTS (hist.). On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot. Selon les uns, dont Leibnitz combattait justement l'opinion, il viendrait de ce début de la harangue d'un réformé: *Huc nos venimus*, etc.; selon d'autres, ce n'est autre chose que le mot suisse *Huesquenau*, signifiant gens séditieux; ceux-ci y voient un souvenir du nom de Jean Hus; ceux-là, et Adrien de Valois est du nombre, une altération du mot *Huet* ou *Huguet* qui, dans le vieux français, était un terme de mépris. Enfin, il en est qui le dérivent du grec, *hugos*, bien, et *hugon*, connaître, parce qu'en effet les Huguenots passent entre eux pour être les seuls qui soient heureusement initiés. Nous préférons à toutes ces versions celle qui donne pour racine à ce nom les mots allemands: *Eid-genossen*, qui signifient membre d'une alliance jurée. Ce ne fut longtemps qu'une appellation infamante, à tel point qu'au xvi^e siècle Conrart ne pouvait encore souffrir qu'on l'employât dans le style sérieux. Il en était de même de *Huguenotisme* et de *Huguenoterie*.

E. F.

HUGUES de PROVENCE, fils de Thibaut, comte de Provence, devint roi d'Italie en 962. Lorsque les Italiens eurent chassé Rodolphe, il enleva le gouvernement de la Toscane à son frère Lambert, qu'il fit aveugler, (926) et fut lui-même ébassé par Béranger, marquis d'Ivrée, son neveu. Il se retira en Provence et mourut en 947.

HUGUES (*histoire de France*) (voy. CAPÉTIENS.)

HUGUES de CHYPRE (voy. CHYPRE et LUSIGNAN.)

HUGUES de BOURGOGNE (voy. BOURGOGNE).

HUGUES. Nous citerons parmi les autres personnages de ce nom :

HUGUES de POITIERS. Chroniqueur du xiii^e siècle. On a de lui une *Histoire* très curieuse de l'abbaye de Vézelay, et on lui attribue une *Chronique* intéressante, traduite dans la collection Guizot.

HUGUES de ROMANS. Archevêque de Lyon, mort en 1106. Il présida en 1096, comme légat du saint-siège, le concile d'Autun où fut excommunié le roi Philippe I^{er}.

HUGUES de FLAVIGNY. Bénédictin et chroniqueur français qui vécut de 1065 à 1115. Il a laissé la *Chronique de Verdun*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Manuscrits* du Père Labbe.

HUGUES de FLEURY. Moine de Saint Benoît-sur-Loire, mort en 1120. On a de lui: *Traité de la puissance royale* (Baluze, t. iv) et une *Chronique*, Munster, 1688.

HUGUES de BREGI. Célèbre trouvère du xiii^e siècle. Il fit partie de la croisade qui renversa l'empire grec, et composa des *Poésies* pleines de grâce et d'esprit, et un poème satirique intitulé: *la Bible au seigneur de Brèze*.

HUGUES de SAINT-CUER. Dominicain et cardinal du titre de Sainte-Sabine, mort en 1263. Il a laissé 8 vol. in-folio d'œuvres théologiques. On lui doit la première concordance de la Bible qui ait été faite.

HUILES. (*Chim. ind.*). On a donné ce nom à des substances liquides et inflammables, de composition tellement diverse qu'il est impossible d'en donner une définition générale exacte; nous nous contenterons donc de les classer selon leur composition, et nous appliquerons à chaque espèce une définition distincte.

Les huiles qui existent dans la nature peuvent se séparer en deux grandes classes: les huiles fixes et les huiles essentielles ou volatiles. Les premières sont appelées fixes parce qu'elles ne peuvent se vaporiser sans s'altérer. On peut facilement les distinguer des huiles essentielles par un caractère empirique très simple; elles tachent le papier en le rendant transparent, et

la tache ne disparaît pas comme cela aurait lieu pour les huiles volatiles. Les huiles fixes sont, comme les graisses, composées de stéarates, ou de margarates, d'oléates et de glycérides; l'oléate y étant en plus forte proportion, les maintient à l'état liquide. Pour les unes, la fluidité se maintient à la température de la glace : le commerce les désigne, sous ce rapport, par le nom d'*huiles froides*; les autres, au contraire, se congèlent à une température voisine de zéro, et sont appelées par opposition *huiles chaudes*.

On conçoit facilement que d'après leur analogie de composition, les huiles fixes aient un grand nombre de propriétés communes; à peine si la petite proportion de matières colorantes, sapides ou odorantes qu'elles renferment, modifient leurs caractères chimiques. — La densité des huiles est plus faible que celle de l'eau; elle varie entre 0,919 et 0,970, celle de l'eau étant 1000. L'air leur fait contracter une odeur désagréable; c'est le résultat d'une sorte de fermentation produite par les corps azotés qu'elles contiennent; en termes vulgaires, elles *rancissent*. En les chauffant de manière à coaguler la matière animale, on retarde jusqu'à un certain point le rancissement. — Parmi ces huiles, il en est qui, par leur oxydation à l'air, se séchent rapidement, on les nomme *siccatives*; d'autres au contraire, ne se séchent que très lentement et très difficilement; ce sont les huiles *non siccatives* ou *grasses*. — La chaleur favorise l'oxydation des huiles. Pendant cette action de l'air sur les huiles, la température de celles-ci s'élève rapidement, elles s'enflamment même quelquefois; on cite des incendies qui n'ont pas eu d'autres causes, surtout lorsque les huiles sont divisées par certaines matières organiques telles que le coton. — Il existe dans les huiles des oléines différentes. Ainsi l'oléine des huiles non siccatives peut se transformer en une matière solide (*l'élaïne*), sous l'influence des acides azotiques et hypo-azotique, ou par l'action de l'azotate de protoxyde de mercure, lorsque ce sel a été préparé à froid et contient en dissolution une certaine quantité d'acide hypo-azotique. Ce fait, découvert par M. Poutet, peut servir à reconnaître différents mélanges d'huiles. En effet, sous l'influence du proto-azotate de mercure, l'huile d'olive se solidifie, tandis que l'huile de graines, et particulièrement l'huile d'œillette, avec laquelle on l'altère souvent, ne se solidifie pas.

EXTRACTION DE L'HUILE DES GRAINES OLÉAGINEUSES. — C'est la mécanique qui fournit en grande partie les moyens d'extraire l'huile; les ateliers dans lesquels on se livre à cette indus-

trie sont nommés *tordoirs*, *moulins à huile*, ou *huileries*. Les machines sont mises en mouvement soit par le vent, soit au moyen de manèges, ou de roues hydrauliques, ou de la vapeur. En général, les années chaudes produisent des graines de qualité supérieure. — Il faut avoir soin de peler les graines oléagineuses dans les greniers afin de les aérer et de combattre les attaques des petits insectes; les *greniers mobiles* Valéry remplissent parfaitement ce but.

Lorsqu'on veut déterminer exactement la proportion des principes gras contenus dans les graines, il suffit de les traiter par l'éther sulfurique, qui dissout à froid les matières grasses. La graine broyée est mise en digestion avec de l'éther qu'on renouvelle fréquemment; on chauffe la dissolution dans une capsule au bain-marie afin de chasser les dernières traces d'éther; on traite le résidu par l'eau pour enlever les matières solubles dissoutes par l'éther; on sèche ensuite, et ce qui reste donne la proportion de matières grasses contenues. — Jamais on n'arrive industriellement à extraire la quantité totale d'huile contenue; il en reste toujours un peu qui adhère aux enveloppes, au ligneux des graines.

Pour extraire l'huile, on fait subir aux graines les opérations suivantes : nettoyage des graines, écrasage et froissage, chauffage de la graine à feu nu ou à la vapeur, première pression, second écrasage des graines pressées ou rebat, nouveau chauffage, seconde pression. C'est au moyen de tarares que se fait le nettoyage. L'écrasage et le froissage se fait de plusieurs manières : tantôt, comme dans le nord de la France, on emploie les pilons de bocards mis en mouvement par des moulins à vent; ce moyen est simple, mais il n'est appliqué que dans les petites huileries. Dans les établissements modernes, on concasse ou l'on écrase d'abord la graine pour la préparer au broyage sous les meules. L'appareil froisseur se compose de deux laminoirs légèrement écartés, entre lesquels on fait passer la graine. Le moulin se compose de deux meules verticales ordinairement en granit, montées sur un essieu commun passant dans une entaille pratiquée dans l'arbre vertical qui transmet le mouvement, ce qui permet aux meules de monter ou de descendre suivant les variations de résistance. Il y a un système de ramasseurs et de râcloirs destiné à ramener continuellement la graine sous les meules. Celles-ci ont de 2 à 2^m 50 de diamètre sur 0^m 45 d'épaisseur. Leur vitesse est de 13 tours par minute. Une paire de meules pèse 7 à 8000 kil. et écrase par jour 2,500 à 3,000 kil. de graine. Cette machine absorbe une force de 4 chevaux-va-

peur. Le broyage donne une pâte dont on peut immédiatement extraire l'huile par une forte pression; on obtient ainsi une *huile vierge*, d'un goût agréable, mais le rendement est moindre, et le travail plus long. — La méthode suivante est généralement employée: on réchauffe la pâte dans des *chauffoirs*: les matières albumineuses se coagulent, l'huile, devenue plus fluide, s'écoule plus facilement. La saveur est un peu altérée, mais cela n'a aucun inconvénient lorsqu'il s'agit de préparer des huiles d'éclairage, ou qui serviront à la fabrication des savons. Les chauffoirs à la vapeur sont préférables à ceux à feu nu, qui altèrent profondément les huiles. Ils consistent en une chaudière en fonte ou en tôle à double enveloppe et à circulation de vapeur. Lorsque la pâte est à 50 ou 55°, on la reçoit dans des sacs. Le sac est posé dans une *étroindelle* de crin doublée de cuir; on répartit la pâte aussi uniformément que possible, et on porte à la presse. La presse peut être à vis, à coins, ou hydraulique. La presse hydraulique horizontale est la plus convenable. Pour la seconde pression, la presse est à double paroi, et chauffée à la vapeur. Quelques presses de ce genre sont doubles, de sorte que lorsqu'un plateau serre, l'autre desserre. Après cette première pression, on retire le tourteau du sac, et on le fait repasser sous les pilons ou sous les meules, et après avoir réchauffé, on represse. Cette nouvelle huile est moins pure que la première.

ÉPURATION. Elle a pour but de séparer les matières mucilagineuses entraînées avec l'huile; un repos prolongé les clarifie en partie, mais cela ne suffit pas. On met l'huile à épurer dans de grands bacs doublés de plomb au fond desquels se trouve un agitateur horizontal formé d'un cylindre composé de barres de bois et mu au moyen de poulies et d'une chaîne. On met deux centièmes du poids de l'huile en acide sulfurique; il faut que la température de l'atelier soit à 20 ou 25°; cela favorise l'opération. A mesure qu'on verse l'acide, on agite et l'on continue jusqu'à ce que le mélange ait une teinte verte. On laisse reposer environ 24 heures afin que l'acide ait le temps d'attaquer toutes les matières étrangères. On ajoute ensuite de l'eau à 45 ou 55° d'un volume égal aux deux tiers de celui de l'huile, et on agite de nouveau jusqu'à ce que le mélange ait une apparence laiteuse; on laisse en repos pendant deux ou trois semaines; l'huile s'éclaircit, et un dépôt noir se forme au fond du tonneau. On décante l'huile dans des cuves dont le fond est percé de trous garnis de mèches de coton afin d'opérer une filtration. Il est bon, pendant l'épuration, de saturer l'acide; après que le dépôt s'est formé, on

ajoute de la craie; le papier de tournesol indique si la saturation est complète.

EMPLOI DES RÉSIDUS. — Les tourteaux servent à la nourriture des bestiaux. Les feers (dépôt de l'épuration) sont livrés aux savonniers pour en faire du savon mou; on les utilise aussi pour préparer le gaz d'éclairage; les eaux acides servent au décapage des métaux; l'influence de la glycérine que contiennent ces *petites eaux*, est telle que le liquide dissout l'oxyde de fer sans attaquer le fer.

EXTRACTION DE L'HUILE D'OLIVES. — Lorsque les olives sont mûres, on les réduit en pâte sous des moulins composés d'une meule dormant horizontale sur laquelle roule une meule verticale. La pâte est mise dans des *cabas* ou *sroufins* et portée au pressoir. L'huile que l'on obtient ainsi est de l'*huile vierge*, recherchée pour la préparation des aliments. On déprime ensuite, et on verse dans chaque cabas une mesure d'eau bouillante, et l'on represse. Après cette seconde pression, on sépare les noyaux, et les pellicules, après avoir été chauffées, sont repressées.

HEILES SICCATIVES. — L'*huile de lin* s'extrait des semences du *linum usitatissimum*, qui en fournissent au moins le cinquième de leur poids. Sa densité est de 0,939 à + 12°, elle se coagule très difficilement, et exige pour cela une température de 15 à 20 degrés au-dessous de zéro. Elle se dissout dans 40 parties d'alcool froid, dans 6 parties d'alcool bouillant, et dans 16 parties d'éther. On augmente encore sa propriété siccatrice en la soumettant pendant quelques heures à l'ébullition avec de la litharge ou du bioxyde de manganèse. L'huile de lin lithargirée sert à préparer l'encre d'imprimerie, les vernis noirs sur cuir, les taffetas gommés, etc. Elle renferme, pour 100 parties: 76,01 de carbone, 10,37 d'hydrogène, et 12,64 d'oxygène. — L'*huile de chenevis* s'extrait du *cannabis sativa*; elle se solidifie à — 27°. — L'*huile de noix* se retire des fruits du *juglans regia*, et se solidifie à — 26°. — L'*huile d'aillette* provient du *papaver somniferum*. — L'*huile de croton* s'extrait du *croton tiglium*. — L'*huile de poisson* provient de quelques espèces de cétacés; son odeur caractéristique est due à l'acide phocénique. — L'*huile de foie de morue* est employée en pharmacie; elle s'extrait du foie de quelques espèces de *gadus* (*G. morhua*, *G. mola*, *G. callarias*); elle renferme un peu d'iode.

Parmi les autres huiles, nous citerons l'*huile de colza*, qui sert surtout à l'éclairage; elle est ordinairement jaune, et a une odeur forte caractéristique; sa densité, lorsqu'elle est récente, est de 0,915; cette faible densité est un caractère précieux pour déceler les fraudes. — L'*huile*

d'olive s'extrait des fruits de l'*olea europæa*; elle se solidifie à quelques degrés au dessous de zéro. On la falsifie souvent avec l'huile d'aillet; on reconnaît cette fraude au moyen de l'acide hypoazotique, qui solidifie l'huile d'olive en la transformant en élaidine. — Les huiles de navette, de rabeite et de moutarde ont une grande analogie avec l'huile de colza; elles sont comme elle extraites de graines de crucifères. — L'huile de cameline est jaune, sa densité est de 0,926; elle ne se solidifie qu'à —15°. Lorsque, pour l'épurer, on la traite par l'acide sulfurique, elle prend une teinte rousse qui peut servir à la distinguer de toutes les autres huiles. — L'huile de faine s'extrait de la graine du hêtre; elle est jaune clair, douce et un peu visqueuse; sa densité est de 0,922; elle se congèle à —17°. Elle peut servir à l'appât des aliments. — L'huile de ricin s'extrait des graines du *ricinus communis*. Elle est très employée en pharmacie comme purgatif; elle rancit très facilement en prenant une saveur très âcre; elle peut alors devenir insalubre ou délétère; agitée avec son volume d'alcool absolu, elle se dissout en totalité; si elle a été falsifiée avec une autre huile, elle laisse un résidu. — L'huile de ben nous vient de l'Inde. Elle se sépare en deux couches: l'une solide, l'autre liquide. Elle est inodore et d'une saveur douce; elle rancit difficilement, et sa partie fluide ne se congèle pas à la température de nos hivers, ce qui la rend précieuse pour lubrifier les rognons d'horlogerie. Les parfumeurs l'utilisent comme dissolvant de certains parfums fugaces. — L'huile de néame est originaire d'Orient; les Arabes la préfèrent à l'huile d'olive. — L'huile de Teel est originaire de Calcutta; elle n'a ni odeur ni saveur bien remarquable et peut être employée dans les usages domestiques. — L'huile de pied de bœuf, qui s'extrait par la cocction des abattis des animaux de boucherie, est d'un jaune clair, insipide, inodore, fluide, onctueuse, et ne se congèle pas à 0°; sa densité est de 0,930; elle est recherchée pour le graissage des machines.

HUILES ESSENTIELLES. — Ce sont des liquides qui, par leur aspect physique, ont l'apparence des huiles ordinaires, mais qui en diffèrent en ce qu'ils sont volatils intégralement à des températures ordinairement assez basses. Ces huiles sont douées d'odeurs aromatiques diverses selon leur origine. Elles existent souvent toutes formées dans les végétaux; ainsi lorsqu'on presse un zeste de citron ou d'orange, il en sort une huile volatile très-inflammable; mais dans la plupart des cas, ces huiles ne préexistent pas dans les plantes, et ne se forment qu'au moment où celles-ci sont mises en

contact avec l'eau: telles sont les huiles d'amanthes. On peut aussi produire artificiellement des huiles essentielles; ainsi M. Cahours a reproduit l'huile de *Gaultheria procumbens* en traitant par l'acide sulfurique un mélange d'acide salicyllique et d'esprit de bois. — On extrait ordinairement les huiles essentielles par la distillation des plantes avec de l'eau. Lorsqu'une huile essentielle est facilement altérable, on emploie comme dissolvant l'éther. La compression suffit si les plantes sont très riches en huiles. Les procédés que nous venons d'énumérer ne donnent pas des huiles pures; elles contiennent ordinairement en dissolution des substances solides qu'on a appelées *stéaroptènes*. Certaines essences, telles que les essences de lavande et de valériane, sont saturées de camphre. D'autres contiennent de l'ammoniaque ou de l'acide cyanhydrique; il est donc nécessaire de les purifier.

Les huiles essentielles sont ordinairement jaunes; leur point d'ébullition varie de 140° à 200°; leur densité est variable, les unes sont plus légères, les autres sont plus lourdes que l'eau; les plus denses sont généralement les plus volatiles. Les huiles essentielles tachent le papier à la manière des corps gras; seulement, lorsqu'on chauffe le papier, la tache d'huile essentielle disparaît tandis que celle du corps gras persiste. — Les huiles essentielles peuvent être divisées en trois grandes classes: 1° Celles qui sont formées de carbone et d'hydrogène; 2° celles qui contiennent de l'oxygène; 3° celles qui renferment du soufre. Les huiles de la première classe sont plus légères que l'eau, les autres sont ordinairement plus lourdes. — Les huiles oxygénées se divisent: 1° en huiles qui présentent les caractères des alcools; 2° celles qui peuvent être assimilées aux aldéhydes ou à des hydrures; 3° celles qui sont solides et se rapprochent du camphre; 4° celles qui sont aigres; 5° les huiles indifférentes; 6° enfin les véritables éthers.

ESSENCES HYDROCARBURÉES ou carbures d'hydrogène. — *Essence de térébenthine* (C¹⁰ H¹⁶). On l'obtient en distillant la térébenthine du *pinus maritima*, mélange de colophane et d'essence de térébenthine. Pour la décolorer et lui enlever sa viscosité, on la redistille avec de l'eau et on la dessèche au moyen du chlorure de calcium. Cette essence est incolore, très fluide, son odeur est forte et balsamique, sa densité est de 0,86. Elle entre en ébullition à 156°; elle est inflammable et brûle avec une flamme fuligineuse. Elle est insoluble dans l'eau, très soluble dans l'alcool et dans l'éther. Elle dévie à gauche les rayons de lumière polarisée. Lorsqu'on fait arriver du gaz chlorhydrique dans l'essence de térébenthine, on obtient du *camphre artificiel*

solide et du camphre artificiel liquide. Lorsqu'on distille de l'essence de térébenthine avec le vingtième de son poids en acide sulfurique, on la transforme en deux carbures d'hydrogène, le térébène ($C^{10}H^{14}$) et le colophène ($C^{10}H^{12}$). — L'essence de citron ($C^{10}H^8$) s'extrait en comprimant le zeste de citron; on la distille ensuite. Elle dévie à droite le plan de polarisation. Elle est jaune clair et très analogue à la térébenthine; avec l'acide chlorhydrique, elle donne deux camphres, l'un solide, l'autre liquide. — L'essence d'orange ($C^{10}H^8$) est isomérique avec celle de citron; elle dévie à droite le plan de polarisation, elle forme aussi deux camphres par l'acide chlorhydrique. On l'extrait en comprimant le zeste d'orange. — L'essence d'élémî s'obtient en distillant avec de l'eau la résine élémî; elle a la même composition que l'essence de citron. — L'essence de genièvre ($C^{10}H^{12}$) s'obtient en distillant avec de l'eau les baies de genièvre. — L'essence de cubèbes ($C^{10}H^8$) est incolore, visqueuse, d'une saveur camphrée, et d'une odeur aromatique. — L'essence de copahu ($C^{10}H^8$) s'obtient en distillant le baume de copahu avec de l'eau. Avec l'acide chlorhydrique, elle donne un camphre solide. — L'essence de sabine s'extrait des baies de sabine; elle a une odeur repoussante. — L'essence du pinus abies s'obtient en distillant des branches de cet arbre; elle est fluide et incolore.

HUILES ESSENTIELLES OXYGÉNÉES. — L'huile d'amande amère ($C^{11}H^{12}O^2$) se prépare en distillant de l'eau sur des feuilles de laurier-cerise, ou sur des amandes amères écrasées et préalablement débarrassées, par la pressioin, de l'huile fixe qu'elles contiennent. La distillation ne doit se faire qu'après que l'eau a séjourné à froid pendant quinze heures sur le tourteau. L'huile brute renferme de la benzoiné, de l'acide benzoïque et de l'acide cyanhydrique. On la purifie en la redistillant sur une dissolution de perchlorure de fer et de potasse caustique. On la dessèche ensuite avec du chlorure de calcium. MM. Liebig et Wœbier ont démontré que les amandes contiennent une espèce de ferment, *émulsine*, qui transforme, à l'aide de la chaleur, l'*amygdaline* préexistante en huile essentielle. Cette huile est liquide, incolore; son odeur est analogue à celle de l'acide cyanhydrique; elle est vénéneuse. Elle donne naissance à des composés nombreux d'une composition très remarquable qu'il serait trop long d'énumérer ici; nous citerons seulement le chlorure de benzoile et l'hydro-benzamide. — L'huile de cannelle est souvent désignée dans le commerce sous le nom d'huile de Ceylan, on l'extrait du *laurus cinnamomum*. Elle est jaune clair; sa saveur, agré-

able, est douce et aromatique; sa formule est $C^{11}H^{12}O^2$. — L'essence d'anis se retire du *pimpinella anisum*; elle est jaunâtre et aromatique. — L'essence de camlin du commerce est un mélange de deux huiles: le *cymène*, qui est un hydrogène carboné, et le *cuminol* ou *hydrure de cumine*. Le *cymène* est incolore, très réfringent; son odeur rappelle celle de l'essence de citron; le *cuminol* a une odeur forte et persistante. — La *salicyne* ($C^{11}H^{10}O^{14}$) a été découverte dans l'écorce de saule par M. Leroux; il suffit, pour la préparer, de traiter cette écorce par l'eau bouillante; on ajoute à la liqueur du sous-acétate de plomb qui forme un précipité abondant, on filtre la liqueur, on précipite l'excès de plomb par l'acide sulfurique; en évaporant ensuite convenablement la dissolution, on voit se déposer des cristaux de salicyne; ce sont des aiguilles blanches et d'une saveur amère. — L'huile essentielle de *gaultheria procumbens* n'est autre que du *salicylate de méthyle*. M. Cabours l'a obtenue en distillant un mélange de deux parties d'esprit de bois, deux parties d'acide salicylique et une partie d'acide sulfurique. L'huile brute contient en outre un carbure d'hydrogène, le *gauthéryène*, isomérique avec la térébenthine. L'huile dont nous nous occupons a une densité de 1,18 à 10°; sa saveur est chaude et aromatique. — Le *furfural* ou *huile de son* ($C^{10}H^4O^4$) s'obtient en distillant 6 parties de son avec 5 parties d'acide sulfurique et 12 parties d'eau. On distille de nouveau l'eau obtenue, on dessèche le résultat par du chlorure de calcium, et on obtient le *furfural*. Son odeur rappelle celle de l'huile d'amande amère.

Les végétaux contiennent un grand nombre d'huiles volatiles concrètes qui ont une grande analogie avec la matière solide et volatile que l'on extrait du *laurus camphora*; on désigne ces huiles volatiles sous le nom générique de **CAMPHRES**; l'acide phosphorique anhydre leur enlève l'eau et donne naissance à un carbure d'hydrogène qui a une certaine analogie avec l'essence de térébenthine. — Le *camphre* ($C^{10}H^{16}O$) s'extrait au Japon en distillant les branches du *laurus camphora* avec un peu d'eau. En Europe, on le raffine en le redistillant avec de la chaux vive. Il est blanc, solide, cassant, d'une saveur brûlante, d'une odeur particulière; il cristallise en octaèdres. Il se vaporise facilement à la température ordinaire; si on en jette des fragments sur l'eau, ils s'agitent vivement et ont un mouvement giratoire. Il brûle comme les huiles essentielles. L'eau n'en dissout qu'un millième de son poids. L'alcool et l'éther le dissolvent facilement. — Le *camphre de Bornéo* ($C^{10}H^{16}O$) s'extrait du *dryobalanops camphora*;

il se présente sous forme de petits prismes à six faces, blancs, friables. — L'essence de menthe provient de la menthe poivrée; c'est un mélange d'une substance liquide et d'un corps solide analogue au camphre. — L'essence de cèdre concrète ($C^{22}H^{32}O^2$) s'extrait du bois de cèdre de Virginie; elle cristallise facilement dans l'alcool; distillée avec de l'acide phosphorique anhydre, elle donne un carbure d'hydrogène, le *cédrene* ($C^{22}H^{32}$), huileux, aromatique, d'une saveur poivrée. — L'essence de sassafras s'extrait du *laurus sassafras*; elle est jaune, d'une saveur âcre, d'une odeur analogue à celle du fenouil. Par un froid vif, elle laisse déposer de gros cristaux de sassafrinol. — L'huileine ($C^{23}H^{34}O^2$) s'extrait de la racine d'aulnée en la distillant avec de l'eau; son odeur est analogue à celle du patchouli. La coumarine ($C^{14}H^{10}O^2$) s'extrait des fèves tonka, au moyen de l'alcool; elle existe aussi dans les fleurs du mélilot. Elle est blanche; son odeur estaromatique. — L'athamantine s'extrait de l'*athamanta oreocelinum*. Elle a une odeur de graisse rance. Sous l'influence de l'acide sulfurique et de la potasse, elle donne de l'acide valérianique. — L'huile de girofle s'obtient en distillant avec de l'eau les boutons des fleurs du *caryophyllus aromaticus*, vulgairement appelés *clous de girofle*. — L'essence d'absinthe est verte, d'une saveur âcre et amère. — L'essence de rose se retire de diverses espèces de roses; elle est jaune, semi-liquide, se solidifie par le froid en une masse butyreuse. — L'essence de lavande ou huile d'aspic a une odeur forte, aromatique, une saveur rûlante et amère; elle est très employée dans la parfumerie commune. — L'essence de camomille a une belle couleur bleue; sa composition correspond à celle du camphre de laurier ($C^{20}H^{30}O^2$). — L'essence de rhue s'extrait du *ruta graveolens*, elle est d'un vert pâle, d'une odeur désagréable et d'une saveur âcre et amère. — L'essence de carvi est jaunâtre, d'une saveur pénétrante et aromatique; elle est composée de deux huiles essentielles, le *carvène* ($C^{12}H^{18}$) et le *carracrol*, ($C^{10}H^{14}O^2$).

Les organismes végétaux contiennent aussi des HUILES ESSENTIELLES SULFONÉES, telles sont les huiles de montarde noire, de raifort, de cochlearia, de houblon, d'assa-fetida, d'ail, etc. PATEN.

HUIS-CLOS, en français moderne, *Portes closes*. Les audiences à huis-clos sont celles où le public n'est pas admis. En France, où la procédure a toujours été publique, ces audiences ne peuvent avoir lieu que dans des circonstances exceptionnelles (voir AUDIENCE).

HUISSIERS. Officiers ministériels chargés de faire les citations et les notifications nécessaires, soit pour l'instruction des procès, soit pour l'exécution des jugements, soit pour la conser-

vation des droits des parties. De tout temps il a fallu aux juges des serviteurs pour garder leur personne, porter leurs ordres, exécuter leurs commandements. A Rome, dans l'origine, le demandeur appelait lui-même sa partie adverse devant le tribunal, et avait le droit de l'y traîner de force lorsqu'elle ne voulait pas l'y suivre volontairement. On voit apparaître plus tard, et après que la forme primitive de la procédure s'est modifiée, des employés de diverses natures qui, sous le nom d'*apparitores*, d'*executores*, de *statores*, de *viatores*, etc., sont partie de l'*officium* des magistrats et remplissent des fonctions analogues à celles de nos huissiers. Mais ce ne fut que dans le moyen-âge, et grâce aux extensions successives que prit l'autorité judiciaire des rois, que cette fonction acquit l'importance qui lui est restée, et revêtit ses formes actuelles. La difficulté des communications, les violences que se permettaient les seigneurs, l'ignorance presque générale de la lecture et de l'écriture, exigeaient que les ajournements, les citations, et en général tous les actes de procédure fussent entourés d'une sorte de solennité, et qu'ils fussent signifiés par des officiers ayant un caractère public, pouvant invoquer la force armée, et imprimant à leurs affirmations le cachet de l'authenticité. De là les formalités sévères qui furent exigées pour les actes de leur ministère, formalités dont un grand nombre subsistent toujours, quoiqu'elles n'aient plus de raison d'être. On distinguait à cette époque deux espèces de fonctionnaires de ce genre : les *huissiers* proprement dits, chargés de la garde des portes du tribunal, et en général de tout ce qui concernait le service des audiences, et les *sergents*, plus spécialement investis du pouvoir de faire les commandements et les significations. Le nom d'*huissiers* prévalut peu à peu pour les uns et les autres. On peut étudier, dans les ordonnances de la troisième race, les efforts que fit le pouvoir royal pour assurer aux huissiers l'accomplissement de leurs fonctions et la protection de leur personne. En cas d'inexécution des sentences judiciaires, un certain nombre d'entre eux s'installaient sous le titre de *mangeurs*, de *rayageurs*, de *gaynairres* chez les seigneurs, les communautés et les villes, qui étaient tenus de les héberger. Au x^e siècle, un seigneur fut pendu pour avoir tué un huissier, et d'autres furent punis, pour des faits analogues, de peines moins graves. — Les offices des huissiers devinrent vénaux à la fin du moyen-âge, comme la plupart des charges judiciaires. Leurs fonctions, réglées définitivement par diverses ordonnances du xvi^e et du $xvii^e$ siècles, différaient peu, avant la Révolution, de ce qu'elles sont

aujourd'hui. La vénalité de ces offices fut supprimée par le décret du 20 janvier 1791, et la nomination des huissiers confiée aux tribunaux près desquels ils devaient instrumenter, par la loi du 19 vendémiaire an IV; mais sous le consulat et l'empire, le gouvernement s'attribua de nouveau le droit de nommer les huissiers, et la vénalité de ces offices fut rétablie par la loi du 28 avril 1816. — Les lois principales qui régissent aujourd'hui ces officiers ministériels sont les décrets du 14 juin et du 29 août 1813 et les ordonnances du 26 juin 1822, du 26 août 1829 et du 6 octobre 1832. Cette législation reproduit l'ancienne distinction des huissiers *audenciers* et des huissiers *ordinaires*. Les premiers sont choisis par les tribunaux parmi les huissiers ordinaires pour le service des audiences; ce sont eux qui font l'appel des causes, qui maintiennent le silence dans l'enceinte du tribunal, et qui font les significations d'avoué à avoué. Ils sont renouvelés au mois de novembre de chaque année, mais tous les membres en exercice peuvent être réélus. Toutes les citations, les significations et les notifications nécessaires pour l'instruction des procès, ainsi que tous les actes ou exploits requis pour l'exécution des ordonnances de justice, des jugements et des arrêts, sont faits concurremment par les huissiers audenciers et les huissiers ordinaires, chacun dans l'étendue du ressort du tribunal civil de première instance de sa résidence. Ce pouvoir comprend les actes extrajudiciaires aussi bien que les actes judiciaires. Les huissiers ont seuls qualité pour faire toutes les saisies tant réelles que personnelles. L'exercice de leur ministère est incompatible avec toute autre fonction publique. Ils ne peuvent le refuser quand ils en sont requis, et sans acception de personnes; mais ils ne peuvent instrumenter ni pour eux-mêmes ni pour leurs femmes, ni pour leurs parents ou alliés. — La quotité des droits dus aux huissiers pour leurs actes est réglée par la loi, et ils ne peuvent exiger de plus forts droits que ceux qui leur sont attribués par leur tarif sous peine de destitution et d'amende. La loi met toujours à leur charge les actes nuls et frustratoires, et les rend passibles de dommages-intérêts envers les parties. Il leur est défendu de se rendre adjudicataires des objets qu'ils sont chargés de vendre, et de devenir cessionnaires des procès et droits litigieux qui sont de la compétence du tribunal de leur ressort. — Pour être huissier, il faut être Français, avoir vingt-cinq ans accomplis, avoir travaillé pendant deux ans chez un notaire, un avoué, un huissier, ou pendant trois ans au greffe d'un tribunal, avoir satisfait aux lois du recrutement, et rapporter de la chambre de discipline un certificat

de bonne conduite et de capacité. — Les huissiers sont nommés par le pouvoir exécutif sur la présentation de leur prédécesseur; ils ne peuvent entrer en fonctions qu'après avoir prêté serment et déposé un cautionnement qui varie de 600 à 3,000 fr. Ils sont organisés en communauté et soumis à une chambre de discipline dont l'organisation est réglée par la loi. Ils ont une bourse commune dans laquelle chaque huissier verse une partie de ses émoluments, et dont les fonds sont destinés, soit aux besoins de la communauté, soit au secours à accorder aux huissiers retirés pour cause d'infirmité ou de vieillesse. — On appelle aussi huissiers les employés attachés aux assemblées législatives, aux ministères, etc., qui sont chargés d'introduire les personnes, de faire le service des séances, etc.; mais on ne leur reconnaît généralement aucun des droits des huissiers proprement dits. OTT.

HUIT, dit anciennement *hulet*, *ouiet* et *oet*, du grec οκτω. Nombre cardinal représenté par le chiffre 8. Ce nombre était en grande vénération chez les Pythagoriciens, qui le regardaient comme le symbole de l'idée de Dieu et de la sainteté du serment. Les Grecs le représentaient par la lettre ϵ . En caractères romains, il s'écrit VIII. — On nomme *Huit-de-chiffre* une sorte de bandage dans lequel les tours de bandes se croisent en forme de 8. C'est celui que l'on emploie d'ordinaire après la saignée du bras. — Ce nom de *Huit-de-chiffre* s'applique encore à une sorte de compas qui a la forme d'un 8, et dont se servent les horlogers et les tourneurs pour prendre l'épaisseur des objets.

HUITRE, *Hostres*. Ce coquillage semble être le plus anciennement connu de tous. Les Athéniens se servaient, dès leur origine, de ses écailles pour donner leurs suffrages, et porter des sentences de bannissement, d'où le nom d'*ostracisme* donné à ces sortes de votes populaires. Les Romains ont été les premiers à faire venir les huîtres à grands frais des diverses contrées où elles abondent, et où elles présentent des qualités préférables; nous leur sommes redevables de l'invention des *parcs à huîtres*.

Placé dans sa coquille dont il ne présente pas, à beaucoup près, toutes les irrégularités, l'animal correspond par la tête, ou partie antérieure, au crochet ou ligament qui réunit les deux valves; sa partie postérieure élargie correspond au bord libre de ces dernières. Comme tous les acéphales il est pourvu d'un manteau fort ample, dont les deux lobes sont séparés dans presque toute la circonférence, excepté antérieurement, ou au-dessus de la bouche, où il forme une sorte de capuchon qui la recouvre; il est pourvu à ses bords de deux rangs

de cils ou tentacules, qui paraissent doués d'une grande sensibilité, et sont rétractiles au moyen de petits muscles qui, en rayonnant, vont se réunir au muscle adducteur. — Les huîtres, vivant fixées aux corps sous-marins, n'avaient aucun besoin d'organes locomoteurs; aussi ne leur trouve-t-on aucune trace du pied des autres conchifères. Les organes de la nutrition se composent : d'une bouche grande, simple, très dilatable, garnie de deux paires de tentacules assez grands, et qui aboutit, sans aucun intermédiaire, à une poche ou estomac placée dans l'épaisseur du foie, auquel elle adhère dans tout son pourtour, en présentant intérieurement des ouvertures en assez grand nombre, et qui servent à porter dans l'organe le produit de la sécrétion biliaire. De la partie postérieure de cet estomac part un intestin grêle qui, après plusieurs grandes circonvolutions dans le foie, se dirige vers le muscle adducteur remonte vers le dos, et va se terminer dans la partie moyenne par un orifice flottant et infundibuliforme. Les branchies ou organes de la respiration se composent de deux paires de feuillets. L'appareil de la circulation est fort étendu, et part d'un cœur ayant une oreillette, placé dans un péricarde en avant du muscle adducteur. — Les huîtres, pour se reproduire, ne paraissent avoir qu'un seul sexe, le sexe femelle, comme d'ailleurs tous les acéphales, mais fort imparfaitement inconnu dans ses détails, de même que le système nerveux.

Les huîtres aiment à vivre sur les côtes, à peu de profondeur, dans une mer tranquille et sans courants. Quand ces circonstances favorables se présentent sur une grande étendue, les huîtres s'y accumulent et forment ce que l'on nomme un banc d'huîtres. Il est de ces bancs qui présentent plusieurs lieues d'étendue, et qui semblent inépuisables puisqu'ils n'ont pas diminué d'une manière sensible, quoiqu'ils fournissent depuis un long temps à une consommation considérable. — Nous confondrons dans le genre huître les gryphées que Lamarck en avait séparées pour un caractère qui n'est pas constant, l'absence d'adhérence sur les corps étrangers, puisque la gryphée vivante présente ou non, suivant les circonstances de son habitat, un erochet, organe nécessaire à cette adhérence. Les gryphées comme les huîtres se rencontrent à l'état de pétrification dans des terrains très anciens, et sont contemporains dans le plus grand nombre des couches de la terre. — Nous nous bornerons à citer dans le genre huître les espèces suivantes :

L'HUIÏRE COMESTIBLE, *Ostrea edulis*, Linné, trop connue pour être décrite. — L'HUIÏTRE FIEU

DE CHEVAL, *O. hippopus*, Lamarck : coquille arrondie, ovale, très grande, très épaisse, à talon large et presque aussi long sur une valve que sur l'autre, celui de la valve inférieure présentant deux bourrelets séparés par une gouttière, et celui de la valve supérieure trois gouttières peu profondes. Cette grande espèce se trouve en abondance sur nos côtes, notamment à Boulogne-sur-Mer. — L'HUIÏTRE DE BEAUVAIS, *O. belloracina*, espèce presque analogue à l'huître comestible, et qui se trouve, à l'état fossile, aux environs de la ville dont elle a tiré son nom, et dans le Soissonnais. — L'HUIÏTRE À LONG BEC, *O. longirostris*, Lam., qui se trouve fossile à Sceaux, remarquable par l'allongement considérable du crochet, plus long que le reste de la coquille. — LA GRYPHÉE ANGULEUSE, *Gryphaea angulata*, Lamarck, espèce vivante très rare. — LA GRYPHÉE ARQUEE, *G. arcuata*, Lamarck, coquille extrêmement commune dans les terrains anciens.

Les huîtres fournissent un aliment recherché. La plupart de celles qui se mangent en France, et même dans plusieurs contrées du nord de l'Europe, proviennent de la baie de Cancale, située sur la côte septentrionale de la Bretagne, entre Saint-Malo et le Mont-Saint-Nicel. — La pêche des huîtres s'exécute à la drague, instrument de fer de la forme d'une loue, garni d'une poche en cuir ou d'un filet, et que l'on attache au bateau; celui-ci poussé par le vent entraîne la drague qui, agissant comme un râteau, détache les huîtres que reçoit le sac. On ramasse ainsi jusqu'à un millier d'huîtres à la fois. Cette pêche est sévèrement interdite pendant les mois de mai, juin, juillet et août, temps durant lequel les huîtres jettent leur frai.

Les huîtres n'acquiescent toutes les qualités qui les font rechercher qu'après avoir séjourné pendant quelque temps dans un bassin d'eau salée ayant 3 à 4 pieds de profondeur, et qui communique avec la mer par un canal, ce qui permet d'en renouveler l'eau. C'est là ce qui s'appelle parquer des huîtres. Ce parc doit être garni dans toute son étendue d'une couche de sable, et de petits galets pour que l'eau reste toujours limpide. Le succès des parcs dépend de l'absence de tout sable mouvant ou entraîné par l'air; un seul grain entré dans l'intérieur d'une huître peut lui donner la mort. Il dépend aussi de l'absence de toute substance calcaire, et de la facilité avec laquelle on peut renouveler l'eau du bassin, opération qui doit avoir lieu au moins deux fois par mois, aux nouvelles et aux pleines lunes, époques des plus grandes marées. — Les parcs les plus connus sont ceux de Maren-

nes (Charente-Inférieure), de Saint-Wast, St-Cost, Reville et Barfleur (Manche), de Courseulles (Calvados), Etretat, Fécamp et Tréport (Seine-Inférieure), Dunkerque (Nord). Les parcs de Courseulles, de Dieppe et de Tréport sont les seuls qui, aujourd'hui, approvisionnent directement Paris; ils sont eux-mêmes fournis par ceux du département de la Manche.

Ce que nous avons dit jusqu'ici de la consommation des huîtres ne s'applique qu'à l'espèce commune. Celles des parcs de *Marennes* ont à peu près la même forme, et la même grosseur que les huîtres communes, mais elles sont beaucoup plus pleines, et ont une teinte verdâtre. On en fait une grande consommation dans le Midi, notamment à Bordeaux; on n'en expédie que peu à Paris. — Les huîtres d'Ostende sont beaucoup plus petites que nos huîtres communes. Leur forme est ovale, leurs coquilles sont minces et translucides; elles sont très pleines. La plus grande partie des huîtres que l'on consomme à Paris comme provenant d'Ostende sont tirées des parcs de Dunkerque, et diffèrent peu de celles de la Belgique. — Les huîtres vertes anglaises sont de la même espèce que celles d'Ostende.

HUITRIER. *Hamatopus*, Lin. (ois.). Genre de l'ordre des échassiers caractérisé par: un bec assez fort, long et droit, comprime latéralement, surtout vers la pointe; des narines linéaires, membraneuses, ouvertes à peu de distance de la base du bec; des jambes médiocres; des tarses réticulées; leur défaut de pouce; un rudiment de palmures, surtout entre le médus et le doigt externe. Les Huitriers habitent en troupes plus ou moins nombreuses les plages maritimes désertes et les récifs découverts. Ils se nourrissent de petits animaux marins, d'huîtres, de patelles et d'autres coquillages qu'ils ramassent principalement dans le sable du rivage, au moment du reflux. Les espèces les plus connues de ce genre sont.

L'HUITRIER D'EUROPE, *H. Ostralegus*, Lin.; *Ostralegus Europea*, N., très commun sur les rivages maritimes de l'Europe, et désigné en beaucoup d'endroits sous le nom de *pie de mer*. Sa taille est à peu près celle de la corneille. Il a le bec et les pieds rouges; la tête, le cou, les épaules, le manteau des ailes et la plus grande partie des ailes noirs; un collier blanc sous la gorge; tout le reste de la partie inférieure, une bande sur l'aile, une tache sur l'œil, le croupion et le dos de la même couleur. Les plumes de la partie postérieure du cou près de la nuque un peu allongées et effilées. Le mâle et la femelle portent la même livrée. Ces oiseaux ne font point de nid; ils déposent leurs œufs, qui sont grisâ-

tres et tachés de noir, sur le sable et hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours. Les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour, et commencent à courir peu de temps après. L'Huitrier d'Europe est commun sur nos côtes de Picardie; il nage assez bien; c'est un gibier passable.

L'HUITRIER AUX PIEDS BLANCS, *Hamatop. leucopus*, Garn. *Ostralegus leucopus*, N., ne diffère du précédent que par son bec qui est arrondi, et ses pieds qui sont parfaitement blancs. Il se trouve aux Malouines.

L'HUITRIER NOIR, *Hamatop. ater*, Vieillot. Tout noir, à bec d'un rouge de sang, et pieds rosés; de taille plus forte que l'espèce d'Europe, se trouve dans tout l'hémisphère antarctique.

L'HUITRIER A MANTEAU, *Hamatop. palliatus*, Temm. De la taille du précédent; dos, scapulaires et ailes cendrés; point de collier blanc sous la gorge; pieds et bec robustes. Il habite l'Amérique méridionale.

L. S.

HULANS, qu'on a écrit aussi *Ulangs* et *Hou-lans*. Milice, d'origine asiatique, qui vint en Pologne et en Lithuanie à l'époque où des colonies tartares s'établirent dans ces pays. Les souverains de ces contrées accordèrent de grands privilèges à cette cavalerie renommée. Les hulans étaient armés d'un sabre, d'une paire de pistolets et d'une longue lance surmontée d'une flamme destinée à effrayer les chevaux ennemis. Le costume consistait en une veste courte, recouverte d'une simarre à petits parements tombant jusqu'au dessous des genoux, et en pantalons à la turque. La coiffure était le *kurtka* ou bonnet polonais. Le maréchal de Saxe voulut introduire les hulans en France, et en 1734 il en forma un régiment de mille hommes, qui fut licencié après sa mort. La Russie, la Prusse et l'Autriche ont encore des régiments de hulans.

HULL. Ville d'Angleterre appelée aussi *Kingston-upon-Hull*, c'est-à-dire ville du roi sur l'Hull, parce qu'elle fut fondée au confluent de l'Hull et de l'Humber par Edouard I^{er}. Elle est située sur le bord de la mer, dans le comté d'York, à 60 kil. S.-E. de la ville d'York. Hull, qui avec la baillie compte 46,000 habitants, est un centre industriel très important; elle possède des savonneries, des fonderies de fer, des raffineries de sucre, des chantiers de construction, des moulins à eau, des moulins pour la fabrication de l'huile, des brasseries, des fabriques de céruse, etc. Elle est défendue par une citadelle; on y voit des bassins magnifiques.

HUMANITÉ (*morale*). Dans son acception vulgaire ce mot est presque synonyme de pitié. Il n'exprime que ce sentiment de compassion qui nous associe aux souffrances de tous les êtres sensibles, même des animaux, car la puissance qu'ils ont de souffrir est la plus vive ressemblance qu'ils aient avec l'homme. Dans les plaisirs nous nous abêtons, mais quand la bête gémit il semble qu'il y ait en elle à ce moment quelque chose d'humain qui nous touche et nous remue. Cette faculté sympathique, cette tendresse expansive, cet instinct secourable, n'appartient qu'à l'homme. L'animal en est dépourvu. Il n'est guère sensible qu'à sa propre souffrance; le cri du blessé l'effraye, mais ne l'attendrit pas; il se réjouit même des palpitations de sa victime. Voilà pourquoi la pitié s'appelle humanité; elle est le signe de l'homme, et la cruauté celui de la bête. Plus l'homme est doux, aimant, bienfaisant, plus il est homme, et dans sa vraie nature et dans la vraie voie. Le mot humanité est comme une médaille à deux faces. Il retrace d'un côté la pitié, l'indulgence, le respect de la faiblesse, la force maltraitée par la justice ou conduite par l'amour; sur cette face de la médaille il semble qu'on aperçoive la figure du bon Samaritain. Mais veut-on expliquer une mauvaise action, donner la raison d'une lâcheté, d'une noirceur, d'une bassesse, d'un crime, le mot humanité éclaircit tout mieux que de longs discours. On dirait qu'il résume toutes les imperfections et tous les vices. C'est la médaille retournée. Elle porte au revers l'image de Judas. — L'humanité considérée comme vertu naturelle, n'est qu'une racine sauvage dont la greffe chrétienne multiplie et adoucit les fruits. A. C.

HUMANTIN, (*Centrina* (*poiss.*)). Genre de l'ordre des Chondroptérygiens, créé par G. Cuvier aux dépens des Squaliens, et se faisant principalement remarquer par la présence d'une forte épine sur chacune des nageoires dorsales; par la position de la seconde nageoire dorsale située sur les nageoires ventrales; par leur queue courte qui donne à ces poissons une taille plus ramassée qu'aux véritables Squaliens; par leur peau rude, et par leurs dents: les supérieures grêles, pointues, sur plusieurs rangs, les inférieures tranchantes sur une ou deux rangées. — On n'en a décrit qu'un petit nombre d'espèces dont le type est le *Squalus centrina*, L., propre aux mers d'Europe (*roy. SQUALE*). E. D.

HUMBER, anciennement *Abus*. Fleuve de la côte orientale de l'Angleterre, entre les comtés d'York et de Lincoln. Il est formé par la réunion du Trent et de la Petite Ouse, et se jette dans la mer du Nord par une embouchure large

de 10 kilom. Sa longueur n'est que de 60 kilom., et ce n'est à proprement parler qu'un estuaire. L'Humber est très important pour la navigation et le commerce de l'Angleterre. Un des principaux ports du royaume, Kingston ou Hull, se trouve sur sa rive gauche. E. C.

HUMBOLDT (CHARLES-GUILLAUME, baron de), né à Potsdam en 1767, et mort en 1835, assista comme ambassadeur ou plénipotentiaire du roi de Prusse à tous les congrès qui eurent lieu depuis 1810 jusqu'en 1820, fut plusieurs fois ministre, et mena de front l'étude et la diplomatie. La langue basque, cette énigme philologique attira son attention; il en fit une étude sérieuse, et publia des *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque*, 1821, in-4°, et un *Dictionnaire basque* qui a paru dans le tome IV du *Nithridates*. M. de Humboldt s'était donné la peine d'aller consulter dans la Discaye même D. Pablo de Astarloa, si connu par son système d'étymologies basques; mais il a accordé à cet amateur frénétique de la langue euscaldanae une confiance qui l'a souvent égaré. Quant à l'opinion qu'il chercha à faire prévaloir que la langue basque était celle de presque tous les peuples de l'Espagne, et que basques et ibères étaient des expressions synonymes, elle n'a qu'une valeur très hypothétique. M. de Humboldt donna en 1827 un *Mémoire* savant sur les *Formes grammaticales en général et sur la langue chinoise*, et laissa deux ouvrages inachevés, l'un sur les *Langues de l'Archipel indien*, l'autre sur la *Philosophie des langues*. Il était le frère aîné du célèbre Alexandre de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*.

HUME (DAVID), naquit à Edimbourg, en 1711, d'une famille peu riche, mais noble et ancienne. Il nous apprend « qu'il se sentit entraîné de bonne heure par un goût prononcé pour la littérature qui a été sa passion dominante. » Cette passion lui inspira du dégoût pour l'étude de la jurisprudence qu'il avait commencée, et le força de quitter le commerce dans lequel il était entré à Bristol. En 1734, il vint en France. La modicité de ses revenus ne lui permettant point de résider à Paris, il habita Reims, ensuite La Flèche. Le *Traité de la nature humaine*, son premier ouvrage, fruit de trois années de méditation, fut composé dans cette retraite. En 1737, il retourna à Londres pour y faire imprimer ce *Traité* qui parut en 1738. « L'ouvrage mourut en naissant, dit-il, sans même obtenir l'honneur d'exécuter un signe de mécontentement parmi les dévots. » Ces paroles, qui révèlent le besoin d'acquiescer de la célébrité à tout prix, n'étaient pas vraies. Le *Traité de la nature humaine*, où le scepticisme est professé, ne passa

point inaperçu : il fut réfuté par Warburton.

Hume, en 1746, sollicita la chaire de philosophie morale à Edimbourg. Le clergé qui lui était hostile fit nommer Beattie. Ses ressources pécuniaires, malgré sa stricte économie, ne pouvant suffire à ses besoins, il fut obligé de sacrifier son indépendance. Il devint précepteur et ensuite aide-de-camp du général Saint-Clair, qu'il accompagna à Vienne et à Turin. C'est dans cette dernière ville qu'il refondit son premier ouvrage. Cette refonte élégante, la réimpression de la première partie de ses *Essais moraux, politiques et littéraires*, la publication de la seconde partie, furent mal accueillies du public. Il ne se découragea point, et fit paraître, en 1752, ses *Recherches sur la théorie des sentiments moraux*. A partir de cette époque sa position s'améliora. La bibliothèque des avocats d'Edimbourg lui fut confiée. Cette place, faiblement rétribuée, lui suggéra l'idée et lui fournit les moyens d'écrire son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, qui devint l'origine de sa fortune.

Hume raconte avec orgueil les dédains du public pour son histoire. Cependant à peine le premier volume avait-il paru, qu'un ministre d'état lui offrit une pension. Il préparait le second volume, quand lord Hertford lui proposa de venir en France comme secrétaire de légation. On sait l'accueil enthousiaste dont il fut l'objet à Paris, surtout de la part des dames de la cour. En 1760, il revient à Londres. Alors commença sa liaison avec J.-J. Rousseau, qui devait aboutir à une rupture scandaleuse. En 1767, il est nommé sous-secrétaire d'état, et, en 1769, il se retire à Edimbourg. Hume riche, plein de santé, vivait au milieu de ses amis, et voyait sa réputation s'accroître tous les jours dans sa patrie et en Europe. Il ne jouit pas longtemps de ces avantages. Atteint, en 1775, d'une maladie qui le conduisit lentement au tombeau, il s'éteignit en 1776. Hume a écrit lui-même sa vie. On a publié après sa mort ses *Dialogues sur la religion* et ses *Essais sur le suicide et sur l'immortalité de l'âme*. Il eut un grand nombre d'antagonistes, à la tête desquels on doit placer Warburton, mais il ne répondit jamais à leurs attaques.

Hume était sceptique par nature. Il a consacré avec persévérance à la défense de son système favori, la vigneure, la pénétration et la souplesse de son esprit. Son scepticisme repose sur cette base : la science n'existe point si les idées qui en sont les éléments n'ont pas le caractère de la nécessité et de l'universalité. Or, ces idées étant l'effet d'impressions variables ou de pures habitudes, n'ont rien de nécessaire, ni d'universel. Il n'y a donc pas de science.

Pour justifier ce raisonnement. Hume remonte à l'origine des idées. Dans son système, l'expérience sensible est la source de toutes les idées, qui sont néanmoins de deux sortes, c'est-à-dire des impressions et des pensées. Les impressions se distinguent des pensées, parce qu'elles sont plus vives et plus fortes. Les idées ont entre elles des relations de ressemblance, de contiguïté de temps et de lieu et de causalité. La ressemblance des idées ne garantit pas celle des objets. La contiguïté de temps et de lieu n'est pas une preuve certaine de l'existence réelle des choses dans l'espace et dans la durée. Inférer de la coexistence des phénomènes l'existence d'une liaison nécessaire entre eux, l'existence d'un effet et d'une cause, c'est mal raisonner. L'idée d'une pareille liaison est le fruit de l'habitude, ou d'une croyance instinctive qui nous fait aussi admettre le bien et le mal moral. Hume conclut qu'il n'y a d'autre existence que celle des phénomènes qui se succèdent en nous, ni d'autre loi que l'habitude, ou la répétition des phénomènes analogues. Dès lors il regarde le moi comme un *faisceau d'impressions*, révoque en doute l'existence du monde extérieur, et soutient que la raison ne peut rien affirmer sur l'existence et les attributs de Dieu. Hume a jugé lui-même le scepticisme, contre lequel protesta le bon sens de l'humanité, lorsqu'il avoue que le procès intenté au dogmatisme n'est qu'un jeu ou une querelle de mots. Au reste, il se contredit souvent, notamment sur le principe de causalité. Locke, Berkeley, ont amené Hume à nier la substantialité du moi et la réalité du monde extérieur. Hutcheson lui a fourni son instinct moral. Hume a été le précurseur de Kant.

FLOTTE.

HUMÉE, Humea (bot.). Genre de la famille des Composées, tribu des Sénécioïdées, de la syngénésie-polygamie égale dans le système de Linné. Il a pour type une plante bisannuelle, des parties orientales de la Nouvelle-Hollande ; à feuilles alternes, embrassant la tige par une base élargie en oreillettes, acuminées ; à fleurs pourpres, seulement au nombre de trois ou quatre dans chaque capitule qu'entoure un involucre cylindracé d'écaillés imbriquées et purpurines, à large bordure scarieuse. Ces fleurs ont une corolle tubuleuse, à cinq dents, elles donnent des acabines glanduleux, glabres, dépourvus de bec et d'aigrette. Cette plante est l'**HUMÉE ÉLÉGANT, Humea elegans**, Smith, très-belle espèce, remarquable par sa grande panicule pyramidale de capitules portés sur des rameaux très grêles et gracieusement pendants. Elle exhale une odeur balsamique très agréable. On la tient en orangerie, et pendant l'été de la

seconde année, on la plante en pleine terre. On la multiplie de graines et aussi de boutures étouffées, faites avec des branches latérales qu'on l'oblige à pousser en les taillant avant la floraison.

HUMÉRUS, HUMÉRAL (anat.). L'*Humérus* est un os long qui constitue à lui seul la charpente du bras proprement dit. Il s'articule en haut avec l'omoplate, et en bas avec le cubitus. Son extrémité supérieure, la plus grosse, présente à considérer : 1° une *tête*, partie renflée, presque hémisphérique, à surface lisse, pour s'articuler avec la cavité glénoïde de l'omoplate, et soutenue par une portion rétrécie appelée *col*; 2° deux *tubérosités* distinguées en *grande* et en *petite*, séparées l'une de l'autre par une coulisse appelée *bicipitale*, parce qu'elle loge le tendon de la portion externe du muscle biceps. L'extrémité inférieure de l'humérus, aplatie d'arrière en avant et recourbée dans le même sens, se compose de chaque côté de deux renflements appelés à tort *condyles*, puisque ces éminences ne sont point articulaires, et, entre eux, d'une surface articulaire, dite *Poulie de l'humérus*, qui s'emboîte dans la cavité correspondante que présente l'extrémité supérieure du cubitus.

L'épithète *huméral* s'applique à tout ce qui offre quelque rapport avec l'os qui précède. Nous citerons plus particulièrement : L'*Artère humérale profonde*, ou *collatérale*, toujours d'un volume considérable, et naissant le plus souvent de l'artère brachiale, quelquefois de la circonflexe postérieure ou de la scapulaire commune, mais qui, dans tous les cas, près de son origine, fournit des rameaux *postérieurs* pour le triceps brachial, et des rameaux *externes* pour le brachial antérieur, le périoste de l'os, et dont l'un se distribue à la membrane médullaire, en passant par le conduit de nutrition. Enfin, des deux branches qui terminent cette artère, l'une va se perdre dans le muscle triceps, et l'autre dans les tendons et le brachial antérieur. Dans beaucoup de cas le tronc lui-même de l'artère s'anastomose, un peu au-dessous de l'épicondyle, avec une branche fournie plus bas, et forme une arcade transversale d'où partent des rameaux pour l'articulation huméro-cubitale.

HUMEUR, HUMORISME. (anat. méd.). On désigne sous le nom d'*humour* tous les liquides qui entrent dans la composition des corps organisés. Les actions nutritives de ces corps nécessitent le concours de parties fluides propres à circuler au milieu des organes solides, à les pénétrer intimement, à s'en séparer et à se changer sans cesse les unes en les autres, pour accomplir les divers phénomènes de la composition et de la décomposition. Nous ne nous oc-

cuperons ici que des humeurs entrant dans la composition du corps humain. Leur masse est de beaucoup supérieure à celle des solides. On a cherché à évaluer cette proportion au moyen de la dessiccation d'un cadavre, et l'on a donné les rapports de 6 à 1, de 9 à 1, et même une différence encore bien plus considérable; mais il nous semble difficile d'arriver à un rapport précis, tant parce que certains fluides, comme l'huile, se séparent difficilement des solides, que parce que diverses parties solides, mais fluidifiables, se fondent pendant la dessiccation, et se vaporisent avec les humeurs naturelles. Du reste, cette proportion, fût-elle déterminée exactement dans un cas particuliers varierait suivant les individus, l'âge, le sexe, la constitution, etc.

La composition des humeurs, considérée d'une manière générale, est analogue à celle des solides; on y trouve les mêmes principes immédiats, généralement formés, comme ceux des solides, de globules et d'une substance amorphe liquide, tandis que cette substance amorphe est concrétée dans les derniers. Quelques humeurs seulement, de même que certains solides, ne présentent pas de globules, et se trouvent formées par la substance amorphe seulement.

La composition et la décomposition des humeurs dans les corps organisés, et principalement dans le corps humain, dépendent sans doute des lois générales de la matière; mais les éléments y sont si multipliés, les conditions si variables, les opérations si complexes dès lors, que dans l'état actuel de la science chimique, il est impossible de prévoir ou d'imiter ces opérations. C'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre que les lois ordinaires de la chimie ne sont pas applicables à la *crase* des humeurs, et que cette crase est une action vitale.

On a établi un grand nombre de classification des humeurs. Tout le monde connaît celle des anciens, rapportant tous les fluides à quatre humeurs seulement : le sang, la bile, le phlegme ou la pituite et l'atrabile, dont la prédominance et les altérations formaient les caractères ou étaient l'origine des tempéraments, des constitutions propres aux divers âges, et surtout des maladies. Depuis lors on a cherché à classer les humeurs d'après des idées moins vagues. Nous énumérerons ici les humeurs en nous réglant sur l'ordre dans lequel elles dérivent les unes des autres, sur leurs usages, sur leur mode de formation, et sur le genre d'appareil qui les produit :

1° Humeurs provenant des absorptions : *chyle*, *lympe*, et *sang veineux*. Elles sont destinées à former le fluide réparateur de notre économie.

2^o Humeurs spécialement nutritives : c'est le sang artériel, formé par les trois humeurs précédentes. Il fournit les principes réparateurs et stimulants nécessaires à la constitution physique et à l'action des organes, ainsi que la matière de toutes les autres humeurs.

3^o Humeurs sécrétées. Elles émanent du sang artériel par l'action d'organes spéciaux; elles sont très nombreuses, et concourent à former les fluides précédents : elles effectuent la décomposition, quelques unes la génération, étassent l'intégrité des parties. Ce sont : — A. Les fluides des membranes séreuses; la synovie, la sérosité de la plèvre, du péricarde, du péritoine, du tissu cellulaire; la graisse, la moelle, le suc médullaire; l'humeur colorante de la peau, les humeurs colorantes de l'iris, de l'uvée et de la choroïde; les trois humeurs principales de l'œil : l'humeur aqueuse, le cristallin et le corps vitré; la lymphe de Gotugno; l'humeur des ganglions lymphatiques et glandiformes, les humeurs perspirées à la surface interne des vaisseaux sanguins et lymphatiques (l'existence de ces dernières est contestée), l'eau de l'amnios, celle du chorion, celle de la vésicule ombilicale. Ces humeurs, versées par les exhalations et reprises par les absorptions lymphatiques ou veineuses, sont reportées dans le torrent de la circulation, ce qui les a fait nommer *récrémentielles*. D'autres aboutissent au contraire aux surfaces tégumentaires externes et internes, et sont rejetées hors de l'économie, ce qui les a fait appeler *excrémentielles*; ce sont : l'humeur de la perspiration entée ou transpiration insensible; la sueur, les humeurs perspirées par les muqueuses digestive, respiratoire, urinaire, etc. — B. Les humeurs sécrétées par les follicules, toutes excrémentielles et aboutissant aux deux surfaces tégumentaires; ce sont : l'humeur sébacée, le cérumen, l'humeur de Meibomius ou *chassie*, celle de la caroncule lacrymale, le muco des diverses membranes de cet ordre. A cette classe peuvent encore se rapporter les humeurs que fournissent les organes glandiformes qui ne sont qu'un assemblage de follicules, comme les amygdales, la prostate et les glandes de Cowper. — C. Les humeurs glandulaires ou sécrétées par de véritables glandes : les larmes, la salive, le lait, le suc pancréatique, la bile, l'urine, etc.

Les systèmes dans lesquels on attribue la cause des maladies à l'altération primitive des humeurs constituent les diverses formes de l'humorisme. Cette théorie explicative, dont on trouve des traces dans plusieurs écrits hippocratiques, fut surtout développée par Galien, qui peut en être considéré comme le véritable

auteur. Propagé par les Arabes, l'humorisme se modifia sous Paracelse, qui lui appliqua les premiers et grossiers principes de la chimie, et s'augmenta bientôt des *ferments* de Van Helmont. Mais déjà ce système ne constituait plus seul la théorie pathologique dans laquelle les théories vitalistes de ces deux médecins célèbres devaient bientôt entrer pour une large part. Quelques médecins cherchèrent, il est vrai, à lui continuer une domination exclusive; mais Boerhaave restreignit encore son rôle en l'associant à parties égales au mécanisme, au solidisme et au vitalisme. Depuis lors Cullen, Brown, Pinel, n'ont cessé de porter à l'humorisme des coups plus ou moins violents, sans arriver jamais à le détruire.

En résumé, comme les solides, les humeurs peuvent devenir malades. Malheureusement il est arrivé ici ce qui a lieu pour toute opinion; les partisans de celle-ci l'ont exagérée. De ce que l'ère médicale actuelle a pour ainsi dire vengé ce système de l'abaissement où il était tombé, ce n'est pas à dire pour cela que l'humorisme de nos jours soit celui de Galien, de Paracelse, etc. Grâce au perfectionnement de nos méthodes d'observation, aux immenses progrès de la physique et de la chimie, l'humorisme n'a plus aujourd'hui que le nom de commun avec celui des anciens. Il reste encore beaucoup à faire toutefois sous le point de vue de la connaissance du rôle que jouent les liquides dans les diverses altérations du corps humain. C'est une étude qui devient pour ainsi dire toute nouvelle par les lumières que lui apportent les observations microscopiques et la direction actuelle des recherches et constituera la science que nous appellerons l'anatomie et la physiologie pathologiques des liquides animaux. X.

HUMILIÉS. Ordre religieux, fondé en 1162 par quelques seigneurs milanais, au retour de la captivité où les avait tenus l'empereur d'Allemagne. Cet ordre devint bientôt florissant, surtout dans le Milanais où il acquit de grandes richesses. Il possédait 90 monastères, quoiqu'il ne comptât qu'environ 170 religieux. Les Humiliés s'abandonnèrent sans retenue à la jouissance de leur immense fortune. Charles Borromeo, archevêque de Milan, voulut les réformer, mais quatre d'entre eux entreprirent de lui ôter la vie. Un d'eux le blessa même d'un coup d'arquebuse. Pie V après avoir condamné à mort les quatre coupables, abolit l'ordre entier en 1570, et donna ses maisons aux Dominicains et aux Cordeliers.

HUMILITÉ (morale). C'est, pour ainsi dire, la perfection de la modestie. La modestie est une vertu presque mondaine, une marque de

bon goût et de bon sens, une des grâces du langage, du maintien et de la conduite. Mais l'humilité est tout intérieure, et n'a que Dieu pour témoin. On a mille raisons d'être modeste; l'expérience est une école de modestie; elle ne nous ôte pas l'orgueil; elle nous apprend ce qu'on risque à le montrer, ce qu'on gagne à le cacher. On devient modeste par un raffinement d'orgueil. On ne se loue point soi-même, on ne cherche même pas la louange, on l'attend. Cela suffit à la modestie; mais à l'humilité, non. L'humilité n'est pas une dissimulation de l'orgueil, c'est la suppression de l'orgueil. La modestie ne s'élève point de peur qu'on la rabaisse; l'humilité s'abaisse et se complait dans son abaissement; au sein même des grandeurs elle s'abaisse et se prosterne, non à la vue des hommes, mais devant Dieu. L'expérience et la philosophie n'enseignent pas de telles vertus. L'antiquité n'en avait pas le secret. L'humilité est née dans la crèche du Sauveur. Elle procède en nous du sentiment que nous devons avoir de nos imperfections, de notre ignorance, de notre faiblesse naturelle, et de tous les défauts particuliers que nous nous connaissons. Elle est une source de perfectionnement moral. On est modeste pour plaire au monde. Il faut être humble pour le bien servir.

A. C.

HUMIRIACÉES, *Humiriacæ* (bot.). Famille de plantes dicotylédones polypétales, établie par M. Martius, pour un petit nombre de végétaux ligneux, arbres grands ou petits, et arbrisseaux remarquables par le suc balsamique qu'ils renferment. Les feuilles de ces végétaux sont simples, alternes, de consistance coriace, luisantes, entières ou quelquefois légèrement crénelées, souvent bordées de points glanduleux, dépourvues des stipules. Leurs fleurs sont parfaites, régulières, disposées irrégulièrement en cymes et en corymbes; elles présentent l'organisation suivante: calice quinqueside ou quinqueparti, persistant, régulier; cinq pétales oblongs ou linéaires lancéolés, charnus et un peu coriacés, souvent épaissis sur leur ligne médiane dorsale; étamines hypogynes, en nombre double ou quadruple des pétales, quelquefois indéfinies, monadelphes dans le bas, à anthères introrsées, formées de deux loges appliquées contre la base d'un connectif qui se prolonge au-dessus d'elles en une languette épaisse et obtuse; ovaire libre, sessile, embrassé par un disque annulaire charnu, creusé de quatre, cinq ou six loges qui contiennent chacune une ou deux ovules suspendues; style terminal, cylindrique, terminé par un stigmat à cinq lobes obtus, étalés. Le fruit des Humiriacées est une drupe peu charnue, à noyau osseux, creusé de

quatre-cinq loges, quelquefois moins par avortement; chacune de ces loges, que subdivise quelquefois une fausse cloison transversale, renferme une ou deux graines luisantes, dans lesquelles un embryon droit, cylindrique, à cotylédons très courts et à longue radicule supérieure occupe entièrement l'axe d'un albumen charnu. — La famille des Humiriacées est voisine de celles des Méliacées et des Aurantiacées. Elle ne comprend encore que trois genres dont le plus important est celui des *Humirium*, Mart., qui a donné son nom à la famille. Elle appartient tout entière aux parties de l'Amérique tropicale qui avoisinent l'Océan atlantique. — Le suc balsamique qui coule des incisions faites au tronc de l'*Humirium floribundum*, Mart., ou de l'*Umiri*, constitue la substance nommée *Balsamo de Umiri* ou baume d'Umiri, distingué par son odeur suave, sa couleur jaune, qu'on emploie en médecine en guise de baume de copahu, mais qui ressemble plus au baume du Pérou qu'à ce dernier. — Une autre espèce du même genre, l'*Humirium balsamiferum*, Aubl., donne un suc rougeâtre, à odeur de storax, qui se concrète en une sorte de résine fragile, translucide, employée par les naturels du pays où elle croît contre les douleurs des articulations, et, à forte dose, contre le ténia.

HUMUS. On appelle humus, terre végétale ou terreau, une substance de couleur brune ou noirâtre, formée de la décomposition spontanée des végétaux et des animaux.

L'humus est le principe actif de toutes les terres arables et la seule substance qui, avec l'eau, paraît fournir un aliment aux végétaux. La connaissance de ce fait démontre l'obligation de fumer les terres arables, et de les fumer abondamment. Si on n'augmente ou ne maintient la quantité d'humus que renferme le sol, la condition fertilisante de cet agent étant successivement absorbée par le développement des végétaux, la terre se dépourville de ses principes nutritifs et devient infertile. — L'humus est rarement pur; il est allié le plus souvent à des terres argileuses, calcaires ou sableuses; friable et un peu gras, il se gonfle dans l'eau et peut en quelque sorte se pétrir; desséché il est pulvérulent.

HUNE (mar.). C'est une plate-forme établie à une petite distance au dessous de l'extrémité des bas-mâts des navires (voy. MATURE). La hune est composée de barres traversières qui s'appuient sur les *élongis*, et d'un plancher assemblé sur ces barres traversières. On donne à la hune une forme approchant d'un demi-cercle dont le diamètre est en arrière et le rond en avant du mât. Le nom de hune est social à la langue

maritime française; aucune autre nation ne sert d'un mot qui s'en rapproche; les Anglais appellent les hunes *tops*; les peuples méridionaux se servent tous d'expressions approchant du mot *gabia*. Ce n'est guère qu'à partir du *xv^e* siècle que l'on trouve le mot hune employé par les auteurs; jusque là, et bien plus tard en Provence, on faisait usage en français du mot *gabie*. De nos jours, les hommes d'élite affectés spécialement au service des hunes sont appelés *gabiers*. Les voiles que supportent les mâts, de hunes s'appellent *haubans*. Dans le moyen-âge, on les désignait sous le nom de *Trinquets de gabie*.

La hune du grand mât a en largeur la moitié de celle du bâtiment lui-même. Les hunes servent à recevoir sur leur bord et à écarter du pied du mât de hune les haubans qui en retiennent l'extrémité, et qui servent en même temps à fixer les échelons en cordage nommés *enfil-chânes*, au moyen desquels les matelots peuvent monter dans la mâture. Sur les vaisseaux de guerre, les hunes sont armées, au moment du combat, avec des obusiers, des pierriers, des espingoles, montés sur un pivot. Les gabiers de combat, au nombre de trente-deux, sur un vaisseau de premier rang, sont armés de mousquetons et de carabines. Ils restent dans la hune pendant l'action, prêts à réparer les avaries qui peuvent survenir dans les manœuvres principales, et, dans l'intervalle, ils font sur l'ennemi un feu d'autant plus incommode que, de leur position élevée, ils dominent tout le pont de l'adversaire. C'est de la hune du vaisseau le *Ridoutable* que partit le coup mortel qui frappa *Nelson* à la bataille de Trafalgar.

Le sommet du mât de hune a porté, du treizième au seizième siècle, une plateforme pareille à celle du bas-mât; mais cet usage a été abandonné, et on n'a laissé subsister de cette seconde hune que les barres traversières qu'on appelle maintenant barres de perroquet. Des les temps les plus reculés, on voit une hune, gabie ou cage, adaptée aux mâts des navires; les Grecs l'appelaient *καπηριον*, le moyen-âge *gabia* et *cagia*; c'était en effet alors une espèce de cage en forme de panier rond qui servait plutôt à placer un guetteur qu'à aucun autre office. Il y avait aussi sur les galères antiques, et dans le bas-empire, des hunes mobiles qu'au moment du combat on élevait à moitié mât avec des chaînes, et où se plaçaient les combattants armés de traits et de projectiles de toute nature.

EUGÈNE PACINI.

HUNERIC. Roi des Vandales et fils de Genserich auquel il succéda en 477. Il ne signala son règne que par d'horribles cruautés, fit périr les

amis les plus dévoués de son père, son frère Théodoric, la veuve et le fils de ce prince. Il ne fut pas moins cruel à l'égard des catholiques, et mourut en 488, à la suite d'une maladie qui lui fit éprouver les douleurs les plus affreuses.

HUNIADÉ (JEAN), le héros de la Hongrie au *xv^e* siècle, aurait été, suivant une tradition très répandue, le fils naturel de l'empereur Sigismond; mais cette tradition a été réfutée par la critique moderne, et Huniade, dépouillé de l'éclat romanesque qu'on prêtait à ses jeunes années, ne nous apparaît que comme un waïvode de Transylvanie, célèbre dès l'an 1438 par une première victoire sur les Turcs. Cette victoire fut suivie d'autres succès, qui décidèrent le sultan Amurath à conclure avec lui une trêve de dix ans (1444); mais, entraîné par les représentations du cardinal Julien, Huniade rompit lui-même ce traité pour se joindre au roi Wladislas, qui marchait en personne contre le sultan. La terrible bataille de Varna fit expier cruellement aux guerriers chrétiens leur attaque téméraire. Huniade couvrit cependant la retraite d'une partie de l'armée; mais dans le désordre où tombèrent les affaires, il fut emprisonné en Valachie par son ennemi personnel, le waïvode Drakula. Délivré toutefois sur les instances des états de Hongrie, il reçut, l'année suivante la régence, du royaume (1445), et, à partir de ce moment, il en fut le bouclier contre les Turcs. Drakula s'étant alors rangé sous l'étendard ennemi, le Hongrois le prit et le fit décapiter.

De nouveaux revers attendaient Huniade dans la campagne de 1448. Accablé par les Turcs près de Cossowa, il ne passa en Serbie que pour y être l'objet d'une trahison de la part du waïvode de cette province, secrètement ligué avec son ennemi implacable, le comte de Cilley. C'était le fleau de cette époque que les haines de seigneur à seigneur et les vengeances qu'elles entraînaient. Huniade aussi ardent à tirer l'épée contre ses ennemis personnels que contre ceux de son pays, dépensa en pure perte dans ces luttes fatales une partie de son héroïsme. En vain réussit-il une première fois à désarmer la jalousie du comte par des offres d'alliance, l'inimitié des deux maisons devait survivre à leurs chefs et ne fut point étouffée par la mort tragique de plusieurs de ces derniers, parmi lesquels on compte plus tard le fils aîné du régent. Pour lui, après avoir rétabli par son courage les affaires du royaume et retiré le jeune roi Ladislas des mains de Frédéric III, il eut encore la gloire de faire échouer le siège de Belgrade, que les Turcs attaquaient avec une armée innombrable. Il mourut peu de temps

après (11 août 1456) à l'âge de 64 ans. **MOKE.**

HUNIER (*mar.*). Voile carrée dont les deux extrémités inférieures ou *points* s'attachent aux deux bouts de la basse vergue. Le Hunier, fixé à la vergue de hune, est partagé en plusieurs bandes horizontales appelées *Ris*, qu'on replie sur la vergue avec des cordes ou *garcelles*, passant à travers des œilletons pratiqués dans la toile.

HUNS. Ce nom est un de ceux dont les historiens se sont servis avec le moins de précision, pour désigner une partie des hordes nomades qui, du nord de l'Asie, pénétrèrent en Europe, depuis le IV^e jusqu'au IX^e siècle de notre ère. Pour lui donner un sens fixé, il faut remarquer que les écrivains du Bas-Empire appellent d'abord Huns, des peuples de race jaune situés vers l'embouchure du Volga, et tout-à-fait différents des populations germaniques et caucasiennes. Sur cette donnée, un célèbre sinologue du siècle dernier, le président de Guignes, crut reconnaître dans ces barbares la vieille nation tartare des *Hiongnu* qui s'étaient rendus redoutables aux Chinois dès l'an 1230 avant J.-C., mais qui avaient été vaincus et dispersés au bout de treize siècles. Dans leur défaite, quelques tribus se seraient réfugiées vers la mer Caspienne et l'Oural, où elles auraient formé peu à peu un nouvel essaim destiné à envahir l'Europe. Mais quoique cette opinion ne soit pas inadmissible, elle repose sur des données trop peu complètes pour atteindre à la certitude, de sorte que l'identité entre les Hiongnu des annales chinoises et les Huns d'Attila n'est guère qu'une conjecture.

Le premier fait constant et de date certaine qui se rapporte à ces derniers, est leur passage de l'est à l'ouest du Don, en 374. Ils avaient alors pour chef le khan Balamir, et ils s'avancèrent jusqu'aux bords de la Vistule, refoulant ou soumettant les diverses nations de l'ancien empire gothique. Cinquante ans après, une partie de leurs hordes prirent possession des contrées qui bordent le Danube dans toute la partie inférieure de son cours. Elles avaient à leur tête *Ruas*, *Roias* ou *Roilas*, dont l'armée menaça un moment Constantinople (432). Attila et Bléda ses neveux, furent ses successeurs, et ces deux jeunes chefs paraissent avoir réuni sous leur commandement toutes les populations barbares de l'Europe orientale, et des frontières de l'Asie jusqu'à la Perse. Ils désolèrent aussi les provinces situées entre la mer Noire et l'Adriatique : ce ne fut qu'à prix d'or et par des concessions honteuses que l'empereur Théodose-le-Jeune put achever la paix, au moment où le hroche Attila venait de se délivrer d'un rival en égorgeant son frère (446). Moins heureux

dans ses entreprises contre l'empire d'Occident, le prince hun fut vaincu dans les plaines de Châlons par les Francs et les Visigoths, et cette défaite semble avoir été fatale à sa race. En effet, les nations de Germanie se révoltèrent contre ses enfants après sa mort (454); son fils aîné, Ellak, fut vaincu et tué par les rois des Gépides et des Ostrogoths; les deux autres, Dengerik et Ernak, se retirèrent avec leurs bordes sur les côtes de la mer Noire, et à partir de ce moment l'empire hun fut détruit.

Cependant il ne faudrait pas croire que les tribus nomades dont la dénomination cessa ainsi dans l'est de l'Europe, fussent absolument détruites ou expulsées. Leur dispersion ne les empêcha point de se perpétuer comme nations particulières et sous des noms différents. De là l'usage que conservèrent les écrivains byzantins d'appeler huns les nomades qui, à diverses reprises, vinrent s'établir sur le Danube et sur le Dniester. Tels furent les Avars ou les Huns que combattit Charlemagne; tels furent aussi les Magyars, tribu dominante de la Hongrie (*voy. ce dernier mot*). Est-ce par une cause fortuite que peu à peu le nom de hun semble s'être renouvelé dans celui des Hongrois? la plupart des écrivains le pensent, mais nous ne pouvons nous ranger à cet avis. La parenté de toutes ces peuplades entre elles ressort de leur type mongole (bien qu'adouci depuis par le mélange du sang), de leurs mœurs et de leurs institutions, ainsi que de leurs croyances singulièrement imparfaites: C'est donc à bon droit qu'ils semblent avoir été considérés comme une seule famille, bien que divisés en branches distinctes, et que leurs traditions les rattachent encore aux vieilles bandes d'Attila. **MOKE.**

HUNTER (Jonn). Chirurgien écossais, né en 1728 à Long-Calderwood, en Ecosse, et mort en 1793. Il devint membre de la Société royale de Londres, de la Société des ébirurgiens, ébirurgien du roi, ébirurgien en chef de l'armée, inspecteur-général des hôpitaux, honneurs dont il s'était rendu digne par ses travaux sur l'anatomie comparée, ses recherches sur la rage, sur les plaies des armes à feu, la nature et les maladies des dents, etc. Il avait formé un magnifique cabinet d'anatomie et d'histoire naturelle. On lui doit, en outre, l'invention d'un instrument qui porte son nom, et destiné à opérer la fistule lacrymale. Ses meilleurs ouvrages roulent sur les matières que nous avons indiquées. — Il ne faut pas le confondre avec son frère, ébirurgien comme lui et auteur de l'*Anatomia uleri grædii*, ni avec un autre chirurgien du même nom, également écossais, qui a composé un bon dictionnaire hindoustani-anglais, en

2 vol. in-4°. Ce dernier, né à Montrose en 1760, mourut en 1815.

HUNTINGDON. Comté et ville d'Angleterre. — Le comté, situé dans la partie orientale du royaume, appartient au bassin de Wash, et se trouve entre les comtés de Northampton, de Cambridge et de Bedford. Il a une superficie de 241,690 acres et une population d'environ 55,000 habitants. La Grande Ouse et le Nen en sont les rivières remarquables. Le N. et l'E. sont pleins de marécages, qu'on a cherché à assainir par de nombreux canaux de dessèchement. Le resto offre des terres fertiles en blé et de belles prairies, dont les vaches fournissent l'excellent fromage de Skilton. Ce pays était habité dans l'antiquité par les Icènes; il fit, sous l'Heptarchie, partie du royaume de Mercie. — Le chef-lieu est la petite ville de *Huntingdon*, peuplée de cinq à six mille habitants, assez bien bâtie, commerçante en blé, en drèche et en bière; c'est le lieu de naissance d'Olivier Cromwell. E. C.

HUPPE, *Upupa (ols.)*. — Genre de l'ordre des passereaux, créé par Linnée. Dans les limites auxquelles ce genre est aujourd'hui restreint, il peut être caractérisé ainsi : bec plus long que la tête, faiblement arqué, tranchant à la base, grêle à la pointe; la mandibule supérieure un peu plus longue que l'inférieure; narines ovales, percées à la base du bec; tarses nus, annelés; ailes moyennes; queue carrée, composée de dix rectrices; langue très courte, triquetre; de chaque côté de la tête une rangée de plumes formant une buppe arrondie lorsqu'elles sont redressées.

L'Europe ne possède que la HUPPE PUPUT, *Upupa epops*, Linnée, Buffon. Elle a le ventre et le dessous du corps d'un blanc roux; le dos gris dans sa partie antérieure, rayé transversalement, dans sa partie postérieure, de blanc sale sur un fond rembruni; une plaque blanche sur le croupion; les couvertures supérieures de la queue noirâtres; les ailes et la queue noirs rayés de blanc; les longues plumes qui bordent les côtés de la tête rousses-noires terminées de noir, à part quelques unes en arrière qui sont entièrement rousses; le reste de la tête et toute la partie antérieure du cou d'un gris vineux ou roussâtre; 0°33 de longueur. La femelle est un peu moins grande, et les couleurs de son plumage sont un peu moins vives et moins décidées. La nourriture principale des buppes est fournie par les insectes; ces oiseaux recherchent principalement ceux qui vivent à terre, surtout ceux qu'ils trouvent dans les excréments des animaux; mais ils mangent aussi les bourgeons de quelques arbres, des graines et des petits fruits. Les huppes sont ré-

pandues dans presque tout l'ancien continent; à l'exception de l'Asie et de l'Égypte, elles ne sont stationnaires nulle part. Dans le midi, on les voit dès les premiers jours de mars; dans nos contrées septentrionales, elles n'apparaissent guère avant la seconde quinzaine de mai, et nous quittent en septembre. A cette époque, comme la plupart des oiseaux, elles sont excessivement grasses et recherchées pour la table; on reproche seulement à leur chair de sentir un peu trop le musc. Il est assez rare de les prendre au piège, mais la facilité avec laquelle on les approche ordinairement, et leur vol lourd et saccadé, permettent de les atteindre aisément à coups de fusil. On en a gardé longtemps en captivité en les nourrissant avec de la viande bachée. Leurs œufs, grisâtres, au nombre de quatre ou cinq, qu'elles déposent au fond des trous d'arbres ou de murailles, n'ont souvent pour litière que la poussière qui s'y trouve. Quelquefois, cependant, on y rencontre un nid très soigné, fait de feuilles sèches, de mousse et de plumes; mais il est probable que ce confortable inusité n'émane pas de l'industrie de la huppe, et qu'un autre oiseau l'avait précédemment disposé pour sa nichée. On dit communément, mais à tort, que les huppes, pour dégouter leurs ennemis de leur ravir leurs petits, enduisent les parois de leur berceau des matières les plus sales; il est vrai qu'il n'y a rien de plus malpropre que le nid de ces oiseaux: ce sont toutefois leurs seules ordures qui causent toute cette malpropreté.

L'unique espèce exotique connue est la HUPPE D'AFRIQUE, *Up. cristatella*, Viell. Bec plus long que dans l'espèce précédente; buppe plus courte; point de bandes transversales sur l'aile. Cette espèce habite l'Afrique depuis Malimbe jusqu'au cap de Bonne-Espérance, L. SÉNÉCHAL.

HUREPOIX. Ancien petit pays de France, dans le sud de l'île de France; Bourdan en était la capitale. Il fait aujourd'hui partie du département de Seine-et-Oise, et forme à peu près l'arrondissement de Rambouillet. E. C.

HURLEUR (*Mam.*). — Genre de l'ordre des quadrumanes, division des Sapajous, créé par G. Cuvier et Et. Geoffroy-Saint-Hilaire, et qui a porté successivement les dénominations latines de *Cebus*, et de *Stenor*, qui a généralement prévalu. Les hurleurs ont pour principaux caractères trente-six dents réparties comme chez la plupart de tous les genres de quadrumanes, les canines étant assez développées, triquetres. Leur tête est pyramidale; leur visage oblique; l'os hyoïde est très renflé, apparent au dehors et caverneux; les branches montantes de la mâchoire inférieure sont très élevées, ce qui empêche de remarquer au premier aspect le peu

d'ouverture de l'angle facial, qui n'a que 30 degrés. Les quatre extrémités des membres sont toutes terminées par cinq doigts; les ongles sont convexes et courts; la queue est très longue, fortement prenante, nue en dessous à son extrémité. Ces singes vivent en troupes et se tiennent sur les arbres les plus élevés; d'où ils ne descendent que rarement. Ils sautent avec agilité d'une branche à l'autre, et se lancent sans crainte du haut d'un arbre en bas. Au contraire des autres quadrumanes, ils habitent les baies qui se trouvent dans les environs des grands amas d'eau. Leur nourriture se compose de fruits, de fenilles, et quelquefois, assure-t-on, d'insectes. Ce sont des animaux tristes, lourds, paresseux, farouches, et dont l'aspect est désagréable. Ils s'apprivoisent difficilement à l'état de liberté. Plusieurs fois par jour, principalement au lever et au coucher du soleil, ils font, dit-on, entendre une voix rauque, désagréable, très forte, et que l'on a comparée au craquement d'une grande quantité de charrettes non graissées, ou aux hurlements d'une troupe de bêtes féroces. Les femelles semblent traiter avec beaucoup de soin leurs petits. On les rencontre dans presque toute l'Amérique méridionale; ils habitent le Paraguay, le Brésil, la Guiane, et c'est principalement sur les bords de l'Orénoque qu'on les trouve plus communément que partout ailleurs. Malgré le nombre assez considérable d'espèces admises dans ce genre, nous n'en indiquerons que quatre parce qu'elles sont mieux connues que les autres. Ce sont :

1° L'ALOUATE, ou HURLEUR PROPREMENT DIT (*Stentor seniculus*, Et. G. St-Bilaire), long de plus de 0m60. Il a le dessus du corps d'un beau roux, la tête, les extrémités des membres et la queue d'un roux foncé très vif, la face nue et noire; il habite la Guyane, et est rare au Brésil;

Le HURLEUR A QUEUE DORÉE (*Stentor chrysurus*, Et. Geoffroy-Saint-Hilaire), qui se distingue de l'Alouate en ce que sa tête et ses membres sont d'une couleur moins foncée, prenant sur ces derniers une teinte violacée, et surtout parce que sa queue, ainsi que le dessus de son corps sont de deux teintes : le roux et le jaune doré le plus brillant; il a été pris en Colombie;

L'OURSON (*Stentor ursinus*), Humboldt, plus petit que l'Alouate, d'un roux doré uniforme, avec la face en grande partie couverte de poils; il est propre au Brésil;

Le CARAYA (*Stentor niger* Humboldt), de petite taille; les mâles adultes sont généralement noirs, avec quelques poils jaunes; les femelles et les jeunes ont le dessous du corps, les flancs, les mains, la tête d'une teinte paille, et les poils du dos noirs, avec la pointe jaune, ce qui forme un

ensemble de gris-cendré; il se rencontre au Paraguay, à Bahia, dans l'intérieur du Brésil, etc.

HURON, *Huro* (poiss.). Genre de l'ordre des Acanthoptérygiens, famille des Percoides, créé par G. Cuvier et M. Valenciennes, aux dépens des Perches, et n'en différant que par l'absence de dentelures aux os de la tête, de l'épaule et autour du préopercule. Le type et espèce unique de ce groupe est le *Huro nigricans*. E. D.

HURON (géog.). Le lac Huron, l'un des plus grands du globe, est situé dans l'Amérique septentrionale où il s'étend du 43° 10 au 47° 30' de lat. nord et du 397° 1' au 393° 1' de long. Sa largeur est de 60 lieues et son circuit d'environ 300. Ce lac, qui est très poissonneux, renferme beaucoup d'îles et d'îlots. Il communique au N. O. par le canal Sainte-Marie avec le lac supérieur, à l'O. avec le lac Michigan et au S. avec le lac Érié par la rivière et le lac Saint-Clair. Un grand nombre de rivières y ont leurs embouchures. Ses rives sont couvertes de pins, de chênes et de bouleaux. — Il y a deux rivières du même nom qui se jettent dans le lac Érié et un comté de l'État de l'Ohio, qui a pour chef-lieu la petite ville de Navarre.

HURONS. Ancienne tribu, nombreuse et puissante des indigènes de l'Amérique septentrionale, établie à l'est du lac Huron, où elle occupait trente-trois bourgades. Les Hurons avaient la plupart embrassé la religion catholique et fait des progrès assez notables dans la civilisation et l'industrie; mais leurs guerres avec les Iroquois les ont réduits, au siècle dernier, à une faible peuplade qui s'est fixée en partie sur la rive occidentale du lac Saint-Clair, et en partie dans le village de Lorette, à trois lieues de Québec.

HUSS, HUSSITES. Jean Huss était né dans un village de ce nom, en Bobême, vers l'an 370, d'une famille obscure et pauvre; mais il trouva par la protection d'un seigneur les moyens de faire ses études dans l'université de Prague, et fut reçu, en 1393, maître arts et bachelier en théologie. Il fut nommé, en 1401, doyen de la Faculté de philosophie, et un peu plus tard recteur de l'université. La subtilité de son esprit, une grande facilité d'élocution, son affectation de piété, ses mœurs austères et surtout ses intrigues lui donnèrent une grande influence. Ordonné prêtre en 1400, il fut nommé bientôt après à une place de prédicateur dans une église qui venait d'être fondée à Prague par un riche bourgeois, et ne tarda pas à montrer son penchant pour les erreurs de Wicléf contre l'autorité de l'Église, et à louer les ouvrages de ce sectaire, dont il fit aussi une traduction. Il ne cessait dans ses sermons de déclamer contre les prêtres et les moines, d'exagérer d'une ma-

nière odieuse l'ignorance et les vices du clergé, de s'élever contre les richesses des prélats, et de répéter que pour abolir les abus et réformer l'Eglise, les princes devaient enlever au clergé la possession de ses biens, et les fidèles refuser la dîme à leurs pasteurs déréglés. Une grande partie du peuple, et même des clercs notés pour leur insubordination, ou indignés de voir donner tous les bénéfices à des nobles, ne manquèrent pas d'applaudir aux déclamations du prédicateur. Il était secondé par deux autres sectaires non moins audacieux, Jérôme de Prague et Jacobel de Misnie, qui, à son exemple, vantaient la doctrine et les ouvrages de Wiclef, et attaquaient sans retenue, non seulement les clercs ignorants et vicieux, mais l'autorité du clergé et celle du pape lui-même. L'université de Prague, pour arrêter ces déclamations scandaleuses, condamna par un décret, en 1408, un grand nombre d'erreurs extraites des ouvrages de Wiclef, avec défense à tous ses membres de les soutenir, sous peine d'exclusion, et l'archevêque interdit la prédication à Jean Huss. Mais celui-ci fit répandre divers écrits en langage vulgaire pour soutenir les erreurs condamnées, et publia aussi un ouvrage où il prétendait qu'au lieu de défendre la lecture des livres hérétiques, il fallait instruire le peuple et le mettre en état d'en comparer la doctrine avec l'Ecriture-Sainte, et de rejeter ce qui n'y serait pas conforme. C'est ainsi qu'il établissait l'Ecriture comme seule règle de foi, et chaque fidèle comme juge compétent pour l'interpréter. Le pape Alexandre V fit citer Jean Huss, l'an 1409, à comparaître devant le saint siège, et l'archevêque de Prague, de concert avec la Faculté de théologie, fit une ordonnance pour obliger tous les docteurs à prêter serment de ne soutenir aucune des erreurs condamnées. Mais Jean Huss, alors recteur de l'université et soutenu par un nombreux parti, méprisa toutes ces mesures, et entreprit un *traité de l'Eglise* pour combattre l'autorité du pape et des prélats. Il y soutint que l'Eglise est composée des seuls prédestinés, et qu'il n'appartient à aucune puissance de les en retrancher; qu'ainsi l'excommunication n'a aucun effet à leur égard; que les papes avaient souvent abusé des censures en excommuniant pour des causes légères ou pour des intérêts personnels; que c'était aux fidèles à juger si l'excommunication était juste ou injuste, et que si elle leur paraissait injuste ils ne devaient pas en tenir compte; que la primauté du pape ne vient point de J.-C., et n'est qu'une institution purement humaine; que le pape et les évêques n'ont pas proprement le pouvoir de lier et de délier qui n'appartient qu'à

J.-C., et qu'enfin les fidèles ne doivent point leur obéir s'ils jugent leurs ordres contraires à l'Ecriture. Il approuva plus tard l'erreur de Jacobel de Misnie sur la nécessité de la communion sous les deux espèces, erreur qui devint un des dogmes fondamentaux de la secte.

Cependant les mesures prises contre Jean Huss et ses partisans l'obligèrent à sortir de Prague. Mais l'archevêque Schincon étant mort bientôt après, la faiblesse de son successeur laissa une pleine liberté aux sectaires. Jean Huss revint alors à Prague, et prit occasion d'une croisade publiée en 1411 par Jean XXIII, contre Ladislas, roi de Naples, pour déclamer avec plus de violence contre l'autorité pontificale. Il s'éleva hautement contre les indulgences accordées par le pape, et ses déclamations animèrent tellement la populace qu'un grand nombre formèrent le complot de ne pas laisser prêcher la croisade. On vit en effet des artisans interrompre les prédicateurs, et s'écrier dans l'église que le pape était l'antechrist. Le sénat fit emprisonner quelques uns des plus séditieux; mais le peuple prit les armes et alla réclamer leur liberté. Le sénat calma l'émeute par des promesses, puis il fit mourir secrètement les prisonniers. Le peuple enleva leurs corps, les porta en procession dans toutes les églises, et les déposa dans le sanctuaire d'une chapelle commémorant des reliques de martyrs. Un édit de Wenceslas, roi de Bohême, accrut encore l'audace et le nombre des sectaires. Ce prince, livré à la crapule, voulut faire parade d'un zèle réformateur, et ordonna de retrancher les dîmes aux ecclésiastiques vicieux et de les priver de leurs revenus. Le clergé se vit des lors exposé à de continuelles dénonciations, et comme on ne manquait pas d'accuser de mauvaises mœurs ceux qui montraient le plus de zèle contre la secte, plusieurs, pour conserver leurs bénéfices, prirent le parti de se taire ou de se joindre aux hussites. Le pape Jean XXIII, après avoir fait vainement citer Jean Huss à comparaître, le déclara enfin excommunié, et prononça quelque temps après l'interdit sur la ville de Prague, et sur tous les lieux où il se trouverait. L'hérésarque fut alors obligé de quitter Prague; mais il appela de la sentence du pape à J.-C., et publia de nouveaux écrits pleins d'invectives contre le clergé, les religieux et l'Eglise romaine.

Enfin, Jean Huss fut cité à comparaître devant le concile de Constance, et obligé de s'y rendre par ordre du roi de Bohême et de l'empereur Sigismond, qui lui donna un sauf-conduit, dans lequel ce prince recommandait à tous les sujets de l'empire de le bien recevoir, de lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour assurer et ha-

ter son voyage, de l'exempter de tous droits d'entrée ou de sortie, enfin de le laisser librement passer, demeurer, s'arrêter, retourner, et de le pourvoir, au besoin, de bons passeports. On voit par les termes de cette pièce qu'elle avait uniquement pour objet la sûreté du voyage, et, si l'on veut, du séjour à Constance; mais seulement à l'effet de garantir Jean Huss contre tout acte de pure violence, et non pour le mettre à l'abri des poursuites juridiques ou des peines de droit; car évidemment l'empereur ne songeait pas à mettre en doute la légitimité de la citation faite à Jean Huss, ni le droit qu'avait le concile de juger cet hérésiarque, puisqu'il était d'accord avec le roi de Bohême pour lui donner ordre de comparaitre; or, il serait absurde de reconnaître la compétence et le droit d'un tribunal, d'obliger, en conséquence, l'accusé à comparaitre, et de lui promettre cependant que le jugement sera comme non avenue. Aussi Jean Huss ne songea nullement à invoquer ce moyen de défense, ni à se plaindre que sa condamnation fût une violation du sauf-conduit. Il prétendait si peu obtenir une garantie contre le jugement du concile, qu'avant son départ, et pendant sa route, il ne cessait de publier, avec sa jactance ordinaire, que si on pouvait le convaincre de la moindre erreur contre la foi, il ne refusait pas de subir la condamnation méritée par les hérétiques. Enfin, dans les lettres que ses partisans écrivirent au sujet de sa détention, ils se plaignent seulement qu'on l'ait arrêté sans l'entendre, et ajoutent que d'après le sauf-conduit, il ne pouvait être soumis aux procédures du concile qu'après avoir été entendu publiquement, et convaincu d'enseigner une doctrine contraire à l'Écriture; ce qui montre clairement qu'on ne regardait pas cette pièce comme une garantie contre une condamnation légitime.

Jean Huss arriva à Constance deux jours avant l'ouverture du concile, et comparut trois semaines après devant le pape et les cardinaux. Il déclara dans cette audience qu'il était venu au concile pour se justifier, et que si on pouvait le convaincre d'avoir enseigné des erreurs, il ne balancerait pas à les rétracter. Mais comme il s'était montré jusqu'alors opiniâtre dans ses sentiments, comme il avait méprisé toutes les condamnations, et qu'au lieu d'attendre en silence le jugement du concile, il n'avait point cessé de dogmatiser et de soutenir partout sur sa route, et même à Constance, ses principes les plus évidemment condamnables, sa sincérité devait paraître plus que suspecte, et on crut devoir s'assurer de sa personne et le mettre en prison. Il essaya bientôt après de s'évader en se cachant

dans un chariot de paille où il fut repris. Quelques seigneurs de Bohême adressèrent des plaintes au concile, au sujet de cette détention. Mais on se contenta de répondre à leurs envoyés que l'accusé aurait toute liberté de se défendre. Il fut en effet entendu plusieurs fois par une commission chargée d'examiner sa doctrine; puis on lui donna plusieurs audiences publiques où l'on employa inutilement tous les moyens de le convaincre et de le ramener. On y fit lecture d'un grand nombre de propositions contenant les erreurs dont il était accusé; on lui représenta les livres d'où elles étaient extraites textuellement et dont il s'avoua l'auteur; mais il soutint, malgré l'évidence, que plusieurs de ces propositions n'étaient pas les siennes; il s'efforça d'en expliquer quelques autres, et, quant au reste, il déclara qu'il était prêt à les rétracter, lorsqu'on lui en aurait fait voir la fausseté. Les cardinaux, les prélats, les docteurs les plus célèbres, entre autres Gerson et Pierre d'Ailly, le pressèrent vainement de se soumettre à la décision du concile. Plusieurs d'entre eux qu'on fit ensuite auprès de lui, dans sa prison, demeurèrent également sans effet. On rapporte néanmoins qu'il offrit de se rétracter, mais en secret seulement et à condition qu'on n'en saurait rien en Bohême; car après avoir passé si longtemps aux yeux du peuple pour un oracle, il ne pouvait fléchir son orgueil jusqu'à laisser publier qu'il s'était trompé. Enfin le 6 juillet 1415, le concile publia un décret pour condamner les diverses erreurs contenues dans ses livres, entre autres celle-ci : que tout prélat ou seigneur perd son autorité et ses droits par le péché mortel; et comme l'hérésiarque refusa encore de se rétracter, il fut condamné lui-même comme hérétique notoire, dégradé du sacerdoce et livré au bras séculier. Aussitôt l'empereur ordonna à l'électeur palatin de s'en saisir et de le remettre entre les mains de la justice qui le condamna au feu. Les magistrats le pressèrent encore d'abjurer ses erreurs; mais il persista dans son obstination et le jugement fut exécuté.

Des que la nouvelle de la mort de Jean Huss fut répandue à Prague, les partisans de cet hérésiarque s'assemblèrent en tumulte pour lui décerner les honneurs du martyre; et ensuite, se répandant de tous côtés dans la ville et dans le royaume, ils pillèrent le palais de l'archevêque, les maisons des ecclésiastiques, et massacrèrent un grand nombre de personnes. Plusieurs seigneurs écrivirent en même temps au concile une lettre, où ils se plaignaient qu'on répandit des bruits calomnieux contre la foi des Bohémiens, et qu'on eût fait mourir un homme respectable, disaient-ils, par ses vertus, sans l'a-

voir convaincu d'aucune erreur. La mort de Jérôme de Prague, qui fut aussi condamné au feu, l'année suivante, ranima la fureur des sectaires, et fit renaitre la sédition, le pillage des églises et le massacre des prêtres. Le plus ardent et le plus célèbre partisan de Jean Huss, fut Jean de Trosno, surnommé Ziska ou le *Borgne*. Il était d'une famille noble, mais pauvre, et après avoir été page de l'empereur Charles IV, il donna dans plusieurs occasions des preuves éclatantes de courage et d'habileté dans la guerre, et devint écuyer nu chambellan de Wenceslas. Les Hussites le choisirent pour les commander, et bientôt il eut sous ses ordres plus de quarante mille paysans qu'il disciplina, et dont il fit une armée non moins redoutable par la valeur que par le fanatisme. Il fit dresser sur une montagne, à quelques lieues de Prague, une tente en forme de chapelle où les sectaires célébraient l'office divin, et donnèrent la communion sous les deux espèces. Ensuite il y fit bâtir une ville et une forteresse qui devint célèbre sous le nom de Thabor. L'université de Prague, infectée des erreurs de Jean Huss, publia un décret en faveur de la communion sous les deux espèces, et l'imbécile Wenceslas, dans l'espoir d'apaiser les troubles, accorda plusieurs églises aux Hussites. Mais bientôt ils parvinrent à s'emparer de Prague, et se portèrent d'abord à l'hôtel-de-ville, d'où ils jetèrent les magistrats par les fenêtres sur les pointes des lances et des broches que tendait la populace ; après quoi ils mirent tout à feu et à sang dans les monastères.

L'empereur Sigismond, frère de Wenceslas, fut appelé à lui succéder, malgré l'opposition des Hussites, eut bientôt à soutenir la guerre contre ces sectaires, et n'essuya que des défaites. Ziska, devenu maître de Prague après le massacre des magistrats, y avait établi un gouverneur de son parti, et s'était retiré dans la forteresse de Thabor, d'où ses partisans prirent le nom de *Thaboristes*. D'autres prirent le nom d'*Horebites*, prétendant que leur doctrine était aussi sainte que la loi donnée à Moïse sur le mont Horeb, et ce qui les distinguait surtout, c'était un fanatisme plus furieux et des cruautés plus atroces contre les religieux et les prêtres : ils les brûlaient à petit feu ou les exposaient, tout nus et liés deux à deux, sur des étangs glacés. Ziska, pour augmenter ses forces, et craignant de laisser voir la moindre division dans son parti, se vit obligé de traiter avec eux, leur promit de ne faire aucun quartier aux prêtres catholiques, et les détermina ainsi à joindre leurs armes aux siennes. Enfin, il y avait en plusieurs endroits, et surtout à Prague, un grand nombre

d'autres sectaires qui admettaient presque en tout la doctrine de l'Eglise, excepté l'article touchant la communion sous les deux espèces, ou la participation au calice, ce qui leur fit donner le nom de *Calixtins*. Mais, quoique divisés sur tout le reste avec les Thaboristes, ils ne laissèrent pas de s'unir à eux pour combattre Sigismond. Ce prince avait gagné par des promesses le gouverneur de Prague, et s'était fait reconnaître dans cette capitale. Il ne tarda pas à en sortir pour rassembler des troupes, et Ziska vint en former le siège. L'empereur, revenant avec une armée nombreuse, le contraignit à se retirer, puis il envoya un détachement attaquer le Thabor, et se porta lui-même avec le reste des troupes sur le camp de Ziska ; mais partout l'armée impériale fut battue et repoussée. Les sectaires, après cette victoire, s'emparèrent d'un faubourg de Prague et de la forteresse de Wisrade, séparée de la ville par la Moldave. Sigismond, après avoir perdu une autre bataille, passa en Silésie, et Ziska, ravageant impunément la Bohême, prit plusieurs villes, qu'il réduisit en cendres, et exerça partout d'horribles cruautés. Nous en citerons un seul exemple, qui fera juger des autres. S'étant rendu maître d'une petite ville, après une vigoureuse résistance, il fit renfermer les habitants, hommes, femmes et enfants, avec le clergé, dans une église, et y fit mettre le feu.

Cependant le pape, à la sollicitation de l'empereur, fit publier, en 1420, une croisade contre les Hussites, et bientôt Sigismond fut en état de rentrer dans la Bohême avec une armée de plus de cent mille hommes. Mais ces troupes nouvelles et ramassées au hasard, ne purent tenir contre une armée fanatique et aguerrie. Sigismond, battu cinq fois, fut réduit à quitter de nouveau la Bohême. Il tint, l'année suivante, à Nuremberg, une diète où les princes de l'empire s'engagèrent à lui fournir des troupes contre les Hussites ; mais Ziska, quoique devenu aveugle, prit si bien ses mesures, que cette nouvelle armée fut vaincue ou dissipée sans avoir rien fait. Vers le même temps, les Hussites tinrent une assemblée à Prague, d'où ils envoyèrent des lettres dans tout le royaume pour exposer leurs griefs contre Sigismond, et menacèrent de poursuivre tous ceux qui n'adhérait pas aux quatre articles suivants, savoir : que la communion fût donnée sous les deux espèces ; qu'il fût permis de prêcher librement sans la mission des évêques ; que le clergé fût dépouillé de ses possessions temporelles, et surtout de ses seigneuries ; enfin, qu'on détruisait par la réformation tout péché mortel. Ce quatrième article, quoique fort spécieux, ne pou-

vait être qu'une source de désordres et de séditions dans une secte qui attachait au péché mortel la privation de tout pouvoir spirituel ou temporel. Conrad, archevêque de Prague, ouvertement déclaré pour les Hussites, fit proposer dans cette assemblée quelques autres articles de doctrine qui ne servirent qu'à faire éclater les divisions du parti. Ils furent adoptés par les Calixtins, mais rejetés par les Thaboristes, qui avaient adopté sans restriction toutes les erreurs de Wicléf. Cependant Sigismond, après avoir perdu jusqu'à onze batailles, désespérant de recouvrer la Bohême par la force des armes, fit proposer à Ziska un accommodement par lequel il consentait à lui céder le gouvernement du royaume avec tous les revenus, sous la condition de conserver seulement le titre de roi et d'être reconnu par les Hussites. Ces propositions étaient trop avantageuses pour que Ziska les refusât. Mais il mourut bientôt après, en 1424, comme il allait trouver l'empereur pour lui prêter serment de fidélité. Sa mort amena de nouvelles divisions dans la secte. Une partie des Thaboristes reconnut pour chef un certain Procope, qui s'était signalé par son fanatisme et par ses talents militaires, et qui, par ses victoires, obtint des sectaires le surnom de *Grand*. Le reste des Thaboristes ne jugeant personne digne de succéder à Ziska, prirent le nom d'*Orphelins*, et se donnèrent des chefs annuels, dont le plus connu fut un autre Procope, surnommé le *Petit*. Les *Horebites*, formant une autre faction, eurent aussi leur chef particulier. Enfin, les Calixtins formèrent un quatrième parti, qui finit par devenir le plus nombreux. Ces divisions n'empêchèrent pas les Hussites de se réunir pour faire la guerre et piller les provinces catholiques voisines de la Bohême. Sigismond, pour se faire reconnaître, leur offrit, en 1427, de leur laisser provisoirement le libre exercice de leur culte, pourvu qu'ils promissent de se soumettre à ce qui serait décidé au concile qu'on devait tenir à Bâle. Les bourgeois de Prague et des autres villes n'hésitèrent pas à y consentir; mais l'armée, habituée à la licence et au pillage, rejeta ces propositions. Le pape fit prêcher, la même année, une nouvelle croisade contre ces sectaires, qui se virent bientôt attaqués par une armée nombreuse, qu'ils mirent complètement en déroute. Une autre croisade, publiée trois ans plus tard, n'eut pas plus de succès. Les Hussites, toujours victorieux, portèrent leurs ravages dans la Hongrie, la Pologne et l'Autriche, où ils commirent toutes sortes de profanations et de cruautés.

Enfin, après bien des négociations, longtemps

repoussées par les Thaboristes et les Orphelins, c'est-à-dire par l'armée, l'opinion de la noblesse et de la bourgeoisie l'emporta, et les Bohémiens envoyèrent au concile de Bâle, en 1433, des députés, dont les principaux étaient le fameux Procope, général des Thaboristes, et un prêtre Calixtin, nommé Jean de Roquesane, distingué par ses talents, et qui, plus tard, obtint de son parti l'archevêché de Prague. Ils présentèrent au concile leurs propositions, réduites aux quatre articles formulés précédemment. On disputa ces propositions dans plusieurs conférences, sans pouvoir amener les Bohémiens à aucune conciliation. Alors le concile prit le parti d'envoyer lui-même des députés pour traiter sur les lieux avec le corps de la secte. Une nombreuse multitude se réunît à Prague, et persista dans la proposition des quatre articles. Mais la division se prononça de plus en plus entre les Thaboristes et les Calixtins. Ce dernier parti, composé surtout de la bourgeoisie et de la noblesse, était fatigué de la prolongation des troubles, et ne tarda pas à se rapprocher des catholiques. Procope, avec les Thaboristes, recommença la guerre; mais après quelques échecs, il perdit, en 1434, une grande bataille, où il resta parmi les morts. On fit un grand nombre de prisonniers, entre lesquels une foule de paysans, qu'on mit en liberté, et on enferma les autres dans des granges, où ils furent brûlés vifs. Cette victoire rendit la négociation plus facile. On accorda aux Bohémiens la communion sous les deux espèces, à la condition d'avertir chaque fois ceux qui la demanderaient qu'elle n'est point nécessaire; dans une assemblée, tenue en 1436, ils acceptèrent l'accommodement proposé, et firent l'abjuration de leurs erreurs. Les Thaboristes refusèrent de prendre part à ce traité; mais ils furent exterminés quelque temps après par les Calixtins. Du reste, ceux-ci furent loin d'observer les conditions qui leur avaient été imposées, et quelques débris des autres partis ne tardèrent pas à former une nouvelle secte, sous le nom de *frères de Bohême*. RECEVEUR.

HUSSARD (art. mil.). Milice étrangère, originaire de Hongrie, qui s'est naturalisée en France où elle fut introduite en 1692. Le régiment de Berchini fut le premier corps de cette arme à la solde française. Le costume des hus-sards est celui dont les paysans hongrois couvrent leurs agiles coursiers. En Hongrie les hus-sards ne sont qu'une *land-wehr* (milice nationale) destinée à combattre les Turcs en four-rageurs. En France l'arme des bussards est, à

peu près la même que celle des chasseurs, qui sont plus anciens qu'eux. Ils font le même service; l'habillement seul les distingue. La pelisse des chasseurs, le *dolman* des hussards sont des habits courts ou vestes rondes. Ces deux vêtements sont enjolivés, décorés de tresses de laine pour les sous-officiers et les soldats, d'argent ou d'or pour les officiers. La pelisse et le dolman, vêtements d'hiver, sont doublés de fourrure; ils se portent suspendus à l'épaule gauche dans les grandes parades. En hiver ils se portent en forme d'habit. La sabretache, des mots allemands *sabel tasche*, est la poche de sabre. Les hussards, ayant des vêtements trop courts et trop étroits pour qu'on y adapte des poches, les Allemands inventèrent cette espèce de gibecière qui est attachée au ceinturon du sabre et qui pend le long de la jambe. — La coiffure des hussards pour les compagnies du centre est le shako un peu pointu, en drap de diverses couleurs; jadis il avait une flamme. Les compagnies d'éclaire portent le bonnet d'oursin. Il y a en France onze régiments de hussards. Chaque hussard de 1^{re} classe coûte annuellement à l'état 1,071 fr. 03 c., et celui de 2^e classe 1,034 fr. 60 c.

HUSSEIN ou **HOSSEIN**, diminutif arabe qui signifie *beau* (*pulchellus*). Plusieurs musulmans ont porté ce nom. Nous ne citerons que le second fils d'Ali, et de Fatime, fille de Mahomet, considéré par les Persans comme le troisième Imam du pontife de la religion musulmane. Il naquit l'an iv de l'hégire (625, 626 de J.-C.). Il était âgé de huit ans, lorsque Mahomet mourut, mais il conserva, jusqu'à l'âge de trente-sept ans, Ali son père, qui lui inspira les sentiments d'une profonde piété et un zèle très vif pour la doctrine de Mahomet. Après l'assassinat d'Ali, Hussein dont les droits au califat étaient incontestables, vivait à Médine en simple particulier, lorsque l'an ix de l'hégire (679, 680 de J.-C.), le calife Yézid, fils et successeur de Moavia, qui s'était déclaré l'ennemi des descendants de Mahomet, envoya des ordres précis pour le faire mettre à mort. Hussein, informé des intentions de Yézid, se retira d'abord à la Mecque, puis il quitta secrètement cette ville pour se rendre à Confé, dont les habitants l'avaient appelé au milieu d'eux, lui promettant de le reconnaître pour seul et légitime calife. Hussein fut accompagné dans sa fuite par soixante-douze cavaliers, tous ses fils ou ses proches parents, et quelques fantassins arabes. Obeidallah, général de Yézid, se mit aussitôt à sa poursuite, et entoura cette petite troupe avec environ dix mille chevaux. Hussein et les siens combattirent avec la plus grande bravoure, mais ils furent tous tués en pièces. C'était le

dixième jour du mois de Moharrem de l'an lxi de l'hégire (689, 681 de J.-C.). Aujourd'hui encore ce jour est regardé par les Persans, sectateurs d'Ali, comme un jour malheureux. Ils en célèbrent l'anniversaire par différentes cérémonies funèbres. La tête de Hussein fut envoyée au calife Yézid et enterrée à Damas. Plus tard, elle fut transportée en Egypte, par les califes Fatimites. Son corps fut inhumé dans la plaine de Herbel, où Adhad-doula, premier sultan de la dynastie des Bouides, lui fit élever un tombeau magnifique, devenu pour les Persans un lieu de pèlerinage extrêmement fréquenté. L. D.

HUTCHINSON. Plusieurs hommes célèbres de l'Angleterre ont porté ce nom : — 1^o John Hutchinson, né à Spenshythorn, dans le comté d'York, en 1674. D'abord intendant du duc de Somerset, il quitta cette place pour s'adonner tout à la mysticité et aux sciences, qu'il prétendait pouvoir concilier ensemble. Selon lui, toutes les connaissances naturelles, physiques, philosophiques, théologiques, sont renfermées dans l'Écriture. Il nous explique ce système dans ses *Principes de Moïse*, livre qui parut de 1724 à 1727, et dans lequel, s'efforçant en outre de ramener au nombre ternaire tous les agents de la nature, le feu, la lumière et l'esprit émanés eux-mêmes de l'air, principe unique dont ils sont les transformations, il déduisit de cette singulière doctrine l'explication du mystère de la Trinité. — 2^o William Hutchinson, antiquaire distingué, né en 1732 et mort en 1814, laissa entre autres ouvrages remarquables l'*Histoire des comtés de Northumberland, de Durham et de Cumberland*. — 3^o John Hely, lord Hutchinson, général irlandais, né en 1757 et mort en 1832, eut souvent affaire avec les Français, et presque toujours avec avantage, d'abord en Irlande, sa patrie, où il déjoua le projet de descente du général Humbert; puis en Egypte, où, successeur d'Abercromby dans le commandement de l'armée anglaise, il prit le Caire et força nos dernières troupes à évacuer cette ville et tout le territoire. Le titre de *baron d'Alexandrie* fut sa récompense. Ed. F.

HUTTEN (ULRICH de), l'un des écrivains qui ont apporté le plus de verve et d'élevation dans la littérature latine moderne, naquit en 1488, dans le château de Steckelberg, d'une famille noble de Franconie. Il s'échappa à seize ans d'un couvent où il était retenu de force, alla étudier le droit à Pavie, et, se voyant sans ressources, s'engagea en Italie dans l'armée de l'empereur Maximilien. Les poésies qu'il composait en même temps, lui acquirent bientôt une grande réputation et l'empereur lui fit décerner la couronne poétique. Entraîné par un caractère ar-

dent et impétueux, Ulrich de Hutten se joignit ensuite à Luther, et trouva d'abord de puissants protecteurs qui ne tardèrent pas à l'abandonner. Il se mit alors à errer de ville en ville, prêchant partout la réforme. Il n'avait encore que 35 ans, lorsqu'il mourut à Zurich (1523). Ses *œuvres* ont été publiées à Berlin, par E. Mûnch, 1821-1825, 5 vol. in-8. On y distingue : l'*Ars versificandi*, qu'il avait publié en 1511; les *Epistolæ obacurorum virorum* (1516), satire pleine de sel et de finesse mordante, dans laquelle il défend Renclin contre des théologiens de Cologne, qui l'avaient attaqué; *Super interfectione propinqui sui deplorationes* (1519); ce sont quatre harangues destinées à armer l'Allemagne contre le duc de Wurtemberg qui avait assassiné un des cousins d'Ulrich. Ces discours ont été comparés aux Catilinaires et aux Philippiques. *Dialogi* (1520), ouvrage dans lequel l'église romaine est attaquée avec une violence extrême. On doit à Ulrich de Hutten deux livres de Tite-Live, inconnus avant lui, et la découverte de manuscrits de Quintilien et de Pline.

HUYGENS (CHRISTIAN) fut une des plus grandes illustrations scientifiques du XVII^e siècle, si riche en grands génies. Peu d'hommes ont réuni comme lui une science profonde et variée, un esprit puissant et inventif, et une rare habileté dans les travaux mécaniques. Né à La Haye, le 14 avril 1629, Huygens montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour les sciences exactes. Son père, secrétaire et conseiller des princes d'Orange, cultiva ces dispositions et lui donna les professeurs les plus distingués, entre autres Schooten, le célèbre commentateur de la géométrie de Descartes. En 1651, Huygens publia son premier ouvrage intitulé : *Théorèmes sur la quadrature de l'hyperbole, de l'ellipse et du cercle, etc.*, et pendant longtemps il s'occupa avec succès de recherches géométriques analogues; c'est ainsi qu'il trouva successivement la mesure de l'aire totale de la cissoïde; l'évaluation de la surface courbe des conoïdes parabolique et hyperbolique, et des sphéroïdes en général; la quadrature d'une portion de la cycloïde; la rectification de la parabole cubique, etc. Dans un premier voyage qu'il fit en France, en 1655, il se fit recevoir docteur en droit, à l'Université protestante d'Angers. Peu après on le voit s'occuper de l'art de tailler et de polir les verres, et construire lui-même une excellente lunette de dix pieds, avec laquelle il découvrit le premier satellite de Saturne, et étudia les singulières apparences que présente l'aspect de cette planète. Plus tard, en 1659, à l'aide d'un objectif de vingt-deux pieds, également travaillé par

lui, il fut à même de préciser davantage ses premières observations, et annonça, dans son *Systema Saturnium*, que les hizarrieres offertes par la forme du disque de Saturne étaient dues à un anneau, mince et plat, qui entourait le corps de la planète sans le toucher nulle part. Cette hypothèse si simple et si ingénieuse fut immédiatement adoptée par tous les véritables astronomes.

Pascal et Fermat venaient, dans quelques mois isolés, de jeter les premiers fondements de la théorie des probabilités. Huygens sentit tout l'avenir de cette nouvelle science, et s'empressa de suivre la voie ouverte par les deux illustres géomètres français : il publia, en 1658, un traité sur l'application des mathématiques aux jeux de hasard. Vers le même temps (1657), il appliqua aux horloges la découverte, attribuée à Galilée, de l'isochronisme des oscillations du pendule, et, par cette invention précieuse, il commença la grande révolution qui fut complétée quelques années plus tard par l'application des lunettes aux instruments astronomiques. Il fit beaucoup d'essais pour rendre son invention applicable à la détermination des longitudes, et, s'il n'y réussit pas complètement, on peut dire que, sans une autre invention qui est aussi de lui, jamais on n'aurait pu arriver au succès qu'on obtint un siècle plus tard. C'est Huygens en effet qui appliqua aux montres la théorie du pendule, en y adaptant le ressort spiral pour régler les oscillations du balancier. De 1660 à 1663, Huygens, qui venait de découvrir les lois du choc des corps élastiques, voyagea en Angleterre et en France, et développa dans ces deux pays les brillantes théories dont il était en possession. Il y fut accueilli avec l'enthousiasme qu'inspire le génie, et devint membre de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. Appelé à Paris par Colbert, en 1665, il reçut une pension et un logement à la bibliothèque du roi; ce fut là qu'il publia, en 1673, son traité *De Horologio oscillatorio*, ouvrage admirable qui fait époque dans l'histoire de la science. Huygens y résume l'exposition de ses plus belles découvertes; il y démontre que la cycloïde a pour développée une autre cycloïde, et pour assurer l'égalité parfaite des vibrations du pendule, il le fait osciller entre deux axes égaux de cycloïde, ayant pour sommet commun le point de suspension. Il y propose en outre l'adoption d'une mesure universelle, et choisit pour étalon la longueur du pendule qui bat les secondes. Enfin il fait de son ouvrage un véritable traité de mécanique rationnelle, en y démontrant plusieurs théorèmes remarquables sur

les forces centrales, théorèmes qui ouvrirent la voie aux grandes découvertes de Newton. Aussi l'illustre géomètre anglais avait-il pour Huygens une estime particulière : il ne le désignait que sous le nom de *grand* (Summus Hugenus).

C'est pendant son séjour en France que Huygens inventa le ressort spiral ; qu'il perfectionna la construction du baromètre, construisit un niveau à lunette qui porte son nom, appliqua aux lunettes un diaphragme micrométrique pour mesurer les diamètres des planètes, et donna la démonstration rigoureuse des principes fondamentaux de la statique. Il rentra en Hollande en 1681, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et c'est dans son pays (1690) qu'il publia, en français, deux de ses écrits les plus dignes de l'admiration de la postérité, le *Traité de la lumière* et le *Discours sur la cause de la pesanteur*. Dans le premier de ces ouvrages, il soutient que les espaces célestes ne sont pas vides, mais remplis d'une matière éthérée, dont les ondulations donnent naissance à la lumière. Cette opinion, adoptée ensuite par Euler, est aujourd'hui la base d'une des deux théories de la lumière. Admirateur de Newton, qu'il alla voir en Angleterre, Huygens ne put cependant parvenir à secouer complètement le joug des idées de Descartes, qui lui avaient été inculquées dans sa jeunesse ; tel est sans doute le motif qui l'empêcha d'admettre d'une manière absolue les idées de Newton sur la gravitation. Il composa encore deux autres ouvrages, la *Dioptrique* et le *Cosmotheoros* (Traité de Cosmogonie), qui ne furent imprimés qu'après sa mort. Les dernières années de sa vie furent remplies par des recherches sur le calcul différentiel, dont il avait enfin saisi la puissance et la grandeur : il conserva toujours du reste une prédilection marquée pour l'analyse géométrique des anciens. — Huygens mourut à La Haye, le 8 juin 1695, entouré de la vénération publique acquise à son beau caractère autant qu'à son illustre talent. J. LIAGRE.

HYACINTHE (*myth.*). Fils d'Amyclas et de Diomède ou de Pierus et de Clio, ou enfin d'Œbale. Il fut aimé de Zéphyre et d'Apollon et donna la préférence au dernier. Un jour pendant qu'il jouait au palet avec ce dieu, Zéphyre détournait le disque d'Apollon qui frappa Hyacinthe à la tempe et le tua. Apollon le métamorphosa en une fleur qui porte encore le nom d'hyacinthe, et sur les pétales de cette fleur grava, en signe de douleur, l'exclamation *ai* (hélas !). Hyacinthe était d'Amyclas en Laconie, et les Lacédémoniens, au mois hécatombeon, célébraient tous les ans en son honneur la fête des *hyacinthées* qui durait trois jours, dont les deux premiers étaient consacrés à la douleur et le second

à des réjouissances et à des repas. Les assistants étaient couronnés de lierre. — On connaît sous le nom d'*hyacinthides* quatre ou même cinq vierges athéniennes qui sont réduites à une seule par Hygin, et qui se dévouèrent pour le salut de leur patrie dans la guerre des Athéniens et des Eleusiniens. Les auteurs varient d'ailleurs beaucoup sur l'occasion et les circonstances de ce dévouement qui probablement n'a rien d'historique. ,

HYACINTHE, *Hyacinthus* (*bot.*) (*roy. JACINTHE*).

HYACINTHE (*min.*). Les anciens ont donné ce nom à une pierre, dont la teinte rappelait celle de la fleur qui, au rapport de la fable, provenait de la métamorphose du jeune Hyacinthe, tué par Apollon. Les modernes ont appliqué ce nom à des pierres d'un rouge-orangé, mêlé de brun, telles que le Zircon hyacinthe, ou le grenat essonite. Presque toutes celles qu'on désigne aujourd'hui, sous cette même dénomination, dans le commerce de la joaillerie, appartiennent au grenat essonite : elles se font remarquer par une nuance de cannelle d'un beau velouté.

HYADES. Nymphes que les mythologues font tour à tour fille d'Atlas et d'Ethra, d'Erechthée, d'Hyas et de Beotie, de l'Océan. On en compte deux, cinq ou sept. Leur père, Hyas, ayant été déchiré par une lionne, elles en conçurent tant de chagrin que les dieux, par compassion, les transportèrent au ciel et les placèrent sur la tête du Taureau, où elles pleurent encore. On a dit aussi que les Hyades étaient les nourrices de Bacchus, peut-être parce que les pluies du printemps favorisent la pousse de la vigne. Plusieurs légendes les font présider à la saison des pluies printanières ; aussi leur donne-t-on les épithètes de *pluviae*, de *tristes*, etc. Les Latins désignèrent le groupe des Hyades sous le nom de *Carilivium*, ou *Sallicivium*, ou *Sarcular*. Ce dernier mot a pour racine *sax*, porc, et leur nom grec peut venir de *sa*, les pores, comme de *sa*, il pleut. On doit remarquer aussi au sujet de leur rapport avec Bacchus, que ce dieu, dans les orgies, était salué du nom de *Hyas* ou *Hyes*.

HYALE, *Hyalæa* (*moll.*). Genre de la classe des Pteropodes, suivant G. Cuvier, et de celle des Gastéropodes Céphalidiens, d'après de Blainville, qui les rapproche des Bullées. Le corps de ces animaux est composé de deux parties séparées par un rétrécissement plus ou moins distinct : l'une antérieure, qui réunit la tête à une sorte de thorax, et l'autre postérieure, que l'on peut considérer comme l'abdomen : celle-ci est recouverte par une coquille com-

plètement nue, de forme assez singulière pour qu'on ait pu la comparer à une coquille bivalve, dont les valves seraient soudées à l'endroit de la charnière; la partie antérieure de l'hyale offre sur ses parties latérales des espèces d'ailes comparables aux pieds des Gastéropodes, et entre lesquelles on voit la bouche et deux tentacules assez développées. Ces mollusques, chez lesquels les deux sexes sont réunis sur un même individu, sont marins et la plupart de haute mer : ils sont nocturnes, se tiennent le ventre en l'air en nageant, et se servent de leurs sortes d'ailes comme de nageoires, en frappant l'eau; ils sont très inoffensifs, vivent ordinairement réunis en grand nombre et deviennent souvent la proie des animaux marins qui les avalent par milliers; ils paraissent se nourrir eux-mêmes de petits crustacés microscopiques, si communs presque partout. — On en a décrit une vingtaine d'espèces propres à toutes les mers, principalement à celles des pays chauds. Le type est l'*HYALE TRIDENTÉE*, *Anomia tridentata*, Forskal, dont la longueur de la coquille est d'environ 0^m 17; l'animal, assez volumineux, est brunâtre dans sa partie viscérale, d'un brun bistre pâle sur les ailes, avec la bordure de ces organes blanche. La coquille est d'une teinte rosée, mêlée de brun violet en dessous, et en partie blanchâtre en dessus. On la trouve assez communément dans la Méditerranée et dans l'Océan-Atlantique; et lorsque certains vents soufflent elle est assez abondante sur les côtes. — On a cru pouvoir rapporter à ce groupe générique deux espèces fossiles assez peu connues. E.D.

HYALOÏDE (anat.). La membrane *hyaloïde* sert d'enveloppe, dans la composition de l'œil, à l'humeur vitrée (voy. ŒIL).

HYANTES. Une des peuplades primitives de la Grèce, que les mythologues font descendre d'Hyas et de Béotie. Les Hyantes habitaient la Béotie et la ville d'Anamolia. Cette contrée portait d'abord le nom de *Hyante* et la ville celui de *Hyantonpolis*.

HYBLA. Trois villes de Sicile ont porté ce nom. Étienne les appelle : *Hybla Major*, aujourd'hui Paterno, à 20 kil. N.-O. de Catane, dans le Val-di-Demona; *Hybla Minor*, aujourd'hui Calatagirone ou Ragusa, à 20 kilom. S.-E. de Léontini, et *Hybla Parva*, sur la côte S.-E. de la Sicile, au N. de Syracuse, et dont il ne reste plus que des ruines. Une de ces trois Hybla, qu'Étienne ne spécifie pas, était aussi appelée *Tiella*. Il nomme la petite *Hera* et donne aux habitants d'Hybla la Grande le nom d'*Hybléens*; il désigne au contraire ceux d'Hybla la Petite sous le nom de *Goleotæ* et de *Megarenses*. Pausanias ne mentionne que deux Hybla, *Hybla*

Major et *Hybla Gereatis*. — On recueillait dans les environs d'*Hybla Minor* un miel délicieux, regardé comme égal à celui de l'hymette.

HYBOTIDES (entom.). Tribu d'insectes diptères de la division des tétraèzèles. Ses caractères sont : Corps petit, oblong, et tête petite, à peu près sphérique; trompe courte, horizontale; palpes d'un seul article distinct; face nue; antennes dirigées en avant; les deux premiers articles paraissent réunis; le troisième, muni d'un style terminal; thorax élevé; abdomen mince, de sept segments; pieds allongés; ailes couchées parallèlement; une seule cellule sous-marginale, trois ou quatre postérieures, anale ordinairement grande. Cette tribu fait partie du groupe de diptères qui se distingue de tous les autres par la tête petite et sphérique, et qui, outre les hybotides, comprend les empidies et les tachydromides. Elle diffère des premiers par la brièveté de la trompe, par les antennes composées de deux articles distincts, et par les palpes qui n'en ont qu'un; elle se distingue des seconds par la trompe horizontale, par les palpes d'un seul article, et par les pieds simples. Elle est composée des genres *Hybos*, *Ocydromie*, *Leptopéze*, *Oedalée*, *Anthalie*, *Microphore*, *Horniopeze*, *Itéophile* et *Euthynèvre*. Ces diptères sont généralement fort petits; ils habitent les bois sur les feuilles des aunes, des bouleaux, des peupliers, des saules, et sur les ébats de ces arbres où ils puisent quelquefois leurs sucs nourriciers. Cependant ils vivent le plus souvent de proie et s'emparent ordinairement de tipulaires. Leur premier âge est encore inconnu. M. Zetterstedt a seulement observé une femelle qui déposait ses œufs sur un vieux tronc d'arbre. Il y a une génération au printemps et une seconde en automne.

J. MACQUART.

HYBRIDATION et **HYBRIDES** (bot.). Dans le règne végétal on a nommé *hybridation* la fécondation du pistil d'une plante par le pollen d'une autre plante, que celle-ci appartienne à une autre variété de la même espèce, à une espèce différente, ou même à un autre genre. Les plantes provenues de graines dont cette fécondation croisée a amené la formation, sont des *hybrides*, véritables muets végétaux, participant comme les muets animaux des caractères des individus mâle et femelle qui leur ont donné naissance. L'hybridation et la formation d'hybrides ont beaucoup occupé l'attention des physiologistes et des cultivateurs, et, surtout dans ces dernières années, ceux-ci ont su y trouver l'origine de plantes curieuses ou utiles. Seulement plusieurs d'entre eux ont fait à l'hybridation une part certainement trop large, et

lui ont attribué des produits nouveaux qui paraissent dus à d'autres causes.

Des fécondations croisées s'effectuent dans la nature entre des plantes spontanées; mais parmi les exemples que divers botanistes en ont cités, un examen attentif a prouvé que plusieurs, la plupart peut-être, avaient été mal interprétés; c'est ainsi, par exemple, que Linné a donné une liste d'hybrides dans laquelle il n'existe pas une seule plante qui paraisse mériter réellement cette qualification. Ces fécondations peuvent être exécutées plus sûrement dans les jardins, grâce aux précautions dont on peut entourer les plantes sur lesquelles on opère; mais même alors il est des conditions sans lesquelles on ne peut espérer d'arriver au résultat qu'on désire obtenir. Voici les principales de ces conditions de succès pour les hybridations, soit artificielles, soit naturelles :

Pour pouvoir se féconder l'une l'autre, les plantes doivent avoir entre elles une affinité marquée. De la hybridation est généralement facile, ou du moins praticable entre deux variétés d'une même espèce. Elle devient plus difficile, mais elle est encore fréquemment possible, entre des espèces d'un même genre; seulement on observe des différences très grandes à cet égard entre les genres, les uns permettant facilement entre leurs espèces les unions croisées qui, pour d'autres, réussissent difficilement ou échouent habituellement. Parmi les genres remarquables par la facilité avec laquelle leurs espèces s'hybrident, on peut citer les digitales, les nicotianes, les molènes, les calcéolaires, etc. On remarque même dans ces genres que certaines espèces s'hybrident plus facilement que d'autres, quelquefois moins dissemblables. C'est ainsi qu'on a obtenu au musée de Paris une hybride entre la nicotiane glauque et le tabac, espèces très dissemblables, tandis que plusieurs physiologistes ont reconnu comme toujours très difficiles à féconder, même par les espèces les plus voisines d'elles, la nicotiane de Langsdorf et la nicotiane paniculée. Le genre molène ou *Verbascum* paraît être l'un des plus remarquables par la facilité avec laquelle ses espèces s'unissent dans nos champs, et par là s'explique le grand nombre de formes de transition qu'il présente et qui en compliquent singulièrement l'étude. — On sent que des espèces de genres différents, dans une même famille, doivent se féconder difficilement l'une l'autre; cependant des observateurs qui font autorité dans la science, ont été des exemples de ces hybridations d'un genre à l'autre. Ainsi Link a vu la lycnide dioïque fécondée par la saponaire officinale; Wiegmann cite des hybrides entre les

genres *Vicia* et *Pisum*, *Ereum* et *Viria*, *Lychnis* et *Carabalis*; Sageret a observé un cas d'hybridation entre le *Cochlearia armoracia* et le *Brassia aleracea*; C.-Fr. Gärther en cite plusieurs entre des nicotianes et des jusquiames, le *Papaver rhæas* et le *Chelidonium majus*, même le *Glaucium luteum*, etc.; M. Roepke cite une hybride de la fétuque des prés et du ray-grass ou *Lolium perenne*, etc. — Quand l'analogie de famille disparaît, l'union devient impossible, et l'on ne connaît aucun exemple avéré de plantes de familles différentes qui se soient fécondées l'une l'autre.

Sans être entièrement fixé sur la cause qui empêche l'action du pollen d'une plante sur le pistil d'une autre dépourvue d'analogie avec elle, on peut présumer que le boyau de ce pollen ne peut s'insinuer entre les cellules d'un tissu conducteur étranger, ou surtout que la fovilla de ce pollen n'exerce son action vivifiante que sur des ovules disposés par la nature à la subir. Une seconde condition pour le succès de l'hybridation est que le pistil sur lequel doit agir un pollen étranger, n'ait pas déjà subi l'influence du pollen de sa propre espèce. Quelques grains de celui-ci suffisent pour opérer la fécondation, et pour neutraliser des lors toute autre action. C'est certainement le motif pour lequel la production d'hybrides est rare dans les champs, et c'est aussi celui qui oblige à des précautions minutieuses lorsqu'on veut essayer de la déterminer artificiellement. Enfin, on conçoit aisément que dans la nature il doit y avoir simultanéité de floraison entre deux plantes pour qu'elles se fécondent l'une l'autre. Dans les jardins cette condition n'est pas indispensable, le pollen pouvant être conservé en bon état pendant plusieurs semaines, même, assure-t-on, pendant un an dans une sorte de boîte fermée au moyen de deux verres de montre réunis avec de la gomme. On peut aussi hâter ou retarder la floraison de l'une des deux plantes qu'on se propose de féconder l'une par l'autre, dans le cas où leurs fleurs ne devraient pas s'épanouir naturellement à la même époque.

Ces notions une fois acquises, il sera facile de se rendre compte de la marche à suivre pour hybrider artificiellement, et des précautions dont on devra s'entourer pour réussir dans les essais à faire dans ce but. Le premier soin, le plus important peut être lorsqu'on agit en vue d'améliorer, et non par simple curiosité ou avec un but uniquement scientifique, est de bien choisir les deux plantes qui doivent agir l'une sur l'autre. Ce choix fait en raison du résultat qu'on désire obtenir, on songe d'abord à empêcher que le pistil de la plante prise pour porte-graine ne

subisse l'action du pollen que la nature a destiné à agir sur lui. Pour cela on s'assure de l'époque à laquelle s'ouvrent les anthères de cette plante, et, avant ce moment, on enlève les étamines de ses fleurs. On y réussit en fendait latéralement les enveloppes florales encore fermées, et en pénétrant ainsi dans la cavité du bouton avec de petits ciseaux à lame déliée. La fleur, ainsi réduite à son pistil, est alors isolée, et enfermée dans une enveloppe qui empêche l'air et les insectes d'y apporter du pollen. L'isolement est tout obtenu si cette fleur est solitaire; on l'obtient dans le cas contraire en surprimant toutes les fleurs voisines. Quant à l'enveloppe qui complète cet isolement, elle peut consister en une gaze gommée qu'on serre avec un fil autour de la branche qui porte la fleur ou autour du pédoncule; on l'obtient encore avec plus de commodité et de sûreté en passant la branche ou le pédoncule à travers un trou ou une fente, percés dans une planchette soutenue par un piquet à la hauteur convenable, et en posant une cloche de verre sur cette planche. On complète l'occlusion en garnissant le trou ou la fente de mousse sèche qui arrête les insectes tout en permettant l'entrée de l'air. Tout étant disposé de la sorte, on prend, avec un pinceau fin, le pollen dont on veut se servir, et on passe ce pinceau à plusieurs reprises sur le stigmate, en ne soulevant la cloche isolante que pendant le court espace de temps rigoureusement nécessaire. Il suffit d'observer la corolle de la fleur fécondée pour reconnaître le succès ou l'insuccès de l'opération. Elle se flétrit promptement si la fécondation a eu lieu, tandis que sa durée est plus longue que de coutume dans le cas contraire.

L'hybridation, soit naturelle, soit artificielle, donne naissance à des plantes qui tiennent à la fois de leurs deux parents. Mais en quoi consiste cette ressemblance, et quels sont les organes sur lesquels elle porte? Linne disait que les organes de la fructification rappelaient la mère, et ceux de la végétation le père; mais son assertion n'a pas été confirmée par les faits. Une assertion tout-à-fait inverse a été émise par Herbert et par De Candolle. Aujourd'hui, il semble généralement reconnu que cette ressemblance est plus marquée avec la mère qu'avec le père. Il paraît aussi prouvé que généralement les caractères du père et de la mère, au lieu de se fondre en quelque sorte pour donner un être intermédiaire entre les deux, semblent plutôt se placer côte à côte, de telle sorte que certains organes ou certaines parties d'organes chez l'hybride rappellent le père, tandis que d'autres rappellent la mère. Ainsi Sageret a vu un

chou-raifort, obtenu d'un raifort noir fécondé par un chou, produire quelques siliques qui réunissaient l'une au-dessus de l'autre des portions de siliques de chou et de radis. Il a obtenu aussi deux hybrides de melon elaté fécondé par un cantaloup brodé, dans lesquels les fruits réunissaient la chair de l'un à l'écorce de l'autre. M. Manz d'Eslingen a observé des faits analogues sur des pommiers hybrides. Du reste cette ressemblance peut être modifiée par de nouvelles fécondations. C'est ainsi que Koelreuter et Wiegmann ont pu ramener à volonté des hybrides vers leur père, ou vers leur mère à l'aide de nouvelles fécondations artificielles.

On a souvent dit, et même quelques physiologistes ont posé en principe, que les fécondations croisées ne donnaient jamais naissance à des graines fertiles. S'il en était ainsi il n'existerait pas d'hybrides. Il y avait donc dans cette assertion une exagération manifeste. Certainement l'hybridation la plus heureuse ne donne pas naissance à un aussi grand nombre de bonnes graines que la fécondation normale; mais son résultat n'est pas nul sous ce rapport. Il est seulement d'autant moindre que les plantes sur lesquelles on a agi ont moins d'affinité entre elles. Pour des plantes d'un même genre, C.-Fr. Gärtner a obtenu du *Datura metel* fécondé par le pollen du *Datura lewis*, 284 bonnes graines, au lieu de 600 à 650 que présentaient les fruits ordinaires de la première de ces espèces. Au contraire, pour des plantes de genres différents il n'a vu que 6 bonnes graines sur un pavot somnifère fécondé par le *Glaucium latum*, un fruit normal et non croisé lui en ayant présenté 2,130.

Les graines obtenues à la suite de fécondations croisées donnent des plantes qui, tantôt conservent les mêmes caractères dans les semis successifs, et tantôt se modifient de manière à constituer des variétés différentes, non seulement des deux plantes hybridées, mais encore de l'hybride elle-même. C'est ce que paraissent établir suffisamment les observations de Wiegmann. Dans le premier cas, la conservation du nouveau produit obtenu est assurée; dans le second, il faut nécessairement recourir à d'autres moyens de multiplication pour le conserver. Or, ces moyens sont fournis par les caïeux pour les plantes bulbeuses, par les boutures, les marcottes, la greffe pour beaucoup d'autres végétaux.

Une observation importante qui ne peut être passée sous silence est relative à la dégénération, et à la fusion des variétés diverses de plantes cultivées en grand nombre dans un même lieu, ou à peu de distance les unes des autres.

Il est plus que probable que l'impossibilité où l'on se trouve alors de propager franches par graines les variétés que l'on cultive ainsi tient essentiellement au mélange des pollens, et par suite à des hybridations que le cultivateur s'est bien gardé d'effectuer, mais dont les vents, les insectes et le voisinage ont fait tous les frais. Aussi les grainiers ont-ils le soin de séparer toujours par de longs espaces les plate-bandes consacrées à leurs porte-graines.

Les plantes hybrides se distinguent de leurs parents par des qualités qui souvent leur donnent beaucoup de mérite. Voici d'après C.-Fr. Gaertner, à qui la science doit tant et de si attentives observations sur ce sujet, quelles sont les principales de ces qualités. Généralement ces plantes ont une végétation luxuriante, ou une tendance marquée à produire en abondance des tiges et des feuilles. Il pourrait donc y avoir une importance réelle à produire par hybridation des races nouvelles de plantes fourragères. Malheureusement l'hybridation est très difficile, si ce n'est même impossible pour les graminées; mais elle pourrait être essayée pour les légumineuses. — La floraison des hybrides est généralement plus hâtive. Leur rusticité est souvent plus grande que celle des espèces pures. Ainsi, tandis que les nicotianes sont sensibles à la gelée, les hybrides qu'on en obtient supportent assez bien le froid; on en a vu résister à des gelées de 6 et même de 8 degrés. De même un *Lycium* hybride du *barbarum* et de l'*afrum* a supporté sans périr des froids de 18 à 21° sous la neige, tandis que le *Lycium barbarum* ne peut pas même être cultivé en plein air en Allemagne. — Les hybrides se distinguent par leur fécondité, par l'abondance et la beauté de leurs fleurs et de leurs fruits. Souvent même des espèces qui restent généralement stériles dans nos climats deviennent fertiles à la suite de fécondations opérées artificiellement sur elles avec du pollen pris sur des fleurs différentes ou sur d'autres individus. C'est ce qu'on a remarqué fréquemment sur les *Lobelia cardinalis*, *fulgens* et *splendens*. — Il est facile de sentir tous les avantages que la connaissance de ces faits peut faire naître pour nos cultures de produit et d'agrément.

On a proposé pour désigner les hybrides une nomenclature dont l'avantage est d'indiquer à la fois les deux plantes qui leur ont donné naissance, et le rôle de mâle ou de femelle que chacune d'elles a joué pour leur production. Cette nomenclature, que la plupart des botanistes ont adoptée, consiste à donner à ces plantes, à la suite du nom générique, un nom forme par la réunion des noms spécifiques des deux espèces

croisées entre elles, et dans lequel le nom spécifique du porte-graine ou de la mère est placé le premier. Ainsi le nom de *Nicotiana paniculato-rustica* désigne une hybride de *Nicotiana paniculata* fécondée par le *Nicotiana rustica*; celui de *Dianthus cæsius-arenarius* une hybride du *Dianthus cæsius* fécondé par le *Dianthus arenarius*. Cette nomenclature est commode pour les hybrides nées d'espèces congénères; mais on sent qu'elle laisse une lacune pour celles qui naissent de parents de genres différents, et l'on a vu plus baut qu'il en existe. Peut-être serait-il bon dans ce cas de réunir les deux noms génériques d'après le principe qui a fait admettre la jonction des deux noms spécifiques; malheureusement on obtiendrait souvent par là des noms longs et incommodes. P. DUCHARTRE.

HYBRIDES (zoöl.). On devrait réserver ce nom pour désigner dans l'histoire des corps organisés, les produits du croisement de deux espèces différentes, et donner exclusivement celui de *métis* aux êtres mixtes qui proviennent de deux races ou variétés d'une même espèce. Dans le règne animal le croisement de deux espèces différentes paraît être un fait rare, lorsque les animaux se trouvent dans leurs circonstances naturelles et livrés à eux-mêmes. Une des premières raisons de cette rareté, surtout quant aux animaux supérieurs, c'est que leur apparition suppose deux conditions préliminaires qui manquent assez ordinairement : d'abord la parfaite concordance des époques de fécondité connues sous le nom de rut, et qui sont rigoureusement limitées pour chaque espèce dans l'état de nature; puis un attrait plus ou moins réciproque, lequel non-seulement n'existe presque jamais quand les animaux sont libres, mais se trouve assez souvent remplacé par de l'aversion ou de la défiance. La domesticité en modifiant le naturel de l'animal, en étendant sa sociabilité, en l'habituant à vivre avec d'autres espèces que la sienne, en lui fournissant une nourriture abondante en toute saison, donne aux instincts propagateurs tout ce qu'elle ôte à ceux qui se rattachent à la conservation individuelle, et par là elle place plus ou moins l'animal dans les deux conditions que nous indiquions tout à l'heure. Quelquefois alors l'appariation est spontanée; d'autres fois elle réclame encore quelque artifice de la part des expérimentateurs. Mais supposons toute difficulté levée en ce qui concerne les penchants, et même sous le rapport des dispositions organiques; il reste la question du résultat des croisements, et, avant tout, de leur fécondité. Cette fécondité est soumise à certaines conditions et n'a qu'une certaine portée. Ici des exemples empruntés aux expériences

les plus authentiques nous diront ce qu'il faut penser de la place qui peut revenir aux Hybrides dans le système des espèces animales, et, par cela même, de la fixité de ces espèces; ils nous diront aussi la valeur des espérances que fondent quelques personnes, pour l'économie rurale et domestique, sur les produits de croisements habilement dirigés.

* Dans la classe des mammifères, les croisements observés jusqu'à ce jour et qui ont donné naissance à des Hybrides sont les suivants : L'âne et la jument qui produisent le mulet proprement dit, et réciproquement le cheval et l'ânesse qui donnent cet autre mulet plus petit connu sous le nom de bardeau; en général, les diverses espèces du genre *cheval*, comme l'âne et le zèbre, l'hémione et l'ânesse, dont on voit aujourd'hui des produits à la ménagerie du jardin des plantes; des espèces congénères de *singes*, telles que le macaque de Buffon et le bonnet chinois; des espèces du genre *chat*, savoir le lion et le tigre (à Windsor en 1824), le chien domestique et le loup, le chien et le chacal. On a encore observé des apparitions fertiles entre le lièvre et le lapin, le mouton et la chèvre, le chameau et le dromadaire, le lama et la vigogne, le buffle et la vache, et il paraît que les bisons n'unissent assez facilement dans l'Amérique septentrionale avec les vaches. Quant aux exemples d'hybrides issus de l'union de mammifères appartenant à des genres réellement différents, comme le chamois et la chèvre, leur authenticité est très douteuse; en pareil cas le rapprochement est presque impossible à obtenir tant de l'instinct des animaux que de leur conformation, et lorsqu'on essaye les fécondations artificielles elles échouent.

Les oiseaux s'apparient aussi quelquefois en croisant leurs espèces les plus voisines. C'est ce qu'on voit pour le serin et le chardonnet, pour le faisan et la poule, pour divers canards, tels que le musqué et le domestique, et pour d'autres encore. Ces croisements sont souvent stériles, mais il en est cependant de féconds.

Nous ignorons si dans les autres classes du règne animal il existe des faits comme ceux que nous venons de citer. Il est probable que ces êtres, livrés à leurs instincts naturels et non soumis à l'empire de l'homme, ne se croisent pas spontanément. Les seuls cas d'hybridité qui puissent exister alors et qui existent vraisemblablement quelquefois, doivent se rencontrer chez les animaux qui vivent, comme les fleurs, leurs matières fécondatrices aux milieux ambians; tels sont la plupart des poissons et beaucoup de zoophytes. Mais ici nous rencontrerions vrai-

semblablement aussi l'hybridité renfermée dans les limites qu'elle nous présente chez les mammifères et les oiseaux, c'est-à-dire, comme fait accidentel, s'arrêtant à une première génération ou à un très petit nombre d'autres, et incapable d'introduire des espèces mixtes dans les rangs des espèces pures ou primitives. En effet, non-seulement la fécondité des croisements se renferme dans la condition de l'affinité zoologique la plus étroite, et exige entre les espèces un degré d'analogie qui touche presque à l'identité; mais les individus issus de ces croisements sont plus ou moins stériles, et quand ils ne le sont pas tout-à-fait eux-mêmes, leurs descendants ne tardent pas à le devenir. Ces individus, qui se partagent dans des mesures variables les traits des deux espèces auxquels ils doivent le jour, sont des êtres abâtardis, dans lesquels se sont plus ou moins neutralisées deux forces de production, dont l'influence réciproque ne peut seulement que se proportionner à leur affinité naturelle.

Le produit hybride, de l'âne et du cheval, tant le mulet que le bardeau, est constamment stérile, s'il est mâle; s'il est femelle, il peut être fécondé par l'âne ou par le cheval, et donner alors un être qui tend à revenir au caractère de l'une de ces deux espèces. Buffon avait obtenu des hybrides du chien et du loup trois générations successives, après quoi cette race s'était éteinte. Au musée des essais nouveaux, soit sur le croisement du chien et du loup, soit sur celui du chien et du chacal, ont donné des résultats semblables à ceux de Buffon. Ce sont peut-être les plus favorables qu'on puisse citer, et toutefois, malgré l'extrême affinité des espèces choisies pour ces expériences, malgré les excellentes conditions dans lesquelles ces espèces ont été placées, les races hybrides n'ont pas tardé à s'éteindre dans une stérilité que confirme pleinement, au reste, l'inspection microscopique du contenu des organes reproducteurs, surtout de ceux qui devraient offrir des spermatozoïdes. Dans la classe des oiseaux la stérilité des hybrides est encore plus générale que dans celle des mammifères.

Ainsi les espèces se refusent à une hybridation qui placerait entre elles des races mixtes, et ce qui peut arriver de plus heureux pour celles-ci, c'est de revenir par de nouvelles alliances à l'une des souches dont elles descendent. M. Flourens, qui poursuit depuis longtemps, par des expériences, l'étude de cette question, est arrivé à formuler le principe suivant, qui donne une signification physiologique précise aux mots *espèce* et *genre*. « Le caractère de l'espèce est la fécondité continue; le caractère du genre est la fécondité

bornée. — Au point de vue scientifique, les études faites sur le croisement des espèces et sur les hybrides, conduisent donc en faveur de la fixité de l'espèce en zoologie, comme en botanique. Au point de vue économique, ces mêmes études prouvent que si l'on peut attendre quelques heureux résultats, ce n'est qu'en croisant des espèces congénères, et que ces résultats eux-mêmes se borneront toujours à des individus incapables de propager la nature mixte qu'ils représentent. En fait de mélange, celui des races ou des variétés d'une même espèce, est seul capable de donner des métiis féconds, et de perpétuer les perfectionnements qu'il est possible à l'homme d'imprimer aux êtres soumis à ses soins industriels, et destinés à le servir. HOLLAND.

HYCSOS (roy. PASTEURS).

HYDASPES. Nom donné par Arrien, Strabon, etc., à un des fleuves du Poudjab, qui prend sa source dans la province de Kaschnir, et porte d'abord le nom de Dindana et de Janiad. Il coule entre l'Indus à l'O., et l'Acsines à l'E., et se joint à ce dernier fleuve pour aller grossir l'Indus. Ptolémée l'appelle Bidaspes, nom dans lequel on reconnaît celui de Bedusta ou de Vetastu, qu'il portait en sanscrit. Les voyageurs donnent encore à ce fleuve important les noms de Djalam, Jalam ou Zalam. Mais il est plus connu aujourd'hui sous celui de Chelum qu'il porte chez les Mongols et les Persans, et qui, au fond, ne diffère point de la forme Djalam. D'Anville fait à tort de ce fleuve un affluent de l'Indus. L'Hydaspes est navigable dans une grande partie de son cours pour des vaisseaux de 200 tonneaux. Le passage de l'Hydaspes par Alexandre et la bataille livrée sur ses bords, sont mis au nombre des plus beaux faits d'armes du conquérant macédonien.

HYDARTHIROSE (méd.), de *ὕδωρ*, eau, et *άρθρον*, articulation; c'est l'hydropisie des articulations. Elle est constituée par l'accumulation d'une quantité excessive de synovie, dans les capsules chargées de la sécrétion de cette humeur naturelle. Elle peut affecter toutes les articulations diarthroïdales à surfaces contiguës; mais on l'observe plus souvent dans les articulations ginglymoïdales que dans les orbiculaires. Le genou en est surtout le siège; il n'est pas rare cependant de la voir se développer au coude, au poignet, à l'épaule, au pied, à la hanche. Elle se manifeste ordinairement à la suite de contusions, d'efforts violents, d'entorses négligées. Les affections rhumatismales, une température froide et humide, la présence de corps étrangers dans les articulations, les blessures de celles-ci, en général tout ce qui est susceptible de produire l'irritation des membranes

synoviales peut en devenir la cause. On l'a vue aussi dépendre de la syphilis ainsi que des moyens employés pour combattre cette affection, et du vice scrofuleux. Les symptômes sont différents suivant la période de la maladie. A son début elle présente tous les caractères de l'inflammation articulaire la plus vive, ou, pour mieux dire, il n'y a alors qu'inflammation articulaire sans épanchement, et dès lors pas encore d'hydarthrose. Chez quelques sujets faibles et lymphatiques l'inflammation lente et obscure ne donne pas lieu à des symptômes analogues. Bientôt l'appareil inflammatoire diminue, et un gonflement vient annoncer l'épanchement qui en a été la conséquence. La tumeur qu'il forme est molle, accompagnée de fluctuation, sans changement de couleur à la peau, circonscrite par les ligaments articulaires qu'elle repousse, et entre lesquelles elle vient offrir une saillie considérable. Indolente ou peu douloureuse, cette tumeur ne cause qu'une gêne légère dans les mouvements de l'articulation, à moins qu'elle n'ait acquis un volume énorme, ou ne soit compliquée de quelques lésions des surfaces articulaires ou des ligaments.

L'hydarthrose n'est pas une maladie grave quand elle est récente et peu étendue, lorsqu'elle s'est développée rapidement et n'est la conséquence d'aucune altération des surfaces articulaires. Elle peut quelquefois cependant déplacer ces dernières et produire une des variétés des luxations dites *spontanées*. Mais dans les circonstances opposées, surtout chez les personnes d'un tempérament lymphatique et les enfants scrofuleux, à l'hydropisie synoviale viennent se joindre une foule d'altérations bien plus graves que la maladie primitive: les cartilages diarthroïaux se ramollissent et se résorbent en laissant à nu l'extrémité des os; ces derniers organes eux-mêmes se gonflent, se ramollissent, deviennent fongueux. Du suc cède dans l'articulation à l'humeur synoviale, les ligaments se ramollissent, les membranes synoviales deviennent souvent fongueuses, les parties molles qui entourent l'articulation s'altèrent elles-mêmes, et les sujets succombent à tous les désordres qu'entraîne cette sorte de tumeur blanche, si la nature n'arrête alors brusquement l'influence de la maladie qui se guérit par la soudure des surfaces articulaires (ankylose).

La guérison de l'hydarthrose dépend de la résorption de la synovie épanchée. Aussi longtemps que durera le caractère inflammatoire, les antiphlogistiques seront exclusivement avantageux, et devront être localement appliqués: sangsues, cataplasmes émollients, repos le plus

absolu. Après cette période aiguë, les dérivatifs et les révélsifs seront indiqués sous forme de purgations et de diurétiques, sous celle de vésicatoires volants ou de ventouses scarifiées. Les frictions mercurielles, pour activer la résorption de la synovie, et les douches ou les bains de vapeur, en facilitant la transpiration, sont également avantageux. La compression, méthodiquement appliquée, a souvent produit de bons effets. La ponction de l'articulation, conseillée comme ressource extrême, a l'inconvénient de permettre l'introduction de l'air dans la membrane synoviale, et par conséquent de favoriser le développement d'accidents graves; aussi ne la pratique-t-on que fort rarement de nos jours.

HYDATIDES (*helm.*). On indique sous ce nom général, ainsi que sous les dénominations de *vers cystiques*, *vésiculaires*, *hydatiques*, un certain nombre d'helminthes parasites, plus ou moins vésiculeux, remplis dans leur intérieur d'un liquide aqueux, et qui se trouvent dans le corps des animaux vertébrés, plus particulièrement dans celui des mammifères. Mais lorsque l'on parvient à disséquer ces animaux et à les étudier au microscope, on reconnaît qu'ils diffèrent beaucoup les uns des autres, et que l'on peut former parmi eux des groupes génériques très naturels, tels sont, par exemple, ceux des *Cysticercques*, *Cœnures*, *Echinocoques*, *Acéphalocistes*, etc. (*voy.* ces mots dans l'*Encyclopédie* et au *Supplément*). Cependant les Hydatides présentent tous quelques caractères qui leur sont communs; ainsi aucun d'eux n'a montré d'organes reproducteurs ni d'œufs, et sous ce double rapport ils sont très inférieurs aux ténias et aux botriocéphales, quoique ce soit peut-être à tort que quelques auteurs pensent que ce sont des jeunes ténias difformes et arrêtés dans leur développement. Ils n'ont pas de canal intestinal. Les acéphalocistes paraissent même complètement privés de tête, tandis que les autres en ont une, de même que celle des ténias, garnie d'une couronne simple ou double de crochets cornés, et pourvue également de quatre suçoirs. Entre cette tête et la partie vésiculaire dans laquelle elle rentre par invagination lorsque l'helminthe est en repos, se voit le cou, qui est plus ou moins plissé, mais non articulé, comme celui des ténias. Les autres différences qu'offrent les hydatides constituant la caractéristique des genres que nous avons nommés, nous ne devons pas nous en occuper maintenant. E. D.

HYDE (THOMAS), célèbre orientaliste anglais, né en 1836, fut professeur d'hébreu et d'arabe à l'université d'Oxford, interprète pour les langues orientales, chanoine d'Oxford et bibliothé-

caire de la bibliothèque Bodléienne, dont il publia le catalogue, Oxford, 1874, in-fol. Il mourut en 1903. On a de lui : 1° *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*, Oxonii, 1700, in-4°. Cet ouvrage qui donna une grande popularité au nom de son auteur, n'a plus, depuis les publications d'Anquetil Du Perron, et surtout depuis les derniers travaux accomplis sur le Zend et le Pehlvi, tout l'intérêt qu'il offrait autrefois; il fut réimprimé en 1760. 2° *De ludis Orientalibus*, Oxonii, 1694, in-8°; 3° *Cosmographie d'Abraham Perilsoi*, texte hébreu et traduction latine, Oxford, 1601, in-4°; 4° *De herbæ cha collectione cum Epistola de Manuscriptis Chinensium*, Oxonii, 1588, in-8°; 5° *Catalogue des étoiles fixes, extrait des Tables astronomiques dressées par Oulong bey, petit-fils de Tamerlan*, (en latin); 6° *Quatuor evangelia et acta apostolorum lingua Malaica caracteribus Europeis*, 1677. Grégoire Sharpe a réuni les dissertations de Hyde sous le titre de : *Synagmæ dissertationum quas olim auctor Thom. Hyde separatim edidit*, Oxonii, 1767, 2 vol. in-4°.

HYDNE, *Hydnum* (*bot.*). Genre de champignons de la famille des Hyménomycètes, formé d'espèces charnues ou coriaces, qui croissent principalement sur la terre, moins habituellement sur les troncs d'arbres. Leur chapeau est stipité ou sessile, généralement de forme irrégulière, et de substance sèche; il porte à sa surface inférieure, quelquefois à la supérieure, des sortes de pointes dirigées d'ordinaire vers le bas, libres et distinctes, ou réunies entre elles dans le bas, qui ne sont autre chose que l'hyménium chargé, à sa surface externe, des corps reproducteurs. — Dans nos pays, croissent quelques espèces de ce genre parmi lesquelles plusieurs sont comestibles et même assez recherchées. La plus grande peut-être et la plus connue d'entre elles est l'*HYDNE CORAIL*, *Hydnum coralloides*, Schæff., qui croît sur les vieux arbres, sur de vieilles souches mortes. Sa couleur est d'abord blanche; elle devient plus tard jaunâtre; de sa portion inférieure, qui est charnue, s'élèvent de nombreuses ramifications chargées en dessous des pointes de l'hyménium. Cette espèce est fort bonne à manger.

HYDRA, anciennement *Hydra*. Ile de la Grèce, dans l'Archipel, sur la côte orientale de la Morée, vers l'extrémité S.-E. de l'Argolide, entre les golfes d'Athènes et de Nauplie. Elle a une superficie de 15,280 hectares, et une population de 12 à 13 mille habitants. Le sol est rocailleux et aride. Les Hydriotes sont des marins hardis et entreprenants; ils ont beaucoup contribué, par leur intrépidité et leur dévouement, au succès de la guerre de l'indépendance des Grecs contre les Turcs. — Le chef-

lieu, appelé aussi *Hydra*, est une ville située sur la côte N.-O. de l'île, à 72 kilom. S.-O. d'Athènes; elle s'élève sur des rochers, à côté d'un port sûr; son commerce est actif, mais a été beaucoup plus considérable; elle a renfermé jusqu'à 45,000 habitants, aujourd'hui réduits à moins de 12,000. L'île d'Hydra forme une éparchie qui fait partie de la monarchie d'Argolide et Corinthie. — L'ancienne Hydra fut peuplée par des Samiens fugitifs, dans le VI^e siècle avant J.-C.; mais elle ne joua aucun rôle dans l'antiquité; elle ne commença à devenir importante qu'après qu'elle fut devenue, en 1470, l'asile d'Albanais qui fuyaient la domination ottomane, et qui fondèrent la ville actuelle d'Hydra. E. C.

HYDRACHNE, *Hydrachna* (*arachnides*). Genre d'Arachnides trachéennes, tribu des Holétries, comprenant tous les *Acorus* de Linnaeus qui ont 8 pattes ciliées propres à la natation. Ces animaux vivent dans les eaux tranquilles; ils nagent facilement, et se nourrissent d'animalcules aquatiques. Leur taille est extrêmement petite et leur consistance très molle; ces deux circonstances rendent les Hydrachnes difficiles à étudier, parce qu'on ne peut le faire que sur le vivant. Leur corps est généralement ovale ou globuleux, souvent d'un rouge de sang; celui des mâles est parfois rétréci en arrière en forme de queue; le nombre des yeux varie de 2 à 4. Les véritables hydrachnes n'ont point de mandibules; leurs organes buccaux se présentent sous la forme d'un bec, et se composent de deux palpes, cylindriques, de quatre articles, de deux mâchoires sétacées, allongées, d'une lèvre sternale et conique: nous citerons l'**HYDRACHNE IMPRIMÉE**, *H. impressa*, Müller, la *mille aquatique rouge* de De Geer, qui est presque globuleuse, rouge avec des points enfoncés formant quatre séries longitudinales sur le dos: on voit souvent ces œufs, qui sont aussi d'un rouge vif, fixés par un petit pédicule sur divers insectes aquatiques. — Chez d'autres espèces on trouve des mandibules en griffe, comme celles des Trombidions: c'est le genre Eylais, qui a pour type l'**HYDRACHNE ÉTENDANTE**, *H. extendens*, Müller. Cette espèce est rouge avec des taches et des points noirs; les six pattes antérieures sont éliées, mais les postérieures sont glabres et ne peuvent servir à la natation: aussi lorsqu'il se meut l'animal étend ces pattes, et ne leur imprime aucun mouvement. — Enfin parmi les Hydrachnes qui forment le genre *Atax*, nous citerons l'**HYDRACHNE VERTE**, *H. viridana*, Laboulbène, qui est ovale, un peu pyriforme, d'un vert gai avec des lunules purpurines; elle vit dans les mares et les fossés.

L. FAIRMAIRE.

HYDRACIDE (*chim.*). C'est le nom par

lequel on désigne les acides résultant de la combinaison de l'hydrogène avec un corps électro-négatif. Le nom d'*hydracide*, opposé à celui d'*oxacide*, offre le défaut de donner à supposer que, de même que l'oxygène est le principe acidifiant des acides, l'hydrogène serait le principe négatif ou acidifiant des hydracides. Il ne doit donc être pris que comme l'expression du seul fait de l'existence d'acides hydrogénés, et alors il est fort convenable pour grouper ensemble toute la série de ces corps qui ont un certain nombre de propriétés communes, dont la principale est, lorsqu'on les met en contact avec une base salifiable oxygénée, de former de l'eau et un composé du métal de la base et du corps électro-négatif de l'acide. Ainsi l'acide chlorhydrique mis en contact avec de la baryte ou oxyde de baryum, forme de l'eau et du chlorure de baryum; l'acide sulfhydrique avec l'oxyde de plomb, de l'eau et du sulfure de plomb; l'acide cyanhydrique avec l'oxyde de mercure, de l'eau et du cyanure de mercure.

HYDRÈNE, *Hydræna* (*iss.*). Genre de coléoptères, famille des Palpicornes, ayant le corps ovalaire assez déprimé en dessus; le corselet est presque carré, l'écusson n'est pas visible, les élytres sont fortement ponctuées. Ces insectes sont de très petite taille et vivent dans l'eau: on les trouve souvent en compagnie des Elmis, accrochés aux pierres submergées, quelquefois on les voit nager à la surface des eaux. Le type du genre est l'**HYDRÈNE DES RIVAGES**, *H. riparia*, Latr. Cette espèce est noire et a deux points enfoncés sur le front; le corselet est uni et les élytres sont plus claires à l'extrémité.

L. FAIRMAIRE.

HYDRANGÉE, *Hydrangea* (*bot.*). Genre de la famille des Saxifragées, de la décandrie-digynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbrisseaux de l'Amérique Septentrionale, du Népal, du Japon, à feuilles opposées, ovales ou oblongues, généralement dentées; à fleurs blanches ou roses, tantôt toutes fertiles, tantôt celles du centre des inflorescences fertiles et celles du bord stériles; celles-ci sont alors pourvues d'un calice pétaloïde, très développé, qui fait leur plus bel ornement et n'ont plus qu'une corolle et des organes sexuels rudimentaires. Les fleurs fertiles ont un calice à tube adhérent, hémisphérique, avec un limbe persistant, à cinq dents; quatre ou cinq pétales égaux; huit ou dix étamines; un ovaire adhérent, incomplètement biloculaire, multiovulé, surmonté de deux styles. Le fruit des Hydrangées est une capsule tronquée, couronnée par le limbe du calice et les styles, s'ouvrant

dans le haut entre les styles pour laisser sortir ses graines qui sont réticulées.—L'espèce la plus remarquable de ce genre est l'**HYDRANGÉE** **HORTENSIA**, *Hydrangea hortensis*, DC. (*Hortensia speciosa*, Pers.), vulgairement connue sous les noms d'*Hortensia* et de *Rose du Japon*. Ce bel arbuste n'a guère généralement que un mètre de hauteur, bien qu'il devienne quelquefois beaucoup plus développé. Toutes ses parties sont glabres. Ses feuilles sont ovales, aiguës, dentées sur leurs bords; ses fleurs forment de beaux corymbes purpurins, ou violacés, ou même bleus, de longue durée, presque sphériques, formés presque entièrement, ou même entièrement, de fleurs stériles dans les individus cultivés. De la Chine et du Japon, où il est fort recherché comme plante d'ornement, il a été transporté à l'île de France, dans le dernier tiers du siècle dernier; mais il n'a été introduit en Europe qu'en 1790. Les premiers individus qu'on ait possédés ont été cultivés en Angleterre, au jardin de Kew, et c'est de là que l'espèce a été répandue dans les jardins de la Grande-Bretagne et du Continent. En France, elle fut d'abord cultivée chez Cels, d'où elle a été ensuite propagée partout. La culture de cette belle plante présente peu de difficultés. On la plante dans une terre fraîche, le plus ordinairement dans un mélange de deux tiers de terre de bruyère avec un tiers de terre franche. On la tient en pots ou en caisses pour la rentrer en orangerie pendant l'hiver, ou bien on la plante en pleine-terre à l'exposition du nord-est, à la condition de la couvrir pendant les gelées. Dans tous les cas, elle exige, pendant sa végétation, la demi-ombre et des arrosements abondants. Lorsqu'on la tient en pots ou en caisses, on doit renouveler la terre chaque année.—La multiplication de l'*hortensia* se fait facilement par ses rejetons enracinés, par marcottes ou par boutures qui reprennent promptement lorsqu'elles sont prises sur des pieds en pleine végétation. Les climats doux et humides, comme ceux de nos départements du nord-ouest conviennent à merveille à cet arbuste qui y devient d'une rare beauté.

Un fait curieux présenté par l'*hortensia* est celui de la coloration bleue que prennent ses fleurs lorsqu'on le cultive dans certaines terres. Malgré tout ce qui a été dit à ce sujet, on n'est pas encore bien fixé sur la cause de cette coloration, ni sur les moyens de la produire à volonté.

On cultive encore dans les jardins plusieurs autres espèces du même genre, surtout les suivantes : — l'**HYDRANGÉE ARBORESCENTE**, *Hydrangea arborescens*, Lin., indigène des parties méridionales des États-Unis. Sa tige peu ligneuse, malgré son nom, ne dépasse guère 1 mètre ou

1 mètre 50 de hauteur; elle porte de grandes feuilles ovales en cœur, vertes à leurs deux faces, un peu pubescentes en dessous; ses fleurs blanches forment un large corymbe plan, dans lequel la circonférence seule est stérile. Elle pousse en pleine-terre légère et fraîche, ou mieux en terre de bruyère, à mi-soleil. On la multiplie par marcottes et par drageons.—L'**HYDRANGÉE DU JAPON**, *Hydrangea Japonica*, Sieb., est une belle espèce introduite en Europe depuis peu d'années, à grands corymbes plans, d'une teinte purpurine-bleuâtre; elle ne prend toute sa beauté que cultivée en pleine-terre de bruyère. On la multiplie facilement par boutures.—L'**HYDRANGÉE A INVOLUCRE**, *Hydrangea involucrata*, Sieb., également du Japon, est remarquable par l'involucre qui entoure ses corymbes. On en possède une variété à fleurs doubles, très belles, de couleurs assez variées. P. DUCHARTRE.

HYDRAOTES. Un des fleuves du Pandjab, ainsi nommé par Arrien. Strabon et Quinte-Curce l'appellent Hyarotes, Ptolémée Rhoadis, et des commentateurs de ce géographe Adris ou Adaris. En sanscrit il portait le nom d'Ivosati ou d'Yrawutti. Il est principalement connu aujourd'hui sous celui de Rave ou Ravée, que lui donnent les Persans et les Hindous. Ce fleuve, qui baignait autrefois Lahore, coule aujourd'hui à quelques milles de cette ville. L'*Hydraotes* est navigable pour d'assez gros vaisseaux. Il coule entre l'*Hyphase* au S., et l'*Acesinés* au N.-O. Il se jette dans ce dernier fleuve plus bas que l'*Hydaspes*.

HYDRARGYRE, HYDRARGYRIE
(voy. MERCURE).

HYDRASTIDE, *Hydrastis* (bot.). Genre de la famille des Renonculacées, tribu des anémonées, de la polyandrie-polygynie dans le système de Linné. Il ne comprend qu'une espèce propre à l'Amérique septentrionale, qui présente des tubercules radicaux ramassés, d'un jaune intense. Sa tige, peu élevée, porte vers le haut deux ou trois feuilles pétiolées, partagées en trois ou cinq lobes aigus, à grosses dents, et à son extrémité une fleur blanche, pourvue d'un calice à trois sépales, sans corolle, de nombreuses étamines et de nombreux pistils libres, uniloculaires et qui deviennent autant d'achaines charnus et rouges, dont l'ensemble ressemble assez à un fruit de ronce. Cette espèce est l'**HYDRASTIDE DU CANADA**, *Hydrastis canadensis*, L., charmante petite plante vivace, dont on cultive une variété à fleurs très doubles, venant au mois de mai. On la tient en terre de bruyère, dans des pots qu'on enterre à l'exposition du nord. On la multiplie par division des pieds, effectuée au premier printemps.

HYDRATE (*chim.*). C'est le nom par lequel on désigne, en général, les corps dans lesquels l'eau se trouve en proportion déterminée, et comme élément essentiel de leur composition. La plupart des acides, des sels et des oxydes peuvent former des hydrates. Berzélius a démontré que la quantité d'oxygène de l'eau est toujours, dans ces corps, un multiple par un nombre simple de la quantité de l'oxygène contenue dans la base salifiable. L'eau adhère plus ou moins aux molécules des corps avec lesquels elle se trouve ainsi combinée. Quelques uns ne la laissent pas échapper alors même qu'on les expose à une chaleur rouge; tels sont les hydrates de potasse et de soude. D'autres, au contraire, comme la plupart des sels et des oxydes métalliques, l'abandonnent à une température très basse. L'état d'hydrate paraît nécessaire à l'existence de certains acides, puisqu'on n'a pu jusqu'ici les obtenir privés d'eau à moins qu'ils ne soient combinés avec une base; l'acide azotique le plus concentré contient toujours, par exemple, une certaine quantité d'eau qu'on ne peut lui enlever sans le transformer en azote, en acide azoteux et en gaz oxygéné. — Si l'on excepte les hydrates alcalins, ceux de magnésie, d'alumine et de bioxyde d'étain, la plupart des autres n'ont été obtenus qu'en flocons ou en gelée, c'est-à-dire mêlés avec une assez grande quantité d'eau non combinée. On se procure assez facilement sous cet état ceux dont les oxydes peuvent s'unir avec les acides, c'est-à-dire le plus grand nombre des hydrates, par le procédé consistant à extraire l'oxyde du sel qui le contient au moyen de sa décomposition dans une solution qui fournit de l'eau. Les hydrates floconneux ou gélatineux laissent dégager l'eau qu'ils contiennent avec une si grande facilité, que l'on serait tenté de croire qu'il ne s'y en trouve réellement pas à l'état de combinaison; il est cependant certain qu'il n'en est pas ainsi, puisque la couleur de ces hydrates est quelquefois très différente de celle de l'oxyde simple. Ainsi l'hydrate de bioxyde de cuivre est brun-noirâtre, tandis que l'oxyde est bleu; celui de peroxyde de cobalt est gris, tandis que l'oxyde est vert-pré, etc. — Existe-t-il plusieurs hydrates d'un même corps? Tout doit le faire croire, quoique l'on ne se soit pas encore occupé de cette question. — Plusieurs hydrates existent tout formés dans la nature. Nous citerons, sous ce rapport, l'hydrate d'alumine; celui de magnésie, que l'on a trouvé à New-Jersey; l'hydrate de fer qui est un des minéraux les plus importants de France.

HYDRAULIQUE (*voy. au Supplément*).

HYDRE (*zooth.*). (Voyez l'article **POLYÈS**

N'EAU NOCCE dans le *Supplément*, où nous compléterons ce qui a déjà été dit au mot **POLYÈS** de cette Encyclopédie.)

HYDRE (*ast.*), constellation de Ptolémée, composée de soixante étoiles, elle occupe le quart de l'horizon sous le Cancer, le Lion et la Vierge. A la gauche de *Procyon* se trouve la tête formée de quatre étoiles quartaires μ , δ , ϵ , ζ , au dessous du Cancer et sur le prolongement de la droite menée par α d'Orion et *Procyon*. Le côté occidental γ α du grand trapèze du Lion va plus bas sur le cœur, α (Alfrad), qui est de première ou de seconde grandeur. La ligne des têtes des Gémeaux se dirige aussi sur α . Une file de dix étoiles forme les replis de l'Hydre qui porte sur son dos le Corbeau et la Coupe. L'étoile α ou le cœur de l'Hydre a 139° 44' d'ascension droite et 7° 54' de déclinaison australe.

HYDRE. Monstre qu'Hésiode dit fils d'Échidna et de Typhon. Il avait plusieurs têtes qui renaissaient à mesure qu'on les coupait, à moins qu'on n'appliquât le fer rouge à la place. Le venin de l'hydre était si subtil qu'il suffisait d'une goutte pour donner la mort. Ce monstre faisait des ravages terribles dans les environs de Lerne. Hercule se chargea d'en délivrer le pays. Il monta sur son char, conduit par Iolas, et voulut le combattre. Un cancre ou un scorpion vint d'abord au secours de l'hydre et chercha à mordre Hercule au talon; mais le dieu l'écrasa. Il se trouva alors aux prises avec l'hydre elle-même, et à mesure qu'il abattait ses têtes, Iphile, son ami, brûlait les blessures. Hercule, après sa victoire, trempa ses flèches dans le sang de l'ennemi terrassé. — Les auteurs donnent généralement sept têtes à l'hydre; quelques uns lui en attribuent cent, et Euripide l'appelle *myriocrane* (aux mille têtes). On la représente ordinairement sous la forme d'un serpent; mais sur quelques monuments, elle porte une tête de femme qui s'élève au milieu de têtes de serpents, ce qui a rapport à l'opinion de Platon, qui prenait l'hydre pour une courtisane dont Hercule avait su éviter les séductions. Ordinairement l'hydre est regardée comme la personnification d'une contrée marécageuse du Péloponèse. D'autres ne voient dans ce travail d'Hercule, comme dans les autres, qu'une fable relative à la marche du soleil dans le zodiaque. L'hydre en effet est une constellation qui s'étend au dessus du Cancer, du Lion et de la Vierge, qui rappellent d'autres faits de la vie d'Hercule. La constellation de l'hydre est quelquefois appelé le Nil, et on a prétendu que son corps ondoyant et sinueux n'était, dans le ciel, que la représentation du fleuve égyptien.

HYDRE MÂLE (*ast.*), constellation des-

sinée par Bayer dans l'hémisphère austral et composée de vingt étoiles. Elle est située près du pôle antarctique, entre la *Dorade* et le *Paon*, sous la *Montagne de la Table*.

HYDRIODIQUE (*acide*). **HYDRYOTATE** (*roy. IODHYRIQUE (acide)*).

HYDROCANTHARES (*ins.*). Famille de coléoptères-pentamères, de la section des carnassiers. Elle a pour caractères : six palpes, des pattes ordinairement propres à la natation, des mandibules presque complètement recouvertes, et des mâchoires terminées par un crochet arqué dès sa base. Le corps de ces insectes est elliptique ou ovulaire; les yeux sont assez gros, mais peu saillants; le corselet est court et trapézoïdal; les antennes, presque toujours filiformes, sont, chez quelques genres, épaisses et courtes. Tous ces insectes sont aquatiques, et viennent à la surface de l'eau respirer l'air en soulevant leurs élytres; l'air s'introduit entre ces organes et l'abdomen, et est aspiré par les stigmates. Tous sont carnassiers sous leurs deux états. Les principaux genres sont : *Dytique*, *Colymbète*, *Pélobié*, *Hydropore*, *Hyphidre*, *Noïère*, *Haliple*, *Gyrin* et *Orectochile*. L. F.

HYDROCELE (*méd.*), de *ὕδωρ*, eau, et *κύστις*, tumeur. Le mot *hydrocele*, pris à la lettre, signifie toute tumeur formée par de l'eau; mais on s'en sert exclusivement en médecine pour désigner une accumulation de sérosité dans la membrane qui enveloppe l'organe spécial contenu dans le scrotum. Nous rangerons dans la catégorie des *adèmes* ce que l'on appelle *hydrocele par infiltration*, puisque ce n'est en effet que l'adème du scrotum. L'hydrocele se développe lentement, et le plus souvent sans causes connues. Nous citerons comme étant de nature à provoquer son apparition : les irritations portées sur le scrotum, sur le cordon, et même dans l'urètre; tous les genres de froissement extérieurs sur les organes qu'elle affecte; l'équitation, la marche forcée, surtout dans les pays chauds; aussi est-elle fréquente à la Guadeloupe, à la Martinique, aux colonies en général. La compression du cordon peut aussi l'occasionner.

La marche de l'hydrocele est presque toujours assez lente. Il est rare que l'épanchement mette moins d'un mois ou plus de deux ans à remplir la tunique séreuse. Arrivé à ce degré il peut rester toujours stationnaire, mais tant que le sac qui le contient est encore flasque, il continue de croître et finit par envahir tout le scrotum et par recouvrir les organes voisins par suite de son développement considérable. Le plus souvent il est simple, c'est-à-dire qu'il n'existe que sur un seul des deux organes spéciaux. — L'hy-

drocele n'occasionne généralement aucune autre incommodité que celle résultant de son volume, savoir : un sentiment de poids et de tiraillement incommode, d'où résulte une gêne plus ou moins grande dans la marche.

Chez les enfants, on réussit quelquefois à guérir cette hydropisie par des applications astringentes, telles que l'eau de chaux, l'eau blanchie par l'addition d'extrait de salerne, une décoction de roses de Provins dans le grosvin, un sachet de tan mouillé d'eau-de-vie ou de chlorhydrate d'ammoniaque et de sous-carbonate de chaux. On applique quelquefois aussi avec succès de petits vésicatoires volants sur le scrotum. Mais chez les personnes adultes il faut presque toujours recourir à d'autres moyens. Ce que l'on appelle la *cure palliative*, consiste à évacuer, à l'aide d'une ponction, le liquide contenu dans la tumeur, aussi souvent que celle-ci le réclame par son poids ou son volume. Elle convient principalement chez les sujets très faibles, très irascibles, et chez les vieillards, surtout quand la maladie offre un grand développement. Mais pour obtenir une *cure radicale*, il faut, après l'évacuation du liquide épanché, effacer la cavité qui le contenait et dont les parois le produisent, en déterminant son occlusion par l'adhérence mutuelle de ses parois, au moyen d'un degré voulu d'irritation. Parmi toutes les méthodes proposées pour arriver à ce but, tels que le séton, l'ouverture de la tumeur par un caustique, son incision et son excision, l'introduction d'un corps solide étranger, la préférence doit être donnée à l'injection d'un liquide irritant, à cause de la facilité et de la simplicité de son exécution au moyen de la canule qui a donné issue à la sérosité, mais surtout en raison de l'avantage d'irriter également et à un degré que l'on peut en quelque sorte doser, tous les points de la surface de la membrane séreuse, et à cause du peu d'inconvénients qu'entraîne ce procédé alors même qu'il ne réussit pas. C'est ordinairement de gros vin chauffé dont on fait usage. L'inflammation qui en résulte doit être surveillée pour être maintenue dans les limites convenables.

L. DE LA C.

HYDROCÉPHALE. Comme son nom l'indique, l'*hydrocéphale* est une accumulation d'eau dans la tête (*ὕδωρ*, eau, et *κεφαλή*, tête). Son siège précis est la cavité de l'arachnoïde, soit dans les ventricules, soit entre les deux lames de cette membrane, à la surface des hémisphères cérébraux. Les auteurs ont divisé l'hydrocéphale en aiguë et en chronique. Les causes qu'ils lui assignent sous l'une ou l'autre forme, les symptômes sous lesquels ils la décrivent, la

marche, la durée et la terminaison qu'ils lui attribuent, enfin les lésions cadavériques qu'ils signalent, tout démontre qu'elle n'est qu'une conséquence de l'inflammation de l'arachnoïde, et un symptôme de la période avancée de cette maladie.

Des enfants naissent quelquefois avec une hydrocéphale que l'on désigne dans ce cas par l'épithète de *congéniale*. Si alors l'épanchement s'est fait dans les ventricules du cerveau, toute la substance cérébrale est déplissée en membrane et sert de poche au liquide ; si au contraire il s'est effectué à la surface de l'organe, celui-ci est déprimé vers la base du crâne, et réduit en une espèce de magna. Dans quelques cas, on trouve la substance cérébrale réduite en une sorte de bouillie au milieu de l'épanchement. Cet état peut s'expliquer, chez le fœtus comme dans les sujets qui ont vu le jour, car on sait que l'enfant, dans le sein de sa mère, contracte la plupart des maladies. Il serait possible que cet épanchement dépendît quelquefois d'un obstacle au retour du sang veineux vers le cœur, obstacle qui, en s'opposant à la libre absorption du fluide sans cesse exhalé par les extrémités artérielles, en produirait ainsi l'accumulation dans l'encéphale. — On a proposé et employé la ponction du crâne pour donner issue au liquide épanché. Cette opération a toujours été suivie d'une mort rapide ; on doit donc y renoncer. Tous les autres moyens de traitement de l'hydrocéphale rentrent dans l'histoire de l'inflammation de l'arachnoïde dont il n'est que l'effet (voyez CÉRÉBRITE au Supplément).

L. DE LA C.

HYDROCHARIDÉES, *Hydrocharideæ* (bot.). Famille de plantes monocotylédones, aquatiques, établie par A. L. de Jussieu sous le nom de *MORRÈNES*, *Hydrocharides*, mais dont le nom et la circonscription ont été modifiés par De Candolle, et sont devenus ainsi tels que les botanistes les admettent généralement aujourd'hui. Les hydrocharidées sont généralement vivaces. Leur tige est tantôt courte, rampante ; tantôt allongée, noueuse-articulée. Leurs feuilles flottent le plus souvent sur l'eau, et s'élèvent quelquefois au-dessus de sa surface ; elles ont un pétiole parfois engainant ; une lame entière, nervée, mais qui avorte souvent ; dans ce cas, leur pétiole se transforme en phylode. Les fleurs de ces plantes sont quelquefois hermaphrodites, plus fréquemment dioïques par avortement ; elles sont enveloppées à l'état jeune par un spathe uni- ou bivalve. Dans les fleurs mâles, le périanthe présente un rang externe de trois folioles calicinales et un rang interne de folioles plus grandes et péta-

loïdes. A la base des folioles de ce périanthe s'attachent des étamines, tantôt en nombre égal à celles du rang externe auxquelles elles sont opposées, tantôt en nombre double, triple ou quadruple ; un rudiment de pistil occupe le centre de ces fleurs. Les fleurs femelles et hermaphrodites ont leur périanthe à tube adhérent, à limbe divisé en six segments sur deux rangs, l'externe calycinal, l'intérieur pétaloïde ; des rudiments d'étamines, un pistil à ovaire adhérent, creusé de 1-6-8-9 loges multiovulées, à placentaires pariétaux, surmonté d'un style que terminent 3-6 stigmates bifides. Le fruit mûrit sous l'eau ; il est subulé ou linéaire, ou plus renflé, souvent marqué de côtes, quelquefois couronné par le limbe persistant du périanthe ; à ses placentaïres pulpeux s'attachent de nombreuses graines qui, sous un test membraneux, assez dur, renferment un embryon droit, sans albumen, dans lequel la gemmule est plus ou moins développée. — Les hydrocharidées se trouvent dans les eaux douces et tranquilles des deux hémisphères, mais surtout dans celles des contrées tempérées. On en trouve même une (*Enhalus*) dans l'eau de la mer, dans l'Inde. — On divise cette famille en trois tribus 1° Les *ANACHARIDÉES*, qui sont caulescentes, à feuilles opposées ou verticillées, à ovaire uniloculaire avec trois stigmates ; elles comprennent les genres *Anacharis*, L. C. Rich., *Udora*, Nutt., *Hydrilla*, L. C. Rich. ; — 2° les *VALLISNÉRIÉES*, qui sont acaules, avec des hampes, à feuilles radicales, linéaires, à ovaire et stigmates comme dans la première tribu ; tel est le genre *Vallisneria*, Micheli ; — 3° les *STRATIOTIDÉES*, acaules avec des hampes, à ovaire 6-7-9-loculaire ; ici rentrent entre autres les genres *Stratiotes*, Lin., *Hydrocharis*, Lin.

HYDROCHLORATE (voy. CHLORURES).

HYDROCHLORIQUE (acide). L'acide Hydrochlorique, connu successivement sous les noms de *esprit de sel*, *acide marin*, *acide muriatique*, et, en dernier lieu, appelé *acide chlorhydrique*, paraît avoir d'abord été obtenu par Glauber ; mais il n'a été bien étudié que depuis les recherches de MM. Gay-Lussac et Thénard qui, les premiers, ont fait connaître sa véritable composition. Il résulte de la combinaison, à parties égales en volume, d'hydrogène et de chlore, dans leur état de condensation naturelle, puisqu'un volume de chaque composant produit deux volumes du corps nouveau. Sa composition est :

En prop. 1 hydrog. 12,479 + 1 chl. 442,650

En atom. 1 hydrog. 6,239 + 1 — 221,325

Et la formule HCl = 227,560.

L'acide chlorhydrique est un gaz incolore, produisant des fumées blanches dans l'atmos-

phère, rougissant fortement la teinture de tournesol et d'une odeur si forte et si piquante, qu'on ne saurait le respirer sans danger, même en petite quantité. Sa pesanteur spécifique est de 1,247. Un froid de 50° le condense sans le faire changer d'état; mais s'il est comprimé en même temps que refroidi, il se liquéfie promptement. Une pression de quelque atmosphère seulement, que l'on détermine par la décomposition du sel marin ou du sel ammoniac (chlorhydrates de soude ou d'ammoniaque) à l'aide de l'acide sulfurique, dans un tube courbé et scellé à ses deux extrémités, suffit pour opérer ce changement. Exposé à la plus forte chaleur, il n'éprouve aucune altération. Il en est de même lorsqu'on le met en contact, à une température quelconque, avec l'oxygène ou l'air atmosphérique. La seule action qu'il ait sur ces gaz est de s'emparer de la vapeur d'eau qu'ils peuvent contenir, en formant avec elle, à la température ordinaire, un liquide qui apparaît sous forme de fumée épaisse. Un courant de fluide électrique qui le traverse, en décompose une partie en hydrogène et en chlore.

L'acide chlorhydrique n'exerce aucune action sur les métalloïdes, soit à froid, soit à chaud; mais il n'en est pas ainsi avec les métaux; il est décomposé, même à la température ordinaire, par un certain nombre d'entre eux, surtout par les métaux alcalins; ce qui donne lieu à un chlorure et à un dégagement notable de gaz hydrogène.

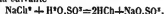
L'eau a tant d'affinité pour le gaz chlorhydrique que, à la température de 20° et sous la pression de 76 centimètres, elle en dissout quatre cent soixante-quatre fois son volume, on, ce qui est la même chose, les 3/4 de son poids; la glace elle-même possède la propriété de l'absorber avec rapidité.

L'acide chlorhydrique liquide s'obtient en décomposant le sel marin par l'acide sulfurique et en faisant passer à travers l'eau le gaz chlorhydrique provenant de cette réaction. Dans cet état, et concentré, il est blanc, très caustique, d'une odeur insupportable. Sa pesanteur spécifique, à 23° de saturation et sous la pression de 783 millimètres, est de 1,208. — Soumis à l'action de la chaleur, il entre promptement en ébullition, laisse dégager une grande quantité de gaz chlorhydrique et s'affaiblit ainsi, jusqu'à un certain degré au delà duquel sa distillation a lieu. Mêlé avec l'acide azotique, il constitue l'eau régale. Mis en contact, soit à l'état liquide, soit à l'état gazeux avec l'oxyde de chlore, les acides chlorique, bromique et iodique, il les décompose instantanément.

L'acide chlorhydrique ne se trouve presque

jamais à l'état de combinaison dans la nature; on le rencontre très rarement uni à l'eau; il n'existe tout au plus que dans le voisinage des volcans, et encore cette existence n'est-elle que momentanée; on le cite dans l'eau de Rio-Vinagre.

Le gaz acide chlorhydrique s'obtient en traitant, à l'aide de la chaleur, le sel marin ou chlorure de sodium, par l'acide sulfurique; il se forme en outre, du sulfate de peroxyde de sodium, ce qui prouve que l'eau de l'acide sulfurique se décompose, et que, tandis que son hydrogène acidifie le chlore, son oxygène oxyde le sodium. La formule de cette opération est la suivante :



Les usages de l'acide chlorhydrique sont nombreux et importants. Il est employé comme réactif pour reconnaître les sels d'argent, de protoxyde de mercure et de plomb; à décomposer les carbonates, les sulfures; à reconnaître et à doser l'ammoniaque. Il sert dans les arts pour la préparation du chlore, des chlorures décolorants, pour l'extraction de la gélatine des os, etc.; on l'emploie sous forme d'eau régale pour dissoudre un grand nombre de métaux ou d'alliages, et pour préparer ainsi les chlorures métalliques.

HYDROCORISES (ins.). Famille d'hémiptères-hétéroptères, caractérisée par les antennes très courtes, insérées et cachées sous les yeux. Tous ces insectes sont aquatiques ou ripicoles; la plupart sont munis de pattes antérieures, ravisseuses, avec lesquelles ils saisissent leur proie; leur rostre est court et pique très fortement; leur tête s'enfonce jusqu'aux yeux dans le corselet, et paraît souvent nettement réunie avec lui; leurs yeux sont gros, souvent très saillants; les élytres sont souvent plates; les tarses n'offrent qu'un ou deux articles. Cette famille renferme deux tribus: — les *Ravisseurs*, chez lesquels les pattes antérieures sont propres à la préhension; leurs cuisses épaisses ou très longues, portent en dessous un sillon où vient se loger le tibia; le tarse se confond même souvent avec cette partie; leur corps est assez large et plat. Les principaux genres sont: *Galgule*, *Bélostome*, *Népe*, *Ranâtre* et *Nancore*. — La seconde tribu est celle des *Platydictyles*, dont les pattes antérieures sont simplement arquées; leurs tarses sont très poilus; le corps est très épais, cylindrique ou ovoïde. Ils nagent avec une grande vitesse et souvent sur le dos. Les principaux genres sont: *Notonecte*, *Corixe* et *Sigares*.

L. FAIRMAIRE.

HYDROCOTYLE, *Hydrocotyle* (bot.). Genre de la famille des *Ombellifères*, sous-ordre des *Orthospermées*, de la pentandrie-digynie dans

le système de Linné. Les plantes qui le forment sont des herbes, quelquefois des sous-arbrisseaux, répandus dans toutes les contrées tropicales et tempérées, généralement de petite taille et aquatiques. Leurs fleurs, blanchâtres, forment des ombelles simples, accompagnées d'un involucre à peu de folioles; elles ont un calice adhérent, à tube comprimé et sans limbe apparent; des pétales sont entiers, aigus, à sommet droit. Le fruit qui succède à ces fleurs est comprimé latéralement, relevé de côtes filiformes, souvent inégales, les deux intermédiaires étant plus saillantes.

L'**HYDROCOTYLE COMMUN**, *Hydrocotyle vulgaris*, Lin., vulgairement nommé *Eruelle d'eau*, croît communément sur les bords des étangs et des mares, dans les lieux marécageux. Il doit son nom vulgaire à ses feuilles arrondies, pétées, sensiblement concaves, marquées de nervures rayonnantes, crénelées sur leur bord. Ses fleurs sont fort petites.

HYDROCYANIQUE, HYDROCYANATE (roy. CYANOGENÈ).

HYDROCYN, *Hydrocyon* (pois.). Genre de l'ordre des Malacoptérygiens abdominaux, famille des Salmoides, créé par G. Cuvier aux dépens des saumons dont il diffère principalement par le bout du museau formé par les intermaxillaires, par les maxillaires placés près ou en avant des yeux, et complétant la mâchoire supérieure. Chez ces poissons la langue et le vomer sont toujours lisses; les dents sont coniques aux deux mâchoires; la joue est couverte d'un grand sous-orbitaire, mince et nu comme l'opercule. La plupart des espèces ont une rangée serrée de petites dents aux maxillaires et aux palatins, avec la première nageoire dorsale rependant à l'intervalle des nageoires ventrales et de la nageoire anale, tandis que le nombre et la disposition des dents varient considérablement dans les autres. On en connaît une dizaine d'espèces propres aux eaux douces de presque tous les pays du globe, et parmi lesquelles nous citerons les *Hydrocyon fulcirostris*, G. Cuvier, et *H. faucille*, Freycinet, des rivières de la zone torride; *H. brevidens*, et *H. scomberoides*, G. Cuvier, du Brésil, et le *Roschui* ou *chien d'eau*, Forskal, particulier au Nil, en Egypte. E. D.

HYDRODYNAMIQUE (roy. HYDRAULIQUE au Supplément).

HYDROGENE (chim.). Corps simple dont la découverte remonte aux premières années du xvi^e siècle, mais qui n'a été bien étudié que depuis 1777, époque à laquelle Cavendish fit connaître ses principales propriétés. Pur, c'est un gaz permanent, sans couleur, sans odeur, sans

goût, et insoluble dans l'eau, qui n'en dissout que 1/100 de son volume. C'est le plus léger de tous les corps aëriiformes; sa pesanteur est 0,06920, celle de l'eau étant prise pour point de comparaison; un litre d'hydrogène pèse 0^r, 996, et le poids d'un atome est de 0,2398.

L'hydrogène n'entretenait pas la combustion, quoiqu'il soit très combustible avec le concours de l'air. Il est impropre à la respiration sans être délétère. Ainsi, un animal ne meurt dans une atmosphère qui en est remplie que par manque d'oxygène, mais l'introduction du gaz hydrogène dans les poumons n'y produit aucune désorganisation.

Le gaz hydrogène étant un élément ne peut être que dilaté par le calorique. C'est de tous les corps aëriiformes celui qui réfracte le plus la lumière, et son pouvoir est, sous ce rapport, de 6 1/2 environ supérieur à celui de l'air. Il ne se combine point avec le gaz oxygène à la température ordinaire, à moins qu'il ne soit sous l'influence physique de certains corps: ainsi, que l'on dirige à travers l'air un courant de gaz hydrogène sur un morceau de platine spongieux provenant de la réduction de l'hydrochlorate ammoniacale de platine, il se formera de l'eau provenant de la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène de l'air; à l'instant même le métal s'échauffera au point de rougir, et le gaz prendra feu. Le même phénomène a lieu principalement avec le palladium, le rhodium, l'iridium. La cause de ce phénomène remarquable n'est pas encore connue. Cette propriété de la mousse de platine d'enflammer l'hydrogène a été appliquée par Gay-Lussac à la construction d'un briquet dit *briquet à hydrogène*. Dans cet appareil, l'hydrogène est produit par la réaction du zinc sur l'acide sulfurique et l'eau, et vient, par un robinet, traverser l'éponge de platine, qui s'enflamme. La combinaison de ces deux gaz a toujours lieu dans la proportion de 2 d'hydrogène et de 1 d'oxygène en volume, ou, ce qui est la même chose, d'après leur pesanteur spécifique, dans le rapport de 12,479 du premier, et de 100 du second en poids. Ce résultat est mis en évidence au moyen d'un instrument appelé *eudiomètre* (roy. ce mot), dans lequel on produit l'inflammation du mélange à l'aide de l'étincelle électrique. Cette même inflammation peut se produire sous l'influence d'une pression forte et subite qui élève tout à coup la température du mélange.

De tous les corps combustibles, l'hydrogène est celui qui, en brûlant, produit le plus de calorique; sa puissance est telle sous ce rapport, que 1 gramme suffit pour fondre 313 grammes de glace à la température de 0°; on sait que la

quantité de calorique nécessaire pour obtenir ce résultat est en général égale à celle voulue pour élever la même quantité d'eau de 0° à 75°. On profite de cette haute température pour réduire certains corps réfractaires. Le mélange d'hydrogène et d'oxygène dans la proportion de l'eau est appelé *mélange détonnant*, parce que sa combustion dans un vase ouvert ou à l'air libre donne lieu à une détonation résultant du choc de l'air. — La flamme de l'hydrogène pur est jaune et peu éclairante, parce qu'elle ne contient pas de particules solides. Celle du mélange détonnant, à peine visible par elle-même, acquiert, par le contact de certains corps solides, tels que le platine, et principalement de la chaux, un éclat brillant que l'œil a peine à supporter. Cette lumière a été appliquée à l'éclairage des microscopes à gaz.

Indépendamment de l'eau, ou protoxyde d'hydrogène, qui résulte de la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène dans la proportion indiquée plus haut (voy. EAU), il existe un deutoxyde d'hydrogène appelé *eau oxygénée*, découvert par M. Thénard, et dont les proportions sont le double de la quantité d'oxygène renfermée dans l'eau, la quantité d'hydrogène restant la même. Ce liquide est jusqu'ici demeuré à peu près sans usage.

L'hydrogène seul se combine avec tous les autres corps non métalliques, à l'exception du bore, et avec trois métaux : le potassium, l'arsenic et le tellure. C'est aux articles de ces différents corps que nous renvoyons pour l'étude de ces composés.

Jusqu'ici l'hydrogène n'a encore été rencontré dans la nature qu'en combinaison avec d'autres corps, particulièrement avec l'oxygène pour former l'eau; avec l'oxygène et le carbone pour former la plupart des matières végétales; et avec l'oxygène, le carbone et l'azote, pour donner naissance à la plupart des matières animales. On l'extrait généralement de l'eau mise en contact avec de l'acide sulfurique et du zinc distillé et en grenaille, ou avec du fer très doux. L'eau est décomposée; son oxygène se porte sur le métal, qu'il oxyde, et dont s'empare l'acide pour former un sel. Le gaz est recueilli sous l'eau, après avoir traversé une dissolution de potasse caustique qui lui enlève une faible quantité d'huile volatile odorante provenant de ce que les métaux employés contiennent toujours du carbone.

L'hydrogène est employé dans les laboratoires de chimie pour réduire les oxydes et les ramener à l'état métallique; les métaux ainsi obtenus sont en général très purs. Il sert encore à isoler quelques métaux de leurs combinaisons

avec le chlore et le soufre. On emploie encore l'hydrogène pour gonfler les aréostats; mais il est souvent remplacé dans ce cas par le gaz provenant de la distillation de la houille.

HYDROGÈNE CARBONÉ (voy. CARBONE).

HYDROGÈNE SULFURÉ (voy. SULFURE).

HYDROGRAPHIE, du grec *υδωρ*, eau, et *γραφω*, je décris. L'hydrographie, dans son sens général, embrassé l'étude des eaux courantes et stagnantes, des fleuves, des lacs, du régime des rivières, la distinction des bassins, enfin l'étude des mers; celle de tous les amas d'eau. Elle se divise en deux parties facilement distinctes, que l'on pourrait appeler hydrographie *continentale* et hydrographie *maritime*. La première de ces divisions forme une branche spéciale de la géographie (voy. GÉOGRAPHIE). La seconde, par son but essentiellement pratique, constitue à elle seule une science, celle que l'on désigne habituellement par le mot *hydrographie*. L'étude des mers est son domaine; la direction des bâtiments, la perfection de la navigation, tel est son but pratique; elle se fonde sur les mathématiques et l'astronomie; elle a besoin d'une foule d'instruments d'une grande précision.

Placé entre le ciel et l'eau, l'homme des terres, le matin n'a, pour se conduire sur l'Océan, que les astres et sa carte, au moyen de laquelle il peut déterminer la direction qu'il doit suivre pour arriver au port. Si, au contraire, le bâtiment navigue en vue du rivage, c'est par la forme du terrain, d'après les contours de la côte, que le marin cherchera à reconnaître sa position, ainsi que la route qu'il doit faire pour gagner le mouillage; ce sera encore sa carte qui lui fournira ces indications s'il aborde avec ses seules ressources une terre qu'il voit pour la première fois. Le premier besoin de la navigation est donc d'avoir de bonnes cartes marines; c'est également le but essentiel de l'hydrographie. Sous le titre d'Instructions nautiques, l'hydrographie fournit en outre aux navigateurs des Mémoires compléments des cartes, dans lesquels sont réunis, pour chaque localité, les observations sur les vents et sur les courants, tant généraux que particuliers, les ressources que présente chaque mouillage, ainsi qu'une description détaillée des terres, description qui, avec l'aide de vues des côtes, fait connaître le relief du terrain, signale les points saillants pouvant servir de reconnaissance; ces Mémoires doivent non seulement indiquer les dangers, mais encore les routes qu'il faut faire pour les éviter.

L'ensemble des phénomènes physiques qui se manifestent tant à la surface que dans les profondeurs des mers, donne naissance à une branche spéciale de l'hydrographie qu'on appelle *hydrographie physique*. Au moyen de cartes, telles que les cartes météorologiques et magnétiques, accompagnées également de mémoires explicatifs, elle complète l'ensemble des connaissances nécessaires aux marins pour diriger les bâtiments.

De même que l'on distingue la navigation au long cours de celle au cabotage, on divise les cartes marines en deux catégories distinctes, connues sous les noms de *Cartes routières* et de *Cartes particulières*. Les premières embrassent des espaces considérables, souvent un océan entier; elles suffisent au navigateur, lorsqu'il est loin des terres. Mais près du rivage, là où les dangers se multiplient, le marin a besoin de cartes détaillées, embrassant un espace d'autant plus restreint que les objets y sont représentés sur une plus grande échelle. Le principe de toutes ces cartes est du reste le même; une carte routière n'est que la réunion à une petite échelle de toutes les cartes particulières des différentes terres qui s'y trouvent figurées.

La surface de la sphère n'étant pas développable, il en résulte qu'il est impossible de représenter sur un plan une partie un peu considérable de la sphère. Devant cette impossibilité chaque service, pour ainsi dire, a dû, suivant ses besoins, adopter un système de projection spéciale pour ses cartes. Celui des cartes hydrographiques a été basé sur les conditions suivantes, indispensables pour la navigation : 1° les méridiens et les parallèles y sont représentés par des lignes droites, faciles à tracer; 2° la courbe dite loxodromie (*voy. Loxonomie*) s'y projette suivant une ligne droite faisant avec les projections des méridiens le même angle que sur le globe; 3° les contours des terres y sont figurés d'une manière exacte. Quant aux distances relatives des différents points extrêmes, elles ne sont données par les cartes marines que d'une manière approchée. Pour bien se représenter ce système de projections spécial, supposons que parallèlement à l'équateur, on mène à travers la sphère, des plans également distancés et très rapprochés; supposons qu'à chaque des zones comprise entre deux de ces plans, on circonscrive un cylindre; ces cylindres, que nous supposons se confondant avec la surface de la zone (ce qui n'est vrai qu'à la condition que l'épaisseur de la zone sera infiniment petite), s'appuieront sur des bases de plus en plus petites à mesure qu'elles s'éloigneront de l'équateur. Si actuellement on développe chacun de ces cy-

lindres suivant une de ses génératrices, les surfaces de ces cylindres formeront des rectangles ayant tous même hauteur, mais avec des bases d'autant plus petites qu'ils seront le développement de cylindres s'éloignant de plus en plus de l'équateur. Chacune des zones se confondant avec la surface du cylindre circonscrit pourra donc être ainsi exactement projetée sur un plan, de manière à satisfaire aux conditions énoncées plus haut. Pour passer ensuite au système de projection employé dans les cartes marines, il suffira d'allonger ou de raccourcir chacun de ces rectangles sans changer le rapport qui existe entre leurs dimensions, de manière à ce que la base de chacun d'eux soit représentée par la même grandeur de ligne : leur hauteur ira nécessairement en croissant à mesure qu'ils s'éloigneront de l'équateur. Chacune des projections représentées par ces rectangles continuera à satisfaire aux conditions essentielles des cartes marines, seulement les bases de chaque rectangle étant égales, bien qu'elles soient le développement de cercles inégaux, il en résultera que l'échelle de la carte sera différente pour chacun d'eux. Telles sont les conditions qui, soumises à l'analyse, dans l'hypothèse que les zones ont une épaisseur infiniment petite, conduisent à la formule des latitudes croissantes, base du système dit de Mercator, exclusivement employé pour les cartes hydrographiques. Ce système réunit les conditions que nous avons posées, mais les distances ne sont données que d'une manière approchée; elles se mesurent sur l'échelle des latitudes, et toujours sur la partie de l'échelle des latitudes comprise entre les deux parallèles où sont situés les points.

Les cartes hydrographiques se dressent comme les cartes géographiques : les procédés géodésiques employés par les géographes pour lever sur le terrain sont également ceux employés par les hydrographes pour figurer sur leurs cartes les rivages des mers; le levé des cartes hydrographiques exige en outre un travail spécial qui se fait à la mer, pour explorer la profondeur de l'eau et la nature du sol, près des côtes et dans toutes les localités où les marins ont besoin de ces connaissances, soit pour naviguer, soit pour laisser tomber l'ancre. La profondeur de l'eau est exprimée sur ces cartes par des chiffres, et les qualités du fond par des lettres; généralement on trace en outre des courbes de niveau à des profondeurs variables suivant les besoins de la navigation. Ces courbes ont pour but d'indiquer des exhaussements du sol, exhaussements qui, généralement, forment des écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts par les eaux. Dans ces dernières

années, le bureau hydrographique des États-Unis d'Amérique a publié un grand nombre de cartes marines où l'on a indiqué par des teintes plus ou moins foncées les parties de la mer peu profondes; cette méthode, condamnée par les ingénieurs-hydrographes français, n'a pas jusqu'ici trouvé d'imitateurs.

Les procédés employés pour lever les cartes hydrographiques varient avec les circonstances où se trouvent placés les navigateurs. Hors de vue des terres, l'hydrographe est obligé, comme le marin, de demander aux astres la position des bancs qu'il a sondés; il en détermine les limites soit en estimant sa route, soit en mouillant un ou plusieurs bâtiments qui lui servent ensuite de points fixes pour placer les sondages exécutés aux alentours. En vue des côtes, le levé hydrographique dépend encore de la nature du terrain qu'il s'agit d'étudier, et du temps que l'on peut consacrer à sa reconnaissance.

Les instruments dont on se sert à la mer sont tous des instruments à réflexion : le cercle ou le sextant. Les méthodes que l'on emploie pour faire le point en vue de terre, c'est-à-dire pour fixer sa position à la mer par rapport aux objets terrestres, sont différentes, suivant que l'on connaît la position d'un, de deux ou de trois points de la terre qui est en vue. Dans les deux premiers cas, il faut l'aide d'observations astronomiques ou d'observations faites à terre, pour espérer fixer sa position; lorsque l'on est en vue de trois points au moins dont la position est connue, il suffit de mesurer les angles sous lesquels on voit ces points pour fixer avec beaucoup d'exactitude sa position à la mer.

La première opération à faire dans tout levé hydrographique est donc de déterminer la position des points saillants de la terre, auxquels on rapportera ensuite les détails topographiques et le travail de sondages fait à la mer. Lorsque le pays dont on veut lever la carte laisse toute facilité pour y pénétrer et y établir un réseau géodésique, on peut espérer arriver à des travaux aussi parfaits que possible; le travail hydrographique des côtes de France exécuté de nos jours par les ingénieurs hydrographes français peut servir de modèle en ce genre. Quelquefois l'hydrographe ne peut pas débarquer sur la côte, mais il est maître de la mer; il peut à l'avance étudier l'aspect du sol et trouver deux ou trois points isolés qui, servant d'abord d'observatoires, puissent ensuite devenir la base sur laquelle s'appuiera une triangulation secondaire exécutée à la mer. Tel est le cas du beau travail exécuté sur la côte de l'Algérie, au moment de la conquête, par nos officiers et l'un de nos plus savants ingénieurs, M. Dortet de Tesson.

Lorsque le pays dont il faut faire la carte est impénétrable; lorsque l'hydrographe n'a d'autre ressource que de voir le bâtiment qui le porte défilé devant une côte qu'il ne doit pas revoir, et qu'il étudie pour la première fois, il ne peut obtenir la forme du terrain qu'à l'aide d'observations faites à la mer; cette manière de procéder, s'appelle *lever sous voiles*. L'opération fondamentale consiste, comme précédemment, à déterminer la position des points saillants de la terre qui est en vue, mais la triangulation s'opère sur des bases différentes; on ne peut plus former des triangles dont on observe les angles; mais on considère plusieurs triangles liés entre eux par des conditions spéciales qui suffisent à leur détermination. De trois points situés à la mer, on prend les relèvements astronomiques de trois mêmes points de terre, et par les différences qui existent entre ces relèvements, on arrive ensuite à faire un triangle semblable à celui formé à terre par les trois points observés.

Suivant ces différentes manières de procéder, l'hydrographe est également obligé de recourir à des méthodes diverses pour avoir une base; s'il est maître du terrain, il lui suffit de mesurer avec l'exactitude des procédés géodésiques la distance comprise entre deux des points sur lesquels s'appuie la triangulation; mais lorsqu'il opère sur une côte inhospitalière, il emploie soit les observations astronomiques pour déterminer les longitudes et les latitudes des points extrêmes, et par suite leur distance; soit les lois connues de la vitesse du son, pour mesurer à l'aide de plusieurs bâtiments armés d'artillerie, des distances à la mer.

Historique. De tout temps les marins ont eu besoin de cartes; aussi pourrait-on dire que l'hydrographie est aussi ancienne que la navigation; cependant, comme science, l'hydrographie date presque de nos jours. Les anciens navigateurs se contentaient, dans leurs voyages, de prendre des croquis plans des lieux qu'ils visitaient; ils estimaient à peu près les distances, et généralement, parmi ces croquis, ceux qui nous restent indiquent des terres souvent dix fois plus grandes qu'elles ne le sont réellement. Avec les progrès de la géodésie, on chercha à perfectionner les cartes marines, et à placer les sondes faites à la mer avec précision. En l'absence des instruments à réflexion pour mesurer les angles à la mer, on employait les relèvements à la boussole, ou bien l'on plaçait sur le rivage, à des points très éloignés, deux observateurs qui, à un signal que faisait un troisième opérateur placé dans le canot chargé de sonder, mesuraient deux des angles

du triangle formé par les trois points occupés par les observateurs. Cette méthode, quoique rigoureuse, est aujourd'hui abandonnée; elle ne peut convenir que lorsque l'on opère dans des espaces très restreints. Dans les recueils des travaux de l'Académie des Sciences, année 1692, on trouve un mémoire de Pothenot ayant pour but de fixer la place qu'occupe l'observateur par rapport à trois autres points inabordable dont la position serait connue. Depuis cette époque, le problème fondamental de l'hydrographie était résolu, la découverte des instruments à réflexion, en fournissant aux marins la possibilité d'observer les angles à la mer avec précision, donnait à l'hydrographie le cachet d'une science exacte; Canus, dans son cours de mathématiques, année 1753, Darymple, dans un mémoire publié en 1771, recommandaient aux navigateurs, pour les levés à la mer, l'usage du cercle et l'observation des trois points. Toutefois les ingénieurs-hydrographes français ont l'honneur d'avoir les premiers appliqué le théorème de Pothenot dans leurs grands travaux, et ils ont par là fait un pas immense à l'hydrographie.

La précision mathématique dans le levé sous voile est d'une date plus récente encore; Cook, dans les voyages remarquables qui ont immortalisé son nom, se servait de la route estimée du bâtiment et des relèvements à la boussole pour retracer les contours des terres; les navigateurs qui lui succédèrent dans la carrière suivirent la même méthode; seulement, aux relèvements à la boussole on substitua les relèvements astronomiques; on multiplia les observations de longitude et de latitude; ce ne fut qu'en 1837, où, embarqué à bord des corvettes *Astrolabe* et *la Zélée* pour faire l'hydrographie sous les ordres de M. Dumont d'Urville, que nous remplaçâmes cette méthode d'opérer, toujours fautive, puisqu'elle s'appuie sur une route généralement erronée, par la méthode mathématique aujourd'hui adoptée, et qui n'a d'autre limite de précision que celle des observations.

Les grands travaux hydrographiques n'ont réellement commencé qu'à la fin du siècle dernier, et surtout au moment de la paix générale. A cette époque, le corps des ingénieurs hydrographes français, auquel l'hydrographie doit une grande partie de ses progrès, reçut une organisation nouvelle, et entreprit le beau travail des reconnaissances de nos côtes. A l'initiation de la France, les principales puissances maritimes créèrent des corps spéciaux chargés de faire l'hydrographie. Malheureusement, après cet élan donné à cette science pratique, la France, sans cesse ébranlée par des secousses politiques, a presque abandonné à ses rivaux

ce champ de bataille scientifique. A l'époque où nous écrivons, 1852, tandis que l'Angleterre entretient sur toutes les mers quinze ou seize expéditions nécessitant une dépense de plus de 3,000,000, nous ne comptons qu'une seule mission de ce genre, et notre budget n'affecte à ces travaux qu'une dépense de 30,000 fr. V. ou M.

HYDROLÉACEES *Hydrolæaceæ* (botan.). Famille de plantes dicotylédones monopétales, formée d'abord par M. Robert Brown, sous le nom d'*Hydrolæa*, pour quelques genres séparés par lui des convolvulacées, et dont le nom a été modifié par M. Kuntz, conformément à la nomenclature généralement adoptée pour les familles. Les plantes qui composent ce groupe naturel sont des herbes ou des sous-arbrisseaux très souvent revêtus d'un duvet glanduleux, parfois munis d'épines axillaires. Leurs feuilles, alternes, simples, entières ou dentées, sont dépourvues de stipules. Leurs fleurs, parfaites, régulières, souvent disposées en cymes scorpioides, présentent les caractères suivants : calice libre, régulier, à cinq divisions plus ou moins profondes, persistant; corolle monopétale, régulière, à limbe quinquefidé; cinq étamines insérées sur la corolle, à filets quelquefois dilatés et pétales dans le bas, à anthères biloculaires, s'ouvrant longitudinalement; ovaire libre, creusé de deux, quelquefois de trois loges multiovulées, surmonté de deux styles distincts que terminent deux stigmates tronqués ou dilatés, avec le centre déprimé. Le fruit des hydroléacées est une capsule entourée par le calice persistant, tantôt à déhiscence septifrage s'opérant de manière que les deux valves se séparent de la cloison et des placentaires qu'elle porte, tantôt à déhiscence loculicide, chacune des deux valves emportant alors sur sa ligne médiane une moitié de la cloison. Les graines, nombreuses dans chaque capsule, ont le test strié ou aréolé, et présentent un embryon droit, à radicule supérieure, logé dans l'axe d'un albumen charnu. — Les hydroléacées appartiennent pour la plupart à l'Amérique tropicale; quelques unes croissent à Madagascar, en Asie, au cap de Bonne-Espérance. Leurs principaux genres sont : *Hydrolæa*, Linn., et *Nama*, Linn. P. D.

HYDROMEL. Breuvage qui, comme son nom l'indique, se fait avec de l'eau et du miel. Tous les peuples ont fait usage de cette boisson; les Grecs l'appelaient *μελις στυν*, et les Latins *aqua mulæ*. Quelques peuples la préféraient au vin; les Celtibériens, par exemple, au dire de Diodore de Sicile, et les Illyriens, selon Aristote. De nos jours les Polonais et les Moscovites en font encore leur boisson ordinaire. Au moyen-âge, d'après un usage venu des Gau-

lois, les gens du peuple et les moines ne s'abreuyaient guère que d'*hydromel*; mais comme on le faisait avec du miel sauvage il était presque aussi enivrant que le vin. On ne tarda pas à les mélanger ensemble; alors on n'eut plus seulement l'*hydromel simple*, où il n'entre que de l'eau et du miel, mais aussi l'*hydromel vineux*, dont le vin est une des bases. Il se fait avec de l'eau de pluie, et du miel de Narbonne qu'on faisait cuire et écumer jusqu'à ce qu'un œuf y surnageât; le tout devait ensuite fermenter au soleil pendant quarante jours, et après ce temps on y mêlait du vin d'Espagne. Quand ce mélange avait vieilli pendant trois mois environ, on lui trouvait un goût de malvoisie. La saveur mielleuse se perd lentement; mais elle disparaît plus vite si l'on met dans le tonneau où l'*hydromel* fermente de la fleur de sureau, ou bien, comme le veut Olivier de Serres, du gingembre, du poivre ou du girofle. Les imitations des vins d'Espagne, dont les fraudeurs font un si grand trafic, ne sont qu'une espèce d'*hydromel* perfectionné. E. F.

HYDROMÈTRE (du grec μέτρον, eau, et, μέτρον, mesure). Nom sous lequel on désigne, en général, tous les instruments qui servent à mesurer la pesanteur, la densité, la vitesse, la force, et toutes les autres propriétés des liquides. Tels sont les *aréomètres* qui en donnent le plus ou moins de concentration ou la densité, les *floaters* qui en font connaître la vitesse, les *compteurs* qui en mesurent la dépense, etc.

HYDROMÈTRE, *Hydrometra* (ins.). Ce genre d'hémiptères-hétéroptères, de la famille des Geocoris, tribu des Rameurs, ne renferme qu'une espèce européenne, bien facile à reconnaître à son corps filiforme, qui lui a fait donner par Geoffroy le nom de punaise-aiguille. Sa tête est très longue, et forme presque le tiers de sa longueur; elle est un peu renflée vers l'extrémité; les yeux sont petits, saillants; les antennes sont sétacées et longues; le corselet est cylindrique; les élytres sont le plus souvent rudimentaires, mais chez les individus bien adultes elles sont aussi longues que l'abdomen, linéaires et d'une texture homogène; les pattes sont fines. Ces insectes ont une démarche lente et embarrassée; ils se tiennent le plus souvent au pied des plantes aquatiques; ils peuvent marcher sur la surface de l'eau, mais ordinairement ils restent sur les feuilles de nénuphar. On trouve communément dans toute l'Europe l'*HYDROMÈTRE DES ÉTANGS*, *H. stagnorum*, Lin., qui est d'un noir mat, un peu ferrugineux. Ce genre renferme encore un certain nombre d'espèces exotiques d'assez grande taille. L. F.

HYDROMYZIDES (Entom.). Tribu d'in-

sectes, diptères de la division des *Dichætes* acalyptères. Elle est caractérisée ainsi qu'il suit : corps petit; face ordinairement convexe; antennes courtes, distantes; style pectiné; yeux saillants; abdomen de cinq segments distincts; Pieds nus; ailes à nervure médiastine simple; transversales distantes. Parmi les genres dont cette tribu se compose, plusieurs présentent des particularités remarquables : les *Ochères* ont les cuisses antérieures dilatées en larges cuillers; dans le genre *Dichæte* les mâles ont le pénultième segment de l'abdomen bordé postérieurement de soies roides et allongées qui recouvrent l'organe sexuel terminé lui-même par deux longues pointes; les *Discomyzes* se font remarquer par la largeur de l'abdomen; dans les *Ephydres* et les *Cenies* la face s'allonge en museau obtus; enfin les nombreuses *Notiphiles* et *Hydrellies* ont le deuxième article des antennes terminé par une soie. Le caractère le plus constant des *Hydromyzides* est la saillie des yeux, qui, généralement dans les insectes, indique un instinct aquatique, et, en effet, ces diptères habitent les plantes riveraines; ils y puisent des sucs nourriciers; ils y déposent leurs œufs, et les larves se développent dans les tiges. J. M.

HYDROPÉRICARDE (méd.). C'est l'accumulation de sérosité dans la cavité de la membrane séreuse qui enveloppe le cœur, appelée péricarde. Cet épanchement est constamment l'effet de l'inflammation de cette membrane (voy. PÉRICARDE). Lorsqu'on ne peut plus conserver aucun doute sur son existence, lorsqu'il est considérable et menace incessamment la vie des sujets par la suffocation qui l'accompagne, et après avoir épuisé tous les moyens ordinaires de traitement, il ne faut plus hésiter à pratiquer la paracentèse du péricarde, quelque grave que soit cette opération, puisque l'on a quelques exemples de succès, et que la maladie, abandonnée à elle-même, doit rapidement faire périr le sujet. Le mauvais état général de la santé pourrait seul empêcher d'y recourir.

HYDROPHILE, *Hydrophilus* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des *Palpicornes*, tribu des *Hydrophiliens*, renfermant les plus grandes espèces de la famille. Ce sont des insectes de forme elliptique, de consistance très dure et coriacée. Ils sont très couverts en dessus, plats en dessous; les antennes sont courtes de neuf articles, les quatre derniers formant une masse ovale comprimée, perfoliée; les mandibules sont fortes et cornées; les palpes sont filiformes et longs; le métasternum se prolonge en arrière en une pointe forte, droite

très aiguë; les pattes postérieures sont longues; les quatre tarsi postérieurs sont comprimés et élargis pour servir à la natation. Les hydrophiles sont aquatiques et se trouvent surtout dans les eaux stagnantes. Quoiqu'ils restent longtemps au fond de l'eau, ils sont cependant obligés de venir de temps en temps respirer l'air à la surface; plus légers que l'eau, ils surnagent, puis, en soulevant un peu leurs élytres, ils recueillent entre ces organes et l'abdomen une quantité suffisante d'air. Les femelles offrent cette particularité qu'elles construisent une coque soyeuse pour renfermer leurs œufs. Leurs larves vivent aussi dans l'eau: elles sont épaisses, atténuées en arrière, de consistance molle; leur tête est très grosse, armée de mandibules courtes, épaisses et arquées; lorsqu'on les saisit elles lancent par l'anus une eau fétide et noirâtre; elles sont fort carnassières, et se nourrissent d'insectes et de mollusques. Pour se changer en nymphes, elles sortent de l'eau, et, au moyen de leurs mandibules et de leurs pattes, elles se creusent dans la terre une cavité presque sphérique, très lisse, où elles restent environ trois semaines. Les hydrophiles, très nombreux dans les régions tropicales, ne nous offrent en Europe que deux ou trois espèces. Le type du genre est l'*HYDROPHILE BRUN*, *H. picus*, Fab., qui est entièrement d'un brun-noir luisant. L. FAIRMAIRE.

HYDROPHOBIE (méd.), du grec ὕδωρ, eau, et φόβος, crainte. Le mot *hydrophobie* exprime seulement l'horreur de l'eau, et par extension celle de tous les liquides. C'est donc à tort que l'on s'en sert généralement pour désigner la rage spontanée ou communiquée, puisque l'horreur des boissons n'est qu'un symptôme de cette affection, qu'elle n'accompagne même pas toujours, tandis que, d'un autre côté, l'hydrophobie existe dans plusieurs autres maladies. L'hydrophobie ne sera donc jamais pour nous une affection essentielle, mais la répugnance instinctive, quelquefois extrême, qu'éprouvent certains malades pour les boissons, à la vue ou à l'idée même d'un liquide, parce que cette vue ou cette idée révèle dans leur esprit les douleurs qui accompagnent chez eux les efforts de déglutition, et qu'un instinct, souvent plus fort que tous les raisonnements, nous porte, même à notre insu, à éviter la souffrance. Les observateurs ont en effet signalé dans tous les cas d'hydrophobie, provenant de la rage ou non, une dysphagie extrême et plus prononcée encore lorsqu'il s'agit d'avaler les boissons; ce que l'on comprend très bien, car les liquides, par le fait même de leur fluidité, échappent plus aisément que les corps solides aux efforts de la déglutition, dont les mouvements se trouvent

alors troublés et pour ainsi dire soustraits à leur coordination ordinaire qui les fait concourir au but naturel.

Les maladies dans lesquelles on observe le plus communément l'hydrophobie sont les affections de l'encéphale, puis celles de l'utérus, celles des organes digestifs et respiratoires, etc. On ne saurait préciser en quelle lésion organique elle consiste. Tout nous porte à la considérer comme une lésion vitale de l'appareil musculaire de la déglutition, lésion qui, comme toutes les anomalies du sentiment et du mouvement, peut dépendre d'une modification actuelle de cerveau, comme organe de perception, ou des nerfs spéciaux qui reçoivent et transmettent cette même impression à l'organe où elle se manifeste. On sait que dans aucun de ces cas la maladie ne laisse de traces appréciables après la mort. L'hydrophobie, comme toutes les névroses, varie du reste d'intensité, suivant la constitution plus ou moins nerveuse, plus ou moins irritable du sujet, et son plus ou moins d'habitude de maîtriser ses mouvements; car il est facile de s'exalter au point de produire tel ou tel accident nerveux, en tant que lésion vitale, comme il est possible, par une volonté ferme, d'en empêcher quelquefois le développement.

L'hydrophobie n'a pas de traitement propre. Les moyens à employer devront nécessairement être subordonnés à l'affection principale. Il ne faut jamais tourmenter un hydrophobe pour le faire boire de force, car toute contrainte ne peut qu'augmenter les mouvements convulsifs ou les entretenir. L'usage des bains tièdes, s'ils étaient possibles; l'application de cataplasmes émollients et narcotiques autour du cou; les effusions froides sur la tête sont parfaitement indiquées. Il faut aussi recourir aux revulsifs cutanés et intestinaux, aux anti-spasmodiques, aux opiacés à forte dose. La partie de la médecine que nous appellerons morale doit avoir ici une large part.

L. DE LA C.

HYDROPHTHALMIE (méd.), de ὕδωρ, eau, et φθαλμος, œil. C'est l'hydropisie de l'œil. Elle peut exister sous trois états différents: 1° accumulation de l'humeur aqueuse dans la cavité de sa membrane, c'est-à-dire dans les deux chambres de l'œil; 2° une sorte de dilution de l'humeur vitrée qui se transforme en une sérosité tenue et plus ou moins limpide: alors la maladie a son siège dans le corps vitré et dans la cavité de la membrane de l'humeur aqueuse (voy. ŒIL). Cette dernière variété est la plus commune.

Dans le début de la première forme, l'un des

premiers symptômes est un accroissement des dimensions de la cornée transparente, avec augmentation manifeste de la chambre antérieure de l'œil. Lorsque la cornée paraît légèrement opaque, cette coloration dépend uniquement de l'humeur aqueuse. L'iris perd peu à peu sa mobilité, prend une couleur terne, et finit par être entièrement paralysé. La pupille reste généralement dans un état moyen entre le resserrement et la dilatation; quelquefois elle se déforme. Le malade éprouve dans l'œil un sentiment très pénible de tension et de pesanteur, ou bien des élancements douloureux. Dans le principe de l'affection, la vue est d'abord presbyte; puis elle s'éteint de jour en jour, sans néanmoins être complètement détruite. Cette hydrophtalmie constitue un état fort grave, presque toujours au dessus des ressources de l'art, surtout lorsque la vision est à peu près abolie. L'œil se crève quelquefois, ou bien présente une hydropisie du corps vitré, d'où résulte une horrible déformation de l'organe, se terminant le plus souvent par la mort. Ce même état s'accompagne presque toujours d'une altération profonde des parties constitutives du globe oculaire et même de la carie des os de l'orbite. — Le traitement doit varier suivant les causes de la maladie; mais comme le plus ordinairement celles-ci sont inconnues, les moyens employés deviennent arbitraires et peu efficaces. On assure avoir obtenu de bons effets de l'administration du calomel combiné avec la digitale, et d'une boisson faite avec le tartre stibié et le borax. Si l'affection semblait liée à la suppression d'exanthèmes cutanés, de dartres, d'hémorrhagies habituelles, il faudrait diriger le traitement pour rappeler ces affections ou ces évacuations supprimées; les purgatifs seraient alors indiqués. On a conseillé, dans le début de la maladie, l'application de sachets remplis d'herbes aromatiques, et les frictions faites sur la région sourcilière, tantôt avec l'onguent mercuriel, tantôt avec un liniment éthéré ammoniaçal. On a aussi pratiqué la ponction à la partie inférieure de la cornée transparente pour évacuer l'humeur aqueuse, lorsque la maladie faisait de grands progrès et que la vue était menacée d'être abolie; mais pour que l'opération soit convenablement entreprise, il faut que la sclérotique n'ait pas changé de couleur aux environs de la cornée, et que les vaisseaux de l'œil ne soient pas devenus variqueux. On a vu les moyens soit locaux, soit généraux, employés sans succès avant cette opération, réussir parfaitement ensuite; ce sera, dans tous les cas, le meilleur moyen palliatif.

Lorsque l'hydrophtalmie dépend de l'aug-
Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

mentation de l'humeur vitrée, la dilatation des tuniques de l'œil a presque exclusivement lieu à la partie postérieure de l'organe, et la cornée est peu ou point élargie, mais seulement plus convexe, et conserve sa transparence; le globe oculaire prend une forme conique fort remarquable. La chambre antérieure, contrairement à ce que nous avons signalé dans l'espèce précédente, a perdu de sa capacité et peut même être entièrement effacée, parce que le cristallin et l'iris se trouvent poussés en avant par le corps vitré, et se rapprochent plus ou moins de la face postérieure de la cornée transparente. L'iris ne présente pas d'altération dans ses couleurs et la pupille est plutôt ressermée que dilatée. Le globe de l'œil paraît très dur au toucher, et ses mouvements, ainsi que ceux des paupières, sont bien plus difficiles même dès le principe. Au début de l'affection, des douleurs vives se manifestent dans le globe de l'œil; elles augmentent bientôt en s'étendant profondément dans la cavité orbitaire, à tout le côté correspondant de la tête, aux dents, au cou, et produisent un état d'agitation extrême qui prive le malade de tout repos. — On ignore presque toujours la véritable cause de cette maladie, qu'on ne rattache le plus souvent que par supposition aux scrofules et à la syphilis. Elle survient parfois à la suite des contusions, des inflammations du globe de l'œil et des dégénérescences des différentes parties constitutives de l'organe. Le mal est presque toujours ici au dessus des ressources de l'art, principalement quand le sujet est d'une constitution détériorée et qu'il existe quelque affection organique. Il faut s'estimer heureux quand la possibilité de la ponction permet de procurer quelque soulagement.

L'hydrophtalmie qui résulte de l'accumulation simultanée des deux humeurs aqueuse et vitrée se manifeste quelquefois à la suite d'une contusion violente ou d'une ophtalmie interne opiniâtre. A mesure que les humeurs augmentent en quantité, le globe de l'œil devient ovale, se dilate dans tous les sens, et finit par devenir si saillant qu'il écarte les paupières et s'oppose à leur rapprochement. C'est à ce degré de la maladie qu'on donne le nom de *buphtalmie* (de *bou*, *déformé*). La pupille reste immobile, le cristallin devient opaque, et la vision est abolie. Le frottement des cils, le flux palpébral puriforme qui en résulte amènent l'ulcération des paupières et du globe oculaire, qui devient le siège d'une violente inflammation et de vives douleurs s'étendant à toute la tête. L'ulcération fait de rapides progrès et gagne la sclérotique, la cornée, qui perd sa transparence, et finit par détruire les autres parties de l'organe. — Les

préparations mercurielles, l'extrait de eiguë que l'on recommande au début, ne sont pas ordinairement plus efficaces que les sétons, les moxas, les collyres astringents et la compression du globe de l'œil. Aussi faut-il recourir à l'ouverture de la cornée, dès que l'œil devient saillant. Différer l'opération serait exposer le malade à périr au milieu des souffrances les plus horribles, ou laisser l'organe devenir carcinomateux. On est même souvent forcé de recourir à l'extraction complète de l'organe de la vision.

L. DE LA C.

HYDROPHYLLÉES, *Hydrophyllæa* (bot.).

Famille de plantes dicotylédones monopétales formée par M. Rob. Brown, pour des genres détachés des Boraginées ou Asperifoliées. Les végétaux qui composent ce groupe naturel sont des herbes annuelles ou vivaces; à tige et rameaux anguleux; à feuilles alternes, généralement divisées de manières diverses, sans stipules. Leurs fleurs, parfaites, régulières, sont le plus souvent disposées en grappes scorpioides, et présentent les caractères suivants: calice libre, profondément quinquifide, ayant les sinus souvent rejetés en dehors et appendiculés, persistant, quelquefois grandissant autour du fruit; corolle monopétale, campanulée, presque rotacée ou fort rarement en entonnoir, portant ordinairement à l'intérieur et sur son tube de petites écailles en languette, alternes aux étamines; cinq étamines insérées au bas du tube de la corolle, à filets égaux, souvent barbus, à anthères introrsées biloculaires, s'ouvrant longitudinalement; ovaire libre, à deux carpelles, uniloculaire avec une division incomplète formée par une demi-cloison, ou presque entièrement divisé en deux loges par de très grands placentaires charnus, et contenant un nombre variable d'ovules; style terminal, allongé, bifide au sommet, qui porte ainsi deux stigmates papilleux, un peu renflés en tête. Capsule globuleuse ou un peu comprimée, uniloculaire ou imparfaitement biloculaire, s'ouvrant en deux valves qui tantôt portent les placentaires sur leur ligne médiane, et tantôt les laissent isolés de telle sorte qu'ils imitent une capsule intérieure; graines en nombres différents selon les genres, à test crustacé, aréolé, renfermant un embryon droit, axile ou excentrique, à cotylédons courts, obtus, à radicle vague ou rarement supère, logé dans un volumineux albumen cartilagineux. — Les hydrophyllées habitent toutes les parties tempérées et froides de l'Amérique, principalement vers les côtes occidentales; elle sont rares dans les parties de ce continent situées entre les tropiques, ou au delà du tropique du capricorne. — Les principaux

genres de cette famille sont les suivants: *Hydrophyllum*, Tourn., *Nemophila*, Bart., *Entola*, R. Br., *Phacelia*, Juss. Aucune de ces plantes ne paraît avoir d'usage tant soit peu remarquable; mais plusieurs d'entre elles sont aujourd'hui fort répandues dans nos jardins comme espèces d'agrément.

P. D.

HYDROPHYTES (bot.) Ce nom a été donné aux algues d'eau douce par opposition à celui de Thalassiphytes, par lequel on désignait les algues qui croissent dans l'eau des mers; mais l'une et l'autre de ces dénominations sont aujourd'hui abandonnées.

HYDROPSIE (méd.), de ὕδωρ, eau, et ψ, aspect. L'hydropsie consiste dans une accumulation de sérosité dans les cavités naturelles des membranes sereuses et dans le tissu cellulaire, indépendamment de toute inflammation de ces parties. Cet état résulte toujours d'un défaut d'équilibre entre la sécrétion et l'absorption naturelles. On appelle *hydropsie active* celle qui résulte d'une augmentation de sécrétion, et *hydropsie passive* celle qui consiste dans une diminution de la fonction d'absorption. L'épanchement peut encore être général ou n'occuper qu'une ou plusieurs cavités. Dans ce dernier cas, la maladie porte des noms différents suivant son siège: c'est l'*anasarque*, lorsqu'elle envahit une grande étendue du tissu cellulaire; l'*œdème*, si elle se trouve bornée à une seule région; l'*ascite*, lorsqu'elle occupe le ventre; l'*hydrothorax*, lorsqu'elle a lieu dans la cavité des plèvres; l'*hydropercicarde*, dans l'enveloppe du cœur; l'*hydrocrachis* ou l'*hydrocéphale*, quand l'épanchement a lieu dans l'encéphale ou dans le canal vertébral; l'*hydrocèle*, pour les organes contenus dans le scrotum, etc.

Les causes capables de produire l'hydropisie en général sont nombreuses et fort diverses. Le froid humide et le tempérament lymphatique y prédisposent; aussi est-elle très commune en Hollande, tandis qu'on l'observe à peine dans les pays chauds et secs comme l'Égypte, l'Arabie, etc. Une nourriture malsaine ou insuffisante, l'injection de boissons froides lorsque le corps est en sueur, les passions tristes, une vie sédentaire et inoccupée, la suppression inconsidérée de quelque éruption sur la peau la provoquent souvent; un état pléthorique peut aussi l'occasionner; mais c'est le plus souvent d'un état contraire du sang, de son appauvrissement qu'elle dépend. Ainsi l'on a trouvé chez les hydropiques ce liquide comme étendu de sérosité et offrant une bien moins grande proportion de matière rouge et de fibrine. C'est à cet ordre de cause que nous rattacherons les hydropisies qui succèdent aux pertes sanguines

abondantes et aux maladies de longue durée ayant nécessité un traitement actif et une diète sévère. Mais l'on sait aujourd'hui que les causes les plus efficaces sont tous les obstacles à la circulation veineuse. C'est sous cette influence mécanique qu'agissent la grosseur, les maladies du cœur, les tumeurs développées sur le trajet des gros vaisseaux, les engorgements du foie ou de tout autre viscère, celui de la rate surtout qui succède si fréquemment aux fièvres intermittentes. Nous citerons enfin, comme causes déterminantes, les fièvres éruptives et les affections organiques des reins.

Les hydropisies ne présentent aucun autre symptôme général qui leur soit propre que la présence du liquide qui les constitue; mais chaque espèce particulière offrira des phénomènes variés et spéciaux, suivant le siège de la maladie et la lésion qui l'aura produite. Nous dirons seulement que les hydropisies *actives* apparaissent, la plupart du temps, d'une manière brusque et augmentent rapidement; qu'elles sont presque toujours précédées de malaise général, de douleurs dans les parties qui doivent être le siège de l'épanchement; qu'elles sont accompagnées de fièvre, d'inappétence, de constipation, d'émission rare et peu abondante d'urines colorées et sédimenteuses. Dans les hydropisies *passives*, au contraire, le poul est généralement faible et petit, la peau d'une pâleur prononcée, la chair molle et flasque avec absence de tout symptôme de réaction.

La première chose à faire dans le traitement d'une hydropisie est de remonter à la cause qui lui a donné naissance ou qui l'entretient; ce ne serait, en effet, ne faire que bien peu de choses pour les malades que de laisser l'épanchement se produire d'une manière indéfinie pour remédier passagèrement à son existence. Nous dirons ensuite, et d'une manière générale, que les hydropisies *actives* réclament un traitement antiphlogistique, souvent assez soutenu, préférablement à l'aide de la saignée générale, que par les moyens locaux. Ceux-ci deviendront-ils nécessaires, que ce sera encore à une certaine distance du lieu malade qu'il faudra les appliquer, car les parties distendues sont très facilement atteintes d'erysipèle. On unit ensuite, avec avantage, à ces moyens, les purgatifs doux, lorsque l'état des intestins le permet, et même les bains. Dans les hydropisies *passives*, au contraire, ce sera dans la classe des médicaments dont l'action se porte plus spécialement sur la peau, les reins ou le canal digestif, qu'il faudra chercher des remèdes. Parmi les sudorifiques, les plus employés sont les décoctions de gaiac, de squine, de salsepareille; l'infusion de sassaparilla, les pré-

parations de soufre, les eaux minérales sulfureuses. Les diurétiques seront pris parmi les sels neutres de potasse ou de soude, les décoctions de racine de fraisier, d'asperge, les préparations de colchique, de scille et de digitale. Parmi les purgatifs, les drastiques méritent la préférence; aussi mettrons nous en première ligne le jalap, la scammonée, la coloquinte, l'aloès, la gomme-gutte, la colchique, l'hellébore; leur efficacité dans ce cas leur a même valu la qualification d'*hydragogues* (ἵδρω et ἄγω, je conduis, j'expulse). Leur action doit être répétée souvent et pendant un long temps. On y joindra avec avantage les frictions sèches ou toniques sur la périphérie du corps en général, et avec les teintures de scilles et de digitales sur les parties oedématisées. Enfin, lorsqu'on n'aura pu se rendre maître de la maladie, il restera encore à éviter les accidents graves que le liquide pourrait produire par sa présence, en effectuant directement son évacuation au moyen de monchetures ou de scarifications lorsqu'il occupera le tissu cellulaire, et de la paracentèse lorsqu'il formera collection dans une cavité naturelle.

L. DE LA C.

HYDROPORE, *Hydroporus* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des Hydrocanthares, ayant le corps oblong-ovale, déprimé en dessus, les antennes filiformes, les quatre tarses antérieurs presque semblables dans les deux sexes; pas d'écusson. Ces insectes sont les plus petits de toute la famille, et se trouvent dans les eaux dormantes. Leurs espèces sont très nombreuses et très variées; les unes sont entièrement noires, les autres tachetées de rougeâtre ou de jaune. L'une des plus communes est — l'**HYDROPORE À SIX TACHES**, *H. sexpustulatus*, Fab., qui est noir avec une tache roussâtre de chaque côté du corselet, et deux taches de même couleur sur le bord externe des élytres. — On trouve encore aux environs de Paris deux petites espèces, l'**HYDROPORE GRANULAIRE**, *H. granularis*, Fab., qui est noir, avec les bords du corselet et deux lignes d'un jaune fauve sur chaque élytre, et l'**HYDROPORE À UNE STRIE**, *H. unistriatus*, Panzer, qui est noir avec une bande sur le corselet, et des taches jaunes sur les élytres; de plus, il a de chaque côté, sur le corselet, une strie qui se prolonge sur la base des élytres. Le genre *Hyphydre* qui est très voisin des *Hydropores*, en diffère surtout par sa forme en ovale court; son corps convexe est très épais, le type en est l'**HYPHYDRE FERRUGINEUX**, *H. ferrugineux*, Linne, qui est entièrement d'une jaune-rougeâtre, plus obscure sur les élytres. — On trouve assez communément dans le midi de la France l'**HYDROPORE TACHETÉ**, *H. variegatus*;

qui est brun avec des taches jaunes. L. FERMAIRE.

HYDRORACHIS (méd.). Ce que nous avons dit des causes, des symptômes de l'hydrocéphale, trouve en partie son application ici. L'hydrorachis ou épanchement de sérosité dans l'arachnoïde rachidienne, dérive presque toujours en effet de l'irritation directe ou sympathique de cette membrane. Quelquefois cependant, le liquide accumule dans le canal rachidien provient de l'arachnoïde cérébrale; il semble aussi qu'il puisse s'y rassembler par l'effet de l'engorgement des veines du rachis et des enveloppes membraneuses de la moelle épinière. Le seul symptôme bien positif qui puisse en révéler l'existence consiste dans une tumeur formée par l'épanchement dans l'un des points extérieurs de la colonne vertébrale; mais il est excessivement rare de l'observer, si ce n'est dans l'hydrorachis congéniale. La paralysie des extrémités inférieures et les convulsions auxquelles il donnera lieu peuvent être également produites par toute autre affection du canal rachidien. — L'hydrorachis congéniale a été quelquefois nommée *Spina bifida*, parce que la poche qu'elle forme à l'extérieur existe ordinairement entre un écartement des deux moitiés d'une ou plusieurs vertèbres, ce qui rend la moelle épinière hifide. La tumeur hydrorachidienne varie de grosseur depuis celle d'une noisette jusqu'à celle des deux poings. Elle est quelquefois transparente, mais le plus souvent opaque, sans changement de couleur à la peau, dans les cas les plus nombreux, et parfois avec une coloration rougeâtre ou brunâtre de cette membrane; rénitente et lisse, rarement molle et ridée. C'est à la région lombaire qu'on la rencontre le plus fréquemment, moins souvent au dos, plus rarement encore au cou et au sacrum. Parfois il existe deux tumeurs à la fois, l'une occupant ordinairement le dos, l'autre les lombes, et communiquant presque toujours ensemble. — Soit par l'effet du frottement, soit parce que la peau est incessamment distendue par l'abord continu du liquide, cette membrane ne tarde pas, le plus souvent, à rougir, à s'enflammer, et à élever en donnant issue au liquide épanché. La mort survient alors rapidement. La sérosité qui s'écoule est limpide, plus ou moins citrine, quelquefois sanguinolente, et parfois noirâtre.

L'hydrorachis congéniale est presque toujours mortelle en quelques jours; on cite pourtant des exemples d'une durée assez longue: dix, quinze, vingt, et même vingt-huit ans. Celle qui survient accidentellement chez les adultes est-elle susceptible de guérison? On possède plusieurs observations qui tendraient à faire croire que le liquide épanché peut être résorbé,

et rien ne paraît impossible en cela. — Le rôle du médecin se bornera, dans l'hydrorachis congéniale, à préserver la tumeur de toute pression, de tout frottement qui pourrait enflammer la peau et hâter l'instant fatal. Le traitement de l'hydrorachis accidentelle est celui de l'arachnoïdite rachidienne, dont elle n'est que le symptôme.

HYDROSCOPE du grec *ὕδωρ*, eau, et *σκοπεῖν*, je vois). On appelle ainsi une horloge d'eau qui était autrefois fort en usage à cause de sa simplicité. Elle se composait d'un large vase d'où l'eau s'écoulait goutte à goutte par une ouverture conique, pour être reçue à mesure dans un cylindre de verre gradué. — On a encore donné le nom d'*hydroscope* à certains charlatans qui prétendaient avoir la faculté de découvrir les eaux souterraines par les seules émanations qui s'en dégagent.

HYDROSTATIQUE (voy. HYDRAULIQUE au Supplément).

HYDROSULFATE (voy. SULPHYDRATE.).

HYDROSULFURIQUE (acide) (voy. SULFHYDRIQUE.).

HYDROTÉE, *Hydrotea* (ins.). Genre de Diptères, de la famille des Muscides, tribu des Anthomyzes. Ces insectes vivent sur les plantes essentiellement aquatiques. Les pattes antérieures, chez les mâles, sont munies aux cuisses d'échaucrures et d'épines; les tibias sont échancrés et crénelés; les antennes sont courtes, et on voit ordinairement à leur base une petite tache blanche. — On trouve fréquemment dans tous les endroits humides l'*HYDROTÉE MÉTÉORIQUE*, *H. meteorica*, Linné, facile à reconnaître à sa face argentée, et à ses yeux d'un brun rouge; elle vole en troupes nombreuses, au milieu de l'été, autour de la tête des bestiaux et des chevaux, cherchant à pénétrer dans leurs yeux et leurs oreilles. L. F.

HYDROTHORAX (méd.), du grec *ὕδωρ*, eau, et *θώραξ*, poitrine. C'est l'accumulation de liquides dans la cavité des plèvres. Cette affection est presque constamment l'effet de l'inflammation aiguë ou chronique de ces membranes. Elle peut probablement encore résulter d'un obstacle à la circulation dans les vaisseaux sanguins dévolus à cette partie du corps. Cet épanchement ne doit donc pas nous occuper sous le rapport des causes pour lesquelles nous renvoyons au mot PLEURÉSIE. Nous ajouterons, sous le point de vue du traitement, que la paracentèse du thorax a plusieurs fois été pratiquée avec succès.

HYDRURES (chim.). Composés résultant de la combinaison de l'hydrogène avec les corps considérés comme simples (voy. HYDROGÈNE).

HYENE, *Hyena* (mam.). Genre de carnas-

siers digitigrades, tribu des carnivores, confondu par Linné avec les chiens, créée par Brisson il y a près d'un siècle, et qui est devenu le type d'une division particulière pour les zoologistes modernes, sous la dénomination de *Hyéniens*. Ces mammifères ont un système dentaire composé de trente-quatre dents, savoir : six incisives tant supérieurement qu'inférieurement, une canine de chaque côté des deux mâchoires, et cinq molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, tandis qu'il n'y en a que quatre à l'inférieure : parmi ces dents les incisives d'en bas sont rangées sur une seule ligne; les canines sont fortes; les molaires d'en haut se subdivisent en trois fausses, qui sont coniques, mousses, très grosses; une carnassière, la plus grosse de toutes, à trois pointes en dehors, et munie d'un petit tubercule en dedans, et en avant une petite tuberculeuse; les molaires d'en bas sont semblables aux supérieures, si ce n'est que la tuberculeuse manque, et que la carnassière n'a que deux pointes et est dépourvue de tubercule. La tête est d'une grosseur médiocre, à chanfrein relevé, à museau assez fort, à mâchoires plus courtes que celles des chiens, et plus longues que celles des chats. La langue est garnie de papilles cornées. Les yeux sont grands, à prunelles longitudinales, anguleuses en haut, arrondies en bas. Les oreilles sont longues, pointues, mobiles, très ouvertes. Les pieds sont terminés, tant ceux de devant que ceux de derrière, par quatre doigts, dont les ongles, assez robustes, ne sont pas rétractiles. Le train postérieur est en apparence plus bas que l'antérieur, parce que les membres de derrière sont toujours fléchis. Il y a une poche profonde et glanduleuse sous l'anus. La queue est courte. Les mamelles sont au nombre de quatre. Les poils sont longs et grossiers, surtout les extérieurs, car les intérieurs sont plus soyeux, et présentent des taches ou des bandes obscures sur un fond plus clair. — Les hyènes habitent des cavernes qu'elles quittent la nuit pour aller à la recherche des cadavres et des restes infects, abandonnés sur le sol ou enfouis dans la terre; mais elles ne sont pas aussi farouches et aussi cruelles que l'ont prétendu les anciens naturalistes, et ne viennent pas attaquer les animaux vivants comme le font les autres carnassiers, tels que les lions et les chiens. Leur démarche tralante montre que ce ne sont pas des animaux chasseurs. Elles sont principalement nocturnes; quelquefois on les voit pénétrer dans les habitations pour y chercher les débris de la table, et les parties des animaux qui sont rejetées; souvent elles entrent dans les cimetières, y fouillent les tombeaux et emportent les corps

morts qu'elles ont détachés. Les habitants des pays chauds où les hyènes se trouvent ont su tourner à leur profit les instincts immondes de ces animaux, en se reposant sur elles du soin de débarrasser leurs villes des charognes et des immondices qu'on laisse le soir dans les rues. Pendant la nuit les hyènes pénètrent dans l'enceinte des murs, enlèvent avec avidité tous ces débris dont elles se repaissent, et délivrent ainsi l'homme des maladies qu'engendreraient les miasmes infects et pernicieux, en se répandant autour de son habitation. — On connaît des hyènes à l'état vivant et à l'état fossile; les premières sont toutes de l'ancien continent, surtout de l'Afrique et de l'Europe; les ossements des autres sont presque répandus partout; on en a trouvé en Europe et en Amérique.

Les espèces vivantes sont : — 1° L'HYÈNE RAYÉE (*Hyæna vulgaris*, A.-G. Desmarest), d'une longueur d'un mètre depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, celle-ci ayant un 0=18. Son pelage est d'un gris-jaunâtre, rayé transversalement de brun sur les flancs et sur les pattes. Cette espèce est celle que l'on voit le plus communément dans nos ménageries. Elle habite la Perse, la Syrie, l'Arabie, l'Abyssinie, l'Égypte et l'Algérie; c'est elle que l'on rencontre souvent la nuit dans les rues même de Constantine; — 2° HYÈNE TACHETÉE (*Hyæna crocuta*, Linné, *H. Capensis*, A.-G. Desmarest), plus petite que la précédente, ayant la taille et la corpulence d'un grand mâtin, avec la tête plus épaisse et moins allongée; pelage d'un jaune terne, parsemé de taches brunes arrondies, en petit nombre; les couleurs de la robe et la disposition des taches varient un peu, et c'est à cause de ces particularités que G. Cuvier avait cru devoir en distinguer, sous le nom d'*Hyæna fusca*, un individu qui n'en diffère pas spécifiquement. Cette espèce, plus rare dans nos ménageries, que la précédente, habite le midi de l'Afrique et particulièrement les environs du cap de Bonne-Espérance. Elle paraît moins féroce que l'hyénaroyée; elle est employée, dit-on, à la chasse, à la manière des chiens que nous dressons pour cet usage; 3° — HYÈNE BRUNE (*Hyæna fusca*, Et. Geoffroy). Cette espèce, qui n'a été décrite que d'après une peau appartenant au Muséum, et dont on ignore la patrie, semble couverte de poils longs, pendans, bruns-roux surtout sur le corps, avec les jambes plus noirâtres, les flancs et les cuisses ondées, etc. — Quant à l'HYÈNE PEINTE (*Hyæna picta*, Temm.; *Hyæna venatica*, Burchell), on a reconnu qu'elle appartenait au grand genre chien, dans lequel elle forme la subdivision sous-gé-

nérique des *Hyénoides* (voy. ce mot et CHIEN).

Les espèces fossiles sont au nombre au moins de cinq, et se trouvent réunies en très grande abondance aux ossements de carnassiers et de ruminants, dans l'intérieur des cavernes à ossements, si répandues elles-mêmes en Europe, dans l'Inde et en Amérique. L'Europe en compte trois bien distinctes : — 1° l'HYÈNE DES CAVERNES (*Hyæna spelæa*, G. Cuvier), qui était d'une taille plus élevée que nos hyènes actuelles ; elle a été trouvée en Allemagne et en Angleterre ; — 2° l'HYÈNE DE MONTPELLIER (*Hyæna Mouspelulana*, de Christol ; *H. prisca*, Marcel de Serres, etc.), dont les os sont nombreux dans le midi de la France ; — 3° l'HYÈNE DE PERRIER (*Hyæna Perrieri*, Croizet et Jaubert), qui tient à la fois par ses caractères dentaires des *Hyènes rayée et tachetée*, qui se rencontre en Auvergne, et à laquelle on réunit, avec de Blainville, les *Hyènes d'Auvergne et douteuses*, Croizet et Jaubert ; l'*Hyène mixte*, Marcel de Serres, et la GRANDE HYÈNE DES CAVERNES, Gulduss, (*Hyæna spelæa major*). Il y en a une en Asie ; — 4° l'HYÈNE DE L'HIMALAYA (*Hyæna Sivalensis*), découverte dans les monts Sivalicks, par MM. Durand et Baker ; une autre a été trouvée en Amérique ; — 5° l'*Hyæna neogæa*, signalée par M. Lund, comme découverte dans les cavernes du Brésil, mais dont il n'a malheureusement pas publié la caractéristique. E. D.

HYENODON, *Hyenodon* (mam.). Genre de carnassiers fossiles, établi par MM. de Laizez et de Parieu, et dont la place dans la série zoologique n'est pas déterminée d'une manière bien positive, car tandis que de Blainville range ces animaux avec les carnassiers, certaines espèces avec les chiens, et les autres avec les petits ours, M. Laurillard, à l'exemple de G. Cuvier, les regarde comme formant un genre de didelphes carnassiers, et établissant un chaînon intermédiaire aux carnassiers ordinaires et aux didelphes carnassiers. Quoi qu'il en soit, l'espèce type de ce genre est l'*Hyenodon leptorhynchus*, Laizez et Parieu, établi sur une mâchoire inférieure armée de dents caractéristiques, et provenant du calcaire tertiaire de Cournon, département du Puy-de-Dôme. A cette espèce, M. Laurillard en joint deux autres espèces : — 1° *H. brachyrhynchus*, Dujardin, fondée sur une tête presque complète, mais écrasée, trouvée dans une marne tertiaire sablonneuse d'un gris verdâtre, sur les bords du Tarn, près de Rabenstein ; — 2° *H. Parisiensis*, G. Cuvier, créée sur une tête découverte dans le gypse de Paris, et que de Blainville indique comme devant probablement se rapporter au genre Coati. E. D.

HYÉNOÏDE, *Hyénoides* (mam.). Un animal

anciennement confondu avec les hyènes sous le nom d'*Hyæna picta*, Temminck, est devenu le type du groupe des *Hyénoides* ou *Hyénopode*, de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, que l'on regarde comme une subdivision des chiens. Chez ces animaux, le système dentaire est semblable à celui des chiens, si ce n'est que le petit lobe en avant des fausses molaires est moins prononcé. La pupille est arrondie, diurne ; enfin les membres ont tous quatre doigts seulement à leur extrémité. — L'espèce unique de ce groupe est le CHIEN HYÉNOÏDE, de G. Cuvier (*Canis pictus*, A. G. Desmarest, *Hyæna picta*, Temminck ; *H. venatica*, Burchell), de la taille du mâtin. Sur le fond grisâtre de son pelage, se dessinent, d'une manière plus ou moins tranchée, des taches blanches, noires, d'un jaune d'ocre foncé, très irrégulièrement parsemées et mélangées, quelquefois assez larges, d'autres fois très petites, toujours placées sans ordre et sans nulle symétrie, et qui peuvent varier d'individu à individu. La tête est grosse ; le museau large, noir ; les yeux sont gros, saillants ; les oreilles larges, grandes, arrondies, velues ; la queue est touffue, blanche au bout et descend jusqu'aux talons. Cette espèce habite le midi de l'Afrique. Elle est carnassière et détruit le petit gibier qu'elle rencontre, s'attaquant toutefois aussi aux troupeaux de moutons, et ne rejetant pas la nourriture putréfiée qu'elle peut trouver sur sa route. E. D.

HYÈRES. Petite ville de France, département du Var, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Toulon, à 18 kilomètres E. de cette ville. Elle est à 4 kilomètres de la mer, qui forme sur cette partie de la côte, au S.-E. de la ville, un avancement nommé *Rode d'Hyères*. La situation agréable de cet endroit et son climat très doux y attirent beaucoup d'étrangers. On y cultive les oranges en pleine terre. Des salines assez importantes y sont établies au bord de la mer. Cette ville a donné naissance à Massillon. Elle compte environ 10,000 habitants. — Presque vis-à-vis d'Hyères, au S.-E., on voit, dans la Méditerranée, les ILES d'HYÈRES, anciennement *Stachadæ*, au nombre de trois principales : *Porquerolles* (autrefois *Prote*) ; *Porteros* (*Mene*), et l'île du *Levant* ou *Titan* (*Hyæna*). Elles sont renommées pour leur air pur, leurs horizons pittoresques ; mais leur sol est presque inculte, et n'offre guère que des plantes médicinales ou aromatiques, qui sont, pour les botanistes, l'objet d'un grand intérêt. Porteros, la moins stérile des trois, a un petit port. On ne compte qu'un petit nombre d'habitants dans ces îles, qu'il serait sans doute possible de rendre plus productives. E. C.

HYCIE. Gasparis, astronome attaché à l'observatoire de Naples, découvrit, le 14 avril 1849, une nouvelle planète. Le premier soupçon lui en vint le soir du 12 de ce mois, après avoir reconnu dans le ciel une étoile de 9^e à 10^e grandeur, qui n'était pas marquée dans la carte de Steunheil de la XI^e heure. Il s'aperçut de son mouvement le soir du 14, et s'en assura tout à fait dans la nuit du 17, pendant laquelle le temps toujours contraire ne permit de l'observer que quelques instants. Elle avait ce jour là, 17 avril, 182° 28' 11" d'ascension droite, et 7° 13' 10" de déclinaison. Le 22 et le 23, on put l'observer avec plus d'exactitude. On fut d'abord porté à croire que cette planète était la même que celle que Cacciatore observa deux fois en 1835, et dont M. Luther a calculé l'orbite circulaire; M. Oeltzin de Berlin a publié un zodiaque de cette planète. M. Sonntag s'aperçut que la planète de Gasparis était à la limite australe de ce zodiaque, et dans la saison où cela devait avoir lieu. M. Brorsen crut dans ces circonstances ne pas devoir attendre une troisième observation que le temps continuellement mauvais leur empêcha de faire. Il calcula une orbite circulaire de la planète Hygie sur les deux observations du 14 et du 17 avril, et trouva une ressemblance remarquable entre les deux orbites. En supposant l'identité des deux planètes et quatre révolutions accomplies entre 1835 et 1849, la révolution de la planète serait de 1278 jours, seulement 42 jours moindre que la révolution lrouvée par M. Brorsen sur les observations de cette année. Mais par de nouvelles observations, on trouva que la planète restait toujours considérablement plus éloignée du soleil que toutes les autres petites planètes que nous connaissons, et l'identité avec l'astre observé en 1835 par Cacciatore devint impossible. En effet, Cacciatore vit son astre au même mois et dans la même région du ciel; le temps écoulé depuis ces observations jusqu'en mai 1849 devrait donc à peu près être un multiple de la révolution que donnent les éléments, ce qui n'a pas lieu. Hygie est donc une planète nouvelle.

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DE LA PLANÈTE HYGIE.

Moyen mouvement diurne. . .	624° 6127
Durée de la révolution sidérale. . .	2074/882
Distance moyenne au soleil. . .	3,183688
Excentricité.	0,120650
Longitude du périhélie. . . .	234° 25' 54"
Long. moyenne de l'époque. . .	279° 58' 25"
Longitude du périhélie ascendant. .	287° 15' 28"
Inclinaison.	3° 47' 5"
Epoque à midi moyen de Paris. .	14 juillet 1850.

HYGIÈNE ou **HYGIE** (myth.) Ὑγιή, Déesse

grecque de la santé, qui passe tour à tour pour la fille, l'épouse ou l'amante d'Esculape. Ses images étaient placées ordinairement auprès de celles d'Esculape, mais elle avait des temples particuliers, à Titane, dans le pays de Sicyle; sa statue était couronnée tout entière des tresses de cheveux que les femmes venaient lui consacrer, de bandelettes et de précieuses étoffes d'Orient. On la représente souvent avec un serpent qu'elle fait boire dans une coupe; au lieu de la coupe elle porte quelquefois la corne d'abondance. Sur une médaille de Marc-Aurèle, elle a toute la partie inférieure du corps enveloppée par un serpent. Il nous est parvenu une foule de ses statues qui n'étaient que des ex voto. A Athènes, où elle était identifiée avec Mercure, Périclès lui avait fait bâtir un temple remarquable. — On donnait aussi le nom d'*Hygie* à la portion des victimes qu'on emportait chez soi pour en faire des repas de famille, et assurer ainsi la prospérité de la maison.

HYGIÈNE. L'hygiène est, à proprement parler, la science de la santé, c'est-à-dire cette branche des sciences médicales qui a pour objet l'étude des conditions de la santé et la recherche des règles les plus propres à assurer le libre exercice de toutes les fonctions, et le développement complet de toutes les facultés de l'homme, considéré dans ses rapports avec les différentes influences extérieures qui peuvent agir sur lui. L'hygiène comprend donc une triple étude, celle de l'homme lui-même, celle des agents modificateurs et enfin celle des règles qui découlent de leurs mutuels rapports. C'est ce que dans le langage de l'école on a désigné sous le nom de *sujet, matière et règles* de l'hygiène.

Nous ne pouvons avoir la pensée de donner ici même un aperçu des questions si nombreuses et si complexes qui se rattachent à l'hygiène et en forment une des parties les plus importantes de la science de l'homme et de l'art de guérir. Chacun des principaux sujets a sa place dans ce recueil. Nous devons nous borner à présenter un résumé très succinct des principes généraux, des divisions et des applications de l'hygiène. Nous terminerons par quelques considérations sur la législation et l'administration sanitaires de notre pays.

L'hygiène, suivant qu'elle a en vue l'individu ou les populations est dite *hygiène privée* ou *publique*, et l'on peut dire hautement que sous ce dernier titre l'hygiène s'est élevée aujourd'hui à toute la hauteur d'une science sociale. Mais avant d'en examiner les lois, il convient de rappeler quelques notions plus générales qui dominent cette étude, en quelque sorte pra-

tique de l'hygiène. En effet, il importe avant tout de se faire une idée aussi nette que possible de ce que l'on doit entendre par la *santé*, qui est le but de l'hygiène. Chacun comprend à coup sûr la signification du mot mieux que ne pourrait l'exprimer la définition la plus précise. Mais ce qu'il n'est pas inutile de rappeler, c'est que la santé, que l'on se représente comme la forme la plus parfaite de la vie n'est pas quelque chose d'absolu, dont le type puisse être en quelque sorte déterminé d'une manière abstraite. La santé est bien caractérisée par la liberté, le bien-être et la sécurité dans l'accomplissement régulier des fonctions; mais elle est essentiellement relative, et varie non seulement suivant les individus, mais encore à chaque moment, pour ainsi dire, de la vie d'un individu. Ainsi la santé du vieillard n'est pas celle de l'enfant, de l'adolescent, de l'homme mûr. De même un homme, qui est modifié par le climat ou une habitude quelconque, présente dans sa santé des conditions tout à fait individuelles et qui le distinguent des autres hommes. Les âges, les sexes, les tempéraments, les constitutions, les dispositions héréditaires, le climat, les habitudes, etc., constituent les formes de la santé, suivant l'heureuse expression d'Hippolyte Royer-Collard. Il faut ajouter que la santé a des degrés qui sont comme des états intermédiaires entre la santé et la maladie, et qui ne sont ni l'un ni l'autre, tels que les infirmités originelles ou acquises.

Quant aux causes qui peuvent modifier la santé, d'une manière avantageuse ou nuisible, elles comprennent les agents modificateurs dont la direction et l'emploi sont en réalité l'objet même de l'hygiène. C'est à ces influences que s'appliquent les divisions qui depuis Galien ont servi à distribuer la matière de l'hygiène, et que nous croyons utile de reproduire ici comme très propres à donner une idée exacte de cette partie de la science. Hippolyte Royer-Collard résumant, sans en altérer l'esprit, les classifications de ses illustres devanciers Galien, Boerhaave, Hallé, avait admis cinq classes d'influences, se rapportant, les deux premières, aux fonctions de nutrition, la troisième et la quatrième aux fonctions de relation, la cinquième aux fonctions de reproduction.

1^{re} CLASSE. — *Atmosphère (circumsa et applicata)*, qui comprend l'air atmosphérique et les éléments physiques et chimiques dont il est en quelque sorte le véhicule, et auquel se rattachent secondairement les climats, les habitations, les vêtements.

II^e CLASSE. — *Alimentation (ingesta)*, c'est-à-

dire les aliments, les boissons et les condiments.

III^e CLASSE. — *Exercice (gesta)*, comprenant les exercices du corps en général, actifs, passifs ou mixtes; ceux des divers organes ou appareils d'organes en particulier; le sommeil et la veille, la gymnastique, etc.

IV^e CLASSE. — *Phénomènes sensitifs, moraux, et intellectuels (percepta)*, comprenant les sensations en général, tous les sens en particulier, les passions et affections de l'âme, les opérations intellectuelles et les travaux de l'esprit, les rapports du physique et du moral de l'homme.

V^e CLASSE. — *Fonctions génératrices ou génitales*.

L'étude des effets de chacun de ces agents sur l'homme, dans les différentes conditions où il se trouve placé, est l'objet de l'hygiène privée, et donne lieu à un ensemble de préceptes pratiques qui ne pourraient être généralisés utilement et qui ne peuvent être profitables qu'à la condition d'être appropriés à chaque individu, à chaque espèce de santé. Mais, hâtons-nous de le dire, l'hygiène privée, trop souvent négligée ou méconnue, soit par incurie, soit par suite des habitudes de la vie, ou, ce qui est plus triste encore, de la nécessité, n'a qu'une importance secondaire si on la compare à l'hygiène publique.

Les conditions matérielles de la vie exercent sur les dispositions morales de l'homme une influence si évidente, si directe, que les efforts d'une société bien constituée doivent tendre constamment à améliorer l'état physique du plus grand nombre de ses membres. Aussi toutes les questions qui ont pour objet la santé publique méritent-elles de prendre rang parmi les intérêts les plus élevés et les plus sérieux dont puissent se préoccuper les esprits dévoués à l'affermissement et au progrès régulier de l'ordre social. L'hygiène et la salubrité publiques doivent en quelque sorte dominer tous les systèmes d'assistance, de même que dans la vie privée on doit faire passer le régime qui peut prévenir le mal avant les soins qui peuvent guérir la maladie.

La climatologie, les subsistances et les approvisionnements, la salubrité proprement dite, les établissements classés et réputés dangereux, insalubres ou incommodes, les professions, la technologie agricole et industrielle dans ses rapports avec l'hygiène, les épidémies, les épizooties et les maladies contagieuses, les lazarets et les quarantaines, l'assistance publique, la statistique médicale la législation et la jurisprudence sanitaire : tels sont dans leur généralité, les points principaux que comprend l'hygiène publique.

Nous ne pouvons entrer dans les développe-

ments qu'exigerait l'indication, même sommaire, des graves questions que soulèvent ces différents sujets; mais nous voulons seulement rappeler les principes généraux de la salubrité et jeter un coup d'œil sur l'ensemble des moyens propres à faire disparaître les causes d'insalubrité très diverses qui peuvent exister d'une manière fixe ou accidentelle dans les différentes localités.

L'air, les eaux, le sol, telles sont dans l'ordre éternellement vrai indiqué par Hippocrate, les sources où l'homme puise la vie, et dont l'altération peut engendrer la maladie et la mort. C'est à entretenir leur pureté et à détruire les principes délétères qui peuvent s'y former ou s'en dégager, que doit tendre l'hygiéniste et que doivent concourir les méthodes rationnelles d'assainissement. Elles s'adressent dans ce cas aux conditions géographiques, géologiques et climatologiques d'un lieu, et peuvent consister dans ces grands travaux de colonisation, de défrichement, de dessèchement et de culture qui transforment peu à peu la face du globe, et marquent en quelque sorte, dans chaque pays, les premiers pas de la civilisation.

A un point de vue moins élevé, mais plus restreint, les causes d'insalubrité peuvent se montrer dans les lieux habités, à l'extérieur ou à l'intérieur des habitations, et dépendent soit de l'agglomération des hommes, soit de leurs travaux et de leur genre de vie, d'où résulte la double nécessité de pourvoir à l'assainissement des villes au moyen d'une bonne voirie, et à celui des édifices, tant publics que privés, par la surveillance active et l'amélioration constante de leurs dispositions et de leurs aménagements, aussi bien que des procédés industriels usités dans certaines professions plus ou moins incommodes ou insalubres.

M. Chevreul, dans une communication faite il y a peu d'années à l'Académie des Sciences, a parfaitement résumé les principes de l'assainissement des villes. Les moyens propres à y assurer la salubrité sont, les uns préservatifs, les autres curatifs. Les premiers consistent à diminuer la masse des matières organiques qui pénètrent dans le sol : tels sont l'établissement des sépultures et des voiries hors des villes, la bonne construction des fosses d'aisances, le lavage des ruisseaux des rues par les fontaines, la multiplication des égouts dans lesquels devront se trouver les conduites d'eau et celles du gaz de l'éclairage. Les moyens curatifs sont de trois ordres : par les uns on fait arriver l'oxygène atmosphérique et la lumière partout où existent des matières organiques suscepti-

bles de devenir insalubres par un commencement de décomposition. Par l'influence réunie de ces deux agents, les matières dont il s'agit se brûlent lentement et se transforment en eau, en acide carbonique et en azote. C'est à cet ordre de moyens qu'appartiennent l'élargissement des rues, l'agrandissement des cours etc. Un second moyen d'assainissement est le percement de puits où l'eau se renouvelle avec facilité et où l'on puise incessamment. Les plantations constituent un troisième moyen d'assainissement et de purification du sol, puisque les arbres ne peuvent s'accroître qu'en y puisant des matières altérables, cause prochaine ou éloignée d'infection. Mais ces plantations doivent être faites avec intelligence quant au nombre, à la répartition et même au choix des arbres.

Dans l'intérieur des habitations, la capacité proportionnée au nombre des habitants, le renouvellement de l'air confiné, l'absorption des principes étrangers qui peuvent s'y mêler, constituent les premières conditions de l'assainissement. La science possède les moyens de les remplir. Les procédés de chauffage et de ventilation à l'aide desquels on peut renouveler et purifier l'atmosphère, et auquel restera attaché, avant tout autre, le nom de Darcet; les perfectionnements, souvent merveilleux, par lesquels se corrige incessamment l'insalubrité de certaines professions doivent être encore cités ici. La science est d'ailleurs sanctionnée sur ce point par la loi qui, soit en prescrivant l'assainissement, et même l'expropriation des habitations malsaines, soit en encourageant l'établissement de bains et de lavoirs publics, soit en réglementant les établissements industriels, a favorisé par les plus louables progrès l'assainissement des lieux habités, et amélioré les conditions essentielles de la vie humaine. Il est à regretter que dans quelques circonstances les intérêts particuliers, l'ignorance surtout, et les préjugés viennent, ainsi que l'a montré Parent Duchâtelet, mettre obstacle à la réalisation des projets les plus utiles à la santé publique.

Le soin de surveiller et de protéger celle-ci appartient à l'autorité administrative; mais elle ne peut exercer cette action tutélaire qu'à la condition de s'entourer des lumières de la science, et qu'avec le concours des hommes que leurs connaissances spéciales rendent seuls capables de résoudre les problèmes si variés et parfois si difficiles dont se compose l'hygiène publique. Si cette condition a pu être remplie à diverses époques à l'aide de conseils individuels officieusement ou officiellement réclamés par les représentants de l'autorité, on peut dire sans

crainte d'être démenti, qu'une garantie sérieuse n'a été réellement donnée à la santé des populations que lorsqu'une organisation régulière et générale embrassant tout le pays, est venue remettre à des corps compétents et fortement constitués le soin de veiller à tout ce qui intéresse la salubrité, et d'éclairer l'administration dans toutes les questions relatives à la santé publique. Mais cela est triste à dire, cette organisation est d'hier, et pendant trop longtemps, à part quelques exceptions locales dignes d'être signalées hautement, rien n'avait été fait en France pour assurer la bonne administration des affaires sanitaires, et par suite les progrès de l'hygiène publique. C'est à un décret du 18 décembre 1818 qu'est due la première institution de conseils d'hygiène et de salubrité dans chacun des arrondissements de la France, conseils au dessus desquels est placé un comité consultatif établi près le ministère de l'intérieur et qui couronne l'organisation générale de nos institutions consultatives d'hygiène publique.

En applaudissant à cette tendance générale qui s'est manifestée durant ces derniers temps, non seulement dans l'opinion, et dans les actes du gouvernement, il ne reste plus qu'à souhaiter que l'administration et les conseils dont elle est entourée ne fléchissent pas dans l'accomplissement de toutes les mesures tutélaires, et ne s'arrêtent pas dans ces voies de progrès où pourraient nous devancer des nations voisines, qui ont tant fait dans ces derniers temps pour l'assainissement des villes et la propagation des bienfaits de l'hygiène.

TARDIEU.

HYGIN (C. JULIUS HYGINUS). Célèbre grammairien latin, dont on ignore la patrie. On le croit originaire d'Alexandrie ou de l'Espagne. Esclave de Jules-César, il se vit affranchi par Auguste, qui lui confia la direction de la bibliothèque palatine. Il se lia d'amitié avec Ovide, et finit par se brouiller avec ce poète. Nous avons sous le nom d'Hygin plusieurs ouvrages très importants pour l'étude de la mythologie : 1° un livre intitulé *Fabularum liber*, comprenant, sous 277 titres ou chapitres, une multitude de récits relatifs aux mythes de la Grèce, aux héros, à l'histoire des temps héroïques, aux inventeurs, etc., etc.; 2° une *Astronomie poétique* (*Astronomicon poeticon*), divisée en quatre livres, dont le premier traite du monde et de la sphère, le second, des signes du zodiaque; le troisième, de la description des signes figurés dans le zodiaque, et le quatrième des cercles de la sphère. Ces livres sont écrits du reste en si mauvais latin qu'il est difficile de croire qu'ils aient été composés par un écrivain du siècle d'Auguste.

On les trouve dans les *Mythographi latini* de Mounker, Amsterdam, 1681, et dans une collection du même genre, publiée à Paris en 1578, où l'*Astronomicon* est illustré de gravures très curieuses.

HYGROMÉTRIE (du grec *υγρον*, humide, et *μετρον*, mesure). Partie de la physique qui a pour objet de mesurer la tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air. Cette tension s'obtiendrait aisément si l'air était toujours saturé; car d'après la loi de Gay-Lussac (voy. VAPEUR), la densité de la vapeur étant égale à 5/8, il suffirait de chercher le poids d'un volume d'air et d'en prendre les 5/8, pour avoir le poids de la vapeur contenue, et au moyen des tables, on aurait la tension de cette vapeur qui, comme on le sait, est la même que dans le vide. Mais l'air n'est jamais saturé d'humidité. D'après Saussure, la quantité de vapeur qu'il contient d'ordinaire, varie entre les 0,15 et les 0,40 de celle qu'il peut contenir. Or, ce qu'il importe de connaître pour les usages ordinaires, c'est moins la tension absolue des vapeurs contenues dans l'air, que le rapport de leur tension à celle qu'auraient ces vapeurs si l'air était saturé. Ce rapport est ce que l'on appelle l'état *hygrométrique* de l'air, ou son plus ou moins de rapprochement de l'état de saturation. Les instruments imaginés dans ce but portent le nom d'*hygromètres*. Leur destination est donc de nous indiquer la *fraction de saturation* ou le plus ou moins d'humidité de l'atmosphère. Mais nous verrons plus loin qu'ils peuvent fournir en outre, à l'aide d'une table construite par Gay-Lussac, la tension absolue de la vapeur contenue dans l'air à une température et sous une pression quelconque.

Les hygromètres sont de deux sortes : les *hygromètres d'absorption*, fondés sur les changements de forme, de poids ou de volume que peuvent présenter, en absorbant l'humidité, certaines substances dites *hygrométriques* ou *hygroscopiques*, comme les cordes tendues, les cheveux, le chlorure de calcium, la potasse, etc.; les *hygromètres de condensation*, fondés sur la condensation qu'éprouve la vapeur par le refroidissement. Aux premiers doivent être rapportés 1° ces capucins en bois, qui se couvrent ou se découvrent par l'allongement ou le raccourcissement d'une petite corde de boyau, à l'extrémité de laquelle se trouve fixée une pièce mobile; 2° ces petits tubes capillaires en verre, terminés par une vessie de souris qui, en se contractant ou se dilatant, fait monter ou descendre dans le tube une colonne de mercure; 3° enfin l'*hygromètre à cheveu*, dû à Saussure. Ce dernier est le seul dont les indications soient constantes

dans les mêmes circonstances, et le seul qu'on emploie dans les expériences exactes. Il se compose d'un cheveu fixé à une pince par une



de ses extrémités, et enroulé par l'autre dans l'une des gorges d'une poulie double dont l'axe porte une aiguille destinée à parcourir un cadran. Dans l'autre gorge de la poulie est enroulé un fil de soie qui tient le cheveu constamment tendu à l'aide d'un contre-poids. L'appareil est enfermé dans un cadre de laiton qui contient aussi un thermomètre destiné à marquer la température. On obtient le zéro de l'échelle, ou la plus grande sécheresse, en plaçant l'instrument, pendant deux ou trois jours, sous une cloche, avec du chlorure de calcium et de l'acide sulfurique, qui en absorbent l'humidité; puis on obtient la plus grande humidité, ou le centième degré, en plaçant l'instrument pendant une heure seulement sous une cloche humectée à l'intérieur avec de l'eau pure. On divise ensuite en cent parties égales l'intervalle compris entre 0 et 100. Le cheveu qui sert dans la construction de l'hygromètre doit avoir été préalablement dégraissé soit en le maintenant pendant vingt-quatre heures dans un tube rempli d'éther, soit en le faisant bouillir pendant trente ou quarante minutes dans une dissolution de carbonate de soude. Voici la table que Gay-Lussac a construite pour faire connaître la ten-

faite à la température de 10°; mais on admet généralement qu'elle peut servir à toutes les autres températures.

Dans cette table, on a pris pour unité la tension maximum de la vapeur à 10° de température, c'est-à-dire 9^{mm},4 (voy. VAPEUR). Donc si l'hygromètre, par exemple, marque 50 degrés, la tension absolue de la vapeur sera les 0,28 de 9^{mm},4 ou 9^{mm},4 × 0,28 = 2^{mm},6.

Parmi les hygromètres de condensations, nous citerons ceux de Daniell et de Regnault. Ils consistent tous deux dans des tubes que l'on refroidit au moyen de l'éther, et sur lesquels un dépôt de rosée se manifeste à des températures variables, suivant le plus ou moins d'humidité de l'atmosphère.

D. JACQUET.

HYLAS (myth.), favori d'Hercule, était fils de Theodamas, roi d'Abydie. Il suivit ce héros dans l'expédition des Argonautes. Etant descendu sur les côtes de la Troade pour y puiser de l'eau, il fut enlevé par les nymphes du fleuve Arcanias, éprises de ses charmes. Hercule le chercha en vain, et repartit laissant le soin de le retrouver à l'Argonaute Polyphème, qui ne fut pas plus heureux. Le poème des argonautiques, attribué à Orphée, dit qu'Ilyas avait disparu dans une chasse où il poursuivait le gibier avec trop d'ardeur.

HYLÉMYE, *Hylemya* (ins.). Genre de Diptères, de la famille des Muscides, tribu des Anthomyzès, ayant un corps allongé, à teintes grisâtres: les antennes descendant jusqu'à l'épistôme, le style velu, le front nul chez les mâles, carré chez les femelles. Les larves vivent dans les matières stercorales, dans les débris végétaux et animaux en putréfaction. Les Hylémies sont peu actives; elles vivent ordinairement sous le feuillage des bois et des haies; leur odorat est très fin, et on les voit accourir, en compagnie des scatophages, sur les excréments récemment déposés. On les rencontre aussi sur les bolets en putréfaction. L'espèce la plus commune est l'**HYLÉMYE PLÉBÉENNE**, *H. plebea*, Fab.

L. F.

HYLÉSINE, *Hylesinus* (ins.). Genre de coléoptères-tétramères, de la famille des Xylophages, très voisin des Scolytes ou Ecceptogaster. Il en diffère par la massue des antennes, qui n'est pas comprimée, qui se termine en pointe et est composée de trois ou quatre articles. Le corps des Hylésines est assez court, presque cylindrique, très épais; leurs élytres sont arrondies à l'extrémité. Le type du genre est l'**HYLÉSINE CRÉNELÉE**, *H. crenatus*, Fab. C'est le plus gros. Il est noir, assez luisant, avec les antennes et les pattes fauves. Les élytres sont d'un brun foncé et percées de gros points dis-

DEGRÉS DE L'HYGROMÈTRE.	TENSIONS.	DEGRÉS DE L'HYGROMÈTRE.	TENSIONS.
100	1,00	50	0,28
95	0,89	45	0,24
90	0,79	40	0,21
85	0,70	35	0,18
80	0,61	30	0,15
75	0,54	25	0,12
70	0,50	20	0,10
65	0,47	15	0,07
60	0,41	10	0,05
55	0,36	5	0,02
50	0,32	0	0,00

sion de la vapeur correspondante à chaque degré de l'hygromètre. Les expériences ont été

posés en lignes. Cet insecte, assez commun dans les Alpes, est rare dans les plaines. Il vit sur le frêne dont il perce l'écorce de galeries assez irrégulières qui font languir et même périr les arbres attaqués; les galeries tracées par la femelle de l'Hylysine crénelée sont courtes, toujours transversales. On trouve communément dans toute l'Europe l'HYLYSINE VARIÉ, *H. varians*, Fab., qui vit sur l'orme; mais il paraît n'attaquer que les arbres morts ou mourants. Les galeries de ponte de la femelle, au lieu d'être parallèles aux fibres de l'arbre, sont transversales et coupent ces fibres à angle droit; elles sont toujours creusées dans l'épaisseur de l'écorce sans arriver au bois, excepté sur les branches secondaires de la grosseur du bras, où ces galeries atteignent le bois. L. F.

HYLOBATE (mam.). On a réuni génériquement, avec l'illiger, sous le nom d'*Hylobates*, des quadrumanes de l'ancien continent, connus vulgairement sous la dénomination de Gibbons. Comme les chimpanzés et les orangs-outangs, qui sont très voisins de ces animaux, les *Hylobates* ont des bras descendant jusqu'aux malléoles externes; leurs conques auriculaires moyennes ont la forme de celles de l'homme, ainsi que leurs ongles, aplatis aux pouces, mais convexes et presque cylindriques aux autres doigts; ils n'ont pas de queue ni d'abajoues; leur pèlage est très épais; leur museau court et leur encéphale bien développé; il y a des callosités aux fesses, ce qu'on ne remarque pas chez les chimpanzés, et ce qui a souvent lieu, au contraire, chez les orangs-outangs. Les *Hylobates*, dont la taille est ordinairement moyenne, sont moins forts et moins robustes que les chimpanzés, les orangs-outangs, et même que les cynocéphales; ils sont doux et timides; en général peu actifs, mais, toutefois, quand on les inquiète, ils montrent une grande agilité, et leurs longs bras leur servent également pour courir sur la terre et pour grimper sur les branches des arbres, ce qu'ils font de préférence. Presque tous vivent par troupes, et se trouvent dans les contrées les plus chaudes du continent de l'Inde, et dans les grandes îles qui l'avoisinent, telles que Sumatra, Bornéo et Java. Ils sont omnivores, et les aliments dont ils se nourrissent de préférence sont les fruits, les racines et les tubercules bulbeux de quelques végétaux; ils aiment aussi les œufs des oiseaux, et même les insectes et autres petits animaux. On peut les élever en domesticité; nos menageries en possèdent assez souvent, mais ils y vivent peu de temps.

Les zoologistes ne sont pas d'accord sur le nombre d'espèces que l'on doit admettre dans ce

genre; la mieux connue est le GIBBON LAR ou GRAND GIBBON de Buffon (*Hylobates lar*, Lin.). Plus petit que l'orang-outang, il est de couleur noir ou brun-noir, avec l'encadrement de la face et les quatre extrémités des membres de couleur blanchâtre; il habite la presqu'île de Malacca et le royaume de Siam. Buffon dit qu'en captivité il est d'un naturel tranquille et de mœurs assez douces; que ses mouvements ne sont ni trop brusques, ni trop précipités; il se nourrit de pain, de fruits, d'amandes, etc., et craint la température fraîche et humide. — Parmi les huit ou dix autres espèces placées dans le genre *Hylobates*, nous ne citerons que le GIBBON SIAMANA (*Hylobates syndactylus*, Buffon), de Java et Sumatra; le WOUWOU ou GIBBON AGILE (*Hylobates agilis*, Fr. Cuvier), de Java et de Bornéo; le GIBBON COROMANDE (*Hylobates coromandus*, Ogilby), de l'Inde continentale, et le GIBBON ENTELLOÏDE (*Hylobates entelloides*), décrit il y a quelques années par M. ls.-Gcoffroy-Saint-Hilaire, et qui a été pris dans la presqu'île Malaise sous le 12° degré de latit. nord. E. D.

HYLOPITHIURES (hist. nat.). Ce mot a été récemment introduit en bistoire naturelle pour désigner tous les animaux nuisibles aux forêts. C'est aussi la traduction du titre d'un ouvrage intéressant de Ratzeburg sur ces animaux. L. F.

HYLOTOME, *Hylotoma* (ins.). Genre d'hyménoptères tébrants, tribu des Tenthredinés, ayant pour caractères : antennes de trois articles, le dernier allongé formant une massue tantôt simple, tantôt bifide. Les larves de ces insectes ont de 18 à 20 pattes, les six premières seulement sont écaillées. — On trouve communément dans toute l'Europe l'HYLOTOME DU ROSIER, *H. rosæ*, Fab., d'un jaune roussâtre, avec les antennes, la tête, le dessus du corselet, la poitrine et le bord externe des ailes supérieures noirs; le dernier article des antennes du mâle est jaunâtre et garni de poils. Sa larve tient ordinairement l'extrémité de son corps, relevée et souvent pliée en S; elle a 18 pattes; sa couleur est en dessus d'un brun jaunâtre avec des petits tubercules noirs; le dessous est verdâtre. Cette fausse chenille qui vit sur le rosier, dont elle fait souvent périr le sommet des tiges en les perforant, construit une double coque; l'extérieur à larges mailles est assez solide et assez élastique pour résister à la pression; l'intérieur, qui est plus fine et serrée, est molle et flexible; ces deux coques sont indépendantes l'une de l'autre. — L'HYLOTOME SANS NOEUDS, *H. nodis*, Fab., est entièrement d'un bleu foncé, luisant; ses ailes sont d'un bleu noirâtre. La fausse chenille, qui ressemble beaucoup à la chenille du

coliadé citron, vit sur les saules, L'HYLOTOME BRULÉ, *H. ustulata*, Fab., est d'un bleu foncé, luisant, avec les ailes transparentes et d'un brun clair; la jeune chenille vit sur le rosier sauvage.

L. FAIRMAIRE.

HYMEN ou **HYMÉNÉE**, Ἦμεν en grec, était le dieu du mariage. On dérive son nom de *συνώνυμ*, demeurer ensemble, ou être unis par le même sentiment. Hymen, suivant les Evhémeristes grecs, était un jeune Athénien d'une beauté extrême. S'étant épris d'une jeune fille, d'une condition bien supérieure à la sienne, il s'abilla un jour en femme, pour la voir au milieu d'une fête religieuse que les dames devaient célébrer sur le bord de la mer. Des pirates débarquèrent tout à coup et enlevèrent toute la troupe, la transportèrent sur une côte éloignée, se livrèrent aux plaisirs de la table, s'enivrèrent et s'endormirent. Hymen les égorge tous, retourna seul à Athènes, raconta son exploit et offrit de ramener les captives à condition qu'on lui donnerait en mariage celle qu'il aimait, ce qui lui fut accordé. Cette union fut si heureuse que le jeune homme fut, après sa mort, invoqué comme le génie du mariage, qui prit son nom. Suivant d'autres mythologues, Hymen avait été écrasé le jour même de ses noces par la chute de sa maison. Dans les légendes où se retrouve le mythe pur, il est dit fils d'Apollon et de Calliope, ou de Bacchus et de Vénus. On le représente couronné de fleurs, et surtout de marjolaine, la tête en partie couverte d'un voile couleur de flamme, et un flambeau à la main; d'autres fois il est couronné de roses, vêtu d'une robe blanche, et tient à la main un arrosoir ou un flambeau.

HYMÉNÉLYTRES (ins.). Famille d'hémiptères sternorhynques, dans laquelle Latreille réunit les Psyllides et les Aphides ou Pucerons. Ces deux groupes sont pourtant fort différents et nous paraissent devoir former chacun une famille distincte. Les Psyllides ont les élytres membraneuses avec la côte plus épaisse; 3 ocelles écartés; les antennes insérées en avant de la tête, sur le front, de 8 à 11 articles, plus épaisses à la base; les pattes postérieures sont propres au saut; le rostre est très court, paraît naître du sternum, et existe constamment dans les deux sexes; il y a toujours quatre ailes; les vaisseaux hépatiques existent encore, quoiqu'à l'état rudimentaire. Les principaux genres sont : *Linie*, *Diraphie*, *Homotome*, *Psylle*, *Alcyrode*. — Les Aphides se distinguent des Psyllides en ce qu'ils n'ont pas la faculté de sauter; leur corps est plus mou, plus transparent; les ailes n'existent pas toujours et n'ont plus de nervures, sauf la radiale; les antennes sont filiformes et non renflées à la base. Les principaux genres sont

Puceron, Lachne, Myzoxyle, Pemphige, Tétramère et Rhizobie.

L. FAIRMAIRE.

HYMENIUM (bot.). Les botanistes nomment ainsi la partie fructifère des champignons supérieurs, c'est-à-dire celle à la surface de laquelle se développent les cellules qui portent les spores, et auxquelles on a donné le nom de basides.

HYMÉNOMYCÈTES, *Hymenomycetes* (bot.). Famille de champignons établie par M. Fries. Elle comprend des espèces de consistance, de tissu et de configurations variables, mais réunies toutes ensemble par un caractère commun, celui de présenter un hymenium, c'est-à-dire une membrane qui porte les corps producteurs. Ce sont les plus élevés en organisation parmi les êtres presque innombrables qui forment le groupe des champignons. Ils croissent presque tous sur la terre, sur les bois plus ou moins décomposés, sur les fumiers. M. Fries divise la famille des hyménomycètes en quatre sous-familles qui comprennent elles-mêmes quinze tribus. — Ces sous-familles ou sous-ordres sont les suivants : 1° les TRÉMELINÉES qui doivent leur nom au genre Trémelle; 2° les CLAVARIÉS, ainsi nommés du genre Clavaire; 3° les HELVELLACÉS, dont le principal genre est celui des Helvelles, mais qui comprennent en outre les Pezizes, les Morilles, etc.; 4° les CHAMPIGNONS À CHAPEAU, *Pileati*, Fries, parmi lesquels se rangent des genres nombreux et importants, tels que les Hydées, les Polypores, les Mérules, les Bolets, les Chanterelles et le grand genre Agaric.

HYMÉNOPTÈRES (ins.). Ordre d'insectes caractérisé par quatre ailes membraneuses, simplement veinées, les inférieures plus petites; des mandibules, des mâchoires ou forme de valvules, une lèvre tubulaire terminée par une languette, toutes ces parties rapprochées pour former une espèce de trompe; une tarière ou un aiguillon chez les femelles. C'est Linné qui le premier institua cet ordre, mais en se bornant à signaler l'innervation et la transparence des ailes. Fabricius tirant ses caractères de la bouche, donna à ces insectes le nom de Piérides, qui n'a pas été adopté. — La conformation des parties de la bouche indique que les hyménoptères sont intermédiaires entre les insectes broyeur et les insectes suceurs. Leur corps est composé, comme chez tous les insectes, de trois parties distinctes. La tête est presque toujours assez grande, arrondie, ou ovale, ventrale, coupée droit en arrière et touchant exactement les corolles; rarement elle est portée sur un pédicule. Les yeux sont assez grands, globuleux ou réniformes. Sur le front, on voit toujours trois ocelles dis-

posés en triangle. Les antennes varient beaucoup; tantôt elles sont longues et filiformes, tantôt courtes et presque en forme de massue; elles diffèrent souvent dans les deux sexes d'une même espèce, et sont alors plus longues chez les mâles. Le nombre des articles qui les composent est aussi très variable: il est de 3 à 11 chez les hyménoptères à tarière, de 13 ou 14 chez ceux qui sont armés d'un aiguillon. La lèvre inférieure est étroite, souvent allongée et saillante en forme de trompe: la languette est rétractile, souvent très-longue, trifide et plumeuse. Les palpes maxillaires sont presque toujours de 6 articles et les labiaux de 4. Le corselet est le plus souvent quadrangulaire ou arrondi; il porte les ailes. Celles-ci sont le plus souvent hyalines ou transparentes, croisées horizontalement sur le corps pendant le repos: quand elles sont étendues, les antérieures sont unies aux postérieures par une rangée de petits crochets qui garnissent le bord des secondes et accrochent le bord postérieur des premières; leur insertion est recouverte par une petite écaille arrondie: leur réticulation est fort simple, et n'offre jamais plus de trois ou quatre nervures principales longitudinales, réunies en travers par de petites nervures. — Quelques auteurs se sont servis des nervures pour classer les hyménoptères. Mais quoiqu'on puisse en tirer un parti utile, il ne faut cependant les regarder que comme accessoires, car elles feraient souvent éloigner les uns des autres des genres ayant entre eux beaucoup d'affinité. L'abdomen se rétrécit à sa base en forme de pédicelle qui le suspend à l'extrémité du corselet. Il est composé de 5 à 9 segments: généralement de 6 chez les femelles, et de 7 chez les mâles. Il est terminé chez les premiers par une tarière ou aiguillon. Les deux pièces offrent à peu près la même composition; elles sont formées de trois fils écailleux, dont les deux latéraux forment une sorte de gaine à celui du milieu; les tarières sont externes, souvent très longues, quelquefois logées dans une rainure de l'abdomen, et la tarière proprement dite est dentelée, pointue, terminée en scie. Quelquefois cet organe paraît formé de petits tubes pouvant rentrer les uns dans les autres, et est terminé par un petit dard; mais ce n'est plus une tarière, c'est un simple oviducte qui peut cependant percer des corps peu résistants. Les aiguillons sont au contraire internes, courts, articulés; à leur base sont des glandes vénéneuses qui font sortir leur liquide lorsque l'aiguillon est lancé au dehors. Chez quelques hyménoptères qui n'ont pas d'aiguillon, ces glandes subsistent, et l'insecte a la faculté d'éjecter au loin le liquide qu'elles ren-

ferment. Les pattes sont fort rapprochées à la base, et terminées par un tarse filiforme. Les articles et leur organisation varient beaucoup. — L'anatomie de cet ordre est encore peu connue; nous avons cependant un travail important de M. Dufour sur les Scolies, où ce savant fait la remarque que les trachées respiratoires sont vésiculaires, ce qui contribue à produire le bourdonnement que font entendre un grand nombre de ces insectes.

Tous les hyménoptères sont terrestres. Leurs métamorphoses sont complètes. Presque toutes leurs larves sont apodes et ressemblent à un ver blanc; elles ne vivent pas alors à l'air libre. Mais dans une partie de la famille des porte-scie, au contraire, les larves ressemblent à des chenilles; elles ont 6 pattes écailleuses et à crochet, et très souvent, en outre, 12 à 16 autres simplement membraneuses. On les appelle fausses chenilles, parce qu'elles ressemblent beaucoup aux larves des lépidoptères. Elles ont aussi une tête écailleuse et une filière qui sert à construire la coque soyeuse où doit se renfermer la nymphe. Chez les Tenthredinés, plusieurs larves vivent dans l'intérieur des plantes et même du bois. Chez les Pupivores, les larves vivent principalement dans les chenilles, dont elles dévorent l'intérieur sans attaquer cependant les organes essentiels à la vie. D'autres piquent les feuilles et les branches des arbres, et y déterminent des excroissances qu'on appelle galles. — Chez les hyménoptères à aiguillon, la nourriture des larves est préparée avec un soin qui excite souvent notre admiration; les uns vivent solitaires dans des retraites que leur mère a préparées avec art, et où elle amasse des provisions suffisantes, soit des cadavres d'insectes embaumés de manière à se conserver frais pendant très longtemps, soit de la poussière d'étamines, mêlée avec un peu de miel. D'autres larves sont élevées en société, et nourries de matières plus élaborées et souvent renouvelées: leur éducation est confiée à des femelles avortées. Ce sont les mœurs d'une grande partie des mellifères et des fusisseries; mais au milieu de ces peuplades travailleuses, on voit se glisser des congénères parasites qui viennent dévorer la nourriture recueillie avec tant de peine par la mère pour sa postérité légitime.

De tous les insectes, les hyménoptères sont les plus intéressants sous le rapport des mœurs. Quelques uns piquent cruellement, comme les frelons et les guêpes; si d'autres, comme les tenthredines et les uroécres, font des ravages dans les plantations, les abeilles nous donnent dans toutes les parties du monde un mets fort recherché, et les chalcidites, ainsi que les ichneu-

mons, nous débarrassent d'une immense quantité de chenilles et de larves d'insectes. — Les mœurs des hyménoptères ont été le sujet de beaux travaux de la part de Réaumur, de de Geer, d'Huber. C'est là qu'on trouvera les détails les plus complets et les observations les plus intéressantes. Cette ordre se divise en deux sections : les tétrérants et les porte-aiguillon. La première section renferme deux familles : les porte-seie et les pupivores. La seconde comprend les hétero-gynes, les fouisseurs, les diptéroptères et les mellifères.

H. FAIRMAIRE.

HYMETTE. Célèbre montagne de l'Attique, au S. d'Athènes et près de cette ville. L'Hymette était célèbre à la fois par son miel exquis et ses carrières de marbre. Elle porte aujourd'hui le nom de Trelo-Vouno. On disait que Jupiter avait été nourri par les abeilles de l'Hymette, auxquelles il avait accordé le privilège de fournir le miel le plus délicieux de tout le pays. Ce dieu avait un temple sur la montagne.

HYMNE, *hymnos*. Chant poétique composé en l'honneur de la divinité. Les anciens avaient trois sortes d'hymnes : les hymnes religieux chantés dans les mystères et connus par conséquent des seuls initiés, les hymnes poétiques ou populaires qui faisaient partie du culte public, enfin les hymnes philosophiques qui n'étaient point chantés, ou qui l'étaient simplement dans les festins décrits par Athénée. Les premiers reufermaient, avec des invocations singulières, les attributs divins exprimés par des noms mystiques (Orphée, Linus). Les seconds roulaient sur les aventures fabuleuses des dieux (Homère, Pindare, Callimaque). Les troisièmes n'étaient à proprement parler qu'un hommage rendu par les philosophes à la Divinité (Hymne de Cléanthe au soleil).

L'Eglise catholique a aussi sa poésie, ses chants religieux, ses hymnes. Dès les premiers temps de notre ère, les fidèles, conformément à la prescription de l'apôtre saint Paul (*Coloss.* III, 16; *Eph.* V, 9), chantaient des hymnes dans leurs assemblées, comme le remarque saint Augustin. Plin, dans sa fameuse lettre à Trajan, dit que les chrétiens se réunissent le jour du soleil pour chanter des hymnes (*carmen*) au Christ, qu'ils regardent comme un dieu. Il est probable toutefois que ces chants n'étaient d'abord que des psaumes ou des cantiques de l'Ecriture-Sainte. Les hymnes assujetties au mètre et au rythme, ne s'introduisirent que tard dans le culte public. Saint Ambroise, archevêque de Milan, fut un des premiers qui les fit passer dans la liturgie. Cet exemple fut loin d'être universellement imité, car le concile de Prague, en Portugal, réuni en 563, défendit dans son

11^e canon de chanter aucune poésie dans l'office divin. En 633, cependant, l'usage des hymnes fut permis par le 4^e concile de Tolède. Aujourd'hui elles sont universellement adoptées. — Les plus anciens hymnographes sont : saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise et Prudence. Dans le moyen-âge il y eut saint Thomas, à qui on doit les hymnes de l'office du saint sacrement. Or, dans la plupart de ces compositions, leurs pieux auteurs avaient parfois tenu peu compte des règles de la métrique latine : ils s'étaient peu mis en peine de certaines beautés de la forme. Aussi, à la renaissance des lettres, trouvait-on les hymnes jusque-là en vogue, prosaïques et barbares. On les remplaça donc par d'autres d'une latinité plus pure, et d'un mètre calqué sur les odes profanes d'Horace.

Les hymnes de l'Eglise peuvent être rangées en trois classes : 1^o les hymnes assujetties au nombre des syllabes seulement, sans mètre et sans rime, les anciennes ; 2^o les hymnes assujetties au nombre des syllabes et à la rime, celles de saint Thomas ; 3^o les hymnes métriques et dont les strophes sont composées d'après les règles de la poésie latine. — Parmi les hymnes de l'antiquité chrétienne on remarque le chant qui termine le *Pédagogue* de Clément d'Alexandrie. Cette poésie que de tout petits enfants balbutient à Jésus est toute d'exclamation, d'amour, de tendresse. Ce sont de riantes images, de naïfs sentiments, quelque chose de simple, de gracieux et de candide comme l'enfance. — Une autre hymne justement célèbre, est celle de Prudence sur le massacre des Innocents, où respire cette grâce émue, ce charme d'enthousiasme et de foi qui fait la beauté lyrique. On peut encore citer la merveilleuse prose du *Dies Irae*. On ne trouve pas dans l'antiquité païenne des accents qui ressemblent à ce cri de terreur sainte et de pathétique supplication. Quant aux hymnes modernes qu'on a substitués aux anciennes, il y en a de fort belles, sans doute ; mais, il faut l'avouer aussi, il en est qui ne sont guère autre chose que de froides et ennuyeuses antithèses, sans un mot pour réchauffer l'âme, et ranimer la vertu dans les cœurs. Ce que l'on a voulu gagner en élégance et en poésie, on l'a incontestablement perdu en foi et en piété chrétienne.

L'abbé LARROQUE.

HYOÏDE (roy. LARYNX).

HYPATHIE, fille de Théon le mathématicien, naquit à Alexandrie vers l'an 370. Elle devint elle-même très habile dans les mathématiques, et ne se distingua pas moins dans la philosophie qu'elle enseigna à Athènes et à Alexandrie. Son éloquence, relevée encore par les charmes de sa personne, attirait une foule im-

mense à ses cours, et elle exerçait une grande influence sur Oreste, gouverneur d'Alexandrie, qui était païen comme elle. Mais la population d'Alexandrie était alors chrétienne en grande partie, et les disputes d'Oreste avec saint Cyrille firent concevoir aux chrétiens une haine violente contre Hypathie qu'on soupçonnait d'animer le gouverneur contre les fidèles. Les *Parabolans*, espèce de milice cléricale, conduite par Pierre, lecteur de l'Eglise d'Alexandrie, se jetèrent un jour sur Hypathie qui sortait sur son char (415), l'en arrachèrent, l'assommèrent à coups de pots et de tuiles, traînèrent son corps par toute la ville, le mirent en pièces et en jetèrent les lambeaux dans les flammes.

HYPERBOLE (*géom.*). L'un des trois genres de courbes du second ordre (voy. ELLIPSE, PARABOLE). Son équation, en coordonnées rectangulaires, peut se mettre sous la forme générale

$$y^2 = m^2 x^2 + nx \dots (1)$$

n représentant une ligne donnée, et m^2 exprimant le rapport entre deux lignes également données.

Au point de vue géométrique, l'hyperbole est une des trois courbes que l'on obtient en coupant un cône par des plans différemment inclinés. Elle résulte de la section du cône par un plan mené de telle manière qu'il coupe aussi le second cône qui est formé par le prolongement des génératrices du premier, et qui lui est opposé par le sommet (voy. SECTIONS CONIQUES).

Si l'on fait $y = 0$ dans l'équation (1), on obtient pour x deux valeurs, savoir $x = 0$, $x =$

$-\frac{n}{m^2}$, qui sont les abscisses des points où la

courbe rencontre l'axe des x . Pour toute valeur de x positive, quelle que soit sa grandeur, y a toujours deux valeurs réelles, égales et de signes contraires. Il en est de même pour toute

valeur de x négative et surpassant $\frac{n}{m^2}$ en gran-

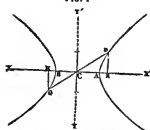
deur absolue; mais si l'on donne à x une valeur négative plus petite que $\frac{n}{m^2}$, l'ordonnée

correspondante est imaginaire, c'est-à-dire que la courbe n'existe pas dans l'intervalle compris

entre $x = 0$ et $x = -\frac{n}{m^2}$.

Ces données générales suffisent déjà pour faire voir que l'hyperbole doit se composer de deux branches infinies, symétriques par rapport à l'axe des abscisses, et entièrement séparées l'une de l'autre, comme le montre la figure 1.

FIG. 1



Faisons $\frac{n}{m^2} = AB = 2a$; l'équation de l'hyperbole deviendra

$$y^2 = m^2 (2ax + x^2),$$

ou bien, en posant $m = \frac{b}{a}$, d'où $n = \frac{2b^2}{a}$

$$y^2 = \frac{b^2}{a^2} (2ax + x^2) \dots (2).$$

Pour simplifier cette équation, transportons l'origine des coordonnées au milieu C de la droite AB; ce qui revient à remplacer x par $x - a$, il viendra

$$y^2 = \frac{b^2}{a^2} (x^2 - a^2) \dots (3),$$

ou bien $a^2 y^2 - b^2 x^2 = -a^2 b^2 \dots (4).$

On voit qu'à des abscisses égales et plus grandes que a , correspondent des ordonnées égales, quel que soit d'ailleurs le signe de l'abscisse. La courbe, qui était déjà symétrique par rapport à l'axe des x , le devient donc aussi par rapport au nouvel axe des y .

L'équation (4) ne diffère de celle qui a été trouvée pour l'ellipse qu'en ce que b^2 est ici changé en $-b^2$. Cette coïncidence nous montre qu'il doit exister de nombreux rapports d'analogie entre l'ellipse et l'hyperbole, malgré la dissemblance de leurs figures. C'est ce qui a lieu en effet, et la plupart des propriétés de l'une de ces courbes se déduisent, avec la plus grande simplicité, des propriétés correspondantes de l'autre.

Le point C, milieu de AB, se nomme le centre de l'hyperbole; A et B en sont les sommets; la longueur $AB = 2a$ est l'axe transverse, ou axe principal. Ici il n'existe pas, comme pour l'ellipse, un second axe, ou axe conjugué qui serve en même temps d'ordonnée à la courbe,

mais on considère comme tel la droite $2b = \frac{n}{m}$,

La quantité $n = \frac{2b^2}{a}$, qui est une troisième proportionnelle aux deux axes, se nomme le paramètre de l'hyperbole.

Toute droite passant par le centre et s'arrêtant aux deux branches opposées de l'hyperbole est un *diamètre*. A cause de la symétrie de la figure, on prévoit déjà que le centre doit diviser tous les diamètres en deux parties égales. C'est du reste ce qu'il est facile de démontrer analytiquement. Soit GD un diamètre quelconque (fig. 1), son équation sera :

$$y = ax,$$

a étant la tangente trigonométrique de l'angle DCE. Les points D et G appartenant à l'hyperbole, leurs coordonnées devront satisfaire à l'équation de cette courbe,

$$y^2 = \frac{b^2}{a^2} (x^2 - a^2);$$

et par conséquent

$$a^2 x^2 = \frac{b^2}{a^2} (x^2 - a^2).$$

On en déduit

$$\left. \begin{aligned} x &= \pm \frac{ab}{\sqrt{b^2 - a^4 a^2}} \\ y &= \pm \frac{abx}{\sqrt{b^2 - a^4 a^2}} \end{aligned} \right\} \dots (5)$$

Les valeurs positives de x et de y sont les coordonnées CE et DE du point D, et les valeurs négatives de ces mêmes quantités, les coordonnées CH et GH du point G. Comme ces valeurs sont égales indépendamment du signe, on a CE = CH, DE = GH; ainsi les triangles DCE, GCH sont égaux et l'on a DC = GC.

Le dénominateur des expressions (5) devient un maximum pour $a = 0$: l'axe transverse est donc le plus petit de tous les diamètres. En rendant a de plus en plus grand, les valeurs de $\sqrt{b^2 - a^4 a^2}$ deviennent de plus en plus petites; mais elles cessent d'être réelles, c'est-à-dire que le diamètre cesse de rencontrer la courbe, lorsque $a^4 a^2$ devient plus grand que b^2 . La tangente du plus grand angle que puisse faire avec l'axe une droite qui rencontre l'hyperbole de part et d'autre et qui passe par le centre, est donc déterminée par la relation

$$b^2 = a^4 a^2,$$

qui donne

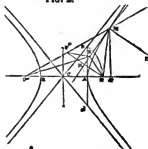
$$a = \pm \frac{b}{a}.$$

Mais alors $b^2 - a^4 a^2 = 0$, et les valeurs de x et de y deviennent *infinies*; ce qui nous apprend qu'un diamètre, faisant avec l'axe transverse un angle dont la tangente est $\pm \frac{b}{a}$, ne rencontre l'hyperbole qu'à des distances *infinies*. Cette droite se nomme une *asymptote* (voy. ce mot).

Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

Comme la tangente $\pm \frac{b}{a}$ correspond à deux angles supplémentaires, l'hyperbole a deux asymptotes symétriquement inclinées. Leur construction ne présente d'ailleurs aucune difficulté lorsque l'on connaît les deux axes. Il suffit en effet d'élever à l'un des sommets, A (fig. 2)

FIG. 2.



une double ordonnée AD = A'd = $\pm b$, et de joindre le centre C aux extrémités D, d : les droites CD, cd, prolongées indéfiniment de part et d'autre, seront les asymptotes de l'hyperbole.

Il existe, sur l'axe principal de l'hyperbole comme sur celui de l'ellipse, deux points remarquables qui sont les *foyers* de la courbe, et qui jouissent d'une propriété tout à fait analogue à celle qui a été démontrée pour l'ellipse, savoir : « la différence des distances d'un point quelconque de l'hyperbole aux deux foyers est constante et égale à l'axe transverse. » Prenons en effet, à droite et à gauche du centre, deux distances CF = CF' = $\sqrt{a^2 + b^2} = c$, et tirons d'un point quelconque M de la courbe, les deux rayons vecteurs MF, MF'; soit MP l'ordonnée du point M, nous aurons

$$\overline{PM}^2 = \frac{b^2 x^2}{a^2} - b^2,$$

$$\overline{PF}^2 = (x - c)^2$$

d'où

$$\overline{FM}^2 = \frac{c^2}{a^2} x^2 - 2cx + a^2,$$

et enfin

$$\overline{FM} = \frac{cx}{a} - a;$$

on trouverait de même

$$\overline{F'M} = \frac{cx}{a} + a;$$

d'où

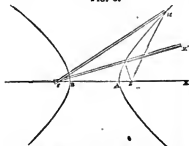
$$\overline{F'M} - \overline{FM} = 2a.$$

De cette curieuse propriété, on déduit une dé-

inition géométrique qui caractérise nettement l'hyperbole : « C'est une courbe telle que la différence des distances de chacun de ses points à deux points fixes pris dans son plan, est constante et égale à une longueur donnée. »

Il est facile de construire une hyperbole dont on connaît l'axe transverse, AB, et les foyers F, F' (fig. 3). Du foyer F, avec un rayon quelcon-

FIG. 3.



que AK, on décrit un arc de cercle, et de l'autre foyer F', avec $AB + AK$ pour rayon, on décrit un second arc de cercle; le point M où ces arcs se coupent appartient à l'hyperbole, car d'après la construction on a

$$F'M - FM = AB = 2a.$$

On peut aussi décrire l'hyperbole d'un mouvement continu. Pour cela, on place au foyer F' une règle F'M susceptible de pivoter autour de ce point; on attache à l'autre foyer, F, et en un point M de la règle, les extrémités d'un fil MF, d'une longueur telle que $F'M - FM$ soit égal à l'axe transverse AB; puis on fait glisser un crayon le long de la règle de manière qu'une portion du fil soit toujours forcée de s'y appliquer. Le crayon, dans ce mouvement, décrit l'hyperbole. En effet, lorsque la règle F'M a pris la position F'M', le crayon a appliqué contre elle une portion de fil égale à la distance qu'il a parcourue lui-même sur la règle. Les longueurs F'M, FM ont donc diminué d'une égale quantité, et leur différence est restée constante.

La distance de l'un des foyers au centre de l'hyperbole, que nous avons désignée par la lettre c , se nomme l'excentricité de la courbe.

Comme elle a pour expression $\sqrt{a^2 + b^2}$, elle est évidemment égale à la portion CD de l'asymptote (fig. 2). Cette remarque fournit un moyen très simple de déterminer les foyers d'une hyperbole dont les deux axes sont donnés. — L'ordonnée y' , qui passe par le foyer, se déduit de l'équation

$$y'^2 = \frac{b^2}{a^2} (c^2 - a^2) = \frac{b^4}{a^2};$$

d'où

$$2y' = \frac{2b^2}{a} = n.$$

La double ordonnée passant par le foyer est donc égale au paramètre de l'hyperbole, absolument comme pour l'ellipse. L'équation (2) de la courbe, rapportée au sommet, pouvant se mettre sous la forme

$$y^2 = \frac{2b^2}{a} x + \frac{b^2}{a^2} x^2$$

montre que, dans l'hyperbole, le carré de l'ordonnée surpasse toujours le rectangle formé sur l'abscisse correspondante et sur le paramètre : dans l'ellipse, au contraire, on a vu que le carré de l'ordonnée est toujours moindre que ce même rectangle. Cette comparaison par défaut ou par excès est exprimée par les noms mêmes que les géomètres grecs ont donnés aux deux courbes (*ὀλιγω*, je manque, *ὑπερβαλλω*, je surpasse).

En désignant par $2p$ le paramètre de l'hyperbole, on a

$$\frac{p}{a} = \frac{b^2}{a^2};$$

substituant dans les équations (2) et (3), il vient

$$y^2 = \frac{p}{a} (2ax + x^2),$$

$$y^2 = \frac{p}{a} (x^2 - a^2).$$

Ce sont les équations au paramètre. La première est rapportée au sommet, la seconde au centre de l'hyperbole.

En suivant la marche que nous avons adoptée plus haut pour trouver la propriété caractéristique des foyers, il serait facile de démontrer que, lorsqu'un point est extérieur ou intérieur à l'hyperbole, la différence de ses distances aux deux foyers est plus petite ou plus grande que l'axe transverse. Ceci admis, prouvons que « les deux rayons vecteurs, aboutissant à un point quelconque de l'hyperbole, font avec la tangente en ce point, des angles égaux. » Soit menée, par le point M de l'hyperbole (fig. 2), la droite MRH dirigée de telle manière que l'angle FMR = F'MR; prenons MF'' = MF, et joignons F''R qui sera perpendiculaire sur MH. Pour un point quelconque, R, de cette dernière droite (autre que le point M), on aura

$$FR - FR = F'R - F''R;$$

$$\text{mais} \quad F'R - F''R < F'F'',$$

$$\text{d'où} \quad FR - FR < F'F'' < 2a.$$

Il s'ensuit que le point R est extérieur à l'hyperbole, et que MRH est une tangente à cette courbe.

Comme conséquence immédiate de ce qui

précède, on conclut que « toute normale MN, en un point M de l'hyperbole, divise en deux parties égales l'angle formé par l'un des rayons vecteurs et par le prolongement de l'autre. »

L'équation de l'hyperbole prend une forme aussi simple que remarquable lorsqu'on la rapporte à ses asymptotes comme axes coordonnés. Pour y parvenir, il suffit d'appliquer à l'équation (4) les formules relatives à la transformation des coordonnées (voy. TRANSFORMATION); on obtient ainsi, toutes réductions faites, l'équation

$$xy = \frac{a^2 + b^2}{4}.$$

Telle est l'équation de l'hyperbole rapportée à ses asymptotes; elle nous apprend que le rectangle formé entre les coordonnées asymptotiques est une quantité constante. Cette quantité $\frac{a^2 + b^2}{4}$, que nous désignerons par c^2 , se nomme la puissance de l'hyperbole.

Si l'on multiplie les deux membres de l'équation

$$xy = c^2$$

par le sinus de l'angle, μ , que les asymptotes font entre elles, on aura

$$xy \sin. \mu = c^2 \sin. \mu.$$

Or le second membre de cette équation est encore une quantité constante, et le premier désigne le parallélogramme construit sur les coordonnées; donc « tous les parallélogrammes construits sur des coordonnées parallèles aux asymptotes sont équivalents entre eux. » — D'ailleurs, puisque

$$b = a \tan. \frac{1}{2} \mu,$$

d'où

$$b \cos. \frac{1}{2} \mu = a \sin. \frac{1}{2} \mu,$$

on trouve aisément que

$$a \sin. \mu = 2b \cos. \frac{1}{2} \mu,$$

$$b \sin. \mu = 2a \sin. \frac{1}{2} \mu;$$

et par suite

$$\frac{a^2 + b^2}{4} \sin. \mu = \frac{ab}{2}.$$

« chacun des parallélogrammes dont nous venons de parler est donc égal à la moitié du rectangle construit sur les demi-axes, ou à la huitième partie du rectangle des axes. »

Le produit xy étant une quantité constante, il en résulte que l'ordonnée y diminue à mesure que x augmente, mais que cependant elle ne peut jamais devenir nulle. Ainsi l'asymptote se

rapproche continuellement de la courbe, sans jamais pouvoir la rencontrer.

Dans le cas particulier où les deux axes de l'hyperbole sont égaux, les équations (2) et (3) de cette courbe deviennent

$$y^2 = 2ax + x^2,$$

$$y^2 = x^2 - a^2,$$

et alors l'hyperbole est dite *équilatère*. Elle est, par rapport à toute autre hyperbole, ce qu'est le cercle par rapport à l'ellipse. Chacune des asymptotes fait ici avec l'axe transverse un angle dont la tangente est l'unité, c'est-à-dire un angle de 45°. Elles sont donc rectangulaires entre elles.

Les hyperboles de degré supérieur sont représentées par l'équation

$$ay^m + x = bx^n (c + x)^n$$

qui renferme, comme cas particulier, l'équation

$$ay^2 = bx^2 + bcx,$$

qui est celle de l'hyperbole ordinaire ou d'*Apolonius*. L'hyperbole du second degré à deux asymptotes; celle du troisième degré peut en avoir trois, etc. Un autre genre d'hyperbole de degré supérieur est exprimé par l'équation

$$x^m y^n = a^m b^n$$

dans laquelle $m + n$ est supposé plus grand que 2. Les asymptotes sont prises ici pour axes des coordonnées. — Les géomètres du siècle dernier désignaient sous le nom d'*hyperboloïdes* toutes les hyperboles de degré supérieur. Aujourd'hui on réserve cette dénomination à une certaine classe de solides du second degré, d'un centre, et dont l'équation peut se mettre sous la forme générale

$$\frac{x^2}{a^2} \pm \frac{y^2}{b^2} - \frac{z^2}{c^2} = 1.$$

Le plus remarquable de ces solides est l'hyperboloïde de révolution ou conoïde hyperbolique, que l'on engendre en faisant tourner un arc d'hyperbole autour de l'axe transverse. J. LIAOURE.

HYPERBOLE (rhet.). Figure qui consiste à exagérer la pensée en plus ou en moins afin de la faire mieux comprendre. Elle diffère de la hablerie en ce qu'elle sait bien qu'elle ne sera pas prise au mot, tandis que le habilleur cherche à tromper. Quand Virgile nous représente Camille courant sur la crête des flots sans les déranger, il sait bien qu'il ne sera pas éru; il veut seulement peindre par une image la légèreté de son héroïne. Le langage familier est plein d'hyperboles presque aussi fortes, et que nous ne remarquons pas parce que l'usage en a affaibli l'énergie: léger comme une plume, — beau comme un ange, — sourd comme un poi, etc., — l'hyperbole est la figure des imaginations vives, qui

voient toujours les objets plus grands que nature. Certains peuples en abusent, les Italiens entre autres, ainsi que les habitants du midi de la France; mais ils s'en font une sorte de jeu; les Espagnols en usent avec une profusion plus grande encore, et ils les prennent beaucoup plus au sérieux. — Dans la littérature grecque, Homère a beaucoup d'hyperboles naïves, et les poètes alexandrins en ont beaucoup de calculées. A Rome le règne de l'hyperbole commence à Lucain, il se continue de Juvénal à Claudien, et ne finit qu'avec les derniers soupirs de Rome païenne. Notre littérature française du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e abonde en hyperboles. Conneille lui-même a bien souvent usé de cette figure. Nos contemporains, du reste, n'ont rien à envier à cet égard à leurs devanciers. Le besoin de dire du nouveau a fait de notre langage une hyperbole continuelle. Le merveilleux, le grandiose, l'incommensurable, l'ébouriffant, l'énigmatique, se pressent sous nos plumes pour peu qu'il s'agisse de décrire les pas d'une danseuse, ou les tours d'escamotage d'un charlatan de place. Le style de la 4^e page des journaux a tellement envahi l'idiome vulgaire qu'un langage simple, et sans accompagnement d'épithètes hyperboliques semble indigne d'être écouté, et que pour attirer l'attention sur les vérités utiles qu'ils ont à faire entendre, les plus sages sont obligés de sacrifier au veau d'or de l'hyperbole.

L'exagération en moins est décrite par les grammairiens sous le nom de litote. L'âne de La Fontaine use de cette figure lorsqu'il dit qu'il tondit dans un pré la largeur de sa langue, et Chimène quand elle répond au Cid : « Va, je ne te hais point. » C'est encore par litote qu'on emploie la proposition négative au lieu de l'affirmative : il n'est pas sot, pour : il a de l'esprit. Les Normands font un fréquent usage de cette figure.

HYPERBORÉENS, du grec *υπερ*, au-dessus, et *βορεια*, le nord. Suivant les interprétations qui ont été données de ce mot par les anciens, les Hyperboréens auraient habité un pays situé tellement au delà de Borée que le vent n'y soufflait jamais, et qu'il y régnait un printemps perpétuel. Strabon, sentant le ridicule de cette définition, explique le mot hyperboréen par *επειρωτικοι*, c'est-à-dire très voisins de Borée ou du nord. Servius fait des Hyperboréens une nation scythe. Il en est de même de Ptolémée, P. Mela, Pausanias, Aristote, etc. Il semble bien établi, en outre, que plusieurs peuples scythes adoraient le même Apollon que les Grecs, et Virgile le rapporte en particulier des Agathyrses (*Æn.*, lib. IV). Or, c'était pré-

cisément des rapports de religion qui avaient établi entre les Grecs et les Hyperboréens d'antiques relations attestées par un grand nombre d'auteurs, et par des monuments qui existaient encore à Delos du temps d'Hérodote. La légende de Latone et d'autres documents tendent même à prouver que le culte d'Apollon avait été apporté à Delos par les Hyperboréens. Toutes ces raisons et beaucoup d'autres tendraient à faire regarder les Hyperboréens comme une nation scythe, et c'est l'opinion la plus générale. Mais les contradictions nombreuses des auteurs anciens rendent impossible toute conclusion positive à ce sujet. Aristée de Proconèse plaçait les Hyperboréens au delà des Issedons et des Arimaspes, dans un pays qui correspond à notre Sibérie actuelle; Hécate d'Abdère leur donne pour séjour l'île d'Elixioia qui paraît être la Nouvelle-Zemble. Diodore, d'après un autre Hécate, dit que les Hyperboréens habitaient au delà du vent de Borée, dans une île située vis-à-vis du pays des Celtes, et presque aussi grande que la Sicile, où Latone passait pour avoir pris naissance. Il ajoute qu'Apollon, durant l'espace de 19 ans, mesure du cycle lunaire, avait coutume de converser avec les habitants qui faisaient voir la lune de plus près, et y découvraient des montagnes absolument comme s'ils avaient connu le télescope. Enfin, dit Diodore, les Hyperboréens témoignaient leur vénération pour Apollon en envoyant tous les ans à Delos les prémices de leur récolte. Ces offrandes étaient apportées d'abord par deux ou trois vierges accompagnées de cent jeunes gens, ou, selon Callimaque et Hérodote, par deux jeunes filles ou *théores*, et par cinq *périphères* ou gardiens; mais les droits de l'hospitalité ayant été violés une fois dans la personne de ces vierges, on prit le parti de faire passer les offrandes de main en main jusqu'à Delos par l'intermédiaire des peuples situés entre cette île et celle des Hyperboréens. Le passage de Diodore est de nature à embrouiller la question plus qu'à l'éclaircir; en effet on a pris l'île dont il parle pour la Grande-Bretagne, bien que le mot *Celtes*, qui a donné lieu à cette opinion, ait chez les anciens un sens tellement vague, qu'on peut à la rigueur l'appliquer à l'Elixioia d'Hécate d'Abdère, aussi bien qu'à une des îles britanniques. Les communications entre les Hyperboréens et les Grecs finirent par disparaître tout-à-fait, et à tel point qu'Hérodote ne parle que par tradition de la route que suivaient leurs offrandes pour arriver jusqu'à Delos, et que Pindare écrit qu'on l'ignorait complètement de son temps. On trouvera dans un grand détail toutes les traditions relatives aux Hyperboréens dans

deux *Mémoires* de Banier et de Godoy, insérés dans le tome VII de l'Académie des inscriptions. Ces deux savants plaçaient la patrie de ce peuple entre le Phase et la mer d'Azof. Fréret a cherché à démontrer que les Hyperboréens étaient des Grecs septentrionaux, qui, sous les noms de Lyncestes, d'Eordéens et de Pétagons, habitaient au delà du mont *Boras*, ce qui leur avait fait donner par les Grecs méridionaux le nom d'Hyperboréens (Fréret, *Œuvres complètes*, t. V, pag. 128).

AL. B.

HYPERDULIE (voy. CULTÉ).

HYPERÉMIE (méd.) (voy. ANATOMIE PATHOLOGIQUE.).

HYPERICINÉES, *Hypericineæ* (bot.). Famille de plantes dicotylédones polypétales formée par A.-L. de Jussieu sous le nom de *Millepertuis*, *Hypericæ*. Elle comprend des arbres, des arbrisseaux, des sous-arbrisseaux et des herbes presque toujours vivaces, à sucs résineux ou aqueux, à rameaux généralement opposés, souvent tétragones ou comprimés. Les feuilles de ces végétaux sont opposées, quelquefois verticillées, simples, entières ou bordées de dentelures glanduleuses, ordinairement marquées de punctuations translineaires dues à des réservoirs glanduleux creusés dans l'épaisseur même de leur tissu, et présentant sur leurs bords des points glanduleux noirs; les stipules manquent. Les fleurs de ces végétaux sont parfaites, régulières, disposées en panicules ou en cymes dichotomes, généralement jaunes, rarement rouges ou blanches; elles présentent les caractères suivants : calice libre, persistant, à cinq, rarement à quatre sépales plus ou moins soudés, placés en deux séries; pétales en nombre égal à celui des sépales, égaux entre eux, mais plus ou moins inéquilatéraux; étamines hypogynes, presque toujours indéterminées, le plus souvent polyadelphes par trois ou cinq phalanges, quelquefois monadelphes, à anthères introrsées, biloculaires, s'ouvrant longitudinalement; pistil à trois ou cinq carpelles, incomplètement ou complètement divisé en trois ou cinq loges ordinairement multiovulées, surmonté de trois ou cinq styles tantôt libres et distincts, tantôt soudés entre eux par leur base, et terminés par autant de stigmates en tête ou tronqués. Le fruit des hypericinées est une capsule tantôt uniloculaire à placentaires pariétaux, tantôt tri- ou quinqueloculaire et s'ouvrant par trois ou cinq valves; leurs graines sont généralement nombreuses, pourvues d'un tégument crustacé ou membraneux, souvent inégal à sa surface, quelquefois lâche, de telle sorte que l'amande se trouve fort au large dans son intérieur; leur embryon, sans albumen, est droit ou arqué,

avec des cotylédons généralement courts et une racine cylindrique, obtuse, dirigée vers le hile. — Les hypericinées sont répandues dans toutes les contrées tempérées et chaudes de l'univers entier. La plupart d'entre elles croissent dans les parties tempérées de l'hémisphère boréal, surtout dans l'Amérique du nord. — Cette famille est divisée en deux tribus : 1^{re} les *Hypericées*, dépourvues de glandes dans l'intervalle des étamines; elles forment surtout le grand genre *Millepertuis*, *Hypericum*, Lin. (voy. MILLEPERTUIS); 2^o les *Elonées*, dont les fleurs présentent de petites glandes ou des écailles dans l'intervalle des faisceaux d'étamines; tels sont les *Elodea*, Adans., *Vismia*, Vello., *Cratogeomys*, Blume, etc.

P. DUCHARTRE.

HYPERION (myth.). L'un des Titans. De sa sœur Thia il eut le Soleil, la Lune et l'Aurore. Homère (*Odys.* XII, vers 132), lui donne pour femme Neïre, et pour filles Phaëtuse (la flamboyante), et Lampésie (l'éclatante). Hyperion est regardé en général comme identique au soleil. Diodore en fait un prince adonné à l'astronomie, et qui fut noyé dans l'Eridan, avec son fils Hélios encore en bas-âge, par les autres Titans qui lui portaient envie.

HYPERMNESTRE (myth.). Une des Danaïdes, la seule qui refusa de tuer son mari la nuit des noces des cinquante sœurs avec les cinquante Egyptides. Danaüs, irrité de cet acte d'humanité, voulut faire mourir Hypermnestre, mais le peuple d'Argos l'acquitta. Elle parvint, dans la suite, à reconcilier avec son père son mari Lynceus, qui régna après Danaüs.

HYPEROODON (mam.). Genre de cétacées créée par Lacépède pour une espèce réunie autrefois au groupe naturel des baleines, et particulièrement remarquable par une singulière crête verticale qui est développée aux maxillaires supérieures, et forme une sorte de bec, comme celui que présentent les dauphins. Outre les caractères fournis par la tête, les hyperoodons ont pour caractéristique : une nageoire dorsale; leur palais est hérissé de petits tubercules osseux, et leur mâchoire inférieure offre deux dents quelquefois visibles à l'extérieur, souvent cachées dans l'alvéole, et parfois deux autres dents beaucoup moins développées, implantées dans les alvéoles, mais recouvertes par les gencives. — L'espèce vivante unique de ce groupe générique a été décrite plusieurs fois et sous différents noms, d'où il résulte une grande confusion dans sa synonymie; mais les dénominations sous lesquelles elle est le plus généralement connue sont celles d'*HYPEROODON DE BAUSARD*, Fr. Cuvier, et d'*HYPEROODON BUTSKOFF*, Lacépède. La taille de ce cétacé est de 8 à 10 me-

tres; son corps, fusiforme, est plus conique que celui des Dauphins; le museau est aplati, large, surmonté par une apparence de front très élevé et de forme arrondie; les nageoires, surtout les pectorales et la dorsale, sont petites; les parties supérieures du corps sont d'un brun noir, et les parties inférieures blanchâtres, par suite du mélange d'une teinte brune à la couleur blanche. Les mœurs de cette espèce ne sont pas connues; elles doivent cependant se rapprocher beaucoup de celles des Baleines. Dans l'estomac d'un individu, on a trouvé une grande quantité de bees de Calmars. Les Hyperoodons semblent habiter les hautes mers du nord, et tous ceux qui ont été vus sur nos côtes n'y ont été amenés que par hasard. C'est ainsi que Hunter, en 1787, a donné des détails anatomiques sur un individu qui était venu échouer dans la Tamise; en 1788, Baussard en étudia deux, échoués à Honfleur; en 1801, Woigts en a décrit un trouvé dans la baie de Kiel; enfin, plus récemment, deux individus de la même espèce ont échoué sur les côtes de France, le premier, en 1810, sur la plage de Longraues, auprès de Caen, et a donné lieu à un mémoire de M. Eudes-Deslongchamps; le second, en 1842, également auprès de Caen, à peu de distance de Sablenelle; ce dernier, recueilli par les soins de M. le docteur Sénéchal, et appartenant au Muséum de Paris, a été décrit tout récemment sous le point de vue ostéologique, par M. le professeur Duvernoy. — Le même zoologiste que nous venons de nommer a indiqué sous le nom d'*Hyperoodon Gervaisii*, un cétacé dont M. Paul Gervais avait fait connaître la tête osseuse sous le nom de *Ziphius cavirostris*. En outre l'*Hyperoodon* de Corse, de M. Doumet, et le *Delphinus Philippii*, Cocco, paraissent appartenir au même genre. — Enfin, c'est auprès de ce groupe générique que doit être rangé le genre *Berardius* (type *B. Arnuxii*), décrit récemment par M. Duvernoy.

E. D.

HYPERSARCOSE (méd.), de *hyps*, au-delà, et *sarx*, chair. Excroissance de chair dans quelque partie du corps. On donne plus particulièrement ce nom aux bourgeons charnus, lorsque dans les plaies avec perte de substance ils acquièrent un volume considérable, et dépassent de beaucoup le niveau des bords de la solution de continuité. Ces tumeurs, formées par le développement du tissu cellulaire, ont l'aspect, tantôt de cerises, tantôt de champlignons. Comme elles empêchent la cicatrisation de la plaie, il faut les détruire par l'incision, l'excision ou la cautérisation.

HYPERTROPHIE (méd.), de *hyps* au-delà, et *trope*, nutrition. C'est la nutrition portée jusqu'à l'excès dans les divers organes des

corps vivants (roy. ANATOMIE PATHOLOGIQUE).

HYPHASE. Un des fleuves du Pendjab. Il coule entre l'Hydraotes au N.-O., et le Sarange ou Zadrus (Setludji) au S.-E. On trouve ce nom d'Hyphase dans Arrien. Pline l'appelle Hyphasis, Strabon Hypanis, et Ptolémée Bilasis ou Bipsis. En sanscrit, il portait les noms de Basascha ou de Bepasha. Les Persans et les Hindous le nomment Beah, Bca, Beaud ou Biah. L'Hyphase prend sa source dans le Pergunnah de Shoor, dans la chaîne de Keloo, et va joindre le Setledji près de Feerouz-Poor.

HYPNE, *Hypnum* (bot.). Grand genre de la famille des Mousses, tribu des Bryaceae, comprenant un grand nombre d'espèces presque toutes terrestres, quelques unes aussi croissant sur les troncs ou dans les lieux aquatiques. Ces petites plantes ont une coiffe en forme de capuchon, diadème et glabre; leur sporange ou capsule est latérale, bossue, à ouverture oblique, avec un opercule conique, terminé en bec. Leur péristome est double, l'extérieur à seize dents lancéolées, se déjetant en bas; l'intérieur formé d'une membrane marquée de sillons longitudinaux, et se divisant en seize segments égaux, souvent entremêlés de processus filiformes. Ce genre compte dans notre pays plus de soixante-dix espèces dont plusieurs sont très communes.

HYPO. Ce mot, qui n'est que la reproduction pour ainsi dire littérale du grec *hypo*, au-dessous de, conserve absolument le même sens dans la langue française, et s'emploie fréquemment dans la composition des mots pour indiquer une infériorité comparative. C'est ainsi que l'on dit : acides *hyposulfureux*, *hyposulfurique*, *hypoazotique*, etc., pour désigner des composés acides résultant des mêmes éléments que les acides *sulfureux*, *sulfurique*, *azotique*, mais renfermant le corps acidifiant, ici l'oxygène, dans la proportion déterminée immédiatement au dessous de celle de ces derniers. C'est donc à ceux-ci et aux mots analogues que nous renvoyons pour tout ce qui a rapport à la chimie.

HYPOBLASTE (bot.). L.-C. Richard a nommé ainsi, dans l'embryon des graminées, la partie allongée et dilatée qui en occupe le dos et vient s'appliquer contre l'albumen. Gartner avait déjà donné à cette même partie le nom de *Scutellum*, écusson. Cette production remarquable est regardée de diverses manières par les botanistes; les uns y voient le cotylédon même des graminées, tandis que d'autres, à l'exemple de L.-C. Richard, n'y voient qu'un simple prolongement latéral de la portion axile de cet embryon, ou de la tigelle.

HYPOCÈRES. (entom.). Tribu d'insectes

diptères de la division des *Dichætes* acalyptères. Ses caractères sont : corps petit ; tête petite ; palpes saillants, bordés de soies ; antennes insérées près de l'ouverture buccale ; les deux premiers articles peu distincts ; style long ; yeux grands ; thorax élevé ; abdomen de six segments ; pieds robustes ; hanches allongées ; membres postérieurs longs ; ailes à nervure costale, ciliée jusqu'à l'extrémité de la marginale, trois ou quatre longitudinales, pas de transversales — Cette tribu est placée au dernier degré de la famille des Muscides, par la simplicité relative de son organisation, surtout par le peu de développements des antennes, et l'absence de nervures transversales aux ailes. Elle est composée des genres *Phorc*, *Gymnophore* et *Conicère* dont les deux derniers ne présentent que de légères modifications des premiers. — Les *Hypocères* fréquentent le feuillage, les fleurs, les vitres de nos fenêtres, et s'y sont remarquer par leur vivacité et la prestesse de leur course. Leur présence, assez fréquente dans nos habitations, a fait présumer qu'ils y passent leur premier âge, et que les larves se nourrissent de substances en décomposition. Cependant plusieurs observations doivent leur faire attribuer un autre genre de vie. M. Bourtin, de Berlin, a vu un individu qui est sorti du sphinx du *Liseron* ; M. Hartig en a observé plusieurs qui se développent dans d'autres papillons ; M. Bréni en a découvert un qui vit dans un crabon (*hyménoptère*). Ces faits ne permettent pas de douter que ces *Diptères* ne soient parasites comme beaucoup d'autres.

J. MACQUART.

HYPOCHERIDE, *Hypocheris* (bot.). Genre de la famille des composées, tribu des *Chicoracées*, de la syngénésie-polygamie égale dans le système de Linné. On lui donne aussi en français le nom de *Porcelle*. Les plantes qui le composent sont des herbes indigènes en Europe et au cap de Bonne-Espérance. Leur tige, dichotome, ne porte des feuilles qu'à sa base. Ces feuilles elles-mêmes sont le plus souvent sinuées-dentées. Leurs fleurs, jaunes, forment des capitules multiflores, dont l'involucre présente plusieurs rangs de folioles imbriquées ; le réceptacle est plan et chargé de paillettes membranacées, linéaires-acuminées ; les corolles sont toutes en languette. Les achenes de ces plantes sont striés, scabres, surmontés d'un bec ordinairement très court pour ceux du bord, long et grêle pour ceux du centre ; tous portent une aigrette à deux rangs de poils, ceux du rang externe courts, ceux du rang interne plus longs et plumeux. — On trouve fort communément dans les prés, les pâturages, sur les bords des chemins, etc., de toute la France, l'*Hy-*

CHERIDE A GROSSE RACINE, *Hypocheris radicata*, Linn., plante fort reconnaissable à ses rosettes de feuilles sinuées ou roncées, ordinairement bérissées, du milieu desquelles s'élève une tige haute de 5 à 8 décimètres, nue et ne portant que quelques petites écailles herbacées ; l'extrémité de ces tiges se renfle sensiblement sous les capitules.

P. D.

HYPOCHONDRE (anat.), du grec *ὑπο*, sous, et *χondros*, cartilage. On donne le nom d'*hypochondres* aux parties latérales et supérieures de l'abdomen, parce qu'elles correspondent au contour cartilagineux des côtes, qui les bornent et les couvrent dans presque toute leur étendue. L'*hypochondre droit* renferme le grand lobe du foie, la vésicule du fiel et une partie de l'intestin colon. On trouve dans le *gauche* la rate et la grosse tubérosité de l'estomac, avec une portion de l'épiploon et du pancréas.

HYPOCHONDRIE (méd.), de *ὑπο*, sous, et *χondros*, cartilage. Rien n'est moins logique aujourd'hui que cette dénomination appliquée à l'affection qu'elle désigne. Celle-ci ne consiste pas toujours, en effet, dans un état morbide des organes situés dans les *hypochondres*, ainsi que le croyaient les anciens. L'ensemble complexe de symptômes qui la composent peut résulter de causes bien différentes. C'est aux sujets atteints d'*hypochondrie* que l'on donne communément le nom de *malades imaginaires*. Cet état est, en effet, essentiellement caractérisé par une préoccupation constante, inquiète, non motivée, ou pour le moins exagérée et parfois délirante sur l'état de sa propre santé. Est-ce à dire pour cela que la maladie soit toujours au début un écart de l'imagination, un trouble de l'intelligence, n'ayant jamais pour cause une lésion matérielle ? L'un et l'autre de ces éléments peuvent, selon nous, concourir à son développement. L'examen approfondi des *hypochondriaques* fait souvent, en effet, reconnaître une maladie très réelle, le plus souvent une affection chronique d'un organe important, du cerveau, de l'estomac, du foie, du cœur, etc., qui primitivement a porté le malade à observer attentivement le jeu de ses fonctions, et l'a conduit par suite à une préoccupation excessive de son état de souffrance. Aujourd'hui que les médecins cherchent en général à se rendre compte des phénomènes symptomatiques, et que l'on sait mieux les interpréter, on voit beaucoup moins de véritables *hypochondriaques*. — Nous placerons en première ligne parmi les causes prédisposantes un tempérament nerveux, un caractère sensible, triste, pusillanime, les occupations qui nécessitent une forte contention d'esprit, et surtout celles qui exaltent le senti-

ment et l'imagination, une vie solitaire ou trop sédentaire, et surtout les soins empressés à l'excès des personnes qui nous entourent. Les femmes sont moins sujettes que les hommes à l'hypochondrie, parce que, il faut le dire à leur louange, elles sont dominées par les sentiments affectueux, et vivent davantage hors d'elles-mêmes, dans les objets de leurs affections.

Au premier degré de l'hypochondrie, alors que ce n'est encore qu'une passion triste, la peur de mourir, tout ce qui peut distraire de cette sombre préoccupation doit être mis en œuvre. Il faut beaucoup de tact et de discernement pour raisonner utilement avec ces malades : on les irrite en n'ayant pas l'air de croire à la réalité de leur souffrance; trop de persuasion les fortifierait malheureusement dans leur funeste disposition. — Le second degré se caractérise par une foule d'accidents nerveux qui éclatent dans toutes les parties de l'organisme; l'intelligence a voulu empiéter sur le domaine de la vie végétative, elle a voulu se mêler du gouvernement intérieur du corps, et elle a apporté le désordre partout. L'estomac ne veut pas qu'on l'écoute digérer, le cœur palpite, les poumons respirent. Ce trouble, de toutes les fonctions occasionné par une inégale répartition de l'influence nerveuse, ne réclame encore que les seules ressources de l'hygiène : tous les genres de distractions et d'exercices physiques, un régime sain, léger, doux, non épicé; des lavements tièdes ou frais et de légers purgatifs pour dompter la constipation, quelques bains. Il est difficile de faire comprendre aux malades l'inutilité de médicaments plus actifs. Leur tendance est si grande à abuser de ces agents funestes pour eux, que leur esprit, d'ailleurs inconstant, leur fait changer, pour cette seule cause, les médecins consciencieux et éclairés, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé quelque médocastre qui satisfasse leur manie; souvent ils finissent par la satisfaire eux-mêmes. Aussi est-ce bien plus l'abus des médicaments que les écarts de régime qui conduit les hypochondriaques à la troisième période de la maladie, caractérisée par des inflammations, la désorganisation des viscères, des solides et des humeurs, par la consomption, le marasme, toutes lésions qui réclameront alors impérieusement un traitement spécial, dont nous n'avons pas à parler ici, puisqu'il en a été question aux articles spéciaux.

On voit que l'hypochondrie devient grave, surtout par des complications accidentelles, fort variables et tout-à-fait étrangères à l'essence de la maladie primitive. Sa marche est lente, chronique. On peut vivre fort longtemps tout en étant atteint; tant qu'elle n'est qu'à l'état men-

tal ou nerveux, on doit espérer beaucoup d'un traitement bien dirigé. Parvenue au troisième degré, elle ne laisse plus que peu d'espoir. L'aliénation mentale est une de ses terminaisons fréquentes.

HYPOCOROLLIE (bot.). Postérieurement à la publication de son *Genera*, A.-L. de Jussieu, voulut porter remède à l'absence de noms spéciaux qui avait été signalée comme un inconvénient dans les quinze classes établies par lui dans le règne végétal. Il nomma alors *Hypocorollie* sa 8^e classe dans laquelle sont comprises les familles de plantes dicotylédones monopétales à étamines hypogynes insérées sur la corolle. Ces familles sont au nombre de quinze : *Lysimachia*, *Pedicularis*, *Acanthi*, *Jasminac*, *Vitices*, *Labiata*, *Scrophularia*, *Solanac*, *Borraginac*, *Convolvuli*, *Polemonia*, *Bignonia*, *Gentianac*, *Apocynac*, *Sapotac*.

HYPOCRAS. Ce mot vient des mots grecs *hypo* et *aspeira* qui signifient *mélanger*, et non pas du nom d'Hippocrate; le fameux médecin n'était pas, comme Ménage voudrait le faire croire, l'inventeur du breuvage qu'on appelle ainsi. Ce qui explique l'étymologie que nous donnons, c'est que l'hypocras n'est pas autre chose qu'un mélange. La recette qu'en donne Taillevent, le maître-queux, le prouve. Le vin en était la base, et le sucre, les épices, telles que le girofle en poudre en formaient le reste. On clarifiait l'hypocras en le passant dans un filtre préparé exprès, qu'on appelait *Chausse d'Hypocras*. Plus tard, on n'eut plus besoin de ces préparations; au moyen de l'essence, on fit de l'*Hypocras* instantanément. L'*Hypocras* du peuple admettait pour ingrédient le cidre ou la bière ou même l'eau, à la place de vin; mais celui qu'on buvait chez les grands n'eut jamais que cette dernière base, rehaussée d'ambre ou du goût de framboises. C'était encore une liqueur fort à la mode au xiv^e siècle; surtout pour les collations. La ville de Paris en devait même chaque année un certain nombre de bouteilles pour la table royale. Ed. F.

HYPOCRISIE (morale) — C'est la fausse piété, la fausse probité, le faux patriotisme, la fausse amitié, la fausse vertu; c'est le mal sous les apparences du bien; c'est pis encore. Tous les bons sentiments peuvent être mal dirigés et devenir la source de graves erreurs dans la conduite. Une piété peu éclairée fait des sectaires; le patriotisme dégénère en esprit de faction; l'amitié à ses fanatiques. Voilà de fausses vertus; mais il y a de la sincérité dans l'erreur. Le fanatique fait des dupes; mais la première dupe qu'il fait, c'est lui-même. Il y a au contraire dans l'hypocrisie une intention fraudu-

leuse. L'hypocrisie ne se trompe pas, il veut tromper; ce n'est pas l'illusion, c'est le mensonge. La Rochefoucauld dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Il se trompe; ce n'est pas à la vertu, c'est à l'opinion du monde que l'hypocrisie rend hommage; hommage intéressé et perfide, haïr de Judas, détestable profanation du langage et de tous les symboles vénéralés du patriotisme, de l'amitié, de la pitié, ou des autres vertus. L'hypocrisie est un des vices que l'Évangile a flétris avec le plus d'énergie. L'entêtement des Juifs arrachait des larmes au Sauveur; mais l'hypocrisie allumait sa colère. Il pleurait sur les pécheurs, il ne traitait avec dureté que les pharisiens, ces *langues de vipères, ces sépulchres blanchis*, comme il les appelait avec une puissance d'expression toute divine. C'est que l'hypocrisie laisse après elle dans la famille et dans la cité des traces plus profondes que celles des autres vices. Elle laisse le doute après elle. Elle répand la méfiance parmi les hommes; elle rend suspecte la vertu même. Elle altère l'âme dans sa candeur; la société dans son principe de vie, qui est la bonne foi. — Il est des temps qui sont plus favorables que d'autres au développement de certains vices. Dans les pays libres, la licence des opinions et des mœurs va quelquefois jusqu'au cynisme. Dans les états despotiques, même corruption et souvent pire, mais avec le masque à la mode : Hypocrisie d'amour pour le maître; hypocrisie d'admiration; hypocrisie de reconnaissance; hypocrisie de respect; hypocrisie de dévotion, si cela est de commande. On rend au despotisme ce qu'il donne; il est lui-même naturellement hypocrite : il l'est dans ses discours, dans les lois, dans les actes. Il a besoin, pour vivre, de tromper les hommes, les hommes le trompent. C'est une des causes qui rendent la tyrannie haïssable; elle enfante des hypocrites. Mais au fond, de part et d'autre, il y a peu de dupes.

HYPOGASTRE, HYPOGASTRIQUE (*anat.*), du grec *hypo*, sous, et *gaster*, ventre. On désigne par ce nom la région moyenne et inférieure de l'abdomen. Elle renferme les circonvolutions moyennes de l'iléon, la fin du colon, l'ouraque, les artères ombilicales et une partie de l'épiploon chez les personnes surchargées d'embonpoint. L'hypogastre forme la partie moyenne de la région *hypogastrique* qui renferme en outre les deux fosses iliaques. — L'*artère hypogastrique* est l'intérne des deux branches dans lesquelles se divise l'artère iliaque primitive, à la hauteur de l'articulation du sacrum avec l'os des Iles. Elle plonge dans la partie latérale et postérieure de l'excavation du petit

bassin, et fournit bientôt plusieurs branches qui se portent aux différents organes contenus dans cette cavité, accompagnées assez généralement par des divisions analogues de la *veine hypogastrique*. — Le plexus *hypogastrique* est situé sur les parties latérales du rectum, et du bas-fond de la vessie (*voy. PLEXUS*).

HYPOGÉE. L'étymologie de ce mot indique un *lieu sous terre*. Telle fut en effet la position de tous les hypogées en Égypte, chez les Étrusques, dans la Grèce et dans l'empire romain. Ils étaient spécialement destinés à la demeure des morts dont on conservait les corps entiers. On en connaît plusieurs exemples chez les Romains et chez les Grecs. Dans l'antique Italie, on a retrouvé à Tarquinia, à Canino, les hypogées servant de sépulture aux anciens rois étrusques. Des objets précieux ont été recueillis dans ces cryptes sépulcrales. Toutefois cet usage, imité des Égyptiens, laisse à l'Égypte l'origine et les beaux modèles des hypogées. Ils sont en effet nombreux et magnifiques dans les montagnes des deux rives du Nil, dans la moyenne et dans la haute Égypte. L'escarpement de ces montagnes offre plusieurs étages de tombeaux, percés chacun de portes apparentes assez bien alignées, de dimensions différentes, et qui sont réellement l'entrée d'autant de souterrains creusés dans le flanc de ces rocs calcaires. Chaque porte est celle d'un tombeau particulier, destiné soit à une seule personne, soit à une seule famille. Les hypogées publics étaient plus vastes, soumis aux règlements faits par l'autorité administrative; les hypogées particuliers, une fois concédés, étaient à la discrétion du concessionnaire exclusivement. Ces souterrains étaient exécutés avec art, distribués avec symétrie, décorés avec goût, et souvent avec magnificence par la sculpture, la peinture et l'écriture. C'est dans les hypogées qu'on a recueilli les notions les plus certaines et les plus intéressantes sur les mœurs et les usages de la famille égyptienne dès la plus haute antiquité.

Le système à la fois religieux et de salubrité qui institua la momification en Égypte, entraînait inévitablement l'usage des hypogées; chez une nation où le goût des grands et des nombreux édifices publics activait incessamment l'exploitation des carrières de pierres de toute nature, la construction de ces hypogées devenait plus facile; en élevant des édifices pour les vivants, on préparait en même temps le lieu de repos des morts. On voit cependant, par les débris accumulés au pied des montagnes où les hypogées ont été pratiqués, qu'ils étaient le plus souvent creusés exprès, et l'exiguité de ces débris fait supposer qu'on n'y employait que le coin et le marteau. Tous les hypogées accessi-

bles ont été visités, profanés, bouleversés et pillés; leur sol est jonché de débris de corps humains momifiés, de restes d'ustensiles civils ou religieux, d'éclats des parois ou des plafonds portant encore des traces de sculpture et de peinture. Ils sont habités aujourd'hui par de pauvres fellahs arabes, des chauve-souris ou des voleurs. — Rien n'est plus différent que la forme et l'étendue des hypogées comparés entre eux; c'est quelquefois une seule chambre carrée et plus ou moins ornée; c'est le plus ordinairement une suite de longs et étroits couloirs de 150 à 200 mètres de développement, aboutissant à des chambres isolées ou successives, à des puits profonds, et tous les côtés sont ornés de sujets variés, mais surtout de sujets domestiques nous révélant, après des milliers d'années, le nom, la profession, les goûts particuliers des personnages qui préparaient ces souterrains pour leur dernière demeure. L'obscurité est profonde dans ces souterrains; l'on n'y pénètre qu'avec de la lumière, dont l'usage exige aussi de grandes précautions, à cause des matières inflammables provenant des corps embaumés. Antrefois, les Arabes malintentionnés y attendaient les voyageurs curieux, et ceux-ci y couraient risque de la vie. Durant la mémorable expédition française en Egypte, la force armée protégea nos savants; ils purent étudier les hypogées, et l'on est redevable à l'infatigable M. Jomard d'une précieuse description des hypogées de la Thébaïde, description dans laquelle il a traité à la fois de leur topographie, de la nature du sol, de leur état d'alors, des difficultés et des dangers de les parcourir, de leur décoration et des objets qu'on trouve dans leur intérieur. Plus tard, lors de la seconde expédition scientifique en Egypte, sous la conduite de Champollion le jeune, notre docte compatriote visita soigneusement les hypogées qu'il rencontra durant son itinéraire, et les plus remarquables de ces monuments souterrains qu'il étudia et décrit sont ceux de la montagne de Beni-Hassan-el-Qadim, dans l'ancienne Heptanomide ou Egypte moyenne. Voici comment l'illustre voyageur s'exprime dans ses lettres à son frère sur ces magnifiques sépultures :

« Nous dûmes à une bourrasque sur le Nil d'arriver le 23 octobre au soir (année 1828) à Beni-Hassan. Le lendemain à la pointe du jour, quelques uns de nos jeunes gens allèrent, en éclaireurs, visiter les grottes voisines, et revinrent annonçant que les peintures étaient effacées. J'y montai cependant, et je fus agréablement surpris de trouver une étonnante série de tableaux peints, parfaitement visibles dès que je les eus fait laver à l'éponge. Nous fûmes dès lors

en possession de la plus ancienne série de peintures qu'on puisse imaginer, la plus intéressante en même temps, tous leurs sujets étant tirés des usages de la vie civile, de la vie de famille, des arts et métiers, et de la caste militaire. Quatre hypogées ont été étudiées et copiées; nous y avons tous travaillé pendant quinze jours, et il faudra ce témoignage de quatorze personnes unies au même travail pour justifier la perfection de nos copies, bien semblables néanmoins aux originaux. »

On apprend par la suite de cette relation que deux de ces hypogées sont précédés d'un portique à ciel ouvert dans le roc, et formé de colonnes semblables au dorique grec de Sicile et d'Italie; ces colonnes sont cannelées, à base arrondie et de belles proportions. Le plus beau de ces deux portiques, encore intact, est composé de ces mêmes colonnes doriques, et sans base, comme à Paestum et dans tous les beaux temples grecs-doriques. Cet hypogée est celui de Névop, qui fut administrateur en chef des terres de l'Heptanomide, quelques siècles avant la guerre de Troie. Il paraît qu'il fut un savant, un amateur en histoire naturelle, car son tombeau est décoré de la représentation d'une foule de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons, parfaitement reconnaissables. Ces dessins sont de véritables gouaches, et les copies faites en Egypte suffisent à l'illustre G. Cuvier pour mettre le nom de presque tous ces animaux au bas de chaque dessin. Névop fut aussi militaire, car dans une des scènes peintes, on voit son fils lui présenter trente-sept prisonniers, hommes, femmes et enfants, qu'il avait faits de sa main dans la guerre qui eut lieu en l'an 7 du règne du roi Osortasen, de la xvi^e dynastie, et ces prisonniers, à leur physionomie, à leurs traits naturels, à leur costume, à leurs piques et à leurs lyres de forme antique, ne peuvent être que des Grecs ioniens ou des voisins des colonies ioniennes de l'Asie-Mineure, ayant les mêmes usages et les mêmes costumes.

Dans ces mêmes hypogées, on recueillit les plus précieux documents sur l'agriculture, l'éducation des bestiaux, la vendange, la fabrication du vin et la conservation des grains dans des silos souterrains; sur les arts les plus usités et les métiers les plus usuels, employant les métaux, le bois, la terre, les pierres, les cuirs et les fils; sur l'éducation de la caste militaire, depuis le tirage au sort du conscrit jusqu'à l'exercice de peloton, de bataillon, jusqu'au maniement des armes et jusqu'aux exercices gymnastiques les plus compliqués; sur la musique vocale et instrumentale, la danse, la chasse aux oiseaux de l'air, aux oiseaux aquatiques, aux quadrupèdes vul-

gaires, aux animaux féroces; sur la justice domestique à la ville et à la campagne; enfin sur les cérémonies funèbres. Dans ces curieuses et intéressantes représentations de la vie publique de la bourgeoisie égyptienne, on n'a pas oublié les plus ordinaires circonstances de la vie intérieure, et on y trouve le plus ample souvenir des pratiques du la cuisine et du service intérieur. L'un des défunts, personnage remarquable par son embonpoint, s'est fait représenter assis devant une table bien servie; des serviteurs s'empressent autour de lui; plus loin, dans une autre scène, les cuisiniers préparent ou dressent les mets que d'autres serviteurs ou des servantes vont apporter sur la table. Là on remarque la diversité des vases et des ustensiles domestiques, le mobilier non moins varié de l'intérieur et de l'extérieur de la maison; l'élégance des sièges, la beauté des jardins, l'assistance des chats, des chiens, des singes, et même des nains; la variété des offices d'une grande maison qui avait son intendant, ses scribes, ses économes, ses sommeliers, ses domestiques ou valets de tout grade; sa voiture, consistant en une chambre portative placée sur une litière, et portée à bras d'homme; des musiciens et des musiciennes attirés appartenant aussi à la maison, et si l'on ajoute à tout cet attirail les riches troupeaux de bœufs, de vaches, d'ânes, de chèvres, de brebis et de moutons appartenant à un même propriétaire, et dont ses intendants lui présentent l'inventaire authentique et chiffré, on se fera une idée de la richesse et du pouvoir des grandes familles égyptiennes. Ainsi, l'étude des hypogées n'est pas moins fructueuse que celle des grands monuments élevés sur le sol: ceux-ci appartiennent tous aux dieux; tous ces hypogées appartiennent, au contraire, aux hommes, et nous font intimement connaître leur condition, leurs goûts, leurs usages et leurs habitudes familières.

Les hypogées eurent, aux premiers temps du christianisme, en Egypte, une singulière destination; ils servirent d'habitation aux pères du désert, aux anachorètes chrétiens; et comme la figure des faux dieux troublait sans cesse les pieuses méditations de ces cénobites, quelques uns prirent le parti de marteler ou d'effacer les tableaux antiques, ou de les recouvrir de plâtre sur lequel ils peignirent à leur tour les images révérées des chrétiens. Les Arabes en ont ensuite chassé Isis et Osiris, le Christ et les apôtres, et en ont fait l'entrepôt de leurs rapines et leur occulte résidence. Cette résidence n'est cependant point agréable; la température est habituellement de 22 à 25° Réaumur de chaleur, et ces souterrains sont si multipliés

dans la même montagne, que si l'on établissait quelques communications entre eux, leur parcours serait plus difficile que ne le fut jamais le labyrinthe de Crète. Ce n'est que depuis le gouvernement de Méhémet-Ali et l'établissement d'une police régulière et sévère en Egypte, que l'étude des monuments antiques est généralement protégée. J.-J. CHAMPOLLION-FRÉGAC.

HYPOGYNE, HYPOGYNES (*bot.*). Jussieu a nommé étamines *hypogynes* celles qui s'insèrent sur le réceptacle propre de la fleur; de là est venu le mot *d'hypogynie* (*roy. ETAMINES*).

HYPOMOCHLON, du grec *ὑπο*, sous, et *μοχλος*, levier. Mot que l'on emploie quelquefois en mécanique pour exprimer le point d'appui d'un levier.

HYPOPÉTALIE (*bot.*). Jussieu a nommé ainsi la treizième classe de la méthode naturelle dans laquelle sont comprises les familles de plantes dicotylédones polypétales à étamines hypogynes. Ces familles sont au nombre de vingt-deux.

HYPOPION (*méd.*), de *ὑπο*, sous, et *πύον*, pus. C'est une collection purulente dans la cavité de la membrane de l'humeur aqueuse (*roy. ŒIL*). Elle reconnaît toujours pour point de départ la terminaison par suppuration de l'inflammation de cette membrane, ou l'ouverture d'abcès formés dans l'épaisseur soit de l'iris, soit de la cornée transparente. Dans tous les cas, l'inflammation n'est presque jamais bornée à ces deux membranes, mais s'étend à la conjonctive et à la plupart des autres parties constitutives de l'organe. Les causes de l'hypopion sont donc les mêmes que celles de l'ophtalmie, de l'iritis, etc. Les symptômes inflammatoires qui le précèdent sont aussi les mêmes. On a lieu de penser que l'inflammation se terminera par suppuration quand elle est très aiguë, lorsqu'il y a une ophthalmie violente, et que l'œil est le siège de douleurs profondes, pulsatives, et lorsque enfin les accidents ne cèdent pas aux moyens antiphlogistiques énergiques. Les symptômes conservent leur violence jusqu'à ce que le pus commence à se former; et à mesure qu'ils diminuent, on aperçoit derrière la cornée une ligne jaunâtre et courbe, occupant la partie la plus déclive de la chambre antérieure, et qui s'élève peu à peu par le dépôt de nouvelles quantités de pus, en formant comme un croissant autour de la pupille, pour finir souvent par envahir toute la chambre antérieure, et produire l'obscurcissement de la cornée tout entière. Parfois l'inflammation cesse complètement, et cette collection purulente est résorbée par les seules forces de la nature; mais le plus ordinairement la phleg-

masie continue, quoique avec une intensité beaucoup moindre; la cornée transparente finit par en être atteinte, si elle n'y participait pas encore, se ramollit, s'ulcère, se perforé, et le pus épanché est évacué, mais presque toujours avec peine, à cause de sa consistance; alors l'intensité des accidents inflammatoires diminue de nouveau, la plaie se cicatrise quelquefois, et la cornée demeure opaque, en totalité ou en partie; mais le plus ordinairement l'iris vient faire hernie à travers, l'ouverture, l'inflammation se renouvelle encore une fois, et le malade conserve après la guérison, non seulement une opacité plus ou moins considérable de la cornée, mais aussi une adhérence de cette membrane avec l'iris, et aussi une déformation de la pupille, presque toujours accompagnée d'adhérence à la capsule cristalline, et d'opacité de cette membrane.

Le traitement doit surtout être préventif en empêchant la formation du pus par la guérison rapide de la phlegmasie. Si néanmoins la collection purulente s'est formée, les topiques résolvifs conviennent après la disparition presque complète des phénomènes inflammatoires. On aura recours ensuite à une solution mucilagineuse très étendue de sulfate de cuivre, animée par quelques gouttes d'alcool camphré; à une dissolution de deutochlorure de mercure avec addition d'opium, ou bien à une pommade analogue. Les frictions de pommade mercurielle autour de l'orbite sont encore parfaitement indiquées. Il faut insister en même temps sur les dérivatifs à la nuque ou sur le tube intestinal. On avait cru pendant longtemps que la guérison pourrait être hâtée par l'évacuation directe de la collection purulente à travers une incision faite à la cornée; mais l'expérience a fait renoncer à ce procédé, comme méthode générale du moins.

L. DE LA C.

HYPOSTAMINE (*bot.*). Jussieu a nommé ainsi la septième classe de la méthode naturelle dans laquelle sont comprises les familles de plantes dicotylédones à pétales, à étamines hypogynes. Ces familles sont celles des Amarantes, *Amaranti*, des Plantains, *Plantagines*, des Nyctages, *Nyctagines*, des Dentelaires, *Plumbagines*.

HYPOSTASE. Mot grec dont le sens primitif, un peu vague, exprime en général quelque chose qui subsiste réellement. Il semble par son étymologie, et par l'usage de quelques philosophes et même de quelques pères grecs, être synonyme de substance. Mais la polemique chrétienne en a déterminé le sens et lui a donné une autre signification. Il a été adopté dans le langage catholique pour exprimer l'idée de *personne*, et l'usage général de l'Eglise a con-

servé cette acception. Sa signification équivoque le rendit d'abord suspect aux Latins, et l'abus qu'en firent les Ariens en l'appliquant aux personnes de la Trinité, dont ils faisaient trois substances distinctes et inégales, empêcha longtemps les catholiques de s'en servir dans le sens qu'il a aujourd'hui, et pour exprimer les personnes divines; mais d'un autre côté, comme les Sabeliens refusaient aussi de l'admettre et abusaient du mot vulgaire pour exclure toute distinction réelle entre les personnes de la Trinité, saint Basile, et à son exemple un grand nombre de catholiques, insistèrent pour l'admission du mot *hypostase*, qui fut enfin consacré par l'usage. L'unité de substance dans la nature divine était proclamée clairement par la définition du concile de Nicée sur la consubstantialité du verbe, et l'expression de trois hypostases ne pouvait plus offrir d'autre sens que celui de trois personnes réellement subsistantes dans une même nature.

HYPOSULFATE (*roy.* SULFATE).

HYPOTÉNUSE. On désigne ainsi, en géométrie, le plus grand côté d'un triangle rectangle, ou celui qui soutient l'angle droit. Ce mot dérive du grec, ὑποτέννω, je sous-tends; telle est du moins l'étymologie la plus naturelle et la plus généralement admise. Quelques auteurs écrivent *hypothénuse*, en prenant pour racine ὑποτίθημι, je pose dessus; mais cette étymologie ne présente à nos yeux aucune signification géométrique.

L'hypoténuse jouit d'une propriété très curieuse qui constitue une des propositions fondamentales de la géométrie élémentaire: c'est que « le carré construit sur ce côté est équivalent à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés du triangle rectangle. » Ce théorème est certainement une des découvertes géométriques les plus remarquables, tant par la singularité du résultat que par l'importance de ses applications dans toutes les parties des mathématiques. On l'attribue ordinairement à Pythagore, bien qu'il soit prouvé aujourd'hui que les Chinois le connaissaient plus de dix siècles avant les Grecs.

J. LIAIGRE.

HYPOTHÈNAR (*roy.* MAIN).

HYPOTHEQUE. L'hypothèque, au point de vue le plus général, est un gage qui reste en la possession du débiteur. Comme toute autre espèce de gage, l'hypothèque ne donne au créancier que le droit de se payer sur le prix de l'objet quand il a été vendu, mais de se payer sur ce prix de préférence à tout autre créancier du débiteur. Nous trouvons les premiers vestiges de ce droit à Athènes, d'où il passa à Rome en conservant son nom grec ὑποθήκη (chose qui en soutient une autre). Il ne nous est parvenu

que peu de renseignements sur la nature de cette institution à Athènes (Voy. MEIER et SCHÖEMANN *Procédure attique*). Le fait le plus connu est que les immeubles hypothéqués étaient marqués par une colonne ou un poteau, et qu'ainsi, ce qu'on a appelé depuis le principe de la *publicité* des hypothèques, recevait une large application. Dans le droit romain primitif, il n'y avait d'autre moyen de constituer un gage, que de vendre au créancier la chose qu'on voulait engager, en convenant qu'il la revendrait au débiteur lorsque celui-ci aurait satisfait à son engagement. C'était le contrat de *fiducie*, et la vente elle-même s'accomplissait au moyen des formes anciennes et solennelles de la mancipation. Ce fut sans doute pour se soustraire à ces formalités gênantes et rendre les emprunts plus faciles et moins onéreux aux plébéiens, qu'on eut recours au droit hypothécaire athénien. Ce droit nouveau, qui fut introduit probablement vers l'époque de la loi Licinia, et au moment où les questions de propriété agitaient vivement la société romaine, ne s'appliqua d'abord qu'à un contrat spécial. Un prêteur statua dans son édit, qu'en vertu d'une simple convention, le propriétaire pouvait acquérir un droit de gage général pour sûreté du prix de ferme, sur tous les objets dont le fermier garnirait la ferme (*insecta et illata*). Il garantit l'exécution de cette convention par un *interdit*, sorte d'action possessoire, et par une action réelle, l'*action servienne*, qui, au moyen d'une fiction, donnait au créancier le droit de poursuivre la chose engagée, comme si elle était sa propriété, et de se faire payer sur le prix, entre quelques mains qu'elle se trouvât. Ces dispositions furent étendues successivement à d'autres engagements et formèrent les principes constitutifs des hypothèques en droit romain, principes fort peu concordants d'ailleurs avec l'esprit général de ce droit. En effet, il suffit toujours d'une simple convention pour constituer une hypothèque, et cette convention même ne fut soumise à aucune condition d'authenticité ni de publicité; l'hypothèque devint un droit réel, un *jus in re aliena*, un démembrement de la propriété, indépendant de la possession et s'exerçant contre tout tiers détenteur; enfin l'hypothèque fut générale dans le plus grand nombre des cas, comprenant les meubles aussi bien que les immeubles, s'étendant à des objets indéterminés, aux biens présents comme aux biens à venir. Ce système fut complété par l'introduction des *hypothèques tacites*, c'est-à-dire des hypothèques fondées sur la volonté présumée des parties, et attachées par la loi à certaines créances, en vertu de leur qualité même. Ainsi,

le propriétaire d'une maison eut hypothèque de plein droit sur les meubles du locataire qui la garnissaient. Un sénatus-consulte rendu sous Marc-Aurèle accorda un droit semblable sur les bâtiments reconstruits à ceux qui avaient fourni les fonds nécessaires pour leur reconstruction. Sous Caracalla, on donna au fisc une hypothèque générale sur tous les biens présents et futurs de ses débiteurs. Bientôt ces sortes d'hypothèques s'étendirent outre mesure. On accorda des hypothèques tacites, sources de nos hypothèques légales, aux mineurs sur les biens de leurs tuteurs, aux femmes sur les biens de leurs maris. L'Eglise eut une hypothèque tacite sur les biens des emphytéotes, les légataires sur les biens recueillis par les héritiers, etc., etc. Plusieurs de ces hypothèques, furent, en outre, investies de garanties particulières qui en firent ce qu'on a appelé plus tard des *privileges*. Lorsqu'un même gage a été affecté successivement à plusieurs créanciers, il est naturel que le premier en date soit payé le premier sur le prix du gage; car celui-ci n'était affecté d'abord qu'à sa créance seule et ceux qui sont venus après lui n'ont pu diminuer en rien son droit acquis. De là cette règle admise de bonne heure : *qui prior est tempore, potior est jure*. Cette règle cependant n'était pas dans tous les cas conforme à la justice; quand par exemple, des frais avaient été faits pour la conservation du gage, ils devaient être payés de préférence aux créances hypothécaires, même antérieures en date. On admit donc pour ce cas un *privilege* qui, dans l'exemple cité, était fondé sur la nature même des choses. Mais ce ne fut pas le seul. On établit un *privilege* semblable en faveur du fisc pour assurer le paiement des impôts. Justinien accorda le même droit à la femme sur les biens du mari. — Tous ces développements que reçut l'institution athénienne finirent par la dénaturer complètement, et, en dernier résultat, le droit romain aboutit au plus mauvais système hypothécaire possible. Les conventions hypothécaires n'étant assujetties à aucune forme qui en assurât la publicité et l'authenticité, rien n'était plus facile que de cacher une hypothèque antérieure ou de produire des titres frauduleux; l'insécurité du créancier était augmentée encore par les hypothèques tacites qui pouvaient grever l'immeuble sans qu'il eût aucun moyen d'en connaître l'existence; enfin, la plupart des hypothèques étant générales et s'étendant sur les biens à venir aussi bien qu'aux biens présents, aucun gage, quelque déterminé qu'il fût, ne présentait une garantie entière. A mesure que l'insécurité devint plus grande, les prêts devinrent plus difficiles. Chaque créancier voulut avoir à son tour une hypothèque générale; ce concours

de tous sur tous les biens provoquait à chaque liquidation la complication la plus déplorable ; chaque contrat hypothécaire devenait la source des procès les plus coûteux et les plus incertains. Les choses en arrivèrent au point que personne ne voulut plus prêter sur hypothèque et que le crédit était devenu impossible en vertu même de l'institution créée en sa faveur.

Quelle que défectueuse que fût cette partie du droit romain, elle fut reçue dans la plupart des États modernes avec le reste de la législation de Justinien. En France notamment les principes du droit romain étaient généralement admis avant la révolution. Dans quelques coutumes du nord cependant, celles des *pays de saisine et de nantissement*, où, d'après les anciennes règles de droit, il fallait une mise en possession pour constituer un droit réel, les principes du droit romain ne prévalurent pas complètement ; on exigea que les hypothèques fussent inscrites sur des registres publics et qu'elles ne fussent prises que sur des biens déterminés. C'était le premier germe, dans le droit moderne, de la *publicité et de la spécialité*, considérées aujourd'hui comme les points essentiels de la législation hypothécaire. Mais dans tout le reste de la France dominait le droit romain avec ses hypothèques occultes et générales et tous les abus qu'elles entraînaient à leur suite. Cette législation, il est vrai, avait subi quelques modifications. Les meubles n'étaient pas en général susceptibles d'affectation hypothécaire ; les actes privés ne suffisaient pas pour conférer hypothèque, à moins qu'ils en fussent reconnus en justice. Mais par contre, tout jugement, tout acte notarié même, emportait de plein droit hypothèque générale sur les biens du débiteur. Les vices de cette législation étaient si généralement sentis, que dès 1673 Colbert essaya d'établir la publicité des hypothèques. Mais les réclamations des grandes familles, dont les dettes allaient être exposées au grand jour, forcèrent le ministre à retirer, dès l'année suivante, l'édit rendu à ce sujet. Antérieurement à Colbert, Sully avait fait, dans le même but, des efforts également vains. L'édit de 1771, qui avait pour objet de donner quelque sécurité aux acquéreurs, n'eut pas des résultats plus heureux ; et malgré les plaintes universelles dont le système hypothécaire était l'objet dans le dernier siècle, il ne fallut rien moins que la révolution française pour opérer un changement dans cette branche de la législation. Ce changement fut radical comme tous ceux qui s'accomplirent à cette époque. La loi du 9 messidor an III non seulement établit la publicité des hypothèques mais instituant dans chaque arrondissement com-

munal un conservateur chargé d'inscrire les actes hypothécaires sur des registres tenus à cet effet ; mais encore elle essaya de mobiliser la propriété, en permettant à chaque propriétaire, de se faire délivrer des *cédules hypothécaires* sur ses propres biens, *cédules* qui pouvaient se transmettre par voie d'endossement et qui constituaient une sorte de papier-monnaie garanti hypothécairement. C'était au conservateur des hypothèques à vérifier la valeur des biens pour lesquels il délivrait cédule et il devenait garant du titre mis en circulation. Mais il était difficile qu'une telle institution réussît au moment où l'on était encombré d'assignats dépréciés, et en effet, la loi du 9 messidor ne fut jamais mise en vigueur. Dans celle du 11 brumaire an VII, on abandonna l'idée de mobiliser la propriété foncière, mais les principes de la publicité et de la spécialité furent consacrés de la manière la plus positive. Une des dispositions les plus remarquables de cette loi était celle qui ordonnait la transcription de toute mutation immobilière sur des registres publics. Quelques points importants n'avaient néanmoins pas reçu de solution, et tout le droit hypothécaire fut remis en question lors de la discussion du Code civil. Le titre des *Privilèges et Hypothèques* qui forme le dix-huitième paragraphe du troisième livre de ce code qui nous régit aujourd'hui, fut le résultat des nouvelles délibérations auxquelles cette matière fut soumise. Malgré les hommes éminents qui prirent part à ces délibérations, présidées le plus souvent par le premier consul lui-même, la loi nouvelle ne réalisa pas les espérances qu'on avait conçues. Un parti s'étant de lare dans le conseil d'état pour le retour au droit romain et l'abandon des principes de publicité, on prit un terme moyen par voie de transaction ; les principes dont nous venons de parler furent admis, mais avec des restrictions malheureuses : on renonça notamment à la transcription exigée par la loi du 11 brumaire. En somme, il est universellement reconnu aujourd'hui que le titre des hypothèques est le plus défectueux du Code civil, celui qui contient le plus d'obscurités et de lacunes et qui soulève les questions de droit les plus graves et les procès les plus compliqués. Mais avant de parler des réformes dont il est susceptible, faisons-en connaître les principales dispositions.

La loi commence par établir que chacun est obligé de remplir ses engagements sur tous ses biens présents et à venir, et que les biens du débiteur sont le gage commun de ses créanciers qui s'en distribuent le prix par contribution, à moins qu'il n'y ait des causes légitimes de préférence. Ces causes sont les privilèges et les hy-

pothèques. Le Code traite d'abord des *privileges* (voy. ce mot), qui diffèrent des hypothèques en ce qu'ils sont tous établis par la loi en faveur de certaines créances déterminées; que les créanciers privilégiés sont préférés aux créanciers même hypothécaires; que le rang des créanciers privilégiés se détermine en général d'après le degré de faveur que la loi attache à leurs créances, tandis que celui des créanciers hypothécaires se règle d'après la date des inscriptions; enfin que les privilèges portent sur les meubles aussi bien que sur les immeubles, tandis que ces derniers seuls peuvent être hypothéqués. — L'hypothèque est un droit sur les immeubles affectés à l'acquittement d'une obligation, et qui les suit en quelque main qu'ils passent. Sont susceptibles d'hypothèque les fonds de terre et les bâtiments, l'usufruit de ces mêmes objets et leurs accessoires réputés immeubles, les mines et les actions immobilisées de la banque de France, et d'autres actions industrielles assimilées aux immeubles par des lois spéciales. — L'hypothèque est ou *légale*, ou *judiciaire*, ou *conventionnelle*. — Les hypothèques légales sont celles que la loi accorde aux femmes sur les biens de leurs maris, aux mineurs et aux interdits sur ceux de leurs tuteurs, à l'État et aux établissements sur les biens des comptables. Les hypothèques légales sont générales de leur nature, et s'étendent aux immeubles présents et futurs du débiteur. La femme a une hypothèque légale sur les biens de son mari, non seulement pour sa dot et les créances qui peuvent résulter pour elle du contrat de mariage, mais aussi pour celles qu'elle a acquises pendant le mariage, et qui proviennent soit de donations ou de successions à elle échues, soit d'aliénations de ses immeubles propres, etc. Cette hypothèque existe à dater du jour du mariage pour les créances résultant du contrat, à dater du jour de l'obligation pour les autres. L'hypothèque légale du mineur et de l'interdit a pour objet d'assurer le paiement de toutes les sommes dont le tuteur se trouve débiteur par suite de sa gestion. Elle date du jour de l'acceptation de la tutelle. — L'hypothèque judiciaire résulte des jugements soit contradictoires, soit par défaut, définitifs ou provisoires, en faveur de celui qui les a obtenus. Elle résulte aussi de vérifications faites en jugement des signatures apposées à un acte obligatoire sous seing privé, de décisions arbitrales revêtues de l'ordonnance judiciaire d'exécution, de jugements rendus à l'étranger lorsqu'ils ont été déclarés exécutoires par un tribunal français. Tout jugement qui contient une condamnation à des prestations quelconques, ou du moins le germe d'une con-

damnation de cette nature, donne donc à celui qui l'a obtenu le droit de prendre inscription hypothécaire sur tous les biens présents et à venir du débiteur. — Les hypothèques conventionnelles sont celles qui résultent du libre consentement des parties. Elles ne peuvent être consenties que par ceux qui ont la capacité d'aliéner les immeubles qu'ils y soumettent, et doivent être instituées par acte passé en la forme authentique devant deux notaires, ou devant un notaire et deux témoins. Les biens des absents, des mineurs, des interdits, ne peuvent être hypothéqués que pour les causes, et dans les formes établies par la loi. L'hypothèque conventionnelle ne peut avoir lieu que pour une créance certaine et déterminée, ou du moins pour une valeur déterminée, estimée par le créancier, quand la créance n'est pas liquide; elle ne peut affecter que les biens présents du débiteur, et l'acte qui la confère doit déclarer spécialement la nature et la situation des immeubles hypothéqués. Néanmoins, si les biens présents et libres du débiteur sont insuffisants pour la sûreté de la créance, il peut, en exprimant cette insuffisance, consentir que chacun des biens qu'il acquerra par la suite y demeurera affecté à mesure des acquisitions. — Les hypothèques n'ont d'effet à l'égard des tiers que par l'inscription qui en est prise sur les registres du conservateur, fonctionnaire spécialement établi à cet effet, et le rang des créanciers hypothécaires se détermine d'après la date des inscriptions. Ce principe, qui consacre la publicité des hypothèques, ne reçoit d'exception que pour les hypothèques légales des femmes et des mineurs. La loi ordonne, il est vrai, aux maris, tuteurs, subrogés-tuteurs, de faire les inscriptions voulues. A leur défaut elle commet ce soin au procureur de la république, et même aux parents et amis de la femme et du mineur. Néanmoins, si l'inscription n'a pas été prise, l'hypothèque n'en existe pas moins sur tous les biens du mari et du tuteur, et se prolonge indéfiniment après la dissolution du mariage ou la fin de la tutelle. L'hypothèque légale peut cependant être limitée à des biens déterminés, par le contrat de mariage ou par une délibération du conseil de famille, et de même, lorsqu'il a été pris sur tous les immeubles du mari ou du tuteur une hypothèque générale qui excède notoirement les sûretés suffisantes pour la conservation des droits des femmes ou des mineurs, le tribunal peut, sur la demande des maris ou des tuteurs, ordonner la réduction des hypothèques. — Pour parvenir à l'inscription, diverses formalités sont exigées par la loi sous peine de nullité. L'inscription date du jour et non de l'heure; celle qui est

prise pour le capital vaut pour deux années d'intérêts et l'année courante. Les inscriptions conservent l'hypothèque pendant dix années à partir du jour de leur date; leur effet cesse si ces inscriptions n'ont été renouvelées avant l'expiration de ce délai. — Les inscriptions sont rayées, soit du consentement des parties intéressées, soit en vertu d'un jugement. La radiation doit être ordonnée par le tribunal lorsque l'inscription a été faite sans être fondée ni sur la loi ni sur un titre, ou qu'elle l'a été en vertu d'un titre irrégulier, éteint, etc. Les inscriptions excessives peuvent être réduites par les tribunaux, soit dans le cas d'hypothèques légales, comme nous l'avons dit, soit dans le cas d'hypothèques judiciaires lorsque la valeur des immeubles grevés excède de plus du tiers le montant de la créance en principal, intérêts et frais, soit dans le cas d'une évaluation excessive faite par le créancier d'une créance indéterminée. — L'effet général des hypothèques est de donner au créancier hypothécaire le droit : 1° d'être payé sur le prix de l'immeuble de préférence aux créanciers simplement chirographaires et aux créanciers hypothécaires postérieurs en date (*Droit de préférence*); 2° de suivre l'immeuble hypothéqué en quelques mains qu'il passe, et d'exercer ses droits entre tout tiers détenteur (*Droit de suite*). — L'acquéreur d'un immeuble hypothéqué est tenu de payer sous les mêmes conditions que le débiteur lui-même, la dette hypothécaire en capital, intérêts et frais, à moins que : 1° il n'oppose l'exception de discussion; 2° ou qu'il ne délaisse l'immeuble; 3° ou qu'il n'ait recours aux formalités de la purge. — L'exception de discussion a pour objet de forcer le créancier à discuter, c'est-à-dire à faire vendre préalablement les autres immeubles affectés à sa créance, et qui seraient demeurés en la possession du débiteur. Cette exception ne peut être opposée aux créanciers qui ont une hypothèque spéciale. — Le tiers détenteur a, jusqu'à l'expiration des 30 jours qui suivent la sommation de payer, la faculté de délaisser l'immeuble. Le délaissement s'opère au moyen d'une déclaration faite au greffe du tribunal et dont le juge donne acte. Le tribunal dans ce cas établit à l'immeuble délaissé un curateur contre lequel se poursuit l'expropriation. Le tiers détenteur peut néanmoins le reprendre jusqu'au jour de l'adjudication, et dans tous les cas il a son recours en garantie contre son vendeur. — La purge est une faculté accordée au tiers acquéreur seulement, et qui a pour but d'arrêter les poursuites dirigées contre lui, et d'affranchir l'immeuble des privilèges et hypothèques dont il est grevé. Le tiers acquéreur pour arriver à ce résultat doit

offrir aux créanciers d'acquitter sur-le-champ les dettes et charges hypothécaires, sans distinction des dettes exigibles ou non exigibles, jusqu'à concurrence de son prix d'acquisition. Les créanciers auxquels cette déclaration est faite peuvent requérir, dans le délai de 40 jours, la mise de l'immeuble aux enchères, à la condition de porter ou de faire porter le prix à un dixième en sus de celui indiqué par l'acquéreur. La déclaration du tiers acquéreur doit être faite dans les 30 jours qui suivent la première sommation. Elle doit être notifiée à tous les créanciers inscrits avant la transcription de la vente, et les formes de cette notification sont elles-mêmes soumises à des prescriptions très rigoureuses. Pour exercer la faculté de surenchérir, les créanciers doivent, outre la soumission du dixième en sus, et à peine de nullité, notifier la réquisition de mise aux enchères au tiers détenteur et au vendeur, signer l'acte contenant réquisition, et offrir de donner caution du prix et des charges, ainsi que du dixième en sus résultant de la surenchère. Lorsque les créanciers ont laissé écouler le délai prescrit sans requérir la mise aux enchères, la valeur de l'immeuble reste définitivement fixée au prix indiqué par l'acheteur, et le paiement de ce prix éteint tous les privilèges et hypothèques qui le grevaient. Dans le cas contraire, la vente est poursuivie par les parties intéressées, et a lieu dans les formes établies pour l'expropriation forcée. — Ces règles ne sont immédiatement applicables qu'aux hypothèques inscrites. Pour purger les hypothèques légales non inscrites, l'acquéreur est tenu de déposer au greffe du tribunal une copie dûment collationnée de son acte d'acquisition; l'acte de dépôt doit être notifié tant à la femme ou au subrogé-tuteur qu'au procureur de la république, ou publié dans les journaux judiciaires si l'acheteur doute de l'existence du mariage ou de la tutelle, on ne connaît pas la femme ou le subrogé-tuteur. L'extrait de l'acte d'acquisition et de dépôt doit rester affiché dans l'auditoire du tribunal pendant deux mois, dans lesquels la femme ou le subrogé-tuteur peuvent prendre inscription. Si aucune inscription n'est prise dans ce délai, l'immeuble est affranchi de toute hypothèque légale. Dans le cas contraire, la purge s'accomplit par les voies ordinaires. — Les hypothèques passent, comme tout droit en général, aux héritiers du créancier. Elles peuvent aussi être transmises par voie de subrogation ou de cession, suivant les conditions exigées pour la validité de ces actes. — Les hypothèques s'éteignent principalement : 1° par l'extinction de l'obligation principale, et notamment par la prescription de cette

obligation; 2° par la renonciation du créancier; 3° par la perte de la chose grevée; 4° par l'accomplissement des formalités de la purge; 5° par la prescription à l'effet d'acquiescer. Ce dernier mode n'est applicable qu'au tiers détenteur qui affranchit l'immeuble par la prescription ordinaire de 10 ou 20 ans. — Le dernier chapitre du titre des hypothèques est relatif à la publicité des registres, et à la responsabilité des conservateurs qui doivent délivrer à tous ceux qui les requièrent copies des actes transcrits sur leurs registres, et sont tenus envers les parties de tout préjudice provenant de leur faute.

Nous avons exposé sommairement les dispositions du Code civil sans entrer dans le détail des mille difficultés qu'elles soulèvent, et dont l'intelligence suppose une étude approfondie du droit. Les procès innombrables que suscitait cette législation, et ses effets désastreux sur le crédit foncier frappèrent bientôt l'attention, et dès 1826, Casimir Périer proposait un prix pour l'indication des réformes dont elle était susceptible. A partir de ce moment l'opinion publique se préoccupa de plus en plus de la question, qui devint l'objet de travaux importants, parmi lesquels nous nous contenterons de citer ceux de MM. Decondemanche, d'Hautuille, Loreau, Saint-Nexent. L'urgence de la réforme fut bientôt assez évidente pour que le gouvernement dût intervenir. Une circulaire fut, en effet, adressée au mois de mai 1841, à la cour de cassation, aux cours d'appel et aux facultés de droit, pour demander leur avis sur la révision de la loi hypothécaire. Les réponses presque toutes favorables à la réforme dans des imites plus ou moins étendues, furent publiées en 1844 (3 vol. in-8°), et la question soumise à l'étude d'une commission. En même temps, le gouvernement publiait des renseignements statistiques qui faisaient connaître le grand rôle des transactions hypothécaires dans l'économie de notre société. Il en résultait qu'au 1^{er} juillet 1840 les inscriptions hypothécaires présentaient une valeur de 12,544,098,000 fr., dont 5 milliards, il est vrai, concernaient des créances éteintes quoique non rayées. Sur le reste 1,250 millions provenaient d'hypothèques légales, et 2,500 millions de privilèges au profit des vendeurs. La moyenne des emprunts hypothécaires était de 506 millions par an. En 1841, le nombre des prêts s'était élevé à 329,576 pour une somme totale de 491,575,840 fr. Ces sommes se décomposaient ainsi : prêts hypothécaires de 400 francs et au dessous, 155,220; montant, 36,640,928 fr.; — de 400 à 1,000 fr. 89,803; montant, 62,421,267 fr.; — au dessus de 1,000 fr. 84,553; montant, 392,513,625 fr. Ces chiffres

montraient aussi combien les emprunts sont onéreux à la masse des emprunteurs. Les prêts de moins de 400 fr. forment en effet près de la moitié du chiffre total, et ordinairement ils ne sont contractés que pour un temps très court. Or, d'après M. d'Audiffret, les frais d'une obligation hypothécaire de 300 fr. sont de 46 fr. 60 avec l'intérêt pour une année à 5 p. 100. — En comparant ces résultats à ce qui se passait chez nos voisins, on s'expliquait l'influence de la législation. En Allemagne comme en France on avait senti la nécessité d'abandonner le droit romain en matière hypothécaire. Cette réforme s'était opérée en Prusse à la fin du dernier siècle, et dans la plupart des autres États allemands au commencement de celui-ci. Dans tous ceux qui n'adoptèrent pas le Code civil français, on établit, en l'améliorant, le système prussien, système très analogue à celui de la loi du 11 brumaire, basé comme elle sur les principes de la publicité et de la spécialité absolues, et qui s'en distingue principalement en ce qu'il commit aux tribunaux le soin de prendre les inscriptions, après examen préalable. L'Europe, et l'Amérique se sont partagées entre le système du Code civil et le système allemand, et M. Anthoine de Saint-Joseph, qui a publié la concordance des lois hypothécaires française et étrangères, compte dix-huit États qui ont adopté le premier, parmi lesquels les provinces allemandes des bords du Rhin, l'Italie presque entière, la Grèce, la Hollande, le Portugal; vingt-un qui sont soumis au second, dont tous les grands États de l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie; et dix-neuf qui suivent un système mixte ou spécial, comme l'Angleterre, la Russie, la Suède, le Danemark, les États-Unis, etc. Or, quoique le système prussien soit défectueux en beaucoup de points, et inférieur à celui de la loi du 11 brumaire, le crédit foncier s'est développé sous ses auspices, l'agriculture a trouvé des capitaux, des banques territoriales ont pu s'établir, tandis que rien de semblable n'a pu se faire dans les pays soumis au régime du Code civil. — Par tous ces travaux la question se trouvait bien élucidée. Cependant le règne de Louis-Philippe s'écoula sans qu'une décision fût prise, et le pouvoir législatif ne fut sérieusement saisi de la question qu'en 1850. Une commission nommée par l'Assemblée nationale, et dont M. de Vatinesnil était le rapporteur, formula un projet qui contenait les réformes les plus radicales, et qui devint l'objet d'une discussion approfondie. La plupart des dispositions de ce projet furent adoptées à la première et à la seconde lecture; mais l'Assemblée fut dissoute avant que la troisième pût avoir lieu. Pour faire connaître

les vices de notre système hypothécaire, il suffira d'exposer les motifs des principaux changements proposés par la commission.

L'hypothèque ayant pour but de faciliter les emprunts en constituant une garantie pour le prêteur, le meilleur système hypothécaire sera celui où la garantie du prêteur sera la plus complète et la plus assurée. Cette garantie existera à deux conditions : que le gage soit absolument certain, et qu'il soit facilement réalisable. La seconde de ces conditions ne peut être obtenue que par un bon système d'expropriation forcée, et nous n'avons point à nous en occuper ici. Quant à la première, elle appartient tout entière au droit hypothécaire. M. de Vatimesnil proposait de modifier le Code sur vingt points importants, dont nous n'indiquerons que les principaux. Ils concernent : 1° la nécessité de la transcription des titres de vente pour opérer la transmission de la propriété immobilière à l'égard des tiers. Sur ce point tout le monde est d'accord. Dans l'état actuel un immeuble peut passer de mains en mains sans la moindre publicité, et rien de plus difficile que d'en connaître le véritable propriétaire. De là les collisions entre les créanciers des propriétaires qui se sont succédé ; de là les privilèges occultes des vendeurs qui priment les hypothèques des créanciers des acquéreurs. La transcription admise par la loi du 11 brumaire l'est également par la plupart des législations étrangères, dont quelques unes vont beaucoup plus loin, puisqu'elles consacrent une institution souvent réclamée en France, celle d'un registre général de la propriété foncière, qui en constate l'état à chaque moment. — 2° L'inscription de tous les droits et charges qui grèvent la propriété, tels que les servitudes, droits d'usage, d'habitation, etc., et qui diminuent la valeur des immeubles sans que sous la législation actuelle le créancier puisse s'assurer de leur existence. — 3° La suppression de l'action résolutoire. Outre le privilège qu'a le vendeur d'un immeuble de se faire payer sur le prix, préférentiellement aux créanciers de l'acquéreur, la loi lui accorde encore la faculté de demander la résolution de la vente à défaut de paiement, et de reprendre l'immeuble franc de toutes charges provenant de l'acquéreur. Cette faculté peut s'exercer pendant 30 ans au détriment de tous les acquéreurs et créanciers hypothécaires qui sont survenus depuis la vente. L'Assemblée législative n'osait pas supprimer complètement ce droit exorbitant qui peut troubler si profondément les transactions accomplies, et jette tant d'incertitude sur la propriété ; mais elle essayait d'en modifier l'exercice. — 4° La nécessité de l'inscription pour les hypothèques

légales, et la spécialité de ces hypothèques. Les hypothèques légales forment l'atteinte la plus grave qu'ait reçue dans le Code civil le système de publicité et de spécialité, et l'obstacle le plus sérieux à la réalisation des institutions de crédit foncier. Toute créance, en effet, devient incertaine quand il peut surgir subitement des hypothèques occultes et générales dont toute propriété risque d'être grevée. Quoique ces sortes d'hypothèques soient repoussées par la plupart des législations étrangères, quoiqu'elles soient moins efficaces que d'autres moyens proposés, pour la protection du mineur et de la femme, qui est le seul motif qu'on invoque en leur faveur, l'Assemblée ne voulait pas sur ce point se départir du droit établi. — 5° La suppression de toutes les hypothèques sur les biens à venir, qui subsistent dans le Code. — 6° La suppression des hypothèques judiciaires. Cette question a été une des plus débattues, et malgré l'autorité de l'ancienne coutume, l'Assemblée a voté l'abolition de l'hypothèque judiciaire, parce qu'en effet elle donne au créancier un droit supérieur à son titre, elle encourage les poursuites judiciaires, elle empêche les liquidations immobilières de se faire à l'amiable. — 7° La transmissibilité des titres hypothécaires par voie d'endossement sur laquelle on est généralement d'accord. — 8° La suppression de la faculté de délaissement et du bénéfice de discussion accordées par le Code civil au tiers acquéreur, qui, en effet, représente son vendeur, et auquel celui-ci n'a pu conférer plus de droits qu'il n'en avait lui-même. — 9° La modification des prescriptions relatives au renouvellement des inscriptions, qu'on s'accorde en général à n'exiger qu'à un intervalle plus long, 30 ans au lieu de 10, à cause des péremptions qu'entraîne cette formalité.

L'Assemblée ayant été dissoute avant que son projet eût passé à l'état de loi, la législation du Code civil subsiste avec toutes ses imperfections, sauf une modification introduite par le décret du 28 février 1852. Ce décret qui est relatif aux établissements de crédit foncier, permet à ces établissements de purger les hypothèques légales des femmes et des mineurs, ainsi que les actions rescisoires et résolutoires, par des moyens analogues à ceux que le Code accorde au tiers acquéreur, mais en simplifiant les formalités et en abrégant les délais. Malheureusement cette réforme serait tout-à-fait insignifiante si elle devait rester la seule.

A. OTT.

HYPOXIDÉES, *Hypoxidae* (bot.). Famille de plantes monocotylédones, établie par M. Rob. Brown, et adoptée, sinon universellement, du moins par la plupart des botanistes. Les plantes qu'elle comprend sont des herbes vivaces, à ra-

rine tubéreuse ou fibreuse. Leurs feuilles sont radicales, linéaires, entières; leurs fleurs généralement hermaphrodites et régulières. Elles ont un périanthe coloré, au moins intérieurement, adhérent à l'ovaire par son tube, et à limbe divisé en six segments sur deux rangs; six étamines insérées à la base des segments du périanthe, biloculaires, introrsées; un ovaire adhérent, à trois loges multiovulées, surmonté d'un style simple que terminent trois stigmates. Le fruit des hypoxidées est capsulaire, sec, quelquefois charnu, indéchiscent; il renferme de nombreuses graines à test luisant, noir, crustacé, dans lesquelles un embryon droit, à radicule supérieure, occupe l'axe d'un albumen charnu. — Cette famille très peu nombreuse doit son nom au genre *Hypoxis*, Lin. Elle ne comprend en outre que deux autres genres. — Les hypoxidées se trouvent dans le midi de l'Afrique, dans l'Australie, dans les Indes et en Amérique.

P. D.

HYPOXYLÉES, *Hypoxyla* (bot.). La famille de plantes cryptogames que De Candolle admettait sous ce nom, rentre entièrement dans celle des champignons-pyrénomycètes de Fries.

HYPSIPILE (myth.), fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva son père de la fureur des Lemniennes, irritées de l'infidélité de leurs maris avec les femmes de la Thrace. Thoas passa dans l'île de Chio, où il régna, et Hyspiple fut nommée reine par les femmes de Lemnos. Lorsque les Argonautes débarquèrent dans cette île, Hyspiple s'attacha à Jason. Vendue ensuite à des corsaires, elle devint l'esclave de Lycurgue, roi de Némée, qui la chargea de nourrir son fils Ophelte. Ayant un jour déposé l'enfant sur l'herbe pour montrer une source aux Sept-Chefs qui passaient près de Némée, Ophelte fut piqué par un serpent et mourut de cette blessure. En prisonnière par Lycurgue, Hyspiple fut délivrée par les Sept-Chefs ou par les enfants qu'elle avait eus de Jason. Les anciens ont composé une foule de pièces de vers et de poèmes sur ses aventures.

HYRCAN. Nom que portèrent divers personnages, entre autres deux princes de la famille des Asmonéens ou Machabées :

HYRCAN 1^{er} (Jean), souverain pontife et prince des Juifs, succéda à son père Simon Machabée, l'an 135 avant J.-C. Dès le commencement de son règne, il se vit obligé de s'enfermer dans Jérusalem, pour ne pas tomber entre les mains des troupes syriennes qui étaient entrées en Judée. Après un siège long et opiniâtre, la paix fut conclue à des conditions onéreuses pour les Juifs. Après la mort du roi de Syrie, Hyrcan profita des troubles de ce royaume pour secouer

le joug et venger l'honneur de son peuple. Il se rendit maître de plusieurs villes de la Judée, soumit les Iduméens et fit démolir le temple des Samaritains, élevé sur le mont Garizim. Il mourut après un règne long et glorieux l'an 105 avant J.-C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre Jannée, succéda à son père comme souverain pontife des Juifs, l'an 76 avant J.-C. Il devait, selon le droit d'ainesse, lui succéder aussi comme chef temporel de la nation; mais à la mort d'Alexandre Jannée, Alexandra, femme de ce prince, conserva l'autorité, et après celle-ci, Aristobule, frère d'Hyrcan, s'empara du pouvoir. Hyrcan vaincu se vit obligé de renoncer à la puissance temporelle. Après une existence pleine de vicissitudes, ce pontife, vieillard octogénaire, fut mis à mort, l'an 30 avant J.-C., par ordre d'Hérode, auquel sa qualité d'Asmonéen, inspirait des craintes. Suivant quelques auteurs, il fut obligé de se retirer vers un chef arabe qui le fit périr. La race illustre des Machabées ou Asmonéens s'éteignit en sa personne.

HYRCANIE, province de l'ancien empire de Perse, avait pour limites, suivant Ptolémée, au nord la mer Caspienne, à l'est la Margiane, au sud le mont Coronus et à l'ouest les montagnes de la Médie. Cette contrée répond au Mazenderan actuel, à une partie du Khorasân et à quelques territoires voisins. Elle forme un plateau qui s'abaisse vers la mer Caspienne. Les auteurs anciens s'accordent à vanter la fertilité de cette province et leurs assertions se trouvent confirmées par le témoignage des voyageurs modernes; mais le sol, couvert de forêts et d'une magnifique végétation, est très humide et l'air est malsain pour l'homme. On comptait en Hyrcanie quelques villes importantes, entre autres Zadracarta, citée par Arrien (*Expedit. Alexandri* III, 23, 11) et Syringis que quelques-uns croient être la même qu'Hyrcanie.

HYSSOPE, *Hyssopus* (bot.). Genre de la famille des Labiées, de la didynamie-angiospermie dans le système de Linné. Il a pour type un sous-arbrisseau qui croît naturellement en Europe et dans les parties moyennes de l'Asie, à rameaux grêles et allongés, portant des feuilles opposées, sessiles, roulées en dessous sur les bords. Les fleurs de l'hyssope sont disposées en faux-verticilles multiflores, dirigés d'un seul côté et rapprochés en une sorte d'épi terminal. Chacune d'elles a un calice tubuleux, à quinze nervures, à gorge nue; une corolle bilabée dont la lèvre supérieure est dressée, plane, échancrée, tandis que l'inférieure est divisée en trois lobes, le médian plus grand;

quatre étamines saillantes, divergentes, didymes, dont les anthères ont leurs deux loges divariquées; un style divisé au sommet en deux lobes presque égaux, subulés. — L'*Hyssopus officinalis*, *Hyssopus officinalis*, Liu., très connu sous le seul nom d'*Hyssope*, croît sur les côtes secs, sur les vieux murs, dans une grande partie de la France. Ses fleurs le font cultiver assez souvent en bordures. Elles sont bleues dans le type; mais la culture les fait aussi passer au rouge et au blanc. On multiplie cette plante par graines semées de fort bonne heure, par boutures et par division des pieds. Comme plante médicinale, l'*hyssopus* jouit d'une sorte de vogue populaire dans le traitement des catarrhes pulmonaires; il est regardé comme facilitant beaucoup l'expectoration.

P. D.

HYSTÉRIE (*méd.*) de *hystera*, *utérus*. Cette étymologie fait connaître l'organe auquel on a d'abord exclusivement rapporté les phénomènes qui caractérisent cette affection; mais, aujourd'hui, les médecins sont loin d'être d'accord sur ce point. Ces phénomènes sont en effet de deux ordres bien distincts. Le premier comprend des troubles variés dans les fonctions de plusieurs viscères abdominaux et même thoraciques, troubles portant également sur la contractilité, la sensibilité et les fonctions spéciales de ces mêmes viscères. Le second est spécialement relatif aux fonctions du système nerveux de la vie animale. Toutes ses fonctions sont troublées plus ou moins, mais surtout les mouvements volontaires dont le libre exercice est presque constamment interrompu par des convulsions générales. Ces deux ordres de symptômes peuvent exister séparément, mais c'est presque toujours réunis qu'on les observe, combinés dans une proportion variable et inconstante. Le caractère contagieux qu'on a voulu leur attribuer doit se borner à l'influence de l'exemple.

Les causes qui favorisent le développement de l'hystérie sont, en première ligne, une imagination brûlante, l'habitude de ce qui peut exalter les sens, toutes les impressions pénibles de l'âme, mais surtout une affection contrariée et une jalousie violente. Nous citerons parmi les causes physiques : une constitution délicate, un tempérament nerveux, une éducation molle et efféminée, un genre de vie trop recherché; la prédominance du système utérin, une température excessive, surtout en chaud, une exposition méridionale, la vie trop sédentaire de même que les excès de fatigue; mais ce qu'il faut surtout éviter, ce sont les couchers trop mous et trop chauds, un long séjour au lit, l'abus des bains tièdes et l'emploi des mouches cantharides sur la peau, les compressions exercées à la surface

du corps, et les vêtements trop étroits qui gênent la circulation, l'usage abusif des parfums. — La puberté et ses approches forment la période de la vie des femmes où l'hystérie se manifeste le plus fréquemment; elle est ensuite moins à redouter, mais elle revient avec une nouvelle vigueur à l'âge critique; au delà, ses atteintes sont fort rares.

L'accès est presque toujours annoncé par quelques signes précurseurs; la pâleur du visage ou son coloris exagéré, des bâillements, des tiraillements dans les membres, un malaise général et un sentiment de spasmes vers l'appareil dont la maladie tire sa dénomination. Mais pour croire à l'existence d'une affection hystérique, il ne suffit pas de quelques accidents nerveux isolés et passagers; il faut un certain ensemble de symptômes dont nous allons donner un aperçu en les partageant en trois périodes. Premier degré: impression sourde et mouvement obscur vers l'utérus, sensation d'une boule s'élevant par oscillation au travers de l'abdomen et de la poitrine jusqu'au cou; constriction lente en ce point et même étranglement assez prononcé pour faire redouter la suffocation; le sentiment d'un cercle qui comprimerait les fausses côtes, et d'une douleur vive et locale très circonscrite, appelée vulgairement *clou hystérique*. Bientôt des mouvements convulsifs se déclarent dans tous les membres, et souvent l'on remarque une sorte de resserrement tétanique dans les mâchoires.

— Le deuxième degré se fait surtout remarquer par la force et la rapidité dans les mêmes accidents, et peut, sous ce rapport, être considéré comme la marche la plus ordinaire de la maladie; perte souvent incomplète des sens et de l'entendement; état de syncope éminent, mais rarement absolu; palpitations violentes, constriction douloureuse du larynx, difficulté de respirer allant jusqu'à l'immuence de la suffocation. Cet état est ordinairement remplacé par un calme plat dont les alternatives se succèdent un nombre de fois indéterminé. Il en est de même de chants variés, de boquets spasmodiques, de cris de joie ou de frayeur succédant sans intermédiaire à des pleurs non motivés. — Poussée jusqu'au troisième degré, l'affection change le plus souvent d'aspect. A l'agitation nerveuse la plus intense succède le trouble le plus effrayant de la respiration et de la circulation, d'où résulte une sorte de collapsus, une congestion cérébrale, quelquefois même un état apoplectique. Les malades sont froids, pâles, inanimés, et offrent un état de mort apparente. D'autres fois cette période est, au contraire, caractérisée par l'intensité plus grande des accidents convulsifs et de l'exaltation mentale. —

Les symptômes accidentels les plus singuliers de l'hystérie sont des aberrations des sens, de l'âme et de la vue surtout; une sorte d'extase et même de catalepsie: l'horreur de l'eau, le dégagement d'étincelles électriques, et parfois les phénomènes nerveux du somnambulisme. Il existe chez la plupart des malades, durant les attaques et pendant les intervalles, une sensibilité morale qui réclame les plus grands ménagements. La fin des accès s'annonce ordinairement, indépendamment de la diminution progressive des accidents, par des bâillements, des hâillements, et presque toujours par une émission abondante d'urine claire et limpide. Le plus souvent la malade revenue à elle-même se rappelle ce qui s'est passé pendant l'attaque dont il ne lui reste que des lassitudes, et de la céphalalgie, qui se dissipent d'elles-mêmes.

Le meilleur traitement de l'hystérie consiste à diriger à l'avance, d'une manière convenable, le développement physique et moral des jeunes personnes. La première chose à faire à l'invasion de l'attaque est de mettre les malades à l'a-

bri des blessures et des contusions que pourrait amener la violence de leurs mouvements, suivre ces derniers sans vouloir les comprimer par la violence; ménager un air frais, et faire respirer des vapeurs d'éther. Les révulsifs sur les parties inférieures ainsi que des compresses froides sur le front sont parfaitement appropriés. Les antispasmodiques tels que l'assa-fœtida, le camphre, etc., sous forme de lavement, puisque la constriction du pharynx met obstacle à la déglutition, produisent généralement de bons effets. On y joindra le laudanum à dose assez élevée lorsque l'on n'aura rien à redouter du côté du cerveau. L'intensité des accidents et leur durée prolongée réclament quelquefois la saignée pour empêcher les accidents congestionnaires. Il faudra, dans l'intervalle des attaques, suivre un régime approprié à la cause du mal, mais donner toujours une bonne direction aux facultés intellectuelles, et exercer le corps jusqu'à une légère fatigue. Les affusions et les bains frais, préférentiellement ceux de mer, ont produit de bons résultats alors que tous les moyens pharmaceutiques avaient échoué.

I

1. Troisième voyelle et neuvième lettre de l'alphabet romain. Cette voyelle se retrouve dans tous les idiomes; c'est celle dont le son est le plus délié et le plus maigre; elle communique ces caractères aux langues dans lesquelles elle prédomine. Une des principales différences entre le grec ancien et le grec moderne est la substitution du son de l'*i* à celui de l'*ē* long et de quelques combinaisons de diphthongues qui semblent avoir eu autrefois une prononciation plus sonore. On appelle cette • prédominance du son de l'*i* *iotacisme*, parce que l'*i* porte en grec le nom de *iota*. L'*i* et l'*ī*, par leur forme effilée, peignent assez bien le caractère de leur son. Aussi les Grecs disaient-ils pour désigner une différence fort mince: Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un *iota*. Cette expression proverbiale a passé dans le français. Nous y en avons ajouté une autre qui n'aurait pas été admissible en grec, où l'*i* minuscule était plus courbé que le nôtre: Droit comme un *i*.

L'*i* est resté longtemps, dans nos dictionnaires, placé pêle-mêle avec le *j*, et ce n'est guère que depuis une trentaine d'années qu'on a séparé ces deux lettres, qui cependant, en français, en anglais, en espagnol, n'ont rien de commun la pour prononciation. Il est vrai qu'il en est

autrement en italien, où le *j* ou l'*i* *longo* a le son de deux *i*: *ingenj* pour *ingenii*. Il paraît en avoir été de même en latin, et *Troja*, par exemple, semble s'être prononcé *Trō-ia*, et non à la manière française.

Le double *i* se représente souvent dans l'orthographe française par un *y*: *pays*, *rayon*; mais quelquefois aussi nous écrivons les deux *i*, par exemple aux premières et deuxième personnes plurielles de l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif présent de certains verbes: Nous *riions*, nous *priions*, vous *riiez*, vous *priiez*. Quelquefois même l'*i* se place à la suite de l'*y*, ce qui équivalait alors à trois *i* de suite: Nous *fuyions*, que vous *fuyiez*. — L'*i* se combine avec les autres voyelles pour former des diphthongues, *ai*, *ei*, *oi*, *ui*, *ai*, *ie*, *io*, *iu*, *iau*, *ian*, *ien*, *ieu*, *ien*, *ion*, *iou*, *ioun*, *ian*. Les deux premières combinaisons ne sont des diphthongues qu'autant que les deux sons *a-i*, *e-i* se font entendre distinctement, ce qui n'arrive jamais en français. Ces combinaisons dans notre langue sont de simples équivalents de l'*e* ouvert.

L'*i* se combine encore avec les lettres *n* et *m* pour former une voyelle nasale dont le son équivalait à peu près à celui de *en* clair; exemple, *imprimer*, *incommensurable*. *In* ne se prononce avec le son de l'*i* que dans quelques pa-

tois, mais dans les mots français, il a toujours le son de *en*, dans *examen*. Dans *innocent*, *immense*, etc., i se prononce avec le son qui lui est naturel. En anglais l'i a presque toujours le son de la diphthongue *ai*, et notre son de l'i long est représenté dans cette langue par des combinaisons comme celles-ci, *ee*, *ea*, etc.

L'i remplace maintenant dans notre orthographe l'y d'un grand nombre de mots où cette lettre était employée sans raison comme dans *moy*, *loy*, et dans quelques autres où elle était exigée par l'étymologie grecque : *abyme*, *asyle*, etc., pour *abyss* et *asyle*, de *ἄβυσσος* et *ἀστυλ*. Dans la numération romaine, cette voyelle vaut 1, et 500 quand elle est associée au C renversé, *IC*. En grec, I vaut 10 avec l'accent supérieur, *ι'*, et 10,000 avec l'accent inférieur, *ι*. J.F.

IACCHUS (*myth.*). Nom célèbre dans les mystères. Iacchus était incontestablement un Bacchus, considéré tantôt comme fils de Proserpine, tantôt comme un frère de cette déesse, appelée alors Koré (jeune fille), de même que Iacchus était appelé Keros (jeune homme), tantôt comme un père ou assistant de Cérés, qui se confond souvent avec Proserpine, et qui elle-même est dite mère de Iacchus (Lucrèce, lib. iv, vers 1161). Nous ne connaissons pas d'une manière exacte le rôle de Bacchus-Iacchus dans les mystères. On disait qu'il avait enseigné aux hommes à labourer avec des bœufs, c'est pourquoi il était représenté quelquefois avec des cornes (Diodore, lib. III, p. 63). On lui attribuait d'ailleurs plusieurs mères, parce que plusieurs hautes déesses pouvaient se réduire à une seule, considérée sous diverses formes, ce qui faisait dire sans doute à Plutarque que le nom des mères d'Iacchus était un mystère, et que l'une d'elles était la Bonne-Déesse, identique à Proserpine. Callimaque et Apollonius nous apprennent en outre qu'on donnait en général le nom de Iacchus aux dieux enfants. Celui des mystères était en effet un dieu à la mamelle, comme nous le savons par Suidas. Dans les mystères de la Crète, Iacchus était appelé Jason. Tout porte à croire que ce personnage divin ne diffère pas de l'Horus égyptien. Bochart fait venir son nom du syriaque *iacô*, enfant à la mamelle; Sikiel de l'hébreu *iahi*, éclaireur, et Arien du chant Elensiniaque appelé Iacchos, venant lui-même du cri *ia*, si fréquemment répété dans les mystères.

IÆMTLAND. Un des laus ou gouvernements de la Suède, dans le Nordland ou Norrland, entre la Bothnie occidentale, le Wester-Nordland, le Geflenborg, le Stora-Koparberg et la Norwège. L'Æmtland a pour chef-lieu Åstersund. Son étendue est d'environ 390 kil. sur 270. C'est un pays montagneux et couvert de

forêts. Il possède beaucoup de mines, surtout de fer et de cuivre. Les céréales y sont cultivées malgré la rigueur de climat.

IAKOUTES. Peuple d'origine mongole, dans la partie orientale de la Sibérie. Il habite la province d'Iakoutsck et une partie des gouvernements d'Irkoutsck et d'Iéniseïsk, et se trouve principalement sur les bords de la Léna. Les Iakoutes sont forts, courageux et hospitaliers; ils pratiquent la polygamie et l'idolâtrie. Leur nombre est évalué à 60 ou 80,000. E. C.

IAKOUTSK. Province de la Sibérie orientale, où elle occupe un espace immense entre 53° 35' et 70° 15' de latitude N., et entre 102° et 161° de longitude E. Elle est bornée par l'Océan glacial, le pays de Tchokotsk, le district d'Okhotsk, la mer d'Okhotsk, l'empire chinois, le gouvernement d'Irkoutsck est celui d'Iéniseïsk. On peut en comparer l'étendue aux deux cinquièmes de celle de la France, et cependant on y compte à peine 150,000 habitants. Les îles Liakhov, dans l'Océan glacial, en dépendent. Les monts Stanovoï couvrent cette province au S. et à l'E.; dans l'intérieur, se présentent les monts Aldan. La Léna est le fleuve principal; elle reçoit l'Olekma, l'Aldan, le Vilioni, et se rend dans l'Océan glacial, où se jettent aussi la Kolyma occidentale, l'Iana, l'Olenek et l'Anabara. Le sol est généralement stérile, surtout dans la partie septentrionale. Il y a, dans le sud des forêts qui commencent vers 65°, et où dominent les mélèzes, les sapins et les bouleaux. La chasse, le soin des troupeaux, la pêche, surtout celle du saumon, sont les principales occupations des habitants. Les animaux à fourrures sont nombreux, et le gouvernement prélève comme impôt des fourrures de martres. — Le chef-lieu de la province est IAKOUTSK, située sur la rive gauche de la Léna, à 880 kil. de Saint-Petersbourg, par 62° 1' 50" de latitude N. et 127° 23' 45" de longitude E. C'est un des grands centres de commerce des fourrures, et un entrepôt important de marchandises russes et chinoises. On y fait des expéditions pour l'Amérique. La population est d'environ 4,000 habitants. Un diocèse archiépiscopal russe prend le nom de diocèse d'Irkoutsck, Nerchinsk et Iakoutsck. E. C.

IAMA. Le Pluton des Indiens, le roi des génies ténébreux, de la nuit, des morts et de l'Enfer. On lui donne les surnoms de *Harmaradjah* (roi de justice), de *Samavarti* (qui différencie le bien du mal), parce que c'est lui-même qui juge; de *Chradra* (le dieu des larves), de *Chamouna*, du nom d'un des fleuves Infernaux. Iama est un des huit Vajons du système brahmanique; il est dit fils d'Aditi et de

kaciapa, ou de Souria et de Sati. On le représente avec un visage enflammé et menaçant, monté sur un buffle, et tenant à la main un glaive, un fléau, un bâton, etc.

IAMBE (*versif.*). Pied de vers grec ou latin, composé de deux syllabes, une brève et une longue. *Syllaba longa brevi subiecta vocatur iambus*. EX. πάρις, Déion, rêrôrds. Cette succession, qui a quelque chose de vif et de sautillant, est très fréquente en grec; elle l'est moins en latin, elle est comparativement plus rare en français. — L'iambe domine dans le vers iambique, et quelquefois le compose même tout entier, comme dans les deux exemples suivants :

Πάρις Αχιλλέως, πείον ἔρποντο δόδ

Phâsêllôs illê quêm vidêtis hôspîtês, etc.

Mais le vers iambique est rarement employé avec cette rigueur; pour le rendre plus majestueux, on y introduit le spondée aux pieds impairs :

Jânjam êssicâci dô mânûs sclêntiâ.

Comme la longue vaut deux brèves, on a été amené à remplacer l'iambe par le tribrake, composé de trois brèves : ânimâ; au lieu du spondée, on a admis l'anapeste (deux brèves et une longue) et le dactyle (une longue et deux brèves), et l'on n'a plus exigé l'iambe qu'à la cadence, c'est-à-dire au dernier pied du vers. Ces règles ont paru à Phédre trop embarrassantes, et dans ses iambes de six pieds (*senarii*), il a admis un assez grand nombre de combinaisons que les poètes tragiques et surtout comiques ont encore trouvées insuffisantes; de sorte qu'à la fin le vers iambique n'a plus gardé de sa forme primitive que la cadence. Le vers iambique est ordinairement *trimètre*, c'est-à-dire composé de six pieds; mais les comiques usent souvent de l'iambe *tétramètre*, ou de huit pieds, comme dans ces vers cités par Cicéron :

O Patrocles, ad vos adveniens auxilium et vestras manus, Peto, etc.

Ils ont aussi des vers iambiques de sept mètres, qu'ils appellent *septenarii*. Ces vers sont coupés en deux, et doivent avoir un repos au milieu :

Quid immerentibus nocet? Quid ievides amicti?

Les poètes lyriques, de leur côté, font un fréquent usage d'un iambique *dimètre*, ou de quatre pieds seulement, soit seul :

O iocæ qui mortalius, etc.

Soit associé à l'iambe du six peids :

Ut gaudet Italia decerpens pyra

Certamen et utom porpora! etc., etc.

Ce dernier entrelacement, qu'Horace emploie pour faire l'éloge de la vie champêtre et dépo-

rer les désastres de la guerre civile, est le même qu'Archiloque avait inventé, et dont il s'est servi le premier dans ses satyres ou iambes. Quelques poètes modernes ont essayé de transporter ces mètres dans notre langue. On connaît les iambes énergiques d'André Chénier captif :

Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe

Immole un beau-père menteur;

Moi, ce cent points au col du perfide Lyaon

Que j'apprête un laet vengeur, etc., etc.

Et plus loin :

Mourir sans vider mon carquois,

Sans percer, sans fouler, sans péirir dans le fange

Ces bourreaux barbouilleurs de fols! etc.

On connaît aussi les iambes non moins vigoureux, mais plus dévergondés du poète de la *Curée*, flagellant cette nuée d'affamés sans pudeur qui vont solliciter des places après toute révolution. Paris n'est maintenant, s'écrie-t-il :

Qu'un laodis regorgeant de saignins sans courage,

D'effronnés coureurs de salons,

Qui vont du porte en porte, et d'étage en étage,

Gueusant quelque bœuf de galoes, etc.

Les vers iambiques peuvent encore se varier et se combiner de beaucoup d'autres manières. On en trouve l'indication dans les ouvrages spéciaux.

J. FL.

IAO. Nom que les Grecs donnaient à Apollon et à Bacchus, et qu'on retrouve dans l'Arabie, dans la Phénicie et chez les Gnostiques. — Ce mot donne une explication assez satisfaisante de l'opinion ridicule que les Grecs et les Romains s'étaient formée de la divinité adorée par les Juifs. Ils prétendaient que cette divinité n'était autre chose qu'un âne ou une tête d'âne soigneusement cachée dans le sanctuaire (Joseph contre Appion, liv. II, ch. 3; — Diodore liv. XXXIV; — Tacite, liv. V). Au III^e siècle après J.-C., on donnait même au dieu des Chrétiens le nom d'*Ononychite* (au sabot d'âne), et on le représentait, selon Tertullien, porté sur un pied d'âne avec des oreilles assorties, revêtu d'une robe de docteur et tenant un livre à la main. Or *Iao* est une forme sous laquelle on a souvent écrit le nom de Jehovah qui, dans un passage des psaumes, est même appelé *lah*, et précisément dans la langue égyptienne, on appelait l'âne *lo* ou *Iao*.

IAPYGIE. Contrée de l'Italie dans la Grande Grèce. Elle était aussi appelée *Messapie* (*roy.* ce mot).

IAPYN. *Ἰαπύς*. Vent célèbre chez les anciens. Il souffle entre O. S.-O. et O. quart S.-O., et favorise les navires qui partent de l'extrémité S. de l'Italie pour la Grèce ou pour l'Égypte. Voilà pourquoi Horace, souhaitant une heureuse

navigation au vaisseau qui portait Virgile à Athènes, dit :

Ventorum que regat pater, obstrictis aliis, præter Iapyga Navis....., etc.

L'Iapex était ainsi nommé de la contrée de l'Italie méridionale appelée Iapygie, du nom d'un prétendu fils de Dédale. Ce vent venait en effet de l'Iapygie.

IARBAS (roy. Dinon).

IAROPOLK. Il y a deux grands princes de Russie de ce nom.

IAROPOLK I^{er} (de 973 à 980), prince de Kiew, qui périt assassiné par son frère, ce Vladimir surnommé le Grand, et qu'un règne rempli de grandes choses n'a point absous des crimes de sa jeunesse. Vladimir avait corrompu Bloud, le favori d'Iaropolk; ce Bloud persuadé à son maître que les Kieviens veulent l'assassiner, et le prince crédule se réfugia dans la citadelle de Rodnia, à l'embouchure du Reza. Vladimir y poursuivit son frère et l'y tient enfermé. La famine s'y fait bientôt sentir, au point que longtemps après, en parlant d'une disette, les Russes disaient : *c'est comme la famine de Rodnia*. Le perfide Bloud persuadé alors à Iaropolk, de recourir à la miséricorde de Vladimir. Vareschko, l'un de ses fidèles sujets, veut détourner son maître de ce projet : « Kîès, lui dit-il, n'y vas pas, ils t'assassineront. » Iaropolk suit l'impulsion de Bloud, et se rend près de Vladimir. Mais à peine est-il entré dans la salle où se tenait celui-ci, que deux Varègues se jettent sur lui et l'égorgent.

IAROPOLK II (1126 à 1139.) Le règne de ce prince ne fut guère signalé que par les troubles qu'excitèrent les princes de la branche aînée des descendants de Rurik, que la branche cadette avait dépossédés, au temps de Vladimir Monomaque. Les chroniques polonaises placent sous ce règne de grandes guerres entre les deux pays. Mais les chroniques russes n'en disent rien, et nous imiterons leur silence.

L. P.

IAROSLAVL. Gouvernement de la Russie d'Europe, situé entre le 57° 35', et le 58° 57' de lat. sept., et entre le 56° 12' et le 58° 50' de long. Il a 200 werstes de longueur sur 130 de largeur, est divisé en dix districts, et compte une population d'environ 1,200,000 âmes. Le Volga le traverse dans toute sa longueur. Ses autres rivières principales sont la Cheksna et la Mologa. Le terrain est plat, marécageux en plusieurs endroits, assez boisé dans quelques districts, mais généralement très peu fertile. Malgré cela, les habitants, très laborieux, jouissent d'une grande aisance que ceux de la plupart des autres gouvernements : ils se livrent principalement à la culture des jardins potagers, dont ils vendent les produits dans les provinces voisines. Beau-

coup d'entre eux se rendent aussi jusque dans les provinces les plus éloignées de l'empire pour y travailler comme maçons, plâtriers, charpentiers, bateliers, etc. Le peuple y est beau, surtout les femmes; de là le proverbe russe : Blanche et rose comme une femme de Jaroslavl. Les fabriques de soie, de papier et de toile occupent encore un grand nombre de bras. — **JAROSLAVL**, le chef-lieu du gouvernement siége archiepiscopal, est une grande et belle ville, dans une situation riante, au confluent du Volga et de la Colorots, à 243 werstes de Moscou, et 739 de Saint-Petersbourg. Fondée en 1025, elle devint plus tard le siège d'un apanage particulier de princes russes jusqu'en 1617. Elle est divisée en 21 quartiers, qui contiennent 43 églises paroissiales, 3 couvents, 1 séminaire, 1 collège où l'on enseigne toutes les sciences, fondé par M. Demidoff; 1 gymnase, plusieurs beaux établissements de charité, et 30,000 habitants. Il y a des manufactures considérables de soie, de laine, de toiles, de draps, de cuirs, de chapeaux de feutre, de toiles, des moulins à papier, des moulins à huile, des scieries, etc.

IAROSLAW. Ce nom est celui de plusieurs princes russes.

IAROSLAW I^{er}, grand prince de Moscovie de la seconde période, 1047 à 1054, était fils de Vladimir le grand, et n'avait d'abord en partage que la ville de Novgorod. Le cruel Sviatopolk, son frère, prince de Tourof, s'étant défait, par le crime, de trois des autres fils de Vladimir, Boris, Gleb et Sviatoslaw, il échut à Iaroslav de venger la mort de ses frères, et de devenir, par la ruine de Sviatopolk, le seul souverain de toute la Russie. A peine assuré sur le trône, Iaroslav porta chez les Grecs une guerre qui ne fut point heureuse. C'est sous son règne que paraissent pour la première fois les Polovtzi, peuple errant des bords de la mer Caspienne, de même race que les Kirguiss, et qui, dans la suite, causèrent tant de maux à la Russie. Les chroniques russes font un grand éloge de Iaroslav. Il bâtit et enrichit l'église de Sainte-Sophie de Kiew, fonda une école à Novgorod, et paya des maîtres pour répandre l'instruction parmi le peuple. Ses qualités lui valurent l'estime des souverains d'Europe, ses contemporains, qui recherchèrent son alliance. Le pape, désireux de rattacher la Russie au Saint-Siège, ménagea entre ce pays et la France des relations qui amenèrent le mariage de Henri I^{er} et d'Anne de Russie, seconde fille de Iaroslav.

IAROSLAW II, BEVOLODITCH (1238 à 1246), occupa, durant l'oppression des Tatars et des Mogols, le trône chancelant et humilié de Vladimir et de Kiew. Sous son règne, les chevaliers

porte-glaives établis en Livonie depuis moins, d'un siècle font en Russie une irruption qui menace d'épuiser ce malheureux pays : mais le fils aîné d'Iaroslav, le valeureux Alexandre, prince de Novgorod, les joint sur les bords de la Néva, et remporte sur eux cette éclatante victoire qui lui valut le surnom de *Novski* (1240).

IAROSLAW III, IAROSLAWITCH (1263-1271), se signala aussi par une victoire importante contre les chevaliers *Porte-glaives*, aux environs de Rival en Esthoïne. Fier d'avoir inspiré quelque terreur aux étrangers, il entreprend de restreindre la démocratie de Novgorodiens. Le peuple s'arme, envahit les places publiques, le tocsin sonne et les partisans d'Iaroslav sont jetés dans les prisons. Ce prince lui-même est arrêté et expulsé. — Ainsi dépourvu, Iaroslav eut la criminelle pensée d'appeler sur le Novgorod le glaive des Tatars, qui regardant ces démêlés comme une affaire personnelle refusèrent d'intervenir. Rétabli en 1270, par les soins officiels du métropolitain de Kiew, Iaroslav périt l'année suivante, en revenant de la grande horde, où, suivant l'usage, depuis l'asservissement de la Russie aux Tatars, il était allé faire ses soumissions en qualité de grand prince de Moscou.

L. P.

IASSE, *Iassus* (*insectes*.) Genre d'hémiptères homoptères tribu des Iassides, renfermant un assez grand nombre d'espèces, tantôt de taille moyenne, tantôt fort petites. Toutes ont la tête large, courte; la face perpendiculaire; les ocelles sont à peine visibles. Les antennes sont fines, assez longues; l'écusson est grand; les élytres sont tantôt plus longues que le corps, et alors se recouvrent à la suture; tantôt plus courtes et à suture droite. Les tibias sont finement épineux. Tous les Iasses sautent très-bien, et abondent dans les prairies et dans les clairières des bois; on trouve dans toute l'Europe le *Iassus atomarius*, Germ., qui est marbré et pointillé de brun et de jaunâtre: c'est une des plus grandes espèces. Le genre *athysanus* renferme les plus petites, qui sont souvent ornées de charmantes couleurs.

L. FAIRMAIRE.

IASSIDES (*insectes*). Tribu d'homoptères de la famille des Testigoniides, caractérisée par les ocelles situés sur le bord antérieur de la tête, ou un peu au-dessus, mais sur les côtés; quand ce bord est trébuchant, les ocelles sont logés dans une petite fossette ménagée sur la tranche même; ils sont quelquefois extrêmement difficiles à apercevoir, et l'on pourrait avoir de la peine à séparer les Iassides des véritables Testigoniides, si ces dernières n'avaient toujours des ocelles sur le front. Les Iassides renferment les pygmées des homoptères. Les

principaux genres sont les suivants : Aglène, Lélidie, Acrocéphale, Exæanthé, Iasse, Platymérope, Tharmotestin, Aphrode, Eupelin, Paropie.

L. FAIRMAIRE.

IAZYGIE ou DISTRICT DES IAZYGES, en hongrois *Iassag*. Petite division de la partie centrale de la Hongrie, entre le comitat de Pesth, à l'O., et celui de Heves, à l'E. on y compte environ 96,800 hectares et 65,000 habitants. Le sol est plat, fertile, marécageux, riche en blé et en pâturages. La population se compose d'Iazyges, de Cumans et de Magyars. Le chef-lieu est *Iasz-Beregy*, ville de 15,000 habitants, qui est en même temps la capitale de la Grande et de la Petite-Cumanie. Les autres principaux endroits sont Iasz-Apati et Arok-Szallas. Ces Iazyges de la Hongrie sont des descendants des anciens Iazyges *Métanastes*, c'est-à-dire transplantés, établis entre la Panonnie et la Dacie Trajane, sous la protection romaine, et qui n'étaient qu'une partie de la grande nation des Iazyges, fixée, dans le principe, en Sarmatie, sur les bords du Tanais et de la Méotide; cette nation, vaincue par les Goths dans le 1^{er} siècle, se dispersa en trois corps, dont l'un resta sur le Tanais; le second s'établit entre le Borysthène et le Dniester; le troisième vint habiter entre la Theiss et le Danube; c'est ce dernier groupe qui seul a conservé l'antique nom des Iazyges. E. C.

IBARRA. Ville de la république de l'équateur dans le département de Quito et à 75 kil. N. N. E. de cette ville. Ibarra est située au pied du volcan Imbubara. Sa population est évaluée à 10,000 habitants, dont la plus grande partie se livre à l'industrie cotonnière. On récolte dans les environs du coton et du sucre estimés.

IBBAS, évêque d'Édesse, vers le milieu du 1^{er} siècle, avait suivi, comme une grande partie du clergé de cette ville, le schisme des orientaux à l'occasion du Nestorianisme, jusqu'à la paix faite avec saint Cyrille. Il fut même accusé depuis, et n'étant encore que simple prêtre, de soutenir les erreurs de Nestorius et de travailler à les répandre en traduisant en syriaque les écrits de Théodore de Mopsueste. Lorsqu'il fut évêque, quelques prêtres de son clergé, poussés par Eutychès, portèrent contre lui des plaintes à l'évêque d'Antioche, et n'ayant pu le faire condamner, ils se rendirent à Constantinople, où ils obtinrent que l'affaire fût portée devant d'autres juges. L'évêque de Tyr, avec deux autres, fut chargé d'en prendre connaissance, ils ne trouvèrent pas les griefs suffisamment prouvés, mais les accusateurs revinrent à la charge, alléguèrent d'autres faits, et produisirent surtout une lettre écrite par Ibbas à un Persan nommé Maris, dans laquelle il attaquait

la mémoire et la doctrine de saint Cyrille, et parlait avec peu de respect du concile d'Éphèse. Cette lettre était réellement inexcusable, mais comme il protesta n'avoir en d'autre but que de combattre l'arianisme, qu'il donna d'ailleurs une profession de foi entièrement orthodoxe, et que les autres griefs n'étaient pas prouvés, on s'abstint de prononcer un jugement contre lui. Toutefois Dioscore prononça contre lui une sentence de déposition au conciliabule d'Éphèse. Ibbas présenta au concile de Chalcédoine une requête pour demander d'être rétabli. On lut toutes les pièces relatives aux accusations précédemment dirigées contre lui, et d'après ces pièces, contenant sa profession de foi, comme il n'hésita pas d'ailleurs à se prononcer contre les erreurs de Nestorius, il fut jugé orthodoxe et rétabli par le concile. On lut aussi sa lettre à Maris comme faisant partie des pièces relatives aux anciennes accusations; mais le concile ne porta aucun jugement sur cette lettre, dont les passages répréhensibles se trouvaient suffisamment rétractés par les déclarations signées postérieurement. Du resto, cette lettre fut condamnée dans la suite par le cinquième concile général. Elle est un des écrits que l'on désigne sous la dénomination des trois chapitres. Il est facile de comprendre qu'il n'y a pas la moindre trace de contradiction dans les décisions de ces deux conciles, puisque le premier jugea uniquement la personne ou l'orthodoxie d'Ibbas, et que le second, sans rien prononcer contre sa personne, jugea uniquement la doctrine de sa lettre.

R.

IBÉRIDE, *Iberis* (bot.). Genre de la famille des crucifères, sous-ordre des pleurorhizées, de la tétradynamie-silencieuse dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes ou sous-arbrisseaux d'Europe et d'Asie, surtout de la région méditerranéenne, à feuilles linéaires ou obovées, entières ou divisées, quelquefois charnues, à fleurs blanches ou purpurines disposées en grappes corymbiformes, d'abord ombellées, plus tard allongées. Ces fleurs ont quatre sépales égaux, dressés; quatre pétales inégaux, dont les deux extérieurs sont beaucoup plus grands que les deux autres, surtout sur le cercle extérieur des inflorescences. Le fruit de ces plantes est une silicule comprimée et presque plane, échancrée au sommet, formée de deux valves marguées ou ailées, et d'une cloison étroite séparant les deux loges monospermes. — L'IBÉRIDE A OMBELLES, *Iberis umbellata*, Linn., vulgairement nommée dans les jardins *Thlaspi*, *Taraspi*, est une espèce annuelle du midi de l'Europe. Elle s'élève à trois ou quatre décimètres. Toutes ses parties sont glabres;

ses feuilles sont lancéolées, acuminées, les inférieures dentées, les supérieures entières. Ses fleurs sont blanches ou d'une jolie couleur violette. Les deux lobes de ses silicules sont très aigus. Cette jolie espèce est très commune dans les jardins, où elle produit beaucoup d'effet. On la sème sur place au printemps, ou bien on l'élève en pots pour la planter ensuite en motte. Afin d'en jouir plus longtemps, on a généralement le soin d'en faire des semis à plusieurs époques différencées. — L'IBÉRIDE DE TÊTORE, *Iberis tenoreana*, D. C., espèce vivace et à feuilles persistantes, à fleurs violacées, est fréquemment cultivée en bordures qui produisent un charmant effet. — L'IBÉRIDE TOUJOURS VERTE, *Iberis sempervirens*, Linn., est très connue sous le nom vulgaire de *Corbeille d'argent*. Elle croît spontanément sur les rochers, dans l'île de Candie; c'est un sous-arbrisseau de petites proportions, à feuilles oblongues, obtuses, persistantes, glabres; à fleurs blanches, en nombreuses grappes corymbiformes; à silicules créusées seulement à leur extrémité d'une échancrure étroite. Cette espèce sert à faire de jolies bordures d'un vert frais avant ou après la floraison, et se couvrant entièrement de fleurs blanches. Elle est très-rustique, et facile à multiplier, soit par ses graines, soit par marcottes. — L'IBÉRIDE TOUJOURS FLEURIE, *Iberis sempervirens*, Linn., reçoit dans les jardins les noms de *TULÂSI VIVACE*, *Iberis de Perse*. Elle est venue de Sicile, où elle croît sur les rochers, et l'on dit qu'elle se trouve aussi en Perse. C'est un petit arbrisseau qui forme des touffes bien fournies, hautes d'environ 5 décimètres. Ses feuilles persistantes sont glabres, spatulées ou en coin, obtuses, entières. Ses grappes corymbiformes de fleurs blanches se succèdent pendant tout l'hiver. Elle est d'originaire. On la cultive dans de la terre franche légère, et pendant l'été, on la tient à une exposition chaude. On la multiplie ordinairement par boutures faites en pots et à l'ombre, pendant l'été. On en possède une variété à feuilles panachées.

P. D.

IBÉRIE. Contrée de l'Asie, située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Elle était bornée, selon Ptolémée, au N. par la Sarmatie, à l'E. par l'Albanie, au S. par la Grande-Arménie, à l'O. par la Colchide. Un grand nombre d'auteurs ont admis l'identité d'origine des Ibères asiatiques et de ceux de la péninsule hispanique. Les principaux peuples de l'Ibérie asiatique étaient les Moschiques, les Sacacènes, les Cambyse-niens, les Ossaréniens, les Moténiens et les Sapires. L'Ibérie, après avoir appartenu aux Perses, fut comprise dans l'empire d'Alexandre. Pompée s'en empara; elle devint libre après

Auguste, mais reconnut la protection romaine. Trajan la réunit à l'empire dont elle fut détachée à sa mort. Elle correspond aujourd'hui à l'Imérétie, à la Géorgie et à une partie du Caucase.

IBIS. Oiseau de passage du genre Courlis, célèbre dans l'ancienne Egypte (voy. ce mot). L'ibis était consacré à Thoth qui est souvent représenté avec la tête de cet oiseau. L'ibis hilane sur une enseigne était l'emblème de ce dieu. Eluis dit que lorsque l'ibis cache sa tête et son cou sous ses ailes, il offre la figure d'un cœur, et Horapollon nous apprend que dans l'écriture hiéroglyphique l'ibis désignait le cœur. On prétendait que cet oiseau avait enseigné à l'homme l'usage des clystères parce qu'il s'en donne, lui-même, disait-on, au moyen de son long col et de son long bec, lorsqu'il se sent malade. On a retrouvé un grand nombre de momies d'ibis parfaitement conservées et embaumées avec autant de soin que les hommes.

IBLIS ou **EBLIS.** Altération arabe du mot grec *δαιμόνιος*, qui signifie le diable ou Satan. Suivant la croyance musulmane, Iblis était un ange créé bon. Il rendit à Dieu, pendant plusieurs milliers d'années, un culte parfait, et tailla en pièces des anges qui s'étaient rendus coupables de rébellion. Cette victoire enfila d'orgueil Haréth (c'est ainsi que s'appelait Iblis avant sa chute), et il disposa à la révolte. Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de le saluer tous en se prosternant devant lui; tous se conformèrent à cette injonction, excepté Iblis, et lorsque Dieu lui demanda la cause de sa désobéissance, il répondit que l'homme, créé de terre, ne méritait pas le respect d'un ange créé de feu. Alors, Dieu maudit Iblis à cause de son orgueil, et lui ôta sa figure d'ange pour lui donner une figure de démon. Iblis, irrité contre Adam, cause de son malheur, songea à le séduire et à le faire tomber dans le péché; mais ne pouvant pas entrer dans le Paradis-Terrestre qu'habitaient Adam et Eve, parce que ce jardin était gardé par un ange vigilant appelé Ridhwan, il alla trouver le serpent. Ce reptile était alors un beau quadrupède; Iblis le pria de le transporter dans le Paradis terrestre; le serpent y consentit; il ouvrit sa gueule, Iblis s'y cacha, et arriva ainsi sans être aperçu jusqu'au lieu où se trouvaient nos premiers parents. Il trompa Eve, l'engagea à manger du fruit défendu, devint ainsi la cause de sa chute et de celle d'Adam. La haine d'Iblis s'étendit à tous les hommes, et il tâcha de les faire tomber dans le mal. Suivant les théologiens musulmans, cet ange maudit persuada à Cain que si le feu avait dévoré les sacrifices

d'Abel, c'était parce qu'Abel rendait un culte à cet élément. Cain le crut, adora le feu, et introduisit sur la terre les fausses religions. Les Musulmans croient qu'Iblis tentera les hommes et les portera au mal jusqu'au jour du jugement universel. Il ira ensuite en enfer partager éternellement le supplice de ceux qu'il aura séduits. Les musulmans appellent encore *Iblis* *Scheitan* (Satan) et *Bas* ou *Abou-Mourret*, le père de l'amertume, c'est-à-dire la source, la cause de toute douleur. On peut consulter sur Iblis le *Coran*, traduction française de M. Kazimirski, chapitres I, v. 32; VII, 10; XV, 31, 33; XVII, 63, 65; XVIII, 48; XX, 115; XXVI, 95; XXXIV, 19; XXXVIII, 74; D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, au mot *Eblis*; Silvestro de Saey, *Chrestomathie arabe*, tome II, page 259 et 52; et notre traduction de Tabari, p. 59 et suivantes.

DUCREUX.

IBN que l'on prononce souvent *Ebn* (voy. *Ebn*), signifie *fils*, en arabe. Ce mot entre dans la composition des noms propres de plusieurs personnages musulmans célèbres, parmi lesquels on distingue — 1° **ANOU-HASSAN-ALI IBN-AL-ATHIR** (fils d'Al-Alathir), surnommé *Azz-eddin* (la gloire de la religion). Il naquit à Djézire beni Omar en Mésopotamie, l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.). Il se fixa ensuite à Moussoul et fut même envoyé par le souverain de cette ville vers le calife de Bagdad. Mais c'est comme historien et non comme politique, qu'Ibn-al-Athir est devenu célèbre en Orient. Il composa en arabe un ouvrage considérable auquel il donna le titre de *Kamel al-tewarikh*, c'est-à-dire, *Chronique complète*, et qui contient toute l'histoire de l'Orient depuis la création du monde jusqu'à l'an 628 de l'hégire. Il rédigea encore dans la même langue une *Histoire des Atabegs de Syrie*, dont de Guignes a donné une notice fort étendue dans le tome 1^{er} des *Notices et Extraits*; un *Abrégé des généalogies d'Abdoul-Krim Samani*, et enfin une *Histoire des compagnons de Mahomet*. Ibn-al-Athir mourut l'an 630 de l'hégire (1235 de J.-C.). — 2° **IBN-AL-COUTHIA** (*Abou-Béca Mohammed*), célèbre écrivain arabe-espagnol, mort l'an 367 de l'hégire (978 de J.-C.). Il composa une histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes, qui a souvent été mise à profit par des auteurs européens. On lui doit aussi quelques ouvrages de grammaire. — 3° **IBN-AL-DJOUZI** (*Abou-Mod affar Youcef ben-Karah Ali*), auteur arabe du vi^e siècle de l'hégire. Il a composé un ouvrage historique célèbre, intitulé, *Mirât al-Zeman* (*Miroir du temps*). — 4° **IBN-AL-KHATHIB** (*Mohammed ben Akmed*), célèbre écrivain arabe espagnol. Il naquit à Grenade l'an 713 de l'hégire (1313 de J.-C.), et remplit, dans sa ville natale, plusieurs

fonctions publiques importantes ; mais soupçonné de trahison par le roi Ibn-ul-Ahmar, il périt dans un cachot l'an 776 de l'hégire (1374 de J.-C.). Cet auteur a composé un nombre considérable d'ouvrages relatifs à l'histoire et à la littérature de l'Espagne arabe. On en trouve le catalogue dans la *Bibliotheca Arabico-Hispana Escorialensis* de Casiri. On distingue parmi ces différentes productions une *Histoire de la ville et du royaume de Grenade*, dont Casiri a donné un extrait (ouvrage cité, II, p. 73), et une *Biographie des écrivains arabes-espagnols*. — 5° IBN-ALMOKAFFA (*Abdallah*), auteur du second siècle de l'hégire était d'origine persane. Il professait d'abord le magisme et se nommait Rouzbeh avant d'être devenu musulman. On lui doit la première traduction arabe du livre du Calila et Dimna. Cette version fut faite sur une traduction pehlieve. Ibn Almokaffa s'étant attiré la colère du calife Mansour, ce prince ordonna qu'on le mit à mort. L'homme chargé de cette exécution, qui était un ennemi personnel d'Ibn Almokaffa, le fit couper par morceaux et jeter ensuite dans un four ardent. Ibn Almokaffa mourut vers l'an 139 de l'hégire (757 de J.-C.). — 6° IBN-ALWARDI (*Abou-Hafs Zein-Eddin Omar, fils d'Almodhaffer*), géographe arabe très célèbre, mourut vers l'an 1350 de notre ère. Sa géographie, souvent consultée par un grand nombre d'auteurs européens, a été l'objet de différentes publications. De Guignes en a donné une notice étendue dans le second volume des *Notices et extraits des manuscrits*. Ibn-Alwardi a encore composé plusieurs autres ouvrages. — 7° IBN-COTAÏBA (*Abou-Mohammed Abdallah*), célèbre polygraphe arabe, né à Bagdad, l'an 213 de l'hégire (829 de J.-C.) et mort dans cette même ville l'an 276, (890 de J.-C.), a composé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue le *Kitab almaarif*, c'est-à-dire le *Livre des Notices*, vaste composition qui renferme l'histoire des Arabes, celle de Mahomet, des califes, etc. — 8° IBN-DJOL (*Abou-Daoud Souleïman*), médecin arabe de Cordoue, florissait vers le milieu du 11^e siècle de l'hégire. Il rédigea plusieurs ouvrages relatifs à son art, mais sa réputation repose principalement sur la version arabe du *livre des médicaments simples* de Dioscoride, qu'il traduisit du grec avec l'aide de quelques médecins. Cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre d'exactitude, surtout dans la traduction des noms des plantes. — 9° IBN-AL-AWWAM (*Abou-Zacaria Yahya, ben Mohammed ben Ahmed*), célèbre auteur géoponique arabe, vivait au 11^e siècle de l'hégire (11^e de notre ère), dans une campagne appelée Alxarafa et située à peu de distance de Séville. Son ouvrage, intitulé *Livre d'Agriculture*,

a été imprimé en arabe, avec une traduction espagnole et des notes, par Don Josef Antonio Banqueri, Madrid, 1802, 2 vol. in-fol. On a observé que l'auteur arabe parle d'un grand nombre de plantes utiles qui aujourd'hui ne se trouvent plus en Espagne, et que l'on cultivait dans ce pays à l'époque des Arabes. — 10° IBN-FAREDH (*Omar*), (voy. FAREDH. — 11° IBN-KHALDOUN (*Wali-eddin Abou-Zeld Abd-Alrahman*), polygraphe arabe très célèbre, naquit à Tunis, l'an 752 de l'hégire (1352 de J.-C.), après avoir rempli des fonctions publiques auprès des souverains de Tunis et de Fez, il fixa sa résidence au Caire, où il donna d'abord des leçons publiques dans divers collèges, et fut plus tard investi des fonctions de grand cadi des Malékites. Il mourut dans cette capitale, l'an 808 de l'hégire (1406 de J.-C.), à l'âge de 76 ans accomplis. Ibn-Khaldoun a composé un assez grand nombre d'ouvrages de littérature et de jurisprudence, mais son principal titre de gloire est l'*Histoire des Arabes et des Berbers*, dont feu M. le baron Silvestre de Sacy a publié plusieurs fragments dans sa *Chrestomathie Arabe* et dans la *Relation de l'Égypte*, par Abd-Allatif. M. le baron Mac Guckin de Slane s'occupe d'en donner une édition complète. Plusieurs parties de cet important travail ont déjà paru. — 12° IBN-KHAL-LICAN (*Seïems-eddin Abou-l-abbas-Ahmed*), célèbre historien, né à Arbel, en Perse, l'an 608 de l'hégire (1211 de J.-C.), s'appliqua à l'étude de l'arabe et rédigea dans cette langue divers ouvrages parmi lesquels on distingue un *Recueil des Vies des Hommes illustres* dont on a publié plusieurs fragments, et que M. le baron Mac Guckin de Slane a traduit en anglais, Paris, 1842, in-4°. — 13° IBN-YOUNIS (*Ali-ben-Abdalahman*), un des plus célèbres astronomes arabes qui aient existé, naquit l'an 369 de l'hégire (979 de J.-C.) Il fit ses observations en Égypte, non loin du Caire, et résuma ses travaux dans un ouvrage qui porte le titre de *Tables d'Ibn-Younis* ou *Table Hakémire*. Feu M. Caussin, le père, en a donné une notice dans le tome vii^e des *Notices et extraits des Manuscrits*. Ibn Younis, mourut l'an de l'hégire 397 (1007 de J.-C.). L. DEBEUX.

IBRAHIM. Forme arabe de l'hébreu Abraham. Ce nom appartient à plusieurs souverains et personnages illustres musulmans parmi lesquels on distingue : — 1° IBRAHIM 1^{er} (*Mélic-ul-Mowaleed Zahir-Eddaula Abou-l-Mozaffer*), 10^e ou 11^e sultan de la dynastie des Gaznévides. Il succéda à son frère Farroukhzad, l'an 450 de l'hégire (1058 de J.-C.). Ce prince, juste, pieux et humain, forme une exception malheureusement trop rare dans les fastes de l'Orient. Battu en 466 de l'hégire (1073), par Mélic-Schah, souve-

rain Seldjoneide qui voulait s'emparer du Khorasan, Ibrahim lui céda tout le territoire qu'il possédait dans cette province, et demanda en mariage, pour son fils Maçoud, une fille de Mélie-Schah. Après avoir, au moyen de ces concessions indispensables, établi une paix durable avec le monarque Seldjoneide, il recula ses frontières vers le sud, et étendit sa domination dans l'Inde, plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Il se montra toujours humain dans toutes ses guerres. Il sut, sans fouler les peuples par des impôts onéreux, fonder ou rebâtir plusieurs villes, et élever un nombre considérable de mosquées, de collèges et d'hôpitaux. Il mourut en 492 de l'hégire (1099), après un règne qui avait duré plus de 40 ans. — 2° **IBRAHIM**, sultan des Ottomans, frère d'Amurath IV, monta sur le trône de Constantinople à l'âge de 23 ans, dans l'année de l'hégire 1049 (1640). Sous le règne de ce prince les Ottomans assiégerent Azoff, et déclarèrent la guerre aux Vénitiens. Ibrahim, aussi lâche qu'il était cruel et debauché, ne prit aucune part directe aux opérations militaires. Les grands, fatigués de ses cruautés, se soulevèrent, et l'enfermèrent dans le sérail où il fut étranglé bientôt après. Il mourut le 18 août 1649 (an de l'hégire 1059), après un règne de 9 ans. — 3° **IBRAHIM**, le plus célèbre de tous les juriconsultes ottomans, naquit à Alep, vers la fin du x^v siècle. Il passa ensuite à Constantinople, et mourut dans cette capitale, l'an 956 de l'hégire (1549), à l'âge de plus de 90 ans. Il a laissé sous le titre arabe de *Mulleka al-abhar* (*conférence des mers*), un grand traité de jurisprudence qui, aujourd'hui encore, fait autorité dans toute la Turquie. Mouradgea-d'Ohsson en a extrait la partie de son *Tableau de l'empire ottoman* qui est relative au code religieux. — 4° **IBRAHIM**, favori et grand-vizir du sultan Soliman II, était génois. Enlevé, encore enfant, par des corsaires, il fut conduit à Constantinople, et élevé dans la religion mahométane. Il entra d'abord dans le corps des janissaires où il obtint un grade élevé. En 1523, cette milice turbulente s'étant révoltée, Ibrahim tua de sa main deux officiers qui excitaient la sédition, et arrêta les soldats qui voulaient piller les trésors d'une mosquée. Le courage, le sang-froid et l'intelligence dont il fit preuve dans cette grave occasion, décidèrent Soliman II à le nommer grand-vizir. Ibrahim accompagna ce prince dans l'expédition de Hongrie, et s'y distingua tellement qu'il obtint en mariage une des sœurs du sultan. Ibrahim rendit de nombreux services à l'empire dans le cours de son administration; mais convaincu par Roxelane, femme de Soliman II, d'avoir entretenu des relations avec

l'Autriche, il fut étranglé en 1535. — 5° **IBRAHIM-EFENDI**, membre du corps des ulemas, abjura le mahométisme et se convertit à la religion catholique en 1671. Il passa à Venise et entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il prit le nom de Paul-Antoine Efendi. Il mourut en 1697, à l'âge de 56 ans.

DEUXIÈME.

IBRAHIM-PACHA, le plus illustre des fils de Méhémet-Ali, naquit en 1789, à la Cavale en Roumélie. Sa jeunesse fut un sérieux apprentissage de l'art de la guerre et de celui de l'administration. Passionné pour la gloire, doué d'une intelligence supérieure, d'un caractère énergique et d'une force de volonté pour ainsi dire inébranlable, il devait jouer un rôle brillant dans l'histoire de l'Égypte nouvelle créée par Méhémet-Ali. Son amour-propre eut d'abord beaucoup à souffrir, car son père n'avait en ses talents qu'une médiocre confiance. Méhémet-Ali l'avouait lui-même dans la suite : « J'ai été longtemps à l'apprécier, disait-il, et je n'eus une entière confiance en lui que lorsque sa barbe fut presque aussi longue que la mienne. » Ibrahim avait vu avec anxiété son frère Toussoun, plus jeune que lui, investi du commandement de l'expédition contre les Wahabites. Mais Toussoun n'avait pas été heureux et Méhémet-Ali se décida à charger Ibrahim du soin de cette guerre périlleuse. Ce fut le 3 septembre 1816, qu'Ibrahim partit du Caire pour aller se mettre à la tête de l'armée d'Arabie, et il jura devant le tombeau du prophète, à Médine, de ne pas remettre le sabre dans le fourreau avant l'entière extermination des Wahabites. Ses premières opérations furent sans résultat; les soldats, après avoir éprouvé des privations de toutes sortes étaient tombés dans un découragement profond. Les Wahabites commandés par le brave Abd-Allah-Ebn-Soud les inquiétaient sans cesse et interceptaient les convois. Ibrahim essaya vainement de s'emparer d'El-Rass, ville frontière du Nedjd. Il dut se retirer après un siège de près de quatre mois et une perte d'environ 4,000 hommes. Honteux de cet échec, il veut le réparer à tout prix, et, laissant derrière lui El-Rass, il s'enfonce audacieusement au cœur du pays, emporte tour-à-tour Boureydeli, El-Maznah, Châkra, Dorama, ravage tout dans sa marche victorieuse et vient mettre le siège devant Deraïeh, la capitale des Wahabites. Il était depuis deux mois devant cette place redoutable, lorsque le feu se déclara dans la tente où étaient renfermés toutes les munitions, la fit sauter avec fracas et incendia le reste du camp. Pour comble de malheur, la moitié des provisions de bouche périt dans ce désastre et Ibrahim, sans vivres, presque sans munitions, se

trouvait à 500 lieues de l'Égypte, au milieu de déserts arides et environné d'ennemis acharnés. Un autre eût songé à la retraite; Ibrahim ne pensait qu'à vaincre. Il ordonne à ses soldats de ne tirer qu'à bout portant et leur défend, sous peine de la vie, de céder un pas de terrain. Bientôt cependant on annonce l'approche d'un renfort de 3,000 hommes envoyés par Méhémet. L'armée se réjouit; mais Ibrahim est désespéré; il ne veut partager avec personne la gloire d'avoir forcé les Wahabites dans leur dernier retranchement. Il annonce à ses troupes qu'il faut prendre Deraïeh ou mourir; l'assaut commence, la place se rend et Abd-Allah est envoyé au Caire, puis de là à Constantinople, où le divan lui fait trancher la tête. Le jeune prince porte ensuite la ruine et le pillage dans toute la contrée; il met à mort les principaux chefs, réduit les habitants en esclavage, et brûle sans pitié les villes et les villages. Il remplissait à la fois le vœu qu'il avait fait au prophète et les ordres qu'il avait reçus de Constantinople. Il revint au Caire après trois ans d'absence et fit son entrée triomphale le 11 décembre 1819.

Méhémet-Ali, malgré tous les obstacles qu'il avait rencontrés, travaillait à la réorganisation de son armée à laquelle il voulait faire adopter la tactique européenne. On vit alors le vainqueur des Wahabites, se refaisant simple soldat, se mettant en ligne comme le dernier de son armée, apprendre successivement toutes les manœuvres, et donner à tous l'exemple de l'obéissance. C'est ainsi qu'il parvint à inspirer aux troupes égyptiennes cet enthousiasme et cette sorte de fascination que Napoléon exerçait sur les siennes. En 1824, il fut investi du commandement de l'expédition égyptienne dans la Grèce, il comprima Candie et marcha de triomphes en triomphes; mais le 20 octobre 1827 la bataille de Navarin termina par un échec cette campagne brillante et si habilement exécutée. En novembre 1831, Ibrahim quittait encore Alexandrie pour envahir la Syrie. On a fait connaître à l'article MÉHÉMET-ALI les motifs de cette guerre. Ibrahim enleva rapidement Jaffa et Gaza, arriva devant Saint-Jean-d'Acre avec 60 bouches à feu, et prit cette ville après un siège de six mois. Il se dirige ensuite sur Damas, y pénétra sans coup férir, arrive avec 30,000 hommes à Homs, ou campait l'armée turque commandée par Méhémet-Pacha, la taille en pièces le 7 juillet 1832, se met à la poursuite des Turcs, prend Alep sur son passage, rejoint Méhémet-Pacha à Baylan, le met en déroute, lui fait 2,000 prisonniers et lui enlève 25 pièces de canon. Pénétrant alors dans l'Anatolie, il reçoit la soumission de Smyrne et arrive à Konieh ou Reschyd-

Pacha vient l'attaquer avec plus de 60,000 Turcs. On en vint aux mains le 21 décembre; Ibrahim, habilement secondé par Soliman-Pacha (le colonel Sèves), se précipite sur l'ennemi, rompt leur ordre de bataille, le met en déroute et s'empare du grand visir. En quelques jours il pouvait arriver devant Constantinople, mais on annonça une intervention des puissances européennes, et il suspendit sa marche victorieuse. Le traité d'Unkiar-Skelessy vint rétablir la paix entre l'Égypte et la Turquie. Ibrahim profita de ces loisirs pour seconder son père dans son œuvre d'organisation administrative, rétablit le calme et le bon ordre dans la Syrie, et se livra en même temps à l'étude des questions commerciales et agricoles.

Le sultan Mahmoud n'avait accepté que comme un sursis le traité d'Unkiar-Skelessy. En 1839, Hafiz-pacha entra dans l'Anatolie avec 23,000 hommes d'infanterie, 14,000 chevaux et 140 bouches à feu. Ibrahim, à cette nouvelle, accourut à la tête de 43,000 hommes, le rencontre à Nézib, et, malgré les circonstances les plus défavorables, écrase l'ennemi qui lui laisse un butin immense: 160 bouches à feu, 4,000 tentes, 15,000 prisonniers. La diplomatie vint encore arrêter Ibrahim après ce triomphe. On a fait connaître à l'article MÉHÉMET le résultat de cette intervention. La grande victoire de Nézib avait clos la carrière militaire d'Ibrahim. Il avait donné des preuves éclatantes de son génie dans les campagnes de Morée et de Syrie. Au point de vue de l'administration, il montra également un talent remarquable. Il s'associa aux projets de son père, auquel il témoignait toujours un respect sans bornes, exécuta, à ses dépens, dans le Caire et les environs, d'immenses travaux d'assainissement, et contribua puissamment au rebondissement de l'Égypte, qu'il encouragea de toutes les manières. En 1834, il avait fait planter lui-même près de 600,000 pieds d'arbres en pleine voie de prospérité. Ce fut lui qui, le premier, demanda l'introduction en Égypte des machines à vapeur appliquées à l'industrie et à l'agriculture, et il en avait établi 21 pour son propre compte, entre autres la première raffinerie de sucre qu'on ait vue sur les bords du Nil. Méhémet-Ali ayant été frappé d'aliénation mentale au commencement de 1848, Ibrahim reçut, à Constantinople, l'investiture de l'Égypte, et fut proclamé vice-roi dans la ville du Caire, le 22 septembre 1848. Il mourut le 2 novembre de la même année, et eut pour successeur son neveu Abbas-Hilmi-Pacha.

AL. BONNEAU.

IBYCUS, poète lyrique grec né à Rhégium, florissait vers la première année de la LX^e olympiade (540 av. J.-C.). On rapporte qu'il fut as-

sassiné par une bande de voleurs sur une grande route, et qu'il prit à témoins une troupe de grues qui passaient en ce moment au dessus de sa tête. Quelque temps après, les meurtriers se trouvant à Corinthe, virent des grues, et l'un d'eux dit à ses compagnons : voila les témoins d'Ibyrus. Ces paroles furent rapportées aux magistrats et firent découvrir le crime. Il nous reste quelques fragments d'un poème d'Ibicus intitulé : *Enlèvement de Ganymède*.

ICAQUIER, *Chrysobalanus* (bot.). Genre de la famille des Chrysobalanées, de l'icosandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbrisseaux et des arbres de taille peu élevée, spontanés dans les parties chaudes de l'Amérique; à feuilles alternes, entières, dépourvues de stipules; à fleurs disposées en grappes ou en panicules et présentant les caractères suivants : calice quinque-parti, un peu irrégulier; cinq pétales onguleux; étamines au nombre de vingt à trente, insérées au haut du tube du calice, libres, saillantes; ovaire hérissé, à une loge, avec deux ovules dressés, donnant naissance entièrement sur le côté et vers sa base, à un style filiforme que termine un stigmate obtus. Le fruit de ces végétaux est une drupe monosperme à noyau pentagonal. — Le *CHRYSOBALANUS ICACO*, Lh., porte vulgairement le nom de *Prunier icaque*, *Prunier d'Amérique*. Il croît spontanément dans l'Amérique tropicale, particulièrement aux Antilles, et se trouve cultivé, ou peut-être aussi spontané, au Sénégal. Il ne s'élève guère qu'à deux ou trois mètres de hauteur avec un tronc tortueux. Ses feuilles, ovobées et presque arrondies, sont glabres et luisantes; ses petites fleurs blanchâtres, paniculées, inodores, donnent un fruit assez semblable à une prune de grosseur moyenne, dont la couleur est blanche, jaune, rouge ou violette, selon la variété, et dont la chair blanche, un peu molle, a une saveur douce et agréable. La graine contenue dans ce fruit est très bonne à manger et oléagineuse. Aux antilles, on cuit au sucre les fruits de l'icaquier, et les confitures qu'on obtient ainsi sont expédiées en Europe, en assez grande quantité. Toutes les parties de l'icaquier sont plus ou moins astringentes, et ont, en Amérique, pour ce motif, des usages divers dans la médecine locale. P. D.

ICARE *roy. DÉDALE*.

ICARIENS. Secte de communistes qui tire son nom du livre intitulé : *Voyage en Icarie*, que M. Cabet publia vers 1840, et dans lequel cet écrivain, supposant un peuple imaginaire, décrit tous les détails de l'organisation sociale qu'il a vue en rêve. M. Cabet conserve le mariage et la famille; mais pour tout le reste, il

admet une communauté absolue. Le travail s'accomplit dans des ateliers sociaux; le dîner se fait en commun, mais on soupe chez soi; le Gouvernement distribue à chacun, selon ses besoins, la nourriture, les vêtements, sa part d'objets de luxe et de jouissance, etc., etc. Ce livre serait assez divertissant, s'il ne portait à chaque page l'empreinte d'une profonde aberration mentale. M. Cabet avait réuni autour de lui un assez grand nombre de disciples; mais désespérant de pouvoir réaliser son utopie en France, il émigra au Texas, vers la fin de 1848, avec ses principaux adhérents, et y fonda une colonie qui, grâce au pouvoir dictatorial exercé par le maître, et aux efforts que, d'ordinaire, provoquoit tout établissement nouveau, a pu subsister jusqu'à ce jour. Cependant, malgré la surveillance rigoureuse que M. Cabet a exercée sur la correspondance de ses associés, il n'a pu empêcher qu'il ne parvint en Europe des plaintes aigres sur le régime qu'il leur a imposé.

ICARIUS (*myth.*), fils d'Œbale et père d'Érigone, donna l'hospitalité à Bacchus, qui conçut une passion violente pour sa fille et apprit à Icarus à planter la vigne et à faire le vin. Une autre légende dit que Bacchus lui donna une outre pleine de vin en lui recommandant de parcourir le monde pour y propager la culture de la vigne, et qu'il arriva ainsi en Attique, où il fut lapidé (*roy. ERICONE*). — Un autre ICARIUS ou ICARION, fils de Périérès et de Gorgophone, épousa Polycaste ou Dorodogne, dont il eut, entre autres enfants, la vertueuse Pénélope (*roy. ce mot*).

ICENES, *Iceni*. Peuple de la Grande-Bretagne, dont les villes principales étaient *Fenta icenorum*, aujourd'hui *Caster*, près de *Norwich*, et *Oppidum icenorum*, aujourd'hui *Exworth*. L'an 50 après J.-C., *Ostorius Scapula*, général des légions romaines, réduisit les Icènes, comme les autres tribus bretonnes, malgré leur résistance; mais un soulèvement terrible eut lieu plus tard. *Prasatagus*, roi des Icènes, qui avait été longtemps allié de Rome, était mort après avoir nommé *Néron* son héritier, conjointement avec ses filles. *Catus*, procureur impérial, avait saisi immédiatement la succession tout entière. *Boadicee*, veuve du roi, fit de justes réclamations, fut châtiée comme une esclave, et vit ses filles déshonorées par des soldats romains. Elle fit alors un appel aux tribus soumises, se vit bientôt à la tête d'une armée formidable, s'empara de *Caualodunn*, écrasa *Petritus* et la neuvième légion, brûla *Londres*, puis *Vérolam*, et immola une multitude d'ennemis à la déesse *Andraste*. Les Icènes et les autres Bretons furent enfin vaincus par *Suetonius Paulinus*, après une

longue et courageuse résistance; ils avaient perdu 80,000 hommes, selon Tacite, qui place cette victoire au nombre des plus glorieuses de l'empire romain. Boadicee se donna la mort pour ne pas survivre à ce désastre.

ICHNEUMIA (*mamm.*). Genre de l'ordre des Carnassiers, division des Carnivores digitigrades, tribu des Vivorra, créé par Ch.-Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, et venant établir un passage naturel entre les Mangoustes et les Cynictis. Chez ces animaux, les membres sont assez élevés; les pouces sont courts et placés haut, surtout en arrière; les paumes des mains et les plantes des pieds sont presque complètement velues; les ongles sont assez grands, légèrement recourbés, obtus; les dents sont au nombre de quarante, vingt à chaque mâchoire; les oreilles ont leur concave très-large, très-courte; la queue est longue, non préhensile; le pelage est composé de deux sortes de poils: les uns soyeux, longs, rudes, peu abondants, et les autres laineux, doux et abondants. — Les Ichneumies sont insectivores et quelquefois même carnivores. Ils vivent dans des terriers et se rencontrent dans une grande partie de l'Afrique continentale. — Le type est la MANGOSTE A QUEUE BLANCHE, *Ichneumia albicauda*, Isid. Geoffroy, dont le corps, d'assez petite taille, est d'un cendré fauve très-peu tiqué, passant au noirâtre en dessus, et qui habite le Sénégal, ainsi que l'Afrique australe en général. Deux autres espèces, rangées dans ce genre, sont désignées sous les noms d'*Ichneumia aibescens*, Is. Geoffroy, et *Gracilis*, Rüppel: la première est propre au Sennar, et la seconde à l'Abyssinie.

ICHNEUMON. Petit quadrupède du genre mangouste, particulièrement honoré par les habitants d'Héracléopolis, parce qu'il fait une grande destruction des œufs de crocodiles. Diodore rapporte que l'Ichneumon tue le crocodile lui-même. Pendant que ce dernier dort sur le rivage, dit cet écrivain, l'Ichneumon se roule dans la boue, se précipite tout-à-coup dans la gueule de son ennemi, entre dans son ventre, lui dévore les entrailles, le tue et sort ensuite de son corps. Pour le reste, voy. ÉGYPTÉ.

ICHNEUMON (*ins.*). Genre d'hyménoptères de la tribu des ichneumonides, renfermant un très-grand nombre d'espèces européennes, mais peu d'exotiques jusqu'à présent. Le corps de ces insectes est allongé, l'abdomen est ou cylindrique ou fusiforme, un peu aplati vers la base, qui est pétiolée; la tarière est extrêmement courte: les antennes, un peu moins longues que dans les autres genres, sont plus ou moins noduleuses chez les mâles, enroulées souvent en spirale chez les femelles et presque toujours

annelées de blanc ou de jaune-clair au milieu: l'écusson est à peine saillant. Ces insectes sont ornés de couleurs plus variées que celles de leurs congénères. Ils sont de taille moyenne, et cependant, malgré le nombre de leurs espèces, les vrais ichneumons sont peu connus sous le rapport de leurs mœurs: cela tient surtout à ce que les observateurs ont toujours négligé de caractériser un peu rigoureusement les espèces dont ils étudient le développement. Il est probable, à cause de la brièveté de la tarière, que ces hyménoptères déposent leurs œufs sur les chenilles à peau nue. Nous citerons: — l'*Ichneumon molitorius*, Fab., noir, avec l'écusson, l'extrémité de l'abdomen et la base des tibias blancs; — l'*I. reginatorius*, Fab., noir, avec l'écusson, plusieurs taches sur le corselet, et 5 bandes transversales sur l'abdomen, la 3^e interrompue, blanches; — l'*I. necatorius*, Fab., noir, bord postérieur de l'écusson et les 1^{re}, 2^e et 3^e segments abdominaux jaunes. L'écusson est armé de 2 pointes: c'est le type du genre *Metapius*; — l'*I. debellator*, Fab., qui sert de type au genre *Alomya* de Panzer; il est étroit, allongé, noir, avec les quatre segments intermédiaires de l'abdomen fauves.

ICHNEUMONIDES (*ins.*). Tribu d'hyménoptères pupivores, ayant pour caractères: des antennes presque toujours aussi longues que le corps, composées de 18 à 60 articles, jamais coudées, mais souvent enroulées au milieu, presque toujours en mouvement, ce qui a fait donner à ces insectes, par Réaumur, le nom de mouches vibrantes; les femelles sont munies d'une tarière composée de trois filets de longueur très-variables, tantôt ne dépassant pas l'abdomen, tantôt beaucoup plus longue que lui. Cette tarière, qui joue un rôle si important dans l'histoire de ces insectes, mérite une description un peu détaillée. Ses deux filets latéraux sont convexes en dehors, et servent à protéger la tarière qui, elle-même, est composée de trois pièces, dont l'une, en forme de cylindre, reçoit les deux autres dans un sillon de sa face inférieure; ces deux filets sont dentelés à leur extrémité, et servent à perforer les divers corps dans lesquels les œufs doivent être déposés. L'instinct de ces insectes est admirable, en ce que les femelles vont déposer leurs œufs sur les larves d'insectes, sur les pucerons, sur les araignées et surtout sur les chenilles, et non seulement sur les larves qui vivent à découvert, mais sur celles qui, dans les retraites les plus cachées, semblent défier les recherches de leurs ennemis. Ces œufs sont tantôt introduits sous la peau de l'animal, tantôt seulement déposés à la surface; mais alors sitôt que la larve paraît, elle pénètre dans le corps qui doit lui servir de nourriture et de ro-

fuge. Les larves des ichneumonides sont apodes, et ressemblent à de petits vers. Elles se nourrissent d'abord des petites graisseuses des insectes qu'elles attaquent, et ne les font périr que lorsqu'elles ont pris tout leur accroissement; elles s'y construisent une coque soyeuse, dans laquelle elles opèrent leurs métamorphoses. Il est rare que les chenilles ainsi attaquées, et sur lesquelles un point noir permet de reconnaître l'endroit où le parasite a été introduit, puissent arriver à l'état de chrysalide, et surtout à celui d'insectes parfaits; on en voit cependant qui portent sur leurs ailes atrophiées ou déchirées les marques du passage de l'ichneumonide. C'est grâce à la singulière nourriture des larves de cette tribu que nous voyons un terme aux ravages effrayants causés dans certaines années par les chenilles : la proportion entre les dévorants et les dévorés reste la même; les ichneumons augmentent en nombre en même temps que leurs ennemis, et l'année suivante, il est rare que l'on voie le même fléau se reproduire avec la même intensité. C'est là un des merveilleux secrets de la nature, qui met le remède à côté du mal, en maintenant l'équilibre entre deux catégories d'insectes. Si les chenilles sont surtout les victimes des ichneumonides, les diptères, les hyménoptères, les coléoptères mêmes ne sont pas à l'abri de leurs poursuites : ainsi l'on voit des cryptus, des hémites venir jusque dans nos maisons pondre leurs œufs dans le corps des plumes, des dermestes, des anthrènes; d'autres vivent dans le corps des pucerons. Les œufs de ces insectes, lorsqu'ils ne sont pas déposés dans le corps même de l'animal destiné à nourrir les larves qui en sortiraient, sont souvent fixés par un pédicule long et arqué, terminé inférieurement par un renflement : c'est alors que les jeunes larves restent attachées à leurs œufs par l'extrémité postérieure de leur corps pour attaquer l'enveloppe antérieure de leur victime. Les ichneumonides ont été le sujet de plusieurs ouvrages : le plus important est celui de Gravenhorst. On trouvera des détails intéressants sur cette tribu dans de Géer, Réaumur, Müller, dans Westwood (*Introd. to modern classification*), Haliday (*Entomolog. Magaz. II*), L. Dufour (*Ann. de la soc. Entomol. de France*). Les innombrables espèces d'ichneumonides sont renfermées dans plusieurs genres, dont voici les principaux : Ephialte, Pimple, Eucéros, Banchus, Ophion, Panisque, Anomalon, Crypte, Mésostène, Hémitèle, Ioppa, Trogue, Ichneumon, Tryphon.

L. FAIRMAIRE.

ICHOR (méd.). Mot grec vulgarisé par lequel on désigne : 1° un liquide formé par un sang altéré, ordinairement feûide et acré, souvent

mêlé de pus; 2° le liquide d'un aspect analogue à celui-ci et que fournissent les surfaces ulcérées.

ICHTHYOCOLLE (voy. COLLE).

ICHTHYOLOGIE (voy. au Supplément).

ICHTHYOPHAGES, c'est-à-dire *mangeurs de poissons*. Les Grecs ont donné ce nom à plusieurs peuples qui vivaient surtout des produits de la pêche. Néarque en place un au S. de la Gedrosie, vers la Carmanie; Ptolémée en signale vers la Chine; Pausanias, sur les bords de la mer Rouge, et Plin, dans plusieurs îles voisines de l'Arabie heureuse.

ICHTHYOSAURE, *Ichthyosaurus* (rept.).

Genre de fossile créé par Conglecare pour des espèces de grande taille que l'on a souvent rapportées à la classe des reptiles, mais qui semblent plutôt devoir être regardées comme une classe particulière que Ch. Richard nous indique sous la dénomination d'ENALIOSAURIENS, et dans laquelle, outre le genre qui nous occupe, il place ceux des *Plesiosaures* et *Pliosaures*. Les ichthyosaures étaient des animaux marins qui se trouvaient dans les mers de l'époque jurassique et éolitique, et qui remplaçaient les dauphins. Ces fossiles offrent des caractères pris de presque toutes les classes des animaux vertébrés, et semblent former un chaînon qui lie les reptiles d'une part aux poissons, et de l'autre aux cétacés. — Les ichthyosaures ont un museau de dauphin, un crâne et un sternum de lézard, des pattes de cétacés, mais au nombre de quatre, enfin des vertèbres de poissons; leurs dents à racines pleines sont coniques, émaillées, striées longitudinalement et logées dans un sillon profond des os maxillaires; les narines sont percées à la naissance du museau en haut des intermaxillaires; les orbites sont très grandes; les vertèbres ont toutes le diamètre de leur corps deux ou trois fois plus grand que l'axe, et ce corps a ses deux faces articulaires concaves; les apophyses épineuses placées obliquement forment une crête presque continue; il n'y a pas d'apophyses transverses; les côtes s'étendent depuis l'axis jusqu'aux deux premiers tiers des vertèbres caudales; il n'y a point de cou; le sternum inférieur est composé d'une pièce impaire, de deux clavicules et de deux grands coracéidiens taillés en dentail; l'omoplate est très élargie; le bras est gros et court; les deux os de l'avant-bras sont larges et aplatis, et se distinguent à peine des os du carpe et des phalanges, qui forment des os plats, polygonaux. L'iléon est appliqué sur les côtes. Le pubis et l'ischion sont un peu aplatis; le fémur est plus long que l'humérus; le reste du membre postérieur ressemble aux parties correspondantes du membre antérieur; le nombre des vertèbres va jusqu'à cent vingt-

six; la queue, vers son dernier quart, est presque toujours fracturée ou fortement déviée. — On connaît une dizaine d'espèces de ce genre; la plupart d'entre elles se trouvent dans le lias d'Allemagne. En France, on a trouvé également dans l'oolithe, des os d'une espèce de ce genre, mais en moindre abondance qu'en Allemagne et qu'en Angleterre, où ces débris ne sont pas très rares. — Les ichthyosaures étaient de très grande taille, car on a des os d'une espèce qui avait au moins dix mètres de longueur totale, sur lesquels la tête seule mesurait plus de deux mètres. — L'espèce la plus commune est l'*Ichthyosaurus communis*, Congleare; les autres ont reçu les noms d'*I. intermedius*, *platyodon*, *lonchiodon*, *tenuirostris*, *acutirostris*, *latiflorus*, *latimanus*, *thyreospondylus*, *trigonus*, *trigonodon*, etc. E. D.

ICHTHYOSE (méd.). Maladie caractérisée par l'épaississement de l'épiderme, qui prend la forme de squames plus ou moins larges, dures, desséchées, d'un blanc grisâtre, comme imbriquées, mais ne reposant jamais sur un tissu enflammé. Quelquefois la peau conserve encore de la mollesse et se trouve seulement parsemée de petites parcelles d'épiderme brisé, inégales, grisâtres et peu résistantes; il semble alors que la maladie soit bornée à une légère augmentation d'épaisseur et à un état de sécheresse de la peau, accompagnée d'une exfoliation continue. Dans d'autres circonstances, la peau, épaisse et fendillée, est recouverte de véritables écailles, sèches, dures et résistantes. C'est l'épiderme épais, qui, sillonné en tous sens, s'est partagé en une foule de parties squameuses irrégulières, plus ou moins larges, libres dans la plus grande partie de leur circonférence, et la plupart réellement imbriquées au point adhérent.

L'ichthyose peut être congéniale ou accidentelle. La seconde espèce se développe sur toutes les parties du corps, mais son siège de prédilection est la face interne des membres, les articulations, principalement celles du coude et du genou; la partie postérieure du tronc. L'ichthyose congéniale occupe au contraire presque toute la surface cutanée. — Quelle que soit l'étiologie de l'affection, et quel que soit l'épaississement de ses écailles, elle ne détermine aucun trouble général dans l'économie; seulement, la peau constamment sèche, n'est plus le siège d'aucune transpiration salutaire. L'ichthyose congéniale n'est point un obstacle aux fièvres exanthématiques que l'on contracte le plus habituellement dans l'enfance; mais alors la rougeur de la peau est moins marquée, et l'éruption moins saillante. Dans tous les cas, ces phleg-

masies n'ont jamais qu'une influence passagère sur elle. Cette affection dure le plus ordinairement toute la vie. L'ichthyose accidentelle disparaît quelquefois complètement, mais ce n'est jamais qu'après une longue durée. L'ichthyose congéniale est presque toujours héréditaire, et se transmet pendant plusieurs générations successives, mais préférentiellement sur les enfants mâles. L'ichthyose accidentelle peut également être héréditaire, mais des influences extérieures assez peu connues la provoquent dans certains cas. Ainsi elle serait endémique dans quelques climats, et pour ne parler que de la France, où elle n'est absolument rare nulle part, elle est cependant relativement beaucoup plus commune dans l'intérieur, notamment dans le Berry. Elle attaque indistinctement les deux sexes, moins cependant les femmes que les hommes.

L'ichthyose congéniale est au dessus des ressources de l'art, et le seul traitement palliatif qu'il convienne de lui opposer consiste dans les lotions mucilagineuses, les bains souvent répétés, et surtout dans les bains de vapeur, afin de modifier autant que possible la rudesse incommode de la peau. L'ichthyose accidentelle offre plus de chance de guérison. Le goudron, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, a été vanté comme spécifique; mais les moyens qui nous paraissent avoir le mieux réussi consistent dans les applications émollientes et les bains fréquemment répétés. Quand la maladie occupe un espace borné, la modification produite par les vésicatoires volants est par fois efficace. L. DE LA G.

ICONIUM. Ville célèbre de l'Asie-Mineure, dans la Lycarnie. Strabon en parle comme d'une place peu considérable, mais bien bâtie. Pline, au contraire, la compte parmi les villes importantes de la contrée et le témoignage des Actes des Apôtres (XIV, 1 et 2), ne permet pas de douter de l'exactitude de cette assertion. Nous y voyons, en effet, que saint Paul prêcha dans cette ville à une grande multitude de Juifs et de Grecs. Iconium fut très célèbre au moyen-âge, sous le nom légèrement modifié de Kouich (roy. ce mot).

ICONOCLASTES. Hérétiques du VIII^e siècle, qui s'élevèrent contre le culte que les catholiques rendaient aux images. Ce nom vient du grec *εικων*, image, et de *κλαω*, je brise, parce que les iconoclastes brisaient les images partout où ils en trouvaient.

Dieu avait défendu aux Juifs de faire des images pour ne pas les exposer à l'entraînement des superstitions idolâtriques. Et pourtant Moïse plaça lui-même deux chérubins sur l'arche d'alliance. Quand le temple fut construit, Salomon

fit peindre des images sur les murs et sur le voile du sanctuaire ; comme si ces deux grands interprètes de la pensée du Seigneur avaient voulu indiquer le véritable esprit de la défense primitive, et faire entendre qu'elle n'aurait plus lieu des que les serviteurs de Dieu cesseraient d'être exposés à prendre ces figures pour des objets de véritable adoration. Or, cet inconvénient n'était pas à craindre généralement sous la loi de grâce : « Nous avons passé l'enfance, disait Jean Damascène, nous savons parfaitement ce qu'il est possible ou impossible de représenter et de vénérer dans les images. » Leur culte, en effet, se rapporte tellement aux objets qu'elles représentent que, par le moyen des images que nous baisons et devant lesquelles nous nous mettons à genoux, nous adorons Jésus-Christ et vénérons les saints dont elles nous rappellent le pieux souvenir, et, dans les saints, Dieu lui-même, auteur unique et véritable source de toute sanctification. — Telle était l'ancienne pratique de l'Eglise, lorsque Léon l'Isaurien, empereur de Constantinople, osa l'attaquer ouvertement, l'an 726 de l'ère chrétienne. Son éducation rustique et son commerce avec les Juifs et les Arabes avaient développé dans son âme de bronze une profonde aversion pour les saintes images. Jaloux d'imiter le calife Jézid, qui venait de les détruire dans les églises de Syrie, il eut aussi la prétention de purger ses vastes états de ce qu'il appelait, avec les disciples du Coran et de la synagogue, une abominable idolâtrie. Saint Germain, patriarche de Constantinople, résista fortement à l'empereur, soutenant que les images avaient toujours été en usage dans l'Eglise, et déclarant qu'il était prêt à mourir pour les défendre. Ce noble exemple, donné par le premier pasteur, fortifia l'Eglise de Constantinople dans l'ancienne croyance. Mais un grand nombre d'évêques grecs, gagnés par les caresses du prince, ou intimidés par ses menaces, trahirent leur devoir. Dans ce nouveau péril, que la division de l'épiscopat rendait encore plus redoutable, Dieu suscita à la sainte cause des images un défenseur plein d'énergie et de savoir qui osa se faire entendre du sein même de la cour des princes musulmans : c'était Jean Damascène, dont le père était conseiller-d'état près du calife de Damas. Jean écrivit un beau discours à ses amis de Constantinople, en les priant de le répandre parmi les fidèles. On conçoit que, veuant d'une pareille main, l'œuvre du jeune viril dut faire une sensation profonde. Rome, avertie de bonne heure, envoya de semblables admonitions aux Eglises orientales. Le pape Grégoire II, qui avait reçu avec honneur les images de l'empereur Léon, et

les avait envoyées aux rois d'Occident, pour lui concilier leur bienveillance, se crut en droit de réclamer en faveur de celles qu'il poursuivait de son aveugle haine. Le prince répondit en menaçant de mettre en pièces, à Rome même, l'image vénérée de saint Pierre, et de traîner le pape Grégoire, chargé de fers, au pied du trône impérial. Ses émissaires partirent en effet avec l'ordre d'enchaîner ou de mettre à mort le souverain pontife. Mais les Italiens protestèrent hautement qu'ils étaient prêts à le défendre de toutes leurs forces. Ils prononcèrent anathème contre le prince iconoclaste, contre ses partisans et ses ministres. Chaque ville se donna un gouverneur avec le titre de duc. On proposa même d'élire un empereur et de le conduire à main armée à Constantinople. Mais le pape arrêta l'exécution de ce projet et apaisa les esprits, espérant bien que Léon reviendrait de ses folles entreprises. Celui-ci répondit à ce dernier témoignage de bonté en déposant le patriarcat Germain, sans aucune forme canonique, et en faisant installer, par ses soldats, le diacre Anastase, homme corrompu, qui avait vendu à la cour sa foi et sa conscience. Jean Damascène était encore au service du calife : il se perdit dans la confiance de son maître, et fit si bien que ce dernier lui fit couper la main droite. Quant au pape, il lui dépêcha l'eunuque Eutrychiers, le chargeant de conduire à bonne fin le dessein obstiné qu'il nourrissait toujours de s'emparer de sa personne.

Cependant, l'empereur déployait, surtout à Constantinople, toute sa fureur contre les saintes images. Il les faisait entasser et mettre en feu sur les places publiques, et faisait passer un badigeon sur les murailles des églises qui étaient ornées de peintures. Sur la porte de Chalce, vestibule du palais impérial, s'élevait un grand crucifix de bronze, qui passait pour un monument de la piété de Constantin. Léon, ne pouvant plus souffrir la vue de cette image, qui semblait triompher de ses édits, donna ordre de la mettre en pièces. — Douze professeurs, enrôlés aux dépens du trésor, enseignaient gratuitement les lettres dans la célèbre bibliothèque de l'Octogone ; le tyran essaya de les gagner à ses sentiments impies, et, désespérant de réussir, il résolut de les exterminer, sans épargner la bibliothèque, dont sa grossière ignorance ne faisait aucun cas. Au milieu de la nuit, il fit entourer l'édifice de matières combustibles, mit des gardes à toutes les issues, et réduisit en cendres les livres avec les docteurs. Les moines, dont la parole était toute puissante sur le peuple, firent aussi l'objet d'un acharnement spécial. On ne se contenta pas de fermer les cou-

Vents, de confisquer leurs biens, et d'en convertir les édifices en magasins ou en barraques. Outre l'avarice du prince, il fallait assouvir sa cruauté; et pour cela on fit main-basse sur des religieux sans défense. Si quelques-uns d'entre eux étaient épargnés par lassitude, on les exilait, souvent même après les avoir mutilés et maltraités au point de leur arracher la barbe ou les yeux. — Cette cruelle persécution, exercée contre les images en Orient, fut cause, par une réaction très naturelle, que l'Italie en produisit plus que jamais. Les moines grecs qui s'y étaient réfugiés, accueillis par les souverains pontifes, et entretenus dans de vastes monastères, se consolait par cette occupation, que l'exil même leur avait rendue plus chère.

Constantin Porphyrogénète et Irène sa mère travaillèrent de concert à cicatriser les plaies de cette longue persécution. Cette princesse, d'accord avec le pape Adrien I^{er}, fit convoquer à Nicée, en 787, un concile œcuménique, où l'erreur des iconoclastes fut solennellement condamnée. Sous les empereurs grecs, Nicéphore, Léon l'Arménien, Michel-le-Bègue et Théophile, elle fut de nouveau favorisée par les moyens mis en usage sous Léon l'Isaurien et son premier successeur. L'impératrice Théodora réussit à l'étonner définitivement vers le milieu du ix^e siècle. Parmi les iconoclastes modernes, on peut compter les Pétrobrusiens, les Albigeois, les Vaudois, les Wicléfites, les Hussites, les Zwingliens et les Calvinistes. Pendant les guerres de religion, ces derniers se portèrent, contre les images, aux mêmes excès que leurs dévanciers. Mais les Luthériens, plus modérés, ont conservé dans la plupart de leurs temples, des peintures historiques et l'image du crucifix. CANETO.

ICONOGRAPHIE. Art qui a pour but de rendre la pensée par des images et des symboles. — L'iconographie remonte à l'antiquité la plus reculée, soit qu'on l'envisage sous le point de vue purement plastique, soit qu'on la cherche dans les écrits des philosophes et des orateurs. C'est particulièrement par la sculpture, la gravure en médaille et la peinture que les anciens nous ont transmis des emblèmes iconographiques; dans le moyen-âge et les temps modernes, les mêmes moyens ont été employés pour arriver à des résultats analogues. Les Égyptiens couvrirent leurs édifices de figures symboliques et furent imités par les Grecs, dont la religion, les mœurs et les arts admettaient la perfection des images; et dans cette voie comme dans toutes celles qui furent suivies par ce peuple, on retrouve la finesse parfaite qui le caractérise. — C'est particulièrement sur les monnaies et les médailles que se développe l'iconographie ro-

maine; cet art comprenant dans son ensemble les portraits, les Romains laissèrent dans ce genre un grand nombre de productions remarquables et intéressantes, tant par la bonne exécution que par les personnages qu'ils représentent.

L'iconographie chrétienne remonte jusqu'aux prophètes qui enveloppèrent d'un voile leurs véritables oracles. Jésus-Christ lui-même cacha sous des paraboles la plupart de ses pensées morales; c'était la forme admise par l'Orient. Quant aux représentations iconographiques des chrétiens, elles commencent aux catacombes; là déjà se voient des emblèmes peints ou gravés représentant les diverses tendances des fidèles, soit pendant la vie, soit après la mort; les gnostiques ont produit de nombreuses compositions symboliques dont quelques unes sont parvenues jusqu'à nous. Sortant des cryptes souterraines pour se développer à la lumière, l'art de nos pères prit encore en général la voie symbolique pour exprimer les grandes vérités chrétiennes; les puissantes images de l'Apocalypse, les prophéties, se mêlèrent aux sujets innombrables que fournissent l'Ancien et le Nouveau-Testament, et nos édifices sacrés se couvrirent au dedans et au dehors de tableaux, de bas-reliefs, de statues, de vitraux, dans la composition desquels l'art vint allier les attributs et les emblèmes à toutes les formes réelles. On peut dire que jamais l'iconographie n'avait reçu un développement analogue. De là elle se répandit sur les monnaies, sur les sceaux, et jusque dans le blason.

Lorsqu'à la fin du moyen-âge, à l'époque dite de la renaissance, au xvi^e siècle, les idées se portèrent vers le matérialisme païen, l'iconographie chrétienne disparut bientôt de nos édifices religieux, y laissant à peine quelques souvenirs de son brillant passage, encore les formes qu'elle revêtait n'avaient-elles plus rien de celles qu'avait fait naître la foi. Dans la sphère civile, elle devint toute païenne, et pour cette raison, fut en dehors de nos idées, de nos mœurs, et resta incomprise des masses. Les allégories et les attributs de la fable remplacèrent les images et les exemples chrétiens. Qui pouvait les comprendre à moins d'une étude spéciale? A la renaissance toutefois nous devons le retour du portrait, auquel le moyen-âge était resté en quelque sorte étranger; fait curieux dans l'histoire de l'art, l'individualité reparait avec le matérialisme! De nos jours, heureusement, une réaction s'opère; le goût prononcé pour l'archéologie chrétienne, qui caractérise notre époque, a conduit à l'étude des nombreux monuments laissés par le moyen-âge, et dans lesquels l'ico-

nographie tient une place si large; de savants ouvrages préparés longuement sur cette intéressante matière ouvrent la voie que doivent suivre les artistes sérieux. Espérons que ces louables efforts ne resteront pas sans fruit, et que, chrétiens que nous sommes et que nous devons être, nous sortirons un jour des attributs et des allégories du paganisme.

A. LENOIR.

ICONONZO. C'est le nom d'un passage formé par des rochers, sur la rivière Somma-Paz, dans la Nouvelle-Grenade, sur la route de Bogota à Ibaque, au S.-O. du village de Pandi. Ce sont deux ponts naturels, dont l'un est à 102 mètres au dessus de la rivière, et a 14 mètres de largeur; l'autre, situé à 16 mètres au dessous de celui-là, paraît avoir été formé par la chute d'une partie du rocher qui a produit le premier; il existe au milieu de ce second pont une ouverture à travers laquelle on voit l'abîme profond et sombre où coule la rivière.

E. C.

ICOSAÈDRE (géom.). Un des cinq polyèdres réguliers. Il est formé par l'assemblage de vingt triangles équilatéraux, tous égaux entre eux. Campanus cite Aristote et Apollonius comme ayant démontré les premiers que « les surfaces de l'icosaèdre et du dodécaèdre inscrits dans la même sphère sont entre elles dans le rapport des volumes de ces deux corps. »

ICOSANDRIE (bot.). Dans son système, Linné a donné ce nom à la douzième classe dans laquelle sont comprises des plantes à fleurs hermaphrodites pourvues d'étamines en nombre indéfini. Le nom d'icosandrie implique une idée fautive, surtout si on le rapproche de celui de polyandrie, que porte la treizième classe. On croirait en effet que l'icosandrie renferme seulement des plantes à étamines au nombre de vingt ou environ, tandis que la polyandrie serait formée de plantes à étamines très nombreuses. Cependant le nombre des étamines est ici indifférent; il est presque toujours considérable, et le seul caractère réel pour la distinction des deux classes consiste dans l'insertion des étamines, qui a lieu sur le calice dans l'icosandrie, et sur le réceptacle de la fleur ou le torus, dans la polyandrie. L'icosandrie est divisée en cinq ordres : — 1° *Icosandrie-monogynie*, à un seul pistil ou style, comprenant les genres *Cactus*, *Philadelphus*, *Myrtus*, *Punica*, *Amygdalus*, *Prunus*, *Chrysobalanus*, c'est-à-dire correspondant aux familles des cactées, myrtacées, amygdalées, etc.; — 2° *Icosandrie-digynie*, ou à deux pistils, pour le genre *Crataegus*; — 3° *Icosandrie-trigynie*, pour les genres *Sorbus* *Serruim*; — 4° *Icosandrie-pentandrie* où se trouvent les genres *Menpilius*, *Pyrus*, *Menembryanthemum*, *Spiraea*, etc.;

— 5° *Icosandrie-polygynie*, comprenant les genres *Rosa*, *Rubus*, *Fragaria*, *Polenilla*, *Calycanthus*, etc.

P. D.

ICTERE (méd.). Cette affection, encore appelée *Ictérie*, *Jaunisse*, se traduit par un ensemble de phénomènes dont le plus caractéristique est la coloration jaune de la peau, de la conjonctive et des urines. L'ictère constitue rarement une maladie proprement dite; dans la généralité des cas, ce n'est qu'un symptôme. Tout état qui apporte un obstacle au cours de la bile dans ses conduits et à son arrivée dans le duodénum peut en devenir la cause. Ainsi, qu'un calcul obstrue les canaux cystique, hépatique ou cholédoque; qu'une inflammation du duodénum, située autour de l'orifice du dernier de ces conduits, ou plongeant même dans son trajet, gonfle les tissus au point d'oblitérer le canal; qu'une hépatite aiguë ou chronique occupe la concavité du foie et embrasse ces parties dans sa sphère; que des tumeurs cancéreuses, tuberculeuses, etc., compriment et ferment les voies d'excrétion, dans tous ces cas, la bile, ne pouvant suivre son cours accoutumé, ne tardera pas à être résorbée, passera dans le torrent circulatoire, et, transportée vers d'autres voies d'élimination, celle de la transpiration cutanée et celle des urines par exemple, imprégnera bientôt de sa couleur et la peau et le liquide urinaire.

— Mais l'ictère survient dans plusieurs autres circonstances qui ne permettent plus de n'y voir qu'un phénomène de cette espèce. Elle se déclare, par exemple, d'une manière presque subite à l'occasion d'un chagrin violent, d'une frayeur vive ou d'un emportement de colère; à la suite de grandes douleurs physiques, de celles entre autres qui accompagnent les luxations, les déchirures ou les piqûres des nerfs et les grandes opérations chirurgicales, à la suite des chutes et des coups, soit sur la tête, soit sur toute autre partie, dans lesquels le cerveau éprouve une commotion plus ou moins vive; à la suite de la piqûre ou de la morsure des animaux venimeux. On la voit encore se développer sous l'influence d'un chagrin prolongé, de la jalousie, de la haine concentrée, de l'ambition déçue; c'était dans ce cas surtout que les anciens disaient que la bile se mêlait au sang et circulait avec lui, sans indiquer quelle pouvait être la cause de ce mélange; mais aujourd'hui, les découvertes de la chimie organique sont venues éclaircir cette question. Ainsi l'analyse du sang et des humeurs excrémentielles des malades affectés de jaunisse ne permet plus de douter que ce phénomène ne soit dû, sinon à la présence de la bile proprement dite, du moins à celle de quelques uns de ses prin-

eipes immédiats répandus dans le torrent circulatoire. De plus, M. Chevreul a constaté, dans le sang des sujets ne présentant aucun des symptômes ictériques, la présence de quelques uns des principes immédiats de la bile. Enfin M. Lasaigne a matériellement démontré la présence de la matière colorante de la bile dans le sang. Or, si quelques uns des éléments constitutifs de la bile, surtout son principe colorant, existent dans le sang, l'ictère pourra donc se manifester toutes les fois que la sécrétion ou l'excrétion de la bile se trouvera suspendue ou seulement contrariée, aussi bien par suite d'une perversion passagère de la sensibilité propre aux divers organes capables de réagir sur le foie et ses annexes, comme cela se voit dans les douleurs physiques et morales très vives, que dans une altération profonde du foie, dans l'oblitération de la vésicule et des canaux biliaires. Peut-être pourrait-on encore ajouter que la jaunisse est aussi quelquefois due à une abondance insolite des éléments biliaires dans le sang, abondance dont l'économie chercherait à se débarrasser par ses émonctoires les plus directs.

Quoi qu'il en soit de la cause immédiate du développement de la jaunisse, lorsque cet état n'est pas subit, instantané, il commence ordinairement par les conjonctives, d'où il s'étend aux ailes du nez, aux commissures des lèvres et aux tempes. Peu à peu, la coloration jaune envahit toute la face, puis le cou, la partie supérieure de la poitrine, les ongles, et enfin le tronc et les membres, toujours plus prononcée dans les parties supérieures, dans celles où la peau offre le plus de finesse, et où dès lors la transpiration se fait avec plus d'abondance. Une démangeaison assez vive de tout le corps accompagne fréquemment cette coloration; les urines, limpides et d'un jaune peu foncé dans le commencement, deviennent bientôt safranées, écumeuses, rougeâtres et épaisses, leur couleur se fonçant de plus en plus, jusqu'au vert foncé et même au noir; elles laissent déposer en outre une matière grasse, gluante et comme poisseuse. Il existe en même temps une constipation assez opiniâtre, et les matières, rendues avec effort et en petite quantité, sont grisâtres, quelquefois mêmes tout à fait blanches. A ces symptômes essentiels se joignent ordinairement de la tristesse, de l'abattement, de la douleur ou de la pesanteur de tête, la perte complète ou une diminution notable de l'appétit, une soif vive, un sentiment de brisement général des membres, parfois quelques coliques, et presque toujours une quantité considérable de gaz intestinaux. Nous ne citerons qu'en passant l'accélération du pouls, la chaleur de la peau, la douleur

dans l'hypochondre droit, les vomissements, etc., rapportés par quelques auteurs, parce que ces phénomènes se rattachent toujours à l'existence d'une hépatite ou d'une gastro-duodénite dont la jaunisse n'est qu'une circonstance accessoire.

La durée de l'ictère est ordinairement assez longue; rarement la coloration jaune se dissipe avant quinze ou vingt jours, et souvent même elle se prolonge pendant plusieurs mois. La guérison s'annonce par la disparition de la coloration anormale suivant l'ordre de son apparition; il en est de même pour tous les autres symptômes. La circonstance la plus heureuse est celle d'une diarrhée bilieuse abondante, qui sert souvent de crise à la maladie. — Le traitement de l'ictère proprement dit ne réclame que des bains et des boissons délayantes, telles que le petit-lait nitré, le bouillon de veau et d'herbes, l'eau de carotte; de doux laxatifs comme les tamarins, la casse, l'huile de ricin, les sels neutres et le calomel; les lavements émollients et laxatifs; enfin un régime végétal, l'absence de tous les stimulants gastriques; de l'exercice et de la distraction.

Deux genres d'ictère méritent une mention spéciale; 1° celui des femmes grosses, que l'on peut presque toujours rattacher, soit à la gêne des organes biliaires, soit à l'embarras que le développement de l'utérus apporte dans la circulation générale. Il disparaît le plus souvent de lui-même, avant l'accouchement, et ne réclame aucun autre traitement que la saignée et les doux laxatifs, suivant la cause qui le produit; 2° celui des nouveaux nés, qui dure ordinairement de trois à quatre jours, et disparaît sans que, pendant son cours, les fonctions aient été troublées; il ne mérite donc aucun traitement. On doit cependant surveiller attentivement les enfants qui en sont atteints, car il pourrait se rattacher à une hépatite dont la négligence deviendrait bientôt funeste. L. DE LA C.

ICTÈRE (bot.). On donne ce nom, en nosologie végétale, à une maladie qui affecte la couleur verte des plantes et la fait passer au jaune. Il est important de distinguer l'ictère proprement dit ou la jaunisse d'avec la simple pâleur ou chlorose. Ces deux affections se traduisent également à l'extérieur par une altération de la couleur verte et par le passage au jaune; mais l'ictère ou la jaunisse paraît provenir d'une diminution des forces végétatives, due à l'influence d'un sol trop humide, à l'insuffisance des sucs nutritifs, tandis que la pâleur ou la chlorose n'est que le premier degré de l'étiollement, et tient surtout à une végétation opérée sous l'action d'une lumière trop faible. Lorsque les causes de l'ictère sont connues, le traitement

consiste simplement à les éloigner, ou à les affaiblir autant qu'on le peut. On s'est aussi fort bien trouvé, dans plusieurs cas, de l'emploi de solutions de divers composés ferrugineux. A cet égard, les expériences d'Eusèbe Gris ont donné des résultats intéressants, lorsque le mal tenait à l'affaiblissement des plantes. Voici de quelle manière procédait ce physicien. Il débarrassait les plantes malades des feuilles et des rameaux morts ou desséchés; si la plante était très affaiblie, il la tenait à l'ombre; il entretenait le sol légèrement humide; enfin il faisait des arrosements avec une solution de protochlorure de fer ou de sulfate de fer, à raison de douze, seize ou vingt grammes de l'un ou l'autre de ces substances, par litre d'eau. S'il s'agissait de traiter des végétaux ligneux ou très robustes, il employait des solutions plus concentrées. Ces arrosements étaient répétés tous les cinq ou six jours; mais il suffisait généralement d'en faire de deux à cinq pour ramener une belle couleur verte. D'après Eusèbe Gris, l'action des composés ferrugineux est entièrement locale, au point qu'en dessinant avec leur solution des lignes on des figures quelconques sur des feuilles jaunies, il a vu le vert reparaître seulement sur les points qu'il avait humectés de la sorte. Récemment, diverses personnes ont contesté les avantages du traitement par les sels de fer.

P. D.

IDA. Plusieurs montagnes étaient connues sous ce nom dans l'antiquité. Homère parle de l'*Ida* de la Troade (aujourd'hui Kas-Dagh), située à peu de distance au S.-E. de Troie, célèbre par le jugement de Paris. C'est dans cette montagne que le Simois, le Xanthe, l'Ésopeus, le Granicus et le Siloé prennent leur source, ce qui lui fait donner par Homère le nom d'*Ida rempli d'eaux*. Ce poète l'appelle aussi les *Monts Idéens*, parce qu'elle formait une chaîne qui s'étendait dans différentes directions. Ses principaux sommets étaient le *Gargara* et le *Phalacra*. — L'*Ida* crétoise (aujourd'hui Psiloriti ou Montegiovio) n'était pas moins célèbre. Jupiter y avait pris naissance, selon les Evhémeristes, y avait été nourri par Amalbéa et élevé par des nymphes. On y plaçait aussi le séjour des Dactyles.

IDACE. On connaît plusieurs écrivains ecclésiastiques de ce nom. — Le plus ancien, IDATRIUS, surnommé *clarus*, fut évêque de Mérida en Espagne, dans le IV^e siècle, et écrivit, contre les Priscillianistes, un ouvrage intitulé *Apologeticus*, qui a été perdu. Il poursuivait la mort de ces hérétiques auprès de l'empereur Maxime, et fut condamné pour cette conduite si opposée à la douceur du caractère épiscopal. — Environ cent ans plus tard, vécut un autre IDATRIUS, qui est sans

doute l'auteur du traité contre *Varimade*, *diacre arien*, imprimé dans le 4^e volume de la collection des Pères, et qui a été ensuite attribué à Vigile de Tapse. — Le plus célèbre est IDATRIUS, évêque, vers 427, soit de Chiaves, soit de Lamego, en Portugal, et qui continua la chronique de saint Jérôme, de 308 à 469. Son ouvrage forme une source importante pour l'histoire de cette époque, à partir de 427, et offre de l'intérêt par les détails qu'il donne sur les ravages que les Goths et les Suèves exercèrent dans l'Espagne et la Gaule. Le P. Sirmoud en a publié la première édition complète en 1619. On attribue aussi à IDACE les *Fastes consulaires* de 379 à 468, publiés par le P. Labbe dans le 1^{er} volume de la *Bibliotheca nova manuscriptorum*. La *Chronique*, comme les *Fastes*, ont été reproduits dans différentes collections.

IDALIE. Ville de l'île de Chypre, au N. de Citium. Vénus y avait un temple célèbre. Auprès, on voyait un bois sacré que la déesse honorait, dit-on, souvent de sa présence, et où Virgile fait transporter le jeune Astéas endormi, pendant que l'Amour, sous sa figure, vient offrir à Didon les présents des Troyens. Du nom de ce sanctuaire, Vénus était appelée *Idaliennne* et reine d'*Idalie*. Cette ville n'existait plus du temps de Pline. On eût retrouvé la trace de son nom dans celui de Dailin que porte un bourg situé vers le centre de l'île.

IDÉE, IDÉALISME, IDÉOLOGIE. Les idées sont le fondement et la source de toutes nos connaissances. C'est au moyen des idées que l'intelligence agit et se développe; elles sont les éléments de la raison elle-même, le point de départ et le terme de toutes ses opérations. Il semble donc que rien ne devrait nous être plus connu, comme rien ne nous est plus familier que ce phénomène intérieur au moyen duquel nous connaissons tout le reste: et cependant, que d'obscurité et de contradictions dans tout ce que les philosophes ont écrit sur cette matière! On dispute sur la nature des idées, sur leur origine, sur leurs divers caractères; et depuis trois mille ans que la philosophie renoue ces questions, elle n'offre guère que des discussions toujours renaissantes et presque aussi peu avancées que le premier jour. A quoi tient cette obscurité et toutes ces disputes sur l'objet le plus intime et la forme la plus constante de la pensée? On peut en trouver plusieurs causes dans la nature même des idées, mais une des principales se trouve peut-être dans l'imperfection du langage; car il a fallu, pour exprimer des phénomènes intellectuels, recourir à des métaphores toujours défectueuses par elles-mêmes et souvent encore faussées par

les systèmes qui en ont déterminé l'adoption.

« Le mot idée, dit la logique de Port-Royal, est du nombre de ceux qui sont si clairs qu'on ne peut les expliquer par d'autres, parce qu'il n'y en a point de plus clairs et de plus simples ». Cela est vrai à quelques égards, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les définitions de l'idée, telles qu'on les trouve dans la plupart des ouvrages de philosophie, sont souvent inintelligibles et plus obscures que le mot et la chose même qu'elles devraient expliquer. Il faut bien reconnaître cependant que le mot n'est pas aussi clair qu'on le suppose, et qu'il serait important de le définir avec précision, puisqu'il donne lieu à tant de discussions, et qu'on voit régner encore tant d'obscurité sur la nature des idées et sur leurs caractères essentiels. Malheureusement cette définition est difficile, parce que les idées sont des faits primitifs, élémentaires, dont la nature n'est point susceptible d'analyse, dont l'origine ne se rattache point à des faits antérieurs, qui enfin ne rentrent point, comme espèce, dans un genre plus étendu; et parce que d'un autre côté, elles se compliquent presque toujours de phénomènes divers dont la nature indécise vient encore ajouter aux difficultés; car on ne peut pas toujours aisément discerner ceux qui tiennent au fond même de l'idée comme élément intégrant, et ceux qui n'en sont que des circonstances accessoires. On définit ordinairement l'idée, la représentation d'un objet dans l'esprit. Cette définition repose en partie sur l'étymologie du mot idée, qui, d'après son origine grecque, signifie proprement représentation ou image. Elle est fondée aussi sur cette opinion de plusieurs philosophes anciens, d'après laquelle l'intelligence perçoit les objets au moyen d'images transmises par les organes des sens. On comprend que de là pouvaient naître également deux systèmes opposés : l'idéalisme et le matérialisme. Quelques philosophes, en effet, ont supposé que l'âme ne percevant pas les objets, mais seulement leur image, il est impossible d'être assuré de leur réalité, et que la seule chose dont l'existence soit certaine pour nous, c'est le fait des idées et des sensations que nous éprouvons, sans que rien nous autorise à croire que ces phénomènes ont une cause au dehors ou doivent se rapporter à des objets extérieurs. Ainsi, la matière et le monde n'existent que dans la pensée et ne supposent rien de réel hors de l'intelligence qui en conçoit l'image. On peut voir la réfutation de ce système d'idéalisme dans les articles MATIÈRE et SENSATIONS. Le matérialisme devait naître plus naturellement encore de la définition vulgaire qu'on vient de voir. Car il s'ensuit que tout ce qu'on

ne saurait se représenter n'existe pas, et que tout ce qui ne tombe point sous le sens n'est qu'une chimère, puisqu'on ne peut alors s'en former aucune idée. Il faudrait donc n'admettre d'autre réalité que la matière, et détruire jusqu'à l'idée de Dieu, de l'intelligence et de la pensée elle-même. Une telle conséquence est inévitable; mais elle est repoussée en même temps par toutes les inspirations de la conscience et du sens commun. On doit donc reconnaître que toutes les idées ne sont point une image et une représentation des sujets. Quel moyen en effet de se représenter le vrai et le faux, le nécessaire et le contingent, le droit, la justice, l'obligation morale, et mille autres choses de ce genre? Il faudra donc renoncer à voir dans tout cela des idées réelles, et détruire ainsi les éléments primitifs et nécessaires de la raison; car la raison n'existe qu'à la condition de discerner le vrai du faux, et de saisir des principes nécessaires qui ne sauraient tomber sous les sens. Il y a plus, et sans sortir même de l'ordre matériel, dès qu'on a franchi le cercle de certaines idées familières, on reconnaît aisément que la définition dont il s'agit n'est plus admissible. « Je ne puis proprement, dit la logique de Port-Royal, m'imaginer une figure de mille angles, puisque l'image que j'en voudrais peindre dans mon imagination ne représenterait toute autre figure d'un grand nombre d'angles aussi bien que celle de mille angles, et néanmoins je la puis concevoir très clairement et très distinctement, puisque j'en puis démontrer toutes les propriétés ».

Rien n'est donc moins propre à nous faire connaître la nature des idées que cette définition vulgaire qui en fait une représentation des objets. Quelques disciples de Condillac prétendent ne voir dans les idées que des sensations. Mais ce que nous venons de dire sur les idées intellectuelles, dont l'objet échappe nécessairement aux sens et à l'imagination, prouve jusqu'à l'évidence qu'une telle opinion est inadmissible. Un philosophe moderne, M. Laromiguière, définit l'idée : un sentiment distinct. Cette définition est peut-être la plus simple et la plus claire qu'on puisse donner; mais il faut avouer pourtant qu'elle éclaircit peu la nature de l'objet défini; car outre qu'il est douteux si en effet toutes nos idées ne sont pas autre chose que des sentiments, il est visible que la nature et les caractères du sentiment, qui est aussi un phénomène intérieur et souvent très complexe, ne sont pas plus clairs, pas plus faciles à connaître que la nature et les caractères des idées elles-mêmes. Le meilleur moyen de donner une notion claire et exacte des idées, ce serait de

faire ce que le bon sens indique, toutes les fois qu'il s'agit d'un objet simple ou d'un fait à la portée de tous les hommes; c'est-à-dire de les montrer en quelque sorte et de les décrire avec leurs principaux caractères, d'en indiquer toutes les formes et d'en rappeler toutes les circonstances essentielles, de manière que chacun puisse reconnaître dans cet exposé les phénomènes qu'il éprouve et qu'il peut lui-même observer dans son intelligence. Il faudrait surtout pouvoir les distinguer nettement des autres phénomènes intérieurs qui se trouvent liés nécessairement aux idées et qui souvent se mêlent et se confondent avec elles. Or, on conçoit la difficulté d'une semblable analyse qui supposerait non seulement une observation approfondie de l'esprit humain, mais encore la solution de la plupart des questions psychologiques qui divisent les philosophes.

On peut considérer la nature des idées sous le double rapport de la forme et de la matière, ou, en d'autres termes, relativement à l'intelligence dont elles sont une modification, et relativement aux objets dont elles nous donnent la connaissance. Il est facile de reconnaître, quand on les envisage sous le premier rapport, qu'elles peuvent se concevoir dans deux états et pour ainsi dire sous deux formes particulières, selon qu'elles se font sentir à la conscience ou qu'elles demeurent inaperçues. Un peu d'attention suffit pour remarquer soit les faits qui constatent ces deux formes de l'idée, soit les caractères qui les distinguent. On sait en effet que si les idées se présentent dans certains cas sous la forme d'une perception actuelle ou d'une notion réfléchie, elles peuvent aussi se dérober à la conscience ou demeurer ensevelies dans la mémoire, sans frapper actuellement l'attention ni se manifester à la pensée. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de prononcer des mots, de répondre à des questions, de poursuivre un travail, de marcher vers un but, d'éviter les obstacles et de faire une multitude d'autres actions sans nous en apercevoir? Peut-on dire que la conscience perçoit toujours l'idée des lettres quand on lit, ou des ténèbres quand on ferme la paupière? Le philosophe, le géomètre ou le savant ont-ils toujours présents à l'esprit les idées dont leur intelligence s'est enrichie par l'étude et qu'elle s'est appropriées par la réflexion? Il existe dans tous les hommes un certain fonds de connaissances naturelles ou acquises dont le souvenir se perpétue constamment, qui servent de base à la raison, et qui demeurent gravées dans l'intelligence où elles se manifestent chaque fois que la pensée se replie sur elle-même pour les observer. Ce ne sont pas des

perceptions constantes, des idées toujours présentes à la conscience; mais ce sont des idées permanentes qui nous appartiennent, qui forment l'apanage ou le domaine de l'intelligence, et qui sont toujours là, quand nous en avons besoin, pour se prêter à la réflexion. On voit donc que les idées se présentent sous deux formes et dans deux états différents, selon qu'elles se révèlent ou se dérobent à la vue intérieure de la conscience. Dans le premier cas, elles impliquent un acte spontané ou volontaire de l'intelligence et constituent la pensée proprement dite; ce sont les idées actuelles telles qu'elles se présentent à la réflexion; dans le second cas, elles forment simplement le fonds de nos connaissances habituelles, et ne supposent aucun exercice de la pensée. En quoi consiste précisément la différence de ces deux états? Comment l'âme est-elle modifiée dans l'un et dans l'autre? C'est un mystère que la philosophie tenterait vainement d'expliquer, mais dont l'obscurité ne suffit pas pour faire rejeter des faits incontestables.

Les philosophes ont imaginé divers systèmes pour expliquer la nature des idées considérées relativement à leur objet; mais ils n'ont guère réussi qu'à augmenter l'obscurité qui environne cette question. Les Péripatéticiens qui rapportaient l'origine de toutes nos idées aux sens, avaient supposé de petites images qui se détachaient des corps et s'introduisaient par les organes dans l'imagination où l'intelligence venait les saisir, les spiritualiser et puiser ainsi, en se les appropriant, la matière et l'objet de toutes ses connaissances. C'est la vieille théorie des espèces *expresses* et *impresses*, ou, en d'autres termes, des images exprimées de l'objet, puis imprimées dans l'intelligence, théorie autrefois si célèbre dans les écoles. On sent bien qu'il n'est pas nécessaire de la discuter et de la combattre, car outre qu'elle est plus obscure et plus incompréhensible que le fait même qu'il s'agit d'expliquer, elle est d'ailleurs visiblement insuffisante, puisqu'elle ne peut s'appliquer qu'aux objets sensibles. Les platoniciens imaginaient en dehors de l'esprit humain des idées ou des formes éternelles, immuables, qui avaient servi de modèle au Créateur, qui offraient par conséquent le type ou l'exacte représentation des êtres, et qui étaient comme un miroir où l'âme devait les contempler. C'est le même système à peu près qui a été développé depuis par Malebranche, et dont il a tiré cette conclusion que nous voyons tout en Dieu. Ce philosophe soutient qu'il est impossible de confondre l'idée avec la perception. Celle-ci n'est qu'un sentiment variable et transitoire produit en

nous par la présence intérieure des objets; c'est la vue de l'âme qui les connaît ou les perçoit. C'est, en un mot, une simple modification de l'intelligence. Les idées au contraire sont l'objet même que nous percevons; elles sont inviolables, éternelles, nécessaires comme l'essence des choses; elles nous représentent d'ailleurs l'infini et par conséquent elles ne peuvent pas être en nous; ce n'est qu'en Dieu que nous pouvons les apercevoir, parce que lui seul est éternel, immuable, infini, et que lui seul est la vérité. Il est facile de montrer que ce système ne repose sur aucun fondement solide, car il est certain d'abord que les idées relatives aux objets créés n'ont rien d'immuable, de nécessaire ou d'infini; et quant aux autres qui offrent ces caractères, on comprend sans peine que l'obscurité qui les enveloppe quelquefois, les inexactitudes et les erreurs qui s'y mêlent, les disputes dont elles sont l'objet, doivent suffire, indépendamment d'une foule d'autres raisons, pour juger que l'esprit humain les perçoit en lui-même et non pas en Dieu où il verrait nécessairement la vérité telle qu'elle est, sans nuages et sans mélange. Du reste on peut très bien, sans admettre le système de Malebranche, concevoir une distinction entre la perception et les idées. On a vu sur quoi repose cette distinction. La perception est une des formes de l'idée, mais quand elle s'interrompt. L'idée subsiste sous une autre forme; il faut bien admettre alors une modification permanente qu'on ne saurait ni expliquer ni comprendre, mais qui a pour objet de perpétuer dans l'intelligence et de lui rendre propres les idées qu'elle vient de concevoir, qui sert à les révéler de nouveau et qui est le principe ou le fondement nécessaire de nos connaissances habituelles. C'est comme l'empreinte fixe de la vérité et du savoir dans l'esprit humain. Il arrive par différentes causes, surtout dans ce qui est le fruit de l'étude et de l'observation, que cette modification peut cesser, et l'oubli en est la suite. Alors il faut étudier de nouveau pour la reproduire, et souvent il arrive aussi qu'on regarde l'idée comme nouvelle, ou si l'on se souvient de l'avoir eue précédemment, on s'aperçoit bien qu'elle était effacée et ne nous appartenait plus; tandis qu'en reportant nos réflexions sur des connaissances habituelles et permanentes, nous ne pouvons y voir des idées nouvelles ou recouvrées; mais nous sentons au contraire qu'elles ne cessent pas d'exister dans l'intelligence, quoique nous ne les apercevions pas toujours, puisqu'on les y retrouve aussitôt qu'on les cherche, et qu'elles peuvent à tout moment se représenter à notre attention. D'où peut venir cette différence entre l'état d'oubli et

le simple défaut de perception actuelle, si ce n'est de ce que dans un cas il reste dans l'esprit une modification toujours subsistante, et que dans l'autre elle est effacée.

On voit, par ce qui précède, que nous ne saurions concevoir et expliquer ni la manière dont l'idée affecte ou modifie l'intelligence, soit quand elle est perçue par la conscience, soit quand elle demeure comme en sommeil dans la mémoire, ni comment la notion des objets extérieurs ou des vérités nécessaires pénètre dans l'intelligence pour devenir la matière des idées.

Il n'est guère moins difficile de déterminer avec précision la différence établie par les philosophes entre l'idée et le jugement. De là viennent tant de questions souvent inintelligibles et tant de disputes interminables sur les idées vraies ou fausses; sur les idées confuses ou distinctes, sur les idées claires ou obscures. Si l'idée n'impliquait pas souvent et même presque toujours un jugement, il est évident qu'on ne saurait concevoir une idée fausse; mais quand on se trompe dans l'idée qu'on se forme d'un objet, c'est qu'elle renferme un jugement implicite qui n'est pas conforme à la réalité. Ainsi on n'a qu'une fausse idée d'un corps ou de tout objet quand on le conçoit avec des qualités ou des propriétés qu'il n'a pas; toute idée complexe, par cela même qu'elle renferme des éléments divers, suppose des jugements implicites qui ont pour objet de les associer et de les unir; elle peut donc aussi présenter les mêmes caractères de vérité ou de fausseté que les jugements eux-mêmes. L'idée de celui qui conçoit, par exemple, le mercure comme un métal essentiellement liquide, est une idée fausse au même titre et par la même raison que le jugement qui lui sert de base. Et ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'une idée complexe peut être fausse, non-seulement par rapport à son objet, mais aussi d'une manière absolue, quand elle renferme des éléments qui s'excluent ou des propriétés contradictoires. On comprend aussi qu'une idée reste confuse ou obscure quand l'esprit humain ne vient pas à bout de la décomposer en quelque sorte par l'analyse, d'en démembrer et d'en apprécier les éléments, et de se rendre compte des divers jugements qu'elle implique.

Les idées peuvent se diviser en plusieurs espèces dont quelques-unes sont déjà suffisamment expliquées. Nous devons signaler encore parmi d'autres distinctions qu'on peut établir entre les idées, soit par rapport à leur nature, soit relativement à leur objet, celles qui ont le plus d'importance. Tout le monde sait qu'il y a des idées qui nous viennent directement des sensations et qui se rapportent à des objets corporels, et d'au-

tres que l'intelligence trouve en elle-même et que nous ne pouvons rattacher à aucun objet capable d'affecter les organes et de tomber sous les sens. De là une distinction nécessaire entre les *idées sensibles* et les *idées purement intellectuelles*. On sait également que les idées peuvent se présenter à l'esprit ou s'exprimer dans le discours de deux manières différentes, selon que la pensée ou le mot s'applique à telle ou telle chose en particulier, comme, par exemple, quand nous parlons d'un individu ou d'un objet déterminé, quand nous examinons leurs qualités dans leurs rapports avec les objets eux-mêmes; ou bien selon que l'esprit envisage les choses dans ce qu'elles ont de commun, sans s'arrêter à aucun individu, sans rattacher les modifications à aucune substance particulière, comme, par exemple, quand nous disons l'homme, le corps, la justice, l'union, l'égalité. Dans le premier cas, les idées reçoivent le nom d'*idées concrètes*; dans le second cas, le nom d'*idées abstraites*. Il est aisé de s'apercevoir que toutes les idées abstraites sont en même temps des idées générales, puisqu'elles peuvent se rapporter également à tous les objets du même genre. Aussi la plupart des philosophes les désignent indifféremment par l'une ou l'autre de ces qualifications. Mais il y a des idées générales de plusieurs sortes et qui se distinguent par des caractères essentiellement différents. Les unes sont le résultat d'observations plus ou moins nombreuses, généralisées par l'induction; telles sont les idées qui se rapportent aux propriétés ou aux lois des faits contingents. Les autres sont des conceptions nécessaires de l'esprit humain, dont l'application se fait d'une manière absolue, et ne dépend pas de l'observation. Les premières sont simplement universelles; les secondes sont en outre nécessaires et absolues. Enfin, nous devons encore distinguer d'une part les idées simples, élémentaires, qui ne sont susceptibles ni d'analyse ni de définition, et qu'il faut rapporter à une faculté primitive, comme, par exemple, les idées de son, de couleur, de souvenir, de droit, d'obligation, et, d'autre part, les idées complexes que nous parvenons à former au moyen de celles-là par la réflexion et les autres opérations intellectuelles.

Les limites de cet article ne nous permettent pas de discuter ici les systèmes divers adoptés par les philosophes sur l'origine des idées, ni de nous étendre sur cette question. Nous ne pouvons qu'indiquer brièvement les controverses qu'elle a fait naître. Il faut remarquer d'abord que la question ne concerne point l'origine des idées relatives aux objets matériels; il est évident qu'elles nous sont fournies par l'expérience, au moyen des impressions que la

matière produit sur nos organes. La question se réduit donc à l'origine des idées intellectuelles, et nous devons remarquer encore qu'il s'agit uniquement de l'origine des idées simples, élémentaires, primitives, et non des idées secondaires que l'esprit humain peut former au moyen de celles-là, par le raisonnement ou la réflexion. Toutes les opinions sur l'origine des idées peuvent se réduire à deux systèmes contradictoires qui, défendus et attaqués depuis Aristote et Platon jusqu'à nos jours, ont dominé tour à tour dans les écoles, et se sont constamment reproduits avec le même principe général et quelques modifications particulières. L'un admet certaines idées naturelles ou *innées* qui doivent concourir avec les sens au développement de l'esprit humain; l'autre les fait dériver toutes des sensations et de l'expérience.

Ces deux principes sont le point de départ et la base des systèmes opposés qui divisent les philosophes. Mais ils sont quelquefois expliqués différemment ou interprétés d'une manière plus ou moins rigoureuse, et de là naissent des modifications accessoires dont l'exposition ne saurait entrer ici. Du reste, il n'est pas besoin de remarquer qu'en attribuant à l'expérience et aux sensations l'origine des idées intellectuelles, les partisans de ce système n'ont pas voulu dire qu'elles nous venaient immédiatement par les sens, comme les idées de la matière, de l'étendue ou des couleurs. On sent bien qu'une telle opinion est trop absurde pour entrer dans l'esprit d'un seul homme raisonnable. On ne doit pas s'imaginer non plus que pour admettre des idées innées, il faille supposer dans l'enfant qui vient de naître, la perception actuelle des vérités nécessaires qui forment l'apanage de la raison. Il est bien clair que l'intelligence d'un enfant n'est pas développée comme celle d'un philosophe. Mais il s'agit de savoir s'il est des notions primitives et habituelles dont la source est dans l'intelligence et qu'elle découvre en se repliant sur elle-même, comme il est d'autres notions habituelles et acquises qu'il faut rapporter à l'étude et qui ne sont pas plus que les premières toujours présentes à la conscience. Il s'agit de rechercher si les idées nécessaires et générales, au moment où la réflexion les discerne, commencent seulement alors à entrer dans l'intelligence comme une donnée de l'expérience et une abstraction des faits particuliers que l'observation découvre, ou bien si elles existaient déjà gravées par la nature dans l'esprit de l'enfant, comme elles existent dans l'âme du philosophe distrait ou endormi, pour se révéler ensuite à la conscience et se transformer en per-

ceptions distinctes, à mesure que l'attention se porte au dedans pour les saisir et les démêler. L'examen de cette question exigerait une discussion beaucoup trop longue pour qu'il nous soit possible d'en offrir même un simple résumé. On a prouvé, par un grand nombre de raisonnements, que l'idée de substance, l'idée de l'être nécessaire et infini, les idées de l'espace et du temps, dans ce qu'elles ont d'absolu, les idées de droit, d'obligation et autres idées morales, ne peuvent provenir de l'expérience ou des sensations, et qu'on ne peut en trouver l'origine que dans une conception primitive et spontanée de l'intelligence. La raison fondamentale qui sert de base à toutes ces preuves, c'est que les sens ne découvrent rien autre chose que des faits particuliers et contingents ; que l'expérience constate seulement ce qui est, mais qu'elle ne saurait s'élever à ce qui doit être, ni par conséquent nous révéler ce qui est nécessaire, infini, absolu ; et que, d'un autre côté, la réflexion peut bien analyser et développer les données de l'expérience et s'élever par des rapprochements aux lois générales qui dominent les faits particuliers, qu'elle peut ainsi former des idées complexes et abstraites avec les éléments qui lui sont fournis, mais que par elle-même elle ne peut en créer aucun, et que pour ajouter une seule donnée à celles de l'expérience, pour trouver des termes et des rapports qui ne se révèlent point à l'observation, elle a besoin de chercher ailleurs et de puiser à une autre source, c'est-à-dire dans les conceptions naturelles et élémentaires qui président au développement de l'esprit humain.

On a donné le nom d'*idéologie* à la partie de la philosophie qui traite des idées et des opérations intellectuelles qui s'y rapportent. R.

IDENTITÉ. Le Code d'instruction criminelle établit (art. 518 à 520) des règles spéciales pour constater l'identité des individus condamnés, évadés et repris. Cette identité est prononcée par jugements contradictoires, rendus, en audience publique, par les juges de la cour d'assises, sans assistance du jury. Les mêmes règles sont applicables au condamné à la déportation ou au bannissement qui a rompu son ban. L'arrêt rendu sur les poursuites en reconnaissance d'identité peut être attaqué en cassation. — D'après l'article 444 du même Code, lorsqu'après une condamnation pour homicide, il s'élève des doutes graves sur l'existence de la personne dont la mort supposée a donné lieu à la condamnation, la cour de cassation peut désigner une cour d'appel pour reconnaître l'existence et l'identité de cette personne. La cour d'appel ne prononce que sur l'identité ; et

d'après son arrêt, la cour de cassation casse ou confirme l'arrêt de condamnation.

IDES. Une des divisions du mois chez les Romains (voy. *CANONOLOGIE* et *CALENDRIER*). Plusieurs auteurs font venir le mot *ides* de l'ancien toscan *idware*, diviser, parce que les *ides* partageaient le mois en deux parties presque égales ; d'autres le dérivent d'*idalium*, nom qu'on donnait à la victime offerte à Jupiter le jour des *ides* ; mais il est plus probable que la victime tirait son nom du jour où elle était offerte. D'après la mythologie romaine, les *ides* furent ainsi nommées d'*Idus*, qui nourrit les Romains pendant huit jours, comme *Calende* et *Nonæ* l'avaient fait, celui-ci pendant cinq ou sept jours, celui-là pendant quinze. Ainsi, les Romains, faisant des trois parties du mois des personnages symboliques, leur attribuèrent une influence successive sur les productions de la terre. C'est dans le même sens qu'ils avaient fait de l'année une Déesse appelée *Anna Perenna*. Les *ides* de mai étaient consacrées à Mercure ; les *ides* de juin étaient favorables aux noces ; les *ides* d'août étaient consacrées à Diane et chômées par les esclaves ; dans les *ides* de septembre on prenait les augures pour l'élection des magistrats.

IDIOELECTRIQUES. On appelle ainsi les corps auxquels on suppose une électricité propre, c'est-à-dire qui s'électrisent par le frottement et qui sont mauvais conducteurs de l'électricité, par opposition aux corps bons conducteurs appelés *anélectriques* (voy. *ELECTRICITÉ*).

IDIOSYNCRASIE (méd.). Chaque individu, dans l'état de santé, a une manière propre d'être influencé par les agents susceptibles de produire sur nos organes une impression quelconque, comme aussi de modifier les impressions qu'il en a reçues : c'est en cela que consiste l'*idiosyncrasie*. Puisque les *idiosyncrasies* sont liées au mode de sensibilité actuelle des organes, elles doivent nécessairement varier, comme la sensibilité elle-même, d'après les dispositions héréditaires, les sexes, les âges, les habitudes, etc., ce qui donne des *idiosyncrasies* naturelles, congéniales, accidentelles, acquises, etc., qui toutes se montrent, avec les nuances infinies qui les caractérisent, dans les différents organes des sens internes ou externes, et comme effet des lois de sensibilité absolue ou relative, générale ou spéciale. Il en sera nécessairement de même dans l'état pathologique : chaque malade a sa manière propre de souffrir, de modifier en quelque sorte ses actes morbides ; c'est ce qui fait que sur un grand nombre de sujets affectés d'une même maladie, en tant que lésion organique, il ne s'en trouvera pas deux qui

présenteront des phénomènes absolument identiques. Il y a donc avantage à ce que le médecin connaisse parfaitement la manière d'être des malades, en santé aussi bien qu'en maladie. Ainsi l'on rencontre tous les jours des personnes qui ne peuvent supporter sans inconvénient vingt-quatre heures de diète, même dans les inflammations les plus aiguës, tandis que d'autres s'assujettissent facilement à une abstinence beaucoup plus prolongée. Il en est de même de l'action des médicaments ; une dose fort minime suffira pour agir énergiquement sur un individu, tandis qu'un autre sujet demeurera tout à fait insensible à l'influence d'une quantité beaucoup plus forte. Il ne faut pas non plus oublier que les particularités individuelles sont aussi variées au moral qu'au physique.

IDiotIE, IDIOTISME (méd.). On est convenu de désigner indifféremment, par ces deux mots, l'absence des facultés mentales et affectives, la nullité des fonctions cérébrales sous ce rapport, lorsque cet état est congénital ou presque congénital, c'est-à-dire, lorsqu'il remonte à une époque à laquelle l'organe cérébral n'avait pas encore atteint son degré complet de perfection ; ce qui différencie l'idiotisme de la démence, qui toujours a commencé lorsque rien ne semblait plus manquer au libre exercice des facultés intellectuelles et sensitives, dont l'homme conserve toujours quelque vestige, même après qu'il est tombé dans la démence. — Les idiots complets le cèdent, sous une forme humaine, par la nullité de l'intelligence et des instincts, aux animaux les plus stupides et les plus bornés. Quelques-uns n'apprennent jamais à têter et vivent du lait que l'on dépose très avant dans leur bouche ; un certain nombre ne savent jamais manger seuls et mourraient de faim au sein de l'abondance, sans arriver jamais à faire usage des aliments qu'ils ont sous la main. La malpropreté la plus repoussante entourerait constamment, sans les soins qu'on leur donne, ces êtres qui demeurent étrangers au langage des autres hommes, et qui parviennent même rarement à exprimer par un signe convenu les besoins les plus simples. Plusieurs idiots sont privés de la vue et de l'ouïe. Ceux qui possèdent les organes des sens n'en retirent qu'un bien faible avantage. L'impression qui ébranle violemment leur oreille, ne laisse bientôt plus aucune trace dans leur esprit ; leur œil aperçoit les objets sans qu'il soit donné à leur pensée d'en apprécier les qualités et les circonstances. Les odeurs les plus fortes affectent à peine leur odorat. On a vu des idiots avaler indifféremment du cuir, du bois, des excréments, sans apprécier aucune différence entre ces matières et les mets dont le

goût nous paraît le plus exquis. L'épilepsie, une paralysie plus ou moins étendue, constamment souvent cet état malheureux. Quelques sujets sont dans l'impossibilité de marcher et même de se tenir debout. — La physionomie stupide des idiots est en rapport avec cette dégradation de l'espèce humaine. Ils ont généralement la face pâle et large, la bouche grande, les lèvres épaisses et pendantes, les dents noires et cariées, le teint hâlé, le regard hébété. Leur taille est ramassée et souvent difforme ; la colonne vertébrale se trouve fréquemment déviée ; les articulations sont énormes et comme engorgées ; la conformation des os est vicieuse. L'urine, les matières fécales, la salive et les mucosités qui s'écoulent continuellement de leur bouche, répandant une odeur de souris, une émanation infecte, que la propreté la plus minutieuse ne peut détruire complètement. — Heureusement, l'idiotisme tout en portant constamment sur les manifestations intellectuelles et affectives n'est pas toujours poussé à ce comble d'abrutissement. Quelques idiots distinguent les personnes qui leur donnent des soins, et manifestent de la gaieté ou de la crainte, suivant les dispositions bienveillantes ou sévères qu'elles laissent paraître. Quelques-uns se montrent affectueux et cherchent les objets qui les flattent. — Les imbeciles, que l'on peut considérer comme des demi-idiots, tiennent une sorte de milieu entre ceux-ci et les hommes ordinaires ; comme ils jouissent de toutes les facultés dévolues à ces derniers, seulement à un degré beaucoup plus infime, ils sont susceptibles de perfectibilité, d'éducation, tandis qu'il n'en est pas ainsi des véritables idiots.

L'idiotisme est attribué à différentes causes dont l'influence n'est pas toujours également appréciable. Il est positif que, comme les affections organiques, il peut se transmettre par la voie de l'hérédité ; il est encore fréquent dans les familles qui comptent parmi leurs membres des épileptiques, des aliénés ou de nombreux exemples de paralysie. Les auteurs qui l'attribuent à un arrêt de développement de l'encéphale, à une perturbation de la force qui préside à l'arrangement de la substance nerveuse, invoquent surtout, pour expliquer l'anomalie du travail de formation, l'influence d'une phlegmasie, d'une exhalation séreuse surabondante. Beaucoup de parents l'attribuent, comme toutes les monstruosités physiques, à des impressions morales profondes éprouvées par la mère durant sa grossesse. On ne saurait nier l'influence des violences exercées sur la tête de l'enfant pendant l'accouchement, et des chutes faites par la mère durant la grossesse. Pendant la première enfance, l'idiotisme peut résulter de toutes les vio-

rences sur la tête, de tout ébranlement, de toute commotion de la substance cérébrale. Nous citerons encore certaines lésions de l'encéphale, vaguement déterminées quant à leur nature, et qui traduisent leur existence au dehors par des accès de convulsions, par des crises d'épilepsie, par des pertes de connaissance suivies de la rétraction d'un bras, d'une jambe, de l'affaiblissement de toute une moitié du corps. Nous citerons enfin les commotions physiques qui ébranlent violemment la masse encéphalique, les blessures qui en atteignent quelques points, et donnent consécutivement lieu à quelque production morbide dans la cavité du crâne.

Les vrais idiots ne fournissent pas généralement une longue carrière. Beaucoup succombent dès l'enfance, malgré les soins les plus assidus et les plus dévoués. Parmi les pauvres, l'humidité, le froid, la nature des aliments, contribuent au développement rapide des vices scrofuleux et tuberculeux dont la plupart des idiots portent le germe dans leur constitution. Esquirol fixe à vingt-cinq ans la durée moyenne de leur existence. Les cretins des montagnes parviennent au contraire à un âge généralement assez avancé, sans doute à cause des soins assidus dont une certaine croyance superstitieuse les fait entourer.

IDITHUN ou IDITHUM (suivant la prononciation hébraïque *Ieduthun* ou *Iedithum*, c'est-à-dire, celui qui célèbre les louanges de Dieu), était un des lévites chargés par David de la direction de la musique et des chants sacrés. Les psaumes 38, 61 et 76 (39, 62 et 77 selon l'hébreu), portent le nom d'Idithun sur le titre. On présume que dans les deux premiers, ce nom veut dire que les psaumes furent remis à Idithun, chargé de les chanter; et dans le dernier, on suppose qu'Idithun est le nom d'un instrument de musique inventé par ce lévite.

IDOLATRIE. Culte ou adoration des idoles. Nous ne connaissons pas de définition plus exacte. L'idolâtre croit qu'une divinité est enfermée sous la forme matérielle à laquelle il adresse ses prières, que cette forme soit une statue ou un corps naturel, un animal, un arbre, une pierre, le soleil, la lune, ou même quelque phénomène comme le vent, le tonnerre, etc. Ce mot vient du grec *eidwais*, idole, image, et *latreia*, serviteur. *Eidwais* vient de *eidon*, je vois. Nulle expression ne pourrait mieux rendre l'idée que nous venons de définir. C'est une tendance naturelle de l'esprit humain de rechercher la causalité des choses, ou, en d'autres termes, de se donner la raison des phénomènes qui le frappent; il est aussi dans ses tendances naturelles, lorsque ni la science ni la

foi ne l'éclairent, de supposer, de tout ce qui se meut ou lui résiste, des forces analogues à celles qu'il sent en lui-même. C'est-à-dire une âme, une volonté, des passions, de la haine, de l'amour, etc. Cette tendance explique fort bien comment l'homme suppose une intelligence dans les choses ou les corps naturels doués de mouvement; elle explique encore comment, se voyant dans la dépendance de ces mouvements, il cherche à se rendre favorable la volonté qu'il y croit exister (*voy. FÉTICHISME*): tout cela n'est que de la logique; mais cela n'explique pas comment il est arrivé à supposer un dieu ou l'âme d'un héros dans l'image de bois ou de pierre qu'il avait façonnée lui-même. On pourrait croire, et on a dit en effet, que les païens, comme nous, ne voyaient dans ces images que des symboles ou des signes qui leur rappelaient la divinité. Il n'en était pas le plus souvent ainsi: autrement, quelle que fût l'erreur religieuse, ce n'eût plus été de l'idolâtrie. C'étaient bien ces images que l'idolâtre prenait pour le dieu. S'il n'y eût vu que des symboles, comment comprendre ces propriétés spéciales inhérentes à certaines idoles, à certains temples, de produire des oracles, de donner des signes, de protéger des villes, comme le palladium de Troie, l'Hercule tyrien, etc. Dans la cité la plus éclairée et la plus libérale de la Grèce, à Athènes, le philosophe Stilpon, l'un des maîtres de Zénon, fut banni pour avoir dit que si la Minerve céleste était fille de Jupiter, la Minerve du Parthenon n'était fille que de Phidias (*Diog. Laert. L. II*). Ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui entretenait ces croyances. Pausanias, parlant de la statue de la Diane taurique, devant laquelle les Spartiates, à une certaine fête de l'année, conduisaient leurs enfants pour les y déchirer à coups de fouet, Pausanias ajoute que cette divinité avait pris le goût du sang, chez les barbares, en Tauride, d'où elle avait été apportée. Plusieurs des philosophes de l'école d'Alexandrie, qui défendaient le paganism, Porphyre, Jamblique, soutenaient que les dieux habitaient leurs images. Nous pourrions sans peine multiplier les citations à cet égard; mais il suffira d'ouvrir un livre de l'antiquité classique pour trouver sur ce sujet plus de preuves qu'il ne nous serait possible d'en mentionner sans perdre de vue notre question. Nous en avons dit assez pour montrer que la logique, en quelque sorte instinctive dont nous parlions tout à l'heure, ne suffit pas pour rendre raison de semblables superstitions: elle ne suffit pas non plus pour expliquer soit la multiplication des idoles, soit pourquoi les unes représentaient des êtres naturels, les autres des êtres moraux. C'est

dans les doctrines du polythéisme qu'il faut en chercher le motif.

Pendant longtemps on n'a pué des documents sur le polythéisme que dans les traditions grecques ou latines, et on y a vainement cherché un ordre logique quelconque. Les questions même qu'on discutait encore à la fin du siècle dernier témoignent de l'embarras où l'on se trouvait. Ainsi, on se demandait généralement si le paganisme était autre chose qu'une déification des phénomènes de la nature, une sorte de fétichisme universel, ou bien si tous les dieux n'étaient pas des hommes divinisés, et si, par suite, l'idolâtrie n'avait pas commencé par le culte des morts? On se demandait si le panthéisme n'avait pas été la première religion du genre humain? On doutait que les païens admissent un dieu suprême dont les dieux inférieurs ou populaires fussent seulement les attributs ou les créatures; on affirmait presque unanimement que l'idée de ce dieu suprême avait été posée après coup et introduite par des philosophes ou des poètes. En un mot on considérait généralement le paganisme comme l'assemblage d'une multitude de superstitions locales d'origines diverses, où chaque fraction de l'espèce humaine, chaque tribu, chaque bourg, et en quelque sorte chaque famille avait apporté sa part, et dont les théogonistes (que l'on veuille bien nous passer ce mot), comme Hésiode et Homère, avaient tenté de faire un système régulier. Les découvertes historiques modernes, les recherches des voyageurs, et surtout l'étude des traditions orientales ont donné une solution à ces questions.

Une des lois les mieux constatées et la plus généralement admises dans la philosophie de l'histoire, est celle du rapport intime qui existe entre les faits religieux et l'état social. De là, quant à la question particulière qui nous occupe, il semble que l'on doive conclure qu'il y a eu autant de systèmes polythéistes qu'il y a eu dans l'antiquité de formes politiques différentes. Les variations du polythéisme sont en effet si nombreuses qu'il faudrait plusieurs volumes pour en faire le tableau; mais elles semblent toutes découler de deux formules systématiques fondamentales qui en forment le principe générateur ou le point de départ; nous ne parlerons que de celles-là. On peut les faire connaître en peu de mots, et une esquisse abrégée suffira pour donner l'explication des détails exposés dans cette encyclopédie sous divers titres. Ces deux polythéismes ne sont point de même date, et se rapportent à des états sociaux fort différents; quoiqu'ils aient existé en même temps et existent encore sur la surface du globe. L'un, que nous appellerons ancien, répond en quelque sorte à l'enfance

des sociétés; l'autre à un état social parfaitement organisé. Tout le monde sait que chez les hommes, la vie nomade a partout précédé la vie sédentaire. Il semble que pendant une longue suite de siècles, l'espèce humaine ait été uniquement occupée à réaliser le commandement de Dieu à Noé, *Crescite et multiplicamini, et replete terram*. C'est dans cette période, que fut émise la formule de ce polythéisme que nous nommons ancien; on en trouve en effet des traces dans toutes les sociétés primitives, soit dans le cours de leur vie nomade, soit dans le début de leur vie sédentaire; ainsi, en Grèce, en Italie, dans les Gaules, chez les Scandinaves, chez les Tartares, en Amérique, dans l'Océanie, etc., il serait difficile de dire où fut produite pour la première fois cette formule, ni ce qu'elle fut dans son intégrité. Il suffit de savoir que partout on trouve des analogies remarquables, et même plus, des similitudes qui accusent une idée générale commune, et concluent à une même pratique. Tous ces débris, en un mot, présentent un ensemble d'une suffisante évidence. Le système tout entier reposait sur une doctrine de la création et de la nature des êtres. Il y avait un Dieu suprême, auteur de toutes choses. Voulu produire le monde, il commença par créer un être femelle, la grande mère. En général, dit Aristote, on pose la Terre comme femme et comme mère, et le Ciel comme père. Toutes choses, disent les Chinois, ont été produites par l'union du Ciel et de la Terre. Les passages de ce genre sont nombreux dans toutes les théogonies primitives; mais l'espace ne nous permet pas d'en citer davantage. Il suffit que le lecteur voie la concordance qui existe à cet égard entre deux extrémités du monde. De l'union de Dieu et de la grande mère avait été engendrée toute la hiérarchie des dieux visibles et invisibles, de ceux qui habitaient les astres, les eaux, les airs, etc., comme de ceux qui habitaient le ciel pur ou l'empyrée. De ces dieux il y en avait qui avaient eu le pouvoir d'engendrer. Dans certaines formules, Dieu s'était borné à produire les grands dieux, et le reste de la création avait été abandonné à leurs soins; et ces choses faites, le souverain père était rentré dans son repos. Mais il y avait eu un crime monstrueux qui avait altéré l'ordre de choses; des dieux avaient désiré le corps les uns des autres. De là le péché d'inceste; car en abusant de leurs corps, c'était la grande mère qu'ils souillaient. De là des générations de génies mauvais, de là des animaux cruels et impurs, de là des hommes mortels, ou plutôt des sortes d'animaux humains enclins au mal, des géants, des titans, etc. Les dieux bons étaient descendus

sur la terre pour la purifier ; ils y avaient laissé des dynasties divines ou des dieux qui y vivaient pour maintenir l'autorité de leurs pères célestes, pour administrer le monde et gouverner les hommes d'origine terrestre. Ainsi l'univers entier était comme un monde enchanté. Sous toute forme mobile ou immobile existait une âme ou une intelligence douée de bienveillance ou de haine. La lutte de l'homme contre la nature était un combat pour lequel il invoquait les dieux protecteurs et les dieux de ses ancêtres. Quant au grand dieu, il était trop loin ; les prières et les sacrifices ne lui arrivaient qu'à travers toute la hiérarchie des dieux ; mais ces dieux, et surtout ceux qui avaient mené une vie terrestre, aimaient leurs enfants ; ils leur donnaient des avis ; ils les favorisaient. Ils animaient les lieux où les sacrifices les appelaient ; ils habitaient certaines forêts, des eaux, des montagnes, des temples, des statues, et même certaines armes consacrées d'une manière particulière. Il serait trop long d'énumérer les superstitions diverses qui sortirent de ces croyances : les incantations, les augures, les oracles, les sacrifices humains, les communications avec les morts, un paradis qui n'était autre que l'habitation du dieu auteur de la dynastie terrestre, etc. De là cependant, il résultait qu'il y avait sur la terre des races d'origine divine et auxquelles appartenait le droit de souveraineté, et des races d'hommes mortels et coupables de naissance, vis-à-vis desquels tout était permis. De là aussi dans l'histoire primitive, cette confusion entre les dieux et les hommes, qui est telle que l'interprète de ces vieilles traditions ne sait souvent s'il s'agit d'hommes divinisés ou de choses purement célestes que l'on explique par les habitudes de la vie terrestre.

Nous avons longuement exposé cette première et antique formule du polythéisme ; mais cette formule est ce qu'il y a encore de moins connu et de moins étudié dans l'histoire des religions anciennes. D'ailleurs, les lecteurs doivent y voir une indication pour des recherches futures, plutôt qu'un travail achevé. Nous serons beaucoup plus bref dans l'exposition de la seconde formule du polythéisme ; car toutes choses s'éclaircissent à mesure que l'on se rapproche des temps rigoureusement historiques. Le plus complet exemple que nous puissions citer de ce second polythéisme est la doctrine indoue du brahmanisme. Comme un article spécial y a été consacré dans cette Encyclopédie, ce serait nous répéter que d'en faire une nouvelle exposition ; il suffit de remarquer qu'elle multiplie également les dieux, qu'elle admet la vie terrestre de certaines divinités, qu'elle les fait mâles et

féminelles, et qu'enfin l'explication de l'origine du mal et du devoir de l'expiation, par la chute des esprits célestes, en constitue la partie la plus importante. Dans cette doctrine aussi, la prière ne peut arriver à Dieu qu'en traversant toute une hiérarchie de divinités. Ce grand dieu lui-même n'a fait que commencer la création ; la plus grande partie de l'œuvre a été laissée à la Trimourty, etc. Une doctrine de polythéisme analogue existait chez les Égyptiens (voy. ÉGYPTES) ; mais elle était mêlée avec les conséquences du polythéisme ancien, en sorte que, dans les croyances populaires, il y avait une confusion telle de l'une et de l'autre doctrine, que les mêmes triades qui, dans la première, représentaient des divinités célestes, étaient considérées comme ayant aussi existé en qualité de dieux terrestres. Ainsi tantôt l'histoire d'Osiris et d'Isis est un événement céleste, tantôt c'est un événement en quelque sorte humain, puisqu'il se passe sur la terre. La tradition historique explique parfaitement cette confusion. L'Égypte était déjà peuplée par des populations livrées au polythéisme ancien, lorsqu'elle fut envahie par une autre population venant des hauts plateaux éthiopiens, ou plutôt de Méroë, et qui apportait avec elle la doctrine que, faute d'autre nom, nous appellerons indienne. On comprend sans peine que dans son œuvre de propagande religieuse, celle-ci cherchât à expliquer la première et à la comprendre. Dans l'un et dans l'autre des deux polythéismes nouveaux, indien ou égyptien, il y eut diverses réformes, comme il y en avait eu dans le polythéisme ancien. Dans celui-ci la plus importante avait été celle de Zoroastre ; dans le système indou et égyptien, la plus puissante fut un enseignement panthéistique qui eut la prétention de tout expliquer, et surtout de donner une formule plus facile et plus générale du devoir de l'expiation ou de la délivrance qui forme la base de l'enseignement moral adressé aux hommes dans tous ces pantéismes (voy. BOUTONISME et PANTÉISME). Nos lecteurs, en effet, auront remarqué que dans tous les polythéismes, le problème qu'on cherchait à résoudre était celui de l'explication du mal, et la conciliation d'un tel fait avec l'idée d'un dieu bon et parfait. La doctrine d'un péché originel, dont la vie humaine était l'expiation, domine en effet toutes ces formules religieuses antiques, comme elle domine l'organisation de toutes les sociétés antérieures au christianisme. Le polythéisme grec et romain n'est qu'un syncrétisme des deux grandes formules dont nous venons de montrer l'origine et le caractère ; seulement l'esprit du polythéisme ancien y est dominant (voyez THÉOGONIE).

Nous terminerons ici un sujet immense dont nous avons pu à peine faire percevoir la généralité ; mais qu'il nous soit permis cependant d'exprimer le regret non seulement d'avoir laissé de côté tant de noms et de choses religieuses, mais surtout de n'avoir pu montrer les remarquables reflets de ces polythéismes, soit dans les œuvres de l'école d'Alexandrie, dans le Pimander et les autres livres apocryphes d'Hermès, dans les enseignements des Valentinien, soit encore dans la philosophie plus pure des stoïciens et des platoniciens. BUCHEZ.

IDOLE. Dans le sens spécial qu'on attache aujourd'hui à cette expression, une idole est la représentation d'une divinité. L'histoire des idoles, au point de vue iconographique, serait en même temps l'histoire des idées mystiques et des doctrines religieuses de tous les peuples polythéistes, et celle d'une des branches les plus importantes des beaux-arts. On comprend dès lors qu'on ne puisse donner ici qu'un aperçu de ce sujet immense. — Des traditions reculées semblent nous indiquer ces pierres noires et bizarrement rayées qui tombent du ciel après l'explosion d'un météore lumineux, comme les objets du plus ancien fétichisme. On les regardait comme le séjour choisi par la divinité descendue sur la terre, et c'est pour cette raison qu'on leur donnait le nom de Betyles, formé des mots orientaux *Beth-el*, maison de Dieu. Aussi haut que nous puissions remonter dans le cours des siècles, nous voyons en effet le culte des pierres, et les peuples dont la civilisation acquit le moins de développements, tels que les Gaulois et les peuples du nord, y restèrent attachés jusqu'aux premiers siècles du christianisme. Nous savons en outre qu'une foule de divinités avaient pour symboles identiques des pierres carrées ou coniques : tels étaient Elagabal, à Emèse ; le Manab et le Dysarès des Arabes ; la Lune, représentée par une pierre carrée, dans la Caaba ; Cybèle, dans l'Asie-Mineure ; Vénus, à Paphos. Les Grecs et les Romains adoraient primitivement *Jupiter-Pierre*, selon Pausanias ; et cet auteur (*Achaïe*) dit que toute la Grèce rendait jadis aux pierres les honneurs divins. Les Romains même conservèrent des pierres brutes dans leurs lairies jusqu'à la destruction totale du polythéisme. On trouvera une foule de détails sur le culte des pierres dans les *Monuments celtiques* de Cambry. Plus tard, les pierres, suivant leur forme, représentèrent sans doute telle ou telle divinité. La forme pyramidale ou conique semble avoir été plus spécialement affectée aux dieux considérés comme essences lumineuses, mâles et créatrices. D'où l'usage de consacrer à ces divinités ces monuments

gigantesques qui sous les noms de menhirs, de pyramides, d'obélisques et de téocallis, s'élèvent encore depuis l'Inde jusque sur les bords du Nil et dans l'Amérique. Les déesses, au contraire, celles du moins qui symbolisaient les forces passives de la nature, la Lune dépositaire des germes, la Terre mère et nourricière, étaient représentées par la pierre carrée ou cubique. L'homme ne devait pas s'arrêter là ; les dieux s'étaient multipliés, leurs caractères et leurs attributions avaient acquis un certain degré de fixité ; la nature avait été répartie entre eux, et on finit par consacrer à chaque divinité l'animal qui, par ses mœurs ou son organisation, offrait quelques rapports avec elle, et qui, dès lors, fut considéré comme sa vivante image. Lorsque ensuite on se hasarda à tailler sur la pierre ou sur le bois des simulacres des dieux, on trouva naturel, pour différencier chaque personnalité divine, de la représenter avec la tête de l'animal qui lui était consacré. Ce système prédomina surtout dans l'Égypte, où il se perpétua, grâce à la loi inflexible du sanctuaire qui forçait le présent et l'avenir à consacrer les formes du passé ; de là tant de divinités aux formes étranges ; un Agathodæmon qui, sur des jambes humaines, portait un corps de serpent, surmonté d'une tête d'homme ; un Anubis à tête de chacal (*fig. 1*), une Tâfné à tête de lionne, une

Fig. 1.



Bouto allaitant deux crocodiles énormes, un Thoth à tête d'épervier, d'ibis ou de singe. Le culte de la divinité sous les formes animales se perpétuait en même temps, et jusqu'à la chute complète de l'Égypte, ses dieux étaient représentés dans leur sanctuaire non par un simulacre, mais par une image vivante, bouc ou bœuf, singe ou crocodile, serpent, ibis ou ichneumon. L'Asie occidentale suivait les mêmes principes dans la composition de son panthéon. Astaroth était représentée comme Athor ; Mo-

loch avait une tête de bœuf; Atergatis ou Dercète était à moitié poisson; le Sérapis, qui, de Sinope dans le Pont fut transporté en Egypte, avait une tête de chien, une de loup et la troisième de lion; les Assyriens, en s'établissant dans la Samarie, y apportèrent un Nergal-coq, un Adramelech à tête de mulet, un Anamelcoch à tête de cheval, un Thartak à tête d'âne, si toutefois ou doit s'en rapporter aux rabbins au sujet de ces dernières divinités. L'Inde, qui offre tant de points de contact avec l'Egypte, mélangea aussi dans ses représentations divines les formes humaines et animales. Ganéga, le dieu de la sagesse, balance majestueusement sa tête d'éléphant; Hanouman, quand il n'est pas singe tout entier, porte une tête de singe sur un corps humain, etc. L'Inde offre aussi des rapports avec l'Egypte par le système de coloration de ses divinités, mais elle s'en éloigne à d'autres égards. En Egypte, les dieux ont une tête unique, excepté Ammon, représenté quelquefois avec quatre têtes de bœuf, et une autre divinité également polycéphale. Dans l'Inde, au contraire, les têtes se multiplient et forment au dessus du tronc de la divinité un chapiteau de visages humains; Brahma n'a que quatre têtes, mais Bhavani en a quelquefois huit et seize, bras; Bhadrakali, la déesse des parias, en a autant, et de chacune de ses bouches sortent des dents aiguës; elle a des éléphants pour pendants d'oreille, une chevelure en plumes de paon et une robe formée de serpents entrelacés. Pour compléter le tableau des représentations divines, dans les pays dont nous venons de parler, il faut se représenter ces simulacres avec le cortège des attributs qui leur sont affectés; chacune des mains des divinités hindoues ou égyptiennes porte un objet mystique représentant un de ses modes d'action ou d'influence. Les têtes de toutes ces idoles sont couvertes de coiffures symboliques, variées, à l'infini; leur corps même est couvert d'objets ou de marques caractéristiques. La Syrie nous présente le plus curieux exemple en ce genre; nous voulons parler de la Grande-Déesse adorée à Hiérapolis, dont la statue résumait les attributs principaux de toutes les hautes divinités comprises sous la dénomination générale de grandes-mères; mais le sacerdoce égyptien était sans contredit celui qui avait su le mieux combiner tous ces attributs. L'iconologie égyptienne est en effet une science véritable dont nous ne connaissons pas encore tous les secrets. Les archéologues modernes sont arrivés néanmoins à des résultats qui nous permettront, à l'aide de quelques gravures, d'offrir au lecteur une idée assez satisfaisante de ce système. La figure n° 2 repre-

sente Ammon le créateur du monde, dont la

FIG. 2.



coiffure royale est surmontée du disque mystique et de deux longues plumes droites. Il tient à la main un instrument qu'on a pris à tort sans doute pour un fouet, et qui, selon M. Lanci, est un aspersoir symbole de la fécondité divine. Devant lui est un vase dont l'eau se répand sur la terre qu'elle féconde. L'appendice qu'on voit à son menton représente la barbe; c'est le signe auquel on reconnaît toutes les divinités mâles. La figure n° 3 représente le

FIG. 3.



même dieu avec une tête de bœuf, animal regardé comme son image terrestre; il est sans doute alors en rapport avec le Soleil entrant dans le signe du bélier. Le serpent qui se dresse au milieu du disque placé sur sa tête est l'Uraeus (c'est-à-dire roi, le basilikos des Grecs) emblème de la puissance royale qui orne la coiffure de tous les dieux et même des Pharaons. Des cornes de bouc, jointes à la tête de bœuf (fig. 4)

FIG. 4.



font passer Ammon au rôle de Mendès, c'est-à-dire de générateur par excellence. On voit enfin ce dieu représenté avec quatre têtes de bœuf et deux cornes de bouc, surmontées de deux uræus et de disques (fig. 5); alors Ammon doit être pris

pour l'esprit des quatre éléments, pour l'âme du monde matériel, suivant Champollion, qui

FIG. 5.



voit dans le bélier le signe hiéroglyphique d'une âme, d'un esprit divin de premier ordre. M. Lanci au contraire regarde les quatre têtes de bélier comme le symbole des deux équinoxes et des deux solstices. — Haroëri (fig. 6), une

FIG. 6.



des formes du dieu-soleil, est représentée avec une tête d'épervier, oiseau consacré aux dieux de la lumière. Sa tête est couverte du pschett, coiffure des régions d'en haut. Il tient d'une main le sceptre affecté aux divinités mâles surmonté de la tête de l'oiseau appelé Koi-coupha par Horapollon, et de l'autre main la croix ansée, symbole de la vie divine ou peut-être de l'androgynisme divin. — La déesse Athor (fig. 7), la matière humide fécondée et fécondante, apparaît avec une tête de vache, parce que cet animal symbolisait la terre qui reçoit les germes et qui produit. Elle tient à la main le sceptre des déesses, terminé par un pommeau évasé. — La fig. 8 représente Anouke la Vesta égyptienne. Comme déesse du feu et de

la chaleur terrestre, elle hâte la germination

FIG. 7.



des plantes; c'est pourquoi sans doute sa coif-

FIG. 8.



fure est composée de feuilles de différentes couleurs.

Le symbolisme égyptien ne fut pas aussi étranger aux Hellènes qu'on pourrait se l'imaginer d'après tous leurs chefs-d'œuvre artistiques. La Grèce, civilisée par des colonies orientales, fléchit jadis le genou devant les idoles de l'Égypte; elle honora même les animaux sacrés comme images des dieux. Le loup représenta Apollon jusque dans le temple de Delphes; Bacchus y fut révéré sous la forme d'un bœuf, et Diane ou Junon sous celle d'une génisse; cette dernière conserva même le titre de déesse aux yeux de bœuf. Mais l'art grec, libre dans ses tendances, se dégagna peu à peu de ces formes barbares; il donna le mouvement

et la vie à tous ces dieux que l'Égypte ou l'Asie lui avaient envoyés immobiles dans la galle qui les enveloppait. L'animal, dont la tête surmontait le buste divin, fut relégué aux pieds de la divinité, et les dieux devinrent le modèle du beau idéal, les types immortels de la perfection dans la statuaire. La Grèce pourtant n'avait pas entièrement rompu avec les formes antiques du polythéisme. Du temps de Tertulien (*Apolog.*, ch. xvi), Pallas, à Athènes, était encore une pièce de bois où la main de l'ouvrier n'avait jamais passé; une foule de divinités belles Tritons et les Sirènes à corps humain terminé en queue de poisson, les Pans et les Faunes qui tenaient du bouc ou du singe, et les Silènes qui avaient garlé les oreilles de l'âne et peut-être sa queue. Le front même de Bacchus conservait encore les traces des cornes de bœuf dont il était armé jadis. — Nous ne pouvons suivre chez les autres peuples les formes des simulacres divins, dont la variété infinie prouve tout à la fois les ressources et les folies de la pensée humaine. Il nous suffira de rappeler en un mot l'extravagance des idoles des nations sauvages et de renvoyer au mot *fétichisme* pour la partie la plus abjecte de ce polythéisme barbare. Quant aux Mexicains, contentons-nous de citer leur *Tlaloch* ou *Tescatliputzta*, divinité hideuse, dont les lèvres, ornées de gros anneaux, laissaient échapper des dents énormes, dont la poitrine était couverte par une tête de bœuf; et le dieu *Vitzliputzli* qui, suivant quelques auteurs, avait des pieds de chèvre et des ailes de chauve-souris. On trouve tout ce qui a rapport au panthéon mexicain dans le texte et dans les planches du grand ouvrage sur les *Antiquités mexicaines* publié par MM. de Humboldt, Chateaubriand et A. de Saint-Priest.

AL. BONNEAU.

IDOLOTHYTES. C'est ainsi que saint Paul appelait les viandes offertes aux idoles. Les païens étaient dans l'usage de les manger en cérémonie, la tête couronnée de fleurs, et en adressant à leurs divinités des vœux mêlés de libations. Comme ils avaient la ferme croyance que cette pratique leur donnait part au sacrifice dans lequel ces viandes avaient été immolées, les manger de la sorte était un acte formel d'idolâtrie. — Les Juifs avaient ces viandes en horreur. Ils auraient difficilement pardonné aux fidèles d'en faire leur nourriture, même dans le cas où ceux-ci les auraient achetées au marché. Aussi le concile de Jérusalem ordonna-t-il de s'en abstenir. Cinq ans plus tard, saint Paul, consulté sur la conduite à tenir dans la pratique, se montra plus indulgent. Il permit de manger ces sortes de viandes, sans s'in-

former si elles avaient réellement servi aux sacrifices des idoles, pourvu toutefois que les faibles n'en fussent point scandalisés. Les Chrétiens aimèrent peu à profiter de cette concession, et les réglemens de divers conciles se conformèrent de préférence à celui de Jérusalem.

CANÉTO.

IDOMÉNÉE, fils de Deucalion et petit-fils de Minos II, régna d'abord en Crète, fut un des prétendants à la main d'Hélène, et prit part à l'expédition contre Troie. Il tua Pheste, Asius, Alcathoüs, Othryonée, Erymas, Œnomaüs, et combattit Hector lui-même. Après la prise de Troie, il fut longtemps balotté sur les mers par des tempêtes sans cesse renaissantes, et fit vœu de sacrifier à Neptune le premier homme qu'il rencontrerait en débarquant dans l'île de Crète. Ce fut son fils. Il l'immola selon les uns, et ce crime occasionna une épidémie qui fit révolter les Crétois contre Idoménée, qui s'expatria. D'autres disent que son fils fut sauvé par le peuple, qui exila Idoménée. Il se rendit à Colophon, suivant une légende, et d'après une autre dans la Grande-Grèce, où il fonda Salente. Une autre tradition plaçait à Cnosse le tombeau d'Idoménée, que les Crétois honoraient comme un héros déifié : on l'a même représenté comme un des juges des enfers.

IDOTÉE, *Idotea* (crust.). Genre de Crustacés isopodes, famille des Ptérygibranches, renfermant un assez grand nombre d'espèces. Les Idotées ressemblent beaucoup aux cloportes. Elles vivent dans la mer et se distinguent des autres isopodes par un corps étroit, allongé, et par l'absence d'appendices en nageoires ou de stylets articulés à l'extrémité du corps. Ces crustacés sont d'une consistance assez molle. Le tronc occupe la plus grande partie du corps, et est composé de sept segments courts, presque égaux, étroitement unis; le premier segment est échanuré en avant pour recevoir la tête qui est presque en forme de carré transversal; les yeux sont arrondis, peu saillants; la queue, composée de trois segments, est ou triangulaire, ou quadrangulaire; en dessous, l'on voit les branchies, au nombre de douze ou quatorze, qui, lorsqu'elles sont gonflées, offrent l'apparence de vessies oblongues et d'un beau blanc; ces branchies sont recouvertes par deux feuillets parallèles : ce sont deux sortes de volets qui s'ouvrent et se ferment à volonté; les pattes sont au nombre de sept paires, et composées de six articles souvent poilus et ciliés. Les idotées se rencontrent en abondance dans toutes les mers, surtout dans celles du nord; elles nagent très bien et paraissent très voraces. On trouve communément sur nos côtes l'Idotée dorsale, *I. dorsalis*, Latr.,

qui est d'un brun cendré avec une ligne blanche sur le dos; elle vit sur les côtes de l'île de Noirmoutiers; — l'IDOTÉE FILIFORME, *I. filiformis*, Gronov., qui est fort allongée et étroite; l'IDOTÉE POINTUE, *I. acuminata*, Fab., qui est oblongue, ovulaire. On trouve dans la mer Baltique l'IDOTÉE ENTOMON, L., la plus grande espèce du genre: elle est d'un brun grisâtre en dessus; s'il faut en croire Klein, elle causerait de grands dommages aux pêcheurs des environs de Dantzig en rongant leurs filets. L.F.

IDUMÉE. Province importante de l'Arabie-Pétrée, dont le nom vient d'Edom (roy. ce mot) où Esaü, frère de Jacob, établit sa demeure. Il est déjà question de l'Idumée dans la Genèse (XXXVI, 16). Ce pays comprenait le territoire montagneux situé entre la mer Morte et le golfe Elanitique. Ses villes les plus importantes étaient : Sela, la Petra des auteurs grecs et latins (aujourd'hui Wadi-Mousa); Theman, Elath et Asiongaber. Vers l'époque de la captivité de Babylone, l'Idumée devint un pays plus considérable, et l'on voit que ses limites s'étendaient jusqu'au delà de la ville de Bosra (Botsra), en Arabie. Le nom de Gébaliène, Γεβαλιήν (conservé dans la dénomination arabe actuelle de *Djebel*, c'est-à-dire, *pays de montagnes*), remplaça celui d'Idumée; on l'appliquait principalement à la partie septentrionale du pays, celle qui avoisinait la Palestine. Les Iduméens ou Edomites descendaient d'Esaü. On les voit déjà constitués en nation et gouvernés par des rois à une époque fort ancienne (Genèse, XXXVI, v. 31-39 et I. Paral. I, v. 43-50). Le souverain des Iduméens refusa le passage aux Israélites qui se rendaient dans la Terre-Promise (Nombres, XX, v. 18). Saül remporta de grands avantages sur les Iduméens, David acheva de les subjuguier, et Salomon équipa des flottes dans le port d'Asiongaber (III, Rois, IX, 26). Ils restèrent soumis aux rois de Juda jusqu'à l'époque de Joram, et se rendirent alors indépendants (IV, Rois, VIII, 20). Ils furent vaincus par Amasias (IV, Rois, XIV, 7) et par Azarias ou Ozias, son fils (II, Paral., XXVI, 7). Sous Achaz, roi de Juda, ils se rendirent maître d'Elath (IV, Rois, XVI, 6), et on suppose qu'ils restèrent indépendants jusqu'à l'invasion de Nabuchodonosor (Jérémie, XXVII, v. 3 et 6) et XLIX, 7. 10, 20). Pendant la captivité de Babylone, ils s'emparèrent de la partie méridionale de la Palestine jusqu'à Hébron, et ne furent chassés de cette ville que par Judas Machabée (I, Machab., v. 65). Jean Hyrcan les réduisit sous son obéissance et leur imposa la circoncision ainsi que les autres pratiques de la loi judaïque. On doit conclure de là qu'ils suivaient une fausse religion, mais nous ne sa-

vons rien de bien positif à cet égard. Les Iduméens figurent une dernière fois dans l'histoire au siège de Jérusalem par Titus. DUBREUX.

IDYLLE (poésie). Comme son nom l'indique, l'idylle (ιδύλλιον de ἰδυ, je vois), est un petit tableau champêtre, où figurent des troupeaux, des bergers et des bergères idéalisés. On a voulu établir une différence entre l'idylle et l'Eglogue; l'idylle serait la quintessence de l'idéal de la vie pastorale, un tableau d'une innocence toute primitive; l'Eglogue serait plus rapprochée des mœurs actuelles, et essentiellement dialoguée; mais cette distinction subtile est étrangère aux poètes bucoliques. Les Idylles de Théocrite contiennent des tableaux villageois et jusqu'à de véritables scènes de comédies, les Syracusains, par exemple, entremêlés à des tableaux plus idéalisés. Les Eglogues de Virgile sont dialoguées, pour la plupart, mais les Idylles de Théocrite le sont aussi. Quant aux modernes ils ont employé les deux mots suivant leur caprice ou selon qu'ils étaient plus sous l'impression de Virgile ou sous celle de Théocrite. L'histoire de l'idylle a été exposée aux mots BUCOLIQUES et POÈMES, ainsi que les règles de ce genre quelque peu tombé en désuétude comme entaché de suranné et manquant de naturel. Nous n'y reviendrons pas; nous ajouterons seulement que le caractère essentiel de l'idylle est une simplicité élégante. Les grands mouvements de l'éloquence ne sont pas de son domaine; elle ne se pare pas de diamants, comme le dit Boileau; mais sa tête n'est pas nue: elle porte une couronne de fleurs champêtres. La délicatesse naïve des sentiments, la douceur, la poésie d'un style toujours fleuri, le charme des tableaux sont nécessaires pour faire excuser ce que ce genre a de peu naturel. J. F.

IÉNA. Ville du grand-duché de Saxe-Weimar, dans la principauté de Weimar, à 20 kil. E. de la ville de ce nom, sur la rive gauche de la Saale; latit. N. 50° 56' 28", longit. E. 9° 17' 0". Elle est célèbre par son université, fondée en 1558, suivie habituellement par 500 étudiants, et qui possède une bibliothèque de 60,000 volumes, un jardin botanique et des collections diverses. Iéna a, de plus, une société de minéralogie, des typographies, des fabriques d'ustensiles de cuivre et de toiles. On remarque, à peu de distance, les ruines du château de Kirchberg. Mais ce qui rendra à jamais parmi nous le nom d'Iéna mémorable, c'est la bataille que les Français y gagnèrent sur les Prussiens le 14 octobre 1806. C'est en l'honneur de cette victoire qu'on a donné le nom de pont d'Iéna à l'un des plus beaux ponts de Paris. E. C.

LENISSEI. Un des plus grands fleuves de l'Asie, formé par le confluent de deux grandes rivières de la Bukharie, l'Oulou-Kem et le Bey-Kem, sous le 51° 30' de lat. N., et le 111° de long. E. Il se dirige presque en ligne droite vers le nord, traverse le centre de la Sibirie dans une étendue de plus de 4,000 werstes (1,000 lieues), et après avoir formé un golfe qui renferme plusieurs îles, sous le 70° de lat. et le 103° 30' de long., il se jette, sous le même degré de longitude, dans la mer Glaciale. Le lenissei est navigable dans une grande partie de son cours, qui est très rapide. Ses rives sont hérissées de montagnes et de rochers.

LENISSEIK. Ville de la Sibirie, chef-lieu d'un district du gouvernement de Tobolsk. Elle est située au 58° 27' 17" de lat. sept., 80° 38' 30" de long. orient., dans une plaine agréable et fertile au bord du fleuve lenissei, qui a dans cet endroit plus d'un werste de largeur. Fondée en 1618, lenisseik a occupé un périmètre de plus de 6 werstes, et compte 4 églises, 2 couvents et plus de 8,000 habitants. Le commerce y est florissant, et il s'y tient une foire célèbre.

IESID (roy. YESID au Supplément).

IF (CHATEAU D') (roy. MARSILLE).

IF, Taxus, (bot.). Genre de la famille des Taxinées, division du groupe des conifères, de la diœcie-monadelphie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbres ou des arbrisseaux toujours verts, spontanés dans les parties tempérées et tempérées-froides de l'hémisphère boréal; à feuilles raides, linéaires, à fleurs dioïques. Les fleurs mâles des ifs forment de petits chatons globuleux, pédicelés, qui sortent du milieu d'écaillés imbriquées, et dont chacun présente de 6 à 15 étamines à plusieurs loges (de trois à 8), dépassées par l'extrémité du connectif épanoui en une sorte d'échelle discoïde; leurs fleurs femelles sont solitaires à l'extrémité d'un très petit rameau axillaire qui sort d'entre des écaillés imbriquées; elles sont réduites à un petit ovule nu, reposant sur un disque annulaire très peu développé, à l'époque de la floraison, mais qui, s'accroissant beaucoup après la floraison, finit par former autour du fruit une enveloppe épaisse et charnue plus longue que lui. Le fruit, réduit à une graine nue, est caché sous cette enveloppe accessoire; on y remarque un test coriace, un albumen et un embryon à deux cotylédons très courts. L'espèce la plus intéressante de ce genre est l'if commun, *Taxus baccata*, Linn., arbre de hauteur moyenne; et dont le tronc devient généralement d'une grosseur peu considérable, bien qu'on le voie dans quelques cas acquérir une circonférence énorme. On en cite en effet

des pieds dont le tronc n'a pas moins de dix, douze, et même quinze mètres de tour. Ce tronc est couvert d'une écorce brune. Les branches qui en partent s'étalent, surtout les inférieures, et forment une cime très touffue. Les feuilles sont linéaires, mucronées au sommet, planes, luisantes, portées sur un petit pétiole, dirigées horizontalement vers les deux côtés opposés des rameaux. L'enveloppe qui cache le fruit est rouge, ouverte au sommet, remplie d'une pulpe visqueuse, de saveur douce et agréable; sa grosseur est celle d'une petite cerise. — L'if croît naturellement en Europe, du 58° ou 60° degré de latitude jusque vers les côtes de la Méditerranée. On le retrouve à l'ouest et à l'est de l'Asie, ainsi que dans l'Amérique du Nord. Il se montre toujours par individus isolés et non en massifs étendus, dans les terres fraîches ou un peu humides, de nature calcaire ou argileuse. Son feuillage, épais et toujours vert, lui a valu depuis longtemps une place distinguée dans les parcs et les jardins, où les jardiniers, profitant de la facilité avec laquelle il subit la taille, se sont plu à lui donner les formes les plus bizarres. C'est surtout à une époque déjà un peu éloignée de nous que la mode avait fait des ifs taillés le principal ornement des grands jardins; on en voyait alors des masses non-seulement coniques, pyramidales, arrondies; mais encore en vases, en forme d'animaux, et l'on cite même des jardins dans lesquels on avait représenté, en ifs, une chasse tout entière. Aujourd'hui ce genre d'ornement est beaucoup moins recherché, et presque toujours on laisse à l'if sa forme naturelle, on bien on ne le taille qu'un peu modérément. Les anciens attribuaient des propriétés dangereuses à cet arbre. Selon eux, son ombrage était nuisible; ses feuilles, ses fruits, empoisonnaient les animaux. Des observations et des expériences multipliées ont montré que ces idées reposaient sur des inexactitudes ou des exagérations, et que le suc et l'extrait des feuilles de cet arbre peuvent seuls agir sur l'économie animale d'une manière nuisible. Le bois de l'if est l'un des meilleurs et des plus estimés entre nos bois indigènes. Sa densité ne le cède qu'à celle du buis. Il est dur, d'un grain très fin, élastique, extrêmement durable. Sa couleur rougeâtre se fonce avec le temps; mais sa rareté ne permet guère de l'employer pour l'ébénisterie, à laquelle il est parfaitement propre. On s'en sert surtout pour le tour et la tabletterie; on en fait aussi des vis, des dents d'engrenage, etc. La croissance du tronc de l'if est très lente à cause du peu d'épaisseur des couches qui le forment. On peut donc concevoir, ainsi à quelle antiquité remontent les pieds de

cet arbre dont nous avons indiqué les dimensions considérables, et dont les exemples les plus remarquables se trouvent en Écosse, en Angleterre et en Normandie. Dans les jardins, on cultive diverses variétés de l'if; les plus remarquables d'entre elles sont: — celle à branches redressées et à feuilles disposées uniformément autour des branches, ou le *Taxus baccata fastigiata*, qu'on n'a trouvée spontanée qu'en Irlande; — celle à feuilles panachées, — celle à larges feuilles, etc. On multiplie cet arbre le plus habituellement par graines, moins fréquemment par boutures et par marcottes; ces deux derniers modes de multiplication donnent des pieds plus faibles et moins droits. Les graines lèvent généralement la première année. Après deux ans, le jeune plant est mis en pépinière, et peut être planté à demeure à l'âge de quatre ou cinq ans.

— L'If du Canada, *Taxus canadensis*, Wild., dont le nom indique la patrie, est regardé par la plupart des botanistes comme une simple variété naine de l'if commun. On le cultive aussi comme espèce d'ornement. P. DUCHARTRE.

IGLAU. Ville de Moravie, chef-lieu d'un cercle du même nom, à 75 kilom. O.-N.-O. de Brunn, près de l'Igla, affluent de la Schwarza, et vers les frontières de Bohême: population, environ 16,500 habitants. Iglau est renommée par ses fabriques de draps, d'étoffes diverses de laine, et par le papier qui sort des papeteries du village d'Altenberg, situé dans le voisinage. On y remarque une maison d'éducation pour les enfants des militaires. Elle est bien fortifiée; cependant elle fut prise par les Prussiens en 1742, et par les Français en 1805. — Le cercle d'Iglau a environ 180,000 habitants. E. C.

IGNACE. Plusieurs saints ont porté ce nom. IGNACE (saint), surnommé *Theophore*, était, selon toute apparence, originaire de Nora dans l'Asie-Mineure. Il fut, avec saint Polycarpe, l'un des premiers disciples de saint Jean l'évangéliste; et, plus tard, il succéda à saint Evode, au siège d'Antioche. Trajan, enlê de ses victoires sur les Scythes, les Daces et beaucoup d'autres nations, voulut aussi triompher des Chrétiens, et menaça de la mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Il marchait contre les Parthes, lorsque, s'étant arrêté à Antioche, il ordonna de traîner devant son tribunal le saint vieillard qui gouvernait cette église. Qui es-tu, dit-il à Ignace, méchant démon qui transgresses les édits de l'empire et pousse les autres à périr misérablement? Ignace répondit: Personne n'appelle Théophore mauvais démon... Et qui est Théophore, dit Trajan? Ignace répondit: Celui qui a le Christ dans sa poitrine. Trajan dit: Tu parles du crucifié sous Ponce-Pilate?

Ignace répondit: De celui qui a crucifié le péché et son auteur, et qui renverse la malice des démons sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. Trajan dit: Tu portes donc en toi le crucifié?... Nous avons ordonné qu'Ignace, qui dit porter en lui le crucifié, soit conduit à la grande Rome, pour y être donné en pâture aux bêtes et en spectacle au peuple. En entendant cette sentence, le saint martyr s'écria: Je te rends grâces, Seigneur, d'avoir daigné me donner ton parfait amour, et d'avoir permis que je sois garrotté de chaînes de fer, comme ton apôtre Paul. Disant ces mots, il s'enchaina lui-même, et, après qu'il eut prié pour son Église, il fut entraîné par les fureurs brutales de la soldatesque, pour être conduit à Rome et livré en pâture aux bêtes féroces. — Arrivé à l'embouchure du Tibre, disent les actes du saint martyr, et la fin de la tragédie sanglante étant proche, les soldats ne souffrent plus de retard, et l'évêque obéit avec joie à leur impatience.... Ils l'entraînent précipitamment à l'amphithéâtre où le peuple se trouvait réuni. Le spectacle était près de finir, lorsqu'il fut aussitôt jeté aux bêtes... Les lions ne laisserent du saint vieillard que les gros ossements, qui furent recueillis par les frères, portés à Antioche, et renfermés dans une chasse comme un trésor inestimable. — On conserve de saint Ignace d'Antioche sept lettres qu'il adressa pendant son voyage, aux fidèles d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome, de Philadelphie, de Smyrne, et enfin à saint Polycarpe, évêque de cette dernière ville. Malgré les attaques de Basnages, solidement réfutées par Dom Cellier, ces lettres sont regardées comme un des plus précieux monuments de la primitive Église.

IGNACE (saint) de Constantinople, était fils de l'empereur Michel 1^{er}, surnommé Curopalate. Son père ayant été précipité du trône par une de ces révolutions qui étaient si communes en Orient, Ignace fut renfermé dans un monastère, d'où son rare savoir et ses vertus éminentes le firent appeler, en 846, au siège patriarcal de Constantinople. Michel III tenait alors les rênes de l'empire. S'étant laissé persuader que sa mère, Théodora l'empêchait de gouverner par lui-même, il la relégua dans un cloître. Comme Ignace avait eu le courage de prendre la défense de la princesse, il fut lui-même exilé dans l'île de Térébinthe, et le trop célèbre Photius réussit, par ses intrigues, à se faire mettre à sa place. Cependant, le pape Nicolas 1^{er}, informé des persécutions qu'avait éprouvées Ignace, annula l'injuste sentence de sa déposition. Mais ses lettres à l'empereur et à Photius restèrent sans effet. Ce dernier poussa l'audace jusqu'à convo-

quer, en 860, un prétendu conelle, où le pape lui-même fut cité et déposé. Cet acte de révolte fut la première source du grand schisme oriental. Enfin, Ignace ayant échappé, comme par miracle, aux poursuites de son adversaire, trouva justice auprès de l'empereur Basile, qui le rétablit dans tous ses droits, en 867. Deux ans plus tard, il assista au concile oecuménique de Constantinople, qui anathématisa Photius avec ses adhérents. Saint Ignace mourut le 23 octobre 877, à l'âge de 78 ans.

IGNACE DE LOYOLA (saint) naquit en Espagne, en 1490, d'une famille noble, au château de Loyola, et fut élevé à la cour de Ferdinand-le-Catholique. Jusqu'à l'âge de 29 ans, sa vie fut partagée entre les devoirs de la profession militaire et la galanterie. Mais une grave blessure, reçue au siège de Pampelune, l'ayant condamné à un repos forcé, de pieuses lectures touchèrent son cœur, le dégoutèrent du monde, et lui firent concevoir le pieux dessein de se consacrer à Dieu. Dès qu'il fut en état de sortir, Ignace, en habit de pèlerin, se rendit à l'abbaye de Mont-Serrat, où il fit ses dévotions, le 15 août 1522. De là il se rendit à la petite ville de Manrèze, et se fixa à l'hôpital où l'on prétend qu'il composa le fameux livre des *Exercices spirituels*. Après un voyage à Rome et en Terre-Sainte, Ignace, de retour en Espagne, étudia la grammaire à Barcelonne, et la philosophie à Alcalá; il vint ensuite en France suivre les cours du collège Sainte-Barbe. En peu de temps ses exemples et ses pieuses exhortations lui concilièrent l'estime particulière d'un certain nombre d'étudiants et même celle de ses maîtres. — Pierre Favre, son répétiteur, et François Xavier, professeur de philosophie au collège de Beauvais, embrassèrent sa manière de vivre; et quatre jeunes Espagnols, Laynez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguez, suivirent leur exemple. Ignace les voyant bien résolus à se consacrer à Dieu, conçut l'idée d'établir, avec eux un nouvel institut religieux, et tous ensemble ils se rendirent le jour de l'Assomption 1534, dans la chapelle souterraine de Montmartre, où ils s'engagèrent, par vœu, à se mettre au service du souverain pontife, pour toutes les œuvres qu'il voudrait leur indiquer. Paul III les accueillit avec bonté, et les autorisa à faire, entre les mains du nonce Véralii, les vœux de pauvreté et de chasteté religieuses. Bientôt après ils y ajoutèrent le vœu d'obéissance et celui d'aller partout où le pape les enverrait, pour travailler au bien des âmes. Le plan du nouvel institut était complet : Paul III l'approuva solennellement par une bulle du 27 septembre 1540, sous le nom de *clercs réguliers de la compagnie de Jésus*. Ignace fut élu

général perpétuel, et prit possession du gouvernement le jour de Pâques 1541. Ses compagnons furent nommés jésuites, à cause de l'église d'il Gesu, que le saint-père mit à leur disposition. — On connaît les grandes marques de religieux dévotement à la cause catholique qui signalèrent le berceau de la nouvelle compagnie. De tous côtés on lui proposa des établissements. Ils éprouvèrent en France de longues oppositions, que saint Ignace n'eut pas la consolation de voir levées de son vivant. Épuisé de fatigues, usé par diverses maladies, il expira le 25 juillet 1556. Paul V le déclara bienheureux, en 1609; et treize ans après, le pape Grégoire XV le mit au rang des saints. CANÉTO.

IGNAME, *Dioscorea* (bot.). Genre de la famille des Dioscoracées, de la diocle-hexandrie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des herbes vivaces ou des sous-arbrisseaux à longues tiges volubiles, qui croissent naturellement, ou sont cultivés dans les contrées chaudes. Ils produisent une terre un tubercule généralement volumineux, quelquefois énorme, qui, chez quelques espèces, fournit un aliment de la plus haute importance pour l'homme. Leurs feuilles sont le plus souvent en cœur ou hastées, à nervures prononcées; leurs fleurs dioïques sont petites, disposées en épis ou en grappes axillaires, et présentent un périanthe verdâtre, à tube adhérent, relevé de trois ailes, à limbe sexparti; six étamines insérées sur le périanthe; un ovaire adhérent à trois loges biovulées, surmonté de trois styles. Le fruit des Ignames est une capsule à trois angles saillants. — L'espèce la plus importante de ce genre est l'IGNAME ALÉE, *Dioscorea alata*, Linné, très connue sous le seul nom d'*Igname*. Le tubercule que forme son rhizome devient volumineux, et l'on assure qu'on l'a vu quelquefois arriver jusqu'au poids énorme de 10, 15 et même 20 kilogrammes. Il a une couleur noirâtre à l'extérieur, blanche ou rougeâtre à l'intérieur. Sa configuration varie beaucoup et devient fréquemment irrégulière, sinueuse, même lobée, et comme digitée. Les tiges aériennes qui en naissent sont ordinairement nombreuses, longues de deux mètres ou davantage, relevées de quatre angles longitudinaux, saillants en ailes; les feuilles sont en cœur, lisses, à sept nervures. Cette plante précieuse est originaire de l'Inde; mais la culture l'a répandue bien au-delà des limites de sa patrie et dans une grande portion de la zone intertropicale. Son tubercule remplace le pain dans ces contrées, et devient aussi la base de préparations alimentaires variées. Il a une saveur douce, mais accompagnée d'un peu d'acreté lorsqu'il est cru; la cuisson

lul fait perdre entièrement cette âcreté et en fait un aliment sain et nourrissant. La culture de cette plante est fort simple, mais elle demande une température élevée. — L'IGNAME DU JAPON, *Dioscorea Japonica*, Thunb., est beaucoup moins exigeante à cet égard. L'expérience nous a même prouvé qu'elle serait assez rustique pour être cultivée sans abri, ou, tout au plus, avec un paillis ou une couverture de feuilles pendant l'hiver, sous le climat de Paris. Nous avons vu en effet quatre pieds de cette plante, dont des tubercules avaient été envoyés récemment de Chine, cultivés dans un pot de terre, passer l'hiver dans une chambre sans feu, dans laquelle la masse d'eau qui remplissait à moitié un baquet s'était entièrement congelée en bloc de glace d'environ un décimètre d'épaisseur. Au printemps, les tubercules de ces plantes ont tous donné de nouvelles tiges aériennes très vigoureuses. Malheureusement, les tubercules de cette espèce nous ont paru très mucilagineux et médiocrement féculents; en outre, leur développement complet exige plusieurs années, et leur mode de végétation a pour résultat de les enfoncer profondément en terre, ce qui en rendrait l'arrachage très difficile. Ces divers motifs nous ont fait craindre que cette plante, dont on a espéré un moment pouvoir tirer un bon parti, n'ait pour notre agriculture un avenir très limité. P. D.

IGNATIE, *Ignatia* (bot.). Genre de la famille des loganiacées, de la pentandrie-monogynie dans le système de Linné. Il a pour type L'IGNATIE AMÈRE, *Ignatia amara*, Linné fils, arbrisseau de Manille, sarmenteux et à longues branches grimpantes : à feuilles opposées, ovales, pétiolées, entières, aiguës; à très longues fleurs blanches, penchées, sentant le jasmin, présentant pour principaux caractères : un calice à 5 dents, campanulé; une corolle en entonnoir, à long tube grêle; cinq étamines incluses dont les anthères sont conniventes; un ovaire ovoidé surmonté d'un style grêle que termine un stigmate biparti. Le fruit est une drupe uniloculaire, à nombreuses graines anguleuses. C'est lui qui fournit les graines vulgairement connues sous le nom de *feves de Saint-Ignace*, et regardées, dans les îles Philippines, comme un médicament des plus précieux. Elles ressemblent beaucoup, par leurs propriétés et par leur composition chimique, à la noix vomique. Elles renferment, comme celle-ci, de la strychnine qui en fait un poison des plus actifs. En Europe, on fait aujourd'hui assez rarement usage des feves de Saint-Ignace.

IGNITION (phys.), du latin *ignis*, feu. Etat d'un corps en combustion, saturé de calorique

au point de produire de la lumière, et d'être visible dans l'obscurité. Le mot *ignition* désigne encore vulgairement l'état des corps incombustibles chauffés au point de devenir rouges. — Un même corps est susceptible d'éprouver plusieurs états d'ignition : ainsi le fer devient, par l'action du calorique, d'un rouge-brun, ensuite rouge-cerise, et enfin rouge-blanc, couleur qu'il conserve invariablement, quelque soit la violence du feu. Quelques physiciens ont pensé que la température qui produit un certain degré d'ignition était toujours la même; il resterait à prouver cette opinion par des expériences. Ou a bien cherché à déterminer, au moyen du thermomètre la température à laquelle un corps acquiert un certain degré d'ignition, mais les résultats obtenus jusqu'ici sont trop vagues et trop restreints au point de vue comparatif.

IGNORANCE. Ce mot signifie manque de connaissance. Il y a ignorance, d'après Wolf, lorsqu'il y a privation de l'idée d'une chose, ou de ce qui sert à former un jugement sur cette chose. Quand, par le raisonnement, on entend certainement quelque chose, fait observer Bossuet, lorsqu'on en comprend les raisons, et qu'on a acquis la facilité de s'en ressouvenir, c'est ce qui s'appelle science. Le contraire s'appelle ignorance. Montaigne distingue deux sortes d'ignorance : l'ignorance *abécédair*e, qui va devant la science; l'ignorance *doctorale*, qui vient après la science. L'ignorance doctorale est la conviction de l'impossibilité où se trouve l'esprit humain de franchir certaines limites. C'est la véritable science de l'homme. Sa raison n'est que faible, si elle ne va pas jusqu'à reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent.

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent, dit Pascal : la première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. » Cette ignorance savante, qui est la plus rare des sciences, est aussi la plus utile. Elle dirige et féconde notre esprit, en concentrant son activité sur les sens objets accessibles à l'observation et au raisonnement; elle nous préserve de l'inquiétude et des aberrations produites par cette curiosité imprudente qui voudrait pénétrer le secret de notre destinée d'ici-bas, qu'une Providence pleine de sagesse nous a cachée.

L'ignorance ne doit pas être confondue avec l'erreur. L'erreur suppose de fausses idées sur une matière. L'ignorance n'en suppose néces-

sairement aucune. On est dans l'erreur lorsqu'on adopte des opinions contraires à la vérité; on est dans l'ignorance lorsqu'on n'a aucune connaissance d'une vérité, lorsqu'on ne s'en forme aucune idée. Errer, dit Bossuet, c'est croire ce qui n'est pas : ignorer, c'est simplement ne le savoir pas. L'ignorance est quelquefois accompagnée d'erreur. Ce mélange d'ignorance et d'erreur se rencontre chez les hommes d'*entre-deux* dont parle Pascal, et que Montaigne appelle *métis*, qui sont sortis « de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'ignorance savante; mais qui ayant quelque teinture de cette science suffisante, font les entendus. Ceux là troublent le monde et jugent de tout. »

La précipitation de l'esprit, la vanité, sont la source de ce mélange d'ignorance et d'erreur qui produit deux excès contraires, une crédulité aveugle et un pyrrhonisme extravagant. En effet, la plupart des hommes rougissent d'avouer leur ignorance : ils aiment mieux parler et décider au hasard que reconnaître qu'ils n'ont pas assez examiné les choses pour en porter un jugement; ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures, et non entendues, et ils raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent. D'autres esprits, au contraire, ont assez de lumière pour connaître qu'il y a des choses obscures et incertaines. Mais ils se débargent de la peine de l'examen, et, voulant montrer qu'ils ne se laissent point aller à la crédulité populaire, ils mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. La vraie raison, que suit l'*ignorance savante*, place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait donter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, et reconnaître de bonne foi celles qui sont évidentes.

L'ignorance ne doit pas toujours être imputée à faute. Elle ne donne effectivement lieu au blâme que lorsqu'elle a pour objet des vérités que nous sommes obligés de connaître. Cette ignorance peut être considérée sous plusieurs points de vue; par rapport à son objet, par rapport à son origine, par rapport à la manière dont elle influe sur nos actions. L'ignorance, considérée par rapport à son objet, est de droit ou de fait. L'ignorance de droit est celle qui a pour objet les commandements de Dieu, les préceptes de l'Eglise, les lois civiles, etc. De là deux sortes de devoirs : devoirs de droit naturel, devoirs de droit positif. De là aussi deux sortes d'ignorances de droit : ignorance de droit naturel, ignorance de droit positif. L'ignorance de fait est celle qui a pour objet des faits particuliers ou quelques-unes des circon-

stances de ces faits. Telle est, par exemple, l'ignorance où l'on est de la parenté au degré prohibé d'une femme qu'on veut épouser. L'ignorance par rapport à son origine est invincible ou vincible. L'ignorance invincible est la privation des connaissances qu'on n'a pu se procurer. Elle a sa source dans l'impuissance physique ou morale. L'ignorance vincible est le défaut des connaissances qu'on a pu se procurer. Elle a sa source dans la négligence à s'instruire, qui doit son origine à la paresse de l'esprit, à la faiblesse ou à la dépravation de la volonté. Cette négligence est grossière, légère, très légère. L'ignorance est grossière, quand, pour s'instruire de ce qu'on est obligé de savoir, l'on omet les précautions que prennent communément les personnes qui sont dans la même situation où l'on se trouve. Elle est légère, lorsqu'on omet seulement les précautions auxquelles ont recours ceux qui sont plus attentifs que le commun des hommes : elle est très légère, lorsqu'on n'omet pour s'instruire que les moyens extraordinaires employés par ceux qui poussent les précautions jusqu'à la dernière exactitude. L'influence de l'ignorance sur l'action est de deux sortes; elle est essentielle ou accidentelle. L'influence est essentielle, quand l'ignorance a une liaison nécessaire avec l'action, en sorte que sans cette ignorance l'action n'aurait pas été faite. L'influence est accidentelle dans le cas contraire.

L'ignorance invincible de droit et de fait ne peut être imputée à faute. Il n'y a faute que lorsque nous avons connu ou pu connaître la moralité de l'action, et que la volonté y a adhéré, malgré la connaissance de son opposition avec la loi. Or, cette connaissance et cette adhésion de la volonté n'existent point dans l'ignorance invincible de droit et de fait. Aussi l'Eglise a-t-elle condamné la proposition qui affirme que l'infidélité purement négative, dans ceux à qui Jésus-Christ n'a pas été annoncé, est un péché. Pour que l'homme agisse avec connaissance et liberté, il n'est pas nécessaire qu'il pense, au moment même où il agit, à la culpabilité de son action. Il suffit qu'il ait pu et dû y songer. L'ignorance invincible ne peut pas tomber sur les premiers principes de la loi naturelle, ni sur ses conséquences prochaines, mais seulement sur les conséquences éloignées. Il est difficile d'admettre l'ignorance invincible, lorsqu'il est question de nos dispositions intérieures, de nos défauts. L'ignorance aurait pu cesser, si l'on avait eu recours à la prière, pour attirer sur la conscience les lumières de la grâce. On ne reconnaît point dans le for extérieur l'ignorance invincible de droit.

L'ignorance vincible de droit ou de fait n'exuse jamais entièrement ; mais elle peut atténuer la faute. Les Pelagiens, réfutés par saint Augustin, prétendaient que l'ignorance et l'oubli étaient toujours exempts de péché. Des moralistes, qu'on ne saurait accuser de relâchement, soutiennent qu'une ignorance vincible dans le principe peut quelquefois devenir invincible. FLOTTES.

IGOR. Grand prince de Russie. A la mort de Rurik (879), le fondateur de la grande principauté moscovite, Oleg, tuteur du jeune Igor, avait conservé le pouvoir. Après lui (904), Igor, proclamé, reprit, contre les Grecs, la guerre commencée par ses deux prédécesseurs. On voit que les tentatives de la Russie contre Constantinople datent de loin. Nestor, l'historien de cette époque, ne flatte point le caractère de ses compatriotes : « Les Russes, dit-il, commencent par attaquer la Bythinie, puis dévastent le Pont jusqu'à Héraclée et portent partout le fer et la flamme. Les prisonniers sont horriblement mutilés ; les uns crucifiés, les autres hachés en morceaux. Ils placent ceux-ci comme en faction et se plaisent à les percer de fleches. A ceux-là, ils lient les mains derrière le dos et leur entrent dans la tête de longues broches de fer. Ils pillent et incendient les églises, les monastères, les villes et les campagnes, et font butin de tout ce qu'ils peuvent emporter. » Mais les Grecs marchent à la rencontre de ces barbares, sur terre et sur mer, et, à l'aide du feu grégeois « espèce de flamme ailée, » dit Nestor, ils mettent l'effroi et la déroute dans leurs bandes indisciplinées. — Igor, échappé aux Grecs, arma bientôt contre les Drevliens, peuple voisin de ses états et qui refusaient de le reconnaître. Ils avaient pour chef un guerrier nommé Mall, qui connaissait son ennemi. « Quand, dit-il aux Drevliens, on lâche le loup contre les brebis, il fait sa proie de tout le troupeau ; le loup c'est Igor, si nous ne le tuons, il ruinera notre pays. » Les Drevliens se mirent en embuscade, surprirent Igor et le massacrèrent. Son règne fut de treute-deux ans. Il avait épousé Olga, la Clotilde de la Russie. L. P.

IGUANE et IGUANIENS (rept.). Laureati avait créé sous le nom d'*Iguane*, aux dépens des *Lacerti* de Linné, un genre de Sauriens, qui est devenu pour G. Cuvier la famille des *Iguaniens*, que MM. C. Duméril et Ribron indiquent sous la dénomination d'*Enotes*, qui aujourd'hui renferme une cinquantaine de groupes génériques. — Les Iguaniens ont le corps couvert de lames ou d'écailles cornées, sans écussons osseux ni tubercules enchâssés ; ils ne sont pas disposés par anneaux articulés ou circulairement enfilés, mais par grandes plaques, car-

rées sous le ventre ; ils ont le plus souvent une crête ou ligne saillante sur le dos ou sur la nuque ; leur tête offre un crâne non revêtu de grandes plaques polygones ; les dents sont tantôt dans une alvéole commune, tantôt soudées au bord libre des os, mais non enchâssées ; les yeux sont garnis de paupières mobiles ; la langue, libre à sa pointe, épaisse, fongueuse ou veloutée, n'est pas cylindrique et ne présente pas de fourreau dans lequel elle puisse rentrer ; les doigts sont libres, distincts, tous onguiculés. Ce sont, en général, des reptiles très agiles ; la longueur de leurs pattes leur permet de marcher avec facilité ; quelques-uns, par leur forme comprimée et leur queue allongée, peuvent facilement nager, il en est qui, au contraire, grimpent sur les arbres. — L'Europe ne présente qu'un seul Iguanien, le HELLIAN ORDINAIRE, qui se trouve aussi en Afrique et en Asie. Cette dernière partie du monde compte un assez grand nombre de Sauriens de cette famille, mais la plupart appartiennent aux Indes orientales. L'Afrique en présente plusieurs. L'Amérique est beaucoup plus riche que les autres parties du Monde, et nous offre les vrais Iguanes. Enfin peu d'espèces de cette division habitent l'Austrasie. Parmi les genres nombreux de la famille des Iguaniens, nous citerons seulement les suivants : *Polychre*, *Basilique*, *Iguane*, *Lophyre*, *Titane*, *Dragon*, *Ayane*, *Phrynosomate*, *Hellian*, *Enolis*, etc.

Le genre IGUANE, *Iguana*, qui doit actuellement nous occuper a été très restreint par les zoologistes modernes, et Wagler proposa même de le supprimer du catalogue érepetologique. Toutefois, d'après MM. C. Duméril et Ribron, il est conservé pour un petit genre de Lacertiens, ayant pour caractères : Un très grand faon mince sous le cou ; des plaques céphaliques polygones, inégales en diamètre, plates et carénées ; un double rang de petites dents palatines ; des dents maxillaires à bords finement dentelés ; une crête sur le dos et la queue ; les doigts longs, inégaux, un seul rang de pores fémoraux ; une queue très longue, grêle, comprimée, revêtue de petites écailles, égales, imbriquées, carénées. Les Iguanes sont herbivores et douées d'une grande taille. Leur chair, qui passe pour fort délicate, est très recherchée sur les bonnes tables de l'Amérique intertropicale. On trouve ces animaux au Brésil, à Saint-Domingue, à la Martinique, etc. — On ne place plus dans ce genre que trois espèces : l'IGUANE (*Iguana tuberculata*, Laurenti, *I. delicatissima*, Daudin), qui est au-dessus d'un vert plus ou moins foncé, devenant quelquefois bleuâtre, d'autres fois ardoise, et en dessous d'un jaune verdâtre, avec les côtés du corps présentant des

raies en zigzags brunes bordées de jaune : elle est assez commune dans l'Amérique méridionale; — l'*Iguana rhinolopha*, Oregmana, qui habite le Mexique et Saint-Domingue; — l'*Iguana nudicollis*, G. Cuvier, qui n'a pas de tubercules sur le cou; elle est propre à la Martinique, à la Guadeloupe et au Brésil.

E. D.

ILDEFONSE ou **ILHDEFONSE** (SAINT), naquit à Tolède, de parents distingués, dans les premières années du vi^e siècle. Eugène III, archevêque de cette ville et son oncle maternel, le confia, après les premiers soins de l'éducation domestique, aux moines d'Agali, monastère situé dans un faubourg de Tolède. Ildefonse, non content de se livrer avec ardeur à l'étude des lettres divines et humaines, conçut le dessein d'embrasser la vie monastique. Il fit profession à Agali, et fut, de plus, ordonné diacre. Après quoi son oncle l'envoya continuer ses études près de saint Isidore, dont les doctes leçons étaient alors en grande réputation à Séville. Revenu dans sa ville natale, Ildefonse fut élu abbé d'Agali, et enfin archevêque de Tolède, après la mort de son oncle, arrivée l'an 657. Il gouverna son église neuf années entières, et mourut en 667, à l'âge de 62 ans. Saint Ildefonse est auteur de plusieurs ouvrages, qui sont presque tous perdus. Le plus célèbre de ceux qui nous restent, traite de la perpétuelle virginité de la vierge Marie.

L'ABBÉ CANETO.

ILDEFONSE (SAINT-), ou **ILDEPHONSE** (SAINT-), en espagnol *San-Ildefonso*. Ville d'Espagne, dans la Vieille-Castille, province de Ségovie, à 8 kilom. S.-E. de la ville de ce nom, à 40 kilom. N. de l'Escorial, sur le versant septentrional de la sierra de Guadarrama. Elle a 5,000 habitants, une verrerie et une manufacture de glaces; mais ce qui la rend le plus remarquable, c'est le château royal de la *Gravja*, élevé par Philippe V; une partie de l'emplacement couvert par cette demeure célèbre était occupée par une grange appartenant à des religieux biéronymites de Ségovie. C'était un lieu sauvage et stérile qu'on a transformé en habitation et en jardins délicieux. Le château n'est pas magnifique à l'extérieur, mais l'intérieur en est très beau, et décoré d'un grand nombre de statues, de sculptures et de tableaux précieux.

E. C.

ILE. Partie de terre entièrement entourée d'eau. On trouve des îles soit dans la mer, soit dans les lacs, soit dans les fleuves. Les îles de la mer, tantôt isolées, tantôt réunies en groupes, on souvent en archipels, qui sont des assemblages plus importants que les groupes, forment une partie considérable des régions du globe. Elles composent entièrement l'Océanie,

dont la principale terre, l'Australie ou Nouvelle-Hollande, est la plus grande île du monde, à moins qu'on ne la range parmi les continents. On y remarque aussi la Nouvelle-Guinée, la longue chaîne des îles de la Sonde, c'est-à-dire Sumatra, Java, Bali, Lombok, Sumbava, Flotès, Timor, etc., Bornéo, Célèbes, les Philippines, les Moluques, la Nouvelle-Zélande, et tant d'archipels répandus à travers le Grand-Océan pour former la Polynésie, la Micronésie et la Mélanésie. L'Europe a des îles nombreuses et importantes. Les plus étendues sont, au N.-O., la Grande-Bretagne et l'Irlande, qui, avec les Hébrides, les Orcades, les Shetland et quelques autres, constituent les îles Britanniques. On remarque ensuite les îles danoises de Seeland et de Fionie, dans le N.; et, vers le S., la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles Baléares, les îles Ioniennes, Candie, Négrepont. La Nouvelle-Zemble, dans l'Océan Glacial, vers les limites de l'Europe et de l'Asie, peut être rattachée avec une égale raison à l'une ou l'autre de ces deux parties du monde. On place ordinairement l'Islande en Europe, quoiqu'elle appartienne physiquement à l'Amérique. L'Asie est bordée, à l'E., par une vaste ceinture d'îles, où l'on compte les Kourites, Sakhalian, Yéso, Nifon, Kiou-Siou, Sikoko (cinq grandes îles composant le Japon), Formose, Hai-nan; au S., on distingue les Andaman, les Nicobar, la belle île de Ceylan, la longue chaîne des Maldives; à l'O., l'île de Chypre, Rhodes, Samo, Khio, etc. Au S.-E. de l'Afrique, est l'une des plus grandes îles du globe : Madagascar; et non loin de là on voit Bourbon et Maurice, qui sont parmi les plus belles; on trouve à l'O. de cette partie du monde, les groupes célèbres des Canaries, des îles du Cap-Vert, et Sainte-Hélène, si fameuse par le séjour de Napoléon. L'Amérique possède à l'E. le magnifique archipel des Antilles, où l'on remarque Cuba, Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico, les Lucayes, la Guadeloupe, la Martinique, la Trinité, etc.; elle comprend aussi Terre-Neuve, les grandes îles ou la grande île du Groënland (car on ne sait encore si cette contrée forme un tout continu ou plusieurs masses distinctes), les îles Melville et un grand nombre d'autres, peu connues, dans l'Océan Glacial arctique. A l'extrémité opposée, s'offre la Terre-de-Feu, assemblage d'îles tellement rapprochées qu'on dirait qu'elles n'en forment qu'une seule; à l'O., on trouve peu d'îles sur la côte américaine, si ce n'est en s'avancant vers le N.-O., où se rencontrent l'île Quadraet-Vancouver, l'archipel du roi George III, et surtout la longue chaîne des Aléoutiennes, qui semble unir les deux mondes, en s'étendant de la presqu'île d'Alaska à celle du Kamtchatka.

Les Iles ne sont que les parties supérieures des montagnes ou des plateaux dont la mer est parsemée ; voilà pourquoi on les trouve souvent alignées en chaînes assez régulières ; ce sont alors les arêtes des chaînes de montagnes sous-marines : les Iles Aléoutiennes, les Petites-Antilles, les Iles de la Sonde, en sont des exemples évidents. On appelle *atolls*, certains groupes arrondis, où une Ile principale est entourée d'une ceinture d'îlots ou de récifs généralement formes de corail ; c'est cette disposition que présentent les Maldives. Les Iles à lagon, très communes dans l'Océanie, sont composées d'une enceinte circulaire madréporique au milieu de laquelle est une masse d'eau ; tout porte à croire que ces sortes d'Iles sont des volcans sous-marins, dont les cratères se sont recouverts peu à peu, sur leurs bords, des habitations merveilleuses des zoophytes. Nous n'avons rien à dire ici des Iles, des lacs et des cours d'eau : elles sont beaucoup moins importantes que celles de la mer ; nous ferons remarquer seulement que les plus intéressantes de ces Iles sont les *deltas*, renfermés entre les branches des fleuves et la mer : telle est la Camargue, vers les Bouches-du-Rhône ; tels sont les deltas du Nil, du Rhin et du Gange, qui sont divisés en plusieurs Iles. De toutes les Iles produites dans l'intérieur du cours des rivières, la plus grande nous paraît être l'Ile Sainte-Anne, formée par l'Araguay, affluent du Tocantim, au Brésil. E. C.

ILE-DE-FRANCE. Ancienne province de France, ainsi nommée, parce qu'elle se trouvait primitivement renfermée entre la Seine, la Marne, l'Oureq, l'Aisne et l'Oise, et formait ainsi une sorte d'Ile ; elle comprenait le pays de France proprement dit au N.-O., le Parisis au S., et le Goëlle à l'E. L'Ile-de-France devint ensuite un des grands gouvernements du royaume. Elle se composa alors de l'Ile-de-France proprement dite, de la Brie française, du Gatinais français, du Vexin français, du Thimerais, du Beauvaisis, du Valois, du Soissonnais, du Noyonnais et du Laonnais. Elle correspondait ainsi au département de la Seine, à la plus grande partie de ceux de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Oise, de l'Aisne, et comprenait en outre quelques cantons de ceux de la Nièvre et du Loiret. L'Ile-de-France fit partie du domaine royal depuis 584 jusqu'en 861 ; à cette dernière époque, elle en fut détachée, sous le titre de duché ou de marquisat en faveur de Robert-le-Fort, et y revint à l'avènement des Capétiens.

ILÉO-COECALE (*anat.*), qui appartient à la fois à l'iléon et au cœcum. C'est l'épithète par laquelle on désigne la valvule existant à l'endroit de l'intestin où le cœcum reçoit l'iléon

et se continue ensuite avec lui (*voy. ITESTIN*).

ILÉO-COLIQUE (*anat.*), qui appartient à la fois à l'iléon et au colon. C'est l'épithète par laquelle on désigne spécialement une artère, aussi appelée artère *colique droite inférieure*. C'est la plus inférieure des branches qui se détachent du côté droit du tronc de la mésentérique supérieure ; elle se porte vers le cœcum et se partage en deux rameaux : l'un ascendant, qui s'anastomose avec l'artère cotique droite supérieure ; l'autre descendant, et formant une arcade avec l'extrémité de la mésentérique supérieure. De l'une et de l'autre de ces arcades se détachent des artérioles qui se distribuent dans le cœcum et son appendice.

ILÉON, ILÉITE (*anat. méd.*). L'iléon est la partie du système intestinal compris entre le jejunum et le cœcum. Ses circonvolutions qui, chez l'homme, sont très nombreuses, occupent l'hypogastre, les régions iliaques et l'excavation du bassin. Il est bien difficile d'établir une séparation exacte entre cet intestin et le jejunum ; aussi les anatomistes modernes les décrivent-ils ensemble sous le nom seul d'iléon, qui comprend alors toute l'étendue de l'intestin grêle.

L'ILÉITE est l'inflammation de l'intestin iléon. C'est dans cet intestin, et en majeure partie dans les derniers points de son étendue, que l'inflammation a son siège principal, et qu'elle exerce les plus grands ravages dans l'entérite folliculeuse. Mais comme l'inflammation se trouve rarement aussi circonscrite, et comme aussi elle occupe le plus souvent en même temps les autres intestins et même l'estomac, c'est aux mots ENTÉRITE et GASTRO-ENTÉRITE que nous renvoyons pour son histoire.

ILES BRITANNIQUES, en anglais, *British-Islands*. C'est le plus important archipel de l'Europe. Il est situé dans l'Atlantique, à l'O. de la mer du Nord, au N.-O. de la France, dont le Pas-de-Calais et la Manche le séparent, et s'étend depuis le 50° jusqu'au 61° degré de latitude N. Vers l'E. il touche presque au méridien de Paris, et vers l'O. il va jusqu'au 13° degré de longitude. Il occupe ainsi plus de degrés en latitude et en longitude que la France ; mais dans cet espace il y a beaucoup d'eau, et le territoire des Iles Britanniques n'est en réalité qu'un peu plus de la moitié du territoire français. Il compte 310,000 kilomètres carrés, une population (d'après le recensement de 1851) de 27,309,346 habitants, c'est-à-dire d'environ les 3/4 de celle de la France. Cet archipel a deux Iles principales : la Grande-Bretagne (comprendant l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse) et l'Irlande, séparées l'une de l'autre par la mer d'Irlande, le canal du Nord et le canal

Saint-Georges; il comprend de plus les Iles Hébrides ou Western-Islands, les Orcades, les Iles Shetland, qui avoisinent la Grande-Bretagne au N., l'île de Man et l'île d'Anglesey, dans la mer d'Irlande, les Iles Sorlingues ou Scilly, au S.-O. de la Grande-Bretagne, et l'île de Wight au S. — On peut y rattacher les Iles Anglo-Normandes, situées près de la France, à l'O. du Cotentin, c'est-à-dire Jersey, Guernesey et Aurigny. Pour ce qui a rapport au climat, aux mœurs, à l'histoire, à la littérature, etc. (voyez ANGLETERRE, ÉCOSSE et IRLANDE). E. C.

ILES DU VENT et **ILES SOUS LE VENT**. On appelle ainsi deux parties de l'archipel des Antilles. Les *Iles du Vent*, nommées aussi *Petites-Antilles*, ou *Iles Caraïbes*, sont exposées toute l'année aux vents alizés; elles forment une chaîne dirigée du N. au S., qui comprend : les Iles Vierges; Antigua, Saint-Christophe, Saint-Eustache, Saint-Martin et d'autres Iles situées au S.-E. des Iles Vierges; la Guadeloupe, la Dominique, la Martinique, Saint-Lucie, Saint-Vincent, la Barbade, les Grenadines, la Grenade, Tabago, la Trinité. — Les *Iles sous le Vent*, c'est-à-dire les Iles non exposées aux vents alizés, sont distribuées sur une ligne dirigée de l'E. à l'O., le long de la côte N. de l'Amérique méridionale; on y remarque la Marguerite, Buenos-Ayres, Curaçao et Aruba. Telles sont du moins les Iles du Vent et les Iles sous le Vent des Français et des Espagnols; mais les Anglais appellent *Iles du Vent* (*Windward*) seulement les plus méridionales des Iles que nous nommons ainsi, et *Iles sous le Vent* (*Leeward*) les plus septentrionales des nos Iles du Vent. E. C.

ILEUS (*méd.*). La colique n'est pas toujours le symptôme de la phlegmasie des intestins, et il existe des coliques nerveuses, c'est-à-dire des douleurs ayant leur siège dans la membrane muqueuse intestinale, que n'accompagne ni une injection sanguine avec toutes ses conséquences, ni un appel du fluide blanc, proportionnels à leur intensité; ce d'autres termes, ce sont des affections de la muqueuse intestinale dont la douleur est le phénomène principal. C'est à ces coliques que l'on doit exclusivement donner aujourd'hui le nom d'*ileus*. Les exemples n'en sont pas très rares. C'est principalement à la suite d'un refroidissement des pieds, de l'ingestion d'une boisson glacée, d'une frayeur subite, d'un accès de colère, qu'on les voit se développer sur les sujets nerveux. L'*ileus* se manifeste par une douleur vive, subite, occupant une étendue plus ou moins considérable de l'abdomen, mais mobile, diminuant et s'exaspérant tour à tour, que n'augmente pas la pression, tandis qu'elle est,

au contraire, souvent soulagée par elle. La contraction spasmodique des parois abdominales, des borborygmes, la constipation, une anxiété générale, la pâleur et l'altération de la face, la petitesse et quelquefois l'inégalité du pouls, les sueurs froides et même de véritables défaillances, forment son cortège. Cet état effrayant ne dure ordinairement que pendant quelques heures, après lesquelles il se dissipe de lui-même en ne laissant que de la fatigue et de la courbature dans les membres. Les remèdes à lui opposer sont les potions huileuses, l'éther et l'opium, séparément ou réunis; les lavements émollients et narcotiques, les cataplasmes de même nature, ou même simplement des serviettes chaudes sur l'abdomen; les infusions chaudes de tilleul, de feuilles d'orange, de fleurs de camomille, de thé; un bain tiède. — Cette affection existe souvent à l'état chronique; c'est alors qu'on lui donne généralement le nom d'*entéralgie* et de *gastro-entéralgie*. — C'est avec intention que nous n'avons pas rapporté dans les symptômes les vomissements continuels des matières contenues même dans les intestins, quoiqu'on plaçât autrefois ce phénomène en première ligne. Mais l'ignorance où l'on était alors des rapports existant entre les symptômes et les causes organiques faisait confondre avec l'ileus véritable, l'inflammation intestinale, la hernie étranglée, une occlusion quelconque des Intestins, etc., toutes affections dont la douleur et les vomissements ne sont alors que les symptômes.

ILIAQUE (*anat.*), de *ilia*, flancs. Cette expression est plus spécialement appliquée à des os, des muscles et des vaisseaux.

L'*os iliaque*, aussi appelé *os innominé*, *os coxal*, ou *des Iles*, est le plus grand des os plats du corps humain. Il est pair, non symétrique, irrégulièrement quadrilatère, recourbé sur lui-même en deux sens différents comme s'il avait été tordu, rétréci dans son milieu. Il occupe les parties antérieures et latérales du bassin qu'il forme en entier avec le sacrum et le coxys. — Sa face externe ou *fémorale* offre en haut une espèce de large fosse que l'on a appelée *fosse iliaque externe*. En bas et en avant, elle présente la *cavité cotyloïde* (*coxyle*, petite poche) qui s'articule avec la tête du fémur; un peu en avant et au dessous de celle-ci, le *tron sous-pubien* ou *ovulaire*, encore appelé *trou obturateur*, le plus grand de tous ceux dont les os sont percés; il donne passage aux *vaisseaux* et au *nerf obturateur*. — La face interne ou *abdominale* est tournée supérieurement en avant, et inférieurement en arrière. Tout à fait postérieurement et en haut est une tubérosité donnant attache aux ligaments qui unissent le sacrum à l'os qui nous occupe

(*sacro-iliaques*), et une surface ovulaire, échan-crée, analogue à celle des faces latérales du sa-crum, avec laquelle elle s'articule. Tout le reste de la partie supérieure de cette face constitue la *fosse iliaque interne* qui est large et peu pro-fonde, bornée inférieurement par une ligne saillante formant la plus grande partie du dé-troit supérieur du bassin. — Le bord supérieur de l'os iliaque a reçu le nom de *crête iliaque*. Le bord postérieur, de forme très irrégulière, for-mé à sa rencontre avec le bord supérieur, l'*épine iliaque postérieure et supérieure*, éminence forte et saillante, séparée, par une petite échan-crure, d'une autre moins volumineuse, nommée *épine iliaque postérieure et inférieure*. Au-dessous se trouve une grande échan-crure qui concourt à former le *grand trou sciatique*, et terminée en bas par une éminence pointue dite *épine sciatique* ou *iskiatique*. Au dessous de celle-ci est la *tubérosité sciatique* ou *iskiatique*. — Le bord an-térieur, en se réunissant avec le supérieur, forme l'*épine iliaque antérieure et supérieure*, séparée par une légère échan-crure d'une autre éminence appelée *épine iliaque antérieure et inférieure*. Ce bord se termine en avant, sur la région médiane du corps, par une surface qui s'articule avec l'autre os iliaque, et dont le sommet présente l'*épine du pubis*. — L'os iliaque ne se développe pas tout d'une pièce. C'est en vertu de son développement par trois noyaux distincts qu'on l'a divisé en trois portions : l'*ilium*, formant spécialement le contour et la saillie de la hanche ; le *pubis*, situé antérieurement ; et l'*ischion*, partie inférieure qui sup-porte le corps quand on est assis (voy. BASSIN).

Le MUSCLE ILIAQUE, aussi appelé *iliaco-trochanterien*, est un faisceau charnu, très large supérieurement, rétréci inférieurement, inséré en haut à la fosse iliaque, et en bas au petit trochanter.

L'artère-aorte abdominale parvenue sous le corps de la quatrième vertèbre lombaire, se divise en deux troncs appelés *artères iliaques primitives*. Ces troncs s'écartent à angle aigu, en se portant en dehors, en avant et en bas, et, arrivés sur les côtés de la base du sacrum, ils se partagent chacun en deux branches volumi-neuses qui sont : l'*artère iliaque interne* ou *hypo-gastrique* (voy. HYPOGASTRIQUE), et l'*artère iliaque externe* qui fournit deux branches, l'*artère ilia-que antérieure* et l'*artère épigastrique*. — La veine iliaque offre absolument la même disposi-tion que l'artère du même nom.

ILIAQUE (TABLE). Table iliaque est le nom donné à un fragment de bas-relief antique d'un pied carré de surface, découvert par un chanoine sur la voie appienne, près d'Albano, tout à côté

de l'endroit appelé autrefois *ad Bovillas* (aujour-d'hui *Frutocchie*), où se trouvait une des mai-sons de campagne de l'empereur Claude. A la mort de ce chanoine, la table passa par succes-sion à la maison Spada, qui en fit présent au cabinet du Capitole. Fabretti la publia, pour la première fois, en 1683, et Montfaucon l'a in-sérée, en 1719, à la fin de la seconde partie du tome IV de son *Antiquité expliquée*. Elle est en une espèce de stuc appelé *testoria* par Vitruve, et composé de chaux et de sable piles. Elle con-tient un grand nombre de sujets relatifs à la guerre de Troie, assez grossièrement exécutés, et accompagnés d'inscriptions grecques expli-quant chacun des bas-reliefs. La table était composée de vingt-quatre tableaux, dont cha-cun renfermait l'histoire d'un des livres de l'*Iliade*. De chaque côté se trouvait un pilastre chargé d'écriture ; mais un de ces pilastres et les douze premiers tableaux sont perdus. Les figures sont si petites qu'on ne peut pas bien distin-guer la forme des habits et des armes. Elles s'é-loignent souvent de la narration d'Homère, et poussent plus loin que ce poète les faits relatifs à la prise de Troie. On ignore l'époque où la table iliaque a été composée ; elle paraît posté-rieure à l'*Enéide* de Virgile.

ILICINÉES *Ilicinae* (bot.). Famille de plan-tes dicotylédones, à laquelle de Candolle avait d'abord donné le nom d'*Aquifoliacées*, qui a été changé plus tard, par M. Brougniart, en ce-lui d'*Ilicinées*. Les végétaux qui la composent sont des arbres et des arbrisseaux toujours verts, à feuilles simples, généralement coriaces, luisantes, sans stipules, alternes ou opposées ; à fleurs blanches ou verdâtres, petites et peu ap-parentes, régulières et complètes. Le calice de ces fleurs présente 4-6 divisions profondes, que même M. Brongniart regarde comme autant de sépales distincts et séparés, la portion indivise qui se trouve à leur base étant regardée par lui comme le sommet dilaté du pédoncule ; la corolle est monopétale, profondément divisée ; les étamines, en même nombre que les parties de la corolle et alternes avec celle-ci, s'insèrent à la base de cette enveloppe florale ou quel-quefois immédiatement sur le réceptacle ; elles ont deux loges adnées latéralement au connec-tif qui est lui-même continu au filament ; l'ovaire est charnu, à 2-8 loges contenant chacune un seul ovule suspendu. Le fruit des ilicinées est une drupe dans laquelle on trouve autant de noyaux monospermes qu'il y a de loges ; leur graine, renversée, a un test membraneux et un em-bryon très petit, à cotylédons épais et arrondis, à radicule supérieure, situé à l'extrémité supérieure d'un albumen charnu, très volumineux. — Les

Ilicinées se trouvent disséminées sur presque toute la surface du globe; mais elles ne sont abondantes nulle part. Les parties du monde où l'on en rencontre le moins sont l'Europe et l'Asie tropicale. Les principaux genres de cette famille sont les suivants: *Ilex*, Lin., *Prinos*, Lin., *Cassine*, Lin. — Les espèces les plus intéressantes par leurs usages sont comprises dans le genre *Ilex* ou *Houx* (voy. HOUX).

ILION ou **ILIU**M (anat.) (voy. BASSIN et ILIAQUE).

ILION (antiq.). C'est le nom qu'on donna au noyau primitif ou à la citadelle autour de laquelle se groupa la ville de Troie, et par extension à cette ville elle-même, fondée par Ilos, fils de Tros et de Calliroé, époux d'Eurydice et père de Laomédon. Ilos, ayant remporté le prix des jeux dans la ville de Priape, reçut en récompense cent esclaves mâles et cent esclaves femelles. Le roi de Priape lui donna de plus une vache en l'engageant à la faire marcher devant lui, et à s'établir au lieu où elle s'arrêterait. Jupiter, pour indiquer que l'emplacement lui était agréable, laissa tomber le palladium. Un temple fut bientôt bâti pour recevoir ce gage de la protection divine; mais un jour le sanctuaire s'enflamma; Ilos se précipita au milieu des flammes, et parvint à en arracher le précieux simulacre; malheureusement il le regarda et devint aveugle.

ILION était aussi le nom d'une petite ville voisine de Troie, mais située plus près de la côte, tout près du point de jonction de l'Hellespont et de la mer Égée. Elle avait été bâtie par Alexandre. Sylla la ruina, et César la rebâtit. On en voit les ruines près du village de *Tchiblak*. On la nommait *Ilion-la-Neuve*, pour la distinguer de l'ancienne.

ILITHYE (myth.). Haute divinité qui était prise vulgairement pour la déesse des accouchements, mais qui, à un point de vue plus élevé et plus général, était la nuit primitive, la mère des êtres. Creuzer, au lieu de chercher au nom de cette déesse une étymologie grecque, le rapproche avec raison des formes orientales, *Lilith*, *Alilat*, *Mylitta*, qui, suivant Selden, renferment les idées de nuit et d'enfantement, et désignent une même déesse, adorée par les Babyloniens, les Syriens et les Arabes. *Ilithie*, par ses attributions et par son nom même, peut être également confondue avec *Latone*, et ne diffère nullement de la *Bouto* égyptienne. Dans les hymnes sacrés chantés à Delos, *Ilithie* était représentée comme mère de l'Amour, considéré comme une puissance cosmogonique. Pausanias la dit plus ancienne que le Temps même, et l'appelle la *filieuse à la quenouille d'or*.

Dans des temps postérieurs, *Ilithie* fut rabais-sée, par les Grecs, au rôle de simple accoucheuse, et on disait qu'elle était venue du pays des Hyperboréens à Delos pour assister *Latone* en travail. Les Romains l'identifiaient à *Juno-Lucine*. On avait même imaginé plusieurs *Ilithies*, qui sont peut-être les *Genétyllides* (voy. ce mot).

ILKHANIENS. Dynastie mogole de la race de Gengiskan, qui, de l'an de l'hégire 737 jusqu'à l'an 813 (1336-1410 de J.-C.), posséda Bagdad, l'Irak-Arabi et l'Arder-Bidjan. Haçan Bouzourk (en persan, Ilacan-le-Grand; fondateur de cette dynastie, tirait son origine d'Arjoun Il-khan; de là le nom d'Il-Khaniens, ou Ilkhani en persan. Haçan Bouzourk régna avec gloire pendant vingt ans et laissa le trône à son fils Oveis. Ce prince, aussi pieux que juste, gagna bientôt l'amour de ses sujets. Il fit la conquête de l'Arderbidjan et de quelques autres pays moins importants. Il mourut après un règne de dix-neuf ans, et désigna pour lui succéder Hoçein, son second fils, qu'il jugeait plus digne de la couronne que l'aîné. Celui-ci fut mis à mort; mais un autre fils d'Haçan Bouzourk, nommé Ahmed, parvint à dépouiller Hoçein de la dignité royale. Ce prince avait régné huit ans. Ahmed régna vingt-neuf ans. Il se fit détester de ses sujets, et Timur ou Tamerlan, mettant à profit le mécontentement général, attaqua Ahmed, se rendit maître de ses États et mit ainsi fin à la dynastie Ilkhanienne.

ILL. Rivière de France, département du Bas-Rhin, qui prend sa source dans le Jura et se jette, après un cours de douze lieues, dans le Rhin près de la Wanzanau, à peu de distance de Strasbourg. Elle reçoit les rivières la Thur, la Lauch, la Breusch et la Fecht. Elle est navigable, pour des petits bateaux, près de Colmar, et pour des navires d'un plus grand tonnage, près de Strasbourg. — Il y a dans la vallée du Rhin une autre rivière du même nom, qui débouche dans ce fleuve, près de Feldkirchen.

ILLE. Rivière de France, département d'Ille-et-Vilaine. Elle afflue à la rive droite de la Vilaine, sous les murs de Rennes, après un cours de 30 kilom. du N. au S. Elle est unie à la Rance, tributaire de la Manche, par le canal d'*Ille-et-Rance*, qui la longe ou prend ses eaux dans presque tout son cours. E. C.

ILLECEBRÉES, *Illecebræ*, (bot.) Tribu de la famille des Paronychiées, dont le type est formé par le genre *Illecebrum*, Gaertn. fil., et dont les principaux caractères sont : des fleurs sans appendices latéraux; un calice herbacé ou finissant par s'endurcir, à 3-5 divisions presque toujours terminées en pointe raide; un ovaire uniovulé, portant un style bifide ou biparti, et

devenant un fruit indéhiscence. Cette tribu se subdivise en deux sections : les corrigiolées et les vraies paronychiées.

ILLE-ET-VILAINE. Département de la partie occidentale de la France, dans l'ancienne Haute-Bretagne, entre 47° 37' et 48° 31' de lat. N. et entre 3° 20' et 4° 33' de long. O. Il est borné au N. par la mer et le département de la Manche, et entouré ailleurs par les départements de la Mayenne, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Sa superficie est de 672,576 hectares, et sa population de 574,618 habitants (recensement de 1851). Le département n'offre pas une grande étendue de côtes : on y remarque la rade de Cancale, si célèbre par les huîtres qu'on pêche sur le rocher du même nom, et l'on y trouve aussi les marais de Dol, où de grands travaux ont été exécutés. Une chaîne de petites montagnes, traversant au N. le pays de l'E à l'O., le divise en deux versants : l'un, le versant de la Manche, qui est le moins étendu, et où l'on remarque la Rance; l'autre, le versant de l'Atlantique proprement dit, où coulent la Vilaine et ses affluents, l'Ille, le Meu, etc. Le sol n'est pas très fertile, et se divise de la manière suivante : pays de montagnes, 150,000 hectares; pays de bruyères ou de landes, 150,500 hectares; riche terrain, 75,000; craie ou calcaire, 2,000; gravier, 3,000; sol pierreux, 10,000; sol sablonneux, 5,000; sol argileux, 272,500. Le climat est tempéré, mais humide et pluvieux. C'est une région essentiellement agricole; cependant l'agriculture y est encore peu avancée; les principaux produits sont le sarrasin, le froment, le seigle, l'avoine, du chanvre d'excellente qualité, du lin, des fruits à cidre, un peu de vin, et particulièrement des vins blancs communs, vers l'extrémité méridionale du département. Il y a 47,800 hectares de bois. C'est un des départements où la culture du tabac est permise; environ 550 hectares sont consacrés à cette plante. Les pâturages sont bons, et l'on y élève un nombre considérable de chevaux estimés, de bêtes à cornes et de moutons. Les abeilles et les volailles y sont aussi très abondantes. L'exploitation minière n'est pas très importante; le fer en est le produit principal; on extrait en outre de beaux granits, du grès à paver, des ardoises, des schistes, du tripoli, de la chaux. L'industrie manufacturière comprend surtout le filage du chanvre et du lin, la fabrication des toiles, les cuirs, les cordages, les lainages, le verre, la faïence, la poterie. Il y a une manufacture nationale de tabacs à Saint-Malo. Les exportations consistent en toiles et fils, beurres, particulièrement ceux de La Prévalaye (ferme

à 4 kilomètres S.-O. de Rennes): chevaux, gros bétail, volailles, bois, cire, miel. Le commerce est favorisé par plusieurs ports, tant sur la mer que sur les rivières où la marée remonte, comme la Vilaine et la Rance. Les principaux ports sont Saint-Malo, Saint-Servan, Saint-Suliac, La Houle (port de Cancale), La Richardais, Redon. Deux canaux, ceux d'Ille-et-Rance et de Nantes à Brest, parcourent le département. Il n'y a pas encore de chemin de fer; mais celui de l'Ouest, unissant Paris à Brest, doit passer par Rennes. Cette ville importante, siège d'un cour d'appel, ancienne capitale de la Bretagne, est le chef-lieu du département d'Ille-et-Vilaine qui a cinq sous-préfectures : Saint-Malo, Fougères, Vitre, Redon et Montfort-sur-Meu; 43 cantons et 349 communes. Il forme le diocèse de l'évêché de Rennes. C'est à peu près le pays des anciens Redones, dont *Condate* (Rennes) était la métropole, et chez lesquels on remarquait *Aletum* (Saint-Malo). Après avoir fait partie de l'Armorique, il fut compris dans la Bretagne, dont il a suivi le sort (voy. BRETAGNE). On y trouve plusieurs monuments celtiques. Le plus curieux est celui de la Roche-aux-Fées, qui paraît avoir servi au culte druidique. Quelques-unes de nos gloires littéraires ou guerrières sont sorties de cette partie de la Bretagne : Châteaubriand, Duguesclin, Duguay-Trouin, sont les plus illustres.

ILLICITE. Ce qui n'est pas permis, et d'après la définition donnée par le Code civil (art. 1133), ce qui est prohibé par la loi, contraire aux bonnes mœurs et à l'ordre public. Toute obligation fondée sur une cause ou un motif illicite, ou contractée sous une condition illicite est nulle. En matière de donations et de testaments, au contraire, les conditions illicites, en règle générale du moins, sont réputées non écrites. Le Code civil lui-même prohibe expressément certaines conventions; voir les articles 686, 815, 906, 1387, 1660, 1693, 1907, 2063, 2078, 2140, 2220.

ILLIGERÆ. *Illigeræ* (bot.). M. Blume donne ce nom, emprunté au genre *Illigera*, à la petite famille à laquelle la plupart des botanistes donnent celui du Gyrocarpées (voy. GYROCARPÉES).

ILLINOIS. L'un des Etats de la république des Etats-Unis. Son territoire, borné par le lac Michigan, par l'Etat d'Indiana, l'Ohio et le Mississippi, fait partie de la grande vallée de l'Ohio et s'étend du 28° 30' au 29° 10' de long. et du 37° au 49° 37' de lat. N., sur une surface de 9,500 m. c. et peuplé de 450,000 âmes. La population, fort mélangée, se compose de Français, d'Anglo-Américains, d'Irlandais, d'Ecosseis,

d'Allemands, de Nègres et d'Indiens qui possèdent encore 3,158,110 acres de terre. Le sol, en grande partie uni, est généralement fertile ; le climat est très doux. Les principales rivières sont le Mississipi, l'Illinois, le Kaskaskia, l'Ohio, le Washash, le Muddy-River et le Rock. On y récolte en abondance toutes les céréales des provinces orientales des Etats-Unis, et en partie celles des provinces méridionales. Comme productions minérales on peut citer des carrières de pierres meulières et de pierres de sable, des mines de plomb, de fer, de stéatite, de plâtre, d'ocre de fer, etc. On élève beaucoup de chevaux de bonne race, des bêtes à cornes, des moutons, des porcs, etc. Le gros et le petit gibier est également très nombreux, et la pêche très abondante. L'industrie est encore peu avancée ; cependant on trouve dans l'Illinois des fabriques de coton et de grosse toile, des tanneries, des distilleries, des moulins et des raffineries de sucre de betterave. Sca.

ILLUMINES. L'histoire de l'illuminisme pourrait se suivre dans toute la tradition historique de l'humanité chez tous les peuples. Comme la folie, dont il est une branche, il a sa place parmi les infirmités de l'esprit, dont un plus ou moins grand nombre d'hommes sont toujours atteints dans toutes les sociétés et à toutes les époques. Nous ne parlerons ici que des deux principales sectes qui ont porté ce nom, les *Alambrados* d'Espagne et la secte des illuminés d'Allemagne. Nous y ajouterons un mot sur les illuminés contemporains.

I. ILLUMINÉS D'ESPAGNE. Cette secte d'hérétiques s'éleva en Espagne, vers l'an 1575. Elle eut pour chefs Jean de Dillapando, et une carmélite appelée Catherine de Jesus. Elle fit beaucoup de disciples, dont la plupart furent pris par l'Inquisition et punis de mort à Cordoue ; les autres abjurèrent. L'erreur de ces *illuminés* était de croire que par le moyen de l'oraison sublime à laquelle ils parvenaient, ils entraient dans un état si parfait, qu'ils n'avaient plus besoin ni de l'usage des sacrements ni des bonnes œuvres, et qu'ils pouvaient se laisser aller sans pecher aux actions les plus infâmes. — La secte des *Alambrados* d'Espagne fut renouvelée en France en 1634, et les *Guérinets*, ou disciples de Pierre Guérin, s'étant joints à eux, ne firent qu'une seule secte, sous le nom commun d'*Illuminés*. Richelieu les fit poursuivre si vivement qu'ils disparurent en peu de temps. Ces *illuminés* disaient que Dieu avait révélé à l'un d'eux, nommé *frère Bocquet*, une pratique de foi et de vie suréminente, inconnue et inusitée avant eux dans toute la chrétienté ; qu'avec cette méthode on pouvait parvenir en très peu de temps au

même degré de perfection que les saints et la bienheureuse vierge Marie, qui n'avaient eu, selon eux, qu'une vertu commune ; qu'il fallait que dans dix ans leur doctrine fût reçue de tout le monde, et qu'alors on n'aurait plus besoin de prêtres, de religieux, d'enrës, d'évêques, ni autres supérieurs ecclésiastiques. — Le *Molinisme* fut une suite de cette hérésie, à laquelle se rattachent aussi les erreurs de M^{re} Guyon sur le *Quiétisme*.

II. ILLUMINÉS D'ALLEMAGNE. Cette secte, philosophique et politique tout à la fois, fut fondée en 1776 par Adam Weishaupt, professeur de droit canonique à Ingolstadt. Elle se répandit d'abord dans toute l'Allemagne catholique, et gagna ensuite quelques provinces de l'Allemagne protestante. Elle comptait parmi ses membres plusieurs hommes d'un mérite incontestable. Mais en 1787, la dissolution immédiate de la société ayant été ordonnée, comme contraire au bien public, et les principaux membres ayant été arrêtés, la secte s'éteignit, ou du moins ne donna plus extérieurement signe de vie. L'organisation générale de la société comprenait l'ordre des rites, de l'enseignement et des degrés. Elle était divisée en trois classes : la préparation ou le Séminaire, la Frane-maçonnerie, et enfin les Mystères. Weishaupt prétend qu'il a rédigé ses statuts sur ceux des jésuites, voulant, dit-il, faire servir au bien général ce qui n'avait, chez eux, d'autre but que la satisfaction égoïste de leur ambition. La constitution prescrivait l'obéissance passive des subordonnés envers les supérieurs. Une sorte de confession était aussi instituée à la manière de la confession catholique. Après la dissolution de la société, Weishaupt, destitué de son emploi, se retira chez le duc Ernest de Gotha, tandis que ses disciples, et parmi eux un grand nombre de citoyens honorables, étaient bannis ou emprisonnés. — Quelques écrivains, l'abbé Barruel entre autres, ont voulu démontrer que cette secte avait exercé une grande influence sur la révolution française de 1789 ; mais c'est là une de ces thèses de pure imagination où l'histoire n'a rien à voir.

III. ILLUMINÉS CONTEMPORAINS. Le plus célèbre des illuminés contemporains est le théosophe *Saint-Martin*, dit le *Philosophe inconnu* ou l'*homme de désir*, mort au commencement de ce siècle. Pour le faire connaître il suffira de donner une courte analyse de son principal ouvrage : les *Hommes ramenés au principe universel*. Autrefois, selon lui, l'homme avait une armure impénétrable ; il était en outre muni d'une lance composée de quatre métaux, et qui frappait toujours en deux endroits à la fois ; il devait cou-

baltre dans une forêt formée de sept arbres dont chacun avait seize racines et quatre cent quatre-vingt-dix branches : il devait occuper le centre de ce pays, mais s'en étant éloigné il perdit sa bonne armure qui fut remplacée par une autre qui ne valait rien ; il s'était égaré en allant de quatre à neuf, et il ne pouvait se retrouver qu'en revenant de neuf à quatre. Il ajoute que cette loi terrible était imposée à tous ceux qui habitaient la région des pères et des mères ; mais qu'elle n'était point comparable à l'effrayante et épouvantable loi du nombre cinquante-six, et que ceux qui s'exposaient à celle-ci ne pouvaient arriver à cinquante-quatre qu'après l'avoir subie dans toute sa rigueur (roy. MARTINISME). Il est permis de douter que ces choses fussent un peu claires, même pour l'esprit *illuminé* de Saint-Martin. — De nos jours, et à l'heure même où nous écrivons ces lignes, un procès criminel se poursuit, après plusieurs autres du même genre, contre une nouvelle secte d'illuminés reconnaissant pour chef Michel Vintras. Ces illuminés, tout en prétendant rester catholiques, prêchent une seconde révélation par l'incarnation du Saint-Esprit. R. CONNÉ.

ILLUSION. Comment défaire l'illusion ? Excepté Dieu, elle embrasse tout, l'homme, la société, le monde. Pourquoi la défaire ? Nous la connaissons tous d'expérience. Se faire des choses, des hommes, de soi-même, une fausse idée, être dupe des apparences, croire où il faudrait douter, douter où il faudrait croire, attacher sa foi à des rêves, son cœur à des ombres, demander le repos à la tempête, la vérité aux philosophes, la justice aux tyrans, le bonheur aux voluptés, voilà, ce nous semble, l'illusion dans son principe et dans quelques-unes de ses formes les plus attrayantes et les plus décevantes. Nous le savons et n'en sommes pas plus sages. Nous tombons et retombons sans cesse dans les mêmes pièges. Même avec des dés pipés, le jeu nous plaît. On parie, on se persuade qu'on va gagner ; on gagne ; mais les enjeux sont pipés comme les dés ; on a jugé de la monnaie sur l'effigie, et, le gain ramassé, on reste pauvre. La méfiance vient avec l'âge. On se retire en soi comme en un sûr asile. On se figure qu'on est désabusé. Autre illusion. On se défie trop d'autrui, et de soi-même pas assez. De là de nouveaux mécomptes. Tous les hommes, en leur état naturel, se valent les uns les autres. Moitié dupes, moitié trompeurs, nous nous ressemblons tous. Nous accusons le monde des souffrances que nous cause la fuite de nos illusions. Mais prenons-y garde, l'illusion est toujours, en grande partie, notre ouvrage. Avec des bâtons flottants, nous construisons un navire. D'un scélérat heu-

reux nous faisons un héros. Il n'est pas de sujet plus triste, plus profond, plus inépuisable que celui que nous effleurons. L'illusion, c'est notre première et souvent, hélas ! notre dernière amie. Combien n'ont été désabusés qu'au delà du tombeau ! L'illusion, c'est la nourrice de l'enfant, la compagne du pauvre, la conseillère des rois ; elle fait les mariages, elle fait les empires, elle fait les révolutions ; on la voit partout, ici à pied, là en carrosse, sous la bure et sous la soie, sur la paille et sur le duvet ; elle a la force de Samson, elle a la beauté de Dalila ; elle commande les armées et fait trembler l'univers ; elle rit et danse au théâtre ; elle luit comme l'or dans le creuset de l'alembiciste ; elle se joue dans les balances où le physicien pèse les éléments ; elle échappe, ô savant, à tes yeux, à tes doigts, à tes alambiques ; elle habite l'air que tu respirez et la flamme qui t'éclaire ; elle s'est posée, l'insolente, sur le verre de tes lunettes. L'illusion, c'est la science du charlatan et aussi la science honnête et patenôtée ; elle est la reine des orgueilleux et la divinité des incrédules. Gloire, amitié, puissance, tout ici-bas n'est qu'illusion. Tout nous échappe, tout nous ment, tout nous trompe. L'innocence même et la vertu ont leurs illusions comme le crime. Saints illusions du premier âge ! voiles sacrés de l'innocence ! immortelle jeunesse d'un cœur pur ! charité des âmes chrétiennes, qui fait des ingrats et ne les connaît pas ; toujours trompé et toujours crédule ! ah ! que deviendrait le monde sans vous ! A. C.

ILLYRIE (ROYAUME D'). Gouvernement de l'empire d'Autriche, formé, en 1816, de la Carinthie, de la Carniole, des comtés princiers de Gorz et Gradiska, de l'Istrie et du territoire de Trieste. Située entre le 30° 18' et 33° 29' de long., le 44° 23' 24" et 47° 7' 40" lat. N., cette contrée est bornée par la Hongrie, la Styrie, le golfe de Venise, le royaume Lombardo-Vénitien et le Tyrol. Elle compte, sur une superficie de 492 m. c., 55 villes, 56 bourgs et 6,871 villages, avec une population de 1,350,000 habitants, dont les deux tiers sont Esclavons ; le reste se compose d'Allemands, d'Italiens, de Juifs, d'Arméniens et de Grecs. L'Illyrie est généralement couverte de montagnes entrecoupées de vallons en partie pierreux, en partie boisés et fertiles. Les golfes de Trieste et de Quarnero forment la presqu'île d'Istrie. — Trois chaînes de montagnes traversent le pays de l'ouest à l'est : les Alpes noriques, dont le point culminant, le Gross Glockner, atteint une hauteur de plus de 12,000 pieds ; les Alpes carniques et les Alpes julienues qui se terminent au golfe de Trieste par une roche de 6,500 pieds d'élévation. Les contreforts de cette dernière chaîne se compo-

seul de montagnes calcaires qui renferment plus de 1,000 grottes. L'Illyrie présente nombre d'autres beautés naturelles, lacs, cascades, rivières souterraines, etc. — Les deux rivières principales qui l'arrosent sont la Drave et la Save, qui reçoivent plusieurs affluents. Les lacs qui ont le plus grand volume d'eau sont ceux de Klagenfurt, d'Ossiach, de Mildstet, de Wochein, le lac Blanc et le célèbre lac de Cirknitz, entièrement à sec et mis en culture pendant l'été. Il y a peu de canaux, mais beaucoup de grandes routes de premier ordre : celle de Vienne à Trieste, la voie Caroline de Karlstadt à Fiume, la voie Josephine, de Karlsta à Zeug, et la route Marie-Louise. Sous peu Trieste sera mise en communication directe avec Vienne au moyen d'un chemin de fer auquel on travaille depuis plusieurs années. Dans les parties élevées de l'Illyrie le climat est froid et rude. Beaucoup d'habitants y sont affligés de goitres. Dans les parties moyennes le climat est sain et tempéré; il est très chaud sur la côte, où croissent en abondance l'oranger, le figuier, l'olivier et le mûrier. On récolte dans l'Illyrie des raisins, des châtaignes, du seigle, du maïs, de l'orge, du sarrasin, de l'avoine, du lin, du chanvre; mais bien que l'agriculture soit florissante en plusieurs endroits, ses produits ne suffisent pas à la consommation des habitants, à cause de la nature montagneuse du pays; aussi s'occupe-t-on principalement de l'élevé du bétail et des chevaux. La pêche est aussi d'un rapport considérable, particulièrement celle qui se fait dans la Drave et le lac d'Omach. L'exploitation des mines de vif-argent, de cuivre, de plomb, de fer, de vermillon, de calamine, d'alun, de marbre, de bazzite, de charbon de terre et de sel gemme, forment avec des fabriques assez importantes d'étoffes de lin et de coton, d'ustensiles en bois, en fer et en acier, d'armes, de blanc de céruse, d'alun et de vitriol, des tanneries, des verreries, etc., les autres ressources industrielles d'une population aussi active que vigoureuse. On sait que Trieste est aujourd'hui une des principales places de commerce de l'Europe. L'Illyrie recueille un grand bénéfice du commerce de transit qui se fait de ce port avec les autres États autrichiens et une partie de l'Allemagne. Laibach est la capitale de ce royaume. Sca.

ILOTES. C'est le nom que les Spartiates donnaient à leurs esclaves. Les premiers ilotes furent les habitants de la petite ville d'Helos, située dans la Laconie, dans des marais voisins de l'embouchure de l'Eurotas. Vaincus une première fois au ^x^e siècle avant J.-C., ils furent soumis à de dures conditions. Vers 812 ils se soulevèrent, leur ville fut rasée et ils se virent

réduits à l'esclavage. Tous les Laconiens faits prisonniers par les Doriens, partagèrent le sort des habitants d'Helos. Le nom d'ilotes paraît d'ailleurs venir non de la ville d'Helos, mais plutôt du mot ἰλαρός, prisonniers de guerre. Dans le principe on avait fixé le nombre de ces malheureux, et ceux qui naissaient au delà étaient impitoyablement mis à mort. Il semble même qu'on en fit quelquefois des massacres en masse lorsqu'on craignait leur multiplication. A certains jours de l'année on les fustigeait sans raison, dans le seul but de leur faire sentir leur condition d'esclaves. On verra aux mots SPARTE, LYCURGUE et ESCLAVAGE quelle était la condition des ilotes, serfs de l'État plutôt que des particuliers. Les ilotes cherchèrent plusieurs fois à rompre le joug de fer qui pesait sur eux, et particulièrement en 469, après le grand tremblement de terre qui détruisit Sparte tout entière. Ces ilotes étaient surtout des Messéniens. On verra leur belle résistance au mot MESSÉNIE (guerre de). AL. B.

ILYSSUS. Ruisseau de l'Attique, entre Athènes et Cynosarges. Il sortait du mont Hymette, et était consacré aux muses et à d'autres divinités. Une chapelle y avait été élevée au dieu Borée. — Une ville de l'Attique portait le même nom, selon Etienne de Byzance. Pline l'appelle *Locus-Ilyssos*, probablement parce qu'elle n'existait plus de son temps. — Une rivière du même nom coulait, selon Pline, dans l'île d'Imbros.

IMAGERIE. On entend généralement par *imagerie* l'innombrable suite des gravures, d'un ordre secondaire, qui s'exécutent dans tous les genres et se répandent à profusion. Au moyen-âge, nos pères donnaient une acception plus étendue à ce mot, et l'appliquaient même à la presque généralité des produits des arts du dessin. Ainsi les peintures sur vélin, dont ils ornèrent, dès les premiers siècles, leurs manuscrits, étaient pour eux de l'*imagerie*. La peinture de portraits, si rare alors, qu'à peine nous en reste-t-il quelque trace, était encore exprimée par ce mot. Le dessin d'architecture, alors même qu'il était tracé géométriquement pour diriger l'exécution des édifices, était aussi nommé *pourtraiture, imagerie*. Enfin, les sculpteurs qui couvraient de statues les façades des églises, des chapelles, des édifices civils, étaient désignés comme des *imagiers*, des faiseurs d'*images*. L'immense étendue donnée alors à ce mot ferait admettre qu'on avait bien compris le but des beaux arts en général, qui est de produire des imitations de la nature par tous les moyens qui permettent d'en faire des images.

IMAGES (archéol. chrétienne). Dans le chris-

tianisme, l'usage de peindre et de sculpter des images remonte à l'origine des persécutions. C'est dans l'obscurité des catacombes et au sein des plus touchantes émotions que nos pères dans la foi essayèrent de traduire, par des lignes et des couleurs, les enseignements du nouveau culte. Si l'histoire de l'art chrétien ne comprenait que les moyens matériels, mis en œuvre avec plus ou moins de succès pour arriver à l'imitation de la nature, il faudrait passer sous silence les premiers siècles de notre ère, car alors tout était en décadence dans l'empire romain, et même les beaux-arts plus que le reste; surtout en ce qui concerne les éléments de vitalité intérieure, qui s'éteignaient rapidement de jour en jour. Aussi le christianisme n'ayant pas eu à sa disposition une technique nouvelle, ses premières créations durent présenter les mêmes symptômes de déclin, et les inspirations de nos saints livres furent condamnées à ne se reproduire que sous les formes traditionnelles de l'antiquité païenne. Mais bientôt les nouveaux artistes, confondant avec l'idolâtrie ces images de métal, de bois ou d'argile au nom desquelles on les persécutait, repoussèrent les données antiques. Dès lors l'impérite du néophyte se montra tout entière. Son œuvre, beaucoup trop en garde contre les souvenirs d'une autre école ne pouvait plus être qu'une simple indication, et, par le fait, elle ne fut généralement qu'une délinéation informe, qui pourtant laissait entrevoir une sorte de vue lointaine et confuse de types à peine conçus, mais auxquels des siècles plus heureux devaient donner plus tard le mouvement, la couleur et la vie. Quelques fins connaisseurs ne savent parler qu'avec dédain de ces esquisses simples et naïves; mais elles seront toujours l'objet d'un véritable culte pour quiconque est resté fidèle, d'esprit comme de cœur, à l'antique foi dont ces créations primitives sont l'expression et le symbole.

La révolution opérée par Constantin ne pouvait manquer de donner à l'art des saintes images un immense développement. Au lieu d'être resserré dans l'étroite et obscure enceinte des catacombes, il eut l'empire pour théâtre. Les peintres et les sculpteurs se débarrassèrent insensiblement des formes symboliques ou figuratives de l'ère des martyrs, et pour se mettre en harmonie avec les saintes jubilations de l'Eglise devenue libre, ils étalèrent, de toute part, des images de triomphe et de béatitude. Le Sauveur du monde fut représenté dans les splendeurs du sanctuaire, en même temps qu'on gravait son effigie sur les nummes et sur les médailles historiques, tantôt avec le titre de roi des rois, tantôt avec la promesse miraculeuse faite à Cons-

tantin : *In hoc signo vinces*, (tu vaincras par ce signe).—En général la composition favorite, surtout en occident, fut désormais la figure du Christ. Tantôt on le représentait jeune adolescent au milieu des docteurs de la synagogue, et tantôt dans les diverses phases de sa vie publique, environné des douze apôtres, ou du moins entre saint Pierre et saint Paul, ces deux colonnes de l'Eglise naissante, vénérés l'un et l'autre comme patrons inséparables de la ville éternelle. Bien que ces pieuses images se ressentissent de la décadence générale, qui allait son train, elles se distinguaient essentiellement des produits de l'art profane par une indéfinissable dignité dans l'attitude et le caractère des personnages; dignité, du reste, dont on était d'autant plus frappé que l'impression de l'âme n'était distraite ni par le charme de l'exécution ni par la variété des détails accessoires. Quant aux représentations de la Vierge-Marie, l'art chrétien ne fut pas moins heureusement inspiré, peut-être parce que l'un de nos plus grands docteurs occidentaux, saint Ambroise, avait affirmé que, dans la mère de Dieu, la beauté virginal de ses formes toutes célestes s'était montrée comme le reflet de la limpidité de son âme : *ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis*. C'était poser, dans les termes les plus clairs et les plus précis, le grand problème à résoudre en peignant des madones; c'était même déterminer une sorte de solution pratique, dont les variétés constituent, à elles seules, la partie la plus intéressante et la plus poétique de l'histoire des images.

Ainsi furent arrêtés, au IV^e siècle, ces deux types fondamentaux, dans toute leur grandeur et leur simplicité natives, et l'on peut dire que c'est ce style grave et solennel qui a préparé le caractère essentiel de l'art chrétien, pour les époques postérieures. La source toute celeste où il avait puisé ses principes générateurs, fut, sans doute, en elle-même, toujours également pure. Mais elle devenait, en outre, de jour en jour, plus abondante, lorsque son développement régulier fut comprimé par de fatales divisions à propos de la beauté incomparable ou de la prétendue laideur du Christ. Chose étrange! ce sont des Grecs, les descendants de cette population d'artistes qui avaient si bien conçu la beauté des formes sensibles, qui l'avaient si vivement sentie et si magnifiquement réalisée dans une infinité de chefs-d'œuvre, c'est ce même peuple qui finit par se dégrader au point de repousser le beau dans les monuments destinés à le montrer à la terre, élevé par l'incarnation du Verbe à sa plus haute puissance. Déviation à jamais déplorable qui amena les fureurs d'un

schisme, contre lequel, heureusement, vint réagir l'Eglise occidentale. Erreur enfin des plus désastreuses qui, ne pouvant introniser le laid dans l'art religieux, fit l'Orient briseur des saintes images. Elle aurait même certainement fini par anéantir cet art sublime si les souverains pontifes n'avaient pris en main sa noble et sainte cause.

CANÉTO.

IMAGES (antiq.). C'est le nom que les Romains donnaient aux portraits de leurs ancêtres, sculptés ou peints, auxquels ils rendaient une sorte de culte. Ils conservaient ces images avec un soin extrême et les faisaient porter à leurs funérailles et dans plusieurs autres circonstances solennelles. Mais ce droit, *jus imaginum*, comme on l'appelait, n'était pas accordé à tous les citoyens. Il fallait, pour en jouir, avoir exercé une des magistratures curules : l'édilité, la préture ou le consulat. Ceux qui acquéraient cet honneur recherché en remerciaient le peuple dans un discours où ils énuméraient les services rendus par leurs ancêtres. Ces images étaient ordinairement en cire, quelquefois en marbre. Quelques personnes les ornaient de perles. L'atrium était la partie de la maison où on les réunissait, et comme on y tenait un foyer toujours allumé en l'honneur des dieux lares, les images des ancêtres étaient le plus souvent enfumées, bien qu'on les placât quelquefois dans des armoires pour éviter cet inconvénient. Dans les jours de solennité, on les sortait de leurs niches, on les couronnait de laurier, on revêtait les images des personnages consulaires ou des préteurs de toges prétextes, celles des censeurs de toges de pourpre, celles des triomphateurs de toges brodées en or. Aux funérailles, on les portait sur de petits lits ou brancards, ou à la pointe de piques destinées à cet usage. On concevait que dans quelques circonstances, les images de certains personnages pouvaient exercer une grande influence sur l'état des esprits. Aussi vit-on un empereur empêcher de porter à un convoi celles de Brutus et de Cassius; mais, comme le dit Tacite avec son énergie ordinaire : *præfulgebant hoc ipso quod non videbantur*. — Les images des empereurs étaient attachées avec leur nom aux enseignes militaires, c'est pourquoi on voit si souvent dans l'histoire, des légions révoltées briser et traîner dans la boue les effigies impériales. AL. B.

IMAGINAIRE (math.). On appelle *expressions imaginaires* les racines paires des quantités négatives. Le motif de cette dénomination est que toute quantité, positive ou négative, élevée à une puissance paire, donne toujours

un résultat positif. La quantité $\sqrt{-A}$ n'a donc qu'une existence idéale; mais on peut la sou-

mettre à toutes les règles du calcul littéral par suite de la généralité des formules algébriques.

La forme générale des expressions imaginaires

$$\sqrt[n]{A \sqrt{-1}} = B \sqrt[n]{-1} = B(\sqrt{-1})^{\frac{1}{n}} = B\{1 - (1 - \sqrt{-1})\}^{\frac{1}{n}}.$$

Or les quatre premières puissances de $\sqrt{-1}$ sont $+\sqrt{-1}$, -1 , $-\sqrt{-1}$, $+1$, et comme les quatre puissances suivantes s'obtiendraient en multipliant la quatrième, $+1$, respectivement par la première, la deuxième, la troisième et la quatrième, on retrouverait encore, pour ces quatre nouvelles puissances, $+\sqrt{-1}$, -1 , $-\sqrt{-1}$, $+1$; donc toutes les puissances de $\sqrt{-1}$ forment des périodes des quatre mêmes termes. — Cela posé, si l'on développe d'après la formule du binôme l'expression $\{1 - (1 - \sqrt{-1})\}^{\frac{1}{n}}$ en faisant d'abord $(1 - \sqrt{-1}) = x$, puis en substituant leurs valeurs aux diverses puissances de x , il est évident que le développement se composera d'une suite de termes réels, n , et d'une suite de facteurs imaginaires de la forme $b\sqrt{-1}$. Donc toute puissance d'une expression imaginaire peut se mettre sous la forme $M + N\sqrt{-1}$, dans laquelle le radical ne surpasse pas le second degré, M et N étant des coefficients réels, rationnels ou irrationnels. D'Alembert a démontré le premier cette importante propriété (*Mémoires de Bertin*, 1746). Il a fait voir aussi que toute racine imaginaire d'une équation peut toujours se ramener à la forme $M + N\sqrt{-1}$; et que si une équation a une pareille racine, elle en a nécessairement une autre égale à $M - N\sqrt{-1}$. Voilà pourquoi les racines imaginaires d'une équation vont toujours en nombre pair.

Il est à remarquer que deux expressions imaginaires combinées entre elles, peuvent donner naissance à une quantité réelle. C'est ainsi que l'on a

$$\sqrt{16 + 30\sqrt{-1}} + \sqrt{16 - 30\sqrt{-1}} = 10.$$

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de la signification géométrique des symboles imaginaires. Les explications qu'on en a données sont fondées sur le principe suivant : si, à partir d'un point o d'une droite AB , on porte sur cette droite une longueur oB considérée comme positive, la longueur oA , portée en sens inverse, sera négative. D'après cela,

soit $oB = +1$, $oA = -1$: supposons que oB , en

FIG. 1.



passant de sa position à la position perpendiculaire oC , devienne x : il est clair que oC , en passant de sa position actuelle à la position oA , deviendra $x \times x = x^2 = -1$; donc $x = oC = \sqrt{-1}$. Si oA passe à la position oD , il deviendra $x^2 \times x = -1 \times \sqrt{-1} = -\sqrt{-1}$.

Il suit de là que le symbole $\pm \sqrt{-1}$ indique que l'unité $+1$ a été placée perpendiculairement au dessus ou au dessous de sa propre direction ; et que $n \sqrt{-1}$ exprime n unités portées sur une direction perpendiculaire à la direction primitive.

FIG. 2.



Soit $AB = a$, $BC = BC' = b$ perpendiculaire sur AB : on aura dans la figure ci-contre

$$AB + BC = a + b \sqrt{-1}$$

$$AB + BC' = a - b \sqrt{-1}.$$

Cette interprétation des symboles imaginaires a été donnée par Causs ; elle a été présentée depuis par Argand et Français (*Annales de Gergonne*, t. 4) ; Mouret (*Vraie théorie des quantités négatives*, etc) ; Vallès (*Lettre à M. Arago sur la théorie des imaginaires*). On peut consulter aussi un travail du major hanovrien Müller, inséré dans les *Archives de Grunert*. J. L.

IMAGINATION. Le mot imagination vient du latin *imago*, image. C'est qu'en effet l'imagination est la faculté que nous avons de nous représenter des objets sensibles et d'en tirer des combinaisons nouvelles. Cette faculté qui révèle la présence en nous d'un principe actif supérieur aux organes, tient de près à la sensibilité et à la mémoire. Elle tient à la sensibilité qui, selon sa délicatesse et son énergie, nous met en communication plus ou moins intime avec tous les êtres créés ; elle tient à la mémoire qui, en renouvelant les impressions antérieurement per-

çues, en nous faisant remonter le cours de nos pensées, lui fournit des matériaux et un aliment sans lequel elle ne saurait vivre. Pour imaginer, il faut se souvenir. On peut donc considérer la sensibilité et la mémoire comme les conditions premières de l'imagination. Mais cette faculté n'est pas bornée à la simple représentation des objets, à la reproduction des idées : elle combine à l'infini les images, les souvenirs, les idées qu'elle trouve dans les trésors de la mémoire ; elle n'est pas seulement le miroir et l'écho de la nature, comme on s'est plu à le dire ; c'est une puissance créatrice en vertu de laquelle l'âme s'élève du connu à l'inconnu, du monde apparent au monde invisible, de la sphère étroite des réalités aux champs illimités du possible, donnant un corps aux idées ou dépouillant les êtres sensibles de leur enveloppe grossière pour leur rendre leur type idéal.

Il y a plusieurs genres d'imagination, comme il y a plusieurs genres de sensibilité et de mémoire. Tel homme est particulièrement affecté par les rapports des sons, tel autre par la forme et la coloration des corps, et ainsi du reste. Par suite de ces dispositions natives nous retournons avec plus de facilité, et nous combinons plus aisément certaines catégories d'images et d'idées. Les grandes compositions musicales, les chefs-d'œuvre de la peinture, de l'architecture, de la poésie exigent et supposent dans leurs auteurs des genres divers d'imagination. — L'imagination est très vive chez les enfants, mais elle n'acquiert toute sa force et toute sa plénitude que durant la jeunesse et l'âge mûr, lorsqu'étant encore soutenue par un système nerveux très impressionnable, elle peut largement profiter des acquisitions de la mémoire. Elle baisse au déclin de l'âge et s'affaiblit en même temps que les facultés qui la soutenaient. — Indépendamment de la conformation cérébrale, le tempérament le plus favorable aux effets de l'imagination est assurément le tempérament nerveux qui nous rend plus accessibles aux impressions et donne plus d'activité aux opérations de l'esprit.

L'imagination, quand elle est contenue dans de justes limites, vient en aide à l'attention et au jugement. Notre esprit est si intimement uni aux organes, il est tellement dominé par ses relations avec le monde extérieur qu'il est à peine capable d'idées pures : il ne saurait s'arrêter longtemps sur des sujets abstraits, sur des vérités de l'ordre intellectuel et moral, si l'imagination ne donnait un corps à ses idées et ne les revêtait d'images sensibles ; c'est ainsi qu'elle soutient l'attention, de même qu'elle secourt le jugement en lui fournissant des termes de comparaison ; et comme notre nature est double et que nous

appartenons à la fois à l'ordre intellectuel et à l'ordre physique, nous ne reconnaitrions pas les lois qui nous régissent, nous ne verrions qu'un côté des choses, si l'imagination ne réfléchissait dans notre entendement le monde phénoménal, et ne mariât en quelque sorte l'idée à la forme.

Par cela même que l'imagination donne un corps à nos pensées et reflète dans notre entendement les merveilles de la nature, elle fait la base de l'esprit poétique, qui consiste à *idéaliser ce qui est sensible, et à rendre sensible ce qui est idéal*. Il est impossible de concevoir la poésie sans ce double caractère. Une forte et vive imagination est aussi un des éléments essentiels du talent oratoire; car il ne suffit pas de solliciter l'intelligence par des raisonnements rigoureux; il faut parler aux yeux et remuer les fibres du cœur pour s'emparer de l'homme tout entier. Ces considérations sont également applicables à l'écrivain; on ne saurait atteindre aux suprêmes qualités du style sans l'imagination. Un grand écrivain est un grand peintre; l'imagination fournit les couleurs.

S'il est incontestable que l'imagination, lorsqu'elle est contenue dans de justes limites, sert à la fois l'attention et le jugement, il n'est pas moins vrai que lorsqu'elle domine les autres facultés, lorsqu'elle est excessive et intempérante, elle nous rend incapables de méditer avec fruit les vérités abstraites, et fausse infailliblement notre jugement. Ainsi débordée, l'imagination entraîne le jugement dans de perpétuelles erreurs; elle va même plus loin dans ses ravages; elle trouble et intervertit les rapports du physique et du moral. Dans l'état présent des choses, notre cerveau mis en mouvement est l'intermédiaire obligé entre le monde et notre esprit, en sorte que telle ou telle modification du cerveau éveille nécessairement dans notre esprit tel ou tel ordre d'idées, ou y réfléchit telle ou telle image, soit que ces modifications cérébrales aient pour cause la présence directe des objets, ou un effort de la volonté, ou une stimulation interne. Les rêves sont dus à cette dernière cause. La modification cérébrale qui est produite par un effort de la volonté ou par une stimulation interne, donne lieu dans notre esprit à des perceptions généralement moins vives et moins claires que celles qui sont produites par la présence directe des objets. Notre esprit, dans l'état de veille et de santé, c'est-à-dire lorsqu'il peut exercer toutes ses facultés, ne s'y laisse point tromper; il distingue parfaitement le souvenir de la sensation, l'image de la chose elle-même, la fiction de la réalité. Mais si le jeu de l'organisme vient à être trouble, soit par une surexcitation morbide, soit par

le travail même d'une imagination trop ardente, la modification cérébrale qui en résulte acquiert une persistance et une intensité, sinon supérieures, au moins égales à celles des modifications produites par la présence même des objets, et notre esprit, victime de sa liaison avec l'organisme, est en proie à l'illusion. Nous croyons voir, et, par le fait, nous voyons des objets qui n'affectent nullement nos sens extérieurs; nous croyons entendre, et, par le fait, nous entendons des sons qui ne frappent point notre oreille; nous nous croyons tout autres que nous sommes et dans une situation toute différente de celle que nous occupons dans la société. Voilà la clef, l'explication naturelle et scientifique de l'aliénation mentale à ses divers degrés. La modification morbide ou anormale du cerveau est-elle passagère, quoique réitérée; répond-elle à un petit nombre de sensations ou d'images, nous avons ce qu'on nomme des hallucinations, des visions. Si la surexcitation des organes cérébraux est générale et devient continue, nous perdons toute communication régulière avec les autres intelligences et le monde extérieur; nous sommes dans l'état d'aliénation, dans l'état de folie. Or, ce que fait une maladie inflammatoire, une irritation chronique, l'imagination, trop longtemps ou trop violemment surexcitée, peut le faire. Que l'on juge par ce que nous venons de dire de l'influence que peut avoir l'imagination sur la santé: elle est capable de communiquer au système nerveux des impressions qui égalent en intensité les sensations directes. Malebranche, dans son traité de *la Recherche de la Vérité*, et Montaigne, dans ses *Essais*, en eurent mille exemples. Il n'est donc pas étonnant qu'elle modifie les sécrétions, qu'elle accélère ou qu'elle ralentisse le mouvement du sang, qu'elle favorise ou qu'elle trouble les diverses fonctions de l'économie. Chacun connaît l'empire suprême qu'elle exerce sur les organes de la génération. — Toutes les maladies qui consistent dans un trouble fonctionnel du système nerveux peuvent être occasionnées par l'imagination; toutes aussi peuvent être guéries par elle. L'imagination est même, quelquefois, cause directe de la mort. On a vu des personnes à qui de prétendus devins avaient annoncé le terme de leur existence, tomber malades sous le coup de cette appréhension et mourir au jour fixé.

Est-il vrai que l'imagination de la mère puisse agir sur le produit de la conception? Ambroise Paré, Descartes et Malebranche n'en faisaient aucun doute. Burdach, dans sa physiologie, admet formellement cette influence. Haller et Buffon l'ont contestée, en alléguant qu'il n'existe

point de relation nerveuse directe entre la mère et le produit de la conception, et que du reste, nous verrions bien plus d'irrégularités et de déviations dans l'organisation humaine qu'il n'y en a réellement, si le développement du fœtus pouvait être modifié par une faculté aussi mobile que l'imagination. Ces deux grands observateurs, qu'il nous soit permis de le dire, ont répondu à des exagérations par une exagération nouvelle; car s'il n'y a pas de communication nerveuse apparente entre la mère et le fœtus, il existe du moins des communications vasculaires; la formation du fœtus est liée aux fonctions de l'utérus; la nutrition se rattache à tout le système des sécrétions chez la mère. Or, s'il est reconnu que les fonctions et les sécrétions de l'économie animale sont modifiées par les ébranlements de l'imagination, et qu'à la longue la texture même des organes peut être changée, comment trouver la moindre improbabilité à ce qu'un produit aussi délicat que le fœtus, dont la formation s'élabore dans l'utérus, c'est-à-dire, dans un organe qui subit plus que tout autre l'influence de l'imagination, comment, disons-nous, trouver improbable qu'un semblable produit ressente l'action d'une puissance qui modifie de tant de manières les divers organes de l'économie? On devrait bien plus s'étonner qu'il en fût autrement, et chaque jour des faits observés sans idée préconçue, et recueillis par les auteurs les plus graves viennent confirmer la théorie sur ce point. Nous en avons nous-mêmes vu des exemples incontestables que nous regrettons de ne pouvoir citer faute d'espace. Cela ne veut pas dire que tous les mouvements de l'imagination de la mère modifient l'organisation du fœtus, et que toutes les difformités que présenteront les enfants nouveau-nés doivent être imputées à l'influence de l'imagination: il s'en faut de beaucoup. Nous voulons seulement établir, et nous croyons en cela être d'accord avec l'expérience et les données les plus rigoureuses de la physiologie, que l'imagination de la mère, lorsqu'elle est vivement ou longtemps émue de la même manière, peut non-seulement modifier l'état de santé du fœtus pour tout le temps de son existence, mais altérer même son organisation, sans pourtant que cela arrive toujours infailliblement.

IMAN ou, selon la prononciation arabe, **IMAM**. Ce mot désigne proprement une personne qui préside une assemblée, et par suite celui qui exerce les fonctions de pontife ou de ministre suprême de la religion musulmane. Ce titre est particulièrement affecté à Ali, à ses deux fils, Haçau Hucein, et à neuf autres princes descendants de ce dernier. Voici la liste de ces douze imans :

- 1° Ali.
- 2° Haçau, fils aîné d'Ali.
- 3° Hucein, fils d'Ali.
- 4° Ali, surnommé Zin-Alabedin, fils aîné de Hucein.
- 5° Mohammed Baker, fils de Zin-Alabedin.
- 6° Djafar-Sadik, fils de Mohammed Baker.
- 7° Mouça-al-Kadem, fils de Djafar.
- 8° Ali-Ridha, fils de Mouça.
- 9° Abou-Djafar-Mohammed, fils d'Ali-Ridha.
- 10° Ali-Askéri, fils d'Abou-Djafar.
- 11° Haçau-Askéri, fils d'Ali-Askéri.
- 12° Mohammed, surnommé Mahdi (roy. ce mot).

Les souverains musulmans, le grand-seigneur entre autres, réunissant dans leur personne le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, portent le double titre d'imans et de sultans. On désigne encore sous les noms d'imans les anciens théologiens, les fondateurs des quatre rites orthodoxes et enfin les ministres de la religion qui, en qualité de délégués du chef de l'État, iman suprême, accomplissent dans les mosquées les cérémonies du culte public. On appelle communément ceux-ci dans l'empire ottoman, *imam-al-djama*, c'est-à-dire, en arabe, *iman du vendredi* ou *de la prière du vendredi*. Les imans, de même que les autres ministres de la religion mahométane, ne portent point de vêtements sacerdotaux, mais ils doivent se distinguer des autres fidèles par leur instruction religieuse et par leur talent pour la musique et la lecture du Coran à haute voix. Ils doivent l'emporter encore sur les autres par la piété, le savoir, la modestie et, s'il se peut, par la beauté et la naissance. Les appointements des imans se prélèvent sur les revenus des mosquées, qui en général sont dotées richement.

IMAIUS (géogr. anc.). Grande chaîne de montagnes de l'Asie qui divisait la Scythie en deux parties appelées *Scythia intra Imaum* et *Scythia extra Imaum*. La première était au sud de ces montagnes et la seconde au nord. Cette grande chaîne, qui s'étendait depuis le Caucase et le Paropamisus jusqu'au nord de l'Inde, porte aujourd'hui les noms de *monts Bélour* et d'*Himalaya*.

IMBIBITION (phys.). Le phénomène de l'imbibition consiste dans l'introduction des particules d'un liquide dans les pores d'un corps solide pour y demeurer fixés pendant un temps plus ou moins long; ce phénomène est une conséquence de la porosité (roy. ce mot). Il est susceptible de modifications remarquables qui ne paraissent tenir ni à la grandeur des pores du corps qui s'imbibe, ni à la petitesse des particules du fluide qui les pénètre, mais bien à une sorte d'affinité réciproque des deux corps. Cette

attraction moléculaire est souvent énorme, et même supérieure à toute force mécanique qu'on voudrait lui opposer. Par exemple, l'argile imbibée d'eau forme une masse pâteuse à travers laquelle il devient impossible de faire pénétrer une nouvelle quantité d'eau, quelle que soit la pression que l'on emploie. — Lorsque les corps solides qui s'imbibent d'un liquide ont une grande densité, ils n'augmentent point pour ainsi dire de volume. Ceux au contraire dont la densité est très faible, surtout lorsqu'ils offrent un tissu organique, éprouvent ordinairement une grande dilatation dans un sens ou dans tous à la fois. Il existe de grandes différences sous ce rapport : le bois se gonfle transversalement à la longueur de ses fibres, d'une quantité si considérable que toutes les douves qui forment un tonneau, et qui peuvent dans l'état sec ne pas se toucher, finissent par se trouver hermétiquement jointes et même serrées fortement lorsqu'elles sont humectées. Les cheveux et les cordes de boyau se gonflent au contraire suivant leur longueur ; les cordes de chanvre qui sont tordues, et dont les fibres se trouvent disposées en spirale, augmentent de diamètre et raccourcissent sous la même influence. Les modifications éprouvées par les tissus laminaires sont tout à fait opposées suivant que ces tissus sont formés de fibres droites feutrées ou de fibres tordues ; ainsi, une feuille de papier, composée de petites fibres de corps ligneux, non feutrées, s'allonge dans tous les sens lorsqu'on la mouille ; c'est même le procédé employé pour tendre le papier que l'on fixe par ses bords pendant qu'il est humide, ce qui lui fait occuper une superficie plus étendue que dans l'état naturel. Les tissus formés de fibres tordues, comme les toiles, se raccourcissent au contraire dans tous les sens lorsqu'on les mouille ; et comme il y a de grands frottements dans la torsion multipliée de ces mêmes fibres, les tissus ne reviennent pas à leur étendue première en séchant, ce qui fait que les toiles finissent par ne plus raccourcir lorsqu'elles ont été mouillées successivement un certain nombre de fois. La toile usée, dont les fils n'ont plus, pour ainsi dire, de torsion, s'allonge, au contraire, lorsqu'on la mouille, et raccourcit en séchant. — Ces effets de l'imbibition reçoivent une foule d'applications importantes dans les arts. On courbe une pièce de bois en la mouillant sur une face pendant qu'on la chauffe de l'autre. Un procédé de gravure sur bois consiste à enfoncer, avec des instruments appropriés, les diverses parties que l'on désire obtenir en saillie ; à enlever ensuite avec un rabot tout le reste de la surface, qui se trouve préminer, et à plonger enfin dans

l'eau la pièce, dont toutes les parties primitives-ment déprimées viennent former des saillies en reprenant leur volume primitif. C'est encore sur l'imbibition et les changements qu'elle fait éprouver à certains corps qu'est basé l'art de l'*hygro-métrie*. (voy. ce mot). L. DE LA C.

IMBROS. Ile de l'Archipel, qui renferme une ville du même nom, selon Etienne de Byzance. Cet auteur dit qu'elle était consacrée à Vénus et à Mercure. Imbros, située au S. de Samothrace, n'était guère qu'un rocher stérile, mais célèbre par le culte des Cabires. Elle porte aujourd'hui le nom d'*Imbro*, fait partie de l'eyalet de Roumelle, et compte environ 4,000 habitants dans les bourgs de Flio et de Castro.

IMER, ou YMER (myth. scandin.). Au milieu du Niflheim (mont des nuages), se tient le daim colossal Esckthiruir, et de sa corne puissante s'échappe la fontaine houergelmer qui donne naissance à tous les fleuves. Ces fleuves ne tardèrent pas à se glacer, et le vide (Ginnungnga) se trouva couvert de montagnes de glace. Au milieu de cette éroûte épaisse étaient les nuages ou le Niflheim, et à l'extrémité le feu ou Maspelheim (mont de feu). Un vent chaud fit fondre peu à peu les montagnes, et, de l'eau qui en découla, se forma un géant androgyne nommé Imer. La vache primordiale Audoumba naquit bientôt de la même manière et de ses mamelles énormes sortaient quatre grands fleuves de lait qui servaient de nourriture à Imer. Quant à la vache, elle se nourrissait léchant les blocs ramollis couverts de givre et de sel. Après les avoir ainsi léchés tout un jour, elle vit poindre des ébeveux ; le lendemain une tête entière, et le surlendemain un homme beau, jeune et vigoureux, nommé Bure. Imer s'étant ensuite endormi, une sueur abondante mouilla tout son corps ; de son bras gauche naquirent un homme et une femme, souche de la race des géants appelés Rintbousser ; de ses deux pieds sortit un autre géant plein de sagesse, tige d'une autre race. Un de ces géants, Bergthorer donna le jour à Belsta qui épousa Bore, fils de Bure, et mit au monde Odin, Vilo et Ye. Ceux-ci se ligèrent un jour contre Imer, le tuèrent, roulèrent son corps au bord de l'abîme et l'y précipitèrent. La terre fut formée de sa chair ; les eaux et les fleuves de son sang ; la mer de son bassin ; les montagnes de ses os ; les rochers de ses dents, les nuages de sa cervelle et la voûte du ciel de son crâne, dont quatre nains furent chargés de supporter le poids énorme. Avec ses sourcils les Dieux, fils de Bore, bâtirent ensuite, dans le Gimle, la forteresse de Midgard destinée à reposer au besoin les attaques des géants issus d'Imer. Ils en avaient, il est vrai, noyé la plus grande par-

tie dans le sang de leur père; mais l'un d'entre eux, Bergelmer (montagne vieille), s'était sauvé avec sa famille dans une barque et avait perpétué la race des géants de la gelée. — Cette cosmogonie si sauvage et si grandiose à la fois touche aux religions orientales. C'est d'abord le feu, principe actif et fécondateur qui dote la terre humide de sa première création; vient ensuite la vache Audoumbra qui rappelle le taureau Aboudad de la Perse et la vache Khamadéon des Indiens. Le sang du géant noyant enfin toute sa race, à l'exception d'une famille qui se sauve dans une barque, reproduit dans la Scandinavie la grande tradition du déluge. AL. R.

IMIRÉTTIE. Contrée de la Russie asiatique, dans la région du Caucase. Elle formait jadis une des cinq provinces du royaume de Géorgie, dont elle se sépara au ^{xiii} siècle pour constituer un petit royaume à part, qui se mit plus tard sous la protection de la Porte-Ottomane, à laquelle il payait annuellement un tribut de 40 filles et d'autant de garçons. En 1781, le roi Salomon renonça à ce protectorat, et quatre ans après, son fils David se soumit à la Russie. Bornée par la Tscherkassie, la Géorgie et la Turquie d'Asie, l'Imirétie s'étend du 38° 44' au 61° 2' de long., et du 41° 22' au 42° 52' de latit. N., sur une superficie d'environ 407 milles carrés. Elle ne compte qu'une population d'environ 150,000 âmes. Cependant l'air y est pur, le climat très sain, et le Phaze, que les Géorgiens appellent Rhion, répand la fertilité dans ce pays montagneux et très boisé. On y trouve des vignobles, des vergers remplis d'excellents fruits, et des mines de fer. Les Imirétiens qui habitent les bords du Phaze sont bons cultivateurs, vivent dans des bourgs et différent peu des Mingréliens. La religion grecque est la seule professée. A la tête du clergé, qui est fort pauvre, se trouve un primate qui porte le titre de *catolico*. Kotatis, la capitale de l'Imirétie, est une petite ville assez commerçante. Les autres localités les plus notables ne sont guère que de petites bourgades. SCH.

IMITATEUR (ornith.) (voy. MERLE).

IMITATION (*beaux-arts*). Les productions des beaux-arts se divisent en deux classes distinctes : celles qui sont faites pour les sens, et celles qui s'adressent à l'esprit; l'architecture, la peinture, la sculpture, et en général tout ce qui dépend du dessin est du domaine de la première, tan is que la musique, la poésie appartiennent à la seconde. — Quelle que soit la branche des beaux-arts à laquelle se livre l'artiste, le but principal qu'il se propose est l'imitation de quelqu'un des principes posés par la nature; ainsi, pour l'architecture, le premier construc-

teur eut certainement l'intention de reproduire, dans la limite de ses moyens physiques, les abris qu'il trouva d'abord sous les arbres ou dans les cavernes profondes; il en modifia les formes suivant les matériaux qu'il y put employer; en peinture, en sculpture, on se proposa la reproduction des objets qui frappent habituellement les sens, et lorsqu'on alla plus loin, ce fut toujours à eux qu'on ramena les formes idéales; dans la musique, l'homme rappela ses impressions et les rêves de son imagination; la poésie eut à remplir un rôle analogue, bien qu'elle n'agisse pas sur les sens.

Dans les innombrables routes où se placent les artistes pour produire les imitations ou les images de ce qui frappe leurs sens ou leur esprit, chacun y apporte son individualité, sa manière d'observer et d'exprimer, ce qui étend à l'infini le domaine de l'art, fait sa richesse et sa variété, et multiplie, par conséquent, les jouissances de ceux qui savent en apprécier les produits. Mais, par cela même, on conçoit que les artistes, organisés diversement, ne sont pas tous aptes à produire des images également parfaites, à ne prendre dans le modèle qu'ils se proposent que ce qui doit le mieux rendre leur pensée, pour laisser de côté le reste; l'heureux choix est le fait du génie, il peut conduire l'artiste jusqu'au beau idéal. Quant aux esprits secondaires, ils ont cherché dans l'imitation minutieuse de la nature, les moyens de suppléer ce qui leur manque pour produire les grands effets. Ce genre d'imitation inférieur offre aussi ses résultats heureux, lorsqu'il ne tombe pas dans la trivialité. Ce second degré de l'imitation dans les beaux-arts en a produit un troisième, qui ne s'est proposé d'autre but que de donner des copies serviles. Il n'y a ici qu'une habileté mécanique mise en jeu : l'esprit de l'observateur, tout en pouvant y faire la comparaison entre l'objet imité et l'image, base des jouissances que procurent les beaux-arts, n'y trouve pas, comme dans les autres imitations, la part intellectuelle de l'artiste; il n'y a plus pour lui le charme qu'on attend d'une production dans laquelle on veut trouver imagination, interprétation et beau choix de modèle, liés à une exécution en rapport avec le sujet. Car on ne doit pas se méprendre sur le but que se proposent les beaux-arts, ils doivent poétiser l'imitation, l'anoblir; et non donner une image *identique*, autant vaudrait faire des statues en moulant la nature humaine, ou réduire la peinture aux épreuves photographiques, ce qui serait abaisser l'art à de simples procédés mécaniques. Dans l'imitation, chaque art a ses limites bien tracées; le peintre ne peut produire l'image d'une scène

que dans un moment fixe, et par un effet invariable de la lumière; la sculpture, l'architecture ne doivent être pour lui que des motifs d'imitation à joindre à son sujet, elles ne pourraient l'aider en réalité. La sculpture n'admettant ni les fonds, ni le clair-obscur, ni l'harmonie des tons variés que présente un tableau, doit se contenter des seules ressources du ciseau. L'architecture seule peut s'adjoindre ses deux sœurs. Elle a sur elles cet avantage de les faire contribuer aux grands effets qu'elle doit produire, en les alliant à l'ordonnance des édifices.

La musique et la poésie, qui offrent plus de relations entre elles qu'avec les autres arts d'imitation, se sont alliées dans les chants de tout genre, dans les œuvres lyriques. Puis, pour compléter les illusions qu'elles tendent à produire, elles ont emprunté aux arts plastiques plus d'une des grandes ressources dont ils disposent, en y joignant même les produits des arts mécaniques et industriels. C'est de cette alliance de tous les moyens variés que l'homme emploie pour imiter, que sont nées les grandes représentations théâtrales, par lesquelles le spectateur est transporté, d'illusions en illusions, dans toutes les régions réelles ou imaginaires.

On a vu par ce qui précède que l'homme, essentiellement imitateur, a créé les beaux-arts pour porter l'esprit d'imitation qui le caractérise dans la plus haute sphère qu'il puisse atteindre. Il y est parvenu à un point tel, que depuis l'antiquité on a vu des poètes électrisant des nations entières par la beauté de leurs images, puis conduisant des armées à la victoire; que la Grèce et Rome couvrirent des produits de leurs arts plastiques l'ancien monde civilisé, qui reconnut leur supériorité et s'y soumit d'une manière absolue; qu'enfin, au moyen-âge, nos pères, élevant l'art au dessus de la matière, le placèrent à la hauteur de la pensée chrétienne.

IMITATION (mus.). Dans un morceau de musique il y a toujours certaines phrases plus caractérisées, qui non seulement peuvent se répéter sans inconvénient, mais qui, répétées, plaisent davantage et augmentent l'effet général de la musique. Mais, d'un autre côté, si ces phrases étaient redites constamment par la même voix, par la même partie, il en résulterait de la monotonie. Il y a donc avantage à les faire passer d'une partie à une autre, et à les répéter ou à la quarte, ou à la quinte, ou à l'octave supérieure et inférieure, aussi bien qu'à l'unisson. C'est ce qu'on appelle une imitation, parce que, dans ce cas, les différentes parties s'imitent mutuellement. Par fois, pour rendre l'imitation plus sensible, on laisse un intervalle de silence ou de notes longues, qui semblent laisser mou-

rir le chant, lorsque l'imitation le réveille tout à coup. L'imitation diffère de la *fugue* et du *canon* (voy. ces mots), en ce que, dans ces dernières formes harmoniques, on est obligé de reproduire le chant dans toute sa rigueur, tandis qu'on peut l'altérer dans l'imitation. Aussi les musiciens d'autrefois la dédaignaient-ils comme trop facile, tandis que nos contemporains lui accorde la préférence, comme plus agréable et moins pédantesque. Il n'est pas de morceau de musique, pour peu qu'il se prolonge, qui ne renferme un nombre considérable d'imitations.

IMITATION DE J.-C. (voy. KEMPIS).

IMMATRICULATION. Insertion faite du nom d'une personne sur un registre public, sous un numéro d'ordre déterminé, et servant à constater que cette personne remplit telle fonction, est soumise à telles charges, etc. Les luisiers doivent énoncer leur immatricule sur tous les exploits qu'ils font, à peine de nullité.

IMMENSITÉ. Ce mot signifie grandeur sans limites. On l'applique quelquefois à l'espace. Nous entendons ici par immensité l'attribut par lequel Dieu est présent partout. L'immensité divine peut être envisagée sous plusieurs aspects. On peut supposer que Dieu est présent partout de trois manières : par la connaissance, parce que rien ne lui est caché; par la puissance, parce qu'il produit et conserve tout en tout lieu; par sa substance, en tant qu'il pénètre tout, et qu'il se trouve partout substantiellement.

L'immensité divine a été l'objet de graves erreurs. Les païens, les Samaritains et quelques Juifs, trompés par des idées fausses sur la Divinité, s'imaginaient qu'elle résidait dans les temples. Des hérétiques des premiers siècles, qui admettaient deux principes de toutes choses, l'un bon et l'autre mauvais, plaçaient le premier dans la région de la lumière, le second dans celle des ténèbres. Cette erreur les portait à nier l'immensité de Dieu quant à sa substance. Worstius et les Sociniens renfermaient la substance de Dieu dans le ciel; ils croyaient que les autres lieux étaient indignes de sa présence. Cette opinion porte atteinte à l'immuabilité et à l'infinité de Dieu. En effet, si Dieu était seulement quelque part, il y serait librement ou nécessairement. Dans la première supposition, il pourrait passer de ce lieu dans un autre, ce qui est contraire à son immuabilité. Dans la seconde, il aurait une manière d'exister bornée, ce qui est contraire à son infinité.

Les théologiens et les philosophes reconnaissent tous que Dieu est présent partout par sa connaissance et par sa puissance; mais ils sont divisés sur l'omniprésence substantielle. Platon

et Aristote pensaient que l'omniprésence substantielle ne pouvait se concilier avec la simplicité de Dieu. Les anciens Pères paraissent avoir suivi ce sentiment. Descartes l'a partagé. Il soutient qu'un esprit ne peut être présent nulle part par sa substance, parce qu'être présent dans un lieu, c'est correspondre à ses parties, et que l'esprit n'a point de parties; qu'ainsi Dieu n'existe nulle part par sa substance : il existe en lui-même. Newton, Clarke, Locke, croyaient que l'espace était l'immensité divine. Newton l'appelle dans son *Optique* le *sensorium* de Dieu, c'est-à-dire, l'organe dont Dieu se sert pour sentir les choses. Raphson a voulu démontrer géométriquement que l'espace est un attribut de Dieu, et qu'il exprime son essence infinie. Leibnitz a prouvé que le *sensorium* de Newton et l'espace absolu de Clarke étaient incompatibles avec la nature divine.

Une opinion intermédiaire entre le sentiment des Cartésiens et celui de Clarke a été soutenue. Des théologiens et des philosophes ont prétendu que Dieu est présent partout tout entier, qu'il est immense dans ce sens qu'il est tout entier hors de lui-même une infinité de fois. Ils ajoutent que si par immensité il fallait entendre la présence dans un lieu quelconque, il s'ensuivrait que Dieu, avant la création du monde, n'était pas immense, puisqu'il n'y avait pas alors de lieu. Or, son immensité est toujours la même, avant et après la création du monde. Dieu donc est présent partout, non pas seulement par sa puissance, mais par sa substance, inséparable de sa puissance. Il n'y est point à la manière des corps impenétrables, ou des esprits unis à des corps; il est en lui-même, tel qu'il était de toute éternité, avant qu'il y eût rien de créé. Dieu, dans ce système, n'est pas étendu, mais répandu partout. On a essayé d'expliquer cette distinction. Les Scotistes ont admis deux sortes d'étendue : l'une qui est substance, l'autre qui est modification. La première a des parties substantielles, posées les unes hors des autres; elle est divisible et corporelle. La seconde, qui est propre aux esprits, a aussi des parties posées les unes hors des autres, mais distinguées seulement d'une manière formelle : cette étendue est indivisible. Elle convient à Dieu qui est tout entier sous chaque partie de l'immensité. Les Thomistes rejettent l'étendue formelle pour lui substituer l'étendue virtuelle. C'est à l'aide d'une distinction entre l'étendue réelle et l'étendue négative, que l'on a créé des espaces imaginaires, existant avant l'univers et au delà de l'univers. On a montré que ces espaces imaginaires renferment une contradiction dans les termes.

L'immensité, ainsi que tous les attributs de l'être infini, est environnée de ténèbres que tous les efforts de la raison ne parviendront pas à dissiper. Le dogme catholique se borne à proclamer, sans l'expliquer, que rien n'est caché à Dieu, qu'il produit et conserve tout en tout lieu. La philosophie nous propose sur l'immensité divino ce qu'il nous importe de connaître, et ce qui est accessible à notre intelligence, lorsqu'elle se contente d'établir par le raisonnement l'enseignement de la foi. Si l'esprit humain veut pénétrer plus avant, il se perd dans de vaines subtilités de langage qui l'éblouissent, mais qui ne l'éclairent point (voy. les art. Dieu, ESPACE.)

FLOTTES.

IMMERSION (astr.). Commencement d'une éclipse. Ce mot se dit particulièrement du moment où un satellite entre dans le cône d'ombre projeté par sa planète. L'immersion est l'opposé de l'*émersion*. Ces deux phénomènes sont très difficiles à observer pour les éclipses de lune, à cause de la pénombre (voy. ECLIPSE). On détermine leur instant avec beaucoup plus de précision pour les satellites de Jupiter, qui, par leur petitesse, s'éclipsent très rapidement. Depuis la conjonction jusqu'à l'opposition de la planète, on voit les immersions des satellites; on voit leurs émersion depuis l'opposition jusqu'à la conjonction. Dans une même éclipse, on peut observer ces deux phases pour le 3^e et le 4^e satellite de Jupiter; il en est de même pour le second lorsque la planète est proche de sa quadrature. On ne peut jamais observer que l'une des deux phases pour le premier satellite. Dans les occultations d'étoiles par la lune, l'immersion est instantanée; mais lorsque l'étoile est très brillante, elle semble parfois s'avancer pendant quelques secondes sur le disque lunaire avant de disparaître. Ce singulier phénomène est connu sous le nom de *project on* de l'étoile. — Dans les éclipses de soleil, l'irradiation ne permet d'apprécier l'instant de l'immersion qu'à une ou deux secondes près. J. L.

IMMEUBLES. Choses immobilières, qui ne peuvent être changées de place. La distinction des choses en meubles et immeubles existait en droit romain, mais sans être aussi nettement déterminée qu'en droit français, et sans avoir la même importance. La principale conséquence qu'elle entraînait était la différence du délai de l'usucapion, et, plus tard, de la prescription, toujours moins long pour les meubles que pour les immeubles. On considérait comme immeubles, *res soli*, non seulement le sol lui-même, mais tout ce qui y était incorporé de manière à en faire partie intégrante. Les immeubles en général se désignaient par le terme de *prædia*;

on appelait *fundus* un ensemble de pièces de terre et d'édifices formant un seul tout. La division des *prædia* en *urbana* et *rustica* se tirait probablement dans l'origine de la situation des immeubles à la ville ou à la campagne. Mais l'usage paraît avoir prévalu de n'appeler *prædia rustica* que ceux affectés aux exploitations rurales, et même de ne désigner sous ce nom que les terres, et d'appeler *prædia urbana* les édifices, en quelques lieux qu'ils fussent situés. D'ailleurs, les bâtiments faisant partie d'un *prædium urbanum* s'appelaient *ædes*, ceux élevés sur un *prædium rusticum*, *villæ*. — L'importance de la distinction actuelle entre les meubles et les immeubles date du droit barbare et féodal. Soit parce que les peuples qui occupèrent l'empire romain ne connurent pas la propriété immobilière avant l'invasion, et attachèrent une valeur extraordinaire à ce droit nouveau; soit parce que la plupart des immeubles furent concédés à titre de bénéfices militaires, et soumis, par suite, à des règles particulières, soit par ces deux causes réunies, la propriété immobilière fut entourée de garanties spéciales dont ne jouirent pas les meubles. En droit germanique, toute personne, même non libre, était capable de la propriété mobilière, tandis que la propriété immobilière supposait un propriétaire parfaitement libre et franc. La revendication telle qu'elle existait en droit romain, ne fut admise par les coutumes que pour les immeubles seuls; les meubles, au contraire, restèrent soumis aux principes de la *saisine* source de la règle : *en fait de meubles, possession vaut titre*. Enfin, l'alienation et la transmission des immeubles furent assujetties à des restrictions nouvelles, qui jouèrent un grand rôle dans le droit féodal et coutumier. — Les principes généraux de ce droit ont passé dans les législations modernes, et un titre spécial du Code civil (livre II, tit. 1) est consacré à la distinction des biens en meubles et immeubles. D'après ce Code, les biens sont immeubles ou par leur nature, ou par leur destination, ou par l'objet auquel ils s'appliquent. — Sont immeubles par leur nature les fonds de terre, les bâtiments, les moulins à vent ou à eau fixés sur piliers, les mines et les carrières, les récoltes pendantes par racines, et les fruits non encore recueillis, les plantes, les arbres ou les arbustes sur pied. Les grains et les fruits deviennent meubles dès qu'ils sont détachés, et les arbres, dès qu'ils sont abattus. — Les immeubles par destination sont les choses mobilières de leur nature, que le propriétaire d'un fonds ou d'un bâtiment a destinées au service et à l'exploitation de ce fonds. Tels sont 1° les animaux attachés à la culture et ceux que, dans ce but, le proprié-

taire a livrés au fermier; les ustensiles aratoires, les semences données aux fermiers ou colons particuliers, les pigeons des colombiers, les lapins des garennes, les ruches à miel, les poissons des étangs, les pressoirs, les chaudières, les alambics, les cuves et les tonnes; les ustensiles nécessaires à l'exploitation des forges, des papeteries et autres usines, les pailles et les engrais; 2° les effets mobiliers que le propriétaire a attachés au fonds à perpétuelle demeure, c'est-à-dire qui y ont été incorporés de manière à ne pouvoir en être détachés sans fracture ou détérioration, comme les glaces scellées dans le parquet, les statues placées dans les niches, etc. — Les immeubles, par l'objet auquel ils s'appliquent, sont les droits immobiliers. Tels sont : le droit d'usufruit, et sans doute ceux d'usage et d'habitation, les servitudes ou services fonciers, les actions immobilières. — On peut, par convention, par contrat de mariage par exemple, donner à un meuble le caractère d'immeuble ou réciproquement, mais des immobilisations de cette nature n'ont en général d'effet qu'entre les parties contractantes. Cependant il est certains meubles que la loi permet d'immobiliser d'une manière absolue, c'est-à-dire même à l'égard des tiers : tels sont les rentes sur l'Etat, les actions de la Banque de France, et celles de la compagnie des canaux d'Orléans et de Loing (décret du 16 janvier et du 1^{er} mars 1808, du 3 et du 16 mars 1810). — La distinction des meubles et des immeubles se retrouve dans toutes les parties de notre droit civil, et pour en énumérer les conséquences, il faudrait parcourir tous les détails de la législation qui nous régit. Nous nous bornerons à énoncer les principales qui sont relatives, 1° aux actions (voy. ce mot). La distinction entre les actions réelles et les actions personnelles, si importante en droit romain, est presque effacée du droit moderne et remplacée par celle des actions mobilières et immobilières, les immeubles seuls étant sujets à la revendication proprement dite, et une compétence spéciale, celle de la situation des biens litigieux, étant établie pour les actions immobilières; 2° à l'administration des biens des absents et des mineurs; 3° au contrat de mariage et aux droits et obligations qui en naissent; 4° aux aliénations volontaires. La vente d'un immeuble n'est sujette, il est vrai, à aucune formalité, mais l'acquéreur doit faire transcrire son titre d'acquisition s'il veut éviter le recours des créanciers privilégiés et hypothécaires du vendeur; 5° aux privilèges et aux hypothèques; 6° à la prescription; 7° aux ventes judiciaires, saisies et expropriations forcées (voy. tous ces mots). — Il est hors de doute que les garanties

particulières que la loi accorde à la propriété immobilière, et les formalités par lesquelles elle en gêne souvent la transmission, auraient besoin d'être sérieusement revues, à cause des entraves qu'elles mettent à la circulation des biens, et qu'en cette matière une réforme est nécessaire. Mais quant à la *mobilisation* absolue du sol, c'est-à-dire à l'assimilation complète des immeubles aux meubles, elle ne peut être raisonnablement demandée, car la distinction des meubles et immeubles est fondée sur la nature même des choses, et ses conséquences n'apparaissent pas seulement dans le droit, mais dans toute l'économie sociale.

OTT.

• **IMMOLATION.** Ce mot dérive de *mold*, qui signifie gâteau d'orge assaisonné de sel. Festus nous apprend que l'on répandait de la farine et du sel sur la tête de la victime qui allait être sacrifiée. C'était la marque de sa consécration. Aussi dans l'origine, le mot *immolation* a-t-il signifié l'action par laquelle se faisait cette consécration. Plus tard, il a désigné le sacrifice sanglant de la victime. On appelle *immolation* le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix, et le sacrifice de la messe, sacrifice réel, mais mystique, où la parole sainte est le glaive qui frappe la victime, et qui renouvelle sur les autels, d'une manière non sanglante, le sacrifice de la croix (voy. MESSE, SACRIFICE). — L'*immolation* ne se prend qu'au propre; elle désigne toujours un sacrifice proprement dit; mais le terme *immoler* reçoit des sens figurés. Des prières sont un sacrifice de louanges que l'on *immole* à Dieu, dit le Psalmiste. On *s'immole*, lorsqu'on cède à l'héroïsme qui nous fait sacrifier notre fortune, notre repos, notre vie, à la religion, à la patrie. Saint Paul s'écriait : « S'il m'arrive d'être immolé en sacrifice et en oblation pour votre foi, je m'en réjouis d'avance et je m'en félicite. » On *immole* un de ses semblables, lorsqu'on a la cruelle lâcheté de le livrer par la raillerie au mépris public. L'abbé Florrès.

• **IMMORTALITÉ.** L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche de si près qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Mais si la nature nous fait sentir l'importance de la question, elle nous fournit aussi des lumières éclatantes pour la résoudre. Un sentiment universel et indestructible a répandu partout et dans tous les temps la croyance à l'immortalité de l'âme; ce dogme est une de ces vérités nécessaires et instinctives qui se révèlent par les inspirations de la conscience, et qui s'imposent à la raison par l'autorité du sens commun. Partout, les religions en ont fait un de leurs dog-

mes fondamentaux et la sanction de leurs lois. Ce sentiment universel, fondé sur les inspirations de la nature, et qui ne peut s'expliquer par aucune autre cause, puisqu'il est plus fort que tous les préjugés et que toutes les passions, suffirait à lui seul pour établir d'une manière incontestable la vérité de cette croyance. « Une preuve des plus frappantes que la nature elle-même, dit Cicéron, croit instinctivement à l'immortalité de l'âme, c'est que tous les hommes portent leur attention et leur sollicitude la plus vive sur ce qui doit arriver après la mort. » — « Quand nous raisonnons sur l'immortalité de l'âme, dit Sénèque, ce n'est pas un faible argument pour nous que ce consentement de tous les peuples sur les éraintes et les espérances d'une autre vie. » On conçoit d'ailleurs que la justice, la sagesse et toutes les perfections divines supposent nécessairement une vie future où la vertu trouve sa récompense et le crime son châtiment : car il est évident que les lois morales, qui nous sont révélées par la conscience, doivent avoir une sanction qui ne se trouve pas toujours dans la vie présente; quo Dieu ayant imposé des devoirs à l'homme, ne saurait être indifférent à leur accomplissement, et que la prospérité des méchants sur la terre et les souffrances des justes seraient un scandale pour la vertu s'il n'existait, après cette vie, un autre monde, où la Providence doit rétablir l'ordre et distribuer les peines et les récompenses selon le mérite de chacun. Cela est si vrai que nous ne saurions voir sans indignation la vertu persécutée ni le crime heureux ou impuni, et tous nos sentiments naturels se soulèvent alors contre ce désordre, dont il nous est impossible de ne pas souhaiter la réparation et de ne pas l'attendre de la justice divine. On peut voir cette question traitée avec plus de développement dans les articles ÂME, ÉTERNITÉ DES PEINES, VIE FUTURE.

• **IMMORTELLE** (bot.). On donne vulgairement ce nom aux capitules de quelques espèces d'héliochryses et de xeranthèmes dont l'involucre scarioux se conserve très longtemps comme frais. On étend également ce nom à ces plantes elles-mêmes.

R.

• **IMMORTELS.** On appelait ainsi, suivant Hérodote et Quinte-Curce, un corps de troupes destiné à la garde des rois de Perse. Ce corps était composé de 10,000 hommes, et ainsi nommé parce que chaque soldat qui en était détaché était immédiatement remplacé par un autre. Rollin en fait remonter l'origine aux 10,000 hommes que Cyrus fit venir de la Perse pour sa garde. Les immortels étaient des hommes de choix et d'un courage éprouvé, et

ils étaient, en outre, magnifiquement équipés.

IMMUNITÉ. Ce mot désigne en général l'exemption dont jouissent certaines personnes des charges communes qui pèsent sur les citoyens. Il s'applique spécialement aux exemptions et aux privilèges établis par les souverains ou par les lois des conciles en faveur du clergé. Leur origine remonte aux premiers empereurs chrétiens. Constantin, aussitôt après sa conversion, crut devoir accorder au clergé les faveurs et les immunités dont jouissaient les pontifes païens. Il adressa au proconsul d'Afrique un rescrit qui ordonnait d'affranchir les ministres de l'Eglise de toutes les charges publiques, afin qu'on ne pût pas les distraire du service divin, et l'on trouve dans le Code Théodosien des lois du même prince qui confirment ce privilège et l'étendent au clergé de toutes les provinces. Cette immunité comprenait d'une part l'exemption des charges curiales ou municipales dont le fardeau était très onéreux, et d'autre part l'exemption des servitudes personnelles que l'on appelait fonctions viles ou sordides, telles que certaines corvées imposées aux particuliers, par exemple pour l'entretien des chemins publics, pour le service des postes, pour le logement des troupes ou des officiers du prince, dans leurs voyages. Le clergé fut en outre exempté bientôt après de l'impôt personnel ou capitation. Constantin exempta aussi les églises de l'impôt foncier, et l'on crut que cette exemption devait s'étendre aux terres des églises et du clergé. Mais l'empereur Constante ordonna, par une loi expresse, d'assujettir aux contributions les biens de l'Eglise comme ceux des particuliers. Toutefois l'empereur Honorius les exempta de toutes les charges sordides, de toutes les contributions indirectes ou extraordinaires. On voit dans un sermon et dans une lettre de saint Ambroise (*Epist. XXXII — Serm. contra Auxent.*), et dans les lettres de saint Grégoire-le-Grand (lib. v, *Epist. XXIX*; lib. ix, *Epist. LXIV*) que les biens ecclésiastiques continuèrent pendant longtemps, sous les empereurs d'être assujettis aux contributions ordinaires et que l'Eglise ne songeait pas à réclamer contre cette obligation. Cependant quelques Eglises obtinrent des exemptions particulières. L'empereur Théodose-le-Jeune avait affranchi de tout impôt les Eglises d'Alexandrie, de Constantinople et de Thessalonique. On voit dans un canon du premier concile d'Orléans que Clovis avait aussi exempté d'impôt les terres qu'il donna aux Eglises de son royaume. Childbert accorda une semblable exemption aux églises et aux monastères du royaume de Bourgogne. Peu à peu cette exemption devint

générale par l'effet de la loi ou de la coutume, et fut confirmée par les décrets des conciles et des souverains pontifes, de sorte que les biens ecclésiastiques furent partout affranchis d'impôt comme le furent les biens nobles, et des censures furent prononcées contre les princes qui exigeraient des contributions du clergé sans le consentement du saint siège.

Un autre privilège du clergé fut l'exemption de la juridiction séculière. Cette exemption, établie par Constantin pour les causes civiles ou pécuniaires, s'étendit peu à peu aux causes criminelles, soit par les dispositions des lois impériales, soit par les décrets des conciles, publiés en présence ou avec l'approbation des souverains. On exceptait toutefois les crimes capitaux, pour lesquels cependant les magistrats ne pouvaient imposer d'autres peines que celles qui étaient portées par les canons, ni prononcer leur sentence qu'avec le concours de l'évêque. On peut voir ces dispositions dans une loi de Clotaire II, publiée pour la confirmation du cinquième concile de Paris. Charlemaigne confirma ce privilège et l'étendit même par une loi portant défense à tout juge de poursuivre, d'arrêter ou de condamner un prêtre, un diacre ou tout autre clerc sans le consentement de l'évêque. La même défense fut reproduite dans un grand nombre de conciles, et reçut partout la sanction de l'autorité temporelle, car on sait que dans toutes les monarchies de l'Occident les souverains, avant leur couronnement, devaient prêter un serment par lequel ils promettaient non seulement de respecter, mais de protéger les libertés de l'Eglise, telles qu'elles avaient été définies par les canons. Ce privilège était d'ailleurs parfaitement en harmonie avec les principes du droit féodal qui réservait aux barons le jugement de leurs vassaux, et s'il pouvait donner lieu à quelques abus, parce qu'il contribuait surtout à multiplier indéfiniment le nombre des clercs à simple tonsure, il faut reconnaître aussi que dans la triste condition faite au peuple par le régime féodal, c'était pour lui un bouclier qu'il y eût au moins pour quelques uns cette ressource contre les vexations arbitraires du pouvoir seigneurial.

On trouve encore dans les lois barbares une autre espèce d'immunité qui contribua beaucoup à la naissance du système féodal. Il arrivait souvent que des territoires plus ou moins étendus, notamment ceux d'une ville ou d'un village ouverts, devinssent le domaine d'un seul propriétaire qui obtenait, par un privilège spécial, le droit d'immunité. Ce droit consistait dans l'exemption de la juridiction du comte ou du magistrat ordinaire. Il était défendu à tout of-

fier public d'entrer sur les terres de l'immunité pour y faire aucun acte d'autorité, aucun acte de justice. Les habitants des territoires ainsi privilégiés étaient soumis à la juridiction du propriétaire et des officiers seigneuriaux institués par lui. Ce droit était concédé, le plus souvent, à des évêchés et à des abbayes, et dans ce cas il était censé accordé à l'église du lieu et au saint, patron de cette église; mais il pouvait appartenir aussi à des seigneurs laïques. On en trouve des traces fort anciennes, puisqu'il en est déjà question dans le décret de Childebert de 595; mais cette institution se développa surtout vers le temps de Charlemagne. Au IX^e siècle, la plupart des églises épiscopales, plusieurs abbayes et quelques seigneurs laïques obtinrent une extension remarquable des privilèges d'immunité dont ils jouissaient déjà. Jusque là leur juridiction n'avait atteint que des personnes domiciliées sur leur territoire, mais les tiers, étrangers à l'immunité et qui y séjournaient momentanément, ainsi que les procès de ces tiers avec les habitants de l'immunité, étaient restés soumis à la juridiction du magistrat ordinaire. Les immunités furent alors absolument soustraites à l'autorité des officiers publics, et devinrent des seigneuries complètement indépendantes, démembrées des comtés auxquels elles avaient précédemment appartenu. Les comtes et les autres officiers publics ne tardèrent pas eux-mêmes d'ailleurs à rendre leurs pouvoirs héréditaires, et à s'arroger des privilèges semblables à ceux dont jouissaient les immunités; et quand le système féodal fut complètement établi, il n'y eut plus de différence réelle entre ces deux espèces de seigneuries. Les immunités, quoiqu'elles aient préparé la féodalité en offrant l'exemple de seigneuries indépendantes, avaient néanmoins produit un grand bien, notamment celles des églises épiscopales et des abbayes; car elles avaient soustrait la plupart des villes à la juridiction militaire, et créé, grâce à l'autorité plus paternelle du clergé, des centres de population où fleurissait l'industrie et au sein desquels devait bientôt naître la liberté communale (voy. COMMUNES).

IMMUTABILITÉ. L'immutabilité est l'attribut par lequel Dieu n'éprouve aucun changement. Dieu est immuable dans son existence, dans ses perfections, dans ses décrets. L'immutabilité de l'Être de Dieu est la conséquence de son existence nécessaire. Ce qui est par soi ne peut jamais être conçu autrement: il a toujours la même raison d'exister qui est son essence même. Il est donc immuable dans son existence; il doit l'être aussi dans sa manière d'exister, ou dans ses perfections. En effet, Dieu possède ses

perfections en vertu de son essence: il ne peut donc pas les perdre. Ses perfections divines ne peuvent point subir de modifications, car les modifications sont les bornes de l'être. Être modifié d'une telle façon, c'est être de cette façon, à l'exclusion de toutes les autres. L'être nécessaire qui est l'Être infini ne peut donc avoir aucune modification, et par conséquent n'en saurait changer. Platon a dit: L'essence de Dieu nécessairement existante, qui est l'égalité, la beauté, l'unité, l'être lui-même, est immuable. La sagesse, la puissance et l'intelligence de Dieu garantissent l'immutabilité de ses décrets.

— D'après Jurieu, l'immutabilité divine ne se trouve ni dans les livres saints ni dans les Pères, et la parfaite immutabilité de Dieu serait une idée des temps modernes. Bossuet le confondit en lui opposant les éclatants témoignages de l'Écriture et de la tradition. En effet, Malachie fait dire à Dieu: *Je suis le Seigneur, le Jéhova, celui qui est, et je ne change point. Le Père des lumières, déclare saint Jacques, ne reçoit ni de mutation ni d'ombre de changement. Qu'est-ce que Dieu?* demande saint Justin. Il répond: *C'est celui qui est toujours le même et toujours de même façon, et qui est la cause de tout.* Des objections ont été faites contre l'immutabilité de Dieu. On les a tirées de la création et de la prière. Elles ont été réfutées dans les articles consacrés à ces deux sujets. **FLORÈS.**

IMOLA, l'ancien *Forum Cornelii*. Ville forte des États de l'Église, dans la légation de Ravenne, à 39 kilomètres S.-O. de Ravenne. Elle compte 9,000 habitants, possède un évêché et un château-fort, et une académie dite des *Industriosi*. On y fabrique du tartre dit de Bologne. Les Français défirent les Autrichiens dans les environs de cette ville en 1797.

IMPAIR (arith.). Nom que l'on donne par opposition à tous les nombres qui ne sont pas exactement divisibles par 2. La forme $2m + 1$, dans laquelle m est un nombre quelconque, y compris zéro, peut représenter tous les nombres impairs. Un nombre est doublement impair lorsqu'il est divisible par un nombre impair et qu'il donne un nombre impair pour quotient. La forme générale de cette espèce de nombres est $(2m + 1)(2n + 1)$ (voy. NOMBRE.)

IMPANATION. Prétendue manière d'être du corps de J.-C. dans l'Eucharistie, d'après les Luthériens. Ils rejettent le dogme catholique de la transubstantiation, et soutiennent que le corps de l'homme-Dieu coexiste avec la substance du pain; de telle sorte qu'il est, disent-ils, dans le pain, sous le pain, avec le pain: *in, sub, cum*. Osiander, l'un des principaux disciples de Luther, alla plus loin et essaya de soutenir

qu'entre le Verbe et la substance du pain et du vin il se fait dans l'Eucharistie une véritable union hypostatique ; de telle sorte qu'on puisse dire ce pain est Dieu, ce vin est Dieu. Le maître ne consentit jamais à accrédi ter une telle absurdité. Il aurait bien voulu ne pas admettre davantage que le Verbe fut réellement présent. Mais les paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, lui parurent toujours emporter, dans leur sens littéral une présence réelle, corporelle et substantielle. Toutefois, ajoutait-il aussi, Je crois avec Wicel, que le pain demeure. (*De captiv. Babil.*, tome II.), comme s'il était plus naturel d'affirmer que deux substances peuvent être ensemble sous les mêmes accidents. Aussi les Calvinistes, quoique entièrement opposés au dogme de la présence réelle, répondaient aux Luthériens, que s'il faut absolument admettre un miracle, il est plus simple de s'en tenir à celui qui est l'objet de la foi des Catholiques, qu'à celui que supposent les disciples de Luther. CANÉTO.

IMPARFAIT (gramm.), l'un des temps passés des verbes. La conjugaison latine n'admettait que trois passés ou prétérits ; on les distinguait en *passé imparfait*, *passé parfait* et *passé plus que parfait*. Le premier exprime un présent par rapport à un passé, je *lisais* quand vous *étiez* ; le second un passé absolu, je *lus*, j'*ai lu* ; et le troisième un passé par rapport à un passé : j'*avais lu* quand il *est venu*. Le passé imparfait figure dans les modes indicatif et subjonctif, et dans l'optatif des grecs ; cependant son rôle en subjonctif diffère un peu de celui qu'il joue dans l'indicatif, et il s'emploie souvent comme un futur : *J'aurais désiré que vous vinssiez demain*. (Voy. SUBJONCTIF). En anglais, le passé imparfait de l'indicatif se confond avec le passé absolu simple. En français il se forme du participe présent : *recevant*, je *recevais* ; mais en latin, il se forme du présent de l'indicatif : *amor*, *amabar*. L'imparfait du subjonctif se forme en français du passé défini de l'indicatif. En latin et dans plusieurs autres langues, ce passé imparfait a le sens d'un conditionnel présent. Dans les verbes français de la première conjugaison sa forme est déplaisante et l'on doit éviter de s'en servir : il faudrait que nous *passassions* de l'autre côté de l'eau. — Précède de *si*, l'imparfait de l'indicatif français désigne un temps présent : *Si vieillisse pourrai, si jeunesse savait !...* F.

IMPATIENTE, *Impatiens* (bot.). Genre de la famille des Balsaminées, rangé par Linné dans la syngénésie-monogamie, mais avec plus de raison dans la pentandrie-monogynie par les botanistes qui n'ont pas admis cet ordre du

système-linnéen. Les plantes qui le composent sont des herbes, pour la plupart annuelles, qui croissent en abondance dans les parties chaudes de l'Asie orientale, et dont un nombre moindre se trouve dans les contrées tempérées du cap de Bonne-Espérance, de l'Amérique septentrionale, de l'Asie et de l'Europe. Leurs principaux caractères consistent dans un calice coloré, formé de cinq sépales inégaux, parmi lesquels le postérieur, qui est très grand, porte un éperon à sa base, tandis que les antérieurs sont très petits ou entièrement rudimentaires ; dans une corolle de cinq pétales inégaux, dont l'antérieur est très grand, concave, les autres plus petits étant soudés par paires ; dans cinq étamines à filets soudés entre eux, à anthères un peu cohérentes ; dans un ovaire à cinq loges, surmonté d'un stigmate sessile, à cinq dents ou à cinq lobes ; enfin dans une capsule dont les cinq valves se séparent et s'enroulent sur elles-mêmes, avec une force d'élasticité suffisante pour lancer les graines assez loin. — L'espèce la plus intéressante de ce genre est l'**IMPATIENTE BALSAMINE**, *Impatiens balsamina*, Lir. (voy. BALSAMINE). Outre celle-ci, qu'on rencontre dans tous les jardins, on cultive quelques autres espèces plus ou moins belles, comme : l'**IMPATIENTE GLANDULEUSE**, *Impatiens glanduligera*, Royle, grande plante de l'Inde, qui produit une quantité considérable de fleurs d'un rouge violacé sombre ; l'**IMPATIENTE A LARGES FLEURS**, *Impatiens platypetala*, Lindl., belle espèce herbacée vivace, originaire de Java, qui donne pendant toute l'année, en serre tempérée, de larges fleurs d'un beau rose, à pétales étalés et plans, et à long éperon. On la multiplie sans difficulté par boutures et par graines. P. D.

IMPECCABILITÉ. On entend par cette expression l'état de celui qui est incapable de pécher. Cet état est naturel, ou l'effet d'un privilège. Dieu seul est impeccable par nature. Jésus-Christ, en tant qu'homme, est également impeccable, à cause de l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine. La grâce peut seule nous procurer le privilège de l'impeccabilité. Saint Augustin a réfuté les Pélagiens qui prétendaient que l'homme peut, par ses seules forces, s'élever à un tel degré de perfection qu'il n'ait plus besoin de demander à Dieu le pardon de ses offenses, et qu'il se déclare pécheur uniquement par humilité. On connaît les erreurs monstrueuses des Gnostiques et de Molinos au sujet de l'impeccabilité. Les Théologiens enseignent qu'avec le secours des grâces ordinaires il n'est aucun péché en particulier que l'on ne puisse éviter ; mais que des grâces extraordinaires sont nécessaires pour qu'on puisse les

éviter tous en général. La Sainte Vierge est la seule créature qui, ayant obtenu ces grâces extraordinaires, a été exempte de tout péché. Ce n'est que dans le ciel que les bienheureux ne pourront plus pécher. Le bonheur dont ils jouissent auprès de Dieu leur donne ce privilège. Tant que les hommes sont sur la terre, dit Bossuet, ils peuvent seulement ne pas pécher. FLOTTES.

IMPÉNÉTRABILITÉ (phys.). C'est la propriété par suite de laquelle la présence de la matière dans un espace donné, qu'elle remplit, exclut nécessairement de ce même espace toute autre quantité de matière. L'impénétrabilité est une conséquence nécessaire de l'étendue, et constitue un caractère essentiel de la matière. Comment concevoir, en effet, que deux parties puissent occuper simultanément la même place. Elle est aussi une condition indispensable à la communication du mouvement, car sans son existence, le corps primitivement mis en mouvement pourrait traverser l'espace occupé par les corps en repos sans les déplacer. Mais l'idée d'impénétrabilité ne doit s'appliquer qu'à la matière envisagée en elle-même, molécule à molécule, et non point considérée dans l'ensemble des particules dont la réunion constitue le système d'un corps. On peut en effet enfoncer un clou dans une pièce de bois, ce qui prouve que sa masse n'est pas impénétrable; mais quant aux molécules matérielles qui le composent, elles n'auront point été pénétrées pour cela, mais seulement écartées les unes des autres dans l'espace où le clou se sera frayé un passage, et rapprochées dans les points environnants, pour lui faire place, en vertu de la porosité, c'est-à-dire parce que des espaces libres existent entre les molécules. Un morceau de sucre se laisse, il est vrai, pénétrer par une certaine quantité d'eau, sans, pour cela, augmenter de volume; mais il est évident que c'est toujours par suite de la porosité. L'impénétrabilité se conçoit facilement pour les corps solides. Quant aux liquides, bien qu'il soit toujours facile d'introduire un corps quelconque au milieu de leur masse, on peut s'assurer facilement que ce phénomène n'est qu'un déplacement de molécules, et non une pénétration. Si on plonge en effet un corps solide dans un vase déjà rempli d'eau, il s'échappera de celui-ci une quantité de liquide tout à fait égale en volume à celui du corps introduit, à moins toutefois que ce corps n'en ait admis dans ses pores. L'impénétrabilité des liquides les uns par les autres est démontrée par le volume du mélange toujours absolument égal à la somme des volumes des deux liquides, à moins qu'il ne s'opère une réaction chimique, auquel cas il peut y avoir condensation des mo-

lécules par suite d'une affinité plus grande, comme cela se voit pour l'eau et l'alcool, l'eau et l'aide sulfurique, mais jamais une véritable pénétration moléculaire. Les liquides ne sont pas plus pénétrables par les gaz, car on chasse l'air contenu dans un flacon en le remplissant d'eau et vice versa, le cas excepté où le gaz est soluble; mais alors il y a encore action chimique et condensation, ce qui n'empêche pas toujours le liquide d'augmenter de volume. Une preuve irrévocable de l'impénétrabilité des liquides est fournie lorsque leurs molécules se trouvent enfermées dans un espace limité. Pour éprouver les pièces de canon, on les place verticalement l'ouverture en haut; elles sont remplies ensuite d'eau, et l'on ferme exactement l'ouverture avec un piston sur lequel on laisse tomber un mouton. Si la pièce est bonne, le piston ne descend pas sous la plus violente percussion; s'il y a quelque fissure, l'eau s'échappe avec violence à travers; si la pièce n'est pas assez résistante, elle éclate. — L'impénétrabilité des fluides élastiques semble au premier abord pour le moins problématique, puisque tous nos mouvements et tous les déplacements des corps qui sont à notre disposition s'opèrent au milieu d'une masse d'air, qui nous enveloppe de toute part, et qui semble cependant n'opposer aucune obstacle; mais il est évident que ces mouvements n'ont jamais lieu sans déplacer une masse de l'air qui occupe l'espace, et sans que cette masse oppose une certaine résistance. Si, par exemple, on agit dans l'air une feuille de papier, celle-ci se fléchit dans le sens opposé au mouvement; si l'on agit rapidement une baguette, il se produit un sifflement qui ne laisse nul doute sur la résistance de l'air et son déplacement. Enfin la compressibilité des fluides élastiques fournit la preuve la plus irrévocable de leur impénétrabilité, puisque leur force élastique s'accroît rigoureusement en proportion de la compression exercée.

IMPÉNITENCE. On entend par *impénitence* l'endurcissement de cœur qui retient un pécheur dans le vice et l'empêche de se repentir. Ou croit que l'*impénitence finale* est le péché contre le Saint-Esprit dont parle l'Évangile, et qui n'est pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre. L'*impénitence finale* est la conséquence et la punition d'une vie passée dans le désordre. Bossuet a rendu sensible cet enchaînement par des images. « La mort, dit-il, n'est pas un être distinct qui la sépare de la vie; mais elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. » La conclusion de la pièce on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes : les eaux d'un torrent,

lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles content. Ce qui se passe en la vie porte donc coup au point de la mort. »

On a abusé de quelques textes de l'Écriture pour soutenir que l'endurcissement du pécheur doit être attribué à Dieu même. Interprète de la vérité, saint Augustin a répondu : « Dieu n'endurcit point le pécheur, mais il permet qu'il s'endurisse. Sa patience en est l'occasion. Dieu ne force personne au mal ; mais il abandonne seulement ceux qui le méritent. » Lorsqu'on avance que Dieu abandonne les pécheurs, cela ne signifie point que Dieu les prive absolument de toute grâce ; mais seulement qu'il ne leur en accorde pas autant qu'aux justes, ou qu'il ne leur donne pas des secours aussi forts qu'il le faudrait pour vaincre leur obstination. La puissance et la justice de Dieu se manifestent dans la distribution qu'il fait de ses grâces. Il est telle vie où la mesure a été comblée, et qui est allée jusqu'au terme où la bonté divine doit finir.

L'abbé FLOTTES.

IMPENSES. Ce terme s'applique aux dépenses faites pour l'entretien ou l'amélioration d'une chose, et notamment d'un immeuble. Quand, par exemple, à la suite d'une revendication, un tiers détenteur est tenu de restituer un immeuble au véritable propriétaire, la question est de savoir ce qu'il peut réclamer pour les impenses par lui faites. Cette question se résout au moyen d'une distinction entre les impenses nécessaires, utiles et voluptuaires, empruntée au droit Romain. Les premières sont celles que nécessite la conservation de la chose ; elles doivent toujours être remboursées. Les secondes, qui, sans être commandées par la nécessité, ont pour résultat d'augmenter la valeur de la chose, ne sont dues que jusqu'à concurrence de cette plus-value. Enfin, les troisièmes, les dépenses d'agrément, qui tendent seulement à embellir la chose ou à la rendre plus commode, ne doivent pas être remboursées ; mais le détenteur évincé peut enlever les ornements et autres objets qu'il a fait placer, à la charge de rétablir les lieux dans le premier état. (Code civil, art. 555 et 559). Ces mêmes règles sont applicables, avec quelques modifications, seulement aux rapports faits à la succession par un cohéritier, aux réclamations faites par la communauté sur les biens de l'un des époux, au délaissement hypothécaire, etc.

IMPÉRATIF (*gramm.*). On donne ce nom au mode du verbe, qui exprime le commandement : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fût fait* ; ou la prière : *Seigneur, ne nous jugez pas selon nos iniquités* ! Ce mode a cela de particulier qu'en sous-entend toujours les pro-

noms qui servent de sujets, tandis que cette sous-entente n'est que facultative pour les autres modes, et seulement dans certaines langues où les modifications de personnes et de temps sont très marquées. L'impératif n'a point de première personne du singulier parce qu'on ne se commande pas ordinairement à soi-même. Quand on le fait, on emploie la première personne du pluriel : *Pénétrons, se dit-il, dans la chambre prochaine*, etc. Dans la plupart des langues, l'impératif n'a qu'un temps qui s'emploie également pour le présent et le futur. Mais dans plusieurs langues, le grec entre autres, l'impératif a une forme pour le présent, une forme pour le futur, et même une pour le passé, bien qu'on ne puisse guère commander ou prier d'avoir fait une chose. — En latin l'impératif n'a qu'un temps comme en français ; il se forme de l'infinitif par la suppression de la dernière syllabe : *ire, i !* En français, la seconde personne est la même que la première du présent de l'indicatif, c'est-à-dire qu'elle n'a pas d'*s* lorsqu'elle se termine par un *e* muet : *aime*. Cette apparente anomalie est étymologique : elle provient de ce qu'en latin, cette personne ne peut jamais, par suite de son mode de formation, se terminer par *s*. Les autres personnes se rapprochent beaucoup de celles de l'indicatif présent. En anglais, la première personne plurielle s'exprime exceptionnellement par une circonlocution de trois mots. Aimons : *let us love* (laissez-nous aimer.)

IMPÉRATEUR, *Imperatoria* (*bot.*). Linné avait formé, sous ce nom, un genre qui appartenait à la famille des Umbellifères, et à la pentandrie-digynie du système sexuel, et dont les caractères principaux sont fournis par des ombelles sans involucre ; par un calice sans limbe appréciable ; surtout par des fruits dont chaque carpelle est entouré d'une très large marge. Le type de ce genre est l'*Imperatoria ostruthium*, Lin., plante spontanée dans les pâturages de nos montagnes. Aujourd'hui beaucoup de botanistes ne considèrent ce genre linnéen que comme une simple section du grand genre *Peucedanum*. — L'impératoire est, après l'angélique, celle de nos ombellifères indigènes qui possède la propriété stimulante au plus haut degré. A ce titre, elle a été recommandée comme carminative, tonique, apéritive, diurétique, expectorante. On en a fait usage avec succès dans le traitement des fièvres intermittentes, et à l'extérieur, sous forme de poudre, pour aviver les plaies blafardes et les ulcères de mauvaise qualité. La médecine vétérinaire l'a aussi employée comme un puissant cordial. Elle est trop délaissée de nos jours, sans doute parce que l'angélique est d'un goût plus agréable.

IMPERFECTION. Ce mot désigne l'état de ce qui n'est point parfait. L'imperfection est le caractère essentiel de tout ce qui est créé, parce que toute créature est nécessairement bornée; mais l'imperfection a des degrés. Les êtres créés ont plus ou moins de qualités les uns que les autres. Cependant il est vrai de dire que dans la nature il n'y a rien d'absolument imparfait, c'est-à-dire, de contraire à l'ordre, pas même les monstres, car tout s'enchaîne dans la nature, et le monstre y est un effet aussi nécessaire que l'animal ordinaire. Les Manichéens prétendaient qu'un Dieu tout-puissant et bon n'a pu produire des créatures imparfaites. Saint Augustin leur répondait que Dieu, seul être absolument parfait, ne pouvait créer que des êtres bornés et par conséquent imparfaits. — L'imperfection dans la vie morale prend le nom de *défaul*. Moins un homme a de défauts, mieux il pense de son prochain; et plus un homme a de défauts, plus il est charmé d'en trouver dans ses semblables, parce que les défauts des autres sont comme une apologie, ou du moins une autorité pour lui. — L'imperfection dans l'art est très variée, depuis l'imperfection d'un livre où manque un feuillet, jusqu'à l'imperfection de l'œuvre qui ne reproduit pas les beautés du modèle. FLOTTES.

IMPERFORATION (méd.). Conformation anormale qui consiste dans l'occlusion des ouvertures naturelles par lesquelles certains canaux ou certains organes communiquent avec l'extérieur. Le mot *imperforation* entraîne donc avec lui l'idée d'une imperfection organique congénitale, ce qui distingue les vices de cette nature des *occlusions* ou des *oblitérations* accidentelles. — Il semble démontré que, primitivement, toutes les ouvertures naturelles du corps humain sont fermées par une membrane plus ou moins dense, friable, analogue au tissu cutané, qui, à une époque variable de la gestation, se déchire, disparaît, et laisse libre la voie de communication qu'elle interceptait. C'est à la persistance de cette membrane caduque, alors plus solidement organisée, sans doute, qu'elle ne devrait être, que sont dues le plus grand nombre des imperforations. — A une seconde série de faits se rapportent des imperfections plus considérables de l'évolution organique fœtale: la portion cutanée du canal qui devait s'ouvrir en dehors, manque entièrement; de telle sorte que, non seulement il n'y a pas d'ouverture, mais que l'appareil musculaire qui devrait l'entourer et la rendre propre à l'exécution de ses fonctions n'offre que des rudiments imparfaits, ou ne présente aucune trace d'existence. Un espace cellulaire plus ou moins considérable sépare néces-

sairement alors de la région du corps à laquelle il devait aboutir le cul-de-sac par lequel se termine le canal imperforé. — Un autre ordre d'imperforations consiste dans la déviation des organes qui communiquent au dehors, et dans la situation de leur ouverture, soit sur d'autres points que ceux que la nature leur a assignés dans l'état normal, soit dans d'autres cavités voisines, de manière à y vider la matière qu'ils contiennent. Il existe alors en même temps, et une imperforation de la voie naturelle, et une ouverture anormale. — Enfin on doit rapporter à une variété des anomalies qui nous occupent les imperforations dans lesquelles la portion cutanée d'un organe existe, s'étend jusqu'à des profondeurs variables, mais ne rencontre pas la portion intérieure du même organe, et n'a dès lors avec elle aucune communication. Il existe donc ici une double imperforation, non de l'ouverture externe, qui est libre et bien conforée, mais du canal qui doit s'y rendre, et dont les deux portions offrent un double cul-de-sac, séparé par du tissu cellulaire ou, le plus ordinairement, par une sorte de cordon solide qui représente assez bien les parois du canal, rapprochées, réunies, confondues, et n'offrant à l'intérieur aucun espace libre. — Plus les organes sont compliqués, étendus, prolongés à de grandes distances à l'intérieur du corps, plus ils sont susceptibles de présenter des formes variées et complexes d'imperforation. On a rencontré toutes les variétés que nous avons indiquées à l'anus, au rectum, à l'urètre, en un mot à toutes les ouvertures naturelles du bas-ventre. La bouche, les paupières et le nez n'ont guère présenté, au contraire, que des exemples de la première des variétés, c'est-à-dire de l'imperforation membraneuse la plus simple. Enfin les oreilles ne sont presque jamais déviées de leur situation normale; mais tantôt elles sont simplement fermées, et tantôt leur partie extérieure, ou est restée simplement rudimentaire, ou manque entièrement. — Les indications thérapeutiques que réclament les imperforations sont essentiellement du ressort de la médecine opératoire. Elles consistent à rétablir d'une manière permanente les ouvertures naturelles des organes, et quand la chose est jugée impossible, à ouvrir une route artificielle pour le passage des fluides et des liquides qui devaient les traverser. Les moyens à employer dans ce double but varieront nécessairement suivant les espèces et les variétés de la maladie, au point qu'il devient impossible d'entrer dans quelques détails à cet égard. — Le plus grand nombre des imperforations sont curables. Ce n'est que dans une proportion heureusement bien faible que l'on en

rencontre qui soient entièrement au dessus des ressources de l'art.

IMPERIALE (bot.) (roy. FRITILLAIRE).

IMPERMÉABILITÉ (phys.). Tissus IMPERMÉABLES. De *in*, non, *per*, à travers, et, *meare* passer. — L'imperméabilité est la propriété dont jouit un corps de ne pas livrer passage à un autre corps à travers sa propre substance. Absolument parlant, il n'y a probablement pas de corps imperméables. Si les substances les plus dures, les métaux, les minéraux, opposent ordinairement un obstacle insurmontable au passage des liquides et même des gaz, ils sont toujours pénétrés par le calorique et probablement par quelques uns des autres fluides impondérables. Il y a plus, les métaux les plus denses livrent eux-mêmes passage aux liquides, lorsque ceux-ci se trouvent comprimés dans l'intérieur de la masse solide par une force suffisante. Ainsi, l'eau contenue dans une boule d'or, s'en échappe en gouttelettes, lorsque cette boule est fortement pressée; un canon de fer forgé, à parois d'une épaisseur de plusieurs centimètres, et soigneusement recouvert à son intérieur d'une couche d'étain, a livré passage à l'eau, transsudant en de petites gouttes, sous l'influence de la compression du liquide au moyen d'une presse. — Le degré d'imperméabilité des corps varie pour les différents liquides ou pour les divers gaz, sans que l'on puisse toujours expliquer cette différence par la densité des corps. Ainsi, un vase de bois, d'une épaisseur médiocre, qui retiendra fort bien de l'air ou toute autre substance gazeuse, se laissera traverser par un liquide. Quelques liqueurs ont aussi la facilité de s'infiltrer plus facilement que d'autres; un baril plein d'huile en est toujours imprégné à l'extérieur, tandis que s'il contenait de l'eau, de l'alcool, du vin, il serait imperméable pour eux; le marbre le plus dur se laisse aussi traverser par les substances huileuses. — L'imperméabilité d'un même corps augmente en général avec l'épaisseur qu'il présente. Si l'on superpose, par exemple, des verres de vitre en suffisante quantité, leur masse finira par n'être plus perméable à la lumière. C'est en les amincissant, au contraire, que l'on donne un certain degré de transparence au marbre blanc et à quelques bois dont les fibres sont déliées. Enfin, il y a des membranes, des tissus fins, dont on diminue l'imperméabilité pour la lumière, en les imbibant d'un liquide. — En général la chaleur est le moyen le plus simple et le plus communément employé pour augmenter la perméabilité des solides par les liquides; de l'eau, de l'huile bouillante, s'introduiront plus facilement dans le bois que si elles étaient à la température de 0°, effet qui peut résulter tant

de la dilatation des pores des uns que de la diminution de densité des autres.

On qualifie d'imperméable, dans les arts, tout tissu ou étoffe imprégnés de l'une des matières suivantes, que l'eau ne peut dissoudre ni traverser : l'huile de lin, rendue siccatrice par l'oxide de plomb; la même huile tenant en dissolution une petite quantité de caoutchouc; le caoutchouc étendu à l'état de suc émulsif, ou en solution dans une huile essentielle, et déposé à la superficie et dans les interstices des tissus; les goudrons végétaux ou minéraux, enduits à chaud et à la brosse, ou insérés entre deux toiles par la pression de cylindres; une solution de savon imbibée dans un tissu, puis décomposée là par une solution d'alun, réaction de laquelle résulte un mélange d'acide gras et d'alumine, qui s'insinue dans tous les interstices, les remplit et s'oppose à ce que l'eau puisse les traverser; une solution de gélatine à chaud, imprégnée dans une étoffe, puis rendue insoluble (taillée) par une infusion de tan ou de noix de galle. — On rend imperméables les pierres tendres, à l'aide d'enduits de bitume ou de mastic bitumineux. On a rendu les divers objets en plâtre susceptibles de résister à la pluie, à la vapeur d'eau, en faisant pénétrer dans leurs pores, un mélange, liquéfié à chaud, d'huile de lin siccatrice, de savons insolubles, de résine ou de cire.

IMPIÉTÉ, IMPIE. Le mot *impie* semble d'abord n'être que l'inverse du mot *pieux*, et en ce sens l'impie pourrait n'être qu'un indifférent, et l'impie qu'une étourderie. Mais ces deux mots ont un sens propre, qui est plus précis et plus étendu. L'impie s'entend d'un parti pris contre la religion, et même contre toute religion, parti pris qui se manifeste par des actes d'hostilité ou de mépris. En ce sens elle est distincte de toute formule et de tout système; c'est une pure violation de la croyance commune des hommes; c'est un déni délibéré de la divinité, qu'il se présente ou non sous une forme de philosophie. C'est aussi pourquoi l'impie a toujours été odieuse aux peuples; elle est pour eux un affront. Le philosophe même ne reçoit qu'avec colère le nom d'impie; le plus sceptique ne veut pas être sans croyance; le reproche d'impie est pour le plus incrédule une flétrissure. Il y a pourtant des moments où les nations s'aveuglent et deviennent impies. C'est le présage des plus affreuses calamités. Mais le délire ne peut durer. Une nation impie serait ingouvernable et périrait sous ses propres fureurs. — Les athéens ne supportaient pas l'idée de l'impie, et l'impie était puni par les lois : Socrate fut mis à mort parce qu'on le soupçonna de nier les dieux. La philosophie chrétienne a

flétri le calomniateur de Socrate, et quant aux impies, elle se borne à les maudire comme les ennemis des peuples; s'ils insultent Dieu, elle lui laisse le soin de se venger. LAURENTIE.

IMPONDERABLE (*phys.*). On désigne par la qualification d'*impondérables*, certains corps que nous ne pouvons saisir et par conséquent peser, dont l'existence matérielle n'est pas démontrée puisqu'ils n'affectent nos sens que par les effets qu'on leur attribue, mais dont l'existence est admise en théorie pour expliquer certains phénomènes. Ces corps sont aujourd'hui au nombre de quatre : le *calorique*, la *lumière*, le *fluide électrique* et le *magnétisme terrestre* (*voy. les divers articles qui les concernent.*)

IMPORTATIONS (*voy. COMMERCE, DOUANES, FINANCE*).

IMPOSITION DES MAINS. Chez les anciens, imposer les mains sur la tête de quelqu'un, c'était lui donner un témoignage authentique d'affection, de patronage ou de confiance. Le citoyen qui, devant les magistrats, plaçait sa main sur la tête d'un enfant signifiait par là qu'il le reconnaissait ou qu'il l'adoptait pour son fils. Tout maître qui, en donnant une mission à son esclave, lui mettait la main sur la tête, était censé lui dire : Va; je compte sur ta fidélité. Dans les assemblées du peuple, les chefs désignaient, par ce même cérémonial, les citoyens qu'on venait d'élever à certaines charges publiques. C'est aussi par l'imposition des mains que Jacob adopta les deux fils de Joseph. — Jésus imposait ses mains divines aux petits enfants qui venaient à lui, ou que leurs mères groupaient autour de sa personne adorable, pour demander sa bénédiction. Il agissait de même à l'égard des malades qu'il voulait guérir. A son exemple, les apôtres et leurs successeurs adoptèrent l'imposition des mains, dans les cérémonies du baptême, de la confirmation, de la pénitence et de l'ordination. « Ne négligez point, écrit saint Paul à Timothée, la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée par la prière, avec l'imposition des mains. » CANÉTO.

IMPOSTE (*archit.*). Ce mot, d'après son étymologie, peut signifier également *posé sur* ou *posé sous* quelque chose. Il est employé dans l'un et dans l'autre sens. La partie du mur ou du pilastre qui reçoit le pied d'une arcade s'appelle *imposte* : elle est ordinairement ornée de quelques moulures ou d'un simple tailloir, analogues à une corniche ou à un chapiteau; quelquefois c'est une plinthe ou un bandeau plus ou moins orné, suivant l'ordre ou le genre d'architecture. Dans ce sens, l'*imposte* supporte l'arcade. Mais on appelle aussi *imposte* le bandeau ou les moulures formant archivolté autour de

l'arcade, ou même autour d'une fenêtre, ici l'*imposte* est supportée. — C'est particulièrement dans le sens qui lui est donné en menuiserie que le langage ordinaire emploie le mot *imposte* : alors il signifie la partie dormante qui surmonte une porte ou une fenêtre. L'*imposte* est ordinairement vitrée : elle est séparée par une traverse, formant linteau, des parties mobiles de la fenêtre ou de la porte qui viennent s'y appuyer.

IMPOSTEURS. Ce nom ne saurait convenir à celui qui se trompe de bonne foi. Mais il s'entend de quiconque induit les autres en erreur, le sachant et le voulant bien, et qui abuse de leur faiblesse ou de leur ignorance, par des paroles ou des actions, ou de quelque manière que ce puisse être. Ainsi les prêtres des faux dieux étaient des *imposteurs*. Mahomet et tous les faux prophètes furent autant d'*imposteurs*. Cette dénomination convient encore à celui qui impute à un autre quelque chose d'odieux; à celui qui cherche à surprendre par de fausses apparences de probité, de vertu, etc., etc.; à ces hommes téméraires ou fanatiques, que l'on a vus pousser l'audace ou la folie jusqu'à vouloir jouer le rôle, ou user des droits de tels ou tels personnages dont ils usurpaient le nom. (*Voy. le curieux Recueil de Récits, sur les imposteurs célèbres.*) Quelques incrédules ont taxé d'*imposture* tous ceux qui enseignent ou défendent la religion chrétienne. Mais, chose étrange, ils furent, presque toujours, eux-mêmes, bons érudits, avant de passer dans les rangs de l'incrédulité. Ils savaient donc, par leur propre expérience, que l'on peut être sincèrement attaché à la religion de Jésus-Christ. — Un autre paradoxe consiste à supposer qu'un *imposteur* peut être dupo de ses propres hallucinations; que, même après avoir commencé par la fourberie, il peut réussir à se persuader qu'il est envoyé de Dieu, et que ses desseins sont favorisés par le ciel. Mais, s'il n'est pas tout-à-fait aliéné, jamais mortel ne se mettra dans la tête que Dieu approuve l'*imposture* et lui garantisse un succès quelconque par des moyens surnaturels. « Lorsqu'un homme, qui se donne pour envoyé de Dieu, ne montre dans toute sa conduite aucun signe d'orgueil, d'ambition, d'intérêt, de dureté envers ses semblables, lorsqu'il condamne et défend sans restriction toute espèce de mensonge et toute mauvaise action, même faite à bonne intention, lorsqu'il pratique lui-même tout ce qu'il enseigne aux autres, lorsqu'il se livre sans résistance à la mort pour confirmer la vérité de sa mission; l'accusé d'*imposture* est un blasphème absurde. Lorsque la religion qu'il établit porte d'ailleurs tous les

caractères de la divinité, c'est un autre blasphème non moins absurde de supposer que Dieu s'est servi d'un imposteur pour l'établir. » (Bergier.) CANÉTO.

IMPOSTEURS (LIVRE DES TROIS). C'est le nom d'un livre qu'on a attribué à l'empereur Frédéric II et à Pierre Desvignes, son chancelier. Ce prétendu livre aurait eu pour but de prouver que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet étaient trois imposteurs qui avaient trompé le monde. Mais rien ne prouve que Frédéric ou Pierre Desvignes aient composé un ouvrage sur ce sujet. S'il a existé, il s'est perdu, car ceux qu'on a publiés sous ce titre en latin ou en français ont été certainement composés en des temps bien postérieurs, sans en excepter celui qui se trouvait dans la riche bibliothèque de M. Crevenna d'Amsterdam, sous la date de 1598, et qui paraît n'avoir été imprimé qu'en 1753, à Vienne, en Autriche. On peut consulter, au sujet du *livre des Trois Imposteurs*, une savante dissertation de la Monnoye, à la suite du *Ménagiana*. Quoi qu'il en soit, l'empereur Frédéric II, avait exprimé l'opinion que Moïse, Jésus et Mahomet étaient trois imposteurs, puisque le pape Grégoire IX, sans dire qu'il ait composé un livre pour développer cette thèse, l'accuse, dans une lettre datant de la treizième année de son pontificat, d'avoir dit ces propres paroles : *a tribus barratoribus, ut ejus verba utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. Le pontife affirmait même qu'il avait les preuves positives du fait qu'il alléguait. Il devait les démontrer à un concile; mais il mourut sur ces entrefaites. Innocent IV fit formuler la même accusation par l'évêque de Carinola, au concile de Lyon (1245), où la déchéance de Frédéric fut prononcée.

IMPOT (écon. polit.). On comprend sous la dénomination d'impôt toutes les charges publiques, c'est-à-dire les taxes dont le produit constitue la finance ou le revenu affecté aux dépenses de l'État. Par rapport aux objets qu'il frappe, l'impôt se divise en plusieurs branches spéciales, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici particulièrement (voy. FINANCE, CONTRIBUTIONS, DOUANES, OCTROIS). Nous sommes appelés à nous placer à un point de vue plus élevé, et, dans les limites qui nous sont assignées par la nature même de cet ouvrage, nous allons essayer d'esquisser à grands traits le caractère économique de l'impôt, considéré dans son principe, dans ses rapports avec l'organisation sociale, et dans ses effets sur le sort des nations. — D'abord, ce que les économistes les plus distingués qui ont traité de l'impôt ont dit à ce sujet peut se résumer, ce nous semble,

en peu de mots, comme il suit : Ricardo définit l'impôt : « une portion des produits de la terre et du travail d'un pays, mise à la disposition du gouvernement. » D'autres écrivains disent : « une portion de capital ou de revenu que le gouvernement exige des particuliers. » C'est en effet sur le capital ou sur le revenu que se paient en dernier lieu toutes sortes de taxes. Mais l'impôt frappé sur le capital fait diminuer proportionnellement le fonds qui sert au développement de l'industrie productive, tandis que l'impôt frappé sur le revenu fait seulement diminuer la consommation improductive. Par conséquent, lorsqu'il s'agit d'établir une taxe, il faut épargner le capital et répartir l'impôt sur le revenu. On a fait néanmoins une distinction entre le capital fixe et le capital circulant, et l'on a distingué surtout les différentes parties du revenu décomposé en rentes, en profits et en salaires. Mais quelles sont les taxes qui frappent le capital fixe ou circulant? Quelles sont les taxes qui frappent le revenu? Quelles sont celles qui tombent sur les rentes, sur les profits, sur les salaires? Quelles sont les taxes qui pèsent sur les producteurs, ou celles qui pèsent sur les consommateurs? Voilà un vaste champ de discussion. Les meilleurs écrivains politiques s'y perdent souvent comme dans les détours d'un labyrinthe, ne sachant pas où trouver une issue. Nous ne pouvons pas les suivre sur ce terrain; mais leurs discussions sur une question aussi grave que celle de l'impôt, question qui se rattache aujourd'hui plus que jamais au bien-être des populations, nous paraissent en général peu propres à éclaircir le sujet. Ceci demande quelques explications. Dans le discours ordinaire, personne ne songe à définir les mots *capital*, *revenu*, *rente*, *profit*. On les emploie naturellement, de telle manière que le sens en est toujours suffisamment clair. On les a employés de même avec assez de précision dans les livres des économistes, jusqu'au moment où l'on s'est attaché à vouloir en formuler une définition scientifique; dès lors, ils ont subi le même sort que les mots *valeur*, *richesse*, *produit*, et autres semblables. Le sens de ces mots, dit Malthus, était assez bien compris auparavant; mais il a été défiguré et mis en question dès qu'on a prétendu les définir. Ces tentatives, faites souvent par des hommes d'un grand mérite, peuvent avoir parfois quelques bons résultats, mais elles ne manquent jamais d'ouvrir la carrière à une infinité de questions oiseuses. En ce qui tient essentiellement à notre sujet, on nous dit, par exemple, que les taxes imposées par les gouvernements sur le capital ne sont pas réellement des taxes sur le capital, de

même que les taxes imposées sur le revenu ne sont pas des taxes sur le revenu ! Mais peut-on distinguer nettement le capital du revenu ? Comment se fait-il qu'une taxe imposée sur le revenu aille frapper le capital, et qu'une taxe imposée sur le capital vienne tomber sur le revenu ? Écoutez Ricardo, généralement suivi par les économistes. « Soit par exemple, dit-il, une taxe de 1 p. 100 sur un capital de 10,000 francs ; si le contribuable, après avoir payé la taxe, continue à faire les mêmes dépenses qu'auparavant, la taxe aura frappé le capital ; mais s'il retranche de ses dépenses l'équivalent de la taxe, son capital restant intact, la taxe aura frappé le revenu. Effectivement le capital est un produit, le revenu est aussi un produit, et tout produit est destiné à être employé ou consommé d'une manière ou d'une autre. » Mais il y a, dit-on, une grande différence entre la consommation improductive et la consommation productive ou celle qui sert à la reproduction : le pain que mange l'ouvrier, c'est du capital ; le pain que dévorent le rentier, le savant, le littérateur, le magistrat, l'artiste, le valet, le domestique, le vagabond (tous improductifs au point de vue de nos économistes), c'est du revenu. Or, dès qu'un même produit peut être transformé en tout ou en partie, tantôt de capital en revenu, tantôt de revenu en capital, par le fait immédiat de celui qui paie la taxe, il devient évidemment impossible d'établir avec assurance, sur ces bases, une taxe générale qui ait pour effet de frapper le revenu et d'épargner le capital. Ricardo lui-même vient à l'appui de cette remarque en disant qu'il n'y a pas de taxe dont le montant ne soit tiré du capital et du revenu à la fois. Il ne nous paraît guère plus possible de reconnaître si une taxe frappe le capital fixe ou durable, ou si elle tombe sur le capital circulant ou passager. Ricardo, qui a mis en avant cette distinction, n'en pense pas moins comme nous. « Il y a, dit-il, dans la durabilité du capital une série infinie de degrés qu'il est impossible de déterminer. » Veut-on encore apprendre si l'impôt territorial tombe sur la rente plutôt que sur les profits, ou si elle tombe sur les profits et non sur la rente ? Mais on nous dit que dans l'ensemble du revenu que l'on tire du sol, et dans la portion que le fermier paie au propriétaire, il est réellement impossible de séparer ce qui est rente de ce qui est profit. Comment donc le gouvernement, en établissant une taxe, peut-il connaître d'avance si elle va tomber sur la rente ou si elle va frapper les profits ? Certain impôt territorial qui, dans l'opinion de Smith, est entièrement à la charge du propriétaire, est supporté par le consommateur

selon l'opinion de Ricardo ; c'est que le mot *rente* ne signifie pas la même chose pour un écrivain que pour l'autre. Aussi, d'après Smith, il n'y a pas de terre qui ne puisse donner une rente petite ou grande, et au contraire, d'après Ricardo, il doit se trouver nécessairement dans tous les pays une quantité considérable de terres qui ne donnent et ne peuvent donner aucune rente.

Nous n'irons pas plus loin, et nous passerons sous silence plusieurs autres raisonnements fondés sur des hypothèses qui nous ont paru aussi contraires à la réalité qu'à la nature des choses. Cela ne veut pas dire que nous n'apprécions pas hautement le mérite incontestable des livres de Ricardo et des écrivains distingués qui en ont suivi ou qui en suivent les traces, car on y trouve d'excellentes remarques, de sages et utiles maximes et d'intéressantes illustrations de plusieurs faits économiques par rapport à certaines taxes ; mais ce que nous avons voulu constater, c'est que, si nous ne nous trompons pas, tous les efforts que ces hommes éminents ont faits pour fixer la doctrine de l'impôt, n'ont pas été jusqu'ici couronnés de succès, ni en théorie ni en pratique. De nouvelles phases sociales viennent compliquer la question, et ces livres sont laissés généralement dans l'oubli. Pour s'en convaincre, on n'aura qu'à jeter un regard sur les propositions de nouvelles taxes que les hommes d'État de nos jours ont faites dernièrement et continuent à faire en grand nombre, de tous les côtés, dans presque tous les États. Enfin, dans l'établissement de l'impôt, on n'a, de l'aveu même des économistes, qu'un choix de difficultés. Ce choix est en ce moment l'objet de graves débats ; de là dépendra peut-être le sort des peuples civilisés de l'Europe pendant la dernière moitié du XIX^e siècle. Dans cet état de choses, après avoir passé rapidement en revue ce qui a été dit jusqu'ici sur l'impôt, nous exposerons à ce sujet notre manière de voir, quelle qu'elle soit, en considérant l'impôt au point de vue que nous avons énoncé au commencement de cet article.

Le développement des facultés de l'homme, inséparable du développement de ses rapports avec ses semblables, a pour résultat la civilisation ou ce mode d'existence sociale dont la famille et la propriété forment la base. Mais par des motifs providentiels inhérents à la nature humaine, ce résultat ne peut se réaliser, se maintenir et s'étendre qu'au moyen de l'introduction et de l'observation de certaines règles d'ordre civil et politique, et de l'exécution de certains travaux d'utilité générale. L'observa-

tion de ces règles et l'exécution de ces travaux ne peuvent s'obtenir que par l'établissement et par l'exercice d'une autorité ou d'une administration publique ayant le pouvoir et les moyens nécessaires pour l'accomplissement de sa mission. Enfin, l'établissement et le maintien d'une pareille administration ne peuvent être assurés qu'au moyen d'un fonds ou d'un revenu public, et, à mesure que la civilisation avance, le concours de tous les particuliers à la formation de ce fonds ou de ce revenu, devient de plus en plus une impérieuse nécessité. Dans cette nécessité se trouve le principe et l'origine de l'impôt. En effet, sans l'impôt il ne peut y avoir ni gouvernement ni administration ; sans gouvernement il n'y a ni règle ni ordre possible ; sans ordre et sans règle, le mouvement de la civilisation est nécessairement arrêté, l'homme est reporté vers la barbarie, ses rapports avec ses semblables diminuent et ses facultés s'abaissent au minimum de l'échelle de son organisation. L'impôt, considéré dans son principe, est donc une condition essentielle de la civilisation elle-même ; il naît et il grandit avec elle, il en partage le caractère, il en suit les phases, les progrès, les écarts et les vices ; aussi tient-il une grande place dans l'histoire civile des peuples. Il nous apparaît chez les anciens sous une forme très différente de celle qu'il prend chez les modernes ; et c'est là, peut-être, le point le plus saillant de la question, puisque le motif de cette différence peut nous faire apprécier, mieux que toute autre considération, l'importance actuelle de l'impôt, et nous porter à lui donner une direction conforme aux besoins de notre époque. En effet, la civilisation ancienne avait l'esclavage pour base, et les huit dixièmes de la population ne payaient point d'impôt parce que c'étaient des esclaves. Ce qui restait se composait principalement d'hommes privilégiés ayant la qualité de citoyens, et généralement les citoyens n'étaient pas assujettis à l'impôt. De plus, dans cette poignée de privilégiés, ceux qui formaient la masse du peuple étaient pauvres ; ils vivaient dans l'oisiveté à la charge de l'État, ou des largesses des riches qui cherchaient à se ménager des suffrages dans les assemblées populaires. Le travail productif, qui est devenu une source de liberté, de richesse et de puissance pour les nations modernes, était regardé comme une marque de servitude : on ne pouvait donc pas le faire concourir, au moyen de l'impôt, à former un revenu pour l'État. Mais on imposait des tributs aux pays conquis, aux peuples vaincus ou protégés ; on percevait des droits sur les marchandises importées et exportées ; on frappait de très lourdes taxes sur les

marchands et les spéculateurs étrangers, attirés en assez grand nombre dans les villes où ils enduraient toute sorte de vexations en vue des profits usuraires qu'ils y trouvaient souvent à réaliser. Ainsi, l'impôt n'avait guère pour base que l'abus de la force, la soif de l'or, la ruse et la supercherie et, comme nous l'avons déjà remarqué (voy. ÉCONOMIE POLITIQUE), de quarante et un exemples de différents impôts cités par Aristote, il serait difficile d'en trouver un seul qui ne fût digne de figurer dans les annales de nos tribunaux criminels ou correctionnels. On voit qu'il n'était nullement question d'un système régulier de contributions, coordonné avec les besoins de l'administration publique. Dans cet état de choses, l'impôt, emporté des mêmes vices qui rongeaient l'ancienne civilisation, ne pouvait devenir pour elle qu'un élément de destruction, et il devait en accélérer la ruine. Aussi, lorsque l'empire romain eut embrassé le monde, les taxes les plus oppressives se multiplièrent à l'infini. Dans les derniers jours de cet empire, elles n'étaient plus qu'une cause d'énormes concussions, et il n'en revenait presque rien au trésor public. Lorsque l'empire d'Occident fut renversé, les mêmes vices et les mêmes abus de l'impôt continuèrent à miner l'empire d'Orient jusqu'au moment où il tomba sous le cimetière des Turcs.

En suivant jusqu'ici la marche de l'impôt au milieu des différentes phases de l'ancien ordre des choses, nous y voyons dominer un grand fait économique, résultat nécessaire du principe de l'esclavage inhérent à l'organisation politique et civile des États les plus polices de l'antiquité : c'est que dans ces États, *les masses composant la presque totalité de la population ne payaient généralement pas d'impôt*. Ce fait est d'autant plus essentiel à constater, que nous aurons bientôt à le mettre en regard d'un fait nouveau et de la plus haute portée pour les nations modernes chez lesquelles nous allons retracer maintenant les vicissitudes de l'impôt jusqu'à nos jours.

L'établissement des barbares sur les terres de l'ancienne Rome est suivi de l'introduction d'un ordre hiérarchique de pouvoirs, connu sous le nom de système féodal. Autour des châteaux érigés pour le maintien de cette hiérarchie, viennent se former successivement des groupes d'habitants ; il en résulte un développement considérable de rapports et de liaisons entre les seigneurs, leurs vassaux et leurs sujets, et par cela même, de nouveaux besoins commencent à se faire sentir de tous les côtés. Les objets qui peuvent satisfaire ces besoins, sont recherchés et recueillis par des hommes

qui, dans le but d'en tirer un profit, les colportent de château en château, de manoir en manoir. Mais ces hommes ne peuvent y pénétrer qu'en se soumettant aux charges et aux taxes qui leur sont imposées selon le bon plaisir du maître. Ainsi l'impôt semble renaitre entaché du même vice que chez les anciens; mais ce vice, qui était chez eux la conséquence inévitable du principe de leur civilisation, n'est ici, au contraire, que l'effet d'une transition de l'état de barbarie à l'état de culture; il est du reste en pleine contradiction avec le principe du christianisme sous lequel notre civilisation est appelée à prendre son essor. L'impôt doit par conséquent se modifier peu à peu et prendre enfin un caractère conforme à l'essence de ce nouveau principe. En effet, à mesure que les populations augmentent, on les voit déborder du cercle étroit de la féodalité et former des associations où elles cherchent des garanties contre l'abus de la force. C'est ce qui amène le déclin du système féodal et conduit à la formation et à la constitution des confréries, des corporations, des communes et des villes. Le motif qui a provoqué ce mouvement, en fait assez connaître le principe: les individus dont l'association constitue ainsi un nouveau corps moral, sont naturellement censés devoir contribuer, chacun autant que ses forces le lui permettent, au maintien de cette même association où ils retrouvent une sécurité et des avantages qu'ils chercheraient en vain ailleurs. C'est là le véritable principe de l'impôt; mais il ne fait encore que se montrer; il est bientôt perdu de vue, et, avant qu'il puisse se reproduire et se développer, la société européenne doit encore en voir repulluler les vices et les abus à travers de longues et pénibles vicissitudes. En effet, chaque commune devient ou aspire à devenir une sorte de puissance politique, indépendante; et dès que les villes se trouvent ainsi en présence, elles deviennent jalouses l'une de l'autre, elles se battent, s'entredéchirent et s'abandonnent aux plus mauvaises passions: leurs besoins factices augmentent tous les jours au milieu de ces luttes, la corruption et le désordre règnent dans l'administration des fonds publics et les taxes les plus oppressives se multiplient partout sans mesure. — Voul-on donner une idée de l'énormité de l'impôt, en Italie, on peut citer l'exemple de Florence que les autres villes prenaient souvent pour modèle: Villani, dans sa chronique fait l'énumération de trente-six différentes taxes qui pesaient sur le peuple; il parle d'une taxe sur les terres, établie et répartie d'après une évaluation faite sur les dépositions de témoins secrets, de la manière la plus arbitraire et la plus injuste. — En Suisse, la

ville de Zurich, généralement regardée comme le siège de la liberté et du bonheur, n'en est pas moins accablée d'impôts. Muller, qui place cette ville au premier rang, nous dit en même temps que les taxes locales y étaient excessivement multipliées et très onéreuses, qu'elles frappaient les denrées de première nécessité, à l'entrée comme à la sortie, et qu'il était même défendu aux citoyens d'aller hors de la ville acheter du pain qui leur aurait coûté moins cher qu'à l'intérieur. — En Flandre, indépendamment des luites de ville à ville et des lourdes charges que les villes les plus fortes imposent aux plus faibles, les différents corps de métiers se querellent sans cesse au sein d'une même ville et se disputent le pouvoir, et ceux qui parviennent à s'en emparer ne font que jeter le trouble dans l'administration et imposent aux habitants d'énormes charges. — Si de l'Italie, de la Flandre et de la Suisse, contrées où le régime municipal atteint son apogée, nous passons aux autres pays de l'Europe, nous voyons que l'abus de l'impôt n'y est pas moins criant. — En Allemagne, les communes sont surchargées d'impositions par les seigneurs ou leurs agents qui usent et abusent scandaleusement de leur droit d'établir et de lever toute sorte de taxes sur le peuple: les charges que les villes anseatiques imposent au commerce dépassent toute imagination. — En France, le peuple des communes et des villes est généralement soumis à des taxes aussi onéreuses, plus mal réparties et perçues d'une manière plus fâcheuse qu'ailleurs. On n'a qu'à consulter l'histoire de ce pays et on y trouvera le recouvrement de l'impôt partout indiqué comme la cause immédiate des troubles qui ont tant agité les villes françaises. — En Angleterre, les bourgs et les communes payent d'abord la protection d'un chef puissant au moyen d'une contribution annuelle: érigés ensuite en corps politiques, ils deviennent le foyer de monopoles, de vexations et d'abus dont l'histoire a été mise au jour dans les discussions parlementaires qui ont précédé la dernière loi municipale anglaise, adoptée en 1835. — En Espagne, rien n'échappe à l'impôt: dans toutes les communes, les fruits de la terre sont imposés au moment même de leur naissance, atteints plusieurs fois dans leur circulation par des taxes arbitraires, poursuivis par les agents du fisc jusqu'au dernier moment de leur consommation. Ainsi au milieu d'une société composée d'éléments hétérogènes, l'abus de l'impôt ne peut manquer de prendre un caractère effrayant presque destructif de tout espoir d'un meilleur avenir. — On pourra maintenant se faire une idée de l'étendue des abus de l'impôt dans

toutes les contrées de l'Europe pendant environ trois siècles, de l'élévation à la décadence du régime municipal. Mais ici se présente encore une considération de la plus haute importance.

Le véritable principe social de l'impôt s'était d'abord montré, dans ces premières associations où l'on commençait à chercher des garanties d'ordre en dehors de la féodalité. Ces associations embrassaient d'abord sans distinction tous ceux qui sentaient le besoin de s'y rattacher, et chacun était porté à contribuer pour sa part à leur maintien, sans qu'elles n'auraient jamais pu exister. Mais bientôt, par la force même des choses, il fut moins question de garanties que de privilèges, deux choses que l'on a trop souvent confondues, bien qu'elles soient très différentes l'une de l'autre. Ces privilèges se trouvaient consignés dans des chartes ou dans des statuts généralement très exclusifs, et les classes privilégiées ou les bourgeois cherchaient à faire retomber sur une population qui augmentait tous les jours autour d'eux le poids des taxes écrasantes dont on vient d'esquisser le tableau. Cependant la population bourgeoise, renfermée dans un cercle restreint et repoussant tout nouveau venu, ne pouvait pas dépasser certaines limites, tandis que la population en dehors de ce petit cercle tendait naturellement à s'accroître d'une manière indéfinie. En Angleterre, par exemple, il s'est trouvé des bourgs où il n'y avait qu'un cinquante-cinquième des habitants qui eût droit à l'exercice des fonctions municipales, c'est-à-dire au monopole du pouvoir et de l'impôt local. Dans de pareilles circonstances, communes, plus ou moins, aux différentes contrées de l'Europe, la portion opprimée de la population était naturellement portée à chercher ailleurs un pouvoir protecteur. Le régime municipal marchait vers son déclin et ne devait plus se relever, car ce régime n'était au fond qu'une combinaison sociale transitoire, destinée à servir de marche-pied à un ordre plus élevé de civilisation. Or, de même que dans le déclin du système féodal nous avons vu le mouvement de nombreuses populations qui débordaient du cercle étroit de la féodalité, conduire à la formation des communes, nous voyons maintenant, dans le déclin du régime municipal le mouvement de populations infiniment plus nombreuses qui débordent de l'enceinte des communes, conduire à la formation des nations. Ce nouveau mouvement se fait à l'aide d'une concentration de pouvoir dans l'autorité monarchique, et, sous l'influence de cette autorité, l'impôt entre dans une phase nouvelle. En effet, des luttes s'engagent entre les princes, dès qu'ils se trouvent en

présence, maîtres chacun d'une grande étendue de pays et pouvant disposer d'un grand nombre d'hommes. On met sur pied de nombreuses armées et on veut les rendre permanentes. Mais pour les entretenir il faut de grandes dépenses, et les domaines étant épuisés ou insuffisants, il faut avoir recours aux taxes. C'est ce qui fait sentir la nécessité d'organiser l'impôt, et d'introduire un système régulier de finance. Cependant, au milieu des projets ambitieux et des guerres qui se succèdent sans interruption, il devient impossible de satisfaire à cette nécessité. On ne peut donc pas encore ramener l'impôt à son véritable principe, et lui donner une direction conforme aux besoins des peuples. En effet, les charges féodales sont loin d'être effacées; les abus de l'impôt semblent augmenter sous le régime municipal à mesure qu'il perd de son importance, et ces charges et ces abus passent nécessairement dans la sphère plus large de l'État qui embrasse également les fiefs, les communes incorporées ou les villes, et les masses flottantes en dehors des enceintes du privilège. Toutefois, un grand changement n'en a pas moins lieu : les privilégiés seigneurs ou corporations, tendent toujours, il est vrai, à maintenir en leur faveur l'exemption de l'impôt; mais les peuples sur lesquels retombent les taxes s'efforcent de se soustraire aux charges que les privilégiés prétendent continuer à leur imposer, et dans ce contraste, les deux parties viennent chercher l'appui de l'autorité souveraine qui, selon les circonstances, favorise tantôt les uns, tantôt les autres, dans le but de les faire agir tous à son profit, et de les porter à concourir au développement de sa puissance. Ce développement doit nécessairement amener une fusion des différents intérêts partiels dans un intérêt commun; et il est évident que les privilèges, actuellement exempts de l'impôt, seront enfin forcés d'abandonner leur privilège, et de venir se fondre dans les rangs du peuple payant l'impôt. Déjà de la fin du ^{xv}^e siècle au commencement du ^{xvi}^e, à l'époque même de la formation des nations modernes, de grands événements providentiels viennent hâter le mouvement de notre civilisation. A mesure que ce mouvement prend un plus grand essor, la sphère de l'impôt s'élargit en proportion, et s'étend enfin également et sans distinction à tous les individus formant l'ensemble de la population de l'État. Dès lors le principe de l'impôt tel que nous l'avons établi d'abord par le raisonnement se trouve démontré par le fait. C'est ici peut-être la ligne de démarcation la plus caractéristique entre la civilisation moderne et la civilisation des anciens. Ainsi nous

avons vu que dans les États les plus policés de l'antiquité les masses composant la presque totalité de la population ne payaient généralement pas d'impôt. Nous voyons maintenant que dans les États modernes les plus avancés en culture l'impôt est généralement payé par les masses. C'est ce dernier fait que le législateur et l'homme d'État doivent aujourd'hui avoir principalement en vue, toutes les fois qu'il est question d'établir ou de maintenir un impôt, de lui donner une direction conforme aux intérêts du pays, et d'en régler le recouvrement de manière qu'il puisse s'opérer avec facilité et à peu de frais. La haute portée de ce fait ne saurait échapper à personne, car, au fond, c'est le produit de l'impôt qui forme de nos temps la presque totalité du revenu de l'État, et ce revenu a pris d'énormes proportions dans tous les États civilisés. Or, là même où tout privilège d'exemption a cessé, il reste toujours la différence inévitable des conditions et des fortunes. Cependant la masse des gens pauvres ou moins aisés paye en réalité la plus grande portion de l'impôt ou du revenu public. Ceci est vrai même pour l'impôt foncier. En France, par exemple, où l'on compte 36,000,000 d'âmes, les 3/5^e peut-être de cette population appartiennent à l'agriculture, et sont par conséquent plus ou moins directement atteints par la contribution territoriale; mais cette contribution se répartit sur 10 millions et 300 mille quotes environ, dont plus de 8 millions ne dépassent pas 20 fr., plus de deux autres millions sont au-dessous de 100 fr., et tout bien considéré, on peut dire qu'en dernière analyse les sommes payées par la masse des propriétaires pauvres ou peu aisés s'élèvent à plus de 60 p. 100 du total de l'impôt frappé sur les terres. C'est aussi d'ailleurs sur cette masse que pèsent principalement plus de 11 milliards d'hypothèques dont les terres sont grevées en France, et c'est sur elles que retombe la plus grande partie des droits de timbre, des droits de succession et de tous les autres droits perçus pour les actes et les transactions qui ont rapport à la propriété foncière. La population agricole paye encore en commun avec toutes les autres classes du peuple attachées à l'industrie et au commerce, la plus grande partie des taxes auxquelles on a donné le nom de contributions indirectes. Enfin (chose essentielle à remarquer pour toute sorte de taxes) à mesure que la marche rapide du mouvement civilisateur rend nécessaire une plus grande augmentation de revenu, c'est-à-dire d'impôt, la portion qui en est payée par les masses populaires des travailleurs devient comparativement de plus en plus considérable, de sorte que si ces masses payaient,

par exemple, 6 dixièmes du revenu de l'État, ce revenu étant égal à 100, elles en paieraient probablement 7 dixièmes ou plus s'il est augmenté jusqu'à 200. Mais ont-elles à se plaindre de cette position qui leur est faite dans l'ordre de notre société civile par rapport à l'impôt? Certainement non : cesseraient-elles de payer l'impôt, ou elles retomberaient dans l'esclavage, ou l'État aurait cessé d'exister. Et vraiment si l'on effaçait de l'actif du budget la portion des taxes payées réellement par les classes pauvres ou les moins aisées, il ne resterait pas de quoi suffire aux besoins de l'État pendant quatre mois de l'année, et alors même que les personnes riches et aisées seraient forcées de livrer leurs richesses au trésor public, la ruine de l'État n'en serait que momentanément retardée; il n'y aurait bientôt plus ni ordre, ni garantie, ni prospérité possible, et le pays disparaîtrait du rang des nations civilisées. C'est donc induire en erreur le peuple que de lui parler du bonheur dont il jouirait s'il parvenait à se délivrer de l'impôt; c'est l'entraîner à sa perte que de le pousser ainsi à de violentes commotions, dont le résultat ne peut être qu'une grande calamité universelle. Mais, d'un autre côté, la mesure de l'impôt que le peuple peut payer dépend principalement de la circulation, du bon emploi des richesses de la part de ceux qui, par leur fortune, planent sur le peuple; elle dépend aussi du choix et de la répartition équitable de l'impôt de la part de ceux qui sont au pouvoir.

Ici se présente naturellement la question de l'impôt proportionnel et de l'impôt progressif, question envenimée par les malheureuses crises qu'on vient de traverser. Essayons de la présenter en peu de mots dans son véritable jour. — Le travail libre, caractéristique de notre civilisation, donne à la différence des conditions et des fortunes une importance inconnue aux anciens; c'est pour nous la source d'un immense développement de rapports dont dépend essentiellement la prospérité, et la puissance de tout État civilisé. Les proportions de cette différence telles qu'elles se constituent d'elles-mêmes au milieu du mouvement social de chaque contrée, ne sauraient être artificiellement altérées sans nuire à l'intérêt général du pays, et ceux-là même qui sembleraient d'abord profiter d'une semblable altération, en seraient enfin fatalement atteints. On doit par conséquent établir généralement en principe que dans la position ordinaire et normale d'un État quelconque, l'impôt doit laisser les personnes qui sont appelées à le payer dans la même condition relative où il les a trouvées respectivement. Ainsi que deux individus par exemple, un jouissant d'un

revenu de 100,000 fr., l'autre n'ayant qu'un revenu de 1,000 fr., aient à payer une taxe de 4 p. 100 sur leurs revenus respectifs; après que chacun d'eux se sera acquitté de son impôt, leur fortune sera exactement diminuée de la même quantité, et par conséquent la différence relative de leur position n'en sera pas altérée. C'est là le principe de l'impôt proportionnel qui, par la nature même de notre organisation civile, fait la règle générale. Mais, dans la nature des choses, toute règle a son exception, et l'exception à la règle qui vient d'être posée a son motif dans le principe même qui a dicté cette règle. En effet, si la différence relative des conditions ne doit pas être altérée, c'est qu'elle est un élément indispensable du développement des rapports sociaux. Ceci suppose nécessairement le concours, c'est-à-dire l'action combinée de toutes les parties intéressées, dont chacune doit par conséquent, avant tout, conserver la vitalité qui lui est propre. Mais lorsque les besoins les plus urgents de l'État ne peuvent être satisfaits au moyen de l'impôt proportionnel qu'en l'augmentant de manière à mettre en danger la vitalité d'une des parties, tellement qu'elle ne puisse plus se tenir debout, une pareille augmentation devient pour l'État tout entier une cause de ruine; c'est donc là évidemment un cas exceptionnel où, faute d'autre ressource, il peut devenir nécessaire d'avoir momentanément recours à l'impôt progressif.

Un fait, qui nous semble mériter une sérieuse attention, pourra servir d'éclaircissement à notre pensée. L'Angleterre, où le principe de l'impôt proportionnel a pris peut-être de plus profondes racines que partout ailleurs, s'est néanmoins vue forcée de déroger temporairement à ce principe. Ce fut d'abord pendant la guerre de 1794 à 1801 : alors, toutes les taxes ayant été augmentées extraordinairement, le travailleur avait redoublé d'énergie pour se mettre à même de les payer sans que sa position sociale en fût altérée; mais il ne lui était guère possible d'aller plus loin, et il aurait dû probablement succomber sous le poids de nouvelles charges. Cependant le ministère proposa de tripler la taxe sur les maisons et sur les fenêtres, mais cette proposition fut rejetée par le parlement, et, sous l'empire du besoin, on adopta un impôt progressif sur le revenu. Tout revenu moindre de 60 livres sterling était exempté de l'impôt. De 60 à 65 livres, la taxe était d'un cent-vingtième. Suivait une longue échelle graduée montant progressivement pour les revenus de 65 liv. jusqu'à 200; et pour la taxe, depuis un cent-vingtième jusqu'à un dixième du revenu taxé. Cet impôt fut supprimé après la paix d'Amiens, en

1801. Mais la guerre ayant recommencé, il fut rétabli bientôt après, et continua, jusqu'à la conclusion de la paix générale, en 1815, et fut enfin entièrement aboli en 1816. Vraiment, il n'avait été adopté qu'avec une extrême répugnance, et la nation anglaise ne s'y serait jamais assujettie si ce n'avait pas été pour soutenir une longue et terrible lutte où l'existence nationale elle-même se trouvait compromise. Voilà l'exception expliquée par le fait. Elle ne peut et ne doit avoir lieu que lorsqu'il s'agit du salut de l'État, et lorsqu'une plus forte augmentation de l'impôt proportionnel irait affaiblir ou détruire les forces productives qui en forment la base; mais l'exception doit disparaître avec le motif extraordinaire qui l'a provoquée, et certainement il devrait en être de même d'un impôt quelconque, introduit ou augmenté pour une cause essentiellement transitoire. Mais dans la vie civile il est des causes permanentes qui rendent l'augmentation de l'impôt indispensable, car il n'y a point d'État un peu avancé qui n'éprouve successivement de nouveaux besoins tels que pour les satisfaire il lui faille augmenter le revenu public, ou, ce qui revient au même, l'impôt. Mais ici les moyens de payer l'impôt s'accroissent naturellement beaucoup au delà de ce qu'il faut pour suffire aux dépenses publiques, même aux dépenses d'agrément et d'embellissement. Cependant, cette position naturelle à toutes les contrées qui suivent un mouvement civilisateur, peut s'altérer ou même se perdre par de vicieuses institutions politiques ou économiques, et parmi ces dernières on doit mettre en première ligne l'introduction et le maintien de taxes trop lourdes et mauvaises de leur nature, aussi que la fausse direction donnée à des taxes couvraables et qui seraient peu onéreuses en elles-mêmes si elles étaient coordonnées avec le grand fait général constaté plus haut : que par l'essence même de notre civilisation, la partie la plus considérable de l'impôt ou du revenu d'un État bien constitué, est nécessairement payée par les masses. Ce fait nous l'avons vu se développer avec les garanties données à la liberté du travail et progressivement étendues à tous les individus de l'espèce humaine; et dans ce fait nous avons la preuve que l'impôt établi dans de justes limites ne doit pas être regardé comme un sacrifice : mais au contraire comme un instrument de liberté et de richesse pour tous. Mais par l'imperfection même de l'homme, imperfection inséparable de la liberté qu'il a naturellement de faire le bien et le mal, on peut toujours mal choisir les taxes, en abuser, leur donner une direction mauvaise destructive de ces mêmes garanties qu'elles sont

destinées à consolider. Il semblerait néanmoins qu'en ne perdant pas de vue le véritable principe de l'impôt, on devrait facilement reconnaître la nature d'une taxe, la rejeter ou l'abolir si elle est mauvaise, l'adopter ou la maintenir si elle est juste et équitable en elle-même, et en écarter les vices qui pourraient s'être glissés dans son établissement et dans son exercice. Mais l'expérience nous apprend que l'introduction d'un sage système d'impôt rencontre partout de grandes difficultés, et peut-être que l'obstacle le plus difficile à surmonter en ce moment, c'est une malheureuse complication dans la marche de l'administration publique, dont les différentes branches se perdent tous les jours davantage dans le dédale de notre moderne bureaucratie. Ici une confusion regrettable se fait principalement remarquer dans la grande division des taxes en *contributions directes* et en *contributions indirectes*. Ces dernières, dit-on, sont préférables aux premières, parce que, au lieu de demander ouvertement une portion spécifique de revenu, on taxe les articles sur lesquels le revenu doit ordinairement se dépenser ; de cette manière on cache le montant de l'impôt si bien que le paiement en est, jusqu'à un certain point, volontaire. On veut dire que c'est un expédient pour faire payer l'impôt au peuple sans qu'il s'en doute ; mais il faut avouer que cette ruse n'a guère réussi jusqu'ici, car de tous les temps il n'y a pas eu d'impôt plus impopulaire que ces sortes de taxes. On s'est étonné de ce résultat, et on a voulu en conclure que le peuple juge toujours mal de ses intérêts, qu'il se plaint toujours de ce qui lui est le plus avantageux ; mais ce n'est certainement pas ici le cas. Depuis le système féodal jusqu'à nos jours, dans les communes, dans les villes, dans les Etats, nous avons signalé l'énormité de ces taxes, et pour peu que l'on veuille réfléchir sur leur caractère fiscal et sur les circonstances qui en accompagnent l'établissement et le recouvrement, on sera persuadé que le peuple avait raison alors, et qu'il n'a pas tort aujourd'hui de s'en plaindre. Mais au fond ce n'est pas là la question. Si l'on veut se donner la peine d'examiner la nature des taxes diverses classées ou plutôt confondues sous la dénomination de contributions indirectes ; si l'on veut en déterminer le caractère au point de vue du principe de notre organisation sociale, on y trouvera des taxes de différente nature ; on y verra peut-être l'impôt le plus mauvais à côté de l'impôt qui est le plus en rapport avec la condition actuelle des peuples civilisés, par exemple l'octroi ou les taxes intérieures de consommation, à côté de la douane. En effet, reportons-nous au pre-

mier établissement des octrois et en général de toutes les taxes qui se perçoivent à l'intérieur d'un pays sur les denrées destinées à la consommation, c'est-à-dire à la satisfaction des besoins ordinaires des populations ; suivons la marche de ces taxes pendant la transition de la féodalité au régime municipal, où l'Etat se trouvait renfermé dans l'enceinte de la commune ou de la ville ; et puis, dans la transition du régime municipal au système national dans lequel la commune ou la ville n'est qu'une fraction de l'Etat. Nous voyons ces mêmes taxes, à mesure que la sphère des corps politiques s'élargit davantage, devenir une source continue de trouble et de désordre, et entraver évidemment, plus que toute autre sorte d'impôt, l'avancement de la civilisation et le développement de la richesse dans toutes les contrées. Il est vrai de dire que ces taxes ont été portées, sur différents points du continent de l'Europe, à une déplorable exagération.

L'Angleterre s'est d'abord hautement récriée au premier bruit que le parlement avait l'intention d'y introduire l'accise, et le parlement a dû déclarer que ce bruit était calomnieux. Ensuite, cet impôt s'y est glissé peu à peu dans des circonstances extraordinaires, au milieu des cris de liberté et d'indépendance nationale ; cependant le peuple l'a depuis regardé comme l'impôt le plus odieux. Mais quant aux octrois, jamais le peuple anglais ne se soumettrait à être arrêté, visité, fouillé par les agents du fisc à l'entrée de chaque commune, de chaque ville, à voir s'élever ces barrières qui gênent à chaque pas la circulation des choses et le libre mouvement des personnes. Enfin, bien que ces sortes de taxes ne soient pas partout aussi vexatoires et aussi funestes à la prospérité de l'Etat qu'en Espagne, elles sont toujours, comparativement, les plus pernicieuses ; on ne peut les rendre productives qu'au moyen de mesures fiscales très rigoureuses, et, quoi que l'on fasse, on ne peut en changer le caractère et la mauvaise nature. C'est tout le contraire de l'impôt des douanes (*roy. DOUANES*), et cependant, par le plus bizarre des contrastes, c'est précisément contre cet impôt que se déchaînent généralement ceux qui font d'ailleurs le plus grand éloge des contributions indirectes. Certes, un tarif de douane peut devenir une calamité lorsqu'on l'établit de manière à rendre inévitable une organisation systématique de la contrebande (*roy. CONTREBANDE*), à démoraliser ainsi une grande partie de la population, à donner lieu à des visites sans fin, à des perquisitions, à des poursuites, à des condamnations depuis l'extrême frontière jusqu'au cœur de l'Etat. Mais nous demando-

rons si tout cela est tellement inhérent à la nature de cet impôt, que l'emploi de ces mauvais moyens soit une condition nécessaire pour le rendre productif? Personne n'osera répondre affirmativement. Au contraire, la douane ne sera jamais plus productive que lorsqu'elle sera établie de manière à exclure jusqu'à la possibilité d'une contrebande organisée, et que par cela même, le fisc n'aura que peu ou rien à faire, et que la taxe ne se fera sentir qu'aux limites de l'Etat. C'est dans ce sens que Montesquieu, après avoir dit : « Les droits sur les marchandises sont ceux que les peuples sentent le moins parce qu'on ne leur en fait pas la demande formelle », ajoute : « Ils peuvent être si soigneusement ménagés que le peuple ignore qu'il les paye ». On a beaucoup amplifié la première proposition, et on n'a pas fait attention à la seconde, qui en est la condition la plus essentielle. Mais encore, ce qui a beaucoup contribué à faire regarder les douanes sous un faux point de vue, c'est la lutte de deux partis opposés : le parti qui s'est donné le nom de *protecteur de l'industrie*, et le parti qui s'est déclaré le *défenseur du libre commerce*. Chacun posant la question à sa manière, les conditions en ont été nécessairement altérées. Le mot *protection*, tel qu'on l'entend aujourd'hui, fait de la douane un système de fiscalité et de corruption; mais en laissant cela de côté, il n'est pas sûr que cette protection ne réagisse pas contre son but. Une hypothèse très simple pourra nous en fournir un exemple. Supposons qu'un Etat ait besoin de tirer de l'impôt un revenu égal à 1000, que les douanes protectrices ne lui donnent que 100; il faudra bien que les taxes internes donnent 900. Or il y a peut-être pas difficile de démontrer que ces taxes feront plus de mal aux industries que l'on veut protéger, que ne pourrait leur en faire une modération de droits, au moyen de laquelle on obtiendrait, par exemple, de la douane, un revenu de 300 au lieu de 100; car indépendamment de la suppression des graves inconvénients qui se rattachent à un tarif de douanes prohibitif ou trop élevé et trop restrictif, on pourra diminuer de 200 les taxes internes qui pèsent davantage sur les branches les plus importantes du travail national. D'un autre côté, les partisans du libre commerce ne raisonnent pas mieux lorsqu'ils parlent de l'abolition des douanes : ce serait pire même que la protection, puisqu'il faudrait alors pourvoir en totalité aux besoins de l'Etat par des taxes insupportables à l'intérieur.

Ce qu'il ne faudrait pas perdre de vue, c'est que l'impôt de la douane est d'autant plus productif qu'il entrave moins les relations internatio-

nales, et qu'en même temps il sert à dégager l'Etat des taxes les plus onéreuses. Nous voyons le gouvernement central des États-Unis de l'Amérique du Nord, tirer des douanes la presque totalité de ses revenus et n'avoir besoin de lever aucun autre impôt. L'Angleterre, même après la dernière réforme très libérale de son tarif, a vu augmenter le produit de ses douanes. Elle en tire environ cinq cents millions de francs; c'est la moitié de l'actif de son budget. Ce produit venant à manquer ou à diminuer considérablement, la nécessité d'y suppléer au moyen de taxes internes, serait une cause de perturbation fatale à la richesse, à la puissance et à la tranquillité du pays. D'un autre côté, si la France qui ne tire guère de ses douanes que le dixième de ses revenus, pouvait en retirer, par exemple, le quart, elle se trouverait à même de supprimer ou d'adoucir l'intérieur des taxes directes ou indirectes qui pèsent sur l'industrie et sur l'agriculture, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, et ce serait aussi pour elle une bonne garantie d'ordre et de prospérité.

Ce que nous avons dit jusqu'ici démontre, jusqu'à l'évidence, combien il importe de poser nettement la question de l'impôt à son vrai point de vue; car, au fond, cette question très grave dans tous les temps, est devenue, en ce moment, une question d'ordre social plus encore qu'une question d'économie et de finance. En effet, pendant que notre civilisation grandissait, dans la plénitude de sa vigueur, à travers tant d'obstacles, l'abus des charges imposées par la féodalité en a peut-être accéléré la décadence; mais cette décadence était inévitable pour faire place à l'organisation civile d'une population en dehors du système féodal. Ensuite, l'abus de l'impôt a frappé au cœur le régime municipal, et en a sans doute hâté le déclin; mais ce déclin n'en était pas moins une nécessité sociale, vu qu'en dehors des corporations municipales, il y avait une population toujours croissante qui devait se former en nations. Mais aujourd'hui que nous sommes arrivés à la dernière phase, puisque le mouvement civilisateur embrasse toutes les classes de personnes, tous les peuples, toute la famille humaine; aujourd'hui, disons-nous, il est évident que le mauvais choix ou l'abus des taxes peut entraîner dans un abîme la société civilisée tout entière. Par conséquent, des trois questions qui se présentent dans l'établissement de l'impôt, au point de vue de l'ordre social, de l'ordre économique, et du revenu de la finance, il n'y a point de doute que, s'il y avait contradiction, la question de l'ordre social devrait l'emporter. Mais il est heureusement une vérité consolante pour les peuples et pour les gouvernements : c'est

que, par la nature de notre civilisation, la meilleure solution possible de chacune de ces trois questions, conduit à la meilleure solution possible des deux autres. On peut les regarder comme trois parties d'un même problème. L'impôt établi de la manière la plus conforme au maintien de l'ordre, sera le plus favorable à l'économie publique et le plus productif pour la finance, et ainsi réciproquement. Quel que soit l'arrangement des trois termes, on aura toujours, en dernière analyse, un résultat analogue. Cette vérité nous a paru d'autant plus importante à rappeler qu'elle résume, dans notre opinion, toute la doctrine de l'impôt.

DE LENCISA.

IMPRÉCATIONS. Ce mot, tiré du latin, et qui signifie *prière faite sur quelqu'un*, exprime l'idée d'une malédiction prononcée au nom des dieux. Les imprécations étaient fréquentes chez les Grecs et les Romains, qui les distinguaient en *imprécations publiques*, *imprécations des particuliers*, *imprécations contre soi-même*. Ces dernières portaient le nom spécial de *dévouement*; nous n'avons rien à en dire ici, non plus que des imprécations particulières. Lorsqu'on prononçait contre un citoyen les *verba fœralia*, c'était surtout aux Furies et aux divinités infernales qu'on s'adressait. On leur abandonnait la personne coupable, ce qu'on appelait *dévouer* diris. Un citoyen ainsi maudit était rejeté du sein de la patrie, où il ne pouvait rentrer même après sa mort. Les imprécations publiques étaient dirigées le plus souvent contre les citoyens impies, contre les tyrans, et en général contre les ennemis de l'Etat. L'imprécation fut prononcée contre Alcibiade pour avoir profané les mystères de Cérès et mutilé la statue de Mercure; un décret ordonna des imprécations contre les Pisistratides, et un autre enjoignit aux prêtres de joindre, dans leurs prières publiques, des malédictiones contre Philippe de Macédoine. Eschine nous a transmis le texte très curieux des imprécations prononcées par le conseil des Amphictyons contre tout individu, toute ville, ou même toute nation qui oserait cultiver les terres des Cyrrhéens et des Acraëallides, profanateurs du temple de Delphe, ou violateurs de ses privilèges. La réhabilitation était toutefois assez fréquente, surtout en matière de politique. On la pratiquait en immolant quelques victimes aux dieux invoqués dans l'imprécation; mais il n'y avait pas de réhabilitation possible pour les assassins et les parricides. — Rome connut les imprécations dès les premières années de la république, et l'on vit Valérius Publicola, agissant au nom du peuple, dévouer aux dieux infernaux les biens et la vie de quiconque oserait aspirer à la royauté. Les imprécations étaient sou-

vent usitées lorsque, après une résistance acharnée, on s'emparait enfin d'une ville qu'on voulait détruire jusqu'aux fondements. On dévouait à la colère des dieux quiconque oserait essayer de la rebâtir. — Le respect qu'on avait pour les sépultures donnait lieu à d'autres imprécations, qu'on peut regarder comme les plus fréquentes de toutes : les tombeaux étaient chargés de formules semblables qui vouaient le profanateur à la colère et à la vengeance divine. Les Chrétiens des premiers siècles suivirent même quelquefois ce dernier usage, comme le prouvent des inscriptions sépulcrales recueillies par divers antiquaires.

AL. B.

IMPRESSION SUR ÉTOFFES (*techn.*). On comprend aujourd'hui sous ce nom l'ensemble des procédés au moyen desquels on produit sur les toiles, la soie, le velours, le drap, le feutre, etc., des dessins, avec ou sans relief, dont les couleurs sont appliquées après la confection de l'étoffe. Originellement, cette industrie se rapprochait beaucoup plus de la peinture que de l'impression, et ses produits étaient connus sous le nom de *toiles peintes*. Mais depuis son introduction en Europe elle est entrée dans une autre voie, et c'est à juste titre qu'on donne aux toiles qu'elle décore le nom de toiles, draps, velours, feutres, etc., *imprimés*. Quelquefois la toile est appelée *indienne* (voy. ce mot), ou *perse*, en mémoire des pays d'où ou l'a d'abord tirée. Que ce soit par le dessin et au pinceau, ou par l'impression que les ornements soient produits; que l'application des couleurs se fasse par l'immersion de la toile dans une cuve de teinturier, ou directement par la planche ou le rouleau, la coloration a toujours lieu suivant les règles de la teinture; nous supposons ces règles connues toutes les fois que nous aurons à en parler.

Les anciens connaissaient les tissus peints : Hérodote et Strabon, lorsqu'ils parlent de l'Inde, ne permettent aucun doute. Pline indique même, d'une façon générale mais précise, le procédé que ces peuples suivaient. Mais la Grèce et Rome reçurent des lieux de production ces étoffes merveilleuses, et ne surent jamais les fabriquer. Les peuples d'Occident restèrent longtemps tributaires des Indiens, des Égyptiens et des Chinois sous ce rapport, et ce ne fut que dans la dernière moitié du XVIII^e siècle que les Européens étudièrent dans l'Inde les procédés conservés par tradition, les appliquèrent en les modifiant, et surpassèrent leurs maîtres. La Hollande, l'Angleterre, la Suisse, devancèrent la France dans cette nouvelle industrie. En 1737, Dufay, membre de l'Académie des sciences, chargea un capitaine de vaisseau, nommé

Beaulieu, de faire peindre à Pondichéry une pièce d'étoffe. Celui-ci fit exécuter le travail sous ses yeux, prit un échantillon de l'étoffe après chaque opération partielle, recueillit toutes les matières employées, et les joignit à une description détaillée de tous les procédés. En 1742, les pères Cœurdox et Poivre obtinrent de plusieurs néophytes de pareils renseignements. Il en résulte que les Indiens emploient des éléments très complexes, et dont ils ne connaissent l'action que par une suite d'expériences poursuivies d'âge en âge. Leurs instruments, ainsi que leurs procédés, sont fort simples, mais exigent beaucoup d'adresse, de patience et de ponctualité dans l'application des différentes recettes.

Procédé indien. La toile, à demi-blanchie, est trempée dans du lait de buffle, dans lequel on a fait infuser des fruits appelé *cadou*, préalablement réduits en poudre : on tord, on sèche, puis le lendemain on lave. Lorsque cette toile est sèche, on la bat pour la rendre lisse. Au moyen du ponceau on trace le dessin dont les traits sont ensuite fixés au pinceau, avec du noir ou du rouge. Le pinceau est un morceau de bambou, taillé et fendu, sur lequel est ajusté un petit morceau d'étoffe, imbibé de la couleur voulue, et que l'on presse avec les doigts pour la faire couler. On dessine alors tout ce qui doit être noir. La couleur est faite avec quelques morceaux de fer mêlés à du machefer; le tout est chauffé au rouge, puis infusé au soleil pendant trois ou quatre jours dans du vin de palmier ou de cocotier, auquel on ajoute l'infusion d'une graine appelée *kerarou*, et d'un fruit appelé *varagou*. On dessine en même temps les contours qui devront rester rouges, et on fait bouillir la toile pendant une demi-heure avec quelques cadous. Alors, on la met tremper pendant toute une nuit dans l'eau où des excréments de brebis ou de chèvre ont été délayés. Ce bain a pour effet de détruire l'action du cadou qui produirait du noir lorsqu'on teindrait la pièce ou bien. On complète aussi le blanchiment. La toile, passée dans une eau de riz ou de kevarou, séchée et lissée par le battage, comme la première fois, est prête à recevoir la teinture bleue. Mais il faut garantir de l'action de l'indigo toutes les parties qui ne sont pas noires, et celles qui ne devront pas être bleu ou vert. Pour cela on enduit tout le reste de la toile d'une légère couche de cire. L'opération se fait avec une sorte de stylet contenant au dessus de sa pointe un tampon de cheveux que l'on imprègne de cire chaude. La toile est ensuite exposée au soleil; puis on la retourne et on étend avec la main, aussi également que possible, et

sur toute la surface de l'envers, la cire qui a dû pénétrer au travers, et on la passe dans une solution d'indigo qui teint seulement les parties non cirées. On enlève la cire par un bain d'eau chaude, après lequel on lave et on passe à l'eau d'excréments de brebis. On met enfin sécher au soleil après un nouveau lavage : on termine en passant la toile dans une eau chargée de terre à foulon; après quoi on lave de nouveau et on tord fortement, puis on met tremper pendant vingt-quatre heures dans une eau légèrement chargée de bouse de vache; on lave encore et on fait sécher. Il faut alors recommencer la première opération avec l'infusion de *cadou*, et l'on peut étendre au pinceau le rouge où les couleurs qui en dérivent, en ayant soin, toutefois, de réserver, par un enduit de cire, les endroits qui devront rester blancs. Le rouge est tiré d'un bois nommé *varatanki* ou bois de *sapan*, infusé avec de l'alun dans de l'eau après qui se trouve seulement dans certains puits. La toile ainsi peinte, est plongée dans un bain chaud de racine de *chaia*. On lave et on savonne. Enfin on peut peindre en jaune les réserves blanches. Si on applique cette couleur sur des parties bleues, elle produit du vert qui peut être plus ou moins solide suivant la composition. — Les Chinois composent autrement leurs couleurs. Les Egyptiens ont quelques procédés plus expéditifs : par exemple, pour faire les fonds mats, ils ont des cartons découpés comme ceux de nos enluminés, et pour faire les réserves de cire ils en enduisent d'abord entièrement l'étoffe, et découvrent ensuite, avec un poinçon en bois, les parties qui doivent être teintes.

Procédés européens primitifs. Lorsque le commerce eut fait suffisamment connaître les toiles de l'Inde ou de la Perse, on eut le désir de les imiter. Il est probable que l'on commença à peindre avec des couleurs à l'eau simple ou à l'œuf, comme on l'avait fait pour les miniatures sur soie; mais ces dessins n'ayant aucune solidité, on employa les couleurs à l'huile. Enfin on ne tarda pas à reconnaître que la peinture d'une toile n'était qu'une branche de la teinture. L'esprit d'analyse fit déceler dans la pratique des orientaux un petit nombre de principes spéciaux : 1° Rendre la toile parfaitement nette, propre et lisse avant d'y appliquer aucune couleur. 2° Suivre pour l'application des couleurs un ordre tel que toute couleur employée ne soit pas de nature à altérer les précédentes. 3° Lorsqu'on emploie la teinture par immersion, distinguer si la couleur se fixe directement ou si elle ne devient solide qu'au moyen d'un mordant; dans le premier cas, garantir par un enduit de cire les parties que l'on veut réserver pour les conserver blanches, ou pour y appliquer une autre couleur;

dans le second, appliquer exclusivement le mordant sur les parties qui constitueront le dessin, et, après avoir teint en plein, enlever par un lavage convenable la teinture couvrant les parties à réserver; chose facile, puisque, faute de mordant sur toutes ces parties la teinture n'y aura pas été fixée. 4° Avant d'appliquer une nouvelle couleur, procéder à un lavage et à un débouillissage pour rendre de nouveau la toile parfaitement nette. Quant aux moyens particuliers à l'exécution du dessin, il y a trop d'analogie entre le dessin et l'écriture pour que l'on n'ait pas bientôt pensé à substituer pour le dessin sur toile, comme on l'avait fait pour l'écriture, l'action des planches gravées à celle de la plume ou du pinceau. Il est probable que cette idée surgit à la fois dans plusieurs esprits, car on ignore quand et par qui elle fut appliquée pour la première fois.

On était donc parfaitement en mesure d'imiter les Indiens, et, sauf l'application de l'impression pour certaines parties du dessin, et la différence des ingrédients employés comme mordants et comme couleurs, on suivit d'abord de très près leur méthode. Après avoir dégonné la toile on la passait dans une dissolution de noix de galle; puis on dessinait au pinceau, ou bien on imprimait à la planche d'abord les parties noires, et immédiatement après le mordant, sur les parties qui devaient être rouges; après avoir lavé la toile pour enlever la gomme avec laquelle on avait épaissi la couleur et le mordant, on la passait dans une cuve de garance, avivée quelquefois avec de la cochenille; on la jetait dans l'eau froide et on l'y lavait; puis après un lavage à l'eau de son tiède, on appliquait les mordants pour le rouge-clair, le violet, le gris de lin, on donnait un second lavage ou bouillissage, on repassait à la cuve de garance on l'on mettait plus ou moins de cochenille et de graine d'écarlate. Enfin on lavait encore et on faisait blanchir sur le pré. Avant de passer à la cuve d'indigo, on était la toile au pinceau sur toutes les parties qui devaient être réservées: la cire était mêlée de moitié de suif, et la toile étendue sur une table couverte de sable. Pour obtenir des nuances dans le bleu on réservait les parties qui devaient être plus claires, et on passait une seconde fois la pièce dans un bain où les parties précédemment teintes se fonceaient. La toile ayant été séchée, était mise dans de l'eau de son bouillante pour enlever la cire. Les indiennes sur lesquelles on voulait appliquer moins de couleurs étaient traitées en conséquence, seulement on avait imaginé pour les fonds entièrement bleus, de poser la cire avec des planches de plomb, et

pour les bouquets sur fond de couleur, d'imprimer le mordant pour le fond, après que les bouquets étaient finis, et avec des planches garnies de morceaux de chapeau. Cette opération s'appelait *chapeauder*. Les planches en bois et gravées en relief ou chargées de pointes métalliques, étaient considérées comme donnant des résultats bien inférieurs au travail fait avec le pinceau.

Procédés européens modernes. Aujourd'hui le perfectionnement des sciences chimique et physique, leur application à la teinture, et les progrès de la mécanique, ont complètement transformé l'art oriental et celui du XVIII^e siècle. Pour donner une idée générale de l'état actuel de l'industrie, quant aux étoffes imprimées, nous devons distinguer: 1° ce qui a rapport aux couleurs, 2° ce qui a rapport à leur application, 3° la nature des étoffes. Nous nous occuperons d'abord des tissus de lin, de chanvre et de coton.

Couleurs. Il y a trois modes spéciaux et distincts pour l'application des couleurs: le premier emploie des matières qui se fixent sans mordants: l'*indigo* est seul de cette classe. Ce mode comprend aussi les couleurs qui, déposées sans mordants, ou même avec mordants sur l'étoffe, y sont peu fixées: elles sont à base d'oxyde ferrique ou d'oxyde chromique; un simple lavage à l'eau de son suffit pour les enlever; on les appelle *faux teint*. Le deuxième rend ces couleurs plus solides par l'emploi de la vapeur: il constitue le *genre vapeur*. Le troisième est le *genre garancé*: il comprend tous les tissus qui, après avoir été imprimés avec des mordants, sont teints dans un bain de garance ou de quercitron. On a souvent, pour une même pièce, recours à l'emploi successif de plusieurs modes.

L'art actuel a complètement renoncé à l'emploi de la cire pour ménager les réserves sur les pièces soumises au bain d'indigo. Il remplace cet agent incommode par des composés qui, fournissant de l'oxygène à l'indigo, le rendent insoluble et l'empêchent par conséquent de se fixer partout où ils existent: le sulfate, l'acétate de cuivre et les sels de zinc sont employés à cet effet. Les dessins obtenus par cette méthode restent blancs, et sont dits *bleu en réserve* ou *réserve sous bleu*. Mais après avoir ainsi amélioré le procédé des réserves, dont le principe était connu dans l'Inde, on est arrivé à produire simultanément plusieurs effets en introduisant dans la *réserve un mordant*. Alors, pour obtenir une ou plusieurs nouvelles couleurs sur les parties qui ont été chargées de *réserves mordantées*, il suffit de laver la pièce au sortir de la cuve d'indigo, et de la passer dans un bain de garance ou de quercitron. On peut

ajouter à ces réserves, et en sus du mordant, des sels qui, par l'effet d'une double décomposition, produiront certaines couleurs prévues, sous l'influence de certaines dissolutions; par exemple si l'on a mêlé un sel de plomb, et qu'après le bain d'indigo la pièce soit passée dans un bain de chromate de potasse, il se produira du jaune. Ces réserves mordantées et avec additions de sel, ont pour effet de rendre inutiles plusieurs applications de planches avec lesquelles il aurait fallu rentrer les dessins dans les réserves si elles étaient restées blanches. Les dessins ainsi obtenus à l'aide de réserves mordantées, sont connues sous le nom de *lapis*. L'effet produit par des sels dont l'action chimique détruit la couleur ou le mordant, s'appelle *enlavage sur fond*, et le composé se nomme *rongeant*. Les rongeants sont ordinairement des acides végétaux, associés quelquefois à des acides minéraux dont l'action est plus puissante. Lorsque l'enlavage est mêlé d'un sel qui, par double décomposition, produira une couleur, il prend le nom de la couleur; par exemple, le mélange de sel de plomb que nous venons de citer s'appelle *jaune enlavage*. Le rongeant prend dans le même cas le nom de la couleur qui lui est jointe: ce nom peut varier pour le même composé suivant le bain auquel devra être soumise l'étoffe, car la différence du bain change la couleur produite par un même composé, comme la différence des mordants change la couleur produite par un même bain. — Depuis une vingtaine d'années, on emploie un autre genre d'enlavage qui se fait au moyen du chlore, et de deux façons différentes: suivant la première, on imprime sur l'étoffe préalablement teinte une solution d'acide tartrique; puis, après avoir tendu la pièce sur des cadres, on la fait passer rapidement dans une solution concentrée de chlorure de chaux avec excès de base. Après cette opération qu'on appelle passage à la *cure décolorante*, on lave à grande eau pour arrêter la décoloration. La seconde manière consiste à plier l'étoffe sur elle-même en plis parfaitement réguliers, parfaitement tendus, et à la comprimer fortement entre deux plateaux dans lesquels sont découpés des dessins à jour, se correspondant avec exactitude. Alors, on verse dans les jours de la plaque supérieure, une solution de chlorure de chaux qui, traversant l'étoffe pour sortir par les jours inférieurs, enlève la couleur sur tout son trajet. Cette méthode est surtout employée pour produire sur les foulards des pois ou autres dessins.

Genre vapeur. Ce mode, qui date seulement de 1810, a ouvert de nouvelles ressources aux fabricants de toiles peintes, en leur permettant

d'obtenir avec toutes les laques, des teintes suffisamment solides. Il a pour but d'opérer la fixation des couleurs, et s'applique également à la soie et à la laine; mais cette dernière substance exige plus de chaleur que le lin, le chanvre ou la soie. L'opération consiste à soumettre les couleurs à l'influence de la vapeur sèche et chaude, pendant un temps déterminé qui varie entre trois quarts-d'heure et une heure, et à les éventer ensuite promptement en les exposant dans une chambre ou la température soit modérée. La théorie de cette opération est encore obscure: M. Chevreul pense que les matières colorantes subissent, comme les aliments lors de leur cuisson, des transformations de propriété, déterminées par le contact de matières organiques et inorganiques sous l'influence de la chaleur. La sécheresse de la vapeur est indispensable, car si elle était humide elle ferait couler les matières colorantes. La vapeur doit être répartie fort également pour que l'effet soit le même sur tous les points, et la toile ne doit être en contact qu'avec des matières incapables de la tacher. La plupart de ces conditions sont plus faciles à remplir quand l'espace est restreint; aussi tous les appareils contiennent-ils l'étoffe repliée sur elle-même en zig-zags peu distants, dans une boîte carrée ou en forme de *guêrîte*, dans une *chambre*, dans une *cave* ou un *tonneau*; ou bien l'étoffe se contourne sur deux rangs parallèles de cylindres; ou bien elle est enroulée sur un cylindre creux, percé de petits trous régulièrement espacés, et par lesquels la vapeur s'échappe en traversant l'étoffe. Ce dernier appareil est dit *fixage à la colonne*; les autres portent chacun le nom de leur enveloppe. Tous les plis de l'étoffe sont accompagnés d'une doublure en laine ou *doublier*, auquel on a recours pour que les couleurs ne se touchent pas. Les plis, sauf dans le fixage à la colonne, sont écartés de 12 à 15 centimètres, et la vapeur est dispersée, soit par des tuyaux criblés de trous, soit par des obturateurs en bois qui empêchent qu'elle ne se précipite avec force sur un seul point.

Genre garancé. Le procédé que l'on doit employer ici pour colorer les dessins est l'inverse de celui qu'il faut suivre avec l'indigo: le bleu se fixant à l'étoffe sans intermédiaire, il faut charger tout ce qu'il ne doit pas teindre, de composés qui l'empêchent de se fixer ou qui le détruisent, tandis que la dissolution de garance ou de garceiron ne s'attachant pas d'une manière solide à l'étoffe sans l'intermédiaire des mordants, il faut appliquer les mordants sur toutes les parties qui devront rester colorées, puisque partout ailleurs la coloration disparaît.

tra par le moyen d'un simple lavage. Nous nous bornerons à rappeler que la même toile, chargée à différentes places de mordants différents, prendra dans un même bain des couleurs différentes: la composition de ces mordants est du ressort de la teinture. — Les mordants imprimés, il faut sécher l'étoffe aussi rapidement que possible avant de la passer à la cuve. On l'étend pendant quelque jours pour que l'humidité de l'air enlève l'acide acétique du mordant, et en dégage l'alumine : on lave pour enlever les gommes avec lesquelles il a fallu épaissir les mordants pour les imprimer; puis on procède au bousage. Cette opération consiste à passer l'étoffe soit dans l'eau pure et courante dont l'effet est très lent, soit dans une eau de son faite, à raison de 0,75 kilogr. par 100 mètres de toile, ou bien dans de l'eau chargée d'environ 3 litres de bouse de vache pour la même quantité. On emploie aussi le sel à bouser de Kestner, en quantité quatre fois moindre que celle du son. Quelquefois on ajoute aux 3 litres de bouse un kilogr. de craie. Le bousage rendant l'alumine insoluble, la fixe définitivement à l'étoffe, enlève la partie du mordant qui peut être restée non combinée, et la dissout. On peut renouveler le bousage une seconde fois avant de teindre à la cuve.

Impression. Avant de procéder à l'application d'aucune matière, réserve, rongeur ou mordant, il faut que l'étoffe soit blanchie, pour qu'il ne reste rien de l'apprêt ni des matières étrangères; qu'elle soit débarrassée des filaments non engagés, et qu'elle soit lustrée. Ces différentes opérations étant décrites aux mots **BLANCHIMENT**, **GRILLAGE**, **LUSTREUR**, nous ne nous y arrêterons pas. Il faut ensuite *épaissir* les mordants ou les couleurs, pour qu'ils puissent adhérer à la planche sans s'étendre sur l'étoffe au delà des contours du dessin, tout en s'imprégnant suffisamment. On épaississait, dans l'origine, seulement avec de la gomme. Cette matière fluide et coulaute est encore la plus en usage : toute fois on emploie l'amidon ou la fécula torréfiée, lorsque les planches sont à dessins détachés destinés à être rentrés dans les réserves, et l'amidon cuit pour les planches, dont les reliefs se composent de minces lames de cuivre placées de champ. La chaleur, l'humidité, la nature du mordant ou de la réserve, la manière d'imprimer, et beaucoup d'autres circonstances que l'expérience particulière découvre seule, rendent le choix des épaississants très délicat. Quoique les mordants, les réserves, les rongeurs soient généralement incolores, on leur donne, afin de pouvoir suivre les progrès de l'impression, une couleur qui est presque

toujours celle devant résulter de leur emploi. Avant de quitter ce sujet, disons que *plaquer* ou *foularder* veut dire imprimer un mordant sur les deux faces de l'étoffe, et *mattier*, l'appliquer d'un seul côté. Pour imprimer plusieurs mordants les uns sur les autres, ou fait successivement sécher les premiers appliqués. Pour plaquer ou foularder, on fait plonger l'étoffe dans une cuve pleine du mordant, en l'attirant au moyen d'un cylindre sur lequel elle s'enroule, après avoir glissé sur une planche à cannelures divergentes, et sur plusieurs barres qui la maintiennent de largeur.

Un mot sur les différentes sortes de planches et de cylindres employés pour imprimer. Les plus anciennes planches sont en bois et s'appellent *blocs*. Elles sont faites en poirier, composées de plusieurs épaisseurs croisées les unes sur les autres, de manière à empêcher le gauchissement. Il y a plusieurs manières d'y faire paraître le dessin en relief : suivant la première, on évite toutes les parties en face desquelles l'étoffe doit rester blanche ; dans la seconde, employée pour les traits délicats et le pointillé, on creuse dans le bois le contour du trait, puis on ajuste dans la creusure, des lames de cuivre placées de champ, et dont l'épaisseur reproduit le dessin. Les points sont produits par des pointes aussi de cuivre, de grosseur convenable, et enfoncées dans la planche. Il y a aussi des planches de cuivre : les unes gravées en relief comme les blocs, et dans lesquelles les pleins un peu considérables sont formés par des planchettes de tilleul, incrustées dans le cuivre; les autres gravées en *taille-douce*. On compose encore des planches métalliques avec une réunion de clichés juxtaposés. Les cylindres sont gravés à la machine ou à l'eau forte, ou bien ils ont aussi leur surface composée de clichés. Les rouleaux peuvent, de même, être gravés à l'eau-forte, au burin, au moyen du tour à guillocher, ou recevoir des empreintes frappées au balancier; mais ils sont plus généralement aujourd'hui gravés à la *mollette roulante*, invention datant de 1800, perfectionnée en Angleterre en 1820, et importée en 1825; ou bien au *poignon mollette*, à l'aide de la machine à graver inventée par Perkins en 1820. Les procédés d'exécution resteront étrangers à cet article.

Nous voici en mesure d'indiquer les différentes manières d'effectuer l'impression. Nous devons commencer par l'impression à la main, ou au bloc. Il s'agit de charger la planche de couleur et de l'appliquer sur l'étoffe, chose fort simple et qui demande cependant beaucoup de préparatifs et de soin. 1° La table en bois a 3 mètres de long, sur 0,7 à 0,8 de large, et 0,12 à 0,15 d'épaisseur. Elle est couverte d'une pièce de laine parfaite-

ment tendue, qui donnera une élasticité suffisante à la surface. On garantit ce drap de toute souillure, par une seconde pièce mobile, de toile ou de laine, appelée *doublier*. La pièce à imprimer est enveloppée sur un rouleau; cette opération est très importante, car s'il y avait des plis, ou si l'étoffe n'était pas tout-à-fait à droit fil, ou parfaitement dans sa largeur, les dessins se trouveraient déformés par la suite et il deviendrait impossible d'en faire rentrer plusieurs les uns dans les autres. On l'enroule donc sur un prisme octogone, en la faisant passer sur plusieurs tringles de bois parallèles qui la forcent de s'étirer également et en effacent les plis : des rouleaux sont placés entre les tringles pour faciliter le glissement. Après sa mise en bobine, la pièce est placée au bout et un peu au-dessous de la table, sur des coussinets qui reçoivent les extrémités de l'axe du prisme. Étendue sur la table, elle est saisie à l'extrémité opposée, par un cylindre dont la surface garnie de pointes accroche l'étoffe, la tient tendue et l'attire quand on le fait tourner. Sa toile ainsi posée devant lui, l'imprimeur tire sur papier une épreuve de sa planche, et, au moyen de cette épreuve, il trace sur la pièce deux lignes, transversale et longitudinale, car la planche n'a que la moitié ou le tiers de la largeur de l'étoffe; et sur ces lignes il marque les points de repère du dessin. Alors il pose sur ces repères et frappe, avec un maillet, la planche qui lui fournit plus loin d'autres points au moyen desquels il continue son travail. Lorsque toute l'étendue de la table est imprimée, il fait tourner le cylindre, attire à lui de nouvelle étoffe et dirige celle qu'il vient d'imprimer sur des rouleaux disposés près du plafond et desquels la toile pend verticalement en un assez grand nombre de plis pour qu'elle soit sèche avant d'arriver à l'endroit de l'atelier auquel on la plie sur elle-même. L'imprimeur est aidé par le tireur qui étend la couleur sur le *châssis* contenu dans le *baquet*. Ce baquet est une caisse en bois, à portée et à hauteur de la table, rempli à moitié d'une solution de gomme, qu'on appelle *fausse couleur* et, sur laquelle repose une toile cirée, tendue dans un cadre. Sur cette toile pose un autre cadre garni d'un drap, sur lequel le tireur étend la couleur avec la *brosse à tirer*, composée de longs poils de sanglier : il a soin de croiser ses coups de brosse à angle droit. L'imprimeur pose sa planche deux fois de suite sur le cadre, en la tournant d'un sens différent pour qu'elle pose en divers points et se charge également. La *planche plate*, c'est ainsi qu'on appelle celle en taille-douce, est placée sur un chariot, couverte rapidement de couleur avec une brosse, et le

mouvement qui l'entraîne sous le rouleau, la fait glisser sous une lame d'acier nommée *docteur*, qui enlève toute la couleur autre que celle garnissant les creux. Le système d'impression au moyen de la gravure en creux, exige surtout une grande égalité dans la pression, car celle-ci fait varier la quantité de couleur cédée à la toile, et, par conséquent, l'intensité de la nuance. On a tiré de cette difficulté même, une pratique très utile, car en graduant la profondeur de la taille, on obtient sur la même fleur, deux et même trois nuances par un seul passage de la planche ou du rouleau.

Impression mécanique. Il y a deux systèmes fort distincts au moyen desquels on a remplacé la main de l'imprimeur et du tireur. L'un, employant des surfaces cylindriques, procède par le mouvement circulaire et continu. L'autre, ayant conservé les planches en relief, est obligé de les presser et de les relever successivement, par un mouvement alternatif. L'impression continue offre plus de difficulté pour la gravure et la production du cylindre ou du rouleau; mais il est si facile de donner le mouvement, qu'elle paraît avoir été inventée la première. Dès 1755, Bonvalet se servait à Amiens d'un rouleau pour imprimer en relief les étoffes de laine. L'idée inhérente du système était donc trouvée. En 1780, on imprimait les toiles et les velours de coton avec des cylindres de bois sur lesquels des lames de cuivre et des fils de laiton formaient les dessins. En 1790, Nicholson imagina de disposer des clichés métalliques en relief sur toute la surface du cylindre. Cette idée, perfectionnée par Perkinson, Hémet et autres, a produit la machine employée aujourd'hui en Angleterre, sous le nom de *Machine à surface*, et, en France, sous celui de *Plombine* ou *Hémetine*. Cette machine a donné lieu à plusieurs autres du même genre qui permettent de gaufrir l'étoffe soit avant, soit pendant l'impression et simultanément. Dans ce cas le cylindre en relief presse l'étoffe sur un cylindre en papier où les reliefs s'enfoncent à mesure qu'ils se présentent, ou bien les reliefs correspondent aux creux d'un autre cylindre dont le diamètre est parfaitement égal. L'étoffe est tendue de la même façon dans les deux cas, mais la distribution de la couleur ne se fait pas de même sur les cylindres en creux et sur ceux en relief. Pour ceux-ci, la couleur est dans un baquet où plonge un drap sans fin, tendu sur trois rouleaux placés en triangle, l'un vers le fond du baquet, l'autre tangentiellement au cylindre de manière que le drap y étant pressé, se décharge sur les reliefs. Nous allons voir comment la couleur est distribuée aux rouleaux.

Impression au rouleau. Vers 1801, Oberkampff essaya d'appliquer, dans sa manufacture de Jouy, le rouleau de Bonvalet à l'impression de toutes les étoffes. Une des plus grandes difficultés de cette méthode est d'obtenir des cylindres de cuivre rouge parfaitement homogène, de 1 mètre de long sur 13 à 15 centimètres de diamètre. Cette difficulté fit essayer l'emploi de cylindre de pierre, mais on ne put réussir à les graver. Pour imprimer en une seule couleur, un cylindre plongeant dans le baquet à couleur, et recouvert de drap, tourne au-dessous du rouleau de cuivre gravé en creux et le charge de couleur : une lame d'acier ou docteur, pressée par des vis, appuie sur le rouleau vers sa partie supérieure, et le décharge de toute la couleur qui n'est pas logée dans les cavités de la gravure. Du côté opposé, un autre docteur qui, contrairement au premier, présente son tranchant à l'encontre de la marche du rouleau, le débarrasse des poils ou des ordures que la toile aurait pu lui céder. Ces deux lames ont un mouvement alternatif dans le sens de leur longueur. Au-dessus du rouleau, est un cylindre en fonte de fer, opérant une forte pression réglée par des leviers chargés de poids. Avec ce cylindre, circule un drap sans fin, recouvert d'un doublier, et tendu par un ou deux rouleaux et des tringles ou des planches à stries divergentes. C'est entre ce cylindre presseur et le rouleau gravé, que la toile, maintenue de largeur et dépliée par des systèmes de barres parallèles, est entraînée d'un même mouvement, et se charge du dessin. La machine à quatre couleurs n'est que le développement de celle-ci. Au dessous de la moitié inférieure d'un seul rouleau compresseur, sont disposés quatre rouleaux gravés, ayant chacun leur augo, leur rouleau fournisseur et leurs docteurs. Mais pour que l'on soit tout à fait maître de la pression, ce sont les axes des rouleaux qui sont poussés vers le compresseur, soit par des vis, soit par des leviers. Quelquefois le dernier rouleau plonge directement dans la couleur.

Impression à la Perrotine. Cette machine, inventée par M. Perrot, ingénieur français, reproduit, au moyen d'organes mécaniques, les opérations faites à la main avec des planches, et imprime simultanément trois couleurs différentes. La table au lieu d'être horizontale, devient un parallépipède en fonte, dont les deux faces verticales et la face inférieure sont parfaitement dressées. Le drap et le doublier de laines embrassent les trois faces : l'un et l'autre forment une toile sans fin, tendue par un cylindre, par un rouleau à pointes d'aiguilles divergentes; et par des barres fixes d'étendage. L'étoffe, montée sur la bobine et tendue aussi par des barres,

vient se réunir au doublier, sur un cylindre qui précède la table. Ces trois tissus, ainsi réunis, s'appliquent, en descendant, à une des faces verticales de la table, glissent sous la face inférieure et remontent, en s'élevant, le long de la troisième face, qu'ils quittent pour entrer dans un étendage ou dans des paniers. Trois planches dont les dessins rentrent les uns dans les autres, sont portées sur des chariots, de manière à pouvoir, au moyen d'un mouvement alternatif, s'approcher ou s'éloigner des trois faces de la table. Il s'agit, lorsque les planches se sont éloignées, après avoir été appliquées sur la toile, de faire que celle-ci avance d'une quantité exactement égale à la largeur de la planche, puis s'arrête pendant un temps suffisant et qui corresponde au mouvement des planches. On y parvient en garnissant les quatre angles de la table de quatre rouleaux intérieurs, dont la surface, garnie de pointes divergentes, saisit le drap sans fin et l'entraîne dans leur mouvement. Les rouleaux portent chacun un pignon, commandé par une même roue posée à leur centre commun. La roue est mise en mouvement par une crémaillère à peu près verticale, n'agissant que dans un sens, et conduite par une bielle attachée à la manivelle principale de la machine : le mouvement ainsi transmis devient alternatif. Le point de la manivelle où se trouve attaché le pied de la bielle, peut être fixé plus ou moins près du centre de mouvement, ce qui augmente ou diminue l'amplitude de la course, et, par suite la quantité dont on veut faire marcher la toile. Les chariots qui portent les planches sont écartés de la table par l'action permanente de ressorts pour les planches latérales, et de la pesanteur pour celui qui est au-dessous de l'appareil. Voici la disposition au moyen de laquelle, après les avoir chargées de couleur, on les pousse contre la table. Des châssis à couleur, composés d'un drap tendu dans un cadre, sont disposés parallèlement à chaque face de la table, et glissent dans des rainures pratiquées sur ses côtés, de manière à pouvoir alternativement se placer entre l'étoffe et la planche ou les démasquer. Dans leur glissement, ces châssis frottent contre des rouleaux recouverts de drap, qui leur sont tangents et qui empruntent la couleur à des rouleaux de cuivre plongés dans des baquets. Cette couleur est, en outre, étendue par un système de brosses, avant que le châssis se présente devant la planche. Le mouvement de celle-ci commence alors : elle touche le châssis, se retire pendant qu'il continue sa course, revient le toucher à d'autres endroits, recule encore en même temps que le châssis se retire, et, le passage étant rendu libre, se pose sur l'é-

toffe qui reçoit simultanément, et sur chaque face de la table, une empreinte différente, dont chacune recouvre successivement les autres. C'est alors que la toile fait un pas, pendant que la distribution de la couleur recommence, et elle se retrouve à son temps d'arrêt, juste au moment où les planches sont poussées contre elle. Il est inutile et il serait difficile sans un grand nombre de figures, de chercher à décrire par quelles combinaisons d'organes mécaniques, excentriques, bielles, articulations, roues dentées, on obtient la concordance de tous ces mouvements. Il suffit d'avoir donné une idée de cette ingénieuse machine si utile à l'industrie française.

Une machine due à M. Urbain Troublé, et garantie par un brevet d'invention, agit suivant un système différent : elle emploie des rouleaux, mais elle marche sur une table horizontale garnie d'une crémaillère.

Distribution de couleurs variées. On obtient des effets tout à fait remarquables et très distincts, par de simples dispositions qui permettent de distribuer plusieurs couleurs à la fois sur des parties différentes de l'étoffe. Quelquefois l'étoffe, pendant qu'elle avance d'un mouvement uniforme, se charge de raies variées dont elle puise la couleur dans des baquets contigus, ou sur des cylindres successifs, chargés de disques écartés de telle façon que la saillie des uns correspond à l'intervalle des autres : il suffit d'indiquer ces procédés, qui sont susceptibles de plusieurs variations. D'autres fois, l'emploi de l'impression étant combinée avec les méthodes de distribution, le châssis pose sur un baquet divisé par de minces cloisons ou compartiments de formes variables et remplis de couleurs différentes, se charge, en s'appuyant sur ces compartiments, de toutes les couleurs qu'il communique à la planche dans le même ordre. C'est ainsi que l'on obtient, par une seule impression, des dessins avec des raies, des zig-zags, des nuances fondues.

Tissus divers. — Tels sont les procédés employés aujourd'hui pour tous les tissus unis, brochés ou damassés, lorsqu'ils sont composés de fils végétaux d'une seule nature ou mélangés entre eux. Les procédés de coloration varient seuls lorsqu'il s'agit de laine, de soie, ou de leurs mélanges. On sait que sur les matières animales, la couleur peut s'appliquer directement. Quant aux étoffes de laine, le fixage a lieu par des cylindres chauffés à la vapeur. On imprime aussi des couleurs à l'huile. Autrefois, les étoffes ainsi colorées devenaient sèches, rudes au toucher; les couleurs formaient des plaques dures, écailleuses et ternes, qu'on était obligé de sou-

mettre à l'action de râcles mécaniques ou de cardes. Aujourd'hui l'amélioration des huiles, rendues incolores et siccatives, permet d'imprimer ce genre à la presse et sur les tissus les plus minces, sans en altérer la souplesse. L'exposition de 1834 a vu de très beaux produits de cette espèce.

La soie et le velours, imprimés par les mêmes procédés, fournissent de beaux ornements d'église et des articles de fantaisie. Cette méthode a été brevetée d'invention, à Paris, en 1809, et la fabrication est continuée avec succès depuis cette époque. La soie est peinte dans le genre garancé et dans le genre vapeur, comme les toiles. Elle a en outre le genre *mandariné*. Ce dernier est caractérisé par l'emploi de l'acide nitrique ou azotique. La pièce, après qu'on y a imprimé les réserves, est passée, de même que lorsqu'on foularde la toile, dans une auge qui alors est de grès, et contient l'acide dont le contact colore la soie en jaune.

Impression en saillie ou gaufrage. — Ce genre, dont nous avons déjà fait mention en parlant de l'héméline, est fort ancien en France comme le prouvent de vieilles étoffes trouvées dans les tombeaux. Il résulte de la pression opérée sur l'étoffe mouillée, entre des planches ou entre des cylindres gravés en creux et chauffés, et d'autres planches gravées en relief, et correspondant aux premières. Si la gravure est en même temps chargée de couleur, on a des peintures en relief : les serges, les pannes, les camelots, les draps, les tapis, le feutre, etc., sont ainsi peints en relief ou simplement gaufrés. On imite, par ce moyen, la broderie et la tapisserie. L'impression sur étoffes de *crin* se borne toujours à un gaufrage qui n'est pas de longue durée. L'impression sur *poterie* consiste à transporter une épreuve fraîchement tirée de dessous la planche, sur le vase que l'on veut décorer.

L'impression sur étoffes constitue en France une industrie fort importante. Le seul département du Haut-Rhin imprimait, en 1834, 27 millions de mètres de calicot, percale ou mouseline, valant 43 millions de francs, dont 23 étaient dus à la peinture, pour laquelle on employait dix-huit mille ouvriers, tandis que vingt mille autres imprimaient les cotonnades et les guingams moyennant 4 millions de prix de main-d'œuvre.

EMILE LEFÈVRE.

IMPRIMERIE. Les anciens ne connaissaient pas cet art admirable qui a changé la face du monde. Tous les éléments de cette invention étaient pourtant en germe dans leurs connaissances courantes, et même dans certains procédés de leur industrie. Quelques passages de Cicéron, de Quintilien, de saint Jérôme, nous

prouvent que le principe de la mobilité des lettres était connu et admis pour quelques usages; il était même appliqué dans un but qui touchait de bien près à la typographie elle-même : les potiers romains se servaient de types mobiles pour marquer à leur nom les ouvrages sortis de leurs ateliers, comme le prouvent les lettres retournées qu'on trouve dans quelques unes de ces inscriptions industrielles. Ce n'est pas tout, les Anciens, et en particulier les Étrusques, pour l'ornementation de leurs fameux vases, savaient, avec des patrons découpés, décalquer sur le bois, sur la terre cuite ou sur la pierre, toutes sortes d'images, et par conséquent des lettres. M. de Caylus a trouvé des traces de ce procédé, non seulement sur les vases déjà cités, mais encore sur l'enveloppe ornementale des momies égyptiennes. Cette manière de calquer, qui n'a qu'à se modifier un peu pour devenir une vraie typographie, se retrouve aux premiers temps du moyen-âge. Charlemagne emploie, pour signer, une plaque d'or dans laquelle sont découpées toutes les lettres de son nom, et, bien qu'il ne sache pas écrire, il peut tracer sa signature entière en suivant les linéaments de ces lettres taillées à jour; mais comme il y a souvent une distance immense entre le fait pressenti et sa mise en pratique, la gloire de toutes ces applications devait appartenir à l'ère moderne. Deux grandes forces hâtèrent l'éclosion de la découverte : d'un côté l'ardeur de la foi avec le besoin de livres pieux qu'elle réclame, de l'autre l'ardeur non moins vive de la science avec ses insatiables besoins de lecture. Ce n'était pas l'art trop compassé des copistes qui, même à l'aide des abréviations et des signes cursifs dont ils hérissaient leurs manuscrits, pour en rendre la confection moins lente, pouvait espérer de satisfaire à cette avidité des lecteurs pieux et des lecteurs savants. Il fallait un procédé plus prompt, plus propageateur; on le trouva, et il fut d'abord tout pour la foi, tout pour la science. Dès la première moitié du x^v siècle, on avait gravé sur des planches de bois, des figures de dévotion, accompagnées de légendes explicatives qui occupaient quelques lignes au sommet ou au bas de l'image. Le tout s'imprimait à la fois. Peu à peu la figure gravée tint moins de place, et le texte de la légende s'étendant, en tint davantage. On eut de cette manière des pages entières, puis des livres entiers formés de lettres ainsi gravées sur bois. La *Bible des pauvres*, dont la plus ancienne édition connue date de 1420 environ, et un autre livre religieux, le *Speculum humane salvationis*, parurent vers le même temps, furent les premiers spécimens de cette impression tabellaire ou xylographique, c'est-à-

dire gravée sur bois. Dans le même temps, ce besoin de propager la science, dont nous parlions tout à l'heure, faisait lancer par milliers, dans les écoles, une grammaire latine bien connue sous le nom de *Donat*, son auteur, et dont les innombrables exemplaires s'étaient multipliés par le même procédé. Qui l'avait découvert le premier? on l'ignore; on ne sait même pas dans quelle ville il fut mis d'abord en usage, car on trouve en Allemagne, en Hollande, en Belgique, ces premiers essais xylographiques propagés presque simultanément. Ce dont on s'est enquis davantage, sans être parvenu à s'édifier tout à fait, c'est de l'homme qui, prenant en main ces essais grossiers, en féconda le germe, et d'un seul coup, fit de ce qu'ils étaient, l'art admirable que nous connaissons depuis quatre siècles : la typographie. Harlem réclame la gloire de la découverte pour Laurent Coster, l'un de ses enfants, et Mayence pour Guttenberg, que soutient aussi Strasbourg, dans les murs de laquelle, laborieux proscrit, il aurait pour la première fois accompli sa grande œuvre. Sans chercher à résoudre l'insoluble problème, nous pencherons pour celui en faveur de qui se sont déclarés les esprits les plus compétents : pour Guttenberg. Nous ne dirons de sa vie que ce qui tient à sa découverte. Il eut en main de bonne heure quelques uns de ces petits livrets tabellaires cités plus haut, et l'idée lui vint d'en agrandir le procédé de fabrication, et même de le perfectionner au point qu'on pût obtenir ainsi des livres capables de rivaliser, pour la netteté du texte, avec les plus beaux manuscrits. Dans cette dernière prétention de Guttenberg, il y avait, il faut bien l'avouer, une pensée peu honorable, une pensée de contrefaçon. Donner le livre imprimé pour un manuscrit, le vendre comme tel, suivant le haut prix qu'on mettait alors à toute œuvre de copistes, et recueillir ainsi, pour chacun des innombrables exemplaires tirés en une minute, autant d'argent que pour un manuscrit à peine achevé en plusieurs mois, voilà ce que voulait Guttenberg et ce que voulaient ses associés, ceux qu'il se donna pour fournir aux dépenses de ses premiers essais à Strasbourg, aussi bien que Faust et Schœffer, avec lesquels, retourné à Mayence, il put enfin mener à bien la grande invention. Tout justifie ce soupçon de contrefaçon que nous faisons planer ici sur Guttenberg : d'abord, le mystère dont il entoure ses travaux, à Strasbourg, dans sa petite maison du faubourg de Saint-Arbogaste, et plus tard à Mayence; ensuite le soin même qu'il prend pour arriver à la plus complète perfection dans la gravure des lettres et dans leur impression. Il n'est pas jusqu'à la mobilisation de

caractères, dont il a l'idée le premier, qui ne soit pour nous une preuve nouvelle du projet qu'il poursuit. Il sait que les variantes de mots, et même de lettres sont fréquentes dans ces manuscrits qu'il veut contrefaire, et il craint que l'absence de ces variantes, impossible à obtenir avec l'impression tabellaire, ne fasse découvrir sa supercherie; grâce aux lettres mobiles, au contraire, il pourra facilement substituer un mot à un autre, et parvenir, pour chaque exemplaire, à ces variétés dans le texte imprimé qui lui donneront une dernière apparence de texte manuscrit, et qui empêcheront surtout ce que Guttemberg ne doit pas moins chercher, de confondre ses produits avec ceux qu'on obtenait, sans changement possible, à l'aide de la xylographie. La trace de cette préoccupation de Guttemberg se trouve dans le psautier de 1457, dont on connaît sept ou huit exemplaires. Selon M. Brunet, qui ne comprend pas la cause de cette différence, « aucun n'est semblable aux autres, soit pour le contenu, soit pour le nombre des feuillets et la distribution des lignes, soit enfin pour l'orthographe des mots ou pour la souscription. » Guttemberg eut beau faire, ce fut la similitude trop mal déguisée des exemplaires qui trahit la ruse. Walkins nous le donne à entendre, lorsque nous montrant Faust qui vient vendre à Paris, et se fait payer comme manuscrits ses livres imprimés, il nous parle des hésitations de l'acheteur, surpris plus qu'édifié du peu de différence des exemplaires entre eux; et lorsqu'il nous raconte enfin le départ presque honteux du contrefacteur qui, pressé de fuir, vend à bas prix ses derniers volumes. Guttemberg n'avait pourtant rien négligé des autres précautions à prendre pour bien pallier la ruse, et c'est à ce soin même, inspiré par une si peu louable pensée, qu'avait encore été dû l'un des plus utiles perfectionnements du nouvel art. Les types gravés dans le bois ne donnaient qu'une lettre pâteuse, incapable de lutter avec la netteté des lignes tracées par la plume des copistes; Guttemberg, pour obtenir une imitation plus parfaite, s'ingénia de mille moyens, fit l'essai de tous les métaux, qu'il taillait ou fondait en lettres, mais tout cela sans parvenir à ce qu'il cherchait. Schœffer, devenu en récompense l'associé et le gendre de Faust, trouva, le premier, cette composition métallique qui, donnant des lettres plus solides et à plus fines arêtes que le bois, moins dures aussi, et non moins nettes pourtant que celles qu'on aurait taillées dans le fer, mérita de rester toujours en usage pour la fonte des caractères. On sait que c'est cette découverte de Schœffer, à laquelle Guttemberg n'avait pas eu part, malgré ses longues

recherches, qui autorisa Faust à chasser de l'association le malheureux inventeur, devenu inutile. Par cette expulsion, il l'aurait même privé de la gloire qui devait s'attacher à son nom, si Jean Schœffer, fils de celui que nous venons de nommer, petit-fils de Faust, n'eût réparé cette injustice par la mention qu'il mit en tête du *Titel-Lise* allemand imprimé par lui et dédié à l'empereur Maximilien. Il y déclare que « c'est à Mayence que l'art admirable de la typographie a été inventé par l'ingénieur Jean Guttemberg, l'an 1450, et postérieurement amélioré et propagé pour la postérité, par les capitaux et les travaux de Faust et de Pierre Schœffer. »

C'est en 1505 seulement que parut le livre portant à son frontispice cette mention si justement réparatrice pour Guttemberg. L'inventeur était enfin révélé au monde, mais lorsque le monde était déjà rempli et émerveillé tout entier des miracles de l'invention. Chaque grande ville de l'Europe avait alors ses presses. Des 1466, Jean Mentelin avait établi les siennes à Strasbourg, qui rentrait ainsi sans tarder en possession de la découverte dont elle avait vu les premiers essais, et dont la nouvelle association de Guttemberg avec Faust, de Mayence, l'avait seule dépouillée. En 1465, deux allemands, Conrad Sweyheim et Arnold Pannartz, s'étaient établis au couvent de Subiaco, près de Rome, et y avaient imprimé un *Lactance* et un *Donat*, dont la description, surtout celle du *Lactance*, servira à faire voir au lecteur de quelle manière un livre se fabriquait à cette époque primitive. Le caractère est d'une forme encore un peu gothique, mais se rapproche moins pourtant du type employé par Guttemberg et qui est essentiellement gothique, que du vrai caractère romain. Il est bien gravé et bien fondu; l'encre est fort noire et ressort au mieux sur un papier fort beau, à larges marges et bien collé. Seulement, comme alors on n'a pas encore fondu de types grecs, tous les passages qui sont en cette langue sont laissés en blanc, afin qu'on puisse les remplir à la plume. Vers la fin, toutefois, la fonte en étant sans doute faite, le grec apparaît en caractères imprimés, de forme ronde et non penchée. Du reste, dans tout le volume il y a absence complète d'accents, d'esprits et de lettres capitales. — Partout, comme à Rome, l'imprimerie se propage d'abord par des Allemands. Ceux qui viennent l'établir à Paris, en 1470, sont l'un, Gering, de Constance, l'autre, Michel Fri-burger, de Colmar, et bien mieux, le docteur de Sorbonne, qui les a fait venir, et sous le patronage duquel ils travaillent d'abord, est lui-même allemand de nation. Ils commencent pourtant par mentir à leur origine tudesque; au lieu

d'employer les caractères modelés sur la vieille écriture allemande du x^v siècle, comme avait fait Guttenberg, ils adoptent un type tout romain, et qui ne manque pas d'analogie avec les inscriptions latines du siècle d'Auguste. C'est une concession faite au goût français qui dut pourtant s'accommoder plus d'une fois, surtout pour les livres scolastiques, de pages imprimées avec ces mêmes types gothiques qu'on appelait *lettres de somme*, et plus tard *lettres bourgeoises*. Il semblerait même que ces types allemands, loin de déplaire en France, furent ceux qui finirent par y être préférés. Gering, lui-même, dans ses dernières impressions, fut forcé d'y revenir, et ce qu'on appela la *cursive française*, sorte de caractère dont les premiers poinçons furent gravés, en 1556, par Granjon, de Lyon, ne fut pas autre chose que ce gothique un peu modifié. On en peut juger encore puisque cette *cursive* se retrouve dans les caractères toujours employés pour les livres de *Civilité puérile et honnête*. Dans les nombreux ouvrages que Gering imprima, et qui sont surtout des livres de piété ou des traités émanés de la plume du docteur Fichet, et des autres sorbonistes qui protégeaient la première presse parisienne, on chercherait vainement ce qui constitue un livre au point de vue des exigences typographiques. La pagination n'est que, ainsi que les titres, les numéros, la signature. On n'y trouve pas non plus de lettres capitales; on les a laissées en blanc afin que le rubricateur, qui complétait l'œuvre du typographe, pût les peindre. Il en est de même pour la fin des mots qui doivent être remplis à la plume; les titres sont aussi en blanc, leur exécution étant laissée à l'enlumineur et au copiste. Ces derniers avaient donc encore une assez forte tâche à remplir pour compléter et donner la dernière main aux livres imprimés. Cela n'empêcha pas que, comparant leur travail d'autrefois avec celui qu'on leur laissait à la fois comme par grâce, ils considéraient comme une ennemie l'invention nouvelle. Leur corporation ne comptait pas à Paris moins de 6,000 artisans, dont les cris soulevés contre l'imprimerie trouvèrent un écho dans le Parlement; un arrêt fut rendu qui ordonna la saisie et la confiscation des livres imprimés. Louis XI intervint par bonheur pour donner tort au tribunal persécuteur : « il lui fit défense, dit Voltaire, de connaître de cette affaire, l'évoqua à son conseil, et fit payer aux Allemands le prix de leurs ouvrages; mais sans marquer d'indignation contre un corps plus jaloux de conserver les anciens usages, que soigneux de s'instruire de l'utilité des nouveaux. » Nous ignorons la date de cette sage mesure, mais elle dut précéder de bien près une autre

décision royale qui la compléta : nous voulons parler des lettres de naturalité octroyées par Louis XI, en 1474, aux typographes allemands. Par une singularité qui ne fait guère honneur à sa prescience politique, Louis XI avait tout d'abord applaudi à la typographie naissante; dès que le premier bruit de la merveilleuse invention s'était répandu à Paris, c'est-à-dire vers 1461, il avait songé à en doter la France; il est vrai, s'il faut en croire un vieil auteur, qu'une idée de supercherie et d'accaparement se cachait sous sa bonne intention. Nicolas Jenson, graveur habile et directeur de la Monnaie de Tours, fut envoyé par lui à Mayence, non pas seulement pour s'informer secrètement de la taille des poinçons et des caractères, etc., mais encore, pour en enlever subtilement l'invention, Jenson craignait sans doute de ne pas remplir sa mission au gré du monarque impatient. Il alla à Mayence, s'intitia à tous les secrets de la typographie, mis au lieu de revenir en France il partit pour Venise où l'imprimerie était déjà fort en faveur, grâce aux excellentes éditions données par Jean et Vendelin, de Spire, Jean, de Cologne, et Jean Mauthen. Nicolas Jenson y apporta son contingent de remarquables travaux. Il excella surtout dans la fonte des caractères pour lesquels il avait préféré ces belles formes des manuscrits romains qu'on n'a fait que défigurer de nos jours, mais auxquelles on revient dans les bonnes imprimeries. Plus d'un frontispice des livres publiés alors porte cette mention si honorable pour Jenson : *Inclitissimus instrumentis Jenson*, ou bien encore *Inclitissimus characteribus optimi quondam in hac arte magistri N. Jenson*. Ce n'est pas le seul Français qui se distingua aux premiers siècles de l'imprimerie dans cet art difficile et précieux de la fonte des lettres, et auquel on doit des types employés dans toutes les imprimeries du monde. Ceux que fonda le parisien Garamond eurent aussi cette gloire. Pour les lettres romaines, il suivit les beaux modèles de Jenson, son maître, et pour les types grecs, il se modèla sur les dessins que lui donna Henri Estienne, mais surtout sur l'admirable calligraphie du grec Ange Végèce. Partout dans les imprimeries étrangères on demandait des caractères de Garamond, si bien qu'aujourd'hui encore, en Angleterre et en Allemagne, on désigne encore sous son nom les types correspondant en grosseur à ceux qu'on appelle en France corps de 8 points. Les Elzevires ne voulaient pas d'autres lettres que les siennes, et si plus tard il en est qu'ils leur préférassent, ce furent encore des caractères de fonte française, ceux qui sortaient des ateliers de Guillaume le Ré, et de ce Jacques San-

leques, son élève, qui, au commencement du *xviii*^e siècle, se distingua surtout dans la fonte des caractères orientaux. Les types n'étaient pas la seule chose pour laquelle l'imprimerie des Elzevirs (*voy. ce mot*) fut tributaire de la France. Les grands typographes Hollands prenaient leur papier à nos fabriques d'Angoulême, et leur meilleur correcteur d'épreuves, Simon Moyne, était un parisien. La France eut toujours ainsi, par quelque côté, sa bonne part dans la gloire des plus illustres imprimeries. Plantin, sur lequel il n'est pas besoin de revenir ici pour exalter le mérite des belles éditions sorties de ses ateliers d'Anvers, Plantin était un tourangeau; Commeling qui, en 1594, se distinguait comme typographe à Heidelberg, était de Douai; Crespin qui, en 1548, rendait célèbres les presses genevoises, était un enfant d'Arras; Julien Notary et Jean Barbier, qui établirent à Westminster, en 1498, une imprimerie, rivale beureuse de celle des successeurs de Caxton, étaient Français tous deux, aussi bien que Guillaume Faques, qui, comme il l'a dit lui-même, avait appris l'imprimerie chez Lebourgeois, à Rouen, et dont les types furent supérieurs à tous ceux dont on avait jusque là fait usage en Angleterre. On pourrait croire d'après ces émigrations de typographes français que la France manquait d'imprimeurs, et que l'ardeur y faisait défaut pour propager les merveilles de la presse; loin de là, non seulement toutes nos grandes villes avaient leurs imprimeurs, mais on en rencontrait encore dans quelques unes où il ne se trouve pas une seule presse aujourd'hui. « Dans les *xvi*^e et *xvii*^e siècles, dit Pelletier, des ouvrages difficiles étaient établis dans des villes où l'on ne trouve aujourd'hui que de chétifs ateliers; des cités même où il n'y a pas d'imprimeries en possédaient alors. Chambéry a donné des ouvrages très corrects à l'époque dont nous parlons. Quel relief offre la typographie aujourd'hui dans ces pays-là? » Chablis peut être aussi donnée en exemple: elle avait une imprimerie en 1478, et il y a cent ans au moins qu'elle n'en a plus. Qu'on juge par là du nombre de typographes mis en travail dans les grandes villes. En 1471, Metz possédait déjà son imprimerie; Angers avait la sienne en 1477; Vienne en 1478; Caen, vers 1480, mais plus réellement, en 1500, époque des éditions dues à Michel Augier et à Jean Macé; Reims, en 1484, et Albeville, en 1486, année où Jean Dupré et Pierre Gérard y imprimèrent les vingt-deux livres de la *Cité de Dieu*. Toulouse avait en 1488 une presse célèbre, desservie déjà par l'un de ces Colomies qui, jusqu'à la fin du *xvii*^e siècle, se maintinrent au premier rang des im-

primeurs-libraires et des érudits; on imprimait à Poitiers en 1479, à Dôle en 1492, à Angoulême en 1493; à Orléans enfin, où de nombreux copistes avaient été si activement mis en travail, les imprimeurs, qui prenaient leur place, se rendaient bien vite célèbres. Ils devaient compter plus tard dans leur rang le fameux Mamert Patisson, qui mérita de devenir l'un des successeurs de Robert Estienne à Paris, et qui fut l'époux de sa veuve en 1580.

Ce qui nous surprend toutefois, c'est que pendant que ces villes, dont quelques unes sont du second et même du troisième ordre, ont plusieurs presses en pleine activité, il s'en trouve de plus importantes qui n'ont pas encore d'imprimeurs au milieu du *xvi*^e siècle. Pierre Millange, le premier imprimeur un peu célèbre que nous voyions à Bordeaux, n'y établit qu'en 1572 les ateliers que les jurats consentirent enfin à protéger; à Marseille, il semble que ce fut pis encore, car c'est seulement en 1585 que Pierre Paul, éditeur d'un livre patois, peut, dans son épître dédicatoire, féliciter les magistrats de la ville d'y avoir moyenné l'établissement d'un imprimeur. Aix n'avait eu une avance que de dix années sur Marseille, et cela grâce encore à Pierre Roux, imprimeur d'Avignon, qui, en 1575, traita avec les consuls d'Aix, et y transporta ses presses. Lyon, en revanche, marchait depuis longtemps à la tête des villes où la typographie était le plus en bonneur et en activité. La date du premier livre qu'on y ait imprimé se perdait, selon l'abbé Constanzo Gazzera, dans l'ombre des temps les plus anciens de la typographie; et le second, publié sous les auspices du conseiller B. Bruyer, ne devait pas remonter moins loin que 1474 ou 1477. L'un des hommes qui devait le plus, à un siècle de là, illustrer l'imprimerie lyonnaise, fut Robert Granjon. Il excellait si bien dans la gravure et la fonte des caractères, qu'en 1557, Henri II crut pouvoir lui accorder le privilège d'imprimer les *Recréations de Bonaventure Des Perriers*, de sa *Lettre françoise d'art de main*, défendant que nul autre que lui « n'eût à tailler poinçons de la dite lettre, ne la contrefaire, ni d'icelle vendre, ni distribuer aucune impression fors celle imprimée par le dit Granjon. » Il était élève de Garamond, et sa réputation s'étendit aussi loin que celle de son maître. En 1578, le pape Grégoire XIII l'appela pour établir une fonderie de caractères au Vatican même. Il y travailla, sous les ordres du cardinal de Médicis, à plusieurs caractères romains, drolts, latins, arabes, syriaques, arméniens, illyriens, moscovites. Ainsi, voilà donc encore un artiste venu de France qui donne l'impulsion à l'art typographique en Italie, et le pratique ex

professo. Nous avons déjà trouvé Nicolas Jenson à Venise; dans cette même ville nous pourrions citer encore Jacques Des Rouges, dont les éditions de 1474 à 1476 sont célèbres à bon droit. Ces deux Français furent les maîtres des Alde; c'est en les voyant à l'œuvre que ces grands typographes vénitiens apprirent à être ce qu'ils furent. Aussi quand la France leur reprit les procédés d'impression qu'ils avaient seulement perfectionnés, avait-elle quelque droit d'agir ainsi; c'était son bien un peu agrandi qu'elle reprenait, et il n'était pas besoin de crier aussi haut que le firent les Alde, au plagiat et à la contrefaçon. Le seul tort des Lyonnais qui contrefirent les éditions *aldines*, en leur empruntant ce caractère penché, appelé depuis *italique*, et qui, gravé primitivement par Jean de Bologne, avait eu pour modèle l'écriture même de Pétrarque, c'est qu'ils n'apportèrent pas assez de soin pour justifier cet emprunt dans les éditions dont il fut la base. S'agissait-il d'un in-8° ou bien de l'un de ces charmants volumes au format portatif que les Alde mirent à la mode, au prix de deux francs et demi de notre monnaie, les contrefacteurs lyonnais employaient toujours un caractère trop lourd et trop pâteux, ils n'observaient pas assez strictement, pour la distribution des cabiers, le système de *registres* indiqué par Alde lui-même; leur incorrection d'ailleurs, selon M. Renouard, était vraiment révoltante, ad point que pour la signaler, Alde se voyait forcé de lancer des avis imprimés qui rectifiaient les fautes et déclaraient positivement qu'elles étaient, non pas de son fait, mais de celui de la contrefaçon. Ici nous donnerions complète raison à l'indignation du typographe vénitien, alors même que, par l'exemple de Robert Estienne et de ses épreuves placardées aux vitres de sa boutique pour que chacun pût les corriger; par l'éloge que Kilian fait des bons correcteurs; et par la diatribe que Henri Estienne lance contre les mauvais; alors même, disons-nous, que nous ne saurions point quelle importance on attachait alors à la correction et à la pureté des textes, et de quelle considération furent entourés les protes, depuis Franciscus, qui fut celui de Schœffer, jusqu'à Gui Patin, qui ne dédaigna pas ce rude labeur, enfin jusqu'à l'abbé de Bernis, qui, avant d'être ministre, corrigea des épreuves chez le premier des Didot. Mais que ne donne pas à penser, comme indice de l'ardente propagation de l'imprimerie, dès les premières époques, cette contrefaçon active, que nous pourrions alors déjà montrer en travail aussi bien dans les villes Belges et Hollandaises que chez Sébastien Gryphe et autres typographes lyonnais, et qui trouve à écouler

ses innombrables produits sans faire pourtant un tort réel à la vente des autres imprimeurs? Ce qu'on sait du nombre d'exemplaires exigés alors pour chaque édition, et du nombre de presse que cette perpétuelle émission de volumes tenait en mouvement dans chaque imprimerie, confirme tout ce qu'on pourrait penser de plus excessif sur la multitude de volumes que la typographie lança sur le monde, du milieu du xv^e à la fin du xvi^e siècle. Quand Simon de Colines, qui avait épousé la veuve de Henri Estienne, et qui avait hérité des meilleurs types de son imprimerie, notamment de ses beaux italiques, voulut réimprimer en petit format les *Colloques d'Erasmus*, il n'en vendit pas moins de 24,000 exemplaires. Prenons une époque plus ancienne, et nous verrons les exemplaires de chaque ouvrage monter graduellement jusqu'à un chiffre près duquel celui-ci paraîtra tout à fait vraisemblable. L'évêque d'Aléria, rendant compte à Sixte IV, au nom des imprimeurs Sweinbeym et Pannartz, de tous les travaux publiés par eux antérieurement à la Bible de Nicolas de Lyra, pose d'abord le nombre assez minime de 275 exemplaires; puis pour quatre ouvrages, il arrive à celui de 400; pour dix, à 550; pour deux, à 850, et pour un enfin à 1100. La moyenne serait alors de 435, selon M. Petit-Radel, qui, partant de là pour évaluer le nombre de livres imprimés avant 1501, conclut par le chiffre énorme de 5,153,600 volumes. Les travaux qu'exigea cette immense émission de volumes semblent encore plus énormes quand on songe aux moyens de fabrication bornée dont disposaient les imprimeurs du xv^e siècle. Il leur était impossible de tirer plus de 300 feuilles par jour, à cause de l'imperfection de leurs presses, qui n'avaient ni la mobilité, ni le roulement des nôtres. Il est vrai qu'ils en employaient quelquefois plusieurs ensemble pour l'impression d'un même livre, ce que Lambinet prouve par l'exemple de l'ancien abbé Melchior de Stamham, qui, pour imprimer dans son abbaye de Saint-Ulrich, à Augsbourg, le volumineux *Speculum* de Vincent de Beauvais, acheta, de Jean Schnessler, cinq presses qui lui coûtèrent 75 florins du Rhin, et qui, en outre, en fit construire cinq autres petites. On ne s'étonnera après cela ni des neuf presses que possédait Blaeu, à Amsterdam, en 1646; ni des douze ou quatorze que les typographes parisiens, G. Godart et G. Merlin, se vantaient de mettre en mouvement dans leurs ateliers, en 1538; ni même des dix-sept que le président de Thou admira chez Plantin en 1578. Par ce que nous avons dit de ce que pouvaient faire ces presses, on devine ce qu'elles étaient. Leur platine, en bois, était grossièrement

attachée par des nerfs de bœuf, et comme elle ne couvrait que la moitié de la forme, il fallait, pour imprimer, deux coups au lieu d'un. Le nombre de bras suppléait à l'impuissance de ce mécanisme. G. Godart, dont nous venons de parler, employait 250 ouvriers. En Belgique, c'était mieux encore. « Les Flamands, dit Antoine Montchrétien en son *Traité d'économie politique* (Paris, 1615), employent toutes sortes de pauvres gens du pays, à très petit prix, et obligent les compagnons à tirer quinze cents par jour plus que les Français, qui n'en tirent que vingt et cinq cents, faisant faire de la composition à l'équipolent. » C'est à ce grand nombre de bras mis en besogne dans ses ateliers typographiques, que la Belgique devait de suffire à la multitude de livres qu'elle lançait tous les ans. On y imprimait pour l'usage du monde entier, et cela, depuis les premiers temps, car il y avait déjà une imprimerie à Louvain en 1473, une à Gand en 1480, une à Anvers en 1476, l'année même où les frères de la plume établissaient la première presse à Bruxelles. Mais c'est à Bruges surtout que l'activité était grande, sans exclure pourtant les autres mérites qui font les bonnes imprimeries, le soin et la correction. On sait qu'en cela le typographe brugeois, Colart Mansion, excellait plus que personne. Henri Estienne avait si grande confiance dans le talent des imprimeurs de Bruges, que, selon un passage des *Mémoires de De Thou*, il leur confiait les livres que ses presses ne suffisaient pas à imprimer. Ce fait d'un typographe faisant imprimer chez un autre se retrouve plusieurs fois dans les premiers temps de l'imprimerie. Il en est même, tels que Vêrard, compté pourtant parmi les fameux imprimeurs, qui n'imprimèrent jamais et même ne possédèrent pas une presse : ils étaient simples éditeurs. Vêrard n'en mettait pas moins au frontispice des livres vendus chez lui : *Imprimé par Antoine Vêrard*. » Nous pourrions donner jusqu'à cinq exemples de cette suscription pour la seule année 1493. Au xviii^e siècle, il n'aurait pu en être ainsi ; qui se disait imprimeur devait l'être en effet et remplir toutes les conditions exigées par sa maîtrise. Une déclaration du 23 octobre 1713, confirmée par une autre du 31 mars 1739, ordonnait que tout maître ou aspirant fût tenu « d'avoir une imprimerie composée de quatre presses au moins et de neuf sortes de caractères romains avec les italiques. » Or, il y avait alors à Paris nombre de bons imprimeurs qui n'avaient garde de manquer à l'injonction, et qui, au lieu de quatre, auraient sans efforts mis en travail dix et quinze presses ; c'était le temps des Collombat, des Saugrain, des Valleyre, des Coustelier, dignes suc-

cesseurs des grands typographes du xviii^e siècle ; les Morel, les Mabre, les Cramoisy. Enfin, pour mettre le comble à la gloire de l'imprimerie parisienne, on allait bientôt voir paraître les Barbou, puis, un peu plus tard, le premier des Didot.

L'arrêt que nous citons tout à l'heure n'en montre pas moins quel soin minutieux on apportait à la réglementation du métier d'imprimeur. Le gouvernement s'en était toujours sérieusement préoccupé, comme le prouvent de très nombreuses ordonnances. Celles de Louis XI, nous l'avons fait voir, étaient favorables ; celle qu'avait rendue Louis XII, en 1513, l'était plus encore. L'imprimerie recevant des lettres de noblesse n'aurait pas été mieux gratifiée : on l'exemptait d'un impôt considérable, et de tout droit de péage sur les livres. En 1515, François I^{er} étendit encore le privilège, en exemptant les imprimeurs-libraires de tout service militaire. Par malheur, des mesures rigoureuses devaient bientôt suivre. En 1521, la censure commence. Il est défendu d'imprimer et de vendre aucun livre sans l'examen et l'approbation préalable de l'université et de la faculté de théologie. La guerre à outrance qu'on fait aux Lutheriens, dont l'imprimerie centuple la propagande, exige cette rigueur. En 1534, elle devient excessive et l'imprimerie est menacée de ne pas survivre à ses derniers coups. Des lettres-patentes du 13 janvier la frappent d'interdiction, et portent *peine de hart* contre les imprimeurs. Le verdict mortel n'est heureusement pas exécuté. En 1547, la sévérité dure encore, mais elle s'est déjà relâchée jusqu'à en revenir à l'édit de 1521 qui exige, pour la mise sous presse et le débit d'un livre, l'autorisation de l'université. Quatre ans après les sévices recommencent par la déclaration du 27 juin 1551, qui soumet, deux fois l'an, les officines des imprimeurs à l'inspection de députés ayant droit de saisir tous les livres « suspects de vice. » En 1563, édit de Charles IX, qui renouvelle, contre les imprimeurs, les prescriptions de 1521 et de 1547 ; en 1571, autre ordonnance du même roi, mais relative seulement à l'organisation du métier d'imprimeur, au paiement et à la nourriture des ouvriers « pour chacun mois, ou sepmaine ; » ou enfin, aux conditions d'apprentissage. Cette fois l'existence de l'imprimerie n'est plus menacée, ni même mise en doute : loin de là, l'ordonnance déclare qu'il faut que chacun « se doive étudier à la conservation dudit art. » Ce qui ne lui empêche pas, par souvenir, sans doute, des récentes rébellions, de qualifier les imprimeurs de « gens peu dociles et susceptibles de raison, tenant peu de compte de l'observation des édits. » En 1618, on avait même encore

de cette insubordination native de la gent typographique; aussi la claquemurait-on à Paris dans les étroites limites du quartier de l'Université, « au-dedans de l'Université au-dessus de Saint-Yves, ou au dedans du Palais, et non ailleurs. » C'est la même année que le syndicat de l'imprimerie fut constitué par lettres-patentes. Ses officiers, autrement appelés *Gardes de l'Université*, avaient mission de visiter les imprimeries, de s'assurer si les livres étaient imprimés en bons caractères, en bon papier, et d'une correction suffisante; si les ateliers avaient le nombre de presses prescrit, etc. En 1686, l'édit de démarcation pour les quartiers que les imprimeurs doivent occuper est renouvelé, et, en 1723, paraît le grand règlement de ceut vingt-trois articles, rédigé par d'Aguesseau lui-même. Tout y est stipulé, même ce qui concerne la vieille fête patronale de Saint-Jean-Porte-Latine et les trente sous que chaque maître doit ce jour-là donner aux syndics de la communauté pour son apport confraternel. On règle aussi les qualités de la fonte des caractères. « La matière, y est-il dit, devra être dure et cassante, et les vieilles matières rendues au fondeur par l'imprimeur devront être renforcées. » Quant aux contrefacteurs ils sont ainsi traités : « ils seront punis corporellement et déchus de la maîtrise, sans pouvoir s'entremettre désormais directement ou indirectement du fait d'imprimerie ou commerce de livres. » Une chose est pourtant oubliée dans ce long édit, c'est ce qui concerne les transactions entre les auteurs et les imprimeurs, la remise du manuscrit, le prix dont il faut le payer, et les droits que l'auteur doit conserver pour les éditions qui peuvent suivre la première. De nos jours on a réglé quelque-uns de ces points relatifs à la propriété littéraire; mais l'invention de la stéréotypie, du clichage, et leurs perfectionnements sont venus rendre illusoire tout ce qui a trait au tirage des exemplaires et aux éditions. Sait-on, maintenant que l'impression est immuable, quand la première édition finit et quand la seconde commence? Les ordonnances que nous venons de citer ne comprennent jamais l'imprimerie royale qui, toute privilégiée, se tenait en dehors des lois. Depuis Louis XIII, qui l'avait établie au Louvre, en 1640, elle n'avait pas cessé de prospérer. Elle était riche déjà des caractères grecs que François 1^{er} avait fait graver pour Conrad Néobar, et des caractères orientaux, turcs, persans, arabes, dont Savary de Brèves avait surveillé la gravure de 1589 à 1611, pendant son ambassade à Constantinople. Sous Louis XIV, elle ajouta à ce précieux matériel une fonte nouvelle de tous les caractères qui permit de

distinguer désormais ses types de ceux des imprimeries ordinaires. Sous Napoléon, les richesses de l'imprimerie des Médicis à Florence, celles de l'imprimerie de la Propagande à Rome, devinrent les siennes. On les lui a reprises, mais elle n'en possède pas moins un matériel de plus de 700,000,000 kilogrammes de caractères, et 130 presses manuelles, sans compter ses presses mécaniques. L'imprimerie impériale de Vienne, qui a obtenu une si honorable distinction à l'exposition universelle de 1851, peut seule lutter avec elle. De SAINT-GEORGES.

IMPROMPTU (*poét.*). Petite pièce de poésie, bon mot, compliment en vers improvisés. Il y a un ou deux siècles, quand la langue française n'était pas encore assouplie aux formes poétique, un seul impromptu donnait de la célébrité; Saincte-Aulaire fut appelé à l'Académie française pour son fameux impromptu à la duchesse du Maine qu'il comparait à Thétis, et ce n'est pas le seul. Au dernier siècle et au commencement de celui-ci, Rivart, Boufflers, Ségur et beaucoup d'autres étaient renommés par leurs spirituels impromptus. Celui que Louis XVIII, alors comte de Provence, fit pour Marie-Antoinette en lui donnant un éventail, a joui d'une longue célébrité :

... J'aurai soin près de vous d'appeler les Zéphyr
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Aujourd'hui l'impromptu est quelque peu déchu depuis que l'on discute au lieu de causer, et surtout depuis qu'au lieu de madrigaux en deux ou quatre vers, on a improvisé des discours et des tragédies versifiées en cinq actes, avec prologue et épilogue. Il faut le dire, les Italiens nous ont devancés et dépassés dans cet art d'enfiler les mots sonores, les périodes brillantes, et d'exprimer les sentiments superficiels; c'est une conséquence, à la fois, de la tournure d'esprit qu'une longue servitude a donnée à l'Italie, et de la merveilleuse flexibilité d'une langue, la plus musicale de l'Europe, et la plus apte à déguiser le vide de la pensée sous le charme d'une phrase élégante. Constatons cependant que si les tragédies et les comédies improvisées des Italiens sont supérieures aux nôtres, en revanche nos madrigaux, nos épiques impromptus sont plus délicats et plus piquants que les leurs. Au reste, tout ce qui est donné pour impromptu n'est pas improvisé, et il a existé de tout temps des personnages du genre de celui dont parle Boileau quelque part :

Il met tous les malins ses impromptus au net.

IMPROVISATION. On peut entendre ce mot de deux manières différentes. Dans le sens absolu, improviser, c'est parler sans aucune pré-

paration sur un sujet donné ou dans une circonstance imprévue; mais il est rare qu'on prenne le mot *improvisation* avec cette rigueur. On est censé *improviser* toutes les fois qu'on parle, avec suite, sans avoir écrit, sur un sujet médité à l'avance. Dans le premier sens, l'improvisation n'est un art que pour la représentation théâtrale. Aucun homme sérieux et consciencieux ne s'interdira, par système, la préparation à la parole par le travail de la pensée. Quand le temps lui manquera, il s'inspirera de l'émotion du moment. Dans l'autre sens, le talent d'improviser est des plus précieux : il est indispensable au barreau et à la tribune; utile à l'orateur sacré, qui ne doit pourtant en user qu'avec réserve. Dans les matières qu'il traite, il n'y a rien à négliger, rien à livrer au hasard. Ce talent, au reste, qui tient au don de l'éloquence, peut être développé et perfectionné par l'art. Un de nos plus célèbres littérateurs, M. Villemain, en a fait l'objet d'un traité *ex-professo*; on trouvera aussi d'excellents conseils dans le *Dialogue sur l'éloquence*, de Fénelon, qui a recueilli tout ce que les anciens, Quintilien et saint Augustin, entre autres, ont écrit sur ce sujet.

LALANNE.

IMPURETÉS. Les anciens établissaient un rapport intime entre la pureté du corps et celle de l'âme. Ils croyaient que la pureté rapprochait l'homme de Dieu, et il ne faut pas l'oublier, lorsqu'on cherche à se rendre compte des prescriptions nombreuses portées par les législateurs de l'antiquité contre tout ce qui leur paraissait de nature à souiller l'homme. Nous ne saurions, il est vrai, nous expliquer aujourd'hui les motifs qui ont donné lieu à la plupart de ces prescriptions; mais on ne doit pas en être surpris, car il existe entre nous et les choses qui nous environnent des rapports qui varient selon le climat, le degré des connaissances et l'état social des peuples. Ce que nous en savons nous prouve d'ailleurs que les lois relatives à la pureté peuvent en général être regardées comme des réglemens émanés de certaines idées d'hygiène communes à tous les peuples de l'ancien Orient. L'impureté pouvait provenir du corps lui-même, ou bien lui être communiquée par le contact d'une personne ou d'une chose impure. Un nombre assez considérable d'animaux, d'oiseaux, de poissons et d'insectes, étaient considérés comme impurs; il en était ainsi de certaines parties des animaux purs, et même, dans l'Inde et dans la Perse, de plusieurs plantes ou tubercules, et chez les Hébreux des fruits des arbres dans des circonstances particulières. Les métaux, le bois, les ustensiles de toute sorte pouvaient aussi être impurs, s'ils avaient appartenu à des personnes

souillées. Il existait pour tous ces cas des cérémonies particulières de purification. On conçoit que nous ne puissions entrer ici dans les détails infinis que comporterait le sujet; nous nous bornerons à renvoyer le lecteur aux chapitres XI, XII, XV, XIX, XX, XXII du Lévitique, et, comme terme de comparaison, au livre V des Lois de Manou. La souillure périodique de la femme, celle qu'elle contracte en mettant un enfant au monde, et qui est plus ou moins grande selon le sexe du nouveau-né; certaines fonctions involontaires du corps de l'homme, le contact d'un mort et la lèpre, telles sont les impuretés qui tiennent la plus grande place dans les prescriptions de Moïse, aussi bien que dans celles des législateurs de la Perse et de l'Inde; mais il faut remarquer que Moïse a simplifié considérablement les pratiques relatives aux impuretés, et qu'il a pros crit tout ce qui était fondé sur la superstition. On pourra s'en convaincre en comparant ses lois avec celles du livre de Manou, déjà cité. Dans tous les pays où les impuretés ont été légalement déterminées, l'être impur par excellence, c'est la femme. Sa souillure, dans Moïse, se borne à quelques jours ou à quelques semaines; la loi qui y est relative, a un but presque exclusivement hygiénique, et ne porte aucune atteinte à la considération qui lui est due. Dans l'Inde, au contraire, la femme est un être abject, et son mari même se rendrait coupable en prenant sa nourriture dans le vase où elle aurait mangé.

IMPUTATION. Les protestants ont adopté et consacré ce mot dans l'explication de leur doctrine sur la justification. Ils y ont été conduits par leur système de fatalisme. On avait toujours cru, dans le christianisme, que la justification était une grâce intérieure qui change les dispositions du cœur, qui purifie l'homme et le rend juste et agréable à Dieu; en sorte que pour être justifié, ou de pécheur devenir juste, il fallait recevoir en soi la justice ou la sainteté, comme il faut avoir en soi la science et la vertu pour être savant ou vertueux. Mais Luther ne suivit point une idée si simple; il prétendit que la justification n'était point en nous et n'y opérait rien; qu'elle n'était qu'une imputation de la justice ou de la sainteté de Jésus-Christ, c'est-à-dire que Dieu considérait la justice de Jésus-Christ comme la nôtre propre, et qu'il suffisait pour être justifié d'avoir une foi ferme et absolue de la rémission de nos péchés, sans qu'il soit nécessaire d'être vraiment contrit et repentant, car Dieu, selon lui, pardonne nos péchés, ou plutôt veut bien ne pas nous les imputer indépendamment de nos dispositions. C'est ce que les protestants ont nommé *justice imputative*.

Il est facile de comprendre qu'en niant la liberté humaine, en prétendant, comme Luther, que Dieu fait tout en nous, le bien et le mal, sans que la volonté y concoure autrement qu'en suivant, comme un instrument passif, l'impulsion qui la détermine nécessairement à se porter d'un côté ou d'un autre, on devait être conduit à ne voir dans la justification, comme dans nos actions elles-mêmes, qu'une chose tout à fait étrangère à notre volonté, et indépendante de nos dispositions. Mais on comprend aussi qu'une telle doctrine tend, par ses conséquences, au renversement complet de la morale (*voy. JUSTIFICATION*). R.

IMPUTATION (morale). Imputer une action, c'est attribuer cette action à une personne comme à la cause qui l'a produite librement et volontairement, et qui en est responsable. On n'impute pas seulement les actions proprement dites, mais aussi les conséquences prévues de ces actions et l'omission d'actes auxquels on était obligé, également avec les conséquences qu'elle entraîne. L'imputation suppose nécessairement le libre-arbitre, car on n'impute jamais un fait à une cause aveugle; on ne rend pas la pierre responsable du mal qu'elle peut faire en tombant. D'un autre côté, de ce que, dans tous les lieux et dans tous les temps, les hommes se sont imputé les actions qu'ils ont faites, même chez les peuples adonnés au fatalisme, il en résulte la preuve, expérimentale et fondée sur le consentement du genre humain, du libre-arbitre de l'homme. Mais si l'imputation suppose, avant tout le libre-arbitre, elle suppose en second lieu l'existence d'une loi morale; car si l'homme, tout en étant libre, n'était pas soumis à une loi, on pourrait, à la vérité, lui imputer ses actions et les lui attribuer comme cause; mais ces actions ne pouvant être qualifiées ni en bien ni en mal, il n'y aurait pas de responsabilité, et l'imputation serait sans objet. L'imputation ne peut donc avoir d'effet que vis-à-vis d'une loi obligatoire, qui déclare certaines actions bonnes, d'autres mauvaises, et qui détermine une responsabilité. De là une troisième condition de l'imputation, la connaissance de cette loi obligatoire. Celui qui ignore la loi, à moins que son ignorance ne soit volontaire et coupable, ne peut évidemment être plus responsable que celui qui, la connaissant, n'a pas la liberté de s'y conformer. Aussi, dans le plan admirable de la création, voit-on toujours l'intelligence et le libre-arbitre inséparablement unis, l'être privé de la faculté de choisir étant en même temps privé de raison. Ces notions si simples ont été complètement dénaturées par les docteurs du matérialisme et du panthéisme, qui,

niant à la fois le libre-arbitre et la loi morale, c'est-à-dire deux des conditions essentielles de l'imputation, détruisaient cette idée dans sa signification même, et se trouvaient réduits, pour lui conserver un sens, à l'attribuer aux conséquences matériellement bonnes ou mauvaises, au plaisir ou à la peine, qui pouvaient résulter pour l'homme de ses actions. Les véritables principes sur l'imputation ont été largement appliqués dans toutes les législations criminelles et civiles. C'est sur eux que reposent les règles admises par les lois pénales relativement à la préméditation et aux circonstances aggravantes, à la complicité, à certaines excuses, à la démunce, au défaut de discernement, aux ordres émanant d'un supérieur, à certains cas d'ignorance, etc.; celles du droit civil, sur les réparations des dommages causés à autrui, sur la responsabilité des administrateurs, etc. Ces principes, quelque élémentaires qu'ils paraissent d'ailleurs, n'ont été mis complètement en lumière que dans les temps modernes, et sous l'influence de la morale chrétienne, car dans l'antiquité la loi pénale surtout les a souvent méconnus.

IMPUTATION DES PAIEMENTS. C'est l'application d'un paiement à l'une des dettes dues par le même débiteur au même créancier. L'imputation suppose plusieurs dettes, car s'il n'y en avait qu'une seule, et que le débiteur ne la payât qu'en partie, il donnerait un *à-compte*, mais il n'y aurait pas d'imputation. Les règles de l'imputation ont été exposées à l'art. **CONTRAT**.

INA, roi de Wessex, descendant du bretwalda Ceawlin, succéda à Ceadwalla, en 688. Comme guerrier, dit Lingard, il égala les plus illustres de ses prédécesseurs, et comme législateur, il leur fut supérieur. La cinquième année de son règne, il assembla le *witena-gemot*, et publia 79 lois qui réglèrent l'administration de la justice, établirent des indemnités ou compensations légales pour les crimes, posèrent quelques bornes à l'hérédité des querelles entre les grandes familles, placèrent les Bretons conquis sous la protection de l'Etat, et punirent les fraudes qui se commettaient dans l'échange des marchandises et dans la culture des terres. — En 694, Ina, à la tête d'une armée puissante, envahit le pays de Kent pour venger la mort de son cousin Mollo, et força Wethred à payer, comme compensation, 30,000 livres d'argent. Il s'efforça de soumettre les Saxons, s'empara, sur Géraint, du Cornwall ou Cornouailles, et fit la guerre à Cœlred, roi de Mercie (715). Cenulf, de la ligne de Cerdic, osa lui réclamer la couronne en 721; mais ce rival fut bientôt abattu. Un autre compétiteur, Eadbyrht, s'éleva l'année

suivante, se fit nommer roi de Sussex, et ne résista que deux ans environ. Ina protégea le clergé, dota les églises et les monastères, et fonda la magnifique abbaye de Glastonbury. Sa piété, croissant avec les années, il voulut s'y livrer tout entier, et abdiqua en 728, après 37 ans de règne. Il se rendit à Rome, en pèlerin, avec la reine Ethelburge, confondu avec la foule et vivant par humilité du travail de ses mains. Il mourut la même année.

AL. B.

INACHUS. Phénicien ou Égyptien qu'Apolodore dit fils de l'Océan et de Thétis. Inachus passe pour le plus ancien roi de la Grèce et pour le fondateur d'Argos. On lui donne pour femme l'Océanide Mélie, dont il eut Phoronée, Égialée et même la belle Io. Il imposa, dit-on, son nom à un petit fleuve de l'Argolide. — Ce fut cet Inachus, fleuve qui, avec Phoronée et trois autres rivières du pays, Pholonie, Astérion et Céphise, prononça entre Junon et Neptune lorsque ces deux divinités se disputaient la possession de l'Argolide. Inachus donna gain de cause à Junon. Neptune irrité mit les quatre fleuves à sec, de sorte qu'ils n'eurent de l'eau qu'à la saison des grandes pluies (Paus., I. II, c. 15). La sécheresse du territoire d'Argos a évidemment donné lieu à cette fable, étrangère à la véritable légende d'Inachus; c'est donc à tort que beaucoup d'écrivains en ont fait un argument pour prouver qu'il n'y avait jamais eu d'Inachus en Grèce. Inachus, il est vrai, ne saurait être considéré comme un personnage réel; mais nous savons qu'il était ordinaire, dans l'antiquité, d'individualiser une race ou une tribu dont on ne conservait qu'un vague souvenir, et de la faire agir comme un homme, et sous un nom d'homme. On est donc autorisé à voir dans Inachus une peuplade émigrante qui venait vraisemblablement de l'Égypte. Ottf. Muller a surabondamment prouvé, nous le savons, que les Égyptiens n'ont jamais envoyé de colonies ailleurs, et que les Phéniciens mêmes n'ont jamais formé d'établissements dans la Grèce. Mais il faut se rappeler que l'Égypte, pendant plusieurs siècles, fut soumise, tantôt en totalité, tantôt en partie, à des conquérants scythes connus sous le nom de Hyksos. Les Pharaons finirent par se débarrasser de ces hôtes dangereux, qui cherchèrent un refuge jusque dans la Grèce où habitaient des peuples de même origine, partis comme eux des régions caucasiennes. Peut-être même pourrait-on retrouver le nom d'Inachus dans celui des *Enakim*, que la Bible place dans le pays de Chanaan, et qui, n'appartenant pas à la souche chananéenne, pouvaient être une des hordes laissées dans ce pays par les Hyksos, qui l'avaient traversé pour péné-

trer jusqu'en Égypte. Fréret faisait remonter la migration d'Inachus dans la Grèce à l'an 1970 avant Jésus-Christ; Larcher à l'an 1886; Petit-Radel à 1920, etc. Il est impossible de rien dire de positif à cet égard; mais le fait d'un établissement inachide, égyptien ou même phénicien, ne pouvant être admis que comme opéré par des pasteurs chassés de l'Égypte, l'arrivée de cette colonie dans la Grèce doit être nécessairement subordonnée aux vicissitudes éprouvées par les Hyksos en Égypte. Or, Manéthon nous apprend qu'ils furent défaits deux fois par les Pharaons, la première l'an 960 du cycle caniculaire, ce qui nous donne l'année 1822 avant Jésus-Christ; la seconde vers l'an 1307 d'après nos calculs. Il est donc probable que l'arrivée de la colonie inachide en Grèce correspond à la première de ces époques, car elle est évidemment antérieure à la seconde. — On a donné le nom d'*Inachides* à de prétendus descendants d'Inachus qui étaient peut-être des chefs de différents corps appartenant à la masse émigrante. Ce sont Phoronée et Égialée qui s'établirent dans le Péloponèse, Car, Euerops, Apis et Niobé, enfants de Phoronée; Argus, fils de Niobé; Criase, Tiryns, Pérauthe, fils d'Argus; Phorbas, Macare, Io, enfants de Criase; Triopas et Pellée, fils de Phorbas; puis Agénor, Crotape son fils, Stihénéus son petit-fils, et enfin Gelanor qui fut dépossédé par Danaüs, lequel était originaire d'Égypte comme Inachus.

AL. BONNEAU.

INACHUS (*crust.*). Genre de Crustacés décapodes, famille des Brachyures, à test triangulaire, pointu en avant, à queue de 6 plaques dans les deux sexes. Les yeux sont latéraux, saillants, portés sur un pédicule courbe retréci au milieu; les serres sont fortes, didactyles, courbes; les autres pattes sont très longues, grêles, simples. Ce genre, très voisin des *Maia*, renferme un petit nombre d'espèces, dont plusieurs se trouvent sur nos côtes, tels que l'*INACHUS SCORPION*, *I. scorpion*, Fab., en forme de cœur renversé. Son dos est bosselé et couvert de petits tubercules pointus ou épineux; la partie antérieure du test est armée de quelques épines; les serres et les deux pattes suivantes sont purpurines. Chez les mâles, les pinces sont grosses et chargées de petits grains épineux. Ces crustacés, comme les *Maia*, vivent à une certaine profondeur, parmi les algues. L. F.

INALIENABILITÉ. Dans l'ancien droit français, diverses sortes de biens étaient inaliénables et notamment le domaine de la couronne avec lequel se confondait le domaine public, (voy. MAIN-MORTE, DOMAINE). Aujourd'hui les biens qui font partie du domaine public peuvent

être aliénés, sauf ceux qui ne sont pas susceptibles d'une propriété privée et qui sont affectés à des usages publics, comme les fleuves, les rivières navigables et flottables, les rivages de la mer, les ports, les lîâvres et les lîanses, les chemins, les routes et les rues à la charge de l'État. Tous ces biens sont inaliénables et, par suite imprescriptibles, tant qu'ils conservent leur destination; mais l'inaliénabilité cesse aussitôt que cette destination est changée. Quant aux biens des particuliers, l'inaliénabilité n'existe que pour le fonds dotal; encore n'est-elle pas absolue (*voy. Dot*); mais souvent l'aliénation de ces biens est soumise à des conditions et à des formalités spéciales (*voy. ALIÉNATION*).

INAMISSIBILITÉ, INAMISSIBLE. Un des points capitaux de la doctrine de Calvin, c'est que l'homme, une fois constitué dans l'état de justice ou de sainteté, ne peut jamais déchoir de cet état, ou en d'autres termes, que la justice et la sainteté est inamissible. Cet hérésiarque enseigne, comme Luther, que la justification ne suppose et ne produit aucune disposition intérieure, mais qu'elle n'est qu'une simple imputation de la justice de J.-C.; il suffit que l'homme croie fermement qu'il est justifié par la vertu de justice de J.-C. pour qu'il le soit en effet, indépendamment de la pénitence et des bonnes œuvres; car il n'est qu'un instrument passif entre les mains de Dieu, et ses actions, n'étant pas libres, ne peuvent contribuer à sa sainteté, ni influer sur son salut. Dieu, par un décret éternel et immuable, prédestine les uns au bonheur du ciel, les autres à la damnation; ce décret fixe irrévocablement la destinée de chacun, et l'homme compris au nombre des élus ne peut jamais perdre la grâce, alors même qu'il tombe dans les crimes les plus énormes, parce que Dieu ne cesse pas de lui imputer la justice de J.-C.; de sorte qu'il doit se tenir absolument assuré de sa justification et de son salut. Cette sainteté même est héréditaire; car, selon Calvin, les enfants des fidèles ou des justes naissent eux-mêmes saints, et le baptême n'est que le sceau ou la marque extérieure de leur sainteté ou de leur justification, et ne contribue point à la leur donner. — Il n'a pas été difficile aux théologiens catholiques de démontrer la fausseté, l'impénétrabilité et les pernicieuses conséquences d'une telle doctrine. Le célèbre Arnauld a fait sur ce sujet un ouvrage solide, intitulé *le Renversement de la morale chrétienne par les erreurs des Calvinistes sur la justification*. Il y montre que cette doctrine est en opposition avec les passages les plus formels de l'Écriture sainte, qu'elle anéantit dans le chrétien l'horreur du péché et le zèle des bonnes œuvres, et

il réfute toutes les subtilités et tous les sophismes dont se servent les Calvinistes pour la soutenir ou pour en dissimuler les conséquences. Bossuet, de son côté, a combattu ce système avec la vigueur ordinaire de son génie dans le XIV^e livre de l'*Histoire des Variations*. Le célèbre Grotius, quoique calviniste, avait déjà reproché aux protestants que leur doctrine sur l'imputation et l'inamissibilité de la justice, refroidissait parmi eux le zèle des bonnes œuvres. Aussi était-elle combattue, jusque dans le sein du calvinisme par un nombreux parti, comme blessant les perfections divines, comme contraire aux bonnes mœurs et inconciliable avec les devoirs des chrétiens. Ce fut un des points rejetés par les Arméniens et celui contre lequel ils s'élevèrent avec le plus de force. Mais il fut maintenu comme un dogme fondamental par le synode de Dordrecht, auquel tous les ministres furent obligés de souscrire sous peine d'interdit (*voy. JUSTIFICATION*).

INAUGURATION. Ce mot vient du latin *inaugurare*, formé lui-même, selon Court de Gebelin, de *avis*, oiseau, et de *curare*, observer. Le sens propre de ce mot est donc l'action d'observer les oiseaux pour en tirer un pronostic. L'inauguration en effet était une cérémonie dans laquelle on consultait le vol des oiseaux pour donner aux pontifes, aux prêtres et aux autres fonctionnaires de la religion, le pouvoir d'exercer leurs fonctions. On inaugurait de la même manière les temples, les lieux sacrés, les tombeaux, etc. — L'inauguration, dans le vrai sens du mot, a donc cessé d'exister avec le paganisme. On a continué néanmoins d'employer cette expression dans le sens de *consécration* et de *dédicace*. — Les Inaugurations étaient d'ailleurs beaucoup plus nombreuses et plus solennelles chez les Romains qu'elles ne le sont parmi les peuples modernes. Les Romains dédiaient aux dieux tous les édifices publics et privés, et on gravait sur le frontispice des monuments le nom de celui qui en avait fait la dédicace. Du temps de la république, le peuple se rassemblait même par tribus pour élire le citoyen qui lui paraissait le plus digne de présider à cette cérémonie. Sous l'empire, le droit des dédicaces fut accaparé par les souverains.

INCANDESCENCE (phys.). État d'un corps qui, naturellement obscur, devient visible dans un lieu plus ou moins sombre, lorsqu'il est suffisamment chauffé. Tous les corps qui restent solides à la température ordinaire, sont généralement susceptibles d'éprouver ce phénomène; il est même probable que les liquides tels que l'eau, deviendraient lumineux pour nous s'ils étaient chauffés dans des vases

transparents qui nous permettent d'observer cet état, et capables de résister à la tension à laquelle cette accumulation de calorique donnerait lieu. Une barre de fer que l'on expose à un feu de forger prend d'abord une couleur rouge-brun, puis la couleur rouge-cerise, ensuite le rouge tirant sur le blanc, enfin, la couleur rouge-blanc éclatant, et alors elle rayonne à la manière d'un corps lumineux. C'est le dernier degré d'incandescence auquel le métal puisse arriver, car quoiqu'on augmente la violence du feu, son état ne changera pas, sous le rapport qui nous occupe, mais le fer se décomposera en jetant de tous côtés des étincelles brillantes. Ce phénomène a beaucoup d'analogie avec ce qui se passe à la surface d'un liquide en ébullition. On sait que sa température demeure alors constamment la même, quel que soit le surcroît d'intensité que l'on donne à la chaleur du foyer, parce que tout le calorique qui n'est pas indispensable pour maintenir cette température, se trouve dépensé par le passage d'une certaine quantité du liquide à l'état de vapeur. En effet, plus la température du foyer augmente, plus est grande la quantité de liquide vaporisée (voy. *IGRITION*).

INCAPABLES. INCAPACITÉ. On appelle incapables les personnes privées plus ou moins complètement de l'exercice des droits civils, notamment des mineurs, les interdits et les femmes mariées (voy. ces mots); et aussi jusqu'à un certain point les étrangers et les individus frappés de mort civile. Il existe, en outre, diverses incapacités spéciales, en vertu desquelles telle personne est incapable de tels actes en vertu de circonstances données. Telle est l'incapacité de l'enfant naturel de rien recevoir de ses auteurs, par donation entre-vifs ou par testament, au delà de ce qui lui est accordé par la loi; ou celle des médecins de ne rien recevoir par testament des personnes qu'ils ont traitées dans la maladie dont elles sont mortes, etc. Le Code frappe de nullité les obligations contractées sans les formes requises par le mineur, l'interdit et la femme mariée; mais cette nullité n'est que relative et ne peut être opposée par les personnes avec lesquelles l'incapable a contracté (art. 1123, 1125).

INCARNATION. On entend par incarnation, l'union de la nature divine et de la nature humaine, ou l'acte par lequel cette union s'est opérée. D'après ce mystère, la seconde personne de la Très-Sainte-Trinité, qui est le Fils, s'est unie dans le sein de la vierge Marie à sa nature humaine, et a été faite vrai homme sans cesser d'être vrai Dieu. Le Dieu fait homme s'appelle Jésus-Christ. Il y a donc deux natures en J.-C., la nature divine qui domine, la nature humaine qui est régie. Ces deux natures subsis-

tent en J.-C. sans confusion, et conservent leurs propriétés naturelles. La nature divine ne reçoit rien de la nature humaine, c'est la Divinité qui donne. Toutes les propriétés de la nature divine ne sont pas communiquées à l'humanité de J.-C. L'éternité, l'immensité, l'indépendance, sont tellement propres à la Divinité qu'elles sont incommunicables. Le Verbe communique à l'humanité de Jésus-Christ l'immortalité, la science, la puissance, la sainteté. L'union du Verbe avec l'humanité est personnelle, hypostatique, substantielle. Par cette union le Verbe se rend propre l'humanité, et l'unit à sa personne. Il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, parce qu'il n'y a qu'un moi, et ce moi est un moi divin. En effet, la nature humaine ne pouvait dire moi en Jésus-Christ : elle était au Verbe qui la possédait, et s'en servait comme l'âme se sert du corps. Les propriétés de chaque nature peuvent bien être attribuées à la personne qui est une, mais non aux deux natures qui sont distinctes en Jésus-Christ. C'est d'après ce principe que sont formulées les règles de saint Thomas sur la *Communication des idiomes*.

Le mystère de l'incarnation est la base du christianisme. Il suppose les mystères de la Trinité et de la Rédemption. C'est la croyance à l'incarnation qui nous fait proprement chrétiens, et qui nous distingue des Déistes, des Juifs, des Mahométans. Depuis Jésus-Christ, la foi explicite à ce mystère est indispensable au salut. Avant Jésus-Christ, il suffisait d'avoir la foi implicite, c'est-à-dire, de croire d'une manière générale que les hommes ne peuvent être délivrés de leurs péchés que par la divine providence. Les théologiens pensent que l'incarnation a été connue des patriarches et des prophètes : ils croient aussi que ce mystère avait été révélé à quelques Gentils, avec plus ou moins de clarté.

L'incarnation a été l'objet de graves erreurs qui remontent aux premiers siècles. On a soutenu que Jésus-Christ n'était pas véritablement homme. Les Docètes lui donnaient un corps fantastique; les Apollinaristes lui refusaient une âme humaine; les Monothélites ne lui accordaient qu'une seule volonté, la volonté divine. On a attaqué la divinité du Verbe, la distinction des natures, l'union hypostatique. Arius prétendait que le Verbe divin était une créature; Eutychès assurait que la nature divine avait absorbé la nature humaine. Des hérétiques des premiers siècles regardaient Jésus-Christ comme un pur homme. D'après Nestorius, l'union de la nature divine avec la nature humaine était simplement morale. Les Sociniens, les Unitaires de nos jours ont renouvelé cette erreur : ils veulent que Jésus-Christ n'ait été appelé Dieu que

dans un sens métaphorique. Les PP. ont réfuté ces erreurs diverses : l'Eglise les a condamnées dans ses conciles (voy. les articles consacrés aux hérésiarques qui viennent d'être désignés).

Le mystère de l'incarnation a été prédit par les prophètes. Les apparitions de Dieu dans l'ancienne loi, dit Bossuet, « préparaient et commençaient l'incarnation du fils de Dieu : l'incarnation n'étant autre chose qu'une apparition de Dieu au milieu des hommes, plus réelle et plus authentique que toutes les autres. » L'incarnation est un mystère incompréhensible. C'est donc à la révélation seule qu'il faut recourir pour apprendre ce que Dieu a voulu nous faire connaître sur ce mystère, et sur la manière dont il a été accompli. Saint Jean a dit : « Au commencement le Verbe était Dieu. — Le Verbe s'est fait chair. » Ces paroles établissent l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe. Saint Luc nous apprend ce que Dieu a voulu nous révéler sur la manière dont l'incarnation a été opérée, lorsqu'il nous rapporte ces paroles de l'ange à Marie : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. » — L'incarnation a eu pour but de racheter la nature humaine, et de réparer l'outrage fait à Dieu par les péchés des hommes en satisfaisant à sa justice. Aussi tous les PP., et notamment saint Augustin, enseignent-ils que le fils de Dieu ne se serait point incarné si l'homme n'eût point péché. Nicole s'étonne que, malgré ce consentement unanime des PP., il y ait eu des théologiens qui, sur des raisonnements humains, aient cru pouvoir soutenir que l'incarnation aurait eu lieu alors même qu'Adam n'eût point péché. Au reste, il est certain que Dieu n'a pas été nécessairement déterminé à racheter les hommes par l'incarnation. Malebranche a prétendu le contraire. Arnauld et Fénelon l'ont réfuté.

L'incompréhensibilité de l'incarnation nous interdit les efforts impuissants et dangereux qui auraient pour objet d'expliquer ce mystère et d'en sonder la profondeur. Nous devons nous contenter d'apprécier la grandeur de ce bienfait, et d'en tirer des conséquences morales. L'incarnation relève la nature humaine sans l'enorgueillir : elle est une preuve saisissante de la gravité du péché et de l'amour de Dieu pour les hommes : elle dirige le repentir pour qu'il ne dégénère ni en présomption, ni en désespoir. Lorsque nous voulons, à l'aide de nos facultés naturelles, nous élever jusqu'à l'idée de l'être infini, des difficultés nous arrêtent : nous sommes exposés à des erreurs, et les be-

soins de l'âme sont loin d'être satisfaits. L'intelligence est chloignée en méditant sur la vérité, la bonté, la beauté absolue. Les sens ne veulent pas accepter un Dieu spirituel. Le Dieu que révèle la nature apparaît comme une puissance qui effraye, et sous laquelle l'homme se sent anéanti. L'incarnation nous vient en aide : le Dieu fait homme se rapproche de nous : c'est un modèle qui nous est accessible : c'est le Dieu sensible au cœur. Son humanité facilite l'élévation de l'âme vers sa divinité, et le chrétien peut adorer le Verbe incarné sans devenir anthropomorphe (voy. JÉSUS-CHRIST, MESSIE, PROPÉTIE).

L'habitude adoptée par les chrétiens de supputer et de dater les temps à partir de l'incarnation, a donné naissance à l'ère chrétienne (voy. CHRONOLOGIE). L'abbé FLOTTES.

INCAS. Nom des souverains du Pérou avant la conquête de ce pays par les Espagnols. Les Incas se vantaient de descendre du soleil et avaient pour ancêtre Manco-Capac, premier législateur du Pérou, et fils de Pachakamak, le soleil. Ils portaient au front, ainsi que les membres de leur famille, une frange de couleur, comme marque de leur origine céleste. Les Incas ne pouvaient épouser que leur sœur et quoique la polygamie fut interdite aux Péruviens, ils avaient un sérail composé des plus belles femmes de tout l'empire sous prétexte de perpétuer la race des enfants du soleil. Lorsque les Incas mouraient, on enterrait avec eux une partie des personnes qui composaient leur maison et on leur rendait un culte. Depuis Manco-Capac, qui bâtit Mexico, vers l'an 1125, on compte quatorze Incas, jusqu'à et y compris Atahualpa et Huascar, qui régnaient à l'époque de la conquête du pays.

INCENDIE. Le crime d'incendie est un de ceux que la loi punit le plus sévèrement, non seulement parce qu'il est presque toujours une grave atteinte au droit de propriété, mais parce que, très souvent, il compromet la vie des personnes, et parce que ne profitant pas à celui qui le commet, il émane des sentiments les plus odieux de haine et de vengeance. Celui qui incendie la propriété d'autrui n'a en effet pour but que d'atteindre dans sa vie et sa fortune un ennemi personnel, même un adversaire politique, comme il est malheureusement arrivé trop souvent. Celui qui incendie son propre bien est animé de sentiments moins cruels, mais non moins vils, car il le fait ordinairement dans un but d'escroquerie, notamment afin de se faire payer un prix d'assurance supérieur à la valeur de l'objet assuré, et, pour arriver à ce but, il ne recule pas devant les graves dangers qu'il crée

autour de lui. Aussi tous les législateurs ont-ils jugé ce crime digne des peines capitales. — Le crime d'incendie est prévu par l'article 434 du Code pénal. En outre, l'article 91, qui punit de mort l'attentat ayant pour but de porter la dévastation, le pillage ou le massacre dans une ou plusieurs communes, est applicable à l'incendie provoqué par des haines politiques. Pour que l'incendie ait le caractère de crime, il faut qu'il ait été volontaire; s'il ne provient que de négligence ou d'imprudence, il ne donne lieu à aucune condamnation criminelle, mais seulement à une action en dommages-intérêts. Ce point n'a jamais fait difficulté; mais il n'en a pas été de même de la question de savoir si celui qui incendie volontairement sa propriété était punissable, chacun étant libre d'user ou d'abuser de sa propriété. La première rédaction de l'article 434 laissait subsister à cet égard des doutes qui ont été tranchés par la loi du 20 avril 1832. Cette loi, en donnant une nouvelle rédaction de cet article, a prévu et différencié les cas qui peuvent se présenter. La peine capitale n'est appliquée que lorsque le feu a été mis volontairement à des édifices, à des navires, à des bateaux, à des magasins, à des chantiers, *habités ou servant à l'habitation*, et en général aux lieux habités et à ceux qui servent de réunions de citoyens. Mais dans ce cas, la loi voulant surtout protéger la vie des personnes, ne distingue pas si les objets incendiés appartiennent ou non à l'auteur du crime; elle prononce la peine de mort pour l'une et l'autre hypothèse. — Lorsque au contraire les édifices, les navires, etc., ne sont pas habités, et aussi quand il s'agit de forêts, de bois taillis et de récoltes sur pied, il y a atteinte seulement au droit de propriété; la peine n'est que celle des travaux forcés à perpétuité, et n'est même applicable que dans le cas où les objets incendiés n'appartenaient pas à l'auteur du crime. Cependant, si, mettant le feu à des objets lui appartenant, quelqu'un a volontairement causé à autrui un préjudice autre que celui qui résulte de la communication de l'incendie, il devient punissable des travaux forcés à temps. Cette disposition s'applique notamment à celui qui incendie sa propriété non habitée pour se faire payer le prix d'assurance. — L'ancien article 434 punissait des mêmes peines l'incendie des objets énumérés précédemment et celui des bois ou des récoltes abattus. Ce dernier crime ayant paru au législateur d'un degré inférieur en préjudice, en danger, en perversité, est puni de la peine immédiatement inférieure à celle portée pour le cas précédent, c'est-à-dire des travaux forcés à temps, quand les récoltes et les bois abattus n'appartiennent pas à l'auteur du crime,

et de la réclusion quand ils lui appartiennent et qu'il en est résulté un préjudice pour autrui. Ce système de répression est complété par deux dispositions importantes : l'une statue que, dans tous les cas, si l'incendie a occasionné la mort d'une ou plusieurs personnes se trouvant dans les lieux incendiés, la peine sera la mort; l'autre prévoit le cas où le feu ayant été mis à des choses quelconques, placées de manière à communiquer l'incendie, qu'elles appartiennent ou non à l'auteur du crime, l'incendie s'est communiqué on effet à l'un des objets énumérés précédemment : dans ce cas l'auteur est puni comme s'il avait directement mis le feu à ces objets, la possibilité de la communication de l'incendie suivie de la communication effective étant considérée comme une preuve de l'intention, en vertu d'une présomption légale qui n'admet pas de preuve contraire.

Responsabilité civile. — Toute personne est responsable du dommage qu'elle a causé à un autre par sa faute, mais à condition que celui qui demande des dommages-intérêts prouve qu'il y a eu réellement faute de la part du défendeur. Ces principes s'appliquent également aux incendies dans les cas ordinaires. Lorsque le feu ayant éclaté dans une maison, s'est communiqué à la maison voisine, le propriétaire de celle-ci ne peut réclamer de dommages-intérêts contre le propriétaire ou les locataires de la maison qui a communiqué le feu, qu'en prouvant que l'incendie est résulté de la faute de ces personnes, et non d'un accident ou d'un événement de force majeure, etc. Mais des dérogations importantes au droit commun ont été établies par le Code civil (art. 1733 et 1744) en ce qui concerne la responsabilité du locataire vis-à-vis du propriétaire. Le locataire étant chargé de la conservation de la chose louée, c'est à lui que la loi impose l'obligation, dans le cas d'incendie, de prouver qu'il n'y avait pas de sa faute. La loi, en outre, limite ses moyens de justification, et ne fait cesser sa responsabilité qu'autant qu'il prouve que l'incendie est arrivé soit par cas fortuit ou force majeure, soit par vice de construction, ou que le feu a été communiqué par une maison voisine. Cependant plusieurs auteurs admettent que d'autres circonstances, notamment l'absence du locataire et de sa famille pendant un temps assez long, au moment où l'incendie s'est manifesté, offriraient une justification suffisante. Par une autre dérogation au droit commun, lorsqu'une même maison est louée à plusieurs locataires, ils sont tous solidairement responsables de l'incendie, à moins qu'ils ne prouvent que le feu a éclaté chez l'un d'eux, et alors celui-ci seul est res-

ponsable; ou que l'un d'eux ne prouve que le feu n'a pu commencer chez lui, et dans ce cas, la responsabilité ne pèse que sur les autres. C'est une question de savoir si ces dispositions sont applicables lorsque le propriétaire occupe lui-même une partie de la maison, plusieurs auteurs soutenant l'affirmative, quoique la négative ait été consacrée par un arrêt de la cour de Riom. La responsabilité du locataire n'a d'ailleurs pour objet que le dommage causé au bâtiment loué, et ne s'étend pas à la perte du mobilier placé par le propriétaire dans le bâtiment incendié. **OTT.**

INCESTE. On appelle de ce nom les unions fétérées avec énergie par la loi religieuse et morale, soit qu'elles aient lieu entre personnes étroitement liées par le sang, soit qu'elles constituent la violation d'un devoir religieux de premier ordre. Ainsi, dans le langage du droit romain, qui nous a légué ce mot, on comprenait sous la dénomination d'inceste, non seulement l'union entre parents au degré prohibé, mais aussi le crime de la Vestale qui violait son vœu de chasteté. Le droit canonique connaît aussi un *inceste spirituel*, c'est-à-dire le crime que commet un homme avec une religieuse, ou un confesseur avec sa pénitente. Grâce aux enseignements de la morale chrétienne, l'inceste entre proche parents est aujourd'hui considéré comme le plus abominable des crimes, et ces enseignements ont tellement agi sur nos mœurs, que les passions qui le font commettre ne se manifestent que très exceptionnellement. C'est la loi divine qui a imprimé à ce crime le caractère odieux qui le distingue; mais au point de vue purement rationnel il n'est pas moins détestable, car il est monstrueux et contradictoire que deux individus soient en même temps dans les rapports de paternité et de filiation et dans les rapports conjugaux. Quant à l'union entre frères et sœurs, elle engendrerait, si elle était tolérée, les plus affreux désordres et la corruption de tous les sentiments de famille. Mais, en outre, la loi morale ne fait que corroborer une des grandes lois physiologiques qui régissent tous les êtres vivants. Il a été reconnu en effet, par des expériences directes faites sur des animaux, et par l'observation de certaines catégories et de certaines familles humaines, que le mélange des familles était indispensable à la conservation des espèces, et que dans les cas où les unions n'avaient lieu que dans un cercle restreint, et entre individus sortis d'une même souche, les familles ne tardaient pas à dégénérer et finissaient par s'éteindre.

L'humanité étant née d'un seul couple, la loi relative à l'inceste ne pût être appliquée dans

sa rigueur dès l'origine. A cet égard on dut faire une distinction entre l'inceste en ligne directe, c'est-à-dire entre parents et enfants, qui fut toujours en abomination chez tous les peuples, et l'inceste en ligne collatérale, c'est-à-dire entre frères et sœurs, oncles et nièces, etc., qui dut être toléré pendant un certain temps. Mais au temps de Moïse la race humaine s'était assez multipliée pour que ces exceptions ne fussent plus nécessaires, et la loi mosaïque établit sur ce point les règles sévères qui ont été longtemps suivies par toutes les nations chrétiennes. Dans la loi de Moïse sont incestueuses : 1^{re} les unions en ligne directe, à tous les degrés, non seulement quand il y a parenté naturelle, mais aussi quand la parenté résulte de l'alliance, c'est-à-dire entre le beau-père et la bru, le fils et la belle-mère, la belle-fille ou les descendants de la femme et le beau-père; 2^{re} les unions entre frères et sœurs et alliés au même degré, c'est-à-dire entre la fille de la femme du père et le fils du père, le beau-frère et la belle-sœur (sœur de la femme ou femme du frère); 3^{re} entre le neveu et la tante, que celle-ci soit la sœur du père ou la femme de l'oncle paternel, ou la sœur de la mère. Moïse veut que ceux qui se sont rendus coupables de ces unions criminelles soient retranchés du sein du peuple, expression qui indique peut être la peine de mort. Cette peine est appliquée spécialement à l'inceste commis avec la femme du père et avec la bru, et il est dit que celui qui s'unira en même temps à une femme et à la fille de cette femme, doit périr par le feu (Lévitique, C. 18 et 20). Le mariage entre le beau-frère et la belle-sœur était néanmoins permis dans un cas : quand un homme était mort sans enfants et que son frère épousait sa veuve pour lui susciter un héritier. Cette exception se rattachait à une coutume très générale dans l'antiquité (*voy. LÉVIRAT*). Chez les peuples qui ne furent pas soumis à la loi divine, les principes sur l'inceste furent beaucoup moins rigoureux. On voit notamment le mariage entre frères et sœurs usité quelquefois dans des familles gouvernantes, peut être dans le but de conserver la pureté de la race. Ce fait se retrouve dans la Lydie, dans l'Assyrie, dans la Perse, dans l'Egypte; la plupart des peuples qu'on a appelés sauvages en offrent des exemples, et dans le Pérou cet usage apparaît comme une loi imposée à la famille royale des Incas. Chez le peuple le plus civilisé de l'antiquité, dans la Grèce, le mariage était permis entre frères et sœurs, au moins quand ils n'étaient que de même père ou de même mère. Il faut arriver au droit romain pour retrouver les principes sévères de la législation mosaïque. La

loi romaine prohibait les mariages entre parents et alliés en ligne directe, et entre collatéraux aux degrés de frère et sœur, d'oncle et nièce (*roy. MARIAGE*), et punissait de la même peine que l'adultère, c'est-à-dire de la rélegation, les unions contractées contrairement à ces lois prescriptives. L'application de cette peine donnait néanmoins lieu à une distinction importante et qui montre quo déjà l'inceste en ligne directe et entre frères et sœurs était considéré comme contraire au droit naturel et réprouvé par toutes les nations policées. En effet, la peine s'appliquait aux hommes dans tous les cas où le mariage était prohibé par le *droit civil*, le droit propre à la cité romaine; elle n'était appliquée aux femmes que quand l'inceste était contraire aussi au *droit des gens*, c'est-à-dire à ces prescriptions universellement admises sur les rapports entre parents en ligne directe, et entre frères et sœurs.

Le droit canonique non seulement conserva toutes les prohibitions établies par la loi mosaïque, mais les étendit considérablement. Au moment surtout où l'empire romain faisait place à des nations nouvelles, et où une foule de peuples se mêlaient dans l'Occident, l'Eglise voulut favoriser de tout son pouvoir la fusion des races, et étendre, ainsi la charité parmi les hommes, suivant les expressions de saint Chrysostôme et de saint Augustin, en obligeant les familles étrangères les unes aux autres à s'unir entre elles. On a exposé aux mots *MARIAGE* et *EMPECHEMENTS* les réglemens de l'Eglise sur ce sujet. La loi canonique n'avait d'autre sanction directe que la nullité du mariage et les peines religieuses; mais sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, les pouvoirs temporels prêtèrent main-forte aux réglemens de l'Eglise, et punirent généralement l'inceste des peines capitales.

L'état général de notre société, qui ne nécessite plus ces prohibitions, si utiles dans un autre temps, a permis de restreindre les empêchements résultant de la parenté aux cas où l'inceste est condamné par le droit naturel (*voy. MARIAGE*). Peut-être parce qu'il a supposé ce crime trop étranger à nos mœurs, le législateur moderne ne l'a-t-il réprimé qu'indirectement par la loi pénale. Les principales dispositions de la loi française à cet égard sont en effet celles du Code civil (art. 331, 335 et 762), qui assimilent l'enfant né de l'inceste à l'enfant adultérin en le rendant incapable d'être légitimé ou reconnu, en le privant de la succession de ses parents, et en ne lui donnant droit qu'à des alimens; et celles du Code pénal (art. 331-335), relatives aux attentats au mœurs commis sur les mineurs ou consommés avec violence. L'attentat

aux mœurs, consommé ou tenté sans violence, sur un enfant de moins de 11 ans, puni de la réclusion en règle générale, est puni des travaux forcés à temps si le coupable est un ascendant de l'enfant; le viol et l'attentat à la pudeur, avec violence, sont punis, dans ce cas, au lieu des travaux forcés à temps ou de la réclusion, des travaux forcés à perpétuité. A cette matière se rapportent aussi les dispositions peu sévères du Code sur la corruption des mineurs. Quelque porté qu'on soit à la douceur dans les lois pénales, il est impossible de ne pas voir que le système de notre législation est bien incomplet sur la matière qui nous occupe, et que les peines qu'elle prononce sont généralement disproportionnées avec l'énormité du crime. O.

INCESTUEUX. On donne ce nom aux sectateurs d'une opinion qui se répandit en Italie, vers le milieu du onzième siècle, et d'après laquelle les degrés de parenté, dans les empêchements au mariage, devaient se compter par le nombre des générations de chaque côté, suivant le mode adopté par les lois civiles, et non par les générations d'un seul côté, comme l'indiquaient les dispositions du droit canonique. Pierre Damien combattit cette opinion, et le pape Alexandre II la condamna dans un concile tenu à Rome en 1065, et publia une décrétale où il défendit, sous peine d'anathème, de s'écarter à ce sujet de la coutume de l'Eglise pour la célébration des mariages. Il y rend ainsi raison de la différence entre les deux manières de compter les degrés de parenté. Les lois civiles n'ont fait mention de ces degrés qu'à cause des successions; les canons à cause des mariages. Ainsi parce que les successions passent d'une personne à une autre, l'empereur a marqué un degré pour chaque personne; mais parce qu'il faut deux personnes pour contracter un mariage, les Canons en ont mis deux pour un degré. R.

INCHBALD (*Elisabeth SIMON, mistress*). Célèbre romancière anglaise, née en 1756, à Staning-Field (Suffolk). Elle quitta à seize ans la maison paternelle pour voir la capitale, et rencontra à Londres un des voisins de son père, beaucoup plus âgé qu'elle, qui l'épousa et la guida dans la carrière dramatique qu'elle voulait embrasser. Malgré ses succès comme actrice, mistress Inchbald, devenue veuve, s'empressa de renoncer à une profession où la sévérité de ses mœurs ne lui attirait que des dégoûts; elle vécut dans la retraite, des produits de sa plume. Ses comédies : *le Conte mogol*, *Je vous le dirai*, *l'Enfant de la nature*, etc., furent fort applaudies; mais c'est surtout à deux petits romans, *Simple histoire*, *la Nature et l'Art*,

que *missriss* *Inchbald* doit sa réputation. Ils ne furent pas plutôt publiés en anglais qu'on s'empressa de les traduire dans la plupart des langues de l'Europe. Un style piquant, et spirituel, des caractères bien tracés, des peintures de mœurs légèrement satiriques, mais fidèles, des événements touchants racontés avec beaucoup de naturel et de simplicité, telles sont les qualités qui distinguent ces deux gracieuses productions. Les traductions françaises n'ont pas eu moins d'une vingtaine d'éditions. *Missriss Inchbald* est morte en 1821.

INCIDENT. On appelle ainsi, en termes de procédure, toute demande accidentelle élevée à l'occasion d'une demande déjà pendante devant un tribunal. Ces demandes doivent être formées par un simple acte contenant les moyens et les conclusions, avec offre de communiquer les pièces justificatives. Toutes les demandes incidentes doivent être formées en même temps, sous peine de ne pouvoir répéter les frais de celles qui seraient proposées postérieurement. Elles sont toujours jugées préalablement à la demande principale, s'il y a lieu, et, dans les affaires où il aurait été ordonné une instruction par écrit, l'incident est porté à l'audience pour y être statué (Code de procéd., art. 337 et 338).

— Les incidents sont souvent un moyen pour la chicane de prolonger les procès et d'en entraver la marche. Ceux qui peuvent être élevés dans les saisies immobilières donnaient lieu à tant d'abus, que la partie du Code de procédure qui s'y rapporte (art. 718-749), a dû être réformée complètement par la loi du 2 juin 1841. Le Code de procédure contient des règles particulières sur le *faux incident civil*, c'est-à-dire sur le cas où une pièce produite dans une instance civile est arguée de faux (art. 214-252).

INCINÉRATION. Opération chimique qui consiste à réduire en cendre les substances végétales ou animales. Pour les minéraux, l'opération analogue s'appelle *calcination*, et c'est à tort que l'on applique cette dernière expression à certaines substances organiques incinérées, comme les écailles d'huitres, la corne, etc. L'incinération a pour but de recueillir les parties salines des corps que l'on y soumet. L'opération doit se faire à l'air libre, puisque c'est le moyen de se débarrasser du carbone, qui se combine avec les éléments de l'atmosphère en donnant naissance à des produits volatils, ainsi que des autres éléments organiques. Si l'on agissait à vases clos, il y aurait distillation et les parties salines, qui forment la base des cendres, ne seraient point isolées du carbone avec lequel elles resteraient unies.

INCISION (méd.). C'est la division métho-

dique des parties molles au moyen d'un instrument tranchant. Susceptible de modifications trop nombreuses et trop variées pour qu'il nous soit possible d'entrer dans quelques détails à cet égard, l'incision s'offre tout à tour comme une opération simple, mais complète en elle-même, ou comme un élément de la plupart des opérations chirurgicales les plus graves et les plus délicates. En effet, d'une part, une simple incision suffit pour remplir les indications curatives les plus importantes, dans le cas d'une collection liquide à évacuer, et même dans celui d'un étranglement, et, d'autre part, l'amputation des membres, les extirpations les plus compliquées de tumeurs de toute nature, ne se composent que d'une série combinée d'incisions. Deux instruments servent principalement à pratiquer les incisions, les ciseaux et le bistouri.

Il est des règles communes à toutes les incisions. Les parties à diviser doivent toujours être mises dans un état de tension convenable, afin d'éviter qu'en s'accumulant au devant du tranchant de l'instrument, elles ne rendent son action plus difficile et ne l'exposent à faire ce que l'on appelle une incision dentée. Autant que cela se trouve compatible avec le but de l'opération, les incisions doivent être dirigées de manière à ménager les organes les plus importants de la région sur laquelle on opère. Ainsi, elles suivront, avant tout, la direction des principaux troncs vasculaires et nerveux, parce qu'en agissant de la sorte l'on a beaucoup plus de chances de les éviter; sur la partie latérale et antérieure du cou, par exemple, elles seront verticales pour éviter les artères carotides, les veines jugulaires, et les gros troncs nerveux, si abondants dans cette région; à la partie interne du bras, aux parties latérales et antérieures de l'avant-bras, elles seront parallèles à l'axe du membre; à la partie interne de la cuisse elles devront être légèrement obliques en bas et en arrière, tandis qu'au jaret elles le seront un peu en bas et en dehors, etc. Si la partie ne présente aucun tronc vasculaire ou nerveux important, c'est alors parallèlement à la direction des gros faisceaux musculaires qu'il faut inciser, afin d'éviter le trop grand écartement des lèvres de la plaie, qui résulterait de la division des fibres en travers. Si les téguments de la partie présentent des replis naturels ayant une direction constante, c'est parallèlement à ces replis qu'il faut pratiquer l'incision, pour éviter une cicatrice apparente. Enfin, en l'absence de toutes ces circonstances, et lorsqu'il s'agit de l'extirpation d'une tumeur, on incisera parallèlement à son grand axe. — Les incisions ne réclament par elles-mêmes aucun traitement spécial; ce sont

des plaies simples, abstraction faite des circonstances particulières, qui, à moins d'indications contraires, doivent être réunis par première intention (roy. PLAIE).

En horticulture on donne le nom d'*incision annulaire* à une opération qui consiste à enlever un anneau d'écorce en pénétrant jusqu'à l'aubier, que l'on respecte, mais sans laisser aucune parcelle du liber. On y a recours, dans les années froides, pluvieuses et tardives, pour accélérer la maturité des fruits, et augmenter leur volume ou leur qualité. C'est un moyen assez efficace pour empêcher la coulure de la vigne. On conçoit très bien de quelle manière agit ce procédé, par suite de l'influence qu'il exerce sur le cours de la sève descendante. L'opération doit être faite 6 à 8 jours avant la floraison. Au bout de quelque temps, il se forme sur la plaie un bourrelet qui s'organise, et qui, dès la seconde année, finit par ne plus offrir aucune différence avec l'écorce primitivo. L. DE LA C.

INCLINAISON. Situation relative de deux droites, de deux plans, ou d'une droite et d'un plan. L'inclinaison de deux droites n'est autre chose que l'angle qu'elles font entre elles; celle de deux plans est mesurée par l'angle rectiligne que forment deux perpendiculaires élevées en un même point de l'intersection, et situées l'une dans un plan, l'autre dans l'autre. Enfin l'inclinaison d'une droite, par rapport à un plan, est l'angle que forme cette droite avec sa projection sur le plan.

En astronomie, l'*inclinaison* de l'orbite d'une planète est l'angle que forme le plan de cette orbite avec le plan de l'écliptique. Pour déterminer cet élément par l'observation, il faut connaître la latitude héliocentrique de la planète, ou la déduire de la latitude géocentrique observée. La plus grande de toutes les latitudes héliocentriques, celle qui a lieu à 90° des nœuds, exprime l'inclinaison de l'orbite. L'observation, d'accord avec la théorie de la gravitation universelle, montre que les inclinaisons des orbites des planètes ne sont pas constantes et subissent des variations séculaires qui ne s'élèvent en général qu'à un petit nombre de secondes.

L'*inclinaison magnétique* est l'angle que fait une aiguille aimantée avec l'horizon (roy. BOUSSOLE, MAGNÉTISME TERRESTRE). La découverte de l'inclinaison magnétique remonte à l'année 1576. Elle est due à Robert Norman, ingénieur mécanicien dans un des faubourgs de Londres.

INCLINATION. Mouvement de l'âme vers un objet d'affection. L'inclination n'est pas la passion, mais elle en peut être le commencement. Il y a même des nuances délicates entre

l'inclination et le penchant. Le penchant semble tenir à une impulsion des sens, l'inclination à un goût de l'esprit ou à un entraînement du cœur. Aussi appelle-t-on du nom discret d'inclination un amour qui se renferme dans une pure affection de l'âme. Le penchant est moins délicat; il court à des satisfactions qui n'ont rien de commun avec l'amour. L'inclination, d'ailleurs, s'élève naturellement par son objet; elle se porte d'elle-même vers le beau et vers le bon, si ce n'est qu'elle est sujette à se tromper sur la nature de ce qu'elle aime. Aussi la religion est-elle soigneuse d'éclairer et de corriger les inclinations naissantes et qui peuvent d'autant plus s'égarer qu'elles pensent ne poursuivre que le bien. — L'inclination arrive à la passion, le penchant arrive au vice. Le christianisme donne la raison de ces divers mouvements de l'âme: les uns et les autres attestent une déchéance. Si l'homme n'était pas tombé, toute son inclination serait vers Dieu; il n'y aurait point d'erreur possible sur l'objet de ses affections, il n'aimerait que le vrai, et le vrai lui serait toujours connu. L'inclination s'égare parce qu'elle se porte vers des perfections créées, et dont la beauté est souvent imaginaire. L.

INCOERCIBLE (phys.). Cette épithète est employée en physique pour désigner les gaz que l'on n'a pas encore trouvé le moyen de condenser à l'état liquide (roy. GAZ).

INCOLORE (phys.). Cette épithète donne communément l'idée de l'absence complète de toute espèce de couleur. Mais pour avoir la notion de la valeur exacte de ce mot, il faut remonter à la cause même qui fait que les objets nous apparaissent avec telle ou telle coloration. La couleur que nous offrent les corps n'est pas, en effet, une propriété inhérente en eux; mais bien le résultat d'une sorte de décomposition du rayon lumineux qui les éclaire, décomposition par laquelle une partie des couleurs constitutives de ce rayon se trouve absorbée par l'objet et comme non avenue pour nous, tandis qu'une autre partie, réfléchie, c'est-à-dire renvoyée vers nous, forme un nouveau faisceau lumineux qui vient impressionner notre vue par la couleur résultant de la combinaison de celles des couleurs primitives du spectre qui composent ce rayon. Les corps noirs devraient, d'après cela, être les corps incolores par excellence, puisqu'ils tirent leur aspect, sous le rapport qui nous occupe, de ce qu'ils ne réfléchissent aucun des rayons colorés qui forment la lumière; mais l'ignorance où l'on est généralement de la manière dont les choses ont lieu, fait admettre une couleur noire, tandis que le blanc, qui résulte de la réflexion de toutes les couleurs primitives du spectre est

considérée comme la couleur la plus simple, et même vulgairement comme l'absence de toute couleur. Les corps véritablement incolores seront donc ceux qui ne peuvent réfléchir aucune des couleurs primitives qui constituent la lumière. L'eau parfaitement pure, le carbone pur et cristallisé, dans l'état où il constitue le diamant, et plusieurs cristaux sont les substances les plus incolores que nous connaissons (voyez COULEUR).

INCOMBUSTIBLE (phys., chim.). L'étymologie de ce mot (*in*, non, et *combure*, brûler) indique assez le sens que l'on y attache communément. Les corps *incombustibles* seront donc ceux que le feu ne peut détruire. On avait cru pendant longtemps que certaines substances minérales, telles que l'*asbeste* (voy. ce mot), jouissaient de cette propriété, et que l'on pouvait dès lors en faire des tissus à l'abri des atteintes du calorique; mais l'expérience a prouvé que cette incombustibilité n'est que relative à l'intensité de la chaleur à laquelle on soumet ces substances, et qu'une température suffisamment élevée les dénature, si elle ne les détruit pas, puisqu'elle finit par en amener la vitrification. On doit à Gay-Lussac la découverte de ce fait, que certains sels solubles, lorsqu'on étend leur dissolution sur des bois très secs ou sur la toile et le papier, empêchent ces substances, non pas d'être détruites par le feu, mais de jeter des flammes ou brûlant, et, dès lors, d'arrêter les progrès de l'incendie, et d'avertir du danger par la fumée et l'odeur qu'ils repandent. L'emploi de ce procédé est peu coûteux. Les sels les plus avantageux sous ce rapport sont les phosphates, et surtout celui d'ammoniaque.

La signification différente attachée au mot *combustion* par les chimistes a dû nécessairement leur faire donner un sens variable au mot *incombustible*. C'est à l'article COMBUSTION que nous renvoyons à cet égard.

INCOMMENSURABLE. Deux quantités homogènes sont incommensurables entre elles lorsque leur rapport est numériquement inexprimable. Dans ce cas, les deux quantités n'ont pas de mesure commune; ou bien, suivant certains auteurs, elles en ont une qui est infiniment petite, et par conséquent inassignable. C'est ainsi que le côté du carré est incommensurable avec sa diagonale; que la circonférence du cercle est incommensurable avec son rayon, etc.

En général toutes les quantités de la forme

$\sqrt[n]{A}$ sont incommensurables avec l'unité lorsque A n'est pas une puissance n^{e} exacte. Ces quantités prennent alors le nom de nombres *irrationnels*.

INCOMMUTABILITÉ. On entend par *incommutabilité* le droit irrévocable de propriété dans la personne d'un acquéreur. Une propriété est incommutable lorsqu'il ne peut pas être légitimement dépossédé (voy. l'article EVICTION).

INCOMPATIBILITÉ. On dit que deux choses sont incompatibles chaque fois qu'elles s'excluent réciproquement et ne peuvent être réunies sur un même sujet ou servir à un même but. On emploie surtout le mot *incompatibilité* pour désigner la différence d'humeur et de caractère qui empêche deux personnes de vivre ensemble, et l'exclusion qui existe, en vertu de la loi, touchant certaines fonctions publiques entre elles. Cette dernière doit seule nous occuper ici. — De tout temps et en tout lieu, certaines fonctions ont été déclarées incompatibles entre elles, quoique les législations aient beaucoup varié sur ce point. Les incompatibilités prononcées par la loi française sont nombreuses, et la plupart sont fondées sur la nature même des choses. Un premier principe général en cette matière, c'est que aucun citoyen ne peut concourir à l'exercice d'une autorité chargée de la surveillance médiate ou immédiate des fonctions qu'il exerce en une autre qualité. Voilà pourquoi, par exemple, le service de la garde nationale est incompatible avec les fonctions des magistrats qui ont le droit de requérir la force publique; pourquoi il y a incompatibilité entre les fonctions de préfet et celle de conseiller général, entre les fonctions de comptable des deniers communaux et celles de conseiller municipal. Un second principe qui émane de la séparation fondamentale dans notre législation, entre le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, entraîne une incompatibilité générale entre les fonctions de l'ordre judiciaire et celles de l'ordre administratif, incompatibilité qui comprend non seulement les magistrats chargés de rendre la justice, mais aussi les officiers ministériels. Enfin, la division même du travail dans un même ordre de fonctions et l'esprit propre à chaque fonction particulière, empêchent que plusieurs de ces fonctions soient réunies sur une même tête. — Les incompatibilités relatives à chaque fonction ayant été rapportées aux articles consacrés aux diverses fonctions, nous n'avons pas à les énumérer ici. Les seules qui, à juste titre, préoccupent l'attention publique, sont les incompatibilités politiques, c'est-à-dire celles des fonctions électives avec les fonctions dépendantes du pouvoir exécutif, notamment celles de membres des assemblées représentatives avec les emplois salariés de toute espèce. Sous ce rapport, les législations

offrent les divergences les plus absolues (roy. ELECTIONS), divergences qui se retrouvent aussi dans les opinions des publicistes, les uns voulant réserver surtout le droit des électeurs et leur permettre de choisir leurs représentants où il leur plaît, les autres se préoccupant du danger de voir une assemblée chargée de contrôler le gouvernement, être composée, en grande partie, de fonctionnaires placés dans la dépendance complète de ce gouvernement. Un petit nombre seulement de fonctionnaires étaient exclus du parlement sous la chartre de 1830, et les abus qui en étaient résultés avaient fait naître divers projets de *réforme parlementaire*. La constitution de 1848 généralisa le principe de l'incompatibilité de toute fonction publique rétribuée avec le mandat de représentant du peuple, principe qui, néanmoins, reçut quelques exceptions notables, car non seulement les ministres et plusieurs hauts fonctionnaires purent être admis dans les assemblées nationales, mais ce droit fut accordé à tous les fonctionnaires appartenant à un corps ou à une administration dans lesquels la distinction entre l'emploi et le grade est établie par une loi, disposition qui s'appliquait surtout à l'armée. La constitution du 14 janvier 1852 et la loi électorale du 2 février 1852 ont supprimé toutes ces exceptions pour le corps législatif, dont les membres, par conséquent, ne peuvent remplir aucune fonction publique rétribuée. Il en est de même pour les conseillers d'Etat, mais non pour les sénateurs, qui peuvent remplir en même temps d'autres fonctions publiques. **OTT.**

INCOMPÉTENCE. Les règles de la compétence des tribunaux ont été exposées aux mots **ACTIONS, COMPÉTENCE, TRIBUNAUX**. Le tribunal incompétent est celui auquel la loi refuse de connaître d'une affaire, soit à raison de la matière, soit à raison de la personne. Ainsi les tribunaux civils sont incompétents à raison de la matière quand il s'agit d'actes de commerce; un tribunal est incompétent à raison de la personne, quand la personne assignée n'est pas domiciliée dans l'étendue de sa juridiction. Celui qui est appelé devant un juge incompétent a le droit de demander son renvoi devant le juge qui doit connaître de l'affaire, en terme de pratique, de proposer le *déclinatoire*. Le déclinatoire, à raison de la personne, doit être proposé préalablement à toute autre défense, les limites de juridiction qui dépendent du domicile n'étant établies qu'en faveur des défendeurs, et ceux-ci pouvant renoncer aux avantages que la loi leur fait. L'incompétence à raison de la matière étant d'ordre public, peut être proposée en tout état de cause, et les juges doivent même or-

donner d'office le renvoi, quoiqu'il n'ait pas été demandé. Les tribunaux civils ne peuvent statuer par le même jugement sur le déclinatoire et le fond de la contestation; mais cette faculté est accordée aux tribunaux de commerce. Les jugements d'incompétence peuvent toujours être attaqués par la voie de l'appel. (Code de procédure civile, art. 168-172, 424, 425.) **OTT.**

INCOMPRÉHENSIBLE. On appelle incompréhensible un objet dont l'esprit n'a ou ne peut avoir une idée claire. L'incompréhensibilité dérive donc de deux sources : du défaut d'attention de l'esprit, ou de sa faiblesse naturelle. Il ne faut pas confondre l'incompréhensible avec le contradictoire. Les propositions dans lesquelles il y a contradiction entre les idées sont absurdes et non incompréhensibles. Les vérités incompréhensibles ne font naître dans l'esprit que des idées incomplètes ou négatives. De là l'obscurité qui les environne et malgré laquelle il faut nécessairement les admettre. L'homme qui refuserait d'adhérer à l'existence de Dieu, parce que cette vérité est incompréhensible, ne pourrait la remplacer que par des hypothèses absurdes. Il ne pourrait s'efforcer de comprendre Dieu sans tomber dans une véritable contradiction. En effet, ce serait vouloir que l'infini fût fini, et par conséquent vouloir assujettir l'infini *sous le foyer de notre microscope*. Notre existence personnelle, l'existence des esprits et du monde extérieur, sont incompréhensibles, et la raison néanmoins est forcée d'y croire, si elle ne veut pas se jeter dans un Pyrrhonisme extravagant. Les obscurités que présentent les existences ne doivent pas nous étonner. Les propriétés des choses sont seules accessibles à nos facultés. La connaissance de l'être qui nous dévoilerait les mystères de l'univers nous a été refusée : Dieu s'en est réservé le secret. **FLOTTES.**

INCOMPRESSIBILITÉ (phys.). C'est la propriété dont jouiraient certains corps de ne pouvoir être réduits à un moindre volume par une force quelconque. Les anciens physiciens croyaient qu'il existait dans la nature des corps possédant cette faculté; tels étaient, en première ligne, les liquides en général, et, plus particulièrement, l'eau, l'huile, etc.; mais des expériences faites avec des moyens d'action plus énergiques et suivies avec plus d'attention ont prouvé le contraire. Le raisonnement suffit du reste pour conduire à cette conclusion, car il est aujourd'hui mis hors de doute que les molécules qui composent les corps ne se trouvent pas juxtaposées les unes aux autres, mais qu'il existe toujours des interstices entre elles. On peut donc concevoir ces molécules plus rappro-

enées les unes des autres par des agents d'une force suffisante, et rien ne peut mettre en droit de supposer que nos moyens d'action atteignent jamais les limites du possible à cet égard, puis-que la force de la résistance doit augmenter dans une proportion rapide à mesure que l'action comprime fonctionne. On n'est donc en droit de dire qu'un corps est incompressible que relativement aux moyens bornés dont nous pouvons disposer (voy. COMPRESSION).

INCONNUE (math.). Nom que l'on donne à la quantité cherchée dans la solution d'un problème. Dans le langage analytique, on représente habituellement les inconnues par les dernières lettres de l'alphabet, *x, y, z, l.,...*, réservant les premières lettres, *a, b, c, d.,...*, pour désigner les quantités connues. Les anciens algébristes, particulièrement les Italiens, donnaient à l'inconnue le nom de *cosa* ou *res*, et l'exprimaient en toutes lettres ou par un signe. Les Arabes désignaient également l'inconnue par le mot qui, dans leur langue, signifie *chose*.

INCONTINENCE D'URINE (voy. VESSIE).

INCORPOREL (voy. CUUSES au Supplém.).

INCORRUPTIBLES, ou mieux INCORRUPTIBLES. On a donné ce nom, vers le milieu du vi^e siècle, à une des sectes orientales produites par l'hérésie d'Eutichès. Nestorius avait divisé la personne de Jésus-Christ. Eutichès en confondit les deux natures, et les Incorruptibles crurent échapper aux anathèmes portés, en 451, au concile général de Chalcedoine, contre cet hérésiarque, en disant que, par l'Incarnation du Verbe, la nature divine avait tellement absorbé la nature humaine, que le corps de Jésus-Christ était absolument incorruptible, inaltérable et incapable de douleur. Il s'ensuivait tout aussi bien, que de l'Eutychianisme, que le sauveur des hommes n'avait pas réellement souffert dans la Passion, ce qui est contraire à la lettre même du Symbole, et au dogme de la Rédemption. CANÉTO.

INCREDULITÉ, INCREDULE. Ces mots ont un sens très différent des mots *impie, impiété*. L'impie insulte la foi, l'incredule manque de foi. L'incredule peut n'être point impie; il ne voit pas la vérité, par fois il la cherche. L'impie connaît Dieu et il l'insulte. L'un inspire la pitié, l'autre inspire la colère. Toutefois, il y a une philosophie qui s'est déclarée systématiquement incredule. Elle touche de près à l'impiété, et peut faire les mêmes ravages, bien que son scandale soit moindre. Les nations peuvent se relever de l'impiété; difficilement elles se guérissent du scepticisme. Le meilleur remède contre l'incredulité, c'est la modestie. Si l'homme était moins

superbe, il aurait plus de foi. Après cela, ce n'est pas toujours l'esprit qui est coupable; le point de départ des égarements de l'homme est quelque vice; si l'homme restait innocent, il ne deviendrait pas incredule. L.

INCRUSTATION (tech.). Ce mot, d'après le composé latin dont il dérive, peut signifier également, mis sur ou dans la superficie. Les arts ne l'emploient que dans ce dernier sens. Il y a incrustation, lorsque des pièces de même matière ou de matière différente sont ajustées dans la surface d'un objet; il y a mosaïque, marqueterie, placage, enduit, lorsque la surface est complètement recouverte ou cachée par les pièces de rapport. Les architectes incrustent des marbres, des pierres ou des métaux précieux dans la pierre des édifices; les menuisiers, les ébénistes, les marbriers; les fabricants de cristal, agissent de même pour orner et ennobler leurs produits. Le goût des incrustations est ancien, son invention à Rome date de la fin de la république. Les incrustations devinrent à cette époque un objet de luxe si grand, qu'elles furent un sujet de scandale pour les moralistes. Pline, dans le 1^{er} chapitre du 3^e livre de son Histoire naturelle, constate que la peinture sur pierre a été inventée du temps de Claude, et l'incrustation sur pierre sous Néron: *maculas, quæ non essent, in crustis inserendo, unitatem variare*: varier l'aspect d'une surface unie, en y insérant des taches qui n'y étaient pas naturellement. Telles sont ses expressions qui ne laissent aucun doute. Lucain parle de l'or massif, inerusté, enfoncé dans les poutres des planchers: *crassumque trabes abonderat aurum*. Pline, Stace, parlent des gemmes inerustées dans les pavages des maisons et que l'on foulait aux pieds. Aujourd'hui, les murs de nos palais ou de nos hôtels sont encore inerustés de marbres précieux; nos tables de marbre le sont de pierres plus précieuses qui y dessinent des fleurs ou des animaux; nos meubles sont ornés de filets et de plaques de nacre, de bois, de métal; nos cristaux enveloppent des filets ou des figures d'émail ou d'argile. E. LEF.

INCUBATION (physiol.). Entre le moment où un œuf est fécondé et celui où il en sort un jeune animal, se place une période évolutive qu'on nomme la période d'incubation. Cette phase, qui est celle du développement embryonnaire, se passe quelquefois entièrement dans le corps de la mère, dans un oviducte, dans une poche utérine ou même dans une grande cavité viscérale; les petits voient le jour au moment où ils se séparent de leur mère, et l'on dit alors de celle-ci et de l'espèce qu'elle est *vivipare* ou *ovovivipare*. D'autres fois, et le plus souvent, l'œuf subit son incubation

et son éclosion au dehors, par suite d'une véritable *oviparité*. Ces différences du lieu d'incubation, et celles qui portent sur les conditions de cette évolution, se rattachent, d'une manière générale, au degré d'organisation, puis à quelques circonstances d'un ordre moins important. Nous ne pouvons mieux nous expliquer à cet égard qu'en entrant dans quelques détails, et en citant des faits.

Chez les animaux vertébrés, nous rencontrons d'abord les mammifères, tous vivipares et dont l'œuf subit son incubation à l'intérieur, favorisé par la température élevée de la mère. Chez les mammifères ordinaires, des rapports de nutrition s'établissent pendant cette période entre l'œuf et la poche incubatrice où il est appelé à séjourner; par là, c'est-à-dire au moyen d'une masse spongieuse et vasculaire, nommée *placenta*, et qui s'applique avec une sorte d'adhérence aux parois momentanément engorgées de l'utérus, l'embryon prend un développement considérable. La durée de l'incubation varie d'ailleurs beaucoup dans ce cas, puisqu'elle n'est que d'une vingtaine de jours pour certains rongeurs, tandis que les ruminants et les pachydermes la prolongent durant onze mois et plus. Dans les mammifères didelphes, l'œuf séjourne peu dans la poche de dépôt et laisse au bout de quelques jours, après y être descendu, échapper l'embryon, qui, encore informe, subit en quelque sorte une seconde incubation, attaché à la mamelle qui le nourrira désormais. Enfin, dans les *Ornithorynques* et les *Echidnés*, l'œuf se rompt dans un simple oviducte, qu'il parcourt plus ou moins lentement, mais aux parois duquel il ne paraît pas emprunter de nourriture.

Chez les oiseaux, l'incubation, tout-à-fait extérieure, a lieu, comme on sait, par les soins de la mère qui, en se plaçant sur ses œufs, leur procure une température élevée et constante, les couve, en un mot, comme ont besoin de l'être des animaux à sang chaud; un duvet abondant, des vaisseaux abdominaux très injectés à ce moment-là, favorisent cette opération, à laquelle le père lui-même prend quelquefois une certaine part. Personne n'ignore qu'on obtient l'éclosion des jeunes oiseaux par une chaleur artificielle. Les reptiles pondent pour la plupart des œufs qu'ils ne peuvent incuber eux-mêmes que très imparfaitement, et qu'ils ont soin de placer de manière à ce que le soleil leur fournisse une certaine température, soit directement par ses rayons, soit indirectement au moyen des corps qu'il chauffe, le sable par exemple.

Mais ces conditions de chaleur sont ici bien

moins nécessaires que chez les oiseaux, et ce qui le prouverait au besoin, c'est que plusieurs reptiles conservent leurs œufs jusqu'au moment de l'éclosion dans l'oviducte, où il faut que ceux-ci se contentent de la température toujours peu élevée et variable de cette classe de vertébrés. Parmi les reptiles vivipares les plus connus sont les serpents venimeux, notamment les vipères, qui doivent leur nom à cette circonstance. La coquille, chez ces ophidiens, se distingue, par sa mollesse, de celle des serpents non venimeux, tels que les couleuvres, qui sont ovipares. Les reptiles nus ou amphibiens déposent généralement leurs œufs dans l'eau, où ces produits, munis d'une enveloppe glaiseuse, très absorbante, passent tout le temps nécessaire à la formation du têtard; celui-ci continue à habiter exclusivement le même milieu jusqu'à l'époque de sa métamorphose en animal aérien, métamorphose qui n'est jamais complète pour les derniers groupes de cette classe, tandis qu'elle a lieu de très bonne heure pour les premiers; les pipas se distinguent même ici de tous les amphibiens, car leurs œufs, au lieu d'être confiés à l'eau, sont placés sur le dos de la mère, où leur présence détermine une sorte de turgescence de la peau, et cette membrane les enveloppant alors de son tissu mou et celluleux, leur fournit de petites cellules incubatrices que le jeune animal ne quitte que sous sa forme définitive. Chez une espèce de crapaud, qui mérite bien son nom de crapaud accoucheur, le mâle, après avoir aidé la femelle à se débarrasser de ses œufs, les attache à ses cuisses et ne les porte à l'eau qu'à la fin de la période d'incubation. Pour les salamandres terrestres, cette période se passe tout entière dans l'oviducte, d'où les jeunes sortent débarrassés de leurs enveloppes. Les poissons confient généralement à l'eau des œufs que le mâle ne féconde qu'après leur ponte, et qui offrent une coquille plus ou moins résistante. Chaque espèce choisit pour frayer les localités qui conviennent le mieux à l'incubation des produits de sa ponte. Ce sont ou des anses abritées et qu'épargnent les grands mouvements de l'eau, ou des eaux vives et courantes, comme nous le voyons pour les espèces du genre saumon. Beaucoup de poissons marins remontent à ce moment les rivières; d'autres descendent à la mer. En général, on remarque que soit par une précaution instinctive des mères, soit par une circonstance quelconque, comme leur légèreté spécifique, les œufs des poissons occupent les couches d'eau les plus chaudes, et souvent ils s'attachent à des plantes qui les garantissent plus ou moins. Mais l'incubation dans cette classe, comme dans les pré-

cédentes, se fait quelquefois dans le corps de la mère. Nous voyons d'abord chez les syngnathes les œufs se glisser au sortir de l'ovaire sous la peau du ventre, s'y accumuler et y séjourner jusqu'à leur éclosion. Dans la sous-classe des poissons cartilagineux, beaucoup de squales et de raies sont véritablement vivipares; car non seulement l'œuf, dont la coque est alors très souple, passe toute sa période d'incubation dans les voies génératrices, mais il y puise même un surcroît de nourriture au moyen d'une sorte d'absorption un peu comparable à celle qui a lieu par le placenta des mammifères.

Parmi les animaux invertébrés, les insectes pondent généralement des œufs qu'ils placent ou à l'air libre, comme c'est le cas des papillons parmi les insectes, ou dans le sol, sous des écorces, dans des graines, dans le corps d'un autre animal, ce qui a essentiellement pour but de fournir aux jeunes la nourriture convenable. Les arachnides enveloppent souvent leurs œufs dans un cordon de soie. Les crustacés les portent sous leur abdomen (crabes, écrevisses, etc.) ou dans une poche spéciale, tenant au ventre par un pédoncule (cyclopes, etc.); d'autres les déposent sur les plantes aquatiques (cypris). La plupart des mollusques confient leurs œufs, isolés ou agglutinés, à l'influence des milieux qu'ils habitent; quelques uns leur fournissent eux-mêmes un lieu d'incubation, d'où les petits sortent vivants; tel est le cas de notre *paludine à bandes*, tel est encore celui de beaucoup de bivalves et notamment des anodontes. Les zoophytes, à leur tour, nous offrent, à côté d'une incubation généralement extérieure et au sein des eaux, le fait de l'incubation interne et de l'émission de petits vivants; c'est ce que nous observons très positivement chez les actinies, et ici, l'œuf échappé de l'ovaire tombe dans la cavité viscérale, pour y demeurer jusqu'après son éclosion.

Somme toute, le lieu de l'incubation se rattache au mode de nutrition de l'embryon: si celui-ci ne porte avec lui qu'une très petite quantité de vitellus, de cette matière nutritive représentée par le jaune de l'œuf d'oiseau, il devra emprunter à la mère ses moyens d'alimentation et séjourner dans son sein avant de se dégager de ses enveloppes; tel est le cas des mammifères ordinaires et de l'homme. Si, au contraire, le vitellus suffit au développement embryonnaire, l'incubation pourra se faire au dehors comme au dedans, et ses conditions se réduiront à ce qu'elle exige des milieux ambiants, notamment une certaine température, pour laquelle l'intervention de la mère pourra encore être nécessaire après la ponte, comme

chez les oiseaux; puis l'accès plus ou moins facile de l'air atmosphérique et surtout de son oxygène.

H. Hb.

INCUBATION ARTIFICIELLE (*ind. agric.*). On désigne par ce mot l'ensemble des moyens par lesquels l'homme favorise le développement d'un germe. Plusieurs circonstances peuvent avoir contribué à faire naître cette industrie; la plus importante a été sans doute l'importation d'oiseaux étrangers dans un pays dont le climat contrariait les instincts. En Egypte, par exemple, il est difficile de faire couver la poule, parce que la chaleur du climat lui fait sans rechercher le coq à des époques très rapprochées, l'instinct de l'amour l'emporte sur celui de la maternité. On a pu chercher aussi à régulariser la production et à la rendre plus grande. Quoi qu'il en soit, nous ignorons l'origine de l'art, et nous savons seulement qu'il est dû à la civilisation de l'Orient, qui aujourd'hui même est seule à l'exercer régulièrement. Les Chinois et les Egyptiens pratiquent l'incubation artificielle depuis un temps immémorial; Aristote, Diodore de Sicile, Plinius, l'empereur Adrien, qui avait parcouru l'Egypte, et d'autres écrivains, ne permettent de garder aucun doute. Les notions qu'ils nous ont transmises sont assez obscures pour avoir été mal interprétées par des auteurs modernes; mais la pratique en a été conservée jusqu'à nos jours; elle est parfaitement connue.

Des fours, on plutôt des étuves, que l'on appelle aujourd'hui *ma'mal el katakt*, ou *el farroug* (fabriques à poulets), sont bâties au milieu de certaines circonscriptions. Elles se composent d'une série de pièces, placées deux à deux de chaque côté d'un corridor central, et dont le nombre peut varier de quatre à trente. Ces pièces, construites en briques, forment des carrés d'environ 3 mètres de long sur 2 mètres 6 centimètres de large. Elles sont voûtées à 3 mètres de haut, et séparées vers le milieu ou le tiers de leur hauteur par un plancher. Ce plancher est percé d'une ouverture suffisante pour que l'ouvrier puisse descendre dans la partie inférieure. Chaque pièce a une ouverture sur le corridor et deux autres sur les pièces contiguës. Enfin, la voûte a une petite ouverture pour la sortie de la fumée. L'établissement est précédé de quelques pièces servant à l'habitation du gardien, à la carbonisation du combustible et à recevoir les jeunes poulets. Chaque chambre peut contenir trois mille œufs, et si l'on admet que le taux moyen des chambres de chaque *ma'mal* soit de dix, comme on peut y faire quatre couvées par an, chacun d'eux en recevrait cent vingt mille. On suppose qu'il y a deux cents

de ces établissements en Egypte. Il y aurait donc vingt-quatre millions d'œufs soumis chaque année à l'incubation. Le nombre des poulets est toujours supérieur aux deux tiers de celui des œufs, et s'élève même ordinairement aux quatre cinquièmes.

La manière dont l'opération est conduite est une espèce de secret, ou plutôt cette industrie exigeant, à défaut de thermomètre pour apprécier et régler la température, une sensibilité qui ne peut être acquise que par une longue expérience appuyée d'une tradition sérieuse et sincère, se trouve concentrée dans un petit nombre de familles. Dans la Basse-Egypte les habitants du village de Behermes, aujourd'hui Berenbâl, paraissent en possession exclusive de diriger les ma'mal dans le Sa'yd, les chrétiens de Beblâou avaient la même spécialité, mais depuis que ce village a été presque ruiné, ses conducteurs de fours se sont dispersés dans l'Egypte supérieure. Il a été impossible aux voyageurs qui ne faisaient pas un long séjour dans le pays, de se reconnaître au milieu de toutes les modifications imposées au praticien par les circonstances si variables de température extérieure et de localité, d'autant plus que l'ouvrier ne se guidait que sur des sensations personnelles dont les autres ne pouvaient se rendre compte, mais l'institut d'Egypte a éclairci tous les doutes. Il résulte de ses mémoires que toutes les manœuvres, si irrégulières qu'elles puissent être en apparence, ont pour but de répartir aussi également que possible la chaleur sur toutes les chambres, et de la maintenir vers 40 degrés centigrades.

Les œufs sont rangés dans la chambre inférieure : presque toujours on commence l'opération lorsque la quantité qu'on a réunie suffit à la moitié des chambres, alors on en laisse une vide entre deux. Le sol est couvert de nattes, d'étoupees ou de paille sèche, sur lesquelles on étend plusieurs couches d'œufs : une place vide est laissée au milieu pour la descente de l'ouvrier. Le plancher supérieur reste d'abord exclusivement consacré à recevoir le feu qui est entretenu avec de la fiente de chameau pétrie avec de la paille hachée. On ne chauffe à la fois qu'un certain nombre de chambres, et on change le feu de place suivant le besoin. Les œufs sont retournés et changés de place deux ou trois fois par jour, mirés et séparés vers le huitième jour; enfin, on en porte une partie dans le haut lorsque le feu en est retiré. Vers le dixième jour, on garnit les chambres qui étaient réservées pour faire une seconde couvée, de sorte que les quatre couvées enjambent les unes sur les autres. Aussitôt les petits d'une couvée éclos, on distribue à tous

ceux qui ont apporté des œufs un poulet pour deux œufs, le reste est partagé entre le propriétaire ou le locataire du ma'mal et les ouvriers. Mais il ne suffit pas de faire éclore les poulots, il faut aussi les élever jusqu'au moment où ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Des femmes se chargent de ce soin; elles prennent de trois à quatre cents poussins, les gardent le jour sur un terrain sec, les nourrissent de grains concassés et d'eau pure, et les ramènent le soir dans des espèces de fours. Après un mois de soins, les petits sont abandonnés à eux-mêmes.

Si l'agriculture française n'a pas adopté l'emploi de l'incubation artificielle. Ce n'est pas que la connaissance de cet art lui manque : les procédés en ont même été fort améliorés par les travaux de Réaumur, et par ceux des voyageurs, des naturalistes, des physiciens et des ingénieurs. Nous nous bornerons à exposer la théorie de l'opération et à indiquer la construction de quelques uns des appareils les plus recommandés aujourd'hui. On reconnaît que les œufs ont besoin d'être enveloppés d'un air sain et légèrement humide; mais il y a plusieurs opinions sur l'intensité qu'il faut donner à la chaleur, aux différentes phases de l'incubation. Les uns veulent que les œufs, soumis d'abord à la température de 5° centigrades seulement, soient successivement chauffés, de manière que, vers le milieu de l'incubation, le thermomètre se soit élevé à 30°, et qu'à partir de ce moment, il monte à 37, sans jamais dépasser 30. D'autres veulent que la chaleur aille en diminuant, à mesure que le poulet se développe. Ils prétendent que la circulation du sang développant dans l'animal une chaleur intérieure qui lui est propre, il a moins besoin d'en recevoir de l'extérieur. Heureusement que l'on n'est pas obligé d'opter entre ces deux opinions opposées et peu justifiées du reste par les remarques faites sur la marche de l'incubation naturelle. Il est constant en effet que l'incubation artificielle peut réussir avec une chaleur variant de 30 à 45°. Les produits les plus certains et les plus beaux sont obtenus au moyen d'une chaleur variant de 38 à 40°. Le défaut d'élévation de la température est moins à redouter que son excès : des alternatives considérables et fréquentes donnent lieu à des monstruosités qui se trouvent ainsi développées sous l'influence de circonstances dépendantes de la volonté. — Le problème est donc réduit à maintenir dans un lieu sain une température de 38 à 40° centigrades. Une étuve, où la surveillance devra être plus ou moins grande, suivant que les moyens de chauf-

fage produiront une ébaleur plus ou moins régulière, suffit pour obtenir ce résultat; mais nous n'avons pas à nous arrêter à ce procédé qui est exposé aux moits étuve, calorifère, thermosiphon, et nous passons aux appareils spéciaux. Le plus simple se compose d'un vase métallique à double enveloppe; plusieurs tubes traversent le double fond pour amener l'air dans la capacité intérieure qui est fermée par un couvercle criblé de petits trous. On remplit d'eau suffisamment chaude le double corps; on place dessous une lampe, et, en lui donnant une mèche plus ou moins forte, ou en la tenant plus ou moins près du fond, on la règle de telle façon qu'elle suffise exactement à entretenir la chaleur de l'eau. Ce point obtenu, on couvre le fond de coton ou d'étoupe, on y pose un ou deux lits d'œufs au milieu desquels on place la boule d'un thermomètre dont le tube, saillant par en haut, montre à chaque instant la température: celle de l'eau est indiquée par le même moyen, et il est facile, avec peu de soin, d'entretenir la ébaleur au point convenable. Le *caléfacteur* *convoir* de Lemare, le *convoir* de Sorel et celui employé au Jardin des Plantes, sont des perfectionnements de cet appareil. On y a ajouté une ou deux cases pour recevoir les poulets aussitôt leur éclosion; mais la partie vraiment importante est l'addition d'un régulateur du feu. Un article spécial, consacré à cet appareil, nous dispense d'entrer dans de plus grands détails.

Les soins à donner à l'opération consistent à retourner et à changer de place les œufs chaque jour, à retirer ceux qui restent clairs ou qui se gâtent, à aider les poussins à casser leur coque et à s'en débarrasser, à séparer des autres ceux qui éclosent les premiers. Les poulets éclos peuvent être confiés à un chapon, ou bien on leur prépare un petit réduit clos dans lequel on dispose une mère. Cet appareil n'est autre chose qu'une boîte garnie intérieurement de peau de mouton, et dont le couvercle incliné, réduisant la hauteur jusqu'à 6 ou 7 centimètres, fournit aux poussins de différentes tailles un abri qui leur est proportionné. Les côtés sont fermés de rideaux qui permettent aux jeunes animaux une sortie facile. E. LEFÈVRE.

INCUBES, du latin *incubare*, couber. Les Romains donnaient ce nom à une espèce de génies ou de dieux rustiques, qui venaient, dit-on, abuser des femmes pendant leur sommeil. Les Grecs les appelaient *Ephialtes*. — Il ne faut pas confondre les *Incubes* avec les *Incubones*, génies que le peuple de Rome regardait comme les gardiens des entrailles de la terre. Ces génies portaient, dit-on, de petits chapeaux dont la possession permettait à l'homme assez heureux

pour en avoir trouvé un, de puiser à souhait dans les richesses renfermées au sein de la terre (voy. *ELPES*).

INCUSES (*namis*). C'est le nom qu'on donne aux médailles qui ont la tête en relief sur une face, et cette même tête en creux sur l'autre face. Ce caractère est purement accidentel. Les incuses sont des médailles manquées que le monnayeur, par mégarde, oubliait de retirer après les avoir frappées. La nouvelle pièce qu'il remettait, trouvant en dessus le carré et en dessous la médaille oubliée, marquait la même tête en relief du premier côté et en creux de l'autre. Mais l'action étant beaucoup plus faible du côté de la médaille que du côté du carré, il en résultait que la tête reproduite en creux était toujours imparfaitement exprimée. Les incuses romaines sont rares. On en trouve d'or, d'argent et de moyen bronze. Elles sont plus communes pour les temps modernes, à partir d'Orthon et de Henri l'Oiseleur.

INDE. Contrée située dans la partie sud-est de l'Asie, entre 8° et 35° N. de latitude et 68 et 92° E. de longitude. La plus grande longueur de ce pays, du nord au sud, est d'environ 1,900 milles anglais, et la plus grande largeur, de l'est à l'ouest, dépasse 1500 milles. Suivant les anciens, l'Inde comprenait un espace de 40° de chaque côté, et était à peu près aussi étendue que toute l'Europe. A l'ouest, elle était séparée de la Perse par les montagnes du *Araehosie*; à l'est, elle était bornée par la région des Sines, dans la presqu'île au-delà du Gange; au nord, par les déserts de la Tartarie, et au sud, elle s'étendait jusqu'aux îles de la Sonde. Ces limites renfermaient les montagnes du Thibet, la vallée de Cachemire, toutes les possessions des Indo-Scythes, les provinces de Népâl, du Bhoutan, de Kamroup et d'Assam, avec les royaumes de Siam, d'Ava, la province d'Araacan, et les états limitrophes jusqu'à l'Indo-Chine, toute la presqu'île de l'Ouest et l'île de Ceylan. — Les auteurs des divers poèmes, dans lesquels il faut chercher les premières notions géographiques des Hindous, n'ont pas donné à l'Inde un nom bien déterminé. Ils l'appellent *Bharatawarcha* ou contrée de *Bhara*, l'un des princes les plus anciens et les plus puissants qui y régnèrent. Ils lui donnent aussi le nom de *Djamboudwipa*, et la considèrent comme l'une des sept régions du monde. Quant au nom moderne d'*Hindoustan* (pays des Hindous), il est d'origine persane, et les musulmans ne s'en servent que pour désigner la contrée qui était sous la domination immédiate des souverains de Delhi, et qui fut subdivisée en 1582, par l'empereur Akbar, en onze soubahs ou provinces. Aujourd'hui, l'Inde est

bornée au nord par la chaîne de l'Himalaya, qui la sépare du Thibet; au sud par l'Océan; à l'ouest par le cours du Sindh ou Indus, et à l'est par la chaîne de montagnes et de forêts qui borde les districts de Tebittagong et de Tippo-rah dans le Bengale, et s'étend vers le nord jusqu'au Brabmapoutra. Elle est traversée par la chaîne du Vindhya ou Bindh, qui s'étend depuis le golfe de Bengale jusqu'au golfe de Cambaïe. Le pays situé au nord de cette chaîne de montagnes se nomme Hindoustan, et on appelle Dèkhan la contrée située au sud.

L'Hindoustan comprend le bassin de l'Indus, celui du Gange, le désert voisin de l'Indus et la grande étendue de pays que l'on nomme Inde centrale. La partie supérieure du bassin de l'Indus, appelée aujourd'hui Pandjâb, est fertile à l'est du Djelam (Hydaspes), mais âpre et sauvage à l'ouest, et sabieuse vers le confluent des cinq rivières. L'Indus, en s'approchant de la mer, se divise en plusieurs branches, et forme un delta. Le bassin du Gange est une plaine vaste et fertile. Une chaîne de montagnes, que l'on nomme Aravalli, se rattache à l'extrémité ouest du Vindhya, sur la limite du Guzerate, et s'étend au delà d'Adjmir, dans la direction de Dehli, en séparant le plateau central et le désert situé à l'ouest. A l'exception de la partie sud-est de ce désert, toute la région située entre les monts Aravalli et l'Indus, à partir du Satladje ou Hydus au nord, jusque près de la mer au sud, est une vaste étendue de sable, dans laquelle on rencontre quelques plaines fertiles. L'Inde centrale est un plateau de surface inégale, borné à l'ouest par les monts Aravalli, et au sud par le Vindhya; s'appuyant à l'est contre une chaîne plus basse dans le Bandelkhand, et s'inclinant graduellement au nord-est vers le bassin du Gange. L'Hindoustan se divise en deux parties principales : 1^o l'Hindoustan du nord, qui comprend le pays situé entre le Satladje et la Djamnâ (Yamounâ); la province de Gherwâl (cap. Serinagar); les sources du Gange; le district de Kanaon; le Païnkhandi; le Bhoutan et les états du Népal (cap. Katmandou); 2^o l'Hindoustan proprement dit, qui renferme le Bengal (cap. Calcutta); le Bébar (villes princip. Béhar, Patna, Gayâ); les provinces d'Allahabad (villes princ. Allahabad, Bénarès), d'Oude (cap. Oude), d'Agra (cap. Agra ou Akbarabad), de Dehli (cap. Dehli), de Lahore (cap. Lahore), de Cachemire (cap. Cachemire), d'Adjmir (cap. Adjmir), de Moultan (cap. Moultan), de Koutch, de Guzerate (villes princ. Ahmedabad, Surate), et de Malwa (villes princ. Oudjein, Dhar, Indore).

Le Vindhya forme la limite sud de l'Hindoustan, mais au-delà de cette chaîne de mon-

tagnes est une chaîne parallèle appelée Indjâdri ou Sâtpoura. Le Dèkhan est un plateau de forme triangulaire soutenu de tous les côtés par des chaînes de montagnes. Les deux plus longues, qui se prolongent vers le sud, suivent la forme de la presqu'île. Les montagnes qui soutiennent le plateau se nomment Ghâtes; la partie de ces montagnes située à l'ouest est la plus élevée. Le Dèkhan se divise en deux parties : 1^o le Dèkhan proprement dit, qui comprend les provinces de Gondwana (cap. Nagpou) et d'O-rissa (villes princ. Kattaek, Djaggernath, Balasore), les Circars septentrionaux, les provinces de Kandeisch, de Béar, de Béder, d'Haiderabad (capitale Haiderabad), d'Aurangabad (villes principales Aurangabad, Ahmednagar) et de Bidjapour (cap. Bidjapour); 2^o la presqu'île située au sud de la rivière Krichna, laquelle renferme le Kanara (cap. Mangalore), le Malabar, la petite principauté de Cochîn, la province de Travancore, les districts Balaghâtes, le Maissour (cap. Seringapatam) la petite province de Coimbatour, le district de Salem, et le Karnatique (villes princ. Madura, Tandjore).

Les principaux fleuves et rivières de l'Inde sont : dans l'Hindoustan, le Sindh ou Indus, qui prend sa source dans le petit Thibet, reçoit plusieurs affluents, et va se jeter dans le golfe d'Oman; le Gange, qui sort de l'Himalaya et se jette dans le golfe de Bengale, après avoir reçu une quantité considérable d'affluents; la Djamnâ, l'un des principaux affluents de ce fleuve, qui prend sa source sur le flanc méridional de l'Himalaya, et se jette dans le Gange à Allahabad; le Brabmapoutra, qui prend sa source dans le Thibet, arrose la partie est de l'Hindoustan, et se jette dans le golfe de Bengale en même temps que le Gange, auquel il est uni par divers bras. Les principales rivières du Dèkhan et de la presqu'île du Sud sont : la Tapti, qui arrose la province de Kandeisch et le Guzerate, et se jette dans le golfe de Koutch; la Nerisadda, qui prend sa source dans le Vindhya, coule vers l'ouest, et a son embouchure dans le golfe de Cambaïe; la Godavéri, qui sort du Vindhya, peut aller se jeter dans le golfe de Bengale; la Krichna, qui forme la limite entre le Dèkhan proprement dit, et la presqu'île, et se jette dans le golfe de Bengale; la Kaveri, qui traverse le Maissour.

Une contrée située entre 8^o et 35^o N. de lat., et dont la hauteur varie depuis le niveau de la mer jusqu'aux sommets de l'Himalaya, doit renfermer tous les degrés de température; mais dans la plus grande partie de l'Inde, le climat est tropical. Dans l'Inde, les pluies sont périodiques; elles sont amenées de l'Océan par un vent sud-ouest appelé mousson, lequel souffle

depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre. Ces pluies sont très abondantes, surtout dans le voisinage de la mer et dans les contrées basses. L'année se divise en trois saisons : la saison chaude, celle des pluies, et la saison froide ou tempérée ; cette dernière est la plus longue. Les Hindous font deux récoltes par année ; la première en septembre et octobre, la seconde en mars et avril ; dans certaines parties de l'Inde, on en compte jusqu'à trois. Le riz et quelques autres céréales se sèment au commencement des pluies et se récoltent à la fin ; le froment, l'orge, etc., mûrissent pendant l'hiver et se moissonnent au printemps. Les produits agricoles de l'Inde sont : le froment, l'orge, le *badjra* (*holcus spicatus*), le *djoar* (*holcus sorgum*), le riz, le maïs, le *panicum italicum*, le millet, le tabac, le coton, le pavot blanc, la canne à sucre, l'indigo et diverses espèces de teintures ; le lin, la moutarde, le sésame, le palma-christi, etc. L'Inde produit aussi le poivre, le cardamome, le gingembre, le eumin, la coriandre, le curcuma, et une foule de plantes médicinales, telles que le camphrier, l'aloès, etc. Toutes les espèces de légumes, de racines et de végétaux s'y trouvent en abondance. Les fruits les plus communs sont les mangues, les melons, les courcoubres, les figues, les oranges, les citrons, sans compter les bananes, les jujubes et les autres fruits des climats tropicaux. Les forêts renferment beaucoup de bois de construction, tel que le tôle et le sâl, le sandal, l'ébène et autres bois rares et précieux. Les autres arbres que l'on trouve dans l'Inde sont : l'arbre des banyans, le sissoû ou arbre noir, le manguiier, le tamarisier, le *mimosa arabica*, le mûrier, le cocotier, le palmier, le bambou, le mahoua. Dans les montagnes de l'Himalaya, la végétation change d'aspect ; on y voit le pin, le chêne et autres arbres forestiers de l'Europe et de l'Asie, le rhododendron, etc. Les forêts de l'Inde sont remplies d'arbres et de plantes grimpantes qui produisent des fleurs de toutes formes et de couleurs diverses ; le lotus et le nénuphar flottent sur la surface des lacs et des étangs. On nourrit dans l'Inde des éléphants, des chameaux, des chevaux, des bœufs, des moutons, et une quantité considérable de chèvres. Les animaux sauvages sont : l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, l'ours, le tigre, le léopard, la panthère, le lion, l'hyène, le chacal, le loup, le sanglier, diverses espèces de daims et d'antilopes, le singe, le porc-épic, le crocodile, l'ichneumon, l'iguane, et une foule de serpents et de reptiles. Les oiseaux de basse-cour sont peu communs à l'état domestique, mais on les trouve en grande quantité à l'état sauvage. Les princi-

paux oiseaux sauvages sont : le paon, la grue, l'aigrette, l'oie sauvage, la bécassine et autres oiseaux de passage, l'aigle, le vautour, le faucon, le milan, le perroquet, etc. Parmi les produits minéraux, il faut citer le fer, le diamant, l'améthyste, le grenat, la chrysolithe, le béril, la cornaline et l'agate. Le salpêtre est aussi très abondant, et l'on trouve le sel gemme dans une chaîne de montagnes du Pandjab. On fabrique dans l'Inde des cotonnades, des soieries, des châles, du brocart, et des étoffes remarquables par l'éclat et la durée des couleurs.

La population de l'Inde, dont un huitième professe la religion musulmane, peut être évaluée à 140,000,000 d'âmes. Les Hindous ont le teint basané et les cheveux noirs. Les habitants des provinces du nord sont grands et beaux ; ceux des contrées du midi sont plus noirs et plus petits. Les premiers sont, relativement aux autres, courageux et actifs ; les Mahrattes, qui habitent un pays de montagnes, sont vaillants et énergiques, tandis que les Bengalais, habitués à vivre sous un climat chaud et humide, sont mous et efféminés ; mais l'indolence est le caractère commun de presque tous les habitants de l'Inde. Ils sont doux et paisibles, pleins d'affection pour leurs familles, et de bienveillance pour les étrangers, patients, souples et insinuants, intelligents et spirituels, sobres et tempérants. Ils ont du goût pour les arts, et, comme la plupart des peuples asiatiques, ils aiment les représentations, les danses, les jeux et les fêtes. La plus grande partie de la population indienne habite des villages, et se livre à l'agriculture. Chaque village a son marché, ses fêtes annuelles, et dans certaines contrées un temple et une demeure pour les étrangers. Dans les villes, qui sont pour la plupart entourées de murailles, les rues sont très étroites ; les maisons y sont bâties en briques ou en pierres et n'ont que quelques petites fenêtres. La nourriture la plus ordinaire, dans les villes comme dans les villages, est du pain sans levain, avec des légumes bouillis, du beurre clarifié et des épices. Les Hindous font un grand usage du bétel. Ils ne portent pas de barbe ; ils se rasent la tête, et ne conservent qu'une longue touffe de cheveux. Le costume des Bengalais se compose de deux grandes pièces d'étoffe : l'une attachée autour de la ceinture et relevée entre les jambes, l'autre jetée sur les épaules. Les habitants des autres provinces portent aujourd'hui une tunique de coton ou de soie, une ceinture de mousseline de couleur, une écharpe de même étoffe sur les épaules, et un turban ; quelques-uns sont vêtus de pantalons flottants et de longues robes de mousseline, comme les

mahoniétans; mais les brâhmanes et les personnes les plus austères, parmi les autres classes, n'ont pas d'autre vêtement que celui des Bengalais. Le costume des femmes est à peu près le même que celui des hommes; elles portent comme eux une grande quantité de bijoux, tels que pendants d'oreilles, colliers et bracelets. Leur condition est moins misérable que celle des femmes de la plupart des autres contrées asiatiques; mais, sans être esclaves comme les femmes des pays musulmans, elles n'en vivent pas moins dans un état de dépendance absolue. Le mariage est recommandé comme un devoir par la loi indienne; mais l'union entre parents est interdite. La principale cérémonie du mariage consiste, de nos jours, à joindre les mains des deux époux, et à les attacher ensemble avec un brin d'herbe sacrée ou une pièce d'étoffe; la mariée fait sept pas, et lorsqu'elle a fait le septième, le mariage est indissoluble. Dans quelques parties de l'Inde, on enterre les morts; mais l'usage le plus répandu est de les brûler. Les veuves se brûlent quelquefois sur le bûcher de leurs maris, et les femmes qui se sacrifient ainsi sont appelées *satis*. C'est dans l'Hindoustan que ce sacrifice est le plus commun: dans le Dékhan, les exemples en sont assez rares. Le suicide est souvent considéré chez les Hindous comme un acte méritoire; l'on en voit qui s'immolent, se font enterrer vifs, ou se précipitent dans certaines rivières, afin de se rendre agréables à la divinité, et de mériter le ciel.

La société indienne était anciennement divisée en quatre classes principales: les Brâhmanes ou caste sacerdotale, les Kébatryas ou caste guerrière, les Vaisyas ou classe industrielle et agricole, et les Souâdras ou caste servile. De nos jours cette division n'est plus si bien marquée; la caste brâhmanique est la seule qui se soit conservée, bien que l'on rencontre dans diverses professions des hommes appartenant à cette classe. Quant aux deux dernières castes, elles ont été remplacées par une foule de classes d'origine mêlée, et quelquefois même obscure. Ces classes représentent chacune une profession différente. L'esclavage existe dans l'Inde, mais les esclaves ne sont point traités avec dureté; ils sont regardés comme des serveurs. Ceux qui appartiennent aux cultivateurs font, pour ainsi dire, partie de la famille. Dans les provinces du sud les esclaves sont attachés au sol, et dans le Malabar on les vend quelquefois. Il y a dans la population indienne certaines classes pour lesquelles le vol est une profession héréditaire. La plus redoutable de ces associations est celle des *Thugs*, qui se mettent sous la protection de la déesse Bhavân. Ils parcourent le pays sous di-

vers déguisements, s'insinuent dans la compagnie des voyageurs, les tuent et les enterrent afin de ne laisser subsister aucune trace de leurs crimes. Les montagnes et les forêts du centre de l'Inde sont habitées par diverses populations qui vivent de vol et de pillage. Ces populations sont composées d'hommes petits, noirs et chétifs, mais pleins d'énergie et armés d'arcs et de flèches. Leur principal séjour est dans la chaîne du Vindhya, et le vaste pays de forêts qui s'étend au nord et au sud, à partir des environs d'Allahabad jusqu'à la hauteur de Masulipatam. Sous le nom de Kols, ces peuples occupent une grande étendue de pays sauvage à l'ouest du Bengale et du Béhar. Dans la partie adjacente du Vindhya, ils se nomment Gonds; plus loin, vers l'ouest, dans le Vindhya, ils s'appellent Bhils, et dans toutes les montagnes de l'ouest, Kolis.

La plus ancienne religion de l'Inde est celle que l'on retrouve dans les Védas, et dont le dogme fondamental est l'unité de Dieu. Selon les Védas, Dieu est un être abstrait, invisible, auquel tout se rapporte; il est l'âme suprême de l'univers; il est à la fois le créateur et la matière. Le culte védique est le culte des éléments, des astres et des forces de la nature; de là l'existence des différentes divinités auxquelles s'adressent les hymnes et les prières des Védas. Dans le code de Manou, la doctrine de l'unité de Dieu constitue encore le fond de la croyance indienne; mais on y chercherait vainement la même simplicité de dogmes concernant la nature et les opérations de l'Être divin (*roy. BRAHMA*). L'homme, selon Manou, est doué de deux principes: l'âme, qui est le moteur du corps et le principe vital, et l'intelligence, qui est le siège des passions et des qualités bonnes ou mauvaises. Ces deux principes, quoique indépendants l'un de l'autre, se tiennent dans une intime liaison avec l'âme suprême, laquelle réside dans tous les êtres. Les âmes de ceux qui ont commis de mauvaises actions prennent, après la mort, un autre corps destiné à endurer les tourments de l'enfer; quand elles ont subi leur peine, elles reprennent un nouveau corps et reviennent au monde. Lorsqu'enfin elles ont été purifiées par l'expiation, elles retournent vers les deux grands principes, l'âme suprême et l'intelligence qui examinent avec soin leurs vertus et leurs vices, et leur donnent dans ce monde et dans l'autre le plaisir ou la peine suivant leur mérite. Les divinités de Manou, comme celles des Védas, représentent les éléments et les phénomènes de la nature; mais on ne trouve pas encore dans le code du législateur indien la notion de la Trinité. C'est dans les Pourânas que l'on découvre pour la première fois le po-

lythéisme sur lequel est fondée la religion actuelle de l'Inde. Les Hindous n'ont pas perdu la croyance en un Être suprême dont tous les autres tirent leur origine, ou plutôt de la substance duquel ils sont composés, car, suivant la croyance moderne, l'univers et Dieu sont une seule et même chose; mais leur dévotion s'adresse à une foule de divinités qu'il serait difficile d'énumérer. Les principales divinités de l'Inde sont au nombre de dix-sept, et parmi elles il faut compter les trois dieux qui constituent la Trimourti ou Trinité. Ce sont : Brahmâ, Viehnou et Siva, lesquels représentent trois principes : la création, la conservation et la destruction. A ces trois dieux se rattachent trois déesses : Saraswati, Lakshmi et Dourgâ, appelée aussi Pârvatî, Dêvî et Bhavânî. Ces trois déesses que la mythologie représente comme les épouses de chacun des trois dieux, sont la personnification de leur pouvoir et de leur énergie. Parmi les trois divinités dont se compose la triade, Brahmâ est celle que les Hindous paraissent adorer le moins. Il n'en est pas de même de Viehnou et de Siva; ces deux divinités sont aujourd'hui l'objet d'un culte très répandu dans l'Inde, et beaucoup de sectes hétérodoxes adorent l'une des deux à l'exclusion de l'autre. Quant à ceux des Hindous qui professent les croyances orthodoxes, ils suivent un système opposé; ils empruntent leur rituel aux Védas et aux Pourânas, et rejettent les cérémonies qui proviennent d'une autre source. On compte trois sectes principales : les Sivaïtes, les Vaichnavas et les Saktas, adoreurs d'une des saktis ou épouses des trois dieux de la triade. Ces sectes se subdivisent en plusieurs branches, suivant les formes sous lesquelles elles vénèrent leurs divinités. Ainsi, parmi les Vaichnavas on distingue les sectateurs de Viehnou, et ceux de Râma et de Krichna, deux incarnations de ce dieu. Le culte de Râma est répandu sur les rives de la Djammâ, et dans la partie nord-ouest du Gange, tandis que celui de Krichna domine le long du cours inférieur de ce fleuve et dans tout le centre et l'ouest de l'Hindoustan. Les Sivaïtes sont nombreux dans le Maïssour et le pays des Mahrattas. Plus loin, au sud, les Vaichnavas sont en majorité; mais dans cette partie de l'Inde, c'est à Viehnou lui-même, et non à ses incarnations qu'ils adressent leurs hommages. Les Saktas sont mêlés avec les autres sectes; mais on les trouve en grand nombre dans certaines contrées : les trois quarts de la population du Bengale adorent des déesses, et principalement Dêvî. Quelques sectes vénèrent des divinités secondaires, telles que Sourya, le dieu du soleil, et Ganêsa, le dieu de la sagesse;

d'autres, tout en conservant les formes de la religion hindoue, professent un déisme plus pur. Après les dieux dont le culte est répandu sur toute la surface de l'Inde, il existe encore une autre classe de divinités qui ne sont point reconnues par les Brâhmanes. Elles sont particulières à certaines localités et très nombreuses. Chaque village en honore deux ou trois. Outre les génies qui habitent auprès des dieux dans le ciel, les Hindous en admettent d'autres qui sont répandus dans le reste du monde, où ils jouent, pour la plupart, le rôle d'esprits malfaisants. Une des croyances les plus singulières des Hindous est le pouvoir qu'ils attribuent aux sacrifices et aux austérités religieuses. Selon eux, un ascète qui s'est distingué par sa piété peut, avec sa malédiction, faire tomber les plus grandes calamités même sur un dieu, et quelques sacrifices célébrés un certain nombre de fois donnent à un homme la puissance de détrôner une divinité. Les devoirs religieux prescrits par Manou sont la prière, le jeûne, les ablutions, l'étude des Védas, les offrandes aux mânes, les sacrifices en l'honneur des dieux, les austérités, la pénitence et l'abandon des choses de ce monde. Beaucoup de pratiques enseignées dans les Védas et le code de Manou sont tombées aujourd'hui en désuétude, et, à leur place, quelques pratiques superstitieuses ont été introduites. Les Hindous croient à la magie; leurs rites religieux ont dégénéré en enchantelements, et en sortilèges auxquels ils attachent une grande efficacité. Outre les temples qui existent dans presque toutes les localités, les Hindous ont une grande quantité de lieux de pèlerinage (voy. PÉLERINAGES). — Il existe dans l'Inde divers ordres religieux appartenant à différentes sectes. La fondation des ordres les plus anciens ne paraît pas remonter au-delà du vi^e siècle de notre ère. Quelques uns sont composés de Brâhmanes; d'autres renferment des gens de toutes classes, et n'admettent aucune distinction de caste. Le nom de Gosâins qui ne devrait s'appliquer qu'à une classe de religieux, sert ordinairement à les désigner toutes. Parmi ces ordres, il en est qui possèdent des couvents et des propriétés territoriales. La plupart des fondateurs d'ordres ont été en même temps des fondateurs de sectes; aussi les dogmes des Gosâins sont-ils rarement orthodoxes. Beaucoup de Gosâins, quoique appartenant à des couvents, vivent d'aumônes; d'autres mènent une vie errante; quelques uns sont indépendants, et n'ont d'autre règle que celle qu'ils s'imposent eux-mêmes. Certains ordres sont astreints au célibat; il y en a qui permettent à leurs membres de se marier. Quelques Gosâins affectent la mal-

propreté; d'autres se mutilent afin d'exciter la pitié; quelques uns vont nus. Une classe de Gossains de la secte de Siva, est celle des Yoguis.

Outre la religion hindoue et le mahométisme, qui dominent dans l'Inde, on compte encore dans cette contrée deux grandes religions, celle des Bouddhistes et celle des Djains, pour lesquelles nous renvoyons aux articles spéciaux qui leur ont été consacrés. Au commencement du ^v^e siècle de l'ère chrétienne, le Bouddhisme déclinait dans le Pandjab, et était en décadence dans les provinces situées le long du Gange et de la Djamanâ. Plus tard, il recouvra son importance dans quelques parties de l'Inde. Il paraît avoir dominé dans l'Hindoustan au ^{viii}^e siècle; à Bénarès jusqu'au ^x^e, et dans le nord du Guzerate jusqu'au ^{xii}^e siècle. Le Bouddhisme n'existe plus aujourd'hui dans les plaines de l'Inde: mais on le trouve encore dans quelques-uns des pays montagneux au nord-est des provinces gangetiques. La religion des Djains paraît avoir pris naissance dans le ^{vi}^e au ^{vii}^e siècle de notre ère, avoir fleuri du ^{viii}^e au ^x^e, et être tombée en décadence dans le ^{xii}^e. Les Djains sont encore nombreux aujourd'hui dans le Guzerate, le pays des Râjpoûts et le Kanara. Une des principales sectes religieuses de l'Inde moderne est celle des Sikhs. Elle eut pour fondateur Nânak, qui vivait vers la fin du ^{xv}^e siècle. Ce réformateur était disciple de Kabir, auquel il emprunta une partie de ses doctrines. Les principes religieux de Nânak sont le déisme et la tolérance. Selon lui, il faut adorer Dieu; mais la religion hindoue et celle des musulmans sont les mêmes aux yeux de la divinité. La secte des Sikhs qui était établie dans les environs de Lahore fut persécutée par les musulmans, et son chef mis à mort en 1606. En 1675, un de ses chefs, Gourou-Govind, en forma une communauté religieuse et militaire. Pour augmenter le nombre de ses adhérents, il abolit toutes les distinctions de castes, et admit des gens de toutes religions; il assigna un costume particulier aux membres de sa communauté. Chacun d'eux devait être soldat, se vêtir de bleu, et laisser croître ses cheveux et sa barbe. Gourou-Govind conserva le culte des dieux hindous, le respect envers les Brâhmanes, et maintint la défense expresse de tuer des vaches; mais il abolit toutes les prescriptions relatives aux aliments et à l'usage des liqueurs. Les Sikhs ont encore de nos jours un caractère qui les distingue de toutes les autres races de l'Inde; mais ils n'ont plus comme autrefois le fanatisme et le zèle religieux.

La langue la plus ancienne de l'Inde est le sanscrit. Par la variété de ses inflexions et la perfection de son système grammatical, le sans-

crit mérite d'être compté parmi les langues les plus remarquables de l'antiquité. Le sanscrit des Védas, auquel on donne le nom de langue védique, contient une multitude de formes archaïques que l'on ne retrouve pas dans la langue plus polie des poètes classiques. Quelques savans ont pensé que le sanscrit n'avait jamais été une langue parlée; mais cette opinion est démentie de fondement. Néanmoins, l'idiôme sanscrit usuel devait être plus simple que la langue employée par les écrivains; il était probablement en usage dans les premières classes de la société, mais non dans les autres. Un fait qui semble prouver la vérité de cette conjecture est l'habitude qu'ont les poètes dramatiques de ne faire parler en sanscrit que leurs principaux personnages. L'alphabet dont on se sert pour écrire le sanscrit se nomme devanagari. S'il faut en croire les traditions des Hindous, trois langues ont existé concurremment dans l'Inde; ce sont: le sanscrit ou langue polie, le prâkrit ou langue vulgaire, et l'apabhransa, espèce de patois à l'usage des gens de basse condition. Le prâkrit est la langue que les auteurs dramatiques font parler à leurs personnages inférieurs. Il diffère peu du pâli ou langue sacrée des Bouddhistes et des Djains, avec lequel on le confond quelquefois. On désigne aussi sous le nom générique de prâkrit les idiômes employés comme langues vulgaires dans les différentes provinces de l'Inde, et cultivés en même temps par des hommes lettrés. Ces idiômes sont en partie dérivés du sanscrit, et ont par conséquent une grande analogie avec le prâkrit, qui n'est lui-même qu'une forme altérée de cette langue. Les idiômes provinciaux de l'Inde se divisent en deux branches, dont l'une comprend les langues du nord ou Hindoustan; l'autre, celles du midi ou Dêkhan. L'hindoul et ses dialectes, le pandjabl, le bengali, le guzerati et le mahralte appartiennent à la première; le tamoul, le télînga, le karnâta ou kânara et l'ourliya, se rattachent à la seconde. Ces langues ont pour la plupart des alphabets particuliers dont les caractères offrent plus ou moins d'analogie avec le devanagari. Les idiômes du nord ont plus d'affinité avec le sanscrit que ceux du midi; néanmoins, ils contiennent une grande quantité de mots locaux empruntés à une langue qui a dû exister anciennement dans l'Inde, mais qui est restée inconnue jusqu'à présent. On donne le nom d'hindout à la langue qui paraît s'être formée avant le ^x^e siècle, et fut parlée dans les royaumes du nord et de la partie centrale de l'Hindoustan. Un des principaux dialectes hindous est le bradî-bhâktâ que l'on parle encore aujourd'hui dans une grande partie

de l'Antarbed on Doâb, et dans quelques districts situés sur les rives opposées de la Djamna et du Gange. Le pandjabi ou langue parlée dans le pays arrosé par les cinq grands affluents de l'Indus, est sans doute dérivé de l'ancien sâraswata, ou dialecte des populations qui habitaient les bords de la Saraswall, aujourd'hui Sersouti. Le bengali, que l'on parle dans les différentes parties du Bengale, est de tous les idiomes provinciaux celui qui a le plus de rapport avec le sanscrit. Le malhiya ou tirhoutiya, dialecte du Tirhout et de quelques districts voisins ressemble au bengali, et les caractères avec lesquels il s'écrit diffèrent peu de ceux qu'on emploie dans le Bengale. Le guzerati, idiome du Guzerate, a une grande analogie avec l'hindoui. Le mahratte, langue du peuple ainsi nommé, a, de même que le guzerati, beaucoup d'affinité avec l'hindoui; il contient un grand nombre de mots sanscrits auxquels sont mêlés des mots persans et arabes, et des termes dérivés d'une source inconnue. Les Mahratte se servent de caractères particuliers; mais leurs livres sont pour la plupart écrits en dévanagari. Le tamoul ou tâmalâ renferme une certaine quantité de mots sanscrits plus ou moins altérés, et un grand nombre de mots dont on ne connaît pas l'origine. Les caractères tamouls, de même que ceux des autres langues méridionales de l'Inde, diffèrent beaucoup de ceux qu'on emploie dans les diverses provinces du nord. Le telinga ou tailanga est l'idiome des habitants de la province de ce nom; il est très répandu dans le pays situé sur les deux rives de la Krichna et de la Godavéri, et sur la côte nord-est de la presqu'île. Parmi les langues du sud, le telinga est une de celles qui ont fait le plus d'emprunts au sanscrit. Le karnâta ou kânara a la même affinité avec le sanscrit que les autres langues du midi. L'ouriya est le nom que l'on donne à la langue de la province d'Orissa; il renferme beaucoup de mots sanscrits altérés avec un mélange de persan et d'arabe, et des termes d'une origine inconnue. Sous le nom d'apabhransa on comprend tous les dialectes qui, avec les prâcrits, sont ordinairement appelés blâkhâs ou langues parlées. Ces dialectes sont très nombreux, mais ils ne paraissent être que des variétés des principaux idiomes provinciaux. Le persan est une des langues parlées dans l'Inde; mais la langue universelle de cette contrée est l'hindoustani, idiome né du contact des Hindous avec les Musulmans. L'hindoustani est un mélange d'hindoui, de persan et d'arabe dans lequel on rencontre quelques mots turcs; il se divise en deux dialectes principaux : l'ourdou ou dialecte du nord, et le dakhni ou dia-

lecte du midi. Le caractère adopté pour écrire l'hindoustani se nomme persi-arabe. L'hindoui peut être considéré à la fois comme une forme moderne de l'hindoui, et comme un dialecte de l'hindoustani. De même que l'hindoui, il s'écrit avec l'alphabet dévanagari; mais il contient des mots persans et arabes. Le dialecte hindi usité à Delhi et à Agra se nomme khari-boli ou langue pure; celui des autres provinces est appelé des-blâkhâ ou langue du pays.

La plupart des ouvrages sanscrits que nous possédons sont écrits en vers. Par l'harmonie de ses sons, la beauté de ses inversions et la richesse de sa prosodie, le sanscrit mérite d'être placé au premier rang parmi les langues poétiques. Les plus anciens monuments littéraires de l'Inde sont les Védas, livres religieux au nombre de quatre. La langue des Védas est pleine de formes insolites et d'archaïsmes qui en rendent l'interprétation souvent difficile. Le code religieux et civil de Manou semble appartenir à une époque fort ancienne; on en fait remonter la rédaction au treizième siècle avant notre ère. Le premier poème épique sanscrit est le Râmâyana, ouvrage attribué à Vâlmiki, et dans lequel sont célébrés les exploits de Râma. Le Mahâbhârata, qui fut, dit-on, composé par Vyâsa, est, avec le Râmâyana, une des productions les plus anciennes et les plus remarquables du génie indien. Les Pourânas, poèmes au nombre de dix-huit renfermant des légendes mythologiques et historiques, et les généalogies des héros et de leurs descendants, sont relativement modernes; mais certaines parties de ces recueils semblent appartenir à un âge plus reculé. Outre ces grands poèmes qui suffiraient pour fonder la réputation littéraire d'une nation, la littérature sanscrite nous offre encore un nombre considérable d'autres ouvrages. Poèmes épiques, descriptifs, lyriques et dramatiques, contes et apologues, traités sur la grammaire, la rhétorique, la prosodie et l'art poétique, telles sont les principales productions littéraires de l'Inde depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. De toutes les parties dont se compose la littérature sanscrite, la littérature dramatique est celle que les Hindous ont cultivée avec le plus de succès; leurs drames, dont quelques-uns ont été écrits vers le commencement de notre ère, renferment de grandes beautés poétiques. Ils n'ont pas moins excélé dans le conte et l'apologue. Leur ouvrage le plus important dans ce genre est le Pantchatantra, recueil qui fut traduit en pehlvi vers le milieu du vi^e siècle, sous le règne de Khousrau Nouschirvan, prince de la dynastie des Sassanides, et passa successivement dans les divers idiômes de l'Asie occidentale. Le Vêtâla-Pantchavinsati

on les vingt-cinq histoires d'un vampire, et le *Sinhāsana-Dwātrinsati* ou les trente-deux histoires du trône, paraissent avoir été composés pour faire l'éloge du célèbre *Vikramāditya*, qui régnait à Oudjayanī vers l'an 56 av. J.-C. Ce prince protégea les lettres. Son frère *Bhartrihari* est l'auteur d'un recueil de sentences contenant trois cents distiques. *Kālidāsa* vécut, dit-on, à la cour de *Vikramāditya*. Ce poète distingué composa plusieurs drames, dont le plus remarquable est celui de *Sakountalā*; on lui attribue aussi le *Raghovansa* ou histoire de la famille de *Raghou*, poème épique en dix-huit chants; le *Nalodaya* ou les aventures de *Nala*, sujet qui a été souvent traité par les poètes de l'Inde, et forme un des épisodes les plus intéressants du *Mahābhārata*; le *Koumārasambhava*, poème sur la naissance de *Kārtikeya*, le dieu de la guerre, et le *Meghadūtā* ou le nuage messager. *Magha*, prince ami des lettres, vivait vers la même époque. Il passe pour être l'auteur du *Sisupālabadha* ou la mort de *Sisupāla*, poème en vingt chants, qui est classé parmi les six grands poèmes profanes (*Mahākāvya*). Le roi *Soudraka*, que l'on fait vivre vers la fin du II^e siècle de l'ère chrétienne, écrivit le drame célèbre intitulé *Mritichhakati* ou le chariot d'argile. *Bhavabhūti*, poète dramatique distingué, florissait au commencement du VII^e siècle; on a de lui trois drames dont le plus connu est le *Mālati et Mādhava*. Le roi *Bhodja* régnait à *Dhārā* vers la fin du X^e siècle ou le commencement du XI^e; il accorda une grande protection aux lettres, et, sous son règne, la littérature sanscrite brilla de son dernier éclat. *Soubandhou*, écrivain protégé par ce prince, composa un roman allégorique en prose sur les amours de *Kandarpakétou* et de la princesse *Vāsavadattā*. Un autre romain en prose, le *Dasa-Koumāra* ou histoire de dix jennes princesses, fut composé par le poète *Dandi*, que l'on suppose contemporain de *Bhodja*. *Sri Harshadēva*, roi de *Cachemire*, qui vivait au commencement du XII^e siècle, passe pour avoir été l'auteur de plusieurs ouvrages, et notamment du *Naibadīya*, poème épique sur les amours et le mariage de *Nala* et de *Damayanti*. Ce poème fait partie de la collection des six *Mahākāvya*, avec le *Raghovansa*, le *Koumārasambhava* et le *Meghadūtā* de *Kālidāsa*, le *Kirātārjounīya* de *Bhāravi*, et le *Sisupālabadha* de *Magha*. *Harshadēva* payait, dit-on, de fortes sommes d'argent pour mettre sous son nom les ouvrages les plus remarquables des poètes de sa cour: c'est ainsi qu'il fut regardé comme l'auteur du *Ratnāvali* ou le collier de perles, drame attribué au poète *Dhāvaka*. Sous le règne de ce prince, *Somadēva* rédigea le re-

cueil de contes intitulé *Vrihat-Kathā* ou la grande collection d'histoires. *Djayadēva*, qui florissait vers l'an 1150 de J.-C., composa le *Gulā-Govinda*, poème lyrique et pastoral, où sont célébrés les amours de *Krichna*. A partir de cette époque, la littérature sanscrite tomba en décadence, mais elle ne cessa pas d'être cultivée, et l'on pourrait citer encore parmi les modernes quelques écrivains dont les œuvres sont estimées. — Le *prākrit*, qui occupe une place importante dans le dialogue des drames, a été cultivé comme langue littéraire en même temps que le sanscrit. Plusieurs poèmes remarquables ont été écrits en *prākrit*, et les savants les plus distingués n'ont pas dédaigné de composer des traités de grammaire, de rhétorique et de prosodie, pour faire connaître les beautés de cette langue. Les chefs-d'œuvre de la littérature sanscrite ont été presque tous traduits ou imités dans les différents idiômes vulgaires, et quelques-uns de ces idiômes, tels que le bengali, le pandjabi, le maharatte et le télंगा, ont servi à la composition d'ouvrages originaux. De toutes les langues vulgaires de l'Inde, aucune n'a été plus cultivée que l'hindoui. Outre les traductions de poèmes sanscrits, parmi lesquelles il faut citer le *Mahābhārata* de *Gokoul-nāth*, il existe en hindoui une foule de productions de tous genres. Le célèbre *Tchand*, qui vivait vers la fin du XII^e siècle, a laissé dans cette langue un grand poème historique intitulé *Prithvirādja-icharitra* ou histoire de *Prithvirādja*, dernier roi hindou de *Delhi*. A la fin du XV^e siècle, *Nānak*, fondateur de la secte des *Sikhs*, composa leur livre sacré nommé *Adi-Granth* (premier livre). *Bihārī-Lāl*, qui florissait au commencement du siècle suivant, est l'auteur du *Sāt-Sat*, poème de sept cents distiques sur les amours de *Krichna* et de *Rādlā*. *Toulsidās* vécut à *Bénarès*, où il commença, en 1575, son *Rāmāyana*, l'un des poèmes les plus populaires de l'Inde. Ce poète distingué mourut en 1621, sous le règne de *Djahānguir*. Son contemporain *Késavadās* composa aussi un poème sur *Rāma*, et plusieurs ouvrages. *Sourdas*, qui vivait vers le même temps, a laissé un grand nombre de chants populaires et d'hymnes religieux. Sous *Schāh Djahān* vécut *Soundarās*, poète érotique, auquel on doit une redaction en dialecte *bradj-bhākhā* du recueil de contes sanscrit intitulé *Sinhāsana-Dwātrinsati*. — *Kabir*, l'un des écrivains hindis les plus anciens, fut contemporain de *Sikandar Schāh Lodi*, qui régna de 1488 à 1516. On a de ce réformateur célèbre une grande quantité d'ouvrages; la collection de ses écrits, conservée par ses disciples se nomme *Khās-Granth*, ou le livre par excellence. *Nābhājī*,

autre écrivain hindî, florissait à la fin du règne d'Akbar et au commencement de celui de Djahangir; il composa le *Bhakta-Mâl*, livre qui contient la vie des principaux saints hindous. Dans le *xviii^e* siècle vécut Râm-Tchharan, Siva-Nârâyan et Djagdîvandâs, tous trois fondateurs de sectes. Le premier a laissé des hymnes; les deux autres ont écrit différents traités religieux. Lalou-Dji-Lâl, qui vivait au commencement de notre siècle, traduisit divers ouvrages sanscrits et braj-bhâkhâs; on lui doit la rédaction en prose hindie du *Prem-Sâgar*, histoire de Krichna, d'après le dixième livre du *Bhâgavata-Pourâna*. — Bien que la littérature hindoustanie se compose en grande partie de traductions du sanscrit, du persan et de l'arabe, les écrivains de l'Inde musulmane ont néanmoins produit une foule d'ouvrages originaux. Un des plus anciens poètes hindoustanis est Aboul-Hassan-Khousrau de Delhi; il naquit au *xiii^e* siècle, et fut un des hommes les plus remarquables de son temps. Noursati, écrivain célèbre du Dékhan, vivait vers le milieu du *xvi^e* siècle; il est l'auteur d'un roman et de diverses poésies. Wall poète distingué, écrivait dans la dernière moitié du *xvii^e* siècle; il composa en dialecte dakhni des poésies d'un style élégant. Mais ce fut au *xviii^e* siècle que la littérature hindoustanie fut le plus cultivée. Schâh-Alam II, qui régnait à Delhi en 1761, protégea les lettres, et réunit à sa cour les savants et les poètes. Sous le surnom poétique d'Aftâb, il composa lui-même des vers hindoustanis et persans. Djahândar-Schâh, son fils, fut un écrivain distingué. A cette époque appartiennent Saoudâ, poète satirique, surnommé le Juvenal de l'Inde; Mir-Taqui, auteur d'un grand nombre de poésies, et d'une biographie des poètes hindoustanis; Djourât, qui a laissé une foule de gazals et divers poèmes érotiques; et Mir-Goulâm-i-Hassan, qui composa un *masnawi* sur les amours de Benazir et de Badri-Mounir. Au commencement de notre siècle vivait Kâzim-All-Djawn écrivain remarquable, auquel nous devons un roman sur la légende de Sakountalâ; le *Barab-Mâsa* ou les douze mois, et des poésies détachées. Son contemporain Afsoz composa un *diwân* très estimé; mais le plus important de ses ouvrages est une statistique et histoire de l'Hindoustan, que la mort ne lui permit pas d'achever.

Les premières races civilisées qui s'établirent dans l'Inde vinrent des contrées situées à l'ouest de l'Indus; elles s'étendirent successivement dans la partie orientale du Pandjâb, entre l'Indus et ses affluents, et dans le pays renfermé entre la Saraswati (Sersout) et la Drichadwati (Kaggar) auquel Manou donne le nom de Brah-

mâvarta (séjour des Brâhmanes). Suivant ce législateur, la contrée voisine du Brahnavarta, comprenant le Kouroukchêtra (Tanasser), le Matsya, le Kanyâkoubdja (royaume de Canoge) et le Soudrasênaka ou Mathourâ, se nommait Brahmarshidêsa (pays des Brahmarshis). C'est dans la contrée située entre le cours du Gange et celui de la Djamnâ, que les traditions des Hindous placent le berceau de la civilisation nationale. Cette contrée, appelée autrefois Antâr-vêdi, et aujourd'hui Doâb, renfermait plusieurs villes importantes qui jouirent du titre de capitale. La partie centrale de l'Hindoustan se nommait Madhyadêsa (pays du milieu); elle comprenait, selon Manou, la région située entre l'Himâlaya et le Vindhya, et avait pour bornes, vers l'ouest le Vinâsana (contrée au nord-ouest de Delhi), et vers l'est, Prayâga (Allahabad). Quant à l'espace tout entier compris entre l'Himâlaya et le Vindhya, depuis la mer orientale jusqu'à la mer occidentale, Manou lui donne le nom d'Âryâvarta (séjour des hommes honorables). Il est probable que les pays désignés sous ces différents noms ne furent peuplés que successivement par les colonies venues des bords de l'Indus; mais des renseignements fournis par Manou, il est permis de conclure qu'à une époque très ancienne les Hindous occupaient toute la contrée qui renferme aujourd'hui les provinces de Lahore, de Delhi, d'Agra, d'Oude et d'Allahabad. — S'il faut en croire la tradition, deux dynasties régnèrent dans l'Inde dès la plus haute antiquité; elles tiraient, dit-on, leur origine de Brahmâ par ses deux fils les patriarches Dakcha et Atri. La race solaire régnait à Ayodhyâ (Oude); le premier roi de cette race fut Ikshvâkou, que l'on fait vivre environ deux mille ans avant J.-C. Ce prince eut plusieurs fils qui s'établirent en différents lieux; mais Kakoutsha, son petit-fils, lui succéda. Suivant les *Pourânas*, cinquante ou soixante-dix rois occupèrent successivement le trône d'Ayodhyâ, jusqu'à Râma, fils de Dasaratha. Ce prince, dont les exploits ont été célébrés dans le *Râmâyana*, fut maître d'un puissant royaume; il envahit le Dékhan, et pénétra jusque dans l'île de Ceylan, dont il fit la conquête. Après Râma, soixante princes se succédèrent; mais aucun d'eux ne se rendit célèbre. Une branche de la dynastie solaire régnait à Mithilâ; elle descendait de Nimi, fils d'Ikshvâkou. — Le premier roi de la race lunaire fut Pourouravas, lequel avait pour capitale Pratiethana, ville située au confluent du Gange et de la Djamnâ. Il eut plusieurs enfants: l'aîné, Ayous, fut son successeur. Ce prince eut à son tour deux fils, Naboucha, qui lui succéda, et Kêlêtravridha, qui fonda une principauté à

Kâsi (Bénarès). Nahoucha eut pour successeur Yayati; celui-ci laissa le trône de Praticlithana à Pourou, le plus jeune de ses fils. Parmi les successeurs de Pourou, on compte plusieurs princes célèbres. Bharata, fils de Bouhmantha, succéda à son père; il étendit sa domination si loin, qu'il donna son nom à l'Inde, appelée Bharatavarcha (contrée de Bharata). Hastin, l'un de ses descendants, transporta le siège de son empire vers le nord, dans la ville d'Hastinapoura, qu'il fonda sur les bords du Gange. Le quatrième successeur de ce prince, Kourou, donna son nom au Kouroukchétra, contrée située au nord-ouest d'Hastinapoura. Pandou, fils de Vitchitravirya, suivant les uns, et de Vyâsa, selon d'autres, laissa le trône à son frère Dhritarâchtra, et se retira sur le mont Himâlâya pour se livrer à la vie ascétique. Pandou avait eu de ses deux femmes Kounti et Mâdri, cinq fils connus sous le nom de Pandavas. Ces cinq frères étaient Youdhichthira, Bhîma, Ardjourna, Nakoula et Sahadéva. Dhritarâchtra, s'il faut en croire la légende, eut cent fils, dont Douryodhana était l'aîné. Ces princes étaient appelés Kauravas. Les fils de Pandou, après s'être réfugiés dans une contrée étrangère pour échapper aux persécutions dont ils étaient l'objet de la part des Kauravas, revinrent réclamer l'héritage de leur père. Alors eut lieu la grande guerre chantée dans le Mahâbhârata. Cette guerre, que l'on place dans le ^{xv}^e ou ^{xiv}^e siècle avant notre ère, se termina par la défaite et la mort de Douryodhana et de ses frères. Youdhichthira, l'aîné des cinq princes Pandavas, monta sur le trône de Kouroukchétra, et transporta sa capitale à Indraprastha sur la rive occidentale de la Djâmnâ, non loin de l'emplacement occupé aujourd'hui par Delhi. Fatigué du monde, il choisit pour successeur son petit-neveu Parikchit, et se retira dans la solitude avec ses frères. Hastinapoura redevint plus tard la capitale du royaume; mais cette ville ayant été enlevée par le Gange, Nimitlakra, l'un des descendants de Parikchit, transféra le siège de son gouvernement à Kausambi. — Plusieurs princes indiens prirent part à la lutte des Kauravas et des Pandavas. L'un des principaux alliés de ces derniers fut Krichna, qui, ayant été obligé d'abandonner Mathoura, avait fondé une nouvelle ville, Dwârakâ, dans une île sur le golfe de Koutch. Krichna était de la race lunaire; il descendait de Yadou, fils aîné de Yayati et frère de Pourou. — Djayadratha, beau-frère de Douryodhana, et l'un des alliés des Kauravas, régnait sur le Sindh. Il fut tué par Ardjourna. Cependant son fils ayant sollicité la faveur de Youdhichthira, fut nommé vice-roi du Sindh, à la place de son père. — Le

royaume de Magadha (partie méridionale du Bâhar) était un des plus anciens royaumes de l'Inde. Il fut formé par Kourou qui le donna à Soudhanou, son fils. Djasarandha, l'un des descendants de ce prince, était allié des Kauravas dans la guerre qu'ils soutinrent contre les Pandavas. Il fut tué. Sahadéva, l'un des cinq fils de Pandou, monta sur le trône de Magadha, et fonda une nouvelle dynastie. Pendant plusieurs siècles, les rois de Magadha appartinrent à la caste des Kchatriyas. Les derniers rois de cette caste furent ceux de la dynastie des Nandas. Le roi Nanda, l'un de ces princes, eut deux femmes : la première lui donna neuf fils, que l'on désigne sous le nom général de Nandas; de la seconde, qui était une soûdrâ nommée Mourâ, il eut un autre fils. Le brâhmane Vichnougoupta, ayant été outragé par les princes Nandas, les fit périr et mit sur le trône le jeune Tchandragoupta, fils de Mourâ, suivant les uns, et son petit-fils, selon d'autres. Tchandragoupta commença la dynastie des Mauryas. Il fut contemporain d'Alexandre-le-Grand; sa capitale, Pâlipouta, nommée Palibothra par les Grecs, fut visitée par Mégasthènes, et il fit dans la suite un traité avec Seleucus Nicator, qui lui céda quelques provinces. Les descendants de Tchandragoupta furent très puissants. Asoka son petit-fils étendit sa domination jusque dans la contrée appelée aujourd'hui Afghanistan. Mais, malgré leur puissance, les rois de Magadha ne paraissent pas avoir été souverains de l'Inde. Alexandre, après avoir traversé l'Indus, avait trouvé l'Inde divisée en plusieurs états indépendants. Arrien et Strabon citent les Prasins (peuple du Pratchya ou contrée orientale renfermant le Magadha comme la plus considérable des nations indiennes; mais ils ne font pas mention de leur suprématie sur les autres peuples de la presqu'île. Dix princes de la dynastie des Mauryas occupèrent successivement le trône de Magadha; après eux régnerent trois autres dynasties de Soûdras, sous lesquelles le royaume tomba en décadence. — Kanyâkoublija (Canoge) eût une des villes les plus importantes de l'Inde. La province dont elle était la capitale paraît avoir porté anciennement le nom de Pantichala. — Le royaume de Mâlava (Malwa) avait pour capitale Avantl ou Oudjayanl (Oudjein). Le roi le plus célèbre de ce pays fut Vikramâditya, lequel régnait cinquante-six ans av. J.-C., et fonda une ère qui porte son nom. L'un de ses successeurs, Tchandrapâla, conquît, dit-on, tout l'Hindoustan. Quoi qu'il en soit, les rois de Mâlava étendirent leur autorité sur une grande partie du centre et de l'ouest de cette contrée. Le roi Bhodja, qui régnait à Dhârâ vers le com-

commencement du ^x^e siècle, se rendit illustre par la protection qu'il accorda aux lettres. — Si l'on s'en rapporte au témoignage du Malâbhârata, le Guzerate était un des anciens états de l'Inde. Vers le milieu du ⁱⁱ^e siècle de notre ère, une principauté fut fondée à Ballabhi par Kanakasena, prince émigrant de la dynastie solaire d'Ayodhyâ. Un des successeurs de ce prince établit une ère qui date de l'an 319 de J.-C. — On sait peu de faits sur l'histoire ancienne du Dekkan; suivant les traditions indigènes, les premiers habitants de ce pays n'étaient pas d'origine indienne. Parmi les royaumes les plus anciens du Dekkan était celui de Paudya, qui existait dès le ^v^e siècle avant l'ère chrétienne, et avait Madura pour capitale, au temps où vivait Ptolémée. La contrée de Pratihâna, située au sud de la Nerbadda, eut pour roi Sâilvâhama; ce prince fonda, en l'an 77 de J.-C., l'ère qui porte son nom. A partir de cette époque jusqu'aux premières invasions musulmanes, l'Inde fut divisée en une foule de petits états. Les royaumes du Sindh, de Malwa et de Canoge acquirent une certaine importance par les rapports qu'ils eurent avec l'Asie occidentale.

Ce fut sous le règne du khalife Omar que les Arabes se montrèrent pour la première fois dans l'Inde. En l'an 16 de l'hégire (637 de J.-C.), des flottes parties des côtes de l'Oman et du Balreyn firent des descentes dans le golfe de Cambaïa et vers les bouches de l'Indus. En 643, Abd-Allah, fils d'Amer, se disposa à envahir le Mékran; le gouverneur persan de cette province fit alliance avec le roi du Sindh. Abd-Allah marcha contre eux et les vainquit; il voulait s'emparer du Sindh; mais le khalife s'y opposa. Sous le khalifat d'Ossuan, un homme fut chargé d'explorer les contrées par lesquelles on pourrait pénétrer dans l'Inde; d'après le rapport qu'il fit, on renonça à toute idée d'invasion. Les premières conquêtes des Arabes dans l'Inde eurent lieu au commencement du ^{viii}^e siècle. A l'avènement de Walid au khalifat, Hedjadj, gouverneur de Bassora, fut autorisé à mettre à exécution ses projets de conquête. Il confia le commandement d'une armée à Mohammed, fils de Kassem. Celui-ci s'empara successivement de plusieurs villes à l'ouest de l'Indus, franchit le fleuve, et livra bataille à Dâher, roi du Sindh. Dâher fut vaincu et perdit la vie; Mohammed se rendit maître d'Alor, capitale de ce prince, et se dirigea vers Moultan, qui fut forcé de capituler. Il se préparait à entrer dans le royaume de Canoge, lorsque la mort de Hedjadj et celle du khalife l'obligèrent de renoncer à ses plans de conquête. A partir de la retraite de Mohammed (714) jusqu'après le milieu du ^x^e siècle, la puis-

sance musulmane ne fit plus de progrès dans la vallée de l'Indus; plusieurs villes recouvrèrent même leur indépendance, et retournèrent à leurs chefs indigènes. Dans les pays possédés par les musulmans, il se forma des espèces de principautés indépendantes les unes des autres, mais reconnaissant l'autorité spirituelle des khalifes. Les principales étaient celles de Moultan et de Mansoura. Les flottes arabes faisaient de temps en temps des descentes sur les côtes du Guzerate et du golfe de Cambaïa; mais les musulmans ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur de la presqu'île. Telle était la situation de l'Inde à la fin du ^{ix}^e siècle et dans la première moitié du ^x^e. Vers le milieu du ^x^e siècle, un émire de race turke, nommé Alptekin, se rendit maître de la ville de Gazna, au sud de Kaboul. Ce fut là l'origine de la puissance des Gaznévides qui fondèrent l'empire musulman de l'Inde. Alptekin eut pour successeur son fils Abou Ischia Ibrahim; ce prince étant mort, Sebektokin, esclave turk auquel Alptekin avait donné la main de sa fille, succéda à son beau-frère. Il étendit les frontières de ses états par de nouvelles conquêtes. Djayapala, roi de Kaboul, qui avait sa résidence à l'est de l'Indus, craignit pour ses possessions. Il passa le fleuve, et s'avança contre Sebektokin; mais il fut deux fois vaincu et forcé d'acheter la paix en faisant le sacrifice d'une partie des provinces qu'il possédait à l'ouest de l'Indus. Sebektokin mourut en 997, et eut pour successeur son fils Mahmoud, dont l'histoire a été rapportée au mot GAZNEVIDES. Les querelles qui suivirent sa mort, et l'incapacité de ses successeurs affaiblirent la puissance des Gaznévides, et arrêtèrent les progrès de l'islamisme dans l'Inde. Massoud fit quelques conquêtes; mais il fut vaincu par les Turks Seldjoukides qui étendirent leur domination sur toute la contrée située entre l'Euphrate et le lavarte. Les Gaznévides chassés de leurs états furent contraints de reculer vers leurs possessions dans l'Inde, et d'établir leur capitale à Lahore. Pendant ce temps, plusieurs princes indiens se rendirent indépendants et reprirent quelques-unes de leurs provinces. Sous le règne de Khousrau II, Mohammed Ghori, vice-roi de Gazna, envahit le Pandjâb, et s'empara de Lahore (1180). Khousrau mourut en prison, et avec lui finit la dynastie des Gaznévides. Une fois maître du royaume de Lahore, Mohammed songea à étendre ses conquêtes dans l'Hindoustan. Il attaqua d'abord le roi d'Adjmir et de Dehli Prithwîrâdjâ, dans lequel il rencontra un adversaire redoutable. Vaincu une première fois par ce prince, il marcha de nouveau contre lui, le battit et le fit prisonnier. Adjmir se rendit au

vainqueur. Un des lieutenants de Mohammed, Kouth-eddin, auquel ce prince, avant de retourner à Gazna, avait confié le gouvernement de ses nouveaux états, assiégea et prit Dehli. Après avoir levé une nouvelle armée, Mohammed traversa l'Indus, et s'avança contre Djayatchandra, roi de Canoge, auquel il livra bataille sur les bords de la Djamnâ. Djayatchandra fut vaincu et tué en combattant. La victoire de Mohammed eut pour résultat la prise de Canoge et de Bénarès, et la soumission de la plus grande partie de l'Hindoustan. Mohammed fut assassiné en 1206. Après sa mort, ses états furent divisés, et ses possessions dans l'Inde devinrent un royaume indépendant qui eut Dehli pour capitale. Mahmoud, neveu et successeur de Mohammed, laissa Kouth-eddin possesseur de ce royaume, et lui donna les insignes de la royauté avec le titre de roi. Aram, fils de Kouth-eddin succéda à son père; mais il fut déposé presque aussitôt après son avènement par Altamsch, esclave que Kouth-eddin avait élevé aux plus hautes dignités, et auquel il avait donné la main de sa fille. Altamsch étendit sa domination dans l'Hindoustan; il s'empara d'Oudjein, et soumit le Malwa. Son fils Roukn-eddin dissipa les revenus de l'état par ses prodigalités, et fut détrôné par sa sœur Rizia. Cette princesse eut à lutter contre les grands de son empire; elle ne put leur opposer qu'une faible résistance, et périt après avoir régné trois ans et demi (1239). A partir de cette époque, l'empire musulman de l'Inde n'offre plus qu'une suite d'intrigues, de complots, de séditions et de révoltes, jusqu'à l'avènement de Nassir-eddin Mahmoud, petit-fils d'Altamsch (1247). Sous le règne de Mahmoud, les Mongols tentèrent une invasion dans le Pandjâb; ils franchirent l'Indus; mais le roi marcha contre eux avec une armée, et les força de se retirer. Il fit ensuite rentrer dans l'obéissance quelques râdjas qui avaient secoué le joug musulman. Mahmoud, étant mort sans enfants, eut pour successeur son vizir Ghias-eddin Balban, esclave de naissance. Ghias-eddin eut un règne long et glorieux; il comprima plusieurs révoltes sur le bord de la Djamnâ et du Gange, et dans le Bengale. Son fils Mohammed périt en repoussant les Mongols qui avaient envahi pour la seconde fois le Pandjâb. Ghias-eddin mourut en 1286. Son petit-fils Kaï Kobad ne se rendit remarquable que par ses crimes et ses débauches; après deux ans de règne, il fut assassiné par les chefs Khildjis qui mirent sur le trône Djelâl-eddin Khildji. Ce prince réprima une révolte du Malwa, et vainquit les Mongols qui avaient pénétré dans le Pandjâb. Il donna le gouvernement de la province d'Oude

à son neveu Allah-eddin, pour le récompenser de ses services militaires. Allah-eddin fit une expédition dans le Dêkhan; au retour de cette expédition il fit assassiner son oncle et s'empara du trône (1295). Il soumit le Guzerate dont le râdja s'était rendu indépendant. Peu de temps après l'avènement d'Allah-eddin, Koutlough Khan, chef mongol, envahit l'Hindoustan avec une nombreuse armée, et s'avança jusqu'aux environs de Dehli. Il fut vaincu par Zaffar Khan qui perdit la vie en poursuivant l'ennemi. Après cette victoire, Allah-eddin eut à déjouer plusieurs conspirations. Mallek-Kafour, général distingué qui avait su se concilier la faveur du roi, conquit le Mahârâchtra et le Karnâta. La fin du règne d'Allah-eddin fut signalée par un acte de cruauté. Ce prince ayant congédié les Mongols qui faisaient partie de l'armée royale, sans les payer, ceux-ci voulurent se révolter. Ils furent massacrés au nombre de quinze mille, leurs femmes et leurs enfants furent réduits en esclavage (1311). Vers la même époque, le Guzerate se souleva, et plusieurs garnisons mahométanes furent chassées du Dêkhan. Allah-eddin fut, dit-on, empoisonné par Mallek-Kafour, qui mit sur le trône le plus jeune des fils du roi, et prit lui-même les rênes du gouvernement. Les grands de Dehli mécontents firent assassiner Mallek, détrônèrent le jeune roi, et mirent à sa place son frère Moulbarik (1317). Dès le commencement de son règne, Moulbarik rétablit l'ordre dans le Guzerate et le Dêkhan, et conquit le Malabar. Il accorda sa confiance à un esclave hindou auquel il donna le titre de Khousrau Khan, et le nomma son premier ministre. Khousrau assassina son maître, et fit mourir tous les membres de la famille d'Allah-eddin. Glâzi Khan Toghlak, gouverneur du Pandjâb, se révolta contre l'usurpateur, le vainquit, et le fit mettre à mort. La famille d'Allah-eddin étant entièrement éteinte, Glâzi Khan fut proclamé roi sous le nom de Ghias-eddin Toghlak (1321). Ghias-eddin rétablit l'ordre dans l'administration intérieure, et mit ses frontières en état de défense contre les Mongols. Il poursuivit les conquêtes commencées par ses prédécesseurs dans le Dekhan, soumit le Telingana, et fit rentrer dans l'obéissance plusieurs provinces qui avaient secoué le joug. Il mourut après avoir régné deux ans. Mohammed Toghlak, son fils, fut un prince avare et cruel. Il acheva de soumettre le Dêkhan, et tenta une expédition en Chine; mais il échoua dans cette entreprise. Par sa tyrannie et ses cruautés, il excita contre lui des révoltes dans le Malwa et le Pandjâb. Le Bengale se souleva à son tour, et le pays situé sur la côte de Coromandel suivit cet exemple.

Les rājās de Karnāta et de Telingana recouvrèrent leur indépendance. Il y eut une grande famine dans l'Hindoustan en 1345. Vers la même époque, le Guzerate et le Dékhan se révoltèrent. Pendant qu'il travaillait à apaiser l'une de ces révoltes, Mohammed tomba malade et mourut (1351) ; il avait régné vingt-huit ans. Les grands du royaume s'assemblèrent, et donnèrent la couronne à Firoz Toghlak, neveu du feu roi. Ce prince fut obligé de reconnaître l'indépendance du Bengale et du Dékhan. Il fonda dans les environs de Dehli une ville à laquelle il donna le nom de Firozabad, et en fit sa capitale. Sous le règne de ses successeurs, l'histoire de l'empire de Dehli n'offre plus qu'une suite de querelles intestines, de révoltes et d'assassins. Le dernier roi de la dynastie de Toghlak, Mahmoud, monta sur le trône en 1394. Ce prince étant mineur et incapable de rétablir l'autorité de la couronne, devint le jouet des factions, et assista au démembrement de son royaume, dont plusieurs provinces se rendirent indépendantes. Quatre ans après l'avènement de Mahmoud, 1398 (800 de l'hégire), le fameux Timour, plus connu sous le nom de Tamerlan, envahit l'Hindoustan. Répandant la terreur sur son passage, il s'avança jusqu'à Dehli, s'empara de cette ville où il se fit proclamer empereur de l'Inde, et ne la quitta qu'après plusieurs jours de pillage et de massacre. De là il poursuivit ses conquêtes jusqu'aux bords du Gange ; mais des révoltes qui éclatèrent dans l'ouest de la Perse, le forcèrent de quitter l'Hindoustan, après avoir changé les plus belles provinces de cette contrée en un désert. Après le départ de Timour, Mahmoud ne régna plus que de nom. Il mourut en 1412 ; avec lui finit la dynastie de Toghlak. Un noble Afghan essaya d'usurper le trône ; il en fut chassé par le Salfiy Khizr Khan qui fonda une nouvelle dynastie. Khizr Khan, à son avènement au trône, refusa le titre de souverain, et gouverna au nom de Timour. Saiyid Mobarik, son successeur, fit la guerre contre les petites principautés qui s'étaient formées des débris de l'empire de Dehli. Il fut assassiné par l'ordre de son vizir, et celui-ci donna la couronne à Saiyid Mohammed. Le règne de Mohammed fut agité par des révoltes que ce prince n'eut pas la force de réprimer. Il laissa pour successeur son fils Saiyid Allah-eddin, prince aussi faible que lui, et qui fut contraint d'abdiquer après sept ans d'un règne obscur (1450). Behlol Lodi, Afghan d'origine, fut le fondateur d'une dynastie nouvelle. L'avènement de ce prince fit rentrer le Pandjab sous la dépendance de Dehli. Behlol eut avec le roi de Djonanpour une guerre qui dura vingt-six ans, et se termina par la

conquête de ce royaume. Sikandar Lodi, son fils, fut élu par les grands. Il eut à combattre contre deux de ses frères qui prétendaient au trône. Il agrandit son territoire, et mourut à Agra, après avoir régné vingt-huit ans. Ibrahim Lodi, son fils, souleva les grands contre lui par sa tyrannie. Plusieurs provinces se révoltèrent, et le gouverneur de Lahore appela à son aide Babar, descendant de Timour. Babar marcha contre Ibrahim ; celui-ci perdit la vie dans une bataille livrée près de Panipat. Babar s'empara successivement de Dehli et d'Agra (1526), et fonda un nouvel empire de l'Inde, dont on trouvera l'histoire au mot *Mogols*.

Le fait le plus ancien que l'histoire nous ait transmis, concernant les relations des Hindous avec les autres peuples, est la conquête de la partie occidentale de l'Hindoustan par Darius, fils d'Hystaspe. Mais la domination des Perses dans cette contrée n'eut pas une longue durée. Alexandre, dans son expédition, ne pénétra pas au-delà du Pandjab ; il s'arrêta sur les bords de l'Hyphase, l'un des cinq grands affluents de l'Indus (326 avant J.-C.). Dans sa marche, depuis l'Hydaspe jusqu'aux bouches de l'Indus, le conquérant macédonien fonda plusieurs villes, et, en ordonnant à Nêarque de visiter les côtes de son empire, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'embouchure du Tigre, il établit les rapports qui ont subsisté depuis entre l'Inde, l'Europe et l'Afrique. Ptolémée, fils de Lagus, poursuivit une partie des plans d'Alexandre. Par la fondation d'Alexandrie à l'une des embouchures du Nil, et l'établissement du port de Bérénice, l'Égypte était devenue le principal point de communication entre l'Inde et l'Europe. Lors de la conquête romaine, le commerce entre l'Inde et l'Égypte eut à souffrir ; mais il reprit une nouvelle vie, lorsque les conquérants éprouvèrent le besoin des jouissances et du luxe de l'Asie. Quand le siège du gouvernement fut transporté à Constantinople, les relations qui existaient entre l'empire et l'Orient devinrent plus étendues. Sous le règne des Sassanides, la Perse s'empara du commerce de l'Inde. Les Arabes explorèrent de bonne heure la plus grande partie des côtes du S.-E. de l'Asie, et la ville de Bassora, fondée par le khalife Omar au confluent du Tigre et de l'Euphrate, acquit, en peu de temps, une grande importance. Plus tard, les Vénitiens devinrent maîtres du commerce qui se faisait par l'Égypte. En 1497, Vasco de Gama, dans un voyage d'exploration, ordonné par le roi de Portugal, Emmanuel, arriva au port de Calicut, sur la côte de Malabar. Pedro Alvarez de Cabral, envoyé avec une flotte, fit plusieurs traités avec les sou-

verains de Calicut, de Cochín et de Cananore, et fonda le premier établissement portugais dans l'Inde. Les Portugais voulant étendre leurs possessions, les princes indigènes se liguèrent contre eux. Alphonse d'Albuquerque les força de se soumettre, s'empara successivement de l'île d'Ormuz, de Goa et de Malacca, et établit des forteresses le long de la côte. Sous les successeurs d'Albuquerque, Soarez et Sequerra, le désordre régna dans les possessions portugaises. Vasco de Gama, à qui le gouvernement fut confié, suivit la politique sage et libérale d'Albuquerque. A la mort de son successeur, la guerre éclata entre deux prétendants au titre de gouverneur. Nunio, envoyé par le gouvernement de Lisbonne, mit fin à ces dissensions. Sous son administration, les Portugais prirent possession de Diu. Noronha et Souza, ses successeurs, se signalèrent par leurs cruautés ; le dernier eut à soutenir une guerre contre le souverain de Guzerate, qui mit le siège devant Diu. Jean de Castro obligea les souverains de Guzerate et du Dekhan à traiter avec lui. Après sa mort, survinrent quelques guerres sans importance. Les excès commis par Mesquita amenèrent une insurrection générale. L'annexion du Portugal à la couronne d'Espagne sous le roi Philippe II ne contribua qu'à aggraver les maux dont étaient affligées les colonies indiennes. Pendant que les Hollandais et les Anglais formaient des établissements dans l'Inde, la puissance portugaise s'affaiblissait jour en jour, et elle ne put se relever malgré les efforts tentés par Jean IV, qui envoya un vice-roi dans ses possessions en 1642. Vers la fin du xvi^e siècle, il ne restait plus aux Portugais que les ports de Goa et de Diu.

Les premières tentatives faites par les Anglais pour établir des relations directes entre la Grande-Bretagne et l'Inde eurent lieu de 1527 à 1576. D'après les renseignements fournis par Cavendish, des marchands de Londres formèrent une association en 1580, et sollicitèrent de la reine Elisabeth un privilège qui leur fut accordé. En 1600, l'association prit le titre de : *Le gouverneur et la Compagnie des marchands de Londres faisant le commerce des Indes-Orientales*. Le premier gouverneur, Thomas Smythe, et vingt-quatre directeurs, furent nommés par la couronne ; mais le privilège laissait à la Compagnie le droit d'élire ses fonctionnaires à l'avenir. Dans ses premières expéditions, la Compagnie anglaise eut à lutter contre les Portugais et les Hollandais. Après plusieurs victoires remportées sur les mers de l'Inde, elle fonda quelques établissements, et envoya sir Thomas Roe en ambassade auprès de l'empereur de

Dehli. A partir du règne de Jacques I^{er} jusqu'au protectorat de Cromwell, le commerce anglais dans l'Inde déclina rapidement. Charles II étendit les privilèges de la Compagnie, et lui céda l'île de Bombay, qui faisait partie du domaine de la princesse de Portugal son épouse. Sous le règne de Jacques II l'impuissance du gouverneur de Bombay, sir John Child, suscita des démêlés avec l'empereur Aurangzeb. Les intérêts du commerce anglais ayant été compromis sous l'administration de Child et de ses successeurs, les marchands de Londres proposèrent au gouvernement de rendre libre le commerce avec l'Inde, ou de former une nouvelle association sur des bases plus larges. Après de longues discussions, une adresse fut présentée au roi Guillaume III, pour demander la dissolution de la Compagnie. Celle-ci fut maintenue. Vers la même époque une nouvelle association de marchands obtint un privilège pour former une seconde Compagnie des Indes-Orientales (1698). Après avoir soutenu l'une contre l'autre une concurrence désastreuse, les deux Compagnies se réunirent en 1708. L'administration fut réorganisée, la cour des directeurs et celle des propriétaires furent constituées d'une manière régulière. En 1715, la Compagnie envoyait une ambassade à Dehli, et en 1727, elle possédait trois présidences : Madras, Bombay et Calcutta. Chacune de ces présidences avait une cour de justice civile et criminelle composée d'un maire et de neuf aîdemen. Ce fut vers l'an 1720 que le commerce français dans l'Inde devint assez considérable pour éveiller l'attention des Anglais, qui voyaient d'un œil jaloux la colonie de Pondichéry établie sur la côte de Coromandel par leurs rivaux. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre (1744), la Compagnie française, obligée de se mettre en état de défense, confia le commandement de ses forces à Labourodonnais qui s'empara de Madras (1746). Les Anglais essayèrent vainement de prendre Pondichéry. A partir de cette époque, les deux colonies s'immiscèrent dans la politique des divers États situés dans leur voisinage. Pendant que les Anglais, à la faveur des troubles survenus dans le royaume de Tanjore, prenaient possession de la forteresse de Dévikota, le gouverneur de Pondichéry, Duplex, intervint à son tour dans les révolutions du Karnatique, où il acquit une grande influence. Les Anglais, commandés par le capitaine Clive, se rendirent maîtres d'Arkot, capitale du nawab du Karnatique, Tehanda-Sahib. La guerre se termina par la capitulation de l'armée française, la mort de Tehanda-Sahib et la reconnaissance de son rival, Mohammed-Ali, comme

nawâb du Karnatique. Les Français cherchèrent inutilement à prendre Tritchinapali ; mais ils furent dédommagés de leurs revers par Salabat-Djang, soubahdar ou vice-roi du Dèkhan, qui donna le gouvernement des Circars septentrionaux à un officier, M. Bussy. Souradj-eddaula, vice-roi de Bengale, s'étant emparé de Calcutta (1756), Clive fut chargé d'une expédition contre lui. Il reprit Calcutta, se rendit maître de Hougli, et conclut un traité avec le vice-roi. Il s'empara ensuite de Chandernagor. Cependant Mir-Djafar, beau-frère d'Ali-Werdi-Khan, prédécesseur de Souradj-eddaula, organisa une conspiration contre ce dernier. Clive fit alliance avec Mir-Djafar, mit l'armée du vice-roi en déroute à Plassey (1757), et aida Mir-Djafar à monter sur le trône. Pendant ce temps la guerre recommençait dans le Karnatique, où le capitaine Calliaud prenait Madura, après avoir défendu Tritchinapali contre les troupes françaises. L'année suivante (1758), le comte de Lally, gouverneur-général de Pondichéry, s'emparait du fort Saint-David et de Dévikota, tandis que Bussy consolidait l'influence française dans le Dèkhan, et rétablissait l'autorité de Salabat-Djang, menacé d'être détrôné par ses frères. Le gouvernement de Pondichéry réclamait du roi de Tandjore le paiement d'une somme considérable, et Lally alla mettre le siège devant la capitale de ce prince ; mais les Anglais vinrent au secours de cette ville, et il fut obligé de se retirer. Il se rendit maître d'Arkot et assiégea inutilement Madras (1759). Tandis que le colonel Forde prenait Nasulipatam et concluait avec Salabat-Djang un traité par lequel ce prince se mettait sous la protection des Anglais, le colonel Coote s'emparait de Wandewash, et battait, sous les murs de cette ville, l'armée française commandée par Lally. Après cette victoire, les Anglais prirent Arkot, Dévikota, Karikal, etc. Lally réclama le secours de Haider-Ali, qui disposait des ressources du royaume de Maïssour ; celui-ci lui envoya un corps de troupes qui l'abandonna bientôt. Au commencement de l'année 1761, Coote obligea Pondichéry à capituler, et la Compagnie anglaise prit possession de cette ville. Pendant cette guerre, Clive marchait au secours du vice-roi de Bengale, attaqué par le fils de l'empereur Alamgir II. Les Hollandais, jaloux des progrès que faisaient les Anglais dans le Bengale, débarquèrent dans cette province et furent repoussés. Schâh-Alam tenta une nouvelle expédition contre Mir-Djafar, et essaya deux fois de prendre Patna. Il fut battu et contraint de fuir. Les intérêts de la Compagnie furent un instant compromis par l'incapacité du président

Vansittart, qui força Mir-Djafar à céder la vice-royauté du Bengale à Mir-Kassem, son beau-fils, et sacrifia à la cupidité du nouveau vice-roi le gouverneur du Béhar, l'un des alliés les plus fidèles des Anglais. La guerre ne tarda pas à éclater entre la présidence et le vice-roi (1763). La déchéance de Mir-Kassem fut prononcée et Mir-Djafar rétabli sur le trône. L'ex vice-roi se réfugia auprès du nawâb d'Oude. Les Anglais s'avancèrent vers Oude, battirent l'armée du nawâb, l'obligèrent de se soumettre, et firent signer au jeune empereur Schâh-Alam un traité qui les rendait maîtres absolus dans le Bengale, le Béhar et l'Orissa. Mir-Djafar étant mort, le conseil, qui avait alors pour président M. Spencer, donna la vice-royauté au fils de ce prince, en se réservant toutefois la défense militaire de la province et le droit de percevoir les deniers publics (1765). Dans le Karnatique, les Anglais s'emparèrent de l'administration des revenus de la province. D'après la demande des propriétaires de la Compagnie résident en Angleterre, lord Clive fut nommé président et gouverneur du Bengale, et investi de l'autorité suprême, avec un comité composé de quatre membres. Après avoir opéré de sages réformes dans le service de la Compagnie, il se retira au commencement de l'année 1767. Vers la fin de l'année précédente, le vice-roi du Dèkhan avait cédé les Circars septentrionaux aux Anglais. A cette époque, la Compagnie, de simple association commerciale qu'elle avait été dans l'origine, était devenue une puissance souveraine. Bientôt éclata la guerre avec Haider-Ali (*royes Haider-Ali*). En 1772, Warren Hastings devint gouverneur du Bengale. L'année suivante, le gouvernement de la Grande-Bretagne introduisit des modifications importantes dans le service de la Compagnie. L'administration du Bengale fut confiée à un gouverneur-général et à quatre conseillers dont l'autorité devait s'étendre sur les deux autres présidences. Une cour suprême de justice, composée d'un président et de trois juges, fut instituée à Calcutta, et divers changements furent apportés dans le mode d'élection des directeurs. Warren Hastings prit alors le titre de gouverneur-général. Le premier acte de la nouvelle administration fut de blâmer la politique suivie par le gouverneur qui avait aidé le nawâb d'Oude à exterminer les Rohillas, et elle exigea du fils de ce prince la cession du zamindari de Bénarès. A la faveur des discordes qui avaient éclaté chez les Mahrattes, la présidence de Bombay prenait possession de l'île de Salsette. Le gouverneur-général intervint à son tour dans les affaires des Mahrattes (*voy. MARRATTES*). Vers la même

époque, la présidence de Madras envoyait un corps d'armée au nawâb du Karnatique, Mohammed-Ali, qui avait déclaré la guerre au roi de Tandjore. Après avoir vu sa capitale assiégée et prise deux fois, le roi de Tandjore fut déposé et rétabli ensuite sur le trône, par l'ordre du gouverneur de Madras, lord Pigot. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre (1778), les Anglais s'emparèrent de Chandernagor, Masulipatam, Karikal, Pondichéry et Mahé. Ces conquêtes furent le signal d'une nouvelle guerre avec Halder-Ali, qui conclut une alliance avec les Mahrattes et le Nizam ou vice-roi du Dékhan, pour chasser les Anglais de l'Inde. Pendant cette guerre, la présidence du Bengale eut avec le rādjà de Bénarès quelques démêlés, par suite desquels ce prince fut déposé en 1781. Dans le cours de la même année, les Anglais s'emparèrent des possessions hollandaises, et le privilège de la Compagnie fut renouvelé. Après la mort de Halder-Ali (1782), son fils, Tippou-Sahib continua la guerre (roy. Tippoou-SAHIB). Warren Hastings se démit de ses fonctions en 1785. Macpherson, son successeur, ne conserva pas longtemps le gouvernement, et le remit l'année suivante entre les mains de lord Cornwallis. Nouvelle guerre avec le sultan de Maïssour. Lord Cornwallis introduisit des réformes dans l'administration de la justice et des finances. Après le renouvellement du privilège de la Compagnie en 1793, il fut remplacé par sir John Shore. En 1798, lord Mornington, plus tard marquis de Wellesley, fut appelé au gouvernement. Il déclara à Tippou-Sahib une guerre qui se termina par la prise de Seringapatam, la mort du sultan (1799), et le démembrement de ses États, dont les Anglais gardèrent quelques districts. Par suite d'un arrangement conclu avec le nawâb d'Oude, l'administration civile et militaire de cette province fut abandonnée à la Compagnie, qui, d'un autre côté, prenait possession de Surate et s'emparait de l'administration dans le royaume de Tandjore et le Karnatique. Un traité fut signé à Bassein avec le Peichwa. Par ce traité, le prince mahratte s'engageait à recevoir un corps de troupes anglaises dans ses États. Plusieurs chefs refusèrent de se soumettre aux conditions du traité, et la guerre recommença. Les Anglais, vainqueurs, prirent possession de Kattack, de Balasoré et du territoire de Dehli (1803). Après avoir conservé le gouvernement de l'Inde pendant sept ans, lord Wellesley eut pour successeur le marquis de Cornwallis. En 1807, lord Minto prit les rênes du gouvernement. Le privilège de la Compagnie fut renouvelé en 1813 et le marquis d'Hastings nommé gouver-

neur-général. Sous l'administration de lord Hastings, les Anglais eurent une guerre à soutenir contre le Népal, et restèrent vainqueurs après avoir essayé quelques revers. Un traité fut conclu avec le Peichwa, par lequel celui-ci renonçait à ses prétentions à la suprématie chez les Mahrattes, et abandonnait aux Anglais plusieurs districts et la forteresse d'Ahmednagar. Ce traité fut suivi d'un arrangement avec le Guikawar, qui céda à la Compagnie la ville d'Ahmedabad. Tandis que les Anglais faisaient une expédition contre les Pindâras, tribus pillardes établies dans le Malwa et la vallée de la Nerbaddâ, les Mahrattes recommencèrent la guerre. Ils furent vaincus. Le Peichwa fut contraint d'abdiquer, et son territoire fut occupé par les Anglais, qui prirent possession du Kandeïsch et d'Adjmlr. La puissance des Mahrattes fut ainsi détruite. Après avoir rempli les fonctions de gouverneur-général pendant neuf ans, lord Hastings retourna en Angleterre (1823). A cette époque, l'autorité des Anglais était établie sur toute la presqu'île. Sous l'administration de lord Amherst, eut lieu une guerre contre les Birmans, laquelle eut pour résultat la cession d'Assam, de l'Aracan et de Tenasserim à la Compagnie (1826). Pendant cette guerre, un corps d'armée, envoyé contre Bhartpour, prit cette ville d'assaut. En 1827, les Anglais s'emparèrent de la souveraineté à Delhi. Lord William Bentinck prit le gouvernement en 1828. Pour remédier au mauvais état des finances, il fit des réformes économiques dans le service de la Compagnie. En 1833, le Parlement anglais accorda à la Compagnie un nouveau privilège, par lequel il la laissait en possession des territoires de l'Inde jusqu'en 1854, à la condition qu'elle renoncerait au monopole à dater d'avril 1834. Sous le gouvernement de lord Bentinck, le sultan de Maïssour fut déchu de sa souveraineté, et la Compagnie administra ses États. Les possessions du rādjà de Kourg furent annexées aux États de la Compagnie, et la soumission des princes Râdjpoûts fut complétée. A cette époque on sentit la nécessité d'établir une quatrième présidence dans la province d'Agra. La tranquillité qui régnait dans l'Inde permit à lord Bentinck de poursuivre deux grands projets, savoir : l'ouverture de communications avec les contrées situées à l'ouest de l'Indus, et l'établissement d'un service de steamers entre l'Inde et la Grande-Bretagne, et sur le Gange. Lord Bentinck résigna ses fonctions en 1835. Lord Auckland, son successeur, intervint dans les affaires de l'Afghanistan (1838). Il conclut un traité avec le roi de Lahore, Randjit-Singh et Schâh-Schoudja, pour le rétablissement de

ce dernier sur le trône de Kaboul. La guerre fut déclarée à Dost-Mohammed; ce prince fut vaincu et Schah-Schoudja rétabli sur son trône. Une insurrection, survenue à Kaboul en 1841, devint pour l'armée anglaise une cause de désastres. L'année suivante ces revers furent réparés par la prise de Gazna, et le nouveau gouverneur-général, lord Ellenborough, rendit aux habitants de Somnath les portes de leur temple qui, suivant une tradition répandue dans le pays, avaient été enlevées huit siècles auparavant par Mahmoud le Gazuvidé.

Tant que la Compagnie des Indes se livra exclusivement au commerce, elle réalisa des bénéfices. De 1708 à 1768, le dividende annuel varia de cinq à dix pour cent. Mais il diminua à partir du moment où la Compagnie exerça la souveraineté dans le Bengale, et, en 1773, il était descendu à six pour cent. Plus tard, il s'éleva à huit pour cent, et, en 1793, il était de dix et demi. En 1709, la Compagnie exportait pour une valeur de 168,357 livres sterling. De 1720 à 1745, le montant des exportations, tant en marchandises qu'en lingots, fut de 16,608,729 livres. En portant atteinte au monopole de la Compagnie, le privilège qui lui fut accordé en 1813, ouvrit au commerce anglais de nouveaux débouchés. De 1814 à 1833, l'Angleterre exporta pour une valeur de 64,598,990 livres, et dans ces opérations, le commerce privé contribua à lui seul pour une somme de 52,802,845 livres. Pendant les années 1830, 1831 et 1832, l'Inde exportait, tant en marchandises qu'en argent, pour 10,370,718 liv., et recevait pour 11,196,113 livres. En 1834, la somme des produits et des marchandises anglaises importées dans les Indes-orientales était de 2,578,569 livres. Ce chiffre avait monté en 1844, à 7,695,666 liv., sans compter le commerce avec la Chine. Le chiffre total des importations des trois anciennes présidences était en 1834, de 58,834,079 roupies, non compris les importations de monnaie; celui des exportations était de 96,747,286 roupies. Ces chiffres étaient en 1842 pour l'importation de 97,574,062 roupies; pour l'exportation de 160,208,574 roupies, la roupie valant 2 fr. 57 c. Malgré les bénéfices qu'elle trouvait dans le commerce, la Compagnie, à dater du jour où elle s'empara de l'administration du Bengale, comptait principalement sur les revenus pour s'enrichir. Cet espoir fut bientôt déçu. Les dépenses augmentèrent en même temps que les revenus, et la dette s'accrut de jour en jour. Lorsque Warren Hastings fut nommé gouverneur en 1772, les revenus de la présidence de Bengale s'élevaient à 2,373,650 livres, et les dépenses à 1,705,279, ce qui laissait un excédant de 668,371 livres. En

1785, les revenus étaient de 5,315,197 livres et les dépenses de 4,312,519 livres, excédant: 1,002,678 livres. Mais pendant cette période, la dette avait atteint le chiffre de 10,461,935 liv. En 1793, les revenus étaient de 8,225,628 livres et les dépenses de 7,007,050 livres, ce qui donnait un excédant de 1,218,578 livres, et la dette était réduite à 7,971,665 livres. Les espérances que cette amélioration dans l'état des finances avait fait naître ne tardèrent pas à s'évanouir, et, en 1797, apparut un déficit qui continua de se produire jusqu'en 1810. En 1811, les revenus furent plus considérables que les dépenses, et, pendant les trois années suivantes, il y eut un excédant de trois millions de livres environ par année. En 1816, 1817 et 1818, l'excédant dépassait deux millions par année; mais les guerres que la Compagnie avait à soutenir absorbèrent ces bénéfices, et il fallut encore faire un emprunt d'environ 4,500,000 livres, de sorte que la dette de l'Inde qui, en 1814, se montait à environ 29,000,000, s'élevait à près de 34,775,792 livres en 1818. De 1814 à 1831, le produit des taxes ne pouvait suffire aux dépenses, et, à la fin de cette période, le déficit annuel avait atteint le chiffre de 18,904,036 livres sterling.

ED. LANCEREAUX.

INDE (philosophie) On peut rapporter tous les monuments qui nous sont connus de la philosophie indienne à six doctrines principales ou systèmes (en sanscrit, *Darsanani*, mot à mot *Théories*). Ce sont les commentateurs indiens qui ont eux-mêmes établi cette division que nous devons accepter de leur main. Ces doctrines sont celles de Kapila, de Patandjali, de Gotama, de Kanada, de Djaïmini et de Vyâsa. Elles s'appellent Sâmkhya, Yoga, Nyâya, Veiseshikâ, Mimansâ et Védantâ. Les quatre premiers de ces systèmes sont purement philosophiques et n'empruntent rien aux livres révélés: les deux autres sont exclusivement des développements métaphysiques et moraux des principes renfermés dans les Védas. Les rapports de la philosophie à la religion méritent, dans l'Inde, une attention toute particulière, parce que la théocratie y a été plus puissante que chez toute autre nation; mais la philosophie n'en a pas moins fait sa route, et sur les bords du Gange comme dans Athènes, l'esprit humain, livré aux seules facultés que Dieu lui a données, a dû revendiquer ses droits et son indépendance, en les justifiant par une sagesse au moins égale à son énergie. — Colebrooke, qui a jeté tant de lumière sur un grand nombre de monuments littéraires et philosophiques de l'Inde, eût pu partager les systèmes indiens, ou les six *Darsanani*, en deux classes, l'une ortho-

doxe, l'autre hétérodoxe. La nature des doctrines et les traditions indiennes elles-mêmes autorisent en partie cette division; mais nous croyons que la désignation d'hétérodoxe conviendrait mieux aux systèmes bouddhiques et aux sectes qui s'y rattachent, qui ont poussé la liberté jusqu'à l'hérésie et à la lutte. Le titre d'indépendantes serait mieux appliqué aux doctrines qui, comme le Sāṅkhya, à parexemple, reconnaissent une autre autorité que celle des Védas; et il ne faudrait pas leur infliger cette sorte de blâme qui atteint toujours ce qui s'éloigne plus ou moins d'une autorité admise et reconnue. En philosophie, s'il y avait une orthodoxie, ce serait celle de la raison, et il serait étrange que les systèmes qui se soumettent à cette autorité légitime fussent précisément accusés de dissidence et de révolte.

De tous les systèmes de la philosophie des Indiens le Sāṅkhya (au sens propre, *numération*, et plus généralement *raisonnement*) est celui qui professe avec le plus de netteté l'indépendance philosophique: il exclut tous moyens religieux, soit spirituels, soit matériels, pour conduire l'homme au salut éternel; c'est par la science seule qu'il prétend l'y mener. La doctrine Sāṅkhya est partagée en trois écoles, celle de Kapila, celle de Paṇḍitjāli ou doctrine des Yoga, et une troisième, appelée Paourāṇikā, qui se rattache plus particulièrement aux traditions mythologiques des Pūrāṇas. Le fondateur du Sāṅkhya est Kapila, personnage fabuleux qu'on fait tantôt fils de Brahma, tantôt incarnation de Viṣṇou. On le met au nombre des sept grands riches ou saints qui figurent dans les anciennes légendes de l'Inde. Quoi qu'il en puisse être, il reste sous son nom un recueil d'aphorismes au nombre de 499, qui ont été publiés à Serampour sous le titre de *Sāṅkhya pravachana* ou introduction au Sāṅkhya avec un commentaire de Viḍjñāna Atcharya, appelé aussi Viḍjñāna Bhikṣhou ou le *Mendiant*. Ces aphorismes sont divisés en six lectures d'inégale longueur, dont les trois premières sont consacrées à la théorie, la quatrième à des éclaircissements tirés de la fable et de l'histoire, la cinquième à la polémique, la sixième au résumé des doctrines les plus importantes du système. Le Sāṅkhya paraît être le développement d'aphorismes plus courts encore, ou plutôt moins nombreux, d'un recueil nommé *Tatva Samasa* attribué aussi à Kapila; mais le Sāṅkhya pravachana ne lui appartient pas, car des autorités plus récentes que lui y sont citées. Le *Tatva Samasa* étant encore inconnu, le *Pravachana* est dès-lors la source la plus importante du Sāṅkhya. Il faut y joindre aussi la Kā-

rikā ou vers remémoratifs des principales doctrines, et qui les résument toutes en soixante-douze distiques ou slokas. La Kārikā, composée par Isvara Kīrīchṇa, ne remonte guère qu'au 1^{er} siècle de notre ère, et selon toute apparence, elle a été composée du temps du roi Vikramāditya, fameux par la protection qu'il accordait aux lettres. La première publication de la Kārikā est due à M. Lassen, qui a joint au texte une traduction latine (in-4°, 1832). M. Wilson a donné aussi un texte de la Kārikā avec la traduction anglaise de Colebrooke et un commentaire indien de Gaoudapada. M. Panthier a donné une traduction française, et M. Windischmann une traduction allemande. Enfin l'auteur de cet article, s'aidant de tous les travaux de ses devanciers, a donné un long et complet mémoire sur le Sāṅkhya avec la traduction de la Kārikā, dans le tome VIII des Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques.—On a accusé le Sāṅkhya d'athéisme, parce que dans tout l'exposé de la doctrine de Kapila, il n'est point question de Dieu. C'est plutôt un oubli qu'une négation, car aucun des sectateurs de Kapila ne professe ouvertement l'athéisme; la nature n'est pas déifiée dans le Sāṅkhya, et parmi les quatorze classes d'êtres que distingue Kapila, il y en a huit qui sont au dessus de l'homme. Il ne nie donc point l'existence d'une intelligence supérieure à l'intelligence humaine; mais il ne s'est point élevé, il est vrai, jusqu'à la notion d'une force unique et toute-puissante. Le Sāṅkhya distingue trois sources de connaissances qui peuvent s'appliquer aux vingt-cinq principes qui, selon lui, forment l'ensemble de l'univers et de la science. Ces vingt-cinq principes sont: la nature d'abord; puis l'intelligence, la conscience ou le moi; les cinq particules subtiles, qui sont l'essence et l'origine des cinq éléments grossiers: la terre, l'air, l'éther, le feu et l'eau; les onze organes de la sensation et de l'action; et enfin l'âme individuelle, placée au dernier rang. Voilà toutes les divisions auxquelles la science s'applique et qui composent tout le système de Kapila.

La nature est incréée, et c'est d'elle que sortent, comme c'est en elle que rentrent pour en sortir encore, les vingt-trois principes qui la suivent. Quant au vingt-cinquième, l'âme est incréée et éternelle comme la nature. Savoir distinguer l'esprit de la matière, connaître les choses et surtout se connaître soi-même, voilà la vraie et juste condition du salut éternel ou de la délivrance. Tant que l'homme n'a pas acquis cette science souveraine, il est condamné à rester sans fin dans l'un des quatorze degrés

de l'échelle des êtres, sur laquelle il s'élève avec la vertu et descend avec le vice. — Patandjali a profondément modifié le Sāṅkhya en le rendant théiste. Patandjali a mis Dieu à la place de l'âme individuelle; mais, il s'est laissé emporter, avec toute son école à une sorte de mysticisme que Colebrooke n'hésite pas à caractériser du nom de fanatisme extravagant. Les principales doctrines de Patandjali ont été déposées dans un livre intitulé : *Yoga Sāstra* ou *Yoga Soutra*. Le Yoga (jugum, jungcre) est l'union à Dieu. Les moyens qu'il faut employer pour obtenir cette union et les résultats qu'elle produit ont été décrits dans l'ouvrage de Patandjali, avec une précision qui peut défer les théories et les préceptes des mystiques les plus profonds. Le Yoga Soutra est un traité complet de l'extase, avec les procédés infailibles qui y conduisent et les conséquences merveilleuses qu'elle porte avec elle. Le Yoga Soutra n'a pas encore été publié, non plus que les nombreux commentaires auxquels il a donné lieu. Il y en a une analyse assez longue et assez claire due à M. Ward, dans son ouvrage sur l'histoire, la littérature et la religion des Indiens (tome 1, p. 231); mais malheureusement cette analyse n'est que de seconde main et n'a point été faite directement sur les originaux. M. Ward a également donné une traduction d'un commentaire sur les axiomes de Patandjali, fait par Bhodja-Dhēva, roi de Dhāra. — En l'absence de tout monument qui reproduise les doctrines de la troisième école du Sāṅkhya, celle qui se rattache aux Pūrāṇas, on ne peut que la nommer. Peut-être découvrira-t-on quelque jour des ouvrages qui nous la feront connaître avec exactitude.

Le troisième des systèmes indiens, le Nyāya de Gotama, nous est à peu près complètement connu. Les Sūtras qui le composent ont été publiés à Calcutta en 1828, avec un commentaire de Visvanātha Bhaṭṭācārya. Ils sont partagés en cinq lectures, divisées chacune en deux journées ou sections. Colebrooke a donné une analyse de la première lecture, et l'auteur du présent article en a donné la traduction, avec un long commentaire (Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques, t. 11). Cette première lecture renferme ce qu'on a appelé la logique de Gotama; c'est simplement un ensemble de règles destinées à conduire et à simplifier la discussion. Bien qu'assez peu profondes, ces règles sont fort ingénieuses, et elles règnent depuis près de vingt-cinq siècles dans toutes les écoles de l'Inde. Le Nyāya a fait dans le monde brahmanique à peu près la même fortune que l'*Organon* d'Aristote dans l'Occi-

eident. Comme lui, il a été l'objet d'innombrables commentaires; comme lui, il a servi d'instrument utile et puissant à toutes les croyances, à toutes les sectes, à toutes les époques, sans jamais inspirer d'ombrage à personne. C'est du reste un privilège qui se conçoit et s'explique sans peine, et qui tient à la nature même de la logique. Mais l'examen le plus superficiel de la Nyāya suffit pour détruire complètement cette opinion erronée qu'il avait servi de modèle à l'*Organon* d'Aristote, et, malgré l'assertion de Colebrooke, le Nyāya ne renferme pas la théorie du syllogisme. L'œuvre d'Aristote est parfaitement originale; la philosophie grecque peut la revendiquer comme l'un de ses plus beaux titres de gloire. Toutefois, le Nyāya n'en est pas moins important par l'influence qu'il a eue sur le génie indien. Les quatre dernières lectures du Nyāya sont consacrées à la polémique contre les écoles rivales. On doit à M. Windischmann une analyse du Nyāya. Gotama lui-même, le fondateur présumé du Nyāya, est un personnage aussi fabuleux que Kapila. Sa gloire n'en est pas moins grande, et, dans l'histoire de la philosophie, il partage avec Aristote l'honneur d'avoir fondé un système logique qui a régné pendant plus de deux mille ans et qui régnera sans doute toujours chez les peuples qui l'ont vu naître et qui l'ont accepté. Gotama, tout en ne prétendant faire que de la logique dans le Nyāya, a néanmoins, dans son ouvrage, touché à toutes les grandes questions de la philosophie, et le système qu'on pourrait tirer de ses théories éparses est profondément spiritualiste.

Les Soutras ou axiomes de Kanada n'ont pas encore été publiés. Ils se composent de dix lectures, partagées chacune en deux journées. On ne peut les connaître que dans l'analyse, un peu confuse, de Colebrooke, et dans l'extrait insuffisant que M. Ward a donné du *Veisheshika sūtra poushaka*, ouvrage assez récent et qui ne peut remplacer les originaux. Le caractère dominant du Veisheshika est une physique atomistique, qui a peut-être motivé son nom, car *Veisheshika* signifie, en sanscrit, la distinction, la différence. Pour exposer sa doctrine, Kanada se fonde sur l'autorité des Védas, dont il s'écarte cependant sur des points très graves. Il réduit l'ensemble des choses à six grandes classes ou catégories qu'il étudie successivement, et à l'aide desquelles il veut expliquer le monde, comme on a prétendu parfois, bien que sans raison, qu'Aristote avait voulu tout expliquer à l'aide des sciences. Ces catégories sont la substance, la qualité, l'action, le commun, le propre et la relation. Parmi les substances, au nom-

bre de neuf, Kanada place à la suite de la terre, de l'eau et du feu, etc., le lieu, et après le temps et le lieu, l'âme qu'il fait immatérielle, de même qu'il fait les atomes éternels. Les qualités, au nombre de vingt-quatre, sont perceptibles à la sensation ou simplement intelligibles. L'action ou mouvement est de cinq espèces. Aux six catégories ou classes de Kanada (en sanscrit, Padārthas), quelques uns de ses disciples en ajoutent une septième; c'est la négation ou l'absence de toutes les autres.

Voilà donc déjà dans la philosophie indienne quatre systèmes qui, sous une forme ou sous une autre, tendent plus ou moins à un même but, l'explication de l'univers et la délivrance éternelle de l'homme. C'est le caractère commun du Sāṅkhya de Kapila et du Veīśeṣika de Kanada. Patandjali, malgré son mysticisme, admet toute la cosmologie de Kapila en y ajoutant Dieu de plus. Le Nyāya lui-même, sous les apparences de la dialectique, traite les mêmes questions. En outre, tous ces systèmes, à côté de l'explication ontologique, qu'ils essaient, ont une doctrine psychologique qui n'est pas toujours exacte, mais qui atteste du moins que l'élément humain et purement intellectuel de la science ne leur a pas plus échappé que l'élément matériel. Cette psychologie est en général très subtile et très raffinée; elle est évidemment le résultat de l'observation la plus attentive et la plus minutieuse, si ce n'est la plus vraie, et c'est là, bien certainement, une des parties les plus curieuses, mais malheureusement les plus obscures de la philosophie indienne. Les philosophes que nous venons de citer n'ont pas vu, comme plus tard l'ont fait les Grecs, et surtout les platoniciens, le rôle essentiel que la psychologie devait jouer dans la science. Ils n'ont pas vu qu'elle en était la base et le ferme fondement. Il a fallu une longue série de siècles et d'efforts pour que l'esprit humain arrivât à ce profond et irréfutable résultat. Mais les philosophes indiens n'ont pas méconnu tout à fait, comme on aurait pu le croire, l'importance de la psychologie, et leurs recherches, tout imparfaites qu'elles sont, prouvent que déjà ils marchaient dans la véritable voie que, plus tard, Platon et Descartes ont parcourue si sûrement.

À la suite de ces quatre premiers systèmes, complètement indépendants de toute autorité religieuse, en viennent deux autres, scrupuleusement soumis aux Védas et à la révélation. C'est la Mīmāṃsā, divisée en première et seconde Mīmāṃsā. Toutes deux ont pour but de déterminer le sens de la révélation. L'une, la première, traite tout ce qui touche à l'homme,

et lui enseigne ses devoirs; lorsque la Mīmāṃsā montre à l'homme la loi que lui prescrit l'écriture sainte, on l'appelle *Mīmāṃsā des œuvres* (Karma Mīmāṃsā). Lorsqu'au contraire elle lui enseigne ce que c'est que Dieu, elle prend le nom de Mīmāṃsā divine, théologique, *Hahma Mīmāṃsā*. On désigne généralement cette dernière partie de la Mīmāṃsā sous le nom de Védānta (fin, but des Védas). La première Mīmāṃsā est attribuée à Djaïmini, personnage tout aussi fabuleux que Kanada et Kapila. La doctrine est renfermée dans des aphorismes au nombre de deux mille six cent cinquante-deux, divisés en douze lectures où sont traités 915 questions ou cas de conscience, (adhikāraṇas, ébaïtires). Djaïmini s'efforce d'étudier le devoir sous toutes les faces, tel que l'écriture sainte l'impose à l'homme. La première des douze lectures est consacrée à établir l'autorité du devoir et la divinité des Védas d'où ce devoir découle. La seconde partie traite des différences et des variétés du devoir; la troisième, de ses parties; la quatrième, des différents degrés dans le devoir, selon qu'il est plus ou moins grave; la sixième, des conditions qui doivent accompagner l'accomplissement du devoir. Les six autres lectures sont consacrées à des questions moins graves, mais pourtant encore très importantes. À côté des devoirs formellement prescrits par les Védas n'y en a-t-il point d'autres qui soient également obligatoires? Ne peut-on, selon les circonstances, modifier la rigueur des préceptes? N'y a-t-il pas des exceptions autorisées parce qu'elles sont nécessaires? Quel est le résultat de plusieurs actes pieux réunis les uns aux autres? Sans parler des effets essentiels qu'entraîne l'accomplissement du devoir, n'est-il pas des effets accidentels qu'il est bon de connaître et d'étudier? Telles sont les questions qui remplissent les six dernières lectures de la Mīmāṃsā, et qui, avec les premières, en font un code de morale et une sorte de casuistique. Outre ces discussions purement religieuses, la Mīmāṃsā renferme assez souvent certaines théories de logique, dont Djaïmini se sert pour justifier la méthode qu'il emploie. Il traite aussi quelquefois, bien qu'indirectement, des questions de psychologie, mais toujours dans le sens de la plus pure orthodoxie. La Mīmāṃsā se rattache donc à la philosophie, à la fois par la morale et par la psychologie, et elle mérite une très sérieuse attention. — L'obscurité des Soutras de la Mīmāṃsā semble avoir rebuté jusqu'à présent les orientalistes. Il n'en a encore été rien publié. M. Ward a donné seulement la traduction de deux commentaires assez importants.

Le Védānta, ou dernière Mīmāṃsā, est beau-

coup plus connu. On attribue le Védanta à Vyasa lui-même, compilateur des Védas. Bien que le Védanta remonte à une très haute antiquité, cette opinion est tout-à-fait insoutenable. Il réfute la plupart des systèmes philosophiques qui viennent de passer sous nos yeux. C'est donc le plus récent des Darśanani qui composent la philosophie indienne. Le Védanta est compris dans 555 aphorismes divisés en quatre lectures, subdivisées elles-mêmes en quatre chapitres. La première lecture traite presque exclusivement de Dieu, considéré comme créateur et conservateur du monde, comme objet d'adoration et de connaissance. Une partie de cette lecture est employée à combattre les systèmes de Kapila et de Kanada. La seconde lecture est encore consacrée à la polémique contre tous les systèmes philosophiques autres que celui de la première Mimamsa. Cette discussion conduit naturellement l'auteur à tenter de concilier toutes les contradictions que renferment les livres sacrés. Il est probable que ces contradictions avaient été signalées et exagérées peut-être par les écoles dissidentes, et Vyasa est amené sur ce terrain périlleux par les adversaires mêmes qu'il veut convaincre. Toutes les théologies ont subi cette nécessité, et la théologie brahmanique n'en a pas été exempte plus qu'une autre. La troisième lecture du Védanta donne des moyens tirés des livres sacrés pour obtenir la science et, par suite, la libération ou le salut éternel. Elle renferme aussi une psychologie qui traite spécialement des états de l'âme dans le corps, et elle étudie successivement la veille, le sommeil avec les rêves, l'évanouissement et la mort. La quatrième lecture est consacrée à la dévotion et à la méditation par laquelle l'âme s'élève jusqu'à Dieu. Vyasa s'efforce de montrer que c'est par la méditation que l'âme arrive à Brahma et s'absorbe éternellement en lui. — Presque toutes les doctrines du Védanta ont été résumées dans quelques vers mémoratifs ou Kārikā par Śaṅkara. M. Windischmann fils en a donné le texte avec la traduction latine et des notes (in-8°, Bonn, 1833). Comme dans le Nyāya, Colebrooke avait cru retrouver le syllogisme parfait d'Aristote dans le Védanta; mais il n'y est pas davantage; et Vyasa, non plus que Gotama, n'est pas descendu assez avant dans l'analyse du raisonnement pour en connaître et en décrire cette forme achevée que le philosophe grec a exposée divinement, si l'on peut prendre ici le langage du grand Bossuet.

Outre ces systèmes indépendants, il y a encore des sectes et des hérésies qui se séparent des livres sacrés et qui s'éloignent de la raison autant que du dogme religieux. Colebrooke nous a fait

connaître, avec plus ou moins de développement les théories des différentes sectes indiennes, celles, par exemple, des sectateurs de Dīna; les systèmes des Tckarvakas, qui professent un grossier matérialisme; ceux des Pantcharatras ou sectateurs de Vishnou, et enfin ceux des Mahesvaras ou Pasoupatas, sectateurs de Siva. Enfin, la plus curieuse et la plus fameuse des hérésies dont se soit occupé Colebrooke, est celle des sectateurs de Bouddha. Bouddha, ainsi que Colebrooke l'a reconnu, doit être considéré comme philosophe, et ses doctrines peuvent être comptées au nombre des systèmes philosophiques. Au reste, Bouddha lui-même ne s'est jamais donné pour un fondateur de religion, pour un révélateur divin. C'est la superstition de ses disciples et de ses partisans qui, plus tard, lui a prêté ce caractère. Quant à lui, c'est par des préceptes de morale et des théories psychologiques qu'il a provoqué, plutôt qu'accompli, les grandes réformes auxquelles son nom s'est rattaché. D'abord élève des brahmanes, Sakya-Mouni ne s'est séparé d'eux que sur des questions de philosophie et de métaphysique. C'est donc surtout au point de vue de l'histoire de la philosophie que Bouddha et le Bouddhisme doivent être étudiés. La plus grande difficulté qui se présente dans cet examen, est de savoir à quelle source on peut puiser la véritable doctrine bouddhique. Le Bouddha (Bouddha veut dire savant, intelligent, sage) n'a rien écrit lui-même. Les paroles recueillies plus ou moins fidèlement par ses disciples, ont fourni matière à une telle quantité de documents de tout genre qu'il était presque impossible de retrouver la vérité dans cette abondance effrayante. Il y avait eu des traductions de toutes ces légendes chez cinq ou six grandes nations différentes, les Chinois, les Singhalais, les Birmans, les Mongols, les Thibétains, etc. Il fallait découvrir les écrits primitifs, le récit de la vie de Bouddha et la tradition originale de sa parole. Le problème est aujourd'hui résolu, grâce à M. Brian-Houghton-Hodgson, résident anglais à Kathmandou. Après vingt-cinq ans d'investigations, il les découvrit et les recueillit à peu près tous dans les monastères bouddhiques du Népal. M. Eugène Burnouf, que la science vient de perdre si prématurément, a pu, à l'aide de ces monuments composer son *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, ouvrage admirable qui marque et fonde une ère nouvelle dans ces graves études. D'après les témoignages les plus irrécusables, les livres canoniques du bouddhisme auraient été rédigés à trois reprises différentes: la première, par trois des disciples du Bouddha fort peu de temps après sa mort, arrivée en

l'an 547 avant notre ère ; la seconde aurait été faite, ou pour mieux dire, de nouveaux ouvrages auraient été ajoutés aux premiers, cent dix ans après la mort de Sakya-Mouni, dans un concile tenu à Patalipoutra (*la Palibothra* des Grecs) sous le règne d'Asoka. Enfin, quatre cents ans après la mort du philosophe indien, un troisième concile aurait été tenu pour arrêter définitivement la liste des livres réputés canoniques, et réunir, si on le pouvait, les sectes dissidentes, qui étaient dès lors au nombre de dix-huit. Ce sont ces livres orthodoxes que M. Hodgson a dû retrouver, et que M. E. Burnouf a analysés. Les traditions historiques de la Chine confirment avec une exactitude de chronologie remarquable tous ces faits. Le Bouddhisme y avait été introduit environ 217 ans avant l'ère chrétienne. Dans l'ouvrage intitulé *Foe-Koue-Ki*, ou *Relation des royaumes bouddhiques*, traduit par M. A. de Remusat on trouve le récit d'un voyage fait de la Chine dans l'Inde, vers l'an 399 de notre ère, et qui représente l'état du Bouddhisme dans ces deux contrées à cette époque déjà si reculée.

La date exacte de la naissance de Sakya-Mouni est encore à l'état de problème qui n'est qu'approximativement résolu. Les Chinois la placent environ 1027 ans avant notre ère ; la tradition singhalaise la met à quatre cents ans plus tard environ. Malgré ces divergences, jusqu'à présent inconciliables, on peut affirmer, sans la moindre hésitation, ainsi que nous l'avons fait, que le Bouddhisme date au moins de cinq cents ans avant notre ère. Il est bon de constater ici, au moins d'un mot, l'immense influence du bouddhisme sur les destinées de la société à laquelle il s'adressait. Le Bouddha, sans prêcher directement la destruction des castes, a fondé un ordre social tout nouveau chez les peuples qui ont adopté ses doctrines. Mais ce sujet exigerait peut-être trop de développements ; et il faut nous borner au côté philosophique du Bouddhisme. Dans l'Inde, toutes les religions, tous les systèmes de philosophie croyaient d'une manière uniforme à la métépsychose, ou mieux à la transmigration, c'est-à-dire à des renaissances successives auxquelles l'homme était condamné, et qui, sous des formes diverses, le soumettaient toujours de nouveau aux douloureuses épreuves de cette vie. De là les promesses de libération, faites, soit au nom de la science, soit au nom des védas. La science et la piété pouvaient seules soustraire l'homme à cette loi redoutable ; et sa béatitude consistait à ne plus revenir en cette vie, et à s'absorber dans le sein de Brahma ou de Dieu. Mais ceci même n'était pas suffisant, à ce qu'il semble,

pour rassurer l'esprit indien, qui, confondant presque toujours Brahma avec le monde, ne croyait pas Brahma lui-même à l'abri des misères de la transmigration. Le Bouddha vint proposer à des populations superstitieuses et craintives, le seul moyen d'échapper à ces lois invincibles qui les menaçaient. Ce moyen infailible, c'est l'anéantissement. Par la science, par la connaissance illimitée des lois physiques et morales du monde, et par les six perfections transcendantes, l'aumône, la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité, l'homme peut arriver au bonheur auquel il aspire, au nirvana, c'est-à-dire au néant. Tel est le fond du Bouddhisme, fond absurde, dogme hideux qui a subjugué depuis plus de deux mille ans, et qui subjugué encore le quart ou le tiers du genre humain. S'il est une croyance qui semble répugner à la nature humaine, telle que nous la sentons en nous, s'il est une croyance qui semble devoir la faire reculer d'horreur autant que de dégoût, c'est celle-là, sans doute ; et pourtant elle a fait, sur les pas de Sakya-Mouni, trois ou quatre cents millions de prosélytes. Cette doctrine du bouddha était appuyée par des exemples de vertu presque surhumaine que donnait Sakya-Mouni et par des principes de la plus subtile, et parfois de la plus profonde métaphysique. Ces théories se rapprochent beaucoup, comme on l'a souvent remarqué, de celle du Sankhya athee de Kapila. Selon toute apparence, Kapila n'a rien emprunté à Bouddha ; et d'après les traditions indiennes elles-mêmes, le Sankhya aurait précédé le Bouddhisme de plus d'un siècle.

Voilà les différents systèmes qui composent la philosophie indienne. On ne pouvait en présenter ici qu'une analyse très courte, si d'ailleurs elle est très fidèle ; mais ils se trouvent déposés tout au long dans une innombrable quantité de monuments qui préparent au monde savant une route immense et glorieuse, s'il veut tous les connaître et les étudier au grand profit de l'histoire générale de l'humanité. Maintenant que les principales doctrines de ces systèmes sont à peu près connues, il reste une autre difficulté à résoudre : c'est de déterminer l'époque, la valeur, la forme et la classification de ces différents systèmes. En 1829, M. Cousin a tenté cette délicate recherche. Chronologiquement, cette classification est impossible ; car il n'y a pas de chronologie dans l'Inde ; et de plus, les diverses écoles philosophiques ont remanié à plusieurs reprises leurs théories et les monuments qui les renferment. Il est résulté de là que les divers systèmes se supposent toujours les uns les autres, et se citent mutuellement pour se réfuter. M. Cousin a constaté ce fait pour dé-

montrer l'obscurité qu'il répandait sur l'ordre et la succession vraie des systèmes. Il a donc rejeté ce mode de classification, et ne s'est adressé qu'à la théorie, c'est-à-dire aux lois mêmes de l'esprit humain, attestées par l'ordre selon lequel les mêmes pensées se sont développées à d'autres époques, dans d'autres contrées, chez d'autres peuples. C'est à ce point de vue qu'il a classé dans l'ordre suivant les systèmes indiens : d'abord la nīmāṇsa, puis le védānta, le nyāya, le veisēshika, et au dernier rang le sāṅkhya, comme le plus indépendant. L'ordre admis par M. Cousin doit être accepté, du moins provisoirement. Nous ne faisons qu'une exception pour le vedānta, qui doit être évidemment placé au dernier rang, puisqu'il cite et réfute tous les autres systèmes. A cette exception près, la classification de M. Cousin est suffisante. Cet ordre, je le sais, n'est que spéculatif; et les habitudes de l'esprit moderne exigeraient quelque chose de plus précis. Mais l'Inde n'a pas d'histoire, et la date assignée plus haut au Bouddhisme est à peu près la seule qui peut nous servir de point de repère un peu solide et certain. Évidemment tous les systèmes philosophiques, excepté le vedānta, existaient avant cette grande révolution religieuse. D'un autre côté, le témoignage des compagnons d'Alexandre, trois cents ans avant l'ère chrétienne, portent à croire que déjà les gymnosophistes, tant admirés de l'antiquité, possédaient toutes les théories, et partageaient toutes les croyances que les monuments indiens nous révèlent, aujourd'hui que nous pouvons les pénétrer directement. Ces indications, toutes vagues qu'elles sont, méritent qu'on les examine et qu'on en tienne le plus grand compte. Si elles ne donnent pas précisément la chronologie des systèmes indiens, elles démontrent du moins que l'Inde ne doit rien à la Grèce. L'Inde est profondément originale; et il serait, au contraire, facile de démontrer que la Grèce a fait de nombreux emprunts à l'Inde.

Tous les esprits éclairés devront accorder la plus sérieuse attention aux trois faits suivants : La langue grecque vient tout entière du sanscrit; le polythéisme grec, malgré des différences, est emprunté à la mythologie et au naturalisme des védas. Enfin la métempsychose, qu'on retrouve dans Pythagore et dans Platon, est de temps immémorial la croyance fondamentale de l'Inde. L'insiste sur ces observations. Il y a un fait incontestable en philologie, un fait que l'on peut vérifier sans la moindre peine, c'est que la langue grecque, dans ses racines, dans ses conjugaisons et ses déclinaisons, est tirée complètement du sanscrit. Il n'importe guère,

pour la question qui nous occupe, que l'histoire soit en ce moment imprégnée à expliquer un fait aussi grave. Il doit suffire, maintenant du moins, de l'admettre comme indubitable, toute mystérieuse qu'en peut être l'origine. Il est certain que dans un temps dont les annales humaines n'ont pas gardé le souvenir, il y a eu des relations aussi intimes que fécondes entre les peuples qui, plus tard, ont habité les bords du Gange, et ceux qui ont habité les côtes de la Méditerranée. Il en est de même pour la mythologie. Mettant de côté les différences de détail qui sont évidentes, les deux mythologies sont tout à fait identiques par le fond. Ces rapprochements ne sont pas dus au hasard; il existe là, comme dans les deux langues, un lieu commun qui est tout aussi éclatant, s'il est tout aussi inexplicable. Enfin, une autre analogie encore plus importante, c'est celle qui se montre entre certaines doctrines philosophiques dans la Grèce et dans l'Inde. Certes, elle n'est pas plus que les deux autres due au simple hasard. A parler d'une manière toute générale, les deux philosophies indienne et grecque tendent à un même but, arracher l'homme aux misères des renaissances successives et le conduire au salut éternel. Les mots de libération et de délivrance ne sont pas plus étrangers au Platonisme qu'à la philosophie sāṅkhya, bien que d'ailleurs il fût très injuste d'oser élever Kapila à Platon. Mais ce rapprochement, si on le maintient dans des bornes légitimes, n'a rien d'arbitraire; et à y regarder de près, ce n'est pas moins qu'une identité de pensée complète sur un principe essentiel.

De la discussion qui précède, il doit résulter ce grand fait, à savoir que la philosophie indienne est parfaitement originale; l'Inde n'a rien emprunté à la Grèce, et au contraire, la Grèce doit beaucoup à l'Inde; en un mot, on peut affirmer qu'à l'avènement du bouddhisme, c'est-à-dire six siècles avant J.-C., les grands systèmes de philosophie, les Darsanani, étaient tous fondés, et que peut-être ils l'étaient déjà depuis fort longtemps. La forme adoptée par les philosophes indiens pour l'exposition de leurs doctrines est encore une preuve qui ne doit pas être négligée. Cette forme est celle de sūtras, ou aphorismes d'une concision qui exige toujours des commentaires, et qui ne les rend intelligibles que pour les disciples qui en ont la clef. Cet étrange procédé, que nous offrent tous les Darsanani sans aucune exception, est, on peut dire, exclusivement propre à l'Inde, et marque l'un des traits les plus originaux de sa physiologie intellectuelle. Sūtra veut dire, en sanscrit, trame, fil, enchaînement. C'est une quelque sorte la trame grossière de la pensée que donne la

Soutra, et qui n'est développée avec la clarté désirable que dans l'enseignement oral du maître ou dans les commentaires rédigés par ses disciples intelligents. La Grèce n'a connu qu'une seule fois, avec Hippocrate, ce mode d'exposition très insuffisant, qu'elle a bientôt abandonné. Dans l'Inde au contraire, il a toujours duré. Après les soutras et les commentaires sont venus les kârikâs ou vers remémoratifs, qui renferment quelquefois en cinquante ou soixante distiques, tout un système que des milliers de commentaires ont cherché à expliquer : tels sont les kârikâs du sânhya, du Védanta, etc. C'est encore au même besoin que répondent ces résumés, dont quelques uns sont aussi élégants qu'ils sont courts. Chose assez singulière, en philosophie, le génie indien a voulu être, ce semble, aussi concis qu'il l'est peu dans la poésie et dans tous ses autres développements. — Maintenant que nous connaissons les théories des principaux systèmes, leurs rapports, leur date, leur forme, on peut se poser cette grave question, à laquelle doivent aboutir tous les efforts de l'érudition et de la philologie : Quelle est la valeur philosophique des systèmes indiens ? que peuvent-ils apprendre de nouveau à notre siècle ? A nos yeux, cette valeur est double : historiquement, il est à peine besoin de dire qu'elle est considérable. Désormais, l'histoire de la philosophie, sous peine d'être incomplète, doit remonter à l'Inde avant de s'occuper de la Grèce. Le berceau de l'esprit humain, ou plutôt de l'esprit occidental, représenté par les Grecs, les Latins et nous, est sur les hauts plateaux de l'Asie centrale, et sur les bords du Gange. Théoriquement, la valeur de la philosophie sanscrite est encore considérable tout en étant moins. Au fond, la grande question qu'elle cherche à résoudre est le mystère profond de l'union de l'âme et du corps, et les solutions que la science indienne a tentée de ce grand et éternel problème, tout étranges qu'elles peuvent paraître au génie occidental, méritent toutefois un sérieux examen. La pensée vraie de la philosophie sanscrite nous est sans doute encore d'un accès peu facile ; mais les moyens pour la pénétrer et la conquérir nous sont désormais connus, et ces moyens sont infaillibles s'ils sont d'un difficile emploi. En un mot, rien dans l'histoire de la philosophie n'est aujourd'hui plus neuf ni plus important, et ne sera plus fécond que l'étude et la connaissance des systèmes indiens.

Pour compléter ce qu'on peut dire ici des systèmes philosophiques de l'Inde, il reste à étudier par quelle voie ces antiques monuments sont enfin parvenus jusqu'à nous, et nous sont devenus successivement intelligibles, depuis

l'expédition d'Alexandre jusqu'à la Société asiatique de Calcutta. Avant le XIX^e siècle, ces études étaient non seulement peu connues, mais les monuments qui les renfermaient étaient complètement ignorés. Pendant plus de vingt siècles, la science fut réduite aux courtes indications qui se trouvent dans les fragments parvenus jusqu'à nous des mémoires des lieutenants du héros Macédonien. Bien que ces mémoires dussent être spécialement militaires, l'esprit des Grecs, sagace et très observateur, malgré la réputation qu'on lui a faite, avait su y recueillir des renseignements très justes et très précieux sur les mœurs indiennes et les principaux traits du génie indien. Les découvertes modernes n'ont fait que confirmer en général l'exactitude de leurs récits et très particulièrement en ce qui touche la philosophie ; mais malgré ces récits fort exacts sur les gymnosophistes, la postérité ne savait rien des monuments de la philosophie et de la littérature de ce peuple, dont les sages avaient été tant admirés de l'antiquité grecque. Au dix-huitième siècle, Brueker est le premier des historiens de la philosophie qui fasse mention de la philosophie sanscrite. Il n'en a expliqué que fort peu de choses ; bien qu'il nous ait appris les noms authentiques des systèmes indiens. Il devait ce premier renseignement, qu'il aurait pu rendre plus complet qu'il ne l'a fait, aux missionnaires qui, partis pour convertir à la religion chrétienne ces peuples éloignés, avaient montré un zèle très louable à rechercher les monuments littéraires et philosophiques de l'Inde. Dès 1740, le P. Pons, missionnaire de la congrégation des jésuites, adressait au P. du Halde une lettre dans laquelle il nommait pour la première fois les systèmes indiens ; il les analysait, et les classait avec une irréprochable exactitude. Cette lettre, qui eût pu jeter une très grande lumière sur ces études, fut fort peu connue, et on ne la trouve que rarement mentionnée. Elle atteste que le P. Pons savait le sanscrit, et qu'il avait acquis une connaissance très étendue des Darsanani ; à ce titre, on peut le regarder comme le premier des précurseurs de Colbrooke. La littérature du XVIII^e siècle, particulièrement en France, s'occupait de tout ce qui concernait les doctrines et les croyances de l'Inde avec une véritable passion. Voltaire, poussé par les besoins et les entraînements de la grande polémique qu'il avait engagée, sut provoquer et obtenir des missionnaires et des voyageurs des renseignements que nul avant lui n'avait possédés. Il rendit presque populaire son admiration, d'ailleurs peu justifiée, pour les doctrines religieuses et philosophiques des védas ; et il prépara les esprits à recevoir

vers la fin du siècle, les grandes découvertes qui devaient la signaler. On sait encore assez peu de chose, mais on espère à bientôt en savoir beaucoup, surtout quand une conquête définitive et le commerce auront ouvert l'Inde et le reste de l'Asie aux investigations régulières du génie européen. En attendant, les historiens de la philosophie, après Brucker, ne vont pas en général plus loin que lui; Tiedmann passa complètement sous silence la philosophie indienne. Tennemann en dit à peine quelques mots, à une époque où l'on en savait déjà fort long; et il jugea peut-être ces doctrines avec une légèreté et un dédain qui ne sont pas très dignes de lui. Cependant, dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie*, il place déjà l'examen de la philosophie indienne avant la philosophie grecque. Enfin M. Ritter a fait entrer la philosophie sanscrite dans le cadre régulier de la science et de l'histoire. Il a reconnu la haute antiquité de la science indienne; mais il n'en veut rapporter le développement qu'au 1^{er} siècle de notre ère. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, c'est une erreur grave qu'on doit signaler, sans toutefois pouvoir résoudre la question d'une manière absolue. En 1785, William Jones, l'illustre fondateur de la société asiatique de Calcutta, avait émis sur la philosophie indienne des vues très justes et très précises, quoique trop peu étendues. L'impulsion de ce puissant génie ne fut pas inféconde. A la même époque, Wilkins traduisait en Anglais la Bhagavadguita, épisode métaphysique du poème épique le Mahabharata. En 1808, Frédéric Schlegel donnait un livre dont le titre promettait plus que l'ouvrage ne tenait (*De la Langue et de la Philosophie des Indiens*). L'auteur ne connaissait pas même les noms des différents systèmes indiens; et ses discussions très vagues roulaient sur la métépsychose, sur le culte de la nature, sur le dualisme et sur le panthéisme. En 1812, Taylor traduisait un petit drame allégorique intitulé : *le Lever de la lune de l'intelligence*, où l'on trouvait des indications philosophiques très peu connues et très précieuses. En 1818, M. Ward, qui avait longtemps vécu dans l'Inde, tenta de donner un tableau complet de la littérature indienne où la philosophie tenait une très large place. Mais un grand obstacle devait empêcher son œuvre d'être vraiment utile : c'était l'ignorance à peu près complète de la langue sanscrite. L'examen de M. Ward, qui cependant n'est pas sans utilité, est un peu superficiel. Il ne remonte pas assez haut, ne s'adresse que très rarement aux monuments primitifs : il se contente des commentaires, des paraphrases, des interprétations qui ne sont pas toujours des plus

exactes. Toutefois, à l'époque où il fut composé, rien n'égalait le travail de M. Ward; et malgré les travaux qui ont suivi, il conserve son mérite, que l'on n'a pas su quelquefois reconnaître avec assez de justice. Enfin de nos jours, Colebrooke est venu dissiper toutes les obscurités; il a ouvert une voie aussi large que nouvelle aux études dont la philosophie indienne, dans toutes ses parties, peut devenir et deviendra certainement l'objet. Connaissant à fond le sanscrit, ayant habité longtemps dans le pays même dont il faisait sa constante étude, il avait pu recueillir, soit par les lectures, soit par les conversations avec les Pandits les plus savants, une foule d'indications inconnues jusqu'à lui, et d'une irréfutable certitude. Aussi exactes que complètes, ses recherches sont consignées dans les mémoires publiés par lui, de 1823 à 1827, dans les recueils de la Société Asiatique de Londres. Désormais voilà la source principale à laquelle on doit emprunter la connaissance vraie de la philosophie des Indiens. On peut, il est vrai, faire avec grande raison quelques reproches à Colebrooke : évidemment il ne connaît pas assez la philosophie en général; et les rapprochements qu'il fait souvent de la Grèce avec l'Inde le montrent assez. Sans contester sa science, qui est immense et presque infaillible, on peut signaler dans ses analyses des incohérences manifestes. On peut encore ajouter que, pour des études aussi obscures et aussi difficiles, l'esprit de Colebrooke est souvent confus, et que son style manque de clarté. Mais quelque justes que soient ces critiques, il faut faire la plus haute estime de l'illustre indianiste, et le reconnaître pour le propagateur de ces études, qui, sans ses œuvres admirables, seraient encore presque à naître. Sans doute après Colebrooke, et après ses mémoires si pleins et si savants, il reste beaucoup à faire; mais le chemin est frayé, il n'y a plus qu'à le parcourir sur les pas d'un guide aussi sûr.

Pour la bibliographie, voici les principaux ouvrages qu'il faudrait consulter : avant tous les autres, les *Essais de Colebrooke* (2 vol. in-8°, Londres, 1837); L'ouvrage de M. Ward intitulé *Aperçu de l'histoire de la littérature et de la Mythologie des Indiens* (2 vol. in-4°, Serampore, 1818); la *Sāṅkhya Kārikā*, publiée en sanscrit et en anglais par M. Wilson (in-4° Oxford, 1837); la *Kārikā du Védānta*, publiée par M. Windischmann fils (Bonn, 1833). Enfin deux Mémoires de M. Barthélemy Saint-Hilaire sur le Nyāya et le Sāṅkhya (dans les Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques, t. III et VIII). Il faudrait encore consulter le cours de M. Cousin de 1829, Leçons V et VI; *L'Histoire de la*

philosophie de M. Ritter, tome I^{er} et IV, et la 4^e partie de l'Histoire de la philosophie de M. Windischmann père. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

INDEFINI. Au point de vue géométrique, une quantité est indéfinie lorsque, sans perdre ses propriétés mathématiques, elle peut être envisagée sous un degré quelconque de grandeur et jusqu'au delà de toute limite. C'est donc une portion indéterminée d'une grandeur infinie.

Dans ses *Méditations*, Descartes a établi une distinction philosophique entre l'indéfini et l'infini. « Il n'y a rien, dit-il, qui se nomme proprement *infini*, sinon ce en quoi, de toutes parts, je ne rencontre pas de limites, auquel sens Dieu seul est infini. Mais pour les choses où, sous quelque considération seulement, je ne vois point de fin, comme l'étendue de l'espace, je les appelle *indéfinies*. » Voici comment il revient sur cette pensée dans ses *Lettres*. « Pour dire qu'une chose est *infinie*, on doit avoir quelque raison qui la fasse connaître telle, ce qu'on ne peut avoir que de Dieu seul; mais pour dire qu'elle est *indéfinie*, il suffit de n'avoir point de raison par laquelle on puisse prouver qu'elle ait des bornes... N'ayant aucune raison pour prouver, et même ne pouvant concevoir que le monde ait des bornes, je le nomme *indéfini*; mais je ne puis nier pour cela qu'il n'en ait peut-être quelques unes qui sont connues de Dieu, quoiqu'elles me soient incompréhensibles; c'est pourquoi je ne dis pas absolument qu'il est *infini*. »

INDEMNITÉ DES ÉMIGRÉS. Quelque jugement que l'on porte sur les sévérités de la Révolution à l'égard des émigrés, que l'on approuve les mesures dont leurs biens furent l'objet, ou que l'on couvre d'un juste blâme les spoliations décrétées contre des malheureux qui pour la plupart, en quittant la France, fuyaient l'échafaud, l'on ne saurait s'empêcher de reconnaître que de tous les actes réparateurs accomplis par le gouvernement de la Restauration, il n'en fut pas de plus politique et de plus fécond que l'indemnité accordée aux émigrés par la loi du 27 avril 1825. Les questions politiques de l'ordre le plus élevé, les points de droit les plus difficiles et les plus délicats furent agités par les orateurs et les juristes les plus éminents. Les questions financières n'occupèrent dans ce débat qu'une place tout à fait secondaire et insignifiante. Après une discussion qui marque dans l'histoire de la Restauration, il fut décidé que 30 millions de rente, au capital d'un milliard, seraient affectés « à l'indemnité due par l'État aux Français dont les biens-fonds situés en France, ou qui faisaient partie du territoire français au 1^{er} janvier 1792, avaient été confisqués et aliénés en exécution

des lois sur les émigrés, les déportés et les condamnés révolutionnairement. » Il fut arrêté, de plus, que les rentes 3 p. 100 représentant l'indemnité, seraient remises aux ayants-droit par cinquième, d'année en année, à partir du 22 juin 1825. Telles étaient les dispositions essentielles de la loi du 27 avril. Nous laissons de côté les formalités de liquidation et d'inscription imposées aux prétendants-droit par cette loi et par les ordonnances royales des 1^{er} et 8 mai 1825. Nous dirons seulement qu'une haute commission fut formée pour diriger cette liquidation. La présidence en fut donnée au maréchal Macdonald. C'était lui qui, dès 1814, avait le premier élevé la voix pour demander au gouvernement de préparer la mesure dont la réalisation, par un juste hommage, lui était ainsi déferée. Les travaux de cette commission commencèrent immédiatement et furent menés avec la plus grande activité. Sur 30,804 demandes d'indemnité, formées dans les délais prescrits, 23,285 furent admises à la liquidation. — Au moment où éclata la révolution de 1830, les travaux de la commission touchaient à leur terme. Dissoute par le fait même de la révolution, elle fut reconstituée par une ordonnance royale du 8 décembre 1830. A cette époque, 28,043 demandes, s'élevant en capital à 829,647,111 fr., avaient été examinées. La loi du 5 janvier 1831 prononça l'annulation d'une rente de 3 millions, composant le fonds commun qui, aux termes de la loi de 1825, devait venir en accroissement des liquidations reconnues insuffisantes. Une autre loi, du 21 avril 1832, déclara définitivement déchu les réclamants qui, au 31 juillet suivant, n'auraient pas complété leurs justifications. Le 31 décembre de cette même année avait été fixé comme le terme des travaux de la commission. Elle se sépara après avoir rendu 28,111 décisions, qui ne donnaient lieu qu'à 695 pourvois devant le conseil d'État. La loi du 14 juin 1835 chargea le ministre des finances de régler définitivement ceux de ces pourvois admis par le conseil d'État. — Le compte qui a été officiellement rendu de l'opération totale a constaté que les indemnités accordées s'élevèrent en capital à 866,510,333 fr., et en rentes à 25,995,310 fr.

INDÉPENDANTS. A la fin du xvi^e siècle, beaucoup d'Anglais dissidents s'étaient réfugiés en Hollande pour éviter les persécutions religieuses dont ils étaient l'objet, et un grand nombre d'entre eux y avaient adopté les doctrines de la secte calviniste des Brownistes ou Barrowistes. L'un de ces Anglais, John Robinson, ayant trouvé les principes des Barrowistes trop rigides, revint en Angleterre, et y fonda une secte nouvelle, celle des *Indépendants*, dont

les doctrines sont exposées dans plusieurs écrits publiés par Robinson et son principal disciple, Henri Jacob, notamment : *The visible beginning and institution of Christ true visible and material Church*, London, 1610; *Protestation or confession*, London, 1616; *Apologia*, London, 1619. Ils diffèrent des Brownistes en ce qu'ils n'admettaient pas que tout fidèle eût le droit d'exercer le ministère ecclésiastique, et ne condamnaient pas, d'une manière absolue, les sectes différentes de la leur. Mais la doctrine qui formait leur caractère distinctif, et qui leur valut le titre d'*Indépendants*, pris par Robinson lui-même dans son *Apologie*, était relative à la constitution de l'Eglise. Suivant eux, toute communauté de chrétiens qui sont convenus de vivre ensemble dans une foi commune et selon les préceptes de l'Evangile, forme une Eglise complète, indépendante de toutes les autres communautés, et jouissant d'une autorité absolue quant à son organisation et sa juridiction. Ces principes étaient également odieux aux Anglicans Episcopaux et aux Presbytériens, et les Indépendants se voyaient accusés de toutes sortes de doctrines subversives, notamment de ne vouloir aucune autorité civile, quoique dans une de leurs professions de foi ils eussent déclaré que le gouvernement monarchique n'était pas contraire à l'Evangile. En 1620, Robinson et plusieurs de ses disciples s'expatrièrent et fondèrent un établissement dans la Nouvelle-Angleterre. Ceux de leur secte qui restèrent dans leur patrie durent se cacher, et ce ne fut qu'en 1640 qu'ils purent se réunir publiquement, grâce à la tolérance que le long parlement montrait pour tous les dissidents. Les progrès de la révolution et l'élévation de Cromwell, qui partageait leurs doctrines, changèrent bientôt leur position, et, pendant la dictature de Cromwell, ils furent la secte dominante, et jouèrent un grand rôle dans la révolution anglaise (voy. ANGLETERRE, CROMWELL, PRESBYTÉRIENS). Après la restauration, ils furent compris dans les mesures générales qui frappèrent tous les dissidents; mais l'Acte de tolérance de 1688 leur rendit la liberté de conscience. Depuis lors ils se sont beaucoup propagés en Angleterre; mais leurs doctrines ont triomphé surtout dans les Etats-Unis d'Amérique, et le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut, Vermont et la Caroline du Sud appartiennent presque entièrement à cette secte, dont les principes sont tant soit peu modifiés aujourd'hui, et qui a changé son nom d'Indépendants, pour prendre dans les luttes politiques, contre celui de *Congregationalistes* (voy. ce mot). OTT.

INDÉTERMINÉ. On dit qu'une quantité

est indéterminée lorsqu'elle peut recevoir des valeurs variables, tout en appartenant à un ordre de grandeurs dont la forme est déterminée.

Un problème peut être indéterminé, déterminé, ou plus que déterminé. Dans le dernier cas, il présente plus d'équations que d'inconnues, et tout ce que l'on peut faire, c'est de chercher la solution qui satisfasse le mieux possible à l'ensemble des équations; la méthode à employer dans ce cas est celle des *moindres carrés*. Les problèmes déterminés sont ceux qui offrent autant d'équations différentes que d'inconnues; leur solution repose sur les principes de l'algèbre. Enfin les problèmes indéterminés fournissent moins d'équations qu'il n'y a d'inconnues; ils peuvent en général admettre un nombre infini de solutions et sont du ressort de l'analyse indéterminée. — Une autre classe de problèmes indéterminés se rapporte à la géométrie analytique; elle conduit à la recherche de certaines lignes ou surfaces, dont tous les points jouissent d'une propriété commune que l'énoncé fait connaître. Les lignes et les surfaces considérées sous ce point de vue, c'est-à-dire comme composées de points qui ont une même propriété, sont désignées sous le nom de *lieux géométriques*.

Le but spécial de l'analyse indéterminée est la solution, en nombres entiers et positifs, des problèmes indéterminés. Ses applications les plus importantes sont relatives à la théorie des nombres. Lorsqu'il s'agit cependant d'équations de degrés supérieurs au premier, la solution générale comprend toutes les valeurs rationnelles, tant positives que négatives, qui peuvent satisfaire à ces équations.

On regarde ordinairement Diophante comme le père de l'analyse indéterminée; mais les auteurs hindous paraissent avoir sur lui l'antériorité. Viète et Bachet ressuscitèrent cette partie intéressante de l'algèbre, que Fermat cultiva ensuite avec prédilection, et dans laquelle il n'eut point de rivaux. Euler, Lagrange, Legendre et Gauss se sont occupés avec succès de l'analyse indéterminée, particulièrement dans ses rapports avec la théorie des nombres.

La résolution des équations indéterminées du premier degré se trouve dans tous les traités élémentaires d'algèbre; celle des équations du second degré a été exposée avec beaucoup de clarté par Lagrange dans ses *Additions à l'Algèbre d'Euler*. Il n'existe pas encore de méthode générale pour résoudre les équations indéterminées des degrés supérieurs au second.

La méthode des *coefficients indéterminés*, imaginée par Descartes, sert à trouver le dévelop-

pement d'une expression, lorsque l'on connaît a priori la forme de ce développement. On affecte les différentes puissances de l'inconnue de certains coefficients qu'il faut ensuite déterminer, et l'on égale le développement, ainsi préparé, à l'expression primitive. Le principe fondamental sur lequel est basée cette méthode consiste en ce que, si une équation de la forme $0 = M + Nx + Px^2 + Qx^3 \dots$ doit se vérifier, quelque valeur que l'on donne à x , il est nécessaire que chacun des coefficients (supposé indépendant de x) soit séparément égal à 0. J. LIAGRE.

INDEX. On appelle ainsi la liste ou le catalogue des livres dont la lecture est interdite aux fidèles. Le pape Paul III fit commencer, et publia, en 1559, un catalogue des livres hérétiques, suspects ou dangereux, avec défense de les lire ou de les garder sous peine d'excommunication. Le concile de Trente nomma une commission pour s'occuper de cet objet; mais quand elle eut fini son travail, le concile, qui touchait à sa fin, ne pouvant plus l'examiner avec tous les soins convenables et porter un jugement sur cette multitude de livres, ordonna que ce travail serait remis au souverain pontife pour être revu et publié par son autorité. En conséquence, Pie IV, par une bulle du 24 mars 1564, approuva le catalogue ou *index* dressé par les commissaires du concile, et prescrivit en outre, à ce sujet, l'observation de certaines règles générales au nombre de dix, dont les unes indiquent les diverses catégories d'ouvrages qu'il est défendu de lire, et dont la dernière prononce la peine d'excommunication, encourue par ce seul fait, contre ceux qui oseront lire ou seulement garder, et à plus forte raison imprimer ou débiter des ouvrages défendus. Enfin, Sixte V établit, sous le titre de Congrégation de l'*index*, une commission permanente pour l'examen et la condamnation des mauvais livres. Elle est composée de plusieurs cardinaux, dont l'un est le président, sous le titre de *préfet*. Elle comprend, en outre, un grand nombre de consultants qui sont chargés de l'examen des livres pour en faire leur rapport à la congrégation. Ses décrets ou jugements sont quelquefois publiés par elle-même, et d'autres fois soumis à l'approbation du souverain pontife. On trouve, dans la bulle *Sollicitor* de Benoît XIV, les règles que doit suivre cette congrégation dans l'examen et la condamnation des livres.

INDIANA. Un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, borné par la rivière Wabash, le lac et l'État de Michigan, l'état et la rivière de l'Ohio, les États de Kentucky et de l'Illinois. Il s'étend du 28° 4' au 22° 10' de longit. du 37° 45' au 41° 50' de lat. N. sur une superficie

de 1800 milles c., comprenant 22,459,667 acres de terre et une population de 600,000 âmes. Cet État forme un plateau élevé, légèrement onduleux et se terminant au nord par une chaîne de collines. Le sol, arrosé par l'Ohio, le Wabash, la rivière Blanche, l'Illinois et le Miami, est très fertile : le climat sain et tempéré. Les productions principales sont le tabac, le chanvre, le froment, le seigle, le maïs, l'avoine, l'orge, la vigne (dont les plants ont été apportés de Madère et du Cap), et un grand nombre d'arbres fruitiers, surtout des pommiers, des poiriers et des pruniers. On y élève beaucoup de bêtes à cornes et de porcs, mais peu de moutons. La chasse, très abondante, est encore une des ressources principales des habitants. L'Indiana possède plusieurs manufactures d'étoffes de laine, des distilleries, des tanneries, des chantiers pour la construction des navires, des mines de fer et de charbon de terre, des sources salines, etc. Cet État est divisé en douze comtés; Indianapolis, sa capitale, est une ville d'origine toute récente.

Scn.

INDIBILIS. Roi des Illegètes, un des peuples de l'ancienne Espagne. Allié d'abord aux Carthaginois, il remporta sur les Romains une victoire complète, dans laquelle périt Publius Scipion, père du grand Scipion (211 av. J.-C.). Il abandonna ensuite, avec son frère Mandonius, le parti africain pour s'unir aux Romains, dans l'espoir de conserver son royaume. Mais le bruit s'étant un jour répandu que le jeune Scipion était mort, les deux frères se tournèrent contre les Romains. Scipion leur prouva en les battant, qu'il était encore en vie. Mandonius parvint à obtenir du vainqueur sa grâce et celle de son frère. Après le départ de Scipion, ils se révoltèrent encore et furent vaincus par Lentulus. Indibilis périt dans la bataille, et Mandonius tomba, bientôt après, au pouvoir des Romains.

INDICATEUR, Indicator, Vaillant, Viellot. Genre de l'ordre des Zygodactyles, très voisin des Coucous. Tels sont ses caractères : bec plus court que la tête, un peu recourbé en arc; mandibule inférieure retroussée à son extrémité; narines petites, arrondies; tarses nus, annelés; deux doigts en avant et en arrière, armés d'ongles forts et crochus. — Le nom d'*indicateur* ou de *guide* a été donné aux espèces de ce genre, parce que, étant très friandes de miel, on n'a qu'à les suivre pour découvrir les ruches des abeilles sauvages. Ces oiseaux se nourrissent principalement d'insectes. Ils nichent dans des trous d'arbres et pondent trois ou quatre œufs d'un blanc sale. Bien différents des vrais Coucous, ils soignent eux-mêmes leurs progé-

niture. On n'en connaît guère que trois espèces, savoir : le GRAND INDICATEUR, *Indic. major*, Levallant. Manteau brun ; parties inférieures roux-jaune-clair ; queue blanche en dessus, tachée de noir ; bec et tarses noirs. Cette espèce habite le cap de Bonne-Espérance. — Le PETIT INDICATEUR, *Indic. minor*. Manteau brun-verdâtre ; ailes flammées de roux ; parties inférieures grises, nuancées de verdâtre. Également du cap. — INDICATEUR A BEC BLANC, *Indicat. albirostris*, Temm. Gorge noir-marron ; joues blanches ; tête brune en dessus. Il se trouve au cap et au Sénégal. L. S.

INDICATIF (*gram.*). L'*indicatif*, ou mieux l'*affirmatif*, est ce mode des verbes qui affirme que l'action est, qu'elle a été ou qu'elle sera positivement ou négativement, sans la subordonner à aucune condition ni la placer sous une dépendance quelconque de la volonté d'autrui et des circonstances. C'est celui des modes le plus souvent employé, et celui qui, dans certaines langues, compose seul presque toute la conjugaison. Dans tous les idiômes il est le plus riche en ces modifications qu'on appelle des *temps*, parce que c'est surtout pour l'affirmation représentée par lui qu'il est nécessaire de préciser les nuances. Ainsi en français il se compose d'un présent, de six passés (imparfait, passé défini, passé indéfini, premier passé antérieur, deuxième passé antérieur, plusqueparfait), et de deux futurs : total neuf temps, autant que les quatre autres modes réunis, puisque le subjonctif n'a que quatre temps, le conditionnel et l'infinitif, chacun deux, et l'impératif un seul. Ces neuf temps se retrouvent dans les langues du midi de l'Europe ; mais dans le grec ancien ils se réduisent à sept (présent, imparfait, parfait, aoriste, plusqueparfait et les deux futurs), à six dans le latin et l'allemand, qui n'ont pas d'aoriste, à cinq dans l'anglais, qui n'a qu'une forme pour l'imparfait et le passé simple, etc. — L'indicatif fait la loi aux autres modes, et ne la reçoit jamais d'eux ; il entre dans la plupart des propositions principales, et forme presque seul le tissu du discours. Dans toutes les langues, il renferme deux temps primitifs, le présent et le passé simple ; ce dernier temps est celui de tous le plus sujet aux contractions et aux bizarreries. Dans les langues savantes surtout, ces modifications sont telles qu'elles le rendent souvent méconnaissable : exemple, *tetigi*, parfait de *tango* ; *ᾔσα*, aoriste de *ᾔσσω*, etc. — Dans les dictionnaires de ces langues, les mots sont rangés suivant l'indicatif présent, et non suivant l'infinitif comme dans les dictionnaires des langues modernes (voy. *MODES, TEMPS, CONJUGAISON, SUBJONCTIF, IMPARFAIT*, etc.).

INDICTION (*chronol.*). Période de quinze années juliennes, établie au temps de Constantin, pour le renouvellement du cadastre de la propriété foncière. La fixation annuelle de l'impôt foncier s'appelait *indiction*. Cette fixation avait pour base un état général des propriétés foncières, dressé tous les quinze ans. Les indictions furent utilisées par suite pour les computations chronologiques. Pour indiquer la date d'un événement, on dit qu'il était arrivé dans la première ou la seconde indiction d'une des périodes quinquidécimales. Mais comme rien ne distinguait ces périodes entre elles, il est souvent difficile de savoir de laquelle il s'agit. En outre, l'année de l'indiction commençant le 1^{er} septembre, ne coïncidait pas parfaitement avec l'année julienne ; d'où naissent d'autres difficultés pour le chronologiste. Dans les tables des indictions, on suppose que l'indiction a commencé trois ans avant notre ère. Les papes depuis Grégoire VII n'ont fait commencer cette période qu'au 1^{er} janvier de l'année 313 ; les dates qui se rapportent à cette supputation portent le nom d'*indiction romaine* (voy. *CHRONOLOGIE* et *CALENDRIER*).

INDIEN (*L'*) (*astr.*). Constellation située dans l'hémisphère austral, imaginée par Bayer, et composée de dix-sept étoiles. Cette constellation, placée entre la *Grue* et le *Paon*, ne s'élève jamais sur l'horizon de la France.

INDIENNE (*techn.*). Nom générique des toiles chargées, après le tissage, de dessins en couleurs. Elles doivent ce nom au pays qui les a d'abord produites, car cette industrie nous vient de l'Orient. Les Grecs et les Latins connaissent les toiles peintes : Hérodote et Strabon constatent que les Indiens portaient des vêtements chargés de figures d'animaux, et Plinius décrit la manière employée pour obtenir ces dessins. Ils étaient tracés, dit-il, sur un tissu blanc avec des substances incolores, mais propres à fixer les couleurs, et telles que la toile, plongée dans un bain d'une seule couleur, en sortait peinte de nuances diverses ; mais cette industrie resta étrangère à l'Europe jusqu'au XVIII^e siècle. Les Portugais avaient introduit les premiers ces produits curieux et recherchés ; les Hollandais étudiaient l'art de les préparer, et un capitaine de vaisseau français, nommé Beau-lieu, fit, en 1736, peindre sous ses yeux, à Pondichéry, une pièce de toile, et rapporta en France les échantillons de toutes les matières employées, et de l'étoffe telle qu'elle se trouvait après chacune des opérations auxquelles elle avait été soumise. Nous ne devons rien dire ici de ces procédés ni de ceux que la science et l'industrie modernes leur ont substitués ; ils ont été décrits au mot *IMPRESSION SUR ÉTOFFES*. Co-

pendant les premiers essais qui furent tentés en France, le furent d'après un système différent de celui des Indiens : on chargea les étoffes de couleurs à l'eau ou à l'eau, qui n'offraient aucune solidité, et ne permettaient d'employer la toile ainsi peinte qu'à des tentures d'appartement. Les Hollandais et les Anglais, qui étaient entrés dans la bonne voie, nous inondaient de leurs produits au point qu'ils effrayèrent les fabricants de toutes espèces de tissus français. Des réclamations fort vives s'élevèrent de toutes parts, et le gouvernement prohiba rigoureusement l'introduction et l'usage des toiles imprimées. Vers 1754, un Anglais obtint un privilège pour établir à Paris une fabrique de coton imprimé, mais l'infériorité des produits et peut être l'influence de la compagnie des Indes qui craignait de voir entamer son monopole par l'industrie nationale, firent échouer cette tentative. Cependant, les idées sur l'économie politique prirent un autre cours, et le gouvernement pensa à protéger la production française. L'introduction des toiles de coton blanches qui était interdite à tout autre qu'à notre compagnie des Indes, fut permise à charge d'un droit d'entrée fixé d'abord, en 1759, à 10 p. 100 de la valeur, puis abaissé, en 1780, à 90 fr. par quintal, tandis que les toiles peintes devaient payer 150 fr. pour le même poids. Cependant l'Angleterre qui nous avait précédés, n'accepta pas tout d'abord la nouvelle branche d'industrie. Des 1720 une loi défendant l'usage de toute espèce d'indienne quelle qu'en fût l'origine, entraîna la ruine de plusieurs manufactures déjà en activité; en 1730 la prohibition fut remplacée par une taxe sur la fabrication de ces tissus que l'on appela *calicots britanniques* : ces toiles devaient être chanvre et coton, et payaient 60 centimes par mètre carré. C'était un système bien plus inintelligent que celui de la prohibition; aussi la fabrication resta-t-elle presque insignifiante jusqu'à 1774, époque à laquelle le droit fut baissé de moitié pour l'intérieur et remboursé à la sortie, en même temps qu'il fut permis d'employer le coton seul. Ces circonstances favorisèrent l'établissement des fabriques d'indienne en France, et surtout dans les pays voisins. La Suisse marchait la première; mais la ville d'Orange, dans le comtat venaisien, appartenant au pape, et celle de Mulhouse, libre encore, mais dont les produits étaient grevés de droits très faibles à leur entrée en France, avaient de grands avantages. Mulhouse, qui avait emprunté des ouvriers à la Suisse en 1746, fabriqua avec succès, surtout jusqu'en 1770. Mais à cette époque, l'État, malgré l'influence de la compagnie des Indes, accorda des privilèges pour les fabriques d'in-

diennes en France; alors les établissements fondés vers 1759 à Jouy, près Versailles, par Oberkampf, et à Bondeville, près Rouen, par Frey et Pourchet, prirent un développement d'autant plus considérable que, vers 1784, les toiles de Mulhouse furent prohibées. Cette mesure était nuisible aux intérêts de l'Alsace et de la Lorraine françaises, et souleva de nombreuses réclamations; mais l'attention publique était alors captivée par des idées plus vastes de rénovation sociale; la révolution était imminente, et bientôt Mulhouse, devenue française, nous apporta son industrie, et confondit ses intérêts avec les nôtres. Elle fut et elle reste un des grands centres de la production des indiennes. Un autre centre, émané de Bondeville, s'établit et subsiste encore en Normandie. Le premier de ces deux centres se distingue par la beauté de ses produits, le second vise au bon marché. Nous pouvons ajouter que les indiennes françaises n'ont pas de rivales pour le bon goût et l'élégance du dessin : elles ne le cèdent à celles d'aucun pays pour les qualités dépendantes de l'art de la teinture. L'Angleterre seule peut l'emporter quant au bon marché.

Les indiennes ont porté et portent encore différents noms, dont la plupart sont dérivés des lieux de provenance : toiles de Perse, d'Orange, de Jouy, de Mulhouse, d'Alsace, rouenneries. D'autres nous indiquant plus particulièrement le genre de fabrication; tels sont ceux de : toiles peintes, toiles pour meubles, pour tentures; ou bien la qualité de l'étoffe : indiennes communes, fines, mousselines, jaconas, organdis imprimés. Dans les premiers temps on ne connaissait que trois genres : le *surate*, petit dessin violet ou noir; les *couvertures de lit*, à grands dessins fond rouge ou noir; les *mouchoirs* ou *fichus* de femme dits *philéa* à double face. À partir de 1775 les variétés altèrent en augmentant, et depuis le commencement du siècle elles sont presque innombrables. EM. LEROUX.

INDIFFÉRENCE. Le mot indifférence est appliqué à la liberté ou à la sensibilité de l'homme. L'indifférence appliquée à la liberté est l'état d'une âme libre de choisir entre deux partis, parce qu'aucun motif ne la fait peucher vers l'un plutôt que vers l'autre (roy. LIBERTÉ). L'indifférence appliquée à la sensibilité, celle dont nous avons à nous occuper ici, est cet état tranquille dans lequel l'âme, en présence d'un objet, ne le désire ni ne s'en éloigne, et n'est pas plus affectée par sa jouissance qu'elle ne le serait par sa privation. L'âme éprouve cette tranquillité vis-à-vis d'un nombre d'objets plus ou moins considérable; mais il est bien rare qu'elle tombe dans l'indifférence absolue, maladie qui suppose l'en-

gourdissement ou le sommeil des facultés. L'indifférence n'est pas uniforme dans sa nature ni dans ses effets. On voit régner à certaines époques une espèce d'indifférence générale qui multiplie les goûts passagers, qui tient lieu de liaisons, qui fait que personne n'est de trop dans la société, que personne n'y est nécessaire. L'indifférence ne produit pas toujours l'inaction. Souvent, à défaut d'intérêt, et de goût, on suit des impressions étrangères et on s'occupe de choses au sujet desquelles on est soi-même très indifférent.

L'indifférence est un état naturel ou acquis. De là trois sortes d'indifférences : l'indifférence naturelle, l'indifférence philosophique, l'indifférence religieuse. Des organes grossiers, une imagination lourde, donnent naissance à l'indifférence naturelle, laquelle est aussi produite par une sensibilité trop vive, qui, d'excès en excès, finit par s'émousser. L'indifférence philosophique a trois objets principaux : la gloire, la fortune, la vie. Ses motifs sont des raisonnements sur la vanité des choses d'ici-bas. Elle n'est souvent qu'une illusion, effet de l'orgueil ou de la paresse de l'âme. L'égoïsme, quelquefois, a voulu sanctifier l'indifférence pour nos semblables. Les moralistes chrétiens ont confondu son erreur ou dévilé son hypocrisie. « On oublie les hommes, dit Nicole, non pour s'attacher à Dieu, mais pour se remplir de soi-même. En voulant pratiquer la charité d'une manière trop spirituelle, nous perdons effectivement la charité spirituelle et l'affection humaine, qui fait le lien de la société civile. » L'indifférence religieuse peut être considérée sous deux aspects : c'est d'abord l'indifférence absolue au sujet du salut et la volonté de ne pas y songer. Pascal a flétri l'*aveuglement monstrueux* de ces hommes qui *veulent aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et se laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de leur condition future*. Les Quétistes ont partagé l'*aveuglement monstrueux* des inéredules. Les uns et les autres tiennent ce langage : je ne me mets pas en peine de ma destinée, et je tiens pour indifférent d'être sauvé ou damné. La seconde espèce d'indifférence religieuse, appelée indifférence en matière de religion, consiste à soutenir que toutes les religions sont également bonnes. Cette erreur capitale repose sur ces faux principes : qu'il n'y a dans la religion, considérée en général et dans toutes ses différences, ni vrai ni faux ; ou s'il y a vrai et faux dans la religion comme en toute autre chose, l'homme n'a aucun moyen de les distinguer ; ou enfin la religion vraie ou fautive est également indifférente

pour l'homme. Ces erreurs sont réfutées dans le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, par M. de Lamennais.

INDIGESTION (méd.). C'est la lésion passagère des fonctions digestives, survenant à la suite de l'ingestion des aliments. Elle consiste essentiellement dans le manque d'assimilation des substances alimentaires qui, dès lors, ne sont plus pour l'estomac ou les intestins que des corps étrangers, dont la présence matérielle irrite ces organes. Une influence quelconque, capable de troubler les fonctions digestives, peut en devenir la cause. Ainsi, les viscères communiquant ensemble au moyen d'un *consensus* général, toute affection aiguë ou chronique d'un organe principal, même étranger à la fonction qui nous occupe, le cerveau, le poulmon, l'utérus, la vessie, le péritoine, etc., pourra sympathiquement provoquer une indigestion. Les organes contigus à l'estomac, le foie, la rate, le pancréas, le mésentère, etc., engorgés, squirrheux ou cancéreux, indépendamment de toute action de sympathie physiologique, devront en outre troubler mécaniquement la digestion par leur augmentation de volume. Il en sera de même de toute tumeur contre nature qui comprimera l'estomac et les intestins, ainsi que des adhérences anormales entre les viscères chargés de la digestion et ceux qui leur sont contigus, ou même entre ces derniers seulement. On conçoit plus facilement encore l'influence des lésions des organes digestifs eux-mêmes, et nous citerons en première ligne l'inflammation, les dégénérescences squirrheuses, cancéreuses, etc., les déplacements et les occlusions de ces organes. — Les substances alimentaires seront surtout une cause directe et puissante d'indigestion par leur abondance excessive, aussi bien que par les qualités nuisibles dont ils peuvent être doués. On conçoit très bien que l'estomac, surchargé d'une masse d'aliments supérieure à son énergie fonctionnelle, ou de nature à troubler l'élaboration dont il est chargé, fasse des efforts pour s'en débarrasser par le vomissement, ou bien, s'il l'a chassée dans les intestins sans lui avoir fait subir la transformation préalable nécessaire pour qu'elle se trouve en rapport avec leurs fonctions, qu'elle y détermine des douleurs et des troubles que son expulsion pourra seule faire cesser. — Les violentes commotions morales ou les préoccupations exclusives, l'impression d'un froid violent ou d'une température trop élevée, les bains de pieds et les bains généraux pendant le travail de l'assimilation, etc., produisent fréquemment encore le trouble qui nous occupe.

Cet état se traduit le plus souvent par un sen-

timent de pesanteur, de plénitude, de malaise, d'anxiété dans la région épigastrique, accompagné de nausées, d'éruptions, de hoquets, puis du rejet des matières alimentaires, et quelquefois de borborygmes et d'évacuations alvines. A cet ensemble de symptômes, qui traduit directement la souffrance des principaux organes de la digestion, se joignent presque toujours des phénomènes généraux de réaction : abattement, tendance aux lipothymies, céphalalgie, vertiges et sueurs froides.

L'indigestion simple est un accident plutôt qu'une véritable maladie. Rien n'est plus facile que les soins qu'elle réclame. Si les malades ont abondamment vomis, la cause matérielle des accidents n'existant plus, ceux-ci ne tarderont pas à se dissiper d'eux-mêmes ; il suffit, en général, à l'estomac, d'un repos de quelques heures ou d'une journée au plus, pour être en état de reprendre le libre exercice de ses fonctions. On favorisera la salutaire influence de la diète par quelques boissons délayantes ; l'infusion de thé est devenue une sorte de spécifique banal, que peut suppléer une infusion aromatique quelconque, celles de camomille, de mélisse, de fleurs de tilleul, de feuilles d'orange, etc., l'eau sucrée, aromatisée avec l'eau distillée chargée de l'arôme de la fleur de cette dernière plante. Dans le cas où il existerait de violentes nausées sans vomissements, il faudrait provoquer ceux-ci, d'abord par la simple titillation du voile du palais ou de la luette, et, en cas d'insuffisance, au moyen de l'ipécacuanha ou du tartre stibié. Si la cause qui a produit l'accident, ou si l'indigestion elle-même laissait à sa suite une inflammation plus ou moins grave de l'estomac et des intestins, une lésion quelconque, il faudrait alors recourir aux moyens spéciaux réclamés par les diverses complications.

L. DE LA C.

INDIGÈTES. Les Romains donnaient ce nom à tous les héros prétendus nés dans le pays et qu'ils avaient divinisés, tels que Faune, Vesta, Romulus, Jules-César, etc. On fait venir ce mot de *inde genitus* ou *in loco degens*, qui est né dans le pays ou qui y a demeuré. Servius dit qu'on donnait aussi le nom d'*indigètes* à Didon chez les Carthaginois, et à Minerve à Athènes. Les Romains qualifiaient Enée de *Jupiter indigete*, parce qu'après s'être noyé dans le Numicus, il avait été transporté parmi les dieux. L'étymologie d'*indigete*, dans ce cas particulier, se tire, dit-on, des mots *in diis ago*, je suis parmi les dieux. Toutes ces étymologies, d'ailleurs, sont fort incertaines. On appelait *indigetamenta* les hymnes en l'honneur des dieux, et peut-être des dieux indigetes. Servius (*in Georg.*, I, 21)

dit qu'on désignait aussi sous ce nom les livres des pontifes qui contenaient les origines et les noms des dieux, les rites des *dedicæes*, etc. Ce mot paraît venir de *indigetare*, invoquer sous un nom particulier.

INDIGNE. Ce terme s'applique en droit à celui que la loi déclare incapable de succéder pour avoir manqué à un devoir essentiel envers celui auquel il devait succéder (*voy. Succession*).

INDIGO (*chimie, commerce*). La substance que l'on désigne communément sous ce nom est une matière colorante bleue, que l'on extrait de plantes appartenant au genre *indigotier* (*indigofera*). L'*indigofera tinctoria* est l'espèce la plus riche sous ce rapport ; mais le produit qu'il donne n'est pas estimé. Celui de l'*indigofera disperma* est de bonne qualité ; c'est toutefois de l'*indigofera argentea* que provient le plus bel indigo. On trouve aussi cette substance dans le Pastel, *Isatis tinctoria*, et dans le *Polygonum tinctorium*.—L'indigo n'existe jamais dans la plante à l'état bleu, mais dans un état de modification que nous examinerons plus loin sous le nom d'*indigo blanc*.

L'indigo, tel qu'il est dans le commerce, n'est point une substance pure et homogène. La matière colorante y est alliée avec une résine rouge, soluble dans l'alcool ; avec une autre matière rouge verdâtre, soluble dans l'eau, et avec divers sels à base de chaux, de magnésie, d'alumine et de potasse ; quelquefois même, comme c'est le cas dans la plupart des indigos provenant de Manille, la fécule est mélangée, au moment où elle se précipite, avec une terre albumineuse extrêmement légère, qui fait corps avec la partie colorante, diminue la valeur réelle du produit, et cependant laisse subsister quelques uns des caractères apparents d'une bonne qualité.—On a donné à l'indigo chimiquement pur le nom d'*indigotine*. Pour préparer cette substance, on soumet l'indigo du commerce à la distillation : l'indigotine se volatilise et donne des aiguilles d'un bleu pur, de la forme d'une prisnie à six pans. On peut encore se procurer l'indigotine parfaitement pure en introduisant dans un grand flacon, parfaitement bouché à l'émeri, 20 grammes d'indigo pulvérisé, que l'on mêle avec 200 grammes d'une dissolution concentrée de soude ; puis on ajoute au mélange de l'alcool à 75°, saturé de glucose, de manière à remplir entièrement le flacon. L'indigo se dissout peu à peu et se transforme en indigo blanc. On décante la liqueur claire que l'on expose à l'air. Bientôt l'indigo blanc s'oxyde, et se change en indigotine qui forme un dépôt cristallin qu'on lave à l'alcool, puis à l'eau.

180 grammes d'indigo du commerce produisent environ 60 grammes d'indigotine.

L'indigotine a pour formule $C^{16}H^8AzO^4$. Elle est inaltérable à l'air, inodore, insipide, insoluble dans l'eau et dans l'éther, soluble en petite quantité dans l'alcool, et volatilisable sans décomposition lorsqu'on la jette sur une lame métallique préalablement échauffée.

L'indigo se dissout d'autant mieux dans l'acide sulfurique que celui-ci est plus concentré ; aussi l'acide de Nordhausen (SO^3), HO , opère-t-il beaucoup mieux cette dissolution que celui du commerce $SO^3.HO$, et la solubilité cesse-t-elle dans l'acide qui contient la moitié de son poids d'eau. L'indigotine soumise à l'action de cet acide donne naissance à trois acides doubles, se produisant l'un ou l'autre suivant la quantité d'acide employée. Le composé qui se forme lorsque le poids de l'acide sulfurique employé n'est pas cinq fois plus fort que celui de l'indigo, et lorsque le contact des deux corps n'a pas été prolongé pendant longtemps, est connu sous le nom de *pourpre d'indigo* ou d'*acide sulfopurpurique*. Sa composition est exprimée par la formule : $C^{16}H^8AzO^8.SO^3$. Il peut être préparé en traitant l'indigo par cinq parties d'acide sulfurique ordinaire. On obtient alors une liqueur dont la teinte est pourpre ; on l'étend d'eau, et l'on précipite ainsi l'acide sulfopurpurique, qu'on lave avec de l'eau contenant de l'acide chlorhydrique, jusqu'à ce que l'eau ne renferme plus d'acide sulfurique. L'acide sulfopurpurique est en effet soluble dans l'eau pure, mais insoluble dans l'eau acidulée. Il se combine avec les alcalis, et forme des sels qui ont une belle coloration pourpre. — Si l'on emploie, au contraire, 15 à 20 parties d'acide sulfurique du commerce, et 8 à 10 parties d'acide fumant, il se forme du *carmin d'indigo* représenté par $C^{16}H^8AzO^8.(SO^3)^2$. — Lorsqu'on fait réagir de l'acide sulfurique fumant sur l'indigo il se produit toujours, d'après M. Berzélius, un troisième acide qui a reçu le nom d'*acide sulfindigotique* ou *sulfindigotique*. On le prépare en grand en traitant l'indigo du commerce par huit fois son poids d'acide sulfurique du commerce préalablement débarrassé d'acide azotique, et en exposant le mélange pendant deux ou trois jours à une température de 50 à 60°. Dans ce cas, l'indigo entre en dissolution dans l'acide sulfurique, et produit de l'acide sulfindigotique, qui, traité par de l'acétate de potasse, donne un sulfindigotate de potasse, insoluble dans un excès d'acétate, et qui dès lors se précipite. On le lave avec une dissolution d'acétate de potasse, puis on débarrasse de ce dernier sel par l'alcool, qui le dissout, tandis que le

sulfindigotate de potasse se précipite. Ce sel a pour formule $KO.C^{16}H^8AzO^8.(SO^3)^2$. Pour obtenir l'acide sulfindigotique libre, il suffira de traiter un sulfindigotate de plomb par l'acide sulfhydrique, qui s'emparera de la base, tandis que l'acide restera en dissolution dans l'eau. Cette liqueur est jaune, mais se colore en bleu par le contact de l'air. On peut l'employer comme un excellent réactif pour dénoncer la présence de l'air dans un mélange gazeux. L'acide sulfindigotique sert de base à la préparation qui porte dans les arts le nom de *bleu de Saxe*. — Dans l'application de l'indigo à la teinture, on obtient ce que l'on appelle le *sulfate d'indigo* en versant un mélange de 1 kilog. d'acide sulfurique de Nordhausen et de 1 kilog. d'acide sulfurique ordinaire, sur 1 kilog. d'indigo finement pulvérisé. On abandonne le mélange pendant quarante-huit heures, on chauffe au bain-marie, puis on ajoute assez d'eau pour que la liqueur marque 18° Baumé. Le sulfate d'indigo est un mélange d'acide sulfo-indigotique et d'acide purpurique.

L'acide azotique concentré exerce une vive action sur l'indigo, que quelquefois il l'enflamme. L'action est encore très grande alors même qu'il est étendu d'eau. Lorsque l'indigo est pur il ne se forme, indépendamment des gaz qui se dégagent, que de l'acide indigotique (roy. Ixycotique), et par suite, de l'acide purpurique. Mais il en est tout autrement lorsqu'on opère sur l'indigo du commerce ; on obtient de plus une sorte de matière résineuse ou baileuse et du tannin artificiel ; il peut même y avoir production d'ammoniaque.

L'acide chlorhydrique liquide n'agit point sur l'indigotine pure, soit à froid, soit à chaud.

Les alcalis altèrent profondément l'indigotine. Lorsque l'on fait bouillir l'indigo avec une dissolution concentrée de potasse, l'eau de celle-ci est décomposée, son oxygène agit sur une partie de l'indigo pour le transformer en une substance que l'on nomme *isatine* (roy. ce mot), tandis que son hydrogène se porte sur une autre partie de l'indigo, qu'il transforme en indigo blanc. Si l'on continue à chauffer avec un excès de potasse, il se dégage de l'hydrogène, et l'indigo se change en un acide azoté, nommé *acide anthranilique*, qui, sous l'influence d'une température plus élevée, se dédouble lui-même en acide carbonique et en aniline. Lorsque c'est l'indigo brut que l'on chauffe avec la potasse, il en résulte du valérienate de potasse.

Les corps désoxydants exercent sur l'indigo une très grande influence dont la pratique sait tirer profit. Ils décomposent l'eau, dont ils absorbent l'oxygène, et mettent à nu l'hydro-

gène, qui se combine à l'indigo bleu, qu'il transforme en indigo blanc, soluble dans l'eau, et qui peut, sous l'influence de l'oxygène de l'air, régénérer de l'indigo bleu. Les substances qui opèrent cette transformation sont principalement le soufre, le phosphore, le zinc, l'antimoine, le sulfure d'arsenic, les sulfites, les sulfures alcalins, les protoxydes de fer, d'étain, etc. C'est sur cette propriété remarquable qu'est basée la teinture en bleu par l'indigo. Ainsi, la cuve au vitriol est une préparation dans laquelle l'indigo est mis en présence de protoxyde de fer, et se transforme en indigo blanc. Certains corps organiques peuvent opérer également cette transformation; tels sont le moût de raisin, la gomme, le sucre, le tannin, la garance, le sang, l'urine putréfiée, etc.

La composition de l'indigo blanc $C^{12}H^8AzO^2$ ne diffère de celle de l'indigo bleu que par un équivalent d'hydrogène qu'il tient en plus. Aussi sous l'influence de l'oxygène ce composé peut-il régénérer facilement l'indigo bleu. On prépare l'indigo blanc en plaçant dans un petit tonneau d'environ 100 litres de capacité, 500 grammes d'indigo, 1 kilog. de sulfate de fer, et 1,500 grammes de chaux. Le tonneau est ensuite rempli d'eau chaude; on l'agite et on le ferme hermétiquement. Au bout de deux jours, le protoxyde de fer, éliminé par la chaux, a complètement transformé l'indigo bleu en indigo blanc. On siphonne la liqueur claire dans un flacon contenant du gaz acide carbonique, et dans l'eau contenant assez d'acide chlorhydrique et d'acide sulfureux pour sursaturer la chaux. Au contact des deux liquides, l'indigo blanc se précipite en flocons qu'on lave promptement, d'abord avec de l'eau saturée d'acide sulfureux, et ensuite avec de l'eau pure. On dessèche alors le produit sous le récipient de la machine pneumatique qui rend, au lieu d'air, de l'acide carbonique ou de l'hydrogène. — L'indigo blanc ainsi préparé, est solide, cristallin, soyeux, plus dense que l'eau, inodore, insipide, sans action sur le tournesol, insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool et l'éther. Sous l'influence de l'oxygène, il passe rapidement au bleu. L'acide sulfurique fumant le dissout en se colorant en pourpre. L'acide azotique le colore d'abord en bleu, et le décompose ensuite. Il se combine avec l'ammoniaque, la potasse, la soude, la baryte, la chaux, la magnésie, et forme avec ces bases des sels solubles dans l'eau, de couleur jaune, mais que l'air bleuit avec une grande facilité. Les sels de peroxyde de fer, les peroxydes de mercure, de cuivre, d'argent, d'or, le transforment en indigo bleu. L'indigo blanc peut être considéré comme un acide très faible;

tous les acides, même l'acide carbonique, le séparent en effet de ses combinaisons avec les bases.

L'indigo a été connu des anciens comme un produit de l'Inde. Pline en fait la description (L. xxxix), tout en confessant son ignorance sur la nature réelle de cette substance. Il est mentionné dès l'an 1228 dans un tarif de Marseille, sous le nom d'*indigo de Bagdad*. A ces époques éloignées l'indigo ne servait qu'en petite quantité et comme mélange, dans le but d'aviver et de rehausser la couleur bleue des substances que l'on teignait au moyen du pastel ou vouède (*ianis*). Ce n'est que lorsque le développement du commerce l'eut rendu plus abondant, qu'il a remplacé cette dernière plante. L'Inde a conservé pendant longtemps le commerce exclusif de l'indigo. Les documents de l'ancienne compagnie anglaise montrent que de 1664 à 1691, elle a exporté de Surate et Bombay 1,241,967 liv. d'indigo d'Agra ou de Labore, et 510,97 d'indigo d'Amadavad. Les autres nations européennes prenaient part à ce trafic pour une portion relativement minime, qui n'est pas connue. La Grande-Bretagne importée en 1773, 1,520,000 liv. d'indigo, dont plus de 1,400,000 provenaient de ses colonies du nord de l'Amérique et des îles occidentales. Mais en 1785, nous voyons ses importations descendre à 1,050,000 liv. tandis que d'un autre côté, Saint-Domingue et les autres Antilles françaises envoient à la métropole plus de 2,000,000 de livres d'indigo en 1775, et qu'en 1789, Saint-Domingue seul compte 3,150 indigoteries, et fournit aux besoins d'une grande partie de l'Europe. Mais cette culture a pour ainsi dire été abandonnée dans nos établissements, et de toutes les colonies américaines, les possessions espagnoles sont les seules qui aient conservé quelque importance sous ce rapport, sans doute à cause de la supériorité de leurs produits.

L'indigo se trouve dans le commerce, suivant les lieux de provenance, en morceaux irréguliers, assez divisés, comme celui des anciennes possessions de l'Amérique espagnole et du Brésil, rarement en petits pains ronds, comme il arrivait autrefois de Java et comme il en arrive encore de quelques points de l'Archipel indien ou de la Chine; enfin en morceaux ou carreaux cubiques ou plats, comme celui du Bengale et des autres points de l'Inde anglaise. L'aspect extérieur de ces carreaux est quelquefois terne et sableux; mais ils sont le plus souvent secs, très faciles à rompre, d'une cassure nette, mais sans brillant. Les beaux indigons ont une légèreté relative caractéristique qui leur permet de flotter sur l'eau. La couleur, que l'on ne juge jamais que sur une cassure fraîche, varie entre le bleu

clair, le bleu cuivré et le bleu noirâtre. Elle prend par le frottement de l'ongle ou d'un corps dur, un éclat métallique d'un cuivré rougeâtre. La pâte est homogène dans les belles qualités, et grossière dans les sortes inférieures. Elle peut renfermer des grains de sable et autres matières terreuses, ou encore présenter des inégalités, des nuances, des cavités, des espèces de soufflures qui proviennent d'une dessiccation mal conduite et qui renferment des traces blanchâtres de moisissures. Après la couleur, la consistance de la pâte est un des principaux caractères pour déterminer la valeur de l'indigo. — Les sortes commerciales d'indigo se divisent d'après les lieux d'origine en : *Indigo de Bengale ou de l'Inde*, *indigo Guatemala*, et *indigo Caracas*. Chacune de ces espèces principales se subdivise encore suivant sa pureté. L. DE LA C.

INDIGOTIER, *Indigofera* (bot.). Genre nombreux de la famille des légumineuses-papilionacées, de la diadelphie-décandrie dans le système de Linné. Il est composé d'herbes, de sous-arbrisseaux et d'arbrisseaux spontanés dans les contrées chaudes du globe. Les feuilles de ces végétaux sont pennées avec foliole impaire, le plus souvent à folioles nombreuses, et accompagnées de stipules pétiolaires, généralement nœmo de stipules. Leurs fleurs sont roses ou purpurines, rarement blanches. Elles offrent les caractères suivants : calice petit, quinquédenté ou quinquéfide, presque régulier; corolle papilionacée, dans laquelle l'étendard est presque arrondi, et réfléchi : les ailes sont de même longueur que la carène, et celle-ci est pourvue, de chaque côté, d'un renflement en bosse ou en éperon; dix étamines diadelphes; un ovaire presque sessile, allongé, bi-multi-ovulé. Le légume de ces plantes est arrondi ou quadrangulaire, droit ou courbe, coupé, dans l'intervalle des graines, d'intersections membraneuses. — Quelques espèces d'indigotiers ont une haute importance comme fournissant l'indigo.

L'INDIGOTIER BATARD, *I. anil*, Linn., est indigène de l'Inde; mais la culture l'a propagé dans l'Amérique du Sud au point qu'il s'y est à peu près naturalisé. C'est un sous-arbrisseau dont la taille ne dépasse pas un mètre, et dont la tige, dressée, donne un assez grand nombre de rameaux effilés, glauques et comme pulvérulents à leur surface. Ses feuilles ont de trois à sept paires de folioles ovales, oblongues, obtuses, légèrement pubescentes en dessous; elles sont accompagnées de stipules subulées. Ses fleurs rouges, mêlées de vert, forment des grappes axillaires plus courtes que les feuilles; elles donnent des légumes comprimés, arqués, munis d'une bande calleuse sur chaque suture.

L'INDIGOTIER FRANC, *Indigofera tinctoria*, L., paraît tirer son origine des Indes-Orientales, comme le précédent; mais il croît également dans l'Afrique équatoriale, à Madagascar, aux îles Mascareignes. Son port rappelle celui de la première espèce; ses feuilles sont formées de quatre à six paires de folioles obovales, obtuses, légèrement pubescentes en dessous; ses fleurs sont un peu plus grandes que celles de l'indigotier bâlard; ses légumes sont environ deux fois plus longs, presque arrondis, toruleux, et à graines plus nombreuses. — Les deux espèces que nous venons de décrire appartiennent essentiellement aux régions intertropicales, tandis que les deux suivantes sont principalement cultivées dans des pays situés un peu au delà du tropique du Cancer.

L'INDIGOTIER ARGENTÉ, *Indigofera argentea*, Linn., est spontané en Égypte, où, de plus, sa culture a beaucoup d'importance. Il est, plus bas que les précédents, et se fait facilement distinguer par le duvet blanc et soyeux, dont il est revêtu. Les folioles de ses feuilles sont seulement au nombre de trois ou cinq; elles sont obovales, très obtuses, larges; ses fleurs sont très petites, en grappes courtes, et les légumes qui leur succèdent sont toruleux, peu comprimés, cotonneux, à deux ou quatre graines.

L'INDIGOTIER DE LA CAROLINE, *Indigofera caroliniana*, Walter, est spontané et aussi cultivé en grand dans la Caroline. Il n'a guère que 5 ou 6 décimètres de hauteur. Ses folioles, au nombre de neuf à treize, sont obovales, très obtuses, glauques et couvertes d'un léger duvet sur les deux faces. Les grappes de ses fleurs sont plus longues que les feuilles. Les légumes sont courts, globuleux, acuminés, mono- ou dispermés.

La culture des indigotiers, en vue de l'extraction de l'indigo, ne peut être faite avec profit que dans les pays très chauds, et là encore ses principaux avantages résultent de la grande étendue de terres qu'il est possible de lui consacrer. Dans le midi de l'Europe, les essais qui en ont été faits ont prouvé que les agriculteurs qui voudraient s'y adonner ne retireraient aucun profit de leurs terres, et ne pourraient soutenir la concurrence de l'indigo des contrées tropicales. Les seules terres propres à cette culture sont celles dont la surface est unie et peu accidentée, qui ne sont ni compactes ni trop sablonneuses; les meilleures sont les terres légères, riches en humus, de couleur brune ou ferrugineuse. On les prépare par des labours profonds, qu'on multiplie jusqu'à trois, donnés de trois mois en trois mois, si elles sont encore neuves. Autant qu'on

le peut, on emploie, pour les semailles, de la graine de l'année; à défaut de celle-ci on a recours à celle de deux ou même de trois ans, mais avec la précaution d'en rompre ou détacher le tégument, qui est consistant, en les triturant légèrement dans un mortier avec un mélange de sable, de brique pilée et de charbon. Généralement on sème à la volée, à l'approche de la saison des pluies. Dès que le jeune plant s'élève à environ un décimètre, on le débarrasse des mauvaises herbes par un sarclage soigné. On répète ensuite les sarclages, et l'on bine même toutes les fois que l'herbe envahit l'indigotière. Au bout de trois mois, on peut généralement commencer la récolte, pour laquelle le moment le plus favorable est marqué par le premier développement de la fleur. Cette récolte se fait en coupant les plantes par le pied, aussi bas que possible. Après un binage profond donné à la terre, les plantes coupées de la sorte repoussent avec assez de vigueur pour qu'on puisse faire une seconde récolte un mois ou un mois et demi après la première; cette seconde récolte est même suivie plus tard d'une troisième; mais les plantes obtenues en premier lieu sont généralement plus riches en principe colorant. C'est là le principal motif qui détermine à cultiver les indigotiers comme des plantes annuelles, bien qu'ils soient vivaces. Pour l'extraction de l'indigo, on traite quelquefois la feuille sèche, mais préférablement la feuille fraîche.

L'usine destinée à l'extraction de l'indigo est située le long d'un cours d'eau. Elle présente, selon son importance, un ou plusieurs *jeux de caves*, formés chacun d'une série de réservoirs. Le premier est un grand bassin en maçonnerie, nommé *réservoir*, dans lequel on réunit l'eau nécessaire pour l'opération; ce bassin est muni de deux ouvertures : l'une au niveau du fond, destinée au nettoyage; l'autre située à environ 65 centimètres du fond, et servant à décanter. Le second bassin est aussi en maçonnerie. Il est plus petit que le premier, contre lequel il est adossé; sa profondeur est d'un mètre environ; on le nomme *cave-trempoire*; il est percé à son fond de deux ouvertures à décanter. On nomme *batterie* le troisième bassin, qui ressemble au précédent par ses dimensions, mais qui porte, à partir de son fond, une pierre ou une plaque métallique percée de trous superposés, pour l'écoulement de l'eau après le dépôt de l'indigo. On y trouve aussi, au niveau du fond, un trou par lequel l'indigo lui-même se rend dans le quatrième réservoir. Celui-ci se nomme le *diablotin*. Il se trouve sous la batterie, et offre aussi, à partir du fond, une plaque percée de trous superposés, et une ouverture pour l'évacuation

et le nettoyage. Une chaudière de cuivre enchâssée dans de la maçonnerie, et d'environ 50 centimètres en tous sens, vient après ces réservoirs; elle porte une série verticale de robinets dont le plus bas est au niveau du fond. Enfin sous cette chaudière est placée le *refroidissoir*, grande cuve peu profonde, en maçonnerie, à fond concave et incliné, dans la partie la plus basse de laquelle est creusée une cavité de 65 centimètres de profondeur sur environ 50 centimètres de diamètre.

Après la récolte, les indigotiers sont placés, en couches minces et superposées, dans la cuve-trempoire. Le tout est fortement comprimé au moyen de perches et de trois madriers boulonnés. On laisse la masse macérer dans l'eau pendant au moins vingt-quatre heures; après ce temps, le liquide s'est coloré en vert, et a pris une âpreté très marquée. Dès que les choses sont arrivées à ce point, l'on décante le liquide qui passe dans la batterie. Dès qu'il s'y trouve réuni, on commence à le battre, opération qui amène à la fois le dégagement de l'acide carbonique et l'oxydation de la matière colorante par l'oxygène de l'air. Le battage se fait au moyen de sortes de battes de bois qu'on agite vivement et dans tous les sens dans le liquide, pendant une heure et demie ou deux heures au plus. L'eau a pris alors une couleur bleu-foncé. On y ajoute ordinairement de l'eau de chaux bien filtrée pour faciliter la précipitation de la substance tinctoriale, et on laisse ensuite le dépôt se faire tranquillement. En ouvrant alors successivement, à partir du haut, les trous superposés de la batterie, on décante le liquide surnageant; le reste, mêlé au dépôt, passe dans le diablotin, à travers un grand filtre sur lequel l'indigo s'arrête à l'état de pâte; on délaie celui-ci dans de l'eau très limpide, et on le jette dans la chaudière, en filtrant grossièrement pour arrêter les corps étrangers. Après deux heures d'ébullition, on retire du feu et on laisse reposer. En trois quarts d'heure au plus l'indigo se précipite, et par les robinets superposés, on décante l'eau qui surnage. On ouvre enfin le robinet inférieur de la chaudière pour recevoir dans le refroidissoir, sur un filtre de canevas, l'indigo et l'eau qui le délaie encore; le tout se rend dans la petite cavité inférieure. On rejette à plusieurs reprises le liquide sur un filtre; tout l'indigo reste sur celui-ci, et l'eau finit par couler limpide et incolore. Il ne reste plus qu'à exprimer l'humidité qui imbibé cette matière, par la pression, dans une caisse à parois percées de trous, et revêtue intérieurement de toile. On obtient ainsi une masse solide qu'on divise en tablettes et qu'on dessèche entièrement

avant de la verser dans le commerce. DUCHARTRE.

INDIGOTIQUE (acide) INDIGOTATES. L'acide indigotique ne se rencontre point tout formé dans la nature : on ne peut se le procurer qu'en traitant l'indigo par l'acide azotique. On introduit dans une cornue tubulée, munie d'un récipient et chauffée au bain de sable, 2 parties d'acide azotique d'une densité de 1,38, que l'on étend de son poids d'eau, au moins, et l'on y ajoute 4 parties d'indigo de bonne qualité, par petites portions, afin de modérer la réaction qui, sans cela, serait trop vive. Le feu est arrêté quand l'indigo a presque complètement disparu, et la liqueur, en se refroidissant, laisse déposer à la surface une matière résinoïde, qui doit être recueillie et traitée par l'eau bouillante pour dissoudre l'acide indigotique qu'elle entraîne avec elle ; après quoi l'eau acide, ramenée à la température ordinaire, est filtrée, mêlée au liquide de la cornue ; le mélange est ensuite distillé jusqu'à concentration convenable. L'acide indigotique et l'acide pierique, qui sont les principaux produits de cette réaction, cristallisent ensemble par suite du refroidissement de la liqueur abandonnée à elle-même dans un lieu froid ; l'eau-mère évaporée en fournit elle-même de nouvelles quantités. En dissolvant ces cristaux dans l'eau bouillante, qu'on laissera refroidir, on obtiendra de nouveaux cristaux d'acide indigotique, ne contenant plus que très peu d'acide pierique et de matière résinoïde dont ils ne peuvent être débarrassés que par des cristallisations répétées. Le mode de purification suivant est donc préférable : on dissout l'acide dans l'eau chaude, et on y ajoute peu à peu un très petit excès de carbonate de plomb récemment précipité et délayé dans de l'eau. Par la filtration de la liqueur, l'acide pierique et la matière résineuse restent sur le filtre, unis à l'oxyde de plomb, tandis que l'indigotate neutre, qui est soluble, passe au travers, de sorte qu'il ne reste plus, pour obtenir l'acide indigotique pur, qu'à précipiter le plomb par un poids proportionnel d'acide sulfurique, et à concentrer la liqueur, après l'avoir filtrée de nouveau. Un excès trop fort de carbonate de plomb occasionnerait la perte d'une partie de l'acide indigotique, en donnant naissance à un sous-indigotate insoluble.

L'acide indigotique se présente sous forme d'aiguilles blanches, groupées en étoiles. Sa saveur est faiblement acide, amère et astringente. Il fond à une douce chaleur, et, par le refroidissement, cristallise en tables hexagones bien prononcées. Chauffé avec précaution, il se volatilise sans altération, et se sublime en aiguilles blanches, tandis que par une élévation

de température moins bien ménagée, il se détruit en partie. Si on le jette sur un fer rouge, une partie se volatilise, et l'autre, en se décomposant, produit de l'azote et du gaz acide carbonique, et laisse un charbon qui brûle avec bruissement. — L'acide indigotique est soluble dans l'alcool ; l'eau froide en dissout 1 millième de son poids, tandis que l'eau bouillante s'en charge en toutes proportions. La dissolution aqueuse rougit le papier de tournesol, colore en rouge les sels de sesquioxyde de fer, mais ne produit aucun changement apparent dans ceux du protoxyde. L'acide azotique le fait passer à l'état d'acide pierique. Le chlore est au contraire sans action sur lui. Sa composition correspond à la formule : $C^{14}H^4AZO^4HO$.

Dans les indigotates neutres, l'oxygène de l'oxyde est à celui de l'acide, dans les rapports de 1 à 15, et à la quantité de l'acide lui-même, dans celui de 1 à 30,240. Il existe d'ailleurs des indigotates basiques ; l'acide indigotique a même beaucoup de tendance à en produire. La saveur des indigotates est moins amère que celle de l'acide indigotique lui-même. Soumis à l'action du feu, ils abandonnent une portion de leur acide, et brûlent ensuite avec bruissement, mais graduellement et sans flamme, si l'on excepte toutefois l'indigotate d'ammoniaque, qui peut être sublimé sans décomposition. Tous les indigotates neutres connus se dissolvent dans l'eau en quantité plus ou moins notable, au moins lorsqu'elle est chaude. Les indigotates doivent en général être préparés directement ; celui de protoxyde de mercure peut l'être par double décomposition.

L. X.

INDIGUES. Préparation dont la base est l'indigo dissous dans l'acide sulfurique, l'annidon, le bleu d'émal, des gommes, etc., et qui se fait dans quelques départements du midi et de l'est. On lui donne des formes assez diverses, mais surtout celle de trochisques et de boules. Elle sert à azurer l'eau dans laquelle les blanchisseurs passent le linge.

INDISPOSITION (méd.). Situation du corps, plus aisée à concevoir qu'à décrire, état de l'organisme intermédiaire entre la santé et la maladie, mais ordinairement distinct de l'une et de l'autre. Ce n'est pas une maladie légère, puisque le plus souvent il est impossible aux personnes indisposées de dire précisément ce qu'elles éprouvent ; c'est une sorte de malaise vague et indéterminé pour lequel on n'a même recours à aucun remède. — L'indisposition oblige rarement à se mettre au lit comme une maladie caractérisée ; elle fait tout au plus garder la chambre et le repos. L'indisposition est ordinairement passagère et suivie, après assez peu de

temps, du retour à la santé; si elle se prolonge davantage, elle peut être le prélude d'une maladie plus ou moins grave. Les personnes délicates sont souvent indisposées, mais rarement atteintes de maladies sérieuses. — On étend souvent, mais à tort, le mot indisposition à des affections organiques, celles du cœur par exemple, qui n'empêchent pas les sujets de sortir et de se livrer à certaines occupations.

INDIVIDUALITÉ. Ce mot exprime le caractère d'un être qui ne saurait être divisé sans périr. Ce caractère n'existe qu'à deux conditions : il suppose, d'une part, le concours de parties diverses, harmonisées et combinées de manière à former un tout, un organisme à forme déterminée; d'autre part, un principe spécial de vie, présent dans cet organisme, et qui en décide et en coordonne tous les actes. Il ne saurait donc être question d'individualité quand on parle de corps bruts, à moins qu'on ne veuille considérer chacun des mondes qui circulent dans l'espace astronomique comme un individu sidéral, et qu'on appelle organisation l'arrangement des parties diverses qui constituent un de ces sphéroïdes; mais nous ne saurions admettre cette prétention, d'abord parce que la constitution de ces prétendus organismes n'est pas une association de véritables organes dont chacun serait nécessaire aux autres, parce que nous n'avons ici que des matériaux divers juxtaposés et disposés providentiellement de manière à préparer les conditions d'existence des êtres vivants; enfin, parce que les forces qui mettent en œuvre un corps astronomique ne sont pas des forces propres à ce corps, mais les forces universelles. Les corps véritablement organisés et vivants sont seuls des individualités, car seuls ils nous offrent des assemblages d'organes nécessaires les uns aux autres, et seuls ils sont animés d'un principe qui leur est propre. Mais ici encore l'individualité ne se dessine pas toujours d'une manière très nette, et certains corps organisés ne se présentent pas à nous de prime abord comme des tous déterminés, circonscrits et indivisibles. Aux premiers échelons des deux règnes organiques nous rencontrons des êtres dont le tissu est parfaitement simple et homogène. Ici chaque portion du corps semble se suffire à elle-même, et continue à vivre quand elle est séparée; le corps se partage même assez ordinairement alors d'une manière spontanée, et l'espèce se propage par division. D'autres animaux nous offrent, avec une organisation plus complexe, avec des organes très spéciaux, une répétition de tous les organes dans chaque partie du corps, répétition rayonnante et circulaire dans les zoophytes, sériale dans

certaines vers comme les ténias; dans ce cas encore chaque fragment se suffit à lui-même, et l'ensemble de l'animal ne paraît pas former un individu, mais une collection d'individus, apparence telle qu'on a été jusqu'à soutenir qu'en effet tout animal composé de parties qui se répètent, est un être complexe, dont les éléments ou zoonites, comme Dugès les nommait, méritent seules le nom d'individus. Enfin, il est, dans les deux règnes organiques, des masses vivantes qui, sous une forme le plus souvent arborescente, se composent réellement d'un grand nombre de sujets particuliers implantés dans une partie commune, et qui se confondent par une de leurs extrémités. Nos arbres, les polypiers, notamment le corail, les pennatulés, etc., sont dans ce cas. Serait-il vrai que dans ces divers cas l'individualité que semble supposer la notion de l'être vivant fût en effet compromise et effacée? Et d'abord quant aux êtres homogènes, remarquons que s'il leur manque la spécialisation des organes, ils possèdent une condition bien plus essentielle de l'individualité, la forme. Les fragments qu'on sépare ou qui se séparent d'un de ces êtres simples reprennent bientôt la forme totale du corps dont ils ont été détachés, comme le font au reste des êtres plus complexes, les hydres, beaucoup de mollusques et de vers parmi les animaux, les plantes en général par les boutures. La même réflexion s'applique donc au cas des animaux dans lesquels chaque fragment répète les autres, et en représente toute l'organisation, comme les rayons de l'étoile de mer, les articles du ténia. Quant aux masses animales ou végétales qui réunissent et semblent absorber un grand nombre d'individus venant confondre en elles une de leurs extrémités, elles apportent, sans aucun doute, une limite au déploiement de la forme et de la vie individuelles, mais elles en laissent subsister ce qu'il y a de plus important, ce que nous appellerions volontiers l'efflorescence extérieure et supérieure. Somme toute, l'individualité est un attribut essentiel de tout être vivant, mais un attribut qui grandit avec l'être, qui se détermine avec lui, qui ne se montre pas dans les mêmes proportions aux débuts de l'organisation et de la vie, et chez les animaux supérieurs. Entre une éponge et un animal vertébré, il y a sous ce rapport, comme sous tous les autres, une différence énorme. L'animal supérieur atteint un degré d'individualité qui ne se montre pas seulement dans ses caractères spécifiques, dans sa forme, dans la solidarité intime de ses organes, dans son indivisibilité, mais encore dans une physiologie, des aptitudes, une activité, et pour tout dire, dans un caractère propre à chaque

individu, caractère qui introduit au sein de l'espèce une diversité plus ou moins considérable. Toutefois, il est probable que dans la vie naturelle et sauvage cette diversité est très bornée, et qu'elle se développe essentiellement sous l'influence de l'homme.

II.

INDIVIS. Les biens indivis sont ceux auxquels ont droit plusieurs propriétaires qui ne les ont pas encore partagés. La jouissance par indivis était très fréquente dans l'ancien droit; mais les lois révolutionnaires prononcèrent la dissolution de toutes les communautés existantes, en en prohibant la formation pour l'avenir. Le Code civil a consacré les mêmes principes par l'art. 815, qui déclare que nul n'est forcé de rester dans l'indivision et que le partage d'une propriété indivise peut toujours être provoqué nonobstant toute convention contraire. Il est permis cependant de suspendre le partage pendant cinq ans au plus, et cette convention peut être renouvelée après l'expiration de chaque période de cinq ans. Ces principes applicables notamment au cas où l'indivision provient de successions, le sont aussi dans ceux où elle dérive d'un contrat de société, mais seulement après la dissolution de la société. Quand l'indivision est forcée, à raison des localités, comme pour les allées communes à deux maisons, elle constitue une sorte de servitude et l'action en partage n'est pas recevable.

INDIVISIBLE (*geom.*). Cavalleri a désigné par ce mot les éléments infiniment petits, dans lesquels il suppose qu'un corps ou une figure quelconque peut être décomposé. Dans la *Méthode des indivisibles*, une ligne est composée de points, une surface de lignes parallèles, un solide de surfaces parallèles et semblables, et comme chacun de ces éléments est *indivisible*, si dans une figure quelconque on tire une ligne perpendiculaire à ces éléments, le nombre des points de cette ligne sera le même que le nombre des éléments de la figure proposée. On voit que cette méthode s'appliquait principalement à la détermination des aires, des volumes et des centres de gravité des corps. Elle n'était, comme l'a fait voir Cavalleri lui-même, qu'une application hardie ou plutôt une transformation de l'ancienne méthode d'*exhaustion*. Newton (*Princip.* liv. 1^{er}) reconnaît qu'elle abrège singulièrement les démonstrations; mais l'hypothèse d'éléments indivisibles ne lui paraît pas assez conforme à la rigueur géométrique.

La considération des indivisibles a été introduite dans la géométrie par le jésuite Cavalleri dans un ouvrage intitulé *Geometria indivisibilibus continuorum promota* (Bononize, 1635). Un grand nombre de géomètres l'adoptèrent immédiatement,

et Torricelli l'employa (1644) à déterminer la quadrature de la cycloïde. Cette méthode a été abandonnée après la découverte du calcul intégral, auquel elle avait précédé et dont elle avait tenu lieu pendant cinquante ans.

INDO-CHINE. Mot nouveau par lequel on désigne les contrées maritimes de l'Asie, comprises entre le détroit de la Sonde et le Japon, savoir, toute la Malaisie, les Iles Philippines, le royaume de Siam, celui du Tonkin et l'empire chinois. Lorsque le maréchal Soult était ministre des affaires étrangères, certains intérêts personnels firent imaginer la création d'un consulat général de France à Manille; mais comme cette colonie espagnole offrait peu d'établissements subalternes qui justifiaient l'organisation consulaire qu'on rêvait, on imagina une région nouvelle qui, en embrassant les consulats fondés ou à fonder, soit en Chine, soit à Singapore, soit dans les Indes néerlandaises, donnerait au consul général de France résident à Luçon, une juridiction assez importante. C'est cette région qu'on a appelée l'Indo-Chine, expression qui, pour avoir été généralement adoptée dans la marine française, n'en est pas mieux fondée; car elle n'a pas plus de raison d'être que n'en auraient les dénominations géographiques d'*Africo-Asie*, qu'on pourrait donner aux pays maritimes compris entre le cap de Bonne-Espérance et le golfe Persique, ou d'*Africo-Europe*, à tout ce qui s'étend des Dardanelles à Tunis. Voyez en leur lieu chacune des contrées qui composent la singulière circonscription de l'Indo-Chine.

CALLERY.

INDOU, INDOUSTAN (*roy. Inde*).

INDRA. C'est le dieu de l'éther et du firmament, du jour céleste, des nuages, des pluies et des phénomènes atmosphériques. Il est fils de Kaelapa (l'espace) et d'Aditi, et habite, selon les différents livres sacrés, dans l'air, sur le Mérou, ou dans un palais magnifique placé dans les airs et appelé Indraloka (séjour d'Indra). Il a pour arme Vadjéa (la foudre), pour char Vimanan ou Viomadjanam (le char de la région des mages). Son éléphant s'appelle Iravat, et son cocher Matali. Il a eu de sa femme, Indrani ou Sarati, une fille nommée Devani. Ses principaux surnoms sont Marouta (l'air), Meyhavahana (le moteur des nuages), Pagaebakna (le dispensateur de la température), Divespiter (le dieu du jour). Indra est le premier des huit Vajous, et la plus haute divinité de la mythologie hindoue après les trois couples de la Trimourti. Une foule de passages des livres sacrés le font même figurer dans la Trimourti avec Siva et Viehnon, et il se confond par conséquent avec Brahma. Il est à remarquer que son nom de Divespiter est une des épi-

thètes de Jupiter, avec lequel il s'identifie d'ailleurs par ses attributions. Il est aussi pris quelquefois pour le soleil, et passe pour le gardien de la région du nord. Les bons génies lui sont soumis. On représente souvent Indra monté sur son éléphant et tenant dans une de ses quatre mains une fleur épanouie de lotos.

INDRE. C'est le nom d'une rivière et d'un département de la France.

La rivière de l'**INDRE**, anciennement *Inger* ou *Ingeris*, arrose les départements de la Creuse, de l'Indre, d'Indre-et-Loire, et afflue à la rive gauche de la Loire par plusieurs branches, à 26 kilom. O.-S.-O. de Tours, après un cours d'environ 220 kilom., généralement dirigé du S.-E. au N.-O. Elle passe par La Châtre, Châteauroux, Buzançais, Loches. Elle est navigable sur un cours de 70 kilom.

Le département de l'**INDRE** est formé de la partie occidentale de l'ancien Berri, d'une partie de la Sologne (comprise dans l'Orléanais), d'une petite portion de la Marche, et entouré des départements de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Creuse et du Cher; il s'étend entre 46° 20' et 47° 15' de latitude N., et entre 0° 8' et 1° 27' de longitude O. Sa forme est à peu près circulaire; sa superficie est de 684,747 hectares, et sa population de 271,938 habitants (recensement de 1851). C'est un pays presque partout plat, parsemé seulement de quelques coteaux dont les points culminants ne dépassent pas 80 mètres d'altitude. Toutes les rivières appartiennent au bassin de la Loire, à la gauche de laquelle elles affluent. Les principales sont l'Indre, le Cher, la Creuse et son affluent, la Claise. On appelle *Brenne* un plateau compris entre la Creuse et l'Indre, et remarquable par un grand nombre d'étangs marécageux et malsains. Le sol, généralement fertile, est divisé de la manière suivante : bruyères ou landes, 50,228 hectares; riche terreau, 160,572; arable ou calcaire, 90,296; gravier, 20,070; sol pierreux, 92,215; sol sablonneux, 160,970. L'agriculture y est généralement peu avancée. Les principaux produits qu'elle fournit sont le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes-de-terre, le chanvre, les vins. Ceux-ci sont de qualité médiocre; cependant les vins rouges de Valençay, et les vins blancs de Chabris sont assez agréables. Il y a 87,000 hectares de bois; la principale forêt est celle de Châteauroux. On élève beaucoup de moutons d'une laine très estimée, du gros bétail, des chevaux dont les races s'améliorent de jour en jour. On pêche une grande quantité de poissons et de sangues dans les marais et les étangs de la Brenne. L'exploitation minérale consiste en fer d'excellente qua-

lité, pierres meulières, pierres à fusil, pierres lithographiques, marbre, gypse, chaux, terre à porcelaine et à poterie. Les deux branches importantes de l'industrie manufacturière sont la fabrication des fers et celle des draps et lainages. Les exportations se composent de ces deux sortes de produits et de bestiaux gras, de pores, de vins, de bois, de grains, de conserves de volaille, etc.; elles surpassent de plus de moitié la valeur des importations. Le chef-lieu du département est Châteauroux; il y a trois sous-préfectures : La Châtre, Le Blanc et Issoudun. Les autres villes principales sont Argenton, Buzançais, Châtillon-sur-Indre, Levroux et Valençay. On compte 23 cantons et 247 communes. Ce département appartient au diocèse de l'archevêché de Bourges, et ressortit de la cour d'appel de la même ville. Parmi les curiosités de l'Indre, on peut remarquer les antiquités romaines d'Argentou, et le magnifique château de Valençay.

Ce pays répond à une partie de la région des anciens *Bituriges*, et se trouve compris dans la province romaine de la première Aquitaine. Il appartient aux Visigoths, et fut réuni au domaine des Francs par Clovis. Sous la féodalité, Châteauroux et Issoudun devinrent des comtés indépendants, qui reconnurent pour suzerains tantôt les rois de France, tantôt les ducs d'Aquitaine ou les comtes de Poitou; enfin ils furent réunis au duché de Berri (roy. BEARR).

On donne encore le nom d'**INDRE** à une importante commune du département de la Loire-inférieure, à 9 kilom. O. de Nantes, sur la Loire. C'est dans cette commune, peuplée de 3,500 habitants, que se trouve l'usine nationale d'*Indret*, et le port très commerçant de la *Basse-Indre*.

INDRE-ET-LOIRE. Département du centre de la France, formé de l'ancienne Touraine et de petites parties de l'Orléanais, de l'Anjou et du Poitou. Il est entouré des départements de la Sarthe, de Maine-et-Loire, de la Vienne, de l'Indre, de Loir-et-Cher, et s'étend entre 46° 43' et 47° 42' de latitude N., et entre 1° 29' et 2° 45' de longitude O. La superficie en est de 610,697 hectares, et la population de 315,641 habitants (recensement de 1851). Traversé de l'E. à l'O. par la Loire, ce département est, en outre, arrosé par le Cher, l'Indre, la Vienne et son affluent, la Creuse, tous situés à gauche de la Loire, par conséquent dans le S. du pays. Le sol, généralement plat, ou sillonné seulement de quelques faibles collines, est surtout fertile vers la Loire, dont les bords, dans cette contrée, ont mérité le nom de *jardin de la France*; mais il offre quelques landes dans ce qu'on appelle *les hauteurs*, particulièrement sur le plateau du Ruchard, au S.-O. Il se divise de la

manière suivante : riche terreau, 190,490 hectares; bruyères et landes, 62,900; craie ou calcaire, 144,000; gravier, 8,200; sol pierreux, 121,000; sol sablonneux, 40,680; sol marécageux, 3,700. C'est un pays essentiellement agricole, et l'agriculture, longtemps arriérée, y est fort en progrès aujourd'hui. Ses produits principaux sont le froment, le méteil, le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes-de-terre, le chanvre, les fourrages, les fruits, comme prunes, poires, pêches, pommes, noix, etc.; les vins, estimés surtout pour les mélanges, et particulièrement ceux qu'on désigne par le nom de *vins du Cher*. On distingue les vins rouges de Bourgueil et les vins blancs de Vouvray. Le mûrier réussit sur plusieurs points. Il y a 87,600 hectares de bois; les principales forêts sont celles de Loches, d'Amboise et de Chinon. On cultive de la réglisse, de l'anis, de la coriandre, du fenouil, de l'angélique. On n'élève pas une grande quantité de bestiaux, mais les vers à soie donnent d'assez importants produits. On exploite du fer, du tuffeau, des pierres lithographiques, des pierres meulières, de la marne, du falun dans un immense dépôt de coquilles fossiles des environs de Loches, des pierres de construction, etc. Les principales industries du département sont les soieries de Tours, les tapis, les lainages, les draps de la même ville, la préparation des cuirs, celle des fruits cuits et desséchés (pruneaux, poires tapées, etc.), la distillation des eaux-de-vie, la fabrication du sucre de betterave, le travail du fer et de l'acier. Signalons encore la belle manufacture de poudre du Ripault, et les conserves de porc dites *rillettes* de Tours. Les exportations se composent principalement de vins, de fruits et de produits manufacturés. Le commerce est favorisé par la navigation de la Loire, de l'Indre, du Cher, de la Vienne, de la Creuse, du canal du Berri, et par les chemins de fer dont Tours est le centre, et qui conduisent de cette ville à Orléans, à Nantes et à Bordeaux. Indre-et-Loire a pour chef-lieu Tours, et compte 2 sous-préfectures : Loches et Chinon; 24 cantons et 281 communes. Il forme le diocèse de l'archevêché de Tours, et ressortit à la cour d'appel d'Orléans. Outre les chefs-lieux d'arrondissement, les villes principales sont Amboise, Bléré, Bourgueil, Langeais, Richelieu. Il faut remarquer aussi l'intéressante colonie agricole de Mettray, pour les jeunes condamnés; et, parmi les châteaux que les rois de France, surtout de la maison de Valois, se sont plu à habiter dans cette belle contrée, ceux de Chinon, de Loches, du Plessis-lès-Tours, d'Amboise et de Chenonceaux. Ce dernier est une délicieuse construction sur le Cher.

Le département d'Indre-et-Loire répond au pays des anciens *Turores*, et fut compris dans la province romaine de la troisième Lyonnaise. Soumis aux Visigoths, puis aux Francs, il devint, sous Charles-le-Simple, une partie des domaines de Thibaut-le-Tricheur, comte de Blois et de Chartres. Il passa peu après aux comtes d'Anjou, et, par l'avènement de la maison de ce nom au trône d'Angleterre, il fut compris quelque temps dans les possessions anglaises. Philippe II en dépouilla Jean-sans-Terre, et Henri III, fils de Jean, céda définitivement la Touraine à la France, par le traité de 1259. E. C.

INDUCTION (*logique*). L'induction est le raisonnement par lequel on conclut du particulier au général. Dans sa forme la plus ordinaire, elle consiste à affirmer du genre ce qu'on a reconnu vrai de toutes les espèces; ainsi, de ce que les divers métaux pris individuellement, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, etc., sont conducteurs du calorique, on conclut par induction que cette qualité appartient à tous les métaux. On procède, en outre, par induction quand on groupe des faits particuliers pour en tirer une conclusion générale; quand, à l'aide des conséquences, on remonte au principe, ou lorsque avec les parties on reconstitue un tout. Dans ce dernier cas, l'induction se confond avec la synthèse. La méthode par induction, dont Socrate et Platon faisaient grand usage, et qui a été exposée assez obscurément par Aristote, est d'un emploi fréquent dans les sciences d'observation, quoiqu'elle fournisse rarement des principes absolus. La condition essentielle, en effet, pour que l'induction donne des conclusions rigoureuses, c'est que l'énumération des termes particuliers contenus sous le terme général soit complète, que, pour revenir à notre exemple, on n'ait omis pour aucun métal de constater s'il est conducteur du calorique, autrement la loi générale qu'on établirait serait fautive ou du moins douteuse. Or il est le plus souvent très difficile d'arriver à une énumération complète; de là tant d'exemples de fausses inductions. — L'induction doit être précédée de l'analyse et de l'observation qui lui préparent ses matériaux. On l'oppose à la *déduction* qui consiste à descendre du principe aux conséquences.

INDULGENCE. On appelle ainsi la remise de la peine temporelle due au péché. Cette notion suppose qu'après la rémission du péché et de la peine éternelle qu'il mérite, on reste encore obligé de satisfaire à la justice divine par des peines temporelles. « Il est juste, et même il est salutaire pour nous, dit Bossuet, que Dieu, en nous remettant le péché avec la peine éternelle que nous avons méritée, exige de nous quel-

que peine temporelle pour nous retenir dans le devoir, de peur qu'en sortant trop promptement des liens de la justice, nous ne nous abandonnions à une téméraire confiance, qui nous ferait abuser de la facilité du pardon (*Expos. de la doctr. cath.*). » C'est sur la nécessité de ces peines satisfactoires qu'était fondée l'institution de la pénitence canonique, et c'est par la même raison que le confesseur impose au pénitent des œuvres satisfactoires qu'il est tenu d'accomplir. Comme c'est aux pasteurs que J.-C. a donné le pouvoir de remettre les péchés, c'est à eux aussi qu'il appartient d'imposer aux pécheurs les pénitences envenables ou d'en diminuer la rigueur pour des raisons légitimes, et, par conséquent, d'accorder des indulgences. Saint Paul en avait donné l'exemple à l'égard de l'incestueux de Corinthe; car après l'avoir retranché de la société des fidèles en punition de son crime, il crut devoir ensuite user d'indulgence envers lui, de peur qu'un excès de tristesse ne devint pour lui une tentation de désespoir et d'apostasie (11, *Corinth.*, cap. 2). Tous les monuments de l'histoire ecclésiastique nous montrent dès les premiers siècles le même pouvoir exercé constamment par les évêques. Ils imposaient la pénitence aux pécheurs; ils en déterminaient les épreuves et la durée; ils pouvaient la prolonger ou l'abréger suivant les circonstances, et proportionner la sévérité ou l'indulgence aux dispositions du pénitent. Ils n'avaient, dans l'origine, d'autres règles à suivre, à cet égard, que celles de la charité et de la prudence. Plus tard, après les hérésies des Montanistes et des Novatians, on crut devoir établir des règles pour la pénitence de certains crimes et en déterminer, par des lois, les épreuves et la durée, afin de condamner le rigorisme excessif de ces hérétiques, et d'ôter, en même temps, par un redoublement de sévérité, tout prétexte à leurs déclamations contre la discipline de l'Eglise. De là vinrent les canons appelés pénitentiaux et les différents degrés de la pénitence publique. Mais l'évêque conserva toujours la faculté d'user d'indulgence envers les pénitents. Il pouvait abréger le temps de leurs épreuves, les faire passer, quand il le jugeait convenable, d'un degré ou d'un ordre au degré suivant, et même les dispenser d'un degré selon les circonstances. Ainsi on usait d'indulgence envers les pécheurs quand ils avaient obtenu la recommandation des martyrs, quand ils témoignaient la ferveur de leur pénitence par des œuvres extraordinaires, quand on était menacé de la persécution, quand on avait à craindre de les désespérer, enfin toutes les fois qu'il pouvait en résulter un avantage, soit pour l'Eglise, soit pour le pénitent lui-

même. (*Cypr. éplt.* 52 et 54). Ce pouvoir d'accorder des indulgences est formellement reconnu par les canons du concile de Nicée, par ceux des conciles d'Ancyre et de Négivarée, par les épitres canoniques de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, et par les autres canons pénitentiaux. Les évêques en jouirent sans restriction jusqu'au commencement du XIII^e siècle; mais comme il arrivait quelquefois que leur facilité indiscrette ébranlait la discipline, le 4^e concile de Latran restreignit leur pouvoir, et ne leur permit plus que d'accorder une indulgence de quarante jours, si ce n'est à l'occasion de la dédicace d'une église, où ils peuvent accorder une indulgence d'un an. Ce règlement fut renouvelé par Boniface VIII, et devint une règle générale qui subsiste encore. Les croisades furent une occasion de multiplier les indulgences. On sait que pour exciter le zèle des peuples à la défense de la Terre-Sainte, les papes accordèrent aux croisés une indulgence plénière, et c'est alors seulement qu'on en voit commencer l'usage, au moins sous la forme d'une concession générale; car si elle avait lieu auparavant, ce n'était que dans des cas particuliers. Les seigneurs, qui se sentaient pour la plupart chargés de crimes, outre autres de violences et de pillages, acceptèrent avec empressement la croisade, avec ses périls et ses dépenses, en commutation des peines canoniques auxquelles un grand nombre refusaient de se soumettre. On étendit ensuite l'indulgence à ceux qui contribuaient de leurs biens au succès de l'entreprise à proportion des sommes qu'ils fournissaient pour l'équipement et la subsistance des croisés, de sorte que les femmes, les vieillards, les infirmes, pouvaient eux-mêmes gagner l'indulgence par le moyen de cette aumône. Enfin quand les croisades eurent cessé, on continua d'employer le même moyen pour obtenir des peuples, par des contributions volontaires, les sommes réclamées par les besoins de l'Eglise, ou nécessaires pour l'exécution d'entreprises et de bonnes œuvres utiles à la religion. Malheureusement les religieux chargés de publier ou de prêcher ces indulgences, et les quêteurs chargés de recueillir les aumônes, se laissèrent quelquefois entraîner à des exagérations et à des abus qui devinrent un texte de nombreuses déclamations contre les indulgences. Diverses mesures furent prises successivement pour réprimer les abus, mais presque toujours sans beaucoup de succès, jusqu'au moment où le concile de Treute prit enfin le parti de supprimer les quêteurs.

On sait que Luther attaqua vivement les indulgences; il en contesta l'utilité, et prétendit

qu'elles n'étaient qu'une simple remise ou dispense des peines canoniques, sans aucun effet pour l'autre vie. Cette erreur avait déjà été soutenue par Wiclef et par d'autres hérétiques. Mais puisque les peines canoniques ont pour objet de satisfaire à la justice divine par la peine temporelle due au péché, et puisque l'on est obligé d'y satisfaire en ce monde ou en l'autre, il est évident que cette dispense des peines canoniques eût été sans but et sans résultat, qu'elle n'eût été qu'une illusion dangereuse pour le pécheur, si elle n'eût pas dû s'étendre aussi à l'autre vie, et tenir lieu de la satisfaction qui doit être l'effet de la pénitence. On doit donc reconnaître que l'indulgence dispense des peines satisfactoires aussi bien pour l'autre vie que pour celle-ci; autrement l'Eglise eût trompé les pécheurs par le simple ajournement d'une obligation dont elle semblait les dispenser. C'est en appliquant aux pénitents les mérites surabondants de J.-C. et des saints, en leur attribuant une part de ce bien commun dont la disposition lui est confiée, que l'Eglise, par le moyen des indulgences, les fait profiter d'une satisfaction offerte pour tous et les dispense de satisfaire entièrement par eux-mêmes. Le concile de Tronthe, au sujet des indulgences, se borne à décider que la puissance de les accorder a été donnée à l'Eglise par J.-C., et que l'usage en est salutaire et utile au peuple chrétien, à quoi il ajoute que ce pouvoir doit toutefois être exercé avec modération, de peur que la discipline ne soit énervée par une trop grande facilité. Les autres questions se décident aisément par les conséquences qui découlent de ces deux principes. On distingue des indulgences plénières, des indulgences d'une ou de plusieurs années ou de plusieurs jours, d'une ou de plusieurs quarantaines; cette dernière classe se rapporte à l'usage établi dans le moyen-âge, d'imposer aux pénitents l'obligation de jeûner un certain nombre de quarantaines ou de carêmes pendant le cours de l'année; l'indulgence se bornait quelquefois à la remise d'une ou plusieurs des quarantaines, et il ne fut permis aux évêques, par le concile de Latran, que d'accorder la remise d'une seule. On doit comprendre par la formule même qui les désigne, les autres classes d'indulgences, sans qu'il soit besoin d'en donner l'explication. R.

INDULT, du latin *indultum*, *indulgere*. Terme de jurisprudence canonique, dont le sens exprime, en général, une grâce accordée par le souverain Pontife, à titre de privilège spécial qui déroge au droit commun. L'indult peut s'accorder à un corps ou communauté, comme à une personne en particulier. Il est *actif* lors-

qu'il confère, par exemple, le pouvoir de nommer ou présenter librement aux bénéfices réservés conformément aux règles de la chancellerie apostolique : c'est ainsi que Léon X permit à François I^{er}, par un indult subséquent, de nommer aux bénéfices consistoriaux des pays de Bretagne et de Provence qui n'avaient pas été compris dans le concordat de 1515. Clément IX en fit autant à Louis XIV pour le Roussillon. L'indult est *passif* quand il accorde aux individus les facultés de recevoir ces sortes de bénéfices. C'est encore par un indult qu'on obtient la permission de faire usage de viandes aux époques défendues, de conférer les ordres sacrés en dehors des jours fixés par le droit, de les recevoir sans interstices, etc. CANÉTO.

INDURATION (*méd.*). Ce mot, à peu près synonyme d'endurcissement, est employé pour désigner un état dans lequel nos organes se présentent avec une densité, une dureté notablement supérieures à celles qui leur appartiennent naturellement, sans offrir aucune autre altération appréciable de texture. Ainsi donc, l'induration ne saurait être rangée parmi les dégénérescences organiques, quoiqu'elle s'en rapproche à quelques égards. Elle n'entraîne pas non plus les mêmes accidents; mais elle peut, suivant les organes qu'elle affecte, gêner plus ou moins leurs fonctions. — Presque tous les organes éprouvent simultanément, par les progrès de l'âge, un degré d'induration qui ne peut être considéré comme un état de maladie tant qu'il reste dans certaines limites. Mais, lorsque par un dérangement des lois de la nutrition, quelques parties se trouvent seules affectées d'induration, on observe quelquefois alors des symptômes particuliers qui peuvent faire connaître le genre d'altération qui les provoque. La plupart des tissus organiques peuvent être affectés de la sorte; le tissu nerveux, malgré sa mollesse habituelle, n'y échappe pas toujours. L'induration des os prend le nom d'*ostéon*.

Un autre genre d'induration est celui qui se manifeste dans beaucoup d'organes sous l'influence d'un certain mode d'irritation. La plupart des auteurs le mettent au nombre des terminaisons de l'inflammation, et le placent, sous ce rapport, au même rang que la suppuration, la gangrène, etc. Mais il nous semble que le plus souvent ce mode d'induration est dû bien plutôt à une irritation spéciale qu'à une véritable inflammation. Ce changement d'état des tissus précède presque toujours les dégénérescences organiques, avec lesquelles il ne faut pas cependant le confondre, puisque l'induration simple, conséquence d'une sorte d'engor-

gement des parties, disparaît insensiblement lorsque la cause qui l'a provoqué vient à cesser. Presque tous les organes peuvent devenir le siège d'une affection de cette nature; mais il semble que le tissu des glandes en soit plus susceptible que tout autre. Les ganglions lymphatiques y sont également très exposés. Lorsque cette alteration de texture persiste longtemps dans ces divers organes, elle est, en général, le prélude de la dégénérescence cancéreuse.

On reconnaît qu'une inflammation se termine par induration quand l'engorgement local, après avoir légèrement diminué, reste stationnaire, et lorsque la consistance de l'organe augmente en proportion de la disparition de la rougeur, de la douleur et de la chaleur. Les inflammations qui dépendent d'une diathèse scrofuleuse, sont plus que toutes les autres disposées à se terminer par induration. Dans ce cas les puissances de la vie paraissent ne pas avoir assez d'intensité pour amener une franche suppuration; le tissu de la partie enflammée est grisâtre, lardacé, dur et engorgé, apparence qu'il conserve pendant un temps toujours assez long. — Le traitement à employer pour les engorgements doit toujours être en rapport avec la cause du mal et l'état actuel des organes. Il consiste le plus souvent dans ce que l'on appelle les résolutifs et les fondants, c'est-à-dire dans l'emploi de moyens topiques de nature à stimuler les tissus engorgés pour en augmenter la vitalité dans la proportion nécessaire.

INDUS, le **SIND** ou **SINDH** des modernes. Grand fleuve de l'Inde, à l'occident de ce pays. Il prend ses sources dans le S.-E. du petit Thibet, vers le 30° degré de lat. N., et, formant un coude immense vers le N.-O., il remonte jusqu'au 38° degré, se dirige ensuite vers le S., laissant à sa droite le Kaboul et le Belouchistan, et à sa gauche le Pandjab, le Moultan, etc., arrose les villes d'Attok, de Dera-Ismaïl-Khan, de Dera-Ghazi-Khan, de Tebikarpour, d'Haiderabad, de Tatta, etc., et, après un cours qu'on évalue à 2550 kil. environ, il se jette dans l'Océan par plusieurs branches, dont les deux principales se forment à 200 kil. environ de la mer, en donnant lieu à un delta immense. L'Indus reçoit une multitude d'affluents, parmi lesquels on compte sept grandes rivières, douze autres très importantes, et plus de 400 plus petites, dont quelques unes sont aussi fortes que la Seine (Collin de Bar, *Histoire de l'Inde*). Les principales sont le Ladak ou Leh dans le Thibet, l'Attok et la Leia qui coulent dans l'Afghanistan, et les grands courants du Pandjab. Les pays baignés par l'Indus sont d'une stérilité extrême, excepté la vallée

du fleuve, fécondée par ses débordements. Le Delta, l'ancienne Patalène, assez bien cultivé dans sa partie septentrionale, est couvert au S. de broussailles où l'on élève une grande quantité de chameaux, de marais malsains et de lacs vaseux. La marée ne se fait sentir dans l'Indus que jusqu'à 80 kil., tandis qu'elle remonte trois fois plus haut le cours du Gange. L'entrée de ce fleuve est en outre fort dangereuse pour la navigation à cause de la hauteur du flot. La rapidité de l'Indus varie suivant les crues; dans les temps de sécheresse, ses eaux parcourent une lieue et un tiers par heure. Les bâtiments de 200 tonneaux peuvent le remonter depuis Tatta, dans le Sendhy, jusqu'au Moultan et au Lahor. Cette navigation intérieure était très considérable dans l'antiquité, comme on le voit par les auteurs grecs et romains. Alexandre, partant de Nicée sur l'Hydaspe, descendit cet affluent de l'Indus et l'Indus lui-même, jusqu'à son embouchure, avec une flotte de 800 navires, dont 30 seulement étaient des vaisseaux de guerre. Aboul-Fazil, ministre d'Akbar, au xvi^e siècle, dans son *Ayen Akbury*, porte à 40,000 le nombre des bâtiments occupés, de son temps, au commerce de l'Indus. Il est probable que ce fleuve se trouvait autrefois en communication avec le cours supérieur du Gange (voy. William Vincent, *Voyage de Nérarque*, liv. II). Alexandre avait bâti plusieurs villes et plusieurs citadelles le long de l'Indus, qu'il parait avoir voulu relier par le commerce avec le golfe arabique et avec l'Alexandrie.

INDUSE (bot.). On appelle ainsi la portion d'épiderme formant membrane, qui dans la classe des fougères recouvre les groupes de sporules. Son mode d'insertion est très variable, et la différence que l'organe présente sous ce rapport sert principalement à caractériser les genres (voy. Fougères).

INDUSIE (fossiles). C'est sous ce nom que l'on désigne certaines concrétions calcaires qui se trouvent auprès de Clermont en Auvergne, au sommet du Puy de Jussac. Elles sont formées par des amas de petits tubes dans l'épaisseur desquels se rencontrent des grains de sable ou de petites paludines, mais jamais des corps marins, le tout réuni par une infiltration solide de calcaire stalactiforme. Ces tubes, réunis quelquefois en assez grand nombre, sont le plus souvent parallèles les uns aux autres, mais quelquefois entremêlés irrégulièrement. Ils sont ouverts par l'une de leurs extrémités et fermés par l'autre. Toutes ces circonstances jointes à leur longueur, qui est d'environ un pouce, et à leur diamètre, qui est de quatre à cinq lignes, font penser que ces tuyaux ont été primitivement

nient formés par des larves d'insectes aquatiques, tels que les Frégonés, et ensuite solidifiés et conservés par l'infiltration du carbonate calcaire. Quelques naturalistes avaient pensé que ces tubes pouvaient être fournis par des tiges de plantes, détruites aujourd'hui, mais ayant laissé leur empreinte. La manière constante dont ils sont fermés à l'une de leurs extrémités repousse cette opinion et rend la première bien plus probable.

INDUSIUM (*antiq. ram.*), d'*induere*, recouvrir. Espèce de vêtement que les Romains portaient ordinairement sous leur tunique. L'*indusium*, formé d'un tissu plus léger que ce dernier vêtement, était placé sur la peau même et remplissait l'office de notre chemise. On l'appelait aussi *subucula*.

INDUSTRIE (*voy. au Supplément*).

INDUVIE, *Indusia* (*bot.*). On nomme ainsi en botanique les enveloppes accessoires formées à certains fruits par l'accroissement postérieur à la fécondation de certaines parties de la fleur, particulièrement du calice. C'est ainsi qu'on voit quelquefois cette enveloppe florale se développer au point de couvrir et cacher entièrement le fruit, par exemple dans les Coquerets ou *Physalis*.

INÉGALITÉ. En astronomie, on appelle inégalités certaines variations qu'éprouve soit le mouvement moyen d'un corps céleste, soit un des éléments de son orbite. Les inégalités les plus importantes de notre système sont celles de la lune : la première, qui est due à l'excentricité de l'orbite lunaire, est connue de toute antiquité : c'est l'*équation du centre*; la seconde inégalité, l'*équation*, a été découverte par Ptolémée; la troisième, la *variation*, a été observée par Tycho. Le mouvement de la ligne des apsides de l'orbite lunaire est aussi soumis à une inégalité que Ptolémée appelle la *prosthaphérèse de l'apogée*. Les anciens représentaient la première inégalité de la lune et des planètes en faisant mouvoir ces corps sur des cercles *excentriques* à la terre. Pour expliquer une seconde inégalité, ils faisaient parcourir à l'astre un petit cercle (*épicycle*) dont le centre se mouvait sur la circonférence du premier qui prenait alors le nom de *déferent*. Une troisième inégalité s'expliquait en chargeant le premier épicycle d'un second et ainsi de suite. — Les inégalités dues aux attractions réciproques des corps célestes sont de deux espèces : les unes dépendent des positions relatives qu'occupent le corps troublant et le corps troublé, et doivent par conséquent se rétablir quand ces configurations redeviennent les mêmes; on les a nommées pour cette raison *inégalités périodiques*.

Les autres sont indépendantes des lieux qu'occupent dans leurs orbites les corps troublants et troublés; elles auraient encore lieu si la masse de chaque planète était disséminée sur les différents points de l'orbite qu'elle parcourt, et si l'on remplaçait le corps céleste par une orbite matérielle et parfaitement flexible, telle qu'un anneau liquide. Les inégalités de cette espèce dépendent donc des *éléments* des orbites, c'est-à-dire de la situation du plan de l'anneau, de son excentricité, etc. Celles d'entre elles qui sont périodiques s'accomplissent généralement leurs périodes que dans des intervalles de temps immenses; elles sont d'ordinaire si faibles qu'elles ne deviennent sensibles qu'au bout d'un ou de plusieurs siècles et qu'on indique leur valeur pour cent ans. De là vient leur nom d'*inégalités séculaires*.

La *grande inégalité* de Saturne et de Jupiter consiste en une avance ou un retard dans la marche de Saturne, s'élevant dans son maximum à 49' de longitude, et en un retard ou une avance correspondants dans la marche de Jupiter, allant jusqu'à 21'. Laplace eut la gloire de découvrir la cause de ce singulier phénomène. Elle est due à ce que les moyens mouvements des deux planètes sont presque exactement commensurables, cinq fois celui de Saturne valant à très peu près deux fois celui de Jupiter. Le calcul appris à Laplace que la durée de cette inégalité est de 918 ans; que le ralentissement de Saturne et l'accélération de Jupiter ont atteint leur maximum en 1560; que depuis lors les moyens mouvements apparents se sont rapprochés des véritables, et leur ont été égaux en 1790. Aujourd'hui Jupiter ralentit son mouvement et Saturne accélère le sien. Il existe dans la théorie de presque toutes les planètes de *grandes inégalités* analogues à la précédente, mais beaucoup moins considérables. Ainsi le moyen mouvement de Mercure est presque quadruple de celui de la Terre, et deux fois ce même moyen mouvement diffère très peu de cinq fois celui de Vénus. On trouve aussi des inégalités à longue période dans la théorie de Mars et de Vénus, et dans celle de Saturne et d'Uranus. Enfin M. Airy a observé récemment que treize fois le moyen mouvement de la Terre est presque exactement égal à huit fois celui de Vénus, d'où il résulte une inégalité dont la période est de 280 ans, mais qui ne s'élève qu'à quelques secondes (*voy. PERTURBATION*). J. L.

INEQUITÉLES (*arachnides*). Tribu d'arachnides pulmonaires de la famille des Aranéides, section des dipneumones, caractérisée par des filières antérieures coniques, convergentes, disposées en rosettes; par des pieds très

grèles, des mâchoires inclinées sur la langue, rétrécies ou au moins non élargies vers l'extrémité. Cette tribu renferme les genres Thérignon, Seythoïde, Grisine et Tholque. L. FAIRBAIRE.

INEQUIVALES (*mol.*). Une division des Brachiopodes pédonculés, comprenant le genre *Thérénatule*, est indiquée sous ce nom et sous celui d'*inaequivalvia*, par Latreille.

INERMES (*zool.*). Ce nom est employé pour désigner tous les animaux dépourvus d'arcs, d'épines, de piquants, d'aiguillons, etc. Walekenær s'est servi plus spécialement de cette dénomination pour distinguer, parmi les arachnides, des subdivisions secondaires des genres *Epeïre* et *Mygale*.

INERTIE (*phys.*). On entend par cette expression la propriété qu'à la matière de persévérer dans l'état de repos ou de mouvement où elle se trouve, de sorte que si un corps est en repos, il y restera jusqu'à ce qu'une puissance quelconque le mette en mouvement, et que si, au contraire, un corps se trouve actuellement en mouvement, théoriquement parlant, il se mouvra d'une manière uniforme jusqu'à ce qu'une autre puissance vienne détruire son mouvement acquis. Nous avons dit que pour ce dernier cas cela n'existait qu'en théorie. Il est en effet évident que le mouvement perpétuel et uniforme ne saurait exister sur notre globe, puisque l'attraction, les frottements, la résistance de la masse d'air que tout corps en mouvement doit déplacer, sont autant de forces qui agissent incessamment pour détruire une certaine quantité du mouvement primitivement communiqué. Mais cette différence entre la théorie et la pratique n'est qu'apparente, et, loin d'infirmer la proposition émise, elle la confirme, puisque ce n'est qu'en vertu d'une puissance active, et proportionnellement à son énergie, qu'il y a déperdition de mouvement. Ce que nous venons de dire de l'inertie est une nouvelle expression de l'inaptitude de la matière à se donner par elle-même aucun mouvement, car par la raison que la matière n'a en elle nulle puissance pour lui faire quitter le repos, elle ne peut non plus avoir en elle de quoi détruire un mouvement acquis, ce qui supposerait une puissance réelle, quoique opposée au mouvement. — Les physiiciens ont souvent fait de l'inertie une puissance ou une résistance, parce qu'on sent en effet, en frappant avec la main un corps immobile, que ce corps résiste au mouvement qu'on cherche à lui imprimer; mais cette prétendue résistance n'est autre chose que le partage du mouvement entre le corps qui en jouit et celui qui en était privé (*voy. CAUC DES CORPS*).

INÈS DE CASTRO était fille de Pierre-Fernand de Castro, castillan de haute naissance. Elle fut dame d'honneur de la princesse Constance, épouse de l'infant de Portugal don Pèdre, fils d'Alphonse IV. Don Pèdre l'aima, et l'épousa secrètement après la mort de Constance. Alphonse IV, instruit de cette union, qu'il regardait comme une indigne mésalliance, somma son fils de la rompre. Sur son refus, il fit assassiner Inès. Ce meurtre eut lieu en 1349; le mariage datait de 1345, et trois enfants, deux fils et une fille en étaient nés. Deux confidents d'Alphonse, qui craignaient l'élévation des frères d'Inès, l'avaient poussé à ce crime. Ils se nommaient Gonzales et Coello. Ce fut eux qui pénétrèrent dans l'appartement de l'infante et la poignardèrent. Don Pèdre tenta une révolte pour venger celle qu'il aimait; les larmes de sa mère purent seules le calmer; mais devenu roi, en 1357, il n'eut point de cesse qu'il n'eût tiré vengeance des meurtriers et rendu pleine justice à la victime. Gonzales et Coello périrent dans d'horribles supplices. Inès fut exhumée, on lui mit sur la tête le diadème qu'elle aurait dû porter vivante, et les grands du royaume vinrent la saluer comme leur reine. De là, on la porta au monastère d'Alcobaca, où un magnifique tombeau lui avait été élevé. Cette dramatique histoire a inspiré plus d'un poète; Camoëns en a fait un touchant épisode de ses *Lusiades*; La Mothe et Guiraud l'ont mise en tragédie. Ed. F.

INFAILLIBILITÉ. C'est l'attribut ou le privilège en vertu duquel on ne peut ni se tromper soi-même ni tromper les autres. Dieu est infaillible par sa nature, parce qu'il est la source de toute vérité, et que ses perfections infinies ne comportent ni l'erreur ni le mensonge. L'homme est sujet à se tromper, parce que la raison humaine a des bornes, et qu'une foule d'objets échappent à la portée de notre intelligence. Il peut tromper les autres, parce que les passions viennent se joindre encore à l'insuffisance de ses lumières. Ce n'est que par une grâce spéciale qu'il peut obtenir le privilège d'infaillibilité. Dieu a communiqué ce privilège, par une inspiration surnaturelle, aux prophètes, aux apôtres, et à tous les auteurs des livres saints. Il la communique, par une assistance particulière, au corps des pasteurs chargés de maintenir, par leur enseignement, la pureté de la religion. C'est ainsi que la parole divine, renfermée dans l'Écriture-Sainte, trouve une autorité toujours subsistante pour en expliquer le véritable sens, et prévenir ou corriger les fausses interprétations de l'esprit humain. On conçoit que l'infaillibilité de l'Église est un dogme contre lequel ont dû s'élever naturellement tous

les hérétiques, puisqu'ils y trouvaient leur condamnation; mais il ne faudrait pas d'autres preuves pour l'établir et en montrer la nécessité que la multitude même et la dissidence des sectes, leurs variations, leurs contradictions, leurs interminables disputes, et la perpétuelle mobilité des opinions produites par la licence téméraire des novateurs qui préfèrent leur jugement particulier à l'autorité de l'Eglise. Des qu'on admet la révélation chrétienne et la nécessité de la foi, il faut bien admettre aussi qu'il doit y avoir une règle sûre et infaillible pour reconnaître les vérités qui en sont l'objet; car l'homme ne peut être tenu de croire et de professer la doctrine de J.-C. sans qu'un moyen lui soit donné pour la découvrir et la constater d'une manière certaine. Or, l'expérience montre, d'une part, que cette règle infaillible ne peut se trouver que dans la tradition et l'enseignement de l'Eglise, car il est évident que le simple fidèle n'est pas en état de former sa foi par la lecture de l'Ecriture-Sainte; qu'il n'est pas toujours capable de la lire; qu'il ne peut être assuré d'en saisir toujours le véritable sens, et que sans l'autorité de l'Eglise, il ne peut pas même savoir quels sont les livres qu'il doit admettre comme faisant partie de l'Ecriture-Sainte. D'un autre côté, on doit comprendre que l'infailibilité de l'Eglise est une prérogative qui découle de sa nature et une condition nécessaire de sa durée; qu'elle est fondée sur la constitution du christianisme; que si l'Eglise est établie, comme tous les chrétiens le reconnaissent, pour professer la doctrine de J.-C., et durer jusqu'à la fin des siècles, elle doit avoir aussi, par-la-même, le privilège de ne point se tromper dans la profession et l'enseignement de cette doctrine, et qu'enfin on ne saurait avoir un meilleur moyen de connaître la parole divine et d'en saisir le sens, que la tradition et le témoignage de la société à qui les apôtres l'ont transmise.

Dans toute société quelconque, il faut bien reconnaître une autorité contre laquelle il ne soit pas permis de protester, et dont chaque membre soit tenu de respecter les jugements sans pouvoir les contredire; autrement il n'y aurait que trouble, anarchie, division, et l'on ne conçoit pas même la notion de la société sans cette condition essentielle. Dans une société politique, il n'est pas nécessaire, pour que l'autorité remplisse son objet, qu'elle soit réellement infaillible, il suffit qu'elle soit souveraine; car l'autorité politique ne décide pas ce qu'il faut penser, mais ce que l'on doit faire; elle ne règle pas les croyances, mais les actions extérieures. Or, elle n'a besoin pour cela que d'être

souveraine, c'est-à-dire de prononcer sans appel, et de pouvoir contraindre à l'exécution de ses jugements. Mais dans une société spirituelle, l'autorité décide ce que l'on doit croire; elle règle la foi que chacun doit adopter pour en demeurer membre; il faut donc, ou rejeter l'idée d'une société semblable, et nier l'établissement d'une église quelconque, ou reconnaître qu'elle doit être infaillible. En effet, partout où il existe une autorité, les individus lui doivent au moins une soumission extérieure; autrement l'autorité ne serait rien, et l'anarchie détruirait toute union; mais dans une société spirituelle, la soumission extérieure emporte aussi la soumission intérieure; car puisque l'autorité y a nécessairement pour objet des croyances, il est évident que pour acquiescer à ses décisions, il faut y croire intérieurement, sans quoi la soumission ne serait plus que mensonge et hypocrisie. Or, pour y croire, il faut de toute nécessité la supposer infaillible; car nul ne peut soumettre sa foi ni sa raison à une autorité sujette à l'erreur. Cela est incontestable. En deux mots, l'Eglise est une société, et la plus parfaite de toutes: elle doit donc avoir l'autorité nécessaire pour obliger quiconque veut lui demeurer uni. Or, son autorité ne pourrait être obligatoire, et par conséquent serait nulle, si elle n'était pas infaillible. Donc, cette prérogative doit lui appartenir essentiellement.

Aussi l'infailibilité de l'Eglise est-elle un fait qui se lie à son existence même. Quand Jésus-Christ voulut établir sa religion, que fit-il? Il choisit un petit nombre d'hommes, qu'il investit de son autorité, et qu'il envoya prêcher en son nom par toute la terre. « Allez, leur dit-il, annoncer l'Evangile à toute créature, enseigner toutes les nations; voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles: celui qui croira sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné. » Chargés de cette mission, les apôtres se dispersèrent dans l'univers et commencèrent d'abord à repandre de vive voix la doctrine qui leur avait été confiée. Au lieu de porter la Bible avec eux, et de dire aux peuples: lisez, ils prêchèrent simplement ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu, et quand le monde eut été converti par la prédication, la foi se conserva par l'enseignement, et se transmit de siècle en siècle par la tradition des Eglises qui l'avaient reçue. Depuis les apôtres jusqu'à nous, le christianisme s'est-il perpétué autrement que par voie d'autorité? Quiconque a refusé de s'y soumettre, n'a-t-il pas aussitôt cessé d'appartenir à l'Eglise, et n'a-t-il pas été regardé, selon les paroles de Jésus-Christ, comme un païen et un publicain? L'autorité de

l'Eglise repose donc évidemment sur les mêmes titres que le christianisme lui-même. Veut-on lui contester le droit de décider infailliblement? Non-seulement on autorise toutes les erreurs et toutes les folies, non-seulement on laisse le peuple flotter à tout vent de doctrine, mais encore on détruit la foi par sa base, et on renverse jusqu'à la notion de l'Eglise. N'a-t-on pas vu partout, depuis les apôtres, des conciles s'assembler pour juger de la foi, pour décider les questions de dogme ou de morale, et tous les pères, tous les docteurs proclamer les décisions de l'Eglise comme une règle souveraine, et combattre par l'autorité de sa tradition et de son enseignement toutes les hérésies et toutes les nouveautés? Il faut donc reconnaître nécessairement, dans l'autorité de l'Eglise, une institution divine; car il est constant qu'elle tient à la méthode d'enseignement établie par J.-C. et adoptée par les apôtres et par leurs successeurs; qu'elle est la condition nécessaire de la foi et de l'unité chrétienne; que le christianisme ne s'est perpétué et ne peut se concevoir qu'au moyen d'une autorité toujours vivante, et que, par conséquent, on ne peut le reconnaître comme divin, sans être forcé d'admettre en même temps la légitimité d'une méthode si étroitement liée à sa nature et à son histoire. D'où il suit que l'autorité de l'Eglise, fondée sur les mêmes titres que la révélation, peut se constater par le fait même et sans autre preuve que le témoignage perpétuel de la tradition chrétienne.

En effet, de quoi s'agit-il dans cette question? uniquement de savoir quel est le moyen établi par Jésus-Christ pour perpétuer sa doctrine. Or il est bien clair qu'on peut reconnaître et constater ce fait, comme tous les autres, par la tradition générale, et qu'il suffit pour cela de savoir quel a été le moyen constamment adopté et reconnu parmi les chrétiens. L'Eglise a bien certainement, comme toutes les sociétés, sa tradition irrécusable sur les faits qui se rattachent à sa constitution primitive, et l'autorité de son témoignage à cet égard dérive de sa nature même, indépendamment de toute prérogative particulière. Elle peut donc évidemment nous faire connaître d'une manière certaine l'organisation qu'elle tient des apôtres, et, par conséquent, la règle qu'ils ont établie pour déterminer la foi, puisque c'est là-dessus que repose le lien fondamental de la société chrétienne. Tout ce qui regarde cette question se réduit à deux points essentiels : d'abord, à constater que l'Eglise a usé constamment et dès son origine, de l'autorité qu'elle s'attribue; ensuite, à s'assurer que cette autorité lui vient de Jésus-Christ. Or, rien de plus facile que de reconnaître et de prouver

ces deux points décisifs. Le premier est un fait public, qui se démontre par toute l'histoire du christianisme, et dont la certitude repose, pour le simple fidèle, sur la tradition constante et générale des chrétiens; le second n'est qu'une conséquence immédiate et évidente de la divinité du christianisme, de sorte qu'il est établi par les mêmes preuves que la révélation elle-même, puisque le christianisme ne serait qu'une chimère, si la foi n'avait eu dès l'origine qu'une règle fautive et purement humaine.

Ces observations détruisent, par le fait, l'objection des protestants, qui reprochent aux catholiques de prouver l'autorité de l'Eglise par l'Ecriture, après avoir prouvé l'Ecriture par l'autorité de l'Eglise; car il est visible que cette difficulté repose sur une fautive supposition. L'autorité de l'Eglise est démontrée par l'insuffisance de la raison particulière, et par la nécessité d'un tribunal pour définir les dogmes compris dans la révélation; elle est prouvée par l'histoire et la tradition, qui nous la montrent comme un fait inséparable du christianisme, et étroitement lié à sa constitution fondamentale; elle est la suite ou plutôt la condition nécessaire de la méthode d'enseignement constamment suivie depuis les apôtres jusqu'à nous; elle est établie en un mot par une possession non interrompue, qui repose sur les mêmes titres que le christianisme lui-même. Il n'est donc pas besoin de recourir à l'Ecriture pour le démontrer, puisqu'elle est constatée, aussi bien que l'Ecriture, par les mêmes preuves et les mêmes moyens que la révélation.

On doit distinguer dans l'Eglise deux espèces d'autorité : l'une, purement naturelle qui résulte de la publicité de ses traditions, et qui appartient nécessairement à toute société; l'autre, surnaturelle, qui repose sur les promesses de Jésus-Christ, et qui résulte de la mission qu'elle a reçue d'enseigner l'univers. Il est évident que la tradition perpétuelle et authentique de la société chrétienne offre les mêmes garanties et la même certitude que la tradition de toute autre société, et que, par conséquent, son témoignage devient irrécusable pour tous les faits généraux et permanents qui se rattachent à son origine et à sa constitution : c'est par ce moyen que l'on constate les miracles opérés par Jésus-Christ et par les apôtres; l'authenticité, la véracité et l'intégrité des livres qui font partie de l'Ecriture-Sainte; la nature et les formes essentielles du gouvernement établi dans l'Eglise par les apôtres chargés de la constituer; le moyen qu'ils ont proposé pour reconnaître et perpétuer la doctrine de Jésus-Christ; en un mot tous les faits qui servent de base à la révélation, ou qui

liennent à l'organisation permanente de la société chrétienne. Il n'est pas possible d'élever des doutes sur l'autorité de cette tradition générale, sans ébranler par là même tous les fondements du christianisme. Or, c'est par le moyen de cette tradition perpétuelle qu'on peut constater aussi l'autorité surnaturelle que l'Eglise tient de Jésus-Christ; car il est prouvé, d'une part, que l'exercice de cette autorité s'est maintenu sans interruption depuis les apôtres jusqu'à nos jours, de sorte qu'il est impossible de la contester sans rejeter en même temps le christianisme, qui ne s'est établi et perpétué que par cette voie; et, d'autre part, on conçoit qu'il n'y a pas de moyen plus sûr, et plus infallible que la tradition chrétienne, et l'usage de tous les siècles pour reconnaître la règle de foi proposée par Jésus-Christ, et déterminer le sens des promesses qu'il a faites à son Eglise. Si la société chrétienne avait pu se tromper des l'origine sur ce point fondamental, et par conséquent se constituer et se maintenir sur une base fautive et d'après des lois opposées à la doctrine de Jésus-Christ, elle n'offrirait plus que des traditions évidemment suspectes; tous les fondements du christianisme deviendraient incertains, et il faudrait renoncer à voir encore une institution divine dans une religion qui porterait ainsi, dès sa naissance, l'empreinte visible des erreurs humaines. D'où il suit que l'autorité infallible de l'Eglise est constatée de la même manière, et par les mêmes moyens que les miracles de l'Evangile, l'inspiration des livres saints et les autres vérités qui servent de base à la religion chrétienne, et qui ne laissent pas d'être comprises parmi les objets de la foi, quoiqu'elles aient aussi une certitude qui dérive d'une autre source.

Nous ne nous arrêtons pas à discuter ici les autres objections des protestants; il est facile de trouver à toutes une solution, au moyen des principes et des développements qui précèdent. On prétend, d'une part, qu'en admettant l'autorité infallible de l'Eglise, il faudrait mettre ses décisions au même rang que l'Ecriture, ou plutôt regarder l'Ecriture elle-même comme inutile; et, d'autre part, que cette règle de foi ne remplit pas son objet, puisque le simple fidèle n'a aucun moyen de reconnaître infailliblement les décisions de l'Eglise. Mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour démêler ce qu'il y a de faux dans ces sophismes. D'abord on comprend que l'Ecriture étant la parole divine, et les décisions de l'Eglise n'ayant d'autre objet que d'en déterminer le sens, il y a nécessairement entre la première et les autres une différence essentielle; car l'Ecriture contient la

révélation, et les décisions de l'Eglise ne font que l'expliquer; de sorte que l'une peut proposer, et propose en effet des vérités nouvelles et inconnues, tandis que l'Eglise ne fait que constater les anciennes croyances. Il est donc impossible d'assimiler ces deux choses, et d'y reconnaître le même caractère, bien qu'elles offrent la même certitude. On comprend aussi que les décisions de l'Eglise supposent nécessairement la parole divine, puisqu'elles ne font qu'en donner la véritable interprétation sans y rien ajouter. Elles n'excluent donc pas l'Ecriture-Sainte, qui est le dépôt principal de la parole divine. Il est vrai que celle-ci peut également se transmettre par la simple tradition; mais cela suffit-il pour que Dieu n'ait pas pu choisir un autre moyen? Enfin on peut voir dans l'art. EGLISE comment le simple fidèle vient à bout de reconnaître la véritable Eglise au moyen de certains caractères extérieurs qui sont évidents et saisissables pour tous les esprits. Il ne s'agit donc plus que de s'assurer de la doctrine que professe cette société reconnue pour véritable. Or, c'est là un point qui rentre encore dans le domaine des faits, que tout homme peut constater par des témoignages irrécusables; car la doctrine de l'Eglise se manifeste par l'enseignement public et uniforme des pasteurs, par la croyance générale des fidèles, par les pratiques du culte extérieur, enfin par une foule de moyens sensibles qui n'exigent ni recherches ni discussions; et si quelquefois des doutes viennent à s'élever sur certaines questions, l'Eglise offre une autorité toujours subsistante pour proclamer sa croyance d'une manière certaine et authentique. Du reste, il est inutile d'insister sur ce fait qui est évident par lui-même, puisqu'on ne peut contester l'uniformité de foi chez les catholiques, ni par conséquent l'existence d'un moyen sûr et facile pour constater la doctrine de l'Eglise.

Du moment que l'autorité de l'Eglise doit être reconnue comme la règle de foi pour tous les chrétiens, il suffit de tirer les conséquences nécessaires de ce principe pour résoudre toutes les questions qui s'y rattachent, et déterminer tout à la fois l'exercice légitime et l'objet réel de cette autorité infallible. Car on conçoit, d'une part, que toute autorité quelconque, dès qu'elle a le droit de décider souverainement et sans appel, doit avoir aussi nécessairement le droit inhérent à celui-là, de déterminer les limites de sa compétence et les formes de ses jugements, puisqu'évidemment ses décisions deviendraient nulles, ou du moins resteraient sans force, s'il pouvait être permis à chacun de les contester sous le rapport de la forme ou du

fond, en supposant qu'elle n'a pas suivi les règles voulues, ou qu'elle a dépassé les bornes de son pouvoir. Et, d'autre part, il est également visible que l'infailibilité promise à l'Eglise par Jésus-Christ doit renfermer toutes les conditions essentielles à la nature de cette prérogative, et, par conséquent, les moyens de ne pas se tromper sur les objets qu'elle embrasse, ni sur les règles ou les formes qu'elle suppose; car autrement l'infailibilité ne serait plus qu'une prérogative illusoire, et qui ne remplirait nullement son objet puisqu'il serait toujours permis de douter si l'Eglise a droit de décider dans chaque question particulière, ou si elle a suivi les règles nécessaires pour garantir la légitimité de ses décisions. De sorte qu'alors il serait vrai de dire que la foi n'a plus de règle fixe, ni la société chrétienne d'autorité incontestable, et qu'en un mot Jésus-Christ a voulu la fin sans vouloir les moyens.

Il n'est donc pas nécessaire de prouver lei en particulier que l'Eglise peut décider infailiblement, soit en concile, soit dispersée, ni de rechercher quelles sont les conditions exigées pour ses jugements dans l'un et l'autre cas; des que son enseignement se trouve constaté d'une manière certaine, et qu'elle propose aux fidèles un dogme comme objet de la foi, toutes les questions accessoires se trouvent résolues par la décision du point principal, et il est évident que l'enseignement de l'Eglise ne serait plus une règle infailible, si l'on pouvait jamais douter qu'il réunit toutes les conditions nécessaires.

INFAMANTES (PEINES) (voy. PEINES).

INFAMIE. Le mot infamie ne désigne aujourd'hui qu'une flétrissure morale; mais dans l'antiquité, l'infamie constituait une position légale exceptionnelle, intermédiaire entre celle du citoyen qui jouissait de la plénitude de ses droits, et celle de l'individu qui les avait tous perdus par une condamnation judiciaire. Cette institution existait chez tous les peuples de l'antiquité. A Athènes, l'infamie (*atimie*) pouvait être partielle ou totale. La corruption pour un fonctionnaire public, la concussion, la lâcheté, le faux témoignage, l'oubli des devoirs filiaux, la profigalité, la prostitution, etc., entraînaient l'*atimie* totale qui avait pour résultat une sorte de mort civile du citoyen. L'individu frappé d'*atimie*, non seulement perdait tous ses droits de cité, mais il était pour ainsi dire ignoré de l'Etat, et ne pouvait invoquer ni la protection des lois ni celle de la force publique. L'*atimie* partielle ne produisant que la privation de certains droits politiques. — Le mot *infamie* est un terme technique du droit romain, dont les dispositions à cet égard ont été élucidées récem-

ment par M. de Savigny (*Système du Droit romain*). La bonne renommée (*existimatio, fama*) pouvait comme à Athènes subir diverses diminutions. L'infamie proprement dite résultait, en vertu d'usages anciens développés par les préteurs, et indépendamment de toute condamnation judiciaire, de certains actes ou habitudes contraires à la morale, par exemple de l'adultère, du parjure, de la prostitution; en outre, elle était la conséquence naturelle de la condamnation en diverses matières criminelles et civiles. Celui qui était noté d'infamie perdait, non ses droits civils, mais ses droits politiques, notamment les droits de suffrage et d'éligibilité aux fonctions publiques; l'infamie entraînait de plus certaines incapacités judiciaires. Les autres degrés d'infamie dérivait des notes déshonorantes dont les censeurs pouvaient frapper les citoyens; elles entraînaient des privations de droit, plus ou moins étendus, suivant la volonté des censeurs, et les individus qui en étaient frappés étaient appelés *ignominiosi, notati, turpes persone*. — Cette institution a perdu toute son importance dans les temps modernes. Dans le droit français, l'infamie ne résulte que de condamnations judiciaires, et elle n'y apparaît même que comme qualification de certaines peines. Parmi celles-ci la dégradation civique offre le plus d'analogie avec l'infamie ancienne (voy. PEINES).

INFANT. L'étymologie de ce mot n'est pas à chercher; il vient de *infans*, enfant, et il fut employé tout d'abord pour désigner par excellence les *enfants* des nobles d'Espagne. Au ^xe siècle, les fils de chevaliers dans ce pays s'appelaient déjà *infantones*. Plus tard, ce nom ne s'appliqua plus qu'aux enfants royaux. En France, on disait déjà au temps de Charlemagne, les *Enfants* pour les fils ou filles de l'empereur, comme on le voit dans la *Chanson de Roland* (strop. 230, v. 7) et dans le roman des *Sept Sages* (v. 720), qualification qui se perpétua du reste dans le titre plus moderne d'*enfant de France*. De même en Espagne, on dit *infant*, pour un fils, *infante*, pour une fille de roi. Une charte de 1174, appelle déjà *infantilla*, la fille d'Alphonse, roi de Castille. Il paraîtrait même par une lettre de Pélagie, évêque d'Oviédo, qu'en l'an 1100, sous le règne d'Evremond II, les titres d'*infant* et d'*infante* étaient usités en Castille. L'opinion qui ne les fait pas remonter au delà du mariage de Ferdinand II et d'Eleonore d'Angleterre, doit donc être non avenue. Le Portugal cut plus tard, comme l'Espagne, ses *Infants* et ses *Infantes*. Mais ces titres ont presque fini par tomber en désuétude dans les deux pays; depuis Marie-Thérèse qui fut épouse de Louis

XIV, et pour laquelle fut stipulée, dans le traité des Pyrénées, cette *capitulation matrimoniale de l'Infante*, qui établissait la renonciation de tous ses droits à la couronne d'Espagne. Depuis surtout la jeune princesse, qui faillit devenir l'épouse de Louis XV, et dont le séjour à Paris a laissé un souvenir dans cette partie des abords du Louvre qu'on appelle *Jardin de l'Infante*, ce titre ne reparait guère dans l'histoire. Maintenant le fils aîné des rois d'Espagne s'appelle *Prince des Asturies*, le fils puîné seul prend le titre d'*Infant*. Ed. F.

INFANTADO. Seigneurie de Castille qui se composait des villes d'Alcozès, de Salmeron et de Val-de-Olivas, et qui était ainsi nommée parce qu'elle était, avant le x^v^e siècle, l'apanage des Infants de Castille. En 1469, elle fut détournée de son attribution ordinaire, pour être donnée à Diégo Ilurtado de Mendoza, marquis de Santillane et comte de Réal, en récompense des soins dont il avait entouré l'infante Jeanne, qu'on lui avait confiée. En 1475, on l'érigea en duché, et, par suite du mariage d'une descendante du marquis de Santillane avec un Silva, il passa dans cette dernière maison. Une des dernières duchesses de l'Infantado habitait Paris en 1787 et y occupait cet hôtel de la rue Saint-Florentin, qui fut acheté depuis par M. de Talleyrand, sans perdre tout à fait son nom d'hôtel de l'*Infantado*. Ed. F.

INFANTERIE (art. mil.). Nom donné en général aux troupes à pied. Selon quelques écrivains, l'origine de ce mot vient de ce que la première infanterie fut composée de jeunes gens levés en différents pays; on les appelait *enfants* de Paris, *enfants* d'Orléans, etc., etc., et de là *infanterie*. Si l'on en croit quelques anciens auteurs, l'infanterie tirerait son origine, ou du moins son nom, d'une *infante* d'Espagne qui, ayant appris que l'armée du roi son père venait d'être battue par les Maures, se mit à la tête d'un certain nombre de gens de pied, dont on ne faisait pas usage alors pour les combats; et en mémoire de cet événement, les piétons espagnols auraient pris le nom d'*infanterie*, lequel s'est propagé chez les autres nations. L'histoire nous apprend que les gens de pied ont été en usage chez les Égyptiens. Chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains, elle faisait la principale force des armées; mais les nations, que ces derniers appelaient barbares, ne s'en servirent que plus tard. On voit, dans l'histoire des croisades, qu'en l'année 1097, Soliman, empereur des Turcs, et le sultan d'Égypte, vinrent combattre les chrétiens croisés dans la vallée Gorgoniu, avec une armée de 300,000 hommes, tous à cheval. Sous Clovis, l'infanterie fut la

principale force de l'armée française. Sous Charles VII parurent les *francs-archers*, qui furent supprimés par Louis XI, lequel prit à sa solde les Suisses. Louis XII soudoya une infanterie allemande, et le duc de Gueldre leva un corps de six mille hommes de pied, nommé *bandes noires*, à cause de la couleur de leurs drapeaux; cette troupe fut détruite à Pavie. François I^{er} mit sur pied un corps d'infanterie formé sur le modèle des légions romaines; mais cette nouvelle milice eut peu de durée; on en revint aux bandes, qui n'étaient que de 5 à 600 hommes, au lieu des légions, qui se composaient de 6,000. Outre ces bandes et ces compagnies, on vit encore, sous Louis XII, François I^{er} et Henri II, des fantassins que l'on nommait *aventuriers*, espèce de bandits auxquels le pillage servait de solde. Après la bataille de Saint-Quentin, Henri II, le 22 mars 1557, établit sept légions de 6,000 hommes chacune, qui devaient être levées dans les mêmes provinces que celles de François I^{er}, et distribuées chacune en quinze compagnies.

L'infanterie, premier élément d'une armée, subit en France bien des changements, et fut le but d'études sérieuses, car elle est la base, le noyau, et la force principale d'une nation. Notre infanterie se divise en *infanterie de ligne* et en *infanterie légère*, et celle-ci se subdivise encore en *régiments légers* et en *chasseurs de Vincennes*. L'infanterie de ligne est destinée à rester massée, à combattre de pied ferme et à rangs serrés; l'autre est appelée à s'éparpiller en tirailleurs. L'infanterie légère est à celle de ligne ce que sont les hussards aux cuirassiers. On a souvent discuté pour savoir si l'infanterie peut résister à un choc de la cavalerie; supposant tout en proportion identique, nombre, courage, instruction et moyen d'attaque ainsi que de résistance, nous sommes convaincus que l'infanterie armée de fusils, envoyant la mort à des centaines de pas devant elle, pouvant, après plusieurs charges, s'entourer d'un rempart d'acier formé par des baïonnettes, ne peut être eulbutée par la cavalerie. — L'infanterie légère ne compte que depuis l'empire; on avait, avant cette époque, une compagnie de chasseurs par régiment; plus tard, on forma douze bataillons de chasseurs; on en forma ensuite quelques demi-brigades, et enfin des régiments. — En temps de paix, la place de l'infanterie légère devrait être dans les petites villes de l'extrême frontière, et en temps de guerre, aux avant-postes.

L'infanterie française se trouve organisée par l'ordonnance du 8 septembre 1841. Elle se compose de cent régiments d'*infanterie de ligne* et d'*infanterie légère* à trois bataillons, chacun de

sept compagnies, dont une de grenadiers ou carabiniers, une de voltigeurs et une de dépôt; dix bataillons de *chasseurs à pied*, chacun de huit compagnies, dont deux de dépôt pour ceux qui sont employés en Algérie; un régiment de *zonaves* employé en Algérie et autorisé à recevoir des indigènes, formé de trois bataillons, chacun de neuf compagnies, dont une de dépôt; trois bataillons d'*infanterie légère d'Afrique*, chacun de dix compagnies, dont une de dépôt; douze *compagnies de discipline*; une *légion étrangère* formant deux régiments à trois bataillons, chacun de huit compagnies. On y a ajouté depuis un bataillon de *garde républicaine*, et deux bataillons de *gendarmerie mobile*. A. P.

INFANTERIE DE MARINE (art. milit.). Corps créé en 1838. Avant cette époque l'infanterie de l'armée faisait le service des colonies ainsi que des ports de mer. Elle se trouvait soumise pour son administration, son mouvement et son personnel au ministre de la guerre, et pour sa direction et son service au ministre de la marine. Mais il arrivait souvent que la ligne de démarcation n'étant pas assez marquée, il y avait conflit entre les deux ministères; de là incertitude et hésitation dans la conduite des chefs. Pour mettre fin à cet état de chose si nuisible au bien du service, et pour avoir un corps de troupe acclimaté à nos colonies, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en imposant un service de longue durée aux troupes chargées de leur conservation, on créa trois régiments spéciaux d'infanterie de marine, dépendants entièrement du ministère de la marine. Cette infanterie fait le service de garnison dans les ports militaires et aux colonies, et peut former, d'urgence, des détachements à bord des navires de l'Etat. Son effectif et son personnel se composent de deux généraux de brigade, l'un chargé du commandement militaire, et le second de l'inspection de l'arme; de 3 colonels, 6 lieutenants-colonels, 36 chefs de bataillons, 6 majors, 459 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants; 20 officiers de santé, et 15,330 sous-officiers, soldats et enfants de troupe.

Le service des colonies emploie 8,000 hommes qui sont relevés par quart. Les régiments d'infanterie de marine avaient 36 compagnies d'élite, composées d'anciens militaires, qui mettaient obstacle à l'unité de la compagnie, la seule qui se prête aux fractionnements nécessaires pour relever par quart les garnisons coloniales; car la majeure partie n'avait plus à faire les quatre années de service exigées par l'ordonnance d'organisation du service colonial. Ces compagnies d'élite ne fournissent pas également aux charges du service, les compagnies

du centre se trouvaient assujetties plus longtemps aux fatigues, et aux dangers du service d'outre-mer. Sur un rapport du ministre de la marine, les compagnies d'élite ont été supprimées par un décret du 28 août 1852, et remplacées numériquement par des sous-officiers, caporaux et soldats de 1^{re} classe dans la proportion du quart de l'effectif. — L'infanterie de marine, dont le costume est assez semblable à celui de l'infanterie de ligne, porte comme marque distinctive les épaulettes et le pompon *jonquille*. La législation aujourd'hui en vigueur pour cette arme roule sur l'ordonnance organique du 20 novembre 1838, sur celles du 14 août 1840, 9 juin, 15 novembre et 19 novembre 1842; 26 octobre et 7 novembre 1843; le décret du 28 août 1852, et l'application de l'art. 3 de l'ordonnance du 28 septembre 1840, constitutive des dix bataillons de chasseurs à pied. A. P.

INFANTICIDE. La loi qualifie ainsi le meurtre d'un enfant nouveau-né, qu'il soit commis par la mère ou par une autre personne. Ce crime est assimilé à l'assassinat et puni de mort, sans qu'il soit nécessaire de prouver qu'il y a eu préméditation, la loi ayant voulu entourer l'enfant nouveau-né de garanties spéciales et un homicide volontaire de cette espèce supposant toujours la préméditation. Le sens précis de l'expression *nouveau-né* n'est pas fixé; quelques auteurs pensent que l'enfant conserve cette qualité pendant le mois qui suit la naissance, d'autres restreignent ce délai à huit jours, d'autres à trois. C'est aux jurés qu'il appartient de décider si l'enfant était nouveau-né. C'est à eux aussi de résoudre les questions de médecine légale que soulèvent ordinairement les accusations d'infanticide et dont les principales sont celles de savoir si la femme dont l'enfant est présumé avoir été victime du crime, était réellement enceinte; et si la grossesse étant établie, l'enfant était né viable, car il ne peut y avoir meurtre sur un enfant non viable. — La loi du 25 juin 1824 permettait de réduire la peine, en cas d'infanticide, à celle des travaux forcés à perpétuité, mais en faveur de la mère seulement; cette réduction peut avoir lieu aujourd'hui, même pour une autre que la mère, en vertu des dispositions de la loi du 9 septembre 1835 sur les circonstances atténuantes.

INFECTION (méd.). Ce mot, employé vulgairement pour exprimer l'odeur désagréable que produisent certaines matières, indique, quand il est pris dans un sens médical, l'action délétère qu'exercent quelques substances sur l'économie tout entière. Ainsi considérée, l'infection n'est qu'un mode de contagion. Aussi

renvoyons-nous à ce mot, et de plus aux articles MÉPRITISME, EFFLUVE et DÉSINFECTION, tant pour l'étude des circonstances dans lesquelles se produisent les foyers extérieurs d'infection, que pour les moyens de les combattre. Mais ce n'est pas toujours hors de soi que l'homme puise les éléments de l'infection; il peut en quelque sorte s'infecter individuellement lui-même, c'est-à-dire trouver dans ses propres organes des foyers d'infection, ce qui le rend à la fois cause et sujet de cette action funeste. Ainsi, toutes les fois qu'il existe un foyer plus ou moins vaste de suppuration ou de décomposition gangréneuse dans un point de l'économie, il est évident que l'absorption qui peut s'exercer incessamment dans la profondeur comme à la surface des organes, puise dans ce foyer des principes putrides, infects, agissant absolument à l'instar de ceux dont l'atmosphère pourrait être chargée. Du reste, l'expérience, de concert avec le raisonnement, ne prouve que trop souvent combien est meurtrière l'infection qui résulte de cette cause (voy. SUPPURATION). Quelle que soit l'espèce d'infection de ce genre, ses effets immédiats portent d'abord sur le système circulatoire, et de l'action exercée alors par le sang et les organes où il se meut, résulte un trouble profond de l'innervation et de toutes les fonctions en général, puisqu'il n'en est aucune sur laquelle le sang n'exerce une influence importante. La fièvre est la réaction du système sanguin, comme la stupeur ou l'alarie nous traduit celle du système nerveux, et c'est en réunissant cette double réaction en un tout pathologique que l'on a créé les noms de *fièvre typhoïde* ou avec stupeur, et de *fièvre alarique*. Ce n'est que dans les articles consacrés à chacune des maladies provenant de l'infection que l'on peut suivre les accidents qui résultent de ce phénomène. Ajoutons que ce n'est pas seulement à l'occasion d'un foyer extérieur ou intérieur que des accidents d'infection peuvent se manifester. On les verra survenir également lorsque, par une circonstance quelconque, certains matériaux du torrent circulatoire ne seront pas éliminés; les éléments excrémentiels dont le sang se trouve dépouillé dans l'état normal, séjourneront alors dans ce liquide en donnant lieu à une infection spéciale pour chaque circonstance. Nous citerons comme exemple ce qui arrive chez les animaux auxquels on a fait l'ablation des reins.

INFÉODATION. Concession à titre de fief. Les immeubles, l'argent et les droits incorporels pouvaient être également inféodés, c'est-à-dire concédés à titre de foi et hommage. Il y avait trois sortes principales d'inféodation des

immeubles : 1^o le propriétaire d'un domaine féodal ou allodial pouvait le concéder en se réservant la foi et hommage; 2^o les seigneurs pouvaient concéder en fief les domaines par eux tenus roturièrement : ces deux sortes de concessions constituaient les *fiefs propres* ou *fiefs de tradition*; 3^o le propriétaire d'un *alleu* pouvait en changer la nature, et déclarer consentir à le tenir en fief d'un seigneur. Ceci constituait des *fiefs impropres*, de *reprise*, de *dévotion*, des *fiefs oblat*s. Cette espèce d'inféodation peut sembler aujourd'hui avoir diminué la dignité du propriétaire, puisque d'homme franc et ne relevant que de lui-même il devenait l'homme d'un autre, et était lié par des obligations de service personnel; mais si le franc-alleu ne devait de service à personne, il n'avait à en réclamer de personne, et sa liberté n'était qu'un isolement pénible, et difficile à maintenir au milieu du puissant réseau de solidarité obligée, qui était, l'essence de la société féodale. Cette espèce d'inféodation fut donc très fréquente. — Les inféodations d'argent avaient pour effet de préparer des alliés aux seigneurs, moyennant une somme quelquefois peu importante : le Livre des Princes offre de nombreux exemples de seigneurs promettant foi et hommage au comte de Champagne, Thibaut le Chaussonnier, moyennant un prêt d'argent. Les rentes foncières avec hypothèque ou assignat spécial, étant considérées comme une diminution ou un démembrement du fief, obligeaient le créancier à la foi et hommage envers le seigneur, ainsi qu'à lui payer les droits auxquels les mutations de fief donnaient lieu.

Les droits incorporels dépendants du droit de patronage ou de haute-justice ne pouvaient être inféodés, c'est-à-dire cédés sans la terre ou la justice de laquelle ils dépendaient. Il en était ainsi pour les honneurs de l'Eglise; mais on pouvait détacher de la seigneurie certains droits, celui de justice lui-même, ceux de corvées, de terrage, etc., pour en former, par inféodation des fiefs particuliers. On bésitait sur les droits de banalité, mais on inféodait le droit d'exercer un office libéral ou servile. Par exemple, le fief de scholarité, c'est-à-dire du droit d'instituer les maîtres d'école et de les surveiller, avait été concédé, en 1176, par Guillaume aux blanches mains, alors archevêque de Sens, au chantre du chapitre collégial de Saint-Quiriace de Provins. Ce fief portait sur tout l'archidiaconé, et l'hommage en fut rendu au roi jusqu'en 1789. Saint Louis avait inféodé notamment la chambre de France, ou l'office de chambrier. On trouve aussi dans les lois d'Ecosse le prix auquel étaient inféodés les offices de clerc de cuisine, panetier, pâtissier,

maître-cuisinier, piqueur de lard, etc., et dans les actes de Richard d'Angleterre, fils du roi Henri, la concession de sa cuisine à Alain son cuisinier et à ses héritiers, pour la tenir en foi et hommage avec tout le fief qui en dépend. On cite encore certains couvents d'Italie qui avaient des fiefs de cordonnerie, de porcherie, de bouverie; il y avait à Poitiers et ailleurs des tailleurs fleffés, tenant du roi, à foi et hommage, l'autorité et le pouvoir de tailler les monnaies de France.

EM. LEFÈVRE.

INFÈRE (*bot.*). On donne fréquemment ce nom, en botanique, aux ovaires auxquels adhère le tube du calice, et qui, dès lors, semblent être situés à un niveau inférieur à celui qu'occupent les autres organes floraux. Cette expression est dès lors basée sur une simple apparence; aussi emploie-t-on généralement aujourd'hui, à sa place, celle d'ovaire adhérent qui indique l'état réel de cet organe.

INFÉRIER, *inferior*. Sacrifices ou offrandes que les anciens faisaient sur les tombeaux pour honorer les morts. On immola longtemps des prisonniers de guerre; on se borua ensuite à faire combattre des gladiateurs, ce qui revenait à peu près au même. Les victimes, hommes ou animaux, offertes aux morts recevaient le nom d'*inferior*. Les animaux qu'on sacrifiait devaient être noirs. On répandait leur sang sur les tombeaux; on y versait des coupes de vin et de lait chaud; on y jetait des pavots verts, et les cérémonies se terminaient par une invocation aux âmes du défunt.

INFÉRIE (PIERRE) (*roy. ARGENT* (*méd.*).

INFÉROBRANCHES, *Inferobranchiata* (*moll.*). G. Cuvier indique sous cette dénomination un ordre de mollusques caractérisé par les branchies placées au dessus du bord du manteau; et ne renfermant que les deux genres *Pleurodite* et *Dipleurodite*.

INFIDÈLE. L'infidèle est l'homme qui n'est pas baptisé et qui n'a pas la foi en Jésus-Christ. On distingue deux sortes d'infidèles : l'infidèle positif et l'infidèle négatif. Le christianisme est entièrement inconnu au premier; le second refuse de croire à la vérité de la religion chrétienne qui lui est annoncée. L'infidélité négative, considérée en elle-même, est un malheur et non pas une faute : elle ne peut donner lieu à aucune punition. Mais l'homme doit rendre compte à Dieu de son infidélité positive. Les infidèles ont été l'objet de jugements contraires. Le cardinal Sfondrate, qui a renouvelé l'erreur condamnée du *péché philosophique*, a prétendu que l'ignorance du vrai Dieu était un bienfait pour les infidèles, parce que, le péché supposant nécessairement la connaissance de Dieu,

cette ignorance les rend impeccables. Bossuet s'éleva, dans une lettre au pape Innocent XII, contre ce système qui assurait l'impunité dans l'autre vie aux plus grands scélérats auxquels Dieu aurait accordé la grâce de ne pas le connaître. D'autres théologiens ont prétendu que toutes les actions des infidèles étaient des péchés, que toutes les vertus des philosophes étaient des vices. Ils s'appuyaient sur deux faux principes. Ils supposaient, en premier lieu, que nous sommes obligés, sous peine de péché, de rapporter tous nos actes à Dieu, par un motif de charité, ou du moins par un motif surnaturel. On leur a répondu qu'un acte est moralement bon, s'il est bon en lui-même et dans ses circonstances, et s'il est produit par un motif conforme à la droite raison. « Les païens, dit Nicole, témoignent, dans leurs ouvrages, être touchés de la justice, de la beauté, de la vérité. Or, cette justice, cette vérité, sont Dieu même. Cet amour de la justice et de la vérité est un amour de Dieu. On ne voit pas comment on pourrait condamner de péché ces mouvements libres pour la justice, l'ordre et la vérité. » Saint Augustin fait observer que la prospérité des Romains a été une récompense que Dieu a accordée à leurs vertus morales. Les théologiens dont il s'agit affirment, en second lieu, que la nature humaine, depuis le péché d'Adam, ne peut, par ses propres forces, connaître aucune vérité, ni faire aucun bien. Le plus grand nombre des théologiens, au contraire, établissent, après saint Thomas, que l'homme, sans le secours de la grâce, peut connaître quelques vérités spéculatives ou pratiques de l'ordre naturel, et faire quelque bien du même ordre; mais que le secours de la grâce est indispensable pour accomplir tous les préceptes de la loi naturelle, ou pour parvenir à la foi implicite, sans laquelle les infidèles n'ont pu être sauvés. Au reste, il est certain que Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, n'a pas refusé le secours de sa grâce aux infidèles, soit pour observer la loi naturelle, soit pour avoir la foi. « Je crois avec saint Augustin, a dit Fénelon, que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grâce intime et secrète, qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. » Quand on suppose le cas d'un infidèle qui use fidèlement de la lumière de sa raison et de ce premier germe de grâce, il faut croire très certainement, avec saint Thomas, que Dieu agira ou immédiatement par une révélation intérieure, ou extérieurement, par un prédicateur de la foi envoyé d'une façon extraordinaire jusque dans les pays les plus sauvages, en faveur de cet

homme rendu digne de Dieu par la grâce prévenante de J.-C.
L'abbé FLOTTES.

INFILTRATION (méd.). On désigne sous ce nom l'interposition d'un liquide entre les mailles des différents tissus qui composent notre économie. Dans l'acception rigoureuse, il faut, pour qu'il y ait infiltration, que le liquide soit épanché hors des vaisseaux qui le contiennent dans l'état naturel ; mais suivant le langage ordinaire, il suffit qu'il se trouve en surabondance dans les dernières ramifications de ses conduits ou qu'il y ait turgescence capillaire. C'est uniquement dans le premier sens que nous entendons le mot infiltration.

Tous les liquides du corps sont susceptibles de donner lieu à ce phénomène morbide. Ils se répandent alors dans les tissus suivant les lois de l'hydraulique, c'est-à-dire qu'ils se rendent dans les parties les plus déclives, à moins d'un obstacle insurmontable ; car une fois hors de leurs canaux ou de leurs organes naturels, ils sont pour ainsi dire étrangers aux phénomènes spéciaux de l'organisme et rentrent sous les lois ordinaires de la matière. — La sérosité est de tous les liquides animaux celui qui cause le plus d'infiltrations, et il n'y a pas d'exagération à évaluer leur proportion aux trois quarts de toutes celles que l'on observe, en rangeant toutefois dans cette catégorie la lymphe, le chyle et les autres humeurs incolores. L'*anasarque*, la *leucoplegmasie*, sont une infiltration générale de sérosité ; l'œdème est une infiltration locale du même liquide. — Le sang infiltre assez fréquemment aussi les parties, comme cela se voit après quelques saignées, après les lésions artérielles, les coups de feu, les ruptures anévrismatiques, et, sur une beaucoup moins grande échelle, à la suite des chutes, des contusions, des lacerations, etc. — Les liquides sécrétés causent également des infiltrations lors de la rupture totale ou partielle de leurs canaux ; c'est ainsi, par exemple, que l'on voit quelquefois la bile infiltrer le tissu hépatique et les parois hypogastriques. — On rencontre assez souvent aussi, dans la pratique, des infiltrations produites par la rupture ou une fistule des conduits excréteurs en général, et plus particulièrement pour les matières stercorales, les urines, la salive, les larmes, le lait, etc.

On peut, sous le rapport de leur tendance à l'infiltration, ranger les divers tissus de la manière suivante. Les poils et l'épiderme en paraissent tout à fait exempts. Les systèmes vasculaire, exhalant, absorbant, artériel, veineux, capillaire, auxquels on peut adjoindre les tissus nerveux et érectile, en sont bien rarement atteints, à cause de leur peu de volume et de la

densité de leurs tuniques. Cependant leur enveloppe extérieure et celluleuse se laisse quelquefois infiltrer, surtout celle des artères et des veines, mais ce n'est que lorsqu'elle baigne dans les liquides. — Les tissus fibreux, cartilagineux, fibro-cartilagineux et osseux, ne sont que difficilement le siège d'une véritable infiltration, et seulement encore dans quelques maladies profondes de leur substance. — Les appareils membranux, séreux, muqueux, y sont incomparablement plus sujets ; ainsi, dans les pleurésies chroniques, la péritonite, les maladies des articulations, on observe fréquemment des infiltrations dans les membranes séreuses. Dans l'affection connue sous le nom d'œdème de la glotte, dans le croup, dans certaines maladies de l'œil, du l'anus, on rencontre l'infiltration des membranes muqueuses. — Mais de tous les tissus de l'organisme, c'est le cellulaire qui en est le plus souvent atteint ; c'est même à proprement parler le seul qui reçoive les liquides épanchés, et ce n'est que parce que ce tissu entre dans la composition des autres que les fluides y pénètrent, et l'on voit son développement morbide rendre susceptibles d'infiltration certains organes qui en sont complètement exempts dans l'état naturel. — Les tissus parenchymateux, comme ceux du poulmon et de la rate, qui ressemblent tant au tissu celluleux, sont aussi très susceptibles d'infiltration. Le cerveau, au contraire, où ce tissu n'est pas apercevable, n'est jamais infiltré dans la rigueur de l'acception ; ses anfractuosités, ses vaisseaux, ses membranes, peuvent contenir des liquides ; il peut y en avoir de renfermés dans ses cavités, mais jamais la substance propre de l'organe n'en contient. Le foie est également un viscère peu favorable à l'infiltration, à cause de son grain dur et serré, et de l'absence d'un tissu cellulaire assez lâche pour recevoir des liquides. Les reins offrent quelques exemples d'infiltration dans certaines altérations profondes de leur tissu. Le cœur, organe musculaire, mais dans lequel le tissu cellulaire est assez abondant, en présente quelques exemples dans les anévrysmes. Quant au grand système musculaire, organe de la locomotion, il en est assez fréquemment atteint. — Toute infiltration doit nécessairement apporter du trouble dans les fonctions de la partie qui en est affectée, par le ramollissement, l'augmentation de poids et surtout de volume qu'elle produit dans les tissus. Il est évident qu'une fibre musculaire imbibée de liquide doit avoir une ténacité relative beaucoup moins grande ; que l'infiltration des parties qui entourent le cerveau gêne les fonctions du viscère, et pourra même provoquer un état apo-

plectique, par la compression qu'elle exercera. L'augmentation du poids d'un poumon abreuvé d'humeur en rendra le développement plus difficile, indépendamment de l'espace occupé par les fluides, et il pourra en résulter une véritable asphyxie.

L'infiltration étant toujours un phénomène secondaire résultant d'une maladie plus ou moins grave et souvent organique, c'est contre celle-ci que doit être dirigé le traitement pour être efficace. Il est toutefois des circonstances où il faut agir localement sur l'infiltration elle-même; ce sera alors aux diurétiques et aux purgatifs que l'on devra recourir comme moyens généraux, et, comme topiques, à des frictions ou à des fomentations pouvant augmenter l'action absorbante des vaisseaux, par exemple la teinture de scille ou de digitale, l'eau-de-vie camphrée. Enfin les scarifications et les mouchetures conviendront pour donner directement issue aux liquides infiltrés.

INFINI. On entend par infini ce qui ne peut absolument recevoir de bornes, à quelque titre et sous quelque rapport que ce soit. L'infini ne peut être qu'un, parce que l'infini qui est un exclut seul toute borne en tout genre, et remplit seul toute l'idée de l'infini. Imaginer des infinis en divers genres, c'est n'avoir l'idée ni des genres, ni de l'infini. Le vrai infini réunit tous les degrés d'être réunis dans une suprême indivisibilité, et épuise tous les genres sans se renfermer en aucun. Si on supposait que deux infinis mis ensemble sont plus grands que chacun d'eux pris séparément, ni l'un ni l'autre ne serait véritablement infini. Deux vrais infinis ne pourraient jamais être distingués l'un de l'autre, parce que l'on ne pourrait jamais trouver dans l'un aucune chose que l'autre n'eût pas précisément de même. L'infini est simple : en effet, tout être composé doit avoir des bornes. L'être parfaitement simple peut seul être infini, parce que l'unité ne le borne point. L'idée de l'infini est incompréhensible. L'intelligence humaine, qui est bornée, se perd, dit Platon, dans la contemplation de l'être, éblouie de la trop grande lumière de son objet. Nous avons cependant une idée nette et précise de cette incompréhensibilité. De plus, l'infini étant l'absolu, c'est-à-dire ce qui réunit tout, ce qui n'est susceptible ni d'augmentation, ni de diminution, on peut dire, dans un sens, que nous en avons une idée positive. Lorsque notre imagination essaie de comprendre l'infini, elle le convertit en *indefini*; et cependant rien de plus opposé que l'infini et l'*indefini*. Le premier réunit tout; on ne peut rien y ajouter, parce qu'il est complet, absolu, parfait. Le second ne

réunit jamais tout : on peut toujours y ajouter, parce qu'il est toujours incomplet et susceptible d'augmentation. L'infini est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. L'*indefini* est une ligne droite que l'on peut toujours prolonger par la pensée. L'idée de l'infini est nécessaire; elle est le fond même de la raison; elle se révèle sous ces divers aspects : cause éternelle, substance immuable, vérité, bonté, beauté absolue. Mais l'idée de l'infini, avec ses divers aspects, ne se révèle point comme une abstraction; elle est accompagnée de la croyance à la réalité de l'être nécessaire dont les attributs, infinis comme l'être qui les possède, se résument dans l'unité. L'expérience est une condition indispensable pour déterminer la manifestation de l'idée de l'infini dans l'intelligence. L'homme a conscience de son existence; il se voit intelligent; il se sent libre; il reconnaît qu'il n'est pas l'auteur de son être et qu'il ne saurait le conserver à son gré, et alors apparaît l'idée de l'être nécessaire, dans lequel l'intelligence, la puissance et l'amour existent sans limites. L'idée de l'infini n'est point, ainsi que le prétend l'école sensualiste, une simple négation, ni l'extension arbitraire du fini. L'infini exerce de l'influence sur les choses composées, puisqu'elles résultent de la limitation de l'absolu; et l'idée de l'infini est antérieure à celle du fini. « On ne connaît le fini, dit Fénelon, que par l'idée de l'infini. En effet, on ne connaît le fini qu'en lui attribuant une borne qui est la privation de l'infini. » Mais on ne saurait se représenter la privation de l'infini, si l'on n'avait déjà l'idée de l'infini : Leibnitz a prouvé contre Locke que ce n'est point de l'espace, du temps et des nombres que l'esprit a tiré l'idée de l'infini.

FLOTTES.

INFINI (math.). Au point de vue des méthodes infinitésimales, une quantité variable, x , devient infinie lorsqu'elle cesse d'être susceptible d'augmentation. Par conséquent, si l'on a la relation

$$x + a = M$$

et que x devienne infini, il faut supprimer a , autrement ce serait admettre que x peut encore augmenter, ce qui est contre la définition. Il en résulte un théorème important, énoncé pour la première fois par Leibnitz, et qui sert de base à la théorie infinitésimale, savoir : « Toute quantité finie disparaît vis-à-vis d'une quantité infiniment grande. » Réciproquement, soit la relation

$$\frac{1}{x} + \frac{1}{a} = N;$$

et supposons x infiniment grand : fraction $\frac{1}{x}$,

ayant atteint son dernier degré de décroissement, se réduit évidemment à zéro, et il reste

$$\frac{1}{a} = N.$$

Ainsi, « toute quantité infiniment petite disparaît vis-à-vis d'une quantité finie. »

Deux quantités infiniment petites peuvent être comprises un certain nombre de fois l'une dans l'autre, aussi bien que deux quantités infiniment grandes ou que deux quantités finies. Le rapport de deux infinis a donc en général une valeur fixe et déterminée.

Lorsqu'une quantité, x , est infiniment petite par rapport à une grandeur finie, a , le carré x^2 est infiniment petit par rapport à x . En effet, la proportion

$$1 : x = x : x^2$$

prouve que x^2 est renfermé dans x autant de fois que x l'est dans l'unité, c'est-à-dire un nombre infini de fois. On démontrerait de même, à l'aide de la proportion $x : x^2 = x^2 : x^3$, que x^3 doit être infiniment petit par rapport à x^2 . C'est pour cette raison que l'on a divisé les infiniment petits en divers ordres; ainsi dans les exemples précédents, x est un infiniment petit du premier ordre, x^2 est un infiniment petit du second ordre, et ainsi de suite.

Deux quantités infiniment petites, x et y , donnent pour leur produit un infiniment petit du second ordre. En effet, la proportion $1 : y = x : xy$ montre que, puisque y est infiniment petit par rapport à l'unité, xy sera infiniment petit par rapport à x , c'est-à-dire un infiniment petit du second ordre. On prouverait de même que le produit de trois infiniment petits du premier ordre est un infiniment petit du troisième ordre, etc.

Tels sont les lemmes fondamentaux sur lesquels Leibnitz a basé la théorie infinitésimale. On a écrit et l'on écrira encore bien des volumes sur la conception métaphysique de l'infini, conception qui, rigoureusement parlant, dépasse peut-être les bornes de l'intelligence humaine. Il ne peut entrer dans notre cadre de discuter les raisons apportées par les partisans et par les adversaires de l'emploi de l'infini dans les mathématiques : contentons-nous de signaler le point capital qui divise les deux partis. Les uns admettent l'existence des quantités *actuellement* infinies; les autres ne veulent raisonner que sur des quantités qui, restant toujours finies, sont *susceptibles* d'être augmentées ou diminuées au delà ou en deçà de toute grandeur finie. La méthode de ces derniers se ramène, en définitive, à celle des *limites* (voy. ce mot), qui est aujourd'hui généralement adoptée dans l'enseignement du calcul différentiel; les

premiers abordent franchement la méthode des infiniment petits, la considération de ces quantités leur paraissant inhérente à l'essence même des mathématiques et propre à donner à l'exposition le plus de clarté et de simplicité.

Stifel (*Arithmetica integra*, 1544) est le premier géomètre qui ait employé l'infini là où les anciens se servaient de la méthode d'exhaustion. Il définit le cercle « un polygone d'un nombre infini de côtés. » Cependant il ne tira aucune conséquence de cette définition, et Képler (*Nova stereometria*, 1615) est à proprement parler le premier qui ait introduit l'usage de l'infini dans les mathématiques, et qui en ait déduit des conséquences rigoureuses. Cavalieri (*Geom. indivisibilibus continuorum promota*, 1635) donna une nouvelle extension aux idées de Képler sur l'infini, et fut suivi dans cette voie par Wallis (*Arithmetica infinitorum*, 1665). Enfin, vers 1680; la considération de l'infini fut couronnée par la plus importante découverte mathématique des temps modernes, celle du calcul différentiel et du calcul intégral (voy. ces mots).

Le lecteur qui voudrait étudier sous ses différents points de vue la question intéressante qui fait le sujet de cet article, pourra recourir aux auteurs suivants :

Carnot, *Reflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*.

Wronski, *Philosophie de l'infini*.

Cauchy, *Cours d'analyse de l'École royale Polytechnique*, première partie. Résumé des leçons données à l'École Polytechnique, sur le calcul infinitésimal, addition.

Exercices mathématiques, 6^e livraison, 1826.

Cournot, *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal*, J. I.

INFLAMMATION (n.éd.) de *inflammaré*, brûler. Le mot *phlegmasie*, de φlegma, je brûle, est tout à fait synonyme. On dit qu'une partie est *enflammée* quand elle est rouge, gonflée, douloureuse et plus chaude que dans l'état naturel. Ces symptômes, qui se présentent dans les inflammations externes et spécialement dans l'érysipèle, que l'on a pris pour type, existent également, à un degré plus ou moins prononcé, dans toutes les phlegmasies internes. — Les phénomènes propres à l'inflammation sont l'expression d'une exhalation morbide des propriétés vitales, en d'autres termes, l'augmentation de l'action organique d'un tissu. Cet état s'accompagne toujours d'un appel plus considérable de sang dans la partie qui en est le siège et d'une exaltation de la sensibilité nerveuse, modifications que traduisent au dehors la rougeur et la douleur. Pour peu que l'affection ait quelque étendue, elle ne tardera pas à réagir sur

l'économie organique tout entière, en donnant lieu alors aux symptômes qui caractérisent la fièvre : chaleur générale, accélération du pouls, frissons, abaissement des forces, etc.

L'inflammation est une maladie très fréquente, et c'est par ce fait qu'on peut expliquer la vogue dont a joui pendant quelques années un système qui voyait un caractère phlegmasique dans toutes les maladies. Aujourd'hui, nous sommes en pleine réaction contre cette tendance, et l'on sait que si les anciens s'en étaient trop facilement laissé imposer sur la nature asthénique de certaines affections, on ne peut cependant tout ramener, dans l'état actuel de la science, à une unité morbide, l'*inflammation*.

L'inflammation n'est pas toujours un travail morbide : c'est souvent une des plus précieuses ressources que possède la nature pour réparer dans l'économie vivante les désordres produits par les agents extérieurs. Qu'un corps étranger pénétre dans nos parties, qu'un instrument vulnérant les divise, on voit se développer aussitôt une inflammation qui a pour but l'expulsion du corps étranger ou la cicatrisation de la blessure ; qu'une gangrène détruise tout ou partie de l'un de nos organes, nait aussitôt l'inflammation au contour de la partie frappée, une ligne de démarcation s'établit entre le mort et le vif, et la partie devenue funeste se trouve éliminée. C'est la considération de ces faits qui a porté quelques auteurs à distinguer l'inflammation en *saine* et en *morbide* ; mais dans quel but utile ? Le phénomène n'est-il pas toujours le même dans son essence ? et d'ailleurs une inflammation utile, quant au but, ne peut-elle pas devenir funeste par des circonstances accessoireles ?

Quelquefois l'inflammation ne peut être attribuée à une cause extérieure connue : on la dit alors spontanée ; mais le plus ordinairement il est possible de saisir dans l'état général du sujet une prédisposition actuelle, soit locale, soit générale, qui a dû favoriser l'explosion de la phlegmasie ; tels sont une pléthore générale ou partielle, le mouvement fébrile qui développe si vite les congestions locales ; telles sont aussi certaines idiosyncrasies qui donnent à un appareil organique une susceptibilité spéciale, etc. L'inflammation nait encore sous l'influence évidente de quelque vice intérieur, comme les scrofules, le rhumatisme, la goutte, le scorbut. D'autres dispositions qui, par leur intensité, peuvent devenir causes déterminantes, ou du moins favoriser beaucoup l'influence des causes occasionnelles de l'inflammation en général, se tirent des diverses circonstances des habitudes de la vie, telles qu'un ré-

gime trop stimulant, l'habitation dans des localités ou sous des climats dont la température est très élevée ou très basse, la mise en action répétée d'organes très irritables, comme le cerveau, la pratique de certains métiers ou de certains exercices qui exposent divers organes à une excitation vive et continue, etc. L'âge enfin place l'organisme dans des conditions qui le rendent plus ou moins apte à l'inflammation ; en première ligne la jeunesse et le tempérament sanguin qui en est l'apanage, tandis que l'espèce d'*obtusion* dont la vieillesse est frappée rend les organes moins sensibles à l'action des causes irritantes ; cependant la débilitation extrême produit quelquefois chez les vieillards une sorte de constitution nouvelle qui les tient sous l'imminence des phlegmasies viscérales les plus graves, par suite du ralentissement du mouvement circulatoire, qui entretient alors dans le parenchyme des organes une fluxion permanente que la moindre stimulation convertit brusquement en un foyer inflammatoire. Ce même affaiblissement des forces de la circulation au terme des maladies de longue durée, explique la facilité avec laquelle se développent alors les congestions inflammatoires hypostatiques qui élatent parfois de toutes parts. On peut rapprocher de ces fluxions prédisposantes à l'inflammation, celles que fixent les phlegmasies répétées dans les organes, et surtout celles qui dépendent d'obstacles au libre cours du sang, par suite de lésions au cœur ou dans les principaux vaisseaux. Les suites de l'inflammation sont assez diverses ; le plus ordinairement elle se termine par résolution, c'est-à-dire qu'elle disparaît peu à peu en parcourant ses périodes ; c'est l'issue la plus heureuse. D'autres fois il se forme d'abord un pus qui se réunit plus ou moins en un seul foyer et constitue un abcès. La terminaison la plus funeste est la gangrène, ou destruction organique de la partie ; elle paraît due à l'excès de la phlogose.

Puisque l'inflammation est toujours accompagnée d'un afflux sanguin, il est tout naturel de la combattre en diminuant la quantité de ce fluide qui se porte vers les parties affectées. La saignée générale fournit le moyen le plus simple et le plus naturel pour atteindre ce but. Mais ce n'est agir qu'indirectement. Aussi a-t-on voulu un moyen plus court et plus efficace, ce qui a fait recourir aux émissions sanguines pratiquées sur l'organe même, c'est-à-dire aux sangsues et aux ventouses scarifiées. Malheureusement ces moyens augmentent quelquefois le mouvement fluxionnaire au lieu de le modérer. Viennent au second rang les substances émollientes et mucilagineuses appliquées sur le lieu même

du mal, ou les applications froides et astringentes. Les unes et les autres diminuent également, suivant les cas, la douleur et la chaleur des parties phlogosées, les premières en facilitant la sortie du sang accumulé par la dilatation des vaisseaux engorgés, les secondes en modérant l'afford de nouveaux fluides dans la partie. Ces indications, presque toujours les mêmes dans les divers cas de phlegmasie, ont fait donner à l'ensemble des moyens réclamés le nom de *méthode antiphlogistique*. Cette méthode, employée d'une façon judicieuse, est la seule logique; mais poussée malheureusement jusqu'à ses conséquences extrêmes, elle a donné de bien fâcheux résultats; car un point indispensable pour la guérison des phlegmasies est un degré suffisant d'énergie vitale pour fournir à la nature les ressources qui lui sont nécessaires pour ramener l'état de santé à l'aide des ressources physiologiques. Le régime n'est pas moins indispensable que les moyens médicaux. Il consiste le plus souvent dans la privation absolue de toute alimentation; car indépendamment de ce que la digestion se fait mal pendant la durée des maladies inflammatoires, de nouvelles molécules nutritives portées dans le torrent circulatoire ne pourraient qu'augmenter la richesse des parties constituantes du sang, et, des lors, rendre plus active la réaction fébrile dont est accompagnée toute inflammation considérable. Les boissons douces et contenant une petite quantité de mucilage, telles que l'eau de gomme, les infusions de fleurs de mauve, de guimauve, de violette, etc.; les tisanes acidules, telles que la limonade, l'orangeade, les solutions de sirop de groseille ou de cerise, etc., sont presque toujours utiles, en étendant en quelque sorte le sang trop plastique, trop riche en parties nutritives, ce qui rend son action moins excitante sur tous les organes. L. DE LA C.

INFLEXION (*math.*). Un point d'inflexion est celui dans lequel une courbe de convexe devient concave, ou réciproquement. La courbe M'MM' offre en M (*fig. 1*) un point d'inflexion,

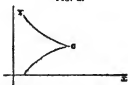
FIG. 1.



et la tangente TT' menée en ce point laisse au-dessus d'elle la branche MM'', et au-dessous la branche MM'. Il suit de là que, l'équation de la courbe étant représentée par $y = f(x)$, le coef-

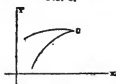
ficient différentiel du second ordre, $\frac{d^2y}{dx^2}$, doit être affecté de signes contraires à droite et à gauche du point M, et que la position de ce point lui-même est caractérisée par la relation $\frac{d^2y}{dx^2} = 0$, ou bien $\frac{d^2y}{dx^2} = \infty$. On sait, en effet, que pour qu'une quantité assujettie à la loi de continuité change de signe, il faut qu'elle passe par zéro ou par l'infini. — On ne doit pas confondre un point d'inflexion avec un point de rebroussement. Ce dernier se présente lorsqu'une courbe s'arrête dans son cours et revient sur ses pas. Le rebroussement est de première espèce lorsque les deux branches se tournent leurs convexités, comme dans la figure 2. Il est

FIG. 2.



de deuxième espèce lorsque les concavités sont concentriques, comme dans la fig. 3. La courbe

FIG. 3.



s'arrête ainsi, parce qu'au delà du point de rebroussement C, les valeurs qu'on donne à l'abscisse en déterminent d'imaginaires pour l'ordonnée. Si, avant que la courbe suspende son cours, $\frac{d^2y}{dx^2}$ donne deux valeurs de signes contraires, le rebroussement sera de première espèce; si ces valeurs sont de même signe, le rebroussement sera de deuxième espèce.

En optique, on donne le nom d'*inflexion* à une déviation qu'éprouve la lumière lorsqu'elle rase les bords d'un corps. Ce phénomène a été décrit sous le nom de *diffraction* qu'on lui donne plus communément (*voy. DIFFRACTION*). J. L.

INFLORESCENCE, *Inflorescentia* (*bot.*). Les botanistes ont donné ce nom à la partie des tiges ou des branches qui ne porte que des fleurs, ou en termes moins rigoureux, mais probablement plus clairs, aux divers modes de groupement des fleurs sur les plantes. Pour faire comprendre de quelle manière se produisent les

différentes sortes d'inflorescences, et les grandes catégories générales auxquelles on les rapporte, il est nécessaire de présenter quelques explications préliminaires. — Conformément aux idées qui ont cours aujourd'hui dans la science, un fleur est analogue, dans son ensemble, à un bourgeon dont les feuilles auraient subi des modifications plus ou moins profondes par suite desquelles elles seraient devenues les sépales, les pétales, les étamines, les carpelles du pistil. La production de ce bourgeon transformé en fleur se fait toujours à l'extrémité d'un rameau ou de la tige elle-même; mais son influence sur ce rameau ou sur la tige est telle que l'allongement de cette partie de l'axe du végétal est terminé par cela même et ne va pas au-delà, si ce n'est dans les monstruosités qui constituent ce qu'on a nommé les fleurs prolifères. Il s'ensuit que si la tige elle-même se termine par une fleur, son allongement étant terminé par cela même, de nouvelles fleurs ne pourraient se produire que sur des rameaux floraux nés au dessous de cette fleur terminale, et par conséquent, d'ordre secondaire. Chacun de ces rameaux pourra présenter à son tour les mêmes faits, c'est-à-dire qu'il donnera aussi une fleur à son extrémité, et sous cette fleur des rameaux floraux d'ordre tertiaire, et ainsi de suite. Normalement, le développement et l'épanouissement des fleurs suivront le même ordre, c'est-à-dire qu'on verra s'ouvrir d'abord la fleur qui termine la tige; en second lieu, celles qui terminent les rameaux secondaires; en troisième lieu, celles des rameaux tertiaires, etc. On aura dans ce cas les inflorescences que les botanistes nomment *définies* ou *déterminées*, ou *terminées*, auxquelles ils donnent aussi le nom d'inflorescences *centrifuges*, parce que, si toutes ces fleurs se trouvaient portées sur un même plan horizontal, l'épanouissement commencerait par la fleur située au centre de ce plan, c'est-à-dire par celle qui termine la tige. Les inflorescences définies ou terminées forment l'une des deux grandes catégories distinguées par les botanistes modernes parmi les diverses dispositions des fleurs sur la plante. — La seconde grande catégorie d'inflorescences résulte d'un mode de développement plus conforme à la marche ordinaire de la végétation. Ici la tige ne se termine jamais par une fleur; toutes les fleurs sont portées sur des rameaux nés dans la longueur de la tige et sur ses côtés, parmi lesquels les premiers formés sont les plus bas. Comme ici la partie supérieure de la tige longtemps en voie de végétation continue sans cesse d'ajouter de nouvelles fleurs à celles qui existaient déjà, on dit que l'inflorescence est *indéfinie* ou *indéterminée*; on

la nomme même *centripète*, lorsqu'on suppose que, toutes les fleurs qui la constituent se trouvant disposées sur un même plan horizontal, les premières fleurs produites et épanouies devront occuper la circonférence, tandis que les plus jeunes se montreraient au centre.

C'est surtout parmi les inflorescences indéfinies qu'on a dû établir plusieurs distinctions, à cause des diverses manières d'être qu'elles présentent. Voici une indication succincte des principales d'entre ces inflorescences. — Un *épi*, *spica*, est formé d'un axe principal nommé aussi *rachis*, dans la longueur duquel s'attachent immédiatement les fleurs dépourvues de pédoncule, c'est-à-dire sessiles. On voit chez les plantains de bons exemples d'épis. Les botanistes ont désigné par des dénominations particulières trois modifications importantes des épis. 1° Dans les graminées, on a nommé *épillet*, *spicula*, chaque groupe de fleurs portées sur un même axe et embrassées toutes ensemble, à la base, par deux folioles formant la glume (voy. *GLUME* et *GRAMINÉES*). Ce sont ces épillets qui, venant s'attacher sur les dents de l'axe commun de l'inflorescence, *rachis* ou *rafe*, constituent ce qu'on appelle vulgairement épi dans le blé, le seigle, etc. On le voit, ces prétendus épis ne peuvent être regardés comme tels que si l'on assimile les épillets eux-mêmes à des fleurs isolées. 2° Un *caton*, *amentum*, est un épi unisexué, formé de fleurs à organisation fort simple, qui se détache tout entier en se désarticulant à sa base après la sortie du pollen, s'il est mâle, et après la fructification, s'il est femelle. De nombreux exemples de chatons nous sont présentés par le grand groupe naturel des Amentacées, qui comprend presque tous nos arbres forestiers. 3° Un *spadice*, *spadix*, est un épi propre aux plantes monocotylédones, caractérisé surtout parce qu'il est plus ou moins complètement embrassé par une grande bractée ou par une spathe. Souvent les spadices sont formés de fleurs unisexuées, dont les deux sexes occupent deux points différents du même axe. Dans les palmiers, les spadices, qui sont rameaux, sont vulgairement nommés *régimes*. — Une *grappe*, *racemus*, a aussi un axe principal indéfini, servant d'attache aux fleurs; mais celles-ci sont pédonculées (voy. *GRAPPE*). On voit même ces pédoncules floraux se ramifier assez fréquemment, ce qui caractérise les *grappes composées*. — Un *corymbe*, *corymbus*, peut être regardé comme une grappe dans laquelle les pédoncules inférieurs sont très longs, les supérieurs, au contraire, très courts, de telle sorte que les fleurs se trouvent toutes portées à un même niveau, quoique portées sur des pédon-

eules qui naissent en des points très différents de l'axe primaire. On voit assez souvent des inflorescences, qui ont été d'abord en corymbe, devenir plus tard de véritables grappes, à mesure que les fleurs supérieures se développent et allongent leur pédoncule. Pour désigner cette sorte d'intermédiaire aux deux espèces d'inflorescences, les botanistes emploient, dans leurs descriptions, les mots de *grappe corymbiforme*. On voit fréquemment cette disposition des fleurs dans la famille des crucifères. Un vaste groupe, qui comprend la plus grande partie des plantes de la famille des composées, a reçu de plusieurs botanistes le nom de *corymbifères*; mais ici cette expression se rapporte à la disposition générale des rameaux dans la partie supérieure de la plante, et non à celle des fleurs elles-mêmes, qui, comme chez toutes les composées, forment une sorte d'inflorescence nommée capitule, dont nous parlerons plus loin. — Une *OMBELLE*, *umbella*, est une inflorescence dans laquelle les pédoncules non seulement élèvent les fleurs au même niveau ou sur une même surface légèrement convexe, mais encore partent d'un même point où se termine brusquement la tige ou la branche. Lorsque ces pédoncules, qu'on nomme souvent les *rayons* de l'ombelle, sont simples, c'est-à-dire ne se ramifient pas, l'ombelle elle-même est dite *simple*; lorsqu'au contraire, et ce cas est le plus fréquent, chaque pédoncule se ramifie de manière à donner au même point plusieurs pédicules terminés chacun par une fleur, l'ombelle est dite *composée*. Alors on distingue l'*ombelle générale*, qui comprend l'inflorescence entière; et les *ombellules*, dont chacune résulte de l'ensemble des ramifications d'un seul pédoncule ou rayon. La famille des Umbellifères doit son nom à l'inflorescence en ombelle qui forme l'un de ses caractères les plus nettement distinctifs. — Un *CAPITULE*, *capitulum*, revient à une ombelle simple dans laquelle toutes les fleurs seraient sessiles sur un support commun, plus ou moins dilaté, ou bien encore à un épi dont l'axe commun serait totalement raccourci. C'est l'inflorescence que présentent les espèces, en si grand nombre, de la famille des Composées. Seulement, pour cette famille, plusieurs botanistes ont cru devoir lui donner des dénominations spéciales parmi lesquelles celle qu'on rencontre le plus souvent dans les ouvrages descriptifs est celle de *CALATHIDE*, *calathis*. — Une *PANICULE*, *panicula*, est une inflorescence plus ou moins irrégulière, dans laquelle des pédoncules simples ou rameux, de longueur différente, élèvent les fleurs à des niveaux divers. On emploie habituellement le mot *panicule* pour désigner la disposition générale des ra-

meaux à fleurs de la grande majorité des graminées; mais ici, l'on ne doit pas oublier que ce mot s'applique à la disposition générale des épillets et non des fleurs isolées. Avec cette restriction, on peut citer les Avoines, les Paturlins, les Brounes, etc., comme présentant de bons exemples de panicules; mais il faut ajouter que les panicules des graminées ne sont pas toujours lâches, comme chez les genres que nous venons de citer; que souvent elles se contractent, se resserrent de manière à prendre un aspect analogue à celui d'un épi; de là le nom de *panicule spiciforme* qu'on lui donne alors; les Phléoles, les Alpistes, etc., nous fournissent de bons exemples de cette modification de l'inflorescence en panicule.

Les inflorescences définies ou terminées n'ont pas donné lieu à autant de distinctions que les inflorescences indéfinies dont nous venons de nous occuper. Il est même à peu près habituel aujourd'hui de réunir toutes ces inflorescences sous la dénomination commune de *cymes*. On se contente d'ajouter à ces mots des épithètes pour distinguer leurs modifications principales. C'est ainsi qu'on dit une *cyme dichotome*, une *cyme scorpioïde*, etc. La cyme dichotome est le type non déformé des inflorescences définies. Elle consiste en ce que la tige produit une fleur terminale, et, au dessous de celle-ci, deux rameaux qui, à leur tour, donnent chacun une fleur terminale, et, plus bas, deux autres rameaux, et ainsi de suite. Il résulte de là une série de bifurcations ou une *dichotomie*. On en trouve de bons exemples chez les Caryophyllées. Quant à la cyme scorpioïde, que l'on observe fréquemment chez les Borraginées, elle a l'aspect d'un épi unilatéral, enroulé en crosse à son extrémité. Cet aspect et cet enroulement en spirale tiennent aux causes suivantes. Après que la tige a donné la fleur terminale, elle produit, un peu plus bas, un rameau floral qui prend beaucoup de développement et qui déjette de côté cette extrémité florifère, pour se substituer à elle comme prolongation presque rectiligne de la tige proprement dite. Le rameau usurpateur se comporte de même, ainsi que tous les rameaux tertiaire, quaternaire, etc., qui lui succèdent, et de là résulte l'apparence remarquable et caractéristique de cette inflorescence.

Il faut se garder de croire que les inflorescences définies et indéfinies soient toujours nettement séparées. On les voit souvent, au contraire, se mêler, se combiner entre elles, et donner ainsi ces inflorescences que DeCandolle nommait *mêlées*, parmi lesquelles on observe des variations et des modifications trop nombreuses pour que leur examen puisse trouver place ici.

INFORTIAT (voy. PANDECTES).

INFRALAPSAIRES. C'est le nom par lequel on désigne une fraction des sectaires Prédestinés. On sait que, d'après la doctrine des Protestants et de quelques autres hérétiques, Dieu a prédestiné un certain nombre d'hommes à la damnation, et qu'il leur refuse les grâces nécessaires au salut. Mais, selon quelques-uns, ce décret de prédestination est absolu, indépendant de la chute originelle, et antérieur à la prévision de cette chute; on appelle ces sectaires *Antélapsaires* ou *Supralapsaires*. Selon d'autres, il n'a lieu qu'en conséquence du péché originel; on désigne ceux-ci sous le nom d'*Infralapsaires*. Ils enseignent que le genre humain ayant mérité la damnation par le péché originel, Dieu, qui a prévu cette chute de toute éternité, a résolu de tirer de cette masse de perdition un certain nombre d'hommes, et d'y laisser les autres; de sorte qu'en vertu de ce décret, il accorde aux premiers les secours nécessaires pour se sauver, mais que les autres en demeurent privés et destinés à la damnation éternelle. On comprend tout ce que ces systèmes ont de contraire aux perfectionnements divins et à la doctrine de l'Écriture-Sainte, où Dieu nous révèle, d'une manière si claire et si formelle, sa volonté de sauver tous les hommes. Ils sont d'ailleurs trop opposés à toutes les idées chrétiennes pour qu'il soit nécessaire d'en offrir la réfutation.

INFULE (antiq.). C'était, selon Servius (*Æneid.*, lib. X, in vers. 538), une bande en manière de diadème, de chaque côté de laquelle pendaient des rubans. Elle était, le plus souvent, large, mêlée de blanc et de pourpre, et entortillée. L'infule était la marque de la dignité sacerdotale. On l'a souvent confondue avec le diadème. Elle ressemblait en effet à cet ornement; mais elle en différait, autant qu'on puisse conjecturer, en ce qu'elle n'était pas, comme lui, d'une largeur partout égale. Justin (lib. II, cap. 10) donne pourtant le nom d'infule aux diadèmes des rois orientaux qui vinrent à la rencontre d'Alexandre en Syrie. Il faut éviter de confondre, comme on l'a fait souvent, l'infule avec les *vitæ* ou rubans qui servaient à l'attacher. — On a donné quelquefois le nom d'*infule* au vêtement des prêtres que l'on appelle chasuble.

INFUSION (méd.). Du latin *infundere*, verser dessus. L'*infusion* résulte de l'action d'un liquide bouillant versé sur les substances médicamenteuses, sans continuation de l'action du calorique étranger à ce liquide; ce qui la distingue de la *decoction*, de la *digestion* et de la *macération* (voy. ces mots). Les substances que l'on fait le plus ordinairement infuser sont des par-

ties tendres et faciles à pénétrer par les liquides, les fleurs et les feuilles surtout; quelquefois, mais rarement, en raison de leur dureté, les écorces et les racines. — Les parties destinées aux infusions doivent être soigneusement mondées; si ce sont des fleurs et des feuilles séchées, elles doivent être entières et conserver la couleur ainsi que l'odeur qui les distinguent. Un état différent serait le signe de la vétusté, d'une mauvaise préparation, et les infusions qui en résulteraient, outre qu'elles seraient dépourvues d'efficacité, exciteraient encore la toux par la poussière qu'elles contiendraient inévitablement. Les infusions doivent, en général, être légères, c'est-à-dire peu chargées de principes solubles. C'est une erreur, malheureusement trop répandue, de croire que les infusions fortes puissent être plus efficaces; elles sont, au contraire, excitantes et indigestes. — Les infusions doivent se faire dans des vases clos; l'action du liquide bouillant ne doit pas être prolongé plus de six à dix minutes pour les fleurs, et dix à quinze pour les feuilles, temps au delà duquel le liquide, trop coloré, devient désagréable au goût et fatigant pour l'estomac. — Les infusions sont des remèdes domestiques. Elles servent surtout en lavements, en lotions et en tisanes. Dans cette dernière circonstance, elles sont ordinairement données tièdes, et, selon les cas particuliers, édulcorées avec le miel, le sucre ou bien un sirop approprié.

INFUSOIRES. A la fin du XVIII^e siècle, Leuwenhoek, en observant, à l'aide de fortes loupes qu'il construisait lui-même, l'eau des marais, quelques infusions et diverses matières plus ou moins liquides, découvrit tout un monde d'êtres qui, échappant à la vue simple, étaient demeurés jusqu'alors complètement inconnus. Dès lors, et en même temps que le microscope se perfectionna, le nombre de ces êtres se montra de plus en plus considérable, et leur existence de plus en plus générale dans les eaux qui tiennent en dissolution des produits d'origine organique et des sels. Les observations successives de Baker, de Tremblay, de Bill, de Roesel, de Ledermüller, d'Eichhorn et de bien d'autres, avaient déjà enrichi le catalogue des animalcules microscopiques, lorsque Otto Fred. Muller, fort lui-même de ses propres recherches, voulut essayer de classer le résultat de toutes ces études, et de déterminer les espèces, de leur donner des noms après en avoir formé des genres. Ce travail était un peu prématuré. Réunir en une même classe des objets dont l'extrême petitesse est le seul caractère commun, c'était s'exposer à faire des rapprochements que la nature désavouait. En effet, on ne tarda pas à recon-

naître des choses très diverses dans cette collection de 379 espèces microscopiques nommées et vaguement caractérisées par l'illustre naturaliste danois. On y trouvait des spores de plantes aquatiques, des végétaux élémentaires, et jusqu'à des débris d'organes, des fragments de branchies de mollusques. G. Cuvier et Lamarck établirent des distinctions importantes parmi les véritables animaux microscopiques, distinctions qui, négligées par Bory de Saint-Vincent, furent complétées plus tard et parfaitement justifiées, notamment depuis les récentes observations de M. Ehrenberg. Aujourd'hui, le nom d'animalcules infusoires est plus spécialement réservé à un ensemble de petits êtres gélatineux, qui se ressemblent par la simplicité, au moins apparente, de leur organisation. Quant aux espèces mieux organisées, qui réclament, pour être étudiées et bien vues, le secours du microscope, une partie trouve tout naturellement place dans d'autres classes du règne, et on en groupe d'autres en une classe particulière sous les noms de *Systolides* ou de *Rotatoires*, en les réunissant au type général des animaux articulés. C'est dans cette dernière catégorie que nous rencontrons les *Brachions*, si voisins, par leur carapace, de certains crustacés inférieurs, les *Rotifères*, les *Tardigrades*, auxquels Spallanzani reconnut la faculté de ressusciter après une dessiccation plus ou moins longue, faculté révoquée en doute par Bory de Saint-Vincent et d'autres, mais parfaitement démontrée des lors et très bien expliquée par la consistance du tégument qui préserve d'une véritable dessiccation, et par conséquent de la mort, les organes qu'il recouvre.

Les Infusoires proprement dits sont généralement plus petits que les *Systolides*, car s'il en est qui atteignent une dimension de deux ou trois millimètres, en moyenne; ils ne dépassent guère un dixième de millimètre.

Les plus grands apparaissent à l'œil nu comme des points blancs ou colorés ou comme une poussière, tantôt attachés à des corps submergés, tantôt flottants dans le liquide. Quant aux petits, le microscope seul les fait apercevoir. La plupart sont transparents et incolores, quelques-uns sont teints de nuances diverses, bleues, vertes, plus rarement rouges, quelquefois brunes. Ils ne se montrent avec abondance que dans les liquides où des matières organiques ont séjourné, dans les infusions aqueuses artificielles de graines, d'herbes, ou dans les eaux des marcs, des ornières, des fossés. L'eau parfaitement pure, c'est-à-dire l'eau distillée, ne peut nourrir ces êtres et n'en contient pas; les eaux courantes elles-mêmes en renferment peu.

La forme de ces animalcules est ou circulaire ou ovulaire, et leur tissu semble homogène, glutineux; quelquefois cependant on distingue leur surface un tégument plus dense que la partie profonde du corps. Le plus grand nombre présentent des appendices filiformes plus ou moins nombreux, des cils vibratiles qui servent aux mouvements de translation ou à amener des aliments à la bouche, ou des filaments en petit nombre qui exécutent un mouvement ondulatoire. Enfin, il est incontestable pour beaucoup d'infusoires, qu'ils ont au moins une dépression par laquelle les molécules alimentaires pénétrèrent dans leur tissu et qui représente une sorte de bouche. Cette bouche est-elle le commencement d'un appareil digestif, d'un conduit alimentaire? C'est ce que pense M. Ehrenberg, c'est ce qu'il croit avoir nettement aperçu et pouvoir démontrer avec une parfaite évidence. Il est de fait qu'on voit très distinctement dans la masse de l'infusoire deux phénomènes qui semblent justifier l'opinion du célèbre micrographe de Berlin: d'une part, des amas de molécules venues séparément du dehors, et qui, après avoir pénétré dans l'organisme, se sont accumulées en masses globuleuses; d'autre part, des espaces circulaires qui paraissent vides. Mais d'abord ces espèces de sacs, tant pleins que vides, devraient être en communication soit avec la bouche, soit entre eux, pour constituer les diverses parties d'un même appareil. M. Ehrenberg a cru reconnaître cette communication; il représente ces sacs comme autant d'estomacs, tantôt suspendus, en forme de grappe, à un canal venant de la bouche, tantôt distribués sur les côtés d'un intestin qui traverserait l'animal; de là sa division des Infusoires (qu'il nomme *polygastriques*), en *anentéres* et *entéro-dèles*. Or, la réalité de ces dispositions est très contestée et réellement plus difficile à admettre que ne le pense M. Ehrenberg, auquel un micrographe français, M. Dujardin, fait depuis longtemps, sous ce rapport, une opposition très vive, interprétant à son tour les vacuoles des infusoires par l'extrême diffluence et la facile pénétrabilité de leur tissu. Cette dernière manière de voir, partagée par beaucoup de personnes, en Allemagne comme en France, repose sur des faits assez significatifs. D'abord on rencontre les prétendus estomacs dont il s'agit chez des infusoires complètement privés de bouche et qui se nourrissent par une simple absorption générale; puis leur nombre varie sur le même individu d'un moment à l'autre; on les voit tour à tour se réunir et se confondre pour former une seule cavité, ou bien se diviser, en un mot, se comporter comme le feraient des espaces

accidentellement creusés dans une matière diffuse par d'autres matières liquides ou solides qui y ferraient invasion et s'y fraieraient une route, tantôt s'arrêtant et s'accumulant, tantôt cheminant plus loin. Somme toute, il est assez bien démontré que l'organisation des Infusoires est très peu spécialisée; que, sauf leur tégument parfois distinct et plus ou moins résistant, sauf les cils qui s'agitent à leur surface, sauf une bouche suivie d'un court œsophage chez une partie de ces animalcules, nous chercherions en vain des organes déterminés, comparables à ceux des animaux plus élevés. Les diverses fonctions vitales sont encore peu énergiques, et, par cela même, peu localisées. Il a fallu à M. Ehrenberg plus d'imagination que de critique, pour prêter à des êtres aussi simples, jusqu'à des nerfs, des organes sensoriaux et des appareils de reproduction. Les Infusoires se reproduisent exclusivement par division, et l'on a remarqué que cette division se règle sur des espèces de noyaux analogues à ceux qu'on trouve dans les cellules des tissus élémentaires. Les nouveaux individus qui procèdent de ces partages fréquents et faciles à observer, notamment chez les Vorticelles, ne sont pas toujours semblables à ceux dont ils procèdent, et il semble qu'il y ait souvent dans le partage d'un Infusoire comme un dépouillement des noyaux qu'il renferme, et le passage de ceux-ci d'un état organique inférieur à une forme plus élevée. Tout porte à croire que ces animalcules, nommés quelquefois, avec assez de bonheur, *protozoaires* ou animaux du premier degré, sont des larves et représentent, comme telles, les phases d'un développement plutôt que des espèces revêtues de leurs caractères définitifs. M. Dujardin a pu se convaincre des changements considérables qu'éprouvent certains infusoires, lorsque le liquide où ils vivent vient à se modifier. Ces faits réduisent déjà de beaucoup les cas dans lesquels on a voulu voir des générations spontanées, car l'apparition subite de nouveaux infusoires dans un liquide qui en contenait d'autres, ne serait plus qu'un fait de métamorphose. Ce n'est pas, toutefois, que chaque espèce n'ait ses conditions déterminées d'existence. Il en est qu'on ne rencontre que dans le corps d'autres animaux; telles sont les Opalines qui habitent les intestins des Grenouilles, des Lombrics, etc. D'autres vivent dans les eaux douces, ou courantes, ou stagnantes, d'autres dans l'eau de mer et parmi les Algues.

L'instabilité des formes et l'incertitude qui règne sur l'état définitif des Infusoires, doivent faire considérer tout essai de classification de ces êtres comme difficile et plus ou moins précaire. C'est ce qu'a très bien compris

M. Dujardin, en proposant celle de toutes les méthodes qui préjuge le moins les questions en litige, tout en donnant à chaque ordre de caractères sa véritable valeur relative. Ce naturaliste commence par mettre à part quelques groupes à formes symétriques qui, sous ce rapport, sont une sorte d'exception dans la classe: les *Chatonotus*, les *Planarioles*, appartenant peut-être à des classes plus élevées. Restent les *infusoires asymétriques*, c'est-à-dire le plus grand nombre. — Dans un premier ordre, nous rencontrons des animalcules dépourvus de tout organe locomoteur. Ils ne forment qu'une famille, sous le nom de *VIBRIONIENS* (fig. 1), caractérisés par

FIG. 1.



un corps filiforme et contractile. — Un second ordre comprend des espèces pourvues de diverses sortes d'expansions, ou contractiles et ramifiées comme dans les familles des *AMIBIENS* (fig. 2) et des *RHIZOPONES*, ou simples et à peine contrac-

FIG. 3.

FIG. 4.

FIG. 2.



tiles (fig. 3), comme dans les *ACTINOPHRIENS* (fig. 4). — Le troisième ordre nous offre des infusoires sans bouche, munis d'un ou plusieurs appendi-

FIG. 7.

FIG. 6.

FIG. 5.



ces filamenteux en forme de fouet. Les uns n'ont pas de téguments distincts et composent la famille des *MONADIENS* (fig. 5); les autres ont un tégument et se subdivisent selon qu'ils sont aggrégés ou isolés. Les aggrégés le sont de manière à former une masse commune; tels sont les *VOLVOCIENS* (fig. 6); tandis que les *DINOBIENS* ne tiennent les uns aux autres que par un point, et forment des polyptères rameux. Les familles de cet ordre, dont les individus sont isolés et nagent, sont les *TÉCAMONADIENS* à peau non contractile, les *EUGLÉNIENS* (fig. 7) à peau contractile, et les *PÉRIDINIENS* non contractiles, mais pourvus de quelques cils vibratiles implantés dans un sillon,

— L'ordre IV réunit cinq familles qui se meuvent exclusivement par des cils, la peau ne se contractant pas. Cesont : les ENCHELYENS, sans bouche et

FIG. 8. FIG. 9.

FIG. 10.

FIG. 11.



dont les cils sont épars sans ordre (fig. 8); les TRICHOBIENS (fig. 9), dont la bouche est indiquée au moins par un rang de cils en écharpe; les KÉNOBIENS (fig. 10), qui ajoutent aux caractères des précédents quelques cils raides, droits ou crochus. Ces familles ont le corps nu. Il est cuirassé chez les PLOESCONIENS, dont la cuirasse se décompose néanmoins avec le reste du corps, et chez les ENVILIENS (fig. 11), animalcules pédiculés, à cuirasse persistante. — Enfin viennent se ranger dans un V^e ordre cinq familles, dont la peau lâche, réticulée, contractile, est au moins indiquée par la présence constante de cils disposés en séries régulières. Les espèces des trois premières sont toujours li-

FIG. 12.

FIG. 13.

FIG. 13 bis.



bres : ce sont les LEUCOPHRIENS, qui manquent de bouche; les PARAMÉCIENS (fig. 12), qui en ont une, mais sans moustache ciliaire; les BURSARIENS, qui ont à la fois bouche et moustache. Dans les autres familles, les animaux sont fixés, ou volontairement ou organiquement, aux corps submergés : les UNICÉLAIRES se fixent à volonté; les VORTICELLIENS (fig. 13 et 13 bis) sont attachés, au moins temporairement, par une partie de leur corps, ou par un appendice spécial.

Ces vingt familles représentent, ainsi groupées et caractérisées, le système des animaux infusoi-

FIG. 14.



res tel qu'il s'offre à nous dans l'état actuel de nos connaissances, débarrassé de toutes les fausses additions qui le surchargeaient jadis, et séparé

Enceyl. du XIX^e S., t. XIV^e.

du groupe très différent des systolidés (fig. 14).

INGA, *Inga* (bot.). Genre de la famille des légumineuses-mimosées, de la monadelphie-polyandrie dans le système de Linné. Les végétaux qui le forment sont des arbres et des arbrisseaux spontanés en Amérique et dans l'Asie tropicale, souvent armés d'aiguillons stipulaires, à feuilles pennées sans foliole impaire simplement, ou doublement; à fleurs polygames, réunies en capitules globuleux ou ovoïdes, quelquefois en épis cylindriques, distinguées surtout par les caractères suivants : calice tubuleux-campanulé, à quatre ou cinq dents ou divisions; corolle attachée au fond du calice, monopétale, tubuleuse un peu en entonnoir; étamines au nombre de dix ou beaucoup plus, périgynes, longuement saillantes, monadelphes dans le bas, à anthères presque globuleuses-didymes; ovaire allongé et étroit, surmonté d'un style grêle que termine un stigmate un peu renflé. Le légume de ces plantes est allongé, comprimé, coupé d'intersections transversales, bivalve, rempli de pulpe ou d'une matière comme farineuse. — On cultive pour leur beauté les deux espèces suivantes : — L'INGA MAGNIFIQUE, *Inga pulcherrima*, Cervant., est un joli arbuste du Mexique, presque aussi remarquable par ses élégantes feuilles bipennées que par ses fleurs groupées par quinzaines environ, d'un beau rouge cramoisi avec lequel contrastent les filets bruns des étamines. — L'INGA ANOMAL, *Inga anomala*, Kunth, est également un arbuste du Mexique, à feuilles bipennées et très légères; ses fleurs forment de beaux épis terminaux qui produisent beaucoup d'effet par leurs longs faisceaux d'étamines colorées en pourpre violacé foncé, avec les anthères d'un jaune d'or. — Ces deux belles plantes exigent une bonne serre tempérée ou même la serre chaude. On les cultive en terre de bruyère, et on les multiplie par boutures.

INGELBURGE ou **ISEMBURGE**, Reine de France, fille de Valdemar IV et sœur de Canut IV, rois de Danemarck. Elle devint l'épouse de Philippe-Auguste en 1192, et quatre mois après, le mariage fut déclaré nul, à Compiègne, sans qu'on pût savoir la cause de l'aversion que le roi donnait pour raison de ce divorce. Elle fut reléguée à Etampes, où elle vécut assez misérablement pendant que Philippe-Auguste se donnait pour femme Agnès, fille du duc de Méranie. Cette conduite du roi appela sur sa tête les foudres de l'Eglise. En 1199, Innocent III le frappa d'excommunication, et mit le royaume en interdit, dans un concile, dont un autre de 1201 renouvela les anathèmes. Philippe-Auguste céda après ce second arrêt. Il quitta Agnès et reprit Ingelburge. Il n'en eut

pas d'enfants. Elle lui survécut treize ans, retirée à Corbeil et y vivant du douaire de 12,000 livres, qu'il lui avait laissé. Quand elle mourut, en 1236, elle avait soixante ans.

INGÉNIEUR. Cette dénomination s'applique aujourd'hui à une classe assez nombreuse de personnes, qui ont acquis, par une éducation spéciale, les connaissances nécessaires pour diriger des travaux publics, des constructions d'usines et de machines, ou même des opérations industrielles d'une certaine importance. On peut lui assigner deux étymologies différentes; ainsi, comme il est incontestable que l'ingénieur, à quelque spécialité qu'il se consacre, a essentiellement besoin d'invention, de sagacité, en un mot d'une aptitude intellectuelle très développée, rien n'empêche de faire dériver ce mot d'*ingenium*, invention, génie. On peut dire aussi que la même dénomination dérive, plus naturellement, du vieux mot français *engein*, qui signifie machines; de telle sorte qu'à ce deuxième point de vue ingénieur signifierait seulement : homme qui connaît les machines. Au surplus, cette distinction a peu d'importance puisqu'il résulte des termes employés par plusieurs auteurs anciens, notamment par Guillaume-le-Breton, dans l'histoire de Philippe-Auguste, que les grandes machines de guerre étaient désignées sous le nom d'*ingenia*. En outre, ces mêmes machines étaient généralement manœuvrées par ceux qui en étaient les inventeurs. Personne d'ailleurs ne serait disposé à contester le titre d'homme de génie aux ingénieurs éminents, créateurs de ces grands ouvrages qui, dans les travaux publics comme dans l'industrie particulière, sont regardés comme les merveilles de la civilisation européenne.

Dans la presque totalité des gouvernements, l'importance de certains services publics, soit militaires, soit civils, tels que l'attaque et la défense des places fortes, la création et l'entretien des voies de communication, etc., a fait créer, exclusivement pour les besoins de ces services, des *corps d'ingénieurs* salariés par l'État. Ces ingénieurs sont fonctionnaires publics et soumis, en conséquence, à une hiérarchie administrative. Il n'en est pas de même en Angleterre, où les travaux publics sont presque toujours exécutés par voie de concession, au moyen d'entreprises, ou de compagnies qui ébaissent elles-mêmes leurs ingénieurs, et où les routes sont pourvues de barrières à péage, dont les produits donnent aux administrations provinciales et communales les moyens de pourvoir à leur entretien, en dehors des ressources du trésor. Cette manière de procéder

est dans les mœurs et les usages de l'Angleterre, dont le gouvernement n'intervient que très exceptionnellement dans des travaux, quels qu'ils soient, réservant ainsi toutes ses ressources pour la haute politique. Mais à côté de ce fait isolé on peut citer l'exemple de la très grande majorité des gouvernements, qui ont jugé utile d'avoir, à eux, des corps d'ingénieurs, et qui ont successivement adopté, depuis 1814, l'organisation impériale de notre corps des ponts-et-chaussées, telle qu'elle se trouve formulée dans le décret du 25 août 1804. On peut voir aux mots **GÉNIE MILITAIRE**, **GÉNIE MARITIME**, **PONTS-ET-CHAUSSÉES**, **MINES**, les principaux détails de l'organisation de ces corps d'ingénieurs. Pour compléter ce qui se rattache aux services publics, il nous reste à dire quelques mots de l'organisation des services moins nombreux, mais néanmoins fort importants, dont les sujets sont également puisés dans l'Ecole polytechnique.

D'après le dernier décret organique, en date du 11 novembre 1848, cette école doit, indépendamment des corps ci-dessus nommés, fournir des sujets : à celui des *ingénieurs hydrographes*, à l'administration des *poudres et salpêtres*, à celle des *lignes télégraphiques*, à celle des *labors*; enfin à toutes les autres branches du service public exigeant des connaissances étendues dans les sciences mathématiques, physiques et chimiques.

INGÉNIEURS HYDROGRAPHES. — Ce corps, composé d'un personnel peu nombreux (2 à 3 ingénieurs en chef, 12 à 15 ingénieurs ordinaires ou élèves), est chargé, sous les ordres du ministre de la marine, de tout ce qui concerne l'hydrographie des côtes de France et d'Algérie, ainsi que du levé des cartes marines, et de toutes autres descriptions nautiques pouvant intéresser nos relations maritimes.

L'importance de ce service n'a jamais été contestée. En effet, les abords des côtes sont fréquemment parsemées d'écueils, de bas-fonds souvent invisibles à l'œil, et qui constituent une cause de dangers pour les navires. La multiplicité, encore aujourd'hui si déplorable, des naufrages, les pertes ainsi causées chaque année à l'État, au commerce et aux familles, faisaient au gouvernement un devoir de prendre toutes les mesures propres à remédier, autant que possible, à cette nature de dommages, et c'est ainsi qu'a pris naissance le corps des hydrographes, chargé de lever et de dresser, avec toute la précision possible, de nouvelles cartes de nos côtes. Ce beau travail, entrepris depuis environ 40 ans, se continue avec persévérance. Commencé sur un plan uniforme, il a

pour résultat de rattacher régulièrement tous les points importants de la côte à la grande triangulation sur laquelle est basé la carte générale de la France qui s'exécute sous la direction du ministre de la guerre. Son résultat est donc du plus haut intérêt. Le dépôt des cartes et des plans de la marine est aujourd'hui très riche en documents publiés par les ingénieurs de ce corps, et d'ici à peu d'années on espère voir compléter tout le travail d'ensemble, auquel il n'y aura plus à ajouter que des perfectionnements successifs.

Le corps des **INGÉNIEURS GÉOGRAPHES**, qui d'abord avait été spécialement chargé des opérations géodésiques se rattachant à la rédaction de la carte générale de France, entreprise sous la direction du ministre de la guerre, a été refondu, à partir de 1831, dans celui de l'état-major qui continue d'accomplir ce grand et beau travail. Il ne nous reste donc qu'à mentionner très sommairement les autres.

INGÉNIEURS DE L'ÉTAT ATTACHÉS A DIVERSES RÉGIES OU ADMINISTRATIONS PUBLIQUES.— Depuis très longtemps l'administration des poudres et salpêtres est en possession de prendre, chaque année, un ou deux sujets sortant de l'Ecole polytechnique, pour les attacher à la surveillance des diverses fabrications qui rentrent dans sa spécialité. Leurs fonctions ont varié à différentes époques; mais c'est généralement en qualité de sous-commissaires et de commissaires qu'ils sont préposés à cette surveillance, sous le contrôle des officiers supérieurs d'artillerie, auxquels cette attribution est particulièrement dévolue, en vertu des lois et des règlements. — C'est seulement depuis un temps plus rapproché que l'administration des tabacs, vu l'extrême accroissement qu'a pris la fabrication de ses produits, a réclamé le concours d'agents pourvus de l'instruction la plus avancée dans les sciences physiques et mathématiques, afin d'assurer le succès des travaux se rattachant aux constructions et aux machines, dans tout ce qui touche la fabrication, les manipulations successives et la conservation des tabacs. La manufacture de Paris comprend aujourd'hui un personnel nombreux et de puissantes machines. — A partir de la même époque, l'administration des lignes télégraphiques a également demandé à recevoir, chaque année, deux ou trois élèves sortant de l'Ecole polytechnique, pour appliquer leurs connaissances dans cette nature d'opérations. L'immense progrès réalisé tout récemment par l'adoption des lignes électriques, dont l'application, naguère à peine connue, a été bientôt universelle, donne aujourd'hui à cette mesure un intérêt très grand. En effet, il n'était pas

possible d'assigner aux élèves sortis de cette école une destination à la fois plus importante et plus scientifique.

INGÉNIEURS CIVILS. — Indépendamment des différents corps d'ingénieurs, dont il vient d'être question comme exerçant des fonctions publiques, il existe des ingénieurs civils qui ont acquis, à leurs risques et périls, les connaissances nécessaires pour remplir, en dehors des travaux du gouvernement, les fonctions de constructeurs ou directeurs d'usines, de machines à vapeur, de filatures. En France, il y a une vingtaine d'années, le titre d'ingénieur civil n'était pas entouré de garanties suffisantes, de sorte qu'en l'absence d'un enseignement organisé, ce titre pouvait être usurpé par des personnes d'une instruction douteuse. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, depuis l'organisation de l'*Ecole centrale des arts et manufactures*, instituée à Paris en 1829, et destinée à former des constructeurs et des directeurs d'usines, des chefs de manufactures, etc. Dès son origine, cet établissement a paru digne de l'intérêt du gouvernement. La bonne direction donnée à ses études et les résultats obtenus ont justifié, de plus en plus, cet intérêt. Des subventions régulières, accordées par l'État et par les conseils généraux d'environ vingt départements, permettent chaque année, d'étendre à environ soixante jeunes gens les bienfaits d'un enseignement industriel basé sur des connaissances positives, et pouvant concourir puissamment à assurer les progrès de l'industrie nationale. Tous les aspirants à l'Ecole centrale sont assujettis à des examens préalables, dont les programmes sont arrêtés par le conseil des études. Les jeunes gens admis aux frais de l'État ou des départements, ne peuvent se présenter que de 16 à 18 ans. Pour ceux qui sont entretenus à leurs frais, il n'y a pas d'autre limite d'âge que celle de 16 ans au moins. L'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris délivre, à la fin des trois années d'études, aux élèves qui en ont suivi les cours avec succès, et qui ont prouvé leur capacité, dans les examens de sortie, des *diplômes* d'ingénieurs civils, en vertu desquels ils sont reconnus aptes à rendre, dans une foule de positions, de très grands services aux intérêts industriels. Le nombre des ingénieurs civils sortis de cette école est déjà très considérable, et les emplois qu'ils occupent témoignent de leur capacité.

INGÉNIEURS AGRICOLES. — Dans les contrées qui, comme le nord de l'Italie, jouissent d'avantages particuliers sous le rapport des irrigations, etc., une classe particulière d'ingénieurs a été affectée à la spécialité des travaux qui s'y ratta-

ehent. Le Piémont et la Lombardie sont, sous ce rapport, les localités les plus remarquables. Les agents dont il s'agit sont des ingénieurs civils, indépendants de ceux qui sont pris dans le corps des ponts-et-chaussées pour être attachés à la surveillance des travaux du gouvernement. Les ingénieurs de cette classe doivent pouvoir exercer toutes les attributions dans lesquelles des connaissances physiques et mathématiques sont nécessaires pour assurer le succès des nombreux travaux intéressant la production agricole, ou même l'économie rurale dans son ensemble. Ils se partagent en trois subdivisions principales, suivant que la spécialité de leurs études se porte, soit sur la chimie et la minéralogie, soit sur la mécanique, soit sur l'hydraulique, agricoles. Ces subdivisions comprennent : 1° l'étude des sols arables et des divers mélanges qui peuvent les améliorer ; celle des engrais et des amendements, la recherche de ces derniers, etc., 2° les divers systèmes de construction et le choix des matériaux les mieux appropriés aux ressources de telles ou telles localités ; la construction et le perfectionnement des outils, des instruments et des machines, qui peuvent rendre de si grands services à l'agriculture, 3° enfin, l'ensemble des travaux hydrauliques se rattachant aux dessèchements, aux assainissements, aux irrigations, aux limonages, ainsi qu'aux questions de curage, de partage d'eau, et autres analogues, qui se présentent si fréquemment aujourd'hui.

Cette classe d'ingénieurs n'existait, anciennement, que dans les localités où avaient lieu de grands travaux, soit de dessèchement, soit d'irrigation ; l'Italie était même le seul pays où l'on trouvât un corps d'enseignement complet, à cet égard. Mais depuis un certain nombre d'années tous les gouvernements d'Europe ont reconnu qu'il était indispensable de former des sujets pour une nature d'opérations aussi spéciale qu'intéressante au point de vue de la richesse publique. La Prusse, le Wurtemberg, la Bavière et les autres États d'Allemagne ont eu successivement leurs ingénieurs agricoles ; la Belgique n'est point restée en arrière du progrès et obtient dans cette voie les améliorations les plus remarquables. En France, le besoin de cet enseignement était tellement senti que, depuis plusieurs années, les conseils généraux de beaucoup de départements, ainsi que d'autres assemblées, en faisaient l'objet constant de leurs vœux et de leurs délibérations. Ce n'est cependant qu'à partir de 1850 qu'il leur a été donné satisfaction. Actuellement des cours de *génie rural* se trouvent institués dans les principales écoles régionales d'agriculture. Enfin, un cours d'agriculture et

d'*hydraulique agricole* a été compris, à la même époque, parmi ceux de l'Ecole nationale des ponts-et-chaussées, tant pour l'instruction des ingénieurs de ce corps, chargés des services relatifs aux irrigations, aux dessèchements, etc., que pour celle des élèves-externes, qui, par suite d'une décision récente, sont désormais admis à participer à l'enseignement de cette école spéciale.

N. B.

INGÉNU (*hist.*). Les Romains donnaient ce nom à la personne née de mère libre : un esclave rendu à la liberté devenait *affranchi*, mais non pas *ingénu*. Lorsque les Gaules passèrent de la domination romaine à celle des barbares, les *ingénus* perdirent plusieurs de leurs privilèges : Grégoire de Tours le constate lorsqu'il dit : « Plusieurs de ceux qui du temps de Chilbert-le-Vieux avaient été *ingénus*, furent soumis à payer l'impôt. » Le sens du mot varia aussi, car le même auteur dit encore : « Celui qui est fait libre devient *ingénu*. » Le nom de *charte d'ingénuité*, donné aux lettres d'affranchissement, confirme cette extension de sens. Nous croyons utile de citer en partie une de ces chartes : « Celui qui absout du joug de la servitude son serviteur ou sa servante en recevra, sans aucun doute, la récompense de celui qui a dit : Déliez et vous serez déliés, donnez et il vous sera donné. C'est pourquoi, moi l'ermite, pour le remède de mon âme et au nom de Dieu, je renvoie *ingénue* ma servante Hildeburge, pour qu'elle soit et reste dorénavant *ingénue*, etc. » Rien ne prouve mieux l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage.

EM. LEFÈVRE.

INGOLSTADT. Ville forte de la Bavière, et chef-lieu de cercle. Elle est située au confluent du Schuller et du Danube, et compte une population de 6,000 âmes. Elle était célèbre autrefois par son université fondée en 1472, et transférée à Landshut en 1800. Il fut un temps où cet établissement scientifique comptait jusqu'à 4,000 étudiants. On remarque les fortifications commencées en 1539, détruites par les Français, en 1800, après un siège de trois mois, rétablies et considérablement augmentées depuis 1827 ; l'église de Notre-Dame, bel édifice gothique qui contient plusieurs mausolées de personnages célèbres, et l'ancien collège des jésuites, fondé en 1555, et le plus ancien de l'Allemagne.

INGRATITUDE. C'est le vice des orgueilleux, des méchants et des sots ; c'est presque dire que c'est le plus général de tous les vices. Rien n'est beau comme de faire du bien aux hommes ; rien n'est beau comme de se souvenir du bien qu'on a reçu. L'ingrat n'a pas de cœur et il n'a pas d'esprit ; c'est un être doublement

à plaindre ou doublement à mépriser. — Les anciens ont trouvé de dures flétrissures pour l'ingratitude; c'est ce qu'il y a de moins défec-tueux dans leur morale. La théorie des bienfaits de Sénèque est la théorie des devoirs des hom-mes. Ils doivent tout à Dieu qui les a créés et qui les conserve : l'ingratitude est toute la raison des impiétés qui souillent la terre. Après les bienfaits de Dieu s'offrent les bienfaits des pa-rents; c'est toute l'explication des liens de la famille. Les enfants ingrats sont maudits; ils troublent l'ordre dans ce qu'il a de plus naturel et de plus sacré. Et ainsi des biens que les hom-mes trouvent dans l'état de société. La société les reçoit dès la naissance; elle protège leur fai-blesse et les couvre de soins par les devoirs mu-tuels qu'elle prescrit, et cela, grâce à la reli-gion qui sanctionne ces devoirs, et en fait des vertus qu'elle sanctifie. Méconnaître ces biens, soit qu'ils viennent de la société, soit qu'ils viennent des hommes formés et instruits par elle, c'est manquer à sa propre destination : l'ingratitude est anti-sociale, elle tend à ren-fermer chaque individu dans sa personnalité : c'est le vice naturel de l'état sauvage.

La pure raison a suffi aux anciens pour arriver à de telles théories; le christianisme les a en-suite perfectionnées et comme divinisées; d'où il suit que l'ingratitude dans le christianis-me est une sorte d'énormité. Il y a une ingra-titude que les moralistes n'ont guère aper-çue, c'est l'ingratitude politique. Il est vrai que ce qu'on fait pour les partis peut souvent res-sembler à un calcul. Il est pourtant ici des sacrifi-ces qui ont souvent tout le caractère de l'ab-négation; les méconnaître est un triste indice, à moins qu'on ne dise que ce n'est pas par de tels devoirs que se conserve la société : ce serait pro-clamer la théorie de l'égoïsme. Toujours est-il que l'ingratitude est le vice des mauvais cœurs. Aussi arrive-t-il souvent qu'elle va jus-qu'à la haine des bienfaiteurs. C'est pourquoi on ne saurait trop la flétrir; elle est à la fois une injustice et une lâcheté. La loi civile l'a con-damnée (art. 955 du Code civil). La morale doit surtout la faire haïr. La langue elle-même la marque d'un signe déshonorant, en disant d'une nature rebelle qu'elle est ingrate, comme pour signifier qu'elle ne mérite pas d'être cultivée.

INGRIE. Cette contrée, appelée en russe *Ijorskaja-Zemlia*, c'est-à-dire terre d'*Ijorka*, est une ancienne province de Russie, qui forme à peu près le gouvernement actuel de Saint-Pé-tersbourg. Elle fut conquise sur les Suédois par Pierre-le-Grand, en 1703.

E. C.

INGUINAL, de *inguen*, AINE (voy. ce mot).

INHUMATION. Tout ce qui concerne l'his-

toire des inhumations a été traité aux mots FU-NÉRAILLES et SÉPULTURES. Nous n'avons donc à nous occuper ici de l'inhumation qu'au point de vue légal.

Aux termes des articles 77 et 81 du Code civil, aucune inhumation ne peut être faite sans une autorisation, sur papier libre et sans frais, de l'officier de l'état civil, qui ne peut la délivrer qu'après s'être transporté auprès de la personne décédée, et que vingt-quatre heures après le dé-cès. Cependant il n'est pas obligé de s'y trans-porter en personne, et il se fait ordinairement représenter par un médecin. Lorsqu'il y a des signes ou des indices de mort violente, l'inhuma-tion ne peut se faire qu'après qu'un officier de police, assisté d'un médecin, a dressé procès-ver-bal de l'état du cadavre. Le Code pénal (art. 351) punit d'un emprisonnement de six jours à deux mois, et d'une amende de 16 à 50 fr., ceux qui auraient procédé à une inhumation sans y être autorisés par l'officier de l'état civil, ou avant l'expiration des délais voulus par la loi. Il a été rendu en outre, sur cette matière, des décrets spéciaux qui ont été analysés aux mots CIMÉ-TIÈRES et POMPES FUNÉRAIRES.

INIA (mamm.). Genre de Cétacés fondé par Fr. Cuvier, voisin du genre des Dauphins par l'ensemble des formes extérieures, mais dont il se distingue par ses dents manelliformes, par son muscau plus allongé, ses nageoires pecto-rales plus larges, et sa nageoire dorsale repré-sentée par une simple élévation de la peau. — Une seule espèce entre dans ce genre, c'est l'*Inia Bolivienis*, Alcide d'Orbigny, qui se trouve dans les eaux de l'intérieur du Haut-Pérou, et dont les couleurs, assez variables, sont en dessus d'un bleuâtre pâle, passant au rosé en dessous; la queue et les nageoires sont bleuâtres. Ce cétacé ne fait qu'un seul petit à la fois, et la mère a pour son enfant une très grande affection. Il vient respirer plus fréquemment à la surface de l'eau que les dauphins, et ses mouvements sont peu vifs. Les individus de cette espèce, que les Indiens Guarayaz nomment *Inia*, se réunissent habituellement en petites troupes de trois ou quatre, et alors on les voit parfois élever leur muscau au-dessus des flots pour s'emparer de leur proie.

E. D.

INITIATION (voy. MYSTÈRES).

INJECTION (méd.). Du latin *injecere*, jeter dedans. C'est l'action d'introduire dans une ca-vité naturelle ou accidentelle un liquide quel-conque au moyen d'une seringue. On se sert des injections principalement pour aider à l'écoule-ment du pus hors des cavités qui le contiennent, pour amener la résolution de l'inflammation des parois de ces dernières, pour en modifier

la vitalité d'une façon quelconque, et aussi pour amener l'adhérence de ces parois et, dès lors, l'oblitération de la cavité elle-même, comme dans la cure radicale de l'hydrocèle. On pratique encore des injections dans le conduit auditif, pour dissoudre le cérumen qui s'y accumule; on en fait dans la vessie, avant le broiement de la pierre, pour distendre les parois de l'organe qui, sans cela, auraient pu être atteintes par l'instrument, etc. Les liquides employés en injections devront donc varier à l'infini suivant les indications spéciales.

INJURES. Les paroles injurieuses, partant toujours d'un sentiment de haine ou de colère, forment dans tous les cas, pour celui qui les profère, un manquement à la loi morale, et de plus, dénotent en lui les vices d'une mauvaise éducation; mais comme on outre elles constituent une offense à la personnalité d'autrui, la loi a dû les soumettre à des mesures répressives. On distingue, sous ce rapport, plusieurs degrés de culpabilité: l'injure peut être *calomnieuse*, ou *diffamatoire*, ou simplement *outrageante*. Le mot *outrage* comprend d'ailleurs tous ces degrés divers. Cette matière est régie chez nous par la loi du 17 mai 1819, qui, confondant sous les mêmes mesures répressives la calomnie et la diffamation, définit celle-ci: « Toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel le fait est imputé » (roy. **DIFFAMATION**); tandis que l'injure est « toute expression outrageante, terme de mépris ou invective qui ne renferme l'imputation d'aucun fait. » — L'injure envers tout dépositaire ou agent de l'autorité publique, pour les faits relatifs à ses fonctions, ou contre les ambassadeurs et agents diplomatiques étrangers, est punie, par la loi de 1819, d'un emprisonnement de cinq jours à un an, et d'une amende de 25 à 2,000 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement, suivant les circonstances. L'injure envers les particuliers est punie d'une amende de 10 à 500 francs. Mais pour que ces dispositions soient applicables, il faut que l'injure ait été publique, c'est-à-dire qu'elle ait eu lieu soit par discours, des menaces ou des cris, proférés dans des réunions ou des lieux publics, soit par des écrits, des imprimés, des gravures, etc. (roy. **PRESSE**). L'outrage fait à un magistrat de l'ordre administratif ou judiciaire, dans l'exercice de ses fonctions ou à l'occasion de cet exercice, est puni, par le Code pénal, du même quo celui qui est adressé à un officier ministériel ou à un commandant de la force publique, de peines qui varient, suivant les circonstances, de six jours à deux ans d'emprisonnement (art. 222-

227). L'injure non publique envers un particulier, et qui ne renferme pas l'imputation d'un vice déterminé, est punie, aux termes de l'article 471 du Code pénal, d'une amende de 1 fr. à 5 fr. — Les lois rendues avant 1848 avaient créé le délit d'*offense* envers le roi et les Chambres, délit comprenant à la fois l'injure et la diffamation. Le décret du 11 août 1848 se servit du même mot pour désigner les injures et diffamations commises envers l'Assemblée nationale, et les punit d'un emprisonnement d'un an à trois mois, et d'une amende de 100 francs à 500 francs. La loi du 27 juillet 1849 a étendu cette disposition aux offenses envers la personne du président de la République. Diverses lois rendues en 1848 avaient soumis au jury le jugement des injures ayant un caractère politique. Le décret du 31 décembre 1851 a attribué la connaissance de ce délit aux tribunaux correctionnels.

OTT.

INN. Rivière d'Allemagne, qui prend sa source dans le canton des Grisons, reçoit la plus grande partie de ses eaux des glaciers entre la Valteline, Bregulia et l'Engadine, traverse le Tyrol, la Bavière, où elle devient navigable près de Halle, et, après un cours de 63 lieues, se jette dans le Danube, près de Passau. Ses principaux affluents sont la Mangfall, l'Alna, la Sill, la Vaca, l'Achen, la Zelt et la Salzach. Cette rivière est très poissonneuse. On y trouve un peu de sable d'or.

INNOCENCE. Ce mot reçoit des acceptions diverses. Il désigne l'état de celui qui n'est pas coupable d'une faute dont on l'accuse; la pureté sans tache de l'âme; l'état dans lequel Adam et Eve ont été créés. C'est la conscience qui nous révèle les deux premières sortes d'innocence. En effet, leur présence dans l'âme y produit une douceur et une paix qui les font reconnaître et goûter. Aussi, est-ce en s'appuyant sur le témoignage de la voix intérieure, que l'homme, injustement accusé, trouve la force de braver la calomnie, et que la vertu méconnue se console de la protection trop souvent accordée au crime ou à l'hypocrisie.

La révélation seule peut nous éclairer sur l'état originel de nos premiers parents. Les détails que donne l'Écriture sur ce point sont peu étendus. Elle nous rapporte que Dieu a créé l'homme droit et dans la justice, c'est-à-dire exempt de vice, et doué de la grâce sanctifiante qui le rendait agréable à Dieu. Elle nous apprend que Dieu lui avait donné la science de l'esprit, avait rempli son cœur de sentiment, et lui avait fait voir les biens et les maux. Elle dit enfin que Dieu l'avait fait immortel, c'est-à-dire, qu'il pouvait s'affranchir de la mort en ne péchant pas,

la mort n'étant entrée dans le monde que par le péché. « Si les hommes, fait observer Nicole, étaient demeurés dans l'innocence, il n'y aurait point eu de grands parmi eux, puisqu'ils seraient tous égaux, et qu'ils seraient demeurés dans cette égalité de la nature. » Le premier homme, avant son péché, était donc juste et heureux. Mais son bonheur n'était pas assuré; il pouvait le perdre en désobéissant à Dieu. On ignore combien de temps il aurait fallu qu'Adam persévérât dans le bien pour qu'il fût confirmé dans la justice. Une discussion s'est élevée au sujet de l'état originel de nos premiers parents : quelques théologiens ont prétendu que ses privilèges étaient des dons purement naturels, et que Dieu ne pouvait, sans déroger à sa justice, créer l'homme dans un état différent. Cette opinion, soutenue par Baïus, a été condamnée. Les théologiens enseignent communément que Dieu aurait pu créer l'homme sujet à la mort, aux maladies, à la concupiscence, et le destiner à un bonheur naturel plus ou moins parfait. C'est ce qu'ils appellent l'état de nature. **FLOTTES.**

INNOCENT. Treize papes ont porté ce nom.

INNOCENT I^{er} (saint), né à Albano, fut élu pape en 402, après la mort d'Anastase I^{er}, et tint le saint-siège pendant quinze ans. Il passe avec raison pour un des plus grands papes des premiers siècles, tant pour la sainteté de sa vie que pour son zèle, sa prudence et ses lumières. Deux ans après son élection, il reçut un appel au saint-siège, de la part de saint Chrysostôme qui venait d'être déposé par la sentence d'un conciliabule présidé par Théophile d'Alexandrie; le pape saint Innocent annula cette sentence, et ordonna de rétablir provisoirement saint Chrysostôme et d'assembler un autre concile où il enverrait des légats pour revoir l'affaire et procéder à un nouveau jugement. Ensuite, comme Théophile et les évêques de son parti ne se conformèrent pas à cette décision, il les sépara de la communion du saint-siège. Il confirma, en 417, les décisions des conciles d'Afrique contre les Pélagiens, et déclara excommuniés Pélage, Célestius et leurs partisans, tant qu'ils n'auraient pas renoncé à leurs erreurs. Il écrivit vers le même temps une lettre à saint Jérôme pour le consoler des violences exercées contre lui par les Pélagiens, et une autre à Jean de Jérusalem pour lui enjoindre de réprimer ces excès. L'invasion des Barbares, le pillage de Rome et le rétablissement des cérémonies païennes vinrent attrister le pontificat de saint Innocent, qui fut même obligé de se retirer à Ravenne, où il mourut le 12 mars 417. On a de lui plusieurs Décrétales célèbres, et qui contiennent des décisions souvent citées sur divers points de discipline.

INNOCENT II, nommé auparavant *Grégoire*, d'une famille romaine, avait été ébanoine régulier de Latran, puis abbé du monastère de Saint-Nicolas, et était cardinal diacre, lorsqu'après la mort d'Honorius II, au mois de février 1130, une partie des cardinaux, craignant les violences des Romains et les cabales d'une faction prononcée en faveur du cardinal Pierre de Léon, petit-fils d'un juif, se pressèrent de faire une élection avant que la mort du pape fût publiée, et donnèrent leurs suffrages au cardinal Grégoire, qu'ils revêtirent aussitôt, malgré sa résistance, de la chape rouge, signe de l'investiture pontificale. L'autre partie des cardinaux élut, quelques heures après, Pierre de Léon, qui prit le nom d'*Anaclet II*. Celui-ci avait gagné, par ses largesses, le peuple et la plupart des grands de Rome, qui se déclarèrent en sa faveur. Il parvint aussi à se faire reconnaître par Roger, comte de Sicile, en lui donnant la principauté de Capoue et de Naples, avec le titre de roi; mais Innocent II fut reconnu par le reste de la chrétienté. Il fut obligé de se réfugier à Rome dans une maison fortifiée; puis ayant fait préparer secrètement deux galères, il s'embarqua sur le Tibre avec les cardinaux de son parti pour se retirer en France. Il y resta près de deux ans avec sa suite, défrayé par les églises et les monastères. Il tint à Clermont un concile, où il excommunia les schismatiques, et un autre à Reims, en 1131, où il publia divers réglemens de discipline. Il retourna en Italie, au printemps de l'an 1132, et l'année suivante, il parvint à rentrer dans Rome par le secours de l'empereur Lothaire. Mais l'anti-pape restait toujours maître du château Saint-Ange, et, après le départ de l'empereur, le pape fut obligé de quitter Rome et de se retirer à Pise. Il eut de nouveau recours à Lothaire, qui revint en Italie l'an 1136, avec une puissante armée, pour soumettre les schismatiques. Enfin, l'anti-pape étant mort au commencement de l'an 1138, Innocent convoqua un concile général pour éteindre les restes du schisme, pour condamner quelques sectaires et travailler au rétablissement de la discipline. Ce concile, qui est compté pour le deuxième de Latran, était à peine fini quand le roi Roger repassa de Sicile dans la Pouille, dont il ne tarda pas à se rendre maître. Le pape marcha contre lui avec quelques troupes; mais il fut fait prisonnier et ne recouvra la liberté qu'en accordant à ce prince le titre de roi, avec le duché de Pouille et la principauté de Capoue. Il eut ensuite quelques démêlés avec Louis le Jeune, roi de France, et fit jeter un interdit sur les terres qui lui appartenaient. La fin de son pontificat fut troublée par

les entreprises séditions des Romains qui se soulevèrent contre son autorité pour rétablir la république. Il mourut le 24 septembre 1143 et eut pour successeur Célestin II.

INNOCENT III, auparavant cardinal *Lothaire Conti*, fut élu le 8 janvier 1198, pour succéder à Célestin III. Il était fils du comte de Segni et aussi distingué par sa science et ses vertus que par sa naissance. Quoiqu'il n'eût que 34 ans, son mérite réunit tous les suffrages, et les grandes actions de son pontificat justifiaient et remplirent complètement les espérances qu'on avait conçues. S'il entreprit quelquefois sur l'autorité temporelle des souverains, c'était une application du droit public de l'époque et l'effet naturel d'une opinion généralement reçue. Dès le lendemain de son sacre, il obligea le préfet de Rome à recevoir de lui l'investiture et à lui prêter serment de fidélité, au lieu qu'auparavant il le prêtait à l'empereur. Il reçut également l'hommage des autres vassaux du saint-siège, fit restituer par les usurpateurs les terres de l'Eglise romaine, soumit plusieurs villes rebelles, et prit diverses mesures pour rétablir l'ordre dans le gouvernement et dans l'expédition des affaires. Comme il était fort savant canoniste, il présidait lui-même au jugement des causes importantes, dans les consistoires publics dont il rétablit l'usage, et ses décisions servirent à fixer la jurisprudence ecclésiastique sur une foule de points. Un de ses premiers soins fut d'exterminer les peuples et les princes chrétiens à la délivrance de la Terre-Sainte. Il adressa, pour cet effet, des lettres circulaires au clergé et aux fidèles, et chargea deux cardinaux de prêcher la Croisade. Ayant appris ensuite que les Croisés se disposaient à marcher contre Constantinople, il leur fit défense d'attaquer cette ville et de tourner leurs armes contre les chrétiens; mais quand la ville fut prise, croyant voir dans cet événement un moyen de secourir la Terre-Sainte et de ramener à l'unité l'Eglise d'Orient, après leur avoir enjoint de faire pénitence et de restituer ce qu'ils avaient enlevé, il déclara qu'on pouvait certainement conserver et défendre cette conquête acquise par le jugement de Dieu. Innocent III prit aussi des mesures pour s'opposer aux progrès des Albigeois; il envoya pour cet effet des légats dans le Languedoc, fit publier une croisade contre ces hérétiques, et frappa d'excommunication et de déposition le comte de Toulouse qui les protégeait. Il mit en interdit le royaume de France pour obliger le roi Philippe-Auguste à reprendre Ingelburge, sa femme légitime, qu'il avait répudiée, et à se séparer d'Agnès de Méranie qu'il avait épousée après ce divorce. Depuis quelques années, l'empire d'Al-

lemagne était disputé par plusieurs prétendants; Philippe, frère de l'empereur Henri VI, avait été proclamé roi des Romains par la majorité des seigneurs; les autres avaient élu Othon de Saxe; enfin l'empereur Henri, avant sa mort, avait fait couronner son fils Frédéric, âgé seulement de trois ans. Le pape Innocent III se déclara l'an 1201 en faveur d'Othon, par la raison que Philippe n'avait pu être élu valablement comme étant excommunié, ni Frédéric comme étant encore enfant. Mais en 1212, comme il avait essayé vainement d'arrêter les entreprises d'Othon contre le royaume de Sicile, feudataire du saint-siège, il le déclara excommunié et ensuite déchu de l'empire. Les entreprises de Jean-sans-Terre contre les libertés de l'Eglise déterminèrent le pape à prendre aussi contre lui des mesures semblables. Il mit d'abord l'Angleterre en interdit; puis il excommunia le roi, et enfin il prononça contre lui une sentence de déposition, et donna le royaume d'Angleterre à Philippe-Auguste. Mais Jean-sans-Terre ayant fait sa soumission, la sentence fut révoquée. Ce fut sous Innocent III que se tint le quatrième concile de Latran, dans lequel on fit un grand nombre de réglemens qui servent encore de fondement à la discipline. Ce pape mourut à Pérouse, le 16 juillet 1216. On a de lui, outre ses Lettres et ses Décrétales fort nombreuses, plusieurs ouvrages de piété, quelques sermons et quelques traités de morale et de controverse.

INNOCENT IV, auparavant cardinal *Sinibalde de Fiesque*, d'une illustre famille génoise, fut élu le 24 juin 1243, pour succéder à Grégoire IX. Il avait été lié avec l'empereur Frédéric II, et l'on crut que son élection serait un moyen de terminer plus facilement les querelles de ce prince avec le saint-siège. Mais quand l'empereur en reçut la nouvelle, il en parut affligé, parce qu'il prévoyait, disait-il, qu'au lieu d'un cardinal ami, il ne trouverait plus en lui qu'un pape ennemi. Il ne laissa pas de lui envoyer des ambassadeurs et d'entamer des négociations pour un accommodement; mais elles n'amenèrent aucun résultat; l'empereur éleva des prétentions exorbitantes, refusa de ratifier ou au moins d'exécuter un traité convenu, et l'on s'aperçut bientôt qu'il tendait des pièges au pape pour s'emparer de sa personne. Alors le pape s'enfuit à Gênes, sa patrie, et de là se rendit à Lyon, où il convoqua un concile pour juger Frédéric, qui fut cité à y comparaitre en personne ou par procureur. On y discuta les griefs imputés à ce prince, accusé d'hérésie, de félonie et de parjure, et le pape prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition.

Il écrivit ensuite aux seigneurs d'Allemagne pour les engager à élire un autre empereur, et fit prêcher, en Allemagne et en Italie, une croisade contre Frédéric. Il fit publier en même temps des censures avec interdiction des droits civils contre ceux qui embrasseraient le parti de ce prince. Ces mesures occasionnèrent de grands désordres. Les peuples se soulevèrent en divers endroits contre les évêques, contre les croisés et contre ceux qui obéissaient aux ordres du pape. Il y eut même des complots pour l'assassiner, en sorte qu'il se tint pendant longtemps renfermé dans son palais, où il se faisait garder nuit et jour par cinquante hommes armés. La mort de Frédéric, en 1250, lui permit de retourner bientôt après en Italie, où il eut cependant à continuer la guerre contre Conrad, fils de ce prince. Innocent IV, au milieu de ces embarras, ne laissa pas de faire prêcher une croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte, et d'envoyer des missionnaires en Tartarie et en d'autres endroits de l'Orient, pour reprendre la foi parmi les infidèles et travailler à la conversion des schismatiques et des hérétiques. Il prit aussi diverses mesures pour favoriser les missions dans les contrées du Nord. Ce pape mourut à Naples le 7 décembre 1254. Il était savant canoniste, et on a de lui un commentaire fort estimé sur les Décrétales.

INNOCENT V, nommé auparavant *Pierre de Tarentaise* et né dans cette ville, avait embrassé l'ordre de Saint-Dominique, et, après avoir professé la théologie à Paris, était devenu archevêque de Lyon, puis cardinal évêque d'Ostie. Il fut élu, le 22 janvier 1276, pour succéder à Grégoire X. Il mourut le 22 juin de la même année, après cinq mois seulement de pontificat. On a de lui des commentaires sur le Maître des Sentences, et des notes sur quelques livres de l'Écriture sainte.

INNOCENT VI, auparavant *Étienne Aubert*, né dans le diocèse de Limoges, avait été successivement professeur de droit à Toulouse, évêque de Noyon, puis de Clermont, et était cardinal évêque d'Ostie lorsqu'il fut élu, le 18 décembre 1352, pour succéder à Clément VI. On le vit bientôt signaler son zèle pour la discipline. Il ordonna aux prélats qui se trouvaient à sa cour d'aller résider dans leurs bénéfices ; il diminua le nombre de ses officiers et les dépenses de sa maison ; il révoqua toutes les commendes et abolit la plupart des réserves multipliées à l'infini par son prédécesseur. Il s'efforça de rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre, de mettre fin aux troubles et aux dissensions qui se perpétuaient depuis longtemps en Italie, et fit prêcher une croisade contre les

bandes connues sous le nom de Compagnies blanches, qui s'étaient répandues dans la Provence, où elles commettaient toutes sortes de crimes. Ce pape mourut, accablé de vieillesse, le 12 décembre 1362.

INNOCENT VII, nommé auparavant *Cosme de Meliorati*, né à Sulmone, était évêque de Bologne et cardinal lorsqu'il fut élu pape à Rome, après la mort de Boniface IX, le 17 octobre 1404, pendant le schisme d'Avignon. Il était généralement estimé pour ses talents et ses vertus, et l'on espérait qu'il travaillerait efficacement à l'extinction du schisme. Mais il se borna à convoquer un concile pour délibérer sur cet objet, démaiehe illusoire qui n'eut pas de suite et qui ne pouvait pas en avoir. Un soulèvement des Romains le força de se retirer quelque temps à Viterbe ; mais il rentra ensuite à Rome, où il mourut le 6 novembre 1406.

INNOCENT VIII, auparavant *Jean-Baptiste Cibo*, d'une famille génoise originaire de la Grèce, avait été marié avant de recevoir les ordres et avait eu plusieurs enfants. Il était cardinal et évêque de Meli, lorsqu'il fut élu le 29 août 1484, pour succéder à Sixte IV. Un de ses premiers soins fut de travailler à établir la paix entre les princes chrétiens et de les exhorter, par ses lettres et ses ambassades, à réunir leurs forces contre les Turcs. Il termina la guerre du saint-siège avec les Vénitiens, et chargea le duc de Milan de négocier la paix entre les Génois et les Florentins. Il parvint aussi à conclure un accommodement, qui toutefois dura peu, entre le roi de France et l'empereur Maximilien. Mais il se vit engagé lui-même, bientôt après, dans une guerre contre Ferdinand, roi de Naples, qui refusait de payer le tribut au saint-siège, et qui exerçait une odieuse tyrannie envers les seigneurs et le clergé de ses États. Le pape prononça contre lui, après de nombreux avertissements, une sentence d'excommunication et le déclara, pour crime de félonie, déchu du royaume. Cette mesure, jointe à la publication d'une croisade contre lui, força bientôt Ferdinand à se soumettre au saint-siège. Innocent VIII confirma les droits de Henri VII, qui venait de se faire couronner roi d'Angleterre, et enjoignit aux Anglais de le reconnaître et de lui obéir. Il fit prêcher une croisade contre les Turcs, et convoqua, à Rome, en 1490, pour prendre des mesures à ce sujet, un congrès, où se trouvèrent un grand nombre d'ambassadeurs. Mais toutes ses démarches furent à peu près sans résultat. Ce pape mourut le 20 juillet 1492, âgé seulement de 60 ans. La passion qu'il avait montrée pour l'agrandissement de sa famille et les richesses dont il l'avait comblée firent charger sa mémoire de ma-

lédietions par le peuple. Toutefois les historiens du temps font l'éloge de son gouvernement, et surtout de sa douceur et de sa charité envers les pauvres.

INNOCENT IX, dont le nom était *Jean-Antoine Fachinetti*, ne fit que paraître sur le saint-siège. Il était né à Bologne en 1519, s'était signalé par ses lumières au concile de Trente, et avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Il fut élu le 29 octobre 1591 et mourut le 30 décembre suivant.

INNOCENT X, auparavant cardinal *Jean-Baptiste Pamphili*, succéda, le 15 septembre 1644, à Urbain VIII. Il était d'une famille romaine et avait été auditeur de Rote, puis nonce à Naples et en d'autres endroits. Il eut d'abord quelques démêlés avec la France au sujet des cardinaux Barberini, neveux de son prédécesseur, qu'on accusait d'avoir abusé de leur crédit sous le pontificat précédent, et qui s'étaient réfugiés dans ce royaume où ils avaient été bien accueillis par le cardinal Mazarin. Le pape Innocent X, publia à cette occasion, une bulle en date du 4 décembre 1654, pour défendre aux cardinaux de sortir des États de l'Eglise sans une permission du souverain pontife, sous peine, s'ils ne revenaient pas après six mois, d'être privés de leur dignité. Il confirma, la même année, un décret de la congrégation de la Propagande qui condamnait, comme idolâtriques ou superstitieuses, quelques cérémonies chinoises, tolérées par les missionnaires jésuites. Il déclara nul, comme contraire aux droits de l'Eglise, par une bulle du 26 novembre 1648, le fameux traité de Westphalie. Mais l'acte le plus célèbre de son pontificat fut la bulle publiée le 30 mai 1653, pour condamner les cinq propositions de Jan-senius. Ce pape mourut le 6 janvier 1655, âgé de 81 ans.

INNOCENT XI, auparavant cardinal *Benetti Odescalchi*, était né à Côme dans le Milanais, en 1611, et avait d'abord porté les armes. Ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, son mérite et ses vertus l'élevèrent successivement aux plus hautes dignités et le firent élire au mois de septembre 1676, pour succéder à Clément IX. Il était plein de zèle, de piété, de modestie et de charité envers les pauvres. Il apporta tous ses soins à rétablir la discipline et à corriger les abus, et se tint surtout en garde contre la dangereuse tentation d'agrandir sa famille. Il fit tous ses efforts pour rétablir la paix entre les princes chrétiens et contribua, par sa médiation, à faire conclure, en 1678, le traité de Nimègue. Mais il eut avec la France de longs démêlés qui eurent plusieurs causes et qui commencèrent au sujet de la régale. Louis XIV, par une déclara-

tion de l'an 1673, confirmée par une autre de l'an 1675, voulut étendre ce droit sur toutes les églises du royaume; les évêques d'Aléth et de Pamiers, dont les sièges avaient été jusqu'alors exempts de la régale, protestèrent contre cette extension contraire aux prohibitions formelles d'un décret publié à ce sujet par le deuxième concile général de Lyon. Innocent XI adressa des représentations et des plaintes au roi contre cette extension de la régale par trois brefs successifs, l'un du mois de mars 1678, un autre du mois de septembre suivant, et le troisième, date du mois de décembre 1679. Il approuva, en outre, par divers brefs, la conduite de l'évêque et du chapitre de Pamiers, et déclara nulles toutes les nominations faites dans cette église en vertu du droit de régale. D'autres mesures concernant le monastère de Charonne, où le roi avait nommé une prieure au mépris des statuts de la communauté, donnèrent lieu à d'autres brefs par lesquels Innocent XI maintenait les droits de ce monastère, et confirmait l'élection faite d'une supérieure par les religieuses. Le Parlement, sur un appel comme d'abus, du procureur général, rendit un arrêt pour annuler cette élection, et le pape, par un bref du 18 décembre 1680, condamna cet arrêt et défendit, sous peine d'excommunication, d'en garder aucun exemplaire. Ce fut à l'occasion de ces démêlés du pape avec la France, que se tint, en 1682, l'assemblée du clergé où furent publiés les quatre articles de la déclaration devenue si fameuse. Cette déclaration ne fit qu'augmenter les dissensions, et le pape refusa des bulles à tous les évêques nommés qui avaient fait partie de l'assemblée. Une autre querelle s'éleva au sujet de la franchise du quartier des ambassadeurs à Rome. Cette franchise ne se bornait pas, selon l'usage, à l'hôtel des ambassadeurs; elle s'étendait aux rues et aux maisons environnantes, et procurait ainsi l'impunité des crimes. Les abus qui en résultaient avaient déterminé le pape à la supprimer, et tous les princes chrétiens, à l'exemple de l'empereur, consentirent à cette suppression, jugée nécessaire pour la sécurité publique. Mais Louis XIV, enivré d'orgueil par les flatteries de ses courtisans, ne se croyait pas fait pour suivre l'exemple des autres souverains. Il n'eut aucun égard aux justes représentations du pape et résolut même de le braver avec éclat. Il nomma pour ambassadeur à Rome, en 1687, le marquis de Lavardin, avec ordre de maintenir les franchises, et quoique le pape eût fait signifier à cet ambassadeur qu'il ne serait pas reconnu, celui-ci ne laissa pas de faire son entrée à Rome, avec huit cents hommes armés, et d'insulter les officiers de la douane qui se présentè-

rent pour visiter ses bagages. Cette bravade, suivie de plusieurs autres, attira contre lui des censures, que le roi fit déclarer abusives par le Parlement. — Innocent XI condamna par un décret du 2 mars 1676 un grand nombre de propositions de morale relâchée, et par une bulle du 20 novembre 1685 les erreurs et les ouvrages de Molinos sur le quietisme. Il nomma en 1685 des évêques pour gouvernor, comme vicaires apostoliques, l'Eglise d'Angleterre, où il n'y avait auparavant que des prêtres missionnaires. Ce pape mourut le 12 août 1689.

INNOCENT XII, auparavant cardinal *Antoine Pignatelli*, d'une famille noble de Naples, succéda, le 12 juillet 1691, au pape Alexandre VIII. Il était recommandable par ses vertus éminentes et surtout par son désintéressement et sa charité envers les pauvres. Il ne voulut donner aucune charge à ses parents, et, pour abolir les abus du népotisme, il publia des la deuxième année de son pontificat et fit souscrire à tout le sacré collège, une bulle qui était toute distinction et tout privilège aux neveux des papes, avec obligation à tous les cardinaux présents et futurs de la confirmer par serment à chaque conclave. Il réduisit les dépenses de sa maison au plus strict nécessaire, supprima toutes les charges inutiles, et trouva ainsi le moyen de fonder plusieurs hôpitaux et de pourvoir à la subsistance des pauvres par des aumônes abondantes. Son caractère de modération et de douceur paraissait prêt à terminer les démêlés entre la cour de Rome et celle de France. Louis XIV avait déjà renoncé aux franchises ; on convint en outre que les évêques nommés depuis le commencement des contestations, écriraient au pape pour désavouer ce qui s'était fait dans l'assemblée de 1682. Chacun d'eux écrivit séparément cette lettre, et le pape leur donna des bulles. Il rendit, en 1684, un décret accompagné de deux brefs, l'un adressé à l'université de Louvain, l'autre aux évêques de Belgique, pour enjoindre de signer, sans distinction ni restriction, le formulaire sur le jansénisme, et défendre en même temps de rien exiger au delà des paroles prescrites par le saint-siège. C'est par un bref d'Innocent XII, en date du 12 mars 1699, que fut condamné le livre de Fénelon, intitulé *Maximes des Saints*. Ce pape mourut au mois de septembre 1700, âgé de 85 ans.

INNOCENT XIII, cardinal, *Michel-Ange Conti*, d'une illustre famille romaine, succéda, le 8 mai 1721, à Clément XI, et mourut au mois de mars 1724. Ses grandes vertus et la sagesse de son gouvernement le firent généralement regretter. Mais son court pontificat n'offre aucun événement important et qui mérite une mention ho-

norable, si ce n'est une bulle de l'an 1723 qui règle un grand nombre d'objets relatifs à la discipline des Eglises d'Espagne. RECEVEUR.

INNOCENTS (LES SAINTS). Nom donné aux enfants qu'Hérode fit égorger. S'il faut en croire les liturgies éthiopiennes et les minologues grecs, le nombre des enfants massacrés par l'ordre d'Hérode serait de 14,000. Mais ce chiffre est très probablement exagéré. — L'historien Josèphe ne parle pas de ce massacre. On a conclu de son silence contre l'authenticité de ce fait. C'est sans fondement. Josèphe ne dit mot, il est vrai, de ce massacre, mais saint Matthieu le rapporte; saint Justin le rappelle au juif Tryphon, qui ne le révoque pas en doute (*Dialog.* n° 78-79) ; Celse, dans l'ouvrage d'Origène, en parle et n'y oppose rien. Enfin, un auteur païen du v^e siècle, Macrobie dans ses *Saturn.* (liv. 2, chap. 4), rapporte que l'empereur Auguste, ayant appris qu'Hérode avait enveloppé son propre fils dans le massacre des enfants qu'il avait fait tuer, s'écria : « Il vaut mieux être le pourcéau que le fils de ce prince. » Ainsi donc des témoignages aussi formels ne sauraient être infirmés par le silence de l'auteur des *Antiquités juives*. L'Eglise célèbre la fête des Saints-Innocents le 28 décembre ; elle les regarde comme des martyrs dont ils sont en effet comme la fleur.

INITIAL, c'est-à-dire *Vallée de l'Inn* (v. INN).

INO (*myth.*), une des quatre filles de Cadmus et d'Harmonie, épousa Athanas, roi d'Orchomène, et devint ainsi belle-mère de Phryxus et d'Hellé (*roy.* ces mots), qu'elle voulait faire périr. Lorsqu'Athanas fit périr son fils Léarque, Ino effrayée ou égarée se précipita dans les Bois avec Méléagre, son autre fils. Elle fut reçue par les nymphes ses sœurs, et devint une divinité marine sous le nom de Leucothoe. Quelques légendes attribuent la malheur d'Ino à la colère de Junon, qui se vengeait des soins donnés par cette reine à Bacchus enfant.

INOCÉRAMÉ, *Inoceramus* (*mol.*), Genre de Conchifères monomyaires fossiles, créé par Sowerby, et dont ce même auteur, ainsi que M. Al. Brongniart, ont détaché plusieurs groupes, tels que ceux des *Tachinia*, *Catillus*, *Mytiloides* et *Crenatula* qu'on doit y laisser réunis. Ce sont des coquilles singulières, inéquivalentes, longitudinales, ayant les sommets rapprochés, plus ou moins proéminents, et une charnière droite, large, épaisse, sur la surface interne de laquelle sont creusées un grand nombre de gouttières pour recevoir un ligament multiple; les valves sont inégales; les portions du test que l'on peut observer offrent une composition fibreuse, à fibres perpendiculaires, et assez semblable à celui des Jambonneaux. — Presque

toutes les Inocérames ont vécu pendant la période crétacée; aucune ne s'est montrée dans les terrains tertiaires, mais quelques unes ont descendu dans la série des terrains oolitiques, et l'on en a même rencontré dans les terrains siluriens, dont les dépôts remontent aux premiers âges géologiques de la terre. Un fait très important concernant les coquilles fossiles qui se rapportent à la craie, a été observé par M. Deshayes; dans ce terrain certaines coquilles peuvent être dissoutes en partie seulement, tandis qu'une portion extérieure plus ou moins considérable a résisté à la dissolution, et c'est là justement ce qui est arrivé aux Inocérames. Dès lors on doit comprendre combien il est difficile de retrouver dans des débris incomplets tous les caractères du genre que nous avons donné d'après des individus à peu près complets. — Sowerby et Mantell ont particulièrement étudié ce genre dont on a signalé les débris d'une quarantaine d'espèces, parmi lesquelles nous nous bornerons à indiquer : — 1^o l'INOCÉRAMÉ SILLONNÉ (*Inoceramus sulcatus*, Parkinson), dont la coquille est allongée, presque ovale et très convexe des deux côtés; — 2^o l'INOCÉRAMÉ CONCENTRIQUE (*I. concentricus*, Sowerby), qui ne diffère de l'espèce précédente que par les ondulations concentriques qu'elle présente. E. D.

INOCULATION (méd.), de in, dans, et oculus, œil. Terme générique dont on s'est primitivement servi pour exprimer l'introduction du bourgeon d'un arbre dans une ouverture faite à l'écorce d'un autre, ce que nous désignons sous le nom de *ente en écusson*. Le même mot a ensuite été employé au figuré pour désigner l'introduction d'un virus quelconque dans l'économie au moyen d'une ouverture pratiquée à la peau : on peut donc dire l'inoculation de la peste, de la syphilis, de la rage, etc. Mais le mot *inoculation* employé seul, sans aucune désignation explicative, s'entend plus particulièrement de l'inoculation de la *variole* pratiquée méthodiquement, et dans le but de soustraire notre organisme aux ravages de cette cruelle maladie, en provoquant son développement à l'instant que l'on en est le plus favorable pour conjurer sa malignité. Depuis un temps immémorial cette pratique était en usage en Georgie, en Circassie, en Egypte, dans l'Hindoustan, lorsqu'elle fut essayée pour la première fois en Europe, en 1675, par Timoni et par Pilarino, dans une épidémie qui ravageait Constantinople. Son usage méthodique fut importé en Angleterre par lady Montague, et rapidement propagé. Il était devenu presque général en Europe lorsque Jenner démontra que l'introduction du *cow-pox* dans l'économie avait des avantages incon-

testables sur celle de la petite vérole elle-même.

INODORES (FOSSES) (voy. FOSSES et DÉS-INFECTION).

INONDATION. On donne ce nom au débordement des eaux qui, sortant avec violence de leur lit, se répandent quelquefois sur de vastes étendues de pays. Les inondations peuvent avoir lieu sous une multitude d'influences différentes. On verra au mot DÉBORDEMENTS les causes qui produisent les inondations provenant des rivières. Parmi les autres causes d'inondations on doit citer les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, dont les secousses ont quelquefois jeté hors de leur lit les eaux de la mer ou des rivières; les soulèvements de terrain produits par l'action du feu intérieur du globe, et à la suite desquels de grandes masses d'eau peuvent être déplacées, et les affaissements du sol qui cèdent brusquement le cours des rivières, font converger les eaux dans les dépressions du sol. On a présumé que plusieurs grands lacs et même des mers intérieures se sont ainsi formés. Les marées, enfin, déterminent souvent des inondations terribles lorsque le vent vient ajouter une nouvelle force à l'action du soleil et de la lune sur les eaux de l'Océan (voy. MARÉES). Nous n'avons pas à parler ici des grands cataclysmes dont la terre a été victime dans les premiers âges : on les désigne ordinairement sous le nom de *déluges* (voy. ce mot et DEUCALION, OGYGÈS, FORTUNÉES (Iles)). Beaucoup de fleuves sont sujets à des débordements périodiques; l'inondation alors est un bienfait pour la terre qu'elle abreuve et fertilise (voy. NIL, EGYPTÉ, INDOUS, MISSISSIPPI, etc.). Les fleuves de l'Europe ne sont pas sujets aux débordements périodiques; mais quelques uns d'entre eux sortent assez fréquemment de leur lit pour ravager les terres et les villes qu'ils arrosent. Les plus remarquables sous ce rapport sont, en France : la Seine, la Garonne, la Loire et le Rhône; en Angleterre, la Tamise; en Allemagne, le Danube et le Rhin; en Italie, le Tibre, l'Arno et le Pô; en Espagne, le Guadalquivir, et en Portugal, le Tage. Mais les inondations de ces fleuves ne sont pas comparables à celles de l'Océan. En 363, l'Angleterre vit une partie de ses côtes submergées par les eaux de la mer; en 1607, le flot dévastateur s'avança jusqu'à deux lieues dans les côtes, et désola surtout le comté de Somerset. Le sol bas de la Hollande est surtout exposé à ces désastres auxquels elle oppose souvent, sans succès, ses digues colossales. Depuis l'an 516 de notre ère jusqu'à notre époque, elle n'a pas compté moins de 61 inondations, dont la plupart lui ont causé des

pertes incalculables. En 1421, l'Océan engloutit 60 villages, et produisit le Zuyderzée (voyez ce mot); en 1521, il emporta encore 72 villages, et forma le golfe de Biesbosch, entre Dordrecht et Gertruydenberg. Onze ans plus tard, en 1580, les flots se déchaînèrent avec une violence telle qu'ils détruiraient plus de 400 villages, et donnèrent naissance au lac ou mer de Harlem. En 1678, la Frise fut ravagée, et des navires furent entraînés jusqu'au milieu des terres. En 1634, une nouvelle inondation fit périr 7 à 8,000 personnes et une quantité énorme de bestiaux. Ne pouvant passer en revue toutes les inondations dont la Hollande a été le théâtre, nous nous bornerons à donner la date des plus désastreuses : 808, 1230, 1400, 1421, 1521, 1530, 1532, 1557, 1578, 1634, 1641, 1647, 1658, 1671, 1782, 1800, 1808, 1816. Nous terminerons en faisant connaître les inondations les plus remarquables pour la France, en les groupant à la suite de chacun des fleuves qui les ont produites. — *Garonne*, 1678, 1783, 1820, 1840. La première de ces inondations eut lieu d'une manière si subite que plusieurs naturalistes ne pouvaient s'en rendre compte qu'en supposant la rupture des digues qui séparaient quelque lac souterrain des sources du fleuve. Dans le débordement de 1840, la crue atteignit à Langon 13 m. 6. — *Loire*, 580, 1037, 1414, 1428, 1496, 1515, 1527, 1561, 1570, 1586, 1608, 1615, 1618, 1628, 1629, 1641, 1649, 1651. Cette dernière année fut appelée l'année du déluge, parce qu'une foule de rivières sortirent de leurs lits : 1661, 1707, 1709, 1710, 1733, 1756, 1790, 1799, 1804, 1807, 1810, 1823, 1825, 1841, 1846. C'est surtout en hiver que les crues de la Loire sont à redouter. En décembre 1755, elles s'élevèrent à Tours, à 7 m. 4 cent. au-dessus de l'étiage; le 12 novembre 1790, à 7 m. à Roanne; le 18 février 1841, à 6 m. 6 c. dans la même ville. — *Seine*, 583, 821, 886, 1196; à l'époque de cette dernière crue, les eaux forcèrent Philippe-Auguste à abandonner le palais de la cité; 1288, 1296, 1540; 1615 (11 juillet), les eaux s'élevèrent à Paris, à 8 m. 4 c.; 1649, 1651, 1658 (février), les eaux s'élevèrent à 8 m. 95 c.; 1665, 1667; en 1690, pendant l'été, la crue fut de 8 m. 4 c.; 1741, 7 m. 8 c.; 1764, 8 m. 2 c.; 1784, 7 m. 40 c.; 1788; 1779; 1802 (3 janvier), 7 m. 75; 1804, 1807, 1819; 1836, 6 m. 40. — *Rhin*, 1784, 12 m. 40 c. au-dessous du minimum du niveau à Cologne; 1799, 7 m. 30 c.; 1819, 8 m. 1834, 7 m. 30 c.; 1833, 7 m. 60 c.; 1836, 7 m. 13 c.; 1851; au moment où nous écrivons (22 septembre 1852), le Rhin vient de franchir ses bords, de détruire plusieurs villages et d'inonder les campagnes, surtout depuis Bâle jusqu'à Stras-

bourg. — *Saône*, 1602, 1711, 1783, 1826, 1840; cette dernière crue, combinée avec celle du Rhône, produisit des désastres immenses. — *Rhône*, 580, 1358, 1476, 1501, 1529, 1544, 1570; le Rhône et la Saône se joignirent vers la place du Confort; 1578-1579; 1583, 1651, 1674, 1706, 1711, 1755, 1787, 1801, 1812, 1825, 1840, 1852. *Durance*, 1358, 1440, 1651, 1843.

INORGANIQUE (*hist. nat.*). Ce mot signifie, proprement, ce qui est privé d'organes, et le mot organe doit être pris ici dans son sens étymologique, *εργον*, travail. Or, tout travail suppose une force, une puissance qui n'appartient pas à la matière, inerte de sa nature. C'est ce qui a fait diviser les corps qui nous environnent en *inorganiques*, c'est-à-dire, ceux qui ne sont doués ni de la vie ni du sentiment; et en *organiques* : ceux qui vivent et sentent (les animaux) ou qui seulement vivent (les végétaux). C'est au mot **MIXÉVAL** que nous renvoyons pour les caractères des corps de cette classe, pour l'exposé des propriétés dont ils sont privés et dont l'absence les différencie des corps *organiques* ou organisés, ainsi que pour les distinctions qu'ils présentent entre eux. — Le règne inorganique, quoique parfaitement inerte en lui-même, forme cependant la base de toutes les organisations. Il embrasse en effet non-seulement la composition des terrains, des roches, des minéraux, des cristaux, des plus légères scories volcaniques; mais encore la substance même des êtres organisés, dans lesquels la matière est soustraite aux lois générales qui la régissent, comme matière inerte, pour obéir à une puissance supérieure et immatérielle, mais sans perdre, pour cela, sa nature propre. D'un autre côté, le résultat des forces en vertu desquelles les corps organisés se nourrissent, c'est-à-dire, s'assimilent une certaine quantité de substance inorganique, se conservent et se perpétuent, est une augmentation de la masse de matière inorganique qui les constitue matériellement, et qu'ils finiront par rendre au règne auquel elle appartient, et dans lequel elle doit nécessairement rentrer aussitôt que l'essence immatérielle qui l'âme vient à l'abandonner.

INQUISITION. Les premiers empereurs chrétiens avaient publié successivement un grand nombre de lois qui portaient des peines plus ou moins sévères contre les hérétiques, et particulièrement contre les Manichéens. Une loi de Théodose prononçait même la peine de mort contre quelques sectes plus décriées, et ce prince ordonna au préfet du prétoire d'établir des *inquisiteurs* pour rechercher les hérétiques et informer contre eux. Ces lois furent recueillies dans le code Théodosien, puis dans le code

Justinien, et adoptées dans les monarchies qui s'élevèrent en Occident sur les débris de l'empire romain. Mais ce ne fut que vers la fin du xiii^e siècle que les progrès des Albigeois et de plusieurs autres sectaires donnèrent lieu à l'établissement de l'inquisition. Un concile tenu à Vérone en 1184, par le pape Lucius III, en présence de l'empereur Frédéric Barberousse, fit un décret qui ordonnait aux évêques de visiter, au moins une fois par an, soit en personne, soit par des délégués, les lieux qui, selon le bruit public, servaient de retraite aux hérétiques, et de faire comparaitre trois ou quatre hommes de bonne réputation, ou un plus grand nombre s'ils le jugeaient à propos, pour les interroger et leur faire prêter serment de dénoncer, non seulement tous les hérétiques connus par eux, mais encore toutes les personnes tenant des assemblées secrètes. Ceux qui seraient manifestement convaincus d'hérésie devaient être livrés au juge séculier pour recevoir la punition convenable, à moins qu'ils ne fissent, aussitôt qu'ils seraient découverts, leur abjuration entre les mains de l'évêque. Ceux qui auraient été trouvés suspects devaient être punis de même, s'ils ne prouvaient leur innocence; et quant à ceux qui retombaient après leur abjuration, ils devaient être abandonnés au bras séculier, sans plus être écoutés. Il est ordonné, en outre, à tous les seigneurs et aux magistrats des villes, de s'engager, par serment, à prêter leur secours à l'Eglise contre les hérétiques, et à remplir de bonne foi cet engagement, sous peine de se voir frappés d'excommunication et d'interdit, puis dépouillés de leurs charges et déclarés incapables d'être admis à aucune autre. Ce décret fut reproduit et confirmé, en 1215, par le 4^e concile de Latran, avec des dispositions plus rigoureuses encore envers les seigneurs qui négligeraient d'employer leur autorité contre les hérétiques, et de prendre des mesures pour en purger leurs domaines. On les oblige à prêter serment de bannir les hérétiques notés par l'Eglise, et, s'ils négligent de le remplir ils doivent être excommuniés par les évêques de la province, puis, au bout d'un an, dénoncés au souverain pontife, afin qu'il déclare leurs vassaux absous du serment de fidélité, et qu'il livre leurs terres à la conquête des catholiques. On ne doit pas oublier que ces dispositions pénales, autorisées par le droit public de l'époque, étaient sanctionnées, en outre, par l'assentiment des souverains.

Tels sont les premiers réglemens publiés touchant l'inquisition, et les seuls qui aient reçu la sanction de l'autorité de l'Eglise. Ceux qui furent publiés plus tard ne furent admis et n'eurent force de loi, que dans quelques provinces ou quelques royaumes particuliers.

On voit que, sous cette première forme, l'inquisition était confiée uniquement aux évêques, et il est à remarquer qu'elle fut instituée principalement contre les Albigeois, et qu'elle avait pour but de défendre non seulement la religion, mais la famille et la société, menacées par les doctrines anarchiques d'une secte audacieuse et turbulente, qui attaquait tout à la fois l'autorité civile et l'autorité religieuse. En effet, ces hérétiques étaient des Manichéens qui condamnaient le mariage et autorisaient toutes les infamies contre nature; qui, sous prétexte de liberté, rejetaient toute espèce de gouvernement; qui contestaient aux souverains, comme à l'Eglise, le droit de faire des lois, et qui, enfin, non contents de prêcher des doctrines subversives, et d'attaquer toutes les institutions civiles et religieuses, traduisaient leurs théories en actes par des profanations odieuses, et par des violences de toutes sortes contre le clergé. Ils formaient une société particulière ayant son organisation secrète, et dont tous les efforts tendaient au bouleversement de l'ordre public. Les Vaudois et autres sectaires du moyen-âge attaquèrent aussi, par leurs doctrines, les droits de la société, et menaçaient son organisation tout entière. Ils ébranlaient, par leurs principes anarchiques ou par le fanatisme de leurs rêveries mystiques, l'autorité des lois, les fondemens et la légitimité de tous les pouvoirs; ils attaquèrent surtout les droits du clergé, et la légitimité de ses possessions temporelles. On remarque parmi les erreurs des Vaudois que la guerre n'est pas permise; qu'il n'est jamais permis de faire mourir les hommes pour aucune cause, pas même de condamner à mort les criminels; enfin qu'on devait abolir la distinction des peuples et le droit de propriété. C'était, comme on le voit, le communisme le plus absolu. On comprendra donc que la société avait le droit de se défendre contre les progrès de ces doctrines funestes, et que l'inquisition fut, dans l'origine, une mesure de conservation et de salut public, autant et plus encore qu'une mesure religieuse.

Les décrets du concile de Vérone au sujet des hérétiques de la Lombardie, et ceux du concile de Latran au sujet des Vaudois, furent bientôt suivis d'autres mesures qui donnèrent une nouvelle forme à l'inquisition. Un concile provincial de Narbonne, tenu en 1227, ordonna que, les évêques établiraient dans chaque paroisse des inquisiteurs pour la recherche des hérétiques. Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1233, le pape Grégoire IX confia aux Dominicains les fonctions d'inquisiteurs dans le Languedoc et les provinces voisines, et, depuis ce moment, l'inquisition devint une sorte d'office

ou de commission judiciaire, constamment attribuée à ces religieux. Le procès qu'ils firent à quelques hérétiques de Toulouse les rendit tellement odieux qu'ils furent contrainits de sortir de la ville, et, dans plusieurs autres lieux, les habitants se concertèrent pour rendre inutiles toutes les recherches de l'inquisition. On trouve dans un concile de Narbonne, tenu en 1235, par l'archevêque de cette ville assisté de ses suffragants, et des évêques des provinces d'Aix et d'Arles, un règlement en 29 articles, rédigé d'après le vœu des inquisiteurs sur la manière de procéder envers les hérétiques, et dans un concile de Béziers, tenu en 1246, d'autres règlements adressés, par ordre du pape, aux inquisiteurs dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, et reproduisant les règles tracées par le concile de Narbonne. Ces statuts, qui ont servi de base aux procédures suivies depuis dans les tribunaux de l'inquisition, portent en substance que les inquisiteurs ordonneront aux hérétiques, et à toute personne qui en connaîtrait, de comparaître dans un certain délai, pour déclarer la vérité. Ceux qui obéiront à ce mandement éviteront ainsi les peines portées contre les hérétiques; mais ces derniers après avoir fait abjuration, devront subir diverses peinitences. Ceux qui ne comparaitront pas dans le délai fixé seront cités nommément; on leur exposera les crimes qui leur sont imputés, en leur accordant avec les délais nécessaires, la liberté de se défendre, et, si leur défense n'étant pas valable, ils ne confessent pas leurs fautes, ils seront condamnés à la prison perpétuelle dans des cellules particulières. La même peine sera appliquée à ceux qui auront pris la fuite, à ceux qui auront supprimé la vérité ou qui seront retombés après leur condamnation. On pourra toutefois, au bout de quelque temps, commuer la peine en prenant à l'égard des coupables les sûretés nécessaires pour l'accomplissement de leur pénitence. Quant aux chefs des hérétiques et à ceux qui occupent dans la secte un grade élevé, s'ils demeurent opiniâtres, ils seront, après leur condamnation, livrés au bras séculier. Personne, du reste, ne devait être condamné que sur des preuves certaines ou sur son propre aveu; mais les accusés ne pouvaient recourir, pour leur défense, au ministère des avocats.

L'empereur Frédéric II, accusé par le pape de n'avoir point de religion, crut se laver de ce reproche par des lois rigoureuses contre les hérétiques. Il avait publié, en 1220, une constitution pour confirmer les décrets du concile de Latran, et, quelques années plus tard, d'autres édits pour appliquer aux hérétiques les peines du crime de lèse-majesté, et prescrire aux juges

de faire saisir ceux qui seraient trouvés par les inquisiteurs, et de les garder étroitement pour les punir après qu'ils auront été condamnés. Il confirma ensuite ces dispositions par une loi publiée à Pavie en 1244, et qui ordonnait aux juges de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, et de laisser dans une prison perpétuelle ceux qui se montreraient repentants. Mais ces lois n'eurent guère pour objet que la Lombardie, car il n'y avait point d'inquisiteurs établis en Allemagne. Ce ne fut qu'environ un siècle plus tard, que le pape Benoît XII, pour arrêter les progrès de la secte des Bégards, établit un inquisiteur à Olmutz et un autre à Prague; mais cet établissement n'eut pas une longue durée. On voit bien encore au commencement du xvi^e siècle, quelques dominicains d'Allemagne revêtus du titre d'inquisiteurs; mais ce n'était guère qu'un titre sans autorité.

Le pape Innocent IV établit l'inquisition dans toutes les provinces de l'Italie, excepté dans le royaume de Naples, où les rois, en vertu d'anciens privilèges obtenus du saint siège, prétendaient avoir le droit de nommer les inquisiteurs; ce qui fit, que bien souvent l'on n'en nomma point, car les rois ne voulaient pas renoncer à cette prétention, ni les papes la reconnaître. La république de Venise, pour prévenir les abus de l'inquisition, fit, en 1283, un décret qui fut approuvé par le pape et portait que le doge seul aurait le droit de prêter main forte aux inquisiteurs, sur leur demande, et que les amendes et les confiscations ne seraient point versées entre leurs mains, mais dans celles d'un trésorier chargé de fournir l'argent nécessaire à l'exercice de leurs fonctions. Un autre décret, rendu dans le xvi^e siècle, ordonna que l'inquisition ne pourrait faire aucune procédure sans l'assistance de trois sénateurs; d'où il résulta que l'inquisition fut anéantie à Venise à force d'être eludée. — Les Florentins, vers le milieu du xiv^e siècle, publièrent aussi une ordonnance contre les abus de l'inquisition. On fit défense à tout inquisiteur de se mêler d'aucune affaire étrangère à son office, et de condamner aucun particulier à des peines pécuniaires. On défendit en même temps à tout magistrat de faire arrêter un citoyen sur la requête de l'inquisiteur ou de l'évêque, sans la permission des prieurs de la ville. On avait déjà pris des mesures analogues en divers endroits, notamment à Pérouse et en Espagne. — Les papes servirent de l'inquisition établie en Italie, dans leurs démêlés avec les empereurs. Jean XXII fit procéder par les inquisiteurs contre les Visconti de Milan et contre d'autres seigneurs, pour leur attachement à

Louis de Bavière. Le pape Nicolas III, vers la fin du xiii^e siècle, confia aux frères mineurs les fonctions d'inquisiteurs dans plusieurs provinces, notamment dans le Comtat-Venaissin, et fit, à cette occasion, un règlement où il leur donne pouvoir d'employer les censures contre les juges ou autres magistrats qui négligeraient de leur prêter main forte pour l'exécution de leurs sentences, et contre les hérétiques ou leurs cautions qui refuseraient de payer l'amende, en cas de rechutes. — L'inquisition fut établie à Paris, en 1255, par le pape Alexandre IV, sur la demande de saint Louis. Elle fut confiée au provincial des dominicains et au gardien des cordeliers. La bulle publiée à cet effet porte que leur autorité s'étendra dans tout le royaume, avec pouvoir de se faire délivrer toutes les procédures déjà commencées par d'autres, et de prendre à l'égard des hérétiques toutes les mesures déterminées par les conciles; mais elle ordonne que, pour les juger et les condamner, ils devront prendre l'avis de l'évêque diocésain. Philippe-le-Bel se servit de l'autorité des inquisiteurs contre les Templiers, et on les voit encore exercer leurs fonctions au xvi^e siècle. L'inquisiteur fit partie de la commission chargée de faire le procès d'Anne Dubourg, et un édit de Henri II, de 1555, ordonne à tous les juges royaux de condamner ceux qui seraient déclarés hérétiques par un jugement des évêques ou des inquisiteurs. Mais outre que l'autorité des inquisiteurs se trouvait limitée par celle des évêques, dont ils devaient prendre l'avis, elle était gênée aussi par les officiers royaux qui ne leur permettaient pas de procéder sans le juge séculier, ou les obligeaient du moins à lui présenter leurs procédures. Le pape Grégoire XI, dans une lettre au roi Charles V, fit des plaintes à ce sujet; mais elles produisirent peu d'effet. Il résulta de la que l'inquisition, réduite insensiblement à un titre inutile, fut enfin supprimée. — Elle n'avait pas été introduite en Angleterre ni dans les autres royaumes du Nord.

On voit que l'inquisition ne fut pas un établissement général, et que dans les lieux mêmes où elle fut reçue, l'exercice de son autorité rencontra souvent des obstacles qui la rendirent plus ou moins impuissante. Elle fut reconstituée en Espagne, vers la fin du xv^e siècle, sous une forme nouvelle qui a servi pendant longtemps à la rendre si redoutable. Comme on voyait un grand nombre de juifs ou de Maures, convertis en apparence, retourner à leurs creurs et quelquefois pervertir les fidèles, le roi de Castille voulut donner à l'inquisition un redoublement d'activité, et, pour cet effet, établit un inquisiteur-général, dont l'autorité fut absolue, souveraine, indépendante des évêques, et

s'étendit dans tout le royaume. Il soumit ce projet à l'approbation du pape Sixte IV, qui la donna facilement, et l'on procéda en conséquence à l'organisation du nouveau tribunal. L'inquisiteur-général était nommé par le roi; mais il devait être confirmé par le pape. Il avait le droit de nommer ensuite les inquisiteurs particuliers de chaque lieu; toutefois leur nomination devait être soumise à l'agrément du roi. Enfin il était assisté d'un conseil dont les membres étaient nommés par le roi, et qui jugeait souverainement, sous la présidence du grand inquisiteur, toutes les causes de judaïsme, de mahometisme, d'hérésie, de sorcellerie, de polygamie et autres crimes de ce genre. Les officiers chargés de saisir les accusés portaient le nom de *familiers de l'inquisition*. Leur autorité était si redoutable que ces mots : « de par la sainte inquisition », étaient jusqu'à la pensée de résister ou même de fuir. Le procès des accusés se faisait pour ainsi dire en secret, sans le ministère d'avocats ou de défenseurs; on ne confrontait point les accusés avec leurs délateurs, et toutes les délations étaient reçues. On admettait aussi le témoignage de toutes sortes de personnes, même de celles qui étaient flétries par une condamnation ou décriées par une conduite infâme. Le premier inquisiteur-général fut un dominicain nommé Thomas de Torquemada, dont les poursuites furent si rigoureuses qu'en peu d'années plus de deux mille personnes furent condamnées au feu; une multitude d'autres s'exilèrent pour échapper au supplice. Cette institution, restreinte d'abord à la Castille, s'étendit bientôt à l'Aragon et jusqu'en Amérique, dans les terres de la domination espagnole. Le roi Ferdinand, au commencement du xvi^e siècle, voulut aussi l'établir à Naples; mais elle excita un tel soulèvement qu'on fut contraint de l'abolir. Charles-Quint, en 1547, renouela cette tentative, qui eut encore le même résultat. — L'inquisition fut établie en Portugal, en 1557, par le roi Jean III, sous la même forme qu'en Espagne, et de là elle s'étendit jusque dans les Indes-Orientales, dans les possessions portugaises.

L'inquisition reçut aussi à Rome; dans le courant du xvi^e siècle, une nouvelle forme et en même temps des attributions nouvelles. Le pape Paul III établit une congrégation de cardinaux, connue sous le nom de *congrégation du Saint-Office* ou de l'*Inquisition*. Son siège était dans le couvent de la Minerve, des dominicains, et un religieux de cet ordre avait le titre et remplissait les fonctions de commissaire du saint-office. Le pape Paul IV étendit l'autorité de cette congrégation, et nomma un grand inquisiteur dont il reudit la charge perpétuelle. Cette mesure causa

une telle irritation qu'après sa mort, le peuple se déchaîna avec fureur contre lui, brisa sa statue, mit le feu aux prisons du saint-office, ainsi qu'à la maison du commissaire, qui fut presque assommé, et l'on tenta d'incendier aussi le couvent des dominicains. Le pape Sixte V confirma la congrégation de l'inquisition, et les termes de la bulle portent qu'elle a le droit de procéder et de juger dans toutes les causes de sa compétence, non seulement à Rome et dans les États du saint siège, mais dans toute la chrétienté, et que son autorité s'étend même sur les évêques et sur les inquisiteurs ordinaires. De là vient que les membres de cette congrégation sont désignés par le titre d'inquisiteurs-généraux. Elle est aussi appelée à rendre les décisions sur des questions de doctrine ou de discipline qui lui sont soumises; de là vient qu'un certain nombre de théologiens lui sont adjoints, sous le titre de consultants. La présidence de cette congrégation est réservée au souverain pontife. Les formes de procédures y sont moins redoutables qu'en Espagne, et ses jugements sont moins rigoureux. — On s'est livré à bien des déclamations, à bien des discussions au sujet de l'inquisition en général, et de l'inquisition espagnole en particulier; on a souvent exagéré les faits pour la rendre odieuse, et d'autre part, on a écrit pour la défendre et répondre aux attaques dont elle a été l'objet. Nous n'entrerons pas dans ces discussions, dont l'étendue dépasserait de beaucoup les bornes de cet article, et qui d'ailleurs sont loin d'avoir l'importance qu'on y attache; car l'exposé des faits qu'on vient de voir suffit pour montrer que l'Eglise n'est nullement intéressée dans la question. R.

INSCRIPTION (voy. au Supplément).

INSCRIPTION MARITIME. Institution qui régit le personnel naval de la France. Le système de recrutement fondé originairement sous la dénomination de *classes*, et nommé depuis *inscription maritime*, date du règne de Louis XIV et du ministère de Colbert. Avant cette époque lorsqu'il y avait à faire quelque armement considérable de la flotte royale, il fallait recourir à l'expédient de fermer les ports pour obtenir des marins par le moyen de la *presse*, au grand préjudice du commerce. L'essai de l'établissement des *classes* se fit d'abord dans les provinces d'Aunis, de Poitou et de Saintonge en 1665. Cette institution fut appliquée à tous les ports du royaume, et régularisée par l'ordonnance du 15 avril 1689. Par cet acte, le roi prescrivait que tous les gens de mer, pilotes, matres, canoniers, charpentiers et autres officiers-mariniers et matelots, seraient compris dans des rôles dressés par des commissaires nommés

à cet effet, et entreraient au service du roi, alternativement de trois années l'une. Ils devaient se tenir prêts pendant leur année de service à se rendre au port ou à l'arsenal où ils seraient appelés. Défense leur était faite de s'engager pendant cette année pour toute autre *navigation ou fonction de marine*. Ils recevaient leur solde pendant cette année. Injonction était faite à tous les capitaines et patrons de remettre aux greffes des sièges d'amirauté le rôle de leur équipage. Tous les fonctionnaires, consuls et marguilliers des communautés et des paroisses maritimes devaient représenter aux commissaires de marine les noms de tous les habitants faisant profession de la marine. Toutes les précautions étaient prises pour que nul marin ne pût s'exempter du service public. Certaines provinces, la Guyenne, la Bretagne, la Normandie et la Picardie étaient divisées en quatre classes, c'est-à-dire que l'année de service ne revenait pour chaque matelot que tous les quatre ans; les autres contrées maritimes, le Poitou, la Saintonge, l'Aunis, la Provence, n'étaient divisées qu'en trois classes.

La partie du système que nous venons d'exposer était onéreuse pour la population maritime; mais, en compensation, les ordonnances de 1689 accordaient divers privilèges à tout marin au service: tels étaient l'exemption du logement des gens de guerre, celle du guet, de la garde aux portes des villes et des châteaux, celle des tutelles et des curatelles, de la collecte des tailles, etc. En outre, Louis XIV constitua, par une retenue sur la solde de tous les marins et de tous les employés de la marine, par l'abandon de plusieurs droits appartenant à la couronne et par une dime sur le produit des prises, l'établissement des Invalides de la marine.

Le régime des classes fut modifié par l'ordonnance du 21 octobre 1784, qui substitua aux levées en masse par classes, les levées individuelles à tour de rôle. C'est là réellement l'inauguration de l'inscription maritime, bien que ce nom n'ait été employé officiellement pour la première fois que dans le décret du 3 brumaire an IX (25 octobre 1795), qui forme la législation actuellement en vigueur.

Ce décret déclare compris dans l'inscription maritime tous ceux qui exercent la navigation ou la pêche. Il pose le principe absolu que tout marin inscrit devra servir sur les bâtiments de la République toutes les fois qu'il en sera requis; il divise les marins en quatre catégories: les célibataires, les veufs sans enfants, les hommes mariés sans enfants, les pères de famille. La levée à tour de rôle doit s'exercer successivement sur chacune de ces catégories, et n'atteindre la sui-

vante qu'après avoir épuisé celle qui précède. Le décret abaisse à 50 ans la limite d'âge pour le service obligatoire, qui était auparavant à 56 ans. Les ouvriers des professions maritimes étaient primitivement soumis aux prescriptions de ce décret; mais un règlement impérial de 1808 en a restreint l'application aux quatre professions de charpentier, calfat, perceur et voilier.

Les dispositions du décret de 1795, relativement aux catégories de marins, se trouvèrent inapplicables et amenèrent des plaintes multiples sur l'arbitraire qui remplaçait des prescriptions impossibles à observer. En 1835, on substitua au régime de ce décret le système de la *levée permanente*. En laissant de côté les catégories du décret précédent, cette mesure range tous les marins sous le même niveau. Mais comme son action continue atteint, partout où il se présente, l'inscrit dont le tour de marcher est venu pendant son absence, le nombre des jeunes gens qui n'ont pas encore payé leur tribut à l'Etat suffit aux besoins de la flotte en temps de paix. Le temps de service consécutif de l'homme atteint par la levée a été fixé à 3 années.

Au 1^{er} janvier 1848, l'inscription maritime comprenait près de 137,000 hommes, dont 69,000 officiers-mariniers et marins, 24,000 novices (jeunes marins de 16 à 18 ans), 17,000 mousses (de 13 à 16 ans), 12,000 pilotes, maîtres, capitaines au long cours, 15,000 ouvriers et apprentis. — Sur ces 69,000 marins ou en compte 50,000 environ plus spécialement aptes au service militaire, et qui, avec l'adjonction du quart de leur nombre d'hommes provenant du recrutement, peuvent, dans les circonstances ordinaires, fournir les équipages de la flotte. Les officiers de la marine, les employés et les surnuméraires, les agents des vivres, etc., les mécaniciens et les chauffeurs ne sont pas compris dans l'inscription maritime.

La loi a prévu le cas où un individu placé dans l'inscription maritime voudrait renoncer à ses bénéfices comme à ses charges, L'inscrit doit alors en adresser la déclaration à l'autorité maritime, et, après un an et un jour d'abstention de naviguer, il est définitivement déclassé; il est de droit immédiatement réinscrit s'il vient à naviguer de nouveau. Le nombre des demandes de déclassement s'élève à près de 1,000 par an en moyenne.

E. PACINI.

INSECTES (roy. in *Supplément*).

INSECTIVORES, *Insectivora* (mamm.). On indique, en zoologie, sous cette dénomination très générale, tous les animaux dont la nourriture la plus spéciale se compose presque exclusivement d'insectes; mais on désigne plus spécialement sous le même nom une famille de l'ordre des

Carnassiers. Chez ces mammifères, les molaires sont hérissées de pointes coniques; les uns ont de longues incisives en avant, suivies d'autres incisives et de canines, toutes moins hautes que les molaires; d'autres ont de grandes canines écartées, sous de petites incisives. La clavicle existe toujours; les pieds sont courts, et tous ces animaux, lorsqu'ils marchent, appuient la plante entière sur le sol. Les mamelles sont ventrales. — La vie des insectivores est le plus souvent nocturne et souterraine; leurs mouvements sont assez faciles. Beaucoup d'entre eux cependant passent l'hiver en léthargie, surtout dans les pays chauds. Leur système diététique se compose presque complètement d'insectes.

Les trois types européens de cette famille, c'est-à-dire les Taupes, les Musaraignes et les Hérissons, ont été signalés depuis la plus haute antiquité historique. Deux ou trois des espèces qui se rapportent au genre Musaraigne et en particulier la taupe étaient, en Egypte, consacrées à la déesse Bouto représentant la nuit primitive. Les individus que l'on a retrouvés se rapportent à des espèces encore aujourd'hui vivantes dans diverses parties du continent de l'Afrique. Les anciens naturalistes comme Aristote et Pline, connaissaient à peine les trois types européens de la famille des Insectivores qu'ils désignaient sous les noms de *Talpa*, *Musarion*, et *Erinaceus*. Ils ne se sont nullement occupés de leurs rapports naturels. Au moyen-âge, Isidore de Seville, Albert-le-Grand, Agricola, Scaliger, ne firent que rectifier ce qu'avaient dit leurs prédécesseurs. Gesner, Walton, Aldrovande, Johnston, Charleton, Ray, ont donné quelques détails sur ces animaux. Linné restitua au genre Musaraigne la dénomination de *Sorex* qui lui était appliquée par les Latins. Puis vinrent sur les mêmes animaux, particulièrement sur les Musaraignes, les travaux de Daubenton, Schreber, Hermann, Pallas, Storr, Linck, G. Cuvier, Lacepède, Illiger, E. Geoffroy Saint-Hilaire, Savi, Say, Wagner, de Blainville, E. de Sclys Longchamps, etc., et surtout les monographies de MM. Duvernoy, Jernyns et Nathusius sur les Musaraignes, et celle de M. Isid.-Geoffroy Saint-Hilaire sur les Tenrecs et Ericules. — Les insectivores devraient, suivant M. Isid.-Geoffroy St-Hilaire, constituer un ordre distinct, dont la place serait intermédiaire à celui des Chéiroptères et à celui des Carnassiers. Les genres qui y ont été formés sont assez nombreux. Nous citerons, comme les principaux, ceux des TAUPES, CHRYSOCLORE, CONDYLURE, CLADOBATE, SCALOPE, MUSARAIGNE, DESMAN, HÉRISSE, TANIEG, ERICULE, MACROSCÉLIDE. La disposition des espèces repose sur la

forme et les proportions des dents, et doit passer des plus anormales aux plus normales, c'est-à-dire que l'on doit l'établir ainsi : Taupes, Musaraignes, Hérissons et les groupes qu'on peut y faire rentrer; c'est-à-dire les espèces dont la vie est souterraine, puis les intermédiaires, et enfin celles qui se rapprochent le plus des carnivores. Relativement à la géographie zoologique les trois genres principaux des insectivores sont essentiellement de l'ancien continent, et tous trois européens. Un genre, celui des Musaraignes, se rencontre dans toutes les parties du monde, l'Amérique méridionale et la Nouvelle-Hollande exceptées. Les Taupes proprement dites sont certainement de l'ancien continent, ou tout au plus des régions septentrionales du nouveau, et encore ne dépassent-elles que rarement, en Asie et en Afrique, le littoral de la Méditerranée. Le sud de l'Afrique offre les Chrysochlorés. L'Amérique septentrionale possède les Clethrionomys. Les Macroscélides sont de l'Afrique. Les Hérissons proprement dits sont exclusivement de l'ancien continent; les Tanécres et les Ericules, démembrés de ce genre, sont particuliers aux îles Bourbon et de Madagascar.

Les trois genres typiques des insectivores se trouvent à l'état fossile : 1° dans les brèches osseuses du littoral de la Méditerranée; 2° dans le sol des cavernes d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique et de France; 3° dans un terrain tertiaire moyen des montagnes sous-pyrénéennes; 4° dans un terrain d'eau douce d'Auvergne. Six des espèces qui ont été rencontrées jusqu'ici, savoir : une taupe, trois espèces de musaraignes, un desman et un hérisson, ne diffèrent pas spécifiquement de celles qui existent actuellement à l'état vivant, et se trouvent pêle-mêle avec des restes d'animaux qui ne vivent plus dans les mêmes contrées. Les autres, dont on ne connaît pas les analogues à l'état vivant, savoir : une taupe, une musaraigne, un hérisson et un tanéc, forment des espèces intermédiaires exclusivement à celles de l'ancien continent.

En ornithologie, le nom d'*Insectivore* est appliqué par M. Temminck à une division de passe-reaux, correspondant aux Dentirostres de G. Cuvier, qui, comme les MERLES, les PIE-GRIECHES, les COTINGAS, les MOUCHEMOLLES, les GORBE-MOUCHE, les HIRONDELLES, etc., se nourrissent presque exclusivement d'insectes. E. D.

INSERTION, *Insertio* (bot.). Les botanistes nomment ainsi l'attache des organes, c'est-à-dire, pour parler plus exactement, le point où ces organes se détachent de la base qui les porte et où ils semblent prendre naissance. Ainsi l'on dit l'insertion de la corolle, des étamines, pour dire l'attache de la corolle, des étamines sur

une partie quelconque des autres organes floraux ou sur la base commune de la fleur, c'est-à-dire sur le torus. L'insertion peut être immédiate ou médiate; c'est ainsi que les étamines dites hypogynes, par exemple, peuvent s'attacher directement sur le torus, ou bien être portées par la corolle monopétale qui, de son côté, va se fixer immédiatement à cette base commune de la fleur. On a, dans le premier cas, une insertion staminale immédiate; dans le second, une insertion staminale médiate. (Pour les diverses insertions voy. HYPOGYNE, EPIGYNE, PERIGYNE.)

INSERTIONS LÉGALES ou **ANNONCES JUDICIAIRES**. La loi ordonne l'insertion, dans les journaux, de divers actes qui doivent être mis à la connaissance du public, tels que les actes relatifs aux saisies immobilières, aux séparations de biens, à la purge des hypothèques légales, aux sociétés de commerce, aux faillites, aux expropriations pour cause d'utilité publique. Aux termes de l'ancien article 683 du Code de procédure, l'insertion pouvait être faite dans un journal quelconque du lieu où siégeait le tribunal connaissant de l'acte à insérer, et s'il n'y en avait pas, dans l'un de ceux imprimés dans le département. La loi du 31 mars 1833 dérogea la première à ce principe en statuant que les tribunaux de commerce désigneraient au chef-lieu de leur ressort, et à défaut, dans la ville la plus voisine, un ou plusieurs journaux dans lesquels devront être insérés les extraits d'actes de société en nom collectif et en commandite. La loi du 28 mai 1838 étendit cette règle aux insertions à faire en cas de faillite (Code de commerce, art. 442). Enfin, la loi du 2 juin 1841, relative aux saisies immobilières, remplaça les dispositions de l'ancien article 683 du Code de procédure par l'article 696 nouveau, qui portait que les cours royales, chambres réunies, après un avis motivé des tribunaux respectifs de première instance, et sur les réquisitions écrites du ministère public, désigneraient chaque année, dans la première quinzaine de décembre, pour chaque arrondissement de leur ressort, parmi les journaux publiés dans le département, un ou plusieurs journaux où devraient être insérées les annonces judiciaires; et que tous les actes relatifs à une même saisie seraient insérés dans le même journal. Cette disposition, qui s'appliquait, non seulement à la saisie immobilière, mais à toutes les insertions légales pour lesquelles la loi renvoyait à l'art. 683, et dont n'étaient exceptées par conséquent que les insertions relatives aux sociétés et aux faillites, et celles prévues par les articles 620 et 621 du Code de procédure, 202 du Code de commerce, et 6 de la loi du 3 mai 1841 sur les expropria-

tions pour cause d'utilité publique, fut abolie par le décret du gouvernement provisoire du 8 mars 1848, mais elle a été rétablie tout récemment par le décret du 17 février 1852 sur la presse, qui attribue aux préfets le droit de désigner les journaux, et qui, par la généralité de ses termes, semble s'appliquer même aux inscriptions que n'atteignait pas la loi précédente.

INSINUATION. Cette expression s'appliquait, dans l'ancien droit, à la transcription des donations entre vifs sur les registres des tribunaux. Dans le droit romain, d'où dérive cette institution, les donations étaient assujetties depuis la loi Cincia à certaines formalités, et la tradition, notamment, était exigée pour qu'elles fussent valides. En même temps, l'usage s'était établi de faire constater les donations dans les *acta* des magistrats, c'est-à-dire dans les procès-verbaux qu'ils dressaient des actes auxquels ils étaient intervenus. Cette *professio apud acta* ou *insinatio* devint, en vertu de diverses constitutions de Constance Chlore et de ses successeurs, une forme obligatoire, qui d'ailleurs ne dispensait pas de la tradition. Celle-ci fut enfin supprimée par Justinien, et l'insinuation devint, à partir de ce moment, la seule forme exigée pour les donations excédant 500 *soldi*; celles d'une valeur moindre étaient exceptées de toute formalité. Cette institution passa dans le droit moderne, et diverses ordonnances, notamment celles de Villers-Cotterets (1539), de Moulins (1566), et l'ordonnance de 1731 sur les donations, prescrivaient, sauf quelques exceptions, l'insinuation de toutes les donations entre vifs, tant mobilières qu'immobilières, à peine de nullité, même à l'égard des héritiers du donateur. Le Code civil a remplacé l'insinuation par la *transcription*, qui n'est exigée que pour les biens susceptibles d'hypothèque (voy. DONATION et TRANSCRIPTION).

INSIPIDE (voy. GOUT) (*physiologie*).

INSOLUBLE (voy. SOLUBILITÉ).

INSOMNIE (*méd.*). Privation du sommeil. Les principales causes de l'insomnie sont l'influence des excitants internes et externes du système nerveux : le bruit, la lumière, les préoccupations intellectuelles ou morales, etc.; l'action difficile ou le besoin non satisfait d'un organe intérieur quelconque, une digestion pénible, la faim, par exemple; enfin l'inactivité des organes, puisque ceux qui ne sont pas fatigués ont moins besoin de repos, ou bien leur exercice outré, qui, en produisant une grande lassitude et un sentiment douloureux, rentre dans la classe des irritants, et cause l'insomnie; soit que cet exercice ait lieu dans les muscles, comme une marche poussée à l'excès; ou bien

dans le cerveau, comme un travail intellectuel immodéré, une passion violente.

Après un état de veille prolongé, plus ou moins, selon l'individu, il se manifeste dans les organes de relation, un sentiment de langueur, de fatigue et d'épuisement. Le repos est alors nécessaire; on sent du plaisir à s'y abandonner. Si l'on méconnaît à cet égard la voix de l'organisme, on éprouve comme lorsque l'on résiste à toute espèce de besoin un sentiment pénible, un malaise, de la douleur, etc. Puis, si l'on a recours pour s'opposer au sommeil, à des causes excitantes quelconques, venues du dehors ou prises au dedans de nous-mêmes, nos organes de relation acquièrent un surcroît d'excitation qui se réfléchit jusque sur les organes intérieurs. Cela nous explique pourquoi l'heure du sommeil une fois passée, le besoin de dormir devient moins impérieux. Si le sommeil ne met bientôt un terme à cette excitation, elle s'élèvera jusque au degré morbide et les organes s'enflammeront. L'insomnie qui n'est point artificiellement provoquée ne produit pas ce résultat. On voit des absences de sommeil de très longues durée qui se terminent sans altération organique. — L'activité de la veille entraîne des pertes matérielles, et de plus s'oppose, dans nos tissus, à l'adjonction de nouvelles parties organiques; il y a donc dépense plus considérable que dans l'état ordinaire et impossibilité de la réparer; d'où résulte une grande maigreur, ordinairement accompagnée de l'altération de quelque organe. Rien n'est plus propre à faire vieillir avant le temps prescrit par la nature que l'insuffisance de sommeil. Quand cette insuffisance n'aurait pas toutes les conséquences que nous avons signalées, elle a toujours pour inconvénient de faire marcher la vie trop rapidement. Ce serait une grave erreur de prétendre doubler son existence en retranchant une partie des heures destinées au sommeil : on perdrait volontairement sur la somme totale de la vie, sans rien gagner sur la plénitude pour le temps présent.

L'insomnie est un symptôme commun à beaucoup de maladies. Le véritable sommeil est toujours, au contraire, un signe de santé; c'est par là que commencent toutes les bonnes convalescences.

Le traitement de l'insomnie consiste surtout à détruire les causes qui y donnent lieu. Ainsi, est-elle le symptôme d'une maladie, elle disparaîtra avec celle-ci; est-elle le résultat d'une vie trop sédentaire, un degré suffisant de lassitude, surtout des organes musculaires, amènera le sommeil. Il faut aussi supprimer tous les excitants sensoriaux, la lumière, les sons, par exemple; s'il arrive quelquefois qu'un bruit

monotone amène le sommeil, c'est parce que ce bruit qui maintient l'oreille en action, fait cesser d'abord l'attention des autres sens et finit par nous devenir si familier, que l'oreille elle-même n'y porte plus aucune attention. La fatigue des yeux par la lecture d'un livre qui n'excite ni de fortes émotions, ni de grands efforts intellectuels, agit d'une manière analogue. La suppression des excitants cérébraux est encore plus indispensable, et, si l'on ne peut obtenir ce résultat, il faut faire au moins diversion à l'excitation qui existe. — Les narcotiques ne produisent pas un sommeil véritable ; leur résultat contraste même avec les effets de ce dernier, puisque l'assoupissement qu'ils provoquent laisse après lui une fatigue qui le rapproche du trouble occasionné par l'ivresse. Ils peuvent quelquefois néanmoins être administrés avec avantage, principalement dans les affections névralgiques, puisque l'excitation de la veille, et surtout l'attention que la douleur force les sujets à porter à leur mal en accroissent la violence. *

INSPECTEUR. L'inspection est une sorte de contrôle que l'administration fait exercer sur ceux de ses agents qui ne sont pas directement placés sous ses yeux. Les *inspecteurs* sont des fonctionnaires ordinairement ambulatoires chargés de constater la situation des services éloignés de l'administration centrale, les fautes des employés, la manière dont s'exécutent les règlements et les ordonnances, etc. Le développement excessif qu'a pris la centralisation administrative a nécessité la multiplication des inspections, et aujourd'hui des inspecteurs sont attachés à la plupart des grands services publics : à l'armée, à l'instruction publique, aux finances, à l'enregistrement et aux domaines, aux forêts, aux postes, aux contributions directes et indirectes, à la marine, aux ponts-et-chaussées, aux mines, aux haras, aux prisons, aux établissements de bienfaisance, aux beaux-arts, à la police. Il existe aussi des inspecteurs pour les services départementaux. — Ces fonctionnaires se divisent ordinairement en plusieurs classes distinguées souvent par les titres d'*inspecteurs généraux*, d'*inspecteurs* et de *sous-inspecteurs*.

INSPIRATION (*Écriture sainte*). Les anciens Pères de l'Église et les premiers théologiens ont enseigné purement et simplement que nos livres saints ont été divinement inspirés aux écrivains qui les ont composés. Ce n'est qu'au *xvi^e* siècle qu'on a commencé à rechercher la nature même de l'inspiration. Sans entrer dans le détail des différentes définitions qu'on en a données, ni des discussions que ces définitions elles-mêmes ont soulevées parmi les interprètes, nous nous bornerons à dire que l'in-

spiration proprement dite est un secours surnaturel qui, influant sur la volonté de l'écrivain sacré, l'excite et le détermine, en éclairant son entendement à écrire de telle manière, ou lui suggère au moins le fond de ce qu'il doit dire. Nous ajouterons que cette définition nous a paru d'autant plus juste et plus exacte qu'elle s'accorde parfaitement avec l'idée que Jésus-Christ, les Apôtres, les autres écrivains sacrés, aussi bien que les auteurs juifs, les Pères de l'Église et les écrivains ecclésiastiques, nous ont données de secours surnaturels qu'il a fallu nécessairement à ceux qui ont rédigé les livres saints, pour que ce qu'ils ont écrit fût réellement la parole de Dieu. Nous devons dire aussi que l'inspiration a été quelquefois confondue avec la *révélation*, qui est la manifestation surnaturelle d'une vérité jusque là inconnue à celui à qui elle est manifestée, ou avec la simple *assistance* par laquelle le Saint-Esprit dirige l'entendement de l'écrivain, dans l'usage de ses facultés, pour qu'il ne commette aucune erreur ; ce qui, à la vérité, le rend infaillible, mais ne suffit pas pour donner à son livre le titre et l'autorité de parole de Dieu, de livre divin. Ainsi les décisions que l'Église rend avec le secours de l'assistance du Saint-Esprit, sont incontestablement infaillibles, mais elles ne sont pas pourtant la parole de Dieu proprement dite, elles ne font point partie des livres saints. Enfin, comme le canon ou recueil des écritures sacrées ne renferme que des livres divinement inspirés, on confond souvent dans le langage l'*inspiration* d'un livre avec sa *canonicité*.

Il a été facile de prouver contre quelques anciens hérétiques et contre les déistes et les rationalistes modernes, que tous les auteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été favorisés d'une inspiration surnaturelle et divine dans la composition de leurs écrits. Il n'a pas été plus difficile de démontrer à certains exégètes allemands combien ils se trompent quand ils prétendent que Jésus-Christ, les Apôtres et tous les anciens Juifs entendaient simplement par *livres inspirés*, des livres contenant une doctrine excellente et qui vient de Dieu. Mais il est plusieurs points sur lesquels les interprètes catholiques ne sont pas d'accord. Ainsi quelques auteurs ont soutenu que l'Esprit-Saint n'a ni inspiré ni même assisté spécialement les écrivains sacrés dans les choses qui ne concernent ni la foi ni les mœurs ; ce qui paraît justement à d'autres trop hardi et trop téméraire ; car sans parler des autres motifs, lorsque Jésus-Christ et les Apôtres ont attribué aux livres saints l'inspiration divine, ils l'ont fait sans restriction. D'ailleurs comment concilier cette

opinion avec ces paroles du concile de Trente : « Que si quelqu'un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques tous ces livres entiers, avec ce qu'ils contiennent et tels qu'ils sont dans l'ancienne Vulgate latine..., qu'il soit anathème (Sess. iv)? » Même désaccord quand il s'agit de savoir si la simple assistance a suffi aux auteurs sacrés dans certaines parties de leurs ouvrages. Cependant nous regardons comme beaucoup plus probable le sentiment de ceux qui le nient ; car s'il y avait réellement dans l'Écriture des endroits composés sous la simple assistance, comme ces endroits n'auraient pas été inspirés, ils ne seraient pas la parole de Dieu : c'est-à-dire que l'Écriture renfermerait un mélange de paroles divines et de paroles humaines ; c'est-à-dire qu'elle ne serait pas tout entière la parole de Dieu, ce qui est formellement opposé et au témoignage des écrivains sacrés eux-mêmes et à celui de la tradition, qui affirment de la manière la plus expresse que toute l'Écriture a été divinement inspirée, et que tout entière elle est la parole de Dieu. Enfin il est un troisième point, relatif à l'inspiration divine, qui n'a pas moins exercé la critique des théologiens et des commentateurs. Cette inspiration s'étend-elle jusqu'aux mots dont les auteurs de la Bible se sont servis dans la composition de leurs ouvrages ? Pour nous, nous n'avons jamais hésité à nous ranger à l'avis de ceux qui ne le pensent pas. Voici nos motifs. L'inspiration verbale n'est nullement nécessaire pour établir la vérité et l'infaillibilité de l'Écriture, ni pour prouver qu'elle est la parole de Dieu ; car il suffit pour cela que toutes les pensées en soient inspirées, et que l'écrivain sacré ait employé des termes de son choix, pourvu qu'ils fussent propres à exprimer exactement les vérités qui lui étaient suggérées par l'Esprit-Saint. Autrement il faudrait dire que toutes les Églises du monde chrétien sont privées de la parole de Dieu, puisqu'elles ne possèdent que de simples versions écrites dans des langues diverses, et par conséquent dans des termes différents de ceux qui sont sortis de la plume des auteurs sacrés. Il faudrait dire encore que nous n'avons plus les discours de Jésus-Christ dans un grand nombre de passages de nos évangiles, puisqu'ils y sont rapportés en des termes différents. On ne gagnerait rien à supposer que cette diversité d'expression est l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même, car alors les paroles que les Évangélistes prêtent à Jésus-Christ ne seraient plus celles du divin Sauveur que quant au sens. Or ce sens ne suffit pas selon les partisans de l'inspiration verbale. On a opposé plusieurs difficultés à notre sentiment ; mais elles sont toutes

plus spécieuses que solides, et on peut facilement les résoudre par cette seule considération que ce qui fait le fond de la parole, c'est la pensée qu'elle renferme et non la lettre qui n'en est que l'expression matérielle, et que par conséquent Dieu étant l'auteur des pensées, on peut dire avec vérité qu'il est aussi l'auteur de la parole. C'est ce qui a fait remarquer à saint Augustin, en parlant des Évangélistes, qu'il ne faut pas s'arrêter aux termes dont ils se sont servis, mais seulement à la pensée qu'ils ont exprimée (*De consensu Evangelistarum*, l. II). GLAIRE.

INSBRUCK. Ville capitale du Tyrol, dans une position très pittoresque sur l'Inn, qui y reçoit le Sill, au 47° 16' lat. N., 39° 2' 30" long. Sa population est de 13,000 habitants. Insbruck se divise en Ville-Vieille et en Ville-Neuve ; cette dernière est la plus belle. Les cinq faubourgs sont plus grands et plus beaux que la ville. Les maisons d'Insbruck ont de 4 à 5 étages, et sont fréquemment peintes à fresque. La plus belle place est le Rennplatz (place des Tournois), ornée de plantations et de la statue en bronze de Léopold V, coulée en 1628. En fait de monuments et d'établissements publics, on remarque : le château rebâti en 1766, l'église principale, celle de la Trinité, celle de la Cour, du centre de laquelle s'élève le superbe mausolée de l'empereur Maximilien, qu'entourent 28 statues colossales en bronze des princes et princesses de la maison d'Autriche. On voit dans cette même église le magnifique mausolée de l'archiduc Ferdinand II et de son épouse, Philippine Welser, et la statue en marbre du héros tyrolien André Hofer, érigée en 1834. Nous citerons encore la maison des États, l'Hôtel-de-Ville, le magnifique arc de triomphe érigé à l'occasion du mariage du grand-duc de Toscane avec l'infante Marie-Louise, le jardin de la Cour, orné de belles statues en bronze, le beau cimetière de la ville, l'imposante maison de réclusion. Insbruck possède une université (ancien collège des jésuites), une belle bibliothèque publique, un jardin botanique, des cabinets d'histoire naturelle et de physique, une académie noble thérsienne, un institut national appelé Ferdinandeum, avec de riches collections, un théâtre, un casino. Il y a peu d'industrie, mais un grand commerce de transit. A peu de distance de la ville on voit le château d'Ambrers, célèbre autrefois par sa magnifique collection d'armures et d'antiquités, transportée à Vienne au commencement de ce siècle.

INSTANCE. Cette expression, qui dérive de *stare in judicio*, s'applique à toute demande, à toute poursuite judiciaire en matière civile. On appelle *première instance* la poursuite devant le

premier juge. On a traité au mot *PÉREMPTION* ce qui concerne la péremption des instances. Il y a lieu à *remise d'instance* (Code de procédure, art. 342 à 351) quand une instance est interrompue, soit par le décès d'une des parties, soit par son changement d'état, comme lorsqu'un capable est devenu incapable ou réciproquement, lorsqu'un mineur devient majeur, une femme mariée devient veuve, etc., soit encore par la cessation des fonctions dans lesquelles on procédait, comme de celles de tuteur, de maire, etc. La reprise d'instance n'est nécessaire qu'autant que l'affaire n'est pas en état, c'est-à-dire tant que les plaidoiries ne sont pas commencées, et que les conclusions n'ont pas été prises contradictoirement à l'audience. Elle se fait par une nouvelle assignation. Cependant le Code de procédure ne déclare nuls les actes postérieurs à l'interruption que dans le cas de décès, et à partir du moment où le décès a été notifié à la partie adverse. Quant au changement d'état ou à la cessation des fonctions, il suffit que l'adversaire y ait égard dans les significations postérieures à la notification. L'interruption provenant des décès, des démissions, des interdictions ou des destitutions des avoués, nécessite aussi, sous peine de nullité, une sorte de reprise qui se fait par une assignation en constitution de nouvel avoué.

INSTINCT. C'est ici un de ces mots que tout le monde emploie avec un sentiment assez vague du fait qu'il exprime. L'instinct est dans la langue vulgaire le nom d'une demi-intelligence propre aux animaux et qu'on oppose à la raison,apanage de l'homme seul. Si nous consultons les philosophes, nous trouverons d'abord Descartes, qui nous dira que l'instinct est une faculté toute machinale qui, loin de supposer l'existence de l'âme, résulte du mécanisme de l'organisation, en ajoutant que l'animal est réduit à cette seule faculté. Condillac, au contraire, affirme que l'instinct n'est qu'une intelligence modifiée par l'habitude, c'est-à-dire, qui à force de répéter ses actes, finit par n'en avoir plus conscience, la réflexion n'étant plus nécessaire. Cette opinion était à peu près celle de Georges Leroy, admirateur de l'industrie animale, et qui, comme bien d'autres observateurs enthousiastes de l'objet de leurs études, eut volontiers retrouvé tous les attributs de l'homme chez les bêtes. Nous devons à M. Frédéric Cuvier, des études sur ce sujet et une analyse des facultés animales, qui nous permettent de préciser un peu mieux, qu'on ne l'avait encore fait, ce qu'il faut entendre par l'activité instinctive, et qui ont sorti cette question des obscurités où l'avaient plongée, d'une part un spiritualisme trop absolu, de l'autre la psychologie sensualiste. laquelle. en

définitive, n'élevait l'instinct jusqu'à la dignité d'un fait intellectuel, qu'après avoir commencé par abaisser l'intelligence au rôle d'une sensation transformée. Une observation attentive de l'activité des animaux nous conduit à distinguer très nettement chez eux deux modes d'activité psychologiques qu'il est impossible de ramener l'un à l'autre, l'activité instinctive et l'activité intelligente. L'activité instinctive, qui joue le rôle prédominant dans la vie de l'animal et détermine ses mœurs, a pour premier caractère de précéder toute expérience et d'être difficilement modifiée par les circonstances accidentelles et par l'éducation. C'est l'activité du Castor qui, réuni en société près des rivières du Canada, bâtit des demeures, et qui, isolé, mis par l'homme à l'abri des injures de l'air et abondamment nourri, continue, pendant quelques temps au moins, à chercher du bois pour construire son édifice, et à le tailler avec ses dents; c'est l'activité de l'oiseau voyageur, qui, à un moment donné, s'envole vers des contrées lointaines où il échappera à la disette dont le menace la prochaine saison, et qui, dans une volière où rien ne lui manque de ce qu'il va chercher si loin, manifesterà, à l'époque accoutumée de ses migrations, une agitation extraordinaire et se calmera quand cette époque sera passée; c'est l'activité qui règle l'industrie si merveilleuse et si prévoyante des abeilles, des fourmis neutres, celle d'une multitude d'insectes et d'animaux inférieurs. Un autre caractère de l'instinct, c'est la spécialité des impulsions qu'il donne, spécialité toujours coordonnée à des circonstances déterminées. Tandis que l'intelligence est un mode d'activité général qui se compose toujours des mêmes éléments et se prête à toute la variété des faits extérieurs, l'instinct ne dévie pas de la ligne étroite et directe qui lui est tracée; aussi doit-on plutôt parler des instincts que de l'instinct, tandis qu'on ne saurait dire les intelligences, sans articuler un contre-sens. La comparaison proposée par G. Cuvier des idées instinctives aux images qui se présentent spontanément dans les rêves et qui déterminent l'activité des somnambules, ne manque pas de justesse, mais n'indique toutefois qu'une lointaine analogie, car les idées du somnambule ont leur source dans un souvenir, dans l'expérience. Quelque différents que soient les deux faits psychologiques de l'activité instinctive et de l'intelligence, ces faits s'associent néanmoins dans une certaine mesure, car il est impossible de méconnaître chez l'animal des actes qui se coordonnent aux besoins accidentels d'une situation nouvelle, à côté de ceux qui caractérisent les mœurs de l'espèce et qui répondent pro-

videntiellement aux besoins naturels de celle-ci et à sa conservation. L'intelligence chez l'animal pourvoit au présent, les instincts à l'avenir; aussi voyons-nous les instincts jouer toujours un rôle très important, même chez les animaux supérieurs, même lorsque, associés à l'homme, ils entrent avec lui en commerce d'intelligence, acceptent l'éducation qu'il leur donne, se modifient sous cette influence, la plus puissante de celles qu'il peut subir. Le chien lui-même, tant sûr qu'il soit d'avoir chaque jour sa pitance, ne continue-t-il pas à enterrer machinalement les restes de ses repas, comme s'il avait besoin de faire une réserve? L'animal vit tout entier dans le présent, et l'avenir lui est inconnu; de là ces instincts opiniâtres qu'une sage providence lui a donnés pour assurer son lendemain et celui de sa race; il pourvoit ainsi à ce qu'il ne prévoit pas, tandis que l'homme, en qui les instincts n'ont qu'un moment et jouent un rôle très secondaire, doit à la fois prévoir et pourvoir, car l'homme est essentiellement un être d'avenir.

H. HOLLARN.

INSTITUT. L'article 298 de la Constitution du 5 fructidor an III, avait décidé que, dans le but de recueillir les découvertes, et de perfectionner les sciences et les arts, un Institut national serait fondé. D'après un rapport de Daunou, du 23 vendémiaire an IV, la loi sur l'instruction publique du 3 brumaire de la même année (25 octobre 1795) organisa cet institut. Il fut composé de trois classes : les sciences physiques et mathématiques, les sciences morales et politiques; la littérature et les beaux-arts; cette dernière classe comprenant l'Académie Française, celle des inscriptions et celle de peinture. Cette organisation fut modifiée par le premier consul en 1803. Au lieu de n'avoir que trois classes, l'Institut en eut quatre : 1° Sciences physiques et mathématiques; 2° Langue et littérature françaises; 3° Histoire et littérature anciennes; 4° Beaux-arts. En dépit de cette extension apparente, l'Institut se trouvait en réalité diminué d'une classe, celle des sciences morales et politiques. Elle ne fut pas rétablie par l'ordonnance royale du 21 mars 1816, qui rendait aux classes de l'Institut leurs anciens titres. La seconde redevint l'Académie-Française, la troisième l'Académie des Inscriptions et belles-lettres; la première l'Académie des Sciences; et la dernière l'Académie des Beaux-arts. En 1832, enfin, l'Institut fut complété par le rétablissement de la cinquième académie, celle des sciences morales et politiques. Le régime de chacune des cinq académies est indépendant; elles ont toutes la libre disposition des fonds qui leur sont affectés. Les seules cho-

ses qui leur soient communes sont l'agence, le secrétariat, la bibliothèque et les collections de l'Institut. Elles ont aussi en commun quelques propriétés dont l'administration est confiée à une commission de dix membres, deux pour chaque académie, sous le patronage du ministre de l'instruction publique. Cette commission est nommée pour un an, et les membres en sont toujours rééligibles. Tous les ans, l'Institut réunit les cinq académies dans une séance solennelle, sans préjudice de la séance annuelle particulière à chacune d'elles, et spécialement consacrée à la distribution des prix.

INSTITUTION CANONIQUE. C'est l'intervention de l'autorité ecclésiastique, soit pour donner la mission et les pouvoirs à ceux qui doivent remplir des fonctions ecclésiastiques, soit pour donner l'investiture des titres ou des bénéfices qui n'exigent pas de pouvoirs, ou qui emportent par eux-mêmes la juridiction. Il est certain que nul titre, nul bénéfice ne peut être possédé légitimement, et qu'on ne peut remplir aucune fonction ecclésiastique sans la condition préalable de l'institution canonique. C'est un principe constamment reconnu dans l'Eglise, et qu'on trouve établi formellement dans les décrets d'une foule de conciles; il est au nombre des règles de droit et la première de toutes dans le Sixte des décrétales publié par Boniface VIII. C'est d'ailleurs une suite nécessaire du gouvernement établi par J.-C. dans son Eglise; car il n'y aurait ni subordination ni autorité, et toute hiérarchie serait détruite si l'on pouvait s'attribuer des fonctions sans mission légitime, et occuper un titre dans l'Eglise sans l'aveu des chefs établis pour la gouverner. Ce principe est évident, surtout pour les fonctions et les titres qui supposent une juridiction, et le concile de Trente l'a confirmé par une décision formelle. Il a frappé d'anathème ceux qui soutiendraient qu'on peut être ministre légitime des sacrements et de la parole de Dieu, sans avoir été ordonné canoniquement ni avoir reçu mission de l'autorité ecclésiastique. Il suit de là que c'est à l'autorité qui a le droit de donner l'institution canonique, et de conférer la juridiction ou d'en régler l'exercice, qu'est aussi réservé le droit de l'entendre, de la restreindre, de la modifier et de déterminer les limites où elle peut s'exercer. Car il est clair que toute entreprise de ce genre qui aurait lieu sans son concours ou sans son approbation, serait une usurpation de pouvoirs et une atteinte manifeste à des principes qui reposent sur le droit divin. C'est à l'Eglise qu'il appartient de déterminer les formes de l'institution canonique et les conditions nécessaires pour qu'elle soit légitime. Ces formes ont varié se-

lon les temps et selon la nature et la diversité des titres ou des fonctions. On a exigé dans certains cas des lettres authentiques; quelques auteurs ont même regardé comme nécessaire la prise de possession. Les évêques recevaient autrefois l'institution canonique du concile de la province; ils la reçoivent aujourd'hui par des bulles du pape. L'histoire de la discipline sur ces différents points, et le détail des règles ou des usages établis selon les circonstances, offriraient aujourd'hui peu d'intérêt et dépasseraient d'ailleurs les bornes d'un article.

INSTITUTES. Le titre *Institutiones*, dont nous avons fait *Institutes*, était donné par les juriconsultes Romains aux livres élémentaires destinés à l'enseignement du Droit. Les *Institutiones* de Gaius, dont le texte nous a été conservé, paraît avoir été le premier ouvrage de ce genre, publié sous ce titre qui fut employé ensuite par beaucoup d'autres écrivains. Quand l'empereur Justinien eut achevé le Code et les Pandectes, il voulut compléter son œuvre par des *Institutiones*, afin que les étudiants pussent apprendre le droit dans un livre émané du législateur et revêtu de la force obligatoire. Tribonien, qui avait présidé à la compilation des Pandectes, et les professeurs Théophile et Dorothee, furent chargés de ce travail, et les *Institutes* furent publiés même avant le Digeste, le 21 novembre 533, pour recevoir force de loi en même temps que celui-ci, c'est-à-dire à partir du 30 décembre de la même année. Les rédacteurs des *Institutes* se basèrent sur l'ouvrage de Gaius, dont le texte est reproduit quelquefois littéralement; ils se sont servis aussi d'autres ouvrages élémentaires, et ont indiqué sommairement les modifications survenues dans la législation jusqu'à Justinien. Comme les *Institutiones* de Gaius, celles de Justinien sont divisées en quatre livres, dont le premier traite surtout des personnes; le second de la distinction des choses, de l'acquisition de la propriété, des hérités testamentaires; le troisième des hérités *ab intestat* et des obligations conventionnelles; le quatrième d'autres espèces d'obligations et des actions. Chaque livre est divisé en titres qui ont une rubrique spéciale et subdivisés eux-mêmes en *principium* et en *paragraphes*. Le tout est précédé d'un *proœmium*, dans lequel l'empereur fait connaître, en langage emphatique, le but de sa publication.

Les *Institutes* de Justinien partagent les défauts communs aux autres compilations de cet empereur, défauts qui proviennent surtout de ce qu'on prenait d'anciens textes pour les adapter à une législation nouvelle, et qu'on était forcé de leur faire subir des altérations

qui en obscurcissaient le sens. Les *Institutes* offrent en outre des traces nombreuses de négligence et sont en contradiction sur plusieurs points avec le Digeste, dont elles ne devaient que résumer les doctrines. Cependant elles ne sont pas sans valeur pour l'étude du droit romain; car, avant la découverte du manuscrit de Gaius, elles étaient le monument le plus important de l'histoire de ce droit, les compilations plus étendues étant très pauvres en renseignements historiques, et, même depuis que nous possédons Gaius, les *Institutes* n'ont pas perdu toute leur utilité à cet égard. Quoique Justinien eût sévèrement défendu tout commentaire sur les textes de sa législation, l'un des professeurs mêmes qui avaient coopéré à la rédaction des *Institutes*, Théophile, en publia une paraphrase grecque qui a été conservée et qui offre des ressources quelquefois précieuses pour l'interprétation des passages difficiles. — Après la renaissance du droit romain, les *Institutes* étant en même temps un texte légal et un livre élémentaire, furent universellement adoptées pour l'enseignement du droit et partagèrent l'admiration exagérée dont jouirent les compilations de Justinien. Tout étudiant en droit dut commencer par suivre un cours d'*Institutes*, et, aujourd'hui encore, l'enseignement public du droit romain se base sur le texte de cet ouvrage, qui, dans nos facultés, forme en partie la matière de deux examens, quoique les *Institutes* de Gaius eussent été bien préférables. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les *Institutes* ont été souvent imprimées, traduites dans toutes les langues, et commentées par une foule de juriconsultes. Il en reste un grand nombre de manuscrits, la plupart des *xiv^e* et *xv^e* siècles. L'édition princeps a été publiée par Schoyffer, de Mayence, en 1468, in-fol. Les meilleures éditions critiques sont celles de Schrader, Berlin, 1832, in-4°, et de M. Blondeau, Paris, 1839, 2 vol. in-8°. Parmi les commentaires, nous ne citerons, indépendamment des commentaires plus anciens de Baudouin, de Hotoman et de Cujas, que ceux de Janus à Costa (édition de 1744, in-4°); de Vinnius, annoté par Heineccius (1726, in-4°), et de MM. Ducaurroy et Ortolan. — La meilleure édition de la paraphrase de Théophile est celle de Reitz, La Haye, 1751, 2 vol. in-4°. **OTT**

INSTRUCTION CRIMINELLE. L'instruction criminelle comprend toutes les formes qui constituent la justice criminelle, et régle son action. Ces formes, qui ont pour but d'assurer, dans toutes les poursuites, la complète manifestation de la vérité, sont la véritable garantie du droit. Elles arrêtent les entraînements de l'action judiciaire en réglant chacun de ses

pas; elles impriment à tous ses actes un caractère de calme et de sagesse, enfin elles donnent aux jugements leur force, parce qu'elles assurent leur impartialité. Deux intérêts également puissants, également sacrés, veulent être à la fois protégés en cette matière : l'intérêt général de la société, qui exige la juste et prompt répression des délits, et l'intérêt des accusés, qui est bien aussi un intérêt social, et qui veut une complète garantie des droits de la cité et des droits de la défense. De là l'un des problèmes les plus difficiles que la législation ait à résoudre. Il s'agit de concilier les garanties nécessaires à la conservation de l'ordre dans la société, et les garanties que réclame en même temps la liberté civile; il faut que l'accusation ait les moyens de rechercher et de convaincre, et que la défense ait les moyens de se justifier; il faut que cette lutte solennelle, qui s'engage entre l'accusé et la puissance publique, ne subisse aucune autre influence que celle de la justice; il faut enfin que l'un et l'autre trouvent dans les institutions judiciaires une protection également efficace, des garanties également fortes.

Dans la législation française, les lois de la procédure criminelle sont, pour la plupart, renfermées dans le Code d'instruction criminelle. Ce Code n'a point été, jusqu'à présent, apprécié à sa véritable valeur comme œuvre scientifique et comme œuvre pratique. Il ne faut pas croire qu'il ait été formé d'un seul jet, qu'il soit la création exclusive de notre temps, qu'il appartienne au législateur qui l'a rédigé. La plus grande partie de ses dispositions avaient déjà subi l'épreuve de l'expérience; on n'a fait que les prendre aux législations antérieures. L'organisation du ministère public, les droits de cette partie publique et de la partie civile appartiennent à la législation fondée par les ordonnances de 1539 et de 1670; les formes de la procédure écrite, qui précède le débat de l'audience, remontent également à ces ordonnances qui les avaient elles-mêmes empruntées au droit ecclésiastique; le débat oral et la publicité de l'audience, la forme accusatoire et le principe du jury ne sont qu'un retour aux formes de notre procédure antérieure au ^{xvi}^e siècle, une reproduction des règles plus anciennes de la procédure grecque et de la procédure romaine; enfin, les dispositions qui ont pour objet les appels et les voies de recours peuvent retrouver leur origine dans les institutions du droit féodal. Il nous paraît donc nécessaire, pour faire mieux connaître les principes qui dominent notre législation, d'esquisser en quelques lignes rapides l'histoire de l'instruction criminelle;

c'est d'ailleurs le plus sûr moyen d'arriver à en poser la véritable théorie.

La procédure criminelle n'a point eu de règles certaines dans les lois romaines jusqu'au ^{vi}^e siècle de l'ère de Rome. La juridiction du sénat et celle des comices, qui s'étaient partagée jusqu'à cette époque le jugement des crimes, n'avaient point les caractères d'une juridiction permanente, et les formes de la procédure étaient incertaines. L'institution des *questiones perpetuae*, qui fut introduite en l'an 604, et qui présente de nombreux rapports avec les formes des jugements athéniens, constitue pour la première fois une juridiction permanente, entourée d'une procédure régulière. Ces *questiones perpetuae*, ou commissions permanentes, se composaient d'un président et des *judices jurati*. Chaque juridiction résidait, pour ainsi dire, tout entière dans la personne du préteur qui la présidait. Ce magistrat, qui prenait alors le titre de *questitor*, armé de l'*imperium*, portait en lui-même la puissance judiciaire; il examinait les accusations, vérifiait si elles rentraient dans le cercle de la compétence, et accordait ou déniait l'action; il appelait les juges, formait le tribunal, dirigeait les débats et prononçait le jugement. Les juges, appelés tantôt *consilium*, tantôt *judices*, étaient de simples citoyens auxquels la loi donnait le droit de participer aux jugements criminels. Les conditions d'idonéité de ces *jurati* ont souvent varié; il fallait, outre le titre de leur aptitude légale, qu'ils eussent trente ans. — Les formes de la procédure étaient simples. Un premier principe, qui existait également dans le droit grec, la dominait entièrement : c'était la complète publicité de tous les actes de l'instruction criminelle. Les tribunaux tenaient leurs séances dans le forum; les affaires étaient débattues et jugées aux yeux de tous. Cette publicité était considérée, dans les républiques anciennes aussi bien que de notre temps, comme la plus puissante garantie, non seulement pour l'accusé, mais pour tous les membres de la cité, de l'impartialité du juge.

Le premier acte de la procédure était l'accusation. Le droit d'accusation appartenait à tous les citoyens. Celui qui voulait se porter accusateur s'adressait au préteur et lui demandait d'être autorisé à formuler son accusation. L'action admise, l'accusateur prêtait serment de la soutenir jusqu'au jugement, et procédait à sa déclaration. Le préteur fixait le jour de l'audience et remettait en même temps une commission (*legem*), qui lui déléguait l'autorité nécessaire pour instruire le procès. C'était, en effet, l'accusateur qui seul était chargé de toutes les recherches et de tous les actes de l'instruction.

tion : armé de son mandat, il pouvait se transporter en tous lieux, saisir les pièces de conviction, faire comparaître les témoins et les interroger. — Au jour fixé par le prêteur, les parties comparaissaient et la procédure s'engageait immédiatement. La première opération consistait dans la composition des *judices jurati*. La formation du tableau de ces juges se faisait, d'abord, *per editionem* : l'accusateur proposait (*edebat*) une liste dont l'accusé pouvait retrancher la moitié. Elle se fit ensuite *per sortitionem* : c'était le sort qui formait la liste, sauf le droit des parties de récuser les noms qui sortaient, jusqu'à l'épuisement de ces noms. Le nombre des jurés n'était pas invariable; on les voit siéger au nombre de trente, de quarante, de soixante-quinze; ils prêtaient serment. L'accusateur parlait le premier, il exerçait une sorte de magistrature; il ne se bornait pas à exposer les faits de l'accusation, il invoquait les lois violées, la paix publique enfreinte; il était l'organe de l'intérêt social. L'accusé, qui se présentait, suivant un antique usage, couvert de vêtements de deuil et dans l'attitude d'un suppliant, répondait à l'accusateur, soit par lui-même, soit par l'organe de ses patrons. Après les plaidoiries venaient les preuves : les preuves écrites, les témoins, la torture, *tabular, testes, tormenta*. Les témoins étaient la principale preuve des accusations. La torture, empruntée à la Grèce, ne fut, pendant toute la durée de la République, appliquée qu'aux esclaves : leurs déclarations, comme témoins, ne faisaient foi que lorsqu'elles étaient scellées par ce supplice. La loi *juris majestatis* l'étendit à tous les citoyens dans les accusations de lèse-majesté, et elle devint un moyen ordinaire de l'instruction, moyen odieux dont les hommes de ce temps ne soupçonnaient ni l'immoralité ni la barbarie. Après les preuves produites, le président faisait procéder au vote qui avait lieu soit à haute voix, soit au scrutin secret, *per tabellas*; il prononçait ensuite la sentence des juges.

On voit que le système de la procédure romaine avait pour fondements une information préalable, le droit d'accusation déféré aux citoyens, la participation au jugement accordé à certains d'entre eux, la procédure orale et publique. Plusieurs de ces règles ont été reprises par nos législations modernes comme renfermant les plus sûres garanties d'une bonne justice. La gloire du droit romain est de les avoir posées; mais en les consacrant il leur donnait une application pleine de périls. L'information, déléguée à l'une des parties, devenait un moyen de tyrannie et une source d'erreurs, au lieu de conduire à la découverte de la vérité. Le droit

d'accusation, conféré aux citoyens, s'énervait entre leurs mains ou passionnait les débats, en mettant en présence deux ennemis qui ne s'inquiétaient que du succès de leur lutte et non de la justice de leur cause. Les juges, choisis dans une seule classe de citoyens, faisaient commerce de leurs votes et priveraient aux yeux de tous. Enfin, la publicité, qui enveloppait jusqu'aux premières recherches de l'information, était un embarras et quelquefois une entrave. Il est nécessaire d'ajouter que plusieurs de ces principes se modifièrent promptement sous la domination des empereurs : la poursuite d'office par le juge vint en aide au droit d'accusation qui n'était plus exercé; les jurés furent remplacés par la juridiction du prince, par celle du sénat, enfin par les tribunaux du *præfectus urbi*, à Rome, et des *præsides*, dans les provinces, tribunaux composés d'assesseurs permanents auxquels le jugement des affaires criminelles était délégué; enfin la procédure préliminaire fut écrite et les jugements furent soumis à un appel.

Les juridictions qui s'établirent dans les Gaules, quelque temps après l'invasion barbare, présentent quelque analogie avec l'institution romaine. Une règle générale dominait toutes ces juridictions : c'est la séparation du droit de justice et du droit de participer au jugement. Le chef de la juridiction, dépositaire du droit de justice, ne l'exerçait point par lui-même : son pouvoir consistait, en matière criminelle, à faire informer sur les crimes, à réunir les juges, à traduire l'accusé devant eux et à faire exécuter leurs jugements. Les chefs des juridictions étaient les ducs, les comtes et leurs lieutenants, les vicomtes, les viguiers, les centeniers, qui, dispersés sur le territoire, s'étaient trouvés investis de la puissance militaire et de la puissance civile. Quels étaient les juges? c'étaient les hommes libres (*boni homines*) de chaque cité, remplacés, vers la fin du VIII^e siècle, par les *scabini*; ils étaient tenus de siéger au *mallum*; c'était une charge publique. — La procédure eut diverses phases. A l'époque mérovingienne, la poursuite était exercée par les parties elles-mêmes : l'accusateur citait directement l'accusé devant les juges du *mallum*, qui tenaient leurs assises à des jours fixes. L'audience était publique; tous les actes de la procédure s'accomplissaient en présence du peuple. Les preuves admises étaient la preuve testimoniale, le serment et les épreuves. On distinguait les témoins qui attestaient ce qu'ils avaient vu et entendu, *testes*, et ceux qui par leur serment venaient garantir la véracité de l'une des parties, *juratores, conjuratores*. A côté du serment

des conjurateurs, et pour le suppléer, les coutumes barbares avaient placé, comme un autre mode d'instruction, les épreuves. Il semblait à ces peuples que Dieu ne pouvait laisser succomber l'innocence, et ils attendaient dans les épreuves autant de miracles qui devaient manifester sa voix. Les épreuves étaient celles de l'eau bouillante, de la croix, du fer éboud, de l'eau froide; elles avaient un caractère commun, celui d'une cérémonie religieuse. Comme elles avaient pour but de faire éclater la puissance divine, elles avaient lieu dans les églises, elles étaient dirigées par les prêtres, elles étaient accompagnées de rites religieux et de prières. Le combat judiciaire fut la plus redoutable et la plus habituelle des épreuves; elle convenait aux mœurs brutales de ces temps où chaque homme plaçait son droit sous la protection de ses armes.

Au ^{xiii}^e siècle, les justices seigneuriales, qui s'étaient peu à peu constituées à mesure que la féodalité s'était organisée, avaient pris la place des juridictions des comtes et des centeniers. Elles couvraient le territoire; elles étaient devenues la juridiction commune et ordinaire du pays. Comment cette révolution judiciaire s'était-elle opérée? Elle eut sa source dans ce principe, puisé dans les coutumes germaniques, que le droit de justice était attaché à la propriété de la terre. Tous les possesseurs de domaines l'exerçaient comme un attribut naturel de leur possession : le droit de justice n'était qu'un démembrement, une conséquence nécessaire du droit de propriété. Ainsi, les chefs barbares du ^{viii}^e siècle, les immunités du ^{ix}^e, les seigneurs du ^x^e, exercèrent, à des titres différents, le même droit, en le faisant dériver du même fait : la possession de la terre. Mais la justice seigneuriale, attachée au fief, s'étendait au delà du patrimoine; elle rayonnait dans le cercle de la suzeraineté; elle avait pour base, outre l'élément de la propriété, celui de la puissance seigneuriale. — Les justices seigneuriales se divisaient en hautes, moyennes et basses; la compétence de chacune différait essentiellement. Les hauts-justiciers avaient la plénitude de la juridiction en matière criminelle. Ils tenaient leurs assises quatre fois l'an, ou les faisaient tenir par leurs juges. Les juges dirigeaient l'action de la justice, mais ne s'immisçaient pas dans les jugements; ils présidaient les plaids, ils surveillaient les débats, ils décidaient même les différents incidents que soulevait l'audience; mais ils s'absteinaient de juger le fond : ce jugement n'appartenait qu'aux hommes de la seigneurie. Le jugement par les pairs, tel était le principe de cette organisation : les hommes de *poeste* étaient jugés par les hommes de *poeste*,

les gentilshommes par les gentilshommes dans l'enceinte de chaque ébatellénie. Le juge du seigneur, qu'on appelait bailli ou sénéchal, convoquait, suivant la qualité des parties, les *hommes jugurs*, les *hommes de fief*, et leur déférait le jugement du procès. — Les formes de la procédure étaient assez incertaines à cette époque. On y retrouve, comme dans les premiers siècles, la publicité des audiences, le débat oral, la participation des hommes libres aux jugements. Mais on y voit en même temps quelques formes nouvelles, nées de la féodalité : l'*appel de défaut de droit*, quand le seigneur refusait de recevoir la plainte et de réunir les assises, et par conséquent de rendre droit à ses serfs et vassaux; l'*appel de faux jugement*, qui suspendait l'exécution jusqu'à ce qu'il eût été vidé. La procédure s'engageait ou par la production de témoins, ou par gages de bataille. La preuve par gages de bataille n'était pas admise quand le crime était notoire, ou quand il était infamant, comme en matière d'incendie ou de vol; l'usage en était à peu près réservé pour les crimes contre les personnes. Les parties n'étaient pas obligées de combattre en personne; elles pouvaient se faire remplacer. Les gens de justice gardaient le champ et surveillaient le combat. Les champions avaient le poing coupé s'ils étaient vaincus.

Au ^{xiii}^e siècle, les justices royales commencèrent à prendre place à côté des justices seigneuriales. Le roi, outre son droit de suzeraineté sur les domaines des grands vassaux, avait ses domaines particuliers, et dans les provinces attachées directement à sa couronne, il plaçait à la tête des justices, comme les seigneurs eux-mêmes, des baillis, des prévôts, des vicomtes ou seigneurs. Ce sont là les premières justices royales; elles ne différaient point des justices seigneuriales. Mais à mesure que l'autorité royale pénétra dans les diverses provinces et les soumit à sa puissance, les justices royales, populaires, parce qu'elles protégeaient les peuples contre les exactions des seigneurs, s'élèverent de toute part dans les provinces soumises à la suzeraineté du roi. L'institution des cours de parlement acheva de donner à l'ordre judiciaire une constitution nouvelle. — Les assises tenues aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles par les baillis et les prévôts, avaient une grande analogie avec les cours seigneuriales. Quatre règles dominaient l'instruction criminelle : le droit d'accusation reconnu aux parties lésées, l'instruction orale, la publicité des assises, le jugement par hommes du fief. Les poursuites n'avaient lieu que sur l'accusation des parties; l'instruction des affaires se faisait à l'audience par serment, par témoins,

par gages de balaille. Cette audience était ouverte aux deux parties; elle était publique. Enfin les juges, que nous ne voulons pas entièrement assimiler à des jurés, étaient cependant les hommes du lieu, les pairs de l'accusé, investis temporairement de la mission de juger, et reentrant, après le jugement, dans les rangs des habitants. Il faut ajouter que, dès cette époque, le combat judiciaire, cette base de la procédure féodale, commença à décliner; saint Louis le défendit dans ses domaines, et cette abolition fut le point d'appui sur lequel les légistes, les juges royaux et les cours d'Eglise se fondèrent pour l'interdire peu à peu. La preuve par témoins ou l'enquête remplaça partout cet absurde mode d'instruction. L'enquête fut une forme nouvelle donnée à l'audition des témoignages, et qui devint le point de départ et peut-être la source d'une révolution complète dans la procédure criminelle. Elle consistait dans la mission confiée à un commissaire, à un envoyé, à un officier de recueillir sur les lieux les déclarations des témoins relatives à un fait quelconque. C'est dans le droit canonique qu'elle a pris naissance. Appliquée d'abord, par les décrétales d'Innocent III, à la conduite disciplinaire des élèves, elle prit place ensuite parmi les formes judiciaires des officialités, et les justices séculières ne tardèrent pas à l'adopter.

Vers la fin du x^v siècle, le système de l'instruction criminelle fut entièrement renversé. Il arriva d'abord, et ce fut là sans doute la base de cette révolution, que les baillis, les sénéchaux, qui n'étaient alors que des hommes de guerre, occupés de chevaucher dans leur gouvernement pour y maintenir l'ordre et la police, appelèrent pour rendre les jugements, les hommes prudents et éclairés du lieu. Les légistes et les praticiens envahirent dès lors le prétoire : les hommes juges furent remplacés par des juges qui exercèrent leurs fonctions à titre d'office, et bientôt le principe des tribunaux permanents envahit tout l'ordre judiciaire. Les cours de parlement, par leur constitution même, ne firent que lui donner une plus grande force, et l'institution du ministère public, au xiv^e siècle, précipita partout son application. Les cours des bailliages et sénéchaussées s'organisèrent partout; les juges seigneuriaux, soit pour imiter cet exemple, soit difficulté de les rassembler, cessèrent d'appeler des prud'hommes et jugèrent eux-mêmes. Les formes de la procédure se modifièrent aussitôt. La preuve par témoins, renfermée dans les liens de l'enquête, revêtit aussitôt un caractère extraordinaire et nouveau. Elle se matérialisa dans les procès-verbaux qui la recueillirent; elle perdit les garanties que la contradiction de

l'audience lui assurait; elle s'effaça dans le rapport du juge qui la résumait. L'enquête produisit la procédure écrite; la procédure écrite étouffa la procédure orale et la remplaça. Les juges, armés de leurs procès-verbaux d'enquête et d'interrogatoire, n'eurent plus besoin des débats; l'audience fut supprimée; ils prononcèrent sur pièces et secrètement. S'ils conservaient quelques doutes, ils trouvèrent un moyen de les résoudre : la torture. Toutes ces formes découlent du même principe.

Voici quelles étaient les différentes phases de cette procédure, telles qu'elles furent consacrées par les ord. de 1539 et de 1670. L'information ou l'enquête en était le premier acte; elle commençait aussitôt que la justice était saisie et comprenait les procès-verbaux des juges, les rapports des experts et les dépositions des témoins. L'information était suivie du décret de prise de corps et de l'interrogatoire de l'accusé. Ce n'était qu'après ces formes préliminaires que commençait le *règlement à l'extraordinaire*, qui avait remplacé les débats de l'audience. Ce règlement consistait dans les *récolements* et les *confrontations*. Le récolement était la répétition devant le juge des dépositions des témoins. La confrontation consistait dans la représentation à l'accusé des témoins qui avaient déposé contre lui. Venait ensuite l'emploi de la torture, pour provoquer les aveux. La procédure était alors complète et était portée, avec tous les procès-verbaux, devant la cour, qui procédait au dernier interrogatoire de l'accusé, et, ensuite, sur le vu des pièces, prononçait son jugement.

Ce mode d'instruction ne fut évidemment qu'une immense réaction contre les désordres des siècles antérieurs : l'institution du ministère public, la procédure écrite, l'instruction écrite par récolements et confrontations, enfin l'établissement des juges permanents, ces quatre règles de la procédure nouvelle, ne semblent avoir d'autre but que de combattre l'inaction des parties, de suppléer à l'absence d'une information préliminaire, de réagir contre une publicité trop absolue, et de remédier à la négligence des hommes juges. Mais si ces nouvelles règles, appliquées dans de certaines conditions et avec de sages limites, contenaient des éléments d'ordre et des garanties de justice, l'extension étrange qui leur a été donnée les a compromises en les conduisant à des conséquences odieuses. La défense fut supprimée : l'accusé devait répondre *sans délai, par sa bouche et sans le ministère de conseil*. Après l'interrogatoire, les juges pouvaient ordonner l'application de la torture. Cette mesure, qui n'était appliquée qu'aux accusés et non aux témoins

comme dans le droit romain, était de deux espèces : la *question préparatoire* et la *question préalable*. La première, qui précédait le jugement, avait pour objet de contraindre la confession de l'accusé ; la deuxième était appliquée aux condamnés à mort, pour les obliger à révéler leurs complices. Il fallait, pour appliquer la *question préparatoire*, que le crime fût constant, qu'il fût passible de la peine de mort, qu'il y eût déjà une preuve considérable contre l'accusé. L'appréciation de cette preuve était laissée aux juges. Une autre conséquence du même système qui fondait les jugements sur des procès-verbaux au lieu de les fonder sur la conviction morale du juge, fut de créer les preuves légales : la loi précisait à l'avance la valeur de chaque fait, de chaque circonstance, de chaque indice, et dictait au juge sa sentence, indépendamment de sa propre conviction. L'appréciation des aveux, des témoignages, des faits indicatifs, formait des preuves *pleines* ou *semi-pleines*, *manifestes* ou *imparfaites*, *concluantes* ou *démonstratives*, *réelles* ou *présomptives*, *affirmatives* ou *negatives*, etc. Le juge se bornait à constater le genre de preuve, par exemple, la confession, les dépositions de deux témoins, les indices réputés graves, et, ce point établi, la condamnation était de plein droit ; il n'avait plus qu'à la prononcer.

La révolution de 1789 ne fit que hâter la chute de la procédure consacrée par les ord. de 1639 et de 1670. Cette abrogation avait été depuis longtemps préparée. Dès le *xvii^e* siècle, deux légistes, Ayrault et Loyseau, avaient hautement critiqué le système de cette instruction. On trouve des traces remarquables d'une opposition toujours croissante dans le procès-verbal des conférences où fut discutée l'ord. de 1670. Beccaria, par son livre : *des Délits et des Peines*, publié en 1764, ébranla, jusque dans ses fondements, le système de la procédure secrète. L'école philosophique, représentée par d'Alembert, Diderot, Voltaire, jeta un cri de réforme. Servan, par son discours quelque peu déclamatoire, prononcé en 1766 devant le parlement de Grenoble, acheva de discréditer les ordonnances. Louis XVI abolit la question préparatoire par la déclaration du 24 août 1780, et la question préalable par celle du 1^{er} mai 1788.

Lorsque l'assemblée constituante résolut de fonder une procédure criminelle, elle se trouva, en jetant ses regards en arrière, en présence de deux systèmes : l'un qui, bien que composé d'éléments imparfaits et avec des modifications successives, avait, dans son ensemble, régi la France depuis l'invasion germanique jusqu'au *xvi^e* siècle, et qui portait en lui-même les grands principes de l'accusation publique, du jugement

par jurés, de la preuve orale, de la publicité des débats, du droit de défense. L'autre qui, depuis moins de trois siècles seulement avait succédé au premier et qui avait pour bases l'institution du ministère public, la procédure par enquête, l'instruction écrite et secrète, les preuves légales, la suppression du droit d'accusation et du droit de défense. Ces deux théories, entièrement opposées l'une à l'autre, semblaient mutuellement s'exclure. Cependant quelques esprits soupçonnèrent que ces principes, quoique différents, pouvaient avoir les uns dans les autres des points d'appui, et même, renfermés dans des justes limites, se prêter une force mutuelle. Les lois de 1791 ne furent qu'une sorte de transaction entre ces deux systèmes. A la législation antérieure au *xvi^e* siècle, elles empruntèrent le principe du jugement par jurés, la publicité des audiences, les preuves orales, les appels ; à la législation du *xvi^e* siècle, elles prirent l'institution du ministère public, la permanence des juges, l'instruction préalable avec son secret, la procédure écrite jusqu'au débat. L'ordre judiciaire fut établi sur ces bases par les lois des 16-24 août 1790, 10-16 mai 1791, 10-22 juillet 1791 et 16-29 septembre 1791. Les hauts-justiciers, les bailliages, les sénéchaussées et les parlements furent remplacés par les tribunaux criminels, composés de juges et de jurés. Le principe de la séparation de la justice criminelle et de la justice civile dominait cette organisation. Les lois du 3 brumaire an iv et 7 pluviôse an ix, ne firent que continuer ce système de législation en en remaniant les différentes parties. Le Code d'instruction criminelle, rédigé en 1808 et mis en vigueur le 1^{er} janvier 1811, n'a fait lui-même, tout en y apportant de graves modifications, que le consacrer. L'esprit de ce Code a été d'affaiblir la réaction quelque peu violente des lois de 1791 contre le système des ordonnances, de combiner dans une même institution la législation antérieure et la législation postérieure au *xvi^e* siècle, de faire entrer à la fois dans ses dispositions la procédure écrite et la procédure orale, l'information secrète et l'information publique, le concours des juges et le concours des jurés, les preuves légales et les preuves morales. Le législateur de 1808, plus encore que celui de 1791, dont il n'avait ni les colères ni la hardiesse, s'efforça de concilier les principes, de transiger entre les systèmes, d'emprunter à chaque législation quelque règle, quelque disposition.

Le Code d'instruction criminelle commence par organiser la police judiciaire, qui est cette sorte d'instruction préparatoire qui précède l'instruction faite par le juge, et dont la mis-

sion consiste à signaler les crimes et les délits, et à en constater, dans une enquête sommaire, les premiers indices. Cette police, dont le principe a été pris dans notre ancienne législation, est confiée aux gardes champêtres et forestiers, aux maires et aux adjoints, aux commissaires de police, aux officiers de gendarmerie, enfin aux juges de paix, aux juges d'instruction, aux officiers du ministère public. On peut reprocher à cette organisation d'avoir choisi la plupart de ses agents, quelque zélés et capables qu'ils soient, en dehors de l'autorité judiciaire. Il en résulte, d'abord, que le pouvoir judiciaire, dont leur pouvoir émane, n'exerce pas sur leurs actes une action impulsive assez forte, et ensuite qu'il ne peut toujours les contenir, au milieu de leurs graves attributions, dans les limites tracées par la loi.

L'instruction préalable, telle que le Code l'a organisée, n'est que la reproduction de l'information écrite qui formait la base de l'ancienne procédure, sous le régime des ord. de 1539 et de 1670, et que la loi du 7 pluviose an ix avait déjà rétablie. Cette instruction, qui diffère de l'instruction définitive en ce qu'elle se fait avant l'audience, est une enquête judiciaire qui a pour objet de rechercher toutes les circonstances, de réunir tous les documents, et de provoquer toutes les mesures conservatoires qui sont nécessaires, soit pour apprécier les faits incriminés, soit pour assurer l'action de la justice. Cette procédure préliminaire est placée entre les mains du juge d'instruction. Toutes les mesures qu'elle autorise, tous les actes qui la constituent sont livrés au pouvoir presque discrétionnaire de ce juge : il est seul chargé de procéder aux recherches, de vérifier les indices, de constater les faits; il appelle et questionne les témoins; il décrète d'arrestation et interroge les inculpés; il apprécie quels actes sont nécessaires à l'instruction et les ordonne; son pouvoir, que la loi n'a peut-être pas assez défini ni réglé, est presque illimité dans la sphère où il l'exerce. Le jury d'accusation, créé par l'assemblée constituante, a été abrogé. Les tribunaux de première instance et les cours d'appel, statuant comme chambres du conseil et chambres d'accusation, admettent ou rejettent l'accusation, après que le juge d'instruction a fait le rapport de la procédure. Ces deux juridictions règlent en même temps la compétence, et, en cas d'admission de la prévention, prononcent le renvoi soit devant les tribunaux de police, soit devant les tribunaux correctionnels, soit devant les cours d'assises, suivant qu'il s'agit d'une *contravention*, d'un *délit* ou d'un *crime*.

Les tribunaux de police, composés d'un seul

juge, qui est le juge de paix, et placé dans chaque canton, connaissent de tous les faits qui sont qualifiés par la loi simples contraventions de police. Le commissaire de police ou le maire remplit les fonctions du ministère public. L'instruction doit être publique. Elle se fait dans l'ordre suivant : les procès-verbaux, s'il y en a, sont lus par le greffier; les témoins, s'il en a été appelé, sont entendus; la partie civile prend ses conclusions; le prévenu présente sa défense et fait entendre ses témoins, s'il y a lieu; le ministère public résume l'affaire et donne ses conclusions; la partie citée peut proposer ses observations. Le tribunal de police prononce le jugement dans l'audience où l'instruction a été terminée, ou au plus tard à l'audience suivante.

Les tribunaux correctionnels, placés au chef-lieu de chaque arrondissement, et composés de trois juges et d'un officier du ministère public, connaissent de tous les faits qualifiés délits par la loi, et des appels des tribunaux de police. Les formes de l'instruction sont les mêmes, à peu près, que celles des tribunaux de police : cette instruction est publique et orale; la défense est libre; les jugements doivent être motivés. L'appel est de droit commun en matière correctionnelle; cet appel est porté, soit devant les chambres correctionnelles des cours d'appel, soit devant les tribunaux correctionnels du chef-lieu des départements.

Les cours d'assises tiennent leurs sessions tous les trois mois au chef-lieu de chaque département. Elles se composent d'un président, de deux juges assesseurs, de douze jurés et d'un officier du ministère public. Elles connaissent de tous les faits qualifiés crimes par la loi pénale, à l'exception de ceux qui ont été réservés à des juridictions spéciales, telles que les conseils de guerre. Les deux éléments qui les composent, la cour et le jury, se concilient par la distinction de leurs attributions : le jury prononce sur le fait et sur toutes les circonstances de ce fait; la cour prononce sur les questions de droit que soulève l'instruction et sur l'application de la peine aux faits que le jury a déclarés constants. La forme de la procédure à l'audience est purement accusatoire : nul ne peut être conduit aux assises, si ce n'est en vertu d'une accusation légalement portée; le ministère public est chargé de la soutenir; la partie lésée, si elle se constitue partie civile, n'est que partie jointe au procès; l'audience s'ouvre par la lecture d'un acte d'accusation qui forme la base du débat; puis suivent l'interrogatoire de l'accusé, les dépositions des témoins, la lecture ou l'examen des pièces de conviction, la discussion des témoignages et des actes. Toute cette discussion

est orale et publique; le ministère public prend ses conclusions quand elle est terminée; l'accusé ou son défenseur lui répond pour développer sa défense et a la parole le dernier; enfin, le président pose les questions au jury, et les jurés délibèrent et prononcent leur verdict.

Telles sont les lignes principales de l'instruction criminelle dans notre législation. On voit que tous les principes fondamentaux de cette instruction ont été recueillis dans les siècles antérieurs. La loi romaine avait appliqué, quoique avec des formes imparfaites, la forme accusatoire, la procédure orale, la publicité des débats, le jugement par jurés. Les constitutions impériales avaient institué les appels, ébauché la procédure écrite, essayé les assesseurs permanents. Les lois germaniques avaient retrouvé ou maintenu, avec des formes nouvelles et bizarres, les règles principales de la procédure romaine. La loi canonique avait inventé la procédure inquisitoriale et l'instruction écrite. L'institution du ministère public était sortie au *xiv^e* siècle des luttes de la royauté contre les seigneurs. Enfin, la réaction du *xvii^e* siècle avait généralisé l'instruction secrète, créé la procédure extraordinaire, et placé la justice entre les mains des juges permanents. Toutes les règles de la procédure avaient donc été successivement trouvées. Il ne s'agissait plus que de les mettre en œuvre.

Notre ancienne législation crut fortifier la justice en excluant la publicité du débat, les jurés et la preuve orale. Elle supprima l'audience et la remplaça par une interminable information écrite, œuvre d'un seul juge, et qui devenait l'unique élément du jugement. Elle supprima même la défense, même les preuves morales, et enveloppa tous ses actes d'un secret qui faisait suspecter les plus justes. Son principe était l'intimidation et non la justice. Toutes les garanties étaient pour l'ordre social, l'accusé n'en trouvait aucune. Le législateur de 1791, pour réagir contre ce système, voulut reprendre tous les principes qu'il avait exclus. Le débat public, les preuves orales, le jugement par jurés, toutes les règles de la procédure romaine et de la procédure du moyen-âge rentrèrent tout à coup dans la législation. Il ne restait qu'avec une sorte de contrainte quelques règles de la législation qu'il abrogeait : l'information écrite, l'institution du ministère public, l'appel. Notre Code a admis avec plus d'impartialité et de justesse ces différents éléments; il a su donner à chacun d'eux la force et les limites qui lui convenaient; il a combiné la forme inquisitoriale et la forme accusatoire, en soumettant à la première l'instruction préalable, et à la seconde

l'instruction définitive; il a consacré tous les grands principes de la procédure criminelle, le débat oral et public, le droit de défense, le jury. Peut-être pourrait-on trouver que ces principes n'ont pas encore tous les développements dont ils étaient susceptibles, que les garanties de la défense n'ont pas été suffisamment assurées dans la procédure préliminaire, que les droits de la liberté individuelle ont été trop abandonnés à la discrétion du juge, que les dispositions du Code manquent de sanction. Il faut espérer que l'avenir prendra la tâche de combler ces graves lacunes, d'amender ses textes, de fortifier ses règles; mais, même tel qu'il est, et considéré dans l'ensemble de ses formes, ce Code nous paraît la loi de procédure criminelle la moins imparfaite parmi les lois des peuples modernes.

FAUSTIN HELIE.

INSTRUCTION PUBLIQUE. Ces mots, dans la langue moderne, énoncent le droit de l'Etat dans l'organisation et dans l'administration de tout ce qui se rapporte à l'enseignement public. Dans la langue ancienne ils n'existaient pas même. Il y avait pourtant un enseignement public, mais l'Etat ne le gouvernait pas; l'Etat gouvernait les choses matérielles, mais il laissait à l'intelligence sa libre action. Ce n'est pas que les corps enseignants fussent indépendants de l'autorité politique; mais le droit d'enseigner leur était propre, et l'instruction publique n'était pas une instruction légale, dérivant directement de la pensée et de la volonté de l'Etat (roy. UNIVERSITÉ, ENSEIGNEMENT, ECOLES, COLLÈGES). — L'instruction publique ne paraît en France sous ce nom qu'à l'époque où disparaissent toutes les institutions anciennes d'enseignement, ordres religieux ou universités, couvents ou collèges; alors l'Etat se substitue aux corps enseignants; c'est lui qui se charge d'enseigner la jeunesse; c'est l'établissement du monopole politique, et, jusqu'à un certain point, la mise en pratique de la théorie de Sparte, qui voulait que l'enfant fût à l'Etat avant d'être à la famille. — Ce n'est point le lieu de discuter la nature de ce droit (roy. FAMILLE); ce qu'il faut dire, c'est qu'il a donné lieu à une législation toute nouvelle, dont les formes ont varié à l'infini depuis soixante ans. Nous en résumerons rapidement l'histoire. — Le premier acte légal qui institue une *instruction publique* en France, est un décret de l'assemblée constituante des 13 et 14 novembre 1791: « Il sera créé et organisé une instruction publique, commune à tous les citoyens, gratuite à l'égard des parties d'enseignement indispensables pour tous les hommes, et dont les établissements seront distribués graduellement dans un rapport com-

biné avec la division du royaume. » Tel est le point de départ de l'organisation nouvelle. Puis vint la Convention, qui se donna un comité d'instruction publique, et qui prononça l'abolition des anciennes écoles et de leurs dotalions (décembre 1792, février 1793, mars 1793). Tous les biens des universités furent vendus, et l'Etat se saisit des droits des corporations détruites. L'instruction s'éteignit dans cette vaste ruine. Rien de plus digne d'une méditation éternelle que l'organisation qui fut alors donnée aux écoles. La Convention publia son système d'éducation. Elle ne songea d'abord qu'aux écoles primaires : les collèges étaient déserts. « On fera connaître aux enfants, disait-elle, les traits de vertu qui honorent le plus les hommes libres, et particulièrement les traits de la révolution française les plus propres à leur élever l'âme et à les rendre dignes de la liberté et de l'égalité. » (Décret du 15 sept. 1793.) « L'instituteur, disait-elle encore, est tenu d'enseigner la déclaration des droits de l'homme à tous les jeunes citoyens des deux sexes, que les pères, mères et tuteurs sont obligés d'envoyer dans les écoles publiques. » (27 janvier 1794.) Deux ans plus tard, elle institua les écoles centrales. Les études classiques et savantes étaient abolies ; la Convention entendit les raviver par une fondation d'écoles où l'enseignement devait être donné par un professeur de mathématiques, par un professeur de physique et de chimie expérimentales, par un professeur d'histoire naturelle, par un professeur d'agriculture et de commerce, par un professeur de méthode des sciences ou logique et d'analyse des sensations et des idées, par un professeur d'économie politique et de législation, par un professeur de l'histoire philosophique des peuples, par un professeur d'hygiène, par un professeur d'arts et métiers, par un professeur de grammaire générale, par un professeur de belles-lettres, par un professeur de langues anciennes, par un professeur de langues vivantes le plus appropriées aux localités, par un professeur des arts de dessin. (Décret du 25 février 1795.) Tel était le système de l'enseignement public ; toutes les traditions antiques étaient rompues, et « en conséquence, disait la loi, tous les anciens établissements consacrés à l'instruction publique sous le nom de collèges, et salariés par la nation, sont et demeurent supprimés dans toute l'étendue de la République. » L'instruction publique était, sous des noms pompeux, une organisation de barbarie. Une autre loi vint apporter quelques changements dans ces créations (octobre 1795) ; mais le principe resta le même. L'instruction était devenue une réverio ; l'instruction publique ne devait

être et ne fut qu'une discipline d'administration.

Le Directoire suivit ; il fit aussi ses lois. Son acte le plus remarquable est un arrêté (17 novembre 1797) par lequel « considérant qu'il est de son devoir de faire prospérer par tous les moyens dont il peut disposer, des diverses institutions républicaines, et spécialement celles qui ont rapport à l'instruction publique, » il prescrivait à tous les fonctionnaires et à tous ceux qui voulaient le devenir, l'obligation d'envoyer leurs enfants aux écoles centrales de la république ; la faveur du gouvernement était à ce prix. Un vaste contrôle était organisé à cet effet, et quiconque aurait fui l'enseignement de l'Etat pour ses enfants devait être traité en ennemi : triste indice de la disposition publique et de la situation morale des écoles.

Cet état dura jusqu'au Consulat ; et pourtant il est juste de dire que plus d'une fois des voix s'élevaient élevées dans les assemblées pour revendiquer la liberté ; mais la liberté, même dans une révolution qui avait ôté toutes les règles et toutes les traditions, n'eût été qu'un péril de plus : la France finit par aspirer à un régime d'autorité où parussent revivre quelques restes de l'ancienne éducation. Deux chimistes présidèrent aux premières réformes. « L'éducation est presque nulle, disait Chaptal dans un rapport ; presque partout les écoles centrales sont désertes. » Il proposait de diviser l'instruction publique en trois degrés, et de la faire donner en trois sortes d'écoles : municipales, communales et spéciales ; et, chose plus remarquable, il voulait qu'il fut libre à tous les citoyens de former des établissements d'instruction. Le prytanée couronnait cet édifice ; mais le plan ne dura qu'un jour. Fourcroy inventa les lycées avec une organisation qui répondait mieux à la nature de Napoléon. C'était le moment où le Concordat venait de consoler la foi publique en France ; le mot religion fut prononcé dans la discussion du projet nouveau (1802), mais on n'osa le mettre dans la loi : l'athéisme révolutionnaire resta maître quelque temps encore.

Fourcroy dirigeait l'instruction publique sous de tels auspices. L'empereur voulut la transformer pleinement, et, en 1806, il fit porter au corps législatif un décret conçu en ces termes : « Il sera formé, sous le nom d'université impériale, un corps chargé exclusivement de l'enseignement de l'éducation publique dans tout l'empire ; 2° les membres du corps enseignant contracteront des obligations civiles, spéciales et temporaires ; 3° l'organisation du corps enseignant sera présentée en forme de loi au corps législatif, à la session de 1810. » Ce fut le point de départ d'un établissement qui devait avoir un

grand éclat, et peut-être une action funeste sur les temps nouveaux. Napoléon n'attendit pas 1810 pour organiser le corps enseignant ainsi annoncé à la France; au lieu d'une loi, il l'institua de sa pleine puissance, par un décret (1808). — Ce décret établissait une université, comme il avait été dit, avec un grand-maitre, un conseil et des inspecteurs généraux. L'université se composait d'un certain nombre d'académies, chacune ayant à sa tête un recteur, avec des inspecteurs pour auxiliaires. La juridiction de l'université embrassait toutes les écoles, sans exception, et les écoles se divisaient en écoles primaires et en écoles secondaires; celles-ci portaient le nom de collèges communaux et de lycées; l'enseignement supérieur était réservé à des facultés de théologie, de droit, de médecine, de sciences et de lettres. Les vieilles dénominations universitaires ravaient de vieux souvenirs, et aussi, l'empereur fit rechercher tout ce qui restait de débris des corporations savantes pour les encadrer comme un ornement dans sa création. Des noms illustres furent groupés autour du nom de M. de Fontanes; l'université impériale eut quelques jours de popularité. Mais l'Eglise avait déjà son indépendance à disputer contre le terrible maître. Napoléon prétendit l'envelopper comme tout le reste dans son monopole de l'instruction publique, et, de peur que le décret de 1808 ne parût faible pour ce dessein, il en fit un autre (1809), et puis un troisième (1811), dont les dispositions semblaient un réseau d'où rien ne pourrait sortir. — Ce que se proposait l'instruction publique, c'était d'assujétir les séminaires, cette sorte d'écoles, dont la nature essentielle est d'être sous la main et sous la conduite exclusive des évêques. La lutte légale fut ferme et calme; mais qui sait ce qu'elle eût put devenir ainsi engagée entre l'Eglise, jalouse de sa liberté, et l'empire, jaloux de son despotisme? L'empire tomba (1814), l'instruction publique resta debout, mais avec des tempéraments dans son pouvoir. Le premier mouvement du roi Louis XVIII fut de rétablir les anciennes universités; il n'eut pas le temps de réaliser son dessein, qui demeura stérile dans une ordonnance. Après les Cent-Jours, une ordonnance nouvelle conserva l'organisation impériale de l'instruction publique, si ce n'est qu'au lieu d'un grand-maitre il y eut une commission, dont M. Royer-Collard fut président. Rien ne fut changé d'ailleurs à la hiérarchie académique, et, sous cette forme, les écoles publiques gardèrent leur direction et l'enseignement ses allures. Peu après, la commission devint conseil royal (1820), et l'instruction publique fut un ministère. Ce fut l'origine d'une

situation complexe. Le conseil royal délibérait les actes et le ministre les contresignait. C'était altérer les conditions de la responsabilité politique, et, d'autre part, on était à l'université son caractère de corporation indépendante, se régissant elle-même par ses statuts; car le ministre, bien qu'assujéti à la délibération du conseil, le maltraitait cependant par sa dignité et par sa responsabilité même; de là des difficultés, des défiances et bientôt des luttes. L'université, nourrie par l'Etat, fit la guerre à l'Etat, et l'instruction publique, organisée pour l'ordre, devint l'instrument principal de l'indiscipline et des révoltes. M. Corbière et M. Frayssinon évêque d'Hermopolis, tour à tour ministres de l'instruction publique, s'efforcèrent vainement de tempérer les dissensions. Le clergé, qui jamais n'avait accepté le monopole de l'Etat en matière d'enseignement, laissa plus vivement que jamais éclater ses antipathies. La guerre devint alors publique; le mot de liberté fut jeté dans les querelles; on le prononça au nom de l'Eglise, on le prononça au nom de la philosophie, et c'est au milieu de ces controverses qu'arriva la révolution de 1830. Un moment on put croire que la liberté invoquée de toutes parts contre le système d'instruction publique allait devenir le principe d'une organisation toute différente. La liberté d'enseignement fut écrite dans la Charte, mais ce fut là tout. L'instruction publique reprit ses habitudes impériales, et le monopole s'affermir encore par une réaction naturelle de la philosophie victorieuse contre le mouvement des idées chrétiennes. Toutefois la liberté était entrée dans les opinions, et le mouvent devait venir où elle se réaliserait dans les lois. L'instruction publique, sous la monarchie de 1830, redevint un ministère, et on lui donna de l'importance en multipliant les écoles; mais les idées publiques n'en furent point corrigées, et les écoles mêmes servirent à les exalter. En même temps les luttes pour la liberté suivaient leur cours, tantôt par le raisonnement, tantôt par la personnalité. L'université était en butte aux attaques, et la violence même du monopole se fatiguait et s'usait à cette guerre obstinée. La révolution de 1848, couronnée par un établissement de république, donna gain de cause à la logique de la liberté. Sa première inspiration fut néanmoins une idée de despotisme, mais l'entraînement des opinions fut victorieux. L'instruction publique fut profondément transformée par la loi de 1850: l'Etat conserva ses écoles, le clergé garda les siennes, les familles eurent la facilité des choix, les maîtres acceptèrent de bonne grâce une surveillance de police, et la liberté sembla pouvoir devenir une émulation fé-

conde pour les études et pour les bonnes mœurs, si ce n'est que la passion humaine n'est pas éteinte et ne le sera jamais. — Toujours est-il que l'instruction publique est aujourd'hui ramenée à une organisation équitable. Les écoles publiques ont leur hiérarchie, depuis l'école primaire jusqu'à la faculté. Le conseil de l'instruction publique est au sommet de cet édifice, avec une autorité plus apparente que réelle, mais protectrice toutefois de la liberté des écoles privées; des académies de département président à la surveillance de l'enseignement, avec des conseils qui leur apportent le concours du clergé et des familles; un ministre met en mouvement tous ces ressorts : telle est la situation présente, après soixante ans d'essais contradictoires.

Examinerons-nous maintenant si ces mots : *instruction publique*, ont un sens philosophique bien véritable dans une société qui, par sa constitution, exclut l'idée d'une croyance publique dans l'Etat? Cesserait entrer en des controverses inopportunes en ce lieu. Quelle que soit sa constitution, la société exerce son droit de défense, de là l'autorité qu'elle se donne en matière d'enseignement, autorité mal exercée peut-être, mais qui répond à des instincts légitimes. Il est certain que l'instruction publique ne se conçoit qu'avec l'idée d'une vérité publique servant de base à l'éducation; c'est une notion semblable qui manque aux organisations modernes, et c'est pour cela que les lois d'instruction publique ont paru, le plus souvent, ne régler que l'arbitraire.

LAURENTIE.

INSTRUMENTATION, INSTRUMENTS (muz.). L'*instrumentation* est l'art d'employer les instruments de musique de manière à produire le meilleur effet possible. Cet art suppose la connaissance de tous les instruments, de leur sonorité, de leurs effets, de leurs ressources et de leurs difficultés. Cette science, l'étude et l'expérience peuvent la donner; mais il en est une autre, non moins indispensable, celle qui consiste à entendre et à comprendre à la fois toutes les parties dont la répartition compose un morceau d'ensemble; celle-là, c'est la nature qui la donne, et sans elle on ne deviendra jamais un grand harmoniste. C'est là le défaut de Grétry, qui composait séparément le chant et l'harmonie, tandis que Mozart, Beethoven, Rossini, ont composé leur ensemble tout d'une pièce. — L'*instrumentation* à grand orchestre se compose de vingt-six ou vingt-sept parties distribuées entre les divers instruments, huit pour les instruments à archet, huit pour les instruments à vent en bois, sept, huit, neuf et même dix pour les cuivres,

et une pour les instruments de percussion (*voy. ORCHESTRE, ORCHESTRATION*).

Des articles ayant été consacrés dans ce recueil à la plus grande partie des instruments de musique, nous nous contenterons de donner ici la liste des principaux :

INSTRUMENTS À VENT. — *Cuivres.* — Claron, trompette droite, trompette recourbée, trompe ou cor de chasse, cornet à pistons, bassons, serpent, trombone, ophicléide, — et toute la belle famille des saxhorns, cornets, trompettes, etc., soprano, contralto, basse et contrebasse, qui forment à eux seuls tout un orchestre. — *Instruments à bec ou à embouchure.* Flûte de Pan, flûte traversière, flûte à bec, fifre, flageolet, galoubet. — *Instruments à anches.* Hautbois, clarinettes, cor anglais, orgue, accordéon, musette.

INSTRUMENTS À CORDES. — *À archet.* Violon, viole ou alto, violoncelle ou basse, violonasse ou contrebasse. — *À cordes pincées.* Harpe, lyre, guitare, mandoline, luth, etc. — *À clavier.* Clavecin, épinette, clavichorde, piano, vielle.

INSTRUMENTS DE PERCUSSION. — *Sonores.* Tympanon, harmonica, triangle, sonnettes, cloches, timbres, pavillon chinois, carillons, cymbales. — *Brayants.* Tambours, timbales, caisse roulante, tambour de basque, tantan, castagnettes.

L'os, l'ivoire, l'écaille, la corne, la peau, les boyaux, etc.; le bois d'érable, de sapin, de hêtre, d'ébène; le verre, le cristal, le fer, l'acier, l'étain, le bronze, le cuivre, l'argent, le platine, l'or, et enfin tout ce qui peut rendre un son fixe et appréciable, a été mis à contribution. Pour la fabrication des instruments de musique, voyez les articles consacrés aux divers instruments.

INSUBRES. Peuples de la Haute-Italie que les historiens modernes appellent à tort *Insubriens*. Ils habitaient au nord du Pô, entre l'Adda, le Texin et les Alpes, et avaient pour capitale *Mediolanum* (Milan). Leur nom véritable était celui d'*Isombri*, que Pline leur donne, et qui signifiait, en langue gauloise, les *hommes forts*. Ils étaient originaires, selon César, du pays des Eduens, où ils occupaient peut-être la ville de *Mediolanum*, aujourd'hui Château-Maillant. Les Insubres passèrent en Italie avec Bollobèse, et furent soumis par les Romains en 223, après la bataille de l'Adda et de Clastidium. En 218, profitant de l'arrivée d'Annibal en Italie, ils prirent les armes de concert avec les Boiens, battirent Manlius à Modène, s'unirent aux Carthaginois, et, en 215, gagnèrent la bataille de la forêt Litana où périt le consul Albinus Posthumius. En 200, ils entrèrent dans la

grande ligue gauloise contre Rome, furent vaincus par Céliéus, en 197, par Marcellus, l'année suivante, et près de Milan par Valérius Flaccus, en 195. Ces trois échecs ruinèrent leur puissance et les firent rentrer sous le joug.

INTÉGRAL (CALCUL). — Il est des sciences qui, par la nature même du sujet qu'elles traitent, présentent un tel caractère de profondeur et d'abstraction, qu'il est très difficile de les vulgariser en les exposant d'une manière qui soit à la fois simple et complète. Tel est le calcul intégral, qui n'a pu être laborieusement enfanté que par les efforts successifs des plus vigoureux penseurs, et qui, tout imparfait qu'il est encore, peut être regardé comme une des plus belles créations de l'intelligence humaine.

Cette branche de l'analyse infinitésimale a pour objet de trouver la fonction primitive qui, étant différenciée, a dû produire une différentielle donnée. C'est donc, à proprement parler, le calcul inverse des différences infiniment petites, et ses procédés reposent entièrement sur ceux qui sont exposés en détail à l'article **DIFFÉRENTIEL**, auquel nous renvoyons une fois pour toutes. On conçoit sans peine que nous devions nous borner, dans ce qui va suivre, à donner une idée générale des méthodes employées dans le calcul intégral, en traitant les cas les plus élémentaires. Le lecteur qui voudrait étudier à fond la science devra nécessairement recourir aux traités spéciaux de calcul intégral, notamment à l'excellent ouvrage dans lequel M. l'abbé Moigno a exposé avec talent et clarté les savantes méthodes de Cauchy.

Pour commencer par la fonction la plus simple, cherchons à intégrer l'expression $x^m dx$. Dans cette vue, nous différencierons l'expression x^{m+1} , et nous trouverons

$$d.x^{m+1} = (m+1)x^m dx;$$

d'où nous tirerons

$$\frac{d.x^{m+1}}{m+1} = x^m dx.$$

Comme la constante $(m+1)$ n'influe pas sur la différenciation, nous pourrions écrire ainsi l'équation précédente :

$$d. \frac{x^{m+1}}{m+1} = x^m dx;$$

par conséquent, la quantité qui, par la différenciation, a donné $x^m dx$ est $\frac{x^{m+1}}{m+1}$. Pour indiquer cette opération, on met, avant la différentielle, la caractéristique $\int$ qui signifie somme ou intégrale; de sorte que l'on aura :

$$\int x^m dx = \frac{x^{m+1}}{m+1} \dots \dots \dots (1).$$

Concluons cette règle générale : « Pour intégrer une fonction de la forme $x^m dx$, il faut augmenter l'exposant de x d'une unité, et diviser par cet exposant, ainsi augmenté, et par la différentielle. »

Soit, par exemple, à intégrer $\frac{dx}{x^3}$, on aura :

$$\int \frac{dx}{x^3} = \int ax^{-3} dx = \frac{ax^{-3+1}}{-3+1} = \frac{ax^{-2}}{-2} = -\frac{a}{2x^2}.$$

On trouverait de même que

$$\int d.\sqrt{x} = \int x^{\frac{1}{2}} dx = \frac{x^{\frac{1}{2}+1}}{\frac{1}{2}+1} = \frac{x^{\frac{3}{2}}}{\frac{3}{2}} = \frac{2x^{\frac{3}{2}}}{3}.$$

Observons que, lorsque nous différencions $a + x^m$, nous trouvons $mx^{m-1} dx$, comme si nous n'eussions différencié que x^m ; par conséquent il faudra, en intégrant, ajouter une constante à l'intégrale. Ainsi, dans les exemples précédents, nous écrirons

$$\int \frac{dx}{x^3} = -\frac{a}{2x^2} + C; \quad \int d.\sqrt{x} = \frac{2x^{\frac{3}{2}}}{3} + C.$$

Cette constante C , qui doit s'évanouir par la différenciation, est en général arbitraire, à moins que, par la nature du problème, elle ne soit déterminée. Si, par exemple, on savait que l'intégrale doit s'anéantir ou devenir 0 lorsque la variable x reçoit une valeur particulière a , cette circonstance introduite dans l'intégration de $x^m dx$ donnerait :

$$0 = \frac{a^{m+1}}{m+1} + C;$$

d'où

$$C = -\frac{a^{m+1}}{m+1}.$$

Alors la constante ne serait plus arbitraire, et l'intégrale complète serait :

$$\int x^m dx = \frac{x^{m+1} - a^{m+1}}{m+1} \dots \dots \dots (2).$$

C'est par un semblable procédé que l'on détermine la valeur de la constante, chaque fois que l'intégrale doit recevoir une valeur particulière pour certaine valeur de la variable.

Toutes les intégrales prises en laissant la quantité variable, x , entièrement indéterminée, se nomment intégrales *indéfinies* et doivent renfermer une constante *arbitraire*. Mais lorsqu'on assigne à la variable une valeur particulière, ou du moins lorsque l'on fixe les limites entre lesquelles sa valeur doit rester renfermée, l'intégrale prend le nom d'intégrale *définie*. Soit

$F(x) + C$ l'intégrale complète et indéfinie de $f(x)dx$; a et b deux constantes données : en déterminant la constante C de manière que cette intégrale soit nulle ou commence quand $x=a$, et en faisant ensuite $x=b$, le résultat $Fb - Fa$ sera ce qu'on appelle l'intégrale définie prise depuis $x=a$ jusqu'à $x=b$. Pour indiquer cette particularité, on se sert généralement aujourd'hui de la notation de Fourier, qui est

$$\int_a^b f(x)dx.$$

Euler a employé dans ses ouvrages cette autre qui est moins simple,

$$\int_{x=a}^{x=b} f(x)dx;$$

a et b se nomment les limites de l'intégrale définie.

Il y a un cas particulier qui échappe à la règle posée précédemment pour intégrer la fonction $x^m dx$: c'est celui où $m = -1$, car alors la formule (2) devient

$$\int \frac{dx}{x} = \frac{x^0 - a^0}{0} = \frac{0}{0},$$

quantité indéterminée. Il faudrait donc recourir à la règle donnée à l'article DIFFÉRENTIEL pour trouver la véritable valeur de l'indéterminée; mais on évitera ce détour en se rappelant que $\frac{dx}{x}$ est la différentielle de $\log. x$; par conséquent on a

$$\int \frac{dx}{x} = \log. x + C. \dots (3).$$

Intégration des polynômes. — La différentielle d'un polynôme se formant de la somme des différentielles de ses termes, réciproquement l'intégrale d'un polynôme sera égale à la somme des intégrales des termes qui le composent. Par exemple :

$$\int \left(adx - \frac{bdx}{x^2} + xdx\sqrt{x} \right) = \int adx - \int \frac{bdx}{x^2} + \int x^{1/2} dx + C,$$

ou, en effectuant les opérations,

$$\int \left(adx - \frac{bdx}{x^2} + xdx\sqrt{x} \right) = ax + \frac{b}{2x} + \frac{2}{5} x^{5/2} + C.$$

Nous n'avons mis ici qu'une constante, parce que chaque terme donnant une constante à l'intégration : nous pouvons représenter la somme de ces constantes par une seule lettre. — Tout polynôme, tel que $(a + bx + cx^2 + \dots)^n dx$, s'intègre d'après la même règle lorsque n est un nombre entier positif. Pour cela il suffit d'élever le polynôme à la puissance indiquée

et d'intégrer séparément chaque terme. Ainsi

$$\int (a + bx)^2 dx = ax + abx^2 + \frac{b^2 x^3}{3} + C.$$

Lorsqu'on a une expression telle que $(Fx)^n dFx$, composée de deux facteurs dont l'un est la différentielle de la partie Fx qui est dans la parenthèse, on intègre cette expression en faisant d'abord $Fx = z$, d'où $dFx = dz$. Substituant, on trouve

$$(Fx)^n dFx = z^n dz,$$

et en intégrant

$$\int (Fx)^n dFx = \frac{z^{n+1}}{n+1} + C = \frac{(Fx)^{n+1}}{n+1} + C.$$

Pour en donner un exemple, soit $a + bx$

$+ cx^2$ multipliée par $bdx + 2cxdx$; comme $bdx + 2cxdx$ est la différentielle de la quantité renfermée dans la première parenthèse, on fera $(a + bx + cx^2) = z$, et l'on aura en différentiant, $bdx + 2cxdx = dz$; donc

$$(a + bx + cx^2)^{1/2} (bdx + 2cxdx) = z^{1/2} dz,$$

et l'intégrale de cette expression sera

$$\frac{3}{5} z^{5/2} = \frac{3}{5} (a + bx + cx^2)^{5/2} + C.$$

Si l'un des facteurs était la différentielle de l'autre à une constante près, on pourrait encore intégrer par le même procédé. Soit par exemple

$$(a + bx^2)^{1/2} \cdot mx dx;$$

comme on voit que la différentielle de $a + bx^2$, qui est $2bxdx$, ne diffère de $mx dx$ que par la constante, on fait $(a + bx^2) = z$, et par conséquent $2bxdx = dz$, d'où l'on tire $x dx = \frac{dz}{2b}$. Substituant ces valeurs, on obtiendra

$$(a + bx^2)^{1/2} \cdot mx dx = \frac{m}{2b} z^{1/2} dz;$$

et en intégrant, il viendra

$$\int (a + bx^2)^{1/2} \cdot mx dx = \frac{m}{3b} z^{3/2} + C = \frac{m}{3b} (a + bx^2)^{3/2} + C.$$

La même transformation peut s'appliquer aussi pour rapporter certaines différentielles à des logarithmes. Si l'on avait, par exemple,

$\frac{adx}{a + bx}$, en faisant $a + bx = z$, on aurait $dx = \frac{dz}{b}$, et, en substituant,

$$\int \frac{adx}{a + bx} = \int \frac{adz}{bz} = \frac{a}{b} \int \frac{dz}{z} = \frac{a}{b} \log. z + C;$$

mettant enfin pour x sa valeur, il en résulte

$$\int \frac{adx}{a+bx} = \frac{a}{b} \log. (a+bx) + C.$$

Intégration par arcs de cercle. — Les fonctions circulaires peuvent, dans plusieurs cas, dispenser du développement en série, et fournissent alors des intégrales très simples et très utiles. Rappelons-nous que

$$\begin{aligned} d \sin. x &= \cos. x dx, \\ d \cos. x &= -\sin. x dx. \end{aligned}$$

D'après la nature de ces fonctions, on a

$$\cos. x + \sin. x = 1;$$

d'où l'on tire

$$\cos. x = \sqrt{1 - \sin. x}.$$

Substituant cette valeur dans celle de $d \sin. x$, il vient

$$d \sin. x = dx \sqrt{1 - \sin. x};$$

faisons maintenant $\sin. x = x$, et nous obtenons l'expression

$$dx = \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}},$$

dont l'intégration donne

$$\int \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}} = x + C;$$

mais x est ici l'arc dont le sinus est égal à x ; ainsi l'on a

$$\int \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}} = \arcsin. (x) + C, \dots\dots (4).$$

On peut ramener à l'intégrale précédente celle de $\frac{dx}{\sqrt{a^2-x^2}}$; car en divisant les deux termes de la fraction par a , on obtient

$$\frac{dx}{a} : \sqrt{1 - \frac{x^2}{a^2}};$$

et cette quantité étant composée en $\frac{x}{a}$ comme

$dx : \sqrt{1-x^2}$ l'est en x , il en résulte

$$\int \frac{dx}{\sqrt{a^2-x^2}} = \arcsin. \left(\sin. = \frac{x}{a} \right) + C, \dots (4').$$

On trouverait, en opérant comme ci-dessus,

$$\left. \begin{aligned} \int \frac{-dx}{\sqrt{1-x^2}} &= \arcsin. (x) + C \\ \int \frac{dx}{1+x^2} &= \arcsin. (\tan. = x) + C \\ \int \frac{dx}{\sqrt{2x-x^2}} &= \arcsin. (\sin. \text{verse} = x) + C \end{aligned} \right\} (5)$$

intégrales qui conduisent aux suivantes :

$$\left. \begin{aligned} \int \frac{-dx}{\sqrt{a^2-x^2}} &= \arcsin. \left(\cos. = \frac{x}{a} \right) + C \\ \int \frac{dx}{a^2+x^2} &= \frac{1}{a} \arcsin. \left(\tan. = \frac{x}{a} \right) + C \\ \int \frac{dx}{\sqrt{2ax-x^2}} &= \arcsin. \left(\sin. \text{v.} = \frac{x}{a} \right) + C \end{aligned} \right\} (5')$$

Intégration par parties. — Il arrive souvent que l'on peut faire dépendre une intégrale compliquée d'une autre plus simple. Le procédé qu'on emploie alors se nomme intégration par parties, et il est fondé sur la loi de la différentielle d'un produit de plusieurs variables.

$$d(xy) = xdy + ydx;$$

intégrant et transposant, il vient

$$\int xdy = xy - \int ydx, \dots (6)$$

Par exemple, soit à trouver la valeur $\int dy \log. y$; on aura

$$\begin{aligned} \int dy \log. y &= y \log. y - \int y \frac{dy}{y} = y \log. y \\ &- y + C = y (\log. y - 1) + C. \end{aligned}$$

Cette méthode, qui évidemment n'est praticable que lorsque $\int ydx$ est plus simple que $\int xdy$, s'applique très utilement dans un grand nombre de cas.

L'intégration par série permet souvent de calculer d'une manière approximative la valeur d'une fonction transcendante, en la décomposant en une suite d'éléments algébriques. Si la série est convergente, ces éléments suivent une loi de décroissement plus ou moins rapide, et il suffit d'en calculer un certain nombre pour obtenir d'une manière plus ou moins exacte la valeur de la fonction.

Soit Xdx une différentielle dans laquelle X représente une fonction de x . Si l'on développe X en une suite

$Ax^\alpha + Bx^\beta + Cx^\gamma + Dx^\delta + \dots$,
ordonnée par rapport aux exposants $\alpha, \beta, \gamma, \dots$, on aura

$$\begin{aligned} \int Xdx &= \int (Ax^\alpha + Bx^\beta + Cx^\gamma + Dx^\delta + \dots) \\ &= \frac{Ax^{\alpha+1}}{\alpha+1} + \frac{Bx^{\beta+1}}{\beta+1} + \frac{Cx^{\gamma+1}}{\gamma+1} + \frac{Dx^{\delta+1}}{\delta+1} \\ &+ \dots + C \dots (7) \end{aligned}$$

Cherchons, par exemple, à intégrer par série l'expression $\frac{dx}{1+x^2}$. En mettant cette différen-

tielle sous la forme $\left(\frac{1}{1+x^2} \right) dx$, et en déve-

loppant le premier facteur d'après les règles de la division algébrique, nous aurons

$$\frac{dx}{1+x^4} = (1 - x^4 + x^8 - x^{12} + \dots) dx;$$

d'où

$$\int \frac{dx}{1+x^4} = x - \frac{x^5}{5} + \frac{x^9}{9} - \frac{x^{13}}{13} + \frac{x^{17}}{17} - \dots$$

+ C, c'est-à-dire arc (tang. = x) = $x - \frac{x^5}{5} + \frac{x^9}{9} - \frac{x^{13}}{13} + \frac{x^{17}}{17} - \dots$. Nous n'ajoutons pas de constante, car pour $x=0$ l'arc devient nul. — Si la tangente est plus grande que l'unité, les termes de cette série iront en augmentant, et le développement sera impropre à fournir une valeur approchée de l'arc. Dans ce cas, on obtiendra une série convergente en remplaçant x par $\frac{1}{x}$, ce qui donnera

$$\frac{1}{1+\frac{1}{x^4}} = 1 - \frac{1}{x^4} + \frac{1}{x^8} - \frac{1}{x^{12}} + \frac{1}{x^{16}} - \dots$$

$$= \frac{x^4}{x^4+1};$$

multipliant les deux membres par $\frac{dx}{x^4}$, et intégrant,

$$\int \frac{dx}{x^4+1} = \int \left(\frac{1}{x^4} - \frac{1}{x^8} + \frac{1}{x^{12}} - \frac{1}{x^{16}} + \dots \right) dx + C;$$

effectuant les intégrations, on obtient

$$\text{arc (tang. = } x) = -\frac{1}{x^3} + \frac{1}{3x^7} - \frac{1}{5x^{11}} + \frac{1}{7x^{15}} - \dots + C.$$

La constante se détermine en remarquant que pour $x = \infty$ l'arc devient égal à $\frac{1}{2}\pi$; donc enfin :

$$\text{arc (tang. = } x) = \frac{1}{2}\pi - \frac{1}{x^3} + \frac{1}{3x^7} - \frac{1}{5x^{11}} + \frac{1}{7x^{15}} - \dots$$

Comme on sait que pour $x=1$ le premier membre est $\frac{1}{4}\pi$, on déduit de cette expression la relation remarquable

$$\frac{1}{4}\pi = 1 - \frac{1}{3} + \frac{1}{5} - \frac{1}{7} + \frac{1}{9} - \dots$$

Intégration des différentielles fractionnaires et rationnelles. — Les différentielles fractionnaires et rationnelles sont en général de la forme

$$\frac{Ax^m + Bx^n + Cx^p + \dots dx}{A'x^{m'} + B'x^{n'} + C'x^{p'} + \dots} = \frac{Udx}{V}.$$

D'ailleurs, comme le plus grand exposant de x dans U est toujours inférieur d'au moins une unité au plus grand exposant de x dans V , la fraction proposée peut se mettre sous la forme

$$\frac{(Ax^{n-1} + Bx^{n-2} + Cx^{n-3} + \dots + T)dx}{x^n + A'x^{n-1} + B'x^{n-2} + C'x^{n-3} + \dots + T'}.$$

La méthode générale pour intégrer les différentielles exprimées par des fractions rationnelles consiste à les décomposer en d'autres dont les dénominateurs soient plus simples, qu'on désigne sous le nom de *fractions partielles*, et qu'on obtient comme il suit. En égalant à zéro le dénominateur de la fraction proposée on formera l'équation

$$x^n + A'x^{n-1} + B'x^{n-2} + C'x^{n-3} + \dots + T' = 0,$$

et concevant que l'on ait déterminé les diverses racines de cette équation, on les représentera par $a, a', a'', a''' \dots$, en supposant qu'elles soient toutes inégales. Par ce moyen, le premier membre de l'équation ci-dessus, ou le dénominateur de la fraction proposée, sera mis sous la forme d'un produit de n facteurs.

$$(x-a)(x-a')(x-a'')(x-a''') \dots$$

Cela fait, on regardera la fraction proposée comme la somme des fractions

$$\frac{Ndx}{x-a}, \frac{N'dx}{x-a'}, \frac{N''dx}{x-a''} \dots \text{etc.}$$

ayant pour dénominateurs les facteurs du dénominateur de la fraction proposée, et pour numérateurs des constantes dont on trouvera la valeur par la méthode des *coefficients indéterminés* (voy. ce mot).

En suivant la marche que nous venons d'indiquer, on trouverait que

$$\int \frac{adx}{x^2-a^2} = \int \frac{adx}{(x-a)(x+a)} = \int \left\{ \frac{Ndx}{x-a} + \frac{N'dx}{x+a} \right\}.$$

Où en déduit $N = \frac{1}{2}$, $N' = \frac{1}{2}$, et par conséquent

$$\int \frac{adx}{x^2-a^2} = \int \frac{\frac{1}{2}dx}{x-a} - \int \frac{\frac{1}{2}dx}{x+a}$$

$$= \log. \left(\frac{x-a}{x+a} \right)^{1/2} + C.$$

Le procédé que nous venons de suivre suppose que les racines du dénominateur de la fraction proposée sont réelles et inégales. Si elles étaient égales ou bien imaginaires, la méthode devrait

subir des modifications dont l'exposition nous mènerait trop loin.

Lorsque, dans une expression différentielle *irrationnelle*, on peut, à l'aide d'une transformation, faire évanouir les radicaux, l'intégration se ramène à celle des fractions rationnelles. On peut toujours faire évanouir les radicaux qui n'affectent que des quantités monomes; il en est de même encore lorsque le radical affecte un trinôme dans lequel la variable ne surpasse pas le second degré. Dans les autres cas, l'intégration ne peut s'effectuer, sous forme finie, que par exception et lorsque certaines conditions d'intégralité sont satisfaites.

Intégrales d'ordres supérieurs. — Une fonction différentielle quelconque de l'ordre m étant représentée par $\varphi x . dx^m$, on aura, en représentant par Fx l'intégrale de cette fonction,

$$d^m Fx = \varphi x . dx^m,$$

et pour obtenir la valeur de Fx , il faudra effectuer m intégrations successives sur la fonction $\varphi x . dx^m$, car on a évidemment

$$d^{m-1} Fx = \int \varphi x . dx^m$$

$$d^{m-2} Fx = \iint \varphi x . dx^m$$

$$d^{m-3} Fx = \iiint \varphi x . dx^m \text{ etc.}$$

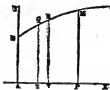
d'où l'on voit qu'à chaque intégration on diminue d'une unité l'ordre de la différentielle Fx , et qu'après m opérations on obtient

$$Fx = \int \varphi x . dx^m \dots (8)$$

Les intégrales d'ordres supérieurs se ramènent à celles du premier ordre par les procédés d'intégration que nous avons exposés précédemment, et le plus souvent par le procédé si fécond de l'intégration par parties.

Applications géométriques. — Une des applications les plus curieuses et les plus utiles du calcul intégral se rapporte à la quadrature des courbes et à l'évaluation de la surface et du volume des solides. Nous allons traiter ce sujet par la méthode des infiniment petits, celle des

FIG. 1.



limites ayant été suffisamment développée à l'article DIFFÉRENTIEL.

Soit S l'aire ABMP d'une courbe plane; QRTV un trapèze élémentaire dont la surface $\frac{QT + RV}{2}$

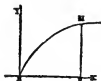
$$\times TV = \frac{y + (y + dy)}{2} \times dx = y dx + \frac{y dy}{2};$$

rejetant $dx dy$ comme un infiniment petit du second ordre (voy. INFINI), on aura $y dx$ pour la différentielle de la surface, et par conséquent la surface elle-même aura pour expression

$$S = \int y dx \dots (9)$$

Comme application, cherchons l'aire d'une por-

FIG. 2.



tion BMP de parabole. Soit $y^2 = Mx$ l'équation de cette courbe dont l'origine est B; la différentiation donne

$$dx = \frac{2y}{M} dy;$$

et par conséquent

$$y dx = \frac{2y^2}{M} dy.$$

Intégrant, on a

$$\int \frac{2y^2}{M} dy = \frac{2y^3}{3M} + C.$$

Pour déterminer la constante, on observe que lorsque $y = 0$, l'intégrale, qui exprime la surface cherchée, est nulle en même temps, ce qui donne $C = 0$. Ainsi

$$\int y dx = \frac{2}{3} \frac{y^3}{M} = \frac{2}{3} \frac{y}{M} . y^2 = \frac{2}{3} \frac{y}{M} . Mx = \frac{2}{3} xy.$$

On n'éprouverait pas plus de difficulté à trouver la surface d'un corps de révolution. Imaginons, par exemple, que la courbe BM (fig. 1) fasse une révolution autour de l'axe AX: l'élément de la surface engendrée sera l'aire du tronc de cône résultant de la rotation du trapèze élémentaire QRTV, c'est-à-dire

$$\text{circ. } \frac{QT + RV}{2} \times QR = \pi (y + y + dy) ds = 2\pi y ds,$$

en désignant par ds l'arc élémentaire QR, et en supprimant l'infiniment petit du second ordre $\pi dy ds$; remplaçant enfin ds par sa valeur connue $\sqrt{dx^2 + dy^2}$, on obtient

$$S = \int 2xy \sqrt{dx^2 + dy^2} \dots (10)$$

Evaluons, par exemple, la surface de la sphère

FIG. 3.



engendrée par la révolution de la demi-circonférence ABX autour du diamètre AX. Soit $x^2 + y^2 = a^2$ l'équation du cercle; en différentiant, nous trouverons

$$2xdx + 2ydy = 0;$$

donc

$$dy = -\frac{x dx}{y};$$

substituant cette valeur dans la formule (10), nous obtiendrons

$$\int \pi y \sqrt{\left(\frac{x^2}{y^2} + 1\right)} dx = \int 2\pi dx \sqrt{x^2 + y^2} \\ = 2\pi ax + C;$$

intégrale indéfinie qui, lorsqu'on la prend entre les limites $x = -a$ et $x = +a$, donne pour la surface de la sphère

$$\int_{-a}^{+a} 2\pi ax dx = 4\pi a^2.$$

Pour obtenir l'expression du volume engendré par la rotation de l'aire ABMP (fig. 1) autour de l'axe AX, on conçoit ce volume comme partagé en tranches infiniment minces, par des plans perpendiculaires à l'axe de rotation. L'une de ces tranches, qui est l'élément du corps, a dx pour épaisseur, et pour base le cercle décrit par l'ordonnée y . L'expression du volume cherché sera donc

$$V = \int \pi y^2 dx \dots (11).$$

Appliquons cette formule à la détermination du volume de l'ellipsoïde allongé, engendré par la révolution de l'ellipse autour de son grand axe. L'équation de la courbe génératrice étant

$$y^2 = \frac{b^2}{a^2} (a^2 - x^2),$$

on substituera cette valeur de y^2 dans la formule (11), et l'on aura

$$\int \pi y^2 dx = \pi \frac{b^2}{a^2} \int (a^2 - x^2) dx = \pi \frac{b^2}{a^2} \left(a^2 x - \frac{x^3}{3} \right) + C.$$

Intégrant entre les limites $x = -a$ et $x = +a$, on obtiendra enfin

$$V = \pi \frac{b^2}{a^2} \cdot \frac{4}{3} a^3 = \frac{4}{3} \pi ab^2.$$

Tel sera le volume de l'ellipsoïde allongé. Si $b = a$, ce volume deviendra celui de la sphère et aura pour expression

$$V = \frac{4}{3} \pi a^3.$$

La rectification des courbes est encore un genre de questions auquel le calcul intégral s'applique avec une grande simplicité. On sait que la différentielle d'un arc de courbe a pour expression

$$ds = \sqrt{dx^2 + dy^2} \dots (12)$$

Une équation entre deux variables, x et y , étant donnée, si l'on veut rectifier la courbe qu'elle représente, on différenciera cette équation, et l'on en tirera la valeur de dx ou celle de dy pour la substituer dans (12). Alors le radical ne contiendra plus qu'une variable, et si l'on peut obtenir l'intégrale, la courbe sera rectifiable.

Prenons pour exemple la seconde parabole cubique dont l'équation est $y^2 = ax^3$. En la différenciant, on obtient

$$dx = \frac{2y}{4a} dy;$$

d'où

$$\sqrt{dx^2 + dy^2} = dy \sqrt{\frac{dy}{4a} + 1};$$

dy étant, à une constante près, la différentielle de la quantité qui est sous le radical, on fera $\frac{dy}{4a} + 1 = z$, d'où $dy = \frac{4a}{9} dz$; substituant :

$$\sqrt{dx^2 + dy^2} = \frac{4a}{9} z^{1/2} dz;$$

donc

$$s = \int \sqrt{dx^2 + dy^2} = \frac{4a}{9} \frac{z^{3/2}}{3/2} = \frac{8a}{27} \left(\frac{dy}{4a} + 1 \right)^{3/2} + C.$$

Pour déterminer la constante nous remarquerons que l'intégrale est nulle à l'origine des abscisses où l'on a $y = 0$; il vient donc

$$C = -\frac{8a}{27},$$

et par conséquent

$$s = \frac{8a}{27} \left\{ \left(1 + \frac{dy}{4a} \right)^{3/2} - 1 \right\}.$$

Intégration des équations différentielles. — Toute fonction différentielle égale à zéro fournit ce qu'on appelle une équation différentielle. Résoudre une telle équation, c'est trouver la relation primitive qui existe entre les variables dont elle contient les différentielles, ou l'équa-

tion primitive dont elle est dérivée. Cette résolution, qui dépend en général de la résolution des équations dites algébriques, est soumise à toutes les difficultés que présentent ces dernières, et ne peut être effectuée que dans un petit nombre de cas particuliers.

Une équation différentielle à deux variables est dite du premier ordre, si elle ne renferme que les variables x , y , et le coefficient différentiel du premier ordre $\frac{dy}{dx}$; elle est du premier degré, si ce coefficient différentiel ne s'élève qu'à la première puissance.

La forme la plus générale de l'équation du premier ordre et du premier degré est $Mdx + Ndy = 0$. Pour remonter à l'équation primitive entre x et y , dont celle-ci tire son origine, il faut commencer par ramener l'équation $Mdx + Ndy = 0$ à la forme $Xdx + Ydy = 0$, X étant une fonction de x seul et Y une fonction de y seul; puis intégrer séparément Xdx et Ydy par les méthodes précédemment indiquées. La séparation des variables est donc une opération préliminaire indispensable.

Soit l'équation générale $\varphi x . dy + Fy . dx = 0$: pour séparer les variables, on la divisera par $\varphi x . Fy$, et l'on trouvera

$$\frac{dy}{Fy} + \frac{dx}{\varphi x} = 0,$$

équation dans laquelle les variables sont séparées.

Pour traiter un exemple, proposons-nous d'intégrer

$$(1 + x^2)dy = dx \sqrt{y} :$$

en divisant par $(1 + x^2) \sqrt{y}$, on aura

$$\frac{dy}{\sqrt{y}} = \frac{dx}{1 + x^2};$$

d'où en intégrant,

$$2\sqrt{y} = \arctan(x) + C.$$

On séparerait encore les variables par la division dans l'équation

$$\varphi x . Fy . dx + \varphi x . F'y . dy = 0;$$

pour cela il suffirait de diviser par $Fy . \varphi x$ et l'on aurait

$$\frac{\varphi x}{\varphi x} dx + \frac{F'y}{Fy} dy = 0.$$

Il serait même facile de démontrer que la séparation des variables est toujours possible, dans les équations différentielles du premier ordre, à deux variables, lorsqu'elles sont homogènes, autrement dit lorsque tous leurs termes, considérés par rapport aux variables, sont de mêmes dimensions.

Une expression qui a été obtenue par le seul

procédé de la différentiation se nomme une différentielle exacte. Lorsqu'une équation différentielle n'est pas une différentielle exacte, on ne peut songer à l'intégrer que lorsqu'on l'a rendue telle par une opération préparatoire quelconque, Euler, le premier, résolut ce double problème : 1° une équation différentielle étant donnée, déterminer comment on peut reconnaître si elle est une différentielle exacte; 2° lorsqu'une équation différentielle donnée n'est pas immédiatement intégrable, trouver le facteur propre à en faire une différentielle exacte. Forcés de nous borner, nous renvoyons le lecteur qui voudrait suivre cette intéressante question dans tous ses détails aux traités spéciaux. Quant à l'intégration des équations du second ordre, elle n'a point été ramenée à des lois générales, et, sauf quelques cas particuliers, leur solution théorique est aujourd'hui impossible.

L'histoire du calcul intégral se rapporte à celle du calcul infinitésimal, qui a été exposée à l'article DIFFÉRENTIEL. Un historique complet de la marche et des progrès de cette science serait d'ailleurs très long et très difficile, car les diverses méthodes d'intégration et les recherches particulières qui sont relatives à ce genre de calcul, sont éparses dans une foule de mémoires spéciaux, ou dans des traités de mécanique, de physique mathématique, etc.

Les principes du calcul intégral furent posés presque simultanément par Newton et par Leibnitz, qui les appliquèrent à la quadrature des courbes. Mais si ces deux grands génies se sont rencontrés dans une même pensée, ils l'ont développée sous des points de vue différents : Newton n'a aperçu dans sa théorie qu'une méthode de calcul qui devait faciliter la solution des questions de haute géométrie; tandis que Leibnitz a saisi, dès le principe, la nature abstraite et philosophique du calcul infinitésimal. Cette nouvelle branche des connaissances humaines fut immédiatement cultivée en Allemagne par l'illustre famille des Bernouilli, dont l'autorité fit prévaloir la notation leibnitziennne. En Angleterre, Craig, Roger Cotes, Robert Smith, Walmsley, Moivre, Stone, Th. Simpson, Taylor et Maclaurin; en Italie, Manfredi, Ricatti et Fagnano; en France, de L'Hospital, Carré, Nicole, Saurin, Fontaine et Clairaut, traitèrent une foule de questions particulières se rattachant au calcul intégral, et marquèrent par des pas successifs les progrès de cette science. Mais Euler rassembla le premier en un faisceau unique toutes ces méthodes éparses, ajouta ses propres découvertes à celles de ses devanciers, et réunit le tout en un grand ou-

vrage systématique (*Institutiones calculi integralis*) qui fut publié à Saint-Petersbourg de 1768 à 1770. C'est, à proprement parler, le premier traité de calcul intégral qui ait paru.

D'Alembert donna d'ingénieuses méthodes d'intégration dans ses différents écrits sur la dynamique et l'astronomie. On lui est redevable en particulier d'une méthode précieuse pour l'intégration des équations aux différentielles partielles. — Les deux plus grands analystes de notre époque, Lagrange et Laplace, se sont livrés à de savantes et profondes recherches sur le calcul intégral, surtout à l'occasion de leurs travaux sur la mécanique. Lagrange doit être cité particulièrement pour son admirable invention du calcul des variations. De nos jours enfin, Poisson, Legendre, Abel, Jacobi, Cauchy et une foule d'auteurs distingués ont créé ou perfectionné un grand nombre de théories particulières; mais le calcul intégral attend encore un législateur qui vienne imprimer à la science ce cachet d'unité et de généralité qui le porterait à sa perfection.

Les traités de calcul intégral qui, à notre connaissance, sont le plus généralement suivis en France et en Belgique sont ceux de Lacroix, Bouchardat, Navier, Cournot, et Moigno.

J. LAGRE.

INTELLIGENCE. Ce mot désigne un principe spirituel doué de la faculté de connaître, et cette faculté elle-même. Plusieurs articles, dans cette Encyclopédie, sont consacrés à l'intelligence prise dans cette dernière acception (voy. les articles CROYANCE, INTUITION, RAISON, RAISONNEMENT, etc.). Mais la faculté de connaître, dont nous devons nous occuper ici, n'a pas été considérée sous tous les aspects. Nous allons montrer que, dans notre constitution intellectuelle, les facultés diverses, exerçant des fonctions différentes, ayant une fin spéciale, sont liées entre elles, se supposent mutuellement et concourent toutes à produire le fait de la connaissance. La faculté de connaître n'appartient qu'à l'intelligence. Il est vrai néanmoins, fait observer Boissuet, que, par un certain accord entre toutes les parties qui composent l'homme, l'âme n'agit pas, c'est-à-dire, ne connaît point sans le corps. L'activité intellectuelle ne se développe que lorsqu'un objet matériel a affecté nos organes; et c'est par cette impression que nous sommes avertis de l'existence des réalités extérieures. La faculté de connaître commence donc à se manifester par la perception externe, c'est-à-dire, par la capacité de recevoir diverses sortes de sensations et de notions, à la suite de l'action des objets extérieurs sur les organes appelés sens. Mais la perception externe et les au-

tres facultés intellectuelles seraient impuissantes à produire le fait de la connaissance, sans le secours de la conscience et de la mémoire. A quoi nous servirait d'avoir des perceptions et des idées, si nous ne savions point, par la conscience, que nous les avons? Entendez la mémoire, et les perceptions et les idées acquises par l'expérience ou par l'observation intérieure, ne persistent pas au-delà de l'instant où elles ont été produites. Dès lors l'intelligence, privée de la mémoire, est frappée de stérilité; son activité s'épuise en des découvertes inutiles, car elle ne saisit que des perceptions et des idées qui s'évanouissent aussitôt qu'elles apparaissent. Bien plus, l'expérience et l'observation intérieure, qui supposent la durée, seraient impossibles sans la mémoire. Ainsi, sans la mémoire, on ne pourrait percevoir le mouvement d'un corps, car, percevoir ce mouvement, c'est connaître ce corps, d'abord en un point de l'étendue, puis en un autre, et successivement dans chacun des points intermédiaires, jusqu'au point d'arrivée. Sans la mémoire, nous n'aurions pas conscience de notre identité personnelle, et il n'y aurait pour l'homme ni remords, ni satisfaction intérieure. Par la perception extérieure, nous avons l'idée des corps, c'est-à-dire, du contingent, du variable, du fini. Mais, à l'occasion de cette idée, par une loi de l'intelligence, se manifeste avec plus ou moins de clarté, suivant les individus, dans la faculté qu'on appelle raison, l'idée du nécessaire, de l'immuable, de l'infini, c'est-à-dire, de Dieu. Les conceptions de la raison nous introduisent donc dans le monde intelligible.

L'expérience et l'observation intérieure nous font connaître le présent et une partie du passé. Mais il est de notre intérêt de pénétrer, jusqu'à un certain point, dans l'avenir. L'induction nous en fournit les moyens. Sans l'induction, l'expérience serait toujours à refaire. Je sais que le feu brûle actuellement, parce que j'en approche les doigts. Je sais qu'il brûlait hier; le souvenir me le rappelle. Mais le feu brûle-t-il partout et toujours? L'induction seule répond sous l'inspiration de ce principe: l'univers est régi par des lois constantes et uniformes, et elle nous fait croire que le feu brûle dans tous les lieux, et qu'il produit une sensation pénible toutes les fois qu'on le touche. C'est l'induction qui nous porte à nous fier à la parole de nos semblables, que nous croyons, comme nous, amis de la vérité et de la justice, c'est l'induction qui conclut que les penchants et les desirs de l'âme qui ne possèdent pas ici-bas l'objet vers lequel ils tendent, le posséderont dans une autre existence, puisque les besoins et les appétits du corps sont

satisfaits dans cette vie. L'esprit a la faculté de s'appliquer, par l'attention, aux idées que la perception externe, la raison et l'induction lui fournissent. Il les soumet à des combinaisons diverses, à l'aide de facultés secondaires. Il abstrait, généralise, juge, raisonne. L'imagination crée, avec des éléments empruntés à la perception externe, des tableaux qui représentent des êtres qui n'existent pas. La mémoire conserve sans confusion nos connaissances; nos perceptions et nos idées n'y sont pas isolées. La succession, la simultanéité, la contiguïté de temps et de lieu, lient nos perceptions; des rapports logiques unissent nos idées.

Nous venons de décrire rapidement notre constitution intellectuelle. Les sensations acquises par la perception externe sont le point de départ dans le travail de l'intelligence. On les y trouve toujours; ou comme éléments que la réflexion élabore, ou comme condition indispensable pour que les autres facultés produisent les effets qui leur sont propres. Toutes les facultés se développent avec un ordre merveilleux; aucune d'elles n'est inutile, et elles suffisent pour nous donner le degré de connaissance auquel nous pouvons aspirer sur la terre. En effet, elles nous font saisir le présent, nous rappellent le passé, et nous permettent de pénétrer dans l'avenir. La perception externe nous fait connaître la matière : par la conscience, nous nous connaissons nous-mêmes; par l'induction, nous connaissons nos semblables, et les idées, qui sont le fond même de la raison, nous élèvent jusqu'à Dieu. **FLORTES.**

INTEMPÉRANCE. C'est le vice contraire à la tempérance, et la tempérance n'est autre chose que la modération dans la jouissance des biens ou des plaisirs honnêtes. L'intempérance est donc un excès dans la jouissance de ce qui est bien; car dans la jouissance de ce qui est mal, l'excès a un autre nom; on l'appelle débauche ou libertinage. Et toutefois la débauche même a son intempérance; mais alors la langue est obligée de trouver d'autres termes pour égaler cette fureur de jouissance, selon qu'elle s'applique à des appétits divers de glotonnerie ou de volupé; l'intempérance alors n'est plus que de la bestialité; elle se débat dans les orgies. — Les anciens ont beaucoup écrit sur la tempérance; la tempérance était toute la sagesse, et par suite la sagesse était un calcul, et la philosophie en cherchait la raison dans le bien-être. Il s'ensuivait que l'intempérance était un dérèglement; mais le vice en lui-même était mal compris, et la morale païenne manquait de lumière pour expliquer, non seulement la vertu, mais le plaisir. Le christianisme, au

contraire, a défini le bien et le mal, et la jouissance de l'un et de l'autre n'a pas besoin d'être ou ne pas être un excès pour être approuvé ou ne l'être pas. La jouissance du mal par elle-même est un désordre, fût-elle modérée; la jouissance du bien a besoin d'être modérée pour n'être pas une intempérance. — Parfois l'intempérance s'applique à des objets qui ne se rapportent pas aux passions abjectes. On dit de l'artiste qui se livre à sa fougue de création, qu'il y a de l'intempérance dans son génie ou dans ses œuvres. C'est toujours un dérèglement; l'intelligence, comme la vie de l'homme, est soumise à des lois : c'est ce qui fait la tempérance dans le sens le plus moral de ce mot, c'est-à-dire c'est ce qui fait l'ordre et la beauté. **L.**

INTENDANTS. On appelait ainsi, sous l'ancien régime, les principaux fonctionnaires du pouvoir administratif dans les provinces. Leurs attributions étaient réglées principalement par les ordonnances de 1629 et de 1635, et comprenaient l'ensemble de l'administration, mais surtout les finances, la justice et la police. Jusque-là, l'administration centrale n'avait exercé son action dans les provinces que par l'organe de *commissaires déparis*, sorte d'inspecteurs qui ne résidaient pas dans les localités. Les intendants, créés par Richelieu, furent supprimés momentanément en 1648 et rétablis en 1653. Il y en avait, en règle, un par généralité. Leurs fonctions étaient analogues à celles des préfets actuels, mais avec plus d'étendue, puisqu'ils étaient presque souverains dans les provinces qu'ils étaient appelés à administrer. Cependant il existait à cet égard une différence notable entre les provinces d'élection et les pays d'États. Ces derniers avaient conservé des pouvoirs municipaux et des états provinciaux qui limitaient les pouvoirs de l'intendant, tandis que dans les premières l'autorité du roi et de ses agents s'exerçait sans contrôle. Il y avait aussi, dans l'ancien régime, des intendants, c'est-à-dire des administrateurs supérieurs d'armée, de marine, du commerce, des bâtiments, de la monnaie, etc.

Aujourd'hui les seuls fonctionnaires qui portent le titre d'intendants sont les *intendants militaires*, créés par l'ordonnance du 29 juillet 1817, en remplacement des *inspecteurs aux revues* et des *commissaires des guerres*. Ils sont régis par plusieurs ordonnances, dont la principale est celle du 18 septembre 1822. Les fonctionnaires de l'intendance sont les délégués du ministre de la guerre dans tout ce qui intéresse le bon ordre des finances de ce département. Ils vérifient et arrêtent les comptes, et exercent le contrôle sur tous les services de l'administration militaire. Quoique n'ayant pas de grade

dans l'armée, ils font partie de l'état-major général, et prennent rang, l'intendant après le général de brigade, le sous-intendant après le colonel. Leur nombre a varié plusieurs fois. Le décret du 29 décembre 1851 fixe ainsi qu'il suit le cadre constitutif du corps de l'intendance : intendants militaires, 28; sous-intendants de première classe, 50; sous-intendants de deuxième classe, 90; sous-intendants adjoints de première classe, 52; adjoints de deuxième classe, 26. Il y a un intendant au chef-lieu de chaque division militaire; les sous-intendants sont répartis de manière qu'il y en ait toujours au moins un dans chaque chef-lieu de département et dans chaque première place de guerre. Ils sont suppléés, dans les localités qui n'en sont pas pourvues, par d'autres fonctionnaires de l'ordre civil ou militaire.

Le mot *intendance* s'est conservé aussi pour les commissions sanitaires (roy. POLICE SANITAIRE).

INTENTION. Bossuet la définit : un acte de notre esprit par lequel nous le dirigeons à une certaine fin que la raison nous présente, et que la volonté suit. C'est l'intention qui fait le mérite ou le démérite d'une action. C'est elle qui la rend bonne ou mauvaise. L'intention est l'œil de l'âme. *Quand il est simple, c'est-à-dire quand il est droit, tout est éclairé en nous; et, au contraire, s'il est mauvais ou malicieux tout est couvert de ténèbres*, selon la parole de Jésus-Christ. L'action digne d'éloge ou de blâme se compose de trois éléments : l'objet, les circonstances, la fin ou l'intention. L'objet considéré en lui-même n'a point de caractère moral; il le reçoit de l'intention. Ainsi un homicide, résultat d'une action dont on n'a pu prévoir les conséquences, est un malheur et non pas un crime. Il inspire des regrets, il ne produit pas de remords. De même, on n'acquiert pas de mérite lorsqu'on se livre machinalement, sans y songer, à une action bonne dans son objet et dans ses circonstances. Qu'une action soit contraire à la droite raison ou à la loi divine positive; si l'ignorance invincible ne peut pas être invoquée, une bonne intention ne peut faire qu'elle soit permise. L'opinion contraire, qu'on a voulu faire adopter sous le nom de *direction d'intention*, est réprouvée par la conscience et condamnée par l'Écriture. Saint Paul s'est élevé avec énergie contre cette maxime : *Faisons le mal, afin qu'il en arrive du bien* (Ep. ad Rom., c. 3). Une intention droite est une condition indispensable pour qu'une action soit moralement bonne. Mais il n'est pas nécessaire que l'intention soit actuelle : l'intention virtuelle suffit. D'après la décision de l'Eglise, il faut, pour la validité des

sacrements, que ceux qui les administrent aient au moins l'intention de faire ce que l'Eglise fait (roy. SACREMENTS). L'abbé FLOTTES.

INTERCESSION. On entend par *intercession* une prière en faveur de quelqu'un pour lui faire obtenir une grâce, ou pour le préserver d'un mal. L'intercession s'adresse aux puissants de la terre et à l'Être infini qui a créé et qui gouverne le monde. Les âmes généreuses sont les intercesseurs des malheureux, des opprimés et des faibles. La charité des premiers évêques s'empressait d'intercéder auprès des empereurs en faveur des chrétiens ou des païens accusés de crimes, ou accablés de dettes. L'Eglise nous donne pour intercesseurs, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, la sainte Vierge, les Anges et les Saints. Elle nous enseigne, dit Bossuet « qu'il y a au ciel des intercesseurs qui prient avec nous, mais qu'ils ne sont écoutés eux-mêmes que par le grand intercesseur et médiateur, Jésus-Christ, par qui seul tous ont accès, et autant les anges que les hommes, autant les saints qui règnent et les saints qui combattent. » L'enseignement de l'Eglise est fondé sur l'Écriture et sur la tradition. Dans Zacharie, un ange prie Dieu pour la délivrance des Juifs et pour leur rétablissement dans la Judée. Un ange dit à Tobie : *Lorsque vous ferez des prières, je te ai présentes au Seigneur*. Saint Jean, dans l'Apocalypse, voit en esprit un ange qui offrait devant le trône de Dieu les prières des saints. Jésus-Christ, dans l'évangile de saint Luc, nous dit : *Faites-vous des amis avec des richesses périssables, afin que quand vous manquerez ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels*. Ces amis ne peuvent nous servir dans le ciel que par leur intercession. La tradition est unanime sur l'intercession des saints. Nous nous contenterons de rapporter ces paroles d'Origène : « Dès que nous sommes agréables à Dieu, nous sommes assurés de la bienveillance des anges, ses amis, et des esprits bienheureux. Ils connaissent ceux qui sont dignes de l'amitié de Dieu : ils aident ceux qui veulent l'honorer, ils le leur rendent propice, ils prient avec nous » (roy. les articles ANGES, CULTE, MARIE, SAINTS). FLOTTES.

INTERCOURSE. Mot anglais employé dans le droit maritime pour exprimer la liberté de navigation entre les ports de différentes nations. L'usage et les traités ont généralisé le droit d'*intercourse* entre toutes les nations d'Europe et d'Amérique, et aujourd'hui, dans l'état de paix, et quand il n'existe pas entre certains peuples des causes de méintelligence et de froidement comme celles qui subsistaient entre la Belgique et la Hollande après leur séparation, et

entre l'Espagne et ses anciennes colonies, il n'est pas de nation dont les bâtiments n'aient un libre accès dans les ports de toutes les autres. L'intercourse est suspendu quelquefois sans entraîner une déclaration de guerre. En 1809, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique voulant conserver leur neutralité en face du système continental, ordonnèrent, par un bill dit de *non-intercourse*, que l'entrée des ports de l'Union serait interdite aux pavillons anglais et français et qu'aucun produit du sol de ces deux puissances ne pourrait être admis aux Etats-Unis.

INTERDICTION. L'interdiction est une mesure de précaution en vertu de laquelle un individu majeur est assimilé aux mineurs pour la capacité juridique, et soumis, comme ceux-ci, à une tutelle. Cette institution, qui a d'ailleurs sa raison d'être dans des nécessités évidentes, nous vient du droit romain et des premiers temps de Rome, puisque déjà la loi des Douze Tables ordonnait que le furieux et le prodigue fussent sous la curatelle de leurs agnats. Plus tard, ce furent les prêteurs qui nommèrent les curateurs; le terme d'interdiction s'appliquait spécialement aux prodigues et nous en trouvons l'origine dans la formule même que prononçait le prêteur : *Quando tua bona, paterna avitague, nequitia tua disperdia, liberoque tuos ad egestatem perducas, ob rem rem tibi ea re commercique interdico.* — Dans la législation française (Code civil, art. 489-512, C. de procéd., 890-897, C. pén., 29-31), l'interdiction est légale ou judiciaire. L'interdiction légale existe de plein droit par le seul effet de la condamnation aux travaux forcés à temps, à la délation et à la réclusion. L'interdiction judiciaire est celle que prononcent les tribunaux civils contre les individus qui sont dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur. L'interdiction judiciaire étant la plus importante, nous nous en occuperons d'abord. Cette interdiction est établie spécialement pour les majeurs; cependant les mineurs peuvent aussi y être soumis; mais comme à cause de la tutelle, elle serait sans objet pendant la minorité, elle ne doit être prononcée qu'à une époque rapprochée de la majorité et en prévision de la fin de la tutelle. L'état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur, est la seule cause qui puisse motiver une telle mesure et nul ne peut s'assimiler par convention à un interdit et poursuivre lui-même son interdiction. Mais les intervalles lucides que peut présenter la démence ou l'imbécillité n'empêchent pas que l'interdiction ne soit prononcée, et c'est en général aux tribunaux à apprécier l'état mental qui la rend nécessaire. D'ailleurs, en rejetant la

demande en interdiction, le tribunal peut ordonner que le défendeur ne pourra plaider, transiger, emprunter, etc., sans l'assistance d'un conseil (*roy. CONSEIL JUDICIAIRE.*) — L'interdiction ne peut être prononcée que sur la demande des personnes auxquelles la loi donne le pouvoir de la provoquer. Ces personnes sont 1° tous les parents de l'individu à interdire; 2° son époux; 3° le procureur de la république qui est obligé de la provoquer dans le cas de fureur, mais qui dans les autres cas ne peut la demander que lorsque le fou ou l'imbécille se trouve sans époux et sans parents connus. La demande en interdiction est portée devant le tribunal de première instance dans le ressort duquel est domiciliée la personne à interdire. La procédure est dirigée contre cette personne même. La demande est présentée par une requête au président du tribunal. Les faits d'imbécillité, de démence ou de fureur y sont articulés; les pièces justificatives sont jointes, les témoins indiqués. Si les juges trouvent les faits non pertinents, ils peuvent écarter la demande sans plus ample informé. Dans le cas contraire, le président communique la requête au ministère public et commit un juge pour faire son rapport. Le tribunal ordonne, le procureur de la république entendu, que le conseil de famille forme d'après le mode légal (*roy. CONSEIL DE FAMILLE.*), donnera son avis sur l'état de la personne dont l'interdiction est demandée. Ceux qui ont provoqué l'interdiction ne peuvent faire partie du conseil, à peine de nullité. Cependant l'époux et les enfants de la personne à interdire peuvent y assister, mais sans voix délibérative. Après avoir reçu l'avis du conseil de famille, le tribunal interroge le défendeur en la chambre du conseil; s'il ne peut s'y présenter, il est interrogé dans sa demeure par l'un des juges à ce commis, assisté du greffier. Le procureur de la république doit être présent à cet interrogatoire, qui peut être renouvelé à plusieurs reprises et après lequel le tribunal peut ordonner une enquête. Après le premier interrogatoire, le tribunal commet, s'il y a lieu, un administrateur provisoire pour prendre soin de la personne et des biens du défendeur. L'instruction terminée, le tribunal peut ou rejeter la demande, ou déclarer l'interdiction, ou enfin se borner à nommer un conseil judiciaire au défendeur. Le jugement doit être rendu en audience publique dans la forme ordinaire. Il est susceptible d'appel, soit de la part de celui qui a provoqué l'interdiction, soit de la part de l'interdit. La cour d'appel peut, si elle le juge nécessaire, interroger de nouveau le défendeur. L'arrêt ou jugement qui prononce l'interdiction doit, dans

les dix jours, être signifié à l'interdit et porté à la connaissance du public par l'inscription sur des tableaux affichés dans la salle de l'auditoire et dans les études de notaires de l'arrondissement, sans cependant que l'inobservation de ces dernières formalités détruise l'efficacité de ce jugement.

L'interdit est, sous le rapport de sa personne et de ses biens, assimilé au mineur. Il est pourvu d'un tuteur et d'un subroge-tuteur nommés suivant les règles ordinaires (voy. TUTELLE), aussitôt que le jugement lui a été signifié, ou après la confirmation de ce jugement s'il y a eu appel. La tutelle des interdits est régie par les mêmes principes que celle des mineurs. Cependant il n'y a pour les interdits, ni tutelle légale des ascendants, ni tutelle testamentaire; la seule tutelle légale admise est celle du mari. Dans tous les autres cas, c'est au conseil de famille à nommer le tuteur. La femme peut être nommée tutrice de son mari, et dans ce cas le conseil de famille doit régler la forme et les conditions de l'administration, sauf recours devant les tribunaux de la part de la femme qui se croirait lésée par l'arrêté de la famille. Nul, à l'exception des époux, des ascendants et des descendants, n'est tenu de conserver la tutelle d'un interdit pendant plus de dix ans. — Le tuteur reçoit le compte de l'administrateur provisoire qui a pu être nommé pendant l'instance d'interdiction. Le conseil de famille détermine le mode d'entretien le plus convenable d'après les caractères de la maladie et la fortune de l'interdit, dont les revenus doivent être employés à adoucir le sort et hâter la guérison. C'est aussi au conseil de famille, dont les délibérations sur ce sujet doivent être homologuées par le tribunal, qu'il appartient de régler la dot ou l'avancement d'hoirie ou les autres conventions matrimoniales des enfants de l'interdit. — Tous les actes juridiques faits ou passés par l'interdit à une époque postérieure à l'interdiction sont nuls de droit, mais d'une manière relative seulement, en ce sens que la nullité ne peut être invoquée que par l'interdit et ses héritiers. Cette nullité doit être demandée en justice dans les dix ans du jour de la mainlevée de l'interdiction (Code civil, art. 1125, 1304). Mais comme elle est de droit, aucune preuve contraire ne peut être admise et les tiers ne pourraient, par exemple, prouver que l'acte argué de nullité a été passé dans un intervalle lucide. Beaucoup d'auteurs appliquent les mêmes principes au mariage de l'interdit; mais cette question est gravement controversée, d'autres admettant la validité du mariage contracté dans les intervalles lucides,

sauf l'action en nullité qui résulte du défaut de consentement des ascendants ou du conseil de famille, et qui ne peut être opposé que par les personnes dont ce consentement est requis. Le mariage contracté dans les moments de démence et de fureur n'est jamais valide, même quand il n'y a pas interdiction; mais c'est encore une question controversée de savoir s'il est non existant ou simplement nul, la nullité dans ce dernier cas ne pouvant être invoquée que par des personnes déterminées. Les actes ordinaires, d'une date antérieure à l'interdiction, peuvent être annulés pendant la vie de l'individu frappé de démence ou d'imbécillité, si la cause de l'interdiction existait notoirement à l'époque où ces actes ont été faits, et sans même que l'interdiction ait été provoquée; mais après sa mort, ils ne peuvent plus être attaqués pour cette cause, qu'autant que son interdiction a été provoquée ou prononcée avant son décès, à moins que la preuve de la démence ne résulte de l'acte même qui est attaqué, ou qu'il ne s'agisse de dispositions à titre gratuit, qui sont régies par des règles spéciales (voy. DONATIONS et TESTAMENTS).

L'interdiction cesse avec les causes qui l'ont déterminée. Néanmoins, la mainlevée ne peut être prononcée qu'en observant les formalités prescrites pour parvenir à l'interdiction et l'interdit ne reprend l'exercice de ses droits qu'après le jugement de mainlevée. — L'interdiction légale dont sont frappés les individus condamnés aux travaux forcés à temps, à la détention et à la réclusion, a, en général, les mêmes conséquences que l'interdiction judiciaire. L'interdit est incapable de tout acte juridique; il lui est nommé un tuteur et un subrogé-tuteur pour gérer ses biens. Cependant il peut faire un testament, son mariage ne peut être annulé, et la nullité des actes qu'il a consentis peut être invoquée par les tiers comme étant d'ordre public. Après l'expiration de sa peine, le condamné rentre dans la jouissance de son patrimoine, dont le tuteur est tenu de lui rendre compte.

INTERDIT. Censure ecclésiastique dont l'effet est de priver soit un homme, soit un lieu, ou l'un et l'autre ensemble, de la célébration des offices divins, de l'administration des quatre sacrements de l'eucharistie, de l'extrême-onction, de l'ordre et du mariage, et enfin de la sépulture ecclésiastique. L'interdit doit être prononcé avec les mêmes formalités que l'excommunication; il doit être levé de même. — On ne sait pas exactement dans quel temps a commencé l'usage de cette espèce de censure. Il y a lieu de croire qu'elle n'a pas été employée avant le règne de Constantin, c'est-à-dire avant l'é-

poque où le pouvoir des évêques fut public et reconnu par l'État. Quoique cette peine pût paraître excessive aux yeux des païens désordonnés de l'empire, ce n'était pas une chose nouvelle dans le paganisme même. Il n'y a eu ni religion, ni culte en quelque lieu que ce soit, sans quelque chose d'analogue. Il y avait une sorte d'interdit usité dans les Indes, en Égypte, chez les Gaulois, chez les Francs, etc. Qu'était cette malédiction qui poursuivait cet Œdipe dont l'histoire tragique occupe les premières traditions de la Grèce païenne, si ce n'est une sorte d'interdit? Qu'est ce tabou si usité parmi les peuplades de la mer Pacifique, surtout dans certaines de ses applications, si ce n'est, en beaucoup de circonstances, un analogue de l'interdit! Le premier exemple éclatant d'interdit, dans l'histoire de France, est celui de l'église de Rouen, après le meurtre de Prétextat par les ordres de Frédégonde. Grégoire de Tours en rapporte plusieurs autres exemples qui appartiennent également au vi^e siècle. Ce fut donc une erreur de dire que cette espèce de censure ne datait que du pontificat d'Alexandre III, c'est-à-dire, du xii^e siècle. La vérité est que les conciles s'occupèrent de très bonne heure d'en régler l'usage. Le treizième concile de Tolède, qui eut lieu dans le vii^e siècle, s'occupa d'en modérer l'application; le septième concile, œcuménique, dans le viii^e siècle, semble même le condamner. Nul doute, en effet, que dans cette première période de la civilisation moderne, on ne dut se servir souvent de ce moyen redoutable et tout puissant pour dompter la violence et la brutalité des mœurs, et quelquefois, sans doute, pour des motifs moins respectables. Il faut dire cependant qu'il ne paraît pas qu'en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, il y ait eu de graves abus sous ce rapport; on n'en trouve au moins aucune trace dans les conciles provinciaux. Est-ce parce que la foi était plus vive; est-ce parce que la justice ecclésiastique était plus exacte? On l'employa, en France, pour arrêter les guerres particulières, ou pour obtenir la paix, ainsi que l'on disait alors. On trouve un règlement assez détaillé sur ce sujet dans les actes du concile de Limoges, en 1031. L'exemple le plus fameux d'interdit jeté sur un grand royaume, est celui prononcé en l'année 1200, par le légat Pierre de Capoue, contre la France, pour forcer Philippe-Auguste à quitter Agnès de Méranie et à reprendre Ingelburge qu'il avait répudiée. Deux autres grands interdits suivirent celui-là; l'un fut jeté sur la Flandre pour la forcer à rentrer dans les liens de l'obéissance féodale qu'elle devait à la France; l'autre sur l'Angleterre, pour obliger le

roi Jean à reconnaître Langton, évêque de Cantorbéry. Les derniers interdits généraux furent ceux prononcés par Jules II, contre la Navarre et la France, à l'occasion de la lutte qui s'était élevée entre ce pape et Louis XII (roy. les noms de ces divers princes). L'excès de ces interdits généraux fut plus nuisible qu'utile au pouvoir de l'Église. On ne se soumit jamais complètement, sans résistance ni sans discussion, même aux premiers, et l'on tint de moins en moins compte de ceux qui suivirent. L'autorité de cette censure diminua à ce point qu'il suffit d'un ordre de François I^{er} pour lever un interdit lancé par l'archevêque de Bordeaux contre les franciscains de son diocèse, et, à partir de cette époque il n'en fut plus question en France. Pour terminer ce que nous avons à dire de l'interdit, il nous reste à rappeler que le concile de Bâle tenu, en 1435, a réglementé ce mode de censure.

BUCHEZ.

INTÉRÊT. Ce qui concerne l'intérêt des sommes prêtées ayant été traité au point de vue philosophique et historique aux mots PRÊT A INTÉRÊT et USURE, nous n'avons à nous occuper ici que des lois économiques qui déterminent le taux de l'intérêt. Pour les économistes, l'intérêt représente le loyer des capitaux prêtés, notamment le prix des services productifs que rend la monnaie en tant que capital. Ce prix ou ce loyer dépend de deux causes principales : 1^{re} de l'offre et de la demande des placements; 2^{de} de la sûreté de ces placements. Le taux de l'intérêt se comporte vis-à-vis de l'offre et de la demande comme toutes les autres valeurs. S'il est un grand nombre de capitalistes qui cherchent à placer de l'argent et qu'il se trouve peu d'emprunteurs, les capitalistes se feront concurrence pour trouver un placement, et le taux de l'intérêt tombera très bas. Si, au contraire, les capitaux sont peu offerts et très demandés, le taux de l'intérêt s'élèvera en conséquence. Il y aura néanmoins une limite que ne pourra dépasser cette élévation; c'est le point où l'intérêt sera tel qu'on ne trouvera plus de profit à emprunter. Evidemment, si d'une somme de 1,000 francs je ne puis tirer qu'un bénéfice de 100 francs par an, je n'emprunterai pas à plus de 10 p. 100, autrement je ne pourrai que perdre à l'opération. Mais il n'existe pas de limite *minimum* pour l'intérêt; en effet les capitalistes qui ont des sommes disponibles et qui ne veulent pas les employer eux-mêmes, n'en retireraient absolument rien s'ils les conservaient par devers eux; ils ont donc avantage à les prêter même à un intérêt minime, quand les circonstances sont telles qu'ils ne peuvent pas en tirer un profit plus élevé. La seconde cause qui agit sur l'in-

térêt, c'est le risque plus ou moins grand que court le prêteur de ne pas rentrer dans son capital. Si le risque est nul, la cause dont nous avons traité d'abord agit seule; mais s'il y a des chances quelconques de perte, provenant, soit de l'insolvabilité du débiteur, soit de la nature de l'affaire, soit de causes générales d'insécurité, à l'intérêt proprement dit s'ajoute une sorte de prime d'assurance, qui l'élève quelquefois considérablement, et que l'on peut toujours distinguer en comparant l'intérêt auquel empruntent dans les circonstances ordinaires l'homme parfaitement solvable et celui qui ne l'est pas. — Dans les sociétés modernes, la tendance constante de l'intérêt est de baisser, à cause de l'abondance croissante des capitaux qui cherchent un placement, et de la sécurité de plus en plus grande qu'offrent les relations commerciales. Mais là où les opérations n'ont cessé d'être chancelantes et où la sécurité n'est pas établie, comme dans certains états de l'Amérique du sud, dans la Californie, etc., on retrouve encore ces intérêts exorbitants de 10 ou 15 p. 100 par mois, si ordinaires dans l'antiquité et chez les peuples non chrétiens.

INTÉRÊT (RÈGLES D'). Nous n'avons à nous occuper ici que des règles les plus commodes et les plus expéditives pour calculer le produit du loyer du capital prêté. L'intérêt est généralement stipulé en indiquant celui que 100 fr. produisent en un an; c'est ce que l'on appelle le *taux* de l'argent, le *pourcentage*. On est dans l'habitude de l'écrire d'une manière abrégée toute particulière : ainsi un intérêt annuel de cinq francs pour cent francs se formulera par 5 p. 0/0.

Le calcul de l'intérêt simple est donné par une *règle de trois*. Soit à trouver, par exemple, l'intérêt de 12,000 fr. pendant un an à raison de 5 p. 0/0, on aura la proportion

$$100 : 5 :: 12,000 : x = 600.$$

Ordinairement, dans le commerce, l'intérêt est réglé à 3 ou 6 mois. Il suffit alors de prendre $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ de la valeur trouvée plus haut pour x . Mais nous ferons remarquer, au sujet du taux de 5 p. 0/0 qui est l'intérêt légal, et dès lors le plus fréquent pour les comptes particuliers et

les prêts hypothécaires, que $\frac{5}{100}$ étant précisé-
ment la même chose que $\frac{1}{20}$, il devient plus

expéditif de prendre la moitié du capital préalablement divisé par 10, par le déplacement ou l'addition de la virgule qui fait passer un chiffre des entiers dans les parties décimales. Soit,

Exempl. du XIX^e S., t. XIV^e

par exemple, 8,432 fr. 65 c. dont on veut connaître l'intérêt à 5 p. 0/0, on aura $\frac{843,265}{2}$ ou

421 fr. 63 c. — Si l'intérêt était 4 ou 6 p. 0/0, le rapport de 100 à 4 ou à 6 indique qu'il faut alors diviser le capital par 100, c'est-à-dire agir sur deux chiffres, comme on l'a fait sur un seul quand il s'est agi de diviser par 10, et multiplier par 4 ou par 6.

Mais l'opération se complique un peu quand il s'agit de trouver le montant de l'intérêt pour un nombre déterminé de jours. Il faut alors faire une seconde proportion. Ainsi, pour avoir l'intérêt de 8,432 fr. 65 c. à 5 p. 0/0 pendant 140 jours, on dira : si 365 jours donnent 421 fr. 63 c., combien produiront 140 jours ?

$$365 : 421,63 :: 140 : x = 161,72.$$

Ces calculs s'abrègent encore beaucoup par l'emploi de l'une des deux méthodes suivantes :

En suivant avec attention la marche du calcul exposé ci-dessus, on en tire cette règle : « Pour trouver l'intérêt d'un capital, pendant un nombre de jours et à un taux donné, multipliez le capital par les jours, et le produit par le taux annuel, et divisez enfin par 36,000. » Ainsi, pour avoir l'intérêt de 6543 fr. 25 c. à 4 p. 0/0 l'an pendant 195 jours, le produit de ces trois nombres étant 5103,735, pour diviser par 36,000 on commencera par séparer les trois derniers chiffres 735 par une virgule, ce qui donnera 141 f. 77 c. pour l'intérêt demandé. — Dans la banque, on se sert d'ordinaire de pourcentages variables par quarts ou par demi : ainsi les calculs ne se font guère que pour le taux de $2\frac{1}{2}$, $3\frac{3}{4}$, 4 p. 0/0, ce qui permet de simplifier la règle ci-dessus dans l'application à chacun de ces cas, car multiplier par 4, par exemple, puis diviser ensuite par 36,000, revient à la seule division par 9,000. De là cette règle, dont on se rendra facilement raison : « Pour calculer l'intérêt pendant un nombre de jours connu, multipliez le capital par les jours, puis divisez le produit par :

6,000	quand l'intérêt est à . . . 6	p. 0/0
7,200	 5	—
8,000	 4	1 2 —
9,000	 4	—
12,000	 3	—
14,400	 2	1 2 —
18,000	 2	—

La règle pour obtenir ce diviseur dans chaque cas consiste à diviser 36,000 par le pourcentage. Mais il est des cas où la complication dans les opérations de détail fait perdre tout l'avantage du procédé. Soit, par exemple, l'intérêt de 4 1/4,

ce qui donne 36,000 divisé par $4 \frac{1}{4}$ ou par $\frac{17}{4}$,
soit $\frac{144,000}{17}$.

Le second procédé consiste à faire le calcul en deux fois : la première sur le taux de 6 p. 0/0, la deuxième en corrigeant le résultat pour le ramener au pourcentage voulu. On commencera par séparer deux chiffres à droite du capital, ce qui est diviser par cent; l'on a alors l'intérêt pour 60 jours, comme on peut s'en assurer par la règle ci-dessus. Ensuite on décomposera le nombre de jours proposé en multiples et en parties aliquotes de 60, et par la supputation de l'intérêt relatif à chaque subdivision du temps, on aura le résultat cherché. Par exemple, pour l'intérêt de 6,543 fr. 25 c. pendant 195 jours, on trouvera 65 f. 43 c. pour 60 jours; puis prenant trois fois cette somme pour 180 jours ou trois fois 60, 196,29
et pour 15 jours, $\frac{65 \text{ f. } 43}{4}$ 16,39

On a donc pour l'intérêt à 6 p. 0/0 212,65

Pour avoir l'intérêt au taux donné, il faudra diviser ce taux par 6, ce qui indiquera la partie du résultat précédent qu'il convient de prendre.

Ainsi, que l'intérêt soit à 4 p. 0/0, vous avez $\frac{4}{6}$

ou $\frac{2}{3}$. C'est-à-dire qu'il faut prendre, dans

l'exemple, les $\frac{2}{3}$ de 212 fr. 65 c. ou 141 f. 77 c., nombre égal à celui déjà trouvé. — Pour l'intérêt à 3 $\frac{1}{2}$ on divise $\frac{7}{2}$ par 6, et l'on a $\frac{7}{12}$, ce qui indique qu'il faut prendre les $\frac{7}{12}$ de l'intérêt à 6 p. 0/0. Soit dans notre cas pour

6/12 ou $\frac{1}{2}$, $\frac{212,65}{2}$ 106,33

Pour $\frac{1}{12}$ $\frac{106,33}{12}$ 17,72

Intérêts de 195 jours à 3 $\frac{1}{2}$. 124,05

Ces deux méthodes supposent l'année de 360 jours, selon les usages reçus dans la banque. Mais comme les 5 jours supprimés sont les 73^e de 365, il faut, pour être exact, retrancher de ce résultat son 73^e, ou pour la facilité prati-

que, son 75^e. Or, comme $\frac{1}{75}$ équivaut à $\frac{4}{300}$,

on retranchera du total les $\frac{4}{3}$ du centième du résultat, ce qui équivaut à reculer la virgule de deux rangs à gauche et à ajouter à ce nouveau nombre son propre tiers, pour avoir la correction soustractive du résultat précédent, ce qui rendra à l'année sa valeur pour 365

jours. Faisant application à l'exemple précédent où l'on a trouvé que l'intérêt à 4 p. 0/0 était de 141 fr. 77, le centième sera 1,42

Le tiers de ce centième — 0,47

Total de la correction 1,89

qui, retranchée de 141,77

procurera 139,88

Mais, de ces quatre quantités, le capital, le tant pour cent, le temps écoulé et l'intérêt, ce n'est pas toujours la dernière, mais l'une des trois autres qui devient l'inconnue du problème. Ces opérations se feront d'après les mêmes principes en renversant les règles ci-dessus. Donnons quelques exemples :

Quel est le capital qui, placé à 4 p. 0/0 l'an pendant 195 jours, produira 141 f. 77 c. — Après avoir multiplié 141 f. 77 c. par 9,000, facteur qui répond à 4 p. 0/0 dans notre table, et qui donne 1,275,730, divisez par 195; le quotient sera le capital 6,543 f. 25 c.

Pendant combien de jours a-t-on laissé fructifier le capital 6,543 f. 25 c., pour que, à 4 p. 0/0, il ait produit 141 f. 77 c.? — En multipliant cet intérêt par 9,000, comme précédemment, puis en divisant le produit par 6,543 f. 77 c., le nombre de jours demandé sera le quotient 195.

Les intérêts composés sont ceux dans lesquels on ajoute à l'intérêt simple celui des intérêts précédemment acquis, et censés former un nouveau capital que l'on joint au capital primitif, pour en faire un tout productif d'intérêt comme la première somme. La théorie de ces calculs exigerait, pour être mathématiquement démontrée, le secours de l'algèbre; aussi nous contenterons-nous d'indiquer les procédés pratiques auxquels il faut avoir recours. On fixera d'abord le pourcentage et les époques périodiques régulières du paiement des intérêts; puis on en conclut le taux d'intérêt correspondant à ces durées. Ainsi, quand le taux est à 5 p. 0/0 par an, on a 2 $\frac{1}{2}$ pour six mois, 1 $\frac{1}{4}$ pour trois mois, etc. Cela fait, en prenant le centième de ce taux, et en y ajoutant 1, on aura un nombre que l'on prendra autant de fois successives pour facteur qu'il aurait dû y avoir de paiements d'intérêts dans ce laps de temps convenu. Ce résultat, multiplié par le capital placé, sera, en capital et intérêts, la somme totale à payer après ce temps révolu. Soit par ex. 10,000 f. à 6 p. 0/0 par an, avec la condition que l'intérêt sera payé tous les trois mois (1 f. 25 c. p. 0/0 du capital); on demande quel sera, dans notre supposition, la somme totale à payer au bout de 4 ans ou 16 trimestres? Le centième de 1 f. 25 c. est 0,0125, et en y ajoutant 1, on a 1,0125, nombre qu'il faut multiplier seize fois successives par lui-

même pour correspondre à un nombre égal d'échéance trimestrielles correspondant à la durée de 4 ans, ce qui donne 1,2190; et multipliant enfin par 10,000, on en conclut que cette dernière somme, placée à intérêt composé dans les conditions spécifiées, est devenue 12,190 f. Ce calcul est évidemment plus court que si l'on eût fait seize fois consécutives l'addition de l'intérêt, pour former le nouveau capital; mais il est encore trop long. Aussi l'abrége-t-on par le secours des logarithmes (voy. ce mot). Du reste, tous les ouvrages pratiques contiennent des tables qui donnent immédiatement les résultats pour toutes les durées de temps et tous les pourcentages.

C'est au mot **ANNUITÉ** que nous renvoyons pour le calcul des sommes à payer dans ce cas, ainsi que pour l'appréciation du taux des rentes viagères, eu égard à la durée d'existence probable à chaque âge. Le problème est en effet absolument analogue dans les deux cas.

INTERFÉRENCES (*principe des*) (voy. **LUMIÈRE**).

INTÉRIEURE (Vie). La vie intérieure désigne, dans la langue de la théologie mystique, les rapports intimes et surnaturels de Dieu avec l'âme. On y distingue trois degrés ou états de perfection appelés *vie purgative*, *vie illuminative*, *vie unitive* ou *état passif*. Dans le premier, l'âme s'applique principalement à combattre ses vices et ses défauts; dans le second, elle s'exerce surtout à la pratique des vertus qui l'embellissent; dans le troisième, elle vit dans une parfaite union et dans une entière dépendance des mouvements de la grâce. — La vie intérieure est exposée aux illusions. Souvent on imagine et l'on croit sentir, on pense et l'on croit aimer. On oublie que l'union avec Dieu consiste non dans les ravissements, mais dans la conformité sans réserve à sa volonté souveraine. La vie intérieure est quelquefois une *voie ténébreuse* qui aboutit à un abîme. On connaît les aberrations et les excès des *quiétistes*. Bossuet a répandu la lumière sur la vie intérieure. Son *instruction sur les états d'oraison*, dirige, sans les comprimer, les élans de la piété la plus sublimée, et lui signale les écueils contre lesquels l'imagination pourrait la précipiter (voy. **MORIOS**, **MYSTICISME**, **QUÉTISME**). L'abbé FLOTTES.

INTERIM. Nom donné à un règlement ou formulaire de foi publié en 1548, par ordre de l'empereur Charles-Quint, pendant la suspension du concile de Trente, pour réunir les esprits en Allemagne et servir de règle provisoire jusqu'à la décision du concile général. Ce formulaire contenait, en vingt-six articles, la doctrine catholique sur les points contestés par les

protestants. Mais il tolérait, dans les lieux où elle était établie, la communion sous les deux espèces et il permettait aux prêtres mariés de garder leurs femmes. Le pape, à qui on l'avait communiqué, avait demandé vainement la suppression de ces deux articles, et fait dire à l'empereur que ce n'était pas à lui de régler les affaires de la religion. L'empereur avait joint aux articles de doctrine un décret de réformation, qui contenait des règlements sur les devoirs des évêques, des curés et des autres ecclésiastiques; sur les qualités requises pour l'admission aux ordres et aux bénéfices; sur l'administration des sacrements, sur l'excommunication et sur plusieurs autres points de discipline. Ces règlements étaient en général conformes aux anciens canons, et furent adoptés dans plusieurs conciles provinciaux tenus vers le même temps en Allemagne. Du reste, l'*interim* eut le sort qu'on devait prévoir. Il déplut également aux catholiques et aux protestants, et l'on vit bientôt paraître des deux côtés un grand nombre d'écrits pour le combattre. La plupart des évêques d'Allemagne l'approuvèrent plus ou moins expressément; mais dans le reste de l'Europe, il fut généralement blâmé, et les Vénitiens défendirent même, sous peine de punition corporelle, d'en avoir aucun exemplaire. Les catholiques, pour le rendre odieux, le comparaient à l'*Hénotique* de Zénon, à l'*Ecclésiasticon* d'Héraclius, et au *Type* de Constance, trois formulaires fameux et condamnés par l'Église. Charles-Quint fit répondre par ses partisans, qu'il ne prétendait point imposer une règle de foi aux catholiques, ce qui était d'ailleurs formellement exprimé dans son édit, mais qu'il voulait seulement mettre un frein à la licence des hérésies, et qu'après avoir été si longtemps contraint de tolérer tout le luthéranisme, on devait lui savoir gré d'une mesure qui n'en tolérât que quelques points. Quant aux protestants, un assez grand nombre adhérent l'*interim* par nécessité, par indifférence ou par conviction. Mais plusieurs ministres déclarèrent hautement qu'ils ne le recevraient pas, et quelques-uns, plutôt que d'y souscrire, abandonneront leurs emplois et quitteront l'empire. D'autres ne l'acceptèrent qu'avec des modifications; de sorte qu'il devint une source de nouvelles divisions parmi les protestants. Les villes de Constance et de Magdebourg, qui refusèrent de recevoir l'*interim*, furent mises au ban de l'empire. La première ne tarda pas à se soumettre; mais la seconde résista plusieurs années. Enfin l'*interim* fut abrogé en 1552, par le fameux traité de Passau.

R.

INTERLOCUTOIRE (voy. **JUGEMENT**).

INTERLOPE. Mot qui servait surtout à

désigner le commerce frauduleux fait en préjudice des compagnies privilégiées, et les bâtiments servant à ce commerce; il exprime aujourd'hui la même idée que le mot *contrebande* (roy. ce mot).

INTERMÈDE (litt. et mus.). Nom générique désignant tout ce qui est intercalé entre les actes d'un grand ouvrage dramatique : danses, couplets, bouffonneries, écrites ou improvisées. Les chœurs de la tragédie grecque formaient des sortes d'intermèdes. Au moins faisaient-ils partie du sujet; mais en France, au XVIII^e siècle, on interrompait souvent l'action dramatique par des intermèdes ou divertissements qui ne s'y rattachaient que par un fil imperceptible et quelquefois même en aucune façon. On en trouve des exemples dans toutes les pièces de Molière faites pour être jouées à la cour. Ces intermèdes avaient eud'abord pour but d'égayer et de reposer l'esprit trop tendu du spectateur, obligé d'écouter sans interruption les cinq actes d'une tragédie ou d'une comédie, puisqu'à cette époque la toile ne baissait pas entre les actes. Mais on s'aperçut que ces intermèdes nuisaient singulièrement à l'intérêt du grand ouvrage, et l'on y a depuis longtemps renoncé en France. Les Espagnols ont conservé les leurs beaucoup plus tard. L'*entremés* espagnol est une petite comédie, une sorte de proverbe composé de quelques scènes ordinairement bouffonnes. Il en existe un grand nombre de fort piquants dans la littérature ultra-pyrénéenne. C'est à ce genre de divertissement que se rattachent nos chansonnettes comiques. L'*entremés* se joue très souvent isolé, pour terminer le spectacle, ou entre deux grandes pièces. C'est également à titre d'intermède ou de divertissement détaché, qu'au siècle dernier l'Opéra crut pouvoir sans déroger représenter de petites pièces villageoises ou bouffonnes. Les traductions de la *Serva padrona* de Paisiello, le *Devin du village* ne furent d'abord admis qu'à titre d'intermèdes; mais comme ces gracieux ouvrages attiraient souvent plus de spectateurs que les tragédies lyriques, on a fini par leur accorder le même titre. Aujourd'hui le *Philire* est qualifié opéra ni plus ni moins que le *Juif-Errant*, et le mot *intermède* a été rendu à sa signification première.

INTERMITTENCE (méd.). L'*intermittence*, quel'on appelle aussi *intermission*, est l'état opposé à la continuité. Nous la définissons, absolument parlant : l'intervalle qui sépare le retour successif d'un même phénomène dont la manifestation se trouve interrompue pour un temps quelconque. Elle diffère donc de la *rémission* qui n'est que

la diminution dans l'intensité de phénomènes qui n'ont pas complètement cessé d'avoir lieu. C'est dans ce sens général que l'on applique en physiologie, le nom d'*intermittence* au temps pendant lequel l'action de certains organes, de certains appareils, se trouve normalement suspendue par suite d'un ordre établi dans l'organisme; en pathologie, à l'espace de temps pendant lequel une ou plusieurs pulsations d'une artère, viennent à manquer, aussi bien qu'à l'intervalle de calme et de repos qui s'écoule entre deux accès d'une affection quelconque. Appliquée d'une façon plus spéciale aux maladies fébriles, cette cessation momentanée de la souffrance prend le nom d'*aprexie*.

L'explication de l'*intermittence* dans les maladies, a beaucoup exercé l'esprit des médecins, qui ont émis, à cet égard, une foule d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais toujours incomplètes. Celle qui jusque ici nous paraît la plus rationnelle est un certain rapport existant entre l'*intermittence* de l'action et celle du retour des accès comme de cause à effet. Mais tout en acceptant cette explication pour la plupart des cas, il en est quelques-uns avec lesquels elle se trouve en contradiction évidente. Ne voit-on pas chaque jour une vive frayeur, un accès violent de colère, donner lieu à un premier accès de fièvre qui, dans la suite se renouvellera d'une manière périodique, sans qu'il soit possible de rattacher son retour à l'*intermittence* de la cause puisque celle-ci n'a été que passagère? C'est alors à l'influence que l'habitude exerce sur notre organisation qu'il faut avoir recours. Pour nous rendre compte de ce phénomène, il suffit, en effet, que l'économie se trouve perturbée dans l'exercice régulier du jeu des organes, si cette perturbation est assez profonde, pour que les mêmes désordres vitaux qui en sont la première manifestation, se reproduisent de la même manière, répétition qui devient en quelque sorte une conséquence nécessaire de la disposition nouvelle imprimée à l'organisme. La forme périodique de certaines maladies confirme encore cette manière de voir, puisque la périodicité n'est qu'une *intermittence* réglée.

Toutes les maladies fonctionnelles sont, en général, susceptibles d'affecter le type *intermittent*, et le plus souvent la périodicité des accès; mais les fièvres et les maladies nerveuses y sont plus exposées que d'autres. — Les accès d'une affection intermittente ne doivent point être considérés comme absolument indépendants les uns des autres, mais bien, au contraire, comme liés par une certaine connexité de disposition malade. Encore bien qu'il n'y ait point

de fièvre, en effet, dans l'apyrexie, et quoique l'intermittence des maladies nerveuses ne présente aucun rapport apparent avec leurs accès, on ne peut pas dire cependant que le malade soit alors réellement en bonne santé, quand bien même il n'y aurait aucune différence apparente entre cet heureux état et le sien. — Parmi les maladies caractérisées par le type intermittent, les fièvres seules méritent une étude spéciale, parce que c'est de cette circonstance qu'elles tirent les traits caractéristiques qui en font un genre d'affection tout-à-fait à part.

INTERMITTENTES (FIÈVRES). Les fièvres intermittentes sont constituées par une série d'accès revenant à des intervalles à peu près égaux, et entre lesquels existe une apyrexie complète. Le type, c'est-à-dire, la longueur des intervalles d'intermittence sert à les distinguer en plusieurs genres. La *fièvre quotidienne* offre des accès à peu près égaux et qui reviennent tous les jours. La *fièvre tierce* a deux accès eu trois jours, la journée intermédiaire étant celle de l'intermittence. Deux accès en quatre jours avec deux jours intermédiaires libres, constituent la *fièvre quarte*. Ces trois espèces de fièvres intermittentes présentent un grand nombre de variétés par la complication et le mélange des types. Ainsi la *fièvre quotidienne doublée* est celle qui a deux accès chaque jour. On ne l'observe que très rarement. La *fièvre tierce doublée* présente deux accès tous les deux jours, avec un jour intermédiaire parfaitement libre. Dans la *fièvre double-tierce*, le malade éprouve chaque jour des accès alternativement inégaux, de sorte que ceux qui surviennent les jours pairs et ceux qui se manifestent les jours impairs, ont une correspondance réciproque dans leurs phénomènes et leur durée, ce qui distingue essentiellement ce type de la fièvre quotidienne. Cette forme est beaucoup plus fréquente que la précédente. Les auteurs parlent aussi de *fièvres triples tierces*, *quadruples tierces*, etc. Parmi les formes redoublées de la fièvre quarte, celle que l'on observe le plus souvent est la *quadruple quarte*; sur quatre jours elle n'en a qu'un seul de libre. Elle se caractérise encore par les différents degrés des accès dont l'un est beaucoup plus faible que l'autre. On l'a aussi appelée *fièvre quarte renversée*, parce que, comparativement à la fièvre quarte simple, qui, sur trois jours en a deux bons, elle en présente au contraire deux mauvais sur un seul bon. La *fièvre triple quarte* se reconnaît à ce que sur trois jours il y a deux accès faibles et un accès fort; elle n'a donc point de jour libre. On a encore signalé des *fièvres quintanes* et même *sextanes*, mais ces formes sont

excessivement rares. On appelle *fièvre erratique*, celle dont les accès reviennent à des intervalles irréguliers, par opposition à la forme réglée. On dit que la fièvre est *sub-intrante* quand un accès revient avant, pour, ainsi dire, que le précédent soit fini.

Chaque accès d'une fièvre intermittente se compose, en général, de trois stades ou périodes. 1^o un *frisson* plus ou moins intense et prolongé, survenant brusquement ou précédé de malaise, de bâillements, de pandiculations. Sa durée moyenne est de une demi-heure à une heure. — 2^o A cet état de concentration succède peu à peu de la chaleur qui devient très vive, mais non mordicante. La durée de cette période est de 6 à 12 heures. — 3^o Le pouls commence à battre plus modérément, la soif s'éteint, la peau se détend et se couvre d'une sueur plus ou moins abondante. L'urine expulsée pendant cette dernière période ou après l'accès est rouge, dépose un sédiment et se reconvre d'une pellicule irisée. Le calme se rétablit insensiblement et le malade s'endort presque toujours à la fin de l'accès.

Les fièvres intermittentes épidémiques reconnaissent le plus souvent pour cause des miasmes résultant de la décomposition des matières végétales, tandis que l'infection de l'économie par les miasmes animaux semble donner plus spécialement lieu au développement de certaines fièvres continues telles que la peste, le typhus, la fièvre jaune, etc. C'est donc principalement dans les endroits marécageux et couverts d'eaux stagnantes que l'on verra survenir ces affections. Les symptômes primitifs les plus constants de cette intoxication sont des vertiges, des nausées, des vomissements bilieux, de la céphalalgie et un brisement douloureux des membres. L'influence des tranchées profondes ouvertes dans le sol est absolument identique. C'est encore une cause analogue qui agit pendant le défrichement des terrains inhabités, comme cela se voit pour les colons du Nouveau-Monde, principalement pour ceux qui mettent en culture les endroits boisés. Les miasmes des marais sont d'autant plus actifs que les marais eux-mêmes seront plus étendus, moins profonds, et que la chaleur sera plus forte. Le rouissage du chanvre est une autre cause de fièvres intermittentes quand il se fait sur une grande échelle et dans des mares et autres pièces d'eaux stagnantes exposées au soleil. C'est le soir et le matin, alors que l'atmosphère est le moins raréfiée et pour ainsi dire saturée des émanations délétères qui descendent des régions élevées sous forme de vapeurs, que cette influence est le plus à craindre. — Si des fièvres intermittentes épidémiques nous passons à celles qui n'atteignent que des individus isolés et

soustraits à cette cause générale d'infection, nous trouverons les causes les plus diverses, mais pouvant toujours se résumer en une perturbation plus ou moins violente et presque constamment brusque de l'économie : un écart de régime, un refroidissement instantané, une grande frayeur, un violent accès de colère ; ou bien un affaiblissement général, comme une saignée excessive, des purgations exagérées.

Une fièvre intermittente simple, abandonnée à elle-même, a presque toujours de la tendance à guérir par la seule influence de la nature, si la cause qui l'a produite ne continue pas son influence. Sa durée, dans beaucoup de cas, ne se prolonge guère au delà de sept à huit accès, et s'arrête même le plus souvent au quatrième ou au cinquième. La force des accès suit une marche ascendante jusqu'à ce dernier, à la suite duquel la convalescence commence. Il survient quelquefois alors autour des lèvres une éruption vésiculeuse ou pustuleuse que l'on regarde comme l'indice certain d'une guérison durable. Jamais la fièvre intermittente ne présente en hiver et en automne des symptômes de réaction aussi violents et aussi longs qu'en été, où ces maladies sont beaucoup plus rares. Les fièvres de printemps sont généralement moins graves et d'une guérison plus facile que celles de l'automne, fort sujettes en outre aux récidives.

Il est aujourd'hui peu de maladies dont le traitement soit mieux connu que celui des fièvres intermittentes simples. Il faut, au début de l'accès et durant la période algide, entretenir autour du malade une douce température et s'efforcer de diminuer l'intensité de la concentration, soit en excitant la peau par des applications chaudes ou irritantes, soit en donnant quelques boissons aromatiques tièdes. On a aussi essayé de la ligature des membres dans la même intention. Quand la chaleur sera développée, le malade pourra prendre des boissons délayantes et acidulées, mais en petite quantité. Dans le stade de la sueur, il suffit de préserver la peau du contact de l'air, quand la température de l'apparement est froide. Il y aurait de l'imprudence à ce que le malade sortît du lit avant la cessation de la sueur. Ce n'est que dans l'intervalle des accès que l'on peut aborder le traitement curatif au moyen des fébrifuges, parmi lesquels le sulfate de quinine mérite le premier rang. Sa dose doit varier suivant l'intensité de la maladie et aussi être portée plus loin lorsque les accès ne reviennent qu'à longs intervalles, et pendant les saisons froides ou humides. Elle est, terme moyen, de 60 centigr. Le mode d'administration le plus favorable nous paraît être de la fractionner en prises de 10 centigr. admi-

nistrées toutes les deux heures, en commençant de façon à faire coïncider la dernière dose avec l'instant du retour présumé de l'accès. Quelque rapide que puisse être la guérison sous l'influence de ce médicament, l'usage doit en être continué pendant encore un certain temps, en diminuant progressivement la quantité chaque jour. Les autres moyens conseillés comme succédanés du quinquina et de ses préparations, sont tous les amers en général, mais plus particulièrement les écorces de houx et de saule, la salicine, ainsi que diverses préparations ferrugineuses ou arsénicales. On a retiré parfois de bons effets de moyens externes de nature à combattre à l'avance l'état de concentration qui ouvre la scène de chaque accès, tels que plusieurs ventouses appliquées le long de la colonne vertébrale, en commençant par la nuque ; des sinapismes énergiques, l'application d'un vésicatoire dont l'action doit devancer un peu l'invasion de la période algide, la ligature des membres et l'urtilication. S'il y avait une complication inflammatoire, ce serait par les moyens antiphlogistiques qu'il faudrait commencer le traitement. Nous en dirons autant des états bilieux, gastriques, etc.

Les personnes fortes et robustes supportent généralement le trouble passager des premiers accès d'une fièvre intermittente sans que leur santé en paraisse troublée dans les intervalles. Mais la pâleur de leurs traits, la lassitude et la faiblesse des membres qui persistent, indiquent assez un trouble permanent dans leur économie. Il faut donc se hâter de faire cesser les accès de cette nature. Un des accidents auxquels les accès de fièvres donnent lieu, est l'engorgement de la rate et du foie. Le meilleur remède à employer sera le sulfate de quinine et ensuite les fondants et les résolutifs ; mais il faut ici renoncer aux purgations, qui fréquemment provoquent un retour des accès. L'hydropisie est une conséquence plus grave encore des maladies qui nous occupent ; mais on ne la voit généralement survenir qu'au bout d'un long temps de souffrance, et le plus souvent à la suite des fièvres quartes. Les toniques, les amers et les ferrugineux surtout, ainsi qu'une nourriture réparatrice seront alors les meilleurs moyens à mettre en usage.

Nous n'avons jusqu'ici envisagé les fièvres intermittentes que comme des affections idiopathiques qui, nées de différentes causes, ont leur marche et leur terminaison indépendantes de toute autre affection ; mais il n'en est pas toujours ainsi : et il peut exister une pyrexie intermittente symptomatique. Cette page de la pathologie est encore malheureusement peu

étudiée. C'est à ce groupe que nous rattacherons les affections dites généralement *fièvres pernicieuses*, qui enlèvent les malades dès le deuxième ou le troisième accès, si la mort n'est conjurée par le quinquina, seul moyen efficace en pareil cas, quoiqu'il existe réellement une affection organique, dont on reconnaît les ravages après la mort, mais que les moyens ordinaires de traitement sont impuissants à guérir, si le fébrifuge par excellence n'est venu pour ainsi dire rendre leur action possible.

INTERNONCE (voy. NONCE).

INTERPOLATION. Passage ajouté postérieurement à un ancien manuscrit. Les copistes se sont souvent permis d'interpoler des fragments plus ou moins considérables, soit dans l'intention de combler une lacune qui interrompait une narration historique, soit pour faire prévaloir certains faits ou certaines idées en les appuyant sur l'autorité d'un nom respecté. Le premier genre d'interpolations est doublement regrettable, d'abord, parce qu'il nous donne comme propre à un auteur des expressions et des constructions grammaticales qui ne lui appartiennent pas; en second lieu parce qu'il a dû souvent arriver, qu'en complétant un morceau, on a émis des idées qui n'étaient pas celles de l'auteur et qui faussaient même la vérité historique. Le second genre d'interpolations est un véritable crime littéraire.

INTERPOSITION (astr.). Situation d'un astre entre deux autres, de manière à former une éclipse. L'éclipse du Soleil se fait par l'interposition de la Lune entre le Soleil et la Terre, et l'éclipse de Lune par l'interposition de la Terre entre la Lune et le Soleil.

INTERPRÉTATION DES LOIS. Malgré les soins que l'on peut mettre à la rédaction des lois, il y reste toujours des points obscurs et des questions douteuses qui nécessitent une interprétation. Le premier intérêt social en cette matière, c'est que la loi reçoive toujours son application, quelles que soient les obscurités et les lacunes qu'elle présente, et voilà pourquoi les tribunaux ont, non seulement le droit, mais encore le devoir d'interpréter les lois ou de suppléer à leur silence, en tant que cela est nécessaire pour décider les affaires qui leur sont soumises. Aux termes de l'art. 4 du Code civil, en effet, tout juge qui, en matière civile, refuse de faire droit aux parties, sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi, peut être poursuivi comme coupable de déni de justice. C'est ce qui constitue l'interprétation *judiciaire* ou *judiciaire*, dont on distingue l'interprétation *privée* ou *doctrinale* et l'interprétation *législative*. L'interprétation privée, c'est-à-dire

celle des jurisconsultes, dépourvue de toute force obligatoire, est uniquement scientifique et n'a de conséquence pratique qu'en tant qu'elle éclaire le juge et le législateur. L'interprétation législative est nécessaire chaque fois que la loi offre des lacunes telles qu'il est indispensable de les combler, sous peine de voir les procès se multiplier et les mêmes questions résolues contradictoirement par les tribunaux. Dans ce cas, c'est au législateur à interpréter la loi qu'il a faite et à statuer par une loi nouvelle sur les points qui sont restés obscurs ou incomplets dans la première.

Le principe de l'interprétation de la loi par le législateur a toujours été reconnu, mais aussi il a toujours été d'une application difficile. Il est impossible en effet que l'attention du législateur soit constamment fixée sur les lois existantes; Celles-ci, par suite, sont abandonnées à l'interprétation des tribunaux, et il arrive presque inévitablement par la multiplicité des tribunaux et la succession du temps, qu'il s'établit des divergences et des contradictions dans les décisions portant sur une même question. Pour remédier à cet inconvénient, on a essayé, par diverses mesures, soit d'appeler l'attention du législateur sur les questions douteuses, soit d'éviter les solutions contradictoires des tribunaux. Sous l'ancien régime, les parlements avaient le droit de faire des arrêts de règlement, c'est-à-dire d'attribuer à leurs décisions la force d'un règlement général applicable à tous les cas analogues qui pouvaient se présenter. C'était là un moyen en effet de fixer la jurisprudence, mais c'était un empiètement du pouvoir judiciaire sur le pouvoir législatif, et la séparation des pouvoirs formant un principe fondamental des institutions modernes, il a été interdit aux tribunaux, par diverses lois, notamment par l'art. 5 du Code civil, de prononcer sur les causes qui leur seraient soumises par voie de disposition générale et réglementaire. Le tribunal de cassation fut créé dans le but de maintenir l'unité dans la jurisprudence. La loi du 27 novembre 1790, qui l'institua, statuait que lorsqu'un jugement aurait été cassé deux fois, et qu'un troisième tribunal aurait jugé en dernier ressort de la même manière que les deux premiers, la question serait soumise au corps législatif qui, dans ce cas, devait porter un décret déclaratoire de la loi. Celle du 27 ventôse an viii voulait, de plus, que, lorsqu'après un arrêt en cassation, le second jugement sur le fond serait attaqué par les mêmes moyens que le premier, la question fût portée devant toutes les sections réunies du tribunal suprême. Elle ordonnait en outre que ce tribunal enverrait chaque

année au gouvernement une députation chargée de lui faire connaître les points de la législation dont l'expérience avait démontré les vices et l'insuffisance. Sous l'empire, ce fut le conseil d'état qui fut chargé de donner l'interprétation authentique des lois, sous forme de règlements d'administration publique, approuvés par l'empereur (décret du 16 septembre 1807). Cette législation, quoique modifiée dans l'application par un avis du conseil-d'état du 26 décembre 1823, subsista jusqu'à la loi du 30 juillet 1828, qui ordonna qu'après un second arrêt de cassation, cet arrêt ayant été rendu dans les mêmes formes qu'exigeait la loi de l'an viii, le jugement serait renvoyé à une cour royale qui prononcerait, toutes les chambres assemblées, et dont l'arrêt ne pourrait plus être attaqué en cassation sur le même point et par les mêmes moyens. Toutefois, il devait en être référé au roi pour être ultérieurement procédé par ses ordres à l'interprétation de la loi. Cette loi avait le grave inconvénient d'enlever à la cour de cassation la suprématie judiciaire et de favoriser ce qu'on avait voulu éviter par l'institution de ce tribunal, la formation d'une jurisprudence propre à chaque cour royale. En outre, la disposition qui ordonnait d'en référer au pouvoir législatif devait rester sans exécution ; la persistance des cours royales, dans une opinion opposée à celle de la cour de cassation, provenant souvent de tous autres motifs que de l'obscurité de la loi. Il n'y avait évidemment aucun danger à permettre à la cour de cassation de statuer souverainement sur les points obscurs de la loi dans leur application à des cas particuliers, et ce droit lui fut accordé en effet par la loi du 1^{er} avril 1837, qui nous régit encore aujourd'hui. Suivant cette loi, lorsqu'après la cassation d'un premier arrêt ou jugement, le deuxième est attaqué par les mêmes moyens, la cour de cassation prononcera, toutes chambres réunies. Si ce deuxième arrêt ou jugement est cassé pour les mêmes motifs que le premier, la cour royale ou le tribunal auquel l'affaire est renvoyée, est obligé de se conformer à la décision de la cour de cassation sur le point de droit décidé par cette cour. Le législateur n'est donc plus sollicité à intervenir, et il n'intervient, en effet, que lorsqu'il le juge convenable. La constitution du 14 janvier 1852 attribue au sénat l'interprétation des articles de la constitution.

OTT.

INTERPRÊTE. On ignore l'étymologie de ce mot, que quelques auteurs croient néanmoins formé de *inter*, entre, et *partes*, parties, parce qu'un interprète sert, en effet, d'intermédiaire entre deux parties ou deux personnes parlant un langage différent et ne pouvant se commu-

niquer leurs pensées sans le secours d'un tiers possédant également les deux idiômes. Les interprètes sont indispensables pour les transactions politiques comme pour les affaires commerciales. Il en existe auprès de tous les consuls et de tous les agents diplomatiques des différentes puissances en pays étrangers et dans divers ministères. Les interprètes sont surtout nécessaires dans nos relations avec les peuples de l'Orient dont les langues sont peu répandues en Europe. Il y a en Turquie une classe particulière d'interprètes qui sont des fonctionnaires importants (voy. *DRUGHMAN*). Dans l'Eglise primitive, on nommait des interprètes pour expliquer à une partie des fidèles les passages de l'Ecriture qu'on venait de lire ou les sermons prononcés par l'évêque. Cette charge était alors nécessaire, parce que, dans beaucoup de contrées, on parlait plusieurs langues différentes. Dans le nord de l'Afrique, par exemple, une partie de la population avait gardé l'usage des langues punique et libyque, tandis que l'autre ne savait plus que le latin. Dans la Judée, on parlait le grec et le syro-chaldéen, etc. — Dans l'ancienne Rome, on appelait interprètes des individus chargés par les candidats aux grandes magistratures de marchander les suffrages du peuple. — Nos tribunaux ont quelquefois besoin d'interprètes, par exemple, lorsqu'un accusé ou bien des témoins ne parlent pas la langue française. L'interprète doit être âgé de vingt et un ans, et prêter serment de traduire avec fidélité les paroles et les discours qu'il a mission de faire connaître aux accusés, aux témoins et aux juges. Il ne peut être choisi parmi les différentes catégories de personnes que nous venons de nommer, ni parmi les jurés, et il est sujet à récusation.

INTERREGNE. Ce mot désigne proprement, dans une monarchie, l'intervalle entre le moment où un roi a cessé de régner et celui où il est remplacé par un successeur ; mais on l'applique aussi à toute interruption d'un gouvernement établi. L'histoire de tous les peuples est fréquente en exemples d'interregnes ; mais le plus célèbre est le *grand interregne* allemand, la période d'anarchie et de violence qui s'écoula entre la mort de l'empereur Frédéric II (1250) et l'élection de Rodolphe de Hapsbourg (1270), et pendant laquelle l'Allemagne tout entière fut livrée au plus affreux désordre.

INTERROGATOIRE. Ce terme est employé dans la pratique judiciaire pour les interrogatoires qu'adresse le magistrat, soit aux prévenus, soit aux parties, soit aux témoins. L'interrogatoire forme une des parties essentielles de l'instruction criminelle. Aux termes

de l'art. 93 du Code d'instruction criminelle, tout individu arrêté doit être interrogé dans les vingt-quatre heures de son arrestation; d'autres interrogatoires sont ordonnés en outre, tant en matière correctionnelle qu'en matière criminelle (voy. INSTRUCTION CRIMINELLE). Des interrogatoires sont ordonnés en matière civile dans différentes circonstances, par exemple, dans les demandes en interdiction, dans les enquêtes, etc. Le Code de procédure consacre un titre spécial (art. 324-336) à l'interrogatoire sur faits et articles. Cette espèce d'interrogatoire a lieu dans les causes civiles, à la requête de l'une des parties qui fait interroger l'autre par le juge pour parvenir, à l'aide des réponses de cette dernière, à la découverte de la vérité. Cet interrogatoire ne doit pas être confondu avec la comparution personnelle des parties, autorisée par l'art. 119 du Code de procédure, et qui est un moyen d'instruction complètement abandonné à l'arbitraire du juge. Les parties peuvent en toute matière et en tout état de cause demander de se faire interroger respectivement sur faits et articles; mais cette disposition ne s'étend qu'aux parties seules et non aux tiers qui ne pourraient déposer que comme témoins. Les sociétés civiles et de commerce sont interrogées dans la personne de leur gérant; les administrations dans celle d'un agent nommé à cet effet. L'interrogatoire ne doit porter que sur des faits pertinents, c'est-à-dire concernant la matière dont il est question au procès; ils doivent, en outre, être, autant que possible, *concluants*, c'est-à-dire tels que l'aveu de la partie (voy. ce mot), ou son refus de répondre puisse conduire à une décision. L'interrogatoire est ordonné sur requête par jugement rendu à l'audience, après assignation de la partie à interroger; il y est procédé, soit par le président du tribunal, soit par un juge par lui commis. La partie doit répondre en personne, sans pouvoir lire aucun projet de réponse par écrit et sans assistance de conseil, aux faits contenus dans la requête et même à ceux sur lesquels le juge l'interroge d'office; les réponses doivent être précises et pertinentes sur chaque fait et sans aucun terme calomnieux ni injurieux. Celui qui a requis l'interrogatoire ne peut y assister. L'interrogatoire achevé, il est lu à la partie, qui doit déclarer si elle a dit la vérité et signer; mais elle n'est pas tenue d'affirmer par serment la sincérité de ses réponses. Si l'assigné ne comparait pas ou refuse de répondre, les faits peuvent être tenus pour avérés. C'est aux juges à apprécier les résultats de l'interrogatoire et à en tirer les conclusions telles que de droit pour le jugement à intervenir.

INTERROI, *Interrex* (hist. rom.). Magistrat,

revêtu par le sénat de l'autorité suprême pendant la vacance du trône, à l'époque où Rome était gouvernée par des rois. Il n'était nommé que pour cinq jours, et si au bout de ce temps, le nouveau roi n'avait pas été élu, on choisissait un autre interrex. Denys d'Halicarnasse prétend que tous les sénateurs remplirent tour à tour cette haute magistrature pendant l'inter règne d'un an qui eut lieu après la mort de Romulus. Rome conserva les fonctions et le nom même d'interrex, sous le gouvernement républicain. L'interrex alors venait prendre le pouvoir, pendant cinq jours, comme par le passé, lorsque les magistrats étaient absents ou morts, lorsqu'un événement de force majeure les empêchait de teur les comices sans qu'il y eût lieu toutefois de nommer un dictateur. Il convoquait le sénat et faisait assembler le peuple pour les élections. Tous les magistrats, excepté les tribuns du peuple, déposaient leurs pouvoirs pendant le temps de sa charge. Le dernier interrex dont il soit fait mention fut élu l'an 700 de Rome, pour procéder à l'élection des consuls, qu'il ne put accomplir à cause de l'opposition des tribuns.

INTERSECTION (géom.). On nomme *point d'intersection* le point où deux lignes se coupent. L'intersection de deux surfaces est la ligne suivant laquelle ces surfaces se rencontrent; la nature de cette ligne dépend de celle des surfaces et de la manière dont celles-ci se coupent. Elle est toujours droite lorsque les surfaces sont toutes deux planes.

INTERSTICES (accep. dir.). On appelle ainsi, en physique, les petits intervalles qui séparent les molécules des corps. Ces intervalles ne sont pas vides, mais remplis d'air ou de tout autre fluide (voy. PÉNÉTRATION). — Les *interstices ecclésiastiques* sont les intervalles de temps qui, selon les lois de l'Eglise, doivent s'écouler entre la réception d'un ordre et celle de l'ordre immédiatement supérieur. Le pape seul peut dispenser des interstices entiers.

INTERVALLE (mus.). Rapport de deux sons qui diffèrent par l'élévation. L'intervalle fondamental de toute musique est la seconde *ut-ré*. Dans la musique européenne, la seconde se divise en deux intervalles inégaux appelés demi-tons ou secondes mineures; mais dans la musique orientale, elle se subdivise en trois ou en quatre intervalles dont nos oreilles sont inhabiles à saisir le rapport. Deux secondes superposées forment l'intervalle de *tierce*, trois celui de *quarte*, quatre celui de *quinte*, cinq celui de *sixte*, six celui de *septième*, et sept celui d'*octave*. Les intervalles compris dans l'octave sont appelés *simples*; au-delà, ils portent le nom

de *redoublés*. Ainsi la neuvième est une seconde redoublée, la douzième une quinte redoublée, etc. Certains intervalles sont *consonnants*, comme ceux de tierce, de quinte, de sixte; d'autres sont *dissonnants* appellatifs, comme ceux de seconde et de septième, qui appellent un accord consonnant; d'autres sont purement dissonnants, ce sont ceux qui appartiennent à des tonalités sans analogie. — On appelle intervalle *renversé* l'intervalle transformé par le changement d'octave d'une des notes qui le composent : c'est ainsi qu'une quinte renversée devient une quarte, une tierce devient une sixte, etc. — Les intervalles se divisent encore en *majeurs* et *mineurs*, *maximes* et *minimes*; ainsi *ut* *mi* est un intervalle majeur, *ut* *mi* *b* est un intervalle mineur, *ut* *mi* dièse intervalle de tierce maxime, *ré* *fa* bémol intervalle de tierce minime. Les intervalles maximes et minimes s'appellent aussi *augmentés* et *diminués*. Les intervalles qui, augmentés ou diminués, deviennent dissonnants, comme la quinte, sont quelquefois nommés *justes*. Mais ces trois dernières dénominations sont inexactes et mieux vaut s'en abstenir. J. F.

INTERVENTION (*droit international*). Dans un système politique semblable à celui de l'Europe moderne, où les intérêts des différentes puissances sont étroitement liés, et où tout ce qui se fait chez l'une retentit immédiatement chez l'autre, l'intervention a dû se présenter assez fréquemment pour devenir un terme technique du droit des gens. On distingue deux espèces principales d'intervention : 1° quand, deux puissances étant en guerre, une troisième vient se mêler de la querelle, soit comme auxiliaire de l'une d'elles, soit pour son propre compte; 2° quand dans une guerre civile une puissance étrangère vient prêter main-forte à l'un des partis en lutte, ce qui arrive dans deux cas : lorsqu'elle soutient un gouvernement contre des insurgés, lorsqu'elle soutient ces insurgés mêmes contre le gouvernement. Le second de ces cas s'est présenté lors de l'intervention de la France dans la guerre d'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord; le premier, lors de l'intervention de la même puissance dans les affaires de la Péninsule en 1823, lors de celle de l'Angleterre et des puissances signataires du traité du 15 juillet 1840 dans la guerre entre la Porte et Méhémet-Ali, lors des interventions toutes récentes de l'Autriche en Italie, et de la Russie en Hongrie. Dans toutes ces espèces, l'intervention, comme toute autre détermination d'une puissance à l'égard des puissances étrangères, est légitime lorsqu'elle s'appuie sur une juste cause, et qu'elle est motivée par un intérêt réel, ce qui

dépend beaucoup des circonstances. La division de l'Europe moderne en États absolus et en États constitutionnels, et les collisions qu'a engendrées cette opposition de principes, ont rendu fréquentes dans les derniers temps les causes d'intervention, soit dans le sens libéral, soit dans le sens absolutiste. Pour éviter la conflagration générale qui pouvait en résulter, on a proclamé le principe de la *non-intervention* qui, respecté par les uns, ne l'a pas toujours été par les autres, et que toutes les puissances du premier ordre ont enfreint successivement.

INTERVENTION (*procédure civile*). L'intervention est la voie par laquelle un tiers, qui n'était pas originairement partie dans une contestation, s'y présente pour faire valoir ses droits ou ceux de l'une des parties principales. Toute personne qui peut être lésée par le résultat d'un procès pendant entre d'autres personnes, a le droit d'intervenir dans l'instance pour faire valoir ses droits. Ainsi le légataire à titre particulier peut intervenir dans l'action intentée au légataire universel pour faire annuler le testament; le vendeur d'un immeuble dans l'action en revendication dirigée contre l'acquéreur. Pour pouvoir intervenir, il faut avoir un intérêt réel, et de plus avoir qualité, c'est-à-dire être capable et pouvoir disposer des droits qui font l'objet de la contestation. — Ces principes fort simples ne sont pas sans difficulté dans l'application, et cette matière soulève surtout une question très grave, celle de savoir si, en première instance, il est nécessaire, pour pouvoir intervenir, d'avoir le droit de former tierce opposition. La tierce opposition (voyez cet art.), qui est une voie ouverte aux tiers contre les jugements où ils n'ont pas été appelés et qui préjudicierait à leurs droits, n'est recevable que sous certaines conditions, et on ne peut notamment y recourir quand on a été représenté dans le procès par l'une des parties : par exemple, le créancier ou la caution ne peuvent former tierce opposition contre les jugements rendus contre le débiteur ou contre l'obligé principal. Aux termes formels du Code de procédure (art. 466), l'intervention en cour d'appel est restreinte à ceux qui ont le droit de former tierce opposition. Mais la même règle n'étant pas appliquée à l'intervention en première instance, on en conclut généralement, quoiqu'il y ait des arrêts contraires, qu'elle est permise même à ceux qui sont représentés dans la contestation, soit pour empêcher les collisions à leur préjudice, soit pour compléter la défense de l'une des parties. L'intervention est formée par requête contenant les moyens et conclusions, dont il est donné copie ainsi que des

pièces justificatives. Elle est dispensée du préliminaire de conciliation, et en cour d'appel l'intervenant n'est pas obligé de parcourir le premier degré de juridiction. Elle ne peut retarder le jugement de la cause principale quand celle-ci est en état (Code de proc. 49, 330-341). L'intervention peut d'ailleurs être *forcée* ou *passive*, c'est-à-dire que les parties ont droit d'appeler en cause les tiers qui, après le jugement rendu, pourraient former tierce opposition et recommencer une instance sur la même question.

Orr.

INTESTAT. On appelait *intestatus* en latin, celui qui était mort sans avoir fait de testament. De là les expressions héritier, hérédité *ab intestat*, pour désigner les successions auxquelles on est appelé par la loi, en l'absence de dispositions testamentaires.

INTESTIN (anat. méd.). Ce mot désigne communément la portion du tube digestif contenue dans l'abdomen. Mais le canal alimentaire offre dans son ensemble des caractères généraux de la plus haute importance comme organe caractéristique de la presque totalité des animaux ; il devient donc indispensable de l'envisager comme formant un seul et même système, en rattachant aux intestins proprement dits la portion située au dessus d'eux.

En laissant de côté ces ères équivoques dans lesquels nos sens, même aidés des appareils les plus grossissants, n'ont pu découvrir de traces d'intestins, le principal caractère de tout animal est d'avoir une cavité digérante. En effet, les végétaux, qui puisent dans le sol les sucs dont la simple humectation suffit à leurs besoins, dans l'atmosphère les fluides qui les vivifient, ont des racines et une écorce qui rendent superflu l'office des intestins. Mais chez les animaux, isolés du sol qui les supporte et des corps destinés à leur nutrition, il était nécessaire qu'il y eût, à l'intérieur même de l'économie, un réceptacle où les substances qui ne peuvent être identifiées à l'organisme dans leur état naturel, fussent soumises à une élaboration spéciale sans laquelle ils ne sauraient fournir les éléments de la nutrition.

L'intestin varie à l'infini dans les diverses classes d'animaux. S'il est l'organe essentiel et à peu près unique du Ver et du Polype, dont l'existence consiste presque exclusivement dans la fonction nutritive, il ne semble plus être, pour ainsi dire, qu'une partie accessoire dans une organisation plus compliquée, celle des oiseaux et des quadrupèdes, par exemple ; car, encore bien que toutes les fonctions, matériellement parlant, semblent dériver de la digestion, celle-ci ne paraît plus être alors que le

moyen d'une vie plus ample et plus parfaite. D'un autre côté, là où l'intestin est à lui seul presque tout l'animal, il est aussi à peu près le même dans toute son étendue : il digère, il travaille pour lui seul, le plus simplement, avec le moins de frais et de temps possible. Mais des organes variés et nombreux réclament des sucs mieux élaborés et plus complexes. Aussi le tube digestif se complique-t-il en même temps que l'organisation tout entière. On pourrait donc faire l'histoire de celle-ci en prenant pour base les intestins (voy. ORGANISATION).

Quand le canal alimentaire ne consiste pas, comme chez les plus simples des animaux qui en sont pourvus, en un sac percé d'une seule ouverture faisant à la fois l'office de bouche et d'anus, il offre assez ordinairement la forme d'un canal musculo-membraneux à peu près cylindrique, renflé dans un point de son étendue, et de cette disposition résulte sa division en trois portions : le segment qui précède le renflement, ou celui par lequel les aliments pénètrent dans ce dernier ; ce renflement lui-même ; enfin le segment qui lui succède et par lequel les aliments sortent : c'est-à-dire l'œsophage, l'estomac et l'intestin proprement dit. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Chez les animaux d'un ordre moins élevé le renflement disparaît ; c'est le cas de la plupart des invertébrés. Quelquefois au contraire, au renflement stomacal s'ajoutent d'autres renflements accessoires, si bien qu'il devient difficile de reconnaître l'estomac lui-même. Ces renflements accessoires se rencontrent dans plusieurs classes fort différentes, ainsi que nous le verrons bientôt. De ces trois segments du canal alimentaire, le plus considérable, par son étendue, est l'intestin proprement dit, aussi appelé *canal intestinal*, parce qu'on l'a considéré comme un canal particulier, ayant lui-même ses subdivisions qui, chez les animaux supérieurs, sont : l'intestin grêle, le cæcum, le colon et le rectum.

Les parois du canal alimentaire sont formées de plusieurs tuniques qui sont, en comptant de l'intérieur à l'extérieur : la muqueuse, la nerveuse ou celluleuse, la musculuse et la séreuse ou péritonéale. Mais celle-ci n'existe pas, comme les trois premières, dans toute l'étendue de l'organe : c'est une simple expansion du péritonée, qui recouvre seulement presque toute la portion contenue dans l'abdomen. — La tunique nerveuse est un tissu assez dense qui unit les tuniques musculuse et muqueuse, en contribuant pour beaucoup à déterminer la forme du canal. — La tunique musculuse est généralement composée de deux couches plus ou moins minces de fibres musculaires, l'une longitudinale, l'autre

circulaire. Mais dans certaines portions de son étendue, comme dans le gésier ou estomac des oiseaux, de son état membraniforme, elle est portée au plus haut degré de développement des muscles. — La membrane muqueuse, aussi nommée *membrane vilieuse*, présente à sa surface de nombreuses papilles, de petites glandes et des orifices de vaisseaux exhalants ou absorbants, siège d'une activité considérable. — Chez les animaux inférieurs l'organe digestif ne consiste que dans une simple duplicature de la peau. S'il n'en est pas tout-à-fait ainsi chez les animaux supérieurs, ce que nous venons de dire prouve au moins que la plus grande analogie existe entre les deux organes.

On remarque dans certaines parties de la surface interne du canal alimentaire divers replis qui prennent, selon leur importance et leur structure, les noms de *valvules*, de *replis* et de *rides*. — Les valvules sont les replis des trois membranes internes; on en trouve généralement une au pylore, c'est-à-dire à l'ouverture de l'estomac dans l'intestin (*valvule pylorique*), et une autre à l'embouchure de l'intestin grêle ou anté-cœcal, dans le gros intestin ou post-cœcal (*valvule de Bauhin*). — Les replis et les rides ne contiennent plus dans leur épaisseur la membrane musculuse, et diffèrent, de plus, entre eux en ce que les premiers persistent constamment, comme cela se voit dans l'intestin grêle, où on les nomme improprement *valvules conniventes*, tandis que les *rides* n'existent que momentanément, ainsi qu'on l'observe dans l'estomac et l'œsophage, de la surface interne desquels la réplétion les fait disparaître.

Les intestins offrent de grandes différences chez les divers animaux en raison du régime alimentaire. La principale est celle d'une ampleur, et surtout d'une longueur beaucoup plus considérables pour les Herbivores, chez lesquels on voit les intestins offrir jusqu'à trente fois la longueur totale du sujet, tandis que chez les Carnivores ils n'ont quelquefois que le triple de cette longueur, ce qui donne une différence proportionnelle de 1 à 10 entre les deux groupes. La variation de longueur attribuée à cette cause, est un fait si généralement vrai que chez certains insectes dont les larves sont frugivores, tandis que les sujets ne le sont plus à l'état parfait, les intestins diminuent sensiblement dans la métamorphose. On sait aussi que le chat sauvage a l'intestin presque de moitié plus court que le chat domestique rendu plus omnivore par ses rapports avec l'homme. — A mesure que les intestins s'allongent l'estomac prend une structure beaucoup plus compliquée, et un volume plus considérable, comme cela se

voit principalement chez les ruminants. — Mais les intestins des carnivores et des herbivores ne diffèrent pas seulement par les dimensions; leur structure se trouve également modifiée. Dans le premier groupe la membrane péritonéale est très épaisse et la muqueuse fort mince, tandis que chez les herbivores celle-ci présente une épaisseur considérable, et la membrane péritonéale, au contraire, une ténuité extrême.

Le canal alimentaire présente des modifications importantes dans ses diverses parties, suivant les divers groupes d'animaux. L'œsophage des oiseaux est remarquable par la présence de deux renflements, dont le premier, situé vers les régions supérieures du cou, est nommé *jabot*, et le second, situé près de l'estomac proprement dit ou gésier, prend le nom de *ventricule succenturié*. Le jabot n'est qu'une simple dilatation de l'œsophage dont il conserve toute la structure. Il est très dilaté chez les Granivores, le pigeon par exemple, mais il manque pour ainsi dire chez les échassiers, chez l'antroube entre autres, quoiqu'elle soit granivore. Quand il vient à manquer il est suppléé par une capacité plus grande du ventricule succenturié. Cette seconde dilatation a aussi reçu le nom de *jabot glanduleux*, parce que ses parois renferment un grand nombre de petites glandes qui s'ouvrent dans sa cavité. Ce dernier renflement ne se trouve plus dans les autres vertébrés; mais chez la plupart des ophidiens et chez beaucoup de poissons, l'œsophage se renfle tout entier, au point d'acquies un volume égal à celui de l'estomac, sans qu'il soit possible de reconnaître la limite de celui-ci. Cette dilatation prodigieuse chez les plus inférieurs des Vertébrés nous conduit naturellement à l'œsophage plus dilaté encore de certains invertébrés, des Crustacés Décapodes par exemple, dans lesquels il surpasse de beaucoup l'estomac lui-même.

L'estomac ne présente pas de son côté des modifications moins nombreuses et moins importantes. Celui des Chauves-souris frugivores parmi les mammifères, n'est qu'une petite poche globuleuse, séparée par un étranglement des deux culs-de-sac, dont le gauche, de forme allongée, offre des fibres musculaires très prononcées, tandis que le droit, deux fois plus long, forme un long boyau à parois minces et avec plusieurs étranglements. L'estomac des Phoques et des Morses n'a qu'un seul cul-de-sac. Chez le Didéphe Manricou, les deux orifices sont très voisins, ce qui rend le grand cul-de-sac énorme. L'estomac du Poteroo présente deux poches communiquant par une ouverture assez large, à la réunion desquelles s'ouvre précisément l'œsophage, mais celui-ci communique plus

particulièrement avec la première; la seconde n'est, en effet, qu'un grand cul-de-sac qui présente un nombre considérable d'étranglements. L'estomac des Kangourous n'offre, au contraire, qu'une seule poche. — Chez les Rongeurs et les Édentés, l'organe est tantôt simple et tantôt multiple. — Mais c'est chez les Pachidermes et les Ruminants que la complication devient la plus grande: les Dauphins ont quatre estomacs placés en série; parmi les Monotrèmes celui de l'Echidné est très ample, tandis que celui de l'Ornithorynque est très petit, et n'a qu'un seul cul-de-sac. Dans cette classe l'estomac reste toujours membraneux. — Chez les oiseaux, au contraire, il devient tout-à-fait musculéux. Cette disposition atteint son maximum de développement chez les Granivores, tandis que l'épaisseur de l'organe diminue chez ceux qui ont un genre de vie différent, les oiseaux de proie par exemple. — Chez les Reptiles et les Poissons l'estomac est toujours membraneux et l'on a peine à le distinguer de l'intestin chez plusieurs de ces derniers. — Dans les insectes, l'estomac est tantôt simple et tantôt multiple, tantôt membraneux et tantôt musculéux. C'est chez les Orthoptères qu'il offre la plus grande complication. — De semblables modifications ont lieu chez les Mollusques où l'organe devient souvent un véritable gésier. Dans la plupart des animaux inférieurs il n'y a plus d'estomac distinct; quelques uns cependant en ont un excessivement dilaté; certains vers entre autres.

Quant à l'intestin proprement dit, son volume est souvent à peu près le même dans toute son étendue, eu sorte qu'il n'est pas possible de le diviser en intestin grêle, et en gros intestin. Quelquefois même cette dernière portion est, quant à son diamètre, sensiblement moins considérable. Ces variations se rencontrent même aussi dans la classe des Mammifères, chez beaucoup de Carnassiers sans cœcum, et chez les Marsupiaux où cet appendice se retrouve. — La longueur de cette partie des intestins est généralement plus considérable dans les Mammifères que dans les autres classes. Ainsi, chez les Oiseaux, la portion post-cœcale manque pour ainsi dire si bien que l'anus ne pouvant plus arriver à l'extérieur, vient s'ouvrir dans un réceptacle commun à d'autres excréments et appelé cloaque. Ce même raccourcissement du canal intestinal augmente encore chez les Reptiles et les Poissons où une disposition analogue a lieu. — Le cœcum varie beaucoup chez les Mammifères: les Orangés et le Phasiolome en ont un avec un appendice vermiciforme, comme l'homme; mais le plus ordinairement le cœcum existe seul. L'appendice existe quelquefois seul, comme chez

l'Echidné. Enfin on ne trouve ni cœcum ni appendice chez les Édentés (à l'exception des Fourmilliers qui ont deux très petits cœcums), chez les Chauves-souris, la plupart des Carnassiers plantigrades, les Cétacés, et les Loirs parmi les Rongeurs, quoique cet ordre ait généralement le cœcum très développé. Les oiseaux ont pour la plupart deux cœcums, souvent très considérables, comme chez les Granivores, les oiseaux de proie nocturnes, etc.; mais aussi très rudimentaires, et manquant même quelquefois comme chez les Diurnes, les Alouettes, les Cornuorans. Il n'y a, parmi les Reptiles, de véritable cœcum, que chez l'iguane. Cet organe n'existe pas non plus chez les poissons, ou du moins ne s'y trouve qu'à un état fort rudimentaire, tandis que l'on y rencontre fréquemment, vers l'origine de l'intestin, plusieurs appendices aveugles auxquels on a donné à tort le nom de cœcum, puisqu'ils n'offrent aucun rapport avec le véritable organe de ce nom. Enfin, chez les Insectes on trouve quelquefois d'autres sortes de cœcum.

Telles sont les principales modifications que nous présente, dans son ensemble, le canal alimentaire, qui finit par être réduit à un simple canal sans aucune dilatation, et dont les deux orifices se trouvent alors placés à côté l'un de l'autre. De cette disposition on passe, mais en franchissant une énorme distance, à une autre dans laquelle l'appareil digestif n'est plus qu'un sac qui, d'ailleurs, n'est pas également simple. Ainsi, chez les Ascories, ce sac a dix appendices extrêmement subdivisés, et dont deux sont contenus dans chaque branche du corps; mais chez les Polypes ces restes de complication disparaissent encore, et l'animal ne renferme plus que l'intestin sans aucun prolongement dans les diverses parties du corps. Enfin les animaux microscopiques les plus inférieurs, ceux auxquels on a donné les noms de Gynodes et de Trichodes, n'ont plus aucune trace d'intestin ou d'orifice quelconque qui puisse être comparé à une bouche. L'alimentation ne se fait donc plus que par l'absorption.

Au point de vue du canal intestinal considéré d'une façon plus particulière dans l'homme, nous renvoyons aux articles spéciaux: BOUCHE, PHARYNX, ŒSOPHAGE, ESTOMAC et ANUS. Nous n'avons donc plus à nous occuper que de l'intestin proprement dit. Il est divisé par des différences bien tranchées de situation, de volume, de figure, de texture et de fonctions en deux parties: l'intestin grêle et le gros intestin.

L'intestin grêle est la première et la plus longue de ces deux portions, et forme environ les quatre cinquièmes de leur totalité. Il se subdivise lui-même en deux parties; l'une, supérieure,

nommée *duodénum* à cause de son étendue évaluée à douze fois l'épaisseur du doigt, commence au pylore, finit au-dessous du mesocolon transverse, et parcourt entre ces deux points un trajet assez compliqué et contourné, d'où résulte une courbe générale dont la concavité correspond au côté droit de la colonne vertébrale et embrasse la tête du pancréas. Sa membrane interne contient dans son épaisseur une très grande quantité de follicules solitaires qui ont reçu le nom de *Glandes de Brunner*. C'est dans le duodénum que le chyme est soumis à l'action de la bile et du suc pancréatique qui y arrivent respectivement au moyen du canal cholédoque et du canal pancréatique, canaux réunis dans l'épaisseur des parois pour s'ouvrir par un orifice commun. — L'intestin grêle proprement dit n'a pas, comme le duodénum, une situation exactement déterminée. Il forme des circonvolutions mobiles dans les régions de l'ombilic et de l'hypogastre, où il est entouré par le gros intestin et recouvert en avant par le grand épiploon. Son diamètre moyen est d'environ un pouce. Les follicules muqueux, discrets, moins nombreux et moins gros que dans le duodénum, sont remplacés dans l'intestin grêle flottant par des follicules agminés, ou *glandes de Peyer*. On s'assez généralement partagé cette portion de l'intestin en *ileon* et en *jéjunum*; mais quoiqu'il y ait dans la texture des différences graduées consistant en une diminution progressive de l'épaisseur des parois, du nombre et de la grandeur des valvules et des villosités, du nombre et du volume des vaisseaux chlifères, et en une augmentation graduelle dans le nombre et le rapprochement des follicules agminés, il n'y a aucune démarcation assez tranchée pour délimiter exactement ces deux portions. — Les artères de l'intestin grêle sont fournies par l'artère mésentérique supérieure. Ses veines forment la majeure partie de la grande veine mésentérique. Ses vaisseaux lymphatiques et chlifères se rendent aux ganglions mésentériques. Ses nerfs viennent, en accompagnant l'artère et les branches, du plexus mésentérique supérieur. C'est la membrane interne de cet intestin qui absorbe le chyle.

Le *gros intestin* ou le *colon* commence à la terminaison de l'intestin grêle qui vient s'insérer en lui. Il est situé d'abord dans la fosse iliaque droite, d'où il monte, le long de la région lombaire droite, jusque au-dessous et en arrière du foie, et se porte ensuite transversalement au-dessous de l'estomac, derrière et au-dessus de la rate, pour descendre ensuite, le long de la région lombaire gauche, jusque à la fosse iliaque du même côté où il décrit une sinuosité en forme de S, et enfin, parcourant, devant le sa-

crum et le coxyx le bassin de haut en bas, il vient se terminer à l'anus. Ces diverses portions du colon ont reçu chacune des noms propres : la portion lombaire droite est le *colon droit* ou *ascendant*; la portion transversale le *colon transverse*, l'*arc* ou *zone du colon*; la portion lombaire gauche, le *colon descendant*, l'*S. du colon*; enfin la portion pelvienne est le *rectum*, quoique sa direction ne soit pas droite comme semblerait le faire supposer cette expression. Mais ces divisions sont encore plus arbitraires que pour l'intestin grêle, car la situation, leur seul caractère distinctif, est variable; il n'y a que le commencement et la fin du gros intestin qui constituent réellement des parties distinctes. — Le diamètre de cette partie des intestins est d'environ deux pouces, sa forme au lieu d'être cylindrique ou cylindroïde, comme celle de l'intestin grêle, représente un cylindre bosselé à l'extérieur, avec des cellules correspondantes à l'intérieur. Sa membrane interne est semée de follicules muqueux solitaires, abondants surtout vers les deux extrémités. Les vaisseaux sanguins proviennent des vaisseaux mésentériques supérieurs pour la première moitié, et des mésentériques inférieurs pour la partie inférieure ou gauche. Ses vaisseaux lymphatiques, beaucoup plus petits et moins nombreux que ceux de l'intestin grêle, se rendent d'abord dans les ganglions lymphatiques placés dans le mesocolon et derrière le gros intestin lui-même, et enfin, par les glandes lymphatiques de la racine du mésentère, de l'intestin grêle dans le canal thoracique. Ses nerfs proviennent des deux plexus mésentériques.

On a donné le nom de *cæcum* à l'extrémité supérieure du gros intestin, qui forme, par suite de la façon dont vient s'y implanter l'intestin grêle, un renflement conique, obtus ou arrondi, long d'un ponce et demi à trois pouces. Cette disposition donne lieu à l'existence de deux valvules considérables. Le fond du cæcum se prolonge en un appendice vermiforme, long d'environ trois pouces, du diamètre de deux lignes à peu près, creux, mais très étroit, communiquant avec la cavité intestinale; son autre extrémité est obtuse et close.

Le canal intestinal, pour ainsi dire libre et flottant dans la cavité de l'abdomen, soumis à une foule de modifications que lui impriment la marche, la course, les efforts violents, l'ingestion des aliments, l'état de grossesse, etc., se trouve nécessairement exposé à un grand nombre de déplacements, qui peuvent s'opérer de plusieurs façons : tantôt par une sorte d'entrecroisement des circonvolutions entre elles (*volvulus*), tantôt par leur sortie à travers les ouvertures des parois

abdominales (*hernies*), tantôt par l'introduction d'une portion de l'intestin dans une autre (*invagination*). La nature presque membraneuse de la plus grande partie des parois de l'abdomen l'expose en outre à l'action des violences extérieures. — Ses *piqûres* sont peu graves en elles-mêmes, et ne deviennent funestes que par l'inflammation du péritoine à laquelle elles peuvent donner lieu. Les *plaies* d'une certaine étendue sont au contraire des accidents toujours graves, par suite des épanchements auxquels elles donnent fréquemment lieu dans la cavité du péritoine. La nature emploie quelquefois cependant un mécanisme admirable pour s'opposer à cet accident. Quand l'ouverture est étroite, c'est la membrane interne qui vient faire saillie à travers pour la boucher; quand elle a une dimension plus étendue, c'est une portion flottante de l'épiploon qui vient faire en quelque sorte l'office de bouchon, et contracte des adhérences avec la couche séreuse de l'intestin, sur laquelle elle se trouve maintenue par l'état de plénitude de la cavité abdominale. Mais quand la section de l'intestin est complète, encore bien que les deux bouts se rétractent et se rétrécissent d'abord, ce qui empêche l'épanchement de se produire dans les premiers instants, le passage des matières fécales a bientôt lieu avec toutes ses suites rapidement funestes. Il doit donc être très rare, si l'intestin reste dans l'abdomen, que la guérison ait lieu. On en a toutefois des exemples dans les expériences sur les animaux. Il se forme autour des deux bouts un épanchement circonscrit qui bientôt est entouré de fausses membranes; celles-ci forment une espèce de kyste qui sert d'intermédiaire pour le passage des matières de la portion supérieure dans la partie inférieure. Lorsque l'intestin blessé fait saillie à l'extérieur, le traitement consiste à mettre à profit la grande tendance adhésive qu'ont les surfaces séreuses enflammées et en contact; il faut donc, pour cela, fixer les lèvres de la plaie intestinale, en maintenant en rapport les surfaces séreuses au moyen d'un nombre suffisant des points de suture, dont l'extrémité des fils sera maintenue à l'extérieur après la réduction. Dans le cas où l'intestin divisé serait resté dans l'abdomen, il faudrait en faire la recherche et procéder de la même façon. Ce mode de traitement des plaies intestinales n'est pas nouveau; mais c'est dans ces derniers temps, surtout et grâce à des procédés mieux entendus, qu'il a produit des résultats surprenants.

Comme organe de digestion et de défécation, le canal intestinal peut subir toutes les influences physiques, chimiques et mécaniques du bol alimentaire: renfermer des **CORPS ÉTRANGERS**, re-

céler des **CALCULS**, des **VERS**; se laisser distendre par des gaz (**TYMPANITE**), par des matières digestibles ou excrémentielles, et souffrir par conséquent tous les effets de l'**ENGOUÈMENT**, de la **CONSTIPATION**, de l'**ÉTRANGLEMENT**, de l'**INFLAMMATION** (voy. **ENTÉRITE**), etc. De plus, comme le canal intestinal admet dans sa composition des nerfs cérébraux et ganglionnaires, on voit ses névroses porter tantôt sur les nerfs destinés à la sensibilité générale ou cérébro-rachidienne; de là les douleurs vives et atroces qui caractérisent la **COLIQUE DE PLOMB**. D'autres fois ce seront les nerfs chargés d'influencer l'appareil musculaire de l'intestin qui seront affectés; de là les déjections opiniâtres suscitées par des contractions déchirantes de toute l'étendue du canal (**DYSENTERIE**, **CHOLÉRA**). D'autres fois, enfin, la lésion semble appartenir tout entière à la sensibilité spéciale ou ganglionnaire du tube digestif; de là ces anomalies nombreuses si variées et indéfinissables auxquelles on a donné le nom tout aussi vague d'**HYPOCHONDRIE**. — Les névralgies de l'intestin sont désignées par le nom d'**ENTÉRALGIE**. Les vaisseaux de l'intestin ont aussi leurs lésions spéciales, et en quelque sorte indépendantes des autres éléments organiques, ce qui constitue surtout des exhalations sanguines et des hémorrhagies plus ou moins considérables (**MÉLÈNA**, **HÉMORRHOÏDES**).

INTIMER, INTIMÉ. *Intimer*, en termes de procédure, a le même sens général que *déclarer*, *signifier*, et il s'emploie spécialement en matière d'appel: *intimer*, c'est assigner en appel celui qui a gagné en première instance. *L'intime* joue en appel le rôle de défendeur.

INTOLÉRANCE (voy. **TOLÉRANCE**).

INTONATION (mus.) La musique se compose, quant à son exécution, de deux parties principales: le rythme qui indique la rapidité relative avec laquelle les sons doivent être entendus, et l'intonation, qui est l'art de donner à ces sons le degré d'élevation voulu. Pour en tonner juste, c'est-à-dire pour former avec justesse les sons et les intervalles, il est nécessaire de s'être habitué par la pratique à rapporter immédiatement chaque son à la gamme modèle du mode dans lequel on se trouve; il faut entrevoir d'avance les modulations par lesquelles le compositeur va conduire son chant; il faut enfin une certaine quantité de connaissances mélodiques et harmoniques, ou un instinct puissant qui en tiennent lieu. L'intonation est plus difficile à mesurer que les intervalles sont plus grands, parce qu'alors on ne calcule pas aussi bien le mouvement à imprimer à la glotte que pour des intervalles plus rapprochés: cette difficulté augmente également selon que les modu-

lations sont plus ou moins éloignées. Au reste, l'exécution musicale a fait d'immenses progrès depuis vingt-cinq ans, sous ce rapport comme sous les autres, et les grandes difficultés d'alors ne sont plus que des jeux d'enfants pour nos exécutants d'aujourd'hui.

INTRADOS. Les voûtes et les arcades en maçonnerie et en pierre se composent ordinairement de pièces d'assemblage qui, par leur réunion, forment le cintre, la courbe de la voûte, soit intérieurement, soit au dehors. L'espèce de dos-d'âne que produit extérieurement l'ensemble des *voussoirs*, s'appelant *extrados*, on a nommé *intrados* la partie concave de la voûte ou de l'arcade. C'est l'intrados d'une voûte qui détermine sa forme, et par suite sa dénomination en *hémicycle* ou *berceau*, si elle décrit un demi-cercle complet; en *berceau surbaissé*, si l'intrados est moins haut que large; en *berceau surhaussé*, si la concavité de la voûte excède en hauteur le rayon du demi-cercle. On conçoit que le même terme *intrados* serve à désigner la courbure intérieure d'un arc aigu, en *fer-à-cheval*, quelle que soit d'ailleurs la marche suivie par la ligne génératrice. — Dans l'architecture antique, l'intrados de l'arcade est toujours simple et forme un plein-cintre pur. Le style roman apporta des modifications à ce principe. On en trouve la preuve dans des exemples rares il est vrai; ainsi, durant la période romane, qui était en faveur en Europe durant les XI^e et XII^e siècles, on découpa l'intrados de quelques arcades

FIG. 1.



en dents de scie, taillées plus ou moins profondément dans les extrémités des *voussoirs* (fig. 1).

FIG. 2.



La même époque en fait voir qui offrent des

lobes arrondis et saillants vers le vide de l'arcade (fig. 2). Le contraire se présente aussi ailleurs, c'est-à-dire que chaque *voussoir* a reçu une échancrure semi-circulaire, donnant à l'ensemble de l'intrados l'aspect d'une bordure festonnée dans le sens opposé au vide (fig. 3).

FIG. 3.



Ces décorations saillantes prises aux dépens des *voussoirs* pour enrichir l'intrados des arcades, conduisirent, après l'époque de l'architecture romane, les artistes des XIII^e et XIV^e siècles, à suspendre, aux portes d'entrée des églises et des grands édifices civils, des figures allégoriques, des pinacles et autres ornements sculptés. Au XV^e siècle, on y voit paraître des arcatures découpées à jour, dont un exemple fera mieux connaître la disposition (fig. 4) que

FIG. 4.



ne le pourrait faire une description. — Ainsi que nous l'avons dit en commençant, l'architecture romaine s'était toujours abstenue d'ajouter aucun ornement analogue dans l'intrados; elle l'avait seulement enrichi de caissons refouillés, de rosaces, de moulures ornées, comme on en voit aux temples païens, aux arcs de triomphe et à quelques grands monuments civils. Quant à l'intrados des longues voûtes élevées au-dessus des salles antiques ou des nefs chrétiennes, elles furent décorées de compartiments, de caissons, de mosaïques ou de peintures, suivant l'époque et les localités.

A. LENOIR.

INTRODUCTION (litt., mus.). En littérature, c'est cette partie préliminaire d'un ouvrage destinée à introduire, à faire entrer le lecteur dans le courant des idées ou des faits qui vont être développés. Une introduction peut ne se composer que de quelques pages, mais elle forme quelquefois plusieurs volumes; telle est

la célèbre introduction que Robertson a placée en tête de son *Histoire de Charles V.* Elle peut même former un ouvrage séparé. — L'introduction, pour être bien reçue, doit être nécessaire à l'intelligence du sujet et traitée sommairement, puisqu'elle suppose connus les faits ou les raisonnements sur lesquels elle s'appuie, et qu'elle n'a pour but que de les rappeler et d'en montrer la liaison avec les développements qui vont suivre. Dans les poèmes, les romans et autres ouvrages d'imagination, il y a presque toujours avantage à supprimer l'introduction et à jeter le lecteur au milieu des faits, sauf à lui donner plus tard les explications dont il pourra avoir besoin.

En musique, l'introduction s'applique tantôt à une ouverture, une symphonie, une sonate, etc., tantôt à une œuvre dramatique. L'introduction à une pièce instrumentale se compose d'un petit nombre de phrases, de mesures ou même d'accords, ordinairement d'un mouvement grave, destinés à annoncer et à faire ressortir le premier *allegro* de ces compositions. Les ouvertures d'*Iphigénie en Aulide*, de la *Fidèle enchantée*, commencent par une introduction. — Appliquée à une œuvre dramatique, l'introduction est plus animée; elle remplace quelquefois l'ouverture et se compose d'une ou plusieurs scènes pendant lesquelles la musique n'est pas interrompue. Le compositeur peut supprimer l'ouverture lorsque la pièce, en commençant, déploie un grand spectacle, représente une cérémonie ou quelque grand phénomène, une tempête, un naufrage. *Iphigénie en Tauride*, *Ariodant*, *Robert le Diable*, *Don Sébastien*, n'ont pour toute ouverture qu'une introduction brillante sur laquelle le rideau se lève. Mais dans la plupart des opéras contemporains, l'introduction suit l'ouverture et embrasse tout le commencement de la pièce. Ainsi comprise, elle est obligatoire, même dans les opéras comiques, qui pouvaient commencer autrefois par une simple ébauche isolée ou par un dialogue en prose.

J. F.

INTROIT, du latin *introire*, entrer. C'est ainsi qu'on désigne l'antienne qui se chante au chœur, et que le célébrant recite, après être monté à l'autel, vers le commencement de la messe. Cette antienne, que, dans le rit ambrosien, on appelle *ingressio*, entrée, se répète deux fois. Les Carmes, ainsi que le clergé de Rouen et de Sens, la disent même trois fois aux principales fêtes, pour signifier une plus grande solennité. Quelques anciennes liturgies composaient l'introit de deux ou trois versets tirés des psaumes ou des autres livres de la Bible, en mémoire des saintes inspirations des patriarches vers la venue du Messie. Il paraît même

que, dans le principe, un psaume tout entier suivait ordinairement l'antienne. L'usage en a consacré le souvenir par la conclusion : *Gloria Patri*, etc. S'il fallait en juger par divers missels, écrits pour le célébrant, avant le x^v siècle, l'introit n'aurait, autrefois, regardé que le chœur. Mais d'autres sacramentaires de la même époque supposent, au contraire, que le célébrant le récitait aussi de son côté. Quoi qu'il en soit, ces variantes dans les manuscrits prouvent bien qu'au moyen-âge la pratique était moins uniforme, sur ce point, que depuis l'invention de l'imprimerie.

CANÉTO.

INTRORSE (*bot.*). Les botanistes nomment anthères introrses, celles qui tournent vers le pistil leur face creusée d'un sillon médian correspondant au connectif, et, généralement aussi, sur les deux côtes, de deux sillons moins profonds, le long desquels doit se faire l'ouverture des deux loges pour la sortie du pollen. Les anthères introrses sont les plus communes dans le règne végétal.

INTUITION. L'intuition est une vue ou connaissance claire d'une chose. L'âme, dans l'intuition, est soudainement éclairée. D'après les théologiens, l'intuition est une connaissance surnaturelle. Ils appellent *intuitive la vision* que Dieu accorde aux bienheureux. Les illuminés se servent du mot *intuition* pour désigner la seconde vue ou la faculté de connaître en dehors des procédés naturels de l'intelligence. Les philosophes définissent l'intuition une *aperception* ou vue rapide. — Les vérités intuitives emportent une croyance inébranlable, universelle. Quelques hommes disent qu'ils en doutent; mais leurs actions donnent un démenti à leurs paroles. Les vérités d'intuition ne peuvent pas être prouvées. C'est, dit Pascal, *par cette seule et avantageuse raison qu'elles sont dans une extrême clarté naturelle qui convainc la raison plus puissamment que le discours*. — Les philosophes ne sont pas d'accord sur l'objet de l'intuition. Ancillon admet des intuitions intellectuelles et des intuitions sensibles. Les premières ont pour objet Dieu ou les âmes; les secondes, le monde visible. Kant ne reconnaissait que des intuitions empiriques, qui ont pour objet des phénomènes sensibles. D'après Schelling, il n'y a qu'une intuition; c'est l'intuition intellectuelle par laquelle l'intelligence saisit l'absolu tel qu'il est en lui-même. Dans la langue philosophique qui domine en France, on appelle *intuitifs* toute croyance et tout jugement qui se présentent spontanément à l'esprit avec une évidence irrésistible. On y distingue trois sortes d'évidence, celle qui est propre à l'intuition, celle qui vient de l'induction, celle

qui est produite par le raisonnement déductif (roy. les articles CROYANCE, INTELLIGENCE, RAISON).

L'abbé FLOTTES.

INTUS-SUSCEPTION (*méd.*), de *intus*, au dedans, et *suscipere*, recevoir. Le mot intus-susception a deux acceptations distinctes. En physiologie, il désigne le mode de nutrition et d'accroissement des êtres organisés dont l'économie s'assimile les matières convenables qui ont pénétré dans son intérieur. C'est aux articles NUTRITION et DIGESTION que nous renvoyons à cet égard. En médecine, on appelle intus-susception l'invagination des intestins (roy. INVAGINATION).

INULEES, *Inulæ* (*bot.*). — Cassini a formé sous ce nom, emprunté au genre *Inula*, dans la vaste famille des composées, une division des Astéroïdées, caractérisée surtout par des capitules de fleurs rayonnés et hétérogames, les fleurs qui en forment le rayon étant femelles, en languette et de même couleur que celles qui en occupent le centre. En outre, ces plantes ont les anthères pourvues de prolongements en forme de queue et un réceptacle presque toujours dépourvu de paillettes.

INULINE (*chim.*). Substance considérée comme nouvelle, que l'on a extraite pour la première fois de l'*Inula helenium*, mais que l'on a aussi trouvée dans la racine de colchique, dans celle de pyrète. Elle est blanche et pulvérulente comme l'amidon, avec lequel elle offre d'ailleurs la plus grande ressemblance, mais dont on la distingue parce qu'elle ne bleuit pas par l'iode. C'est en faisant bouillir de la racine d'année dans trois ou quatre fois son poids d'eau, et en abandonnant la liqueur à elle-même qu'on l'obtient. Elle est jusqu'ici demeurée sans application utile dans l'industrie.

INVAGINATION (*méd.*), de *in*, dans, et *vagina*, gaine. Entrée d'une portion d'intestin dans une autre. L'invagination morbide est un accident assez fréquent; il n'est pas rare d'en rencontrer des exemples à la suite des entérites aiguës; mais ce sont les violentes coliques qui le plus souvent y donnent lieu. Le déplacement s'opère indifféremment de haut en bas ou de bas en haut; c'est-à-dire que tantôt c'est la portion supérieure de l'intestin qui, contractée et rapetissée, descendra dans la portion immédiatement inférieure, probablement relâchée et dilatée, et tantôt l'inverse qui aura lieu.

Les invaginations sont loin d'être toujours aussi funestes qu'on le croyait naguère. Tant qu'elles sont récentes et que la portion du péritoine qui forme la membrane externe du canal intestinal conserve son état normal, les invaginations sont susceptibles de se déployer et de s'ef-

facier; mais lorsqu'elles remontent à une époque assez éloignée, et surtout lorsque la partie du péritoine qui participe à leur formation s'irrite et s'enflamme, la résolution n'est plus possible; la membrane sèrueuse, comprimée dans le repli, se couvre alors d'une exsudation plastique dont la rapide consolidation rend permanents les rapports anormaux. Si l'invagination s'est faite de haut en bas, il n'en résultera que peu ou point d'embarras dans le cours des matières qui rencontreront, il est vrai, un point plus étroit que le reste du canal, mais toujours dilatable et qui se laissera franchir, et peu à peu les intestins qui par leur adhérence forment ce rétrécissement reprendront sans doute une grande partie de leur calibre ordinaire. Mais dans le cas où c'est, au contraire, la portion inférieure de l'intestin qui fait saillie dans la supérieure, par laquelle elle se trouve coiffée, les matières, en arrivant de l'estomac à la portion malade, se trouvent subitement arrêtées à la base du cône saillant formé par la portion invaginée, dont ils ne peuvent franchir que difficilement l'ouverture placée au sommet; d'où résultera leur accumulation autour de sa base et la compression de l'intestin. Si l'invagination est encore libre ou faiblement fixée, son déplacement peut avoir lieu. Dans le cas contraire, tous les symptômes de l'étranglement intestinal ou de l'interruption du cours des matières stercorales se développeront graduellement, et les conséquences les plus funestes pourront en être la suite. On a vu, dans des cas malheureusement trop rares, la portion interne de l'invagination, sur laquelle appuie la masse des matières accumulées dans le bout supérieur, se gangrener, se détacher, être rejetée par les garderoches, tandis que les adhérences, devenues solides, maintenaient en rapport les deux circonférences anormalement en contact, ce qui conservait l'intégrité du canal alimentaire.

La médecine ne possède aucun signe qui dénonce indubitablement l'existence d'une invagination; mais eût-on la certitude de l'existence d'une lésion semblable qu'il ne pourrait en résulter aucune indication utile. On a depuis longtemps renoncé à l'emploi de balles de plomb et du mercure métallique, ingérées dans l'intention d'effacer mécaniquement les invaginations par leur poids considérable. L'ouverture du ventre pour arriver jusques à l'invagination, alors même que l'on réussirait à découvrir l'anse intestinale affectée, ferait courir au malade un péril tout aussi grand que la maladie elle-même. Il faut donc s'en tenir exclusivement aux adoucissants, aux bains, à la diète la plus absolue, et attendre tout de la nature, dont les ressources

sont les plus puissantes que celles de l'art.

INVALIDE (*art milit.*) Ce mot, qui porte avec lui son origine latine, s'applique à tous les militaires auxquels l'âge, les infirmités ou les blessures rendent le service impossible. Le guerrier trop vieux ou trop infirme pour porter les armes reçoit *ses invalides*; c'est-à-dire la pension de retraite. S'il n'a pas de foyers, pas de famille; s'il est mutilé au point de ne pouvoir exister seul avec le modique traitement affecté à son grade, il peut se faire admettre à l'hôtel des invalides, alors il prend spécialement le nom d'*invalidé*. Son uniforme se compose, en France, d'un habit, anelennement à pans abattus, aujourd'hui retroussés, doublé de serge rouge, et orné d'un parement rond en drap écarlate, avec boutons blancs; plus une capotte, une veste et un pantalon, en drap bleu; la coiffure est le chapeau à trois cornes. — Les Invalides ne sont point, en France, une création dont la date soit fort reculée, malgré l'exemple que nous avaient laissé les peuples anciens. A Athènes, on nourrissait, aux frais de l'Etat, les militaires mutilés, lesquels jouissaient en outre d'une exemption de taxes. Chez les Romains, du temps des empereurs, on faisait fréquemment aux invalides des distributions d'argent, de terre, de bestiaux, etc. La prieresse Anne Comnène décrit une maison magnifique où l'empereur Alexis, son père, admit les vieux soldats; ils y recevaient la nourriture et des vêtements. Ce fut Philippe-Auguste qui, le premier, eut la pensée de réunir les vieux débris mutilés de ses armées et de fonder pour eux un établissement dans lequel ils pourraient recevoir les soins nécessaires à leur existence. Avant le règne de ce roi, les monarques français, en vertu du droit dit d'*Oblat*, exercé de temps immémorial par la couronne sur les biens des couvents, faisaient entretenir dans tous les monastères de leurs Etats, des soldats estropiés qui recevaient une *portion monacale*, à la charge de sonner les cloches, de balayer l'église et le chœur; on les nommait alors *moines-lays* ou *religieux laïques*. Malheureusement le projet de Philippe-Auguste ne put être mené à bonne fin parce que ce monarque ayant voulu soustraire l'établissement projeté à la jurisprudence de l'évêque, le pape Innocent III mit obstacle à son exécution, et les vieux soldats restèrent sous le même régime que devant. En 1578 et en 1628, parurent des ordonnances sur ce sujet, et, un peu plus tard, des différends étant survenus entre les abbés et les frères laïcs, qui la plupart se plaignaient du service au-dessus de leurs forces que les supérieurs exigeaient d'eux, il fut stipulé que ces couvents serviraient aux anciens militaires des pensions

nommées *oblats*, en raison des revenus des couvents. Henri IV, fatigué des nombreuses réclamations des moines et de leurs hôtes, reprit le projet de Philippe-Auguste et réunit à Paris, rue des Cordiers-Saint-Marcel, quelques militaires invalides catholiques et protestants. En 1590, ce prince les transporta rue de l'Oursine, dans un hôpital portant le nom de *la Charité chrétienne*, fondé par Nicolas Huel, épier, et abandonné à sa mort. L'édit du 7 juillet 1602 porte que cet hôpital est fondé « pour les soldats et autres personnes qui ont été estropiés et rendus impotents en faisant service de guerre, et ce, en apportant certificats des capitaines et maîtres-de-camp sous lesquels ils auront servi; et à cette maison sont affectés les deniers provenant du reliquat des comptes des hôpitaux, aumôneries, léproseries, maladreries, confréries, et de la recherche des usurpations et aliénations du revenu d'icelles, révision desdits comptes et malversations commises au maniement et administration desdits lieux..... » Diverses communautés religieuses secondèrent les vues du roi en offrant de payer, pour étendre l'obligation d'entretenir un *oblat*, une pension ou rétribution annuelle. Mais les besoins de l'Etat ayant fait changer la destination des sommes payées par les couvents et les abbayes, les malheureux soldats tombèrent dans un dénuement absolu. Louis XIII reprit les anciens projets de son père, et fit construire en 1634, dans le château de Bicêtre, un bâtiment pour y loger les officiers et les soldats mutilés; mais ceux de la religion réformée en furent exclus. A la même époque, ce prince créa la commanderie de Saint-Louis, à Saint-Germain-en-Laye. Louis XIV enfin vint achever ce qu'avaient préparé ses prédécesseurs, en faisant bâtir, en 1664, l'*Hôtel des Invalides* (voir plus bas). On ne pouvait être admis dans cet établissement royal à moins d'avoir servi dans les armées; d'avoir vingt ans de service effectif ou de graves blessures. Les officiers, pour y être reçus à ce titre, devaient avoir deux ans de grade ou être estropiés depuis leur nomination. La base de la dotation de cet établissement fut les oblats ou subventions ecclésiastiques annuelles; mais son insuffisance nécessita la retenue de deux deniers pour livre sur toutes les dépenses de la guerre. On ajouta à ces ressources la franchise pour l'hôtel de tous les objets soumis aux droits dans la ville de Paris. Au moment de sa création, le corps des Invalides fut de 4,000 hommes. Les plus invalides étaient détachés et réunis en compagnies dans les places frontalières, pour y faire un service sédentaire. En 1719, le nombre des invalides était de 10,000

hommes, fractionné en 167 compagnies. En 1748, il atteignit le chiffre de 11,000. Mais comme l'invalidé pouvait à son choix être admis à l'hôtel ou recevoir une pension, on vit bientôt se glisser dans cet établissement une foule d'abus. Beaucoup de grands seigneurs, pour ne point rémunérer les services de leurs valets, les faisaient admettre au nombre des invalides, quoique n'ayant jamais servi; on leur donnait le nom d'*invalides de faveur*. En 1776, on remédia à ce mal qui avait forcément contribué à la création de nombreuses *pensions* à l'extérieur, et on ne compta plus que 8,900 invalides. Nos guerres de la révolution firent augmenter ce nombre. En 1794, on comptait 18,000 invalides à la charge de l'Etat; en 1813, il y en avait 26,000; puis sous la restauration successivement 8, 5, 4, et enfin 3 mille, nombre existant maintenant. — Une ordonnance du 17 juin 1776 disposa que les militaires estropiés, aveugles, amputés ou ayant plus de 70 ans d'âge seraient seuls admis à l'hôtel. En 1790, la prestation des *obéissances* s'éteignit et le trésor fut obligé de combler le déficit. En 1792 parut un nouveau règlement et tous les militaires non estropiés ou caducs, furent réunis en compagnies spéciales portant le nom de *vétérans* (roy. ce mot) et tout-à-fait distinctes des invalides. Une loi de l'an vi fit revivre les retenues qui furent fixées à deux centimes par franc sur toutes les dépenses du matériel de la guerre, et donna lieu à de grands abus. En l'an ix, un arrêté frappa d'une retenue de cinq pour cent au profit de l'hôtel des invalides, les pensions de retraite dépassant 900 fr. — Le nombre des invalides augmentant prodigieusement, on créa, en l'an viii, une succursale à Versailles; mais elle eut peu de durée et fut transportée à Avignon; on en créa bientôt une seconde à Louvain. A la restauration, cette dernière succursale fut transférée à Arras, mais elle fut bientôt après supprimée, et dernièrement l'établissement d'Avignon a été réuni à celui de Paris. Le maréchal Gérard, ministre de la guerre, opéra, en 1830, d'importantes réductions dans le traitement des fonctionnaires. En 1836, le gouverneur signala de graves abus administratifs qui ne cessèrent réellement qu'après la suppression du mode de gestion *par entreprise*, pour revenir à la *gestion directe*, ce qui eut lieu en 1847.

La dépense des invalides revient par jour, pour un officier, à 2 fr.21; pour un sous-officier ou un soldat, à 1 fr.76; pour un tambour, à 1 fr.24. Outre son entretien, chaque invalide reçoit encore quotidiennement le *denier de poche*, dont le chiffre est ainsi fixé : colonel, 1 fr.; lieutenant-colonel, 0,80 c.; chef de bataillon, 0,67; capitaine, 0,33;

lieutenant, 0,27; sous-lieutenant, 0,23; adjudant-sous-officier, 0,20; sergent-major, 0,17; sergent, 0,13; caporal, 0,10; soldat, 0,07; tambour, 0,06. — En congé, l'invalidé a droit à une indemnité de 0,50 c. par jour. — Voici le budget des dépenses des invalides pour 1846 : frais d'administration, 287,370 fr.; solde et entretien, 2,218,189 fr.; bâtiment et mobilier, 130,000 fr.; total, 2,735,559 fr. — Les invalides de l'hôtel, au nombre de 3,000 environ, sont répartis aujourd'hui en quatorze divisions. La première comprend les officiers; onze autres les militaires invalides de tout grade; les treizième et quatorzième des militaires dits *Moines-lays*, lesquels sont des officiers ou autres, qui par leur âge ou leurs infirmités, leurs blessures, sont incapables de se servir eux-mêmes. — L'état-major de l'hôtel des invalides se compose de : un maréchal de France *gouverneur*, un général en activité de service *commandant*; plus un colonel major, huit officiers-majors du grade de capitaine, dix-huit officiers de santé, un autonnier et deux chapelains, et un grand nombre d'officiers et d'adjudants d'administration, sous les ordres d'un intendant militaire. PONTÉCOULT.

INVALIDES DE LA MARINE. Ce fut en 1673 que Colbert fonda cet établissement destiné à assurer l'existence du marin vieux ou infirme. Considéré à un point de vue général, cet établissement est une sorte de tontine assurant les meilleures chances possibles à tous les membres réunis de la grande famille des marins, et se compose de trois caisses : celle des *Prises*, des *Gens de mer* et des *Invalides*, dont l'action combinée a pour unique but de recueillir, de conserver le moindre denier du marin, de le faire fructifier, d'en faire enfin le meilleur emploi possible pendant le cours de sa carrière aventureuse. — La caisse des *gens de mer* recueille l'argent du marin, en son absence ou à son décès, et se charge de faire parvenir ce qu'il en délègue à sa famille, sans frais et sans de vaines formalités. Par ordonnance du 8 octobre 1825, la surveillance de cette caisse est attribuée à une commission de cinq membres. — La caisse des *invalides*, qui s'alimente d'une retenue opérée sur la solde et les gages de tout le personnel de la marine et des colonies, ainsi que du produit non réclamé des deux autres caisses, suffit à pensionner ce nombreux personnel y compris les marins du commerce. Cette caisse distribue de plus, aux marins, avec une grande sollicitude, soit des encouragements, soit des secours annuels qui s'étendent même à leurs familles. Les pensions de toutes natures servies par la caisse des invalides de la marine, s'élevaient, au 1^{er} janvier 1843, au nombre de 25,278,

dont 1,236 au-dessus de 1,000 fr. et 24,042 au-dessous de ce chiffre ; plus les pensions de 2 et 3 fr. par mois, allouées aux enfants en bas-âge et aux veuves des marins demi-soldiers ; ce qui portait le personnel des pensionnés à 31,276. En 1845, la caisse des invalides de la marine possédait 8,036,510 fr. ; les frais de gestion s'élevaient à peine à trois pour cent. — Les charges nombreuses et les ressources assurées de la caisse des invalides de la marine se présentent chaque année dans un parfait équilibre. Il y a un trésorier-général, qui contrôle à Paris la gestion des nombreux agents qui représentent l'établissement dans tous les ports, quartiers, sous-quartiers de l'inscription maritime, aux colonies et sur le continent. A. D. DE P.

INVALIDES (HÔTEL DES). Cet édifice fut construit d'après les ordres de Louis XIV. Les fondations commencèrent le 30 novembre 1670, et quatre ans plus tard l'édifice était déjà en état d'être habité. La construction de l'église commença en 1675 : il fallut trente ans de travaux pour l'achever. Les plans de l'hôtel et de l'église sont dus à l'architecte Bruant, et ceux du dôme à Hardouin Mansard. Dans ces plans l'accessoire l'emporta sur le principal ; au lieu de bâtiments qui n'auraient dû qu'être commodément distribués, solides mais simples, on construisit un palais magnifique. Les étages les plus spacieux furent destinés à des objets de luxe et d'ostentation, à des salles fastueuses, etc., et les invalides, pour lesquels la maison était fondée, furent logés dans les combles. L'Esplanade, qui s'étend depuis la grille jusqu'au quai de la Seine, a 480 mètres de long sur 260 de large. Elle était anciennement décorée d'une fontaine monumentale sur laquelle, durant l'empire, on voyait figurer le lion de Saint-Marc, enlevé à Venise par l'armée française ; il fut retiré en 1815, et la fontaine a disparu. Cette esplanade annonce majestueusement l'édifice, où l'on arrive par une cour extérieure entourée d'une grille et de fossés revêtus de maçonnerie ; elle est munie de pièces de canon. La façade de l'hôtel a 200 mètres d'étendue. Elle est divisée en quatre étages, et percée de cent trente-trois fenêtres, sans compter celles des mansardes. Au centre est la porte, surmontée d'une forme édentée contenant un bas-relief. Au premier étage du pavillon du milieu est la bibliothèque, renfermant 20,000 volumes. Dans les combles sont les plans en relief des principales villes fortes de France. De la porte on pénètre dans une cour dont le plan offre un parallélogramme de 130 mètres de long sur 65 de large. Cette cour est entourée de bâtiments, dont les quatre faces ont deux étages d'arcades qui éclairaient des galeries.

Au centre de la façade du fond est le portail de l'église, décoré de la statue en pied de l'empereur Napoléon. A chaque extrémité de la façade se trouve une porte conduisant dans d'autres cours également entourées de bâtiments. — L'église se distingue par son autel, placé sous une arcade qui communique à une seconde église dite du dôme. Cet autel est orné de six colonnes torses, groupées de trois en trois, dorées, garnies d'épis de blé, de pampres de feuillage portant des faisceaux de palmes qui, en se réunissant, soutiennent un baldaquin surmonté d'un globe et d'une croix. Les figures sont dues aux ciseaux de Vandève et de Conston. L'église du dôme est une construction vaste et magnifique, où l'on a prodigué la richesse, et où les plus habiles artistes ont déployé leur talent. Le sol du dôme est pavé en marbre. Ce dôme a 16 mètres 70 centimètres de diamètre. A travers une ouverture circulaire, pratiquée au milieu de la première coupole, ornée de peinture, de caissons, on voit la seconde coupole, éclairée par des jours que l'observateur ne peut apercevoir, et où le peintre Lafosse a représenté la *gloire des bienheureux*. A l'entour du dôme sont placées des chapelles, sur lesquelles on remarque des sculptures : saint Grégoire, par Le Moine ; sainte Emillienne, par d'Huez ; sainte Silvie, par Caffieri ; sainte Marie, par Pigale ; saint Jérôme, par Adam alné ; sainte Paule, par Mouchi ; sainte Eustachie, sa fille, par Allegrin ; saint Augustin, par Pajon ; sainte Monique, par Houdon ; saint Ambroise, par Falconnet. On admire aussi les toiles de Michel Corneille, restaurées par Doyen ; celles de Boullongne jeune, de Boullanger alné. Le mansolée du maréchal Turenne était placé dans une de ces chapelles, mais les travaux de construction pour le sarcophage de l'empereur Napoléon ont demandé son transfèrement. L'église du dôme a son portail particulier du côté d'une large avenue bordée de quatre rangées d'arbres et d'une longueur de 1,000 mètres ; ce portail a 60 mètres de largeur sur 32 de hauteur, et sert pour ainsi dire de soubassement à l'édifice du dôme, qui a, depuis le pavé jusqu'à l'extrémité de sa flèche, 105 mètres de hauteur (voy. DÔME). Une des prérogatives de l'Hôtel-des-Invalides, est que lorsque le chef de l'Etat entre dans l'hôtel, sa garde est sans fonctions ; les invalides le remplacent. Les étrangers vont ordinairement visiter dans les bâtiments intérieurs la cuisine et sa fameuse marmite, les quatre réfectoires, la pharmacie, l'horloge à équation de Lepaute, la salle du conseil. **PONTÉCOULANT.**

INVENTAIRE. Acte passé devant notaire, et contenant la description ou la désignation de tous les objets dont se compose une succession,

nue donation, etc. Cette mesure conservatoire peut être ordonnée chaque fois que les héritiers exigent, mais souvent elle est prescrite formellement; ainsi sont obligés de faire inventaire : l'héritier qui veut accepter sous bénéfice d'inventaire; la veuve qui veut conserver la faculté de renoncer à la communauté; l'exécuteur testamentaire; l'enfant naturel, le conjoint survivant et l'administration des domaines qui prétendent à une succession; le curateur d'une succession vacante, le tuteur du mineur et de l'interdit, les envoyés en possession provisoire des biens des absents, l'usufruitier pour les meubles sujets à l'usufruit, etc. Il doit encore être fait inventaire des biens mobiliers appartenant ou échéant aux époux, et qui ne tombent pas dans la communauté, des biens des faillis, etc. La loi a, dans la plupart des cas, déterminé le délai dans lequel l'inventaire doit être fait, et quelles sont les personnes qui peuvent le requérir ou y assister. Les formes de l'inventaire après décès sont réglées par les art. 911-944 du Code de procédure. Pour produire tous ses effets légaux, un inventaire doit être fait en forme authentique par deux notaires, ou un notaire assisté de deux témoins; un inventaire sous seing privé serait un simple état des meubles trouvés, et n'aurait d'effets qu'entre ceux qui l'auraient signé. L'inventaire doit indiquer la date et les heures du jour où l'on procède. Il doit contenir en outre 1° les noms, professions et demeure, des requérants, des comparants, des défaillants et des absents, du notaire appelé pour représenter ces derniers, des commissaires-priseurs et des experts. Ces premières énonciations forment l'intitulé d'inventaire qui est signé à part, et qu'il suffit ordinairement de produire pour prouver que l'inventaire a été fait; 2° l'indication du lieu où l'inventaire est fait; 3° la description et l'estimation des effets; cette estimation est faite par des commissaires-priseurs ou des experts; 4° la désignation des qualités, poids et titre de l'argenterie; 5° la désignation des espèces en numéraire ou en billets de banque; 6° la constatation des livres ou registres de commerce; ceux-ci doivent être cotés et paraphés, ainsi que tous les papiers; 7° la déclaration des titres actifs et passifs; 8° la mention du serment prêté, lors de la clôture de l'inventaire, par ceux qui ont été en possession des objets avant cet inventaire, ou qui ont habité la maison dans laquelle ces objets se trouvent, qu'ils n'en ont détourné, ni su qu'il en ait été détourné aucun; 9° la remise des effets entre les mains d'une personne convenue ou désignée par le tribunal. L'inventaire doit être signé à la fin, comme à l'intitulé, et à chaque vacation, par les

parties, les experts, les témoins et les officiers publics (Code de Pr. civ. 941-944). Les honoraires des notaires se comptent par vacations, qui sont de quatre heures au plus et de trois heures au moins. — Les règles précédentes ne sont pas applicables aux inventaires annuels que doivent faire les commerçants et qui, bien que sous seing privé, peuvent servir de preuve en matière commerciale (voy. LIVRES DE COMMERCE).

INVENTION (BREVET D') (voy. BREVETS).

INVERARY. Ville d'Écosse, chef-lieu du comté d'Argyle, à 182 kilom. O. d'Édimbourg; sur le bord N. O. du Loch-Fine. Elle ne compte que 1200 habitants, mais elle est renommée par sa riche pêche de hareng, par son beau château des ducs d'Argyle, par l'ancien et actif commerce de poisson qu'elle faisait avec les Français : de là le nom de *Pointe du Français* (Frenchman's Point) donné à une langue de terre voisine.

INVERNESS. Ville d'Écosse, chef-lieu d'un comté du même nom, à 179 kil. N.-O. d'Édimbourg, à l'embouchure du Ness dans le golfe de Murray, et vers l'extrémité N.-E. du canal Calédonien. C'est une place forte et une belle ville, peuplée de 8 à 9,000 habitants. On y remarque : l'Académie royale, qui est une école estimée; un beau palais de justice, des fabriques de toile, de lin et de chanvre, de lainages, d'étoffes de coton, et un port propre aux bâtiments de 200 tonneaux. Inverness est très ancienne. Elle fut la capitale du royaume des Piets, et l'on trouve dans ses environs plusieurs restes intéressants de monuments druidiques. Sur une colline voisine était le château où Macbeth assassina Duncan. Le fils de celui-ci, Malcolm Canmore, construisit sur la même colline un château qui subsista jusqu'en 1746. Après la révolution de 1668, Inverness avait déchu rapidement; mais depuis 1745, diverses améliorations, et surtout l'établissement du canal Calédonien, l'ont relevée.

Le comté d'INVERNESS, un des plus vastes d'Écosse, se trouve dans le centre de cette contrée, et s'étend d'une mer à l'autre, le long du canal Calédonien, entre le golfe de Murray et l'Atlantique proprement dite, et entre les comtés de Ross, au N., et ceux de Perth et d'Argyle, au S. De ce comté dépendent un grand nombre des îles Hébrides, entre autres Skye, North-Uist, Harris, South-Uist, Benbecula et la partie méridionale de Lewis. Il renferme 1,100,304 hectares et une population de 96,300 habitants (recensement de 1851). Le sol est généralement montagneux et aride; les monts Grampiens y offrent leur plus haut sommet, le

Ben-Nevis. Il y a beaucoup de lacs, entre autres le Loch Ness, le Loch Oich, le Loch Lochy. Les principales richesses du pays consistent en bétail et surtout en moutons à laine estimée. On y exploite du beau granit rouge. La plupart des habitants parlent la langue gaélique. E. C.

INVERTEBRÉS. — Linné avait distribué tous les animaux en six classes qui semblaient se présenter comme des groupes de même valeur, et mettre à égales distances les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles, les Poissons, puis les deux grandes catégories désignées par lui sous les noms *Insecta* et *Vermes*. Lamarck, en 1794, reconnaissant un même type d'organisation dans les quatre premières classes linnéennes, les réunit sous le nom d'animaux *vertébrés*, et les opposa aux classes suivantes, dont il fit une deuxième division générale sous le nom d'*invertébrés*. Cette répartition correspondait à celle des prédécesseurs de Linné, qui donnaient aux vertébrés les noms d'animaux à sang rouge, et aux invertébrés celui d'animaux à sang blanc; dénominations mauvaises, non, comme le pensait Lamarck, parce qu'elles généralisaient trop la signification du mot *sang*, mais parce qu'elles donnaient trop d'importance aux caractères fournis par le fluide nourricier, et parce que, même en admettant cette importance, il y a des animaux prétendus à sang blanc qui ont le sang rouge, comme certaines annélides, ou bien comme quelques mollusques. Lamarck ehoisit judicieusement pour sa division générale du règne et pour la nomenclature qui devait l'exprimer, des caractères et des noms empruntés aux appareils les plus essentiellement animaux, au squelette en particulier, qui appartient à la fois à la locomotion et aux centres nerveux. Mais dans cette répartition des classes de Linné, les animaux vertébrés avaient seuls un caractère positif qui leur servait de ralliement. Les Invertébrés ne se présentaient que comme privés de ce caractère; ce qui ne suffisait pas pour qu'ils formassent un groupe général. Aussi devait-on songer, tôt ou tard, à les rapporter à des types déterminés. C'est ce que fit Cuvier en créant ses quatre embranchements du règne animal, dont le premier réunit aussi les quatre premières classes de Linné, sous le nom d'embranchement des *vertébrés*, tandis que les trois autres se partagent les invertébrés, c'est-à-dire les Insectes et les Vers de Linné.

Cuvier et Lamarck avaient commencé par former de ces invertébrés des groupes classiques, plus naturels, mieux définis et plus nombreux que ceux de Linné, et c'est après ce travail préalable que le premier de ces naturalis-

tes rattacha ces classes nouvelles à ses types généraux des ANIMAUX ARTICULÉS, des MOLLUSQUES et des ZOOPHYTES ou ANIMAUX RAYONNÉS. Des lors la division des animaux sans vertèbres ne figura plus en zoologie comme division proprement dite. Son nom seul est demeuré en usage pour exprimer l'ensemble des classes du règne animal inférieur aux poissons. Ici nous trouvons d'abord les ENTOMOZOAIRES ou ANIMAUX ARTICULÉS, premier type général qui nous offre les Insectes proprement dits ou *Hexapodes*, les *Arachnides* ou *Octopodes*, les *Crustacés*, à la tête desquels se placent les *Décapodes*, dont M. de Blainville fait, avec raison, une classe distincte. Aux Crustacés se rattachent de très près les *Synaloides*, relégués naguère parmi les Infusoires, et la liste des entomozoaires pourvus de pattes articulées doit se terminer par les *Myriapodes*, qui rappellent les Hexapodes par leurs trachées. Puis viennent, après les groupes précédents que Linné réunissait sous le nom général *Insecta*, des animaux articulés qu'il en séparait pour les placer dans sa dernière classe, à cause de l'absence des pattes articulées, nous voulons parler surtout des *Annélides* de Cuvier, les unes munies de membres rudimentaires et de soies, comme les *Néréides*, les autres tout à fait apodes et nues, comme les *Sanguis* et quelques vers intestinaux, les *Ascarides* par exemple. Le type des MOLLUSQUES forme à son tour trois classes générales sous les noms de *Céphalés* ou *Céphalopodes*, de *Paracéphalés*, qui se subdivisent en *Gastéropodes* et *Ptéropodes*, et d'*Acéphalés*, comprenant tous les Bivalves tant lamellibranches que brachiopodes, et les Tuniciers qui nous offrent l'exemple très remarquable d'une circulation alternativement centripète et centrifuge, signalée aux physiologistes par les travaux de M. M. Edwards. Enfin la série des Invertébrés se termine par les animaux rayonnés, auxquels Cuvier applique l'expression assez malheureuse de *Zoophytes*, déjà employée dans d'autres sens par Linné et ses prédécesseurs. Ici encore se dessinent des classes très bien circonscrites : celle des *Echinodermes*, qui comprend les *Holothuries*, les Oursins et les Étoiles de mer; celle des *Acaléphes*, qui réunit provisoirement les groupes assez hétérogènes des Beroës, des Physales, des Méduses et des Vélelles; celle des *Polypes anthozoaires* où se trouvent les Anémones de mer ou Actinies, les Madrépores, les Coraux, les Pennatulés, etc.; celles des *Polypes hydraires*, groupe chez lequel on a surpris, dans ces derniers temps, plusieurs exemples de métamorphoses qui tendent à le faire considérer comme provisoire et représentant l'état de larve des Méduses; enfin les *Epengés*, les *Teuthices*, masses

dont la nature animale est contestée; et les *In/usoires* qui ne sont très probablement encore que des larves d'animaux plus élevés (voy. ce mot). De Blainville proposait de former de ces dernières coupes, en considération des formes au moins provisoires que présentent leurs espèces, un type particulier sous le nom de *Sphérozoaires*; mais dans l'état actuel de la science, la réalité de ce type est très douteuse, même en le réduisant aux êtres qui, tels que les *Spongaires*, ont dans leur premier âge une forme sphérique entraînant un mouvement rotatoire.

II. HOLLARD.

INVESTITURE. Ce mot exprime, en général, la mise en possession d'une dignité ou d'une fonction, et dans le langage féodal, la cérémonie usitée pour mettre en possession d'un fief ou d'un bénéfice. L'investiture ou le droit de prendre possession ne résultait pas de la simple concession d'un titre ou d'un fief, ni même de l'acte authentique qui constatait la nomination; il fallait y ajouter un signe extérieur ou un symbole exprimant la nature du titre ou de l'objet dont on recevait l'investiture. C'est par la réception de ce symbole que la possession était censée acquise et la tradition consommée; mais il n'était remis au titulaire qu'à la condition de prêter foi et hommage au suzerain de qui il obtenait le fief. Ces symboles, fixés par les lois ou par l'usage, étaient de différentes sortes, selon la nature des fiefs pour lesquels on s'en servait. C'étaient par exemple un morceau de terre, une branche d'arbre plantée dans le sol, une bannière, une épée, un bâton, un anneau. Celui qui les avait reçus devait les garder avec soin comme la marque et la preuve de ses droits, et quand le fief devenait vacant, celui qui l'avait conféré s'empressait de se les faire remettre pour empêcher qu'on ne pût entrer en possession du fief dont il devait donner l'investiture. Cet usage féodal s'étendit aux bénéfices ecclésiastiques. Comme les évêchés et les abbayes possédaient, depuis Charlemagne, un grand nombre de terres qui leur avaient été données à titre de fiefs, ou que l'on regardait comme tels, les souverains voulurent, pour cette raison, les assujettir à la loi commune. Ils obligèrent les évêques et les abbés à prêter entre leurs mains la foi et l'hommage féodal, et à recevoir l'investiture. Ils la donnaient aux évêques par la remise du bâton pastoral et de l'anneau, aux abbés par le bâton seul. Quoique ces objets fussent adoptés depuis longtemps comme le symbole de l'autorité spirituelle, les souverains ne prétendaient point, par la cérémonie dont il s'agit, conférer cette autorité; ils entendaient seulement mettre en possession des fiefs et des droits temporels qui s'y trouvaient attachés. Mais la nécessité de

cette investiture soumettait le choix des évêques à leur bon plaisir, et ils en prenaient occasion d'annuler ou de faire changer à leur gré les élections canoniques, de vendre les évêchés et les bénéfices, ou de les donner à des sujets indignes. Ce fut pour ce motif que Grégoire VII résolut d'abolir cette coutume contraire à la liberté de l'Eglise et aux anciennes règles de la discipline. Il publia, dans un concile tenu à Rome en 1075, un décret portant que quiconque, à l'avenir, recevrait un évêché, une abbaye, ou toute autre dignité ecclésiastique de la main d'un laïque ne pourrait en prendre le titre ni en exercer les fonctions, et demeurerait en outre excommunié jusqu'à ce qu'il eût abandonné le poste ainsi obtenu. La même peine fut prononcée contre les princes, les ducs ou autres seigneurs qui oseraient donner l'investiture d'une dignité ecclésiastique. Il confirma ce décret dans un autre concile de l'an 1078, et chargea ses légats de le promulguer dans les royaumes chrétiens. Des décrets semblables furent portés par le pape Victor III, l'an 1087, dans un concile de Bénévent; par Urbain II, dans un concile de Plaisance de l'an 1095, dans celui de Clermont, tenu la même année, et dans un autre tenu à Rome l'an 1099; enfin par le pape Pascal II, dans un concile tenu à Guastalla en 1105, dans un concile tenu à Troyes en Champagne, l'an 1107, et dans plusieurs autres tenus les années suivantes, à Bénévent et à Rome; enfin par les deux premiers conciles généraux de Latran. Le pape Urbain II publia même, dans le concile de Clermont et dans celui de Rome, une défense aux clercs de faire hommage lige, c'est-à-dire de prêter le serment féodal aux princes ou à d'autres laïques, à raison de leurs bénéfices. Mais il fallut bientôt renoncer à maintenir rigoureusement cette défense. Les décrets contre les investitures rencontrèrent eux-mêmes une vive opposition. Ils furent publiés en France l'an 1078, dans un concile tenu à Poitiers par un légat de Grégoire VII; puis renouvelés, comme on l'a vu, dans les conciles de Clermont et de Troyes. Le roi s'opposa d'abord à la réunion du concile de Poitiers, et défendit aux évêques de s'y rendre; mais après une faible résistance, il prit le parti de renoncer aux investitures, et exigea seulement des évêques le serment de fidélité. Le roi d'Angleterre ne céda pas si facilement. Il déclara plusieurs fois qu'il ne consentirait jamais à se déposséder d'un droit dont avaient joui ses prédécesseurs, et il eut à ce sujet de longs démêlés avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui refusait de souscrire à ses prétentions. Il envoya des ambassadeurs à Rome, et employa les prières et les menaces pour obtenir

du pape le maintien des investitures. Enfin, après bien des négociations, il consentit à y renoncer l'an 1106, par suite d'un accord conclu avec le pape, en vertu duquel il pouvait exiger des évêques et des abbés l'hommage à raison des biens temporels de leurs églises. Mais ce fut en Allemagne surtout que les décrets sur les investitures soulevèrent des querelles violentes et opiniâtres. Ils furent une des principales causes des démêlés et des guerres entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV. Ils occasionnèrent les mêmes querelles entre Pascal II et Henri V. Celui-ci s'était mis à la tête d'une révolte contre son père, et avait publié qu'il voulait se soumettre aux décrets du pape. Mais son père étant mort, il ne tarda pas à élever les mêmes prétentions au sujet des investitures, et entreprit de les soutenir par la force. Il se rendit en Italie l'an 1110, avec une puissante armée, négocia d'abord avec le pape, puis le fit prisonnier, et ne le remit en liberté qu'après avoir obtenu de lui une bulle qui lui permettait les investitures. Cette concession du pape Pascal II excita de grands mouvements; les cardinaux s'assemblèrent, et prirent une décision qui la déclarait nulle; un concile tenu à Vienne fit un décret semblable; on alla jusqu'à taxer d'hérésie la concession des investitures; beaucoup de personnes s'élèverent contre le pape dans des lettres ou autres écrits, et menacèrent de se séparer de sa communion. Enfin celui-ci assembla successivement, à Rome, plusieurs conciles où il révoqua sa concession, la déclara nulle, et condamna de nouveau les investitures. Une indignation générale éclata contre Henri V; un grand nombre de conciles tenus en divers pays prononcèrent l'excommunication contre lui; des révoltes éclatèrent en Allemagne, et après avoir lutté quelque temps encore par tous les moyens, il se vit forcé, en 1122, de négocier un accommodement, et de conclure avec Callixte II, un traité par lequel il renonçait aux investitures par la crosse et l'anneau, moyennant que les évêques et les abbés recevaient de lui, par le sceptre, l'investiture des fiefs ou autres droits régaliens. Telle fut la fin de ces querelles qui avaient troublé si longtemps l'Allemagne et l'Italie.

R.
INVOCATION. Ce terme est pris en divers sens. En théologie, l'invocation est l'action de l'âme par laquelle elle appelle Dieu à son secours (voy. CULTE, PRIÈRE). L'Eglise se sert aussi du mot *invocation* pour désigner la prière que nous adressons aux saints, afin qu'ils intercedent pour nous auprès de Dieu (voy. INTERCESSION, etc.). — L'invocation, en littérature, est une prière que le poète, en commençant son ouvrage, adresse à quelque divinité, surtout à sa muse,

pour en être inspiré. L'invocation est propre au poème épique (voy. POÈME, POÉSIE). **FL.**

INVOLUCRE, *involucrum* (bot.). On nomme ainsi en botanique l'ensemble des bractées qui entourent diverses inflorescences. Ce mot s'applique aussi à des enveloppes foliacées d'apparences diverses, parmi lesquelles les plus remarquables sont celles que présentent les capitules des Composées, et l'ombelle générale d'un grand nombre d'Ombellifères. Chez celles-ci, on emploie souvent le nom de *colerette* comme synonyme d'involucre, et l'on donne le nom d'*involucelles* aux petits involucres qui se trouvent à la base des ombellules. L'involucre des Composées fournit de bons caractères pour la distinction des genres, à cause de la diversité qu'il présente quant au nombre et à l'agencement de ses bractées, de ses folioles ou des écailles. Ainsi, on le voit quelquefois unisériel ou formé d'une seule rangée ou série de folioles qui même se soudent quelquefois, par leurs bords, de manière à faire ressembler alors l'involucre au calice propre d'une fleur. Ailleurs il est composé de deux séries ou rangées de bractées, dont l'extérieure semble former comme un calice à la base d'un calice ordinaire; de là est venue la dénomination d'*involucre calicé* qu'on emploie assez souvent pour désigner cette disposition. Plus fréquemment, l'involucre des Composées est formé d'un grand nombre de bractées disposées en spirale autour du capitule et se recouvrant les unes les autres de l'intérieur à l'extérieur, comme le font les tuiles sur un toit. De là la dénomination d'*involucre imbriqué* par laquelle on désigne cette disposition. **P. D.**

IO (myth.). Fille d'Inachos, de Phoronée, d'Iase, de Criase ou de Piren. Jupiter s'éprit d'elle et l'obséda de songes impurs. L'oracle l'engagea à voyager; elle obéit et se trouva métamorphosée en une belle génisse blanche. Junon qui connaissait la passion de Jupiter, la faisait surveiller par Argus aux cent yeux. Mercure tua ce gardien jaloux. Junon alors envoya à la vache un taon qui la tourmenta si cruellement, que dans son exaspération elle prit une course furieuse, traversa la mer Ionienne, puis l'Illyrie, l'Hémus, la Thraee, le Bosphore et l'Asie-Mineure. Elle arriva enfin au Caucase, se mit à parcourir la Scythie, l'Hyrcanie, l'Arménie, la Syrie, et vint tomber mourante entre les sept bras du Nil. Là Jupiter lui fit reprendre sa forme première, et la rendit mère d'Epaphus, roi de Libye, dont les trois descendants sont Egyptus représentant l'Egypte, Agénor la Phénicie, et Danaüs la Grèce. — Io, dont le nom signifie Lune, se confond avec Isis, et parait désigner à la fois la terre et la lune qui, l'une

et l'autre, sont représentées avec un corps tauf-riforme. A. B.

IODE (chim. méd.). Métalloïde découvert en 1818 par M. Courtois, mais dont les propriétés n'ont été bien connues que grâce aux travaux de M. Gay-Lussac. — L'iode est solide à la température ordinaire. Sa forme est lamelleuse; il cristallise en lames rhomboïdales, larges et brillantes, et souvent en octaèdres allongés. Il jouit d'un éclat métallique; sa couleur est le gris-bleuâtre, ce qui lui donne l'apparence de la plombagine ou du carbure de fer. Sa tenacité est très faible; sa pesanteur spécifique est de 4,948, à la température de 17°, et son poids atomique de 789,75. Son odeur est analogue à celle du chlorure de brome. — Il possède à un haut degré les qualités électriques du gaz oxygène; aussi, lorsqu'on soumet une dissolution d'acide iodhydrique à l'action de la pile, l'iode se porte-t-il du côté positif et l'hydrogène du côté négatif.

L'iode entre en fusion à la température de 107°, et en ébullition à environ 180°. Cependant, en raison de sa tension, il se vaporise dans l'eau bouillante. La couleur violette de sa vapeur lui a valu le nom qu'il porte, de *iodée*, qui ressemble à la *violetle*. La densité de cette vapeur est de 8,716.

L'affinité de l'iode pour l'oxygène est assez faible, de sorte qu'il est impossible de combiner ces deux corps dans les circonstances ordinaires; il faut pour cela que l'oxygène soit à l'état de gaz naissant. — On connaît, à l'état de liberté, trois combinaisons d'iode et d'oxygène: l'acide *hepta-iodique*, qui a pour formule IO^7 , l'acide *iodique*, IO^5 ; quelques expériences sembleraient même indiquer en outre un acide *iodéux* équivalent à IO^3 (voy. *iodique*).

L'iode jouit, au contraire, d'une affinité très grande pour l'hydrogène, moindre cependant que celle du brome et surtout du chlore et du fluor, mais assez grande pour l'enlever à un grand nombre de corps et l'absorber à l'état gazeux, lorsque la température est élevée; d'où résulte de l'acide *iodhydrique* (voy. ce mot).

Avec le carbone, l'iode donne un *iodure* liquide, formé de un atome d'iode pour deux de carbone, C^2I . Ce composé est légèrement coloré en jaune, plus dense que l'eau, très volatil, d'une odeur pénétrante et éthérée, d'une saveur sucrée. L'eau en dissout une petite quantité; exposé à l'air, il devient rouge, ensuite brun, ce qui paraît provenir d'un peu d'iode mis en liberté. On le prépare en distillant un mélange intime de parties égales de bichlorure de mercure et de perle de carbone. Bientôt le nouveau corps se produit et se rassemble au

fond de l'eau, avec l'aspect d'une huile humide. On avait cru pendant quelque temps à l'existence d'un *deuto-iodure* de carbone, découvert par M. Sérullas qui lui donnait pour formule C^2I^2 , mais M. Dumas a démontré que ce nouveau corps renfermait en outre de l'hydrogène, c'est l'*iodoborane* des chimistes actuels (voy. ce mot).

L'iode s'unit au phosphore en diverses proportions. La combinaison a toujours lieu avec dégagement de calorique, mais sans lumière (voy. *phosphure*).

Le soufre se combine facilement avec l'iode; avec bien moins d'énergie toutefois qu'avec le phosphore (voy. *Soufre*).

Le chlore forme avec l'iode des composés encore peu connus. Le *protochlorure*, ICH , est liquide, d'une couleur rougeâtre, soluble dans l'eau dont l'éther se sépare sans altération. On le prépare directement avec le chlore et un excès d'iode. Il ressemble assez au brome, soit par l'aspect, soit par les caractères physiques. Son odeur est suffocante. Il tache la peau et la corrode. — Le *perchlorure*, ICH^3 , est solide et cristallisable, d'une couleur jaune, déliquescence, et répand à l'air des fumées blanches qui rappellent à la fois l'odeur du chlore et de l'iode.

Il paraît que l'iode est susceptible de se combiner en deux proportions avec le brome pour donner un *protobromure* solide, et un *deutobromure* liquide et miscible à l'eau.

L'affinité de l'iode pour l'azote est si faible que ces deux corps ne peuvent s'unir qu'autant que l'azote est à l'état de gaz naissant. Il en résulte un *iodure* formé de :

En p. 1 azote 177,03 + 3 iode $3 \times 1578,50$

En a. 1 az. $\frac{177,03}{2} + 3 \text{ iode } \frac{3 \times 1578,50}{2} = AzI^3$.

On l'obtient en mettant, à la température ordinaire, de l'iode en contact avec un excès d'ammoniaque liquide. Alors une portion de l'ammoniaque se décompose à l'instant même, et il se forme, d'une part l'*iodure* d'azote qui se précipite, et de l'autre de l'*iodhydrate* d'ammoniaque qui reste dissous. Ainsi préparé, l'*iodure* d'azote est sous forme d'une poudre noirâtre, énergiquement fulminante, et même détonnant spontanément lorsqu'elle est sèche.

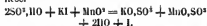
L'iode se combine également avec presque tous les métaux; c'est au mot *Chlorure* que nous renvoyons pour l'étude de ces composés.

L'iode est peu soluble dans l'eau qui n'en retient qu'environ 0,007 de son poids à la température ordinaire; mais il est très soluble dans l'alcool en lui communiquant une teinte brune très foncée. Il exerce sur les corps organiques une action destructive, et colore en jaune l'épiderme,

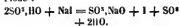
le papier, etc. Cette coloration disparaît sous l'influence d'une augmentation de température, si le contact n'a pas été fort prolongé; dans le cas contraire la matière organique est complètement détruite par la combinaison de l'iode avec l'hydrogène de cette matière pour former de l'acide iodhydrique.

Parmi les propriétés de l'iode, la plus remarquable est de produire, par son contact avec l'amidon, une combinaison bleue qui porte le nom d'*iodure d'amidon*, et qui se décolore sous l'influence d'une température de 70 à 80°, pour reprendre sa teinte bleue naturelle par le refroidissement. Cette propriété caractéristique sert à reconnaître les plus petites proportions d'amidon.

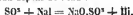
L'iode, découvert d'abord dans le plus grand nombre des fucus qui croissent sur le bord de la mer, a été trouvé depuis dans les éponges, dans plusieurs eaux minérales, dans divers mollusques marins, et notamment dans les eaux mères des salines alimentées par les eaux de la Méditerranée. — On peut se procurer facilement ce corps en décomposant un iodure par le chlore, qui se substitue à l'iode et en détermine ainsi la précipitation; mais il faut avoir soin d'arrêter le dégagement du chlore aussitôt que tout l'iode a été classé, autrement ces deux corps se combineraient ensemble. Le procédé mis le plus ordinairement en usage consiste à décomposer un iodure alcalin, l'iodure de potassium, par exemple, au moyen de l'acide sulfurique et du peroxyde de manganèse.



L'iode est entraîné par la vapeur d'eau et se condense dans les récipients. — On peut aussi retirer l'iode d'un iodure alcalin, en traitant ce corps par de l'acide sulfurique, qui est décomposé en partie et produit de l'acide sulfureux et de l'iode :



Cette réaction est toujours accompagnée d'une certaine quantité d'acide iodhydrique qui se forme aux dépens de l'eau :



L'iode employé dans le commerce est extrait des dernières eaux mères de la soude de varech, qui contiennent de l'iodure, du bromure, du chlorure, du sulfure de sodium, du carbonate de soude, des hyposulfites, des sulfates de potasse, de soude, de chaux, etc. On commence par détruire les hyposulfites et les sulfures en évaporant ces eaux à sec, et en calcinant leur

résidu avec du peroxyde de manganèse qui transforme ces composés en sulfates. On reprend ensuite le résidu de cette calcination par l'eau, et l'on précipite l'iode à l'état de protoiodure de cuivre, en ajoutant dans la liqueur d'abord du sulfate de soude et ensuite du sulfate de cuivre. Le proto-iodure de cuivre, à peine soluble, est lavé, desséché et calciné avec du peroxyde de manganèse, dont l'oxygène transforme le cuivre en bioxyde, qui est fixe, et l'iode mis à nu se dégage.

L'iode est employé dans les laboratoires pour obtenir différentes préparations, et comme réactif, surtout pour reconnaître la présence de l'amidon.

Toutes les préparations d'iodes produisent des effets généraux analogues sur l'économie vivante, et ne diffèrent que par l'intensité de cette action, suivant le degré d'énergie dont elles sont douées, et aussi suivant les doses auxquelles on les administre. Appliquées à l'extérieur, elles stimulent la peau, déterminent des picotements, de la chaleur, de la rougeur, des élancements quelquefois très douloureux, et même, dans certains cas, une inflammation plus ou moins profonde. Mises en contact avec des surfaces ulcérées, elles produisent une excitation beaucoup plus vive et peuvent agir en véritables caustiques. Respirées pendant quelques instants, les vapeurs d'iode produisent ordinairement de l'irritation à la gorge et de la toux. Pris à dose convenable à l'intérieur, l'iode excite directement le tube intestinal, et active l'exercice de toutes les fonctions des diverses parties qui le composent ou sont liées à lui d'une manière quelconque. De là l'augmentation de la sécrétion salivaire, une soif vive, une augmentation de l'appétit, et si l'action tonique est plus vive, des coliques et des évacuations alvines précipitées. Un effet consécutif de l'introduction de l'iode dans l'économie est l'afflux du sang vers la trachée-artère et les poumons, effet pouvant aller jusqu'à une inflammation des plus intenses, s'étendant même jusqu'au pharynx, comme le prouve un sentiment de resserrement et de constriction dans cette région, et souvent aussi jusqu'aux fosses nasales, dont la sécrétion muqueuse est augmentée comme celle des bronches. Poussées plus loin encore, les préparations d'iode donnent lieu à l'ensemble des phénomènes suivants : accélération des battements du cœur, palpitation, toux sèche, insomnie ou rêves fatigants, perte des forces, amaigrissement rapide, enflure des jambes et quelquefois tremblement semblable à celui que provoque le mercure. Poussée plus loin encore, l'influence de

l'iode ira jusqu'à la consommation, et l'on aura tout le cortège de la phthisie nerveuse. Les doses nécessaires pour provoquer de tels résultats sont très variables. 5 à 7 centigrammes d'iode en trois fois par vingt-quatre heures, et cela pendant trois jours seulement, ont amené des résultats désastreux, tandis que d'autres sujets se montrent pour ainsi dire complètement insensibles. — Quant à l'iode pris à doses immédiatement toxiques, il produit des ulcérations sur la muqueuse gastro-intestinale, et assez rapidement la mort à la suite d'une inflammation violente, accompagnée de vomissements et de diarrhée. — Le médecin appelé à remédier à un empoisonnement par l'iode ou ses composés, devra d'abord se hâter d'évacuer le poison en gorgant l'estomac d'une grande quantité d'eau tiède ou de tout autre liquide délayant, et administrer ensuite les opiacés, mais préférablement le chlorhydrate de morphine, en raison de l'action réciproque que le poison ingéré et cette substance paraissent avoir l'un sur l'autre. On combattait ensuite les accidents inflammatoires consécutifs par tous les moyens ordinaires.

C'est à M. Coindet, de Genève, que l'on doit l'emploi de l'iode en médecine. Il faut le considérer comme un remède souverain contre le goitre, sous forme de frictions, et à l'intérieur, en cas d'insuccès de ce premier mode d'application. Les maladies scrofuleuses sont ensuite celles où les préparations iodurées ont le mieux réussi sous quelque forme que ces affections se soient présentées. C'est en raison de cette cause originale que l'on a encore vu les mêmes moyens réussir contre certaines phthisies à leur début. Elles aggraveront toujours, au contraire, les accidents de la maladie confirmée. On a aussi trouvé que l'iode était un puissant emménagogue, ce qui n'a rien de surprenant en raison de son action tonique générale, et aussi de son influence stimulante sur le système d'organe dont l'apathie est ici la cause du mal. Son action efficace contre la leucorrhée s'explique de la même manière. Les maladies syphilitiques cèdent encore très bien aux préparations d'iode, principalement quand elles sont arrivées à ce que l'on appelle l'état constitutionnel. On a également donné l'iode avec succès dans quelques affections nerveuses, telles que la chorée, l'hystérie, etc. ; mais nous ne conseillerons pas de l'administrer dans les paralysies résultant d'une affection cérébrale encore récente. Certaines maladies de peau ont été fort heureusement influencées par ces moyens.

Nous citerons parmi les préparations pharmaceutiques iodées les plus fréquemment mises en usage : la *teinture d'iode*, préparée dans

la proportion de 1 partie d'iode sur 15 d'alcool : 20 gouttes de ce liquide contiennent environ 5 centigr. d'iode pur ; sa dose est de 5, 10, 15 et même 20 gouttes, progressivement, trois fois par jour dans un demi-verre d'eau édulcorée. Cette préparation s'altère promptement. — L'*éther sulfurique ioduré*, dont les proportions sont de 7 centigr. pour chaque gramme de liqueur : 30 gouttes renferment donc environ 5 centigr. d'iode. Les malades n'en supportent guère plus de dix gouttes par dose. — La *pommade iodurée*, composée dans le rapport de 1 partie d'iode pour 8 parties d'axonge.

IODHYDRIQUE (acide), composé résultant de la combinaison de l'iode avec l'hydrogène. L'*acide iodhydrique*, dont la découverte est due à Gay-Lussac, ne se rencontre jamais dans la nature. C'est un gaz incolore, fumant à l'air, d'une odeur forte et irritante, d'une densité de 4,433, soluble dans l'eau, et cette dissolution soumise à l'ébullition laisse dégager beaucoup d'acide gazeux, et distille ensuite intégralement à 128°, lorsque sa densité est de 1,07.

Le gaz acide iodhydrique n'est pas altéré par l'air sec ; mais en présence de l'eau et de l'air, il se décompose graduellement : l'oxygène s'unit à l'hydrogène de l'acide pour former de l'eau, et l'iode devient libre. Une dissolution d'acide iodhydrique, abandonnée à elle-même dans un vase mal fermé, se colore rapidement en brun ; mais cette couleur disparaît ensuite peu à peu, et la liqueur ne présente plus qu'une teinte jaunâtre à peine sensible. Dans ce cas, l'iode se sépare de la dissolution et cristallise souvent en octaèdres volumineux d'une grande régularité. La coloration brune résulte de la propriété qu'a l'iode d'être soluble dans l'acide iodhydrique. La décoloration est due à l'action qu'exerce ensuite l'oxygène sur l'acide iodhydrique : $HI, H+O=HO+2I$.

L'acide iodhydrique est décomposé, par une chaleur rouge, en iode et en hydrogène ; mais quel qu'intense que soit la chaleur, une partie de cet acide échappe toujours à la décomposition. — Le *chlore* et le *brome* le décomposent également en s'emparant de son hydrogène, d'où résulte la mise en liberté de tout l'iode. — Le *mercure*, au contraire, s'empare de l'iode et élimine l'hydrogène. — L'acide iodhydrique, soumis à un froid très vif, a été liquéfié et solidifié. Dans ce dernier état il est incolore, transparent et présente l'aspect de la glace. — L'*acide azotique*, l'*acide sulfurique* et le *sulfate de protoxyde de fer* decouposent l'acide iodhydrique, et donnent un dépôt d'iode. La plupart des métaux s'emparent aussi de cet élément, et font déga-

ger l'hydrogène. — La composition de l'acide iodhydrique est exprimée par la formule HI , d'où résulte que 100 parties sont formées, en poids, de 99,22 iode, et 0,78 hydrogène.

On ne peut préparer l'acide iodhydrique en traitant l'iode de sodium par l'acide sulfurique, parce qu'il se formerait alors un mélange d'acide iodhydrique et d'acide sulfureux. On l'a obtenu en décomposant par l'eau l'iodeure de phosphore, qui se transforme en acide phosphoreux et en acide iodhydrique :



La réaction de l'iode sur le phosphore étant très vive, la préparation de l'iodeure de phosphore présente quelques dangers : aussi faut-il disposer l'opération de telle sorte que la combinaison se fasse lentement, et que la vapeur d'iode agisse seule sur le phosphore humide. On opère dans un tube de verre, étroit, bouché à une de ses extrémités, et portant à l'autre un tube à dégagement. On y place des couches successives de phosphore humide, de verre pilé, d'iode, et l'on chauffe légèrement afin de déterminer la réaction. L'iodeure de phosphore ne se produit ainsi qu'en petite quantité à la fois, et se trouve immédiatement décomposé par l'eau. L'acide iodhydrique qui se dégage ne peut être recueilli ni sur le mercure, qui le décomposerait, ni sur l'eau dans laquelle il est soluble. On doit donc, comme pour le chlore gazeux, le faire arriver dans des flacons remplis d'air sec : l'acide iodhydrique étant plus lourd que ce dernier, le déplace peu à peu et finit par remplir les flacons. — Les proportions employées dans les laboratoires pour cette préparation sont 1 gram. de phosphore, 8 gram. d'iode auxquels on ajoute la quantité d'eau nécessaire pour humecter la couche de verre intermédiaire aux deux corps. Si la proportion de phosphore était plus considérable, il en résulterait de l'hydrogène phosphoré, qui se combinerait avec l'acide iodhydrique pour former un corps volatil auquel on a donné le nom d'*iodhydrate d'hydrogène phosphoré*, et qui a pour formule : PHI^3, HI . — D'après F. d'Arcet on pourrait encore préparer l'acide iodhydrique en faisant chauffer dans un petit ballon des poids égaux d'iode et d'acide hypophosphoreux.

On prépare l'acide iodhydrique liquide en saturant de l'eau avec le gaz obtenu par les méthodes précédentes ; mais on obtiendra cette dissolution avec beaucoup plus de facilité en faisant passer un courant d'acide sulfhydrique dans de l'eau tenant en suspension de l'iode très divisé, qui décomposera cet acide en s'emparant de son hydrogène pour former de l'acide iodhydrique, et il se déposera du soufre :

$\text{I} + \text{HS} = \text{S} + \text{HI}$. Quand tout l'iode a été transformé en acide iodhydrique, on chasse l'excès d'acide sulfhydrique resté dans la liqueur en soumettant cette dernière à l'ébullition.

IODIQUE (ACIDE), IODATES. On connaît à l'état de liberté trois combinaisons d'iode et d'oxygène donnant lieu à autant d'acides : l'acide *hepta-iodique* représenté par IO^7 ; l'acide *iodique* IO^5 ; l'acide *hypo-iodique* IO^3 . Quelques expériences semblent indiquer en outre l'existence d'un acide *iodoux* IO^2 .

L'acide *iodique*, le plus important de tous, est toujours un produit de l'art. C'est à Gay-Lussac que la découverte en est due (Ann. de Chim., t. xci) ; mais Davy est le premier qui l'ait obtenu pur. Il est solide, cristallisable en tables à six faces, soluble dans l'eau ; il rougit d'abord la teinture de tournesol, qu'il décolore ensuite. Sa saveur est très aigre et astringente. Son odeur est à peine sensible ; elle a cependant quelque chose d'analogue à celle de l'iode ; sa densité est plus grande que celle de l'acide sulfurique.

— Il peut exister sous trois états : 1° en combinaison avec un équivalent d'eau ($\text{IO}^5, \text{H}_2\text{O}$). Cet hydrate se dépose à froid d'une dissolution aqueuse concentrée ; 2° en combinaison avec 1/3 d'équivalent d'eau ($\text{IO}^5, 1/3 \text{H}_2\text{O}$) ou ($\text{IO}^5, 1/3 \text{H}_2\text{O}$). On le prépare en maintenant l'acide monohydraté à 130°, jusqu'à ce qu'il ne perde plus de son poids. Il se forme également lorsqu'on mêle l'acide à un équivalent d'eau avec un excès d'alcool anhydre ; 3° à l'état anhydre (IO^5). On l'obtient sous ce dernier état en desséchant à 170° les hydrates précédents.

Soumis à une chaleur inférieure au rouge sombre, l'acide *iodique* se décompose en oxygène et en iode, sans donner d'acide *hepta-iodique*. Exposé au contact de l'air, il n'éprouve aucune alteration. Il est très soluble dans l'eau, mais très peu dans l'alcool, qui le précipite de la dissolution aqueuse.

L'acide *iodique* est très peu stable. Traité par l'acide sulfurique ou l'acide sulfhydrique, il est décomposé et donne un dépôt d'iode. Il peut se combiner avec plusieurs autres acides ; on a plus particulièrement étudié l'action de l'acide sulfurique. Lorsqu'on soumet cette combinaison à l'influence de la chaleur, il se produit de l'oxygène et de l'acide *hypo-iodique* ; il paraît d'après M. Millon, qu'il se forme, en outre, un acide double, particulier, qui pourrait être considéré comme une combinaison d'acide *iodoux* et d'acide *hypo-iodique* ayant pour formule $4\text{IO}^4, \text{IO}^3$.

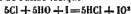
L'action de l'acide *iodique* sur les corps combustibles est très forte ; en effet, chauffé avec le charbon, le soufre, le sucre, les résines, certains métaux très divisés, il donne lieu à une

détonation subite. Il attaque en outre la plupart des métaux, qu'il oxyde, même l'or et le platine, lorsqu'il est en dissolution.

On détermine la composition de l'acide iodique en décomposant par la chaleur l'iodate de potasse, ce qui donne pour sa composition :

$$\begin{array}{l} \text{Iode} \dots 1586,00 \\ \text{Oxygène} \dots 500,00 \end{array} \Bigg\} = 2086,00$$

On peut préparer l'acide iodique en oxydant l'iode par l'acide azotique fumant ; on opère en général sur 1 partie d'iode et 5 parties d'acide azotique, 4 parties d'iode donnent 5 parties 1/2 d'acide iodique. Il faut avoir soin, dans cette préparation, d'enlever préalablement l'acide hypo-azotique qui peut se trouver en dissolution dans l'acide azotique, parce qu'il réduirait facilement l'acide iodique. — On doit à M. Liebig un procédé qui consiste à mêler de l'iode avec 8 fois son poids d'eau et à faire passer du chlore dans la liqueur jusqu'à ce que tout l'iode soit dissous. Il se forme de l'acide chlorhydrique et de l'acide iodique



On sature la liqueur par du carbonate de soude ; on la précipite par du chlorure de baryum, qui produit de l'iodate de baryte, cristallisé, et à peine soluble dans l'eau. Ce sel est mis en ébullition pendant une demi-beure avec l'acide sulfurique étendu, qui le décompose en formant de l'acide iodique et du sulfate de baryte insoluble : 9 parties d'iodate de baryte sec doivent être traitées par un mélange de 2 parties d'acide sulfurique concentré et de 10 à 12 parties d'eau. On amène en consistance sirupeuse, par concentration, la liqueur, qui, au bout de quelques jours, dépose des cristaux volumineux d'acide iodique. — D'après M. Millon, enfin, on prépare très facilement l'acide iodique en traitant l'iodate par un mélange d'acide azotique et de chlorate de potasse ; l'opération se fait sur 40 gram. d'iode, 75 gram. de chlorate de potasse, 1 gram. d'acide azotique et 400 gram. d'eau. L'acide iodique est précipité d'abord à l'état d'iodate de baryte, comme dans le procédé précédent ; ensuite ce sel est décomposé par l'acide sulfurique.

L'acide *HEPTA-iodique*, autrefois appelé *acide hyper-iodique*, a été découvert par Magnus et Ammermüller (*Ann. de chim. et de phys.*, LIII, 92). Il est solide et cristallise sous la forme de prismes rhomboïdaux obliques, inaltérables à l'air. Il se décompose facilement par la chaleur en dégageant des vapeurs d'iode et de l'oxygène. Il est soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther ; sa propriété caractéristique est de former avec la soude un sel basique à peine soluble

dans l'eau. L'acide hepta-iodique prend naissance lorsqu'on traite de l'iodate de soude très alcalin par un courant de chlore : $\text{NaO}, \text{IO}_3 + 3\text{NaO} + 2\text{Cl} = 2\text{NaCl} + (\text{NaO})_2\text{IO}_7$. L'hepta-iodate de soude bibasique est ensuite transformée en hepto-iodate d'argent qui se décompose dans l'eau en un sel basique et en acide hepta-iodique. — On peut aussi faire avec l'hepta-iodate de soude un sel de plomb, et décomposer celui-ci par l'acide sulfurique étendu.

L'acide iodique est susceptible de former, avec la plupart des bases, des sels auxquels on a donné le nom d'iodates. Exposés à une chaleur rouge-obscur, tous sont décomposés, la plupart en laissant dégager de l'oxygène et de l'iode, les autres de l'oxygène seulement. Ils sont tous insolubles ou très peu solubles dans l'eau, à l'exception de l'iodate de potasse et de l'iodate de soude, qui même encore exigent une assez grande quantité d'eau. Aucun ne se dissout dans l'alcool dont la densité est de 0,82.

Les iodates, pouvant être décomposés par le feu, le sont à plus forte raison par les corps combustibles avides d'oxygène. — L'acide *sulfureux* et l'acide *sulfhydrique* s'emparent tour à tour de l'oxygène de l'acide iodique et ces sels, dont ils s'approprient l'iode. Un excès du premier de ces acides fait disparaître le précipité en décomposant l'eau, et en donnant lieu à de l'acide sulfurique et à de l'acide iodydrique. — L'acide *chlorhydrique* en opère aussi la décomposition en donnant naissance à de l'eau, comme avec l'acide sulfhydrique, à un dégagement de chlore, à un sous-chlorure d'iode et à un chlorure. — Le *chlore* est sans action sur les iodates. — Les *acides sulfurique, azotique et phosphorique* n'en exercent à la température ordinaire qu'autant qu'ils enlèvent une portion de base ; c'est ainsi qu'ils peuvent faire passer l'iodate neutre de potasse à l'état de tri-iodate.

Les iodates sont toujours des produits de l'art. On les obtient soit en combinant directement l'acide iodique avec les bases, soit par la voie des doubles décompositions, soit en mettant en contact de l'iode avec l'eau et l'oxyde ; ce dernier procédé ne s'applique qu'à la préparation des iodates alcalins. — Dans les iodates, la quantité d'oxygène de l'oxyde est à celle de l'acide comme 1 à 5, et à la quantité de l'acide lui-même comme 1 à 20,61.

On reconnaît les iodates à la propriété qu'ils ont d'être décomposés par l'acide sulfureux liquide en donnant lieu à un précipité brun-noir, qui, recueilli sur un filtre, séché et projeté sur des charbons ardents, laisse dégager des vapeurs violettes d'iode. Il est vrai que les hepta-iodates produisent des phénomènes sen-

blables; mais tandis que l'iodate d'argent est blanc et inaltérable dans l'eau, l'hepta-iodate à même base est jaune-orangé, et se transforme, par son contact avec l'eau, en acide hepta-iodique, soluble, et en sous-hepta-iodate bibasique, qui est jaune-paille si l'eau est froide, et rouge-brun si l'eau est chaude.

L'acide hepta-iodique jouit également de la propriété de se combiner avec les bases pour former des hepta-iodates se rangeant en deux séries, les hepta-iodates neutres, dans lesquels le rapport des deux quantités d'oxygène de l'oxyde et de l'acide est comme 1 à 7, et les hepta-iodates bibasiques dont l'oxyde renferme les 27 de l'oxygène de l'acide.

ODOFORME (chim.). On désigne par ce nom un composé résultant de la combinaison de l'iode avec le carbone et l'hydrogène dans les proportions respectives exprimées par la formule suivante : $C^4H^4I^4$. Ce corps a été découvert par M. Sérullas, qui lui donna le nom de *hydriodure*, puis celui de *perhydriodure de carbone*, indiquant assez la composition qu'il lui attribuait; mais les expériences de M. Milscherlich le firent considérer comme renfermant du carbone et de l'iode, ce qui lui valut le nom de *deuto-iodure* ou *periode de carbone*, jusqu'à ce que M. Dumas eut démontré sa véritable composition (*Ann. de chim. et de phys.*, t. LVI, p. 122). Il est sous forme d'écaillés jaunâtres, d'une odeur aromatique forte et safranée. Sa saveur est sucrée; sa densité plus grande que celle de l'eau. Soumis à l'action du feu, il se sublime, mais se décompose lorsque la chaleur est trop élevée. L'eau ne le dissout point. Ses dissolvants les plus puissants sont l'alcool et l'éther. C'est en versant peu à peu, dans une dissolution alcoolique d'iode, de la potasse caustique dissoute elle-même dans de l'alcool, et en agitant le mélange, que l'on obtient l'iodoforme. Dès que la couleur de la dissolution d'iode, qui est d'un brun foncé, disparaît, il faut cesser d'ajouter de la solution alcaline. L'iodoforme se dissout en partie. Pour obtenir celui qui reste dans la liqueur, il suffit de concentrer doucement celle-ci et de la laisser refroidir. Bientôt l'iodoforme apparaît sous forme de parcelles jaunâtres que l'on purifie en les dissolvant, comme les cristaux produits d'abord, par une nouvelle dissolution dans l'alcool que l'on soumet ensuite à une évaporation convenable.

L'iodoforme est décomposé par la potasse, et il en résulte un formiate de cette base et un iode de potassium, d'où est venu le nom du corps qui nous occupe.

IODURE (chim.) Ce mot désigne en général les composés neutres, résultant de la combi-

naison de l'iode avec un autre corps. C'est à l'article IODE, et à chacun de ceux qui traitent des différents métalloïdes qu'il est question des iodures métalloïdiques. Nous n'avons donc plus à nous occuper ici que des iodures métalliques.

Ceux de ces composés connus jusqu'ici sont solides, cassants, inodores; plusieurs offrent une teinte foncée; mais l'iodure de plomb est d'un jaune vif, le proto-iodure de mercure vert, et le bi-iodure du même métal d'un rouge-vermillon.

Exposés au feu dans des vaisseaux fermés, quelques iodures, comme ceux d'or et de platine, laissent dégager leur iode; quelques autres, tels que les protoiodures de potassium, de sodium, de zinc, de mercure, se subliment; la plupart entrent seulement en fusion et se prennent, par le refroidissement, en masse cristalline. Mais les phénomènes sont tout autres lorsqu'on joint au calorique le contact de l'air: alors le métal s'oxyde, s'il fait partie des quatre premières sections, et l'iode devient libre; il n'y a guère que les iodures de potassium, de sodium, de bismuth et de plomb qui ne soient point attaqués.

Le chlore et le brome décomposent tous les iodures, ce qui donne lieu à des chlorures et à des bromures, tandis que l'iode se dégage en vapeurs violettes, si l'opération se fait à chaud sur l'iodure en poudre, ou se précipite si l'iodure est en dissolution. Cette réaction du chlore sert à constater la présence de la plus faible proportion d'iodure dans une liqueur; si de plus, l'on ajoute de l'amidon à l'état d'empois, l'iode déplacé réagit alors sur l'amidon pour produire un nouvel iodure de ce dernier corps, remarquable par sa couleur bleue. Il faut bien se garder, dans cette expérience, d'ajouter un excès de chlore; en agissant sur l'iode et sur l'eau, il produirait de l'acide chlorhydrique, qui pourrait agir comme décolorant sur l'iodure d'amidon produit, et aussi de l'acide iodique, sans action sur l'amidon.

L'eau est sans action, du moins bien sensible, sur les protoiodures de plomb, de cuivre, de bismuth, d'argent, et sur les deux iodures de mercure; mais elle transforme le bi-iodure d'étain et le protoiodure d'antimoine en acide iodhydrique, soluble, et en oxydes qui se précipitent. Elle dissout les autres iodures et les laisse se déposer en cristaux, sous l'influence d'une douce évaporation. Les iodures alcalins, ainsi que celui de magnésium, etc., s'humectent même à l'air.

Les iodures se comportent avec les bases salifiables de la manière suivante: la potasse et la soude en dissolution décomposent ceux de

lithium, de baryum, de strontium, de calcium, et en général tous les iodures des cinq dernières sections, en donnant lieu à un iodure de potassium ou de sodium, et à un nouvel oxyde qui, presque, toujours est insoluble et se précipite. C'est aussi de cette manière qu'agissent la lithine, la baryte, la strontiane et la chaux sur presque tous les iodures autres que les iodures alcalins, d'où résulte que la base alcaline et l'iodure décomposé échangent réciproquement l'oxygène et l'iode qu'ils contiennent. La magnésie elle-même donne lieu à des décompositions de cette nature avec les iodures d'yttrium, de glucinium, d'aluminium, et avec un assez grand nombre d'iodures appartenant aux quatre dernières sections. Les chlorures alcalins ont une grande tendance à s'unir aux iodures de ces mêmes sections.

Aucun des iodures alcalins ou terrenx n'est altéré par les acides chlorhydrique, bromhydrique, sulfurux, mais ils sont facilement décomposés par l'acide sulfhydrique ou l'acide azotique concentré : le métal s'oxyde et l'iode se dégage. Il en est de même des iodures des 3^e et 4^e sections, ainsi que de ceux de mercure et d'argent.

Quelques iodures s'unissent à l'acide iodhydrique et forment des iodhydrates analogues au fluorhydrate de fluorure de potassium, au chlorhydrate de bichlorure de mercure, etc.

Les iodures agissent sur les sels de la même façon que les véritables matières salines. Par conséquent, lorsqu'un iodure est insoluble, comme ceux de plomb, d'argent, il se forme et se précipite tour à tour, par le mélange d'une dissolution d'iodure de potassium, de sodium, etc., avec un sel soluble de plomb, d'argent, etc.

Lorsqu'on chauffe un mélange d'iodure en poudre et de bisulfate de potasse, l'iode est mis en liberté et apparaît à l'instant même avec la couleur qui le caractérise.

Enfin les iodures se combinent entre eux, et donnent lieu à des iodures doubles. Tous ces composés, qui s'obtiennent directement, ont peu de stabilité.

Les iodures naturels sont très rares; on n'en connaît guère que deux, celui de sodium et celui d'argent. On obtient ces composés par des procédés divers : — 1^o directement par *métal et iode*. En effet, nous avons vu que beaucoup de métaux sont susceptibles d'être attaqués par l'iode, du moins à une température peu élevée. Quelquefois cette réaction est accompagnée de lumière. — 2^o Par *acide iodhydrique liquide et oxydes ou carbonates*. Ce procédé est en quelque sorte appréciable à la préparation de tous les iodures. — 3^o Par *iode, eau et métaux*. C'est ainsi

que l'on se procure surtout les protoiodures de zinc, d'étain, de fer. — 4^o Par *iodure de fer et bases alcalines*. Ce mode est spécialement suivi pour les iodures radicaux alcalins.

IOENKJÖEPING. Ville de Suède, située sur les bords du lac Wetteru, à 337 kil. S.-O. de Stockholm. Détruite par un incendie, en 1612, elle vit relever ses murs en 1624, par les soins de Gustave-Adolphe. Les monuments qui l'ont illustrée autrefois n'ont laissé aucune trace sur son sol. Les diètes nationales, dont les débats ont si souvent retenti dans son enceinte, ne s'y rassemblent plus. Iöenkjöeping, en un mot, a perdu son antique importance, et bien qu'elle soit toujours le chef-lieu de gouvernement et le siège de la haute cour royale de Gotbie, elle n'est plus comptée en Suède que parmi les villes de troisième classe.

La province dont Iöenkjöeping est la capitale s'étend entre le 56° 58' et le 58° 10' de latit. Elle est bornée au N. par le lac Wetteru et la province de Skaraborg et d'Ostrogöthie, au S. par la province de Wexjö, à l'E. par la province de Kalmar, à l'O. par la province d'Halland et de Wenersborg. Sa population s'élève à 152,000 âmes. Le sol de la province de Iöenkjöeping n'est qu'une succession continuelle de montagnes et de vallées, de lacs et de torrents, de marais et de bruyères. On y rencontre aussi beaucoup de forêts plus ou moins boisées, mais peu de terres arables. En revanche le minerai de fer y abonde. Une de ses productions les plus estimées, est le *fromage des prêtres*, ainsi appelé parce qu'il est fait avec la crème du lait que les paroisses portent encore au presbytère, à certaines époques de l'année.

IOLAS (*myth.*), neveu et ami d'Hercule, l'accompagna dans ses expéditions. Il lui fut particulièrement utile dans son combat contre l'Hydre (*voy. ce mot*), et l'aïda à enlever les boeufs de Geryon. En Egypte, lorsqu'Hercule accablé tombait mourant au milieu d'un désert de sable, Iolas lui présenta une caillotte pour l'odor le rendit à la vie. Après la mort d'Hercule il éleva un tertre en son honneur, lui offrit des sacrifices et devint le tuteur de ses enfants et le chef des Héraclides, et plus tard, quoique vieux, marcha avec eux contre Eurysthée, qu'il tua selon Pausanias, ou, selon d'autres, qu'il fit prisonnier. Les dieux, au moment où se livra la bataille, lui avaient rendu les forces de l'âge viril. Une tradition rapportée par Diodore le représente allant coloniser et civiliser la Sardaigne, et Pausanias dit qu'il mourut dans cette île. Les Grecs et les Siciliens célébraient des fêtes en son honneur; son nom était invoqué dans les serments, et il figure dans le traité

d'Anihal avec Philippe V, roi de Macédoine.

IOLOCHOS. Ville de la Thessalie, sur la côte de l'Archipel, au fond du golfe Pagasétique et au pied du mont Pélion. Elle est célèbre par la naissance de Jason, qui en partit avec les Argonautes pour aller à la conquête de la Toison-d'Or.

IOLOFS, JALOFs ou GHIOLOFS. Peuple de la Nigritie occidentale, qui domine dans cette partie de l'Afrique avec les Mandings et les Peuls. Les Iolofs passent pour les plus beaux des Negres. Les pays qu'ils possèdent formaient un vaste empire qui s'est fractionné en plusieurs petits royaumes gouvernés féodalement par des rois dont le pouvoir se transmettait héréditairement, mais en ligne collatérale. — L'État d'*Iolof* proprement dit a pour capitale la ville de Ouarkhagh, appelée aussi Ouarkor, et située assez avant dans les terres à l'E.-N.-E. du Cap-Vert. Le roi porte le titre de *Bour*. Les autres places principales sont Ndounout, sur le Marigot-Glengher, célèbre par son marché de sel, et le village de Medina, dont les habitants s'adonnent à la teinturerie. — L'État de *Wollo* ou *Ounlo*, voisin de l'embouchure du Sénégal, est soumis à l'influence des établissements français. Son ancienne capitale, Nder, est en ruines, et le *Brak* ou roi fait sa résidence à Daghana, sur les bords du Sénégal. — L'État de *Kayor*, le plus considérable de tous, s'étend le long de la mer jusqu'au delà du Cap-Vert. Ses rois se font appeler *Damel*, et résident tour à tour à Ghighis, capitale de l'État, à Markhay, appelée aussi Makaye et Nougai, et à Nbaoul ou Emboul. Les autres villes importantes sont Mouyt, chef-lieu de la province de Gandiole; Nghiq, chef-lieu de celle de Nghian-Bour, et sur les limites orientales Koky, qui a 5,000 habitants. — L'État de *Baol* a pour capitale Lambaye, qui a enlevé ce titre à Kaha. C'est dans cet État que se trouve l'ancien comptoir français connu sous le nom de Portudal. Le souverain du Baol est appelé *Téym*. — L'État de *Syn*, au S. des précédents a pour capitale Ghiakhaou, résidence du Bour, et pour places principales Ghilas, Ghigolor et Ghionala ou Joul, où les Français avaient autrefois un comptoir. — L'État de *Saloum* dont le roi est nommé *Boar*, a pour capitale Kahon, sur la rivière de Saloum. Une partie des habitants de ce royaume appartient à la famille Mandingue.

ION (*myth.*). Fils d'Apollon et de Créuse, fille d'Erechtee. Créuse devint mère à l'insu de son père, et exposa l'enfant qui fut élevé dans le temple d'Apollon-Delphien. Elle épousa ensuite Xuthus, fils d'Hellen et roi d'Athènes. Celui-ci, affligé de n'avoir pas de postérité, con-

sulta l'oracle qui lui apprit qu'il avait un fils, et lui désigna comme tel Ion, âgé alors de 12 ans. Créuse ne se doutant pas des liens qui l'unissaient à ce jeune homme, n'éprouva pour lui que des sentiments de marâtre, et versa du poison dans la coupe qu'il devait boire en offrant un sacrifice : Ion se préparait à avaler la liqueur fatale lorsqu'une colombe vint y tremper son bec et tomba morte. Créuse allait être mise à mort, lorsque la prêtresse lui fit reconnaître dans Ion le fils qu'elle avait exposé. Xuthus fut maintenu dans son erreur, et la race des Erechtes remonta sur le trône d'Athènes. D'autres ont fait d'Ion le fils véritable de Xuthus. Cette légende a pour but évident de rattacher aux Ioniens l'antique population d'Athènes, ou d'indiquer la fusion de ces deux éléments. Le rôle de la colombe dans cette fable nous rappelle l'opinion de quelques savants qui rapportent le nom d'Ioniens au culte rendu vers le haut Euphrate à la colombe appelée *Ionah*.

IOXIDION, *Ionidium* (*bot.*). Dénomination générique établie par Ventenat pour quelques violettes exotiques et adoptée généralement depuis, quoique la même coupe se trouvât pour ainsi dire établie antérieurement par Vandelli, sous le nom de *Pombalia*. De Gingins, dans son mémoire sur la famille des Violacées, avait voulu rétablir le genre *Pombalia* de Vandelli, comme distinct du genre *Ionidium*, mais Aug. de Saint-Hilaire (*Plant. usuelle des Brésiliens*, n° ix) a prouvé que les caractères assignés aux *Pombalia* se retrouvaient dans plusieurs espèces du genre *Ionidium*. Ce dernier se distingue par les caractères suivants : calice profondément quinquepartite, dont les divisions ne sont ni prolongées au dessous de leur base ni entièrement séparées; pétales au nombre de cinq, périgynes ou plus rarement hypogynes, très inégaux, l'inférieur plus grand, onguiculé, sans éperon, à ongles ordinairement plus large et concave à la base, rétréci au sommet; étamines au nombre de cinq, comme les pétales et alternant avec eux; filets libres ou soudés, le plus souvent courts, quelquefois unis; anthères aplaties, membraneuses au sommet, attachées par la base, immobiles, tournées vers le pistil, biloculaires, et s'ouvrant longitudinalement; les connectifs et les filaments des anthères inférieures le plus souvent munis d'un appendice plus ou moins sensible. Style courbé, épais au sommet et persistant. Stigmate un peu latéral. Ovaire libre, sessile, oligosperme ou polysperme; ovules attachés à trois placentas pariétaux; capsule entourée du calice, uniloculaire, s'ouvrant en trois valves étalées et portant les semences sur le milieu de leur face.

Semences petites, horizontales, ovoïdes, globuleuses, creusées au sommet d'une chalaze orbiculaire et ridée, quelquefois relevées d'un côté d'une ligne proéminente (raphé); ombilic un peu latéral, rarement tout-à-fait terminal; légumen propre double, la partie extérieure crustacée, l'intérieure membraneuse et adhérente à l'endosperme qui est charnu. Embryon axile, droit et presque de la même longueur que l'endosperme; cotylédons planes; radicule tournée vers l'ombilic.

Les espèces du genre *Ionidium* sont en général de petits arbustes rameux, à feuilles alternes, entières et accompagnées de deux stipules à leur base. Les fleurs sont pédonculées et placées à l'aisselle des feuilles supérieures. L'une des espèces les plus intéressantes est l'*Ionidium Ipéacanha*, Ventenat, le *Pombalia Ipéacanha*, Vandel, dont une simple variété avait été décrite par Aublet sous le nom de *Viola Iloubo*. Cette plante croît sur la côte du Brésil, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au cap Frio. Elle se plaît en général dans les lieux bas et sablonneux. Sa racine, grosse à peu près comme une plume à écrire, un peu tortueuse, grisâtre et striée en dehors, blanche en dedans, est connue au Brésil sous le nom de *Poaya da Praia* et remplace le véritable *Ipéacanha* dans les usages médicaux, ce qui lui a valu le nom d'*Ipéacanha blanc*. — Nous citerons encore l'*IONIDIUM POAYA*, plante voisine de la précédente, trouvée dans la province de Minas-Géraes, et dont la racine est employée par les habitants comme un puissant émétique. X.

IONIEN (mode). Dans la musique des Grecs c'était le second des cinq modes moyens, en comptant du grave à l'aigu. Ce mode s'appelait aussi *ionien*, et Euclide le nomme *phrygien grave* (voy. MORG).

IONIENNE (mer), ionium mare. Portion de la mer Méditerranée qui s'étend au sud de la mer adriatique, entre l'extrémité méridionale de l'Italie, les côtes orientales de la Sicile et les rivages occidentaux de la Grèce. Elle comprend entre autres îles, le groupe important connu sous le nom d'*îles Ioniennes*. L'origine de son nom ne s'explique par celui d'aucune des provinces riveraines. Eschyle, dans le *Prométhée*, et Lycophron, dans son poème d'*Alexandra*, le font venir des courses d'Io sur cette mer, et il est possible que la légende d'Io ne soit qu'un tableau allégorique des évolutions primitives des tribus ioniques à l'époque de leur émigration. — Nous voyons dans le *Thesaurus Geograph.* d'Ortelius, qu'on donnait aussi le nom de *mer Ionienne* à la partie de la mer Égée comprise entre la Thrace et le Péloponèse, probablement à cause

de l'ionie asiatique qui s'étendait vis-à-vis. — Eustathe dit qu'on appelait aussi *Ionienne*, la mer qui s'étend depuis Gaza jusqu'à l'Égypte, parce que Gaza portait aussi le nom de *ioné*.

IONIENNES (îles). Petite république sous le protectorat de l'Angleterre, formée en 1815, et composée de sept îles et de plusieurs îlots, dont six des premières dans la mer Ionienne, et la septième dans la mer Égée. Elles peuvent être divisées en trois groupes comprenant, le premier, Corfou et Paxo; le second, St-Maur, Ithaque et Céphalonie; le troisième, l'île de Cérigo et celles qui dépendent de cette dernière. Ces différentes îles s'étendent du 37° 40' au 40° 46' de longit., et du 36° 1' au 39° 46' de latit. N. Leur superficie totale n'est que de 47 milles carrés, avec une population de 250,000 habitants, 6 villes, 20 bourgs et 356 villages et hameaux. Le terrain est généralement montagneux et rocheux. Les sommets les plus élevés de l'île de Zanthée atteignent une élévation de 4,000 pieds. Ces îles possèdent de bons ports et de bons havres, mais pas de rivières, si ce n'est quelques torrents ou ruisseaux dans l'île de Corfou. Le climat est chaud, le sol en moyenne partie calcaire et sec, mais très favorable à la culture de l'olivier, du raisin de corinthe, de la vigne, du coton et des fruits méridionaux. Là où l'arrosage est praticable la terre produit aussi du maïs, du seigle, du froment, de l'orge, mais en quantité insuffisante pour sa nombreuse population. Il n'y a pas de prairies, et pour ce motif l'élevage du bétail est peu important; mais on trouve dans les îles ioniennes beaucoup d'ânes et de chèvres. Les habitants tirent aussi une grande ressource des ruches à miel et des vers-à-soie. Sur quelques îles on fabrique des étoffes de coton et de soie; on distille des liqueurs et des eaux spiritueuses, etc. — Les habitants sont pour la plupart Grecs. Le gouvernement est aristocratique. Le corps législatif se compose de quarante membres choisis pour cinq ans. Le pouvoir exécutif est exercé par un sénat composé de six membres. Le lord-commissaire, envoyé par l'Angleterre, a un lieutenant ou délégué dans chacune des îles principales. Les forces militaires de la république consistent en 2,400 hommes de troupes anglaises, et en quatre régiments de 400 hommes chacun, de troupes nationales. La ville de Corfou est la capitale des îles Ioniennes.

IONIENS, IONIE. Les Ioniens descendaient dit-on d'Ion, fils de Xuthus et petit-fils d'Hellén. Mais Hélien, Xuthus et Ion étant vraisemblablement des noms de tribus, cette étiologie ne peut sérieusement figurer dans l'histoire que comme une légende symbolique, attestant la pa-

renté de rameaux détachés d'une souche commune. Nous ne savons rien de précis sur les pays habités primitivement par les Hellènes Ioniens. A une époque antérieure à celle de l'Exode, on les voit figurer comme tributaires des Égyptiens, dans l'un des hypogées de Beni-Hassan, ce qui donne à supposer qu'une de leurs tribus avait participé à la grande invasion des Hyksos, à moins qu'on n'admette une colonie ionienne établie dès lors dans l'Asie-Mineure. Les écrivains anciens font, il est vrai, partir de l'Attique les Ioniens qui se fixèrent sur les côtes de la Lydie; mais cette émigration hellène n'exclut pas la possibilité d'une colonie ionienne antérieure. Les auteurs sont d'ailleurs en désaccord au sujet de la colonie grecque elle-même. Euripide lui donne Ion pour chef, et les autres Nélée, fils de Codrus, qui après la mort de son père ne pouvait se résoudre à vivre à Athènes en simple particulier. Strabon d'un autre côté, dit que l'établissement des Ioniens grecs dans l'Asie-Mineure n'eut lieu que quatre générations après celui des Éoliens, descendants d'Éolus, frère d'Ion. Les Marbres de Paros enfin, présentent dans le récit de l'émigration ionienne, quatre lacunes qui ne permettent pas d'en tirer grand éclaircissement. Quoi qu'il en soit, des tribus ioniennes étaient répandues dès les commencements de l'histoire positive de la Grèce, sur les rivages orientaux et occidentaux de la mer Egée. Les Ioniens grecs se fixèrent dans l'Attique et fondèrent dans l'Égée, un état qui fut détruit lors du retour des Héraclides. Étroitement unis aux Athéniens et aux Éoliens, ils furent presque toujours en lutte avec les Doriens, auxquels on a supposé une origine différente, bien que les légendes historiques fassent descendre ces derniers de Deucalion et d'Hellen comme les Ioniens eux-mêmes. La famille ionienne se distinguait par une aptitude extrême pour les arts et pour les sciences, et c'est à elle que la Grèce doit la place glorieuse qu'elle occupa dans l'histoire des progrès de l'humanité. Mais cet élan vers la civilisation commençait à peine à se manifester parmi les Ioniens de l'Europe, que déjà ceux de l'Asie pouvaient compter parmi les peuples les plus avancés du monde. Leur commerce était immense; leurs navires chargés des objets d'art dans lesquels ils excellaient, des produits d'une industrie active, et des richesses de la Lydie, sillonnaient la Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar. La ville de Milet en équipait seule plus de cent, et Chios, capitale de l'île du même nom, en possédait à peu près autant. De nombreuses colonies sortaient en même temps des ports de l'Ionie; Milet en lança soixante-quinze, selon

Sénèque, et quatre-vingts, selon Pline; Phocée en fonda elle-même un grand nombre, entre autres celle des Massaliotes (voy. MARSEILLE). La musique (voy. MOSES), l'architecture (voy. ONNES), le dessin, la statuaire, la poésie, la philosophie, étaient cultivés par les Ioniens avec un égal succès; leur langue était le plus doux de tous les dialectes grecs. Dès le ^x^e siècle, suivant les Marbres de Paros, Homère leur faisait entendre cette poésie divine qui ne fut jamais surpassée, ni peut-être même égale. Dès le ^{vii}^e siècle, Thalès fondait à Milet, une des plus célèbres écoles de philosophie, antérieure à toutes celles de la Grèce; Xénophane naissait à Colophon, vers l'an 687; Pythagore à Samos, vers 600; Anacréon à Téos, vers 530; Anaxagore à Clazomène, vers 500; Parrhasius à Ephèse, en 420.

Le pays maritime habité par les Ioniens, était compris dans la Lydie, à l'exception de la portion la plus méridionale qui faisait partie de la Carie. Il s'étendait, selon Ptolémée, entre l'Hermus au nord et le Méandre au sud. Mais cette délimitation n'est pas absolument exacte, puisque la ville de Phocée, située en dehors, appartenait positivement à l'Ionie. Les villes principales de cette contrée étaient : Ephèse, Smyrne, Myus, Milet, Clazomène, Erythrée, Lebedus, Colophon, Priène, Neapolis, Téos et Panionium, au-dessous du mont Mycale, où se célébraient les fêtes solennelles destinées à resserrer le lien fédératif qui unissait toutes les cités de l'Ionie. A cette province se rattachaient, en outre, l'île de Chios, qui n'en était séparée que par un canal étroit, et celles de Samos et d'Icaria. — Les Ioniens, malgré leur prospérité, n'étaient pas destinés à jouir de l'indépendance politique à laquelle pourtant ils aspirèrent toujours. Les rois de Lydie s'emparèrent d'une partie de leurs villes avant Crésus (voy. LYDIE); ce dernier monarque les assujétit toutes, et après sa défaite par Cyrus, les Ioniens passèrent sous la domination persanne. Ils se soulevèrent sous Darius, fils d'Hystapes, et, forts de l'appui des Athéniens, brûlèrent Sardes, la métropole de l'Asie-Mineure. Telle fut l'origine de ces fameuses guerres médiques dont le résultat fut un traité par lequel le roi de Perse s'engageait à respecter l'indépendance des Ioniens et des autres grecs asiatiques (voy. MÉDIQUES [guerres]). Pendant la guerre du Péloponèse, les Ioniens suivirent naturellement le parti d'Athènes, qui exerça sur eux une suprématie tenant souvent de la domination; Sparte l'emporta, et Lyсандre (voy. ce mot) fit peser sur eux la plus affreuse tyrannie. Quelques années plus tard (384), le bon sens traita conclu avec Artaxerxes

• **Muëmon** par le spartiate Antalcidas, fit retomber toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure sous la domination des Perses. Les monarques asiatiques traitèrent d'ailleurs leurs grecs avec une douceur extrême. Ils se contentèrent de leur imposer un léger tribut et leur permirent de se gouverner d'après leurs propres lois, en désignant, pour administrer chaque ville, un citoyen choisi parmi ses habitants, et dont l'autorité devait être fort restreinte. Ces magistrats, il est vrai, devinrent quelquefois de véritables tyrans, qui, protégés par le satrape, empêchaient les plaintes des cités d'arriver aux oreilles du roi. On doit surtout consulter sur les Ioniens, Hérodote, liv. I, V, VI, IX et Pausanias, liv. V, chap. 1, 2, 3, 4 et 5. On trouve dans ce dernier auteur une multitude de faits relatifs aux émigrations grecques dans l'Asie, aux origines des villes ioniennes et une description de leurs monuments, égaux à ceux de la Grèce. A. BONNEAU.

IONIQUE (ORDRE) (roy. ORDRES.)

IONIQUE (secte). Nom donné à la première école philosophique de la Grèce, parce que son fondateur, Thalès, et ses principaux membres, Phérécyde, Anaximandre, Anaximène, même Héraclite et Anaxagoras qu'on y rattache, étaient ioniens. Pour les doctrines de cette école, voir les noms de ces philosophes et GÉNÈSE (philosophie).

IOTES. Des traditions nombreuses font des Iotes les premiers habitants du Nord. C'étaient, suivant elles, des géants hideux et sauvages, répandus, dès les temps les plus reculés, autour des golfes de Finlande et de Bothnie, appelés pour cela *Iotunaland* ou *Iotunham*, pays ou patrie des Iotes. Quand les Ases, compagnons d'Odin, arrivèrent dans ces régions, ils éprouvèrent de la part des Iotes une résistance longue et acharnée. Ils en triomphèrent néanmoins, car, disent les Sagas, les Ases étaient moins puissants que les Iotes en force physique; mais ils les surpassaient en intelligence et en sagesse. Tel est le fait traditionnel, et il est à remarquer qu'à quelque moment que nous considérons les deux races, nous les trouvons toujours en hostilité flagrante. Thor a pour mission de battre les Iotes par la force, Odin par la sagesse et par la science. La Mythologie place les Iotes combattus par Thor au fond d'obscures cavernes ou de trous de rochers; elle dote les Iotes opposés à Odin d'une puissance de magie féconde en toute sorte de maux, ce qui se rattache à cette guerre du bien contre le mal, de la lumière contre les ténèbres, qui fait le fond de la mythologie scandinave. Quelques auteurs, se fondant sur ce que *Iotunham*, leur patrie, était située sur les bords du golfe de Finlande,

les confondent avec les Finnois. D'autres, partageant la même opinion, en allèguent pour preuve l'analogie qui règne entre la magie des Finnois et celle que les Sagas attribuent aux Iotes. Bien que cette opinion, accréditée surtout en Suède et en Allemagne, ait été vivement combattue, même par les savants de Finlande, il nous semble cependant qu'elle est la plus vraisemblable. Mais ce qui nous paraît bien autrement concluant, c'est l'accord parfait des Sagas scandinaves et des runas finnoises, qui attribuent ce même caractère aux Iotes et aux Finnois. LÉOUZON LEDUC.

IPÉCACUANHA (bot.). Ce nom a été successivement donné à diverses plantes d'Amérique, remarquables par leurs propriétés médicinales; mais il appartient plus particulièrement à une espèce de la famille des Violacées, l'*Ipomidium ipécacuanha*, Venten (*Pombatia ipécacuanha*, Vandel.) (roy. IONIBON), et à deux plantes de la famille des Rubiacées, la Psychotrie émétique, *Psychotria emetica*, Mutis (roy. PSYCHOTRIE), et la Céphalide ipécacuanha, *Cephalis ipécacuanha*, Swartz, ou le véritable ipécacuanha du Brésil. C'est seulement de cette dernière plante qu'il va être question dans cet article.

Le genre ipécacuanha, *cephalis*, appartient à la famille des Rubiacées, tribu des Psychotriées, à la pentandrie-monogynie dans le système de Linné. Il comprend des sous-arbrisseaux et des arbrisseaux propres aux parties chaudes de l'Amérique; à feuilles pétioles, ovales, aiguës; à fleurs groupées en capitules terminaux ou axillaires, et accompagnés d'un involucre de deux à huit bractées opposées en croix. Ses principaux caractères consistent : dans un calice adhérent, à limbe très court et divisé en quatre ou cinq dents; dans une corolle en entonnoir, dont le limbe présente quatre ou cinq lobes courts, un peu obtus; dans un ovaire adhérent, à deux loges uniovulées, surmonté d'un style court que termine un stigmate bifide. Le fruit des ipécacuanhas est une baie quelquefois presque sèche, surmontée des restes du calice, et renfermant deux noyaux très durs, monospermes, relevés de côtes saillantes.

L'IPÉCACUANHA OFFICINAL, *Cephalis ipécacuanha*, Swartz (*Callicocca ipécacuanha*, Brot; *Ipécacuanha officinalis*, Arruda), croît naturellement au Brésil sur une très vaste étendue de pays, surtout dans les provinces de Fernambouc, de Bahia, de Matto-Grosso, etc. Les Brésiliens lui donnent le nom de *Poaga*, d'où est venu celui de *Poagero* pour l'homme qui s'occupe de sa recherche et de sa récolte. Il se trouve dans les forêts de ces vastes contrées, assez loin des cours d'eau pour n'être

tre pas exposé à leurs inondations, et principalement sur les points où le sol est un peu élevé, sablonneux et humide. Sa taille est tout au plus égale à celle de nos Daphnés qu'il rappelle un peu par son port. Il croît presque toujours par groupes qui forment des sortes de bouquets lâches et arrondis. Sa tige, légèrement pubescente au sommet, porte des feuilles ovales-oblongues, scabres en dessus, légèrement pubescentes en dessous, accompagnées de stipules divisées en lanières setacées. Ses capitules de fleurs terminent les branches, et d'abord dressés ils finissent par devenir pendants; leur involucre est formé de quatre bractées en cœur. C'est la racine de cette plante qui constitue la plus grande partie de l'ipécacuanha consommé en Europe.

La reproduction du *Cephaelis* se fait de graine; mais dans les lieux où on l'exploite habituellement elle a lieu par un système de bouturage résultant des fragments de la racine que le payero abandonne accidentellement dans le sol. Chacun de ces fragments émet en effet, au bout d'un certain temps, un bourgeon qui devient une nouvelle plante. Ce mode de végétation en bouquets arrondis est probablement aussi la conséquence de ce genre particulier de régénération du *Cephaelis*. De ce fait il s'ensuivrait que l'exploitation de l'ipécacuanha aurait pour effet, contrairement à ce qui ordinairement a lieu dans les cas analogues, de soumettre le *Cephaelis* à une sorte de culture éminemment propre à sa conservation, et l'écueil des forêts vient contribuer encore à cet heureux résultat, en débarrassant la surface du sol des débris végétaux qui s'y accumulent, et qui finissent quelquefois par étouffer les plantes adultes elles-mêmes. — La partie active de la racine du *Cephaelis* est l'écorce.

IPÉCACUANHA (méd.). L'on n'emploie presque exclusivement en médecine, et l'on ne rencontre guère dans le commerce de la droguerie que deux espèces principales d'ipécacuanha. L'*Ipécacuanha annelé* (*cephaelis ipécacuantha*) autrefois connu sous la dénomination moins convenable d'*Ipécacuanha gris*, et l'*Ipécacuanha strié* (*psychotria emetica*).

Telles que le commerce nous les apporte du Brésil, les racines d'*Ipécacuanha annelé* sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, allongées, irrégulièrement contournées. Les plus ordinairement elles offrent de petits anneaux saillants et inégaux, très rapprochés les uns des autres, et environ d'une ligne d'épaisseur, séparés par des enfoncements moins larges. Ces racines offrent un axe ligneux, plus ou moins frêle, et une couche corticale beaucoup plus épaisse. Elles sont compactes, cassantes, lourdes; leur

cassure est brunâtre et manifestement résineuse dans la partie corticale, leur saveur herbacée, un peu amère et assez âcre, leur odeur faible, mais nauséuse, surtout celle de la poudre. — Cette espèce a été divisée, suivant sa couleur, en trois variétés principales: 1° l'*Ipécacuanha annelé brun*, qui est le plus abondant dans le commerce et le plus énergique; on le désigne quelquefois sous le nom d'*Ipécacuanha noir*; 2° l'*Ipécacuanha annelé gris*, dont l'épiderme est d'un gris cendré; 3° l'*Ipécacuanha annelé rouge*.

L'*Ipécacuanha strié* est bien moins répandu dans le commerce, et aussi bien moins énergique que l'espèce précédente. Il ne se rencontre aujourd'hui que très rarement sur les marchés d'Europe, tandis qu'il paraît que c'est pour ainsi dire le seul que l'on emploie au Pérou et dans la Nouvelle-Grenade. Cette racine est striée, cylindracée, le plus souvent simple, de la grosseur d'une plume de cygne, et non rugueuse; elle offre seulement de distance en distance, des espèces d'étranglements ou des intersections circulaires, profondes et éloignées les unes des autres. Son épiderme est d'un brun foncé et offre des stries longitudinales. Sa cassure est brun-noirâtre et peu résineuse. La couche corticale est moins cassante que celle de l'*Ipécacuanha annelé*. Son odeur est presque nulle, sa saveur fade, nullement amère et à peine âcre.

L'*Ipécacuanha* a été l'objet de nombreux travaux chimiques; le meilleur est celui de Pelletier, publié dans le Bulletin de Pharmacie de l'année 1817, et dans lequel est signalée pour la première fois l'*émétine*, alcaloïde auquel l'*Ipécacuanha* doit ses propriétés efficaces. L'*Ipécacuanha annelé* donne à l'analyse environ 16 pour 100 d'émétine, une matière résineuse, des sels, de l'amidon, du ligneux, de la gomme, des traces d'acide gallique et une matière animale. La composition de l'*Ipécacuanha strié* ne diffère sensiblement de celle du précédent que par une proportion d'émétine moitié moindre.

L'*Ipécacuanha*, réduit en poudre et mis en contact avec une membrane muqueuse, n'exerce, si la dose est faible, qu'une action tonique et astringente; mais si la dose est plus considérable et concentrée sur un point limité, l'effet sera une irritation locale. C'est ainsi, par exemple, qu'il devient un sternutatoire puissant par rapport à la pituitaire, et que son inspiration a quelquefois donné lieu à des accidents fort graves de suffocation. Mais c'est surtout comme vomitif que son action est la mieux constatée, et le plus fréquemment mise en usage. L'effet ne se borne même pas toujours à l'estomac, et l'action irritante, en se propageant aux autres parties du canal alimentaire, en fait un éméto-catartique pré-

eient. — C'est en raison de son action tonique et astringente que l'Ipécacuanha a été donné avec avantage dans la diarrhée et la dysenterie avec absence d'inflammation, dans le catarrhe pulmonaire chronique, sur lequel il agit principalement en facilitant l'excrétion des matières épaisses qui s'amaissent dans les bronches et qui, par leur présence et la gêne qu'elles occasionnent, deviennent la cause d'une toux violente; c'est aussi de cette manière qu'il agit dans la coqueluche et le croup. L'Ipécacuanha a encore été administré comme diaphorétique, action dont rendent parfaitement compte, sans qu'il soit besoin d'aucune vertu spéciale, le malaise et la sueur qui accompagnent l'état nauséux ainsi que les vomissements et les efforts même de ceux-ci. Ce sont encore les secousses imprimées dans ce cas à toute l'économie qui peuvent rendre l'Ipécacuanha utile comme emménagogue.

L'Ipécacuanha est administré le plus fréquemment en poudre. La dose, pour obtenir le vomissement, doit être de un gramme à un gramme et demi, quo l'on partage en deux ou trois prises administrées à quinze minutes d'intervalle. Cinq à quinze centigrammes suffisent pour un enfant de deux à quatre ans; la quantité de dix centigrammes en sus pour chaque année d'âge, est en général suffisante. Pour agir comme diaphorétique, la quantité doit être moindre à chaque prise, mais fréquemment répétée: cinq à dix centigrammes toutes les demi-heures, par exemple. — Les pastilles sont, après la poudre, la préparation d'Ipécacuanha dont on fait le plus fréquemment usage. Chaque pastille pèse de quarante à cinquante centigrammes et contient de deux à trois centigrammes d'Ipécacuanha. On prépare le sirop au moyen de l'infusion aqueuse ou du macéré alcoolique. Le dernier procédé donne un médicament beaucoup plus actif, il peut, à la dose de quatre à huit grammes, déterminer le vomissement chez les enfants, auxquels on le donne assez communément dans cette intention. Il en faudrait trente grammes environ pour un adulte. Étendu d'eau ce sirop agit assez bien comme laxatif. L.

IPHICRATE, l'un des meilleurs généraux qu'ait produits la ville d'Athènes, était fils d'un cordonnier, selon Plutarque. Il fit la guerre aux Thraces, rétablit dans ses états Xanthos, alliées Athéniens; battit ensuite les Lacédémoniens, disciplina l'armée perse dirigée par Artaxerxès contre les Egyptiens, fut envoyé au secours des Lacédémoniens contre Épaminondas, dont il paralyssa tous les efforts, et qu'il força de lever le siège de Sparte. Iphicrate montra en toute occasion une habileté consommée, et introduisit les plus heureux changements dans l'équipement

et dans la discipline de l'armée athénienne. Il avait épousé une fille de Coris, roi de Thrace.

IPHIGÉNIE (myth.). Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Lorsque les Grecs se préparaient à aller assiéger Troie, un calme plat les retint sur le rivage. Calchas déclara que pour obtenir une heureuse navigation il fallait immoler Iphigénie. Elle allait être sacrifiée lorsque Diane mit une biche à sa place, et la transporta en Tauride, où elle devint prêtresse de cette déesse à laquelle on immolait dans le pays des victimes humaines. Quelques années après Oreste, son frère, se rendit en Tauride pour enlever la statue de Diane. Il fut pris, et il allait être sacrifié, lorsque sa sœur le reconnut, lui sauva la vie et s'enfuit avec lui. Quelques mythologues prennent Iphigénie pour Diane elle-même qui portait ce nom.

IPS, *Ips* (ins.). Genre de coléoptères pentacères de la famille des Clavicornes, tribu des Peltoides. Il renferme un petit nombre d'espèces à corps déprimé en carré long, à tête grosse: les mandibules ne sont pas semblables: la gauche est tronquée et la droite est symétrique; les antennes sont terminées par une massue presque arrondie. Ces insectes vivent sous les écorces d'arbres: ils contrefont le mort quand on veut les saisir. Le type du genre est l'*Ips* à quatre points, *I. quadripunctata*, Herbst, d'un noir luisant, avec deux taches d'un jaune rougeâtre sur chaque élytre. Dans le nord de la France et de toute l'Europe, on rencontre l'*Ips ferrugineux*, *I. ferruginea*, Lin., qui est allongé, entièrement d'un jaune d'ocre clair, luisant. Il vit sur les pins. L. F.

IPSUS. Petite ville de l'Asie-Mineure, dans la partie orientale de la Grande Phrygie, sur les confins de la Lycaonie. Elle est devenue célèbre par une sanglante bataille que les généraux, successeurs d'Alexandre, se livrèrent entre eux, l'an 301 avant J.-C. (voy. Diodore, XX, 113, et fragments, XXI, 2; Plutarque, Démétrius, 29; Justin, XV, 4.). Séleucus, Lysimaque et Cassandre remportèrent une victoire complète sur Antigone, qui périt dans l'action. (voy. ANTIGONE.)

IRAK-ADJÉMI ou **IRAK-PERSIQUE**, *Beled-et-Djebel* (Pays des Montagnes) des Arabes. Province de Perse, bornée au nord par le Guilan, le Mazanderan et le Tabaristan; à l'est par le Koulistan; au S.-E. par le Kirman; au S. par le Farsistan; à l'O. par le Khouzistan et le Kurdistan; au N.-O. par l'Aderbidjan. Elle a plus de 800 kilom. de longueur du N.-O. au S.-E., et 400 kilomètres dans sa plus grande largeur. Cette province est presque entièrement comprise dans le plateau de la Perse, et répond en partie

à la Grande-Médie et à la Parthie des anciens. Ses cours d'eau les plus importants sont le Kizil-Ouzen, le Bidjar, le Keretch, le Hamadan-Tchnai, le Farkenssan, l'Adji-Sou et le Zendchroud. L'Irak-Adjemi est coupé par plusieurs déserts, mais, partout où l'irrigation est possible, le sol est fertile et bien cultivé; le climat y est en général salubre. Les productions les plus importantes du pays sont le riz, le blé, le talaç, le coton et la soie. Le bois y est très rare, et l'on se sert de fumier pour combustible. Les habitants élèvent beaucoup de bétail et des chevaux d'une grande beauté. On y fabrique du maroquin et des tissus de coton et de soie. Cette province a pour chef-lieu Ispahan, ancienne capitale du royaume; Téhéran, la capitale actuelle, en fait également partie. L'Irak-Adjemi est divisé en six gouvernements ou beglerbeglies, qui tous portent le nom de leur chef-lieu, ce sont : Bourrouguerd, Cazbin, Hamadan, Ispahan, Téhéran et Zendjan.

IRAK-ARABI. Partie S.-E. de la Turquie d'Asie, arrosée par l'Euphrate et le Tigre. Cette contrée forma une plaine vaste et aride, et correspond à la Babylonie de l'antiquité. Actuellement elle fait partie des pachaliks de Bagdad et de Basra. La ville la plus importante de l'Irak-Arabi est Bagdad.

IRAOUADDY. Grand fleuve d'Asie, qui arrose le Tibet et l'empire Birman. Suivant Klaproth, ce fleuve est le même que l'Yarou-Dzangbo-Tchou, et il prend sa source dans le Tibet occidental, par 30° 10' de lat. N., et 79° 35' de long. E.; mais ces faits, quoique fort probables, ne sont pas complètement démontrés. Le cours de l'Iraouaddy est d'environ 3,000 kilomètres, dont une moitié sur le territoire tibétain et l'autre sur le territoire birman. Sa direction générale est d'abord de l'O. à l'E., puis du N. au S. Il reçoit un grand nombre d'affluents et baigne plusieurs villes importantes. Il reçoit quelquefois le nom d'Avā dans la partie inférieure de son cours, et forme à son embouchure un delta marécageux, dont la base est d'environ 200 kilomètres.

IRÈNE. Depuis l'avènement de Léon l'Isaurien (717), jusqu'à la mort de son petit-fils, Léon IV (780), l'empire d'Orient avait été gouverné par des princes iconoclastes. Mais Irène, veuve de Léon IV, qui exerça la régence au nom de son jeune fils, prit à cœur le rétablissement des saintes images, et réussit à le faire décréter par l'Eglise grecque (787). Cette princesse, athénienne de naissance, unissait, à un caractère ambitieux, une grande habileté, dont elle donna la preuve dans cette occasion difficile : car le parti des Iconoclastes dominait dans l'armée, et

se montrait disposé à une lutte ouverte qu'il fallut éluder à force d'adresse. Affermie sur le trône, Irène voulut donner pour épouse à son fils Constantin Porphyrogénète, une fille de Charlemagne, la princesse Rotrude. Déjà un eunuque avait été envoyé pour enseigner le grec à la future impératrice, lorsque la jalousie du pouvoir vint tout-à-coup changer les plans de la régente : elle craignait que l'appui des Francs ne rendit son fils plus maître de l'empire qu'elle, et, dans cette crainte, elle lui imposa un autre choix. Bientôt même elle voulut exiger du sénat et des troupes le serment de n'obéir qu'à elle seule, tandis qu'elle enfermait son fils comme prisonnier dans son propre palais. Mais une révolte militaire fit échouer ces projets, et Irène fut dépouillée du gouvernement qui passa entre les mains du jeune empereur (790). Celui-ci borna, toutefois, sa vengeance à une courte détention, et ne tarda pas à rendre à sa mère, sinon l'autorité réelle, du moins les marques extérieures de la souveraineté. Malheureux, Constantin Porphyrogénète perdit pendant un règne de sept années l'affection des soldats comme celle du peuple. Il s'aperçut enfin du danger qu'il courait, et s'enfuit de Constantinople où déjà les intrigues de sa mère avaient préparé une nouvelle révolution; mais il fut trahi par les siens et livré à cette princesse, que la jalousie et l'humiliation avaient rendue implacable. Elle lui fit crever les yeux (797), et les circonstances horribles de cette vengeance contre nature frappèrent si fort l'imagination des contemporains, qu'on dit d'un historiographe, le soleil en demeura éclipsé pendant dix-sept jours. Irène ne survécut que cinq ans à cet acte de barbarie. Livrée à la merci des chefs ambitieux dont elle s'était servie pour renverser Constantin, elle songea un moment à s'en affranchir par un mariage avec Charlemagne. Mais le bruit des négociations qu'elle avait entamées dans ce but hâta sa perte. Une conspiration se forma contre elle, et on la jeta dans un couvent, tandis que la foule proclamait un nouvel empereur (802). Elle mourut peu de mois après, à Lesbos où elle avait été reléguée.

IRÈNE. Une des planètes télescopiques formant un groupe si remarquable entre les orbites de Mars et de Jupiter. Elle a été découverte à Londres par M. Hind, le 19 mai 1851. M. de Gasparis, de son côté, l'a trouvée à Naples dans la nuit du 21 au 25 mai. Ses éléments approximatifs sont :

Durée de la révolution. (Ans.)	4, 1701
Distance moyenne.	2° 591
Excentricité de l'orbite.	0° 1737
Inclinaison	9° 8' 22"

Longitude du nœud ascendant. 86° 46' 4"

Longitude du périhélie. 177° 19' 10"

IRENÉE (SAINT), deuxième évêque de Lyon et martyr, naquit, selon l'opinion commune, au commencement de l'empire d'Adrien. Il était grec d'origine, mais on ne saurait indiquer avec précision le lieu de sa naissance : il est vraisemblable cependant qu'il vit le jour dans l'Asie-Mineure. Ses parents, qui étaient chrétiens, le mirent, de bonne heure, sous la conduite de saint Polycarpe, disciple des Apôtres et évêque de Smyrne. Le jeune Irénée eut pour son maître une vénération si profonde que, peu content de se pénétrer de sa doctrine et de son esprit, il étudiait toutes ses actions pour former sa conduite sur un si parfait modèle. Les premières années de saint Irénée s'écoulèrent tout entières dans la pratique de la vertu, de la méditation des saintes écritures et l'étude des traditions apostoliques. Irénée n'oublia pas toutefois de développer encore les facultés de son esprit par la lecture des poètes et des philosophes de la Grèce. Cependant saint Pothin, que saint Polycarpe avait envoyé porter la bonne nouvelle dans les Gaules, ne tarda pas à avoir besoin de secours pour son Église de Lyon, encore naissante. Il s'adressa au vertueux évêque de Smyrne, et bientôt Irénée se rendit où l'esprit de Dieu l'appelait. Son arrivée fut pour tous les chrétiens de Lyon comme l'aurore d'un heureux avenir. Saint Pothin éleva le jeune apôtre au sacerdoce. L'hérésie des Montanistes, parvenue en Occident, menaçant d'infecter les chrétiens de la Gaule, les fidèles de Lyon la condamnèrent, et Irénée fut député à Rome, pour y porter par écrit au pape Eleuthère la décision qu'ils avaient prise. Pendant qu'il était à Rome, la persécution contre les chrétiens s'alluma, et quand il revint à Lyon, les fidèles étaient vivement éprouvés. Bientôt saint Pothin fut saisi et jeté dans un cachot, où deux jours après il rendit le dernier soupir. Irénée, que la Providence avait préservé, fut élu à la place de saint Pothin, par le clergé et par le peuple. Lorsque le caractère épiscopal lui eut été donné, il travailla avec zèle à réparer les pertes que la persécution avait fait subir à son Église. Le ciel répandit ses bénédictions abondantes sur des travaux entrepris pour sa gloire. La sollicitude d'Irénée ne se bornait pas à la seule ébrétiété de Lyon ; par ses soins, des églises s'élevèrent dans plusieurs villes voisines. Mais tandis qu'il implantait ainsi le christianisme dans les Gaules, le Gnosticisme, sorti des sanctuaires et des écoles philosophiques de l'Orient, venait d'envahir l'Occident. Saint Irénée s'opposa bientôt à ses

ravages ; dans un livre célèbre, il dévoila et confondit pleinement les erreurs et les rêveries de cette honteuse hérésie. Mais le moment arrivait où Dieu devait récompenser son serviteur de son zèle et de ses fatigues. Septime-Sévère publia, l'an 202, un édit de persécution contre les chrétiens. L'Église de Lyon fut horriblement ravagée. Le sang y coula par torrents, et il ne fut pas possible d'enregistrer le nom ni même le nombre des victimes. Saint Irénée partagea le sort de ses enfants, et mourut en rendant grâces au Ciel de ce qu'il mettait le comble à ses faveurs par celle du martyre.

De tous les ouvrages de saint Irénée nous n'avons que les cinq livres qu'il composa contre les hérésies, sous ce titre : ΕΛΙΧΙΣΣΙ ΚΑΙ ΑΝΤΙΤΡΕΦΗ ΤΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ ΤΗΣ ΛΥΟΝΟΣ. L'érudition qui se trouve dans cet ouvrage est vaste et profonde ; la dialectique en est serrée, pressante, irrésistible. Quant au style, on ne peut le juger, puisque nous n'avons guère du livre contre les hérésies, qu'une traduction latine assez médiocre d'ailleurs.

CANÉTO.

IRIDÉES, *Iridæ* (bot.). Famille de plantes monocotylédones, qui doit son nom au genre *Iris*, le principal de ceux qui la composent. Elle est formée de végétaux herbacés, pourvus d'un rhizome tantôt allongé, tantôt raccourci en bulbe solide ou en tubercules, dont quelques uns présentent une racine fibreuse et vivace. Les feuilles des Iridées sont distiques, ployées en deux sur le milieu suivant leur longueur ; les caulinaires sont engainantes par leur base. Leurs fleurs sont accompagnées d'une spathe, le plus souvent de deux bractées ; elles ont un périanthe adhérent dans le bas à l'ovaire, dont le limbe, régulier ou quelquefois un peu irrégulier, est divisé en six parties pétaloïdes, placées en deux rangs très distincts ; leurs étamines sont au nombre de trois, épigynes, opposées aux trois segments externes du périanthe à la base desquels elles s'insèrent ; à anthères biloculaires, extrorses ; leur ovaire, adhérent, présente intérieurement trois loges dans chacune desquelles les ovules, en grand nombre, s'attachent en deux séries longitudinales le long de l'angle interne ; le style, unique dans le bas, se divise supérieurement en trois branches stigmatifères, quelquefois très développées ou même pétaloïdes. Le fruit de ces plantes est une capsule à trois angles et à trois loges, s'ouvrant par débiscence loculicide pour laisser sortir de nombreuses graines aplaties horizontalement, à test membraneux, à embryon court, placé dans l'axe ou vers un côté de l'albumen qui est charnu, plus ou moins consistant et parfois presque corné.

Les Iridées se trouvent principalement dans

les pays chauds ou tempérés situés en dehors de la zone intertropicale. On les rencontre surtout en très grande abondance à l'extrémité meridionale de l'Afrique. A partir de ces contrées, en quelque sorte moyennes du globe, leur nombre va en diminuant soit vers l'équateur, soit surtout vers les pôles. — Les genres principaux de cette grande et belle famille sont les suivants : *Stagrinthium*, Lin.; *Iris*, Liu; *Tigridia*, Juss.; *Gladolus*, Tourn.; *Iria*, Lin.; *Crocus*, Tourn., etc. — Un grand nombre de ces plantes figurent avec avantage dans nos jardins comme espèces d'ornement, surtout les iris, les Ixies, les Glayeuls, les Safrans, etc. (voy. ces mots). D'autres ont des usages divers, médicaux, économiques, etc.; ainsi le rhizome de divers iris est employé en médecine et dans la parfumerie; les stigmates du safran cultivé fournissent par leur dessiccation la matière si connue sous le nom de safran; le périanthe de certaines iris fournit aux peintres la couleur d'aquarelle à laquelle ils donnent le nom de vert d'iris. R. D.

IRIDINE, *Iridina* (moll.). Genre d'Acéphales, créé par de Lamarck aux dépens des Anodontes, et s'en distinguant dans quelques cas par les crenelures de la charnière, mais pour lequel M. Deshayes a trouvé d'autres caractères, soit dans la forme de l'animal, soit dans la disposition de l'intérieur des valves, qui offrent au côté antérieur trois grandes impressions musculaires nettement séparées. Les lobes du manteau se joignent à la base; leur commissure remonte vers le tiers inférieur de leur longueur, et ce manteau n'est pas seulement perforé à son extrémité postérieure, il se prolonge en deux siphons courts, réunis dans toute leur longueur, et garnis de papilles à leur terminaison; le pied est grand et comprimé, les palpes lobiaux sont triangulaires, etc. — Le nombre des espèces de ce genre est peu considérable; presque toutes proviennent des eaux douces de l'Afrique australe; il en est une cependant que l'on croit des eaux douces de la Chine. — Le type est l'IRIDINE ROUGEÂTRE, *Anodonta rubra*, Lin., qui habite le Sénégal depuis l'île de Tod jusqu'à Galam, et que l'on trouve communément sur les terres basses de la rive du fleuve lorsque les eaux les abandonnent, et qui peut rester à sec pendant un assez long espace de temps sans périr. — Parmi les autres nous citerons les IRIDINE DU SÉNÉGAL (*I. matet*), exotique (*I. exotica* ou *I. uilolica*), du Nil, et *Iridina rustrata*, des eaux du Sénégal.

IRIDIUM (chim.). L'Iridium est un métal découvert en 1803 par Descotils. Ce nom lui vient de la propriété qu'ont ses dissolutions de présenter toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il n'a été rencontré que dans le minerai de pla-

tine où il existe, uni au minerai même et à l'état d'osmium d'Iridium, sous forme de grains isolés et très durs. Le minerai de platine de Nischne-Tagilsk, dans l'Oural, est celui qui en contient le plus; il donne de 3 à 5 p. 00 de son poids d'Iridium pur.

Le procédé d'extraction varie suivant que l'on opère sur l'osmium d'Iridium pur, ou sur l'osmium impur. Dans le premier cas, l'osmium, réduit en poudre, est calciné avec l'azotate de potasse qui se décompose en fournissant de l'oxygène à l'Iridium et à l'osmium; ce qui donne lieu à un sublimé d'acide osmique qui se condense dans le tube, à du bioxyde d'azote qui se dégage, et à un résidu, composé d'osmiat et d'iridate de potasse et d'osmium non attaqué. Ce résidu est introduit dans une cornue de verre, avec un excès d'acide azotique, et chauffé au bain-marie pour décomposer les deux matières salines, précipiter la plus grande partie de l'oxyde d'Iridium et vaporiser l'acide osmique; après quoi l'on verse dans la cornue de l'eau qui dissout l'azotate alcalin et la très petite quantité d'azotate d'Iridium qu'il renferme. La liqueur est d'une belle couleur purpurine peu intense, qui, par l'évaporation pour en chasser l'excès d'acide, devient d'un vert foncé. On peut alors en précipiter l'oxyde d'Iridium, en la chauffant doucement avec du carbonate de soude. Mais l'oxyde obtenu de la sorte n'est pas pur; il retient de l'acide azotique et se trouve mêlé avec de l'osmium d'Iridium qui n'a point été attaqué par l'azotate de potasse, et avec un peu de silice enlevée par la potasse à la porcelaine de la cornue, dans la première opération; aussi, après l'avoir lavé avec soin, doit-on le traiter à chaud par de l'acide chlorhydrique concentré qui attaque seulement le sous-azotate d'Iridium, et il en résulte de l'eau, du chlorure qui se dégage, et du chlorure d'Iridium, soluble et dont la teinte verdâtre brunit peu à peu. On jette alors la dissolution qui précède sur un filtre; on ajoute du chlorhydrate d'ammoniaque à la liqueur filtrée que l'on fait ensuite évaporer jusque à siccité; ce qui donne un sel double de chlorure d'Iridium et de sel ammoniac, que l'on calcine dans un creuset d'argent. Il se dégage du sel ammoniac du gaz chlorhydrique et de l'azote, tandis que l'Iridium reste sous forme pulvérulente. Mais dans cet état, il contient encore une petite quantité d'osmium pour lequel il a une grande affinité, et dont on ne peut le débarrasser qu'en chauffant dans un tube de verre horizontal, au milieu d'un courant de chlorure qui enlève l'osmium et forme avec l'Iridium un chlorure fixe. Après le refroidissement du tube, le chlorure est

remplacé par un courant de gaz hydrogène qui, sous l'influence d'une chaleur modérée, décompose le chlorure d'iridium et rend libre ce métal.

L'osmium impur est toujours mêlé de fer chromé et de fer titané. Il est en petites paillettes brillantes et provient du traitement du minerai de platine par l'eau régale. Après l'avoir calciné avec l'azotate de potasse comme précédemment, on traite à chaud, dans une cornue de verre, par un excès d'oxyde chlorhydrique liquide, le produit qui contient tout à la fois de l'iridate, de l'osmate, du chromate et du titanate de potasse, du peroxyde de fer et de l'osmium non attaqué. On vaporise ainsi l'acide osmique et l'osmate, et l'on transforme les sels à base de potasse et le peroxyde de fer en eau et en chlorure solubles. La liqueur chlorhydrique, concentrée et même épaissie par la distillation, est mêlée avec assez d'eau pour pouvoir être versée sur un filtre ainsi que la matière non dissoute, et, dès qu'elle est égouttée, on lave le résidu avec de l'alcool à 60° centésim., et l'on continue le lavage tant que l'alcool passe verdâtre. Cette opération enlève les chlorures de fer, de chrome, de titane et une petite quantité d'iridium. La masse ainsi lavée, est reprise par l'eau bouillante qui dissout le double chlorure d'iridium et de potassium, et la dissolution est évaporée jusque à la siccité; puis le sel, mêlé avec le double de son poids de carbonate de soude, est chauffé dans un creuset d'argent (un creuset de platine pourrait être attaqué par le chlorure d'iridium), jusque à ce que le mélange commence à fondre. Dans cette calcination, le chlorure d'iridium est décomposé par le carbonate de soude, et de cette réaction résulte du gaz carbonique, qui se dégage, du chlorure de sodium et de l'oxyde d'iridium, qui restent dans le creuset avec le chlorure de potassium. Les sels alcalins sont ensuite dissous dans l'eau, et l'oxyde d'iridium est recueilli sur un filtre. Cet oxyde contient souvent du platine, des oxydes de rhodium, de palladium, et presque toujours de l'oxyde d'osmium. Le platine est enlevé par l'eau régale; par la fusion du résidu avec quatre fois son poids de bisulfate de potasse anhydre dans un creuset bien couvert, on attaque le rhodium et le palladium. Enfin on sépare l'oxyde d'iridium de l'osmium par le chlore, et du chlore qu'il pourrait retenir par l'hydrogène, comme précédemment, et on le réduit par la chaleur.

L'iridium obtenu par l'un de ces deux procédés, est sous forme d'une poudre métallique de couleur grise. C'est de tous les métaux le plus réfractaire, puisqu'il résiste à la flamme du chalumeau à gaz oxygène et hydrogène. On

n'est parvenu à le fondre que par l'action d'une grande batterie électrique; il était alors sous forme d'un globe blanc, très brillant et encore un peu poreux. Sa densité était de 18,68. — L'iridium fortement calciné est inaltérable à l'air, soit à froid, soit à chaud; il n'y a que celui réduit à une douce chaleur par l'hydrogène ou par le chlore, sur lequel s'exerce, dans ce cas, une oxydation sensible lorsqu'on le fait rougir.

Par son union avec l'oxygène, l'iridium forme quatre oxydes :

Le protoxyde est obtenu pur par la digestion, dans une dissolution concentrée d'hydrate de potasse, du protochlorure qui se forme lorsque l'on chauffe l'iridium dans le chlore. Presque tout l'oxyde se rassemble en poudre noire; une petite partie seulement reste dans la liqueur et la colore en pourpre, et quelquefois en bleu pur. Il est vrai que cet oxyde retient encore après avoir été bien lavé, des traces d'alcali, dont on le débarrasse par le contact d'un peu d'acide. — Le protoxyde s'unit très bien à l'eau, et l'hydrate qui en résulte est gris verdâtre et très volumineux au moment de sa précipitation. Il n'abandonne son oxygène que bien au dessus du rouge naissant et se dissout dans les acides, dernière faculté qu'il perd aussitôt qu'il est déshydraté. — Le protoxyde d'iridium est formé de 100 de métal et 8,109 d'oxygène; ce qui donne en proportions et en atomes : 1 d'iridium 1233,2 + 1 d'oxygène, 100 et pour formule IO .

Le sesqui-oxyde, anhydre, est noir comme le protoxyde. Il résiste à la chaleur du rouge naissant, mais il perd tout son oxygène à la température qui fait entrer l'argent en fusion. Le gaz hydrogène le réduit à la température ordinaire. Chauffé légèrement avec le charbon, le phosphore, le soufre, etc., il détonne violemment. Les acides sont sans action sur lui, tandis qu'il s'unit, au contraire, avec les bases salifiables. C'est l'oxyde d'iridium qui se forme le plus facilement; et c'est à ce degré d'oxydation que le métal se trouve porté par sa calcination avec le contact de l'air. Le meilleur moyen de l'obtenir est toutefois de mêler une partie de chlorure double d'iridium sesquichlore et de potassium protochloré avec deux parties de carbonate de potasse, et d'exposer le mélange à la température rouge naissant, dans un creuset d'argent. Le chlorure d'iridium est décomposé par l'oxyde du carbonate de potasse, d'où résulte du chlorure de potassium, du sesqui-oxyde d'iridium et du gaz carbonique. Le chlorure alcalin est ensuite dissous dans l'eau et l'oxyde d'iridium ainsi rendu libre, est enfin débarrassé, par un acide, de la petite quan-

tité d'alcali qu'il contient. — Ce sesqui-oxyde peut s'unir à l'eau, comme le protoxyde, et former un hydrate que l'on obtient en décomposant par une dissolution de potasse ou de soude, la dissolution de sesqui-chlorure d'iridium ou de chlorure double d'iridium sesqui-chloré et de potassium ou de sodium protochloré. Il se précipite en flocons bruns, volumineux, qui contiennent toujours de l'alcali, même après avoir été lavés à grande eau, et qui se dissolvent dans les acides en formant des sels bruns, tellement foncés que la dissolution ressemble à un mélange d'eau et de sang veineux. — Lorsque, au lieu de potasse ou de soude, on emploie de l'ammoniaque pour précipiter le sesqui-oxyde des chlorures d'iridium, cet oxyde retient également de l'alcali; mais alors, desséché et chauffé, il se décompose tout à coup avec une forte secousse. — Le sesqui-oxyde d'iridium est formé de 100 de métal pour 12,163 d'oxygène; ce qui donne :

en pr. 1 iridium, $1233,2 + 1 \frac{1}{2}$ oxygène, 150.
en at. 2 iridium, $2 \times 1233,2 + 3$ oxyg. 300 = 150°.

Le *bi-aryde* n'a pas encore été obtenu pur. Cependant, il forme avec les acides des *arsels* qui ne sont pas précipités par les alcalis. A la vérité, le chlorure double d'iridium bi-chloré et de potassium protochloré laisse déposer un oxyde noir, lorsqu'on le fait bouillir en dissolution avec le carbonate de potasse, mais Berzélius ne regarde ce produit que comme du sesqui-oxyde.

Le *tri-oxyde*, comme le précédent, n'a pas encore été isolé. On l'obtient en faisant chauffer doucement une dissolution de chlorure double d'iridium trichloré et de potassium ou de sodium protochloré, avec du carbonate de potasse ou de soude, lui-même en dissolution. Il y a précipité d'une gelée d'un jaune brunâtre ou verdâtre, qui renferme précisément assez de base alcaline pour que sa dissolution dans l'acide chlorhydrique donne lieu à un double chlorure, jaune à l'état liquide, rouge à l'état solide. Cet hydrate a cela de particulier, que, desséché, il se décompose avec décoloration lorsqu'on l'expose à l'action du feu, ce qui tient à ce que l'eau et une partie de l'oxygène se dégagent tout à coup. Le tri-oxyde d'iridium est formé de 100 d'iridium et de 16,218 d'oxygène, ce qui donne en proportion et en atomes :

1 iridium, $1233,2 + 3$ oxygène $3 \times 100 = 100$.

On avait d'abord considéré comme un oxyde particulier, sous le nom d'*oxyde bleu d'iridium*, un corps qui ne paraît être en réalité qu'un composé de protoxyde et de sesqui-oxyde. On le prépare en versant de l'ammoniaque dans une dissolution de bichlorure d'iridium, et en faisant digérer le mélange à une douce chaleur, jusques

à ce que la majeure partie de l'ammoniaque soit volatilisée. Le composé d'oxyde bleu se dépose presque tout entier, uni à un peu d'alcali qui lui donne la propriété de décrepiter et quelquefois même de détonner par la chaleur. Il se dissout dans l'acide chlorhydrique qu'il colore en beau bleu.

Les métalloïdes unis jusqu'ici à l'iridium sont le carbone, le phosphore, le soufre et le chlore. Les composés auxquels ils donnent lieu n'offrent aucun intérêt. — Ce n'est qu'à une très haute température que l'iridium s'unit aux autres *métaux*. Il forme avec plusieurs de ceux qui sont ductiles, des alliages également ductiles : tel est entre autres, celui d'iridium et d'or. — L'eau est sans action sur l'iridium. — Lorsque ce métal est fortement calciné, les acides ne peuvent le dissoudre; mais lorsqu'il provient du oxyde réduit à une douce chaleur par l'hydrogène, il colore l'eau régale d'une manière sensible. Cette liqueur le dissout beaucoup moins difficilement lorsqu'il est allié à un autre métal, ce qu'il faut attribuer, en partie du moins, à ce qu'il se trouve alors dans un grand état de division.

Les *sels* d'iridium sont à peine connus. — Ceux de *protoxyde* sont en partie d'un vert foncé, et en partie d'un brun verdâtre. — Ceux de *sesqui-oxyde* sont d'un brun très foncé, et les alcalis y forment toujours un précipité brun foncé comme le sel lui-même. — Ceux de *bi-oxyde* sont rouges à l'état de poudre fine, et noirs à l'état cristallin; leurs dissolutions concentrées sont d'un rouge foncé et presque opaque, mais elles prennent une teinte jaune lorsqu'on les étend d'eau. Dans aucun cas, elles ne donnent de précipité par des alcalis. — On ne connaît aucune combinaison du *tri-oxyde* avec un acide; mais on a obtenu un tri-chlorure d'iridium qui se distingue des autres chlorures par sa couleur rose.

L'iridium n'a encore été obtenu qu'en trop petite quantité pour être employé dans les arts, mais ses propriétés physiques et chimiques lui assurent un rang élevé sous ce rapport, comme l'un des métaux les plus durs, et les plus résistants à l'action des produits corrosifs, aussitôt que son abondance et son prix de revient permettent d'y avoir recours.

L. DE LA C.

IRIS (myth.). Fille du titan Thaumas et d'Electre, était la messagère de Junon. Pour descendre sur la terre, elle jetait dans les airs l'arc-en-ciel qui lui servait de pont. Son rôle dans la Thénologie primitive était celui de messagère funeste; c'était elle qui coupait le cheveu fatal des femmes à l'agonie, et elle se confond alors avec Atropos. Plus tard, on en fit la camériste de

Junon, et on lui attribua des ailes brillantes de mille couleurs. On a fait venir son nom de *iris*, parler, annoncer.

IRIS (*min. juv. Verie*). L'iris naturelle n'est autre chose que le cristal de roche dans lequel la nature a placé des *glaces* ou *gergures* qui offrent à l'œil les couleurs variées de l'arc-en-ciel. Cette matière, qui n'a pas de valeur réelle en joaillerie, et qui n'est qu'un objet de curiosité, est quelquefois employée avec succès dans certains bijoux de fantaisie. L'impératrice Joséphine avait une parure de ce genre, d'un fort bel effet, et que l'on a souvent prise pour des opales, tant chacune de ses pierres renfermait de couleurs vives et lançait de feux éblouissants. L'iris artificielle est également du cristal de roche, mais dans lequel les *glaces* ont été produites en frappant légèrement dessus avec un maillet. On obtient quelquefois le même résultat en plongeant certains cristaux taillés dans l'eau bouillante. Mais il est toujours facile de reconnaître les iris naturelles des iris artificielles, en ce que les *glaces* de celles-ci partent de l'un des bords de la pierre, tandis que celles qui sont naturelles sont constamment placées au centre. — Les iris sont toujours taillées en *goutte de suif*, et se sertissent de l'or fin et à biseau. Elles ne sont d'aucune importance commerciale. On rencontre diverses pierres précieuses contenant des *glaces* semblables à celles de l'iris, ce qui leur vaut la désignation de *pierres irisées*.

IRIS *anat. médicale*. L'iris est la cloison membraneuse qui divise la cavité de l'œil en deux portions dites chambre antérieure et chambre postérieure, en formant entre elles un diaphragme rendu incomplet par l'ouverture de la pupille (*v. y. ŒIL*). — Cet organe peut être affecté de piqûres, de plaies simples ou avec perte de substance, lésions qui n'ont de gravité que par les hémorragies et l'inflammation qui peut en être la conséquence, car les solutions de continuité qui les constituent se guérissent seules, même lorsqu'il y a perte de substance, et sans aucun changement dans la vision, à moins que le bord pupillaire ne soit endommagé; ce qui pourrait entraîner une déformation de la pupille. — L'iris contracte quelquefois des adhérences avec les parties environnantes. On a conseillé de briser les brides au moyen d'aiguilles introduites à travers la sclérotique pour celles qui ont rapport avec les organes de la chambre postérieure, et à travers la cornée pour les adhérences antérieures; mais toute facile que soit la manœuvre de l'opération, et encore bien qu'on ait vu celle-ci complètement réussir, il ne faut pas oublier qu'elle expose à

divers inconvénients graves : le déchirement et le décollement de l'iris dans ses parties saines, par l'effort pratiqué pour décoller les adhérences anormales, et le développement d'inflammations violentes, indépendamment de la reproduction des adhérences. La prudence conseille donc de s'en tenir à la seule influence que la belladone exerce sur l'iris. — Le genre de déplacement connu sous les noms de *prolapsus*, de *proci-dence* de l'iris, arrive à l'occasion de toutes les solutions de continuité de la cornée transparente, ainsi que les véritables hernies. On observe dans tous les cas les trois phénomènes suivants : 1° une tumeur de couleur brune et de grosseur variable, entourée d'un anneau blanchâtre à la surface de la cornée; 2° un allongement et un rétrécissement manifeste de la pupille; 3° un prolongement de la surface antérieure de l'iris vers la cornée, au niveau du point malade. Dans le principe, il se joint au déplacement de l'iris une photophobie intense, et un écoulement abondant de larmes brûlantes. Abandonnée à elle-même, la procidence tantôt se resserre, s'affaisse sur l'ouverture qui lui a donné passage, finit par se couvrir d'une pellicule épidermique, et l'inflammation concomitante se dissipe; tantôt, au contraire, elle devient le siège d'un travail particulier : la petite tumeur végétale, se gonfle, se vascularise et prend la forme d'un véritable champignon; tantôt enfin l'ulcération de la cornée continue de s'agrandir; la tumeur formée par l'iris se déchire, et l'œil se vide ou entre en fente purulente. Aussi son resserrement, son occlusion même, sont-ils la conséquence à peu près inévitable de toute procidence de l'iris. Quant au traitement, s'il s'agit d'un prolapsus par lésion traumatique, et que l'inflammation ne soit pas encore survenue, on doit essayer à l'instant même la réduction à l'aide d'un stylet moussé. On a conseillé l'emploi de la belladone en raison des mouvements qu'elle imprime à l'iris; mais il ne faut pas accorder une trop grande confiance à ce moyen. Après quelques heures toute réduction mécanique devient impossible, à cause du travail inflammatoire qui s'établit bientôt, et resserre des lors l'ouverture de la cornée. Le traitement antiphlogistique et narcotique est donc le seul convenable. Plus tard, les collyres résolutifs et astringents seront mis en usage pour faire disparaître la tumeur iridienne; mais si la procidence faisait une saillie considérable, de plus d'une ligne par exemple, ou bien offrait une certaine étendue en superficie, il faudrait en venir à l'excision, ou seulement à la cauterisation, opérée de préférence avec le nitrate d'argent fondu.

L'inflammation de l'iris a reçu les noms d'*iritis*, d'*iridite*. Ses causes les plus spéciales sont tout ce qui exalte la fonction de l'organe de la vue, telles qu'une lumière trop intense, les veilles, les lectures prolongées, etc. Les hommes qui, comme les verriers, travaillent à une lumière vive, accompagnée d'une grande chaleur, y sont plus exposés que d'autres. Le virus syphilitique est aussi regardé comme une cause puissante. — Un seul œil est ordinairement affecté. Le mal débute par une douleur gravative, prolongée et continue au fond de l'orbite, avec larmoiement abondant. Bientôt l'iris se colore en jaune, puis en rouge de plus en plus vif, s'épaissit, prend un aspect fongueux et se contracte en retirant la pupille. On voit se détacher de toute sa face antérieure des filaments cellulaires et floconneux, dont quelques-uns forment parfois au devant de la pupille un réseau assez serré pour intercepter presque complètement la lumière. Les douleurs, de plus en plus vives, s'étendent à une plus ou moins grande partie de la tête, et une réaction générale se manifeste. Souvent les vaisseaux injectés de l'iris se rompent en donnant lieu à un épanchement sanguin dans les chambres de l'humeur aqueuse. Les autres membranes participent presque toujours à l'inflammation, la conjonctive surtout, qui s'injecte en donnant lieu autour de la cornée à une auréole rose. — L'iritis syphilitique présente quelques particularités dans ses symptômes. Ainsi, la douleur, l'impression pénible de la lumière, le larmoiement, sont plus considérables que ne semble le comporter l'intensité de l'inflammation. Il existe presque toujours une douleur fixe et profonde dont le siège paraît être l'os frontal, dans la région du sourcil et la partie antérieure et supérieure du crâne, avec exacerbation prononcée à la fin du jour.

La durée moyenne de l'iritis aigüe est de huit à dix jours. Elle se termine par résolution, par suppuration ou par le passage à l'état chronique. La suppuration peut survenir sous forme d'abcès à l'intérieur de la membrane, ou se former à la surface de celle-ci et s'épancher dans les chambres de l'œil. Dans le passage de l'inflammation à l'état chronique, l'iris demeure souvent contracté, ce qui rétrécit l'ouverture pupillaire; d'autres fois des productions fongueuses se développent à sa surface. Dans un grand nombre de cas, l'iris contracté en outre des adhérences soit avec la cornée transparente, soit avec la membrane cristalline, soit avec les procès ciliaires; ou bien il se trouve déchiré en un ou plusieurs points, ce qui donne lieu à autant de petites pupilles qui troublent la vision. Dans l'iritis syphilitique, il survient

à la circonférence extérieure et au bord pupillaire de la membrane, des excroissances arrondies, rougeâtres ou brunâtres, qui peuvent acquies un volume considérable, et donnent alors lieu à des acideurs graves. Il arrive encore, sous la même influence, que l'iris s'altère ainsi que la cornée et la sclérotique, en donnant lieu à la désorganisation cancéreuse de toutes ces parties.

L'iritis étant, dans tous les cas, une affection des plus graves, un traitement antiphlogistique énergique doit être mis en usage dès le début : saignées générales, même par l'artère temporale; saignées ensuite : révulsifs sur les extrémités inférieures et sur le tube intestinal, tandis que des topiques froids, émollients et narcotiques seront appliqués sur l'œil; repos absolu, diète complète, éloignement de la lumière. Les Anglais et les Allemands font usage, à haute dose, du protochlorure de mercure auquel ils accordent une action toute spéciale. L'iritis syphilitique ne demande pas un traitement particulier pendant la période d'acuité; ce n'est qu'ensuite qu'elle réclame l'emploi des mercuriaux, préférablement sous forme d'un mélange d'ounguent hydrargyrique et d'extrait d'opium, ou d'une solution légère de deutoclaurure, additionnée de laudanum, moyens que l'on applique directement sur l'œil malade. La pommade mercurielle est aussi fréquemment employée dans l'iritis non syphilitique, en frictions sur l'orbite et la tempe. On s'opposera au rétrécissement de la pupille, qui persiste souvent après la guérison de la phlegmasie, au moyen de l'extrait de belladone. Enfin, si un épanchement de pus dans l'œil entraînait de graves inconvénients, il faudrait lui donner issue à travers une incision pratiquée à la cornée transparente; mais s'il ne résulte aucun inconvénient de sa présence, il faut s'abstenir de toute opération, à cause des dangers qui peuvent en résulter. Nous avons parlé plus haut des adhérences qui résultent souvent des conséquences de l'iritis.

IRIS, *Iris* (bot.). Genre de la famille des Iridées, de la triandrie-monoynie dans le système de Linné. Les nombreuses espèces qui le composent sont des herbes pourvues d'un rhizome, tantôt allongé et horizontal, tantôt racourci en forme de bulbe. Elles croissent dans les parties tempérées de l'hémisphère boreal, quelquefois dans les lieux aquatiques. Leurs feuilles sont distiques et plées longitudinalement en deux sur leur ligne médiane. Leurs fleurs, généralement grandes et belles, présentent des couleurs extrêmement variées. Elles se distinguent par leur périanthe à trois divisions externes, grandes, étalées ou rabattues, tandis que

les trois internes sont plus petites et dressées ; par leurs trois étamines libres ; enfin par leur style dont les trois branches sont très développées, pétales, et portent les vrais stigmates à leur face inférieure dans une sorte de repli, qui les fait paraître comme bilobées.

L'IRIS DE FLORENCE, *I. florentina*, Lin., se trouve naturellement dans les parties les plus méridionales de l'Europe et dans le nord de l'Afrique. C'est une belle plante, haute de 6 à 8 décimètres, remarquable par ses grandes fleurs blanches, sessiles, portées au nombre de une à trois sur une hampe qui dépasse les feuilles. On la cultive communément dans les jardins. Son rhizome aromatique a une odeur de violette lorsqu'il est sec, ce qui le fait employer fréquemment dans la parfumerie. De plus, le principe âcre qu'il renferme lui donne des propriétés excitantes qui le font employer en médecine, soit à l'extérieur sous forme de poudre et de pois à cautère, soit à l'intérieur comme évacuant et diurétique.

L'IRIS D'ALLEMAGNE, *Iris germanica*, L., est très connue sous les noms vulgaires de *Flambe* ou *Flamme*. C'est une grande et belle plante, très commune dans plusieurs parties de l'Europe. Ses longues feuilles sont sensiblement courbées en faux, et dépassées par la hampe qui porte plusieurs très grandes et très belles fleurs violacées. Quoique ayant une odeur désagréable à l'état frais, le rhizome de cette espèce prend par la dessiccation une odeur assez analogue à celle du rhizome de l'iris de Florence pour que la fraude le substitue quelquefois à celui-ci. Le périanthe de ses fleurs sert avec celui de l'iris de Sibérie à la préparation du vert d'iris. — Dans les jardins on a obtenu depuis quelques années un grand nombre de belles variétés de cette plante, et le nombre de ces gains s'accroît chaque jour par l'effet des soins des horticulteurs. Ces variétés présentent une grande diversité de nuances, depuis le bleu-violacé, plus ou moins intense, jusqu'au blanc et au jaune. Elles sont de pleine terre.

L'IRIS NAIN, *Iris pumila*, Lin., vulgairement nommée *petite flambe*, est une jolie plante, haute seulement de 1 à 2 décimètres, avec laquelle on fait de très jolies bordures. Sa floraison est précoce. On en possède plusieurs variétés de teintes diverses.

Les trois espèces que nous venons de signaler ont les trois grandes divisions de leur périanthe barbuës vers leur base, ainsi que plusieurs autres iris plus ou moins répandues dans nos jardins, telles que l'iris de SWERT, *Iris Suerthii*, Lam. ; l'iris de SUZE, *Iris Suesiana*, L., vulgairement nommée *iris tigrée*, *iris deuil*.

Ces mêmes divisions sont au contraire imberbes dans les deux espèces indigènes qui suivent.

L'IRIS DES MARAIS, *Iris pseudacorus*, L., grande et haute plante commune dans les lieux humides et marécageux, facilement reconnaissable à ses fleurs d'un beau jaune, et à ses longues feuilles, qui égalent ou dépassent la hampe.

L'IRIS PUANTE, *Iris foetidissima*, L., vulgairement nommée *iris gigot*, à cause de l'odeur de son rhizome qui rappelle celle d'un gigot rôti avec une pointe d'ail, croît naturellement dans les endroits frais et couverts. Ses fleurs sont de grandeur moyenne, de couleur violacée-rougeâtre, mêlée de pourpre et de jaune. Elle est remarquable par la belle couleur rouge de ses graines qui se montrent à nu lorsque la capsule s'ouvre et étale entièrement ses valves. On cultive cette plante dans nos jardins, surtout la variété à feuilles rubanées de blanc qui produit un effet. — Dans cette même catégorie des iris à périanthe imberbe, reurent quelques espèces fréquemment cultivées pour l'ornement des jardins, telles que :

L'IRIS XIPHON, *Iris xiphium*, L., originaire du midi de l'Europe. Elle est reconnaissable à son rhizome raccourci en bulbe, à ses feuilles linéaires, canaliculées, à sa hampe feuillée, et à l'étrétesse des divisions de son périanthe. La culture spéciale qu'en font plusieurs horticulteurs en a donné un grand nombre de variétés à peu près de toutes les nuances.

L'IRIS XIPHOIDE, *Iris xiphoides*, Ehrh., de même origine, à rhizome également raccourci et conformé en bulbe, mais à divisions externes du périanthe beaucoup plus larges que dans l'espèce précédente, a aussi donné un grand nombre de variétés d'un très bel effet.

Nous citerons encore, comme appartenant à la même catégorie : — l'iris de SIBÉRIE, *Iris Sibirica*, L., à fleurs bleues, violacées, roussâtres et veinées vers la base de leur périanthe ; — l'iris SPURIA, L., à belles fleurs bleues-violacées, remarquable par la forme spatulée des divisions externes de leur périanthe ; — l'iris PERSICA, L., petite espèce à fleur solitaire, lavée de bleu sur un fond blanc.

P. P.

IRIS. Planète télescopique faisant partie du groupe des astéroïdes. Elle a été découverte à Londres par M. Hind, le 13 août 1847. Les éléments de son mouvement elliptique sont :

Durée de la révolution. (Ans.)	4, 8748
Distance moyenne.	2° 883
Excentricité de l'orbite.	0° 4319
Inclinaison —	4° 37' 12"
Longitude du nœud ascendant.	251° 40' 48"
Longitude du périhélie.	26° 10' 12"

IRKOUTSK. Gouvernement de la Sibérie, s'étendant entre le 51° et le 74° de la latit. septentrionale, le 112° et 208° de long. orientale, dans une longueur de 3,610 werstes (1,150 lieues), d'Occident en Orient, et une largeur de 2,630 werstes du midi au nord. Il est borné par la mer glaciale, le pays des Tchoukitchis, l'Océan-Pacifique, la Mongolie, la Daourie chinoise, les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk. Les lles Kouriles et Aléoutes en font également partie. Cette vaste contrée est presque partout remplie de montagnes très hautes, couvertes de bois et très riches en mines. Les principaux fleuves qui l'arrosent sont l'Olenek, la Lena, un des plus grands fleuves connus, l'Indigirka, la Colyma, l'Anadyr, le Kamtschatka, l'Oklota et le Chilkla. C'est aussi dans ce gouvernement que se trouve l'immense lac Baïkal, qui reçoit la grande rivière de Salenga, et donne naissance à l'Angara. Les parties du gouvernement d'Irkoutsk situées au midi et au nord de celui-ci, sont les plus fertiles et les mieux cultivées. Toute la partie septentrionale ou polaire est au contraire inculte et sauvage; les arbres mêmes ne sauraient y croître. Le gouvernement d'Irkoutsk fournit les plus riches fourures de zibelines, de renards, de petits-gris et autres animaux rares. Dans les montagnes de Nerchinsk il y a des mines d'argent et de plomb. Dans les vallons, on trouve beaucoup de lacs salés qui fournissent du sel excellent. Le règne végétal est abondant dans le midi du gouvernement où le climat est assez tempéré, mais les autres parties éprouvent des froids très rigoureux, et bien que l'été y soit excessivement chaud, de courte durée, la terre n'y dégele jamais au delà de deux pieds de profondeur. Plus loin les glaces sont éternelles; aussi les cadavres que l'on y enterre restent-ils des siècles entiers sans se décomposer. On évalue la population à environ 600,000 âmes, la plupart russes.

La ville d'IRKOUTSK, capitale de ce vaste gouvernement et chef-lieu de district, est située au confluent de l'Irkoutsk et de l'Angara, au 52° 18' de latit. N., et au 122° 13' 30" de long. orient. C'est la résidence du gouvernement et le siège d'un archevêché. Elle n'a été fondée qu'en 1652. Ses rues sont droites, larges, et ornées de beaucoup de belles habitations privées. Au centre s'élève un très beau marché couvert (gostinoldwar), Irkoutsk possède huit églises, deux couvents, un séminaire, un gymnase, une école de navigation, une école japonaise, où des maîtres de cette nation enseignent la langue du pays. Cette ville fait un commerce très considérable avec la Chine, et c'est là que se fait l'assortiment des pelleteries que l'on tire de la côte N.-O.

de l'Amérique, et des provinces septentrionales de la Russie. Il y a des fabriques de drap, de chandelles, de maroquin, de glaces, de savons; des distilleries d'eau-de-vie, des tanneries, une verrerie, etc. La population monte à environ 30,000 âmes.

SCHAYÈS.

IRLANDE. Cette Ile, appelée *Ireland* par les Anglais, et *Erin* dans l'ancienne langue du pays, est la plus grande de l'Europe après l'Angleterre. Elle est située entre 7° 12' et 12° 40' de longit. O., 51° 18' et le 55° 23' de latit. septent. Son nom à l'Angleterre, elle forme avec celle-ci et l'Ecosse le royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Elle compte, sur une superficie de 130 milles carrés, 23 cités (villes), 103 boroughs (bourgs) et 2,436 paroisses, et est divisée en quatre provinces, Leinster, Munster, Ulster et Connaught, avec 32 comtés subdivisés en 252 baronnies. Le sol, généralement uni, est très fertile, excepté dans les endroits occupés par les marais et les tourbières connus sous le nom de boghs. Le climat, nébuleux et humide, est cependant meilleur que celui de l'Angleterre; les étés y sont moins chauds et les hivers plus doux. Les côtes de l'Ile sont basses à l'E., inégales au S. et à l'O., et au N. bordées de rochers basaltiques parmi lesquels se fait remarquer la célèbre chaussée des géants. Elles sont entrecoupées par les golfes de Bantry, Dingle, Galway, Clew, Sligo, Donegal, Swilly et autres. L'Irlande est arrosée par un grand nombre de lacs, de fleuves et de rivières, parmi lesquels on distingue le Shannon, remarquable par la beauté de ses rives, le Barrow, le Slaney, la Boyne, la Banu, la Colmare, le Bandon, la Lée, la Liffey, le Hain, le Blacwater, etc. Aucune des montagnes ne s'élève à plus de 3,000 pieds. Les principales sont les montagnes de Longfields, Dougal, Mayo, Galway, Sugar-Coaves, Wicklaw et Kerry. Les productions naturelles sont à peu près les mêmes que celles de l'Angleterre; mais il y a moins de mines de houille et de métaux, à l'exception du fer, et presque point de bois. Le climat et la nature du sol sont très favorables à l'élevé du bétail. L'Ile nourrit surtout une immense quantité de pores dont la chair constitue, avec les pommes de terre, la principale nourriture du peuple. En tête des différentes branches d'industrie figure la fabrication des toiles, dont l'exportation s'élève à une valeur de plus de 4 millions de livres sterling par an. Sur une étendue de 66 m. g. l'Irlande n'a pas moins de 160 ports de mer, dont les plus importants sont ceux de Cork, Crookhaven, Berhaven, Bantry, Shannon, Galway, Ballinakill, Newport, Broadhaven, Sheephaven, Belfast, Carrick-Fergus, Sangford, Dublin, Waterford, Kinsale. Les re-

censements successifs de la population ont donné les résultats suivants, remarquables à tous égards :

1821 — 6,801,827 habitants.

1831 — 7,767,401 »

1841 — 8,175,124 »

1851 — 6,515,794 »

En 1849 encore les catholiques formaient les 81 centièmes de cette population. Le reste se composait d'anglicans et de dissidents, surtout presbytériens, descendants des colons anglais et écossais qui s'établirent en Irlande depuis Henri VIII. Cette partie de la population, qui habite principalement le nord, est riche et industrielle. Son culte est le seul qui soit rétribué par l'État (voy. ANGLICANISME). La langue officielle et des classes aisées est l'anglais, mais dans les campagnes on parle encore l'ancienne langue irlandaise (voy. GALLES). La capitale est Dublin, résidence du vice-roi. Les principales villes sont : Cork, Limerick, Belfast, Galway, Waterford, Londonderry, Drogheda, Kilkenny. L'Irlande a un budget spécial qui monte environ à 100 millions de francs en recette et à autant en dépense.

Il est peu de pays dont l'histoire offre un aussi vif attrait que celle de l'Irlande, et qui soient dignes comme elle d'exciter l'intérêt à des titres si divers. L'Irlande a conservé de nombreux souvenirs mythologiques et héroïques des temps antérieurs au christianisme, et des traditions d'une importance majeure pour l'histoire des peuples primitifs. Quand elle fut convertie à la foi chrétienne et tant qu'elle resta libre, la foi et les lettres y fleurirent avec plus de sève et de fécondité que partout ailleurs. Enfin, depuis que l'Angleterre lui a imposé un joug, il n'est pas d'histoire plus douloureuse que la sienne. — L'Irlande fut peuplée par son rameau de la grande famille celtique, qui, dans les temps primitifs, occupa toute l'Europe occidentale. Cette antique race des *Gaëls* se mêla dans la suite avec d'autres peuples de civilisation analogue, que des migrations successives amenèrent sur le sol irlandais; mais l'histoire de ces migrations est fort obscure, et malgré les recherches nombreuses dont elle a été l'objet (voir l'*Histoire de l'Irlande* de Thomas Moore), on n'est pas parvenu jusqu'ici à concilier parfaitement les données diverses que fournissent l'antiquité classique, la tradition poétique des Bardes irlandais et les monuments de la langue et de l'art national. C'est de l'Espagne que semblent être venus les premiers habitants de l'Irlande. Mais, ce qui est incontestable, c'est que des rapports suivis s'établirent entre cette île et les colonies phéniciennes et carthaginoises de

l'Espagne, qui ont laissé de nombreuses traces de leur passage dans la langue et sur le sol irlandais, et que, grâce à ces rapports, les anciens connaurent mieux l'Irlande que la Bretagne même. Ils l'appelaient *l'Ile Sacrée*, ce qui prouve que la religion y était en grand honneur, et *Ierne* ou *Hibernie*, d'un mot celtique qui indiquait sa position occidentale. Suivant les traditions nationales, il vint d'abord en Irlande un fils de Japhet; puis, du temps de Jacob, une colonie de Némédiens, partis du Pont-Euxin. La troisième colonie fut celle des Belges (*Firbolgs*) qui furent remplacés plus tard par les Tuatha de Danaan, originaires des côtes de Norvège et de Danemark. Enfin arrivèrent les Scythies ou Scots, qui après de grandes conquêtes en Égypte, en Asie et dans le nord de l'Europe, passèrent en Espagne et de là en Irlande, où ils fondèrent, sous la conduite de Milésius, une grande dynastie nationale qui fleurit pendant plus de deux mille ans. Quoi qu'il en soit de ces traditions, il est certain que les Scots formaient, à l'époque où le christianisme fut introduit en Irlande, une partie importante de la population, et avaient envoyé déjà des colonies dans l'Écosse, à laquelle ils donnèrent leur nom. Quant aux Belges, il est hors de doute qu'ils envahirent l'Irlande quelques siècles avant l'ère chrétienne.

Les Romains avaient dédaigné la conquête de l'Irlande, et il s'y était conservé des croyances, des mœurs et une organisation sociale tout-à-fait semblables à celles des Celtes de la Gaule et de la Bretagne, lorsque saint Patrice y apporta le christianisme (422). Nulle part la foi chrétienne ne se propagea aussi rapidement et ne jeta des racines aussi profondes. Les chefs, les druides et le peuple se montrèrent également prompts à embrasser la religion nouvelle, et en peu d'années, l'Irlande fut convertie sans l'effusion du sang d'aucun martyr. Saint Patrice avait fondé le siège épiscopal d'Armagh, et établi dans cette ville une école ecclésiastique sur le modèle de laquelle d'autres s'élevèrent dans toutes les parties de l'Irlande. Bientôt toute la science ecclésiastique sembla s'être réfugiée dans cette île qui, seule, avait échappé à l'invasion des barbares; plus de huit cents saints en moins de deux siècles lui valaient le titre de *l'Ile des Saints*; des étudiants de toutes les parties de l'Europe fréquentaient ses écoles; elle envoyait elle-même au dehors des missionnaires nombreux, parmi lesquels nous ne citerons que saint Colomba, l'apôtre de l'Écosse; saint Colomban, qui se fixa en France; saint Gal, fondateur du fameux monastère de ce nom, en Suisse; enfin c'était en partie à l'aide de moines et de prêtres irlandais que Charlemagne essayait

de restaurer les lettres; et sous Charles-le-Chauve, l'Irlandais Scot Érigène contribuait à fonder la scolastique. — Cette période florissante de l'histoire irlandaise dura pendant le vi^e et le vii^e siècle. Vers le viii^e, il se manifesta un déclin sensible que l'anarchie politique ne tarda pas à précipiter. L'organisation sociale de l'Irlande était, en effet, restée celle des temps primitifs. L'île était divisée en une foule de tribus ou clans indépendants, gouvernés chacun par un chef élu dans une famille princière, le *caufany*, auquel on adjoignait pendant sa vie un *taniste* ou successeur présomptif, également élu. La terre possédée par les clans était soumise, à la mort de chaque père de famille, à un nouveau partage, suivant l'ancienne coutume du *Gavelkind*. Les *caufany*s étaient soumis eux-mêmes à des rois, au nombre de cinq : ceux des provinces de Leinster, d'Ulster, de Munster, de Connaught, et celui du district de Meath, qui, sous le titre d'*ard reagh* était monarque de l'île entière. Mais les liens de subordination entre tous ces chefs étaient peu rigoureux, et le pays se trouvait en proie à des guerres civiles continuelles. L'Irlande s'épuisait ainsi en luttes intestines dont l'histoire est peu intéressante, quoiqu'elle ait été conservée dans des annales authentiques (O'Connor, *Rerum hibernicarum scriptores*), et qu'il nous reste aussi de cette période des œuvres poétiques et des monuments législatifs (*Brehonlaws*). En même temps, le clergé perdait son ancien zèle, les études tombaient, de nombreux abus s'introduisaient dans l'Église. Plusieurs invasions danoises du ix^e et du x^e siècles avaient été repoussées avec peine, et ces étrangers étaient parvenus à s'établir sur quelques points du littoral. L'Irlande était dans cette situation peu prospère, quand le roi d'Angleterre, Henri II, en convoita la conquête et obtint du pape Adrien IV une bulle (1155), confirmée par Alexandre III, qui lui donnait cette île en souveraineté.

Ce fut en 1169, qu'une première expédition anglaise débarqua en Irlande. Henri II avait profité d'une des guerres intestines qui désolaient ce pays pour motiver son intervention. Ses armes furent victorieuses, et bientôt tous les chefs irlandais lui prêtèrent l'hommage féodal. Cependant l'Irlande n'était pas conquise. Une grande partie du territoire fut, à la vérité, donnée en fief à des chevaliers anglais; une foule d'aventuriers et de commerçants de cette nation vinrent se fixer dans les ports de mer et dans les villes; mais l'intérieur du pays resta insoumis et hostile, et une ligne de poteaux, le *pale*, entourait longtemps les territoires dont les Anglais étaient les maîtres. Les successeurs de

Henri II distraits, d'ailleurs, par d'autres affaires, ne s'occupèrent de l'Irlande que pour empêcher la fusion de la race indigène avec les Anglais établis sur le sol, dans la crainte que l'union des conquis et des conquérants n'effaçât les derniers vestiges de leur autorité. Dans ce but, on prohiba le mariage entre Irlandais et Anglais; on défendit aux Anglais d'adopter les lois, les mœurs, le costume des Irlandais; ceux-ci furent exclus des corporations municipales et de tous les emplois publics. Cependant, malgré ces mesures, la fusion se fit entre les deux races, et quand l'Angleterre, devenue protestante, voulut enfin s'assujettir réellement le sol irlandais et en convertir les habitants à son culte nouveau, elle se trouva en face d'un seul peuple catholique. La première conquête avait été violente et brutale; mais rien n'égale les désastres qui accablèrent la malheureuse Irlande, lorsque ses maîtres voulurent lui imposer le protestantisme. Henri VIII et Élisabeth s'aperçurent bientôt que pour dompter ce pays, il ne suffisait pas des expéditions militaires, quelque cruelles qu'elles fussent. Il fallait arracher la terre aux habitants et y établir une race nouvelle de colons anglais. L'œuvre de la spoliation, commencée sous Élisabeth, par la violence et au moyen de confiscations en masse, motivées sur des faits insurrectionnels, fut continuée, sous des apparences légales, par les juges iniques de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}. Le plus grand nombre des propriétaires irlandais furent expulsés de leurs domaines que se partageaient les immigrants anglais et écossais. Cependant, malgré toutes les persécutions, l'Irlande resta fidèle à la foi catholique désormais étroitement unie au sentiment d'indépendance nationale, et quand la révolution anglaise eut éclaté, elle se souleva tout entière contre ses dominateurs (1641). Alors commença une guerre terrible qui ne fut terminée que par Cromwell, et dans laquelle se manifesta le but évident d'exterminer toute la race irlandaise : incendies, massacres des populations, égorgements des prisonniers, destruction des moissons et des denrées alimentaires, aucun moyen ne sembla trop cruel aux puritains anglais contre les papistes. Des exécutions judiciaires et de nouvelles confiscations suivirent la victoire des Anglais; les propriétaires dépossédés, et tous ceux que la guerre avait ruinés furent refoulés dans le Connaught. La restauration n'apporta aucun soulagement aux maux de l'Irlande; une petite partie seulement des biens confisqués furent rendus à leurs propriétaires. Mais après le soulèvement malheureux du pays, en faveur de Jacques II, ils leur furent

repris ainsi que la plus grande partie de ceux qu'avaient conservés quelques familles irlandaises d'origine anglaise. Alors commença le régime de la persécution légale. Le but d'exterminer les catholiques n'avait pas été atteint, et malgré tout ce qu'on avait fait, la population irlandaise comptait encore huit catholiques contre un protestant. Mais l'Angleterre ne voulait voir que des protestants en Irlande. Les catholiques durent faire les frais d'une église anglicane richement dotée; leur culte fut interdit sous des peines sévères; leurs prêtres furent expulsés du territoire; le mariage fut prohibé entre protestants et catholiques; ceux-ci furent déclarés incapables d'acquiescer la propriété; les lois de succession furent modifiées en faveur des héritiers qui embrasseraient le protestantisme. Exclue de la propriété, des fonctions publiques, des professions libérales, des corporations municipales, de l'administration des paroisses, du jury; incapables d'être instituteurs et ne pouvant envoyer leurs enfants qu'aux écoles protestantes; privés des droits politiques de toute espèce et livrés à l'arbitraire illimité des fonctionnaires anglais ou protestants, les catholiques étaient réduits à l'ilotisme le plus complet et se trouvaient également frappés dans leur vie morale et dans leur existence matérielle.

Cette situation intolérable ne commença à se modifier qu'à la suite de la grande agitation que produisit en Irlande l'insurrection des colonies de l'Amérique du Nord. Sous prétexte de garantir le territoire de l'invasion française, il se forma une milice composée principalement de protestants, mais dans laquelle les sentiments d'indépendance nationale ne tardèrent pas à se faire jour. Au point de vue politique, en effet, les protestants n'étaient guère mieux traités que les catholiques; l'Irlande était gouvernée par un lord lieutenant, qui ne résidait pas dans le pays, et son parlement n'avait qu'à enregistrer les lois du parlement anglais. La guerre d'Amérique eut pour l'Irlande cet heureux résultat de faire abolir quelques unes des incapacités civiles qui frappaient les catholiques, et les lois pénales dirigées contre leurs prêtres et l'exercice de leur culte. En 1782, l'indépendance du parlement d'Irlande fut reconnue, concession peu importante, il est vrai, puisque le ministère anglais sut organiser la corruption de manière à toujours être maître de la majorité. Enfin, quand la révolution française, dont les idées eurent un immense retentissement en Irlande, fut entrée en lutte avec l'Angleterre, on put croire l'heure de la délivrance arrivée; mais une première expédition française, conduite par Hoche, fut dispersée par la tempête, et pendant qu'il

s'en préparait une seconde, l'Irlande, impatientée, se souleva en masse (1798). L'Angleterre, pour vaincre cette insurrection, recourut aux moyens qu'avait employés Cromwell: l'incendie et le massacre lui firent raison des révoltes, et quand le général Humbert arriva à la tête des forces françaises, tout était terminé. L'Angleterre résolut alors de briser les derniers restes de cette nationalité rebelle, et, par l'acte d'Union (1800), elle incorpora l'Irlande à la monarchie anglaise, en supprimant son parlement, et en admettant un certain nombre de ses membres dans le parlement anglais.

C'est contre cet acte d'Union que portent les réclamations énergiques des Irlandais contemporains, et que s'est élevé surtout le grand agitateur O'Connell. En effet, les incapacités civiles et politiques qui frappaient les catholiques avaient disparu, pour la plupart, à la fin du dernier siècle, et la seule qui subsistait au commencement de celui-ci, l'incapacité de siéger au parlement, a été abolie en 1829 par l'acte d'émancipation. Mais le régime antérieur a produit des conséquences sociales dont l'Irlande se relèvera difficilement tant qu'elle subira la domination anglaise. La plus grande partie des terres appartient à des propriétaires anglais qui résident en Angleterre et qui louent leurs domaines en bloc à des capitalistes spéculateurs. Ceux-ci les divisent et les sous-louent encore à d'autres spéculateurs, et ce n'est qu'après avoir passé ainsi entre les mains de plusieurs intermédiaires (*middlemen*), que la terre arrive, divisée en petites parcelles et chargée d'une rente énorme, aux cultivateurs irlandais. Chacun sait qu'il n'est pas de misère comparable à celle de ces malheureux. Dépourvus de toute espèce de capital, se faisant une concurrence extrême pour se procurer le coin de terre qui les fait vivre, ils produisent à peine de quoi payer leurs fermages. Quant à eux-mêmes, presque nus, abrités dans de misérables cabanes, ne se nourrissant que de pommes de terre, ils sont décimés par la famine qui s'établit dans l'île régulièrement chaque année, et qui dans les années de disette, comme en 1846, cause d'effroyables ravages. Dans de telles circonstances, on comprend que le peuple irlandais puisse être accusé d'ignorance, de démoralisation, de défaut d'énergie; on s'explique aussi le mouvement général qui pousse les Irlandais à quitter leur patrie et à chercher un meilleur sort dans des contrées lointaines. Ces émigrations en masse, jointes aux famines, ont diminué la population irlandaise de près de 2 millions d'âmes dans les dix dernières années. L'Angleterre voit sans peine cette disparition de la race irlandaise, qui

ouvre l'espace aux envahissements de la race britannique et qui permet de prévoir le moment où toute l'Irlande sera réellement anglaise et protestante.

OTT.

IRLANDE (NOUVELLE-), Ile de l'Océanie, dans le N. de la Mélanésie, à l'E. de la Nouvelle-Guinée, par 3° de latit. S., et 149° de longit. E. Elle est au N.-E. de la Nouvelle-Bretagne, et forme avec cette Ile, le Nouvel-Hanovre et quelques autres terres, ce qu'on appelle l'archipel de la Nouvelle-Bretagne. Elle s'allonge du N.-O. au S.-E. l'espace de 350 kilom., sur 35 de large seulement. Elle est montagneuse et très boisée. Les habitants sont des nègres fort laids, assez doux, mais débâtes, et adroits dans la confection de leurs armes, de leurs canots et de leurs instruments de pêche.

E. C.

IRMINSUL. Dieu suprême des anciens Saxons, dont le temple s'élevait dans la ville d'Eresburg. Ses prêtres, comme les Druides, occupaient un rang éminent dans la nation. L'administration de la justice formait, selon Neibom, une de leurs attributions. Il paraît en effet qu'ils nommaient les juges des cantons et ceux des campagnes. En temps de guerre ils portaient à l'armée la statue de leur dieu, auquel ils immolaient souvent les prisonniers. On parle aussi de prêtresses qui probablement exerçaient les fonctions de prophétesses. Les fêtes d'Irmisul attiraient une foule immense à Eresburg, et l'on voyait les principaux du pays, armés comme pour la bataille, exécuter des cavalcades autour de la statue. Mettant ensuite pied à terre ils se prosternaient devant l'idole, et faisaient aux prêtres de riches offrandes. On ignore l'époque à laquelle le culte d'Irmisul s'introduisit dans la Germanie. Il subsista jusqu'à la fin du VIII^e siècle. Charlemagne, portant la foi à la pointe de son épée, s'empara d'Eresburg en 772, pilla le temple, le rasa, enveloppa dans un commun massacre les prêtres et les habitants de la ville, et ordonna d'élever sur les ruines du sanctuaire une chapelle qui fut dans la suite consacrée par le pape Paul III. Il avait, dit-on, laissé debout la colonne de marbre, haute de 4 mètres environ, qui servait de piédestal à la statue d'Irmisul. Lorsqu'il fut parti, les Saxons mal convertis vinrent offrir leurs hommages à la colonne : l'empereur la fit précipiter dans le Wésér, et les bords du fleuve devinrent un but de pèlerinage. Louis-le-Débonnaire, pour en finir, donna l'ordre d'enlever la colonne qui, après avoir été purifiée, fut déposée à Hildesheim, où on la voit encore aujourd'hui surmontée d'une statue de la vierge.

La statue d'Irmisul, selon l'abbé d'Ézpery qui vivait au XIII^e siècle, n'était qu'un simple

tronc d'arbre, opinion conservée par Adam de Brème et Béatus Rhenanus. Ces deux derniers ajoutent même qu'elle était en plein air. Le temple d'Irmisul n'aurait donc été qu'une enceinte sacrée. D'autres croient que le dieu Saxon était représenté sous la figure d'un guerrier. Les savants ne s'accordent pas plus sur Irmisul lui-même. Quelques uns le prennent pour le fameux Arminius ou Herman, divinisé après sa mort. D'autres ont vu en lui Mars, Hermès ou la déesse Junon. Il est plus probable qu'Irmisul était un nom national analogue à Alemanus. On a traduit son nom par *colonne* ou *soutien des Germains* (*Irmn*, Germains, et *sæule*, colonne).

IRONIE. Figure de rhétorique qu'on appelle aussi *contre-vérité*, parce qu'on l'emploie lorsqu'on veut dire le contraire de ce que l'on pense ou de ce qu'on veut faire entendre. Socrate excellait à manier cette arme acérée. Cicéron (*in Pison*, c. 24) écrase sous son ironie méprisante Pison, qui prétendait n'avoir pas triomphé de la Macédoine parce qu'il dédaignait les honneurs du triomphe. L'ironie est souvent enjouée sans cesser d'être méchante et incisive, comme dans ces vers de Boileau :

Je le déclare donc, Quinot est un Virgile,
Pradon, comme un soleil, en nos sens à paru...

Quelquefois l'ironie est l'expression la plus énergique de la fureur et du désespoir. Racine nous en fournit un exemple magnifique lorsqu'il fait dire à Oreste, apprenant qu'Hermione n'a pu survivre à Pyrrhus qu'il vient d'immoler :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te hais, ô ciel! de ta persévérance.

.....
Eh bien, je suis content et mon sort est rempli!

Les pamphléaires affectionnent particulièrement l'ironie, dont ils tirent de puissants effets. Mais ce moyen de frapper l'esprit du lecteur est souvent dangereux. L'ironie aime les personnalités; elle devient la plus caustique et la plus sanglante des épigrammes, et la blessure qu'elle a faite éveille souvent dans le cœur de la personne atteinte, un sentiment de haine qui ne s'efface que difficilement et quelquefois jamais. Elle n'a pas moins d'inconvénients dans la conversation, et il est rare que l'homme dont la parole aime à revêtir cette forme acérée et blessante, ne possède pas un cœur sec et égoïste.

IROQUOIS. Indiens de l'Amérique septentrionale, vers les lacs Ontario et Érié, partie dans le Canada, partie dans l'État de New-York. C'était autrefois une confédération assez redoutable de six nations : les *Mohawks*, les *Oncidas*, les *Onondagas*, les *Cayugas*, les *Sene-*

ens et les *Tuscaroras*. Aussi les appelle-t-on quelquefois encore les *six nations*. Les Iroquois sont belliqueux, chasseurs infatigables, avides, turbulents. Ils aiment passionnément le jeu et l'eau-de-vie que, pour leur malheur, les Européens leur ont fait connaître. Autrefois nombreux, ils sont bien réduits aujourd'hui. Lorsque Champlain s'établit au Canada, au commencement du XVII^e siècle, les Iroquois se trouvaient engagés dans une guerre cruelle avec les Adirondaks; ces derniers furent soutenus par les Français, et repoussèrent leurs ennemis qui se trouvaient dans la plus grande détresse, lorsque les Hollandais des bords de l'Hudson, attaquèrent à leur tour et anéantirent les Adirondaks. Pendant la guerre de Sept-Ans, les Iroquois servirent alternativement les Français et les Anglais; dans la guerre de l'Indépendance ils prirent parti pour les Anglais; aussi les troupes du congrès ravagèrent-elles leur territoire en 1779. E. C.

IRRADIATION (*physiq. et astron.*). Le phénomène de l'irradiation consiste dans une illusion d'optique par suite de laquelle les objets éclatants, environnés d'un espace obscur, nous semblent plus ou moins amplifiés. Cet empiètement apparent d'un corps éclairé, sur le champ obscur qui l'entoure, entraîne une illusion opposée pour un objet sombre se projetant sur un fond brillant: cet objet paraît plus petit qu'il ne l'est réellement, car alors l'irradiation projette le long de son contour par le champ lumineux s'opère aux dépens des dimensions du corps sombre. Ainsi, dans les circonstances où l'on peut apercevoir la lumière cendrée que nous envoie la lune, le contour extérieur du croissant lumineux semble faire partie d'un cercle plus grand que celui qui termine le reste du disque, éclairé faiblement par la terre. Ainsi encore, dans les éclipses de soleil, l'œil ne saisit jamais le commencement du phénomène; l'échancrure ne devient visible que lorsqu'elle a déjà acquis une certaine étendue, et la partie éclipsee paraît toujours plus petite qu'elle ne l'est réellement, par suite de l'empiètement du disque du soleil sur celui de la lune. On conçoit facilement d'après cela l'importance que doit prendre l'irradiation aux yeux de l'astronome observateur, et la nécessité qu'il y a d'en apprécier exactement les effets, puisqu'elle influe sur toutes les observations qui ont pour objet la mesure des diamètres apparents des corps célestes, les éclipses, les passages des planètes sur le soleil, etc.

L'existence de l'irradiation a été reconnue depuis une haute antiquité; mais ce n'est que dans les temps modernes que l'on a songé à étu-

dier sérieusement cette cause d'illusion, et à en mesurer les effets, afin d'appliquer les corrections convenables aux observations astronomiques. Dans ces observations, on fait usage de lunettes, et alors le phénomène est complexe: il se divise en deux parties, l'une physiologique et l'autre physique. La première partie, que nous nommons *irradiation oculaire*, affecte les observations faites à l'œil nu, aussi bien que celles où l'on emploie des instruments d'optique: on l'explique par une théorie émise pour la première fois par Descartes (*Dioptrique*, Disc. 6^e), et qui est encore généralement adoptée aujourd'hui. Cette théorie consiste à admettre que l'impression produite par un objet éclatant, sur les fibrilles nerveuses qui tapissent le fond de l'œil, se propage sur la rétine un peu au delà de l'espace directement excité par la lumière. Cet ébranlement sympathique fait que la sensation totale correspond alors à une image un peu plus grande que la véritable.

La seconde partie du phénomène, que nous désignons sous le nom d'*aberration de l'instrument*, provient de ce qu'il est impossible de donner à un objectif une courbure tellement parfaite, que les rayons émanés d'un même point de l'objet viennent tous se réfracter en un même point focal: il en résulte que l'image d'un point sera toujours un petit cercle, dont le diamètre sera d'autant moindre que l'instrument sera mieux travaillé. La petite image formée par l'objectif sera donc amplifiée d'une quantité égale au rayon de ce petit cercle. — Un effet analogue à celui que nous venons de décrire doit évidemment se manifester à l'égard des lentilles dont l'œil est composé et augmenter l'irradiation oculaire, du moins chez certains individus.

Un physicien très ingénieux, qui a consciencieusement étudié les effets de l'irradiation, M. Plateau a prouvé que l'emploi d'instruments d'optique doués d'un pouvoir amplifiant considérable, permet d'atténuer ces effets au point de les rendre presque insensibles (*Mém. de l'Acad. de Belgique*, t. XI). Il a remarqué en outre, que les lentilles convergentes possèdent par elles-mêmes la faculté de diminuer considérablement l'irradiation oculaire, et cela d'autant plus que leur distance focale est moindre.

Le simple raisonnement, à défaut de l'observation, suffirait pour faire comprendre que l'irradiation doit être d'autant plus faible, que l'objet observé tranche moins avec le fond sur lequel il se projette: c'est ce qui explique la petitesse des étoiles lorsqu'on les regarde peu après le coucher du soleil. Vénus elle-même, lorsqu'on la voit en plein jour, est à peine com-

parable à une étoile de dernière grandeur. En s'appuyant sur ce principe, M. Robinson a proposé (*Mém. of the astron. soc.*, vol. V), pour diminuer l'irradiation, d'éclairer fortement le champ de la lunette. On parvient quelquefois au même résultat par un moyen inverse, c'est-à-dire, en augmentant le grossissement, et en diminuant par suite l'éclat du corps observé.

On conclura facilement de ce qui précède, que lorsque l'éclat du champ devient égal à celui de l'objet, l'irradiation s'évanouit; ou bien encore, que lorsque deux objets d'un éclat égal se touchent, l'irradiation est nulle pour chacun d'eux à l'endroit où s'opère le contact. Tel est le motif pour lequel elle ne se fait pas sentir dans les mesures des diamètres apparents, prises à l'aide d'un héliomètre ou d'un micromètre de cristal de roche.

L'irradiation oculaire ne varie pas seulement avec les différents observateurs; mais, chez un même individu, elle dépend de l'état pathologique de l'œil, et peut changer d'un jour à l'autre, d'un instant au suivant. On peut cependant poser comme règle générale qu'elle croît avec la durée de la contemplantation de l'objet.

Si l'on songe à l'inconstance de l'irradiation et à l'efficacité plus ou moins grande des moyens proposés pour en atténuer les effets, on concevra pourquoi certains astronomes, tels que Hassenfratz, J. Herschel, Quetelet, Brandes, ont accordé beaucoup d'importance à ce phénomène; tandis que d'autres, Biot, Delambre, De Zach, ont été jusqu'à douter de son existence. Nous dirons, pour nous résumer, que l'irradiation doit être très sensible pour une lunette médiocre, un faible grossissement, un fort éclat relatif de l'image, un œil impressionnable à la lumière: au contraire, elle peut disparaître totalement pour une lunette excellente, un grossissement considérable, un éclat modéré de l'image et un organe faiblement excitable. J. L.

IRRATIONNEL (*adq.*). Un nombre est irrationnel lorsqu'il est incommensurable avec l'unité; par conséquent, sa valeur rigoureuse ne peut alors être exprimée par un nombre fini de chiffres, et doit être représentée par un symbole. La racine n^{e} d'un nombre qui n'est pas une puissance n^{e} exacte est irrationnelle (*voyez* INCOMMENSURABLE).

IRRÉGULARITÉ (*droit canon*). On définit l'irrégularité un empêchement canonique qui rend inhabile à recevoir licitement les ordres, ou à en remplir les fonctions, quand on les a reçus. Le terme *irrégularité* n'a pas toujours été en usage dans l'Eglise, quoiqu'on y ait toujours pratiqué ce qu'il signifie. On croit qu'il a été formé de ces paroles du 1^{er} canon du concile de Ni-

cée : *Tales regula non admittit*, appliquées à ceux qui avaient commis certains crimes marqués par les canons. Le pape et les conciles généraux ont seuls le droit d'instituer des irrégularités. L'Eglise, par cette institution, s'est proposé de conserver aux saints ordres le respect qui leur est dû. Aussi l'Eglise ne s'est-elle pas contentée d'exclure des ordres ceux que leurs crimes en rendaient indignes; elle a voulu encore en éloigner ceux que certains défauts de conformation dans le corps rendaient incapables de les exercer avec décence. De là les irrégularités qui proviennent de quelque défaut, *ex defectu*, et celles qui procèdent de quelque crime, *ex delicto*.

On compte dans le droit canonique huit défauts qui rendent irrégulier : 1^o *Défaut de la naissance* : Il se trouve dans les enfants qui ne sont pas légitimes; 2^o *Défaut de l'esprit* : On comprend sous cette irrégularité les fous, les ignorants, et ceux dont la foi n'est pas suffisamment éclairée; 3^o *Défaut du corps* : Il rend irrégulier lorsqu'il est tel que la personne se trouve dans l'impossibilité de remplir les fonctions, ou qu'elle ne le peut sans péril ou sans scandale; 4^o *Défaut d'âge* : Cette irrégularité a lieu lorsqu'on n'a pas l'âge marqué par les canons pour la réception des ordres; 5^o *Défaut de liberté* : Cette irrégularité atteint les esclaves, les administrateurs du bien d'autrui, les personnes mariées, etc.; 6^o *Défaut de réputation ou infamie* : Cette irrégularité est *ex delicto* quand c'est le crime qui a produit le défaut; elle est *ex defectu* quand c'est l'état vil de la profession qu'on exerce; 7^o *Défaut du sacrement ou bigamie* : La bigamie a lieu lorsqu'un homme, avant d'être clerc, a épousé successivement deux femmes, ce qui est la bigamie vraie, ou lorsqu'il a épousé une veuve, ce qui constitue la bigamie interprétative; on enfin lorsqu'il se marie après avoir fait des vœux solennels, ce qu'on appelle bigamie similitudinaire, la consécration à Dieu par ces vœux étant assimilée à un mariage; 8^o *Défaut de douceur* : Cette irrégularité s'applique à ceux qui concourent volontairement et prochainement à un homicide juste, ou à une mutilation également juste, mais violente; elle est encourue par l'exercice de la justice criminelle et par la profession des armes. — L'homicide injuste, la profanation qu'on fait du baptême en le recevant ou en le conférant deux fois, la réception et l'usage non-canoniques des ordres, l'hérésie, sont cinq péchés qui rendent irrégulier. Il y a donc cinq irrégularités *ex delicto* : 1^o L'irrégularité *ex homicidio* comprend la mort qui suppose un crime, et la mutilation volontaire. On entend par mutilation le retran-

chement ou l'altération d'un membre qui a quelque opération particulière. L'espèce de mutilation qui rentre dans cette irrégularité est celle qui se fait sans autorité légitime ou sans juste cause. 2° La réitération du baptême. Cette irrégularité atteint trois sortes de personnes, le baptisant, le clerc qui le sert et le baptisé. 3° L'irrégularité par la réception non canonique des ordres. Les canonistes déterminent le cas où il est certain que cette irrégularité est encourue. 4° L'irrégularité procédant de l'exercice illicite des ordres. On exerce illicitement les ordres quand on exerce ceux qu'on n'a pas, ou quand, lié par des censures, on exerce ceux qu'on a reçus. 5° L'irrégularité qui vient de l'hérésie. On encourt cette irrégularité : 1° par un péché qui fait perdre la foi, comme l'hérésie, l'apostasie, le schisme accompagné d'hérésie ; 2° par la protection accordée aux hérétiques. En France, les enfants des hérétiques ne sont point irréguliers.

Les irrégularités sont ou *totales* ou *partielles*. Les premières privent de tout ordre et de toutes les fonctions des ordres. Les secondes privent seulement d'un certain ordre, et n'excluent pas un clerc de l'exercice de ses ordres en entier, mais seulement de quelques fonctions. Les irrégularités sont *perpétuelles* ou *temporelles*. Les premières ne peuvent cesser que par la dispense ; les secondes peuvent finir par la lapse de temps. L'irrégularité n'est encourue que dans les cas exprimés nommément par le droit. On ne peut pas les étendre, ni argumenter d'un cas à un autre. Cependant quand on dit qu'il n'y a pas d'autres irrégularités que celles qui sont exprimées dans le droit, cela s'entend du genre, et non des individus conformes de l'espèce. Ainsi, quoique le droit ne marque que douze défauts du corps qui rendent irrégulier, il suffit, dit Gibert, qu'un défaut du corps ne permette pas de remplir les fonctions sans danger ou sans scandale, pour qu'il soit un cas d'irrégularité. L'irrégularité *ex delicto* ne finit pas par la dispense ; l'irrégularité *ex defectu* finit par la cessation du défaut, et quelquefois aussi par la profession religieuse. Le pape seul peut dispenser de toutes les irrégularités. L'évêque ne dispense des irrégularités *ex defectu* que dans deux cas particuliers, la bigamie similitudinaire et le défaut de naissance. L'évêque dispense aussi des irrégularités *ex delicto* qui proviennent de crimes occultes, excepté lorsqu'ils ont été déferés à la justice, ou lorsqu'il est question d'un homicide volontaire. Quand on doute si l'on a encouru l'irrégularité, le doute est de droit ou de fait ; dans le premier cas, presque tous les canonistes pensent

que l'irrégularité n'est pas encourue. Si le doute est de fait et qu'il ait pour objet l'homicide, on doit se regarder comme irrégulier. S'il est question d'autres crimes, certains canonistes pensent qu'il est plus probable qu'on n'est pas irrégulier. Mais d'autres soutiennent que, dans ce cas, on doit s'abstenir de l'exercice des ordres, parce qu'il faut toujours prendre le parti le plus sûr. L'abbé FLOTTES.

IRRELIGION. C'est une nuance à côté de l'impiété (voy. ce mot). L'impiété est un parti pris contre la religion ; l'irreligion peut n'être qu'un abandon irrésolû de la croyance et des devoirs. Mais aisément l'irreligion conduit à toutes les pratiques impies ; l'homme commence par l'indifférence, et il finit par le scandale : l'oubli de la religion arrive au mépris, et le mépris est le dernier terme où expirent les plus saints devoirs. L'irreligion pour cela même peut devenir une maladie plus difficile à guérir que l'impiété dogmatique. L'irreligion est un engourdissement, l'impiété est une lutte. L'impie, dans sa rébellion déclarée, peut être ramené à Dieu par un éclair de lumière ou par un remord ; l'irreligieux ne sort pas aisément de sa torpeur ; son sommeil est comme une mort. Aussi les temps de lutte sont-ils moins funestes que les temps d'indifférence. L'impiété abat les temples, l'irreligion les laisse érouler. Mais contre l'impiété la foi se raldit, contre l'irreligion elle languit : l'irreligion est le signe le plus fatal de la décadence. L.

IRRIGATION. C'est l'art d'obtenir de la terre, par un bon emploi des eaux dérivées, des produits plus abondants, plus variés, et surtout plus réguliers que ceux auxquels on peut prétendre par les procédés de la culture ordinaire. Dans le but de présenter sur cet important sujet, avec le plus d'ordre possible, des considérations que le défaut d'espace oblige à rendre très succinctes, cet article a été divisé en trois sections. La première donne l'histoire de l'art des irrigations chez les peuples anciens et modernes ; la seconde traite des procédés pratiques le plus généralement suivis ; la troisième présente, en forme de résumé, les considérations plus particulièrement applicables à l'état actuel de la France et aux progrès qu'on doit espérer de cette intéressante industrie.

I. DE L'IRRIGATION CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.—L'irrigation remonte à l'origine des sociétés humaines. On trouve jusque dans nos livres sacrés la preuve que les Hébreux soumettaient à un arrosage régulier les champs et les jardins. La terre d'Égypte ne fut de tout temps la terre féconde par excellence, que grâce à l'admirable fertilité que lui pro-

curaient des immersions périodiques. Plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne l'art des grandes irrigations était donc connu et déjà pratiqué avec succès. Les autres peuples de l'antiquité dont l'origine est la plus reculée, peuvent tous également fournir des preuves à l'appui de cette assertion. Mais les Egyptiens occupent incontestablement le premier rang sous ce rapport; car, placés qu'ils ont toujours été dans des conditions éminemment favorables à l'irrigation, cette pratique leur a donné des résultats étonnants; c'est là que la plupart des autres peuples allaient apprendre comment les mêmes eaux qui sont souvent pour l'agriculture un fléau destructeur, peuvent devenir pour elle un puissant élément de prospérité. L'art des anciens Egyptiens consistait à savoir retenir et distribuer habilement les eaux des débordements du Nil, de manière à les répartir successivement sur la totalité de la plaine, tant pour la saturer d'humidité que pour y répandre le précieux dépôt d'un limon fertilisant. Des digues transversales au cours du fleuve, prolongées jusqu'aux limites de cette large vallée, avaient été construites pour arrêter temporairement les eaux des crues. Quand la submersion avait atteint sa plus grande hauteur, et que le limonage s'était suffisamment opéré, les digues de retenue étaient coupées, et les eaux, continuant de s'écouler dans des canaux latéraux, allaient inonder les terrains situés dans l'encastement d'un nouveau barrage situé en aval du premier, et ainsi de suite jusqu'à la partie la plus basse de la plaine. — Mais un système complet de réservoirs ou plutôt de grands lacs artificiels faisait la principale ressource de cette vaste distribution d'eau. Indépendamment du lac *Maris* (voy. ce mot) qui devait renfermer au moins deux milliards de mètres cubes d'eau, plusieurs autres grands réservoirs accompagnaient le cours du Nil, depuis le pied des montagnes de la Nubie jusqu'à l'entrée des plaines de la Basse-Egypte. Ces grands réservoirs formaient dans leur ensemble le plus bel aménagement agricole des eaux qui ait jamais existé. Les auteurs anciens ont conservé les noms de ceux de Memphis, de Méroë, de Cophtos, d'Hermionthis, etc. Ils occupaient des vallons entiers : les moindres d'entre eux avaient plusieurs lieues carrées de superficie, et contenaient à leur niveau moyen, plusieurs centaines de millions de mètres cubes d'eau, qui étaient rendus disponibles au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir.

Comme toute l'agriculture de l'ancienne Egypte était basée sur cet unique moyen d'ameublement, on attachait le plus haut intérêt à tout ce qui pouvait régulariser la marche de l'inon-

dation. Des nilomètres placés sur les points les plus importants servaient à en indiquer les progrès, et des préposés de divers ordres exerçaient sur ces instruments une surveillance minutieuse. La meilleure hauteur était celle de 16 coudées, d'environ 0^m,45 chacune. Dès que ce degré était atteint, les réjouissances publiques annonçaient au pays la certitude d'une bonne récolte. Dans le système d'irrigation exécuté exclusivement par submersion, les ouvrages d'art proprement dits étaient assez rares, mais du moment que le niveau des terres se trouvait trop élevé, de nombreuses machines, telles que des roues à chapelets, des vis d'Archimède, venaient suppléer aux dispositions naturelles.

Les Egyptiens ne sont pas les seuls peuples de l'antiquité qui aient su tirer un parti productif des eaux d'irrigation. Les ruines qui couvrent le sol de l'Asie offrent à chaque instant des vestiges d'ouvrages de ce genre, qui, pour la plupart, étaient exécutés sur une très grande échelle. Toute la rive droite du Tigre, à partir de Ninive, était sillonnée de canaux qui portaient la fraîcheur et la fertilité au milieu des sables stériles de la Mésopotamie. Le territoire de Bagdad est encore arrosé de nos jours par un grand nombre de ces canaux que les Turcs ont soigneusement conservés; c'est à eux seuls que cette ville doit la beauté de son territoire et toute sa prospérité. On pense qu'ils remontent jusqu'au règne de Sémiramis. Dans les localités moins importantes, les musulmans ont tout dévasté, et le vent du désert achève l'œuvre de destruction; car c'est sous des monceaux de sable que l'on retrouve, à chaque pas, dans ces contrées, ces traces d'une industrie agricole florissante. L'antique Babylone dut en grande partie sa puissance aux richesses acquises par une agriculture prospère. Or, celle-ci n'était entretenue que par les canaux dérivés des deux rives de l'Euphrate. Plusieurs de ces canaux rendus navigables, s'étendaient jusqu'au golfe Persique. Beaucoup ont survécu aux peuples qui les avaient creusés. Si quelques uns ont été détruits, d'autres ont été rouverts, et, en définitive, c'est dans leur voisinage qu'on trouve encore les populations les plus agglomérées, les industries les plus actives.

L'Inde, la Perse et l'Assyrie, plusieurs contrées de l'Asie-Mineure, etc., virent établir aussi, dans les siècles antiques, plusieurs de ces immenses réservoirs, obtenus non seulement par le barrement des vallons, mais à l'aide d'immenses déblais effectués même à la partie supérieure des mêmes vallons. Plus le climat était brûlant, plus il y avait d'intérêt à obtenir de

puissantes réserves d'eau pendant la saison des sécheresses. Tous les antiques empires d'Orient offrent encore de nombreux vestiges de travaux entrepris dans ce but. Les trois réservoirs des jardins de Salomon, en Palestine, contenaient ensemble plusieurs millions de mètres cubes d'eau qui se renouvelaient entièrement chaque année. Les îles de Java, de Ceylan, ont des restes de grands barrages en maçonnerie, dont les formes et les dimensions sont parfaitement reconnaissables, et qui n'avaient pour objet que l'exploitation des riches cultures propres à ces contrées équatoriales. L'un des plus remarquables travaux de ce genre, fut le vaste lac artificiel que la reine Nitocris fit ouvrir au milieu des marais qui se trouvaient sur la rive gauche de l'Euphrate. Les eaux de ce fleuve y étaient dérivées à l'aide d'un large canal, mais de manière à ne pas nuire à la navigation active qui s'effectuait sur son cours. Ensuite partaient de là de nombreux canaux d'irrigation qui allaient au loin fertiliser les terres arides et brûlantes de la Babylonie. D'après le témoignage d'Hérodote, la profondeur de ce grand réservoir était de 11^m, 40, et il pouvait contenir près d'un million de mètres cubes d'eau. La Chine, dès les siècles les plus reculés, ne le cédait à aucune autre nation pour le soin que mettaient ses habitants à recueillir, même à l'aide d'immenses travaux, les eaux nécessaires à l'entretien des irrigations; ce qui se conçoit aisément, d'après la nécessité de subvenir aux abondantes distributions d'eau que demande la culture du riz, base principale de la nourriture de ce peuple industrieux.

L'art des irrigations fut également cultivé par les Grecs. Les Romains surent aussi en apprécier les avantages, et l'introduisirent en Italie et en Espagne. Les Maures, qui s'emparèrent plus tard d'une partie de la péninsule ibérique, montrèrent une aptitude extrême pour les travaux hydrauliques appliqués aux besoins de l'agriculture. Ils avaient puisé en Égypte et même en Arabie les principes de la science des irrigations, et ils dotèrent l'Espagne d'une foule de constructions éminemment utiles, au moyen desquelles ils portèrent la fertilité dans des contrées auparavant stériles. On voit encore dans ce pays plusieurs de ces *pantanos*, ou grands bassins qu'ils établissaient en barrant des vallées pour y retenir les eaux pluviales, et les faire servir ensuite aux irrigations du sol. L'Espagne, après l'expulsion des Maures, ne sut pas malheureusement suivre leurs traces. Les plaines de Valence et de Grenade sont à peu près les seules qui aient conservé leurs anciens arrosages.

DE L'ARROSAGE CHEZ LES PEUPLES MODERNES. — *Canaux de la Lombardie.* — Il n'est pas de contrée qui présente, à un degré plus éminent que le Milanais, la réunion d'une situation hydrographique exceptionnelle, avec un ensemble de travaux grandioses, entrepris depuis des siècles, pour en tirer le meilleur parti possible. On ne peut donc parler des arrosages modernes sans avoir été initié aux grands travaux hydrauliques du nord de l'Italie et aux magnifiques résultats qu'ils procurent à l'agriculture locale. Des rivières considérables, comme le Tessin et l'Adda, qui s'alimentent dans les neiges perpétuelles; des volumes d'eau d'une rare abondance, qui atteignent leur maximum au milieu des chaleurs estivales; d'immenses lacs qui, en s'interposant entre ces rivières torrentielles et les plaines inférieures, forment des régulateurs naturels de leurs eaux; tels sont les principaux avantages qui ont fait de cette contrée la terre classique des grandes irrigations. Outre le Tessin et l'Adda, qui sont les deux principales ressources alimentaires des canaux d'arrosage du Milanais, on doit encore citer des torrents secondaires également utilisés; tels sont le Lambio et le Seveso qui alimentent de nombreux canaux.

C'est vers la fin du xiv^e siècle, au temps des républiques italiennes, que fut commencée et poursuivie sans interruption l'entreprise du vaste canal dérivé du Tessin sous le nom de *Naviglio-Grande*. Ce canal, qui sert à la fois à l'arrosage et à une navigation active, s'étend sur plus de 50 kilom. de longueur, avec une largeur moyenne d'environ 30 mètres. Sa portée ordinaire est de près de 1,100 onces milanaises, ou de 50 mètres cubes par seconde. Il fertilise, à l'aide de ses nombreuses dérivations dans les provinces de Milan et de Pavie, plus de 60,000 hectares de terres. Le Naviglio-Grande n'est pas la plus ancienne dérivation qui ait été tentée sur le cours du Tessin, car des vestiges d'un très ancien barrage existent en amont de la prise d'eau actuelle; mais c'est la première de cette importance qui ait traversé les siècles pour se conserver jusqu'à nos jours. A différentes époques, des crues extraordinaires du Tessin causèrent aux travaux de ce canal les plus graves dommages, et même dans l'année 1178, lorsqu'il était encore en cours d'exécution, son existence fut mise en question par une crue mémorable qui occasionna le changement de lit de ce torrent sur une grande longueur. A force de travaux et de persévérance, on parvint à le rétablir; et depuis lors, il a résisté à toutes les causes de ruine qui viennent encore de temps en temps le menacer. — Dans la première par-

tie de son tracé, cette vaste dérivation a toutes les apparences d'une rivière naturelle. Ses grandes sinuosités, ses continuelles variations de pente, de largeur et de profondeur, pourraient faire douter qu'elle soit bien véritablement un ouvrage de main d'homme. Mais on ne doit pas perdre de vue qu'établie antérieurement à l'invention des écluses, ce n'est qu'à l'aide de développements suffisants de son axe que l'on pouvait y modérer la vitesse de l'eau, qui y est demeurée encore très considérable. → Les ouvrages d'art qui existent sur cette grande artère sont généralement peu importants. Ils consistent en déversoirs, déchargeoirs, aqueducs et siphons pour le passage de quelques dérivations d'intérêt privé qui en traversent la direction. On y voit une très grande longueur de revêtements en maçonnerie, soit à sec, soit à mortier, pour la défense des berges, qui seraient corrodées par la trop grande vitesse de l'eau. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, en fait d'ouvrages d'art, c'est le grand barrage de prise d'eau qui traverse très obliquement le Tessin, à la hauteur de Tornariento, sur 280 mètres de longueur, en ne laissant sur la rive droite qu'un bras de décharge d'environ 60 mètres de largeur. Des enrochements, des bétonnages, des blocs ou libages d'une énorme dimension donnent à cette construction un caractère grandiose de solidité et de bardiesse. Elle résiste, en effet, depuis bientôt six siècles aux attaques d'un torrent impétueux qui roule dans ses crues plus de 12,000 mètres cubes d'eau par seconde. Ce fut dans le but de régler, aussi exactement que possible, la distribution des eaux, qui étaient sur ce canal un objet continuel d'usurpation et de procès, que, dès l'année 1570, les magistrats du pays appelèrent tous les ingénieurs de l'Italie à la recherche d'un appareil propre à distribuer les eaux d'arrosage en quantités déterminées. Or, il est remarquable de voir que l'hydromètre inventé à cette époque par l'ingénieur milanais Jacques Feldati, malgré l'état encore peu avancé où étaient alors les connaissances mathématiques, est resté l'appareil le plus parfait qu'on ait pu découvrir pour cette destination, et que tous les efforts de la science moderne pour y substituer quelque chose de mieux sont restés sans résultat. On trouve, dans la section suivante, une description succincte et le dessin de ce régulateur.

Au deuxième rang, par ordre d'importance, parmi les grandes dérivations du Milanais, on doit placer l'*Altuzza*, rivière artificielle, dérivée de l'Adda, au commencement du XIII^e siècle, sur une longueur d'environ 39 kilom., avec une largeur moyenne de plus de 40 mètres à son

origine. Sa portée d'eau, plus considérable même que celle du grand canal du Tessin, représente un débit de 61 mètres cubes par seconde. Mais les eaux n'étant pas distribuées en totalité, ne desservent qu'une superficie d'environ 56,000 hectares. Le succès de l'entreprise du Naviglio-Grande, dérivé du Tessin de 1177 à 1179, donna lieu, quarante ans plus tard, à cette dérivation de l'Adda, commencée sur une échelle encore plus considérable.

Après ces deux grands canaux, on rentre, pour la multitude des autres canaux de la Lombardie, dans les dimensions ordinaires des canaux de navigation, c'est-à-dire de 10 mètres à 14 mètres de largeur moyenne, avec un parcours d'autant moins long que la distribution de leur volume d'eau est plus promptement opérée. Tels sont : — 1^o le canal de la Marlesana, dérivé vers le milieu du XV^e siècle de la rive droite de l'Adda; largeur moyenne, 12 mètres; parcours, depuis sa prise d'eau jusqu'à Milan, 45 kilom. environ; débit, 25 mètres cubes par seconde; arrosage et navigation; — 2^o le canal de Pavie, dérivé, au commencement de ce siècle, sous le règne de Napoléon, de l'extrémité du Naviglio-Grande, sous les murs de Milan; largeur moyenne, 11 mètres; parcours total, 33 kilom.; portée moyenne, 8^m, 80 par seconde; il sert à la navigation et à l'arrosage.

On pourrait encore mentionner une multitude de canaux moins importants, dérivés des autres rivières torrentielles qui forment les affluents du Pô; mais leur nomenclature n'offrirait que peu d'intérêt après les grands exemples qui viennent d'être cités. Qu'il nous suffise donc de conclure que le Milanais est, quant à présent, le premier pays du monde pour le grand développement des irrigations et le parti qu'on sait tirer des eaux au profit de l'agriculture; que la plupart des grandes dérivations précitées appartiennent au gouvernement qui, malgré des aliénations répétées et considérables, en retire encore par la vente annuelle des eaux, des produits importants; qu'enfin, celles de ces dérivations qui sont possédées par des associations ou des personnes privées sont également dans les meilleures conditions, sous tous les rapports.

Canaux du Piémont. — Après les travaux de la Lombardie, les plus remarquables sont, sans contredit, ceux du Piémont, surtout dans les provinces d'*Ivrée*, *Verceil*, *Novare*, *Bielles*, etc. La principale région arrosable de cette contrée se trouve comprise entre l'*Orco* et le Tessin; mais les cours d'eau qui la sillonnent, sont déjà, par l'absence de lacs à leur partie supérieure, moins favorables à l'irrigation que ceux de la

Lombardie; plusieurs d'entre eux charient en outre un limon infertile qui cause un très grand préjudice. — Les principaux canaux dérivés de la Doire-Baltée sont : le canal d'Ivrée, le plus considérable du pays; ceux de Cigliano et Del Rotto. Ceux qui sont dérivés de la Sésia sont : les canaux Mora, Busca, Biragua, Gattinara; aucun de ces canaux n'est navigable. Plusieurs autres sont dérivés du Tessin et de divers torrents. Quelques uns d'entre eux remontent à une grande ancienneté, ou du moins aux époques féodales des *xiii*^e et *xiv*^e siècles. Mais le gouvernement sarde n'en possède qu'un petit nombre; car la majeure partie des canaux du Piémont appartiennent à des particuliers, à des familles ou à des associations. Ces canaux sont parfaitement administrés, et parmi les territoires arrosés, on remarque, avant tout, celui du Piémont, qui doit toute sa prospérité à cette belle industrie. — Le canal d'Ivrée, commencé en 1468, puis abandonné, et repris définitivement en 1651, est dérivé de la Doire, au moyen d'une grande digue en maçonnerie, située à la sortie même de la ville. Il fournit beaucoup de ramifications secondaires, et après un parcours de 72 kilom., il vient verser le résidu de ses eaux dans la Sésia, un peu en aval de Verceil. De fortes pentes, qui vont jusqu'à 1^m et 1^m,20 par kilomètre, étaient nécessaires avec des eaux presque toujours limoneuses, pour éviter l'inconvénient grave des atterrissements. Sa portée d'eau n'est que d'environ 12 à 13 mètres cubes par seconde; mais étant bien distribuée, elle peut entretenir l'irrigation sur plus de 15,000 hectares de terres. Les autres canaux du Piémont, moins importants que celui-ci, jouissent néanmoins de l'avantage d'une bonne administration; de sorte que l'on cite avec raison cette contrée comme une de celles où les eaux sont utilisées de la manière la plus profitable à l'agriculture.

Irrigations de la France. — La France, quoique moins favorisée par sa position hydrographique, ne laisse pas cependant que d'offrir sur son territoire quelques beaux travaux relatifs à l'arrosage. La région qui s'étend au pied du versant des Pyrénées est riche en eaux excellentes, et jouit d'une température des plus favorables. Dans la partie de l'ouest les riches territoires sillonnés par l'Adour, les Gaves et leurs affluents, présentent déjà quelques anciens canaux, mais pourraient en recevoir un grand nombre d'autres. Du côté de l'est, le département des Pyrénées-Orientales est le seul point qui présente une utilisation presque complète des ressources disponibles, et la pratique de l'irrigation y est arrivée à un point très remarquable de perfection. Des

lois et des usages locaux, qui remontent pour la plupart à la domination des Visigoths, ont consacré les mêmes règles qu'on trouve en vigueur dans toutes les contrées où l'irrigation a produit en grand son heureuse influence. Sur le point le plus méridional de la France, les plaines aujourd'hui si fertiles du Roussillon seraient presque improductives sans la ressource puissante d'un arrosage qui s'exécute avec une règle et une économie remarquables. Cependant aucun canal en particulier ne mérite d'être signalé par son importance. Ces canaux, qui portent dans le pays le nom de *Raisens*, dépassent rarement la portée de 3 à 4 mètres cubes par seconde; mais leur distribution est en général parfaitement établie. — Le ruisseau de *Los canals*, qui dessert le territoire de Perpignan, est dérivé de la Tet et a 4 mètres de largeur moyenne, et un parcours de plus de 30 kilom. pendant lequel il distribue successivement ses eaux sur un grand nombre de communes représentant environ 3,000 hectares qui jouissent des bénéfices de l'irrigation. Les autres derivations également très anciennes alimentées par le Tech, l'Agles, etc., sont moins considérables; mais comme elles sont très nombreuses, elles rendent de grands services à l'agriculture de ce pays.

Dans les Hautes-Pyrénées le canal de la *Gesse*, dérivé de la rive gauche de l'Adour, entre Bagneres et Tarbes, a 12 kilomètres de longueur et arrose environ 1,500 hectares. Dans le même département, on remarque le canal *Alarie*, dérivé dès le *vi*^e siècle de la rive droite du même fleuve, et qui fournirait de précieuses irrigations à quinze ou vingt territoires qu'il traverse sur un parcours total de près de 40 kilomètres, si le plus grand désordre ne s'était introduit dans la distribution de ses eaux. Un grand nombre d'autres petits canaux existent, en outre, dans le même département, et profitent également à l'agriculture.

Si nous passons ensuite dans les départements des Bouches-du-Rhône, de Vaucluse, des Hautes et Basses-Alpes, etc., nous trouvons à citer des résultats encore plus importants. En effet, dès l'année 1551 le célèbre ingénieur Adam de Crapone, d'origine italienne, était venu apporter en France des connaissances depuis longtemps popularisées dans sa patrie, et, en créant en Provence le beau canal qui porte son nom, il avait ouvert pour cette contrée une source durable de prospérité. Ce fut sous le règne de Henri III que furent délivrées, en 1584 et 1585, les lettres-patentes qui autorisèrent cette grande entreprise. Après la mort de Crapone, ce fut l'association générale des inté-

ressés qui termina jusqu'à Arles la branche principale de ce beau canal, augmenté ensuite de plusieurs embranchements secondaires, à l'aide desquels une étendue de plus en plus grande de l'aride désert de la Crau a été immédiatement transformée en jardins et en vastes prairies. — Le Durançe qui alimente le canal dont il s'agit, étant d'un régime tout-à-fait torrentiel, sa prise et une partie de ses ouvrages d'art sont fréquemment exposés à des dommages très graves; mais avec quelques travaux bien conçus, on parvient de jour en jour à s'en préserver davantage, 12,000 hectares sont considérés comme recevant le bienfait de l'arrosage; il n'y en a qu'environ 7,000 qui en jouissent d'une manière permanente et régulière.

Le canal des *Alpines*, également dérivé de la Durançe, et dont la concession remonte à l'année 1663, vient compléter l'irrigation des territoires qui ne sont pas desservis par le canal de Craponne. Ce ne fut qu'en 1773 que le canal actuel fut ouvert aux frais des États de Provence. Son parcours se divise en deux branches, dont l'une, celle du nord, n'est point encore terminée. Des constructions nouvelles qui étaient en cours d'exécution lors des événements de 1848, sont sur le point d'être reprises.

Les départements de Vaucluse, des Hautes et Basses-Alpes, etc., jouissent aussi des avantages de l'arrosage procuré par d'anciens canaux. Des études confiées aux ingénieurs du service hydraulique, ont pour objet de signaler et de projeter tous les travaux de ce genre qui sont appelés à vivifier les diverses régions du territoire français.

II. DE LA PRATIQUE DES IRRIGATIONS. — La manière la plus simple de pratiquer l'irrigation serait que chaque riverain pût user de l'eau à son passage, comme le prévoit le Code civil dans son article 644. Cela se fait effectivement ainsi dans certaines localités, là où les cours d'eau naturels se trouvent dans des conditions convenables pour cet usage, et là surtout où les dérivations peuvent avoir lieu sans harrages spéciaux. Des règlements administratifs interviennent alors pour déterminer le mode de jouissance des divers usagers, arrosants ou usiniers. Mais les applications sur une grande échelle de ce mode d'irrigation par prises d'eau directes, faites sur les rivières et les ruisseaux, sont néanmoins assez rares, et il est facile d'en comprendre la cause. D'abord, sauf des cas exceptionnels, les cours d'eau naturels coulent généralement dans la parlie la plus déprimée, autrement dit, dans le *thalweg* des vallées. Dans cette situation ils se prêtent

difficilement à fournir avec avantage de petites dérivations. La nécessité d'effectuer sur la propriété même, la prise, l'emploi et la restitution des eaux, restreint considérablement le bénéfice de l'arrosage, attendu qu'il ne profite qu'à une certaine portion de la propriété, portion d'autant plus faible que le cours d'eau sera plus encaissé et les pentes transversales plus prononcées. Le propriétaire qui n'a qu'une petite longueur de rive n'irriguera donc par dérivation directe qu'une portion tout-à-fait insignifiante de son terrain, trop faible probablement pour mériter les frais de construction et d'entretien d'un barrage; ou bien il devra recourir à l'emploi beaucoup plus dispendieux des machines élévatoires. Mais supposons que la majeure partie des riverains soient en position d'établir, pour leur usage individuel, chacun un barrage au droit de soi, l'obligation légale de restituer à la sortie de chaque héritage les eaux non employées, fera toujours quo l'on n'obtiendra ainsi que de très courtes dérivations qui, dans leur ensemble, ne produiront qu'une zone arrosée fort étroite, où la plus-value sera souvent insignifiante, attendu que ces terres, situées dans le voisinage même de l'eau, jouissent toujours d'une certaine fraîcheur, et bien souvent même souffrent beaucoup de l'excès habituel d'humidité. A moins d'une disposition exceptionnelle de la propriété riveraine aujourd'hui si morcelée, on ne peut donc espérer effectuer, sur une grande échelle, des arrosages obtenus ainsi à l'aide du saignées partielles et d'un grand nombre de petites prises d'eau directes. Les frais de construction, d'entretien et de surveillance de la multitude de petits barrages qu'il faudrait créer pour obtenir ce médiocre résultat, seraient encore une condition défavorable au point de vue de l'effet utile de ces entreprises considérées dans leur ensemble.

L'excessive division de la propriété foncière en France, et surtout de la propriété riveraine, est donc un obstacle matériel et invincible à ce que les irrigations de cette espèce puissent se multiplier généralement. Dans la plupart des départements où la population et l'industrie sont un peu développées, la moyenne des parcelles cadastrales ne dépasse pas 20 à 25 ares. Les prairies riveraines des petits cours d'eau étant une nature de biens toujours recherché, sont plus morcelées encore, et descendent, en moyenne, jusqu'à 10 et 12 ares. De plus, les subdivisions des propriétés de cette nature se faisant généralement dans le sens perpendiculaire au cours d'eau, la longueur de rive correspondant à chaque héritage tend à diminuer de plus en plus. Dans beaucoup de départements, cette lon-

gueur des parcelles riveraines n'atteint pas 48 mètres en moyenne. Joignez encore à cela les oppositions soulevées par les anciens usagers dont on viendrait, à chaque pas, restreindre la jouissance.

Tels sont les principaux motifs pour lesquels l'irrigation doit être considérée comme sortant des limites ordinaires des opérations individuelles, comme devant dès lors être généralement effectuée, soit par des associations de propriétaires, soit par des concessionnaires. Si l'on conçoit en effet une seule prise et un seul canal pouvant se prolonger, sans interruption, sur une grande longueur, avec une pente toujours plus faible que celle du cours d'eau alimentaire, à mesure que sa direction se prolongera et s'éloignera de l'axe de la rivière, ce canal pourra irriguer un périmètre de plus en plus étendu. Pourvu qu'on ait placé suffisamment en amont l'origine de la prise d'eau, on parviendra toujours à arroser la totalité de chaque parcelle. Rien n'est plus simple que le principe de cette opération. Si, par exemple, on opère sur un cours d'eau ayant 10^m50 de pente par kilom., et que la pente rachetée soit réduite à 0^m,50 sur le même trajet, à chaque kilom. parcouru, l'axe du canal s'élèvera de 10 mètres au dessus de la ligne de thalweg, et la largeur du périmètre correspondant à chaque zone sera, en outre, d'autant plus grande pour une même pente longitudinale, que les inclinaisons transversales seront moindres.

D'après ces considérations, on doit comprendre que l'arrosage ne peut s'effectuer avantageusement sur une grande échelle que lorsqu'il a lieu au moyen d'un canal principal n'exigeant qu'une seule prise d'eau, et disposé de manière qu'avec un petit nombre d'embranchements, canaux secondaires ou rigoles principales, chaque intéressé puisse avoir immédiatement la quantité d'eau qu'il a l'intention d'employer, et, surtout, obtenir cette eau à la partie la plus élevée de son terrain. En effet, en opérant sur des cours d'eau restés, selon l'état normal, dans le thalweg de leur vallée, le lieu de la prise n'est presque jamais le même que celui de l'irrigation. C'est ce qui fait que l'ensemble des dérivations partielles que pourraient exécuter les riverains, en vertu du droit que leur confère l'article 644 du Code civil, n'auraient jamais, au point de vue des intérêts généraux, les mêmes résultats utiles qu'une seule dérivation opérée par l'association de ces mêmes riverains, qui se distribueraient entre eux le volume d'eau fourni par cette dérivation.

Les principales conditions de la bonne exécution des diverses espèces de canaux nécessaires

dans un système d'arrosage sont les suivantes : que leur tracé soit établi de manière à desservir directement, par le canal principal ou ses embranchements, la majeure partie du périmètre arrosable; qu'avant tout on se soit assuré, soit par l'existence de moyens d'écoulement naturels, soit par le tracé préalable de canaux spéciaux, de la certitude d'un complet écoulement ou assainissement des terrains à arroser; que les vitesses de l'eau soient autant que possible proportionnées à la résistance naturelle du sol, de manière à réduire au minimum le développement des revêtements, toujours dispendieux, qui sont destinés à prévenir les corrosions; que les pentes et les sections correspondantes soient partout calculées de manière à assurer régulièrement le débit de volume d'eau décroissant qui sert aux arrosages; que les ouvrages d'art, réduits au strict nécessaire, remplissent ces trois conditions essentielles : la simplicité, la solidité, l'économie; que les ouvrages régulateurs, tels que déversoirs, vannes de décharge, etc., aient été, dès l'origine, établis en nombre suffisant pour éviter toute chance d'accidents; que la distribution des eaux puisse toujours être faite en quantités données à l'aide de régulateurs du système le plus perfectionné. Nous allons passer en revue les divers moyens à employer pour assurer l'accomplissement de ces conditions qui toutes sont essentielles.

L'expérience a prouvé qu'il fallait distinguer quatre espèces de canaux : 1^o Les canaux principaux, 2^o les canaux secondaires, 3^o les canaux de fuite ou de décharge, 4^o les colateurs. Il y a ensuite à envisager, dans la pratique des irrigations, les rigoles, qui remplissent elles-mêmes différentes destinations; mais qui ne sont pas ordinairement comprises dans les projets de canaux, rédigés par les ingénieurs.

Le canal principal a sa prise d'eau établie directement sur la rive du cours d'eau alimentaire, au moyen d'un système d'ouvrages d'art dont il va être parlé plus loin. Il présente ordinairement deux parties distinctes : la première est comprise entre la prise d'eau et les terrains dont le niveau se trouve assez bas pour qu'ils puissent prendre avantageusement part à l'arrosage; la seconde, qui commence aux premières bouches de distribution, comprend tout le reste du canal. La première partie, celle où il n'existe pas de bouches, n'a que la destination d'un canal d'amène. C'est un canal à eau courante, placé dans les conditions ordinaires. La seconde partie, celle où des bouches existent, est le canal d'arrosage proprement dit. Il a pour caractère

distinctif des largeurs qui décroissent successivement au fur et à mesure que la portée d'eau diminue par la consommation qui s'en fait au profit des canaux secondaires. Son tracé diffère entièrement de celui des canaux de navigation. En effet, étant destiné à former des dériviatives toujours faciles et exécutées sans barrage, il faut que son plan d'eau règne constamment à une certaine hauteur au dessus des points les plus élevés du périmètre arrosable. Ainsi, tandis que les canaux de navigation s'établissent, de préférence, dans le fond des vallées, afin d'éviter le plus possible les pertes d'eau, les dégradations ou les ruptures de digues, ceux d'irrigation doivent toujours s'éloigner plus ou moins des lignes de thalweg. Leur principe étant fondé sur le rachat des pentes naturelles, ils se trouvent bientôt éloignés du cours d'eau qui les alimente. En pays de montagnes, ils sont toujours à mi-côte sur le flanc des vallons. En pays de plaine, ils se placent nécessairement sur les principales ondulations de terrain ; ce qui permet, d'établir sans trop de terrassements, le plan d'eau à une hauteur convenable au dessus des terrains environnants.

Les canaux secondaires représentent de simples embranchements du canal principal et sont soumis aux mêmes règles pour leur tracé. Ils sont ordinairement établis aux frais des usagers, à moins cependant que l'entrepreneur du canal principal ne juge convenable d'établir lui-même un certain nombre de ces dériviatives secondaires, là où il croit avoir de l'avantage à distribuer les eaux plus en détail. L'expérience a prouvé dans différentes entreprises d'arrosage, notamment en Provence, qu'il est avantageux de laisser le moins possible de canaux secondaires à la charge des propriétaires, attendu que cette dépense, assez élevée, peut les détourner pendant longtemps de recourir à l'usage des eaux. — Quant aux simples rigoles, elles sont aux frais des arrosants, qui les disposent suivant les dimensions et les directions convenables pour la superficie qu'ils ont à arroser. Mais dans les projets, on désigne quelquefois sous le nom de *rigoles principales* les canaux secondaires.

Les canaux de fuite ou de décharge sont ceux qui ont pour objet d'assurer l'écoulement des eaux débitées par les ouvrages régulateurs dans un canal principal, tels que les *déversoirs* et les *vannes de fond*. Il n'y a rien de particulier à dire sur ces canaux, qui ne diffèrent nullement de ceux du même genre existant sur les voies navigables, les hiefs d'usines, etc. Toutes les fois qu'ils sont d'un niveau assez élevé relativement aux terres riveraines, on ne manque pas d'utiliser leurs eaux pour l'arrosage ; mais or-

dinairement cela ne peut se faire qu'à une assez grande distance en aval du point où ils prennent naissance ; et d'ailleurs ils ne reçoivent généralement qu'un écoulement irrégulier et éventuel. Lors même qu'il n'y aurait dans un canal d'arrosage, aucune surabondance d'eau qui donnât lieu de faire fonctionner les ouvrages régulateurs, les canaux de fuite serviraient toujours régulièrement, deux fois chaque année, pour les mises à sec que nécessitent le faucardement et le curage.

Les colateurs diffèrent beaucoup des canaux principaux et secondaires, puisque dans les mouvements de terrain que réclame un système d'arrosage, ceux-ci sont placés sur les faltes, tandis que les colateurs sont essentiellement dans les thalwegs. Ils en diffèrent encore sous un autre point de vue également essentiel, en ce qui concerne leur largeur ; car tandis qu'un canal d'arrosage voit sa section décroître de proche en proche par l'épuisement successif des eaux, le colateur qui dessert une contrée un peu étendue, voit, au contraire, sa portée s'accroître d'une manière inverse. Tant qu'un canal fonctionne simplement comme colateur, on doit lui laisser toute la pente que comporte la disposition et la nature du terrain dans lequel il se trouve établi. On n'y admet généralement ni barrages, ni usines, rien en un mot qui puisse gêner le libre écoulement des eaux, et même ainsi à l'égouttement ou à l'assainissement des terrains arrosés, dont les parties inférieures tendent toujours à conserver un excédant d'humidité. Il ne serait donc pas possible d'opérer une bonne irrigation sans le secours des colateurs, car c'est par eux seuls que l'on peut assurer l'égouttement ou l'assainissement du terrain qui, s'il restait habituellement humide, ne pourrait produire que des herbes marécageuses, toujours nuisibles aux bestiaux. Mais il arrive quelquefois que l'on soit dispensé d'ouvrir des canaux de cette espèce quand il en existe déjà, soit naturellement, soit artificiellement. Cependant lorsque l'on veut jeter les colatures ou les eaux de fuite dans un fleuve ou une rivière, on est quelquefois gêné par les digues qui peuvent avoir été établies pour prévenir les dommages des crues et des débordements de cette rivière. Dans ce cas, on doit opérer, comme cela se pratique dans les Watteringues du département du Nord, ou dans les Polders des Pays-Bas : pendant le temps des crues, la communication entre les terrains à égoutter et la rivière est interceptée par des vannes ou clapets. Dès que les eaux se retirent, on les ouvre, et l'écoulement s'opère en toute liberté.

Dans le plus grand nombre de cas, les canaux

d'irrigation ne sont destinés qu'à cet usage, quelquefois cependant ils doivent servir en même temps à la navigation. Souvent, comme cela se voit dans la Campine, en Belgique, l'irrigation est distribuée exclusivement à l'aide d'un système de canaux secondaires qui ne peuvent recevoir que des barques d'un faible tonnage. Dans d'autres cas, le canal principal lui-même reçoit des bouches ou prises d'eau particulières, tout en desservant une navigation active. Dans le nord de l'Italie, le caractère essentiel de ces canaux consiste dans la forme de leurs écluses, qui présentent, à côté du sas ordinaire destiné au passage des bateaux, un pertuis n'ayant d'autre usage que de transmettre, d'une manière tout à fait indépendante du mouvement de la navigation, les volumes d'eau réclamés par la consommation des bouches.

Dans le tracé des canaux d'irrigation, la détermination mathématique des pentes et des sections convenables pour écouler un volume d'eau déterminé exige des calculs exclusivement de la compétence des ingénieurs. Ces calculs se font à l'aide des formules relatives au mot hydraulique (voy. au Supplément). Quand le projet a été complètement arrêté, l'exécution des travaux se divise, comme pour tous les autres canaux, en terrassements et en ouvrages d'art. Quant à l'exécution, ces canaux se présentent sur le terrain dans les conditions de tous les autres canaux à eau courante. Dans les parties en déblai, à une profondeur moyenne de 2 mètres à 3 mètres au dessous du terrain naturel, on adopte des talus simples d'une inclinaison proportionnée à la nature plus ou moins résistante du sol. Dans les tranchées proprement dites, qui ont souvent jusqu'à 10 et 12 mètres de profondeur, on adopte soit des coupures naturelles, si l'on opère dans la roche, soit des revêtements. Enfin, dans les parties intermédiaires, où l'on a de 3 à 6 mètres de profondeur, on établit dans la ligne des talus de petites retraites ou banquettes, ayant pour objet d'arrêter les éboulements de terre qui tendraient à envahir le canal. Cette disposition se trouve représentée dans la fig. 1. Quant aux parties en rem-

FIG. 1.



blai, comme l'inconvénient des éboulements n'est plus le même, les talus extérieurs ne reçoivent

généralement qu'une seule inclinaison. Enfin, dans les situations intermédiaires entre celles qui viennent d'être indiquées, on se contente d'un système de revêtements d'une solidité proportionnée au danger de corrosion des talus intérieurs du canal (fig. 2). Il est d'ailleurs

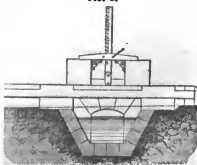
FIG. 2.



utile de rappeler que ce n'est point la dimension effective de la section transversale d'un canal qui peut donner idée de son débit, attendu que le plus ou moins de vitesse de l'eau peut, à égalité de section, modifier notablement ce débit.

Les ouvrages d'art à établir sur le tracé d'un canal d'irrigation sont de deux espèces : les uns sont de la même nature que ceux que réclament les canaux de navigation et autres ; ils comprennent les ponts, les pontceaux, les aqueducs, les déversoirs, les murs de chute, etc. ; les autres sont spéciaux et comprennent notamment les prises d'eau, les partiteurs, les régulateurs ou hydromètres. L'ouvrage d'art à exécuter à la prise d'eau d'un canal d'arrosage, dans le but d'y régler, du moins d'une manière approximative, l'introduction de l'eau, varie suivant l'importance de la dérivation, et aussi suivant le régime du cours d'eau alimentaire. Comme type d'une prise d'eau de bonne disposition et applicable dans beaucoup de cas à des dérivations d'une portée de 2 mètres 50 centimètres à 3 mètres cubes d'eau par seconde, on peut citer celle dont la coupe transversale est indiquée (fig. 3), et apporte-

FIG. 3.



nant à l'une des branches secondaires du canal de Marseille, dérivé de la Durance de 1846 à 1852.

Mais parmi les ouvrages spéciaux réclamés dans l'industrie des arrosages, il n'en est point de plus remarquable ni de plus utile que l'hydromètre-régulateur (fig. 4 et 4 bis). En effet, cet ouvrage a pour but de régulariser, aussi exactement que possible, la distribution d'eaux précieuses qui sont toujours concédées, au moins nominativement, en quantités déterminées, mais qui étant livrées par de simples vannes ou orifices libres, éprouvent d'énormes variations de débit qu'on sait toujours faire tourner au détriment des propriétaires de canaux. C'est à la fin du *xv*^e siècle, que l'on a découvert dans le Milanais et appliqué dans toute l'Italie l'ingénieux appareil à l'aide duquel on parvient à résoudre, de la manière la plus approximative, cette importante question.

FIG. 4.



FIG. 4 bis.



Par la seule disposition des deux figures ci-dessus, représentant, en coupe et en plan, le régulateur milanais, on voit que le principe de cet appareil consiste à interposer entre le canal et la bouche de distribution, une vanne dont le degré plus ou moins grand d'abaissement sert à obtenir, aussi exactement que possible, le maintien du niveau qui détermine le débit normal de cette bouche. Elle est elle-même suivie d'un sas d'une pente déterminée qui assure la régularité de l'écoulement sur une certaine longueur en aval de la prise. En Italie, la forme des régulateurs varie d'une province à l'autre; mais le principe reste sensiblement le même, et leur emploi, en assurant l'exacte distribution des eaux, a amené un accroissement des plus importants dans les quantités mises au service de l'agriculture.

Les *partiteurs*, également très employés en Italie, ne sont, en définitive, qu'un moyen de diviser approximativement le débit d'un canal en plusieurs fractions déterminées, mais sans tenir compte de l'importance de ce débit. Cet ouvrage d'art, qui se réduit la plupart du temps à une pile triangulaire convenablement disposée, ne présente donc réellement qu'un

moyen de partage et non de distribution.

Une fois que par la bonne disposition d'un canal principal, pourvu des ouvrages d'art nécessaires, on a mis les eaux d'arrosage à la portée des propriétaires du sol arrosable, c'est à eux-ci à établir à leurs frais, pour la conduite et la distribution des eaux, un système de rigoles qui, parfois, forment dans leur ensemble des dispositions assez compliquées, mais qui, généralement, rentrent dans des systèmes très simples dont les règles principales peuvent être exposées en quelques mots. Les prairies, les jardins, les rizières demandent, pour la mise à l'arrosage et pour les méthodes d'irrigation, des procédés très différents; mais on peut en avoir une idée assez juste en décrivant seulement les travaux de la première catégorie. Un principe bien simple doit présider à tous les travaux de dressement de terrain et d'ouverture des rigoles. Il faut que l'eau arrive partout, et que cependant elle ne séjourne nulle part. On doit donc, avant tout, éviter soigneusement tous les bas-fonds sans écoulement, et même les simples dépressions qui pourraient occasionner la stagnation des eaux.

Quel que soit le système d'arrosage que l'on adopte, il faut nécessairement que la condition d'assainissement préalable du terrain soit observée; autrement, le résultat des dépenses, loin d'être avantageux, peut devenir négatif. — Les nivellements et les terrassements préparatoires une fois exécutés, on procède à l'irrigation des prairies, en suivant, selon les circonstances, trois méthodes différentes dont nous indiquons ci-après les dispositions les plus essentielles.

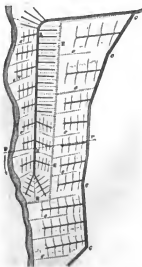
L'arrosage par submersion, qui convient aux prairies presque sans pente, consiste à introduire les volumes d'eau dont on peut disposer dans des encaissements d'une étendue limitée que l'on a eu soin de former avec de petits bourrelets d'une saillie un peu plus forte que l'épaisseur maximum de la nappe d'eau à répandre. Ces petites digues doivent essentiellement être tracées selon les lignes de niveau du terrain, afin de se maintenir toujours à une hauteur uniforme. Ces bourrelets, qui dépassent rarement 0^m 33 de hauteur, sont faits en terre et gazon pris sur plan à l'aide de la charrue et de la bêche. Ce mode d'arrosage, le plus élémentaire de tous, est d'une exécution très facile. Mais il n'en est plus de même quand les prés ont une pente un peu prononcée, il faut alors recourir aux méthodes suivantes, qui sont les plus nouvelles. La première est celle qui s'exécute par voie de rigoles simples, c'est-à-dire par voie de déversement. Ces rigoles, qui sont presque horizontales, suivent toutes les inflexions du ter-

rain; elles sont desservies, au nombre de trois ou quatre, par de petites rigoles conductrices dérivées directement de la rigole principale. Entre deux systèmes de rigoles transversales, on a toujours soin d'établir un petit colateur ou rigole d'écoulement; et ces colateurs peuvent eux-mêmes devenir, à une certaine distance, rigoles d'arrosage.

Les rigoles principales ont une section proportionnée au volume d'eau qu'elles doivent contenir sous la pente que l'on a adoptée. Les rigoles conductrices, dont les prises d'eau sont établies à l'aide de très petites vannes et même de simples coffres en bois, n'ont généralement que 0^m 20 à 0^m 30 de largeur, et quant aux rigoles transversales ou de déversement, elles ont le moins de largeur possible.

L'ensemble de ces diverses rigoles qui constituent le système d'irrigation le plus répandu, se représente dans la fig. 5 retraçant la dispo-

FIG. 5.



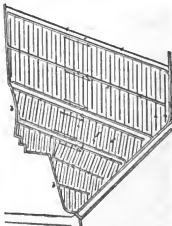
sition d'une prairie arrosée le long de la petite ville de Coriant, dans l'arrondissement de Bourg, département de l'Ain. Le plan ci-joint indique l'existence d'une rigole principale avec deux ramifications C, C; R, R, et celle du colateur général E, E, qui reçoit les égouttements des deux systèmes de rigoles. Quant à la partie située sur le versant V, rive gauche, du cours d'eau, elle s'égoutte directement dans la rivière. Les petites rigoles d'écoulement e, e, e aboutissent dans le colateur principal qui lui-même

a son débouché définitif dans le thalweg de la vallée.

Quand on veut avoir une distribution d'eau parfaitement régulière, ou quand le terrain naturel ne se prête pas convenablement à l'établissement des rigoles horizontales, on a recours au travail du *billonnage*, qui consiste à disposer régulièrement la superficie du sol à arroser en plates-bandes adossées, ou *ados*, sur la falte desquelles se trouve une rigole conductrice qui distribue ses eaux, par déversement, sur les deux versants placés de chaque côté, et à la rencontre desquels se trouve une rigole d'écoulement.

Ne pouvant donner ici tous les détails nécessaires pour faire connaître les dimensions et les pentes qu'il est d'usage d'adopter pour les diverses parties d'un billonnage en *ados*, qui constitue la plus parfaite de toutes les méthodes d'arrosage, nous nous bornons à donner, comme spécimen de ce genre (fig. 6), le plan d'une

FIG. 6.



petite section des belles irrigations établies nouvellement en Belgique, sur des landes incultes situées près de l'embouchure de la Meuse. Dans ce plan, qui est relevé sur le territoire communal d'Overpelt, on distingue une rigole principale b, b, avec ses embranchements; des colateurs e, e, dans lesquels débouchent les petites rigoles d'écoulement f, f. Les rigoles conductrices ou de déversement sont placées en d sur les faltes et transversalement à la direction des rigoles.

Telles sont, en très peu de mots, les dispositions fondamentales du mécanisme de l'arrosage. Mais il y a une foule de cas intéressants que le défaut d'espace nous permet à peine d'indiquer.

Ainsi, quand les cours d'eau laissent à désirer, soit pour l'abondance soit pour la régularité de leur régime, on a recouru à de vastes réservoirs qui donnent le moyen d'étendre le bienfait des arrosages à des terrains qui ne semblaient pas appelés à en jouir. Ces grands réservoirs, dont l'antiquité nous offrait de si magnifiques modèles, sont regardés aujourd'hui comme des constructions du plus haut intérêt, et des études entreprises aux frais du gouvernement dans les Pyrénées, les Alpes et les Vosges, font espérer que bientôt plusieurs grandes entreprises d'arrosage pourront s'exécuter par ce moyen.

Une question à laquelle on a toujours attaché beaucoup d'importance, est celle de savoir quelle est la quantité d'eau à attribuer pour un bon arrosage à une superficie donnée de terrain, par champ, à l'étendue d'un hectare en diverses cultures. Or, on conçoit que c'est là une donnée qui ne peut être que très variable, puisqu'elle dépend essentiellement du climat, de la nature du sol et de celle des cultures à arroser. Cependant, pour fixer les idées, on peut donner les chiffres suivants comme des évaluations moyennes basées sur des résultats pratiques : pour l'irrigation ordinaire des prairies, dans un climat analogue à celui du centre de la France, vingt arrosages de chacun 300 à 350 mètres cubes, donnés d'avril en septembre, à six ou sept jours d'intervalle, ce qui représente un total de 7,000 mètres cubes dans toute la saison. — Pour les cultures maraîchères, auxquelles l'irrigation est donnée, d'une manière un peu différente, sans déversement, vu que l'on opère dans des terres labourées, la quantité d'eau est un peu plus forte en égard à ce que les périodes ne sont que de trois à quatre jours au plus. Dans les climats chauds, comme la Provence, où le ciel est presque toujours sans pluie, l'arrosage des cultures maraîchères, si profitables dans les belles exploitations de Craillon et de Châteauneuf, consommera moyennement de 8 à 10,000 mètres cubes d'eau par été. En Russie, les rizières, qui exigent l'extension de nappes d'eau continues, représentant de véritables étangs, réclament des quantités d'eau plus considérables qui vont généralement à 12,000 ou 15,000 mètres cubes par saison d'été. C'est d'après ces moyennes que l'administration publique, chargée de régler les questions d'usage et de partage des eaux lors de l'établissement des nouvelles dérivations, accorde 1 mètre cube par seconde et par hectare, pour faire face à tous les besoins, du moins dans les cas généraux.

III. AVANTAGES GÉNÉRAUX DES IRRIGATIONS. IMPORTANCES DE CETTE QUESTION DANS LES

ÉTATS EUROPÉENS. — Pour l'industrie manufacturière, l'eau courante, comme force motrice, peut être remplacée par la vapeur, par le vent, par les moteurs animés. Pour l'industrie agricole, l'eau ne peut être remplacée par rien. Dans les contrées méridionales, affligées pour la plupart de longs étés sans pluie, les avantages de l'irrigation sont donc incalculables. Là, en effet, elle n'améliore pas seulement la végétation, elle la crée; c'est pourquoi dans de telles localités les territoires arrosés présentent littéralement comme autant d'oasis au milieu d'un désert aride. Mais c'est là également qu'il est le plus rare de rencontrer la réunion des conditions nécessaires, dont la principale est l'alimentation abondante et régulière des dérivations. Dans tous les cas, l'emploi d'un arrosage bien dirigé, même dans les contrées septentrionales, est reconnu comme une des plus importantes améliorations territoriales, par cela qu'il régularise et accroît la production fourragère, la plus essentielle de toutes sous le rapport de la production des engrais. On s'explique aisément pourquoi, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, cette pratique a toujours mérité des encouragements de la part des gouvernements éclairés.

C'est à tort que l'on croirait que dans les circonstances ordinaires comme celles qui se présentent pour la plupart des États européens, la multiplication des dérivations ayant pour objet l'arrosage, peut détériorer le régime des eaux courantes, et notamment nuire aux ressources que celles-ci peuvent offrir aux usines, à la navigation. Les localités favorables à ce genre de dérivations ne sont généralement pas les mêmes que celles qui sont les plus aptes à la création des usines. Ne doit-on pas remarquer aussi que sur tous les canaux d'arrosage d'une certaine importance, on a constamment la facilité de ménager des ébutes sur lesquelles des usines s'établissent avec bien plus d'avantages que sur la direction naturelle du cours d'eau alimentaire. Enfin quand la navigation peut s'effectuer conjointement avec les deux précédentes destinations, ainsi que cela se voit dans le nord de l'Italie, les trois grands intérêts distincts, mais toujours unis, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce se trouvent favorisés simultanément; de sorte qu'un même volume d'eau dérivé reçoit alors une utilisation triplement productive; et il n'est pas étonnant de voir les contrées qui ont pu réaliser sur plusieurs points de si grands avantages, marcher rapidement dans la carrière de la richesse. Pour les États d'une situation analogue à celle de la France, un seul fait, mais

un fait capital, milite plus que tous les autres en faveur du progrès des irrigations; c'est l'extension des prairies naturelles qui sont la base de toute agriculture progressive. En effet, les prairies sont non seulement productrices des bestiaux, des engrais qui régénèrent les sols épuisés par la culture répétée des plantes industrielles et des céréales; mais elles représentent elles-mêmes un repos pour la terre, d'après ce principe aujourd'hui bien démontré : que les plantes herbacées, en général, puisent en très grande partie dans les gaz atmosphériques les éléments de leur accroissement. C'est pourquoi on a pu prendre pour base de la prospérité agricole de diverses contrées la proportion plus ou moins considérable de leurs prairies relativement aux terres arables. La nécessité de cette amélioration se fait d'ailleurs sentir de toutes manières possibles. En effet, la production des matières animales reste chez nous énormément au dessous de la consommation nationale; et tandis que l'habitant de la France consomme, à peine en moyenne, 19 à 20 kilog. de viande de boucherie dans une année, cette consommation s'élève, en Angleterre, à plus de 75 kilog.; en Allemagne, en Hollande, en Belgique, etc., de 45 à 50 kilog. L'alimentation du travailleur exige pourtant une certaine quantité de viande, au dessous de laquelle il y a nécessairement amoindrissement de ses forces, ou de la durée de son travail. Une question économique et hygiénique du plus haut intérêt est donc liée chez nous à l'accroissement des cultures fourragères qui se trouve liée elle-même au progrès tant désiré des irrigations.

Si l'on envisage la même question au seul point de vue commercial, on arrive aux mêmes conséquences. En effet, nous subissons chaque année sur l'ensemble des matières animales, telles que cuirs, laines, suifs, cornes, crins, etc., une énorme importation étrangère qui ne varie guère que de 94 à 96 millions de francs. Or, rien n'est plus concluant en faveur de l'amélioration que nous avons à obtenir dans ce genre. Enfin, une dernière considération qui doit paraître d'une importance égale à celle des deux précédentes, c'est que la production actuelle de l'espèce chevaline laisse énormément à désirer, en France, puisque la remonte de nos régiments de cavalerie s'opère dans les conditions les plus défavorables. — Jusqu'à présent nous n'avons eu en vue que l'irrigation proprement dite, c'est-à-dire l'irrigation estivale procurant à la terre l'humidité qui lui manque pendant la saison de la végétation. Mais là ne se bornent pas les avantages qu'on peut retirer de l'emploi agricole des eaux; car dans les

contrées même où celles-ci sont trop rares en été pour fournir des dérivations, elles sont presque toujours surabondantes en hiver, et conduites alors et répandues sur les terres riveraines, attendu qu'elles tiennent en suspension une foule de substances fertilisantes, elles peuvent, par voie de *limonage*, suppléer en grande partie à la rareté des engrais proprement dits, et faire naître d'abondantes récoltes. — C'est d'après ces considérations qu'on voit tous les gouvernements s'empressez d'adopter les mesures qui peuvent tendre à l'extension des usages agricoles des eaux. En France, les mesures nouvellement prises dans ce but sont : la loi du 29 avril 1845, relative au droit d'aqueduc; celle du 27 juillet 1847, relative au droit d'appui des barrages ayant l'irrigation pour objet, et, plus récemment encore, la création d'un service *hydraulique* (voy. ce mot), composé d'ingénieurs détachés du corps des ponts et chaussées, pour étudier, avec le concours des localités, toutes les principales questions se rattachant à l'intérêt territorial du pays. N. B.

IRRITABILITÉ. IRRITATION (*physiol. méd.*). L'*irritabilité* est l'aptitude de tous les organes des corps organisés à ressentir l'influence des divers stimulants. L'*irritation* est le premier degré de l'exaltation des propriétés vitales; c'est au point de vue pathologique la première période, le prodrome de l'inflammation avec afflux du sang. Le caractère le plus tranché de cet état est de ne donner lieu immédiatement à aucune modification appréciable des tissus qu'elle affecte; leurs fonctions paraissent seules éprouver quelque trouble. — On sait le rôle qu'on a voulu faire jouer à l'irritation dans les maladies. On avait cru trouver dans ce phénomène physiologique la généralisation la plus complète des faits pathologiques. On n'allait à rien moins qu'à lui assigner en médecine la place que l'attraction occupe en physique. L'irritation peut se développer, il est vrai, sous l'influence de presque tous les agents de la nature; mais si ce fait suffit pour expliquer sa fréquence, il ne saurait faire substituer l'irritation, phénomène tout spécial et tout circonscrit, aux propriétés vitales qui sont une généralisation bien autrement large et bien autrement importante, puisqu'elle domine tous les phénomènes de la vie, dans l'état de santé comme dans l'état de maladie.

L'irritation peut se présenter avec des formes très variées. Elle s'accompagnera par exemple d'un écoulement de sang; c'est ce qu'on appelle irritation hémorrhagique. Quelquefois au contraire, au lieu de sang, il y aura afflux des liquides blancs. Dans d'autres cas elle sem-

ble affecter le tissu des glandes et donner lieu à une sécrétion excessive de ces organes; c'est l'irritation sécrétoire. Il est même une forme d'irritation dans laquelle il n'y a aucun appel de fluides, mais seulement exaltation de la sensibilité propre du système nerveux; c'est l'irritation nerveuse, ou les *névralgies*. — Les différentes formes de l'irritation peuvent se succéder et se confondre, ce qui avait porté à n'y voir que des degrés différents de la même affection; mais quand on les observe réunies, conservant chacune leurs caractères les plus tranches, on est bien forcé de reconnaître que ce sont des modifications toutes spéciales, que par une abstraction de l'esprit l'on ramène sous une même dénomination. Il devient évident dès lors qu'il y aurait absurdité à prétendre qu'un seul mode de traitement peut convenir à des états aussi dissimilaires. Tout ce que l'on peut dire de plus général, c'est que la médication antiplogistique trouve ici une large application, en tenant compte toutefois des nombreuses modifications que nécessite la nature variable de l'irritation : son type, la diversité des parties où elle siège, les différences d'âge, de sexe, de tempérament, et enfin cette multitude de circonstances inconnues qui forment l'individualité de chaque affection.

L. DE LA C.

IRYTSCH ou **IRTYCH**. Grande rivière de la Sibérie qui sort des grands Altaï au pays des Mongols, traverse au 46° 30' de latitude septentrionale et 103° de longitude orientale le lac Saïsan et après avoir traversé une grande étendue de pays dans la province de Kolivan et le gouvernement de Tobolsk, se jette dans l'Obi, au 61° de latitude septentrionale et 80° de longitude orientale. Elle change souvent de cours et contient un grand nombre d'îles très basses, dont plusieurs sont ensevelies sous les eaux au printemps, lorsque ces dernières sont hautes. L'eau de cette rivière, blanche et légère, nourrit une grande quantité de poissons, parmi lesquels les esturgeons sont très recherchés pour la délicatesse de leur graisse. L'Irtych reçoit un très grand nombre d'affluents dont les principaux sont l'Ichme, le Tobol et la Conda. Pour protéger les frontières de l'empire contre les Ghirguiss, on a établi le long de la rive droite de l'Irtych, dans un espace de 878 wouslis, une ligne de défense, formée d'une suite de forts et de postes fortifiés, distants l'un de l'autre de 15, 20 et 25 wouslis et gardés par des cosaques qui y sont établis avec leurs familles.

IRVINE. Ville d'Écosse, dans le comté d'Ayr, à 18 kilomètres nord de la ville de ce nom, à l'embouchure de la petite rivière Irvine, dans le golfe de Clyde. Elle a un port commode,

mais dont l'entrée est obstruée par une barre. On en exporte de la houille. La population est d'environ 5,000 habitants.

E. C.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, a reçu son nom, qui, en hébreu, signifie *rire*, parce que sa mère rit en elle-même quand un ange lui annonça qu'elle aurait un fils. Sara, en effet, lors de cette promesse, avait depuis longtemps passé l'âge de la maternité, et Abraham lui-même était entré dans la centième année de sa vie (Gen. xviii, 10-12. xxi, 5). Sara ne voulut pas qu'Ismaël, né d'Abraham et de sa servante Agar, partageât l'héritage paternel avec son propre fils. Dieu se montra favorable à ses desirs, en déclarant à Abraham que c'était d'Isaac que devait sortir sa vraie postérité. Cependant, cet enfant des promesses divines ayant atteint l'âge de vingt-cinq ans environ, le Seigneur, qui voulait éprouver la foi du vieux patriarche, lui ordonna de l'immoler. Le fils ne fut pas moins soumis que le père au commandement divin; mais au moment où Abraham levait la main pour frapper la victime, un ange l'arrêta. Isaac épousa Rebecca, fille de Bathuel, de la famille d'Abraham, et en eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. Quelques années après, une famine l'obligea à quitter Bersabée pour se retirer à Gêzare. Dieu lui ayant donné dans ce pays de grandes richesses, les habitants en conçurent une telle jalousie qu'il se vit forcé de revenir à Bersabée, où il fixa sa demeure, et où le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham. Devenu fort vieux, Isaac voulut bénir son fils aîné Esaü; mais Jacob, aidé des conseils de Rebecca, surprit la bénédiction paternelle. Toutefois, lorsqu'il en fut instruit, le saint patriarche confirma ce qu'il avait fait par erreur. Après une vie de cent quatre-vingt-huit ans, Isaac mourut et fut enterré avec Abraham par ses deux fils Esaü et Jacob. Les juifs et les musulmans racontent d'Isaac une foule de faits ou plutôt de fables qui ne méritent aucune confiance.

L'ABBÉ GLAIRE.

ISAAC. Deux empereurs d'Orient ont porté ce nom.

ISAAC COMNÈNE, était fils de Manuel Erotique, qui, sous le règne de Basile II et de Constantin, avait si vaillamment défendu Nicée contre Bardas-Sclerus. Les troupes, mécontentes de Michel Stratonique, le proclamèrent empereur le 8 juin 1057. Dès le commencement de son règne, il entreprit de réparer le désordre des finances, et enleva aux moines une partie de leurs propriétés qu'il réunit au trésor. Il parvint en même temps à se faire respecter des peuples voisins, mais une maladie vint affaiblir son esprit, et, en 1059, il abdiqua en faveur de Constantin-Ducas.

Il se retira dans un monastère où il mourut au bout d'un an.

ISAAC L'ANGE, naquit vers l'an 1155. Son aïeul, Constantin l'Ange, avait épousé Théodora, fille d'Alexis I^{er}. Andronic Comnène ayant envoyé des soldats dans la maison d'Isaac, avec ordre de le mettre à mort, celui-ci parvint à se sauver dans une église et fut proclamé empereur par le peuple amenté (1185). Il prit à tâche de réparer les injustices de son prédécesseur, rappela les exilés et les réintégra dans leurs biens. Redoutant les princes chrétiens qui, sous prétexte d'enlever la Terre-Sainte aux Musulmans, menaçaient l'empire grec, il refusa des vivres à l'armée de Frédéric-Barberousse. Il se rendit odieux par ses débauches et fut détrôné par Alexis, son frère, qui le jeta en prison et lui fit crever les yeux (8 avril 1195). Les Croisés indignés de la trahison d'Alexis, entreprirent de rétablir Isaac et assiégèrent Constantinople en 1203. La ville fut prise le 18 juillet, Alexis prit la fuite ; le peuple fit sortir Isaac de prison et le remit sur le trône. Il s'engagea par un traité à fournir des vivres aux Croisés pendant un an, à leur donner 200,000 marcs d'argent, à mettre ses troupes à leur disposition, et à reconnaître le pape pour souverain pontife. Il s'associa son fils, Alexis l'Ange II, et fit fondre jusqu'aux vases sacrés pour remplir ses engagements avec les Croisés. Le peuple fut écrasé d'impôts ; une nouvelle sédition eut lieu, et Alexis Ducas se fit proclamer empereur. Isaac mourut sur ces entrefaites, ou fut mis à mort par ordre de Ducas, ainsi que son fils : il était remonté sur le trône depuis six mois. Des historiens rapportent qu'Alexis l'Ange s'était étranglé lui-même dans sa prison.

ISABEAU ou ISABELLE DE BAVIÈRE, reine de France, fille d'Etienne II, duc de Bavière, naquit en 1371. Elle n'avait que 14 ans, lorsque sa beauté et le besoin qu'avait la France de se fortifier en Allemagne par une alliance, la firent rechercher par le roi de France Charles VI, qui venait de succéder à son père Charles V, et qui n'avait que 17 ans. Ce mariage, qui devait être si funeste à la France, fut célébré le 17 juillet 1385. L'entrée des deux époux à Paris fut suivie de fêtes splendides, dont les détails sont curieux à lire dans les historiens du temps. Il y eut une mascarade nocturne où toute la cour se livra à des excès scandaleux. On a pensé que la liaison criminelle de la reine avec le duc d'Orléans, frère du roi, avait commencé dans cette affreuse orgie. Isabeau eut douze enfants de son mariage avec Charles VI. Lorsque ce malheureux prince fut tombé en démence, sa garde fut confiée à sa femme, et le

duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, prit les rênes du gouvernement. Le duc d'Orléans réclama contre cette disposition. Maître du cœur d'Isabeau, il s'offrit à supplanter son rival et à se faire nommer lieutenant-général du royaume par le roi lui-même. Ce fut le signal de la guerre civile et des longs malheurs dont la France fut accablée pendant le règne désastreux de Charles VI. Après l'assassinat du duc d'Orléans, la reine quitta Paris, et bientôt forcée de s'exiler à Tours, elle s'abandonna à l'amour que lui avait inspiré un gentilhomme de sa suite, nommé Bois-Bourdon. Mais le connétable d'Armagnac osa dessiller les yeux du roi en lui révélant les coupables amours de la reine. Bois-Bourdon, après avoir été appliqué à la question et avoir tout confessé, fut jeté à la Seine, enfermé dans un sac de cuir sur lequel était écrit cet ordre : *Laissez passer la justice du roi*. Le dauphin ayant pris part lui-même aux vengeances exercées contre sa mère, celle-ci en conçut contre son fils une haine que rien ne put jamais fléchir. Captive à Tours, et dévorée de la soif de se venger, elle ne craignit pas de se faire un auxiliaire de l'assassin même du duc d'Orléans. Le duc de Bourgogne, dont elle demande le secours, la délivre, la conduit à Chartres, où elle se proclame reine et régente du royaume « par la grâce de Dieu », et enfin à Troyes où elle établit sa cour et son parlement. Bientôt le duc de Bourgogne, ayant été introduit dans Paris par la trahison de Perrinet-le-Clerc, la reine, escortée de 1,200 hommes de guerre, rentre en triomphe dans cette ville, et le roi est forcé de l'accueillir comme sa libératrice. Les Anglais, cependant, avaient repris le cours de leurs entreprises et porté la guerre jusque sous les murs de Paris. Trop faibles pour leur résister, le duc de Bourgogne et la reine se retirèrent de nouveau à Troyes, emmenant avec eux le roi, tandis que le Dauphin, relégué au delà de la Loire, cherchait à former une armée pour repousser l'invasion étrangère. Le duc de Bourgogne flottait entre les Anglais et le parti national, lorsqu'il périt assassiné sur le pont de Montereau. Abjurant les sentiments de la nature, la reine, réduite aux aïeux et ne pouvant pardonner à son fils, adressa, au nom du roi, à toutes les villes du royaume, une déclaration fulminante contre le dauphin, entra en pourparlers avec le roi d'Angleterre et lui livra la France par le traité de Troyes, à la suite duquel Henri V, d'Angleterre, fit son entrée solennelle à Paris, sous les auspices de la reine et du duc de Bourgogne. Cette honteuse alliance n'eut qu'un triomphe éphémère. La France s'indigna de se voir vendue et livrée à un prince étranger par la

lâcheté d'une femme, par la trahison d'une reine, par l'horrible vengeance d'une mère. Isabelle devint l'objet de l'exécration publique. Le duc de Bourgogne, honteux d'être son complice, se sépara d'elle, fit sa paix avec le dauphin devenu roi de France par la mort récente de son père, et répara ses torts par sa fidélité. La plus cruelle douleur de la reine fut de voir régner le fils qu'elle haïssait. Elle mourut misérablement à Paris, en butte au mépris et à la haine de tous les partis, en 1433. Son corps fut jeté pendant la nuit dans une barque sur la Seine, et porté à Saint-Denis, où elle fut enterrée sans honneurs.

ISABELLE DE FRANCE, fille de Philippe-le-Bel, reine d'Angleterre (roy. EDOUARD II et EDOUARD III).

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, naquit en 1450. Elle était fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri IV l'Impuissant. Ce prince ne voulant laisser le trône ni à elle ni à Alphonse son frère, avait choisi pour héritière Jeanne, fille adultérine de sa femme et de Bertrand de la Cueva. Une révolte le contraignit à désigner Alphonse pour son successeur, et après la mort de ce dernier les cortès offrirent la couronne à Isabelle, qui la refusa et se fit déclarer princesse des Asturies. Elle épousa ensuite (1469) Ferdinand, fils de Jean II, roi de Navarre et d'Aragon. Henri IV, irrité de cette union, essaya de nouveau de faire accepter Jeanne comme son héritière. Il se réconcilia néanmoins avec sa sœur, et mourut peu de temps après. Les couronnes de Castille, de Navarre et d'Aragon se trouvèrent alors réunies sur la tête de Ferdinand et d'Isabelle. On peut dire que les deux époux, toujours unis dans le but proposé, et réunissant leur double énergie dans un effort commun, ne formaient ensemble qu'un souverain unique, bien que chacun d'eux jouît d'une indépendance absolue, Isabelle comme reine de Castille, et Ferdinand comme roi d'Aragon. Isabelle marchait avec Ferdinand à la tête de leurs armées réunies, campait au milieu des chevaliers, et prenait part à toutes les délibérations. Ferdinand était doué d'une grande habileté politique; il savait méditer un plan; mais pour l'exécuter il avait besoin de l'enthousiasme qu'Isabelle excitait autour d'eux par l'ascendant de son génie, la vivacité de son esprit, l'éclat même de sa beauté, et il est probable qu'il ne serait jamais parvenu à placer le trône si haut au dessus de la fière aristocratie espagnole sans la fascination qu'Isabelle exerçait sur la nation. Ce fut elle d'ailleurs qui introduisit dans le conseil le fameux Ximènes; trop heureuse l'Espagne si elle ne l'eût pas dotée ensuite de l'inquisition, en donnant à ce tribunal terrible une

organisation nouvelle, et une puissance qui, plus tard, devait faire trembler les rois eux-mêmes. Le nom d'Isabelle rappelle nécessairement celui de Christophe Colomb. Ce fut elle, en effet, qui lui accorda les trois vaisseaux avec lesquels il découvrit un nouveau monde. Au milieu de tant de gloire, Isabelle fut frappée dans ce qu'elle avait de plus cher. Elle perdit coup sur coup l'Infant Jean, son unique postérité masculine, et Isabelle, l'aînée de ses filles, devenue reine de Portugal. Une autre fille lui restait, Jeanne, qui avait épousé Philippe, archiduc d'Autriche; mais elle fut atteinte d'aliénation mentale. Isabelle succomba sous le poids de la douleur, et mourut, en 1504, laissant un testament en vertu duquel le gouvernement de la Castille devait appartenir à Ferdinand jusqu'à la majorité de Charles, depuis Charles-Quint, fils de Philippe et de Jeanne-la-Folle. Pour les événements qui se rattachent à la fois au nom de Ferdinand et d'Isabelle, voy. FERDINAND.

ISABELLE D'AUTRICHE, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France, naquit en 1566. Elle avait 18 ans lorsqu'elle fut offerte en mariage au roi de Navarre, depuis Henri IV. Henri refusa sa main, et, en 1589, après la mort de Henri III, le roi d'Espagne publia un manifeste dans lequel il déclarait que les Bourbons se trouvant exclus du trône de France comme hérétiques, la couronne revenait de droit à Isabelle, nièce du dernier roi. Cette prétention fut appuyée par les Seize, qui, par une lettre datée du 20 septembre 1591, conjurèrent Isabelle d'accepter le trône. Mais le parlement de Paris déclara que la loi salique était la loi fondamentale de la monarchie (28 juin 1593). Philippe II offrit alors Isabelle au chef de la maison de Guise, dont il promettait d'appuyer les efforts pour arriver à la couronne. Les Etats repoussèrent cette nouvelle proposition (4 juillet 1593). Philippe II renonçant enfin à son projet favori, négocia le mariage de sa fille avec l'archiduc Albert, fils de Maximilien II, et lui donna en dot la souveraineté du Pays-Bas, du Charolais et de la Franche-Comté, dont il ne se réservait que la suzeraineté. Philippe mourut sur ces entrefaites; le mariage s'accomplit néanmoins (1599). Isabelle accompagna l'archiduc dans les guerres contre les Hollandais. Elle se trouvait avec lui au siège d'Ostende, et elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. Ostende ne succomba qu'au bout de trois années, et le linge de la princesse ayant pris une teinte fauve fortement prononcée, on donna à cette couleur le nom d'*Isabelle*. Albert mourut en 1621, et l'archiduchesse gouverna avec assez de fermeté. Elle sut défendre le Brabant contre

le prince d'Orange, et déjona une conspiration qui avait pour but de faire une république des Pays-Bas catholiques (1632). Isabelle mourut l'année suivante, Philippe IV, son neveu, lui avait enlevé la souveraineté du Pays-Bas, en lui laissant le titre de gouvernante.

ISAGORAS. Citoyen d'Athènes qui, après la chute des Pisistratides, essaya, aidé par Cléomène, roi de Sparte, de rétablir à Athènes le gouvernement oligarchique. Il parvint à faire exiler Clisthènes, chef du parti démocratique, et sept cents familles athéniennes. Mais son triomphe fut de courte durée; le peuple l'assiégea dans la citadelle, le força de capituler et le bannit à son tour.

ISAÏE, dont le nom signifie en hébreu le *servant de Dieu*, est le premier des quatre grands prophètes. Son père, Amos, diffère du prophète de ce nom, était, selon une tradition des Juifs, fils de Joas, roi de Juda. Isaïe nous apprend lui-même (I, 1) qu'il exerça le ministère prophétique sous les quatre rois de Juda, Ozias, Joatham, Ahas et Ezéchias; il est même très probable qu'il a survécu à ce dernier, puisque nous voyons dans le second livre des Paralipomènes (XXXII, 32), qu'il a écrit la vie de ce roi. On croit généralement que le prophète Isaïe a été déchiré par le milieu du corps avec une scie de bois, par l'ordre de Manassé; ce qui prouverait qu'il a vécu sous ce prince. Ce sentiment semble suffisamment justifié par les vingt-sept derniers chapitres de son livre, car les plaintes qu'il y fait entendre contre l'idolâtrie, contre la coutume d'immoler des enfants, aux idoles, et contre les crimes des chefs du peuple, ne sauraient évidemment s'appliquer qu'au règne de l'impie Manassé. Isaïe était marié et avait deux fils (VII, 3; VIII, 3). En supposant qu'il ait commencé son ministère prophétique à l'âge de vingt ans, ce qui lui en donnerait quatre-vingt-deux, lorsque Ezéchias mourut, il a pu vivre encore huit ans sous Manassé, et par conséquent finir ses jours à sa quatre-vingt-dixième année. — Nous ne rapporterons point ici les fables que les rabbins et quelques chrétiens d'Orient mêlent à l'histoire d'Isaïe; nous aimons mieux entretenir le lecteur de ses prophéties; car considérées même seulement au point de vue littéraire, elles l'emportent de beaucoup sur tout ce que l'antiquité païenne offre à notre admiration, et comme monument religieux, elles forment une des parties les plus importantes de l'Ancien-Testament. Ces prophéties se rapportent, en général, au royaume d'Israël, et surtout au royaume de Juda; et bien qu'elles ne soient peut-être pas toutes dans un ordre rigoureusement chronologique, la plupart des ora-

cles suivent assez exactement les règnes des princes sous lesquels Isaïe a prophétisé. Quant aux prédictions contre les nations étrangères, il semble qu'on n'a eu égard, en les réunissant, qu'à la similitude des objets auxquels elles se rapportent. Ainsi, on aurait suivi tantôt l'ordre des temps et tantôt celui des choses. Prétendre, comme Koppe et Augusti, que le livre d'Isaïe n'est qu'une compilation de parties diverses, composées par un certain nombre d'auteurs qui ont vécu à des époques différentes, c'est renoncer à toutes les lois de la critique. Aussi le célèbre et savant Gésenius, malgré sa hardiesse extrême, n'a-t-il pu s'empêcher de réprover cette opinion. — Sphosa est le premier qui ait osé élever quelques doutes sur l'authenticité des prophéties d'Isaïe; et dans ces derniers temps, les critiques d'Allemagne ont fait tous leurs efforts pour montrer que beaucoup de prophéties attribuées à Isaïe, appartiennent à des auteurs inconnus, qui ont tous vécu après ce prophète. Mais la diversité de sentiment et la contradiction qui règnent parmi ces critiques suffiraient seules, à défaut d'autres preuves, qui heureusement ne manquent pas, pour démontrer qu'ils sont indistinctement dans l'erreur, et que leur autorité, fussent-ils tous unanimes, ne saurait balancer celle de tous les Juifs, de tous les chrétiens, soit catholiques, soit protestants, qui s'accordent à regarder les soixante-six chapitres, dont se compose le livre d'Isaïe, comme sortis tous et sans la moindre exception de la plume de ce prophète. — Si l'authenticité d'Isaïe compte pour adversaires Koppe, Doderlin, Paulus, Eichhorn, Baur, Rosenmüller, Bertholdt, De Wette, Gésenius, Hitzig, elle a trouvé dans Piper, M. J. H. Beckhaus, C. J. Grèbe, Joh. Utr. Møller, E. W. Hengstenberg, Haewernick, Kleinert, des défenseurs habiles qui l'ont complètement vengée de toutes les attaques de ses ennemis. — Plusieurs pères de l'Eglise ont connu et rejeté comme apocryphes, l'*Ascension d'Isaïe* et la *Vision d'Isaïe*, ouvrages qui avaient été perdus de vue depuis le V^e siècle, et dont on a trouvé une version éthiopienne, traduite en latin et publiée à Oxford, en 1810. Mais un ouvrage authentique de ce prophète, et que nous n'avons pas, est un livre contenant les actions du roi Ozias et qui se trouve élité dans le 1^{er} livre des Paralipomènes, ch. XXVI, vers. 22.

L'abbé GLAIRE.

ISARD (*mam.*). Espèce du genre *ANTILOPÉ*.

ISATIS (*mam.*). Espèce du genre *CAUX*.

ISAURE (CLÉMENTE). Fondatrice ou bienfaitrice de l'académie des jeux floraux. Longtemps les poètes et les orateurs ont redit sur tous les tons l'éloge de cette honorable bour-

geoise qui avait laissé sa fortune pour fonder à perpétuité un prix de poésie; mais au dernier siècle, on a élève quelques doutes sur son existence. On a prouvé que les jeux floraux existaient dès 1323, patronés par sept bourgeois de Toulouse, cotisés ensemble. Quant au testament, il est mentionné pour la première fois dans un registre commençant à 1513, et il a été impossible de le retrouver. A ces critiques, les défenseurs de Clémence opposent le témoignage de nombreux écrivains contemporains, de la transcription dans un registre d'une pièce de vers qui remporta le prix en 1498 « sous la présidence de dame Clémence »; ils font remarquer en outre, qu'à partir de cette époque, des modifications considérables se sont opérées dans le système de distribution des prix. Ces témoignages, l'habitude où l'on est de prononcer chaque année l'éloge de Clémence, depuis 1527, au pied de sa statue, et la notoriété publique semblent des preuves plus que suffisantes de l'existence de cette dame, et il est probable qu'elle n'aurait jamais été contestée, s'il ne se cachait au fond une question de rivalité entre le conseil municipal de Toulouse, élu par les citoyens, et son académie se recrutant elle-même. Une statue de Clémence Isaure decore le jardin du Luxembourg, à Paris.

ISLAURIE. Province de l'Asie-Mineure, près de la Pisidie. Ses habitants étaient braves, mais adonnés au pillage. Ptolémée ne cite que trois villes de ce pays, Sovatra, Ausira et Isaura. Cette dernière, aussi appelée Isauropolis, en était la capitale. Etienne de Byzance en parle comme d'une ville grande et bien fortifiée. Ses habitants, assiégés par Perdiccas, brûlèrent leur cité plutôt que de se rendre. Isaura fut ensuite rebâtie, mais définitivement détruite par Servillus. L'Isaurie, qui d'abord n'était qu'un petit pays, s'agrandit beaucoup sous les empereurs grecs, et engloba en particulier toute la Trachéotide. Elle eut alors pour capitale *Seleucia-Trachena*. La notice d'Hieroclès y désigne 23 villes épiscopales, et celle de Léon-le-Sage 29.

ISBOSETH, ou selon la prononciation hébraïque, *Ischboschet*, c'est-à-dire, *homme de l'ignominie ou de l'idole*. Dans les Paralipomènes (I. cap. VIII, v. 33 et cap. IX, v. 39) ce même personnage est appelé *Ischbaal*, c'est-à-dire *homme de Baal*. Isboseth était fils de Saül, auquel il succéda comme souverain de onze tribus d'Israël, car David régnait sur la tribu de Juda. Isboseth avait quarante ans lorsqu'il monta sur le trône; il régna paisiblement pendant deux ans, mais au bout de ce terme la guerre éclata entre lui et David. Isboseth eut ensuite quelques différends avec Abner, général de ses troupes,

et celui-ci se disposait à passer dans le parti de David lorsqu'il fut assassiné (roy. ABNER). Isboseth, privé de son unique appui par la mort d'Abner, se laissa aller au découragement (II Reg. IV, 1, 2, 3, etc.), et, peu de temps après, il fut assassiné pendant son sommeil, par deux officiers, qui lui coupèrent la tête et l'allèrent présenter à David, qui était à Hébron; mais ce prince, au lieu de récompenser les assassins, comme ils s'y attendaient, les fit mettre à mort, et ordonna en même temps que la tête d'Isboseth fût déposée honorablement dans le sépulchre d'Abner, à Hébron.

ISCARIOTH (roy. JUDAS).

ISCHIA. Petite île volcanique du golfe de Naples, avec une petite ville du même nom, 10 villages et 30,000 habitants. Elle produit du fer, du soufre, des fruits méridionaux, du vin, du seigle, du bois, etc. Au centre de l'île s'élève la montagne d'Ipomes, haute de 2,356 pieds.

ISCHION (roy. ILIAQUE).

ISCURIE (méd.), de *ισχμ*, *farrête*, et *ουρη*, *urine*. C'est la suppression complète de l'excrétion urinaire. Cet état n'est que le degré le plus élevé de ce que l'on appelle communément *rétention d'urine* (roy. VESSIE).

ISDIGERDÈS, suivant les auteurs grecs; *Yezdgerd* ou *Yezdedjerd*, d'après les historiens orientaux. Nom commun à trois rois de Perse de la dynastie des Sassanides.

ISDIGERDÈS I^{er} régna de l'an 400 à 420 après J.-C., et est incontestablement un des plus grands monarques qui ait régné sur la Perse. A son lit de mort, Arcadius, empereur d'Orient, inquiet du sort de son fils Théodose II, encore au berceau, et redoutant surtout pour lui et pour l'empire les attaques des Perses, pria par son testament Isdigerdès d'accepter la tutelle de cet enfant, et de prendre l'empire d'Orient sous sa protection. A peine instruit des dernières volontés d'Arcadius, Isdigerdès envoya à Constantinople un de ses eunuques appelé Antiochus, homme d'une grande expérience, pour surveiller l'éducation de Théodose. Il faisait en même temps déclarer au sénat que quiconque attaquerait son pupille l'aurait pour ennemi. Isdigerdès ne démentit jamais son généreux caractère, et, tant qu'il vécut, l'empire d'Orient, protégé par ce fidèle allié, jouit de la paix la plus profonde. Isdigerdès, élevé dans la religion des mages, parait n'avoir pas été d'abord favorable aux chrétiens; mais dans la suite, un saint évêque appelé Marthas, ambassadeur de Théodose, lui inspira d'autres sentiments, et malgré l'opposition violente des mages, Isdigerdès permit aux chrétiens de bâtir des églises dans toute l'étendue de son empire. Ce grand roi mourut après

avoir passé vingt et un ans sur le trône. Les historiens persans représentent Isdigerdès sous le jour le moins favorable, et lui donnent même le surnom d'*Alathim ou l'injuste*. Cette haine s'explique par la protection qu'Isdigerdès, revenu à des sentiments de justice, accorda à la religion chrétienne.

ISDIGERDÈS II, fils de Vararane V, monta sur le trône de Perse l'an 440 de notre ère. Après avoir soumis les habitants de la Chorasène (le Khorasân actuel) qui s'étaient révoltés, il se disposa à défendre, contre les Romains, l'Arménie, dont une partie lui avait été cédée par Tigrane. L'empereur Théodose, instruit des préparatifs que faisait Isdigerdès, envoya en Asie une armée sous le commandement d'Anatolius. Celui-ci sut gagner la confiance du monarque perse et conclut avec lui une trêve pendant laquelle on régla les conditions définitives de la paix. Isdigerdès conserva la partie de l'Arménie qui lui avait été cédée et qui prit alors le nom de *Persarménie*. Ce prince avait d'abord promulgué des édits cruels contre les chrétiens; mais il fit cesser la persécution à la prière de l'empereur Théodose. Il mourut après avoir régné dix-sept ans et quatre mois. Les historiens orientaux le représentent comme un prince juste et habile, et lui donnent le surnom persan de *Sipah-dost*, c'est-à-dire *ami de l'armée*. Isdigerdès mérite une partie de ces éloges.

ISDIGERDÈS III, dernier souverain de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône de Perse l'an 632 de notre ère; il était, suivant les historiens orientaux, fils de Schahriar. Sous son règne, les Arabes s'emparèrent de la Perse et introduisirent dans ce pays le mahométisme, après avoir tué ou chassé les sectateurs de Zoroastre qui ne voulurent pas renoncer à leur ancienne religion. Isdigerdès périt de mort violente vers l'an 642 de notre ère; mais on ignore les détails et la date précise de cet événement.

ISÉE. Orateur grec du IV^e siècle avant J.-C. Il était de Chalcis en Eubée, mais il passa presque toute sa vie à Athènes. Son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître de Démosthène, qui le préféra à Isocrate. Moins fleuri, moins élégant, Isée avait de la véhémence et de l'énergie, et ces qualités allaient bien au génie de Démosthène. Ce qui nous reste de lui, dix harangues recueillies par Etienne dans son livre des Orateurs grecs, ne répond pas à sa réputation. Ces discours sont diffus, et la lecture en est tellement fatigante qu'on a pu dire que c'était pour se dispenser de les lire qu'on les avait vantés.

Plaine-le-Jeune, dans ses lettres, fait mention d'un autre Isée, rhéteur, qui vécut de son

temps à Rome. C'était un habile improvisateur.

ISENBURG (comté n°). Petite principauté médiatisée d'Allemagne, comprise dans la Hesse-Electorale et le Grand-Duché de Hesse. C'est un pays montagneux, mais bien cultivé et assez riche. Büdingen, dans la Hesse grand-ducale, en est la ville principale. Le comté d'Isenbourg, autrefois plus étendu, tire son nom d'un ancien château aujourd'hui ruiné, qui se trouve dans la province prussienne du Rhin, entre Coblenz et Andernach. E. C.

ISER. Rivière de la Bohême qui prend sa source dans la chaîne de montagnes appelée Wobliche-Kamm, et, après avoir séparé la Silésie de la Bohême, se jette dans l'Elbe au dessus d'Alt-Bunzlau. — ISER est aussi le nom d'une autre rivière considérable qui se jette dans le Danube à Dukendorf, et donne son nom au cercle de la Bavière, dont Munich est le chef-lieu.

ISÈRE. C'est le nom d'une rivière dont un département de France tire aussi le sien.

La RIVIÈRE, anciennement *Isara*, prend sa source en Savoie, au mont *Iséran*, sur le versant occidental des Alpes Grecques, parcourt la vallée de Tarentaise, entre en France près du fort Barraux, traverse le département auquel elle donne son nom, en baignant Grenoble et la belle vallée de Grésivaudan, arrose enfin le N. du département de la Drôme et la ville de Romans, et afflue à la rive gauche du Rhône, à 7 kilom. au dessus de Valence, après un cours de 300 kilom., généralement du N.-E. au S.-O. Elle est navigable l'espace de 139 kilom., de Montmeillan au Rhône. Un grand nombre d'îles en embarrassent le cours.

Le DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE est dans la partie orientale de la France, sur la frontière des Etats Sardes, et entre les départements de l'Ain, du Rhône, de la Loire, de l'Ardèche, de la Drôme et des Hautes-Alpes. Il se trouve sur la rive gauche du Rhône, qui le limite au N. et à l'O., et il s'étend de 44° 40' à 45° 55' de latit. N., et de 2° 22' à 4° de long. E. Sa superficie est de 828,625 hectares, et sa population (recensement de 1851) de 603,497 habitants. C'est un pays montagneux, surtout au S.-E., où de puissants rameaux des Alpes le couvrent partout, et où plusieurs sommets atteignent plus de 3,000 mètres d'altitude et sont couverts de neiges éternelles. Les points de vue les plus pittoresques, les plus grandioses et les plus riants se présentent dans ce département, surtout dans la vallée de Grésivaudan. L'Isère, qui parcourt le pays à l'E., y reçoit le Drac; le Guiers, au N.-E., affluent du Rhône, et forme la limite vers la Savoie. Il y a dans la partie orientale plusieurs petits lacs, dont le principal est

le Paladru, Quelques marais s'étendent vers Bourgoin. Cessieux, Saint-Laurent-du-Pont et La Mure. Il n'y a de plaines proprement dites qu'au nord et vers le centre; on remarque surtout celle de la Côte-Saint-André. On rencontre un grand nombre de curiosités naturelles, telles que la grotte de la Balme, les puits de Sassenage, etc. Le climat est très variable; on éprouve tour à tour dans les vallées un froid excessif et une chaleur extrême. On peut, pour le sol, diviser le département en deux parties: la première, à l'E., comprenant l'arrondissement de Grenoble et une petite partie de celui de Saint-Marcellin, se compose de terre argileuse et sablonneuse, mêlée de calcaire, et offre les cinq vallées principales de Saint-Laurent-du-Pont ou de la Grande-Chartreuse, d'Oysans, de Voiron, de Vizille et de Grésivaudan; cette dernière est la plus fertile et la plus riche. La seconde partie, à l'O., présente en général un sol pierreux et marécageux, qui ne devient productif qu'à l'aide de beaucoup d'engrais. En résumé, la nature du sol est distribuée de la manière suivante: pays de montagnes, 417,189 hectares; riche terreau, 41,350; sol de gravier, 116,121; sol pierreux, 30,094; sol sablonneux, 63,445; sol marécageux, 25,574. L'agriculture est avancée dans l'Isère: les produits principaux qu'elle fournit sont les céréales, les pommes de terre, les vins, le chanvre, les fruits. Les vins de l'arrondissement de Vienne sont estimés; on cite surtout les rouges de Vienne et les blancs de la Côte-Saint-André. Il y a 216,960 hectares de bois. Les pâturages sont excellents. On élève sur les montagnes de nombreux troupeaux de moutons transhumants et autres. Les mulets et les chevaux du département sont bons. On évalue à 170,000 les têtes de gros bétail. Les vers-à-soie forment aussi un produit très important. L'exploitation minérale est très considérable: on trouve à Vienne une riche mine de plomb argentifère, à la Gardette une mine d'or qu'on a exploitée quelque temps, et ailleurs des mines de fer, de zinc, de cuivre, d'anthracite, de lignite. On trouve aussi des marbres, de la tourbe, de beaux granits, et plusieurs sources minérales, dont les plus fréquentées sont celles d'Uriage. Le travail des métaux, et surtout des fers, est la principale branche de l'industrie manufacturière. On remarque ensuite la fabrication des toiles fortes et du linge damassé, celle des draps, des cotonnades, des foulards et des crêpes de soie, des chapeaux de paille, des cuirs, des gants de Grenoble, des liqueurs, du sucre de betterave, des produits chimiques, le moutinage et l'organsinage de la soie, la préparation de la térébenthine et celle des fromages, particulière-

ment de ceux dits de *Sassenage*. Les principaux articles d'exportation sont les métaux, les toiles, le chanvre, les draps, les soies, les nardes, les grains, les bois, les fromages, la térébenthine, les liqueurs, les produits chimiques, la ganterie, les animaux. La navigation n'a lieu que sur le Rhône et l'Isère.

Ce département, dont Grenoble est le chef-lieu, est divisé en quatre arrondissements: Grenoble, Vienne, la Tour-du-Pin et Saint-Marcellin. Il renferme 45 cantons et 551 communes, forme le diocèse de l'évêché de Grenoble, et ressortit à la cour d'appel de la même ville. Il a été formé de la partie du Dauphiné qui s'appelait le Viennois et le Grésivaudan. C'était dans l'antiquité le pays des Allobroges et des Vocontiens. Les Romains le renfermèrent dans la Viennoise; les Bourguignons le conquièrent au v^e siècle; les Francs le leur enlevèrent dans le vi^e. Il fit ensuite partie du royaume de Bourgogne cis-jurane, puis du royaume d'Arles, et fut enfin compris dans le comté de Vienne, dont les titulaires se qualifiaient *dauphins* (roy. DAUPHINÉ.) E. C.

ISIAQUE (TABLE). On connaît sous cette dénomination une table de forme oblongue, en bronze, de 1 mètre 20 centimètres de longueur sur 75 centimètres de hauteur, incrustée de filets d'argent, qui composent une série de tableaux représentant des sujets tirés de la religion des anciens Egyptiens. Ces tableaux sont encadrés par des bordures qui se croisent dans les deux sens opposés, en largeur et en hauteur, sur la surface de cette table. Ses rebords sont également incrustés de figures analogues. Des inscriptions en caractères hiéroglyphiques sont placées auprès des figures, et le nom de *Table isiaque* a été imaginé parce qu'une figure de la déesse Isis, assise et ornée de tous ses symboles, occupe le principal tableau placé au centre de la table, dans un naos (ou temple portatif) très richement décoré.

On ne connaît point avec certitude l'histoire de ce curieux et unique monument. Il a été publié plusieurs fois, et le plus fidèle de ses éditeurs, Laurent Pignoria, antiquaire de Padoue qui mourut en 1631, a conservé peu de renseignements sur ce sujet. On sait seulement qu'elle appartenait au célèbre cardinal Bembo, à qui le pape Paul III en avait fait présent, ou bien, selon d'autres, qui l'avait achetée à vil prix d'un chaudronnier, peu de temps après le sac de Rome par le duc de Bourbon en 1525. Plus tard, la Table isiaque fut vendue par Bembo au duc de Mantoue; elle disparut au sac de cette ville par les impériaux, cent cinq ans après celui de Rome, et se trouva, on ne sait comment, au

musée de Turin. En 1709, la Table isiaque fut transportée à Paris, où elle fut exposée au cabinet des médailles jusqu'en 1815, époque à laquelle les monuments de nos victoires furent restitués aux étrangers, alors plus heureux.

La Table isiaque est distribuée, dans sa hauteur, en trois registres. Celui du milieu est remarquable par la figure d'Isis, qui occupe le centre du tableau général; la déesse est assise; six autres figures, dont deux sont assises aussi, entourent le naos de la déesse. Au registre supérieur on compte douze figures et autant au registre inférieur. Toutes ces figures sont du style égyptien un peu négligé; mais l'auteur de cet ouvrage singulier s'est attaché à être fidèle au rituel iconologique égyptien, et au costume comme à la coiffure des figures; il est facile de reconnaître les personnages principaux du panthéon égyptien, Ammon, Thôth, Horus, Phtha, le Nil, et les principales déesses. Les scènes sont également conformes aux usages égyptiens: ce sont des adorations et des sacrifices à ces mêmes divinités.

De toutes les explications qu'on a proposées, la plus sensée serait de voir dans ces tableaux toutes les cérémonies du culte d'Isis, mais du culte d'Isis transporté à Rome. Le style de ce monument est, en effet, des basses époques de l'art égyptien; les ornements offrent des figures et des sujets qu'on ne trouve pas dans les sculptures de la belle époque de l'art et du culte en Egypte. Les inscriptions hiéroglyphiques surtout résistent à toutes les méthodes d'interprétation, et quoiqu'il y ait beaucoup de choses imitées de l'égyptien pur, il s'en trouve beaucoup d'autres qui ne le sont pas. D'après une autre tradition, la Table isiaque aurait été trouvée dans les ruines du temple d'Isis et Serapis à Pouzzoles; c'est dans cette ville que débarquaient les bâtiments venant d'Alexandrie d'Egypte, chargés de blé. Le culte d'Isis fut introduit à Rome par Caracalla. Il s'y propagea difficilement, mais il y prospéra ensuite; la déesse eut des statues et des chapelles dans Rome, elle y fut honorée jusqu'à la destruction du paganisme.

J.-J. CAMPOLLION-FIGEAC.

ISIDE et **ISIDÉES** (*zoph.*). Linné a désigné sous le nom d'*Isidre*, *Isis*, un genre de la classe des polypiers, qui est devenu pour Lamouroux une famille particulière, celle des *Isidées*, ayant pour caractères: Polypiers dendroïdes, formés d'une écorce analogue à celle des Gorgones et d'un axe articulé, à articulations alternativement calcaireo-pierreuses, cornées, solides et spongieuses, ou bien presque subéreuses; polypes inconnus, mais devant ressembler beaucoup à ceux des Gorgones. Les *isidées* ne se trou-

vent que dans la zone équatoriale et dans le voisinage des tropiques, à l'exception de l'*Isis hippuris*, qui est propre à presque toutes les mers, et se rencontre en Islande, en Norvège, dans la Méditerranée, dans la mer des Indes, en Amérique, etc. On les partage principalement en trois genres, ceux des *MÉLITÉES*, *MORSÉE* et *ISIDE*. — Le dernier, le seul qui doive nous occuper actuellement, a pour caractères: Polypier dendroïde, cylindrique, à rameaux épais; articulations pierreuses, blanches, presque translucides, séparées par des entre-nœuds cornés et discoides, quelquefois inégaux; écorce épaisse, friable dans l'état de dessiccation, n'adhérant pas à l'axe, et s'en détachant avec facilité; de couleur blanchâtre, avec l'axe présentant deux nuances bien tranchées, le brun et le blanc. Les *isides*, dont la grandeur varie de 1 à 5 décim., sont employées par les insulaires des Moluques et d'Amboine, comme remède contre une foule de maladies. On n'en a décrit qu'un petit nombre d'espèces. Celle que l'on peut indiquer comme type est l'*Isis hippuris* Linné. — Le *CORAIL ROUGE* était autrefois placé dans ce groupe générique sous la dénomination d'*Isis nobilis*, et fait aujourd'hui partie d'un genre spécial, celui des *Corallium*. E. D.

ISIDORE. Nous citerons parmi les personnages de ce nom :

ISIDORE de Charax, historien et géographe grec, qui rivalisa sous le règne de Ptolémée Lagus. Il a laissé plusieurs *Traité d'histoire*, et une *Description de la Parthie*, insérée par David Hoeschellius dans son recueil des *Géographes grecs*, Oxford, 1703.

ISIDORE (Saint) d'Alexandrie, né vers l'an 318, mena pendant plusieurs années la vie solitaire dans le désert de la Thébaïde et dans celui de Nitrie. Il reçut la prêtrise des mains de saint Athanase, qui lui confia le soin de recevoir les pauvres et les étrangers, fonction qui fit donner à Isidore le surnom d'*Hospitalier*. Il défendit avec ardeur, contre les Ariens, la vie et les écrits d'Athanase; fut chassé plus tard du désert de Nitrie par Théophile d'Alexandrie, avec lequel il avait eu des différends, et se retira à Constantinople, où il mourut trois ans après, en 403.

ISIDORE DE PELUSE, ainsi nommé parce qu'il s'était retiré dans une solitude près de la ville de Peluse, mourut en 440. Il fut l'un des plus habiles disciples de saint Chrysostôme. Il a laissé cinq livres de *Lettres* et plusieurs autres écrits, dont André Schot a donné une édition grecque-latine en 1638. Isidore traite dans ces ouvrages beaucoup de questions relatives à la discipline, à la théologie et à la morale. Son style est

plein de concision et ne manque pas d'élégance.

ISIDORE DE SÉVILLE (*S'isid.*), fils d'un gouverneur de Carthagène, fut élevé par son frère, qui était évêque de Séville, et lui succéda, en 601, sur ce siège épiscopal. Il fut à son époque une des plus grandes lumières de l'Eglise, et le concile tenu à Tolède en 633, l'appelle le *docteur de son siècle*. Ce prelat, non moins recommandable par ses vertus que par sa science, mourut en 646. Il avait présidé un grand nombre de conciles qui lui durent leurs réglemens les plus utiles. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui rendent témoignage de sa vaste érudition : *Commentaires sur les livres historiques de l'Ancien-Testament; Traité des écrivains ecclésiastiques; Traité des offices ecclésiastiques*, travail fort enrichi ainsi que le précédent; une *Chronique depuis Adam jusqu'en 626*, où l'on trouve beaucoup de faits intéressants relativement aux Goths, aux Vandales et aux Suèves. Mais de tous les ouvrages d'Isidore, le plus important est celui qui a pour titre : *Origines ou Etymologies*, et qui se compose de vingt livres. Il l'avait laissé inachevé, et son disciple saint Braule y mit la dernière main. C'est un exposé complet de l'état de la science au VII^e siècle. Isidore y traite de toutes les connaissances humaines, de la grammaire et de la musique, de la dialectique et de la métaphysique, de la théologie et de la politique, de l'arithmétique et de l'astronomie, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la cosmographie. Ce livre eut un retentissement immense pendant toute la durée du moyen-âge, et les bibliothèques de l'Espagne sont remplies des abrégés qu'on en faisait. Isidore avait résumé dans ses *Origines* toute la science du monde ancien, qu'il avait souvent transformée et défigurée en y superposant les notions qui avaient cours à son époque, et Cuvier a pu dire de lui qu'il était le dernier savant du monde ancien. Les meilleures éditions d'Isidore sont celles de Paris, 1601, in-fol., et de Rome, 1797-1803.

ISIDORE MERCATOR OU PECCATOR (*voy. DÉCRÉTALES (Fausse)*).

ISIS. Déesse égyptienne dont certaines légendes font à la fois la mère, la sœur et la femme d'Osiris, qui l'épousa dans le sein même de sa mère, de sorte qu'en naissant elle se trouvait enceinte d'Haroerî (le soleil). Isis gouverne l'Égypte avec Osiris, et apprend l'agriculture aux hommes, tandis que son époux leur donne des lois, leur enseigne les arts utiles, et institue le culte. Quand Osiris part pour ses lointaines expéditions, elle administre le royaume en son absence avec le secours de Thot et d'Hercule, qui comprime la révolte de Typhon. Osiris

rentre enfin en Égypte ; il est tué par Typhon et ses soixante-douze complices ; Isis, désolée, se met à la recherche de son cadavre, accompagnée d'Anubis, le trouve enfermé dans une colonne de tannarin qui soutenait le palais du roi de Byblos, le rapporte en Égypte, et le dépose dans l'île de Bonto, où Osiris, pâle et languissant, quitte les Enfers pour la visiter, et la rend mère du débile Harpocrate (*voyez ce mot*). Mais le hasard conduit Typhon dans cette retraite inconnue ; il voit le coffre dans lequel il avait naguère renfermé Osiris, l'ouvre, et dépère le corps de la victime en quatorze morceaux, qu'il disperse dans toutes les parties de l'île. Isis échevelée, parcourt, sur une barque de papyrus, les sept bras par lesquels le Nil va se décharger dans la mer ; elle ne retrouve quatorze des morceaux du cadavre divin ; le quatorzième avait été dévoré par les poissons du fleuve. Elle remplace l'organe perdu par un membre de eire, reconpose le corps de son époux et lui donne la sépulture, ou, suivant une autre tradition, fait exécuter en eire quatorze figures d'Osiris contenant chacune un des lambeaux retrouvés et les confie à quatorze villes dans lesquelles elle consacre un sarcophage de la forme d'un heaume, et un temple pour honorer la mémoire de l'époux qu'elle ne cesse de pleurer.

Osiris étant le Soleil, Isis est nécessairement la Lune, qui répand sur le globe les germes qu'elle a reçus du Soleil. Osiris qui descend sur la terre est le Nil, et Isis devient l'Égypte, fertilisée par les eaux du fleuve-époux. A un autre point de vue, Osiris s'élevant dans la hiérarchie divine, est le principe actif du monde ; Isis, alors, est le principe passif de l'univers, la Nature, comme elle était appelée par les Grecs, le grand tout. Voilà pourquoi Isis aux mille noms (*myrionyme*), comme on disait, est confondue en même temps avec Bouto, Athor et Neith même. Pour nous faire une idée complète de cette haute essence divine, écoutons Isis se définissant elle-même dans Apulée : « Je suis, dit-elle, la Nature, mère de toutes choses ; maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la souveraine des dieux, la reine des mânes, la première des natures célestes, la face uniforme des dieux et des déesses ; c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique, mais à plusieurs formes, est honorée sous différents noms ; les Phéniciens m'appellent la Pessinuntienne, mère des dieux ; les Crétois, Diane, Dycétine ; les Siciliens, Proserpine, Hygie ; les Eleusiens, l'antique Cérès ;

d'autres Jimon, Bellone, Hécate, Rhamnusia. »

Les Pharaons avaient élevé à Isis des temples magnifiques; on cite surtout ceux de Saïs, de Bulbaste, de Busiris, de Coptos, d'Abydos, etc. On célébrait en son honneur douze grandes fêtes, représentant toutes les phases de sa vie, depuis la disparition ou *aphanisme* d'Osiris (17 athyr) jusqu'à la naissance d'Haroëri (30 épiphie), 24 juillet; deux autres solennités, les *Paamy'ies*, dans lesquelles on promenait processionnellement sur le van sacré celui des membres qui, après avoir été dévoré par les poissons, avait été miraculeusement retrouvé, et la *Déroute de Typhon*, complétaient la série des fêtes isiaques. Ces cérémonies offraient le spectacle le plus curieux et le plus pittoresque. On y voyait les prêtres, les personnages les plus illustres, les dames égyptiennes portant tous les objets sacrés qui figuraient dans la légende : la barque ou *Bari*, le cercueil d'Osiris, des semences de toutes sortes, des torches innombrables, etc., etc. Des femmes en pleurs faisaient retentir l'air de leurs gémissements; les animaux symboliques marchaient au milieu du cortège. — Isis est représentée sous les traits d'une belle femme; elle a pour coiffure un vautour, au dessus duquel s'élève le globe lunaire ou des cornes de vache; souvent même on la voit avec une tête de génisse, car Isis a pour symbole la vache comme Osiris le taureau.

Le culte d'Isis devint, sous les Ptolémées, plus magnifique encore qu'il ne l'avait été du temps des Pharaons, et fit bientôt invasion dans le reste du monde. Dès le ^{vi} siècle avant J. C., la ville de Tithorée en Phocée avait dédié à la déesse égyptienne un temple et une enceinte murée, où l'on célébrait deux grandes fêtes annuelles de trois jours chacune, et précédées d'une foire immense. Isis était aussi adorée à Philote, à Omphale et à Corinthe. Dans cette dernière ville, elle eut jusqu'à quatre sanctuaires, et prit pour attribut dominant, celui d'inventrice de la navigation. La fête de la déesse ne fut plus guère alors que celle du vaisseau isiaque. Les fêtes d'Isis furent introduites à Rome du temps de Sylla; elles en furent bannies dix-huit ans avant notre ère, mais elles étaient déjà rétablies avant les guerres civiles, bien que Servius recule cette réinstallation jusqu'au règne de Tibère. La corruption des mœurs contribua puissamment à la vogue des rites isiaques qui firent désertir les autels des autres dieux, et devinrent l'asile de l'adultère et de la prostitution. Les mystères d'Isis, suivant Apulée dans le XI^e livre de son *Ane d'Or*, commençaient par une purification générale, qui avait lieu avant le lever du soleil; on

faisait ensuite une invocation à Isis, représentée, comme la Lune, avec un cercle lumineux et un voile noir, parsemé d'étoiles; la statue de la déesse se mettait ensuite en marche, précédée de femmes, les unes couronnées de fleurs, les autres jouchant la route et suivie par la foule des dévots accoutrés de vêtements de toute sorte et même de peaux d'ours, de singe ou d'autres animaux. Six prêtres du premier ordre portaient les objets sacrés qui avaient rapport à la fête; une lampe représentant une barque, un vase en forme de mamelle d'où sortait du lait; le van mystique, etc. La procession arrivait ainsi sur le bord de la mer, où avait lieu la principale cérémonie, celle de la consécration d'un navire admirablement orné qu'on lançait sur les flots.

La cérémonie de l'initiation avait lieu la nuit. Les récipiendaires n'étaient admis que par le grand-prêtre, auquel ils faisaient un présent; ils choisissaient ensuite pour mystagogue un autre prêtre, et affectaient une certaine somme aux frais de la réception. L'initié s'abstenait pendant dix jours de chair et de vin, et gardait la continence. Il offrait alors un sacrifice; on le purifiait, et on le plaçait, vêtu d'une robe de lin, devant la statue de la déesse, où il entendait des choses qu'il ne lui était pas permis de révéler. Le lendemain, au point du jour, il sortait du sanctuaire, vêtu de 12 robes sacrées, venait s'asseoir sur un siège élevé en face de la statue d'Isis, y prenait un manteau magnifique, parsemé de figures de dragons, de griffons et d'autres animaux, et auquel les prêtres donnaient le nom d'olympique, parce qu'il avait rapport aux épreuves difficiles et pénibles auxquelles l'initié avait dû se soumettre. Le reste de la journée était consacré à la joie et aux festins, qui se prolongeaient quelquefois jusqu'au surlendemain. — On trouvera de plus longs développements dans Apulée et dans les *Recherches sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix. Les mystères, d'ailleurs, ne furent pas célébrés toujours avec les mêmes rites. Des prêtres vagabonds et sans pudeur comme les galls, jongleurs, astrologues et sorciers, parcouraient toute l'Italie, la Grèce, et une partie de la Gaule, arrachaient aux dévots de grosses offrandes qu'ils réclamaient sous peine de sacrilège, parvenaient ainsi à assurer à leurs temples de riches dotations, et encourageaient partout la superstition et le relâchement des mœurs. Le christianisme seul put délivrer les peuples de cette plaie et de cette honte.

AL. B.

ISLAMISME. Ce mot est la représentation du nom arabe même, *islām*, dont le sens est : abandon ou résignation à la volonté divine. La religion de l'islamisme, en effet, a pour prin-

cipe et pour dogme fondamental et pratique, la résignation absolue. Ce principe implique immédiatement l'idée de la fatalité, comme cause ou raison de la soumission illimitée sous le rapport religieux et sous le rapport gouvernemental. Au point de vue intellectuel et théologique, l'islam ou islamisme proclame l'unité absolue de Dieu ; c'est la négation complète et sans réserve du dogme chrétien de la Trinité, et, par suite, du dogme de la divinité de J.-C.

— Le *Mousslim* ou Musulman est le croyant de la foi islamique. *Mahom'tan* et *mahométisme* sont des termes employés par les Chrétiens, jamais par les Musulmans. Le nom du révélateur, selon ces derniers, ne doit point donner sa forme à la dénomination ; le révélateur n'est que le moyen de communication avec les autres hommes. Pour les Musulmans, les Chrétiens sont les *Nazâra*, c'est-à-dire les Nazaréens.

La donnée culminante, caractéristique de la foi islamique est l'unitarisme. C'est dire de suite que cette foi est la proclamation du principe qui constituait le schisme d'Arius, qui tourmentait l'Eglise chrétienne depuis trois siècles et demi, qui, lui-même, était l'émanation et la suite du sabellianisme, du monothéisme, du monophysisme, et avait suscité la naissance du nestorianisme. Mahomet avait souvent visité la Syrie, encore toute retentissante des cris des hérésies ; l'arianisme y était encore plein de vie, et sa proposition principale, la négation de la divinité de J.-C., allait bien mieux à l'esprit discuteur du temps et des populations de la Syrie et de l'Asie-Mineure, que la grandeur du mystère de la Trinité ; les formes de dialectique moqueuses d'Arius et des Ariens ébranlaient bien plus facilement les intelligences que la gravité imposante des défenseurs du christianisme. Mahomet, comme les autres, et aussi en raison de sa nature, pour son intérêt et pour le relief de sa personne, prit la voix de la masse comme voix rationnelle ; en homme habile, il aperçut que toutes ces agitations de principes pouvaient, étant manées adroitement et appuyées vigoureusement par un esprit résolu, devenir la matière d'une grande révolution ; et sa réformation fut bientôt une œuvre qu'il travailla et dont il prépara l'enfantement. Il y aperçut, d'autre part, un avantage immense pour son pays, un moyen de relier tous les Arabes, toutes ces tribus perpétuellement en rivalité, en luttant, dans une même pensée religieuse, dans une même doctrine ; c'était donc fonder une société nouvelle, un empire.

L'islamisme ne se présente point comme une religion nouvelle proprement dite, mais comme le complément, le dernier développement des révélations précédentes, données au monde de-

puis Adam, Noé, Abraham, Moïse, David et Jésus ; car tous ces prophètes ou messies, comme disent l'islamisme et son Coran, ont reçu des commandements qui leur furent apportés écrits du ciel ; mais le Coran se prétendit la plus parfaite de ces révélations et la dernière qui sera désormais communiquée au monde ; c'est le dernier mot de Dieu. Conséquemment, les Musulmans se mettent au dessus de tous les autres hommes, se déclarent le peuple élu. — Le dogme fut assez long-temps à se constituer ; et la manière dont il le fut ne prouve pas une haute intelligence dans les docteurs musulmans qui le rédigèrent. Ils n'ont pas compris ce que c'était qu'un dogme, bien qu'ils eussent pu se guider sur la constitution du dogme chrétien consacré déjà depuis des siècles par le grand concile de Nicée. Cinquante-huit articles de foi forment l'ensemble du dogme musulman, amalgame incohérent, hétérogène, de solutions scolastiques, métaphysiques, théosophiques, physiques, et même de solutions indifférentes, le tout accompagné d'immenses précautions d'encouragements, de menaces, comme en un code de discipline militaire. Nous indiquerons quelques uns des articles de ce dogme. — « On arrive à la certitude par trois méthodes : les sens, la tradition, la raison. L'inspiration n'entre pas dans ces voies de certitude. — Dieu a créé le monde. Dieu n'a ni limites, ni parties ; il est éternel, il est hors du temps et de l'espace ; la parole est dans son essence éternelle, sans lettres, ni sons. — Le Coran est la parole de Dieu inérée, éternelle, existant par elle-même. » Ces trois articles, les premiers du dogme, établissent d'abord comment on arrive à la foi, humainement parlant, et ensuite posent l'existence d'un Verbe, mais d'un Verbe négatif de la parole, qui, disent les docteurs arabes, est l'opposé du silence. En un mot, c'est aboutir, en place d'un Dieu fait homme, à un Dieu fait livre. Le Coran étant une émanation divine, il n'y a plus lieu à discussion sur ce qu'il contient ; dès lors « l'homme ne doit jamais s'éloigner du sens propre de ce qui est dans le livre divin, pour préférer un sens figuré que peut donner l'esprit ou la contemplation. » Viennent ensuite les articles affirmant que les élus verront Dieu éternellement, sans lieu, sans distance, sans côté ni face, — que Dieu est unique, — qu'il rémunère les actions, — que des supplices attendent et les mécréants et les croyants qui meurent coupables de péché, — que les délices spirituelles seront le partage des croyants, — que l'éternité des peines n'est point pour les vrais croyants, — que le sort des croyants et des mécréants n'en est pas moins prévu de

toute éternité dans les décrets de Dieu, parce que l'avenir est immuable dans l'essence et l'omniscience divines... Ces principes sont, à la rigueur, dans le domaine d'un dogme; mais ensuite, après avoir déclaré la nécessité de la foi en la mission et en la suprématie absolue de Mahomet, ce qui est encore, au point de vue islamique, dans les limites rationnelles, les docteurs musulmans décrètent en quelque sorte des articles de foi dont l'acceptation n'est d'aucune utilité ni pour l'homme isolé ni pour l'homme en société. Que peut importer, en effet, qu'il sache ou ne sache pas, qu'il eroie ou ne eroie pas que « le pont de l'enfer est une vérité »; que « le bassin des eaux éternelles existe réellement »; que « chaque homme doit subir, dans son tombeau, un examen fait par les deux anges Mounkir et Nékir, avant l'interrogatoire définitif que Dieu lui-même fera subir »; que « la balance où se pèse les actions est réelle »; que « le nombre des prophètes que Dieu a envoyés sur la terre n'est pas certain, et qu'il vaut mieux ne pas déterminer ce nombre à un terme rigoureux »; que « regarder la divination de l'avenir comme une science, c'est faire acte de mécréant » etc. ?

Le dogme établit encore des maximes ou principes d'arrangements civils; il entre dans le domaine politique ou gouvernemental. Car en musulmanisme, le pouvoir est purement et entièrement théocratique; la religion doit tout régler puisqu'elle est la volonté, la parole directe et textuelle de Dieu. C'est en vue de la soumission aux deux pouvoirs, spirituel et temporel, inséparables dans leur fonction comme sont inséparables, pour la vie d'ici-bas, l'âme et le corps, que le dogme dit, article 43^e : « Le croyant, quel qu'il soit, ne doit jamais refuser obéissance à la loi. » Enfin, le dogme islamique va jusqu'à la glorification des quatre premiers califes, sans cependant en faire des saints. « Après la mort de notre prophète, dit-il, Abou Bekr, Omar, Osmân, Aly, ont été, dans l'ordre ci-indiqué, les hommes les plus éminents et les plus vertueux. — Le califat n'a duré en réalité que trente ans; après quoi il n'y a eu que dominations, puissances, souverainetés temporelles. » Voilà le dogme qui fait presque de l'histoire mondaine, et qui, sans s'en apercevoir, abat la sainteté du ministère fonctionnant en tête de l'islamisme, la sainteté du gouvernant. Les vicaires de Mahomet n'ont plus, aux yeux du dogme, de caractère sacré, et l'état de l'autorité, depuis Aly, n'est plus qu'une convention au lieu d'être un principe. En effet, dès cette époque d'Aly, le musulmanisme a été déchiré en deux par un schisme immense qui se posa définitivement l'an 363 de l'hégire (973-974

de J.-C.), et qui dure encore dans toute sa force : c'est la scission qui caractérisa les *Chlites*, ou divergents, ou hétérodoxes, continués actuellement par les Persans, par le *Pâdichâh* ou grand roi, élevant son eroissant contre le eroissant du Sultan ou Grand-Seigneur, prince des *Sunnites* ou orthodoxes. Sunnites et Chlites suivent le Coran. Mais les Sunnites ou Sounnites suivent aussi la loi non écrite, c'est-à-dire les paroles et maximes émanées de la personne même de Mahomet. C'est l'analogue des catholiques romains; les autres sont l'analogue des protestants, et, de même que ceux-ci, sont divisés en plusieurs sectes spéciales. Les Chlites prétendent que l'imâmah souverain, ou pouvoir souverain spirituel et temporel dans l'islamisme, appartient de droit à Aly, gendre de Mahomet, que d'ailleurs la révélation islamique, laquelle devait être remise à Aly, a été, par méprise de l'ange Gabriel, remise à Mahomet, — et que, de plus, si Mahomet s'est trouvé être le révélateur parlant, Aly a été le révélateur muet. Les Chlites (et cette dénomination entraîne une idée de dépréciation comme terme accusant d'inorthodoxie) se désignent par le nom d'*Adéliites*, ou gens de la droiture et de la justice, ou encore par le nom d'*Alides*, ou reconnaissant la prééminence d'Aly.

Outre ce schisme capital, l'islamisme vit naître dans son sein soixante-douze sectes qui, aujourd'hui, sont presque toutes éteintes. Elles ont dû leurs inspirations aux idées que soulevaient alors, ou avaient soulevées les nombreux hérésiarques chrétiens. L'Asie occidentale, Byzance, l'Egypte, étaient les foyers où se heurtaient les idées venues de l'Inde, le magisme, le manichéisme, le mysticisme de Plotin, de Proclus, les prétentions du monophysisme, de l'arianisme, etc. A un moment la doctrine de la métempsychose rallia un si grand nombre de musulmans, qu'il fallut, pour l'abattre, en venir à la lutte armée.

Sous le rapport de l'application à la société, l'islamisme étant essentiellement théocratique, n'a qu'une loi. Ce qu'il appelle LA LOI est l'ensemble des dispositions qui, toujours au nom de Dieu et de la religion, règlent et gouvernent toute la vie de l'homme, tous ses actes et devoirs spirituels et temporels. Cette loi comprend donc les lois religieuses et les lois civiles. Nombre de docteurs en ont élaboré l'exposé des détails pratiques, les prévisions et les intentions pour tous les incidents rationnellement possibles dans la vie privée et dans la vie sociale. De toutes ces élaborations, quatre seulement, formant les quatre rites orthodoxes, ont été conservées comme étant plus complètes. Ces rites

ne diffèrent que dans quelques applications secondaires, dans quelques pratiques ou civiles ou liturgiques. Ils se distinguent ebauché par un terme qualificatif qui rappelle le nom du docteur qui l'a élucidé et constitué. Ces rites sont : le rite *Hanafite* ou de *Hanafi* ; le rite *Mâlekite* ou de *Mâlek* ; le rite *Chaféite* ou de *Châféi* ; le rite *Hanbalite* ou de *Hanbal*. Le premier est adopté et suivi dans presque toute l'Asie musulmane et l'empire ottoman ; le second, qui est le plus explicite, est suivi dans toute l'Afrique musulmane, excepté en Egypte. Les Egyptiens sont *châféites*. Le quatrième a le moins d'adhérents ; il n'est guère suivi que dans l'Irak ou Babylonie et dans la Mésopotamie ; c'est le plus scrupuleux des quatre rites. — Chaque Musulman doit s'attacher à un de ces rites, et le suivre comme direction. Dans chaque contrée il doit y avoir, en bonne administration, un *éddi* ou juge civil et religieux de chaque rite. Quant à l'*imâm* spécial et officiel de telle mosquée, chargé de présider aux prières et au culte, de les diriger, peu importe le rite auquel il est attaché ; car les prières sont les mêmes pour tous les Musulmans. — Il est d'obligation indispensable, pour tout Musulman, de faire cinq prières par jour, à heures fixes. Oubliées ou empêchées, ces prières doivent être faites à titre de prières satisfactrices. Rien n'est méprisé comme le Musulman qui se dispense de prier ; et si la loi était encore à présent exécutée, il serait publiquement soumis à un châtiment correctionnel. — Le nombre des salutations, des élévations des mains, des prosternations, etc., tout est fixé par la loi. La condition première pour la validité d'une prière est la pureté corporelle, et sur ce point la loi précise les détails de purification les plus minutieux, explique tous les genres de lotions, d'ablutions et de lavages possibles ; mais, au moins explicitement, elle s'occupe peu de la pureté morale, de la pureté du cœur. — La prière de midi, pour le vendredi ou jour férié des musulmans, doit être faite en assemblée dans les mosquées de premier ordre, et est toujours accompagnée d'un prêche dans lequel le *khatib* ou allocuteur ne manque pas de demander à Dieu de soumettre les infidèles aux Musulmans et à la loi islamique. — Les prières en commun sont toujours plus méritoires que les prières faites en particulier. Aux heures canoniques, les *mouezzin* ou crieurs, annoncent du haut des minarets, les prières obligatoires, et chacun, soit chez lui, soit dehors, s'en acquitte. L'important pour lui est de se tourner la face du côté de la Mekke. Dans toutes les mosquées, petites ou grandes, dans les *adriak* ou chapelles des santon, le *mihrâb*, qui n'est qu'un enfonce-

ment en forme de niche pratiquée dans le mur, est le point auquel il faut faire face en priant ; il est ou doit être dans la *kiblah* ou direction de la Mekke. Cela sert encore à s'orienter dans toutes les maisons ou demeures. — Les genres de prières sont nombreux ; mais toujours elles se composent de salutations, de récitation, de prosternations exécutées dans un ordre réglé, et à peu près le même pour toutes les prières, même les prières non obligatoires, même les prières en présence de l'ennemi, les prières dans les cérémonies funèbres, etc. — Dire le chapelet (et il a 100 grains) c'est réciter les quatre-vingt-dix-neuf attributs ou noms de Dieu, dont le mot Allah (Dieu) fait le centième. — Somme toute, le culte est d'une grande simplicité ; il n'a rien d'imposant que l'ensemble et le recueillement de ces mouvements observés gravement, et le ton de solennelle psalmodie des paroles des prières. L'intérieur des mosquées est d'ailleurs presque sans ornement, et ne présente guère que des nattes étalées ou des tapis, des versets du Coran tracés en divers endroits sur les murs, sur les boiseries. — Comme devoirs imprescriptibles, il y a encore le jeûne et le pèlerinage. Le jeûne, de vingt-neuf ou de trente jours, est fixé au mois de ramadân. Des gens pieux jeûnent pendant trois mois de suite (mois lunaires). Jeûner, c'est, depuis la première lueur de l'aube jusqu'au moment où le soleil vient de disparaître de l'horizon, garder l'abstinence la plus complète de toute chose qui entre dans le corps de quelque manière que ce soit ; mais pendant toute la nuit il n'y a plus d'abstinence. — Le pèlerinage est obligatoire, au moins une fois, pour tout Musulman en état de le faire. Le malade, le mourant, ou le testateur, peuvent faire leur pèlerinage par mandataire. Les cérémonies de cette œuvre pieuse sont compliquées dans leurs détails. Elles durent trois jours, et dans tout l'islamisme ce sont trois jours de grande fête, c'est le grand *beïram*. Le petit *beïram* est à la suite du mois de ramadân. Les deux *beïram* sont appelés aussi *kourbân beïram*, c'est-à-dire fête des sacrifices, à cause de la quantité considérable d'animaux qu'on immole en oblations. Avant l'islamisme, les Arabes avaient leur pèlerinage à la mekke et leurs sacrifices. Mahomet a conservé presque tout le culte ancien ; le grand acte de ce réformateur a été l'abolition des idoles qui existaient à la Mekke et dans quelques tribus, et, par suite, l'abolition du polythéisme, pour élever le monotheïsme rationnaliste d'alors ; au moins Mahomet substitua la connaissance du vrai Dieu à l'idolâtrie. Il proclama « le Dieu saint, éternel, tout-puissant, unique, n'ayant point été engendré et n'engen-

drant point, ne pouvant avoir de fils. » Par suite, Jésus-Christ n'est point le fils de Dieu; il n'est pas mort, et, par conséquent, il n'est pas ressuscité. Ce grand fait épouvantait Mahomet; Mahomet l'a nié.

Les œuvres de bien, les pratiques religieuses furent des mérites aux yeux de Dieu. Puis, il fallut, pour obéir à ce Dieu, propager cette nouvelle foi par tous les moyens. Et après une vie ainsi remplie, et surtout après la mort par le martyre; c'est-à-dire la mort en combattant ou en tombant sous les coups des infidèles, il y eut pour récompense le *djennah* ou Paradis, séjour d'immortel bonheur, et dont juifs, chrétiens et païens sont exclus.

Tel est le caractère général de l'islamisme, cette religion qui éleva le sabre comme instrument de persuasion, et la guerre comme le grand œuvre à accomplir jusqu'à la consommation des siècles, si jusque là le monde entier n'est pas devenu musulman. PLURON.

ISLANDE, en danois *Island*, et en anglais *Iceland*, noms qui signifient *Terre de glace*. Cette grande île, placée sur la limite de l'océan Atlantique et de l'océan Glacial arctique, se rattache physiquement à l'Amérique, puisqu'elle n'est qu'à 225 kilom. S.-E. du Groënland; cependant on la place souvent en Europe, à laquelle son histoire l'unit davantage. Elle se trouve à 900 kil. O. de la Norvège, à 800 kil. N.-O. de l'Ecosse, et à 1,440 kilom. N.-O. du Danemark, dont elle dépend. Elle est comprise entre 63° 23' et 66° 33' de latitude N., et entre 15° 40' et 26° 51' de longitude O. Sa superficie est de 102,600 kilom. carrés, et sa population d'environ 60,000 habitants. La forme de l'Islande est en général un ovale allongé de l'E. à l'O., mais rendu très irrégulier par de nombreuses presqu'îles, des promontoires escarpés et des golfes multipliés; la plus remarquable de ces presqu'îles est celle qui s'avance au N.-O., et qui se termine par le cap Nord. La surface de ce pays sauvage est hérissée de montagnes volcaniques, couvertes de glaces et groupées confusément; on les désigne généralement par le nom de *lækull*, qui signifie une montagne glacée. Les plus hautes ont 2,000 mètres d'altitude; ce sont l'Ötrefe-lækull, le Knappafells-lækull, le Drange-lækull; le mont Hékla, au S., un peu moins élevé, est plus célèbre par ses terribles éruptions; on connaît aussi beaucoup le Sneffells-lækull, sur la côte occidentale. De nombreuses rivières ou *aa*, trop rapides pour être navigables, parcourent l'île de toutes parts. On remarque, sur le versant septentrional, l'Axar-aa, la Lax-aa; sur le versant occidental, l'Hlut-aa; sur le versant méridional, l'Öel-

ves-aa, la Thiors-aa; sur le versant occidental, la Bru-aa. Il y a beaucoup de lacs. Le plus grand est le My-Vatn, au N. Les basaltes, les trachytes, abondent dans cette terre volcanique; le trapp, la zéolithe, la calcédoine, le porphyre, le quartz, le grunstein, composent les autres roches. Le soufre natif, d'une excellente qualité, abonde partout. Une espèce de houille particulière à l'Islande est le suturbrand ou svart-torf, en grande partie composé de matières ligneuses encore très évidentes, et qui annoncent que des courants extraordinaires ont apporté des bois étrangers dans cette île, ou qu'un climat moins rigoureux permettait autrefois à de grandes forêts de s'y développer. Il y a du fer et du cuivre, qu'on n'exploite pas; de beaux cristaux de roches, des sources thermales nombreuses, dont plusieurs sont intermittentes et forment des jets d'eau élevés et très curieux; tels sont l'ancien et le nouveau Geysir, dans le S. de l'île.

Le climat de l'Islande est froid, mais moins rigoureux, cependant, que dans aucune autre contrée située à la même latitude. La température moyenne de l'année est de + 4° (centig.); les extrêmes ordinaires sont — 14° et + 20°; la chaleur s'élève quelquefois jusqu'à 30°. Les orages sont fréquents et terribles dans les montagnes. Les aurores boréales sont communes en Islande; les jours sont très longs en été, et il n'y a même aucune nuit vers le solstice d'été; mais les nuits de l'hiver ont une longueur analogue. Un climat très variable, une vie sédentaire et la surabondance de nourriture animale assujettissent les Islandais à des maladies particulières, dont les principales sont le *lik-thraa*, espèce d'éléphantiasis, la phthisie, la pleurésie, le scorbut.

La végétation est très pauvre; on ne trouve, comme végétaux ligneux, que des bouleaux dont la hauteur ne dépasse pas 4 mètres, des sorbiers qui vont jusqu'à 5 mètres, des saules de 3 mètres et de chétifs genévriers. On ne parvient qu'avec beaucoup de soin à conserver dans les jardins le groseiller, ainsi que quelques plantes potagères; mais il y a des prairies assez belles. Le chanvre, le lin et les pommes de terre réussissent bien; l'orge mûrit quelquefois. Les rochers sont couverts de mousses et de lichens. Les principales richesses du pays sont les troupeaux, qui se composent de chevaux, de bœufs, de moutons, de rennes. Les seuls quadrupèdes sauvages sont les ours blancs et les renards. On trouve une grande quantité d'oiseaux aquatiques, entre autres des cygnes. La pêche est très abondante; c'est la seule ressource des trois quarts des habitants.

Il n'existe pas de manufactures proprement dites en Islande; la plupart des objets d'usage sont fabriqués dans l'intérieur des familles; les femmes se montrent extrêmement industrieuses pour ces travaux. Le commerce consiste dans l'échange de la laine, du bétail, du beurre, des peaux, du suif, du poisson et du duvet d'éderon que fournit l'île, contre les grains, le vin, l'eau-de-vie et les produits manufacturés que lui envoie l'Europe. — L'Islande forme, avec les îles Faerœer, un diocèse ou *stift* du Danemark. Elle est divisée en trois bailliages ou *amts*: le *Sondre-Amt* (bailliage du Sud), le *Vester-Amt*, (bailliage de l'Ouest, et le *Nordre-Amt* (bailliage du Nord), qui sont subdivisés en districts ou *Syssels*. Elle forme le diocèse d'un évêché luthérien, dont le siège est Skalholt, ancien chef-lieu de l'île, vers le S. Le chef-lieu actuel, Reikiavik, est sur la côte occidentale. Holar, dans le nord, est encore un des lieux remarquables de l'île, lieux qu'on décore du nom de ville, mais qui ne sont réellement que d'humbles villages, dont la population ne va pas à plus de 800 habitants. Ce n'est que vers les côtes que les populations se sont répandues; le centre est complètement inhabité. Les Islandais sont d'origine norvégienne; ils parlent le danois qui est la langue de la métropole. L'instruction élémentaire est fort répandue parmi eux; leur plus doux passe-temps est de se réunir pendant les longues veillées d'hiver pour entendre le récit des vieilles sagas. Plusieurs de leurs anciens auteurs sont pleins de charme et d'érudition : de ce nombre sont Jonas Arngrim, Torfeus, Sigfusson, etc.

Quoiqu'on ait voulu voir dans l'Islande l'ultima Thule de l'antiquité, il paraît bien probable que jamais les anciens n'ont poussé leur navigation aussi loin dans le nord. La première découverte certaine de cette île est celle qu'en fit un pirate norvégien en 861. Il l'appela *Saeeland* (terre de neige). En 864, le Suédois Gerdars la nomma *Gardarsholm*; enfin le Norvégien Floke Wilgerdarsen lui donna, en 868, le nom qu'elle porte aujourd'hui. Bientôt après, d'autres Norvégiens, fuyant la tyrannie de Harold, y formèrent la première colonie sous la conduite d'Ingolf. Il s'y établit une sorte de république aristocratique, qui fut sagement gouvernée, et l'Islande était florissante et heureuse, lorsqu'une révolution la soumit à la Norvège, en 1261. Le traité de Calmar la fit passer, en 1397, sous la domination du Danemark, qui l'a conservée depuis, et qui s'efforce d'y répandre l'amélioration et les progrès. Il n'en fut pas ainsi au x^v^e siècle, où il priva cette malheureuse île de toute navigation, de tout commerce,

de toute culture des sciences et des arts. Les Islandais avaient embrassé le christianisme en 981; ils adoptèrent la réforme luthérienne en 1530.

E. CORTAMBERT.

ISLY. Rivière de l'empire du Maroc, près des frontières de l'Algérie. Elle n'est connue que par la bataille que le maréchal Bugeaud remporta sur ses bords, près d'Ouchda, le 14 août 1844. Les Marocains, au nombre de 40,000 environ, y furent complètement défaits par 10,000 Français. C'est en récompense de ce fait d'armes que le maréchal Bugeaud fut nommé duc d'Isly. Il ne faut pas confondre cette rivière avec une autre du même nom qui se jette dans le Chéliff à l'O. d'Orléansville, dans la province d'Oran.

ISMAËL (c'est-à-dire en hébreu *celui que Dieu exauce*). Fils d'Abraham et d'Agar. Abraham, sur l'ordre de Dieu (*Genèse*, XXI, 12) chassa de chez lui Agar et Ismaël, qui se retirèrent dans le désert de Bersabée (*voy. AGAR*). Ismaël habita le désert de Pharan et devint habile à tirer de l'arc. Agar lui fit épouser une femme égyptienne dont il eut douze fils, savoir : Nabajoth, Cédar, Adbeel, Malsani, Masina, Duma, Massa, Hadad, Thema, Jethûr, Naphis et Cedma. Il eut aussi une fille nommée Maheleth ou Basemath (*Genèse*, XXV, 13, 14, et XXXVI, 3). Celle-ci épousa Esaû (*Genèse*, XXVIII, 9). Ismaël fut, comme l'ange l'avait prédit à Agar (*Genèse*, XVI, v. 12), un homme fier et sauvage, levant la main contre tous, tandis que tous la levaient contre lui, et il dressa ses tentes en face de tous ses frères. Il mourut à l'âge de 137 ans (*Genèse*, XXV, 17). On place généralement sa naissance à l'an 1910 avant J.-C.

Les historiens musulmans ajoutent plusieurs traditions aux faits que l'Écriture nous apprend sur Ismaël. Suivant eux, Sara, jalouse d'Agar, faisait essayer à celle-ci des mauvais traitements. Dieu ayant révélé à Abraham qu'il devait se conformer aux désirs de Sara, qui voulait éloigner sa servante, le patriarche partit avec Agar et Ismaël, et, guidé par une inspiration divine, il les conduisit en Arabie, dans le lieu même où plus tard fut bâtie la ville de la Mecque. Ce pays était alors un désert sans aucune trace de végétation. Arrivé là, Abraham dit à Agar : « Je vous quitte et vous confie à la protection de Dieu. Eh quoi ! s'écria Agar en s'attachant à lui, abandonneras-tu dans ce désert une femme sans force et un jeune enfant ? Abraham lui répondit : J'obéis à l'ordre de Dieu, » et il partit. Agar ayant épuisé sa provision d'eau, se mit à parcourir l'espace qui s'étend entre les deux collines appelées aujourd'hui Safa et Merwa, tâchant de découvrir de l'eau pour apaiser la soif de son fils. Pendant qu'elle cher-

chait ainsi, l'enfant voyant sa mère éloignée se mit à pleurer et à pousser des cris, et comme il s'agitait, son talon frappa la terre et aussitôt une source jaillit. Cette source, suivant Tabari, est la même qui aujourd'hui encore alimente le puits de Zemzem. Suivant le *Tarikh-el-Khamiri*, cité par M. Caussin de Perceval (*Essai sur l'histoire des Arabes*, tome I, pages 165-166), des Arabes Amalika qui erraient dans ce désert, pressés par la soif, remarquèrent des oiseaux qui voltigeaient et s'abattaient au pied d'une colline, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir de l'eau dans ce lieu, et ils y allèrent. Arrivés près de la source, ils dirent à Agar : « Qu'es-tu ? quel est cet enfant, et d'où vient cette eau ? nous n'en avons jamais vu ici depuis le long temps que nous habitons ce désert. » Lorsque Agar leur eut appris le miracle opéré en faveur d'Ismaël, ces Arabes conçurent pour l'enfant et pour elle un grand respect. Ils demandèrent la permission de s'établir avec eux auprès de cette source. Agar y ayant consenti, la tribu transporta son camp dans ce lieu. Tabari entre à peu près dans les mêmes détails ; mais, selon lui, les Arabes qui s'établirent auprès d'Agar appartenaient à la tribu de Djorhom (voy. pag. 156 de ma traduction). Nous adoptons cette version, qui saute un anachronisme manifeste ; en effet les Amalika (les Amalécites de l'Ecriture) ne pouvaient pas exister à l'époque d'Ismaël, puisqu'ils étaient les descendants d'Esau par Amalech, fils d'Eliphas et de Thama, sa concubine (*Genèse*, XXXVI, 12). Ismaël avait sept ans lorsque Abraham arriva en Arabie pour l'immoler, suivant l'ordre qu'il avait reçu de Dieu. L'enfant, comme on le voit dans le Coran (chap. XXXVII, v. 102) se montra plein de résignation, et Abraham allait l'immoler lorsque l'ange Gabriel l'arrêta et lui donna un belier qu'il sacrifia à sa place. Ismaël, parvenu à l'âge viril perdit sa mère ; alors les Arabes de la tribu de Djorhom se dirent : « Cette source appartient à Ismaël, c'est pour lui que Dieu l'a fait sourdre ; s'il quitte le pays, elle tarira certainement. » Wantant donc fixer Ismaël parmi eux, ils lui donnèrent en mariage une jeune fille des plus illustres de leur tribu. Plus tard, Ismaël la repudia, d'après le conseil d'Abraham, et en épousa une autre qui appartenait à la même tribu. Ismaël, suivant les Arabes, aida Abraham dans la construction du temple de la Mecque appelé *Caaba* ; il fut chargé par Dieu lui-même de prêcher la véritable religion à plusieurs tribus d'Arabes idolâtres. Quelques-unes de ces tribus, parmi lesquelles on remarque celle de Djorhom, écoutèrent les paroles qui leur étaient apportées de la part de Dieu, et re-

noncèrent à l'erreur. Ismaël mourut à l'âge de plus de 130 ans, laissant douze fils. Ces derniers détails se rapprochent du récit biblique. L. D.

ISMAELITES Nom par lequel l'Ecriture désigne les descendants d'Ismaël. Cette nation, suivant l'opinion de quelques graves auteurs, se partageait en douze tribus, qui reconnaissaient pour chefs les douze fils d'Ismaël. Ainsi, les Nabatéens descendent de Nalajoth, les Ituréens de Iethur, etc. Plusieurs passages de l'Ecriture (*Cont. cant.* I, 5 ; *Isaï.* XLII, 11 ; *IX*, 7 ; *Ezech.* XXVII, 21) nous représentent les Ismaélites comme un peuple nomade ; mais, d'un autre côté, nous les voyons, moins d'un siècle après la mort de leur père, reunis en caravanes, porter en Egypte des parfums, de la résine et de la myrrhe, et acheter Joseph pour le revendre. Ce passage prouve que les Ismaélites se livraient dès lors à un commerce étendu et faisaient usage d'argent monnayé pour leurs transactions. Environ cinq siècles plus tard, les descendants d'Ismaël paraissent, dans le livre des Juges, sous le nom de *peuple de l'Orient*, et aussous celui d'Ismaélites. Gédéon, après sa victoire, demanda les anneaux d'or que les Ismaélites avaient coutume de porter, et ces bijoux s'élevèrent à un poids considérable (*Jud.*, VI, 33 ; VII, 12 ; VIII, 21 et 26). Cinq siècles après Gédéon, le prophète Isaïe annonce que la gloire des enfants de Cédar sera détruite, et il signale ces hommes comme de vaillants archers (XXI, 16, 17) ; il parle aussi (LX, 7) des troupeaux et des bœufs de ce peuple. Ces différents passages et quelques autres que nous croyons inutile de citer, établissent d'une manière incontestable que les Ismaélites se livraient simultanément au commerce et à la vie nomade. Suivant les traditions arabes, recueillies par M. Caussin de Perceval (*Essai*, tom. 1^{er}, pag. 181, seq.), la postérité d'Ismaël, presque détruite par Nabuchodonosor II, se releva plus tard de ce désastre et redevint nombreuse. Ce peuple paraît avoir été personnifié par les auteurs arabes sous les noms d'Adnan et de Maadd. On ne connaît pas bien la religion des Ismaélites ; mais il y a tout lieu de croire qu'ils adoraient d'abord le vrai Dieu, comme faisaient leurs pères Abraham et Ismaël, et que plus tard ils tombèrent dans l'idolâtrie.

Il est question dans la prophétie de Baruch (III, 23) de la science et de la sagesse des enfants d'Agar. Les limites du pays qu'habitaient les Ismaélites ont dû varier suivant les époques ; mais il est certain que ce peuple a été établi vers le nord de l'Arabie, au sud de la Palestine et jusqu'aux frontières de l'Egypte. Il habita également une partie de la contrée qui s'é-

tend entre le golfe Persique et l'Assyrie. L. D.

ISMAIL ou ISMAÏLOV. Ville de la Russie d'Europe, dans la Bessarabie, sur les bords du Danube; à 180 kil. S. de Bender. Cette ville a beaucoup décliné depuis le sae de trois jours que lui fit subir Souvarow en 1790, après l'avoir prise d'assaut. Elle compte encore néanmoins 24,030 habitants environ. Elle a un port de quarantaine où stationne une partie de la flotille du Danube; elle fabrique des cuirs et des peaux de chagrin, et fait un commerce assez actif en denrée de Moldavie.

ISNARDIE, *Isnardia* (bot.). Genre de la famille des Œnothérées ou Onagariées, de la tétrandrie-monogynie dans le système de Linné. Il comprend des plantes herbacées des lieux marécageux et des eaux douces, qui croissent naturellement dans les parties tempérées de l'hémisphère boréal, surtout en Amérique, et dont un petit nombre se trouve dans l'Asie tropicale. Ces plantes ont des feuilles alternes ou opposées, entières ou seulement dentées en scie; des fleurs axillaires sessiles ou presque sessiles, quelquefois réunies en grappes terminales. Leurs caractères principaux sont : un calice à tube court, adhérent, à limbe quadripart, persistant; quatre pétales qui manquent fréquemment; quatre étamines insérées, de même que les pétales, sous le bord d'un disque épigyne déprimé; un ovaire adhérent, à quatre loges multiovulées, surmonté d'un style filiforme et d'un stigmate en tête. Le fruit des Isnardies est une capsule relevée extérieurement de quatre côtes.

L'ISNARDIE DES MARAIS, *Isnardia palustris*, L., se trouve dans les fossés pleins d'eau, et dans les ruisseaux peu rapides de divers points de la France. Ses fleurs sont petites, verdâtres, apétales, sessiles à l'aisselle de feuilles ovales-aiguës, pétiolées; ses fruits ressemblent en petit à des clous de girofle.

ISNIKMID. Ville de la Turquie-d'Asie, dans l'Anatolie, à 100 kilom. S.-E. de Constantinople, sur le golfe du même nom. Isnikmid appelée aussi Ismid, est l'ancienne Nicomédie. Elle est chef-lieu d'un sandjah, et compte une population d'environ 35,000 âmes. Elle est le siège d'un archevêché arménien et d'un évêché métropolitain grec. La filature de la soie y est fort active. On y fabrique beaucoup de poterie, et les nombreuses caravanes qui s'y donnent rendez-vous y entretiennent une grande activité commerciale. Il y a des eaux minérales.

ISOCARDE, *Isocardia* (moll.). Genre créé par de Lamarck, pour une espèce de l'ordre des Conchifères dimyaires, de la famille des Camacées, placée précédemment par Linné dans le genre *Camæ*, et qui doit former un groupe par-

tenulier comprenant plusieurs espèces vivantes et fossiles. Les isocardes ont pour caractères : coquilles libres, régulières, bombées, dont les sommets, recoquillés en spirale, sont divisés vers le devant; l'animal a le corps très épais, avec les bords du manteau finement papillaires, séparés dans la partie inférieure moyenne seulement, et réunis en arrière par une bande transverse percée de deux orifices entourés de papilles radiaires; le pied est petit, comprimé, tranchant; les appendices buccaux sont ligulés. — On connaît des Isocardes à l'état vivant et à l'état fossile. Le nombre des espèces vivantes actuellement décrites n'est que de quatre; on les rencontre dans presque toutes les mers. Les espèces fossiles sont beaucoup plus nombreuses, et se distribuent dans presque tous les terrains de sédiment constituant la surface du globe; et l'on en a signalé au moins vingt. Comme type nous citerons l'ISOCARDE GLOBULEUSE ou CŒUR DE BŒUF (*Isocardia cor*, de Lamarck), qui se trouve vivante dans les mers de l'Europe, principalement dans la Méditerranée, et dont l'analogue fossile se rencontre communément dans tous les lieux où l'on a découvert des fossiles, même en Amérique. — Nous indiquerons encore l'*Isocardia Maltheana*, de Lamarck, des mers des grandes Indes, l'*I. semi-sulcata*, de Lamarck, des mers de la Nouvelle-Hollande, et l'*I. Parisiensis*, Deshayes, qui se trouve à l'état fossile dans les terrains tertiaires des environs de Paris. E. D.

ISOCELE (géom.). Un triangle est isocèle lorsqu'il a deux côtés égaux. Ce mot s'écrit quelquefois *isoscele*. Cette orthographe est conforme à l'étymologie grecque (ισος, égal, et



αἰσος, jambe). Dans tout triangle isocèle ABC, les angles B, C opposés aux côtés égaux sont égaux; la ligne AD, menée du sommet A au milieu de la base BC, est perpendiculaire à cette base, et divise l'angle du sommet en deux parties égales.

ISOCHRONÉ (du grec ἴσος, égal, et χρόνος, temps). Ce mot s'applique aux oscillations, grandes ou petites, que fait un pendule ou que font plusieurs pendules d'égale longueur, lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes après les avoir dérangés de leur position verticale. Toutes ces oscillations sont *isochrones* ou d'égale durée.

C'est ce que montre la formule $t = \pi \sqrt{\frac{T}{g}}$

(*roy. PENDULE*), qui donne la durée d'une oscillation du pendule simple, et où l'on voit que cette durée ne dépend que de l'intensité g de la pesanteur et de la longueur l du pendule, mais non de l'amplitude, lorsque toutefois la grandeur de l'arc parcouru reste dans les limites de 4 à 5 degrés. Dans le cas où l'arc dépasserait cette limite, on peut détruire l'effet de l'amplitude, et rendre les oscillations parfaitement isochrones, en employant pour le pendule une tige flexible, et en plaçant de chaque côté de son point de suspension deux petites plaques métalliques dont les courbures soient des cycloïdes égales à axe horizontal. La tige du pendule, en se mouvant de chaque côté de la verticale, s'enroulera en partie sur ces cycloïdes, et fera décrire au poids une cycloïde au lieu d'un arc de cercle. Or on sait qu'une propriété remarquable de cette courbe, est que la durée de la chute d'un corps qui la parcourt est indépendante de la distance du point de départ de ce corps au point le plus bas de la courbe (*roy. CYCLOÏDE*). Nous supposons jusqu'ici que le pendule se meuve dans le vide; mais il est évident que dans l'air, les oscillations se rapprocheront d'autant plus de l'isochronisme que la matière du pendule sera plus dense. Cette observation de l'isochronisme des oscillations du pendule fut faite pour la première fois par Galilée, en 1602, sur le clocher pascal de l'église métropolitaine de Pise. C'est de cette observation, si simple en apparence, que le savant italien sut tirer presque immédiatement toutes les lois du pendule, et en faire l'application dans ses expériences en astronomie et en physique. On doit à Huyghens, le premier emploi de l'isochronisme des oscillations du pendule dans les horloges. Dans ces appareils, le pendule supporte l'échappement, espèce de traverse qui, au repos, maintient la roue, mais qui, dès que le pendule est en mouvement, l'abandonne et la retient successivement, et rend ainsi uniforme le mouvement accéléré qui lui serait communiqué par le poids suspendu à l'axe des roues. Dans les montres, le régulateur est remplacé par un balancier mû par un ressort qui en se resserrant et se débandant tour à tour, force le balancier à tourner alternativement sur lui-même. J.

ISOCRATE. Un des plus célèbres rhéteurs d'Athènes, né 436 ans avant J.-C. Il eut pour maître Gorgias, sophiste. La faiblesse de sa voix et une extrême timidité ne lui permettant pas de parler dans les assemblées du peuple, il ouvrit une école d'éloquence et compta parmi ses élè-

ves les meilleurs orateurs d'Athènes. Il composa des plaidoyers et des discours sur les affaires publiques. Ses écrits, peu nourris de pensées et faibles d'éloquence, se font surtout remarquer par la correction et l'harmonie. Il travaillait fort lentement. Il mit, dit-on, quinze ans à faire son discours sur la nécessité de la paix, et la paix était déjà faite depuis à peu près autant de temps lorsque son discours parut. Malgré la timidité de son caractère, il donna plusieurs preuves de courage remarquables. Après la mort de Soerate, il fut le seul qui osa paraître en public en habit de deuil, pendant que les autres disciples de ce philosophe se cachaient. Après la bataille de Chéronée, qui rendit Philippe maître de la Grèce, il se laissa mourir de faim, au dire de quelques historiens, qui ne se sont pas souvenus sans doute qu'il avait alors 99 ans, et qu'il est plus extraordinaire de vivre que de mourir à cet âge. — Il reste de lui 10 Lettres et 21 Discours. La meilleure édition est celle de Coray, 1807.

ISOÉTÉES et **ISOETES**, *Isotetæ* et *Isotetes* (*bot.*). Petite famille formée par L.-C. Richard, et généralement adoptée aujourd'hui, dans laquelle sont comprises des plantes aquatiques et croissant au fond de l'eau des marais, à l'exception d'une seule qui a été découverte et y a peu d'années par M. Durieu, en Algérie. Ces plantes ont une tige très courte, et élargie en une sorte de disque un peu déprimé à son centre, charnu, dont les côtés et la base sont le point de départ de nombreuses racines, groupées par faisceaux, creusées à leur intérieur, tandis que de sa partie supérieure naissent des feuilles en grand nombre subulées et allongées, dilatées à leur base, creusées à l'intérieur de quatre lacunes longitudinales pleines d'air, et entrecoupées par des cloisons transversales dépourvues de stomates. C'est dans la base dilatée de ces feuilles que sont logées les parties de la fructification, situées dans un enfoncement, sous une petite écaille cordiforme, et sous un processus membraneux semi-lunaire. Ces parties consistent en des sortes de capsules ou en sporocarpes plans d'un côté, convexes de l'autre, qui adhèrent par leur face dorsale à la nervure médiane de la feuille. L'intérieur de ces sporocarpes est divisé, par des cloisons transversales, en plusieurs loges superposées qui renferment des corps reproducteurs de deux sortes; les uns sont en effet des sporanges, d'abord soudés par quatre, ovoïdes, glabres, remplis de granules ovoïdes ou ellipsoïdes; les autres sont de petits corps tétraédriques, à enveloppe crustacée, relevée de granulations aiguës, connue partagée par un anneau en deux moitiés inégales, la supé-

rieure étant plus étendue et parcourue par trois lignes confluentes au sommet. Ces derniers épaississent en tout sens à la germination pour devenir la tige de nouvelles plantes; ils sont contenus dans les sporocarpes situés à la base des feuilles extérieures, tandis que les premiers se trouvent dans les sporocarpes placés à la base des feuilles intérieures. — Le genre *Isoteles*, L., le seul que comprenne cette petite famille, n'a renfermé longtemps qu'une ou deux espèces, dont la plus remarquable croît au fond des mares de l'Europe méridionale; mais récemment M. Durieu a découvert en Algérie plusieurs nouvelles espèces, dont une surtout est remarquable non seulement par ses caractères, mais encore parce qu'elle croît sur la terre sèche, et forme des sortes de pelouses rases sur les collines de cette partie de l'Afrique.

ISOGONE. Terme dont on se sert quelquefois, mais rarement, dans la géométrie, pour indiquer une figure dont tous les angles sont égaux, autrement dit une figure *équiangulaire*. — Beaucoup d'auteurs écrivent *isagone*, contrairement à l'étymologie (*isos*, égal, et *γωνία*, angle).

ISOLOIR (*phys.*). Instrument propre à isoler, c'est-à-dire à soustraire un corps à l'influence de l'un des fluides impondérables. Pour le fluide *électrique*, au sujet duquel ce moyen est plus particulièrement employé, on se sert de la soie, du verre, des plumes, de la résine, comme étant les corps qui donnent le moins passage à ce fluide (*voy. ÉLECTRICITÉ*).

ISOMERIE (*chim.*), de *isos*, semblable, et *μερος*, partie. On entend par *corps isomériques* ceux qui, tout en offrant une même composition, c'est-à-dire étant formés des mêmes éléments unis dans les mêmes proportions, diffèrent cependant entre eux par leurs propriétés chimiques. Ces corps se rangent en plusieurs groupes.

1° Les uns diffèrent par le nombre de leurs atomes élémentaires. Nous citerons comme les plus remarquables parmi les composés de cette espèce, les quatre carbures d'hydrogène qui suivent :

1 at. ou 4 vol. C^4H^4 méthylène.
1 at. ou 4 vol. C^3H^6 gaz oléifiant.
1 at. ou 4 vol. C^4H^{10} hydr. bicarb. de l'huile.
1 at. ou 4 vol. C^4H^{14} acéte, radic. de l'éthyl.

Comme on le voit, ces quatre composées de carbone et d'hydrogène renferment les mêmes éléments combinés dans les mêmes rapports; mais le mode de condensation est essentiellement différent, puisque le nombre des atomes élémentaires varie dans leurs proportions comme les nombres 2, 4, 16, 64; c'est-à-dire que les atomes chimiques du second renferment deux fois plus

d'atomes élémentaires que ceux du premier, et ainsi de suite conformément au rapport indiqué. On ne saurait donc être surpris que ces quatre corps soient doués de propriétés chimiques tout à fait différentes. Les composés isomériques de cette nature sont ceux sur lesquels il est le plus facile de se faire une opinion du phénomène qui nous occupe. — Ce mode d'isométrie se retrouve encore dans plusieurs corps; dans la naphthaline et la para-naphthaline entre autres, avec cela de particulier que le rapport des atomes n'y est plus exprimé par un nombre entier; on a eu effet :

1 at. ou 4 vol. $C^{10}H^{16}$ naphthaline.

1 at. ou 4 vol. $C^{10}H^{14}$ para-naphthaline.

2° Il peut arriver aussi que des corps isomériques, toujours différents par le mode d'aggrégation de leurs atomes élémentaires, possèdent néanmoins la même densité à l'état de vapeur; de sorte que la ressemblance ne se borne plus à la nature des éléments et à leurs proportions, comme précédemment, mais elle atteint de plus un troisième caractère, à savoir qu'elle se manifeste dans les groupes moléculaires du gaz ou de la vapeur. Soient, par exemple,

$C^2H^4O = 2$ vol. monhydrate de méthylène.

$C^2H^{10}O = 4$ vol. alcool.

Malgré toutes ces ressemblances, il est impossible de ne pas reconnaître une différence fondamentale dans la constitution moléculaire de ces corps, puisque l'analyse parvient à démontrer que

$C^2H^4O = 1$ at. monhydrate de méthylène.

$C^2H^{10}O = 1$ at. alcool;

c'est-à-dire que la condensation des éléments de l'alcool est double de celle des éléments de son isomère. Mais l'analyse va plus loin encore, et montre que les deux gaz sont essentiellement distincts. L'un a pour radical le méthylène, l'autre le gaz oléifiant; l'un est un monhydrate, l'autre un bihydrate, c'est-à-dire :

$C^2H^4 + H^2O$.

$C^2H^{10} + H^2O$.

Dès lors toute obscurité disparaît, et l'on conçoit que des arrangements moléculaires aussi différents puissent donner deux corps qui, quoique composés des mêmes éléments, dans les mêmes proportions, n'en sont pas moins séparés par des caractères qu'une foule de réactions chimiques mettront en évidence.

Mais si l'on avait affaire à deux corps identiques par la composition et dont les poids atomiques fussent aussi les mêmes, il deviendrait évidemment plus difficile d'expliquer pourquoi ces deux corps diffèrent. Il est cependant des cas où les ressources de la chimie permettent de le faire. Soient, par exemple, l'éther formi-

que et l'acétate de méthylène, qui nous donneront :

	Ether form.	Acét. de méthyl.
Composition.	$C^{12}H^{10}O^4$	$C^{12}H^{10}O^4$
Densité de vapeur.	2,54	2,54
Densité en liquide.	0,916	0,919
Point d'ébullition.	56°	56°

Ces deux corps, comme on le voit, se ressemblent sous presque tous les rapports; traités toutefois par la potasse, l'un fournira du formiate de cette base et de l'alcool, tandis que l'autre donnera de l'acétate et de l'esprit de bois, ce qui conduit aux formules rationnelles :

Ether formique = $C^4H^5O^3, C^4H^5, H^2O$

Acétate de méthylène = $C^4H^5O^3, C^4H^5, H^2O$
dans lesquels il ne reste plus rien de semblable, si ce n'est l'atome d'eau qui existe dans les deux composés. En résumé, que ces deux corps se ressemblent à certains égards, c'est ce qui doit arriver, puisqu'ils renferment les mêmes éléments unis dans les mêmes proportions, et condensés dans le même rapport; que ces deux corps soient d'ailleurs différents et distincts, c'est ce que l'on ne peut révoquer en doute, puisque la chimie nous l'apprend et nous l'explique, en nous montrant que leurs éléments ne sont point arrangés de la même manière.

3° Enfin, il est des corps isomériques qui sont doués de poids atomiques absolument semblables et dont la constitution atomique ne nous est pas connue; ce qui ne permet pas d'établir en quoi leur arrangement moléculaire diffère. Mais il ne saurait être douteux que cet arrangement moléculaire soit différent. Ainsi l'acide tartrique et l'acide paratartrique ont l'un et l'autre pour formule : $C^4H^4O^7$. Leur poids atomique est donc le même. Leurs propriétés chimiques sont pourtant fort différentes. On est donc forcé de reconnaître que c'est dans l'arrangement de ces dix-sept atomes que consiste la différence, puisque les deux atomes composés qui en résultent diffèrent l'un de l'autre.

En définitive et pour trancher la différence entre l'isométrie et le dimorphisme ou polymorphisme, que l'on a quelquefois confondus avec elle, nous dirons que : si un corps sans changer de composition et sans perdre ses propriétés chimiques éprouve une modification dans ses propriétés physiques, c'est-à-dire dans sa cohésion, sa densité, sa dureté, sa couleur ou sa forme cristalline, ces changements appartiennent au dimorphisme ou au polymorphisme; et que le corps dans lequel ils se manifestent, a probablement subi quelque altération dans l'arrangement des groupes moléculaires. — Mais quand deux corps nous offrant la même compo-

sition, ont cependant des différences dans leurs propriétés chimiques, c'est qu'il existe un arrangement différent dans les atomes élémentaires ou composés qui constituent leur propre atome chimique : c'est là ce qui constitue l'isométrie.

Une question qui, d'après les notions qui précèdent, pourra sembler singulière et qui cependant a été posée, est celle de savoir si les corps simples sont susceptibles d'isométrie. En effet, s'il est facile de comprendre comment il peut se faire que de simples modifications dans le groupement de leurs atomes puissent produire des cas de *dimorphisme* comme ceux offerts par le soufre et le carbone, on a peine à saisir au premier abord comment ces corps simples pourraient éprouver des modifications isomériques. Mais tout d'abord rien ne prouve que les corps que nous regardons comme élémentaires, dans l'état actuel de nos connaissances, le soient réellement. Mais alors même qu'ils le seraient, ne peut-on pas supposer que leurs atomes soient composés eux-mêmes de nouveaux atomes, qui quoique identiques pourraient être plus ou moins condensés ou disposés d'une manière différente, ce qui leur permettrait de donner naissance à des corps différents. — En résumé, comme il s'agit ici de corps simples pour nous, notre esprit ne peut marcher, sous le rapport de la question qui nous occupe, que dans le champ des suppositions; mais on peut dire toutefois que si l'isométrie est évidemment impossible entre les corps simples de poids atomiques différents sans rapport entre eux, il est permis de conserver quelques doutes à l'égard de ceux qui se trouvent dans des circonstances opposées. Il y a presque toujours en effet isométrie entre des composés dont les poids atomiques se ressemblent. Cette opinion est celle de M. Dumas, auquel on doit les premières notions sur l'isométrie. L. P.

ISOMORPHISME (chimie et minéral.). On nomme ainsi une relation très remarquable qui se manifeste, en un grand nombre de cas, entre la forme cristalline et la composition chimique des sels et des minéraux, et de laquelle il résulte que l'analogie de composition chimique dans deux corps différents entraîne le plus souvent l'analogie des formes cristallines de ces deux corps. Il n'y a d'exception à ce principe que celles qui tiennent au dimorphisme, et encore ces exceptions sont-elles plus apparentes que réelles, le dimorphisme n'étant très probablement qu'un cas particulier d'isométrie. — Deux composés définis sont dits *isomorphes* l'un à l'autre, lorsque, ayant même type et même formule de composition atomique, ils ont en outre des formes cristallines très sensiblement égales, en

sorte qu'ils cristallisent non seulement dans le même système, mais encore sous des formes dont les angles sont très peu différents.

Le principe de l'isomorphisme a été signalé pour la première fois par M. Mitscherlich. Ce chimiste a démontré l'existence de plusieurs séries de corps, dans chacune desquelles les composés se ressemblent à la fois, et par leur formule atomique et par leur forme cristalline. Ces substances sont ordinairement des sels au même degré de saturation, et composés d'un acide commun et de bases différentes, ou d'une même base et d'acides différents, mais de manière que les bases ou les acides qui différent contiennent toujours le même nombre d'atomes d'oxygène. Ces acides ou bases qui jouent le même rôle dans la combinaison sont eux-mêmes isomorphes, c'est-à-dire qu'ils présenteraient une même forme si on les trouvait cristallisés séparément. Ainsi, des bases ou des acides qui sont isomorphes communiquent la même propriété aux composés dont ils font partie, pourvu que d'ailleurs tout soit égal dans la combinaison. Les substances simples dans lesquelles on a reconnu l'isomorphisme, sont : 1° le soufre et le sélénium ; 2° le chlore et le fluor ; 3° l'arsénic, l'antimoine, le tellure et le bismuth ; 4° le cuivre et l'argent ; 5° le fer, le cobalt, le nickel, le titane, etc. Parmi les bases à un atome d'oxygène, la chaux, la magnésie, l'oxydure de fer, l'oxydure de manganèse, l'oxyde de zinc, etc., forment une première série de corps isomorphes. Une seconde se compose de la baryte, de la strontiane, de l'oxyde de plomb, etc. Les sesquioxides de fer, de manganèse, de chrome, de titane et l'alumine sont isomorphes entre eux ; l'oxyde d'étain et l'acide titanique, tous deux bioxydes, sont pareillement isomorphes. Il en est de même des acides phosphorique et arsénique d'une part, et d'une autre part, des acides sulfurique, sélénique, chromique, etc. Enfin, nous citerons encore comme isomorphes les deux acides tungstique et molybdique.

Les composés isomorphes, ayant le même type chimique de combinaison, ont, par cela même, des molécules physiques de forme analogue, et leurs molécules, sans être complètement identiques, sont sensiblement équivalentes au point de vue physique et sous le rapport de la cristallisation qui peut employer ces molécules indifféremment les unes pour les autres, malgré leur différence de nature chimique. Les molécules des composés isomorphes ont donc la propriété de se mêler et de cristalliser ensemble, en encadrant toutes de la même manière à former un cristal unique, tout aussi régulier qu'il était composé d'une seule sorte de molécules. Ces diverses mo-

lécules peuvent donc se remplacer les unes les autres, et non seulement le cristal qui a été formé avec des molécules d'une espèce peut continuer à s'accroître avec des molécules d'une autre espèce, comme il arrive aux cristaux d'alun potassique que l'on transporte tout-à-coup dans une dissolution d'alun ammoniacal ; mais encore les molécules isomorphes d'espèces différentes, quand elles sont dissoutes dans le liquide, peuvent se déposer en même temps les unes à côté des autres, en se mélangeant uniformément dans chacune des couches et des files de molécules dont est formé le réseau cristallin. Dans ces cas de mélange, l'angle du cristal mixte a une valeur peu différente de celles des cristaux simples que produirait isolément chaque espèce de molécule, et une valeur en quelque sorte intermédiaire. Les mélanges de cette nature expliquent les variations sans nombre que l'on observe dans les analyses des anciennes espèces de la minéralogie, telles que le grenat, l'amphibole, le pyroxène, le spath calcaire, etc. Toutes ces espèces sont généralement composées de plusieurs substances isomorphes qui se mélangent entre elles dans toutes sortes de proportions. Pendant longtemps leurs analyses ont fort embarrassé les chimistes et les minéralogistes ; elles semblaient s'accuser que des mélanges accidentels dans lesquels on n'apercevait rien de fixe. Depuis la découverte de l'isomorphisme on est parvenu à les interpréter et à les calculer d'une manière rigoureuse. La règle qu'il faut suivre pour cela consiste à rassembler toutes les bases qui sont isomorphes entre elles, et à traiter toutes celles d'un même groupe comme si elles étaient identiques, en ne faisant aucune attention à la différence des radicaux. Elles donneront toujours alors le même nombre d'atomes, ou la même quantité d'oxygène que donnerait une seule d'entre elles pour la quantité d'acide qui correspond à leur ensemble. DELAFOSSE.

ISOODON (mam.). Genre de la sous-classe des Marsupiaux, créé par M. Et. Geoffroy Saint-Hilaire aux dépens des Didelphes, mais servant à établir le passage des Peramèles aux Potoros. Ces mammifères ont pour caractères : dix incisives, égales entre elles, à la mâchoire supérieure, deux canines à chaque mâchoire, huit molaires de chaque côté à la supérieure et six à l'inférieure ; ce qui, en totalité, donne cinquante dents ; cinq doigts aux pieds de devant, l'ongle du doigt externe étant le plus court ; quatre doigts aux pieds de derrière, les deux internes étant réunis sous la peau jusqu'aux ongles, qui, eux-mêmes, en sont enveloppés.

On ne connaît qu'une seule espèce d'Isodon, le *Didelphis obscura*, Shaw, dont le pelage est

d'un ferrugineux jaunâtre en dessus, et d'une coloration blanchâtre en dessous. On n'a encore signalé qu'un seul individu, qui fait partie de la collection de Hunter, et trouvé à la Nouvelle-Hollande.

E. D.

ISOPÉRIMÈTRE (géom.). Les figures isopérimètres sont celles dont les contours sont égaux en développement. De toutes les figures isopérimètres régulières, la plus grande est celle qui a le plus grand nombre de côtés ou d'angles. C'est pourquoi le cercle, qui peut être considéré comme un polygone régulier d'un nombre infini de côtés, a une aire plus grande que celle de toutes les autres figures qui ont un contour égal au sien. Par la même raison, la sphère a un volume plus grand que celui de tous les autres solides qui ont une surface égale à la sienne. Entre les figures isopérimètres qui ont un même nombre de côtés, celle-là est la plus grande qui est régulière, c'est-à-dire équilatérale et équilatérale.

La théorie des figures isopérimètres a été l'occasion de la découverte du calcul des variations. Elle fut traitée, en premier lieu, par Jacques Bernoulli, et donna naissance à une célèbre discussion scientifique entre lui et son frère Jean (voy. *Mém. de l'Académie des sciences*, 1706 et 1718; *Œuvres de Jean Bernoulli*, t. 1 et 2). Euler a aussi publié sur cette matière des mémoires très profonds insérés dans le *Recueil de l'Académie de Saint-Petersbourg*, et a résumé admirablement toute la théorie des isopérimètres curvilignes dans un ouvrage imprimé à Lausanne, en 1744, et intitulé : *Methodus inveniendi lineas curvas, maximè minimè proprietate gaudentes, etc.*

ISOPODES (crust.). V^e ordre de la classe des crustacés, ainsi nommé parce que les pattes y sont généralement presque semblables ; les mandibules sont dépourvues de palpes ; les pieds, au nombre de 14, sont uniquement propres à la locomotion ; les pieds-mâchoires recouvrent les deux paires de mâchoires, et forment par leur réunion une lèvre inférieure ; les deux pieds antérieurs sont portés sur un segment distinct de la tête ; les branchies sont situées sous la queue, composée de un à six segments ; le tronc est le plus souvent divisé en sept segments. Presque tous les Isopodes sont aquatiques et marins. ils se nourrissent de substances animales, ou s'attachent à divers poissons, aux cétacés, pour sucer leur sang. D'autres sont terrestres et vivent sous les pierres, sous les écorces, dans les fentes des murs ; mais il leur faut toujours un certain degré d'humidité pour pouvoir respirer au moyen de leurs branchies. L'anatomie interne de ces animaux démontre, selon Cuvier,

que leur organisation est moins complète que celle des Décapodes, et qu'elle établit le passage entre ces derniers et les Branchiopodes. Cet ordre se divise en deux sections : les Phylibranches et les Ptérygibranches. L. FAIRMAIRE.

ISOTHERME (phys.). de *isos*, semblable, et *therm*, chaleur. Le mot isotherme est employé pour exprimer que deux choses jouissent d'une même température. Les villes, les pays isothermes sont les villes et les pays dont la température moyenne est la même. Les lignes isothermes sont des lignes que l'on suppose passer par tous les lieux dont la température moyenne est la même. Elles offrent des lignes à double courbure.

ISPAHAN. Ville de la Perse, dans la province d'Irak-Adjémi, sur la rive septentrionale du Zendebroud. Lat. N. 32° 24' 34", long. E. 49° 39' 0". Ispahan, capitale des princes appelés *Sophis*, fut extrêmement florissante à la fin du xvi^e siècle et pendant tout le xvii^e. Elle avait alors douze lieues de circuit, renfermait dans son enceinte un grand nombre de jardins publics et particuliers, et ne comptait pas moins de 600,000 habitants. On y admirait des palais et des mosquées d'une belle architecture. En 1753, après la conquête des Afgans, il ne restait plus guère que des ruines de cette belle capitale. Lors de l'avènement de Feth-Ali-Schah, en 1798, Ispahan recouvra une partie de son ancienne splendeur, et depuis cette époque, le nombre des habitants a toujours été dans une progression croissante. Les rues d'Ispahan sont étroites, tortueuses et d'un aspect triste, parce que la plupart des maisons n'ont à l'extérieur qu'une porte d'entrée extrêmement basse et souvent pas une seule fenêtre.

Ispahan remonte à une haute antiquité. D'Anville (*Géographie ancienne*, page 498 de l'édition de M. de Manne) la reconnaît dans l'Aspadana de Ptolémée. Les auteurs arabes et persans attestent son existence dans les premiers siècles de l'hégire. En 1387, elle fut presque entièrement détruite par Timur ou Tamerlan. Elle atteignit le plus haut degré de splendeur sous Abbas-le-Grand (1585-1627), et les Persans disaient alors : *Ispahan nesi djihan*, c'est-à-dire : Ispahan est la moitié du monde. Elle fut prise par les Afgans en 1722, et depuis, elle déclina jusqu'à Feth-Ali-Schah. Les manufactures d'Ispahan sont peu importantes aujourd'hui. On fabrique cependant encore dans cette ville des toiles de coton, des indiennes, du brocart, du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie.

ISRAEL. Nom que l'ange donna à Jacob après avoir lutté contre lui pendant une nuit en-

tière dans le lieu appelé *Mahanaim* ou Phanuel (*Genèse*, XXXII, v. 2 et 30). Israël signifie en hébreu *soldat* ou *guerrier de Dieu*, et plus littéralement encore : *celui qui combat avec Dieu* (*Genèse*, XXXII, 29 selon l'hébreu, et 28 selon la Vulgate), de la racine *sarah*, il a combattu, et de *El*, Dieu. Le nom d'Israël se prend, tantôt pour Jacob, tantôt pour le peuple descendu de lui, et tantôt aussi pour le royaume des dix tribus.

ISRAELITE, nom patronymique formé d'après l'analogie de la langue grecque, et qui signifie *fils ou descendant d'Israël*.

ISSACHAR, c'est-à-dire, en hébreu : *acheté à prix d'argent* (*Genèse*, XXX, 16 et suiv.). Nom d'un fils de Jacob et de Lia, né vers l'an 1746 avant J.-C. L'Écriture ne nous apprend aucune particularité de la vie de ce patriarche. Jacob dit en lui donnant sa dernière bénédiction : « Issachar comme un âne fort et dur au travail, se tiendra dans les bornes de son partage, et voyant que le repos est bon, et que la terre est excellente, il baissera l'épaule sous les fardeaux, et s'assujettira à payer les tributs » (*Genèse*, cap. XLIX, v. 14 et 15). Cette bénédiction prophétique s'accomplit dans les descendants du patriarche, qui se livrèrent principalement à l'agriculture. Issachar laissa quatre fils : Thola, Phua, Job et Semron (*Genèse*, XLVI, 13), et donna son nom à une des douze tribus d'Israël. La tribu d'Issachar eut son partage dans un des meilleurs territoires du pays de Chanaan, près de la vallée de Jezraël. Elle était bornée au nord par la tribu de Zabulon ; à l'orient par le territoire de la demi-tribu de Manassé, par le Jourdain, et par l'extrémité de la mer de Tiberiade ; au midi par la demi-tribu de Manassé, et à l'occident par la chaîne du Carmel.

ISSE, *Issus* (inz.). Genre d'hémiptères homoptères de la famille des Fulgorides, renfermant un petit nombre d'insectes à corps trapu, ramassé ; à élytres coriaces, larges, convexes, anguleusement arrondies sur les côtés. La tête est assez grande, arrondie ; les yeux sont ronds, assez grands ; les ocellles manquent. — Les isse sont particuliers à l'Europe tempérée et surtout méridionales. Nous trouvons communément dans toute la France, l'ISSE A ÉLYTRES, *Issus coleoptratus*, Fab., qui est d'un jaune saule, avec une bande anguleuse, noirâtre sur chaque élytre ; les nervures sont assez saillantes. On trouve en Italie et dans le midi de la France, une espèce fort singulière, n'offrant que des rudiments d'élytres : c'est l'*Issus grylloides*, Fab. L. F.

ISSENGEAUX ou **YSSINGEAUX**, autrefois *Isidmagus*, Ville de France, chef-lieu d'arrondissement dans le département de la Haute-

Loire, à 22 kilom. N.-E. du Puy, près de la Loire. Elle compte 7,600 habitants, fabrique des rubans et des dentelles, et fait commerce de fromages, de bois de construction, de bestiaux et de grains. On y organise la soie, et l'on y exploite du plomb et de la tourbe. E. C.

ISSOIRE, Ville de France, chef-lieu d'arrondissement dans le département du Puy-de-Dôme, à 28 kilom. S. S.-E. de Clermont, sur la Crouze, près de la rive gauche de l'Allier. Elle est assez mal bâtie, mais dans une position très pittoresque. On y remarque une belle église, des fabriques de limousines, de chaudronnerie et d'huile de noix, des distilleries, et l'on y fait commerce de vins et de chanvre. Les environs récoltent d'assez bons vins rouges, et possèdent de l'antimoine, de la houille, des améthystes et quelques autres belles pierres. La ville renferme à peu près 6,000 habitants, et l'arrondissement, 100,000. — Issoire est très ancienne ; elle se nommait *Yciodorenca*, *Iciodurum* ou *Issiodurum*, dans l'antiquité. Il y avait, sous les Romains, une école célèbre et un très beau temple. Elle fut saccagée par les Vandales. Saut Austremoine, premier évêque de Clermont, y fonda une église et y eut son tombeau. Elle fit partie de la province d'Auvergne, et fut, avec le reste de ce pays, réunie à la couronne, en 1531. Pendant les guerres de religion, elle fut ravagée tour à tour par les deux partis, et soutint deux sièges terribles, l'un en 1577, l'autre en 1590.

ISSOUDUN, Ville de France, chef-lieu d'un arrondissement dans le département de l'Indre, à 27 kilom. N.-E. de Châteauroux, sur la Théols. Elle est assez grande et assez belle, peuplée de 12,500 habitants, et animée par une industrie très active, qui consiste surtout en fabriques de draps et de mécaniques pour l'agriculture, en tanneries et en blanchisseries de toiles. Elle fait commerce de blé et de vins du pays. On y remarque les ruines d'un château fort. — L'origine d'Issoudun est ancienne et peu connue. Cette ville portait sous les Carlovingiens le nom d'*Auzeliotunum* ou *Exoldunum*. Sous la féodalité, elle avait ses seigneurs particuliers. Elle fut prise, en l'année 1187, par les Anglais, à qui elle resta jusqu'en 1221 ; Philippe-Auguste la reprit alors, et la réunit à la couronne. Peu de villes du Berri ont éprouvé plus de désastres : une peste la ravagea de 1497 à 1500 ; un incendie y fit périr plus de six cents personnes, en 1651, pendant un assaut soutenu par les habitants contre l'armée de la Fronde ; Louis XIV récompensa la ville de son dévouement par divers privilèges. Déjà, en 1589, Issoudun avait montré sa fidélité à Henri IV, en chassant les Ligueurs. — L'arron-

dissement d'Issoudun a, d'après le dernier recensement, 50,568 habitants. E. C.

ISSUS, aujourd'hui *Aiazzo*. Ville de la Cilicie, sur le bord de la mer. Elle était riche et grande, mais elle ne doit sa célébrité qu'à la bataille dans laquelle Alexandre vainquit l'armée de Darius et fit prisonnier la mère et les filles de ce monarque. Ce fut encore dans ses environs que Pescennius-Niger fut vaincu en 194 par Septime-Sévère.

ISTHME. Langue de terre resserrée entre deux masses d'eau. Ordinairement l'isthme unit une presqu'île à un continent : ainsi l'isthme de Corinthe rattache la Morée à l'Europe ; l'isthme de Péreop y rattache la Crimée. Les deux plus importants isthmes du monde sont l'isthme de Suez, qui réunit l'Afrique et l'Asie, et l'isthme de Panama, qui réunit entre elle les deux Amériques. Les communications entre les mers qui resserrent ces isthmes sont au nombre des plus intéressants travaux que les hommes aient pu entreprendre. Autrefois, Néchao, Ptolémée et quelques autres souverains de l'Égypte, firent creuser du Nil à la mer Rouge un canal qui coupait l'isthme de Suez, mais que les sables ont successivement comblé. On balance aujourd'hui entre le projet de reprendre un canal du même genre, et celui d'un chemin de fer qui se rendrait du Caire à Suez. Quant à l'isthme de Panama, une compagnie américaine s'occupe activement de la construction d'un chemin de fer qui, joint à la navigation de la partie inférieure du Chagres, réunira bientôt sans doute les deux océans. Parmi les autres isthmes remarquables du globe, on peut citer l'isthme des Pyrénées, entre l'Espagne et la France ; l'isthme de Laponie, entre la péninsule Scandinave et la Russie ; l'isthme de Krå, qui est à l'entrée de la presqu'île de Malacca. On a donné pendant quelque temps le nom de *département de l'Isthme* à la partie de la Nouvelle-Grenade qui s'avance au N.-O. vers l'Amérique centrale, et qui comprend l'isthme de Panama et le territoire voisin ; ce sont aujourd'hui les provinces de Panama et de Veragua. E. C.

ISTHMIQUES ou **ISTHMIENS** (Jeux). Jeux célèbres de la Grèce, ainsi nommés parce qu'ils étaient célébrés dans l'isthme de Corinthe. On en attribuait ordinairement l'institution à Sisyphe ; mais Plutarque en fait honneur à Thésée, qui, dit-il, les consacra à Neptune dont il se vantait d'être le fils et auquel l'isthme était d'ailleurs consacré. Ces jeux avaient lieu tous les trois ans et la direction en appartenait aux Corinthiens. Elle passa aux Syoniens après la destruction de Corinthe par Mummius. Il s'y rendait une foule prodigieuse. Les Éléens étaient

le seul peuple de la Grèce qui n'y envoyât aucun de ses citoyens pour éviter les malheurs que Molione avait prédits à ceux des Éléens qui y assisteraient. Les Romains leur donnèrent un nouvel éclat et y firent représenter jusqu'à des chasses magnifiques ou l'on faisait paraître les animaux les plus rares. Les vainqueurs recevaient d'abord une couronne de pin et ensuite une couronne d'ache sèche, pour les distinguer des vainqueurs aux jeux néméens qui étaient couronnés d'ache verte. Les Grecs y ajoutèrent ensuite une somme d'argent fixée par Solon à 100 drachmes. Le quatrième livre des odes de Pindare est désigné sous le nom d'*Odes Isthmiques*, parce qu'il y célèbre les vainqueurs aux jeux isthmiques. La célébration de ces jeux servait d'époque aux Corinthiens et aux habitants de l'isthme.

ISTRIE. Contrée de l'empire d'Autriche, dans l'Illyrie, dont elle forme le cercle le plus meridional. Elle se compose, en grande partie, d'une presqu'île qui s'avance dans l'Adriatique, entre les golfes de Trieste et de Quarnero, et qui se termine par un cap nommé le *Promontoire*. Dans les autres directions, l'Istrie est bornée par le Frioul, la Carniole, la Croatie civile et le littoral hongrois. Sa superficie est de 90 milles allemands carrés, et sa population d'environ 200,000 habitants. Mitterbourg ou Pisino en est le chef-lieu. Les autres endroits principaux sont Rovigno, Capo-d'Istria et Pirano. Trieste s'y trouve enclavé, sans faire partie du cercle administrativement. — L'Istrie est montagneuse, surtout au N., où elle est couverte par les ramifications des Alpes Juliennes. La plus grande rivière est l'Isonzo, au N.-O., vers la frontière du royaume Lombard-Vénitien. Le climat est chaud, généralement sain, excepté vers les lagunes d'Aquilee, au N. O., et dans quelques parties marécageuses de la côte occidentale. Le sol est communément pierreux et trop sec. Les principales richesses du pays sont des vins estimés, des huiles d'olive fines, des fruits excellents, de la soie, des forêts qui fournissent de beaux bois de construction. La plupart des Istriens sont d'origine slave ; les autres sont d'origine italienne ou allemande ; il y a aussi quelques Arméniens et quelques Grecs. La langue italienne est la plus usitée. L'ancienne *Istrie* ne comprenait que la presqu'île. Le cercle qui nous occupe correspond en outre à une partie de l'ancienne Carnie. Au moyen-âge, cette contrée appartenait longtemps au patriarche d'Aquilee ; les Vénitiens s'en emparèrent en 1190 ; le traité de Campo-Formio, en 1797, la fit passer à l'Autriche ; elle fit ensuite partie du gouvernement français des Provinces Illyriennes, jusqu'en 1814. E. C.

ITALIE (*glog. hist.*). On donne le nom d'Italie au pays de l'Europe qui est entouré de la mer et des Grandes-Alpes. Ce pays s'étend du 38^e au 46^e de latit. N., y compris plusieurs îles dont les principales sont la Sardaigne et la Sicile. Il est traversé dans toute sa longueur par les Apennins, formant une chaîne de montagnes secondaires qui se détache des Alpes à leur extrémité S.-O., et se prolonge vers l'E.-S.-E. jusqu'à l'extrême littoral de la Calabre. L'Italie est placée sous un beau ciel; elle jouit d'un climat tempéré, et possède un sol très-fertile. Du côté du continent elle a pour sa défense naturelle les plus hautes montagnes de l'Europe. Elle a sur la mer 1,200 lieues de côtes, littoral égal à celui des îles Britanniques, dans une magnifique position maritime centrale où les vaisseaux qui sillonnent les mers d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, semblent appelés à relâcher dans l'intérêt général de la navigation et du commerce. Il n'est pas une autre contrée au monde dont la nature ait si nettement tracé les limites. Les avantages d'une semblable position géographique sont admirablement relevés dans les Mémoires dictés par l'empereur Napoléon sur ses premières campagnes. Cependant les limites naturelles de l'Italie sont modifiées par différentes lignes de démarcations politiques; elles sont aujourd'hui un peu dépassées à l'ouest du côté de la France, et plus ou moins restreintes au nord du côté de la Suisse, et à l'est du côté des Etats héréditaires de l'Autriche. Cette différence entre les confins naturels et les démarcations politiques de l'Italie a été sans doute la conséquence d'une série d'événements historiques dont nous donnerons un aperçu; mais il n'est pas moins vrai que la configuration même du pays n'a pas été sans influence sur la marche des événements. En effet, nous voyons d'abord au sud une véritable presqu'île s'engager très-avant dans la mer, et offrir une grande longueur sur une petite largeur: c'est la section méridionale de l'Italie où se trouve le royaume de Naples. Ensuite, de l'est à l'ouest, commence une autre section formée par deux vallées, celle du Tibre et celle de l'Arno du côté de la Méditerranée, et par le pays correspondant sur la pente orientale de l'Apennin du côté de l'Adriatique: cette section embrasse une partie des Etats romains et la Toscane; c'est une sorte de zone intermédiaire destinée à servir de lien entre la véritable péninsule, et la section formée par la Haute-Italie.

Cette dernière section avec le littoral qui lui appartient physiquement, ne participe en rien à la position péninsulaire: elle renferme une partie des Etats Romains, le royaume Lombard-Vénitien, les Etats de Modène, ceux de Parme

et de Plaisance, et le Piémont. C'est une grande vallée baignée par la rivière la plus considérable de l'Italie, le Pô, qui prend sa source au mont Viso, et va se jeter dans la mer Adriatique. L'empereur Napoléon a déterminé, comme il suit, par rapport à l'Italie péninsulaire, les limites de l'Italie continentale comprise dans la demi-circonférence des Alpes: « de l'embouchure du Var à celle du Lisonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a 120 lieues de 25 au degré, ce qui donnerait à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière, 180 lieues; mais à cause des sinuosités on en compte plus de 230. Ainsi tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de 50 à 60 lieues. » Depuis le mont Saint-Gothard jusqu'à Reggio de Calabre, on compte 250 lieues: « les 50 lieues du nord jusqu'à Parme, dit Napoléon, sont continentales, et les 200 autres lieues forment la péninsule. »

En réfléchissant sur la forme différente des deux grandes sections géographiques de l'Italie, on ne sera pas étonné que du moment où ce pays a cessé d'être le centre de l'empire du monde, sa partie péninsulaire soit restée attachée au sort de l'empire grec, presque en dehors du mouvement de notre civilisation, pendant que l'Italie continentale s'est trouvée tout d'abord engagée dans ce mouvement, et que, par conséquent, bon gré mal gré, elle ait dû en suivre toutes les phases. Les résultats de cette différence se manifestent encore aujourd'hui sous plusieurs rapports, et même au point de vue de la population respective des deux sections. On peut évaluer en ce moment la population de l'Italie tout entière, de 22 à 24 millions d'habitants: une moitié environ de cette population appartient à l'Italie péninsulaire; l'autre moitié à l'Italie continentale. Mais comme la première occupe un territoire habitable beaucoup plus étendu que la seconde, on voit que l'Italie continentale est comparativement mieux peuplée; et, par rapport à la culture du pays et à l'activité de l'industrie et du commerce, il est évident que la partie continentale l'emporte également sur la partie péninsulaire. De plus, les divisions politiques de l'Italie méridionale n'ont pas été sensiblement altérées depuis longtemps, tandis que les Etats du nord ont souvent changé de limites, et même quelques uns ont entièrement disparu. Avant la paix de 1815, l'empereur Napoléon avait créé un royaume d'Italie composé de vingt-quatre départements, contenant ensemble une population d'environ 7 millions d'âmes. Rome, la Toscane, Parme et Plaisance, les Etats de Gênes et le Piémont avaient été réunis à la France, et divisés en quinze départements, c'était une population totale de 5 millions d'âmes; et

comme l'on donnait à Naples 7 millions environ d'habitants, les statisticiens français estimaient alors la population de l'Italie de 18 à 19 millions d'âmes. La commission statistique du congrès de Vienne ne pouvait que répéter le même chiffre. Cependant comme il s'agissait de former de nouvelles divisions politiques, on était forcé de retrancher d'un côté, d'augmenter de l'autre, d'apprécier des fractions de population, et ce travail devait présenter dans ses détails un grand nombre d'erreurs. On manque toujours de bonnes données statistiques. Toutefois, après les nouvelles divisions politiques introduites dans la Haute-Italie par le congrès de Vienne, sa population peut être évaluée approximativement aujourd'hui à 5 millions d'âmes pour le royaume Lombard-Vénitien; à 4 millions et demi pour le Piémont; à 1 million à peu près pour les duchés de Modène, de Parme et de Plaisance; à 2 millions pour la Toscane; à 2 millions et demi pour les États-Romains, et à 8 millions pour le royaume des Deux-Siciles, ce qui ferait ensemble, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une population d'environ 23 millions d'habitants. La population des grandes villes ou des capitales n'est généralement pas plus nombreuse aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1795 : c'est ce qui résulte de la comparaison de nos renseignements actuels avec les renseignements sans doute les plus exacts possibles recueillis alors par le général en chef de l'armée française. Naples, Rome, Milan, offrent à peu près le même chiffre. La population aurait un peu diminué à Florence, mais elle aurait considérablement augmenté à Livourne. La population de Venise était, en 1795, de 140 mille âmes; aujourd'hui, d'après des tableaux donnés comme officiels, elle n'arrive pas à 100 mille, Gênes comptait alors 120 mille âmes; le dernier recensement, fait en 1848, n'en compte que 100 mille. Mais ces diminutions sont compensées par une augmentation considérable dans la population de Turin, qui avait alors 80 mille âmes, et qui en compte maintenant 145 mille. Ainsi, à tout prendre, aujourd'hui comme alors, la population des principales villes d'Italie peut être évaluée à 1 million 200 mille âmes, c'est un dix-huitième ou un dix-neuvième de toutes les populations italiennes. Dans les îles Britanniques, les villes qui dépassent 150 mille âmes, contiennent peut-être plus du cinquième de la population totale du royaume-uni. En suivant cette comparaison plus en détail, et en mettant en regard la population des villes et celle des campagnes dans les différents États civilisés, on verrait que l'Italie a peu participé à l'essor que l'industrie et le commerce ont pris dans ces trente

dernières années en Allemagne et en France, sans parler même de l'immense développement qu'ils ont reçu en Angleterre et dans la Belgique. On verrait peut-être aussi que l'agriculture italienne elle-même attend encore de grandes améliorations pour s'élever au niveau de l'agriculture des pays les plus avancés. On se persuaderait enfin que le mouvement qui doit un jour pousser l'Italie par la force des choses dans une sphère industrielle plus active, ne peut partir que de la Haute-Italie, et se propager de l'ouest à l'est, du nord au midi. C'est aussi ce que fait pressentir la situation économique des différents États d'Italie relativement considérée. Le royaume Lombard-Vénitien, le Piémont et les duchés de Modène, de Parme et de Plaisance, ont ensemble un revenu de plus de 230 millions de francs, tiré presque entièrement de taxes qui se paient en général assez facilement par les peuples : c'est environ 20 fr. par tête. Les États Romains, même avec les Légations qui appartiennent géographiquement à l'Italie continentale, et le royaume de Naples, la Sicile comprise, ont ensemble un revenu qui ne dépasse guère 140 millions de francs tirés de taxes dont la perception est généralement très-difficile; ce n'est pourtant que 11 fr. environ par tête, ou la moitié à peu près de ce que paient les populations de la Haute-Italie. — Nous avons tâché jusqu'ici de donner une idée de la situation géographique, politique et économique de l'Italie; nous allons maintenant essayer d'en parcourir très-rapidement l'histoire.

Dans le grand mouvement primitif qui porta la civilisation d'Orient en Occident, la Grèce devint le foyer d'une immense activité civile, politique et morale, hors de toute proportion avec la sphère matérielle, comparativement très-restreinte, où elle se trouvait renfermée. Une surabondance de population, des luttes de partis, des guerres intestines et d'autres causes locales portèrent de bonne heure les Grecs à émigrer, à fonder des colonies sur d'autres terres, et principalement en Sicile et sur les côtes de la péninsule voisine qui reçut le nom de Grande-Grece. On fait remonter les premières émigrations des Grecs au ix^e siècle avant notre ère. Les Ioniens eurent bientôt peuplé une grande partie du littoral; les Arcadiens formèrent des établissements dans la Pouille; les Æoliens s'établirent dans les Abruzzes; les Messéniens vinrent fonder la colonie de Reggio. Mais ce mouvement n'allait pas au delà des côtes de la péninsule au midi. Le pays situé au nord était habité par une autre race. Les Gaulois, peuple fier et à demi-barbare, passionnés pour les expéditions lointaines et aventureuses, étaient

venus s'y établir, à ce qu'on prétend, plus de huit siècles avant l'ère chrétienne. Entre le nord et le midi, on fait mention d'une foule de peuples divers, parmi lesquels, les Etrusques, les Tyrrhéniens ou les Toscans, arrivés peut-être directement de la Phénicie ou de l'Égypte, étaient sans doute les plus avancés en culture et en puissance, autant qu'il est permis d'en juger par des monuments qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais, au fond, on sait fort peu de chose de tous ces peuples. On a voulu en vain en chercher l'origine, en connaître l'histoire; on a été réduit à former des conjectures plus ou moins probables, ou à se perdre dans une confusion inextricable. Il est difficile de se rendre compte des diverses dénominations données aux différentes parties du pays; il paraît néanmoins que le nom d'Italie n'a d'abord été donné qu'à une étendue partielle de terres. Quelques uns le rapportent à Italus, fondateur d'une colonie; d'autres le font dériver du mot grec *ἰταλός*, bœuf, comme pour désigner une terre de labour. Quoi qu'il en soit, ce n'est que sous l'empire des Romains que ce nom fut étendu à tout le pays qui forma le noyau de cet empire entre les Alpes et la mer. Par conséquent l'histoire de ce pays, dès le moment même où il fut désigné tout entier sous le nom d'Italie, se confond avec l'histoire de la domination romaine jusqu'à la chute de l'empire d'Occident. Depuis cette dernière époque seulement, on voit surgir une Italie qui occupe une place distincte parmi les nations modernes. Essayons d'en retracer les principales vicissitudes jusqu'à ce jour.

L'Italie avait déjà été ravagée par milleordes barbares, lorsque les Lombards, sous la conduite d'Alboin, descendirent les Alpes et se répandirent dans la contrée à laquelle ils ont donné leur nom. Ils y amenèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux; ils y fixèrent leur demeure, et formèrent le prêtre, peut-être l'unique établissement qui ait jamais mérité le nom de royaume d'Italie. Cette nouvelle puissance fut bientôt organisée; elle eut ses assemblées, ses lois, ses magistrats et ses divisions politiques, ayant chacune, à sa tête, un gouverneur, duc, comte ou baron. Pendant les deux siècles que dura la domination Lombarde, il se forma dans quelques îles de l'Adriatique, une sorte de république presque inaperçue, mais réservée à devenir ensuite un des plus puissants États Italiens. L'Italie meridionale restait généralement attachée à l'empire grec. Rome commençait à s'élever entre les Lombards et les Grecs; mais comme elle trouvait dans les premiers les voisins les plus dangereux, les papes furent portés à demander l'appui des Francs,

qui vinrent en Italie, attaquèrent le royaume lombard et finirent par le renverser. Pépin et Charlemagne firent de Rome une véritable puissance temporelle, et Charlemagne, devenu maître du pays, par droit de conquête, se fit couronner roi de Lombardie par l'archevêque de Milan. Mais appelé ailleurs pour le maintien de son empire, Charlemagne ne pouvait ni résider en Italie, ni s'en occuper sérieusement. Il conserva à peu près les divisions politiques lombardes avec leurs ducs. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, se disputèrent bientôt le pouvoir, se battirent entre eux, et quelques-uns aspirèrent même à la couronne d'Italie. Au milieu de la complète anarchie qui succéda au règne de Charlemagne, l'Italie resta sans défense, débilitée par des luttes intérieures et en butte aux attaques des Sarrasins. Les Hongrois et les Allemands, appelés en Italie pour combattre ces invasions, lui firent plus de mal que les infidèles eux-mêmes. Dans la succession de Charlemagne, l'Italie était échue aux empereurs d'Allemagne; mais par la force même des choses, elle demeurait abandonnée de ses nouveaux souverains. Cependant les Italiens n'osaient pas seulement élever un rempart, même pour leur défense naturelle, sans en demander la permission aux empereurs, et ce fut l'objet d'un certain nombre de chartes accordées aux lieux habités, aux châteaux, aux monastères, à une époque où il n'existait point encore de commune. L'origine des communes italiennes est une question historique de la plus haute importance; il faut nous y arrêter un instant. — On a généralement attribué à l'empereur Othon I^{er}, la constitution des villes et des communes lombardes; mais indépendamment de ce que cette assertion ne repose sur aucun document réel, elle nous paraît contraire à toute probabilité. On trouve, il est vrai, dans les *Républiques italiennes* de M. de Sismondi, une sorte de soliloque d'Othon I^{er}, où cet empereur se rend compte à lui-même des motifs qui pouvaient l'engager à donner la liberté aux villes d'Italie; mais on s'aperçoit facilement que ce n'est pas à l'empereur du x^e siècle, mais à l'historien du xviii^e, qu'il faut attribuer ce raisonnement. Othon I^{er} méprisait trop profondément tout ce qui était Romain, pour qu'il lui vint à l'idée de rejeter, comme le dit M. de Sismondi, les institutions septentrionales, et de permettre aux villes de se constituer, sous le bon plaisir impérial, suivant le modèle de la république romaine. Dans le fait, Othon I^{er} descendit trois fois en Italie: la première, il y fut appelé par le désespoir d'une jeune femme qu'il épousa; la seconde, par les sollicitations d'un pape qu'il dé-

posa ; et la troisième fois, par un esprit de vengeance contre les Romains, sur lesquels il fit peser son joug de fer. Il ne fit que deux apparitions, une à Milan, l'autre à Pavie, pour s'y marier et s'y faire couronner ; et, en se rendant à Rome, il eut à peine le temps de traverser à la hâte la Lombardie, dont il n'a jamais pu s'occuper. Les deux Othons, qui lui succédèrent, s'en occupèrent moins encore. Les empereurs d'Allemagne semblaient ne plus songer à l'Italie, lorsque les seigneurs lombards se donnèrent, en Hardouin, un roi de leur choix. Alors l'empereur Henri II, pressé par l'archevêque de Milan, ne descendit qu'avec répugnance en Italie, pour combattre Hardouin, ennemi de l'archevêque. Dans cette lutte, plusieurs villes furent portées à suivre leurs seigneurs, Milan, et Pavie en tête, une sous l'autorité de l'archevêque, l'autre sous l'influence de Hardouin. Ce dernier succomba, mais la lutte n'en continua pas moins. L'archevêque alla chercher en personne l'appui de Conrad le Salique ; mais rien ne put détourner cet empereur d'accomplir avant tout ses desseins sur la Bourgogne, et lorsqu'il vint en Italie la première fois, ce ne fut que pour se faire couronner à Milan, et se rendre ensuite, suivant l'usage de ses prédécesseurs, à Rome, d'où il repartit pour l'Allemagne. Les seigneurs Lombards, de leur côté, offrirent la couronne d'Italie d'abord à Robert, roi de France, qui refusa ; ensuite à Guillaume d'Aquitaine, qui n'alla pas au-delà de quelques vaines démonstrations. L'Italie était en feu et en proie à un désordre épouvantable, lorsque Conrad y vint une seconde fois aux sollicitations de l'archevêque ; mais loin de lui venir en aide, il le fit arrêter. Cependant l'archevêque s'échappa de sa prison, et alla soulever le peuple à Milan, où il inventa ce fameux *carroccio*, qui a tant figuré dans l'histoire de l'Italie, comme l'emblème de la liberté des villes lombardes, et qui ne fut par le fait qu'un nouveau brandon de discorde ; celui-là même qui en était l'inventeur, cherchait à donner à l'Italie un maître étranger dans le comte de Champagne, antagoniste de Conrad. Mais Conrad resta maître du terrain, et, par une prudente conduite et par de sages mesures, il rendit cette époque à jamais mémorable pour l'Italie et pour l'Europe. Il convoqua les princes et le peuple à Roncaglia, où les communes ne furent pas représentées, parce que réellement elles ne formaient pas encore des corps constitués. Il chercha à concilier les esprits ; il parvint à opérer un rapprochement entre le peuple et les nobles, et ce rapprochement forma, à notre avis, le premier anneau auquel se rattache l'existence politique des villes et des communes

italiennes. Dès lors, les chroniqueurs gardent sur ce pays un silence absolu pendant environ un demi-siècle, silence que les historiens n'ont peut-être pas assez remarqué. Ce fut sans doute un temps de bonheur et de tranquillité ; le peuple et les nobles se mirent généralement d'accord à des conditions réciproquement avantageuses, dans le but de former un seul tout et de constituer ensemble la commune ou un véritable corps politique indépendant. C'est donc un peu avant le milieu du x^e siècle que l'on peut fixer l'origine du régime municipal de l'Italie. Ce régime a été regardé comme le paladium des libertés italiennes ; mais le rec't des faits va nous apprendre qu'il y a dans cette opinion une grande exagération contraire à la vérité historique. — La période de la vie politique des villes lombardes, de la moitié du x^e siècle au commencement du xiii^e, est sans doute la plus brillante période de l'histoire de l'Italie moderne ; mais nous pourrions mieux en apprécier l'importance en donnant avant tout un coup d'œil sur la situation générale du pays à cette époque.

Dans l'Italie méridionale, l'empire grec perdait tous les jours de son influence ; les juges ou les dues ne reconnaissaient presque plus l'autorité des empereurs qui les avaient institués ; ils luttèrent souvent entre eux, quelquefois contre les Sarrasins, et ils appelaient dans le pays, latins, grecs, arabes et aventuriers de toute espèce. Dans cet état de choses il ne pouvait guère y avoir de villes florissantes et libres. Cependant on a beaucoup célébré la splendeur de la ville d'Amalfi au ix^e siècle ; mais on a fait évidemment sur cette ville des contes auxquels on ne saurait ajouter foi, à moins que, comme le dit l'historien Giannoni lui-même, « *Non vogliamo andar dietro le frasche pascendoci di vento* ». Après tout, cette ville si éclatée avait déjà perdu son indépendance en 1075, lorsque le nom de commune, politiquement parlant, était à peine connu. Au reste, ce furent les Normands qui, après avoir chassé les Sarrasins de la Sicile, vinrent jeter dans la Calabre les fondements du royaume de Naples. D'un autre côté, Venise et Gênes avaient grandi ; mais leur principale puissance consistait dans la domination des mers : elles combattaient glorieusement contre les Sarrasins, et elles fondaient dans le Levant des colonies dont les traces ne sont pas encore effacées. — Au nord de l'Italie, il se passait un fait qui nous révèle l'origine des deux partis qui ont désolé pendant longtemps le pays. Ce fut pendant le x^e siècle, qu'un seigneur, nommé *Welf*, établi entre le St-Gothard et le Brenner, descen-

dit avec les siens en Allemagne, où sa famille devint la souche de deux grandes maisons souveraines. Alors les membres de cette nombreuse famille s'étant querellés, se divisèrent, se battirent entre eux, et devinrent les chefs de deux factions opposées, dont une retint le nom de *Welf*, l'autre prit le nom de *Weiblingen*. Ils vinrent ensuite, selon la coutume des Allemands, se mêler aux affaires de l'Italie, où ils prirent le nom de *Guelfes* et de *Gibelins*. Toujours ennemis l'un de l'autre, mais échangeant parfois leur drapeau ou leur nom, ils s'attachèrent, tantôt aux papes, tantôt aux empereurs, dans les malheureuses luttes qui ne tardèrent pas à éclater entre le sacerdoce et l'empire, et dont les germes commencèrent à se développer précieusement à l'époque de la grandeur des villes lombardes qui réclament maintenant notre attention.

Les villes lombardes, ainsi que celles de l'Italie centrale s'étaient formées en groupes, et une ville principale figurait généralement à la tête de chacun de ces groupes : Tortone, Crème, Bergame, Brescia, Parme et Plaisance se rattachaient à Milan; Crémone et Novare, à Pavie; Modène, Reggio, Ferrare, Ravenne, Faenza, Forlì, Rimini, à Bologne; Pistoia, Arezzo, Cortone, Sienne, Pérouse, à Florence. Les villes de Verone, Padoue, Vicence, Trévise, Mantoue, agissaient chacune séparément. Cependant, il n'y avait rien de stable : on voyait des villes qui avaient suivi un parti, s'en détacher, suivre le parti contraire, et puis revenir encore à leurs premières liaisons. — Après le départ de Conrad le Salique, nous avons laissé les villes lombardes jouissant d'une grande tranquillité et s'élevant à une nouvelle existence politique. Mais au commencement du XII^e siècle, la paix avait disparu et les anciennes animosités s'étaient réveillées : les villes se battaient entre elles, rasaient réciproquement leurs murs, dévastaient leurs campagnes. Les empereurs favorisaient tantôt les uns, tantôt les autres, et entretenaient ainsi une lutte dont ils cherchaient à profiter. Henri V accorda à plusieurs villes des chartes impériales, ce qui a porté quelques historiens à lui faire honneur de l'introduction du régime municipal en Italie. Mais ce régime était un fait accompli un siècle environ auparavant. Dans ces chartes, l'empereur accordait, disait-il, aux villes d'Italie, tout ce qu'il avait accordé à ses villes d'Allemagne; mais il ne faisait ainsi que paralyser l'effet des institutions municipales qui s'étaient établies en l'absence et sous la sanction du pouvoir impérial. Il faut dire qu'autant les premiers empereurs d'Allemagne avaient d'abord montré de répugnance à

se mêler des affaires d'Italie, autant leurs successeurs montraient d'empressement à exercer un droit de souveraineté sur ce pays. L'Allemagne s'était accoutumée à considérer l'Italie comme un fief de l'empire germanique, et la Diète, assemblée à Francfort en 1152, donna la couronne d'Italie à Frédéric de Hohenstaufen, connu sous le nom de Frédéric-Barberousse. Ce nouveau maître ne trouva pas toujours ses sujets italiens disposés à se soumettre aveuglément à ses volontés. Les villes étaient obligées de lui prêter foi et hommage et de faire le service militaire; elles n'avaient pas le droit d'élire leurs magistrats; la justice était rendue chez elles par des juges délégués par l'empereur; les impôts s'établissaient et se percevaient également en son nom. Mais les exigences de Frédéric allaient plus loin encore, et les villes refusant enfin de lui obéir, on commença une guerre qui dura environ trente ans. En 1154, Frédéric battit les Milanais et mit sur sa tête la couronne royale à Milan et la couronne impériale à Rome. Mais après son départ, les villes recommencèrent la lutte. En 1158, il força la ville de Milan à se rendre; il rassembla, à Roncaglia, une Diète où il dicta aux villes des lois auxquelles les Milanais ne voulurent pas se soumettre. Frédéric reprit alors les armes avec succès jusqu'à 1162; mais il poussa les choses si loin, que les villes mêmes qui avaient suivi jusqu'alors le parti impérial, s'en détachèrent et firent cause commune avec les autres villes lombardes. En effet, lorsqu'il redescendit en Italie, en 1163, ses partisans ne répondirent pas à son appel. Il lui fallut chercher d'autres soldats; et les Allemands eux-mêmes montrèrent alors une grande répugnance à le suivre. Sur ces entrefaites, s'organisa, en 1166, la ligue lombarde, composée également de villes Guelfes et Gibelins. Frédéric ne put réunir une armée et repasser les Alpes qu'en 1174, année célèbre par le siège d'Alexandrie, où il risqua de tomber victime de la fureur populaire. Forcé d'aller refaire son armée en Allemagne, il reparut en 1176 en Italie, où il perdit la bataille de Legnano. Après cette défaite, Frédéric essaya la voie des négociations, et le pape et la république de Venise lui ayant offert leur médiation, il parvint à conclure une trêve de six ans, qui fut suivie, en 1183, par la paix de Constance. Cette paix célébrée comme le triomphe des villes italiennes, valut à Frédéric plus d'une victoire. Jamais empereur n'exerça une autorité plus étendue sur les affaires intérieures des villes lombardes que Frédéric I^{er} après la paix de Constance : il fut reçu en maître partout, il nomma les consuls, il fit recouvrer les impôts,

Il modifia, revisa ou corrigea à son gré un grand nombre de statuts municipaux. Enfin, la paix de Constance devint pour les villes une nouvelle source de malheurs. Elles recommencèrent à s'entredéchirer avec plus de fureur que jamais, et bientôt après il n'y eut plus chez elles ni ordre, ni sûreté, ni liberté. Ainsi s'éteignit pour toujours la puissance du régime municipal des villes d'Italie. Au fond, ces villes, ou si l'on veut ces républiques, ne possédaient en elles-mêmes aucun élément d'homogénéité propre à leur garantir une existence solide et durable. Considérées comme des états souverains séparés l'un de l'autre, elles ne pouvaient former que des corps politiques éphémères et transitoires. Du reste, elles ne pouvaient être comparées aux villes allemandes, moins encore aux villes suisses, par rapport aux conditions qui auraient pu les conduire à une existence nationale, au moyen d'une confédération. Dans les villes allemandes, l'élément germanique n'avait jamais été altéré; les seigneurs dont elles dépendaient, les empereurs dont elles relevaient, les oppresseurs, les opprimés, étaient tous allemands, aucun élément étranger ne venait s'y mêler, et une confédération germanique était la conséquence naturelle de cette position. Les villes suisses, au milieu même de leurs luttes, étaient toutes animées du même sentiment de liberté, se rattachant à une situation alpestre qui leur était commune; mais la meilleure sauvegarde de leur liberté, fut peut-être leur détermination inébranlable de ne vouloir en toute circonstance pour magistrats que leurs propres citoyens, à l'exclusion de tout magistrat étranger. Voilà deux conditions capitales qui, dans les circonstances où se trouvait alors l'Europe, devaient amener la confédération suisse. Mais comment pourrait-on comparer aux villes de l'Allemagne et de la Suisse, ces villes italiennes où l'élément étranger fourmillait partout; ces villes qui ne pouvaient pas supporter leurs propres magistrats et qui avaient uniformément adopté le principe de ne conférer des pouvoirs extraordinaires qu'à des étrangers? — On comprendra maintenant comment ces villes n'essayèrent pas même de se relever lorsque, comme le fait remarquer un célèbre historien, « Rodolphe de Habsbourg donna une preuve signalée de son jugement, en renonçant au projet favori de tant d'empereurs qui l'avaient précédé et en abandonnant entièrement l'Italie à elle-même. » Rodolphe de Habsbourg mourut en 1291, et la Diète germanique, assemblée en 1308, disposa encore une fois de la couronne d'Italie; cependant le pouvoir impérial ne devait se relever ici que plus tard. Dans cet inter-

valle du ^{xiv}^e au ^{xv}^e siècle, l'Italie, toujours désolée par de cruelles guerres à l'intérieur, avait vu naître dans son sein une foule de petits princes. Carrare, à Padoue; d'Este, à Ferrare; la Scala, à Vérone; Gonzaga, à Mantone; Visconti, à Milan. Enfin Sforza, devenu maître de Milan, après la mort de Visconti, appela en Italie Charles VIII, roi de France, dans l'espoir de trouver en lui un appui, mais il n'y trouva qu'un ennemi. L'expédition de Charles VIII apparut comme un sombre nuage gros de tempêtes. Alors naquit d'une alliance de famille, une fatale rivalité entre la France et l'Autriche, rivalité qui devint funeste à l'Italie pendant trois cents ans.

A cette époque, vers la fin du ^{xv}^e siècle, Gênes et Venise resplendissaient encore de gloire, faisaient le commerce du monde entier; et l'Italie, malgré ses malheurs, était encore le pays de l'Europe le plus civilisé et le plus riche. Mais elle ne pouvait pas se maintenir longtemps dans une semblable position en présence des grandes nations qui se formaient autour d'elle. De merveilleux événements venaient rendre cette position plus précaire. Un navigateur portugais, en franchissant le cap de Bonne-Espérance, et un navigateur génois en livrant à l'Europe un nouveau monde, paraissaient annoncer la décadence commerciale de Venise et de Gênes; et bientôt après André Doria, le plus grand amiral de son temps, semblait fermer la glorieuse carrière maritime de sa patrie. Cependant, à l'extrémité occidentale des Alpes, on avait vu les ducs de Savoie descendre les montagnes, s'établir en Italie, grandir par des alliances de famille, recevoir l'hommage spontané d'un grand nombre de villes et fonder un état destiné à devenir une véritable puissance italienne. Nous sommes arrivés à l'époque de Charles-Quint, qui devait changer la face de l'Europe. — Au commencement du ^{xv}^e siècle, les Français semblaient dominer en Italie; mais leur domination fut de courte durée; elle disparut devant le puissant génie de ce prince qui éleva la maison d'Autriche à l'apogée de sa puissance.

La guerre éclata bientôt entre Charles-Quint et François I^{er}. Tout le monde connaît les principaux événements de cette guerre, et la bataille de Pavie avec ses conséquences. Mais la lutte n'était pas terminée; elle devait recommencer et se perpétuer. Dès lors, l'histoire de l'Italie se confond plus ou moins avec l'histoire des grandes puissances de l'Europe et, généralement parlant, elle peut se résumer comme il suit : l'Autriche, la France, et l'Espagne gouvernée tantôt par des princes autrichiens, tantôt

pardes princes français, se disputaient continuellement la possession de ce beau pays qui devint le champ de bataille des Allemands, des Français, des Espagnols. Certainement, des trois dominations, celle de l'Espagne fut la plus fatale à l'Italie. Sous cette domination, la misère fut à son comble dans le royaume de Naples, et lorsqu'elle s'étendit sur la Lombardie, les villes lombardes, en proie à la plus grande détresse, devinrent un objet de pitié et de risée pour le monde entier. Enfin, vers le milieu du XVIII^e siècle, les destinées de l'Italie parurent fixées de la manière suivante : la branche espagnole des Bourbons s'établit définitivement à Naples et à Parme et à Plaisance; un prince de la maison d'Autriche devint grand-duc de Toscane; le Milanais passa directement sous le gouvernement autrichien, en même temps que l'Autriche céda une nouvelle portion du territoire lombard au Piémont. Gênes venait de donner l'exemple d'une énergie digne des plus beaux temps de la République; mais, renfermée dans d'étroites limites, n'ayant presque plus de forces navales, elle ne pouvait pas se relever. Venise elle-même, apparemment beaucoup plus puissante que Gênes, s'en était pas moins en pleine décadence. Mais ce que l'Italie perdait de ce côté, elle semblait devoir le gagner du côté des Alpes occidentales, où le mouvement de concentration que nous avons déjà signalé avançait toujours, grâce à la prudence et au courage des ducs de Savoie, qui avaient reçu le titre de rois de Sardaigne. Tout paraissait promettre à l'Italie un meilleur avenir. Les gouvernements des différents États se montraient tous empressés d'entrer dans la voie des améliorations; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut l'administration de Pierre-Léopold d'Autriche, grand-duc de Toscane. Il abolit les fidejcommiss; il supprima le parcours; il mit dans la sphère du commerce les biens de main-morte; il fit une large part de pouvoir aux communes dans leurs intérêts locaux; il rendit libre le commerce à l'intérieur comme à l'extérieur, et tout cela plus de dix ans avant la grande époque de la révolution française en 1789. Ce que Pierre-Léopold avait tranquillement démolé en Toscane en y substituant un nouveau système économique, le plus libéral qui ait jamais existé jusqu'ici, fut violemment renversé dans toute l'Italie par suite de la révolution de 1789, sans qu'il ait été possible d'y substituer aucun système durable. L'Italie, désolée d'abord par les guerres de la révolution, appelée ensuite à prendre part aux guerres de l'empire français, ne fut guère, pendant vingt ans, qu'une province de la France. En 1815, lorsque la paix fut redonnée à l'Europe, l'Italie

ne fut rendue à la condition où elle se trouvait avant la révolution qu'avec de notables changements. Deux États, la république de Venise et celle de Gênes, disparurent du rang d'États souverains. Venise, avec son territoire, devint une possession de l'Autriche; Gênes fut réunie aux États Sardes; les Légations furent annexées aux États Romains. Nous avons indiqué plus haut les divisions géographiques-politiques de l'Italie par suite des décisions du congrès de Vienne.

De 1816 à 1848, l'Italie demeura pour la première fois plus de trente ans en paix; cependant elle fut affligée, en 1821 et en 1832, par des commotions intérieures qui ont provoqué l'occupation temporaire de Naples, du Piémont et des États Romains par une force armée étrangère. Enfin, lorsque le contre-coup du mouvement populaire éclaté à Paris en 1848, se fit sentir en Italie, le Piémont se trouva engagé dans une guerre contre l'Autriche. L'issue de cette guerre a été malheureuse pour le Piémont et pour l'Italie; mais dans des circonstances de cette nature, lorsque les partis sont pour ainsi dire encore en présence, au milieu des passions, des préjugés, de l'exaltation des esprits, un jugement impartial devient impossible. Nous laisserons donc ce soin à la postérité : nous bornant à dire encore un mot sur la constitution politique de l'Italie après la paix de 1815.

Avant la Révolution, deux éléments opposés l'un à l'autre dominaient dans les différentes parties de l'Italie : l'élément républicain aristocratique à Venise et à Gênes; l'élément monarchique plus ou moins tempéré dans les autres États. Les constitutions vénitienno et génoise réclamaient respectivement des améliorations. Dans les autres pays, une constitution politique proprement dite n'existait pas. Il n'y avait par exemple rien de semblable aux constitutions de la Hongrie et de quelques autres portions de l'empire d'Autriche. Des anciennes institutions caractéristiques italiennes, rien ne restait debout; le Piémont n'avait jamais cherché de meilleure constitution que la foi de ses princes, et il n'avait pas eu lieu de s'en repentir. Au reste, les animosités venant d'ancienne source ou dont les causes s'étaient effacées depuis longtemps, avaient presque disparu. Il n'y avait donc plus que ces jalousies de ville à ville, de commune à commune qui se font remarquer, aussi bien qu'en Italie, dans les États les plus compactes, chez des peuples qui vivent depuis des siècles sous une seule et même loi. On parlait beaucoup de l'antipathie des Lombards contre les Piémontais; mais pendant deux cents ans il n'y avait presque pas eu de traite

qui n'eût donné quelques provinces lombardes au Piémont, et les Lombards étaient demeurés paisibles sous la domination piémontaise. Il n'existait d'antipathie vraiment prononcée qu'entre le Piémont et Gènes; mais ces deux pays avaient été réunis sous l'empire de Napoléon, et tout sentiment hostile avait dû au moins se calmer. Alors même que cette ancienne antipathie sembla revivre dans toute sa force, en 1814, les grandes puissances ne pensèrent pas qu'elle fût de nature à rendre impossible une heureuse union de deux peuples sous un même gouvernement. Gènes fut réunie au Piémont. L'inconcevable inexécution des conditions attachées à cette union, dictées par les grandes puissances et acceptées de la cour de Turin, n'a détourné aucunement les Génois de demeurer paisibles sous le gouvernement des rois de Sardaigne. Cependant le désir d'institutions qui auraient mieux cimenté leur union, s'était également montré dans les deux pays avant 1814, et dans le mouvement général qui eut lieu à cette époque, le seul nom de constitution apparut aux Génois, de même qu'aux Piémontais, comme la réalisation de leurs desirs communs. Tel était le principe; mais l'application n'en était pas facile. Nous n'en dirons pas davantage; nous remarquerons seulement, parlant de l'Italie en général, qu'elle n'a pas aujourd'hui une constitution politique homogène et bien déterminée; mais, il faut l'avouer, il y a bien d'autres pays en Europe qui, à cet égard, ne sont pas plus avancés que l'Italie. C'est un état de transition pour tout le monde. Après tout, nous n'avons voulu que constater un fait : c'est qu'il n'existe réellement parmi les peuples des différentes contrées italiennes aucune antipathie qui soit de nature à leur rendre impossible de vivre en paix à côté l'un de l'autre, sous un même souverain. En dehors de ce fait, désormais incontestable, nous n'avons pas ici à nous occuper des constitutions qui pourraient convenir à l'Italie, moins encore à nous engager dans des questions de politique générale par rapport aux divisions actuelles de ce pays, considérées au point de vue du droit public de l'Europe. Mais ici se présente naturellement un autre point de vue que nous ne pouvons pas nous empêcher de prendre en considération. Quelles que soient ses divisions politiques, l'Italie n'a qu'une langue écrite, une seule littérature. Nous allons essayer d'en donner un aperçu.

Le nom de Grande-Grece, donné à l'Italie, nous rappelle la terre classique du beau et du sublime. Pythagore y fonda son école; Hérodote y composa les livres de son histoire; les savants, les poètes, les hommes les plus émi-

nents de l'antiquité y vinrent puiser leurs plus belles inspirations. Ainsi la Grèce et l'Italie eurent d'abord une littérature commune, une littérature qui, même dans son déclin, ne laissa pas d'exercer une heureuse influence sur les esprits les plus rudes. Aussi, même sous la main de fer des Romains, la puissance matérielle de Rome conquérante fut-elle subjuguée par le peu de force morale qui restait encore à la Grèce languissante et conquise. Jusqu'alors, la langue latine avait suivi une marche tout opposée à celle de la langue grecque. La Grèce surgissait à peine qu'elle avait déjà vu naître dans son sein la langue des Homérides, et, avec elle, une littérature empreinte d'originalité, de popularité et de patriotisme. Rome, au contraire, comptait déjà plus de cinq siècles d'existence, et elle n'avait encore ni une langue formée ni une littérature quelconque; seulement, dès qu'elle eut conquis la Grèce, elle eut une littérature d'emprunt, sans originalité et sans couleur politique. Le peuple romain eut à peine le temps d'entendre la voix de Cicéron; mais les chefs-d'œuvre de la littérature latine parurent à l'ombre du pouvoir impérial et n'eurent pas de plus longue durée que celle de la vie de Mécène et d'Auguste. Après quelques siècles de langueur, cette littérature disparut sous les ruines de l'empire d'Occident, et cette langue, que les Romains avaient imposée à tous les peuples, ne fut plus qu'une langue morte. Les Barbares qui vinrent s'établir sur le sol de l'Italie, ne pouvaient pas s'arrêter devant la civilisation de Rome, comme jadis les Romains s'étaient arrêtés devant la civilisation de la Grèce. La société européenne devait se refaire sur une base nouvelle, et la culture de l'esprit humain ne pouvait renaitre généralement que par la formation des langues modernes. Ce fut un travail de huit siècles avant qu'une langue régulière pût se former; et la prétendue renaissance de la langue latine ne fut qu'un obstacle de plus au progrès des langues vulgaires. Alors les hommes les plus distingués par leur énergie intellectuelle, adoptant l'usage exclusif d'une langue malheureusement condamnée à ne jamais revivre, restèrent complètement séparés du peuple et de ses chefs qu'ils auraient dû éclairer et instruire. Ainsi le peuple fut livré à l'école des tréteaux. Les seigneurs n'eurent pas de meilleure récréation que celle d'entendre des chansons d'amour résoumer dans leurs châteaux. Mais ce ne fut pas d'abord dans les contrées de l'Italie trop agitée par des luttes continuelles, ce fut dans les châteaux de la Provence, où régnait alors la plus grande tranquillité, que naquit la poésie des troubadours. Ici se réunissait tout ce qu'il y

avait à cette époque de luxe et de magnificence, et il ne manqua pas de troubadours qui vinrent d'Italie, charmer, dans un langage très-naïf, quoique très imparfait encore, les loisirs des seigneurs provençaux. Cependant une langue régulière surgissait peu à peu en Italie; cette langue, on la voyait partout, mais on ne la trouvait nulle part encore. Ce n'était ni la langue du peuple ni celle des hommes instruits; mais ces derniers furent portés d'abord, par la force même des choses, à puiser au milieu d'un mélange informe de mots semi-latins, semi-barbares, les éléments qui pouvaient les aider à former une langue grammaticale. Ensuite ils essayèrent d'écrire quelques lignes ou quelques vers dans cette langue de leur création; et après que ces essais eurent été multipliés, de la fin du XIII^e siècle à la fin du XIII^e, parurent enfin les premiers monuments littéraires des langues modernes dans les œuvres immortelles de Dante et de Pétrarque. Mais ces grands poètes n'avaient pas foi dans leurs poésies vulgaires; ils croyaient ne pouvoir passer à la postérité que par leurs ouvrages latins, dont on parle à peine aujourd'hui.

Cependant la grande figure de Dante plane sur la littérature de l'Italie, comme la grande figure d'Homère sur la littérature de la Grèce. Dans ces deux contrées, c'est la présence d'un sublime génie qui vient nous annoncer, comme par enchantement, la naissance d'une langue belle, riche, harmonieuse. C'est une ressemblance caractéristique, mais elle ne va pas plus loin. Les deux littératures sont influencées chacune par la position politique différente des deux peuples. Homère se montre avant l'élévation de ces républiques qui devaient faire la gloire de la Grèce; Dante paraît au moment où les républiques italiennes s'affaissent ou tombent sous l'influence d'une force étrangère à l'Italie. Le poème de Dante porte l'empreinte religieuse et politique de la société moderne; mais cette même littérature ne pouvait pas se soutenir longtemps: l'étude suivie des anciens auteurs devait donner à la littérature italienne une autre physiologie. En effet, lorsque les Romains avaient emprunté leur littérature aux Grecs, ces deux peuples se trouvaient dans des circonstances assez analogues par rapport à leur religion et à la constitution de leur société; mais lorsque les Italiens, et ensuite avec eux presque tous les autres peuples de l'Europe, empruntèrent leur littérature à l'ancienne Rome, ils se donnèrent évidemment une littérature en dehors de leur organisation religieuse et sociale. La littérature italienne devait donc perdre en originalité et en énergie ce qu'elle pouvait ga-

guer en imitation et en régularité. Ce résultat était également favorisé par la renaissance de l'ancienne philosophie, et principalement par l'étude du droit, étude suivie alors avec ardeur dans les universités les plus célèbres qui venaient de s'ouvrir sur différents points de l'Europe, et parmi lesquelles figuraient en première ligne l'université de Bologne. On marchait dans cette voie lorsque, vers le milieu du XIV^e siècle, la chute de l'empire grec vint donner en Italie une impulsion nouvelle aux études classiques. Tout le monde sait avec quel soin, avec quelle passion les Italiens s'attachèrent alors à recueillir et à étudier les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Cependant la poésie moderne, elle aussi, trop-négligée jusqu'ici, devait se relever, et tout annonçait la grande période littéraire qui commence en 1474, avec la naissance de l'Arioste, et finit en 1593, avec la mort du Tasse. Essayons d'en indiquer le caractère.

Dès le X^e siècle, la gloire de Charlemagne, dont le souvenir remplissait le monde, avait été le thème favori des récits populaires et des chroniques. Dans un langage barbare on entassait sans choix les fictions les plus bizarres; on imaginait des villes qui n'avaient jamais existé et on les faisait détruire; on inventait des épisodes extravagants et des aventures amoureuses, et on parlait de combats où l'on faisait tuer des millions d'infidèles. Charlemagne était resté populaire; sa renommée avait grandi à la période qui nous occupe, même pour ceux qui étaient saisis d'admiration pour les héros d'Homère et de Virgile. C'était le sujet d'un grand nombre de poèmes. On y racontait, dans une langue devenue classique, mille romanesques aventures entremêlées de descriptions tirées, et par fois presque traduites, des poètes latins. Ces essais, plus ou moins heureux, furent couronnés par un chef-d'œuvre, l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, où l'on admire un style simple et souvent très-élégant, et une imagination inépuisable qui semble voltiger dans une variété infinie d'aventures commencées, interrompues, reprises avec un admirable artifice. — Les croisades étaient également le thème favori des poètes, et elles fournirent au Tasse le sujet du premier poème épique des nations modernes, la *Jérusalem Libérée*. L'action en est heureusement conduite, le style noble, majestueux et toujours soutenu à la hauteur de l'épopée. Un poème d'un autre genre a aussi contribué à la célébrité du Tasse; c'est le drame pastoral l'*Aminta*, écrit dans une langue très-pure, avec un style parfait et une rare élégance. A côté de ce drame on doit placer le *Pastor Fido*, de Guarini, drame pastoral où il y a plus de vivacité

et plus de passion que dans l'*Aminta*, et aussi plus de finesse d'expression. Sous ce dernier rapport cependant il laissait pressentir le mauvais goût qui ne tarda pas à s'introduire en Italie. — Pendant que l'Arioste et le Tasse prenaient leur essor dans les hautes régions de la poésie, on voyait les assemblées littéraires, formées d'abord dans les Etats Romains, et connues sous le nom d'académies, se répandre dans les Etats Italiens, et s'y multiplier par centaines. Le bien que plusieurs d'entre elles ont fait à la littérature a été couvert, surtout aux yeux des étrangers, par le ridicule attaché aux dénominations d'*insensés*, de *sauvages*, d'*effilés*, d'*obtus*, et à mille autres noms que ces académies paraissaient empressées de se donner en dépit du bon sens. — A cette même époque appartiennent les historiens les plus célèbres de l'Italie; il suffira de citer Guicciardini et Machiavelli. La prose de ce dernier, quelques *fiorentinismes* à part, offre un modèle de style, une langue qui, tout en conservant le caractère italien, ne se traîne pas dans ces périodes interminables qui rendent la lecture de Guicciardini extrêmement fatigante.

Mais ce qui donne à cette période italienne une illustration unique dans l'histoire de l'Europe, c'est le triomphe des beaux-arts, et c'est encore une nouvelle ressemblance de l'Italie moderne avec l'ancienne Grèce. La longue vie d'un seul artiste embrasse cette époque de merveilles. Da Vinci, éminent dans l'art comme dans la science; Michel-Ange, peintre, sculpteur et architecte; Raphaël, André del Sarto, Jules Romain, le Correggio, l'Albani, Benvenuto Cellini, Bramante, Pallade, tous contemporains de Titien, nés presque tous après lui, moururent tous avant lui. Il était né en 1477; il cessa de vivre en 1576, comme pour fermer derrière lui la plus brillante époque des arts qui fut jamais. L'école de Bologne donna encore, dans le siècle suivant quelques élèves dignes de ces grands maîtres: on peut citer Guido Reni, le Domenichino et Guercino da Cento. Dans la suite l'Italie eut encore des peintres d'un grand mérite; mais, en général, la peinture, en Italie comme ailleurs, resta toujours au dessous des grands modèles du xvi^e siècle. Le commencement du xvii^e siècle fut encore illustré par Chiabrera, le premier poète lyrique de l'Italie. Cependant le mauvais goût avait envahi la littérature italienne sous l'inspiration de Marini, homme de beaucoup de talent, mais qui se fourvoya dans le labyrinthe des concetti, et qui eut malheureusement un grand nombre d'imitateurs. Mais ce siècle, généralement mauvais pour les lettres, fut glorieux pour les sciences; il donna à l'Italie Galilée, Torricelli, Malpighi et Redi. Ce dernier

cultiva aussi les lettres avec succès, et fut l'auteur d'un dithyrambe, *Bacco in Toscana*, justement célébré comme un chef-d'œuvre unique dans son genre. C'était une preuve que le bon goût n'était pas éteint, et que la poésie devait bientôt se relever. En effet, vers la fin de ce même siècle, Filicaja, dont les échantillons et les sonnets furent applaudis en Italie et eurent un grand retentissement à l'étranger, et Menzini, connu principalement par ses satyres, vinrent arrêter le torrent du mauvais goût et délivrer la littérature italienne de ces malheureux concetti qui l'avaient défigurée et lui avaient fait le plus grand tort auprès des autres nations. Le xviii^e siècle commença donc sous d'heureux auspices; l'impulsion donnée aux bonnes études se propagea partout, et pendant ce siècle, l'Italie a donné le jour à un grand nombre d'hommes éminents. Bornons-nous à rappeler ici quelques noms: Frugoni et Monti, parmi les poètes; Denina et Botta, parmi les historiens; Filangieri, Beccaria, Verri, Gioja, Romagnesi, parmi les publicistes et les économistes; parmi les savants, Spallanzani, Volta, et La Grange, adopté par la France. — C'est aussi à cette époque qu'il était réservé à l'Italie de voir remplir une lacune remarquable dans la littérature. Le théâtre anglais avait été illustré par Shakspeare, le théâtre français par Corneille, Racine, Molière. Mais si l'Italie avait eu, même avant la France et l'Angleterre, des drames, des tragédies, des comédies, elle n'aurait pas encore un théâtre au commencement du xviii^e siècle. Cette lacune a été dignement remplie. Sous les inspirations de Metastase, le drame est devenu la source des plus belles productions de l'art musical; Goldoni a été le Molière de l'Italie, et son nom n'est pas inconnu dans le répertoire des plus belles pièces du théâtre français; Alfieri a doté l'Italie d'un théâtre tragique, dont les chefs-d'œuvre sont maintenant connus et appréciés dans toutes les contrées de l'Europe. Le xix^e siècle réclamera peut-être quelques uns des noms illustres que l'on vient de citer; il en ajoutera d'autres qui jouissent en ce moment d'une haute renommée et qui ne sont pas encore du domaine de l'histoire; mais ici finit notre tâche.

Dans cette courte et rapide revue de la littérature italienne, il n'y a rien de plus frappant que cette unité de caractère qui se reproduit dans toutes les diverses phases de cette littérature, d'un bout à l'autre de l'Italie; c'est quelque chose de national qui ne peut manquer d'avoir une influence sur les destinées de ce pays et de ses 23 millions d'habitants. A ce point de vue, comme sous bien d'autres rapports, nous ne saurions mieux conclure cet article que par les

paroles pleines de vérité et de sagesse de l'empereur Napoléon : « Toute cette grande population, professant la même religion, ayant le même langage, la même littérature, doit s'influencer réciproquement comme l'ont fait les divers royaumes britanniques, les diverses provinces de l'Espagne, celles de la France, comme le feront peut-être un jour celles de l'Allemagne. Les parties italiennes ont eu et ont encore plus de choses communes entre elles que n'en avaient toutes celles-là. »

DE LENCISA.

ITALIQUE (secte). Nom donné à l'école philosophique fondée par Pythagore à Crotone, colonie grecque de l'Italie méridionale, et dont les principaux sectateurs furent Oxellus de Lucanie, Philolaus, Timée de Locres, Archytas. Voir ces noms et GRÈCE (philosophie).

ITALIQUES (caractères). Leur premier type est l'écriture cursive de la chancellerie romaine. Aussi les appela-t-on d'abord *Cursivæ* ou *Cancellariæ*. Alde Manuce en fit les premières fontes au x^v^e siècle, pour son imprimerie de Venise; ce qui fit encore donner à ces caractères le nom de *Litteræ Venetiæ*. La plupart des livres qu'il éditait, ne sont pas autrement imprimés. Aujourd'hui l'*Italique* ne s'emploie plus pour tout un texte, mais seulement pour indiquer dans un même texte, les mots qui doivent être soulignés.

Ed. F.

ITÉE, *Itea* (bot.). — Genre de la famille des saxifragées, de la pentandrie-monogynie, dans le système de Linné. Il a pour type un arbrisseau de l'Amérique septentrionale, à feuilles alternes, lancéolées, bordées de dents aiguës, à fleurs blanches, en grappes terminales, distinguées surtout par les caractères suivants : calice libre, à cinq lobes subulés, séparés par des sinus obtus; cinq pétales lancéolés linéaires, insérés au haut du tube du calice; cinq étamines de même insertion que les pétales, dont les anthères sont presque bifides à leur base; ovaire libre, oblong, creusé de deux loges multiovulées, surmonté d'un style simple, qui finit par se partager, et qui, à son tour, est terminé par un stigmate capité, marqué de deux sillons. Le fruit est une capsule comprimée, à deux loges, qui finit par se partager en deux, et qui renferme de huit à douze graines un peu comprimées.

L'ITÉE DE VIRGINIE, *Itea virginica*, Linn., est un joli arbrisseau qui atteint une hauteur d'un mètre ou un peu plus. On le cultive dans nos jardins, en pleine terre, dans un sol léger, ou mieux en terre de bruyère, à une exposition ombragée. On le multiplie soit par graines qu'on fait venir des États-Unis, soit par rejetons, soit enfin par marcottes avec strangulation.

ITHACIENS. Nom donné à ceux qui se

joignirent à Ithace, évêque espagnol, pour faire condamner à mort les Priscillianistes, ou qui approuvèrent sa conduite. Les Priscillianistes étaient une branche de Manichéens, dont les doctrines n'attaquaient pas moins la société que la religion. Leur condamnation pouvait sembler plus ou moins juste; mais on vit avec indignation des évêques poursuivre leur mort. Ithace trouva néanmoins quelques partisans, mais ils furent en petit nombre et bientôt généralement condamnés. On sait que l'empereur Maxime voulut obliger saint Martin à communiquer avec les Ithaciens, et qu'après s'y être refusé, le saint évêque s'y détermina ensuite pour obtenir qu'on fit grâce de la vie aux malheureux condamnés à mort; mais quoiqu'il n'y eût consenti que par un motif de charité louable, il se repentit aussitôt de cette faiblesse. La plupart des évêques des Gaules se séparèrent de la communion des Ithaciens. Ceux-ci furent en outre condamnés par un concile de Milan, en 390, par des lettres de saint Ambroise et du pape Sirice, et enfin par un concile de Turin, tenu vers la fin du iv^e siècle. Ithace fut lui-même déposé après la mort de Maxime, et envoyé en exil.

ITHAQUE. Ile de la mer Ionienne, entre Céphalonie et Leucade (aujourd'hui *Sainte-Maure*), par 18° 41' long. E., et 38° 36' lat. N. Elle composait, avec Dulbéium les états d'Ulysse, qui y faisait sa résidence dans une ville du même nom, perchée, dit Cicéron, comme un nid, sur des rochers escarpés. Ithaque, appelée aujourd'hui *Théaki* ou *Petite-Céphalonie*, a environ 20 kilom. de long sur 8 de large, et un port excellent nommé *Vathi*. Cette île, dont la population ne dépasse guère 8,000 habitants, produit un peu de blé, de l'huile, du vin, et fournit annuellement 2 millions de kilogr. de raisin de Corinthe. On y voit quelques ruines, dans lesquelles certains voyageurs ont prétendu retrouver le palais de Pénélope.

ITHOME. Montagne célèbre de la Messénie, au pied de laquelle s'élevait la ville de Messène (roy. ee mot). Les habitants de la contrée croyaient que Jupiter avait été élevé par les nymphes Ithome et Nodès, qui le lavaient tous les jours dans les eaux de la fontaine Clepsydre. Ce dieu, nommé pour cette raison *Ithomate*, avait dans la ville un temple révéral, et l'on célébrait tous les ans en son honneur la fête des *ithomées*. La citadelle s'élevait au sommet de la montagne, et au dessous se groupait une ville du même nom. L'Ithome joua un grand rôle dans les guerres acharnées des Messéniens et des Spartiates (roy. MESSÉNIE).

ITURBIDE ou **YTURBIDE** (Augustin

de), né en 1784, à Valladolid de Mechoacan, dans le Mexique, d'une des premières familles de la province. Il portait l'épaulette de lieutenant en 1808, quand éclata la première insurrection du Mexique sous le curé Hidalgo. Comme il était resté fidèle à la cause de l'Espagne, il avança rapidement en grade une fois que la révolte fut comprimée, et commandait en 1816 un des corps d'armée mexicaine; mais ayant été accusé de concussion, il fut obligé de donner sa démission, et se jeta par suite dans le parti de l'indépendance du Mexique. Lorsque les Mexicains reprirent les armes en 1820, il fut le premier général qui se déclara pour l'insurrection. Bientôt il se trouva placé à la tête de l'armée mexicaine, et rédigea un plan de constitution connu sous le nom de *plan d'Iguala*, qui proclamait en principes trois garanties fondamentales, savoir: l'indépendance du Mexique, le catholicisme, l'abolition des distinctions entre l'Européen et le Mexicain, et établissait au Mexique une monarchie constitutionnelle sous le titre d'empire, la dignité impériale devant être offerte à un prince espagnol. On forma une armée dite des *Trois-Garanties*, à la tête de laquelle Iturbide exerça un pouvoir presque dictatorial, et traita même sur les bases du plan d'Iguala avec le général espagnol O'Donoja. Cependant une junte s'était réunie, et il s'était manifesté une opposition républicaine très menaçante contre Iturbide. Celui-ci en effet allait se trouver légalement dépouillé de tous ses pouvoirs, quand il se sauva par un coup d'état. A la faveur d'une émeute préparée, Iturbide se fit proclamer empereur par le peuple et l'armée, et la junte, intimidée et privée de ses membres les plus influents, consacra l'usurpation. Mais bientôt l'opposition releva la tête; Iturbide fut forcé de dissoudre la junte; les coups d'état se succédèrent, et une partie de l'armée, sous Santa-Anna, proclama la république. Iturbide ne tarda pas à se trouver dans un abandon complet, et prit le parti de traiter avec les insurgés, qui se contentèrent de son abdication (20 mars 1823). Il obtint la vie et la liberté, avec une pension de 25,000 piastres (135,000 fr.), à la condition qu'il irait vivre tranquille en Italie. Il s'établit dans les environs de Livourne, mais avec la pensée de tenter de nouveau la fortune, et reprit effectivement la route de sa patrie un an après l'avoir quittée. Cette tentative, mal combinée, devait aboutir à une catastrophe. Le gouvernement mexicain fut prévenu à temps; Iturbide, arrêté aussitôt après son débarquement, fut condamné à mort, et fusillé, le 19 juillet 1824. Aucuns de ceux qui l'avaient accompagné ne furent persécutés, et on servit

une pension à sa veuve. — On a d'Iturbide des *Mémoires* peu intéressants, publiés en anglais et traduits en français par M. J. F. Parisot, 1824.

ITURÉE. Petite contrée située à l'orient du Jourdain. Elle était ainsi nommée de Yetour, fils d'Ismaël. C'était une contrée montagneuse qui paraît avoir fait partie de la région Trachonitide. Burekardt la prend à tort pour le district moderne de Djedour, qui est un pays plat, comme il le dit lui-même. Eusèbe prend l'Iturée pour la Trachonitide même, et Reland la croit identique à l'Auranitide.

IUDENBOURG. Ville de Styrie, chef-lieu d'un cercle du même nom, à 58 kilom. O. de Graetz, sur la rive droite de la mer. On n'y compte que 1,500 habitants; mais elle est importante par ses forges, ses aciéries, ses fabriques de faux, d'alun et de vitriol, et par une poudrerie. Les Français l'occupaient en 1797, lors de l'armistice de Léoben. E. C.

IU-HO ou YU-HO (*géog. chin.*). Un des canaux les plus remarquables de la Chine, moins par l'étendue de son parcours, qui est à peine de 30 lieues, que par la beauté et la solidité de sa construction. On le doit à l'empereur Wen-ti, de la dynastie éphémère des Souei, qui le fit, dit-on, creuser vers la fin du VI^e siècle, pour faciliter le transport des matériaux nécessaires à la construction de son vaste palais. Il communique, d'un côté, avec le Houang-ho, ou Fleuve-Jaune, dans un endroit nommé Pan-Tou; et de l'autre, avec la mer Orientale, dans un endroit nommé Hoai-Hai. Les rives du canal sont en granit taillé, formant deux murs parallèles et d'aplomb, d'environ huit mètres de hauteur. Sur la rive occidentale se trouve un beau chemin de balage qu'on nomme Iu-Tao (*chemin impérial*), lequel est agréablement ombragé par une ligne non interrompue de saules. Il ne faut pas confondre ce canal avec le grand canal appelé *Ian-Ho*, qui va de Sou-Tebeou à Pékin, et par lequel se fait l'approvisionnement des provinces septentrionales de l'empire chinois.

IULE *Iulus*, (*myriapode*). Genre de myriapodes de la famille des chilognâtes, facile à reconnaître par son corps cylindrique, formé d'anneaux très nombreux, à pattes nombreuses, dépassant 31 paires. Ces anneaux sont à peu près égaux, d'une consistance assez coriace, un peu calcaire et unie. La tête des iules est aussi large que leur corps, munie de deux antennes assez courtes et de deux yeux à peine saillants. Ces animaux sont remarquables par la facilité avec laquelle ils se roulent sur eux-mêmes lorsqu'ils sont inquiétés. Leur démarche, au contraire de celle des mille-pieds, est lente. Leur morsure n'est pas dangereuse. Ils semblent fuir

la lumière, et recherchent les endroits humides et obscurs : les mousses, les écorces d'arbres, les caves, etc. Au sortir de l'œuf, les petits iules sont apodes : peu à peu le nombre des segments augmente, les pattes apparaissent, et chacune de ces évolutions est marquée par une mue : il faut environ deux ans au iule commun pour atteindre son état parfait. — On trouve fréquemment en France le IULE DES SABLES, *I. sabulosus*, Linne, qui est d'un brun noirâtre avec deux lignes rousses le long du dos. Il a 54 segments. — Le IULE TERRESTRE, *I. terrestris*, Linné, est plus petit ; il n'a que quarante-deux segments ; sa couleur est d'un cendré bleuâtre, parsemé de jaunâtre clair. Quelques espèces exotiques atteignent une très grande taille, comme le IULE TRÈS GRAND, *I. maximus* L., d'Amérique, qui offre 134 paires de pattes ; et le IULE DES SÉCHELLES, *I. Serphellarum*, Desjardins, qui en a 143, et d'une longueur de 24 centimètres.

U'ZGHAT, ville de la Turquie d'Asie, dans le gouvernement de Sivas, à 800 kilom. E.-S.-E. de Constantinople. Elle a quelques beaux édifices, entre autres une mosquée bâtie sur le plan de Sainte-Sophie. On y compte environ 15,000 habitants. Tchapana-Oglou, dont la domination s'étendait sur une grande partie de l'Asie-Mineure, y a fait sa résidence, et l'avait rendue très importante au commencement de ce siècle.

IVAN. L'histoire de Russie compte six grands princes de ce nom. — 1^o **IVAN 1^{er}**, Danilovitch, dit *Kalita*, de 1328 à 1341, qui fit le premier sa résidence de Moscou. Malgré ses vices, il était fort charitable, et les pauvres lui donnaient le surnom de *Kalita* (la bourse), parce qu'il était toujours prêt à les secourir. — 2^o **IVAN II**, l'un des fils d'Ivan Kalita (de 1353 à 1358), de mœurs pacifiques, fut le premier, cependant, qui osa résister aux ordres tyranniques des princes tatars, sous le joug desquels la Moscovie était alors courbée. — 3^o **IVAN III**, Wassiliewitch, dit le *Superbe* (de 1462 à 1505), dont les armes furent illustrées par l'expulsion des Tatars, qui tenaient la Russie asservie depuis plus de deux cents ans ; par la soumission de Nowgorod la grande, qui s'était donnée aux Polonais, et par la conquête de Khazan, qui ouvrit aux Russes le chemin de la Sibirie. Ce prince peut donc être regardé comme le fondateur de la puissance Russe. Marié à la princesse Sophie, fille de Thomas Paléologue, Ivan III adopta les armes des empereurs grecs, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moscou. — 4^o Mais le plus célèbre comme le plus redoutable des grands princes de Russie fut **IVAN IV**, Vassiliewitch, dit le *Terrible* (de 1534 à 1584). Fils de Vassili IV Ivanovitch, qui l'avait en mon-

rant choisi pour successeur, Ivan, âgé de quatre ans, passa les premières années de son règne sous la tutelle d'Hélène sa mère, femme ambitieuse et de mœurs dissolues. A quatorze ans, délivré de toute espèce de contrôle, il sentit l'impulsion de cette puissante volonté qui devait bientôt humilier ses rivaux, écraser ses ennemis, terrifier ses sujets, et jeter sur ces derniers ce long réseau d'autocratie dans les étreintes duquel les Russes sont encore enlacés. Il ne peut entrer dans le cadre qui nous est tracé d'exposer, même sommairement les faits de ce règne, qui, pour être traité convenablement, demanderait plusieurs volumes. Nous nous bornerons à en indiquer les résultats. Ce prince, si vindicatif, parfois si cruel, et sous le glaive impitoyable duquel le sang ruissela de toutes parts, jeta cependant sur son pays un éclat jusqu'alors sans précédent. Il réforma la législation et fit dresser un code, encore en faveur aujourd'hui sous le nom de *Manuel des juges*. Il ouvrit de nouvelles routes au commerce, fonda la ville et le port d'Archangel, accueillit les étrangers, introduisit l'imprimerie dans ses états, affranchit à jamais la Russie du joug des Tatars, et voulut, par l'impulsion qu'il donna aux arts et aux lettres, lui assigner une place parmi les nations européennes civilisées, plan dont les malheurs des règnes suivants retardèrent l'exécution. Ce fut encore sous ce prince que fut commencée la conquête de la Sibirie, dont la possession de Khasan facilitait l'entrée, et que s'ouvrirent les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne et de la France avec les provinces moscovites. Le frère Elisabeth, caressant la féroce d'Ivan, lui donna le titre d'*empereur*, que lui reconnuèrent Maximilien d'Autriche et Henri III de France, bien que plus tard les cœurs d'Europe l'aient contesté au tsar de Russie, et que la France ne l'ait authentiquement reconnu que sous le règne de Catherine II^e Ivan, qui, dans un de ses détestables moments (1584), tua son fils aîné d'un coup de bâton, mourut le 19 mars de la même année, bourré de remords, vêtu de l'habit de moine, après un règne de cinquante ans. Il avait eu successivement cinq femmes, de la dernière desquelles (de la maison de Nagagui) sortit le malheureux Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de troubles en Russie. — 5^o **IVAN V** (1682 à 1689) ne fut qu'un fantôme de monarque, assis un instant sur le trône, à côté de son frère puîné, ce prince qui devait s'appeler Pierre-le-Grand. Ivan, d'un tempérament faible, et d'un caractère indolent, une fois enlevé aux instigations de sa sœur, l'ambitieuse Sophie, se démit de sa part

d'autorité, et fit à celui qui devait le porter d'une manière si haute, la cession d'un sceptre qui pesait trop à sa débile main. — 6^e IVAN VI (1740-1741), de Brunswick-Lunembourg, passa toute sa malheureuse existence dans la plus dure captivité, et ne doit non plus figurer qu'un instant sur le trône de Russie. Il descendait du faible Ivan V, et quoiqu'agé de moins d'un an, avait été déclaré tsar, après la mort de sa grand'tante, *Anne Ivanovna*. Mais à l'ombre du trône et oubliée dans les voluptés, vivait Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand, que l'ambassadeur de France Lachétardie et le chirurgien Lestocq entreprirent de rendre au trône. On sait comment s'accomplit cette conspiration de palais. Detroné le 6 décembre 1741, l'innocent Ivan fut jeté dans la prison de Schlüsselbourg, où, après vingt-trois ans de souffrances, des assassins soudoyés pénétrèrent nuitamment et l'égorgerent (le 16 juillet 1764). Catherine II, dont l'époux Pierre III venait de périr d'une façon analogue, occupait alors le trône des Romanoff (voy. CATHERINE II). L. PARIS.

IVEOTAN ou **IUCATAN** (voy. JUCATAN).

IVETOT roy. (YVETOT).

IVICA. Une des îles Baléares, dans la Méditerranée, par 39° de lat. N. et 0° 53' de long. O. à 22 lieues de la côte d'Espagne. Longueur 9 lieues; largeur moyenne 4 lieues. Le climat y est doux en hiver, et les chaleurs de l'été sont tempérées par les brises de mer. Le sol, très fertile, produit en abondance du blé, de l'huile, du vin, des amandes, des figues, du lin et du chanvre. Les habitants sont au nombre de 22,000; ils passent pour d'excellents marins, et se livrent en outre à l'agriculture, au commerce du sel et à l'exploitation des forêts de pins et de sapins dont les montagnes sont couvertes. L'île, entrecoupée sur la côte par un grand nombre d'anse et de baies, et traversée dans l'intérieur par des chaînes de collines couvertes d'arbres majestueux, offre, vue de la mer, l'aspect le plus pittoresque. Outre la capitale, appelée aussi Ivica, on compte dans l'île une vingtaine de villes et de villages. L'idiome du pays est un catalan corrompu. Ivica a été possédée successivement par les Carthaginois, les Romains, les Arabes et les Anglais; aujourd'hui elle appartient à l'Espagne, et fait partie de la province de Palma.

IVOIRE. Matière osseuse qui forme les dents de plusieurs animaux. L'industrie emploie les dents de morse, de narval, d'hippopotame; mais ce sont principalement les défenses d'éléphant qui fournissent l'ivoire proprement dit. L'ivoire se distingue des os par un grain plus fin, plus serré, et par les mailles que présente son tissu. Il se taille mieux, se

conpe plus net, et prend un plus beau poli, il est plus pesant; la gélatine qu'on en tire conserve sa transparence lorsqu'on la soumet au tannage, tandis que celle des os se trouble. Un procédé qui permettrait de tanner aussi bien la gélatine des os que celle de l'ivoire pourrait donner lieu à une industrie productive. On vend l'ivoire soit en morceaux soit en défenses entières. Autrefois les morceaux, bruts ou travaillés, portaient seuls le nom d'ivoire, et les défenses étaient distinguées par celui de *marfil*, nom espagnol de la dent d'éléphant. Faut-il en tirer la conséquence que les commerçants de cette nation ont les premiers introduit les défenses entières? Aujourd'hui le mot *marfil* est presque oublié. Les dents peuvent avoir depuis 15, et plus souvent 65 centimètres, jusqu'à 1 m. 65 de long; elles pèsent de 3 à 30 kilogr., et sont ordinairement creuses par le gros bout jusqu'au tiers de leur longueur. On comprend que la dent a d'autant plus de valeur qu'elle est plus forte; car elle fournit des pièces plus volumineuses. La dureté de chaque pièce, et la propriété de ne pas jaunir à l'air, sont encore des circonstances qui les font rechercher. A tous ces titres, l'ivoire de Guinée est le plus estimé. Il provient de l'éléphant à tête bombée, dont les défenses, plus grandes et plus lourdes, sont en général d'un grain fin et d'un blond verdâtre qui blanchit à l'air au lieu d'y jaunir en vieillissant. L'éléphant de l'Inde, qui est à front concave, fournit un ivoire plus tendre et plus blanc, mais qui jaunit. On appelle *ivoire vert*, les variétés dont la teinte est brunâtre ou verdâtre, et qui blanchissent avec le temps. La même dent peut fournir des parties blanches et d'autres vertes.

On distingue souvent l'ivoire par sa provenance : celui de *Guinée*, d'*Afrique* ou d'*Angola*; celui du *cap de Bonne-Espérance*, blanc mat ou jaunâtre et plus tendre; celui du *Sénégal* et celui d'*Egypte*, souvent fendu à l'intérieur, et la pointe de la dent cassée; celui de l'*Inde*, de *Bombay* ou de *Goa*, qui est le plus employé, blanc et tendant à jaunir; celui de *Ceylan*, rosé et tendre comme celui du Sénégal, est devenu rare.

L'*ivoire fossile* se trouve dans beaucoup de localités inhabitables aujourd'hui pour la race actuelle des éléphants. C'est en Sibérie qu'on le rencontre en plus grande abondance, et de meilleure qualité; les défenses sont beaucoup plus volumineuses et aussi bonnes que celles de notre époque. Cet ivoire se présente quelquefois coloré en bleu par un oxyde ou un sel métallique. On l'emploie alors en petits morceaux, comme turquoises; le Bas-Languedoc fournit plusieurs mines de cet ivoire bleu. Les an-

ciens, qui avaient l'ivoire en plus grande quantité que nous, l'employaient en plus grosses pièces, soit pour leurs meubles, soit pour en faire des statues. La Minerve du Parthénon et le Jupiter Olympien sont célèbres. Aujourd'hui, nous employons l'ivoire pour en faire de grandes lames qu'on obtient en le sciant par un mouvement en spirale, de manière à ce que le cylindre se développe comme s'il avait été composé d'une feuille roulée sur elle-même. Après le sciage, on étend la feuille au moyen de la chaleur humide. Les feuillets minces d'ivoire servent au placage, à la marqueterie, à faire des éventails, etc., ou bien, lorsqu'on les a dégraissés avec une eau de potasse, à peindre des miniatures. Mais l'emploi le plus considérable est pour la tabletterie et pour le tour, qui en tirent une foule de petits ustensiles aussi élégants qu'ingénieux, et pour la sculpture, qui produit une quantité considérable de petits bijoux ou ornements, ainsi que des statuettes. La fabrication de l'ivoire a pour centres principaux en France, Dieppe et Paris. Paris fait à peu près exclusivement toute la tabletterie simple; le commerce en gros de l'ivoire, qui y est concentré, contribue à y développer l'industrie. Dieppe conserve la prééminence pour les objets sculptés à la main; ceux qui peuvent être faits au tour à guillocher, se tirent de Paris. Il est à craindre que les moyens mécaniques d'exécution, en se perfectionnant, rendent le travail de l'ivoire moins précieux, et déjà l'ancienne manière de Dieppe, où les figures étaient détachées sur des fonds de dentelle, est abandonnée.

Un autre emploi de l'ivoire a été rendu possible par une découverte de M. Darcet. En cherchant à extraire de la gélatine, il reconnut qu'il était facile de conserver à ce produit la forme du morceau d'ivoire employé, sans y produire aucune altération. La partie calcaire ayant été enlevée au moyen de l'acide hydrochlorique faible, si avant d'avoir fait fondre la gélatine, on la soumet au tannage, elle devient insoluble, inaltérable à l'air, et prend l'apparence de l'écaille rouge; elle se veine de même au moyen d'une dissolution d'or et d'argent; elle se ramollit dans l'eau bouillante et se soude comme l'écaille, elle se moule même comme l'écaille fondue. Le prix de l'ivoire s'oppose seul à ce qu'on fasse une application vulgaire de cette belle découverte; mais si on parvenait à conserver sa transparence à la gélatine extraite des os, on pourrait en tirer un grand parti. — Il est entré en France, dans l'année 1849, 83,411 kilogr. d'ivoire, dont 1,501 étaient en morceaux d'un kilogr. ou au-dessous; 82,439 kilogr. sont en-

trés dans la consommation intérieure. Les Pays-Bas ont fourni 31,934 kilogr., les villes asiatiques 7,024, le Portugal, 27,234, la côte occidentale d'Afrique 8,864, et le Sénégal 5095. Nous en avions importé moins de 67,000 kilogr. en 1830.

Tous les déchets provenant du travail de l'ivoire se recueillent avec soin : on les calcine en vases clos, et on les vend sous le nom de noir d'ivoire. C'est le plus beau noir connu : il se prête à la plus subtile division, fournit les teintes les plus intenses et les plus veloutées. Sa fabrication est décrite à l'article Noir.

IVOIRE (côte d') ou COTE DES DENTS, une des parties de la Guinée supérieure; elle s'étend de l'E. à l'O., entre la côte d'Or et la côte des Graines, depuis le fleuve Assinie jusqu'au cap des Palmes, du 6° au 10° degré de longitude O. On l'a ainsi nommée de la grande quantité de dents d'éléphant qu'on s'y procure.

— Les Dieppois y ont eu autrefois des établissements, particulièrement le Petit-Dieppe et le Petit-Paris. Les Français ont encore aujourd'hui un fort et un comptoir vers l'embouchure de l'Assinie, au Grand-Bassam. On désigne la côte des Graines et la côte d'Ivoire réunies, sous le nom de Côte du Vent.

E. C.

IVRAIE, *Lolium* (bot.). Genre de la famille des graminées, de la triandrie-digynie dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont annuelles ou vivaces, et croissent dans les parties tempérées de l'hémisphère boréal. Leur inflorescence est un épi dans lequel les épillets sont placés dans le plan de l'axe, et par suite, tous dans le même plan. Chacun de ces épillets s'enfoncé un peu dans une excavation du rachis, et présente plusieurs fleurs et une glume dont la foliole externe est grande comparativement à l'interne adossée à l'axe, qui reste rudimentaire ou avorte même le plus ordinairement. Dans chaque fleur, la paillette externe est concave, mutique ou aristée; l'interne bicarénée et ciliée.

L'IVRAIE ENIVRANTE, *Lolium temulentum*, Linné, est une espèce annuelle qui croît naturellement parmi les moissons. Son chaume, rude au toucher, s'élève jusqu'à un mètre de hauteur, et se termine par un épi long d'environ vingt centimètres, dans lequel les épillets, formés de cinq à neuf fleurs, portent des arêtes. Cette plante fournit l'un des rares exemples de plantes de la famille des graminées douées de propriétés énergiques ou nuisibles. C'est à elle que s'applique la dénomination vulgaire d'*ivraie*, sous laquelle elle est si souvent mentionnée dans les auteurs sacrés et profanes. On a regardé ses graines, de toute antiquité, comme déterminant une véritable ivresse; cette opinion est consacrée par le nom spécifique qu'elle porte

dans les ouvrages de botanique; il paraît même que le nom par lequel la désignent les Orientaux est basé sur cette idée, et signifie *blé qui enivre*. Cependant, l'action qu'elle produit en réalité est entièrement analogue à celle des poisons narcotiques. Cette action s'exerce sur l'homme, sur le chien, le mouton, le cheval, sur les poissons; elle paraît être très faible ou même nulle sur le bœuf, le cochon, les oiseaux de basse-cour. L'empoisonnement par l'ivraie est caractérisé par un tremblement général accompagné de vertiges, de tintements d'oreilles, etc. Il suffit pour le produire d'un mélange de farine d'ivraie à celle des céréales en proportion assez faible, même, assure-t-on, à environ un dixième. Il est produit par l'eau distillée des graines de cette plante plus énergiquement que par les graines elles-mêmes, en nature ou triturées. Cette action nuisible rend fort regrettable le mélange fréquent de cette plante dans les moissons. Le principe toxique de l'ivraie a reçu le nom de *loline*.

L'IVRAIE VIVACE, *Lolium perenne*, Lin., est une espèce vivace. A l'état spontané, son chaume, qui est lisse, ne dépasse guère trois ou quatre décimètres de hauteur; mais dans les circonstances anormales où le place la culture, il atteint des dimensions beaucoup plus fortes. Son long épi comprimé est formé d'épillets plus longs que leur glume, et à 6-12 fleurs mutiques. Cette espèce est très connue sous le nom vulgaire anglais de *ray-grass*. On la trouve communément le long des chemins, dans les pelouses. Les cultivateurs anglais en ont tiré un excellent parti, soit en s'en servant pour former des gazons, soit en en composant des prairies. Dans l'un et l'autre cas, elle donne d'excellents résultats sous l'influence du climat humide de la Grande-Bretagne. Sur le continent, elle s'est montrée souvent beaucoup moins avantageuse, à cause de la différence du climat, et parce qu'un n'a pas toujours eu le soin de la placer dans des circonstances favorables à sa végétation. Ainsi le ray-grass exige des terres fraîches, ce qui le rend très bon pour la composition des prés bas. Il ne donna, au contraire, que des produits peu abondants et de qualité très médiocre dans les terres hautes et sèches. Mais, même dans ces dernières terres, si toutefois elles ne sont pas trop sèches, le ray-grass forme de bons pâturages, dont l'herbe talle et se renforce à mesure qu'elle est broutée et piétinée par le bétail. Dans les jardins et les parcs, c'est principalement l'herbe qui compose presque tous les gazons; sous ce rapport, le ray-grass, vulgairement nommé par les jardiniers *gazon anglais*, est très recommandable par la fraîcheur constante de sa verdure

et par sa durée, pourvu toutefois qu'il soit semé dru, arrosé fréquemment, tondue et terréauté. Venu dans des circonstances favorables, le ray-grass, cultivé comme fourrage, donne un foin abondant, de bonne qualité et nourrissant. On le sème du reste tantôt seul, tantôt en mélange.

L'IVRAIE MULTIFLORE, *Lolium multiflorum*, Lam., est une espèce annuelle, à chaumes presque entièrement lisses, à épillets dépassant beaucoup la glume, et formés de vingt à vingt-cinq fleurs pourvues généralement d'arêtes plus ou moins prononcées. Elle croît assez fréquemment dans les lieux herbeux et dans les champs. Elle a une végétation vigoureuse, dont on a tiré bon parti. En effet, dans ces dernières années, M. Rieffel a eu l'heureuse idée de semer cette plante à l'école régionale de Grand-Jouan, dans des terres de bruyère humides et maigres, où aucun des fourrages ordinaires n'avait pu réussir. Il en a obtenu un foin abondant, gros, mais que le bétail a très bien mangé malgré ce défaut. D'un autre côté, dans le département du Loiret, la variété mutique ou presque mutique de la même plante a été également cultivée avec un plein succès par M. Bailly dans des sables argileux mêlés de cailloux, que leur grande humidité en hiver et leur sécheresse en été rendaient presque entièrement rebelles à toute autre culture fourragère. Ces deux essais heureux ont fait donner à la variété aristée de l'ivraie multiflore le nom vulgaire de *ray-grass-Rieffel* (on la nomme aussi *ray-grass-Pill*, du nom que porte la plante en Bretagne), et à la variété mutique ou presque mutique celui de *ray-grass-Bailly*.

L'IVRAIE D'ITALIE, *Lolium italicum*, Al. Braun, vulgairement nommée *ray-grass d'Italie*, est regardée par plusieurs auteurs comme une simple variété de l'ivraie vivace, tandis que d'autres y voient une espèce distincte et séparée. Elle diffère en effet de celle-ci par sa végétation, puisqu'elle ne gazonne pas comme elle, et qu'elle remonte après la coupe, ce que ne fait pas le *Lolium perenne*, Lin.; de plus, elle se distingue par ses tiges plus verticales et plus hautes, par ses feuilles plus larges, d'un vert plus clair, surtout par ses fleurs toujours aristées. Cette espèce est venue, depuis 25 ou 30 ans, grossir la liste de nos graminées fourragères. Pour que son produit soit abondant, il faut la cultiver dans de bonnes terres humides ou fraîches. Elle ne s'accommode nullement des terres sèches, surtout calcaires. Elle donne alors plusieurs coupes, même la première année, et la rapidité avec laquelle elle repousse après avoir été fauchée est telle qu'on cite des prairies arrosées du Milanais dans lesquelles on en a obtenu jusqu'à huit coupes dans un an. Son foin est en outre de bonne

qualité; ce qui achève d'en faire une de nos graminées fourragères les plus recommandables, et ce qui explique l'extension rapide que prend sa culture en Europe. Cependant cette plante a le défaut d'être fort inégale dans ses produits et de ne donner souvent, sans cause connue, que des résultats peu avantageux dans des terres qui semblent devoir lui convenir parfaitement. L'ivraie d'Italie cultivée comme fourrage à faucher, ne produit d'ordinaire en abondance que pendant deux ans. On cite néanmoins des cas assez nombreux dans lesquels elle a beaucoup excédé cette durée. On la sème le plus souvent seule. Cependant plusieurs cultivateurs se sont bien trouvés de son emploi en mélanges divers.

IVRÉE. l'ancienne *Eporidia*. Ville de la Gaule transpadane, qui fut bâtie, selon Pline, environ 42 ans après la conquête de ce pays, conformément à une indication donnée par les livres sibyllins. Ivree est aujourd'hui une ville des Etats sardes, à 49 kil. N. de Turin, sur la Doire-Baltée; elle est le chef-lieu d'une province, et possède un évêché, bien que sa population ne soit guère que de 8,000 habitants. Elle a des filatures de laine et de coton, et fait un grand commerce de fromages. Au moyen-âge, elle devint le titre d'un marquisat célèbre fondé vers 870, par Ansehaire, descendant des rois d'Arles. Le plus célèbre de ses marquis est Bérengrer II, petit-fils d'Ansehaire, qui fut roi d'Italie de 930 à 952, conjointement avec Adébert, son fils. Ils furent tous les deux détrônés par Othon. Au xiii^e siècle, l'empereur Frédéric donna la ville d'Ivree aux comtes de Savoie. Les Français s'en emparèrent en 1641, en 1704, en 1796 et en 1800. Elle devint, jusqu'en 1814, le chef-lieu du département de la Doire.

IVRESSE (méd.), en latin *ebrietas*, de *ebres*, injure, violence. L'ivresse est un état anormal d'excitation ou de stupeur, déterminé par l'ingestion, en quantité trop considérable, d'alcool ou de liquides fermentés qui en contiennent. Les substances narcotiques et principalement l'opium, produisent des effets analogues; l'éther, le chloroforme, l'acide carbonique donnent également lieu à une sorte d'ivresse. Nous n'avons à nous occuper ici que de l'état provoqué par les liqueurs alcooliques.

Prises en quantité modérée, les boissons alcooliques excitent d'abord légèrement l'estomac, y développent un sentiment agréable de chaleur, accélèrent le mouvement de la circulation, et rendent plus actives, plus faciles, plus saillantes, les fonctions de l'appareil cérébral. L'homme n'a encore rien perdu de sa raison; seulement ses actions et ses discours sont plus libres, plus rapides qu'à l'ordinaire; et dévoilent

fruits ses penchants et ses pensées secrètes. — Au second degré de cet état anormal, les viscères digestifs sont plus fortement excités, la circulation redouble d'énergie centrifuge, ce qui fait que le cerveau se trouve stimulé par une quantité de sang incessamment croissante. Alors les perceptions deviennent confuses, l'intelligence ne conçoit plus d'une manière exacte les idées émises par d'autres; elle combine ses propres pensées avec embarras et les exprime avec difficulté. Les mouvements musculaires, qui jusque-là étaient restés fermes et justes, deviennent irréguliers; la langue semble pesante, et les mots ne sont qu'imparfaitement articulés. — Au troisième degré, l'ivresse est accompagnée d'une véritable congestion cérébrale plus ou moins prononcée; le pouls se ralentit sans cesser d'être plein et dur; la respiration devient profonde; les forces musculaires diminuent et s'anéantissent même. L'action de penser cesse complètement, et un sommeil profond, pour ainsi dire léthargique, s'empare du sujet.

Diverses circonstances sont susceptibles de troubler cette marche de l'ivresse simple. Ainsi, chez certains sujets, une pâleur toujours croissante, et qui va quelquefois jusqu'à la lividité cadavérique, remplace l'animation du visage; ces individus tombent accablés sous l'influence de l'excitation intérieure, sans que rien l'ait d'ailleurs traduite au dehors. Chez d'autres, au contraire, la stimulation déterminera des mouvements convulsifs, une sorte d'état épileptiforme qui n'est pas sans gravité, et même une espèce de manie furieuse. — La nature des diverses boissons ébriantes exerce une influence importante à constater pour la médecine. L'alcool pur ou accompagné d'un principe sapide dépourvu de propriétés particulières, comme l'eau-de-vie, le rhum, le rack, le schnaps, etc., enivre promptement, et porte, presque sans degré intermédiaire l'ivresse, jusqu'à la seconde ou troisième période, par suite de la grande quantité de molécules spiritueuses qui pénètrent tout à coup dans les vaisseaux. C'est quelquefois un empoisonnement instantané. Plus les vins contiennent d'alcool, et surtout plus ce principe s'y trouve faiblement combiné avec les autres éléments de la liqueur, plus leurs effets se rapprochent des précédents. Les vins peu alcooliques ou au contraire, ou qui retiennent fortement l'esprit, n'enivrent qu'avec lenteur, et cette sorte d'ivresse se complique fréquemment d'une indigestion déterminée par la masse du liquide ingéré, dont l'estomac se débarrasse par le vomissement; le cidre, la bière et les autres boissons de cette nature agissent aussi de la même manière.

L'état d'ivresse est toujours causé par le passage des molécules alcooliques dans le système circulatoire, par suite de l'impression qu'en reçoivent toutes les parties du corps, mais plus spécialement les centres nerveux. Une disposition irritative de l'estomac, la chaleur du lieu, le bruit, la vivacité de la conversation, la stimulation que déterminent les grandes réunions, peuvent favoriser le développement de cet état, en rendant l'appareil nerveux plus impressionnable; mais un point indispensable est toujours l'alcool absorbé, comme le prouvent les effets de cette liqueur injectée dans le rectum ou directement dans les veines, ainsi que l'aspiration d'une atmosphère chargée de vapeurs spiritueuses. Les phénomènes de l'ivresse se dissipent par l'élimination successive des molécules alcooliques à travers les divers émonctoires, mais plus particulièrement par le poumon et la peau; aussi celle qui est rapidement provoquée par les liqueurs où l'alcool n'a qu'une faible combinaison, est-elle peu durable, tandis que les effets se prolongent bien davantage dans les conditions opposées. Il n'est pas rare d'en voir les premiers phénomènes se manifester qu'à l'instant où les sujets passent d'une atmosphère chaude à l'air frais, ce qui dépend du ralentissement ou de la suspension que ce changement brusque de température apporte dans l'action éliminatrice des légumes et des poumons, tandis que les effets de l'absorption intérieure continuent. — L'action de l'usage prolongé des boissons alcooliques se fait principalement sentir sur les viscères digestifs, le cerveau et l'appareil circulatoire. L'estomac, le foie, en reçoivent une altération profonde dans l'exercice de leurs fonctions; d'où résultent la perte graduelle de l'appétit, la langueur de la digestion, et ensuite la disposition à l'anasarque et à l'hydropisie. Les vaisseaux de l'encéphale, habituellement engorgés, se dilatent, la substance du cerveau se ramollit, et les congestions apoplectiques sont imminentes. Le cœur acquiert une flaccidité remarquable; presque toujours l'aorte et ses principales divisions présentent des rougeurs, des érosions ou des ossifications. On a pensé que l'alcool en imprégnant les tissus les rend plus inflammables, et c'est ainsi que l'on explique la destruction presque complète des sujets par combustion, sous l'influence d'une cause dont l'intensité n'est pas en rapport avec les ravages produits (voy. COMBUSTION SPONTANÉE).

L'ivresse simple et au premier degré se dissipe d'elle-même, ou réclame tout au plus comme moyens calmants quelques verres d'eau sucrée fraîche, des lotions froides sur le visage

et la tête, quelques instants de repos et de silence. Au second degré, l'ivresse réclame, pour en hâter la terminaison, quelques tasses d'une boisson chaude et aromatique, ou du café noir, qui, en excitant le système sanguin, favorisent la transpiration pulmonaire et cutanée. C'est encore dans le même genre l'action qu'il faut ranger l'effet salutaire de l'ammoniaque liquide pris à la dose de cinq, dix ou quinze gouttes dans un demi-verre ou un verre d'eau sucrée; cette substance jouit en outre, comme le café, d'une action stimulante sur le cerveau. Nous en dirons autant de l'éther sulfurique. — La céphalalgie, le malaise général et l'inappétence qui succèdent à l'ivresse passagère cèdent aussi à un léger repos. — Dans l'ivresse parvenue au dernier degré, c'est-à-dire accompagnée d'insensibilité, de sommeil léthargique ou de coma, ces moyens sont inutiles, et pour raient même devenir funestes. Il faut donc s'en tenir aux boissons aromatiques et théiformes, qui conviendraient à plus forte raison en cas d'anéantissement presque complet des forces vitales; mais il faut alors réchauffer, stimuler les extrémités et la périphérie du corps, pour ranimer la circulation prête à s'éteindre (frictions irritantes, sinapismes). Les lavements stimulants, et même l'émétique, seront aussi nécessaires pour débarrasser l'économie des liqueurs qui continueraient d'agir comme un véritable poison. L'état congestionnaire qui se développe alors si fréquemment vers la tête et le poumon nécessite l'emploi des évacuations sanguines, après l'expulsion des substances ingérées et le rétablissement de la circulation. — Les personnes qui ont contracté depuis longtemps l'habitude des boissons alcooliques ne doivent jamais y renoncer brusquement, quelle que soit la gravité des affections déterminées ou entretenues par cet abus, sous peine de voir survenir des dérangements plus funestes dans la santé. Il y a même plus: les ivrognes atteints accidentellement de maladies aiguës ne sont pas impunément soumis à une abstinence absolue des liqueurs spiritueuses, et les boissons faiblement vineuses devront remplacer l'eau de gomme ou la limonade des autres malades.

IVRY. Bourg du département de l'Eure, sur la rivière du même nom, à 16 kil. S. E. de Pacy-sur-Eure. Ivry n'est connu que par la bataille qui s'y livra en 1590, entre Henri IV et les Ligueurs. Une pyramide y avait été élevée pour perpétuer le souvenir de cet événement; elle fut détruite pendant la révolution et rebâtie en 1809. Ce bourg possède des tanneries et une filature de coton. — Il existe dans le département de Seine-et-Oise, à 5 kil. de Paris, un autre bourg du

même nom, dont la population est de près de 3,000 habitants : il y a des fours à chaux très importants; l'on y fabrique du verre, de l'eau-forte et de la couperose.

IXIE, *Ixia* (bot.). Genre nombreux de la famille des Iridées, de la triandrie-monogynie dans le système de Linné. Il est formé de plantes herbacées, dont le rhizome est raccourci en bulbe ou en tubercule; dont les feuilles sont linéaires ou ensiformes; dont les fleurs, généralement brillantes, sont accompagnées d'une spathe à deux folioles et présentent les caractères suivants : un périanthe hypocratérisiforme, à tube grêle, à limbe divisé profondément en six lobes égaux, et étalés; trois étamines attachées à la gorge de ce périanthe; un ovaire adhérent, à trois loges multiovulées, avec un style grêle et trois stigmates linéaires, recourbés. Le fruit des ixies est une capsule ovoidale, à trois loges polyspermes. Ces jolies plantes, dont on a décrit aujourd'hui plus de cent espèces, croissent presque toutes à l'extrémité méridionale de l'Afrique; mais il en est une propre à l'Europe méridionale, l'*IXIE AETHIOPE*, *Ixia bulbocodium*, Lin. (*Trichonema bulbocodium*, Ker), qu'on trouve dans les parties maritimes du Languedoc, de la Guyenne, et qui remonte, assure-t-on, jusqu'en Normandie. De son bulbe ovoidale s'élèvent quatre ou cinq feuilles linéaires, canaliculées, longues d'un à deux décimètres, et une ou plusieurs hampes grêles, terminées chacune par une jolie fleur de couleur très diverse selon les variétés, blanche, violette, pourpre, bleue, généralement avec du jaune vers la gorge du périanthe, ou même jaune. On la cultive dans les jardins, et ses variations de couleur sont devenues encore plus nombreuses par l'effet de la culture. — Parmi les espèces du cap de Bonne-Espérance, un grand nombre sont aujourd'hui plus ou moins répandues dans les jardins, et les horticulteurs qui se livrent à leur culture en ont obtenu, au moyen des semis, de nombreuses variétés. Nous citerons parmi les plus remarquables, l'*Ixia crocata*, Lin., à fleurs jaunes ou d'un rouge orangé vif; — l'*Ixia maculata*, Lin., à fleurs très variées de couleur sur un fond sombre; — l'*Ixia patens*, Ait., à grandes fleurs d'un beau rouge carmin; — l'*Ixia cinnamomea*, Thunb., à fleurs odorantes pendant la nuit, seule partie de la journée pendant laquelle elles s'épanouissent, blanches en dedans, couleur de cannelle en dehors, etc. — Toutes ces plantes se cultivent en pots garnis de gravier au fond et par dessus de terre de bruyère sableuse tamisée. Ces pots sont placés sous châssis non chauffés ou en serre tempérée basse, enfoncés dans de la terre de

bruyère. On arrose légèrement avec un arrosoir à pomme fine, en ayant soin d'empêcher, par de fréquents binages, que la surface de la terre durcisse jamais. Après la floraison, on retire les bulbes de terre et l'on détache les caïeux, opération qu'il faut renouveler tous les deux ans. L'on replante au mois d'octobre. Les espèces qui fructifient dans les jardins se multiplient aussi de graines. Le plant qui provient des semis fleurit généralement la troisième année et les caïeux la deuxième.

P. D.

IXION, roi des Lapithes, fils d'Antion et de Périmède; on, selon d'autres, de Pélégias ou de Léontée, épousa Dia, fille de Dionée, fit périr son père en le jetant dans une fosse pleine de charbons ardents, prit la fuite et chercha partout quelqu'un qui voulût le purifier de ce meurtre. Repoussé par tous ceux auxquels il s'adressait, il se jeta au pied des autels de Jupiter qui le purifia et l'admit même à sa table. Ixion lui prouva sa reconnaissance en cherchant à séduire Junon. La déesse se plaignit à Jupiter qui donna la taille et les traits de Junon à une nuée qu'il envoya vers Ixion. Celui-ci la rendit mère des Centaures. Jupiter le châssa ensuite de l'Olympe. Ixion se vanta sur la terre d'avoir su plaire à Junon. Le maître des dieux, irrité, le précipita dans les enfers et chargea Mercure de l'attacher à une roue environnée de serpents, qui tourne sans jamais s'arrêter.

IXODE, *Ixodes* (arachn.). Genre d'Arachnides trachéennes, de la famille des Holètes, caractérisé par un corps sans anneaux distincts, ayant seulement une petite plaque écaillée en avant, huit pattes ambulatoires, et un rostre court, tronqué, formé par les palpes enveloppant le suçoir. Le corps est ordinairement ovulaire ou orbiculaire, très plat quand l'ixode est à jeun, mais démesurément renflé quand il a pris de la nourriture. Ces Arachnides vivent sur plusieurs animaux à la peau desquels ils s'attachent fortement au moyen des dents de scie qu'on remarque sur une des lames du suçoir. Leurs pattes, quoique fortement constituées, leur servent peu pour marcher, mais beaucoup pour s'attacher aux corps les plus lisses. Accrochées par deux pattes aux végétaux, ou bien cachées sous les feuilles sèches, les ixodes se précipitent sur l'animal qui passe à leur portée et enfoncent immédiatement leur suçoir dans sa peau. Comme ils pullulent prodigieusement, on voit quelquefois des bestiaux dépérir; l'homme lui-même est souvent attaqué par ces arachnides. Leur rostre pénètre si fortement dans la peau qu'il est très difficile de les extirper. Les préparations mercurielles sont un moyen efficace pour les détruire. Les mâles des ixodes sont

fort remarquables en ce que l'appareil sexuel se trouve situé sur le rostre même. Les espèces de ce genre sont très nombreuses; on en trouve une particulière sur chaque animal; il en reste beaucoup à découvrir.

L'espèce la plus commune en Europe est l'*IXONE RICIN*, *I. ricinus*, Linné, appelé vulgairement *lique des chiens*, *louvette*. Il est d'un rouge foncé; après la succion, sa peau devient presque blanchâtre; il s'attache surtout aux chiens, quelquefois à l'homme.

L'*IXONE RÉTICULÉ*, *I. reticulatus*, Fab., attaque les bœufs, les montons et les autres animaux domestiques. Il est rendu avec de petites taches, et des lignes annulaires d'un brun rougeâtre. On trouve en Amérique l'*I. nigra*, De Geer, qui couvre en tel nombre les grands quadrupèdes qu'on voit quelquefois des che-

vaux en périr. — L'ornithorhynque nous offre aussi une espèce particulière, l'*I. ornithorhynchi*, H. Lucas. — On trouve encore l'*ixode à taches jaunes* sur le boa constrictor, entre les écailles; l'*I. pulchellus*, Lucas, sur une couleuvre de Cayenne; l'*I. exilipes*, Lucas, sur un lézard ocellé d'Alger; et l'*I. dugesii*, Gervais, sur le lézard vert.

L. FAIRMAIRE.

IZED. Nom par lequel les sectateurs de Zoroastre désignent les bons génies du second ordre, inférieurs aux Amshaspands (Anquetil, *Zend-Avesta*, tome I^{er}, 2^e partie, page 82, note II), ainsi que les génies qui président aux trente jours du mois, et quelquefois Ormuzd lui-même. Les Izeds ont été faits pour le bien du monde; ils protègent les hommes et reçoivent leurs prières. Mithra est le plus grand de ces génies.

J. Dixième lettre et septième consonne de l'alphabet latin et français. Le son de cette lettre est le même que celui de *g* doux; elle fait par conséquent double emploi avec cette lettre. Le *j* a été longtemps confondu dans les grammaires et les dictionnaires avec l'*i* sous le nom de *i* long, bien qu'en français il rende un son tout à fait différent. Cette dénomination était prise de l'italien, où le *j* a en effet le son d'un double *i*; mais cette langue est la seule des idiomes européens où il en soit ainsi. Les Espagnols confondent le *j* avec l'*x*, et le prononcent comme un *k* aspiré, sous le nom de *khôta* qu'ils écrivent *jota*. Les Anglais le comptent au nombre de leurs consonnes et le prononcent comme leur *g* doux. — Cette lettre est inconnue dans l'alphabet grec, et pour la forme et pour le son; mais on la trouve chez les Hébreux et dans la plupart des alphabets orientaux. Dans la langue française, le *J* ne se rencontre jamais à la fin d'un mot ni devant *i* ou *y*, à moins qu'il n'y ait une ellipse, comme *fj* vais, *fj*mite. Le *J* n'est jamais oisieux dans la prononciation, et il ne se double jamais dans l'orthographe. Il n'existe pas de règle bien précise pour le cas où cette lettre code le pas au *g*. — Dans la numération romaine, le *J* vaut 1 comme l'*I*.

JABEL ou **JABAL**, fils de Lémec et de Hada, descendait de Caïn par Henoc, Hiracl, Méhujaël et Methusaël. L'Écriture dit qu'il fut père de ceux qui habitent dans les tentes, et des pasteurs, c'est-à-dire sans doute qu'il inventa l'art de dresser les tentes et de réunir ou de

soigner les troupeaux, art qui existait déjà parmi les descendants de Seth. Il ne faut pas confondre Jabel avec Jabal, son père, qui fut père de ceux qui s'adonnerent à la musique.

JABÈS. Ville de la Palestine appartenant à la demi-tribu de Manassé, et située au-delà du Jourdain. L'Écriture la désigne ordinairement sous le nom de Jabès de Galaad, parce qu'elle était dans le pays et au pied des montagnes de Galaad. Elle se trouvait au N.-O. de Gerasa. Jabès fut saccagée par les Israélites parce qu'elle avait refusé de se joindre à eux contre la tribu de Benjamin (Jud. XXI, 8). Elle fut ensuite assiégée par Naas, roi des Ammonites, et délivrée par Saül. Les habitants conservèrent une profonde reconnaissance pour ce prince, et après sa mort ils allèrent enlever son corps et ceux de ses fils, que les Philistins avaient pendus aux murailles de Bethsan, et les ensevelirent dans un bois, près de la ville (I Reg. XXXI, 11-12).

JABIN, ou, selon la prononciation hébraïque, *Jabu*, c'est-à-dire *intelligent*, *prudent*. Nom que portèrent deux rois d'Asor, ville située dans la partie septentrionale de la terre de Chanaan. — Le premier Jabin engagea plusieurs souverains des contrées voisines à former une ligue contre les Israélites qui s'étaient établis dans la Terre-transjordanique sous la conduite de Josue (Jos. XI, 1 et seqq). Tous ces chefs se réunirent avec leurs armées, vers les eaux de Méron, pour combattre Israël; mais le Seigneur les livra entre les mains de Josué, et ils furent taillés en pièces. Après cette victoire, Josué prit la ville d'Asor, et mit à mort Jabin vers l'an 1439 avant

Jésus-Christ. — Le second JABIN opprima les Israélites pendant vingt ans (depuis 1365 jusqu'à 1285 avant Jésus-Christ). Les enfants d'Israël crièrent vers le Seigneur (Jud. iv, 3), qui suscita la prophétesse Débora (voy. ce nom et aussi BARAC) pour les délivrer. Sisara, général de Jabin, frappé de terreur, prit la fuite avec les troupes qu'il commandait. « En ce jour-là Dieu humilia Jabin, roi de Chanaan, devant les enfants d'Israël (Jud. iv, 23). »

JABIRU (voy. CIGOGNE).

JABLE (techn.). Portion des douves d'un tonneau ou cuve dépassant le fond du vase. Le jable comprend la rainure circulaire et intérieure dans laquelle sont engagées les pièces de fond. Lorsqu'on veut distinguer la partie saillante des douves de la rainure, on les désigne par le nom de *peigne* de futailles, et la rainure garde le nom de jable. L'outil avec lequel on fait cette rainure, est une espèce de trusquin, et s'appelle *jabloire*. Lorsqu'une portion du jable saillant est rompue on la répare en faisant entrer de force, sous les cercles, de petites parties de douves taillées exprès, et que l'on appelle *peignes de jable*.

JABLONSKI. Deux savants ont porté ce nom.

JABLONSKI (Daniel-Ernest), né à Dantzick en 1660, et mort en 1742, exerça dans plusieurs villes les fonctions de ministre protestant, devint conseiller ecclésiastique de Berlin et président de la société des sciences de cette ville. Il chercha vainement à réunir les Calvinistes et les Luthériens. On a de lui une curieuse correspondance avec Leibnitz sur la conciliation des sectes protestantes. Ces lettres sont en latin, et ont été publiées par Kappé, Leipzig, 1745. Jablonski a composé entre autres ouvrages, des *Traités théologiques* et des *Réflexions sur l'Écriture sainte*.

JABLONSKI (Paul-Ernest), fils du précédent, naquit à Berlin en 1673. En 1714, il parcourut, aux frais du gouvernement prussien, une grande partie de l'Europe pour étudier tout ce qui avait rapport à la langue copte. A son retour, il obtint une chaire de théologie et la place de pasteur à Francfort-sur-l'Oder. Jablonski mourut en 1757. Il avait fait des recherches immenses sur la langue et les antiquités égyptiennes, et fait faire un grand pas à cette étude, si négligée avant lui, et sur laquelle le père Kircher avait jeté une sorte de discrédit par ses bizarreries et sa crédulité. Nous citerons parmi les nombreux ouvrages de Jablonski : *Disquisitio de lingua Lycaonica*, Berlin, 1714, in-4°; *De Mennone Ægyptiorum et Græcorum hujusque celeberrima in Thebaide statua*, 1753,

in-4°. Mais le plus important et celui qui lui fit le plus de réputation, est son *Pantheon Ægyptiorum, sive de Diis eorum commentarius cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*, Francfort, 1750-1752, 3 vol. in-8°. Vaste et précieux recueil qui fit autorité jusqu'aux découvertes de la science moderne. Tous les opuscules de Jablonski sur la langue et les antiquités égyptiennes ont été réunis à Leyde, 1804-1813, 4 vol. in-8°.

JABOT (ornith.). C'est une dilatation de l'œsophage qui, dans la plupart des oiseaux, et plus particulièrement dans les granivores, semble tenir lieu de premier estomac (voy. INTESTINS).

JACAMAR, *Galbula* (ornith.). Genre de la famille des Zygodactyles, caractérisé de la manière suivante : bec long, droit ou légèrement incliné vers la pointe, grêle, quadrangulaire, et non échancré; narines placées de chaque côté du bec et à sa base, ovales, couvertes dans leur moitié postérieure par une membrane nue; pieds très courts, avec trois ou quatre doigts, dont deux sont toujours en avant et réunis jusqu'à la troisième articulation; ailes médiocres avec les trois premières rémiges étagées et moins longues que les quatrième et cinquième; douze rectrices, les deux latérales plus courtes. — L'histoire de ces oiseaux est encore peu connue, et leur synonymie offre beaucoup d'obscurité. Le nombre des espèces est cependant fort restreint, peut-être même plus encore qu'on ne le suppose généralement, ainsi que doit le faire présumer la différence de plumage d'individus de même espèce et de même sexe, suivant les époques auxquelles on les a observés. Les jacamars se tiennent au fond des plus sombres forêts; leur vol est assez rapide, mais peu élevé, très intermittent et comme par secousse. Quatre œufs véritables et largement tachetés de brun, trouvés dans un nid étranger où couvait une femelle de jacamar vert, feraient attribuer à cette espèce l'habitude qu'a le coucou d'Europe d'envahir, à l'époque de la ponte, le nid étranger qu'il trouve à sa convenance, sans qu'il soit permis toutefois de généraliser ce fait par une application à toutes les espèces du genre. Le chant de ces oiseaux est excessivement borné, tout au plus un petit sifflement cadencé qu'ils ne font entendre que pendant la saison des amours. — Les jacamars sont propres à l'Amérique méridionale, où ils habitent les régions voisines de l'équateur, vers le tropique. Ils ont été subdivisés en deux sections, suivant le nombre des doigts.

La première subdivision, caractérisée par quatre doigts, dont deux en arrière, comprend :

Le JACAMAR JACAMACH, *Galbula grandis*, Lath., *Alceda grandis*, L., dont les parties supérieures sont d'un vert doré cuivré, les premières rectrices brunes, les tectrices caudales supérieures vertes, et les inférieures cendrées, irisées de violet. Les plumes de la base des mandibules sont d'un rouge cuivré; le menton est blanc; la gorge et les parties inférieures sont rouges; le bec et les pieds sont noirs; taille dix pouces environ. — Le JACAMAR A LONGUE QUEUE, *G. paradisica*, Lath.; *A. paradisica*, L. Parties supérieures d'un brun noirâtre irisé; sommet de la tête brun; menton, côtés du cou, poitrine et parties inférieures rougeâtres; gorge et taches de chaque côté blanches; rémiges et rectrices d'un noir violet irisé, celles-ci étagées avec les deux intermédiaires très longues; bec et pieds noirs; taille un peu plus grande que celle de l'espèce précédente. La femelle a les couleurs ternes et sans reflets; ses rectrices intermédiaires sont aussi beaucoup plus courtes que celles du mâle. — Le JACAMAR VENETOU, *G. albirostris*, Lath., *G. flavirostris*, Vieill. Parties supérieures d'un vert doré cuivré et très brillant; front et région oculaire d'un brun noirâtre irisé; grandes rémiges brunes avec la base des barbes internes fauves; rectrices étagées, les deux intermédiaires d'un vert doré, toutes les autres rousses; menton blanchâtre; gorge rougeâtre; poitrine d'un vert cuivré; parties inférieures d'un roux vif; bec jaunâtre à la base, noir vers l'extrémité; taille huit pouces; la femelle offre des teintes plus sombres. — Le JACAMAR A VENTRE BLANC, *G. leucorostis*, Vieill., dont les parties supérieures sont d'un vert doré; les côtés de la tête d'un vert sombre et bleuâtre; les rémiges et les rectrices vertes, dorées et bordées de bleu irisé; la gorge et le ventre sont blancs; le reste des parties inférieures est d'un vert doré; le bec et les pieds sont noirs. La taille est de 8 pouces environ. — Le JACAMAR VERT, *G. viridis*, Lath.; *galbula*, L. Parties supérieures d'un vert doré brillant; front et région oculaire d'un brun noirâtre irisé; sommet de la tête, bord des rémiges et des rectrices d'un vert bleuâtre foncé; premières rectrices noirâtres; menton cendré, gorge blanche; poitrine d'un vert doré cuivré; parties inférieures rouges.

La seconde subdivision, caractérisée par trois doigts, nous offre : — Le JACAMAR TRIDACTYLE, *G. tridactyla*, Vieil. Parties supérieures d'un brun noirâtre irisé de vert; sommet de la tête et base du bec noirâtres, avec le bord des plumes, qui sont assez longues, d'un noir cendré; grandes rémiges et rectrices brunes, bordées extérieurement de vert doré; moyennes rémi-

ges brunes, liserées de fauve; côtés du cou d'un noir cendré; menton fauve; gorge noire; milieu de la poitrine et du ventre d'un blanc roussâtre; flanc et tectrices caudales inférieures noirâtres, frangées de rougeâtre; bec et pieds noirâtres. Cette espèce n'a que 7 pouces.

JACANA, *Parra*, Lin., *Jacana*, Briss. et Lacép. (ois.). Genre de l'ordre des Échassiers et de la famille des Parridiées, créé par Linné, modifié depuis par Latham et surtout par Brisson. Toutes les espèces habitent les contrées intertropicales, et par leurs mœurs, leurs habitudes et leur conformation, se rapprochent beaucoup des Poules d'eau et surtout des Rales. Les Jacanas vivent ordinairement par couples; leur vol est très rapide; ils nichent au milieu des herbes marécageuses. On assure qu'ils ne couvent que la nuit. Caractères : bec médiocre, droit, comprimé latéralement, un peu renflé vers le bout, qui est convexe, caréné ou non à la base de la mandibule supérieure; narines étroites, longitudinales, situées vers le milieu du bec; tarses longs, grêles, annelés, jambes déliées, munies d'ongles aigus fort longs, celui du pouce dépassant en longueur le doigt auquel il appartient; ailes armées d'un éperon pointu. Les principales espèces sont : — Le JACANA COMMUN, *Par. jacana*, Lin., noir, à manteau roux; les premières plumes des ailes vertes; des barbillons charnus sous le bec. Le *Parra variabilis* n'est que le jeune de cette espèce. — Le JACANA BRONZÉ, *Par. area*, corps noir, changeant en bleu et en violet; manteau bronzé; croupion et queue roussangue; plumes antérieures de l'aile vertes; raie blanche derrière l'œil; éperons mousses et petits. — Le JACANA A LONGUE QUEUE, *Par. chinensis*; tête, gorge, devant du cou et couvertures des ailes blancs; derrière du cou garni de plumes soyeuses d'un jaune doré; un petit appendice pendiculaire au bout de quelques unes des plumes des ailes; quatre des plumes de la queue noires et plus longues que le corps. Le *Parralazionensis* est le jeune de ce dernier. L. S.

JACÉE (bot.). Nom vulgaire par lequel on désigne souvent le *Lychnis dioica*, Linn.

JACÉE DE MONTAGNE (bot.). Nom vulgaire du *centaurea montana*, Lin.

JACHÈRE (agricult.). Le système des jachères est un moyen terme entre le système alternatif, où la terre est tour à tour en culture et en friche, et le système continu, où la terre produit sans relâche. Ces systèmes dépendent des besoins et de la force de la population; le choix qu'on fait entre eux est donc une affaire de nécessité plutôt que de goût. Ils valent à raison de ce qu'ils rapportent; mais ils ne rapportent qu'à raison de ce qu'ils coûtent. Le sys-

tème continu, avec une population restreinte, le manque de bras et de consommateurs, est impossible; le système alternatif, avec une population sans travail et affamée, est absurde. La longue habitude de la jachère, qui date des Latins comme l'indique son nom, l'avait constituée chez nous à l'état de règle absolue. La terre, disait-on, voulait un temps de repos pour maintenir sa fécondité. Cependant les jardins se comportent à merveille sans jachère, et les champs soumis aux cultures perfectionnées ne souffrent en rien de son élimination. Au besoin, les défoncements périodiques renouvellent la surface du sol et accordent une trêve à la couche fatiguée. La pratique de la jachère a donc pour but de faire reposer la terre et de restaurer sa vigueur sans engrais. A cet effet on la tient, au moins pendant un an, meuble, exposée aux influences atmosphériques et purgée de toute végétation parasite. Il en résulte une amélioration qui procure une récolte plus considérable. Cette amélioration, justifiée par l'expérience, la science l'avait précisée en évaluant à une vingtaine de kilogrammes par hectare, l'azote dont l'année de jachère dote une récolte de blé. Mais d'où venait cet azote? Son origine ne serait plus incertaine d'après de nouvelles recherches sur la composition des eaux de pluies qui, avec des sels minéraux en proportion, apporteraient par année sur chaque hectare, de trente à quarante kilogrammes d'azote, tant en acide azotique qu'en sels ammoniacaux. La pratique de la jachère, d'empirique qu'elle était, deviendrait donc rationnelle. Le bénéfice qu'elle fournit n'en doit pas moins être acheté, tous les trois, quatre ou cinq ans, au prix d'une année sans production, sans même exclure le travail. Si pourtant la terre a réellement besoin de ce régime, rien de mieux; mais si au contraire elle peut fort bien s'en passer, quand surtout on ne manque pas de fumiers pour l'entretenir, de bras pour la cultiver, de bouches pour en consommer les fruits, alors, il faut bien l'avouer, la méthode des jachères est vicieuse et déplorable.

JACINTHE, *Hyacinthus* (bot.). Genre de la famille des Liliacées, de l'hexandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des herbes à bulbes, qui croissent naturellement dans le midi de l'Europe, dans les parties du centre et du nord-ouest de l'Asie. Les fleurs de ces plantes forment une grappe simple à l'extrémité d'une hampe, et présentent l'organisation suivante : leur périanthe est coloré, en entonnoir ou en cloche, avec un limbe étalé, et à six divisions; leurs six étamines, à filet très court, s'attachent sur le tube du périanthe; leur ovaire, à trois loges

paucoovulvées, porte un style court, terminé par un stigmate obtus. Le fruit des Jacinthes est une capsule triangulaire, à trois loges renfermant chacune deux graines arrondies, revêtues d'un test crustacé et noir.

L'espèce la plus intéressante est la **JACINTHE D'ORIENT**, *H. orientalis*, Lin., dont le nom indique l'origine première, et qui occupe un rang des plus distingués parmi les plantes de nos jardins. On assure qu'en dehors du Levant, on la trouve spontanée dans quelques parties du midi de l'Europe et même de la France. Ses feuilles étroites, obtuses au sommet, net dépassées par la hampe que termine une grappe lâche, formée de quatre à dix fleurs. Celles-ci sont portées sur des pédicules accompagnés chacun de bractées geminées, lanecolées; leur périanthe a la forme d'un entonnoir ventru à sa base, et les six lobes de son limbe sont oblongs et obtus. La culture de la jacinthe a pris un très grand développement dans les jardins; elle fournit même à la Hollande la matière d'un commerce important dont le centre est à Harlem. Il est vrai que là, plus que partout ailleurs, cette plante est cultivée avec des soins incessants et avec une rare intelligence, et que le climat y vient encore au secours de l'horticulteur. Par suite de la culture perfectionnée dont elle est l'objet, la jacinthe a donné plusieurs centaines de variétés que de nouveaux semis multiplient encore tous les jours. Ne pouvant entrer ici dans de grands détails sur cette culture, nous nous contenterons d'en indiquer la marche générale. — La jacinthe aime une terre légère et ameublie. On en conserve les variétés en la multipliant par ses cayeux, et l'on en obtient de nouvelles variétés en semant les graines que donnent annuellement les pieds à fleurs simples. On plante les oignons en automne, et on les protège pendant l'hiver contre les gelées rigoureuses en couvrant les plates-bandes d'une couche de paille fraîche ou de fougère. Lorsque les pousses se montrent, on découvre la terre; mais on a soin de protéger les jeunes plantes contre les gelées de deux ou trois degrés, à l'aide de toiles ou de paillasons étendus sur les planches, et soutenus à une faible hauteur au dessus de leur niveau. Les fleurs se montrent dès la fin de mars et le commencement d'avril. Elles durent d'autant plus qu'elles sont plus doubles. Tout le monde connaît leur diversité de couleur presque infinie, ainsi que leur odeur. Pour les variétés à fleurs doubles, on n'attend que la fin de la floraison et le dessèchement de la hampe pour arracher les oignons que l'on conserve ensuite dans un endroit sec jusqu'à l'automne. Pour celles à fleurs simples, cultivées en

vue de leurs graines, on attend, pour l'arrachage, que les capsules s'ouvrent et que les feuilles de la plante jaunissent. Les graines sont semées ensuite en septembre et fort peu couvertes de terre; chacune des deux années suivantes, on ajoute quelques centimètres de nouvelle terre; enfin la troisième année, on arrache les oignons des jeunes pieds comme on le fait pour ceux qui doivent fleurir. La fleur se montre ordinairement la quatrième année après le semis, et permet alors seulement d'apprécier le mérite des sujets obtenus. Dans les plantes provenant de chaque semis, on trouve un mélange de fleurs simples, semi-doubles et doubles, celles-ci toujours en petit nombre. P. D.

JACINTHE ÉTOILÉE (*bot.*): Nom vulgaire donné par les horticulteurs au *Scilla amœna*.

JACINTHE MONSTRUEUSE, JACINTHE PANICULEE, JACINTHE DE SIENNE (*bot.*). Noms vulgaires sous lesquels est connu des horticulteurs le *Muscari monstrosum*.

JACKSON (*le général* ANDRÉ), président des États-Unis, né le 15 mars 1767 dans la Caroline du Sud, mort en 1845, prit part à l'âge de quinze ans, à la guerre de l'indépendance américaine. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia ensuite le droit et s'établit à Nashville, dans le Tennessee, où il fut nommé successivement procureur général de son district, membre de la constituante de l'état, membre du sénat des États-Unis (1797) et juge de la cour suprême. Lorsqu'en 1812, la guerre eut éclaté entre les États-Unis et l'Angleterre, il fut nommé général de la milice et chargé de combattre dans le Sud les Indiens alliés de l'Angleterre. Plus tard il dut empêcher la descente projetée par les Anglais à la Nouvelle-Orléans, et remporta, en effet, près de cette ville, le 8 janvier 1815, une victoire signalée qui eut pour résultat d'étendre au loin sa renommée, car la paix était déjà conclue à ce moment. La continuation de la guerre contre les Indiens et l'occupation audacieuse de la Floride, dont l'acte de vigueur de Jackson valut l'acquisition définitive aux États-Unis (1819), ne firent qu'accroître sa réputation, et bientôt il devint chef du parti démocratique dont il avait embrassé les principes avec chaleur. Candidat à la présidence dès 1824, il fut élevé à cette haute fonction en 1829 et l'occupait jusqu'en 1837. C'était le premier général qui parvenait à la présidence depuis Washington, et les habitudes militaires de Jackson, son énergie brutale, le peu de respect qu'il avait montré en diverses occasions pour les formes constitutionnelles, inspirèrent pour la liberté

américaine des craintes que l'événement ne justifia pas. Trois faits principaux marquèrent sa double présidence. Ce fut d'abord la session qui faillit éclater entre le Midi et le Nord, au sujet d'une question de douanes. La guerre de 1812 avait nécessité l'établissement de tarifs trop élevés dont profitait l'industrie des États du Nord, tandis que les États du Sud purement agricoles, se voyaient par leur effet privés de débouchés. En 1832, une convention réunie dans la Caroline du Sud, souleva le congrès de supprimer le tarif, menaçant de se séparer de la confédération. La guerre civile était imminente; mais Jackson et le congrès eurent devoir céder en cette occasion et mirent fin à cette querelle en décrétant une diminution progressive du tarif. Jackson se montra beaucoup moins accommodant dans les démêlés qu'il eut à la même époque avec la France. Une indemnité avait été promise pour pertes éprouvées par le commerce américain, mais n'avait pu être réglée ni sous l'empire ni sous la restauration. Après 1830, le gouvernement français régla l'indemnité à 25 millions payables par termes annuels en six années. La chambre des députés ayant repoussé le crédit nécessaire, le général Jackson menaça aussitôt de saisir les bâtiments de commerce français. Cependant le sénat américain désapprouva cette déclaration; les chambres françaises revinrent l'année suivante sur leur décision; le président se prêta à quelques explications, et la contestation se termina définitivement à l'avantage des États-Unis. Enfin, le général Jackson agit d'une manière non moins brutale dans l'affaire de la banque des États-Unis, établissement central qui jouissait de divers privilèges, et dont le parti démocratique avait pris ombrage. Le terme du privilège accordé à cette banque étant arrivé, Jackson s'opposa vivement à son renouvellement, et quand ce renouvellement eut néanmoins été voté par le congrès, il y opposa son veto et retira subitement de la banque les fonds du trésor public qu'elle avait en dépôt. Le sénat déclara cette mesure inconstitutionnelle, mais Jackson se contenta de protester, et en effet, le congrès ne tarda pas à entrer dans ses vues. La banque fut supprimée (1836), et il en résulta pour l'Amérique une crise commerciale qui retentit jusqu'en Europe. OTT.

JACO (*voy. PENROQUET*).

JACOB, second fils d'Isaac et jumeau d'Esau, dont le nom signifie en hébreu, *il tient par le talon*, fut ainsi appelé parce qu'en naissant, il tenait le talon de son frère (Gen. xxv, 26). Il eut douze fils qui furent chefs de douze grandes familles, et qui toutes ensemble formèrent un grand peuple. Chacune de ces grandes familles

reçut le nom de tribu. L'histoire de ce patriarche est généralement trop connue pour que nous la rapportions ici dans tous ses détails; nous n'en citerons que les principaux traits. — Rebecca, après une stérilité qui l'affligeait, ayant conçu deux enfants et les sentant s'agiter violemment dans son sein, alla consulter Dieu, qui lui déclara que c'étaient deux nations qui s'agitaient en elle, et que de ses entrailles sortiraient deux peuples, dont l'un deviendrait plus puissant que l'autre. Dieu lui dit aussi que l'aîné serait assujéti au plus jeune. Les circonstances qui accompagnèrent la naissance de Jacob sont en effet un commencement de l'accomplissement de la prophétie, et la vie de ce patriarche en a réalisé la plus grande partie. La critique a fait depuis longtemps justice des attaques ridicules que Voltaire a opposées au récit de la Bible relatif à l'histoire du saint patriarche, et la prétention des exégètes modernes d'Allemagne, qui ne voient dans la plupart des faits contenus dans cette histoire que des mythes semblables à ceux que nous lisons dans les anciens poètes grecs, n'est pas plus fondée; car il ne faut pas oublier que l'interprétation mythique de nos livres saints n'a été inventée que comme un moyen sûr et facile d'éliminer toute explication qui suppose l'existence d'un ordre surnaturel. Ainsi, selon les mythologues, le récit des circonstances qui ont signalé la naissance des deux jumeaux ne serait qu'une fiction imaginée pour expliquer et justifier la préférence que Rebecca n'a cessé d'accorder à Jacob. De même la lutte de Jacob avec l'ange, lutte qui a donné lieu à son second nom d'*Israël*, c'est-à-dire, suivant les Septante et la Vulgate, qui a été fort contre Dieu, n'est tout simplement, aux yeux de De Wette, qu'un simple mythe étymologique. Il faut cependant le reconnaître, cette explication n'est pas du goût de tous les mythologues, car Winer ne la trouve pas suffisamment fondée (*Bibl. realvert.* I, 619, *zweit. Aufg.*). Mais il est un trait de la vie de Jacob qu'il est important de ne point passer sous silence, puisqu'il nous fournit une preuve éclatante de la croyance des anciens Hébreux à l'immortalité de l'âme. Ses enfants, voulant lui faire croire que Joseph avait été dévoré par une bête féroce, lui apportèrent sa tunique qu'ils avaient trempée dans le sang d'un chevreau. « C'est la tunique de mon fils, s'écria-t-il en la voyant; une bête cruelle a dévoré Joseph. Mon affliction ne finira que lorsque j'irai dans le *scheol* (au *infernum*) rejoindre mon fils (Gen. xxxvii, 33, 35). » Disons-le en passant, le mot hébreu *scheol* n'a jamais signifié pour les Hébreux qu'un vaste souterrain où habitaient les âmes des morts.

De là vient que les bébraisants les plus distingués et en même temps les plus hardis, comme Gesenius et Winer, ne lui ont jamais assigné d'autre signification. — Le saint patriarche mourut en Égypte; mais son corps, après avoir été embaumé, fut porté dans la terre de Chanaan et enseveli dans le tombeau de ses pères, par les soins de Joseph. Étant sur le lit de mort, il bénit chacun de ses enfants, et leur prédit ce qui devait leur arriver. A la bénédiction particulière qu'il prononça sur Juda, il ajouta une prédiction qui l'emportait sur toutes les autres par son objet même; il prédit la venue du Messie qui devait soumettre à son empire tous les peuples du monde. En vain les Juifs modernes, et après eux les interprètes rationalistes, s'efforcent-ils de détourner le vrai sens de cette prophétie. La tradition la plus constante et la plus universelle des juifs et des chrétiens n'y a vu que le Messie libérateur, qui a été annoncé successivement par tous les prophètes de l'ancienne loi.

L'abbé GLAIRE.

JACOBI (FRÉDÉRIC-HENRI), philosophe allemand, naquit à Dusseldorf, en 1743, passa une partie de sa jeunesse à Genève, où il connut Voltaire, remplit plusieurs charges dans l'électorat de Cologne, et fut appelé en 1807, à Munich, comme président de l'académie de cette ville, où il mourut en 1819. Son père l'avait destiné au commerce; mais il abandonna bientôt cette carrière pour celle des études, un riche mariage lui permettant d'ailleurs de se consacrer à la philosophie et de recevoir chez lui tous les littérateurs de l'époque. C'est en partie à ces relations qu'on doit attribuer la grande réputation qu'il acquit en Allemagne; car quoiqu'on ne puisse lui contester une originalité vraie et une certaine profondeur de vues, la philosophie ne lui doit en réalité aucune acquisition importante. Admirateur de Spinoza et de Kant, il repoussait également le système de l'un et de l'autre, et, suivant lui, l'homme arrivait à la connaissance des vérités supérieures, non par la raison qui conduisait au fatalisme ou au scepticisme, mais par la foi, c'est-à-dire une foi naturelle, un sentiment instinctif, une sorte de révélation intérieure. Ses principaux ouvrages de Jacobi sont des œuvres critiques. Sa doctrine, qui diffère peu de celle des déistes antérieurs, était d'ailleurs exprimée d'une manière assez vague pour susciter de nombreuses controverses, et il la modifia souvent lui-même sous l'inspiration du moment. Ses œuvres ont été recueillies en 6 vol. in-8°, Leipzig, 1815-1823, auxquels sont joints 2 vol. (1827) de correspondance.

JACOBINS (*Religieux*) (voy. DOMINICAINS).

JACOBINS (voy. CLUB).

JACOBITES. Nom donné aux Eutychiens de la Syrie et des provinces voisines. Ils doivent ce nom à l'un de leurs principaux chefs, Jacques Baradée, moine actif, enthousiaste et intrigant qui, vers le milieu du vi^e siècle, fut choisi pour évêque d'Edesse, avec le titre de métropolitain ou de patriarche, et chargé d'établir des évêques dans les autres villes de l'Orient où la secte, poursuivie depuis quelque temps par l'autorité impériale, s'était considérablement affaiblie. Il remplit cette mission avec un dévouement infatigable, et releva si bien la secte qu'il en fut regardé comme un second fondateur. Quand les Sarrasins eurent envahi les provinces orientales de l'empire, les Jacobites, par leur protection, s'emparèrent des principales églises du patriarcat d'Antioche, où ils se sont maintenus jusqu'à ce jour. Les conquêtes des Latins pendant les Croisades, et les missions qui en furent la suite, contribuèrent à leur faire perdre quelques églises et à diminuer l'influence et le crédit de la secte. Quelques patriarches jacobites manifestèrent en plusieurs circonstances l'intention de se réunir à l'Eglise romaine; cette réunion fut même opérée plusieurs fois, mais elle n'eut pas de suite. Le patriarche eutychien ou jacobite d'Antioche réside à Mardin, à Alep ou en d'autres villes de Syrie. Il remet une partie de ses pouvoirs à un primate d'Orient de qui dépendent les Eglises au delà du Tigre, et qui résidait autrefois à Taures et aujourd'hui dans un monastère près de Mossoube. Les Eutychiens d'Afrique dépendent du patriarche monophysite d'Alexandrie. Les Arméniens, qui ont aussi adopté les erreurs des Monophysites, ont leur patriarche particulier. Les jacobites rejettent le concile de Chalcédoine et font profession de ne reconnaître en J.-C. qu'une seule nature et une seule volonté. Toutefois les expressions dont ils se servent pour expliquer leur doctrine semblent indiquer qu'ils n'admettent pas dans toute sa rigueur le sentiment d'Eutychès, car ils reconnaissent une nature incarnée sans séparation et sans mélange, et qui suppose en J.-C. la permanence et l'union de la nature divine et de la nature humaine. Quelques-uns mêmes se sont réunis aux Nestoriens, et reconnaissent en J.-C. deux personnes. Mais le refus d'admettre le concile de Chalcédoine et de reconnaître expressément deux natures et deux volontés, prouve que les Jacobites n'ont pas abandonné le fond de l'Eutychiisme, et que s'ils ne croient pas la nature humaine complètement absorbée, ils ne la reconnaissent pas non plus dans son intégrité (voy. EUTYCHIANISME). Outre cette hérésie, quelques Jacobites ont enfin adopté l'erreur des Grecs

touchant la procession du Saint-Esprit. Leur discipline est en général conforme à celle de l'Eglise grecque. Ils n'obligent point les prêtres au célibat; ils consacrent avec du pain levé; ils célèbrent l'office en syriaque, et suivent la liturgie qui porte le nom de Saint-Jacques; mais ils en ont plusieurs autres qui portent les noms de Saint-Pierre, de Saint-Jean ou des Douze Apôtres, et dont ils se servent quelquefois. On voit par ces liturgies qu'ils admettent les sept sacrements, la présence réelle, l'invocation des saints, les prières pour les morts, et les autres dogmes catholiques rejetés par les Protestants.

JACOTOT (JEAN-JOSEPH). Inventeur d'une méthode qui a provoqué beaucoup d'enthousiasme et de critique, né en 1770, mort à Paris en 1840. Capitaine d'artillerie avant la Révolution, il professa sous la république le latin, les mathématiques et le droit à Dijon, et fut sous l'empire secrétaire de la guerre. A la seconde restauration, il se retira en Belgique, professa la littérature française à l'université de Louvain, dirigea l'école militaire nationale, et ne revint en France qu'après la révolution de 1830. C'est en 1818 qu'il appela pour la première fois l'attention publique sur la méthode qui porte son nom. Elle est essentiellement analytique, et a pour principe fondamental de faire trouver à l'élève lui-même, et sans l'intervention du maître explicateur, les choses qu'on veut lui enseigner. C'est donc au fond une application de la méthode de Socrate; mais elle diffère de celle du philosophe grec en ce que Jacotot fait d'abord apprendre par cœur à son élève un ouvrage auquel tout sera rapporté dans la suite. Il avait choisi le premier livre du *Télémaque*, et il faisait trouver dans les aventures de Calypso les principes des langues, des sciences et des arts, au moyen de questions et de rapprochements plus ou moins ingénieux.

Cette méthode, quoi qu'en aient dit le maître et les disciples, n'est applicable que dans les études d'analyse, la grammaire, la philosophie, les langues anciennes ou étrangères, les mathématiques, etc.; mais dans ce cas, elle peut rendre de véritables services, pourvu qu'on l'applique avec modération, et non par exclusion, comme le voulait le professeur. Les axiomes dont il aimait à s'appuyer indiquent l'exagération de son système : « Toutes les intelligences sont égales. — On peut enseigner ce qu'on ignore. — Tout est dans tout, » etc. Jacotot a développé ses idées pédagogiques dans quelques livres dont la lecture est très fatigante : *Enseignement univ. et el. Langue maternelle* (1823). *Langue étrangère* (1829). *Mathématiques. Musique*; 4 vol. in-8.

JACQUART (JOSEPH-MARIE), né à Lyon le 7 juillet 1752, d'un père simple ouvrier tisseur, reçut à peine les éléments de l'instruction la plus élémentaire. Dès l'âge de douze ans il fut mis au travail, d'abord chez un relieur, puis chez un fondeur de caractères. Dans ces deux professions il montra beaucoup d'intelligence pour la mécanique, et inventa même plusieurs outils. Plus tard, il rejoignit son père, dont il prit l'état, et après la mort de celui-ci, il travailla pour son compte, mais sans succès. Constamment possédé du génie de l'invention, il ne pouvait se livrer à aucun travail productif, et dut se réduire à l'état de manœuvre. En 1790, il se prononça pour les idées de rénovation sociale, ce qui ne l'empêcha pas de se ranger parmi les défenseurs de Lyon en 1793. Pour échapper à la terreur qui suivit la prise de cette ville, il dut s'engager, mais il rentra ensuite dans la vie civile. Dès 1790 il avait pensé à supprimer les lacs du métier à la tire, et en 1801 il avait construit un premier modèle qui, à l'exposition de l'industrie, lui valut une médaille de bronze, et pour lequel il obtint, en décembre 1801, un brevet d'invention de dix ans. Placé au Conservatoire des Arts-et-Métiers, Jacquart y monta et mit en état de marcher une machine très ingénieuse, mais trop compliquée, et d'une puissance bornée, que Vaucanson avait construite pour satisfaire aux données que l'ouvrier lyonnais remplit beaucoup mieux. Dans l'intervalle de 1801 à 1804, où Jacquart fut rappelé à Lyon, il inventa une machine à faire le filet qui, en 1804, obtint une grande médaille d'or de la Société d'encouragement, des métiers à faire des rubans, et continua ses travaux au Conservatoire. Alors il s'occupa de faire adopter ses deux inventions, et vit enfin son procédé acheté par la ville de Lyon moyennant une reute viagère de 3,000 fr. et une prime de 50 fr. par chaque métier qui serait construit suivant sa méthode. Napoléon, en signant à Berlin, le 27 octobre 1806, le décret approuvant de ce traité, comprit sans doute l'importance de la découverte, car il ne put s'empêcher de dire : « En voilà un qui se contente de peu. » En 1812, il y avait déjà dix-huit mille de ces métiers à Lyon.

Jacquart, ainsi que la plupart des inventeurs, fut en butte aux outrages et même aux violences brutales. Loin d'augmenter la main d'œuvre en divisant le travail, il la diminuait pour l'instant, en donnant au tisserand un métier plus parfait et plus facile. Les ouvriers s'effrayèrent donc, et ils gâtèrent des étoffes, brûlèrent des métiers ; peu s'en fallut qu'ils ne jetassent au Rhône celui qui illustrait leur profession et allait même augmenter indirectement la masse

d'ouvrage. Cependant, l'homme ainsi méconnu, refusait les offres les plus brillantes de l'Angleterre pour ne pas quitter sa ville natale. Jacquart mourut le 7 août 1834, à Oullins. La ville de Lyon fit exécuter son portrait en pied, et plus tard, le 16 août 1840, une statue en marbre lui fut élevée.

EM. LEFÈVRE.

JACQUART (*Métier à la*). Mécanisme qui a gardé le nom de son inventeur et a été appliqué aux métiers de basse lisse, pour le tissage des étoffes façonnées. Il est peu coûteux relativement, et peut être adapté à tous les métiers. Il a pour but, au moyen d'un mouvement pour ainsi dire mécanique de l'ouvrier, et avec très peu de fatigue, de forcer chacun des fils de la chaîne à lever ou à rester en place, suivant que l'exige l'exécution des dessins les plus compliqués. Avant Jacquart, lorsque le nombre des lisses qui rendent solitaires plusieurs fils de chaîne, était un peu considérable, il devenait impossible au tisserand de les mouvoir à lui seul, et il fallait recourir au métier dit à la tire, dans lequel un ouvrier spécial soulevait, en les tirant suivant l'ordre qui lui était indiqué, les lacs ou cordes attachés aux lisses. Ce travail, outre qu'il exigeait un ouvrier en plus, était extrêmement pénible pour le tireur de lacs, obligé à une attention continuelle.

Le lisage étant fait et le métier armé comme à l'ordinaire, un bâtis carré est fixé à demeure au dessus du métier, dont il a la largeur. Ce bâtis est placé verticalement et dans le sens de la trame, de manière à être parallèle aux mailloins dans lesquels sont passés les fils de la chaîne. Chaque pièce latérale et verticale de ce bâtis est double, de manière à former une coulisse dans laquelle on pourra, au moyen d'un levier, faire lever et baisser un cadre mobile, dont la pièce principale est une traverse horizontale, aux deux extrémités de laquelle sont deux tiges verticales, continuées par des cordes qui tiennent suspendue la lisse générale ; l'ouvrier, en pressant une pédale, élève l'ensemble des lisses et par suite des fils de la chaîne. Il n'y a jusqu'ici rien qu'un métier ordinaire n'eût pu également exécuter ; mais la rigidité du cadre mobile que nous venons de décrire était indispensable pour commander le jeu du système qui va faire le choix dans les fils de chaîne, suivant que pour l'exécution du dessin ils devront être levés ou laissés immobiles. Devant le bâtis fixe, est placé un châssis parallèle, mobile et plus large, suspendu par sa partie supérieure sur deux tourillons de manière à pouvoir exécuter un mouvement oscillatoire. Ce châssis porte dans son milieu un montant vertical, et, à sa partie inférieure, un prisme horizontal à quatre pans,

dont les deux extrémités, formées par des tourillons, sont engagées dans les deux montants latéraux. A son extrémité droite, le prisme est terminé par une lanterne à quatre fuseaux, qui reçoit la pression d'une pièce de bois surmontée d'une tige verticale poussée par un ressort à boudin, ce qui fait que les faces planes de la lanterne, et par conséquent du prisme, sont toujours amenées par cette pression à être exactement, les unes parallèles et les autres perpendiculaires au plan du châssis oscillant.

Voyons maintenant comment on agira sur la chaîne. — Les lisses qui doivent marcher ensemble, sont supportées par une corde ou arcade commune. Cette arcade est attachée à l'anse inférieure d'un crochet ou aiguille verticale, dont l'anse supérieure, assez ouverte, pose sur une lame inclinée. L'inclinaison de la lame et l'ouverture de l'anse sont telles qu'un effort très léger sur la tige du crochet, pour éloigner sa partie supérieure de la ligne verticale, suffit à la faire échapper de dessus la lame. Il y a autant d'aiguilles verticales et de lames qu'il est nécessaire. Les lames forment un ensemble attaché au cadre mobile et qui se lève avec lui; cet ensemble s'appelle *griffe*. — Il est facile de voir que si on pouvait faire échapper à volonté le crochet supérieur des aiguilles verticales ou de plusieurs d'entre elles, de dessus les lames de la griffe, les fils de chaîne auxquels elles correspondent, n'obéiraient pas au mouvement ascensionnel imprimé par le tisserand. C'est le problème qu'a résolu Jacquart. La tige de chaque aiguille verticale est passée dans l'œil d'une aiguille horizontale dont les deux extrémités sont posées dans des étuis qui lui permettent de glisser en avant et en arrière. Un de ces étuis contient un ressort à boudin qui pousse l'aiguille en maintenant le crochet sur la lame de la griffe. L'autre étui est très court et laisse saillir une partie de l'aiguille. Chacune des faces du prisme à quatre pans disposé à l'extrémité inférieure du châssis oscillant, peut être amenée successivement contre le plan vertical formé par l'ensemble des étuis ou trous contenant et dirigeant les extrémités saillantes. Chaque face du prisme est percée d'un nombre de trous égaux et correspondant exactement à ceux de l'ensemble des étuis. Ces trous du prisme étant amenés devant la partie saillante des aiguilles, ne modifient en rien l'action au moyen de laquelle la griffe soulèverait toutes les lisses; mais si un certain nombre d'entre eux pouvait être fermé à volonté, il est clair que lors de l'application d'une surface du prisme sur celle de l'étui, les aiguilles correspondantes aux trous fermés seraient repoussées malgré leur ressort à boudin,

et que dans leur mouvement elles entraîneraient les crochets qu'elles commandent et les dégageraient de dessus les lames de la griffe; ce qui ferait que l'ensemble des fils de la chaîne rattachés à ces crochets ne serait pas soulevé. Cet effet est obtenu d'une manière ingénieuse. — Sur le prisme, on engage une sorte de toile sans fin, composée de cartons assemblés l'un à l'autre, et égaux chacun à chaque face du prisme. Chaque carton porte à chacune de ses extrémités une ouverture ou fenêtre dans laquelle entrera une dent saillante placée aux extrémités correspondantes du prisme. Cette disposition fixe en même temps le carton à la place qu'il doit occuper, et l'oblige à suivre le prisme dans son mouvement de rotation, de sorte que l'ensemble des cartons ainsi entraînés offre successivement chacune de ses pièces à la même face du prisme. Il suffit donc que chaque carton soit percé de trous correspondant exactement à quelques uns seulement de ceux du prisme et par conséquent de l'étui des aiguilles, en nombre et dans une position que l'on peut varier à volonté, pour que toutes les aiguilles en face desquelles il n'aura pas été percé de trous, soient dégagées.

Établissons maintenant une dépendance entre la marche du cadre mobile, le mouvement oscillatoire du châssis, la rotation du prisme, et nous aurons l'intelligence entière du métier. Si la principale traverse du cadre mobile portait un galet saillant et tellement disposé qu'an fur et à mesure de son élévation, il roulât contre le montant central du châssis oscillant, et si la face inférieure de ce montant faisait avec la verticale un angle tel que, dans sa marche ascendante, le galet fût forcé d'éloigner le montant, on écarterait le prisme quadrangulaire de la surface de la boîte à étuis, par le même mouvement qui produirait l'élévation de la grille, des aiguilles à crochet, des lisses et des fils de chaîne. Si en même temps un crochet, attaché au bâtis fixe, saisissait un des fuseaux de la lanterne, cette lanterne serait contrainte de tourner par le fait seul du mouvement oscillatoire qui, lui étant imprimé, l'éloignerait du point d'attache du crochet. Il arriverait donc que, par la seule pression sur la pédale, les fils de chaîne non échappés de leurs lames, seraient soulevés, et que la boîte à étuis étant débarrassée du contact du prisme, toutes les aiguilles horizontales, poussées par leurs ressorts, ramèneraient les aiguilles verticales sur les lames de la griffe, et que le prisme, forcé, en s'écartant, de tourner sur lui-même d'un quart de tour, ferait circuler les cartons et amènerait le suivant à la place que venait d'occuper le précédent. La pièce de bois ou presse appuyant sur le prisme, serait

soulignée par l'effort même de la rotation, et, cet effort cessant, elle retomberait de son poids augmenté de la force de son ressort, pour assurer la position du prisme. — Cette description, qui rend plus facile l'intelligence de la commande générale du métier, ne diffère qu'en un seul point de sa construction ordinaire. L'inclinaison que nous avions demandée à la face interne du montant moyen du châssis oscillatoire, n'est pas placée là. Ce montant est, au contraire, une pièce de bois régulièrement prismatique; mais on ajuste à sa face extérieure une pièce en fer, courbée de manière à produire, dans la limite nécessaire, l'effet voulu. Cette disposition offre plusieurs avantages, — entre autres celui de fournir à l'action du galet deux branches formant anse et combinées de telle façon qu'après avoir, pendant sa période ascensionnelle, fait effort sur la tige principale et extérieure pour écarter le châssis, le galet agisse, en descendant, sur la partie intérieure qui forme crochet, pour ramener et maintenir ce châssis contre la boîte à étuis. Ajoutons qu'au lieu d'un seul crochet pour déterminer la rotation du prisme, il y en a deux : l'un destiné à produire l'avancement des cartons et qui atteint les fuseaux de la lanterne par dessus; l'autre placé par dessous et destiné à les faire rétrograder lorsqu'il faut défaire une partie du tissage par suite d'erreur. Ces deux crochets sont réunis par une seule corde qui tient leur tête à distance suffisante pour que l'inférieur soit ordinairement écarté de la lanterne par son propre poids, et que l'ouvrier, en tirant cette corde, qui est enveloppée sur une poulie, puisse, d'un seul mouvement, soulever le crochet supérieur et faire engrener l'inférieur.

En résumé, le métier étant monté, comme à l'ordinaire, avec des plombs qui ramènent toujours les lisses en bas; le lisage étant fait et porte sur les cartons de manière à ce que les trous y soient percés pour toutes les aiguilles correspondantes aux lisses qui devront être levées à chaque duite ou coup de navette; ces cartons étant attachés les uns aux autres en façon de toile sans fin, passés sur le prisme tournant, et le premier carton étant ajusté dans les dents du prisme et placé contre la boîte à aiguille, on comprend que les pleins du carton repoussent toutes les aiguilles horizontales, dégagent les crochets de toutes les lisses que le dessin exige ne pas être levées. A ce moment, si le tisseraud appuie sur la pédale, le cadre mobile et une partie des fils de chaîne seront soulevés, et il n'y aura qu'à lancer la duite, trame et couleurs, et à frapper comme à un métier simple. Le mouvement du cadre mobile a déterminé celui du châssis

oscillant, ce qui a fait que le carton s'est éloigné, et il a été permis aux aiguilles écartées de la griffe de s'y replacer. En même temps, la lanterne du prisme, dont un fuseau était engagé dans le crochet fixe, a dû tourner sur elle-même pour laisser exécuter le temps d'oscillation, et ce tour a amené un autre carton. L'ouvrier cessant de presser la pédale, tout le système retombe par son propre poids; le nouveau carton dégage de nouvelles aiguilles, et une nouvelle pression ne fait lever que les fils de chaîne déterminés par le lisage. On voit que rien n'est plus simple pour le tisseraud.

Cette simplicité de travail diminuant énormément les chances d'erreur, le mécanisme s'applique aux dessins les plus compliqués, et il est même permis de croire que le nombre des applications qu'il est possible d'en faire, n'est pas encore épuisé. — On a apporté un certain nombre de modifications au métier tel que Jacquart l'avait établi, mais quelle que soit ou que puisse devenir l'importance de ces modifications, elles n'ont apporté aucune atteinte au principe et ne portent que sur des économies, désirables sans doute, mais qui n'étaient pas indispensables. Ainsi on a fait les aiguilles verticales en bois; on a tenté de remplacer les cartons par des papiers forts ou des toiles métalliques; on a essayé de mieux assurer l'action des ressorts des boîtes; mais l'invention de Jacquart n'en reste pas moins un des plus beaux monuments de l'industrie. E. L.

JACQUERIE. Nom d'une insurrection de paysans qui eut lieu pendant la captivité du roi Jean et sous la régence du dauphin Charles, son fils, en 1358. Les historiens diffèrent sur l'origine de ce nom : les uns disent que c'est seulement une dérivation du mot Jacques bonhomme habituellement employé alors pour désigner les habitants des campagnes; d'autres supposent qu'il vient tout simplement de l'armure qu'ils portaient et qu'on appelait jaque; d'autres enfin veulent qu'il ne fut qu'une modification du nom de leur premier chef, qui, assurément, s'appelait Jacques Bonhomme ou Bonshoms. La première version paraît la seule probable. Quoi qu'il en soit, le mot jacquerie est resté le terme générique par lequel on désigne les insurrections des campagnes, dont la vengeance et la destruction sont les seuls buts, la misère et le désespoir les seuls mobiles. Tel fut en effet le caractère de celle que nous sommes ici chargés de raconter. Mais il s'y mêla le sentiment politique qui, en France, si rarement, si ce n'est jamais, manqué dans les événements de ce genre. Pour en comprendre le motif, il suffit de se rappeler l'état de la France en 1358. Le pays ruiné dans les années précédentes par les ra-

vages des Anglais, ruiné par la bataille de Poitiers, et encore plus par les longues conséquences de ce désastre, qui consistaient en rançons et impôts de toutes sortes, était livré aux parcours de bandes de soldats, ou plutôt de brigands, et aux intrigues et aux violences d'une noblesse pour laquelle les malheurs de la patrie étaient un prétexte d'agrandissement. Tout le monde sentait l'impuissance du gouvernement : les états-généraux n'avaient rien pu réparer ; les communes s'agitaient pour trouver une voie de salut ; le roi de Navarre se mêlait à tout et troublait tout pour y trouver l'objet de son ambition ; le dauphin, errant de ville en ville, cherchait des soldats et de l'argent. Paris était révolté. Enfin, la France tourmentée doutait de ses vieilles institutions ; elle n'avait plus confiance dans le courage de sa noblesse, ni dans la vertu de ses magistrats ; elle ne voulait plus de ce qui était, mais ne savait à quelle espérance confier son avenir. Ce fut au milieu de cette anarchie que, dans un village des environs de Beauvais, un jour de dimanche, quelques paysans, s'entretenant des désastres publics et s'exaltant au sentiment de leurs misères, jugèrent tout d'un coup que tout le malheur venait de la noblesse, et passant immédiatement à l'exécution, se firent des armes de leurs outils de travail, et mirent à sac la seigneurie du bourg. Leur exemple fut imité. Le cri : *Abolir la noblesse*, fut le signal d'un incendie qui envahit tous les environs, c'est-à-dire le Beauvoisis, puis toute la Picardie, l'Artois, le pays de Laon, la Brie, et atteignit enfin jusqu'aux bords de la Seine et de l'Oise. Cette nouvelle guerre sociale menaçait d'envahir toute la France. Elle fut d'ailleurs, de part et d'autre, impitoyable et cruelle. Il faut rabattre sans doute beaucoup des excès que les écrivains contemporains ont attribués aux Jacques. Il y a des horreurs auxquelles répugne la nature humaine, et surtout que n'admet pas l'espèce de rage dont ils étaient animés. La noblesse se sentit menacée tout entière ; elle anglaise, française, navarraise ou flamande, à quelque parti qu'elle appartenait, quelle que fût la bannière qu'elle suivait, elle n'en eut plus momentanément qu'une seule : ce fut celle qui la conduisait contre les rebelles. Le danger avait été immense ; mais cet accord y mit rapidement un terme. Les nobles avaient sur leurs adversaires l'avantage des armes, l'habitude du combat et une certaine discipline ; ils avaient affaire à des bandes éparées, désordonnées, mal armées, mal conduites. Cependant on eut quelques actions qui eurent dans ce temps un certain éclat. Un grand corps de Jacques réunis près de Clermont

en Picardie, fut battu par le roi de Navarre ; trois mille restèrent sur le champ de bataille. Guillaume Caillet, un de leurs principaux chefs, fut exécuté après le combat. Une autre bande, très considérable, s'approcha de Paris ; là elle fut rejointe par des recrues nombreuses qui sortirent de cette ville. Ainsi renforcée et forte de douze mille hommes, elle se porta sur Meaux, qui appartenait alors au dauphin, et où se trouvait la duchesse de Normandie, sa femme, le duc d'Orléans, avec toute leur cour et une multitude de dames nobles qui s'y étaient réfugiées. Les portes de Meaux furent ouvertes par une insurrection du petit peuple. Mais le comte de Foix et le capitaine de Buch, qui se trouvaient aux environs, accoururent au secours, quoique le dernier fût du parti anglais. Ils attaquèrent les paysans dans la partie qu'on appelle le Marché, et en firent un étrange carnage. Il en resta, dit-on, sept mille sur place, et il y en eut en outre un grand nombre de noyés dans la Marne. Jusque-là le comte de Foix et le capitaine de Buch n'avaient peut-être que dépassé les droits de la victoire, mais il nous reste un épisode pour terminer et pour donner une idée des deux partis. Les deux chefs, après avoir poursuivi les Jacques à outrance, revinrent sur la ville, y mirent le feu et en firent passer au fil de l'épée la population bourgeoise. Ce ne fut pas, au reste le seul point où ces deux chefs, séparés ou unis, se distinguèrent dans cette guerre d'extermination. Ils poursuivirent leur premier succès sans pitié et sans cesse. De son côté, le dauphin envoya les premières troupes qu'il réunissait, à Rouen, contre les Jacques, et son armée croissait rapidement en peu de temps, la guerre qu'il leur fit devint aussi une guerre d'extermination ; de ce côté, on en tua, dit-on, vingt mille. En outre, comme nous l'avons annoncé, la noblesse ne fut pas surprise partout. Il n'en fut ainsi que les premiers jours ; elle courut en général s'assembler autour de ses suzerains ; elle forma, en divers lieux, des compagnies plus ou moins nombreuses qui tombèrent sur les débris de ces grandes défaites, et ne leur permirent pas de se rallier. Le sire de Coucy se distingua particulièrement dans cette circonstance. Il fit, assurément, une horrible boucherie des Jacques sur ses terres. Malheureusement beaucoup d'innocents furent confondus avec les coupables ; et quelques unes de ces bandes de gentilshommes essayèrent même de s'emparer de quelques villes qui n'étaient pour rien dans l'affaire, et de s'y indemniser de leurs pertes. Ainsi, l'une d'elles essaya de surprendre la ville de Senlis, qui fut sauvée par le courage des bourgeois. Néanmoins, par le concours de toutes ces grandes et petites

armées agissant partout avec une vigueur et une furie égales à celles de leurs ennemis, la Jacquerie fut anéantie en quelques mois. Les Jacques qui échappèrent ne rentrèrent point dans leurs villages; ils se réfugièrent dans les armées, et fournirent des recrues à d'autres bandes qui devinrent fameuses plus tard, sous le nom de *Grandes compagnies*. BUCHEZ.

JACQUES-LE-MAJEUR, (SAINT-), un des douze apôtres, fils de Zébedée et frère de saint Jean l'évangéliste, s'occupait de la pêche et raccommodait ses filets près de Bethsaïde, sa patrie, lorsqu'il fut appelé avec son frère à suivre J.-C. Il fut, avec saint Jean et saint Pierre, témoin de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor, et accompagna J.-C., la veille de sa passion, dans le Jardin des Oliviers. Mais l'ayant vu saisir, il s'éloigna de Jérusalem et se retira dans la Galilée. Il revint ensuite à Jérusalem, où il se trouvait avec les autres apôtres le jour de la Pentecôte. On ne sait pas précisément à quels peuples il a prêché l'Evangile, ni s'il sortit de la Judée. On croit en Espagne qu'il vint prêcher l'Evangile dans ce royaume; mais cette tradition, qui ne paraît pas remonter au delà du viii^e siècle, n'a point de fondement authentique, et se trouve d'ailleurs en opposition avec le témoignage du pape Innocent I^{er}, qui assure que toutes les églises de ce royaume ont été fondées par saint Pierre ou par ses successeurs. Quoi qu'il en soit, il revint en Judée, où son zèle excita la haine des Juifs, qui le dénoncèrent à Herode-Agrippa, et ce prince, pour leur plaire, lui fit trancher la tête. Saint Jacques est le premier apôtre qui reçut la couronne du martyre. Son corps fut enterré à Jérusalem; mais on prétend que ses disciples, quelque temps après, le portèrent en Espagne, à Yrie, où il fut découvert miraculeusement l'an 800, sous le règne d'Alphonse le Chaste, et transporté dans une ville voisine, qui a reçu le nom de Compostelle, abrégé de *Giacomo Postolo*. Les Bollandistes ont rassemblé un grand nombre de témoignages pour confirmer cette tradition de l'Eglise d'Espagne sur la découverte des reliques de saint Jacques (*Act. Sanct.*, tom. VI, *Jul.*). Cependant quelques auteurs (Tillemont, tom. I^{er}) ne seraient pas éloignés de croire qu'il y a eu en Galice un autre saint Jacques, martyr également, dont on aura confondu les reliques avec celles de l'apôtre.

JACQUES-LE-MINEUR (SAINT-), un des douze apôtres et frère de saint Jude, était fils de Cleophas, nommé aussi Alphée, et de Marie, sœur ou cousine de la Sainte-Vierge. De là vient qu'il est appelé dans l'Ecriture-Sainte le frère du Seigneur, c'est-à-dire son parent. Il

fut aussi surnommé le Juste à cause de ses vertus. J.-C. lui apparut en particulier après la résurrection, et, peu de temps après l'Ascension, il fut institué par les apôtres évêque de Jérusalem. Il gouverna cette Eglise pendant vingt-neuf ans. Ce fut en cette qualité qu'il parla le premier après saint Pierre dans le concile de Jérusalem, sur la question des observances légales. Son discours est rapporté dans les actes des apôtres. Il joignait à une pureté angélique une ferveur et une austérité incomparables. Il ne buvait ni vin ni liqueur qui pût enivrer, ne se nourrissait que de pain ou de légumes, et priait sans interruption, presque toujours prosterné contre terre. Comme sa vertu le faisait généralement respecter du peuple, le grand-prêtre Ananus et le sanhédrin, voulant le faire périr et n'osant prendre sur eux seuls l'odieuse de sa condamnation, trouvèrent le moyen de soulever contre lui les Juifs venus à Jérusalem pour la fête de Pâques. Hegesippe, ancien historien ecclésiastique cité par Eusèbe, rapporte qu'on le fit comparaitre sur les degrés du temple pour l'interroger, en présence de la foule, sur la doctrine de J.-C., et que le saint apôtre ayant confessé sa foi avec courage, les pharisiens s'écrièrent qu'il était digne de mort. Plusieurs coururent aussitôt sur les degrés du temple, et se jetant sur l'apôtre, ils le précipitèrent en bas. Comme il ne mourut pas de sa chute, on s'écria qu'il fallait le lapider, et la foule se mit à lui jeter des pierres. Enfin, un foulon achève de l'assommer à coups de maillet. L'historien Josèphe témoigne que tous les gens de bien dans la ville furent indignés de cette exécution. On a de l'apôtre saint Jacques une épître adressée aux douze tribus dispersées, c'est-à-dire aux Juifs convertis et répandus parmi les nations; ce qui fait qu'on la nomme *catholique* ou *universelle*, comme n'étant point adressée à une Eglise en particulier. Elle a principalement pour objet d'établir la nécessité des bonnes œuvres, que quelques uns semblaient regarder comme inutiles. C'est pourquoi les hérétiques de ces derniers temps, qui ont renouvelé cette erreur en prétendant que la foi nous sauve indépendamment des œuvres, ont rejeté cette épître, dont les plus savants toutefois n'ont pu s'empêcher de reconnaître l'authenticité. Car si quelques doutes se sont élevés à cet égard dans les premiers siècles, il n'en est pas moins vrai que cette épître était reçue dans la plupart des Eglises; qu'elle a été reconnue et citée comme faisant partie de l'Ecriture-Sainte, et sous le nom de saint Jacques par les pères les plus érudits, entre autres par Origène, et que dès le iv^e siècle elle avait acquis une autorité

universelle et incontestable. — Il y a aussi une liturgie qui porte le nom de saint Jacques, et qui est en usage dans les églises du patriarcat d'Antioche (roy. LITURGIE). Il est certain que c'est, au moins pour le fond, l'ancienne liturgie de l'Eglise de Jérusalem; mais comme elle n'a pas été mise d'abord par écrit, et qu'on y a fait successivement quelques modifications, on ne saurait la regarder, au moins dans sa forme actuelle, comme l'œuvre de saint Jacques.

JACQUES (SAINT), évêque de Nisibe, sa ville natale, assista au concile de Nicée, et se distingua par son éloquence et son instruction. Il est surtout célèbre par le zèle et la élarité sans bornes dont il fit preuve en 338, et en 350 pendant le siège de Nisibe par les Perses. Il nous reste de ce saint personnage dix-huit discours où il traite de différents points de théologie, de morale et de discipline. Ces discours ont été imprimés à Rome, 1730, in-fol., en arménien, et en latin, par Nicolas Antonelli, qui y a joint des notes et une savante dissertation *De auctis*. On trouve aussi quelques lettres de saint Jacques dans la bibliothèque orientale d'Assémani.

JACQUES. Plusieurs rois d'Angleterre, d'Aragon, d'Ecosse, de Majorque, de Sicile, ont porté ce nom.

Angleterre. — **JACQUES I^{er}** (roy. **JACQUES VI** d'Ecosse).

JACQUES II, le dernier des Stuarts qui ait occupé le trône d'Angleterre, second fils de Charles I^{er}, naquit le 3 novembre 1623. Sa vie ne fut qu'un long malheur, mêlé de beaucoup de maladresses. Réfugié en Hollande après la révolution qui fit monter son père sur l'échafaud, il donna des preuves de courage et d'habileté militaire en servant sous Turenne, don Juan d'Autriche et le grand Condé. D'un autre côté, la vie aventureuse et errante qu'il fut contraint d'embrasser, ne le façonna ni à la grâce des rapports sociaux, ni à la souplesse des concessions que la politique exige dans les temps de troubles. De bonne heure il effraya la nation anglaise, qui formait l'avant-garde du protestantisme armé, par ses opinions favorables au pouvoir absolu, et par le grand attachement qu'il professait pour le catholicisme. Quand il monta sur le trône, en 1685, tout était armé contre lui : au lieu d'adoucir les esprits, il les mita et les révolta. Son mariage avec Marie-Éléonore d'Este, sa confiance dans le jésuite Peters, ses dogmes politiques, qu'il ne prenait pas soin de dissimuler, toutes ses mesures, même généreuses, tendant, les unes à la destruction du régime parlementaire, les autres à l'affranchissement des catholiques romains tenus en esclavage par les protestants,

concoururent à le renverser. L'Angleterre, non seulement depuis Cromwell, mais depuis Wilelef, s'était enivree de fureur contre la suprématie catholique; aller contre cette rage universelle, c'était lutter contre les flots de la mer. Ou vit Montmouth, fils naturel de Charles I^{er}, prendre les armes et réclamer la couronne protestante; puis le comte d'Argyle le vouloir ressusciter la république de Cromwell. Le roi, devenu furieux à son tour, étouffa les deux révoltes dans le sang. Dès lors ce fut une guerre à mort entre le roi et son peuple. Les prédicateurs exhortèrent les troupes à la révolte, les évêques les soutinrent; on fit fonder les premiers, on emprisonna les seconds. Vains efforts. L'injuste courroux populaire s'aggrava d'avantage d'année en année, et chaque droit rendu aux catholiques persécutés devenait un grief contre le monarque. Lorsque la reine accoucha d'un enfant mâle, qui plus tard fut le chevalier de Saint-Georges, les esprits étaient tellement prédisposés que personne ne voulut croire à la réalité de l'accouchement; le conte d'un enfant apporté dans une bassinoire a été enregistré par de graves historiens.

L'Angleterre protestante, ennemie de Louis XIV, avide d'indépendance, appelait à grands cris un roi qui fût le symbole vivant de ses coleres, de ses rancunes, de ses desirs et de ses ambitions. Cet homme existait; c'était le fils des Nassau, le fameux Guillaume d'Orange, gendre de Jacques II, un autre Guillaume-le-Taciturne, profondément habile, sans doute, mais dont l'habileté était bien servie par les événements. Guillaume n'avait pas conspiré contre son beau-père; la conspiration était venue à lui, et s'était groupée autour de lui. C'était lui seul qui représentait toute la situation. Il y avait longtemps que de secrètes intelligences avaient rapproché du stathouder hollandais les chefs de la cour, les tories, les whigs, les évêques; il y avait longtemps que la masse même de la nation fixait sur lui ses regards et son espérance. Ainsi s'explique la bizarre conquête de Guillaume III, qui débarque à Torbay, marche sur Londres et s'en empare sans coup férir. Il faut ajouter que dans cette crise de sa destinée, Jacques II montra peu d'intelligence des événements et s'abandonna lui-même. Il s'embarqua presque seul sur la Tamise, fut ramené à Londres par une erreur, renvoyé à Rochester par Guillaume, et partit de la pour la France, où Louis XIV lui offrit une hospitalité aussi généreuse que politique. Quatre mois après, aidé par Louis XIV, il fit une tentative inutile sur l'Irlande, la bataille de la Boyne, où Guillaume fut blessé, Schomberg tué, et Jacques vaincu, décida une

première fois la question. Louis XIV ne se déconçait pas. Il arma une seconde flotte, où Jacques alla servir en personne. Elle fut également battue à la Hogue. Plus tard, en 1696, Louis XIV rassembla un nouveau corps de troupes entre Dunkerque et Calais. Il s'agissait d'enlever ou d'assassiner l'usurpateur; Jacques rejeta cette proposition, comme il repoussa plus tard la couronne de Pologne, que le roi de France voulait pour lui. Quand il fut question d'obtenir de Guillaume III, au traité de Ryswick, la reconnaissance du prince de Galles pour héritier du trône, Jacques se refusa avec la même noblesse « à légitimer ainsi l'usurpation. » Il mourut à Saint-Germain, le 16 septembre 1701, triste exemple de l'impuissance profonde des hommes contre le cours des événements, la tempête des caractères nationaux, et ce mouvement général du monde qui érase les volontés et se joue de la politique. PH. CHARLES.

Aragon. — JACQUES ou JAYME I^{er}, surnommé le *Conquérant*, était fils de Pierre II. Il parvint au trône en 1213, sous la tutelle de Guillaume de Mourdan, grand maître de l'ordre des Templiers, dirigea une expédition contre les Barbares, enleva Majorque aux Maures et réunit cette île au royaume d'Aragon. Il aurait pu joindre encore la Navarre à ses états, car Sanche IV, roi de ce pays, l'avait désigné pour lui succéder; mais Jacques renouça à ce royaume en faveur de Thibaut, comte de Champagne. Il mourut à Xativa, le 25 juillet 1276, à l'âge de 70 ans. Il avait eu plusieurs querelles avec les papes. Il laissa deux fils, Pierre III, qui régna après lui sur l'Aragon, et Jacques I^{er} qui fut roi de Majorque.

JACQUES II. Petit-fils du précédent et deuxième fils de Pierre III. Son père, qui avait enlevé la Sicile aux princes de la maison d'Anjou, lui laissa en mourant (1285) ce nouveau royaume. Jacques se trouvait alors à Palerme avec sa mère, la reine Constance. Le pape l'excommunia; les Napolitains, soutenus par les Français, firent une descente entre Catane et Syracuse; le vaillant Loria vainquit la flotte ennemie, et Jacques profita de cette victoire pour envahir lui-même l'Italie. Il allait s'emparer de Gaëte, lorsque l'Angleterre proposa sa médiation et rétablit la paix. Le pape, qui n'avait pas été consulté dans l'arrangement conclu entre les parties belligérantes, déclara nul le traité et excommunia de nouveau Jacques II et les princes d'Aragon. La guerre allait éclater encore, lorsque Alphonse, roi d'Aragon, frère aîné de Jacques, vint à mourir. Ce dernier, se trouvant appelé à recueillir la succession d'Alphonse, laissa le gouvernement de la Sicile à son frère Frédéric

(1294). Mais en 1295, il épousa une fille de Charles II, roi de Naples, et céda la Sicile à ce monarque qui lui donnait comme indemnité la Corse, la Sardaigne et 125,000 marcs d'argent. Les Siciliens ne souscrivirent pas à cet arrangement. Ils élevèrent sur le trône (1296) Frédéric, qui, malgré les efforts réunis de Jacques, des Napolitains et des Français, parvint à conserver sa couronne. Jacques II eut plusieurs autres guerres à soutenir. En l'année 1319, il dirigea une expédition contre les Maures de Grenade, et en l'année 1321, il combattit les Pisans. Il confirma les privilèges des Aragonais dans les Cortès de Saragosse (1325), et mourut à Barcelone, le 2 novembre 1327, laissant le trône à Alphonse IV, son fils.

Ecosse. — JACQUES I^{er}, né en 1391, mort le 20 décembre 1437, appartenait à la maison des Stuarts et était fils de Robert III. Quoique son père fût mort en 1406, Jacques ne parvint au trône qu'en 1423. Pendant dix-huit ans il resta prisonnier du roi d'Angleterre. Telles étaient à cette époque les luttes entre les seigneurs et le roi, que Robert III avait eu devoir soustraire son fils aux embûches du duc d'Albany, en l'envoyant en France sous la conduite du duc d'Orkney; c'est en traversant l'Angleterre que ce prince fut saisi par Henri IV, et enfermé dans la tour de Londres, où il reçut une éducation brillante. Pendant ce temps Robert mourait, et la régence était la proie de son frère, le duc d'Albany; puis elle passait aux mains de son fils Murdoch. Les nobles, représentés par ces deux chefs dans l'administration du royaume, usaient hardiment d'un pouvoir tyrannique. Aussi le peuple salua-t-il avec joie le retour de Jacques. Celui-ci avait consenti à épouser Jeanne, fille du comte de Sommerset, à payer une rançon de 100,000 marcs d'argent, et avait quitté Londres. Des son arrivée, le roi n'hésita pas à faire justice du passé; il assambla le parlement, fait interdire aux barons les associations désormais déclarées criminelles; on arrêta Murdoch et ses enfants, les comtes de Douglas, d'Angus, de Lennox et vingt autres seigneurs. Murdoch, ses enfants et Lennox payèrent de leur tête les crimes de l'aristocratie. Jacques marcha ensuite avec une armée sur le Highland, fit arrêter quarante chefs et trancher la tête aux plus indisciplinables. Le roi triomphait donc, et avec lui les intérêts mêmes de la nation. Mais, dans la seconde lutte qu'il soutint contre l'aristocratie, un jour d'hésitation devait le perdre. Les seigneurs s'étaient de nouveau révoltés; ils avaient pour chef Robert Graham, le comte d'Arhol et son fils Robert Stewart. La reine vint trouver son mari

et lui annonça qu'un grand danger menaçait sa vie. Jacques, mal conseillé par une défiance extrême, licencia ses barons et leurs vassaux, c'est-à-dire son armée, et se retira près de Perth, au convent de Blacke-Friars. C'est là qu'il fut tué, le 20 décembre 1437, par Graham lui-même. Suivant les uns, le roi, qui s'était caché dans un égot, fut découvert par les frères Hall, et les avait désarmés et terrassés tous deux, lorsque survint Graham qui le tua. Suivant d'autres, le roi aurait été assassiné dans sa chambre à coucher malgré l'héroïsme d'une fille d'honneur, Catherine Douglas, qui, ne pouvant fermer la porte au verrou, se fit briser le bras en le mettant en travers. Quoi qu'il en soit, le peuple cria vengeance, et les meurtriers arrêtés subirent d'affreux supplices. — Jacques I^{er} était musicien et poète; il jouait de tous les instruments connus de son temps, et, le soir de sa mort, il avait passé plusieurs heures à faire de la musique. En 1783, furent publiées à Edimbourg ses poésies intitulées: *Prætical remains of James I*: reliques poétiques de Jacques I^{er}.

JACQUES II, né en 1430, mort en 1460, était fils de Jacques I^{er}. Deux faits remplissent le règne de ce prince : la lutte contre l'aristocratie et la lutte contre l'Angleterre. Pendant sa minorité, Alexandre Livingston fut son tuteur, et William Crichton, ancien chancelier de Jacques I^{er}, dirigea ses affaires. Le roi, dès qu'il put prendre part à l'administration du royaume, ouvrit les hostilités contre les barons. William IV, comte de Douglas, avait accepté, ainsi que son frère, une entrevue avec Crichton au château d'Edimbourg. Là, malgré leur sauf-conduit, on les arrêta et ils furent condamnés à la peine capitale. William VII hérita de leur vengeance et de leur ambition. Il essaya d'organiser une résistance sérieuse; mais ayant reçu du roi des ouvertures de conciliation, il eut l'imprudence de se laisser attirer au château, de dîner avec le roi et d'y causer librement avec lui dans l'embrasure d'une croisée. Jacques enjoignit au comte de rompre la ligue qu'il avait formée, et, comme Douglas résistait : *Voilà qui rompra la ligue*, et il lui enfonça son poignard dans la poitrine. Les Douglas, ou plutôt les nobles dont ils étaient les chefs, ne se découragèrent pas, et Jacques se vit tout à coup obligé de résister, avec des forces insuffisantes, à toute une armée, à tous les clans des Basses-Terres. La bataille d'Aberdeen devait être une action décisive. L'archevêque de Saint-André, conseiller du roi, sema la division parmi ses ennemis. Douglas laissa paraître de l'hésitation; on l'abandonna et sa fuite en Angleterre mit fin aux prétentions de sa fa-

mille. Jacques II tourna alors ses efforts contre l'Angleterre. Cette guerre, commencée en 1456, réussissait à l'Ecosse qui triomphait à la bataille de Sarak, lorsqu'un accident terrible vint arrêter les succès du roi. Il assiégeait Roxburgh et livrait un assaut à la place, lorsqu'un canon creva auprès de lui et le tua.

JACQUES III, né en 1453, mort en 1488, fut roi après son père, Jacques II. Devant Roxburgh, sur le champ de bataille où celui-ci venait de mourir, il fut proclamé roi à l'âge de sept ans. Sa minorité fut l'époque la plus heureuse de son règne. Les affaires étaient bien dirigées par l'archevêque Kenneth, qui les remit ensuite à Gilbert Kennedy. Mais sous Jacques III l'administration devait être abandonnée aux intrigants qui flatteraient les goûts du roi, et, comme il arrive toujours, les favoris, qui se succédaient rapidement, étaient plus méprisables les uns que les autres. Ce fut au milieu de cet entourage, dans le château de Stirling, que le roi, tout en donnant carrière à ses goûts bizarres et à ses vices dominants, la peur et l'avidité, poursuivait la lutte entreprise par ses prédécesseurs contre l'aristocratie. Mais cette lutte prit alors un caractère plus triste que jamais. Ce n'était plus seulement une opposition d'intérêts et de principes. Le mépris et la haine des barons pour leur adversaire leur fit accepter tous les moyens de se venger, même les intrigues coupables avec l'Angleterre : et l'Angleterre devait nécessairement en profiter. La ligue des barons avait attiré dans son sein les deux frères du roi, Alexandre, duc d'Albany, et Jean, comte de Marr. Jacques se saisit de l'un et de l'autre, fit périr le comte de Marr (étouffé, dit-on, dans un bain), et jeta Albany dans le château d'Edimbourg. Albany s'évade, passe en France et négocie avec Édouard IV, roi d'Angleterre. Édouard aiderait le duc à détrôner Jacques III; le duc renoncerait à l'alliance de la France, se déclarerait vassal du roi d'Angleterre. Gloucester, en effet, entre en Écosse avec une armée. Le péril était imminent : Jacques supplie les barons et les appelle autour de lui. Ceux-ci obéissent au défenseur de l'Ecosse, et 50 000 hommes réunis près d'Edimbourg s'apprent à repousser les Anglais. La noblesse crut seulement devoir s'assurer sa vengeance contre les courtisans, et saisit les favoris du roi. Mais Albany, en voyant les efforts généreux de ses compatriotes contre les étrangers, fait conclure deux traités, l'un entre l'Angleterre et l'Ecosse, l'autre entre le roi et les lords rebelles. Ces arrangements semblèrent ramener la paix; le duc d'Albany reparut à la cour et fut chargé de l'administration du royaume.

Mais, soupçonné avec raison d'entretenir des relations criminelles avec l'étranger, il crut devoir se retirer, sous prétexte qu'on avait voulu l'empoisonner, et alla mourir en France. Son départ avait laissé le champ libre aux favoris inférieurs et aux intrigants sans capacité. Par eux, le roi se laissa dicter des mesures hostiles contre l'aristocratie, et celle-ci recommença à conspirer, prit les armes de toutes parts, s'empara de la personne du comte de Bothsay, héritier présomptif de la couronne. L'hésitation, qui perdit presque toujours les Stuarts, devait cette fois encore être fatale à l'un d'eux. Le roi, à la tête de 30,000 hommes, avait atteint les rebelles à un mille de Bannockburn, le 8 juin 1488, et ce lieu, théâtre de la victoire de Bruce sur les Anglais, devait soutenir le courage de Jacques contre la crainte que lui inspiraient des prédictions sinistres. Mais il céda à ses terreurs dès qu'il entendit le choc des armes, et s'enfuit. Sa disparition fit cesser le combat. Le roi fut emporté précipitamment par son cheval qu'il ne put diriger, et se vit entraîné jusqu'au près d'un moulin appelé Beaton's-Mill. Lancé à terre et brisé de sa chute, Jacques, pendant qu'on le transportait sur le lit du unicorne, demanda un prêtre. Alors parut un inconnu qui se dit prêtre, s'approcha du roi et le poignarda. L'assassin ne laissa pas le cadavre au moulin; il le chargea sur ses épaules et disparut. Un mystère impénétrable entourait toujours cette mort, et l'on ne put jamais ni savoir le nom du meurtrier, ni retrouver le corps du roi.

JACQUES IV, né en l'année 1473, mort en 1513, était fils de Jacques III, et fut proclamé roi à la mort de son père, l'an 1488. Les barons le laissèrent prendre toute la direction des affaires de peur d'être soupçonnés du meurtre de Jacques III, s'ils en profitaient pour eux-mêmes. Le règne de ce prince est rempli par deux luttes contre l'Angleterre, séparées par une trêve qui devint une paix de dix ans. Perkins-Warbeck se disait fils d'Edouard, et devenait le compétiteur de Henri VII, roi d'Angleterre. Allié de la France et de l'empire, le roi d'Ecosse maria le prétendu fils d'Edouard à la fille du comte de Huntley, la belle Catherine Gordon. Puis il fit lui-même une petite expédition d'essai dans le Northumberland. Cette tentative lui fit voir la froideur indifférente des Anglais pour Perkins Warbeck; il renouça donc à le soutenir, et une longue trêve permit un rapprochement entre Henri VII et Jacques IV. En 1503, le roi d'Ecosse devint le gendre du roi d'Angleterre, en épousant, avec une forte dot, la princesse Marguerite. Une période de dix ans de tranquillité s'avrit heureusement pour

l'Ecosse; des lois utiles, des encouragements, les progrès de l'agriculture et du commerce, l'entrée au parlement des représentants nouveaux des classes inférieures, tels sont les bienfaits que cette tranquillité valut à la nation. Elle cessa en 1513. Henri VII avait été remplacé par Henri VIII, et la bonne harmonie par une mésintelligence que l'orgueil et l'ambition du roi anglais devaient augmenter bientôt. Henri VIII se préparait à attaquer la France; Jacques IV, au contraire, recevait d'Anne de Bretagne des exhortations accompagnées de titres flatteurs. En vain la reine Marguerite et de prudents conseillers s'opposèrent-ils aux projets guerriers du roi. Il partit avec une belle armée, pénétra en Angleterre et, plein de confiance, s'arrêta volontiers près de la belle lady Héron de Ford. Mais, à l'approche d'une armée ennemie commandée par le comte de Surrey, le roi s'aperçut de la faiblesse de la sienne. Il recula jusqu'à Flowdon, et voyant Surrey se placer entre lui et son royaume, il quitta la colline qu'il occupait et descendit à sa rencontre. La bataille de Flowdon, livrée le 9 septembre 1513, fut sanglante et la victoire disputée. Elle coûta à l'Angleterre environ 6,000 hommes, à l'Ecosse 10,000 et l'élite de sa noblesse. L'armée écossaise abandonna pendant la nuit le champ de bataille, et rentra sans le roi dans le royaume. Jacques s'était battu avec courage; mais depuis ce jour on ne le revit plus. Sa mort, comme celle de plusieurs chefs de sa race, fut tragique et mystérieuse. Il disparut dans la mêlée, et diverses versions ont circulé sur la manière dont fut enseveli son corps. L'Ecosse perdit en Jacques IV l'un des meilleurs Stuarts; généreux et brave, ce prince se passionnait volontiers pour le bien.

JACQUES V, né en 1512, mort en 1542, était fils de Jacques IV et de Marguerite d'Angleterre. Au moment où son père mourut, l'Ecosse était ouverte aux Anglais par le désastre de Flowdon, et le comte de Surrey, victorieux, n'avait devant lui qu'une femme et un enfant : Jacques V avait un an et quelques mois. Henri VIII qui concluait un traité avec la France, consentit à y comprendre les Écossais et renouça à profiter de sa victoire. Il donnait la régence à la reine-mère, à la condition qu'elle ne se remarierait pas. Marguerite, en violant sa promesse, compromit à la fois les intérêts de sa couronne et ceux de l'Ecosse; elle fit naître des querelles et des jalousies de toute nature, qui se prolongèrent pendant quinze années, et dans lesquelles figurèrent surtout Douglas, comte d'Angus, l'époux de la reine. Les barons appelèrent alors le fils du comte Alexan-

dre, due d'Albany, ce frère de Jacques III qui était allé s'exiler et mourir en France, et le comte d'Arran. Toutes ces intrigues finirent par la décision du jeune roi : Jacques, qu'Angus avait enfermé dans le château de Falkland, s'évada, gagna Stirling, vint trouver sa mère au château, et fit bannir pour jamais le comte d'Arran et Angus (1528). Cette énergique revendication de ses droits fut un événement digne du règne de Jacques V. Ce roi déploya dès lors dans l'exécution de ses desseins une vigueur qui devint quelquefois de la cruauté. Ce fut un réformateur violent et passionné; et il communiqua la même ardeur à ses ministres, parmi lesquels se fit surtout remarquer l'archevêque de Saint-André, Beaton. Assurer la sécurité du peuple contre l'oppression des grands, et contre les incursions des frontières; fonder le collège de justice, cour suprême du pays; donner un développement sérieux à la marine, à l'exploitation des mines d'or, tels furent les soins qui valurent à Jacques le surnom de *roi des communes*. Ajoutons qu'il joignait à ces qualités solides un goût vif des beaux-arts. — Malheureusement le règne de Jacques V devait finir comme celui de ses prédécesseurs. Le roi porta trop loin sa rigueur contre l'aristocratie, et son attachement pour la France. Au moment où l'Europe entière était saisie de la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, Jacques V s'unit à la France contre Charles-Quint et contre Henri VIII. Il envoya d'abord des secours à François I^{er}, puis, en 1536, il épousa la fille de ce prince, Madeleine de Valois. Trois ans plus tard, devenu veuf, il épousa Marie, duchesse douairière de Longueville, et fille du duc de Guise. Bientôt Henri VIII lui déclara la guerre. Les barons, dont le roi réclamait alors le secours, saisirent ce moment pour se venger. Une première fois les Anglais, conduits par le duc de Norfolk, avaient éprouvé un échec, lorsque les barons refusèrent d'aller plus loin. Une seconde fois ils entravèrent par leur rébellion la marche de l'armée qui venait de franchir le golfe de Solway. Le courage abandonna le malheureux roi qui alla s'enfermer dans le château de Falkland, où il pleura ses malheurs et ses fautes. Il avait perdu ses deux fils, et le nouvel enfant que lui donna la reine fut une fille. Le roi gémit sur la naissance de Marie Stuart, et bientôt lui laissa la couronne, emportée à trente-un ans, le 7 décembre 1542, par le chagrin et l'abattement.

JACQUES VI, qui fut roi d'Angleterre sous le nom de JACQUES I^{er}, était né le 19 juin 1566, de Marie Stuart et de Henri Darnley. Il mourut en 1625. Son enfance fut agitée par les événements qui font l'histoire de sa famille. La

captivité de sa mère et la mort de son père le livraient aux grands d'Écosse. Il ne put sortir de leurs mains que par l'influence d'Élisabeth, et ce service devait faire oublier la condamnation de Marie Stuart. Aidé du chancelier John Maitland et du ministre anglais Robert Cécil, Jacques VI sortit heureusement de plusieurs positions difficiles; le chancelier le conseillait, le ministre travaillait en sa faveur auprès d'Élisabeth, et ménagait ses droits à la succession de la reine d'Angleterre. A ces deux hommes s'était uni Buchanan, précepteur du jeune roi, qui lui fit obtenir le titre de *Solomon du Nord*. Au reste, Jacques semblait mériter ce titre en résistant avec succès aux barons turbulents, au clergé ambitieux, aux prédicateurs révolutionnaires et aux intrigues opiniâtres de quelques seigneurs. Il paraissait avoir fait preuve de volonté en épousant, malgré Élisabeth, Anne de Danemark, en comprimant par des lois l'agitation des clans, en exigeant la réconciliation des barons.

Le 3 avril 1603 la reine Élisabeth mourut, et Jacques VI d'Écosse devint Jacques I^{er} d'Angleterre. Il fut moins heureux sur ce nouveau trône, et le pédant gâta le roi. A peine s'y fut-il établi en ne conservant de l'ancienne administration que le ministre Cécil, que les luttes des sectes religieuses lui offrirent l'occasion de montrer ce qu'il serait. Quand les épiscopaux, en faveur sous Élisabeth, furent violemment attaqués par les puritains et les presbytériens, le roi, au lieu de se montrer le maître, se constitua président. Une conférence eut lieu à Hamptoncourt, et le roi s'y prononça contre les puritains. Ceux-ci eurent assez d'influence dans la chambre des communes pour faire refuser des subsides au roi; on résolut en outre de faire périr d'un seul coup le roi, ses ministres et le parlement. Le 5 novembre 1605, une cave remplie de poudres, et qui était sous la salle des séances, devait sauter. Une lettre d'un conjuré, Henri Percy, à lord Mounteagle, fit tout découvrir. Jacques fit mourir ceux qu'on saisit, et écrivit un livre anonyme sur la *Conspiration des poudres* (*conjunctio sulphurea*). On imputa les suites dans cette conspiration; d'eux d'entre eux furent pendus, et le roi, pour obtenir des subsides du parlement, dut bannir tous les autres. Une guerre commença de loin entre le parlement anglais et les ultramontains : le serment d'allégeance, *oath of allegiance*, dénia aux papes le droit de régler les rapports des rois et des sujets, et de disposer des couronnes. Le cardinal de Bellarmin, en combattant le décret, donna à Jacques l'occasion d'écrire un livre intitulé *Admonitio regis Britanniae ad principes*

Christianos. Au même moment (1606), Jacques ne pouvait obtenir du parlement la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre, réunion qu'il avait opérée hérédiquement sur les monnaies et les pavillons de la marine. La mesintelligence contenue du roi et du parlement se trahissait toujours dans le vote des subsides. Assez pauvrement traité sous ce rapport, Jacques ne pouvait guère suivre et partager les projets d'Henri IV contre l'Allemagne. Il était, du reste, médiocrement belliqueux et spectateur plus spirituel qu'intelligent des affaires de l'Europe. Il s'amusait à cette époque à élever le nom des favoris, à distribuer les charges et les richesses à Robert Carr, qui devenait comte de Sommerset, à Georges Villiers qui devenait marquis de Buckingham et lord grand-amiral. Déjà soupçonné de papisme, il entreprenait, en 1606, un mariage impossible entre son fils Charles et l'une des filles d'un monarque catholique, Philippe III. Ce projet l'empêcha de secourir les protestants d'Allemagne et son gendre Frédéric, électeur palatin, qui avait reçu des sujets révoltés de l'empereur Mathias la couronne de Bohême. L'opposition continuelle que fit le parlement à l'alliance projetée aurait dû avertir le roi. Il se contenta de sacrifier à la colère des communes le ministre qui avait été son eloquent défenseur : le chancelier Bacon alla mourir dans la misère. — Ses lâchetés ne le rendirent pas plus fort. Pour obtenir des subsides il fallut casser le parlement, emprisonner plusieurs de ses membres et se faire remettre par l'oppression des sommes considérables. Cet argent fut sacrifié à la même folie, et l'on vit à la mort de Philippe III le prince de Galles partir pour l'Espagne avec Buckingham (1623). Les scandales et les étonneries de cette expédition des deux jeunes gens n'aboutirent qu'à une rupture, et le parlement supplia le roi de déclarer la guerre à l'Espagne. Jacques s'y prépara, fit appareiller une flotte et se contenta de ces démonstrations, il s'occupait avant tout de marier son fils à la fille d'un roi catholique. Il subit toutes les humiliations nécessaires pour amener la conclusion du mariage de Charles avec Henriette de France, fille de Henri IV et sœur de Louis XIII (1625). Cet acte accompli, son règne, qui avait dure vingt deux ans, se termina tout à coup; une fièvre tierce l'emporta à l'âge de cinquante-neuf ans. **PHILARÈTE CHARLES.**

Majorque. — **JACQUES ou JAYME I^{er},** roi de Majorque, était le second fils de Jacques I^{er} d'Aragon. Né à Montpellier en 1248, il reçut de son père le royaume de Majorque, composé des Iles Baléares, de la Cerdagne, du Roussillon et de la seigneurie de Montpellier. Son frère,

Pierre III, lui disputa cet héritage, et Jacques eut à soutenir des guerres continuelles contre ce prince et contre ses neveux, Alphonse III et Jacques II, fils et successeurs de Pierre III. Il mourut en 1311.

JACQUES II, petit-fils du précédent, roi de Majorque et prince titulaire d'Achaïe, succéda en 1324 à Sanche, son oncle. Il refusa de reconnaître la suzeraineté de Philippe de Valois, roi de France, sur Montpellier. Ce monarque se vengea en lui laissant enlever les Iles Baléares par Pierre IV d'Aragon, et le força plus tard à lui rendre le comté de Montpellier. En 1349, Jacques fit une tentative pour s'emparer des Baléares; il fut vaincu et tué en tentant un débarquement dans ces Iles.

JACQUES III, fils du précédent, fut fait prisonnier dans le combat où son père avait trouvé la mort. Pierre d'Aragon le tint enfermé pendant treize ans dans une cage de fer. Étant parvenu à s'évader, avec l'aide de quelques serviteurs dévoués, Jacques vint réclamer au roi de France la Cerdagne et le Roussillon, et bientôt après, il épousa Jeanne I^{re}, reine de Naples (1362). Il n'était que l'époux de la reine et ne jouissait d'aucune autorité. Il fut même jeté dans une prison où il resta six mois, pour avoir osé se plaindre des infidélités de sa femme. Il passa alors en Espagne, dans l'espoir de conclure une alliance avec Pierre-le-Cruel, roi de Castille, contre Pierre d'Aragon. Pierre-le-Cruel le fit prisonnier. Henri de Transtamare lui rendit la liberté en 1367, moyennant une rançon de 170,000 florins, qui fut payée par Jeanne de Naples. Jacques, que le malheur n'avait point abattu, reprit la Cerdagne et le Roussillon en 1371, et il se préparait à attaquer le roi d'Aragon, lorsqu'il mourut à Soria, en 1379, d'une maladie contagieuse. Il ne laissait pas de postérité.

Sicile. — **JACQUES I^{er} (roy JACQUES II d'ARAGON).**

JACQUES DE VITRY, ainsi nommé du lieu de sa naissance, curé d'Argenteuil, fut tellement frappé de la piété de Marie d'Oignies, qu'il se retira au monastère de ce nom dans les Pays-Bas, pour se livrer tout entier aux pratiques de la dévotion. Il suivit ensuite les croisés dans la Palestine, devint évêque de Ptolemaïde, fut promu à la dignité de patriarche de Jérusalem, et obtint enfin le chapeau de cardinal et l'évêché de Frascati. Il avait prêché en Allemagne et en Belgique la croisade contre les Albigeois, et avait été chargé de différentes légations dans lesquelles il montra une grande habileté. Il mourut à Rome en 1244. Il a laissé une *Histoire orientale* en trois livres, dont deux ont été insérés dans la *Gesta Dei per Francos* de Bongars; une

Histoire occidentale imprimée à Douai, 1507 ; une *Vie de Marie d'Oignies* ; des *Sermons*, des *Lettres*.

JACQUES DE L'ÉPÉE (*Ordre de Saint-*). Ordre militaire de l'Espagne, créé en 1170, sous le règne de Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, pour protéger contre les baudits et les maures, les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. Les chevaliers faisaient d'abord vœu de chasteté, mais le pape leur permit de se marier en 1175. La grand-maîtrise fut réunie à la couronne en 1523. L'habit des chevaliers est un manteau blanc avec une épie rouge sur la poitrine. Ils doivent faire preuve de quatre quartiers de noblesse du côté de leur père comme de celui de leur mère. Cet ordre est le plus riche d'Espagne ; ses commanderies renferment deux villes et 118 bourgs.

JACQUES-DU-HAUT-PAS (*Ordre de Saint-*). Ordre de religieux hospitaliers établis en Italie vers 1260, pour faciliter aux pèlerins le passage des fleuves et des rivières en leur fournissant des bateaux ou des baes. Le chef-lieu de la congrégation était l'hôpital du même nom sur l'Arno, dans la république de Florence. Cet ordre s'étendit beaucoup en France, et le pape donna aux chevaliers qu'il comptait dans ce pays (1286) un commandeur-général qui résidait à Paris, à l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans la rue Saint-Jacques.

JACQUES DE VORAGINE (*roy. VORAGINE*).

JACQUES BAULOT (*roy. BAULOT*).

JACQUES BONHOMME. Nom, ou plutôt sobriquet fort usité vers la fin du moyen-âge, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir littéraire. Par ce mot, on désignait non pas tout le peuple français, mais cette classe, alors taillable et corvéable à merci, la plus nombreuse de la nation, qui habitait les campagnes, c'est-à-dire les laboureurs et les ouvriers des champs. On l'a remplacé, dans les temps modernes, par celui de paysans. Ce dernier mot n'est pas plus respectueux : seulement, il signifie moins. L'usage du sobriquet dont il s'agit paraît dater du commencement du xiv^e siècle ou de la fin du xiii^e ; il est contemporain de l'affranchissement du servage que Jacques Bonhomme acheta à beaux deniers comptants. Quoique libre par droit de nature, comme le disaient les ordonnances, et surtout par droit de finances, comme il le savait très bien, le pauvre Jacques n'en resta pas moins chargé de toutes sortes de redevances. La noblesse du xiv^e siècle, fort dépensière, et, partant, fort besoigneuse, se moquait un peu de sa vanité d'affranchi ; elle faisait fonds sur lui, ni plus ni moins qu'au-

paravant ; et, lorsque quelque bonne folle ou quelque ambitieuse tentative avait épuisé l'escarcelle, on se consolait vite : Jacques Bonhomme paiera, disait-on. Sous la captivité du roi Jean, Jacques se fâcha ; il trouva que cette noblesse était par trop exigeante et pas assez heureuse à la guerre, par trop dépensière et ne sachant pas assez le défendre, par trop joyeuse enfin au milieu de la misère publique et particulière ; il s'ennuya d'être battu, il s'ennuya de payer pour les équipages de guerre, puis pour les rançons ; il s'ennuya de payer pour la naissance des filles, puis pour les fêtes de mariage ; enfin de payer toujours, Jacques se révolta et fut battu (*roy. JACQUERIE*). Depuis ce moment, Jacques Bonhomme est devenu un nom historique par lequel on désignait pendant longtemps la population de nos campagnes ou la masse du peuple français. Qu'il nous soit permis de nous en servir encore ; car Jacques Bonhomme existe toujours ; il n'est guère changé, quoiqu'il fasse un peu mieux ses affaires.

Jacques Bonhomme est laborieux, économe, patient, non pas de cette patience qui tient de la ténacité, mais plutôt de celle qui approche de la résignation. Jacques n'aime à rien donner au hasard ; il n'aime pas à courir de chances ; de là cet attachement à ses habitudes et à ses usages ; de là, la crainte du nouveau, non à cause de la nouveauté, car celle-ci sourit à son imagination, mais parce qu'il craint de perdre. Jacques aime ses enfants, on pourrait dire plus que lui-même. Il travaille, il se fatigue, il s'use pour les faire plus heureux que lui. Chaque année, quelques uns de ces humbles mais constants efforts arrivent à conclusion ; et il sort, de cette masse silencieuse, une élite énergique, entreprenante, pleine d'actives espérances, qui vient verser un sang vivant et chaud dans la population qui s'étirole et s'éteint dans les villes. Ainsi le labeur lent, mais sans relâche, de Jacques, qui ressemble chez lui à un instinct ; ces vertus de la fourmi qui va toujours recueillant, amassant et réparant, et qu'on est tenté de blâmer comme des défauts ou des vices, tournent au profit de la France. Jacques remplit les armées et repeuple les villes ; il comble les vides que les désastres, les guerres, les mœurs, ouvrent incessamment ; il répare les pertes de chaque jour. Tout le monde et toutes choses, chez nous, à grande ou à courte distance, médiatement ou directement, sortent de lui. Il est le fond et le point de départ de toutes nos richesses vivantes. Il est, comme la terre qu'il cultive, et dont la fécondité, nourrie par le travail, est inépuisable. Jacques, d'ailleurs, n'en est pas plus fier pour cela ; il ne demande rien, lui à qui on de-

mande tout; ou plutôt il ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse faire. Nous tenons tous un peu de Jacques Bonhomme.

Jacques Bonhomme est loin d'être parfait : au moral, il participe des faiblesses de la nature humaine; il en a sa bonne charge. D'abord il a tous les défauts des qualités que nous venons d'exposer. Il est souvent intéressé, personnel, têtu, avide; il juge des choses par ce qu'elles lui coûtent ou lui rapportent. Comme il ne sait pas hasarder, il ne sait pas non plus attendre; aussi là où il faudrait de la tenacité, il apporte l'impatience. Le doute lui est insupportable, et en conséquence il abandonne tout plutôt que de persévérer dans l'incertitude. Il est en outre défiant; sachant très bien que ce qui lui manque surtout, c'est le savoir, il se défie de ceux qui lui semblent plus instruits. Alors, il sait se taire; il fait la bête; il finasse, et parfois le bonhomme trompe qui s'est cru plus habile que lui. Mais quand Jacques se livre et se laisse aller, alors il devient goguenard, quelque peu gabeur, pour nous servir d'un vieux mot; quelquefois même vantard et tapageur. A la première audition, on pourrait le prendre pour un douteur universel, voire même pour un esprit fort en toutes choses. Mais il n'en est rien : au fond, Jacques est très crédule. Dans tout ce qui lui semble ne pas le toucher immédiatement, Jacques a été et sera la dupe de tous les charlatans. Cela est triste à dire, mais cela est vrai; aussi la crédulité du bonhomme le conduit-elle aux choses les plus étranges, les plus inouïes, à des choses telles que lui seul au monde passe pour en être capable. Mais aussi Jacques se dégoûte vite; il a des retours aussi brusques que ses exaltations. De là cette apparente mobilité qui semble le caractère de la nation. Que faut-il à Jacques pour se corriger de ce terrible défaut? un peu de lumières, un peu de science, un peu de cette expérience du passé qui éclaire l'avenir. Jacques est grandement ignorant en certaines choses; il n'est que cela; car, quoiqu'il passe, à bon droit, pour le peuple le plus léger de l'Europe, il est, au contraire, très attaché, entêté même à ses habitudes, à ses préjugés, en un mot à ce qu'il sait, ou croit savoir. La faiblesse de croire, dont le bonhomme est doué, qui le fait la dupe des grands mots et des grandes voix, est en réalité une vertu précieuse; c'est par elle qu'on entre en communication avec ses semblables, qu'on se lie avec eux, qu'on est susceptible d'enseignement, qu'on est capable enfin de vouloir fortement, car vouloir c'est croire; c'est par elle enfin que nous sommes devenus une grande nation. Jacques en effet est patriote; ce n'est

pas seulement parce qu'il tient au sol, parce qu'il l'aime et le possède; non, il est fier de son nom de Français; c'est sa noblesse à lui. En ce nom, on peut lui demander des sacrifices de tout genre; il n'a jamais reculé lorsqu'il l'a cru engagé. Sous sa rude écorce, Jacques Bonhomme a de l'imagination. J'en atteste cette multitude de contes, de fabliaux, de légendes que toute l'Europe a répétés ou copiés; j'en atteste cette fécondité de la littérature, lorsqu'il y avait une littérature, cette fécondité dans les sciences et les arts, que ce pauvre Jacques a produites lorsqu'il lui fut permis de prendre sa part dans les œuvres élevées de ce monde. C'est cette imagination qui l'emporte le premier et quelquefois seul, parmi les peuples de l'Europe, à toutes les grandeurs et à toutes les magnificences de l'enthousiasme; témoin les croisades, témoin Jeanne d'Arc, témoin notre révolution elle-même. Enfin Jacques possède au plus haut point la faculté d'admirer; et s'il est vrai que l'admiration est l'intelligence du beau, qu'elle est le sentiment donné aux bumbles pour sortir de leur infériorité et comprendre le génie, disons que Jacques est le plus heureusement doué des peuples pour accomplir de grandes choses; et, cependant, Jacques souffre, Jacques s'ennuie, Jacques est triste. Que Dieu lui accorde un meilleur avenir.

BUCHEZ.

JACQUIER, *Artocarpus* (bot.). Genre de la famille des Artocarpacees, de la monœcie-monoandrie dans le système de Linné. Il comprend des arbres propres à l'Asie et à l'Océanie, dans leurs parties situées entre les tropiques, mais dont certains ont été introduits en Amérique, où ils sont cultivés depuis leur importation. Ces arbres renferment une grande quantité de suc latexeux, qui en sort lorsqu'on les blesse, ou même quelquefois spontanément. Leurs feuilles, alternes, sont tantôt entières, tantôt lobées-pinnatifides, avec de grandes stipules caduques. Leurs fleurs sont monoïques. Les mâles sont groupées en grand nombre en une sorte de chaton sur un réceptacle commun en forme de massue; chacune d'elles a un périlanthe de deux ou trois folioles un peu inégales, soudées entre elles dans le bas, avec une seule étamine; les femelles sont pressées tout autour d'un réceptacle globuleux au point de se souder entre elles; on y voit un périlanthe tubuleux qui ne s'ouvre au sommet que pour laisser sortir le style, et un ovaire libre, uniovulé, avec un style latéral, allongé, terminé par un stigmatte entier ou bifide. Cette inflorescence femelle devient tout entière un syncarpe ou une masse volumineuse nommée habituellement fruit, charnue, formée en majeure partie par les périantes épaissis et soudés,

dans l'épaisseur de laquelle sont plongés les trois fruits à péricarpe membraneux et à graine unique.

Le **JACQUIER INCISÉ**, *Artocarpus incisa*, Lin., est célèbre sous son nom vulgaire d'*arbre à pain*. Il constitue un arbre de hauteur moyenne, à cime proportionnellement volumineuse, formée de branches étalées. Ses feuilles ont quelquefois 1 mètre de long sur 5 décimètres de large. Leur contour général est ovale, en coin et sans divisions dans le bas, à 3-9 lobes aigus dans la partie supérieure. Son fruit ou syncarpe est ovoïde ou globuleux, d'environ 2 décimètres de diamètre. On en distingue plusieurs variétés, différant entre elles par la forme, le volume, la qualité, l'état de la surface, qui se montre tantôt lisse, tantôt élargie de pointes. — Parmi ses variétés, les plus estimées sont celles dans lesquelles les vrais fruits et les graines avortent entièrement, de sorte que leur syncarpe ne forme qu'une masse charnue homogène. Au contraire on cultive tous les jours de moins en moins celles qui produisent des graines, bien que celles-ci soient très bonnes à manger. Le fruit de l'espèce qui nous occupe est d'abord vert; il jaunit en mûrissant, et présente alors à la surface de l'espèce de croûte dont il est couvert, des gouttes de sue laiteux concrété. Avant sa maturité parfaite, il est farineux; mais il finit ensuite par se remplir d'une pulpe sucrée. Dans son état farineux, ce fruit se mange en guise de pain, enita ou four ou sur le feu. Il constitue ainsi la base de l'alimentation de l'homme pendant la plus grande partie de l'année. Parmi les végétaux utiles, il n'en est guère qui puissent être comparés à l'arbre à pain pour leurs avantages. Pendant environ huit mois de chaque année, il donne du fruit, et en proportion telle que trois ou quatre pieds en fournissent suffisamment pour la nourriture d'un homme. C'est certainement le végétal qui produit la plus grande masse de matière alimentaire proportionnellement à la surface de terre qu'il occupe. Pendant les quatre autres mois, cet aliment est remplacé par une sorte de confiture faite avec ce même fruit, qu'on a laissé mûrir. Son bois sert à la construction des habitations et des pirogues; les fibres de son liber constituent une matière textile; ses grandes feuilles servent d'enveloppes; son lait constitue une sorte de glu employée pour la chasse; il n'est pas jusqu'à ses élatons mâles qui n'aient leur utilité; on les emploie en guise d'annadou.

Le **JACQUIER A FEUILLES ENTIERES**, *A. integrifolia*, Lin., est le *Jacquer*, ou *Jack* des colons. Il se distingue du précédent par ses feuilles ovales entières, ou tout au plus trilobées dans

leur jeunesse. Son fruit ou syncarpe est ordinairement plus volumineux et acquiert jusqu'à quatre ou cinq décimètres dans son plus grand diamètre. Il rappelle du reste le précédent par sa nature, sa saveur, ses usages; mais il joue généralement un rôle moins important dans l'alimentation des habitants des pays intertropicaux. La patrie de cet arbre est l'Inde et l'Île-de-France. Mais introduit dans les Antilles, il s'y est à peu près naturalisé sur certains points. Ses diverses parties sont aussi utilisées d'une manière analogue à celles de l'arbre à pain. Son bois a même plus de mérite; car après avoir été exposé quelque temps à l'air, il ressemble assez bien à l'acajou, ce qui le fait employer quelquefois pour la confection des meubles. P.D.

JACQUINIE, *Jacquinia* (bot.). Genre de la famille des myrsinées, de la pentandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont de petits arbres et des arbrisseaux propres à l'Amérique tropicale, dont les feuilles sont coriaces, entières, marginées; dont les fleurs sont terminales, solitaires ou en grappe, blanches ou d'une belle couleur orangée. Les principaux caractères distinctifs des jacquiniées sont : un calice profondément divisé en cinq lobes obtus; une corolle monopétale, à peu près en cloche, à limbe partagé en cinq lobes obtus, avec lesquels alternent cinq écailles; cinq étamines opposées aux lobes de la corolle et insérées au bas du tube de celle-ci, ayant leurs anthères extrorses; un style très court, avec un stigmate obtus. Le fruit de ces plantes est une petite baie globuleuse, renfermant peu de graines qui sont fort petites. — On cultive en serre chaude quelques espèces de ce genre, surtout la **JACQUINIE ORANGÉE**, *Jacquinia aurantiaca*, Ait., joli arbrisseau, haut d'un mètre environ, à feuilles oblongues, en coin à leur base, recherché pour la belle couleur jaune-orangé de ses fleurs. On la multiplie par marcottes et par semis.

JADDUS ou **IADDOUA**, fils de Jonathan, souverain pontife des Juifs, monta sur le trône l'an 344 avant J.-C. À l'époque où Alexandre-le-grand était occupé au siège de Tyr, (332 ans avant J.-C.) Jaddus, comme nous l'apprend Josèphe (*Antiq.* XI, cap. 8), reçut de ce conquérant l'ordre de lui envoyer des secours et des vivres, et de lui payer le tribut que jusqu'alors il avait payé aux Perses. Jaddus refusa de violer le serment de fidélité qu'il avait prêté à Darius. Alexandre, outré de cette conduite, marcha contre Jérusalem aussitôt après la reddition de Tyr. Le pontife, effrayé, implora le secours de Dieu. Il apprit par une révélation qu'il devait ouvrir les portes de la ville et aller au devant d'Alexandre en se faisant suivre des prêtres et

du peuple, couverts de leurs plus beaux vêtements, comme en un jour de fête. Il se conforma aux ordres de Dieu, et Alexandre, en le voyant, se jeta à ses pieds, et dit à Parnémon qu'à l'époque où il délibérait pour savoir s'il entreprendrait la guerre d'Asie, un homme lui était apparu en songe sous la forme de ce pontife, et lui avait promis la victoire. Alexandre entra dans Jérusalem, visita le temple, y offrit des sacrifices suivant le rite de la loi de Moïse, et accorda aux Juifs plusieurs privilèges à la considération de Jaddus. Quelques critiques refusent d'admettre le récit de Josèphe : cependant rien dans l'histoire ne prouve son inexactitude, et plusieurs raisons peuvent faire supposer qu'il est conforme à la vérité, au moins dans ses principales circonstances. Jaddus mourut l'an 324 avant J.-C. Son fils Onias lui succéda dans la souveraine sacrificature.

JADE (*min.*). Ce nom ne se rapporte à aucune espèce minérale bien déterminée. Il a été donné à des substances bien différentes, telles que le Feldspath tenace, le Prénite et les roches composées de Pétrosilex et de Tale, de Feldspath compacte et de Diallage, etc. — Les Jades ont en général des teintes verdâtres ou blanchâtres. Leur dureté les fait employer par les peuples peu civilisés pour remplacer les substances métalliques et principalement le fer. On en distingue trois variétés principales.

Le **JADE NEPHRÉTIQUE**, ou la **NEPHRITE**, vulgairement **JADE ORIENTAL**, paraît être un mélange de pétrosilex et de matière talqueuse. Il est très dur, d'une pesanteur spécifique de 2,95, et fond en émail blanc par l'action du chalumeau. Sa cassure est écailleuse; sa transparence se rapproche de celle de la eirc. Il est difficile à travailler et son poli offre toujours quelque chose de gras. Ses couleurs sont le verdâtre, l'olivâtre et le blanchâtre. Il nous vient de la Chine, sous la forme d'objets sculptés et travaillés avec beaucoup de délicatesse. Sa composition est, suivant les meilleures analyses,

Silice.	50,50	} = 100,00
Alumine.	10,00	
Magnésie.	31,00	
Oxyde de fer. . . .	5,50	
Oxyde de chrome. .	0,25	
Eau.	2,75	

Cette variété de Jade est du nombre des substances minérales que l'on employait autrefois comme amulettes, et c'est de sa vertu supposée contre les coliques néphrétiques qu'elle tient sa dénomination spéciale, et celle de *Pierre divine*. — On rencontre le Jade néphrétique en masses roulées, dans le lit des torrents qui descendent de la grande chaîne de l'Himalaya.

Le **JADE ANCIEN** ou **OXINIEN**, vulgairement **PIERRE DE HACHE**, est très dur, à cassure écailleuse, de couleur vert olivâtre et susceptible de poli. Il existe à Tavaï-Punama, llo méridionale de la Nouvelle-Zélande. Les noms de *cause-tête* et de *Pierre de la Circoncision*, lui viennent de l'emploi qu'en font les sauvages en guise d'instruments tranchants. Cette variété de Jade se rencontre en plusieurs autres endroits et même en Europe. Elle se rapporte à différentes espèces de roches : l'Ophite, la Serpentine, etc.

Le **JADE DE SAUSSURE** ou **SAUSSURITE**, est très tenace, de couleur blanchâtre, verdâtre ou bleuâtre, et susceptible d'altération comme le feldspath des granites. La plupart des minéralogistes le réunissent au feldspath compacte. C'est un des principes composants de l'Eupholide.

JADON. C'est ainsi que l'historien Josèphe (*Antiq.* VIII, 5) appelle le prophète qui fut envoyé vers Jéroboam et que l'Ecriture ne désigne dans le III^e livre des rois (Chap. XIII, v. 1) que sous l'épithète d'*homme de Dieu*; mais plusieurs passages du second livre des Paralipomènes (IX, 29; XII, 15; XIII, 22) confirment l'opinion de Josèphe, et saint Jérôme le nomme *Addo*, forme qui, d'après l'orthographe hébraïque, peut facilement devenir Jadon, Iddo ou Jado, ainsi qu'on lit quelquefois. Jadon, envoyé par le Seigneur, arriva à Bethel au moment où Jéroboam, placé devant l'autel, encensait le veau d'or. Animé par l'esprit prophétique, il annonça que de la maison de David sortirait un prince appelé Josias (III Reg. XIII, 2), qui détruirait les hauts lieux et ferait périr les prêtres des idoles; il ajouta, comme preuve de la vérité de ses paroles, que l'autel du veau d'or allait se briser. Jéroboam étendit la main et ordonna qu'on saisi Jadon, mais sa main sécha aussitôt, l'autel se fendit, et Jéroboam ne recouvra l'usage de la main que par la prière du prophète. Dieu avait ordonné à Jadon de ne pas manger de pain et de ne pas boire d'eau à Bethel; mais, séduit par un vieux prophète qui le trompa, en lui disant qu'il avait reçu de Dieu l'ordre de lui faire boire et manger dans sa maison, il céda et reçut aussitôt la punition de sa désobéissance : un lion le tua et se coucha auprès du corps sans y toucher. Le vieux prophète enleva le cadavre et l'ensevelit.

JÆMTLAND (*voy.* JÆMTLAND).

JÆN. Une des intendances formées, en 1822, de l'ancienne Andalousie. Elle est située entre 37° 30' et 38° 40' lat. nord, et 2° 50' et 4° 20' long. ouest, bornée au nord par l'intendance de Ciudad-Réal, à l'est, par celle de Murcie, au sud par celle de Grenade, à l'ouest, par celle de Cordoue. Au nord s'étendent plusieurs rameaux de

la Sierra Morena. Ces montagnes sont bien boisées, le sol est fertile, et on y trouve de bons pâturages. Gibier abondant, climat étouffant en été. Population, 267,000 habitants. Jaen portait autrefois le titre de royaume. Au XIII^e siècle, ce pays fut conquis sur les Arabes par les rois de Castille.

La ville de JAEN, capitale de l'intendance du même nom, est située à 200 kil. au sud de Madrid, et à 63 au nord de Grenade, sur une montagne, près la rivière appelée *Rio de Jaen*. Elle est le siège d'un évêché; sa cathédrale est remarquable, ses environs sont fort beaux. 19,000 habitants. Elle fut prise en 1246, par saint Ferdinand, roi de Castille.

JAFFA. Ville et port de mer de la Turquie d'Asie, en Syrie, sur la Méditerranée, par 32° 3' 25" lat. nord, 34° 46' 10" long. est, à environ 60 kil. au N.-O. de Jérusalem, et 100 kil. au S. de Saint-Jean-d'Acre. Population, 5,000 habitants, la plupart Turcs et le reste Chrétiens. Le port est petit et presque comblé; les bâtiments ne peuvent pas approcher du rivage; mais la proximité de Jérusalem fait que les pèlerins le choisissent de préférence pour lieu de débarquement. On voit autour de la ville une grande quantité d'arbres fruitiers. Le nom de Jaffa, tel que nous le prononçons, présente une légère modification de l'arabe *Yaffa* ou *Yafa*. Dans l'antiquité cette ville portait le nom hébreu d'*Yafa*, c'est-à-dire *beauté*. Les Septante l'appellent *Ἰάφα*, et cette dénomination a été suivie par Strabon, par Ptolémée, et par quelques autres; on trouve aussi *Ἰάφα*. Joppé est la forme latine. Une ancienne tradition, conservée par Pline (*Hist. nat.* V, 13), attribue à cette ville une origine plus ancienne que le déluge. Quelques mythologues placent non loin de Joppé l'aventure de Persée et d'Andromède. Cette ville était le seul port des Hébreux sur la Méditerranée. Ce fut là que le prophète Jonas s'embarqua pour aller à Tharsis (Jon. I, 3). Hiram, roi de Tyr, envoya à Joppé les cèdres du Liban nécessaires pour la construction du temple de Salomon (II Paral. II, 16). Plus tard, lorsque Cyrus permit aux Juifs de rebâtir un second temple, les cèdres du Liban destinés à cet édifice furent encore conduits à Joppé (Esdras, III, 7). Jônathas et Simon Machabée la prirent sur les Syriens (I Machab. X, 76 et XIV, 5). Elle fut prise d'assaut et brûlée par Cestius Gallus, gouverneur de la Syrie pour les Romains, lors de l'insurrection des Juifs, l'an 65 de J.-C. Plus de 8,000 Juifs qui l'habitaient furent massacrés. Elle fut rebâtie peu de temps après, et ses nouveaux habitants se livrèrent à la piraterie, et attirèrent sur eux les armes des Romains. Ves-

pasien la détruisit et fit élever sur l'emplacement qu'elle occupait une citadelle où il mit une garnison romaine. Depuis la première moitié du IV^e siècle, sous Constantin-le-Grand, jusqu'à l'invasion des Arabes, en 636, sous le califat d'Omar, Joppé fut un siège épiscopal. Les croisés le rétablirent plus tard. Cette ville devint très importante pour les Chrétiens. Baudouin I^{er} la fortifia; mais Saladin s'en empara en 1188. Depuis cette époque elle a toujours été soumise aux mêmes maîtres que Jérusalem. A la fin du XVI^e siècle, Jaffa était un monceau de ruines. La ville qui existe aujourd'hui n'a guère plus d'un siècle et demi d'existence. Les Français, commandés par Bonaparte, en 1799, s'en rendirent maîtres après un long siège. En 1837, un tremblement de terre renversa une partie de cette ville, et fit périr un grand nombre d'habitants. En 1840, les Anglais l'enlevèrent à Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, pour la remettre au grand-seigneur.

JAFA ou JAFNAPATAM. Presqu'île qui forme l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan, à laquelle elle est jointe par une langue de terre très étroite. On y voit une ville du même nom, située par 9° 38' de latitude N. et 77° 32' de longitude E., à environ 300 kilom. de Colombo. Les Anglais y entretiennent un gouverneur. Population 5,000 habitants.

JAGELLON. Nom de la famille des grands ducs de Lithuanie qui fondèrent une dynastie célèbre en Pologne. Vers le milieu du XIV^e siècle, la Lithuanie, qui avait été détachée de la Russie sous les successeurs de Wladimir-le-Grand, formait une principauté indépendante, encore païenne et redoutable à ses voisins. Il était d'un grand intérêt politique pour la Pologne de se rattacher cette principauté et d'en convertir les habitants au christianisme. Dans ce but, après l'extinction de la descendance mâle des Piast, un mariage fut négocié entre Hedevige, la fille cadette du roi Louis-le-Grand, et le grand duc de Lithuanie, Jagellon, qui se fit baptiser et devint roi de Pologne (1386). La famille des Jagellons fournit à la Pologne six rois sous lesquels la nation polonaise s'éleva à un haut degré de prospérité et joignit à son territoire, sous des conditions diverses, les deux Prusses, la Livonie et la Courlande. La Lithuanie, quoique gouvernée presque toujours par le même prince que la Pologne, était restée politiquement séparée de celle-ci. Ce ne fut qu'en 1569, que Sigismond Auguste, prévoyant l'extinction prochaine de sa race, établit l'union complète entre les deux pays, dont à partir de cette époque les diètes et les sénats furent fondus ensemble et eurent élie, ensemble aussi, un prince qui serait roi de

Pologne et grand duc de Lithuanie. Il a été consacré des articles spéciaux aux rois de la dynastie des Jagellons, dont voici la liste chronologique. — Ladislas II Jagellon (1386-1434). — Ladislas III, fils du précédent (1434-1444). — Interrègne de trois ans. — Casimir IV, frère du précédent (1447-1492). — Jean Albert, fils du précédent (1492-1501). — Alexandre, frère du précédent (1501-1506). — Sigismond I^{er}, frère du précédent (1506-1548). — Sigismond Auguste II, fils du précédent (1548-1572).

JAGRENAT (voy. DJAGRENAT).

JAGUAR (mam.). Nom d'une espèce du genre CHAT (voy. t. VII, pag. 265).

JAHEL, c'est-à-dire, en hébreu, *chevreuil ou chèvre sauvage*. Nom de la femme du Cinéen Haber. Lorsque Sisara, général de Jabin, roi d'Asor, eut été battu et mis en fuite par les Israélites, Jabel alla au devant de lui et l'engagea à entrer dans sa tente. Sisara accepta l'offre de cette femme, parce qu'il y avait alors paix entre Jabin et la maison de Haber. Aussitôt que Sisara fut entré, Jabel le couvrit d'un manteau, lui servit à boire un vase plein de lait, et le laissa s'endormir. Elle prit ensuite un des pieux qui servaient à attacher sa tente et l'enfonça à coups de maillet dans la tempe de Sisara. Barac, général des Israélites, occupé à poursuivre Sisara, passa devant la tente de Jabel, qui lui dit : Venez, et je vous montrerai l'homme que vous cherchez (Jud. IV, 22). Barac entra et vit Sisara étendu sans vie dans la tente.

JAHN, ou **IAHN** (JEAN), savant orientaliste allemand, chanoine de Vienne en Autriche, fut successivement professeur d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orientales dans l'université de cette ville. Jahn est incontestablement un des écrivains modernes les plus versés dans la science biblique; mais la hardiesse de ses opinions égalait son savoir. C'est le Richard-Simon de l'Allemagne; aussi ne doit-on point s'étonner de le voir en 1806, dépossédé de sa chaire, et conserver presque la même hardiesse de sentiment dans les divers travaux qu'il a composés jusqu'en 1817, année de sa mort. — Les principaux ouvrages de ce savant critique sont : 1^o *Introduction aux livres divins de l'Ancien-Testament*, Vienne, 1802-1803, 5 vol. in-8^e, en allemand, 2^e édition; le même ouvrage mis en latin par l'auteur et abrégé en 1 vol. in-8^e. — 2^o *Archéologie biblique*, Vienne, 1796-1805, 5 vol. in-8^e, en allemand. Les deux premières parties du tome 1^{er} ont été presque entièrement refondues. — 3^o *Enchiridion hermeneuticæ generalis tabularum Veteris et Novi Fœderis*, Viennæ, 1812, in-8^e. — 4^o *Appendix Hermeneuticæ, seu Exercitationes Exegeticæ*, 1813-

1815, 2 Fasc. in-8^e. — 5^o Une *Bible hébraïque* justement estimée pour la correction du texte; elle ne contient que les accents massorétiques qui marquent les plus grandes divisions dans les phrases. — 6^o Des *Grammaires hébraïque, chaldaïque et arabe*, qui font honneur au savoir et à la critique philologique de l'auteur. — 7^o *Lexicon arabico-latinum chrestomathæ arabicæ accomodatam*.

GLAIRE.

JAIR ou, selon la prononciation hébraïque, *Jair*, c'est-à-dire celui que Dieu illumine. Nom commun à plusieurs personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nous citerons : — 1^o *Jair*, fils ou petit-fils de Manassé (Nombres, XXXII, 41), qui posséda, au delà du Jourdain, tout le pays d'Argob jusqu'aux limites de Gessur et de Machat (Deuter. III, 14). Le pays de Basan fut appelé de son nom, *Harvoth* ou *Kharvoth-Jair*, c'est-à-dire les bourgs de *Jair*. On voit, d'après le livre de Josué (XIII, 30) que ces bourgs étaient au nombre de soixante. — 2^o *Jair* de GALAAD, qui fut juge d'Israël pendant vingt-deux ans (Jud. X, 3). Il remplaça dans ces fonctions suprêmes Thola, de la tribu d'Issachar, et il eut lui-même pour successeur Jephthé. L'Écriture ne nous dit rien de lui, sinon qu'il avait trente fils qui montaient trente ânes, qui étaient les chefs de trente villes situées dans le pays de Galaad, et que l'on appelait *Kharvoth-Jair*. *Jair* mourut et fut enterré dans un lieu appelé Camon (vers l'an 1117 avant J.-C.). — 3^o *Jair*, fils de Séméï, était père de Mardochee (Esther, II, 5). — 4^o *Jair*, un des chefs de la synagogue de Capernaüm (Saint Math., IX, 18, seqq.; saint Marc, V, 22, seqq.; saint Luc, VIII, 41, seqq.), avait une fille âgée de douze ans, qui tomba dangereusement malade. Il alla prier Jésus de lui imposer les mains pour la guérir, et comme ils étaient en chemin, on annonça à *Jair* que sa fille était morte; mais Jésus lui dit de ne rien craindre, de croire seulement, et que sa fille serait guérie. Quand ils furent arrivés à la maison, Jésus ressuscita la jeune fille et la rendit à son père.

JAIS (voy. JAYET).

JALAP (bol.) On nomme ainsi la racine d'une espèce de liseron auquel Linné a donné, pour ce motif, le nom de *convolvulus jalappa*. Le nom du jalap lui-même est tiré de celui de la ville de Xalappa, au Mexique, centre principal du commerce de ce médicament, et autour de laquelle le liseron jalap croît en abondance. Longtemps on a ignoré en Europe quelle était la plante dont la racine constituait le jalap, dont on faisait cependant alors un fréquent usage en médecine. On pensa d'abord que cette substance provenait d'une rhubarbe, et de là vint le nom

de *rhubarbe noire*, sous lequel on la désigne dans les pharmacies. On crut ensuite, et Linné lui-même partagea d'abord cette opinion, que le jalap n'était que la racine de la belle-de-nuit, et de là est venue la dénomination botanique de cette plante, *mirabilis jalappa*. Enfin, l'on reconnut que le jalap ne provenait ni d'une rhubarbe, ni de la belle-de-nuit, mais bien d'un liseron, et Linné, dans ses *mantissa*, donna à cette plante le nom de *convolvulus jalappa*.

Le jalap se trouve dans le commerce sous la forme de morceaux hémisphériques et de rouelles larges de six ou sept centimètres, d'une couleur brun sale à l'extérieur, plus pâle à l'intérieur, marquées sur leur tranche de lignes concentriques, dues aux zones d'accroissement dont elles sont composées. Ces deux formes proviennent, la dernière, de ce qu'on divise transversalement par tranches les racines un peu grosses; la première, de ce qu'on se contente de partager longitudinalement celles qui sont très peu développées. Quant aux racines les plus grosses, parmi lesquelles on en voit qui arrivent à un volume considérable et au poids de six, sept et même douze kilogrammes, on n'en tire ordinairement aucun parti. — La cassure du jalap est irrégulière et présente des points épars bruts et luisants, formés par des anas de la matière résineuse qui constitue le principe actif de ce médicament. On s'explique par là le prix supérieur du *jalap piqué*, dans lequel des insectes ont rongé une grande partie du tissu inactif, et ont ainsi augmenté la proportion du principe actif relativement à la masse totale de la substance. Dans le jalap ordinaire du commerce, l'analyse de F. Cadet-Gassicourt a montré la composition suivante : 50 parties de résine, 24 d'eau, 220 d'extrait gommeux, 12,5 de fécule, 12,5 d'albumine, 4 de phosphate de chaux, 8,1 de chlorure de potassium, quelques sels, le tout sur 500 parties. Le jalap est quelquefois falsifié avec les racines de bryone et de belle-de-nuit, moins ridées et moins résineuses. La première est en outre plus blanche, plus légère et d'une saveur très amère.

La résine de jalap, qui constitue la partie la plus active de la racine, se prépare en retirant, par la distillation, toutes les parties spiritueuses de la teinture, et en lavant le résidu avec de l'eau, pour le dépouiller des parties extractives. Elle est d'une couleur brun-verdâtre, fragile, d'une cassure brillante. Pulvérisée, elle a une teinte jaunâtre. Son odeur est vireuse, sa saveur d'abord faible, puis âcre et désagréable. On la trouve rarement pure dans le commerce, parce qu'on y mêle souvent de la poudre de charbon ou des résines d'un prix de beaucoup infé-

rieur au sien, surtout de la résine de gayac.

La poudre de jalap, répandue dans l'atmosphère, quoique affectant peu l'odorat, irrite la muqueuse du nez ou de la gorge et provoque l'enrouement et la toux. Mise en contact avec le tube digestif, elle produit une purgation énergique; rarement elle détermine le vomissement. Son action irritante se porte spécialement sur l'intestin grêle, dont la chaleur, le mouvement péristaltique et la sécrétion perspiratoire sont considérablement et promptement augmentés; l'action sécrétoire se communique également à l'appareil biliaire, comme il arrive à la suite des purgatifs énergiques. La dose convenable est de vingt-cinq à cinquante centigrammes pour les enfants, et de 1 à 2 grammes pour les adultes. Rarement le jalap produit-il, à cette dose, des coliques violentes ou des phénomènes de réaction générale, résultant de l'irritation malade de la muqueuse intestinale. — L'action de la résine de jalap est absolument la même; il faut toutefois une quantité beaucoup moins grande de cette dernière pour obtenir les mêmes résultats; et d'une façon beaucoup plus certaine, ce qui devrait toujours lui faire donner la préférence. Cinq à dix centigrammes suffisent pour les enfants, et trente à cinquante pour les adultes. Mais comme elle détermine parfois des coliques violentes, avec superpurgation, il est plus prudent de l'étendre dans une poudre inerte, sous forme de pilules ou d'électuaire. — On prépare avec la résine de jalap une teinture peu employée de nos jours, quoique préférable à la résine administrée en substance, en ce que celle-ci s'y trouvant étendue dans l'alcool, exerce alors une action purgative plus uniforme et aussi moins irritante, puisqu'elle se répand aussitôt sur une grande surface. La *teinture de jalap composée* qui porte le nom spécial d'*eau-de-rie allemande*, renferme une plus grande proportion de résine dissoute que la précédente, et contient en outre de la scammonée et de la résine de turbit. On l'administre à la dose de 1,50, à 2 grammes, dans deux onces d'un véhicule émoullent. — Le jalap a été préconisé dans le traitement d'un grand nombre d'affections; mais les effets salutaires qu'il produit se rattachent uniquement à sa vertu purgative.

JALAPA ou **XALAPPA**. Ville du Mexique, dans l'état de la Veracruz, à 75 kilom. N. O. de la ville de ce nom. Elle est renommée surtout par le jalap qu'on récolte dans son voisinage et auquel elle a donné son nom. On y compte 13,000 habitants.

E. C.

JALONKES ou **DIALONKES**. Peuple de la Sénégambie orientale, établi surtout vers la

Falémé, entre le Sénégal et la Gambie. Il habitait autrefois dans le Fouta-Dialon, plus à l'O.; mais les Foulahs les en ont chassés. Leur langue et leur apparence générale tiennent beaucoup de celles des Mandingues. On appelle leur pays *Jalon* ou *Jalonkadou*.

E. C.

JALOFS (roy. Iolofs).

JALON (*arpent*). Perche ou bâton, pointu par un bout pour être fiché en terre, et garni à son extrémité supérieure d'un papier blanc ou autre matière voyante que l'on introduit dans une fente, ou que l'on fixe de toute autre manière. Les jalons servent de point de mire dans toutes les circonstances où l'on a besoin de distinguer de loin un point quelconque, ou pour prolonger dans une grande longueur des lignes droites. Dans ce dernier cas, après avoir placé sur deux points de la ligne deux jalons dont les signaux soient bien exactement au dessus de cette ligne, on se recule de manière à les voir toujours se couvrant l'un l'autre, et lorsque la distance devient assez grande, ou si quelque pli de terrain menace de cacher un des jalons, on en plante un autre dans la même direction. Il n'y a qu'à continuer ainsi autant qu'on veut, en conservant toujours deux jalons en vue, pour tracer une ligne parfaitement droite. On peut également prolonger la ligne en faisant porter et placer des jalons en avant par un aide que l'on dirige.

JALOUSIE. Penchant de l'homme à jouir seul de ce qu'il possède ou de ce qu'il aime. La jalousie tient à l'égoïsme; aussi devient-elle aisément une passion farouche. — Les amours déréglés produisent surtout les irritations de la jalousie. C'est que le vice ne saurait donner de la sécurité à de tels amours; l'infidélité est redoutée, lorsque les liaisons ne reposent pas sur la vertu. — Il faut donc distinguer dans la jalousie ce qui tient à un vice du caractère et ce qui tient à une passion de l'âme. La jalousie, dans le premier cas, est une maladie morale, la plus triste de toutes, et outre qu'elle est un tourment, elle est le plus souvent un ridicule. La jalousie s'irrite alors pour des chimères comme pour des réalités; aussi en a-t-on fait un travers de comédie; elle fait rire soit par sa faiblesse, soit par ses fureurs. — Mais la jalousie peut n'être qu'une passion fortuite, et distincte de l'imperfection du caractère. Plus un amour est légitime, plus est amère et irritante la blessure que lui fait l'infidélité. La jalousie alors n'est plus une faiblesse, c'est le plus juste et le plus impétueux des ressentiments. Ses irritations cessent alors d'appeler le rire. La morale humaine est impuissante à guérir le mal qu'elle fait à l'âme; la religion seule peut le tempérer.

Les anciens semblent confondre deux sentiments très divers, la jalousie et l'envie, et la langue latine n'a qu'un mot pour les exprimer. Cela tient peut-être à ce que les mœurs païennes entendaient peu la délicatesse des affections. Là où la femme pouvait passer d'un amour à un autre, il semble qu'il n'y eût de possible que l'envie: la jalousie suppose que les amours ne doivent point changer. — La jalousie d'ailleurs, c'est La Rochefoucauld qui le dit, et cette fois avec raison, « la jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. » La morale ancienne n'avait point saisi de telles nuances; c'est au christianisme que nous les devons. — La langue française a néanmoins varié le sens du mot jalousie, et lui a donné en quelques rencontres une signification qui touche à l'envie; elle dit la *jalousie de métier*. C'est la plus irritante des jalousies; elle tient à un défaut d'équité et de bienveillance. L'égoïsme ne croit qu'à sa valeur; il s'aveugle sur son mérite et il ne voit pas celui des autres, ou s'il le voit, il le dénigre. L'envie n'a rien de plus odieux ni de plus lâche.

L.

JALOUSIE (*bot.*). Nom vulgaire de l'œillet barbu, *diathus barbatus* connu vulgairement sous le nom d'*œillet de poète*.

JALOUSIE (Eaux de). C'est le nom d'un breuvage que les prêtres juifs faisaient prendre à la femme soupçonnée d'adultère par son mari. La jalousie est une des passions les plus violentes des orientaux; elle fait souvent naître dans les familles des désordres regrettables. Moïse, qui s'occupait avec une sollicitude toute particulière de la constitution de la famille, voulut en éloigner cet élément de troubles. Il ordonna à tout homme qui avait conçu des soupçons sur la fidélité de sa femme, de la conduire au temple (*Nombres*, ch. V). Le sacrificateur prenait de l'eau sainte dans un vase, y jetait de la poussière qu'il ramassait dans le lieu saint, ôtait à la femme le voile qu'elle avait sur la tête, mettait dans ses mains l'oblation de farine d'orge apportée par son mari, lui ordonnait de déclarer avec serment la vérité, et lui disait: « Que Jéhovah te livre à l'exécration à laquelle tu t'es assujettie par serment au milieu de son peuple! Que ces eaux de malediction entrent dans tes entrailles pour faire enfler ton ventre et pour faire tomber ta cuisse! » La femme répondait: « Amen, amen ». Le prêtre écrivait les imprécations sur un parchemin et les faisait tremper dans l'eau amère ou de jalousie jusqu'à ce que les lettres fussent effacées. La femme buvait alors

le breuvage, dans lequel sa condamnation avait été délayée. Si elle était coupable, son ventre se gonflait et crevait. Si, au contraire, elle était innocente, l'eau de Jalousie lui devenait profitable et elle était assurée d'avoir des enfants. C'était donc, comme on le voit, une espèce de jugement de Dieu, dont le but était évidemment de rétablir le calme dans l'esprit du mari agité par la jalousie.

JALOUSIES (*techn.*). Appareil disposé à l'extérieur d'une fenêtre pour interdire plus ou moins, et à volonté, la faculté de voir dans les appartements, et pour modérer l'action de la lumière et du soleil. Cet appareil, qui gêne peu la circulation de l'air, a l'avantage de pouvoir être replié de manière à être caché au dessous du linteau de la fenêtre, derrière une planche de peu de largeur, faisant l'effet d'un lambrequin, et que l'on appelle *pavillon*. Il se compose de planchettes ou lames de bois fort minces (3 à 4 millim.), larges d'environ 1 décimètre, reliées entre elles par deux ou trois échelles de ruban dont tout le monde connaît la disposition. Sous le linteau de la fenêtre est fixée solidement une planche appelée *sommier*, de la même largeur que les lames et supportant celles-ci. Toutes les lames et tous les échelons de ruban sont percés d'un trou, de manière qu'une corde puisse être passée de haut en bas dans chacune des deux séries d'ouvertures qui se correspondent verticalement. La corde du côté gauche de la fenêtre étant introduite par le bas, s'élève jusqu'au *sommier*, le traverse par une ouverture garnie d'une poulie, se couche sur cette poulie, et glisse sur le *sommier* jusqu'à un trou placé du côté droit vers le bord intérieur, par lequel elle redescend jusqu'à portée de la main, en passant sur une seconde poulie. L'autre bout de cette corde est arrêté par un nœud sous la dernière lame de l'appareil. Une autre corde est placée tout à fait de la même manière à droite; une seule poulie pourrait lui suffire, mais on lui en donne deux pour qu'elle sorte tout à côté de la première.

Les extrémités de ces cordes sont habituellement réunies parce qu'elles ne peuvent être employées qu'ensemble, chacune ne faisant manœuvrer qu'un côté des lames pour les élever ou les abaisser. Une autre corde placée à gauche suffit à donner telle inclinaison que l'on veut à toutes les lames. Cette corde, que l'on peut supposer être une corde sans fin, quoique ses deux bouts soient ordinairement libres, passe sur deux poulies placées dans le *sommier*, et s'attache au côté intérieur de la lame supérieure. On comprend que suivant qu'on tire cette corde dans un sens ou

dans un autre, le bord des planchettes est entraîné au dessus ou au dessous de la position horizontale, de façon même à intercepter entièrement le jour.

EM. LEFÈVRE.

JAMAÏQUE, en anglais *Jamaica*. La troisième des îles Antilles pour l'étendue, et la principale des possessions anglaises de cet archipel. Elle s'étend dans la mer des Antilles, entre 17° 40' et 18° 36' de lat. N. et entre 78° 35' et 81° 10' de long. O., à 110 kilom. S. de l'île de Cuba et à 170 k. O. d'Haïti. Elle a une forme ovale, et s'allonge de l'E. à l'O., l'espace d'environ 270 kil. Sa superficie est de 16,250 kil. carres. Elle se termine à l'E. à la pointe Morant, et à l'O. au cap South-Negril. Ses côtes, généralement basses et bérissées de bancs de corail, sont d'un abord assez dangereux. La Jamaïque est traversée de l'E. à l'O. par la chaîne des montagnes Bleues, qui y établit deux versants généraux, celui du N. et celui du S.; ces montagnes atteignent sur leurs plus hauts points une altitude de 2,470 mètres; elles sont inaccessibles en plusieurs endroits, et généralement couvertes de magnifiques forêts de pins, d'arajou, de citronniers, de bois de fer, de bois de campêche. De leur pointe septentrionale descendent le Great-River, le White-River, le Rio-Grande; et, de leur pente méridionale, le Black-River, le Rio-Mino, le Rio-Cobre; aucune de ces rivières n'est navigable pour de grands bateaux. Il y a deux saisons sèches et deux saisons pluvieuses: les premières occupent les mois de juin, juillet et août; ensuite ceux de décembre, janvier, février et mars; ces derniers mois sont les plus agréables. Il y a des tremblements de terre fréquents et des ouragans très violents. Le climat est chaud et humide, mais tempéré par les brises de mer; il est peu favorable aux Européens: durant le jour, la chaleur est excessive, tandis que les nuits sont trop froides. L'air est vif et frais sur les montagnes, et c'est là que les malades vont rétablir leur santé. — Le sol est un mélange de calcaire et de sable. Il n'a pas une grande fertilité naturelle, mais une culture très soignée lui fait produire d'abondantes récoltes. C'est dans les plaines du sud que sont les plus riches plantations de la colonie. La canne à sucre, le coton, l'indigo, le café, en sont les principales productions; on cultive aussi le riz, le millet, et surtout le maïs, dont on fait deux, et parfois trois récoltes par an. Ces céréales prennent depuis quelques années un accroissement d'autant plus considérable que, par suite de l'émancipation des esclaves, la culture des denrées coloniales proprement dites est tombée dans une sorte de décadence. On récolte des fruits exquis, tels que l'ananas, l'orange, la banane,

le melon; le raisin y réussit; la cannelle, l'arbre à pain, le piment, le gingembre, s'y trouvent en abondance. De magnifiques pâturages nourrissent beaucoup de bêtes à cornes et de chevaux — L'agouti, les singes, les perroquets, une espèce d'ortolan délicieux qui fréquente les marais, sont les animaux les plus remarquables. — Le régime minéral offre un peu de cuivre, de plomb, de fer et d'antimoine, qu'on n'exploite pas, et des eaux thermales sulfureuses dans la paroisse de Saint-Thomas de l'est.

La fabrication du sucre et du rhum est à peu près la seule industrie manufacturière de la Jamaïque; ces deux produits sont très estimés. Le commerce de l'île est très considérable; les exportations consistent principalement en sucre, rhum, mélasse, café, coton, gingembre, piment, arrow-root, tabac, indigo; elles se dirigent particulièrement sur les Iles Britanniques; elles se portent en partie aussi vers Cuba, Haïti, les Etats-Unis, l'Amérique centrale, le Mexique et l'Amérique méridionale.

La Jamaïque forme un gouvernement colonial qui embrasse les Lucayes et le Yucatan anglais. Le chef-lieu de l'île et de ce gouvernement est Spanishtown, ville de 6,000 habit.; mais Kingston, sur la côte méridionale, est la ville la plus considérable; elle compte 33,000 habitants; Port-Royal, qui a été la capitale, est sur la même côte, avec un port magnifique; mais les tremblements de terre, les ouragans et les incendies l'ont en grande partie ruiné. — A côté du pouvoir exécutif du gouverneur, se trouve une assemblée législative, composée de quarante-cinq membres, et qui jouit dans la colonie des mêmes droits que la Chambre des communes en Angleterre. Pour l'administration de la justice, l'île est divisée en trois comtés: Middlesex, au centre; Surrey, à l'E., et Cornwall, à l'O. L'administration du culte est sous la direction d'un évêque anglican. La population est d'environ 375,000 habitants, dont plus de 300,000 noirs émancipés.

La Jamaïque fut découverte par Christophe Colomb le 4 mai 1494. Les Espagnols la colonisèrent en 1509; ils en exterminèrent la nombreuse population aborigène. Ils nommèrent cette île *Santiago*, et la capitale *Santiago de la Vega* (aujourd'hui Spanishtown). Les Anglais s'en emparèrent en 1655, et donnèrent à l'île le nom de *Jamaica*, d'après celui de *Naymaca*, dont les indigènes se servaient pour la désigner. Le tremblement de terre de 1692, et la peste qui le suivit, y firent périr 30,000 personnes; les désastres de cette époque n'ont jamais pu être complètement réparés. L'émancipation des esclaves a aussi porté un coup assez fatal, mais, il faut

l'espérer, momentanément, à l'industrie et au commerce de cette colonie. E. C.

JAMBAGE. Les *jambages* d'une porte, d'une croisée, sont les constructions qui, élevées latéralement à leur ouverture, en déterminent la hauteur; on les nomme aussi *pie droits*, *pièds-droits*. Ils portent à leur sommet le linteau ou la plate-bande de la baie. Les anciens faisaient souvent chaque jambage d'un seul morceau de marbre ou de pierre, placé debout; chez les Grecs et sur les anciens monuments de l'Italie, imités de ceux de ce peuple, les jambages sont taillés de manière à rétrécir l'ouverture de la baie par le haut; c'est la doctrine qu'enseigne Vitruve. On pense que c'est dans le but de donner au jambage une plus grande force, tant pour soutenir la butée que pour porter le linteau, que les anciens le faisaient d'un seul morceau et généralement assez fort, pour éviter les ruptures. Cette disposition des jambages avait en outre l'avantage de raccourcir l'étendue de ce linteau, et de le rendre conséquemment plus solide.

Les jambages portent sur leur face extérieure les profils et les décorations du chambranle, qui sont conçus et étudiés selon l'ordonnance adoptée pour l'ensemble de l'édifice. A l'intérieur, c'est dans les jambages qu'on pratique des feuillures destinées à recevoir la menuiserie de la porte ou de la croisée qui sert de clôture; on y taille aussi les ébrasements qui élargissent la baie à l'intérieur pour que cette menuiserie de clôture se développe de manière à laisser un plus large passage à la circulation de l'air ou à la lumière. — On nomme aussi *jambage* les deux *pièds-droits* d'une cheminée. A. LENOIR.

JAMBE (*anat. méd.*). Elle offre pour parties solides le *tibia*, le *péroné* et la *rotule*; ce dernier os n'est qu'un appendice du *tibia*, et appartient bien plutôt au genou qu'à la jambe proprement dite. Le *tibia* et le *péroné* sont solidement unis à leurs extrémités, et séparés dans leur corps par un intervalle que remplit un ligament interosseux. L'articulation supérieure de ces deux os entre eux est une arthrodie et résulte du rapprochement de deux surfaces recouvertes de cartilages, tapissées et entourées d'une capsule synoviale, et maintenues en contact par deux ligaments: l'un, antérieur, composé de fibres rapprochées les unes des autres, et dirigées transversalement de l'extrémité du *péroné* à la tubérosité externe du *tibia*; l'autre, postérieur, moins prononcé que le précédent et composé de plusieurs faisceaux de fibres séparées. — Leur articulation inférieure est formée par le rapprochement de deux surfaces: l'une convexe et triangulaire, appartenant au *péroné*; l'autre également triangulaire, mais concave, appartenant

au tibia. Ces deux surfaces ne sont couvertes de cartilages qu'inférieurement, le reste de leur étendue donnant attache à des fibres ligamenteuses. L'articulation est en outre affermie par un ligament antérieur et un ligament postérieur.

Les muscles de la jambe sont : à la région antérieure et de dedans en dehors, le jambier antérieur, l'extenseur du gros orteil, l'extenseur commun des orteils et le péronier antérieur qui n'existe pas constamment. Ces organes sont couchés de dehors en dedans sur la face externe du tibia, et appliqués en arrière sur le ligament interosseux et la partie antérieure de la face interne du péroné. — La région externe offre les deux péroniers latéraux. — On trouve à la postérieure deux plans musculaires superposés; l'un, superficiel, comprenant les muscles qui composent le mollet : savoir, les jumeaux, le soléaire, le jambier ou plantaire grêle; l'autre, profond est constitué par les muscles poplités, fléchisseur propre du gros orteil, jambier postérieur, fléchisseur commun des orteils. — Une aponévrose d'enveloppe est commune à tous ces muscles.

Les vaisseaux et les nerfs superficiels de la jambe, placés entre la peau et l'aponévrose, sont les veines saphènes externe et interne et leurs branches, les vaisseaux lymphatiques qui les accompagnent, et les nerfs du même nom. Celles de ces parties qui sont situées en dehors appartiennent aux troncs vasculaires et nerveux du jarret, tandis que celles qui sont en dedans se prolongent jusque dans la région de l'aine. Les vaisseaux profonds sont les vaisseaux poplités, tibiaux antérieurs, tibiaux postérieurs et péroniers. Les divisions du grand nerf sciatique donnant naissance aux nerfs tibial postérieur, jumeulo-cutané et tibial antérieur, constituent les nerfs profonds.

Des abcès, des contusions, des plaies, des exostoses, des névroses, des anévrismes, peuvent avoir leur siège à la jambe comme dans les autres régions du corps. Les varices qui attaquent presque exclusivement les veines saphènes, les ulcères, certaines tumeurs vasculaires des os, que l'on a presque toujours rencontrés dans le tibia, se développent plus souvent dans cette région que partout ailleurs. Mais les seules maladies qui méritent une mention plus étendue, sont les fractures.

Les os de la jambe sont plus souvent fracturés ensemble qu'isolément. C'est ordinairement à l'union du tiers inférieur avec le tiers moyen de la jambe, endroit où le tibia présente moins d'épaisseur et une légère tension qu'elles ont lieu. C'est encore ordinairement de haut en

bas, de dehors en dedans et d'arrière en avant que la fracture oblique s'effectue, de sorte que le fragment supérieur du tibia vient faire saillie sous la peau, à la partie interne et antérieure de la jambe, souvent avec déchirure des parties molles. Quand une fracture transversale est située très haut, le déplacement est peu considérable. Le contraire a lieu pour le milieu et la partie inférieure du membre, par suite de l'action des muscles de la région postérieure. Néanmoins les fractures de la jambe sont en général moins graves que celles de la cuisse, en raison du volume moins considérable de la partie qu'elles intéressent, du déplacement moindre, et aussi de leur réduction plus facile. Celles qui ont lieu vers les articulations sont assez ordinairement suivies de roideur dans ces parties.

Dans les fractures du tibia seul le déplacement est peu considérable, et les fragments ne sauraient chevaucher en raison du point d'appui que fournit le péroné demeuré intact. L'appareil inamovible est donc celui qui convient le mieux.

Les fractures du péroné sont d'une fréquence qu'explique la faiblesse de cet os comparative-ment au tibia, sa position superficielle à la partie externe de la jambe, et surtout le rôle important qu'il joue dans le mécanisme de l'articulation du pied. La fracture qui résulte d'une torsion violente de cette dernière partie se produit presque toujours sur la portion inférieure de l'os; beaucoup plus rarement à la partie moyenne. Le déplacement est peu considérable immédiatement après l'accident, puisqu'il ne peut avoir lieu suivant la longueur du péroné, dont les fragments se trouveront maintenus en place par leur articulation avec le tibia, qui fait l'office d'attelle. Le déplacement suivant la direction peut être produit par les muscles des régions antérieure et postérieure de la jambe, et aussi par le poids du corps; le pied n'étant plus soutenu en dehors tourne eo se portant dans l'adduction. — Si la fracture est mécon- nue ou traitée peu méthodiquement, l'astragale, renversée ou dedans, vient faire saillie sous la malléole interne, distend douloureusement les ligaments et les parties molles, détermine leur inflammation ainsi que celle de la membrane synoviale, finit par percer la peau et devient ainsi la cause d'une foule d'accidents tels que l'ouverture de la capsule articulaire, la suppuration, la carie des surfaces osseuses, etc. Ces fractures méthodiquement traitées, au contraire, sont en général peu graves, à moins qu'il ne survienne des complications ou que la luxation du pied et l'inflammation violente qui

peut résulter des tiraillements auxquels elle donne lieu, ne viennent échanger la marche ordinaire de l'affection. — Le tibia faisant ici office d'attelle, il n'y a besoin, pour mettre les fragments en position, ni d'extension ni de contre-extension. Il suffit, pour les affronter, de porter légèrement le pied dans l'adduction, afin que le ligament latéral externe tire le fragment inférieur en bas, tandis qu'on poussera en dedans l'extrémité inférieure de la malléole externe, pour porter en dehors l'extrémité supérieure de ce même fragment, en lui faisant exécuter un mouvement de bascule inverse de celui qui, dans l'accident, l'avait poussé vers le tibia. Le pied sera ensuite maintenu dans l'adduction au moyen d'un bandage convenable. La position demi-fléchie, tandis que la jambe repose sur sa face externe, nous semble la meilleure.

Les plaies des artères de la jambe nécessitent fort souvent la ligature du vaisseau divisé.

Les amputations de la jambe se faisaient autrefois presque exclusivement dans un lieu assez rapproché de l'articulation, afin de ne pas laisser au malade un moignon embarrassant par trop de longueur, puisque le point d'appui du membre devait toujours être pris sur l'articulation du genou, le reste de la jambe étant fléchi sur la cuisse; mais depuis que l'on est arrivé à confectionner des jambes mécaniques assez légères pour que le moignon puisse les manœuvrer d'une manière satisfaisante, il est devenu avantageux de fixer, autant que possible, le lieu d'élection au point le plus rapproché de l'articulation de la jambe avec le pied.

JAMBE. Vitruve nomme *scmur* les entoux des gravures en canaux qui décorent les faces des triglyphes, décoration particulière à la frise de l'ordre dorique. On a traduit par le mot jambe l'expression employée par l'architecte Romain.

JAMBE DE FORCE. Pièce de charpente placée sous les entrails, et servant à soutenir la couverture d'un bâtiment. C'est aussi une chaîne ou une pile de pierres de taille superposées et placées dans les épaisseurs de murailles, de manière à supporter le poids des principales poutres d'un bâtiment, et particulièrement de celles dont se composent les planchers. Lorsqu'un édifice est entièrement construit en pierres de taille, les murs offrant partout une égale résistance, les jambes de force sont inutiles; mais dans les bâtisses ordinaires et en moellons, on ne peut se dispenser de les établir aux points où doivent peser les planchers, qui, sans cette précaution, pourraient écraser des murs maçonnés. Vitruve les nomme *orthostate*, *prostat*, *parastat*. — La *Jambe étrière* est une chaîne ou

pile de pierres de taille, formant l'angle d'une maison, ou son point de jonction avec la maison voisine, sur la ligne de moyenneté. Dans ce cas, les pierres de la jambe étrière sont engagées par leurs queues dans le mur mitoyen pour y former une liaison avec sa maçonnerie. La jambe étrière est ordinairement parementée sur plusieurs faces. Elle prend le nom de *Jambe de bouliasse*, lorsqu'elle n'est point isolée sur plusieurs de ses côtés, et que ses pierres se tiennent en liaison dans le mur de façade de l'édifice auquel elle appartient.

JAMBETTES. Terme de charpenterie qui sert à désigner de petits poteaux posés dans les combles de couverture sur les blochets, et qui servent à soutenir les chevrons; on en pose aussi sur les entrails pour soulager la base des arbalétriers.

JAMBlique, philosophe de l'école d'Alexandrie, né à Chalcide en Cœlé-Syrie, florissait sous le règne de Constantin le grand. Il était disciple d'Anatolius et de Porphyre, et se fit bientôt une grande réputation, non-seulement par son enseignement philosophique, mais aussi par l'apparence d'inspiré qu'il se donna, et par les prodiges qu'en cette qualité il prétendit avoir opérés. Jamblique fut un des principaux membres de cette secte néoplatonicienne, qui opposait à la religion chrétienne un panthéisme fondé sur les anciennes traditions de l'Égypte et de l'Asie, et suscitait de faux prophètes pour combattre plus efficacement les saints apôtres. Les ouvrages de Jamblique, quoique bien inférieurs à ceux de plusieurs autres sectateurs de la même école, sont importants pour la connaissance des opinions philosophiques de la secte, et plus encore pour celle des traditions sur lesquelles elles se basaient. Ses principaux ouvrages sont : 1^o La Vie de Pythagore importante pour l'histoire de ce philosophe, quoique composée de matériaux de toute nature, réunis sans aucune critique. A cet ouvrage se rattachent divers écrits qui nous sont restés sur la théorie mystique des nombres. 2^o Le Sermon protreptique, ou exhortation à la philosophie; 3^o le livre des Mystères égyptiens, le plus important de tous, puisqu'il contient certainement des fragments de la théologie égyptienne, quoique Jamblique les ait mêlés avec ses propres idées. La doctrine professée dans ce livre est celle de l'émanation. Jamblique décrit en détail la hiérarchie des dieux et des démons issus de la substance universelle. Il enseigne les mystères d'une science particulière, la *théurgie*, qui apprend à dominer les dieux et à les rendre favorables aux hommes, par certaines pratiques et la prononciation de formules symboli-

ques. Il reproduit les doctrines que Pythagore avait empruntées à l'Inde sur la migration des âmes, le but de la vie humaine, etc. On trouve aussi dans Stobée des fragments d'ouvrages perdus de Jamblique. La Vie de Pythagore et l'Exhortation à la philosophie ont été publiées récemment par Kiessling, Leipzig, 1813 et 1815, in-8°. La meilleure édition des Mystères égyptiens est celle de Gale, Oxford, 1678, in-fol.

Un autre JAMBlique, né en Syrie, et qui vivait sous Marc-Aurèle, est un des plus anciens romanciers grecs. Photius nous a transmis des fragments de ses *Babyloniennes* ou *Amours de Rhodane et de Sinonis*. Voir aussi le tom. II de la *Nova Collectio* du Cardinal Mai, et l'extrait donné par Lebeau dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (*Histoire*, t. 34).

JAMBON (voy. CHARCUTERIE au Supplément).

JAMBOS ou **ZAMBOS**. On donne ce nom en Amérique, particulièrement au Mexique et dans d'autres anciennes colonies espagnoles, aux personnes issues de nègres et d'indigènes. On les appelle quelquefois aussi *chinos*. E. C.

JAMBOSIER, *Jambosa* (bot.). Genre de la famille des myrtacées, de l'icosandrie-munogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbres propres aux parties tropicales de l'Asie et de l'Afrique, dont les feuilles, opposées, entières, sont marquées de ponctuations translucides; dont les fleurs disposées en cymes latérales et terminales pauciflores, sont grandes et présentent l'organisation suivante: leur calice a le tube adhérent, turbiné, la gorge dilatée et le limbe divisé à moitié en quatre lobes presque arrondis; leurs quatre pétales sont larges, concaves et obtus; leurs nombreuses étamines, à filets grêles, s'attachent sur la gorge du calice et sur un disque épigyne; leur ovaire, à deux loges multiovulées, porte à son sommet un style simple terminé par un stigmate aigu. Le fruit des jambosiers est une baie revêtue par le calice devenu charnu et couronnée de son limbe, dans laquelle l'avortement de presque tous les ovules n'a laissé se développer qu'une ou deux graines. Les fruits de plusieurs espèces de ce genre sont comestibles, et certains d'entre eux sont même recherchés pour leur saveur. L'un des plus estimés est celui du JAMBOSIER COMMUN, *Jambosa vulgaris*, De C. (*Eugenia jambos*, Lin.), plante des Indes-Orientales, auquel on donne vulgairement le nom de *pomme rose*. Cette espèce forme un arbre de hauteur moyenne, à feuilles lancéolées-allongées, lustrées; à grandes fleurs d'un blanc-jaunâtre, rehaussées par leur aigrette de longues étamines. Son fruit ressemble à une petite pomme de couleur jaunâtre; il est surtout re-

marquable par la saveur de rose que possède sa chair, saveur que n'accompagne du reste aucune odeur. Dans nos jardins, on cultive cette espèce en serre chaude, où elle fleurit et fructifie, ce qui permet de la multiplier sans difficulté par ses graines. On lui donne beaucoup d'eau pendant qu'elle est en végétation. — On cultive aussi quelquefois le JAMBOSIER DE MALACCA, *Jambosa malaccensis*, De C. (*Eugenia malaccensis*, Lin.), arbre de haute taille, à fleurs rouges, à fruits comestibles, rouges d'un côté, blancs de l'autre.

P. DUCHARTRE.

JAMNIA. Nom donné par les Grecs à l'ancienne ville de *Yabné* ou *Iabné*, dont il est souvent fait mention dans les livres des Machabées. Étienne l'appelle *Jamna*, Ptolémée *Ianneia* et *Iannetorum portus*, saint Jérôme (2 ébron. 26) écrit *Jamnia*. Masius dit que les Vénitiens l'appelaient *Zania* et *Castrum Beroaldi*. Cette ville était située à peu de distance de la mer, et selon Volney à trois lieues de Ramla. Philon, dans sa relation de l'ambassade envoyée à Caligula par les juifs d'Alexandrie, dit que Jamnia était une des villes les plus peuplées de la Palestine, et que la majeure partie de ses habitants étaient juifs. Il fallait en effet qu'elle fût très importante, puisque le siège du grand Sanhédrin y fut transporté avant la destruction de Jérusalem. Jamnia devint bientôt après le siège d'une des plus célèbres écoles rabbiniques, qui fut présidée successivement par Johanan, fils de Zachari, et par Gamaliel, fils du fameux Siméon-ben-Gamaliel. A la place qu'occupait cette ville, s'élève aujourd'hui un village qui porte encore le nom de *Yabné*. On y trouve une colline factice et un ruisseau, le seul de la contrée qui ne tarisse pas pendant les chaleurs.

JANICULE, la plus haute des collines de Rome, située à l'occident du Tibre, avait été ainsi nommée parce que Janus y avait, dit-on, établi sa résidence. Ancus Martius y fit construire une forteresse destinée à défendre la ville. Servius Tullius réunit une partie de la colline à la cité qui s'agrandissait sans cesse; mais ces limites ne furent pas dépassées jusqu'au règne de l'empereur Aurélien, qui porta plus loin le mur d'enceinte de la ville, sans pourtant y renfermer encore tout le Janicule. Cette colline se trouve aujourd'hui comprise tout entière dans Rome. Elle est couverte d'un sable jaune qui lui avait fait donner le surnom de *Mons Aureus*, dont, par corruption, on a fait *Montorio*, qui est le nom moderne du Janicule. — La porte du Janicule, *porta Janiculensis*, dite ensuite *Aurélienne* et aujourd'hui de Saint-Pancrace, conduisait par la *Via Janiculensis*, dite plus tard *Vitellia*, jusqu'au bord de la mer. Un pont, si-

tué presque vis-à-vis du théâtre de Pompée, conduisait au Janicule, dont il portait le nom; il s'appelle maintenant *porte Sixte*, en l'honneur de Sixte V qui l'a retabli. — Ce fut sur le Janicule que se retirèrent les plébéiens mécontents du sénat, l'an 287 avant J.-C. Numa et Stace avaient leurs tombeaux sur cette colline.

JANINA, JOANNINA ou YANIA. Ville de Turquie, capitale de l'Albanie, sur la rive occidentale du lac auquel elle donne son nom, à 700 kilom. O. S. O. de Constantinople. C'est le siège d'un archevêché grec. On y fait des maroquins; mais l'industrie y est presque nulle depuis la mort d'Ali-Pacha, en 1822. Cet homme, remarquable par son énergie et son intelligence, autant que par sa cruauté sanguinaire, avait élevé Janina, assez obscure jusqu'alors, au rang d'une ville importante et florissante, qui compta jusqu'à 40,000 habitants. Il y avait fondé plusieurs établissements littéraires, l'avait rendue presque inexpugnable, et, de cette capitale de son vaste pachalic, il bravait la puissance ottomane. Il était sur le point de se rendre indépendant, lorsqu'il fut assassiné. Avec lui périt l'éclat de la ville de Janina, qui n'a plus que 12,000 habitants. Elle paraît être bâtie vers l'emplacement de l'ancienne *Dodone*. On prétend qu'elle dut sa construction et son nom à Jean Cantacuzène parent de l'empereur de ce nom, au *xiv^e* siècle. — Le LAC de JANINA a 17 kilom. de longueur et 4 de largeur; il est entouré des plus agréables paysages. E. C.

JANISSAIRES, légère altération du turc *jeni tcheri*, c'est-à-dire, *nouvelle troupe*. Corps d'infanterie créé en 1330 de notre ère, par le sultan Orkhan. Ce prince, ayant compris l'indispensable nécessité d'entretenir un corps d'infanterie régulière, forma les *Yayas*; mais bientôt les prétentions exagérées, l'insolence et l'indiscipline de ces soldats l'obligèrent à les licencier. Il les remplaça par les janissaires, corps composé d'abord de prisonniers de guerre chrétiens, et dans lequel on fit entrer plus tard des jeunes gens également chrétiens, envoyés comme tribut au sultan par différentes provinces de l'empire et préalablement instruits dans la religion musulmane. L'institution de cette milice fut consacrée par la bénédiction de Hadji-Bektache, personnage vénéré pour sa sainteté et fondateur des derviches *Bektachis*, qui lui imposa le nom de *Yeni-tchéri* et ajouta, d'un ton inspiré « que la nouvelle milice serait victorieuse dans tous les combats ». Pour rappeler le souvenir de cette consécration religieuse, les janissaires adoptèrent comme frères les derviches *Bektachis*. L'organisation du corps, complétée sous le règne de Mahomet II (1451-1581), fut encore modifiée par

le grand Soliman. Les janissaires formaient un total de 12,000 hommes sous Mahomet II; en 1598, sous Mohammed III, leur effectif était de 101,600 hommes; enfin dans les premières années de Mohammed IV, qui monta sur le trône en 1695, ils n'avaient pas moins de 200,000 soldats. Ce nombre diminua ensuite progressivement. Le corps, lorsqu'il fut détruit, était composé de quatre divisions formant ensemble 229 *ortas* ou chambrées, dont 77 tenaient garnison à Constantinople, et le reste était partagé dans les provinces. Le chef de tout le corps portait le nom d'Agâ. Il avait au-dessous de lui plusieurs officiers généraux et supérieurs dont la plupart étaient désignés par des titres qui indiquaient des fonctions relatives à la vénération. Ainsi l'un était appelé *Seymen bachy* (*Segban-bachy*), chef de conducteurs de chiens; un autre *Tournadjy-bachy*, chef des gardiens de grues, etc. En temps de guerre, chaque *Orta* était souvent porté au complet de 500 hommes; mais ordinairement l'effectif était beaucoup moins considérable. Le nombre des officiers s'élevait à neuf par *orta*, y compris le chef, qui portait quelquefois un titre particulier, mais qui le plus souvent était désigné par le nom de *Tchorbadjy* (*celui qui fait la soupe*). Il avait sous ses ordres : un *Oda-bachy*, chef en second de l'*orta*; un *Vékit Khordjy* ou *Killer-Khordjy*, sorte d'économe; un *Bairakdar* ou porte-drapeau; un *Basch-eski* ou chef des vétérans; un *Ousta* (maitre) ou *Aschdjy* (cuisinier); un *Basch-Karah-Kouloukdjou* ou premier marmiteux; un *Saka* ou porteur d'eau; un *Karah-Kouloukdjou* ou simple marmiteux. Ces derniers officiers, qui se trouvaient dans un contact plus fréquent avec les soldats, avaient donc des dénominations indiquant des emplois de cuisine. Cet usage dérivait de l'opinion peu exacte mais admise, en apparence du moins, que le sultan était le père nourricier des janissaires et qu'il déléguait ses fonctions à d'autres officiers chargés de pourvoir à leurs besoins. C'est par suite de cette opinion que la marmite où l'on faisait cuire la nourriture donnée par le sultan, était un objet de vénération pour chaque janissaire. La perte de cet ustensile de cuisine était considérée par l'*orta* tout entier, comme une honte et un malheur. Avec le temps, on associa aux janissaires dix compagnies de soldats, parmi lesquels il faut distinguer les *Touloumbadjys* ou pompiers, corps de 300 hommes créé en 1720, sous Ahmed III, par un renégat français au service de ce prince. Les *Bostandjias* (jardiniers), qui formaient une autre annexe des janissaires, tenaient garnison à Constantinople et à Andrinople; ils étaient employés à la garde du

palais et des jardins du sultan. Plus tard, on choisit de préférence des recrues tirées d'Albanie, de Bosnie et de Bulgarie, qui ne reculaient pas devant la honte de l'apostasie pour entrer dans cette milice. Comme le titre de janissaire conférait plusieurs privilèges assez importants, les fils et les parents de ces soldats se mirent en possession du droit de remplacer les hommes morts ou invalides. Ce fut une première modification dans la composition du corps. Sous Amurat III (1574-1595) et plus tard, les désastres de plusieurs guerres firent admettre parmi les janissaires, des hommes ramassés de toutes les provinces de l'empire; on y enrôla même jusqu'à des voleurs et des geais sans aveu. Plusieurs sultans, entre autres Ahmed III en 1727, essayèrent, mais toujours en vain, de mettre un terme à des abus aussi graves, et qui devaient amener, un siècle plus tard, la destruction de ce corps. A Constantinople en particulier, les janissaires, presque exclusivement composés d'ouvriers et d'hommes de peine, n'étaient plus une force protectrice. Sans courage et sans instruction militaire pour la plupart, ils se rendaient coupables d'exactions et de violences contre les habitants, tandis qu'ils s'opposaient par la révolte à tous les changements que l'on voulait introduire dans leur organisation. Après les revers en Morée, Mahmoud voulut introduire la tactique européenne dans son armée. Le 6 du mois de Zil-Kadé, de l'année de l'hégire 1241 (12 juin 1826), on commença à donner des leçons de maniement d'armes à quelques officiers destinés à des commandements dans la nouvelle infanterie qui allait être créée, et que l'on devait recruter d'abord parmi les janissaires. Ceux-ci sans tenir compte des ménagements dont le sultan usait à leur égard, se révoltèrent, et pillèrent le palais du grand vizir; mais ils furent enfin vaincus. 5,000 périrent dans la lutte et 15,000 hommes qui avaient appartenu à leur corps furent exilés en Asie. La destruction des janissaires eut pour conséquence la suppression des derviches Bektachis. LOUIS DUBOIS.

JANNEE (ALEXANDRE), 3^e fils de Jean Hyrcan et d'Alexandra ou Salomé, sa femme, succéda à son frère Aristobule sur le trône de Judée, l'an 104 av. J.-C. Il signala son avènement par le meurtre d'un de ses frères dont il redoutait l'ambition. Doué d'un esprit belliqueux et entreprenant, il essaya de se rendre maître de quelques villes importantes voisines de ses possessions; mais cette expédition ne réussit point. Plus tard (98 av. J.-C.), il assiégea Gaza, s'en empara et en fit massacrer les habitants. Cependant les Pharisiens qui le détestaient à cause de ses opinions sadduccéennes, excitèrent le peu-

ple contre lui. Il fut injurié, et pour tirer vengeance de cet affront il fit charger les mutins par sa garde étrangère; six mille juifs furent tués dans cette occasion. Wantant faire oublier cet acte de cruauté, il attaqua les Moabites et quelques autres peuples d'au-delà du Jourdain et de la mer Morte, et les rendit tributaires (93 av. J.-C.); mais, ensuite, ayant donné dans une embuscade, son armée fut détruite, et il ne parvint qu'avec peine à se sauver lui-même. De nouveaux troubles éclatèrent dans son royaume, et se prolongèrent pendant plusieurs années. Enfin il triompha des rebelles, et fit crucifier huit cents d'entre eux, après avoir ordonné le massacre de leurs femmes et de leurs enfants. La révolte ainsi comprimée dans ses États, il entreprit plusieurs expéditions qui lui réussirent. Enfin il assiégea Ragaba, place forte située dans les environs de Gerasa, lorsqu'il mourut d'une fièvre, résultat de son intempérance (78 av. J.-C.). Il était âgé de 49 ans, et en avait régné 27.

JANSÉNIUS, JANSÉNISME. Deux auteurs ecclésiastiques nommés, l'un et l'autre, Cornille Jansen, ont pris ou reçu, suivant l'usage du temps, au moyen d'une terminaison latine, le nom de Jansénius, sous lequel ils sont connus.—L'un, né en Flandre l'an 1510, fut professeur à l'université de Louvain, et député au concile de Trente où il fit admirer son savoir; il devint ensuite évêque de Gand l'an 1568, et mourut en 1576 à l'âge de soixante-six ans. On a de lui des *Commentaires* fort estimés sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, et une *Concorde des Évangiles* qui est regardée comme un des meilleurs ouvrages de ce genre. — L'autre est le fameux Jansénius d'Ypres, dont les erreurs ont fait tant de bruit et causé tant de troubles dans l'Église. Il était né en 1583 près de Rotterdam, en Hollande, de parents catholiques peu fortunés. Il fit ses premières études à Utrecht, et se rendit ensuite à Louvain, où il fit son cours de rhétorique dans le collège des jésuites, et son cours de théologie à l'université, sous Jacques Janson, disciple et partisan de Baïus. Ses succès furent si brillants qu'après sa philosophie il obtint le titre de premier maître-ès-arts. Comme son application à l'étude avait débilité sa santé, les médecins lui conseillèrent le changement d'air, et il accompagna en France le fameux Duverger de Haurane, son ami, qui le plaça, en 1604, comme précepteur chez un conseiller du parlement de Paris. Jansénius y resta quelques années, et Duverger de Haurane, l'appela ensuite à Bayonne où il le fit nommer principal du collège. Ils étudièrent ensemble pendant quatre ou cinq ans l'Écriture sainte et

les Saints Pères, principalement saint Augustin. Mais Duverger ayant quitté Bayonne en 1616 pour habiter Poitiers, Jansénius retourna l'année suivante à Louvain, où, par le crédit du docteur Janson, il fut nommé principal du collège de Sainte-Pulcherie. Il prit, en 1619, le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé, en 1630, professeur d'écriture sainte. Il fut envoyé deux fois en Espagne pour défendre les intérêts de l'université, la première fois en 1624, la seconde en 1626, et réussit à faire révoquer la permission que les jésuites avaient obtenue d'enseigner dans leur collège la philosophie et la théologie. Quelque temps après, les ministres de Bois-le-Duc, où les Hollandais venaient d'interdire l'exercice public de la religion catholique, ayant publié une espèce de manifeste en faveur de la réforme, avec un défi à tous les catholiques d'entrer en dispute avec eux, Jansénius y répondit par un écrit solide, sous le titre d'*Antidote* contre la séduction des ministres. Il publia, en 1633, au sujet de l'alliance des Français avec la Hollande, un écrit sous le titre de *Mars Gallica*, où il attaquait sans ménagement les rois de France, et cherchait à prouver par des faits, que tout en se donnant le titre de rois très chrétiens, ils ne travaillaient depuis un siècle, par leurs alliances avec les protestants, qu'à ruiner la religion catholique dans les principales contrées de l'Europe. Cette sanglante satire, malheureusement trop fondée, blessa vivement le cardinal de Richelieu, et fit un plaisir extrême à la cour d'Espagne. Jansénius fut nommé l'année suivante, par Philippe IV, à l'évêché d'Ypres; mais il en jouit à peine deux ans. Il venait de visiter une partie de son diocèse attaqué de la peste lorsqu'il en fut atteint lui-même, et mourut le 6 mai 1638.

Jansénius a laissé des commentaires pleins d'érudition sur le Pentateuque, sur les Évangiles et sur quelques autres livres de l'Écriture sainte. Mais l'ouvrage qui a surtout rendu son nom fameux est un traité de la grâce intitulé *Augustinus, seu doctrina sanctorum Augustini de humana naturæ sanitate, ægritudine et medicina adversus Pelagianos et Massilienses*. Son but était de combattre les opinions de Molina, de Lessius et autres jésuites sur la grâce, par une exposition suivie et raisonnée de la doctrine de saint Augustin contre les Pelagiens, et Jansénius dit avoir lu, pour le composer, dix fois toutes les œuvres du saint docteur, et jusqu'à trente fois ses écrits sur la grâce. Mais portant dans cette lecture les préoccupations de l'esprit de système, il chercha bien moins à découvrir les véritables sentiments de saint Augustin, qu'à plier les textes, par des interprétations ar-

bitraires, à ses propres idées. L'ouvrage de Jansénius renferme trois parties dont la première a pour objet d'exposer les erreurs des Pelagiens et des Semi-Pelagiens; la seconde, après une sorte de préface ou d'introduction sur les principes que l'on doit suivre en traitant les questions de la grâce, et spécialement sur l'autorité que doivent avoir en cette matière les écrits de saint Augustin, contient divers traités sur l'état d'innocence du premier homme, sur l'état de la nature déchue par le péché originel, enfin sur l'état que les théologiens appellent de nature pure, c'est-à-dire sur la supposition d'un état purement naturel où l'homme n'aurait exempt de péché, mais sans les dons surnaturels de la grâce, et soumis d'ailleurs à la concupiscence et à la mort. Dans la troisième partie Jansénius expose longuement ce qu'il regarde comme la doctrine de saint Augustin sur la nature et les effets de la grâce en général, sur les différentes espèces de grâce, sur le libre arbitre, et enfin sur la prédestination et la réprobation. Cette dernière partie, qui est la plus étendue, se trouve suivie d'un traité ayant pour objet d'établir un parallèle entre la doctrine de Molina, de Lessius et celle des Semi-Pelagiens.

Le système de Jansénius repose sur des principes fatalistes empruntés aux erreurs des Prédéterminiens, et dont le résumé se trouve dans les cinq fameuses propositions condamnées. Il soutient que la condition du premier homme dans l'état d'innocence et d'immortalité avec exemption de la concupiscence et des misères de cette vie, n'était pas un état surnaturel et une faveur gratuite, mais la condition naturelle de l'humanité; que dans cet état, la volonté entièrement libre pouvait indifféremment consentir ou résister à la grâce qui donnait seulement le pouvoir d'agir sans produire nécessairement son effet; mais que par suite du péché originel l'homme a perdu cette liberté d'indifférence, ou, en d'autres termes, le pouvoir de se déterminer à son gré; que la concupiscence a pour effet de l'entraîner invinciblement au mal, et que la grâce nécessaire pour en triompher agit de son côté par un attrait irrésistible qui nous porte invinciblement au bien: qu'ainsi la volonté se trouve entraînée et dominée par un double attrait, où, selon les expressions de Jansénius, par deux délectations opposées dont la plus puissante a pour effet inévitable de la déterminer, soit au bien, soit au mal, en sorte que l'homme ne peut s'abstenir de pécher quand l'attrait de la concupiscence reste dominant, comme il fait aussi le bien nécessairement quand l'attrait de la grâce devient le plus fort; que cependant, comme il suit volontairement, c'est-

à-dire sans contrainte et sans répugnance, l'entraînement irrésistible de l'attrait ou de la délectation victorieuse, c'en est assez pour le rendre digne de récompense ou de châtiement; enfin que Dieu ne donne pas à tous la grâce victorieuse, car autrement personne ne pêcherait; mais que tous les hommes étant devenus coupables par le péché originel, Dieu, par un décret de sa miséricorde, a résolu d'en sauver un certain nombre à qui il accorde des grâces efficaces pour vaincre les tentations et persévérer jusqu'à la fin, et qu'il exerce sa justice envers les autres en les laissant dans la masse de perdition, et leur refusant les secours nécessaires pour en sortir et triompher de la concupiscence.

Il suit évidemment de ces principes que les hommes à qui Dieu ne donne point une grâce efficace et victorieuse, sont dans une véritable impuissance de faire le bien, et par conséquent, selon les termes de la première des cinq propositions condamnées, que les commandements de Dieu sont quelquefois impossibles aux justes qui s'efforcent de les observer selon leurs forces, et que la grâce leur manque pour les rendre possibles. Il suit de là encore, ce qui est la deuxième proposition condamnée, que dans l'état actuel on ne résiste jamais à la grâce intérieure, puisqu'elle détermine nécessairement la volonté à se porter au bien toutes les fois qu'elle lui en donne le pouvoir, et, ce qui est la troisième proposition, que pour mériter ou démeriter, l'homme n'a pas besoin d'être affranchi de la nécessité, mais qu'il lui suffit d'être exempt de la contrainte, c'est-à-dire de n'être point forcé d'agir contre sa volonté; car dans ce système l'homme est entraîné au bien ou au mal par une nécessité insurmontable, et cependant il est bien certain qu'en cédant à l'attrait qui le domine, il devient digne de châtiement ou de récompense. Enfin si l'on suppose, comme Jansénius le prétend, que les Semi-Pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure, même pour le commencement des bonnes œuvres, on doit conclure de son système qu'ils étaient hérétiques pour soutenir que cette grâce était de telle nature que la volonté pouvait lui résister ou lui obéir, ce qui est la quatrième proposition condamnée; et l'on doit aussi regarder, selon les termes de la cinquième, comme une opinion semi-pélagienne, de prétendre que J.-C. est mort pour tous les hommes, puisque Dieu, d'après ce système, n'accorde pas à tous les grâces nécessaires au salut. Telles sont les erreurs principales de Jansénius. Son livre en renferme beaucoup d'autres qui découlent également de ses principes, mais dont l'exposé serait également fastidieux et sans intérêt; car ce livre, qui a fait tant de bruit, est

tombé depuis longtemps dans l'oubli, et ne trouve plus ni lecteurs, ni apologistes. La première des cinq propositions condamnées et dont on vient de voir le texte, se trouve expressément et en propres termes dans l'ouvrage de Jansénius; les quatre autres s'y trouvent aussi en termes à peu près formels, ou certainement équivalents, et ce qui est incontestable, c'est qu'elles découlent nécessairement de ses principes, comme on vient de le voir, et qu'elles offrent le résumé le plus fidèle de son système.

Jansénius venait d'achever son livre sur la grâce quand il fut atteint de la peste. Il se proposait de le dédier au pape Urbain VIII, et de demander son approbation. Il avait composé dans ce but une lettre où il déclarait soumettre son livre, et toutes ses opinions au jugement du saint siège, avec une protestation formelle de s'y conformer en tout, et de condamner tout ce qui lui serait prescrit. Une déclaration semblable se trouvait déjà dans le livre même, et il la renouvela dans son testament signé le jour de sa mort; « si le saint siège, dit-il, ordonne de faire quelques changements, je suis enfant obéissant de l'Eglise romaine, dans laquelle j'ai vécu jusqu'à ce moment. Telle est ma dernière volonté. » Il sentait sans doute la nécessité de cette déclaration pour mettre sa conscience en repos, ou sa mémoire à couvert; car il ne pouvait guère se faire illusion sur les erreurs d'un livre, où il reproduit quelquefois en propres termes des propositions déjà condamnées dans Baius. Quoi qu'il en soit, ses exécuteurs testamentaires ne se conformèrent point à ses dernières volontés. Deux docteurs de Louvain, Fromond et Catenus, à qui Jansénius avait confié le soin de publier son ouvrage, ayant obtenu les approbations et les privilèges nécessaires, le renvoyèrent à un libraire de cette ville qui prit des mesures pour l'imprimer secrètement. Ce livre fut publié en 1640, et il en parut en France une nouvelle édition, l'année suivante, avec les approbations de six docteurs de la faculté de théologie de Paris. Il ne fut pas plutôt imprimé qu'il devint une occasion de disputes, et une cause de troubles dans l'université de Louvain. Les jésuites en attaquèrent la doctrine dans des thèses et des brochures; les partisans de Jansénius entreprirent de la défendre par les mêmes moyens.

Le pape Urbain VIII, pour mettre fin à ces disputes, fit rendre, par l'Inquisition, un décret en date du 1^{er} août 1641, qui défendait la lecture de l'*Augustinus*, et en même temps celle des thèses des jésuites, avec ordre de supprimer les écrits publiés de part et d'autre; et comme cette mesure produisit peu d'effet, il fit exami-

ner le livre de Jansénius, et publia l'année suivante, une bulle commençant par les mots *In Eminent*, où il confirmait celles de Pie V et de Grégoire XIII contre Baius, avec les décrets portant défense de traiter les matières de la grâce sans permission, et déclarait que l'*Augustinus* renferme et soutient, au grand scandale des catholiques et au mépris de l'autorité du saint siège, plusieurs propositions déjà condamnées par ses prédécesseurs. Il défendait en conséquence de le lire, de le garder ou d'en soutenir la doctrine sous peine d'excommunication. Mais l'université de Louvain, soutenue par l'archevêque de Malines et par l'évêque de Gand, vint à bout par ses démarches et ses intrigues de faire suspendre longtemps la publication de la bulle dans les Pays-Bas. La cour d'Espagne ordonna enfin cette publication par un décret de l'an 1646; des mesures furent prises à cet effet par le gouverneur de la province. L'interne du pape dressa en même temps un formulaire d'acceptation que l'on serait obligé de souscrire pour être admis aux bénéfices, et la plupart des évêques eurent soin de se conformer à cette disposition. Mais le conseil de Brabant se prononça contre ces mesures, l'archevêque de Malines envoya une députation à Madrid pour en demander la révocation, et ce ne fut qu'en 1651, après de nouveaux ordres de la cour d'Espagne, avec défense, sous peine d'amende et d'exil, de contrevenir aux dispositions de la bulle, qu'elle fut enfin publiée sans opposition, et acceptée par l'Université.

Les disputes, terminées dans les Pays-Bas, continuaient en France où le livre de Jansénius avait trouvé de nombreux partisans. Duverger de Haurane, abbé de Saint-Cyran, le célèbre docteur Arnauld, le docteur Louis de Saint-Amour et plusieurs autres s'étaient prononcés pour la doctrine du livre condamné. Ils publièrent plusieurs écrits pour la défendre, et d'autre part elle fut attaquée avec beaucoup de force et de solidité, par d'autres docteurs et surtout par les Jésuites. L'archevêque de Paris fit un mandement pour ordonner de se soumettre à la bulle d'Urbain VIII, et la faculté de théologie fit une défense aux docteurs et aux bacheliers de soutenir ou d'approuver les erreurs condamnées par cette bulle et par celle de Pie V contre Baius. Mais ces mesures ne firent pas cesser les discussions. On voyait même des bacheliers, malgré la défense de la faculté, se déclarer publiquement, dans leurs thèses, pour la nouvelle doctrine. Enfin au mois de juillet 1649, Nicolas Cornet, syndic de la faculté de théologie, crut devoir déférer à l'examen de la Sorbonne les cinq fameuses propositions pour les faire con-

damner. La Faculté nomma des commissaires à cet effet; mais les partisans de Jansénius adressèrent au parlement un appel comme d'abus contre cette délibération, et vinrent à bout, par leurs intrigues, de faire suspendre d'abord et ensuite d'empêcher l'examen. Alors le clergé de France prit le parti de porter l'affaire à Rome. Les évêques réunis à Paris pour l'assemblée de 1650, signèrent une lettre dont on envoya ensuite des copies dans les provinces et qui fut signée par quatre-vingt-cinq archevêques ou évêques, et envoyée au pape pour lui demander de porter une décision précise sur les cinq propositions soumises à la Sorbonne, et qui offraient, comme on l'a vu précédemment, le résumé des principales erreurs de Jansénius. Le pape Innocent X condamna ces propositions comme hérétiques, par une bulle en date du 31 mai 1653, qui fut acceptée par l'assemblée du clergé et par les évêques de France, comme par tous les évêques des autres nations catholiques. Mais les Jansénistes trouvèrent encore moyen d'éluder cette décision. Ils déclaraient se soumettre à la bulle et faisaient profession de reconnaître que les cinq propositions, entendues dans un certain sens, étaient légitimement condamnées comme hérétiques; mais ils prétendaient qu'elles n'étaient point dans le livre de Jansénius, au moins dans le sens où elles étaient condamnées. Telle est la fameuse distinction du fait et du droit, qui fit tant de bruit dans la suite. Du reste leur prétendue soumission sur la question de droit était peu sincère, et le docteur Arnauld n'hésita pas à reproduire et à défendre la première proposition, dans un écrit qui fut condamné par la Sorbonne et qui le fit exclure de la Faculté. Ce fut à cette occasion que Pascal publia ces fameuses *Lettres Provinciales* dont le succès prodigieux servit si utilement la cause du parti Janséniste.

Le clergé de France résolut de prendre des mesures pour obvier à toutes les subtilités imaginées par les défenseurs de Jansénius, et trente-huit prélats qui se trouvaient à Paris s'assemblèrent le 9 mars 1654, sous la présidence du cardinal Mazarin, et prononcèrent un jugement par lequel ils déclaraient que la bulle avait condamné les cinq propositions comme étant de Jansénius et au sens de cet auteur; ensuite ils écrivirent aux autres évêques et au pape pour les informer de ce jugement. Innocent X ayant reçu la lettre de ces prélats, y répondit par un bref en date du 29 septembre, où il déclarait expressément que sa bulle avait condamné dans les cinq propositions la doctrine contenue dans le livre de Jansénius. En conséquence, l'assemblée du clergé tenue en 1656, confirma les dé-

eisions de l'assemblée précédente, ordonna que tous les évêques aurent soin de faire souscrire par le clergé de leur diocèse une acceptation de la bulle, et dressa un formulaire de souscription qui fut envoyé à tous les évêques absents. Elle écrivit en même temps au pape Alexandre VII, pour l'informer de ces résolutions et le prier de les confirmer par une bulle. Le pape, pour répondre à ce vœu du clergé de France, publia une bulle en date du 16 octobre 1656, où il condamnait de nouveau l'*Augustinus* avec les cinq propositions, et déclarait qu'elles étaient tirées du livre de Jansénius, et condamnées dans le sens de l'auteur. Il enjoignait en outre aux évêques de punir selon la rigueur du droit ceux qui refuseraient de souscrire à cette décision. L'assemblée ordonna le 17 mars 1657 que cette bulle serait publiée et mise à exécution dans tous les diocèses, et exhorta de nouveau tous les évêques à faire souscrire un formulaire où l'on déclarait se soumettre à la bulle d'Innocent X, selon son véritable sens déterminé par celle d'Alexandre VII, et condamner de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Jansénius. Tous les évêques publièrent la bulle, mais il n'y en eut qu'un petit nombre qui exigèrent la signature du formulaire. Les jansénistes publièrent cependant un grand nombre d'écrits pour prévenir les esprits contre la signature, et prétendirent qu'on n'avait pas le droit de les obliger à signer contre les lumières de leur conscience, la croyance d'un fait qui, disaient-ils, ne pouvait pas être un objet de foi; misérable défaite qui mettrait toutes les erreurs à couvert d'une condamnation; car il est évident que si l'Eglise pouvait se tromper sur le sens d'un livre ou d'une proposition, elle ne pourrait plus juger que la doctrine en est catholique ou hérétique; d'où il suit que dans toutes les matières de ce genre, la question de fait est nécessairement inséparable de la question de droit, ou plutôt que ces deux questions sont identiques, et rentrent l'une dans l'autre. Les écrivains de Port-Royal (roy. ce mot) étaient, par leur activité comme par leurs talents, à la tête de cette opposition, et plusieurs furent emprisonnés à la Bastille, ou obligés de se cacher pour échapper aux poursuites du gouvernement.

L'assemblée du clergé prit une nouvelle décision, en 1661, pour obliger tous les ecclésiastiques à signer le formulaire sous peine d'être traités comme hérétiques. Cette décision fut confirmée par deux arrêts du conseil, et le roi publia dans le même but, en 1664, un édit qui fut enregistré au parlement. Mais ces mesures ne triomphèrent pas encore des résistances :

quelques évêques persistaient à ne pas exiger la signature du formulaire, sous prétexte que le pape n'en faisait pas mention, et que les assemblées n'avaient pas le droit d'imposer cette obligation; quelques autres admettaient les signatures avec des restrictions sur la question de fait. Le roi, pour faire cesser toutes les oppositions, pria le pape d'envoyer lui-même un formulaire, avec ordre aux évêques de le publier et de le faire souscrire. Le pape Alexandre VII donna pour cet effet une bulle en date du 15 février 1665, où il ordonnait à tous les ecclésiastiques, aux religieux, aux professeurs des universités et des collèges de souscrire, sous peine d'être poursuivis par tous les moyens de droit, un formulaire dont le fond était conforme à celui que les assemblées du clergé avaient prescrit. Dès que le roi eut reçu cette bulle, il rendit une ordonnance pour en assurer l'exécution, et tous les évêques publièrent en conséquence des mandements pour ordonner la signature du formulaire. Mais il y en eut quatre qui déclarèrent dans leurs mandements que l'Eglise ne demande sur les faits non révélés qu'une déférence respectueuse, ou une soumission de silence et de respect. C'était évidemment justifier la distinction entre le fait et le droit. Ces quatre évêques étaient ceux d'Aléth, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers. On menaça de procéder contre eux à un jugement canonique; des mesures furent même prises à cet effet; mais différentes causes firent traîner l'affaire en longueur; plusieurs évêques intervinrent pour l'accommoder; l'archevêque de Sens entama dans ce but une négociation avec le nonce du pape, et avec les quatre évêques; il obtint d'un côté qu'on ne les obligerait point à révoquer leurs mandements, et de l'autre que ces évêques feraient une nouvelle souscription du formulaire, par des procès-verbaux qui demeureraient dans leurs greffes, et qu'ensuite ils écriraient au pape une lettre respectueuse pour lui rendre compte de cette nouvelle signature, et témoigner qu'ils s'étaient soumis sincèrement et sans réserve aux constitutions apostoliques. Le pape Clément IX prit toutes les précautions nécessaires pour s'assurer que les quatre évêques avaient souscrit et fait souscrire le formulaire sans réserve ni restriction, et après en avoir reçu l'assurance positive, non seulement par la lettre convenue, mais encore par des attestations qu'il exigea d'eux, par les lettres des évêques médiateurs et par celles du roi, il leur adressa un bref en date du 19 janvier 1669, pour leur rendre ses bonnes grâces. Les écrivains de Port-Royal eurent part à cet accommodement, et purent sortir des retraites où ils se

tenaient cachés. Cet accommodement suspendit pendant quelques années les disputes sur le jansénisme, mais il ne changea pas les dispositions des esprits. Les partisans de Jansénius continuèrent de soutenir sa doctrine, et de prétendre qu'on ne pouvait les obliger à croire que les cinq propositions étaient extraites de son ouvrage. Le gouvernement ne négligea rien pour empêcher les discussions de renaitre, et ne put en venir à bout. Arnould, Nicole, Que nel et d'autres théologiens du parti furent obligés de chercher un asile dans les Pays-Bas, où ils ranimèrent les disputes. Quelques docteurs de la Faculté de Paris ne craignirent pas de signer, et de publier en 1702 la décision d'un cas de conscience où l'on déclarait qu'on pouvait absoudre un ecclésiastique qui, interrogé sur sa foi, avait répondu qu'il condamnait les cinq propositions dans tous les sens condamnés par l'Eglise, mais que sur le fait il lui suffisait d'avoir une soumission de silence et de respect. Enfin, comme les Jansénistes s'opiniâtraient à soutenir que la signature du formulaire ne devait pas être interprétée autrement, et qu'ils alléguaient pour autoriser cette prétention l'accommodement conclu sous Clément IX, le roi et les évêques de France prièrent le pape de donner une bulle solennelle qui leur enlevât ce faux prétexte. Clément XI publia, en conséquence, au mois de juillet 1705, la bulle *Ineams Damini*, où il rappelait toutes les mesures prises par Clément IX pour s'assurer d'une signature sincère, et d'une soumission sans réserve ni restriction, et déridait formellement qu'on ne satisfaisait point par le silence respectueux à l'obéissance due aux constitutions apostoliques. Cette bulle fut reçue à l'unanimité par l'assemblée du clergé, puis enregistrée au parlement et envoyée à tous les évêques qui la publièrent dans leurs diocèses. Il serait difficile de trouver une décision plus claire et plus positive; cependant il y eut encore des Jansénistes qui, à force de subtilités, trouvèrent des moyens pour l'é luder, et des prétextes pour soutenir qu'elle ne décidait rien.

Les discussions se ranimèrent surtout à l'occasion des *Réflexions morales* du P. Quesnel, où il avait reproduit plus ou moins expressément toutes les erreurs de Jansénius, et justifié, par des allusions fort claires, toutes les subtilités, et toutes les chicanes imaginées par ses défenseurs. Le pape Clément XI condamna ce livre en 1713 par la bulle *Unigenitus*, qui fut reçue et publiée en France et dans tous les pays catholiques. Mais quelques évêques, ayant à leur tête le cardinal de Noailles, imaginèrent d'en appeler au futur concile. La Faculté de théologie,

après avoir accepté la bulle, se rétracta pour suivre leur exemple. Le parlement de Paris, un peu plus tard, se montra favorable aux appelants, et les soutint contre les mesures de l'autorité ecclésiastique. Comme l'appel avait été solennellement condamné par le pape Clément XI et par toute l'Eglise, on voulut l'autoriser par des miracles, et l'on publia dans ce but les prétendus miracles du diacre Paris. Ce recours aux moyens surnaturels amena les scènes extravagantes des convulsionnaires, et conduisit aux rêveries du Figurisme (voy. ce mot). Mais l'effet naturel de ces folies devait être, et fut aussi, de hâter la ruine du parti. Elles y firent naître la division et le firent tomber dans le mépris. On les vit néanmoins se perpétuer en divers endroits jusque dans les premières années de ce siècle. Du reste, le Jansénisme, poursuivi en France et dans les Pays-Bas espagnols, avait trouvé un asile dans la Hollande, où s'étaient réfugiés les principaux chefs du parti. Ils y furent ouvertement protégés et favorisés vers la fin du xviii^e siècle par le vicaire apostolique chargé de gouverner les Eglises catholiques de cette province, et comme le pape, instruit de cette conduite du vicaire apostolique, crut devoir lui retirer ses pouvoirs et en nommer un autre, quelques prêtres, qui avaient le titre de chanoines d'Utrecht, entreprirent, en 1723, d'élire un archevêque titulaire de cette ville, dont le siège avait été rendu vacant depuis plus d'un siècle, par les progrès du protestantisme. Cet archevêque, ainsi élu, n'ayant pu obtenir du pape des bulles d'institution canonique, se fit sacrer par un évêque janséniste, sans les avoir reçues, et après sa mort on lui donna un successeur qui suivit son exemple, et qui, pour donner du relief à son Eglise, institua des évêques suffragants pour les sièges également vacants de Harlem et de Deventer. Ce schisme s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la Hollande, où il n'a plus du reste qu'un petit nombre de partisans. RECEVEUR.

JANTE (*charron*). Partie courbe, formant tout ou partie de la circonférence d'une roue, dans les roues de voiture, les jantes faites d'orine, de hêtre ou de chêne sont disposées bout à bout les unes contre les autres, maintenues par des goujons ou chevilles en bois, et par des bandes de fer clouées extérieurement, ou, ce qui est mieux, par un cercle de fer. Elles sont reliées au moyeu par des rayons en bois ou rais terminés des deux bouts par des tenons qui entrent de part et d'autre dans les mortaises creusées dans le moyeu et dans les jantes; contre lesquels elles butent par des épaulements. La jante a les angles de son pourtour

intérieur arrondis, excepté dans les places où doit buter l'épaule d'un rayon.

JANTHINE, *Janthina* (moll.). Genre décrit depuis plusieurs siècles par Fabius Columna, Liston et Breyné. La janthine a été rangée par Linné parmi les espèces du genre *hélix*, et n'a été définitivement indiquée comme devant former le type d'un groupe particulier que par de Lamarck. Mais l'on ne sait pas aujourd'hui d'une manière positive où l'on doit placer cette coupe générique, car, par l'ensemble de ses caractères, elle rappelle en même temps certains Péro-podes et certains Gastéropodes, et à surtout de l'analogie avec les Ampullaires, les Phasianelles, les Carinaires, et même les Pécotiochées, tout en ayant la forme extérieure et quelques uns des caractères des *Hélix*.

La coquille des Janthines, toujours d'une belle couleur violette caractéristique, est turbinée, à spire obtuse et courte, et se rapprochant de celle des Colimaçons. Le test est très mince, transparent, d'une structure plus vitrée et plus serrée, ce qui lui donne une grande fragilité et laisse à ses cassures un caractère tout particulier. L'ouverture est grande, presque quadrangulaire, un peu évasée à la base, à péristome non complet. La columelle est mince, fortement tendue, molle même. Le bord droit est tranchant, et présente au milieu de sa longueur une sinuosité plus ou moins profonde selon les espèces. Les Janthines sont pourvues d'une tête très grosse, cylindracée, semblable à un gros mufler, tronquée en avant et fendue longitudinalement par une bouche à lèvres assez épaisses, et armées en dedans de plaques cornées, hérissées de crochets. Tout à fait en arrière et sur les parties latérales de la tête, s'élèvent deux grands tentacules coulés dans leur milieu, et sur lesquels on n'aperçoit aucune trace de l'organe de la vision; en arrière de cette tête et en dessous, séparé d'elle par un sillon profond, se voit un disque charnu, assez court, auquel est attaché, en guise d'opercule, une vésicule particulière; ce disque remplace le pied des autres gastéropodes, et cette vésicule sert à soutenir l'animal suspendu à la surface de l'eau. La partie antérieure du corps est enveloppée d'un manteau s'appliquant sur la surface interne de la coquille, et constituant en arrière de la tête une cavité assez grande, largement ouverte en avant, dans laquelle sont contenus les organes de la respiration qui se présentent sous forme d'un grand peigne, à dents profondément découpées; le cœur est presque globuleux; la bouche est assez grande; l'estomac est partagé en trois cavités inégales par deux étranglements; le foie est très volumineux; les or-

ganes génitaux ne sont pas encore bien connus.

Ces mollusques restent constamment suspendus à la surface des eaux de la mer, deviennent le jouet des vents, et se laissent aller dans toutes les directions, comme tous les corps flottants. On s'est naturellement demandé ce que devenait un animal invinciblement suspendu à la surface de l'eau par la vésicule aérienne. On a supposé qu'il pouvait se comprimer au point de devenir plus pesant et de pouvoir s'enfoncer ainsi dans les profondeurs de la mer; d'autres personnes, et leur opinion paraît la plus probable, supposent que les Janthines peuvent se débarrasser de leurs vésicules, s'enfoncer sous l'eau et remonter ensuite à la surface en sécrétant une vésicule nouvelle. M. Deshayes a trouvé des Janthines attachées à des Vélètes, et se nourrissant de la substance de ces zoophytes; la Vélète devenait ainsi tout à la fois une proie et un organe de natation pour la Janthine, et l'auteur que nous avons nommé a vu aussi que le mollusque, parvenu à un certain degré de développement, quittait la vélète, mais seulement au moment où il avait sécrété sa vésicule aérienne. On conçoit, d'après la manière de vivre des Janthines, que certaines espèces ont dû se propager dans toutes les mers. Il en est une entre autres, (*l'Hélix janthina*, Linné) qui se montre sur toutes les parties du globe terrestre. Le nombre des espèces Janthines est peu considérable, huit ou dix seulement. Aucune, jusqu'à présent, n'est connue à l'état fossile. E. D.

JANUS (myth.). Les évhéméristes ont fait de Janus un roi de l'antique Italie. Aurelius Victor le confond avec Ion (roy. ce mot), fils d'Apollon et de Créuse, et le fait à border en Italie avec une flotte nombreuse. D'autres, au lieu de lui donner Athènes pour patrie, le disent originaire du pays des Perrhèbes dans la Thessalie. Tous s'accordent à dire qu'il apporta la civilisation dans le Latium, qu'il réunit dans une ville commune des peuplades jusque-là ennemies; qu'il institua le mariage et les lois; qu'il enseigna les arts, l'écriture et l'agriculture; accueillit dans ses États Saturne ou le Temps chassé du ciel, l'associa à l'empire et reçut de ce Dieu une rare prudence qui rendait le passé et l'avenir toujours présents à son esprit, d'où vient la coutume de le représenter avec deux visages. On ajoute qu'il rendit ses peuples heureux, les fit jouir d'une paix constante et mérita d'être déifié après sa mort. Cette manière d'exposer la légende est aujourd'hui abandonnée. Tout ce qu'on peut conclure de l'origine grecque de Janus, c'est qu'il était adoré par les Pélasges de la Grèce comme par ceux de l'Italie qui, suivant plusieurs auteurs, tiraient leur origine des

premiers. Janus paraît s'être dessiné d'abord comme un dieu soleil, et plusieurs anciens écrivains, cités par Macrobie et par Arnobe, l'identifient positivement avec cette divinité, qui, elle-même, a porté le nom de *Janos*, comme Diane celui de *Jana*. L'idée du soleil est intimement liée à celle de l'année; aussi Janus était-il appelé le père de l'année, et présidait-il au premier mois (*januarius*, janvier) et au commencement de tous les autres. On le représentait même montrant d'une main le nombre 300 et de l'autre le nombre 65, qui, réunis, donnent le nombre de jours dont l'année solaire est composée. Voilà aussi pourquoi on mettait à ses pieds 12 autels, images des 12 mois et des 12 signes, et pourquoi il était représenté avec deux visages, symbolisant l'orient ou l'occident, ou en langage astrologique, les deux portes du ciel et les deux hémisphères. On le dépeignait quelquefois avec quatre visages; alors, il était en rapport avec les quatre saisons, et les temples qu'on lui consacrait à ce point de vue étaient quadrilatères, et percés, sur chaque côté, de trois fenêtres représentant les trois mois de chaque saison. Si Janus était le père de l'année, il était aussi, comme le dit Martial, la source des siècles; le chef des temps, selon l'expression de Suidas, d'où son surnom d'*Eonarius*. Nous voyons donc tout à la fois dans Janus, le dieu soleil, le dieu de l'année, le dieu du temps, et c'est pour cette raison que la tradition le confond pour ainsi dire avec Saturne. Les anciens ne s'étaient pas arrêtés là. Le temps présida à la naissance, au développement et à la dissolution de toutes choses. Janus fut regardé comme le générateur et le recteur universel; et les élus qu'on lui mettait à la main, voulaient dire non seulement qu'il ouvre l'année et qu'il la ferme, mais encore qu'il ouvre à tout ce qui existe les portes de la vie, et ensuite celles de la mort, comme le prouvent ses surnoms de *Consivus* et de *Consivius*, générateur; de *Patulcius*, l'ouvreur, et de *Clusius*, le fermeur. Parmi tous les passages que nous pourrions citer à l'appui, nous nous bornerons à celui d'Ovide : Janus, suivant cet auteur, était appelé le *Chaos* par les anciens. « Après le débrouillement de cette masse informe, il se révéla comme dieu, exerçant son empire sur tout ce qui existe. C'est lui qui fait tourner le monde sur les deux pôles; c'est par lui que tout s'ouvre et se ferme; il a donné l'existence au jour et à Jupiter lui-même. » Janus était aussi l'océan céleste d'où tout découle, et le grand épancheur des eaux; il avait pour femmes la déesse-poïsson Camasène; la mer avec son flux et son reflux, Vénille-Salaëte, et Juturne, fille d'un fleuve et mère de Fonte qui

préside aux sources. On le représentait avec une barque, et les monnaies romaines portaient d'un côté son effigie, et de l'autre une proue de navire. Ce dieu, enfin, se confondait avec Mars, ce qui avait donné lieu à la coutume de fermer son temple en temps de paix et de l'ouvrir en temps de guerre, d'où l'expression *cludere, aperire Janum Quirinum, ouvrir ou fermer Janus Curis*, c'est-à-dire *Janus-Lance*, ou la porte du dieu-lance, en prenant Janus dans le sens de porte. Le temple de Janus, du reste, ne fut fermé que deux fois depuis la fondation de Rome jusqu'au siècle d'Auguste : d'abord sous Numa, qui passait pour avoir institué cette cérémonie, et ensuite à la fin de la première guerre punique. Auguste la ferma trois fois dans le cours de son règne. La sixième fermeture eut lieu sous Néron; la septième sous Vespasien; la huitième et dernière sous Gordien-le-Jeune. Peut-être même fut-il fermé une neuvième fois par Constance II. Janus avait à Rome plusieurs temples et diverses chapelles, les uns à deux et les autres à quatre faces, suivant qu'on représentait Janus *bifrons* ou *quadrifrons*. On lui avait consacré en outre un autel dans chacune des régions de Rome. Ses fêtes, célébrées le 1^{er} janvier, portaient le nom de *Januales* (voy. JANVIER et ÉTRENNES).

JANVIER (*chronol.*). Premier mois de l'année moderne, qui tire son nom de *Janus*, ancien roi d'Italie. Ce mois, ainsi nommé par Numa-Pompilius, fut l'un des deux ajoutés par lui à l'année romaine et fut placé au solstice d'hiver. Il a trente et un jours, et c'est vers le dix-neuvième ou le vingtième de ces jours que le soleil entre dans le signe du Verseau. Janvier était sous la protection de Junon. Les premiers chrétiens étaient dans l'usage de consacrer le premier jour de ce mois à la pénitence, pour abolir les superstitions des païens qui le célébraient par des amusements et des fêtes. Dans les premiers temps de la monarchie française, l'année commençait à Pâques; ce fut Charles IX, qui ordonna par un édit de l'année 1564, de la commencer le 1^{er} janvier (voy. ANNÉE (*Chronologie*)). Dans nos usages modernes, les premiers jours de ce mois sont consacrés à des visites réciproques, avec accompagnement de souhaits et de cadeaux (voy. ÉTRENNES). Dans les provinces de France, lorsque l'année ne commençait qu'en mars, janvier et février se nommaient les onzième et douzième mois.

JANVIER (SAINT), né à Naples selon l'opinion la plus probable, était évêque de Bénévent, quand éclata la persécution de Dioclétien. Ayant appris que Sosie, diacre de Misène, son ami, était emprisonné à Pouzzoles, avec trois autres chrétiens, il forma la résolution d'aller

les visiter pour leur procurer les secours spirituels dont ils avaient besoin. Timothée, gouverneur de la Campanie, en fut informé; et le saint évêque, arrêté par ses ordres, fut conduit à Nôle, résidence du gouverneur. Festus, diacre de saint Janvier, et Didier, son lecteur, étant venus le voir, furent aussi jetés en prison. Quelque temps après, le gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit les trois confesseurs. On les renferma dans la prison où se trouvaient Sosie et ses compagnons, et le lendemain ils furent tous ensemble exposés aux bêtes qui les épargnèrent. Le peuple étonné regarda ce prodige comme un effet de la magie; et tous ces confesseurs furent condamnés à avoir la tête tranchée. Selon Bède et l'auteur de leurs actes, ils furent exécutés, et enterrés avec honneur, à peu de distance de Pouzzoles. On fit la translation de leurs reliques l'an 400. La ville de Naples conserva les précieux restes de saint Janvier jusqu'au commencement du ix^e siècle. A cette époque, Sicon, prince de Bénévent, ayant assiégé Naples, obligea ses habitants à céder le corps de saint Janvier. Le vainqueur l'emporta et le déposa à Bénévent l'an 825. Plus tard on le transporta secrètement à l'abbaye de Monte-Vergine, où on le découvrit en 1480. Enfin Ferdinand, roi de Naples, obtint d'Alexandre VI que les reliques du saint seraient rendues à sa capitale. Cette translation se fit le 13 janvier 1497. Voici en quoi consiste le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier. On met la tête du saint sur l'autel, du côté de l'évangile, et les deux fioles de verre qui contiennent le sang du côté de l'épître. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide.

JAPET, *Ἰάπετος*. Fils du Ciel et de la Terre, et par conséquent frère de Saturne, de Titan, de l'Océan, d'Hyperion, de Rhéa, de Themis, de Téthys, de Phébé. Il épousa Asie, selon les uns; suivant d'autres Asopé, Themis, Climène, ou une Océanide, et eut pour enfants Atlas, Ménéce ou Hespéros, Prométhée et Epiméthée. Diodore fait de Japet un roi de Thessalie, auteur de la race hellénique. On le considérait encore comme la tige de l'espèce humaine. Japet passait pour avoir été méchant. Sa haute antiquité donna lieu chez les Grecs et chez les Romains à la synonymie de Japet et de vieillard radoteur. Le Japet des Grecs ne diffère point sans doute du Japhet de la Bible, souche des peuples de l'Europe.

JAPHET, et selon la prononciation hébraï-

que *Yéphet*, c'est-à-dire, *beauté*. Quelques auteurs cependant se croient fondés, d'après un passage de la Genèse (IX, 27), à dériver ce nom de la racine *pathak*, et à lui donner le sens d'*extension*, *action de s'étendre*, de *se propager*, etc. Cette étymologie semble moins probable que la première. Dans les passages de la Genèse où il est question des trois fils de Noé, Japhet est nommé le dernier (Genèse, V, 32; vii, 13; IX, 18; X, 1.); mais plusieurs savants interprètes soutiennent que le texte sacré offre, dans ces passages, l'ordre de dignité, de préséance et d'hierarchie, et non pas l'ordre de naissance (Genèse, IX, 24 et X, 21). Les uns supposent que Japhet était l'aîné et les autres le second fils de Noé. Le passage sur lequel on s'appuie pour soutenir ces deux opinions (Genèse, X, 21), offre peut-être quelque ambiguïté dans l'hébreu; mais les accents toniques ne permettent pas d'entendre autre chose, sinon que Japhet était le frère aîné de Sem, et c'est ainsi que l'ont compris les Septante; toutefois la Vulgate l'entend autrement, et d'après le sens qu'elle exprime, Sem serait le premier et Japhet le second fils de Noé. Cette opinion a été adoptée par Gesenius (*Lexicon Manuale Hebraicum et Chaldaicum*, page 434 et *Thesaurus philologicus criticus Linguae Hebraeae et Chaldae Veteris Testamenti*, p. 1138). Noé bénit Japhet (Genèse, IX, 27) qui eut sept fils, savoir : Gomer, Magog, Madai, Javan, Thubal, Mosoch et Thiras (Genèse, X, 2). La plupart des savants reconnaissent Magog pour le père des Scythes, Madai pour celui des Medes, et Javan pour celui des Grecs.

JAPON (*géog.*). Riche et peuplé royaume situé à l'extrémité de l'Orient et au nord-est de l'empire chinois. Il est formé par un assez vaste archipel, ayant presque la forme d'un croissant, où l'on compte quatre grandes îles, douze ou quinze îles d'une étendue médiocre, puis un nombre considérable d'îlots et de rochers, la plupart dépourvus d'habitants. On peut à divers égards, dit Kœmpfer, comparer le Japon au royaume de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, étant rompu et coupé de la même manière, mais dans un plus grand degré, par des caps, des promontoires, des bras de mer, des anses et de grandes baies qui avancent dans les terres et forment plusieurs îles, péninsules, golfes et havres. La plus grande de ces îles s'appelle Nippon; elle s'étend en longueur de l'est à l'ouest, et est séparée, par un canal étroit, d'une autre île qui est la seconde en grandeur du côté du sud, et qui se nomme Kiousiou. La troisième île est située entre la première et la seconde, et presque carrée; elle se nomme Sikok. Enfin, une île plus étendue que ces deux

dernières se trouve au nord de l'île principale de Nippon, dont elle est séparée par le petit détroit de Tsoukar : c'est l'île de Yesso ou Yéso, que certains auteurs n'envisagent pas comme appartenant au Japon proprement dit, mais à tort, selon nous, puisque l'autorité japonaise y est établie depuis plus de dix siècles.

Le mot *Japon* derive du chinois *Je-pen*, origine du soleil, ou comme nous dirions le Levant. Le nom japonais *Nippon* ou *Nippon* n'est aussi qu'une modification du même mot, et a le même sens, ce qui tend à prouver que les Chinois sont les premiers qui aient eu connaissance de ces îles lointaines, et probablement qui y aient fondé une colonie dans les temps anté-historiques. Les Japonais appellent aussi leur pays *Yamato*, pays montagneux, nom parfaitement approprié à la nature de leurs îles, qui sont partout hérissées de montagnes dont l'élévation est assez grande sur plusieurs points, pour qu'il y règne des neiges perpétuelles avec leur entourage ordinaire de glaces, comme dans nos latitudes les plus septentrionales. Le pic le plus élevé de tout le Japon, le mont Fousi, est un grand volcan haut de 3,800 mètres au dessus du niveau de la mer, qui, suivant les annales japonaises, s'éleva en une seule nuit du sein de la terre, en l'an 285 avant J.-C., en même temps qu'une dépression considérable du sol donna naissance au lac Mitsou, lequel n'a pas moins de trente lieues d'étendue. On cite plusieurs éruptions de nature à faire regarder le Fou-Si comme un des volcans les plus redoutables du monde entier; il paraît cependant que depuis plus d'un siècle on n'y remarque aucun signe de travail souterrain, ce qui le rendrait différent des volcans secondaires, dont quelques uns sont continuellement en activité, tandis que les autres ébranlent et ravagent le pays par des éruptions fréquentes. La nature essentiellement volcanique du Japon est cause que les tremblements de terre y sont aussi rapprochés que violents, et qu'il en résulte souvent des catastrophes dont nous avons de rares exemples en Europe. Il faut rattacher à la même cause les sources d'eaux thermales qui abondent sur les deux versants des chaînes montagneuses, ainsi que les puits de gaz et les dépôts de naphte et de soufre dont le commerce japonais tire un excellent parti.

Abstraction faite des pics d'origine volcanique, la crête, et pour ainsi dire la grosse charpente des montagnes du Japon appartiennent aux terrains primitifs. Ce sont partout des granits, soit en masse, soit en blocs erratiques, des basaltes, des trachytes, des quartz, des serpentes, auxquels la décomposition donne différents

aspects à la surface du sol. A mesure qu'on descend dans les vallées, on trouve des terrains de toutes les époques postérieures, jusqu'aux terrains d'alluvion. Le charbon de terre semble y être fort abondant, et d'une qualité bien supérieure à l'espèce d'anthracite qu'exploitent les Chinois pour leur usage. On conçoit aisément que la nature très accidentée du Japon doive donner lieu à une grande variété de climats, suivant l'exposition de chaque contrée. Ainsi les versants du nord-ouest, exposés à la mousson glaciale qui vient des déserts de la Haute Tartarie, sont soumis à des bivers rigoureux, tandis que les versants sur l'Océan-Pacifique ne reçoivent du sud-ouest que les brises tièdes propres aux climats tropicaux. Dans l'intérieur du pays, la température des vallées varie aussi d'une manière sensible. On peut affirmer, cependant, qu'en général le climat du Japon est beaucoup plus froid que sa latitude ne devrait le comporter dans toute autre position géographique.

De cette variété de climats résulte nécessairement une grande variété de productions naturelles. Ainsi certaines provinces sont couvertes de chênes, de châtaigniers et d'ormes, pendant que dans d'autres on voit prospérer la canne à sucre, le baobab et le bananier. Les Japonais ont profité de cette circonstance pour cultiver chez eux toutes les plantes, soit d'utilité, soit d'agrément, dont ils ont pu se procurer des graines par l'entremise des Chinois et des Hollandais; ils possèdent maintenant tous les légumes d'Europe, et on assure qu'ils cultivent également la plupart de nos fleurs avec beaucoup de succès.

D'après les données les plus récentes, la population de l'empire japonais s'élève à environ 34,000,000 d'habitants, et sa superficie territoriale est d'environ 4,000 myriamètres carrés, y compris les îles Bonin et Lieou-Kieou, qui sont censées tributaires du Japon, mais qui par elles mêmes ont peu d'importance. Au point de vue administratif, le pays est divisé en sept grands départements qui se sous-divisent en soixante-huit provinces ou principautés que les révolutions successives ont morcelées jusqu'à en faire six cent quatre fiefs, gouvernés par des seigneurs avec titre héréditaire. Depuis l'origine de la dynastie actuelle, qu'on fait généralement remonter au *vi*^e siècle avant notre ère, l'autorité souveraine a été longtemps exercée par un empereur nommé Mikado ou Dairo. Mais vers le milieu du *xiii*^e siècle, un général en chef, le célèbre Yoritomo, changea l'ordre établi. En sa qualité de descendant d'un dieu, le Mikado dut se contenter de la puissance spiri-

tuelle, et à livrer à Yoritomo et à ses descendants, l'exercice du pouvoir temporel. Il est résulté de cette usurpation que depuis l'année 1200, le Japon a deux souverains, le mikado, représentant la divinité, qui régit et ne gouverne pas, et le siogoun, ou cogou, qui gouverne à peu près seul ; car quoique les mesures de haute importance doivent recevoir l'approbation du mikado, il est rare que celui-ci la refuse, lorsque son lieutenant tient absolument à ce qu'il la donne. On dit que depuis plus d'un siècle, le siogoun lui-même n'est plus aussi qu'un souverain nominal, et qu'il est devenu l'instrument presque passif d'un conseil d'état composé d'environ douze membres choisis parmi les princes et les sommités de la noblesse. Ce conseil a un président qui porte le titre assez significatif de « gouverneur de l'empire », et qui a effectivement sous ses ordres les fonctionnaires les plus élevés de toutes les administrations. Les affaires de toute nature sont soumises au conseil d'état, lequel décide, sauf l'approbation du siogoun, dont il relève immédiatement, mais qu'il fait agir à son gré, sans que ce dernier se hasarde à opposer une résistance qui lui serait dangereuse. Voilà donc déjà trois pouvoirs qu'on ne peut pas précisément appeler rivaux, mais qui intriguent chacun de leur côté, pour arriver à neutraliser la prépondérance de l'autre. Dans ce but, ils entretiennent une armée innombrable d'espions qui surveillent les uns le mikado pour le compte du siogoun, les autres le siogoun pour le compte du conseil, d'autres le conseil pour le compte des deux souverains honorifiques : d'autres enfin surveillent les princes et les seigneurs dans l'intérêt des trois pouvoirs placés au dessus d'eux. Les princes sont censés, en effet, être les souverains absolus de leurs fiefs respectifs ; ils sont entourés de tout l'appareil de la souveraineté, et chacun d'eux entretient sa propre armée avec le concours des nobles, ses vassaux ; mais ils sont en même temps si bien serrés dans les filets de la police centrale, qu'il est impossible au plus puissant et au plus rusé d'entre eux de rien entreprendre contre le siogoun ou son conseil. Le gouvernement japonais pousse si loin le système d'espionnage qu'il a divisé les villes et les villages en groupes de cinq maisons, dont les chefs sont obligés de surveiller leurs voisins et de rendre à la police un compte régulier de tout ce qu'ils font de tant soit peu répréhensible. Pour avoir oublié de faire un rapport, souvent insignifiant, on est condamné à l'amende, au fouet ou à la prison. Cette solidarité de voisinage est cause que les criminels trouvent rarement à se dérober aux poursuites de la police, et qu'on peut dormir les

portes ouvertes sans avoir à redouter les malfaiteurs.

La nation japonaise se divise en huit classes ; savoir : les princes, les nobles, les prêtres, les militaires, les bourgeois, les négociants en gros, les marchands de détail, auxquels on assimile les artisans et les artistes, enfin les paysans et les journaliers de toute sorte, pour la plupart serfs des nobles propriétaires du sol. Chaque classe est pour ainsi dire héréditaire, car c'est un devoir pour tout individu de rester toute sa vie dans la classe où il est né, à moins de circonstances extraordinaires qui justifient aux yeux du public le passage d'une classe inférieure à une classe plus élevée. En dehors de ces huit classes officiellement reconnues, se trouvent relégués les taneurs, les corroyeurs, et généralement tous ceux qui se livrent à l'industrie des peaux. Les préjugés religieux du Japon font de ces hommes de véritables parias auxquels il est interdit d'habiter dans les villes, et même d'y entrer, si ce n'est pour servir de bourreaux. Les villages qu'ils se construisent exprès pour eux ne sont soumis à aucune taxe, et ne figurent jamais ni sur les cartes ni sur les statistiques du gouvernement. Chacune des classes de la société japonaise se distingue par quelque particularité dans le costume, qui se compose, en général, de plusieurs robes larges et traînantes portées l'une sur l'autre. Ainsi, les nobles portent des robes de soie avec leurs armoiries brodées sur la poitrine et sur le dos. A eux aussi et aux deux classes suivantes est réservé l'usage du *hakama*, sorte de pantalon fort large, forme d'une ample jupe froncée et cousue entre les jambes. Mais on distingue surtout les personnages de quelque distinction par le privilège dont ils jouissent de porter deux sabres l'un au dessus de l'autre et du même côté. Les personnes d'un rang inférieur ne portent qu'un sabre : les basses classes n'en peuvent point porter. Le costume des femmes se distingue de celui des hommes par des couleurs plus vives, par des broderies d'or et d'argent, et principalement par la coiffure. Les femmes, en effet, portent entière leur longue et noire chevelure qu'elles ajustent suivant la forme d'un turban, tandis que les hommes se rasent le front et le crâne, à l'exception d'une demi-couronne allant d'une tempe à l'autre par derrière la tête. Les cheveux de cette demi-couronne sont relevés, pommadés et liés de façon à former une touffe au sommet de la tête.

Il n'est pas de peuple sur lequel on ait écrit à des points de vue aussi différents, suivant les intérêts, les affections, les haines et la religion de chaque auteur. Néanmoins, Portugais et Hol-

landais, Français et Américains, Anglais et Chinois, catholiques et protestants, jésuites et franciscains, tous s'accordent à attribuer aux Japonais une grande force de caractère, de l'élevation d'esprit, beaucoup de bravoure et une aptitude intellectuelle peu commune chez les autres peuples de l'Asie. Devant cette unanimité d'opinion, nous qui n'avons vu de l'empire japonais que ses hautes montagnes, à dix lieues au large, nous paraîtrons peu autorisés à élever des doutes. Cependant sous peine de déplaire à quelque lecteur, nous osons affirmer que d'après les rapports fréquents que nous avons eus avec une vingtaine de Japonais en Chine, d'après la connaissance personnelle que nous avons des Coréens, peuples limitrophes dont les mœurs et les coutumes sont celles du Japon, d'après les affinités ethnographiques qui classent évidemment les Japonais dans la famille Sino-Mongole, d'après les productions de la littérature japonaise, enfin d'après l'état d'oppression auquel ils se résignent, les Japonais diffèrent très peu des Chinois, des Coreens et des Tartares orientaux, tant pour le moral que pour l'intelligence. Cette appréciation sera indubitablement admise un jour, lorsque le Japon sera ouvert aux Européens, et qu'on aura assez de matériaux pour démontrer cette vérité, savoir, que les Japonais descendent directement des Chinois, et nullement des Manchoux ou des Babyloniens (!), comme l'ont prétendu Siebold et Kœmpfer. Nous sommes fâché de ne pas nous rencontrer sur ce point avec notre ami M. A. Dubois de Jancigny, dont le consciencieux travail nous a fourni ces notes précieuses; mais pour nous il est évident que la langue japonaise a emprunté au chinois la racine de presque tous ses mots, et nous croyons que rien ne prouve mieux la communauté d'origine que la communauté des éléments du langage. D'ailleurs, n'y a-t-il pas au Japon une foule de coutumes, de lois et de détails de mœurs dont on ne retrouve les équivalents qu'en Chine? Nous citerons comme exemple, le culte des ancêtres, la tablette qui est censée le siège de l'âme, le nom posthume qu'on donne aux parents et aux morts de distinction, le changement de nom quand on arrive à l'âge adulte, l'importance extrême qu'on attache à l'étiquette et au cérémonial, la grande chasse d'automne, à laquelle prennent part les troupes impériales, l'indulgence, pour ne pas dire la faveur, accordée à la prostitution, la position relative des concubines vis-à-vis de l'épouse dans la polygamie, les cérémonies particulières aux funérailles, la manière de saluer, le système des prisons, des tortures et des supplices, l'usage

de porter deux sabres et d'ajouter au costume militaire des figures d'animaux féroces ou de monstres propres à effrayer l'ennemi, le système musical, les jeux, la théorie des cinq éléments, la division du jour en douze heures, la supputation des années, par périodes ou cycles sexagénaires, enfin les principes de philosophie et de morale empruntés à Confucius, que les Japonais, aussi bien que les Chinois, regardent comme le plus grand sage qui ait existé.

Il est vrai que le mécanisme des mots a maintenant dans le japonais un tout autre caractère que dans le chinois. La langue japonaise est polysyllabique et sonne à l'oreille comme une langue européenne, ayant des mots composés fort longs, ayant les sons *d* et *r* qui manquent à la langue chinoise, ayant en outre quelques sons particuliers dont on ne retrouve les analogues qu'en Corée. De là, nécessairement, une écriture phonétique exprimant non pas des mots entiers, mais les éléments constitutifs de chaque mot. Néanmoins les Japonais n'ont pas poussé l'analyse aussi loin que nous, en décomposant les mots jusqu'aux consonnes et aux voyelles simples; ils se sont arrêtés aux syllabes, et par conséquent, au lieu d'un alphabet, ils ont fait un syllabaire analogue à celui que nous donnons aux enfants qui apprennent à lire. Le plus léger examen de ces signes syllabiques suffit pour y faire reconnaître des caractères purement chinois, plus ou moins détournés de leur prononciation primitive. Mais en dehors de ces petits emprunts purement graphiques, les Japonais font aussi usage, dans leur vrai sens, des caractères chinois qu'ils intercalent souvent de notes ou commentaires en signes syllabiques. Tout fonctionnaire public d'un ordre élevé, toute personne ayant reçu une bonne éducation, lit couramment les livres chinois, et c'est en cette langue que le gouvernement japonais communie avec ses voisins dans les relations rares qu'il entretient avec eux. Les femmes et les gens du peuple apprennent aussi à lire et à écrire, mais le syllabaire à leur usage diffère sensiblement de celui qu'emploient les gens instruits, ce qui constitue au Japon plusieurs genres d'écriture qui offrent beaucoup de difficultés par le mélange fréquent qu'on en fait. Nous avons remarqué dans l'écriture coréenne bon nombre d'éléments identiques à ceux des syllabaires japonais, mais ayant un son différent.

Deux principales religions se partagent les croyances des Japonais : le *Sin-Tow*, la religion des esprits, et le bouddhisme, importé de l'Inde, par la voie de la Chine et de la Corée, vers le milieu du sixième siècle de notre ère. Le *sin-tow*, en chinois *chen-tao*, est, selon nous,

la religion primitive de tous les peuples de l'Asie orientale; c'est un panthéisme universel qui place tous les êtres visibles sous l'influence d'esprits ou de génies, tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants, dont l'homme doit, par des sacrifices, solliciter la protection ou détourner le courroux. Cependant, comme il n'est pas absolument incompatible avec les théories bouddhiques, celles-ci, secondées par l'apparat extérieur du culte, ont pénétré dans tous les esprits, et on peut affirmer sans crainte qu'au Japon comme en Chine, toute la nation est bouddhiste, sans en excepter les gens instruits, qui se targuent de croyances spiritualistes. La métépsychose est le dogme sur lequel tous les Japonais sont d'accord; sur les autres points de leur doctrine idolâtrique, ils sont divisés en un grand nombre de sectes qui vivent néanmoins en assez bonne intelligence. C'est peut-être à cette variété de sectes, autant qu'à la dévotion superstitieuse du peuple, qu'on doit attribuer le nombre vraiment prodigieux de pagodes dont le Japon est couvert. Au centre des villes, sur le bord des routes, sur le haut des collines et des montagnes, sur les rochers isolés au milieu des eaux, partout on voit ces merveilles de l'architecture indo-sinique élançant dans les airs leurs toits à angles retroussés, et leurs tours à étages dont la hauteur est rehaussée par le fond verdoyant des bosquets sacrés qui les entourent. Ce sont, au reste, les seuls édifices que l'on construise en pierre, les maisons particulières, et même les palais des grands, étant invariablement en bois crépi avec un mélange de terre glaise et de paille hachée, ou avec un ciment qui lui donne l'apparence de la pierre. En général, les maisons des Japonais sont basses; aucune n'a plus d'un étage habitable, qu'on élève de quelques pieds au-dessus du sol, laissant au-dessous un vide qui sert de magasin en été et de calorifère en hiver. Les fenêtres, dont le nombre est déterminé par la loi, sont garnies de papier enduit d'un vernis transparent qui laisse pénétrer assez de lumière, mais qui ne permet pas de distinguer les objets du dehors. La façade, dont la loi détermine également la hauteur, est occupée par un grand portique où sont déposés les palanquins, les parasols, les sandales qu'on laisse toujours à la porte avant d'entrer dans les appartements, et où se tiennent les domestiques et les visiteurs de basse classe. Ce portique communique avec les différentes parties de la maison par une sorte de galerie ou de balcon couvert qui en fait le tour. La famille habite les dérièrres de la maison du côté du jardin, car, pour si pauvre que soit une maison japonaise, elle a toujours

un espace plus ou moins grand où l'on cultive des fleurs, et où l'on cherche à imiter un paysage en miniature, en réduisant à des proportions minimes, avec une force suffisante de végétation, les arbres fruitiers et d'ombrage de haute futaie. Ce mélange régulier de verdure et de maisons blanches, donne aux villes japonaises un aspect des plus riants et des plus pittoresques qu'on ne retrouve nulle autre part. On cite comme des merveilles de l'art architectural japonais le palais de l'empereur spirituel, à Miaco, et celui de l'empereur temporel, à Yédo. Le premier porte le nom de Daïro, que l'on donne par extension au mikado lui-même; la ville de Miaco, où il est construit, a été, dans l'origine, et est encore censée aujourd'hui la capitale du Japon; mais depuis la division du pouvoir souverain, la ville de Yédo, où réside le siogoun et son conseil, a acquis la même importance que l'ancienne capitale, au point de vue administratif, et plus d'importance encore au point de vue commercial, vu qu'au lieu de se trouver comme Miaco, à l'intérieur des terres; elle est située près de l'embouchure d'une rivière au fond d'une baie vaste et sûre, où peuvent mouiller les plus grands navires européens. Les voyageurs les plus récents donnent à Yédo de quinze à vingt lieues de circuit, et une population d'au moins deux millions d'habitants, tandis que la population de Miaco atteint à peine la moitié de ce chiffre. Outre ces deux capitales, le Japon possède plusieurs villes très importantes, savoir : Ohosaka, que les Hollandais appellent le *Paris* du Japon, parce que c'est la plus belle et la plus riche de l'empire, et celle où abondent les théâtres et les divertissements de toute espèce, Saffai, remarquable par ses manufactures; Fido, où la marine japonaise fait ses principales constructions; Simonosiki, Isinomaki et Awamori, ports de mer très fréquentés par les caboteurs; enfin, la ville de Nangasaki, célèbre dans l'histoire malheureuse des relations du Japon avec les Européens. Ce fut en 1542 qu'un navire portugais eut pour la première fois l'Europe la connaissance du Japon, en allant se réfugier dans le port de Congoxima, sous le commandement d'Antonio da Mota et de Francisco Zeimoto. L'année suivante, Fernao Mendez Pinto et Christoval Barrallo, passagers à bord d'une jonque de pirates chinois, firent naufrage sur les côtes de Tanixuma, d'où ils pénétrèrent jusqu'à la capitale. Les Japonais firent bon accueil aux étrangers de l'Occident, et la nature des marchandises qu'ils apportaient donna une grande et rapide impulsion à leur commerce, d'ailleurs fort lucratif pour les deux partis; sur les traces des négociants, les jésui-

tes, dont la société débutait alors par des missions apostoliques dans toutes les parties du monde, allèrent bientôt au Japon prêcher la religion chrétienne, et y firent en peu d'années un nombre considérable de prosélytes. Mais on accusa les missionnaires, pour les rendre odieux, de se mêler aux partis politiques, et de vouloir entraîner avec eux les chrétiens dans une lutte de succession entre deux frères qui se disputaient la dignité de siogoun; le christianisme devint suspect au gouvernement, et vers la fin du xvi^e siècle, il était légalement pros crit par Taïco-Samô, que les écrivains jésuites comparent aux plus cruels des persécuteurs romains. Bon nombre de missionnaires, que leur zèle porta à rester au Japon malgré la défense de l'empereur, furent soumis à des supplices dont la description fait frémir; des milliers de néophytes suivirent l'exemple de leurs maîtres en J.-C., et plutôt que de fouler au pied le crucifix, en signe d'apostasie, ils endurèrent les plus affreux tourments et la mort avec une fermeté inébranlable. Du reste l'accusation qu'on vient de voir ne fut pas la seule cause de la proscription du christianisme au Japon: les Hollandais, qui s'étaient posés partout en rivaux acharnés du commerce maritime des Portugais et des Espagnols, suggérèrent aux Japonais qu'une fois la religion chrétienne bien établie chez eux, l'Espagne et le Portugal s'empareraient très facilement de leur pays, et en feraient une colonie opprimée comme celles de l'Inde et de l'Amérique. A l'appui de leurs insinuations, ils montrèrent aux autorités japonaises un document trouvé soi-disant à bord d'un navire portugais capturé par eux, où un nommé Moro, agent diplomatique à Nangasakï, développait au roi d'Espagne et de Portugal les moyens de s'approprier le Japon sans coup ferir. Sous l'empire de cette crainte, le gouvernement de Yedo extirpa inutilement par le fer et le feu jusqu'à la moindre trace du christianisme, et ferma ses ports à toutes les nations étrangères, excepté aux Hollandais, auxquels, par reconnaissance pour les prétendus services rendus, on accorda la faculté de résider en petit nombre, d'abord dans la factorerie de Firando, puis dans le petit îlot artificiel de Décima, voisin de Nangasakï, et d'y exercer un commerce limité sous la surveillance des autorités locales.

En 1640, les Portugais essayèrent de renouer avec le Japon en envoyant une ambassade composée de personnages recommandables par leurs lumières et leur expérience; mais à peine le navire qui la portait eut-il mouillé devant Nangasakï, que les Japonais mirent à mort tout son

personnel au nombre de 64 personnes, n'épargnant la vie qu'à une douzaine de matelots chargés de reconduire le navire à Macao et d'y faire connaître le sort réservé à tous les chrétiens indistinctement qui oseraient aller au Japon. Avec le navire furent renvoyés intèls quatre millions en espèces, que les Macaïstes expédiaient à leurs anciens correspondans japonais pour solde de leurs transactions. Depuis lors jusqu'à ce jour, les Hollandais sont restés seuls maîtres des relations de l'Europe avec le Japon; mais le cœur se soulève de dégoût à la vue des humiliations, des bassesses et des indignités de toute espèce par lesquelles cette nation égoïste achète son odieux monopole. Il parait, d'ailleurs, que grâce aux entraves sans nombre créées à dessein pas la cour ombrageuse de Yédo, le commerce hollandais même est réduit à des proportions insignifiantes, et que depuis bien des années, la compagnie néerlandaise l'aurait abandonné, si ce n'était l'amour-propre de voir son pavillon flotter devant Nangasakï. Les Chinois et les Coréens jouissent aussi de la faculté de commercer au Japon, les premiers dans le port de Nangasakï, d'où ils exportent le cuivre, dont on fait les sapèques en Chine; les seconds, sur la côte qui avoisine leur pays. Ce privilège est le résultat des guerres sanglantes dont les Japonais sont à la vérité sortis victorieux, mais au retour desquelles ils ont eu plus sage d'obvier par de prudentes concessions.

Il reste à savoir si les mêmes vues de sagesse les porteront à céder aux grandes puissances maritimes de l'Occident, qui, depuis une quinzaine d'années, réclament sous divers prétextes, l'ouverture de quelques ports du Japon à tous les navires étrangers. Après la guerre qui a humilié l'empire chinois, les Anglais ont fait visite au Japon, des frégates françaises sont aussi allées y montrer notre pavillon; mais les États-Unis d'Amérique, surtout, y ont envoyé plusieurs missions officielles, et la persistance avec laquelle ils reviennent encore à la charge dans ce moment même, malgré les répulsions répétées des Japonais, témoigne assez d'un dessein arrêté de forcer les portes de cet empire, le sent aujourd'hui qui se tienne éloigné du reste de l'univers. — Les principaux ouvrages à consulter sur le Japon sont, à notre connaissance: 1^o *Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix; 2^o *Recollections of Japan* by captain Golownin; 3^o *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique du Japon*, par E. Kœmpfer; 4^o *Aperçu de l'histoire mythologique du Japon* par J. Klaproth; 5^o *Description du Japon*, Siébold; 6^o enfin, le Japon, publié l'an dernier par M. de Jancigny, dans l'*Univers pittoresque* de MM. Firmin Didot. Mais en

général, les ouvrages de ce genre sont écrits avec beaucoup de partialité, et nous sommes persuadé qu'on n'aura des idées justes sur le Japon que lorsque ce pays sera parfaitement accessible aux investigations des Européens.

J. M. CALLET.

JAQUEMART. Figure de métal placée auprès de plusieurs anciennes horloges et qui représente un homme armé d'un marteau, pour frapper les heures sur la cloche. On ne sait d'où vient ce mot *Jaquemart*. Selon les uns, c'est l'altération du nom de *Jacques Marck*, fameux horloger; selon d'autres, dont est Ménage, c'est une contraction de *Jaque* et *Maille*, jaquette de maille, sorte de vêtement à l'usage de celui qui veillait la nuit du haut de la tour, au repos de la ville: enfin, il en est qui veulent, comme Fleury de Bellingen, dans l'*Étymologie des proverbes français*, que ce soit un souvenir du nom de Jaquemar de Bourbon, comte de France sous le roi Jean, gentilhomme fort grave dans les tournois « qui fut particulièrement remarqué aux joutes et tournois qui se firent dans Paris, l'an 1380, aux réjouissances publiques du mariage de Charles VI avec la reine Isabelle de Bavière, où ce prince Jaque-Mar de Bourbon, parut armé avantageusement, et donna des preuves signalées de sa force et de son adresse. » Plusieurs villes, surtout en Allemagne, avaient dès le *xv^e* siècle, leurs horloges à Jaquemart. Dijon avait la plus fameuse. C'est à Courtrai qu'elle avait d'abord été établie, et Philippe-le-Hardi l'en avait enlevée pour punir la ville d'avoir refusé de rendre au roi Charles VI, les éperons dorés des chevaliers français tués sous ses murs en 1312. L'*horloge*, comme dit Froissard, « l'un des plus beaux qu'on sceut trouver de ça, ne de là les mers, fut charroyé en la ville de Digeon... et là fut remis et assis et y sonne les heures, 24 entre jour et nuit. » Depuis le *xv^e* siècle qu'il surmonte la vieille cathédrale, il a bien souvent changé d'aspect, notamment au dernier siècle où l'on joignit aux deux premiers personnages, Jaquemart et sa femme qui frappaient depuis si longtemps, l'image assez païenne d'un petit Amour tout nu. Pour s'édifier complètement sur tous ces faits, il faut lire la petite brochure de M. P. Berigal, publiée en 1832, *Histoire de l'illustre Jaquemart de Dijon*.

JAQUETTE. Mot diminutif de celui de *Jaque* qui désignait l'ancien habillement, tombant jusqu'aux genoux, auquel on a prétendu que les gens du peuple devaient leurs noms de *Jacques*, *Jacques Bonhomme*, etc. La racine première de ce mot était l'allemand *iack* qui avait le même sens. Les gentilshommes ne portaient jamais la *Jaquette* d'étoffe, abandonnée aux seuls

vilains, mais bien la *jaque de maille*, sorte de baudart fait de mailles ou annelets de fer qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'aux cuisses.

JAR et mieux *jiar* (prononcez *gygar*, comme si ce mot était écrit avec trois *i* voyelles). Nom d'un mois des Juifs qui répond à la lunaison d'avril-mai. Ce mois est appelé dans le texte hébreu de l'Écriture *ziw* ou *zio* (roy. III Reg., IV, 1 et 37), c'est-à-dire *éclat*, *splendeur*, à cause de l'éclat des fleurs qui à cette époque de l'année émaillaient la campagne dans la Palestine. L'expression *jiar*, dont les Juifs se servent encore aujourd'hui, appartient au chaldaïque ainsi qu'au syriaque et à l'arabe, et dans la première de ces langues elle dérive d'un radical qui signifie *briller*, *répandre de l'éclat*, *de la lumière*, etc. Les Hébreux l'ont empruntée aux Chaldéens pendant la captivité de Babylone. Le mois de *jiar* n'a que vingt-neuf jours; il est le huitième de l'année civile (le neuvième dans les années embolismiques, où l'on intercale un second mois d'adar), et le second de l'année sainte. Les personnes qui n'avaient pas pu faire la *pdque* à l'époque ordonnée par la loi de Moïse, accomplissaient ce devoir le quatorzième jour d'*jiar*. Le 10, il y a jeûne de dévotion pour les Juifs à cause de la mort du grand-prêtre Héli et de la prise de l'arche d'alliance par les Philistins (I Reg., IV, 11-18), et le 28 en mémoire de la mort du prophète Samuël.

JARCHI, prononcez *iarkhi* (RABBIN SALOMON). Il est également appelé *Raschi*, mot artificiel composé, suivant l'usage des Juifs modernes, des initiales de chacun de ses noms. Jarchi était un savant rabbin français né à Troyes, en 1040. Il parcourut l'Europe, une partie de l'Asie et l'Égypte, et retourna à Troyes avec un immense recueil d'observations relatives à l'histoire, à la géographie, aux sciences, aux arts et aux langues de l'Orient. Il s'occupait ensuite de mettre en œuvre ces précieux matériaux, qu'il fondit dans ses différents ouvrages. On a de lui : — 1° *Commentarius in Pentateuchum*, en hébreu rabbinique. Cet ouvrage, dont la première édition est de Reggio, 1475, en eut un grand nombre d'autres, il fut réimprimé notamment à Lisbonne, en 1491, et à Constantinople, en 1505. Il existe une traduction latine et complète de ces commentaires par Jean-Frédéric Breithaupt, Gotha, 1719, 2 vol. in-4°. Cette traduction est accompagnée de notes très savantes. — 2° *Commentarius in Canticum Canticum, Ecclesiasten, Ruth, Esther, Daniel, Ezechiel, Nehemiam*, Naples, 1487, réimprimé plusieurs fois. — 3° *Commentarius in Talmud*, publié avec le texte du Talmud, Venise, 1520, in-fol., réimprimé plusieurs fois. — 4° *Commentarius in En*

Israel, livre fort rare, et sur lequel on ne possède que peu de renseignements bibliographiques. Le même auteur a laissé un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits, tous rédigés, comme ceux qui ont vu le jour, en hébreu rabbinique. Jarchi mourut dans sa ville natale en 1105, à l'âge de 65 ans. Ses ouvrages sont surtout précieux pour la connaissance des traditions rabbiniques. L. DUBOIS.

JARDINS. L'art des jardins est inséparable de l'architecture. La plus humble demeure, le palais le plus somptueux, veulent être mis en rapport avec la nature, et se compléter par le charme que les végétaux apportent auprès de l'habitation de l'homme. Dans la naïveté primitive, le constructeur, sans art et sans expérience, place autour de sa cabane quelques arbres, dans la disposition desquels l'ordre et la symétrie sont généralement oubliés pour laisser dominer le caprice; l'art, au contraire, se montre aussitôt qu'apparaît la civilisation. Quand la demeure devient commode et agréable, le jardin s'harmonisait avec elle, se distribuait avec grâce; auprès du palais, il brille par la grandeur et la majesté de ses lignes, par le luxe de ses accessoires, par la distribution de ses eaux. La Bible nous donne la première indication de grands jardins annexés aux palais: Salomon, construisant sa résidence de campagne, qu'il appelait *la maison du Liban*, dit: « Je me suis fait des jardins et des vergers, et j'y ai planté toutes sortes d'arbres fruitiers. Je me suis fait des réservoirs d'eau pour en arroser le parc planté d'arbres. » Les jardins de Sémiramis, à Babylone, se composaient de douze terrasses superposées et formant une immense pyramide dont chaque étage couvrait des galeries; les piliers de support remplis de terre contenaient les racines des plus grands arbres; des escaliers conduisaient aux divers étages et des machines hydrauliques distribuaient l'eau jusqu'au sommet. On trouve dans les anciennes poésies de l'Inde des descriptions de bosquets et de jardins délicieux.

Depuis le commencement de l'ère chrétienne, l'Asie vit s'élever de magnifiques demeures où les végétaux de tout genre ajoutaient à l'effet de l'ensemble; les jardins des rois Sassanides sont célèbres; ceux des califes de Bagdad ne le sont pas moins; les voyageurs modernes, qui nous ont fait connaître les palais des rois et des grands de la Perse, s'accordent sur le charme des jardins qui les entourent. L'Afrique, malgré l'aridité de son sol, eut aussi ses jardins. Des peintures et des sculptures conservées dans les édifices les plus antiques de l'Égypte, nous font voir des plantations régulières. Héro-

dote décrit souvent les bois sacrés, les bocages qui accompagnaient les temples des dieux. La célèbre mosaïque de Palestre nous montre les vergers et les bosquets des bords du Nil. Cette contrée, en passant sous la domination des Arabes, ne fut pas moins riche en jardins voluptueux que l'Asie, et de nos jours, ceux de Méhémet-Ali ont acquis une juste célébrité en Orient. L'Amérique ancienne possédait de magnifiques plantations régulières avant l'arrivée des Espagnols. Par une analogie remarquable avec l'antique civilisation de l'Asie, qu'on retrouve dans plus d'une production des arts du Mexique, les jardins étaient disposés en terrasses gigantesques, ou échelonnés sur des collines isolées, de manière à prendre au loin l'aspect de pyramides immenses décorées de verdure; les palais des princes en surmontaient l'ensemble. Si l'Europe n'offrit pas, depuis l'antiquité, des jardins pour la création desquels on dut lutter aussi énergiquement contre la nature, que dans les autres contrées du monde, ses arts purifiés apportèrent dans ce genre de création des perfectionnements successifs qui ont fini par produire, particulièrement depuis le XVII^e siècle, des chefs-d'œuvre dans ce genre. On voit déjà dans les descriptions d'Homère, que le jardinage et la disposition générale à donner aux plantations étaient très avancées chez les Grecs. Le poète en parlant du jardin d'Alcinous, roi des Phéaciens, indique les diverses espèces d'arbres qui y étaient distribués, les plates-bandes régulières qui contenaient les plantes potagères, les fontaines qui entretenaient la fraîcheur dans ce séjour. Les temples, ordinairement entourés d'une enceinte sacrée qui contenait des bosquets, étaient ombragés par des lauriers, des oliviers, des vignes suspendues. On voit paraître à Athènes le premier jardin public, celui de l'*Académie*; les ormes, les platanes, les oliviers, y croissaient auprès d'eaux abondantes, et la fine délicatesse des Grecs dans toutes les productions des arts, est un sûr garant du bon goût qui devait régner dans les jardins de ce peuple.

Les Romains, plus vaniteux qu'amateurs du vrai beau, voulaient avoir d'immenses jardins dans lesquels aux stades et aux exercices de verdure, se mêlaient les charmes, les bois découpés en mille figures, puis les riches statues, les bancs artistement travaillés, qu'ils arrachaient aux temples et aux habitations de la Grèce dépeuplée. Les jardins de Lucullus, de Salluste, de Pompée, de César, furent au nombre des plus célèbres de Rome et couvraient une immense étendue; Cicéron vaote ses nombreuses maisons de campagne, Horace a chanté les Jardins de Mécènes, Tacite a décrit ceux de Néron; enfin Pline nous a laissé

du Laurentin, villa qu'il possédait, une description si détaillée, qu'elle a souvent exercé le erayon des artistes modernes pour en faire des restitutions. Le bas-empire vit les jardins merveilleux que les empereurs Justinien et Théophile élevèrent aux environs de Constantinople sur les rives de la Propontide. Ceux du sérail, des eaux douces, et des palais d'été construits sur le Bosphore leur succèdent aujourd'hui et ne leur cèdent en rien par l'étendue, par la multitude des parterres de fleurs, le luxe des marbres et des eaux, par la beauté des arbres et l'étendue des perspectives lointaines qui s'étendent sur la mer de Marmara et le canal de la Mer Noire. A des époques contemporaines de celles qu'on vient d'indiquer, notre poète Fortunat célébrait les jardins de Childébert à Paris, et plus tard, les Maures d'Espagne embellissaient Cordoue, Séville, Grenade, de palais dont plusieurs existent encore en partie; les jardins répandaient au luxe de ces demeures dont nous admirons les ruines. Au moyen-âge, les moines conservèrent les traditions relatives à l'horticulture, et plus d'une maison religieuse eut des jardins remarquables. Les habitations civiles resserrées dans d'étroites enceintes fortifiées, admettaient peu de développement pour les jardins; on eût cependant à cette époque celui de saint Louis, enveloppé par les deux bras de la Seine, à l'extrémité occidentale de la cité à Paris, auprès du palais de nos rois. C'est à l'époque de la renaissance, au xvr siècle, lorsque les tours et les murailles féodales tombèrent devant un état politique plus calme, que le jardin reprit le développement et le charme que lui avait enlevés le moyen-âge. Les célèbres *villa* de l'Italie, et particulièrement celles que les papes et les princes de l'église créèrent à Rome, à Tivoli, etc., contribuèrent à ramener en Europe le goût des jardins de luxe, et une heureuse distribution dans leur ensemble. Les artistes et les horticulteurs chargés de disposer les *villa* italiennes, eurent l'art d'y faire un heureux assemblage des formes géométriques et des accidents que présente la nature. En France, au contraire, les lignes régulières prévalurent, ce qui donna naissance au jardin dit à la Française, qui s'est maintenu depuis le xvr jusqu'à la fin du xviii, en prenant, sous le règne de Louis XIV, le beau développement qu'on doit à Lenôtre. A cette époque déjà, on voit naître le mauvais goût dans la taille de certains arbres auxquels on donnait des formes contre nature. Sous le règne de Louis XV, on poussa cette bizarrerie à l'extrême. Pluie nous apprend que les Romains eux-mêmes étaient tombés dans cette erreur. Depuis le commencement de ce siècle, un genre

de jardin dit à l'anglaise, a été presque généralement substitué chez nous à celui qu'on avait adopté précédemment; il consiste à éviter toute ligne droite dans la disposition des allées, à imiter les hasards de la nature, à grouper les arbres sur les pelouses, comme ils se présentent dans les forêts, à placer des fabriques pittoresques, des ruisseaux, des ponts, comme on les rencontre fortuitement dans la campagne. Ces jardins présentent beaucoup de charme sans doute, mais ils n'offrent plus d'harmonie avec les édifices, que généralement ils naissent ou totalité ou en partie.

On trouve l'origine des jardins imitant la nature, dans la description donnée par Tacite de ceux que Neron fit faire à Rome, après qu'il eut incendié cette ville: «Neron, dit-il, s'établit sur les ruines de sa patrie; il y construisit un palais, moins étonnant encore par l'or et les pierres, embellissements ordinaires et depuis longtemps prodigués par le luxe, que parce qu'on y voyait des champs de blé et des lacs, des espèces de solitudes avec des bois d'un côté et de l'autre des espaces ouverts et des perspectives, le tout exécuté d'après les plans de Severus et de Celer, qui mettaient leur génie et leur ambition à vouloir obtenir par l'art, ce que la nature s'obstinait à refuser... ». Ce genre de jardin est celui que depuis des siècles ont préféré les Chinois. Les Anglais, en les imitant, ont contriqué à importer chez nous ce mode de disposition, qui de nos jours est à peu près le seul mis en pratique.

A. LENOIR.

JARDINIERE (ins.). Nom qu'on donne vulgairement au carabe doré et à la courtilière, ou taupe grillon (voy. ces mots).

JARGON. Ce mot s'entend de tout langage corrompu, soit par l'ignorance, soit par la prétention. Son étymologie est des plus incertaines. Le Duchat la trouve dans une altération de *gergon*, mot qu'il forge et qui serait venu, selon lui, de *græco*, *græconis*, augmentatif de *græcus*, en sous-entendant *sermo*. Ménage le fait dériver de *barbaricus*, et voici la filiation qu'il donne: *barbany*, *bar*, *baricus*, *varicus*, *guaricus*, *guargus*, *gargus*, *gargo*, *garگونis*. Les lexicographes de Trevoux, M. Saull, et même Charles Nodier, ne trouvent dans ce mot, tel que nous le comprenons, qu'une extension de celui par lequel on pourrait désigner le langage de l'oie niale ou *fars*. «Do *fars*, dit Nodier, et du celtique *compas*, langage... l'on a fait *jargon*, *jargonner*, parler comme des oies. » Il est vrai que *jargonner* s'entend d'abord du cri des oiseaux, comme le prouvent plusieurs vers de Zasserat (*Ode du premier jour de mai*), de Ronsard (*Ode à Marc-Antoine Muret*), etc., et que, dans le has

langage, cette expression eut pour synonyme celle-ci, qui se rapproche plus encore de l'étymologie proposée, *entendre le jarg*. Les voleurs se servent surtout de cette dernière locution pour désigner la langue qui leur est propre, cet argot, dont le nom n'aurait même pas une autre étymologie que *jargon*. D'après une autre opinion de Nodier (*Exam. crit. des dictionn.*, p. 47), il faudrait faire venir celui-ci de *zergo*, mot contracté de *zingaro*, et que les Bohémiens employent pour désigner leur langage : « De *zergo*, dit-il, nous aurions fait *gergon*. De là *jargon*, argot et le reste. »

Jargon ne s'entend pas que pour la langue des voleurs. On l'emploie pour tout langage corrompu d'un bon, comme le dit l'abbé Tallemant dans ses *Remarques et décisions de l'Académie française*. Ainsi, au XVII^e siècle, le langage affecté de l'Hôtel de Rambouillet était un *jargon*, et l'écrivain qui vient d'être cité ne veut pas qu'on l'appelle autrement, « parce que, dit-il, ce sont des phrases recherchées, faites exprès, quoiqu'elles soient composées de mots choisis et usités. » On sait qu'un certain Somaize a donné de ce *jargon* un vocabulaire complet sous ce titre : *Dictionnaire des Précieuses*. Les bureaux d'esprit, les coteries prétentieuses du XVIII^e siècle eurent aussi leur *jargon* ; une lettre publiée par le *Journal de Paris* en est la spirituelle satire. Quel qu'elle fût pourtant, une partie des expressions qui étaient du *jargon* alors sont devenues du bon langage, comme quelques-unes de celles du *Vocabulaire des Précieuses* s'étaient peu à peu fauflées dans le langage ordinaire et même dans le *Dictionnaire de l'Académie*. En lisant l'opuscule de Somaize, un autre livret du même genre, quoique d'une prétention moindre, et même d'une intention différente, les *Mots à la mode*, de Caillière, on est tout surpris de voir avec quelle facilité le néologisme prétentieux se fit toujours mot usuel, et le *jargon* d'hier bon français d'aujourd'hui. Quand il est trop recherché pourtant, il perd toute chance de finir ainsi. Certaine langue factice, qui se parla dans un certain monde de mystificateurs, au commencement du dernier siècle, et qu'on appelait le *bayou*, n'a jamais rien tenu au dictionnaire. Les *Relations du royaume de Candarie*, etc., sont le seul produit de ce baroque idiomé; c'est un livre qui n'appartient à aucune littérature.

Ed. FOURNIER.

JARGON. Ce que les joailliers désignent sous ce nom est le zircon incolore, c'est-à-dire d'un blanc légèrement verdâtre. Jadis il s'en faisait une grande consommation dans les ateliers de Genève pour les entourages de montre. Cette pierre pouvait alors passer aux yeux du

vulgaire pour la rose, dont on lui donnait toujours la taille, quoiqu'elle n'en ait ni les feux ni le poli. Son aspect est terne et gras. — L'espèce de jargon la plus estimée nous vient de l'île de Ceylan. On en tirait du ruisseau d'Expailly, près du Puy, ce qui faisait quelquefois désigner dans le commerce le jargon taillé sous le nom de diamant de France.

JARNAC (*géogr.*). Ville de France sur la Charente, dans le département du même nom, à 11 kil. E. de Cognac. Jarnac est célèbre par la victoire que Henri III, alors duc d'Anjou, y remporta, en 1569, sur les protestants commandés par le prince de Condé. On a élevé un monument sur le lieu où fut livrée cette bataille. Cette ville, d'après le recensement de 1846, compte 2,388 habitants. Elle fait un commerce assez actif de vins et d'eaux-de-vie. Elle a donné son nom à une branche de la famille des Chabot, dont le personnage le plus célèbre est Gui de JARNAC, gentilhomme de la chambre sous François I^{er} et Henri II. Gui ayant obtenu de ce dernier monarque l'autorisation de se battre en champ clos avec La Châtaigneraie, autre gentilhomme qui l'avait offensé, allait s'écrouler sous les efforts de son adversaire, lorsqu'il le frappa au jarret d'un coup inattendu (1547). Depuis lors, on a donné aux coups de truelle le nom de *coups de jarnac*.

JARRE (*accept. div.*). Vase de terre à mettre de l'eau. Ce mot vient de l'espagnol *jarro* qui a le même sens. — La jarre était dans plusieurs pays une mesure de contenance. A Métalin elle était d'environ 40 litres. — On appelle aussi *jarre* un poil raide et luisant qui se trouve dans les laines et les fourrures; généralement on l'arrache ou on le sépare avec soin. La *jarre-électrique*, aussi nommée bocal électrique, est un vase de verre dont les faces intérieure et extérieure sont recouvertes jusqu'à environ 5 centimètres de leurs bords d'une feuille d'étain. Cet appareil est un condensateur commode pour accumuler l'électricité, et produire de violentes décharges.

JARRET (*accept. div.*). Le jarret est, en anatomie, la partie postérieure du genou chez l'homme, et dans les quadrupèdes la jointure du train de derrière, qui unit la cuisse à la jambe. Cette région est remarquable dans l'homme par le passage de l'artère et du nerf poplités, qui s'y trouvent presque à nu sous les téguments. On appelle *creux du jarret* un espace en losange, circonscrit vers la cuisse, en dehors par le muscle biceps, en dedans par le demi-tendineux et surtout par le demi-membraneux. Les muscles jumeaux limitent cet espace vers la jambe. — En hydraulique, le jarret est la courbure que pré-

sente toute conduite d'eau qui n'a pu être dirigée en ligne droite. — En terme de *maçonnerie* on donne ce nom dans la coupe des pierres, à l'imperfection d'une direction de ligae ou de surface, qui fait une sinuosité ou un angle. Lorsque la courbe d'une voûte, d'un arc ou d'un pendentif n'est pas parfaite dans son exécution, soit en présentant des dépressions, soit en offrant des parties saillantes qui sortent de la courbure voulue, on dit qu'il y a des jarrets. Dans une pièce de bois c'est une espèce de saillie, de bosse, d'angle saillant qui dérange l'uniformité de sa courbure, de son contour, etc.

JARRETIÈRE (ORDRE DE LA). Ordre de chevalerie d'Angleterre et le plus recherché de tous ceux du Royaume-Uni. Vers l'année 1350, la comtesse de Salisbury, qui était aimée d'Édouard III, ayant laissé tomber une de ses jarrettières pendant un bal, le roi la ramassa sur le champ, et voyant des courfisans qui riaient de son empressement, il se tourna vers eux en disant : « Honni soit qui mal y pense. » Il ajouta que bientôt ceux qui se moquaient de cette jarrettière se trouveraient heureux d'en porter une semblable. Peu de temps après, il créa en effet l'ordre de la Jarrettière, qu'il mit sous la protection de saint George, et auquel il donna pour devise : *Honni soit qui mal y pense*. Quelques auteurs, voulant assigner à cette institution une origine plus relevée, remplacent la jarrettière de la comtesse de Salisbury par celle d'Édouard lui-même, qu'il aurait fait déployer à la bataille de Crécy comme signal du combat. Mais l'unanimité des chroniqueurs prouve la fausseté de cette supposition, et la devise de l'ordre la prouve mieux encore. L'ordre de la Jarrettière se compose, y compris le roi qui en est le grand-maître, de vingt-six membres, parmi lesquels trois officiers, le *Prélat* qui est l'évêque de Winchester, le *Chancelier* qui est l'évêque de Salisbury, et le *Greffier* qui est le doyen de Windsor. Les membres de l'ordre portent au-dessus du genou gauche, la reine, au bras, nue jarrettière de velours bleu-foncé brodé d'or. Ils ont en outre, au dessous de l'épaule gauche, une croix rouge entourée de la jarrettière et une étoile en diamants; ils portent, de plus, de l'épaule gauche à l'épaule droite un large ruban bleu, auquel est suspendue l'image de saint Georges à cheval. Les habits de cérémonie sont la robe et le manteau de velours bleu, avec une coiffure de velours noir.

JAS (*accep. dir.*). En marine, on nomme ainsi l'assemblage de deux pièces de bois de même forme et de même grosseur, jointes ensemble à l'extrémité supérieure de la tige d'une ancre, pour empêcher que celle-ci ne se couche sur le fond,

quand on la jette à la mer. Les ancres d'un poids de 300 kilog. et au dessous ont communément des jas en fer d'une seule pièce. La longueur du jas en bois est égale à celle de la verge de l'ancre; sa grosseur, au milieu, est quadruple de celle de cette verge. — En termes de salines le *jas* est le premier réservoir des marais salants, séparé de la mer par une digue en terre, revêtue de pierres sèches.

JASEUR, *Bombycilla*, Bris., Viell.; *Bombycisora*, Temm., Cuv.; *Ampelis*, Linn. (ois.). Genre de l'ordre des passereaux, ainsi caractérisé : bec court, droit, élevé; mandibule supérieure faiblement courbée vers son extrémité, avec une dent très marquée; narines basales, ovoïdes, ouvertes, cachées par des poils rudes dirigés en avant; le doigt externe réuni à sa base avec celui du milieu; ailes médiocres; première et deuxième rémiges les plus longues. Les Jaseurs se nourrissent d'insectes, de bourgeons et de baies. Ce sont des oiseaux doux et faciles à élever. Ils se plaisent dans les contrées froides de l'Europe et de l'Amérique. Leur place dans les classifications ornithologiques, n'est pas encore bien déterminée; les uns les rangent dans la famille des corbeaux, les autres les rapprochent des merles. On n'en connaît que trois espèces.

Le **JASEUR DE BOHÈME**, *Ampelis Garrulus*, Linn., *Garrulus bohemicus*, Aldrov.; *Bomb. Garrula*, Temm. Il a les plumes et la tête allongées et formant une huppe; les parties supérieures et inférieures du corps d'un cendré rougeâtre, plus foncé en dessus; les plumes des narines, une bande au-dessus des yeux, et la gorge d'un noir de velours; les rémiges noires, terminées par une tache angulaire jaune et blanche; les huit ou neuf plumes secondaires blanches au bout, avec un prolongement corné d'un rouge vif; les couvertures inférieures de la queue marron; les plumes caudales jaunes au bout et brunes ou noires dans le reste; longueur, 0,21 environ. La femelle a l'espace noir de la gorge moins grand, et seulement quatre à cinq des plumes secondaires terminées par le prolongement corné. Les jeunes n'ont, avant leur première mue, aucune espèce d'appendice aux plumes secondaires. Pendant les hivers rigoureux, cet oiseau se montre quelquefois aux environs de Paris.

Le **JASEUR DU CÈDRE**, *Bomb. cedrorum*, Viell., moitié plus petit que le précédent, en tout semblable du reste, à part le ventre qui est jaune; il habite la Louisiane et la Caroline.

Le **JASEUR PHÉNIXOÏTE**. Bande rouge sur le milieu de l'aile et l'extrémité de la queue; point de plaque cernée à l'extrémité des re-

gimes secondaires. Il se trouve au Japon. L. S.

JASION, personnage mythologique qui se rapporte aux mystères de la religion samothracienne. Apollodore (liv. III, 12, § 1^{er}) le dit fils de Jupiter et de l'Atlantide Electre, et lui donne pour frère Dardanus. Le scholiaste de Théocrite le fait maître de Minos et de la nymphe Phronie; les autres auteurs varient également sur son origine. La tradition la plus ancienne est celle qui le regarde comme frère de Cérès Déméter, et fils de la Force, unie à la Prudence. Aux noces d'Harmonie et de Cadmus, Cérès s'éprit de lui. Il la rendit mère de Plutus et de Corythe ou de Corybas; mais Jupiter irrité le foudroya. Jasion fut néanmoins reçu parmi les dieux, et Dardanus, Cybèle et Corybas se retirèrent en Phrygie, où ils établirent le culte de la Grande-Mère. Suivant d'autres, Jasion fut tué par Dardanus qui, obligé de s'exiler à cause de ce meurtre, alla fonder Troie. Ce personnage, très célèbre dans l'antiquité, passait pour un des propagateurs de l'agriculture.

JASIONE, *Jasione* (bot.). Genre de la famille des campanulacées, raogé par Linné dans la syngénésie-monogamie de son système, et par la plupart des botanistes qui n'ont pas admis cet ordre, dans la monadelphie-pentandrie. Il est composé de plantes annuelles ou plus fréquemment vivaces, de taille peu élevée, qui croissent dans le sud-ouest de l'Europe. Les feuilles de ces végétaux sont étroites, entières ou sinuées, les inférieures parfois ramassées en rosettes, les caulinaires alternes; leurs fleurs sont réunies en capitules terminaux, pourvus chacun d'un involucre; elles présentent pour caractères principaux : un calice à tube adhérent, à limbe supérieur, quinquépartite; une corolle profondément quinquépartite; cinq étamines insérées au haut du tube du calice, dont les anthères sont réunies en tube dans leur portion inférieure; un ovaire adhérent, à deux loges multiovulées, surmonté d'un style pointu dans sa moitié supérieure et de deux stigmatales. Le fruit de ces plantes est une capsule arrondie ou ovoïde, qui s'ouvre au sommet par un grand trou.

On trouve abondamment, dans les endroits secs et incultes de toute la France, la **JASIONE DE MONTAGNE**, *Jasione montana*, Linn., plante annuelle, haute seulement de trois ou quatre décimètres, à tige rameuse, grêle, hérissée de poils rudes et blancs; à feuilles linéaires, courtes, hérissées, ondulées sur leurs bords; à fleurs d'un joli bleu d'azur, en beaux capitules longuement pédonculés.

On trouve dans les lieux montagneux la **JASIONE VIVACE**, *J. perennis*, Linn., et assez rarement sur les sommets des Pyrénées, la **JASIONE HUM-**

ILE, *J. humilis*, Pers., petite plante gazonnante.

JASMIN, *Jasminum* (bot.). Genre de la famille des Jasminées, de la diandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbrisseaux droits ou volubiles, spontanés dans les contrées chaudes et tempérées du globe; à feuilles alternes ou opposées, le plus souvent ternées ou pennées; à fleurs blanches, rosées ou jaunes, souvent parfumées, présentant pour principaux caractères : un calice tubuleux, persistant, à 5-8 dents plus ou moins profondes; une corolle à long tube, à limbe divisée en 5-8 lobes étalés; un ovaire à deux loges uniovulées, avec un style court et un stigmate bilobé ou bifide. Le fruit des jasmins est une baie à deux graines ou une seule. Au moins une douzaine d'espèces de ce genre sont cultivées dans les jardins.

Le **JASMIN COMMUN**, *J. officinale*, L., est originaire du Malabar; mais il s'est naturalisé dans le midi de l'Europe. Ses branches sont longues et grêles, ses feuilles opposées, pennées ou plutôt pinnatifides, à foliole ou division impaire plus grande. Ses fleurs, blanches, à lobes du calice subulés, ont une odeur suave. Cet arbuste est extrêmement répandu dans les jardins. De nos jours, ses fleurs ne sont plus employées en médecine; mais elles fournissent un parfum très recherché, qu'on en extrait ordinairement par un procédé qui consiste à disposer, dans des boîtes, des couches alternatives de fleurs de jasmin et de coton en rame, imbibé d'huile grasse, le plus souvent d'huile de Ben. En vingt-quatre heures, cette huile est fortement aromatisée. On l'exprime alors, après quoi on la mêle à de l'alcool, auquel elle transmet son arôme. Pour l'extraction en grand de cet arôme, on cultive des champs entiers de jasmin dans certaines parties de la Provence. A Gênes, on fait des tuyaux de pipe avec les longues branches droites de cet arbuste, âgées de deux ou trois ans. Dans nos jardins, on plante le jasmin en pleine terre, au midi. Sa tige gèle quelquefois l'hiver; mais il repousse généralement du pied. On le multiplie par marcottes et par dragéons.

Le **JASMIN A GRANDES FLEURS**, *Jasminum grandiflorum*, Linn., est vulgairement nommé *Jasmin d'Espagne*. Il nous est venu de l'Inde. Il est recherché pour ses grandes fleurs blanches, lavées de rouge en dehors, agréablement odorantes. Sous le climat de Paris, on doit l'enfermer en orangerie pendant l'hiver. On le multiplie par la greffe sur le jasmin commun.

Le **JASMIN FRUTESCENT**, *J. fraticans*, L., est une espèce du midi de la France, et généralement de la région méditerranéenne. On le plante

fréquemment dans les jardins et les parcs, où il se montre très rustique. C'est un arbuste fort rameux, haut d'un ou deux mètres, à feuilles persistantes, alternes, généralement ternées; à fleurs terminales, jaunes, faiblement odorantes. Il réussit à peu près partout, mais il aime cependant une terre légère et une exposition au midi. On le multiplie par marcottes et par rejetons.

Le JASMIN TRÈS ODORANT, *J. odoratissimum*, Lin., vulgairement *Jasmin jonquille*, originaire de l'Inde. Son feuillage est persistant, lustré; ses fleurs, d'un jaune jonquille, ont une odeur très agreable. On le multiplie par graines, par marcottes, par rejetons. Il est d'orangerie.

Parmi les autres espèces du même genre les plus répandues dans les jardins, nous citerons le JASMIN TRIOMPHANT, *J. revolutum*, Sims, à fleurs d'un jaune vif, très parfumées; le JASMIN DES AGORES, *J. azoricum*, Lin., à fleurs blanches; le JASMIN HUMBLE, *J. humile*, Linn., vulgairement *Jasmin d'Italie*, à fleurs d'un jaune pâle, etc. P. DUCHARTRE.

JASMINÉES, *Jasminæ* (bot.). Jussieu avait établi sous ce nom, dans son *Genera plantarum*, une famille qui avait pour type principal le genre jasmin, mais qui renfermait aussi les oliviers, les lilas, les frênes, etc. M. Rob. Brown a cru devoir diviser en deux ce groupe naturel, et il en a formé les deux familles admises aujourd'hui par tous les botanistes sous les noms de *Jasminées* et d'*Oléacées* ou *Oleaceæ*. Comprise dans ces limites nouvelles, la famille des Jasminées est composée d'arbres et d'arbrisseaux souvent volubiles; à feuilles opposées, le plus souvent pennées à trois ou plusieurs folioles avec une impaire, dépourvues de stipules; à fleurs parfaites, régulières, axillaires ou terminales, distinguées par les caractères suivants: calice libre, persistant, présentant de cinq à huit dents ou divisions; corolle monopétale, à tube allongé, à limbe étalé, divisée en lobes égaux, au nombre de cinq à huit; deux étamines insérées sur le tube de la corolle, et incluses, à filet très court, à anthère introrse, bilobulaire; ovaire libre, sans disque, à deux loges renfermant chacune un seul ovule ascendant, surmonté d'un style très court, qui termine un stigmate en tête ou bilobé. Le fruit des jasminées est tantôt une baie didyme, disperserne, quelquefois monosperme, tantôt une capsule obcordée, bilobulaire; leurs graines dressées ont un tégument externe coriace, un tégument interne assez épais, un albumen qui diminue jusqu'à la maturité et finit même par disparaître, enfin, un embryon à cotylédons charnus et à radicule courte, infère. — Les jasminées se trouvent principalement dans l'Asie

tropicale. Quelques-unes croissent dans les îles de l'Afrique, dans la Nouvelle-Hollande, même dans la région méditerranéenne. — Elles forment les deux genres *Jasminum*, Tourn., *Nyctanthus*, Lin. P. D.

JASON, frère d'Onias III, grand-prêtre des Juifs, offrit à Antiochus Epiphane, roi de Syrie, des sommes considérables pour être mis en possession de la souveraine sacrificature qu'Onias exerçait légitimement. Plus tard (an 173 avant J.-C.) Jason envoya son frère Menelaus à Antioche, avec de riches présents, vers Antiochus Epiphane, dont il voulait conserver la faveur; Menelaus, au lieu de s'acquitter du message dont il était chargé, ajouta des sommes considérables à celles qu'il portait pour le compte de Jason, les offrit à Antiochus et parvint à supplanter Jason et à obtenir pour lui-même la souveraine sacrificature. Jason se retira alors dans le pays des Ammonites (II Machab., IV, 26); mais sur le faux bruit de la mort d'Antiochus Epiphane, il marcha contre Jérusalem, s'en empara et traita les habitants avec la dernière cruauté. Il se vit forcé ensuite de se retirer de nouveau chez les Ammonites et en Egypte. Ne se croyant pas en sûreté dans ces deux pays, il passa à Lacédémone, où il mourut.

JASON, Tyran de la ville de Phères en Thessalie. Ici, le mot tyran ne doit pas être pris en mauvais part. Jason, en effet, était un homme honorable et avait été déclaré généralissime des Thessaliens, du consentement de tous les peuples de la province, qui voulaient profiter de l'affaiblissement de Sparte et d'Athènes pour assurer leur indépendance et même favoriser leur ambition. Jason vainquit les Dolopes et les Phocéens, fit alliance avec Athènes, Thebes et la Macédoine. Il avait sous ses ordres une armée formidable et il projetait, dit-on, une expédition contre les Perses. Il fut assassiné à Delphes, en 371 avant J.-C.; il régnait depuis l'année 375. Ses deux frères Polydore et Polyphron furent mis à sa place. Celui-ci tua Polydore pour avoir toute l'autorité et fut lui-même mis à mort par Alexandre de Phères, si fameux par sa cruauté.

JASON (myth.), le chef de l'expédition des Argonautes, était fils d'Eson et d'Alcimède: le nom de sa mère varie d'ailleurs beaucoup dans les traditions. Son père, craignant qu'il ne fût mis à mort par Pélidas, qui lui avait enlevé le trône d'Iolchos, l'envoya au centaure Chiron, qui prit soin de son éducation. Jason, devenu grand, se distingua à la chasse du fameux sanglier de Calydon. Ayant consulté ensuite l'oracle des Magnésiens, il reçut ordre d'aller réclamer à Pélidas la couronne que celui-ci

avait usurpée. Pélias n'osa refuser, mais il trouva moyen de se débarrasser de son neveu en lui représentant la gloire dont il se couvrirait en punissant Eete, roi de Colchide, du meurtre de Phryxus, leur proche parent, et du vol de la toison d'or. Jason fit construire le vaisseau Argo et s'embarqua avec les plus illustres héros de la Grèce. Une tempête força les hardis aventuriers de relâcher dans l'île de Lemnos. Les femmes de cette île, qui avaient récemment consacré toute la population mâle, accueillirent avec empressement les Argonautes, qui laissèrent à Lemnos les germes d'une nouvelle population. La reine elle-même eut de Jason deux jumeaux dont l'un, connu sous le nom d'Eunée, commandait les Lemniens au siège de Troie. Les navigateurs se dirigèrent ensuite vers l'île de Samothrace, pour accomplir un vœu qu'ils avaient fait pendant la tempête; les Tyrhéniens les attaquèrent, et les Argonautes, quoique vainqueurs, furent tous blessés, à l'exception de Glaucus, qui disparut et devint un dieu marin. Les héros, après s'être fait initier aux mystères cabiriques, entrèrent dans l'Hellespont, côtoyèrent les rivages de l'Asie, et s'arrêtèrent à Cyzique, où ils furent favorablement reçus. Ils remirent bientôt à la voile; mais une tempête les ayant forcés à rentrer dans ce port pendant la nuit, le roi de Cyzique, croyant avoir affaire à des pirates pélasges, leur livra une bataille où il périt de la main même de Jason, qui pour expier ce meurtre, bâtit à la mémoire des dieux le fameux temple du mont Dindyme. Continuant leur voyage, les Argonautes arrivèrent dans la Bébrycie (ancien nom de la Bithynie), où l'un d'eux tua le roi Amycus en jouant au ceste. Il délivrèrent ensuite des Harpyes le malheureux Phinée, roi de Thrace, perdirent à la cour de Lyncus, roi des Maryandiniens, le devin Idmon et Tiphys, leur pilote, et abordèrent enfin à *Æa*, capitale de la Colchide. Jason demanda la toison d'or à Eete, qui la lui accorda à une triple condition : 1° Qu'il attèlerait à une charrette de diamant deux taureaux vulcaniens, à taille colossale, à pieds et à cornes d'airain, et à gueule ignivome, et défricherait avec eux quatre arpents d'un champ consacré au dieu Mars; 2° Qu'il semerait dans le champ labouré des dents de serpents qui devaient se transformer en une troupe de guerriers et lui livrer un combat acharné; 3° Qu'il vaincrait le dragon monstrueux qui veillait nuit et jour au pied de l'arbre auquel était suspendue la toison précieuse. Jason accepta ces conditions. Médée, la fille du roi, s'était éprise de lui. C'était une profonde magicienne; elle remit au héros des sucs magiques avec lesquels il s'ignit tout le

corps, et lui donna les instructions nécessaires pour surmonter tous les obstacles. Jason affronta les deux taureaux qui se laissent paisiblement atteler; il sème les dents de serpents, et au moment où les guerriers sortis tout à coup du fond des sillons se précipitent sur lui, il lance une pierre au milieu d'eux, et soudain ils tournent leurs armes contre eux-mêmes et s'entre-tuent. Il se présente enfin devant le dragon, l'assoupit au moyen d'un breuvage enchanté, le tue et enlève la toison d'or. Eete se préparait à lui ravir ce trésor, lorsqu'il apprit tout à coup que Jason était parti en enlevant Médée. Il s'élance à la poursuite, mais il est arrêté par les membres saignants de son fils Alsyrte que Médée avait répandus le long de la route. — De nouveaux dangers viennent assaillir les Argonautes dont le navire vogue tour à tour sur le Danube, sur la Save, sur l'Isonzo ou le Fiumicello et enfin sur l'Adriatique; selon d'autres sur le Volga, la mer Baltique, l'Océan, le détroit de Gadès et la Méditerranée. Hécatee de Milet les fait revenir par la mer Caspienne, unie au golfe Persique, et par le golfe Arabique qui communiquait alors avec la Méditerranée. Ononocrate, supposant également la communication de la mer Caspienne et de la mer Erythrée, leur fait accomplir le périple de l'Afrique. Médée aplanit toutes les difficultés, les navigateurs arrivent à Coreyre, et c'est là que Jason épouse la fille du roi de Colchide. Ils rentrent enfin dans le port d'Iolechos. Médée (voy. ce mot), rajeunit le vieil Eson et fait périr Pélias. Jason eût pu monter alors sur son trône de ses pères; mais il est chassé par Acaste, fils de Pélias, et se réfugie à Corinthe où il vit pendant quatre ans dans une union parfaite avec Médée. Mais ayant été répudiée au bout de ce temps à cause de Glaucé ou Créuse, fille de Sisyphe, roi de Corinthe, la magicienne irritée fait périr Créuse, et égorge les deux ou trois fils qu'elle-même avait eus de Jason, qui mourut à Corinthe, dans un isolement profond. Une autre tradition, recueillie par Trogue-Pompée, nous représente, au contraire, Jason quittant la Thessalie avec Médée, retournant avec elle en Colchide, rétablissant sur son trône Eete qui en avait été chassé et qui le choisit pour successeur. — Les Mythographes ne s'accordent pas sur le sens qu'il convient de donner à cette légende. Les uns y voient un récit historique dénature; d'autres n'y découvrent qu'un mythe astronomique. A la tête de ces derniers se trouve Dupuis, qui regarde Jason comme le soleil avec le signe du serpentaire. Il est à croire, du reste, que l'histoire des Argonautes est composée d'aventures ajoutées à di-

verses époques au mythe primitif. L'argonautique a donné lieu à trois poèmes anciens; l'un attribué faussement à Orphée; un autre composé par Apollonius de Rhodes et le troisième écrit par Valerius Flaccus. AL. BONNEAU.

JASPE (min.), Quartz: jaspé de Haüy. Substance résultant du mélange de la matière quartzreuse avec différentes matières colorantes, ayant une cassure terne et compacte, et des couleurs plus ou moins vives jointes à l'opacité. Les variétés rouges et jaunes doivent leurs couleurs à l'oxyde et à l'hydroxyde de fer; la variété verte est colorée, tantôt par l'oxyde de Nickel, et tantôt par la Chlorite ou la Diallage. D'autres sont redevables de leurs teintes à des matières argileuses. Les jaspes noirs ou Phénites doivent la leur à l'Anthracite. — On trouve les jaspes dans les terrains anciens, en forme de couches de peu d'épaisseur, et divisées, par des fissures naturelles, en fragments à peu près rhomboïdaux, quelquefois mélangées de manganèse oxydé et d'argile, et se décomposant lorsqu'il y a surabondance de manganèse ou de fer. On trouve aussi du jaspé dans les terrains modernes, le plus souvent dans les Argiles sablonneuses, ou dans les sables argilifères, mais alors seulement en anas et non en couches.

On a distingué par des noms particuliers les différentes variétés de jaspé d'après les couleurs qu'elles présentent, surtout lorsqu'elles sont taillées. — Le **JASPE AGATE** est un mélange de *Jaspé* et d'*Agathe* dans le même morceau. — Le **JASPE ÉGYPTIEN** ou **CAILLOU D'ÉGYPTÉ** offre des bandes contourées, d'un brun foncé sur un fond d'un jaune brunâtre. On le trouve sous la forme de cailloux roulés dans le désert à l'est du Caire. — Le **JASPE FLEURY** offre des taches et des mélanges de plusieurs couleurs, parmi lesquelles domine le vert. — Le **JASPE ONYX** ou **JASPE RUBANÉ** est composé de bandes successives, diversement colorées, tantôt circulaires, tantôt parallèles. — Le **JASPE PANACHÉ** offre un mélange de couleurs distribuées sans ordre. — Le **JASPE PORCELLAIN** ou **PORCELLANITE** offre l'apparence d'un jaspé, mais n'est en réalité qu'une matière argileuse altérée par le contact des roches pyrogènes. — Le **JASPE SANGUIN** est bien plutôt une *Agate* d'un vert obscur qu'un *Jaspé*. Son fond est parsemé de petites taches d'un rouge foncé. — Le **JASPE SCISTOÏDE**, **JASPE NOIR** ou **PHÉNITE**, fournit des pierres de touche qui ne sont pas très estimées à cause de leur trop grande dureté.

Les anciens employaient le jaspé, comme l'*Agate*, dans le travail des pierres dures. Aujourd'hui on en fait des bijoux, des vases, des mortiers, des plaques d'ornement, quelquefois même

des tables lorsqu'on peut trouver des blocs assez volumineux. L.

JASSY ou **IASSY**. Ville capitale de la Moldavie, à 700 kilom. N. N.-O. de Constantinople, sur la rive gauche du Bagloui, affluent du Pruth. Latitude N., 47° 8' 30", Longitude E., 29° 50' 30". C'est la résidence de l'hospodar de la principauté, et le siège d'un archevêché grec. Elle est en partie sur une colline agréable, en partie dans une vallée dont les marais rendent l'air malsain. L'espace qu'elle occupe est plus considérable que la population ne l'annoncerait, car les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins et diverses plantations. Une petite forteresse la défend; on n'y trouve d'ailleurs aucun édifice remarquable. On y fabrique quelques toiles. On en exporte du vin, du chanvre, des grains, des peaux, de la laine, de la cire, du miel, du suif. Le commerce de transit entre la Russie, l'Autriche et la Turquie y est considérable. On y compte 40,000 habitants. — Plusieurs incendies et la peste ont ravagé Jassy à diverses époques; on se souvient surtout de l'incendie de 1822, allumé par les janissaires, et qui détruisit près de 5,000 maisons. — Cette ville était, du temps des Romains, *l'Iassorium municipium*, ville importante, qui renfermait, dit-on, jusqu'à 80,000 habitants. E. C.

JATROPHIQUE (acide). L'acide jatrophi- que a été découvert dans le pignon d'Iude, en 1816, par MM. Pelletier et Caventou. C'est lui qui donne au médecinier ou jatropha manioc toute son action vénéneuse. Il est liquide, incolore, d'une odeur forte, irritante, qui pique les yeux, d'une saveur âcre et désagréable, volatil, et très soluble dans l'eau. Il forme avec les bases des sels pour la plupart inodores. Il est demeuré jusqu'ici sans usage. On l'obtient en faisant bouillir l'huile de *jatropha curcas* avec de l'eau et de la magnésie, ce qui donne du jatrophate de magnésie mêlé d'huile, qu'on lave à différentes reprises avec de l'alcool, pour le débarrasser de celle-ci, et le sel ainsi purifié est ensuite décomposé dans une cornue, par l'acide phosphorique. A mesure que le mélange est chauffé, l'acide jatrophi- que se volatilise, et vient se condenser dans la cornue.

JAUGE (accep. div.). Instrument de mesurage disposé pour quelque emploi spécial. — La jauge du charpentier est une règle mince, en bois ou en métal, flexible et élastique, de la longueur d'un pied ou de un tiers de mètre, et divisée en 12 pouces; sa largeur est de 1 pouce. Cet instrument sert de mesure linéaire, mais, en outre, il sert exclusivement de règle pour tracer les mortaises et leurs joues, les ténons et leurs épaulements, qui se trouvent ainsi tou-

jours égaux. — La jauge pour mesurer le diamètre des fûts métalliques est souvent un disque en métal, dont la circonférence porte des entailles de largeurs différentes et distinguées par des nombres : le fil est désigné par le numéro de l'entaille dans laquelle il entre juste. Elle peut être aussi une plaque de métal portant une entaille plus profonde et en angle aigu : des lignes parallèles à la base du triangle sont numérotées, et celle en face de laquelle s'arrête le fil introduit dans le triangle en fixe le numéro. Il y a encore d'autres jauges qu'il serait peu intéressant d'énumérer ici. Nous renvoyons pour la loi de progression des numéros au mot **NUMÉROTAGE**. — Une jauge bien plus connue que les précédentes, est celle calculée pour mesurer la capacité des tonneaux. Dans le commerce des vins, son nom est devenu synonyme de celui de mesure. On dit qu'un tonneau est de jauge pour dire qu'il est de mesure ; qu'il est jauge Champagne, jauge Bourgogne, pour dire qu'il qu'il est mesure de Champagne ou de Bourgogne. Nous dirons tout à l'heure au mot **JAU-GEAGE** les difficultés qu'on éprouve à déterminer la capacité des tonneaux par le calcul de leurs dimensions ; c'est pour éviter ces difficultés et pour abréger les opérations du commerce et de la perception de l'impôt, que l'on a inventé cette espèce de jauge. Elle consiste toujours en une règle d'un ou de plusieurs morceaux qui portait autrefois les noms de verge, velte, etc. Ce dernier nom est resté dans le commerce comme indiquant une mesure déterminée. Nous nous bornerons à donner une idée des jauges adoptées par l'administration des contributions indirectes. Il y en a deux principales :

1^o La *jauge brisée* ou *diagonale*, qui est la plus simple de toutes, est une règle carrée d'environ 1^m24 de longueur, susceptible d'être démontée en trois morceaux pour la facilité du transport. Les faces ont 9 millim. de large par un bout, et 6 par l'autre : elles portent des divisions numérotées, dont chacune indique un décalitre sur une face, et un litre sur l'autre. Cette dernière face que l'on appelle *faible*, sert à jauger les barils de 18 à 30 litres ; l'autre s'emploie pour les tonneaux. On entre cette jauge par la bonde, et on la dirige obliquement vers l'angle inférieur formé par le fond de la pièce. Lorsqu'elle y est appuyée, la division qui se trouve au centre de la bonde et au dessous de l'épaisseur du bois, indique le nombre de litres contenus dans le côté ainsi mesuré si on se sert du côté faible, et le nombre de décalitres contenus dans la pièce entière si l'on opère avec le côté fort. Il faut donc, pour les barils, mesurer successi-

vement les deux côtés, et ajouter les deux résultats pour avoir la contenance totale ; tandis que pour les tonneaux, il n'y a utilité de mesurer les deux côtés que pour s'assurer s'ils sont égaux. Dans le cas d'inégalité, on prend la moyenne du chiffre indiqué.

2^o La *jauge à crochet*. Celle-ci est destinée à mesurer les dimensions du tonneau, savoir : le diamètre du fond, celui du bouge ou renflement et la longueur. Elle a environ 23 décimètres de long, et se compose de cinq morceaux ajustés à vis. Cette règle porte sur ses quatre faces les mesures de dix formes de tonneaux les plus usités, avec l'inscription de leur contenance, et en outre les quantités qu'il faut ajouter ou retrancher, suivant que les dimensions sont supérieures ou inférieures aux dimensions normales. Elle présente en confusion des clous de différentes couleurs qui répondent aux différentes indications. — La jauge *Allouard* est un perfectionnement de la précédente, et n'a qu'un mètre de long. Elle s'applique deux fois sur le tonneau pour en mesurer la longueur. — La jauge *Pellerlain*, d'un usage moins simple mais plus exacte, est préférée à Paris où les droits étant plus élevés, il est important d'obtenir un résultat plus précis. — Ces différentes jauges ne donnent que la capacité intérieure, mais il est souvent nécessaire de mesurer le liquide sorti d'un tonneau en vidange. On arrive à ce résultat en plongeant verticalement par la bonde, une règle qui indique combien de dixièmes du diamètre sont vides : un tableau calculé d'avance donne le nombre qui, multiplié par le chiffre de la contenance normale du tonneau, produit le nombre de litres manquants. Cette méthode est peu exacte, mais elle est suffisante pour l'objet qu'on se propose, et qui consiste ordinairement à reconnaître la quantité d'impôt exigible au fur et à mesure de la consommation ; il ne s'agit donc que d'une petite avance ou d'un petit retard de paiement. **EM. LERÉVÉ.**

JAU-GEAGE. C'est l'opération au moyen de laquelle on mesure la capacité des vaisseaux creux, jarres, seaux, tonneaux et bateaux ou bâtimens de commerce. La difficulté de mesurer la plupart de ces vaisseaux en suivant les règles de la géométrie, et la nécessité d'éviter les difficultés qui pourraient survenir, soit entre les particuliers lors des ventes et des achats de liquides, soit entre l'Etat et les particuliers, lors de la perception des impôts, ont obligé le législateur et l'administration à intervenir pour fixer les principes et le mode de jaugeage. — En ce qui touche les futailles, la loi française a posé un principe au moyen duquel on peut, à volonté, arriver à la mesure exacte ; c'est que le dépolage peut toujours

être exigé. Cette opération consiste à vider le liquide du tonneau et à le mesurer. Les auteurs du système métrique avaient pensé à rendre l'évaluation très facile sans dépotage, en fixant la forme et les dimensions des tonneaux, de sorte que la mesure d'une seule des dimensions pût suffire à faire connaître la jauge de la futaille. Les dimensions étaient fixées intérieurement et en millimètres, savoir pour l'hectolitre : longueur 572, diamètre du bouge, 490; du fond, 435. Pour le demi-hectolitre, 454, 389, 345. Pour le double hectolitre : 720, 618, 548. Pour le demi-kilolitre : 978, 838, 745, et ainsi de suite à proportion; la longueur, le diamètre du bouge et celui des fonds devant toujours être comme les nombres 10,5 : 9 et 8. Malheureusement cette partie du système n'a pas encore été mise à exécution. Dans l'état actuel des choses, une instruction de pluvieuse an VII a réglé que les tonneaux doivent être calculés comme un cylindre, ayant pour hauteur la longueur interne de la futaille, et pour diamètre celui du bouge, moins le tiers de la différence qui se trouve entre ce diamètre et celui du fond. Ce diamètre réduit s'obtient plus aisément en ajoutant le diamètre du fond au double de celui du bouge, et en divisant la somme par trois. Kepler avait déjà exprimé le vœu qu'une loi obligeât à faire tous les tonneaux semblables. C'est pour simplifier les calculs que l'on a inventé les jauges (*roy. ce mot.*) — Le jaugeage des vaisseaux serait encore bien plus compliqué que celui des tonneaux, si on voulait le faire par les méthodes géométriques; mais comme il importe beaucoup à l'Etat de déterminer d'une manière invariable les méthodes de mesurage, parce qu'elles servent à calculer la quotité de droits importants à percevoir dans plusieurs circonstances, les lois ont réglementé ce sujet. Quant aux bateaux qui circulent sur les rivières et les canaux, la capacité utile est déterminée par la différence entre le poids de l'eau que déplace le bateau chargé, et celui qu'il déplace étant vide et compris ses agrès (Loi du 9 juillet 1836). Un procès-verbal officiel de jaugeage doit déterminer le tirant d'eau à vide, et la dernière ligne de flottaison, fixée de telle manière que le bateau dans son plus fort chargement présente toujours un décimètre hors de l'eau (Loi du 23 mai 1834). — Quant aux navires et bâtiments à vapeur, une instruction de l'administration des douanes du 18 novembre 1837, promulguée le 5 décembre 1837, et pour les bateaux à vapeur le 12 septembre 1839, porte qu'on doit multiplier la longueur, la largeur et la hauteur moyenne l'une par l'autre; que le produit de ces dimensions, prises en mètres et ainsi multipliées, étant ensuite divisé par le nom-

bre 3,8, exprime le tonnage légal du bâtiment.

S'il importe déjà que l'opération détermine d'une manière équitable la dimension imposable des vaisseaux lorsqu'il s'agit des droits perçus par l'Etat, cela est encore d'un intérêt plus grand lorsqu'il s'agit de payer des droits au profit des pays étrangers dans les ports desquels on relâche. Or, il est d'usage que chaque gouvernement perçoive des droits d'après le jaugeage légal du pays auquel appartient le bâtiment. Par une singularité, que l'on rencontre beaucoup trop souvent lorsqu'il s'agit de mesures, chaque nation a une méthode particulière de jaugeage, et quoique la différence des résultats soit constante, dans une proportion facile à déterminer, et que par conséquent les résultats obtenus par chaque méthode aient besoin d'être réduits à une mesure commune pour être équitablement comparables, les droits sont perçus sur le tonnage légal. La méthode française donne des résultats beaucoup plus élevés que celles des autres pays; par exemple elle peut donner un résultat double de celui qui serait obtenu en Amérique, et supérieur d'un cinquième à celui que l'Angleterre aurait déclaré. — La loi de juillet 1836 a voulu remédier à cet inconvénient en disposant que des ordonnances pourraient modifier le mode de jaugeage, afin de rapprocher les résultats de ceux obtenus par les méthodes adoptées par les autres pays de grande navigation. N'aurait-il pas été plus simple que chaque nation gardant ses usages, des tableaux de comparaison fussent dressés pour le tonnage comme pour les monnaies ou les mesures, et que la perception des droits n'eût lieu que sur les tonnages réduits et justement comparables. *Em. LÉVYER.*

JAUGEURS. Officiers commis par l'autorité publique pour reconnaître et constater la capacité des tonneaux, bateaux et bâtiments de commerce. Le but de leurs fonctions a varié suivant les temps : les uns avaient pour but exclusif de constater envers l'acheteur la capacité du vase ou du bâtiment sortant des mains du tonnelier ou du constructeur; les autres avaient pour but de vérifier la contenance pour arriver à la perception de l'impôt. Les ordonnances de saint Louis de l'an 1258 parlent des jaugeurs de Paris, institués alors par le prévôt des marchands et les échevins, Charles VI, en 1415, en fixa le nombre, pour cette ville, à six maîtres et six apprentis. François I^{er}, en 1527, ordonna que les vins arrivant par les rivières de Seine, Marne, Yonne, Oise et des pays environnants, seraient jaugés à la mesure française. Henri II, par édit de 1550, créa des offices de jaugeurs dans toutes les villes situées sur ces rivières, et chargea les juges présidiaux réunis aux notables bourgeois

et marchands d'en fixer le nombre. Henri IV, en 1596, érigea ces fonctions en titre d'office. Sous Louis XIV le nombre des jaugeurs fut successivement porté à cent pour Paris. Réduit à seize en 1715, il fut rétabli en 1730. Aujourd'hui le titre et le nom de jaugeur sont disparus de nos lois, et leurs fonctions sont dévolues aux employés des contributions indirectes.

JAUNE. C'est le nom donné à l'une des couleurs primitives composant la lumière solaire, soit que l'on en admette sept, comme Newton et la plupart des physiiciens qui l'ont suivi, soit au contraire que l'on n'en reconnaisse que trois, comme sir David Brewster. C'est au mot COULEURS (*physique*) que nous renvoyons pour l'étude de la couleur jaune au point du vue physique ; à l'article COULEURS (*commerce*) pour les diverses substances qui servent à la produire artificiellement sur les corps, et au mot COULEURS (*chimie*) pour les divers procédés mis en usage dans le but de fixer les matières colorantes jaunes sur les corps.

On appelle **JAUNE DE MONTAGNE**, une espèce d'ocre (roy. ce mot et COULEURS (*commerce*)). Le **JAUNE DE CHROME** résulte des chromates de plomb diversement mélangés (roy. CHROMA). Le **JAUNE MINÉRAL**, le **JAUNE DE TURNER**, le **JAUNE DE VÉRONNE**, etc., sont des oxychlorures de plomb (roy. PLOMB). — Le **JAUNE DE NAPLES** est un mélange des oxydes de plomb et d'antimoine, qui, suivant les proportions respectives, donneront les nuances variées du jaune pâle au jaune orangé. — Le **JAUNE D'ORPIN** est l'orpiment ou sulfure d'arsenic, dans la proportion de 2 atomes de métal pour 3 de soufre. — Le **JAUNE INDIEN** est une substance qui, depuis quelques années, est apportée de la Chine ou des Indes en Europe. On l'appelle aussi **PUNÉ**. Elle est soluble dans l'eau, l'alcool et les alcalis.

JAUNE (fièvre). La *fièvre jaune* a reçu aussi les noms de *mal de Siam*, *typhus icterode*, *vomissement noir*, *typhus d'Amérique*, etc. Cette maladie est propre aux pays chauds. Elle débute le plus souvent d'une manière brusque et soudaine, saisissant le malade au milieu de son sommeil, pendant ses plaisirs ou les occupations ordinaires de la vie. Les symptômes prodromiques, lorsqu'ils existent, consistent en des courbatures au dos et aux cuisses, quelques frissons vagues et des bâillements, puis un malaise général inexprimable. Bientôt éclatent les symptômes propres. Le malade éprouve à l'épigastre une sensation douloureuse qui cède pendant quelques minutes au vomissement ; l'abattement est considérable ; le visage exprime l'étonnement ; l'œil est fixe et larmoyant, la face rouge et animée, la langue sèche, humide et limoneuse

dans le milieu, rouge sur le bord. Les lèvres et les gencives se recouvrent d'un enduit jaune, puis noir ; le pouls se ralentit d'une manière remarquable, et parfois descend à 40 pulsations par minute. La chaleur interne est excessive, la soif très grande et comme inextinguible. Il y a de l'oppression, de la chaleur de poitrine, des vomissements de plus en plus fréquents ; plus tard des coliques et de la diarrhée. Les urines deviennent rouges et de plus en plus rares. Le malade tombe dans une sorte d'assoupissement interrompu de temps en temps par des éructus qui lui arrachent les douleurs qu'il éprouve à la nuque et le long de la colonne vertébrale, aux genoux et aux orbites.

À la seconde période, qui se dessine ordinairement vers le troisième jour, ces accidents augmentent, et il s'en produit de nouveaux. Ainsi, les vomissements se rapprochent ; les matières rejetées, d'abord blanches ou jaunes, prennent une teinte noirâtre et acquièrent une sorte d'acidité aigre qui brûle l'œsophage et la gorge ; les déjections, glaireuses dans le principe, deviennent brunes et mélangées de flocons noirâtres qui ressemblent à du marc de café, ou à de la saie délayée dans de l'eau. Les urines cessent de couler. Les hémorragies nasales deviennent fréquentes. Des bandes de couleur jaune paraissent le long du trajet des artères iliaques, fémorales, carotides ; les plaies deviennent noires ; des pétéchies d'un rouge violet se développent autour du cou, des épaules et sur la poitrine ; des taches livides ou des anthrax charbonneux paraissent sur le corps et même sur la figure ; les vésicatoires s'entourent d'un cercle livide, et laissent échapper du sang noir et diffusent. À cette période la jaunisse se prononce de plus en plus, et envahit successivement les conjonctives, la face, le cou, la poitrine, les membres. La mort est alors imminente, et a lieu du quatrième au septième jour. — Dans certains cas, le malade résiste encore, et la lutte contre la mort se prolonge. Alors les symptômes s'aggravent : les vomissements sont plus fréquents, des hémorragies s'opèrent par la bouche, par le nez, par l'urètre, par toutes les plaies. On dit même qu'on a vu le sang filtrer, à la façon de la sueur, à travers les pores de la peau ; la face s'altère davantage ; l'œil se cave, la respiration est lente, l'haleine fétide et froide ; le pouls faible, rare, intermittent ; une odeur infecte s'exhale de tout le corps ; les végétations de la peau, les phytènes gangréneuses s'étendent et se multiplient ; enfin la mort a lieu. — Trois symptômes principaux semblent donc caractériser plus spécialement la fièvre jaune, et la distinguent des autres maladies ; ce sont :

la lenteur du pouls la à fin de la première période, le vomissement noir, la suppression spontanée et totale des urines. On pourrait encore ajouter la jaunisse et la stupeur dont sont frappés les malades. Le diagnostic doit néanmoins reposer surtout sur l'ensemble des symptômes. — Le pronostic d'une maladie qui soisit les plus forts au milieu d'une santé florissante, et emporte les malades en quelques jours, parfois en quelques heures, est des plus graves.

La fièvre jaune laisse après elle des altérations profondes. Le sang est plus fluide; la membrane muqueuse de l'estomac et de l'intestin est épaisse, ramollie, parsemée de plaques noires, et même souvent comme gangréneuses; le foie et la rate sont plus volumineux; la vésicule du fiel remplie d'une bile épaisse, grasse et d'un vert tirant sur le noir. La peau est jaune, ou prend cette couleur après la mort, lorsqu'elle n'existait pas pendant la vie. Les plèvres et le médiastin sont ecchymosés comme l'intestin lui-même. Le poumon est engorgé et livide. Les méninges sont baignées par un liquide visqueux et sanguinolent.

Les causes de la fièvre jaune se trouvent dans l'influence combinée de la chaleur et d'un foyer d'infection maritime. La maladie ne se développe pas infailliblement dans tous les points du globe où règne cette double influence, mais on ne l'observe jamais dans les pays où l'une des deux manque. On la voit rarement, même à l'état épidémique, envahir les pays séparés du littoral de la mer. — La fièvre jaune est-elle contagieuse? Les hommes les plus éminents sont partagés sur ce point. La réponse négative est la plus probable. L'infection peut frapper toute une population, mais pour expliquer rationnellement les faits il n'est pas nécessaire de faire intervenir la contagion.

Le traitement n'a pas encore été formulé d'une manière exacte. Les uns ont conseillé les saignées, les autres les purgatifs, ceux-ci les diurétiques, ceux-là le quinquina. Les saignées ont été préconisées particulièrement par les élèves de l'école physiologique, et rejetées par les médecins éclairés, sur les lieux, du traitement des malades. Les purgatifs ont été donnés souvent avec succès, et parmi ceux-ci, le calomel, l'huile de ricin, l'eau de Sedlitz, le sulfate de soude ou de potasse, c'est-à-dire les purgatifs doux. Le quinquina réussit lorsque la maladie est intermittente. Les antispasmodiques ont été employés avec avantage. Les dérivatifs ne doivent être mis en usage qu'avec la plus grande réserve. Les indications générales et théoriques ont paru tellement vagues à certains auteurs, qu'ils ont conseillé de faire la médecine des

symptômes. — Mais si le traitement est insuffisant dans un grand nombre de cas, on ne peut pas en dire autant des moyens préventifs. Lorsque la maladie se déclare, il faut fuir le foyer d'infection. Si l'on ne peut émigrer, il faut éviter la chaleur du jour, se soustraire aux émanations des miasmes maritimes, vivre avec sobriété, éviter les excès en tous genres. Ces précautions suffisent ordinairement pour empêcher la maladie, et même la combattre lorsqu'elle commence à se développer. D^r BOURDIN.

JAUNISSE (roy. 1^{er}ÈRE).

JAVA (*géog. anc.*) La plus grande des Iles de la Sonde, et la plus riche des possessions hollandaises en Asie. Elle s'étend sous la forme grossière d'un poisson, depuis le 103° jusqu'au 113° degré de longitude orientale, sur une largeur moyenne de 40 lieues, entre le 6° et 11° 9° degré de latitude australe. La superficie totale de l'île est de 16,000 lieues marines carrées. La population est évaluée à un peu plus de sept millions d'individus, parmi lesquels on distingue cinq races différentes, savoir : 1° les Javanais qui sont les vrais indigènes et les plus nombreux; ils habitent principalement l'intérieur du pays; 2° les Malais, qui habitent les côtes, et qui sont venus des grandes Iles voisines, de Sumatra, de Bornéo et autres; ils se distinguent des Javanais par un physique plus grêle et par un caractère plus cruel, plus traître et plus intéressé; 3° les Musulmans ou arabes, en petit nombre, qui se sont répandus dans tout l'archipel indien pendant les 1^{er} et 2^{es} siècles et en ont fait la conquête politique et religieuse; 4° les Chinois, venus de leur pays ou nés à Java de femmes malaises, qui forment là, comme dans les autres colonies asiatiques, la classe la plus industrieuse; 5° enfin, les Européens, pour la plupart hollandais, entre les mains desquels se trouve le commerce tant intérieur qu'extérieur, ou qui occupent les emplois civils et militaires, dont le nombre est considérable à Java.

Antérieurement aux conquêtes récentes qui ont fait passer tout le territoire javanais sous la domination hollandaise, le pays était gouverné par des radjahs plus ou moins soumis à l'empereur de Solo, dont la cour habitait la partie orientale de l'île. Il a cependant fallu plus de deux siècles pour que la Hollande parvint à dompter cette nation courageuse, qui défendait pied à pied son pays contre les envahissements de l'étranger. Dès la fin du 16^{ème} siècle, nous voyons les Hollandais établis à Batavia, et c'est là qu'ils organisent leurs expéditions contre les établissements portugais et espagnols de l'Inde,

de la Chine et du Japon. Leur puissance y va progressivement en croissant jusqu'en 1832, où les hostilités imprudemment entamées par les princes javanais donnent un prétexte à une confiscation générale qui rend les Hollandais propriétaires de tout le sol, sur lequel on n'accorde plus aux naturels que le droit de culture, suivant les conditions qu'il plaît aux vainqueurs de leur imposer.

Depuis lors, Java est devenu pour le gouvernement néerlandais une source inépuisable de richesse, et tous les moyens sont mis en œuvre pour que jamais il ne puisse échapper de l'étreinte qui le comprime. Dans ce but, une grande route stratégique a été ouverte d'une extrémité à l'autre de l'île (de Bantam à Sourabaya), avec des embranchements qui conduisent aux principales stations militaires : un nombre considérable de forteresses ont été construites pour tenir en échec les populations, et dans le centre même de l'île a été élevée à grands frais, selon toutes les règles de l'art militaire, la vaste citadelle de Sourakarta, où il est question de transporter le siège du gouvernement, qui a toujours été à Batavia.

Cette capitale a eu de tout temps la renommée bien méritée d'être une des villes les plus insalubres du monde, ou, selon l'expression admise, d'être le *cimetière des Européens*. En effet, la multitude des fossés bourbeux, des canaux érupissants, et des amas d'immondices où gisait l'ancienne ville de Batavia proprement dite, exhalait, sous l'action brûlante du climat, des miasmes pestilentiels auxquels les Européens surtout succombaient en peu de temps. Pour échapper à ce fléau, le commerce hollandais fit construire des habitations spacieuses et agréables sur les hauteurs salubres de Weltevreden, à trois quarts de lieue de l'ancienne Batavia, et ne conserva dans celle-ci que ses comptoirs et ses magasins. Mais tout récemment, le gouverneur Van-Capellen, auquel Java doit une foule d'améliorations fort importantes, entreprit d'assainir la ville, et, à force de travaux et de persévérance, il est parvenu, assure-t-on, à en faire un séjour aussi salubre que Samarang et Sourabaya, les deux ports de la côte où on allait chercher la santé, lorsqu'on ressentait les premières atteintes de la maladie. — Batavia n'a pas de port; mais la rade est assez sûre, grâce à un grand nombre d'îlots qui l'abritent contre les coups de vent du large. Les navires de 500 tonneaux peuvent y mouiller à une demi-lieue de terre, et les communications avec la ville se font par une petite rivière, peu profonde, dont la barre ne laisse pas que d'offrir des dangers aux canots, lorsque la brise du soir fraîchit.

L'île de Java est une des plus montagneuses de l'archipel malais, ce qui est dû en grande partie à ce qu'elle est de formation primitive. Les granits, les basaltes et les gneiss dressent leurs pics le long d'une chaîne de montagnes fort élevées, qui va de l'E. à l'O. De nombreux volcans, les uns éteints, les autres en activité, attestent les rapports intimes de cette contrée avec le système souterrain qui exhale ses feux dans tout l'archipel indien, aux îles Philippines et au Japon. A Java, cependant, comme dans les grandes îles voisines, on trouve des terrains de toutes les époques, jusqu'aux terrains d'alluvion qui couvrent les versants inférieurs et les vallées.

A moins de l'avoir vu, il est impossible de se faire une idée exacte de la magnificence et des richesses que la nature végétale déploie dans les îles de la Sonde, notamment à Java. Le règne animal y offre des espèces d'oiseaux et de mollusques de la plus grande beauté. Pendant longtemps, le riz a été le principal article de production agricole et d'exportation; mais depuis que le gouvernement hollandais s'est approprié tout le sol et le fait cultiver pour son compte, le café, le sucre, l'indigo et le tabac sont devenus les articles les plus importants du commerce extérieur. La vente de ces produits, ainsi que des nids d'hirondelle qu'on exporte en Chine, et de l'étain qu'on exploite à Banca, se fait pour le compte du gouvernement, qui se réserve, en outre, le monopole de l'opium que consomment les Malais et les Chinois. Les importations se composent de cotonnades, de laines, de spiritueux et d'articles de pacotille; mais ici encore, les Hollandais se réservent tous les privilèges, et maintiennent le commerce des autres nations maritimes dans d'étroites limites qui l'ont empêché de se développer. CALLERY.

JAVAN, quatrième fils de Japhet (Genès., X, 1), fut le père des Ioniens ou Grecs, de ceux qui habitèrent l'Asie-Mineure aussi bien que de ceux de la Grèce proprement dite. Il laissa quatre fils, Elisa, Tharsis, Cethim et Dodanin (Genès. X, 4).

JAVART (*méd. vétér.*). Abcès qui se forme entre la couronne et le paturon du cheval. On dit que le javart est simple lorsqu'il siège dans le tissu cellulaire sous-cutané; qu'il est *nerveux* lorsqu'il occupe la gaine du tendon; *corré* lorsque le pus parvient au commencement du sabot. Le traitement consistera toujours dans le repos, dans les applications émollientes ou maturatives, suivant les cas, et enfin quelquefois dans l'ouverture de la collection purulente.

JAVELINE, JAVELOT. La première de ces armes était une sorte de demi-pique longue

de trois pieds, ou plus rarement de cinq, et terminée par une pointe de fer triangulaire ou en forme d'hameçon, et d'une palme de longueur. On la lançait avec la main. Les Romains l'appelaient *hasta* ou *telum*. Le *javelot*, nommé *pilum* ou *spiculum*, était plus gros, plus fort, plus court, et se lançait de la même manière. Ces armes étaient en usage dès le temps d'Homère. Les Romains les affectaient aux corps des vélites ou troupes légères. Le tir au javelot était un exercice très ordinaire dans les jeux agnostiques et l'un des cinq qui composaient le pentathlon. Les Grecs donnaient le nom de *ἀντιόχος* au javelot dont se servaient les pentathlètes, et l'exercice s'appelait *ἀντιόχιστος*.

JAXARTÈS, *Jaxarte*, *Iaxartes* et *Iaxarte*, noms que les historiens et les géographes anciens donnaient à un grand fleuve de la Scythie d'Asie, appelé encore *Oxyartes* et *Orxantès*. Ces deux dernières dénominations ne sont, selon Blanchard, dans ses notes sur Arrien (*Exped. Alexandri*, III, 30), qu'une altération du mot *Jaxartès*. Pline l'appelle *Silis* ou *Sylis*, forme dans laquelle, en retranchant la terminaison *is*, nous trouvons *Sil* ou *Syl* qui est le *Sir* actuel. Les historiens d'Alexandre l'appellent *Tannais*. Ce fleuve était le cours d'eau le plus septentrional connu dans l'antiquité; on le donnait pour bornes à la Sogdiane. Les géographes arabes et persans du moyen-âge désignent le Jaxartès sous le nom de *Sihoum*. Aujourd'hui les tribus turques ou tartares qui fréquentent ses bords l'appellent *Sir* ou *Sir-déria*, c'est-à-dire *fleuve du Sir*. On a reconnu, grâce aux recherches des voyageurs anglais, que le Jaxartès prend sa source sur le plateau de Pamir. Ce fleuve traverse les pays de Khokande et de Khodjende, et va ensuite porter ses eaux dans la Mer d'Aral. Il forme dans son cours un assez grand nombre d'îles. On le voit souvent déborder à l'époque des grandes chaleurs, par suite de la fonte des neiges dans les montagnes où il prend sa source. Il déborde aussi au commencement de l'hiver, parce que ses bouches marécageuses gèlent dès les premiers froids, et que les eaux continuent encore à couler pendant longtemps dans la partie supérieure de son cours. Les rives du Sir arrosées par ces débordements deviennent fertiles et se couvrent de plantes, de buissons, d'arbres, de roseaux et d'excellents pâturages. Le Jaxartès est, après l'Oxus, le fleuve le plus considérable du Turkestan. L. DUBOIS.

JAYET ou **JAIS** (*min.*). Cette substance appartient à la variété de lignite dite *piciforme* (*roy. LIGNITE*). C'est le plus dur et le plus compacte de tous les charbons de terre; il n'est même pas toujours facile de le distinguer du

cannel coal ou *charbon chandelle* des Anglais, car il est presque toujours d'une combustion facile, et donne, comme lui, une flamme blanche, avec une fumée noire et une odeur pyroligneuse désagréable. Cependant il ne se colle et ne se boursoufle jamais. Sa dureté, sa belle couleur noir foncé, sa texture dense et homogène le rendent susceptible de prendre un beau poli et d'être taillé pour servir en objets d'ornement, tels que boutons, pendants d'oreille, colliers, chapellets, etc., mais plus particulièrement en parure de deuil. Le jayet est aussi employé comme combustible. — Cette substance se rencontre en fragments ou en nodules dans le Lignite piciforme commun, et peut-être avec toutes les autres variétés de Lignite, mais alors accidentellement. Il offre souvent des empreintes de poissons pétrifiés. On en trouve assez abondamment en Espagne, en Allemagne, etc., mais surtout en France, à Aix et à Toulon, à Balesat (Pyénées), à Bains et à Sainte-Colombe (Aude), à Bastide et à Peyrat (Ariège), à Ruelle (Ardennes), aux environs de Vevay et de Lausanne, etc.

On taille le jayet en France depuis un temps immémorial; mais cette industrie, qui occupait il y a une centaine d'années de 1,000 à 1,200 ouvriers, est considérablement diminuée de nos jours. C'était presque exclusivement à Sainte-Colombe que cette fabrication s'était concentrée. On y travaillait, outre le jais du pays, celui de toutes les autres localités, même les produits des mines étrangères. Les objets manufacturés étaient en grande partie expédiés en Allemagne, en Turquie, en Afrique et surtout au Sénégal, dans les colonies et en Espagne: mais il paraît qu'il existe actuellement une fabrique analogue dans ce dernier pays, ainsi qu'en Prusse. Les diverses pièces sont d'abord façonnées au couteau et finies soit à la lime, soit à la meule.

Le **JAYET ARTIFICIEL** est une espèce de verre ou d'émail que l'on emploie aux mêmes usages que le jayet naturel. Il tend depuis quelques années, à remplacer ce dernier, en raison de son prix moindre et de sa dureté supérieure, malgré son éclat bien moins beau.

JEAN-BAPTISTE (SAINT), précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie, prêtre de la famille d'Abia, et d'Elisabeth, naquit environ six mois avant le Sauveur. Saint Luc raconte en effet dans son Évangile (1, 5 et suiv.) que, lorsque Zacharie était dans le temple, l'ange Gabriel lui apparut et lui annonça qu'il aurait un fils qui serait nommé Jean. Or le mot *Jean*, tel qu'on l'écrivit en grec, se rapproche beaucoup d'un terme hébreu qui veut dire *agréable à Dieu*. Mais l'ange prédit encore à Zacharie que

son fils, dont la naissance causerait beaucoup de joie, serait grand devant Dieu et sanctifié des le sein de sa mère, qu'il convertirait plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur, et lui préparerait ainsi un peuple parfait. L'histoire prouve que toutes ces prédictions eurent leur accomplissement. Après avoir passé de longues années dans le desert, vivant d'une manière austère, Jean commença à prêcher la pénitence sur les bords du Jourdain, et à baptiser tous les Juifs qui venaient à lui; c'est de là qu'il a reçu le surnom de *Baptiste*. Il forma un certain nombre de disciples, dont plusieurs s'attachèrent dans la suite à la personne de Jésus-Christ. La vertu de saint Jean jeta un si grand éclat parmi le peuple que plusieurs Juifs le prirent pour le Messie; mais il leur dit qu'il ne l'était pas (Luc, iii, 15). Lorsque le Sauveur se présenta pour recevoir le baptême, comme les autres Juifs, Jean, l'ayant reconnu, par une lumière surnaturelle sans doute, s'exclama d'abord en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous (Matth., iii, 14). » Dans plusieurs autres circonstances, le saint Précurseur proclama hautement devant les Juifs que Jésus était le Messie prédit par les prophètes, et qu'il n'élevait lui-même la voix que pour le faire connaître au monde. Son zèle fut la cause de sa mort, Hérode Antipas, auquel il reprochait d'avoir épousé Hérodiade, femme de son frère encore vivant (Marc. vi, 17, 18), le fit mettre en prison dans le château de Machéronte, et quelque temps après, Salomé, fille d'Hérodiade, ayant demandé sa tête à Hérode, celui-ci eut la crainte de la lui accorder. Les disciples de Jean vinrent enlever son corps; mais l'Évangile ne dit rien du lieu où ils l'ensevelirent (Marc., vi, 29 et suiv.). Du temps de Julien l'Apostat on montrait son tombeau à Samarie. On peut voir dans les *Antiquités judaïques* de Joseph. l. xviii, c. 2, p. 805, édit. Hudson, le bel éloge que cet historien consacre aux vertus de saint Jean-Baptiste. Quant aux Orientaux, chrétiens ou non chrétiens, ils sont tous unanimes à reconnaître sa sainteté et sa mission divine; mais ces derniers surtout ajoutent à sa vie une foule de circonstances qu'on ne trouve dans aucun monument faisant autorité. — Plusieurs Églises se disputent l'avantage d'avoir conservé le chef de saint Jean, comme on peut le voir dans le *Traté historique* composé sur ce sujet par Du Cange, ou bien dans *Antiquitates christianæ de cultu sancti Joannis Baptistæ*, par le P. Pariaudi. GLAIRE.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE, frère de Jacques le Majeur, fils de Zébédée et de Salomé, naquit à Bethsaïde, ville de Galilée. Il était pêcheur de profession. Très jeune encore, il fut

admis au nombre des disciples de Jésus-Christ. Le Sauveur lui donna, ainsi qu'à son frère, le nom de *Boanergès* ou fils du tonnerre, apparemment à cause de la vivacité de leur foi. Il fut, comme il le dit lui-même, le disciple bien-aimé du Sauveur (Joan., xiii, 23 et passim). Il se trouvait présent à la transfiguration, avec Jacques son frère et saint Pierre (Matth., xviii, 1). Au jardin des Oliviers, Jésus-Christ voulut n'avoir pour témoins de son agonie que Jean, accompagné de ces deux disciples (Matth. xxvi, 37). Jean suivit Marie sur la montagne du Calvaire, ou, du haut de sa croix, le Sauveur le recommanda aux soins de sa mère en lui recommandant à lui-même cette sainte femme (Joan., xix, 26, 27). Aussi, depuis ce moment, saint Jean prit-il chez lui la très sainte Vierge, qu'il regarda comme sa propre mère. Après la résurrection, Jean étant occupé à pêcher sur la mer de Tibériade avec d'autres disciples, Jésus parut sur le rivage et saint Jean le reconnut le premier (xxi, 1-7). Peu de jours après la Pentecôte, saint Jean fut mis en prison pour avoir prêché Jésus-Christ; mais Dieu l'en tira miraculeusement, et comme il continuait à remplir cette divine mission, on lui infligea le supplice du fouet (Act. v, 18 et suiv.). Ayant recouvré sa liberté, il fut envoyé à Samarie, avec saint Pierre, pour donner le Saint-Esprit aux nouveaux chrétiens que le diacre Philippe avait convertis et baptisés (Act., viii, 5-12). Après le concile de Jérusalem (Galat. ii, 9; Act. xv, 7 et suiv.), il alla établir plusieurs Églises dans l'Asie-Mineure, et les gouverna jusqu'à ce que, pendant la persécution de Domitien, ou de Néron suivant d'autres, il fut conduit à Rome, et plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit sain et sauf (Tertull., *Præscript.*, c. xxxvi; Hieron., l. i, *cont. a. Jovinian.*). Il fut ensuite relegué dans l'île de Patmos. Rappelé de son exil, il revint à Ephèse, où il mourut à l'âge d'environ cent ans. Saint Jean a été surnommé le *Théologien* à cause de la sublimité de ses connaissances et de ses révélations, et surtout à cause du commencement de son Évangile.

Saint Jean, outre son Évangile, a composé trois Épîtres qui figurent parmi les Épîtres catholiques, et le livre de l'Apocalypse. Nous ne parlerons ici que de son Évangile. Quoique le grec dans lequel il a été écrit soit souvent assez pur et assez conlant, on y trouve un certain nombre d'hébraïsmes et de syriacismes qui s'éloignent du correction et de la pureté de la langue grecque; mais ce défaut se trouve avantageusement compensé par l'éclat des lumières surnaturelles dont l'auteur a été favorisé, par

la profondeur des mystères qu'il décrit, par l'excellence des doctrines qu'il enseigne. On croit assez généralement que saint Jean a écrit après les autres Évangélistes; mais on ne s'accorde point sur la date précise de la composition de son Évangile, bien que le sentiment le plus commun le fixe vers l'an 98 de Jésus-Christ. Suivant cette opinion, cet Apôtre aurait écrit à Ephèse, après son retour de l'exil, à moins que l'on ne dise, avec l'auteur de la *Synopse*, que le livre a été composé lorsque saint Jean était relégué dans l'île de Pathmos, et qu'il n'a été publié que plus tard, à Ephèse, par Caius, l'ami et l'hôte des Apôtres. En composant son Évangile, saint Jean paraît avoir cédé au vœu des fidèles d'Asie, qui désiraient vivement avoir par écrit ce qu'il leur avait enseigné de vive voix. Il semble encore avoir voulu réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ebion qui niaient la divinité du Verbe.

Beaucoup de critiques modernes soutiennent que le verset 4 du chapitre v^e et le chapitre xxi^e tout entier sont une interpolation faite au livre de cet Évangéliste; mais les raisons sur lesquelles ils se fondent sont plus spéculatives que solides. Bien plus hardis que leurs devanciers, Bretschneider et Strauss veulent que le livre, dans toutes ses parties, soit l'ouvrage, non point de saint Jean, homme trop simple et trop ignorant, mais plutôt de quelques uns de ses disciples, imbus des idées grandes et sublimes de la philosophie platonicienne. Ne pouvant entrer ici dans les longs détails qu'exigerait une réfutation proprement dite de cette prétention, nous nous bornerons à remarquer que, malgré qu'il fût un simple pêcheur de la Galilée, saint Jean, destiné par l'Esprit saint à nous faire connaître la doctrine de Jésus-Christ, les mystères de son incarnation et de sa divinité, a pu recevoir des lumières divines toutes particulières pour traiter dignement ces grands sujets. Nous ajouterons une seconde observation, c'est que Bretschneider, après un examen plus approfondi de la matière, a fini par reconnaître que toutes ses attaques étaient peu fondées, et que Strauss lui-même avoue, dans la 3^e édition de sa *Vie de Jésus*, qu'il est moins affirmé que précédemment dans ses doutes sur l'authenticité du quatrième évangile.

CLAIRE.

JEAN-CHRYSOSTOME (SAINT), à qui son admirable éloquence a fait donner ce surnom, qui signifie *bouche d'or*, naquit à Antioche vers l'an 347, d'une famille noble et chrétienne. Il perdit son père étant encore au berceau, mais sa mère prit soin de lui donner une excellente éducation, et le forma elle-même à la piété, tandis que ses maîtres l'instruisaient dans les

sciences. Il étudia la rhétorique sous le fameux Libanius, et après avoir fréquenté quelque temps le barreau, il renonça au monde à l'âge de dix-huit ans pour embrasser la vie ascétique, sous la conduite du prêtre Diodore, qui fut depuis évêque de Tarse. Il s'attacha ensuite au patriarche Méléce, qui le baptisa et le fit lecteur. Bientôt ses vertus et ses talents jetèrent un si vif éclat, que l'on songea, malgré sa jeunesse, à le faire évêque. Il se carha pour se soustraire à cette dignité, et passa quatre ans dans la solitude sur une montagne près d'Antioche, sous la discipline d'un vieillard dont il imita les austérités; ensuite il se retira dans une caverne, où il vécut seul pendant deux ans, exposé pendant la nuit à toute la rigueur du froid. Ce fut pendant sa retraite qu'il composa ses trois livres pour la défense de la vie monastique contre ceux qui blâmaient cet état, et les deux livres de la *Composition du Cœur*, où il montre la nécessité de la pénitence et les conditions qu'elle doit réunir pour être véritable. Cependant, ses austérités, jointes à un travail continu, affaiblirent tellement sa santé qu'il fut obligé de revenir à Antioche, où le patriarche saint Méléce l'ordonna diacre à l'âge d'environ trente ans. Mais il continua de se livrer à l'étude avec une ardeur infatigable, et composa, peu de temps après son retour, son admirable traité du Sacerdoce, et les trois livres de la Providence, où il développe avec autant de force que d'éclat les preuves de ce dogme fondamental, et les principes qui servent à résoudre toutes les difficultés. Quelques années plus tard, vers l'an 384, le patriarche Flavien l'éleva à la prêtrise, et lui confia le ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec le plus brillant succès. Il prêcha pendant plus de douze ans à Antioche, et ce fut là qu'il prononça la plupart de ses homélies. Il y en a vingt que leur titre même désigne comme spécialement adressées au peuple d'Antioche, parce qu'elles furent prêchées après la sédition de cette ville, et à l'occasion des châtiments dont elle était menacée. On attribue aussi à saint Chrysostôme le discours adressé par Flavien à Théodose, pour obtenir le pardon de cette ville.

La réputation d'un saint docteur était répandue partout, et son mérite éminent le fit choisir, au commencement de l'an 398, pour remplacer le patriarche Nectaire sur le siège de Constantinople. Cette dignité ne changea rien à ses habitudes, et ne servit qu'à faire éclater davantage son zèle et ses vertus. Il réduisit au plus strict nécessaire les dépenses de sa maison et de son église pour employer le superflu au soulagement des pauvres et fonder des hôpitaux. Il

s'appliqua en même temps à réformer son clergé, et prit surtout des mesures pour détruire l'abus introduit parmi les ecclésiastiques de garder dans leurs maisons des vierges qu'ils traitaient de sœurs adoptives, et qu'ils avaient retirées chez eux comme pauvres ou comme orphelines, sous le prétexte spécieux d'en prendre soin et de se décharger en même temps sur elles de leurs affaires domestiques. Comme les Ariens et les autres hérétiques étaient fort nombreux à Constantinople et dans les environs, le saint évêque ne négligea rien pour les convertir ou préserver au moins son peuple de la séduction. Il prêchait régulièrement trois fois la semaine, quelquefois tous les jours, et l'éloquence de ses exhortations produisait sur la foule qui venait l'entendre un effet prodigieux qui se manifestait par des conversions éclatantes. Il sut maintenir par sa fermeté le droit d'asile dans les églises, en faveur même de l'eunuque Eutrope, qui, avant sa disgrâce, avait fait rendre une loi pour le supprimer. Il résista avec la même énergie et le même succès à Gainas, qui voulait profiter de son crédit pour faire donner aux Ariens une des églises de Constantinople. Les effets de sa sollicitude ne se bornaient point à son diocèse. Il envoya des missionnaires chez les Scythes pour travailler à la conversion de ces barbares; il favorisa, par ses démarches et son influence, le succès des missions dans la Perse; il se rendit, pour réformer les abus, dans l'Asie-Mineure, où il déposa plusieurs évêques coupables de simonie ou ordonnés contre les canons, et remit les catholiques en possession de plusieurs églises occupées par des hérétiques. Son génie et ses vertus l'avaient rendu extrêmement cher à son peuple; mais son zèle, qui n'épargnait aucun désordre ni aucune condition, ne tarda pas à lui attirer de nombreux ennemis à la cour et dans le clergé. Une cabale se forma contre lui et fut secondée par la haine de l'impératrice Eudoxie et par la rivalité passionnée de Théophile, patriarche d'Alexandrie.

Ce patriarche avait manifesté depuis longtemps ses dispositions malveillantes, car ayant été appelé à Constantinople par l'empereur pour faire l'ordination de saint Chrysostôme, il s'y était opposé vivement, avait entrepris de faire élire pour ce siège un prêtre de son clergé, et n'avait cédé que devant la menace d'une procédure canonique. Il trouva enfin l'occasion et les moyens de satisfaire sa basse jalousie. Il avait chassé du désert de Nitrie quelques abbés et quelques moines qu'on accusait d'Origénisme; ils se rendirent à Constantinople, et s'adressèrent à saint Chrysostôme pour lui demander sa protection. Le saint évêque, après avoir exigé d'eux

la condamnation des erreurs qu'on leur imputait, écrivit à Théophile en leur faveur; mais cette démarche fut sans effet. Alors ces moines adressèrent à l'empereur une requête où ils accusaient Théophile de plusieurs crimes, et demandaient qu'il fût tenu de comparaître en personne devant saint Chrysostôme pour répondre à ces accusations. Leur demande fut accueillie, et Théophile eut ordre de se rendre à Constantinople. Il y vint, accompagné d'environ trente évêques égyptiens, et au lieu de songer à se défendre, il s'unit aux ennemis de saint Chrysostôme, et entreprit de le déposer. Comme il connaissait la faiblesse et la corruption du gouvernement, il ne doutait pas qu'un moyen de son crédit, de ses intrigues et de l'or qu'il répandait avec profusion, il ne pût facilement venir à bout de ses fins. Il était appuyé d'ailleurs par l'impératrice Eudoxie, qui ne pardonnait pas à saint Chrysostôme un discours véhément contre le luxe et les vices des femmes, dans lequel se trouvaient plusieurs traits que le peuple crut pouvoir appliquer à cette princesse. Un autre discours, qui contenait quelques allusions à la haine dont elle se montrait animée, vint encore augmenter son irritation et exciter sa vengeance.

Théophile, après avoir gagné une partie du clergé de Constantinople, fit signer par deux diacres déposés, un mémoire contenant un grand nombre d'accusations calomnieuses contre saint Chrysostôme. Ils adressèrent ensuite une requête à l'empereur pour demander que l'affaire fût jugée dans un concile présidé par Théophile. L'argent distribué aux courtisans, le ressentiment de l'impératrice et la faiblesse de l'empereur Arcade firent accueillir cette demande. Comme Théophile craignait l'affection que le peuple de Constantinople portait à Chrysostôme, il choisit pour tenir son conciliabule le bourg du Chêne près de Chalcedoine, où il réunit environ trente-six évêques, la plupart égyptiens. Saint Chrysostôme fut élu à y comparaître. Il avait auprès de lui quarante évêques restés fidèles à son parti et qui répondant à Théophile qu'il lui était interdit par les canons de s'ériger en juge d'une affaire étrangère à son patriarcat, saint Chrysostôme répondit de son côté qu'il était prêt à comparaître partout où l'on voudrait, pourvu qu'on exclût du nombre de ses juges, Théophile et quelques autres qui s'étaient déclarés publiquement ses ennemis. On ne laissa pas, malgré ces justes récusations, de poursuivre les procédures; on produisit le mémoire où étaient contenus les divers chefs d'accusation contre le saint évêque; on entendit, pour la forme, quelques témoins sur des faits peu importants; puis on regarda tous

les autres comme suffisamment prouvés par son refus de comparaître, et on pronouça contre lui une sentence de déposition. Il fut enlevé aussitôt de son église et jeté dans un vaisseau qui le transporta en Asie. Mais un tremblement de terre qui arriva la nuit suivante, et les murmures du peuple effrayèrent la cour qui se hâta de le rappeler. Ces événements eurent lieu l'an 403. Les ennemis de saint Chrysostôme ne le laissèrent pas longtemps en repos. Deux mois après son retour, le préfet de la ville, pour l'inauguration d'une statue érigée près l'église de sainte Sophie, en l'honneur de l'impératrice, fit donner des spectacles et des farces licencieuses dont le bruit troubla le service divin. Saint Chrysostôme parla contre ces désordres avec sa liberté ordinaire. L'impératrice, outrée de dépit, organisa un nouveau complot contre lui. On réunit à Constantinople un conciliabule où l'on déclara qu'ayant repris ses fonctions sans avoir été rétabli par un jugement canonique, il devait être, par cela seul, condamné d'après les canons, sans autre examen. Ce fut en vain que les évêques de son parti, au nombre de quarante-deux, répondirent que sa déposition prononcée contre toutes les règles était nulle de plein droit, et que d'ailleurs ils avaient tous approuvé son rétablissement. L'empereur, cédant aux intrigues, le fit enlever par force de son église, au printemps de l'an 404, et bientôt après le fit conduire en exil. On lui donna immédiatement un successeur, et ses partisans, traités de schismatiques, eurent à souffrir toutes sortes de persécutions et de violences.

Saint Chrysostôme, après sa condamnation au conciliabule du Clône, s'était empressé d'écrire au pape Innocent I^{er} pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, comme étant contraires à toutes les règles canoniques. Sa lettre était appuyée par le témoignage des évêques qui lui étaient restés fidèles. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes de son conciliabule. Le pape ayant tout examiné, cassa en effet la sentence prononcée, et ordonna que la cause fût renvoyée à un autre concile, pour être discutée contradictoirement, et jugée sans passion. Il écrivit successivement plusieurs lettres pour faire donner suite à cette derision et demander que saint Chrysostôme fût provisoirement rétabli. Il fit écrire dans le même but à l'empereur Arcade par Honorius, et par les principaux évêques d'Italie. Il envoya même des légats pour assister et presider au concile qui serait tenu pour la révision de l'affaire. Mais toutes ces démarches demeurèrent sans résultat. Il prit alors le parti de retrancher de la communion du saint-siège, Théophile et les évêques

de son parti, et écrivit en même temps des lettres à saint Chrysostôme, pour le rassurer dans son exil. Le saint évêque fut relégué dans la petite ville de Cuesse en Arménie, où sa santé fut profondément altérée par les frûds rigoureux de l'hiver. Mais rien ne pouvait ralentir l'activité de son zèle. Il continuait de s'occuper avec sollicitude des besoins de son troupeau, il consolait et encourageait par ses lettres ceux qui souffraient pour sa défense ; il prenait soin des églises nouvellement fondées chez les Goths, et étendait sa sollicitude et ses secours aux missions de la Perse et de la Phénicie. Les incursions continuelles des Barbares l'obligèrent bientôt à se réfugier dans la forteresse d'Arabisse, où il demeura environ deux ans. Mais comme il s'était attiré la vénération des peuples par ses vertus, par ses amours abondantes et par le rachat d'un grand nombre de raptifs enlevés par les Barbares, ses ennemis sollicitèrent et obtinrent de l'empereur qu'il fût transféré à Pythionte, lieu presque désert sur les bords du Pont-Euxin. Les soldats chargés de l'y conduire, lui firent essayer tant de fatigue et de mauvais traitements, qu'il mourut en chemin à Comane, le 14 septembre 407, à l'âge de 60 ans, après neuf ans et demi d'exil.

On a de saint Jean Chrysostome un grand nombre d'homélies sur l'Écriture-Sainte, et d'autres sur divers sujets de dogme ou de morale, ou sur les fêtes et les mystères du Christianisme ; des panegyriques de plusieurs martyrs ; des sermons contre les Juifs et contre les Ariens ; un traité sur l'excellence de la virginité, et deux discours sur le même sujet ; un traité pour prouver contre les Juifs et les païens la divinité de J.-C. ; les livres sur le sacerdoce et d'autres écrits que nous avons déjà mentionnés ; enfin un grand nombre de lettres, toutes écrites pendant son exil. Les écrits de saint Jean Chrysostome l'ont fait admirer dans tous les siècles comme une des plus grands lumières de l'Église. Tous les points de la doctrine chrétienne, les dogmes et les mystères les plus sublimes, les principes les plus profonds et les détails les plus simples de la morale, sont traités par cet illustre docteur avec une supériorité de génie, qui n'éclate pas moins dans la richesse et la force des pensées, que dans la variété des formes brillantes dont il sait les revêtir. Son style est toujours pur, clair, noble, harmonieux, et quoiqu'il paraisse quelquefois un peu diffus, on trouve jusque dans ses longueurs tant d'esprit, tant d'agréments, des traits si vifs et si frappants, qu'on se sent retenu pour ainsi dire par un charme inexprimable. Son éloquence brille

tout à la fois par la solidité du raisonnement, par la profondeur et l'éclat des idées, par la hardiesse des images et la pompe majestueuse d'une élocution pleine de chaleur et de mouvement. Mais il rejette tous les ornements recherchés ou superflus, et prend soin de mettre autant que possible ses instructions à la portée de toutes les intelligences. Évitant l'affectation dans les expressions comme dans les idées, il entraîne et captive par un ton de sentiment et d'onction qui pénètre l'âme. On voit qu'il ne court point après les applaudissements, qu'il ne cherche qu'à instruire ou à toucher ses auditeurs par une explication solide des vérités de l'Évangile, et c'est ainsi qu'il a atteint cette perfection qui le fera toujours regarder comme le modèle des orateurs chrétiens. RECEVEUR.

JEAN (SAINT) l'Aumônier, fils d'un gouverneur de l'île de Chypre, naquit dans cette île et fut élevé en 610 sur le siège patriarcal d'Alexandre. Une famine suivie d'une grande mortalité était survenue en 615, Jean déploya une charité sans bornes et consacra toutes ses ressources au soulagement des malheureux, ce qui le fit surnommer l'Aumônier. Les Perses ayant ensuite envahi l'Égypte, le saint patriarche se retira dans l'île de Chypre, où il mourut en 617, à l'âge de 57 ans, et laissa un testament par lequel il ordonnait de distribuer aux pauvres le reste de sa fortune.

JEAN CLIMAQUE (SAINT) (voy. CLIMAQUE.)

JEAN DAMASCÈNE (SAINT), surnommé par les Grecs *Chrysorrhôus* à cause de son génie, et *Mansour* par les Arabes, a reçu des Latins le surnom de *Damascène*, parce qu'il était né à Damas. Son père, aussi distingué par ses vertus que par sa noblesse et son opulence, le fit instruire avec soin dans toutes les sciences et surtout dans celle de la religion. Son mérite déterminait le calife à le choisir, quoique chrétien, pour un de ses ministres. Mais Jean se démit plus tard de cet emploi, et renonça à tous ses biens pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il fut ordonné prêtre dans un âge avancé, et mourut vers l'an 760. Il s'était montré un des plus éloquents et des plus zélés défenseurs de la doctrine catholique contre les erreurs des iconoclastes. On a de cet illustre docteur un grand nombre d'ouvrages sur le dogme, sur la morale et sur d'autres objets. Le plus considérable et le plus important de ses ouvrages dogmatiques est son *Traité de la foi orthodoxe*, qui renferme l'ensemble de la théologie expliquée d'après la méthode d'Aristote, et qui a servi de modèle aux auteurs scolastiques. Il est divisé en quatre livres, dont le pre-

mier traite de la nature de Dieu, de ses attributs et du mystère de la trinité; le second a pour objet les œuvres de la création; le troisième traite de l'incarnation, et le quatrième des sacrements, de la prière, du culte des saints et des images, et de quelques questions particulières. Ses autres ouvrages sur le dogme sont plusieurs discours contre les iconoclastes; un dialogue entre un chrétien et un musulman; un autre dialogue entre un catholique et un manichéen; plusieurs traités contre les Eutychiens et les Monothélites, et un traité des hérésies, où il expose et réfute les erreurs des sectes qui avaient paru jusqu'alors. — Quant à la morale, saint Jean Damascène en a développé les principes et les règles dans son ouvrage intitulé *Parallèles*, où les maximes de l'Écriture sainte sont suivies des passages des Pères qui les expliquent. Il a aussi composé une *Logique* et d'autres écrits sur la philosophie. Enfin il a laissé plusieurs homélies et quelques ouvrages de piété, et il est l'auteur d'une partie des hymnes que les Grecs chantent dans leur office. On trouve dans ses écrits quelques faits apocryphes ou quelquefois des états inexactes que des critiques téméraires n'ont pas craint d'attribuer à la mauvaise foi, mais qui prouvent seulement la décadence des études et de la critique à l'époque où il vivait. R.

JEAN DE MATERA (SAINT), né à Matera dans la Pouille vers 1050, s'illustra par son éloquence et ses miracles, fonda en 1118, sur le mont Gargan, l'ordre de *Pulsano* qui n'existe plus, et mourut en 1139.

JEAN DE MATHA (SAINT); né à Fauenn dans la vallée de Barcelonnette, se fit recevoir docteur à Paris, et fonda, avec saint Félix de Valois, l'ordre de la *Sainte-Trinité*, pour la rédemption des captifs. Il fit ensuite un voyage sur les côtes de l'Afrique et en ramena cent vingt chrétiens retenus prisonniers par les infidèles. Il mourut à Rome peu de temps après (1213).

JEAN DE MEDA (SAINT), né à Méda près de Come, devint supérieur de l'ordre des *Hamilien*, alors exclusivement composé de laïques, et y introduisit des ecclésiastiques. Il mourut en 1159.

JEAN DE DIEU (SAINT), né en 1495, à Montemajor-el-Novo, dans le Portugal, appartenait à une famille d'une pauvreté extrême. Il était domestique, lorsque, vivement touché par un sermon de Jean d'Avila, il résolut de se vouer au soulagement des malades. A force de persévérance, il parvint à acquérir à Grenade une maison dans laquelle il recevait les pauvres malades qu'il nourrissait du fruit de son travail.

Des personnes charitables le secondèrent et cet établissement fut le berceau de l'ordre de la Charité (roy. ce mot), qui se répandit ensuite dans toute l'Europe. Jean mourut en 1550, à la suite d'une maladie contractée en sauvant un homme qui se noyait. Alexandre VIII le canonisa en 1690. Il avait été surnommé *Jean de Dieu* par l'archevêque de Grenade, à cause de ses vertus chrétiennes.

JEAN DE LA CROIX (SAINT) (roy. CROIX).

JEAN COLOMBIN ou **COLOMBINO**, fondateur de l'ordre des Jésuites, naquit à Sienne et exerça tant d'influence sur les fidèles par sa piété et ses austerités que plusieurs se réunirent autour de lui et formèrent ainsi un nouvel ordre religieux, qui fut approuvé par Urbain V. Jean Colombine mourut trente-cinq jours après, le 31 juillet 1367. Sa vie a été écrite par Moricca, général des Jésuites.

JEAN DE PARIS, célèbre théologien du XIII^e siècle, professa à la faculté de théologie de Paris, et ne se distingua pas moins par ses prédications que par son enseignement. Il faisait partie de l'ordre de Saint-Dominique. Lors de la querelle entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, il prit parti pour le roi et publia à ce sujet un traité de *regia potestate et papali*. Ayant avancé, au sujet du dogme de la présence réelle, quelques propositions qui parurent inexactes, Guillaume, évêque de Paris, après en avoir délibéré avec d'autres prélats, lui défendit d'enseigner et de prêcher. Jean se rendit à Rome pour en appeler au pape, mais il mourut peu de temps après, dans cette ville (1304). Il a laissé entre autres ouvrages : *Determinatio de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8°; *Correctorium doctrinæ sancti Thomæ*.

JEAN. Vingt-trois papes ont porté ce nom ; mais la plupart n'ont eu qu'un pontificat fort court, et qui n'offre rien de remarquable.

JEAN I^{er} (Saint), né en Toscane et prêtre à Rome, succéda le 13 août 523 au pape Hormisdas, et fut obligé de se rendre à Constantinople pour une mission fort délicate. Comme l'empereur Justin voulait contraindre les Ariens à se convertir, et leur enlevait leurs églises pour les donner aux catholiques, Théodorie, roi des Goths, qui était arien, menaçait d'user de représailles et d'employer les mêmes rigueurs contre les catholiques en Italie, et obligea le pape de se mettre à la tête d'une ambassade envoyée à l'empereur pour l'engager à révoquer ses ordres. Les historiens ne sont pas d'accord sur le résultat de cette ambassade. Quoiqu'il en soit, Théodorie prit ombrage des honneurs extraordinaires que le souverain pontife avait reçus à Constantinople, et le fit enfermer à son

retour avec les autres ambassadeurs dans une étroite prison, où ce pape mourut le 18 mai 526.

JEAN II, surnommé *Mercur*, était né à Rome, et prêtre du titre de saint Clément lorsqu'il succéda, le 23 janvier 533, à Boniface II. Quelques moines de Constantinople vinrent se plaindre à Rome d'avoir été condamnés par l'empereur, et excommuniés par le patriarche comme Nestoriens, parce qu'ils soutenaient qu'on ne devait pas dire que la sainte Vierge est proprement mère de Dieu, ni qu'un de la Trinité a souffert. Le pape Jean II ayant fait de vains efforts pour les ramener, confirma l'excommunication prononcée contre eux, et comme ces moines, en s'élevant contre ceux qui professaient qu'un de la Trinité a souffert, ne cherchaient qu'à défendre et à favoriser le Nestorianisme, il crut devoir approuver expressément cette proposition sur laquelle le pape Hormisdas s'était abstenu de prononcer. Jean II mourut le 18 mai 535.

JEAN III succéda le 18 juillet 560 au pape Pelage I^{er}, et tint le saint siège treize ans; mais on ne sait presque rien de son pontificat, si ce n'est qu'il montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, et que, sur un appel de l'archevêque d'Embrun, déposé par un concile de Lyon, il écrivit au roi Gontran pour ordonner de le rétablir. Il mourut le 13 juillet 573.

JEAN IV, originaire de Salone en Dalmatie, fut élu pape le 26 décembre 640, et tint bientôt après un concile où il condamna l'Eglise d'Héraclius, qui s'empressa de lui écrire que cet édit, favorable au Monothélisme, avait été composé par le patriarche Sergius, qu'il s'était borné à le signer et qu'il se hâta de le désavouer. Ce prince étant mort peu de temps après, le pape écrivit à son fils Constantin pour l'engager à supprimer l'Eglise. On a quelques autres lettres de Jean IV qui mourut le 12 octobre 642.

JEAN V, syrien de naissance, fut élu par acclamation le 23 juillet 685, et mourut le 2 août de l'année suivante. Il avait été légat du pape Agathon au 6^e concile général, et joignait à beaucoup d'instruction une grande fermeté. Il tint un concile où il confirma un décret du pape saint Martin pour obliger les évêques de Sardaigne à venir se faire ordonner à Rome suivant l'ancien usage.

JEAN VI, grec de nation, succéda le 28 octobre 701 au pape Sergius, et mourut le 9 janvier 705. Il employa des sommes considérables à racheter des captifs enlevés dans la Campanie par les Lombards, maîtres de Benevent, qui avaient envahi et ravagé cette province.

JEAN VII, successeur de Jean VI, et comme lui d'origine grecque, fut élu pape le 1^{er} mars

05. L'empereur Justinien II, qui avait déjà tenté vainement de faire approuver par le saint siège le concile quini-sexe, envoya les actes de ce concile au pape Jean VII, avec une lettre où il le pria d'assembler un concile à Rome pour confirmer ce qu'il approuverait dans ces actes, et rejeter ce qui lui déplairait. Le pape, sans s'expliquer, lui renvoya l'exemplaire tel qu'il l'avait reçu. Mais cette conduite, taxée de faiblesse par les uns, et que d'autres ont regardée comme un acte de prudence, ne saurait être considérée comme une approbation du concile quini-sexe, et ne pouvait avoir tout au plus d'autre effet ni d'autre but que d'en tolérer l'observation dans les églises d'Orient. Jean VII obtint d'Aribert, roi des Lombards, la restitution des Alpes Cottiennes usurpées depuis longtemps sur le saint siège par cette nation. Il mourut le 17 octobre 707.

JEAN VIII, romain de naissance, succéda, vers la fin de 872, au pape Adrien II. Il fit élire en 875 par le peuple, par le clergé et le sénat, puis couronna empereur Charles-le-Chauve, et tint l'année suivante un concile à Rome, et en 877 un autre où il confirma cette élection, et prononça l'excommunication contre quelques officiers romains et contre Formose, évêque de Porto, qu'on accusait de ne pas reconnaître ce prince et de conspirer contre lui. Il tint un autre concile à Ravenne, où il publia divers réglemens de discipline. Comme les Sarrasins ravageaient les provinces d'Italie, il adressa plusieurs lettres à Charles-le-Chauve, pour le presser de venir délivrer cette province; mais d'autres affaires arrêtaient cet empereur qui mourut bientôt après, et des troubles survenus à Rome pour le choix de son successeur, forcèrent le pape d'en sortir et de venir en France pour solliciter des secours; il tint à Troyes pour cet effet, en 878, un concile où il avait convoqué les rois de France et de Germanie. Mais il retourna en Italie sans avoir rien obtenu, et s'adressa sans plus de succès à Basile, empereur de Constantinople, qui lui fit de belles promesses, et qui se borna toutefois à quelques mesures insuffisantes pour arrêter les barbares. Vers le même temps cet empereur écrivit au pape pour le presser de consentir au rétablissement de Photius, qui de son côté lui avait adressé des lettres signées de lui et de quelques métropolitains, où il protestait qu'il avait été contraint après la mort de saint Ignace de remonter sur le siège patriarcal. Le pape qui réclamait les secours de l'empereur contre les Sarrasins, et qui voyait d'ailleurs Photius soutenu par un parti puissant, la plupart des églises occupées par des évêques dévoués à cet intrus, et le schisme prêt à renaitre

Encycl. du XIX^e S., t. XIV.

et à se propager dans tout l'empire d'Orient, crut ces raisons assez puissantes pour se dispenser de la rigueur des canons, et répondit qu'il voulait bien user d'indulgence envers Photius, et consentir à son rétablissement, mais à condition qu'on assemblerait un concile où cet intrus demanderait publiquement pardon. Ce concile fut tenu en effet; mais Photius se garda bien d'y lire en entier les lettres du pape, et de se conformer à ce qu'elles prescrivaient. Dès que le pape en fut instruit il déclara nul tout ce qui s'était fait contre ses ordres dans ce concile, et confirma les condamnations prononcées par ses prédécesseurs contre Photius et ses partisans. Il mourut peu de temps après, au mois de décembre 882. On a de lui un grand nombre de lettres sur diverses affaires. On trouve à la fin des actes du concile tenu par Photius une lettre du pape Jean VIII, où il blâme avec les expressions les plus fortes ceux qui avaient introduit l'addition du mot *Filioque* dans le symbole; mais on peut bien croire que s'il avait écrit en effet une lettre sur ce sujet, elle n'est pas sortie des mains de Photius sans avoir subi des altérations; et il est à remarquer d'ailleurs qu'elle ne touche nullement au fond de la doctrine catholique concernant la procession du Saint-Esprit.

JEAN IX, né à Tivoli, diacre et moine de l'ordre de saint Benoît, fut élu pape au mois de juillet 898, malgré l'opposition d'un parti qui s'était déclaré pour le prêtre Sergius. Il tint un concile à Rome où il condamna les violences odieuses commises par Etienne VI contre le cadavre du pape Formose, et publia divers réglemens pour assurer la liberté des élections, et sur d'autres matières de discipline. Il fit confirmer ensuite ces réglemens et les privilèges de l'Eglise romaine dans un concile de Ravenne, par l'empereur Lambert qui s'y trouvait présent. On a de lui quelques lettres sur diverses affaires. Il mourut au mois de novembre 900.

JEAN X devint pape au mois d'août 914, par le crédit de Théodora, femme puissante et corrompue, avec qui on prétend qu'il avait eu un commerce criminel. Elle avait déjà réussi à le faire élire évêque de Bologne, puis transférer à Ravenne, lorsqu'après la mort du pape Landon elle parvint à le faire élever sur le saint siège, qu'il occupa plus de quatorze ans. Un auteur du temps le représente comme attaché à ses devoirs et plein de sagesse. Cependant, quand on révoquerait en doute le témoignage de Luitprand sur ses mœurs dissolues, il est certain qu'il approuva la nomination que le comte de Vermandois avait faite de son fils, âgé seulement de cinq ans, à l'évêché de Reims. Dès le com-

mencement de son pontificat, Jean X marcha contre les Sarrasins avec une armée commandée par Albérie, fils de Marosie, et parvint à leur enlever des postes importants dont ils s'étaient rendus maîtres. Il rétablit l'union dans l'Eglise grecque divisée depuis quelque temps au sujet des quatrièmes noces de l'empereur Léon le philosophe. Marosie et son fils Albérie, inquiets des efforts que faisait le pape Jean pour se saisir de l'autorité, le firent arrêter et mettre en prison l'an 928. Il y mourut bientôt après, et l'on croit qu'il fut étouffé.

JEAN XI, fils de Marosie, n'avait que vingt-cinq ans lorsque sa mère se servit du pouvoir absolu qu'elle avait à Rome pour le faire ordonner pape au mois de mars 931, après la mort d'Etienne VII. Luitprand rapporte d'après les bruits populaires que Marosie avait eu ce fils du pape Sergius III; mais une opinion plus probable lui donne pour père le duc de Spolète. Quoi qu'il en soit, ce pape ne jouit pas longtemps du pontificat. Albéric, autre fils de Marosie, trouva le moyen de se rendre maître de Rome, et, pour mieux assurer son pouvoir, il mit en prison sa mère et le pape Jean, son frère utérin. Celui-ci, après avoir été enfermé plus de trois ans, mourut au commencement de l'an 936.

JEAN XII était petit-fils de la fameuse Marosie, et fils du patrice Albéric, à qui il avait succédé, quoique clerc, dans la dignité de gouverneur de Rome. Il fut élevé sur le saint siège au commencement de l'an 956, n'ayant encore que dix-huit ans. Il se nommait auparavant *Octavien*, et c'est le premier pape qui ait changé de nom. La domination tyrannique de Bérenger, roi d'Italie et de son fils Adalbert déterminèrent Jean XII à réclamer contre leur oppression le secours d'Othon I^{er}, roi d'Allemagne. Ce prince passa en Italie avec une armée, en 961, et fut couronné empereur par le pape, qui fit avec lui un traité d'alliance. Mais des l'année suivante, Jean XII, au mépris de ce traité, se ligua avec Adalbert. L'empereur en étant informé, revint à Rome avec ses troupes, et rassembla un concile où il fit citer le pape à comparaître pour répondre aux accusations portées contre lui. On lui imputa plusieurs crimes ou faits scandaleux qu'on présentait pour la plupart comme étant de notoriété publique, sans se mettre en peine de les prouver. Quelques témoins attestèrent qu'il se faisait un jeu de la religion et des choses saintes; qu'on l'avait vu célébrer la messe sans communier; qu'il avait causé la mort d'un sous-diacre en le faisant mutiler honteusement, et qu'il avait fait du palais pontifical un lieu de débauche. Comme le pape refusait de comparaître, ce conciliabule crut pouvoir le déposer, et lui

donner un successeur qui fut ordonné au mois de décembre 963, sous le nom de Léon VIII. Mais l'empereur ayant quitté Rome, Jean XII ne tarda pas à y rentrer, et tint un concile au mois de février 964, où l'on cassa tous les actes du conciliabule tenu contre lui. Il mourut trois mois après, et on lui donna pour successeur Benoît V; mais l'empereur Othon força les Romains à recevoir Léon VIII, et fit déposer Benoît, qui fut conduit et gardé en Allemagne, où il mourut au mois de juillet de l'année suivante.

JEAN XIII, précédemment évêque de Narni, devint pape après la mort de Benoît V et de Léon VIII, au mois d'octobre 965. Il s'attira bientôt la haine des grands par sa hauteur, et le préfet de Rome le fit arrêter et conduire en Campanie, où il demeura près d'un an. Les Romains le rappellèrent ensuite, intimidés par l'arrivée de l'empereur, qui fit pendre douze des principaux rebelles, et livra au pape le préfet de Rome. Le pape le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'envoya en exil. Le christianisme s'établit vers ce temps en Pologne par les soins du duc Micislas, et Jean XIII y envoya un légat pour affermir les nouveaux chrétiens dans la foi et leur donner des évêques. Il envoya aussi des missionnaires dans quelques autres provinces du Nord. Il érigea en métropoles les sièges de Capoue et de Benevent, pour l'Italie méridionale, qui jusqu'alors n'avait point reconnu d'autre métropole que Rome. On a de ce pape quelques lettres. Il mourut au mois de septembre 972.

JEAN XIV, précédemment évêque de Pavie et Chancelier de l'empereur Othon II, fut élu pour succéder à Benoît VII, au mois de novembre 983. Il se nommait *Pierre* auparavant, mais il changea ce nom par respect pour le prince des apôtres, dont aucun de ses successeurs n'a porté le nom. Son pontificat ne fut pas long; car l'anti-pape Francon, qui avait pris quelques années auparavant le nom de Boniface VII, ayant appris la mort de Benoît VII et d'Othon II, revint de Constantinople, où il s'était réfugié, et sa faction ayant eu le dessus, il fit enfermer Jean XIV au château Saint-Ange, où ce pape mourut après quatre mois de prison, le 20 août 984, de faim et de misère, ou peut-être de poison. L'anti-pape Boniface mourut lui-même peu de temps après, au mois de mars 985.

JEAN XV, Romain de naissance, fut élu en 984 ou 985 pour succéder à Jean XIV; mais il mourut au bout de quelques mois, et selon quelques auteurs, avant d'être sacré, ce qui fait que plusieurs ne le comptent pas parmi les papes, et que le nom de Jean XV est souvent donné au suivant, qui fut son successeur.

JEAN XVI, également Romain de naissance, fut élu après la mort de Jean XV et de l'antipape Boniface VII, au mois de juillet 985, et tint le saint siège près de dix ans. Comme il avait à éradiquer les entreprises de Crescentius, gouverneur de Rome, qui avait soutenu le parti de l'antipape, il se réfugia en Toscane, et réclama la protection de l'empereur; mais les Romains le rappelèrent et le reçurent avec tous les témoignages de soumission et de respect. Il soutint avec fermeté les droits d'Arnoul, archevêque de Reims, contre les entreprises de Hugues Capet, qui avait fait prononcer la déposition de ce prélat par un concile, dont la sentence fut cassée par Jean XVI. Il canonisa en 993 saint Ulric ou Uldarie, évêque d'Ausbourg, mort vingt ans auparavant; c'est le premier exemple d'une canonisation solennelle. Ce pape toujours inquiet par les entreprises séditionnaires de Crescentius, avait été obligé d'implorer de nouveau la protection de l'empereur, lorsqu'il mourut d'une fièvre violente au mois d'avril 996.

JEAN XVII est le nom que prit un antipape, nommé auparavant Philagathe, que le séditionnaire Crescentius fit élire en 997, après avoir chassé Grégoire V qui avait succédé à Jean XVI. Cet antipape avait été moine dans la Calabre, et était parvenu à s'insinuer par ses intrigues dans les bonnes grâces de l'empereur, qui ensuite l'avait nommé à l'évêché de Plaisance. Il fut excommunié par Grégoire V dans un concile de Pavie, et ensuite par les évêques de France et d'Allemagne. L'empereur Othon III marcha bientôt après contre Rome avec une armée pour chasser Crescentius avec l'antipape, et celui-ci fut arrêté dans sa fuite, en 998, par une troupe de soldats qui lui coupèrent le nez et les oreilles et lui crevèrent les yeux.

JEAN XVII ou **XVIII**, nommé auparavant **Siccom**, né dans la marche d'Ancone, d'une famille noble, fut élu pape au mois de juin 1003, pour succéder à Silvestre II, et mourut le 31 octobre de la même année.

JEAN XVIII ou **XIX**, nommé auparavant **Fasion**, cardinal prêtre, né à Rome, succéda vers la fin de décembre 1003 à Jean XVII, et occupa le saint-siège pendant cinq ans et quelques mois; mais son pontificat n'offre rien de remarquable. Il se retira vers la fin de sa vie dans le monastère de Saint-Paul où il mourut au mois de juillet 1009.

JEAN XIX ou **XX**, fils du comte de Tusculum et frère de Benoît VIII, était consul de Rome et simple laïque, lorsqu'il fut élu pour succéder au pape Benoît, son frère, dans le mois d'août 1024. Le bruit courut qu'il s'était fait élire à force d'argent, et de là vint sans doute que les

Grecs essayèrent de corrompre par des largesses la cour de Rome, et que l'empereur et le patriarche de Constantinople, envoyèrent des députés à Rome avec de riches présents pour le pape et les cardinaux, dans l'espoir de faire approuver le titre de patriarche œcuménique, usurpé depuis longtemps par les évêques de Constantinople. Ce pape mourut au mois de mai 1033 et fut remplacé par un de ses neveux qui prit le nom de Benoît IX.

JEAN XXI, nommé auparavant **Pierre-Julien**, portugais de naissance, était cardinal évêque de Tusculum, lorsqu'il fut élu pape le 13 septembre 1276. Il avait été médecin et se promettait une longue vie; il ne craignait pas même de le dire publiquement; mais il fut écrasé par la chute d'un bâtiment et mourut le 17 mai 1277. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine, de philosophie et de théologie.

JEAN XXII, nommé auparavant **Jacques d'Esse**, cardinal évêque de Porto, était né à Cahors, d'une famille obscure ou du moins médiocre, et s'était élevé par son mérite. Il fut élu pape le 7 août 1316. Quelques auteurs ont écrit que les cardinaux après quarante jours de conclave ne pouvant s'accorder sur le choix d'un pape, résolurent par un compromis de reconnaître celui qui serait désigné par le cardinal de Porto, et qu'il se nomma lui-même. Mais cette anecdote est démentie par la lettre circulaire qu'il adressa aux princes et aux évêques pour leur faire part de son élection; car elle porte expressément qu'il fut élu par le suffrage unanime des cardinaux. Jean XXII érigea en France plusieurs évêchés nouveaux et donna le titre de métropole à l'évêché de Toulouse. Il érigea aussi en métropole la ville de Saltanie, bâtie récemment par le kan des Tartares, et ne négligea rien pour seconder en Orient le zèle des missionnaires et procurer la conversion des infidèles et des hérétiques. Il adressa des lettres aux princes chrétiens, particulièrement aux rois de France et de Naples, pour leur donner des avis et les exhorter à l'accomplissement de leurs devoirs. Les divisions qui régnaient depuis longtemps parmi les frères Mineurs ou franciscains, furent aussi un des premiers objets de sa sollicitude. Un parti nombreux, désigné sous le nom de frères spirituels, condamnait les changements introduits, avec l'approbation du saint-siège, dans la règle primitive, et enseignait en outre diverses erreurs sur un prétendu renouvellement de l'Eglise par la pratique de la pauvreté absolue. Il s'était donné en plusieurs endroits des supérieurs particuliers et ne reconnaissait plus l'autorité des autres chefs. Le pape Jean XXII les condamna par une bulle du mois

d'avril 1317, qui leur enjoignait, sous peine d'excommunication, de quitter leurs nouveaux habits pour reprendre ceux de l'ordre, et de rentrer sous l'obéissance du général. Il publia quelques mois après deux autres bulles où il renouvelait cette excommunication et l'étendait aux autres religieux mendiants non approuvés par le saint-siège, et spécialement aux Fraticelles ou frères de la vie pauvre, qui se disaient du tiers ordre de saint François. Trois ans plus tard, un franciscain de Narbonne, à l'occasion des poursuites de l'inquisition contre un fraticelle accusé d'avoir soutenu entre autres erreurs que Jésus-Christ et les apôtres n'avaient eu la propriété de rien, ni en particulier ni en commun, prétendit que cette proposition était parfaitement catholique et conforme aux décisions de la bulle *Exiit qui seminat*, publiée par Nicolas III. La question fut déferée au pape; mais le chapitre général des frères Mineurs ne voulut pas attendre la décision du saint-siège. Il publia une déclaration adressée à tous les fidèles, où il soutenait la proposition qu'on vient de voir. Cette question se rattachait à une autre, depuis longtemps débattue parmi les Franciscains, où il s'agissait de savoir s'ils avaient la propriété ou seulement l'usage du pain et des autres choses qu'ils consommaient pour leur nourriture. Jean XXII, pour terminer les disputes, publia d'abord une bulle où il déclarait qu'à l'égard des aliments ou autres choses qui se consomment par l'usage qu'on en fait, cet usage suppose nécessairement la propriété, en sorte que l'un est inséparable de l'autre. Il condamna ensuite comme hérétique, par une autre bulle, la proposition soutenue par le chapitre général des Franciscains, et dans une troisième, il répondit aux objections et particulièrement à la difficulté que pouvait faire naître la décrétale de Nicolas III. La plupart des Franciscains se soumièrent aux décisions du pape; mais quelques-uns l'accusèrent d'hérésie et vinrent se joindre au parti schismatique de l'empereur Louis de Bavière. Ce prince, élu depuis quelques années par une partie seulement des électeurs, venait de remporter en 1322, sur Frédéric d'Autriche, son compétiteur, une victoire qui l'avait rendu seul maître de l'empire, lorsque Jean XXII lui ordonna, par une bulle, de renoncer au gouvernement et de soumettre l'affaire à sa décision. Le pape alléguait entre autres motifs de cette mesure que Louis de Bavière s'était déclaré en faveur des villes et des princes d'Italie, qui depuis quelque temps étaient en guerre avec le saint-siège, et notamment en faveur des Visconti que Jean XXII avait excommuniés. L'empereur, loin d'obéir à cette bulle

et à d'autres publiées quelque temps après pour la confirmer, assembla une diète où il produisit diverses accusations contre le pape et déclara interjeter appel au futur concile, de tout ce que Jean XXII pourrait entreprendre contre l'empire. Il se rendit ensuite en Italie, où sa présence ranima l'activité et les espérances du parti gibelin. Le pape publia en 1327 une nouvelle bulle qui le privait de toute dignité et le déclarait déchu de tout droit, non seulement à l'empire, mais encore au duché de Bavière. L'empereur, de son côté, fit prononcer par quelques évêques de son parti, une sentence de déposition contre Jean XXII, et lui opposa un antipape, qu'il fit élire par le peuple. Cet antipape, nommé Pierre de Corbière ou Corbario, se voyant généralement méprisé, vint au bout de deux ou trois ans demander pardon au pape. L'empereur lui-même entama des négociations avec Jean XXII, et offrit toutes les satisfactions que l'on exigeait, à la condition de conserver l'empire. Mais ses démarches demeurèrent sans résultat, et le pape, de son côté, ne put venir à bout de faire élire un autre empereur. Les dernières années de Jean XXII furent troublées par une autre affaire dont l'issue dut être peu flatteuse pour son amour propre. Dans un sermon prêché en 1331, le jour de la Toussaint, il fit entendre que les saints dans le ciel, avant le jugement dernier, ne jouiront pas de la vision béatifique. Il prêcha la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit. Le roi de France consulta sur cette question la faculté de théologie de Paris qui se prononça unanimement contre l'opinion de Jean XXII. Enfin celui-ci fit une déclaration par écrit, portant qu'il n'avait rien prétendu décider, et que si dans ses sermons, il y avait quelque chose de contraire à la doctrine de l'Eglise sur la vision béatifique, il le révoquait expressément. Ce pape mourut le 4 décembre 1334. On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, et un grand nombre de lettres et de bulles, insérées dans le corps du droit canonique.

JEAN XXIII, auparavant *Baltasar Cossa*, né à Naples, d'une famille noble, avait fait dans sa jeunesse des courses de pirateries avec ses frères. Ayant ensuite étudié le droit à Bologne, il devint archidiacre de cette ville, puis camérier du pape Boniface IX et enfin cardinal. Il contribua dans le concile de Pise à l'élection d'Alexandre V, dont il devint le principal conseiller, et, après la mort de ce pape, il fut élu pour lui succéder le 17 mai 1410. Comme le schisme d'Occident n'était pas encore entièrement éteint et qu'on demandait de toutes parts la réformation des abus, Jean XXIII convoqua pour

ees deux affaires au concile général à Constance, où il se rendit lui-même. Il ne tarda pas à se repentir de cette démarche qu'il n'avait faite qu'à regret. Il se vit obligé de faire et de publier par une bulle, une promesse avec serment de renoncer au pontificat, dès que Grégoire XII et Benoît XIII renonceraient à leurs prétentions, et dans tout autre cas où sa renonciation pourrait contribuer à l'extinction du schisme. Quelques uns même proposaient de l'obliger à une renonciation immédiate. Enfin il trouva le moyen de sortir de Constance, et de se retirer dans les terres du duc d'Autriche qui lui avait offert un asile. Il y fit une protestation, sous prétexte du défaut de liberté, contre la promesse qu'il avait faite. Le duc d'Autriche, menacé par une armée nombreuse, abandonna le pape, qui fut remis à la garde du concile. Comme Jean XXIII avait refusé de souscrire à ce qu'on exigeait de lui pour assurer sa renonciation, le concile qui jugeait cette renonciation nécessaire au bien de l'Eglise, avait pris le parti de procéder contre lui, et l'avait cité à comparaitre pour répondre sur les accusations d'hérésie, de schisme, de simonie et de plusieurs autres crimes qui lui étaient imputés. On conçoit les motifs d'une telle mesure dans des circonstances extraordinaires où l'on ne voyait pas d'autres remèdes au schisme, et à l'égard d'un pape dont les droits étaient douteux ou du moins contestés. Mais on comprend aussi qu'elle ne peut tirer à conséquence pour les cas ordinaires. Le pape ne jugea pas à propos de se présenter; mais on ne le laissa pas de poursuivre son procès, et le concile prononça enfin contre lui, le 29 mai 1415, une sentence de déposition. Jean XXIII s'y soumit, quitta sur le champ les marques de sa dignité et donna bientôt après un acte authentique de renonciation. On n'en crut pas moins devoir le renfermer dans un château, où il fut retenu pendant trois ans. Quand il fut relâché, il vint se jeter aux pieds du pape Martin V, pour le reconnaître comme souverain pontife. Le pape le fit évêque de Tusculum, avec le rang de doyen du sacré collège. Mais Cossa ne jouit pas longtemps de ce titre. Il mourut six mois plus tard, le 22 décembre 1419. R.

JEAN. Plusieurs souverains ont porté ce nom.

Empire d'Orient. — **JEAN I^{er}** (Zimisès) (voy. ZIMISÈS).

JEAN II (Comnène), né à Constantinople en 1087, succéda, en 1118, à son père Alexis Comnène, malgré les efforts de sa mère Irène, qui voulait faire décerner l'empire à Nicephore Brienne, son gendre. Ce dernier conspira contre le jeune empereur, qui lui fit grâce ainsi qu'à

ses complices. Jean remporta plusieurs victoires sur les Mahométans, les Serviens, les Hongrois, et ajouta quelques nouvelles provinces à l'empire (1119-1121). Mais, en 1131, les Musulmans lui enlevèrent la ville d'Edesse, et il échoua ensuite dans sa tentative contre Andrinople, qu'il voulait reprendre aux Français. Son règne fut une ère de bonheur pour le peuple, qu'il gouverna avec douceur et équité. Il vécut sans faste, fit élever de grands monuments, et mourut universellement regretté, en 1143, à la suite d'une blessure qu'il s'était faite à la main en prenant le plaisir de la chasse. On rapporte qu'il aurait survécu s'il avait consenti à se laisser couper la main; mais qu'il refusa de se soumettre à cette opération en disant qu'il n'avait pas trop de ses deux mains pour tenir les rênes de l'empire. Il eut pour successeur son fils Manuel Comnène.

JEAN III (Ducas-Valace), originaire de Didymoteque en Thrace, et gendre de Théodore I^{er} Lascaris, lui succéda en 1222, sur le trône de Nicée, pendant que les Latins occupaient Constantinople. Il y avait alors quatre empereurs d'Orient : Robert de Courtenai à Constantinople, David Comnène à Trébisonde, Théodore Ange Comnène à Thessalonique, et Jean III à Nicée. Jean soutint contre les Latins des guerres dans lesquelles il se couvrit de gloire, s'empara de la Thrace, de la Macédoine, de Lesbos, de Chio, de Samos, enleva Thessalonique à Théodore Ange, et, de concert avec les Bulgares, assiégea Constantinople, où le peuple le rappelait. Vaincu par 30,000 Latins, commandés par Baudouin (1240), il se tourna alors contre les Bulgares, ses alliés, et fit sur eux plusieurs conquêtes. Il mourut le 30 octobre 1255, et laissa le trône à son fils, Théodore II Lascaris. Jean III avait ouvert avec Grégoire IX des négociations tendant à réunir les Eglises grecque et romaine; les conférences de Nicée et le concile de Nymphie, tenu dans ce but, furent sans résultat.

JEAN IV (Lascaris), petit-fils du précédent, succéda en 1259 à Théodore II, son père, sous la tutelle de George Muzalon, car il était âgé de huit ans seulement. Mais les grands, jaloux de voir la régence de l'empire confiée à un homme de naissance obscure, soulevèrent l'armée et firent assassiner Muzalon dans une église où il s'était réfugié. Jean IV ne régnait encore que depuis huit jours. Michel Paléologue fut promu à la régence et peu après associé à l'empire. Michel s'empara de Constantinople le 14 avril 1261, et se voyant maître absolu, fit crever les yeux à Jean Lascaris, qu'il relégua dans un monastère.

JEAN V, Paléologue, ou *Jean Paléologue I^{er}*, fils d'Andronic-le-Jeune et d'Anne, sœur du comte de Savoie, naquit à Constantinople en 1332, et succéda à son père en 1341, sous la régence de Cantacuzène, qui fut proclamé co-empereur par l'armée, et partagea le trône sous le nom de Jean VI, avec son pupille, auquel il ne laissait qu'un vain titre. Jean, retiré à Thessalonique, voulut jouir de ses droits et se replacer sur la même ligne que Cantacuzène. Il prit les armes en 1353, s'empara de Constantinople pendant que son collègue faisait la guerre aux Turcs, et lui fit proposer un accommodement que ce dernier se bâta d'accepter. Mais Cantacuzène vit bientôt que Jean Paléologue jouissait de toute la faveur du peuple, et il abdiqua en 1355 (voy. CANTACUZÈNE), en faveur de son fils *Matthieu*, qui, l'année suivante, fut battu par Jean près de Philippiques, dans la Thrace, et dut renoncer à la pourpre. Pendant que l'empire était ainsi déchiré, les Turcs faisaient sans cesse de nouveaux progrès. Soliman s'empara de la Chersonèse et d'une partie de la Thrace. Amurat, son successeur, prit ensuite la ville d'Andrinople, dont il fit sa capitale. Jean craignait de voir succomber Constantinople elle-même; il passa en Italie en 1369, pour obtenir la protection des princes chrétiens, et sut se mettre dans les bonnes grâces du pape Urbain V; mais il ne reçut point les secours qu'il avait espérés, et dut se résoudre à payer tribut à Amurat. Andronic, son fils, et Contigès, fils du sultan, conspirèrent bientôt contre ces deux souverains, qu'ils devaient mettre à mort chacun de leur côté pour régner ensuite dans une étroite union. Amurat découvrit le complot, fit élever les yeux à Contigès, et força Jean Paléologue à infliger à son fils le même châtiment. Les bourreaux toutefois ne crurent qu'un œil à Andronic, qui ourdit bientôt de nouvelles intrigues. Il fut emprisonné, mais les Génois parvinrent à soulever le peuple, qui lui rendit la liberté. Bajazet lui fournit des troupes; Jean fut jeté à son tour dans une prison, réussit à s'échapper au bout de deux ans, obtint l'appui de Bajazet, et remonta sur le trône. L'empire se bornait pour ainsi dire à la capitale. Jean, redoutant l'ambition de Bajazet, voulut fortifier Constantinople. Le sultan le menaça de faire élever les yeux à son fils Manuel, qu'il retenait auprès de lui, s'il ne se hâtait de renverser les travaux commencés. Paléologue obéit. Il mourut la même année (1391).

JEAN VII, fils d'Andronic et neveu de l'empereur Manuel Paléologue, fut associé à l'empire le 4 décembre 1390, par Manuel, qui en avait reçu l'ordre de Bajazet. Le sultan n'osait s'en-

parer de Constantinople, parce qu'il craignait de voir tous les princes chrétiens se liquer contre lui. Voulant arriver néanmoins à la possession de cette ville, il avait conclu avec Jean un traité en vertu duquel celui-ci devait lui céder Constantinople en échange de la Morée. Tel avait été le motif de l'ordre imposé à Manuel par Bajazet. Lorsque Jean se vit élevé à l'empire, il refusa de tenir sa promesse. Le sultan se préparait à mettre le siège devant Constantinople lorsqu'il fut vaincu et fait prisonnier par Tamerlan (1401). Manuel profita de cet événement pour forcer son neveu à abdiquer. Il le relégua dans l'île de Lesbos, et lui donna ensuite la ville de Thessalonique. Jean se retira plus tard dans un monastère, où il mourut.

JEAN VIII (Paléologue), fils de Manuel II et d'Irène, naquit vers 1390, fut associé à l'empire par Manuel (1419), et lui succéda en 1425. Il vit une partie de ses états passer entre les mains des Turcs, et se sentant hors d'état de leur résister, il leur fit toutes les concessions qu'ils exigèrent, et s'engagea à leur payer un tribut annuel. Effrayé de la position de l'empire, il fit un appel à tous les princes de l'Orient. Aucun d'eux n'osa prendre les armes en sa faveur. Jean VIII se tourna alors vers les Chrétiens de l'Occident, et pour les intéresser à sa cause, essaya de réunir les Eglises grecque et romaine. Le pape Eugène IV l'encouragea dans cette résolution et convoqua un concile à Ferrare pour y traiter cette affaire. Jean VIII s'y rendit en personne, en 1438, accompagné de plusieurs de ses prélats. Mais au lieu de faire les concessions que nécessitait sa position, il commença par refuser de rendre au pape les hommages cérémoniels que le pontife avait coutume de recevoir des princes chrétiens, et la première séance du concile se passa en contestations, parce que Jean refusait de céder la première place à Eugène. Les autres sessions n'aboutirent à rien; la peste survint, et le concile fut transféré à Florence, où il s'ouvrit le 26 février 1439. On parvint enfin à s'entendre, et la réunion des deux Eglises fut signée le 6 juillet. Jean revint à Constantinople, mais les Grecs refusèrent de se soumettre à l'acte d'union, et de nouvelles querelles théologiques vinrent favoriser l'ambition des Turcs. La dissension régnait en même temps dans la famille impériale. Demetrius, frère de Jean VIII, vint assiéger Constantinople en 1443, avec les troupes qu'Amurat lui avait fournies. Il fut repoussé. Jean conclut l'année suivante un traité avec le Sultan. Il mourut en 1448. Il avait fait des efforts extraordinaires pour arrêter la chute de l'empire, avait montré une grande habileté diplomatique et était

ainsi parvenu à arrêter les conquêtes des Turcs.

France. — JEAN I^{er}, roi de France et de Navarre, fils posthume de Louis X, naquit en 1316, et fut proclamé roi de France dès sa naissance, mourut peu de jours après, et eut pour successeur Philippe V, son oncle.

JEAN II, dit *le Bon*, fils de Philippe de Valois, parvint au trône en 1350. La guerre avec les Anglais avait été suspendue par une trêve. Le pays néanmoins était loin d'être tranquille, et les campagnes étaient désolées par des escarmouches continuelles entre les seigneurs anglais et les seigneurs français. Le roi d'Angleterre rompit la trêve en s'emparant par trahison de la ville et du château de Guines. Jean n'osa venger cet affront, tant était grande la détresse de la France dépeuplée par la guerre, dévorée par la famine et ruinée au point qu'on avait été obligé à renoncer au prélèvement de l'impôt dans certaines provinces. Jean prépara à la France d'autres malheurs en donnant la main de sa fille Jeanne à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, prince ambitieux et sans foi qui, en sa qualité de descendant de Philippe-le-Hardi, se trouvait le légitime héritier de la couronne, dans le cas où la race des Valois serait venue à s'éteindre. En 1355, Édouard, après avoir proposé à Jean des conditions trop déshonorantes pour qu'elles pussent être acceptées, recommença la guerre et mit deux armées en campagne. L'une, commandée par le prince de Galles, ravagea l'Auvergne et le Limousin ; l'autre débarqua à Calais conduite par Édouard lui-même. Jean, à la tête de forces imposantes, s'avança jusqu'à Calais, et écrivit de sa propre main au roi d'Angleterre pour lui proposer un cartel qui fut refusé. De nouvelles menées de Charles-le-Mauvais causèrent à Jean une irritation profonde. Il s'empara d'une personne, par surprise, un jour qu'il dînait à Rouen, chez le dauphin, duc de Normandie ; il fit trancher la tête à Jean, comte d'Harcourt, et à trois autres seigneurs amis de Charles, et fit enfermer ce prince au Châtelet. Philippe de Navarre, frère de Charles, et Godefroy d'Harcourt, excitent alors les populations contre Jean, traitent avec Édouard, dont ils reconnaissent la suzeraineté, et le saluent roi de France. Pendant ce temps le prince de Galles arrive jusque sur les limites de la Touraine. Mais quelques succès des troupes royales le forcent à se replier sur Bordeaux. Jean se met à sa poursuite et l'atteint à Maupertuis, près de Poitiers, le 17 septembre 1356. La nuit allait tomber, on remit l'attaque au lendemain. On a décrit à l'article GALLES (*prince de*), cette bataille si funeste à la France où périt l'hôte de la noblesse. Jean fait prisonnier après avoir

combattu comme un héros, fut conduit en Angleterre avec son fils Philippe. Le dauphin Charles se trouva chargé du gouvernement, et rassembla les états-généraux dont il fut bientôt obligé de prononcer la dissolution. L'argent manquait ; Lecoq, évêque de Laon, et Marcel, travaillaient sourdement pour le roi de Navarre, toujours prisonnier ; le trésor était à sec et le dauphin, ne sachant comment se procurer de l'argent, ordonna la refonte et l'altération des monnaies. Marcel protesta au nom du tiers-état ; le dauphin renonça à son projet, et convoqua de nouveaux états, qui, profitant de la situation, élurent un conseil chargé de pourvoir à l'administration et au gouvernement, et firent dissoudre la cour des comptes et les deux premières chambres du gouvernement. Le pouvoir était descendu du trône pour passer entre les mains du prévôt des marchands. Bientôt Charles-le-Mauvais est délivré de sa prison ; il excite parmi le peuple de Paris un enthousiasme prodigieux, rend la liberté à tous les malfaiteurs, sans en excepter les assassins et les empoisonneurs ; Marcel redouble d'audace, et introduit les Anglais dans Paris. Les compagnies répandent partout l'épouvante et la ruine ; la jacquerie s'organise, Marcel est tué au moment où il va livrer la capitale à Charles-le-Mauvais ; le dauphin rentre dans Paris aux acclamations de la population et Charles, voyant échouer ses espérances, traite ouvertement avec les Anglais. Voilà ce qui se passait pendant que Jean était détenu en Angleterre. Ce prince, fatigué de sa captivité, acheta la liberté moyennant la cession de tout l'ouest de la France, et de quelques provinces centrales. La nation protesta tout entière, et le dauphin lui-même refusa de ratifier ce honteux traité. Le roi d'Angleterre débarqua alors en France avec une nouvelle armée de 100,000 hommes. Mais le dauphin évita toute bataille décisive. Édouard épuisant de consumer ses efforts en pure perte dans un pays disposé à une résistance désespérée, consentit à un arrangement, et, en 1360, le dauphin et le prince de Galles signèrent le traité de Brétigny, en vertu duquel Jean recouvrait sa liberté, moyennant la cession à l'Angleterre des provinces qu'elle occupait dans l'ouest, et une rançon de 3 millions d'écus d'or. La France épuisée comme elle l'était ne pouvait fournir une somme si exorbitante ; on créa de nouvelles ressources au trésor en rappelant les juifs auxquels on permit d'exercer légalement l'usure, à 4 deniers pour livre par semaine, à charge à chaque chef de famille de payer 12 florins d'or en mettant le pied sur le sol de la France, et un impôt annuel de six autres florins. Le

retour du roi n'empêcha point les désordres causés par les compagnies. Jean n'était qu'un chevalier brave et loyal; il poussait même cette dernière qualité jusqu'à un excès qui peut-être n'était pas exempt d'ostentation; mais il n'avait ni la force de caractère, ni les talents nécessaires pour tenir les rênes de l'État dans les temps difficiles où il vivait. Pendant qu'il avait dans son royaume tant de désastres à réparer, tant de plaies à cicatriser, il conçut le projet d'une nouvelle croisade contre les infidèles, et en fit la promesse solennelle au pape qu'il alla visiter dans Avignon. Il se trouvait encore à la cour pontificale, où il avait rencontré les rois de Danemarck et de Chypre qui avaient pris l'engagement de se croiser avec lui, lorsque le comte d'Anjou, un de ses fils, qu'il avait livré aux Anglais comme otage, s'échappa et regagna la France. Jean à cette nouvelle alla se constituer prisonnier à sa place. Quelques seigneurs voyant une armée navarroise s'avancer du côté du midi, et la Bretagne encore en proie à la guerre, cherchaient à détourner le roi de cette résolution. Ce fut alors, dit-on, qu'il s'écria que si la bonne fol était bannie du reste de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois. Jean mourut à Londres, le 8 avril 1364, peu de mois après son arrivée. Son corps fut rapporté en France, et déposé dans les caveaux de Saint-Denis.

Angleterre. — JEAN, dit *Sans-Terre*, troisième fils de Henri II, roi d'Angleterre, fut ainsi surnommé parce que son père ne lui laissa aucune possession territoriale. Né en 1166, il parvint au trône en 1199, par suite de la mort de son frère, Richard Cœur-de-Lion. Ayant appris que les provinces continentales se déclaraient en faveur d'Arthur de Bretagne, fils de Godefroi, son frère aîné, il fit jeter ce jeune prince en prison, et le frappa à mort de sa propre main, dit-on. Ce crime l'obligeait à comparaître devant Philippe-Auguste, son suzerain. Il jugea plus prudent d'abandonner la Normandie et de repasser la mer, abandonnant cette belle province, qui fut dès lors réunie à la monarchie française (1208). Jean fit une tentative pour rentrer dans ses possessions continentales, mais une fuite précipitée, plus honteuse que la première, fut le résultat de cette expédition. Il signala son retour en Angleterre par des déportements inouïs; la licence de ses mœurs égalant sa lâcheté, il se faisait un jeu de porter le trouble et le déshonneur dans les familles. Une telle conduite ne tarda pas à soulever l'indignation du peuple et le ressentiment de la noblesse.

Sa tyrannie ne s'était point encore étendue

jusqu'au clergé. Quand il refusa de reconnaître l'archevêque de Cantorbéry, nommé par Innocent III, le pontife, indigné, le frappa d'interdit et invita Philippe-Auguste à prendre possession de son royaume. Ce dernier était déjà à Douvres, et Jean allait à sa rencontre avec soixante mille Anglais, quand le pape, dont le but était seulement d'intimider le roi d'Angleterre, lui offrit sa grâce, à la condition de prêter, à genoux, serment de fidélité au saint-siège, d'abandonner à la disposition du pape régnant et de ses successeurs la couronne d'Angleterre, et de lui payer chaque année un tribut de 1,000 marcs (15 mai 1213). La couronne, que lui remit le légat, fut la récompense de sa lâche soumission.

Le mépris égalant alors la haine qu'il avait inspirée à ses sujets, les barons se révoltèrent, et le forcèrent en 1215, à signer à Runnymede, une charte, en 67 articles, premier gage de la liberté anglaise. L'original de cette charte se trouve encore maintenant au musée britannique. Jean saisit la première occasion de violer ses engagements. La guerre civile se ralluma plus terrible. Philippe-Auguste vint en aide aux barons; et le roi d'Angleterre uarebait contre eux, lorsque, ayant engagé son armée dans des marais non loin de la mer, il fut surpris par le flux, vit ses bagages et son trésor emportés, et eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. L'émotion et le chagrin déterminèrent une fièvre qui lui devint bientôt funeste, et il mourut à Newark, où on l'avait transporté, le 17 octobre 1216. Il eut pour successeur son fils aîné, qui prit le nom de Henri III. PH. CHASLES.

Aragon. — JEAN 1^{er} succéda en 1387 à son père Pierre IV. Son règne, qui ne présente aucun fait particulier digne d'être cité, s'écoula au milieu des guerres civiles. Ce prince mourut en 1391, haï et méprisé par son peuple.

JEAN II, fils de Ferdinand le Juste, épousa en 1419 Blanche, fille et héritière de Charles III dit le Noble, roi de Navarre, auquel il succéda en 1425. Le 5 août 1534, il fut fait prisonnier à la bataille navale de Gaète, et tomba ainsi entre les mains du duc de Milan, qui lui rendit la liberté. En 1441, Blanche mourut, et la Navarre devait revenir à son fils, don Carlos, prince de Viane. Mais en 1447, le roi d'Aragon épousa Jeanne Henriquez, fille de Frédéric, amiral de Castille. Le prince de Viane voulut s'opposer à toute participation de sa belle-mère au gouvernement; Jeanne lui voua dès-lors une haine terrible; une partie des seigneurs se mit de son côté avec Grammont; les autres nobles, Beaumont à leur tête, embrassèrent le parti de don Carlos, et le proclamèrent roi. Le prince de

Viane fut vaincu par les troupes de son père. Jean lui pardonna cependant et lui donna la Catalogne. En 1458, Jean II succéda à son frère Alphonse le Magnifique, roi d'Aragon et de Valence. Il entra ensuite dans la conspiration des seigneurs de Castille contre Henri IV, ce qui occasionna une nouvelle guerre. En 1460, il réunit à Fraga les états d'Aragon, et y fit déclarer la réunion des couronnes de Sicile et de Sardaigne à celle d'Aragon. L'année suivante, le prince de Viane, poussé à bout par les mauvais traitements de Jeanne Henriquez, se révolta de nouveau, fut encore vaincu et fait prisonnier. Les Catalans, révoltés, obtinrent son élargissement (23 septembre); mais le jour même où il se vit libre, il mourut, empoisonné, dit-on, par sa belle-mère. Les Catalans reprirent les armes. Jean, à court d'argent, emprunta à Louis XI trois cent mille écus d'or, et lui livra, jusqu'à remboursement, le Roussillon et la Cerdagne. Il s'empara ensuite de Barcelone (1470) et mourut dans cette ville, le 19 janvier 1479, à l'âge de 82 ans. Il laissa le trône à Ferdinand le Catholique.

Bohême. — JEAN DE LUXEMBOURG, surnommé l'Arcueil, fils de Henri VII, empereur d'Allemagne, naquit en 1295, et fut nommé roi de Bohême en 1369, par les seigneurs du pays qui s'étaient révoltés contre le duc de Carinthie, leur souverain. Jean de Luxembourg se montra digne de ce choix par son courage et ses talents militaires. En 1322, il enleva la Silésie aux Polonais. L'empereur Louis V de Bavière le nomma, en 1331, son vicaire en Italie. Jean enleva coup sur coup Crénone, Parme, Pavie et Modène; mais à la sollicitation du pape Jean XXII il se fit proclamer roi d'Italie. Louis V, à cette nouvelle, fit soulever la Bohême. Jean laissant son fils Charles en Italie, passe les Alpes, bat ses ennemis, les poursuit jusqu'en Pologne, revient en Italie pour soutenir son fils, et rentre enfin triomphant à Prague, sa capitale; s'empare ensuite de la Moldavie, prête son appui aux chevaliers teutoniques, en guerre avec les Polonais, remporte plusieurs victoires, et s'avance jusqu'à Cracovie. Il reparut en Italie en 1333, pour défendre le pape. Mais la fortune l'abandonna; il éprouva deux défaites près de Ferrare, et rentra dans la Bohême. En 1335, il devint veuf et épousa Béatrix, fille du duc de Bourbon, perdit la vue peu de temps après, fit une invasion dans la Pologne en 1345, et se fit battre par Casimir. L'année suivante, on le vit arriver en France au secours de Philippe de Valois, attaqué par les Anglais. Quoique aveugle, il voulut assister à la bataille de Crécy, combattit vaillamment et fut tué d'un coup de

lance. La couronne de Bohême passa à son fils Charles, qui devint ensuite empereur sous le nom de Charles IV.

Castille et Léon. — JEAN I^{er}, surnommé le Père de la Patrie, naquit le 28 août 1358 et succéda en 1379 à Henri II son père. Le duc de Lancastre et le roi de Portugal voulurent lui disputer la couronne comme à son père (roy. HENRI II). Il vainquit les Anglais dans un combat naval, envahit le Portugal, s'empara d'Almeida et de Badajoz, et força Ferdinand à faire la paix, qui fut cimentée par le mariage de Jean avec Béatrix, fille de Ferdinand. A la mort de ce dernier, Jean revendiqua la couronne de Portugal, au népris du traité en vertu duquel il avait épousé Béatrix. Les Portugais refusèrent de le reconnaître, et, fort de l'appui des Français, il assiégea Lisbonne; mais la peste le força bientôt à lever le siège, et les Portugais élevèrent au trône le grand maître d'Avis (Jean I^{er}), qui lui fit subir une déroute à Aljubarotta. Jean mourut d'une chute de cheval, le 7 octobre 1390, et désigna, avant de mourir, un conseil de régence composé de tous les ordres de la nation.

JEAN II, fils de Henri III, naquit en 1404, et fut proclamé en 1406. Les Castillans, redoutant les désordres d'une régence, voulurent faire accepter la couronne à Ferdinand, oncle du jeune roi. Ferdinand refusa le trône, mais consentit à partager la régence avec la reine mère. Après sa mort (1426), Jean remporta quelques victoires sur les Aragonais, les Navarrois et les Maures de Grenade. Il était faible de caractère, et il se laissa dominer par Alvarez de Luna, dont le faste et les hauteurs occasionnèrent des troubles et des révoltes. Les grands, indignés, se ligèrent même pour renverser à la fois le roi et le favori. Jean dissipa deux fois l'orage en renvoyant Alvarez de Luna. Mais deux fois il le rappela. Il lui fit ensuite trancher la tête en 1453. Il mourut lui-même à Valladolid, le 20 août de l'année suivante. Il fut père de la célèbre Isabelle, femme de Ferdinand le Catholique.

Danemarck. — JEAN I^{er}, qui figure sous le nom de Jean II dans la liste des rois de Suède, naquit en 1455, et succéda, en 1481, à Christian I^{er}, son père, roi de Danemarck. Il partagea le duché de Holstein avec Frédéric, son frère, et essaya de concert avec ce prince de soumettre les Dithmarse; mais cette expédition ne fut pas couronnée par le succès. En 1483, il fut reconnu roi de Norwege, et la même année (13 novembre) les États de Suède, réunis à Calmar, lui décernèrent la couronne de ce pays. Mais Sténon Sture sut annuler l'effet de cette élec-

tion. En 1497, Jean parvint néanmoins à se faire reconnaître, et se fit sarrar par l'évêque d'Upsal. Il mécontenta ses nouveaux sujets en confiant à des Allemands et à des Danois la garde des places fortes, et vit sa femme chassée de Stockholm en 1501. Il mourut en 1513, à Alborg, en Jutland.

Navarre. — **JEAN I^{er}** (voy. **JEAN I^{er}** de France).

JEAN II (voy. **JEAN II**, roi d'Aragon).

JEAN III ou **JEAN D'ALBRET**, fils de Catherine de Blois, et d'Alain, seigneur d'Albret, épousa Catherine de Navarre (1484), héritière de François, roi de ce pays, qui était mort en 1482. Il eut pour concurrent d'abord Jean de Narbonne, oncle de sa femme, et beau frère du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et ensuite Odet de Folx, vicomte de Lautrec. Comme il s'était ligué, en 1512, avec le roi de France contre Ferdinand d'Aragon, ce prince irrité envoya le duc d'Albe dans la Navarre avec une armée. Les Espagnols entrèrent dans Pampelune, capitale de ce pays, le 22 juillet ; Jean éprouva plusieurs défaites, et la haute Navarre fut réunie à la Castille. Jean ne conserva que le Béarn. Il mourut en France en l'année 1516. Son fils, Henri II, fut père de Jeanne d'Albret, qui donna le jour à Henri IV, roi de France.

Pologne. — **JEAN I^{er}** ou **JEAN ALBERT**, 3^e fils de Casimir IV, naquit en 1469, et fut proclamé roi en 1492, après la mort de son père. En 1496, il tourna ses armes contre les Valaques, gouvernés alors par le Valvode Hellei, et reçut plusieurs échecs qui lui occasionnèrent de grandes pertes. Il fit la paix en 1499, et demanda ensuite à Mattei, khan des Tartares de la Bulgarie asiatique, du secours contre les Russes qui menaçaient d'envahir le duché de Smolensk. Mais, en 1500, il conclut en secret la paix avec les Russes. Il mourut d'apoplexie à Thorn, le 17 juin 1501. Il ne s'était pas marié. Wladislas V fut appelé au trône après lui.

Portugal. — **JEAN I^{er}**, dit le *Grand* et le *Père de la patrie*, fils naturel de Pierre le *Sévère* et de Thérèse Lorenzo. A la mort de son frère Ferdinand (1383), il se fit déclarer protecteur de la nation et bientôt après roi de Portugal, au préjudice de Béatrix, sa nièce, femme de Jean I^{er}, roi de Castille, battit ce dernier à Aljubarrota (1385), lui enleva les places dont il s'était emparé, et porta la guerre dans la Castille même. Comme chevalier de l'ordre d'Avis, Jean avait fait des vœux monastiques. Il en fut relevé par le pape Urbain VI en 1387, et épousa la sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Il passa ensuite en Afrique et s'empara de Ceuta (1415). Il mourut à Lisbonne le 14 août 1433. Ce fut sous son règne que les Portugais, animés par

l'infant don Henri, surnommé le *Navigateur*, découvrirent Madère, les Açores, les Canaries, les îles du Cap-Vert et les côtes de la Guinée.

JEAN II, né en 1455, succéda, en 1481, à son père, Alphonse V. Il avait déjà donné des preuves de courage et d'habileté à la prise d'Azille et de Tanger en 1471, et s'était distingué en 1476 à la bataille de Toro. A peine monté sur le trône, il eut besoin de déployer toute son énergie pour triompher des grands du royaume, qui voulaient le renverser et élever sur le trône le duc de Viseu (de Bragance). Il poignarda ce dernier de sa propre main, et haïnit ses partisans. En 1492, il confia à Came, noble vénitien, une flotte qu'il expédia dans les Indes Orientales, et qui découvrit les royaumes de Benin, le Congo, et explora le cap des *Tempêtes*, auquel Jean II donna le nom de *Cap de Bonne-Espérance*. Ce prince avait repoussé les offres de Christophe Colomb, et ce fut après le succès de ce grand navigateur qu'il s'efforça de réparer la faute qu'il avait commise. Il mourut le 25 octobre 1495. Son courage et ses entreprises lui avaient mérité le titre de *Grand*, et son inflexibilité à faire respecter les lois et à assurer à la justice toute son intégrité, lui fit donner celui de *Parfait*.

JEAN III, fils et successeur d'Emmanuel le Grand et de Marie de Castille, naquit le 6 juin 1502, monta sur le trône le 19 décembre 1521, et se maria en 1524 avec l'infante Catherine, sœur de Charles-Quint, qui lui-même épousa la sœur de Jean. Cette double alliance lui assurant une sécurité complète, il consacra tous ses efforts à rendre florissantes les possessions portugaises dans l'Amérique et dans l'Inde, envoya une flotte dans le Brésil, et organisa cette vaste colonie. Il réorganisa l'université de Coïmbre, dont il confia la direction à André Gouvêa ; il établit l'inquisition dans le Portugal, et la répandit jusqu'à Goa. Il mourut d'une attaque d'apoplexie en 1557. Sous ce règne, le Portugal éprouva un tremblement de terre qui fit périr près de 30,000 personnes, et un débordement du Tage, qui causa des ravages affreux.

JEAN IV, chef de la dynastie de Bragance, né le 19 mars 1604, était fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance. Il descendait de Jean I^{er} par Alphonse, fils naturel de ce prince. L'Espagne possédait le Portugal depuis 1580, et le duc de Bragance fut gardé comme prisonnier sous les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Les Portugais, traités avec dureté par leurs nouveaux maîtres, supportaient le joug avec impatience. Le duc de Bragance et Louise de Guzman, sa femme, formèrent une conspiration qui fut admirablement

organisée et conduite par Pinto, secrétaire du duc, et Jean fut proclamé roi en 1640. Il eut à déjouer plusieurs complots tramés par les partisans de l'Espagne, et à soutenir la guerre contre cette puissance. La prise de Salvatierra en 1643, et la victoire de Badajoz en 1644, lui assurèrent la possession du trône. Il vainquit également les Hollandais qui lui disputaient le Brésil. Ce prince protégea les arts; il cultivait lui-même avec succès la musique. Il mourut le 6 novembre 1656, laissant la couronne à son fils Alphonse VI, et la régence à Louise de Guzman.

JEAN V, fils de Pierre II et d'Elisabeth de Bavière, naquit en 1689, et parvint au trône en 1706. Dans la guerre de Succession, il prit parti contre Louis XIV, échoua dans ses efforts pour chasser Philippe V de l'Estramadure, et vit, de l'autre côté de l'Océan, Duguay-Trouin s'emparer de Rio-Janeiro, capitale du Brésil. Il signa le traité d'Utrecht en 1713, favorisa le commerce et les lettres dans le Portugal, et mourut en 1750.

JEAN VI, deuxième fils de Pierre III et de Marie I^{re}, naquit à Lisbonne en 1769, et fut nommé prince du Brésil en 1788. L'aliénation mentale de sa mère menaçant le Portugal des plus grands désordres, il se fit déclarer régent en 1790. Il ne prit qu'une part insignifiante aux guerres que la Révolution fit éclater en Europe, fut obligé de céder à l'Espagne, Olivenza et une partie de l'Além-Téjo, et à la France une portion de la Guyane Portugaise. Napoléon conclut 1807, avec la reine d'Espagne, un traité en vertu duquel la province d'entre Douro et Minho devait être donnée à la reine d'Étrurie, l'Além-Téjo et les Algarves à Godoi. La France devait occuper le reste du Portugal jusqu'à ce qu'on lui eût donné en échange la Trinité et Gibraltar. Quant aux colonies portugaises, Napoléon devait les partager avec l'Espagne. Le regent, après de longues hésitations, comprit que toute résistance de sa part était impossible. Déjà Junot était aux portes de Lisbonne; Jean numma un conseil de régence, s'embarqua pour le Brésil, s'établit à Rio-Janeiro et prit le titre de roi. Les idées de liberté avaient mûri dans le Brésil même. Jean fut obligé d'accorder une constitution à ce pays. A la mort de sa mère (1816), il avait été proclamé roi de Portugal; il ne se décida à venir prendre la couronne qu'en 1821, et partit en laissant la régence à son fils don Pedro, qui bientôt fut proclamé empereur du Brésil devenu indépendant. Jean VI entra dans Lisbonne le 3 juillet 1821 et jura de respecter la constitution votée par les Cortès, contre laquelle son fils don Miguel s'in-

surgea en 1823. La constitution fut détruite, et don Miguel fut nommé généralissime de l'armée. Mais dès l'année suivante, ce prince, voulant tout-à-fait faire triompher l'absolutisme, fait arrêter les ministres qui lui paraissent trop amis des idées nouvelles, et envoie un corps de troupes au palais de Bemposta où il fait garder Jean VI. Le roi fut délivré, grâce à la fermeté de M. Hyde de Neuville, ambassadeur de France, fit rentrer les soldats dans le devoir et exila don Miguel. Le dernier acte important de sa vie fut la reconnaissance de l'indépendance de l'empire brésilien. Jean VI mourut le 10 mars 1826, et la nature du sa maladie fit croire qu'il avait été empoisonné.

Suède. — **JEAN I^{er}**, fils de Sverker le jeune, succéda, en 1216, à Éric X ou XI. Zélé chrétien, il voulut introduire les lumières de l'Évangile en Esthonie, et fit une expédition dans ce pays. Il obtint quelques succès, mais étant retourné en Suède, ses généraux furent vaincus par les Esthoniens, et son armée presque entièrement détruite. Jean mourut en 1223, dans l'île de Wislingsöe. Il eut pour successeur Éric XI ou XII, fils d'Éric-Canutson, en vertu d'un traité de succession alternative, conclu entre la famille de ce prince et celle des Sverker. Mais le trône qui devait revenir à ses descendants après la mort d'Éric, fut usurpé par Waldemar I^{er}, neveu de ce dernier.

JEAN II, roi de Suède et de Danemark (roy. ci-dessus JEAN de Danemark).

JEAN III, fils de Gustave Wasa, naquit en 1537. Éric XIV, son frère, successeur de Gustave, s'était rendu très impopulaire. Jean irrité contre lui parce qu'il avait voulu le dépouiller de ses biens, l'assiégea dans Stockholm, le força à renoncer à la couronne (1568), et se fit proclamer roi. Il termina, en 1570, par le traité de Stettin, la guerre qui avait éclaté en 1563, entre la Suède et le Danemark. Il abjura le Luthéranisme, et fit tous ses efforts pour le détruire dans son royaume. Il tourna ensuite ses armes contre Ivan Vassiliévitch, souverain de la Russie, qui ravageait l'Esthonie et la Livonie, remporta plusieurs avantages, et conclut la paix en 1583. En 1586, il fit décerner la couronne de Pologne à son fils Sigismond. Il vit la fin de son règne troublée par des conspirations, et mourut en 1591.

JEAN SANS PEUR (roy. BOURGOGNE).

JEAN DE JÉRUSALEM (ORDRE DE SAINT-) (roy. HOSPITALIERS).

JEAN. Nous citerons parmi les différents personnages de ce nom :

JEAN DE GISCHALA, ainsi nommé parce qu'il habitait la ville de Gischala, en Galilée. Il avait

acquis une grande fortune par des moyens peu honorables, et avait fait rebâtir et fortifier à ses frais cette ville, détruite par les Phéniciens et les Syriens. Jaloux des succès obtenus par Josèphe qui était gouverneur de la Galilée, il parvint à déclencher contre lui une partie des habitants de Tibériade. En 67, Jean fut assiégé dans Gischala par les Romains, parvint à s'échapper de cette place et se retira à Jérusalem, où il commit de grandes cruautés et fut en hostilité ouverte avec Simon et Eléazar, de sorte que la ville était opprimée par trois partis ennemis. Quelque temps après, Jean enleva le temple à Eléazar qui l'occupait avec ses bandes de zéloteurs, et aux 6,000 hommes qu'il commandait, il réunit 2,000 partisans d'Eléazar. Pendant le siège de Jérusalem, Jean combattait avec un courage indomptable. Pendant le sac de la ville, il fut trouvé caché dans un souterrain. Ce courage admirable dont il avait donné tant de preuves l'abandonna tout à coup; il demanda grâce et fut condamné à passer le reste de ses jours dans un cachot.

JEAN, premier secrétaire d'Honorius, se fit proclamer empereur à Rome après la mort de son maître (423), au préjudice de Valentinien III. Théodose, ayant refusé de le reconnaître, Jean, irrité, chargea Aétius d'aller demander du secours aux Huns. En 425, Théodose II envoya contre lui Ardabure et son fils Aspar. Ce dernier arriva avec la cavalerie devant Aquilée, dont il s'empara. Son père, qui s'était embarqué avec l'infanterie, fut jeté par la tempête dans le port de Ravenne, où il tomba entre les mains de Jean, qui le traita avec douceur, espérant par là décider Théodose à faire la paix; mais Ardabure profitant de la liberté qui lui était laissée, corrompt les officiers de Jean, et mande à son fils de se porter rapidement sur Ravenne. La ville fut prise sans coup férir, et Jean, chargé de chaînes, fut envoyé à Aquilée où se trouvait Valentinien III et Placidie. Cette princesse lui fit trancher la tête.

JEAN PHILOPON, c'est-à-dire *Jean ami du travail* (du grec φίλος, ami, et ποίος, travail). Grammairien, philosophe et théologien alexandrin du VI^e siècle, mort en 608. Il avait, dit-on, obtenu d'Amron la conservation de la bibliothèque d'Alexandrie qui n'en fut pas moins brûlée par ordre du calife Omar. Jean était le chef de la secte de *Trithéistes* qui reconnaissaient trois natures en Dieu. On a de lui un *Traité de la création du monde*, et de savants commentaires sur les *Analytiques*, la *Physique*, la *Métaphysique* et le *Traité de l'âme* d'Aristote. Ces commentaires ont été publiés à Venise, 1534 et 1536. Le cardinal Mai a découvert dans la bibliothèque

du Vatican, plusieurs ouvrages inédits de Jean Philopon, conservés dans une traduction arménienne. Il a publié l'*Introduction* de Jean à son *Commentaire sur l'Arithmétique de Nicomaque* et une *Notice* curieuse sur une longue lettre théologienne, écrite par cet auteur en réponse au traité adressé aux moines d'Alexandrie par l'empereur Justinien.

JEAN. Plusieurs patriarches de l'Arménie ont porté ce nom. Nous ne citerons que le plus remarquable : — JEAN VI, nommé *Catholikos* (le patriarche), et *Badmapas* (l'historien), naquit au bourg de Trakhasnager, près de Tovin, vers 830 ou 835, et mourut en 925. Il étudia sous le célèbre Maschdout, auquel il succéda au trône patriarcal, en 897. Il joua un rôle très important dans les événements désastreux qui se passèrent de son temps en Arménie, déterminant ensuite le roi d'Ibérie à faire la paix avec l'Arménie, et réconcilia plus tard Aschod II et son cousin, le sharabid (généralissime) Aschod, qui lui disputait le trône. Comme historien Jean VI, jouit d'une grande célébrité. Son *Histoire d'Arménie*, divisée en 187 chapitres, commence au déluge; mais les premiers chapitres sont extrêmement abrégés. L'auteur ne devient abondant en détails que lorsqu'il décrit les événements contemporains. Pour la partie ancienne de son livre, il dit avoir puisé ses documents dans des ouvrages chaldéens, traduits en grec vers la dernière moitié du second siècle ayant J.-C., et dans d'autres ouvrages chaldéens écrits sous le règne de Tibère. On trouve dans le livre de Jean Catholikos une foule de faits importants qui ne se rencontrent point ailleurs, et qui jettent une grande lumière sur l'histoire ecclésiastique de l'Arménie, sur les persécutions religieuses exercées contre les chrétiens par les musulmans, et enfin sur la domination de ces derniers en Arménie. Cette histoire a été traduite en français par Saint Martin, et publiée après sa mort, par M. Lajard (1841), qui y a joint une longue notice sur l'auteur et sur son livre.

JEAN D'ARRAS, secrétaire du duc de Berry, se rendit célèbre en composant, en 1387, pour l'amusement de la duchesse de Bar, le roman de *Mélasine*, qui obtint une grande vogue. Ce travail, qui lui avait été ordonné par le roi Charles V, renferme une foule de traditions des plus curieuses. Il fut imprimé pour la première fois en 1600. Nodot en donna une édition en 1648.

JEAN SECOND (biogr.). Poète latin moderne, né à La Haye en 1511, mort à Tournay en 1536. Reçu docteur en droit à Bourges en 1533, il suivit Charles-Quint dans son expédition contre Tunis, et contracta dans ce voyage le

germe de la maladie dont il mourut à vingt-cinq ans. Ses poésies latines se composent de trois livres d'élegies et de six livres d'épigrammes, pièces épiques, épiques, pièces fugitives et mélanges fort estimés des érudits; mais sa réputation est fondée principalement sur son *Basia*, recueil de poésies voluptueuses où l'on trouve beaucoup de fraîcheur et de passion, mais qui ne sont exemptes ni d'afféterie ni de licence. Les *Basia* ont été traduites dans toutes les langues, et plusieurs fois en français, en vers et en prose, entre autres par Dorat, Tissot, Simon, Mirabeau l'ainé, Loraux etc. La meilleure édition de l'original latin est celle de Leyde, 1821, 2 vol. in-8°, avec notes et commentaires.

JEAN DE LEYDE (roy. ANABAPTISTES).

JEAN D'ANGELY (SAINT). Ville de France, chef-lieu d'un arrondissement du département de la Charente-Inférieure, à 60 kilomètres S.-E. de la Rochelle, sur la Boutonne, qui y devient navigable. Elle compte 6,000 habitants; l'arrondissement de ce nom en a 83,000. Il y a un tribunal de commerce. On y récolte de bon vin blanc ordinaire, et l'on y fait beaucoup d'eau-de-vie. Le commerce du bois de construction y est considérable. — Cette ville doit son origine à un monastère de Bénédictins que Pépin II, roi d'Aquitaine, y fonda, à la place d'un château des princes d'Aquitaine. Philippe-Auguste lui accorda des privilèges pour la récompenser d'avoir chassé les Anglais de ses murs. Elle souffrit beaucoup des guerres de religion. Prise par les protestants en 1562, reprise par le duc d'Anjou en 1569, redevenue une place des calvinistes en 1620, elle fut enfin reconquise par Louis XIII en 1621, et ses fortifications furent rasées. Elle a donné naissance à Henri de Bourbon-Coudé. Elle envoya à l'Assemblée constituante, en 1789, Regnaud, dit Saint-Jean d'Angely. E. C.

JEAN-DE-LOSNE (SAINT). Ville de France, département de la Côte-d'Or, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Beaune, à 37 kilom. E.-N.-E. de la ville de ce nom, sur la rive droite de la Saône, à la jonction du canal de Bourgogne, et près de celle du canal du Rhône au Rhin Il y a un tribunal de commerce et 2,200 habitants. Il s'y fait un commerce considérable de vins, de fers, de bois, de charbons, de blés, de briques. Elle est célèbre par le siège qu'elle soutint brillamment, en 1636, contre les Impériaux et les Espagnols au nombre de 40,000, commandés par Gallas; ce qui lui a mérité le nom de *Belle-Défense*. Déjà, en 1273, un parti de 500 soldats francs-comtois, déguisés en femmes, avaient inutilement tenté de la surprendre, et avaient été massacrés par les habitants. E. C.

JEAN-DE-LUZ (SAINT). Ville de France, département des Basses-Pyrénées, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Bayonne, à 20 kilom. S.-O. de cette ville, à l'embouchure de la Nivelle dans le golfe de Gascogne. Il y a un port peu sûr, assez connu par la pêche de la sardine, la salaison du thon, et autrefois par la pêche de la balcine. Les Espagnols furent défaits près de cette ville en 1793. Il y eut, en 1813, plusieurs engagements entre les Français et les Espagnols. On y compte 2,800 habitants. E. C.

JEAN-PIED-DE-PORT (SAINT). Ville de France, département des Basses-Pyrénées, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Mauléon, à 28 kilom. O.-S.-O. de cette ville, sur la Nive, au pied des Pyrénées, à l'entrée du col ou port de Roncaveaux, appelé aussi passage de Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est une place très forte, et sa citadelle, construite en 1680, est une des bonnes défenses du midi de la France. On y fait commerce de laines. Fondée en 716, sur un emplacement que les Romains appelaient *Imus Pyrenæus*, elle appartient longtemps à l'Espagne, et fut cédée à la France par la paix des Pyrénées, en 1659. On y compte moins de 2,000 habitants. E. C.

JEAN-BON-SAINT-ANDRÉ, né à Montauban en 1749, tenta d'abord la carrière commerciale; mais n'y ayant pas réussi se fit ministre protestant. En 1792, il fut député à la Convention par le département du Lot, et prit aussitôt parti pour la Montagne contre les Girondins. Il vota la mort du roi sans appel et sans sursis, contribua à la journée du 31 mai, fut nommé le 12 juin suivant membre du comité du salut public, et fit partie de ce comité redoutable jusqu'après le 9 thermidor. Il s'y occupait principalement de l'administration, notamment de celle de la marine. Il se rendit lui-même à Brest vers la fin de 93, et parvint, non sans employer les moyens terribles qui étaient à l'ordre du jour, à créer un armement assez considérable, avec lequel il affronta, sous le contre-amiral Villaret, une flotte anglaise. Le combat du 1^{er} juin 1794, où il montra beaucoup de courage, eut pour résultat l'entrée d'un convoi de farines à Brest, au prix de la perte de sept vaisseaux. Après le 9 thermidor, Jean-Bon-Saint-André fut décrété d'accusation, mais amnistié presque aussitôt. Il était consul à Smyrne au moment de l'expédition d'Egypte, et resta prisonnier des Turcs jusqu'à la paix. Après les quatre départements du Rhin, et le nomma plus tard préfet de Mayence. Il mourut dans cette ville le 10 décembre 1813, à la suite d'une

maladie contagieuse qu'il gagna en portant des soins aux nombreux blessés qui y étaient accumulés, et généralement estimé pour sa bienfaisance et ses vertus privées.

JEANNE D'ARC dite la **PUCELLE D'ORLÉANS**, naquit, en 1410 ou 1411, dans le hameau de Domremy, dépendant du village de Greux, entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée, étaient d'humbles laboureurs, vivant de la culture d'un petit bien leur appartenant, à peine suffisant pour nourrir une famille assez nombreuse. C'étaient des gens laborieux, d'une probité sévère, d'une réputation sans tache, et d'une piété exemplaire. Jeanne fut élevée dans la simplicité de cette humble condition. Rien ne la distinguait d'une autre paysanne de son âge, sinon son amour extrême des choses religieuses. Elle était plus sérieuse qu'on ne l'est ordinairement à son âge, grave même, et néanmoins douce et humble, si charitable qu'elle ne savait refuser un pauvre, si hospitalière qu'il lui arriva de vouloir céder son lit à des malheureux sans asile. Les bruits de la guerre vinrent retentir jusque dans sa paisible demeure. On y parlait des troubles et des désordres de la cour; des déportements de la reine Isabeau de Bavière. Une fois même Jeanne et sa famille furent obligés d'aller hors de Domremy chercher un refuge contre une bande de soldats Anglais qui parcourait le pays pour faire reconnaître Henri VI d'Angleterre comme roi de France. Cet événement se passait en 1418. Nul doute qu'une enfant aussi impressionnable et aussi sérieuse que Jeanne, ne dût en éprouver un ressentiment profond; nul doute aussi qu'elle ne dût entendre les plaintes de cette population fugitive, et voir ses larmes, soit de colère, soit de douleur. Il paraît qu'une phrase, remarquable parce que la vie de Jeanne d'Arc en a fait une prédiction, était devenue proverbiale dans le pays : « La France, disait-on, a été perdue par une femme, c'est une vierge qui la sauvera. » Jeanne connaissait ce proverbe, car elle le répéta plusieurs fois et se l'appliqua elle-même. — Elle avait treize ans lorsqu'un jour, une voix inconnue partant du côté de l'église, vint frapper son oreille, et en même temps une grande clarté l'éblouit. Par la suite, cet événement se renouvela; la sensation fut plus distincte et devint une véritable vision. Elle n'entendait plus seulement; elle voyait. Elle apprit à reconnaître les voix. C'était tantôt l'ange Gabriel; d'autres fois et plus souvent sainte Catherine et sainte Marguerite, auxquelles elle avait toujours eu une dévotion particulière. Jeanne s'habitua à ces communications. Elle les

évoquait par la prière dans toutes les circonstances difficiles de sa vie, et les conseils qu'elle demandait lui étaient toujours donnés. Ils furent ses guides; elle y crut, et elle eut quelquefois à se repentir que les circonstances l'empêchassent d'obéir. Ainsi en communication avec un ordre d'idées supérieures, Jeanne grandit en dignité et en puissance morale. Elle parlait souvent de guerre; s'inquiétait profondément de tout ce qui se passait en France. Aussi, son père, qui ne savait rien de ses visions, prenant, dans un sens grossier toutes ses questions sur les péripéties de la lutte acharnée qui avait lieu alors, craignait qu'elle ne parlât avec quelques hommes d'armes, et disait que, si cela arrivait, il l'aimerait mieux voir morte. On voulut la marier. Un jeune homme, charmé de sa beauté, avait demandé sa main, et, pour la forcer à l'accepter, il la cita devant l'official de Toul, soutenant qu'elle lui avait fait promesse. Jeanne, par le conseil de ses voix, et malgré ses parents, se défendit et gagna sa cause. Quoique grande et forte, Jeanne n'était point encore complètement développée comme femme; elle ne le fut même jamais. Peu après, elle obtint de son père d'aller passer quelque temps chez un oncle, auquel elle fit confidence de son projet. Elle le persuada. Cet homme se rendit en conséquence auprès du capitaine Baudricourt, qui le reçut mal et lui conseilla de renvoyer Jeanne chez ses parents. Jeanne ne se découragea point, et se fit conduire chez le même Baudricourt. Cela aurait eu lieu, selon un témoin, vers la fête de l'Ascension 1428. Elle fut encore rebutée. Cependant le capitaine, et surtout son entourage, furent ébranlés. Il paraît que Jeanne fit plusieurs démarches semblables, dans lesquelles elle gagna chaque fois du terrain. Une dernière fut décisive, le 12 février 1429. « Il faut que j'aille vers le dauphin, disait Jeanne, Dieu le veut ainsi; et quand je devrais y aller sur les genoux, j'irais. » Elle aurait dit aussi, selon les chroniqueurs contemporains : « Au nom de Dieu, vous tardes trop. Aujourd'hui même le dauphin a éprouvé un cruel méchief auprès d'Orléans; il en aura de plus grands encore si vous tardez davantage. » (Elle voulait parler de la journée dite *des harengs*). Cette fois l'entourage de Baudricourt fut entraîné. Jean de Metz promit à Jeanne que, sous la conduite de Dieu, il la mènerait au roi. Bertrand de Poulengy se joignit à lui. Baudricourt ne fit plus d'objections. Jeanne fut engagée à quitter ses habits de femme. Elle écrivit à ses parents, dont elle obtint l'assentiment. Puis elle alla en pèlerinage à Saint-Nicolas, et on la mena à Nancy, au duc de Lorraine, qui voulait la voir et qui lui donna quelque argent

pour son voyage. Enfin, pourvue des lettres de recommandation de Baudricourt, elle se mit en route. Son escorte se composait de sept personnes : les deux gentilshommes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, avec deux serviteurs, un frère de Jeanne, un archer du nom de Bertrand, et Collet de Vienne. C'était une entreprise périlleuse à cette époque de traverser tant de provinces, les unes anglaises, les autres bourguignonnes, toutes livrées au parcours des gens de guerre. Aussi l'escorte avait-elle quelques doutes. Jeanne rassurait ses compagnons en disant : « Dieu fera notre route ; » et en onze jours, sans rencontrer un obstacle, passant les rivières à gué, traversant les lignes ennemies, elle franchit les 150 lieues qui séparaient Vaucouleurs de Chinon, où était le roi. On ne s'était arrêté qu'un moment en route, à Fierbois, dans une église dédiée à sainte Catherine, où Jeanne avait voulu prier.

La réputation de la jeune fille l'avait précédée. Les délais, qu'on avait mis à son départ, avaient donné le temps à sa renommée de se répandre, et à ses promesses de devenir publiques. L'attente était générale ; mais on avait, à la cour, d'autant plus de crainte de l'avouer. Dès son début, Jeanne avait étonné tout le monde. Elle avait reconnu le roi caché au milieu de ses courtisans. Nous ne dirons pas toutes les objections qu'on lui opposa, ni tous les examens auxquels on la soumit. Elle fut examinée à Chinon par une réunion d'évêques et de théologiens ; on l'envoya à Poitiers, où elle fut interrogée par des membres du parlement et la faculté de théologie. Ce fut toujours pour elle une occasion de triomphe. Elle était si sûre d'elle-même qu'elle entraînait tous ceux qui la voyaient. Il y avait dans son regard, dans son langage, dans tout son extérieur quelque chose qui imposait et persuadait en même temps. Ce à quoi on pensait le moins en sa présence, c'était qu'elle fût une fille. Sur la demande de donner un signe de sa mission : « Je donnerai ce signe devant Orléans, répondit-elle. » Enfin, Charles VII se laissa persuader. On composa une maison à Jeanne d'Arc ; elle eut un écuyer, des pages, deux héraults d'armes. On mit des soldats sous ses ordres, et on prépara un convoi pour Orléans. On lui donna un habit de guerre, et l'on remarqua, le jour qu'elle parut la première fois en armes, qu'elle semblait les avoir portées toute sa vie. Selon son ordre, on alla lui chercher une épée qu'elle désigna, dans un dépôt d'armures placé derrière l'autel de Sainte-Catherine, à Fierbois. Enfin, elle se fit faire cette lanterne fameuse qui devait conduire les siens tant de fois à la victoire. Avant de partir, elle chassa de l'armée les femmes de mauvaise vie

qui suivaient alors partout les troupes. Elle voulut et elle obtint que tous les soldats reçussent le sacrement de la pénitence. Enfin, elle ne voulut pas, de sa personne, commencer les hostilités avant de sommer les ennemis de se retirer de devant Orléans, « et pour, de par Dieu, le roi du ciel, rendre toutes les villes qu'ils avaient prises en France. » Elle se mit en route avec les maréchaux de Res et de Bussac, le fameux La Hire, etc. On prit la route de la rive gauche de la Loire, et cela contre son avis ; car, disait-elle, on entrerait sans combattre.

Orléans, on le sait, était alors aux alois, et, comme disaient les contemporains, ne pouvait être sauvé que par miracle. La ville, réduite au corps de la place, était, sur la rive droite où elle est située, fermée par une ligne de bastilles anglaises peuplées de nombreux soldats. Toute communication avec la rive gauche lui était interdite ; le pont était coupé ; le fort des tournelles, qui en formait la tête du côté de la Sologne, avait été pris et se trouvait occupé par l'ennemi en grande force. Enfin, sur cette rive, trois bastilles comptaient les travaux des assiégeants. Lorsque le convoi arriva de ce dernier côté, on fut étonné de l'immobilité des Anglais. Il n'y eut pas même d'escarmouche. Dunois traversa le fleuve avec quelques uns de ces grands chalands à voile, qui sont encore en usage aujourd'hui. Il vint saluer Jeanne d'Arc, dont le nom et les promesses lui étaient connues, et dont la venue remplissait la ville d'espérance. Cependant on chargea les chalands ; mais le vent, qui avait été favorable pour venir, était contraire pour retourner. C'est Dunois lui-même qui a rapporté ce fait. Il en était fort tourmenté et craignait une attaque. « Rassurez-vous, lui dit Jeanne, et attendez un instant. » En effet, le vent devint bientôt favorable. Jeanne entra avec Dunois dans la ville, le 29 avril 1429. Les troupes du convoi furent renvoyées à Blois pour y aller chercher un nouveau secours. Quelques jours après le second convoi arriva, cette fois en suivant la rive droite de la Loire. Jeanne et Dunois allèrent au devant, revinrent avec les chariots et les troupes qui les accompagnaient, et rentrèrent dans la ville, encore sans combattre. Jeanne, fatiguée, se retira au domicile qu'on lui avait assigné, chez une dame respectable de la ville.

Ici se passa un fait tout à fait extraordinaire, et qui eut pour témoins le baron de Daulon, écuyer de Jeanne, un de ses pages, la dame même avec laquelle elle couchait, et d'autres qui en ont déposé. La jeune fille, endormie, s'éveille tout à coup en s'écriant « que les Français ont du pire, » et demande ses armes. Dau-

lon lui-même se hâte de l'armer; elle monte à cheval, prend son étendard et s'élance vers la porte de Bourgogne, où elle n'avait jamais été, suivie à grand-peine par son écuyer. On se battait en effet. Quelques troupes, encouragées par l'immobilité des Anglais pendant la journée, avaient été insulter la bastille de Saint-Loup, et étaient rudement raménées. Jeanne sort; ses gestes, ses paroles, ses actions, les ramènent au combat; les Anglais sont repoussés. Jeanne s'avance sur le revers du fossé de la bastille, y descend, fait enfin appliquer des échelles; la bastille est emportée, tout est tué ou pris. C'était la première fois depuis bien des années que les Anglais étaient vaincus. Deux jours après, le 6 mai, Jeanne d'Arc passa la Loire, en bateau, pour aller chasser l'ennemi de la rive gauche, et ouvrir la communication avec la Sologne. A sa vue, les Anglais évacuèrent la bastille de Saint-Jean, y mirent le feu et se replièrent sur la bastille des Augustins, qui était très forte. Quoique Jeanne n'eût encore que peu de monde, elle marcha contre celle-ci. Ses gens furent d'abord repoussés et même poursuivis; mais elle les ramena, et la forteresse fut enlevée; tout ce qui y était fut tué ou pris. La jeune héroïne fut blessée au pied, et on la ramena dans la ville; mais le lendemain elle retourna vers ses compagnons de la veille. Il s'agissait d'enlever les Tournelles, véritable forteresse entourée d'eau. Cette place prise, la route de la Sologne était ouverte, car les Anglais y avaient concentré toutes leurs forces après avoir évacué la troisième bastille. On commença l'attaque. Jeanne court au premier rang, selon son habitude, et est gravement blessée au cou et à l'épaule, d'une flèche qui entra d'un demi-pied, et par suite elle est obligée de se retirer pour se faire panser. Aussitôt le courage manqua aux assaillants. Dunois parlait de se retirer, pensant qu'on ne ferait rien ce jour. Cependant Jeanne, apprenant qu'on battait en retraite, accourt appelant à l'attaque: « Quand ma bannière touchera le mur, disait-elle, avancez, la bastille sera à vous. » Il en fut ainsi. Le fort des Tournelles fut emporté du même coup. Les Anglais éprouvèrent une très grande perte; une partie fut égorgée, une autre partie noyée. Jeanne rentra le soir à Orléans avec les troupes, par le pont même, dont on avait rétabli les arches détruites. Le lendemain était un dimanche. On vit les Anglais brûler leurs bastilles et se mettre en bataille. On demanda conseil à Jeanne: « Laissez-les aller, dit-elle; il ne plait pas à Dieu qu'on combatte aujourd'hui; vous les aurez une autre fois. »

Tant de succès, si rapides et si inattendus,

après tant de revers, veuant relever la France de son désespoir, suffisaient pour donner à Jeanne d'Arc une autorité morale irrésistible; mais ce ne fut pas tout. Elle sortit avec la garnison pour aller reprendre les places dont les Anglais s'étaient emparés autour d'Orléans, et qui formaient comme une immense enceinte fortifiée fermant ses communications. En quelques jours, Jargeau, Mung-sur-Loire et Baugency furent reconquises. La conduite de Jeanne d'Arc ne fut pas moins merveilleuse qu'à Orléans. Enfin une armée anglaise, plus forte que l'armée française, se présenta. On demanda conseil à Jeanne. « Avez-vous vos éperons? répondit-elle. — Est-ce pour fuir? — Non, c'est pour poursuivre. » Les Anglais furent mis dans une effroyable déroute. On leur tua plus de 2,400 hommes, et on fit plus de 1,500 prisonniers, parmi lesquels était le fameux Talbot, leur général. Les Français n'eurent qu'un homme tué. Cela tenait du prodige!

Cette bataille gagnée, et l'ennemi n'ayant plus d'armée, Jeanne d'Arc alla demander à Charles VII de venir à Reims pour s'y faire sacrer. On hésitait, car tout au delà de la Loire était pays ennemi. Il semblait plus sage d'aller attaquer la Charité. Jeanne insista et pria tant qu'enfin on se mit en route. Tout alla bien jusqu'à Troyes en Champagne. Le peuple accourait, les villes ouvraient leurs portes ou rendaient hommage. Mais Troyes, ville alors forte et grande, occupée d'ailleurs par une garnison anglo-bourguignonne, refusa tout accommodement, même des vivres. Cependant on manquait de tout, et après quelques jours d'attente et de négociations inutiles, on délibérait de retourner sur ses pas. Enfin Jeanne fut appelée. « Laissez-moi faire, dit-elle, et avant trois jours la ville sera vôtre. » Aussitôt elle réunit sa compagnie, se mit à tout préparer pour un assaut, avec une activité inouïe et avec une habileté étonnante. Ces préparatifs effrayèrent les habitants et la garnison; le lendemain ils capitulèrent. De Troyes l'armée alla à Châlons, qui reçut garnison, et ensuite à Reims qui ouvrit aussi ses portes. Là s'accomplit ce que Jeanne d'Arc avait promis: Charles VII fut sacré roi de France.

Cependant Jeanne d'Arc croyait sa tâche finie et demandait à retourner dans son pays et à ses premiers travaux. On ne le voulut pas: sa présence avait changé la fortune de la France. En faisant sacrer Charles VII, elle lui avait donné le caractère de légitimité que beaucoup de gens lui déniaient avant; elle avait, en outre, changé le terrain de la guerre, et, par là, appelé aux armes des populations qu'une lon-

gue paix avait fortifiées. En effet, le duc de Lorraine, le duc de Bar, le comte de Montaigne et beaucoup d'autres vinrent rejoindre le roi à Reims. De cette ville jusqu'à Paris ce fut une marche triomphale. Toute la Champagne et la partie la plus importante de la Picardie, Beauvais et Senlis furent recouvrés; enfin, Compiègne, Lagny, Saint-Denis, qui étaient alors des places de guerre, étaient occupés; la révolution semblait devoir être générale, mais le roi manqua à sa fortune en voulant retourner sur les bords de la Loire. Jeanne seule et quelques généraux, ses anciens compagnons d'armes, voulaient qu'on attaquât ou au moins qu'on bloquât Paris. Ils firent même une tentative avec le petit nombre de soldats qu'ils avaient sous leurs ordres, et vinrent s'établir à la Chapelle. D'abord ils repoussèrent une sortie; puis ils attaquèrent et prirent un boulevard formant un ouvrage avancé devant la porte Saint-Honoré. Jeanne descendit même dans le fossé, qui était plein d'eau, pour le sonder et voir si on pouvait le passer, ou s'il fallait le combler. Elle voulait qu'on profitât de la nuit pour faire les travaux d'attaque, et il lui fallut un ordre du roi pour l'éloigner de la place; elle avait été assez grièvement blessée à la cuisse. Quelques jours après cette tentative, le 12 septembre 1429, le roi, contre l'avis de ses plus habiles hommes de guerre, s'éloigna de Paris, remonta vers Lagny, puis se mit en marche vers la Loire, pour retourner à Gien. Enfin il rompit son armée. Jeanne d'Arc le suivit d'abord; puis elle alla au siège de la Charité, et enfin revint sur le vrai théâtre de la guerre. — Nous passons ici sous silence divers faits d'armes ou la victoire suivit la bannière de l'héroïne. Apprenant que la ville de Compiègne, qui avait une faible garnison, était fort pressée par une armée de Bourguignons, elle accourut et y entra en perçant les lignes des assiégeants. A peine était-elle arrivée que les assiégés, encouragés par sa présence, décidèrent une grande sortie. Jeanne en augurait mal; elle dit même qu'il lui en arriverait malheur. On sortit cependant. L'ennemi, surpris, recula d'abord devant l'impétuosité de l'attaque; un quartier tout entier fut enporté; mais les secours arrivant de toutes parts aux ennemis, les Français durent reculer devant une armée. Bientôt une terreur panique les saisit, et la retraite devint une déroute. Le gouverneur G. de Flavy, craignant que l'ennemi n'entrât avec les fuyards, fit fermer les portes. Jeanne, qui était au dernier rang, faisant face à l'ennemi, se trouva bientôt seule et acculée contre le fossé. Elle se défendait avec succès; mais six hommes se jetèrent à la fois sur elle, les

uns la saisissant aux jambes, les autres aux bras, les autres au corps; elle fut renversée, désarmée et prise. Ce fait arriva le 24 mai 1430.

Ici se termine la vie guerrière de l'héroïque jeune fille. Dans cette notice, nous avons seulement rapporté les faits importants et en quelconque sorte indispensables. Nous n'avons pu dire combien pieuse elle était; comment, toutes les fois qu'elle le put, elle courait aux autels ou approchait des sacrements. Nous n'avons pu dire comment cette jeune fille, au milieu de tous ces hommes armés et habitués aux tristes mœurs du temps, imposait à tous, à ce point qu'ils renonçaient à leurs habitudes les plus mauvaises du moment où ils l'approchaient. Ainsi, La Hire, ce terrible rontier, n'osait jurer devant elle. Jeanne était très belle, et pourtant un, même parmi les plus débauchés, n'eut une mauvaise pensée en sa présence. C'était une sainte à tous les yeux, et, de plus, un capitaine des plus habiles et des plus expérimentés. Une telle vie ne pouvait finir d'une manière vulgaire. Ce fut, pour la compléter sans doute, que Dieu donna le martyre à Jeanne. Elle était prisonnière de Jean de Luxembourg. Le roi d'Angleterre, pour l'avoir en ses mains, fit offrir la rançon par laquelle il était convenu de racheter les maréchaux et les princes du sang, lorsqu'il le jugerait à propos. C'était la teneur d'un traité passé avec le duc de Bourgogne. Jeanne dut être livrée. Lorsqu'elle l'apprit, elle éprouva un chagrin profond. Elle fit tout pour s'enfuir, jusqu'à sauter du haut de la tour de Beauvais. Elle ne fut pas blessée, mais l'étourdissement qu'elle éprouva la livra à ses gardiens. Elle fut ensuite conduite à Rouen, où l'on devait la poursuivre comme hérétique, sacrilège, sorcière; car, pour les Anglais, il ne s'agissait pas de justice, mais de flétrir cette influence morale qui, en moins d'un an, avait changé la fortune de la France. Le soin du procès fut donné à P. Cauchon, évêque de Beauvais, classé de sa ville épiscopale depuis la reddition au roi.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de cet odieux procès, où l'on ne sait ce qui doit étonner le plus, de l'infâme iniquité des juges ou de la fermeté de l'innocente Jeanne. Comme elle en appelait au pape, « A quel pape? lui dit-on. — Y en a-t-il deux, » répondit-elle. — Les principaux crimes qu'on lui reprochait étaient d'avoir porté des habits d'homme, de s'être laissé baisier les vêtements et les mains, et enfin que l'on eût prié pour elle dans les églises. On lui fit lire et approuver une ordonnance en huit lignes et en français, où elle se soumettait à l'Eglise et renonçait à porter un habit d'homme et à laire

la guerre Les huit lignes devinrent trois ou quatre pages de mauvais latin. La falsification seule est parvenue jusqu'à nous. Cela fait, on condamna Jeanne à une prison perpétuelle. Mais ce n'était pas assez; il fallait la faire mourir. On imagina, dans ce but, de lui retirer, pendant son sommeil, ses habits de femme, et de mettre en place des habits d'homme. Elle fut bien obligée d'en faire usage. Alors, l'abandonnant comme relaps, on la livra au bras séculier. — Tout était prêt; elle fut brûlée vive sur la place du Vieux-Marché de Rouen, le 31 mai 1431, et mourut en prononçant, au milieu des flammes, le nom de Jésus. On ne peut se faire une idée des misères et des insultes de toutes sortes dont elle fut acablée, et des effroyables tortures morales qu'on lui fit subir. En présence du bûcher même, elle subit un sermon plein d'injures pour elle et pour Charles VII, qu'on taxait d'hérésie. « Là, dit-elle, dites de moi tout ce que vous voudrez; mais ne dites rien de mon roi; il est meilleur chrétien que vous. » N'oublions pas, pour caractériser toutes ces iniquités, qu'à cette relaps on avait accordé la sainte communion. Jeanne enfin vit, en mourant, ses bourreaux pleurer.

Cet inique procès fut cassé en 1456 par un arrêt de réhabilitation. La famille de Jeanne d'Are avait longtemps auparavant été anéantie par le roi Charles VII. — Les documents à consulter sur la vie de Jeanne d'Are sont : la Collection de M. Buchon, qui fait partie du *Panthéon littéraire*; la Collection de M. Quicherat, en 5 vol. contenant le procès de condamnation et le procès de réhabilitation, ainsi que beaucoup de pièces contemporaines. — Quelque temps après la mort de l'héroïne, il parut une fausse Jeanne d'Are, qui finit par se marier, et termina ses jours dans l'obscurité. Celle-ci ne joua au reste aucun rôle politique. C'était une aventurière qui prit ce nom, comme elle en eût pris un autre, pour trouver des dupes. Elle en fit quelques unes.

BUCHEZ.

JEANNE. Plusieurs reines ont porté ce nom.

Aragon. — **JEANNE HENRIQUEZ**, reine d'Aragon et de Navarre, était fille de Frédéric Henriquez. Elle épousa, en 1441, Jean II, roi de Navarre, dont elle eut Ferdinand-le-Catholique. Elle traita en véritable marâtre Don Carlos, prince de Viane, que Jean II avait eu de son premier mariage avec Blanche, fille de Charles-le-Noble; elle arma le roi contre ce jeune prince qu'elle finit par empoisonner. Ce crime causa une sensation profonde; la Catalogne se révolta, et Jeanne se vit assiégée dans Girone. Le comte de Foix la délivra (1463). Elle montra une grande fermeté dans la guerre qu'elle soutint en 1467,

contre Jean de Lorraine, qui voulait s'emparer de la Catalogne. Elle mourut en 1414, au siège de Roses.

Castille. — **JEANNE LA FOLLE**, reine de Castille, était fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle. Elle épousa en 1496 Philippe, archiduc d'Autriche, qui la rendit nièce de Charles-Quint. Elle avait pour son mari un amour passionné, et ce fut la douleur de se voir abandonnée qui la fit tomber dans une mélancolie profonde qui dégénéra en folie. Elle devint reine de Castille à la mort de sa mère (1504), et Philippe se préparait à la faire interdire lorsqu'il mourut. Cet événement acheva de troubler la raison de Jeanne, qu'on fut obligé de tenir presque constamment enfermée. Ferdinand-le-Catholique reçut alors la régence. Jeanne mourut en 1553, à Tordesillas, à l'âge de 73 ans.

France. — **JEANNE DE NAVARRE**, reine de France, fille de Henri I^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne, épousa Philippe-le-Bel, et conserva l'administration de ses États. Elle était digne d'ailleurs de gouverner. Elle echausa de la Navarre les Aragonnais et les Castillans qui l'avaient envahi, et fit subir, en 1297, une défaite sanglante au comte de Bar qui voulait lui enlever la Champagne. Elle mourut en 1305 à l'âge de 33 ans. Elle avait fondé le *collège de Navarre*, et on a prétendu qu'elle n'avait eu d'autre but en créant cet établissement que de rassembler des jeunes gens pour les faire servir à ses plaisirs. Mais ces assertions ne reposent sur aucune preuve positive.

JEANNE DE BOURGOGNE. Deux reines de France sont connues sous ce nom. La première était fille d'Otbon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe-le-Long, qui la laissa veuve de bonne heure. Elle fonda le *collège de Bourgogne* à Paris, et mourut en 1325, à Roye en Picardie. Elle avait été condamnée en 1313, comme coupable d'adultère à passer le reste de ses jours en prison dans le château de Bourdan. Le roi, néanmoins, la rappela au bout d'un an. On l'a accusée d'avoir participé aux désordres affreux dont la tour de Nesle fut le théâtre; mais ce fait n'est pas prouvé. — La seconde *Jeanne de Bourgogne* fut la première femme de Philippe de Valois. Elle mourut en 1348.

Naples. — **JEANNE I^{re}**, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, était fille de Charles de Sicile, et petite-fille du roi Robert d'Anjou, auquel elle succéda en 1343, à l'âge de 18 ans. Elle était mariée à André, son cousin, fils du roi de Hongrie, auquel elle avait été fiancée en 1333. Une haine profonde s'était manifestée entre eux. André d'ailleurs voulait avoir toute l'autorité, et les partisans de la reine

cherchaient sans cesse à envenimer la querelle. Le 18 septembre 1345, André fut étranglé à la porte même du cabinet de sa femme. Jeanne fut accusée d'avoir participé au meurtre. — Bientôt elle contracta une nouvelle union avec Louis de Tarente, l'un des auteurs du crime. Jeanne parvint à se faire déclarer innocente par un consistoire tenu à Avignon. Mais Louis, roi de Hongrie, s'avança à la tête d'une armée pour venger son frère. Il en appela du jugement prononcé en faveur de Jeanne; le procès fut repris et la reine avoua sa participation au crime, en déclarant toutefois qu'elle avait agi sous l'empire d'un maléfice, de sorte qu'elle n'était pas maîtresse de sa volonté. Elle fut acquittée une seconde fois. On avait espéré désarmer par cet aveu la colère de Louis; Jeanne même lui avait écrit pour se justifier; mais il avançait toujours avec son armée, et la reine jugea prudent de se réfugier, avec son époux, dans le comté de Provence qui lui appartenait. Ce fut à cette époque qu'elle céda au pape Clément VI, la ville et le territoire d'Avignon, moyennant une somme de 80,000 florins d'or. L'orage se dissipa enfin; Jeanne revint à Naples, perdit Louis de Tarente, et épousa Jacques (roy. ce mot), roi titulaire de Majorque, mariage sur lequel s'appuyèrent plus tard les rois d'Aragon pour revendiquer le trône de Naples. Elle devint veuve une troisième fois, et, à 46 ans, elle donna sa main à Othon, cadet de la maison de Brunswick, qui depuis longtemps habitait l'Italie, où il était tuteur des enfants de Jean II, marquis de Montferrat, et d'Elisabeth d'Aragon. N'ayant eu d'enfants d'aucun de ses quatre maris, Jeanne adopta Charles de Durazzo, son parent, qui était d'ailleurs héritier légitime de la couronne. Ce prince se révolta contre Jeanne, à l'instigation du roi de Hongrie. La reine se vengea en choisissant pour héritier Louis de France, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. Charles, irrité, marcha contre Naples, s'empara de la ville, et fit, dit-on, étouffer Jeanne sous un lit de plume en 1381.

JEANNE II était fille de Charles III, de Duras. Née en 1368, elle succéda en 1414, à son père Ladislas. Elle était veuve de Guillaume d'Autriche, et, quoique âgée de près de 46 ans, elle entretenait de coupables relations avec un jeune homme nommé Pandolfello-Alopo, qu'elle nomma sénéchal, comte et camérлинг. Redoutant les attaques de Louis d'Anjou, qui revendiquait le trône de Naples, elle espéra trouver un puissant appui dans Jacques de Bourbon, comte de la Marche, auquel elle offrit sa main. Le mariage s'accomplit, mais le mari de

la reine devait lui laisser toute l'étendue du pouvoir royal. Jacques de Bourbon avait consenti à tout; il croyait néanmoins pouvoir être véritablement roi en épousant une reine. Il mit dans ses intérêts les seigneurs napolitains, se débarrassa du favori et fit renfermer la reine. Jeanne fut délivrée par le peuple; le roi prit la fuite et fut détenu quelque temps dans le château de l'Œuf. Martin V essaya de rétablir l'union entre les deux époux; mais la reine s'abandonna de nouveau à ses penchants vicieux, et Jacques de Bourbon, que l'attitude du peuple privait de toute autorité, se retira en France, et se fit cordelier. Jeanne redevenue libre prit un nouveau favori nommé Caraccioli, qu'elle fit mettre à mort quelques années après. Une pareille conduite n'inspirait que le mépris; Jacques Attonolo-Sforza, comte de Naples, et Martin V engagèrent Louis III d'Anjou à s'emparer du royaume. La reine, pour tenir tête à l'orage, déclara Alphonse V, roi d'Aragon, héritier présomptif de la couronne. Louis d'Anjou fut vaincu, mais Alphonse n'ayant pas la patience d'attendre la mort de la reine, prit les armes contre elle, Jeanne rétracta la donation qu'elle lui avait faite; déclara Louis son héritier, et après la mort de ce prince (1435), adopta René d'Anjou. Elle mourut en 1435.

Narrée. JEANNE D'ALBRET (roy. ALBRET).

JEANNE. Nous citerons parmi les princesses de ce nom :

JEANNE, comtesse de Hainaut, fille de l'empereur Baudouin. Elle fut amenée à la cour de France lorsque son père eut été fait prisonnier par les Bulgares (1206), et elle épousa en 1211, Ferdinand, fils de Sanche I^{er}, roi de Portugal, auquel elle apportait en dot le comté de Flandre. Philippe-Auguste, qui avait négocié ce mariage, se fit donner les villes d'Aire et de Saint-Omer. Ferdinand en prit occasion pour se révolter peu après son mariage, et il combattit le roi de France à la bataille de Bouvines. Il fut fait prisonnier et renfermé dans la tour du Louvre. Jeanne gouverna seule la Flandre. Mais en 1225 le bruit se répandit que Baudouin, qu'on avait cru mort, était revenu. Un homme se disant être l'empereur Baudouin, se présente en effet; mais Jeanne le fit pendre à Lille en 1226. On a fait, à ce sujet, planer sur elle d'horribles soupçons. Elle mourut en 1244.

JEANNE DE FLANDRE, femme du comte de Montfort, est l'une des femmes guerrières les plus remarquables dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. Après la captivité de son époux, elle continua la guerre qu'il soutenait contre Charles de Blois, et déploya une énergie virile et un courage héroïque. Elle montait à cheval

comme un paladin, et marchait elle-même contre l'ennemi l'épée à la main, se jeta au milieu de la mêlée à la tête de ses soldats. Elle trouva une digne adversaire dans Jeanne de Penthièvre, comtesse de Blois, qui l'assiégea deux fois dans la ville d'Ilennebon, en 1342 et en 1343; aussi cette guerre a-t-elle été surnommée la guerre des *Deux Jeanne*.

JEANNE DE VALOIS (SAINTÉ), dite aussi *Jeanne de France*, était fille de Louis XI. Elle naquit en 1464. Cette princesse était laide et contrefaite. Le roi força le duc d'Orléans, depuis Louis XII, à l'épouser en 1476. Mais dès qu'il fut monté sur le trône, il fit annuler son mariage. Jeanne supporta cet affront avec résignation, et se retira dans la ville de Bourges où elle fonda l'Ordre de l'Annonciation ou de l'Annonciation, qui fut confirmé par Alexandre V en 1501, et par Léon X en 1517. Jeanne mourut saintement en 1504. Elle fut béatifiée en 1743.

JEANNIN (le président), né à Autun en 1540, appartenait à une famille obscure. Quelques auteurs eroient même qu'il avait pour père un tanneur. Il étudia le droit sous Cujas, devint avocat, et ensuite conseiller et président du parlement de Bourgogne. Il s'était fait une grande réputation de science et de sagesse, et lorsque le gouverneur de la province eut reçu, à l'époque de la Saint-Barthélemy, l'ordre de faire massacrer les protestants, il vint demander conseil à Jeannin, qui l'engagea à différer l'exécution et sauva ainsi les réformés. Jeannin fut ensuite député aux États de Blois. Il prit parti pour la Ligue, et modéra souvent par ses observations prudentes, l'ardeur trop irréfléchie du duc de Mayenne. Henri IV, qui avait su apprécier son talent et la noblesse de son caractère, voulut se l'attacher lorsqu'il fut parvenu au trône. Il trouva dans Jeannin un ami fidèle et dévoué, et le fit nommer premier président du parlement de Paris. Il lui confia des négociations de la plus haute importance, en particulier celle qui avait pour but de faire reconnaître au roi d'Espagne l'indépendance des Provinces-Unies. Jeannin réussit dans cette mission difficile, et obtint le traité de 1609. Après la mort de Henri IV, dont il partageait toute la confiance avec Sully, il fut nommé surintendant des finances par la reine-mère, Marie de Médicis, et conserva ces hautes fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1622. Il a laissé des *Mémoires* et des *négociations* fort estimés, qui ont été publiés à Paris, 1656, in-fol.; chez les Elzéviérs, 1659, 2 vol. in-12, et en 1695, 4 vol. in-12.

JÉBUSÉENS, les descendants de Jébus, fils de Chanaan (*Genèse*, X, 16), habitaient dans la Palestine Jérusalem (qui de leur nom fut appelée

Jébus) et les montagnes environnantes. (*Jud.* X, 11; 1 *Paral.* XI, 4; *Numer.* XIII, 30; *Jos.* XI, 3.). Les Jébuséens, peuple fort belliqueux, ne furent complètement soumis que par David, qui leur enleva la forteresse de Sion (II *Reg.* V, 6, *seqq.*) Ce prince acheta d'un Jébuséen, appelé *Areuna*, suivant la vulgate, et *Arasna*, suivant l'hébreu (II *Reg.* XXIV, 18, *seqq.*), une aire pour bâtir un autel au Seigneur. Ce fut sur ce terrain que plus tard s'éleva le temple. Salomon soumit les Jébuséens au tribut (III *Reg.* IX, 20). Ce peuple existait encore à l'époque d'Esdras (I, *Esdr.*, IX, 1.).

L. D.

JECHONIAS, selon la prononciation hébraïque *Iékonia*, c'est-à-dire, *celui que Dieu a établi, constitué*, appelé aussi Chonias ou Joachin, roi de Juda, succéda l'an 600 avant J.-C., à son père Joakim avec lequel il avait partagé le trône pendant dix ans. Il regna ensuite seul pendant trois mois et dix jours, car c'est ainsi que l'on parvient à concilier deux passages du IV^e livre des Rois (XXIV, 8) et du II^e livre des Paralipomènes (XXXVI, 9) qui, d'abord, semblent se contredire. L'Écriture nous apprend que Jéchonias fit le mal devant le Seigneur, et qu'il fut livré à Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui prit Jérusalem, s'empara de toutes les richesses du temple, et emmena en captivité à Babylone, les principaux habitants de Jérusalem au nombre de 10,000 hommes, Jéchonias, sa mère et les personnes attachées à la cour. Jéchonias fut enfermé dans une prison à Babylone, et y resta trente-six ans. On suppose qu'il fit pénitence et que Dieu lui pardonna, car Évilmerodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, lui rendit la liberté, le traita avec bienveillance et l'admit même à partager sa table (IV *Reg.*, XXV, 27, *seqq.*).

L. D.

JEFFERSON (THOMAS), né le 2 avril 1743, à Schadwall, en Virginie, embrassa la profession d'avocat, et se fit assez remarquer dès son début pour être nommé, en 1764, membre de la législation provinciale, et l'année suivante juge du comté d'Albermale. Lorsqu'éclata entre l'Angleterre et ses colonies américaines la querelle qui devait aboutir à l'indépendance de ces dernières, Jefferson se signala comme défenseur ardent des droits des colonies. Quand la rupture fut devenue inévitable, il prit une grande part à tous les actes insurrectionnels, et quoiqu'il n'ait pu siéger au congrès de Philadelphie qu'en 1775, ce fut lui qui, en 1776, rédigea la fameuse déclaration d'indépendance. Revenu en Virginie, il s'occupa activement de réformer la justice et l'administration de cet État, et sut prendre des mesures vigoureuses lorsque la guerre y fut portée en 1781. Quand la républi-

que américaine fut constituée, Jefferson, qui en était un des principaux personnages, rempli d'abord une mission diplomatique en Angleterre, puis vint comme ambassadeur à Paris, où il resta jusqu'en 1789, et où il puisa cette prédilection pour la France, qui l'a distingué depuis. Nommé ministre des affaires étrangères en 1790, il ne put s'entendre complètement avec Washington qui penchait vers le parti anglais ou fédéraliste, c'est-à-dire le parti qui tendait à resserrer les liens de l'union fédérale et à centraliser jusqu'à un certain point l'administration, tandis que Jefferson était un des chefs du parti démocratique ou français, qui avait des vues tout opposées. Il se retira, par suite, du ministère en 1794, et fut, à l'expiration des pouvoirs de Washington, en 1797, le candidat du parti démocratique aux élections présidentielles. Mais ce fut son adversaire, John Adams, porté par le parti fédéraliste, qui l'emporta. Cependant les démocrates ne tardèrent pas à acquérir la prépondérance, et Jefferson fut élu président en 1801, puis réélu en 1805. La nouvelle république ne prospéra pas moins sous son administration sage et habile que sous celle de Washington. Fidèle à ses principes, il diminua la flotte et l'armée, réduisit la dette de 33 millions et demi, abolit les droits de douane intérieurs d'Etat à Etat, et maintenant la neutralité des Etats-Unis dans la lutte entre la France et l'Angleterre. Mais le fait le plus éclatant de sa présidence fut l'acquisition de la Louisiane, possession française que le premier consul céda aux Etats-Unis par le traité du 30 avril 1803, pour une somme de 70 millions. Cette acquisition ou devait bientôt être suivie de celles des Florides, que Jefferson prépara, mais qui ne fut accomplie que sous ses successeurs. — Jefferson, qui avait le goût des lettres et des sciences, et qui possédait des connaissances étendues, se retira dans son pays natal, et y fonda l'académie de Virginie. Plus soucieux des affaires publiques que des siennes, il négligea l'administration de son patrimoine, et mourut ruiné en 1824. On a de lui divers écrits et discours politiques, et plusieurs ouvrages sur le droit public américain et la Virginie. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1829, 4 vol in-8°.

JEFFERIES, JEFFERY ou GEFFRIS (*lord GEORGE*), ministre de Jacques II, et inspirateur des vengeances qui souillèrent la fin du règne de Charles II et celui de son successeur. Fils d'un écuyer d'Action (Denbighshire), il exerçait en 1666 les fonctions d'avocat à Kingston; il fut ensuite nommé juge assesseur, puis chef de justice du banc du roi. C'est en cette qualité qu'il poursuivit les partisans du duc de Monmouth, pour lesquels il se montra impi-

toyable, faisant pendre ou brûler non seulement ceux qui avaient pris part à l'insurrection, mais ceux qui étaient soupçonnés de leur avoir fourni, même involontairement, un asile. promettant d'épargner ceux qui avoueraient et profitant de leur aveu pour les envoyer au supplice, etc. C'est au retour de ces expéditions que Jacques II appelait ses *campagners*, qu'il fut créé pair et chancelier du royaume. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur. A la chute des Stuarts, que ses cruautés avaient hâtée, il chercha à s'enfuir, déguisé en matelot; mais un notaire qu'il avait fort malmené étant juge, le reconnut. La foule, qui le détestait, se porta à la taverne où il s'était réfugié et le conduisit à la Tour de Londres. Il mourut l'année suivante (1689) de chagrin, de tribulations, et d'intempérance, ajoutant ses ennemis. On cite de lui quelques traits qui prouvent que, lorsque la passion politique ne l'aveuglait pas, il savait être juste et même généreux. Ainsi il récompensa un jour un maire qui l'avait fait expulser d'une assemblée électorale où il assistait déguisé et prétendait imposer sa volonté.

JEHOVA, que l'on écrit aussi, mais à tort, **JENOVA**, était, chez les Hébreux, le nom propre de la divinité. Nous lisons dans l'Exode, que lorsque Dieu voulut envoyer Moïse en Egypte, pour délivrer les Israélites de la servitude, Moïse lui dit : « Voici que je vais aller vers les enfants d'Israël; je leur dirai : Le Dieu de vos frères m'a envoyé vers vous. Mais s'ils me demandent : Quel est son nom? Que leur répondrai-je? Et Dieu lui dit : Je suis qui je suis. Il ajouta : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : Je suis m'a envoyé vers vous (*Exod.*, III, 13, 14). » On voit par un passage que c'est sous le nom de *je suis*, ou hébreu *énié*, que Dieu s'est manifesté aux Hébreux depuis Moïse; c'est-à-dire sous le nom de l'*Être*, comme l'ont compris les Septante qui ont traduit : *Je suis l'Être*; *l'Être m'a envoyé vers vous*. Nous lisons encore dans le même livre : « Je suis *JENOVA* : j'ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le DIEU FORT ET TERRIBLE (*ELSCHADDAÏ*) ; mais je ne me suis pas fait connaître à eux par mon nom de *JENOVA* (*Exod.*, VI, 2, 3). » Ce mot *JENOVA* n'est qu'une simple modification et une sorte d'explication de *éié*; ils appartiennent l'un et l'autre à la même racine, qui est le verbe substantif *être*; seulement celui-là représente la troisième personne et celui-ci la première. On a objecté contre la vérité de ce dernier passage de l'Exode, que dans plusieurs endroits de la Genèse, Noé, Abraham, Isaac et Jacob donnent déjà à Dieu le nom de *Jehova*. Mais Moïse n'a-t-il pas pu faire parler ainsi ces pa-

triarches par anticipation ? Quel est l'historien qui n'a pas quelquefois employé cette figure dans ses récits ? D'ailleurs toute difficulté disparaît, si l'on considère qu'ici le mot *nom* signifie la *vertu du nom*, et que l'écrivain sacré veut évidemment dire que Dieu annonce en cet endroit que les Hébreux vont sentir dans toute son étendue la puissance du nom *Jehova*, en jouissant de l'accomplissement des promesses faites à leurs pères (*Genes.*, xv, 14, 18), sans qu'ils en aient éprouvé la réalité. — Le mot *Jehova* est appelé par les Juifs, le *nom de quatre lettres*, le *tétragramme*, parce que dans le texte primitif il ne se compose que des quatre lettres *jod, hé, vav, hé*. Quant aux trois voyelles *e, a, e*, elles sont empruntées du mot *Adonai*, Seigneur. Ce mot est encore appelé par les Juifs, le *nom ineffable*, parce que, selon eux, il ne fut jamais permis à personne de le prononcer, si ce n'est au grand prêtre, dans le sanctuaire, une fois l'année, c'est-à-dire au grand jour des expiations. Il est certain que toutes les fois qu'il se rencontre dans le texte hébreu, les Juifs prononcent à sa place le mot *Adonai*; cet usage paraît assez ancien, puisqu'on le trouve observé dans la version des Septante. Parmi les hébraïsants, les uns prononcent *Iaro*, d'autres *Jehré*, d'autres *iao* et *lévo*, d'autres enfin prétendent que la vraie prononciation est *Jehora*, et sa vraie signification l'*Éternel*, ce que nous regardons comme plus probable. Les Juifs modernes disent que c'est par la vertu du nom de *Jehova*, gravé sur sa verge miraculeuse, que Moïse a opéré des prodiges; et que c'est par la même vertu que Jésus-Christ a fait tous ses miracles, après avoir dérobé dans le temple le nom ineffable. Ils prétendent aussi que quiconque prononcerait parfaitement ce nom divin, aurait un pouvoir semblable; ils sont même persuadés que le Messie leur dévolera ce grand secret, lorsqu'il viendra dans le monde.

L'abbé GLAIRE.

JEHU. Nom que portèrent divers personnages de l'Ancien-Testament, entre autres :

1^o *Jéhu*, fils de Hanani, prophète du Seigneur, envoyé vers Baasa, roi d'Israël (environ l'an 940 avant J.-C.), pour lui annoncer que sa postérité serait retranchée de dessus la face de la terre, parce qu'il s'était écarté des voies de Dieu, et avait entraîné le peuple dans le péché (*III Reg.* XVI, 1, *seqq.*). Environ quarante ans plus tard, nous voyons un prophète *Jéhu*, fils de Hanani, reprocher à Josaphat d'avoir prêté le secours de ses armes à l'impie Achab, roi d'Israël (*II Paral.*, XIX, 1-3). Quelques auteurs attribuent ces deux missions à des prophètes différents, quoique portant le même nom, d'autres, au contraire, ne reconnaissent qu'un

seul prophète, chargés des deux missions. La chronologie semble favoriser ce dernier sentiment. En effet il n'est nullement impossible que le même homme ait prophétisé à deux époques aussi peu éloignées l'une de l'autre.

2^o *Jéhu*, fils de Josaphat et petit-fils de Namsi, un des chefs de l'armée de Joram, roi d'Israël, fut choisi par le Seigneur pour venger les crimes de la maison d'Achab, et régner à la place de Joram. Dieu avait ordonné à Élisée de sacrer *Jéhu* (*III Reg.*, XIX, 16.). Mais cet ordre ne fut exécuté que plus de vingt ans plus tard et, Élisée en chargea un des enfants des prophètes (*IV Reg.*, IX, 1, *seqq.*) *Jéhu* assiégeait la citadelle de Ramoth, en Galad, avec les troupes de Joram (an 880 avant J.-C.), lorsque le messager d'Élisée lui dit : « Je vous ai sacré roi sur Israël, voici ce que veut le Seigneur : vous exterminerez la maison d'Achab et vous vengerez le sang des prophètes répandu par Jézabel. » Les autres chefs de l'armée, informés par *Jéhu* de ce qui s'était passé, le reconnuèrent pour roi. Aussitôt *Jéhu* partit avec l'armée pour Jezrahel où se trouvait Joram. Celui-ci, après avoir envoyé vers lui des messagers qui ne revenaient pas, alla lui-même à sa rencontre pour tâcher de le fléchir, *Jéhu* le reçut avec hauteur; Joram voulut prendre la fuite et *Jéhu* lui décocha une flèche qui l'étendit mort dans son char. Son corps fut jeté dans le champ de Naboth, afin d'accomplir la parole du prophète Elie. *Jéhu* étant ensuite entré dans Jezrahel, fit précipiter par une fenêtre la reine Jézabel. Il ordonna de mettre à mort tous les fils, les parents et les amis d'Achab. Sous prétexte de célébrer une fête en l'honneur de Baal, il réunit dans le temple de ce faux dieu tous ses prêtres et ses adorateurs qui furent ensuite massacrés. La statue de l'idole fut brûlée, le temple détruit, et son emplacement destiné à servir de latrines publiques. — En obéissant aux ordres de Dieu contre la famille d'Achab, *Jéhu* avait bien plus en vue de satisfaire sa haine et son ambition que de se conformer aux volontés du Seigneur. Aussi l'Écriture l'accuse-t-elle d'avoir laissé subsister les vœux d'or de Bethel et de Dan (*IV Reg.*, X, 29). Dieu lui fit annoncer que ses descendants resteraient sur le trône jusqu'à la quatrième génération. Cependant fatigué des crimes d'Israël, le Seigneur permit qu'*Hazaël*, roi de Syrie, taillât en pièces les armées de *Jéhu* et ravagât les provinces frontières de ce roi. *Jéhu* mourut l'an 861 avant J.-C., après un règne qui avait duré vingt-huit ans. Il laissa le trône à son fils Joachaz.

L. DUBREUX.

JENNER. Médecin anglais, né en 1749, à Berkeley, dans le comté de Gloucester. C'est à lui qu'on doit la découverte et la propagation

de la vaccine (roy. ce mot). Il avait fait cette découverte dès 1776, à Berkeley, où il exerçait son art ; mais il ne la divulgua qu'après vingt ans d'expériences. Le parlement anglais, pour le récompenser de ce service, lui donna une récompense nationale de 500,000 francs. — Jenner a laissé un ouvrage sur la vaccine et plusieurs travaux relatifs à l'ornithologie. Il mourut en 1823.

JEJUNUM (roy. INTESTINS).

JEMMAPES. Village de Belgique, dans le Hainaut, à 5 kilom. O. de Mons, sur la Haine. Il devient de jour en jour plus considérable, par suite de son exploitation importante de houille, de ses forges pour la confection des instruments propres aux mines, de ses carrières de calcaire crayeux, et de ses fours à chaux. La population s'élève à 4,500 habitants. Les Français y remportèrent, en 1792, une victoire célèbre sur les Autrichiens : c'est en mémoire de cette bataille qu'on donna, quand la Belgique fut soumise à la France, le nom de *Jemmapes*, à un département qui forme aujourd'hui la province de Hainaut. E. C.

JEPHTÉ. Juge d'Israël et successeur de Jaïr dans le commandement du peuple, était fils de Galaad et d'une courtisane. Chassé de la maison paternelle par les enfants légitimes de son père, il se retira dans le pays de Tob, où il devint chef d'une troupe de voleurs (Jud. xi et suiv.). Mais bientôt les Israélites qui habitaient au delà du Jourdain, se voyant pressés par les Ammonites, vinrent le prier de leur porter secours et de les commander. Jephté commença par faire des offres de paix aux Ammonites, injustes agresseurs. Comme ils s'y refusèrent, le nouveau chef marcha contre eux et leur livra une bataille d'où il sortit pleinement victorieux. Cependant les Israélites de la tribu d'Ephraïm, jaloux de cette victoire, vinrent se plaindre au vainqueur de ce qu'il ne les avait pas appelés à cette guerre, et menacèrent de brûler sa maison. En vain Jephté leur représenta-t-il qu'il leur en avait fait l'invitation, mais qu'ils ne s'y étaient point rendus ; ils persistèrent dans leur rébellion. Obligé de repousser la force par la force, Jephté, aidé du peuple de Galaad, leur livra bataille et les vainquit. On ne connaît pas les détails ultérieurs de l'histoire de Jephté ; on sait seulement qu'il gouverna Israël pendant six ans et qu'il fut enterré dans la ville de Marpha, en Galaad (Jud. xi, 34 ; xn, 7). Saint Paul le met au nombre des saints personnages de l'Ancien-Testament qui se sont distingués par le mérite de leur foi.

En partant pour aller combattre contre les

Ammonites, Jephté fit vœu au Seigneur, s'il obtenait la victoire, de lui offrir en holocauste la première personne qui sortirait de sa maison et viendrait à sa rencontre. Or ce fut sa fille unique qui se présenta à ses regards. Esclave de son vœu téméraire, ce malheureux père se crut obligé de l'accomplir. Quelques incrédules se sont appuyés sur ce fait pour accuser la loi des Hébreux de prescrire des sacrifices de victimes humaines. La plupart des interprètes modernes ont répondu à cette accusation, que le vœu de Jephté n'eut pour objet qu'une immolation spirituelle, c'est-à-dire la consécration de sa fille au service du tabernacle. Pour nous, qui croyons avec toute l'antiquité qu'il s'agit d'un sacrifice réel et sanglant, nous répondons que le vœu de Jephté est un fait qui lui est tout à fait particulier ; qu'il n'était pas commandé par la loi, puisque la loi, au contraire, défendait de la manière la plus expresse les sacrifices de victimes humaines. Nous disons de plus que c'est un fait isolé et auquel le grand prêtre et la majorité du peuple ne prirent aucune part. On comprend en effet comment Jephté, fils d'une courtisane, ayant quitté des ses premières années la maison paternelle pour passer le reste de sa vie soit dans les camps, soit au milieu de gens qui n'existaient que du fruit de leurs brigandages, n'ait eu ni le temps ni l'occasion de s'instruire à fond de la loi, surtout dans un temps où il régnait une si grande corruption parmi les Israélites. On conçoit aussi que, demeurant dans le pays de Galaad, au-delà du Jourdain, et n'ayant aucune communication avec la tribu d'Ephraïm, séjour du grand-prêtre, et avec laquelle il était vraisemblablement en guerre à cette époque (Jud. xn, 1, 2), il n'ait pu ni consulter Phinéas, ni être empêché par le peuple d'immoler sa fille. Disons avec saint Ambroise, en terminant, que si on ne peut accuser ce malheureux père d'avoir exécuté son vœu, il faut le plaindre de s'être trouvé dans la triste nécessité de ne pouvoir l'accomplir que par un parricide (*Offic.*, l. iii, c. 12).

L'abbé GLAIRE.

JÉRÉMIE, fils d'Hélcias, de la tribu sacerdotale de Lévi, naquit à Anathoth, bourgade de la tribu de Benjamin (*Jer.* i, 1). Dieu le sanctifia dès le sein de sa mère, et le destina au ministère prophétique, même avant sa naissance (ver. 5). Il commença ses prédictions la treizième année du règne de Josias, roi de Juda, quarante ans avant la destruction de Jérusalem, et les continua jusqu'après le commencement de la captivité de Babylone. Entièrement dévoué au bien de sa patrie, il ne recueillit pour prix de son dévouement que les outrages et les plus

horribles persécutions. Pendant le siège de Jérusalem, dont il avait prédit tous les malheurs, il fut enfermé dans une fosse, où il aurait bientôt péri si le roi lui-même, Sedécias, ne l'en avait fait retirer. Après la prise de la ville, Nabuchodonosor donna à Jérémie le choix de demeurer en Judée ou de se rendre à Babylone. Le prophète aima mieux rester dans sa patrie, avec ceux des juifs que les Chaldéens y laisseront sous l'autorité d'un gouverneur. Mais ce gouverneur ayant été assassiné, les chefs du peuple forcèrent Jérémie de passer en Égypte avec Baruch, son disciple. Comme il y prophétisa contre les Égyptiens et les Juifs, il s'éleva contre lui une sédition dans laquelle, selon une tradition ancienne, il fut lapidé.

Jérémie a composé des prophéties et des *Lamentations* (roy. LAMENTATIONS). Le livre de ses prophéties embrasse cinquante-deux chapitres; mais on avoue généralement que le cinquante-deuxième n'est pas de sa main. Ces prophéties renferment des oracles prophétiques proprement dits, des discours moraux et des récits historiques. Les critiques se sont beaucoup exercés pour expliquer, soit le désordre chronologique qui règne dans les prédictions, soit la variété entre l'arrangement que leur donnent les exemplaires du texte hébreu suivi par la Vulgate, et celui que leur assignent les copies de la traduction des Septante, soit enfin les omissions assez considérables que l'on remarque dans cette version. Pour nous, qui ne pouvons entrer ici dans aucun de ces détails, nous affirmerons seulement que ce triple phénomène ne saurait, en bonne critique, préjudicier ni à l'autorité de la version grecque, ni à l'authenticité du texte hébreu. — Quoiqu'inférieures pour le style à celles d'Isaïe, les prophéties de Jérémie ne manquent ni d'élégance, ni d'élévation. Les oracles contre les nations étrangères sont écrits avec plus de force et plus de chaleur que tous les autres, et le style en est d'ailleurs plus rigoureusement assujéti aux lois de la poésie hébraïque. — Nous avons encore de Jérémie une *Lettre* qui forme le chapitre VI^e de la prophétie de Baruch. Les auteurs sacrés font mention de plusieurs autres écrits de ce prophète, mais ils ne nous sont point parvenus. Enfin les psaumes LXIV et CXXXVI, dans certains exemplaires grecs, portent son nom. Quelques écrivains lui ont attribué la compilation des 3^e et 4^e livres des rois. L'abbé GLAIRE.

JÉRICHŒ (c'est-à-dire en hébreu *lieu odorant*, sans doute à cause des arbres et des fleurs qui ornaient ses environs). Ville de la Palestine, dans le territoire de la tribu de Benjamin, à deux lieues du Jourdain et à environ six lieues au

N.-E. de Jérusalem. Moïse l'appelle *la ville des Palmiers* (*Deuter.* xxxiv, 3), sans doute à cause du grand nombre de ces arbres qui s'y trouvaient alors. Aujourd'hui la campagne y est nue et triste. Jéricho était située dans une vallée de six à sept lieues de long sur trois de large, et entourée de montagnes stériles qui rendent le climat très chaud. Cette plaine était arrosée par un ruisseau dont les eaux, d'abord salées et amères, furent adoucies par un miracle du prophète Elisée (*IV Reg.* ii, 19, *seqq.*), et la vallée devint, au rapport de Josèphe (*De Bello Jud.* v, 4), une des plus agréables et des plus fertiles de la Palestine. Jéricho fut la première ville du pays de Chanaan conquise par les Israélites. Josué maudit celui qui la relèverait (*Jos.* vi, 26). Cependant, comme nous la voyons déjà sous les Juges (*Jud.* iii, 13), il faut supposer qu'on bâtit une nouvelle ville à côté de l'emplacement qu'occupait l'ancienne. La malédiction de Josué s'accomplit dans la personne de Hiel de Bethel qui, plus de cinq siècles plus tard entreprit de rebâtir l'ancienne Jéricho. Cette ville, si célèbre dans l'Ancien-Testament, est aussi mentionnée dans le Nouveau. Notre Sauveur y demeura chez Zachée (*Saint-Luc.* xix, 1, *seqq.*). Hérode-le-Grand fit élever à Jéricho un palais, un amphithéâtre et un hippodrome, et il mourut dans cette ville. Aujourd'hui Jéricho est remplacé par un misérable village appelé *Riha*, et où habitent environ cinquante familles arabes-musulmanes qui vivent surtout de brigandages. DUBOIS.

JÉROBOAM (selon la prononciation hébraïque *Iroboam*, c'est-à-dire, *celui dont le peuple est nombreux*), nom de deux rois d'Israël :

JÉROBOAM 1^{er}, de la tribu d'Ephraïm, fils de Nabat et d'une veuve appelée Sarva, naquit à Sareda, ville de sa tribu. Il avait été chargé par Salomon de lever les impôts sur les tribus d'Ephraïm et de Manassé. Le prophète Ahias lui annonça de la part de Dieu que le royaume de Salomon serait divisé après la mort de ce prince, et qu'il régnerait sur dix tribus d'Israël (*III Reg.* xi, 29, *seqq.*). Jéroboam essaya dès lors de soulever le peuple contre Salomon qui voulut le faire arrêter, mais il se sauva en Égypte où il resta jusqu'à l'avènement de Roboam, fils de Salomon. Les dix tribus se séparèrent alors de la maison de David, et eboisèrent Jéroboam pour roi (vers l'an 975 avant J.-C.). Craignant que s'il permettait à ses sujets de continuer à se rendre à Jérusalem pour y offrir des sacrifices au Seigneur, ceux-ci ne retournassent à l'obéissance de la famille de David, il fit deux veaux d'or, imitation du culte idolâtre qu'il avait connu en Égypte et il en établit un à Dan et l'autre à Bethel, aux deux extrémités de son

royaume. Il ordonna ensuite au peuple d'adorer ces vœux, avec défense expresse d'aller à Jérusalem. Il bâtit aussi des temples pour ces idoles, et établit des prêtres qui n'étaient ni de la race d'Aaron, ni de la tribu de Levi. Pendant qu'il consacrait son veau d'or à Bethel, le prophète Addu lui annonça la destruction de ce culte impie. Jéroboam, irrité, étendait la main pour arrêter le prophète; mais sa main sécha et il ne dut sa guérison qu'aux prières de l'homme de Dieu. Cependant Jéroboam persista dans ses voies corrompues, continua à adorer les idoles, et engagea son peuple dans le même crime. Dieu, pour le punir, extermina sa race de dessus la terre. Jéroboam mourut l'an 954 avant J.-C., après un règne qui avait duré vingt-deux ans. Il eut pour successeur son fils Nadab.

JÉROBOAM II, roi d'Israël, fils de Joas, et arrière-petit-fils de Jéhu, monta sur le trône en 825 avant J.-C. Il reconquit les villes et les provinces que les rois de Syrie avaient usurpées sous ses prédécesseurs, et donna au royaume d'Israël un degré de splendeur qu'il n'avait jamais eu auparavant. Mais ce prince fit le mal devant le Seigneur : il s'abandonna à l'idolâtrie et se rendit coupable des mêmes crimes que Jéroboam I^{er}. Osée, Amos et Jonas prophétisèrent sous Jéroboam II, et l'on voit par leurs écrits que le luxe et l'injustice régnaient dans Israël. L'idolâtrie était devenue plus commune que jamais, et le peuple, non content de rendre un culte aux veaux d'or de Dan et de Bethel, allait adorer sur le Thabor, sur le Carmel et sur tous les hauts lieux du pays. Jéroboam II mourut l'an 784 avant J.-C. Il avait passé quarante et un ans sur le trône. DUBREUX.

JÉROME (SAINT), *Hieronymus*, naquit vers l'an 340, à Stridon, en Dalmatie, d'une famille riche et distinguée. Son éducation fut très soignée. Il vint de bonne heure à Rome, pour la perfectionner, et il étudia les belles-lettres latines sous le grammairien Douat. Sa jeunesse fut un peu dissipée; mais la corruption de la grande cité, indigna cette âme droite et élevée. Il visita l'Italie et se rendit en Gaule, auprès de saint Hilaire, qui l'initia aux lettres chrétiennes, en même temps qu'aux vertus de l'Evangile et à la connaissance des mystères. De retour à Rome, il y reçut le baptême, et se mit de nouveau, après quelques années d'études solitaires et opiniâtres, à visiter les lieux et les hameaux les plus remarquables. Aquilée, la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, le virent successivement demander à leurs hommes les plus éclairés des lumières nouvelles. Wantant enfin rompre tout à fait avec le monde, il alla s'ensevelir dans les brûlants déserts de

la Syrie, où il s'efforça d'ancrer, au moyen de la pénitence et des austérités, les souvenirs du monde qui venaient encre l'assaillir quelquefois. Mais la curiosité indiscrette, les suspensions injurieuses de quelques moines du désert, le forcèrent à quitter cette solitude. Il résolut de retourner à Rome, où le rappelait le pape Damet, et il s'y rendit, par Jérusalem, où il marqua, entre le berceau et le sépulcre du Sauveur, le lieu de sa dernière retraite; par Antioche, où il eut le redoutable bonheur d'être fait prêtre; par Constantinople, où il entendit Grégoire de Nazianze. Accueilli à Rome avec distinction, il fut chargé par le pontife de répondre en son nom aux lettres qui lui étaient adressées. Il instruisait en même temps d'illustres dames romaines qui se rendirent célèbres par leurs vertus et leur piété, telles que Marcella, Albina, Asella, Paula, Blesilla, Eustochia, etc. Mais le zèle évangélique qu'il déployait dans cette tâche, ne le mit pas à l'abri de la calomnie. On suspecta la pureté de sa conduite, et quelques mauvais prêtres, qu'il avait censurés avec trop peu de ménagement peut-être, contribuèrent à animer une partie du peuple contre lui. Ses accusateurs, mis à la question, se rétractèrent en témoignant de son innocence. Saint Jérôme, pour mettre un terme à ces scandales, voulut néanmoins quitter Rome et se retira à Bethléem. Il avait déjà à cette époque, revu, par ordre du souverain pontife, la traduction latine des Septante, et fait, d'après l'hébreu, la version si connue sous le nom de *Vulgate*. Ce fut son grand œuvre. Ce travail fut loin néanmoins d'absorber toute l'activité de saint Jérôme. Il ne prêchait pas; il ne tenait point d'école; il n'exerçait guère, que l'on sache, les fonctions du saint ministère; on a même mis en doute, quoique sans vraisemblance, qu'il ait usé du droit sacré de célébrer les saints mystères. Mais, sentinelle vigilante de l'Evangile, au moindre bruit d'une atteinte à la foi des pères, il saisissait ses armes redoutées, et combattait à outrance jusqu'à ce qu'il eût vaincu les ennemis de la vérité. Pélage, Vigilance, Jovinien, éprouvèrent tour à tour la puissance de sa véhémence logique. Aucune considération ne le retenait; il ne savait même plus garder de mesure; il devenait l'adversaire déclaré de ses plus intimes amis, quand ils lui paraissaient s'écarter de l'orthodoxie. La rigidité de son caractère, dit avec raison l'abbé de Feller, augmentée encore par une vie dure et austère, donnait quelquefois à son zèle une âpreté qui influait sur son éloquence. Rufin, entre autres, l'éprouva, et un dissentiment entre deux hommes de bien dégénéra en une querelle d'un éclat regrettable. Soumis d'ailleurs sans réserve à l'autorité de la sainte

Église, il aurait, sans aucun doute, corrigé et effacé dans ses ouvrages quelques opinions sur des questions non encore définies, et sur lesquelles il s'est égaré. On doit, pour lire ce père en toute sécurité, savoir d'avance les inexactitudes qui lui ont échappé. On en trouvera une énumération assez complète dans un ouvrage que possèdent toutes les bibliothèques ecclésiastiques, le *Thesaurus patrum* du père Caillau. — Parmi les nombreux écrits de saint Jérôme, il faut distinguer, comme plus importants, ses *Commentaires sur l'Écriture*, son *Catalogue des auteurs ecclésiastiques* et la *continuation de la chronique d'Eusèbe*, un *onomasticon* des villes et lieux de la Palestine, ouvrage précieux pour la géographie de cette contrée, et enfin ses *Lettres*, qui ont un mérite particulier pour le genre : là toute son imagination brille et tout son cœur se révèle; là surtout ses expressions sont mâles et grandes; il n'est pas régulier, dit Fénelon, mais il est plus éloquent que la plupart des gens qui se piquent de l'être. C'est de Bethléem, où il s'était retiré, peu de temps après avoir achevé la Vulgate, que saint Jérôme data la plupart de ses lettres et de ses écrits polémiques. Il n'avait pas entendu, en s'y retirant, que sa solitude ne profitât qu'à lui seul. Indépendamment de ses études et de ses luttes avec les hérétiques, il donnait des soins paternels à de nobles dames romaines, qui avaient consenti à se laisser conduire, par ce guide courageux et éclairé, dans les sentiers les plus difficiles et les plus ardu des vertus chrétiennes. Il mourut en 420, dans la quatre-vingtième année de son âge.

De toutes les éditions des ouvrages de ce père, la meilleure est celle de dom Martianay, bénédictin de Saint-Maur, 6 vol. in-fol. Ses lettres ont été éditées séparément par Canisius, et traduites en français. Le père Dolci a écrit une vie du saint docteur, d'après ses ouvrages mêmes. G. Fournier a publié en 1817, un éloge de saint Jérôme, remarquable par le bon esprit, et d'un sentiment élevé. — Monseigneur Mai a découvert dans les bibliothèques du Vatican, un extrait important du livre que saint Jérôme avait écrit sur la Trinité, et un autre travail intitulé : *De fide contra hæreticos*. L'abbé LALANNE.

JEROME DE PRAGUE. Cet hérésiarque, qui tirait son nom du lieu de sa naissance, n'était ni religieux, ni prêtre. Il studia dans les universités de Paris, d'Heidelberg, de Cologne, et reçut le grade de bachelier et maître en théologie. Il le possédait en 1369. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avait fréquenté l'université d'Oxford, et qu'il avait copié en Angleterre les livres de Wiclef pour les apporter en Bohême. Quoi qu'il en soit, Jérôme de Prague s'unit à

Jean Hus, pour enseigner les erreurs de Wiclef, et les soutint avec ardeur. Le 24 avril 1415, il se rendit à Constance pour défendre son maître devant le concile. La crainte d'être jeté en prison le détermina à prendre la fuite. Il demanda un sauf-conduit à l'empereur, qui consentit à le lui accorder, pour venir à Constance, et non pour s'en retourner. Le 17 avril 1415, le concile lui en avait expédié un qui lui promettait toutes sûretés, mais c'était *sans la justice et sans préjudice des intérêts de la foi* (Lenfant, *Hist. du Conc. de Constance*, t. 1, p. 194). Ces sauf-conduits n'avaient pas rassuré Jérôme de Prague. Il fut arrêté et conduit à Constance, chargé de chaînes. Le sort de Jean Hus l'épouvanta : il rétracta ses erreurs. Cette rétractation, conçue en termes vagues, inspirait quelques soupçons; mais Jérôme de Prague fit bientôt connaître ses véritables sentiments. Il désavoua sa rétractation comme le plus grand crime qu'il eût jamais pu commettre, et déclara qu'il était résolu d'adhérer jusqu'à son dernier soupir à la doctrine de Wiclef et de Jean Hus, en exceptant néanmoins les opinions de l'hérésiarque anglais sur l'eucharistie. Le concile, ayant fait de vains efforts pour le ramener à la vérité, le frappa d'anathème et le livra au bras séculier. Il fut brûlé vif le 1^{er} juin 1416, et ses cendres furent jetées dans le Rhin. Jérôme de Prague souffrit la mort avec une fermeté stoïque, et avec des manifestations pieuses dignes d'une meilleure cause.

Jérôme de Prague est le plus fameux disciple de Jean Hus. Il était plus jeune que son maître, mais il le surpassait en savoir et en subtilité dans la dispute. Leur caractère était différent. Jean Hus conservait les apparences de la modération; Jérôme de Prague était violent : il saisit un jour par les cheveux un de ses adversaires et le jeta dans la Moldau. — Il ne faut pas confondre le disciple de Jean Hus avec un autre Jérôme de Prague, pieux solitaire, qui combattait les Hussites. FLOTTES.

JERSEY, anciennement *Cæsarea*. La plus grande des Iles Anglo-Normandes situées dans la Manche, près de la France. Elle se trouve à 22 kilom. O. du département de la Manche, et à 132 kilom. S. de la côte de l'Angleterre. Elle appartient au comté de Southampton. Sa superficie est de 17,550 hectares, et sa population d'environ 50,000 habitants. Les côtes en sont escarpées; le climat est doux; le sol, assez fertile, ne produit cependant pas les céréales suffisantes pour la consommation. Mais il y a abondance de pommes de terre et de fruits, surtout de pommes, dont on fait beaucoup de cidre. Le bétail qu'on y élève est beau. La pêche des huîtres, des homards, du poisson, et

la récolte des vases, offrent d'avantageux produits. L'industrie, peu considérable, consiste en construction de navires, en fabrication de bonneterie et de quelques tissus. Le commerce se fait soit avec la France, soit avec l'Angleterre, Saint-Illier, chef-lieu de l'île, en est en même temps la principale place de commerce. Des communications régulières par bateaux à vapeur l'unissent à Southampton et à Weymouth, en Angleterre, à Granville et à Saint-Malo, en France. Le français est la langue de la population bien élevée de l'île; le bas peuple parle un patois qui tient à la fois du français et de l'anglais. — Jersey forme un gouvernement militaire sous le commandement d'un lieutenant-gouverneur. Les lois sont faites et les dépenses sont votées par un corps législatif, nommé les *États*, et composé de 36 membres. — Des fortifications nombreuses défendent l'île, qui appartient à l'Angleterre depuis la conquête de ce pays par Guillaume, en 1066. E. C.

JÉRUSALEM. La première fois qu'il est fait mention de Jérusalem, c'est dans la description que donne le livre de Josué des villes chanaanéennes tombées en partage à la tribu de Benjamin. Elle est désignée alors sous deux noms : « Jebus, qui est Jérusalem (Jos., xviii, 28). » Moïse avait déjà, dans la Genèse (x, 16), placé le Jebuséen dans l'énumération des enfants de Chanaan (x, 15). Enfin Josué achève l'histoire de Jérusalem en nous apprenant que les fils de Juda n'avaient pu vaincre les Jebuséens, habitants de Jérusalem, et que le peuple avait continué d'habiter cette ville avec les enfants de Juda (Jos., xv, 63). — On a souvent écrit que Jérusalem était la même ville que Salem, dont Melchisédech était roi du temps d'Abraham. Le livre des Psaumes donne fréquemment à Jérusalem le nom de Salem. Ceci ne suffirait pas pour établir l'identité de ces deux villes. Peut-être même l'attention de l'écrivain sacré (Jos., xviii, 28) à dire que Jebus est Jérusalem avait-elle pour but de faire éviter la confusion de Jebus avec Salem. Il y a, en Palestine, plusieurs villes antiques auxquelles on donne le nom de Salem (*Reland. Palest.*, p. 833, 976). Saint Jérôme dit formellement que Salem était près de Scythopolis, et qu'on y voyait encore de son temps les ruines du palais de Melchisédech. Jebus était bâtie sur le mont Sion, qui est encore aujourd'hui la partie la plus importante et la plus facile à reconnaître de l'ancienne Jérusalem. Cette ville chanaanéenne fut prise enfin par David, qui la fortifia et lui donna son nom : la Cité de David. Elle fut encore augmentée par Salomon. Mais sa place est toujours sur le mont Sion, qui forme topographiquement

une circonférence assez régulière, se reliant, du côté du nord-ouest au massif principal des montagnes environnantes, et s'élevant au sud, à l'est et au nord-est, au-dessus de deux vallées assez profondes : telle est la Jérusalem des Chanaanéens et de David. Au nord-est du mont Sion se trouve le mont Moria, qui en est séparé par une vallée, aujourd'hui peu profonde, et qui à son tour est détaché des autres montagnes par la vallée de Josaphat. Ce fut sur le mont Moria que Salomon bâtit le temple célèbre qui porte son nom, et dont il subsiste encore des restes considérables, les Romains n'ayant détruit que le temple intérieur, dont J.-C. avait dit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, et ayant respecté l'enceinte qui servait de rempart à la ville, et formait comme une seconde citadelle.

Outre la cité de David, construite sur le mont Sion, et le temple, bâti sur le mont Moria, Jérusalem occupait le penchant d'une seconde colline, placée au nord du mont Sion, s'élevant en amphithéâtre de l'est à l'ouest, et séparée de Sion par une petite vallée. Cette colline s'appelle Acra, et c'est sur elle que fut bâtie la ville inférieure. L'historien Josephus est formel sur ce point. Au temps de cet écrivain, on distinguait toujours la ville haute, où se trouvait le Forum, en face de la forteresse bâtie par David, le *Castellum*, de la ville inférieure, dont les maisons ne joignaient même pas le rempart de la cité proprement dite, ce qu'on voit du reste dans beaucoup de villes de l'antiquité. Plus tard, les deux villes, quoiqu séparées l'une de l'autre par le rempart de la citadelle, furent jointes ensemble par un mur et ne formèrent plus qu'une seule ville, qui fut alors indifféremment appelée Sion, Jérusalem, cité de David. De la sorte, Acra, la ville inférieure, s'élevait, comme aujourd'hui, à l'occident du temple, pendant que Sion en était éloignée au sud-ouest et ne s'y rattachait que par un pont colossal, dont on voit encore l'arasement à l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple.

Une vallée appelée Mello séparait le temple de la ville inférieure et du mont Sion. Elle fut comblée en grande partie par les Asmonéens, qui abaissèrent ainsi le sol d'Acra, afin d'arriver plus facilement au temple. La partie saillante de cet immense remblai se reconnaît encore très facilement aujourd'hui. Le nord du temple est formé de deux collines appelées Bézéthà. Ce fut la Cénopolis ou nouvelle ville dont parle Josephus. Le midi du temple s'appelait Ophel. C'était un terrain élevé par rapport à la vallée de Josaphat, mais inférieur au mont Moria, dont il est le prolongement.

Au temps de Jésus-Christ, Jérusalem comprenait tous les terrains que nous venons de décrire, formant cinq éminences distinctes : Sion, Acra, Moria, les deux hauteurs de Bézetha, et le terrain incliné d'Ophel. Le lieu du Calvaire, *Calvarie locus*, n'était point une colline isolée ; il appartenait topographiquement au terrain d'Acra, et se trouvait tout-à-fait hors du rempart de la ville inférieure, à peu de distance d'une porte, dite *Porte Judiciaire*, dont on voit encore les restes. Il faut seulement remarquer qu'en partant du prétoire de Pilate, qui était dans la citadelle Antonia, au nord du temple, il faut toujours monter à travers Acra pour arriver au Calvaire. — Dix ou douze ans après la mort de J.-C., Hérode Agrippa commença une grande muraille qui, partant de l'angle nord-ouest de la citadelle de Sion, renfermait tout le plateau occidental d'Acra, par-là même le lieu du Calvaire, et augmentait la ville nouvelle de tout le faubourg qui avait dû s'établir, hors de l'ancienne ville, dans le plateau supérieur très facile à cultiver. L'enceinte de Jérusalem se trouvait donc alors fort considérable. La plus grande longueur s'étendait de la fontaine de Siloé au bas d'Ophel, jusqu'aux cavernes royales.

La Jérusalem salomonienne fut détruite l'an 588 avant notre ère, par Nabou-Cadn-Atzer (Nabuchodonosor), roi de Babylone. Le temple, une des merveilles du monde, fut brûlé. Après 70 ans de captivité, les Juifs, qui doivent la liberté à Cyrus, reviennent dans leur patrie, relèvent les murs de Jérusalem, et construisent le second temple. Cette seconde Jérusalem n'eut ni l'éclat ni la prospérité de la première. Souvent prise par les rois d'Égypte et de Syrie, jaloux de son indépendance, Jérusalem ne respira que sous les Machabées, qui la délivrèrent, et en conservèrent la royauté jusqu'à Hérode-le-Grand, qui l'embellit de travaux considérables, et construisit le troisième temple. Ce fut la Jérusalem d'Hérode et le troisième temple qui furent détruits par les Romains sous les ordres de Titus. Ce siège, long et terrible, est célèbre dans l'histoire. Ce grand peuple, divisé par de malheureuses factions, se défendit avec un courage héroïque. La destruction de cette belle cité, la captivité des Juifs, vendus comme des bêtes de somme, jettent de la honte sur la victoire des Romains. Il ne resta que des débris de Jérusalem ; quelques fragments de remparts, cachés sous des décombres, la vieille tour de David, dont il eût été difficile d'entamer la masse, l'enceinte salomonienne du temple dans plusieurs parties notables, une des tours de la forteresse Antonia, l'arceau vénéré des chrétiens sous le nom d'*Ecce Homo*, les piscines antiques et les

tombeaux de la ville des morts, Rehâtie par Adrien sous le nom d'*Ælia Capitolina*, elle n'eut plus qu'une existence vulgaire. Son nom de Jérusalem fut même oublié pendant plusieurs siècles. Un juge de Césarée de Palestine, au rapport d'Eusèbe (lib. *De martyrs. Palest.*, c. xi), ayant demandé à des hommes cités à son tribunal de quelle ville ils étaient, et ceux-ci ayant répondu qu'ils étaient de Jérusalem, le juge s'informa où était située cette ville, et crut que c'était un lieu où les chrétiens se fortifiaient pour résister aux Romains. Cependant, les chrétiens qui avaient quitté Jérusalem au moment où les Romains mirent le siège devant cette ville, revinrent habiter Ælia, et leurs évêques se sont continués sans interruption depuis l'apôtre saint Jacques. Jérusalem reprit son nom et une nouvelle gloire au siècle de Constantin. Hélène, la pieuse mère du pacificateur religieux de l'empire, vint visiter les lieux illustrés par la vie et par la mort du Sauveur. Elle fit construire de beaux monuments à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, et dans toute la Palestine. L'église du Saint-Sépulchre, appelée *Anastasia*, la Résurrection, fut bâtie par cette princesse, ainsi que celle du Calvaire, qui lui est contiguë.

La Jérusalem de Constantin fut prise par Chosroës II, roi de Perse, qui y commit d'affreux dégâts, et détruisit en grande partie les monuments chrétiens bâtis par Hélène. Le saint sépulchre eut beaucoup à souffrir de cette invasion. Reconquise par l'empereur Héraclius, Jérusalem tomba au pouvoir des Sarrasins dans les premières années du vi^e siècle, sous le calife Omar, qui respecta religieusement le saint sépulchre. Il fixa dans l'enceinte abandonnée du temple la place de la célèbre mosquée qui porte son nom, mais qui ne fut construite que par Abd-el-Melik, le dixième calife, l'an 648. La cité sainte demeura au pouvoir des musulmans jusqu'en 1099, époque où elle fut emportée d'assaut par l'armée des Croisés, que commandait Godefroy de Bouillon.

La Jérusalem des Croisés n'occupait pas tout l'emplacement de la Jérusalem prise par les Romains. Une moitié de la montagne de Sion se trouvait hors des remparts, ainsi que le faubourg au nord, qu'Hérode Agrippa avait entouré d'une muraille. C'est encore la position de la Jérusalem actuelle, dont les murs, reconstruits au xvi^e siècle, rappellent, par leur style oriental, le style ogival adopté durant les croisades. Cette majestueuse enceinte est encore aujourd'hui dans un bel état de conservation ; il n'y manque que les Croisés au lieu des Turcs qui en ont la garde. L'époque brillante des Croisades finit par l'épuisement du royaume latin, transplanté

au sein des populations orientales, antipathique à leurs mœurs, à leurs croyances. Saladin s'empara de Jérusalem le 2 octobre 1187. Depuis cette époque, elle est restée entre les mains des musulmans. Les Turcs, lors de leur invasion, chassèrent les sultans d'Égypte de toute la Syrie, et prirent sur eux Jérusalem, qui est encore aujourd'hui sous leur domination : c'est dire qu'elle est délaissée, sans mouvement, sans commerce, sans industrie. La position de Jérusalem, entrepôt naturel entre les vastes plaines de l'Arabie et la mer, lui donnerait bientôt une grande prospérité avec un autre gouvernement que celui des Turcs, qui, dans leur impuissance, laissent tout mourir autour d'eux. La population décroît d'année en année en Palestine; à Jérusalem les édifices tombent, l'agriculture disparaît; ce qui reste ne vit que du mouvement que les pèlerinages donnent à la ville.

La ville moderne a quatre quartiers bien distincts : celui des Arméniens, sur la partie occidentale du mont Sion; celui des juifs, sur la partie orientale de cette même montagne; le quartier des chrétiens, autour de l'église du Saint-Sépulchre, et le quartier mahométan dans le voisinage de la mosquée d'Omar. Les couvents y sont nombreux : toutes les communions chrétiennes ont les leurs. Ce sont en général les seules maisons de Jérusalem propres et bien entretenues, grâce aux aumônes des pèlerins. Les mahométans ont aussi deux couvents près de la mosquée. L'église du Saint-Sépulchre a été construite en grande partie à l'époque des Croisades; c'est un monument très remarquable, non-seulement au point de vue chrétien, mais encore pour l'histoire de l'art. Les édifices arabes sont nombreux à Jérusalem. Malgré leur abandon presque total, il y a encore des parties dignes d'intérêt. Le plus important est, sans contredit, la belle mosquée élevée au centre de l'enceinte du temple. Grâce à la hardiesse des voyageurs anglais, on a pu pénétrer dans ce superbe monument, en lever le plan intérieur, en dessiner tous les détails. Il nous est connu maintenant; c'est une des merveilles de l'art oriental. Il a été construit par des architectes grecs, et le style byzantin y domine. C'est un octogone surmonté d'une immense coupole. Au milieu de la mosquée est une énorme roche en saillie au dessus du niveau du sol, et que les mahométans ont respectée, parce qu'elle est mentionnée dans plusieurs traditions juives et mahométanes. Les fontaines, dans les rues, sont d'un très bon style arabe. Les auges de ces fontaines sont presque tous d'anciens sarcophages des tombeaux des rois; mais elles n'ont plus d'eau, et, comme tout le reste, elles sont là

pour attester la barbarie et l'impuissance des Turcs, méprisés à la fois des chrétiens et des arabes du pays. L'abbé J. H. MICHON.

JÉRUSALEM (ROYAUME DE) (voy. CROISADES).

JÉRUSALEM (ASSISES DE) (voy. ASSISES).

JÉSUITES. Religieux dont l'ordre fut fondé en 1365 par saint Jean Colombin de Sienné, et approuvé par le pape Urbain V en 1367. Le pape Pie V rangea cet institut au nombre des ordres mendiants, et Clément IX, en 1668, en accorda la suppression à la demande de la république de Venise. Astreints à une vie de sévère pénitence, les Jésuites, après avoir satisfait à leurs exercices religieux, allaient dans les hôpitaux consoler et soulager les malades. Les Jésuites étaient ainsi appelés de ce que leur fondateur avait sans cesse le nom de Jésus à la bouche. On les nomme encore *clercs apostoliques de saint Jérôme*, parce qu'ils avaient une dévotion spéciale pour cet illustre saint, qu'ils avaient pris pour leur protecteur. — Le costume des Jésuites était le suivant : une tunique blanche serrée par une ceinture de cuir, avec un chaperon blanc pour couvrir leur tête; un manteau de couleur tannée et des sandales de bois.

JÉSUITES. Il est difficile de parler des Jésuites; leur nom seul éveillé la passion et, comme par un étonnant privilège, ils semblent ne pouvoir être aimés ou haïs à moitié. Tout jugement qui les concerne risque donc de paraître un dénigrement injuste ou une apologie extrême. L'histoire seule preserve de ces deux périls.

On sait l'origine de l'ordre des Jésuites. Ignace de Loyola (voy. ce mot), le fonda au xvi^e siècle. C'était le temps des grandes luttes. L'Eglise était déchirée par l'hérésie de Luther, et les Jésuites parurent comme un corps savamment discipliné pour la défense de l'unité catholique. La bulle d'institution porte la date du 22 septembre 1540. Le 22 avril 1541 les compagnons d'Ignace le proclamaient leur général. Ils étaient dix à peine. De ce noyau devait sortir un corps religieux qui bientôt couvrirait toute la terre. Les statuts avaient été longtemps médités. Rien n'égale l'énergie de cette constitution. Le monde l'a souvent accusée de dégrader la volonté humaine; mais outre que l'obéissance est l'exercice le plus difficile de la vertu, elle est la condition la plus parfaite de l'ordre. De nos jours le P. de Ravignan a publié une admirable interprétation des statuts à ce point de vue.

A peine l'institut nouveau était né qu'il grandit dans l'Eglise, non seulement par la piété de ses membres, mais par la force du lien qui les unissait. De là une autorité soudaine que le

clergé, en plusieurs lieux, ne vit pas sans défiance. La France, surtout qui les avait vus naître, s'obstina longtemps à les repousser. — Ignace, qui avait étudié dans l'université de Paris, y envoya dès le début quelques novices, la plupart espagnols et italiens. Mais la guerre avait éclaté avec Charles-Quint, et ils furent contraints de quitter le royaume. La paix de 1544 leur permit d'y rentrer. Peu après (1550), les Jésuites fondèrent un collège avec lettres-patentes de Henri II. Le parlement fit opposition; le roi employa les moyens accoutumés de jussion. L'évêque du Bellay, et le doyen de la Faculté de théologie, faisaient cause commune avec le parlement. Toutes fonctions ecclésiastiques furent interdites aux Jésuites. Ils allèrent alors s'abriter sous la juridiction de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, attendant des jours plus propices, et s'accoutumant dès lors à lasser les inimitiés par la patience. Pendant ce temps l'Institut avait pris racine en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas, en Allemagne, à Fez, à Maroc, dans le Congo, au Brésil, au Paraguay. Une étonnante popularité lui était venue. A Rome il avait érigé des maisons et des collèges, deux surtout restés célèbres sous le nom de collège Romain et de collège Germanique; et Ignace, après quinze ans, avait pu mourir voyant partout son œuvre affermie et assurée dans son avenir, non seulement par le succès, mais par la lutte, et même par les revers. — A Rome le peuple n'attendait pas qu'Ignace fût canonisé. Il avait connu sa vertu et sa piété; il le pleura et l'honora comme un saint. Mais en France, l'antipathie n'était point désarmée. Le roi François II essaya de renouveler les lettres-patentes de François I^{er}; les Jésuites étaient tolérés à peine; l'évêque de Clermont, qui les avait accueillis à Billom et à Mauriac, en logeait un petit nombre dans son hôtel de Paris, rue de la Harpe; de là le nom de Clermont donné longtemps à leur première maison. Par degrés, la résistance s'apaisa; l'évêque leur imposa quelques conditions, et surtout quelques maximes d'école; et enfin, dès l'avènement de Charles IX, ils purent ouvrir un collège rue Saint-Jacques. L'Université se récria; il y eut un procès éclatant devant le parlement; les Jésuites risquaient de le perdre sans retour; ils s'adressèrent au roi, et le procès s'éteignit. — On sait quelles haines fermentaient dans les âmes en ces tristes temps. Des doctrines violentes sur le droit politique étaient entrées dans les écoles, et chaque parti les invoquait selon que l'autorité secondait ou contrariait sa passion ou ses vues. Les plus grands crimes de cette époque furent l'application logique de ces maximes, depuis les exterminations populaires

de la Saint-Barthélemy, jusqu'aux assassinats isolés commis sur Henri III et sur Henri IV. Le meurtre semblait être la sanction de la croyance et de la liberté. La Ligue donna lieu surtout à des opinions débattues, comme des doctrines d'école, dans les chaires et dans les livres, et les Jésuites n'échappèrent pas plus que les autres corps religieux à l'empoiement furieux de ces theories. Mais, par un caprice de la haine, seuls ils semblent en avoir porté l'odieux dans l'histoire. Dès lors aussi on les mêla aux attentats politiques, principalement à ceux qui menacèrent la vie d'Henri IV. Jean Châtel avait été leur élève. Ils eurent à expier cette étrange complicité; on les expulsa du royaume, et tandis que le meurtrier était condamné à être tennailé, mutilé, tiré à quatre chevaux et brûlé en place de Grève, son maître, le P. Guéret, était condamné à un bannissement perpétuel, et le P. Guignard, chez qui on avait trouvé un discours qui prêchait la sédition, était condamné à être pendu. Vers le même temps l'Angleterre, qui avait aussi ses crimes, mais d'une autre sorte, sévissait, au nom de la réforme, contre l'Eglise entière, et c'est surtout sur les Jésuites que s'exerçait la persécution. On les accusa de conspiration contre Elisabeth, et ils furent chassés d'Angleterre comme ils avaient été chassés de France. — Il y eut ensuite des retours d'opinion. Henri IV ne tarda pas à rappeler les Jésuites, en dépit de l'université et du parlement. Mais le droit d'enseigner ne cessait point de leur être contesté; ce ne fut qu'après la mort funeste d'Henri IV que la reine Marie de Médicis leur délivra des lettres-patentes qui furent enfin enregistrées, et eu vertu desquelles ils s'établirent à Paris, et furent incorporés à l'université, sous la condition de se soumettre à la doctrine de Sorbonne. C'est par de telles alternatives qu'ils arrivèrent à un grand éclat de puissance sous Louis XIV. Leur rivalité ranima toutes les études; ils eurent des savants, des poètes, des orateurs. Les controverses périlleuses de la politique faisaient silence; il n'était plus alors question de renouer les maximes de souveraineté ou de régence; toute l'activité de l'esprit s'était portée sur les choses de la religion. Mais là même se trouvèrent des différences, et les Jésuites entrèrent dans les luttes avec leur esprit d'unité, écartant les nouveautés sectaires, et s'appliquant à faire aimer la religion par la facilité et la bonne grâce. De là une scission ardente dans ce siècle que Louis XIV avait utilement façonné à l'obéissance. Le Jansénisme semblait couvrir des idées d'opposition politique sous une théologie austère; ce fut une partie de sa popularité, et, par une ib-

zarrerrie étrange, la faveur ne fût pas à ceux qui défendaient, nous ne dirions pas seulement les opinions les plus certaines, mais les plus indulgentes.

On sait la guerre qui fut faite aux Jésuites par la satire, plus encore que par la logique. Les ironies de Pascal eurent raison de la gravité de ses adversaires, et les *Lettres Provinciales* sont longtemps restées comme un jugement prononcé en dernier ressort contre la théologie des Jésuites : le style, la verve, le persiflage, avaient tenu lieu de vérité dogmatique ; et ce n'est guère que de nos jours que la raison a pu demander compte de l'erreur des opinions. Le jansénisme a vécu longtemps de la popularité qu'il avait reçue du génie sardonique de Pascal. Dans l'apaisement des sectes, il n'est plus dans l'histoire qu'un souvenir de controverse, mêlé à tant d'autres, où se montre la passion humaine plutôt que l'amour du vrai.

Durant ces ardentes luttes, les Jésuites n'avaient point cessé de poursuivre leur double mission : enseigner la jeunesse dans les pays catholiques, et porter l'Évangile dans les pays infidèles. Leurs établissements dans le Paraguay sont restés célèbres ; Montesquieu les cite comme un modèle de gouvernement. Leurs travaux apostoliques dans l'Orient, et surtout en Chine, semblaient devoir renouveler le monde. Là, comme partout, ils s'emparaient des âmes par la bienveillance de leur parole. On les accusa de faire fléchir la précision de l'enseignement ; Rome même les condamna, et leurs œuvres de prosélytisme furent suspendues. En même temps s'ouvrait un siècle nouveau, qui allait remuer profondément toutes les doctrines humaines. Les Jésuites n'échappèrent point au contact des mœurs et des idées, qui emportaient toute la société. Un esprit de cupidité et d'agiotage avait éclaté comme une contagion sur la régence. Les Jésuites, dans leurs missions du nouveau Monde, firent des établissements, où se mêlèrent des opérations de commerce. C'était une violation de leur règle, et surtout des lois de l'Église. Il y eut une faillite célèbre du père Lavalette, dont la magistrature s'empara avec grand éclat. Ce fut le début et le prétexte d'un procès plus vaste, entrepris par le parti philosophique, et où s'engagèrent les gouvernements de l'Europe, alors maltraités par ce parti. L'extermination des Jésuites fut poursuivie simultanément dans tous les États. En France, on paraissait d'abord se borner à vouloir une réforme de l'institut, et l'on proposa à Rome un projet d'édit, qui donna lieu au père Ricci, général des Jésuites, de prononcer les célèbres paroles : *Sint ut sunt, aut non sint!* Lui-même

portait son arrêt. — La Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne, lié avec le parti philosophique, fut ardent à pousser cette grande querelle à son terme extrême. Dans son examen des *Constitutions de l'ordre*, un crime n'était défini, si ce n'est celui d'une puissance illégitime, conquise par les Jésuites au détriment de l'État et de l'Église ; mais ce grief lui-même ne se justifiait que par des opinions, et semblait s'effacer devant l'approbation longtemps donnée à l'institut par la royauté, et surtout devant les défenses et les apologies présentées des évêques. Aussi les recherches judiciaires qui furent faites dans toute la France, se bornèrent-elles à spécifier les délits se rapportant à des enseignements de doctrine controversée depuis deux cents ans. Quant au Parlement de Paris, plus dominé que les autres par l'action philosophique, et un peu enclin dès le début, à des plans de réformation tempérée, il eut hâte d'arriver à un arrêt d'abolition, et cet arrêt fut prononcé le 6 août 1762. Tous les parlements de France prononcèrent successivement des arrêts semblables, et enfin un édit du roi vint, en novembre 1764, sanctionner tous ces actes. En Espagne, en Portugal surtout, la suppression des Jésuites fut accompagnée de violences juridiques que la France avait évitées. On sait les atrocités de la justice qui fut exercée à l'instigation du ministre Pombal. C'était peu d'abolir l'ordre des Jésuites, on mêla des crimes aux griefs philosophiques, et quelques malheureux furent brûlés vifs. « L'inquisition, écrivait Voltaire (27 novembre 1760), a trouvé le secret d'inspirer de la compassion pour les Jésuites. J'aimerais mieux être né Nègre que Portugais. » Ce spectacle n'appela pas moins l'imitation en France. Les arrêts n'avaient pas d'abord prononcé la dépossession et l'exil ; on se hâta de sanctionner l'abolition de l'ordre par l'expulsion de tous ses membres, et alors on vit de tristes barbaries exercées contre des vieillards qu'on avait hâte de jeter hors de la patrie. Alfieus prélude de proscriptions, laissé en exemple à des temps prochains, et à des passions plus furieuses encore !

Une chose mémorable, c'est que le roi Frédéric de Prusse, l'ami de Voltaire, ouvrit son royaume aux exilés. En même temps qu'il battait des mains parce que « la cour de Rome perdait ses gardes-du-corps, et qu'elle était frappée d'un coup d'apoplexie terrible » (Lettre à Voltaire, 10 février 1767), il affectait d'honorer des savants et des lettrés, et feignait de prendre au sérieux les mots d'*humanité* et de *lumières* qui, pour les philosophes de Paris, avaient une signification d'intolérance et de persécution. Mais

le pire contraste fut de voir le pape Clément XIV sanctionner, par une bulle, en 1773, l'extermination des Jésuites dans toute l'Eglise. La situation générale des Etats explique assez toutefois les motifs qui durent déterminer cet acte décisif. Le pape avait à éviter des conflits de politique avec l'Europe entière, et l'ordre, en se soumettant avec résignation, remit à la Providence sa destinée, à l'avenir ses espérances. C'est alors qu'on vit l'impératrice de Russie, Catherine II, l'ami des philosophes, recueillir quelques débris de l'institut. Elle écrivit au pape une lettre mémorable. « Je sais, disait-elle, que Votre Sainteté est très embarrassée; mais la crainte convient mal à votre caractère; votre dignité ne peut pas s'accorder avec la politique, toutes les fois que la politique blesse la religion. Les motifs qui m'ont déterminée à accorder ma protection aux Jésuites sont fondés sur la raison et sur la justice, ainsi que sur l'espoir qu'ils seront utiles à mes Etats. Cette troupe d'hommes innocents et paisibles vivra dans mon Empire, parce que, de toutes les sociétés catholiques, elle est la plus propre à instruire mes sujets. » Après ce début, la Souveraine demandait pour eux, au Saint-Père, des pouvoirs particuliers pour la mission qu'elle leur réservait à Pétersbourg et à Moscou (année 1783). Le cabinet de Pétersbourg renouvela plus d'une fois, durant la révolution française, la demande de les conserver, et en même temps, un simple tailleur de pierres du nom de *Paccanari*, essayait de les faire revivre sous la protection de Pie VI. Puis, lorsque la révolution fut apaisée, la France les vit reparaitre sous le nom de *Pères de la foi*. C'était au début de l'empire; alors tout semblant d'association était suspect, et cet essai de renaissance indiqua seulement que l'Ordre n'attendait que des temps propices. En 1814, lorsque tomba le grand pouvoir de Napoléon, le pape Pie VII, rendu à la liberté, s'empressa de les rétablir. En un moment ils se trouvèrent prêts à reprendre leurs œuvres, comme si soixante ans n'en avaient pas rompu la chaîne. Ils semblaient rajeunis et ravivés par l'adversité, et on les vit se multiplier pour les travaux de l'apostolat, mais trop prompts peut-être à vouloir ramener la société à des habitudes perdues de piété et de ferveur. D'abord ils se livrèrent à la prédication; ils firent des missions, et la foule se pressa autour de leurs chaires; puis ils ouvrirent des maisons d'éducation sous le nom de séminaires, et partout la place manqua pour recueillir tous les enfants que leur envoyaient les familles, celles-là même qui semblaient les moins éprises de la religion. Cette popularité rapide alluma

ce qui survivait d'opinions philosophiques; la presse, libre alors, fit du nom des Jésuites une arme politique, avec laquelle on attaqua le pouvoir de l'Eglise; tout était Jésuite: le laïque, le prêtre, le roi même; cette seule désignation fut suffisante pour énerver l'Etat tout entier. Néanmoins leurs collèges restaient encombrés d'élèves; c'était l'indice d'une ardeur extrême dans l'amour comme dans la haine. Un ministre tempéré pensa faire un acte de bonne politique en supprimant cette occasion de luttes publiques, et, en 1828, les maisons des Jésuites furent fermées. La colère n'en fut point désarmée; on continua de voir partout l'action mystérieuse des Jésuites. On avait fini par populariser cette peur, et plusieurs applaudirent à la révolution de 1830, parce que les Jésuites allaient cesser de gouverner la France! A ce moment, toutefois, quelques esprits commencèrent une réaction dans l'opinion des hommes sérieux. Le mot liberté avait servi de prétexte à des ignorants pleins de fiel; la probité s'en empara, et finit par lui donner un sens général qui permit à chacun de l'invoquer. Ce fut un long travail; mais après quinze ans, le retour des opinions était consommé; la liberté d'enseignement n'eut qu'à se formuler dans les agitations de la République de 1848, et les Jésuites purent, une fois de plus, reparaitre dans leurs écoles. Aujourd'hui nous les voyons à toutes leurs œuvres, comme si jamais elles n'avaient été interrompues, comme si elles ne devaient jamais l'être. Ordre étonnant, qui semble avoir été créé pour toutes les épreuves de la contradiction, et qui n'est jamais plus assuré de sa mission que lorsqu'elle est combattue avec plus de haine! Son histoire n'est qu'une longue persécution; mais dans la persécution même, il est invincible, plus on le frappe, plus il est populaire; plus on le bait, plus il est fort. On a souvent publié son apologie; ce n'est point la meilleure manière de l'affermir: le silence lui est plus profitable que la défense. Il est même remarquable que les plus beaux hommages sont venus aux Jésuites des hommes qui semblaient avoir pour eux le moins de sympathie; Montesquieu, Buffon, Haller, Muratori, ont exalté leur génie; ils ont parlé de leurs missions avec attendrissement. Leibnitz les a vengés des calomnies des protestants. Le chancelier Bacon a glorifié leurs écoles; l'athée Lalande, qui fut leur disciple les a appelés « un peuple de héros pour la religion et pour l'humanité. » Aucune admiration ne leur a manqué; c'est peut-être aussi l'explication de bien des haines. On a vu dans cette espèce de culte un signe de puissance redoutable.

LAURENTIE.

JÉSUITESSES. Congrégation de dames religieuses, établie au commencement du XVII^e siècle, d'après les règles et le régime de l'institut des Jésuites. Cet ordre fut fondé en Flandre par deux filles anglaises, nommées Warda et Tuitia, sous la direction du P. Gérard, recteur du collège d'Anvers. Le souverain pontife était resté étranger à cette fondation, qui se développa néanmoins avec assez de rapidité. Les Jésuitesses donnaient le nom de *collèges* à leurs maisons, et avaient un noviciat analogue à celui des Jésuites. Elles faisaient, comme eux, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; elles ne gardaient point la clôture, dit Bergier, et elles se mêlaient de prêcher. Le 13 janvier 1630, le pape Urbain VIII les supprima par une bulle. De nos jours, il s'est formé des maisons de religieuses d'après l'esprit des Jésuites, mais elles n'ont rien de commun avec les Jésuitesses. L.

JÉSUS-CHRIST. C'est le nom le plus grand, le plus saint et le plus auguste sur la terre et dans le ciel ; nulle bouche ne le prononce sans respect et sans amour ; c'est en m'inclinant que je l'écris. — L'histoire de Jésus-Christ est l'histoire du monde. L'homme déchu avait passé depuis quatre mille ans par toutes les épreuves de l'expiation sans que la réparation de sa chute fût consommée. Un libérateur lui avait été promis dès le commencement, et son avènement, annoncé par les prophètes, était attendu par toute la terre. Il vint au moment où toutes les nations, après de violentes destructions d'empires, après de longs désastres et de sanglantes exterminations de peuples et de cités, se trouvaient sous l'obéissance d'une seule ville, laquelle avait mis six cents ans de guerre à conquérir cette unité de domination : c'est ce moment que Dieu choisit pour envoyer au monde le réparateur. Auguste régnait sur le monde ; la paix était générale ; Hérode gouvernait la Judée sous l'autorité du sénat romain. — Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, conçu dans le sein de la Vierge Marie, naquit à Bethléem, dans une étable. Cette naissance, pleine de mystère et entourée de miracles, fit tressaillir la terre. Un ange annonça à des pasteurs que le Sauveur venait de naître ; en même temps, ceux-ci ouïrent des voix qui chantaient le cantique, depuis lors répété chaque jour dans le monde entier : *Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.* Ils coururent aussitôt adorer l'Enfant dans sa crèche. Peu après, une étoile nouvelle apparaissant dans les airs, avertit des mages de l'Orient d'aller rendre hommage au Sauveur du monde ; et ils se hâtèrent de lui apporter de riches présents

d'or, d'encens et de myrrhe. Le bruit de ces merveilles troubla Hérode. Un nouveau né inconnu, que les rois et les bergers allaient adorer, fut à ses yeux un ennemi qui menaçait son pouvoir. Ne le pouvant découvrir, il fit rechercher et mettre à mort tous les enfants au dessous de douze ans. L'ange avertit Joseph, époux de la Sainte-Vierge, de fuir en Egypte, et ainsi la barbarie d'Hérode fut inutile. Peu après, Hérode mourut, laissant ses Etats partagés entre trois fils, dont l'un gardait ce nom d'Hérode, resté maudit dans toutes les générations à venir. — Joseph ramena l'Enfant-Jésus et sa mère, et se choisit une demeure à Nazareth, petite ville de la Galilée. Une prophétie disait que le Sauveur ou le Messie serait appelé *Nazaréen* ; elle commençait ainsi à se réaliser ; elle devait plus tard s'accomplir avec plus d'éclat.

C'est à Nazareth que se développa l'enfance de Jésus. A douze ans, il fut conduit par ses parents à Jérusalem, pour célébrer la fête de Pâques, solennelle entre toutes les autres chez les Juifs. Là il échappa aux regards et aux soins de sa mère, qui, après une recherche pleine d'angoisse, le découvrit dans le temple, assis au milieu des docteurs, les étonnant par ses questions ou par ses réponses sur les choses de la religion. Ce fut le premier acte de sa mission. Aussi sa mère lui ayant reproché la douleur qu'il venait de lui causer par sa disparition, il lui répondit ces mots, juges durs, si on ne prenait garde à leur sens mystérieux : *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous point que je dois m'occuper des choses qui regardent mon père ?* Après quoi la sainte famille s'en retourna à Nazareth, où Jésus-Christ cacha sa vie, jusqu'au temps où devaient se dissiper tous les mystères. Les historiens supposent avec fondement que Joseph, le chaste époux de la Sainte-Vierge, mourut dans cet intervalle. Jésus resta seul avec sa mère pour achever sa mission.

Il y avait alors au désert un grand saint, qui prêchait la pénitence. Le Saint-Esprit l'amena aux bords du Jourdain, afin que sa parole fût plus entendue, et c'est là que saint Jean, le précurseur du Messie, annonça que les temps étaient venus. Il baptisait dans l'eau les pécheurs qui venaient, confessant leurs fautes ; et il plut à Jésus-Christ d'aller recevoir le baptême comme eux. Saint Jean refusait de purifier par l'eau celui qui venait pour purifier tous les hommes par sa grâce ; mais Jésus lui commanda d'obéir, et comme il sortait des eaux, les cieux s'ouvrirent, une colombe vint se reposer sur lui, et on entendit une voix qui disait : « C'est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Jésus-Christ entra alors dans la trentième année de son âge.

Ainsi s'ouvrait sa mission parmi les hommes.

Au sortir de son baptême, Jésus-Christ fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, où il jeûna quarante jours. Il s'était déclaré pécheur en recevant le baptême, et il se condamnait à toutes les austérités de la pénitence : en même temps qu'il était Dieu, il se soumettait comme homme aux rudes conditions de l'humanité. Aussi souffrit-il les tentations du démon dans le désert, et c'est après s'être affermi par le jeûne contre toutes les épreuves, qu'il commença sa carrière de prédication. Ses premiers disciples furent André et Simon ; il changea le nom de celui-ci et l'appela Céphas, qui veut dire Pierre.

Le premier acte éclatant de Jésus-Christ fut le miracle de Cana ; il avait été appelé à une noce, et le vin venant à manquer, il changea l'eau en vin. Ce miracle resta célèbre ; Héline, mère de Constant, bâtit une église dans ce lieu de Cana, pour en perpétuer le souvenir. — Jésus-Christ se rendit ensuite à Jérusalem pour la fête de Pâques. C'est alors que s'armant d'un fouet, il chassa les marchands du Temple. Les Juifs s'étonnaient et s'irritaient de cette usurpation d'autorité ; mais il leur imposait par sa parole et par ses actes, et une foule grossissante de disciples s'attacha bientôt à ses pas comme à sa doctrine. En même temps, Jean-Baptiste continuait de le montrer comme le Sauveur, comme l'envoyé de Dieu, et tout dans la Judée s'ébranlait à ces prédications et à ces enseignements. — Jésus-Christ passa de la Judée en Galilée ; il convertit la Samaritaine, guérit le fils d'un prince à Cana, et alla s'établir quelque temps à Capernaüm : Là il multiplia les miracles. Il était dans une barque avec ses disciples, et, tandis qu'il dormait, la mer s'étant soulevée avec furie, menaçait de tout engloutir ; il s'éveilla, commanda aux vents de s'apaiser, et la mer reprit son premier calme. La guérison d'un paralytique, et celle d'une femme qui ne fit que toucher sa robe, achevèrent d'enrouvrir les peuples. Matthieu, le publicain, quitta ses fonctions pour suivre un maître à qui obéissait la nature. — Dans les fêtes de la deuxième Pâque depuis son baptême, Jésus-Christ continua de donner de l'éclat à sa mission. Mais ayant guéri un paralytique le jour du Sabbat, ce fut un scandale pour les docteurs juifs. Il se justifiait en vain par l'interprétation de la loi ; la haine avait déjà commencé de s'allumer en ces âmes jalouses, et il dut fuir le long de la mer, ensuite sur la montagne, pour échapper à leurs fureurs. C'est alors qu'il fit ce sermon admirable des *Béatitudes*, rapporté par saint Matthieu. Puis il reprit sa mission ; il guérit un lépreux,

il rendit la santé au serviteur du centenier qui lui avait demandé seulement une parole, attendu qu'il n'était pas digne de le recevoir en sa maison, et il rendit à la pauvre veuve de Naïm son fils unique qu'on portait en terre : chaque miracle était un acte de bienveillance et de pitié pour les hommes.

Il serait long de tout dire : les guérisons, les prédications, les paraboles, le mouvement universel d'admiration et de foi parmi les peuples, mais aussi les progrès d'envie et de colère parmi les docteurs. Lorsque vint la troisième Pâque, Jésus-Christ fit en secret le voyage de Jérusalem, pour échapper à la fureur des Juifs. Il continua ses prédications, ses courses et ses miracles ; il expliqua à ses disciples ce qu'il y avait de mystérieux en sa mission, se révéla à eux dans sa gloire, enseigna une morale nouvelle avec des dogmes et des sacrements nouveaux, annonça la suite des temps, les malheurs de Jérusalem, la résurrection, tout ce qui était indiqué par les prophéties, et que les Juifs avaient à peine entrevu.

Lorsque tout eut été préparé de la sorte par l'enseignement, Jésus-Christ s'appêta à compléter sa mission par le sacrifice. C'était le temps de la quatrième Pâque. Le bruit de ses miracles avait partout excité l'enthousiasme ; et lorsque Jésus-Christ parut pour la fête, le peuple entier courut à sa rencontre, avec des palmes dans les mains, étendant des tapis et des vêtements sous ses pieds ; son entrée à Jérusalem fut un triomphe. Le Sauveur savait quel serait le retour de ces honneurs. En entrant dans la ville, il pleura sur sa prochaine desolation. Il chassa de refuge les marchands du Temple, et guérit encore des infirmes. Mais les Juifs nourrissaient contre lui d'affreux dessein, et déjà leurs docteurs avaient sondé la trahison d'un de ses disciples. Le Sauveur n'allait pas moins avec sérénité au dernier accomplissement de son sacrifice. Avant de célébrer la Pâque avec ses disciples, il voulut leur laver les pieds, pour signifier qu'il leur laissait un ministère qui consistait à se vouer tout entier au service des hommes ; puis il institua le sacrement d'Eucharistie, qui est le sacrement par excellence ; et, dans ce dernier repas, il annonça que l'un d'entre eux devait le trahir. C'est par cette première douleur que s'ouvrait ce que la langue chrétienne a appelé la *Passion*, terme significatif où se résument toutes les amertumes et les angoisses qui peuvent déchirer une âme. — Jésus-Christ, après cette institution, adressa aux disciples cet admirable discours, rapporté par saint Jean, où il parle divinement de son unité avec son Père, et de celle où il fait entrer les chrétiens, qui sont

ses membres, « par la grâce d'une incorporation divine, laquelle les tire de leur être propre, qui est un être divisé, pour les établir dans l'être de Dieu et les rendre lui avec lui. » (Godeau, *Hist. de l'Église*). Puis il alla prier au mont des Olivets. C'est là qu'il éprouva cette mortelle agonie, où son sang coulait de son corps comme une sueur. Telle fut son angoisse qu'il demanda par trois fois à son père d'écarter de lui ce calice. Mais sa soumission n'était pas moins entière, et il enseignait ainsi au monde à faire la volonté du Père, qui est aux cieux. Un ange lui fut envoyé pour le fortifier; c'est encore une image de la force que Dieu envoie aux hommes qui sont résignés sous ses coups. — Après cette mystérieuse agonie, parurent les envoyés des prêtres et des docteurs, qui venaient pour s'emparer de Jésus-Christ. Judas, le disciple infidèle, les conduisait. Jésus-Christ, son doux maître, le baisa; c'était à ce signe que les soldats devaient connaître celui qu'ils avaient à saisir. Pierre tira son glaive pour le défendre. Jésus-Christ lui ordonna de remettre le fer en son fourreau : « n'avait-il pas, s'il le voulait, des légions d'anges à appeler à son aide? » et il guérit un des envoyés des prêtres que Pierre avait blessé. A ce moment, tous les disciples se dispersèrent, et le captif fut conduit à ses juges c'est-à-dire à ses ennemis. Caïphe, qui était grand prêtre, l'interrogea comme un criminel. Toute cette histoire est pleine de deuil : on souffre le Sauveur, on lui crache au visage, on le livre aux soldats et aux valets; et la foule s'écrie qu'il a mérité la mort. Le lendemain, les docteurs veulent entourer sa condamnation d'apparences régulières; on l'envoie à Pilate, qui était procureur de César dans la Judée, afin qu'il sanctionne l'arrêt de mort. Pilate ne trouve en lui aucun crime. — Mais, dit-on, il est Galiléen; il a excité le peuple à la sédition; il est ennemi de César! — Pilate hésite à ces griefs, et il envoie Jésus à Hérode, comme gouverneur de la Galilée. Hérode se fait de lui un jouet; il lui fait des questions captieuses; mais Jésus-Christ ne répond pas. Alors on le ramène à Pilate. Dans ces trajets de l'un à l'autre, la rage des Juifs s'est encore plus allumée; ils demandent à grands cris sa mort, et Pilate finit par le livrer à leur furie, évitant de le condamner, mais manquant de force pour proclamer son innocence. — Le reste est une lamentable tragédie. Jésus-Christ, meurtri, déchiré, est obligé de porter la croix sur laquelle on va le élever. On le conduit ainsi au Calvaire; et là on l'attache par les pieds et par les mains à la croix, ce gibet des esclaves, et on l'élève entre deux voleurs condamnés à mourir par le même supplice. Sur

sa tête on avait mis cette inscription en trois langues, en hébreu, en grec et en latin : *Jésus Nazaréen, roi des Juifs*. L'un des voleurs reconnut le Sauveur dans ce condamné, et lui demanda sa grâce. Jésus-Christ lui annonça qu'il serait tout à l'heure avec lui dans le paradis; l'autre l'insultait et mourait en blasphémant.

Jésus-Christ cependant voyait aux pieds de sa croix, Marie, sa mère, et son disciple Jean, et il leur dit ces bienheureuses paroles : *Voilà votre fils, — voilà votre mère*; paroles qui lient la terre au ciel, et qui font de Jésus-Christ même le frère de tous les chrétiens. Peu après il sortit de la vie, en jetant un cri qui émut toute la nature. La terre trembla, le soleil s'obscurcit, le voile du Temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent; partout on vit des signes extraordinaires, et les soldats qui gardaient le crucifié s'écrièrent, tout effrayés, que c'était bien là le fils de Dieu.

Le corps de Jésus-Christ fut mis en un tombeau, et des soldats veillèrent à sa garde. Mais le troisième jour, ainsi qu'il l'avait annoncé et que les prophètes l'avaient prédit, il sortit vivant du sépulcre; les soldats tombèrent à terre d'effroi; les disciples le virent, et il conversa longtemps avec eux pour achever de les convaincre et de les instruire. Il resta ainsi quarante jours, prescrivant tout ce qui devait servir à la conduite de l'Église, réglant la hiérarchie des apôtres, leur commandant d'aller porter la vérité dans toute la terre, et leur annonçant qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Après ces quarante jours de communication avec ses disciples, il les conduisit sur la montagne des Oliviers, et là, devant eux, il s'éleva au ciel. Alors commença leur apostolat; ils n'allaient avoir à raconter que ce qu'ils avaient vu, et la puissance de leur prosélytisme allait être le martyre : Jésus-Christ leur légua les supplices pour toute éternité.

Telle est en quelques mots l'histoire de Jésus-Christ, le sauveur des hommes. Ce n'était point ici le lieu d'expliquer autrement les mystères de cette vie et de cette mort. Qu'il suffise de dire qu'au nom de Jésus-Christ se rattache la plus grande révolution qui ait été faite dans l'humanité, révolution incroyable et inexplicable, bien qu'elle soit un fait présent à tous les yeux, si Jésus-Christ n'est qu'un homme. Car, comment cet homme, qui naît dans une étable et qui meurt sur une croix, devient-il tellement le maître du monde, qu'il lui impose des doctrines et des croyances qui le haïssent et qui l'humilient? Cet homme s'élève et grandit dans un lieu inconnu; il n'a rien de ce qui assure l'empire; il n'a point d'armées, il ne parle pas aux

multitudes, il ne soulève point les peuples, il a pour disciples quelques pêcheurs, ignorants et grossiers ; il est un objet de haine et d'envie ; ce qu'il fait d'extraordinaire ne fait qu'exciter les co:ères ; il annonce une doctrine peu populaire, car elle prescrit la mortification et le sacrifice ; et par cela même, il irrite davantage les passions ; il est obligé de fuir au bord de la mer, au haut des montagnes, pour échapper aux coups de ses ennemis. Nul ne le défend ; il ne se défend pas lui-même ; et bientôt il tombe aux mains de ceux qui le poursuivent, et il est traité comme le plus vil et le plus criminel de tous les esclaves. Ses disciples l'abandonnent ; deux femmes seulement lui sont fidèles, sa mère et une pécheresse ; enfin il est mis à mort comme un imposteur. — Tel est cet homme ; et c'est cet homme qui va changer le monde ! C'est lui qui va changer ses mœurs, ses croyances, ses lois, son culte, toutes ses idées ! C'est lui qui va faire tomber ses temples et qui va en ériger de nouveaux ! C'est lui qui va renverser tous les dieux, et qui va être Dieu ! Mais s'il n'est qu'un homme, et s'il fait cette révolution, ce sera la merveille la plus extraordinaire que l'imagination humaine puisse jamais concevoir ! S'il n'est qu'un homme, sa puissance sera le mystère le plus grand, le plus inexplicable, le plus étourdissant et le plus incroyable ! — Voilà pourtant le fait réalisé ; il est universel, il est lumineux comme le soleil ; il embrasse toutes les nations civilisées ; pas un peuple au monde, nous disons pas un peuple à l'état de société policée, qui n'adore ce nom de Jésus-Christ ; hors de ce nom, tout est barbarie et ténèbres. — On a fait beaucoup de livres pour démontrer la divinité de Jésus-Christ. La divinité ne se démontre pas, elle éclate, elle resplendit ; malheur à l'œil qui ne la voit pas, à l'esprit qui ne la sent pas ! Le philosophe qui argumente contre la divinité de Jésus-Christ se condamne à tout nier. L'universalité du christianisme passe bien autrement la raison de l'homme que le mystère de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble. On a voulu faire du Christianisme une pure philosophie. Mais s'il n'était que cela, il serait encore le plus inconcevable de tous les mystères. Où est donc la philosophie qui jamais ait captivé, nous ne disons pas le monde, mais la plus petite portion du monde ? Où est la philosophie qui se soit établie, nous ne disons pas deux mille ans, mais quelques jours, et cela en condamnant tout ce qui constitue précisément la philosophie ? Le christianisme est une philosophie, si l'on veut, mais une philosophie qui assujettit l'homme à des devoirs contre lesquels se révolte la nature ; c'est pourquoi elle ne se fût jamais établie, si

elle n'avait eu d'autre force que la perfection même de ses prescriptions.

Jésus-Christ est Dieu ; Jésus-Christ est homme. Telle est la double explication du Christianisme ; deux dogmes, liés entre eux, et qui s'éclaircissent mutuellement. Contester l'un ou l'autre, c'est renverser toute l'économie des lois chrétiennes. C'est ce qu'ont fait les sectes qui tour à tour ont déchiré l'Eglise. Il s'en est trouvé qui ont nié les deux à la fois, et pour qui l'existence même de Jésus-Christ n'a été qu'une chimère, une fable, un mythe ! Hélas ! toutes les folies passent par la tête humaine ! On ne voit pas même que plus on nie Jésus-Christ, plus on l'atteste ; car enfin le christianisme est là, debout, vivant universel ! Pour nier Jésus-Christ, il faut commencer par nier le monde. LAURENTIE.

JÉSUS-CHRIST (PORTRAIT DE). Le christianisme montre, dès l'origine, une prédilection toute particulière pour les représentations de l'homme-Dieu. L'histoire de l'art en distingue de deux sortes : les unes, vrais portraits archéologiques, ou images miraculeuses, n'avaient pas été faites de main d'homme ; les autres, au contraire, ne diffèrent, en aucune façon, des produits ordinaires des divers arts du dessin. — Il est question de la plus ancienne de ces images miraculeuses dans Evagre (*Hist.* IV, 27) et dans Procope (*de Bello Pers.*, II, 12), et au VIII^e siècle, saint Jean Damascène (*Orat. 1^e de imagin.*), en raconte l'histoire de la manière suivante : « Une tradition anciennement accréditée, et qui régnait encore de notre temps, reconnaît Jésus comme auteur d'un de ses portraits. Adgare, roi d'Édesse (aujourd'hui Rhos ou Calli-Rhoé), ayant appris tout ce qu'on racontait du Sauveur, envoya des ambassadeurs à Jérusalem, et les chargea de faire tirer son portrait par un peintre. Jésus, à qui rien n'est caché, prit un morceau d'étoffe, y appliqua sa figure, et y laissa l'empreinte de son image qu'il envoya au roi d'Édesse, par le disciple saint Thadée. » En 944, Romain le Capène obtint de l'émir de Rhos la sainte image, et la fit porter à Constantinople. De là elle passa, plus tard, à Gènes, et enfin à Rome, où on la montre, collée sur bois, dans l'église de *San Sylvestre in Capite*. — A Saint-Pierre du Vatican, on voit aussi une autre image miraculeuse de J.-C., dite la *sainte face*, de la *Véronique*. Bérénice était le premier nom de cette pieuse femme, d'après les Bollandistes (*Die 1^{er} Mai*). Voyant passer Jésus chargé de sa croix, sur la route du Calvaire, elle fut touchée de compassion et lui offrit son voile pour essuyer la sueur et le sang qui découlaient de son auguste face. Le Sauveur accepta l'offre avec bonté, et imprima les traits de son visage

(*vera icon*) sur ce voile qu'il rendit ensuite à Bérénice. Plus tard, Sainte Véronique le porta elle-même à Rome. — D'après les gravures qu'on en publie encore de nos jours, le visage du Sauveur est sensiblement allongé, et le nez est un peu large par sa base. Cette image est, de toutes les représentations du même genre, celle où la tête de Jésus a le plus de dignité.

La main des hommes essaya de reproduire les traits de l'homme-Dieu, dès les premiers siècles de l'Eglise. La plus ancienne image dont l'histoire de l'art chrétien ait conservé le souvenir, est celle qui se voit à la voûte d'une chapelle des catacombes romaines de saint Calixte. Elle a le visage de forme ovale, légèrement allongé; la physionomie est douce, grave et mélancolique; la barbe est courte et rare; les cheveux, séparés sur le milieu du front, retombent, en deux larges tresses, sur les épaules. Ce Jésus des monuments primitifs, tel que les âges nous l'ont transmis, est loin, sans doute, de réunir tous les éléments d'une étude complète; mais on ne peut contester qu'il n'ait fourni, à toutes les périodes, une sorte de type constant, fixé d'abord dans l'Eglise grecque, et adopté en occident, du IV^e au V^e siècle; type à peu près invariable, d'après lequel l'image du Sauveur a été reproduite dans les miniatures des plus riches manuscrits, tout aussi bien que sur les fresques, sur les mosaïques et les verres peints; tel enfin qu'il s'est conservé, malgré la trop célèbre querelle sur la beauté ou la laideur des formes du Christ, jusqu'au Giotto, et à travers les diverses phases de l'école ombrienne, même dans quelques rares productions que l'art hébreu n'a pas désavouées depuis la renaissance. C.

JET ET CONTRIBUTION (*droit marit.*). Il arrive souvent que pour alléger la marche d'un navire, soit en cas de tempête, soit lorsqu'il est chassé par l'ennemi, on est forcé de jeter à la mer une partie du chargement. Le *Jet* constituant un dommage souffert par quelques-uns pour le salut commun, il est juste que tous ceux qui ont profité de cette mesure extrême contribuent à réparer les pertes qui en ont été le résultat. Le Code de commerce a établi sur ce point des règles propres à prévenir les discussions (art. 410-429). Pour que le jet puisse donner lieu à une indemnité, il faut qu'il ait été fait après une délibération motivée, où les intéressés ont été appelés, et rédigée par écrit. Il faut aussi que le navire ait été réellement sauvé par le jet, autrement il n'y aurait pas ouverture à contribution. Les choses les moins nécessaires, les plus pesantes et de moindre prix sont jetées les premières; ensuite les marchandises du premier pont au choix du capitaine. L'état des pertes et

des dommages se fait au lieu du déchargement, et l'indemnité est réglée soit à l'amiable, soit par experts. Les marchandises jetées sont estimées suivant le prix-courant du lieu de déchargement. Celles dont il n'y a pas de connaissance, parce qu'elles ont été chargées furtivement, ou qui se trouvaient sur le tillac du navire, mode de chargement qui peut mettre le navire en danger, ne sont pas payées quand elles sont jetées, quoiqu'elles contribuent à l'indemnité quand elles sont sauvées. — Tous ceux qui profitent de l'avarie commune devant indemniser celui qui l'a soufferte dans l'intérêt commun, il en résulte que la contribution est due : 1^o par le navire et le fret, mais pour moitié seulement (*voy. AVARIE*); 2^o par les effets sauvés; 3^o par les objets jetés à la mer, autrement les propriétaires de ces objets seraient plus avantagés que ceux des effets sauvés. Sont exemptes de la contribution, les munitions de guerre et de bouche, et les hardes des gens de l'équipage, quoique ces objets doivent être payés lorsqu'ils ont été jetés à la mer. Dans tous ces cas, le capitaine et l'équipage sont privilégiés sur les marchandises ou le prix en provenant pour le montant de la contribution.

JETÉE. Amas de pierres encaissées, placées dans l'eau pour former une enceinte ou une construction avancée, capable de lutter contre les vagues. Les plus anciens peuples navigateurs ont établi des jetées pour former des ports faciles, et mettre leurs embarcations à l'abri des vents et des flots derrière ces constructions maritimes. Les Phéniciens, que l'on considère comme les inventeurs de la navigation, établissaient des travaux hydrauliques au moyen desquels ils complétaient l'ensemble des ports et des bassins qu'ils creusaient à mains d'hommes, comme cela se voyait à Tyr et à Carthage sa colonie. De ces constructions complémentaires naquit, chez les peuples qui les imitèrent, l'idée de former de longues jetées dans la mer plutôt que de creuser des ports, et la plupart des villes maritimes de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie, montrent des restes de ces grands travaux hydrauliques. Ces peuples, procédant comme on le fait aujourd'hui, commençaient les constructions en jetant à flot perdu d'énormes parties de roches, qui, par leur cohésion et l'inclinaison de leur plan, pouvaient résister à l'action des flots. Des travaux réguliers et en pierre de taille s'élevaient ensuite sur cette base solide pour y former de larges trottoirs praticables en toute saison. On élevait ordinairement un phare à l'extrémité de la jetée, comme on le fait de nos jours; on y plaçait même quelquefois des temples, des édifices commémoratifs, etc. Le moyen-âge, héritier naturel de l'antiquité, a construit

des jetées. La science est venue, dans les temps modernes, apporter à ce genre de construction tous les perfectionnements, toutes les facilités d'exécution qui caractérisent notre siècle.

Les jetées ne sont pas toujours construites en pierre; on en forme aussi avec du bois, particulièrement sur l'Océan et dans les mers agitées des régions septentrionales; elles ont l'avantage, en laissant passer la vague au dessous de leur plancher supérieur, de lui présenter moins de résistance, et d'être conséquemment moins exposées à être enlevées par elle. Toutefois, ces jetées en estacade s'élèvent ordinairement sur des roches lancées à l'eau pour leur donner une base solide; les sables mouvants de la mer obligent à prendre cette précaution.

Les anciens ont quelquefois exécuté des jetées considérables dans un but momentané, un siège par exemple: Appien cite l'immense jetée de roches que Scipion fit exécuter par son armée pour fermer le port de Carthage qu'il assiégeait: « A partir de la bande de terre qui était entre le lac et la mer, dit-il, il fit une jetée qui s'avancait presque en droite ligne vers l'embouchure du port; elle avait 24 pieds de large au sommet, et 96 à la base. » Les anciens employaient aussi le bois dans les mêmes circonstances. Les historiens mentionnent les estacades que Pompée fit établir en avant du port de Brundisium, pour s'opposer à l'approche de Jules César. Dans les temps modernes le siège de la Rochelle conduisit à faire de grands travaux analogues, et avec la même matière. A. LENOIR.

JÉTHRO (c'est-à-dire en hébreu, *excellence, profit, avantage*), prêtre de la ville de Madian, avait sept filles, parmi lesquelles était Séphora, qu'il donna pour épouse à Moïse (*Exod.* II, 16, *seqq.*). Après la sortie d'Egypte et lorsque les enfants d'Israël erraient dans le Désert, Jéthro conduisit à Moïse Séphora et les deux fils qu'il avait eus d'elle. Moïse raconta à Jéthro les merveilles que Dieu avait faites en faveur d'Israël. Jéthro que les récits de Moïse avaient pénétré de respect et d'admiration offrit des sacrifices au Seigneur. Le lendemain, Moïse s'étant assis pour juger le peuple depuis le matin jusqu'au soir, Jéthro lui représenta qu'une pareille tâche était au-dessus de ses forces, et que le peuple ne devait pas attendre la décision de son juge. Il l'engagea donc à choisir des hommes fermes et craignant Dieu, qui rendraient la justice, tandis que lui-même se réserverait la connaissance des affaires les plus importantes, et surtout de celles qui regardaient Dieu et le culte. Moïse suivit ce conseil, puis il laissa aller son beau-père qui s'en retourna au pays de Madian (*Exod.* XVIII, 1, *seqq.*).

La plupart des commentateurs conviennent que Jéthro était prêtre du vrai Dieu. Les faits et les inductions les plus légitimes viennent à l'appui de cette supposition. En effet, les Madianites descendaient de Madian, et celui-ci, fils d'Abraham et de Cécilura (*Genès.* XXV, 1 et 2), avait dû apprendre de son père la connaissance de Dieu. On ne peut supposer d'ailleurs que Moïse eût consenti à choisir son épouse dans une famille idolâtre. — Une autre difficulté plus grande en apparence se rencontre dans l'histoire de Jéthro. Nous voyons par l'*Exode* (II, 18-21), que le prêtre de Madian dont Moïse épousa la fille se nommait Raguël. Plus loin (III, 1 et IV, 18), le beau-père de Moïse est appelé Jéthro, et enfin dans le livre des *Nombres* (X, 29), il est question de Hobab, fils de Raguël, madianite et *allié* de Moïse. Quelques rabbins et plusieurs interprètes chrétiens supposent que les trois noms de Raguël, Jéthro et Hobab appartiennent à la même personne. Il nous semble plus naturel de croire qu'il s'agit ici de trois personnes et de trois générations différentes. Remarquons d'abord qu'en hébreu le mot *as* (père) s'applique au père, comme à l'aïeul et aux ancêtres; et *ben* (fils) désigne aussi le petit-fils; enfin *khoten* peut se dire du beau-père comme du beau-frère, et en général d'un *allié*. En appelant les filles de Jéthro, filles de Raguël, Moïse n'a fait que se conformer à un usage reçu dans la langue, et s'il a nommé l'aïeul plutôt que le père, c'est que le premier était plus connu et plus illustre, en raison des fonctions saintes qu'il exerçait. Mais ensuite, Raguël étant mort, selon toute apparence, et Jéthro, son fils, lui ayant succédé comme prêtre du Seigneur dans le pays de Madian, Moïse parle de ce dernier. Hobab, appelé au livre des *Nombres*, *fils de Raguël*, n'était en réalité que son petit-fils, frère de Séphora et par conséquent beau-frère de Moïse. L'explication que nous reproduisons ici est adoptée par un grand nombre d'interprètes; nous la croyons tout-à-fait satisfaisante.

Les rabbins délaient sur Jéthro un grand nombre de fables. Ils en font un des conseillers de Pharao, et disent que, s'étant montré favorable aux Hébreux, il fut obligé de quitter la cour et de s'enfuir au pays de Madian. Il y emporta une verge de saphir qui appartenait à Pharao, et l'ayant plantée dans son jardin, il ne lui fut plus possible de l'arracher. Moïse la tira facilement de la terre en prononçant le nom ineffable de Dieu, et ce fut pour cette raison que Jéthro lui donna en mariage sa fille Séphora. — Il est plusieurs fois question de Jéthro dans le Coran, sous le nom de Schoaib (VII, 83, XI, 85; XXVI, 177; XXIX, 36.). Dieu, suivant les Musulmans, l'en-

voya vers les inadianites pour leur prêcher la vraie religion, et les engager à renoncer à vendre à faux poids et à détrousser les voyageurs; mais ils ne tinrent aucun compte des paroles du prophète, et furent tous détruits par un ouragan, à l'exception de ceux qui s'étaient convertis.

L. DUBOIS.

JEU ET PARI (*jurispr.*). Parmi ceux des contrats *aléatoires* (*voy.* ce mot), qui par leur fréquence ont motivé de tout temps des règles législatives, le jeu et le pari sont au premier rang. Le Code civil contient à cet égard des dispositions (art. 1963-1967) empruntées, en partie au droit romain, qui réprimait très sévèrement les jeux de hasard, en partie aux ordonnances royales. — Le contrat de jeu est une convention par laquelle les parties s'engagent à donner à celle d'entre elles qui gagnera, une somme ou un objet déterminé. Le pari est une convention par laquelle deux personnes, qui sont d'un avis contraire sur un fait présent ou futur, conviennent que celle dont l'opinion sera reconnue fondée, recevra de l'autre une somme ou un objet déterminé. — La loi ne permet pas en général de réclamer une dette provenant du jeu ou d'un pari, à moins qu'il ne s'agisse de jeux propres à exercer au fait des armes, ou à développer la force, l'adresse et l'agilité du corps (jeux parmi lesquels ne peut figurer celui du billard), et encore dans ce cas, les tribunaux peuvent rejeter la demande, lorsque la somme jouée leur paraît excessive. Cependant la loi semble reconnaître que le jeu comporte une obligation naturelle, puisqu'elle défend au perdant de redemander ce qu'il a volontairement payé, à moins qu'il ne fût mineur et incapable, ou qu'il n'y ait eu de la part du gagnant dol ou supercherie. Mais quand les enjeux ont été mis sur la table ou confiés à un tiers, ces enjeux, considérés comme un paiement anticipé, deviennent de plein droit la propriété du gagnant, et s'ils étaient remis au perdant, le gagnant aurait une action pour les répéter. — La loi ne poursuit d'aucune mesure répressive le jeu entre particuliers qui n'en font pas une profession. Mais l'article 410 du Code pénal punit d'un emprisonnement de deux mois à six mois, et d'une amende de 100 fr. à 6,000 fr., ceux qui tiennent des maisons de jeux de hasard, et les banquiers, administrateurs préposés et agents de ces établissements; l'art. 745 § 5 punit de peines de police ceux qui établissent ou tiennent dans les rues, chemins, places ou lieux publics, des jeux de loterie ou d'autres jeux de hasard. Ces articles n'ont pas abrogé, néanmoins, les dispositions de la loi du 19-22 juillet 1791, ni un décret du 24 juillet 1806, qui per-

mettent aux autorités municipales de régler les jeux publics, et qui autorisent, sous certaines conditions, l'établissement de maisons de jeu à Paris et dans les lieux où il existe des eaux minérales. En effet, les maisons de jeux de Paris dont le bail rapportait au trésor une somme considérable, n'ont été supprimées que par la loi du 18 juillet 1836, à partir du 1^{er} janvier 1838; et quant aux jeux dans les rues et les lieux publics, ils sont toujours soumis au pouvoir discrétionnaire des maires, qui peuvent défendre indistinctement toute espèce de jeu, même les cartes et le billard, non seulement dans les rues et les places, mais dans les cafés et chez tous les individus tenant un établissement public.

JEUDI. Cinquième jour de la semaine, ainsi nommé parce qu'il était autrefois consacré à Jupiter. L'Italien *Giovedì* est l'intermédiaire entre la forme de ce mot dans notre langue et le latin *jovis dies*. En espagnol, le jeudi se dit *jueves* pour la même raison, et en anglais *Thursday*, c'est-à-dire jour de Thor, parce que Thor chez les peuples du nord passait pour le Dieu du tonnerre; en allemand, jeudi porte le nom même de jour du tonnerre, *Donnerstag*. Chez les Indiens, il est désigné sous celui de *Vrihaspati*, parce que Vrihaspati est le dieu de la planète Jupiter, qui préside au cinquième ciel. — Le *Jeudi Saint* est celui de la semaine sainte. C'est le jour où l'Église consacre les saintes huiles, et célèbre le lavement des pieds des apôtres par Jésus-Christ. Le Jeudi saint, chaque église expose aussi le Saint-Sacrement dans une chapelle élégamment ornée. — Pour exprimer une chose impossible à accomplir, on dit proverbialement qu'on la fera la *semaine des trois jeudis*. Une seule personne, en effet, ne saurait voir une semaine contenant trois jeudis. Mais astronomiquement cette semaine pourrait exister pour trois personnes dont l'une resterait au même lieu, tandis que les deux autres feraient le tour du monde en partant l'une par l'orient, l'autre par l'occident. Le premier voyageur gagnerait un jour au bout de l'année; le second en perdrait un, de sorte que les trois personnes pourraient compter dans la même semaine un jeudi en trois jours différents.

X.

JEUNE (*antiqu.*). Ce mot, dans son sens propre, signifie l'abstinence de nourriture; mais dans le sens ordinaire, il ne désigne que l'abstinence de certains mets, à certains jours, et pendant un nombre d'heures fixé par la discipline ecclésiastique. On trouve chez un grand nombre de peuples l'usage de cette espèce de mortification, comme préparation nécessaire aux grands devoirs religieux. Les Égyptiens jeûnaient en l'honneur d'Isis; les Grecs se prépa-

raient par le jeûne aux fêtes de Cérés Eleusine et à la célébration des Thesmophories. Il fallait jeûner dix jours pour se faire initier aux mystères de Cybèle. On devait également s'abstenir de nourriture quand on allait consulter les oracles. L'usage des jeûnes était plus répandu encore parmi les Romains. Il y avait chez eux des jeûnes périodiques en l'honneur de Jupiter et de Cérés. On prescrivait des jeûnes publics aux époques de calamités nationales; on observait le jeûne avant les sacrifices solennels. Les pythagoriciens pratiquaient aussi des jeûnes fort rigoureux. Les Indiens ont poussé plus loin qu'aucun autre peuple cette pratique de dévotion, et on a vu les pénitents de ce pays s'imposer, pendant des années entières, des privations que le corps humain semblerait incapable de supporter. Les Mahométans ont aussi des jours de jeûne et quelques uns croiraient l'avoir rompu s'ils respiraient l'odeur d'un parfum, ou si, en se baignant, ils avalaient quelques gorgées d'eau (voy. RAMADAN).

Moïse n'avait ordonné qu'un seul jour de jeûne public dans l'année : à l'époque de la fête des expiations, le dixième jour du septième mois. Le texte porte : *Vous affligerez vos personnes* (Lévit. xvi, 29, — xxiii, 27), et quelques hébraïsants doutent que l'expression biblique désigne véritablement le jeûne; mais l'usage suivi par les Juifs à toutes les époques porte à croire qu'il s'agit véritablement de cette sorte de mortification, et on peut en trouver une autre preuve dans Isaïe, lvi, 3 et 10. Après la destruction du premier temple, quatre jours de l'année furent consacrés au deuil et au jeûne, savoir : le 9 du quatrième mois, jour de la prise de Jérusalem par les Chaldéens; le 10 du cinquième mois, jour où le feu fut mis au temple et à la ville; un jour (qu'on croit être le 3) du septième mois, en commémoration du meurtre de Guédalia; et enfin le 10 du dixième mois, jour où avait commencé le siège de Jérusalem. — Les Esséniens se distinguaient parmi tous les Juifs par la rigueur de leurs abstinences.

Dans la primitive Église, les jeûnes des chrétiens étaient fréquents, et consistaient à ne manger qu'une fois le jour, vers le soir, et à s'abstenir de vin et des mets les plus délicats et les plus nourrissants. On se serait considéré comme ayant rompu le jeûne en buvant hors des repas. C'est ainsi que saint Fructueux, évêque de Tarragone, conduit au supplice un vendredi, refusa la boisson qu'on lui offrait pour le fortifier, en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne. On ne regardait d'abord comme obligatoires que les jeûnes qui précédaient la Pâque, c'est-à-dire le carême,

dont l'origine remonte aux apôtres. Mais il y avait d'autres jeûnes de simple dévotion : le mercredi en mémoire du conseil tenu contre J.-C. et le vendredi, jour de sa mort, excepté pendant le temps pascal. On appelait ces jeûnes *stations*, parce que les fidèles s'assemblaient dès le matin, et passaient la plus grande partie du jour dans les exercices de piété. Le nom de *station* était souvent appliqué aux autres jeûnes de dévotion, mais bien que les jeûnes du mercredi et du vendredi ne fussent pas d'abord obligatoires, ils le devinrent ensuite dans certaines localités. Un des canons attribués aux apôtres, ordonne de priver de la communion ceux qui n'observeraient pas ce jeûne. La manière dont saint Augustin, saint Jérôme et le pape Innocent I s'expriment à ce sujet dans leurs lettres, peut faire croire que de leur temps on regardait ces jeûnes comme obligatoires. Le Concile d'Elvire voulut les imposer aux chrétiens d'Espagne; mais ses prescriptions tombèrent en désuétude, puisqu'au vi^e siècle, Isidore de Séville, après avoir parlé des jeûnes prescrits, ajoute que plusieurs jeûnaient aussi le vendredi et le samedi. Du reste, la discipline varia longtemps à cet égard. Le pape Nicolas I, vers le milieu du ix^e siècle, répondant aux consultations des Bulgares, dit que l'on doit jeûner et s'abstenir de viande le vendredi, à moins que ce jour ne tombe à une fête solennelle; mais il ne parle pas du samedi. Le moine Ratram, dans un traité contre les Grecs, écrit à la même époque, dit positivement que le jeûne du samedi n'était pas ordonné dans la plupart des églises de l'Occident, et il rapporte ensuite qu'on jeûnait en Angleterre tous les vendredis, ce qui fait supposer qu'il n'en était pas partout de même. Le jeûne du vendredi finit par être réduit à l'abstinence de la viande et peu à peu cette loi s'étendit au samedi. Quant au jeûne des Quatre-Temps, il n'était pas encore établi au commencement du iiii^e siècle, mais il était observé dans toute l'Église dès le v^e, comme on le voit dans divers sermons du pape saint Léon à ce sujet. Vers ce temps l'usage était venu de jeûner la veille des grandes fêtes pour s'y mieux préparer; ce sont ces jeûnes qu'on nomme *vigiles*. On voit aussi que dans les premiers siècles, les évêques ordonnaient des jeûnes dans des circonstances particulières. Les jeûnes de station ne duraient que jusqu'à none, c'est-à-dire jusqu'à environ trois heures de l'après midi, en mémoire de la mort de Jésus-Christ; on les nommait *semi-jeûnes*. — On appelait *jeûne double*, ou *renforcé*, *superpositio*, celui qui consistait à passer un jour sans manger. En Espagne, on en vint jusqu'à pratiquer

le jeûne double tous les samedis, et de plus un jour de chaque mois, excepté en juillet et en août. Chaque fidèle d'ailleurs pratiquait le jeûne avec plus ou moins de rigueur. Les uns ne mangeaient rien de cuit, et ce degré d'abstinence s'appelait *homophagie*; d'autres observaient la *xerophagie*, consistant à n'user que d'aliments secs, tels que le pain, les noix, les amandes, à l'exclusion des fruits aqueux. La xerophagie était recommandée surtout dans les temps de persécution, comme préparation au martyre.

L'Église grecque a aussi des jeûnes nombreux et sévères. On en a parlé à l'article GRECQUE (*Eglise*). Mais aucun peuple chrétien n'a poussé aussi loin que les Arméniens la fréquence et l'austérité des jeûnes. Sans compter ceux du mercredi et du vendredi, qu'ils observent toute l'année excepté dans l'intervalle de Pâques à l'Ascension, ils pratiquent dix autres jeûnes d'une semaine chacun : 1° après le premier dimanche de la Trinité; 2° après la Transfiguration; 3° après l'Assomption; 4° le jeûne de la Croix en septembre; 5° après le treizième dimanche de la Trinité; 6° après le vingt-et-unième dimanche de la Trinité; 7° le jeûne de l'Avent; 8° le jeûne de Noël; 9° le jeûne d'avant le Carnaval; 10 le grand Carême. Tous ces jeûnes sont obligatoires; ils emportent la moitié de l'année. Les Arméniens ont, en outre, trois grands jeûnes de dévotion de cinquante jours chacun : le premier, de Pâques à la Pentecôte; le deuxième, de la Trinité à la Transfiguration; le troisième, cinquante jours avant Noël. Ils ont de plus un jeûne surrogatoire, de l'Ascension à la Pentecôte. Ils comptent dans le jeûne les trois degrés suivants : *Bach*, abstention de chair, de poisson, d'œufs, de laitages; *Dsuom*, jeûne où l'on ne mange qu'après le coucher du soleil; *Navagalik*, privation de viandes. — On a fait souvent à l'Église catholique un reproche des jeûnes qu'elle impose aux fidèles, en disant que ces pratiques sont pernicieuses pour la santé. Or il est à remarquer que les Arméniens, qui observent leurs jours de jeûne avec une rigueur exemplaire, forment une population saine, robuste, et chez laquelle les maladies sont beaucoup moins fréquentes que chez nous (roy. ABSTINENCE, CARÊME, MORTIFICATIONS, QUATRE-TEMPS, AVENT).

X. K.

JEUNESSE (*myth. et antiqu.*). En latin *Juventa*, *Juventus*, *Juventus*. La jeunesse avait été divinisée par les Romains. Elle présidait naturellement à l'intervalle qui sépare l'enfance de l'âge viril. Servius Tullius lui avait consacré un autel dans le Capitole, et plus tard un temple fut élevé en son honneur par Livius Salinator, au temps de la seconde guerre Punique. On

instituait, lors de la dédicace de cet édifice, des *jeux de la jeunesse*, dont il n'est plus fait mention dans la suite. On honorait spécialement cette divinité, lorsqu'on quittait la robe prétexte. Elle était représentée debout, couronnée de lauriers, ou tenant à la main une lyre, une haste, un bouclier ou un globe surmonté d'une Victoire. Quelquefois elle tient dans la main gauche une patère, et répand de la main droite des grains d'encens sur un trépied. La déesse *Juventa* différait de *Hébé* et de *Horta*, qui présidaient également à la jeunesse. Tite-Live rapporte qu'à l'époque où Tarquin l'Ancien fit bâtir le temple de Jupiter Capitolin, il fallut démolir les temples des autres divinités qui se trouvaient sur l'emplacement, mais que Terme et *Juventa* firent connaître par des signes qu'ils ne voulaient pas quitter la place où ils étaient honorés.

AL. B.

JEUNESSE (PRINCE DE LA) (roy. PRINCE).

JEUST (*Judicium*). En l'année 844, un concile fut tenu au mois d'octobre *apud Theodoniam villam*, auprès de Thionville, au lieu nommé alors *Judicium*, et formant aujourd'hui le village de Jeust. Lothaire, Louis, et Charles-le-Chauve s'y promirent de garder entre eux une amitié fraternelle, et de rétablir l'état de l'Église, troublée par leurs divisions. Les évêques y rédigèrent six articles que les rois promirent d'observer. On voit encore, au milieu du cimetière de ce village, les fondations d'une chapelle dont la forme était celle de la croix latine, et qui fut élevée en mémoire de ce concile. Ce monument commémoratif a été détruit en 1814 par le génie militaire, parce que son voisinage des fortifications de Thionville pouvait nuire à la défense de cette ville contre les armées alliées.

JEUX (*mus.*). On donne ce nom à certains groupes de tuyaux d'orgues, qui rendent, avec un certain timbre, tous les sons dont se compose l'échelle générale de l'instrument. On distingue les *jeux à bouche*, les *jeux à anche* et les *jeux de mutation*. — Les *jeux à bouche* n'ont pas d'anche à leur ouverture; ils comprennent les *jeux de flûte*, de *prestant*, de *flageolet*, de *bourdon*, etc. — Les *jeux à anches* comprennent ceux de *trompette*, de *clairon*, de *bombarde*, de *roix humaine*, etc. — Le *jeu de mutation* produit un effet étrange dont la théorie est encore à découvrir. Il se divise en *fourniture*, *mixture* et *cymbale*. — Chacun de ces *jeux* se compose de 4, 5, 6 et même 10 tuyaux pour chaque note. Ces tuyaux, qui rendent un son aigu, sont accordés par tierce, quinte ou quarte, octave, dixième, et chaque note fait entendre un accord parfait plusieurs fois redoublé, de sorte qu'on ne peut faire entendre de suite plusieurs notes de ces

Jeux sans qu'il en résulte ces séries de tierces majeures, de quintes et d'octaves si sévèrement prosrites de l'harmonie. Il y a plus : si l'organiste exécute des accords, chacune des notes de ces accords fait entendre autant d'accords parfaits, redoublés, triples. Il semblerait qu'il doit résulter de tout cela une musique sans tonalité, une épouvantable cacophonie. Il n'en est rien, et lorsque les jeux de mutation sont unis aux diverses espèces de jeux à bouche et à anches, il en résulte ce qu'on appelle le *plein jeu*, qui produit l'ensemble le plus majestueux, le plus harmonieux qu'il soit possible d'entendre. — Les jeux à bouches et les jeux à anches forment ce qu'on appelle le *grand jeu* ou le *grand chœur*. — Par imitation, le mot *jeu* s'emploie aussi en musique pour désigner l'expression : jouer à *demi-jeu*, à *plein jeu*, *piano* ou *forte*. J. F.

JEUX (antiq.). Tous les peuples ont eu des fêtes religieuses, mais l'institution des grands jeux nationaux est particulière à la Grèce, ou du moins elle affecte dans ce pays un caractère solennel et grandiose qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ces jeux répondaient à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus grand dans la nature humaine. Les dieux y présidaient; ils étaient inaugurés par les pompes de la religion; ils donnaient une nouvelle force à l'esprit de nationalité qui faisait la Grèce si forte contre les attaques du dehors; ils excitaient une généreuse émulation parmi les poètes, les historiens, les musiciens et les artistes; ils inspiraient à la Grèce entière ce sentiment du beau dans la littérature et dans les arts qui forme un des traits les plus caractéristiques de sa physionomie historique; ils établissaient un grand courant d'idées d'une extrémité à l'autre du pays, et perpétuaient dans tous les états de la Grèce ce goût des exercices gymnastiques qui développait le corps, le fortifiait et assurait aux Grecs une supériorité réelle dans l'art de la guerre. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de ces jeux. Les principaux, c'est-à-dire, les jeux *Olympiques*, *Isthmiques* et *Néméens*, ont été l'objet d'articles spéciaux. On en célébrait beaucoup d'autres dans la Grèce, en l'honneur des dieux ou des héros; mais ils ne faisaient en général que reproduire dans de faibles proportions ce qui se passait dans ceux auxquels nous venons de renvoyer. Les jeux de l'Asie-Mineure offraient le même caractère que ceux de la Grèce. — Les Romains eurent aussi, dès l'époque de la royauté, leurs jeux publics, qui, plus tard, furent célèbres avec une étonnante magnificence. Mais ils se ressentirent toujours de la barbarie romaine; les combats sanglants de gladiateurs, des malheureux mis aux prises avec des bêtes féroces, des naumachies où les acteurs

trouvaient souvent la mort, tels furent les jeux favoris des Romains. Ils en avaient pourtant beaucoup d'autres qui se rattachaient directement à la religion. Nous citerons les plus remarquables, les *Jeux Consuales*, célébrés le 20 août, en l'honneur du dieu Consus, ou Neptune équestre, et qui consistaient d'abord en de simples courses de chevaux et de chars. Ils devinrent plus tard les *Grands Jeux* ou *Jeux Romains*, composés d'une multitude d'exercices et de spectacles différents, sans en excepter les naumachies. — Les *Jeux Mégaliens* consacrés à Cybèle, appelée par les Grecs *Mégalsia*; ils commençaient le 4 avril, et duraient huit ou neuf jours; les *Jeux Céréaux*, célébrés en l'honneur de Cérès, du 12 au 20 avril; les *Jeux Floraux*, à la fin d'avril; les *Jeux Martiaux*, qui furent célébrés sous le règne d'Auguste, lorsque ce prince, après avoir vengé la mort de César, eut consacré un temple magnifique à Mars vengeur; on les célébrait le 12 mars; les *Jeux Capitolins*, institués en l'honneur de Jupiter qui avait délivré le capitolat assiégé par les Gaulois; les *Jeux Apollinaires* établis, selon Tite-Live, pendant la seconde guerre punique; les *Jeux Augustaux*, ou *Actiaques*, destinés à perpétuer le souvenir de la bataille d'Actium, qui avait livré l'empire à Auguste; les *Jeux Plébéens*, qui dataient, dit-on, de l'établissement de la république, ou plutôt de la réconciliation du peuple avec le sénat, après la retraite sur l'Aventin; les *Jeux Scolaïres*, qui se célébraient tous les cent ou, plus exactement, tous les cent-dix ans; les *Jeux Toraites*, *Comptiles* et *Terentins*, en l'honneur des dieux infernaux. A tous ces Jeux, il faut ajouter les *Jeux Volifs*, qu'on s'engageait par vœu à célébrer en l'honneur des dieux dans des circonstances importantes; les *Jeux Funébres*, célébrés aux frais des citoyens riches à l'occasion de la mort de leurs parents, et dans lesquels on déployait souvent un luxe prodigieux. Ainsi dans ceux donnés par César, lorsqu'il eut perdu son père, on vit les animaux féroces combattre dans l'arène recouverte tout entière de larges lames d'argent. Il était aussi d'usage que certains magistrats fissent célébrer à leurs frais des Jeux publics au commencement et à la fin de leur magistrature. Tels étaient en Grèce les *Agonothètes* et les *Gymnasiarques*; à Rome, les pontifes, les prêtres, les questeurs et les édiles. Lucullus, Scaurus, Lentulus, Hortensius, C. Antonius, et Muræna, qui furent revêtus de cette dernière charge, rivalisèrent à qui pousserait le plus loin la magnificence. Les grands personnages qui cherchaient à capter la bienveillance du peuple, n'avaient garde d'oublier sa passion pour les Jeux qui, souvent,

étaient *miscelli*, comme les appelle Suétone, c'est-à-dire, composés de toutes sortes de spectacles, de combats d'athlètes, de gladiateurs, de courses à pied, à cheval et en chariot, de représentations scéniques, etc. Les empereurs établissaient aussi des jeux pour fêter le jour de leur naissance. Adrien, au rapport de Spartien, en donna qui durèrent six jours et dans lesquels on lâcha plus de mille bêtes sauvages.

JEUX. C'est bien à tort, selon nous, qu'on cherche l'origine des jeux en général. Ils sont une chose trop innée chez l'enfant; une habitude trop générale chez l'homme pour avoir jamais eu besoin d'un premier inventeur. L'opinion qui donne ce titre à un certain Lydus, en subtilisant sur la ressemblance de ce nom avec *ludus* (jeu), et celle qui, par une subtilité pareille, fait du pays des Lydiens la patrie des premiers amusements de l'enfant et de l'homme, sont donc plutôt des jeux de mots, que des étymologies sérieuses. La meilleure preuve que les jeux enfantins n'ont pas eu besoin d'inventeur, c'est que, d'instinct et sans maître, chaque génération d'enfants les retrouve et les reinvente. *Collin-Maillard* est de tous les temps et de tous les pays. En Grèce, sous le nom de *Maynda*, il se jouait comme chez nous; la description qu'en donne Pollux dans son *Onomasticon* (liv. IX, ch. vii), ne permet pas d'en douter. La *Main-chante* et les *Barres* égayaient aussi de leurs ébats les carrefours d'Athènes. Tous deux sont décrits par le même lexicographe. L'un s'appelait *Colabismos*, du mot *colaphos* (soufflet); *Ostrichynon* était le nom de l'autre qui suivait toutes les règles de notre jeu de barres, sauf quelques complications. Notre *Climasette* ou *Coche-cache* tient aussi, sous le nom d'*Apoditraskinda*, une place importante parmi les jeux des enfants Grecs. Pollux nous en a transmis la description et nous en avons aussi retrouvé la représentation fidèle sur les fresques d'Herculanum. Rien n'y manque, pas même l'enfant qui se tient la tête dans les mains et qui attend que les autres soient cachés. Les jouets mêmes, qui demandent une main-d'œuvre et partant un inventeur, semblent s'être créés d'eux-mêmes. La *Toupie* est un hochet romain, c'est le *Turbo* décrit par Virgile, par Tibulle et par Horace; le *Cerceau* est, de même, le *Trochus* des palestres romaines; seulement il s'est amoindri. C'était un cercle énorme de fer ou d'airain, dans lequel s'agitaient, pendant qu'il roulait, de nombreux anneaux, et que des hommes seuls pouvaient pousser devant eux. Il en est souvent ainsi: l'enfant reprend le jouet que l'homme, devenu plus sérieux, a peu à peu délaissé. La *Balle*, par exemple, qui ne rigne plus que dans quelques rares *Joues de paume*,

fut, aux temps antiques, l'âme d'exercices fort divers, dont les mille combinaisons ne se sont conservées que chez les enfants; les principales étaient l'*Apporaxas*, qui consistait à saisir la balle après plusieurs bonds; l'*Episcyras*, dont le jeu de collège, la *Balle au camp*, est une traduction en action; enfin l'*Ouranion*, que rappelle si bien encore le jeu de la *Soute* des paysans poitevins et bas-bretons. Ce n'est plus, par instinct, c'est par imitation que les enfants se sont trouvés en possession de ces amusements plus compliqués, on pourrait dire plus virils. Cette imitation les a conduits à en créer une foule d'autres encore. Ainsi celui de la *Basilinda*, dont parlent les auteurs grecs et qui se reproduit toujours dans les lies enfantines quand l'un des petits joueurs se fait le roi et que les autres se font les sujets: ainsi encore ce *jeu des Juges*, par lequel s'improvise un prétoire de barbus et que Plutarque nous montre déjà en action dans sa vie de Caton d'Utique, ici ce sont les dignités et les magistratures dont les enfants, pour se jouer, se font les parolistes involontaires; ailleurs c'est de la religion païenne elle-même qu'ils font tout aussi bon marché, en perpétuant, comme chose stérile, ce qui depuis des siècles n'existe plus comme chose sérieuse. Qu'est-ce en effet que le jeu si vulgaire du *Petit bonhomme rit encore*? un souvenir direct de ces fêtes de Vulcain, dans lesquelles les *Lampadophores* se passaient de main en main une lampe allumée qui faisait proclamer vainqueur celui qui la gardait le dernier. Le *jeu d'Oie* qu'on dit, et avec tant de raison, *renouvelé des Grecs*, est le reste d'une superstition très répandue dans l'antiquité. Avec son abîme placé sous le nombre 63, il indique une fatalité attachée à ce chiffre, le plus sinistre dans la vie de l'homme puisque résultant des deux nombres 7 et 9, multipliés l'un par l'autre, il désigne l'âge climatérique. L'oie était d'ailleurs, on le sait, l'oiseau sacré et fatidique par excellence. Les *Marelles*, telles qu'on les jouait primitivement, et telles qu'on les voit figurées dans les anciennes armes de la Navarre, appartiennent à une autre mythologie et rappellent d'autres croyances. Selon quelques uns, elles sont un symbole du système planétaire des Phéniciens, avec le soleil au centre et les constellations à l'entour; selon d'autres, au lieu d'un emblème astronomique, il faut y chercher la figure de Tyr ayant toutes ses colonies pour cortège. Le jeu de la *Grue* ou du *Diable boicard*, est encore un souvenir des religions païennes. C'est l'*Empusa* qui s'y trouve en scène, boiteuse, haffouée, fustigée par tous, comme l'était, selon les mythographes, ce pauvre génie nocturne, sitôt qu'il affrontait le jour. Nos enfants

no savent guère qu'en harcelant leur *Diablo bolleux*, ils éternisent le souvenir d'une impiété antique. Savent-ils davantage que leur *jeu de la Belle lettre* n'est autre chose que ces *Sort-a-virgiliana*, oracles intimes si souvent consultés à Rome, qui consistaient à interroger le sort en ouvrant les feuillets d'un Virgile, et à accepter pour réponse le premier mot lu sur la page ouverte. Les autres procédés de tirage au sort qu'emploient les enfants, la *Courte-paille*, les *Buckettes*, *Pair ou non*, *Croix ou Pile*, sont des usages tout aussi antiques et qui furent longtemps sérieux avant de devenir puérils. Ils sont un souvenir de ce qu'on faisait aux époques reculées pour symboliser certaines *stipulations*. Ce dernier mot vient même du latin *stipula*, désignant le brin de la paille qui donnée ou rompue, marquait qu'un marché était conclu ou bien annulé. Monteil a donc eu raison de dire : « Chaque jeu, surtout lorsqu'il est très ancien, a dû avoir son histoire fauleuse. »

On a voulu, et selon nous avec beaucoup moins de raison, chercher de pareilles origines aux amusements plus compliqués des hommes. On a vu un système astronomique dans les *Échecs*; Court de Gébelin, bûle croyant de toutes les sciences divinatoires, a demandé aux *Tarots* la clef des mystères de l'astrologie égyptienne; enfin le père Daniel et le père Ménéstrier ont vu toute l'histoire de France dans le jeu de *Piquet*. Nous ne donnerons certainement pas raison à ces rêveries, dont quelques unes ne nous amèneraient à rien moins qu'à accepter comme vraie la *Cartomancie*. Nous avouerons pourtant qu'on, vu leur antiquité, les *cartes* doivent, elles aussi, cacher quelques mythes et quelques symboles. Leurs figures, qui, bien qu'anciennes déjà, ne doivent pourtant pas être les figures primitives, sont elles-mêmes l'indice des préoccupations qui présidèrent à l'invention des premiers jeux de cartes et qui réglèrent leurs combinaisons; Charlemagne, Ogier, Hector, Pallas, etc., les noms des rois, des valets et des dames sont certainement un souvenir des romans de chevalerie. On voulait, dans les jeux, mettre en action ces mêmes héros dont on venait de lire les aventures. L'idée guerrière se rencontre aussi dans la plupart des jeux de cartes; les noms du *Lanaquenet*, d'*Hombre* (*hommo*, en espagnol), de *Quinola*, etc., un souvenir du nos guerres du *xvi*^e siècle avec l'Espagne et l'Italie. La trace d'amusements plus anciens se retrouve dans les complications de quelques autres. Il en est de même qui, par le nom surtout, sont la succession directe de certains exercices corporels dont on ne s'attendrait pas à retrouver la reproduction dans les jeux si sédentaires des

cartes. Le *Glic*, si connu du temps de Rabelais qui se garde de l'oublier dans l'innombrable liste des amusements de Gargantua, est un de ceux-là; son nom lui vient de celui de la *Glaivoire*. Il en est de même pour le *Flux*, un autre jeu de carte du *xvi*^e siècle. Enfin, comme preuve plus convaincante de ces transformations des jeux, d'actifs se faisant paisibles, de champêtres mondains, et passant, pour ainsi dire, de la palestra au salon, nous citerons le *Billard* qui longtemps fut un véritable *jeu de Mail*, ayant pour billes de grosses boules de bois, et pour tapis vert une véritable pelouse. En 1668, il n'avait pas tout à fait perdu sa première physionomie. On le considérait encore comme une sorte de *Palmail*. Un livre du temps, la *Maison des Jeux*, le qualifie ainsi, en ajoutant qu'il se joue « sur une table tendue d'un tapis où les boules, au lieu d'être poussées dans la même direction par un maillet, sont poussées l'une contre l'autre par le bout du bâton appelé *Billard*. » Ce jeu, du moins, en se transformant, n'avait presque rien perdu du caractère de noble exercice qu'avait son devancier le jeu de Mail, joué par les grands seigneurs, par Louis XIV lui-même, qui, on le sait, y excellait; il était digne d'être appelé le *noble jeu de Billard*. Il n'en était malheureusement pas ainsi des autres jeux, devonous moins un amusement que l'aliment d'une passion effrénée. Des maisons qualifiées du nom d'*Académie*, et plus justement de celui de *Tripots*, qu'on leur donnait par mépris, étaient déjà ouvertes à tous les désordres, à toutes les ruines que le jeu entraîne. La plus fameuse était celle que tenait près du Palais-Royal, un certain Fredoc, cité par Boileau et par Montfleury; le comédien Poisson en tenait une autre non moins célèbre à l'hôtel de Tresnes. Là, se trouvaient non seulement des joueurs et des joueuses, mais aussi des maîtres en l'art de jouer, professeurs escrocs dont le Toubatas de la comédie du *Joueur* de Regnard est le type, et qui montraient avant tout certaines petites adresses bonnes pour corriger la chance, c'est-à-dire pour tricher. Ces maisons publiques ne suffisaient pas; tous les salons étaient des tripots véritables; la frénésie du jeu était partout; sous la Fronde même, elle avait été poussée si loin; que la régente Anne d'Autriche fut obligée de faire fermer toutes les barraques de la foire Saint-Germain, qui s'étaient transformées en maisons de jeu. Ce fut peut-être pis sous la régence du duc d'Orléans; le jeu, on l'a dit justement, fut la passion favorite de cette époque aux passions désordonnées; et, comme pour ajouter aux fureurs et aux ruines qu'elle entraînait, Law vint établir sa banque, cet immense tripot d'actions qui ne

fit que des dupes, même dans la personne du banquier organisateur. Sous Louis XIV, on n'avait eu que la Loterie, et c'était trop déjà, car on l'avait poussé jusqu'à des excès trop fréquemment renouvelés de nos jours par l'abus d'une fausse philanthropie. Toute chose qu'on ne pouvait pas vendre se mettait en loterie, au dire de Sauval, et aussitôt le chiffre de la mise à prix était couvert. L'italien Tonti était l'un des principaux organisateurs de ces loteries; mais au moins de lui est-il resté le système des *Tontines*, base de tous ceux qui règlent nos modernes *assurances sur la vie*. C'est là peut-être la seule chose utile qui doive son origine aux combinaisons du jeu, réglées sur le basard. Des ruines effrayantes et une affreuse démoralisation ont été l'unique résultat de la déplorable passion, dont l'Etat pourtant afferma longtemps les désordres. Par bonheur, les repaires qu'il leur ouvrait lui-même, à l'hôtel de Livry, dans les jardins de Frascati, sous l'empire; dans vingt maisons, et surtout au fameux numéro 113 du Palais-Royal, sous la restauration, ont été enfin fermés, et il faut l'espérer, ne se rouvriront jamais.

ED. FOENNIEN.

JÉZABEL. Fil e d'Ethbaal, roi de Sidon, et épouse d'Achab, roi d'Israël. Le nom de cette princesse, *Ἰζαβέλα*, selon les Septante, et *Isebel*, d'après la prononciation hébraïque, est d'origine phénicienne, mais on l'explique facilement par l'hébreu. Il se compose, suivant Gesenius, de particule négative, et de *zebel*, habitation, domicile; il signifie donc une *rierge*, une *femme qui n'a point été soumise au mariage, qui n'a point habité avec un homme*. — Jezabel, très zélée pour la fausse religion de ses pères, mit à profit l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit d'Achab, pour établir ou propager dans le royaume d'Israël le culte de Baal et de la déesse Astarté. Tandis qu'elle protégeait ainsi sa fausse religion, elle poursuivait les prophètes du vrai Dieu. Irritée contre Elie, qui avait porté le peuple à massacrer les prêtres de Baal, au nombre de quatre cents, elle lui annonça qu'elle le ferait périr. Elie prit la fuite pour se mettre à l'abri de la fureur de cette princesse. Achab ayant voulu s'emparer de la vigne de Naboth (roy. ce mot), Jézabel fit corrompre des témoins qui accusèrent cet homme et il fut condamné à mort. Elie prédit à cette occasion que le corps de Jézabel serait dévoré par les chiens, dans la campagne de Jezrahel. Après la mort d'Achab, son époux, et d'Ochozias, son fils aîné, Joram, son fils plus jeune, monta sur le trône. Jéhu, s'étant révolté contre ce prince et l'ayant tué, entra dans Jezrahel, lorsque Jézabel, après s'être peinte les yeux avec de l'antimoine, et la tête chargée d'or-

nements, se mit à la fenêtre et dit à Jéhu : celui qui comme Zambri a tué son maître, peut-il trouver la paix ? Aussitôt Jéhu ordonna à des eunuques de la précipiter par la fenêtre. Le sang de cette femme jaillit sur la muraille; elle fut foulée aux pieds des chevaux, et les chiens dévorèrent sa chair. Ainsi s'accomplirent les paroles prophétiques d'Elie. Cet événement eut lieu l'an 884 avant J.-C.

L. DUBREUX.

JIC-SEE ou JIKADZÉ (*géog. asiat.*). Ville du Thibet, située au pied du versant septentrional des montagnes de l'Himalaya, sur la rive droite du grand fleuve Irawaddi. Elle est regardée comme la capitale de la principauté de Bantsan, dont le gouvernement est confié par le grand lama, souverain de tout le Thibet, au lama de Djatzi-Lombo. Ce petit prince, qui, en sa qualité de cèlibataire, inhérente à sa profession, ne transmet pas sa dignité à des descendants naturels, habite un vaste lamastère près de Jic-Sée, où vivent en communauté religieuse plus de 2.000 lamas, et où viennent, des pays les plus éloignés de la Tartarie, les Bouddhistes fervents qui attribuent une grande valeur aux longs pèlerinages. La population est d'environ 50,000 habitants parmi lesquels on compte bon nombre d'Hindous, de Mahométans et de Juifs occupés exclusivement de commerce et d'industrie. Les maisons y sont comme à Lassa, mal construites, irrégulières, et surmontées d'une terrasse ou plate-forme qui leur donne une apparence carrée. Latitude, 29° 10'; longitude orientale, 86° 30'.

CALLERY.

JIGAGOUNGAR (*géog. asiat.*). Ville importante du Thibet, située sur la rive droite du grand fleuve Irawaddi, au pied d'une ramification presque circulaire de la chaîne des Himalaya, au milieu de laquelle les cataclysmes volcaniques ont donné naissance au grand lac de Palte. Peu éloignée de la capitale, Lassa, où réside le Talé-Lama; placée sur les bords d'un fleuve au parcours immense qui, après avoir longé tout le Thibet, traverse tout l'ancien empire Birman, et va déboucher à proximité de Calcutta et du détroit de Malacca, la ville de Jigagoungar jouit d'un commerce très actif et étendu. On y compte une population d'environ 80,000 habitants, dont les 4/5 sont Thibétains. L'autre cinquième, composé d'Hindous, de Mahométans, de Juifs et de quelques Chinois, constitue la classe marchande et ouvrière proprement dite, exerçant par son activité le monopole de la richesse industrielle. Latitude, 29° 50'; longitude orientale, 89° 20'.

C.

JITOMIR, en polonais *Zydomierz*. Ville de la Volhynie, qui appartient aujourd'hui à la Russie, ainsi que la province elle-même. Elle

est située par 26° 10' long. E., et 50° 12' lat. N., à 850 kil. S. O. de Moscou, et renferme près de 12,000 habitants, dont 10,000 environ sont juifs. Jitomir possède néanmoins deux évêchés, l'un grec et l'autre catholique. Son industrie, assez active, consiste dans la fabrication de chapeaux et de draps, dans la préparation de cuirs, etc. On y fait un commerce considérable en soieries, en toiles, en miel, en ciré, en suif, en vins, etc.

JOAB (ou selon la prononciation hébraïque *Joaz*, c'est-à-dire *celui dont Dieu est le père*), fils de Sarvia, sœur de David, était un des hommes les plus vaillants, et des capitaines les plus habiles de son époque. Il commandait déjà l'armée de David lorsque ce prince n'était encore que roi de la tribu de Juda. Il vainquit, au combat de Gabaon, Abner, chef des troupes d'Isboseth, fils de Saül. Mais Azél, son frère, ayant été tué par Abner, Joab vengea cette mort par la plus noire trahison. Il assassina Abner, qui s'était rendu à Hébron pour faire alliance avec David, et amener sous son autorité les tribus qui soutenaient encore la famille de Saül. David ne punit point Joab, qui lui avait rendu de grands services, et qui d'ailleurs était devenu très puissant. Au siège de la forteresse de Sion, David promit le commandement de ses troupes à celui qui monterait le premier sur les murailles et en chasserait les Jébuséens. Joab y monta le premier, et mérita de conserver la charge dont il était depuis longtemps investi. Joab se signala par sa valeur et sa prudence dans toutes les guerres que David eut à soutenir. Il obtint de ce prince le rappel d'Absalom qui avait été exilé; mais lorsque celui-ci se révolta contre David, son père, Joab devint son ennemi. A la bataille de Mahanaim, Absalom s'étant trouvé suspendu à un chêne par la chevelure, Joab le tua de sa propre main, malgré l'ordre positif qu'avait donné David d'épargner son fils. Joab poussa l'insolence jusqu'à oser reprocher durement au roi la douleur qu'il laissait paraître de la mort d'Absalom. Plus tard, David ayant donné à Amasa le commandement des troupes qui devaient aller combattre le rebelle Sela, fils de Bochri, Joab, irrité de cette préférence, assassina Amasa. Il termina ensuite heureusement la guerre contre Seba. Joab soutint les prétentions d'Adonias, fils de David, qui voulait s'emparer du trône destiné à Salomon par la volonté de son père. Cette conduite acheva d'irriter David, qui, sentant approcher sa fin, recommanda à Salomon de punir les crimes de Joab, et de ne pas souffrir que sa vieillesse descendît en paix dans la tombe. Salomon obéit aux ordres de son père, et Joab fut tué dans le temple (an 1014 av. J.-C.) au pied de l'autel, sans

que cet asile pût lui garantir l'impunité. L. D.
JOACHAZ, c'est-à-dire, en hébreu, *celui que Dieu prend un plaisir*. Nom que portèrent deux personnages de l'Ancien-Testament: 1° **JOACHAZ**, fils de Jehu, roi d'Israël, succéda à son père, l'an 856 avant J.-C. Il fit d'abord le mal devant le Seigneur, qui le livra à Hazael et à Benadad, son fils, rois de Syrie (IV Reg., XIII, 1, seqq.); mais s'étant ensuite humilié, Dieu lui pardonna et le délivra de ses ennemis. Joachaz mourut l'an 840 avant J.-C., après avoir régné dix-sept ans. Il laissa le trône à son fils Joas. — 2° **JOACHAZ** ou **SELLUM**, fils de Josias, roi de Juda. Il était âgé de vingt-trois ans (IV Reg., XXIII, 34) lorsqu'il fut placé sur le trône, au préjudice de son frère aîné Eliacim (l'an 611 avant J.-C.). Il ne régna que trois mois; mais l'Écriture observe que dans ce court espace de temps il fit comme ses pères, le mal devant le Seigneur. Néchao, roi d'Égypte, vainqueur de Josias, ne voulant point souffrir qu'il restât sur le trône de Juda, l'envoya, chargé de chaînes, en Égypte, où il mourut (Jérém., XXII, 11, 12). L. D.

JOACHIM, c'est-à-dire en hébreu *celui que Dieu a établi*. Nom que Néchao, roi d'Égypte, imposa à Eliacim, fils de Josias, roi de Juda et frère de Joachaz. Joakim fut placé sur le trône de Juda par Néchao (IV Reg. xxiii, 34), l'an 611 avant J.-C. Obligé de payer un tribut au roi d'Égypte, et très avari lui-même, il accabla son peuple d'impôts et de charges de tout genre. Le prophète Jérémie lui reproche le luxe de ses palais, ses injustices, ses extorsions et sa cruauté (Jérém. xxii, 13, seqq.). Il ne respectait pas même les prophètes du Seigneur, et Jérémie rapporte (xxvi, 20, seqq.) qu'il fit tirer d'Égypte et périr par le glaive, le prophète Urie qui s'était enfui du pays de Juda pour éviter sa colère. Après avoir été pendant quatre ans soumis à Néchao, Joakim tomba sous la domination de Nabuchodonosor, roi de Babylone et vainqueur de Néchao. Nabuchodonosor prit Joakim, le chargea de chaînes et voulut le mener captif à Babylone; mais il changea ensuite de résolution et laissa ce prince à Jérusalem, en l'obligeant à lui payer un tribut. Joakim voulut faire mettre à mort Jérémie et Baruch, dont les prophéties et les remontrances l'avaient irrité; cependant les deux prophètes échappèrent à sa vengeance. Ce prince s'était révolté contre Nabuchodonosor, et il allait subir la peine de sa ténacité, lorsqu'il mourut âgé de trente-six ans, l'an 600 avant Jésus-Christ. L. DUBREUX.

JOACHIM, JOACHIMITES. On a donné le nom de Joachimites à quelques sectaires du xiii^e siècle, qui prétendaient suivre la

doctrine de Joachim, abbé de Flore, dans la Calabre. Celui-ci, né en 1130, dans cette province, fut d'abord page du roi de Sicile, et après un pèlerinage dans la Terre-Sainte, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Corraza, de l'ordre de Cîteaux. Il en fut élu abbé malgré lui; et, au bout de quelques années, il se démit de son titre, entre les mains du pape, qui lui permit de se retirer où il voudrait pour se livrer plus librement à la composition de ses ouvrages. Alors Joachim se retira dans les montagnes, près de Cosenza, dans un lieu nommé Flore, où sa réputation lui attira bientôt un grand nombre de disciples. Il y fonda un monastère qui devint le chef-lieu d'une congrégation particulière. L'abbé Joachim mourut en 1202. On a de lui des commentaires sur les prophètes, sur l'apocalypse, et beaucoup d'autres ouvrages. Il avait composé un traité contre Pierre Lombard, où il enseignait l'erreur des Trithéistes, et qui fut condamné par le quatrième concile de Latran. Mais comme il avait soumis sa doctrine et ses ouvrages au jugement du saint-siège, on s'abstint de rien prononcer contre sa personne. Cet abbé avait acquis une grande réputation de science et de vertu, et passait pour avoir le don de prophétie. Il a laissé en effet quelques prédictions dont l'incertitude et l'obscurité l'ont fait regarder par quelques auteurs comme un visionnaire. Elles contribuèrent, avec le mysticisme de ses écrits, à faire naître les erreurs enseignées quelques années plus tard par les apostoliques, les frères spirituels et d'autres sectaires désignés par le nom général de *Joachimites*. Ces sectaires distinguaient trois états du monde ou trois époques successives, marquées par divers degrés de perfection et de lumières. Le premier état, ou le premier âge, embrassait la durée de l'Ancien-Testament; le second âge était le temps du Nouveau-Testament; et le troisième allait commencer par un nouvel état qui devait être le développement complet de la vérité et le dernier terme de la perfection. Car, de même que l'ancienne loi avait été remplacée et perfectionnée par l'Evangile, celui-ci, à son tour, devait être remplacé et perfectionné par une loi nouvelle que l'abbé Joachim avait fait connaître. Ce troisième état du monde devait être le temps du règne ou de l'opération du Saint-Esprit, comme le temps de l'Ancien-Testament avait été le règne du Père, et la durée du Nouveau le règne du Fils. Il devait y avoir un nouveau sacerdoce comme un nouveau genre de vie, et le clergé, qui avait remplacé le sacerdoce ancien, devait faire place à un nouvel ordre religieux, qui ajouterait à la continence la perfec-

tion de la vie contemplative et de la pauvreté absolue. Enfin, les sacrements et toutes les cérémonies extérieures devaient être inutiles. Ces erreurs et ces rêveries étaient développées dans un livre fameux que l'on désignait par le titre d'évangile éternel, et qui devait remplacer l'Evangile de J.-C. Quelques auteurs ont attribué cet ouvrage à l'abbé Joachim; mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur. On croit, avec plus de vraisemblance, que ce livre fut composé par Jean de Parme, général des frères mineurs, qui fut déposé et mis en prison pour son attachement aux rêveries des Joachimites. R.

JOAD ou mieux **JOIADA** (c'est-à-dire en hébreu, celui que Dieu connaît), grand-prêtre des Juifs, sauva, avec son épouse Josabeth, Joas (roy. ce mot), enfant qu'Athalie voulait faire périr, et le cacha dans le temple avec sa nourrice. Lorsque Joas fut âgé de sept ans (avant J.-C. 877), Joïada le proclama roi et fit mettre à mort Athalie. Il renouvela ensuite l'alliance du peuple avec Dieu, et fit détruire l'idole et le temple de Baal. Tant que Joas fut trop jeune pour gouverner par lui-même, Joïada dirigea l'administration du royaume de Juda, et montra dans ces fonctions une piété, une prudence et une sagesse qui ne se démentirent jamais. Il mourut dans une heureuse vieillesse à l'âge de cent trente ans. Il laissa un fils appelé Zacharie, qui lui succéda en qualité de grand-prêtre (roy. IV Reg. xi et xii, et II Paral. xxiii et xxiv). Le respect qu'inspirait ce saint vieillard était si grand qu'on lui accorda les honneurs de la sépulture royale. L. D.

JOAILLIER. Celui qui fait le commerce des pierres précieuses non montées ou montées, et celui qui les monte. sont également connus sous le nom de *joailliers*; mais le dernier est plus spécialement désigné par le titre de *metteur en œuvre*. Celui qui voudrait réunir les trois branches de la joaillerie devrait d'abord connaître parfaitement les pierres précieuses, aussi bien à l'état brut que lorsqu'elles sont taillées, et savoir en tirer exactement le meilleur parti possible. Il devrait, en outre, les pierres étant taillées, avoir un sentiment si exquis de l'harmonie et du contraste des couleurs, un goût si délicat des formes, que lorsqu'il aurait conçu un dessin particulier comportant l'emploi d'un certain nombre de pierres, l'aspect général de sa combinaison satisfît au plus haut degré, avec la plus grande économie possible, les gens de goût et les artistes; il devrait combiner une monture d'or ou d'argent qui réunît les pierres dans l'ordre et sous la figure qu'il aurait arrêtées, de telle manière que le métal n'affaiblît pas l'effet des pierres, tout en les fixant de la

manière la plus solide et la plus commode. Il devrait enfin savoir exécuter ce qu'il aurait conçu. Il est rare que des qualités si nombreuses soient réunies dans un seul homme. Il faut encore que le joaillier, comme tous les marchands et fabricants d'ouvrages d'or et d'argent, se conforme aux règles que la loi impose à ces professions dans lesquelles la bonne foi est si importante, et qui sont soumises à l'examen des bureaux de garantie. Ainsi il doit avoir un registre coté et paraphé par le maire, pour y inscrire, jour par jour, le détail des objets qu'il vend ou achète, et le nom des acheteurs ou vendeurs, se faire connaître à la prefecture et à la mairie du canton, et déposer à l'un et à l'autre l'empreinte de son poinçon. Il doit donner aux acheteurs un bordereau décrivant la forme et la nature des objets vendus; s'abstenir de mêler des pierres fausses parmi les pierres fines, sans en avertir les acheteurs; enfin porter au bureau de garantie les ouvrages qui ne sont pas formellement exceptés de cette prescription.

La joaillerie française jouit d'une réputation méritée, et d'une faveur qu'elle doit au bon goût de nos artistes, et à la légèreté de la mise en œuvre.

E. LEFÈVRE.

JOANICE ou **JEAN**, roi des Bulgares, monta sur le trône en 1196, au préjudice des fils de Pierre, son frère. Il parvint à se faire légitimer par le pape. L'empereur Baudouin lui ayant refusé son alliance, Joanice sema la discorde dans l'empire et fomenta une révolte parmi les Grecs. Baudouin marcha contre lui, fut vaincu et fait prisonnier à Andrinople, le 15 avril 1205. On suppose qu'il mourut peu après à Ternove où Joanice l'avait enfermé; d'autres disent que le vainqueur avait fait couper son corps par morceaux. Le roi des Bulgares profita de cette victoire pour s'emparer de plusieurs provinces. Il entreprit ensuite une expédition contre Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique, allié de l'empereur de Constantinople. Il échoua dans sa tentative; mais le marquis de Montferrat ayant péri dans une bataille (1207), Joanice marcha contre Thessalonique, et il allait probablement s'en emparer lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers.

JOAS, c'est-à-dire en hébreu *celui que Dieu a donné*. Nom que portèrent plusieurs personnages de l'Ancien Testament, et entre autres :

1° **JOAS**, fils d'Ochozias et roi de Juda, fut sauvé à l'âge d'un an du massacre des princes de la famille de David ordonné par Athalie. Le grand-prêtre Joiada ou Joad (roy. ce dernier mot), aidé par son épouse Josabeth, le déroba à la fureur d'Athalie et le cacha dans le temple avec sa nourrice. Joas demeura ainsi jusqu'à

sa septième année. Alors Joiada, soutenu par les levites et par quelques chefs et soldats des troupes qui se trouvaient à Jerusalem, sacra le jeune prince, et le fit reconnaître solennellement comme roi de Juda. Joas reçut de la main de Joiada le diadème, le livre de la loi, et l'alliance fut jurée entre Dieu, le roi et le peuple. Joiada gouverna pendant la minorité de Joas, qui se montra toujours soumis à la volonté de ce saint homme. Lorsque Joas eut atteint l'âge de puberté, Joiada lui fit épouser deux femmes dont il eut plusieurs enfants. Un des premiers actes du jeune roi, lorsqu'il gouverna par lui-même, fut de faire réparer le temple de Jerusalem, qui avait beaucoup souffert sous les règnes précédents. On restaura cet édifice avec le produit des dons volontaires du peuple. Ce prince gouverna avec justice, et se montra fidèle à Dieu tant que vécut Joiada; mais après la mort de ce pontife, le temple du Seigneur fut de nouveau abandonné, et le peuple retourna au culte des idoles (II, Paral., xxiv, 18). Joas toléra cette apostasie, et le grand-prêtre Zacharie, fils de Joiada, ayant menacé le peuple de la colère du Seigneur, fut lapidé par son ordre. Tant de crimes amenèrent sur la tête de ce prince ingrat et prévaricateur un châtiment mérité. Hazaël, roi de Syrie, envahit son royaume, et exigea de lui un tribut considérable, qu'il ne put acquitter qu'avec les trésors du temple. Joas périt assassiné par deux de ses serviteurs qui voulaient venger le sang de Zacharie. Il mourut l'an 838 avant J.-C., après un règne peu glorieux qui avait duré quarante ans. Il fut enterré dans la cité de David, mais non dans le tombeau des rois.

2° **JOAS**, fils de Joachaz et roi d'Israël, régna seize ans, dont deux avec son père (de 840 à 825 avant J.-C.). Ce prince allait rendre visite à Elisée, alors à son lit de mort, lorsque le prophète lui annonça qu'il vaincrait les Syriens. Cette prophétie reçut bientôt son accomplissement, et Joas reconquit sur Bénadad toutes les villes et le pays que Hazaël, son père, avait euevés au royaume d'Israël sous Joachaz. Joas régna ensuite en paix pendant assez longtemps, jusqu'à ce qu'Amasias, roi de Juda, lui eut déclaré la guerre. Joas le vainquit; le fit prisonnier, entra dans Jerusalem, fit abattre 400 coudees des murailles de cette ville, et enleva tous les trésors du temple et du palais des rois. Il mourut peu de temps après cette victoire. Joas, comme le remarque l'Écriture, fit le mal devant le Seigneur (IV Reg. xiii, 11).

L. D.

JOATHAN ou **JOATHAM** (selon la prononciation hébraïque *Iotham*, c'est-à-dire *Dieu*

est complet, parfait.). Nom de deux personnages de l'Ancien Testament :

1° JOATHAN ou JOATHAM, le plus jeune fils de Gédéon (Jud. ix, 7, seqq.).

2° JOATHAN ou JOATHAM, fils d'Ozias ou Azarias, roi de Juda. Il gouverna d'abord le royaume pour son père frappé de la lèpre, et celui-ci étant mort, il lui succéda sur le trône l'an 757 avant J.-C. Il était alors âgé de vingt-cinq ans, et il en régna seize (IV Reg. xv, 33). L'Écriture loue la piété de ce prince, et dit qu'il fit ce qui était agréable aux yeux du Seigneur; mais elle lui reproche de n'avoir point détruit les hauts lieux où le peuple continuait à offrir des sacrifices. Il augmenta et compléta les fortifications de Jérusalem (II Paral. xxvii, 3-4); il restaura un portail du temple, et fit plusieurs autres constructions. Il battit les Ammonites qui s'étaient révoltés, après avoir été soumis par Ozias, son père, et il leur imposa un gros tribut. Sur la fin de son règne, Phacéc, roi d'Israël, et Hsasin, roi de Syrie, se coalisèrent pour le renverser. Il triompha de leurs forces réunies; mais le royaume de Juda, épuisé par ces luttes, n'était pas dans un état florissant lorsque Joathan mourut l'an 743 avant J.-C. L. D.

JOB, si célèbre par sa patience, demeurait dans la terre de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie. On est partagé d'opinion sur son origine et sur l'époque à laquelle il a vécu. Cependant, d'après un document qui se trouve à la fin des versions grecque et arabe du livre de Job, et qu'on y donne comme tiré de la version syriaque, son premier nom était Johab; il était lui-même fils de Zara, descendant d'Esau, et de Bozra, et par conséquent, le cinquième depuis Abraham. On lit encore dans ce document que Balac, fils de Béor, régna dans la ville de Dénaba; qu'après lui régna dans l'Idumée Job, autrement appelé Johab, qui eut pour successeur Ason, prince de Thémair, etc. Ainsi Job serait contemporain de Moïse. Quoique cette pièce généalogique ne se lise point dans le livre même de Job, on la retrouve en substance dans la Genèse (ch. xxxv, 32-34) et dans le 1^{er} livre des Paralipomènes (ch. i, vers. 35-44). C'est pour cela, sans doute, qu'elle a été reçue par Aristée, Philon, et par les anciens pères grecs et latins, et que Théodotion, en particulier, l'a conservée dans sa traduction du livre de Job. Les quelques traits que nous fournit la Bible de l'histoire de Job, suffisent pour nous le faire admirer, comme un homme plein de droiture, de vertu et de religion (Job, i, 1 et suiv.); mais sa patience héroïque, sa noble résignation au milieu des maux les plus affreux sont passés en proverbe. Quel modèle plus beau de ces vertus pourrait-on

en effet offrir à l'imitation, que l'homme qui en apprenant dans le même moment, que tous ses biens lui ont été enlevés, que ses enfants ont été écrasés sous les ruines d'une maison où ils s'étaient réunis, s'écrie ? « Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que son saint nom soit béni. » Job ne supporta pas avec moins de courage une terrible lèpre qui lui couvrait le corps; nous en avons la preuve dans sa réponse à sa femme, qui traitait sa patience de faiblesse et d'imbécillité : « Vous avez parlé comme une femme insensée; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? » Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, étant venus le voir, mirent sa religion à une nouvelle épreuve dont elle sortit encore victorieuse. Enfin, Dieu en récompense des vertus de son fidèle serviteur lui rendit, avec la santé, le double de ses anciennes richesses, avec une belle et nombreuse famille. L'Écriture dit que Job vécut encore cent quarante ans (Job, xlii, 16); mais elle garde un silence absolu et sur l'âge qu'il avait, lorsqu'il est tombé dans la disgrâce, et sur la durée de ses malheurs.

Beaucoup d'anciens juifs pensaient que Job n'avait jamais existé, que son livre n'était qu'une parabole; et plusieurs interprètes modernes ont adopté cette opinion. Sans aller aussi loin, d'autres, tels que Jahn et Rosemüller, croient que l'auteur du livre de Job, a, comme font souvent les poètes, pris l'histoire d'un juste malheureux, dont la tradition populaire avait conservé la mémoire, et qu'il en a composé un poème, en l'embellissant, l'amplifiant et l'ornant de plusieurs circonstances. — Mais d'abord Ezéchiel (xiv, 14), Tobie (ii, 12), et l'ajôtre saint Jacques (v, 11), semblent supposer de la manière la plus formelle que Job a réellement existé. Les pères de l'Église sont unanimes sur ce point; et l'Église, en inscrivant son nom dans les plus anciens martyrologes, nous offre une preuve sans réplique de cette vérité. Enfin le livre de Job porte en lui-même tous les caractères d'un récit vraiment historique. En second lieu, nous regardons comme téméraire et même comme erronée l'opinion des critiques qui ne veulent pas que tous les faits et tous les discours contenus dans ce livre soient réels; car rien n'autorise à établir une distinction, quand l'auteur lui-même ne met aucune différence dans sa manière de narrer, et Job est aussi affirmatif dans les faits secondaires que dans celui qui constitue le fondement de son histoire. — Quant aux discours, puisque l'auteur nous assure positivement qu'ils ont été tenus par les personnages auxquels ils sont attribués, n'y aurait-il pas de la témérité à préten-

dre qu'il en a inventé le fond et la substance ?

Le livre de Job a été écrit primitivement en hébreu, malgré les arabismes et les araméismes dont il abonde ; mais quel en est l'auteur ? C'est une question sur laquelle les sentiments sont très partagés. Pour nous, nous sommes assez porté à croire que Job a composé lui-même le fond de l'ouvrage, parce qu'il n'y a guère que lui qui ait pu rapporter avec exactitude tous les discours, tous les dialogues et une foule d'autres traits que nous y lisons ; mais quant au nom de l'écrivain qui a donné au livre sa forme actuelle, et quant à l'époque à laquelle cet écrivain a vécu, il est bien difficile de s'en faire une idée exacte, au moins par les caractères intrinsèques de l'ouvrage, puisque les critiques les plus habiles s'en sont également servis pour établir les opinions les plus opposées. Quoi qu'il en soit de cette question, le livre de Job, envisagé au point de vue littéraire, est une des compositions les plus sublimes qui existent ; aussi tous les écrivains remarquables lui ont-ils payé à l'envi le tribut de leur admiration. Les traductions de Job et les commentaires sur ce livre sont sans nombre ; nous nous bornons à citer ici le commentateur de Pinéda, en latin ; celui de Samuel Lee, en anglais ; la version allemande et enrichie de notes de Thadée-Antoine Dereser, et la traduction française de H. Laurens.

L'abbé GLAIRE.

JOCASTE (*myth.*), femme de Laïus, était fille de Ménéceë, et sœur de Créon. Elle descendait par conséquent des Spartes, nés des dents du dragon de Mars, semées par Cadmus. Homère l'appelle Epicaste. Elle rendit Laïus père d'Œdipe (*roy.* ce mot), qu'elle fit exposer et qu'elle épousa sans le connaître. Ayant appris plus tard qu'Œdipe était son fils, elle se pendit de désespoir, selon Sophocle. Suivant Euripide, elle continua à habiter Thebes, fit tous ses efforts pour reconcilier Eteocle et Polynice, et se donna la mort lorsque ses deux fils se furent entre tués. Selon Hésiode, son incest avec Œdipe n'eut pas lieu. Le mariage seulement fut célébré, et elle reconnut dans la journée que c'était son fils qu'elle venait d'épouser. — Un fils d'Eole du nom de *Jocaste*, régna, dit-on, dans le sud de l'Italie, vers Rhegium.

JOCRISSE. Comme la plupart des types populaires, celui-ci est d'origine incertaine. On ne sait même pas d'où lui vient son nom. Le Ducheat lui donne une étymologie absurde. Court de Gébelin, mieux avisé (*Monde primitif*), voit dans ce mot un diminutif de l'italien *zugo*, dont le sens est tout-à-fait le même. Peut être aussi n'est-ce que le *Jocus* du moyen-âge, dont parle Coquillard dans son *Monologue des*

perruques. Pour devenir notre Jocrisse, il n'eut qu'à se franciser. C'était déjà fait à l'époque de Louis XIII. Nous le voyons paraître alors avec son vrai nom dans le ballet des *Fées des forêts de Saint-Germain*, que le roi dans le 11 février 1625. Il y remplit déjà les singulières fonctions que lui prête la moquerie populaire, et qu'il doit, sans doute, à ce que dans les fermes on appelait *Jocrisse*, du vieux mot *Jaw* (coq), le petit valet qui avait soin du poulailler. Du reste, de tout temps les niais avaient été de compagnie avec les poulx. Dans le *Solyricon*, il est parlé d'une sorte de Jocrisse romain, qui s'amusa à les traire : *Lac si Gallinaceum quasierit? Inveniet.* — Le premier dictionnaire où se trouve le mot *Jocrisse* est celui d'Oudin, paru en 1640. Depuis, il a eu sa consécration classique. Molière s'en est servi deux fois, dans *Sganarelle* et dans les *Femmes Savantes*. D'après le sens qu'il lui donne, d'après ce qu'il est dit dans le *Dictionnaire de Trévoux*, et ce qu'on lit dans la *Femine vengée* du théâtre de Ghérardi, on voit qu'alors le Jocrisse était, avant tout, un mari niais, un homme avare et faible, s'amusant aux menus soins du ménage. Dorvigny, qui le premier le mit en scène, dénatura un peu ce caractère. Il fit de Jocrisse un franc niais, n'ayant que Jeannot de véritable émule en bêtise. Le *Désespoir de Jocrisse* est la plus haute expression de ce type, dont Brunet, en le jouant, se fit le second créateur. On peut bien après cette bouffonnerie en citer encore quelques autres : *Jocrisse changé de condition*, les *Deux Jocrisses*, etc. Mais le fameux *Désespoir* reste le sublime du genre. E. F.

JODELLE (ETIENNE). Poète tragique du xvi^e siècle, né à Paris en 1532, mort en 1573. Jodelle est le premier en date parmi les poètes qui tentèrent de ressusciter, chez nous, la tragédie des Grecs. Ses amis de la Pléiade se mirent à l'œuvre en même temps ; les auteurs jouaient eux-mêmes leurs tragédies dans des collèges, et quelquefois même devant le roi. Jodelle en fit deux pour sa part, *Cléopâtre* et *Didon*, et une comédie, *Eugène*. Les premières lui coûtèrent dix matinées, et la dernière quatre seulement. Ces ouvrages reproduisent la tragédie antique pour les formes matérielles, mais il leur manque le style et surtout la vie. Les ébauches cependant ne manquent pas d'une certaine élégance poétique. À la suite d'une de ces représentations, les poètes-acteurs ayant rencontré un bouc, le couronnèrent et le conduisirent à Jodelle, en échantant des vers mi-grecs, mi-français. Cette mascarade semi-païenne fit beaucoup de bruit, et faillit leur occasionner des désagréments. — Jodelle mourut fort jeune, au moment où il composait, par l'ordre de Charles IX, un

ouvrage qui n'a jamais été imprimé. Ses *Œuvres et mélanges poétiques*, 1574, in-4°, et 1583, in-12, devaient se composer de 10 volumes, mais un seul a été publié.

JOEL (ou selon la prononciation hébraïque, *Yoël*, c'est-à-dire *celui dont l'Éternel est le Dieu, serviteur de l'Éternel*). Nom que portèrent plusieurs personnages de l'Ancien Testament, et entre autres : — 1° **JOEL**, fils aîné du prophète Samuël. Il exerçait, conjointement avec son frère Abia, les fonctions de juges du peuple d'Israël, dans la ville de Bersabee, vers l'extrémité méridionale de la Palestine. Il ne marcha point sur les traces de son père, se laissa corrompre par des présents, et rendit des jugements contraires à l'équité. Cette conduite engagea les anciens du peuple à se réunir et à demander un roi à Samuël. — 2° **JOEL**, fils de Phathuel, le second des douze petits prophètes vivait, suivant quelques pères et plusieurs interprètes nouveaux, à la même époque que le prophète Osée, environ huit siècles avant J.-C.; d'autres le placent à environ 700 ans avant J.-C. Mais ces opinions et plusieurs autres que nous croyons inutile de rapporter ne sont pas certaines. — La prophétie de Joel se partage en trois chapitres. Elle annonce les malheurs qui devaient tomber sur Juda et sur Jérusalem, la descente du Saint-Esprit, la fin des siècles et le jugement dernier. On y remarque des beautés du premier ordre.

JOHN BULL. Nom symbolique et d'affection personnelle que le peuple anglais s'est souvent donné à lui-même. Les nations étrangères ont fini par en comprendre et en accepter le sens. On dit assez communément dans les rues de Paris, à l'aspect d'un anglais nouveau débarqué et reconnaissable à ses allures : « *c'est un John Bull* ! » Il ne s'en formalise pas. Il en est fier. Le taureau (bull) lui semble un animal assez indépendant de sa nature, assez vigoureux et assez bien doué pour qu'il n'y ait point d'honneur à le reconnaître comme symbole. Cet animal a aussi les petits défauts de sa race. Il est apte à ne pas bien voir, à s'irriter follement, à se jeter tête baissée sur les dangers inevitables; un homme tant soit peu labile, le prend par les cornes et l'attelle pour le faire labourer paisiblement. Le peuple anglais convient de tout cela et il en rit. Nous doutons que notre spirituelle et ardente race gauloise acceptât sans colère un sobriquet aussi complètement expressif, et qui indiquât aussi nettement notre versatilité séculaire, notre aptitude à tout détruire, notre bonheur à voir tomber les gouvernements, et la puérile bonne grâce que nous mettons, comme l'enfant d'Hogarth, monté sur une enseigna, la hache à la main, à faire tomber en

riant les institutions qui nous soutiennent, et les pouvoirs que nous avons créés. PHIL. CHARLES.

JOHNSON (SAMUEL). Célèbre littérateur anglais, né en 1709 à Lichtfield (Warwickshire), mort à Londres en 1784, après avoir été répétiteur dans une école, maître d'école, traducteur et poète dramatique, lexicographe et journaliste. Il vécut longtemps dans la misère, en compagnie de Savage, dont il écrivit la vie, et finit par être enterré à Westminster. Sa tragédie d'*Irène* eut peu de succès malgré les efforts de son ami Garrick; mais Pope distingua quelques poésies publiées par lui, et les journaux le *Rodeur*, l'*Aventurier*, le *Flaneur*, paraissant une ou deux fois par semaine, le placèrent à la tête des critiques de l'Angleterre. Il fut alors chargé de composer un *Dictionnaire anglais*, qui lui demanda sept années de travail, et qui est considéré comme un chef-d'œuvre. Mais il n'en devint pas plus riche, et sa femme étant venue à mourir au moment de cette publication, il se vit forcé, pour payer les frais d'enterrement, d'improviser un livre quelconque. Le petit roman de *Rasselas*, qu'il écrivit en huit jours et dans cette circonstance, est de tous ses ouvrages celui qui a été le plus souvent réimprimé et traduit. C'est une nouvelle variante du thème qui lui avait inspiré son poème sur la *Vanité des souhaits humains*. Le découragement y domine; mais il n'est pas incompatible avec une gaieté douce et résignée. Johnson termina sa carrière littéraire par d'intéressantes *Biographies des poètes anglais*, qui n'ont pas encore été traduites, malgré tout le succès qu'elles ont obtenu en Angleterre. Sa vie a été écrite par son compatriote Boswell, en 1 volume in-8°. Ses journaux ont été réimprimés un grand nombre de fois, et traduits, au moins en partie, dans les principales langues de l'Europe. Un coup d'œil pénétrant, qui analyse les actions banales, s'y joint à un sentiment religieux élevé et pratique. En poésie il est de l'école de Pope. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de 1783 et de 1816, 12 volumes in-8°; mais elles ne sont pas complètes. Johnson est de tous les écrivains du XVIII^e siècle, celui qui compte aujourd'hui le plus de lecteurs en Angleterre. C.

JOIE. La joie est une émotion agréable de l'âme, causée par la possession de quelque bien. On éprouve cette émotion quand on possède un bien présent, ou quand la possession d'un bien à venir nous paraît assurée. Un homme blessé ressent de la joie à l'arrivée du secours qu'il désire, avant même qu'il en ait éprouvé l'effet. « La joie, dit Bos-wet, veut maître de source, ni commandée, ni forcée. Quand on possède le bien qu'on désire, elle coule d'elle-même avec abou-

dance; quand il manque, on a beau dire : réjouissez-vous, la joie ne vient pas. » La joie a quelques-uns des signes de la tristesse. La naissance d'un enfant, la convalescence d'un père, le retour d'un ami, humectent de pleurs notre paupière. On dirait que la Providence, qui nous destinait à ressentir tour à tour la joie et la tristesse, a voulu rendre moins sensible le passage de l'une à l'autre. La véritable joie a quelque chose de céleste; elle a sa source dans la vertu; elle est la compagne de l'innocence. La joie est un sentiment plus pénétrant que la gaieté. Les hommes enjoints, dit Vauvenargues, n'étant pas d'ordinaire aussi ardents que le reste des hommes, ils ne sont peut-être pas capables des plus vives joies. Mais les grandes joies durent peu et laissent notre âme épuisée. L'histoire fait mention de plusieurs personnes que l'excès de joie a fait expirer tout d'un coup. L'abbé FLORTES.

JOIGNY. Ville de France, chef-lieu d'un arrondissement du département de l'Yonne, à 24 kilom. N.-N.-O. d'Auxerre, sur la rive droite de l'Yonne, et sur le chemin de fer de Paris à Lyon. C'est le siège d'un tribunal de commerce. On y remarque un beau pont, un beau quai et l'église gothique de Saint-Jean. On récolte aux environs d'excellents vins rouges, dont les plus estimés sont ceux des côtes de Saint-Jacques, des Tuées, de Vergenmartin, de Migraine, de Souvilliers et du Calvaire. Il y a des tanneries, des briqueteries, des tuileries. Le commerce le plus important est celui des vins, favorisé par la navigation de l'Yonne, et par celle du canal de Bourgogne, qui commence à peu de distance. Joigny fait aussi commerce d'eau-de-vie, de bois, de charbon, de blane d'Espagne. — Elle a porté les noms de *Jovinium*, *Joviniacum*, *Juniacum*. On croit qu'elle fut fondée par Flavius Jovinus, préfet de la milice romaine en Gaule dans le iv^e siècle. On y compte 6,000 habitants : l'arrondissement en a 99,000. E. C.

JOINTS (DE PIERRES OU DE BRIQUES). On nomme joints les lignes formées par l'étroit intervalle que laissent entre elles des pierres, des briques et autres matériaux de construction, superposés ou placés l'un contre l'autre. Dans le

FIG. 1.



premier cas, si les matériaux ont été équarris, les joints sont horizontaux et se nomment *joints*

de lits; dans le second, ils sont verticaux et prennent le nom de *joints montants* (n° 1). Sur les constructions dites *cyclopéennes*, dans l'*opus in-*

FIG. 2.



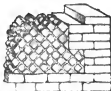
certum des Romains, les pierres étant irrégulières, les joints sont dirigés dans tous les sens

FIG. 3.



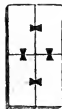
relativement à l'horizon (n° 2 et 3). L'*opus reticulatum* des Romains présente ses joints dans

FIG. 4.



une direction de 45° (n° 4). La solidité exige que les matériaux employés dans la construction d'un édifice soient reliés entre eux par un mortier. Ce principe se reconnaît dans les ruines des plus anciens monuments connus. Toutefois, les Egyptiens, les Grecs, les Romains mêmes, s'en sont quelquefois affranchis lorsqu'ils ont construit avec les pierres dures ou les marbres. Les grandes dimensions des blocs, leur nature,

FIG. 5.



le soin qu'on apportait dans la taille permirent de ne les lier entre eux que par des crampons

en bois ou en métal, disposés de manière à éviter la disjonction (n° 5). Les joints alors sont d'une finesse extrême; ou ne les distingue quelquefois qu'avec peine. Quand, au contraire, on employa des pierres poreuses ou coquillères, des matériaux de dimensions moyennes ou restreintes, on ne put se dispenser de les lier avec le mortier. Les joints prirent alors une épaisseur relative à la quantité de cette matière placée entre les pierres. La partie qui se fit voir à l'extérieur fut souvent retouchée à la truelle, après la pose; et la manière dont elle fut travaillée, l'épaisseur qui fut donnée aux joints, la nature des mortiers employés constituèrent des caractères d'après lesquels on put reconnaître l'âge des édifices. Ainsi, pour citer quelques exemples, les constructions de l'Asie, contemporaines des âges bibliques, sont reliées avec des mortiers dans lesquels se mêle le bitume, qui devient apparent sur les joints; celles des Romains le sont avec un ciment d'une dureté inaltérable; aux âges de décadence, les mor-

FIG. 6.



tiers des joints sont friables, et conséquemment presque sans adhérence (n° 6).

La retouche faite aux joints, après la pose des pierres, fournit aussi à l'observateur des caractères utiles. On remarque qu'ils ont été ou refaits à plat, avec une truelle ou tout autre instrument analogue, ou creusés avec un outil triangulaire et pénétrant légèrement entre les pierres pour enlever le superflu du mortier, ou enfin que ce dernier, placé avec abondance, a été arrondi dans toute l'étendue des joints.

Comment les anciens coulaient-ils leurs joints? c'est-à-dire comment faisaient-ils pénétrer le mortier liquide entre deux pierres pesantes, placées l'une sur l'autre? C'est ce qu'on ignore. Il est probable qu'ils usaient d'un moyen analogue à celui qu'emploient nos poseurs, qui, après avoir calé la pierre à la distance voulue de celle qui la supporte, font, avec du plâtre, un auget provisoire auprès du joint, et y versent le mortier liquide qui passe entre les deux pierres.

JOINT-BRISÉ UNIVERSEL (techn.). Organe de transmission du mouvement servant à changer la direction d'un mouvement circulaire, qui, emprunté à un organe tournant dans un certain plan, se trouve agir dans un autre plan oblique au premier. C'est ainsi, par exem-

ple, que la même horloge peut guider les aiguilles sur des cadrans placés aux quatre faces d'une tour. Ce joint brisé est très simple: il se compose d'une eroix en fer à croisillons égaux, et de deux demi-circonférences, montées à charnière chacune sur une des tiges qui lui sert de diamètre. Ces deux demi-circonférences se trouvent placées chacune dans un plan perpendiculaire à celui de l'autre, et sont réciproquement l'une supérieure et l'autre inférieure au plan même de la croix. Chaque demi-circonférence porte, soudée par son milieu, une tige. L'une de ces tiges étant la continuation de l'axe moteur, peut être soudée à un autre joint-brisé, dont le second axe transmet le mouvement et en change la direction.

JOINVILLE. Ville de France, département de la Haute-Marne, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Vassy, à 15 kilom. E.-S.-E. de cette ville, sur la rive gauche de la Marne. On y récolte des vins; il y a des fabriques de bonneterie de laines, de droguets, de serges, de tiretaine; des tanneries, etc. Mais ce qui rend surtout cet endroit intéressant, ce sont les restes du beau château qui a appartenu à la famille de Joinville. C'était autrefois une baronnie, qui fut l'appanage de l'illustre historien de ce nom, ami de saint Louis. Henri II l'érigea en principauté en faveur du duc de Guise. Cette principauté échut par succession, en 1688, à M^{lle} de Montpensier, qui la légua à Philippe, duc d'Orléans. Elle est restée depuis dans la famille d'Orléans, et l'un des fils de Louis-Philippe a reçu le titre de prince de Joinville. — Il fut conelu à Joinville, entre Henri III et les Ligueurs, en 1585, un traité qui avait pour but d'exclure de la succession au trône tout prince hérétique. — Cette petite ville a 3,500 habitants. Charles de Guise, cardinal de Lorraine, et le sculpteur François Espingola y sont nés. E. C.

JOINVILLE (JEAN sire de), sénéchal de Champagne, écrivit l'histoire de saint Louis, à la demande de Louis le Hutin, roi de Navarre (plus tard de France), en 1309. Cette bistoire se divise en deux parties: la première enseigne « comme le dit seigneur roi saint Louis, régit et gouverna selon Dieu et au profit de son royaume »; la deuxième retrace « les grands chevalerie et faits d'armes par lesquels nous pouvons voir que jamais nul homme de son temps n'a vécu si saintement et si justement qu'il fit. » Joinville avait accompagné saint Louis pendant six ans « au pèlerinage d'outre-mer », et il raconte dans son livre ce qu'il a vu et entendu de ses grands faits et de ses sages paroles. Son style est naïf, aisé, peut-être même assez peu correct, et toutefois plein de ces traits gracieux

ou brillants où rayonne l'imagination poétique. Il se met en scène à côté du roi; mais comme un fils à côté de son père, et loin que le rapprochement nuise à l'effet du tableau, il vient y répandre la vie et le mouvement, dont le récit des faits serait un peu dépourvu sans les souvenirs personnels qui le raniment. Il semble même que les traits antiques de saint Louis ressortent mieux dans leur grandeur simple vis-à-vis du jeune sénéchal, dont la nature est moins au-dessus de la nôtre. Joinville, en effet, se montre à nous, avec toutes les nuances passagères de ses sentiments et de sa pensée. Mais, plus nous le voyons ainsi de près, plus sa franchise, sa prudence, qui ne se dément point, sa piété, tour à tour naïve et sublime, et surtout son dévouement au prince dont il partage les infortunes, nous attachent invinciblement à lui. Sans être le héros de son livre, où domine la grande figure du roi, Joinville fait passer dans notre âme toutes les impressions qui ont ému la sienne, et il occupe, sans contredit, le premier rang parmi les chroniqueurs qui n'ont retracé que leurs propres souvenirs.

JONAS, ou selon la prononciation hébraïque *jona*, c'est-à-dire, *colombe*. Nom du cinquième des petits prophètes. Jonas était fils d'Amathi, et natif de la ville du Geth-Opfer en Galilée, dans la tribu de Zabulon (IV Reg. XIV, 25). On ne connaît pas avec exactitude l'époque de la naissance et de la mort de Jonas; mais le passage du IV^e livre des Rois, que nous venons de citer, prouve qu'il florissait sous Joas, roi de Juda, et sous Jeroboam II, roi d'Israël, c'est-à-dire, environ 800 ans avant J.-C. Quelques auteurs ont supposé que Jonas est le fils de la veuve de Sarepta ressuscité par Elie (III Reg., XVII, 17-24); d'autres veulent qu'il soit le même que le fils de la femme de Sunam, ressuscité par Elisée (IV Reg., IV, 32-36). Ces deux opinions sont abandonnées aujourd'hui par les meilleurs critiques. Le livre de Jonas, que nous possédons, n'est pas à proprement parler une prophétie, mais plutôt une relation complète de la mission dont Dieu chargea ce prophète auprès des Ninivites. Persuadé que le Seigneur pardonnerait aux habitants de Ninive (Jonas, IV, 2), Jonas n'obéit point à l'ordre qu'il avait reçu, et s'embarqua pour Tharsis. Une violente tempête s'étant élevée et les matelots ayant tiré au sort pour savoir quel était le coupable qui attirait sur eux un si grand malheur, le sort tomba sur Jonas. Ce prophète avoua alors sa désobéissance. Il fut jeté à la mer et avalé par un grand poisson, dans le ventre duquel il resta trois jours et trois nuits. Au bout de ce temps,

le poisson le vomit sur la plage. Jonas se rendit à Ninive. Il menaça les habitants qui firent pénitence, et Dieu leur pardonna. Jonas fut vivement affligé en voyant la miséricorde dont le Seigneur avait usé envers les Ninivites. Il fait l'aveu de cette faute comme il fait celui de sa désobéissance. Le cantique de Jonas dans le ventre du monstre marin (II, 3 seqq.) est de la plus grande magnificence.

JONATHAN-BEN-UZIEL, c'est-à-dire *fils d'Uziel*. Auteur d'un célèbre targum ou paraphrase chaldaïque des cinq livres de Moïse, de Josue, des Juges, des quatre livres des rois, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et des douze petits prophètes. Suivant une opinion accréditée parmi les Juifs, Jonathan vivait peu de temps après le retour de la captivité de Babylone; mais d'autres le placent dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Le targum de Jonathan contient plusieurs gloses et légendes qui n'ont qu'un rapport assez indirect avec le texte même de l'Écriture. La première édition de cet ouvrage est de 1494. On l'a réimprimé plusieurs fois depuis cette époque. La meilleure édition, est, sans contredit, celle de Buxtorf le père, publiée à Bâle en 1620 avec la Bible.

JONATHAN (L'ONCLE). Sobriquet symbolique que les Américains du nord, ou du moins les républicains des États-Unis, se donnent à eux-mêmes. Jonathan rappelle les traditions bibliques; c'était un nom propre fréquemment imposé aux enfants des Puritains, Anabaptistes et Presbytériens, qui ont, sinon fondé la colonie, du moins imprimé aux nouveaux établissements anglo-saxons le caractère durable et particulier qui les a longtemps distingués. *Brother Jonathan* (frère Jonathan), indique la jeune Amérique, *uncle Jonathan* (oncle Jonathan), la vieille Amérique, celle de Washington qui est assez peu vieillie. Tout va vite sur ce continent. Appliqué au vaste réseau des sociétés et de groupes différents qui couvrent aujourd'hui le sol américain, depuis le Maine jusqu'à la Californie, ce sobriquet national devient chaque jour un symbole moins intelligible. Le sens de rudesse grondeuse, de dévotion stricte et de bonhomie agricole qu'il emportait autrefois, ne peut plus atteindre ni le gentilhomme, possesseur d'esclaves dans le sud, ni le Texien à demi-sauvage, ni le Californien mineur et spéculateur. Ce ne sera bientôt plus qu'une fantaisie historique, et une plaisanterie d'ancienne date, surtout lorsque l'émigration irlandaise aura versé sur la fédération des États-Unis tout le surplus des populations keltiques qui, dépérissant ou languissant en Europe, cherchent pâture dans le nouveau monde. Le puritain Jonathan (oncle ou

neven), se voit déjà débordé par ces flots sans cesse accumulés de populations européennes, appartenant à une race et à une religion diverses. C'est un fait aussi peu remarquable qu'il est significatif et incontestable que la proportion croissante des émigrations keltiques, c'est-à-dire irlandaises et galloises en Amérique. Déjà ces dernières dépassent de près d'un million d'âmes la population anglo-saxonne. *Frère Jonathan* en grandissant, pourrait donc bien changer de caractère, et ce n'est pas ce qui pourrait lui arriver de plus heureux. PHILARÈTE CHASLES.

JONATHAS (on, suivant la prononciation hébraïque, *Jonathan*, c'est-à-dire celui que Dieu a donné). Prince, fils de Saül, don des plus grandes vertus et des qualités les plus aimables. Les Philistins étant campés à Machmas avec une puissante armée, tandis que Saül campait à Gabaa de Benjamin, avec environ six cents hommes (I Reg., XIII, 15-16), Jonathan, par une inspiration divine, sortit du camp avec son écuyer, et attaqua les Philistins qui, saisis d'une terreur panique, s'entretenaient. Saül, informé de la victoire de son fils, se mit à la poursuite des Philistins et dit : Mandit celui qui mangera avant le soir (I Reg., XIV, 24). Jonathan, qui n'avait pas eu connaissance du serment de son père, goûta un peu de miel, qu'il avait pris au bout de sa baguette. Dieu ayant fait connaître par le sort la faute involontaire dont Jonathan s'était rendu coupable, Saül voulut le faire mettre à mort; mais il en fut empêché par le peuple, qui reconnut que Dieu avait protégé Jonathan, et l'avait choisi pour être le moyen du salut d'Israël. Quelques années après cet événement, David ayant vaincu Goliath, Jonathan conçut pour lui la plus vive affection (I Reg., XVIII, 1), et quand David eut couru la disgrâce de Saül, Jonathan lui resta toujours aussi sincèrement attaché. Jonathan fut tué avec Saül dans une bataille contre les Philistins, sur la montagne de Gelboé. David fut profondément affligé de la perte de Jonathan, et composa sur sa mort et sur celle de Saül un cancé funèbre (II Reg., I, 18-27), qui est un des plus beaux morceaux de la poésie hébraïque. L. D.

JONC, *Juncus* (bot.). Grand genre de plantes de la famille des joncées, de l'hexandrie-monogynie dans le système de Linne. Les nombreuses espèces qui le composent sont pour la plupart vivaces, quelques unes annuelles. On les rencontre dans les lieux humides ou marécageux de presque toute la surface du globe, mais principalement dans les pays tempérés et froids. Leurs feuilles sont fréquemment cylindriques ou demi-cylindriques, plus rarement planes. Leurs fleurs, régulières, forment des cymes pa-

niées, assez souvent contractées. Chacune d'elles possède un périanthe verdâtre de six folioles sur deux rangs, dont les trois extérieures sont carénées; six étamines insérées à la base des folioles du périanthe, quelquefois réduites à trois; un ovaire libre, creusé de trois loges multiovulées, surmonté d'un style fort court que terminent trois stigmates filiformes. Le fruit qui succède à ces fleurs est une capsule à trois loges, qui s'ouvre en trois valves, sur la ligne médiane desquelles restent fixées les cloisons.

Le genre jonc compte dans la Flore française au moins vingt-cinq espèces; mais ces plantes sont fort peu intéressantes par elles-mêmes, et à peine quelques unes d'entre elles ont-elles une utilité appréciable. Elles ne méritent guère d'être connues qu'à cause du rôle fâcheux qu'elles jouent dans les lieux où elles se multiplient, particulièrement dans les prairies dans lesquelles elles affaiblissent considérablement la qualité de l'herbe. En outre elles doivent être remarquées par les agriculteurs comme indiquant dans les terres un excès d'humidité dont il est important de se préserver.

Dans les jardins, on plante toujours les JONCS ÉTALÉ et GLAUC, *Juncus effusus*, L., et *J. glaucus*, Lin., à cause de l'usage journalier qu'on en fait en les employant pour liens. Pour ce motif, on en fait habituellement des bordures ou des touffes dans les parties fraîches et humides des jardins. On utilise aussi quelquefois diverses espèces de ce genre, pour consolider les terres, surtout dans le but de retenir et de fixer le bas des talus qui bordent les eaux des canaux et des bassins.

On donne vulgairement le nom de Jones à diverses plantes qui n'ont de commun avec les jones qu'une ressemblance de port ou d'aspect, quelquefois même assez éloignée. — Le JONC CARRÉ est un souchet ou *Cyperus*; les JONCS À COTON sont les *Eriophorum*; les JONCS D'EAU sont les seirpes, en général, et plus particulièrement le JONC D'ÉTANG. Le JONC DES CHAISIRS, JONC DES TONNELIERS, est le *Syrus lacustris*, si abondant dans les lieux marécageux, dans les mares et les étangs; le JONC FLEURI est le *Batium umbellatus*; le JONC DU NIL est le *Cyperus papyrus*; le JONC ODORENT est l'*Acorus calamus*; les JONCS DE LA PASSION sont les massettes ou *Typha*. — On donne même le nom de Jones à des plantes encore plus différentes des joncées. Ainsi les JONCS À CANNES, les JONCS DES INDES, sont les Rotangs ou *Calamus*, de la famille des palmiers; le JONC MARIN ou JONC ÉPINEUX est l'*Ulex europæus*, de la famille des légumineuses-papilionacées, pour lequel cette dénomination a été

qu'une corruption de celle d'ajone ; le *Jonc A MOUCHES* est le *Senecio jacobæa*, de la famille des composées, etc. P. D.

JONCACEES, *Juncaceæ* (bot.). Famille de plantes monocotylédones, formée par Jussieu dans son *Genera*, sous le nom de Juncs, Junci. Elle comprend des plantes herbacées, quelquefois annuelles, mais plus souvent vivaces, grâce à l'existence chez elles d'un rhizome rampant. De cette partie souterraine partent chez elles des tiges aériennes noueuses, le plus souvent simples, auxquelles s'attachent des feuilles alternes, engainantes à leur base, dont la lame est tantôt plane et alors étroite, entière ou dentée en scie; tantôt cylindrique ou demi-cylindrique, tantôt enfin restée rudimentaire ou avortée. Les fleurs de ces plantes sont régulières, généralement complètes, ordinairement groupées en inflorescences composées, et présentent l'organisation suivante : leur périanthe, régulier, est formé de six folioles vertes ou verdâtres, rarement un peu pétaloïdes, persistantes; leurs étamines sont presque toujours au nombre de six, quelquefois de trois, et sont opposées aux folioles du périanthe; elles ont des anthères introrsées, à deux loges qui s'ouvrent par déhiscence longitudinale; leur ovaire est libre, divisé intérieurement en trois loges dont la séparation manque parfois dans le haut; il est surmonté d'un style simple que terminent trois stigmates filiformes. Le fruit des joncacees est une capsule à une ou trois loges, s'ouvrant, à sa maturité, en trois valves pour laisser sortir trois ou plusieurs graines à tégument externe membraneux, généralement lâche, et dans lesquelles un embryon à radicule infère et épaisse, est renfermé dans la partie basilaire d'un albumen charnu consistant. — Les joncacees sont pour la plupart des plantes propres aux lieux humides, aux marécages. Le plus grand nombre d'entre elles croissent naturellement dans les parties tempérées et un peu froides de l'hémisphère boréal; quelques unes arrivent jusque dans les pays les plus froids. Elles se montrent rarement dans les pays chauds, et généralement aussi elles sont moins abondantes dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal. — Leurs usages sont très limités (voy. JONC). — Les genres principaux de cette famille sont les JONCS, *Juncus*, DC.; les LUZULES, *Luzula*, DC.; et le *Narthecium*, Moehring. P. D.

JONES (SIR WILLIAM), savant orientaliste, fils d'un mathématicien distingué, naquit à Londres le 28 septembre 1746. Il commença ses études à l'école d'Harrow, et les termina au collège de l'université d'Oxford, où il se fit remarquer par la rapidité de ses progrès. Il con-

cut de bonne heure le goût des langues orientales. Devenu précepteur du jeune lord Althorp en 1765, il étudia la langue allemande pendant le séjour qu'il fit à Spa avec son disciple, en 1747, et, l'année suivante, il entreprit la traduction française de l'histoire de Nadir-Schah, d'après un manuscrit persan. Cet ouvrage parut en 1770, avec un traité sur la poésie orientale. Vers la fin de la même année, il commença ses études en droit, et quatre ans plus tard il fut reçu avocat. En 1772, il publia un petit volume de poésies traduites des poètes asiatiques, et, en 1774, parut son traité intitulé : *Poeseos asiaticæ commentariorum libri sex*. La place de représentant de l'université d'Oxford au parlement étant devenue vacante en 1780, Jones se présenta comme candidat; mais l'indépendance de ses opinions politiques ne pouvant lui assurer la majorité des suffrages, il ne voulut pas s'exposer à un échec, et se retira avant l'élection. Il publia, en 1782, la traduction des Moallakats, recueil des sept plus anciens poèmes arabes. Après la démission de lord North, et l'entrée de lord Shelburne aux affaires, il fut nommé juge à la cour suprême de Calcutta. Ce poste, qu'il ambitonnait depuis longtemps, lui donna les moyens de poursuivre ses recherches sur l'Asie. Il fonda à Calcutta une société savante qui contribua puissamment aux progrès des études orientales, et il consacra ses soins à la publication des mémoires de cette société, connus sous le nom de *Recherches asiatiques*. Il rassembla les matériaux d'un Digeste des lois de l'Inde, ouvrage qu'il n'eut pas le temps d'achever, et qui fut terminé plus tard par Colebrooke. En 1789, il traduisit Sakountalâ, drame célèbre composé en sanscrit par Kâlidâsa, et, en 1794, il mit au jour sa traduction des lois de Manou, d'après le commentaire de Koulouka. Au moment où il se disposait à rentrer en Angleterre, il fut atteint d'une inflammation du foie, et mourut le 27 avril 1794. La compagnie des Indes-Orientales lui vota un monument dans la cathédrale de Saint-Paul, et une statue dans le Bengale. Outre les ouvrages cités plus haut, on doit encore à William Jones : une traduction des discours d'Isée; une traduction de l'*Hi opadâsa*, recueil d'apologues et de contes très répandu dans l'Inde, et une grammaire persane. Il existe deux éditions françaises de cette grammaire : l'une, revue et publiée par l'auteur, Londres, 1771, in-4°, et 1772, in-8°; l'autre, revue, corrigée et augmentée par M. Garcin de Tassy, Paris, 1845. Jones a laissé en outre un grand nombre de dissertations scientifiques et littéraires, et des traductions de morceaux choisis de différents auteurs européens et orien-

taux. Les œuvres complètes de William Jones ont été publiées en 6 vol. in-4°, ou 13 vol. in-8°, Londres, 1799. Lord Teignmouth a écrit des mémoires sur sa vie. Ed. LANCEBEAU.

JONES (Isigo). Architecte anglais, né à Londres en 1572. Passionné pour son art, il parcourut une grande partie de l'Europe afin d'y étudier les œuvres des grands maîtres, et s'arrêta particulièrement à Vicence, patrie de Palladio, que ce grand artiste avait dotée d'un admirable théâtre et du beau portique à trois faces appelé le Palais de la raison. Jacques I^{er} et Charles I^{er} donnèrent à Jones la surintendance des bâtiments de la couronne, et il resta toujours fidèle à la cause des Stuarts. Cet artiste mourut en 1651, après avoir doté sa patrie de plusieurs monuments remarquables, parmi lesquels on cite surtout : la Bourse de Londres, le portique de Saint-Paul, l'hôpital de Greenwich, et la salle du banquet de White-hall. On a publié à Londres, en 1776, une collection des dessins des ouvrages de cet architecte.

JONES (PAUL). Célèbre marin né en Ecosse vers 1736. Nécontant de l'Angleterre, ou peut-être, comme on l'a prétendu, indigné des cruautés exercées par les Anglais contre les prisonniers anglo-américains dont ils parvenaient à s'emparer, il offrit ses services à ces derniers, et se signala par une foule d'exploits contre les navires britanniques. Il poussa l'audace jusqu'à opérer une descente à New-Haven, sur les côtes de l'Angleterre (1777), s'empara du fort, et captura plusieurs vaisseaux marchands. En 1779, on le vit, avec un seul bâtiment, forcer deux frégates anglaises à se rendre. Il vint en France après cet exploit, et y fut accueilli avec un enthousiasme extraordinaire. Paul Jones mourut à Paris en 1792. On a de lui des *Mémoires* curieux.

JONGERMANNIACEES, *Jungermannia-cræ*, et **JONGERMANNE**, *Jungermannia* (bot.). Le groupe des Jongermanniées, division importante de celui des Hépatiques, est regardé par les uns comme une simple tribu de cette famille, par les autres comme une famille distincte et séparée, les hépatiques devenant alors un groupe d'ordre supérieur ou une classe. Quoiqu'il en soit, les Jongermanniées se distinguent, parmi les hépatiques, par les caractères suivants : ce sont de très petites plantes herbacées, annuelles ou vivaces, à fronde ou feuilles, souvent pourvues de stipules. Elles ont des anthéridies éparées, libres ou immergées dans leur substance, sessiles ou stipitées. Leur pistil, ou l'organe regardé généralement comme analogue au pistil, est solitaire, avec un involucre et souvent un involuclle distinct ou soudé à

l'involucre; il a une coiffe. Les capsules ou sporanges sont pédicellées, et s'ouvrent presque toujours en quatre valves; elles renferment des élatères entremêlées aux spores.

Le genre *jongermanne*, le plus important de ce groupe, est très riche en espèces. Des botanistes modernes ont cru devoir le subdiviser en un grand nombre de groupes génériques; mais cette manière de voir n'a pas été admise par tous les auteurs. Ses principaux caractères consistent dans l'existence d'un involucre foliacé, et d'un involuclle distinct, tubuleux, gamophylle; dans une coiffe qui se rompt au sommet; enfin dans un sporange presque globuleux et à quatre valves.

JONGQUE. Nom qu'on donne aux navires chinois, annamites et siamois, d'un grand tonnage. Il est à supposer que cette dénomination a été empruntée à quelque dialecte indien, car elle n'a raison d'être dans aucun des idiomes chinois, et, chose étrange, elle est inusitée chez les Portugais et les Espagnols, les premières nations de l'Europe qui aient entamé des relations avec la marine de l'empire du milieu. Quelle que soit l'origine du mot, les Européens sont convenus d'appeler jongques les gros navires qui font le cabotage sur les côtes de la Chine, ou qui vont dans le sud chercher les produits tropicaux dont la consommation chinoise a besoin. Les ports de la Chine entre lesquels se fait la navigation des jongques, sont principalement Canton, Naino, Emoui, Fou-Tcheou-Fou, Teha-Pon, Chang-Hai et Tien-Tsin : leur cargaison se compose habituellement de riz, de thé, de sel, de poisson salé, de sucre, de coton, de fruits, de légumes, de bois divers, d'opium et autres articles de moindre valeur. À l'étranger, les jongques fréquentent les Iles Philippines, les colonies hollandaises, les Moluques, le détroit de Malacca, les Iles Lieou-Kieou, la rade de Nagasaki au Japon, et beaucoup d'autres ports moins connus dans les mers qui avoisinent la Chine. De ces divers pays, elles exportent du sucre, des métaux, des nids d'hirondelles, des olothuris, de l'ivoire, des gommées et des résines, du poivre, des plumes et une foule d'autres articles, la plupart employés dans la pharmacie ou dans la cuisine chinoise. Un passage de Plin le jeune établit assez clairement que dès le premier siècle de notre ère, les jongques chinoises allaient faire le commerce sur la côte Malabare de l'Indoustan au port de Surate. La construction excessivement lourde des jongques rend leur marche fort lente à la mer, et presque impossible autrement que vent arrière. Aussi les capitaines qui les commandent, et qui souvent sont des marins européens, ont-ils soin de ne jamais

partir qu'avec la mousson favorable, et de n'opérer leur retour qu'après le revirement de la mousson. En cela les jonques ont un immense désavantage sur les bateaux des pêcheurs, des pilotes et surtout des pirates chinois, qui naviguent fort bien au plus près du vent, mais qui ne pourraient effectuer des voyages de long cours. Les grandes jonques ont ordinairement trois mâts secs, sans mâts supérieurs, sans vergues fixes et sans haubans. Au sommet de chaque mât est fixée une poulie servant à hisser la voile en nattes, attachée à un gros bambou. Quand on veut prendre des ris on descend la vergue, et on serre la voile par en bas; quand on veut tout serrer, on lâche l'amarre, et en quelques secondes la jonque est à sec de voiles. Mais ce genre de voilure se prête difficilement au virage de bord, et dans les rafales imprévues, il est souvent cause que le navire soubre, parce que la force du vent ne permet pas aux voiles de tomber de leur propre poids. — Outre les jonques du commerce, il y a des jonques de guerre que les Européens sont convenus d'appeler *jonques mandarines*. Elles sont en général d'un tonnage inférieur aux premières, et, par conséquent, elles naviguent un peu mieux, quoique construites et grées d'après les mêmes principes. Néanmoins la lenteur comparative de leurs évolutions les rend incapables de lutter avec le moindre navire de guerre européen. L'expérience que les Chinois en ont faite dans la dernière guerre avec les Anglais, leur avait d'abord inspiré l'heureuse idée de reformer les vices de leurs constructions navales; mais la politique rétrograde, inaugurée par l'avènement au trône de l'empereur actuel, a fait repousser toute espèce d'amélioration empruntée aux Européens, et les jonques continueront encore longtemps de témoigner dans les mers de l'extrême Orient, de la semi-barbarie où s'obstinent à rester les peuples qui les construisent.

JONQUILLE (*bot.*). Espèce du genre *Narcisse* (*roy.* ce mot). On a appelé **JONQUILLE DE CHÈNE**, une espèce de champignon.

JONSON (**BENJAMIN** ou **BEN**), né à Westminster, le 11 juin 1574, était fils d'un ministre anglican. Quand son père mourut, il était encore fort jeune, et sa mère ayant pris pour second époux un homme qui exerçait le métier de maçon, on dit que Jonson se vit obligé de laisser les livres pour manier la truelle. Cette profession n'étant point de son goût, il se réfugia en Hollande, où il embrassa celle des armes. Ce nouveau métier ne tarda pas à lui déplaire. Il revint donc en Angleterre, où, à l'aide de quelques amis, il put reprendre à Cambridge le cours de ses études. Le besoin ou la légè-

reté d'esprit lui fit cette fois abandonner l'étude pour le théâtre. Devenu acteur, il eut un duel où ayant tué son adversaire, il fut mis en prison. Là, sur instantes sollicitations d'un prêtre catholique, il abjura, mais ce fut pour peu de temps. Rendre à la liberté, il commença à écrire pour le théâtre où déjà triomphait Shakspeare, né dix ans avant lui. Sous le rapport de l'érudition seulement, Jonson était de beaucoup supérieur à Shakspeare. Une critique imprudente contre l'Ecosse, qu'on n'attaquait pas impunément sous Jacques I^{er}, lui valut un second stage en prison. Le pardon du roi le rendit une seconde fois à la liberté; il fut même chargé de composer pour la cour quelques divertissements nommés *Musques*. Son succès fut tel qu'il obtint aussitôt le titre et les revenus de *poète lauréat*. Cette faveur ne l'empêcha pas de passer le reste de sa vie dans la pénurie la plus extrême. Ses nombreux travaux lui firent décerner par l'Université de Cambridge le titre de *Magistre*, et les poètes dramatiques le regardaient comme leur roi, lorsqu'il mourut, le 16 août 1637. L'éloge qu'on en fit se résume dans les trois mots graves sur sa tombe : *O rare Ben Jonson!* Ses ouvrages les plus remarquables sont le *Renard ou Volpone*, la *Foire de la Saint-Barthélemy*, le *Mauvais poète*, *Sejan*, et la *Femme pleureuse*. Dans ses pièces fugitives, il s'élève quelquefois à la hauteur des plus grands maîtres. Ses œuvres complètes, en 7 volumes, avec sa biographie par Gilford, ont été publiées à Londres en 1816.

JONZAC. Ville de France, chef-lieu d'un arrondissement du département de la Charente-Inférieure, sur la Seugne, à 97 kilom. S.-E. de la Rochelle. Elle fabrique de gros lainages, des serges, des droguets, des toiles. Il y a aussi des teintureries et des tanneries, et il s'y fait un commerce de grains, de bestiaux, d'eaux-de-vie et de volailles estimées. On y remarque un vieux château sur un rocher. — Jonzac a soutenu plusieurs sièges, aux *xv^e* et *xvii^e* siècles. On y compte 2,700 habitants. L'arrondissement en a 84,000, et contient sept cantons : Archiac, Jonzac, Mirambeau, Menteudre, Montguyon, Montlieu, Saint-Genis. E. C.

JOPPE (*roy.* *JAFFA*).

JORAM, c'est-à-dire en hébreu celui que Dieu élève. Nom de plusieurs personnages de l'Ancien-Testament, nous citerons entre autres :

Joram, fils et successeur de Josaphat, roi de Juda. Il fut associé à la royauté par son père, et commença à régner seul après la mort de celui-ci, l'an 852 avant J.-C. Il avait alors trente-quatre ans. Il épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel. Cette princesse entraîna dans l'idolâtrie et dans plusieurs autres crimes qui attire-

rent sur Juda la colère du Seigneur. Les Iduméens, qui, depuis David, avaient toujours été soumis aux rois de Juda, se révoltèrent. Joram marcha contre eux, mais il ne put parvenir à les soumettre. Les Philistins et les Arabes qui habitent au sud de la Palestine, ravagèrent son royaume, pillèrent son palais, enlevèrent ses femmes et presque tous ses enfants. Il mourut l'an 884 avant J.-C., d'une violente dysenterie qui l'avait fait souffrir pendant deux ans. Il fut enterré à Jérusalem, dans la cité de David, avec les rois ses prédécesseurs (IV Reg., VIII, 24).

JORAM, fils d'Achab, roi d'Israël, succéda à son frère Ochozias, qui mourut sans enfants. Il monta sur le trône l'an 885 avant J.-C. L'Écriture nous apprend qu'il fit le mal devant le Seigneur, mais elle remarque qu'il fut moins criminel que son père Achab et sa mère Jézabel, car il fit disparaître les statues de Baal; mais il conserva les vases d'or de Jéroboam. Il remporta plusieurs avantages sur les Moabites, qui s'étaient révoltés et avaient refusé de payer le tribut. Le prophète Elisée rendit de grands services à Joram, en lui faisant connaître à plusieurs reprises les résolutions arrêtées dans le conseil de Benadad, roi de Syrie. Ce prince étant venu mettre le siège devant Samarie, réduisit cette ville à la dernière extrémité (IV Reg. VI et VII). Elisée prédit à Joram la délivrance de la ville, qui s'accomplit comme il l'avait annoncée. Sur la fin de son règne, Joram prit la ville de Ramoth en Galaad, mais il y fut dangereusement blessé, et se retira à Jezrehel. Sur la nouvelle qu'on lui donna de la révolte de Jéhu, il monta sur son char pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Mais Jéhu lui décocha une flèche qui lui perça le cœur et l'éten-dit mort dans son char, l'an 841 avant J.-C. D.

JORDAENS (JEAN). Peintre d'histoire et de paysage, naquit à Anvers en 1593. Son maître fut Martin Van-Cleef. Son principal tableau se voit à Anvers. Il représente les Égyptiens engloutis par les eaux de la mer Rouge. La ville de Berlin possède de lui un tableau du même sujet. J. Jordaens est mort à Delft, ville de la Hollande méridionale, en 1599.

JORDAENS (JACQUES). Peintre d'histoire, né en 1594, à Anvers comme le précédent, est beaucoup plus célèbre que lui. Il fut élève d'Adam Van-Noort et de Rubens. Son dessin manque de correction et de noblesse, mais sa touche est facile, ses compositions sont riches, son coloris est chaud et brillant. Rubens l'aimait et lui fit faire d'importants travaux. Toutes les grandes collections de tableaux possèdent des ouvrages de Jacques Jordaens. Il épousa la fille de son

premier maître, Van-Noort, ce qui l'empêcha d'aller compléter ses études en Italie, et lui causa un chagrin qu'il ne put oublier. Il mourut en 1678.

JORDAN (CARILLE), né à Lyon le 11 janvier 1771, prit part en 1793 à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention, puis quitta cette ville ainsi que la France, et se réfugia en Suisse, et de là en Angleterre, où il se lia avec Malouet, Lally Tollendal, Cazalès, dont il partageait les opinions à la fois royalistes et libérales. Revenu en France après le 9 thermidor, il fut élu aux Cinq-Cents, par le département du Rhône, en 1797, y fut un des principaux orateurs du parti contre-révolutionnaire, et se fit surtout remarquer par son rapport sur la police des cultes, où il prenait la défense du catholicisme et des prêtres catholiques. Au 18 fructidor, il sut échapper à la deportation dont il était frappé, et chercha de nouveau un refuge en Suisse, d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire. Il vit cependant avec peine le changement qui s'opéra à cette époque, et publia à ce sujet une brochure (*le Vrai Sens du vote national sur le Consulat à vie*, 1802), qui fut saisie, mais sans lui attirer d'autre persécution. Il vécut tranquille à Lyon pendant la durée du gouvernement impérial, toujours fidèle à la cause des Bourbons, dont il parut avoir été un des agents secrets avec Royer-Collard et plusieurs autres de ses amis. Député du Rhône en 1814, puis de 1816 à 1821, il ne put approuver les tendances rétrogrades que manifestait alors la restauration, et bientôt se vit, avec Royer-Collard, à la tête de l'opposition, défendant avec éloquence les libertés publiques. Mais sa santé s'épuisait dans les luttes parlementaires, et il mourut le 19 mai 1821, universellement aimé et estimé pour la douceur, la modération, la noblesse de son caractère. On a de lui plusieurs brochures et divers discours politiques.

JORNANDES. Historien goth, fils de l'ala-in Coalnuth. Il devint secrétaire du roi des Alains du temps de l'empereur Justinien. Il ne nous est parvenu presque aucun détail sur sa vie. On sait pourtant qu'il se fit chrétien et moine; mais rien ne prouve qu'il ait été évêque de Ravenne, comme l'a dit Moreri. Nous avons de lui deux ouvrages, l'un est intitulé : *De Gothorum origine et rebus gestis*. Il fut composé en 552, et il va jusqu'au règne de Vitigès. C'est en beaucoup de points un abrégé de l'histoire des Goths de Cassiodore, ministre de Théodoric. Guillaume Fournier en a donné une édition, Paris, 1558, accompagnée de Cassiodore. Drouet de Maupeirtuis en a fait la traduction française, Paris, 1703. Le second ouvrage de Jornandes est

un traité . *De origine mundi, de rerum et temporum successione*, espèce d'abrégé chronologique de l'histoire universelle, dont B. Rhenanus a publié une édition à Bâle, 1531, in-fol. Jornandès paraît avoir beaucoup emprunté à Florus pour la composition de ce livre. Ses ouvrages sont écrits en un latin barbare.

JOSAPHAT, c'est-à-dire en hébreu *celui dont Dieu soutient la cause*. Nom de plusieurs personnages de l'Ancien-Testament, et entre autres de JOSAPHAT, fils d'Aza, roi de Juda et d'Azuba, fille de Salabi. Il monta sur le trône l'an 914 avant J.-C., à l'âge de trente-cinq ans. Il remporta de grands avantages sur Baasa, roi d'Israël, mit des garnisons dans quelques villes d'Ephraïm, que son père avait conquises, et fortifia plusieurs places de Juda. Il fit détruire les hauts lieux et les bois consacrés aux idoles. La troisième année de son règne, il envoya dans les différents cantons du royaume de Juda des prêtres et des levites chargés d'enseigner au peuple la loi de Dieu. Il rendit tributaires les Philistins et les Arabes, et réussit dans toutes ses entreprises. L'Écriture ne lui reproche que son alliance avec Achab, roi d'Israël (II Paral., XIX, 2 et 3), qu'il suivit dans une expédition contre la ville de Ramoth en Galaad. Josaphat répara cette faute et établit dans son royaume des règlements pleins de sagesse, tant pour l'administration civile que pour les choses de la religion. Les Moabites, les Ammonites et les habitants de la montagne de Séir, lui déclarèrent la guerre (II Paral., XX, 1, *seqq.*), et avancèrent jusqu'à Asasonthanar, appelée aussi Engaddi. Josaphat se rendit au temple avec le peuple; il pria, jeûna et s'humilia devant le Seigneur. Alors un lévite de la famille d'Asaph, appelé Jahaziel, lui annonça, de la part de Dieu, que le lendemain il remporterait la victoire sur ses ennemis, sans même leur livrer de combat. Cette prophétie reçut son accomplissement. En effet, la division se mit entre ces différents peuples, et ils s'entre tuèrent. L'armée de Juda n'eut qu'à recueillir les dépouilles et les armes des morts.

Quelque temps après, Josaphat fit alliance avec Ochozias, roi d'Israël. Ces deux souverains équipèrent ensemble une flotte dans le port d'Asiongaber, sur la mer Rouge, pour l'envoyer à Tharsis. Mais Dieu n'approuva pas cette alliance avec Ochozias, qui était idolâtre. Un prophète appelé Eliezer, fils de Dodai de Maresa, annonça à Josaphat que, pour punir cette faute, Dieu briserait ses vaisseaux, et qu'ils n'iraient point à Tharsis. Josaphat continua à marcher dans les voies du Seigneur jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut l'an 889 avant J.-C., après un

règne qui avait duré vingt-cinq ans. L. DUREUX.

JOSAPHAT (*l'allée de*). Nom d'une vallée située entre la ville de Jerusalem et la montagne des Oliviers. C'est là que Jésus-Christ est monté au ciel. Le torrent de Cedron, dont il est parlé dans l'Évangile, coulait le long de cette vallée. Saint Jérôme et quelques théologiens modernes pensent que c'est dans cette vallée que le jugement universel aura lieu. Cette opinion repose en partie sur les paroles du prophète Joël (III, 2). Mais quelques interprètes supposent qu'il faut traduire dans cet endroit *vallée du jugement de Dieu*, et non pas *vallée de Josaphat*, en prenant le mot hébreu *Josaphat* pour un nom substantif commun. Cependant, cette dernière interprétation est bien moins naturelle que la première.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, et frère de Benjamin, naquit en Mésopotamie l'an 1745 avant J.-C. Jacob l'aimait plus tendrement que ses autres fils, parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse (Genes. XXXVII, 3). Joseph fut favorisé par des songes et des révélations dès sa jeunesse. Il raconta un jour à ses frères qu'il avait vu en songe leurs gerbes qui se prosternaient devant la sienne. Une autre fois, il leur dit qu'il avait vu le soleil, la lune et onze étoiles qui l'adoraient. Ces récits mirent le comble à la haine et à l'envie qu'ils lui portaient. Joseph ayant été envoyé par Jacob pour savoir des nouvelles de ses frères qui gardaient les troupeaux, ils le saisirent et se disposaient à le tuer, mais Ruben les en empêcha. Ils le descendirent alors dans une vieille citerne sans eau, et bientôt, ayant vu des marchands ismaélites qui passaient, ils le leur vendirent, et dirent à Jacob qu'une bête féroce l'avait dévoré. Les marchands ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, et le vendirent à Putiphar, eunuque de Pharaon et chef de son armée. Joseph obtint la confiance de son maître, qui l'établit intendant de sa maison. Cependant la femme de Putiphar conçut pour le jeune Hébreu une passion criminelle et l'engagea à y céder. Un jour même, elle le pressa tellement qu'il ne put s'arracher de ses bras qu'en lui abandonnant le manteau qu'il portait et qu'elle avait saisi. Cette femme, irritée du mépris que lui témoignait Joseph, l'accusa de coupables desseins et montra comme preuve le manteau restée entre ses mains. Putiphar mit Joseph en prison. Deux officiers de Pharaon, son échanson et son pannetier, se trouvaient enfermés avec lui. Quelque temps après, ces officiers eurent chacun un songe, dont ils désiraient obtenir l'explication. Joseph annonça à l'échanson que dans trois jours il serait rétabli dans son emploi, et au pannetier qu'il serait mis à

mort. Ces prédictions reçurent leur accomplissement; mais l'échanson oublia bientôt Joseph.

Le Pharaon, deux ans après, eut un songe dont personne ne put lui donner l'explication. Il crut voir sept vaches grasses qui sortaient du Nil et qui étaient dévorées par sept vaches maigres. Il vit encore sept épis de blé, bien pleins, qui étaient dévorés par sept épis vides et desséchés. Ces deux songes le remplirent d'inquiétude. L'échanson se souvint alors de Joseph, et raconta comment le jeune Hébreu lui avait annoncé qu'il serait rétabli dans ses fonctions. On fit venir Joseph qui expliqua au Pharaon que les sept vaches grasses et les sept épis pleins représentaient sept années d'abondance qui seraient suivies de sept années de stérilité, pendant lesquelles on n'aurait que le blé mis en réserve pendant les premières. Il engagea en même temps le Pharaon à établir des officiers qui amasseraient dans les greniers publics une partie des fruits de la terre. Le Pharaon approuva ce conseil et choisit Joseph pour être son lieutenant sur toute l'Egypte, et pour faire mettre à exécution les mesures qu'il avait conseillées. Il lui donna ensuite pour épouse Ase-neth, fille d'un autre Putiphar, prêtre d'On ou Héliopolis. Joseph eut d'elle deux fils, Manassé et Ephraïm (voy. ces mots), qui donnerent plus tard leurs noms à deux tribus d'Israël.

Cependant la famine qui avait été prédite par Joseph s'étant fait sentir jusque dans le pays de Chanaan, Jacob envoya ses fils en Egypte pour acheter du blé; mais il retint avec lui Benjamin, le plus jeune d'entre eux, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident pendant le voyage. Joseph reconnut ses frères, mais il affecta de les prendre pour des espions, et les fils de Jacob ayant déclaré qu'ils étaient onze frères, Joseph exigea, comme pour s'assurer de la vérité de leurs paroles, qu'ils lui amenassent Benjamin. Il garda Siméon pour lui répondre de l'accomplissement de cet ordre. Les fils de Jacob revinrent ensuite en Egypte avec Benjamin. Joseph leur donna un grand festin, et lorsqu'ils allaient retourner au pays de Chanaan, il ordonna que l'on cachât sa coupe dans le sac de Benjamin, et que l'on courût après ses frères comme s'ils étaient rendus coupables de vol. Les fils de Jacob furent alors ramenés auprès de Joseph, qui se fit connaître à eux et les engagea à aller chercher Jacob dans le pays de Chanaan, et à venir s'établir en Egypte, dans la terre de Gessen (Genes., XLV, 10). Jacob, à son lit de mort, adopta les deux fils de Joseph, Manassé et Ephraïm, et les mit au nombre de ses enfants (Genes., XLVIII, 5). Il bénit aussi Joseph. Après la mort de Jacob,

Joseph alla porter son corps au pays de Chanaan dans le tombeau d'Abraham. Il vécut cent dix ans, et mourut après avoir fait promettre avec serment à ses frères qu'ils emporteraient ses os lorsqu'ils quitteraient l'Egypte pour se rendre en Chanaan.

Joseph est un des caractères les plus beaux de l'Ancien-Testament, et l'auteur de l'*Ecclésiastique* déclare qu'il n'y a point eu d'homme semblable à lui (*Eccl.* XLIX, v. 15 selon les Septante, et v. 17 selon la Vulgate). Le Testament des douze patriarches et les écrits des rabbins contiennent sur lui un grand nombre de fables. Mahomet parle de ce patriarche dans plusieurs passages du Coran, et consacre un chapitre tout entier (le XII^e) à la relation de son histoire. Les auteurs juifs et musulmans célèbrent la grande beauté de Joseph. Suivant les légendes arabes, la femme de Putiphar s'appelait *Zouleikha*; elle était fort belle, et son mari ne pouvait pas avoir d'enlants : elle conçut une violente passion pour le jeune Hébreu, qui refusa de se soumettre à sa volonté. L'amour de Zouleikha fut découvert, et quelques femmes lui adressant des reproches, elle les réunit et donna à chacune un couteau et une orange; puis elle appela Joseph. Lorsque celui-ci entra dans la salle où ces femmes étaient réunies, toutes furent ravies de sa beauté extraordinaire, et se coupèrent les doigts en croyant couper leurs oranges (voy. *Chronique de Tabari*, page 222 de ma traduction).

LOUIS DUBOIS.

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Nathan (*Math.* I, 15, 16), époux de la sainte Vierge, et père putatif de Jésus-Christ, était de la tribu et de la famille de David. Tout ce qu'on a dit du lieu de sa naissance, de son âge et des autres circonstances de sa vie, à l'exception de celles qu'on lit dans nos évangiles authentiques, n'est nullement fondé. On sait seulement qu'il était établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon; qu'il vivait du travail de ses mains comme artisan (*Math.* XII, 55); qu'il accompagna à Bethléem Marie, son épouse, lorsqu'elle mit au monde Jésus-Christ; qu'il s'enfuit ensuite en Egypte avec eux, et qu'il retourna à Nazareth après la mort d'Hérode; enfin qu'il allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge, pour la fête de Pâques, et qu'il y mena Jésus-Christ lorsque le Sauveur avait douze ans. L'Evangile ne rapporte rien de la mort de ce saint. Il paraît probable qu'elle arriva avant celle de Jésus; car autrement c'eût été à lui et non à saint Jean que le Seigneur, expirant sur la croix, eût recommandé Marie sa mère. Joseph n'eut d'abord aucune connaissance du mystère de l'Incarnation; c'est pourquoi,

lorsqu'il s'aperçut de la grossesse de Marie, il pensa à la renvoyer, n'ayant jamais eu de commerce charnel avec elle. Mais l'ange du Seigneur lui apparut, et lui révéla le mystère (Matth. I, 18). Le nom de saint Joseph se trouve dans de très anciens martyrologes au 19 mars; mais on n'a commencé qu'assez tard, surtout en Occident, à célébrer sa fête. L'abbé CLAIRE.

JOSEPH D'ARIMATHIE, ainsi nommé de la ville où il avait pris naissance. Les évangiles disent qu'il était riche, et lui donnent le titre de conseiller. Il était venu habiter Jérusalem, et après la mort de Jésus, dont il était le disciple secret, il demanda son corps à Pilate, se joignit à Nicodème pour le descendre de la croix, et le fit mettre dans un sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc (Matthieu, xxvii, Marc, xv, Luc, xxiii, Jean xix). Le Martyrologe romain rapporte que Joseph subit le martyre à Jérusalem. Mais suivant une tradition très célèbre au moyen âge et rapportée par Baronius, Joseph d'Arimathe fut saisi par les Juifs, après la mort d'Étienne, et exposé dans une barque à la merci des flots, avec Lazare, Marthe, Madeleine, Maximin l'un des soixante-douze disciples, et Celidoine, l'aveugle né. La frêle embarcation aborda à Marseille. Joseph passa ensuite à Glasgow en Angleterre, où il fut accueilli par le roi Arvirague, et bâtit une chapelle, qui devint plus tard une magnifique abbaye. La tradition dit aussi que Joseph avait apporté le vase dans lequel il avait recueilli le sang de Jésus-Christ, et la lance avec laquelle Longus avait blessé le Sauveur (voy. GRAAL) E. F.

JOSEPH. Deux empereurs d'Allemagne, un roi de Portugal, et un roi d'Espagne ont porté ce nom.

Allemagne. — **JOSEPH I**, de la maison d'Autriche, né le 26 juillet 1676, fut proclamé roi de Hongrie en 1687, reçut le titre de roi des Romains en 1690, et devint empereur en 1705, à la mort de son père Léopold I^{er}. Lors de son avènement, l'empire, ou plutôt la maison d'Autriche, était engagée dans la guerre de la succession d'Espagne. En outre, une grande insurrection avait éclaté en Hongrie, et l'armée hongroise, commandée par Rágozsi, et comptant plus de 30,000 combattants, faisait trembler l'Autriche, la Bohême et la Moravie. Joseph I^{er}, dont le caractère était doux et modéré, mais qui, en même temps, avait beaucoup d'activité et une certaine capacité administrative, sortit avec bonté de ces difficultés. Dans la guerre contre la France, les armées impériales, commandées par le prince Eugène, s'illustrèrent par les victoires de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet.

Les Hongrois aussi furent battus à plusieurs reprises, et durent accepter des conditions convenables. Les négociations qui devaient aboutir au traité d'Utrecht étaient entamées, quand la mort de Joseph, arrivée le 17 avril 1711, les rendit beaucoup plus faciles, parce que son frère Charles, qui prétendait à la succession d'Espagne, lui succédait sur le trône d'Allemagne, et que l'Europe ne voulait à aucun prix que ces deux grandes monarchies fussent réunies dans les mêmes mains. Marié à une princesse de Hanovre, Joseph I^{er} avait eu trois enfants : un fils mort avant lui, et deux filles dont la cadette fut mariée à l'électeur de Bavière, et l'aînée à l'électeur de Saxe, qui plus tard disputa, du chef de sa femme, la succession d'Autriche à Marie-Thérèse. P. C.

JOSEPH II, fils de l'impératrice Marie-Thérèse et de François de Lorraine, naquit le 13 mars 1741. Elu roi des Romains en 1764, il devint empereur l'année suivante, à la mort de son père; mais pendant la plus grande partie de la vie de Marie-Thérèse, ce titre fut purement honorifique, sa mère le tenant à dessein éloigné des affaires. Il profita de son inaction forcée pour voyager en Europe, et eut en 1769 et 1770, avec Frédéric II, roi de Prusse, deux entrevues dont la seconde avait pour objet le démembrement de la Pologne. Joseph II a été fort loué dans le dernier siècle; mais en réalité, c'était un esprit inquiet et turbulent, dévoré d'ambition, plein de projets, et n'ayant ni la force ni la capacité d'en exécuter aucun. Sa première tentative infructueuse porta sur la Bavière. En effet, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, qui ne laissait qu'un héritier collatéral, le prince palatin, l'Autriche, appuyée de divers princes qui espéraient se partager cet héritage, réclama la Basse-Bavière. Mais Frédéric II prit les armes, et après quelques escarmouches, la paix fut conclue à Teschen, et Joseph II dut se contenter d'une concession insignifiante (1779). Marie-Thérèse étant morte peu après, Joseph songea à réaliser les grandes innovations qu'il méditait. Imbu des idées du XVIII^e siècle, il prétendait réformer le clergé et la religion. N'admettant aucun droit supérieur à sa volonté souveraine, il voulait créer par le despotisme l'unité administrative et gouvernementale dans tous ses états. Conformément à ces vues, il établit une nouvelle circonscription des évêchés, sécularisa une foule d'abbayes et d'établissements ecclésiastiques, ordonna d'ôter les images des églises, supprima les empêchements du mariage et permit le divorce, fit de nombreux règlements sur les fêtes, les processions, les cérémonies, toutes atteintes graves aux dogmes et à la disci-

plaine de l'Église. Le pape Pie VI accourut vainement à Vienne pour arrêter l'empereur dans ses entreprises; il ne put obtenir aucune concession. Joseph prétendait même aller plus loin et rompre tout rapport entre le clergé autrichien et le saint-siège. En même temps, il essayait de soumettre aux mêmes lois tous les états de sa monarchie, et d'introduire partout la langue et les usages allemands. Quelques améliorations furent réalisées en effet sous le rapport politique et administratif; l'agriculture fut protégée, l'industrie relevée par un système protecteur sévère, la censure des imprimeries abolie, la tolérance établie pour tous les cultes; Joseph détruisit en outre un certain nombre de droits féodaux, et supprima, dans l'Autriche proprement dite du moins, le plus odieux de tous, le servage (1781). Mais la plupart de ces innovations éprouvèrent de vives résistances, parce qu'elles troublaient, sans ménagement et sans transition, toutes les positions acquises, et n'eurent qu'une durée éphémère, parce qu'elles ne s'appuyaient pas sur un ensemble d'institutions libérales. En Transylvanie, l'abolition du servage, opérée sans précaution, donna lieu à un massacre de la noblesse. Les réformes projetées en Hongrie y rencontrèrent des obstacles insurmontables, et Joseph II fut lui-même obligé de tout remettre sur l'ancien pied. Enfin la Belgique, qui se sentait menacée dans toutes ses libertés par les innovations de l'empereur, et qui avait vu avec un profond ressentiment les atteintes portées à la *Joyeux-Entrée*, constitution fondamentale du Brabant, leva l'étendard de l'insurrection, et ne fut définitivement vaincue qu'après la mort de Joseph. Dans cette circonstance, l'empereur invoqua le secours du pape pour faire rentrer dans l'obéissance ses sujets révoltés, et désavoua ainsi toutes les entreprises précédentes contre l'Église. — Ses vastes projets pour l'agrandissement de sa maison n'eurent pas plus de succès. Il avait négocié pour échanger les Pays-Bas autrichiens contre la Bavière, échange qui eût fait des pays héréditaires d'Autriche une masse compacte; mais l'*Union des princes allemands*, que formèrent aussitôt le roi de Prusse et les électeurs de Saxe et de Hanovre, l'obligea à renoncer à ce projet. Puis il voulut ouvrir l'Escaut et s'emparer sur la Hollande des places de la *Barrière*; mais la Hollande fut soutenue par la France, et Joseph dut abandonner ses prétentions (1787). Enfin, dans l'espoir de partager les dépoüilles de la Turquie, il avait fait alliance avec la Russie, et quand la guerre eut éclaté entre celle-ci et la Porte, en 1787, il y prit bientôt une part active. Mais les débuts de cette guerre furent malheureux pour les armées

autrichiennes, et quoiqu'elles se fussent relevées dans la suite, l'Autriche fut à peine récompensée de ces pertes dans la paix de Szistowe, qui fut conclue en 1791. Joseph II était mort avant la conclusion de cette paix, le 21 février 1790, au milieu de souffrances physiques et morales, et déçu dans toutes ses espérances. Il ne laissa aucun enfant de ses deux mariages, et eut pour successeur son frère Léopold II.

Espagne. — Joseph (Bonaparte), frère aîné de Napoléon, naquit à Ajaccio, le 7 janvier 1768. Il avait étudié le droit à Pise, et se préparait à suivre la carrière du barreau quand les événements de la Révolution le forcèrent, ainsi que sa famille, à se réfugier en Provence, où il épousa la fille de M. Clary, riche négociant de Marseille. L'illustration de son frère servit rapidement sa fortune. D'abord secrétaire du représentant Salicetti, il devint commissaire des guerres à l'armée d'Italie en 1796, et fut nommé peu après député aux Cinq-Cents, par le département de la Liamone. L'année suivante, il remplit les fonctions d'ambassadeur à Parme, puis à Rome, d'où le chassa le mouvement populaire du 26 décembre 1797, qui coûta la vie au général Duphot. Rentré au conseil des Cinq-Cents, il contribua à la révolution du 18 brumaire, plus par la séduction que son langage conciliateur sut exercer sur divers personnages politiques, que comme acteur direct de cette révolution. Nommé membre du conseil d'État, il fut chargé de négocier le traité de paix et de commerce du 30 septembre 1800, avec les États-Unis d'Amérique, et, peu après, comme membre du congrès de Luneville, il signa les traités plus importants conclus dans cette ville et à Amiens. Sénateur et membre de la Légion d'Honneur en 1803, il devint grand-électeur par la constitution impériale, et fut nommé successivement colonel, général de brigade et général de division. Pendant les absences fréquentes du Napoléon, Joseph le remplaça à la tête du gouvernement, et se préparait ainsi aux fonctions royales qui ne devaient pas tarder à lui échoir. Pendant un moment Napoléon le destina au trône d'Italie; mais bientôt la déchéance prononcée contre les Bourbons de Naples rendit disponible cette couronne qui fut donnée à Joseph. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr occupa militairement le royaume de Naples, et le nouveau roi entra dans sa capitale le 5 janvier 1806. Quoique Joseph eût peu de capacité administrative, il sut assez bien choisir ses ministres pour que l'administration française, notamment en ce qui concernait les finances dirigées par Rœderer, fût bienfaisante pour le pays, et que le roi qui se faisait d'ailleurs remarquer par la

simplicité de ses mœurs et une certaine bonhomie, se fit détester par l'ancienne noblesse napolitaine. Cependant il devait bientôt obtenir une position plus élevée encore, et ne tarda pas, en effet, à être appelé au trône d'Espagne. Très confiant en ses talents militaires et en ceux du maréchal Jourdan, il eut sa part de fautes dans la guerre malheureuse dont ce pays fut le théâtre. Sa première entrée dans sa capitale eut lieu le 20 juillet 1808, le jour même de la bataille de Baylen, et quelques jours plus tard il se retrouva sur la route de France. Les victoires de Napoléon le ramenèrent à Madrid le 22 juillet 1809, et il y resta jusqu'en juillet 1812, pour l'abandonner de nouveau à l'approche de Wellington, y revenir encore pour quelques mois, et la quitter définitivement le 21 juin 1813. En 1814 Napoléon le nomma lieutenant-général de l'empire, et le chargea de défendre Paris. Mais dans cette grande circonstance il ne montra ni prudence ni courage, et rejoignit le 30 mars, à Blois, l'impératrice Marie-Louise. Retiré en Suisse sous la première Restauration, il fit partie de la chambre des pairs dans les Cent Jours et présida le conseil des ministres pendant la campagne de Waterloo. Au second retour des Bourbons, il se réfugia en Amérique, et y vécut, sous le nom de comte de Survilliers, jusqu'en 1826. A cette époque il revint en Europe, et mourut à Florence en 1844, laissant de son mariage avec mademoiselle Clary deux filles, Zénaïde-Julie, mariée à un fils de Lucien, et Charlotte, mariée à un fils de Louis.

Portugal. — JOSEPH, ou JOSEPH-EMMANUEL, était fils de Jean V et de Marie-Antoinette d'Autriche. Né le 6 juin 1714, il fut proclamé roi le 31 juillet 1750, le jour de la mort de son père. Le règne de ce prince fut fécond en événements. Le 1^{er} novembre 1755, un affreux tremblement de terre détruisit une partie de la ville de Lisbonne, et le palais même que la famille royale venait de quitter. De grands troubles relatifs à l'administration s'étaient introduites chez les Jésuites, le 1^{er} avril 1758 un décret de Benoît XIV, rendu à la prière de Joseph, confiait au cardinal François Saldanha la mission de réformer ces abus. Le 3 décembre suivant des assassins attaquèrent le roi à onze heures du soir, et le blessèrent grièvement. Dix des principaux chefs de la conspiration, parmi lesquels figuraient le duc d'Alveiro, le marquis de Tavora et son fils, et le comte d'Atoguia furent décapités le 13 janvier de l'année suivante. On accusa les Jésuites d'avoir trempé dans ce complot, et ils furent ensuite classés du Portugal (3 septembre 1759). Joseph n'ayant pas de postérité masculine, et désirant laisser le trône

à un héritier mâle en ligne directe, fit épouser sa fille à son frère D. Pedro. Le 6 avril 1768, il défendit dans les Etats, comme contraire aux droits de la couronne, la lecture de la bulle *In cæna Domini*. Le 20 mai 1769, il modifia le tribunal de l'inquisition en le déclarant purement royal, et en 1773 il supprima, comme contraire à l'esprit de l'Evangile, la distinction qu'on faisait des anciens et des nouveaux chrétiens. Joseph opéra dans son royaume une foule d'améliorations portant sur toutes les branches de l'administration. Il réorganisa l'armée, restaura les études tombées dans une décadence complète, régénéra l'université de Coimbre, créa des compagnies de commerce et encouragea puissamment l'industrie. Ce prince avait investi de toute sa confiance le marquis de Pombal, et ce fut sous l'influence de ce ministre, imbu des idées philosophiques du temps, que s'accomplirent les principaux événements de ce règne. Joseph mourut le 24 février 1777, laissant le trône à sa fille aînée, Marie-Elisabeth, femme de D. Pedro.

JOSEPH (FRANÇOIS LECLERC DU TREMBLAY connu sous le nom de PÈNE), l'agent dévoué de Richelieu, naquit à Paris, le 4 novembre 1577. Il s'était voué d'abord à la carrière militaire, mais plein d'activité, et entraîné par un zèle ardent, il se fit capucin (1599). Parvenu aux premiers emplois de son ordre, il entreprit diverses missions, et s'efforça de convertir les calvinistes. Directeur de la coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault, Antoinette d'Orléans, il voulut réformer cette maison, mais ne parvint qu'à établir en 1614 l'ordre des Bénédictines du Calvaire. Ses relations avec l'abbaye de Fontevrault lui avaient fait faire la connaissance de Richelieu. Poussé par un besoin incessant d'activité, il s'attacha à cet homme d'état, qui, ayant commencé à l'employer en 1616, lui accorda bientôt une confiance entière, et dont il fut depuis lors jusqu'à sa mort, suivant l'expression du cardinal, « la consolation, le confident et l'ami. » Pour dire les affaires où figura le père Joseph, et les missions dont il fut chargé, il faudrait rappeler toute l'histoire de France à cette époque; mais c'est à tort qu'on a supposé que Richelieu lui devait ses idées politiques. Dans la vérité, dit le plus récent historien du règne de Louis XIII, M. Bazin, le père Joseph ne fut qu'un agent utile, intelligent, prompt, hardi, laborieux, prêt à tout, propre à tout, homme de conseil et d'exécution, quelquefois chargé de missions importantes, le plus souvent et le plus longtemps fixé auprès du cardinal, qui se déchargeait sur lui de l'immense travail dont il était accablé; quelque chose de

plus qu'un secrétaire intime, parce que la communication entière et constante des pensées et des intérêts qu'il avait à servir, le mettait à même d'agir, d'écrire, de diriger, de commander, sans prendre l'ordre du ministre, et que le crédit de son mandat était partout reconnu. C'est ainsi qu'on le voit en correspondance active et continuelle avec les généraux, les ambassadeurs, les secrétaires d'état, parler comme en son nom et de son autorité. « Le père Joseph demeura toujours fidèle à la règle de son ordre, et ne cessa d'en porter l'humble costume. Il désirait vivement néanmoins le chapeau de cardinal, et il était depuis plus de trois ans le premier candidat de la France pour cette dignité, quand la mort l'emporta le 18 décembre 1638. « Jusqu'à l'agonie, dit un autre historien, il songeait à la guerre, au succès des armées, et Richelieu le réveillait des premières étreintes de la mort en lui disant : Courage, père Joseph, Brisaeh est à nous. »

JOSEPH-BEN-GORION, appelé aussi **JOSIPON** parce qu'il avait été oint pour la bataille, et souvent désigné sous le nom de *Gorionides*, est l'auteur d'un livre longtemps fameux, intitulé *Histoire juive*. Joseph-Ben-Gorion prétend avoir écrit à l'époque de la destruction de Jérusalem et avoir commandé les Juifs dans leurs guerres contre les Romains. Les rabbins ont longtemps soutenu l'authenticité de ce livre; mais il est bien prouvé que le prétendu Josipon était un juif français et probablement breton, qui n'a pu vivre avant le x^e ou le x^e siècle. Salomon Jarehi, qui écrivait en 1140, est d'ailleurs le premier qui ait cité cette histoire, et l'on ne saurait admettre qu'un tel ouvrage écrit en hébreu, fût resté pendant plus de mille ans inconnu aux Juifs eux-mêmes. Il est à croire que l'auteur, voulant doter ses compatriotes d'une histoire nationale composée dans leur propre langue, prit le nom du véritable historien Joseph, et y joignit celui de la grande famille des Gorionides pour donner une plus grande autorité à son travail et faire croire à son antiquité. Son livre, qui se termine à la prise de Jérusalem, est un amalgame confus des faits réels rapportés par Flavius Josèphe et des récits fabuleux qu'il avait puisés de toutes parts. Elle fourmille d'erreurs monstrueuses, surtout dans la partie relative à l'histoire romaine et à celle d'Alexandre. L'auteur pousse l'ignorance au point de faire de l'Arménie et du Korazan des provinces limitrophes de la Macédoine. Son livre a été traduit en latin par Munster (Bâle, 1541), qui l'a prodigieusement mutilé; puis par Gagnier (Oxford, 1706), dont la version est assez correcte. L'Allemand Breithaupt l'a traduit plus récemment. AL. B.

Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

JOSEPHÉ (FLAVIUS), célèbre historien et général juif, était fils de Matthias, de la race sacerdotale. Il naquit à Jérusalem la première année du règne de Caius, c'est-à-dire la trente-septième de Jésus-Christ. Ces détails et tous les autres relatifs à son histoire, il les donne lui-même dans sa vie, qu'il a composée, et qui se trouve en tête de ses ouvrages. Josèphe montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration; aussi était-il consulté dès l'âge de quatorze ans par les pontifes mêmes. Après avoir bien examiné les trois sectes qui dominaient à son époque parmi les Juifs, il s'attacha à celle des Pharisiens, dont il fut l'ornement. A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans les affaires publiques. Un voyage qu'il fit à Rome, vers l'an 63 de J.-C., perfectionna ses talents et augmenta beaucoup son crédit. Au commencement de la guerre des Juifs, il fut envoyé dans la Galilée, en qualité de gouverneur, et se distingua au siège de Jotapal, qu'il soutint contre Vespasien et Titus, de manière à s'attirer l'admiration des Romains eux-mêmes. Après la prise de la place, Josèphe se cacha dans une caverne profonde, avec quarante de ses compagnons. Vespasien en ayant été averti, lui fit proposer de se rendre; mais Josèphe en fut empêché, ses compagnons menaçant de le tuer s'il consentait. Ne voulant à aucun prix tomber entre les mains de leurs vainqueurs, ils allaient se tuer eux-mêmes lorsqu'il parvint à leur persuader qu'il y avait faiblesse et lâcheté à se donner la mort, et qu'il valait mieux la recevoir de la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort pour savoir qui serait tué le premier par celui qui le suivait. Or, il arriva que Josèphe étant resté seul avec un de ses compagnons, il lui persuada de se rendre aux Romains. Ayant recouvré sa liberté, il accompagna Titus au siège de Jérusalem, où il exhorta, mais en vain, ses compatriotes à recourir à la clémence des Romains. Après la prise de la ville, il suivit Titus à Rome. Vespasien le fit citoyen romain, lui assigna une pension et lui donna des terres dans la Judée. Josèphe prit alors le nom de *Flavius* qui était celui de la famille de Vespasien, parce qu'il se regardait comme affranchi de cet empereur. On croit qu'il mourut à Rome vers l'an 95. Ce fut dans cette ville qu'il composa ou qu'il continua ses ouvrages. Outre sa *Vie*, qu'il a écrite lui-même, il a composé : *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, et de la ruine de Jérusalem*, en 7 livres; ouvrage qu'il écrivit d'abord en syro-chaldaïque, et qu'il traduisit en grec; 2^e *Antiquités judaïques*, en 20 livres, c'est-à-dire l'histoire générale des Juifs, depuis l'origine du monde jusqu'à leur révolte contre les

Romains; 3^e un ouvrage *contre Apion*, en 2 livres; c'est une réponse aux attaques calomnieuses que ce grammairien avait dirigées contre la nation juive. Ces deux livres sont d'ailleurs un des monuments les plus précieux que l'antiquité nous ait transmis, parce qu'ils contiennent de nombreux fragments d'écrivains qu'on ne trouve nulle part ailleurs. 4^e Suivant le sentiment le plus généralement reçu, un discours fort éloquent, intitulé : le *Martyre des Machabées*, ou de l'*Empire de la raison*. — Josephine avait l'imagination brillante; son style est noble et animé; saint Jérôme l'appelait le *Tit-Live de la Grèce*. Toutefois il a de graves défauts : il est diffus dans ses harangues, exagéré dans ses récits. On peut lui reprocher encore d'avoir affaibli ou anéanti les miracles rapportés dans l'Écriture, de dénaturer les faits qui pouvaient blesser les païens, et d'avoir appliqué les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien. Cette application sacrilège est d'autant plus coupable, que Josephine reconnaît d'ailleurs Jésus pour le Messie annoncé par les prophètes (*Antiq.*, l. XVIII, c. 4). A la vérité quelques protestants et quelques inérudits modernes ont prétendu que ce passage était une interpolation dans l'ouvrage de l'historien juif; mais, outre qu'il se trouve dans tous les anciens manuscrits sans exception, des critiques du premier ordre parmi les protestants en ont défendu avec succès l'authenticité. — Les meilleures éditions des œuvres de Josephine sont celles de Jean Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol., et celle de Sigebert Havercamp, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. Il y a deux traductions en français, l'une d'Arnauld d'Andilly, et l'autre du P. Gillet; cette dernière inférieure par le style l'emporte incontestablement sous le rapport de la fidélité et de l'exactitude. (Voyez Hoffman dans son Dictionnaire bibliographique des éditions et des traductions des auteurs grecs, t. II, p. 598, Leipzig, 1833.) L'abbé GLAIRE.

JOSÉPHINE (*Marie-Rose TASCHER de la PAGÉRIE*), impératrice des Français et reine d'Italie, naquit à la Martinique le 23 juin 1763. Elle vint en France à l'âge de 15 ans, et épousa peu de temps après le vicomte de Beauharnais, qui avait été gouverneur-général des Antilles, et dont elle eut deux enfants, le prince Eugène et la reine Hortense. Sa tendresse pour sa mère avait appelé M^{me} de Beauharnais à la Martinique, lorsqu'éclatèrent des troubles qui la forcèrent à fuir, et ce ne fut qu'à travers mille dangers qu'elle parvint à revoir la France. Le pays était alors en proie à la tourmente révolutionnaire; mais le général Beauharnais, connu par ses tendances libérales, jouissait alors d'une certaine influence

que Joséphine employa sur les chefs du gouvernement pour protéger les vaincus. Par une de ces vieillesseuses si communes alors, la fureur démagogique ne tarda pas, à la suite d'une dénonciation mensongère, à poursuivre le vicomte de Beauharnais, en activité dans l'armée de Custines, et le traîna dans les prisons de Paris, d'où il ne sortit que pour marcher à l'échafaud, le 7 thermidor; sa veuve, condamnée elle-même, ne dut la liberté qu'à la chute de Robespierre. M^{me} de Beauharnais par suite de la condamnation de son mari, avait vu tous ses biens confisqués : elle dut à la protection de Barras d'en recouvrer une grande partie. Ce fut chez ce directeur et à la suite du 13 vendémiaire, qu'elle rencontra le général Bonaparte, qui bientôt conçut un vif attachement pour la jeune veuve. Elle-même le distingua parmi ses nombreux admirateurs dont Hoche faisait partie. Leur union fut célébrée le 19 ventôse an IV (17 mars 1796), malgré les conseils des amis les plus dévoués de M^{me} de Beauharnais, qui redoutaient pour ses goûts de luxe, la position précaire d'un officier qui n'avait que la cape et l'épée. Le contrat de mariage, que nous avons eu sous les yeux, ne porte en effet, pour tout apport du futur époux, que sa bibliothèque et ses équipages de guerre, évalués douze cents francs. Quinze jours après, Joséphine suivait son nouvel époux, devenu général en chef de l'armée d'Italie.

Après le retour d'Égypte, les salons de M^{me} Bonaparte, qui, jusqu'alors étaient restés étrangers à la politique, devinrent le centre de presque toutes les combinaisons que les hommes politiques méditaient, et Joséphine contribua puissamment à la réussite du 18 brumaire, mais plus encore peut-être à rendre cet événement populaire, et à lui concilier les partis. Un grand nombre d'émigrés appartenant aux plus anciennes familles, lui durent la permission de rentrer en France et la restitution de leurs biens. MM. de Polignac et de Rivière durent leur pardon à ses larmes. Bonaparte disait avec bonheur : « Si je gagne des batailles, elle me gagne les cœurs. » Rien ne peut égaler la bonté de Joséphine, si ce n'est la manière délicate dont elle faisait le bien, et sa modestie dans la grandeur. On lui a reproché amèrement son goût pour le luxe et la dépense; mais connaît-elle jamais une misère sans la soulager? Il nous suffira, pour donner une idée de l'estime qui la suivit sur le trône impérial, de rapporter ce dicton devenu proverbial parmi le peuple : « Bonne comme l'impératrice. »

A l'époque de l'élévation de Napoléon à la dignité impériale, il courut des bruits vagues

de divorce. Il est probable qu'ils avaient alors leur source dans des combinaisons politiques auxquels les sentiments de l'empereur étaient complètement étrangers; car après avoir fait sacrer Joséphine impératrice des Français, il la fit couronner reine d'Italie à Milan. Plus tard, dans la prévision de la stérilité de son mariage, il manifesta l'intention d'adopter pour héritier le fils de la reine Hortense. C'est seulement en 1807 que Napoléon songea à une autre union. Ce fut pour Joséphine l'occasion de donner la preuve la plus sublime de son abnégation personnelle et de l'attachement le plus dévoué à celui qu'elle avait aimé avec des sentiments si désintéressés. Elle pouvait à juste titre revendiquer une part de la gloire de Napoléon. Le divorce sans bornes de l'amie sut imposer silence à l'orgueil de la femme délaissée; elle souscrivit elle-même au divorce sans se plaindre. En voyant, à la suite des revers des armées françaises aggravés par la défection du père de Marie-Louise, combien Bonaparte avait été déçu dans l'espoir fondé sur cette alliance, l'amour-propre d'une femme ordinaire eût été satisfait. Joséphine, au contraire, déplora jusqu'à ses derniers instants d'avoir perdu le droit de suivre Napoléon en exil. Tant d'émotions cruelles avaient altéré sa santé; elle succomba à la Malmaison, le 29 mai 1814. Napoléon a, dans ses *Mémoires*, rendu une justice éclatante à Joséphine; il avoue qu'elle ne lui donna jamais un mauvais conseil, et qu'elle ne le sollicita qu'en faveur de l'infortune. — Le corps de Joséphine est déposé à Rueil, près Paris. X.

JOSÉPHISTES. On appelle ainsi les partisans des réformes introduites dans l'Eglise par l'autorité civile, telles qu'elles furent tentées par l'empereur Joseph II (voy. ce mot). Cette dénomination est usitée surtout en Autriche et dans les pays, qui tels que la Belgique, ont été soumis à la domination autrichienne. On peut considérer Febronius comme le publiciste de l'école Joséphiste (voy. HONTHEIM).

JOSÉPHITES. Nom d'une congrégation de prêtres, instituée à Lyon vers le milieu du XVIII^e siècle, et destinée principalement à faire des missions dans les paroisses de la campagne. Les Joséphites furent chargés en outre de l'enseignement dans plusieurs collèges. — Il y eut aussi vers le même temps une congrégation de religieuses instituée au Puy sous le nom de sœurs de Saint-Joseph, et qui se répandit promptement dans les provinces du midi. Ces religieuses s'occupaient du soin des malades, à domicile ou dans les hôpitaux, de l'instruction des jeunes filles et de toutes les œuvres de charité. Elles ne faisaient que des vœux simples. Il existe

encore aujourd'hui plusieurs congrégations désignées sous le même titre et qui ont aussi le même but.

JOSEPPIN (Joseph CESARI, plus connu sous le nom de). Peintre italien, né à Arpino en 1560, mort à Florence en 1640. Son père qui était peintre d'enseigne, le mit, après lui avoir donné les premières notions de son art, au service des artistes qui travaillaient au Vatican. Un jour, pendant leur absence, Joseppin se permit de peindre dans une partie de leurs décorations, quelques figures qui furent trouvées fort remarquables, et les artistes l'admirent à partager leurs travaux. Joseppin travaillait avec une grande facilité, et il a peint un nombre considérable de tableaux. Son exécution est brillante, mais maniérée, et ses derniers ouvrages sont pauvres de dessin, d'expression et d'effet. Parmi les meilleurs on cite deux plafonds représentant, l'un l'Ascension, l'autre la *Madone dans le ciel*. Le musée du Louvre possède deux tableaux de chevalet dus à ce peintre : *Adam et Eve chassés du paradis*; *Diane et Actéon*. Le Joseppin laissa de nombreux disciples qui ont outré ses défauts, suivant la coutume.

JOSIAS (selon la prononciation hébraïque *Yoschiggahon*, c'est-à-dire celui que Dieu soutient, console), roi de Juda, était fils et successeur d'Amon. Sa mère, appelée Iddia, était fille de Hadaïa de Bésécath. Josias monta sur le trône à l'âge de huit ans (an 640 avant J.-C.). Malgré son extrême jeunesse, il montra dans toutes ses actions une piété vive et profonde. « Il fit, dit l'Ecriture (IV *Reg.*, XXII, 2), ce qui était agréable au Seigneur, et marcha dans toutes les voies de David, son père, sans se détourner ni à droite ni à gauche. » Il restaura le temple de Jérusalem, fort négligé sous les règnes précédents, et s'attacha à détruire l'idolâtrie. Le grand-prêtre Helcias ayant découvert dans le temple un exemplaire du livre de la loi (voy. au mot *HOLDA*), Josias se fit lire ce livre, et ayant reconnu combien la conduite des rois et du peuple avait été contraire aux ordres de Dieu, son zèle pour la loi devint encore plus ardent. La prophétesse Holda lui annonça, de la part du Seigneur, que pour récompenser sa piété il descendrait en paix dans le tombeau, et que ses yeux ne verraient pas les maux effroyables que l'Eternel devait envoyer contre Juda, pour le punir de son infidélité. Josias fit ensuite renouveler au peuple l'alliance avec le Seigneur, et ordonna aux prêtres et aux autres fonctionnaires du temple de jeter hors de la maison du Seigneur tous les ustensiles qui avaient servi au culte des faux dieux, et les fit brûler dans la vallée de Cédron. Il extermina

les idoles et leurs prêtres, et poursuivit l'idolâtrie jusque dans le royaume d'Israël (IV Reg., XXIII, 19, *seqq.*). La dix-huitième année de son règne, ce prince fit célébrer la Pâque, et l'Écriture rapporte que jamais, à aucune époque, cette fête n'avait été entourée d'une aussi grande solennité.

Cependant la piété de Josias ne put désarmer entièrement la colère de Dieu contre Juda. Pharaon Néchao, roi d'Égypte, voulant s'emparer de la ville de Circésium, sur l'Euphrate, traversait la plaine d'Esirelon. Là il rencontra Josias, qui s'opposa à son passage. Les deux armées se rencontrèrent à Magdolo, au pied du mont Carmel. Les troupes de Juda furent battues, et Josias tomba frappé mortellement. Son corps fut conduit à Jérusalem, où il reçut la sépulture, l'an 610 avant J.-C. L'Écriture rend le témoignage le plus éclatant aux vertus de Josias en disant que, ni avant ni après lui, il n'y eut aucun roi qui lui fut semblable (IV Reg., XXIII, 25). Le peuple fit un grand deuil à l'occasion de la mort de ce prince. L. D.

JOSUÉ, en hébreu *Jehoshuah* ou *Jehoshuah*, c'est-à-dire *Dieu sauveur* ou *sauteur* donné de Dieu, ou enfin dont Dieu est le secours, était fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Son premier nom était *Osée*, en hébreu *Hoshéah*, *sauteur* ou *salut*, comme on le trouve dans le livre des Nombres (XIII, 9, 17). Josué s'attacha à Moïse depuis la sortie d'Égypte, et se fit gloire d'être son serviteur. Moïse, de son côté, lui donna en plusieurs circonstances des preuves de sa confiance et de son estime; car non seulement il lui confia le commandement de l'armée dans la guerre contre les Amalécites, mais il le prit avec lui lorsqu'il monta sur le Sinaï pour y recevoir la loi de Dieu, et le nomma parmi les envoyés qui devaient aller considérer le pays de Canaan. Choisi de Dieu même pour succéder à Moïse dans le gouvernement du peuple, il prit la conduite des Juifs aussitôt après la mort du saint législateur. Le nouveau chef passa miraculeusement le Jourdain, célébra la première Pâque à Galgal, et de là marcha sur Jéricho, qu'il livra aux flammes, et dont il fit un monceau de ruines. Après cette expédition, Josué attaque Haï, petite ville assez peu éloignée de Jéricho, et qui tombe également sous ses coups. Les Gabaonites craignant le même sort pour leur ville, vinrent faire alliance avec Josué, en se donnant pour un peuple très éloigné. Cette alliance alarma les rois voisins. Cinq d'entre eux s'étant ligués, allèrent attaquer Gabaon. Josué accourut au secours de ses alliés, et mit leurs ennemis en déroute. Ce fut dans cette mémorable journée que Dieu fit pleuvoir des pierres

de grêle sur les Cananéens, et qu'à la prière de son serviteur, il prolongea miraculeusement la lumière du jour. Après cette victoire Josué se rendit maître de tout le midi du pays de Canaan; quant à la partie septentrionale elle lui opposa une résistance d'autant plus vive, que tous ses rois s'étant ligués, amenèrent au combat une armée formidable (Jos., XI, 14). Cependant, fort de la promesse formelle du Seigneur, Josué combattit tous ces nombreux et puissants ennemis, et remporta sur eux la victoire la plus complète et la plus glorieuse. Après la conquête du pays de Canaan, le serviteur de Dieu distribua les terres aux vainqueurs. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, il assembla tout le peuple à Sichem, y fit apporter l'arche d'alliance, et reçut des Israélites le serment qu'ils seraient toujours fidèles à Dieu. Josué mourut à l'âge de cent dix ans, et fut enterré à Thamnath-Saré, lieu de sa demeure. On trouve dans tous les apologistes de la religion la réfutation des attaques qui ont été dirigées contre Josué et contre les miracles que Dieu a opérés par ses mains.

Nous avons sous le nom de *Josué* un livre canonique, mais qui n'a rien de commun avec celui des Samaritains, lequel ne présente qu'une chronique d'événements qui ont eu lieu depuis Moïse jusqu'au temps de l'empereur Adrien. Cette chronique prouve que les Samaritains ont connu l'histoire et le livre de Josué, mais qu'ils ont défiguré l'un et l'autre par leurs fables. L'auteur du livre de Josué serait, selon l'opinion la plus commune parmi les anciens et les modernes, Josué lui-même. Ajoutons que les caractères intrinsèques de l'ouvrage donnent un grand poids à cette opinion. Dans tous les cas le sentiment de Le Clerc, qui en recule la composition jusqu'au règne de Josias, n'a pas même en sa faveur l'apparence la plus légère de vérité. Le commentaire d'André Masius passe à juste titre pour le meilleur qui ait été composé sur le livre de Josué.

L'abbé GLAIRE.

JOUBARBE, *Sempervivum* (bot.). Genre de la famille des Crassulacées, rangé par Linné dans la dodécandrie-dodécagynie de son système, bien que les variations de nombre des organes reproducteurs en rende la place difficile à déterminer avec précision. Les plantes qui composent ce groupe appartiennent pour la plupart à l'archipel des Canaries et à Madère; les autres se trouvent dans le midi et le centre de l'Europe. Elles sont de consistance charnue, herbacées, sous-frutescentes ou frutescentes. Leurs fleurs jaunes, purpurines ou blanches, sont disposées en cimes, et distinguées par les caractères suivants : calice à lobes profonds au nombre de six à vingt; pétales longs et étroits,

aigus, en même nombre que les lobes du calice; étamines perigynes au nombre double de celui des pétales, c'est-à-dire de douze à quarante; de six à vingt pistils distincts, uniloculaires, devenant autan: de follicules polyspermes. — Cette plante est rafaïchissante. Ses propriétés astringentes nous semblent contestables. Le suc exprimé de ses feuilles récentes était naguère encore administré dans les fièvres bilieuses, la dysenterie, ainsi qu'en gargarisme contre les maux de gorge. On prescrit quelquefois avec avantage les feuilles en cataplasmes sur les hémorroïdes douloureuses. Un remède populaire pour les brûlures est une sorte de pommade faite en battant le suc exprimé des feuilles avec une huile douce végétale, telle que celle d'olives. d'amandes ou de noix. Les feuilles séchées et réduites en poudre ont été employées pour déterger et sécher des ulcères anciens. L'eau distillée de joubarbe est complètement abandonnée de nos jours. Les feuilles de joubarbe entrent encore dans la composition de l'onguent populeum.

L'espèce la plus connue de ce genre est la JOUBARBE DES TOITS, *Sempervivum tectorum*, L., qui croît naturellement et assez communément en France, sur les toits, sur les vieux murs, sur les rochers. Ses feuilles charnues, glabres, ciliées, forment de grandes rosettes, du centre desquelles naît une tige haute de 3 décimètres environ, droite, velue, terminée par un cime de fleurs purpurines. Celles-ci ont le plus souvent douze pétales et autant de pistils. Cette plante a quelques usages de peu d'importance dans la médecine populaire. Dans les jardins paysagers on en orne les rocailles, et les toits des habitations rustiques.

La JOUBARBE EN ARBRE, *Sempervivum arborescens*, Lin., est une espèce originaire de l'Orient, dont la tige épaisse se divise en branches et en rameaux, terminés chacun par une grande rosette de feuilles spatulées, d'un vert tendre dans le type, panachées dans une variété, colorées en pourpre foncé dans une autre. Ses fleurs sont d'un beau jaune, et groupées en grandes inflorescences. On la cultive dans les jardins comme espèce d'agrément.

On cultive, en outre, pour le même motif, quelques autres espèces du même genre, les unes indigènes comme la JOUBARBE DE MONTAGNE, *Sempervivum montanum*, Lin., et la JOUBARBE TOILE D'ARAGNÉE, *Sempervivum arachnoideum*, Lin., remarquable par les très longs poils blancs entremêlés qui couvrent ses rosettes; les autres, exotiques, comme la JOUBARBE VISQUEUSE, *Sempervivum glutinosum*, Ait., à feuilles couvertes d'une matière visqueuse; la JOUBARBE TON-

NEUSE, *Sempervivum tortuosum*, Ait., l'une et l'autre de Madère, à fleurs jaunés. P. D.

JOUBERT (BARTHELEMY-CATHERINE). Général français, né en 1768, à Pont-de-Vaux, dans le département de l'Ain, d'un honorable magistrat. Simple volontaire en 1791, Joubert passa par tous les grades avant d'arriver à celui de général. Il se distingua d'abord en Allemagne, où il devint adjudant-général et passa à l'armée d'Italie, dont Bonaparte venait de recevoir le commandement. Au mois de novembre 1795, il tint une conduite héroïque au combat de Loano, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Il prit ensuite une part glorieuse aux victoires de Montenotte, Millesimo; Mondovi et Rivoli, força le retranchement du col de Compione, entre le fort de Garda et l'Adige. Il fut promu au grade de général de division après les combats de Comparat et de Montebaldo, où il avait donné de nouvelles preuves de son courage et de ses talents militaires. En 1797, ce fut à lui surtout que Bonaparte dut son grand succès de Rivoli. Le 20 mars de la même année, il reçut le commandement de trois divisions, avec l'ordre de chasser l'ennemi du Tyrol, et de le rejeter au delà du Brenner. Joubert accompagna cette mission difficile pour laquelle il lui fallut livrer sept combats contre les généraux Laudon, Kerpen et l'archiduc Charles. Après le traité de Campo-Formio il passa en Hollande en qualité de général en chef. Mais des dissensions fâcheuses étant survenues entre l'envoyé diplomatique de la France en Lombardie et Brune, qui commandait les troupes françaises en Italie, Joubert reçut ordre d'aller remplacer ce général. Il rétablit dans l'armée la discipline qui s'était beaucoup relâchée, et soutenant les patriotes piémontais les aida à révolutionner ce pays, et à s'emparer des forteresses de Suze, de Chivasso et d'Alexandrie. Malheureusement les ordres que le général recevait de Paris, venaient rompre ses plans les plus mûrement combinés. Il donna sa démission. En 1799, la France avait déjà perdu la plus grande partie de l'Italie. Souwarow faisait des progrès rapides. Moreau allait se mettre en mouvement pour s'opposer aux austro-russes, lorsqu'il fut remplacé par Joubert. Les ennemis du Directoire avaient, dit-on, fait investir ce dernier du commandement en chef pour lui donner occasion de remporter une victoire, et de venir ensuite chasser les directeurs. Les Autrichiens venaient de s'emparer d'Alexandrie et de Mantoue, et avaient fait leur jonction avec les Russes. Joubert ne se sentant pas en état de résister, voulut se replier sur l'Appennin pour s'y tenir sur la défensive et attendre de nouveaux renforts. Mais Souwarow coupa sa retraite, et

Joubert, forcé de combattre à Novi (15 août 1799), fut vaincu et tué. Il n'avait encore que 30 ans.

JOUE (*anat. méd.*), de *juvus*, barbe. — La portion de téguments qui recouvre les joues, infiniment plus fine que celle des autres régions, offre un système capillaire où le sang pénètre avec une extrême facilité. — Les muscles qui se trouvent dans l'épaisseur de la joue sont : le buccinateur, le masseter, le grand et le petit zigomatique et une portion du peaucier. — Le *tissu cellulaire* de cette région est lâche, abondant et de nature grasseuse. L'extrême facilité qu'a la graisse à y être absorbée ou concentrée rend compte de la rapidité avec laquelle les maladies font disparaître l'embonpoint du visage, et de la promptitude de son retour dans les convalescences. — La *membrane muqueuse* qui tapisse la face interne des joues, est plus mince que dans les autres parties de la bouche. On y voit, près de la troisième dent molaire supérieure, l'orifice extérieur du conduit excréteur de la glande parotide, marqué le plus souvent par une saillie distincte et légèrement blanchâtre. — Les joues reçoivent leurs *aerfs* du maxillaire supérieur, du maxillaire inférieur, du sous-orbitaire, et surtout de la portion dure de la septième paire. — Les *artères* viennent de la labiale, de la transversale de la face, de la buccale, de l'alvéolaire supérieure et de la sous-orbitaire. — Les *veines* qui correspondent à ces artères portent les mêmes noms, suivent la même marche, et vont s'insérer dans les veines jugulaires externe et interne. — Les *vaisseaux lymphatiques* se rendent dans les ganglions jugulaires supérieurs. — Les joues renferment les *glandes* buccales, molaires et la parotide. Les premières sont situées entre le muscle buccinateur et la membrane interne de la bouche; leur nombre est assez considérable; elles ressemblent aux glandes labiales, et présentent, comme elles, un conduit excréteur qui s'ouvre sur la face interne de la joue. Les secondes, au nombre de deux, sont situées vis-à-vis de la dernière dent molaire, entre le buccinateur et le masseter; leurs conduits excréteurs s'ouvrent également à la face interne des joues, vers leur partie postérieure. — Pour la glande parotide (*voy. ce mot*).

Les joues sont sujettes à presque toutes les maladies des autres parties molles du corps. Nous citerons comme leur étant plus particulières : 1^o les fluxions ou engorgements de la joue (*voy. FLEXION*); 2^o les *fistules salivaires* qui ont été décrites au mot *FISTULE*; 3^o enfin les différentes *plaies*. L'indication la plus générale qu'elles présentent est la réunion immédiate, et, pour peu qu'elles soient étendues, la suture,

pour éviter la suppuration et une cicatrice apparente. Les hémorrhagies sont ici assez rares; mais, si le cas arrivait, le meilleur moyen pour opérer la compression serait une plaque double de plomb, de forme appropriée. La lésion du conduit salivaire est un accident qui mérite une attention spéciale afin d'éviter une fistule. Si la joue était divisée dans toute son épaisseur, il faudrait réunir avec soin, et au moyen d'une suture entortillée, les lèvres de l'ouverture externe pour obtenir une réunion parfaite, et éviter de la sorte la production d'une fistule externe, tandis que l'on favorise la production d'une fistule interne en introduisant quelque corps étranger dans les lèvres de la plaie interne. Si dans le cas de blessure du conduit salivaire la plaie de la joue ne pénétrait pas à l'intérieur, il ne faudrait pas balancer à diviser la joue dans son épaisseur, afin de forcer la salive à couler dans la bouche. L. DE LA C.

JOUEE. Terme dont on se sert en construction pour indiquer les parties latérales ou côtes de certaines parties d'un bâtiment; on dit les *jouées* d'une lucarne, d'une languette. Cette expression s'étend quelquefois même au tableau d'une porte, d'une fenêtre, parce que c'est la partie latérale de l'ouverture.

JOUES-CUIRASSÉES (*poiss.*). Famille de l'ordre des Acanthoptérygiens, créé par G. Cuvier pour des poissons qui ont de grands rapports avec les Percoides, mais auxquels l'aspect singulier de leur tête, diversement hérissée et cuirassée, donne une physionomie tout-à-fait particulière. Les joues-cuirassées offrent pour caractère commun des sous-orbitaires plus ou moins étendus sur la joue, et s'articulant en arrière avec le préopercule. Cette famille renferme plusieurs groupes génériques remarquables, répartis en deux grandes divisions. La première, caractérisée par l'absence de rayons épineux libres en avant de la nageoire dorsale, comprend les genres TRIGLE, PRIONOTE, MALARMAT, DACTYOPTÈRE, CÉPHALACANTHE, CRABOT HÉMIPTÈRE, HÉMIÉPIDOTE, PLATYCÉPHALE, SCORPÈNE, PTÉROIS, BLEPSIAS, APISTES, AGRIOPHE, PÉLOR, SYNANCÉE. La seconde division, basée sur la présence d'épines libres au lieu de la première nageoire dorsale, se compose des genres LÉPISACANTHE, EPINOQUE et GASTRÉE (*voy. ces mots*). E. D.

JOUFFROI (LE MARQUIS DE), hydraulicien et mécanicien français distingué, qui a revendiqué l'honneur de l'invention des bateaux à vapeur. Il paraît certain que dès 1782, il avait fait construire à Lyon un bateau à vapeur de 130 pieds de long sur 14 de large, et qu'il le mit en action au moyen de la machine à vapeur de

Newcomen, perfectionnée par Glasgow. L'américain Robert Fulton ayant fait construire quelques années après des bateaux de ce genre, M. de Jouffroy publia, en 1815, un écrit dans lequel il réclamait avec acrimonie le mérite de l'invention. Cet écrit fut suivi de plusieurs autres. Dans cet intervalle, M. de Jouffroy fit construire un second bateau à vapeur, qui fut lancé au chantier du Petit-Bercy, près Paris, le 20 août 1816, et dont le comte d'Artois, depuis Charles X, fut le parrain. M. de Jouffroy est mort en 1827.

JOUFFROY (Théodore-Simon), né aux Pontets (Doubs), le 7 juillet 1796, entra à l'école Normale en 1814, et s'y livra à l'étude de la philosophie, sous M. Cousin dont il devint bientôt le principal disciple. En 1817, il fut nommé maître des conférences à l'école Normale et professeur suppléant de philosophie au collège Bourbon; mais ayant résigné la dernière de ces places pour cause de santé, et l'école Normale ayant été supprimée en 1822, il ouvrit chez lui des cours particuliers, où il développa surtout la partie de la philosophie éclectique relative à la morale. En 1824, il fut, avec MM. Dubois et Damiron, un des fondateurs du *Globe*, qui resta jusqu'au mois d'août 1830 l'organe de l'école doctrinaire. Dès 1829, Jouffroy avait été chargé d'un cours à la faculté des lettres de Paris. En 1830, il devint adjoint de M. Royer-Collard à la chaire d'histoire de philosophie moderne, et reprit ses fonctions de maître des conférences à l'école Normale. Élu député de Pontarlier en 1831, il siégea depuis lors dans le parlement, et fut un des membres les plus éminents du parti conservateur. Il avait été nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1833, et quand, en 1840, M. Cousin devint ministre, Jouffroy le remplaça au Conseil royal de l'Instruction publique. Sa santé avait toujours été chancelante; il mourut le 1^{er} mars 1842. — M. Jouffroy poussa au dernier degré l'esprit de scepticisme et d'inéductibilité propre à l'école éclectique, et alla jusqu'à mettre en doute les preuves philosophiques de l'existence de l'âme. C'était d'ailleurs un esprit net et lucide. Il insista surtout sur la méthode d'observation, la partie que l'éclectisme emprunta à l'école écossaise; mais ses travaux n'offrent rien d'original. On a de lui : la traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald-Stewart, 1826, in-8°; celle des *Œuvres complètes* de Reid, 1826-1836, 6 vol. in-8°; des *Mélanges philosophiques*, 1833, in-8°; un *Cours de droit naturel* (inachevé), 2 vol. in-8°, 1834; divers écrits de circonstance, insérés dans la *Revue des deux Mondes*, et un volume d'œu-

vres posthumes (*Nouveaux Mélanges*) publié en 1842.

ORT.

JOUG (antiq.). Les Romains et les peuples voisins avaient l'habitude de faire passer les vaincus sous le joug; c'était la plus grande honte qu'ils pussent leur faire supporter. Ce joug était tout simplement formé de deux pièces enfoncées dans la terre et surmontées d'une troisième, attachée horizontalement en travers, et assez bas pour qu'un homme ne pût passer dessous sans se baisser beaucoup. Pour augmenter encore l'ignominie, on forçait les vaincus à se mettre presque tout nus. Les Samnites firent éprouver cet affront à une armée romaine tout entière qui s'était laissé prendre avec le consul Posthumus, dans le défilé des *fourches Caudines*. Horace, après le meurtre de sa sœur, fut aussi condamné par les pontifes à passer sous le joug. Une des cérémonies du mariage chez les Romains, consistait à placer un joug sur la tête des nouveaux époux. Le joug était alors considéré comme le symbole de la vie en commun. C'est pour cette raison que Junon recevait, comme présidant au mariage, le nom de *Juga*, *Jugalis* ou *Jugalina*. Quelques auteurs contestent néanmoins la réalité de cette cérémonie nuptiale.

JOUKOFSKY. Un des poètes les plus distingués de la Russie. Il est mort le 26 mars 1852, à l'âge de 69 ans. Il fut, comme Pouschkin, cet autre poète russe, un apôtre fervent de la littérature romantique, et contribua puissamment à en propager le goût parmi ses compatriotes. Sa versification est heureuse et facile, sa pensée vigoureuse et originale. Il a laissé plusieurs volumes de poésies de divers genres. Mais le principal titre de gloire de Joukofsky, ce sont ses traductions de l'allemand, de l'anglais et du grec. Il a fait passer dans la langue russe les plus beaux morceaux de Schiller, de Goethe, de Byron, de Walter-Scott. La traduction de l'*Odyssée* est supérieure à celle de l'*Iliade* de Gneditch, autre littérateur russe.

JOUR. Intervalle qu'on laisse entre les diverses pièces de bois qui composent certaines constructions, pour éviter que leur contact ne finisse par les échauffer et en aigreur la destruction prochaine. Les expressions *jours de portes*, *jours de fenêtres* s'emploient dans quelques circonstances pour indiquer le vide de ces ouvertures; c'est particulièrement en législation de bâtiments qu'on en fait usage, et cela à l'égard des droits de vue accordés aux propriétaires limitrophes; quand le mur de séparation n'est pas mitoyen, il admet des ouvertures, mais dans certaines conditions. Dans la position de voisinage de deux fonds, on distingue deux

espèces de vues : celles qui sont dites *jours de souffrance*, et qu'on établit à verre dormant et fer maille, et les *jours d'aspect* ou fenêtres ouvrantes. Le Code Napoléon (art. 675 à 680), ne permettant de pratiquer aucun jour dans un mur mitoyen sans le consentement du copropriétaire, et dans un mur non mitoyen sans garantir les droits de voisinage, ces ouvertures ne peuvent y recevoir les formes et les dispositions ordinaires, et la loi a dû fixer en tout point les conditions dans lesquelles on peut les établir. Les jours de souffrance doivent être maillés en fer; on espace à dix centimètres les barreaux qui sont scellés dans l'épaisseur du mur, pour qu'ils ne fassent pas saillie du côté du voisin; un châssis à verre dormant complète la clôture du côté de celui qui a besoin de prendre de la lumière. La hauteur permise pour les jours de souffrance est fixée à 26 décimètres (8 pieds), pour un rez-de-chaussée, et 19 décimètres (6 pieds) pour les étages supérieurs, ces mesures étant prises du sol ou du plancher des pièces à éclairer. Dans un escalier, la hauteur fixée se mesure à partir de la plus haute marche située au dessous de l'ouverture. On ne peut ouvrir que des jours de souffrance à fer maille et à châssis dormant dans les murs des maisons qui avoisinent les cimetières. — Les *jours d'aspect* sont de deux sortes : 1° ceux qui permettent la vue droite ou directe, 2° ceux qui n'admettent que la vue oblique. Ces *jours* sont soumis, comme les précédents, à des conditions particulières fixées par le Code. Ainsi les premiers, qui s'établissent dans les murs parallèles à la ligne séparative de deux propriétés, ne sont admis que dans les constructions éloignées de 19 décimètres (6 pieds) de l'héritage voisin, à moins que celui qui a besoin de jour ne fasse élever un mur qui lui masque la vue directe. Les vues obliques ne peuvent s'établir s'il n'y a 6 décimètres (2 pieds) entre le mur qui les reçoit et la ligne séparative, à moins d'élever en aile un mur dérochant la vue. Les terrasses, les perrons ou les balcons qui permettent la vue droite et la vue oblique simultanément, ne peuvent s'établir qu'à 6 pieds de distance de tous les héritages voisins. Les ouvertures pratiquées dans un toit, et qui n'admettent que la vue du ciel sans qu'on puisse voir sur la propriété voisine, peuvent être à une distance moindre que celle que prescrit la loi pour les cas précédents.

JOUR (*chron.*). C'est la élarité produite par la lumière que le soleil répand par sa présence sur l'horizon. Mais on nomme également *Jour*, l'espace de temps par lequel on divise les semaines, les mois et les années. Sa longueur est déterminée par le passage apparent du soleil ou

d'une étoile au méridien. — Le premier élément primitif, universel et certain de la chronologie c'est le jour, espace de temps donné par la nature même, connu de tous les hommes, adopté sans exception par tous les peuples, mais cependant diversement déterminé dans son commencement plutôt que dans sa durée. Comptée soit d'un lever du soleil à un autre, soit du commencement de la nuit à la fin du jour qui suit, ou enfin, de moments différents de cette période d'heures, sa longueur, pour la division et le comput du temps, n'en est pas sensiblement affectée; cependant les différents peuples n'ont pas attaché au mot jour la même signification. Le jour est *naturel* ou *artificiel* ou *civil*. Par jour *naturel* ou *astronomique*, on entend le temps pendant lequel le soleil achève sa révolution complète d'Orient en Occident, ou le temps écoulé entre deux midis consécutifs. Le jour naturel renferme donc non-seulement le temps de l'apparition du soleil au-dessus de l'horizon, ce qui constitue le jour proprement dit, mais encore le temps de sa présence au-dessous de l'horizon ou la nuit; il se divise en vingt-quatre heures. Le jour *artificiel* se compose seulement du temps pendant lequel le soleil demeure au-dessus de l'horizon. Le jour *civil* commence à minuit, instant du passage du soleil au méridien inférieur, et se trouve partagé en deux parties de douze heures chacune, commençant à minuit et à midi. En comparant donc le jour civil au jour astronomique qui commence à midi, le 15 d'un mois a huit heures civiles et le 14 a vingt heures astronomiques. L'usage de faire répondre chaque jour de la semaine à une planète dont il a reçu le nom est très ancien. Hérodote attribue aux Egyptiens l'origine de cette coutume; d'autres auteurs la rapportent aux Chaldéens, à Zoroastre et à Hytasphe.

Les diverses nations commencent différemment leur jour. C'est au lever du soleil pour les Babyloniens, les Perses, les Syriens, les habitants des îles Baléares et les Grecs modernes; le jour ne naissait, au contraire, qu'au coucher du soleil pour les Athéniens, les Juifs, les Chinois, etc. Le jour commence à midi pour les Arabes anciens et les astronomes modernes; les Egyptiens, les Romains, les Français, les Anglais, les Hollandais, les Allemands, les Espagnols, etc., comptent les jours à dater de minuit. Hipparque introduisit dans l'astronomie ancienne cette manière de compter, et il fut en cela imité par Copernic et d'autres astronomes.

Dans les chartes en langue vulgaire, les noms des jours de la semaine se trouvent quelquefois renversés : di lun, di mar., di vendres, di sabt, sont mis pour lundi, mardi, ven-

dredi, samedi. Les jours, dans les chartes latines, sont désignés par le nom de *feria* et par le numéro d'ordre à partir du dimanche, qui lui-même était indiqué, soit par son évangile, soit par l'un des psaumes ou l'un des cantiques chantés pendant l'office. En France, jusqu'au ^{xiii}^e siècle, on a compté non par jours mais par nuits. La division du jour en plusieurs périodes ne fut régulière chez les Romains qu'après l'introduction des heures artificielles. Le jour fut alors divisé en huit parties : *Media nox*, minuit, *Gallininium*, le chant du coq, *Diluculum*, le crépuscule du matin, *Mane*, le lever du soleil, *Meridies*, midi, *Solis occasus*, le coucher du soleil, *Vespera*, le soir, *Cubiculum*, le moment de se coucher. Plus tard, on réunit ces huit divisions pour n'en former que quatre alors nommées *Prime*, *Tierce*, *Sexte* et *None*, divisions conservées encore par l'Eglise.

Les peuples les plus célèbres ont affecté à certains jours des influences heureuses ou malheureuses. Cette superstition vint sans doute de quelques événements mémorables arrivés à pareils jours dans les années antérieures. Ainsi les Juifs considéraient le 8 septembre comme *malheureux*, parce que le temple de Salomon que les Babyloniens avaient brûlé ce jour-là, le fut une seconde fois au même jour par Titus. Charles-Quint avait remarqué que le jour de la fête de Saint-Martin était celui de toutes ses prospérités. Henri III vint au monde le jour de la Pentecôte, fut élu roi de Pologne à la même fête, et ce fut également à la Pentecôte qu'il commença à porter la couronne de France. Sixte-Quint avait une préférence marquée pour le *mercredi*, parce que c'était le jour de sa naissance, celui de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement. Louis XIII prétendait que tout lui réussissait le *vendredi*, et l'empereur Napoléon regardait comme un jour heureux le 2 décembre, qui était l'anniversaire de son couronnement, de la bataille d'Austerlitz et de celle de Wagram.

JOURDAIN, *Jordan*. Le plus grand cours d'eau de la Terre-Sainte, dont il traverse, du N. au S., la partie orientale. On ignore l'étymologie de ce nom, dans lequel on reconnaît toutefois le mot hébreu *ior*, fleuve. Quant à la syllabe *dan*, peut-être signifie-t-elle *grande eau*, *eau rapide*, comme dans *Dan-ube*, *Eridan*, *Rho-dan-us*, *Dan-aster*, *Dan-appris*, etc. Ajoutons que, d'après quelques savants, la tribu de Dan avait fourni à ce fleuve la partie caractéristique de son nom, parce que six cents hommes de cette tribu, habitant à l'O. de celle de Benjamin, étaient allés s'établir à l'O. du cours supérieur du Jourdain, dans la ville

de Laïs, qu'ils avaient appelée *Dan*, Jourdain signifierait donc le *fleuve de Dan*. On a remarqué en outre, en faveur de cette étymologie, que le Jourdain est grossi par plusieurs petites rivières, dont l'une, qui l'y joint à Banias (*Panens*), est connue sous le nom de *Dan*. — Avant les premières années du ^{xix}^e siècle, on ne connaissait pas les sources de ce fleuve; l'histoire de son cours fourmillait de lacunes et de fables. On avait reculé devant les dangers de toute espèce auxquels s'exposent les voyageurs sur ses rivages; quelques-uns seulement s'aventuraient, près de Jéricho, à visiter le fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer Morte. En 1806, Ulrich Jasper Seetzen trouva les véritables sources du Jourdain; il visita les parties orientales de la vallée, qu'on n'avait pas parcourues avant lui. En 1847, le lieutenant anglais Molyneux fut chargé par l'amirauté britannique de descendre le Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte. Il passa huit jours sur la petite distance de vingt lieues, ayant à soutenir à toute heure des combats avec les Bédouins qui en habitent les bords. Son camp et sa barque furent pillés; lui-même eut beaucoup de peine à s'échapper. Cependant, avec deux hommes, seul reste de son expédition, il arriva jusqu'à la mer Morte.

L'expédition la plus récente et la plus fructueuse est celle du lieutenant Lynch, envoyé par les Etats-Unis pour reconnaître le Jourdain et la mer Morte, et en lever la carte. La navigation sur le Jourdain eut lieu en mai et juin 1848. M. Charles Ritter, qui a lu les mémoires manuscrits du célèbre et malheureux Seetzen, a publié ce que ce voyageur rapporte de plus intéressant au sujet du Jourdain et de la mer Morte (*Biblioth. univ. de Genève*, août 1852); nous avons suivi nous-même ce fleuve, en grande partie, jusqu'à la plus célèbre de ses sources, celle de Panens.

Pour se faire une idée du Jourdain, il faut se représenter la dépression du bassin du Jourdain et de la mer Morte comme une fente longue et profonde, creusée dans l'écorce de notre planète, et qui, à partir de l'Anti-Liban, s'encaisse de plus en plus du nord au sud, jusqu'à la mer Morte, point inférieur où naturellement viennent dégorger toutes les rivières qui sillonnent le bassin. Cette longue valée est parallèle à la Méditerranée, dont elle est séparée par la chaîne syriaque, formée elle-même des contreforts de l'Anti-Liban et du Carmel, dont les montagnes de Judée proprement dites ne sont que le prolongement. C'est la seule partie du globe où se trouve une semblable dépression de terrain. C'est donc pour la science une des plus cu-

rieuses études qu'on puisse faire sur notre planète.

Le Jourdain a plusieurs sources qui forment plusieurs branches avant leur jonction dans le lac Houlé. Ces branches sont encaissées, rapides, et sortent des bases de l'anti-Liban. La plus remarquable des sources du Jourdain sort avec des eaux très abondantes d'une grotte placée au nord de Pancaas; elle est dominée par de hautes montagnes. Il n'est pas douteux que les eaux ne viennent du Liban, couvert de neige pendant plusieurs mois de l'année. A peu de distance de sa source, le fleuve traverse le lac Houlé, fort marécageux; de là il descend au lac de Tibériade, qu'il traverse. Ce lac d'eau douce est très poissonneux. Au sortir du lac de Tibériade, le fleuve a de la profondeur, et à certaines époques de l'année, ses eaux sont abondantes. C'est à peu près le tiers des eaux moyennes de la Seine. La direction du fleuve est du nord au sud; mais il a dans son cours tant des sinuosités que souvent il retourne en arrière. On compte au moins cent cinquante de ces courbes plus ou moins fortes. Elles correspondent à autant de banes et de récifs, qui forment des cascades bruyantes et blanches d'écume plus ou moins élevées. Ses bords sont fréquemment formés de roches calcaires, surtout dans la partie supérieure, et, dans la partie inférieure, de terres d'alluvion et de sable. La végétation de ses rives, sous un ciel des tropiques, est admirable. On rencontre des arbres dont les longues branches s'avancent au loin sur la rivière. Ces fourrés de végétation sont souvent habités par les hyènes et les léopards. Le Jourdain se jette dans la mer Morte du côté de la rive arabe, dans le pays des Ammonites; ses eaux sont jaunes et bourbeuses en face de Jéricho, quoique agréables à boire; mais dans son cours supérieur elles sont d'une grande limpidité.

L'abbé Michon.

JOURDAN (JEAN-BAPTISTE), né le 2 avril 1762, à Limoges, s'enrôla à l'âge de seize ans, comme simple fantassin, combattit dans la guerre de l'indépendance américaine, et fut réformé en 1784, pour cause de santé. Il épousa alors une modiste, et fit le métier de mercier colporteur. Quand la révolution éclata, il embrassa les idées avec enthousiasme, et fut élu, à la fin de 91, chef du 2^e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, prit part aux campagnes de Dunouriez, et devint général de brigade le 27 mai 1793, et deux mois après, général de division. S'étant distingué à la bataille d'Hondschoote, il fut chargé de débouger Maubeuge, et remporta la victoire de Watignies. Ce fait glorieux lui valut le commandement en chef

de l'armée de la Moselle, qui, réunie à celle des Ardennes, devint l'armée de Sambre-et-Meuse, et bientôt la grande victoire de Fleurus et la retraite des Autrichiens derrière le Rhin justifiaient la confiance que la Convention avait placée en ce général. Cependant là devaient finir ses succès. S'étant avancé jusqu'au Mein, en automne 1793, il fut forcé de reculer devant Clairfait, et quand, l'année suivante, il eut pénétré jusque dans le cœur de l'Allemagne, les défaites d'Amberg et de Wurtzbourg l'obligèrent définitivement de quitter son commandement. En 1797, il fut député par la Haute-Vienne au Conseil des cinq-cents, se fit remarquer parmi les membres du parti révolutionnaire, et contribua activement au 18 fructidor. En 1799, le directeur le chargea du commandement de l'armée du Danube, commandement qu'il perdit encore à la suite d'une défaite, celle de Stockach. Il repartit au Conseil des cinq-cents, et y représentait l'opinion la plus démocratique, quand le 18 brumaire l'envoya en exil. Il ne tarda pas cependant à être employé par le nouveau gouvernement, et quoiqu'il n'exercât aucun commandement militaire, il fut nommé maréchal et grand-officier de la légion d'honneur en 1804. Il s'attacha ensuite au frère de l'empereur, Joseph, qui l'emmena à Naples, puis en Espagne, où, en qualité de major-général, il prit une part peu heureuse aux guerres dont ce pays était le théâtre. Commandant de la 15^e division militaire à la chute de l'empire, il reçut de Louis XVIII le titre de comte, puis fut nommé pair pendant les cent jours, eut le commandement de la 7^e division militaire en 1816, et entra dans la chambre des pairs en 1819. Il accueillit avec joie la révolution de juillet, à la suite de laquelle il fut nommé gouverneur des invalides. Il mourut le 24 novembre 1833. On a de lui plusieurs brochures relatives à ses campagnes.

JOURNAL, JOURNALISME. Le journal est l'histoire du jour, et chaque jour ayant son histoire il en résulte une œuvre continue. Le journal est un livre sans fin; si ce n'est qu'il est par fois interrompu, mais par des causes accidentelles qui permettent à l'œuvre d'être reprise indéfiniment. — Les Romains connaurent le journal, mais borné à un objet fort restreint, au récit des faits de chaque jour, écrit par quelque esclave pour son maître absent. On sait en France ce que fut d'abord le journal : la *Gazette*, l'*Almanach de la cour*, le *Mercur*, ne furent, comme à Rome, que des indications sommaires de nouvelles : le journal n'a pris naissance qu'en 1789.

Dès qu'en effet éclata la révolution, chaque

opinion se crut le droit de la régler. La discussion ouverte aux états-généraux donna lieu à des débats ardents dans tout le public, et des journaux s'établirent pour mieux répondre à ce besoin universel de controverse. Le *Journal de Paris*, le *Moniteur*, le *Logographe*, le *Point du Jour*, les *Révolutions de Paris*, les *Actes des Apôtres*, le *Miroir*, la *Quotidienne*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Hommes libres*, qu'on appela le *Journal des liges*, et quelques autres, dont il ne faut pas dire les noms par respect pour la profession des lettres politiques, parurent successivement dans cette lice nouvelle avec des opinions très opposées. Puis à mesure que les partis devenaient maîtres, ils frappaient à mort les journaux contraires, de sorte que ce qu'on avait appelé la *liberté de la presse* fut une lutte universelle contre la monarchie, mais jamais une discussion sincère des partis entre eux.

Il serait trop long de raconter l'histoire des journaux, dans ces variations rapides, qui mettaient le pouvoir aux mains des plus forcés, ou quelquefois des plus lâches. Le journal a eu cent alternatives de la Convention au Directoire, du Directoire à l'Empire, de l'Empire à la Restauration, et de la Restauration aux temps présents. En toutes ces transitions le journal a eu son action; mais dès le lendemain il était suspect au pouvoir vainqueur. Le journal, en effet, est, par sa nature, redoutable à ceux qui gouvernent, car même en les défendant il les discute, ce qui est une manière assurée de les affaiblir. C'est pourquoi chaque coup d'Etat révolutionnaire débutait par une extermination des journaux. Au 18 fructidor, trente-quatre journaux furent supprimés; écrivains et imprimeurs furent déportés à Cayenne; les presses même furent détruites. Au 18 brumaire, Bonaparte frappa de même ce qui restait de journaux; il n'en laissa subsister qu'un petit nombre, et devenu empereur il s'en empara. — L'histoire anecdotique du journal serait curieuse, mais triste. Il est souvent arrivé que le journal le plus emporté dans une opinion s'est brusquement rejeté dans une opinion tout-à-fait contraire; c'est ce qui a donné lieu à tant de sarcasmes contre le métier d'écrire. Bonaparte fit mieux que de faire ainsi retourner le journal; il fit retourner les journalistes. Tel écrivain s'était cru passionné pour la république qui fut tout de feu pour l'empire. En tous les temps, ce sont les plus pétulants qui se prêtent le mieux à ces retours, ce qui donne la consolation de penser qu'il y a un pen de fiction dans la passion politique, et que son exaltation n'est pas sans analogie avec l'enthousiasme des rêveurs et des poètes. Après cela, l'empereur Napoléon

ne laissait guère de facilité au choix des opinions, et enfin la glorie était un dédommagement de la liberté. C'est ce qui fit que tant d'écrivains s'accommodèrent de la violence qui leur était faite.

En 1814, le journal reprit une vie nouvelle. Louis XVIII avait pris au sérieux le régime constitutionnel, et dans ce régime, la liberté de la tribune avait pour corollaire la liberté de la presse, si ce n'est peut-être que la liberté de la presse pouvait n'être pas la liberté indéfinie des journaux. Toujours est-il que le journal devint une puissance considérable, et souvent supérieure à celle du gouvernement et des lois. Alors on vit mettre en question tout ce qui constituait l'organisation publique de l'Etat. Tandis que les chambres délibéraient, la délibération des chambres était discutée, et le public, avec sa fantaisie accoutumée, prenait feu pour la délibération des journaux contre celle des chambres. Le gouvernement essaya de se défendre contre ce danger par des expédients divers, notamment par la censure, le pire de tous. Et encore la censure était transitoire, ce qui ne faisait que donner une ardeur nouvelle à la liberté. Par là s'explique la faveur pour les journaux, et surtout pour ceux qui flattaient la passion publique. Et lorsque le gouvernement crut qu'il ne lui restait plus, pour se défendre, qu'à tenter une réforme de la constitution par un coup d'Etat, il trouva devant lui la coalition des journaux, et cette coalition remua le pavé des rues et fit tomber le trône.

Après 1830, il y eut une grande ardeur dans la controverse des journaux, et cela ne devait point surprendre: puisque les journaux avaient fait la révolution, ils pouvaient croire qu'il leur appartenait d'exercer l'empire. Le gouvernement luttait de son mieux contre cette logique, et la compression fut extrême. Néanmoins la puissance du journal se développa, et avec elle l'ardeur des partis. En 1833, il y avait à Paris dix-huit journaux politiques paraissant chaque jour, la plupart attaquant à outrance le gouvernement que le journalisme avait fait. Chaque département en avait plusieurs, et la plupart en état d'hostilité contre le pouvoir. Après quinze ans de lutte, cette armée permanente a triomphé de rechef; la révolution de 1848 a été le contre-coup de celle de 1830, et c'est encore le journal qui est resté maître du gouvernement.

Alors nous avons vu une grande orgie dans le journalisme, et quiconque s'en souvient rougira pour ceux qui tiennent une plume, de la dégradation où des manières risquaient de faire périr à tout jamais la presse. Le journal s'était multiplié sous des formes trivia-

les pour se mettre au niveau de passions abjectes; jamais le bon sens du peuple ne fut mis à une épreuve plus périlleuse: par bonheur il résista au spectacle de cette débauche, et peut-être était-ce la meilleure leçon de sagesse que le journal pût recevoir. Mais depuis lui en est venu d'autres qu'il ne convient point ici de juger: qu'il suffise de noter que les conditions du journal sont changées après soixante ans d'alternatives de liberté et de servitude. Le journal existe, mais comme un vaincu; c'est une triste expiation de beaucoup de victoires, et peut-être de beaucoup de méfaits.

Le journalisme ne sera pourtant point retranché des habitudes et des besoins de la société nouvelle. Il n'est plus maître, mais on le subit encore; il ne parle pas, mais on redoute son silence. Cela prouve qu'il n'eût tenu qu'à lui d'avoir une bonne action sur l'esprit des hommes. Ce n'est point le lieu d'examiner les griefs que l'on fait peser sur le journalisme; il est permis au moins de les tempérer par quelques remarques. Le journalisme peut n'avoir pas fait le meilleur usage de son empire; ce qu'il faut ajouter avec tristesse, c'est qu'il n'a été surtout populaire que lorsqu'il a égaré les opinions; d'où il suit que la société est d'abord coupable de ne savoir donner de crédit qu'à ce qui la perd. Et, d'autre part, le journalisme a eu ses tendances contraires, l'une pour le bien, l'autre pour le mal; en cela il a représenté la lutte toujours subsistante, en tout état de société politique, entre les instincts de désordre et les instincts de conservation. Plusieurs pensent qu'il n'y aurait pas grand mal à ce que cette lutte n'eût pas la liberté de se produire par une organisation publique et légale, les mauvais instincts étant assurés de la victoire par l'assentiment des masses les plus ignorantes ou les plus perverses. C'est une question qui ne saurait être traitée ici. Ce qui est certain, c'est que si cette liberté a eu des périls, elle n'a pas toujours été inutile. Dans les grandes convulsions que la société a traversées, le journal a servi d'expression à bien des opinions qu'il importait de garder vivantes, et à des intérêts qu'il fallait défendre contre la fureur des oppresseurs. Aussi n'est-il pas un homme de valeur, qui depuis soixante ans n'ait pris part à ces batailles du journalisme. Gens de lettres et ministres d'Etat, soldats et philosophes, savants et romanciers, hommes d'église et hommes de théâtre, prédicateurs et poètes, pas un n'a échappé à ce besoin de lutte qui répond à un sentiment de foi. Chateaubriand et Bonald, Benjamin Constant et Fiévée, Fontanes et Michaut, l'abbé Fraissinous et l'abbé de Pradt,

l'abbé Boulogne et l'abbé Grégoire, ont tour à tour passé par le journal. Et cela même rend plus mystérieux l'espèce de dénigrement dont on se plait en général à frapper le journalisme. On dirait un besoin de se venger de son empire; on s'irrite de lui obéir, et plus on le subit, plus on le déprécie: ce n'est peut-être pas la meilleure façon d'attester sa propre supériorité.

Quoi qu'il en soit, le journalisme, en dehors de cette lutte d'opinions et d'idées, n'a point été inutile à l'éclat des lettres. S'il a trop disposé les hommes à se contenter de lectures frivoles et passagères, il a gardé la bonne tradition du langage facile et correct, et il a appris au public à honnir le pédantisme et le lourdeur. Il est remarquable que la langue française n'a jamais été plus vivante, plus nette, plus régulière que dans le journal moderne; ce n'est point la langue académique, mais ce n'est pas surtout son afféterie et sa stérilité; c'est une langue à part; l'expression en est soudaine et rapide, parfois personnelle, toujours originale. Nous parlons du journal écrit; quant au journal fabriqué, il est au dessous de toutes les œuvres de l'esprit. Ajoutons un dernier mot: le journal est une création française. Il y a des journaux à Londres, il y en a ailleurs; ce sont des collections de nouvelles, de réflexions, d'anecdotes, d'annonces, de mensonges et de vanteries jetés pêle-mêle dans un vaste cadre; il n'y a pas là d'œuvre véritable. Le journal français est un travail complet, où chaque chose a sa place, où toutes les parties se coordonnent à l'ensemble; c'est une œuvre d'art. Il y en a qui croient que néanmoins le journal a fait son temps. Question réservée à l'avenir! La société pourra se passer des passions qui ont donné au journal une allure dramatique. Mais il est une passion qui survit, la curiosité: elle ne meurt que chez les peuples hébétés; quelques philosophes pensent que ce sont les peuples les plus heureux.

LAURENTIE.

JOUVENCE (FONTAINE DE), c'est-à-dire *Fontaine de jeunesse*. Fontaine dont les eaux ont le pouvoir de rajeunir ceux qui s'y baignent. Notre siècle ne se préoccupe guère de cette source merveilleuse. Il en rit comme de la panacée universelle et de la pierre philosophale. Il en fut autrement au moyen-âge. Voyez Ponce de Léon sillonnant les flots de la mer des Antilles. Le but de son périlleux voyage est de trouver dans le Nouveau-Monde, découvert par Colomb, l'île de Bimini où coule la fontaine de Jeunesse. Il arrive au fond du golfe du Mexique; une plage couverte d'une végétation admirable et de fleurs aux couleurs magiques s'offre à ses regards. C'est la Floride qu'il vient de décou-

vrir. Il y cherche la source bienfaisante. Efforts infructueux; il a été trompé par de mensongères indications. La fontaine de Jouvence n'est pas en Amérique, mais dans l'Éthiopie. La relation du Prestre Jehan, souverain de ce pays privilégié, nous donne à ce sujet des informations précieuses. Sachez, dit-il, que là existe une fontaine dont l'eau bue trois fois à jeun, rend exempt de maladies pendant 30 ans, et offre le goût de toutes les meilleures viandes et épices du monde. « Elle est toute pleynne de la grâce du Saint-Esprit. Et qui se peut baingner en la fontayne, s'il est en l'âge de cent ans ou de mille, retourne en l'âge de trente et deux ans. » Le doute n'est pas possible; le bon roi déclare s'être lavé lui-même six fois dans la source, et c'est à la vertu de ses eaux qu'il doit de se trouver au moment où il écrit dans la 562^e année de son âge. Malheureusement les indications du prêtre Jehan ne sont pas suffisamment détaillées, et nos voyageurs n'ont pas réussi jusqu'à ce jour à trouver la fontaine de Jouvence.

L'idée de cette fontaine vivifiante n'est pas aussi isolée qu'on pourrait le croire dans les traditions des peuples. Elle est étroitement unie à celle de l'existence du Paradis terrestre que Christophe Colomb, comme on le voit dans ses lettres, croyait fermement avoir découvert sur les bords de l'Orénoque. La source de Jouvence semble dériver de celle même qui coulait au milieu de l'Eden, et sur les bords de laquelle s'élevait l'arbre de vie. La croyance biblique de la source qui arrosait le Paradis s'était répandue chez tous les peuples, qui l'avaient plus ou moins modifiée. Elle avait donné lieu chez les Indiens au mythe si poétique de la mer de lait d'où les dieux formèrent l'amrita ou ambrosie, qui devait leur procurer l'immortalité. Nous retrouvons encore la source de vie dans le lac Vindhon, qui couronne les hauteurs de Merou; dans la fontaine honergalmer du Nidheim des Scandinaves, et dans le paradis même de Mahomet. Elle paraît encore avoir joué un rôle éminent dans les mystères des religions, où elle semble avoir été représentée par la coupe mystique dans laquelle on faisait boire les initiés (voy. GRAAL), et nous pouvons également la reconnaître dans la chaudière magique de Médée (voy. ce mot), où le vieux père de Jason retrouve la viguerie et la jeunesse.

JOUENCY (Joseph). Jésuite, né à Pons, en 1643. Il professa la rhétorique à Caën, à La Flèche et à Paris, dans le collège de Louis-le-Grand, et mourut en 1719, à Rome, où il avait été appelé par ses supérieurs en 1690, pour y continuer l'*Histoire des Jésuites*. La part qu'il

prit à la rédaction de ce grand ouvrage comprend l'intervalle de 1591 à 1616. Le P. Jouvency, dans ce travail, ne craignit pas de faire l'apologie du jésuite Guignard, qui avait été pendu et brûlé sous le règne de Henri IV comme coupable d'avoir composé des sermons en faveur de la Ligue. Il traita de jugement inique l'arrêt du parlement, et compara le président de Harlay à Pilate, ce qui fit condamner son livre par le Parlement. Cet ouvrage, qui, du reste, est écrit avec pureté et élégance, quoiqu'en style trop oratoire, contient, en outre, la relation d'une foule de miracles douteux. Ce jésuite se rendit célèbre à un autre titre. Profondément versé dans l'étude des auteurs latins et grecs, il composa, pour l'instruction de la jeunesse, beaucoup d'ouvrages qui ont rendu d'éminents services, et dont quelques uns sont restés classiques. Le plus important, intitulé : *De ratione discendi et docendi*, est un traité d'études excellent, quoiqu'un peu superficiel, et dont Rollin a fait le plus grand éloge.

JOUVENET (JEAN), peintre d'histoire, né à Rouen, en 1644, de Laurent Jouvynet, qui avait donné les premières leçons de dessin et de peinture à Nicolas Poussin. Jean Jouvynet ne compléta pas ses études, comme la plupart des peintres, par un voyage en Italie. Un examen sévère de ses œuvres y fait reconnaître qu'elles manquent de la pureté de dessin qu'il aurait pu acquérir en étudiant les statues antiques et les peintures des grands maîtres, dont cette contrée est si riche; mais ce peintre a racheté ce défaut par tant de qualités supérieures qu'à peine le laisse-t-il apercevoir; le grandiose de la composition, le coloris vigoureux, la chaleur de l'exécution, se remarquent dans tous ses ouvrages. Chargé par les religieux du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, d'exécuter quatre grands tableaux tirés de la vie de Saint-Benoît, il y substitua les célèbres peintures de la *Résurrection de Lazare*, des *Venteurs d'œuvres d'art*, du *Temple*, du *Repas chez le Pharisien* et de la *Pêche Miraculeuse*, placées aujourd'hui dans la galerie du Louvre. Il s'en suivit une lutte prolongée entre les religieux et Jouvynet, qui soutenait qu'il laissait à la postérité quatre ouvrages remarquables, dont les sujets tirés de l'Évangile valaient bien ceux de la vie de Saint-Benoît; le roi décida qu'ils seraient acceptés. Présenté à l'académie de peinture, en 1675, par Charles Lebrun, il y fut reçu avec les honneurs qu'il méritait; son morceau de réception représente *Esther devant Assuerus*. Le Louvre renferme les tableaux que Jouvynet peignit pour les Chartreux, pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et une Descente de Croix qui était aux Capucines. En 1713, ce peintre célèbre, de-

venu paralytique, s'habitua à peindre de la main gauche et fit à Paris une toile destinée à servir de plafond à la seconde chambre des enquêtes du Parlement de Rouen. On y trouve la même hardiesse de pinceau, la même chaleur de coloris que dans ses précédents tableaux. Après avoir peint ce plafond, Jouvenet exécuta pour le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, son beau tableau connu sous le nom de *Magnificat*. Jouvenet mourut à Paris, en 1717, à l'âge de 73 ans.

A. LENOIR.

JOUX (géog.). Plusieurs points géographiques portent ce nom. — Le mont Joux, situé dans le col du petit Saint-Bernard, est célèbre par le culte qu'on y rendait à Jupiter *Penninus*, d'où lui vient son nom. Les Romains l'appelaient *Columna Jovis*, parce qu'il y avait une colonne dédiée à Jupiter, et surmontée d'une statue du dieu, portant sur la poitrine une escarboucle qu'on appelait *œil de Jupiter*. C'était sur la montagne que s'élevait le temple du dieu dans lequel avaient lieu, dit-on, des pratiques monstrueuses, accompagnées de sacrifices de chrétiens. Saint Bernard, d'après une légende, gravit la montagne, abattit la statue et la brisa. Mais cette tradition est fautive de tout point, puisque la statue existait encore, au siècle dernier, dans le couvent du mont Saint-Bernard, où elle a été dessinée par Viot et Guichenon; d'ailleurs, Rivaz, auteur valaisan, dit que le culte de Jupiter *Penninus* fut aboli par Constantin II. — Le lac Joux, dans le canton de Vaud, au pied du Jura, est élevé à 1,000 mètres au dessus du niveau de la mer, et a 10 kil. de long sur 2 de large. Il abonde en poissons. Il est traversé par l'Orbe et est sujet à des crues subites. — La vallée de Joux, dans les montagnes du Jura, appartient en partie à la France (département du Jura, arrondissement de Saint-Clément), et en partie au canton de Vaud. Elle a 26 kil. de longueur, et renferme 4,000 habitants environ. En France elle est stérile, mais la portion suisse possède de riches prairies et de belles forêts. Elle était encore inhabitée au xii^e siècle. Ebal de Gransou, dont le père y avait fondé un monastère de prémontrés, la reçut en fief de Frédéric Barberousse, et les moines y attirèrent des habitants. Un grand nombre de protestants s'y établirent après la révocation de l'édit de Nantes. — Château de Joux, en latin *Jorium* ou *Juca*. Forteresse du département du Doubs, non loin de la rive droite de cette rivière, et à 5 kil. S.-E. de Pontarlier. Le château de Joux est célèbre pour avoir servi de prison à Fouquet, à Mirabeau et à Toussaint-Louverture, qui y mourut en 1803. AL. B.

JOUY (Victor-Joseph-Etienne de). Offi-

cier, poète et journaliste qui a obtenu une grande réputation à laquelle il a eu le malheur de survivre. Après avoir servi dans l'Inde et s'être trouvé mêlé à quelques événements de la révolution, il obtint son congé en 1797, et débuta dans la littérature par des vauvenilles qui eurent du succès. La musique de Spontini donna surtout un grand retentissement à son libretto de la *Festale*. Le musicien et le poète furent moins heureux dans *Fernand Cortez*. Le dernier libretto de Jouy est celui de *Guillaume Tell*, quo l'admirable musique de Rossini ne fait pas même trouver passable. Sa tragédie de *Tippo-Saib* fut froidement accueillie malgré quelques beautés de détail; mais *Sylla* obtint un grand succès d'allusions et d'acteur. Talma s'y posait en Napoléon. — Les articles que Jouy a fournis à divers journaux et recueils périodiques sont fort supérieurs à ses œuvres dramatiques. On y trouve beaucoup d'esprit, des observations ingénieuses. On regrette seulement qu'ils soient gâtés par l'esprit de parti, et une admiration presque fétichiste de Voltaire. On les a souvent réimprimés sous le titre d'*Ermite de la chauxsade d'Aulin*, d'*Ermite de la Guyane*, d'*Observateur au XIX^e siècle*, etc. Le plus justement critiqué de ces ouvrages est l'*Ermite en province*, dans lequel l'auteur avait entrepris de décrire la France sans sortir de son cabinet. Un curieux s'est amusé à y compter jusqu'à cent bœufs en trente-quatre pages. — Jouy fut employé à la censure sous l'Empire. Il obtint, en 1815, le fauteuil de Parny à l'Académie française, et fut nommé par Louis Philippe, bibliothécaire du Louvre, après la révolution de 1830. Né à Jouy, près Versailles en 1719, il est mort à Saint-Germain, en 1816. Ses Œuvres complètes forment 27 vol. in-8^e.

J. FLEURY.

JOVE (PAUL), en italien *Paolo Giorio*. Célèbre écrivain du xvi^e siècle, né à Côme, en Lombardie, vers 1482, et mort en 1552, à Florence. Paul Jove se livra d'abord à la médecine, et jouit de la faveur des papes Léon X, Adrien VI et Clément VII. Ce dernier lui donna l'évêché de Nocera pour compenser les pertes qu'il avait éprouvées, en 1527, dans le sac de Rome par le connétable de Bourbon. Paul Jove était pensionné par François I^{er} qui lui écrivait même des lettres très flatteuses, par Charles-Quint et par les Médicis. Mais la pension qu'il recevait de la cour de France lui fut enlevée par Montmorency, sous le règne de Henri II. Il s'en vengea en maltraitant le connétable dans ses ouvrages. Il était dévoré par la soif de l'argent, et des deux plumes qu'il se vantait d'avoir, l'une d'or et l'autre de fer, il employait l'une pour parler des princes qui lui avaient donné

des témoignages de munificence; l'autre était consacrée à ceux dont il n'avait rien reçu. C'est assez dire qu'on ne doit lire qu'avec défiance ses livres, d'ailleurs écrits avec beaucoup d'ordre et de clarté, mais d'un style trop oratoire et trop enflé. Ses principaux ouvrages sont : *Historia sui temporis, ab anno 1494 ad annum 1547*, Paris, 1553, 2 vol. in-fol., traduite en français par Denis Sauvage, Paris, 1579, 2 vol. in-fol.; *Descriptiones quoquoque extant regionum atque locorum*, Bâle, 1771, in-8°; les *Vies des hommes illustres*; les *Éloges des grands hommes*; les *Vies des douze vicomtes et princes de Milan*. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de 1578.

PAUL JOYE, petit-neveu du précédent, cultivait avec succès la poésie italienne. Il mourut en 1582.

JOVIEN (FLAVIUS-CLAUDIUS-JOVIANUS), fils du comte Varronien, naquit à Singidon, dans la Pannonie, vers l'an 331. Il était chrétien et fort attaché à sa religion. Lorsque Julien l'Apostat ordonna à tous les officiers de l'armée de renoncer au christianisme ou de partir, il allait se retirer; mais l'empereur, qui connaissait son mérite, le retint dans l'espoir d'obtenir d'ailleurs par la douceur ce qu'il ne pouvait avoir par la force. Après la mort de Julien qui se trouvait alors en Asie à la tête de l'armée, les soldats, d'une voix unanime, demandèrent son élévation à l'empire (27 juin 363). Sapor, auquel on l'avait dépeint comme un homme efféminé, fondit tout à coup sur les Romains. Il fut vaincu; mais Jovien, harcelé par les Perses et trop faible pour résister, dut entrer en négociation, et acheta la paix au prix des cinq provinces situées sur le Tigre, que Narsès avait cédées à Maxime Galère après sa défaite. Jovien rendit au clergé tous les privilèges qu'il avait reçus de Constantin, et fit replacer la croix sur les étendards. Il mourut à Dadastane, en Bithynie, dans la nuit du 16 au 17 février 364. Il avait été asphyxié par le brasier qu'on avait allumé dans sa chambre. Sa vie a été écrite par l'abbé de la Bletterie.

JOVINIEN, hérésiarque de la fin du IV^e siècle, avait d'abord embrassé la vie monastique à Milan, mais ensuite il s'en dégouta et se rendit à Rome où il se livra aux plaisirs du monde, et pour justifier son changement, il enseigna que le jeûne et l'abstinence étaient des pratiques inutiles; que la virginité n'était point un état plus parfait que le mariage, et qu'on ne pouvait pas dire que la mère de Dieu fût demeurée vierge après l'enfement, à moins de l'attribuer à Jésus-Christ, comme les Manichéens, qu'un corps simplement apparent. Il soutenait aussi que les hommes régénérés par le baptême

n'avaient plus rien à craindre du démon, et qu'ils jouiraient tous d'une égale récompense dans le ciel. Cet hérésiarque, excommunié par le pape Sirice, retourna à Milan, où il fut condamné aussi par saint Ambroise, dans un concile tenu en 390. Malgré cette double condamnation, la doctrine de Jovinien ne laissa pas de trouver à Rome un certain nombre de sectateurs qui tinrent pendant longtemps leurs assemblées dans le voisinage de cette ville. Une loi d'Honorius, publiée en 412, les condamna au bannissement. Saint Jérôme combattit avec beaucoup de véhémence les erreurs de Jovinien, et quelques personnes furent cloaquées de certains passages où il relevait tellement la virginité qu'il semblait à leurs yeux condamner le mariage et le regarder plutôt comme une chose tolérée que permise. On s'en plaignit, et le saint docteur fit une apologie où il expliqua tous les endroits qui avaient pu donner lieu à de fausses interprétations, et montra qu'il s'était exprimé d'ailleurs sur la sainteté du mariage en termes qui ne pouvaient laisser aucun doute. C'est donc à tort que Barbeyrac et d'autres protestants ont renouvelé contre lui le même reproche et l'ont accusé de s'être contredit.

JOYEUSE (AXNE, BARON D'ARQUES, DUC DE), né vers 1561, se signala au siège de Laferre, où il reçut une blessure, et parvint à une fortune rapide par la faveur de Henri III, dont il fut, suivant le langage du temps, l'un des *mignons*. Henri le maria à Marguerite de Lorraine, sœur de la reine (1581), et dépensa 1,200,000 écus pour les fêtes de ce mariage; sa femme fut dotée comme une fille de France, et son vicomté de Joyeuse érige en duché-pairie; le roi acheta pour lui, de Mayenne, la charge d'amiral, le nomma premier gentilhomme de sa chambre, et lui donna la belle terre de Limours. Non content de toutes ces faveurs, Joyeuse ne recula devant aucun moyen pour obtenir le gouvernement du Languedoc, dont il était originaire, et qu'occupait le maréchal de Montmorency. Il dut néanmoins se contenter de celui de la Normandie. Ennuyé des plaisirs de la cour, il voulut avoir un commandement, et fut placé à la tête de l'armée du Gévaudan, puis de celle de Guyenne. Son principal fait d'armes fut un succès remporté au mont Saint-Eloy sur deux régiments huguenots qu'il fit massacrer sans merci. Revenu à la cour, il vit la faveur naissante du duc d'Épernon, et plein d'inquiétude, résolut de se relever par une victoire éclatante. L'occasion ne tarda pas à se présenter, mais elle lui fut fatale; en effet, il fut défait complètement à la bataille de Coutras, qu'il livra à Henri IV, et tue de sang-froid, quoiqu'il demandât grâce (20 octobre

1587). — Toute la famille de Joyeuse eut part à sa fortune. Son père, *Guillaume*, fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1582. — Son frère *François*, né en 1562, mort en 1615, fut nommé à vingt ans archevêque de Narbonne (plus tard de Toulouse), et cardinal, joua toujours un très-grand rôle à la cour, s'entremisit pour la réconciliation d'Henri IV avec le pape, et présida les états-généraux en 1614. — Un autre frère de Joyeuse, *Henri*, né en 1567, qui hérita du duché-pairie après la mort de son aîné, eut une vie assez aventureuse. D'abord militaire, il se fit capucin sous le nom de P. Ange, et fut un des plus ardents ligueurs. Ce fut lui qui figura à la tête d'une procession de la Ligue, moitié nu, portant une croix, couronné d'épines, et fustigé par deux religieux. Quelques années après, il se fit relever de ses vœux, reparut en 1592 à la tête d'une armée, traita l'un des derniers avec Henri IV, et obtint le gouvernement du Languedoc. Bientôt cependant il reentra au couvent, et édifia Paris comme prédicateur. Il mourut en 1608, pendant un pèlerinage à Rome. — Un autre Joyeuse, comte de Gaudpré, d'une branche collatérale de la même famille, servit avec distinction dans les armées françaises pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, et fut élevé au grade de maréchal en 1693.

JUAN D'AUTRICHE (Don), fils naturel de Charles-Quint, naquit à Ratisbonne en 1547. Philippe, II essaya vainement de lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. En 1570, il le chargea d'une expédition contre les Maures de Grenade, qui venaient de se révolter, et que Don Juan chassa définitivement de l'Espagne. Il fut choisi peu de temps après pour commander la flotte que le pape, les Vénitiens et les Espagnols avaient équipée pour s'opposer aux empiétements des Turcs. Le 10 octobre 1571, Don Juan, avec 200 galères, attaqua les infidèles dans le golfe de Lepante, à l'O. de la ville de ce nom, entre la côte et les petites îles Cusolaires. La bataille fut terrible ; l'existence de cette partie du golfe ne permettait pas un grand déploiement de manœuvres, et les vaisseaux combattaient de si près que l'espace étroit qui les séparait se trouva bientôt encombré par les cadavres. Don Juan s'empara lui-même de la galère capitaine. La tête d'Ali-Pacha, l'amiral turc, qui avait été saisi avec deux de ses fils, fut attachée au haut de son propre pavillon ; les chrétiens coururent à fond 190 vaisseaux ennemis, tuèrent 30,000 Turcs, et firent 10,000 prisonniers ; ils avaient eux-mêmes perdu 10,000 hommes. Don Juan avait livré la bataille malgré l'opposition de Luis de Reque-

sens, qu'on avait placé auprès de lui pour modérer son ardeur. Après la victoire, il voulait marcher sur Constantinople, qui, mal fortifiée et frappée de stupeur, aurait probablement succombé ; mais son conseil ne lui permit pas de mettre son projet à exécution. Deux ans après, continuant au nom de l'Espagne la guerre contre les Turcs, il prit Tunis et se rendit ensuite à Rome. On prétendit qu'il voulait se faire conférer par le pape l'investiture du royaume qu'il venait de conquérir. Ces bruits, vrais ou faux, excitèrent parmi les chrétiens des discordes qui facilitèrent aux musulmans les moyens de recouvrer Tunis en 1574. — En 1576, Don Juan fut nommé gouverneur des Pays-Bas, à la place de Requesens, qui venait de mourir. Les Etats-généraux ne voulurent le reconnaître qu'à la condition qu'il accepterait la *pacification de Gand* et rendrait au peuple ses anciennes libertés. L'Union d'ite de *Bruxelles* exigea de lui d'autres concessions. Il eberla à tout concilier, et se rendit à Bruxelles en 1577. Mais les confédérés étaient fermement résolus à secouer le joug de l'Espagne. Don Juan se trouvait dans la situation la plus critique : il n'avait ni armée ni place forte. Il s'empara par surprise du château de Namur ; on cria à la trahison ; les provinces coururent aux armes, et les insurgés démolirent les forteresses de Gand, d'Anvers, de Lille, de Valenciennes et d'Utrecht. La ville de Gand se donna une organisation presque républicaine ; les Etats de Brabant confèrent au prince d'Orange la dignité de Ruwaert de leur province, et bientôt il ne resta plus à Don Juan que le Namur et le Limbourg. Le 7 décembre de la même année (1577), les Etats-généraux le déclarèrent ennemi de la Patrie, et la guerre commença des le mois suivant. Don Juan était toujours sans armée ; il prit à sa solde une troupe d'aventuriers français, auxquels se joignirent peu de temps après des troupes espagnoles et italiennes amenées par son neveu, Alexandre Farnèse, fils de la régente Marguerite. Dès le 31 janvier, il attaqua les insurgés dans la plaine de Gembloux, et remporta une victoire complète. La panique fut telle que les Etats-généraux et le Conseil d'Etat s'enfuirent précipitamment de Bruxelles. Don Juan profitant de ce succès, soumit le Hainaut et le Brabant ; mais le manque d'argent le força bientôt à arrêter sa marche victorieuse. Vers la même époque, le duc d'Anjou, frère du roi de France, arrivait à Mons et se déclarait protecteur de la liberté des Pays-Bas. Don Juan ne recevant aucun renfort, se retira près de Namur, où il mourut le 1^{er} octobre 1578. On a prétendu, et non sans quelque fondement, qu'il voulait se créer dans les Pays-

Bas une souveraineté indépendante; on a même soupçonné le roi d'Espagne de l'avoir fait empoisonner. D'autres ont pensé qu'il était mort du chagrin que lui avait causé l'assassinat de son ministre Escovedo. *L'histoire* de ce prince a été écrite en français par Dumesnil, Paris, 1827, in-8.

AL. B.

JUAN (San). C'est le nom de plusieurs villes, de plusieurs rivières et de plusieurs provinces :

JUAN DE LA FRONTERA (San). Chef-lieu de la province de San-Juan, dans la confédération du Rio de la Plata. Cette ville est située sur le Limari, à 240 kil. N. de Mendoza. Sa population est de 15,000 habitants environ. — *La province de San-Juan*, située entre celle de Tucuman au N. et celle de San-Luis au S., a environ 490 kilom. sur 400.

JUAN DE LOS LLANOS (San). Ville de la Nouvelle-Grenade, et chef-lieu de la province de son nom, située à 110 kil. S.-E. de Bogota, sur un affluent du Guaviare. On y exploitait autrefois des mines aujourd'hui abandonnées. — *La province*, comme son nom l'indique, est un vaste pays de plaines d'environ 650 kil. sur 350. Elle se trouve dans la partie orientale de la Nouvelle-Grenade et dans le S. du Vénézuëla.

JUAN DEL PASTO (San). Ville de la Nouvelle-Grenade, à 225 kil. N. de Quito. Elle compte 7,000 habitants, et fabrique beaucoup d'ouvrages d'ébénisterie. Elle est située au pied d'un volcan; un grand tremblement de terre la désola en 1827. Bolivar s'empara en 1822 de cette ville hostile au mouvement révolutionnaire.

JUAN DE PORTO-RICO (San), capitale de l'île de Porto-Rico (voy. ce mot).

JUAN (San), la principale des îles Mariannes (voy. GUAM).

JUAN (San) ou SUIPACHA. Rivière de la Bolivie, qui prend sa source dans les Andes, et va se jeter dans le Pilcomayo, affluent du Paraguay, après un cours d'environ 540 kil. — La Nouvelle-Grenade et le Guatemala sont arrosés par deux rivières qui portent aussi le nom de San-Juan.

JUAN-FERNANDEZ. Nom de deux îles du Grand Océan, à 700 kilomètres O. de la côte du Chili, par 33° 40' de latitude S. et vers 82° de longitude O. La plus orientale est surnommée *Mas-a-Tierra* (plus près de terre); l'autre, *Mas-a-Fuera* (plus loin). La première est la plus importante et a environ 60 kilomètres de circuit; elle offre deux ports, le port Anglais, au S. E., et le port Juan-Fernandez, à l'O. Le sol est montagneux et couvert de forêts, peu propre à la culture; cependant le figuier et la vigne

y réussissent. Il y a quelques habitants, occupés surtout de la pêche, et soumis au gouvernement républicain du Chili. Ces îles ont été découvertes au xvi^e siècle, par le navigateur espagnol dont elles portent le nom, et qui forma un établissement dans Mas-a-Tierra; il y introduisit des chèvres, qui se multiplièrent prodigieusement. L'île fut abandonnée après sa mort, et resta longtemps déserte. C'est pendant cet intervalle que, vers la fin du xvi^e siècle, y fut déposé, à cause de ses fautes, le matelot écossais Alexandre Selkirk, dont les aventures ont donné à Daniel de Foe l'idée du Robinson Crusoe. Les Espagnols fondèrent de nouveau une petite colonie au port Juan-Fernandez, en 1750.

E. C.

JUBA. Nom de deux rois de Numidie.

JUBA I^{er}, fils d'Iliempsal, succéda à son père vers l'an 50 av. J.-C. Il n'est connu que par la part qu'il prit dans les guerres civiles des Romains. Il embrassa la cause de Pompée, ami de son père, et vainquit Curion, partisan de César, dans les environs d'Utique. Le triomphe de César à Pharsale ne le découragea pas; il accueillit Caton et Scipion, leur aida à mettre sur pied une nouvelle armée, et lors du débarquement de César en Afrique prit une part active dans cette guerre qui allait décider du sort de Rome. Se voyant perdu sans ressources après la bataille de Thapse, il se fit donner la mort par un ami. Son royaume fut réduit en province romaine.

JUBA II, fils du précédent, fut conduit prisonnier à Rome, après la bataille de Thapse, et servit à orner le triomphe du vainqueur. César le fit élever avec soin, et lui donna les maîtres les plus distingués. Le jeune prince sut ensuite se concilier l'affection d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre Solène, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte. Vers l'an 30 avant notre ère, Auguste créa en sa faveur un nouveau royaume composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Juba fit jouir ses peuples d'une prospérité qu'ils n'avaient jamais connue. Il mourut l'an 23 de J.-C., et fut presque mis au rang des dieux. Il avait consacré ses loisirs à l'étude, et avait acquis des connaissances profondes dans l'histoire et dans les sciences naturelles. Il avait même composé en langue grecque une foule d'ouvrages dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Nous savons seulement qu'il avait écrit sur l'histoire et les antiquités des Assyriens, des Carthaginois, des Africains, des Grecs, des Romains, des Arabes; qu'il avait fait l'histoire des théâtres, celle de la peinture et des peintres; qu'il avait composé plusieurs li-

vestraient de l'histoire naturelle, des propriétés des plantes et des animaux, etc. On peut voir le denombrement de tous les ouvrages attribués à ce prince dans une dissertation de l'abbé Sévin, insérée dans le tome IV de l'Académie des belles-lettres. Juba avait excité par son talent l'admiration de la Grèce elle-même, et Athènes lui avait élevé une statue. Pluie le cite souvent avec de grands éloges.

AL. B.

JUBARTE (mam.). Dénomination d'une espèce de **BALEINE**, de la division des **Balenoptères** (voy. **BALEINE**).

JUBÉ (archit.). Sorte de haute barrière ou plutôt de clôture élevée à l'entrée du chœur d'une église, ou quelquefois à l'extrémité de la nef, si le sanctuaire anticipe sur le transept. Cette barrière tient lieu en quelque sorte du cancel des anciennes basiliques romaines, conservé par les églises des premiers siècles; mais comme elle servait en même temps de tribune au haut de laquelle on lisait l'épître et l'évangile, elle remplaçait aussi l'ancien ambon qui était destiné à cette lecture. Le jubé appartient entièrement à l'architecture gothique, dont il est l'une des plus belles créations, quoiqu'il ne se manifeste pas avant le **xiv^e** siècle. C'est la partie la plus richement décorée de l'édifice; c'est la que l'architecture prodigue ses gracieuses ogives, ses capricieuses moulures, ses élégantes colonnettes, que la sculpture répand à pleines mains ses guirlandes, ses fleurons, ses statuettes, que la pierre disparaît sous ses enveloppes d'or, de pourpre et d'azur. C'est du premier mot de l'invocation *jube Domine benedicere*, que le lecteur adresse au célébrant avant d'aller faire la lecture, que le jubé emprunta son nom. Il n'était point une construction isolée; il formait la partie antérieure d'une construction d'ensemble qui entourait le chœur, et le séparait du porche. Cet entourage, auquel les archéologues anglais ont donné le nom d'écran (screen), partageait la richesse du jubé. Ordinairement sa partie supérieure, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du chœur, offrait une suite de tableaux, ou, pour mieux dire, de scènes en sculpture où la ronde-bosse s'alliait au bas-relief pour figurer les principaux traits de l'histoire de la Vierge ou du Christ. A peine pourrait-on citer une douzaine d'anciens jubés existant encore en France, à Rodez, à Troyes, à Alby, à Rouen, en Bretagne. La Belgique, toujours si enpressede de nous imiter, a eu cependant le bon esprit de résister à la tentation, dans cette circonstance; et l'Angleterre, malgré l'invasion du protestantisme si contraire à la symbolique, a conservé presque tous ses jubés.

Nous ne savons à quel heureux oubli on a

pu devoir la conservation de cette tribune de forme parfaitement insolite, mais si gracieuse et si pittoresque, qui decore l'église de Saint-Etienne-du-Mont. L'auteur d'un cours de littérature approuvé par l'Université, prétend que l'art dramatique est né sur les jubés des églises, lesquels auraient été les premiers théâtres où l'on donnait ces représentations de sujets pieux qui ont précédé les mystères, et qui eurent lieu en effet dans les églises. Mais il suffit de comparer les dates relatives pour se convaincre que l'assertion est erronée. C'est la seconde moitié du **xii^e** siècle qui vit naître les représentations dramatiques dont un moine nommé Geoffroi, devenu évêque de Saint-Albin, en Angleterre, fut l'inventeur. Or, nous avons dit plus haut que l'établissement des jubés n'est pas antérieur au **xiv^e** siècle.

J.-P. S.

JUBILE, en hébreu *jobel*. Mot dont le sens primitif n'est nullement certain. Gesenius suppose, non sans quelque vraisemblance, que c'est une *onomatopée* exprimant un cri de joie (*jubilum*), employée pour rendre le son de la trompette, comme on l'a fait pour le mot *terouah*. Quoi qu'il en soit de son étymologie, le mot jubilé désignait chez les Hébreux l'année qui suivait les sept années sabbatiques, c'est-à-dire la cinquantième année et non la quarante-neuvième, comme quelques critiques l'ont cru. L'année jubilaire commençait avec le premier mois de l'année, c'est-à-dire avec le mois appelé plus tard *Tiari*, lequel commençait lui-même à la nouvelle lune de septembre. Pendant l'année du jubilé on ne semait ni on ne moissonnait; on se bornait à recueillir ce que la terre et les arbres produisaient d'eux-mêmes. Chaque israélite rentrait en possession de ses terres et de ses héritages, soit qu'ils eussent été vendus, engages ou aliénés. Les esclaves hébreux, même ceux qui l'étaient pour une cause légitime, recouvraient leur liberté avec leurs femmes et leurs enfants, lors même qu'ils avaient renoncé à ce privilège que donnait aussi l'année sabbatique. Quant aux esclaves étrangers, ils ne jouissaient point du droit accordé par l'année jubilaire. Tels sont les articles fondamentaux de la loi que Dieu donna à Moïse concernant l'année jubilaire; on peut voir que ques autres particularités dans le *Levitique*, ch. xxv. Cette loi avait évidemment pour but de conserver l'ancien partage des terres qui avait été fait aux Hébreux; de maintenir l'égalité des fortunes parmi eux, et d'alléger la servitude. Lycurge avait établi quelque chose de semblable chez les Lacédémoniens, en ordonnant l'égalité des biens, et en empêchant, autant qu'il le pouvait, qu'aucun citoyen ne devint trop puissant

ni trop riche. L'année du Jubilé fut exactement observée jusqu'à la captivité de Babylone, mais elle ne le fut point depuis. Le Jubilé avait été institué principalement pour maintenir le partage des terres fait par Josué, et pour éviter la confusion des tribus et des familles. Or, depuis la captivité de Babylone, les familles qui revinrent de l'exil s'établirent comme elles purent et où elles purent; un très grand nombre d'entre elles, et peut-être même des tribus entières restèrent dans le lieu de leur captivité.

Comme les Hébreux, les chrétiens ont aussi un *jubilé*; mais ce jubilé ne consiste que dans une indulgence plénière et extraordinaire que l'Eglise accorde en vertu du pouvoir que Jésus-Christ lui a donné de lier et de délier, et celui d'user d'indulgence envers les pécheurs vraiment pénitents (Matth. xvi, 19, et II Cor. II, 10). Autrefois les souverains pontifes n'appliquaient l'indulgence du jubilé qu'à ceux qui visitaient à Rome les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul; mais aujourd'hui on peut la gagner dans les divers pays du monde chrétien, pourvu que l'on se conforme aux conditions prescrites par la bulle que le pape adresse aux Eglises qu'il favorise de cette grâce extraordinaire. Pendant l'année sainte du jubilé, les autres indulgences demeurent suspendues. C'est Boniface VIII qui institua en 1300 le jubilé tel qu'il est aujourd'hui; mais avant ce pape, on accordait à Rome, des indulgences à ceux qui visitaient les églises des deux grands apôtres, comme on le voit par la bulle même *Antiquorum* de ce pontife. Le nom même de *jubilé* n'a paru pour la première fois qu'en 1473, dans la bulle de Sixte IV. Boniface avait fixé le jubilé de cent en cent ans. Clément VI voulut qu'il eût lieu tous les cinquante; Urbain VI restreignit ce temps à trente-trois ans, à cause du nombre d'années que Jésus-Christ a vécu sur la terre; et Paul II, trouvant que cette période était encore trop longue, la réduisit à vingt-cinq ans, ce qui s'est toujours pratiqué depuis. Outre ce *jubilé* périodique, il en est un autre *extraordinaire*; c'est celui que les papes accordent à tous les fidèles dans l'Eglise entière pour quelque raison générale, ou à certaines contrées pour des causes particulières. Enfin, depuis Sixte V, presque tous les papes ont accordé un *jubilé extraordinaire et universel* à leur avènement au pontificat. Les attaques que les protestants ont dirigées contre le *jubilé* s'appliquant plus particulièrement aux *indulgences*, nous n'en dirons rien ici. L'abbé GLAIRE.

JUDA, quatrième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie. Ce fut lui qui conseilla à ses frères de vendre Joseph à des marchands ismaélites plutôt que de le tuer

(Genèse, xxxvii, 26). Il épousa la fille d'un Chananéen nommé Suab, dont il eut Her, Onan et Sela. Il maria tour à tour, avec Tamar, Her et Onan qui moururent sans enfants. Juda promit à Tamar de lui donner pour époux Sela, son troisième fils, lorsqu'il aurait atteint l'âge convenable; mais il oublia sa promesse. Tamar, sous un déguisement, réussit alors à exciter la passion de Juda qui vint vers elle sans la connaître, et la rendit mère de Pharez et de Zara (Genèse, xxxviii). Lorsque Benjamin fut enmené en Égypte par ses frères, Juda avait promis à Jacob de le lui ramener, et quand Joseph voulut retenir le jeune homme, après avoir fait cacher une coupe dans son sac de blé, Juda offrit de se constituer prisonnier à sa place (Genèse, xlii). Il n'est plus ensuite fait mention de Juda jusqu'à la mort de Jacob, qui, dans son testament, lui annonce qu'il vaincra ses ennemis et qu'il conservera le bâton du commandement *jusqu'à ce que vienne le Schilo*, c'est-à-dire *celui à qui appartient toute puissance*, ou Jésus-Christ. Juda en effet, quoique le quatrième fils de Jacob, avait été revêtu des droits attachés à la primogéniture, à l'exclusion de Ruben qui avait souillé la couche de son père, et de Siméon et de Lévi qui avaient massacré les habitants de la ville de Sichem. La bénédiction de Jacob fut confirmée par celle de Moïse, et la tribu issue de Juda fut toujours à la tête de la nation. Lorsque les Hébreux sortirent de l'Égypte, cette tribu, la plus nombreuse de toutes, comptait 74,600 hommes en état de porter les armes, et dans la disposition de l'ordre de marche et de campement, telle que la régla Moïse, elle commandait la première division placée à l'Orient et formée de ses 74,600 hommes, des 54,400 hommes de la tribu d'Issachar, et des 57,400 de la tribu de Zabulon. Quand les Israélites voulurent être gouvernés par des rois, le premier fut choisi dans la tribu de Benjamin; mais la tribu de Juda obtint bientôt la prééminence, et David, l'un de ses enfants, commença une dynastie royale qui ne s'interrompit qu'à la captivité de Babylone.

Après les soixante-dix années de captivité, aucun membre de la tribu de Juda ne fut élevé à la royauté; mais la tribu conserva la prééminence qui lui avait été accordée, à tel point qu'elle donna son nom à toute la Palestine, et qu'elle forma à elle seule la nation juive presque tout entière. La tribu de Benjamin, en effet, était faible et peu nombreuse, et celle de Lévi ne formait plus une tribu à proprement parler, depuis qu'elle avait été revêtue par Moïse du sacerdoce et des autres fonctions relatives au culte. Quant aux tribus schismatiques, elles

avaient cessé d'exister en corps de nation dès le temps de Salmanasar, qui, avant la ruine du premier temple, les avait dispersés dans ses vastes États, d'où il ne leur fut pas donné de revenir dans la Terre promise. Juda ne fut donc pas dépouillé de la suprématie jusqu'à l'arrivée de celui auquel appartient toute puissance. Lorsque Jésus-Christ parut, la prophétie avait reçu son entier accomplissement. La tribu privilégiée avait rempli ses destinées. Elle fut dispersée à son tour après la ruine de Jérusalem, et depuis cette époque il ne reste d'elle que des tronçons épars. Les rabbins, qui ont torturé de toutes les façons la prophétie de Jacob, pour en éluder le sens véritable, prétendent, il est vrai, qu'ils ont eu sans interruption des chefs issus de la tribu de Juda et même de la race de David ; mais cette assertion est purement gratuite ; tout est confusion dans leur généalogie, et les juifs d'Espagne, qui se disent de la tribu de Juda, ne paraissent pas avoir plus de droit à cet honneur que ceux qui sont répandus dans le reste du monde.

AL. B.

JUDA (ROYAUME DE). Après la scission du peuple hébreu en deux États distincts, l'un d'eux, le plus méridional, reçut le nom de *Royaume de Juda*, parce qu'il était formé en grande partie du territoire de cette tribu, augmenté de celui de la tribu de Benjamin (roy. *ROBOAM* et *JEROBOAM*). Ce royaume, dont Jérusalem était la capitale, s'étendait depuis Bethel au N. jusqu'aux extrémités méridionales du pays. Il exerçait en outre sa suzeraineté sur l'Idumée et le petit pays des Philistins. Mais ses délimitations du côté des tribus qui avaient adhéré au schisme de Jérusalem ne sont que très vaguement connues. Les rois d'Israël possédaient quelques places dans la tribu de Benjamin, telles que Béthel et Rama. D'un autre côté, les rois de Juda étaient maîtres d'une partie des villes de Dan, comme Sareah et Alalon. Il est aussi fort probable que le territoire de la tribu de Siméon fut annexé au royaume de Juda. Il était, en effet, impossible que cette tribu, séparée par les tribus de Juda et de Benjamin tout entières, de celles qui avaient reconnu Jéroboam, pût être soumise à ce prince ; mais il est possible qu'une partie de ses habitants ait émigré vers le nord, ce qu'on pourrait conclure d'un passage de la bénédiction de Jacob, qui fait allusion à la dispersion de Siméon. Le royaume de Juda, où la loi mosaïque s'était conservée plus pure que dans celui d'Israël, jouit de plus de prospérité que ce dernier dont le territoire était cependant beaucoup plus étendu et plus fertile. Il fut détruit par Nabuchodonosor vers 788 avant Jésus-Christ. Son

histoire se trouve au nom de chacun de ses rois que nous allons donner avec le nombre des années de leur règne d'après l'Écriture.

Roboam (17 ans), Abia (3 ans), Asa (41 ans), Josaphat (25 ans), Joram (8 ans), Ochosias (1 an), Athalie (6 ans), Joas (40 ans), Amasias (29 ans), Osias (52 ans), Joathan (16 ans), Ezechias (29 ans), Manassé (55 ans), Amon (2 ans), Josias (31 ans), Joachaz (3 mois), Joachim (11 ans), Joakin (3 mois), Sédécias (18 ans et 5 mois).

JUDA, JUDAS. Un grand nombre d'écrivains juifs ont porté ce nom. Nous devons citer comme les plus célèbres :

JUDA LÉVITE ou **HALLEVY**, juif, né en Espagne en 1090. Il est fameux dans la synagogue par son ouvrage intitulé *Cozri*, *Cosari* ou *Cuzari*, dans lequel il raconte la conversion au judaïsme du prétendu roi de Cozar (des Khazars), pays situé au nord de la mer Caspienne. Les Juifs soutinrent longtemps l'existence de ce royaume. Des savants chrétiens en admirent eux-mêmes la réalité ; mais le royaume de Cozar, considéré comme pays occupé par des tribus Israélites, s'est évanoui devant les progrès de la science, et l'on ne voit plus dans le livre de Juda Lévitte qu'une fiction, enfantée par le désir de faire croire aux chrétiens que la religion de Moïse était pratiquée par un grand peuple. Le *Cozri*, écrit d'abord en arabe et traduit ensuite en hébreu, rapporte les objections qui furent faites au roi de Cozar pour le détourner d'embrasser le judaïsme. Un Juif réfute tous ces arguments, et combat à la fois les chrétiens, les gentils, les mahométans et les Juifs caraites ; c'est un dialogue à l'imitation de Platon. Judas Lévitte voulut visiter la Terre-Sainte après la composition de cet ouvrage. A la vue de Jérusalem il sentit son âme défaillir et déchira ses vêtements. Un musulman irrité lui fit passer son cheval sur le corps et l'écrasa (1140). Le *Cozri* a été mis en latin par Buxtorf, Bâle, 1660, in-4°. On a aussi de Juda Lévitte des poésies pleines de feu et d'élévation, dont plusieurs sont insérées dans le livre de prières intitulé *Machzorim*.

JUDA DE TOLÈDE fut employé par Alphonse X, roi de Castille, et cultiva avec un grand succès l'astronomie. Il compta les étoiles et paraît avoir été le premier à les diviser en quarante-huit constellations. Il traduisit en espagnol, par ordre d'Alphonse, un ouvrage sur les étoiles, composé par Avicenne, et un livre d'astronomie d'Ali-Aben-Ragel.

JUDA LÉON, rabbin du XVII^e siècle, quitta l'Espagne, où il était né, pour s'établir à Middelbourg, et se fit une grande réputation par la *Description du temple de Jérusalem*, celle du *Tabernacle*, son *Traité des Chérubins* et son *Expli-*

cation des psaumes. Le premier de ces ouvrages, qu'il écrivit en français, et qu'il fit imprimer à Amsterdam en 1643, eut surtout beaucoup de retentissement. Juda Léon, pour se faire une idée plus nette du temple, avait exécuté en bois une représentation de cet édifice, d'après les documents consignés dans la Bible et dans les écrits hébreux. AL. B.

JUDA, surnommé le saint, auteur de la *Michna* (roy. TALMUD).

JUDAISANTS. On nomma, dans le premier siècle, Chrétiens judaisants ceux d'entre les Juifs convertis qui prétendaient conserver, comme obligatoires dans le christianisme, toutes les cérémonies de la loi mosaïque. Ils reconnaissaient J.-C. pour le Messie, recevaient le baptême, et pratiquaient les cérémonies chrétiennes; mais ils ne pouvaient souffrir que la loi ancienne fût considérée comme abrogée par la loi évangélique. Ils ne voulaient avoir aucun commerce avec les incircumcisé; ils refusaient de manger avec eux, et soutenaient que les gentils ne pouvaient avoir part à la rédemption, à moins de se faire circoncire, d'observer le Sabbat, et de se soumettre à toutes les autres pratiques du judaïsme. Le concile de Jérusalem décida le contraire; mais ne les fit point renoncer à leur opinion. Ils ne cessèrent de combattre sur ce point la doctrine des apôtres, et saint Paul fut obligé de s'élever fréquemment contre cette erreur, qu'il combattit surtout dans son Épître aux Galates. Les Chrétiens judaisants formèrent plusieurs sectes, qui se distinguaient par des erreurs diverses, selon qu'elles se rattachaient plus ou moins aux différentes sectes juives des Pharisiens, des Sadducéens ou des Esséniens. Ils admettaient, comme les Juifs, la polygamie et le divorce, et se montraient, en général, fort opposés à la virginité. Les principales sectes de judaisants furent les Nazaréens, les Ebionites et les Corinthiens. Du reste, en décidant que les gentils n'étaient pas tenus d'adopter les observances de la loi mosaïque, le concile de Jérusalem ne défendit pas aux chrétiens juifs d'origine de la conserver; mais après la destruction du temple, et surtout après la dispersion des Juifs sous Adrien, comme leur nom était devenu odieux, et que d'ailleurs une partie des cérémonies légales étaient devenues impossibles, ils renoncèrent à la circoncision et aux autres observances du judaïsme, et l'Église crut devoir les interdire. Elle continua toutefois de permettre d'observer les cérémonies qui n'étaient pas exclusivement propres au judaïsme, et dont les apôtres eux-mêmes avaient transmis la tradition. R.

JUDAS. Celui des douze apôtres qui trahit

Jésus-Christ était appelé *Ischariothe*, soit qu'il eût pris naissance dans un bourg de ce nom, qu'Eusèbe et saint Jérôme placent dans la tribu d'Éphraïm, soit qu'il appartint à la tribu d'Issachar, et qu'*Ischariothe* s'écrive par contraction pour *Issachariothe*, soit enfin, ce que nous regardons comme plus probable, qu'il ait été de *Carioth*, ville de la tribu de Judas (*Jos.*, XV, 25). Quoiqu'il en soit de l'étymologie de son nom, Judas avait été choisi par Jésus-Christ pour être un de ses apôtres. Dépositaire de l'argent qui servait à l'entretien de son maître et de ses collègues, il devint esclave d'une telle avarice, qu'il censura l'action de Madeleine qui répandait des parfums sur les pieds du Sauveur, et qu'il livra aux Juifs le fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut plus tard son horrible trahison, jeta dans le temple l'argent qui en avait été le prix, et se pendit de désespoir (*Matth.*, XXVII, 5). Ce que saint Luc ajoute dans les actes des apôtres (I, 18), qu'il a crevé par le milieu du corps, et que ses entrailles se sont répandues, peut s'expliquer de plusieurs manières, comme l'ont montré les interprètes, surtout si l'on suppose qu'après sa mort il a été jeté à la voirie; car dans cette supposition, qui paraît d'ailleurs fondée sur la coutume (*Jos.*, lib. III, chap. 25 de *bello Jud.*), son corps a dû se pourrir ou être déchiré par les chiens. — Les anciens PP. de l'Église parlent d'un faux évangile sous le nom d'*Évangile de Judas*, et dont se servaient certains hérétiques qui honoraient cet apôtre infidèle comme ils honoraient Caïn, Coré et autres grands criminels. L'abbé GLAIRE.

JUDE (SAINT; ou **JUDAS**, apôtre, était frère de saint Jacques-le-Mineur, également apôtre, et surnommé *Thaddée* et *Lebbée* (*Matth.* X, 3, grec. Marc. III, 18). Il fut marié, suivant Hégésippe, car cet écrivain parle de deux martyrs, ses petits-fils (*Apud Euseb. hist. eccl.* L. III, c. 20). Dans la dernière cène, il demanda à Jésus-Christ pourquoi il devait se manifester à ses apôtres et non pas au monde (*Joan.* XIV, 12). Saint Paulin nous apprend qu'il prêcha dans la Libye, et semble dire qu'il y est mort (*Paul. Car. XXXVI*, vel. XXXVII). De son côté, Fortunat rapporte qu'il fut enterré dans la Perse, et c'est ce qu'out répété après lui les martyrologes latins. Saint Jérôme dit, dans son commentaire sur saint Matthieu (X, 4), qu'après l'ascension, Jude fut envoyé à Edesse, vers le roi Abgar. Enfin, on veut qu'il ait prêché dans toute la Mésopotamie, dans toute la Judée, la Samarie, l'Idumée, et surtout dans l'Arménie. — Saint Jude a écrit une lettre canonique qui n'est adressée à aucune Église particulière, mais en général à tous les fidèles qui sont aimés de Dieu le père et appelés par Jésus-

Christ (I, 1), pour les prémunir contre les enseignements de certains faux docteurs qui s'efforçaient de corrompre la saine doctrine et les mœurs, tels que les Gnostiques, les Nicolaites et les Simonien. Quelques anciens ont suspecté, d'autres ont rejeté tout à fait l'authenticité de cette épître, alléguant que la lutte entre saint Michel et le démon, au sujet du corps de Moïse (ver. 9), a été tirée de l'*Assomption de Moïse*, ouvrage apocryphe, que l'auteur cite le livre d'Ilénôch (ver. 14), qui est également apocryphe, et qu'enfin il dit expressément : « Venez-vous de ce qui a été prêté par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ (ver. 17). » Mais hâtons-nous d'ajouter que ni ces doutes, ni ces raisons n'ont empêché les Eglises les plus considérables et les principaux pères de reconnaître l'autorité de cet écrit sacré; et que si on les examine en effet avec les yeux d'une saine critique, on les trouvera plus spécieux que solides. Quant aux modernes qui refusent à cette épître une origine apostolique, nous leur opposerons le sentiment de De Wette lui-même, ce critique rationaliste, d'ailleurs si hardi et si téméraire, en disant avec lui que l'épître attribuée à saint Jude ne décèle aucune trace d'une composition postérieure au temps auquel on la rapporte; qu'il faut tenir pour purement arbitraire l'opinion de Grotius, qui l'attribue à Judas quinzisième, évêque de Jérusalem; celle de Welker, qui en fait auteur Judas Barsabas; et celle de Dahl, qui prétend qu'elle a été composée par un certain prêtre nommé Judas. Disons en finissant, que le style de cette Epître est noble, vif, impétueux; que dans les tableaux que l'auteur y trace, chaque trait excite l'admiration, et que la doxologie qui la termine n'est pas moins admirable par l'élévation de la pensée que par la magnificence des expressions.

L'abbé GLAIRE.

JUDÉE (voy. TERRE-SAINTÉ).

JUDICAËL, roi de la Bretagne armorique, était fils aîné de Hoel III. A la mort de ce dernier (612), Got Salaun ou Salomon-le-Sage lui disputa le trône, et finit par le lui enlever au bout de trois ans. Judicaël prit la tonsure dans l'abbaye de St.-Meen. Quinze ans après, il fonda, au milieu de la forêt de Bréalien, pour des religieux bénédictins, l'abbaye de Celle-de-Gen-Pont ou de Gaimpont, qui devint une des plus célèbres de la Bretagne. Salomon étant mort en 632, Judicaël monta sur le trône. Dagobert I^{er}, roi de France, lui déclara la guerre en 635, parce qu'il voulait abolir dans la Bretagne le titre de roi, selon la chronique de Marmoutier, ou selon d'autres, pour empêcher les souverains de ce pays de battre monnaie. Mais Dagobert se

repentit bientôt de cette agression, et la paix fut conclue à la suite d'une entrevue qui eut lieu entre Judicaël et Éloi. En 638, Judicaël abdiqua en faveur de son fils Alain II, et se retira dans un monastère, où il mourut en 658. Les Bretons ont une grande vénération pour ce prince, qu'ils appellent saint Giequel ou Gigueul.

JUDICATUM SOLVI (voy. CAUTION).

JUDITH, de la tribu de Simeon (Cap. IX, v. 2), fille de Mérari et veuve de Manassé, passait sa vie dans le jeûne et la prière, lorsque la ville de Béthulie, qu'elle habitait, fut assiégée par Holoferne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Les habitants, réduits à la dernière extrémité, avaient résolu de se rendre après cinq jours d'attente, s'il ne leur arrivait aucun secours. Judith, qui, par ses vertus, sa beauté et ses richesses, avait obtenu une grande considération parmi ses concitoyens, fit appeler les anciens, les engagea à implorer la clémence du Seigneur par la prière et l'humiliation, et demanda à sortir de la ville, sans faire connaître ses intentions. Elle adressa ensuite à Dieu une fervente prière, se couvrit de ses plus beaux vêtements, sortit de Béthulie, accompagnée d'une servante, et parvint à pénétrer dans le camp d'Holoferne, sous prétexte de lui découvrir un moyen de s'emparer de la ville sans perdre un seul homme. On la conduisit alors à Holoferne qui, frappé de sa beauté, lui parla avec bienveillance, et lui demanda la cause de sa venue. Elle répondit que le Dieu des Hébreux, irrité des crimes de son peuple, l'avait abandonné, et qu'elle se retirait auprès des Assyriens pour sa propre sûreté. Holoferne fit donner à Judith une tente particulière, et lui accorda la permission de sortir la nuit pour aller prier Dieu. Le quatrième jour, Holoferne donna un grand festin, auquel il la fit appeler. Il s'enivra, et le soir, Judith étant restée seule avec Holoferne plonge dans le sommeil de l'ivresse, lui trancha la tête et la donna à sa servante, qui la mit dans un sac. Elles sortirent ensuite toutes les deux, comme elles avaient fait les jours précédents. Arrivée auprès de Béthulie, Judith s'en fit ouvrir les portes et montra au peuple la tête d'Holoferne, ordonnant de la suspendre aux murailles de la ville. Les Assyriens, frappés de terreur par la mort de leur chef, se retirèrent en confusion. Les Hébreux les poursuivirent et firent sur eux un grand butin. Judith vécut jusqu'à l'âge de cent cinquante ans. Tout le peuple la pleura pendant sept jours.

Le Livre de Judith a été considéré comme canonique par l'Eglise catholique dès les premiers siècles de notre ère; toutefois les savants trouvent de grandes difficultés pour dé-

terminer l'époque de l'histoire juive à laquelle appartiennent les événements rapportés dans ce livre. On convient toutefois assez généralement aujourd'hui que ces événements doivent être placés sous le règne de Manassés, roi de Juda, qui monta sur le trône l'an 694 avant J.-C. Cette opinion, soutenue par Usserius et Prideaux, semble la plus probable, mais elle ne lève malheureusement pas toutes les difficultés. Les théologiens protestants et les rationalistes rejettent, pour la plupart, l'histoire de Judith, dans laquelle ils ne voient qu'une allégorie. Suivant eux, Judith est la personnification de la nation juive; la ville de Bethulie représente le temple de Jérusalem; le glaive avec lequel Judith frappe Holoferne indique l'intercession des saints d'Israël. Nabuchodonosor et Holoferne figurent le démon qui dévaste la Terre-Promise; enfin le souverain pontife Joachin ou Joakim est l'image du secours de Dieu. Cette interprétation a été solidement réfutée par Huet, Prideaux et dom Calmet. Quelques auteurs juifs et protestants ne voulant pas admettre l'authenticité du livre de Judith, ont été amenés à rejeter également le XXXIII chapitre du second livre des Paralipomènes, où il est question de l'expédition des Assyriens contre le royaume de Juda, sous le règne de Manassés. Cependant les Paralipomènes existent en hébreu, et sont reconnus comme canoniques par la synagogue aussi bien que par l'Eglise. Si l'on refuse de reconnaître l'autorité de ces livres, pourquoi ne pas repousser l'Ecriture tout entière? — L'auteur du livre de Judith est demeuré inconnu. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à Judith elle-même, d'autres au grand-prêtre Joakim; mais on ne peut rien dire de certain sur ce point. On suppose que l'ouvrage fut originellement composé en hébreu, et que le chaldaique, sur lequel saint Jérôme fit sa traduction latine, n'était qu'une version. Le grec est fort ancien et antérieur à Théodotion, à qui on l'a cependant attribué. Il remonte donc au moins à la première moitié du second siècle de l'ère chrétienne. Le syriaque a été traduit sur le grec. Il est certain que ces différents textes offrent de notables variantes, et qu'ils ont souffert des altérations et des additions; mais à ne parler même qu'au point de vue de la critique philologique, ces raisons ne suffiraient pas pour qu'il fût permis de déclarer, après tant de siècles, que ce livre contredit les témoignages de l'histoire, et qu'il n'est point authentique. DUBOIS.

JUGE. On appelle ainsi d'une manière générale les magistrats investis par l'autorité publique du pouvoir de décider les contestations qui s'élèvent entre les particuliers, ainsi que les

accusations formées contre eux. Ce mot n'a pas toujours eu une acception aussi étendue. Dans le droit romain primitif, le juge, *judex*, qui remplissait un rôle analogue à celui de nos jurés, n'était pas magistrat, et n'avait ni juridiction ni aucune puissance exécutive. Le magistrat, c'était le préteur, auquel devait s'adresser le particulier qui voulait intenter une action, et qui, après un examen sommaire, rédigeait une *formula*, dans laquelle étaient posées les questions de fait et de droit, et nommait un *juge* chargé d'examiner la cause, d'entendre les débats, et de condamner ou d'absoudre, suivant les circonstances, et conformément aux termes de la *formula*. De même dans ceux des procès criminels qui n'étaient pas portés devant le peuple ou le sénat, et qui étaient jugés par des commissions (*questiones perpetue*), les membres de ces commissions, qui étaient de véritables jurés, s'appelaient *judices*. Les juges des procès criminels étaient ordinairement en assez grand nombre. Pour les causes civiles, à moins que ce ne fussent de celles qui étaient soumises à des tribunaux spéciaux composés de commissaires permanents, comme le tribunal des centumvirs, on n'en nommait ordinairement qu'un seul. Anciennement le droit d'être juge n'appartenait qu'aux sénateurs, mais ce droit devint l'objet de violents débats dans les derniers temps de la république romaine, quand par suite du grand nombre de procès de concussion et autres du même genre, le pouvoir judiciaire acquit une importance politique de premier ordre. La formation d'une liste de juges pris dans l'ordre sénatorial (*album judicum selectorum*), l'an de Rome 605; la loi de C. Gracchus, qui attribua aux chevaliers seuls les fonctions judiciaires; une loi Servilia qui les restitua aux sénateurs, et une autre loi Servilia, rendue sous Marius, qui les remit aux mains des chevaliers, auxquels Sylla les reprit de nouveau; les lois d'Aurelius Cotta et de Pompée, qui les partagèrent entre les sénateurs, les chevaliers et les tribuns de l'*ararium*, troisième ordre formé probablement des plus imposés parmi les plébéiens non chevaliers; enfin, la loi de César, qui supprima la décurie des tribuns de l'*ararium*, et celle d'Auguste, qui la rétablit en ajoutant une quatrieme décurie de juges aux trois précédentes, et éleva à 4,000 le nombre total des noms portés sur la liste, constituent les phases principales que subit cette institution dans le cours des guerres civiles. Ce ne fut qu'à partir d'Auguste que les juges des affaires civiles, toujours choisis jusque là parmi les sénateurs, furent aussi pris sur la liste officielle. Sous l'empire, le jugement des procès criminels passa au sé-

nat et au prince, et l'institution des juges civils subit aussi une modification importante. Il arrivait souvent que, dans des questions d'intérêt secondaire, le magistrat ne nommait pas de juge et connaissait lui-même de l'affaire (*extra ordinem*). Cette procédure *extraordinaire* devint peu à peu la procédure *ordinaire*, et dans les derniers temps de l'empire, il fut rare que le magistrat donnât un juge. Celui-ci portait alors le nom de *judex pedaneus*, le titre de *judices* étant réservé, surtout après Constantin, aux hauts fonctionnaires de l'empire chargés de la juridiction, et comportant plus de considération que celui de *magistratus*, employé principalement pour les magistrats municipaux. On distingue à cette époque les juges en *judices civiles* et *militares*, en *judicia majores*, *medii* et *minores*, en *judices ordinarii* et *sacri*. Les *judices majores* sont les préfets et portent le titre d'*illustres*; les *judices medii* sont les vicaires administrateurs des diocèses avec le titre de *spectabiles*; les *judices minores* sont les recteurs ou proconsuls des provinces, et s'appellent *clarissimi*. Les *judices sacri* sont les fonctionnaires chargés par l'empereur de juger, en vertu d'une délégation spéciale, les causes d'appel portées devant son propre tribunal. — On trouvera au mot TRIBUNAL l'exposé des institutions judiciaires du moyen âge et de l'époque antérieure à la révolution française. La qualification générale de juge s'appliquait alors à tous les fonctionnaires qui, sous des titres divers, étaient chargés de rendre la justice : on distinguait les *juges ecclésiastiques*, les *juges rayoux*, les *juges seigneuriaux*, les *juges ordinaires*, les *juges extraordinaires*, etc. Aujourd'hui la qualification de juges s'applique encore à tous les magistrats revêtus de pouvoirs judiciaires, mais en tant seulement que la loi les soumet à certaines règles communes. Dans un sens plus spécial, on n'appelle ainsi que les membres des tribunaux de première instance et de commerce, et les juges de paix. Les membres des cours d'appel, de la cour des comptes et de la cour de cassation prennent le titre de *conseillers*.

Les fonctions judiciaires sont réglées par diverses dispositions des Codes, et par des lois spéciales, dont la plus importante est celle du 20 avril 1810. Les juges sont nommés et institués par le pouvoir exécutif; mais, afin que leur indépendance soit garantie contre ce pouvoir, ils sont nommés à vie et inamovibles. Cette garantie de l'inamovibilité avait formé une des prérogatives de l'ordre judiciaire sous l'ancienne monarchie. Abolie en 1790, quand les tribunaux furent composés de juges élus par le peuple pour un temps déterminé, elle fut réta-

blie par la constitution du 22 frimaire an VIII, qui attribua la nomination de ces magistrats au premier consul, et quoique remise en question par le sénatus-consulte du 10 octobre 1807, elle fut conservée par toutes les constitutions postérieures, jusqu'à celle du 14 janvier 1852, qui la laisse tacitement subsister. Elle n'existe pas cependant pour les juges de paix, ni pour les juges des tribunaux de commerce, élus pour deux ans par les notables commerçants. L'inamovibilité n'empêche pas la destitution, encourue de plein droit pour forfaiture légalement constatée par les tribunaux compétents; ni la déchéance, qui peut être prononcée par arrêt de la cour de cassation pour condamnation à une peine, même de simple police; ni la suspension dont les juges peuvent être frappés dans certains cas prévus par les lois disciplinaires; ni la mise à la retraite à un certain âge. L'âge requis pour être juge est de 25 ans accomplis, pour les juges ou suppléants des tribunaux de première instance; de 27 pour les présidents de ces tribunaux et pour les conseillers des cours d'appel; de 30 pour les présidents de ces cours et les juges des tribunaux de commerce; de 40 pour les présidents des tribunaux de commerce. Nul ne peut être juge d'un tribunal de première instance ou d'une cour d'appel s'il n'est licencié en droit et n'a suivi le barreau pendant deux ans au moins, après avoir prêté serment. Les fonctions de juges sont incompatibles avec toutes autres de l'ordre judiciaire et avec toutes les fonctions de l'ordre administratif. Les parents ou alliés, jusqu'au degré d'oncle et de neveu inclusivement, ne peuvent être membres simultanément d'une même cour ou d'un même tribunal, à moins d'une dispense, qui ne peut être accordée pour les tribunaux composés de moins de huit juges. Pour pouvoir exercer ses fonctions, le juge doit avoir été reçu, c'est-à-dire avoir prêté serment devant le tribunal supérieur. Son installation est la solennité par laquelle il est admis pour la première fois à siéger au tribunal où il doit exercer son ministère; elle a lieu par la lecture donnée de l'extrait des minutes, constatant la prestation du serment. Le rang des juges se règle en général par l'ancienneté. Leur répartition dans les différentes chambres d'un même tribunal se fait au moyen d'une liste renouvelée chaque année dans la quinzaine qui précède les vacances, d'où résulte un roulement destiné à faire passer chaque juge successivement dans les différentes chambres, et à prévenir divers abus. — Le principal devoir des juges est de rendre bonne justice à tous. Ils ne peuvent refuser de juger sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuf-

issance de la loi, ni prononcer par voie de disposition générale et réglementaire. La loi leur interdit de devenir cessionnaires de procès et droits litigieux de la compétence du tribunal où ils exercent, de devenir adjudicataires des biens vendus devant ces tribunaux, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes créanciers des possesseurs expropriés; de se charger devant aucun tribunal de la défense des parties, même à titre de consultation, si ce n'est dans leurs causes personnelles et dans celles de leurs femmes, parents ou alliés en ligne directe, et de leurs pupilles; de recevoir par eux-mêmes ou par personnes interposées aucun don des parties, sous peine de récusation, ou s'il y a lieu, de l'application des articles du Code pénal relatif à la corruption des fonctionnaires publics. Ils doivent résider au lieu où siège le tribunal, ne peuvent s'absenter que moyennant un congé, et sont soumis à diverses peines disciplinaires. — Les juges jouissent de plusieurs prérogatives : ils sont exemptés du service de la garde nationale; ils peuvent être nommés juges honoraires; ils reçoivent les honneurs civils et militaires déterminés par divers règlements. A l'exception des juges de commerce, dont les fonctions sont honorifiques, ils reçoivent un traitement qui diffère suivant l'importance des villes où siège le tribunal dont ils font partie. Ce traitement est de 7,000 fr. à Paris, de 2,400 fr. à 4,000 fr. dans vingt villes principales, de 2,100 fr. dans cent vingt-six villes qui viennent après celles-ci, et de 1,800 fr. dans les autres. Les présidents ont, sauf quelques exceptions, le même traitement que les juges avec un supplément des deux tiers en sus. Les juges sont déchargés des pièces des procès cinq ans après le jugement. Ceux d'entre eux qui se sont rendus coupables de délits, même hors de l'exercice de leurs fonctions, sont soumis à des poursuites et à une forme d'instruction particulière (Code d'instruction, art. 479-503, loi du 28 avril 1810). Les juges de paix et les membres des tribunaux de première instance sont jugés, dans ce cas, en dernier ressort, par les cours d'appel, qui jugent aussi les crimes et les délits commis par leurs propres membres, après que les poursuites ont été autorisées par la cour de cassation.

JUGE-AUDITEUR (voy. AUDITEUR).

JUGE-COMMISSAIRE. On appelle ainsi, en matières civiles, le juge désigné pour recevoir une enquête, pour présider à la vérification d'une écriture, etc.; en matières commerciales, le juge nommé pour surveiller les opérations d'une faillite, etc.

JUGE D'INSTRUCTION. Magistrat

choisi parmi les juges des tribunaux civils, et chargé de l'information contre les individus prévenus de crimes ou de délits, sans prendre séance au jugement des affaires civiles et correctionnelles. Il y a au moins un juge d'instruction dans chaque arrondissement, et il y en a plusieurs lorsque le nombre des affaires l'exige. Leurs fonctions ont été exposées au mot INSTRUCTION CRIMINELLE.

JUGE DE PAIX. De tout temps on a compris la nécessité d'une juridiction paternelle, affranchie des règles imposées aux tribunaux ordinaires, et chargée de décider à peu de frais les contestations d'un intérêt modique. C'est à cette nécessité que répond chez nous l'institution des *juges de paix*, institution qui ne date que de la révolution, mais qui avait déjà ses analogues dans l'ancienne organisation judiciaire, soit dans l'*auditeur* qui au Châtelet prononçait sur les causes personnelles au-dessous de 50 fr., soit dans les tribunaux de même nature qui, dans les bailliages et les sénéchaussées, jugeaient les causes personnelles inférieures à 40 liv. (édit de septembre 1769), soit enfin dans les attributions de certains officiers seigneuriaux. En Angleterre il existe depuis longtemps des magistrats portant le titre de *juges de paix*, mais leurs fonctions n'ont que peu de rapports avec celles des nôtres. Les juges de paix anglais sont avant tout des officiers de police judiciaire, au nombre de douze ou quinze par comté, chargés de rechercher les vols et les délits de peu d'importance, d'empêcher les collisions et les complots, de conserver la paix, d'arrêter les criminels, de surveiller les geôles et les maisons de correction, d'instruire les procès. A ces fonctions, en partie administratives, ils joignent des fonctions judiciaires proprement dites, puisqu'ils jugent, avec l'assistance du jury, un certain nombre de délits, et sans jury les causes de police. Les pouvoirs, d'ailleurs, ne sont pas les mêmes pour tous, et dépendent de la commission qu'ils ont reçue, et des statuts qui les ont institués. Chaque juge de paix doit être possesseur d'un immeuble rapportant un revenu net de 100 liv.

Les juges de paix ont été institués en France par la loi du 16-24 août 1790, modifiée, quant à la nomination de ces magistrats, par les différentes constitutions politiques qui se sont succédé depuis, et quant à leur compétence et à la procédure des tribunaux de paix, par le livre premier du Code de procédure civile et diverses autres lois, et enfin par la loi du 25 mai 1838. La disposition de la loi de 1790, qui créait un juge de paix par canton, a toujours conservé sa force obligatoire; mais celles qui attribuaient

la nomination de ces juges aux assemblées électorales a disparu, et depuis le sénatus consulte du 16 thermidor an x, c'est le pouvoir exécutif qui nomme ces magistrats, privés d'ailleurs de la garantie de l'immovibilité. Les fonctions des juges de paix sont très diverses : 1° ils ont pour mission de concilier les parties à l'origine de la plupart des contestations civiles; 2° ils jouissent d'une juridiction contentieuse au civil; 3° ils sont juges de police; 4° ils sont investis d'attributions extra-judiciaires. Nous n'exposerons ici que les trois dernières espèces d'attributions; on trouvera les autres au mot CONCILIATION.

En matière civile, les juges de paix connaissent sans appel des actions purement personnelles ou mobilières, et de toutes les actions dont nous allons parler, à moins de les excepter spécialement, jusqu'à la valeur de 100 fr.; — à charge d'appel: des mêmes causes mobilières jusqu'à la valeur de 200 fr., des contestations entre voyageurs et hôteliers, et entre voyageurs et voituriers ou carrossiers, de la valeur de 100 à 1,500 fr.; des actions en paiement de loyers ou de fermages, en expulsion de lieux, en validité de saisie-gagerie, etc., quand les locations n'excèdent pas 200 fr. et à Paris 400 fr., depuis 100 fr. jusqu'à une valeur indéfinie; des demandes d'indemnité formées par un locataire pour non jouissance et par le bailleur pour dégradations, de la valeur de 100 à 1,500 fr.; des actions pour dommages aux champs, fruits et récoltes; des réparations locatives, des contestations entre maîtres et ouvriers ou domestiques relatives aux salaires, de celles relatives au paiement des nourrices, des actions civiles pour diffamation verbale et injures autres que celles commises par la voie de la presse, des demandes pour rixes ou voies de fait, de 100 fr. à une valeur indéfinie. Ils connaissent enfin, mais à charge d'appel, même quand il s'agit d'une valeur inférieure à 100 fr., des actions possessoires, des actions en bornage, de celles relatives aux distances prescrites pour les plantations d'arbres et de haies, et pour les constructions de fosses d'aisance, de cheminées, etc., et des demandes en pension alimentaire entre ascendants et descendants, lorsqu'elles n'excèdent pas 150 fr. par an. Les juges de paix connaissent en outre de toutes les demandes reconventionnelles ou en compensation qui, par leur nature et leur valeur, sont dans les limites de leur compétence. et notamment de celles, quelle qu'en soit la valeur, qui sont exclusivement fondées sur la demande principale elle-même.

La procédure suivie devant les juges de paix est fort simple. Les parties peuvent se présenter volontairement devant le juge qui peut

immédiatement décider leur différend. Il arrive même d'ordinaire que le juge commence par les appeler devant lui sans frais, par un simple avertissement. Autrement le défendeur doit être assigné par une citation donnée dans la forme ordinaire, le délai entre la citation et le jour indiqué pour la comparution devant être d'un jour au moins, si la partie citée est domiciliée dans la distance de trois myriamètres. Les parties comparaissent elles-mêmes ou par fondes de pouvoirs, mais sans ministère d'avoué et sans pouvoir se faire signifier des défenses. Les juges de paix peuvent juger tous les jours, même les fêtes et dimanches, et donner audience chez eux, les portes ouvertes. — L'exécution provisoire des jugements doit être ordonnée dans tous les cas où il y a titre authentique, promesse reconnue ou condamnation précédente dont il n'y a pas eu appel. L'appel des jugements des tribunaux de paix n'est recevable qu'après les trois jours qui en suivent la prononciation, et dans les trente jours qui en suivent la signification à l'égard des personnes domiciliées dans le canton. Le recours en cassation n'est permis que pour excès de pouvoirs. Les formalités de la procédure ordinaire ont aussi été simplifiées à l'égard des justices de paix, pour les jugements non définitifs, les oppositions, les enquêtes, les récusations, etc. (voy. ces mots). — En matière criminelle, les juges de paix reçoivent les dénonciations des crimes ou des délits commis dans les lieux où ils exercent leurs fonctions habituelles. Dans le cas de flagrant délit ou de réquisition de la part d'un chef de maison, ils dressent les procès-verbaux, reçoivent les déclarations des témoins, font les visites et autres actes qui sont de la compétence du ministère public (Code d'instruction criminelle, art. 18 et suiv.). Les juges de paix jugent en outre, soit seuls, soit concurremment avec les maires, les contraventions de police (voy. TIRANEAUX). La procédure, réglée par les art. 137-165 du même Code, est aussi simple qu'en matière civile. — Les fonctions extra-judiciaires des juges de paix sont trop nombreuses pour que nous puissions les énoncer toutes. En voici les principales : convoquer et présider les conseils de famille; dresser les actes d'émancipation, d'adoption, de tutelle officieuse; délivrer des actes de notoriété; assister à certains inventaires; apposer et lever les scelles; ordonner l'arrestation du débiteur condamné par corps qui s'est retiré dans une maison, et y assister; donner diverses autorisations relatives au commerce maritime; assister à l'ouverture des portes et à l'introduction dans les maisons et les euclots, quand il s'agit d'opérer

une saisie; viser les contraintes délivrées par la régie, etc.

Le traitement des juges de paix est, d'après la loi du 21 juin 1845 et l'ordonnance du 2 novembre 1846, qui ont supprimé toutes les vacations que recevaient ces fonctionnaires, sauf les indemnités pour déplacement, le même que celui des juges des tribunaux de première instance dans les villes où siègent ces tribunaux; dans les autres villes de plus de 20,000 âmes, il est de 2,160 fr.; dans les chefs-lieux d'arrondissement privés de tribunaux et les communes de plus de 3,000 âmes, de 1,800 fr.; enfin de 1,440 fr. dans les communes de moins de 3,000 âmes. Le nombre total des juges de paix est de 2,847. Ils ont délivré en 1849 2,461,327 billets d'avertissements sans frais pour appeler devant eux les parties dans des contestations de leur compétence civile; 1,112,006 contestations furent effectivement soumises à leur arbitrage, et ils parvinrent à en concilier 808,765.

JUGE-SUPPLÉANT. Outre les juges ordinaires, il y a auprès de chaque tribunal civil des juges suppléants dont le nombre varie proportionnellement à celui des membres du tribunal, de deux à six (roy. principalement les lois du 27 ventôse an viii, et du 11 avril 1838). Les juges suppléants n'ont point de fonctions habituelles, ils remplacent momentanément, en suivant l'ordre de leur nomination, les juges et les officiers du ministère public empêchés. Cependant ils sont institués comme les juges titulaires, font partie des tribunaux et ont le caractère permanent de la magistrature; mais leurs fonctions étant purement honorifiques, sauf celles des suppléants qui font partie des chambres temporaires établies auprès de certains tribunaux, ils ne sont pas soumis aux mêmes incompatibilités que les autres juges, et peuvent notamment exercer la profession d'avocat. A Paris, où ils étaient très nombreux, ils prenaient une part plus directe qu'ailleurs aux actes des tribunaux, recevaient des appointements et finissaient ordinairement par être nommés juges titulaires. Cet état de choses a été changé par la loi du 23 avril 1841, qui les a réduits au nombre de huit, et soumis aux mêmes règles que les juges suppléants près des autres tribunaux. Si les juges titulaires d'une section ne sont pas en nombre suffisant, ils appellent un suppléant; mais celui-ci ne peut être appelé sans nécessité, et le jugement où il aurait concouru, sans que sa présence fût indispensable, serait nul par cela même. Les suppléants peuvent d'ailleurs siéger également dans les cours d'assises. — En cas d'empêchement des suppléants, les tribunaux peuvent adjoindre des

avocats, des avoués, des notaires et des gradués, mais jamais ces hommes de loi ne doivent être en majorité dans le tribunal. — Il n'y a pas de juges suppléants auprès des cours d'appel. Ces fonctions étaient remplies auprès d'elles par les *auditeurs* (roy. ce mot); aujourd'hui ces cours peuvent appeler des juges d'une autre chambre pour se compléter et à leur défaut des avocats. — Les juges suppléants près les tribunaux de commerce ne peuvent également concourir aux jugements que dans le cas d'empêchement des juges titulaires. — La même règle est applicable aux deux juges suppléants placés auprès de chaque juge de paix.

JUGEMENT (*philos.*). C'est l'acte par lequel l'esprit humain affirme ou nie un rapport entre deux choses ou deux idées. Il y a un jugement implicite dans toute idée complexe, car celle-ci renferme nécessairement plusieurs idées élémentaires qui sont associées, et unies par la pensée ou par le langage dans une seule et même conception. Quelquefois l'entendement ne se rend pas compte de ces idées élémentaires, et alors l'idée générale est obscure, incomprise ou même quelquefois fausse, comme par exemple quand on conçoit un objet avec des propriétés qui s'excluent ou qui ne lui conviennent pas; d'autres fois l'esprit humain développe par l'analyse les éléments d'une idée générale, et les réunit ensuite par la synthèse, ou détermine, par d'autres opérations intellectuelles, les rapports qui existent ou qui n'existent pas, ceux que l'on peut concevoir ou qui sont impossibles entre deux idées ou deux choses que l'on compare. C'est dans les actes de ce genre, dans les opérations d'analyse, de synthèse ou de rapprochements divers que consiste le jugement proprement dit. Il renferme donc nécessairement trois termes ou trois éléments, c'est-à-dire les deux idées que l'on compare et celle de leur rapport, et il s'exprime par une proposition qui renferme aussi les mêmes éléments. Il y a des jugements pour ainsi dire instinctifs qui tiennent à la constitution de notre nature, et qui nous servent de règles dès l'enfance, sans que jamais nous ayons eu besoin d'y réfléchir; ils sont la base et le point de départ de toutes les opérations intellectuelles; ils sont le produit spontané de l'intelligence et le germe que la réflexion doit féconder; ils sont, en un mot, les éléments primitifs de la raison, et président à son développement. Il y en a d'autres qui sont le produit de l'étude, de l'expérience et de la réflexion. Quelquefois les jugements se forment aussitôt que les idées sont comprises, parce qu'elles se touchent en quelque sorte, et que leurs rapports se manifestent clairement et

d'une manière assez frappante pour que la raison les perçoive sur-le-champ, par une intuition immédiate. Tels sont les premiers principes, et en général toutes les vérités qui reposent uniquement sur l'évidence. Dans d'autres cas nos jugements exigent le rapprochement d'une ou de plusieurs idées intermédiaires et l'emploi du raisonnement pour découvrir, par des comparaisons successives, et d'une manière indirecte, les rapports qui ne se révèlent pas d'eux-mêmes, et qu'on ne peut saisir par le rapprochement immédiat des deux idées que l'on compare. Enfin le sens intime. le témoignage des sens ou celui d'une autorité incontestable, l'induction, l'analogie, la mémoire, servent à former des jugements sur les faits qui dépendent de l'expérience, et sur les vérités qui ne sont pas du domaine immédiat de la raison, ou qui échappent à nos propres lumières. — Les jugements sont vrais ou faux selon qu'ils sont conformes ou non à la nature des idées, ou à la réalité des choses. Ce sont les faux jugements qui engendrent et constituent les erreurs humaines, dont le nombre, comme on le sait, est presque infini. Elles ont leur source dans l'ignorance et la faiblesse de l'esprit humain, dans les préjugés, dans les passions, dans les sophismes, dans la précipitation, la présomption et toutes les causes qui nous font juger trop légèrement, et sur de simples apparences, de ce que nous ne connaissons pas, ou de ce que nous ne connaissons qu'imparfaitement; qui ofusquent ou corrompent notre entendement, et nous empêchent de voir ou de reconnaître les choses telles qu'elles sont; qui nous font établir ou supposer des rapports arbitraires, ou qui enfin nous font admettre sans examen et sans motif suffisant des opinions reçues dont nous ne saurions nous rendre compte. La vérité d'un jugement ne suffit pas toujours pour lui donner le caractère de la certitude; car il y a une foule de vérités que l'esprit humain ne connaît pas, ou qu'il n'aperçoit pas assez distinctement pour ne pas errer de se tromper en les admettant; la certitude dépend de la force ou de la clarté des motifs qui déterminent nos jugements; ces motifs sont quelquefois tels qu'ils ne peuvent laisser aucun doute à un homme raisonnable; d'autres fois, quoiqu'ils ne produisent pas une entière certitude, ils nous permettent de juger avec beaucoup de probabilité et de vraisemblance. Enfin quand les motifs nous manquent, ou qu'ils ne sont pas de nature à obtenir un assentiment raisonnable, il ne reste, si l'on ne veut pas courir le risque de se tromper, qu'un parti à prendre, c'est de s'abstenir de juger. R.

JUGEMENT (*jurisp.*). On appelle ainsi, d'une

manière générale, toute décision émanée d'une autorité judiciaire, et plus spécialement les décisions des juges de paix, des tribunaux de première instance, de commerce, correctionnels et de police, et des juridictions militaires; celles qui émanent des cours d'appel, des cours d'assises, de la cour des comptes et de la cour de cassation portant le nom d'*arrêts*. C'est par les jugements qu'ils prononcent que les magistrats de tout ordre manifestent la puissance qui leur est propre, et qu'ils appliquent la loi aux particuliers. La première condition imposée à tout jugement est de décider conformément à la loi, et c'est pour que ce résultat soit atteint qu'ont été institués les divers degrés de juridiction; mais la loi exige en outre, pour la validité des jugements, certaines conditions de forme dont nous allons faire connaître les plus importantes. — Tout jugement doit, à peine de nullité, être rendu par le nombre de juges prescrit par la loi, qui est de trois au moins pour les tribunaux de première instance et de commerce, mais qui peut être plus élevé. En effet, tous les juges présents aux plaidoiries doivent participer au jugement, si du moins ils ont assisté à toutes les audiences de la cause, car autrement le jugement serait nul (loi du 20 avril 1810). Aux termes du Code de procédure (art. 116 et suiv.), les jugements doivent être rendus à la pluralité des voix et prononcés sur le champ, après les plaidoiries. Cependant les juges peuvent se retirer dans la chambre du conseil pour y recueillir les avis; ils peuvent aussi continuer la cause à une prochaine audience pour prononcer le jugement. S'il se forme plus de deux opinions, les juges plus faibles en nombre sont tenus de se réunir à l'une des deux opinions émises par le plus grand nombre. Quand deux juges, parents au degré prohibé, opinent dans un procès, leurs deux voix ne comptent que pour une seule. En cas de partage, on appelle, pour le vider, un juge, à défaut du juge un suppléant, à son défaut un avocat, et à défaut de celui-ci un avoué; mais l'affaire doit être plaidée de nouveau. En matière criminelle au contraire, en cas de partage d'opinions, on doit suivre l'avis le plus favorable à l'accusé, et il n'y a pas lieu d'appeler un départiteur. Le jugement est prononcé par le président, ou le magistrat qui en remplit les fonctions, à l'audience et publiquement. Il doit statuer sur toutes les questions que présente le procès, mais seulement quand elles ont été soumises au tribunal par les parties. S'il statuait sur des choses non demandées, il serait *ultra petita*, et donnerait lieu à la *requête civile*. Il peut accorder au débiteur un *délai*, ordonner l'exécution provisoire, et pronon-

cer certaines condamnations accessoires, comme l'apposition d'affiches. Il doit statuer sur les dépens (voy. ces mots). — Le prononcé de chaque jugement est écrit à l'audience sous la dictée du président, par le greffier, sur une feuille appelée *plumitif*, puis transcrit sur une autre feuille appelée *feuille d'audience*, qui porte en tête les jours, mois et an où le jugement a été rendu et qui forme la minute du jugement. Cette minute, qui doit contenir les motifs et le dispositif du jugement, est signée dans les vingt-quatre heures par le président et le greffier, et il est fait mention en marge des juges et des organes du ministère public qui y ont assisté. La minute forme l'un des deux éléments de la rédaction des jugements; l'autre consiste dans les *qualités*, c'est-à-dire dans un acte que doit rédiger l'avoué de la partie qui veut lever le jugement et qui doit être signifié à l'avoué de la partie adverse. Dans cet acte sont mentionnés les noms, professions, demeures des parties, les qualités dans lesquelles elles agissent, les noms de leurs avoués, leurs conclusions, les points de fait et de droit. La rédaction des qualités est importante, car de cette rédaction dépend souvent le sort des recours dirigés contre les jugements; les points de fait, les chefs de la demande, etc., restant fixés tels qu'ils s'y trouvent établis. Aussi l'avoué de la partie adverse peut-il s'y opposer, et cette opposition est réglée par le juge qui a présidé. Le jugement est rédigé par le greffier sur la minute et les qualités (que le greffier rédige lui-même dans les tribunaux de paix ou de commerce), et doit contenir les noms des juges, de l'organe du ministère public, s'il a été entendu, des avoués; les noms, professions et demeures des parties, leurs conclusions, l'exposition sommaire des points de fait et de droit, les motifs et le dispositif du jugement. — Le Code n'ayant pas déclaré nuls les jugements dans lesquels l'une ou l'autre de ces énonciations aurait été omise, c'est à la jurisprudence de décider les questions assez graves qui peuvent s'élever à ce sujet. La nullité n'est prononcée par la loi (du 20 avril 1810) que pour les jugements qui ne contiennent pas les motifs. En matière criminelle, le jugement doit de plus contenir les termes de la loi appliquée. — On appelle *expédition* le jugement relevé sur les qualités et la minute pour être délivré aux parties. Celle qui veut le faire exécuter doit en outre se faire délivrer une expédition exécutoire ou *grosse* revêtue de la formule exécutoire. La signification de cette expédition à la partie adverse doit précéder tout acte d'exécution (voy. ce mot). — Les principaux effets des jugements sont d'ou-

vrir les voies exécutoires pour la partie qui l'a obtenu, et de conférer à celle-ci une hypothèque générale sur les biens de la partie condamnée. Le jugement est, en outre, considéré comme la vérité, en vertu d'une présomption légale qui ne peut être détruite que par l'effet d'un jugement contraire, obtenu suivant une des voies de droit ouvertes contre les jugements. Ces voies sont l'opposition, l'appel, la cassation, la tierce-opposition, la requête civile, sans compter quelques voies indirectes comme le désaveu, la prise à partie, etc. (voy. ces mots).

On distingue plusieurs espèces de jugements. Les principales divisions sont les suivantes : *Jugements en premier et en dernier ressort*. Ces derniers sont ceux dont il ne peut y avoir d'appel (voy. JURIDICTION, APPEL). — *Jugements contradictoires et Jugements par défaut*. Les jugements contradictoires sont ceux qui ont été rendus entre parties qui ont comparu dans les tribunaux de paix et de commerce, et dans les tribunaux civils entre parties qui ont constitué avoué, et dont les avoués ont pris respectivement des conclusions et se sont présentés à l'audience. Quand une des parties ne comparait pas ou ne constitue pas avoué, il est donné défaut, et si c'est le défendeur, les conclusions du demandeur lui sont adjugées à condition qu'elles se trouvent justes et bien vérifiées (voy. DÉFAUT, OPPOSITION). — *Jugements définitifs, préparatoires et interlocutoires*. Le jugement définitif, en premier ou en dernier ressort, est celui qui termine la contestation et après lequel il ne reste plus rien à juger. Les jugements préparatoires et interlocutoires (jugements avant faire droit) ne sont rendus que pour l'instruction de la cause, et n'ont pour but que de mettre le procès en état de recevoir le jugement définitif. L'importance pratique de cette division, est que les jugements définitifs sont acquis aux parties du moment qu'ils ont été prononcés publiquement et ne peuvent plus être modifiés ni rétractés par les juges, tandis que les autres ne lient pas les juges et que ceux-ci peuvent les rétracter ou statuer définitivement dans un sens opposé. Cette règle est commune aux jugements préparatoires et interlocutoires; mais ceux-ci diffèrent entre eux, en ce que des premiers on ne peut interjeter appel qu'après le jugement définitif et avec l'appel de ce jugement, tandis que l'appel des jugements interlocutoires peut être interjeté auparavant. On a voulu en effet empêcher les procès de traîner en longueur par des appels de jugements rendus avant la décision définitive, et pour cela on n'a permis cet appel que lorsqu'il y a un intérêt suffisant, c'est-à-dire pour les jugements interlocutoires.

Le Code de procédure définit ceux-ci « les jugements qui ordonnent une preuve, une vérification, ou une instruction qui préjuge le fond » (art. 452). Or, dans la pratique, il est souvent assez difficile de distinguer entre un jugement qui préjuge le fond et celui qui ne fait que préparer la décision définitive, et par conséquent c'est à la jurisprudence de déterminer à laquelle de ces deux classes appartient un jugement donné. Comme exemples de jugements préparatoires nous citerons ceux qui prononcent une remise de cause, qui ordonnent une communication de pièces; comme jugements interlocutoires, la plupart de ceux qui ordonnent des preuves, puisque ordinairement la décision du fond dépend de la preuve d'un fait allégué. — Parmi les autres espèces de jugements nous mentionnerons : les *jugements provisoires*, rendus quand une contestation ne peut se terminer prochainement, et que les circonstances exigent néanmoins certaines mesures immédiates, celui, par exemple, qui accorde une provision alimentaire à la femme qui plaide en séparation de corps; le *jugement sur requête*, rendu sur la demande d'une personne sans contradiction, tel que celui qui permet à l'héritier bénéficiaire de vendre les immeubles de la succession; le *jugement de délibéré*, qui ordonne un délibéré (*roy. ce mot*); le *jugement de forclusion*, rendu contre une partie qui a négligé de produire ses pièces dans un délibéré; le *jugement d'expédient*, c'est-à-dire le jugement qui est passé d'accord avec les parties, l'affaire étant *expédiée* de leur commun consentement.

Ort.

JUGEMENT DE DIEU (*roy. EPREUVES*).

JUGEMENT DERNIER (*roy. au Supplément*).

JUGEOLINE, JUGOLINE (*bot.*). Noms vulgaires du sesame (*roy. SÉSAME*).

JUGERUM (*roy. MESURE*).

JUGES (*LIVRE DES*). On donne ce nom à un livre de l'Ancien-Testament, qui renferme l'histoire du peuple hébreu depuis la mort de Josué jusqu'à Héli exclusivement. Les chronologistes ne tombent point d'accord sur le nombre d'années dont le livre des Juges offre l'histoire. Les uns accordent à cette époque une durée de 500 ans, et d'autres de 317 seulement. On peut consulter l'examen de ces différentes opinions dans la *Chronologie* de Des Vignoles (tom. I, pag. 91 et suiv.) Voici les principales époques du livre des Juges, d'après dom Calmet (*Dictionnaire de la Bible*, au mot Juges), et Lenglet du Fresnoy (*Tablettes chronologiques*, t. I, p. 428 de l'édition de 1778).

Gouvernement des anciens et anarchie. 1434 av. J.-C.

Première servitude sous Chusam Rasathaim, roi de Mésopotamie.	1413	—
Othoniel, premier juge.	1405	—
Seconde servitude sous Eglon, roi des Moabites.	1343	—
Aod, deuxième juge, délivre Israël.	1325	—
Troisième servitude sous Jabin, roi des Chananéens.	1305	—
Débora, prophétesse, troisième juge.	1285	—
Quatrième servitude sous les Madianites.	1252	—
Gedéon, quatrième juge.	1245	—
Gouvernement d'Abimelech.	1236	—
Thola, cinquième juge.	1232	—
Jair, sixième juge.	1209	—
Cinquième servitude sous les Ammonites et les Philistins.	1205	—
Jephté, septième juge.	1187	—
Abesan, huitième juge.	1181	—
Ahialon, neuvième juge.	1174	—
Abdon, dixième juge.	1164	—
Sixième servitude sous les Philistins.	1156	—

A l'exemple de Lenglet du Fresnoy et de quelques autres chronologistes, nous avons passé sous silence Samgar, fils d'Anath, que différents auteurs placent au rang des Juges, et considèrent comme le successeur d'Aod et le troisième de ces chefs suprêmes de l'État; mais ni l'hébreu, ni les Septante, ni la Vulgate, ne lui donnent ce titre. Nous lisons seulement (Jud. III, 31) « qu'après Aod vint Samgar, fils d'Anath, qui tua six cents Philistins et sauva ou délivra Israël. » Debora, dans son sublime cantique (Jud., v, 6), paraît mettre, en quelque sorte, Samgar sur la même ligne que Jabel (*roy. ce mot*), femme de Haber, et ses paroles nous révèlent toute la distance qui existait entre le véritable juge, le chef d'Israël, comme elle le fut elle-même, et l'homme qui, dans une circonstance particulière, pouvait délivrer le peuple d'un danger soudain, mais sans conserver une autorité durable et complète. Ainsi, soit que l'on s'en tienne aux paroles mêmes de la Bible, ou que l'on veuille interpréter les faits qu'elle nous apprend, il sera toujours également impossible de placer Samgar au nombre des juges. Quant à Samson, deux passages de l'Écriture (Jud., xv, 10; xvi, 31) nous apprennent qu'il jugea Israël pendant vingt ans. Mais, si l'on examine bien les faits, on verra que le titre de Juge est ici plutôt honorifique que réel, qu'il indique la haute dignité que l'historien sacré reconnaît dans la personne de Samson, et non les fonc-

tions que celui-ci exerça parmi les Israélites. En effet, si les juges ne pouvaient pas, comme les rois, imposer des tributs, faire de nouvelles lois et porter les insignes du pouvoir monarchique et héréditaire, ils avaient cependant une autorité entière dans tout ce qui regardait le gouvernement du peuple et la direction des affaires publiques. Or, nous ne lisons nulle part que Samson ait obtenu une puissance semblable, ni qu'il ait exercé une juridiction quelconque sur le peuple. Jamais il n'exerça un commandement militaire, et toutes les fois qu'il combattit, ce fut toujours seul. Nous le voyons chez les Philistins occupé sans cesse à leur nuire, et ne paraissant pas avoir reçu de Dieu d'autre mission que celle de les poursuivre sans relâche dans leur propre pays. Son autorité était si peu reconnue, dans Israël que (Jud., xv, 9, seqq.) trois mille hommes de la tribu de Juda allèrent chercher à la caverne du rocher d'Etam pour le livrer aux Philistins. Enfin, quoique l'opinion contraire ait été soutenue par Des Vignoles (*Chronologie*, t. 1, pag. 65 et suiv.) et quelques autres, on convient généralement aujourd'hui que Samson florissait sous la souveraine judicature du grand-prêtre Héli. Il n'a donc pas pu exercer conjointement avec lui ces fonctions suprêmes, car nous ne voyons pas qu'il y ait jamais eu deux juges à la fois dans Israël. S'il n'exerçait pas les fonctions de juge, il en avait le rang. Héli exerça la souveraine judicature pendant quarante ans, depuis l'an 1156 avant J.-C. jusqu'à sa mort arrivée l'an 1116. Il eut pour successeur Samuël, qui gouverna pendant vingt ans, jusqu'à l'année 1096 avant J.-C. où Saül devint roi de tout le peuple d'Israël. — Le temps des Juges dura en tout 338 ans, depuis le gouvernement des anciens, après Josué, jusqu'à Saül. L'histoire des soixante dernières années de cette époque (Héli et Samuël) se trouve dans le Premier Livre des Rois; le Livre des Juges ne contient rien de l'époque d'Héli, excepté la vie de Samson (cap. xiii-xvi). — Plusieurs auteurs ont reconnu deux parties distinctes dans le Livre des Juges : la première (cap. i-xvi) contient, à proprement parler, l'histoire des Juges; la seconde (cap. xvii-xxi) renferme l'histoire de Michas et celle du levite de la montagne d'Éphraïm, événements particuliers, mais importants, qui arrivèrent sous les Juges. C'est encore à la même époque qu'il faut placer l'histoire de Ruth. Les docteurs et les interprètes ne sont pas d'accord sur l'auteur du Livre des Juges. On l'attribue entre autres à Phinéas, à Ezechias et à Esdras; mais quelques savants, avec bien plus de probabilité, reconnaissent Samuël pour en être l'auteur. Enfin

plusieurs ont cru y voir l'œuvre complexe de tous les juges qui se sont succédé et ont écrit chacun l'histoire de leur gouvernement. Cette dernière hypothèse a semblé peu admissible, car s'il en était ainsi, le livre porterait quelques traces de ces rédactions différentes, tandis que les hommes les plus capables y ont reconnu l'unité de style et de pensée qui caractérise le travail d'un même auteur. Un passage du premier chapitre de ce livre (verset 21) nous apprend qu'à l'époque où l'auteur écrivait, les Jébuséens demeuraient encore à Jérusalem avec la tribu de Benjamin. Ce verset, qui n'a pu être écrit après la huitième année du règne de David, semble confirmer l'opinion de ceux qui attribuent à Samuël la composition du livre. Quoi qu'il en soit de ces différentes questions, le livre des Juges a toujours été reconnu par l'Église comme canonique. L. DUBREUX.

JUGLANDÉES, *Juglandæ* (bot.). Famille de plantes dicotylédones, apétales, établie par De Candolle, et qui emprunte son nom à son genre principal, les noyers, *Juglans*. Elle comprend des arbres à suc aqueux ou résineux; à feuilles alternes, pennées généralement avec une foliole impaire, dépourvues de stipules. Les fleurs de ces végétaux sont monoïques ou dioïques, les mâles disposées en épis semblables à des chatous, les femelles terminales, agrégées ou en grappes. Dans les fleurs mâles on trouve un calice partagé profondément en deux, trois ou six lobes inégaux, un peu concaves, adhérent à une bractée uniflore, en forme d'écaille, ainsi que des étamines au nombre de trois ou plus nombreuses, opposées et alternes aux lobes calicinaux, à filets courts et libres, et à anthères dressées, biloculaires, dont les deux loges s'ouvrent longitudinalement pour la sortie du pollen, et sont souvent dépassées par un prolongement épaissi du connectif. Les fleurs femelles sont tantôt terminales, groupées en petit nombre, accompagnées alors de petites bractées, tantôt réunies en grappes lâches, et alors pourvues chacune d'un involucre en cupule à sa base qui est soudée avec le fond du calice et s'accroît ensuite avec lui, le limbe de ce même involucre étant étalé, orbiculaire ou quadripartit, et devenant des expansions en forme d'ailes qui s'accroissent autour du fruit. Le calice de ces fleurs femelles a le tube adhérent, le limbe à trois ou cinq petites divisions; la corolle leur manque le plus souvent ou est réduite à de petits pétales cohérents par leur base; l'ovaire est adhérent, divisé intérieurement dans le bas en deux ou quatre loges, qui se réunissent dans le haut par suite de la truncature des cloisons, ne présentant qu'un ovule droit et dressé, sessile sur une

colonne centrale courte; sur cet ovaire s'attachent un ou deux styles très courts, terminés par deux ou quatre stigmates allongés, frangés, ou quelquefois par un seul stigmate discoïde, quadrilobe. Le fruit des Juglandées est une drupe, nue ou relevée d'ailes dues à la soudure et au développement de l'involucre, dans laquelle un noyau marqué en dehors de côtes ou de sillons, à deux ou quatre loges réunies dans le haut, renferme une grosse graine sans albumen, dont l'embryon, à radicule supère, se prolonge inférieurement en deux ou quatre lobes, s'enfonçant chacun dans l'une des loges incomplètes. — La plupart des Juglandées se trouvent dans l'Amérique septentrionale; une d'elles (*Pterocarya*) croît au Caucase; enfin un petit nombre (*Engelhardtia*) se trouvent dans l'Inde et dans les îles voisines. — L'importance de plusieurs des arbres de cette famille est très grande, à cause de l'utilité de leur fruit et de leur bois (voy. NOYER). — Les genres de cette famille sont les suivants : *Juglans*, Lin., ou noyer; *Carya*, Nutt., *Pterocarya*, Kunth; *Engelhardtia*, Lesschen. Ce dernier renferme une espèce très remarquable, l'*Engelhardtia spicata*, Blume, des montagnes de Java, arbre colossal qui s'élève jusqu'à 50 et même 70 mètres, avec un tronc d'une circonférence considérable. Son bois dur et pesant est de très bonne qualité. Les Javanais en font des roues de voitures d'une seule rondelle transversale, ou en creusent des tronçons en vases de dimensions énormes et semblables à de gros tonneaux. P. DUCHARTRE.

JUGULAIRE (anat. méd.), de *jugulum*, gorge. Ce mot, employé comme adjectif, désigne tout ce qui a rapport au cou; mais il s'applique plus particulièrement à deux veines.

La *jugulaire externe* résulte de la réunion des veines maxillaire interne, temporale superficielle, auriculaire postérieure et stylo-mastoidienne, cervicales cutanées et trachéo-scapulaires. Elle descend presque verticalement le long de la partie latérale et antérieure du cou, placée immédiatement sous le peaucier qui seul la sépare des téguments; plus bas elle s'enfonce dans une couche de tissu cellulaire, et près du bord externe du muscle sterno-cléido-mastoidien, elle s'ouvre dans la partie supérieure de la veine sous-clavière, un peu en dehors de la jugulaire interne.

La *veine jugulaire interne* résulte des cérébrales supérieures, de la veine du corps strié, de la veine choroidéenne, des veines dites de Galien, des cérébelleuses supérieure et inférieure, de la veine ophthalmique, de la faciale; après quoi elle se trouve augmentée par les veines linguale et pharyngienne, et, au niveau du bord

supérieur du larynx, elle reçoit les veines thyroïdienne supérieure et occipitale, et enfin les veines diploïques. Formée de toutes ces branches, elle constitue un gros tronc qui descend verticalement et à une certaine profondeur le long de la partie antérieure et latérale du cou, pour aller s'ouvrir dans la sous-clavière, en présentant à droite la même direction que la veine cave supérieure, tandis qu'à gauche elle forme un angle droit avec la sous-clavière. Dans ce dernier trajet elle reçoit encore quelques veines cutanées, et quelques branches qui sortent du corps thyroïde, sous le nom de thyroïdiennes moyennes.

On pratique quelquefois la phlébotomie sur la jugulaire externe. Son action est considérée comme plus immédiatement dépressive pour les organes de la tête que la phlébotomie du bras. Elle a quelquefois été suivie d'accidents graves résultant de la blessure des nerfs de la branche antérieure de la troisième paire cervicale. L. K.

JUGURTHA, petit-fils de Massinissa, roi des Numides, fut éloigné de la cour pendant la vie de ce prince, comme enfant d'une concubine, mais revint sous son oncle Micipsa, y jouir de l'éducation que recevaient les fils de celui-ci. Il se distingua bientôt par ses talents, son courage, sa libéralité, et Micipsa, redoutant pour ses fils la popularité qu'il avait acquise et l'ambition qu'il décelait, l'envoya en auxiliaire des Romains au siège de Numance, dans l'espérance qu'il succomberait dans cette guerre périlleuse. Mais Jugurtha s'y couvrit de gloire et y apprit aussi, par la manière dont les principaux chefs de l'armée recevaient ses cadeaux, quelle était la voie la plus courte pour gagner les faveurs de l'aristocratie romaine. Micipsa, obligé de fléchir devant la grande renommée de Jugurtha, l'adopta et l'institua héritier de son royaume avec ses fils Adherbal et Hiempsal. Mais l'orgueil insultant de ceux-ci ne tarda pas à engager Jugurtha dans la voie où le poussait son ambition. Deux ans après la mort de Micipsa, il fit assassiner Hiempsal (116 avant J.-C.), et, Adherbal ayant pris les armes, il le mit en déroute et le força de s'enfuir à Rome. Adherbal plaida lui-même sa cause devant le sénat et le peuple, mais le parti aristocratique était acquis à Jugurtha, et des commissaires envoyés en Numidie, lui donnèrent la portion du pays qu'il désirait. Sitôt qu'ils ont quitté l'Afrique, il prend les armes pour s'emparer du reste, se flant sur ses trésors et le crédit de ses amis pour obtenir son pardon du peuple romain. Adherbal, défait, est obligé de se renfermer dans Cirta (Constantine), et meurt assassiné après s'être rendu sous conditions. Cependant le parti populaire l'emporta à Rome et

la guerre est déclarée à Jugurtha (110 av. J.-C.) Le consul Pison la conduit d'abord avec ardeur, mais bientôt il se laisse corrompre et accorde à Jugurtha une paix avantageuse, dont les conditions, quoiqu'elles ne fussent pas rendues publiques, excitent bientôt la méfiance et la colère du peuple. Jugurtha, mandé à Rome, y paraît sous la garantie d'un sauf-conduit; les chefs plébéiens lui suscitent un rival, Massiva, un autre petit-fils de Massinissa. Jugurtha le fait assassiner; mais il se voit obligé de quitter Rome après cet attentat. Ce fut alors qu'il prononça ces paroles devenues célèbres : « O ville vénale ! tu n'attends pour le vendre qu'un acheteur et tu périras s'il s'en trouve un ! » La guerre fut reprise par le consul Posthumus Albinus, mais sans succès, et l'année suivante, l'armée romaine, commandée par Aulus Albinus, fut surprise par Jugurtha et forcée de passer sous le joug. Ce honteux désastre fit enfin taire les dissensions intestines de Rome. Metellus, inaccessible à la corruption, pensa la guérir avec vigueur, et usa envers Jugurtha de ses propres moyens en corrompant son entourage. Battu à Muthul et dans plusieurs autres rencontres, voyant ses principales villes prises, sévissant contre les traitres qui l'entouraient, sans en acquérir plus de sécurité, le prince numide fut obligé de se réfugier en Mauritanie, auprès du roi Bocchus, dont il avait épousé la fille. Marius, qui succéda à Metellus, acheva de détruire toutes les ressources de Jugurtha, et enfin, Sylla, questeur dans l'armée de Marius, obtint de Bocchus qu'il le lui livrât. Jugurtha suivit, enchaîné, le triomphe de Marius; puis il fut jeté nu dans une fosse profonde, le *Tullianum*, pour y mourir de faim. Il dit en y entrant : « O Hercule, que tes étuves sont froides ! » Il vécut encore six jours, et fut tué par un soldat. *OTT.*

JUIDAH ou **WIDAH**. Ville et royaume de Guinée, sur la côte des Esclaves. La ville, capitale du royaume, est située sur le golfe de Guinée, à 140 kil. S. d'Abomey, capitale du Dahomey. Sa population s'élève à 8 ou 9,000 habitants. — Le royaume de JUIDAH est fertile en maïs, en poivre et en tabac. Il est tributaire du roi de Dahomey.

JUIF (PEUPLE). Ne pouvant donner ici une histoire complète et détaillée de ce peuple, nous nous bornerons à dire quelques mots de son origine, de ses mœurs, de la haine et du mépris que les autres peuples lui ont témoignés, du choix que Dieu a fait de lui, de son état actuel, enfin de sa conversion future.

I. Origine des Juifs. — Le nom de juif (en hébreux *ichoudi*), vient de *Juda* (*ichouda*), et fut donné indistinctement à tous les Israélites, au

retour de la captivité de Babylone, parce qu'à cette époque la tribu de Juda se trouvait la plus puissante, et qu'elle était presque la seule qui parût avec quelque éclat. Auparavant, les Juifs portaient le nom d'*Hébreux* (voy. *HÉBREU*). Bien que leur origine se confonde avec celle du monde même, ils n'ont commencé à former un corps de nation que lorsqu'ils se furent fixés en Égypte sous les Pharaons. Leur histoire qui est la nôtre établie nous apprend qu'après être sortis d'Égypte ils demeurèrent dans les déserts de l'Arabie, puis dans le pays des Chanaanéens, où ils formèrent d'abord une république et ensuite deux royaumes; qu'après plusieurs siècles, ils furent subjugués et transportés au delà de l'Euphrate, par les rois d'Assyrie; qu'enfin revenus dans leur pays, sous Cyrus et ses successeurs, ils y rétablirent un gouvernement national et qu'ils y ont subsisté ainsi jusqu'à ce que les Romains eussent soumis la Judée, détruit Jérusalem, et dispersé leur nation. Ainsi les Juifs ne sont ni une peuplade d'Égyptiens, comme l'ont prétendu les auteurs païens, qui les connaissaient fort mal, ni une horde d'Arabes bédouins, comme le soutiennent quelques modernes, qui ne les connaissent pas mieux. On a prétendu, il est vrai, que les soixante-dix Hébreux qui, selon le récit de Moïse, étaient entrés en Égypte (*Exod.* I, 5), n'avaient pu produire, en 215 ans, 600,000 personnes en état de porter les armes, comme l'assure le même historien (*Exod.* XII, 37; *Nom.* I, 20), c'est-à-dire plus de 2,000,000 de personnes, si-on compte les vieillards, les femmes et les enfants. Mais les expressions dont Moïse se sert (*Ex.* I, 7. et *Deut.* X, 22), nous représentent cette multiplication comme extraordinaire et miraculeuse, et saint Augustin ne doute pas qu'elle ne soit l'effet d'une bénédiction surnaturelle de Dieu (*De civit.* I. XVIII, c. 7). D'ailleurs l'impossibilité en est d'autant moins démontrée, même physiquement, qu'Aristote (*Hist. animal.* I. VIII, c. 4), et Pline (I. VII, c. 3), s'accordent à dire que les femmes, en Égypte, sont d'une fécondité presque incroyable, et que, selon la remarque de Diodore de Sicile, il n'y a point de contrée dans le monde où on élève les enfants avec autant de facilité, tant à cause de la température de l'air que de l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie (I. I, c. 3).

II. Mœurs des Juifs. — Il suffit de parcourir rapidement l'Ancien-Testament pour se convaincre que les Juifs avaient des croyances plus saines, une morale plus parfaite, des lois plus sages, des mœurs plus pures et plus décentes que les autres nations. Sans doute, dans leur conduite, ils ne se sont pas toujours mon-

très fidèles à l'observance de leurs lois, mais les châtimens dont Dieu punissait leur infidélité, les ramenaient bientôt à de meilleurs sentimens. D'ailleurs, si l'histoire des peuples qui les environnaient avait été écrite avec autant d'exactitude que la leur, n'y verrait-on pas plus de crimes et plus d'atrocités révoltantes? Les annales des Assyriens, des Perses et des Romains, quoique très peu sînères et marquées au coin de l'orgueil national, offrent-elles un tableau de vertus plus utiles et plus consolantes pour l'humanité que celles des Juifs? Il est évident que la législation mosaïque tendant plus que toute autre à faire mieux connaître la loi naturelle dans toute son étendue, et à la mieux faire observer, un juif qui en était instruit devait être moins exposé à la violer qu'un païen. Quelques incrédules modernes ont prétendu que les Juifs offraient dans leurs sacrifices des victimes humaines, et qu'ils mangeaient même de la chair humaine; mais les interprètes de la Bible et les apologistes de la religion révélée, ont victorieusement refuté ce reproche aussi faux qu'absurde. D'un autre côté, on s'est plu à représenter ce peuple comme ignorant, barbare, stupide, sans aucune connaissance des lettres, des arts et du commerce. Mais nous dirons encore qu'il faut avoir bien peu lu ses Annales pour s'en former une pareille idée. En effet, huit siècles au moins avant la captivité de Babylone, n'avait-il pas un corps d'histoire, un code de législation, une police réglée, des archives et des livres? Et d'ailleurs, ce qui est dit dans l'*Exode* de la structure du tabernacle, ce que nous lisons dans les livres des *Rois* de la magnificence du temple de Salomon, et le plan qui en est tracé dans *Esaié*; le portrait de la femme forte et de ses travaux, peint dans les *Proverbes*, le tableau du luxe des femmes juives dans *Saïe*, ne démontrent-ils pas clairement que les Juifs connaissaient les arts, et qu'ils n'en ont jamais négligé la pratique? Nous pourrions prouver avec la même évidence que loin d'avoir ignoré le commerce, ils s'en sont toujours occupés. D'ailleurs, un peuple agriculteur, comme l'étaient les Juifs, ne saurait ignorer les arts, parce que l'agriculture étant le plus nécessaire de tous, conduit infailliblement à la découverte des autres. Ajoutons qu'aujourd'hui même on ne fait que de tristes écarts, quand on refuse de prendre les livres des Juifs pour base d'un grand nombre de conjectures et de découvertes.

III. *De la haine et du mépris des autres peuples contre les Juifs.* — L'incrédulité, fortement entretenue à déprécier le judaïsme parce qu'il est le fondement de la religion chrétienne, repro-

che surtout aux Juifs d'avoir été l'objet de la juste haine de toutes les autres nations, par leur fanatisme et leur intolérance. Examinons d'abord en quoi consistaient leur fanatisme et leur intolérance. Si on entend ici par fanatisme une croyance aveugle à de vaines et fausses inspirations, un zèle opiniâtre pour des pratiques inventées par l'arbitraire et fondées sur la superstition, ce reproche ne regarde nullement les Juifs. Mais si l'on veut parler d'un attachement inviolable à leur religion divine, à leurs saintes lois, ils doivent s'en glorifier d'autant mieux que c'est précisément ce qui établit leur supériorité sur tous les peuples païens. Quant à leur intolérance, il est vrai que leur législation prohibait l'idolâtrie, la prostitution, les sacrifices humains, la divination, la magie; mais c'est à cette intolérance même qu'ils ont dû de conserver seuls, dans les temps anciens, la vérité, la sagesse et la vertu. Ajoutons que les Juifs n'étaient intolérans que parmi eux et pour eux; que leur loi ne leur ordonne nulle part d'aller exterminer l'idolâtrie chez les peuples étrangers; elle leur défend au contraire d'inquiéter leurs voisins. Ainsi le reproche d'intolérance serait plus justement appliqué à Cambyse qui alla tuer les animaux sacrés de l'Égypte; aux Perses qui brisèrent les statues et brûlèrent les temples des Grecs; au grand Alexandre qui ne cessa de persécuter les mages; aux Romains qui anéantirent le Druidisme dans les Gaules; aux Syriens qui repandirent le sang des Juifs pour leur faire embrasser la religion grecque; à Chosroës qui jura de poursuivre les Romains jusqu'à ce qu'il les eût forcés de renier Jésus-Christ et d'adorer le soleil; à Mahomet, enfin, qui a devasté une partie de l'Asie pour établir la religion du Coran. En un mot, les Juifs avaient, comme ont toujours eu les divers peuples du monde, une religion publique, nationale et exclusive. On dit qu'ils étaient haïs et méprisés par les étrangers. Mais d'abord que prouvent les préventions nationales? Les Grecs ne traitaient-ils pas de barbares tout ce qui ne portait pas leur nom? Les Romains avaient-ils de l'estime pour quiconque était étranger à Rome ou à la Grèce? A peine trouverait-on dans l'histoire deux peuples voisins exempts de prévention l'un contre l'autre. Ce sont surtout les Romains qui se sont distingués par leur aversion pour les Juifs; mais il est prouvé qu'ils ne les connaissaient que très mal. D'ailleurs leur mépris n'a éclaté qu'après plusieurs guerres qu'ils ont eues entre eux. Or, on sait que tout peuple qui résistait aux Romains était abominable à leurs yeux. Des philosophes et autres personnages très célèbres parmi les Grecs pen-

saient autrement des Juifs, car Hermippus et Numénius, sectateurs de Pythagore; Cléarque et Théophraste, disciples d'Aristote; Mégasthène, Hécateë d'Abdère, Onomacrite, Porphyre lui-même, loin de témoigner du mépris pour eux, en ont parlé d'une manière avantageuse, Strabon, Diodore de Sicile, Dion-Cassius, leur ont également rendu justice. C'est ce qu'ont fait aussi, parmi les Latins, Varro et Trogue-Pompée, malgré leurs préjugés. Ce n'est pas tout, Alexandre leur accorda le droit de bourgeoisie dans sa ville d'Alexandrie, exemple qui fut imité par le fondateur d'Antioche; les Ptolémées les protégèrent en Egypte; les Spartiates leur écrivaient des lettres de fraternité. Enfin, il faut bien le reconnaître, le mépris pour les Juifs n'a réellement éclaté que lorsque leur république était déjà ou détruite, ou sur le penchant de sa ruine. Dispersés dans l'Égypte, la Grèce, l'Italie, ils ne purent que dégénérer et s'abâtardir. Après la mort de Jésus-Christ, toute la nation, livrée à l'esprit de vertige, ne fut plus connue que par son opiniâtreté à rejeter le christianisme. C'est surtout depuis cette époque que tous les peuples concurrent de l'aversion contre elle, et qu'elle devint, comme il lui avait été prédit, l'objet du mépris universel; c'est dès lors aussi que se voyant partout en butte aux persécutions, elle a couru, à son tour, contre tout ce qui n'est pas juif, du mépris et de l'aversion. Mais ce n'est là assurément ni son esprit ni son état primitif.

IV. *De choix que Dieu a fait des Juifs.* — Les incrédules modernes se sont beaucoup récriés contre le choix que Dieu a fait pour son peuple d'une race aussi grossière, aussi intraitable et aussi ingrate que les Juifs. Ils se sont plaints amèrement de ce qu'il les avait comblés de bienfaits et de grâces, pendant qu'il avait abandonné les autres nations. Nous pourrions demander à ces censeurs de la Providence quel peuple du monde valait mieux que les Juifs? Savent-ils, en effet, quel était l'état des autres nations à l'époque de la vocation d'Abraham et des promesses divines faites à sa postérité? Savent-ils s'il y avait alors le tiers même du globe peuplé et habité? Dans tous les cas, Dieu a parfaitement placé le flambeau de la révélation dans la Palestine, puisque cette partie de l'Asie touchait au berceau du genre humain, et formait le centre de l'univers habité à cette époque. Les incrédules que nous combattons ici auraient voulu que Dieu choisît de préférence pour dépositaire de la révélation, un peuple qui aurait eu une destinée brillante, comme les Égyptiens, les Grecs ou les Romains. Mais d'abord Dieu est-il obligé de n'accorder ses faveurs particulières

aux hommes que comme une récompense nécessairement due à leurs talents et à leurs mérites? Ne peut-il, dans aucun cas, le faire par pure honte, par une miséricorde gratuite? En second lieu, sommes-nous sûrs que les avantages et les mérites dont nous faisons souvent le plus de cas, ont la même valeur à ses yeux? Enfin, les incrédules ont oublié, sans doute, que les bienfaits temporels n'ont rien de commun avec les grâces de salut; les premiers sont le plus ordinairement un obstacle pour devenir meilleur. Quant ils disent que Dieu, uniquement occupé des Juifs, abandonnait ou négligeait les autres nations, non seulement ils contredisent les livres saints, qui enseignent si clairement et si constamment la providence générale de Dieu envers tous les peuples et envers tous les hommes, soit dans l'ordre naturel, soit relativement au salut; mais ils se donnent un démenti à eux-mêmes, puisqu'ils soutiennent d'ailleurs que sous le rapport des prospérités temporelles, Dieu a mieux traité d'autres nations que son propre peuple. Quant aux bienfaits surnaturels, Moïse, David, Ezéchiel, Tobie, n'ont-ils pas déclaré dans leurs écrits, en s'adressant aux Juifs eux-mêmes, que si Dieu leur en a accordé plus qu'aux autres peuples, ce n'est pas précisément pour eux, mais que c'est afin de faire éclater la gloire de son nom par toute la terre, et pour apprendre à toutes les nations qu'il est le Seigneur? A la vérité, les auteurs sacrés parlent plus souvent aux Juifs des grâces et des faveurs particulières dont Dieu les favorise, quo de celles qu'il accorde aux autres nations; mais n'avaient-ils pas pour cela un motif puissant? Ils devaient en effet inspirer aux Juifs la reconnaissance, la confiance, la soumission envers leur créateur. Que leur importait de savoir de quelle manière Dieu en agissait envers les Chinois, les Indiens ou tout autre peuple?

V. *De l'état actuel des Juifs.* — On peut dire que l'état actuel des Juifs date de la destruction de Jérusalem par les armées romaines; car la ruine de leur capitale entraîna celle de leur vraie nationalité. Ceux d'entre eux qui avaient échappé au désastre furent réduits à la plus affreuse détresse. La Judée ayant perdu toutes ses villes, se vit bientôt transformée en un vaste désert. Les empereurs romains, à l'exception de Nerva, les traitèrent avec la plus cruelle rigueur. Titus fit vendre leurs terres, avec défense expresse de rebâtir aucune ville, et en les obligeant de payer à Jupiter Capitolin la somme d'argent qu'ils versaient auparavant pour l'entretien de leur temple. Doublait les enveloppa dans la persécution qu'il faisait souffrir aux chrétiens.

Affligés de tant de maux et impatients du joug de l'étranger, ils levaient partout où ils le pouvaient l'étendard de la révolte, et chaque insurrection leur attirait de nouveaux désastres. Ainsi, ceux qui habitaient Alexandrie ayant voulu se révolter, les Romains en condamnèrent 600 à la mort. D'un autre côté, Trajan, irrité de leurs excès dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre, les traita durement. Enfin, Adrien ayant reconstruit une Jérusalem nouvelle, défendit aux Juifs, sous peine de mort, d'y entrer; et pour éviter à l'avenir toute révolte de leur part, il fit détruire tous les monuments de leur religion, et profaner tous les lieux qu'ils regardaient comme sacrés. C'est à partir de cette époque que les Juifs, dispersés, se distinguèrent d'une manière bien tranchée en *juifs orientaux* et *juifs occidentaux*. Les premiers étaient ceux de Babylone, de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse; ils avaient des écoles florissantes; leur chef s'appelait le *prince de la captivité*. Les derniers comprenaient ceux de Judée, d'Égypte, d'Éthiopie, d'Italie, d'Espagne et du reste de l'empire romain; celui qui était à leur tête se nommait le *chef de la synagogue*. Mais cette distinction de noms, purement topographique, n'implique aucune différence dans leur caractère, ni dans leurs conditions d'existence. Quand on parcourt leur histoire on les voit constamment suivre deux lignes parallèles d'une identité parfaite. Ainsi, depuis leur dispersion dans les diverses parties du globe jusqu'à nos jours, on les trouve partout vivant de leur vie particulière. Ils ont beau se mêler aux nations, ils ne se confondent jamais avec elles. En Orient comme en Occident, ils sont tenaces à leurs croyances, surtout quand on les persécute; ils sont insolents et fiers dès qu'ils se sentent la moindre force et la moindre puissance; mais ils se montrent vils et rampants lorsqu'ils sont faibles. Aussi les voit-on, à toutes les époques, passer brusquement de l'état de victimes au rôle de rebelles et de persécuteurs. Ils amassent d'abord parcimonieusement, puis ils dépensent avec faste. S'ils savent s'endurcir à toutes les privations, ils s'abandonnent facilement à la mollesse la plus effrénée. Ils quittent avec la même indifférence le velours et la soie, toutes les commodités de la vie, toutes les jouissances du luxe, pour revêtir la bure grossière du pauvre, ou pour saisir le bâton du voyageur aventureux. Quant à leur existence, elle n'offre guère qu'une longue suite de vexations et de persécutions de tout genre; c'est surtout dans l'Occident, et plus particulièrement au moyen-âge, que les maux les plus affreux se sont accumulés sur leurs têtes. Les

peuples chrétiens les regardant comme voués à la malédiction divine, les croyaient capables de tout, et se croyaient tout permis contre eux. Ainsi, outre qu'on les forçait à payer une capitation exorbitante, on leur enlevait souvent ce qu'ils avaient recueilli comme fruit de leur travail; ce qui les obligeait à cacher les richesses qu'ils pouvaient amasser en silence. L'agriculture, les professions libérales, les emplois et même la plupart des corps de métiers leur étant interdits, ils ne pouvaient avoir recours qu'au commerce pour subsister, et surtout au commerce de l'argent. Si la guerre éclatait, ils devaient en couvrir les frais; si la peste étendait ses ravages, c'étaient eux qui avaient empoisonné les fruits, les fontaines et même les rivières, et on les égorgéait. Survénait-il quelque nouvelle calamité, c'était encore à eux qu'on s'en prenait; ils l'avaient attirée par leurs sortilèges, et on les brûlait vifs. Cette triste situation a dû nourrir en eux des sentiments perpétuels de haine et de vengeance, et contribuer puissamment à leur faire employer la ruse et la fraude pour se soustraire aux exigences de leurs oppresseurs. Cette habitude une fois acquise se perpétua d'âge en âge; ils travaillèrent dès lors à s'enrichir, et s'attirèrent, par leur usure, de nouvelles persécutions. Il faut dire pourtant que s'ils n'ont pas mérité ces excès de la fureur populaire, ils ont souvent fourni des prétextes plausibles, et quelquefois même des motifs réels à une juste et rigoureuse sévérité. Ajoutons que, dans une foule de circonstances, les papes et les évêques ont interposé en leur faveur l'autorité dont ils étaient revêtus, notamment dans l'accusation de meurtres d'enfants chrétiens, accusation qui s'est reproduite à toutes les époques de leur histoire.

Depuis le moyen-âge le sort des Juifs n'a pas été aussi malheureux; l'aversion et la haine qu'on leur portait ont diminué avec le progrès des temps. Protégés par les institutions qui se sont introduites dans plusieurs États de l'Europe, ils ont même conquis une liberté presque entière. Quant à la France en particulier, ils y jouissent de la plénitude des droits et des avantages accordés indistinctement à tout citoyen français. En Orient les Juifs ne se sont presque point ressentis des heureux changements survenus en Europe pendant les XVIII^e et XIX^e siècles. Ils sont toujours pour les Turcs un objet de haine et de mépris; ils paient un impôt considérable à la Porte pour le droit d'exercer leur culte, outre la taxe imposée à tous ceux qui, étant en état de porter les armes, ne se trouvent pas sous la protection de quelque prince étranger. Dans la Palestine, les Turcs

et les Arabes s'unissent pour les opprimer.

Ce que nous avons dit jusqu'ici ne regarde ni les Juifs de la Chine et de l'Inde, ni ceux de l'Amérique. Les descendants de Jacob s'introduisirent dans l'empire céleste sous la dynastie de Han, qui commença 206 ans avant J.-C., et finit l'an 220 avant l'ère chrétienne; mais on ignore l'époque précise de leur établissement dans cet empire. Ce que l'on sait parfaitement, c'est qu'ils y devinrent nombreux et opulents, qu'ils se distinguèrent dans la littérature, qu'ils parvinrent à de hauts emplois, et que plusieurs d'entre eux devinrent même gouverneurs de provinces et mandarins. Mais leur prospérité diminua par degrés; un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leur religion. Depuis on n'en trouva plus guère qu'à Kai-Song-Fou, capitale de la province de Hô-Nan. Ils éprouvèrent dans cette ville plusieurs calamités; le fleuve Hoang-Hô les inonda en 1446 et en 1642, et un incendie ravagea leur quartier sous Chin-Tsong, qui régna depuis l'an 1573 jusqu'à l'an 1620. En 1704, le père Gozani, jésuite missionnaire, les examina de près; il les trouva nantis de plusieurs copies du Pentateuque, de quelques autres livres de l'Ancien-Testament, de quelques volumes liturgiques et de commentaires écrits en hébreu, comme les ouvrages précédents. Selon le même père, ils mêlaient à l'histoire sainte une multitude de fables; tout en adorant le Dieu suprême, qu'ils qualifiaient de *maître du ciel, de créateur de toutes choses*, etc.; ils honoraient Confucius; et rendaient à leurs ancêtres le même culte que les Chinois. Ils disaient avoir été jadis très nombreux dans l'empire, mais qu'ils étaient réduits à sept familles, ne contractant jamais d'alliance avec les autres habitants de la Chine. — Claude Buehanan, qui revint de son voyage dans l'Inde en 1808, nous apprend que les Juifs y sont très nombreux, et qu'ils habitent, près de Cochin, un lieu appelé *ville des Juifs*; qu'il y a parmi eux des hommes instruits; que l'on y trouve des Juifs des régions les plus reculées de l'Asie, et qu'ils sont sans cesse en relation avec les peuples de la mer Rouge, du golfe Persique et des bouches de l'Indus. Ces Juifs de Cochin étaient les descendants d'une colonie qui, après la ruine de Jérusalem, s'était retirée à Cranganor, où elle se grossit de plusieurs tribus de pays éloignés, lesquelles, ayant entendu parler de sa prospérité, vinrent se joindre à elle à diverses époques, et d'où elle fut plus tard chassée par un prince indien qui en tua une partie et en mena l'autre en esclavage. Depuis leur séjour à Cochin, les Juifs ont beaucoup souffert des Indiens, dont la cupidité était excitée par

les richesses que possédaient un certain nombre de ces colons. — Les Juifs d'Europe qui se sont établis en Amérique vivent presque tous à New-Port, New-York, Philadelphie, Charleston et Savannah, et y sont dans un état prospère et florissant. Les Etats-Unis sont, peut-être, le seul pays où ces fils d'Israël n'aient souffert aucune persécution. Toujours ils y ont été encouragés; partout ils y jouissent en paix de tous les droits civils, et sont admis à tous les emplois, hors dans le Massachusetts. Plusieurs exercent même des charges importantes dans les Etats méridionaux.

L'abbé Grégoire, dans son *Histoire des sectes religieuses*, évalue la population juive du monde entier à 4,500,000 âmes; mais d'autres restreignent ce nombre à 3,000,000, savoir : 1,000,000 dans l'empire turc, 300,000 en Perse, en Chine, dans l'Inde et dans la Tartarie, et 700,000 tant dans le reste de l'Europe qu'en Afrique et en Amérique.

Outre les trois grands schismes des Samaritains, de Manasses et d'Alexandrie qui divisaient les anciens Juifs et les sectes des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Herodiens qui existaient déjà avant Jésus-Christ, il s'en est formé d'autres depuis l'ère chrétienne; celles des Gnostiques, des Thérapeutes, des Cabalistes, des Caraites, des Rabbanistes, des Sibouzéens, des Chassidéistes, etc. — Les livres principaux des Juifs, outre la Bible hébraïque et les Paraphrases Chaldaïques, sont le Talmud de Jérusalem, le Talmud de Babylone, l'abrégé du Talmud composé par Maimonides, et publié sous le titre de *Yad-Hazaka*, c'est-à-dire *main-puissante*; le *Zohar* ou *splendeur*, le *Séfer-Yetsira* ou *livre de la création*, etc. — Tous les rites, tous les préceptes et toutes les cérémonies observés par les Israélites modernes sont contenus dans le Pentateuque, ou fondés sur le Talmud. Tous s'accordent généralement sur les principes fondamentaux de leur religion; mais leurs pratiques ont varié à diverses époques et en différents pays. Les Allemands, les Polonais et les Russes ont un même rituel, tandis que les Espagnols et les Portugais en ont un autre, qui diffère encore de ceux de leurs frères qui vivent en Italie, dans le Levant, à Jérusalem, à la Chine et dans quelques autres lieux. Mais, il faut bien le reconnaître, l'irréligion, qui a fait dans ces derniers temps de grands progrès dans plusieurs nations, a aussi atteint les descendants de l'ancien peuple de Dieu. Combien ne croyent plus à la divinité de l'écriture! Combien, déçus par les folies du Talmud, mais ne discernant pas les contes absurdes que le bon sens réproche, des vérités que la raison éclairée révère, enveloppent dans la même proscription

les révélations divines et les contes des rabbins ! Combien enfin, par un esprit d'incrédulité bien arrêté, on par une froide et lâche indifférence, ne célèbrent presque aucune de leurs fêtes, et ne fréquentent plus leurs synagogues ! — Vainement prétendrait-on que l'état malheureux où se sont trouvés les Juifs depuis la ruine de Jérusalem n'a rien que de naturel ; il n'est que trop évident que c'est un élatiment de Dieu qui, en les punissant d'une manière si terrible, pour avoir rejeté et crucifié le Messie, les conserve miraculeusement pour qu'ils servent de témoins et de garants des écrits et des faits sur lesquels la divinité du christianisme est fondée.

VI. De la conversion future des Juifs. — On a vu, à toutes les époques, des Juifs en plus ou en moins grand nombre se convertir à la foi chrétienne ; mais l'histoire démontre que leur conversion a été rarement sincère et durable ; chaque jour nous fournit de nouvelles preuves de cette triste vérité. Leur conversion future, c'est-à-dire celle qui, selon le sentiment généralement reçu, doit précéder la fin du monde, sera presque universelle, et ne sera point suivie de défection : « Les Juifs reviendront un jour, dit Bossuet, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais ; mais ils ne reviendront qu'après que l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connaissance de Dieu (*Disc. sur l'hist. univ.*, 2^e part., ch. 24.) » Bien que cette opinion paraisse très probable, et que l'autorité des Pères qui l'ont soutenue en ait fait une sorte de tradition dans le christianisme, ce n'est pourtant pas un des articles de la foi chrétienne. Les théologiens qui n'admettent pas ce sentiment se fondent sur l'abus que les rabbins peuvent en faire, et qu'ils en ont réellement fait ; sur le petit nombre de Pères qui l'ont enseigné, enfin sur ce que saint Paul, dont le témoignage sert de plus forte preuve à leurs adversaires (*Rom.* XI, 25), ne paraît nullement parler d'une conversion générale à la fin du monde, mais d'une conversion successive et lente, comme on l'a vu par l'événement, l'apôtre ayant écrit aux Romains vers l'an 58 de notre ère, 12 ans avant la ruine de Jérusalem, un grand nombre de Juifs se convertirent à cette époque. **CLAIRE.**

JUIF-ERRANT. Charge de sa croix et couronné d'épines, Jésus montait au Calvaire. Arrivé près de la porte de Jérusalem, il voulut se reposer devant la boutique d'un cordonnier. Le juif irrité injuria et frappa le Sauveur. « Je me reposerai ici, » lui répondit Jésus, « mais toi, tu marcheras jusqu'à ce que jo revienne ; » et, au même instant, le cordonnier Ahasverus ou Ahs-

verus, entraîné par une puissance irrésistible, se mit à marcher. Depuis lors il voyage toujours. Il ne se reposera qu'à la fin des temps, lorsque Jésus viendra juger le monde. — Ne doutez pas de l'existence d'Ahasverus : on l'a vu à Bruxelles en Brabant ; on l'a vu à Hambourg en 1547 ; on l'a vu partout. C'est un homme âgé d'une cinquantaine d'années et d'une taille avantageuse, qui porte de longs cheveux noirs flottants sur les épaules. Le souvenir de son crime le poursuit sans cesse, et souvent on entend un soupir s'échapper de sa poitrine oppressée. — Nous trouvons dans Matthieu Pâris une autre légende qui mérite d'être rapportée. Un évêque arménien, qui, du temps de ce chroniqueur, visitait l'Angleterre, déclara que l'homme désigné sous le nom de Juif-Errant vivait dans les montagnes de l'Arménie, qu'il se nommait Cataphilus, qu'il était païen et porteur de Ponce-Pilate, qu'il s'était converti depuis et avait reçu le nom de Joseph. Lorsqu'on emmenait le Christ hors du prétoire, Cataphilus l'avait poussé dehors en le frappant avec le poing, et Jésus, indigné, s'était retourné en lui disant : « Le fils de l'homme s'en va, mais tu attendras son retour. » Cataphilus, en effet, attend sur la terre le jugement dernier. A la fin de chaque siècle, il s'évanouit un moment et revient à lui sous la figure d'un homme de trente ans, âge qu'il avait lorsque Jésus fut crucifié. — Ce second récit n'offre qu'un médiocre intérêt. Le trait saillant et caractéristique du personnage est en effet d'être juif et juif errant. La première de ces légendes se trouve dans Schedt, écrivain bien postérieur à Matthieu Pâris. Mais le récit même de ce dernier prouve qu'elle était déjà populaire en Europe. El Edrisi, qui florissait un siècle avant Matthieu Pâris, parle déjà du Juif-Errant, il le nomme Samer, et dit qu'il avait été condamné par Moïse à errer dans le monde, parce que c'était lui qui avait fabriqué le veau d'or dans le désert.

On a donné plusieurs explications de la légende d'Ahasverus. Jésus avait dit aux personnes de sa suite : « Quelques-uns d'entre vous ne mourront point jusqu'à ce qu'ils aient vu le fils de l'homme dans sa gloire. » On a pensé que ces paroles, mal interprétées, avaient donné lieu à la fable du Juif-Errant. Elles furent même appliquées à saint Jean l'évangéliste, et Georges de Trebisonde a composé, au x^v^e siècle, un traité pour prouver que cet apôtre vivait encore. Si l'on rattachait à ces paroles du Christ la légende qui nous occupe, Cataphilus ou saint Jean lui-même pourraient, aussi bien qu'Ahasverus, être l'homme qui attend le retour du Messie. Mais il n'y a rien de satisfaisant dans cette explication, qui réduirait le

mythe populaire à une pure subtilité exégétique.

Le voyageur qui a fait le tour du monde n'a-t-il pas rencontré sous les glaces du pôle comme sous le ciel brûlant de l'Inde et de l'Éthiopie un homme portant sur son visage un type qui partout le distingue et le différencie, et cet homme n'est-il pas Ahasvérus ? N'est-il pas le juif, tour à tour chassé de son pays et de toutes les contrées où il a voulu s'arrêter et se reposer, toujours errant, toujours persécuté, toujours pauvre et pourtant toujours riche ! Qui a crucifié Jésus ? N'est-ce pas le juif ? Le juif porte la peine de son crime, et à ce point de vue, quoi de plus naturel, de plus saisissant et de plus vrai que la légende d'Ahasvérus considérée comme la personification symbolique du peuple déicide ? À ce fait dominant, on a joint peut-être d'autres souvenirs et d'autres allusions. Dans la Judée comme dans l'Inde, si l'on en croit certains rabbins, le meurtrier, banni de sa famille pendant plusieurs années, était condamné à voyager dans toutes les villes habitées par ses frères, nu-tête, portant de longs cheveux, une longue barbe et des vêtements malpropres. Après la dispersion, les Juifs se trouvant disséminés dans le monde entier, le meurtrier devait promener sur tous les points du globe le spectacle de son étatiment. Il faut se rappeler, en outre, que Dieu, après avoir maudit Caïn, le premier meurtrier, l'avait condamné à être fugitif et vagabond sur la terre, et qu'on a vu souvent dans Abel, pur et sans tache, une figure de Jésus-Christ et de sa mort. On pourrait donc considérer Ahasvérus comme le symbole du peuple juif peint sous les traits de Caïn. AL. BONNEAU.

JUILLET (*chronol.*). Nom du septième mois de l'année. Il était appelé chez les Romains *quintilis*, parce qu'il était le cinquième mois de l'année de Romulus. Nare Antoine, en sa qualité de consul, lui donna le nom de *Julius*, pour perpétuer la mémoire de Jules César, qui était né le 12 de ce mois, l'an de Rome 654. Ce mois, placé sous la protection de Neptune, fut de trente et un jours, mais pour que le mois consacré à Auguste ne fût pas inférieur à celui de Jules César, on enleva un jour à février pour le reporter sur août. C'est ainsi qu'on dérangerait l'ordre si commode de trente et trente et un jours.

JUIN (*chronol.*). Sixième mois de l'année. C'est vers le 20 et le 21 de ce mois que le printemps finit et que l'été commence. Pendant ce mois, le soleil semble décrire le signe du Cancer, tandis que la terre décrit réellement celui du Capricorne. C'est l'époque du solstice d'été. Ce mois, appelé par les latins *Junius*, pour honorer, disent quelques écrivains, la déesse Junon, était cependant placé sous la protection spéciale

de Mercure. Ovide fait dire à la déesse dans ses fastes :

« *Junius a nostro nomine nomen habet.* »

D'autres écrivains donnent pour origine à ce nom, *junioribus*, aux jeunes gens ; mais d'autres aiment mieux le faire dériver de *Junius Brutus*, qui se signala pendant ce même mois par l'expulsion des Tarquins. On trouve le mois de *Jun* nommé dans de vieux titres le *grand mois*, à cause de la longueur de ses jours, et aussi *Sommertrax*, de l'allemand *sommer*, etc. On lui donne également le nom de *renaille* à cause de la coupe des foins.

JUJUBE (*bot.*). Nom vulgaire sous lequel est connu le fruit du jujubier, *zizyphus vulgaris*, Lin. (*voy. JUBIER*).

JUJUBIER, *Zizyphus* (*bot.*). Genre de la famille des Rhamnées, de la pentandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbrisseaux, et des arbres peu élevés, spontanés, pour la plupart, près de la Méditerranée et dans les régions subtropicales. Leurs feuilles sont alternes, presque distiques, pourvues de stipules en épines. Les petites fleurs des Jujubiers ont : un calice à tube très peu concave et à limbe étalé, quinquelobé ; cinq pétales auxquels sont opposés les cinq étamines ; un ovaire enfoncé par sa base dans un disque, creusé intérieurement de deux loges uniovulées, devenant plus tard un fruit charnu, à noyau dur, ordinairement biflocaire.

Le Jujubier commun, *Zizyphus vulgaris*, Lam. (*Rhamnus zizyphus*, Lin.), est un assez petit arbre originaire de la Syrie, d'où il a été transporté sur tous les bords de la Méditerranée. Ses rameaux sont grêles et tortueux ; ses feuilles sont ovales, dentelées, glabres et lustrées, accompagnées ou non de piquants stipulaires. Ses fruits, très connus sous le nom de *Jujubes*, sont ovoïdes, longs d'environ 2 centimètres, d'une couleur rouge un peu jaunâtre ; leur chair est ferme, sucrée, assez relevée. On en fait une grande consommation dans tous les pays qui bordent la Méditerranée. — Les jujubes ont assez d'importance en médecine ; leur décoction est adoucissante ; on en fait fréquemment usage pour calmer les irritations, surtout celles des poulmon. Ce fruit forme la base de la pâte de jujubes d'un usage journalier. — Le bois du jujubier est dur, sa couleur est roussâtre, susceptible de recevoir un beau poli, très propre au tour. Cet arbre aime les sols légers et secs, il est facile à multiplier par ses graines et par ses rejets. Il réussit très bien dans nos départements méditerranéens ; mais dans le nord de la France, il exige une exposition chaude, et à l'abri d'un mur ; il est même nécessaire de le couvrir en hiver.

Le **JOURNER LOTOS**, *Zizyphus lotos*, Lam., ressemble au précédent, duquel il se distingue surtout par ses feuilles faiblement crénelées, accompagnées de deux piquants stipulaires, dont l'un est erectu et l'autre droit, plus long que le pétiole, ainsi que par ses fruits plus arrondis. Il croît naturellement dans le nord de l'Afrique, particulièrement à Tunis, en Sicile et en Portugal. C'est l'arbre des Lotophages, ainsi que l'a démontré Desfontaines, dont un Mémoire spécial a mis hors de doute ce point déjà avancé par des auteurs plus anciens. Son fruit formait l'aliment favori des lotophages, et, en outre, leur donnait une liqueur que préparaient encore aujourd'hui les habitants du pays occupé par cet ancien peuple. La préparation de cette liqueur se fait en écrasant les fruits du Jubbier lotos, et en en laissant macérer la pulpe dans l'eau.

Le **JOURNER DE LA CIGNE**, *Zizyphus sinensis*, Lam., dont le nom indique la patrie, est cultivé quelquefois dans nos jardins. P. DUCHARTRE.

JULE ou **IULE**, du grec *Ιουλιος* ou *Ιουλιανος*, était le nom d'une espèce d'hymne que les Grecs, et ensuite les Romains, chantaient pendant la moisson, en l'honneur de Cérès et de Bacchus. On appelait ce chant *démétriale* ou *gerbe de Déméter* (Cérès). — **JULE** ou **IULE** était aussi le nom du premier mois des habitants de l'île de Chypre: il commençait le 24 décembre.

JULEP (*méd.*). La signification originelle de ce mot (du persan *juleb*), paraît être celle d'un liquide doux et sucré. On trouve en effet dans les anciens formulaires, des *juleps de roses*, de *violettes* et même de *surcua*, qui ne sont autre chose que des sirops très liquides, préparés avec l'eau distillée de ces substances. Mais de nos jours le mot julep n'a pas de sens propre, et ne sert qu'à varier le langage médical, puisqu'on l'applique à de véritables potions composées. La seule spécialité qu'on puisse lui attribuer encore, est de ne s'appliquer qu'à des potions claires, transparentes et d'un goût agréable.

JULES. Trois papes ont porté ce nom.

JULES 1^{er} (*Saint*), romain de naissance, succéda au pape saint Marc le 6 février 337, et signala son zèle et ses lumières pour la défense de la foi contre les Ariens. Il cassa, dans un concile de Rome, la sentence de déposition prononcée par ces hérétiques contre saint Athanase et contre quelques autres évêques catholiques, et écrivit aux orientaux, pour leur signifier ce jugement, une lettre éloquent, où l'on trouve un témoignage remarquable de la tradition de l'Eglise sur l'autorité du saint-siège. Il fit tenir le concile de Sardique où il envoya des légats pour y présider en son nom et faire confirmer

le jugement qu'il avait prononcé. Ce pape mourut le 12 avril 352. On a de lui deux lettres concernant l'affaire de saint Albanase. Les autres écrits qu'on lui attribue sont supposés.

JULES II, nommé auparavant *Julien de la Rovere*, né en 1454 près de Savone, était neveu de Sixte IV, qui le fit cardinal, et qui lui donna successivement les évêchés de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne et d'Avignon. Il fut chargé d'une expédition contre les peuples révoltés de l'Ombrie, et les força de rentrer dans l'obéissance. Il eut plus tard de violents démêlés avec le pape Alexandre VI, souleva contre lui une partie de l'Italie, se ligua avec les Français, leur livra la ville d'Ostie, et pressa le roi Charles VIII, après son entrée à Rome, d'assembler un concile pour faire déposer ce pape scandaleux. Son espoir était sans doute de se faire élire pour lui succéder; mais comme après la mort d'Alexandre VI il n'était pas encore en mesure d'arriver lui-même à la papauté, il parvint à faire élire Pie III, dont les infirmités faisaient prévoir la mort prochaine, et qui en effet mourut au bout de vingt-six jours. Alors le cardinal Julien réussit par ses intrigues et ses promesses à faire entrer dans ses intérêts César Borgia et les autres chefs de parti, et fut élu pape le 1^{er} novembre 1503. On avait dressé et signé dans le conclave un règlement pour la réforme de quelques abus. Il le confirma aussitôt après son élection, au moins pour quelques points; mais il ne se crut pas tenu de l'observer en tout, et dès la fin de novembre, par un de ces abus qu'on cherchait vainement à réformer, il éleva deux de ses parents à la dignité de cardinal. Il donna encore à trois autres, un peu plus tard, la même dignité. — Le pontificat de Jules II fut presque entièrement rempli par des guerres et des intrigues politiques. Ce pape ambitieux, entreprenant, d'un caractère fier et despotique, joignant à une activité turbulente une opiniâtreté inflexible et des mœurs belliqueuses, tourmenta l'Italie et mit l'Europe en feu, conclut des traités et les rompit au gré de ses intérêts, et ne craignit pas de se montrer lui-même, comme un général, à la tête de ses troupes. Il avait fait la guerre en faveur de la France contre Alexandre VI, et devenu pape il s'allia encore avec Louis XII, pour obtenir son appui contre les princes d'Italie; puis, aussitôt qu'il les eut réduits, il se montra l'implacable ennemi de la France. Un de ses premiers soins fut d'obliger César Borgia à rendre les villes qu'il occupait dans la Romagne. Comme les peuples de cette province se montraient disposés à ne point souffrir la domination de la cour de Rome, les Vénitiens profitèrent des circonstan-

ces pour se rendre maîtres de quelques places. Le pape, qui n'était pas encore en état de leur faire la guerre, dissimula pendant quelque temps, et s'unit même, trois ans plus tard, à la république, contre les intérêts de la France, dont il venait cependant de recevoir des secours pour recouvrer les villes de Bologne et de Pérouse. Mais vers la fin de l'an 1508, n'ayant pu déterminer les Vénitiens à restituer les places dont ils s'étaient emparés, il résolut de les contraindre par la force des armes, et conclut, pour cet effet, avec l'empereur et avec les rois de France et d'Espagne, le fameux traité connu sous le nom de ligue de Cambrai. Il publia en même temps des bulles foudroyantes contre les Vénitiens, qui, après quelques alternatives de revers et de succès, craignant d'être enfin accablés, demandèrent la paix, et signèrent un traité d'accommodement. Le pape venait de se brouiller avec les Français, et il entreprit de les chasser d'Italie. Il se liguait, dans ce but, avec les Suisses, avec Henri VIII, roi d'Angleterre, et avec Ferdinand, roi d'Espagne. Il voulut aussi entraîner dans cette coalition l'empereur Maximilien; mais celui-ci persista quelque temps encore dans son alliance avec la France. Jules II se rendit à Bologne, sur le théâtre de la guerre, pour encourager les troupes par sa présence, et faillit deux fois tomber entre les mains des généraux français. Il dirigea lui-même le siège de la Mirandole, se rendit maître de cette place au mois de janvier 1511, et y fit son entrée en vainqueur, par la brèche. Mais les victoires de Trivulce le forcèrent bientôt après à se retirer à Rome, et il eut le chagrin, en passant à Rimini, d'y voir des placards affichés pour publier la convocation d'un concile à Pise, où il était cité à comparaître pour s'y justifier des crimes dont on l'accusait. Louis XII et l'empereur Maximilien avaient fait convoquer cette assemblée par quelques cardinaux qui se fondaient sur la nécessité d'un concile pour réformer les abus, sur le serment que Jules II avait fait de le convoquer, et sur le refus qu'il faisait obstinément de remplir sa promesse. Ce conciliabule s'ouvrit le 1^{er} novembre 1511, et, après diverses négociations et plusieurs citations, prononça, au mois d'avril suivant, contre Jules II, une sentence qui le déclarait suspens de toute administration pontificale. La convocation de cette assemblée avait d'abord alarmé Jules II, mais ayant appris que l'empereur ne s'était prêt à cette mesure qu'avec une sorte d'indifférence, il prit le parti, pour faire tomber ce conciliabule, de convoquer lui-même par une bulle du 18 juillet 1511, un concile à Rome, avec ordre à tous les évêques de s'y rendre, sous peine de déposi-

tion. Il travailla en même temps à susciter des ennemis à la France; il se pressa de faire signer et de publier une ligue depuis longtemps convenue avec les Vénitiens et avec le roi d'Espagne; il engagea le roi d'Angleterre à faire passer des troupes en France pour recouvrer la Guyenne et la Normandie, et lui adressa une bulle qui accordait les indulgences de la croisade à ceux qui prendraient les armes, ou contribueraient de leurs biens aux frais de cette guerre; enfin il vint à bout de faire entrer dans cette ligue l'empereur Maximilien. Cependant les succès de l'armée française et deux nouvelles victoires qu'elle venait de remporter, jointes aux instances des cardinaux, déterminèrent le pape à accepter des propositions d'accommodement. Il signa même les préliminaires d'un traité; mais son but n'était que d'amuser les Français pour les empêcher de poursuivre leurs avantages, et des qu'il vit leur armée affaiblie par la défection de l'empereur, et les confédérés reprendre le dessus, il rompit les négociations et ne garda plus de mesures. Il publia une excommunication contre Louis XII, mit son royaume en interdit, et fit défense à toute personne, sous peine d'excommunication et sous toutes les autres peines, qui alors en étaient la suite, de porter les armes sous les drapeaux de la France contre les confédérés. Il fit confirmer l'interdit contre la France par le concile qu'il avait convoqué à Rome, et qui est compté pour le 5^e de Latran. L'ouverture de ce concile eut lieu le 3 mai 1512. Mais Jules II n'en vit pas la fin. Il mourut après la cinquième session, le 21 février 1513. Ce fut lui qui commença la magnifique église de Saint-Pierre au Vatican, sur l'emplacement de l'ancienne basilique élevée par Constantin, et qui tombait en ruine.

JULES III, auparavant cardinal *del Monte*, était né, en Toscane, dans la petite ville de Monte, dont il prit le nom. Il avait été président du concile de Trente, où il s'était acquis beaucoup de réputation par ses talents et par son habileté dans les affaires. Lorsqu'après la mort de Paul III il fut élu pape, le 8 février 1550, il s'empressa de prendre des mesures pour la continuation du concile de Trente, interrompu depuis quelque temps, et publia une nouvelle bulle de convocation pour le mois de mai de l'année suivante. Mais, après quelques sessions, les progrès d'une armée protestante qui menaçait l'Italie, amenèrent encore une nouvelle suspension de cette assemblée. Jules III eut d'abord quelques démêlés avec Henri II, roi de France, et se liguait avec Charles-Quint. Il fit ensuite, mais inutilement, tous ses efforts pour

rétablir la paix entre ces deux princes. Il établit en 1553, pendant la suspension du concile de Trente, une congrégation de cardinaux et de prélats pour travailler à la reformation de la discipline; mais cette mesure fut sans résultat. Jules III mourut le 23 mars 1555. R.

JULES ROMAIN (roy. ROMAIN).

JULIA (FAMILLE). Cette famille célèbre, dont les surnoms étaient *Cæsar*, *Barsio* et *Libo*, prétendait tirer son origine de Iule ou Jules, fils d'Ascagne et petit-fils d'Enée, qui devait le jour à Vénus. Il nous est parvenu de la *gens Julia* des médailles qui ont au revers la figure d'Enée portant Anchise sur son bras gauche, tenant le palladium dans sa main droite, et marchant avec rapidité, comme un homme qui fuit. Iule, ayant été obligé de céder le trône à Enée-Sylvius, fils d'Énée et de Lavinie, avait été revêtu du sacerdoce suprême, et transmis à sa famille cette dignité, dont les empereurs s'emparèrent comme successeurs des Jules.

Les Jules, avant César, ne figurent pas d'une manière bien éclatante dans l'histoire. Ils occupèrent toujours néanmoins des positions élevées. On voit un Jules parmi les cent vieillards dont Romulus composa son sénat. Les années suivantes, comptées avant J.-C., font connaître, jusqu'à la dictature de César, les dates où des membres de la *gens Julia* furent élevés au consulat : 489, 482, 473, 447, 434, 430, 267 (Jules Libo); 157, (J. César); 91, (César); 90, (César); 64, (César); 59, (César); 49, année de la dictature de C. J. César. Un Jules se trouve au nombre des décevins, en 451. Parmi les tribuns militaires revêtus des pouvoirs consulaires, on voit des Jules dans les années 438, 424, 408, 405, 403, 401, 397, 388, 379.

JULIÈ (Lois). On appelait ainsi à Rome les lois portées sous la magistrature de la famille des Jules. La plus ancienne de ces lois, la loi *Julia Papiria* (an de Rome 323) convertit les amendes en nature en amendes pécuniaires. La seconde, rendue l'an 664 de Rome (90 avant J.-C.) sous le consulat de Lucius Julius Cæsar, dans le but de terminer la guerre Sociale, accorda le droit de cité à un certain nombre de colonies latines et de villes du *latium* et de l'Étrurie. Les autres sont de Jules César et d'Auguste, son fils adoptif, qui par conséquent portait aussi le nom de la famille des Jules. Les principales lois que l'on connaisse de Jules César sont : — 1^{re} la loi *Julia agraria* (695), en vertu de laquelle furent partagées les parties du domaine public, situées en Italie, qui se trouvaient encore aux mains de l'État; — 2^{de} plusieurs lois destinées à réprimer soit les concussion des fonctionnaires publics (*Lex Julia de repetundis*, 695), soit les violences publi-

ques et les émeutes (*Lex Julia de vi publica*, 708), soit les trahisons et les attentats à la sûreté de l'État (*Lex Julia majestatis*, 705). Dans cette partie de sa législation, César ne fit que renouveler ou développer des dispositions déjà existantes, et dont l'intérêt était généralement senti dans cette époque de troubles. Aussi retrouvons-nous des lois sur les mêmes matières dans la législation d'Auguste, et il est souvent difficile de distinguer, par les fragments de ces lois qui nous sont parvenus, s'ils appartiennent à celles d'Auguste ou de César; — 3^{de} une loi relative aux fonctions judiciaires (roy. Juges), et une autre sur les parricides; — 4^{de} la loi de César, qui offre le plus d'intérêt pour nous, puisque nous en possédons des fragments considérables, est la *Lex Julia municipalis* de l'année 719. On trouva en effet en 1732 sur le territoire de la ville d'Héraclée deux morceaux d'une table de bronze qui était évidemment la copie, exécutée pour cette ville, d'une loi romaine. Longtemps le texte de la table d'Héraclée a exercé la critique des savants. M. de Savigny a enfin démontré d'une manière incontestable, dans son Journal, (t. ix) que cette loi était de César, qu'elle constituait la base des institutions municipales sous l'Empire romain, et que c'est la même dont le tit. 1^{er} du liv. 1. du *Digeste* offre un commentaire. Les fragments conservés de cette loi traitent d'ailleurs de sujets très divers; la première partie est relative aux distributions de blé et à la voirie urbaine de Rome; les dispositions sur les institutions municipales ne commencent qu'à la 83^e ligne. — On attribue encore à César la loi *Julia de cessionibus bonorum*, qui introduisit la cession des biens et permit au débiteur insolvable de s'affranchir, par ce moyen, des poursuites de ses créanciers; une autre sur une matière analogue (*de ære alieno*), et enfin une loi sur l'intérêt de l'argent (*Lex Julia fenæbris*).

Les lois d'Auguste ne sont pas moins nombreuses que celles de César. Nous ne ferons que nommer ses *Leges Julæ judiciorum publicorum et privatorum* (roy. Juges), et ses lois criminelles : *De ambitu*, sur la brigue des fonctions publiques; *Majestatis*, analogue à celle de César; *De peculatu*, *rescissus et sacrilegio*, sur le vol des deniers appartenant à l'État ou aux temples, la rétention de deniers publics par ceux qui en ont l'administration, l'enlèvement d'objets appartenant aux temples; *De vi publica et privata*, sur les violences de toute espèce; *De fraudata annonæ*, sur les fraudes relatives aux approvisionnements et les spéculations ayant pour but d'en faire hausser les grains. A la plupart de ces lois sont consacrés des titres spéciaux au liv. XLVIII du *Digeste*. Les lois les plus importantes d'Au-

guste furent celles qui eurent pour but d'encourager le mariage. La première d'entre elles fut la loi *Julia de maritandis ordinibus*, à laquelle il en ajouta bientôt une autre qui en complétait les dispositions, et qui prit le nom de *Poppia Poppæ* des consuls de l'année (762). Ces deux lois, qu'on comprenait ensemble sous le nom de *Julia et Poppia Poppæ*, et qu'on cite aussi sous le nom de *Julia miscella*, furent les plus importantes des lois romaines après celle des Douze Tables. On en trouvera l'analyse au mot *CÉLIBAT*. (voy. Heineccius *ad legem Juliam et Poppiam Poppæ commentarius*, 1778, in-4°, et les *Institutes* de Gaius). Une autre loi d'Auguste, la loi *Julia de adulteriis*, statuait des peines sévères contre l'adultère et les autres crimes de cette nature, et un chapitre de cette loi, *De fundo dotali*, introduisit le principe de l'inaliénabilité du fonds dotal. On sait assez que ces lois n'entravèrent rien la corruption et la dépopulation, toujours croissantes dans l'empire romain, et qu'elles furent surtout avantageuses au fisc, qui, depuis Caracalla, revendiqua seul toutes les portions caduques, et que déjà Auguste avait autorisé par la loi *Julia vicesimaria* à prélever un vingtième sur les successions. D'ailleurs la religion chrétienne, l'unique et véritable voie de la régénération des mœurs, réprouvait directement les peines portées contre le célibat, et les dispositions de la loi *Poppia Poppæ* durent être successivement abolies par Constantin et par Justinien. — Auguste prit aussi diverses mesures relatives à l'esclavage et aux affranchissements; mais ces lois ne portent pas son nom (voy. *SENTIA* (*Œlia*), *JUNIA NORBANA*, *FURIA CANINIA*). C'est à lui probablement qu'on doit rapporter la loi *Julia et Titia* sur la tutelle (voy. *ATILIA* au *Supplément*).

JULIE. Plusieurs dames romaines ont porté ce nom.

JULIE, fille de Jules César et de Cornélie, sa seconde femme, fut d'abord mariée à Cornélius Cépion. Mais César mit fin à cette union par un divorce, et donna la main de Julie à Pompée, qui lui témoigna toujours la passion la plus ardente. Julie profita de son influence sur son époux pour maintenir la bonne intelligence entre lui et César; ils ne se brouillèrent, en effet, qu'après sa mort. Julie mourut en couches en 55 av. J.-C. Elle passait pour la femme la plus belle et la plus vertueuse de Rome.

JULIE, fille d'Auguste et de Scribonie, sa troisième femme, était également remarquable par l'éclat de sa beauté, par la vivacité de son esprit et l'étendue de son instruction. Auguste avait pour elle une affection extrême; il lui fit épouser Marcellus. Julie, entourée de

trop de séductions, se livra bientôt sans retenue à son goût pour le plaisir; elle parvint néanmoins à dérober le secret de sa conduite. Mais lorsqu'après la mort de Marcellus, son père l'eut unie au vieux Agrippa, elle s'abandonna ouvertement à ses penchants déréglés. Veuve une seconde fois, elle devint la femme de Tibère, qui s'enfuit de la cour pour éviter le danger d'avoir des reproches à lui faire sur son libertinage. Ce fut alors seulement qu'Auguste apprit les débâcles de sa fille. Il en fut accablé de douleur, et Julie se vit exilée dans l'île Pandataria, sur les côtes de la Campanie où Tibère, après son avènement à l'empire, la laissa mourir de faim, l'an 14 après J.-C.

JULIE SABINE, fille de Titus et de Martia Furnilla, fut donnée en mariage à Sabinus, son cousin, neveu de Vespasien. Domitien, qui avait d'abord refusé sa main, en devint ensuite éperdument épris. Il fit mourir son mari pour satisfaire sa passion, et força ensuite cette malheureuse princesse à tuer un enfant qu'elle avait eu de Sabinus. Elle mourut de chagrin. — Une autre **JULIE SABINE**, petite-fille de Marciana, sœur de Trajan, épousa Adrien qui, malgré les vertus qui la distinguaient, ne l'aimait pas, et n'avait aspiré à sa main que pour se faire désigner par Trajan comme son successeur à l'empire. Il la délaissa dès qu'il fut monté sur le trône. La foule des courtisans s'autorisant de son exemple, l'abreuva de ses mépris et de ses insultes. L'historien Suétone osa lui-même la flétrir dans ses écrits; il espérait une récompense; mais Adrien, se sentant offensé de ces attaques, le priva de ses emplois et le chassa du palais. L'empereur n'en traita pas mieux Julie, qui, poussée à bout, osa enfin élever la voix et se plaindre. On croit qu'elle mourut empoisonnée, l'an 138 de J.-C.

JULIE DONNA, femme de Septime-Sévère, était née à Emèse, de Julius Bassienus, prêtre du soleil, et de Julie Scenis. Elle était douée d'une beauté extraordinaire et d'une intelligence supérieure. Étant venue à Rome, elle excita l'admiration générale et épousa Septime-Sévère, qui n'était encore que général. Devenu impératrice, elle fut souvent utile à son mari par les conseils qu'elle sut lui donner. Mais comptant trop sur l'influence qu'elle exerçait sur lui, elle s'abandonna à tous les excès avec une telle imprudence, que tout l'empire connaissait ses débordements, excepté l'empereur. Plautien voulut faire ouvrir les yeux à Septime-Sévère; et fut victime de sa tentative. Julie reprit tout son crédit, et continua de se livrer à ses honteux penchants. Après la mort de Septime-Sévère, elle vit son fils Géta assassiné dans ses

bras par son autre fils Caracalla. Un pareil malheur ne la fit point renoncer à sa vie passée; Spartien dit même qu'elle poussa la dépravation jusqu'à s'abandonner à Caracalla. Après la mort de ce dernier, se voyant maltraitée par Maeriu, elle se laissa mourir de faim à Antioche. Son corps, ramené à Rome, fut mis dans le tombeau de Caius et de Lucius, petits-fils d'Auguste, d'où sa sœur, Mésa, le fit transporter dans le mausolée d'Adrien.

JULIE SCENIUS ou **SCENIAS**, était sœur de la précédente, et mère d'Héliogabale. Elle était femme de Varius Marcellus d'Apamée, qui remplissait les fonctions de sénateur. Sa mère disait hautement qu'elle avait en Héliogabale, non de son mari, mais de Caracalla. Lorsqu'Héliogabale fut parvenu à l'empire, il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes présidé par sa mère, qui y réglait tout ce qui avait rapport à la mode et à la conduite des femmes. Julie Scenias fut tuée, avec son fils, en 222.

JULIE AQUILIA-SEVERA, femme d'Héliogabale, était une des Vestales, et avait pour père un sénateur. L'empereur la répudia peu de temps après son mariage, et la reprit après avoir épousé et répudié successivement trois autres femmes. Il ne faut pas la confondre avec *Julia-Cornelia Paula* qui fut l'une de ces impératrices de passage.

JULIEN (L'APÔTAT) naquit à Constantinople, le 6 novembre 332. Il était fils de Julius Constantius et neveu du grand Constantin qui régnait encore. Tout lui souriait à sa naissance; mais bientôt tout changea. A la mort de Constantin le Grand, Constance, ne voyant dans les membres de sa famille que des compétiteurs au trône, fit mettre à mort ceux qu'il avait sous son pouvoir. Le père de Julien périt dans ce massacre; on ne l'épargna lui-même, ainsi que son frère Gallus, que parce qu'ils étaient tous deux en'ants et d'une santé chétive. On donna une excellente éducation à ces deux jeunes princes, et on s'efforça de leur inspirer des sentiments de piété. Julien exerça même les fonctions de lecteur dans l'église de Nicomédie. Cependant il était toujours garde à vue. Mais le poids de l'empire était énorme, et un seul homme ne suffisait pas à le porter, surtout dans les moments de crise. Ce fut dans un de ces moments que Constance appela Gallus au rang de César. Julien, débarrassé de la surveillance qui avait jusque-là pesé sur lui, se rendit à Constantinople pour terminer ses études. Sa science y fit bientôt tant de bruit que Constance, toujours ombrageux, lui ordonna de passer en Asie. Julien, qui avait du penchant pour toutes les superstitions des idolâtres, se fit initier aux

secrets de l'astrologie, de la théurgie et de la nécromancie, et embrassa secrètement le paganisme, sous l'influence du philosophe Maxime, qui avait su captiver son esprit crédule en lui promettant de le mettre en relation avec les génies. Julien en reniant la vérité chrétienne qui éblouissait le monde autour de lui, et en se déclarant le champion de la vieille société polythéiste qui avait fait son temps, a donné la preuve de la portée de son intelligence. En 354, Constance crut prudent de se débarrasser de Gallus dont il soupçonnait les intentions. Julien fut épargné grâce aux prières de l'impératrice Eusébie, et reçut l'ordre de se rendre à Athènes, où il continua d'étudier la philosophie sous les maîtres les plus renommés. Cinq mois après, il succédait à son frère dans la dignité de César. Constance l'envoya dans les Gaules. On comprend sans peine quels étaient les sentiments de Julien en recevant la pourpre; il revoit la restauration du polythéisme. Il entra dans les Gaules en 355. Ce pays était alors livré aux ravages des Barbares et à tous les maux de la guerre. Le nouveau César mit rapidement un terme à ces désastres. — Ce n'est pas la place ici de parler de ses nombreux actes de guerre, qui sont longuement racontés par Ammien-Marcellin; il nous suffit de dire qu'il mit la paix sur les rives du Rhin, qu'il forma une armée nombreuse et disciplinée, et que, par une administration intelligente et la modération des impôts, il ramena la prospérité dans la province. Cinq années avaient suffi à ramener la paix; Julien était aimé de tout le monde et adoré de ses soldats. Il avait caché avec soin jusqu'à ce jour son penchant pour le paganisme. Mais bientôt la possession de l'autorité suprême allait lui permettre de manifester ses secrets sentiments. Constance, sous prétexte d'augmenter l'armée qu'il destinait contre les Perses, lui demanda une partie de ses légions. Les troupes, instruites de cet ordre et ne voulant pas quitter leur pays, se soulèvent et trouvent que le meilleur moyen d'éviter cette nécessité était de proclamer empereur leur César, Julien. Ce fut à Paris, et en avril 360, que cette proclamation eut lieu. On est en droit de croire même que ce fut aux portes ou dans une des salles du palais que Julien y avait fait bâtir, et dont nous possédons encore quelques restes sur le flanc septentrional de la montagne Sainte-Geneviève, rue de La Harpe. Le nouvel empereur avait du temps devant lui, car Constance était alors occupé contre les Perses. Il se borna donc à l'instruire de son élévation, et s'occupa d'assurer l'ordre dans les Gaules. Enfin, Constance refusant de le reconnaître, il se mit en marche

pour l'aller chercher jusqu'en Asie. Il était déjà en Pannonie lorsqu'il apprit que Constance venait de mourir. Alors il n'eut plus d'obstacles à vaincre. Les provinces et les armées le reconnurent ; il entra triomphalement à Constantinople. Son premier soin fut de rouvrir les temples et de rétablir les fêtes. Il présida aux cérémonies païennes en qualité de souverain pontife et fit de son palais un véritable Panthéon. Tous les dieux y avaient leurs statues ; un autel s'élevait dans chacun des bosquets de son jardin ; on le voyait lui-même attiser le feu des sacrifices, égorger les victimes et chercher à lire l'avenir dans leurs entrailles palpitantes. Cette affectation fut un objet de ridicule pour les païens eux-mêmes. Pensant que les mesures de rigueur fortifiaient les croyances au lieu de les affaiblir, il feignit d'abord une certaine tolérance pour les chrétiens, rappela les évêques orthodoxes exilés par Constance, et proclama la liberté des cultes. Il défendit néanmoins aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres, dépouilla les églises de toutes leurs richesses, confisqua une partie des propriétés des chrétiens, et, joignant à cette injustice l'amertume de ses railleries, il disait qu'en rendant les Galiléens pauvres il leur facilitait les moyens d'acquiescer le royaume des cieux. En 362, il fit bâtir à Constantinople un port et une bibliothèque. Mais il ne put préserver cette ville d'une lamie affreuse, dont il augmenta même les ravages par des mesures qui entravèrent l'arrivage des blés. Espérant porter un coup mortel au christianisme en faisant mentir les prophéties, il fit annoncer aux Juifs réjandus dans tout l'empire, qu'il les autorisait à relever le temple et donna ordre à ses trésoriers de fournir les sommes nécessaires. Les Juifs accoururent à son invitation ; mais des globes de feu s'échappant des entrailles de la terre dispersèrent tous les matériaux et firent abandonner l'entreprise. — On était toujours en guerre avec les Perses. Julien voulut avoir la gloire de vaincre ces redoutables ennemis. Il partit à la tête d'une armée immense, soumit l'Arménie et la Mésopotamie, prit la ville de Pyrisabore après deux jours de siège, s'empara de Maozmalques et battit l'ennemi près de l'ancienne Séleucie. Trompé par un transfuge, il commit la faute de brûler la flotte qui le suivait le long du Tigre, et affama son armée. Il se pliait sur la Mésopotamie où il voulait rejoindre un autre corps d'armée, lorsque Sapor II vint l'attaquer, le 26 juin 363. Les Perses furent vaincus, mais Julien trouva la mort dans la bataille. — Nous avons de Julien, des *Lettres*, des *Harangues*, et sous le titre de *Mispogon ou ennemi de la barbe*, une satire pleine de sel et de verve, mais entachée de mauvais goût et de so-

phismes, dans laquelle il se venge des habitants d'Antioche, qui l'avaient tourné en ridicule. Sa *Satire des empereurs romains*, dans laquelle il passe en revue tous les Césars ses prédécesseurs, renferme les mêmes qualités et les mêmes défauts. Julien avait aussi composé, contre la religion chrétienne, un ouvrage en sept livres dont il ne nous est parvenu que quelques fragments des trois premiers livres, dans la refutation qu'en a donnée saint Cyrille d'Alexandrie.

JULIEN LE COMTE, était gouverneur de l'Andalousie et de Ceuta, en Afrique, au commencement du vi^e siècle, et lutta courageusement contre les Maures de 708 à 710. L'usage des seigneurs espagnols était de faire élever leurs enfants à Tolède, siège de la cour. Le roi Roderic y vit la fille du comte Julien, et n'ayant pu obtenir ses faveurs, il la déshonora. Poussé par la vengeance, le comte Julien commit, de concert avec les fils de Witiza, prince détrôné par Roderic, le crime le plus odieux que retracent les annales du moyen-âge : il s'entendit avec les Arabes, leur livra Ceuta, les conduisit lui-même en Espagne et combattit dans leurs rangs, à Xérès de la Frontera (711), où la monarchie visigothe d'Espagne reçut le coup mortel. Le comte Julien, méprisé de ceux auxquels il avait procuré une si riche conquête, mourut, dit-on, dans une prison, après avoir été dépouillé de tous ses biens.

JULIENNE (PÉRIODE) (voy. ENR).

JULIENNE, *Hesperis* (bot.). Genre de la famille des Crucifères, de la tétradynamie siliqueuse dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes annuelles ou bisannuelles, rarement vivaces, spontanées dans les parties moyennes de l'Europe, dans la région méditerranéenne et dans le milieu de l'Asie. Leurs fleurs purpurines ou blanchâtres forment des grappes terminales lâches ; elles ont pour principaux caractères : un calice de quatre sépales connivents, dont les deux latéraux sont renflés en bourse à leur base ; quatre pétales onguciformes, à limbe étalé, obtus ; deux stamens elliptiques. A ces fleurs succèdent des siliques allongées, cylindriques ou faiblement tétragones, qui renferment une seule série de graines pendantes, lisses et non bordées.

L'espèce la plus intéressante de ce genre est la **JULIENNE DES DAMES**, *H. matronalis*, Linn., très connue sous le nom vulgaire de *Cassolette*. C'est une plante bisannuelle haute de 6 ou 8 décimètres. Sa tige, velue, est peu rameuse ; ses feuilles sont ovales-lancéolées, aiguës au sommet et dentées ; ses fleurs, blanches ou violacées, exhalent une odeur suave, plus prononcée encore le soir que pendant le jour ; leurs pétales

ont un long onglet et un limbe obovale. Cette espèce croît spontanément dans les endroits couverts, dans les haies, etc. De Candolle en distingue deux variétés, l'une à fleurs presque inodores, purpurines (*Hesperis matronalis sylvestris*, DC.), que Linné avait regardée comme une espèce distincte, et dont il avait fait son *Hesperis inodora*; l'autre à fleurs très odorantes, blanches ou violettes (*Hesperis matronalis hortensis*, DC.), communément cultivée dans les jardins. Celle-ci a été modifiée et embellie par la culture. On en possède des sous-variétés à fleurs doubles et vivaces, qu'on multiplie par éclats et par boutures. — Cette plante veut une terre substantielle. Elle ne demande que peu d'eau. Ses graines renferment beaucoup d'huile; aussi la cultive-t-on quelquefois comme espèce oléagineuse; mais, sous ce rapport, elle n'a jamais pris rang dans la grande culture.

JULIENNE JAUNE (bot.). Nom vulgaire donné dans les jardins au *Barbarea vulgaris*.

JULIERS, en allemand *Julich*, anciennement *Juliacum*. Ville de Prusse, dans la province du Rhin, régence et à 24 kilom. N.-E. d'Aix-la-Chapelle, sur la Roër. Elle a environ 3,600 habitants, un hôtel-de-ville remarquable, une citadelle et des filatures de coton, des tanneries, des savonneries; une mine de houille est exploitée dans le voisinage. On trouve cette ville mentionnée sous le nom de *Juliacum* dans l'itinéraire d'Antonin; ce nom a fait croire qu'elle fut fondée par Jules César, mais on n'a aucune preuve certaine de cette origine. Elle fut, sous l'empire d'Allemagne, gouvernée par des comtes impériaux, dont un des plus célèbres est Girard IV, comte de Juliers et de Berg, dans le x^e siècle. L'empereur Charles IV, érigea, en 1356, ce comté en duché, en faveur d'un des descendants de Girard. Cette famille s'éteignit en 1609 (roy. CLÈVES). Juliers appartint ensuite successivement à Maurice de Nassau, aux Espagnols, à la maison palatine de Neubourg; les Français s'en emparèrent en 1794, et elle fit partie du département de la Roër jusqu'en l'année 1814, où elle fut incorporée à la Prusse. — On a donné quelque temps le nom de JULIERS-CLÈVES-BERG à la province prussienne du Rhin.

JULODE, *Julodis* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des Buprostides, caractérisé par un corps très épais, la tête inclinée et les élytres terminées par une échancrure bi-épineuse. Le corps de ces insectes est souvent couvert d'une villosité assez longue, qui leur a fait donner le nom qu'ils portent; leur prosternum est fort saillant; leur corselet et les élytres sont presque toujours fortement ponctués et rugueux; leurs larves doivent vivre dans les

tiges ou les racines de grosses plantes herbacées. Les Julodes sont fort nombreux et propres aux contrées chaudes de l'ancien continent. Ils sont généralement d'une grande taille. L'on trouve communément sur les bords de la Méditerranée les *J. fidelissimi* et *onopordi*, Fabr.; ce dernier a même été rencontré, mais rarement, dans le midi de la France. — Parmi les espèces exotiques, nous citerons le **JULODE DE KIRO**, *J. Kirgii*, Laporte, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, et dont les élytres, hérissées de touffes de poils jaunes, sont bordées d'une rangée de faisceaux de poils rouges. — Une charmante espèce est le **JULODE DE CLOÛÉ**, *J. Clouvi* Bq., trouvé à Socotora, dont les élytres, d'un beau bleu foncé métallique, offrent des fascies irrégulières d'un roux soyeux. FAIRNAIRE.

JUMALA. Le dieu suprême, le principe créateur chez les Finnois. On peut croire cependant d'après les sagas islandaises, qu'à l'époque païenne, le nom de *Jumala* s'appliquait spécialement à un dieu national, dont le sanctuaire était en Bjarmie, centre jadis si célèbre de la civilisation et du commerce des Finnois. Ce sanctuaire renfermait, dit-on, d'immenses richesses, requi en fit le but des excursions fréquentes des pirates scandinaves, qui parvinrent à s'en emparer, après plusieurs tentatives infructueuses. Au milieu de ce temple s'élevait un autel surmonté de la statue colossale du dieu assis, portant une couronne de douze pierres précieuses, un collier pesant trois cents marcs d'or, et tenant sur ses genoux une immense coupe d'or. La peau dont le dieu était vêtu équivalait à la charge de trois bateaux. Dans l'intérieur du temple était une prêtresse savante en magie, autour de laquelle veillait un esclave assisté d'un vautour et d'un taureau, qui passaient pour ensorcelés. — Bien que le grand sanctuaire de *Jumala* fût situé en Bjarmie, vaste contrée placée entre l'Oural et la mer Blanche, son culte rayonnait dans toutes les contrées occupées par la race Finnoise. Tous les autres dieux lui étaient subordonnés, et peuvent même être considérés comme de simples émanations de cet être tout puissant. Il présidait à l'art de la magie, si répandu chez les Finnois, à tel point qu'il se fait magicien dans toutes ses incarnations.

JUMAR (mam.). Les anciens appelaient ainsi le produit de l'accouplement du taureau et de la jument, ou du taureau et de l'ânesse, ou de l'âne et de la vache. Les naturalistes modernes ne sont pas d'accord sur l'existence de cet animal qui, d'après G. Cuvier, n'aurait jamais existé.

JUMEAUX (mét.). On nomme accouchement *multiple* ou *gémellaire*, celui qui donne

naissance à plusieurs enfants. Les accouchements bipares ou de deux jumeaux sont aux accouchements unipares à peu près dans le rapport de 1 à 84. Les tripar- et les quadripares, etc., sont trop peu communs pour qu'il soit possible d'établir une proportion exacte à leur égard. On en a observé de 5 et même de 6 jumeaux. D'après des relevés assez nombreux, il paraît que les accouchements multipares fournissent beaucoup plus de garçons que de filles dans les accouchements bipares, et plus de filles que de garçons au contraire, dans ceux d'un plus grand nombre de jumeaux. Ceux-ci sont, au reste, ou le comprend, d'autant plus petits et plus faibles qu'ils sont plus nombreux, les bijumeaux ne pèsent même guère que 3 à 4 livres chacun ; mais il n'est pas rare que l'un soit beaucoup plus volumineux que l'autre. Cette différence est même souvent si considérable qu'elle a, plus d'une fois, fait croire à tort à une superfétation, c'est-à-dire à deux conceptions distinctes, séparées l'une de l'autre par un temps plus ou moins long.

La grossesse gémellaire se reconnaît au développement rapide de l'abdomen, à sa plus grande largeur, à sa forme bilobée, aux mouvements manifestes en deux endroits opposés, aux battements des cœurs des fœtus, perceptibles simultanément en deux points éloignés. Il est nécessaire de connaître à l'avance l'état gémellaire, afin de pouvoir expliquer l'oppression, l'infiltration, les varices des membres inférieures, et pour faire prendre toutes les précautions possibles contre l'avortement si fréquent dans ce cas. Cet événement fâcheux est d'autant plus précoce et plus à redouter, que le nombre des fœtus est plus considérable. Il est même rare de voir se terminer heureusement une grossesse plus que bipare. — La grossesse multiple expose les embryons à se souder, et à former un monstre, rarement viable ou destiné à une existence pénible. Il faut pour cela que les deux embryons soient enfermés dans un seul amnios, par suite de leur départ simultané d'un même ovaire, et peut-être même d'une seule vésicule de Graaf. Cette disposition est heureusement assez rare, et le plus grand nombre des jumeaux ont chacun un amnios et un chorion particulier ; assez souvent même chacun a son placenta séparé. Le plus généralement ces deux placentas sont adossés l'un à l'autre.

Les jumeaux se présentent quelquefois simultanément pendant l'accouchement, ce qui en retarde nécessairement l'issue et peut même faire que les fœtus se blessent l'un l'autre. Mais la principale cause de la lenteur du travail est l'inertie de l'utérus, résultant de l'ex-

cessive dilatation de cet organe. C'est ordinairement l'enfant le plus développé qui naît le premier, et dans la position la plus favorable. — La délivrance ne s'opère guère qu'après la dernière parturition. Lorsque les pulsations du cordon continuent après la naissance du premier enfant, ce qui résulte de l'anastomose des deux placentas, il faut se hâter d'en opérer la ligature pour éviter une hémorrhagie funeste au second. Il faut, après la naissance du premier enfant, se tenir en garde contre l'inertie de l'utérus, presque insensible à la présence d'un enfant flottant pour ainsi dire dans son intérieur, et provoquer au besoin les contractions de l'organe au moyen du seigle ergote, ou même opérer artificiellement le second accouchement. La même précaution doit aussi avoir lieu pour la délivrance. Il faut également se tenir en garde contre les hémorrhagies consécutives, si fréquentes et si funestes ici par suite de l'inertie de l'utérus. L. DE LA C.

JUMIEGES, *Gimégia, Gimcia, Gemetium Unedica*. Village du département de la Seine-Inférieure, à 19 kilom. O. de Rouen, sur une langue de terre qui forme une presqu'île dans la Seine. Jumieges a une population de 1,700 habitants environ, et n'est célèbre que par son ancienne abbaye de Bénédictins, dont on reconnaît encore les ruines. Dans l'église de ce monastère fondé en 654 par saint Philibert, on voyait le tombeau de certains personnages désignés sous le nom d'*Enervés*. Quelques auteurs croient qu'il s'agit des fils de Clovis et de Bathilde, qu'on fit moines après leur avoir brûlé les nerfs des jambes. D'autres pensent que les enervés de Jumieges n'étaient autres que Tassillon et Théodose, durs de Bavière, que Charlemagne fit enfermer dans ce couvent. — L'abbaye de Jumieges a produit plusieurs personnages remarquables, entre autres : saint Ilugues, saint Encher et Guillaume, surnommé *Calculus* (roy. GUILLAUME). L'histoire de l'abbaye de Jumieges a été écrite par C.-A. Deshayes, Rouen, 1820, in-8°.

Les ruines de l'abbaye de Jumieges, les plus belles de la Normandie, permettent de juger encore aujourd'hui de l'importance qu'avait cette célèbre maison religieuse. On y voit les restes imposants de deux églises, dont l'une, celle de Notre-Dame, est de construction romane sur presque la totalité de son étendue, et d'un style particulier à cette abbaye. L'église de Saint-Pierre, moins importante que la précédente, offre dans sa partie antérieure des constructions qui semblent beaucoup plus anciennes que celles de la grande église, et pourrissent appartenir à une époque peu distante de l'invasion des Normands, qui avaient entièrement

détruit cet établissement monastique. Les salles des gardes, du trésor, du chapitre, sont groupées encore autour de l'emplacement qu'occupait le cloître des religieux; la porte d'entrée du monastère et plusieurs salles qui en dépendaient, de nombreux souterrains, des restes de la distribution générale des jardins, complètent



l'ensemble de ces ruines remarquables. La gravure ci-dessus reproduit l'aspect d'une partie de ces ruines.

A. L.

JUNGADA ou **JANGADA**. Sorte d'embarcation en usage au Brésil, principalement sur les côtes de Fernambouc. Elle se compose de trois ou quatre morceaux de bois, de douze à quinze pieds de long sur huit à neuf pouces de large, à peine équarris, et liés par deux traverses. L'un d'eux est percé d'un trou dans lequel est implanté le mât qui porte la voile. L'autre sert d'appui à un petit banc de deux pieds de haut, sur lequel s'assied le pilote, afin de se mettre à l'abri de la lame qui, à chaque instant, submerge l'embarcation. Un pien fixé en arrière du mât sert à suspendre les provisions. Ces embarcations sont montées par deux ou trois hommes seulement.

JUNIA (Lois). Il y eut deux lois romaines de ce nom. — La première, la loi *Junia Velleia*, rendue sous Auguste l'an de Rome 663, était un complément des lois *Julia* et *Poppia Poppæa* (roy. *JULIA* (Lois)). Pour qu'un testament fût valable, il fallait que les héritiers siens, c'est-à-dire les enfants se trouvant sous la puissance du testateur, fussent spécialement exhéridés ou institues. En règle, la survenance d'enfants posthumes après la mort du testateur, annulait le testament. Aussi l'usage permit-il de les instituer ou de les exhérider avant qu'ils fussent nés. Mais il pouvait arriver eucoré qu'après la

confection du testament, la mort ou l'émancipation du fils du testateur rendit héritiers siens les petits-fils de ce dernier. La loi *Junia Velleia* permit également de les exhérider ou de les instituer d'avance afin que le testament ne fût pas rompu. — La loi *Junia norbana*, rendue suivant quelques uns sous Tibère l'an 772, suivant d'autres dans les dernières années du règne d'Auguste, était aussi un complément de la législation de celui-ci, relative aux affranchissements. Cette loi donna la liberté aux esclaves qui n'étaient pas affranchis suivant les formes solennelles, mais par une simple manifestation de la volonté du maître, c'est-à-dire *inter amicos, per epistolam, convivii adhibitione*, etc. Ces affranchis ne devinrent cependant pas citoyens, mais furent assimilés aux habitants des colonies *latines*, qui jouissaient du *commercium*, c'est-à-dire de la faculté d'acquérir suivant les formes romaines, mais non du *connubium*, c'est-à-dire du droit de contracter des mariages légitimes avec les Romains (roy. *LATINS*). En outre, ils furent privés d'une partie du droit de *commercium* que les Latins possédaient tout entier, c'est-à-dire de la faculté de tester et d'acquérir par testament, et par suite on les distingua par la dénomination de *Latini Junieni*. Ces distinctions furent abolies par Justinien en même temps que toutes celles qui concernaient les affranchis.

OTT.

JUNIEN (SAINT). Ville de France, département de la Haute-Vienne, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Rochechouart, à 30 kil. O.-N.-O. de Limoges, sur la rive droite de la Vienne, au confluent de la Glane. Cette ville, peuplée de près de 6,000 habitants, et assez commerçante, surtout en chevaux et en mulets, est fort ancienne. Elle doit son origine à la vénération portée à saint Junien, qui vécut dans la retraite au milieu de la forêt de *Comodoliacum*. Il fut enseveli en 587, et ce fut autour de son tombeau que se forma la petite ville. E. C.

JUNIUS (Lettres de). Ce fut à l'époque des plus vives querelles de Wilkes avec le ministère et des troubles qu'elles occasionnèrent en Angleterre, que parut une suite de lettres éloquentes, véhémentes et amères, sous le pseudonyme de Junius. Publiées par le *Public advertiser*, ces lettres commencèrent à paraître en 1769, et se continuèrent, presque sans interruption, jusqu'en 1772. L'éditeur, qui les recevait par voie indirecte, obtint alors de son correspondant inconnu l'autorisation de les réunir pour les faire paraître en deux vol. in-12, avec cette épigraphe : *Stat nominis umbra*. On les fit suivre de quelques autres lettres attribuées au même auteur, mais dont aucune ne porte une

date postérieure au 19 janvier 1793. Une rare hardiesse, une verve bilitieuse et éclatante, suscitèrent à ces lettres de nombreuses répliques, et leur valurent même les persécutions du pouvoir. Aujourd'hui que le temps et la mort leur ont fait perdre leur actualité, on y trouve encore, comme semblait l'espérer l'auteur, « des principes dignes d'être transmis à la postérité. » Après avoir successivement attribué les lettres de Junius à Samuel Dyer, ami de Burke, à Burke lui-même, et à un grand nombre d'autres écrivains, on a fini par croire, avec quelque fondement, que lord Sackville en était l'auteur. L'opinion la plus accréditée est celle qui les attribue à sir Philip Francis : émise par Taylor, dans un de ses ouvrages; admise par de savants critiques, par les lords Grey et Brougham, cette opinion se trouve confirmée par l'identité des écritures de Junius et de sir Philip, par la date où ces lettres cessèrent de paraître, date qui coïncide avec celle du départ de sir Philip Francis pour l'Amérique, et enfin par la position qu'il occupait au ministère de la guerre, et qui lui permettait de connaître dans leurs détails les plus intimes les personnes et les choses qui se rapportaient à cette administration. Quoi qu'il en soit, sir Philip Francis mourut en 1818, sans avoir fait ni aveu ni désaveu à ce sujet. Nous devons ajouter ici qu'un célèbre écrivain français qui, dans sa jeunesse, a connu Francis à Madras, M. de Jouy, regardait ce dernier comme le véritable auteur de ces lettres. On a écrit sur cette controverse des ouvrages plus longs que les lettres elles-mêmes, dont la plus célèbre édition est celle de Woodfall, en 3 vol. in-8°, publiée à Londres en 1812. Les *Lettres de Junius* ont été traduites en français en 1791, par M. Parizot, qui a revu sa traduction et l'a de nouveau fait paraître à Paris en 1830. Pu. CHASLES.

JUNON, H_{2x} , en grec, fille de Saturne et de Rhée, figure à côté de Jupiter, à titre de sœur-épouse. Son père qui, au moment de sa naissance, l'avait dévorée avec ses sœurs, Cérés et Vesta, la vomit ainsi que ces deux déesses à la suite de la potion que Jupiter lui avait administrée par le conseil de Métis. Elle opposa une longue résistance aux poursuites incestueuses de Jupiter. Mais, séduite enfin au moment où elle s'en doutait le moins, pour avoir réchauffé dans son sein un oiseau mouillé par l'orage, un coucou, qui était Jupiter lui-même, elle força ce Dieu à l'épouser pour réparer sa faute involontaire. Junon n'eut de Jupiter que Vulcain et Hébé, auxquels on ajoute quelquefois Lucine. Un des traits saillants de son caractère comme épouse, est la jalousie implacable avec laquelle elle poursuivait ses rivaux (roy. Io, ARGUS, LA-

TOÏNE, SÉXÉLÉ, GALANTHUS). Les enfants mêmes nés des infidélités de Jupiter sont souvent l'objet de sa colère et de sa haine (roy. HÉRCULE, EUCYSTHÉE). Mais si Junon s'ahandonne sans retenue aux emportements de sa jalousie, elle apparaît constamment comme le type le plus pur de la fidélité conjugale. Elle surpasse Diane même en chasteté. Orion, Ixion, Tantale (royez ces mots), osent lui exprimer de coupables desirs; elle les dénonce à Jupiter, qui leur fait subir d'éclatants châtements. Aussi, était-elle invoquée comme la divinité protectrice de la sainteté de l'hyménée. On lui attribue même la première institution du mariage, en disant qu'avant elle, Jupiter n'avait eu que des concubines, mais non de légitime épouse. Les poètes attribuent à cette déesse un caractère fier et impérieux. Elle veut que Jupiter lui confie ses plans et ses projets; elle conspire contre lui avec Neptune ou Minerve, et un jour, le Dieu irrité la punit de sa rébellion en la faisant suspendre à la voûte de l'Olympe, les pieds chargés d'une lourde enclume, et les mains d'une chaîne d'or non moins pesante. Souveraine des déesses et des mortelles, elles prétend aussi en être la reine par la beauté: Sidé, femme d'Orion, fut précipitée dans le Tartare pour s'être comparée à elle. Cassiopée osa élever la même prétention; Andromède, sa fille, en porta le châtement; Anaxibie, femme de Pélias, et les filles de Pœtus ne furent pas moins cruellement punies; Pâris, enfin, lui refusa la pomme de la beauté, et aussitôt Junon devint l'ennemie la plus acharnée des Troyens, qu'elle poursuivait jusque sur le sol hospitalier de l'Italie.

Junon, représentant la nature passive, est opposée à l'esprit moteur et organisateur qui est Jupiter. Ce dernier étant l'éther, elle est l'atmosphère sublunaire dont la terre est enveloppée; Jupiter étant le Ciel, Junon est la Terre; elle devient lune, quand son époux se trouve localisé dans le soleil. Comme déesse du mariage, Junon devenait naturellement protectrice des accouchements; aussi était-elle souvent adorée sous le nom de *Lucine*. Elle affectait en outre le rôle de protectrice de la famille, et c'est en ce sens que les Romains l'appelaient *Caia*. Par une extension de ses attributions, elle devenait à Rome *Junio moneta*, et même la déesse de la toilette. Chaque matrone avait son génie tutélaire particulier désigné sous le nom de *Juno*. Le temple le plus célèbre de Junon se trouvait au pied du mont Eubée, entre Argos et Mycènes, ce qui fait souvent donner à la déesse l'épithète d'*Argiva*. Ce sanctuaire avait été fondé, dit-on, par Io-Callithyè, qui en fut la première prêtresse. Les marbres argiens, publiés par Fourmont, contiennent le

nom de toutes les prêtresses qui succédèrent à Io. Les Argiens, dans la supputation des temps, comptaient par les années de ces sacerdoces. Dans ce temple se trouvait la statue colossale de Junon, en or et en ivoire, chef-d'œuvre de Polyélète. Le temple de Junon à Olympie était presque aussi révééré que celui du mont Eubée. — Les sanctuaires de Junon portaient en général le nom d'*héraon* en grec, d'*heraem* en latin, et ses fêtes celui d'*herées*. On verra au mot HÉROS le sens qu'on doit attacher au nom d'*Hera*. Quant à celui de *Juno*, qu'elle portait en Italie, on en ignore l'origine. Les Latins le rapprochaient de *Jana* (roy. JANUS). Le paon était consacré à Junon (roy. ANGUS), ainsi que l'oie et l'épervier, le pavot, le dictame et la grenade. Sa victime favorite était une jeune brebis ; à Rome, on lui immolait une truie au commencement de chaque mois. Les plus belles représentations qui nous restent de cette Déesse sont celles de l'autel quadrilatère du musée capitolin et de l'autel rond du même musée, où on la voit coiffée d'un grand voile, et le front ceint du diadème appelé *sphendone*. On la trouve ailleurs enveloppée d'un voile parsemé d'étoiles. On la voit encore quelquefois montée sur un aigle.

AL. B.

JUNON (astr.) Une des petites planètes situées entre Mars et Jupiter. Elle a été découverte par Harding, à Lillienthal, le 1^{er} septembre 1804. Elle offre un diamètre apparent presque inappréciable, et, d'après les observations faites par Mädler en 1843, son diamètre réel doit être inférieur à 600 kilomètres.

Les éléments de son mouvement elliptique sont :

Durée de la révolution. (Ans.)	4, 3619
Distance moyenne.	2, 66946
Excentricité de l'orbite.	0, 2556
Inclinaison —	13° 2' 10"
Longitude du nœud ascendant.	170° 52' 34"
Longitude du périhélie.	54° 17' 13"

JUNONIES ou **JUNONALES**. Fêtes célébrées par les Romains en l'honneur de Junon. Des prodiges effrayants ayant paru en Italie, les Pontifes désignèrent vingt-sept jeunes filles, qu'ils divisèrent en trois groupes, pour faire une procession solennelle dans la ville, en chantant un cantique composé par le poète Livius. Pendant qu'elles étaient occupées à apprendre cet hymne dans le temple de Jupiter Stator, la foudre tomba sur le sanctuaire de Junon-Reine au mont Aventin. On se crut menacé de la colère de Junon, et les dames romaines reçurent l'ordre d'apaiser la déesse à laquelle elles consacrèrent un bassin d'or. On fit ensuite une grande procession. Deux vaches blanches et deux statues de Junon, en bois de

cypres, ouvraient la marche. Le cortège était composé de vingt-sept jeunes filles vêtues de robes traînantes, et chantant un hymne en l'honneur de Junon. Les décevirs couronnés de lauriers venaient ensuite. Les vierges exécutèrent une danse sacrée sur la grande place de la ville, et on arriva enfin au temple de Junon. On consacra les deux statues, et on lui immola les deux génisses.

AL. B.

JUNOT (roy. ARRANTÉS).

JUNTE. Mot espagnol qui signifie assemblée, réunion, comité, et qui fut employé de bonne heure dans la langue politique de l'Espagne pour désigner les réunions de députés, de commissaires, etc. Au xiv^e siècle, on appela *juntas mixtas* les assemblées à la fois ecclésiastiques et laïques, qui précédèrent l'institution des *cortes* (voir ce mot). Quand cette institution fut établie, on appela plus spécialement *juntas*, les assemblées de représentants, formées spontanément et irrégulièrement. Lors de la grande insurrection des communes sous Charles-Quint, la réunion des *procuradores* à Avila prit le nom de *Sainte-Junte*. Ce fut par une *junte* convoquée à Bayonne que Napoléon fit ratifier la capitulation qu'il imposa à l'Espagne en 1808, et ce furent des *juntas* insurrectionnelles, formées de toutes parts, qui organisèrent contre lui la résistance, et dont sortit la *junte centrale*, qui, de l'île de Léon, convoqua les *cortes* constituantes de 1810. On a appelé aussi *juntas*, diverses réunions d'hommes d'état et de fonctionnaires supérieurs, appelés dans le dernier siècle pour donner leur avis sur des réformes administratives. Le mot *junte* est encore reçu dans les mêmes acceptions dans les états américains d'origine espagnole.

JUPITER (myth.). *Zeus*, genit. *dios* chez les Grecs ; *Dén*, *Dan* chez les Crétois. Les auteurs s'accordent presque tous sur la généalogie de ce dieu. Il était fils de Saturne et de Rhéa, et petit-fils d'Uranus et de Gê (la terre). Quelques uns cependant le font naître de l'Éther et du Jour. — Titan, en cédant l'empire à Saturne, son frère puîné, lui avait imposé l'obligation de devorer tous ses enfants mâles (roy. SATURNE). Rhéa sauva Jupiter en donnant à son époux une pierre que celui-ci avala sans soupçonner la supercherie. L'éducation du jeune dieu fut confiée aux nymphes Mélisses, qui le cachèrent dans un antre de l'île de Crète, et lui donnèrent pour nourrice la chèvre Amalthée. Les Curètes ou les Corybantes faisaient sans cesse retentir leurs boucliers pour que les cris de l'enfant ne pussent arriver jusqu'aux oreilles de Saturne. Jupiter était déjà grand au bout d'une année, et son premier acte fut de donner à Saturne un

brevage pour lui faire voir Neptune et Pluton, qu'il avait dévorés. Les enfants de Saturne étant vivants, le pacte en vertu duquel il avait obtenu l'empire se trouvait rompu. Les Titans l'attaquèrent et le firent prisonnier. Jupiter, tue Camé, chargé de garder au fond du Tartare les Centimanes et les Cyclopes. Avec leur secours et celui de Neptune et de Pluton, il attaque et tue les Titans, et rend le trône à son père. Mais Saturne lui dresse des embûches. Jupiter irrité marche contre lui, le bat, le mutilé avec cette même hache qui avait servi à Saturne à mutiler Uranus; l'exile sur la terre, et partage l'univers avec Neptune et Pluton. Gê, désespérée de la mort des Titans, arme bientôt contre Jupiter les géants qui entassent montagnes sur montagnes. L'Olympe est pris d'assaut, et les dieux se réfugient dans la vallée du Nil. Jupiter entre seul en lutte avec le géant Typhoë; mais il s'embarrasse dans les anneaux qui terminent le corps serpentiniforme de son adversaire; Typhoë le saisit, lui coupe les nerfs, les muscles et les vertèbres, l'enveloppe d'une peau d'ours et le dépose en Cilicie, dans l'antré Corycique. Pan et Mercure parviennent à rendre la vie au corps inanimé. Hercule, qui devance ici l'apparition de l'homme, arrive au secours des dieux; Jupiter tonne; les géants sont vaincus. Des siècles s'écoulent. Les hommes sont déposés sur la terre; Jupiter s'indigne bientôt de leur méchanceté, les fait périr par les eaux diluviennes et crée une nouvelle race issue des pierres jetées par Deucalion. — Une autre récit représente l'humanité détruite tout entière, et Jupiter faisant sortir des troncs des arbres la seconde espèce humaine.

Hésiode donne à Jupiter six femmes légitimes. La première est Métis (la pensée), qu'il devora après l'avoir rendue grosse de la déesse de la Sagesse, qui grandit dans le cerveau du dieu dont la hache de Vulcain la fit sortir plus tard. La seconde est Thémis (la justice), mère des Heures, des Parques et des Saisons. Il épousa ensuite Eurinome qui donna naissance aux trois Grâces; Cérés, sa sœur ou sa fille, dont il eut Proserpine; Mnemosine (la mémoire), dont les Muses sont filles; Latone qui le rendit père d'Apollon et de Diane (le soleil et la lune). Sa dernière épouse fut Junon (l'air atmosphérique), sa sœur (voy. JUXON).

Cette simple nomenclature laisse assez voir le sens caché sous ces allégories. Quant aux amours de Jupiter avec ses femmes mortelles, ils sont trop nombreux pour que nous puissions les énumérer ici. — Jupiter était le dieu suprême de toutes les nations de souche hellénique ou pélasgique; chaque tribu se fai-

sait gloire de rattacher à lui son origine, et se disait issue de Jupiter, comme les Gaulois se disaient fils de Teuth. C'est ainsi que de Calisto il avait eu Arcas, tige des Arcadiens; de Niobé, Pélasgus; d'une nymphe Sithnide, Mégare; d'Electre, Dardanus; de Taygète, Lacédémon, etc. (voy. EUROPE, IO, ALCMENE, DANAË, SÉMÉLÉ, LÉDA).

Dans la répartition des attributions divines faite entre toutes les divinités dont l'Olympe était surchargé, Jupiter apparaît spécialement comme le dieu de l'éther et de la foudre. Mais l'éther ou empyrée était considéré comme la région de la vie, la source incorruptible d'où tout découlait. Or, Jupiter est l'éther même; tout émane de sa suprême essence. Il est la pensée, il est la sagesse, il est le père et le maître des dieux, des heures, des saisons, du soleil, de la lune. L'empire des mers lui appartient, car Neptune est encore Jupiter, comme le dit Eschyle en propres termes; il est Pluton même, comme on le voit dans Homère; Aidonée était d'ailleurs un de ses noms. S'il était représenté avec trois yeux dans la ville d'Argos, c'est, dit Pausanias, parce qu'il gouverne le ciel, la terre et la mer.

Les évhéméristes ont voulu ramener à l'histoire la légende de Jupiter, comme celle des autres dieux; mais pour la plier à ce système il faut faire violence à toutes les traditions antiques, et tout réduire au plus grossier matérialisme. Le prétendu tombeau de Jupiter dans l'île de Crète n'avait pas plus de valeur historique que le coffre à figure de bœuf où l'on déposa le corps mutilé d'Osiris. La titanomachie et la gigantomachie ne sont pas des guerres humaines; Métis et Minerve ne sont point des femmes, et on ne saurait ramener à une existence humaine Kneph-Amon, dans lequel les Grecs reconnaissaient leur Jupiter, aussi bien que dans Sérapis, Bélus ou Baal, etc. Jupiter offre d'ailleurs les rapports les plus intimes avec les grands dieux du Panthéon hindou, Brahma, Siva et Indra, qu'on ne sera pas tenté de réduire à la condition humaine. La gigantomachie n'est que la reproduction littéraire de la guerre des dieux de l'Inde contre les géants; Bradakali-Bhavani sort tout armée de l'œil de Siva, comme Minerve du front de Jupiter, pour combattre les Açours. Jupiter, tantôt aigle et tantôt cygne, se confond avec Brahma, qui a pour véhicule ou monture l'oiseau flamme, moitié aigle et moitié cygne, et qui poursuit dans tout l'univers sa sœur Saraçouati, qui finit par s'asseoir à ses côtés à titre d'épouse. Jupiter est surtout Indra, le dieu-Ether, fulgurateur et modérateur des saisons, qui, dans l'Inde même, porte le nom de *Dives-*

piter, qui ne diffère nullement de *Zeus-Piter* ou *Dispiter*, et exprime l'idée de vie ou de puissance divine. — Jupiter était ordinairement représenté nu jusqu'à la ceinture. Dans une de ses mains il tenait la foudre, et dans l'autre un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chevelure s'élevait par étages au dessus de son front, et, comme la crinière d'un lion, flottait sur ses épaules en mèches serrées et non bouclées. Une barbe épaisse ajoutait à la majesté de son visage. Quelquefois sa robe est parsemée d'étoiles. Il apparaît avec des ailes dans quelques figures anciennes. Ses principaux sanctuaires étaient en Grèce, celui de Dodone, le plus ancien de cette contrée, et le fameux temple d'Olympie (voy. ce mot). Il rendait aussi des oracles renommés dans l'autre de Trophonius. Les principales victimes qu'on lui immolait étaient la chèvre, le taureau blanc et la brebis. Souvent même on se contentait de lui offrir de la farine, du sel et de l'encens.

AL. B.

JUPITER (astr.). Après le Soleil, cette planète est le corps le plus considérable de notre système. Sa masse et son volume surpassent ceux de toutes les autres planètes réunies, et si le Soleil venait à s'écarter, elle formerait le corps central de notre système planétaire. Dans cette hypothèse, la Terre mettrait 380 ans à faire sa révolution autour de Jupiter.

Cette planète accomplit sa révolution sidérale en 11 ans 314 jours 20 heures 2 minutes 7 secondes. Sa distance moyenne au Soleil est de 5,202767, le rayon de l'écliptique étant pris pour unité. L'excentricité de son orbite est 0,0482235, et son inclinaison sur l'écliptique de $1^{\circ} 18' 42''$. La longitude du nœud ascendant est de $98^{\circ} 48' 37''$, 8, et celle du périhélie de $11^{\circ} 45' 32''$, 8.

La lumière du Soleil est 27 fois plus faible sur Jupiter que sur la Terre. Le pouvoir réflécheur du corps de cette planète doit être très considérable; car, eu égard à sa distance au Soleil et à sa surface apparente, elle devrait nous paraître moins brillante que Mars. Elle surpasse pourtant de beaucoup cet astre en éclat, et rivalise parfois avec Vénus.

A sa distance moyenne de la Terre, le diamètre équatorial de Jupiter est vu sous un angle de $38''.4$, et son diamètre polaire sous un angle de $35''.0$; d'où résulte un aplatissement de $\frac{1}{14}$ et un volume égal à 1414 fois celui de la Terre.

Jupiter tourne très rapidement sur son axe : il effectue une rotation sur lui-même dans l'espace de $9^h 55^m 26^s$, 56, de sorte que son mouvement de rotation est presque aussi rapide que

son mouvement de révolution. L'inclinaison de son équateur sur le plan de son orbite n'est que de $3^{\circ} 6'$; la variation des saisons doit donc y être très peu sensible. Le grand aplatissement de cette planète, joint à la rapidité de sa rotation, doit faire varier considérablement la pesanteur à sa surface. Le calcul montre qu'à l'équateur de Jupiter la longueur du pendule à seconde serait de 2^m , 1035, tandis qu'aux pôles elle irait à 2^m , 7297. — L'aspect du disque de Jupiter se distingue de celui des autres planètes par une belle couleur d'un jaune-clair. Sa surface est partagée par des bandes grisâtres, parallèles à son équateur. Ordinairement on voit deux de ces bandes, entre lesquelles l'équateur se dessine suivant une raie claire et étroite; ces deux bandes principales font tout le tour du disque. Lorsqu'il s'en montre un plus grand nombre vers le nord ou vers le sud, elles sont toujours plus pâles et plus étroites, et ne règnent pas sur toute la circonférence de la planète. Vers les pôles, le disque prend une couleur d'un gris plombé, parfois rayé par des bandes. La surface de la planète offre souvent des taches foncées qui ont servi à calculer la durée de sa rotation. Ces taches proviennent très probablement d'une atmosphère épaisse qui entoure le corps de Jupiter.

L'évaluation de la masse de cette planète a fait le sujet des travaux d'un grand nombre

d'astronomes. Laplace la fait de $\frac{1}{1070}$ (celle du

Soleil étant prise pour unité); mais cette détermination a été reconnue défectueuse. Nicolai a trouvé $\frac{1}{1054}$, par les perturbations que

Jupiter fait éprouver à Junon. Encke est parvenu au même résultat par les perturbations de Vesta. Airy a obtenu $\frac{1}{1048,69}$ par les élonga-

tions du quatrième satellite; Santini $\frac{1}{1050}$ par

le même moyen; et Bessel $\frac{1}{1046,7}$, en employant

à la fois les quatre satellites. Les astronomes admettent généralement aujourd'hui le résultat de Airy. On en déduit, pour la densité de Jupiter, 0,239, ou à peu près un quart de celle de la Terre. C'est presque exactement la densité du Soleil, et c'est aussi celle de l'eau. Comme la densité de la planète doit croître de la surface vers le centre, il est probable que la matière qui en constitue l'écorce n'est pas plus dense que le bois. Jupiter a quatre lunes qui circulent dans le plan de son équateur (voy. SATELLITES).

LIAGRE.

JURA (géog.), en allemand *Leberberg*, c'est-à-dire *montagne brune*. Ce nom est celui d'une chaîne de montagnes, d'un département de France et de l'une des Iles Hébrides.

Les MONTAGNES DU JURA sont dirigées du N.-E. au S.-O., et s'étendent depuis le confluent du Rhin et de l'Aar, en Suisse, jusqu'au confluent du Rhône et de la Valserine, en France. Elles se trouvent ainsi, dans leur partie N.-E., entièrement en Suisse; dans leur partie S.-O., entièrement en France; et, dans leur partie moyenne, sur la frontière des deux pays. Elles se lient vers le N.-O. à la chaîne des Vosges, et vers le S.-E. à celle du Jorat. Leur forme principale, sur un espace d'environ 225 kilom., une partie de la grande arête par laquelle l'Europe est divisée en deux versants : celui de l'Atlantique et celui de la Méditerranée. La chaîne entière a 270 kilom. de longueur, et le système du Jura, c'est-à-dire l'ensemble de la chaîne et des rameaux qui sont dans sa dépendance, s'étend à peu près sur tout le territoire enveloppé par le lac de Genève, le Rhône, la Saône, le Doubs, la Lare, la Loue, l'Il, le Rhin, l'Aar, la Thièle, les lacs de Bienne et de Neuchâtel, et l'Orbe inférieure. Il couvre ou limite une portion des départements français de l'Ain, du Jura, du Doubs, du Haut-Rhin, et des cantons suisses de Vaud, de Neuchâtel, de Berne, de Soleure et d'Argovie. Le Jura se compose de plusieurs massifs ou chaînons parallèles et très réguliers, dont les faltes sont horizontaux, et non dentelés, comme dans la plupart des chaînes de montagnes. C'est vers le S. qu'il présente ses parties les plus élevées : on y voit le Reculet (1720 mètr.), et le Colombier (1689 mètres), en France. La Dôle (1680 mètres) est sur la frontière; le mont Tendre (1681 mètres), le Noirmont, le Chasseral et le Chasseron (environ 1600 mètres), sont en Suisse. Les principaux passages qui coupent cette chaîne sont ceux de Saint-Cergue, sur la route de Morey à Yverdon; de Balaigue, sur la route de Pontarlier à Yverdon et à Lausanne; de Verrières et de la Cluzette, dans le Val Travers, sur la route de Pontarlier à Neuchâtel; de Pierre-Pertuis, curieuse ouverture à travers un roc énorme, sur la route de Bienne à Bâle. — Le Jura est composé d'un calcaire compacte, gris ou jaune et parsemé d'oolithes, qui a fait donner à toute une grande division géologique le nom de *terrain jurassique*. Il s'y trouve des bancs de marne et d'argile, du gypse, de l'albâtre, de l'asphalte, de la houille, de beaux marbres, des pétrifications curieuses, des mines de fer, des sources sulfureuses et salines, des grottes ornées de magnifiques stalactites, entre autres celles de Révigny, de Balerna, de Baume,

d'Osselle, de Chaux-lès-Passavant. On peut distinguer sur le Jura trois zones de végétation : la partie supérieure, occupée par les sapins; la région moyenne, où dominent les hêtres, les frênes, les chênes, les tilleuls; la région inférieure où réussissent de beaux vignobles, le maïs, l'orge, etc. Les pâturages de ces montagnes nourrissent de nombreux troupeaux : on y fait des fromages estimés qui se vendent sous le nom de *Crugères*, quoique la ville de ce nom soit encore loin de là.

E. C.

Le DÉPARTEMENT DU JURA est dans la région orientale de la France, entre la Suisse et les départements du Doubs, de la Haute-Saône, de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Ain. Il s'étend entre 46° 15' et 47° 20' de latit. N., et entre 2° 53' et 3° 49' de longit. E. Il s'allonge du N. au S., et offre une superficie de 500,000 hectares; sur cette étendue, on compte 150,000 hectares de riche terrain, 134,000 hectares de calcaire, 130,000 hectares de bruyères et de landes, 38,000 hectares de sol argileux. Le pays appartient tout entier au bassin du Rhône, et a pour principales rivières l'Ain, qui coule au S.; le Doubs, qui parcourt le N. du département; la Loue, affluent du Doubs; l'Oignon, affluent de la Saône; la Seille, autre affluent de la Saône, et la Vaille, affluent de la Seille. Le département du Jura est divisé en trois zones distinctes : 1° à l'O., la basse plaine; 2° à l'E., la haute montagne, qui est la partie la plus considérable, est couverte par les montagnes dont le département tire son nom; 3° au milieu, le plateau. La terre est profonde, grasse et très fertile dans la basse plaine; elle est fertile aussi, mais moins profonde sur le plateau; elle est pierreuse dans la haute montagne. La température est un peu froide à cause de la neige qui séjourne sur les hauteurs jusqu'au mois d'avril; du reste, l'air est sain et pur, excepté dans quelques parties de la plaine. L'agriculture est très avancée : on cultive surtout du blé (environ 50,000 hectares), de l'orge (16,000 hectares), de l'avoine (17,000 hectares), du maïs et du millet (16,000 hectares), des pommes de terre (14,000 hectares), de la vigne (19,000 hectares). Les meilleurs vins sont ceux de Château-Châlon, d'Arbois, de Salins. Il y a 154,000 hectares de bois. On élève beaucoup de gros bétail (environ 160,000 têtes), surtout dans les hautes vallées, et des chevaux estimés (19 à 20,000). Il y a d'importantes mines de fer, et l'on extrait beaucoup de sel des salines de Lons-le-Saulnier et de Salins. On exploite, en outre, de très beaux marbres, de l'albâtre, des pierres meulières, du salpêtre, de la terre à porcelaine et à poterie, et de la tourbe. — L'industrie manufactu-

rière est fort active : ses branches principales sont le travail du fer, pour lequel on compte une vingtaine d'usines ; la tournerie de Saint-Claude, qui fournit une grande quantité d'objets en bois, en os, en ivoire, en corne, travaillés avec art ; les pierres de la bijouterie de Septmoncel, l'horlogerie, la boissellerie, la papeterie, la porcelaine, la distillation des eaux-de-vie, la préparation des fromages façon Gruyères et de ceux de Septmoncel. Les principales exportations consistent en fers, chevaux, bêtes à cornes, vins, eaux-de-vie, bois de construction, planches de sapin, articles de Saint-Claude et de Septmoncel, horlogerie et fromages. C'est un des pays où les incendies font les plus fréquents ravages dus surtout à l'habitude qu'on a de couvrir les maisons en sapin. La navigation n'a lieu que sur le canal du Rhône au Rhin, qui prend les eaux du Doubs, et sur une petite partie du cours de l'Ain.

Le département du Jura renferme 4 arrondissements (Lons-le-Saulnier, Dôle, Poligny et Saint-Claude), 32 cantons, 584 communes et 313,299 habitants (recensement de 1851). Il forme le diocèse de Saint-Claude, ressortit à la cour impériale de Besançon et se trouve dans la 5^e division militaire et le 8^e arrondissement forestier. Il a pour chef-lieu Lons-le-Saulnier ; mais Dôle, peuplée de 10,000 habitants, est la ville la plus considérable ; les autres villes principales sont Salins, Arbois, Champagnole, Saint-Claude, Poligny, Saint-Amour. Il émigre temporairement, chaque année, un assez grand nombre d'habitants de l'arrondissement de Saint-Claude, qui vont commencer ou chercher du travail dans les pays voisins. — Ce département correspond à une partie de l'ancienne contrée des Sequanais. Il passa dans le royaume des Bourguignons, et enfin dans la Franche-Comté (roy. FRANCHE-COMTÉ).

Celle des Iles Hébrides appelée Jura est près de la côte occidentale de l'Ecosse, par 56^e de latitude N. ; elle dépend du comté d'Argyle, et s'étend du N.-E. au S.-O. sur un espace de 34 kilom. Le sol en est très montagneux et hérissé de rochers de granit : quatre sommets semblables et à pic s'y élèvent au S.-O., et sont connus sous le nom de *Mamelles de Jura*. La côte occidentale est déserte et escarpée ; la côte orientale a plusieurs villages, et offre le beau port des Petites-Iles. On retire des rivages de cette île beaucoup de plantes marines, et l'on y fait une grande quantité de soude. On y trouve de l'excellent sable à verrerie, du manganèse et du fer. Les habitants, au nombre d'environ 1,300, parlent le gaélique. E. C.

JURANDE (roy. CORPORATIONS).

JURATOIRE (roy. CAUTION).

JUREMENT, du latin *jus*, le droit, ce qui est juste. Cette étymologie indique l'origine du jurement, qui d'abord ne différait en rien du serment, exprimé en latin par un mot dérivé de la même racine, *juramentum*. On a même pensé que jurer (*jurare*) était formé de *forem orare*, prendre Dieu (Jupiter) à témoin. Le mot jurer a même conservé en français son sens primitif ; mais le jurement, ou affirmation qu'on fait d'une chose, en invoquant, comme témoin de sa sincérité, un objet divin, sacré ou seulement respectable, ne se prend plus guère qu'en mauvaise part. Le jurement même s'écarte souvent de la définition que nous venons d'en donner pour devenir une simple locution, toujours triviale, et souvent grossière.

Dans l'antiquité, on jurait non-seulement par les dieux et les demi-dieux, mais encore par leurs temples, par les armes ou les attributs qui leur étaient particuliers, par les mânes des ancêtres, par les fleuves de l'Enfer, par le Ciel, par la Mer, par la Terre. On jurait aussi par sa tête, par sa main droite, par son génie ; à Rome, les hommes seuls juraient par Hercule, les hommes et les femmes par Pollux, et les femmes seules par Castor. *Æsculor* (*ædes Castoris*, le temple de Castor) était la formule de ce dernier jurement. Celle du jurement par Pollux était *Ædæpol*. Dans la Rome impériale, l'esprit d'adulation fit adopter le jurement par le génie, par le salut, la fortune, la majesté, et même l'éternité de l'empereur. Tibère était indigné de cette basse flatterie ; Caligula, dont les actes pourraient être pris pour une critique perpétuelle du peuple romain dégradé, ordonnait de jurer par le salut et la fortune de ce beau cheval dont il voulait faire un père conscrit. Les dieux mêmes avaient, dit-on, leur jurement particulier. C'était le Styx qu'ils invoquaient (roy. ce mot).

Moïse avait défendu de prendre le nom de Dieu en vain ; les Juifs ne juraient donc que par les choses créées ; et Philon déclare qu'on peut jurer par le soleil, par les astres, par l'univers, par ses parents, etc. Cet écrivain blâme néanmoins l'usage des jurements, et cite comme un modèle à suivre à ce sujet, les Esséniens qui ne juraient jamais. J. C. blâme aussi les jurements, lorsqu'il reproche aux pharisiens de jurer par le ciel, par la terre, par Jérusalem, et par leur propre tête. Cependant, le témoignage des pères de l'Eglise prouve qu'on ne doit interpréter les paroles de J.-C. que lorsqu'il s'agit d'un jurement inutile. Le roi saint Louis fit des réglemens très sévères contre ceux qui proféraient des jurements blasphématoires et fit

marquer d'un fer chaud les lèvres d'un bourgeois de Paris qui s'était rendu coupable de cette contravention. Aujourd'hui, certains jurements sont tellement passés dans les habitudes, qu'on peut les regarder, dans la plupart des cas, comme des locutions banales sans préméditation. Ce sont, en effet, des locutions tellement corrompues, que peu de personnes en connaissent le sens. Ceux qui profèrent ces sortes de jurements ne pèchent donc guère que contre le savoir-vivre. Ils ne savent pas, par exemple, que *ventrebleu* et *sacrebbeu* signifient, le premier *ventre de Dieu* et le second *sacré-Dieu*. Anciennement, *vertugoi*, *sangoi*, *morgoi*, *jarnigoi*, étaient des jurons fort en usage; il paraît que le premier signifie *vertu-Dieu* (*got*, *dieu*, en allemand), le second, *sang-Dieu*, le troisième, *mort-Dieu*, le quatrième, *je rends Dieu*. Ce dernier jurement subsiste encore parmi les paysans de quelques provinces, qui le prononcent *juraiqué*. *Maugrebbeu*, qui n'est pas tombé partout en désuétude, est une ellipse des mots (*je*) *maugrée Dieu*. AL. B.

JURIDICTION. Le pouvoir de *dire droit*, c'est-à-dire, de rendre justice et de décider les contestations entre particuliers, et les accusations portées contre eux. — En droit romain, la *jurisdictio* ne formait qu'une des attributions des magistrats chargés de rendre la justice, de l'*officium jus dicentis*. Ces attributions comprenaient : 1^o la *jurisdictio* proprement dite, le pouvoir de prononcer le droit (*ius dicere*) dans les causes civiles, ce qui se faisait anciennement par des formules solennelles caractérisées par un des trois mots : *do, dico, addico*. 2^o L'*imperium*, qui n'appartenait primitivement qu'aux magistrats ayant le droit des auspices, et qui comprenait le pouvoir de rendre des décrets, *ius decernendi*, et celui de les mettre à exécution. Cette puissance exécutive qui, sous la république, s'appliquait à des objets de toute nature, s'exerçait surtout sous les empereurs en matière criminelle, et on distinguait l'*imperium* en *merum* et *mixtum*, la première expression désignant exclusivement la puissance du glaive et la poursuite des crimes; la seconde comprenant en outre la juridiction civile. 3^o Des attributions conférées à certains magistrats par des lois spéciales, tels que le droit de donner des tuteurs aux impubères, et qui, suivant les jurisconsultes, n'appartenaient ni à la *jurisdictio* ni à l'*imperium*. Les magistrats supérieurs (sous la république), les consuls, les préteurs, etc. (sous l'empire), les préfets, les vicaires, les proconsuls, etc., réunissaient toujours l'*imperium* et la *jurisdictio*; les magistrats inférieurs, les édiles, les questeurs, les magistrats municipaux, n'avaient que la simple juridiction. Celle-ci, d'ailleurs, n'était pas dépourvue de

toute puissance coercitive. — La distinction entre la juridiction et l'*imperium* était tout-à-fait propre aux institutions romaines, et quand, au xiii^e siècle, les jurisconsultes Azon et Lothaire, soulevèrent la grande question qui a si vivement agité les glossateurs, de savoir si le *merum imperium*, le pouvoir du glaive, n'appartenait qu'au prince, ou s'il faisait partie intégrante des pouvoirs du juge, ils avaient le tort de chercher la solution d'une question générale, très importante au temps où ils vivaient, dans des textes conçus en vue de circonstances toutes différentes, et qui sont d'ailleurs assez incomplets pour que cette matière n'ait pu être parfaitement élucidée malgré les travaux nombreux dont elle a été l'objet. La question générale comprise dans la discussion de Lothaire et d'Azon, est de savoir si le pouvoir judiciaire et l'exécution des jugements sont ou non indépendants du prince, et cette question avait sans doute un haut intérêt au moment où la féodalité était à son point culminant, et quand les seigneurs de tout ordre s'arrogèrent toute espèce de droits de juridiction. Elle fut décidée par les faits comme elle devait l'être par la raison. Dans toute société, en effet, le droit de rendre justice ne peut émaner que de l'autorité souveraine, c'est-à-dire, de la société même, et il en émane soit directement, quand le peuple nomme lui-même les juges, comme il l'a fait en plusieurs républiques anciennes et modernes, soit indirectement, quand l'autorité souveraine est exercée par un roi ou un fonctionnaire quelconque, chargé de nommer les magistrats inférieurs. C'est conformément à ces principes que prévalut, au xvi^e siècle, la règle : « *fief et justice n'ont rien de commun* », et bientôt celle-ci : « *Toute justice émane du roi* »; et qu'ont été établies, dans le droit public de toutes les nations modernes, les règles de la juridiction. Ces règles dépendent, en ce qu'elles ont de particulier, de l'organisation des magistratures et des tribunaux; nous n'avons pas à nous en occuper ici (voy. TRIBUNAUX). En ce qu'elles ont de général, elles sont relatives à la nature des pouvoirs du juge, aux limites imposées à la juridiction en général, et aux degrés de juridiction.

Au point de vue des pouvoirs du juge, la juridiction peut être *ordinaire* ou *extraordinaire*. Les juridictions extraordinaires, fréquentes surtout dans les états despotiques ou chez les peuples agités de discordes civiles, constituent toujours un grave danger pour les libertés publiques, et dans les temps modernes la plupart des constitutions les ont sévèrement interdites. — Sous le même rapport, la juridiction peut être *propre* ou *déléguée*. A Rome, c'était une des prérogatives antiques des magistrats de pouvoir

mander la juridiction, c'est-à-dire, la déléguer à d'autres personnes, qui l'exerçaient en leur lieu et place. Cette faculté fut, néanmoins, considérablement restreinte sous les empereurs. De même, dans la monarchie française, les fonctions de prévôts, de baillis, étaient confiées surtout à des seigneurs ou des hommes de guerre, ceux-ci durent déléguer leurs pouvoirs judiciaires à des lieutenants ou à des assesseurs qui devinrent peu à peu les juges ordinaires. Dans le droit moderne, les juges ne peuvent en aucune façon déléguer leurs pouvoirs, si ce n'est en chargeant d'autres magistrats de commissions rogatoires, qui ont peu de rapport avec l'ancienne délégation. — A ce sujet se rattache aussi la division de la juridiction en *contentieuse* et *volontaire* ou *gracieuse*. Déjà admise en droit romain, la juridiction contentieuse était relative à la décision des contestations proprement dites; la juridiction volontaire aux actes où l'intervention du magistrat est nécessaire, sans qu'il y ait de procès, comme pour l'émancipation des mineurs, l'ouverture des testaments, etc., et où les parties comparaissent volontairement.

La juridiction peut être limitée : 1° quant aux attributions ; 2° quant au territoire. Elle est limitée relativement aux attributions, soit à raison de la nature du procès, de la *matière* ; ainsi certains tribunaux ne peuvent juger que les causes civiles, d'autres les causes commerciales, d'autres les causes criminelles ; soit à raison de la qualité de la personne ; cette limitation a presque disparu de notre droit, mais elle était d'un grand usage quand la société était divisée en classes distinctes, qui avaient chacune leurs tribunaux spéciaux ; soit enfin, à raison de la valeur de l'objet en litige, certains tribunaux ne pouvant juger que les réclamations inférieures à une somme fixée. — La juridiction est limitée quant au territoire, en tant qu'elle ne peut s'exercer que sur un territoire déterminé ou sur une certaine communauté d'habitants, comme une ville, un bourg, etc. Les limitations locales sont une conséquence nécessaire des divisions administratives et judiciaires établies chez tous les peuples qui occupent des pays d'une certaine étendue. Elles jouent un grand rôle dans les questions de compétence et la détermination du tribunal ou *for*, auquel chaque procès particulier doit être porté (voy. ACTION). Ainsi la compétence peut dépendre du lieu, à raison du domicile du défendeur (*forum domicilii*), de son origine (*f. originis*), de la situation de l'objet litigieux (*f. rei sitae*), du lieu où a été contractée une obligation (*f. contractus et gestae administrationis*), de celui où doit se faire le paiement (*f. solutionis*) ; de celui où a été com-

mis un crime (*f. delicti*). Le territoire d'ailleurs constitue rarement une limite absolue de juridiction, et l'incompétence peut, sous ce rapport, être couverte par le consentement des parties (*f. prorogationis*) (voy. PROROGATION). — Les attributions et le territoire compris dans les limites d'une juridiction en constituent le *ressort*, mot qui s'applique aussi aux degrés de juridiction dont il nous reste à parler.

Les degrés de juridiction résultent de la hiérarchie des tribunaux supérieurs et inférieurs, les premiers ayant le droit de réformer les sentences des autres. Lorsqu'un tribunal a seul le droit de juger une cause définitivement et sans qu'il soit permis d'appeler de sa décision, son jugement est en *dernier ressort*, et il n'y a qu'un degré de juridiction. Quand, au contraire, on peut appeler de ce jugement et que celui-ci peut être porté devant un ou plusieurs autres tribunaux, il est en *premier ressort*, et il y a plusieurs degrés de juridiction qui constituent autant d'*instances* successives, que le procès doit avoir toutes parcourues pour que le jugement soit en dernier ressort. Quoique la faculté d'appeler soit une entrave à la prompte expédition des procès, et un encouragement à la chicane, il est difficile de ne pas accorder cette garantie aux plaideurs, dans les sociétés où la multiplicité des lois, le nombre et la variété des relations juridiques, justifient quelquefois l'ignorance du juge, et où la moralité n'est pas assez forte pour que le magistrat soit exempt de toute passion, de tout intérêt, de toute malveillance. Mais cette garantie ne paraît pas à l'origine des sociétés, et ne se développe que dans les États où la civilisation est assez avancée. A Rome, la faculté d'appeler, dans le sens aujourd'hui attaché à ce mot, n'existait pas d'abord. On pouvait faire annuler des sentences judiciaires, lorsqu'elles n'étaient pas rendues dans les formes requises ; ou les attaquer par la voie d'*in integrum restitutio*, établie en faveur des mineurs, des absents, ou pour cause de dol, de violence, etc. Mais chaque magistrat étant indépendant dans sa sphère, il n'était pas possible de soumettre sa sentence à un autre pour qu'il examinât si elle était bien jugée, et, tout au plus, pouvait-on invoquer (*appellare*) l'intercession d'un autre magistrat, notamment d'un tribun, pour qu'il interposât son veto. Dans ce cas, la sentence était cassée, mais le nouvel examen appartenait au magistrat qui l'avait primitivement rendue. D'autre part, dans les procès criminels, qui étaient jugés primitivement par le peuple, et plus tard par des commissions de jurés, délégués du peuple, il ne pouvait y avoir d'appel. Ce principe découlait de la nature des choses et

s'est maintenu jusque dans les temps modernes, dans toutes les juridictions ou la décision n'est pas rendue par des magistrats proprement dits, mais par les pairs de l'accusé, par des jurés. L'appel fut introduit à Rome sous Auguste et ses premiers successeurs. Il fut permis d'en appeler à l'empereur, qui était le magistrat suprême et réunissait en lui toute la puissance des tribuns, non seulement pour provoquer son intercession, mais pour lui demander de réformer le premier jugement comme injuste ou mal fondé, et de donner une sentence nouvelle. Auguste délégua la décision des appels au *Præfectus urbis* pour Rome, à des consulaires pour les provinces. Certains appels durent être portés devant le sénat. Cette organisation fut à différentes fois modifiée dans la suite. Dans les derniers temps de l'empire, on appelait du simple juge (*judex pedaneus*) (voy. JUGE) au magistrat qui l'avait nommé; des magistrats municipaux, aux administrateurs des provinces; de ceux-ci aux *illustris* et *spectabiles* (les préfets et leurs vicaires); des *spectabiles* à une commission composée du *præfectus praetorio Orientis*, et du *questor sacri palatii*, et enfin, de cette commission et des *illustris* à l'empereur. Cette organisation judiciaire, quoique profondément modifiée, subsista dans quelques-unes de ses parties après l'invasion des Barbares, et ne périt entièrement qu'après la dissolution de l'empire de Charlemagne. La gradation des juridictions, étrangère par sa nature à la justice féodale rendue par des pairs ou des jurés, se conserva néanmoins dans les tribunaux ecclésiastiques. Bientôt les seigneurs l'organisèrent dans leurs domaines, et les rois s'en firent un des principaux instruments de l'extension de leur autorité. Quand la monarchie fut devenue absolue, les degrés de juridiction s'étaient multipliés au point qu'il en naissait des abus intolérables. Les justices seigneuriales, les prévôtés, les tribunaux présidiaux, les bailliages, les parlements, le conseil du roi, constituèrent, pour certaines causes, autant d'instances qui devaient être parcourues successivement. — Aujourd'hui la législation française n'admet que deux degrés de juridiction en matière civile, commerciale et correctionnelle, et un seul en matière criminelle. Encore les causes peu importantes de la première catégorie sont-elles jugées la première fois en dernier ressort. Il existe, en outre, un recours en cassation, mais qui ne constitue pas un troisième degré de juridiction, la cour de cassation ne jugeant pas le fond des affaires (voy. TRIBUNAL, APPEL, COUR ROYALE, COUR DE CASSATION.)

OTT.

JURIDICTION CANONIQUE. Jésus-

Christ a fondé son Eglise pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Aussi lui a-t-il accordé des biens spirituels, c'est-à-dire, les sacrements, le sacrifice de la messe, des vérités dogmatiques et morales. La dispensation de ces biens n'a pas été confiée indistinctement à tous les membres de la société chrétienne. Quelques-uns d'entre eux sont séparés des autres, et consacres spécialement à Dieu par l'imposition des mains. Ils sont les ministres de l'Eglise, et doivent glorifier Dieu et sanctifier les âmes par la prédication de l'Evangile et par l'administration des sacrements. Pour atteindre ce but, ils font des règlements et des lois concernant la foi et la discipline ecclésiastique, les appliquent et soumettent les réfractaires à des peines spirituelles. La confection et l'application de ces règlements et de ces lois, l'imposition de ces peines, constituent, avec la prédication de l'Evangile et l'administration des sacrements, la juridiction ecclésiastique ou canonique. On la définit : la puissance accordée aux ministres de l'Eglise pour gouverner dans l'ordre du salut les personnes baptisées. Cette autorité toute spirituelle est propre et essentielle à l'Eglise. Elle est établie sur les pouvoirs que Jésus-Christ donna à ses apôtres. Il leur confia la mission d'instruire les nations et d'administrer les sacrements, quand il leur dit : « Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, instruisez toutes les nations et baptisez-les, leur enseignant d'observer tout ce que je vous ai ordonné, et je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. — Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Jésus-Christ donna à ses apôtres le droit de retrancher du corps de l'Eglise les pécheurs rebelles et incorrigibles quand il leur dit : « Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le seul à seul; s'il ne vous écoute pas, dites-le à l'Eglise; s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

L'Eglise a exercé dans tous les temps cette puissance spirituelle, qui est souveraine de sa nature et entièrement indépendante de la puissance temporelle. Le gouvernement ecclésiastique qui l'exerce, est une magistrature qui doit avoir la douceur de l'autorité paternelle, et la justice du régime légal. « Comme dans le gouvernement temporel, dit Fleury, le premier acte de juridiction est l'institution des juges et des ministres de justice, ainsi l'ordination des évêques

et des clercs est le premier acte et le plus important du gouvernement ecclésiastique. — Les ministres de l'Eglise n'ont pas une autorité égale. La hiérarchie de la juridiction détermine la part plus ou moins grande qu'ils ont le droit de prendre au gouvernement ecclésiastique (roy. CONCILE, CUNÉ, DROIT CANONIQUE, EVÊQUE, PÂPE, PRÊTRE). — L'ordre est la source de la juridiction. On a distingué diverses espèces de juridiction : la juridiction du *for interne*, qui a pour objet de régir la conscience des fideles, et qui s'exerce spécialement au tribunal de la pénitence; la juridiction du *for externe*, qui inflige des peines publiques; la juridiction *volontaire*, souvent *gracieuse*, quelquefois *corrective*; la juridiction *contentieuse*, qui s'exerce dans les jugements et qui est tantôt *solennelle*, tantôt *sonnante*. L'appel est de droit pour ceux qui sont frappés par l'exercice de la juridiction *contentieuse*. La juridiction *ordinaire*, qui est fondée sur le droit d'un office public; la juridiction *délégée*, qui résulte de la *commission* donnée par celui qui possède la juridiction *ordinaire*. La juridiction est *restreinte* ou *suspendue* par la réserve ou par les censures. FLOTTES.

JURIEU (PIERRE), théologien et controversiste protestant célèbre, né en 1637, à Mer, dans l'Orléanais, fils du pasteur de cette commune, mort à Rotterdam en 1713, à l'âge de soixante-seize ans, après une vie remplie d'immenses travaux et d'interminables controverses. Il obtint, en 1674, une chaire à l'université protestante de Sedan. A la suppression de cette université, en 1781, il devint pasteur et professeur de théologie à Rotterdam. Tout le monde s'accorde à reconnaître le feu et la véhémence de son éloquence; mais son caractère irascible et emporté le fit sortir trop souvent des limites de la convenance et quelquefois de celles de la raison. Il écrivit avec violence et amertume contre Bossuet, Fénelon, Arnauld, sans épargner ses propres coreligionnaires, Bayle, Jaquelot, Basnage, Saurin, etc., avec lesquels il eut aussi des démêlés fort animés. C'est dans son livre : de l'Unité de l'Eglise, que Jurieu établit son fameux système des points fondamentaux, sur lequel ont été écrits tant de volumes, et qui a été si fortement discuté par M. de Lamennais, dans le premier volume de l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion. Jurieu, emporté par son fanatisme, alla jusqu'à s'ériger en prophète, et fit preuve, dans ses prétendues prédictions, de la plus ridicule extravagance. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du Calvinisme et du Papiisme*, 1682, 2 vol. in-4°. — *Politique du clergé de France*, Amsterdam, in-12. — *Esprit de M. Arnauld*, 1684, 2 vol. in-12. — *Histoire critique des*

dogmes et des cultes, Amsterdam, 1704. R. C.

JURISCONSULTES. On appelle ainsi les personnes qui cultivent théoriquement ou pratiquement la science du droit. Cette expression a pris naissance dans la république romaine, et s'appliqua d'abord aux hommes qui avaient fait une étude pratique des lois et des coutumes, et qui pouvaient servir de guides à leurs concitoyens dans le dédale des formalités et des symboles dont étaient entourés les actes juridiques. Les premiers juriconsultes (*prudentes*, *periti*, *juris consulti*), étaient donc surtout des conseillers pratiques. Les membres des familles patriciennes se consacraient volontiers à cette occupation, et parmi les plus anciens de ceux qui y acquirent de la renommée, on cite Appius Claudius le déceuvr, Caton le censeur, Cornélius Scipion Nasica et d'autres personnages illustres. Mais peu à peu l'étude du droit devint plus scientifique; on commença à composer des recueils de formules, des commentaires sur la loi des Douze Tables (*ius flavianum*, *ius aelianum*); à l'époque des guerres civiles la jurisprudence devint une science réelle, qui se propageait par un enseignement régulier, et fut une sorte de profession des plus honorées dans la république. Alors commence la série des juriconsultes romains dont les travaux ont exercé une si grande influence, non seulement sur le développement propre du droit romain, mais sur la science juridique tout entière, et même sur la législation des peuples modernes. Une institution particulière à l'empire romain contribua d'ailleurs à étendre cette influence. L'office le plus ordinaire des juriconsultes était de résoudre des difficultés que pouvait présenter la loi dans son application aux cas particuliers. Leurs réponses aux questions posées (*responsa*), partant ordinairement d'un homme éminent, étaient toujours d'un grand poids pour le magistrat chargé d'appliquer la loi. Auguste voulut que celui-ci fût obligé de s'y conformer absolument, quand elles émanaient de juriconsultes auxquels l'empereur avait conféré cette prérogative. Cette même autorité fut donnée à leurs ouvrages; ce fut ainsi que les juriconsultes eurent une sorte de part à la puissance législative; ils devinrent auteurs (*auctores*) du droit.

Le premier qui publia une exposition scientifique du droit, fut Q. Mucius Scaevola, consul l'an de Rome 639. Il eut pour principaux successeurs, Aquilius Gallus, Servius Sulpicius Rufus, Aferius Varus, Trebatius Testa et Q. Tubero. Sous Auguste les juriconsultes se divisèrent en deux écoles rivales, dont les fondateurs furent Antistius Labeo et Ateius Capito, et dont l'une prit le nom de Proculienne, de Proculus, dis-

euple de Labéon, et l'autre celle de Cassienne ou de Sabinienne, de Cassius et de Sablnus, disciples de Capiton. Les chefs de ces écoles étaient opposés de principes, Labéon étant un des représentants de l'ancienne liberté romaine et se montrant hostile à l'établissement imperial, Capiton, au contraire, donnant des preuves de la servilité la plus outrée; la controverse entre les deux sectes paraît avoir été assez animée, et il nous reste plusieurs exemples des solutions contraires qu'elles donnaient à certaines questions spéciales. Cependant, malgré tout ce qui a été écrit à ce sujet, il est difficile de déterminer le point fondamental de leur dissidence, et tout ce que l'on peut dire à cet égard, c'est que Labéon fut plus novateur, et se plaça généralement à un point de vue assez élevé, tandis que Capiton s'attacha aveuglément à la tradition et aux anciens maîtres. Les principaux membres de l'école des Proculéiens furent successivement *Caccicus, Nerva, Proculus, Pegasus*, les deux *Celsus, Neratius Priscus*; de celle des Sabiniens, *Massarius Sablnus, Cassius Longinus, Caelius Sablnus, Javolenus Priscus, Salvius Julianus, Cecilius Africanus*, et *Sextus Pomponius*, d'un écrit duquel sont tirés les principaux renseignements que nous possédons sur le sujet qui nous occupe. *Gaius*, qui vivait sous Adrien, est le dernier juriconsulte de la secte sabiniennne; la distinction entre les deux écoles disparaît alors, et les juriconsultes qui vécurent plus tard ne se rattachent à aucune d'elles. Parmi ces juriconsultes nous citerons *Cervidius Scaevola*, sous Marc-Aurèle; *Tertullien*, peut-être le même que le père de l'Eglise; *Tryphonius, Callistratus, Florentinus*, qui vécurent sous Sévère et Caracalla; *Æmilius Papinianus*, le plus éminent de tous; *Domitius Ulpianus* et *Julius Paulus*, préfets du prétoire sous Alexandre Sévère; enfin *Herennius Modestinus*, qui eût, au commencement du III^e siècle de notre ère, la série des juriconsultes classiques. Le développement de la jurisprudence romaine était arrivé à son terme. Après Modestin il y eut toujours des professeurs de droit et des avocats, mais on ne trouve plus que les noms de quelques juriconsultes peu connus, et ceux des compilateurs Tribonien, Théophile, etc., qui réunirent les matériaux de l'œuvre législative de Justinien.

Les ouvrages très nombreux que produisit ce développement scientifique du droit, consistaient, soit en commentaires sur la loi des Douze Tables et d'autres lois spéciales, soit en traités généraux, en recueils de questions de droit, de réponses, de sentences, soit en livres élémentaires (*libri juris civilis, digesta, questiones, responsa, sententiae, definitiones, institutiones*). De tous

ces ouvrages, sauf des parties notables des règles d'Ulpien et des sentences de Paul, et des institutions de Gaius presque entières, il ne nous est parvenu que des fragments plus ou moins étendus, qui se trouvent presque tous dans les Pandectes. Celles-ci se composent d'extraits de la plupart des juriconsultes que nous avons nommés depuis *Nuclius Scaevola*, mais surtout de ceux d'Ulpien, dont les passages forment le tiers du Digeste, de Paul qui en a fourni le 6^e, de Papinien, de Gaius, de Julien et de Pomponius. Ces auteurs étaient en effet ceux dont les écrits étaient les plus répandus, et une loi de Théodose II et de Valentinien III (la loi des citations), rendue en 426, et sur le sens précis de laquelle les auteurs modernes sont d'ailleurs peu d'accord, avait statué que, pour faire cesser les doutes des magistrats sur les questions résolues contradictoirement par les juriconsultes privilégiés dont l'opinion falsait loi, une autorité presque exclusive serait accordée à Papinien, Paul, Gaius, Ulpien et Modestin, et qu'en cas de dissentiment de ces auteurs sur une question, les juges adopteraient l'opinion de la majorité d'entre eux. — Malgré l'état incomplet des fragments qui nous restent des juriconsultes romains, nous pouvons parfaitement juger de leur esprit et de leur méthode. Il ne faut chercher chez eux ni idées philosophiques, ni considérations générales. On a beaucoup parlé de l'influence que le stoïcisme a exercée sur leurs théories: imbus de l'ancien esprit romain, hostiles au christianisme, ils ont en effet emprunté surtout à la philosophie stoïque leurs affirmations générales. Mais ces affirmations sont rares dans leurs ouvrages; le but presque exclusif qu'ils se proposaient était l'interprétation et l'application du droit existant, et c'est là et dans les principes d'équité qu'ils firent en général prévaloir dans l'interprétation, que réside leur grand mérite. Saisir d'un coup d'œil tous les principes juridiques qui devaient être appliqués à une question donnée, débrouiller avec une rare sagacité les complications résultant de la multiplicité des rapports légaux, résoudre enfin toutes les difficultés en les ramenant toujours aux principes du droit, voilà l'œuvre où brilla leur génie et qui a excité l'admiration des siècles postérieurs.

L'état de la jurisprudence romaine n'a jamais été dépassé dans les temps modernes, non pas qu'il n'y eût des hommes aussi éminents par le génie, mais sans doute parce que le droit propre à la civilisation moderne arrive à peine à se formuler, et que sauf quelques branches toutes nouvelles de la science juridique, branches qui n'ont pas encore atteint leur dernier dévelop-

pement, la jurisprudence en a été surtout réduite, jusqu'ici, à faire subir une nouvelle élaboration aux matériaux que lui a légués le droit romain. — L'étude de ce droit fut reprise au XI^e siècle par Irnerius, fondateur de l'école de Bologne. Irnerius donna naissance à l'école des glossateurs (roy. Glose), dont Accurse résuma les travaux au XII^e siècle. Puis vint Bartole qui écrivit des traités, et introduisit dans la jurisprudence la méthode scolastique. Enfin, Alciat renouela cette science, en y mêlant les études humanistes et philologiques telles que les comprenait la renaissance, et avec lui commence la grande école des juriconsultes du XVI^e siècle, qui fleurit presque exclusivement en France, et à la tête de laquelle brillent, en première ligne, le grand Cujas, puis Doneau, Baudouin, Hotoman, Budee, Brisson, les deux Godefroy, le président Fabre, etc. Cette école s'était vouée exclusivement à l'étude du droit romain, mais l'impulsion qu'elle donna s'étendit également au droit coutumier et féodal qui fut cultivé avec supériorité par Dumoulin, le Cujas du droit français, Coquille, d'Argentré, Loisel, Laurière, etc., en même temps que la pratique judiciaire produisait des illustrations telles qu'Omer Talon, Lamoignon, Cochin. Alors aussi naissaient avec Grotius et Puffendorf les deux sciences nouvelles du droit naturel et du droit des gens. Ce mouvement scientifique comprend le XVI^e et le XVII^e siècle, mais il est déjà bien affaibli à la fin de celui-ci, remarquable surtout par Domat. Le XVIII^e siècle ne fournit en France que Pothier, d'Aguesseau et quelques auteurs de droit coutumier, tels que Brussel, Chabrol, Henrion de Pansey; tandis que l'étude du droit romain est poursuivie avec succès dans les Pays-Bas par Gronovius, Schulting, Bynkershoek, Reiz, Meermann, et en Allemagne par Heineccius, Bachmann, Gebauer, Conradi, Bach, Puttmann, etc. Avec le XIX^e siècle semble s'être ouverte pour l'étude du droit une période nouvelle qui ne pourra être que fructueuse pour l'intelligence humaine. En France, l'interprétation des codes a suscité une foule de travaux, qui, par leur profusion aussi bien que par les sujets dont ils traitent, rappellent ceux des juriconsultes de l'empire romain; d'autre part, les changements politiques et le caractère nouveau qu'a pris l'administration, ont élevé au rang de sciences spéciales le droit public et le droit administratif, qui forment l'objet de beaucoup d'écrits remarquables. En Allemagne, l'étude du droit romain jette un éclat pareil à celui du XVI^e siècle; celle du droit coutumier allemand, complètement négligée jusqu'ici, a été entreprise aussi avec ardeur, et ce pays a vu éclore en on-

tre un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie du droit, malheureusement conçus au point de vue général de la philosophie allemande. Chez nous aussi l'histoire et la philosophie du droit commencent à être l'objet de recherches sérieuses, et l'on peut espérer que, sous le rapport du droit, la science du XIX^e siècle ne restera pas en arrière des grands progrès qu'elle a accomplis dans les autres branches des connaissances humaines.

OTT.

JURISPRUDENCE. Dans son acception la plus générale, ce mot indique la science du droit et des lois. C'est ainsi qu'il faut entendre la définition du Droit Romain : *Jurisprudentia est rerum divinarum atque humanarum notitia, justis injustis scientia*. Un des plus célèbres juriconsultes modernes en tire la conclusion que la connaissance du droit embrasse la religion, la géographie, la chronologie, l'histoire, les arts et métiers, le commerce, la navigation, l'état des personnes, les biens, les contrats, les obligations, les actions, les jugements. Cette énumération est trop ambitieuse ou trop restreinte : trop ambitieuse, si l'on veut déflurer une science, car la science qui embrasserait toutes les connaissances serait la science universelle; trop restreinte si l'on prétend traduire ainsi dans sa plus large signification le *rerum divinarum atque humanarum*.

La définition romaine a un sens plus précis. Elle est expliquée par les commentateurs les plus accrédités comme exprimant la science du juste et de l'injuste appliqué à toutes choses. Le Droit n'est pas la science universelle; les juriconsultes ne sont pas appelés à connaître toutes les choses humaines et encore moins toutes les choses divines; mais ils doivent envisager les unes et les autres sous un rapport qui distingue la science du Droit des autres sciences, l'objet commun de toutes ne pouvant être autre que les choses divines et humaines; la nature de ce rapport est précisée par la fin de la définition : *justis injustis scientia*.

Le Droit est la science abstraite : *ars æqui et boni*; la jurisprudence est la connaissance acquise : *scientia, notitia*, du droit et son application aux faits et aux actes de la vie humaine. Notre capricieuse langue française a saisi ce dernier aspect de la science pratiquement appliquée, et a donné au mot *jurisprudence*, non plus un sens générique, mais un sens tout spécial, au point de ne plus guère désigner « que l'usage où l'on est, dans les tribunaux, de juger de telle ou telle manière. » Cette acception est devenue vulgaire, ordinaire; elle a embrassé la doctrine même qui résulte d'un ensemble de décisions judiciaires; elle fait ainsi de la Jurisprudence la rivale de la Législation.

Cela est conforme à la nature des choses. Le législateur, pour reconnaître les principes qu'il convient d'ériger en loi en leur donnant force de commandement, ne consulte pas seulement l'inspiration divine ou la théorie scientifique, il consulte aussi ce qu'on pourrait appeler l'inspiration humaine, la connaissance des faits, l'expérience de la pratique, la Jurisprudence. C'est l'inévitable procédé de la création des lois. On en voit un exemple bien frappant, non-seulement dans le corps même des lois romaines, qui a régi pendant tant de siècles la société moderne, et qui avait été composé spécialement et exclusivement des décisions séculaires commentées par les plus célèbres juriconsultes, mais surtout dans cet acte de l'empereur Théodose-le-Jeune, qui avait sanctionné en masse tous les écrits des cinq juriconsultes Papinien, Paul, Gaius, Ulpien et Modestinus. On voit aussi cette formation de la loi dans l'ancien droit coutumier, concurrent du droit romain. Les coutumes, conservées d'abord dans la mémoire des vieillards, furent recueillies, sous le règne de saint Louis et de ses successeurs, par des praticiens habiles, qui formèrent ainsi notre premier droit coutumier écrit, sans lui communiquer d'autre autorité que celle qui résultait de la vérité et de la publicité des choses qu'ils disaient. Puis Charles VII et ses successeurs firent rédiger dans tout le royaume les diverses coutumes locales, en prescrivant que dans chaque seigneurie on vint déposer dans l'assemblée générale les usages écrits et non écrits de chaque lieu. Alors les coutumes eurent force de loi (roy. DROIT, COUTUMES).

La Jurisprudence précède donc la loi; la loi sort de la Jurisprudence. Puis à peine la loi est-elle édictée, que la Jurisprudence recommence son incessant travail. Il faut appliquer la loi; il faut des décisions particulières; il faut nécessairement une interprétation. « Dans cette immensité d'objets divers qui composent les matières civiles, et dont le jugement, dans le plus grand nombre de cas, est moins l'application d'un texte précis que la combinaison de plusieurs textes, qui conduisent à la décision bien plus qu'ils ne la renferment, on ne peut pas plus se passer de la jurisprudence que des lois. » (Portalis, *Discours préliminaire sur le projet du Code civil*.) La série de ces décisions de la Jurisprudence forme un usage qui ne détruit pas la loi, mais qui, l'appliquant suivant un certain mode, lui donne un sens dont, sou-ent, la portée n'a pas été prévue par le législateur. La loi est immobile; la Jurisprudence est essentiellement mobile; formée de précédents, n'ayant pas force de commandement en dehors de l'espèce dans laquelle

intervient chaque arrêt, elle se plie aux divers besoins des hommes et aux progrès de la vie sociale. Il y a des séries entières de relations compliquées et nombreuses qui ne sont régies par aucune loi, ou à peine par quelque principe érigé en loi, et où la Jurisprudence établit, par la suite des temps, des règles qui, pour n'être pas légalement obligatoires, n'en sont pas moins puissantes, car les contractants, les plaideurs et les juges s'y soumettent, les invoquent ou les appliquent. On pourrait citer de nombreux sujets : nous nommerons seulement, comme exemple, les assurances terrestres et la propriété littéraire. La mobilité de la Jurisprudence corrige donc l'inflexibilité de la loi. Le juge s'associe au législateur pour régler la vie civile : l'un représente la tradition, l'autre le progrès.

Ces principes sont élémentaires, et ils ont servi de fondement à nos Codes modernes. Le juge, en conséquence, est contraint de juger tout différend qui rentre dans sa compétence : « Le juge qui refusera de juger, sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi, pourra être poursuivi comme coupable de déni de justice. » Cette énergique prescription du Code Napoléon (art. 4) est la proclamation de la nécessité de la Jurisprudence, en même temps que l'article 5 lui trace sa limite, en réservant la toute-puissance du législateur, et en interdisant au juge de prononcer par voie de disposition générale et réglementaire. On ne peut rien exprimer de plus net. Depuis cinquante ans, ces commandements de la loi, joints à l'institution de la Cour de Cassation (voy. ce mot), chargée de veiller à l'application des lois, de centraliser et d'unifier la Jurisprudence, ont suffi à garantir le pouvoir législatif de toute usurpation de la part du pouvoir judiciaire.

Malheureusement, ce qui est juste et bon en matière civile, là où les hommes sont libres de régler leurs rapports par des contrats qui font leur loi, n'a pas les mêmes caractères dans les matières criminelles, où les hommes doivent subir la loi qu'ils ont entreinte et qu'ils n'ont pas faite. Là, toute Jurisprudence qui prétend appliquer l'esprit de la loi plus que la lettre, entreprend inévitablement sur le pouvoir du législateur. Toute loi pénale consiste en effet dans une défense qui doit être précise et absolument claire, pour que la violation de la défense puisse attirer sur un homme le châtiment édicté par la loi. Si le juge interprète la loi, il n'est plus juste, parce que l'homme qui est traduit devant lui a pu ne pas l'accomplir ou l'interpréter de la même manière. Cependant on ne voit que trop souvent les tribunaux et la cour de cassa-

tion elle-même, étendre, par voie d'interprétation, des lois pénales qui arrivent à atteindre ainsi des cas non prévus par le législateur. C'est le mauvais côté de la Jurisprudence, qui ne peut trouver son correctif que dans le bon sens et l'élevation de l'esprit public ou du pouvoir exécutif.

L'importante influence de la Jurisprudence des arrêts, a de tout temps provoqué des recueils des décisions judiciaires. M. Dupin aîné, dans une préface placée en tête d'un dictionnaire des Arrêts modernes, commencé vers 1812, dit, d'après d'autres, que Craterus, favori d'Alexandre-le-Grand, était auteur d'un ouvrage, aujourd'hui perdu, recueil des décrets d'Athènes, où se trouvaient les décisions de l'aréopage et du conseil des amphictyons. Nous avons vu que les sources du droit romain et du droit coutumier étaient aussi dans des recueils de décisions judiciaires accompagnées de commentaires. Les premiers collecteurs de ces décisions ou coutumes furent Défontaine et Philippe de Beaumanoir aux ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles. Le développement de l'imprimerie multiplia singulièrement ces recueils. Fournel, dans son histoire des avocats, en cite trente-neuf, fondés de 1602 à 1784, et Prost de Boyer, dans son *Dictionnaire de Jurisprudence*, nouvelle édition de celui de Brillon (1789), en nomme jusqu'à cent dix-huit, suivis d'un etc., dont quarante-trois pour le seul parlement de Paris. De nos jours, outre certains recueils spéciaux tels que le *Journal des Avoués* ou le *Dictionnaire du Notariat*, outre les recueils particuliers à chacune des vingt-sept cours chargées de statuer sur les appels des tribunaux de première instance, il y a en France trois grands recueils qui se partagent depuis la création du droit nouveau, c'est-à-dire postérieurement à 1789, la confiance des tribunaux et des jurisconsultes, non seulement dans notre pays, mais parmi les autres qui se conforment successivement aux formes et aux règles du droit français; ce sont les ouvrages fondés par Siry et Balloz et le *Journal du Palais*. On peut dire que ces trois compilations absorbent toutes les autres. Elles affectent l'ordre chronologique, seul possible pour des collections auxquelles chaque jour apporte un nouveau document, et se fortifient par la création de Dictionnaires ou Répertoires qui classent les notices des arrêts suivant les sujets auxquels ils se rapportent. Le Bulletin des Lois et les Recueils de Jurisprudence forment ainsi comme un océan dans lequel doivent puiser tous ceux qui s'occupent de la science du droit, mais sur lequel il n'est que trop facile de s'égarer. Le droit civil à son Code complété par les Codes

criminels; mais le droit public attend le sien, qui fixe un point d'arrêt pour la Jurisprudence ancienne, et un point de départ pour la nouvelle.

II. CELLIER.

JURJURA, DJERDJÉRA ou **GURAJ-GURA**, l'ancien *Mons Ferratus*. Châlon remarquable de l'Atlas, qui s'avance dans le nord de l'Algérie, au S. O. de Bougie. Il s'élève à 2,300 mètres, et se compose d'un amas de rochers entrecoupés de gorges étroites et d'affreux précipices, et couverts de neige pendant une grande partie de l'année. Les Kabyles habitent dans le Jurjura, et y ont été attaqués et soumis par les Français en 1850. On le traverse, pour se rendre d'Alger à Constantine, dans le défilé fameux du *Biban* ou de la *Porte de Fer*, franchie si brillamment par l'armée française, en 1839, sous la conduite du duc d'Orléans. — Il est probable que les anciens, en décrivant l'Atlas, ont voulu dépendre le Jurjura, qui, s'élevant majestueusement près de la mer, se voit beaucoup mieux des navigateurs que l'Atlas proprement dit.

E. C.

JURY. Le jugement par jurés a été, dans nos temps modernes, l'une des plus précieuses conquêtes de la législation criminelle. Cependant il ne faudrait pas croire que cette institution, parce qu'elle n'a été que récemment introduite dans nos lois, soit une pensée nouvelle. Elle remonte aux âges les plus éloignés. Les *hélistes* d'Athènes, les *judices jurati* des commissions romaines, les *boni homines* des placites des comtes, les *hommes féodaux* des justices seigneuriales, étaient, sous des formes diverses et avec de graves modifications, de véritables jurés. Ce n'est que vers le ^{xv^e} siècle que ces juges temporaires furent remplacés par des juges permanents. Mais lorsque notre pays délaissait ses vieilles traditions, elles étaient fidèlement maintenues par l'Angleterre, et c'est à l'Angleterre que nous avons repris, en 1789, une institution que nous avions appliquée, comme elle, pendant plusieurs siècles.

Le jury était déjà connu et populaire en France avant d'y être légalement établi : les écrits des publicistes en avaient préconisé les avantages; les abus énormes de nos anciennes justices criminelles en avaient propagé l'idée. Lorsque Bergasse, le 17 août 1789, proposa son établissement à l'Assemblée constituante, ce vœu réunissait tous les suffrages. L'Assemblée n'attendit même pas que la commission qu'elle avait nommée pour examiner cette proposition lui eût présenté son projet, et le principe de la procédure par jurés, en matière criminelle, fut posé par la loi du 24 août 1790. C'est que le législateur de cette époque voyait dans cette

institution ce qui s'y trouve en effet, la plus puissante garantie contre les erreurs et les excès de la justice humaine. — Le jury, comme toutes les institutions sociales, porte dans son sein de graves inconvénients. Pris au hasard et jugeant sans règles fixes, passant d'une extrême sévérité à une extrême indulgence, cédant à tous les vents de l'opinion publique, dégagé de toute responsabilité, puisqu'il se perd dans la foule aussitôt après sa décision rendue, combien de fois n'a-t-il pas inquiété la société par le scandale de l'impunité, la faiblesse de la répression et l'abandon des intérêts de la justice? Nous admettons tous ces reproches, nous admettons que la justice du jury, comme toute justice humaine, n'est pas parfaite; est-ce une raison pour la rejeter? La justice des juges permanents n'a-t-elle pas aussi ses périls? L'histoire a gardé la mémoire de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs cruautés. Autant leur concours est précieux quand il s'agit d'interroger le droit, de maintenir et d'appliquer les lois, autant il est défectueux quand il s'agit de consacrer et d'apprécier les actions humaines. Il se forme peu à peu dans leur esprit une habitude de rechercher et de trouver des coupables; qui trouble leurs regards, et les rend presque inaccessibles à la manifestation de la vérité. Ils jugent en suivant leurs précédents et par jurisprudence; or, si la jurisprudence, cette seconde loi, doit participer des caractères de la première par sa fixité, il n'en est plus ainsi quand il s'agit d'apprécier, non des points de droit, mais des points de fait; car les faits, par la variété de leurs nuances, par la multiplicité de leurs transformations, échappent à toute règle fixe d'appréciation. Ce qu'il faut pour les juger, ce n'est pas la science du droit, ce n'est pas l'habitude des formes judiciaires, c'est un sens droit, un esprit sage et modéré, un caractère impartial, le désir du vrai. La règle qui sépare le fait et le droit, l'appréciation de l'action incriminée et l'application de la loi, est le fondement même du jury. Le jury ignore les lois, il est étranger aux subtilités de la science, il est incompetent pour les résoudre; mais il connaît les hommes, il juge la valeur morale des actes, il est la voix de la conscience publique, il prononce, comme prononcerait le pays qu'il représente, sans haine, sans passion, sans aucun lien judiciaire, et nécessairement avec le désir de trouver la vérité, parce que le sentiment du juste est naturel au cœur de l'homme, toutes les fois qu'il n'a aucun intérêt à le méconnaître ou à l'obscurcir. — Ce qui constitue surtout la haute utilité du jury, ce n'est pas tant les garanties de bonne justice, qu'il porte cependant

en lui-même, que les garanties qu'il donne à la sécurité des citoyens. Il est difficile qu'avec des jurés pour juges, un innocent soit condamné; car ils ne cherchent pas la règle de leur jugement dans les preuves légales, comme sont disposés à le faire les juges permanents; ils la cherchent dans leur intime conviction; ils n'interrogent pas les présomptions et les indices, ils interrogent leur conscience; ils ne sont pas juges, ils sont hommes; et c'est là ce qui fait la plus forte garantie de l'accusé. D'autres avantages en résultent: ils sont un insurmontable obstacle aux actes arbitraires, aux lois violentes, aux peines excessives. Car, libres qu'ils sont, ils ne se plient ni aux injustes exigences, ni aux poursuites rigoureuses, ni aux pénalités exagérées: ils expriment sur les actes du pouvoir, comme sur les faits incriminés, par le sens de leurs verdicts, le sentiment de la conscience publique, et ils servent par là même le pouvoir en l'éclairant.

Sous d'autres rapports, cette institution rend d'immenses services. Elle instruit les citoyens en les appelant à participer aux jugements, elle les élève en les investissant d'une fonction publique, elle propage parmi eux la connaissance des lois, et les saines notions de la justice, elle les initie aux principes de la morale, aux intérêts de la société, aux conditions générales de l'ordre; il semble qu'elle fasse de chacun d'eux un magistrat, et elle leur en donne le caractère et l'indépendance. Ainsi, l'exercice de ces hautes fonctions par les citoyens n'est pas seulement utile à la justice, elle est utile aux citoyens eux-mêmes; ils complètent leur éducation civique en remplissant leur mission, et prennent dans leur concours aux verdicts, des idées de justice qui les suivent dans la vie civile, et se reflètent dans tous leurs actes.

Mais le jury, il faut se hâter de l'ajouter, ne peut exercer cette influence féconde sur les mœurs et sur la distribution de la justice que par une puissante organisation. La constitution du 3-14 septembre 1791 posa pour la première fois les bases de cette nouvelle juridiction. Elles étaient presque entièrement empruntées à la loi anglaise. On admettait, comme dans cette législation, la séparation du fait et du droit, les deux jurys d'accusation et de jugement, le droit de récusation et le nombre de douze jurés pour le jugement. La loi du 29 septembre suivant établit les conditions de capacité: nul ne pouvait être porté sur les listes s'il ne réunissait les qualités requises pour être électeur. Or, pour être électeur il fallait joindre à la qualité de citoyen actif, l'âge de vingt-cinq ans et avoir la propriété, l'usufruit ou la location d'un bien

évalué de 150 à 200 journées de travail. La formation de la liste trimestrielle était laissée au procureur syndic; l'accusé avait un double droit de récusation sans motifs et motivée. La loi établissait en même temps un *jury spécial* pour le jugement des crimes de faux, de banqueroute frauduleuse, de concussion, etc. Cette organisation libérale n'eut qu'une courte durée. La loi du 2 nivôse an II attribua à l'agent national de chaque district le droit de former une liste des citoyens qu'il jugeait propres à remplir les fonctions de jurés. Ce n'était plus là le jury; c'était une déplorable série de commissions judiciaires. Nous ne nous arrêtons pas aux lois de cette époque, non plus qu'à ces *juries permanents et révolutionnaires* créés par la Convention, et qui ne peuvent pas même conserver le nom de jurés qu'ils avaient usurpé. — La constitution du 5 fructidor an III réorganisa le jury sur les mêmes bases que celle de 1791, sauf que l'âge que la loi exigeait était trente ans. Mais comme il puisait ses éléments dans le corps électoral, à mesure que les électeurs furent restreints, d'abord par la loi du 22 frimaire an VIII, ensuite par le sénatus-consulte du 16 thermidor an X, la liste du jury se restreignait aussi. Enfin, le code d'instruction criminelle supprima le jury d'accusation, et modifia profondément les bases du jury de jugement. La composition du jury devait, d'après la théorie qui fut exposée au conseil d'État, se recruter dans les classes les plus éclairées, parmi les propriétaires, les hommes de lettres et de sciences, et les commerçants. Mais cette théorie ne fut pas franchement appliquée : tous les fonctionnaires y étaient compris, et le ministre de l'intérieur avait même, aux termes de l'art. 386 du code, le droit illimité de faire des jurés; c'était d'ailleurs le préfet qui formait la liste.

Une nouvelle ère commença pour le jury à la loi du 2 mai 1827. Cette loi admettait à sa composition deux éléments différents : la *propriété* et l'*intelligence*. Mais ces deux éléments ne se combinaient pas dans les mêmes jurés. Les conditions d'admission consistaient en un certain cens pour les uns, en une certaine capacité pour les autres, et quoique concourant au même but, elles étaient exigées isolément l'une de l'autre. Le préfet était chargé de recruter sur les listes générales la liste annuelle. Néanmoins cette loi contenait plusieurs améliorations notables. Son vice fut, comme pour les lois précédentes, d'enter le jury sur l'institution politique des électeurs, d'imposer à l'électeur et au juré les mêmes conditions d'aptitude, de confondre ces deux fonctions dans leur origine, dans leur exercice et dans leur but. — L'électeur et le juré exercent

deux fonctions distinctes, qui n'ont ni la même source, ni la même application. Le droit de participer à l'élection d'un pouvoir politique est un droit qui est lui-même nécessairement politique; c'est un démembrement de la souveraineté elle-même; il s'exerce en vue des intérêts politiques, et son exercice influe directement sur les destinées de l'État; il peut en résulter une modification, et un ébranlement du pouvoir social. Le juré n'exerce, au contraire, qu'un simple droit civil, il ne revêt qu'un pouvoir judiciaire. Sa mission s'accomplit dans un cercle restreint; il n'est point appelé à prononcer sur des intérêts publics, mais sur une affaire privée; il n'est point le juge des besoins de l'État; sa tâche se borne à constater l'existence d'un fait. L'électeur suit et apprécie la marche générale des affaires publiques, embrasse ou combat le système de l'administration; le juré n'examine et ne juge qu'un procès. De cette différence dans la mission de l'électeur et du juré, naît nécessairement une distinction dans les conditions d'aptitude qui doivent être exigées de l'un et de l'autre. Tous les citoyens peuvent avoir droit à prendre part à la direction des intérêts de la société. Nul n'a droit de faire partie du jury, s'il n'est capable d'en remplir les fonctions. La loi, en effet, prend le juré, non comme membre du corps politique, mais comme homme, comme membre de la cité; elle lui commande même de se dépouiller, en montant sur son siège, des opinions politiques, des saintes inimitiés du citoyen. Les pouvoirs politiques s'éloignent; s'ils protègent l'exercice de cette puissance momentanée, ils ne la dirigent pas; aucun écho de leurs débats ne doit retentir dans l'enceinte de la justice. C'est un expert, c'est un juge que celle-ci interroge sur l'existence et la moralité d'une action. Or, quelles sont les conditions d'aptitude des juges? Quels sont les titres qui leur ouvrent leurs fonctions? Ce que la loi leur demande, ce sont des lumières, c'est une instruction supérieure, une expérience des affaires acquise par l'étude. Ce qu'il faut demander au juré, c'est cette faculté de l'esprit qui sait saisir les preuves de la vérité, et les séparer des illusions de l'erreur; c'est cette aptitude aux opérations de l'intelligence qui s'est manifestée par un exercice habituel des facultés de l'esprit, c'est le bon sens intelligent, c'est la capacité de juger.

Le jury est, suivant un vieil adage, le jugement du pays, ou, suivant un auteur moderne, la conscience même de la société. Cette définition, aussi vraie qu'énergique, révèle par elle-même les deux règles qui doivent dominer son organisation. Le jury exprime le jugement du

pays : il faut donc qu'il puisse être considéré comme le pays lui-même; il faut que ses racines s'étendent au loin; que sa base populaire soit au-si large que le pays; que chaque accusé puisse reconnaître ses pairs dans ses juges; que les intérêts particuliers s'effacent dans sa composition, de manière à ne laisser de voix qu'aux intérêts généraux. Le jury est la conscience même de la société : il faut qu'il soit capable de juger, car la conscience, comme l'intelligence, a besoin d'être éclairée et se développe par l'instruction. Un droit absolu de remplir ces fonctions, attribué à tous les citoyens indistinctement, serait une disposition absurde, car le but et la raison de l'institution du jury sont d'atteindre une plus saine distribution de la justice. Il est donc nécessaire que les conditions de l'exercice de ces fonctions soient en rapport avec cette mission; autrement le jury, au lieu d'être un instrument de justice, ne serait qu'un moyen d'aveugle oppression. Quelles sont donc les conditions d'aptitude du juré? Cette aptitude se manifeste par deux qualités : la *capacité intellectuelle*, car il s'agit de rendre un jugement, c'est-à-dire de participer à une des plus graves opérations de l'intelligence humaine; la *capacité morale*, car il ne suffit pas que le juré discerne et saisisse la vérité, si par faiblesse ou connivence il la voile ou la déguise dans son verdict; il faut que son caractère soit un gage de son impartialité, qu'aucun doute ne plane sur sa probité et son indépendance; il faut enfin qu'il ait à la fois la capacité et la volonté de rendre bonne justice.

La loi du 7 août 1848, qui régit aujourd'hui cette matière, a essayé de réaliser cette double aptitude. Après avoir déclaré que tous les Français âgés de trente ans, jouissant des droits civils et politiques, seraient portés sur la liste générale du jury, sauf les cas d'incapacité et de dispense, elle frappe successivement d'incapacité : 1° tous ceux qui ne savent ni lire ni écrire; 2° les domestiques et serviteurs à gages; 3° les faillis non réhabilités; 4° les individus qui ont été condamnés à l'emprisonnement d'un an ou à une peine plus forte, etc. Après ce premier écartement de la liste générale, elle soumet la formation de chaque liste annuelle au choix d'une commission formée au chef-lieu de chaque canton, et qui a pour mission de ne choisir que les citoyens les plus capables de remplir ces fonctions. Cette liste annuelle comprend un juré sur 200 habitants. Ce n'est pas tout. Les 42 jurés tirés à chaque session sur cette liste, sont encore soumis à la double action des récusations du ministère public et de l'accusé. C'est seulement après toutes ces opérations que se

forme le jury de jugement, composé de 12 jurés.

Cette loi est-elle exempte de toute imperfection? Nous ne le croyons pas. La composition de la commission cantonnale et l'impartialité de ses choix ne sont pas suffisamment garanties. Peut-être aussi la loi eût-elle pu faire du premier degré de l'instruction une condition plus absolue de l'aptitude du citoyen aux fonctions de juré; peut-être eût-il été convenable encore d'étendre quelques cas d'incapacité. Mais, en dehors de ces critiques, la voie nouvelle où la législation est entrée est évidemment celle que les principes fondamentaux de la matière indiquaient, et les résultats qu'elle a produits prouvent qu'elle n'est point aussi imparfaite que quelques esprits l'ont récemment prétendu. Le jury est entré aujourd'hui dans les entrailles du pays; il doit tendre à se développer sans cesse; mais pour assurer ce développement, il faut que son action soit fondée sur la double base que nous avons indiquée : la capacité intellectuelle et la capacité morale. F. HELLIE.

JUSÉE (*techn.*). Combinaison d'acide sulfurique et d'une infusion de tan, faite à froid. On a commencé, il y a environ un demi-siècle, à substituer cette préparation à la solution de farine d'orge. Elle a pour effet de déterminer dans les peaux destinées au tannage et déjà travaillées de rivière, une légère fermentation qui, en ouvrant leurs pores, les prépare à l'absorption du tannin lorsqu'elles sont couchées en fosse au milieu de l'écorce pilée. Lorsque l'on commença à employer cette méthode, on distingua les produits anciens par le nom de cuirs à l'orge, et les produits nouveaux par celui de cuirs à la jusée.

JUSQUIAME, *Hyoscyamus* (*bot.*). Genre de la famille des Solanées, de la pentandrie-monogynie dans le système de Linné. Il est formé d'herbes qui croissent spontanément dans l'Europe et l'Asie moyennes, et dans la région méditerranéenne. Ces plantes ont un aspect sombre, une odeur vireuse; leurs feuilles sont généralement sinuose; leurs fleurs solitaires à l'aisselle de feuilles florales, ordinairement geminées, sont le plus souvent dirigées vers un même côté; elles présentent un calice urcéole, à cinq dents, persistant; une corolle en entonnoir, à cinq lobes inégaux, ordinairement marquée de veines sombres; elles produisent une capsule enveloppée par le calice accru, qui, à sa maturité, s'ouvre transversalement en boîte à savonnette.

La **JUSQUIAME NOIRE**, *Hyoscyamus niger*, Linné, porte dans plusieurs de nos départements le nom vulgaire de *Careillade*. Elle est connue le long des chemins, des habit-

tions. Sa tige s'élève à 7 ou 8 décimètres; ses grandes feuilles sont cotonneuses, visqueuses, sinuées, embrassantes à leur base; ses fleurs sont d'un jaune pâle, veinées de pourpre noirâtre et marquées de la même couleur à leur centre; elles forment par leur réunion un long épi feuillé unilatéral.

La *Jusquiame blanche*, *Hyoscyamus albus*, Lin., se trouve dans le midi de l'Europe. Elle est un peu plus basse que la précédente; ses feuilles caulinaires sont échanerées en cœur à leur base, aiguës au sommet, sinuées à sinus obtus, pourvues d'un assez long pétiole; les florales sont entières. Cette espèce agit à peu près comme la précédente, mais moins énergiquement. On l'emploie quelquefois en place de celle-ci.

Toutes les parties de la *jusquiame noire* exercent sur l'économie animale une action vénéneuse qui peut se rattacher à celle des poisons narcotiques en général, mais avec quelques phénomènes particuliers. Nous ne possédons pas d'analyse chimique exacte de cette plante. Brandes a retiré de ses graines un principe alcaloïde auquel on a donné le nom d'*hyoscyamine*. Cette substance n'a pas été assez bien expérimentée pour que l'on puisse assurer que c'est d'elle seule que la *jusquiame* tient ses propriétés actives; mais tout porte à le croire, surtout l'analogie avec les autres alcaloïdes. La dilatation de la pupille qu'elle produit à un haut degré, est l'effet le mieux constaté. — L'*hyoscyamine* ne s'altère pas à une haute température; elle cristallise en longs prismes, et forme avec les acides sulfurique et nitrique des sels très caractéristiques. Le procédé pour l'obtenir consiste à précipiter la décoction de *jusquiame* par un alcali, et à laver le précipité par l'alcool. On dit avoir retiré de l'*hyoscyamine* des feuilles et des tiges de la plante; mais c'était évidemment un produit d'une autre nature, puisque son action physiologique n'était pas la même que celle du produit préparé avec les semences. On a aussi retiré de la *jusquiame* noire un sue particulier, cristallisable; une matière oléo-céruse, du phosphate et du carbonate de chaux, du phosphate de magnésie.

Les effets que la *jusquiame* noire produit sur l'homme sont les suivants : céphalalgie, légère d'abord, mais augmentant par degré; goût pâteux avec blancheur de la langue, sécheresse et chaleur à la gorge, soif, nausées, peau chaude et halitueuse, pouls accéléré, tendance au sommeil, vertiges, dilatation extrême de la pupille et affaiblissement de la vue, engourdissement des extrémités inférieures. A une dose plus considérable, il survient des douleurs épigastriques, des coliques, de la diarrhée. A la

dose de l'empoisonnement, embarras et même perte de la parole, tuméfaction des veines du cou, injection et gonflement de la face, aspect stupide, yeux hagards ou regard fixe et hébété; abolition de la vue, délire, convulsions, assoupissement profond et la mort enfin. L'action est beaucoup plus purement stupéfiante chez les animaux. Dans tous les cas, elle se rapproche beaucoup de celle de la belladone; et fait naître, comme elle, une éruption de vésicules particulières.

La *jusquiame* noire, fort employée par les anciens, fut longtemps oubliée; mais il est aujourd'hui peu d'affections contre lesquelles on ne l'ait essayée et recommandée. Nous citerons les engorgements lymphatiques, la phthisie pulmonaire; mais c'est particulièrement comme sédatif du système nerveux qu'elle a été vantée dans les toux nerveuses, la coqueluche, l'asthme et dans les névralgies. Son action nous paraît moins bien vérifiée contre l'épilepsie, l'hystérie, l'hypochondrie, le rhumatisme articulaire aigu. — La poudre de la plante sèche, les composés obtenus avec le suc exprimé, ou par infusion alcoolique, sont des préparations moins énergiques; on peut même les prendre à doses assez fortes sans en éprouver des effets bien prononcés, en raison de leur composition, qui n'est pas toujours la même. C'est à l'extrait alcoolique qu'il faut avoir recours de préférence. On l'administre sous forme de pilules de 5 à 10 centigrammes, que l'on donne progressivement en nombre plus ou moins considérable suivant les effets. — La macération des feuilles de *jusquiame* dans l'huile d'olives ou d'amandes douces donne l'*huile de jusquiame*, qui a peu de vertus, mais que l'on emploie cependant en onctions sur les parties affectées de rhumatismes ou de douleurs nerveuses. — La *jusquiame* noire entre dans la composition du baume tranquille et de l'onguent populéum. Ses semences sont un des ingrédients des pilules de cynoglosse. Les pilules de Mégnin doivent à l'extrait de *jusquiame* leur plus grande efficacité.

La *jusquiame* blanche et la *jusquiame* jaune jouissent des mêmes propriétés, mais à un degré moins énergique.

JUSSEU (De) Nom d'une famille de savants distingués, parmi lesquels nous citerons :

Jussieu (Antoine de), né à Lyon, le 6 juillet 1686, mort à Paris, le 20 avril 1758. Il succéda à Tournefort comme professeur de botanique au Jardin du Roi. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, dont il était membre, renferment un grand nombre de dissertations sur différents sujets scientifiques, mais principalement sur la

botanique. On lui doit en outre l'*Appendice des Institutions* de Tournefort et la publication de l'ouvrage de Jacques Barbiere sur les plantes observées par lui en France, en Espagne et en Italie; une *Introduction à la botanique*; l'*Histoire du Jardin du-Roi*; un *Discours sur les progrès de la botanique*.

JUSSIEU (Bernard de), frère du précédent, né à Lyon en 1699, mort à Paris, le 6 novembre 1777, quoique simple démonstrateur au Jardin-des-Plantes, rendit d'immenses services à la science en général aussi bien qu'à la botanique, et devint membre de l'Académie des Sciences, en 1725. Il sentit l'un des premiers toute l'insuffisance des méthodes artificielles pour arriver à la connaissance réelle des végétaux, et fit sortir la botanique de la stérilité d'une science de nomenclature pour en faire une science de combinaison, fondée sur une connaissance approfondie, des caractères de chaque plante.

Linnaé avait, il est vrai, essayé une classification naturelle, mais sans succès; Heister, en 1750, dans l'arrangement du jardin de Helmstedt, avait suivi un ordre plus rationnel; mais cet ordre était interrompu par la division des végétaux en herbes et en arbres, reste de la méthode de Tournefort. Mieux initié aux lois de la nature, Jussieu groupa ensemble les plantes qui se ressemblent par un plus grand nombre de caractères, et de plus, en examinant ces caractères, il reconnut bientôt que tous n'avaient pas un égal degré d'importance, mais sans rendre compte des motifs de son arrangement, tracé dans ses *Ordres naturels*, dits vulgairement : le *Catalogue de Trianon*.

JUSSIEU (Antoine-Laurent de), neveu des deux précédents, né le 12 avril 1748, et mort le 17 septembre 1836, s'est illustré par la classification méthodique des végétaux en familles naturelles. Il n'eut pas tout d'abord un goût prononcé pour la botanique, et sa thèse pour le doctorat en médecine : *An œconomia animalium inter et vegetalem analogia*? soutenue en 1770, semble plutôt le reflet d'une communication intime des idées de son oncle Bernard que le résultat d'études et de méditations personnelles; ce qui ne l'empêcha pas d'être choisi pour remplacer Lémoussier comme professeur de botanique. Ce ne fut de son propre aveu qu'en 1773, en rédigeant son *Mémoire sur la famille des renonculacées*, pour motiver sa candidature à l'Académie des sciences, qu'il sentit pour la première fois sa vocation. Il énonça les premiers éléments de la réforme radicale introduite plus tard par lui dans la classification des végétaux, dès 1773, dans un mémoire intitulé : *Exposition d'un nouvel ordre de plantes adopté dans la dé-*

monstration du Jardin-Royal. Enfin, en 1778, il commença la publication du *Genera plantarum*, ouvrage dans lequel il résume et applique d'une manière philosophique les idées qui se trouvent seulement en germe dans le catalogue de Trianon, les leçons ou les mémoires de Bernard de Jussieu, et par conséquent depuis quelque temps en circulation; mais il sut les faire sortir du vague qui, jusqu'alors, avait empêché d'en saisir l'enchaînement, pour en former une méthode complète, qui mit au jour leur importance et leur fécondité. Si les bouleversements politiques auxquels la France se trouva bientôt en proie empêchèrent cet ouvrage d'y être suffisamment apprécié, il fut mieux jugé par les savants étrangers, qui s'empêchèrent de suivre sa méthode. Peut-être même le *Genera plantarum* exerça-t-il sur la réforme des autres branches de l'histoire naturelle une influence non moins puissante que sur celle de la botanique. — Jussieu a publié en outre une foule de travaux qui, pris dans leur ensemble, ont puissamment servi à constituer la science, en même temps qu'ils reflètent le savoir profond, le sentiment intime des vrais rapports, la finesse d'observation et la sagacité de jugement de leur auteur.

Pour apprécier sainement le mérite d'Antoine-Laurent de Jussieu, il ne faut pas oublier que tout ce qui fonde sa méthode, c'est-à-dire la nécessité d'avoir égard à l'ensemble des caractères, leur subordination et leur hiérarchie, avait été entrevu par d'autres. Mais de ces considérations fécondes, celles qui ont rapport à l'embryon et à l'insertion des étamines, n'avaient été aperçues que comme en passant et presque comme tout autre rapport, sans être suivies dans leurs détails de manière à en opérer pleinement la démonstration; les autres, la nécessité d'avoir égard à l'ensemble des caractères, tout en étant énoncées de manière à prendre rang dans la science, l'avaient été seules ou avec un cortège d'idées fausses qui vicient les conclusions. Antoine-Laurent de Jussieu doit donc être réellement considéré comme le véritable fondateur des familles naturelles.

JUSSIEUÉES, *Jussieuæ*, et JUSSIÉE, *Jussiaea* (bot.). Les *Jussieuæ* forment dans la famille des *Cenothérées* ou *Onagraricées*, une tribu caractérisée par : un calice non prolongé en tube au dessus de l'ovaire; par des étamines en même nombre que les pétales ou en nombre double; par un fruit capsulaire à déhiscence septicide, et à graines non appendiculées. Le nom de cette tribu est pris du genre *Jussiaea*, dédié à Jussieu. Ce genre comprend des plantes herbacées, frutescentes, très rarement arborescentes, qui

croissent principalement dans les lieux marécageux des contrées intertropicales. Leurs fleurs sont généralement jaunes et présentent un calice à tube adhérent, à limbe profondément divisé en quatre ou cinq lobes aigus, persistants. Elles ont quatre ou cinq pétales obovales, étalés; huit ou dix étamines; un ovaire adhérent, à quatre ou cinq loges multiovulées, avec un style simple et un stigmaté en tête, marqué de quatre ou cinq sillons.

La **Jussier à grandes fleurs**, *Jussiaea grandiflora*, a été plantée, il y a 20 ou 25 ans, dans la rivière du Lez, à Montpellier. Elle s'y est entièrement naturalisée, et produit beaucoup d'effet par ses nombreuses fleurs d'un beau jaune.

JUST (ANTOINE-LOUIS-LÉON de Saint), l'un des dictateurs de la France en 1793, et l'un des organisateurs de la terreur, né en 1768 à Blérancourt, près de Noyon. Il ne s'était fait connaître que par un poème licencieux, *Organt*, lorsque la révolution éclata. Député à la Convention par le département de l'Aisne, il se fit remarquer par son audace, l'inflexibilité de son caractère, et le rigorisme de ses principes républicains. Il y avait chez lui des talents et de l'instruction, une tête froide, une âme ardente, une réflexion prompte et hardie. Robespierre se l'attacha de bonne heure, et ils ne se quittèrent plus que sur l'échafaud. Lors du procès de Louis XVI, Saint-Just insista pour la mort sans appel au peuple. Le 10 juillet suivant il entra au comité de Salut public, et le 28 il présenta contre les Girondins un rapport qui fit mettre leurs principaux chefs hors la loi. Quelque temps après il se chargeait également des rapports contre Danton et Hébert. Ce fut lui qui fit déclarer que le gouvernement révolutionnaire durerait jusqu'à la paix. Après la prise des lignes de Wissembourg, il fut envoyé en Alsace où il mit fin à l'odieuse dictature de Schneider et contribua à réorganiser l'armée. En mission plus tard à l'armée du Nord, il s'y conduisit avec courage. Il était devenu, avec Couthon, l'âme des projets de Robespierre, et, comme lui, il était disposé à réagir contre les terroristes, lorsque ceux-ci déjouèrent ses projets en s'alliant à la Plaine (voy. **THÉRON** et **ROBESPIERRE**). Saint-Just pressait Robespierre d'oser; Robespierre osa trop tard, et lorsque Saint-Just se présenta à la tribune le 9 thermidor, pour accuser les comités, il fut interrompu par des cris redoublés. Robespierre, appelé à la tribune, fut interrompu plus violemment encore, et tous deux compris dans le même acte d'accusation, furent condamnés et exécutés le même jour. Saint-Just marcha

au supplice en jetant des regards de dédain sur la foule qui vociférait contre lui. Il n'avait que vingt-cinq ans. On a publié en 1801 (1 vol. in-8°), ses *Fragments sur les institutions républicaines*, ouvrage serré, concis, plein d'abstractions et de réticences, qui donne une idée très nette de la trempe de son esprit, et de ses projets pour l'avenir de la république. On a également de lui *l'Esprit de la révolution et de la Constitution de la France*, et ses nombreux rapports à la Convention.

JUSTE-LIPSE, *Justus-Lipsius*. Célèbre écrivain du xvi^e siècle, né en 1547, à Oberisch, près de Bruxelles. Il se fit remarquer dès l'enfance par ses talents littéraires. A neuf ans il composait des poèmes, et à douze il écrivait des discours. Le cardinal de Granvelle l'attacha à sa personne, et le fit voyager en Italie. A son retour Juste-Lipse s'arrêta en Allemagne, se fit protestant et professa l'histoire avec éclat à Léna, et ensuite à Leyde. Il revint plus tard au catholicisme et se fixa à Louvain, où l'archiduc Albert vint assister à ses leçons d'histoire, avec sa femme et toute sa cour. Ce prince fut si émerveillé de l'éloquence du professeur qu'il le fit secrétaire d'État. Juste-Lipse reçut ensuite le titre d'historiographe de Philippe II, et se vit recherché par le roi de France, le pape et les Vénitiens qui voulaient l'attirer chez eux. Il préféra le séjour de Louvain, où il mourut en 1606. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur différents sujets. Ils ont été publiés en 6 vol. in-fol., Anvers, 1637, et à Wesel, 1675, 4 vol. in-8°. Le style de Juste-Lipse est pur et concis, mais quelquefois obscur et embarrassé; il s'étudiait à imiter la latinité de Tacite, qu'il savait tout entier par cœur. Il exerça une grande influence sur la littérature de son époque, et l'un de ses principaux mérites, au point de vue de l'érudition, est d'avoir bien fait connaître les doctrines des Stoïciens. Nous citerons parmi ses ouvrages : des *Commentaires sur Tacite*, *Sénèque*, etc.; les premiers sont estimés; des *Saturnales*; de *Militia romana*; un *Traité de la constance*, qui renferme d'excellents préceptes; *Monita et exempla politica*; *Politicoorum sive civilis doctrinae libri sex*; *De una religione*, livre où il établit la vérité de la religion catholique; *De cruce libri tres*; *De crucis supplic.*, apud Romanos usitato; *Manuductio ad philosophiam stoicam*, *libri III*; *Physiologie stoicæ libri III*; *Admiranda, sive de magnitudine romana*, *libri IV*. La vie de Juste-Lipse a été écrite par Aubert-le-Mire, Anvers, 1609. On peut encore consulter sur cet écrivain l'ouvrage publié par le P. Charles Scribani sous ce titre : *Defensio Lipsii posthuma*.

JUSTICE (morale et législation). La justice dont nous avons à nous occuper ici, qu'Aristote appelle une nécessité sociale, est la *volonté générale et constante* de rendre à chacun ce qui lui est dû. Les droits sont la conséquence des devoirs. En effet, Dieu a donné la liberté à l'homme pour qu'il dirige ses facultés intellectuelles et morales sous le contrôle de la raison et d'après les inspirations de la conscience. Cet exercice est pour lui un devoir. Supposons un homme seul ici-bas : il n'aura, dans la rigueur du mot, que des devoirs à remplir; mais placez l'homme dans son état naturel, c'est-à-dire, dans l'état de société, dont la famille est le type; alors les droits apparaissent. Les hommes avec qui nous vivons sont, comme nous, doués de la liberté; comme nous, ils doivent s'en servir dans l'intérêt de la vie du corps, de la vie de l'intelligence et de la vie de l'âme. De ce devoir découle pour tous les hommes un droit égal, le respect pour l'exercice de leur liberté respective.

L'origine de la justice n'est pas sur la terre. Le droit dérive du devoir, qui est le principe de la vie morale, et la morale se rattache à Dieu. L'idée de justice gravée dans notre âme est un reflet de la justice divine. La justice n'a pas seulement pour objet cette probité extérieure qui respecte les droits établis relativement aux choses matérielles; elle respecte aussi la dignité et le bonheur d'autrui. La justice est différente de la charité ou de l'amour. La charité a des degrés; la justice n'en a point; un acte est juste ou il ne l'est pas. Lorsqu'il s'agit de la justice, il y a des droits corrélatifs. En effet, en violant les lois de cette vertu, on porte atteinte à la liberté de son semblable; mais lorsqu'il s'agit de la charité, en méconnaissant les devoirs que cette vertu impose, on ne porte nullement atteinte à la liberté de son semblable, et par conséquent il n'a aucun droit à réclamer. L'exercice de la justice doit toujours être dirigé et tempéré par l'amour. Cicéron a dit : « La justice n'est pas autre chose que l'amour même du genre humain, rendant à chacun ce qui lui est dû, et unissant ensemble tous les hommes par le double lien de la libéralité et de l'équité. » Si on sépare entièrement la justice de la charité, on court risque de ne pas remplir l'exacte mesure du devoir. Il faut une surabondance de sentiment pour être parfaitement juste. Sans cette condition, l'exercice de la justice n'est qu'un calcul dont les erreurs sont souvent de nature à compromettre la probité, et qui toujours est privé du charme et de la douceur de la vertu.

La justice est *commutative* ou *distributive*. La première, dans l'échange d'une chose contre une autre, oblige à rendre autant qu'on reçoit.

La seconde adjuge à chacun ce qui lui appartient, et distribue les récompenses et les peines. La justice distributive est un devoir imposé aux simples citoyens et aux magistrats; mais avec cette différence que, pour le simple particulier, cette vertu est une limite, et pour le magistrat, une arme destinée à protéger l'ordre social. On ne saurait contester à la société le droit de punir. En effet, l'homme que la loi pénale frappe, a démerité; il est coupable; sa conscience l'accuse; il a violé la première de toutes les lois, celle qui défend de faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-même; il a commis une injustice. Or, dans la conscience humaine, à l'idée d'injustice correspond inégalement l'idée de peine; et quand l'injustice a eu lieu dans la sphère sociale, c'est la société qui doit infliger la punition méritée. C'est un devoir pour elle de punir; c'est de son devoir que dérive son droit. La société, en exerçant le droit de punir, se propose d'abord de se défendre par des lois répressives et intimidatrices, sans lesquelles elle ne pourrait subsister. Mais elle ne doit pas oublier qu'elle n'a le droit de frapper que parce qu'il y a un crime et un coupable; et par conséquent, elle doit combiner le système des peines de manière qu'elles puissent agir indirectement sur la conscience, pour faciliter l'expiation du crime et la réhabilitation du criminel. Les lois pénales ne doivent être ni trop sévères ni trop douces. Trop sévères, elles entretiennent la férocité des mœurs, et un *droit trop rigoureux est une grande injustice*. Trop douces, elles laissent la société sans défense. Elles doivent être proportionnées au crime, non point dans ce sens qu'elles doivent faire souffrir au criminel tout ce qu'il a fait souffrir aux autres, mais dans ce sens qu'elles doivent suffire pour défendre la société et satisfaire la conscience. Montesquieu a dit : « Tout équilibre dont la nécessité n'est pas absolue devient tyrannique. » La société ne punit que les actions, et décerne peu de récompenses. La conscience atteint les pensées par le remords, et récompense la vertu par la paix intérieure; mais cette sanction est insuffisante et incomplète. S'il n'y avait pas de vie future, les plus grands scélérats seraient moins punis que les coupables vulgaires; car la persévérance dans le crime émousse l'aiguillon du remords. D'ailleurs, quelle serait la récompense du juste qui trouverait la mort dans son héroïsme? La justice distributive ne sera pleine et entière que dans une autre vie. FLOTTES.

JUSTICE (myth.), en grec *Diké* (Aix). Diké sur le coffre de Cybèle était représentée sous les traits d'une belle femme étranglant une

femme à l'aspect hideux, et la frappant avec un bâton. Sous cette forme antique la justice n'était encore que la justice barbare et vengeresse de la Grèce non civilisée. Mais plus tard, Dikè, dont on fit une vierge et une parèdre de Jupiter, se rapprocha de plus en plus de Thémis, considérée comme la loi, la règle, l'ordre même. On suit facilement à l'aide des représentations de Dikè le progrès qui s'accomplit dans les mœurs des Hellènes. Ainsi Euripide la dépeint encore avec une massue, et du temps d'Alexandre c'est un sceptre qu'elle tient à la main. Ses autres attributs étaient la balance, une épée, et chez les Romains, un faisceau de verges et de haches. Souvent on la représentait avec un œil dans la main, avec une main au bout de son sceptre, une couronne d'or, une tunique blanche, un manteau de pourpre, une étoile sur la tête, un joyau symbolique sur la poitrine. On voit souvent aussi dans une de ses mains une coupe, symbole de la bienfaisance. Auguste consacra un temple à la justice (voy. *ASTRÉE*, *NÉMÉSIS*, *THÉMIS*). AL. B.

JUSTICE SEIGNEURIALE, JUSTICIER (voy. *SEIGNEURS* et *TRIBUNAUX*).

JUSTIFICATION. Le mot juste, dans le langage théologique et dans l'Écriture-Sainte, s'emploie quelquefois, comme dans le langage ordinaire, pour désigner celui qui remplit, à l'égard du prochain, les devoirs imposés par la justice, et qui rend à chacun ce qui lui est dû; mais il est aussi très souvent employé dans une acception différente et moins restreinte, pour désigner celui qui remplit en outre ses devoirs envers Dieu, et se montre fidèle à observer ses commandements, parce qu'en effet les devoirs de la religion et l'accomplissement de la loi sont une dette de l'homme envers son créateur. Le mot *justice*, dans l'Écriture-Sainte, est employé dans une acception analogue. Il signifie souvent la réunion et la pratique de toutes les vertus. De là vient qu'on nomme *juste* dans le langage théologique, celui qui est en état de grâce, et *justification* l'acte ou le changement qui nous fait passer du péché à cet état de grâce ou de sainteté. En quoi consiste ce changement? Quelles en sont les conditions et la nature? Ces questions sont devenues, dans le protestantisme, l'objet de nombreuses erreurs, qui sont également opposées au sens commun et à toutes les idées chrétiennes. On avait cru constamment jusqu'à Luther, que le changement produit par la justification devait être réel et intérieur, ou, en d'autres termes, que pour être justifié, c'est-à-dire de pécheur être fait juste et agréable à Dieu, il fallait passer à un état nouveau et avoir en soi la justice ou la sainteté, comme pour être

savant ou vertueux il faut avoir en soi la science ou la vertu. Mais Luther prétendit que la justification ne produit ni ne suppose en nous aucun changement, qu'elle consiste seulement dans l'imputation qui nous est faite de la justice et des mérites de J.-C., comme s'ils étaient les nôtres propres; qu'elle n'efface point les péchés, et fait seulement qu'ils ne nous sont pas imputés; ou, en d'autres termes, que Dieu ne s'en offense pas et ne nous en demande pas compte. C'est-à-dire que le pécheur est réputé juste dans le même sens qu'un accusé, bien que réellement coupable, se trouve justifié par un jugement qui le déclare innocent et le met à couvert de la punition. Il suivait évidemment de là que la justice ou la sainteté doit être la même dans tous les justes, et qu'elle n'est point susceptible d'accroissement; que le baptême et les autres sacrements ne produisent par eux-mêmes aucun effet, et que les bonnes œuvres, le repentir et la conversion du cœur ne sont point des dispositions nécessaires à la justification. Luther enseignait même que les bonnes œuvres faites par les pécheurs, bien loin de les disposer à la justification, ne servent qu'à les rendre plus coupables. La seule condition nécessaire, selon lui, pour être justifié, c'est de croire fermement qu'on l'est en effet, ou, en d'autres termes, c'est la foi seule qui nous justifie indépendamment des bonnes œuvres ou des actes de vertu, et cette foi justificante n'est pas la croyance des vérités révélées, mais la croyance ou la certitude de notre justification, c'est-à-dire la certitude absolue que la justice et les mérites de J.-C. nous sont imputés, et qu'aux yeux de Dieu nos péchés sont comme s'ils n'étaient pas. Ainsi, non seulement l'homme peut, mais il doit croire, d'une foi certaine et infailible, qu'il est au nombre des justes, et selon les principaux docteurs luthériens, il ne peut être véritablement chrétien qu'à cette condition. Calvin ajouta que l'homme, une fois justifié, ne pouvait plus déchoir de cet état ni perdre la justice ou la sainteté, quels que fussent d'ailleurs les crimes qu'il pût commettre. Le concile de Trente, en condamnant ces erreurs dont il est facile de voir les pernicieuses conséquences, a montré, de plus, par une lumineuse exposition de la doctrine catholique, combien elles sont opposées aux textes les plus formels de l'Écriture et à tous les principes de la foi chrétienne. On ne saurait mieux traiter cette matière qu'en traduisant les chapitres et les canons de ce concile, où l'on trouve, non seulement la définition et l'explication du dogme catholique sur la justification, mais, de plus, un admirable enchaînement des nombreux pas-

sages de l'Ecriture-Sainte, qui servent à l'établir et à réfuter les erreurs qu'on vient de voir. Nous nous bornerons à y renvoyer le lecteur, et à présenter ici un résumé des principales décisions de ce concile. — D'abord pour ce qui regarde la nature de la justification, il fait voir et décide qu'elle ne se borne pas à une simple imputation de la justice et des mérites de J.-C., mais qu'elle se fait par l'infusion de la charité et de la grâce sanctifiante, répandue par le Saint-Esprit dans les cœurs, et qui a pour effet de les purifier et d'en changer les dispositions intérieures. Le baptême produit ce changement et cette infusion de la grâce dans les enfants, indépendamment de toute disposition; mais quant aux adultes, ils doivent se disposer par la foi, par la confiance, par le repentir, par l'amour de Dieu, et par d'autres actes surnaturels, qui ne peuvent être produits qu'avec le secours de la grâce. Ces dispositions et ces actes ne sauraient mériter la grâce et la justification aux pécheurs; mais ils en sont la condition, et contribuent d'ailleurs à l'augmenter dans les justes. En conséquence, le concile frappe d'anathème ceux qui enseignent que les bonnes œuvres faites avant la justification sont autant de péchés, ou que la foi seule justifie indépendamment de toute autre disposition, ou enfin que l'homme est justifié par cela seul qu'il croit l'être réellement. Le concile décide ensuite que personne ne peut avoir une certitude absolue qu'il est véritablement justifié, ni encore moins qu'il est un nombre des prédestinés. Enfin, il condamne l'erreur de Calvin sur l'inamissibilité de la justice, et toutes les autres erreurs enseignées par les protestants, sur les suites et les effets de la justification.

R.

JUSTIFIEUR (techn.). Partie principale du coupoir au moyen duquel on règle la dimension des caractères d'imprimerie. Le justifieur se compose de deux règles de fer destinées à être assemblées parallèlement au moyen de tenons et de mortaises pratiqués à leurs extrémités. On y dispose, l'une contre l'autre et en ligne, les lettres qui peuvent y tenir : on les y serre fortement, et on les rend parfaitement égales au moyen d'un rabot approprié.

JUSTIN. Deux empereurs romains ont porté ce nom.

JUSTIN 1^{er} ou *le Vieux*, naquit en 450 à Bédérine, dans la partie de la Thrace qui confine à l'Illyrie. Las de végéter dans la misère chez son père, qui était un pauvre laboureur, il partit un jour pour Constantinople la besace sur le dos, s'enrôla, et dut à sa taille avantageuse de passer dans les gardes du palais, sous le règne de Léon 1^{er}. Il s'éleva de grade en grade, finit par

entrer au sénat et devint enfin capitaine des gardes d'Anastase 1^{er}. Cet empereur étant mort sans enfants, et haï du peuple, en 518, Justin parvint à se former un parti puissant au moyen de l'argent qu'il avait reçu pour favoriser la nomination d'un certain Theocrète, ami intime du grand chambellan. Il fut proclamé empereur le 9 juillet. Il révisa les lois, annula celles qui paraissaient défectueuses, diminua les impôts et se rendit très populaire. En 519, il se déclara pour les décisions adoptées au concile de Calcedoine contre les Nestoriens, rappela ceux qui avaient été exilés pour l'orthodoxie, entre autres Vitalien qui, sous le règne précédent, avait pris les armes pour la défense des catholiques persécutés par l'empereur. La même année, il demanda au pape Hormisdas un formulaire qu'il fit accepter par un synode tenu à Constantinople, et réunit les deux églises. De 521 à 524, il s'efforça de détruire l'arianisme dans l'empire. Théodoric, après lui avoir fait à cet égard des observations dont il ne tint aucun compte, lui envoya, en 525, le pape Jean qui le supplia de retracter son édit pour mettre les catholiques d'Italie à l'abri de la colère de ce prince. Justin fut inébranlable, et le pontife qui avait échoué dans sa mission fut victime de la fureur du roi barbare (roy. JEAN). En 527, Justin s'adjoignit Justinien; il mourut le 1^{er} août de la même année. Justin n'avait jamais pu apprendre à écrire, et il se servait pour donner sa signature d'une tablette de bois où les lettres de son nom étaient découpées à jour.

JUSTIN II naquit en Illyrie, de Dulcisimus et de Vigilantia, sœur de Justinien 1^{er}, auquel il succéda le 14 novembre 565. Il commença son règne en faisant remise au peuple de l'arriéré des impôts, paya ensuite les dettes de Justinien, et rappela les évêques qu'il avait exilés. Mais dès l'année suivante il commit une faute qui coûta cher à l'empire, en enlevant à Narsès (roy. ce mot et ALBOIN) le gouvernement de l'Italie. En 567, il crut, en autorisant le divorce, remédier aux troubles occasionnés dans les familles par la foule de mariages forcés qu'avait fait contracter l'impudique Théodora, femme de Justinien. Mais le remède fut infiniment pire que le mal, et les divorces se multiplièrent d'une manière effrayante. L'année 568 fut signalée par l'invasion des Lombards en Italie, et par le refus de Justin de payer à plusieurs peuples barbares et aux Perses le tribut auquel Justinien s'était engagé. En 571, sa bonteur ridicule envers les ambassadeurs de Chosroès occasionna une guerre avec les Perses. A la nouvelle de leurs succès, il tomba dans des exès de frénésie, et fut bientôt saisi d'une aliénation

mentale qui ne lui laissait que quelques moments lucides. Il confia la direction des affaires à Tibère, capitaine de ses gardes, qui obtint de Chosroës une trêve de 3 ans (572). En 576, il choisit Tibère pour son successeur, et mourut le 5 octobre 578.

JUSTIN. Célèbre historien latin, abrégiateur des quarante-quatre livres des *Histoires philippiques* de Trogue-Pompée. Nous ne savons rien de la vie de Justin. Dans un antique manuscrit de la bibliothèque des Médicis, il est appelé *M. Junianus Justinus*, et dans d'autres *Justinus Frontinus*. On ignore à quelle époque il a vécu. Mais c'est à tort qu'Isidore, Jornandes, et plusieurs autres après eux, ont cru qu'il ne différait point de saint Justin, martyr. D'autres ont pensé, sans plus de fondement, qu'il était disciple ou même fils de Trogue-Pompée. Il est probable qu'il vivait avant que le christianisme ne montât sur le trône impérial, et vraisemblablement sous les Antonins. Son abrégé de Trogue-Pompée est écrit avec simplicité et élégance; mais il ne fait pas moins regretter l'ouvrage original qui contenait une foule de détails précieux que l'abrégiateur a laissés de côté. On a fait du livre de Justin de nombreuses éditions. Une des meilleures est celle des Deux-Ponts, 1784, dans laquelle on fait connaître toutes les éditions antérieures, depuis la première qui date de 1469 jusqu'à celle de Fulde en 1781. Le nombre total est d'environ 150. Depuis lors il en a été publié plusieurs autres, et notamment celle donnée par Wetsel en 1808. Justin a été plusieurs fois traduit en français. La dernière version est celle de MM. Pierrot et Boitard dans la collection Panekoucke.

JUSTIN (SAINT), martyr, naquit à Flavia-Neapolis, aujourd'hui Naplouse, en Palestine, sous le règne de l'empereur Trajan. Nous ne savons rien de ses premières années. Arrivé à l'adolescence, un ardent amour de l'étude le porta vers la philosophie. Justin alla en Egypte, où cette science jetait encore quelque éclat. Là, il s'adressa tour à tour aux stoïciens, aux péripatéticiens, et aux disciples de Pythagore; mais ni les uns ni les autres ne purent le satisfaire. Il s'attacha alors à l'un des plus illustres représentants de l'école platonicienne, gagna beaucoup dans sa conversation, et fit des progrès étonnants. Il en était là, lorsqu'un jour, se promenant seul dans la campagne, à peu de distance de la mer, tout à coup, il aperçut un vieillard d'un aspect vénérable et d'une physionomie pleine de douceur et de gravité. Justin interrogea le mystérieux personnage sur quelques points de philosophie. Le vieillard, après lui avoir répondu, le renvoya à Jésus-Christ et

aux prophètes. Justin se mit donc à lire les saintes écritures avec avidité. Une persécution, qui éclata peu de temps après, lui fournit l'occasion d'admirer la fermeté des fideles. Ce mépris, bien plus, cet amour de la mort, qu'il remarquait dans les martyrs chrétiens, produisit sur lui une impression ineffaçable. Il conclut de ce fait que les chrétiens ne pouvaient rechercher les plaisirs : ils avaient donc la vertu. Dès lors, Justin prit la résolution d'embrasser le christianisme, il reçut le baptême, dans la trentième année de son âge. Quoique converti à la religion chrétienne, Justin ne dépouilla pas le manteau de philosophie. Le nouveau rhétorien, dans son ardent désir de gagner les âmes à Dieu, parcourut l'Égypte, l'Asie-Mineure, l'Italie, prêchant partout la parole sainte, et faisant baptiser de nombreux néophytes. Il ouvrit même à Rome une école de philosophie chrétienne pour instruire les fideles, les fortifier contre la persécution, et leur donner l'exemple d'une vie pure et austère. Un philosophe, Crescent, dont saint Justin avait démasqué les mœurs impies et dissolues, l'accusa devant Rustique, préfet de Rome. L'illustre chrétien fut condamné, et mourut, avec beaucoup de ses disciples, par la hache du bourreau, après avoir été battu de verges, vers l'an 107.

Les ouvrages de saint Justin sont les suivants : un Discours aux Grecs; une Exhortation aux gentils; deux Apologies sur le christianisme, et le Dialogue avec le juif Tryphon. L'authenticité de ces ouvrages est incontestable. Le *Livre de la Monarchie*, la *Lettre à Diognète*, et quelques autres écrits n'offrent par les mêmes garanties.

L'abbé LARROQUE.

JUSTINE (FLAVIA-JUSTINA-AUGUSTA), impératrice romaine, fille de Justus, gouverneur du Picenum, que Constance fit mettre à mort parce qu'il prétendait avoir eu un présage qui lui avait annoncé qu'il serait père d'un empereur. Justine épousa d'abord le tyran Magnence, et devint femme de Valentinien en 308. Après la mort de ce prince, elle fit proclamer son fils Valentinien II. Elle partageait les erreurs des Ariens, elle fit tous ses efforts pour abattre la foi orthodoxe; mais saint Ambroise fit échouer son projet. Maxime s'étant emparé, en 387, d'une partie de l'Italie, Justine fut forcée de se retirer à Thessalonique, où elle mourut en 388.

JUSTINIEN I^{er}, empereur d'Orient, célèbre dans l'histoire par ses guerres, et surtout par ses travaux de législation, naquit le 11 mai 483, à Tauresium, petite ville sur les frontières de l'illyrie et de la Thrace. Il était fils d'un simple cultivateur et d'une femme de même condition, nommée Bigleniza. Un caprice

du sort voulut que le frère de cette simple paysanne devînt empereur de Constantinople, sous le nom de Justin. Celui-ci, n'ayant point d'enfants, traita son neveu comme son héritier, et le fit élever avec le plus grand soin. Le jeune Justinien se livra avec application et succès à l'étude des belles-lettres, et particulièrement à celle de la jurisprudence et de la théologie, devenue la première des sciences. A peine sorti de l'adolescence, il partagea l'autorité suprême, non pas officiellement, mais par l'ascendant naturel que lui donnait la précocité de son intelligence et de ses études, sous le gouvernement d'un vieillard faible et ignorant. Justinien débuta dans la vie politique par un de ces crimes familiaux dans le Bas-Empire, et acclimatés, pour ainsi dire de temps immémorial, sous le ciel d'Orient. Redoutant l'influence de Vitalien, prince goth qui avait un grand ascendant sur les barbares, il l'attira perfidement à la cour de Constantinople, lui jura une amitié éternelle, et le fit poignarder quelques mois après, à la table même de l'empereur. Débarrassé de ce rival dangereux, il se fit donner le commandement de l'armée d'Orient, qu'il exerça par ses lieutenants, ne voulant point s'éloigner de la cour, dans la crainte de compromettre son crédit. Créé consul en 521, il s'appliqua à gagner la faveur du clergé par ses largesses et par un zèle ardent pour la foi; il capta le peuple par des fêtes splendides, par des libéralités immenses. Il ne négligea rien non plus pour attacher les sénateurs à sa fortune. Cédant enfin aux instances qui le pressaient de tous côtés, Justin résigna la couronne et la déposa lui-même sur la tête de son neveu, le premier août 527. L'impératrice Théodora, femme de basse extraction, célèbre par sa beauté, et tristement connue par ses débauches, fut déclarée auguste et couronnée le même jour; Justinien avait déjà épousé depuis deux ans cette trop fameuse courtisane. Il y avait alors à Constantinople une espèce de guerre civile permanente et acharnée, produite par la rivalité des conducteurs des chars aux jeux du cirque, divisés en deux factions, les *Verts* et les *Bleus*, ainsi nommés à cause des couleurs qui les distinguaient. Théodora ayant reçu une insulte grave de la faction des *Verts*, les persécutait avec la fureur d'une femme outragée et coupable. Justinien avait épousé sa querelle; mais à son avènement à l'empire, il ordonna aux tribunaux de punir désormais les coupables avec la même sévérité, quelle que fût la couleur : vaine apparence de justice, qui ne servit qu'à montrer et non à corriger la partialité des juges. — Justinien est du nombre des princes qui ont voulu se montrer ardents pour

la défense de la religion et des mœurs. Dans le but de mettre fin aux troubles religieux, il publia une profession de foi conforme à celle de l'Eglise catholique, laquelle fut acceptée et signée de tous les évêques. Il déclara incapables de toute fonction publique ceux qui resteraient attachés à l'hérésie, défendant, sous des peines sévères, toute transcription de leurs ouvrages, et ordonnant de brûler publiquement les copies qui en seraient trouvées. Il s'appliqua aussi à restaurer les mœurs publiques par des lois qui avaient deux grands torts, celui de venir trop tard et de venir de lui. Il institua des préteurs spéciaux pour veiller à leur maintien : il prohiba les mariages entre proches parents, hantait les femmes de mauvaise vie, au milieu desquelles il avait choisi sa propre femme, et punit de la même peine les libertins scandaleux. Le zèle religieux, ou, pour mieux dire, la politique religieuse de ce prince, lui fit adopter des mesures et des violences contraires au véritable esprit du christianisme; nous voulons parler surtout du bannissement infligé à ceux qui refusaient de recevoir le baptême, et de la peine de mort, dont devaient être frappés ceux qui continuaient de sacrifier aux idoles.

Aux luttes intérieures se joignaient les guerres redoutables du dehors. Depuis plus de six cents ans, les Perses se trouvaient en hostilité pour ainsi dire permanente avec l'empire romain, tant d'occident que d'orient. Justinien envoya contre eux ses meilleures troupes, commandées par Bélisaire. Quelques légers revers éprouvés par ce grand capitaine, furent le prétexte de sa disgrâce. Malgré les lignes de forteresses que Justinien avait élevées sur les frontières, et qui n'étaient, selon la judicieuse remarque de Montesquieu, que des monuments de la faiblesse de l'empire, ce prince ne pouvant plus arrêter les invasions annuelles des Perses, fut obligé d'acheter d'eux, à prix d'or, une trêve passagère, pour se donner le temps de chasser les Vandales de l'Afrique. Ne croyant pas pouvoir se passer de l'expérience et de la fidélité de Bélisaire, il lui rendit, extérieurement du moins, ses bonnes grâces, et lui confia le commandement de cette expédition, qui fut couronnée d'un plein succès. Au bout de quelques mois, Bélisaire entra à Constantinople en triomphateur. — L'Afrique était à peine soumise que Justinien sentit la nécessité de chasser les Goths de l'Italie. Bélisaire fut encore chargé de cette nouvelle expédition; mais la rivalité de l'ennemi Narzés et les embarras qui en résulteront pour Bélisaire firent traîner cette guerre en longueur. Dans cet intervalle, Antioche et Alexandrie furent en proie à une guerre civile très vive, pour

le choix d'un évêque. Comme les protecteurs politiques de l'Eglise finissent presque toujours par vouloir être ses maîtres, et, lorsqu'ils n'y réussissent pas, se font ses persécuteurs, on vit le pape Sylvestre exilé par ordre de Théodora, pour avoir refusé de condamner le concile de Chalcedoine, et les papes ses successeurs être en butte à l'animadversion de Justinien, pour n'avoir pas partagé son avis dans la dispute dite des *Trois chapitres* (roy. PÉLAGE, SILVÈRE, VIGILE, papes).

Au milieu de ces disputes théologiques, Justinien se vit assailli de tous côtés par les ennemis de l'empire. Les Perses, après avoir rompu la trêve si chèrement achetée, inondaient les provinces de l'Orient. Totila avait envahi l'Italie. Au nord les Gépides, à l'Orient les Udothos et les Vauchonites révélaient leur existence par leurs ravages; ils venaient de traverser le Danube et de se répandre dans la Germanie, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Ne se sentant ni la force ni le courage de leur résister, Justinien chercha à ralentir leur marche par des promesses, des flatteries et des largesses, dont le résultat fut de rendre les assaillants plus audacieux et plus confiants. Le peuple, succombant sous le poids des impôts, se montrait d'ailleurs peu empressé de défendre un gouvernement dilapidateur et une patrie ingrate. De six cent quarante mille hommes qu'elle avait comptés, l'armée se trouvait réduite à cent cinquante mille, dispersés sur l'immense surface de l'empire, mal payés, mal entretenus, sans discipline, vivant de pillage aux dépens des citoyens qu'ils devaient défendre. Le parti des mécontents grossissait et inspirait de sérieuses inquiétudes à l'empereur pour sa sécurité. Bélisaire soupçonné de faire cause commune avec eux, fut mis dans les fers. Mais Justinien ayant bientôt reconnu son injustice, se hâta de la réparer (roy. BÉLISAIRE). Rien cependant ne pouvait distraire le théologien empereur de son goût pour les disputes les plus insignifiantes et les plus abstraites. Sur la fin de sa vie, il se fit le défenseur le plus acharné de l'opinion de Galien d'Halicarnasse sur l'impassibilité de Jésus-Christ : il alla jusqu'à persécuter les prélats qui refusaient de se ranger à son avis, et finit, comme finissent presque toujours les princes qui veulent se mêler de dogmatiser, par mourir dans l'erreur, le 14 novembre 565; il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

Quoique toujours en guerre, Justinien ne fut pas un prince guerrier; les exploits de son règne furent l'œuvre de ses généraux, particulièrement de Bélisaire et de Narsès. Renfermé dans son palais auprès de Théodora, qui eut beaucoup trop d'empire sur lui, il semblait oublier ses armées dès qu'elles étaient sorties de

Constantinople. Sa véritable gloire est dans la grande œuvre législative qu'il entreprit et dans les vastes compilations qui furent achevées sous son règne, et par lesquelles nous sont parvenus les monuments du droit romain (roy. CORPUS JURIS, CODE, PANDECTES, INSTITUTES, DONOR). Comme homme privé, Justinien était d'un caractère doux et élément, facile au soupçon par méfiance instinctive autant que par jalousie, accessible à la vengeance moins par méchanceté que par faiblesse, amoureux du repos domestique plus qu'il ne serait permis à un simple particulier, et de la gloire des lettres plus qu'il ne convient un prince.

R. C.

JUTLAND. Grande presqu'île danoise, divisée en *Jutland Septentrional* et *Jutland Méridional* ou *Sleswig*. C'est la Chersonèse Cimbrique des anciens, habitée successivement par les Cimbres et les Jutes, qui lui ont laissé leur nom. — Le *Jutland Septentrional* comprend douze diocèses ou provinces, savoir : Aalborg, Aarhus, Viborg et Ribe, formant ensemble une population de 415,000 habitants. Le *Jutland Méridional* n'a d'autre province que le duché de Sleswig, dont la population s'élève à 280,000 âmes. La plupart des villes du Jutland n'offrent rien de remarquable, si ce n'est peut-être Aarhus, dont la cathédrale est la plus haute du Danemark; Kolding, dont l'hôtel-de-ville renferme des archives précieuses; Sleswig, où l'on voit le château de Gottorp, berceau de la famille actuellement régnante en Russie, et résidence du gouverneur général du duché de Sleswig-Holstein. Sous le rapport agricole et commercial, ce qui distingue le Jutland et principalement le Sleswig, ce sont les chevaux, les bêtes à cornes et les moutons, dont la qualité est excellente, et dont l'exportation en Hollande et en Allemagne est fort considérable. Il faut aussi mentionner les pêcheries des côtes, pêcheries d'autant plus précieuses qu'étant multipliées par une infinité de baies qui pénètrent dans l'intérieur du pays, presque tous les habitants peuvent y prendre part.

JUTURNE (myth.). Fille du fleuve Vulturne, et femme de Janus, qui la rendit mère de Fonte, dieu qui présidait aux sources. Juturne est probablement, au fond, la même que Camasène et Vénitie, qu'on donne aussi pour épouses à Janus. Plus tard, lorsque Jupiter eut remplacé Janus comme arbitre souverain du monde, Juturne devint une de ses amantes, et fut, dit-on, la seule qui n'inspira pas de jalousie à Junon. On en fit alors une princesse, fille de Vénitie et de Daunus, à laquelle Jupiter accorda l'immortalité et la direction des eaux fluviales. La source *Aqua Virgo* (aujourd'hui Treglio), à 6

milles de celle du Numieus (auj. Paterne), lui était spécialement consacrée.

JUVÉNAL (DECIUS-JUNIUS-JUVENALIS). On ne sait que très peu de chose de certain sur la vie de Juvénal, en dehors de ses œuvres. Il nous apprend lui-même, dans sa troisième Satire, qu'il était originaire d'Aquinum, ancienne ville d'Italie, et qu'il fut ténoin, dans son exil, de la scène horrible qui se passa sous les murs de Coptos, entre deux villes rivales dont chacune prétendait qu'il n'y avait d'autres vrais dieux que les siens. — Né sous Caligula, et mort plus de quatre-vingts ans après, Juvénal passa les trois quarts de sa longue vie à compter un à un tous les degrés de la servitude et de la corruption où s'abîmait son siècle. La violence qu'il se fit pour garder le silence pendant sa jeunesse, ne le rendit que plus hardi et plus énergique dans un âge plus avancé, car il composa fort tard ses Satires, où sont consignées, mieux que nulle part ailleurs, les causes les plus intimes de la décadence des Romains. Ces Satires n'ayant été publiées que sous Adrien, c'est-à-dire après l'extinction des lettres, nous ignorons comment elles furent accueillies. On sait seulement que l'auteur les lut dans des scènes publiques, comme c'était alors la coutume des poètes, et qu'il fut exilé dans la Pentapole d'Égypte, où il mourut de vieillesse et de chagrin. On l'accusait d'avoir désigné le temps présent sous des noms empruntés, et surtout d'avoir attaqué, sous le pseudonyme de Paris, un historien particulièrement chéri de l'empereur.

Quelques critiques ont pensé que Juvénal était disciple de Quintilien. Ce fait est douteux; mais il est certain que, sorti des écoles, Juvénal consacra à l'éloquence du forum les prémisses de son talent; et déploya dans les luttes réelles de la plaidoirie les forces qu'il avait acquises dans les combats imaginaires alors en vogue sous le nom de *Déclamations*. On ne sait presque rien de ses relations avec les écrivains de son temps. Nous voyons seulement qu'il existait une liaison d'amitié entre lui et l'épigrammatiste Martial. C'est même une épigramme de ce dernier qui nous apprend que le sévère auteur des Satires, cet inflexible censeur des travers et des vices de son temps, assiégeait les portes et les antichambres des palais pour faire sa cour aux grands. Juvénal toutefois devait faire un assez mauvais courtisan, s'il faut en croire ce qu'il veut nous faire entendre de son caractère, dans sa troisième satire, où, sous

le nom d'Umbritius, il fait le tableau des désordres de Rome, en exposant les motifs qui l'obligent à s'en éloigner : « *Quid Romæ faciam? mentiri nescio.* »

Juvénal nous a laissé seize satires, en supposant qu'il soit l'auteur de la dernière, ce qui est au moins douteux. Elles sont écrites avec une chaleur, une véhémence, une crudité d'expression, qui ont fait du nom de l'auteur le synonyme de ce que la satire a de plus amer et de plus brûlant. Boileau l'a peint admirablement dans ces vers :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Juvénal a eu beaucoup d'éditions dans le x^v siècle, et il est difficile de dire quelle est la *princeps* : Rupert pense que c'est celle imprimée à Rome en 1470, format in-4°. Le plus ancien commentateur de ce poète est don Calderino; son édition parut à Venise en 1475, in-fol. Au premier rang des commentateurs de Juvénal, il faut placer J. Britannicus, dont le travail, publié en 1499, a souvent été reproduit et mis à profit. La traduction française la plus estimée est celle de Dusaulx, imprimée pour la première fois en 1770, et rééditée plusieurs fois depuis, 2 vol. in-8°. R. C.

JUVÉNAL DES URSINS (roy. URSINS).

JUVENCUS (C. VETIUS AQUILINUS), prêtre espagnol, le plus ancien poète chrétien, vécut du temps de Constantin le Grand. On a de lui une paraphrase, en vers hexamètres, de l'Evangile de Saint Mathieu (*Historiae evangelicæ libri IV*); un abrégé, en vers, de la Genèse, et des hymnes. Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles de E. Reusch, Francf., 1710, in-8°, et de Faust Averalo, Rome, 1792, in-4°.

JUVENCUS (*Coelius*), né en Dalmatie, dans le x^{iv} siècle, suivant les uns, beaucoup plus tard, suivant les autres, a écrit une *Vie d'Attila*, qui offre de l'intérêt pour laquelle il s'est peut-être servi de sources grecques inconnues. On trouve cet ouvrage dans le *Promptuarium ecclesiasticum* de Canisius, 1608, et dans le tome I^{er} des *Scriptores rerum hungaricarum*, de M. Belius, Presbourg, 1736.

JUXTAPOSITION. Mode d'accroissement propre aux minéraux, et consistant dans l'application successive de nouvelles molécules sur celles qui forment le noyau primitif. Ce mot est opposé à intussusception, qui désigne le mode d'accroissement des êtres organisés (roy. ANIMAL, MINÉRAL, VÉGÉTAL).

R

K. Lettre de l'alphabet grec. Un écrivain du nom de Salvius, si l'on en croit Salluste le grammairien, l'introduisit dans l'orthographe latine; mais elle y fut toujours très rare, et c'est à peine si on la voit figurer dans quelques mots purement grecs, comme *Kalenda*; encore y est-elle généralement remplacée par le *C* ou le *Q*, dont le son est ici le même, et qui font double emploi avec elle. Dans nos vieux écrivains le *K* figure souvent à la place du *C*. Les Allemands et les Anglais l'ont conservé. Les langues slaves en usent souvent. En français, il est remplacé par le *C* dans presque tous les mots dérivés du grec; il n'y a guère d'exception que pour *kyrielle*, dont l'étymologie est le *kyrie eleison* de la messe, et pour les mots nouveaux *kilomètres*, *kilogrammes*, etc. Le *K* s'est maintenu dans le flamand. Il est fréquent dans les noms propres bretons: *Kergorlay*, *Kerdrel*, etc. Quelques grammairiens ont proposé de le supprimer de la langue française; d'autres au contraire veulent le substituer au *Q* et au *C* dur, parce qu'il n'a pas l'inconvénient de varier, comme celui-ci, ni d'exiger l'emploi d'une lettre parasite, comme celui-là. Sa forme anguleuse est désagréable, mais il est précieux pour conserver aux mots leur caractère étranger. Le *K* est la forte du *Q* dur, et l'une des trois gutturales européennes. — Chez les Grecs le *K* valait 20, avec l'accent supérieur, et 20,000, avec l'accent inférieur. Cette lettre caractérise la monnaie frappée à Bordeaux.

KAABA (LA) (voy. CAABA).

KAASER (myth.). Dieu de la sagesse dans la mythologie scandinave. Kaaser, fils des dieux, consacrait tout son temps à enseigner la sagesse aux hommes. Deux nains le tuèrent par trahison, et composèrent de son sang un breuvage qui avait la propriété d'inspirer l'ivresse poétique, et avec elle la connaissance de l'avenir et la sagesse. — Ce mythe allégorique est très célèbre dans le nord; les Sagas appellent souvent la poésie le *sang de Kaaser*.

KABIN, KÉBIN, KUBIN. On appelle ainsi en Perse et dans plusieurs contrées de l'Orient une sorte de mariage, ou plutôt de contrat, passé devant le cadi, et en vertu duquel un homme s'engage à prendre une femme pour un certain temps et moyennant certaines conditions. Si, au bout du temps convenu, l'homme renvoie la femme, il est tenu de lui payer, à titre de dédommagement, la somme stipulée. La femme,

de son côté, ne peut contracter un autre engagement qu'au bout de quarante jours. En Perse, la loi considère comme légitimes ces sortes de mariages. Le mot *kabin* est persan et signifie dans son acception propre et primitive, la somme qui doit être payée à la femme en la renvoyant.

KABIR, l'un des écrivains hindous les plus anciens, et réformateur célèbre, vécut sous le règne de Sikandar-Schâh-Lodi, lequel occupa le trône de Delhi de 1488 à 1516. De simple lissierand, il devint un des principaux disciples de Râmânand, et propagea à son tour une réforme plus large. On lui attribue une foule d'écrits, dont les plus remarquables sont les *Rekhtas* et le *Bidjak*. Le dogme fondamental de sa doctrine est l'unité de Dieu. — Les sectateurs de Kabir se nomment Kabir-panthis: ils sont nombreux dans les provinces de Bengale, de Bélar, d'Oude et de Malwa. A Bénarès, ils conservent, dans un monument, la collection des écrits du maître, appelée *Khâs-Granth*, ou le *livre par excellence*. C'est à Kabir que Nânak, fondateur de la secte des Sikhs, emprunta ses doctrines. M. Garcin de Tassy a donné, dans son Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie, des détails intéressants sur la vie et les ouvrages de ce personnage.

Ed. L.

KABOUL. Nom d'un royaume de l'Asie, situé à l'O. de l'Inde, et d'une province formée de la partie septentrionale de l'Afghanistan.

Le royaume de *Kaboul* comprenait autrefois presque tout l'Afghanistan, et quelques territoires au-delà. Il avait pour bornes: à l'E., l'Hindoustan, où il possédait le Cachemire et quelques pays situés sur la rive gauche de l'Indus; à l'O., un désert, et au N., les montagnes du Caucase oriental. Au S., il s'était séparé de la mer que par quelques contrées tributaires. Outre l'Afghanistan il renfermait le Sedjestan, une partie du Khorassan et du Mékran, Balkh, le Tokharestan et le Kilan, le Kâfristan, le Kaboul, le Kandahar, le Sindh et le Cachemire, avec une portion du Lahore, et la plus grande partie du Monilan. Suivant le témoignage d'Éliophlstone, la population de ce royaume s'élevait, en 1809, à environ 14,000,000 d'habitants, et se composait d'Afghans, de Baloutches, de Tartares, de Persans et de Tadjiks, d'Hindous et de différentes tribus. — Le Kaboul proprement dit, l'une des vingt-sept provinces régies par des gouverneurs ou Hakims, qui furent for-

mées du royaume de l'Afghanistan en 1809, se divise en deux parties séparées par une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige, laquelle s'étend de l'E. à l'O., à partir des environs de Gazna ou Ghazni, jusque dans le voisinage de Dinkote. La vallée arrosée par le Kaboul, sépare la saillie méridionale de l'Hindoukouch des monts Soliman au S. Vers l'E., cette vallée est occupée par des montagnes, à l'O. desquelles est située Djelalâbâd. A l'époque où le voyageur Alexandre Burnes visita le Kaboul, cette province formait un État auquel dépendaient les districts voisins et Gazna. Cet État comprenait le pays qui s'étend à partir de l'Hindoukouch jusqu'au S. de Gazna, et de Bamian jusqu'aux montagnes de Khyber. La partie orientale ou Djelalâbâd était une addition récente de territoire. Les villes principales étaient Kaboul, Gazna, Bamian et Djelalâbâd.

Kaboul, capitale du royaume, est, suivant la tradition, une ville fort ancienne, laquelle eut pour fondateur un roi infidèle nommé Zaboul : de là le nom de Zaboulistan que l'on donne quelquefois à la province. La ville moderne, qui fut, dit-on, bâtie du temps de Mahmoud, est située entre 34° 10' N. de latit., et 69° 15' E. de longit., dans une vaste plaine bien arrosée. Elle est entourée de trois côtés par un demi-cercle de montagnes peu élevées, sur le haut desquelles s'étend une enceinte fortifiée. Vers l'E. est une entrée protégée par un rempart. Sur la partie de la montagne située au N. de cette entrée, est le Bala-issar, citadelle qui renferme le palais du souverain. Un autre fort plus élevé et portant le même nom, servait de prison d'État pour les princes du sang. Au centre de la ville est situé un grand bazar de la hauteur de deux étages, et divisé en quatre parties égales. — Il se fait à Kaboul un commerce considérable. Les maisons sont construites en briques sèches au soleil et en bois; elles n'ont pour la plupart que deux étages. La ville est belle quoique peu étendue; elle est traversée par la rivière qui porte son nom. Les jardins et les vergers des environs produisent en abondance les fleurs les plus suaves et les fruits les plus exquis. Sur une hauteur qui domine la ville, est le tombeau de l'empereur Babar. Hors de la ville on voit encore le tombeau de Timour-Schâh. Le climat et l'aspect pittoresque de Kaboul ont été vantés plus d'une fois par les écrivains persans et hindous. La population est d'environ 60,000 âmes; les Afghans et les Persans en forment la plus grande partie; les Juifs et les Arméniens sont en très petit nombre.

La religion dominante dans le Kaboul est le mahométisme; les Afghans appartiennent à la

secte sunnite; mais les Persans sont schiites. Il existe dans cette province d'autres sectes, parmi lesquelles celle des solis est la plus nombreuse. Les deux langues le plus en usage sont le pouthou ou afghan et le persan. — Les habitants du Kaboul font remonter leur origine jusqu'à deux des fils de Noé; et, suivant diverses traditions, à l'époque où cette contrée fut conquise par les Musulmans, elle obéissait à un souverain nommé Ourdj, que l'on désigne aussi quelquefois sous le nom de Kaboul-Schâh. Comme les Grecs et les Romains, les anciens écrivains Arabes, Persans et Chinois comprennent dans l'Inde le royaume actuel de Kaboul. Selon le témoignage d'Hérodote et celui du poète persan Firdausi, le Kaboul était, à une époque très ancienne, une dépendance de la Perse. Après la conquête d'Alexandre, quelques aventuriers Grecs fondèrent des principautés dans la vallée de Kaboul, et firent place ensuite à d'autres aventuriers d'origine turke, venus des contrées situées au N. du Thibet. Kanika, l'un de ces derniers, régna dans le siècle qui a précédé notre ère. Le bouddhisme dut pénétrer de bonne heure dans le Kaboul, et y être propagé par Asoka, petit-fils de Telandragoutpa, qui étendit sa domination jusque dans les provinces situées au delà de l'Indus, et dans les gorges de l'Hindoukouch. Les descendants de Kanika professaient cette religion. Ces princes durent, à différentes époques, être sous la dépendance des Arsacides et des Sassanides. Au commencement du ve siècle de l'ère chrétienne, le Kaboul était divisé en plusieurs petits principautés, et la religion dominante était le bouddhisme. Deux siècles plus tard, la puissance des souverains de Kaboul avait grandi; ils possédaient toute la contrée située au N. de Peïchawer, le territoire de cette province et le pays des Afghans. Ce fut en l'an 44 de l'hégire (661), qu'eut lieu la première expédition des Arabes dans le Kaboul. Mohalleh, fils d'Abou-Sofra, pénétra dans ce royaume, et s'avança jusque dans la province de Langhan. Les rois de Kaboul n'opposèrent qu'une faible résistance aux conquérants musulmans. Sous le khalifat de Moavia, Abd-Abrâhman, fils de Saurah, assiégea leur capitale et s'en rendit maître. Le roi de Kaboul fut contraint de se soumettre et de payer un tribut. En l'an 64 de l'hégire (683), à la faveur des troubles qui éclatèrent dans l'empire des khalifes, il s'affranchit du tribut. Le gouverneur arabe du Sedjستان lui déclara la guerre. Le roi de Kaboul périt dans une bataille, et son successeur, après avoir continué la guerre, finit par se soumettre. Sous le khalifat d'Abd-Almalek, Abd-Al-

rahman, gouverneur du Khorassan, fut envoyé contre le royaume de Kaboul (81 de l'hég., 700 après J.-C.), et cinq ans plus tard, sous le khalifat de Walid, Kotaybali, d'après l'ordre de Hedjadj, gouverneur de l'Irak, subjugué une partie de ce royaume et força le roi de solliciter la paix. A dater de cette époque, les rois de Kaboul furent tributaires des Musulmans. Al-Mamoun, gouverneur du Khorassan, s'empara de Kaboul, obligea le roi de payer un double tribut et de recevoir un agent musulman dans sa capitale. Après la mort du khalife Haroun-al-Raschid, le roi bouddhiste de Kaboul se rendit indépendant. Il ne tarda pas à tomber au pouvoir de Yakoub, souverain du Sedjestan, qui prit Kaboul (257 de l'hég., 871 de J.-C.). Au commencement du x^e siècle, la famille turke qui régnait sur le Kaboul fit place à une nouvelle dynastie, laquelle professait le brahmanisme. Kallaa, premier roi de cette dynastie, eut pour successeurs Samanta, Kāmā-lava, Bhīma et Djayapāla qui régnait vers l'an 367 de l'hégire (977). Ces princes, à cette époque, avaient perdu Kaboul; mais ils avaient conservé les provinces de Laghman et de Peichawar, et étendu leur domination jusque sur le Pandjāb. Ils avaient, selon toute apparence, transféré leur résidence à Labore. En l'an 350 de l'hégire (961), Alptekin, qui de l'humble condition d'esclave turk avait été élevé à la dignité de gouverneur du Khorassan par les princes Samanides de Bokhara, ayant encouru la disgrâce de son souverain, traversa l'Hindoukouch et s'empara de Gazna. Peu de temps après, la ville de Kaboul elle-même se soumit aux lois de l'islamisme. Ainsi fut fondé l'empire des Gaznévides. Abou-lshae-Ibrahim, fils et successeur d'Alptekin, étant mort, Sebektekin, autre esclave turk, succéda à ce prince. Le roi de Kaboul, Djayapāla, qui résidait alors à l'orient de l'Indus, craignit d'être dépouillé de ses possessions situées sur la rive occidentale du fleuve, et déclara la guerre au souverain de Gazna. Deux fois vaincu, il fut obligé de céder une grande partie des territoires qu'il possédait à l'ouest de l'Indus. Le reste fut conquis par Mahmoud en l'an 391 de l'hégire (1001 de J.-C.). Les descendants de Mahmoud régnèrent à Gazna jusque vers 1152, époque à laquelle cette ville fut prise et saccagée par Allah-Eddin-Ghori. Mohammed-Ghori, l'un des successeurs de ce prince, laissa à un esclave favori nommé Eldoz ses possessions à l'ouest de l'Indus, lesquelles furent envahies plus tard (1215), par le roi de Khārizm, dont le successeur, Djélāl-Eddin, fut chassé par Gengis-Khān (1221). Suivant le récit de Férischta, le Kaboul fut enlevé aux Mongols

en 1361, et annexé à l'empire de l'Hindoustan, auquel il resta probablement soumis jusqu'à l'invasion de Timour en 1398. Après la mort de ce conquérant, il dut être gouverné par des chefs indigènes jusqu'à ce qu'il fut conquis par Babar (1504). Les descendants de Babar le conservèrent jusqu'à la mort d'Aurangzeb; mais sous les successeurs de ce prince le Kaboul fut, pour ainsi dire, indépendant de la couronne de Dehli. Après la prise de cette ville par Nadir-Schāh, en 1739, il fut annexé à l'empire persan par un traité. Nadir-Schāh étant mort assassiné, Ahmed-Khān se rendit maître du Kaboul, et fonda la dynastie des Dourānis (1748). Timour-Schāh, son fils, mourut en 1793, et eut pour successeur son fils Zémān-Schāh, qui fit crever les yeux à son frère aîné Hōumāyoun, l'héritier légitime du trône. Zémān-Schāh subit, en 1801, le même traitement de la part de son jeune frère Mahmoud, qui fut détrôné à son tour par son frère Schoudja-oul-Moulk (1803), et remonta sur le trône en 1809. Suivant les conseils du prince Kāmran son fils, Mahmoud fit mettre à mort son vizir Fattēh-Khān, au courage et à l'habileté duquel il devait la couronne. Dès lors, il ne régna plus que de nom, et abandonna sa capitale pour se retirer à Herat, où il mourut en 1829. Son fils Kāmran lui succéda. Mohammed-Azīm-Khān et les autres frères de Fattēh-Khān, qui gouvernaient la plus grande partie des provinces du royaume, se révoltèrent contre le nouveau roi, et mirent à sa place un frère de Schāh-Schoudja. Après la mort d'Azīm-Khān, qui régnait au nom du nouveau roi, ses frères formèrent des principautés indépendantes, et Kaboul tomba au pouvoir de Dost-Mohammed-Khān, l'un d'eux. Ce prince eut à la fois à soutenir la guerre contre les Sikhs, à contenir la turbulence des chefs afghans, et à résister aux tentatives faites par Schāh-Schoudja pour reconquérir son royaume. Le gouvernement de la Compagnie des Indes conclut, en 1838, un traité avec les rois de Labore Rāndjt-Singb, et Schāh-Schoudja, et rétablit ce dernier sur le trône. Le 2 novembre 1841, une insurrection éclata à Kaboul, et plusieurs officiers anglais, au nombre desquels était Alexandre Burnes, furent massacrés. Un détachement de l'armée d'expédition, qui était resté pour protéger le roi, fut contraint de capituler, et le résident, M'Naghien, périt de la main d'Akbar-Khān, fils de Dost-Mohammed et chef des révoltés. La garnison de Gazna fut passée au fil de l'épée. Schāh-Schoudja fut assassiné dans une seconde révolution. Les troupes anglaises furent détruites pendant leur retraite au milieu des défilés; mais ces revers furent bientôt réparés, et, dans une nouvelle

expédition qui eut lieu l'année suivante, les Anglais s'emparèrent de Gazna et de Kaboul.

Les principaux ouvrages à consulter pour l'histoire et la géographie du Kaboul, sont les suivants : 1° *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du XI^e siècle de l'ère chrétienne*, par M. Reinaud, Paris, 1849 ; 2° *Mémoires de Babar*, traduits du turk en anglais par Erskine ; 3° G. Forster, *Voyage du Bengale en Angleterre à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, l'Afghanistan et la Perse*, Londres, 1798. Cet ouvrage a été traduit en français par Langlès ; 4° *Relation du royaume de Kaboul et de ses dépendances dans la Perse, la Tartarie et l'Inde*, par Mountstuart Elphinstone, Londres, 1815 ; 5° *Voyages à Bokhara, ou Relation d'un voyage de l'Inde dans le Kaboul, la Tartarie et la Perse*, etc., par Alexandre Burnes, Londres, 1834 ; 6° *Kaboul ou Récit d'un voyage et d'un séjour dans cette ville pendant les années 1836, 1837 et 1838* par le même auteur. Ed. LANCEREAU.

KABYLES, KABYLIE. On a donné à la Kabylie des limites bien différentes. Quelques auteurs, classant parmi les Kabyles, un certain nombre de tribus qui offraient avec eux des relations plus ou moins étroites, ont reculé outre raison les bornes de leur pays. La Kabylie pour les uns comprenait tout le littoral depuis Dellis jusqu'à Philippeville ; d'autres l'étendaient plus loin à l'ouest et y faisaient rentrer le Dahra et l'Ouersenis. M. Carette, dans ses excellentes études sur la Kabylie (2 vol. in-8°, 1848), a montré le peu de fondement de ces délimitations. La Kabylie proprement dite, d'après cet auteur, occupe sur le bord de la mer une étendue de 140 kil. depuis l'embouchure de l'Ouad-Nessa à l'O., dans le voisinage de Dellis jusqu'à celle de l'Ouad-Aguerionn à l'E., vers l'extrémité du golfe de Bougie ; dans l'intérieur du pays, la Kabylie est circonscrite par différents groupes de tribus, savoir : à l'O., les trois kaidats turcs des Isser, de Khechna et des Beni-Dja'ad ; au S., les deux cheïkhs ou fiefs héréditaires du Oulâd-Bellil et du Oulâd-Mokrân ; au S. E., le district féodal d'Ech-Chefa, le kaidat turc des Amer-Baraba, le district féodal du Guergour ; à l'E., le sahel kabyle de Djidjeli. Ainsi délimitée, la superficie de la Kabylie, un peu supérieure à l'étendue moyenne d'un de nos départements de la France, est d'environ 7,800 kil. carrés, et sa population peut être évaluée à 370,000 habitants, soit 47 par kil. carré. Le nombre des villages est de 1534.

Les Kabyles, protégés par les montagnes du Jurjura, ont toujours conservé leur indépen-

dance. Les Romains même ne purent la leur enlever, et l'on a pensé que c'est à cause de la résistance invincible qu'ils éprouvèrent de la part des Kabyles, qu'ils donnèrent au Jurjura le nom de *Mons Ferratus*, la montagne couverte de fer. La première tribu kabyle dont il soit fait mention dans l'histoire, est celle des Musulans qui, l'an 24 avant J.-C., furent refoulés dans leurs montagnes par les Romains qu'ils inquiétaient. L'an 17 de notre ère, ils se levèrent à la voix d'un numide nommé Tacfarinas et firent trembler encore les Romains pendant huit ans. L'an 69, les Musulans coururent une troisième fois aux armes ; mais nous ne connaissons pas le résultat de cette guerre. En 286, les Quinquagentiens, autres tribus kabyles, agitent violemment toute l'Afrique romaine et peut-être en conquièrent-ils une partie. Maximien Hercule les força néanmoins à mettre bas les armes. Vers l'an 372, sous Valentinien I^{er}, les Quinquagentiens se soulevèrent encore sous le commandement d'un kabyle, nommé Firmus, qui avait été officier dans l'armée romaine, et Théodose lui-même fut obligé de marcher contre eux. En 426, le comte Boniface eut encore à les réprimer.

Nous savons peu de chose sur les rapports des Arabes et des Kabyles ; mais les guerres durent être fréquentes et acharnées entre ces deux peuples, puisque les Arabes donnèrent au Jurjura le nom de *El Adoua* (la terre ennemie). Les Arabes firent cependant pénétrer la foi musulmane chez leurs dangereux voisins : ce fut une conquête de la paix, mais les armes à la main, ils ne pénétrèrent jamais dans la Kabylie. Plus tard, des chefs berbères formèrent dans le nord de l'Afrique, trois principautés puissantes, soumises à un régime féodal et théocratique dont il reste encore des débris, hien que l'élément démocratique ait depuis lors fait des progrès constants. Ces principautés tombèrent sous le poids de dissensions intestines habilement exploitées par Charles-Quint et ensuite par le musulman Barberousse. Marmol, qui visita la Kabylie vers le XVI^e siècle, parle assez longuement de ces principautés, qui étaient celle de Koukô à l'O. du Jurjura, celle des Beni-Jubar (les Beni-abd-el-Djebbar) à l'E. et celle d'Abex (ou des Beni-abbès) au S. E. Les Espagnols s'étaient emparés de Bougie ; mais ils ne possédaient que cette ville ; les Kabyles restaient maîtres du pays. Il en fut de même des Turcs qui s'emparèrent de ce port en 1555. Ces derniers finirent néanmoins par imposer un tribut à plusieurs populations kabyles ; mais si ce tribut leur fut payé, ils le durent plutôt à l'influence des Marabouts qu'à la crainte de leurs armes. Quant à

la France, elle ne s'est point encore, à vrai dire, rendue maîtresse de la Kabylie qui, à part quelques insurrections, s'est montrée beaucoup moins hostile contre nous que les populations arabes. Le maréchal Bugeaud avait médité, en 1844, la conquête de ce pays; mais ce projet souleva une opposition violente; on y vit des difficultés et des dangers dont sans doute on s'exagéra l'importance, et l'expédition de la Kabylie fut ajournée. En 1849, les commotions éprouvées par la France excitèrent de nouveaux soulèvements dont Zaatcha était le centre le plus redoutable. L'armée française s'empara de cette place après un siège long et meurtrier. D'autres expéditions dirigées en 1850, contre plusieurs tribus kabyles furent également couronnées de succès. Le fait le plus saillant de la campagne de 1870, est la mission que reçut le général Barrat d'ouvrir une route sûre entre Sétif et Bougie. Les Beni-Ismaël résistèrent et furent vaincus, après une résistance acharnée qui coûta la vie au général français chargé de cette expédition. L'importante voie de communication qu'il s'agissait de créer fut établie par le colonel Lournel, malgré les hostilités des Amoucha et des Beni-Merai.

L'autorité religieuse est encore puissante chez les Kabyles, et l'ordre des kouan d'Abd-er-Rahman (roy. KUOTAN), exerce chez eux une influence très considérable. Chaque tribu vit isolée et indépendante; chaque village mène à souvent son cheikh indépendant, et des guerres de village à village ne sont pas très rares. Mais un esprit de fédération existe entre tous les villages d'une même tribu et même entre toutes les tribus de la nation Berbère, et lorsqu'une ou plusieurs tribus ont à délibérer sur des questions d'intérêt général, chaque village envoie les deux habitants les plus riches. Cette assemblée prend des décisions qui deviennent obligatoires pour tous. La tendance de l'esprit kabyle est essentiellement démocratique. Aussi tous les chefs sont-ils électifs et renouvelés chaque année, ou du moins soumis à une nouvelle élection. Lorsqu'une tribu est divisée en plusieurs fractions à peu près égales, le chef de la tribu est choisi alternativement dans chacune de ces tribus. Tous les habitants sont électeurs, et les élections ont lieu après la rentrée des récoltes. — A l'âge de 16 ans, les jeunes gens entrent dans la vie religieuse, en commençant à pratiquer le jeûne du Ramadan, et dans la vie civile en recevant un fusil. Tout Kabyle aisé doit pourvoir son fils de cette arme, sous peine d'une amende de 25 francs par semaine, jusqu'à ce qu'il la lui ait fournie.

Les Kabyles se distinguent essentiellement des

populations voisines par leur langue (roy. BERBÈRES), par leurs habitations fixes, leur luxe relatif et l'exercice des arts professionnels. Ils n'éprouvent pas même de répugnance à s'expatrier pour aller offrir leur travail et leur industrie aux Européens établis dans les différentes villes de l'Algérie. Les émigrants de la tribu des Zaouaoua s'enrôlent dans notre armée, ce qui a fait donner leur nom à nos bataillons de Zouaves; les Oulad-Sidi-Ahmed-ben-loucef exercent la profession de maçon, et se rendent très utiles aux Français; les Beni-Iraten se font boulangers, etc. L'aptitude des Kabyles pour la civilisation, leur goût pour les arts, leurs besoins, tout porte à croire qu'ils feront un jour cause commune avec la France et qu'ils rendront d'éminents services à la cause de la civilisation africaine. — Ils cultivent le blé, le lin, le tabac, et s'adonnent à l'élevé des abeilles. Mais leur territoire montagneux offre si peu d'espace pour la culture des céréales, que les riches doivent faire une partie de leurs approvisionnements chez les Arabes. Les pauvres mêlent à la farine de froment ou d'orge, la farine des glands doux provenant du chêne *Bellout*, ou même des glands amers que porte le chêne *Kerrouch*. Ils cultivent en grand les arbres fruitiers parmi lesquels il faut citer surtout l'olivier, le figuier, la vigne, le noyer, le pêcher, le pommier, le poirier, l'abricotier, le caroubier, et ils approvisionnent de leurs fruits toutes les contrées environnantes. Quelques riches propriétaires ont des plantations si considérables, qu'on a compté chez un seul, jusqu'à 1,000 pieds de pêcher. Les professions les plus importantes sont celles des annuriers, des orfèvres, des forgerons et des jardiniers. Les Kabyles savent extraire et travailler le fer, fabriquer la poudre, préparer et teindre les cuirs, faire du savon, tisser la laine, etc. Ils ont un grand nombre de moulins sur leurs différents cours d'eau. Les habitants de Tazaïrt, chez les Beni-Abbès, s'occupent surtout de la fabrication des fusils; et les Fliça font ces beaux sabres longs, droits et effilés que les Kabyles appellent Khédama et les Français Fliça. La Kabylie est riche en forêts magnifiques dont les principales essences sont les chênes appelés *Bellout*, *Kerrouch* et *Zan*, le frêne, le micocoulier et le chêne-lige dont les produits excellents sont d'une abondance telle qu'on voit des villages tout entiers recouverts de tuiles de liège.

AL. BONNEAU.

KACHGAR, ville de la Petite-Boukharie, par 39° 25' lat. N. et 71° 43' long. E. Cette ville, dont la population est aujourd'hui de 15,000 habitants environ, était jadis la capitale d'un état puissant, gouverné par des princes geugis-

khanides; mais elle n'est plus que le chef-lieu d'un khanat auquel elle donne son nom, et qui peut être regardé comme indépendant, bien qu'il soit compté au nombre des provinces tributaires de l'empire chinois. Kachgar fait un commerce assez important en étoffes de soie et en brocarts. On y fait en outre un grand trafic de chevaux, qui y sont amenés par les Kirgiz.

KACHGAR est aussi le nom de deux rivières : l'une prend sa source à l'O. de la Petite-Boukharie, se dirige vers l'est, et, après un cours de 880 kil. environ, va se jeter dans l'Yarkand, affluent du lac Lop; l'autre, appelée aussi *Kameh*, sort du versant oriental du Belour-Tagh, arrose l'Afghanistan et se jette dans le Kaboul, au N.-E. de Djelalabad. Elle a environ 450 kil. de cours.

KACHEMYR (roy. CACHEMIRE).

KADAR ou **KADARI**. C'est le nom qu'on donne aux membres d'une secte mahométane qui nient la prédestination et regardent l'homme comme essentiellement libre. Ils sont ainsi radicalement opposés aux *Jabarites* ou *Glabariens*, qui attribuent à Dieu tout ce que l'homme peut faire, soit en mal, soit en bien.

KADJARS ou, comme on écrit souvent, **KADJARS**. Nom d'une tribu turque de laquelle est issue la dynastie qui occupe actuellement le trône de Perse. *Kadjar* veut dire, en turc, *fugitif*. Ce nom fut appliqué à des soldats déserteurs de l'armée ottomane, qui, dans les premières années du XVII^e siècle, se retirèrent auprès de Schah-Abbas, roi de Perse, qui les établit dans la province du Mazenderan, sur les bords de la mer Caspienne. Leurs descendants formèrent par la suite une tribu nombreuse qui conserva le nom de *Kadjars*. Le premier souverain de cette dynastie fut *Aga-Mohammed-Khan*, fils de Mohammed Ilocéin, chef kadjar qui parvint à se rendre indépendant dans la province du Mazenderan, et à réduire quelques pays voisins sous son obéissance. Adil-Schah, neveu et successeur immédiat de Nadil-Schah, ou Thamas-Kouli-Khan, força Mohammed-Ilocéin à rentrer dans le devoir, et se fit remettre comme otages deux de ses fils dont l'aîné était *Aga-Mohammed*. Celui-ci, alors âgé de cinq ou six ans, fut fait eunuque par l'ordre d'Adil-Schah. A la mort de ce prince, *Aga-Mohammed*, devenu libre, alla rejoindre son père qu'il accompagna dans toutes ses expéditions militaires et devint prisonnier du vertueux Kérim-Khan, de la tribu des Zends, qui gouvernait alors dans la Perse sous le titre de *Vakil* ou *lieutenant*. A la mort de ce prince (an de l'hégire 1193; de J.-C., 1779), *Aga-Mohammed* s'enfuit dans le Mazenderan, et proclama son indépen-

dance. Il avait alors 36 ans. Un grand nombre d'hommes de la tribu des Kadjars et plusieurs chefs de l'Aderbidjan, du Curdistan et de l'Irak-Adjemi reconnurent son autorité. Astérad était depuis longtemps la résidence ordinaire des chefs de la tribu des Kadjars. *Aga-Mohammed* emprunt bientôt que cette ville, située dans le Mazenderan, à l'extrémité de l'empire, ne pouvait en devenir la capitale. Mais comme il voulait rester dans le voisinage des pays qu'habitaient les Kadjars et les autres tribus de race turque qui faisaient la principale force de ses armées, il fortifia Teberan, et fit de cette ville la capitale de son royaume. Il vainquit Loutf-Ali-Khan, dernier souverain de la tribu des Zends, qu'il fit mettre à mort, et, devenu ainsi possesseur de la plus grande partie de la Perse, il s'occupa de régler l'administration. Après avoir assuré la tranquillité intérieure de la Perse par les moyens les plus violents, il se mit en marche contre la Géorgie dont le souverain, Héraclius, profitant des troubles survenus après la mort de Kérim-Khan, avait transporté à la Russie l'hommage que, depuis plusieurs siècles, ses ancêtres rendaient aux souverains de la Perse. Le triomphe d'*Aga-Mohammed* fut ici, comme toujours, accompagné de violences, du pillage et de massacres sans nombre. Ce fut surtout à Tiflis que les Persans firent un horrible carnage. De retour dans son royaume, *Aga-Mohammed*, qui jusqu'alors n'avait pas voulu prendre le titre de roi, se fit couronner solennellement, l'an de l'hégire 1210 (de J.-C., 1796).

Après avoir solidement établi sa domination dans le Khorasan, province exposée aux incursions incessantes des hordes turcomanes, il fit ses préparatifs pour entrer de nouveau en campagne contre les Géorgiens. Mais en novembre de la même année 1796, il fut assassiné par deux de ses serviteurs qu'il avait condamnés à mort pour une faute légère. Il était alors âgé de 63 ans. Il avait commandé pendant environ 18 ans à une grande partie de la Perse, mais il n'avait été que peu de temps souverain reconnu dans tout le royaume. Il est incontestablement le plus habile politique qui ait gouverné la Perse dans les temps modernes, mais ses crimes innombrables le rendront toujours l'objet de l'exécration de la postérité. Les traits dominants de son caractère furent l'amour du pouvoir et la vengeance. Peu d'hommes ont poussé l'art de la dissimulation aussi loin que ce prince. Les mesures habiles qu'il prit pour assurer après lui la couronne à son neveu *Baba-Khan*, donnèrent à celui-ci les moyens de triompher aisément des compétiteurs qui voulurent la lui disputer. Il prit le pouvoir en 1798, à

l'âge de 40 ans. Aussitôt après être monté sur le trône, il changea son nom de Baba-Khan pour celui de *Feth-Ali*, auquel il ajouta le titre de *S-hah*, qu'aucun souverain n'avait osé prendre depuis l'extinction de la famille de Nadir.

Les premières années du règne de *Feth-Ali-Schah* se passèrent sans aucun événement remarquable; mais en 1803, la guerre éclata entre la Russie et la Perse, et continua jusqu'en 1813. Au mois d'octobre de la même année, la paix fut conclue entre les deux puissances, à des conditions fort onéreuses pour la dernière. La guerre recommença en 1826 et se termina en 1828, par le traité de Tourkman-tchai qui fit passer sous la domination des Russes plusieurs provinces de la Perse et plaça ce dernier pays sous la dépendance complète du cabinet de Saint-Petersbourg. Le vieux *Feth-Ali-Schah* vit avec une profonde douleur le démembrement de son royaume ainsi que l'anéantissement de son autorité et de son influence. Il mourut à Ispahan le 20 octobre 1834, à l'âge de 76 ans. Ce prince n'était ni cruel ni injuste, sa piété, son amour pour ses enfants, et sa sobriété, sont attestés par différents auteurs; mais il manquait de courage, de fermeté et n'avait, en un mot, aucune des qualités qui distinguent un grand souverain. — La couronne passa à son petit-fils *Mohammed-Schah*, né en 1806 et fils d'*Abbas-Mirza*. Le règne de ce prince ne fut signalé par aucun événement remarquable. En 1837, cédant aux invitations, ou peut-être aux injonctions de la Russie, il entreprit une expédition contre l'Irét; mais le 9 septembre de l'année suivante les démonstrations énergiques de l'Angleterre l'obligèrent de lever le siège de cette place. Ce prince était instruit et aimait les lettres; cependant on ne saurait le regarder comme un homme supérieur, et il est permis de douter que, lors même qu'il n'eût pas été courbé sous la double pression de l'Angleterre et de la Russie, il eût été un grand roi. Il mourut en 1848, laissant la couronne à son fils aîné *Nasser-Oudin*, alors âgé de 18 ans (roy. Pense.)

L. DUBOIS.

KAFFA. Ancienne capitale de la Crimée, située dans la partie orientale de cette presqu'île, sur les bords très escarpés de la mer Noire, avec un excellent havre, sous le 45° 11' 33" de latit. N., 58° 4' 6" de longit. à 2049 werstes de Petersbourg, et à 1520 de Moscou. Fondée par les Grecs de Millet sous le nom de Théodosie, et possédée, depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle, par les Génois, Kaffa parvint, sous la domination de ces derniers, à un haut degré de prospérité, qui s'accrut encore sous celle des Tarta-

res, au XVI^e siècle, tellement que les Turcs l'appelaient alors le petit Constantinople. On y comptait, à cette époque, une population de 100,000 habitants tartares, grecs, arméniens, juifs, et quelques familles génoises, 170 fontaines, 50 églises chrétiennes, 61 mosquées, 3,000 maisons, 9 bains publics et 4 cimetières pour chaque secte. Plus de 600 navires y abordaient annuellement. Toute cette prospérité avait disparu depuis longtemps lorsque les Russes réunirent Kaffa à leur empire, vers la fin du XVIII^e siècle. Devenue sous leur domination un port franc, cette ville commence à se relever insensiblement; c'est même déjà, en partie, une très jolie ville, dont plusieurs rues se distinguent par le luxe de leurs constructions, tant publiques que privées. Kaffa s'étend en amphithéâtre, et forme un demi-cercle autour de son port. La vaste enceinte construite par les Génois existe encore en partie. Les Tartares habitent un faubourg hors des murs. Le plus bel édifice de la ville était la grande mosquée, bâtie sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, et que les Russes ont démolie avec les magnifiques bains en marbre qui l'entouraient. Beaucoup de mosquées ont été changées en églises ou employées à d'autres usages; l'une d'elles renferme un riche musée d'antiquités, Kaffa possède aussi une bibliothèque publique et un jardin botanique où l'on cultive toutes les plantes du pays. Parmi les autres établissements, on distingue le grand bazar, de belles casernes, l'hôpital et le jardin public.

SEN.

KAFIRISTAN. *Kafiristan* et aussi *Cafiristan* et *Caféristan*, c'est-à-dire, en persan, *pays des infidèles*. Nom donné par les Musulmans à une contrée de l'Asie centrale, dont les habitants sont idolâtres. Le Kafiristan occupe une grande partie de la chaîne de l'Indou-Kouch et du Belour-Tag. Il est borné au N. par le Badakhschane; au N.-E. par le territoire de Caschgar; au N.-O. par le Koundouze et Balkh; à l'O. par les districts d'Indérah et de Khost, et par le pays de Balkh et le Cohistan de Caboul. À l'E. il se prolonge jusqu'aux parties septentrionales du Cachemire, où ses limites ne sont pas déterminées. Le Kafiristan se partage en montagnes aux sommets neigeux, et en vallées étroites et fertiles. On y élève un grand nombre de brebis, de chèvres et de gros bétail. Les céréales, qui ne consistent guère qu'en froment et en millet, sont peu abondantes et de qualité inférieure. Les routes sont mauvaises et ne peuvent donner passage qu'aux piétons. Il n'y a point de villes dans le pays, mais seulement des villages, dont le plus important, Kamdash, a environ 500 maisons. Les habitants, quoique

désignés par la dénomination générale de *Kafirs* ou *infidèles*, sont partagés en *Sign-pousch*, expression persane qui veut dire *Noir-vêtus*, parce que ce peuple porte une sorte de tunique de peau de chevre noire; les autres sont nommés *Sépid-Kafirs* ou *Infidèles blancs*, parce qu'ils sont vêtus de toile de coton blanche. Ils parlent différents dialectes d'une langue qui paraît dérivée du sunscrit. Leur religion ne ressemble à aucune de celles que nous connaissons. Ils admettent un dieu principal, que plusieurs tribus nomment *Imrs* et quelques autres *Déguen*. Ils adorent en outre un grand nombre d'idoles qui représentent, pour l'ordinaire, des personnages qui se sont fait remarquer par leur bienfaisance, leur générosité, ou par quelque autre vertu. Chaque tribu a plusieurs de ces divinités qui lui sont particulières. Il suffit quelquefois d'avoir donné des fêtes aux habitants d'un village pour jouir, après sa mort, des honneurs de l'apothéose et pour être admis dans ce singulier panthéon. Les principales divinités adorées à Kamdasch sont : Baguisch, dieu des eaux; Mani, qui chassa de l'univers l'esprit du mal; sept frères du nom de *Paradik*, qui avaient, dit la légende, un corps d'or et naquirent d'un arbre d'or; et sept autres frères, semblables à ceux-ci et du nom de *Parren*. Les Kafirs aspergent souvent leurs idoles avec du sang de vache, circonstance qui suffit à elle seule pour renverser tous les rapprochements que l'on a voulu établir entre leur religion et celle des Indous. On voit également qu'il ne saurait exister aucun rapport entre cette idolâtrie grossière et la religion de Zoroastre ou le Manichéisme. Cependant nous sommes frappés de ce Mani, qui nous rappelle Manès, et de l'esprit du mal chassé de l'univers, qui paraît ressembler à Ahrimane. Pour compléter ces singulières coïncidences, le feu, auquel les Kafirs ne rendent cependant pas un culte, joue un grand rôle dans leurs cérémonies religieuses. Quoique la civilisation ait fait peu de progrès chez les Kafirs, ils sont cependant, à quelques égards, plus avancés que diverses nations musulmanes qui entretiennent des rapports suivis avec les Chrétiens. Ainsi, parmi eux, les femmes ne sont point enfermées, et les hommes, quoiqu'ils se permettent d'entretenir des concubines esclaves, ont cependant des égards pour leurs épouses légitimes; ils leur accordent une certaine liberté, et les admettent à prendre part à leurs fêtes et à leurs divertissements. Les Kafirs aiment l'oisiveté et le plaisir. Ils sont passionnés pour leurs danses, auxquelles les femmes s'associent. Ils sont bons, doux et hospitaliers, excepté envers les Musulmans. Ceux-ci se sont attiré leur haine par les incursions

continuelles qu'ils font sur leur territoire pour enlever des habitants de tout âge et de tout sexe, qu'ils vendent ensuite comme esclaves. L. D.

KAI (géographie). Province japonaise située dans la grande Ile de Nippon, entre les deux villes capitales de Miao et de Yédo, dont la première est la résidence du Mikado, ou empereur spirituel, et la seconde le siège du gouvernement exercé par l'empereur temporel ou Siogoun, assisté de son conseil. Abrisée des vents du large par une rangée de montagnes qui suivent la direction de la côte, cette province est remarquable autant par sa fertilité que par la variété de ses produits. On dit cependant qu'elle est souvent ravagée par les cendres qui s'échappent du mont Fou-Si, le plus terrible des volcans en activité qui existent au Japon. Elle fait partie du grand département de Tokaido, un des sept entre lesquels se trouvent réparties les soixante-et-une principautés de l'empire japonais. C.

KAID. Officier arabe, chargé, dans sa circonscription, d'une juridiction assez importante. En Algérie, les kaida sont soumis à l'agha, qui lui-même est inférieur au khalifa. Ils sont choisis parmi les hommes les plus puissants de la tribu, et nommés par le gouvernement français. Ils n'exercent que pendant une année, parce qu'on tient à ménager les susceptibilités des personnages influents en accordant tour à tour cet honneur à ceux qui en sont dignes. Les kaida reçoivent de l'autorité française le burnous d'investiture et le cachet dont ils se servent. L'espèce de tribut au prix duquel ils achetaient cet emploi sous le régime des Turcs, a été remplacé par le don d'un cheval propre au service, qu'on exige encore d'eux. Le kaid doit réunir les cavaliers de la tribu ou de la fraction de tribu au milieu de laquelle il est placé, et les mettre à la disposition de l'agha; il les commande en temps de guerre; il est chargé, lorsqu'il en reçoit l'ordre, d'expédier des courriers, de faire des arrestations, de faire escorter les convois, d'opérer les transports de l'impôt en nature, etc. Ses fonctions ordinaires consistent à exercer la police dans sa circonscription, et spécialement celle des marchés, auxquels il est tenu d'assister, à moins qu'il ne se fasse remplacer par un lieutenant ou khalifa. En conséquence, il doit faire arrêter les coupables et les criminels; s'il néglige de le faire, le bureau arabe, composé d'officiers français chargés de tout ce qui concerne la justice civile et criminelle des Arabes, lui demande compte de sa conduite. — Le kaid perçoit les amendes imposées à toute la tribu lorsqu'un crime dont on ne connaît pas l'auteur a été com-

mis, et dans cette circonstance il prélève une somme toujours supérieure à l'amende. Cet officier est même chargé d'établir un état civil chez les Arabes, institution qui leur était totalement inconnue; il juge, en outre, certaines questions politiques, telles que les contestations entre les douars pour objets de médiocre importance; il remplit même, sur la demande des intéressés, les fonctions de juge de paix, et renvoie devant l'agha le jugement de toute affaire politique excédant sa compétence. Une part prélevée sur le produit des amendes, une autre sur le dixième de l'impôt *adchour* et *sekkat*, le droit qu'ils perçoivent dans les marchés, et le *thaoussa* ou présents qu'on leur fait à l'époque des mariages, de la circoncision, etc., forment le revenu des kaid. Tels sont les droits et les attributions des kaid, en Algérie, depuis le 1^{er} mai 1845.

AL. B.

KAINARDJÉ ou **KOUTCHOUK-KAINARDJE**. Village de la Turquie d'Europe, en Bulgarie, dans le sandjakat de Silistrie. Ce village est célèbre par le traité dit de *Kainardjé*, qui y fut conclu, en 1774, entre la Russie et la Turquie. On y reconnut l'indépendance des Tartares de la Crimée et du Kouban; la liberté de naviguer sur la mer Noire y fut accordée aux Russes, qui obtinrent en outre une somme considérable, la possession de tous les pays situés entre le Dnieper et l'embouchure du Bug, et les villes d'Azof, de Kertesch, d'Ienikalé et de Kinbourn.

KAINCA, et aussi **KAÏNÇA**, est le nom d'une racine introduite assez récemment dans la matière médicale européenne. On l'avait d'abord attribuée au *Chicococca racemosa*, mais il paraît résulter de recherches plus récentes que la substance expérimentée en Europe, et qui nous vient du Brésil, appartient au *Chicococca anguifuga*, plante de la famille des rubiacées. Cette racine est fibreuse, brunâtre, d'une odeur désagréable et d'une saveur amère. On a reconnu dans son écorce la présence d'un principe spécial, l'*acide kaincique*. Le Kainca est depuis plusieurs siècles en honneur parmi les indigènes de l'Amérique méridionale, contre la morsure des serpents. Mise en contact avec l'appareil digestif, elle donne lieu à une irritation qui se manifeste par des vomissements et des évacuations alvines. Les propriétés sudorifiques qu'on lui attribue ne résultent peut-être que de l'effort des vomissements qu'elle provoque. Sa faculté diurétique est mieux constatée et se prolonge même pendant quelques jours. C'est principalement contre l'hydropisie, le rhumatisme, les engorgements des parties molles, les scrofules, la syphilis et l'amé-

norrhée qu'on l'a préconisée. — Le kainca est ordinairement donné soit en infusion, soit en décoction, quoique son principe actif soit peu soluble dans l'eau. La dose est ordinairement de 4 à 16 gram. par pinte de liquide. En poudre, on en fait prendre de 1 gram. à 1,50. On prépare un extrait de kainca, dont la dose ordinaire est de 30 centigr. à 1,60 gr. par jour, progressivement.

L. DE LA C.

KAINCIQUE (*acide*), **KAINCATES**. L'*acide kaincique* a été découvert en 1830, par MM. François, Pelletier et Caventou, dans la racine de Kainca, où il paraît exister uni à la chaux et à l'état de kaincate acide. Pur, il est sans odeur, d'une saveur nulle d'abord, mais qui devient ensuite fortement amère et laisse à la gorge un léger sentiment passager d'astriiction. Il rougit sensiblement le papier de tournesol. Pris intérieurement il agit comme un puissant diurétique; c'est probablement en lui que réside la vertu de la racine de kainca sous ce rapport. Chauffé dans un tube de verre, à la lampe à l'esprit de vin, il se ramollit, se charbonne, et donne un sublimé blanc sans amertume, par conséquent d'une autre nature que l'acide lui-même. L'air ne l'altère pas; l'eau et l'éther n'en dissolvent que la deux centième partie de son poids. L'alcool, au contraire, le dissout facilement à chaud pour en laisser déposer et cristalliser une partie par le refroidissement. — L'acide sulfurique le charbonne immédiatement, en le décomposant. L'acide chlorhydrique le dissout, mais le convertit presque à l'instant en une masse gélatineuse transparente, insoluble dans l'eau et dépourvue d'amertume. L'acide azotique agit d'abord d'une manière analogue, puis donne lieu à un dégagement d'oxyde d'azote, et, longtemps après, à une matière jaune, amère, sans aucune trace d'acide oxalique. L'acide acétique, à chaud, agit encore sur l'acide kaincique, comme l'acide chlorhydrique; à froid, il n'en opère jamais que la dissolution. — Suivant M. Liebig, l'acide kaincique serait composé de 75,48 de carbone; 7,48 d'hydrogène, et 31,14 d'oxygène, avec 1 atome d'eau de cristallisation, d'où l'on déduit la formule: $C^{18} H^{14} O^4$ pour l'acide desséché, formule à laquelle il faut ajouter $H^2 O$ pour l'acide hydraté. — Le procédé le plus simple pour obtenir l'acide kaincique consiste à traiter, à plusieurs reprises, la racine en poudre, par l'alcool, à concentrer la liqueur en consistance d'extrait par la distillation, et à agiter le résultat obtenu avec de l'eau, à filtrer la dissolution à laquelle on ajoute successivement de petites portions de lait de chaux, jusque à ce qu'elle soit dépourvue d'amertume, ce qui donne un sous-kaincate de chaux, insoluble, qui doit être mis

en contact à chaud avec une dissolution alcoolique d'acide oxalique, ce qui met à nu l'acide kaïnique, qui, après filtration, se dépose en partie par le refroidissement, sous forme de petites aiguilles délicates, ordinairement groupées entre elles. Le reste de l'acide kaïnique est obtenu par une douce évaporation.

Les *Kaïnates* neutres examinés jusqu'ici, savoir, ceux de potasse, d'ammoniaque, de baryte, de chaux, sont solubles dans l'eau, déliquescents et in cristallisables. Tous se dissolvent dans l'alcool ; tous laissent précipiter leur acide par l'addition des acides sulfurique, azotique, ou chlorhydrique, étendus. Aucun d'eux n'a été analysé.

KAIROUAN ou **KAIRWAN**. Ville d'Afrique, dans la régence de Tunis, à 130 kil. environ S.-E. de cette ville, par 7° 37' long. E., et 35° 36' lat. N. Cette ville, qui paraît renfermer près de 50,000 habitants, est un des plus grands entrepôts de commerce avec le centre du continent africain. On suppose qu'elle est le *Vicus Augusti*, mentionné dans l'itinéraire d'Antonin. Elle fut conquise par les Arabes dès le premier siècle du mahométisme, et fut d'abord le siège d'un gouverneur dépendant des califes. La relation du voyage d'Eldad le Dante, au ix^e siècle, nous montre qu'à cette époque elle était habitée par un grand nombre de Juifs. Elle forma, à partir de 780, une principauté indépendante et très puissante, entre les mains des Aglabites; mais en 909, le dernier chef de cette dynastie, Ziadat-Allah, en fut dépossédé par les califes Fatimites. En 972, Moez-Ledinillah céda Kairouan à Yousouf ben Zéiri, chef de la dynastie des Zéirites. En 1150, les Almohades du Maroc s'en emparèrent, et au xiii^e siècle, elle passa sous la domination des souverains de Tunis. En 1700, pendant la guerre du bey de Tunis et des Algériens, elle fut prise et détruite en partie par ces derniers, mais elle ne tarda pas à réparer ce désastre. — La ville de Kairouan a été décrite par M. Quatremère dans les *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, tome xii, p. 471.

KALKBRENNER (FRÉDÉRIC). Pianiste célèbre, fils de Christian Kalkbrenner, compositeur et historien médiocre de la musique, né à Berlin en 1778, mort du choléra à Paris, en 1849. Il eut pour maîtres, à Paris Louis Adam, et à Vienne Haydn et Clémenti. C'est à l'école de Clémenti qu'il prit ce brillant de la main gauche, ce fini précieux et cette puissance d'exécution qui le caractérisaient. Après avoir parcouru toute l'Europe en donnant des leçons et des concerts, il se fixa en 1824 à Paris, où il a laissé de nombreux élèves. Dans l'excellente

méthode qu'il a publiée, il donne pour principe que tous les effets doivent résulter de l'action libre et indépendante des doigts, et ne rien emprunter à la force musculaire des bras. Il se distingue ainsi de l'école de Viéne qui, attaquant le piano de toutes les façons, arrive quelquefois à des effets plus puissants, mais avec moins d'égalité et de précision. — Ses principaux ouvrages de Frédéric Kalkbrenner sont : sa *Méthode à l'aide de guide-mains* et les *Études* qui en font partie ; les *Études* qu'il a dédiées à Clémenti ; ses *Préludes* dans les toniques, et son *Traité de composition pour les pianistes*. Il s'était associé aux frères Pleyel pour établir à Paris une manufacture de pianos. Ses *Pianinos* surtout sont fort estimés. J. F.

KALÉIDOSCOPE. Instrument de physique, descendu aujourd'hui au rang des jouets d'enfants. Sa composition est d'une simplicité qui contraste avec la singularité des effets qu'il produit. Ceux-ci sont dus à la multiplicité des images de petits objets colorés, placés en avant de l'appareil, images formées par réflexion sur deux glaces. Ces objets, tels que des fragments de verre, brins de plume, de légers filaments d'étoffe, etc., sont logés entre deux rondelles de verre ordinaire, dont l'extérieur est dépoli pour ne laisser pénétrer qu'une lumière diffuse. Les deux glaces consistent tout simplement en deux bandes rectangulaires de même verre, couvertes, en guise d'étain, d'une couche de vernis noir, et formant entre elles un angle d'environ 45°, à l'aide d'un morceau de liège qui les fixe dans la position voulue. La lumière partie des petits objets colorés vient se réfléchir sur ces glaces, et se porte à l'œil de l'observateur en sortant par une ouverture circulaire formant l'oculaire de l'instrument. D'après cette disposition, les mêmes objets donnent naturellement plusieurs images simultanées ; celles des divers objets colorés se groupent et se superposent, le plus souvent dans un ordre symétrique. De là ces assemblages, ces dessins réguliers dont les objets colorés ne fournissent que les éléments, et que le moindre changement de disposition dans ceux-ci fait disparaître pour les remplacer par d'autres, aussi imprévus que les premiers. On a essayé de tirer parti du kaléidoscope pour avoir des dessins applicables aux étoffes de fantaisie. La difficulté d'empêcher la déformation des images jugées dignes d'être copiées, par suite du changement de position des objets colorés, qui s'éboule, pour ainsi dire, les uns sur les autres, au moindre ébranlement, avant que la copie en soit prise, s'est opposée jusqu'ici à la réalisation satisfaisante de cette idée. Peut-être qu'en combinant

les effets de cet instrument avec les procédés rapides de la photographie, on arrivera un jour à en tirer tout l'avantage que sa découverte avait fait espérer.

F. PASSOT.

KALEVALA. Poème national des peuples Finnois, dont la première édition fut publiée à Helsingfors en 1835, par le docteur Lænnrot, finnois de naissance, qui en avait recueilli les éléments dans les traditions populaires de la Finlande. Cette première édition comprenait trente-deux *räms* ou chants, et un peu plus de douze mille vers. La seconde édition du *Kalevala*, publiée en 1847, renferme cinquante chants et plus de vingt-cinq mille vers. Il serait difficile de donner par une simple analyse une idée bien nette du *Kalevala*. C'est un souvenir de l'histoire primitive des peuples finnois ; un tableau, souvent figuré, de leurs migrations, de leurs luttes ; c'est surtout un état complet de leur doctrine mythologique. Le style du *Kalevala* est, comme la langue qui lui sert d'enveloppe, d'une incroyable richesse. On y sent l'éclat et le feu de l'orient, mêlé au calme et à la mélancolie du nord : ce qui est une preuve de la haute antiquité du poème. Du reste, on chercherait en vain, hors du *Kalevala*, une peinture plus fidèle des mœurs, du génie et de la nationalité des Finnois, non pas seulement de ces Finnois qui occupent aujourd'hui la Finlande, mais de ceux qui couvraient jadis de leurs tribus plus ou moins serrées toute la ligne qui s'étend entre l'Altai et le haut nord de la Scandinavie. C'est assez dire que les chants du *Kalevala* jettent souvent un jour nouveau sur l'histoire et les traditions des Slaves, des Hongrois, des Tatars et des Scandinaves. — Quant à l'unité et au caractère épique que le docteur Lænnrot a voulu attribuer au *Kalevala*, rien n'est plus contestable. Ce que l'on y trouve, c'est, il est vrai, un grand poème, expression d'une nationalité puissamment caractérisée ; mais ce poème se compose d'une suite de fragments qu'on ne saurait évidemment rattacher à un principe d'inspiration unique, et qui ont chacun leur type particulier : épique, lyrique, dramatique, mythologique, etc. Quel qu'il en soit, le *Kalevala* doit être considéré comme un monument littéraire d'une inappréciable valeur. Ce monument, joint au *Kanteletar* ou collection des anciens chants lyriques finnois proprement dits, et à une foule d'autres recueils publiés ou inédits, donne pour l'antique littérature des peuples finnois, des matériaux qui rivalisent presque, par le nombre, avec ceux que nous possédons pour tout l'ensemble de la littérature orientale.

LÉONZON-LEBOC.

KALI (LA NOIRE) ou MAHAKALI (LA

GRANDE NOIRE). Nom de Bhavani comme déesse des enfers, où elle est représentée assise à côté de Houdra (Siva), et précipitant, de concert avec lui, les âmes coupables dans le feu du Naraka. Longtemps on lui immola des victimes humaines qui, aujourd'hui, sont presque toujours remplacées par des animaux. On la représente avec un collier de têtes de morts, tenant à la main des têtes fraîchement coupées et entourée de cadavres.

KALISCH. Province et ci-devant Waïvodie du royaume de Pologne, bornée par le grand duché de Posen, les provinces de Plotzk, de Mazovie, de Sandomir et par la Silésie, et s'étendant du 35° 2' au 37° 40' de long. E. et du 50° 41' au 52° 35' lat. N., avec une population de 70,000 âmes, sur une superficie de 321 1/4 milles carrés. Au midi, la contrée est montagneuse ; au nord, elle est unie, remplie de bois, en partie sablonneuse et marécageuse, mais en général assez fertile. Les principales rivières sont la Prona et la Warta. La province de Kalisch se divise en cinq districts. *Kalisch*, son chef-lieu et la seconde ville du royaume de Pologne, est située sur la Prona, au milieu de vastes prairies qu'entourent de hautes collines. Elle est fort bien bâtie et percée de rues larges et bien pavées ; plusieurs d'entre elles sont bordées d'arbres d'espèces différentes, notamment celle de Louise, qui est ombragée par six rangées de peupliers. Kalisch s'est considérablement embellie sous la domination russe. Parmi ses édifices publics on distingue la cathédrale, car Kalisch est le siège d'un évêque catholique ; les églises de Saint-Nicolas et des Jésuites, le château, ancienne résidence du Waïvode, et le palais du gouverneur. Il y a hors de la ville une fort belle promenade appelée le parc. Kalisch possède une école militaire, un lycée provincial avec bibliothèque et collection scientifiques, une grande manufacture de draps et plusieurs autres fabriques. La population est de 10,000 âmes.

Scn.

KALMIER, *Kalmia* (bot.). Genre de la famille des Ericacées, sous-ordre des Rhododendrées, de la décadreite-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbrisseaux propres à l'Amérique septentrionale, dont les feuilles, alternes ou verticillées par trois, sont le plus souvent persistantes ; dont les fleurs forment des grappes terminales réunies en corymbes, et présentent les caractères suivants : calice à cinq divisions ; corolle en sorte de large coupe évasée, remarquable par les fossettes dont est creusée sa portion indivise, et dans lesquelles viennent d'abord se loger les anthères ; étamines au nombre de

dix, ouvrant chacune de leurs deux loges par un pore terminal oblique; ovale à cinq loges multiovulées, avec un long style persistant et un stigmaté en tête. Le fruit des kalmiers est une capsule presque globuleuse, qui s'ouvre en cinq valves par dehiscence septicide. — On cultive très communément, à cause de leur élégance, quelques espèces de ce genre, parmi lesquelles la plus belle est :

Le KALMIER A LARGES FEUILLES, *K. latifolia*, Linné. Cet arbrisseau s'élève à environ deux mètres. Ses feuilles sont coriaces, ovales-oblongues, aiguës au sommet, pétiolées, tantôt alternes, tantôt ternées; ses fleurs, d'un rose tendre et pâle, sont extrêmement élégantes, et se montrent vers la fin du printemps. Cette belle espèce résiste, sans la moindre difficulté, aux froids de nos climats; elle demande même une exposition au nord. On doit la cultiver en terre de bruyère. On la multiplie par semis et au moyen de marcottes enracinées.

Le KALMIER GLAUQUE, *Kalmia glauca*, Ait., est une espèce beaucoup plus petite, à feuilles opposées, oblongues, lisses et roulées en dessous à leur bord, glauques à leur face inférieure. Ses fleurs sont d'une jolie couleur rose; elles se montrent plus tôt que celles de l'espèce précédente. Comme celle-ci, on la cultive en pleine terre de bruyère, mais à une exposition moins froide. On la multiplie par ses rejets, par marcottes faites avec les jeunes branches, surtout par semis de graines qu'on sème immédiatement après leur maturité, en terre de bruyère et en les recouvrant très peu. Les jeunes plantes qui proviennent de ces semis sont assez délicates, pendant deux ou trois ans, pour exiger l'orangerie pendant l'hiver.

On cultive encore le KALMIER A FEUILLES ÉTROITES, *Kalmia angustifolia*, Linn., à feuilles lancéolées, blanchâtres ou un peu ferrugineuses en dessous, à fleurs petites et d'un beau rouge-purpurin. P. D.

KALMOUKS ou CALMOUKS. Peuple de race mogole, que l'on appelle aussi *Olètes*, *Oelots*, *Eleuthés*, et *Mogoles occidentaux*. Ils errent principalement dans la Dzoungarie, dans le pays des Khalkhas, et dans quelques autres provinces de la Chine, sur les territoires de Khiva et de Boukhara, et en Russie, dans les gouvernements d'Astracan, de Simbirsk, d'Orenbourg, du Caucase, du Kherson, de la Tauride, et dans le pays des Cosaques du Don. Ce peuple se partage en quatre grandes tribus : les *Dzoungares*, les *Khosakoles*, les *Dorbates*, *Dourbèles* ou *Durbèles*; et les *Torgoutes*, *Tourgoutes* ou *Tourgaoules*. Les Kalmouks conservent tous

les caractères physiques de la race mogole. Leur taille est petite, leurs cheveux sont noirs et gros, leur barbe, très peu fournie, est arrachée à mesure qu'elle pousse. Ils ont le visage rond, le teint olivâtre, le nez plat, les yeux enfoncés et peu ouverts, mais vifs; les oreilles très grandes et écartées de la tête; les pommettes des joues saillantes; la bouche petite et les dents blanches. Dans leur jeunesse, les femmes ont les traits moins grossiers que les hommes; mais, avec l'âge, cette différence s'efface, et l'absence de barbe chez les hommes fait que l'on ne peut plus guère distinguer les deux sexes que par le costume. Les Kalmouks sont tous nomades; ils changent souvent de campement et vivent sous des tentes de feutre très solides, qu'ils nomment *iaortes*. Leurs principales richesses consistent en chevaux. Les voyageurs s'accordent à louer leur caractère hospitalier et affable, mais ils les accusent de paresse, de malpropreté, de dissimulation, de ruse et de colère. Les soins du ménage, et même un grand nombre de travaux qui exigent l'emploi de la force, sont laissés aux femmes; les hommes, très paresseux, n'ont pas d'autres occupations que de faire et de réparer les tentes, de distiller l'eau-de-vie de lait, et de soigner les chevaux. Après ces soins, ils passent leur temps à prendre du thé ou de l'eau-de-vie de lait, à fumer, à jouer aux échecs ou aux osselets, et à dormir. Cette vie inactive et monotone, et le séjour dans leurs steppes glaciales, paraissent aux Kalmouks des biens tellement grands qu'ils regardent comme un exil insupportable le séjour qu'ils se trouvent parfois obligés de faire dans des villes. L'habillement varie suivant le pays. On peut dire cependant que le costume national consiste en une veste, un large pantalon, de grandes bottes, le tout recouvert par une longue robe ou une pelisse, suivant la saison, et un bonnet sur la tête. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Les Kalmouks mangent beaucoup de laitage et de viande, et c'est à peine s'ils connaissent les céréales. Ils boivent du thé et sont passionnés pour toutes les liqueurs spiritueuses. L'ivrognerie est parmi eux un vice commun aux hommes, aux femmes et même aux enfants. La malpropreté, l'alimentation trop animalisée ou composée de viandes corrompues, et le manque d'exercice les exposent à un grand nombre de maladies inflammatoires et cutanées, particulièrement à la gale. Quoique tous les Kalmouks suivent la même religion, le Bouddhisme, et qu'ils aient les mêmes habitudes de vie, on remarque cependant une certaine supériorité de civilisation chez ceux qui habitent l'empire russe, et qui

possèdent souvent des fusils et même des pistolets, tandis que les autres ne se servent guère que d'arcs ; enfin, ils ont fait quelques progrès dans les arts de la peinture, du dessin et de la musique.

L. DUBOIS.

KALOUGA. Ville et gouvernement de la Russie. — La ville chef-lieu du gouvernement est située sur l'Okla. Elle a une population de 30,000 habitants, possède un gymnase, des établissements de charité, de nombreuses usines, et fait un commerce actif et très étendu, surtout avec l'Allemagne. On y fabrique des toiles à voiles, des tissus de coton, des draps, des savons, des chapeaux. La raffinerie de sucre y est très développée. Cette ville existait dès le XIII^e siècle. Elle a éprouvé de grandes vicissitudes et a occupé trois emplacements autres que celui sur lequel elle est bâtie aujourd'hui. — Le gouvernement de Kalouga est situé entre ceux de Moscou, de Toulou, d'Orel et de Smolensk. Son sol est en général sablonneux, mais bien arrosé, et son climat assez doux. Il produit beaucoup de grains, de chanvre, de lin, de bois, de miel, et renferme des mines de fer. La population de cette importante province est évaluée à plus de 770,000 âmes.

KAMAON. Province de l'Hindoustan septentrional, qui faisait autrefois partie du Gherwal. L'ancienne principauté de Kamaon était, à l'ouest, séparée du Gherwal par la Ramganga, et s'étendait dans les plaines du Bareilly. Le Kamaon comprend aujourd'hui le pays situé entre le Gange et la Kali, depuis les plaines jusqu'au point le plus élevé de l'Himalaya. Il se divise en trois parties : le Kamaon proprement dit, le Pankhandi et le Bhoutan. Le Kamaon proprement dit est séparé du Gherwal par une chaîne de montagnes. Ce pays renferme de belles forêts ; le sol y est fertile et produit du riz, du froment, de l'orge et différentes céréales. Dans la partie la plus élevée des montagnes on trouve du cuivre, du plomb et du fer. Les principales villes sont : Almora, chef-lieu du district, qui fut, dit-on, bâti sous le règne de l'empereur Akbar ; Tehampawat et Baghésar. Les rājās du Kamaon étaient issus de la même famille que ceux du Gherwal ; ils avaient pour capitale Tehampawat. Leurs possessions situées au dessous des montagnes furent conquises par le Rohilla Ali-Mohammed. En 1790, les Gorkhas se rendirent maîtres de la principauté, et les Anglais s'en emparèrent à leur tour en 1815.

ED. LANCEREAU.

KAMENZ. Ville du royaume de Saxe, sur la rive gauche de l'Elster. Elle fut entourée de murs en 1255. On y remarque le château, ancienne résidence des burgraves, l'église princi-

pale, grand édifice gothique, riche en monuments anciens, l'ancien et magnifique couvent des Récollets, aujourd'hui collège communal, qui possède une belle bibliothèque, des cabinets d'histoire naturelle, de numismatique, d'antiquités, etc., et l'hospice des pauvres, fondé en 1825. Cette petite ville est très industrielle et compte un grand nombre de manufactures, des brasseries, onze moulins, etc. Population, 4,000 âmes.

SCH.

KAMEPHIS ou **CHAMEPHIS.** c'est-à-dire *gardien de l'Egypte*, pays primitivement appelé Cham ou Ham. Isis, dans Stobée, dit à son fils Haroéri (le soleil enfant) que Chaméphis est le père de toutes choses et le plus ancien des êtres. Mais Damascius (*Anecd. grecq.*) fait mention de trois Chamephis, et ajoute que le premier est l'aïeul, le second le père du soleil, et que le troisième est le soleil lui-même. Chamephis est donc tout à la fois un nom personnel et générique, et sans doute le nom d'une triade dont les trois membres seraient Kneph, Fta et Fré. Quelques mythologues ont tiré des passages de Stobée et de Damascius les conséquences les plus hypothétiques. Mais d'autres ont pensé que dans ces auteurs, il conviendrait peut-être de lire Knouphis au lieu de Kamephis.

KAMIS. Divinités de l'ancien Japon, encore honorées à côté des dieux bouddhiques de date beaucoup plus récente. On les prend, en général, pour des héros divinisés.

KAMTCHATKA (*géographie*). Presqu'île située à l'extrémité orientale de la Sibirie russe, et qui sépare les mers d'Okotsk et de Behring. Elle tire son nom d'un grand fleuve qui la traverse dans les deux tiers de sa longueur, et va déboucher dans l'Océan à la hauteur des îles Aleutiennes. Le cap le plus méridional du Kamtchatka est par environ 51° latit. N., et 154° longit. E. du méridien de Paris : le point où la presqu'île se confond avec les vastes déserts de la Sibirie se trouve par environ 61° de latitude, ce qui donne à cette contrée 250 lieues d'étendue du sud au nord, sur à peu près 100 lieues de largeur de l'est à l'ouest. Au point de vue géologique le Kamtchatka appartient évidemment au même système de formation que les îles de la Sonde, les Philippines et les îles du Japon dont il forme le prolongement de l'équateur au pôle, et la jonction avec le grand continent asiatique. Comme les Archipels que nous venons d'énumérer, la chaîne de hautes montagnes qui le traverse a comme une charpente de roches granitiques et basaltiques, à laquelle sont adossés des terrains secondaires et tertiaires, mais où l'on remarque peu de terrains d'alluvion. Les produits volcaniques y sont égalemen-

fort abondants, et les tremblements de terre qui ravagent fréquemment cette péninsule attestent qu'elle est placée sur la crevasse souterraine qui alimente les nombreux volcans échelonnés sur une légère courbe, depuis Sumatra jusqu'à Yesso.

La nature du sol du Kamchatka est fort aride, ce n'est qu'à force de soins qu'on peut y obtenir de maigres récoltes de grains et de légumes : le climat y est excessivement rigoureux, et on éprouve d'autant plus de difficulté à s'en défendre que le bois de chauffage est fort rare. Depuis peu de temps, on exploite à fleur de terre, sur le versant occidental, une mine d'anthracite dont on commence à tirer quelque parti, quoiqu'il ne brûle pas très bien. On compte qu'il peut y avoir au Kamchatka une population d'environ 170,000 habitants, composée de quatre tribus ou races différentes, plus ou moins sauvages, savoir : les Aïnos, venus des Kouriles qui habitent le sud de la péninsule; les Kamtchadales, qui habitent le versant oriental; les Korias, qui habitent le versant opposé; enfin les Tchouktches, fixés dans le nord, qui s'étendent jusqu'au détroit de Behring. Ces peuples, aux mœurs barbares et à intelligence bornée, s'occupent plus de chasse et de pêche que d'agriculture. Ils font quelques échanges avec les navires baleiniers de toutes les nations qui fréquentent en grand nombre leurs côtes, et vendent les fourrures de prix à la compagnie russe, qui a son principal comptoir à Irkoutsk, et ses chantiers à Okotsk même. Les idiomes qu'ils parlent appartiennent à la grande famille des langues tartares, et la religion qu'ils professent n'est autre qu'un bouddhisme grossier, mêlé de fétichisme. Depuis plus d'un siècle, le Kamchatka appartient à la Russie, qui, pour preuve de sa souveraineté, y a fondé l'établissement de Pétroupolowski-Ostrog, où réside un gouverneur moscovite, et où vont so ravitailler, tant bien que mal, les navires qui courent les mers boréales. D'après le capitaine anglais Beechey, qui a récemment visité cette ville, sa position géographique est : latit. 53° 0' 58", long. E., 156° 23' 10".

CALLERV.

KANARA. Province de l'Inde, située dans le Dekhan, entre 12° et 15° N. de latitude. Elle s'étend le long de la côte occidentale, et est bordée à l'E. par la grande chaîne des Ghâtes. Le sol du Kanara est rougeâtre et graveleux dans les hautes terres, sableux dans les environs de la mer; dans les vallées, il est propre à la culture du riz, mais c'est principalement au climat que cette province doit sa fertilité. Néanmoins, les pluies excessives, amenées par les moussons, y causent quelquefois un grand pré-

judice à la culture. — Le Kanara se divise en deux parties : 1° le *Kanara septentrional*, villes principales : Batakolla, Ankola, Karwar, Mirdjaou et Onore; 2° le *Kanara méridional* ou *Toulara*; villes principales : Barcelore, Mangalore et Kallianpour. Ses principaux ports sont : Mangalore, Ankola, Onore, Koundapour et Barkour. — La population du Kanara était, en 1807, d'environ 576,640 habitants, parmi lesquels on comptait 98,610 brâhmanes. Ce pays renfermait jadis 27 églises catholiques et environ 80,000 chrétiens. Tippou-Sâhîh détruisit les églises, emmena une partie des chrétiens captifs dans le Maïssour, et força le reste à embrasser le mahométisme. Plus de 15,000 de ces malheureux revinrent plus tard à Mangalore et dans les environs de cette ville. — Le Kanara fut gouverné par des princes indigènes jusqu'en 1763, époque à laquelle il fut conquis par Haider-Ali, qui le transmit à son fils Tippou-Sâhîh. En 1799, les Anglais s'en rendirent maîtres. Cette province est soumise aujourd'hui à l'autorité de la présidence de Madras.

ED. LANCEREAU.

KANDEISCH ou **KHANDESCH.** Province de l'Inde, située dans le Dekhan, entre 21° et 23° N. de latitude. Le Kandeisch est borné au nord par la Nerbaddâ, qui le sépare du Malwa; au sud, par les provinces d'Aurangâbâd et de Berar; à l'est, par le Gondwana et le Bérar, et à l'ouest, par le Guzerate. Cette province était un des soubâhs formés par l'empereur Akbar, et occupait autrefois l'espace compris entre le Malwa au N., le Bérar à l'E., et Ahmednagar, nommé plus tard Aurangâbâd, à l'O. et au S. Elle est divisée aujourd'hui en six principaux districts, qui sont : Gaulta, le Kandeisch proprement dit, le Meïwar, Bidjagar, Paulnemaïr et Hindia. — La province de Kandeisch est arrosée par la Nerbaddâ et la Tapti, et a pour villes principales Bourhanpour, Assirghar, Hindia, Naundourbar et Gaulta. Elle était jadis florissante et peuplée, mais les dévastations des Bhillas, des Pindâras et des Arabes, et la tyrannie des chefs mahrattes qui la gouvernaient en ont fait un pays désert, inculte et couvert de djangles. La population est d'environ 2,000,000 d'habitants, dont les cinq sixièmes sont Hindous, et professent le brâhmanisme. — Au commencement du xv^e siècle, le Kandeisch était gouverné par des souverains indépendants qui avaient Assirghar pour capitale. Plus tard, il fut annexé à l'empire de Dehli. A une certaine époque, les Mahrattes possédaient une portion considérable de cette province; lorsque leur puissance commença à décliner, des colons arabes vinrent s'y établir. Ce fut en 1818 que les Anglais devinrent maîtres du Kandeisch. En. L.

KANGUROO, *Macropus* (zool.). Genre de la sous-classe des Marsupiaux, connu à la Nouvelle-Hollande sous la dénomination de *Kangaroo*, et qui a successivement reçu les noms latins de *Macropus* donné par Shaw, d'*Halmaturus* par Illiger, de *Kangurus* par El. Geoffroy Saint-Hilaire, et dont on a, dans ces derniers temps, distingué les groupes des *Potoros* ou *Hypiprymnus* et des *Heteropus* (voy. ces mots). — Les Kanguroos ont la tête longue, le museau également allongé, les oreilles grandes. Leur système dentaire est remarquable par l'absence de canines, et par la disposition des incisives inférieures : celles-ci, au nombre de deux seulement, sont très longues, très fortes et à direction horizontales, tandis que les supérieures, au nombre de six, sont larges, disposées sur une ligne courbe, et ont une direction verticale. Un espace assez grand sépare dans les deux mâchoires les incisives des autres dents. Les molaires sont, dans plusieurs espèces, au nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire, tandis que dans d'autres il n'y en a que quatre. Ces dents ont une courbure tuberculeuse, ce qui prouve que ces animaux sont destinés à prendre une nourriture végétale. Le membre antérieur est très petit, à cinq doigts armés d'ongles assez forts, les deux latéraux étant les plus courts ; le membre postérieur ne ressemble nullement à l'antérieur : il est très développé ; les os de la jambe sont près de deux fois aussi longs que ceux de l'avant-bras, et de plus très épais, comme devant supporter tout le poids du corps. Le pied est également très allongé, très solide, et offre quatre doigts dont l'externe est assez gros et long, tandis que le doigt suivant est beaucoup plus fort, plus allongé et à ongle ressemblant à un sabot. La queue est excessivement forte, très développée, et sert à l'animal comme un véritable membre, surtout dans l'action du saut. Chez ces animaux le train de devant semble tout à fait sacrifié pour celui de derrière, ce qui donne à l'animal une forme presque conique. La conformation générale des Kanguroos leur permet une station totalement verticale, et leur queue forme alors avec les pieds de derrière un trépied solide dont la pesanteur des parties supérieures ne peut détruire l'équilibre. Leur pelage est composé de deux sortes de poils : les uns soyeux et les autres laineux ; les premiers ne se trouvent qu'aux membres, à la tête et à la queue ; les autres couvrent tout le reste du corps. En outre, quelques soies noires, assez raides, courtes, peu nombreuses, se voient à la lèvre supérieure, aux sourcils, sous l'œil et sous la gorge. Le bassin présente des os particuliers,

des os marsupiaux, qui sont aplatis et assez longs. Les femelles, comme celles de tous les Marsupiaux, ont une bourse dans laquelle sont placés les petits. Quelques uns de ces animaux peuvent atteindre jusqu'à 2 mètres de longueur ; les autres sont de taille moyennée. — A l'état sauvage, les Kanguroos sont exclusivement herbivores et frugivores. Ils vivent en troupes composées d'une douzaine d'individus ; les femelles ne produisent guère qu'un ou deux petits par portée. Leur mode de progression est la marche et le saut ; mais autant la première est gênée, autant le second est rapide et leur permet de parcourir un long espace en peu de temps. Leur chair est un excellent manger qui ressemble, dit-on, soit à celle du Cerf, soit à celle du Lapin. Leur peau produit une fourrure recherchée des habitants de l'Océanie. Aussi les chasse-t-on avec ardeur et a-t-on dressé des chiens pour les combattre. On a pu conserver de ces animaux dans nos ménageries, où ils se sont même reproduits. — Les Kanguroos appartiennent exclusivement à l'Océanie ; ils habitent surtout la Nouvelle-Hollande, la terre de Van-Diemen et les grandes îles voisines ; on en a rencontré une espèce à la Nouvelle-Guinée et dans les îles de la Sonde. — On connaît plus de vingt espèces de Kanguroos ; nous n'indiquerons que les principales, en suivant les divisions adoptées par Fr. Cuvier :

1° *Macropus*. Ce sous-genre se distingue par ses molaires au nombre de quatre de chaque côté et à chaque mâchoire, et par sa queue entièrement velue. Il renferme une quinzaine d'espèces dont les plus connues sont : — le **KANGUROO GÉANT**, *Macropus giganteus*, Shutes, qui peut atteindre la taille d'un grand mouton, et dont le pelage est d'un brun roux-cannelle, plus pâle en dessous, plus foncé en dessus. Le bout du museau, le derrière des oreilles, les mains et les pieds, le derrière des coudes et du talon, le dessus et le bout du dessous de la queue sont d'un brun noir très foncé ; la gorge est grisâtre. Cette espèce habite la Nouvelle-Galles du Sud et principalement les environs de Botany-Bay. — Le **KANGUROO LAINEUX**, *Macropus laniger*, Quoy et Gaymard, un peu plus petit que le précédent, à formes plus grêles, à pelage doux au toucher, court, serré, laineux, comme feutré, et d'une couleur roux ferrugineux. Il a été trouvé au port Maquarie. — Le **KANGUROO D'ARNOË**, *Didelphus Brunii*, Gmelin, de la taille d'un chien de chasse. Le dessous du corps et l'intérieur des membres sont d'un blanc roussâtre sale ; la gorge est grise ; le museau, les doigts, toute la queue et le bout des oreilles sont d'un brun noir très foncé. Queue moins longue que le

corps, au contraire de ce qui a lieu dans les espèces précédentes. Il est des Iles Moluques, de la Nouvelle-Guinée, etc.

2. *Halmaturus*, Fr. Cuvier. Dans les espèces de ce sous-genre, les molaires sont au nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire, et la queue est en partie dénudée. Parmi les cinq espèces placées dans cette subdivision, nous ne citerons que le *KANGUROO A BANDES*, *Kangurus fasciatus*, Péron et Lesueur, qui est de petite taille, généralement d'un gris roussâtre, avec la moitié inférieure du corps rayée, transversalement en dessus, de roux et de noir; il a été trouvé dans l'île Bernier et dans les îles voisines. E. D.

KANO. Ville d'Afrique, chef-lieu d'une province du même nom dans le Soudan. Elle compte une population de 30 à 40,000 âmes.

KANOBIN, grand bourg des Maronites du mont Liban, en Syrie, et couvent célèbre, résidence d'été de leur patriarche. Ce monastère, qu'on dit avoir été rebâti par ordre de Saladin, sultan d'Égypte, au xiii^e siècle, en récompense du bon accueil qu'il avait reçu du supérieur, possède en propriétés rurales un revenu de plus de 40,000 fr. Les bâtiments n'ont de remarquable qu'une chapelle taillée dans le roc et qui sert de sépulture aux patriarches. Il ne reste plus rien de la bibliothèque, autrefois assez considérable.

KAN-SOU (géograph.). Une des plus vastes provinces de la Chine, située à l'extrémité nord-ouest de l'empire, sur les confins de la Tartarie. Ses limites n'étant pas déterminées du côté du nord, où elle touche au pays des Orkous, et au grand désert de Kobi, en traversant la grande muraille et le fleuve Jaune, non plus que du côté de l'ouest où elle tient au Kou-Kou Noor, on ne saurait dire positivement quelle est sa superficie; on l'évalue cependant, abstraction faite du désert, à environ 24 mille lieues carrées, et on croit que la population n'y est pas moindre de 15 millions d'habitants. C'est sous la dynastie actuelle que le Kan-Sou a pris l'importance qu'il a, grâce aux colonies militaires dont le gouvernement l'a pour ainsi dire inondé. Malgré cela, on doit avouer que l'administration y est plus difficile que dans les autres provinces; que l'autorité y est moins respectée, et qu'on y retrouve, en partie, les mœurs indépendantes des tribus tartares qui l'avoisinent. Le pays étant très montagneux, le climat y est plus froid que la latitude (de 32° à 45°) ne semblerait le comporter, et les produits naturels ont peu d'importance: on n'en exporte guère que des peaux, de la laine et du tabac. Le Kan-Sou est divisé en neuf départe-

ments de premier ordre, et en seize de deuxième ordre, où l'on compte cinquante districts. Il relève du gouverneur-général du Chên-Si, qui est remplacé dans la ville capitale de Lan-Tchéou, par un lieutenant-gouverneur à poste fixe, dont les pouvoirs sont plus étendus que dans les autres provinces, à cause de l'insubordination particulière au pays. Vers la fin du siècle dernier, l'empereur Kien-Loung eut à réprimer au Kan-Sou une révolte formidable qui faillit enlever cette province à la Chine: c'est depuis lors que l'autorité y est devenue plus rigoureuse qu'elle n'est ailleurs.

KANT (EMMANUEL), né à Königsberg le 22 avril 1724, mort le 12 février 1804. La vie de ce philosophe célèbre n'offre rien de remarquable. Il fit ses études dans sa ville natale, y devint professeur de philosophie en 1770, et fut nommé membre de l'académie de Berlin en 1787. De mœurs austères et d'une grande assiduité au travail, il cultiva surtout les sciences mathématiques et physiques dans la première moitié de sa carrière intellectuelle, et ne s'adonna plus particulièrement à la philosophie que vers 1780. « Kant est l'auteur d'un grand mouvement philosophique, dont s'est enorgueillie l'Allemagne moderne, et qui est caractéristique à la fois, et par rapport au principe qui lui a donné naissance, et quant aux résultats où il a abouti. La pensée qui, en effet, domine la philosophie allemande, c'est le principe fondamental du protestantisme, la souveraineté de la raison individuelle; et en posant le moi comme centre de l'univers, cette philosophie n'a été que l'expression rigoureuse et nécessaire des conséquences extrêmes du dogme protestant. Le résultat où elle a abouti n'est pas moins digne de remarque: c'est le panthéisme dans tout ce qu'il a de plus absurde, ou l'athéisme grossier que professent les derniers disciples de l'école hégélienne.

L'idée dominante du système de Kant est généralement connue. Kant reconnaissait chez l'homme l'existence de connaissances *a priori* et *synthétiques*, produites par la raison pure, ayant pour caractères l'universalité et la nécessité, et distinctes des connaissances *analytiques*, et *a posteriori* qui résultent de l'expérience. Mais frappé de l'idée émise par Hume, que nos connaissances rationnelles n'étaient que l'expression des formes de notre pensée, il crut qu'avant tout il fallait soumettre celles-ci à un examen sévère, à une critique approfondie. Cet examen conduisit pour lui la conclusion de Hume, et tout son système ne tendit qu'à la développer et à l'asseoir sur des bases solides. Le philosophe allemand voulut, en effet, faire, à

l'égard de la métaphysique, ce que Copernic avait tenté avec succès à l'égard du système du monde. De même que celui-ci avait prouvé que c'était nous qui tournions au lieu du ciel, Kant essaya de démontrer que c'étaient les propriétés de notre esprit que nous attribuions aux objets extérieurs. Dans ce système donc, toutes nos idées *a priori* sont des modes d'activité du sujet pensant, sont *subjectives*. Nécessaires pour que l'expérience soit possible, elles n'ont aussi d'autre but que d'établir la possibilité de l'expérience; mais elles ne nous apprennent rien quant aux objets mêmes de celle-ci, elles n'ont aucune valeur *objective*. Kant prétendait démontrer cette hypothèse par l'analyse des notions *a priori*, analyse dont voici les traits principaux.

Parmi les notions générales et nécessaires se présentent d'abord celles qui résultent de l'espace et du temps. Tout objet est nécessairement dans un lieu, tout phénomène se passe dans un temps; le temps et l'espace sont donc les conditions de toutes nos perceptions sensibles. Or, le temps et l'espace ne peuvent être des réalités hors de nous; ils ne sont non plus des résultats de l'expérience, car celle-ci se fonde toujours sur ces notions mêmes. Ce sont donc des formes mêmes de notre esprit, les formes du sens extérieur. — Viennent ensuite les notions inhérentes à notre faculté de juger. Le jugement a pour but de résumer, sous une unité, des aperceptions multiples. L'intuition d'une rose par exemple fournira une diversité d'impressions; par un jugement, nous placerons l'unité dans ces impressions, en les comprenant sous l'idée de substance; l'idée de substance est donc inhérente à notre faculté même de juger. Il est autant d'idées de ce genre, de *catégories* (voy. ce mot) qu'il est de formes du jugement; les principales sont celles d'unité, de pluralité, de substance et d'accident, de cause et d'effet, de contingence et de nécessité, etc. Aucune d'elles n'est objective, car elles précèdent nécessairement les impressions que produisent les objets, et qu'elles sont destinées à lier. Toutes sont résumées dans ce que Kant appelle l'*aperception pure* ou l'*unité transcendante de la conscience*, c'est-à-dire dans l'idée *je pense* qui accompagne toutes nos représentations, qui en est le lien primitif, la synthèse véritable, et dont les jugements ne sont que des formes et des modes. — Mais les idées *a priori* ne proviennent pas seulement de la perception sensible et du jugement; le raisonnement en produit aussi une partie, ce que Kant appelle proprement *idées*. La raison, dans son usage logique, a constamment pour but de ramener chaque principe sous un principe plus élevé, de ranger chaque connaissance sous une

connaissance plus générale qui soit la condition de la première. Or, le raisonnement affecte trois formes, toutes trois soumises à cette loi générale. Suivant l'une, on cherche un sujet qui ne soit pas lui-même un attribut; suivant la seconde, une causalité qui ne soit pas effet; suivant la troisième un être qui ne soit pas la subdivision d'un autre être, l'Être des êtres. A la première correspond l'idée du sujet pensant, de la substance une et immatérielle, de l'âme; à la seconde, celle de l'ensemble de tous les phénomènes, du monde; à la troisième, celle de l'Être absolu, de Dieu. Or, ces idées sont subjectives tout comme les intuitions sensibles et les notions métaphysiques. Elles sont le résultat de sophismes nécessaires, de la loi imposée à la raison de s'élever à des conditions de plus en plus hautes. Il est impossible d'affirmer la réalité objective de l'unité de l'âme, de la création du monde et de l'existence de Dieu !

Telle est la méthode par laquelle Kant essaie de renverser la logique humaine. Le moi sert de point de départ; toute la déduction roule sur le moi; le moi se retrouve à la fin, posé seul en face de lui-même, après avoir détruit son unité, Dieu et le monde. Après de telles conclusions on ne comprend pas que Kant ait entrepris de reconstruire, sur des bases empruntées à la morale, les idées qu'il venait de renverser. Il l'essaya cependant, car sa conscience était plus forte que sa logique. Le but, suivant lui, que la morale propose à l'homme, c'est d'arriver à une liberté complète, à un état où l'esprit ne se détermine que par lui-même, par le sentiment de sa liberté et indépendamment de toute impulsion extérieure. Or, ce but est un idéal placé à l'infini et suppose une vie infinie, et pour qu'il puisse s'accomplir, il faut que l'âme soit immortelle. D'autre part le bien suprême suppose nécessairement l'harmonie entre la vertu et le bonheur. Or la vertu est de l'homme, mais le bonheur a ses conditions dans la nature qui est indépendante de l'homme; il faut donc, pour établir cette harmonie, un être qui soit en même temps cause de la nature et de l'homme, il faut Dieu. — Kant développa ses idées relatives à la morale dans sa théorie de la *raison pratique*, et établit aussi à cet égard un système nouveau, qui pendant un certain temps a joui d'un grand succès en Allemagne, et a donné naissance à une foule d'ouvrages d'éthique et de philosophie du droit, mais qui est à peu près abandonné aujourd'hui. Pour Kant, la volonté se détermine en vertu de principes de deux espèces, ou bien en vertu de ce qu'il appelait les *maximes* de la *volonté*, c'est-à-dire d'impulsions aveugles, adoptées par l'individu comme règles de conduite et

provenant de diverses sources, au nombre de six, savoir : l'éducation, la constitution civile, le sentiment physique, le sentiment moral, le désir de la perfection, la volonté de Dieu; ou bien en vertu du principe propre à la *raison pratique*, c'est-à-dire de la conscience que le sujet pensant a de sa liberté. Quand l'homme se détermine en vertu des *maximes*, c'est la *volonté arbitraire* qui agit en lui; la volonté proprement dite, la volonté vraie et libre, se pose une règle qui résulte de sa nature même : la loi de ne se déterminer que par soi-même. Cette règle (l'*impératif catégorique*) constitue la loi suprême et absolue de nos actions, le devoir par excellence, le seul et vrai devoir. De sa combinaison avec les *maximes* naît la morale, et d'après le principe le plus général de celle-ci, la volonté doit choisir de telle manière entre les maximes qui lui sont offertes, qu'elle ne cesse d'être libre dans son choix, c'est-à-dire que la maxime choisie ait la qualité d'une loi générale, qui puisse être appliquée universellement sans léser la liberté de personne. — Entre la *raison pure*, source des idées théoriques à priori, et la *raison pratique*, Kant plaçait une faculté spéciale, le jugement (*urtheils kraft*), source de nos théories sur la nature, et dont le principe général, également subjectif, était l'idée du *but*, dont Kant empruntait le type aux êtres organisés, qui se composent de parties concourant toutes au même but. Cette harmonie des parties en vue d'un but commun constituait en même temps l'idée du beau, que Kant rattachait ainsi à la faculté du jugement.

Les conclusions sceptiques de la philosophie de Kant ont été longuement réfutées dans cette Encyclopédie (voy. CERTITUDE, SCEPTICISME, IDÉALISME, CROYANCE, CRITERIUM). Kant, d'ailleurs, s'était arrêté à une position moyenne qui devait bientôt être dépassée. Il ne voulait pas que nous pussions rien connaître de l'objet universel placé en dehors de nous, et cependant il admettait comme réelle l'existence de cet objet même. C'était s'arrêter à moitié chemin. Si les idées de temps, d'espace, de substance, de cause, etc., ne sont que des formes de notre intelligence, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'idée d'un objet extérieur à nous, d'un monde différent de l'homme ? Les arguments qui valent pour les premières devaient valoir pour la seconde. Fichte s'aperçut vite de cette inconséquence de son maître; il franchit le pas et fit de l'objet un attribut, une forme rationnelle du sujet. Dans la doctrine de Kant ainsi transformée, il n'existait donc plus qu'un seul être, le moi absolu et universel, dont toutes les existences n'étaient que des modes et des qualités; le panthéisme apparaissait comme la conséquence inévitable

du système critique, et cette donnée nouvelle allait devenir, avec Schelling et Hegel, le principe fondamental de la philosophie allemande.

Kant a laissé un très grand nombre d'ouvrages, dont une partie sont relatifs aux mathématiques et à la physique. Ses principales œuvres philosophiques sont : la *Critique de la raison pure*, 1781, traduite en français par M. Tissot, 1835, 2 vol. in-8°; la *Critique de la raison pratique*, 1788; la *Critique du Jugement*, 1790. Le recueil le plus complet de ses œuvres diverses est celui de Tieftrunk, Halle, 1799-1807, 4 vol. in-8. M. Tissot a de plus traduit les principes de la morale, 1838, in-8°, et les Principes métaphysiques du droit, 1839, in-8°. OTT.

KANTON (voy. CANTON).

KAOLIN (minéralogie, industrie). Nom par lequel les Chinois et les Japonais désignent leur argile à porcelaine, et qui s'est vulgarisé parmi nous. Le kaolin est le *feldspath décomposé* de *Ilaluy*. Il provient en effet de la décomposition des roches feldspathiques, mais principalement du granite graphique, du pegmatite et de l'euryte. Ici, le feldspath, en se décomposant, perd une partie de la potasse qui lui eût servi de fondant; aussi le kaolin a-t-il la propriété de résister à un feu violent, tandis que le feldspath non altéré, le *pihné* (voy. ce mot) fond en émail blanc, ce qui le fait employer comme couverte du corps de la porcelaine, composé de kaolin (voy. PORCELAINE). — Il y a des kaolins qui sont maigres au toucher, et font difficilement pâte avec l'eau; tels sont ceux de France que l'on emploie à Saint-Yrieix-la-Perche, près de Limoges; aux environs d'Alençon, à Maupertuis et à Chauvigny; près de Bayonne; à Cherbourg et à Bayeux; à Saint-Bonnet (Loire); à Niederschaeffolsheim (Bas-Rhin), etc. et en Saxe, au Schnéeberg. D'autres sont doux, onctueux au toucher, et font avec l'eau une pâte liante; ce sont les plus parfaits au point de vue de l'industrie céramique. Tels sont les kaolins du Japon, de la Chine, de l'Angleterre, du Pays Vénitien, près de Schio. Ils proviennent de la décomposition de l'euryte. — Les kaolins à peu près purs sont absolument infusibles au feu de porcelaine. Aussi faut-il, pour obtenir le degré de translucidité désirable, et qui ne peut résulter que d'un commencement de fusion, ajouter 15 à 20 pour cent de feldspath fusible. Les kaolins purs paraissent formés de parties à peu près égales du silice et d'alumine, et présentent souvent des parcelles de mica qui dénotent leur origine granitique. Tous ne sont pas argileux; quelques uns même sont assez solides pour ne pouvoir être mis en œuvre qu'après avoir été pilés.

Le kaolin forme des couches assez puissantes dans les terrains granitiques où il se trouve engagé dans une roche très micacée. Les carrières de Saint-Yrieix sont assez abondantes pour subvenir à la consommation de presque toutes nos manufactures, l'établissement de Sévres compris. — Les carrières de l'Angleterre se trouvent dans les mêmes terrains que les mines d'étain.

L. DE LA C.

KAPTCHAK (EMPIRE DE). Grand état fondé au XIII^e siècle par les Mogols dans le pays des Polovtses ou Cumans, entre l'Oural et l'Aluta, au S.^E. des contrées qui forment aujourd'hui la Russie méridionale. On l'a aussi nommé la *Horde d'or*, la *Grande Horde*. Tchou-tchi-Khan, fils de Gengis-Khan, fut le premier souverain de ce pays, qui lui fut donné par son père en 1224. L'empire du Kaptehak ne tarda pas à s'agrandir aux dépens de la Russie, et des autres contrées limitrophes; mais en 1403, il fut divisé en cinq khanats particuliers; celui des *Tartares-Nogaïs*, entre le Don et le Dniestr; celui de la *Crimée*; celui d'*Astrakan*; celui de *Kasan*, et enfin le khanat de *Kapichak*, qui se trouva réduit aux contrées comprises entre l'Oural et le Volga, et dont la capitale était Sarai ou Sérai, ville bâtie sur la rive gauche du Volga par Batou-Khan, successeur de Tchou-tchi-Khan. Le khanat de Kaptehak fut détruit en 1481, par le tsar Ivan III, aidé par les Tartares-Nogaïs. Nous donnons ici la série des khans du Kaptehak avec l'époque de l'avènement de chacun d'eux, en faisant remarquer, toutefois, que les historiens ne sont pas bien d'accord sur quelques-unes de ces dates. — Tchou-tchi-Khan (1224); Batou-Khan (1236); Bereke ou Burga (1256); Mangou-Timour (1266); Toudan-Mangou (1282); Toula-Bouga (1287); Tokhtagou (1291); Uzbek (1305); Tehani-beg (1342); Berdi-beg (1357); Khidir-Mourad (1359); Mourouth (1360); Tokhta-Mouich (1376); invasion de Tamerlan (1393); Poulad (1406); Timour-Khan (1408); Ulug-Mohammed (1430); Kitchim (1439); Ahmed (1472).

KARABÉ. Synonyme de **Succin** (roy. ce mot).

KARA-MOUSTAPHA, grand-visir de Mahomet IV, dut son élévation à la faveur de Koprolî, qui lui donna sa sœur en mariage, et le fit nommer successivement grand-écuyer, pacha, amiral, etc. A la mort de Koprolî, Kara-Moustapha le remplaça comme grand-visir (1660); mais il n'apportait que de l'orgueil dans ces fonctions difficiles, où son prédécesseur avait fait preuve d'une remarquable habileté. Il voulut hâter la fin de la guerre de Pologne, et mit en campagne une armée de 200,000 hommes,

parmi lesquels 80,000 Tartares, dont il confia le commandement au séraskier Ibrahim, Sobieski ne pouvant lutter contre ces forces, évita un engagement général, et neutralisa si bien les efforts de l'ennemi que le sultan ordonna de terminer la guerre par un traité. Kara-Moustapha envoya ensuite Ibrahim contre les Cosaques révoltés. L'armée turque fut vaincue. Le visir, confus du peu de succès de ses entreprises, se mit lui-même à la tête d'une nouvelle armée, fit preuve d'une complète incapacité, et ne sut pas même pourvoir aux besoins de ses troupes. En 1633, le sultan prit le parti de Tekéli, chef des insurgés hongrois contre l'Autriche, et chargea Kara-Moustapha d'aller assiéger Vienne avec 200,000 hommes, Tekéli lui avait donné le sage conseil de ne laisser derrière lui aucune place-forte sans l'avoir prise. Le visir dédaigna cet avis. Le 16 juillet, il était sous les murs de Vienne; bientôt tous les travaux avancés furent emportés et des brèches rendues praticables; il fallait tenter l'assaut; le succès ne paraissait pas douteux, mais Kara-Moustapha voulait forcer la ville à se rendre, pour que le pillage ne lui fit perdre aucun des trésors qu'il y supposait entassés par les empereurs d'Allemagne. Sobieski arriva enfin au secours de la ville assiégée. Le grand-visir ne songea pas même à empêcher sa jonction avec les troupes autrichiennes; son armée fut enfoncée dès le premier choc, et il eut à peine le temps de prendre la fuite avec l'étendard de Mahomet. Il chercha à rejeter sur plusieurs de ses officiers, et même sur Tekéli, la cause de sa défaite; mais Tekéli accourut à Constantinople avant qu'il n'y fût lui-même de retour, et fit connaître au sultan toute la vérité. Le divan, les ulemas et les janissaires demandèrent en même temps la tête du grand-visir, et le sultan s'empressa de leur donner satisfaction. L. D.

KARAK ou **KEREK**. L'ancienne Kir-Moah du Charac-Moab, la ville la plus importante des Moabites, après Rahbath-Moab, leur capitale. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un bourg peu remarquable. L'avantage de sa position sur une montagne la fit fortifier par les Croisés, et Saladin ne put parvenir à s'en emparer en 1183. Le cheikh de Karak ayant embrassé en 1834 le parti d'Ahmed-el-Cassem, cheikh de Naplous, qui s'était révolté contre l'Égypte, Ibrahim-Pacha marcha contre les rebelles qui s'étaient fortifiés dans Karak, prit d'assaut cette place, et fit trancher la tête au cheikh.

KARAKORUM ou **KARAKHORIN**, ville de la Mongolie, dans le pays des Khalkas, fut la capitale de Gengiskhan et de ses premiers successeurs. Elle fut ruinée dans la suite, et on

ignore même aujourd'hui l'emplacement qu'occupait cette ville célèbre. D'Anville en fixe le site à Holin, sur la rivière de ce nom, à 300 kil. environ d'Erdeni-Tchao sur l'Orkhon. Fisher, au contraire, la place à Erdeni-Tchao même, c'est-à-dire par 101° 52 long. E., et 46° 57' lat. N. Karakorum, du reste, était un grand village plutôt qu'une ville. Du temps de Mangou-Khan, outre le palais du khan et ceux de ses principaux ministres, on y voyait douze temples d'idolâtres de différentes nations, deux mosquées et une église chrétienne. On peut voir dans Guillaume de Rubruquis (Ch. 41 et 44) la description du palais du khan et de la ville.

Karakorum ou *Mustagh* est aussi le nom d'une chaîne de montagne de l'Asie, entre le Turkestan chinois et le Petit-Thibet. Elle s'étend de 69° 30' à 78° 10' long. E.

KARAMZINE (NICOLAS MIKAÏLOWITZ). Célèbre historien russe né à Simbirsk en 1774, et mort en 1826. Il se fit d'abord connaître comme poète, parcourut l'Europe, et conçut pendant ce voyage le projet d'écrire l'*Histoire de la Russie*. De retour à Saint-Petersbourg, il s'occupa de réunir les matériaux nécessaires. En 1816, il publia les neuf premiers volumes de cet ouvrage, qui produisit une grande sensation. L'empereur Alexandre le nomma conseiller d'état, et lui fit de riches présents. Karamzine donna ensuite deux autres volumes de son histoire. On lui reproche avec raison la partialité qu'il a montrée dans un grand nombre de passages. Son histoire est néanmoins très estimée pour la foule de documents qu'il y a fait entrer. Elle a été traduite en français par Saint-Thomas et Jauffret, Paris, 1820. On a aussi de Karamzine un assez mauvais roman intitulé : *Morpæa*, et le *Voyageur Russe*, ou *Lettres d'un Russe en voyage*, 4 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage a été traduit en allemand.

KARASSOU-BAZAR, appelé par les Grecs *MAYRON-CASTRON*, est la ville la plus considérable de la Crimée après Sinberopol, et fut la résidence du Calga-sultan pendant la domination des Khans de Crimée. Elle est située dans une vallée fertile, entourée de tous côtés de hautes montagnes, entre les petites rivières la Carassou et la Tunnas. Ses rues sont étroites, sales et très irrégulières; les maisons, au nombre de 700, sont peu élevées et bâties à la manière orientale. On y compte 18 mosquées, 3 églises, dont une grecque, une arménienne et une catholique; une synagogue et un couvent de derviches-danseurs, plusieurs bains, un khan très vaste construit en 1656, un palais élevé pour l'impératrice Catherine II, etc. La situation de la ville au centre de la Crimée, à égale distance de Baktchis-

serai et de Kaffa, attire sur ses marchés un grand concours de commerçants grecs, arméniens, juifs et russes. La population monte à environ 15,000 âmes. Scs.

KARIKAL. Ville du Karnatique, située dans le district de Tandjore, entre 10° 55' N. de lat., et 79° 53' E. de longit. Pendant les guerres qui eurent lieu dans le Karnatique de 1740 à 1763, Karikal était une place importante et bien fortifiée. Cette ville fut prise par les Anglais en 1760. Le territoire des environs est très fertile, et produit du riz en abondance. Ed. L.

KARKOF ou **KHARKOV** est le nom d'une ville et d'un gouvernement de la Russie d'Europe. — La ville, située par 34° 6' long. E. et 50 lat. N., a une population d'environ 10,000 habitants. Elle possède une université, une gymnase, etc.; des fabriques de savons, des tanneries, etc. Cette ville, capitale du gouvernement du même nom, fut fondée en 1650 par le tsar Alexis, pour arrêter les invasions des Tartares de la Crimée. — Le gouvernement de Karkof, dit aussi *gouvernement des slobodas d'Ukraine*, est borné au N. par le gouvernement de Koursk, à l'E. par celui de Voronège, au S. par celui d'Ekaterinoslav, à l'O. par celui de Pultawa. Il a environ 380 kil. sur 110, et une population évaluée à plus de 900,000 habitants.

KARMATES ou **KARMATHES**. Nom de redoutables sectaires musulmans hétérodoxes, qui reconnaissent pour fondateur de leur doctrine Hamdan, fils d'Achath, surnommé *Karmate*, sans doute à cause de l'extérieur sévère qu'il affectait, comme il est permis de le supposer d'après les paroles d'un auteur arabe cité par M. de Sacy (*Chrestom. arabe*, t. II, pag. 96 et 530). Hamdan habitait un village peu éloigné de Coufa dans l'Irak-Arabi. Il était pauvre et réduit pour vivre à servir un jardinier. Il affectait une grande piété dans sa conduite et dans ses discours, et invitait les hommes à reconnaître l'autorité d'un iman de la maison de Mahomet. Vers l'année de l'hégire 278 (891-92 de J.-C.), ses prosélytes, devenus assez nombreux, excitèrent des troubles dans le territoire de Coufa. Hamdan, que l'on mit alors en prison, réussit à s'évader. Cette aventure acheva de lui donner une grande importance. Cet homme s'était d'abord fait remarquer par l'austérité de sa doctrine, ainsi que par la rigueur et la grande quantité de ses pratiques religieuses. Il enseignait entre autres choses que le nombre des prières obligatoires devait être de cinquante, et non de cinq par jour, comme l'avait enseigné Mahomet. Plus tard, s'étant fait initier à la doctrine des Ismaéliens, il en adopta tous les principes. Il finit même par les dépasser, et par for-

mer une secte distincte dont les adeptes furent appelés *Karmathes*, du surnom de leur chef. Hamdan s'était rendu tellement maître de l'esprit de ses prosélytes, qu'il réussit facilement à leur inculquer ses nouvelles opinions. Les mêmes hommes qui avaient embrassé avec ardeur une religion austère, renouèrent bientôt à toute croyance et à toute pratique religieuse. Hamdan tournait en allégories les préceptes de la loi musulmane, et enseignait à ses disciples la promiscuité des sexes, et le droit de piller, de massacrer les hommes étrangers à leurs doctrines. Enfin, il leur disait qu'aucune loi n'était obligatoire pour eux. La connaissance des *matres de la vérité*, à laquelle il les appelait, devait leur tenir lieu de tout, et les garantir du péché et du châtimement qui doit en être la suite. Ces enseignements portèrent leurs fruits, et la secte devint nombreuse. Après Hamdan les Karmathes obéirent à des chefs qui portaient le nom de *Cabir* ou *Kébir*, c'est-à-dire *grand*, en arabe. Vers l'an 366 de l'hégire (976-77 de J.-C.), ils remirent le pouvoir souverain à un conseil composé de six membres qui portaient le titre de *séids* (en arabe, *princes* ou *seigneurs*). Sous la conduite de ces différents chefs, ils ravagèrent les plus horribles forêts. Ils ravagèrent l'Irak-Arabi, la Syrie et l'Arabie, massacrèrent les habitants et furent pendant environ deux siècles la terreur des califes qui régnaient à Bagdad. Ils finirent par disparaître ou par se perdre dans de nouvelles sectes, telles que celles des Druzes, des Nossairiens, des Khorremiens et plusieurs autres. Quelques historiens ont confondu à tort les Israéliens avec les Karmathes. On peut consulter sur les Karmathes et sur les sectes qui en descendent les ouvrages suivants de Silvestre de Sacy, auxquels nous avons puisé nous-même : *Chrestomathie arabe*, t. II de la 2^e édition; *Histoire des Druzes*, 2 vol. in-8^e, et deux Mémoires insérés dans les tomes IV et X de la 1^{re} série du *Journal asiatique*. L. D.

KARNATA. Province de l'Inde ancienne, qui comprenait tout le plateau situé au dessus des Ghâtes, et formait autrefois un puissant royaume. Le Karnâta a laissé son nom aux deux provinces situées sur la côte et appelées aujourd'hui Kanara et Karnatique.

KARNATIQUE. Province de l'Inde, qui s'étend le long de la côte orientale du Dékhan. Le Karnatique est borné au nord par le Cercle de Gantour, et se prolonge vers le sud jusqu'au cap Comorin; il se divise en trois parties : — 1^o *Karnatique méridional*, villes principales : Tandjore, Trichinapali, Madura, Tranquebar, Negapatam, et Tinevelli; — 2^o *Karnatique central*, villes principales : Madras, Pondichéry, Arkot,

Vellore et Cuddalore; — 3^o *Karnatique septentrional*, villes principales : Nellore, Ongole et Samgaum. Les principales rivières sont le Penar, le Patar et le Vaggarou. La population de cette province s'élève à environ 5,000,000 d'habitants, et se compose, en grande partie, d'Hindous professant le brahmanisme; on y compte près de 20,000 catholiques indigènes. Le Karnatique fut conquis en 1310, par Allah-Eddin, souverain de Delhi. Il devint, à diverses époques, tributaire des princes du Dékhan, et plus tard des empereurs de Delhi; mais il ne parut avoir été annexé à l'empire que vers la fin du règne d'Aurangzeb. Nizam-oul-Moulk, vice-roi du Dékhan, en prit possession en 1717, et, en 1743, pour mettre fin aux troubles qui agitaient cette province, il nomma Anwar-Eddin nawâb du Karnatique et d'Arkot. Après la mort de Nizam-oul-Moulk, Tchanda-Sâhib, soutenu par les Français, s'empara du gouvernement du Karnatique; mais son rival, Mohammed-Ali, fils d'Anwar-Eddin et allié des Anglais, le vainquit et fut reconnu comme nawâb. Le Karnatique devint le principal théâtre de la guerre que les Anglais eurent à soutenir contre Haider-Ali et son fils Tippou-Sâhib. En 1801, toutes les possessions du nawâb d'Arkot, dans le Karnatique, furent cédées, moyennant un revenu annuel, au gouvernement de la Compagnie des Indes, qui divisa la province en plusieurs districts. Ces districts sont : Nellore et Ongole, Arkot septentrional, Arkot méridional, Tchinglepat, Tandjore, Trichinapali, Dindigal et Madura, et Tinevelli.

ED. LANCEREAU.

KARPHOLITE. Minéral en fibres émyennes et rayonnées, d'un jaune de paille avec un éclat légèrement nacré, donnant de l'eau par la calcination, et l'indice du manganèse par la fusion avec la soude. Sa pesanteur spécifique est de 2,93, et sa composition : silice, 36,16; alumine, 36,67; oxyde de manganèse, 19,16; eau, 10,78; oxyde de fer, 2,29; chaux, 0,27; acide fluorique, 1,47. La *karpholite* a été trouvée dans le grenatite, à Schlothenwald, en Bohême.

KARTIKEYA. Dieu de la mythologie hindoue, fils de Siva et de Dourgâ. Il fût, dit-on, élevé par les six nymphes de la constellation Kritikâ ou les Pléiades, et de là lui vient le nom de Kartikéya. On le nomme aussi Skanda et Kounâra. Il est le dieu de la guerre. On le représente tantôt avec six faces, tantôt avec une seule : il est monté sur un paon; il tient une flèche dans la main droite et un arc dans la gauche. Il est quelquefois représenté avec douze bras, et chacune de ses mains est armée. Kâlîdâsa a composé un poème sanscrit sur la naissance de ce dieu.

ED. L.

KASBIN, l'ancienne *Arsacia*. Ville de Perse, dans l'Irak-Adjemi, à 145 kil. O.-N.-O. de Téhéran. Quelques géographes évaluent sa population à 10 ou 12,000 habit., Olivier à 25,000, Dupré à 30,000, Morier à 50,000. Kasbin fait un commerce très actif, et possède d'immenses bazars. Elle était jadis renommée pour la trempe excellente de ses lames de sabre. On estime encore ses produits en cuivre; elle expédie au loin ses raisins secs très estimés.

KATIB ou **KIATIB TCHÉLÉRI** (*Moustafa*, fils d'Abdallah), surnommé *Hadji-Khalifa*, célèbre polygraphe ottoman, naquit à Constantinople vers l'an 1600 de notre ère. Il débuta dans la milice, et prit part à quelques expéditions importantes des Ottomans en Asie. De retour à Constantinople, il se livra avec ardeur à l'étude des lettres et des sciences, et parvint à acquérir une connaissance si parfaite de l'arabe qu'il l'écrivait comme sa propre langue. Il visita la Mecque comme pèlerin, et prit en conséquence le titre de *Hadji*. Plus tard, étant devenu lieutenant ou l'assesseur du mufti Abd-al-Rehim Efendi, dans son enseignement, on ne l'appela plus que *Hadji-Khalifa* (ou *Khalifa*), c'est-à-dire, en arabe, pèlerin assesseur, surnom sous lequel il est généralement connu. Il devint premier secrétaire et ministre des finances du sultan Amurath IV, et mourut à Constantinople au mois de zil-hedjé de l'an de l'hégire 1068 (septembre 1654 de J.-C.). Il publia plusieurs ouvrages importants qui témoignent de la variété et de la profondeur de ses connaissances. Le plus important est sa bibliographie orientale, rédigée en arabe sous le titre de *Keschf el-dhonoun fi asma koutoub wal-fonoun*, c'est-à-dire, *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*. Ce livre contient des notices sur les principaux ouvrages composés en arabe, en persan et en turc, avec des notices biographiques sur les auteurs. D'Herbelot s'en est beaucoup servi pour la rédaction de sa *Bibliothèque orientale*, et Petit de la Croix en a fait une traduction française qui existe manuscrite au cabinet de la Bibliothèque impériale. M. de Hammer en avait publié un extrait; M. Flügel publia en ce moment une édition du texte, accompagné d'une traduction latine, de notes et de tables. Déjà 4 vol. de cette importante publication ont paru. Le dernier porte la date de Londres, 1845, in-4°. 2° *Tak-wim ullewarikh*, ou *Tables chronologiques*, rédigées en turc et imprimées à Constantinople, en 1733, petit in-folio. Simon, Assemani, Kochler et Heiske ont publié un annoté ces ouvrages. 3° *Djihan-Nama*, c'est-à-dire, *le Miroir du Monde*, ouvrage historique et géographique, composé en arabe et dont on possède une version turque,

qui fut publiée à Constantinople en 1723, un volume in-folio avec cartes. Norberg a traduit en latin une partie de ce livre. Cet ouvrage est surtout bon à consulter pour la description des pays qui, à l'époque de l'auteur, dépendaient de l'empire ottoman. 4° *Tohfe ul-kabar fi asfar ul-bahar*, c'est-à-dire, *Don aux grands sur les expéditions maritimes*, en turc, imprimé à Constantinople en 1728, petit in-folio. Hadji Khalifa a encore composé quelques autres ouvrages qui existent manuscrits et dont on peut voir le catalogue dans Todirini, histoire de la littérature des Turcs, t. III de la traduction française de l'abbé de Cornano.

KATMANDOU. Ville de l'Hindoustan septentrional et capitale du Népal. Les habitants des montagnes la nomment Kachthipour et Kachthamandir, à cause des temples construits en bois qu'elle renferme. Les temples y sont presque aussi nombreux que les maisons, et contiennent tous des idoles. Quelques-uns sont bâtis en briques et en pierres. L'un des plus anciens est consacré à Bouddha; la fondation de cet édifice remonte à une haute antiquité: il fut élevé à l'époque où le Népal était sous la dépendance du Thibet. Les rues de Katmandou sont sales et étroites. Cette ville renferme environ 20,000 habitants.

Ed. L.

KATTACK. District de la province d'Orissa, qui a pour villes principales Kattack et Djagernath. — Kattack, chef-lieu du district, est une ville assez régulière bâtie sur une langue de terre baignée par deux bras de la Mahanaddi.

KAUFFMANN (MARIE-ANNE-ANGELICA), naquit à Conie, dans le pays des Grisons, en 1741. Son père fut son premier maître, les portraits des prélats et des princes italiens que son talent précoce avait séduits, furent ses premières œuvres. Aussi heureusement douée pour la musique que pour la peinture, elle eût peut-être abandonné cet art pour l'autre et quitté même l'atelier pour la scène, si Reynolds, qu'elle connut à Londres, n'eût, par l'exemple de ses propres succès, fixé la préférence de l'artiste, sa rivale. On a fait un roman de leurs relations, de l'affection passionnée de Reynolds pour Angelica, et surtout de la prétendue vengeance que le peintre aurait tirée des dédains de sa jeune émule. On a dit que si Angelica devint la femme du servile intrigant qui se donna pour le comte de Horn et qu'elle croyait tel, c'est par suite d'une machination de Reynolds qui avait poussé sur ses pas ce laquais déguisé en grand seigneur. Cette indigne union, dont heureusement pour la mémoire de Reynolds le mystère n'est pas éclairci, fut bientôt rompue. Angelica put devenir la femme du peintre vénitien An-

tonio Zucchi, et se livrer toute à l'art, sa consolation et sa gloire. La grâce fut le premier prestige de son pinceau; elle retrouva la délicatesse idéale de la palette du Guide, la molle suavité des figures de l'Albane et du Corrège. Tous ses tableaux dechevalet, dont Bartolozzi a popularisé les types gracieux, portent cette ravissante empreinte, tandis que ceux qu'elle fit dans le genre historique ne manquent ni de force ni de majesté. Les plus célèbres sont: le *Retour d'Arminius*, *Léonard de Vinci mourant*, *Enée et Anchise*, etc. Elle mourut en 1817, dans cette Rome dont elle avait fait sa dernière patrie, et où sa demeure avait, à chacune de nos invasions, été désignée au respect des soldats. E. F.

KAUNITZ-RIETBERG (VENCESLAS, comte, puis prince de), célèbre diplomate autrichien, né en 1710, mort le 24 juin 1794. Il remplit diverses fonctions diplomatiques, et signa pour l'Autriche, en 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle. Mais la négociation qui donna une haute idée de son habileté et qui lui valut la direction des affaires autrichiennes pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, fut celle qui aboutit au traité de 1756, par lequel la France, alors engagée dans la guerre contre l'Angleterre, contracta une alliance offensive et défensive avec l'Autriche. Cette alliance inouïe entre les deux puissances qui depuis deux siècles se disputaient la prépondérance en Europe, et qui fut conclue grâce à l'influence que le comte de Kaunitz exerça sur M^{me} de Pompadour, eut pu être profitable, si elle avait eu pour but de maintenir la paix sur le continent; mais, comme le seul but de l'Autriche était de reprendre la Silésie à la Prusse, elle n'aboutit qu'à la désastreuse guerre de Sept-Ans. Bien que de Kaunitz n'ait cessé de jouir de la faveur de Marie-Thérèse et de celle de Joseph II, ses talents trouvèrent néanmoins de nombreux détracteurs, parmi lesquels il faut compter le roi Frédéric II, avec lequel il eut, en 1770, de longues conférences, et dont l'opinion parut justifiée plus tard par l'affaire de la succession de Bavière, où Kaunitz fut le principal conseiller de Joseph II (roy. ce mot). On a reproché aussi au prince de Kaunitz d'avoir été le principal instigateur des réformes téméraires entreprises par cet empereur; mais on s'accorde généralement à louer ses qualités personnelles et la générosité de son caractère.

KAVA ou **AVA**. Boisson enivrante en usage dans les îles de l'Océanie. On l'extrait d'une racine qui porte le même nom. Les naturels se réunissent pour prendre le kava, comme nous pour prendre le thé. Les jeunes gens mâchent la racine de kava avec vigueur et la déposent ensuite dans un plat. Quand le chef qui préside

à la cérémonie juge qu'il y en a assez, on verse un peu d'eau, et on ajoute une espèce de filasse pour clarifier la liqueur. Cette boisson est amère et forte. Il paraît cependant qu'on s'y habitue facilement, et que ses qualités font assez promptement oublier aux Européens la manière dont elle est préparée.

KAWI (*linguist.*). C'est le nom qu'on donne à l'ancienne langue des Javanais. Cette langue, qui est un dialecte sanscrit peu altéré, est surtout employée dans les compositions poétiques. Dans l'île de Bali, elle est usitée pour tout ce qui a rapport à la religion et aux lois. Le kawi a un alphabet particulier qui offre beaucoup d'analogie avec l'alphabet pali.

KAYEPUT ou **KAJEPUT**, et aussi **CAÏEPUT** ou **CAJEPUT**. Nom d'une huile retirée du *Melaleuca* (roy. ce mot), assez rare dans le commerce, et que souvent même on ne trouve qu'altérée. Elle est plus consistante que ne le sont ordinairement les huiles volatiles, visqueuse, d'une couleur verdâtre, d'une odeur pénétrante et tenace, d'une saveur piquante et amère qui laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur analogue à celle produite par la menthe. L'huile du commerce, qui résulte d'une seconde distillation, est limpide, tenue, légère et d'une couleur plus claire. Il nous semble probable que le premier produit n'est qu'une térébenthine colorée par une certaine quantité de chlorophylle, dont on la débarrasse, en grande partie du moins, par une seconde distillation, ainsi que de ses parties résineuses, auxquelles elle devait sa consistance plus grande.

L'huile de kajeput n'a jamais été expérimentée d'une manière bien satisfaisante. On l'avait surtout préconisée contre le choléra en 1832. Elle semble avoir agi comme un excitant assez énergique, sans offrir rien qui puisse, sous ce rapport, la différencier des autres huiles volatiles. Il y a loin de la aux vertus merveilleuses que lui attribuent les Chinois et les Malais, qui l'emploient à l'intérieur contre la paralysie, l'épilepsie, l'hystérie, et même comme une panacée universelle; à l'extérieur en frictions contre le rhumatisme, et toutes les douleurs nerveuses. L. DE LA C.

KAZAN. Ville et gouvernement de la Russie d'Europe.

La ville de *Kazan* est située au confluent du Volga et de la Kazanka, à environ 900 kil. E. de Moscou, par 55° 47' lat. N., 47° long. E. Kazan fut fondée en 1257, par Sayn, fils de Batou-Khan, second souverain du Kaptchak ou la Grande-Orde. Elle releva d'abord du Kaptchak; mais, en 1463, elle devint la capitale d'un des cinq khanats, qui en furent formés.

Avant cet événement Kazan avait déjà subi plusieurs vicissitudes. Jouri, frère de Vassili II, grand-duc de Russie, l'avait prise d'assaut en 1397, et l'avait démolie et rasée. Les Russes ne la rendirent aux Tartares qu'au bout de quarante ans. Elle était à peine sortie de ses ruines qu'elle commença à se mettre en hostilité contre les Moscovites. Ivan III, le Superbe, l'assiégea en 1468, s'en empara, et força le khan Ibrahim à se reconnaître son tributaire. Avant sa mort, Kazan avait déjà secoué le joug. Vassili IV envoya contre les Tartares une armée qui fut taillée en pièces. Mais en 1530, il reprit sa revanche et imposa un tribut à Kazan. Une nouvelle tentative d'indépendance attira sur cette ville les armées des Russes. Ivan IV, le Terrible, la prit d'assaut en 1552, la livra au pillage et enmena le khan, qu'il prit en antipathie, et auquel il confia, en 1563, la régence de ses propres états. Kazan se révolta encore à diverses reprises, mais elle resta définitivement attachée à la Russie. Elle fut prise et pillée en 1774, par le brigand Pugatchef, et fut incendiée en 1820. Kazan est aujourd'hui une ville de 48,000 habitants. Elle est fort industrieuse et fabrique des draps, des cuirs, des ancrs, des cordonnets, du savon, des objets en fer et en acier. Elle possède, en outre, des chantiers de construction, et est le grand entrepôt du commerce qui se fait entre la Sibérie, la Boukhario et la Russie d'Europe. Elle a une archevêché grec, une université fondée en 1803, une des quatre académies ecclésiastiques de l'empire russe, des écoles militaires et de navigation, une imprimerie turque, etc.

Le gouvernement de Kazan, situé entre ceux de Viatka, d'Orenbourg, de Simbirsk, de Nijnei-Novgorod et de Penza, a 57,461 kil. carrés, et une population de plus d'un million d'habitants. Son sol recèle des mines de fer, de cuivre et de l'albâtre, et produit beaucoup de grains, de légumes, de chanvre, de pavots, de houblon et de fruits. On y élève beaucoup de chevaux et de bestiaux.

KCHATRIYA. Nom que l'on donne dans l'Inde à l'homme de la seconde caste ou guerrier. Selon le code de Manou, le kchatrya naquit des bras de Brahmâ. Les principaux devoirs qu'il a à remplir sont de protéger le peuple, d'exercer la charité, de lire les livres sacrés et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. Il doit mourir en combattant, ou jamais employer des armes perfides, et ne point frapper un ennemi sans défense. Les moyens d'existence du kchatrya sont de porter l'épée et le javalot; néanmoins, dans les cas d'extrême nécessité, il lui est permis de se livrer à diverses

professions propres aux hommes de la troisième classe. Pour le kchatrya, le cordon sacré doit être de fil de chanvre, et la ceinture de moirra (*sansaviera zeylanica*). C'est à cette caste qu'appartenaient les souverains qui régnaient jadis dans l'Inde : cependant on vit quelquefois des soudras s'élever au trône. S'il faut en croire certaines traditions, la race des kchatryas fut, à une époque très ancienne, presque entièrement détruite par Parasou-Râma. Ed. L.

KEAN (EDMOND). Le plus célèbre des acteurs anglais du XIX^e siècle, né à Londres en 1787, mort à Richmond en 1833. Il monta sur la scène dès sa plus tendre enfance, figura dans les groupes à Drury-Lane, d'où il passa au théâtre d'Hay-Market; il joua ensuite, sur différents théâtres de province, mais ce n'est qu'en 1814 qu'il débuta à Londres dans *Shilock du Marchand de Venise*. Il joua ensuite et avec les mêmes applaudissements, *Richard III*, une des plus belles créations de Shakespeare, qu'aucun acteur n'osait mettre sur la scène. Le succès justifia son audace. Il ne fut pas moins applaudi dans les rôles d'*Hamlet*, d'*Iago*, de *Roméo*, de *Macbeth*, de *Jaffier*. Il jouait toujours d'inspiration, se renouvelait sans cesse et provoquait presque toujours l'enthousiasme. Ami sincère et dévoué dans son intérieur, Kean mena une vie dissipée et souvent extravagante.

KÉ-CHO (géographie). Nom vulgaire de l'ancienne capitale du Tonkin, appelée en langage officiel *Thanh long-Tûnh* « la ville du Dragon-Jaune », à cause d'une vision que prétendit avoir eue le premier roi de la dynastie des *Lî*. Elle fut bâtie au commencement du XI^e siècle de notre ère, à l'époque où le Tonkin faisait partie de l'empire chinois proprement dit, et ne devint la capitale du pays que lorsque les Tonkinois seconcrèrent le joug de leurs puissants voisins. Pendant la courte dynastie des *Dinh*, au X^e siècle, le siège de la Cour fut transféré dans la ville de Hoa-Lou, et Kécho ne redevint capitale qu'en l'an 1010; mais lorsque le Tonkin tomba au pouvoir de la dynastie cochinoise qui règne aujourd'hui, c'est à Hué (ou plus correctement *Houé*) que les souverains fixèrent leur résidence, et Kécho retomba probablement pour toujours dans la catégorie des simples villes de province. Un des reproches qu'on peut adresser à l'ancienne capitale du Tonkin, c'est d'être placée à 25 lieues de la côte sur le bord d'une rivière, le Sang-Koi, que les navires de guerre ou de commerce d'un fort tonnage ne peuvent pas remonter. Latitude de la ville 21° 20'. Longitude orientale du méridien de Paris 103°.

KEEPSAKE. Ce mot, devenu français dans

ces derniers temps, dérive de l'anglais *keep*, garder, et *sake*, affection, et il est tout délini par cette étymologie. Le *Keepsake* n'est autre chose en effet que ces livres de luxe qu'on donne en présent d'étrennes et comme *souvenirs* d'amitié. Ils sont toujours élégamment imprimés, richement reliés, et le choix des morceaux qu'on y insère vers ou prose, est toujours fait dans le genre de la littérature la plus mondaine. On les illustre de gravures le plus souvent anglaises, ce qui justifie le nom exotique dont on les a parés, et d'ordinaire on s'inquiète peu que l'usage concorde avec le texte en regard duquel on l'a placée. Quelques *keepsake* ne sont que des recueils de portraits imaginaires ou tracés d'après les types des romans célèbres; ainsi les Femmes de Lord Byron, de Walter-Scott, etc. Souvent aussi, on en fait de somptueux livres de voyages en les ornant de vues et de paysages. Le *Keepsake* perd alors son nom; du mot anglais qui signifie paysage, on l'appelle *Landscape*.

Ed. F.

KEFFEKILITHE. Substance minérale encore indéterminée, trouvée près de Koffa, en Crimée, et que l'on considère comme une lithomarge endurcie. — On a aussi donné le nom de *keffikilithe* à une pierre argileuse compacte, d'un rouge brun, à cassure conchoïde et à grain fin, trouvée à Wettin, sur la Saal. Elle a l'apparence du jaspé, sans en avoir la dureté.

KEHL. Petite ville du grand duché de Bade, dans le cercle de la Kinzig, et située sur la rive droite du Rhin, en face de Strasbourg, à laquelle elle communique par un pont de bateaux. Fortifié pendant la guerre de Trente Ans, Kehl acquit depuis lors de la célébrité comme point stratégique, et par les différents sièges qu'il eut à soutenir. Le maréchal de Créquy le prit d'assaut en 1678, et en rasa les fortifications. Après la réunion de Strasbourg à la France, en 1681, Vauban le fortifia de nouveau. Par la paix de Ryswick, en 1697, Kehl retourna à l'empire. Assiégé et prit par Villars en 1702, ce fort fut encore rendu par la paix de Rastadt, Reconquis par le maréchal de Berwick en 1733, Kehl resta à la France jusqu'en 1737. Moreau s'en empara lorsqu'il passa le Rhin en 1796; les Autrichiens tentèrent en vain de le reprendre le 18 septembre de la même année; ils n'y rentrèrent que le 9 janvier 1797, après un siège des plus glorieux qu'y soutint Desaix pendant deux mois. Moins de trois mois après Moreau y entra sans coup férir, et Kehl, qui avait été presque entièrement détruit dans ces différentes attaques, demeura définitivement au pouvoir de la France jusqu'en 1815, époque où il fut cédé au grand-duc de Bade. Les fortifications ont été alors entière-

ment rasées. La population ne s'élève qu'à environ 1,500 âmes.

SEN.

KEICHIM ou **KICHIM.** La plus grande île du golfe Persique. Elle a plus de 100 kil. de long, 24 de largeur moyenne, et une population de 15,000 habitants. Son sol, fertile, produit du coton, des raisins sans pépins. La pêche des perles y est fort avantageuse. Cette île est gouvernée par un scheikh dépendant de l'imam de Mascate. Elle a pour chef-lieu une ville appelée aussi *Keichim* ou *Kichim*, peuplée de 4,000 âmes environ, et dont la rade est défendue par un fort.

KEITH (GEORGE). Lord maréchal d'Ecosse, connu sous le nom de *milord-maréchal*, naquit vers 1685, dans le comté de Kinkardine, en Ecosse. Capitaine des gardes de la reine Anne, il fit la guerre sous Marlborough; mais, fidèle à la cause des Stuarts, quoique protestant, il essaya, à la mort de la reine, de faire proclamer roi, à Londres, le Prétendant, fils de Jacques II. Cette tentative échoua, ainsi que celle que fit en Ecosse le Prétendant lui-même. Forcé de s'expatrier, Keith prit du service en Espagne, et, plus tard, fut appelé, par son frère, auprès du roi de Prusse, Frédéric II, qui le chargea de diverses missions diplomatiques. Milord-maréchal était un esprit distingué, et il fut en relation avec la plupart des littérateurs de son époque. Il mourut le 25 mai 1778.

KEITH (Jacques), frère du précédent, né en 1696, se retira en France après l'échec du Prétendant, prit ensuite du service en Russie, et enfin en Prusse, où Frédéric II lui accorda une très grande confiance, et où il fut nommé feld-maréchal et gouverneur de Berlin. Il fut tué le 17 octobre de l'année 1758, au combat de Hochkirchen.

KEITH (George-Elphinstone, lord), amiral anglais, parent des précédents par les femmes, né en 1746, se voua dès son enfance à la carrière maritime, servit dans la guerre contre les colonies de l'Amérique du Nord, fut nommé plusieurs fois membre de la chambre des communes, commanda l'escadre envoyée en 1795, au cap de Bonne-Espérance et contre les possessions hollandaises, et fut placé, en l'année 1799, à la tête de la flotte anglaise de la Méditerranée. Ce fut également lui qui, de 1803 à 1807, eut le commandement en chef des forces stationnées dans la mer du Nord et dans la Manche, pour s'opposer aux opérations de la flottille de Boulogne. Il exerça encore un commandement semblable de 1812 à 1815, et ce fut sur un des bâtiments de sa flotte que Napoléon s'embarqua. Lord Keith est mort le 10 mars de l'année 1823.

KETH (*George*), quaker écossais, se fit remarquer par ses opinions excentriques. Il admettait l'existence de deux Christ, l'un corporel, fils de Marie, l'autre spirituel, qui réside dans tous les hommes. Il professait en outre le dogme de la transmigration des âmes, l'erreur millénaire, etc. Il prêcha sa doctrine jusqu'en Allemagne (1677), et en Amérique (1689), et mourut à Londres, au commencement du dernier siècle.

KÉLAT ou **KÉLATH**, c'est-à-dire en arabe *forteresse*, *château*. Nom de la capitale de tout le Belouchistan, et de la province de Saravan : lat. N. 29° 6', longit. E. 62° 21'. Cette ville est située sur un plateau, à 2,600 mètres d'altitude, et domine une plaine fertile et couverte de jardins. Elle forme un carré dont trois côtés sont défendus par des murailles de terre hautes d'une vingtaine de pieds et flanquées de bastions. Ces ouvrages sont en fort mauvais état. Le quatrième côté est protégé par le flanc occidental de la montagne coupée à pic. Le serdar, duquel relèvent les autres chefs du Belouchistan, a un palais situé dans la partie la plus élevée de la ville. Ce palais se compose d'une réunion de bâtiments sans élégance et recouverts de toits plats en forme de terrasses. Tout autour règne une muraille peu élevée, garnie de parapets et percée de meurtrières. La forteresse est également entourée d'une muraille de terre, avec des bastions. On compte à peu près 2,500 maisons à Kélat, et la moitié de ce nombre dans les faubourgs. La population n'est pas en rapport avec les habitations, et ne s'élève guère au dessus de 20,000 âmes. Les maisons offrent un aspect triste et misérable. Elles sont bâties de briques à moitié cuites et de bois, le tout recouvert de mortier de terre. Les rues sont assez larges et garnies de trottoirs. Au milieu se trouve un ruisseau, toujours plein d'ordures, d'immondices et d'eaux stagnantes et corrompues qui infectent l'air. Il existe à Kélat un bazar bien fourni de marchandises et de denrées. On y trouve tous les jours de la viande, et des légumes en abondance et à fort bon marché. Une source magnifique, qui sort d'une montagne voisine alimente la ville d'une eau excellente. Le serdar possède une manufacture de fusils, de sabres et de lances ; les produits qui en sortent sont très défectueux.

KELLER (*roy. CELLARIUS* au *Supplément*).

KELLERMANN (*François-Christophe* de), duc de Valmy, né à Strasbourg le 28 mai 1735. En 1750, il entra comme cadet dans le régiment de Lowendahl. Il était lieutenant au commencement de la guerre de Sept-Ans, se fit remarquer par ses talents militaires, et fut chargé

d'une mission de confiance en Pologne. Il avait été nommé maréchal-de-camp en 1788, quand éclata la Révolution, dont il embrassa chaudement les principes. Chargé du commandement de l'armée de la Moselle après le 10 août 92, son corps d'armée fut réuni peu après à celui de Dumouriez, qui défendait la France contre l'invasion prussienne. La rencontre eut lieu à Valmy, entre le corps de Kellermann et l'armée prussienne. Celle-ci canonna vivement l'armée française sans la faire reculer, et dut quitter elle-même le champ de bataille. Cette affaire, peu importante en elle-même, eut un immense résultat, car elle releva le courage des volontaires français et fut le signal de la retraite définitive des Prussiens. Ce fait glorieux fut le seul qui illustra la carrière militaire de Kellermann. Il fut emprisonné sous la Terreur et placé plus tard à la tête de l'armée des Alpes et de l'Italie, et de l'armée des Alpes seulement quand Bonaparte eut le commandement de celle d'Italie. En 1797, il fut chargé d'organiser la gendarmerie, devint membre du sénat sous le Consulat, duc de Valmy et maréchal sous l'Empire. En 1806, il commanda l'armée de réserve du Rhin, et eut en dotation le beau domaine de Johannisberg. En 1809, il fut placé à la tête de l'armée d'observation de l'Elbe. Louis XVIII le nomma, en 1814, pair de France et grand cordon de l'ordre de Saint-Louis. Kellermann s'étant rallié à l'empire pendant les Cent-Jours, ne fut pas employé sous la seconde Restauration. Il mourut le 12 septembre 1830, et fut inhumé, conformément à ses intentions, sur le champ de bataille de Valmy.

OTT.

KELOÏDE (*méd.*). Affection rare, dont la première description est due à Alibert, sous le nom de *Cancroïde*. C'est une tumeur irrégulière, le plus ordinairement ovale, persistante, dure, résistante au toucher, aplatie, saillante de quelques lignes, pouvant rester longtemps stationnaire, et ne disparaissant en totalité ou en partie que pour laisser une cicatrice. La Kéloïde est le plus ordinairement unique. Elle semble avoir pour siège plus spécial la partie antérieure et moyenne de la poitrine ; elle se développe quelquefois aussi sur le cou, les bras et plus rarement sur la poitrine. Son volume varie depuis quelques lignes à deux pouces. — Elle débute ordinairement d'une manière inaperçue. Dans le plus grand nombre des cas, elle ne donne lieu à aucun autre symptôme appréciable que son existence matérielle. Ce n'est qu'exceptionnellement que les malades accusent des douleurs assez vives, des enclavements profonds sous l'influence des changements de température, et des pincements douloureux

après le repas. Sa marche est très lente. On ne connaît pas les causes sous l'influence desquelles elle se manifeste. On ne l'a pas vue jusqu'à présent se développer sur les enfants. Elle semblerait plus fréquente chez les femmes et attaquer de préférence les sujets blonds et d'une constitution lymphatique. — La Kéloïde n'est point une maladie grave; on l'a vue souvent disparaître d'elle-même. On ne connaît jusque ici aucun traitement rationnel à lui opposer, ce qui tient peut-être à ce que les malades n'y attachant aucune importance, ne se sont jamais astreints à l'emploi suivi des moyens conseillés. Nous croyons que le traitement le plus logique à essayer consisterait en des frictions avec une pommade d'iodhydrate de potasse. Les douches de vapeur et les douches sulfureuses ont quelquefois paru diminuer la résistance des tumeurs. L'extirpation et la cautérisation n'ont eu aucun résultat avantageux.

L. DE LA C.

KEMPELEN (WOLFGANG, baron de), célèbre mécanicien hongrois, naquit à Presbourg en 1734, devint référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne, reçut la direction des importantes salines de la Hongrie, et mourut en 1801. Doué d'un esprit ingénieux et capable de l'application la plus soutenue, il composa un grand nombre de chefs-d'œuvre de mécanique qui lui ont mérité le titre de Vaucanson de la Hongrie. On cite surtout parmi ses ouvrages, un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu des échecs. Ce prodige de la mécanique fut apporté à Paris par Kempelen, en 1784. On a aussi de Kempelen plusieurs écrits relatifs à la mécanique.

KEMPIS (THOMAS A.), ainsi appelé de la petite ville de Kempen, en la province néerlandaise d'Overijssel, où il naquit vers 1380 : son véritable nom était HAMERKEN, en latin *Melcolus*. Ses parents, qui étaient pauvres, le destinèrent à l'Eglise à cause de son goût pour l'étude, et l'envoyèrent à Deventer, où il fut reçu parmi les clercs étudiants de la congrégation des chanoines réguliers de cette ville. En 1399, l'humble écuyer de Deventer quitta ses premiers maîtres, et se fit recevoir au monastère du Mont Sainte-Agnès, dont son frère aîné, Jean de Kempis, était prieur. La maison, nouvellement fondée, était pauvre, et le jeune Thomas consacrait une partie de son temps à copier des livres de chant (*Cantuales*) pour gagner de l'argent. Il devint bientôt un des plus habiles calligraphes. Reçu prêtre en 1407, et promu au sacerdoce en 1413, il ne discontinua point pour cela ses travaux de copiste. La transcription de volumineux extraits de saint Bernard éveilla en lui le goût de la théologie et de la poésie mysti-

que. Le *Jardin des Roses* et la *Vallée des Lys* furent composés par lui sous cette inspiration : ces deux opuscules sont écrits en latin; on y trouve des pages d'un sentiment religieux plein de délicatesse et d'onction, mêlées malheureusement à de petits contes, à des trivialités dans le goût du temps, qui servent mal l'opinion de ceux qui voient en lui le véritable auteur de l'*Imitation*.

L'œuvre calligraphique la plus importante de Thomas à Kempis fut une Bible en 4 volumes in-fol., transcrite pour l'usage de son monastère : ce travail, chef-d'œuvre d'écriture demi-onciale, l'occupa quinze années; le premier volume fut achevé en 1417, et le dernier en 1439. — La grande Bible terminée, il commença le *Recueil* où, en tête de plusieurs traités, se trouvent les quatre livres qui composent l'*Imitation de Jésus-Christ*. On trouve à la fin de ce *Recueil* la même formule qu'à la fin de la Bible : *Finis et completus per manus fratris Thomæ à Kempis*, anno 1441. Des transcriptions faites ensuite séparément de chacun des quatre livres de l'*Imitation*, et envoyées *pro proprio* à divers monastères d'Allemagne, avec la formule ci-dessus, firent qu'on confondit le véritable auteur du livre avec le copiste. C'est cependant à la fausse attribution qu'on lui a faite de ce livre presque divin que Thomas à Kempis doit surtout sa réputation. S'il est à peu près démontré aujourd'hui, par la critique de ces derniers temps, que Thomas à Kempis n'a été que le copiste de l'*Imitation*, c'est encore une question parmi les érudits que de savoir quel a été le véritable auteur de ce vénérable monument de la piété chrétienne, le plus beau livre, a dit La Harpe, qui soit sorti de la main des hommes. Une opinion entourée, sans contredit, de probabilités fort plausibles, l'attribue au chancelier Gerson (voy. Gerson); d'autres l'attribuent à un homonyme Jean Gersen ou Gerson, abbé du couvent des Bénédictins de Saint-Etienne du Verceil, qui vécut au commencement du xiv^e siècle. Nous ne prendrions point parti dans ce débat; il nous suffira de renvoyer le lecteur à deux mémoires importants publiés dans ces dernières années : Grégoire, *Mémoire sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1827, in-8°), et Gence, *Nouvelles considérations sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1832, in-8°).

Quelques années après la mort de son frère aîné, arrivée en 1432, Thomas à Kempis fut nommé prieur du monastère, et composa divers ouvrages relatifs à ses fonctions, entre autres le traité *De fidei dispensatore*, et le *Dialogus novitiorum de contemptu mundi*. S'étant montré peu propre à gérer les affaires de la maison

Il résigna ses fonctions et consacra les dernières années de sa vie à corriger un nombre considérable de sermons adressés à ses novices. C'est au milieu de ces pieuses occupations qu'il mourut en 1471. — Ses œuvres ont été publiées sous ce titre : *Thomas à Kempis opera*, ed. Sommat., Anvers, 1600, 1607 et 1615. Ces éditions sont les plus amples ; celles de Cologne n'en sont que des réimpressions.

KENNÉDIE, *Kennedy* (bot.). — Genre de la famille des légumineuses-papilionacées, tribu des Phascolies, de la diadelphie-décandrie dans le système de Linné. Il est formé d'arbrisseaux de la Nouvelle-Hollande, les uns volubiles, les autres couchés ; à feuilles trifoliolées ; à grands fleurs rouges ou violacées, distinguées principalement par un calice fendu en deux lèvres dont la supérieure est bidentée, l'inférieure tripartite ; par une corolle papilionacée dont l'étendard est réfléchi, à peu près de même longueur que les ailes, qui adhèrent à la carène jusqu'au delà du milieu de leur longueur. Le fruit est une gousse comprimée, allongée et étroite, partagée intérieurement en plusieurs loges par des intersections celluluses.

On cultive aujourd'hui, pour l'ornement des jardins, un grand nombre d'espèces de ce genre qui, pour la plupart, demandent à être tenues en serre tempérée, et même à y être plantées en pleine terre pour y acquérir toute leur beauté. On en obtient un très bel effet lorsqu'on a le soin de soutenir et de disposer leurs tiges, souvent grimpantes ou très allongées et flexibles, sur des supports en fil de fer auxquels on donne diverses formes. Les plus belles d'entre elles sont les suivantes : — la **KENNÉDIE ROUGE**, *Kennedy rubicunda*, Vent., à tige grimpante pouvant s'élever à plusieurs mètres de hauteur. Ses fleurs sont grandes, d'un bel effet, en grappes axillaires, de couleur pourpre foncé. — la **KENNÉDIE NOIRÂTRE**, *Kennedy nigricans*, Lindl., à tige également voluble, à fleurs de couleur pourpre encore beaucoup plus intense et presque noire, marquées d'une tache jaune sur le milieu de leur étendard. — la **KENNÉDIE À GRANDES FEUILLES**, *Kennedy macrophylla*, Lindl., à jolies grappes de fleurs d'un beau bleu-violet. — la **KENNÉDIE ORILLANTE**, *Kennedy eximia*, Lindl., à fleurs d'un joli rouge écarlate, avec une grande tache jaune sur l'étendard. Généralement, ces plantes se multiplient par graines et par boutures.

P. D.

KENT. Comté de l'Angleterre, entre le 51° 39' et 51° 45' de longit., le 50° 54' et 51° 30' de latit. N. Son étendue est de 64 milles (angl.) de long et de 20 milles de large, sa superficie de 70 milles carrés, et sa population de 559,000 âmes. Il

est borné au N. par la Tamise, à l'E. et au S.-E. par la mer, au S. par le comté de Sussex, et à l'O. par celui de Surrey. Ce comté est divisé en cinq districts appelés *tathes* qui comptent 411 paroisses, 2 cités (Canterbury et Rochester), et 23 villes à marche. Maidstone est son chef-lieu. Les rivières qui l'arrosent sont la Tamise, la Medway, la Stour, la Darent, la Rohe et la Ravensbourne. Le sol et l'aspect du pays varient beaucoup. Les rives de la Tamise sont basses et marécageuses, mais bordées d'une chaîne de collines calcaires dont quelques unes s'élèvent jusqu'à 700 pieds ; elles appartiennent à cette grande crête crayeuse qui, surgissant à Hangersford, traverse le Hampshire et le Surrey et se termine à Douvres ; c'est d'elle, à ce que l'on prétend, que l'Angleterre reçut dans l'antiquité le nom d'Albion. Le midi du comté, appelé le Weald, forme une plaine unie et boisée, d'une grande fertilité. Les districts du centre et de l'ouest présentent un mélange agréable de terres en culture et de prairies, de collines et de vallons ; ils sont comptés parmi les plus belles parties de l'Angleterre. Outre les productions ordinaires de l'agriculture, le comté de Kent fournit beaucoup de houblon, des fruits, principalement des cerises, des pommes, de la garance et du bois. Le bétail y est fort beau et nombreux. Il n'y a que peu de manufactures et encore d'une importance secondaire.

Il y a aux États-Unis trois comtés du même nom dans le Rhode-Island, la Delaware et le Maryland, et deux dans le Canada. Le nom de Kent est également porté par l'île la plus considérable du Chesapeake, dans le Maryland ; elle a 12 milles de long et 6 de large. Scn.

KENTUCKY. Le seizième des États de la république des États-Unis, borné au N. par les États de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio, à l'E. par la Virginie, au S. par l'État de Tennessee, et à l'O. par le Mississippi ; il s'étend du 36° 30' au 39° 10' lat. N., et du 283° au 295° longit., sur une surface de 2,325 milles carrés, avec une population d'environ un million d'habitants, dont près de 200,000 de couleur. Il est arrosé par le Mississippi et son affluent, le Kamanpas, et par l'Ohio, qui y a pour affluents la Tennessee, la Cumberland, la Kentucky, la Green, la Licking, la Tradewater, la Rigsandy, la Salt et la Rolling. Le sol, généralement accidenté, est fertile, surtout dans la partie centrale connue sous le nom de jardin du Kentucky ; elle s'étend sur cinquante comtés, dans une longueur de 150 milles sur 50 à 100 milles de largeur. Les principales productions agricoles sont le froment, le chanvre, le lin, le tabac, le coton et les pommes de terre. Il y a un grand nombre de sour-

ces salées qui fournissent du sel, non seulement à l'État de Kentucky, mais encore à ceux de l'Ohio et du Tennessee. Les habitants fabriquent des étoffes grossières et des cordages, des liqueurs et du sucre d'érable. Ils exportent par l'Ohio et le Mississippi, outre le sel, du froment et du tabac. Dans le S.-O. du Kentucky on trouve des cavernes d'une étendue surprenante; on évalue à une longueur de 8 à 10 milles celle de Mammoth, la plus grande de toutes. — La première colonisation de cet État ne remonte qu'à 1775, et eut pour auteur le célèbre Daniel Boone. Jusqu'en 1790, le Kentucky fit partie de la Virginie; il fut élevé au rang d'État indépendant en 1792; le pouvoir législatif est exercé par un sénat et une chambre de représentants, et le pouvoir exécutif par un gouverneur; le sénat est renouvelé tous les quatre ans; les deux autres pouvoirs tous les ans. Le Kentucky envoie dix députés au congrès. Il est divisé en 83 comtés, et a pour capitale la ville de Francfort. *SCH.*

KEPLER. Lorsqu'une science est déjà établie sur ses véritables bases, elle a besoin, pour progresser, du concours d'observateurs prudents, d'esprits sages et philosophiques; mais lorsqu'il s'agit de la tirer violemment hors de la fausse voie où elle est engagée depuis des siècles, d'établir des idées nouvelles heurtant toutes les idées reçues, il faut à la science des prosélytes ardents, audacieux, enthousiastes, dévouant leur existence au triomphe de la vérité sur l'erreur: il lui faut des hommes poussant l'abnégation jusqu'à assister, pendant leur vie, au martyre de leur propre gloire, soutenus par cette conviction que, si leur siècle les méconnaît, la postérité les comprendra. *JEAN KÉPLER* est la plus belle personification de ces derniers génies. Né à Vîel, dans le Wurtemberg, le 27 décembre 1571, il étudia la philosophie à Tubinge, et son professeur de mathématiques et d'astronomie fut le célèbre Moestlin. Il embrassa avec ardeur le système de Copernic, et ses premiers essais dans la science furent des dissertations sur les deux mouvements de la terre. Les idées mystérieuses de rapport et d'harmonie plaisaient singulièrement à sa riche imagination; et de même que Pythagore avait comparé les éléments de l'univers aux corps réguliers de la géométrie, de même Képler commença par comparer les intervalles compris entre les six planètes aux dimensions des cinq polyèdres réguliers. Dans d'autres spéculations de sa première jeunesse, sur le nombre et la distance des planètes, il alla même jusqu'à en créer deux nouvelles, invisibles suivant lui à cause de leur petitesse: l'une entre Mercure et Vénus; l'autre entre Mars et Jupiter. Chose curieuse, cette

dernière hypothèse s'est réalisée, comme on sait, au commencement de ce siècle. Appelé à enseigner à Gratz, en Styrie, il y composa son premier ouvrage, en 1595. Cet ouvrage intitulé: « *Prodromus dissertationum*, etc. », traite des proportions qui existent dans l'arrangement des corps célestes: il lui valut le suffrage de la plus grande autorité de cette époque, de Tycho-Brahé, qui lui conseilla sagement de se livrer à l'observation, l'engagea à venir près de lui, et le fit nommer mathématicien de l'empereur. Dans le mois d'octobre 1600, Képler se décida à s'établir à Prague, près de Tycho; mais celui-ci mourut peu de temps après, et le trésor de ses observations passa entre les mains de son nouveau disciple, qui fut chargé par l'empereur de continuer à dresser les *tables Rudolphines*, commencées par Tycho. Il y travailla pendant vingt-six ans. Pendant qu'il compulsait ces observations, un heureux hasard porta ses idées sur les mouvements de Mars. La grande excentricité de l'orbite de cette planète, la rapidité de son mouvement, étaient éminemment propres à mettre en évidence les véritables lois qui régissent le système planétaire. Après sept années de méditations, Képler mit au jour son admirable commentaire sur Mars, l'un des plus beaux ouvrages qui aient jamais été exécutés par l'homme, armé de la patience et du génie. On y voit le premier germe de la gravitation universelle; la décomposition du mouvement curviligne, et le principe de l'inertie de la matière; il y annonce que le soleil doit tourner sur lui-même, en moins de trois mois et dans le même sens que les planètes; il y fait ressortir l'erreur que Ptolémée, Copernic, Tycho et tous les astronomes commettaient avant lui, en rapportant les oppositions des planètes au lieu moyen du soleil et non à son lieu vrai; il y démontre que les mouvements des planètes ne sont pas uniformes, vus du centre de leur orbite, et qu'une moitié de l'excentricité qu'on leur attribuait était réelle ou *physique*, l'autre moitié purement optique. En se livrant à des calculs longs et pénibles pour obtenir les distances de Mars au soleil en différents points de son orbite, il trouve que cette planète décrit une *ellipse* au foyer de laquelle est placé le soleil. Enfin, en cherchant à retrouver quelque part l'uniformité qui n'existait plus dans le mouvement des planètes, il découvre la *loi des aires*, en vertu de laquelle les rayons vecteurs allant du soleil à une planète, décrivent des secteurs proportionnels aux temps; et généralisant ces deux dernières règles, il les applique à toutes les planètes de notre système. Lorsqu'on se reporte à l'époque où écrivait Képler, on ne peut assez

admirer la hardiesse, la grandeur et la généralité de ces idées. S'élançant au delà des bornes de notre système, Képler émit, sur la formation des mondes au moyen de la condensation de la matière éthérée, des vues grandioses qui furent plus tard admirablement fécondées et développées par Herschell. Cherchant l'explication du phénomène de la voie lactée, il la regarde (*Epitome astron. copernicana*) comme un vaste anneau formé d'étoiles, et ajoute que notre soleil, qui est une de ces étoiles, doit se trouver dans le plan et vers le centre de l'anneau.

Non content d'établir un lien entre la physique et l'astronomie, il unit celle-ci à l'optique (*Paralipomena ad Vitellionem*). Il expliqua la construction de l'œil et le phénomène de la vision ; donna des idées très justes sur la réfraction, dont il fit des tables plus exactes et plus complètes que celle de Tycho ; toucha de très près à l'atmosphère solaire, à la pesanteur de l'air, et à l'inflexion de la lumière. Dès qu'il eut la connaissance du telescope, il analysa la marche qu'y suivent les rayons lumineux, et montra qu'on pouvait remplacer l'oculaire concave, ou de Galilée, par un oculaire convexe, qui renverse les objets, mais donne un champ plus considérable. Il n'exécute pas cette construction, qui resta enfouie pendant trente ans dans son optique. Aujourd'hui elle est généralement appliquée à tous les instruments d'astronomie.

Profondément versé dans les mathématiques pures, il introduisit le premier l'idée de l'infini dans la géométrie, et fit faire ainsi à la science un premier pas vers le calcul infinitésimal. On lui doit un procédé de projection, encore suivi aujourd'hui, pour représenter les diverses circonstances des éclipses de soleil, et les faire servir à la détermination des longitudes. Dans le travail de ses tables Rudolphines, la lune lui offrit de grandes difficultés. L'équation du centre était représentée facilement par l'hypothèse elliptique ; mais l'évection et la variation (dont les maximes coïncident respectivement avec les quadrants et les octants) lui présentaient des effets très compliqués. Toutefois, son génie ne tarda pas à lui montrer que ces anomalies, suivant à peu près les mêmes lois que les phases, devaient dépendre du soleil ; et s'il se trompa en leur assignant pour cause, la disposition des fibres et des pôles magnétiques de la lune, du moins il posa le principe que la force solaire s'unit à la force terrestre pour modifier le mouvement de la lune : idée féconde, qui contient en germe toute la théorie des perturbations.

En 1609, Kepler mit au jour un ouvrage (*Harmonices mundi*) rempli d'idées pythagoriciennes sur les propriétés mystérieuses des

nombres, et sur l'excellence des corps réguliers. Au milieu d'un grand nombre d'idées chimériques, cet ouvrage contient une de ces découvertes qui suffisent pour rendre leur auteur immortel. Guidé par cet instinct qui conduit le génie vers la vérité, Képler sentait qu'il devait exister une relation entre les dimensions des orbites planétaires, et les temps employés à les décrire. Il épuisa toutes les combinaisons, et après dix-sept ans de persévérance, il trouva que les carrés des temps des révolutions des planètes sont comme les cubes des grands axes des orbites. C'est la troisième des admirables lois qui portent son nom ; et les détails circonstanciés avec lesquels il l'expose dans son ouvrage montrent qu'il en sentait parfaitement l'importance. Du reste, ces belles lois n'ont été dignement appréciées qu'après que Newton eut démontré qu'elles étaient des conséquences nécessaires de la gravitation universelle ; et du vivant de Képler, personne n'y fit attention, pas même Galilée, qui n'en dit pas un mot dans ses fameux *dialogues*. Dans plusieurs endroits des écrits de Kepler, on voit que cet esprit si novateur n'avait pas osé seigner entièrement les préjugés de son temps, relatifs à l'astrologie. Il se laisse volontiers entraîner à citer la coïncidence des grands événements politiques avec les grandes conjonctions planétaires, mais souvent aussi on voit qu'il sent la vanité de cette science, et qu'il n'en parle que par condescendance, et pour payer un tribut à la faiblesse d'esprit de ses lecteurs. « L'astrologie est fille de l'astronomie, dit-il ; elle ne doit pas paraître mépriser sa vieille mère : il faut au contraire qu'elle la nourrisse. »

Képler savait que beaucoup de ces idées heurteraient le sens public, et il le déclare même dans le titre d'un de ses ouvrages (*ἀστρολογία καὶ μαθηματικὴ πλὴν libellus*) ; mais il s'en consolait en songeant qu'il serait apprécié dignement par les siècles futurs. Son style, très sage dans plusieurs de ses ouvrages, prend parfois une teinte enthousiaste et prophétique, et s'exalte jusqu'à la poésie. On y voit les épanchements du génie, se livrant au bonheur d'avoir dérobé les secrets de la nature. « Je me livre à mon enthousiasme, dit-il ; je veux braver les mortels par l'aveu ingénu que j'ai dérobé les vases d'or des Égyptiens, pour en former à mon Dieu un tabernacle loin des confins de l'Égypte..... Le sort en est jeté, je publie mon ouvrage : il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe ! il peut attendre son lecteur ; Dieu n'attend-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres ? »

Le dernier ouvrage important qu'il fit paraître est la collection des *Tables Rudolphines*, à

l'occasion desquelles il s'était livré à de si longs travaux et avait fait de si grandes découvertes. Elles parurent en 1627, vingt-six ans après la mort de Tycho, et furent dédiées à l'empereur Rodolphe. Ce sont les premières tables au calcul desquelles on ait employé les logarithmes, cette invention précieuse dont Kepler fut un des plus zélés promoteurs. La vie de ce grand homme fut abreuvée de dégoûts. Pauvre et méconnu, il dut souvent faire métier de sa science pour subvenir aux besoins de sa famille. L'empereur Rodolphe lui avait fait des pensions qu'on ne lui payait pas, ce qui lui occasionnait des voyages et des sollicitations. Après avoir subi à Prague, pendant onze années, toutes les douleurs de la misère, il sollicitait à Vatisbonne, lorsqu'il y mourut le 15 novembre 1630, à l'âge de 59 ans, laissant sa femme et ses enfants dans le besoin. La rougeur de la honte nous monte au front, lorsque nous nous représentons cette imposante figure aux prises avec les misères de la vie matérielle; ce génie qui s'élevait dans les plus hautes régions de l'univers, obligé de descendre ici-bas pour tâcher de procurer du pain à sa famille. J. LIAGRE.

KER, KÉRES (*myth.*) *Ker* est le Dieu de la mort dans l'Épique et il a pour mère la Nuit. Ce poète le représente grinçant des dents, jetant des regards terribles et couvert d'habits d'où le sang ruisselle. Homère en fait à peu près le même portrait. — Les *Kéres*, génies terribles et hideux, à chairs noires et à griffes crochues, qu'on représente s'abattant en troupes, comme les vautours, sur les champs de bataille pour se repaître du sang des morts, paraissent être des dédoublements de *Ker*. Les *Kéres* tels que nous venons de les décrire, datent d'une époque relativement récente, car on n'en comptait d'abord que deux, l'un amenant la vieillesse et l'autre conduisant la mort derrière lui.

KÉRALA. Province de l'Inde ancienne, de laquelle ont été formées les provinces modernes de Malabar et de Kanara. Suivant les légendes mythologiques, ce pays fut conquis sur la mer par Parasou-Râma, et peuplé par lui de Brâhmanes. Selon une tradition plus vraisemblable, vers le 1^{er} ou le 11^e siècle de notre ère, une colonie de Brâhmanes y fut introduite. Quoi qu'il en soit, le Kérala était, dans l'origine, possédé par des Brâhmanes. Le pouvoir exécutif était confié à un Brâhmane élu tous les trois ans, et assisté d'un conseil composé de quatre membres appartenant à la même caste. A une certaine époque, le chef du gouvernement dut être un Kélatiya. — Dans le cours du 19^e siècle, la partie sud du Kérala (aujourd'hui Malabar) se révolta contre son sou-

verain qui était devenu mahométan, et se divisa en plusieurs petites principautés. La partie septentrionale (aujourd'hui Kanara) paraît avoir, des après le commencement de notre ère, établi une dynastie qui dura jusqu'au 13^e siècle, et fut renversée par les râdjâs Bêlâlas. Ed. L.

KÉRATITE (*méd.*), de *κερας*, corne. C'est l'inflammation de la cornée, aussi désignée sous le nom de *cornéite* (*voy.* CORNÉE, ŒIL). Cette affection est très commune. Les abcès, les ulcères, les taches de la cornée, n'en sont que des dépendances. Elle accompagne, comme suite ou comme point de départ, toutes les ophthalmies qui pénètrent au delà de la conjonctive. Bien que l'enfance y soit plus exposée, on l'observe néanmoins à tout âge, chez les deux sexes et dans toutes les conditions de la vie sociale. La misère, un mauvais régime, les intempéries de l'atmosphère et une constitution délabrée y prédisposent manifestement. Elle coïncide souvent avec l'ophthalmie dite rhumatique, ou qui paraît avoir son siège dans la sclérotique, ainsi qu'avec les ophthalmies scrofuleuses, syphilitiques, blennorrhagiques, morbilleuses, scarlatineuses, varioleuses, gouteuses, etc., qui, du reste, en modifient toujours la marche et les caractères. Ses causes locales sont ou traumatiques, et comprennent les plaies, les coups, les brûlures, l'action des corps étrangers, toutes les violences extérieures enfin; on se rapporte à l'action de l'air et de l'humidité sur la tête ou les yeux. Nous ajouterons l'insolation et la réverbération de la lumière du soleil dans les pays chauds, l'espèce de cautérisation objective à laquelle sont si souvent exposés les forgerons; enfin l'action immédiate du pus et des matières virulentes ou malpropres.

La kératite aiguë débute tantôt par la cornée, tantôt par la sclérotique; on observe surtout la première variété à la suite des lésions traumatiques, tandis que les causes générales amènent presque toujours la seconde. S'il n'y a point de solution de continuité, une teinte opaline plus ou moins étendue et foncée en est le premier signe. Les lames de la cornée se ramollissent bientôt, ce qui rend cet organe plus saillant en avant en même temps qu'il perd de sa densité, ou de sa cohésion sans se vasculariser encore; sa transparence est simplement ternie comme l'éclat d'une glace sur laquelle on vient de souffler. Lorsqu'il y a plaie au contraire, la cornée revêt promptement la couleur terne de la pierre à fusil, s'épaissit, se ramollit infiniment plus vite, et passe souvent à la suppuration. Dans le premier cas, la douleur est légère et peu profonde d'abord; dans le second, il y a photophobie, larmoiement abondant dès que l'on chér-

che à découvrir l'œil, et les souffrances s'étendent beaucoup plus loin vers le fond de l'orbite.

La durée de la kératite dépend de son intensité et de la plus ou moins grande énergie du traitement employé. On a remarqué que celle d'origine syphilitique est en général fort rapide. La maladie peut se terminer par résolution, par suppuration, par induration ou opacité de la corne (*albugo, leucoma*), par la rupture de cette membrane, toujours suivie de l'évacuation plus ou moins complète des humeurs de l'œil et d'une adhérence avec l'iris, enfin par gangrène. La rupture de la corne est constamment accompagnée de violentes douleurs, et souvent d'une inflammation cérébrale, promptement suivie de la mort. Le pronostic de la kératite n'est pas grave tant que la membrane ne se ramollit ni ne s'injecte de pus; mais arrivée, au contraire, à ces deux degrés, les moindres inconvénients auxquels elle puisse donner lieu, sont des taches ineffaçables qui gênent plus ou moins la vision; on la voit souvent entraîner la perte complète de l'œil; elle peut même devenir mortelle par l'inflammation de l'encéphale qu'elle provoque.

Le traitement de la kératite est celui des ophthalmies en général, et en particulier celui des différentes espèces d'ophthalmies auxquelles elle peut être liée. Les saignées, les sangsues aux tempes, les ventouses scarifiées à la même région; puis les vésicatoires, les pédiluves irritants, les purgatifs, les boissons délayantes en forment la base. Quand l'inflammation est calmée, les applications laudaniques sur la corne, les insufflations de camomelle sont indiquées pour combattre l'opacité commençante et le ramollissement. Le traitement conseillé pour les abcès formés dans le tissu de la corne transparente doit varier suivant que ces collections ont lieu près de la face postérieure, ou près de la face antérieure de cette membrane. Dans le premier cas, en effet, on ne peut guère songer à les ouvrir à l'aide d'instruments tranchants; car il faudrait pour cela traverser toute l'épaisseur du miroir de l'œil; aussi les abandonne-t-on généralement à eux-mêmes, jusqu'à ce que, par suite d'épanchement produit dans la chambre antérieure, on puisse leur appliquer le traitement de l'*hypopyon* (voy. ce mot). Mais lorsque ces abcès se montrent saillants en avant (*pastules de la corne*), on a pensé pouvoir abrégé la durée de la maladie, faire cesser les douleurs, et prévenir le développement des accidents inflammatoires auxquels la continuité de la souffrance, et même l'ouverture spontanée de ces collections donnent trop souvent lieu, en donnant issue au pus au moyen d'une

lancette. Malheureusement l'épaisseur du liquide purulent en empêche presque toujours la sortie, et l'opération peut elle-même provoquer de nouveaux accidents. D'un autre côté, l'ouverture spontanée de ces abcès est rarement suivie d'une guérison prompte et facile, puisque leur moindre inconvénient est de laisser une tache presque toujours indélébile, et qu'ils donnent souvent naissance à des ulcères dont nous avons signalé les conséquences fâcheuses. Aussi, les ophtalmistes modernes s'efforcent-ils, après avoir calmé les accidents inflammatoires, d'arrêter le développement des ulcères, en les cautérisant profondément avec un morceau de nitrate d'argent taillé en pointe, opération assez douloureuse en elle-même; mais aussitôt que la surface ulcérée se trouve convertie en escharre, on voit cesser les douleurs habituelles, ainsi que le larmoiement, qui ne reparaitent qu'après la chute de l'escharre; aussi la cautérisation doit-elle être renouvelée autant de fois que la plaie demeurera grisâtre et douloureuse; on devra la cesser aussitôt que l'ulcère se recouvrira de bourgeons.

L. DE LA C.

KÉRATITE ou **KÉRATILITE** c'est-à-dire *pièce de corne*. C'est le Néphtre de Saussure, le *Silex corné* de Brougniart, et en partie le *Hornstein* des Allemands.

KERGUELEN-TREMAREC (YVES-JOSEPH DE). Navigateur et contre-amiral français, né à Quimper en 1745. En 1767 et 1768, il fut chargé du commandement d'une frégate pour fonder et protéger une pêche française sur la côte de l'Islande. Après avoir rempli quelques autres commissions, il se rendit, en 1771, à l'île-de-France, pour examiner une route plus courte aux Indes, proposée par le chevalier Grenier, et reconnaître les terres découvertes par Gonville. L'année suivante, il se rendit de nouveau en mer et découvrit, sous le 49° degré, une île de 200 lieues d'étendue, dont il prit possession au nom du roi de France, et à laquelle le capitaine Cook, qui y aborda en 1776, donna le nom de Terre de Kerguelen. Immédiatement après son retour, il fut chargé d'une troisième expédition; mais les tempêtes et le mauvais état de son équipage le forcèrent à revenir en France. Il fut alors accusé par son lieutenant Pages, d'accord avec plusieurs de ses camarades, jaloux de son avancement, d'avoir abandonné dans des parages déserts une embarcation qui fut sur le point de périr, et d'avoir laissé embarquer des marchandises sur les vaisseaux de l'État. Kerguelen, dont les officiers les plus expérimentés de l'Angleterre, entre lesquels il avait combattu, se plaisaient à reconnaître hautement les talents et les vastes connaissances,

fut dégradé et emprisonné au château de Saumur. Plus tard, il obtint sa liberté et fit encore quelques courses avec ses deux fils. Arrêté pendant la terreur, il n'échappa aux fureurs tyranniques de 1793, que pour être enveloppé dans les réformes de 1796. Il mourut l'année suivante. On a de lui : 1° *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groënland, de Ferro, de Scheelland, des Orcades et de Norwège*, fait en 1767 et 1768. Paris, 1771, Amsterd., 1772, in-4°; 2° *Relation de deux voyages dans les Mers Australes et des Indes, faits en 1771 et 1773, pour la vérification d'une nouvelle route à la Chine*, Paris, 1782, in-8°; 3° *Histoire des événements des guerres maritimes, des causes de la destruction de la marine française et des moyens d'y remédier*, précédée de la *Relation des combats et des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1796, in-8°; 5° *plusieurs cartes marines*. SCH.

KERGUELEN (terre de), ou ÎLE DE LA DÉSOLATION. Ile déserte de la partie méridionale de l'Océan indien, loin de toute grande terre, par 40° 50' de latit. S., et 67° 50' de longit. E. On la rattache à l'Afrique qui en est le continent le moins éloigné. Elle a 175 kilom. de longueur du N.-O. au S.-E. Elle n'offre qu'un amas de rochers stériles et d'un aspect affreux. Des phoques, des canards, des pétrels, des albatros et des monettes en sont à peu près les seuls animaux. Cette terre fut découverte par le navigateur français Kerguelen, en 1772. E. C.

KERMAN. Vaste contrée du S.-O. de l'Asie, sur le golfe Persique et la mer d'Oman. Elle a pour capitale la ville de Kerman, correspond à une partie de l'ancienne Carmanie, et a pour bornes, au N. le Koubistan, à l'E. le Sedjistan et le Mekran. Sa superficie est évaluée à 170,000 kil. carrés, et sa population à environ 600,000 habitants. Le pays, très montagneux au centre, renferme des déserts immenses, principalement au N. On y récolte du froment, mais beaucoup moins qu'autrefois; du maïs, de l'avoine, du coton, du tabac, du safran; on y élève beaucoup de vers à soie et de moutons. Ils y fabriquent une grande quantité d'attar ou essence de rose d'une qualité très recherchée; on y exploite des mines de fer, de cuivre et de soufre. La région maritime ou Moghistan, est tributaire de l'imam de Mascate; la partie O. appartient à la Perse; le reste du pays à des chefs indépendants. A partir de 1062, le Kerman forma un état particulier, gouverné par des princes Seldjoukides, auxquels il fut enlevé en 1187 par Toghril, cinquième prince de la dynastie des Seldjoukides.

KERMAN ou **SERDJAN**, l'ancienne Car-

mana, capitale de la province du même nom, est située à 450 kil. E. de Schiraz par 55° 50' long. E. et 29° 30' lat. N. Elle est fortifiée, et compte environ 30,000 habitants. On y fabrique une grande quantité de tissus de poils de chameau, de châles presque aussi estimés que ceux de Cachemire, des armes à feu exportées dans le Khorassan. Cette ville, autrefois très grande, a été presque entièrement ruinée en 1794, par Mohanmed-Khan, qui la livra à un pillage de trois mois.

KERMÈS, *Chermes* (ins.). Genre d'hémiptères de la famille des Coccides, distinct des véritables Cochenilles en ce que leurs femelles finissent par ne plus offrir une segmentation visible et par passer à l'état de véritables galles; dans leur jeunesse, elles ressemblent à de petits écloportes blancs, couverts d'une poussière farineuse; elles courent alors sur les feuilles, mais plus tard elles se fixent sur les branches ou sur les tiges des arbrisseaux qui les nourrissent pendant près d'un an. Quand elles ont pris tout leur accroissement, les unes ressemblent à de petites boules, variant de la grosseur d'un grain de poivre à celle d'un pois; les autres ressemblent à des bateaux renversés.

Le **KERMÈS DU CHÊNE VERT**, *Chermes ilicis*, L., était connu des anciens. Pline l'appelle *cocci granum*. Il se trouve sur un petit chêne vert, très épineux, qui pousse communément dans les terrains arides, sur les bords de la Méditerranée. Avant la découverte de la cochenille, il fournissait une couleur rouge très estimée.

Le **KERMÈS DU RÊCHER**, *C. Persica*, Fah., couvre quelquefois les branches de cet arbre qu'il rend rugueuses.

Le **KERMÈS DE POLOGNE**, qu'on appelait autrefois *Graine d'écarlate de Pologne*, vit au collet de la racine du *Polygonum cocciferum*. Il se trouve en Pologne, dans la Russie, et donne une belle couleur rouge, que son inconstance et la difficulté de la récolte ont fait abandonner.

On emploie encore en Asie le **KERMÈS DE HAMEL**, *C. Hamelii*, Brandt, qui se trouve en Arménie et dans le nord de la Perse. FAIRMAIRE.

KERMES MINÉRAL. Nom vulgaire d'un sulfure d'antimoine (voy. ANTIMOINE).

KERNUNOS. Sur un bas-relief découvert dans les fouilles de l'église Notre-Dame, à Paris, en 1701, on voit le dieu Kernunos représenté avec des cornes et des oreilles de bête féroce. Un grand anneau orne chacune de ses cornes. On l'a pris pour un Dieu de la chasse, ou pour un Bacchus gaulois.

KERODON, *Kerodon* (mammi.). Genre de l'ordre des rongeurs créé par Fr. Cuvier, et se distinguant particulièrement de celui des Co-

elions-d'Inde par la disposition organique particulière de ses molaires, et ayant pour caractères : quatre doigts aux membres antérieurs, et trois seulement aux postérieurs; jambes courtes; doigts gros, séparés notablement les uns des autres; ongles larges, courts, aplatis; moustaches longues; queue non visible à l'extérieur.

L'espèce type de ce genre, qui était anciennement placé dans le genre *Agouti* ou *Cavia*, est le Moco. *Keiron moco*, Fr. Cuvier, *Anema sciureus* Is. Geoffroy, *Cavia rupestris*, Neuwied, qui est un peu plus grand que notre Cochon-d'Inde. Son pelage, par sa couleur, son abondance, sa douceur, etc., rappelle celui de quelques espèces d'Écureuil; il est gris, piqué de noir et de fauve en dessus, blanc en dessous et à la région interne des membres, roux sur les parties externes et antérieures, ainsi que sur les parties latérales de la tête et la face convexe des oreilles. Ce type espèce habite l'Amérique méridionale.

— M. Bennett a décrit une seconde espèce, le *Keiron Kingii*, propre à la Patagonie. On en a aussi signalé des espèces fossiles, par exemple le *Keiron antiquum*, Alcide d'Orbigny, découvert dans l'Amérique méridionale. E. D.

KÉRONE, *Kerona* (inf.). Genre de la famille des Trichodiens, créé par O.-F. Müller, et ayant pour caractères : corps ovale-oblong, déprimé, sans tégument résistant; cils vibratiles disséminés sur tout le corps ou formant une rangée oblique depuis le bord antérieur jusqu'à la bouche; d'autres cils plus épais, raides, non vibratiles partant du bord postérieur, et dirigés en arrière; enfin des cornicules ou cils plus épais et plus courts, recourbés en manière de cornes, implantés sous la face interne du corps, et pouvant servir comme des pieds quand l'animal se fixe ou rampe sur un corps solide. — Les kérones se montrent très abondamment dans les infusions végétales, et dans les eaux douces ou marines conservées longtemps avec des végétaux en décomposition. Elles sont longues de 12 à 20 centièmes de millimètre, blanches, et paraissent à l'œil nu, lorsqu'elles sont en grand nombre, comme une poussière flottant sur le liquide. Elles sont très voraces, et avalent des infusoires plus petits ou des débris d'algues microscopiques, ou même les corpuscules amenés à leur bouche par le mouvement de leurs cils vibratiles. Les kérones sont souvent déformées ou mutilées par le contact trop brusque des conferves et des autres corps agités dans le liquide; elles continuent cependant à vivre, et peuvent alors être prises pour des espèces distinctes, en raison de leur forme totalement différente. On en indique quatre ou cinq espèces, dont la principale est le *Kerona pustulata*. — Ehrenberg a

formé, sous le nom de *Stylonychia*, un groupe générique particulier pour le *kerona mytilus*.

KERRIE, *Kerria* (bot.). Genre de la famille des Rosacées, sous-ordre des Spiracées, de l'icosandrie-pentagynie dans le système de Linné. Ses principaux caractères sont : un calice à tube très court et à limbe divisé profondément en cinq lobes très étalés, dont trois sont tronqués; cinq pétales onguiculés, très étalés, insérés à la gorge du calice; des étamines au nombre d'environ une vingtaine, saillantes; de cinq à huit ovaires libres, uniloculaires, sessiles au fond du tube du calice, chacun renfermant un seul ovule, surmonté d'un style droit, terminal. Chaque pistil devient une capsule globuleuse.

Le type de ce genre est un charmant arbrisseau originaire du Japon, aujourd'hui très répandu dans nos jardins, et au sujet duquel les botanistes ont admis une grave erreur de détermination commise par Thunberg qui en avait fait un *Corchorus*. Cette espèce est la **KERRIE DU JAPON**, *Kerria japonica*, DC. (*Corchorus japonicus*, Thunb.), fort connue des jardiniers sous le nom de *Corchorus* ou *corète du Japon*. Ses tiges allongées et ses branches également longues et flexibles, donnent naissance à des rameaux courts, et portent des feuilles alternes, ovales-lancéolées, bordées de dents de scie grandes et inégales. Il se couvre de bonne heure, et souvent jusqu'en automne de fleurs d'un beau jaune, qui doublent avec une extrême facilité, de telle sorte qu'on ne voit guère dans les jardins que la variété à fleurs doubles. Cet arbrisseau est très rustique, et peu difficile sur la nature du sol. Il réussit cependant dans une terre légère et fraîche mieux que dans toute autre, et doit être placé dans un lieu ombragé. On le multiplie de boutures, sans la moindre difficulté. P. D.

KERRY. Comté maritime dans le S.-O. de l'Irlande, borné au N. par l'embouchure du Shannon, à l'E. et au S. par les comtés de Limerick et de Cork, et à l'O. par l'Océan-Atlantique. Sa superficie est de 1,148,720 acres, dont à peu près la moitié en montagnes incultes, en marais et eaux, y compris les grands lacs de Killarney. C'est une des parties les plus sauvages et les plus montagneuses de l'Irlande. La côte est profondément découpée par les baies de Tralée et de Dargle et par l'embouchure du Kenmare. Le cap Duinnare, entre ces baies, est la terre la plus occidentale de l'Irlande et conséquemment de tout le royaume uni. Le climat est doux, mais humide. Dans les parties basses, le sol est très fertile. Les montagnes nourrissent beaucoup de bêtes à cornes et de chèvres; mais l'agriculture est dans un état très arriéré et les paysans vivent généralement dans une

grande misère. Aussi est-ce après le Dongale, le comté dont les redevances foncières rapportent le moins. Toutefois, depuis quelques années, beaucoup d'efforts ont été tentés pour remédier à cet état de choses : des routes ont été construites dans des lieux jusqu'alors presque inaccessibles, et plusieurs grands propriétaires ont travaillé avec succès à introduire dans leurs terres un meilleur système de culture et d'administration. Les habitants sont fortement attachés à leurs vieux usages et costumes, et, dans plusieurs districts, ils parlent encore exclusivement l'irlandais. L'industrie manufacturière est nulle. Les principales rivières qui arrosent le comté, sont : la Feale, la Lane, la Roughan et la Mang. Le comté de Kerry est divisé en 8 baronnies et 83 paroisses, qui comptent ensemble une population de 300,000 âmes. Les villes les plus importantes de ce comté sont Tralée, Killarney et Dingle. SCA.

KERTCH (géog.). L'ancienne ville de *Pan-tiopée* ou *Bosphore*. Elle est située dans la Crimée, à 80 kil. N.-E. de Kaffa, sur le détroit d'Icnikalek, et à 11 kil. N.-O. de cette dernière ville. On l'appelait au moyen-âge *Vospro* et *Aspromonte*. Elle fut fondée au vi^e siècle avant notre ère, par une colonie de Milet et devint la capitale du royaume de Bosphore. Mithridate, poursuivi par les Romains, s'y donna la mort. Elle fut souvent prise et reprise à l'époque des invasions barbares. Gènes s'en empara au xiv^e siècle ; Mahomet II la lui enleva en 1476, et les Turcs la cédèrent à la Russie en 1774. Cette ville ne compte guère que 4,000 habitants ; mais elle possède un beau port, construit par le czar Alexandre I^{er}, et fait un commerce considérable en sel, en caviar, en peaux de moutons d'Astrakan et autres pelleteries, en étain, en cire, en miel, en fruits secs et en chevaux de Perse. Kertch a en outre une citadelle et un musée d'un haut intérêt, où se trouvent réunies une foule d'antiquités grecques, recueillies dans toute la Tauride. On voit aux environs l'*Altyn-aba*, grande élévation que le vulgaire croit être le tombeau de Mithridate.

KETMIE, *Hibiscus* (bot.). Grand genre de la famille des Malvacées, tribu des Hibiscées, de la monadelphie-polyandrie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbres, des arbrisseaux et des herbes, généralement restreints aux pays situés entre les tropiques ou dans leur voisinage, quelques uns seulement s'élevant un peu plus haut vers les pôles. Leurs fleurs sont grandes et belles, de couleurs diverses, et présentent les caractères suivants : calice quinquelobé, accompagné à sa base d'un calicé polyphyllé ; cinq pétales à côtés inégaux ;

étamines monadelphes, le tube qu'elles forment restant nu dans le haut, et se terminant par une tronçure ou par cinq dents ; ovaire à cinq loges bi- ou pluriovulées, surmonté d'un style à cinq branches terminées chacune par un stigmate capité. Le fruit, dans ce genre, est une capsule à cinq loges, et à cinq valves qui se séparent en important chacune une cloison sur sa ligne médiane, et sans laisser de columelle au centre. — Jusqu'à ces derniers temps, on a rangé dans ce genre une plante que maintenant beaucoup de botanistes placent dans le genre voisin, *Abelmoschus* ; cette plante est

La **KETMIE COMESTIBLE**, *Hibiscus esculentus*, L., connue vulgairement sous le nom de *Combo* ou *Gombaud*, espèce annuelle à feuilles en cœur, quinquelobées, dentées ; à fleurs jaunes, portées sur des pédoncules courts. Ses fruits, recueillis avant leur maturité et cuits, constituent un aliment estimé des habitants des pays chauds ; ces fruits sont allongés et relevés de cinq angles longitudinaux.

Mais c'est surtout comme plantes d'agrément que les ketmies sont fréquemment cultivées. Voici les plus répandues d'entre elles :

La **KETMIE DE SYRIE**, *Hibiscus syriacus*, Linn., originaire de l'Orient, est un arbrisseau ou un petit arbre qui s'élève à la hauteur d'environ 2 mètres. Ses feuilles sont ovales, en coin à leur base, trilobées dans le haut. Ses grandes et belles fleurs sont violacées dans le type ; mais leur couleur varie beaucoup dans les jardins, car on en possède même de blanches ainsi que de doubles. Cette Ketmie réussit à peu près partout ; cependant elle se trouve bien surtout dans un sol léger et à une exposition chaude. On la multiplie par boutures, par marcottes, mais principalement par graines.

La **KETMIE ROSE DE LA CUINE**, *Hibiscus rosa sinensis*, Lin., est aussi un arbrisseau, mais plus petit que le précédent, dans nos jardins. Ses feuilles sont ovales, acuminées, glabres. Ses fleurs sont très belles, simples ou plus souvent doubles dans les variétés cultivées : rouges, aurore, jaunes, blanches. Elles se succèdent pendant longtemps. On multiplie cette espèce par boutures faites sur couche. Elle exige la serre.

La **KETMIE MUSQUÉE**, *Hibiscus abelmoschus*, L., vulgairement nommée *Ambrette musquée*, est un arbrisseau originaire de l'Inde, dont la graine porte le nom vulgaire de *Graine musquée*. Ses feuilles sont profondément quinquelobées ; ses fleurs sont jaunes-clair, avec le centre brun. Elle est de serre chaude ; on la multiplie par graines.

La **KETMIE COCCINÉE**, *Hibiscus speciosus*, Ait., nous est venue des États-Unis. C'est une grande

plante vivace, à feuilles quinquelobées, à fleurs très grandes, d'un rouge maguillique. Elle est d'orangerie. Ses graines arrivant rarement à Paris à une parfaite maturité, on la multiplie ordinairement par division des pieds.

La **KETMIE DES MARAIS**, *Hibiscus palustris*, L., est originaire des mêmes pays. C'est également une grande plante vivace. Ses larges fleurs sont couleur de rose. Elle est de pleine terre.

Enfin parmi les autres plantes du même genre, cultivées dans nos jardins, nous citerons : — la **KETMIE POURPRE**, *Hibiscus phœniceus*, Willd., arbrisseau à grandes fleurs d'un beau rouge; — la **KETMIE CHANGANTE**, *Hibiscus mutabilis*, Lin., dont les fleurs blanches finissent par se colorer en pourpre; — la **KETMIE ÉCLATANTE**, *Hibiscus splendens*, Hook., à fleurs très larges d'un rose assez clair, avec trois taches pourpres dans le centre, etc.

KEXHOLM. Ville de Finlande, située sur une île que forme le Wuoxen en se déchargeant dans le lac Ladoga. L'origine de Kexholm est fort ancienne. Ce n'était d'abord qu'une forteresse bâtie par les Finnois dans le but de se défendre contre les Russes et contre les Suédois, et dont ces derniers s'emparèrent, en 1203, pour la céder définitivement aux Russes en 1710. Kexholm tient aujourd'hui en Finlande le rang de ville de commerce de première classe. Elle a environ 1,200 habitants. Quant à sa vieille forteresse, elle a été transformée en une sorte de maison de refuge où les prisonniers vieux ou infirmes viennent achever le temps de leur peine.

KHALIFE (roy. CALIFE).

KHALKHAS et **KHALKAS** ou **MOGOLS JAUNES**. La plus nombreuse, la plus riche et la plus illustre tribu de race mogole soumise à la Chine. Les Khalkhas font remonter leur origine aux Mogols chassés de cet empire en 1368, par le fondateur de la dynastie du Ming, et qui se retirèrent sur les bords de la Selinga, de l'Orkhon, de la Tola et du Kherouloun. Il existait autrefois plusieurs villes dans cette partie de la Mongolie, et on voit encore aujourd'hui sur les bords du Kherouloun, les ruines de quelques unes d'entre elles. C'est dans ce pays, sur la rive gauche de l'Orkhon, et près des sources de cette rivière, que l'on doit placer l'ancienne Karakhorin ou Caracorum, résidence habituelle et capitale des premiers successeurs de Gengiskhan. Les Khalkhas, d'abord indépendants, passèrent, à la fin du XVII^e siècle, sous la domination des Chinois, auxquels ils avaient demandé du secours contre les Kalmoucs de la Dzungarie. Dans ses limites actuelles, le pays des Khalkhas est borné au N. par la Sibérie; à l'E. par la Mand-

chourie; au S. par le pays des Souintes, et à l'O. par le Turkestan oriental et le gouvernement d'Ili, entre 42° et 53° de latit. N., et 85° et 116° de longit. E. Cette contrée est peu fertile et coupée par de vastes déserts. L'empereur de la Chine y entretient des troupeaux et des baras. Les seules villes qu'on trouve dans le pays sont Maimatchin, Ourga ou Kouré, et Ouliasoutai. Les Khalkhas sont presque tous pasteurs.

KHAMSIN. Vent brûlant du désert qui souffle sur l'Égypte au mois de juin. La saison du khamsin est pernicieuse. A cette époque, l'atmosphère se trouble et se colore d'une teinte pourpre; une chaleur étouffante règne, et d'instants en instants on sent des bouffées ardentes comme si elles sortaient d'une fournaise; la peste devient plus meurtrière, et toute maladie tend à devenir pestilentielle, ce qui provient des vapeurs insalubres dont l'atmosphère se trouve alors chargée. Pour se préserver autant que possible de ses influences, on parfume soir et matin les appartements. Le voyageur surpris dans le désert succombe souvent, asphyxié ou englouti dans les tourbillons de sable élevés par le khamsin. Le chameau se soustrait à l'influence meurtrière de ce souffle en enfouissant son museau dans le sable moins desséché que l'atmosphère.

KHAN. Mot tartare qui signifie *chef*, *roi*, *empereur*. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des peuples qui habitent les plateaux de la Tartarie, on voit toujours à la tête de chaque tribu un khan; mais l'importance de ce personnage varie suivant le nombre d'hommes qui reconnaissent son autorité, et suivant le rang que lui accordent les chefs plus puissants du voisinage, car il y eut des khans qui imposèrent leur suzeraineté à une foule d'autres; témoin, par exemple, Tebing-Kis-Khan, qui a conquis presque toute l'Asie, et a fait trembler l'Europe. Depuis que les Manchous se sont emparés de la Chine, ou ils comptent déjà plus de deux siècles de règne, les khans tartares sont tous censés tributaires de l'empereur de Chine, et la plupart d'entre eux lui envoient ou lui portent annuellement leur tribut. — Dans les pays qui avoisinent le Thibet, la dignité de khan est quelquefois confiée à des lamas, qui gouvernent plutôt par le prestige religieux que par leur habileté. — La dénomination de khan était aussi adoptée par les princes mogols, et autres qui régnaient dans l'Inde avant les conquêtes de l'Angleterre. Elle l'est encore de nos jours par les petits souverains qui confluent avec la Perse, et par les Persans eux-mêmes, avec cette différence que chez ces derniers on l'accorde à des personnages, haut placés, il est vrai, mais com-

plètement dépourvus de tout pouvoir souverain, si petit qu'on le suppose.

On a souvent confondu *Khan* avec *Kaan* ou *Caan*, titre qui, ainsi que le fait observer M. d'Olsson, dans son *histoire des Mongols*, est une contraction de *Khacan* et qui depuis Oktai (1229 de J.-C.), servit à désigner le prince suzerain des différentes branches de la famille de Gengiskan. Les grands vassaux ne prenaient que le titre de *khan*. Ces deux expressions seraient donc, suivant cet auteur, très différentes quant à la signification.

KHANG-HI (*hist. chin.*). Un des plus célèbres empereurs qui aient régné en Chine, et le deuxième de la dynastie tartare actuelle. Il hérita du trône à l'âge de huit ans, par la mort de son père, Chun-Tche, survenue en 1662, avant que l'empire fût entièrement soumis à ses nouveaux conquérants. Parvenu à l'âge de treize ans, il se débarrassa des quatre tuteurs que son père lui avait donnés en mourant, et s'empara lui-même des rênes du gouvernement, qu'il tint, du reste, d'une main très ferme, malgré sa grande jeunesse. Il fit la conquête des provinces méridionales de l'empire; il comprima les révoltes qui menacèrent autour de lui son pouvoir et sa personne; il battit les tribus tartares qui cherchèrent à se soustraire à sa suzeraineté; il mit fin aux pirateries qui désolaient les côtes dans le sud de la Chine, en un mot il porta la puissance impériale à un degré de grandeur et de gloire jusqu'alors inconnu. A des instincts guerriers, couronnés par de nombreuses victoires, Khang-Hi joignait une véritable passion pour les lettres, les sciences et les arts libéraux qu'il cultivait ardemment et avec un rare succès. C'est à cette soif de s'instruire que les missionnaires jésuites ont dû d'avoir été admis à la cour de Pékin, et d'y avoir acquis un ascendant dont ils ne surent, hélas ! pas profiter. Les connaissances profondes de ces hommes venus de si loin dans un but purement religieux, avaient captivé l'estime et presque l'amitié de l'empereur qui se plaisait à les voir souvent, à prendre d'eux des leçons d'astronomie, de mathématiques, de géographie, de stratégie européenne, et à les avoir pour compagnons dans les longs voyages qu'il fit en Chine et en Tartarie. On crut même un instant que, sous l'impression de cette amicale estime pour les prédicateurs de la religion chrétienne, il finirait par embrasser le christianisme qu'il connaissait assez bien; mais les disputes scandaleuses survenues entre les jésuites et les autres ordres religieux détruisirent ces belles espérances, et les succès des jésuites se bornèrent au relief géographique de l'empire, à la fondation d'un observatoire, à la fonte de ca-

nons, et à d'autres travaux scientifiques pen en harmonie avec leur mission. Outre les encouragements accordés aux lettres, et les ouvrages gigantesques entrepris par son ordre et publiés à ses frais, Khang-Hi composa lui-même un nombre considérable de Traités, de Commentaires et de Mémoires qui annoncent un esprit lucide, observateur, juste et assez vaste, eu égard à l'éducation, et à l'état des connaissances humaines dans son pays. Khang-Hi mourut en 1722, à l'âge de soixante-neuf ans, à la suite d'une classe au léopard, son exercice de prédilection. Avec lui s'éteignit la faveur dont les jésuites avaient joui pendant ce long et glorieux règne. On a souvent comparé Khang-Hi à son contemporain Louis XIV. La vie de ces deux monarques offre, en effet, beaucoup de points de ressemblance; mais l'un comme l'autre a eu ses vices et ses faiblesses, à côté de ses vertus et de sa grandeur. CALLERY

KHAZINE. Mot arabe qui signifie trésor, dépôt d'objets précieux, archives, etc. On appelle particulièrement *Khazine* ou *Khazine-i-enderoun*, un édifice dépendant du sérail de Constantinople, et sous lequel se trouvent de vastes souterrains contenant une foule d'objets précieux. Les Européens n'ont jamais pénétré dans le *khazine*, où sont, dit-on, entassés un nombre considérable d'anciens manuscrits grecs et latins. — *Khazine-dar-agma* est le nom donné à l'officier des eunuques, chargé de l'économie du harem. — Le *Khazine-dar* est un officier chargé du soin de la garde-robe, de l'argenterie et de tous les meubles précieux dans le palais impérial ou dans les maisons des princes et des grands. — Le *Khazine-dar-bachi* est l'intendant du dépôt où l'on conserve les robes d'honneur, fourrures, caftans, etc., de la couronne. Le dépôt qu'il administre est analogue à celui que l'on appelle chez nous le *garde-meubles de la couronne*.

KHÉLAT. C'est le nom que les Arabes donnent aux pelisses ou robes appelées *Caftan* par les Turcs, et que le sultan distribue aux personnes qu'il veut honorer ou récompenser. Le mot *Khélat* a cependant un sens beaucoup plus étendu : il s'applique non seulement aux pelisses d'honneur, mais encore à toute pièce d'étoffe, châle, turban, etc., aux pièces d'armures, aux bijoux, aux chevaux mêmes, donnés en récompense par un souverain.

KHERSON Gouvernement de la Russie d'Europe, borné par ceux de la Tauride, d'Ecratievoslav, de Kieff, de Podolie, et par la Bessarabie, et arrosée par le Boug et le Dniestr. Le sol offre presque partout une plaine unie, et produit du blé en abondance dans la partie qui avoisine la

Podolie. le gouvernement de Kieff et celui d'Ecatérinoslav; dans les autres parties, il est aride, sablonneux. Le pays est totalement dénué d'arbres, si ce n'est dans le district d'Elisabetgrad; les mûriers et les vignes y réussissent parfaitement, et on fabrique avec le vin de ces dernières une excellente eau-de-vie. L'élève du bétail forme du reste la principale occupation des habitants. La population monte à environ 600,000 habitants, Russes, Juifs, Arméniens et beaucoup d'Allemands et de Bulgares, dont les colonies sont très florissantes. Ce gouvernement est divisé en quatre districts. Sa capitale est Kherson, forteresse importante, anirauté et port à l'embouchure du Dniepr, large en cet endroit de 15 werstes, mais peu profond. Kherson est une ville toute moderne, car sa fondation ne remonte qu'à 1778. En quelques années on vit, comme à Odessa, s'élever, sur une steppe aride, une ville considérable et dans le port de laquelle affluèrent tous les vaisseaux marchands de l'Europe; mais cette prospérité fut de courte durée et s'éclipsa après la fondation d'Odessa, situé plus avantageusement pour le commerce. Comme toutes les villes russes de quelque importance, Kherson occupe un très vaste espace. Sa population s'élève à 25,000 âmes et le nombre de ses maisons à 3,600. Elle est bâtie très régulièrement, percée de rues très larges, parfaitement alignées, et divisée en quatre quartiers entièrement séparés entre eux : la forteresse qui renferme l'arsenal, les tribunaux, les hôtels des gouverneurs civil et militaire, la cathédrale, les casernes, etc.; l'amirauté, qui sert de citadelle à la forteresse et où se trouvent les chantiers de la marine impériale, les magasins des vivres, etc.; le faubourg grec, habité par la bourgeoisie et contenant trois églises, dont une grecque, une russe et une catholique, un grand bazar en briques, etc.; enfin le faubourg militaire, quartier mal bâti et presque entièrement peuplé de matelots et d'ouvriers. Il y a beaucoup de Juifs à Kherson. Aujourd'hui, le principal commerce est celui du bois, dont il y a de grands dépôts. Scn.

KHIVA. Ville et khanat du Turkestan.

La ville capitale, Khiva, est située par 58° 45' long. E., 41° 40' lat. N. Sa population paraît être d'environ 10,000 habitants, qui font un commerce assez actif; celui des esclaves y est surtout très développé. Cette ville possède une citadelle et beaucoup de mosquées.

Le KHANAT DE KHIVA, le plus vaste de tout le Turkestan, est borné au N. par la mer d'Aral et les steppes des Kirghiz; à l'E. par le Djihoun; à l'O. et au N.-O. par des déserts, et au S.-E. par la Boukharie. Sa population ne paraît pas s'éle-

ver à 500,000 habitants, et encore évalue-t-on à 85,000 le nombre des esclaves. D'immenses déserts occupent une partie de ce vaste territoire dont la température est très rigoureuse. Il s'y fait un commerce assez actif avec Orenbourg, Astrakan, l'Afghanistan et la Perse au moyen de caravanes. La Russie cherche depuis longtemps à s'emparer de ce pays. Pierre-le-Grand y dirigea même une expédition en 1702; mais il échoua dans sa tentative. Le khanat de Khiva s'est beaucoup agrandi sous le règne de Mohammed Raelim, père du khan actuel. A la fin de 1839, l'empereur Nicolas, voulant mettre un terme aux déprédations commises par les khiviens sur les frontières russes et persanes, envoya contre eux un corps d'armée commandé par le général Perowski; mais les Russes n'étaient pas arrivés à moitié chemin des déserts qu'ils avaient à traverser, que déjà la plus grande partie des chevaux et des chameaux de transport avaient péri de froid et de fatigue; il fallut rebrousser chemin (mars 1840), et les Russes laissèrent 415 prisonniers. Le khan, dont les meilleures troupes avaient pourtant été battues, sentit la supériorité des Russes, rendit les prisonniers, et, par un firman du 31 juillet 1840, défendit, sous peine de mort, toute attaque contre les voyageurs russes.

KHOKANDE. Le KHANAT DE KHOKANDE, ainsi appelé du nom de sa capitale, est l'ancien pays de Fergana des géographes orientaux. Un grand nombre d'auteurs européens écrivent *Akhkan* et *Kokan*; ces deux manières sont vicieuses, et ne sauraient être adoptées par les personnes qui ont lu ce nom en turc. Le khanat s'est considérablement agrandi depuis la réunion de Tasckende, en 1805, du Turkestan et des villes voisines, en 1815. Aujourd'hui ses limites sont : au N. les steppes des Kirguizes-Kasaks; à l'E. le Turkestan chinois ou la petite Boukharie; au S. le territoire de Karateguine; à l'O. la Boukharie et le désert de Kizil-Koum. Longeur du N. au S. environ 130 lieues; largeur de l'E. à l'O. environ 50 lieues. Le sol est montagneux et en général fertile, principalement dans le voisinage du cours d'eau, où l'on trouve de belles prairies. Le pays est arrosé par un assez grand nombre de rivières qui se jettent dans le Sir-Déria ou Jaxartès. Ce dernier fleuve parcourt le khanat. Le climat est sain et agréable, quoique dans les parties de l'est les chaleurs soient très fortes pendant l'été. On élève un grand nombre d'animaux domestiques et de vers à soie. Il existe des mines de houille, de fer, de cuivre, d'argent, d'or et de lapis-lazuli. La population, que plusieurs auteurs estiment à 3,000,000, ne dépasse pas 1,200,000. Ce Khanat,

autrefois indépendant, est soumis, depuis 1842, au khan de Boukhara. Les villes principales sont : Otrar, célèbre par la mort de Timur ou Tamerlan ; Souzale, Turquestan ou Taraze, Taschkende, Khodjende, Marguilan, Andoudjan, Nemengan, Osch et Khokande, capitale, grande et belle ville d'environ 30,000 habitants.

KHORAÇAN, KHORASSAN et **KHORASAN**, c'est-à-dire, suivant l'étymologie persane, *pays oriental*. Nom d'une contrée de l'Asie, ainsi appelée à cause de sa position à l'E. de la Perse. Le Khorasan se divise en *oriental* et *occidental*.

Le premier, plus connu sous le nom de *royaume de Hérat* et de *Khoran afgan*, est borné au N. par le pays de Balkh; à l'E. et au S. par le royaume de Caboul, et à l'O. par la Perse. Mais ses limites ne sont pas bien déterminées. Quelques auteurs les placent entre 33° et 36° de latit. N., et 59° et 62° de long. E. Pop., environ 1,500,000 habitants. — Hérat, capitale, l'ancienne *Aria*, est près de la rivière de Tedjend, par 34° 55' latit. N., et 58° 16' long. E. Elle possède un grand nombre de caravansérails, de bazars, de mosquées et un collège célèbre. On y fabrique des étoffes de soie et de coton, des chales et des tapis, de l'essence de rose très estimée et des cimetières d'une trempe supérieure. Le commerce y est florissant; mais la ville a un aspect triste qui tient principalement à ses rues étroites, irrégulières et souvent boueuses. Hérat appartenait à la Perse, mais les Afgans s'en emparèrent en 1715; Nadir-Schah ou Thamas-Kouli-Khan la reprit en 1731. Elle fut encore enlevée à la Perse en 1749, et, depuis cette époque, elle forme un pays indépendant. Les Persans soutenus par des officiers russes, ont essayé vainement de s'en rendre maîtres en 1833 et en 1838. Des ingénieurs militaires anglais ont augmenté les fortifications de cette ville, de manière à la rendre une place de guerre des plus importantes du pays.

KHORAÇAN PERSAN, KHORAÇAN OCCIDENTAL, ou **KHORAÇAN PROPREMENT DIT**, appartient à la Perse. Cette province répond en partie à la Parthyène et à l'Asie de l'antiquité. Elle est bornée au N. et au N.-S. par le Turquestan; à l'E. par le royaume de Hérat; au S. par le Kohistan; à l'O. par le Tabaristan et le Mazenderan. Sa population est évaluée à plus d'un million d'habitants. Les villes principales sont : Mesched, Nischabour et Cabouschan. La première, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, est encore importante par son industrie, son commerce et surtout par le tombeau (*Mesched*) de l'imam Ali, fils de Mousa, qui lui a valu son nom. On s'y rend en pèlerinage de toutes les parties de la Perse. Population, 30,000 habitants.

KHOUAN, c'est-à-dire *frères*, est le nom que portent en Algérie les membres de plusieurs associations religieuses qui ont joué un rôle considérable dans les soulèvements des Arabes contre les Français. C'est au moyen des relations établies entre les khouans des diverses contrées, que les chefs des tribus révoltées parvenaient à apprendre, avec une rapidité incroyable, les événements qui se passaient aux points extrêmes du pays. Les khouans se divisent en plusieurs ordres, dont chacun porte le nom d'un marabout vénéré. Les plus connus sont au nombre de six : les khouan de Sidi Abd-el-Kader-el-Djélali; les khouan de Moulei-Taieb; ceux de Sidi Mhammet-ben-Aissa; ceux de Sidi Mhammet-ben-Abd-el-rahman-bou-Kobarin; ceux de Sidi-Ionnet-Hansali, et enfin les khouans de Sidi Hamet-Tsidjani. Chacune de ces associations est dirigée par un khalifa, qui en est le chef spirituel, et dont le choix est réservé à son prédécesseur. Ce khalifa désigne lui-même, dans chaque ville, des *mokaddem* ou *cheikhs*, qui président chacun une mosquée, et le tiennent au courant de tout ce qui se passe. Les khouans ont des mosquées particulières et des *zaouïas*, établissements richement dotés par les fideles, et renfermant une chapelle, une mosquée, une école, un lieu de refuge pour ceux qui sont poursuivis par un ennemi, un hôpital, une hôtellerie, une bibliothèque et une office de publicité où l'on écrit jour par jour les événements intéressants. — Le plus ancien de ces ordres religieux est celui de Sidi *Abd-el-Kader-el-Djélali*, saint marabout de Bagdad, dont le nom est constamment sur les lèvres des Musulmans de l'Algérie, qui l'invoquent à chaque accident qui leur arrive. Ce marabout passe pour être présent partout, et pour se manifester, quand il lui plaît, aux fidèles qu'il a distingués. C'est ainsi qu'en 1828 il apparut, sous la figure d'un nègre, au père de l'émir Abd-el-Kader, en lui annonçant que le règne des Turcs allait finir, et que son fils serait le sultan des Arabes du Maghreb. En 1832, il apparut de nouveau, à l'époque où la province d'Oran était en proie à l'anarchie, et fit proclamer Abd-el-Kader sultan des Arabes par le ministère d'un vieux marabout centenaire. Abd-el-Kader se mit dès lors à la tête du mouvement des populations déchaînées contre les Chrétiens, et chaque jour, suivant les Arabes, il recevait la visite de son divin protecteur. — L'ordre de khouan de *Moulei-Taieb* a été fondé par un ancêtre du marabout dont il porte le nom, et qui appartient à la famille régnante du Maroc. C'est ce Moulei-Taieb qui annonça à ses khouans qu'ils posséderaient un jour Alger, mais que les Français s'en empareraient aupa-

vant, et qu'il fallait les laisser s'établir dans ce pays. Cet ordre compte une foule d'adhérents dans le Maroc, et l'empereur Abd-el-Rahman en lui-même fait partie. Il est répandu dans un grand nombre de tribus, parmi lesquelles Abd-el-Kader a trouvé d'ardents auxiliaires; Bou-Maza était surtout soutenu par les khouans de Mouléï Taieb. L'ordre de Sidi Mhammet-ben-Aïssa, c'est-à-dire *Sidi Mahomed, fils de Jésus*, est d'une date postérieure au précédent. Ses khouans sont de véritables jongleurs, qui prétendent dompter les serpents et autres animaux venimeux; ils ont, en outre, des pratiques d'une barbarie atroce, et n'en exercent pas moins une certaine influence sur les Arabes, ignorants et superstitieux; ils sont du reste peu nombreux. — Le quatrième des ordres que nous avons nommés a pour fondateur Sidi Mhammet-ben Abd-er-Rahman, né à Alger, sous le règne de Moustapha-Pacha. Il trouva un grand nombre d'adeptes parmi les Kabyles. Ses khouans sont très nombreux en Algérie, et plus fanatiques que ceux des autres ordres; ils y exercent une grande influence, et c'est pour cette raison qu'Abd-el-Kader s'est mis au nombre des frères de cet ordre, qui est le seul bien existant entre les Kabyles et les Arabes. — L'ordre de Sidi-Ioussef-Bansali, a été fondé à Constantine par le marabout dont il porte le nom. Il ne s'est guère étendu et ne compte que deux cents frères environ. — L'ordre de Sidi-Hamet-Tsikjani, est le plus récent de tous ceux de l'Algérie. Son chef était originaire de la ville d'Ain-Madhi, au S. du Djebel-Ainour. Les Turcs, redoutant son influence, dirigèrent une expédition contre sa ville natale, et furent écrasés par les khouans. Son successeur, Hadj-Ali, déterminé, en 1844, tous les khouans de son ordre, à l'E. de la province de Constantine, à n'opposer aucune résistance aux Français. — On peut joindre à ces différents ordres les Derkaoua, qui ont failli enlever l'Algérie aux Turcs, et qui sont très nombreux dans le Maroc et l'Algérie. Il est vrai que les Derkaoua forment plutôt une faction politique qu'une secte religieuse. On peut consulter, pour plus de détails, l'intéressant ouvrage publié par M. de Nepveu, sous le titre de *Khouan*.

AL. BONNEAU.

KHOUZISTAN. Province occidentale de la Perse, bornée au N. par le Curdistan persan; au N.-E. par l'Irak-Adjemi; à l'E. par le Fars ou Farsistan; au S. par le golfe Persique et à l'O. par la Turquie d'Asie. Elle est située entre 30° et 34° de latitude N. et 44° et 48° de longitude E. Cette province comprend le *Khouzistan* propre, qui répond à l'ancienne Suziane; le *Louristan*, qui répond à l'Élymaïde, et le canton d'Ahwaz, qui était le pays des

Uxiens. Le Khouzistan, qui dans l'antiquité, renfermait les pays les plus riches et les plus peuplés de la Perse, est presque désert aujourd'hui. Le chiffre de la population n'est pas bien connu, mais on peut supposer qu'il n'atteint pas un million. Les villes les plus importantes sont Schouster, appelée quelquefois Zouster, chef-lieu de la province, ville de peu d'étendue et mal peuplée. On voit dans son voisinage des ruines qui indiquent l'emplacement de Suse, résidence d'hiver des anciens rois de Perse. Les villes de Dizfoul, Khorremabad et Ahwaz, sont dans un état de grande décadence.

KIACHTA (*géog. asiat.*). Station située sur la frontière de la Tartarie chinoise et de la Russie d'Asie, où se fait le commerce d'échange entre les Chinois et les Russes. C'est en vertu d'un traité conclu, en 1728, après une série d'hostilités où les Chinois eurent le dessous, que les Russes obtinrent le privilège, refusé même aux nations tributaires du céleste empire, de faire, par la voie de terre, un commerce régulier avec la Chine. Il est vrai que dans sa ruse habituelle, le cabinet de Pékin eut soin de placer le théâtre de ces transactions internationales au-delà du grand désert de Cobi, à deux mois de distance des premiers villages chinois; mais soit l'appât du lucre, soit l'habitude des longues caravanes, le fait est que le marché de Kiachta est allé sans cesse en progressant, et qu'il s'y fait aujourd'hui des affaires très considérables. En 1843, le seul article des draps figure dans le tableau de l'exportation russe pour 64,000 pièces! Les autres articles exportés de Russie sont les camelots, les toiles, les velours, les cuirs, les fourrures et une grande variété d'objets de quincaillerie. En retour de ces marchandises, les Chinois fournissent du thé, des soieries, du nankin, des laces, des drogues, des conserves, des pierres précieuses, et de ce qu'on appelle des curiosités. L'échange de ces marchandises n'est cependant abandonné ni à la concurrence ni au caprice des commerçants; une commission, composée par nombre égal de Russes et de Chinois, détermine le prix nominal de chaque article, et son tarif a force de loi pendant l'année, dans toutes les transactions commerciales. Ainsi nous voyons que pendant ces dix dernières années, le drap superfine a été invariablement coté 265 francs la pièce de 18 mètres, et le fin thé péko 330 f. la caisse de cent liv. Mais ces chiffres ne donnent aucune indication sur les résultats intrinsèques des opérations, car la question est de savoir, pour les Russes, à quel prix ils vendent le thé chez eux, après avoir subi les énormes frais de transport à travers la Tartarie, et pour les Chinois, à

quel prix ils trouvent à placer les marchandises russes. Des essais faits récemment à Londres, par les premiers courtiers de la place, ont établi d'une façon péremptoire que les qualités de thé importées en Russie par les caravanes ne valent, en Angleterre, que la moitié du prix auquel les Russes les vendent chez eux. Cela tient aux lois protectrices qui interdisent l'entrée du thé en Russie par toute autre voie que celle de Kiachta, preuve indirecte, mais évidente, que tout le bénéfice de ce commerce est pour les Chinois. Les Russes semblent s'être aperçus de ce défaut d'équilibre; car ils tentèrent, il n'y a pas très longtemps, d'établir des relations commerciales avec Canton, par la voie de mer; mais le gouvernement chinois s'y opposa formellement en leur disant, avec quelque raison, que puisqu'ils jouissaient du privilège de trafiquer dans le nord de l'Empire, ils ne devaient pas apporter la concurrence dans le Sud, aux nations qui sont bornées au commerce maritime. Quoique Kiachta ne soit que par environ 50 degrés de latitude et 104 de longitude, le climat y est excessivement rigoureux. La nature du sol se ressent du voisinage du désert, et, sans les caravanes qui l'approvisionnent sans cesse, on y manquerait souvent des choses nécessaires à la vie. C.

KIA-KING (*hist. chin.*). Le cinquième empereur de la dynastie tartare-mantchoue qui gouverne actuellement la Chine. Il monta sur le trône en 1796, du vivant de son père, Kièn-Loung, qui abdiqua en sa faveur après un règne glorieux de soixante ans. Les persécutions dont le christianisme avait été l'objet pendant les deux règnes précédents, prirent un caractère bien plus cruel sous Kia-King, qui, non content de faire mettre à mort les missionnaires et un nombre considérable de chrétiens chinois, introduisit dans le Code pénal une loi de proscription des plus sévères contre la religion du Seigneur du ciel. Cette loi ne cessa d'être en vigueur qu'en 1845, par la promulgation de l'édit de tolérance sollicité par l'ambassade extraordinaire envoyée en Chine par le roi Louis-Philippe. Quelques révoltes partielles dans l'empire, une conspiration de palais, ourdie par des proches parents de l'empereur, les débordements du grand fleuve et des catastrophes climatiques plus ou moins effrayantes, forment, comme de coutume, le contingent des événements qui, dans l'histoire chinoise, marquent le règne de chaque empereur. Un auteur ecclésiastique y a ajouté un coup de la foudre du ciel qui aurait frappé Kia-King, au moment où il se livrait à un acte de révoltante lubricité; mais tous les renseignements que nous avons pris à cet égard nous prouvent que c'est là une

pure invention, et que ce monarque mourut de mort naturelle, en 1820, laissant pour successeur son second fils, Tao-Kouang, père du jeune empereur actuel. Les Chinois ne disent de lui ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, preuve que ce fut un homme médiocre en vices comme en vertus.

CALLERY.

KIANG (*géog. chin.*). Mot chinois qui signifie *Fleuve*, et qu'on applique par excellence au Yang-tze-Kiang, ou Fleuve Bleu, qui, prenant sa source dans les montagnes du Thibet, traverse de l'ouest à l'est tout l'empire chinois en faisant mille sinuosités, et va se jeter dans la Mer-Jaune, par environ 32° de latitude, peu après avoir baigné les murailles de Nankin. Les eaux de ce fleuve sont en général plus claires que celles du Houang-ho, ou Fleuve Jaune, par la raison qu'au lieu de parcourir d'immenses plaines d'alluvion, où tous les affluents sont bourbeux, elles serpentent le plus souvent au milieu de pays montagneux apportant un tribut de torrents limpides. C'est pour la même raison que le Yang-tze-Kiang n'est pas sujet, comme le Houang-ho, à ces débordements gigantesques, et presque périodiques, qui portent la désolation dans plusieurs vastes provinces, et épuisent depuis quarante siècles les ressources du gouvernement impérial. A son embouchure, le Yang-tze-Kiang a une étendue immense : la sonde n'y trouve souvent pas de fond, et on eût cru qu'en remontant les navires européens pourraient trouver assez d'eau pour pénétrer jusque dans les provinces les plus centrales de l'empire. — Combiné avec d'autres noms, le mot *Kiang* n'a que sa signification générique de fleuve ou de rivière d'une importance quelconque. CALLERY.

KIANG-NAN (*géog. chin.*). Nom qu'on donnait autrefois à la province maritime de l'empire chinois, dont la ville de Nankin est le chef-lieu. Depuis que la petite province de Sou-Tcheou lui a été réunie, on a fondu les deux dénominations en une seule, et on a fait le *Kiang-Sou* (*voy. ce mot*). Le nom officiel n'a cependant pas été déposé dans l'usage vulgaire celui que vingt siècles avaient consacré, et la province des lettres, des beaux-arts et de la haute industrie continue d'être appelée le Kiang-Nan, comme au temps où la dynastie des Ming y tenait sa cour.

CALLERY.

KIANG-SI (*géog. chin.*). Province intérieure de la Chine, confinant au S. avec la province de Canton, au N. avec le Hou-Pé, à l'O. avec le Hou-Nan, à l'E. avec le Ngan-Hoéi, le Tchékiang et le Fo-Kien. Bornée presque de tous côtés par de hautes montagnes, elle forme comme une immense vallée que traversent dans tous les sens de nombreuses rivières dont les unes vont

se jeter dans le grand lac de Po-Yang, situé vers l'extrémité septentrionale de son territoire, tandis que les autres vont rejoindre le grand fleuve Bleu ou Yang-tze-Kiang, qui au N. sert de limite entre le Kiang-Si et le Hou-Pé. La superficie totale de cette province est d'environ 22,000 lieues carrées, et sa population de 24 millions d'habitants. On y fabrique la porcelaine la plus estimée de l'empire, grâce aux produits minéralogiques de qualité supérieure dont le pays abonde. Quoique formant une province séparée, le Kiang-Si relève du gouverneur général du Kiang-Sou, qu'on appelle pour cela gouverneur des deux Kiang. Un lieutenant-gouverneur, résidant à Nan-Tchang-Fou, surveille l'administration des quatorze départements qui composent la province et qui se subdivisent en soixante-quinze districts. En latit. le Kiang-Si est compris entre le 24° et le 30° degré; en longitude, il est placé entre le 114° et le 117° degré à l'est du méridien de Paris.

KIANG-SOU (*géog. chin.*). Nom de la province de Chine dont Nankin est la capitale. On l'appelle encore souvent du nom de Kiang-Nan, qu'elle portait autrefois, et qui a été modifié par la réunion en une seule province des deux anciennes provinces du Kiang-Nan proprement dit, et de Souteheou. Par la fertilité de son sol, par l'étendue de son commerce et la densité de sa population, le Kiang-Sou est une des contrées les plus riches et les plus importantes de l'empire chinois. La dynastie des Ming l'avait si bien compris, qu'elle y avait établi sa résidence, de préférence à Pékin, dont le climat, d'ailleurs, est loin d'être aussi agréable. Du nord au sud, cette province a environ cent lieues d'étendue entre le 31° et le 36° degré de latitude; sa largeur est d'environ 125 lieues entre le 114° et le 119° degrés de longitude: on évalue sa superficie à plus de 12,000 lieues carrées, et sa population à 38 millions d'habitants. Sous le rapport administratif, le Kiang-Sou est divisé en douze départements, sous-divisés en soixante-sept districts. Au point de vue stratégique, on peut le regarder comme la porte de tout l'empire chinois; car c'est sur son territoire que viennent déboucher dans la mer Jaune les deux grands fleuves par lesquels l'ennemi pourrait facilement pénétrer jusque dans les provinces les plus intérieures de la Chine.

KICHENAU, KICHENEV ou KICHINEFF. Ville de la Russie européenne, dans la Bessarabie, à environ 53 kil. N. O. de Bender, sur le Byk. Elle est la résidence de l'exarque métropolitain de Kichenau et de Khotin, et de l'évêque de Bender et d'Akkerman. Cette ville, dont la population est de près de vingt mille

habitants, fait un commerce très considérable.

KIEFF. Ancienno capitale de la Russie, dite *mère des villes russes*, située sur les bords du Dniepr, par 50° 26' 59" de lat. et 28° 14' 2" de long. L'histoire primitive de Kieff est fort obscure. Les auteurs varient sur la date de sa fondation et sur le nom de ses fondateurs. Ce qui paraît certain, c'est que Kieff existait déjà bien avant l'arrivée des Warègues en Russie, et que c'est par cette ville que les relations des Russes avec Constantinople ont commencé. Kieff remplaça Novgorod comme capitale des princes descendants de Rurik, et arriva presque soudainement à un degré de magnifique splendeur. Mais de cruelles épreuves l'attendaient dans l'avenir. Non seulement les étrangers, mais les Russes eux-mêmes s'armèrent contre elle. Prise deux fois, en 1169 et en 1204, elle fut deux fois saccagée; et si plus tard, en 1240, elle réussit, par la sagesse d'un de ses généraux, à détourner de ses murs le fléau de l'invasion mongole, ce ne fut que pour se laisser enlever à ses anciens souverains, et passer sous le joug des Lithuaniens. Le retour de Kieff à la Russie, et son annexion définitive à ce dernier pays ne datent que de 1686. — Kieff est une grande ville dont la population monte aujourd'hui à 49,000 âmes. On y trouve une foule d'antiquités que le temps et les malheurs de la ville ont respectées. Nous nommerons entre autres la cathédrale de Sainte-Sophie, fondée en 1037, par le prêtre Jairosiaff Wladimirowitch et inaugurée par le prêtre Théopempt, qui, le premier du clergé russe, fut élevé à la dignité de métropolitain. C'est aussi à Kieff que se trouve le fameux monastère appelé *Kiévo-Petsherskaia-Laura*, où le moine Nestor écrivit sa chronique. Quant aux monuments modernes, les plus remarquables sont l'Académie, la Bourse, la Maison des enfants trouvés; des églises, des couvents, des hospices, etc. Depuis 1833, l'empereur Nicolas a transporté à Kieff l'université séculière qui se trouvait à Wilna, mais sans que cette translation ait imprimé une activité extraordinaire au mouvement intellectuel du pays. Kieff, est le chef-lieu du gouvernement de ce nom. C'est là le seul titre peut-être qui lui donne de l'importance; car comme ville, elle est tout entière dans ses souvenirs; et il n'est pas probable que l'avenir lui ramène jamais la grandeur du passé.

KIEL. Ville du duché de Holstein, avec un bon port sur le golfe de Kiel où débouche le canal de Sleswick-Holstein. Elle fut jusqu'en 1778 la capitale de la partie russe (Goltorp) du Holstein, qui fut alors échangée contre Oldenbourg et Delmenhorst. Kiel est une ville ouverte, de 8,000 habitants, bâtie régulièrement dans une

position agréable et entourée de belles promenades. Elle possède un beau château, trois églises, une université fondée en 1665, avec une bibliothèque de plus de 70,000 volumes, un observatoire, etc.; un institut philologique, une école forestière, une école normale et plusieurs autres établissements scientifiques; il s'y fait un commerce considérable de bois et de grain. La foire annuelle qui se tient le jour des Rois attire un grand concours de marchands. *SEN.*

KIEN-LOUNG (hist. ch.). Le quatrième empereur de la dynastie tartare actuellement régnante en Chine. Il monta sur le trône en 1736 à l'âge de vingt-six ans, et l'occupa pendant une période de soixante années, au bout de laquelle il abdiqua en faveur de son fils; Kia-King, ne voulant point, par un sentiment de respect, régner autant que son grand-père Khang-Ili, dont le règne fut de soixante-un an. Après son abdication Kiên-Long recut encore quatre ans, ayant ainsi atteint l'âge nonagénaire au milieu d'une descendance très nombreuse, formée de cinq générations. L'insubordination des tribus tartares comprises dans les limites de l'empire fournit souvent à Kiên-Long l'occasion d'entrer en campagne, et de chercher des triomphes que, par caractère, il n'ambitionnait point, car il était plutôt littérateur que guerrier, témoin la quantité de pièces de poésie qu'il a composées sur toute sorte de sujets. Il avait en outre la manie d'imiter, jusque dans les moindres détails, tous les actes de son aïeul, avec lequel il aspirait à avoir la plus grande ressemblance possible, comme si une imitation servile pouvait faire un grand homme. Sous le règne de cet empereur fut publiée à Pékin la magnifique collection d'antiques du Musée impérial, ouvrage archéologique d'une grande valeur qui a sauvé de l'oubli les principaux monuments des temps primitifs de la Chine, Kiên-Long mourut en 1799, laissant après lui beaucoup de regrets, et la réputation bien acquise d'un souverain ferme et paternel, dont l'unique sollicitude fut toujours d'accroître le bonheur et la prospérité de son peuple. *CALLERT.*

KIESELSPATH. Minéral trouvé près de Chesterfield, dans le Massachusetts, États-Unis d'Amérique. Son tissu est feuilleté, semblable à celui du feldspath. Ses parties se séparent en grains. Il est transparent, et offre un état intermédiaire entre ceux du verre et de la nacre. Il a pour composition : soude, 0,09; alumine 0,30; silice, 0,70 et quelques traces de chaux, de fer et de manganèse.

KIJOUN ou **KIHOON** (myth.). Divinité dont il est parlé dans Ainos (Cb. V, vers. 20). Les Septante traduisent ce mot par *Renfan*; saint

Jérôme par *images*, et d'autres traducteurs, par *Saturne*. Cette dernière opinion a été assez généralement adoptée. En arabe et en persan, on trouve en effet Saturne désigné par le nom de *Ch'ian*. M. Lancel, dans ses *Paralipomènes à l'Ecriture-Sainte*, et dans sa *Lettre à M. Prisse d'Avenne, sur les hiéroglyphes*, voit au contraire dans Kioun une divinité dont le nom exprime le sexe féminin, *Kioun* en arabe, *Koun* en copte. Il conclut en outre de l'identité de Kioun et de Renfan, que le Kioun affecté de l'article masculin correspondait à la divinité égyptienne *Renfo* ou *Ré-Po*, qui désignait, selon lui, le soleil comme mâle et comme femelle, et dont il dit avoir lu le nom sur des monuments.

KILDA (SAINT-), est le nom d'une petite île qui fait partie du groupe appelé Long-Island, sur les côtes de l'Ecosse. Elle est située par 58° 30' de latitude, et n'a pas plus de 3 milles anglais de long sur 2 de large. Elle est de toutes parts environnée de rochers inaccessibles, excepté au N.-O. et au S.-E., où s'ouvrent deux baies où l'on peut aborder; des montagnes énormes en hérissent la surface. C'est, au point de vue topographique, une des îles les plus remarquables du groupe britannique. Elle renferme, en outre, de curieux monuments de l'ancien culte druidique, et il s'y est conservé des traditions d'un grand intérêt. L'histoire de Saint-Kilda a été publiée en 1764, par Kenneth Mac-Aulay, missionnaire dans cette île.

KILDARE. Comté intérieur de l'Irlande, borné au N. par celui de Meath, à l'E. par ceux de Dublin et de Wicklow, au S. par celui de Carlowit, et à l'O. par ceux du Rol et de la Reine. Il contient 392,435 acres, dont environ un sixième est inculte. Le sol, généralement uni, est fertile là où il n'est pas couvert de *bogs* (marais). Les manufactures et les mines sont sans importance. Les rivières principales qui arrosent ce comté sont la Barrow, la Liffey et la Boyne; il est aussi traversé par le grand canal. Le comté de Kildare est divisé en 10 baronnies et 113 paroisses, avec une population de 150,000 âmes. — Kildare, le chef-lieu, est une petite ville épiscopale qui fait un grand commerce de chevaux, nourris dans l'immense pâturage communal appelé Curragh de Kildare, d'une étendue de 5,000 acres. On remarque dans cette ville une tour ronde (*round tower*) de 130 pieds de hauteur, et les ruines de deux abbayes et de l'ancienne cathédrale catholique. S.

KILKENNY. Comté d'Irlande, borné au N. par le comté de la Reine, à l'E. par ceux de Carlow et de Wexford, au S. par celui de Waterford, et à l'O. par ce dernier et par le comté

de Tipperary. Il contient 513,686 acres de terre, dont un cinquième en montagnes incultes et marais (*bogs*). Le sol est généralement uni et fertile. Le cens seigneurial monte à 17 sh. par acre. Les propriétés sont peu divisées et les fermes la plupart fort petites. L'industrie manufacturière est peu considérable depuis la décadence des grandes filatures de coton qui faisaient jadis la richesse de ce comté. Il y a quelques carrières de beaux marbres. Kilkenny est traversé par la Nore, et limité de deux côtés par la Barrow et la Suir. Il est divisé en neuf baronnies et 127 paroisses, avec une population de 250,000 âmes. — Le chef-lieu, qui porte le même nom, est situé sur la Nore que l'on passe sur deux beaux ponts en pierre. Cette ville occupe une position très pittoresque et est, sauf les faubourgs, fort bien bâtie. Son château a été longtemps la propriété et la résidence de l'illustre famille d'Ormonde. On remarque l'église épiscopale de Saint-Cannice, grand et vénérable édifice gothique, près duquel se trouve une tour ronde (*round tower*) de 108 pieds de hauteur, et le collège érigé par Jacques II. Depuis l'extinction des fabriques de laine, la principale branche d'industrie de Kilkenny est le commerce de détail qui s'y fait sur une vaste échelle. La population monte à 28,000 habitants, la plupart catholiques. Scu.

KILLINITA ou **KELCINITE** (*min.*). Substance d'un vert pâle mêlé de brun ou de jaune, d'un éclat vitreux, d'une structure lamellaire, donnant par le clivage un prisme quadrangulaire d'environ 115°. Elle est fusible au chalumeau. Sa pesanteur spécifique est de 2.70. Elle offre pour composition : silice, 54,49; alumine, 24,50; potasse, 5,00; oxyde de fer, 2,49; oxyde de manganèse, 0,75; eau, 5,00; chaux et manganèse, 0,50. On trouve la killinite dans des veines de granite qui traversent le micaschiste à Killney, près de Dublin. Elle y est associée au triplique, avec lequel elle a quelque analogie d'aspect.

KILMANROCK. Grande ville manufacturière de l'Ecosse, dans l'Ayrshire, sur une petite rivière du même nom. La partie ancienne est bâtie irrégulièrement, mais les nouveaux quartiers dont la ville s'est agrandie depuis le commencement de ce siècle sont très réguliers et en font une des plus jolies villes manufacturières de l'Ecosse. On remarque parmi les édifices publics, outre plusieurs belles églises, l'hôtel de ville, le collège et le nouveau Casino. Il y a des fabriques considérables de tapis, de mouchoirs peints, de bonnets de laine, des filatures de laine, de grandes tanneries, etc. Population, 30,000 âmes. Scu.

KILO. Mot grec, et qui signifie 1,000, devenu français par son emploi dans le système légal des poids et mesures métriques. Placé devant le nom de l'une des unités, il en rend la valeur mille fois plus grande. Kilomètre, kilolitre, kilogramme, indiquent des mesures de mille mètres, mille litres, mille grammes. Il est regrettable que le composé kilare ne soit pas indiqué dans la nomenclature officielle; ce mot est plus simple que l'expression de kilomètre carré, qu'on est obligé de lui substituer.

KINCARDINE, dit aussi **LES MEARNs**. Comté maritime d'Ecosse, borné à l'E. par la mer d'Allemagne, au N. par le comté d'Aberdeen, à l'O. et au S. par le comté de Farfar. Il a 32 milles anglais de longueur sur 21 de largeur, et 317 milles carrés. La côte est en partie nue et en partie rocheuse. A son extrémité N.-O. vient se terminer la chaîne des Grampian, par le promontoire de Girdleness qui présente sur la mer un rocher à pic de 80 pieds de hauteur. Ces montagnes s'étendent sur tout le nord du comté. Le sud se compose de plaines et de collines. Le chef-lieu est Stonehaven. La population du comté monte à 40,000 âmes.

Il y a en Ecosse, dans le Perthshire, une petite ville du nom de *Kinkardine*, qui est fort commerçante et possède de grands chantiers pour les navires. Sa population est de 4,000 âmes. Scu.

KING. Les Chinois appellent ainsi certains livres ligés par l'antiquité, d'où ils puisent les théories philosophiques, politiques et morales qui constituent chez eux l'enseignement national. Ces livres sont au nombre de cinq, et se nomment *Chou-King* ou le Livre par excellence; *Che-King*, le Livre des vers; *I-King*, le Livre des changements; *Li-Ki*, le Mémorial des rites, et le *Ti-hun-Tsien*, les annales historiques du royaume de Lou. Tels qu'on les a aujourd'hui, les trois premiers King ont été plus ou moins retouchés par Confucius, sans que cependant ni ce grand philosophe, ni aucun autre écrivain de ce temps ait dit un mot sur l'époque à laquelle ils peuvent remonter, preuve qu'ils datent du commencement même de l'empire chinois. Le *Li-Ki* n'a paru en son entier qu'après la mort de Confucius, qui est reconnu pour l'auteur du *Teh-hun-Tsien*. La doctrine renfermée dans les King justifie la vénération dont ils sont l'objet de la part des Chinois, et rappelle, jusqu'à un certain point, les livres dits Sapientiaux, qui font partie de l'Ancien Testament. On y remarque cependant, à côté de grandes et belles maximes, quelques unes de ces petites idées, de ces comparaisons puériles propres au génie chinois. L'étude des King fait en Chine la base de l'enseignement, et dans les examens,

tout lettré doit prouver qu'il les a appris par cœur. En Tartarie et au Japon, on les étudie aussi sur les traductions qui en ont été faites, de sorte que, toute idée religieuse à part, les King pourraient être appelés la Bible de l'extrême Asie.

KINGS-COUNTY. Comté d'Irlande, borné au N. par le comté de West-Meath, à l'E. par celui de Kildare, au S. par celui de Tipperary, et à l'O. par celui de Galway. Il n'a que 43 milles anglais de longueur sur 39 de largeur, et 707 milles carrés. Un quart du territoire est occupé par des marais et des montagnes incultes. Le reste du sol est assez fertile. Les rivières sont le Shannon, la petite et la grande Brosna. Il est divisé en 11 baronnies et 62 paroisses, avec une population de 150,000 âmes. Le chef-lieu est Birr ou Parsonstown. **SCA.**

KINGSTON (géog.). Beaucoup de villes portent ce nom :

KINGSTON-UPON-HULL, à 16 kil. S.-O. de Londres, dans le comté de Surrey, avec une population d'environ 8,000 habitants. Du temps de la domination romaine, c'était une place très importante. Elle possède une belle église et un hôtel-de-ville assez remarquable.

KINGSTON-UPON-HULL (roy. HULL).

KINGSTON. Ville de l'Amérique anglaise, dans le Haut-Canada, à l'extrémité N.-E. du lac Ontario, sur Saint-Laurent. Sa population n'est guère que de 5,000 habitants; elle est néanmoins très importante par son port, ses chantiers de construction et son activité, car elle est l'entrepôt du commerce qui se fait entre Montréal et la région des Lacs à l'E.

KINGSTON, capitale de la Jamaïque, sur la côte méridionale de cette Ile, avec de 40 à 50,000 habitants. Son port offre aux navires un excellent mouillage. Elle possède plusieurs hôpitaux et une belle église. Sa fondation date de 1693.

KINGSTON (ELIZABETH CRADLEIGH, duchesse de), née en 1720, dans le Devonshire, est célèbre par sa vie toute pleine de bizarres aventures. Elle fut d'abord placée en qualité de demoiselle d'honneur auprès de la princesse de Galles, et devint maîtresse du duc d'Hamilton. Elle épousa ensuite le capitaine Hervey, qu'elle abandonna bientôt. Elle se mit à voyager et arriva à Berlin, où elle acquit les bonnes grâces de Frédéric-le-Grand. De Berlin elle se rendit à Dresde, où elle fut accueillie avec distinction par l'électrice de Saxe. De retour en Angleterre, elle fit annuler son mariage, et se fit épouser par le duc de Kingston, qui lui laissa en mourant une fortune immense. La famille du duc l'attaqua devant les tribunaux, la fit condamner comme coupable de bigamie, et lui

fit enlever son titre de duchesse, mais non le riche héritage que lui assurait le testament de son second mari. Elle entreprit alors de nouveaux voyages, alla jusqu'en Pologne, où elle inspira une passion violente au prince Radziwil, et vint mourir, en 1788, au château de Seine-Assise, près de Melun.

KINIQUE (acide) (roy. QUINQUE).

KINO. Substance d'origine végétale, que l'on a aussi nommée *Comme de Gambie*, *Comme on Réine kino*, quoique ce ne soit ni une gomme ni une résine. C'est un suc desséché, analogue à l'opium et à l'aloeïs, et dont l'origine est restée pendant longtemps problématique. Mais il semble aujourd'hui hors de doute que le kino d'Afrique provient du *Pterocarpus erinaceus*, arbre de la famille des Légumineuses; celui de la Nouvelle-Hollande de l'*Eucalyptus resinifera*, de la famille des Myrtacées; celui de l'Inde-Orientale, du *Nuclea garulea*, arbre de la famille des Rubiacées. Enfin, il y a encore un kino d'Amérique, fourni par le *Coccoloba uvifera*, de la famille des Polygonées. — Le kino nous est apporté en masses dures et très fragiles, d'un brun foncé, opaques, d'une cassure brillante. Sa poudre a une couleur rouge sale; sa saveur est très astringente, un peu minérale, et laisse une arrière-goût douceâtre. Il paraît être formé en grande partie d'une espèce de tannin, unie à un peu d'extractif. Il ne fond qu'à une chaleur susceptible de le décomposer; il est très peu soluble dans l'eau froide; soluble presque en totalité, au contraire, dans l'eau bouillante, et aux trois quarts dans l'alcool, auquel il communique une couleur de sang, extrêmement foncée. Toutes ces dissolutions précipitent également par le sulfate de fer, l'émétique et la gélatine. Le kino offre donc beaucoup de rapports avec l'extract de ratanhia du commerce. — L'astringence très prononcée du kino, dont la partie active semble être le tannin, l'a fait recommander dans les divers flux, mais plus particulièrement contre la diarrhée et la leucorrhée. Son action paraît être analogue à celle du cachou, qu'on ne lui préfère qu'en raison de son prix moins élevé. La dose à laquelle on peut l'administrer est de 30 à 60 centigr., si la muqueuse digestive n'est point enflammée, dose que l'on répète plusieurs fois par jour. La décoction se prépare dans la proportion de 4 à 8 gram. par pinte d'eau. La teinture de kino est administrée à la dose de 2 à 4 grammes, étendus dans une potion.

KINROSS. Très petit comté d'Ecosse, borné par les comtés de Perth et de Fife. Il n'a que 12 milles angl., tant en longueur qu'en largeur, 83 milles carrés, ou 63,120 acres, et une popu-

lation de 12,000 âmes, divisée en 7 paroisses. Le centre du comté est occupé par le lac *Loch-Leven*, dont les bords sont très fertiles. Les manufactures y sont peu importantes. Il y a quelques carrières de chaux et de pierres de taille. Kinnross, le chef-lieu et la seule ville du comté, est situé sur le *Loch-Leven* et compte 3,000 âmes.

KINTAAJOU. *Potos* (mam.). Ce genre créé par Lacépède et indiqué en latin sous les dénominations de *Potos Cercleptes* et *Caudirolentus*, appartient à l'ordre des Carnassiers, tribu des Plantigrades, quoique l'espèce unique qui y entre, le *Viverra caudirolenta*, Linné, offre quelques-uns des caractères des Singes, des Makis, des Insectivores et même des Chéiroptères. Les Kintaajous ont une tête globuleuse; des yeux grands; des oreilles sans lobule, et d'une forme à peu près demi-circulaire; des narines ouvertes sur les côtés d'un muffle; une langue longue et douce. Leurs incisives sont, comme chez les carnassiers, au nombre de six aux deux mâchoires; les canines au nombre de deux, et les molaires au nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire. Les pattes ont toutes cinq doigts terminés par un ongle crochu, très comprimé; le pouce est beaucoup plus court que les autres doigts; postérieurement les troisième et quatrième doigts sont les plus longs, tandis que, antérieurement, les trois doigts du milieu sont à peu près de la même longueur et les latéraux les plus courts. Les mamelles sont inguinales, au nombre de deux; le pelage, généralement laineux, est assez touffu. — L'espèce type, le KINTAAJOU ou POTTOT, *Potos caudirolentus*, Et. Geoffroy, est de la taille du chat domestique; son pelage est d'un brun roux vif en dessous et à la face interne des quatre jambes, d'un roux brun à leur face externe et en dessus, avec les pattes et l'extrémité de la queue presque entièrement blanches. C'est un animal nocturne, à démarche lente, recherchant les endroits solitaires, et se tenant habituellement sur les arbres, où il se cramponne au moyen de sa queue prehnante. Il vit généralement de chair vive; il atteint avec beaucoup de dextérité les petits animaux dont il fait sa proie; cependant il se nourrit aussi de matières végétales. Il aime également beaucoup le miel, et détruit, pour s'en procurer, un grand nombre de ruches. Il habite l'Amérique méridionale, et paraît même se trouver dans la partie sud de l'Amérique du Nord. E. D.

KIOELEN. Vaste chaîne de montagnes qui s'étend entre la Suède et la Norvège. Son point culminant, le *Sking-los-tind*, est haut de deux mille deux cent cinquante-neuf mètres. Une des branches des monts Kioelen traverse la Norvège, et se termine au cap Liudness; l'autre sillonne

la Suède, et va finir à Kullen dans la Scanie.

KIOSQUE. Pavillon isolé, de construction légère, que les Turcs élèvent dans leurs jardins, et qu'ils décorent ordinairement avec luxe. Ces petits édifices servent de lieu de repos après la promenade. On y place tout ce qui est nécessaire pour fumer le chibou ou le narguillé. Les Turcs, amateurs des beaux sites, placent aussi des kiosques en dehors des jardins, sur les points culminants d'où la vue s'étend au loin sur la campagne ou sur la mer; ces kiosques servent alors de but aux promeneurs. Les cafés publics ont aussi leurs kiosques, où se réunissent les fumeurs. L'usage de ces lieux de repos et de causerie est généralement répandu dans l'Orient; on en trouve jusque dans les couvents grecs. Par imitation, nous plaçons dans nos jardins à l'anglaise des pavillons analogues à ceux des Orientaux; ils n'en diffèrent que par le style de l'architecture et du décor.

KIOUNG-TCHEOU (*géog. chin.*). Chef-lieu de l'île de Itai-nan, près des côtes de la province de Canton, résidence du préfet, ainsi que du mandarin supérieur qui commande toutes les forces militaires de l'île. Située à l'extrême pointe nord, qui avoisine le continent chinois, cette ville jouit d'un commerce assez actif, et son vaste port est le rendez-vous des jonques qui font le cabotage sur les côtes du Kouang-Toung, du Tonkin et de la Cochinchine; les navires européens, même, vont y chercher un abri momentané, lorsque le typhon les surprend dans ces parages. Latitude 19° 56', longitude E. 107° 55'. Voy. HAI-NAN.

KIRCHER (ATHANASE), l'un des érudits les plus consommés de l'Allemagne au XVII^e siècle, naquit en 1602, à Geysen, près de Fulde, et entra chez les jésuites. Il professait la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, lorsque la guerre de Trente-Ans lui fit quitter l'Allemagne. Il se retira d'abord à Avignon, dans une maison de son ordre, et se rendit ensuite à Rome, où il enseigna avec distinction les mathématiques, et où il mourut en 1680. Kircher était versé dans toutes les branches des connaissances humaines; mais il apporta dans ses études une imagination désordonnée et un esprit de mysticisme cabalistique qui ôtent à ses ouvrages une grande partie de la valeur qu'il aurait pu leur donner. Il se passionna surtout pour l'antiquité, et ses recherches ne furent pas absolument sans résultat, puisqu'il remit en usage le porte-voix connu des anciens et oublié pendant les siècles barbares. En physique, il s'occupa principalement de l'optique, de l'acoustique et du magnétisme, par lequel il prétendait non seulement tout guérir, mais encore

tout expliquer. Le fruit positif de ses travaux dans l'optique fut l'invention de la lanterne magique.

Kircher a publié un grand nombre d'ouvrages, qui sont tous remplis des rêveries les plus bizarres. Le plus connu est son *Oedipus Aegyptiacus*, dans lequel il explique, à sa manière, les inscriptions hiéroglyphiques. Il était capable d'ailleurs de tout expliquer, puisqu'il trouva un sens magnifique dans des caractères gravés au hasard sur une pierre, par de mauvais plaisants, qui voulaient voir jusqu'où s'étendait son érudition. Sa *China monumentis illustrata*, a mérite d'être qualifiée de fantôme historique, et son *Prodromus Coplas* n'est digne d'être cité que comme un des premiers essais tentés dans l'étude de la langue copte. Le père Kircher a laissé en outre : *Prælectiones magneticæ*; *Magneticum regnum*; *Misurgia universalis*, où il traite du son et de la musique; *Arx magna lucis et umbræ*; *Primitivæ gnomonicæ catoptrica*; *Mundus subterraneus*; *Turris Babel*, où il traite de la dispersion des peuples, etc. On a publié, sous le titre de *Museum Kircherianum*, la description de son riche cabinet d'antiquités, d'histoire naturelle, d'instruments de physique, de mathématiques, etc. Ce cabinet existe encore à Rome, dans le collège romain, où Kircher avait enseigné les mathématiques. — Il ne faut pas confondre le père Kircher avec *Conrad Kircher*, auteur d'une concordance grecque de l'Ancien-Testament, qui fut longtemps célèbre et utile. Ce dernier était un théologien luthérien d'Angsbourg. Il publia sa concordance en 1607, 2 vol. in-4.

AL. B.

KIRCHMANN (JEAN). Recteur de l'université de Lubeck, né en 1575 et mort en 1643. Il fit des études profondes sur l'antiquité, et composa deux ouvrages dont le premier : *De funeribus Romanorum*, 1604, lui fit une grande réputation. Le second, *De annulis liber singularis*, traité des plus curieux, ne fut publié qu'après sa mort.

KIRGHIZ-KAZAKS. Peuple asiatique soumis à la Russie et occupant l'immense steppe qui s'étend entre le 52° et le 42° degré de latitude. Séparée de la Russie par l'Irtysch et l'Oural, dont le cours forme, en cet endroit, la limite de l'Europe et de l'Asie, la steppe des Kirghiz-Kaïssaks est bornée à l'ouest par la mer Caspienne, au sud par les états indépendants du Turkestan, enfin à l'est par les possessions chinoises. On n'y trouve ni villes, ni villages, et les Kirghiz, qui la parcourent en véritables nomades, ne laissent dans ce désert d'autres traces que des tonbeaux. Ce peuple, exclusivement pasteur, ne connaît point l'agriculture et ne tire sa subsistance que du produit de ses troupeaux. Les Kirghiz sont de race turque et

forment une population d'environ deux millions à deux millions et demi d'individus. Leur véritable nom est *Kazaks*. C'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes et qu'ils sont appelés par les Persans, les Roukhars, les Khiriens et les autres nations de l'Asie. La dénomination de *Kirghiz*, adoptée par les Russes et les Européens, en général, n'appartient qu'à une tribu détachée de ce peuple, qui habite à l'est, dans les montagnes, et s'appelle Kirghiz sauvages, Kirghiz noirs ou Bouroutes. — La nation des Kirghiz est partagée, de temps immémorial, en trois branches principales ou hordes : la grande, la moyenne, la petite. La grande horde occupe le sud-est, la moyenne le nord-est et l'est, la petite le nord-ouest et l'ouest de la vaste steppe où s'est fixée la nation. Rien de plus difficile que de débrouiller son histoire. Comme tous les peuples de race turque, les Kirghiz remontent probablement très haut dans l'antiquité. Tchingis-Khan les soumit, mais après la destruction de son empire il paraît qu'ils émigrèrent vers le nord, jusqu'aux contrées qu'ils occupent aujourd'hui, et où ils se maintinrent dans une sorte d'indépendance relativement aux puissantes nations qui les entouraient. Cependant, la plus grande partie de la moyenne et de la petite horde ont depuis longtemps fait leur soumission à la Russie. Quant à la grande horde, quelques tribus en restent encore sans maître; les autres relèvent du Khan de Kokhan ou de l'empire chinois. — La langue des Kirghiz est un dialecte fort corrompu; leur religion, l'islamisme mêlé de superstitions. Chacune des trois hordes qui forment les grandes se subdivisaient en *races*, qui, suivant la coutume des peuples primitifs, portaient le nom de leurs chefs. Puis la population augmentant, ces *races* se partagèrent en *tribus*; celles-ci en *sections*, en *branches*, etc., toutes soumises à l'autorité d'*anciens* ou de *bey*s électifs. Ces diverses classifications furent supprimées plus tard par l'autorité russe.

Les premiers rapports des Russes avec les hordes Kirghizes datent de la conquête de la Sibérie, sous le règne d'Ivan le Terrible, c'est-à-dire de la seconde moitié du xvi^e siècle. Longtemps incertains, ces rapports ne furent régulés que cent cinquante ans plus tard, lorsque le khan Aboulkair qui gouvernait la petite horde et quelques tribus de la moyenne, poussé par des vœux d'ambition personnel le reconnut la suprématie du tsar et s'en déclara le sujet. Cet événement eut lieu en 1730, durant le règne de l'impératrice Anne. Depuis cette époque, le gouvernement russe confirma toujours l'élection des khans dans les deux hordes et leur conféra l'investiture, jusqu'à ce qu'enfin, en 1824, irrité

des désordres qu'ils commettaient à l'ombre de cette dignité, et de l'esprit d'indépendance qu'ils manifestaient, il abolit entièrement cette dignité. Dès lors, les deux hordes furent partagées chacune en trois districts, gouvernés par un sultan, d'après un règlement particulier et sous la surveillance immédiate des autorités supérieures de la frontière. Ces dernières mesures ont consacré d'une manière définitive la soumission des tribus kirghizes à la Russie. LÉOUZON-LE-DUC.

KIRIS (*bot.*). Nom vulgaire sous lequel est connue dans les jardins la giroflée de Grèce, *Matthiola Græca*, D. C., jolie plante qui a donné plusieurs variétés, les unes annuelles, les autres bisannuelles, à fleurs de teintes variées du blanc au rouge et au violet.

KIRKENBRIGT. Cité maritime d'Ecosse, bornée au N.-E. et à l'E. par le comté de Dumfries, au S. par le Solway-Firth et la mer d'Irlande, à l'O. par le Wigthousire, et au N.-O. par l'Ayrshire. Il a 41 milles de longueur sur 40 de largeur, 882 milles carrés, et une population de 55,000 âmes. Le terrain y est très accidenté. Les collines plus ou moins abruptes qui en couvrent la surface, se transforment sur la frontière de l'Ayrshire en véritables montagnes. La partie nord est généralement inculte, sauf quelques portions de terrain sur les bords des rivières; mais il y a des troupeaux considérables de bêtes à cornes et de moutons. Les produits manufacturés sont peu importants. — Le chef-lieu, portant le nom du comté, est un bourg royal situé sur la Dée, à 6 milles de l'embouchure, de cette rivière avec une population de 4,000 âmes. SCU.

KIRMANCHAH ou **KARAMSIN**. Ville de Perse, chef-lieu du kourdistan, par 44° 10' longit. E., et 34° 20' latit. N. Cette ville, située à 378 kilom. S.-O. de Téhéran, est importante comme place de guerre, et possède une forte citadelle. Sa population est évaluée à 10,000 habitants, dont la fabrication des armes est l'industrie principale. On croit que Kirmanchah fut fondé par Behram, fils de Sapor II. Tishmasp-Kouli-Khan l'enleva aux Turcs en 1723. C'est dans les environs de cette ville que se trouve le mont Bisountoun, sur lequel on voit le fameux monument connu sous le nom de *Trône de Roustan*.

KIRSCHEN-WASSER (*Eau de cerises*). Expression allemande par laquelle on désigne généralement le produit de la distillation de la liqueur fabriquée avec la cerise sauvage. Cette fabrication se fait en grand dans la Forêt Noire, et aussi un peu dans la Franche-Comté. Le Kirschchen-Wasser a une saveur bien caractérisée qui tient de celle du noyau. Il perdrait tout ou partie de ce parfum si on le rectifiait à haut

degré. Il est livré généralement dans le commerce en bouteilles de verre, enveloppées dans des papiers.

KISLIAR. Ville de la Russie asiatique, dans le gouvernement du Caucase, place forte et chef-lieu de district. Elle est située sur un bras du Terek, près de son embouchure dans la mer Caspienne, au 43° 51' lat. N., 64° 10' long. O. Cette ville, fondée en 1736, pour remplacer la forteresse de Sainte-Croix qui avait été abandonnée, est bien et régulièrement bâtie, et compte un couvent, deux églises russes, plusieurs églises arméniennes, quatre mosquées, des casernes, des magasins et plus de 500 maisons. La nouvelle église arménienne est le plus beau temple chrétien de tout le Caucase. Kisliar fait un commerce important d'huile de sésame, de vins et d'eau-de-vie qui s'y fabriquent. C'est l'entrepôt de la plupart des marchandises transportées d'Astrakan en Perse et au Caucase, et de la Perse à Astrakan. On y recueille beaucoup de coton et de riz. La population qui monte à 10,000 âmes se compose de Russes, d'Arméniens et d'autres peuples des montagnes.

KITAIBÉLIE, *Kitaibelia* (*bot.*). Genre de la famille des Malvacées, tribu des Malopees, de la monadelphie-polyandrie dans le système de Linné. Il a pour type une plante herbacée, vivace, spontanée dans les pays qui longent le cours inférieur du Danube. Ses caractères principaux sont : un calicule lâche, à six-neuf lobes, qui dépasse le calice; un calice à cinq dents; cinq pétales obovales; de nombreux ovaïres uniloculaires, uniovulés, paraissant entassés sans ordre sur un réceptacle globuleux, dont la masse est surmontée d'un style multifide à son extrémité.

La **KITAIBÉLIE** A FEUILLES DE VIGNE, *Kitaibelia vitifolia*, Willd., est une grande plante très ramifiée, qui s'élève à deux mètres et même davantage. Ses feuilles, pétioles, sont en cœur à leur base, divisées dans leur pourtour en trois à sept lobes acauminés et doublement dentés en scie. Ses grandes fleurs, blanches ou rosées, sont solitaires sur des pédoncules qui naissent isolés ou parfois groupes à l'aisselle des feuilles. Cette plante est assez fréquemment cultivée dans les jardins surtout dans ceux dits paysagers, où elle produit un bel effet. Elle réussit à peu près partout, et se multiplie de graines sans aucune difficulté.

KIUTAIEN ou **KUTAIEN**. Ville de l'empire ottoman, dans l'Asie-Mineure, chef-lieu du pachalik d'Anatolie, l'ancienne Cotyenne, au S.-E. de Constantinople, longit. E. 27° 53', latit. N. 30° 24'. Cette ville, située au pied du Mourad-Dagh, possède environ cinquante mos-

quées, quelques églises, un grand nombre de fontaines et de belles promenades. Le commerce et l'industrie y sont peu florissants, et la population ne dépasse pas 55,000 habitants, parmi lesquels on compte 10,000 Arméniens et 5,000 Grecs. Le traité conclu en 1833 entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, après la bataille de Koniéh, fut signé à Kirtaieh.

KIZLAR-AGA ou KYSLAR-AGACY.

Expression turque qui signifie *Aga* ou *Chef des filles*. C'était le titre que portait avant la réforme du sultan Mahmoud, le chef des eunuques noirs préposés à la garde du Harem impérial. Il réunissait à ces fonctions celles de commandant du corps de *baltadjis*, ou porte-hache, soldats spécialement chargés de la garde des princes et des princesses de la maison impériale, et du harem. Il était, en outre, chargé de l'administration des dotations pieuses de la Mecque et de Médine, et de celles de la plus grande partie des mosquées de Constantinople et des provinces. Cet officier jouissait de la plus haute considération; il avait le rang de pacha à trois queues et, seul parmi les hauts fonctionnaires de la cour du sultan, il possédait le droit d'entretenir dans le palais impérial des filles esclaves pour le servir. Depuis la réforme du sultan Mahmoud, le chef des eunuques du harem, qui remplit les fonctions de Kizlar-Aga, porte dans l'Annuaire impérial de l'empire ottoman le titre de *Dar-ussaadet uchcherifé Agacy*, c'est-à-dire, *Aga de l'illustre séjour de la félicité*.

KLAGENFURT. Ville capitale de la Carinthie et du cercle du même nom, siège épiscopal, d'une cour d'appel, etc., dans une situation très agréable sur la Glan, la Glanfurt et le canal appelé Seekanal. Les fortifications, détruites par les Français en 1809, ont fait place à une jolie promenade. Avec ses quatre faubourgs, Klagenfurt compte au-delà de 900 maisons et 9,500 habitants, huit places, sept églises, et trois couvents. Elle forme un carré, percé de rues larges et droites, au centre duquel s'ouvre une place appelée le Nouveau-Marché, de 200 pas de longueur sur 113 de largeur, que décore une fontaine en bronze, représentant un énorme dragon cantonné des statues de l'empereur Léopold I^{er} et de Marie-Thérèse. Sur le Vieux-Marché, moins vaste, s'élève une colonne de Saint-Jean Népomucène. Un obélisque, érigé en mémoire de la paix de Presbourg, en 1805, orne la place du Prince. Les plus beaux édifices de Klagenfurt sont : le dôme, monument imposant, l'église de saint Égide, avec une tour de 288 pieds de hauteur, la maison des États, l'hôtel-de-ville, le palais épiscopal, ceux de Rosenberg, de Goess, etc. Le jardin public est aussi fort beau. Cette

ville possède un lycée avec une bibliothèque de 45,000 volumes, un gymnase, une école normale, une école militaire, une société pour l'encouragement de l'agriculture et des arts, un théâtre, une redoute, plusieurs établissements de charité, etc. Le commerce de transit y est assez actif et il y a plusieurs fabriques assez importantes. Les environs de la ville sont fort pittoresques.

KLAPROTH (MARTIN-HENRI). Né à Berlin en 1743, se consacra à l'étude de la chimie, et se fit une grande réputation par ses écrits et ses découvertes. Il expérimentait d'après une méthode analytique qui lui était particulière, et à laquelle on est en grande partie redevable des progrès qu'il a fait faire à la minéralogie. On lui doit la découverte de la zircone, du titane, nouveau métal qu'il trouva dans le schori rouge, de l'uranium autre métal qu'il découvrit dans la pech-blende, et du tellure qu'il dégaga de la mine d'or blanche. Il prouva que la mine d'argent rouge était un sulfure d'argent et d'antimoine; il démontra la présence de la potasse dans les productions volcaniques et dans la lenéite ou grenat, et fit connaître le molybdate de plomb et le sulfate de strontiane. Ce savant professa la chimie à Berlin, et fut membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il mourut en 1817. — Les collections et les journaux scientifiques publiés de son temps, renferment un grand nombre de mémoires remarquables de Klaproth. Il publia, en outre, un *Système de minéralogie* basé sur les principes constitutifs des métaux, etc., avec la collaboration de Wolf, un *Dictionnaire de chimie* (4 vol. in-8^e), qui a été traduit en français par B. Lagrange et Nogel, 1810. Tassaert a traduit en français (1807), tous ses mémoires relatifs à la chimie.

KLAPROTH (Henri-Jules), fils du précédent, né à Berlin en 1783, étudia d'abord la physique et la chimie sous la direction de son père, et se consacra ensuite à l'étude des langues orientales. Il fut nommé membre de l'Académie de Saint-Petersbourg en 1804. L'année suivante, il accompagna le comte Lolowskin dans son ambassade à Pékin, et fit des excursions à travers les montagnes de l'Altai jusqu'au lac Saïsan. Il rapporta de ce voyage une belle collection de livres chinois, manichoux, japonais et mongols. Il fut chargé par l'Académie de St-Petersbourg de faire une exploration scientifique dans le Caucase (1808-1810), fut nommé professeur de langues asiatiques à Berlin en 1812, et vint en 1815 se fixer à Paris, où il mourut en 1835. Ses principaux ouvrages sont : *Asia Polyglotta* ou *Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, Paris, 1823, in-4^o; *Mémoires sur l'Asie*, 1824-

1828, 3 vol. in-4* ; *Tableau historique, géographique, et ethnographique du Caucase*, 1827 ; *Nouveau Mithridate ou Classification de toutes les langues connues*.

KLAPROTHITE (min.). *Lazulite* de Klaproth ; *Azurithe*, *Tyrolite*, *Woranlite*. Substance bleue, cristallisant en prisme droit rhomboïdal d'environ, 121°, 30, rayant la chaux phosphatée, d'une pesanteur spécifique de 3,0, infusible. Elle paraît être un mélange de phosphate d'alumine avec du phosphate de fer. Elle a donné par l'analyse : acide phosphorique, 41,81 ; alumine, 35,75 ; magnésie, 91,34 ; oxyde de fer, 2,64 ; silice, 2,10 ; eau, 6,06. La klaprothite se rencontre dans des veines de quartz traversant le micaschiste ou le gneiss, à Warau en Styrie, ou à Werfen dans le pays de Salzbourg.

KLATTAU. Cercle de la Bobème, limitrophe de la Bavière et comptant une population d'environ 170,000 âmes. Il est très montueux à l'ouest et est arrosé par beaucoup de petites rivières, telles que la Bradlenka ou Rothangel, la Bratawa, l'Uslowa et la Radbusa, qui toutes tombent dans la Boraika. Il y a beaucoup de bois, un nombreux bétail, des manufactures de toiles, d'étoffes de laine, de dentelles, des carrières de marbre, des mines d'alun, etc. — Le chef-lieu, qui porte le même nom, est situé sur la rive droite du Rosenbach. Avec ses trois faubourgs, cette petite ville compte 6,000 habitants. Elle est ceinte de doubles murs et fossés et bâtie régulièrement. L'église principale, celles des jésuites et du cimetière et l'hôtel-de-ville sont des édifices assez remarquables. Il y a à Klattau un gymnase, une caserne de cavalerie, deux hôpitaux et quelques fabriques de toiles et de cuirs. SCA.

KLAUSENBURG (en hongrois *Kolozsvár*). Capitale de la Transylvanie et ville universitaire, sur la Zsamosch, dans une vallée romantique entourée de toutes parts de montagnes. Fondée par les Saxons, cette ville a, non compris ses cinq faubourgs, un périmètre d'une demi-lieue, et est entourée de murs percés de cinq portes. Elle est en outre défendue par un château fortifié, placé à quelque distance de son enceinte. Klausenbourg, divisée en ville vieille et en ville neuve, est généralement bien bâtie et ornée de beaucoup d'édifices remarquables, tels que la cathédrale catholique, bâtie par le roi Sigismond, en 1400, l'église de la Trinité, la belle église évangélique. L'hôtel du gouvernement, l'université, le collège des nobles, le séminaire, les collèges des réformés et des unitaires, le théâtre, l'hôpital militaire, où naquit le célèbre roi de Hongrie Mathias Corvin, le palais du gouverneur et plusieurs palais par-

ticuliers. Le commerce et l'industrie sont insignifiants, mais en 1820, le gouvernement a fondé une foire annuelle de chevaux qui est très fréquentée. La population monte à 25,000 habitants, Hongrois, Allemands, Saxons, Arméniens, Grecs, Valaques et Slovaques. SCA.

KLAUSTHAL. Chef-lieu de la Capitainerie mineure du même nom dans le royaume de Hanovre et ville florissante par ses riches mines d'argent et de plomb, dont le produit annuel monte à 21,000 marcs d'argent et à 48,000 quintaux de plomb et de litharge. On admire les magnifiques constructions hydrauliques de la mine d'argent Dorothea. Il y a à Klausthal un hôtel des monnaies, un gymnase et une école des mines et des forêts. Population 8,000 âmes.

KLEBER (JEAN-BAPTISTE), né à Strasbourg le 6 mars 1753, d'un ouvrier brasseur. Son père étant mort, il jouit, grâce à un second mariage de sa mère, des bienfaits de l'instruction, et fut destiné à l'état d'architecte, qu'il alla apprendre à Paris. Après son retour à Strasbourg, un hasard lui fit connaître des gentilshommes allemands qui l'emmènerent à Munich, où il suivit les cours de l'école militaire, et qu'il quitta pour entrer, en qualité de sous-lieutenant (1776), dans l'armée autrichienne. Il prit part, en effet, à la guerre contre les Turcs ; mais, dégoûté d'être au service d'une puissance étrangère, il revint en France (1783), et devint inspecteur des bâtiments civils à Belfort. La révolution le rendant à sa véritable vocation, fit en même temps éclater son génie. Éminent par la noblesse de son caractère, l'ardeur de son patriotisme, sa fermeté et son désintéressement, aussi bien que par ses talents et par la force et la beauté corporelles, il apparut comme une des figures héroïques de cette grande époque, et comme une de ses gloires les plus pures. Parti comme simple grenadier du bataillon des volontaires du Haut-Rhin, il est bientôt adjudant-major dans l'armée de Custine, et se distingue à la défense de Mayence. Après la prise de cette ville, il est envoyé en Vendée avec le grade de général de brigade, bat les insurgés en plusieurs rencontres, manque d'être coupé à Torfou, et n'est sauvé avec son armée que par le dévouement du chef de bataillon Schouardin, qui exécute à la lettre l'ordre que son général lui donne : « Prends une compagnie, et va te faire tuer là-bas ; » puis il remporte la victoire de Cbolet, mais il est privé de son commandement après quelques succès. Cependant Marceau, qui le remplaça, lui laissa la direction réelle de la guerre, et c'est à Kléber qu'est due la défaite définitive des Vendéens à Savenay. Mis de côté momentanément, il prit une part brillante à la

victoire de Fleurus, et servit ensuite avec éclat dans l'armée de Jourdan. Il resta dans l'inactivité depuis 1796, jusqu'à ce qu'il fut choisi pour accompagner le général Bonaparte en Egypte. Il commanda l'avant-garde dans l'expédition de Syrie, s'empara de El-Arish, de Gaza, et de Jaffa, fut détaché dans la plaine pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, et eut la plus grande part à la victoire du Mont-Thabor. Après le départ de Bonaparte, il fut chargé du commandement en chef de l'armée d'Egypte. La situation était telle que Kléber ne pouvait que poursuivre les négociations entreprises par son prédécesseur pour l'évacuation de cette contrée. Il conclut en effet, avec le commodore Sydney Smith, la convention d'El-Arish, en vertu de laquelle l'armée devait être transportée en France avec armes et bagages. Il avait déjà exécuté pour sa part une partie de cette convention en évacuant un certain nombre des positions qu'il occupait en Egypte, quand l'amiral Keith exigea que les Français missent bas les armes et se rendissent à discrétion. On connaît l'appel que fit alors Kléber à ses soldats : « A de telles insolences on ne répond que par la victoire. » Et en effet l'armée du visir Youssouf ne tarda pas à être détruite à Héliopolis. Cette victoire et la compression de la révolte du Caire, assurèrent complètement la position des Français en Egypte, et Kléber organisait l'administration de ce pays, quand le poignard d'un fanatique, de Souleyman-El-Haleby, mit fin à ses jours, le 14 juin 1800. L'assassin, jugé suivant les lois du pays, fut empalé. Le corps de Kléber a été transporté à Strasbourg, où une statue a été élevée à la mémoire de ce général.

KLEIST. Il y eut deux poètes allemands de ce nom. — Le premier, *Ewald-Chrétien de KLEIST*, poète élégiaque, né le 3 mars 1755, près de Koeslin en Poméranie, fit son éducation chez les jésuites, à Krone, se destina d'abord à la jurisprudence, puis embrassa la carrière militaire, servit successivement Danemarck et en Prusse, fut blessé grièvement à la bataille de Hünnersdorff, et mourut quelques jours après, le 21 août 1759. Son morceau le plus célèbre, le *Printemps*, a été plusieurs fois traduit en français. Ses œuvres complètes ont été éditées par Rauter, Berlin, 1780, 2 vol. in-8°, et par Kerte, Berlin, 1803, 2 vol. in-8°. — *Heinr de KLEIST*, né le 17 octobre 1777, à Francfort-sur-l'Oder, servit comme cadet dans l'armée prussienne pendant la campagne de 92. Plus tard, il étudia le droit, et remplit diverses fonctions dans l'administration. Broué d'une sensibilité malade, d'une grande exaltation de sentiment, il fut toujours mélancolique et souffrant, et imprima

à ses œuvres l'empreinte de son caractère. Il essaya successivement de se fixer dans plusieurs villes allemandes, et pullula à Dresde le *Phœbus*, avec Adam Müller. S'étant lié avec Catherine Vogel, dont le caractère n'était pas moins exalté que le sien, ils se poignardèrent ensemble, le 21 novembre 1811, au bord d'un des lars de Potsdam. On a de lui des tragédies, notamment la *Famille de Schrockenstein*, et *Catherine de Heilbroan* (1810), son chef-d'œuvre; des comédies, et des romans, dont le plus connu est *Michael Kohlhaas*.

KLEPHITES et ARMATOLES. *Klephite* signifie pillard, brigand. C'est le nom donné par les Turcs à des populations chrétiennes, qui, retirées dans les montagnes du nord de la Grèce, refusèrent constamment tous rapports avec les musulmans, et combattirent pendant des siècles pour leur indépendance. Leur histoire et leur origine même sont intimement liées avec celles des peuplades voisines, commandées par les *Armatoles* ou chefs des districts appelés *Armatoles* ou *Territoires des armes*, parce que les habitants avaient fini par reconnaître la domination des Turcs qui leur avaient accordé le droit de conserver leurs armes. On ignore l'époque à laquelle commencèrent ces associations d'hommes dévoués à la liberté. Fauriel (*Chants populaires de la Grèce*) pense qu'elles se formèrent après la conquête du pays plat par les Turcs, et le grec Rizo Neroulos (*Histoire moderne de la Grèce depuis la chute de l'empire d'Orient*), à l'époque de la guerre d'indépendance entreprise et soutenue avec tant de courage par Scanderbeg. Pouqueville, au contraire, les fait remonter jusqu'au temps de Constantin Porphyrogénète, c'est-à-dire vers le milieu du x^e siècle de notre ère. Peut-être même pourrait-on reculer encore leur origine, car depuis la chute de la liberté dans la Grèce, il dut se former naturellement dans les montagnes, des centres de résistance contre les tentatives des conquérants. Plutarque, dans la vie d'Aratus, parle même d'un corps de soldats à la solde de ce général, organisé comme les *Klephites* modernes. Quoiqu'il en soit, c'est sous la domination turque que se manifesta surtout la résistance des peuplades montagnardes. Les musulmans, ne pouvant soutenir contre elles une guerre interminable, se contentèrent d'imposer un léger tribut aux moins rebelle, en leur laissant le droit de se gouverner par elles-mêmes. Ils donnèrent le nom d'*armatoles* à leurs chefs, généralement désignés par les Grecs sous celui de *Capitans* et de *Képhatales*. Cette charge était héréditaire, et chaque nouveau capitain recevait l'investiture de la Porte. Le nombre des *paï-*

kare ou soldats qu'il pouvait lever ne dépassait guère deux cents; le plus souvent il était beaucoup moins considérable. Les Palikares, d'ailleurs, étaient toujours leur *Protopalikare*, qui soumis au Capitän, les conduisait à la guerre. Tout individu de sang non hellénique était exclu de leur association. Sous Amurat et Mahomet II, les Armatoles combattaient, pour les Turcs, les Timariotes qui après s'être révoltés avaient conquis des territoires importants en Epire et en Albanie. La bravoure qu'ils avaient déployée dans cette guerre augmenta leur puissance et leur fierté; la Porte ne pensa plus qu'à amoindrir leur influence et ils furent depuis lors en hostilité perpétuelle avec les pachas. Un *Dervendi Baschi* (gardien des routes), fut même spécialement chargé de les réduire à l'obéissance, et leur haine contre les oppresseurs devint plus violente que jamais. Ali Töbelen, pacha de Janina, parvint à soumettre plusieurs de leurs territoires; les Palikares brisèrent alors tout-à-fait le joug, déclarèrent leur indépendance absolue, et cherchèrent un refuge au milieu des Klephtes, leurs voisins, avec lesquels ils se confondirent. Ils occupaient une foule de petites places importantes par leur situation, sur le Pelion, sur le mont Agrapha, dans la vallée de Tempé, sur l'Olympe, aux sources de l'Arhélouss, sur le Pinde, etc. Leur position la plus redoutable était Milleso sur le mont Olympe. Dans les premières années du XIX^e siècle, ils comptaient dix-sept chefs principaux, ainsi répartis : dix dans la Thessalie; quatre dans l'Etolie, l'Acarnanie et l'Epire, et trois dans la Macedoine. En 1770, en 1789 et en 1805, une partie d'entre eux avaient pris les armes à l'instigation de la Russie, qui les avait ensuite abandonnés. En 1807, lorsque les Iles ioniennes passèrent sous la domination française, une foule de Klephtes et d'Armatoles vinrent s'enrôler dans la milice de ces îles. Les Anglais les congédièrent en 1811. En 1820, ils formaient un effectif de plus de 12.000 hommes, dispersés depuis les monts Acrotaïniens sur les côtes occidentales de la Grèce, jusqu'au Pinde sur les rivages occidentaux, et depuis le nord de la Thessalie jusque dans l'Attique. La guerre de l'indépendance grecque commença en 1821. Les Klephtes et les Armatoles contribuèrent puissamment à l'affranchissement de leur patrie. Leurs chefs les plus remarquables étaient : Nicolas Sturnaris et Kartzodemos, qui trouvèrent la mort devant Missolonghi; Saphakas et Karaiskakis, qui périrent devant Athènes; Georges Zongas, Kaki-Skala, Matry, Mitzo-Kondoujanis, Joannis Paninis, Karatazzo, Christos Mestonopoulos et le fameux Odysseus, fils de ce vil-

lant Androusos, qui avait donné l'élan dès l'année 1770.

KLOPSTOCK (FRÉDÉRIC-THÉOPHILE). Un des premiers poètes de l'Allemagne, né le 2 juillet 1721, à Quedlinbourg. Après avoir achevé ses études classiques et manifesté dès son adolescence sa vocation poétique, Klopstock conçut l'idée du grand poème épique sur lequel devait se fonder sa renommée, et quoiqu'il se fût proposé d'abord de n'entreprendre cette œuvre qu'à l'âge de 30 ans, il commença néanmoins à y travailler à l'âge de 16, où il était allé étudier la théologie dans le but d'embrasser la carrière de ministre protestant. N'ayant pas trouvé de société convenable à l'âge de 16, il se rendit à Leipzig et s'y lia intimement avec plusieurs jeunes gens, notamment avec Schmidt, auxquels il communiqua les trois premiers chants de la *Messie*, qu'il venait de terminer. Sur l'avis de ses amis, il consentit à publier ces trois premiers chants dans un journal de Brême (1748), et l'Allemagne tout entière accueillit aussitôt Klopstock comme le plus grand de ses poètes. Quelque temps après, il quitta Leipzig et se chargea de l'éducation des enfants d'un de ses parents, à Langensalza. C'est là qu'il vit une jeune personne dont il devint éperduement amoureux et qu'il aimait sous le nom de Fanny, mais qui ne le paya pas de retour. Cette passion malheureuse avait altéré sa santé, quand un littérateur allemand, Bodmer, l'appela dans sa maison, à Zurich. Il y passa neuf mois et quitta la Suisse pour aller sur la demande d'un de ses admirateurs, le comte de Bernstorff, ministre du roi de Danemark Frédéric V (1751), se fixer à Copenhague, avec une pension de 2000 fr. Il s'y livra tout entier à l'achèvement de son poème, qu'il ne termina qu'en 1780. Consolé de son premier amour, il s'était marié avec Marguerite (Méta) Moller, qu'il avait vue à son passage à Brunswick, qui figure dans ses poèmes sous le nom de Ciddy, et que malheureusement la mort lui enleva après quatre ans d'union. Après la disgrâce du comte de Bernstorff, Klopstock se fixa à Hambourg et ne quitta plus cette ville que momentanément. Il salua de vives acclamations la révolution française, mais réprouva énergiquement la terreur. Il mourut le 14 mars 1803, après s'être marié une seconde fois à l'âge de 67 ans, malgré l'espèce de culte qu'il vouait à sa première femme. — Le génie de Klopstock a été apprécié à l'article ALLEMANDE (*littérature*). Etant le premier en date des grands poètes allemands, ses contemporains l'ont élevé à une hauteur où il n'a pu se maintenir. Mais ce qui le distinguera toujours, c'est le profond sentiment religieux et patriotique dont il était animé

et qui lui inspira non seulement ses beautés poétiques, mais encore toutes les vertus privées et toutes les qualités du cœur. Klopstock a publié lui-même une édition complète de ses œuvres, Leipsik, 1799 et suiv., 12 vol. in-8. La *Messiede* a été traduite plusieurs fois en français, le plus complètement par M. d'Horres, Paris, 1825, 3 vol. in-8.

Ort.

KMOUN ou **CIMOUN**. Dieu égyptien, auquel on attribuait le pouvoir de chasser les maladies, de rajeunir ou de réparer l'organisme altéré, de ressusciter même. Dans un sens plus élevé, il est souvent confondu avec Menès ou Mandou. Il a aussi beaucoup de rapports avec l'Agathodémon, le dieu bon par excellence.

KNAUTIE, *Knaulia* (bot.). Genre de la famille des Dipsacées, de la tétrandrie-monogynie dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes annuelles ou vivaces, qui croissent naturellement en Europe, surtout dans ses parties orientales et dans les portions de l'Asie voisines de celle-ci. Leurs feuilles sont opposées, quelquefois toutes entières : le plus habituellement les inférieures, pinnatifides. Leurs fleurs sont rouges ou violacées, forment des capitules terminaux, souvent rayonnants, pourvus d'un involucre polyphylle; chacune d'elles est accompagnée d'un involucre marqué de quatre fossettes et denticule, à deux dents plus grandes; elles ont un calice adhérent, une corolle à quatre ou cinq lobes, quatre étamines, un ovaire adhérent, uniloculaire, surmonté d'un style grêle que termine un stigmatte échané ou bifide. Le fruit est étroitement enfermé dans l'involucre et couronné par le limbe calycinal cilié ou aristé de soies courtes.

On trouve communément dans les champs, dans les prés et le long des chemins, dans toute la France, la **KNAUTIE DES CHAMPS**, *Knaulia arvensis*, Coult. (*Scabiosa arvensis*, Lin.), plante herbacée vivace, haute d'environ cinq ou six décimètres, dont les feuilles sont sessiles pinnatifides à l'exception des supérieures qui sont entières, linéaires-lancéolées. Ses capitules sont rayonnés, d'un bleu violacé. Cette plante a été regardée comme sudorifique, détersive, vulnéraire; mais elle a cessé depuis longtemps d'être employée en médecine.

La **KNAUTIE DES BOIS**, *Knaulia sylvatica*, Duby, (*S. abissa sylvatica*, Lin.), se trouve dans les bois, surtout dans les endroits montueux. Ses feuilles sont toutes indivises, grandes, ovales-lancéolées, rétrécies inférieurement en pétioles ailés qui se rattachent l'un à l'autre de manière à les faire paraître comés. Ses capitules de fleurs rappellent ceux de l'espèce précédente.

KNEF ou **CHINEPH**, appelé aussi *Nef*, *Nev*,

Nouf, et par les Grecs *Knouphis*, est le dieu suprême de l'antique Egypte, car il se confond avec Ammon. Son nom exprime, dit-on, le souffle vital, ou la bonté divine. Dans le *Pimander*, on le représente transformant la matière chaotique en une sphère, en un œuf énorme qu'il tient à la bouche. C'est de lui que Plutarque disait que les Egyptiens adoraient un Dieu qui n'était pas né et qui ne pouvait mourir. Dans le grand temple d'Esneh, il était appelé, selon Champollion, esprit créateur de l'univers, soutien de tous les mondes. A un point de vue moins élevé, Knéf paraît avoir présidé à la santé sous le nom de *Kmoun*. Il est aussi *Noute-Fm*, le dieu fertilisant, et ne diffère nullement de Canope. On l'adorait surtout dans la Thébaine; il avait un sanctuaire célèbre dans l'île d'Elephantine. Comme dieu suprême, il apparaît sous la forme pure du bœuf avec un disque sur la tête; comme Agathodémon, il prend la forme du serpent du même nom, et est représenté avec de la barbe et deux jambes humaines; comme Knouphis-Nil, il a pour emblème un scarabée à tête de bœuf, orné du disque, et portant deux agathodémons sur les cornes, auxquelles sont suspendues deux croix ansées.

KNIPHAUSEN. Ci-devant seigneurie libre de l'Allemagne, entre la Frise, Jever et Oldenbourg, et appartenant aujourd'hui à ce dernier duché. Elle n'a qu'un mille et demi carré d'étendue et trois villages, Accum, Seugwarden et Federwarden. Dans ce dernier se trouve le château seigneurial qui est fortifié. La population totale ne monte qu'à 3,000 habitants, vivant de l'agriculture et de l'élevé des chevaux et du bétail. On évalue ses revenus à environ 120,000 florins.

KNOUT (art mil.). C'est une sorte de fléau composé d'un manche de bois d'environ trois centimètres de diamètre et long de cinquante, dont le fouet est formé d'une tresse ronde en cuir, d'une grosseur et d'une longueur égale à celle du manche. Tout cavalier en Russie porte le knout. Les officiers russes donnent du knout à leurs soldats, comme les Allemands du bâton. Chez les paysans russes, dans la cérémonie du mariage, pour marquer l'autorité dont les pères et mères se dessaisissent en faveur de leur gendre, la nouvelle épouse se met à genoux devant ses parents, ceux-ci lui donnent chacun un coup de knout, et passent ensuite cet instrument au nouveau mari, qui frappe également sa femme pour faire acte de pouvoir.

KNOX (Jonn), né à Gifford, dans le Lothian oriental en 1505, fut le principal promoteur du protestantisme en Ecosse. Il s'était destiné à l'état ecclésiastique, et avait déjà reçu

les ordres sacrés, quand les prédications de Georges Wishart le firent renoncer à la religion catholique. Knox était un de ces hommes à convictions absolues et impitoyables, aussi durs pour les autres que pour eux-mêmes, et dont rien n'égale le zèle et l'activité, si ce n'est leur orgueil et leur intolérance. Au moment où Knox adopta les idées de la réforme, celles-ci ne comptaient encore qu'un petit nombre de partisans en Ecosse, où régnait alors Marie Stuart, mineure et placée sous une tutelle française. Poursuivi par le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André (vers 1546), Knox fut obligé de quitter sa patrie, et de mener pendant un certain temps une vie assez aventureuse, habitant tantôt l'Allemagne, tantôt Genève, revenant dans sa patrie quand il le pouvait sans danger, emmené prisonnier en France en 1547, parvenant à s'échapper en 1549, chapelain du roi d'Angleterre en 1552. Il se trouvait à Genève, en 1558, et y publia : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, écrit dirigé en même temps contre Marie Tudor, reine d'Angleterre, et Marie Stuart qui atteignait sa majorité. Cependant le protestantisme avait grandi en Ecosse; Knox revint dans sa patrie (1559), et dès son arrivée à Perth, provoqua un mouvement violent du peuple contre le culte catholique. De ce moment les réformés furent les maîtres en Ecosse; à l'instigation d'Élisabeth d'Angleterre, le parlement adopta la profession de foi calviniste rédigée par Knox, abolit les cours ecclésiastiques, confisqua les biens de l'Église, prononça des peines sévères contre le culte catholique. Knox, le principal auteur de tous ces actes, ne cessa pendant le reste de sa vie de jouer un rôle dominant dans son pays, de poursuivre Marie Stuart de sanglants reproches, et de persécuter les catholiques, entendre une messe étant à ses yeux un crime irrémissible. Il mourut le 24 novembre 1572, laissant, outre l'écrit que nous avons cité, plusieurs ouvrages de propagande et de polémique, qui ont été ajoutés à la 4^e édition (Edimbourg, 1732) de son travail le plus important : *Histoire de la réformation de la religion en Ecosse*.

KOALA, *Liparus* (mam.). De Blainville a fait connaître sous le nom d'Ours à roche, *Phascogaleos*, un Didelphe de la Nouvelle-Hollande, dont le port est assez semblable à celui de l'ours. Cet animal, qui est un véritable Phalanger (roy. ce mot) dépourvu de queue, est souvent désigné par les naturalistes sous le nom de *Koala*; ses membres de derrière ont, comme ceux des Phalangers, un pouce opposable; ses dents sont aussi semblables à celles de ces

animaux. G. Cuvier possédant le dessin d'un autre animal appelé également *Koala*, et qui est de la même contrée, crut devoir en faire un *Phascogaleos*, bien qu'il affirme qu'il manque du pouce. Comme il est certain que le vrai *Phascogaleos* a un pouce aux membres de derrière, c'est avec raison que l'on a laissé au *Koala* de G. Cuvier le nom de *Liparus cinereus*, que lui avait donné précédemment Goldfuss. Le genre *Koala*, *Phascogaleos* de Blainville, a pour caractères : six incisives supérieures et deux inférieures; deux fausses canines supérieures de chaque côté, et quatre molaires de chaque côté et à chaque mâchoire; les deux incisives supérieures intermédiaires beaucoup plus longues que les autres, et les inférieures semblables à celles des Kangourous; quatre petites dents intermédiaires ou fausses canines, entre les incisives et les molaires supérieures; molaires à quatre tubercules; oreilles grandes, pointues, à conque dirigée en avant; pieds pentadactyles; les doigts des extrémités antérieures partagés en deux groupes, le pouce et l'index d'un côté, et les trois autres du côté opposé : le pouce des extrémités postérieures très gros, séparé, sans ongle, et les deux doigts suivants plus petits, réunis jusqu'aux ongles. — L'espèce unique est le *KOALA BRUN*, *Phascogaleos fuscus* de Blainville, dont le pelage est long, touffu, grossier, brun-chocolat. Il habite la Nouvelle-Hollande. Son port et sa démarche sont ceux d'un petit Ours. Il grimpe aux arbres avec facilité, et se creuse des tanières.

E. D.

KOBANG. Monnaie d'or actuellement en usage au Japon et sur la valeur de laquelle les auteurs varient. Suivant l'Annuaire publié en 1848 à Paris par le Bureau des Longitudes, le vieux kobang vaudrait 51 fr. 24 c., et le nouveau 39 fr. 69 c. Mais Siebold, dont l'autorité a beaucoup plus de poids, puisqu'il a fait récemment un long séjour au Japon, affirme que le kobang ne vaut que dix florins de Hollande, ou environ 26 fr. Il y a ensuite des demi, des quarts et des seizièmes de kobang, également en or : on ne coule en argent que des pièces de la valeur de 1/8 et de 1/16 de kobang. Comme la plupart des monnaies japonaises, le kobang a une forme ovale, et est empreint aux armes du mikado, qui consistent en une fleur et trois feuilles du *Dryandra cordifolia*, appelé *kiri* par les Japonais. Toutes les monnaies anciennes ou modernes ayant eu cours au Japon se trouvent décrites dans un magnifique ouvrage colorié publié à Yedo en 1822.

KOBI (*Désert de*) (roy. COM).

KOEBERGER (VENCESLAUS). Peintre, né à Anvers au milieu du XVI^e siècle. D'abord élève

de Martin de Vos, il le quitta pour aller chercher en Italie l'oubli de quelques peines de cœur, se fixa à Naples, et fut longtemps sourd à toutes les prières de ses amis, qui l'engageaient à revenir à Anvers; mais il leur envoya un magnifique tableau représentant *saint Sébastien avant son martyre*, que l'on voit encore à Anvers à l'église de Notre-Dame. Cependant il finit par revenir dans sa ville natale, mais il ne fit qu'y passer; l'archiduc Albert d'Autriche l'appela à Bruxelles, et le nomma son peintre ordinaire. On ne connaît pas l'année de sa mort; mais à en juger par un de ses portraits il parvint à un âge fort avancé. Koeberger fut en même temps qu'un grand peintre, un poète distingué, un savant antiquaire et un habile architecte. J. V.

KOELREUTÉRIE, *Koelreuteria* (bot.). Genre de la famille des sapindées, de l'octandrie-monogynie dans le système de Linné. Ses caractères distinctifs sont : un calice quinque-parti, égal; des pétales réduits par avortement à trois ou quatre, portant intérieurement sur l'onglet un petit appendice biparti; un disque très charnu, occupant tout le fond du tube calycinal, et présentant à son bord huit crénelures; un ovaire sessile, à trois loges biovulées, avec un style et un stigmate aigu. Le fruit qui succède à ces fleurs est une capsule renflée-vésiculeuse, trivalve.

Le type de ce genre est la **KOELREUTÉRIE PANICULÉE**, *Koelreuteria paniculata*, l'Hér. (*Koelreuteria paniculata*, Lam.), arbre peu élevé, originaire de Chine, aujourd'hui assez répandu dans les jardins. Ses feuilles, alternes, sans stipules, sont pennées avec foliole impaire, et leurs folioles sont ovales, bordées de grosses dents inégales; ses fleurs sont d'un beau jaune et forment des grappes réunies en grandes panicules. Ce joli petit arbre se plante en pleine terre, surtout en sol léger et frais. Sa multiplication est facile et se fait par graines, par marcottes et par boutures.

KOEMPFER (ENGELBERT), médecin et voyageur célèbre, naquit en 1651, à Lemgow, dans la Westphalie. Après avoir terminé ses études médicales, il passa en Suède et suivit, en qualité de secrétaire, Fabricius, envoyé en ambassade à Moscou et à la cour de Perse. Kœmpfer passa deux ans à Ispahan, et laissant Fabricius revenir seul en Europe, il s'embarqua, avec le titre de chirurgien en chef, sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales, parcourut une foule de pays jusqu'à Siam et au Japon, fit une étude scrupuleuse des positions géographiques et des mœurs des peuples qu'il visitait, revint en Europe, où il fut nommé médecin du comte de la Lippe, et mourut en 1716.

En 1712, il avait publié ses *Aménités exotiques*, ouvrage où l'on trouve des détails très intéressants, les meilleurs qu'on eût eus jusqu'alors sur l'histoire, les productions, etc., de la Perse et des autres pays parcourus par l'auteur. On lui doit en outre *Herbarium ultra gangeticum*, et l'*Histoire naturelle, ecclésiastique et civile du Japon*, en allemand, traduite en anglais par Schenckler, 1727, et en français par Desmaizeaux, La Haye, 1734. Cette histoire, il est vrai, a été mise en ordre par Hans Sloane, mais d'après les manuscrits inédits de Kœmpfer. Le reste de ces manuscrits a été publié en allemand en 1777.

KOEMPFERIE, *Kœmpferia* (bot.). Genre de la famille des Zingibéracées, de la monandrie-monogynie dans le système de Linné. Les plantes qui le forment sont herbacées, à racines tuberculeuses. Leurs fleurs sont accompagnées de bractées; les unes grandes, extérieures, les autres plus intérieures et propres à chaque fleur. Leur organisation est très anormale. D'après l'interprétation qu'en donne M. Lestibondo, on y trouve les deux rangées ordinaires du périanthe des monocotylédons. Les trois parties de la rangée externe sont soudées en lame unique, fendue sur un côté et tridentée au sommet; les trois de la rangée interne sont plus longues, étroites, aiguës et canaliculées, distinctes les unes des autres. Plus en dedans, se montrent des lames pétaloïdes, plus développées que le périanthe lui-même et qui ne sont que des staminodes ou des étamines transformées; deux d'entre elles sont blanches ou peu colorées, très larges à leur base; la troisième nommée par M. Lestibondo *synème*, et par la plupart des botanistes *labelle*, est profondément bilobée, vivement colorée; une seule étamine reste à l'état normal. L'ovaire est adhérent, à trois loges pluriovulées; il porte un long style grêle reçu dans un sillon de l'étamine, et terminé par un stigmate urcéolé, cilié. Ces plantes appartiennent aux Indes-Orientales.

On cultive en terre chaude la **KOEMPFERIE ALLONGÉE**, *K. longa*, Jacq., plante à nombreux tubercules de volume peu considérable, féculents et aromatiques, utilisés comme aliment dans les Indes. Cette espèce a de grandes feuilles ovales-oblongues, rougeâtres à leur face inférieure, et cinq ou six fleurs odorantes, dont les bractées sont striées de rouge. — Les tubercules de la *Kœmpferia rotunda* rappellent le gingembre par leur saveur et leur odeur. — Plusieurs auteurs croient que les tubercules de ces deux plantes et aussi ceux de la *Kœmpferia galanga* constituent la substance connue dans les pharmacies sous le nom de *racine de Zédonire*. Mais d'autres botanistes pensent, au contraire, que cette ma-

tière est fournie par le *Curcuma zedoaria*, Roxb.

KOENIGSBR.ETZ. Cercle de Bohême qui a pour chef-lieu une ville du même nom. Le cercle, situé entre la Silésie, la Moravie et les cercles de Chrudim et de Biczow, a une superficie d'environ 61 milles géographiques carrés, et une population de 272 ou 273,000 habitants. — La ville de **KOENIGSBR.ETZ.**, bâtie au confluent de l'Adler et de l'Elbe, compte environ 6,000 âmes. Elle est fortifiée et possède un évêché.

KOENISBERG. Grande et célèbre ville du royaume de Prusse, ancienne résidence des chevaliers teutoniques et des ducs de Prusse, aujourd'hui seconde résidence du roi, capitale de la Prusse orientale et occidentale, siège d'une université, d'une cour d'appel, etc. Elle est située sur la Pregel, que l'on passe sur sept ponts de bois, au 54° 42' 5/2" de lat. N. et au 18° 8' 35" de longit. Koenisberg fut fondée en 1256, par les chevaliers teutoniques qui lui donnèrent ce nom (montagne du roi), en honneur d'Ottokar, roi de Bohême. Elle fut considérablement agrandie en 1300 et en 1324. Avec ses onze faubourgs, Koenisberg a un circuit de 2 milles d'Allemagne (3 lieues) et une population de 90,000 âmes. Sous le rapport de l'architecture, cette ville le cède de beaucoup à d'autres grandes villes d'Allemagne. Les rues, à l'exception de la longue rue du Kueiphof, où se trouvent les demeures des principaux négociants, sont la plupart étroites et irrégulières, et on voit peu de maisons d'une belle construction. On distingue parmi ses édifices publics, le vaste château royal, presque entièrement relégué au XVI^e siècle; on y remarque principalement l'église et la salle russe, longue de 274 pieds et large de 59, et la haute tour bâtie en 1688; l'église de la vieille ville, le Junkerhof, le dôme ou cathédrale, bâti en 1332, long de 286 pieds, large de 93, haut de 98, et renfermant beaucoup de tombeaux curieux, des tableaux de Cranach et de ses disciples, etc.; la belle église allemande réformée, bâtie en 1690 par l'électeur Frédéric III, l'église luthérienne, de 1620, le théâtre, la bourse, l'hôtel-de-ville, etc. L'université possède une belle bibliothèque, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle et un des observatoires les plus célèbres de l'Europe. Il y a à Koenisberg beaucoup d'autres établissements et instituts scientifiques et littéraires. Le commerce y est florissant. Cette ville doit une partie de sa prospérité aux réfugiés français qui y trouvèrent un asile après la révocation de l'édit de Nantes. Les environs de Koenisberg sont très pittoresques. SCH.

KOERNER (CHARLES-THÉODORE). Poète al-

lemand, né le 23 septembre 1791, à Dresde. Son père, conseiller à la cour d'appel dans cette ville, était un ami intime de Schiller, qui remarqua et cultiva les dispositions poétiques du jeune Koerner. Celui-ci dut se préparer à la carrière de son père, et suivit en effet les cours des universités de Leipsig et de Berlin. En 1810, il publia un premier recueil de poésies, sous le titre de *Knaopen* (boulons de fleurs). L'année suivante, il se rendit à Vienne et y fit paraître en moins de dix-huit mois, une douzaine de tragédies, dont quelques-unes, notamment *Zring*, jouirent après sa mort d'une grande réputation, mais qui n'offrent en réalité que de faibles imitations du drame de Schiller. C'était le moment où le sentiment national allemand s'élevait avec énergie contre la domination française. Koerner poussa ce sentiment jusqu'au dernier degré de l'exaltation et lui dut ses véritables titres poétiques. Au commencement de 1813, il s'enrôla dans le corps franc de Lutzow, et c'est là que, tout en combattant, il composa ses poésies patriotiques (réunies sous le titre de *Lyre et Épée*, Berlin, 1814), qui le placent au rang des premiers lyriques allemands. Koerner ne vit pas le triomphe de la cause qu'il défendait. Il fut tué dans une escarmouche le 23 août 1813, sur la route de Gadebusch à Schwerin, à peine âgé de 22 ans.

KOEVAR. District de la Transylvanie, dans le pays des Madgyars. Sa superficie est de 18 milles géographiques carrés; on évalue à 3,300 le nombre des familles qui l'habitent.

KOLBACK (art. mil.). Bonnet de peau d'ours, dont les compagnies d'élites des hussards et des chasseurs sont coiffées, ainsi que les escadrons des guides. Ils sont ornés de cordons, mais n'ont pas de plaques. Cette coiffure vient de la Hongrie; son nom rappelle son origine.

KOLYVAN. Petite ville de la Sibirie, dans le gouvernement de Tomsk, sur la rive droite de la Berda, sous le 54° 48' latit. N., et le 90° 35' de longit. orient. Sa population monte à 4,000 âmes. C'est là que M. Demidow commença, en 1730, l'exploitation des mines d'argent et de cuivre qu'il avait découvertes en 1727. Cette exploitation se fit d'abord clandestinement, parce qu'à cette époque toutes les mines d'argent ou d'or appartenaient exclusivement à la couronne. Aussi le secret de M. Demidow ayant été trahi par un allemand nommé Sleyger, le gouvernement confisqua-t-il toutes les mines, et les fit exploiter à son profit. Kolyvan devint alors le chef-lieu de toutes les mines du mont Altay, auxquelles il donna son nom. Plus tard l'épuisement complet du bois fit cesser les travaux dans cette localité, où existe aujourd-

d'hui une grande manufacture de jaspe et de porphyre, qui occupe plus de 300 ouvriers. Scn.

KOLPIA ou **COLPIA** (*myth*). Est le vent primitif dans la cosmogonie de Saichoniaton (Eusèbe, *Prépar. évangél.*, liv. 1^{er}, ch. 7). Il a pour femme *Baau* (la nuit), qu'il rend mère d'*Aïôn* (*Ævum*, la durée) et de *Protoponos* (le premier ne), êtres tous deux mortels. Ce souffle de l'air ténébreux est, avec le chaos, le principe des choses, et avant tout du *Môt*, l'union ou corruption d'une mixtion aqueuse d'où proviennent les semences de la création. Bochart traduit Kolpia par la voix de la bouche de Dieu. Quant à Baau, elle est la Bouto égyptienne, et *Môt* peut être regardé comme identique à l'*Hiraniagarba* de l'Inde, la matière considérée comme le milieu où s'opère la création, et à laquelle on donnait aussi le nom de Mouth, qu'on retrouve également dans la *Meÿth* ou *Moouth* de l'Égypte.

KOLPODE, *Kolpoda* (*Inf.*). O.-F. Müller a créé sous ce nom un genre de la famille des Paramécien, caractérisé par l'échancre latérale de leur corps, ovoïde ou reniforme; par leur bouche située latéralement au fond de l'échancre, et pourvue d'une lèvre transverse, sail-lante, et la surface de leur corps reticulée ou marquée de stries noduleuses, croisées obliquement, et auxquelles correspondent des rangées de cils vibratiles très fins. Les Kolpodes, longs de 2 à 9 centièmes de millimètres se trouvent dans les eaux douces stagnantes au milieu des herbes en décomposition; ils se montrent surtout avec une abondance extrême dans les infusions de substances végétales, de farine ou de foin, par exemple. Ils ont été vus par les premiers naturalistes qui se sont occupés de micrographie, et Leeuwenhoek, en 1677, les indique déjà. — L'espèce type et peut-être unique de ce genre, est le **KOLPODE CAPUCHON**, *Kolpoda cucullatus*, Müller. Elle est excessivement variable. — Ehrenberg en cite deux autres espèces qui sont au moins douteuses, les *Kolpoda ren* et *cucullis*, Müller, dont l'une au moins appartient au genre *Loxodæ* (voy. ce mot). E. D.

KOMORN. Ville de Hongrie (ci-devant ville libre royale), chef-lieu du comitat du même nom, située dans l'île de Schutt, sur le Danube, et célèbre par ses fortifications qui la rendent presque imprenable. La forteresse est à environ deux mille pas de la ville, à la pointe S. E. de l'île, au confluent de la Waag-Danube et du Vieux-Danube, où elle commande le fleuve capital de l'Autriche qui traverse le cœur de l'empire, assure les communications des armées sur les deux rives, domine la seule route directe de Vienne à Pesth et à Bude, et, dans

une campagne malheureuse, couvre l'armée en retraite et arrête la marche de l'ennemi. On la regarde donc à juste titre comme le palladium de la monarchie et surtout de la Hongrie. Ses fortifications ont un vaste développement et exigent pour leur défense un corps de 10,000 hommes et 200 pièces de canon. Les casernes et les casemates ont assez d'étendue pour loger facilement 20,000 autres hommes. En cas de besoin on peut changer les premières en véritables citadelles, seulement en enlevant leurs toitures. Presque toutes les fortifications ont été reconstruites depuis 1805. — La ville de Komorn a huit églises dont plusieurs sont fort belles. On remarque en outre, l'hôtel-de-ville, la belle maison du comitat et le gymnase réformé. Sa situation favorise grandement son commerce de grain, de vin, de bois et de poisson. Komorn est fort sujette aux tremblements de terre; ceux de 1763 et 1822 lui ont fait éprouver des pertes considérables. Sa population monte à 20,000 âmes. Scn.

KONG. C'est le nom d'une ville de l'Afrique, capitale du royaume du même nom, située dans le S.-O. de la Nigritie. Ce pays est sillonné par une chaîne de montagnes appelées montagnes de Kong. — La ville de Kong passe pour être très peuplée.

KONIEH (Sultanie de) ou *Sultanie de Roum*. Nom d'un des États formés du démembrement de l'empire des Seldjoucides de Perse, sous le règne du sultan Malec-Schah, l'an 469 de l'hégire (1074 de notre ère). Cette sultanie comprenait presque toute l'Asie-Mineure. Ses villes principales étaient Konieh, l'ancienne Iconium, Nicée, Smyrne, Laodicée, Ancyre, Kastamouni et Tarse. Cet État commença à décliner lors des premières Croisades (xii^e siècle de notre ère) par les attaques des seldjoucides. Il fut ensuite ravagé par les Mogols qui s'en rendirent maîtres au xiii^e siècle. Il fut complètement démembré en 1308, après la défaite de Maçoud, vaincu et tué dans une bataille contre un de ses émirs qui s'était révolté.

KONIEH, l'ancienne Iconium (voy. ce mot), fut au moyen-âge la capitale de la Sultanie du même nom. Aujourd'hui elle appartient à la Turquie d'Asie, et le gouvernement ottoman en a fait le chef-lieu du Liva du même nom et de la Caramanie; elle est située dans une plaine bien arrosée, à 110 lieues à l'E. de Smyrne, et à la même distance S.-E. de Constantinople, latitude N. 37° 54'; long. E. 30° 20'. On y remarque plusieurs mosquées d'une bonne construction. Du reste la ville n'offre rien de remarquable. On y fait un commerce assez important de noix de galle, de gomme adragante, de soie, etc.,

et on y fabrique de bons maroquins et des tapis. Cette ville est le siège d'un métropolitain grec. On y compte 30,000 habitants. Ce fut auprès de Konieh, qu'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, remporta sur les Ottomans, le 24 décembre 1832, une victoire éclatante qui lui aurait ouvert les portes de Constantinople, si les puissances chrétiennes n'étaient pas intervenues pour conclure la paix entre le grand-seigneur et son ancien vassal.

KOPEK. Monnaie russe, centième partie du rouble. On distinguait encore, il y a quelques années, en Russie, deux espèces de roubles : le rouble argent (4 fr.), et le rouble papier en assignat (1 fr. 15 c.). Ce dernier a été supprimé. Le kopék qui reste actuellement en usage dans tous les États du czar vaut donc 4 centimes de notre monnaie.

KOPPARBERG. Province de Suède où sont situées les célèbres mines qui portent le nom de *Stora Kopparberg* (littér. grande mine de cuivre). La découverte de cette mine est fort ancienne. On l'attribue à un Finnois, qui, en faisant paître son troupeau dans la contrée, vit une des bêtes descendre dans un trou d'où elle sortit ensuite la toison rougie par le minéral. Les premiers privilégiés qui se rattachent aux mines de Kopparberg remontent à 1347, mais leur exploitation date de 1310. Les orifices par lesquels on descend dans leur intérieur sont nombreux. Le plus grand a 1,200 pieds de long sur 660 de large et 300 de profondeur. La plupart des machines qui servent à leur exploitation sont mues par des cours d'eau qu'alimentent les lacs voisins. Un de ces cours d'eau produit une chute qui n'a pas moins de 350 pieds de hauteur. Quant aux roues qui font mouvoir les machines, elles ont 32, 36 et jusqu'à 42 pieds de diamètre. Cette exploitation est organisée sur une très grande échelle. C'est là, du reste, en même temps que la gloire de la Suède, une des sources capitales de son revenu. L'époque de leur plus grande splendeur est celle de Gustave II Adolphe. Alors la production des mines de Kopparberg monta à 23,000 skeppunds (le skep. = 135,53 kilog.); depuis, cette production n'a fait que décroître. Aujourd'hui elle rend en moyenne chaque année 3,050 skeppunds de cuivre, 258 duats d'or, 522 livres d'argent, 139 skeppunds de plomb, 747 skeppunds de vitriol, 14 skeppunds de soufre et 1,153 tonnes (la tonne suédoise vaut 125,57 litres) d'ocre rouge. Les mines de Kopparberg occupent une grande place dans l'histoire de Suède. Elles ont souvent servi de foyer à des mouvements populaires d'une victorieuse énergie; témoin celui qui fut dirigé en 1432 par l'illustre Engelbrekt, et qui eut pour

résultat de délivrer la Suède du joug des bail-lis danois. Les mines de Kopparberg sont aussi l'objet d'une superstitieuse vénération de la part du peuple, qui ne peut sans doute s'expliquer autrement que par une vertu miraculeuse, l'état de parfaite conservation où l'on trouve quelquefois des cadavres d'ouvriers mineurs perdus déjà depuis longues années dans les décombres d'un éboulement. Cette état de conservation tient évidemment à l'action du vitriol dont le minéral de Kopparberg est presque partout accompagné.

KORAISCHITE ou **KORÉISCHITE.** c'est le nom qu'on donne aux membres d'une tribu arabe, la principale de la Mecque. Cette tribu était très influente avant Mahomet. C'était elle qui était chargée de l'administration et de la garde du temple de la Mecque. Mahomet appartenait à cette tribu.

KORAN (roy. ALCORAN).

KORDOFAN. Contrée d'Afrique, à l'O. du Sennar et de l'Abyssinie, au S. de la Nubie et à l'E. du Darfour. Sa partie méridionale est traversée par la Balir-al-Abiad ou Rivière-Blanche, dont la vallée est fertile, ainsi que plusieurs oasis où le sol est convenablement arrosé. Le Kordofan, après avoir appartenu successivement au Sennar et au Darfour, a été annexé à l'Égypte en 1820, par Méhémet-Ali. Les habitants professent le mahométisme et parlent la langue arabe. Ils s'adonnent surtout au commerce, et fournissent chaque année des milliers d'esclaves à ces horribles chasses aux nègres appelées *gazads*. Obéid, capitale du Kordofan, a été ruinée presque entièrement par les troupes égyptiennes.

KORIAKS. Peuples de la Sibérie, dans le gouvernement d'Irkoutsk; ils habitent depuis Okhotsk, vers le golfe Penjin, jusque dans le nord du Kamtschatka, et depuis l'Omolona, qui sort de la Copina, jusqu'à l'Océan oriental. Toute cette contrée est dénuée d'arbres, remplie de profonds marais, de lacs et de montagnes. Les Koriaks, au nombre de 2,000 environ, sont les uns nomades, les autres sédentaires, et vivent à la manière des Kamtschadales. Les premiers sont pillards, méchants et fort jaloux. Leurs immenses troupeaux de rennes lont toute leur richesse. Les Koriaks se nourrissent aussi de la pêche et de la chasse. Ils payent à la Russie un tribut qui se lève tous les deux ou trois ans. Les hommes sont de taille moyenne. Ils ont les cheveux noirs et très peu de barbe. Les femmes, généralement fort laides, se tatouent le visage. Les Koriaks sont encore idolâtres pour la plupart, et brûlent leurs morts. SCB.

KORIBUTH WIECZNOWIECKI (M-

CHÉL), roi de Pologne, né en 1638, fut élu le 19 juin 1669. Il appartenait à la famille des Jagellons. Il n'accepta le trône qu'avec répugnance, et eut beaucoup de peine à se débarrasser de l'opposition que lui faisait un parti puissant, à la tête duquel se trouvait Sobieski. En 1671, la Pologne fut attaquée par les Cosaques à l'instigation de la Russie. Sobieski les vainquit : mais les Turcs envahirent bientôt la Podolie, au nombre de 150,000 hommes, et s'emparèrent, le 22 septembre 1672, de Kaniniek, capitale de cette province. Koributh, au lieu de faire face à l'ennemi, s'enfuit lâchement à Lublin, et jeta ainsi le découragement parmi ses troupes. De nouvelles victoires de Sobieski sauvèrent la Pologne, et Koributh en profita pour conclure la paix avec Mahomet IV, auquel il consentait, par le traité de Boudchaz, à abandonner la Podolie, l'Ukraine, et à payer un tribut annuel de 20,000 rixdalls. La diète de Varsovie annula ce honteux traité en 1673. La guerre recommença ; une puissante armée turque envahit la Pologne. Sobieski écrasa l'ennemi à Choczyn, le 10 novembre. Koributh mourut la veille ou le jour même de cette grande bataille. Sobieski ne tarda pas à le remplacer sur le trône.

KORNTHALISTES. On appelle ainsi les membres d'une congrégation luthérienne, fondée en 1818, par Guillaume Hoffmann. Elle s'est établie près de Stuttgart, dans un endroit appelé *Kornthal*, d'où lui est venu son nom. Ces sectaires ont une organisation civile qui ressemble beaucoup à celle des frères moraves.

KORTHOLT (CHRISTIAN). Né à Burg, dans l'île de Femeeren, et mort en 1694. Il avait été professeur de grec à Rostock, professeur de théologie et vice-chancelier à l'université de Kiel. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, dont les trois suivants sont très utiles à consulter : 1° *Tractatus de calumniis paganorum in veteres Christianos*, Kiel, 1678, in-4°, plein de faits curieux et intéressants ; 2° *Tractatus de origine et natura Christianismi ex mente gentilium*, Kiel, 1672, in-4° ; 3° *Tractatus de persecutionibus ; Ecclesie primitivæ veterumque martyrum cruciatibus*, Kiel, 1680, in-4°.

KOSAQUES (voy. KOZACKS au Supplément).

KOSCIUSKO (THADÉE), chef suprême de la nation polonaise pendant la guerre de l'indépendance de 1794, naquit en 1756, d'une famille lithuanienne, noble mais pauvre. Après avoir étudié quelque temps à l'école des cadets de Varsovie, il fut envoyé par le prince Czartoryski, son protecteur, à l'école militaire de Versailles. C'est là qu'il prit ce goût des armes, qui fut plus tard l'origine de sa célébrité. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où Wash-

ington le nomma son aide-de-camp, et le décora de l'ordre de Cincinnatus. De retour en Pologne en 1786, il prit immédiatement du service, et se battit contre les Russes avec une valeur et un succès qui le firent considérer dès lors par les Polonais comme l'espoir de la patrie. En effet, quand le 12 mars 1794, le général Madalinski eut arboré à Ostrolenka le drapeau de l'indépendance, Kosciusko fut proclamé chef suprême des forces nationales, avec des pouvoirs illimités. Il répondit avec éclat à cette confiance de ses compatriotes. Quelque faibles que fussent les ressources dont il pouvait disposer, il en tira si habilement parti, qu'en peu de temps il eut classé l'ennemi du pays ; il se consolida même tellement dans la victoire qu'il put dès lors s'occuper activement et efficacement des questions de réforme intérieure. Cependant la Russie n'avait point renoncé à ses projets sur la Pologne. La fin de la guerre de Turquie ayant laissé l'armée de Souwaroff disponible, Catherine l'envoya contre Varsovie. En même temps l'Autriche et la Prusse joignirent leurs armes à celles de la Czarine. Kosciusko fit des prodiges de valeur. Mais que pouvait-il contre une coalition aussi puissante et aussi résolue ? Il fut dangereusement blessé et transporté prisonnier dans la forteresse de Saint-Petersbourg, le 4 novembre 1791. — L'avènement de Paul 1^{er} le rendit à la liberté ; mais le sort de la patrie était désormais fixé, et Kosciusko se sentait impuissant à la relever de sa chute. Il se retira donc des camps et de la politique, et se refusa même aux instances de Napoléon, qui l'invitait à prendre part à la guerre de 1806. Si les promesses de l'empereur Alexandre l'attirèrent plus tard au congrès de Vienne, où il lui fut permis de prendre la parole en faveur de sa patrie, il ne tarda pas à y perdre les illusions dont il s'était bercé d'abord. Au lieu de poursuivre sa route vers Varsovie pour chercher à combiner de nouveaux projets, il préféra se réfugier définitivement en Suisse, et mourut à Soleure le 14 novembre 1815. — Kosciusko est un de ces nobles et généreux caractères qui imposent le respect même à ceux qui l'ont combattu. Alexandre l'honorait particulièrement. Il ne voulut point que les cendres du héros restassent exilées sur une terre étrangère ; ce fut par ses ordres qu'elles furent rapportées à Cracovie, où elles reposent à côté de Sobieski et de Poniatowski.

KOSTROMA. Chef-lieu de la province russe de ce nom, situé à 825 werstes de Saint-Petersbourg, par 57° 43' 52" latit., et 58° 30' 2" long. L'origine de la ville de Kostroma remonte à l'année 1152. Elle a subi diverses dominations :

prise et reprise tantôt par les princes de Souzdal et de Wladimir, tantôt par les princes de Tover, elle s'est encore vue succagée et brûlée par les Tatars. Elle ne fut définitivement incorporée au grand duché de Moscou que sous Iwan III, Wassilievitch 1462-1505). C'est dans le gouvernement de Kostroma, plus encore que dans les autres gouvernements de l'empire, que se préparent les cuirs de Russie dont la renommée est européenne. On y fabrique aussi des nattes d'écorce (*ragoji*) qui servent, entre autres applications, à faire des voiles pour les grandes barques. En dehors de ces deux industries particulières au gouvernement de Kostroma, on n'y trouve guère que quelques fabriques de drap et de toile. La plupart des habitants sont maçons, plâtriers ou charpentiers, et vont travailler pendant l'été dans les gouvernements voisins. — La ville de Kostroma renferme 14,000 habitants. Sans être remarquablement belle, elle est située agréablement, et il y règne un certain luxe qui n'est pas ordinaire en Russie aux villes du même degré. De tous les édifices qui l'embellissent, le plus intéressant par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, est le monastère appelé *Ipatief-Troitzkii*. C'est dans ce monastère que se trouvait Michel Romanoff, en 1619, lorsqu'il fut appelé sur le trône de Russie.

KOTZEBUE (AUGUSTE - FRÉDÉRIC-FERDINAND DE), né à Weimar, le 3 mai 1761, étudia le droit à Iena, mais céda bientôt à son goût pour la littérature dramatique et devint l'écrivain allemand le plus fécond dans ce genre. Appelé à Saint-Petersbourg en 1781, par un ami de son père, le comte Guertz, il y fut d'abord secrétaire du baron de Bawr, puis assesseur du tribunal de Revel, enfin président du *Magistral* de l'Esthonie. Revenu à Weimar vers 1790, son caractère peu estimable le fit repousser par les littérateurs éminents réunis dans cette ville, et il se vengea de cette exclusion par un libelle infâme *Bahrdt à la tête de fer* qui le couvrit de honte. En 1798, il obtint la direction du théâtre de Vienne, mais quitta cette ville peu après, pour aller remplir en Russie un emploi analogue. A peine eut-il passé la frontière de l'Empire, qu'il fut arrêté et conduit en Sibérie, sur les ordres de l'empereur Paul I^{er} qui avait été choqué de quelques passages de ses écrits. Kotzebue a retracé lui-même l'histoire de cet exil dans l'ouvrage intitulé : *L'Année la plus mémorable de ma vie*. Cependant Paul I^{er} ne tarda pas à être touché des pièces flatteuses que Kotzebue sut lui faire parvenir; il rappela l'écrivain et le combla de faveurs. Après la mort de ce prince, Kotzebue revint en Allemagne, voyagea en

France et en Italie, et renouvela ses attaques contre les littérateurs contemporains, dans le *Franc Parleur* et la *Feuille hebdomadaire*, tout en continuant à produire, en grand nombre, des pièces de théâtre, des romans, des relations de voyages. Plus tard, il retourna plusieurs fois en Russie, et fut, à partir de 1810, l'agent secret de cette puissance en Allemagne. Après 1814, il reçut de l'empereur Alexandre une pension de 15,000 roubles et le titre de correspondant politique et littéraire, et s'acharna contre les idées de réforme qui agitaient l'Allemagne, et les hommes qui les représentaient. Depuis longtemps tombé dans le mépris de ses compatriotes, il devint alors l'objet de leur haine, et un jeune étudiant nommé Sand, se faisant l'organe cruel de ce sentiment, alla dans sa maison à Mannheim, le frapper de trois coups de poignard dont il mourut sur le champ (23 mars 1819). — On ne peut refuser à Kotzebue un grand talent dramatique et même une certaine originalité; mais il manque d'élévation et de profondeur. Ses œuvres démontrent, avant tout, une grande facilité et l'aptitude de se prêter aux goûts du public. Ses pièces de théâtre, au nombre de plus de 200, sont analogues à celles que l'on joue sur nos théâtres secondaires, depuis le drame larmoyant et la comédie sentimentale jusqu'aux bouffonneries et aux farces grossières. De celles du premier genre, on compte parmi les meilleures *Misanthropie* et *Repentir* et les *Deux Frères*, qui ont été transportées avec succès sur la scène française. Le gros sel de ses pièces comiques serait peu goûté sur notre théâtre; mais elles font toujours partie du répertoire du théâtre allemand, très pauvre dans ce genre de littérature. Il n'a jamais été fait d'édition complète des œuvres de Kotzebue. Outre les pièces dont nous avons parlé, quelques autres ont été traduites en français dans la collection des *chefs-d'œuvre du théâtre étranger*.

OTT.

KOUANG-NAN (géog. chin.). Nom qu'on donnait anciennement aux contrées méridionales du Tonkin, de la Cochinchine, du Tsiampa et du Cambodge, qui forment aujourd'hui le royaume d'Annam, ou en langue chinoise proprement dite *Ngan-Nan*, ce qui signifie le *Paisible Midi*; *Kouang-Nan* veut dire le *Vaste Midi*.

Il se trouve aussi un département et un chef-lieu dans la province du Ynn-Nan, qui portent maintenant le nom de *Kouang-Nan*. La ville est située par 24° 10' de latitude et 102° 45' de longitude orientale du méridien de Paris.

KOUANG-SI (géog. chin.). Province de la Chine située à l'ouest de la province de Canton, entre le 21° et le 27° degré de latitude. On y compte sept millions et demi d'habitants ré-

pandus sur une superficie d'environ 28,000 lieues carrées, généralement hérissées de hautes montagnes qui rendent les communications difficiles et surtout dispendieuses pour le transport des produits du sol. La haute administration de cette province est confiée au gouverneur général du Kouang-Toung, qui pour cela est appelé gouverneur des deux Kouang; mais ce haut fonctionnaire ayant sa résidence à Canton, un lieutenant-gouverneur fixé dans la capitale Kouéi-Lin le remplace pour toutes les affaires courantes, et surveille les onze départements et les quarante-sept districts dont se compose la province. Il existe encore au Kouang-Si des fiefs héréditaires que les empereurs de Chine n'ont pas jugé prudent de supprimer lorsque cette contrée fut annexée à l'empire. On trouve aussi dans les montagnes une race de sauvages nommés Miao-Tze, qu'on regarde comme étant les aborigènes de la Chine, bordes féroces et indomptables que, malgré beaucoup de tentatives, les Chinois ne sont jamais parvenus à soumettre. Les principales productions du Kouang-Si sont la cannelle, l'anis étoilé, le rotin, des bois de toute espèce, des métaux et des céréales. Depuis deux ans, le Kouang-Si est le théâtre d'un immense brigandage auquel son chef cherche à donner une couleur politique en arborant l'étendard d'une nouvelle dynastie, dont il se proclame le fondateur. La nature du pays est la seule cause d'une aussi longue impunité; mais nous ne croyons pas que la rébellion du Kouang-Si s'étende aux autres provinces, et puisse prendre un caractère alarmant pour la dynastie régnante.

GALLERY.

KOUANG-TOUNG (géog. chin.). Nom de la province la plus méridionale de l'empire chinois, généralement connue des Européens sous le nom de province de Canton, parce qu'on a l'habitude d'appeler Canton la riche et importante ville (Kouang-Tcheou) qui en est la capitale. Se trouvant placée entre le 18° et le 26° degré de latitude, cette province jouit d'un climat qui permet à presque tous les produits tropicaux d'y croître en abondance; cependant, le voisinage de la mer y tempère considérablement les chaleurs qui, sous la même latitude, sont insupportables dans bien d'autres contrées; ce qui fait regarder le Kouang-Toung comme un des séjours les plus agréables de la Chine. La superficie totale de la province est évaluée à 26 mille lieues carrées, et la population à vingt millions d'habitants. La nature du pays est assez montagneuse. Les habitants y parlent un dialecte différent de la langue du nord de la Chine. Ils sont très actifs, laborieux et nés pour le trafic. C'est à Canton exclusivement que se fit pendant

trois siècles le commerce des Européens avec la Chine, privilège dont le traité de Nankin a privé pour toujours cette ville, en ouvrant quatre autres ports sur les côtes de l'empire.—On compte dans le Kouang-Toung neuf départements de premier ordre, onze de deuxième ordre, et soixante-dix-neuf districts. Le gouverneur général a sa résidence officielle à Canton, et comme depuis la guerre avec les Anglais il remplit les fonctions de commissaire impérial, c'est toujours un personnage de haute distinction qui, de ce poste, passe ordinairement aux charges les plus élevées de l'empire.

GALLERY.

KOUBO, ou suivant l'orthographe portugaise *Cubo*. Mot japonais qui signifie Palais, et qu'on applique à l'Empereur temporel du Japon nommé plus fréquemment *Siogoun*, Général en chef, et *Koubo-Sama*, Seigneur du palais. *Koubo* est presque synonyme du mot *Dairo* ou *Dairi*, par lequel on désigne aussi par autonymie l'empereur spirituel, dont le titre est *Mikado*; avec cette différence qu'au mot *Dairi* se rattache l'idée d'un palais religieux, d'un temple habité par une autorité spirituelle, tandis que le mot *Koubo* ne réveille qu'une idée profane, celle d'un palais grandiose, habité par le haut personnage qui a su anéantir la puissance des anciens souverains, tout en leur laissant un vain titre, et s'emparer du pouvoir réel, sans avoir les apparences d'un usurpateur (voy. JAPON).

KOUÉI-LIN (géog. chin.). Capitale de la province du Kouang-Si, dans l'empire chinois. La signification de ce mot, « *fort de cannelliers*, » indique assez le principal produit de cette contrée riche et commerçante. En effet, le département dont Kouéi-Lin est le chef-lieu, est comme une immense plantation de *Laurus cinnamomum*, dont les Chinois exploitent d'abord l'écorce, qui constitue la cannelle ordinaire du commerce, puis les débris, avec lesquels ils obtiennent, par voie de distillation, l'huile essentielle de cannelle, un des articles les plus chers qui soient exportés de la Chine. La ville de Kouéi-Lin est située sur la rive droite du Kouéi-Kiang, un peu au dessus du point où cette rivière se jette dans le fleuve Yang, qui, après bien des sinuosités et des changements de nom, vient passer devant Canton, sous le nom de fleuve du Tigre. Kouéi-Lin est la résidence du lieutenant-gouverneur de la province et de l'intendant des finances. Les districts de son ressort, comme arrondissement, sont au nombre de dix. Sa population est évaluée à 400,000 habitants. Les fortifications dont elle est entourée en font une place importante que les rebelles du Kouang-Si ont déjà essayé plusieurs fois de prendre d'assaut, mais inutilement. Latitude 25° 20';

long. orientale du méridien de Paris. 108° 10'.

KOUËI-TCHEOU (*g'ogr. chin.*). Province de l'empire chinois, s'étendant, en latitude, depuis le 24° degré jusqu'au 29°, et en longitude, depuis environ le 101° jusqu'au 107° degré, à l'E. du méridien de Paris. Elle passe pour une des plus montagneuses, des plus pauvres, et, par conséquent, des moins peuplées de toute la Chine, car quoique sa superficie totale soit de 20 mille lieues carrées, c'est à peine si le nombre de ses habitants arrive à cinq millions. Il est vrai de dire que dans le recensement officiel ne se trouvent pas comprises les tribus indépendantes des Miao-tze, race cuivrée, rebelle à toute civilisation, qui semble tenir le milieu entre le Nègre et le Mongole, et qui, selon toute probabilité, habitait déjà les forêts de l'extrême Asie lorsque la race sino-tartare a envahi ces contrées. La difficulté des communications résultant de la nature sauvage du pays est cause que l'autorité des mandarins est beaucoup moins redoutée au Kouei-Tcheou que dans les provinces limitrophes du Se-Tebouan, du Kwang-Si et du Hou-Nan. La province du Yun-Nan, qui borne à l'O. celle du Kouei-Tcheou, peut seule lui être comparée sous ce rapport, parce qu'elle se trouve dans des conditions topographiques moins favorables encore.

— Le Kouei-Tcheou est divisé en douze départements, où l'on compte dix-sept cantons de différents ordres et trente-quatre districts d'ordre inférieur. On n'en exporte que des métaux, des minerais, des bois de construction, et quelque peu d'opium dont la culture, quoique prohibée dans toute la Chine, échappe facilement aux rigueurs des autorités locales. **CALLERY.**

KOUHISTAN ou **KOHISTAN**, c'est-à-dire en persan *pays des montagnes*. Nom que portent différentes contrées de l'Asie. — 1° Le **KOUHISTAN PERSAN**, borné au N. par le Khorasân, à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Kirman et le Fars, à l'O. par l'Irak-Adjéni, au N.-O. par le Tabaristan, à peu près entre 32 et 36 de latit. N. et 51-37 de long. E. Il répond, en partie, à l'Arie, et à la Médie des anciens. Chef-lieu Schéhéristan. — 2° **KOUHISTAN BÉLOUCHI**, province du Bélouchistan, qui correspond, en partie, à la Carmanie de l'Antiquité, entre 27° 10' et 3° de latitude N. et 56° 15' et 50° 30' de long. E. Chef-lieu Pouhra, résidence d'un puissant chef belouchi. — 3° **KOUHISTAN INDIEN**, province du royaume de Lahore, située au N. du Pendjab, et partagée entre plusieurs chefs tributaires.

KOUKA Ville importante de la Nigritie, dans l'empire de Bornou, près du grand lac Tchad. Elle est la résidence d'un cheikh délé-

gué par le souverain du Bornou. On ignore quelle est la population de cette ville, mais elle fait une commerce très étendu, et il s'y tient des foires qui attirent une foule considérable.

KOULIKHAN (*roy. TAMAS*).

KOUMYS. Boisson en usage chez les nomades asiatiques, principalement chez les Kirghiz. Le *koumys* se prépare avec du lait de jument, qu'on fait aigrir et légèrement fermenter, et qu'on bat ensuite pendant un certain temps, avec une rondelle de bois. Cette boisson est très salubre. Les Kirghiz en consomment une quantité prodigieuse. Ils savent aussi en obtenir, par la distillation, une liqueur alcoolique, qui a quelque rapport avec l'eau-de-vie.

KOURILLES. Archipel de la mer orientale, commençant à peu de distance du cap de ce nom dans le Kamchatka, et s'étendant du S.-O. vers l'île japonaise de Matmays, dans une longueur de 1,300 werstes. — Les îles qui le composent sont au nombre de vingt-une; trois appartiennent au Japon; les autres sont soumises à la Russie, dépendent du gouvernement sibérien d'Irkoutsk, et payent un tribut en pelleteries et en peaux de veaux marins. Plusieurs de ces îles sont inhabitées et stériles; d'autres ont un sol fertile, bien boisé et sont remplis de gibier. Quelques unes ont des volcans, et toutes sont très sujettes aux tremblements de terre. Elles font quelque commerce d'échange avec les Chinois et les Japonais qui en reçoivent de la graisse de baleine et des plumes d'aigle pour les flèches, en retour de vaisselle vernissée, de sabres, d'étoffes, de parures, de tabac, etc. Les îles Kourilles n'ont été connues des Russes qu'en 1713, lorsqu'un marchand nommé Colessow découvrit les deux plus voisines du continent, et y envoya des cosaques qui en prirent possession au nom de l'empereur. Les Kouriliens ressemblent aux Kamtchadales par les mœurs et la manière de vivre; mais ils en diffèrent par le langage qui, dans les îles méridionales, se rapproche de celui des Japonais. Ils sont de petite stature, ont le visage rond et plat, les cheveux noirs, et le corps très velu. Ils sont doux, probes, fidèles et hospitaliers mais craintifs à l'excès. Les hommes ne s'occupent que de la chasse et de la pêche. Les femmes se livrent aux soins du ménage, et confectionnent les habits de leurs maris. Les huttes des Kouriliens sont beaucoup plus propres et mieux meublées que celles des Kamtchadales. Les insulaires du nord se vêtissent, comme les Tongouses, de plumes de différents oiseaux, de fourrures, et de peaux de veaux marins; ils se coupent les cheveux jusqu'à la nuque, et portent des chapeaux de paille. Ceux du midi s'habillent au

contraire comme les Chinois, laissent croître leurs cheveux et leur barbe, et se teignent les lèvres en noir; le costume de leurs femmes ne diffère de celui des hommes qu'en ce qu'elles se coupent les cheveux par devant: les uns et les autres se tatouent le visage et les mains. La religion de ces peuples est le Chamanisme. Ils enterrent les morts, et hivernent les insulaires du nord les mettent simplement dans la neige. Scn.

KOURSK. Chef lieu du gouvernement de ce nom, situé dans la Grande Russie, à 500 werstes de Moscou, et à 1,204 werstes de Saint-Petersbourg. Cette ville passe pour très ancienne; quelques auteurs prétendent qu'elle fut fondée par les Viatitches, même avant que ces peuples tombassent sous la domination de Kieff. Les Tatars-Nogais qui l'occupèrent pendant assez longtemps, l'ayant abandonnée en 1597, après en avoir fait un monceau de cendres, les Russes de Moscou la rebâtirent et la colonisèrent, et malgré les malheurs qu'elle eut à souffrir, par suite des guerres qui éclatèrent à la suite de cette nouvelle occupation, elle ne tarda pas à s'élever à un haut degré de prospérité, dû surtout à son industrie et à son commerce. Koursk compte aujourd'hui 31,500 habitants.

KOUS. C'est le nom que les Arabes donnent à une ville de l'Haute-Egypte, appelée en copte *Kôs* ou *Koos*, et à laquelle les écrivains coptes joignent le nom de *Berber* ou *Birbir*, traduit par *Aborein* dans un vocabulaire saïdique. Golius croyait que cette ville occupait une partie de l'emplacement de l'ancienne Thebes; mais il est reconnu qu'elle correspond à l'ancienne *Appollinopolis Parva*. Kous est située à l'orient du Nil, et à sept milles seulement de Kest ou Coptos. Makrizy dit qu'elle était la plus grande de tout le Saïd, le chef-lieu d'une province très importante, et la première station des caravanes qui apportaient en Egypte les marchandises de l'Inde, de l'Abyssinie, et du Yémen et de l'Hadjaz. Il ajoute qu'elle n'était pas moins remarquable par le nombre de ses savants, que par le développement de son industrie. Kous avait commencé à devenir très florissante vers l'an 400 de l'ère grégorienne (1022 de J.-C.), à l'époque où Coptos perdit son antique importance; un siècle après elle formait le gouvernement le plus riche de toute l'Egypte. Mais elle déclina à partir de l'an 800 de l'ère grégorienne (1422 de J.-C.), et dans le cours de l'année 806, à l'époque des désastres qui affligèrent si cruellement l'Egypte, il y périt 17,000 personnes; la population était immense. Makrizy nous apprend en outre qu'elle possédait un hôtel des monnaies. Kôs en langue copte signifie *ensevelir*,

et Abou-Séleh dit que cette ville était ainsi appelée parce qu'autrefois il s'y trouvait des hommes dont la fonction était d'ensevelir les rois. Sous l'administration de Méhémet-Ali, Kous est devenu le chef-lieu d'un département auquel on a donné son nom.

KOUSKOUS ou **KOUSKOUÇOU**, est le nom que l'on donne dans le nord de l'Afrique, à une espèce de bouillie qui constitue la nourriture habituelle des Arabes et même des Kabyles. Ce nom vient du mot berber *kekès*, qui désigne une espèce de tamis employé pour préparer cet aliment. On fait le Kouskous de beaucoup de manières. Les arabes de l'Algérie se contentent souvent d'asperger d'eau, avec des branches d'arbustes, la farine qui sert à le former. Cette farine, légèrement humectée, se divise en une multitude de grumeaux que l'on fait sécher au soleil. Ces grumeaux se conservent parfaitement. On les fait cuire soit au bain-marie, soit avec du lait ou du beurre, soit avec de la viande ou du poisson. Souvent aussi on place le Kouskous dans un vase percé d'une multitude de petits trous et exposé à la vapeur bouillante d'une eau dans laquelle on a mis des herbes aromatiques. Le kouskouçou est un aliment en usage dans la plus grande partie de l'Afrique, dans l'Inde, etc., chez la plupart des peuples qui ne pratiquent pas la panification. Il est connu sous une foule de noms différents.

KOUTCH. Province de l'Inde, dont la plus grande partie est située entre 23° et 24° de latitude N. Elle a pour bornes au N. le district de Tchaltchkaun; au S. le golfe de Koutch et l'Océan Indien; à l'E. le Guzerate, et à l'O. le Sindh. Les villes principales sont: Bhoudj; Mandavie, port de mer; Andjar et Djarrah. Le sol de ce pays est peu productif, et l'on y manque souvent d'eau. Les habitants des côtes se livrent à la piraterie; ceux de l'intérieur sont belliqueux et enclins au pillage. — L'histoire du Koutch est peu connue. Cette province a dû conserver son indépendance depuis une époque très ancienne. A partir du commencement de notre siècle, les rājās hindous de la province de Koutch ne régnèrent que de nom, et le pouvoir passa presque tout entier dans les mains de Fatteh-Mohammed et de ses descendants. En 1815, le gouvernement de la Compagnie des Indes confia au colonel East le commandement d'une armée d'expédition, dans le but de mettre fin aux déprédations auxquelles se livraient les diverses tribus dont se compose la population de cette province. Le résultat de cette expédition fut un traité par lequel le souverain de Koutch céda aux Anglais la ville d'Andjar et le territoire qui en dépend; il con-

sentit en outre à recevoir à sa cour un agent de la Compagnie. Ed. LANCEREAU.

KOUTOUSOFF (MICHEL-LAVRIONOVITCH-GOLENITCHEF). Feld-maréchal russe, né en 1745. Descendant à la fois des Koutousoff et des Golenichtchef, deux grandes familles prussiennes, il sut encore relever l'éclat de son origine par son illustration personnelle. Koutousoff entra au service à l'âge de seize ans, sous le fameux Souwaroff, qui lui conféra presque immédiatement le grade de lieutenant. Il fit ensuite les guerres de Pologne et de Turquie en 1764, 1769 et 1770; se distingua en Crimée où il fut fait major; contribua à réduire Pougatchef, ce cosaque rebelle qui fit presque trembler la grande Catherine sur son trône; enfin, après une suite non interrompue d'exploits militaires, d'actes administratifs pleins de fermeté et de sagesse, de succès diplomatiques, etc., il fut appelé par l'empereur Alexandre à commander le corps d'armée russe dirigé contre les Français, et fut blessé à la bataille d'Austerlitz, qui fut livrée contre son avis. Cinq ans s'écoulèrent (de 1806 à 1811) pendant lesquels Koutousoff redevenait gouverneur de provinces. Puis la guerre le ramena de nouveau sur les champs de bataille. Il marcha contre les Turcs, que la valeur de ses armes contraignit bientôt à faire la paix. Le traité de Bucharest, qui fut alors signé (28 mai 1812), valut à Koutousoff, déjà nommé comte l'année précédente, la dignité de prince et le titre d'altessse. Une dernière circonstance devait encore relever aux yeux des Russes la gloire militaire de Koutousoff, c'est sa participation à la mémorable campagne de Moscou. Ce fut lui qui livra aux Français la bataille de Borodino ou de la Moskwa, que l'amour-propre national de ses compatriotes s'obstine encore à transformer en victoire, bien que leurs troupes aient été forcées d'en céder le champ aux troupes françaises. Un succès plus sérieux est celui de Krassnoï, près de Smolensk, où Koutousoff fut honoré du surnom de *Smolenskoï*. Il se dirigea vers la Prusse, où après avoir fait à Kalisch, le 25 mars 1813, la fameuse proclamation annonçant à l'Allemagne le retour de la liberté et de l'indépendance, il mourut à Brunzlaw, en Silésie, le 16 avril suivant, laissant à sa patrie un nom auquel les fastes militaires de la Russie ne sauraient presque opposer de rival. Les restes de Koutousoff reposent à Saint-Petersbourg, dans la cathédrale de Kazan, où un monument magnifiquement élevé a sa mémoire.

KOUVÉRA. Divinité de la mythologie hindoue, que l'on désigne aussi quelquefois sous les noms de Paulastya et d'Elavila. Kouvéra

est le dieu des richesses; il a pour résidence la palais d'Alakâ, sur le mont Kâlâsa. Il est le chef des Yakhas, demi-dieux chargés de veiller à la garde de ses trésors. Ces trésors, au nombre de huit, sont personnifiés. Le dieu est porté à travers les airs sur un char appelé Pouehpaka. Sa cour est fréquentée par des Nymphes et des Gandharvas ou musiciens célestes. Kouvéra est aussi le régent du Nord.

KOYOUNK, ou **COYOUNK**, **KAYOUNK** et **GAYOUNK**, et quelquefois avec un i au lieu de l'y grec, troisième Khan ou empereur des Mogols, était petit-fils de Gengiskhan et fils d'Oktai et de l'impératrice Tourakina. Il naquit en 1205 et fut proclamé khaan en 1246. Après son couronnement il donna audience aux ambassadeurs qui avaient été envoyés vers lui par différents princes. Parmi ceux-ci se trouvait Jean de Plan Carpin, religieux envoyé par le pape auprès du souverain tartare, pour tâcher de l'amener à embrasser le christianisme et à renoncer à ses projets de conquête sur l'Europe. En effet, Koyounk, d'un caractère doux, se montrait favorablement disposé envers toutes les religions, parce qu'il n'était pas assez éclairé pour en préférer une. Il payait même des prêtres chrétiens pour célébrer l'office divin auprès de sa tente. Ce qui, dans cette conduite, n'était pas l'effet d'une superstition qui croyait devoir ménager tous les dieux, était le résultat de la politique. Koyounk visait à imposer sa domination aux nations chrétiennes de l'Europe, et il voulait essayer de leur plaire en adoptant leurs croyances. C'était un moyen de rendre la conquête plus facile. Il mourut avant d'avoir pu mettre ses projets à exécution, au mois d'avril 1248, à l'âge de 43 ans.

KOZACKS (roy. au Supplément).

KOZLOFF, **GOZLOV** ou **GUIZLEE**, une des trois villes principales de la Crimée, sous la domination des Tartares, et à laquelle les Russes, depuis qu'ils ont pris possession de ce pays ont imposé le nom d'Eupatorie, en souvenir d'une ville grecque que l'on présumait avoir existé sur son emplacement. Elle est située sur la côte occidentale de la presqu'île et sur un golfe qui y forme un havre et un petit port, sous le 45° 14' lat. N., 31° 15' long. O. Le commerce, jadis très florissant, est fort décliné. La population a suivi le même déclin et n'est plus que d'environ 4,000 habitants, Grecs, Tartares et Juifs caraites. Kozloff possède néanmoins encore une vingtaine de khans et autant de mosquées, parmi lesquelles on admire celle appelée Djouna-Djamaï, bâtie en 1552; elle passe pour le plus beau temple musulman de toute la Crimée. Scn.

KRAKEN. *Aletus, Soc-Armen, Soe-Trolden* (Déau de mer), *Hafguse*. Noms du grand serpent de mer chez les peuples du nord. Les écrivains Scandinaves s'accordent à lui donner environ 600 pieds de long, et une tête qui ressemble à celle d'un cheval, ornée d'une longue crinière blanche. Quand il affleure au niveau des eaux, on dirait une lie qui vient de se former. Le géographe Bureus y fut trompé, et prit le kraken pour une terre nouvelle, dont il fixa la position sur une de ses cartes. Mais l'île ne tarda pas à disparaître. Bartholinus pense qu'il n'y a que deux krakens qui datent du commencement du monde, et qui ne peuvent se multiplier. Dieu dans sa sagesse a voulu qu'ils ne sentissent la faim qu'une fois dans l'année, afin d'empêcher le dépeuplement des mers. Mais cette opinion est combattue par d'autres savants du nord. On rapporte par exemple qu'en 1808 un jeune kraken échoua sur la plage de Stronsa, une des Orcades. Toute la population accourut; les magistrats dressèrent acte de cet événement, et le savant Barclay fut témoin lui-même de sa réalité. La longueur du serpent était de 55 pieds; une sorte de crinière bérissée couvrait tout son dos, et ses soies, avant d'être desséchées, brillaient dans l'obscurité. Depuis lors le kraken a été souvent rencontré. Les témoins de ces apparitions varient toutefois sur la forme de ce colossal habitant des mers. Les uns le représentent comme un serpent immense, les autres comme un poulpe gigantesque dont les bras ressemblent à des mâts armés de leurs verges.

Le kraken existe-t-il réellement, considéré soit comme serpent, soit comme poulpe? L'histoire romaine nous montre un serpent gigantesque contre lequel Regulus, débarqué sur les côtes carthaginoises, fut obligé de diriger les machines de guerre les plus puissantes; Solin nous parle des grands serpents de l'Inde, qui, par l'embouchure du fleuve, descendent dans la mer qu'ils parcourent; Avicenne cite aussi ces serpents des mers de l'Inde, auxquels il donne une crinière comme les Norwégiens; Olaf Magnus, archevêque d'Upsal, rapporte qu'un serpent de 200 pieds de long descendit aussi d'une rivière de la Scandinavie dans l'Océan, où il continua d'habiter et de grossir. Ne faut-il pas regarder avec Cuvier tous ces récits comme erronés ou empreints d'un esprit d'exagération, qui les fait nécessairement rentrer dans le domaine de la fable? Quant au kraken considéré comme poulpe, aucun naturaliste n'en a vu d'une grandeur, approchant même de très loin celle que l'on attribue au kraken, et si d'ailleurs les poulpes atteignent des dimensions

quelquefois très considérables, c'est sous les chaudes latitudes et non point vers le nord, puisque les polypes eralent le froid, à tel point qu'ils se cachent dès que l'hiver arrive. Un naturaliste pourtant, M. Denys de Montfort, a essayé dans son *Histoire naturelle des mollusques* de prouver la réalité du kraken-poulpe; il a réuni dans son livre tous les récits des navigateurs; mais il a trouvé peu de partisans. On peut consulter sur le même sujet un article fort curieux des *Transactions américaines*, où l'auteur s'efforce, comme Denys de Montfort, de démontrer l'existence du kraken, et la *Revue britannique*, juin 1835. AL. BONNEAU.

KRAMÉRIQUE (*acide*), **KRAMÉRATES.** L'*acide kramérique* a été découvert dans la racine de *ratanhia* (*Krameria triandra*). Il est incolore, cristallisable en prismes circulaires, inaltérable à l'air, d'une saveur vive et styptique, très soluble dans l'eau, non volatil, et remarquable surtout par la propriété d'enlever la baryte à l'acide sulfurique. On le prépare en épuisant la racine de *ratanhia*, ou son extrait, par l'eau bouillante. On précipite de la décoction, d'abord le tannin par la gélatine, puis l'acide oxalique et la matière colorante par le sulfate sesqui-oxyde de fer, en filtrant à chaque fois. L'excès de sel de fer est ensuite décomposé par du carbonate de chaux, et la liqueur, filtrée de nouveau et mêlée avec une dissolution d'acétate de plomb, donne un précipité de kramérate de ce métal, que l'on décompose par l'acide sulfurique.

L'acide kramérique forme avec les alcalis des KRAMÉRATES qui sont incristallisables. Ceux de potasse, de soude et d'ammoniaque sont très solubles dans l'eau, tandis que ceux de baryte, de strontiane, de chaux, ne le sont que fort peu.

KRAPACKS (voy. **CARPATHES** au Supplément).

KRASNOI. Chef-lieu d'un district méridional du gouvernement de Smolensk (Russie), célèbre par les combats dont il fut le théâtre à l'époque de l'invasion française. Le premier combat, qui eut lieu le 12 août 1812, fut favorable à l'armée de Napoléon; mais celui du 16 novembre suivant tourna contre lui et contribua à aggraver les désastres de la fatale retraite de Moscou.

KRASSOVA ou **KRASCHOVA.** Comitat de la Hongrie Trans-danubienne, le troisième de la province du Bannat, touchant à l'O. à la Transylvanie et renfermant dans une étendue de 108 milles c., une population de 25,000 âmes. C'est une contrée pleine de bois et de montagnes, mais où l'on trouve aussi vers le S. de

belles plaines. Elle est arrosée par la Marosch, la Temesch, la Bega, la Berzava, la Buztra et la Nera. Le climat est pur et sain. Ses productions naturelles sont : le seigle, le maïs, le lin, le chanvre, des fruits, du cuivre et du fer. L'agriculture, la culture de la vigne et l'élevé du bétail constituent la principale industrie des habitants. **SCU.**

KREML. Mot slavon qui veut dire forteresse, citadelle. On le dérive de *Krem*, *Kremen*, caillou, pierre à leu. Chez les Slaves, toute enceinte défensive s'appelait *krem*. Ainsi Moscou n'est pas la seule ville de Russie qui possède un *krem*, bien que le sien soit sans contredit le plus important et le plus curieux de l'empire. On en voit encore à Kazan, à Astrakan, à Smolensk, à Tobolsk, etc. La citadelle même de Saint-Petersbourg peut passer pour un *krem*. Plusieurs villes tirent aussi leur nom de *Krem*, par exemple, Kremenetz, Kremenitoug, etc.

KREMNITZ. La plus ancienne et la première ville minière de la Hongrie, dans le comitat de Barsch, célèbre par ses mines d'or. Elle est située dans un profond vallon entouré de sept montagnes. On fait remonter son origine jusqu'au VIII^e siècle, et son érection en ville libre à l'an 1100. Il y a cinq églises et trois chapelles catholiques et une église évangélique. On remarque : l'église du château, beau monument gothique reconstruit et agrandi en 1481; l'église paroissiale de la ville, richement décorée; la colonne de la Trinité et la belle fontaine qui décorent la place, l'hôpital Saint-Joseph, celui de Sainte-Elisabeth, le gymnase, l'hôtel-de-ville, le palais épiscopal, l'hôtel de la monnaie, dans lequel on a frappé de 1780 à 1792 pour 48 millions de florins avec l'or et l'argent provenant des mines de Kremnitz. La population de la ville et des faubourgs s'élève à 10,000 âmes.

KREUTZER (RODOUPE). Célèbre compositeur et violoniste, né à Versailles en 1767, mort à Paris en 1831. A treize ans, il exécuta, au concert spirituel, un *concerto* de sa composition, qui lui valut la protection de la reine. Après avoir voyagé en divers pays, il rentra en France et fit jouer vingt-un opéras et opéras comiques, dont quelques-uns ont obtenu un grand succès, entre autres *Asynax*, dans lequel on distingue de fort beaux chœurs et un air d'un caractère tragique; *Lodoïska*, dont l'ouverture a joui d'une grande vogue dans les concerts; *Paul et Virginie*, qui fut préféré dans le temps à l'opéra de Lesueur, qu'il est cependant loin d'égaler; *Aristippe*, dont les théâtres de vaudevilles ont conservé un air, etc. Kreutzer a fait en outre la musique de plusieurs ballets; *Paul*

et *Virginie*, *Antoine et Cléopâtre*, le *Carnaval de Venise*, la *Servante Justifiée*, etc. Il a laissé aussi des concertos de violon, des symphonies concertantes, des quatuors, duos, trios et sonates pour son instrument favori, et il a rédigé avec Bailet la savante *Méthode de Violon du Conservatoire*.

KREUTZER. Monnaie autrichienne, badoise, bavarroise, et valant 1/60 de florin (roy. MONNAIE).

KRICHNA. Rivière qui prend sa source dans les Ghâtes-Occidentales, et se jette dans la baie de Bengale, après avoir reçu plusieurs affluents, dont les principaux sont la Blua et la Toubadra. Elle sépare le Dekhan proprement dit de la presqu'île du sud de l'Inde, et arrose les provinces de Bidjapour et d'Haïderâbâd, et les districts de Palnaud, de Gantour et de Condapilli.

KRONEBORG ou **KRONBORG.** Forteresse du Danemark, dans l'île et le diocèse de Seeland, sur une pointe de terre qui s'avance dans le Sund. Les bâtimens marchands qui veulent entrer dans le détroit, sont obligés de s'arrêter à Kronborg et d'y payer un droit.

KRONOBORG. Province de la Suède dans la partie méridionale du Smaland. Cette province a environ 160 lieues carrées et une population de plus de 110,000 habitants. Elle est d'une fertilité médiocre et assez mal cultivée. Sa capitale est Wexio.

KRUDENER (JULIENNE DE VIETNICHOF, baronne de), naquit en 1766, d'une noble famille allemande des provinces baltiques de la Russie. Cette femme que la *Sainte-Alliance* a rendue célèbre, et que la nature avait douée des qualités les plus heureuses, rehaussées encore par une brillante éducation, ne se distingua guère pendant plusieurs années que par quelques pâles productions littéraires, et par une vie de scandales qui provoqua entre elle et le baron de Krüdener, qu'elle avait épousé dès l'âge de quatorze ans, une séparation définitive. Quand vint l'âge de maturité, puis les ennuis, les déboires, suite ordinaire de ces existences trop excentriques, la baronne de Krüdener se jeta dans le mysticisme pour lequel, du reste, elle avait toujours eu un penchant secret. Elle engagea des relations pendant son séjour en Prusse avec les frères Moraves, mais sans qu'elle se soit ressentie sérieusement de leur influence. Il n'en fut pas de même de sa rencontre à Carlsruhe avec Jung-Stilling. Ce célèbre visionnaire l'enthousiasma par ses doctrines, et finit par la lancer dans une voie d'exaltation qui n'eut de terme que sa vie. Dès cette époque, c'est-à-dire depuis 1813, la ba-

ronne de Krüdener se crut appelée à évangéliser les pauvres. Elle s'adjoignit pour cela un jeune ecclésiastique de Genève, nommé Thepertz. Elle visitait avec lui les prisons, les hôpitaux, exhortant les criminels à s'amender, les malades à souffrir avec patience. Peu à peu sa prédication devint plus générale, toutes les classes de la société y furent appelées, et toutes y coururent avec empressement. — Ce qui contribua surtout à donner à cette femme une aussi grande popularité, ce sont les rapports qu'elle entretenait pendant quelque temps avec l'empereur Alexandre. Il est hors de doute que sa parole éloquente et sentimentale s'empara victorieusement de l'esprit d'un prince naturellement flottant et irrésolu, et d'ailleurs puissamment enclin à la mélancolie et au mysticisme. Aussi faut-il croire que si la baronne de Krüdener ne fut pour rien dans le principe politique de la *Sainte-Alliance*, l'esprit religieux qui la domine et qui en forme le caractère est dû tout entier à son inspiration. Alexandre disparu de la scène européenne, M^{me} de Krüdener vit décliner rapidement la considération et l'enthousiasme qui s'étaient attachés à ses pas. Elle contribua elle-même à ce résultat en exagérant à outrance la mission dont elle se croyait investie. Son fanatisme et l'esprit de prosélytisme qui la possédait devinrent un danger public. Bâle, Bade et plusieurs autres cantons de la Suisse l'expulsèrent de leur territoire. C'est à peine s'il lui fut permis de mettre le pied en Russie. Enfin, repoussée de toutes parts, la baronne de Krüdener accepta l'invitation d'une princesse russe, son amie, qui se rendait dans ses terres de Crimée. C'est là, dans la ville de Karagoubazar, qu'elle mourut le 25 décembre 1824.

KRUSENSTERN (ADAM DE), amiral russe et savant hydrographe, naquit en 1770, en Esthonie. De 1803 à 1806, il exécuta un voyage autour du monde, et découvrit de nouvelles îles, entre autres les îles Orloff. Il publia en allemand (1810), la relation de sa navigation dont Eyriès a donné une traduction française (1821). En 1815, il explora le détroit de Behring pour chercher un passage qui permit d'aller directement d'Arkhangel en Amérique. Il fut promu en 1826, au grade de vice-amiral et fut nommé sous-directeur du corps des cadets. Il mourut en 1846. L'institut de France se l'était associé. Il a publié un *atlas* magnifique de l'*Océan Pacifique*, 1824 et années suivantes. Kotzebue et Bellingshausen l'avaient suivi dans ses voyages.

KRYLOFF (IVAN ANDRÉIEWITCH). Célèbre fabuliste russe, naquit à Moscou en 1768, d'un pauvre officier d'armée. Dès l'année 1789, Kry-

loff s'occupa de littérature. Il fit des romans, du journalisme, des tragédies, des comédies, des élégies, mais sans contenter ni lui-même, ni les autres. C'était un esprit qui cherchait sa voie. Il ne la trouva qu'à l'âge de quarante ans. Ce fut la traduction de quelques fables de la Fontaine, demandée à Kryloff par un de ses amis, qui lui révéla son génie. Dès ce moment il se sentit frère du fabuliste français. Il avait déjà, du reste, plus d'un trait de ressemblance avec lui : même esprit de distraction, même insouciance des choses de la vie, même négligence des soins de sa personne. Ce n'est donc pas à tort qu'on surnomme Kryloff le *La Fontaine russe*. — Quant à ses fables qui occupèrent presque exclusivement les trente dernières années de sa vie, elles jouissent dans son pays d'une popularité sans égale ; et c'est même là un avantage que Kryloff a sur La Fontaine, d'être à la portée de toutes les intelligences.

Kryloff mourut le 9 novembre 1844, comblé d'honneurs et de pensions. Toute la ville de Saint-Petersbourg assista à ses funérailles, et chaque sujet de l'empire apporta son obole pour qu'on lui élevât un tombeau.

KUFILQUES ou COUFILQUES (caractères). On nomme ainsi les caractères en usage parmi les Arabes dans les premiers siècles de l'islamisme. Ce n'est que vers le commencement du IV^e siècle de l'hégire que fut inventé l'alphabet appelé *Naskhi*, dont on se sert encore actuellement. Les caractères coufiques furent ainsi appelés du nom de la ville de Coufa dans l'Irak-Arabi, où, comme le pense Silvestre de Sacy (*Grammaire arabe*), on commença à en faire usage. Ces caractères ont une grande ressemblance avec les anciens caractères des Syriens, appelés *Estrangelo*, et il est certain que les Arabes les ont empruntés aux habitants de la Syrie. On peut consulter sur l'origine et l'histoire de l'écriture arabe une dissertation d'Adler, intitulée : *Descriptio codicum quorundam Cuficorum*, Altona, 1780 ; et un savant mémoire de Silvestre de Sacy, inséré dans le t. I des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*.

KUOPIO. Province de Finlande, située sous le 62° 53' 43" latit. N., c'est-à-dire dans cette partie reculée du pays où le mélange du sang russe ou suédois avec le sang finnois a été presque nul. La province de Kuopio renferme 170,000 habitants. Le sol est couvert de grands lacs et de vastes forêts, qui fournissent du poisson et du gibier à la consommation, du bois au commerce. On trouve d'ailleurs dans cette province une industrie assez avancée. — La ville de Kuopio, capitale de la province, sert de résidence au gouverneur. Elle compte 2,200 ha-

bitants, possède dans son sein une banque et un comptoir d'échange, une direction des postes, un gymnase ou collège, une école élémentaire supérieure, une école des dimanches, etc. Son importance l'a fait ériger dernièrement en évêché. C'est le troisième qui existe en Finlande, y compris l'archevêché d'Abo. — Un grand avenir commercial va s'ouvrir désormais pour la province de Kuopio, et par conséquent pour toutes les parties principales de l'intérieur de la Finlande, car le canal de Saima, qui s'achève actuellement, ayant complété le système des canaux déjà existants, toutes ces parties se trouveront reliées directement à la Baltique.

KUPRULI, KOPROLI, KIUPERLI, KEUPRILU, et suivant la transcription la plus exacte que l'on puisse adopter en français, **KEUPRULO**. — Deux personnages dignes d'être cités ont porté ce nom.

KEUPRULO (Mehemet), fils d'un Albanais, naquit à Keupru, petite ville de l'Asie-Mineure, située à 6 lieues de Merzifoun, et à 12 d'Amassie, au pied de la montagne de Taschan. Ce fut de ce lieu qu'il tira sa dénomination. Keupru signifie en turc *au pont*. Keuprulu fut nommé grand-vizir par le jeune sultan Mahomet IV, le 26 du mois de zil-kade de l'an 1006 de l'hégire (15 septembre 1636). Il avait alors environ soixante-seize ans. Malgré son âge avancé il montra la fermeté, l'énergie et l'intelligence d'un homme dans la force de l'âge, et fut un des plus grands ministres qu'ait eus la Turquie. Il rétablit l'ordre dans les finances épuisées par les prodigalités du sultan Ibrahim, et fit respecter son autorité en se montrant tout à la fois juste et ferme. Il battit le pacha d'Alep, et fit quelques autres expéditions qui prouvèrent que ses talents militaires n'étaient guère inférieurs à sa capacité administrative. Il viola le droit des gens dans la personne de M. de la Haye, ambassadeur de Louis XIV, et dans celle de son fils, grave reproche qu'on peut adresser non à ses principes, car il n'en avait pas, mais à son habileté. Keuprulu mourut octogénaire en l'année de l'hégire 1072 (1661-1662).

KEUPRULO AHMED-PACHA, appelé aussi **FAZIL-AHMED KEUPRULO-OGLOU**, fils du précédent, n'était encore âgé que de vingt-six ans lorsqu'il succéda à son père. Il avait été initié par celui-ci à tous les secrets de la politique et du gouvernement, et Mahomet IV ne pouvait faire un meilleur choix. Il déclara la guerre à l'empereur Léopold I^{er}, prit lui-même le commandement de l'armée ottomane, et entra en Hongrie en 1662. Dans cette première campagne il prit la place forte de Neuhausel; mais, l'année suivante, il perdit la bataille du Saint-Gothard,

gagnée par les Impériaux et les Français, sous le commandement du célèbre Montecuccoli. En 1664, fut signée la paix de Temeswar, si avantageuse pour le sultan et si glorieuse pour son grand-vizir. L'an de l'hégire 1078 (1667), Keuprulu se rendit devant Candie pour terminer le siège de cette place, qui durait depuis 22 ans, et parvint à s'en rendre maître après vingt-neuf mois de luttes sanglantes. Le siège et la prise de la ville de Caminick, en 1672, termina sa vie militaire. Il mourut en 1675 à l'âge de quarante-neuf ans. Ce ministre avait autant de génie que son père, et il lui fut supérieur par ses qualités morales. Il fut aussi grand administrateur que grand guerrier. L. D.

KURDISTAN. Ce pays montagneux, ainsi appelé du nom des Kurdes qui l'occupent, est borné du côté de la Perse par les monts Sourkoun et le lac Zoribar, et comprend le S.-E. de l'Arménie. La partie N.-O. dépend de la Turquie, et le reste appartient à la Perse. Les possessions de ces deux puissances sont délimitées par la chaîne de montagne qui sépare les lacs de Van et d'Ormiah, par les monts Khélessin et par la rivière de Mebrivan. — Le Kurdistan turc, qui répond à la Gordyène, au pays des Karduches, et à une partie de l'Assyrie, est sillonné de vallées fertiles, et produit du riz, du froment, de l'orge, du sésame, des fruits, du tabac, du coton, des noix de galle, de la manne, de l'opimient, du soufre et de l'alun. Il renferme huit sandjakats, dont les gouverneurs s'arrogent le titre de pacha. Ces huit provinces sont celles de Bayazid, de Mouh, de Van, de Djahmerk, d'Amadia, de Suleimanieh, de Caratohlan et de Zohou. Mais l'autorité des Turcs est loin d'y être respectée, si ce n'est dans le sandjakat de Van, où ils entretiennent un corps de troupes considérable. Il faut employer la force pour obtenir le tribut imposé aux pachas et aux beys des Kurdes, qui, retranchés dans leurs montagnes, ne paient qu'à la dernière extrémité. Ces chefs sont électifs, mais choisis dans les mêmes familles. Le gouvernement turc se borne à les reconnaître, et leur donne ainsi une sorte d'investiture. — Le Kurdistan perse correspond à une partie de l'ancienne Médie; il est beaucoup moins fertile et moins vaste que le Kurdistan turc. Il a été longtemps aussi insoumis que la partie turque; mais le roi de Perse, Feth-Aly-Shah, est parvenu à y faire respecter son autorité. — Les Kurdes paraissent appartenir à deux variétés humaines bien tranchées, qui se distinguent par les noms de Sipahs et de Rayahs ou Keuglies. Les premiers s'adonnent exclusivement à la guerre et au brigandage, et oppriment cruellement les

Rayahs, qui cultivent la terre, et dans lesquels ils ne voient que des serfs, qu'ils prétendent avoir été créés pour leur usage. Ces derniers, abâtardis par ce joug de fer, sont timides et rampants; à peine osent-ils lever les yeux sur leurs maîtres. — Les Kurdes se divisent en une multitude de hordes ou tribus; ils professent l'islamisme, et appartiennent à la secte d'Oniar. On trouve pourtant dans leur pays un nombre considérable de Nestoriens. Ils vouent une haine mortelle aux Turcs et aux Persans. Ils seraient probablement parvenus à une indépendance absolue sans les divisions qui, s'élevant à chaque instant entre leurs chefs, favorisent la politique de la Perse et de Constantinople. Plusieurs de leurs tribus mènent la vie nomade, et divisées en petites bandes de douze à vingt cavaliers, elles dévalisent les voyageurs et suivent tous les mouvements des caravanes, pour les attaquer quand l'occasion s'en présente. Les Kurdes qui vivent dans les montagnes ont des mœurs plus douces, qui rappellent assez celles des anciens peuples pasteurs. Les Sipahs kurdes excellent à monter à cheval, et aiment beaucoup les exercices militaires; ils montrent du penchant pour la civilisation et ont beaucoup d'affabilité dans leurs rapports réciproques. La vengeance est une de leurs passions dominantes. Ils portent des habits plus légers que ceux des Turcs, mais à peu près de la même forme, qu'ils recouvrent d'un grand manteau de peau de chèvres noires, et remplacent le turban par un long bonnet de drap rouge, entouré d'un châle de soie rayé de couleurs traebantes, et dont l'extrémité est ornée d'une multitude de glands qui retombent sur les épaules. Les vieillards seuls laissent croître leur barbe. Les femmes jouissent d'une assez grande liberté, et ribatent rarement sur leur visage le voile bleu qui orne leur lourde coiffure, formée de châles roulés autour de la tête. Leur costume ressemble beaucoup à celui des femmes turques. — Le nom de Kurdes signifie *belliqueux* en persan. Quelques savants croient reconnaître dans une partie de ce peuple le type des anciens Chaldéens, qui paraissent avoir été les mêmes que les Carduques. M. Eugène Boré (Compte-rendu à l'Académie des inscriptions, 2 décembre 1839) a remarqué, en parcourant les plaines de l'Euphrate, que tous les guides Chald (Chaldéens) et Kurdes, en parlant leur patois, se faisaient parfaitement comprendre des Juifs parlant hébreu.

LANCEREAU.

KYRIÉ ÉLEISON. Mots grecs qui signifient *Seigneur, ayez pitié*. C'était une sorte d'acclamation par laquelle les fidèles répondaient, aux prières faites par le prêtre ou le diacre en

faveur de l'église, des pénitents, des catéchumènes, etc. C'est dans l'Orient que les mots *Kyrié éleison* ont commencé à faire partie de la liturgie. On les trouve dans les liturgies les plus anciennes, et dans les *Constitutions apostoliques* où sont exposés les rites des Eglises grecques des quatre premiers siècles. Vigile de Tapse, qui vivait vers la fin du v^e siècle, nous apprend que l'Eglise latine se servait aussi du cette formule, afin que Dieu fût invoqué dans les langues étrangères, et le concile tenu à Vaison en 529, ordonna que le *Kyrié éleison*, déjà usité en Italie, fût récité dans toutes les Gaules, non seulement à la messe, mais à matines et à vêpres. On a donc en tort d'attribuer cet usage à saint Grégoire, qui ne monta sur la chaire de saint Pierre que plus d'un demi-siècle après le concile de Vaison. On a prétendu que les païens employaient avant les chrétiens les mots *Kyrié éleison*. C'est un fait très douteux. — Dans la liturgie romaine on répète trois fois *Kyrié* en l'honneur de Dieu le père, trois *Christé* en l'honneur du Fils, et trois *Kyrié* en s'adressant au Saint-Esprit. On en agit ainsi pour marquer l'égalité des trois personnes divines.

KYSTE (*méd.*), de *κυστις*, sac, vessie. C'est le nom générique par lequel on désigne une enveloppe anormale, sans ouverture, membraneuse, de forme variée, mais le plus souvent globulaire, développée au milieu des tissus vivants et contenant des matières de consistance et de nature diverses. Ces enveloppes existent autour de beaucoup de tumeurs qu'elles séparent des parties saines environnantes, et dites pour cela tumeurs enkystées. — On a divisé les kystes tantôt d'après la nature des matières qu'ils renferment, tantôt d'après leur structure propre; mais ni l'une ni l'autre de ces classifications n'offrent une grande importance, puisque des enveloppes de texture identique renferment souvent des produits différents, et que, d'un autre côté, les enveloppes elles-mêmes ne persistent pas constamment dans le même état, susceptibles qu'elles sont de subir toutes les formes d'altération que le mouvement nutritif, dévié de son rythme normal, peut imprimer à nos organes. — Deux opinions principales ont été émises sur la production des kystes : l'une, supposant la préexistence d'un produit morbide dans quelques aréoles du tissu cellulaire, admet le refoulement des lames voisines de ce tissu par le développement de la masse du produit lui-même, et la formation d'adhérences entre ces lames pour former le kyste. Bichat, au contraire, assimile les kystes à toutes les tumeurs, dont il suppose qu'ils ne diffèrent qu'en ce qu'ils exhalent et conservent dans leur ca-

vité les matières que les autres produisent et rejettent par leur surface. L'une et l'autre de ces théories sont trop exclusives, car il est des kystes qui ne sont que le développement insolite et exagéré d'organes existant déjà dans l'économie: ceux, par exemple, qui enveloppent la plupart des tumeurs sous-cutanées des parois du crâne, du visage, etc., et qui contiennent de la matière sébacée ou mélicérique. — Il est ordinairement fort difficile de déterminer à l'avance la matière contenue dans les kystes. Toutefois, ceux qui sont extérieurs, sous-cutanés, exactement globuleux avec amincissement du derme qui semble adhérer à leur surface, contiennent presque constamment de la matière sébacée, blanchâtre, friable et à demi concrète. Ceux qui occupent les interstices musculaires, au cou, au dos, dans l'épaisseur des membres, qui ont le plus ordinairement des parois minces et celluluses, affectent des formes irrégulières, contiennent de la sérosité ou un pus albumineux, dans lequel nagent des flocons opaques. Les kystes des environs des articulations et des gagnes tendineuses, véritables appendices des membranes synoviales, sont fortifiés au dehors par des lames fibreuses, tapissés en dedans par un feuillet séreux, et contiennent de la synovie pure, à l'exception de ceux qui se développent près du poignet, le long des tendons fléchisseurs des doigts, et en partie sous le ligament annulaire du carpe, qui renferment de petits corps irréguliers, ressemblant assez bien à des grains de sable. Enfin les kystes intérieurs, et spécialement ceux qui semblent dépendre du foie, renferment ordinairement des hydatides; ceux des

ovaires, qui constituent la plupart des hydropisés enkystés, contiennent des matières liquides excessivement variées, séreuses, sanguinolentes, gélatiniformes, etc.

Le pronostic des kystes variera suivant leur situation, leur étendue, la gêne qu'ils apportent à l'exercice des fonctions, la rapidité de leur accroissement et la facilité avec laquelle ils se prêtent à l'emploi des moyens chirurgicaux; car les topiques fondants ou résolutifs ne suffisent pour ainsi dire jamais pour déterminer l'absorption des matières contenues dans les tumeurs de ce genre, et l'oblitération ainsi que la disparition de leurs enveloppes. — Parmi les moyens chirurgicaux, les caustiques, appliqués dans le but de détruire les parties qui recouvrent une portion de l'étendue des kystes et d'exciter dans leur cavité une inflammation éliminatrice, ne doivent être employés que très rarement, dans la crainte que leur action irritante, portée trop loin, ne détermine des accidents primitifs graves, ou même une dégénérescence soit ulcéreuse, soit fongueuse de la tumeur. Maniés avec prudence, ils ont cependant été mis en usage avec succès pour les loupes de la tête, et aussi pour les kystes de la cavité abdominale, dans le but de provoquer, pour ces derniers, une inflammation adhésive de la tumeur avec les parois du ventre. La ponction, suivie de l'injection d'une liqueur irritante après avoir évacué celle que renferme le kyste, convient dans certains cas particuliers. Nous en dirons autant du séton. Le procédé le plus généralement efficace est l'extirpation.

L. DE LA C.

L

L. Douzième lettre de l'alphabet romain et de l'alphabet grec, et neuvième consonne de l'alphabet français. Cette consonne est qualifiée de *linguale* comme étant produite par un mouvement particulier de la langue, et de *liquide* à cause de sa facilité à s'allier aux autres consonnes. Le son qu'elle exprime se retrouve dans toutes les langues, et s'emploie de même à désigner tout ce qui est fluide. — Dans la plupart des langues modernes *l* est employée, seule ou associée à d'autres lettres, pour exprimer un son qui diffère sensiblement de celui qu'on lui attribue d'ordinaire, *l* mouillée. Les Espagnols représentent ce son par deux *ll* réunies. En français, ces deux *ll* doivent être précédées d'un *i*: exemple, *feuille*, *muraille*. Cependant lorsque le mot n'a pas une terminaison féminine, le son de *l* mouillée est

quelquefois représenté par *ll* comme dans *seuil*, *cerfeuil*. Les Italiens expriment ce son par la combinaison des lettres *gli*, et les Portugais par *lh*. Dans la prononciation parisienne ce son tend à se transformer en une sorte d'*i* ou d'*y* mignard. Aussi quelques grammairiens figurent-ils la prononciation de *l* mouillée par *ye*; mais cette prononciation est vicieuse et tendrait à appauvrir notre langue d'une articulation sonore dont on ne lui donnerait pas l'équivalent. En français *l* ne prend jamais le son mouillé au commencement des mots; il en est autrement en espagnol, en italien et en portugais. — Dans l'orthographe française *l* se double souvent devant un *e* muet, même dans des mots où il est simple à la racine. Exemple: *appeler*, *l'appelle*. Ce doublement ne s'emploie que dans les

verbes qui, à l'infinitif, ont la pénultième syllabe muette. — L dans la numération romaine signifie 50.

Quinques L dans un numero designat habendos.

Surnoté d'une ligne horizontale, L vaut 50,000. Chez les Grecs le *lambda* Λ, d'où notre L est tirée valait 11 quand il était simple, 30 avec un accent, et 300 avec un iota souscrit. — Dans les abréviations latines, LLS désigne un sesterce. — L est aussi le signe de la monnaie frappée à Ravonne.

LA (muz.). Sixième note ou sous-sensible de la gamme naturelle majeure, tonique de la gamme naturelle mineure. Cette note a été choisie dans tous les pays pour point de départ du diapason (roy. ce mot) qui sert à accorder les instruments, bien qu'elle puisse différer d'un quart de ton ou d'un demi-ton suivant les orchestres. Ainsi le *la* de l'Opéra n'est pas tout-à-fait le même que celui du Théâtre-Italien. C'est aussi le *la* qui sert de point de départ de la gamme dans le plain-chant, et il se désigne par la lettre A, tandis que le *si* porte un B, l'*ut* un C, etc., et le *sol* un G. Cette notation a été conservée en Allemagne et même un peu en Angleterre. Autrefois on disait un air en *A Mi la* pour désigner le ton de *la*. La gamme majeure de *la* porte trois dièses à la clef, et a pour relative celle de *fa* mineur. La gamme de *la* mineur n'a pas de dièses à la clef, mais elle en reçoit un accidentellement sur le *sol*. La gamme de *la* naturel majeur a quatre bémols à la clef; celle de *la* bémol mineur en a sept, et un bémol accidentel sur le *sol*; elle est à peu près inusitée. — Le passage de la gamme d'*ut* à celle de *la* mineur s'opère avec la plus grande facilité, en appuyant sur la médiate majeure et en descendant la quinte. On passe d'*ut* en *la* majeur, soit par l'intermédiaire du *la* mineur, soit en modulant trois fois à la quinte en *sol*, en *ré*, puis en *la*, soit en modulant chromatiquement à la seconde, pour passer en *ré*, puis de là à la quinte pour arriver en *la*, soit en modulant à la médiate mineure en *mi*; puis en passant au majeur même base, puis en modulant à la quarte inférieure, etc. Le ton de *la* majeur est très brillant sur le piano : c'est un des tons favoris de la guitare. La seconde corde du violon, la chanterelle ou première corde de la viole, du violoncelle et de la basse, sonnent le *la*.

LAALAND. Ile du Danemark, formant avec celle de Falster un bailliage divisé en six herreds. Ces îles sont situées au sud de la Seeland et contiennent sur une superficie de 30 milles carrés, 70,000 habitants, dont pour l'île de Laaland seule, placée entre le 28° 38' et 29° 31' long. et le 54° 39' et le 54° 58' de latitude N.,

21 milles et 500 âmes. Cette province passe pour la plus fertile de tout le Danemark. L'île de Laaland a un sol uni et si bas que ses côtes sont fréquemment inondées par la mer. Au S. se trouvent de grands bancs de sable, appelés le Sable rouge, et vers le S. et l'O., deux golfes, ceux de Mairo-Lower et de Rodbye, parsemés d'îles. Au centre de l'île se voit l'étang de Mariboc. On récolte dans l'île de Laaland, du froment de première qualité, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pois excellents, des fèves, des lentilles, des pommes de terre, des navets, des choux, des herbes légumières et quantité de fruits; mais le bois est assez rare et ne suffit pas aux besoins des habitants. L'élevé du bétail et les ruches à miel forment encore une des principales ressources de l'île. Ses fabriques sont sans importance. Nakskow en est le chef-lieu.

LABADIE, LABADISTES (hérét.) Jean Labadie naquit en 1610 à Burg en Guyenne. Il montra de bonne heure une grande exaltation de piété, et entra chez les Jésuites de Bordeaux, où il resta quinze ans. Il s'était jeté dans des idées d'une mysticité qui aurait paru justement suspecte à ses supérieurs, s'il ne les avait pas soigneusement cachées; il croyait avoir des visions, et en 1639, il quitta les Jésuites, parcourut une partie de la Guyenne en prêchant. Il se fit ensuite entendre à Paris, et obtint une prêbende de l'évêque d'Amiens. Il avait eu, comme prédicateur, un succès remarquable; il se crut dès lors un second Jean-Baptiste, et s'imaginant qu'il était envoyé sur la terre pour annoncer un nouveau royaume du Messie, il se livrait à toutes sortes de débauches. L'évêque d'Amiens apprit ses débordements, et il allait le faire arrêter lorsque Labadie prit la fuite. Il trouva successivement les solitaires de Port-Royal et l'archevêque de Toulouse, qui lui confia un convent de religieuses au milieu desquelles il introduisit le désordre et le scandale. Forcé de s'enfuir encore, il se cacha sous le nom de Jean de J.-C., dans un ermitage de carmes, près de Bazas, y parla en prophète, fut chassé, et alla, en 1659, se faire protestant à Montauban, où il exerça le ministère pendant huit ans. Il passa ensuite à Genève, d'où il fut expulsé, et de là à Middelbourg où il se vit couronné comme hérétique, par le synode de Dordrecht. Il mourut en 1674, à Altona dans le cloître. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sous des titres bizarres, tels que *Le héraut du grand roi Jésus; le Chant royal du roi Jésus-Christ; le véritable Exorcisme, ou l'unique moyen de chasteté; le Diable du monde chrétien*. Cet imposteur avait fait de nombreux prosélytes, parmi lesquels on cite la princesse palatine Eli-

sabeth, et l'amie de celle-ci, la savante Marie de Schurmann, qu'il avait, dit-on, épousée. Ses disciples furent appelés de son nom *Labadiates*. On en trouvait encore vers la fin du dernier siècle dans le pays de Cleves, mais aujourd'hui, ils paraissent avoir tout à fait disparu. Leur doctrine était un amalgame confus de celles des Anabaptistes, des Calvinistes, des Piétistes et des Hérnhutes; ils soutenaient que tous les jours sont semblables et que J.-C. n'a pas prescrit le repos du dimanche; et pensaient que J.-C. viendrait régner mille ans sur la terre pour convertir les juifs, les païens et les mauvais chrétiens.

LABAN, ou selon la prononciation hébraïque la plus usuelle, **LAVAN**, c'est-à-dire *blanc*. Laban était fils de Bathuël et petit-fils de Nachor (frère d'Abraham). Lorsque le serviteur d'Abraham, arrive en Mésopotamie, eut demandé en mariage pour Isaac, fils de son maître, la jeune Rebecca, fille de Bathuël, Laban témoigna une louable sollicitude pour cette alliance (*Genèse*, cap. xxiv, *passim*). Longtemps après, Jacob s'étant retiré en Mésopotamie, reçut de Laban l'accueil favorable qu'il devait attendre du frère de sa mère; Laban le prit à son service, et ne voulut pas accepter son travail sans rémunération. Jacob proposa de le servir pendant sept ans, à condition qu'il obtiendrait en mariage Rachel, sa plus jeune fille. Le temps convenu étant arrivé, Jacob demanda Rachel. Laban, qui voulait le retenir plus longtemps, envoya vers lui, le soir, Lia, sa fille aînée. Jacob ne s'aperçut de cette substitution que le lendemain. Il en fit des reproches à Laban, qui se contenta de répondre : ne l'usage du pays ne permettait pas de marier la cadette avant l'aînée, mais que si Jacob voulait continuer à le servir pendant sept ans encore, il obtiendrait Rachel (*Genèse*, xxix, 26). Laban refusa ainsi Jacob dans sa maison. Mais Dieu ayant augmenté les richesses du Patriarche, Laban et ses fils le regardèrent d'un œil d'envie. Jacob partit alors secrètement avec sa femme, emportant tout ce qui lui appartenait (*Genèse*, xxxi, 1, *seqq.*).

Laban, qui était allé tondre ses brebis, n'apprit que trois jours plus tard la fuite de Jacob. Il se mit aussitôt à sa poursuite, mais avant qu'il l'atteignit, Dieu lui apparut en songe et lui défendit de dire à Jacob aucune parole violente. Laban obéit à l'ordre de Dieu, et se plaignit seulement à Jacob de son départ soudain, et de ce qu'il lui avait dérobé ses dieux. En effet, Rachel, sans en prévenir son époux, avait pris les idoles de Laban, peut-être pour empêcher celui-ci d'allier, comme il le faisait, le culte

des idoles à celui du vrai Dieu. Jacob s'excusa avec force, et Laban se réconcilia avec lui. Ils élevèrent tous deux un monceau de pierres sur lequel ils mangèrent et contractèrent alliance. Laban quitta ensuite Jacob pour retourner en Mésopotamie. L'écriture ne nous apprend plus rien de lui depuis cette époque. L. D.

LABARUM. Etendard qu'on portait à la guerre devant les empereurs romains. Grégoire de Nazianze dit que cette enseigne était ainsi nommée parce qu'elle terminait les travaux (*Labor*, travail). D'autres font venir Labarum du grec λαβειν, *prendre*, ou λαβειν, *piété*. Fulgerius (*Miscell.*, lib. iv, cap. xii) croit que ce mot est une corruption de λαβωτο, *d'opéraire*. Mais ces étymologies n'ont pas grande valeur. Labarum, en effet, était probablement un nom étranger aux langues grecque et romaine, comme ce drapeau lui-même, que les Romains avaient trouvé chez les Germains, les Haces, les Sarmates et les Pannoniens. Le Labarum était une lance, traversée par un bâton d'où pendait un voile couleur de pourpre, orné de franges et de pierreries. Jusqu'à Constantin, on y voyait la figure d'un aigle, peinte ou brodée en or. Cet étendard figure en effet sur les médailles d'Auguste et de plusieurs de ses successeurs, et Tertullien, dans son Apologetique, décrit ce drapeau dont la forme représentait une croix. Mais le Labarum ne devint célèbre qu'à partir du règne de Constantin. Ce prince, marchant contre Maxence, vit dans les airs une croix avec ces mots : EN THY NIKA, *remporte la victoire par ce signe*. Constantin, dit-on, donna alors à ses troupes un étendard en forme de croix. Mais il est à croire qu'il se borna à modifier l'ancienne enseigne, et à remplacer l'aigle par une croix, avec ces deux lettres A O, expression symbolique signifiant le commencement et la fin de toutes choses. Quelquefois ces deux lettres étaient placées dans une couronne qui surmontait le Labarum. Constantin fit aussi représenter sur l'étoffe de pourpre, son image et celle de ses enfants. Il choisit parmi ses gardes cinquante hommes d'une bravoure et d'une piété éprouvées, qu'il chargea de porter tour à tour le Labarum. AL. B.

LABAT (JEAN-BAPTISTE). Religieux dominicain, connu par ses voyages et ses connaissances en mathématiques, né à Paris en 1663, mort le 6 janvier 1716. Après avoir fait profession à l'âge de 19 ans, il enseigna les mathématiques et la philosophie au collège de Nancy, et fut ensuite chargé de la prédication. En 1693, Labat sollicita avec ardeur d'être envoyé aux Antilles ou l'on demandait des missionnaires, et le 29 janvier 1694, il aborda à la Martinique avec

une petite colonie de religieux de son ordre. Un moulin à eau, construit d'après son plan et sous sa direction, dans une habitation de l'ordre, le mit en renom comme mathématicien et comme architecte. Appréhendant ses connaissances, le gouverneur se l'adjoignit dans une visite de l'île pour reconnaître les points susceptibles de défense. Nommé, peu de temps après, procureur général de la mission, il monta dans ce poste la plus grande aptitude aux affaires. Il fut chargé, à plusieurs reprises, par les gouverneurs de l'île, de missions importantes qui l'amènèrent à visiter toute la chaîne des Antilles, depuis la Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Labat remplissait depuis un an les fonctions de supérieur de la mission de la Martinique, lorsque les intérêts de son administration exigèrent sa présence en Europe. Il arriva à La Rochelle le 4 mars 1706. Les affaires de son ordre l'appellèrent à Rome en 1709; il résida quelques années à Civita-Vecchia, et revint à Paris en 1716. Il y passa les dernières années de sa vie, retiré dans le couvent de la rue du Bac, et occupé de la rédaction et de la publication de ses voyages.

Les ouvrages qu'on a de lui sont : 1° *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes. Paris, 1722, 6 vol. in-12. — 2° *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, 5 vol. in-12, avec cartes et figures. Paris, 1728. — 3° *Voyage du chevalier Desmarchais*, 4 vol. in-12. Paris, 1730. — 4° *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, traduite de l'italien du P. Carazzi, avec des notes. Paris, 1732, 5 vol. in-12, cartes et fig. — 5° *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12. — 6° *Mémoires du chevalier d'Arriens*, contenant ses voyages dans l'Asie, la Syrie, la Palestine et la Barbarie. Paris, 1735, 6 vol. in-12. Ces divers ouvrages du P. Labat sont pleins de détails intéressants pour la science aussi bien que pour la curiosité des lecteurs. On y regrette un trop grand penchant à la causerie, et une érudition souvent trop facile.

LABBE, *Lestris*, (ois.). *Stercoraires*, Briss.; *Pedatrix*, Viell.; *Larus*, L. Genre de l'ordre des palmipèdes, famille des longipennes, *Cur.* Ces oiseaux ont pour caractères : un bec médiocre, un peu robuste légèrement arrondi; la mandibule supérieure crochue vers le bout et recourvée dans la moitié de sa largeur d'une lame cornée, festonnée; l'inférieure arrondie à la pointe; des narines longitudinales s'ouvrant près de la pointe du bec; des tarses robustes revêtus de longues écailles en devant; un pouce rudi-

mentaire : onze plumes à la queue, les deux moyennes plus longues, la première rémige la plus longue. Les Labbes ont dans le port et l'air de la tête quelque chose de l'oiseau de proie. Ce sont les persécuteurs éternels et déclarés des mouettes; des qu'ils les aperçoivent, ils fondent sur elles, les atteignent, et en leur donnant deux ou trois coups de bec, les forcent à rendre par le bec les poissons qu'elles ont dans l'estomac, et qu'ils avalent à l'instant. Leur nom de *stercoraires*, sous lequel on les a longtemps désignés, dans la croyance qu'ils mangeaient les excréments des autres oiseaux, vient sans aucun doute d'une méprise dans l'observation de cette habitude. Ces oiseaux habitent les zones les plus reculées des hémisphères nord et sud. Ils nichent dans les anfractuosités des rochers. Leurs nids se composent d'herbes entrelacées de mousse. Ils pondent ordinairement trois ou quatre œufs pointus, olivâtres, tachetés de brun.

On en décrit cinq espèces : — 1° Le LABBE A LONGUE QUEUE, *Larus Buffoni*, Temm., *L. crepidatus*, Gmel. A peu près de la grosseur d'une mouette; blanc en dessous; les deux plumes du milieu de la queue effilées et très longues; iris brun; pieds noirs. Les jeunes sont entièrement bruns. Des mers du nord. — 2° Le LABBE PARASITE, *L. Parasiticus*, Tem., souvent confondu avec le précédent. Il est noir, fuligineux, varié de gris, et fréquente les mers d'Europe et d'Afrique. — 3° Le LABBE POMARIN, *Lestris pomarinus*, Tem.; noir en dessus; gorge grise; col et poitrine gris plus foncé; ventre blanc; iris jaunâtre; pieds et membranes noirs. Il se trouve dans les mers du nord de l'Europe. — 4° Le LABBE CATARACTE, *Lestris cataractus*, Temm., *Goëland* brun, Buff., *Stercorarius permarinus*, Viell., De la grosseur d'un goëland; plumage brun foncé; plumes des ailes blanches dans la moitié de leur longueur; iris brun. Cette espèce est commune aux Hébrides et aux Orcades. — 5° Le LABBE ANTARCTIQUE, *Lestris antarcticus*, Quoy et Gaimard. Taille du précédent; plumage brun foncé; quelques flammules blanches à la tête; queue courte; bec et ongles noirs; du blanc sur les plumes des ailes. On l'a vu en grand nombre aux îles Malouines et à la Nouvelle-Zélande.

LABBE (PIERRE). Jésuite célèbre par son immense érudition historique, rival de celle du P. Pétau, né à Bourges le 10 juillet 1607, mort à Paris en 1667. Il fut reçu dans l'institut des Jésuites à l'âge de 16 ans. Après avoir professé plusieurs années dans différents collèges, il obtint enfin des supérieurs de son ordre la permission de suivre son goût dominant pour les recherches historiques, auxquelles il consacra, en effet, le reste de sa vie. Il était doué

d'une mémoire et d'une activité d'esprit extraordinaires. Il a laissé un nombre fort considérable de volumes, qui supposent un travail prodigieux, quoiqu'ils ne soient guère que des compilations. La liste de ses ouvrages comprend soixante-et-quinze articles dans le *Dictionnaire de Moréri*. Voici les plus importants : — 1° *Pharos Gallicæ antiquæ*. Moulins, 1644, in-12. — 2° *Abrégé royal de l'Alliance chronologique de l'Histoire sacrée et profane*. Paris, 1651, 2 vol. in-4°. — 3° *La Clef d'or de l'Histoire de France, ou Tableau généalogique de la Maison royale*. Paris, 1652, in-12. — 4° *Aristotelis et Platonis græcorum interpretum typis hæcenus editorum brevis conspectus*. Paris, 1657, in-4°; c'est le plan d'un grand ouvrage qu'il méditait sous le titre de *Athenæum philosophicum*. — 5° *Le Chronologiste français, l'Abrégé chronologique de l'Histoire sacrée et profane*. Paris, 1666, 5 vol. in-12. — 6° *SS. Concilia ad regiam editionem exacta, cum duobus apparatusibus*. Cet ouvrage, le plus important de ceux du P. Labbe est estimé, quoiqu'il manque assez généralement de critique, et qu'on y trouve un assez grand nombre d'inexactitudes.

LABDACISME (antiq.). C'est le nom que les Grecs donnaient à une espèce de grassement dans la prononciation. Démosthènes et Alcibiade, dont la parole était entachée de ce défaut, avaient su, à force d'art, l'adoucir de manière à relever encore la grâce de leur diction. Le labdacisme devint à la mode dans la Rome des Césars. Les dames affectaient ce grassement qu'Ovide représente en ces termes comme un nouveau charme dans leur bouche : *In vitio decor est quædam male reddere verba*.

LABDACUS (myth.). Fils de Phœnix ou de Polydore, roi de Thèbes. Il parvint de bonne heure au trône, et eut pour tuteur Lycus, son oncle. Il mourut peu de temps après sa majorité, et laissa la couronne à son fils Laius, dont la tutelle fut encore confiée à Lycus. — Ses descendants, Laius, Œdipe, Étéocle, Polynice et Thersandre sont désignés sous le nom de *Labdacides*. Les Thébains étaient aussi appelés *Labdacides*.

LABDANUM ou **LADANUM**, substance gomme-résineuse produite par les *Cistus Ladaniferus*, *Certicus*, *Laurifolius*, etc. (V. CISTE, (bot.).

LABÉ (LOUISE), surnommée la belle Cordière, poète du xvi^e siècle, née à Lyon en 1526, morte en 1566. Son père, dont le nom était Charly, lui fit apprendre le latin, le grec, l'espagnol, l'italien, etc.; à seize ans elle endossa des habits d'homme et prit part au siège de Perpignan; mais une campagne suffit pour la dégoûter du service militaire. Elle revint dans sa

patrie et se maria au directeur d'un atelier de corderie. Les personnes les plus distinguées de la ville affluaient chez elle pour jouir de sa conversation. Quelques écrivains ont accusé ses mœurs, d'autres les ont défendues avec ardeur; mais le ton des poésies de la Belle Cordière est de nature à donner gain de cause aux premiers. On y trouve trois élégies, vingt-quatre sonnets et un petit drame, le *Débat de Folie et d'Amour*, d'où La Fontaine a tiré une de ses plus jolies fables. La dernière édition des poésies de Louise Labé est celle de Brest, 1815, in-8°. Il y a dans ses vers du coloris, de la passion et une rare élégance pour le temps. Les *Annales poétiques* contiennent quelques morceaux de cet écrivain.

LABELLE, *Labelium* (bot.). On donne ordinairement ce nom, en botanique, à une division du périanthe de certains monocotylédons, qui se distingue des autres par ses dimensions, par sa configuration, souvent aussi par sa couleur. C'est surtout dans la vaste famille des Orchidées que le labelle est important à considérer, parce qu'il fournit des caractères précieux pour la distinction de ces plantes. C'est là aussi qu'on le voit prendre des formes et des distributions de couleurs fort singulières, qui le font ressembler à une abeille, à une mouche, etc., et qui ont valu à plusieurs espèces des noms par lesquels on a exprimé ces ressemblances ou d'autres beaucoup plus bizarres. Le labelle, chez les Orchidées, est dirigé en bas; mais sa situation naturelle serait au contraire en haut, comme elle l'est du reste dans quelques genres. Chez la grande majorité de ces plantes il s'opère, par suite de la torsion de l'ovaire, un retournement complet de la fleur qui reporte le labelle en bas. — On donne souvent aussi au labelle le nom de *tablier*.

LABEO. Surnom commun à plusieurs familles romaines. On l'a fait venir de *Labes*, tache, ou de *Labia*, lèvres; il signifierait dans le premier cas : celui qui a des taches de rousseur, et dans le second : celui qui a de grosses lèvres. Nous ne citerons que trois personnages de ce nom.

LABEO (*Quintus Fabius*), reçut les faveurs consulaires en 182 avant J.-C. Six ans auparavant, il avait vaincu Antiochus, roi de Syrie, et avait fait preuve d'une grande duplicité. On rapporte qu'ayant fait consentir ce prince à lui livrer la moitié de sa flotte, il en fit couper en deux tous les vaisseaux. Il cultivait les lettres avec succès, et on dit qu'il aida Ténace dans ses comédies.

LABEO (*Caius Antistius*), tribun du peuple l'an 148 J.-C., connu par sa haine violente contre Métellus, qui l'avait fait rayer de la liste des sénateurs, et qu'il essaya de faire condamner à mort.

LARÉO (*Antistius*), dont le père prit part à la conspiration contre César, et périt à la bataille de Philippi, fut le plus grand jurisconsulte de son époque, et fonda la Société des Proculéens (*roy. JURISCONSULTE*).

LABÉON, *Labeo*, G. Cuvier (*poiss.*). Genre de l'ordre des Malacoptérygiens, famille des Cyprinoides, remarquable par un museau épais et charnu, avançant sur la bouche, dont la fente est recouverte par un triple rang de lèvres; par un premier voile naissant du sous-orbitaire et s'étendant sur les deux autres; par un second maxillaire, sorte de première lèvre, et un troisième, la vraie lèvre, en dessous; enfin, par les premiers rayons de la nageoire dorsale qui sont simples et grêles; les autres sont branchus et très flexibles. On connaît une vingtaine d'espèces de Labéons qui sont propres aux eaux douces de certaines parties du Nouveau-Monde; c'est ainsi que les espèces les plus anciennement connues sont particulières au Nil, et que d'autres ont été trouvées plus récemment dans les rivières de l'Inde. Le type est le *LABÉON DU NIL*, (*Cyprinus Niloticus*, Vorskall), dont la couleur est brune violacée, tirant au verdâtre sur la teinte du bord de chaque écaille, et dont les nageoires sont brunes ou verdâtres. Il est très commun en Egypte, et sa chair y est assez estimée. E. D.

LABÉRIUS (*DECIMUS JUMUS*). Chevalier romain qui se distingua comme poète comique dans le genre de pièces connues sous le nom de *mimes*. Il se faisait remarquer par l'élégance des vers et la candeur de la pensée. Jules César, qui se faisait un plaisir de rabaisser les chevaliers et l'ancienne aristocratie, le força de jouer lui-même un rôle dans une de ses comédies. Laberius exprima ses regrets dans un prologue regardé par Rollin comme un des meilleurs morceaux que nous ait transmis l'antiquité :

*Equos romanus Lare egressus meo
Domum revertar minus.*

disait le poète dans cet apologue. Après avoir joué son rôle, il descendit de la scène, et voulut aller s'asseoir sur les bancs réservés à l'ordre équestre dans le théâtre; mais les chevaliers, qui ne reconnaissaient plus en lui un égal, s'arrangerent de manière à ce qu'il ne pût trouver de place. Labérius mourut à Pouzzole un an environ après Jules César. Il ne nous reste de lui que le prologue dont nous avons parlé et quelques autres fragments recueillis par Henri Etienne, Paris, 1561, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

LABIATIFLORES, *Labiatifloræ* (*bot.*). Dans la vaste famille des Composées, la plupart des botanistes admettent sous ce nom une

grande division ou un sous-ordre, pour des plantes dont les fleurs ont une corolle bilabée, par suite de la disposition des cinq lobes de son limbe en deux lèvres, dont l'inférieure comprend généralement trois de ces divisions, plus rarement quatre, tandis que la supérieure en présente deux, ou moins fréquemment un seul. Un fait curieux de géographie botanique, c'est que ces plantes n'appartiennent, pour la très grande majorité, qu'à l'hémisphère austral, et principalement à l'Amérique. Les Labiatiflores se subdivisent en deux tribus: les *MUTISIACÉES* et les *NASSAUVIACÉES*.

LABIE, *Labiatus* (*bot.*). On nomme ainsi les enveloppes florales qui, au lieu d'offrir un contour régulier, sont divisées en deux portions dirigées l'une en haut, l'autre en bas, disposées par conséquent l'une par rapport à l'autre comme le sont les deux lèvres de la bouche. On dit aussi bien un calice labié qu'une corolle labiée. Pour mettre plus de précision dans le langage, on dit souvent bilabé; et, d'un autre côté, par analogie, on appelle *unilabiées* les enveloppes florales qui se portent entièrement d'un côté, de manière à devenir semblables à une enveloppe bilabée, dont on aurait supprimé une lèvre. La famille des Labiées présente de nombreux exemples soit de calices, soit surtout de corolles bilabiées, plus rarement unilabiées (*germandrée* et *Bugles*, ou *teucrium* et *ajuga*).

LABIÉES, *Labiatae* (*bot.*). Grande et belle famille de plantes dicotylédones monopétales. Les végétaux qui la composent sont des herbes, des sous-arbrisseaux et des arbrisseaux, dont la tige, généralement tétragone, porte des branches aussi tétragones en général, et opposée ou plus rarement verticillées; dont les feuilles, également opposées ou verticillées, sont simples, dépourvues de stipules; dont les fleurs sont complètes, irrégulières, groupées à l'aisselle des feuilles supérieures, en cymes opposées qui simulent souvent par leur rapprochement un verticille. Ces fleurs présentent les caractères suivants: leur calice libre, gamosépale, persistant, généralement à cinq dents, est tantôt régulier, tantôt irrégulier par suite de la disposition de ses dents en deux lèvres, dont la supérieure comprend trois et l'inférieure deux dents; leur corolle est monopétale, irrégulière, à limbe généralement divisé en cinq lobes et deux lèvres, dont la supérieure comprend deux lobes, et l'inférieure trois; quelquefois les cinq lobes, se détachant tous d'un même côté, rendent la corolle unilabée. Leurs étamines sont le plus souvent au nombre de quatre, didynames par suite de l'excès de longueur de la paire inférieure sur la supérieure; quelquefois l'avortement des deux

supérieures les réduit à deux; ces étamines ont leurs anthères introrsées, à deux loges, quelquefois séparées par un long connectif, dont une reste quelquefois stérile, et qui s'ouvre longitudinalement pour la sortie du pollen. Le pistil est formé de deux carpelles, mais un mode de développement particulier rend son ovaire quadrilobé à l'extérieur, et divisé à l'intérieur en quatre logettes, dont chacune renferme un seul ovule dressé. Au milieu de ces quatre lobes, s'élève un style, généralement bifide au sommet, à divisions assez souvent inégales, et portant chacune un stigmate très peu apparent. Le fruit des labiées est formé de quatre neuhaines, regardés à tort par Linné et beaucoup de botanistes, à son exemple, comme autant de graines nues, situées au fond du calice persistant, renfermant chacune une graine dressée, dont l'embryon a ses cotylédons le plus souvent droits, sa radicule très courte, infère, et est entouré par un albumen charnu, fort peu volumineux. — Les labiées sont répandues sur presque toute la surface du globe, mais elles sont plus abondantes dans l'hémisphère boréal, entre quarante et cinquante degrés de latitude boréale, et plus encore dans l'ancien continent que dans le nouveau. Elles sont peu nombreuses entre les tropiques, rares au delà du tropique du capricorne; elles manquent entièrement dans les parties très froides des deux hémisphères. — En général, ces plantes sont remarquables par leur richesse en huile essentielle qui les rend aromatiques, et par la présence dans leur tissu d'une matière extractive amère, et d'une résine également amère. Les diverses proportions de ces trois substances amènent des variations plus ou moins marquées dans les propriétés de ces plantes. Celles d'entre elles qui sont le plus essentiellement aromatiques sont comprises dans les genres menthe, thym, basilic, mélisse, etc. (voy. ces mots). Une espèce très remarquable sous ce rapport, et dont tout le monde connaît l'usage, est le patchouly, qui appartient au genre *pogostemon*. — A l'huile essentielle vient se joindre une sorte de camphre chez plusieurs autres labiées, notamment chez le romarin officinal, la sarriette (voy. ces mots). Enfin, les deux matières amères se joignent à leur tour à cette huile essentielle chez un assez grand nombre de ces plantes, parmi lesquelles nous signalerons, comme les plus remarquables, l'hyssope, la lavande, l'origan commun et la marjolaine, plusieurs germandrées, la betoine, le glechome, la sange, etc. (voy. ces divers mots). — La vaste famille des labiées est aujourd'hui subdivisée par les botanistes en plusieurs tribus, dont nous indiquerons les noms, ainsi que ceux des principaux genres

compris dans chacune d'elles. — 1^{re} Tribu, OCIMOINÉES, comprenant entre autres les genres *Basilic* ou *Origanum*, Lin.; *Plectranthus*, L'Hérit.; *Coleus*, Lour.; *Hyptis*, Jacq.; lavande ou *Lavandula*, Lin., etc. — 2^e Tribu, MENTHOIDÉES, *Pogostemon*, Desf.; Menthe ou *Mentha*, Lin.; *Lycopus*, Lin., etc. — 3^e Tribu, MONARÉES, *Saïria*, Lin.; Romarin ou *Rosmarinus*, Lin.; *Monarda*, Lin., etc. — 4^e Tribu, SCITURÉENÉES, *Origanum*, Lin.; *Majorana*, Moench.; *Thymus*, Lin.; *Satureia*, Lin.; *Hyssopus*, Lin.; *Canila*, Lin., etc. — 5^e Tribu, MELISSINÉES, *Melissa*, Benth.; *Cardoquin*, Ruï. et Pav.; *Thymbra*, Lin., etc. — 6^e Tribu, SCUTELLARINÉES, *Prasella*, Lin.; *Scutellaria*, Lin., etc. — 7^e Tribu, PROSTANTHÉNÉES, *Prostanthera*, Labill.; *Westringia*, Smith. — 8^e Tribu, NÉPÉTÉES, *Lophanthus*, Benth.; *Nepeta*, Benth.; *Dracocephalum*, Lin.; *Cedronilla*, Moench. — 9^e Tribu, STACHYDÉES, *Melittis*, Lin.; *Lamium*, Lin.; *Leonurus*, Lin.; *Galeopsis*, Lin.; *Stachys*, Benth.; *Sideritis*, Lin.; *Marrubium*, Lin.; *Ballota*, Lin.; *Phlomis*, Lin.; *Motucella*, Lin., etc. — 10^e Tribu, PRASIÉES, *Prasium*, Lin. — 11^e Tribu, AJEGONÉES, *Amenthyten*, Lin.; Germandrée ou *Tenacrium*, Lin.; *Ajuga*, Lin. P. D.

LABIENUS (TITUS), chevalier romain, fut nommé tribun du peuple en 63 avant J.-C., pendant le consulat de Cicéron. Il passa ensuite dans les Gaules, où il servit avec distinction sous César, dont il était le plus habile lieutenant. Il vainquit les Trévirois, conduits par Indutimare qui fut tué dans la bataille, défit ensuite Ambiorix, échoua dans deux attaques contre Lutèce (Paris), défendue par Camulogène, et acheta la complète soumission des Trévirois. — Lorsque César franchit le Rubicon, Labienus passa dans le parti de Pompée, soit qu'il regardât César comme ennemi de la république, soit qu'il profitât de cette occasion pour donner satisfaction à la jalousie qu'il nourrissait depuis longtemps contre son général. Labienus contribua à empêcher Pompée d'accepter la paix que César lui proposait, et ce fut lui qui le décida à livrer la fameuse bataille de Pharsale qui donna l'empire à César. Il suivit ensuite Caton en Afrique, et passa en Espagne, où il perit à la bataille de Munda, l'an 45 avant J.-C.

LABIENUS (Quintus), fils du précédent, fut, comme lui, un des plus ardents adversaires de César. Il fut chargé par les hommes de son parti d'aller demander des secours à Orodes, roi des Parthes. Il se retira chez ce monarque après la bataille de Philippi, et commanda quelque temps les Parthes contre les Romains. Il fut vaincu et fait prisonnier par Ventidius, lieutenant d'Antoine.

Suétone et Sénèque parlent d'un historien

du même nom qui vivait du temps d'Auguste.

LABLAB. *Lablab* (bot.). Genre de la famille des légumineuses papilionacées, de la diadelphie-decandrie dans le système de Linné. Les plantes qui le forment sont des herbes à tige voluble, des Indes-Orientales. Leurs feuilles sont pennées-trifoliolées, pourvues de stipules et de stipelles. Leurs fleurs forment des grappes dans lesquelles se trouvent plusieurs demi-ver ticilles. Elles ont pour caractères principaux : un calice campanulé-tubuleux, à quatre lobes dont le supérieur est large et obtus, tandis que les trois inférieurs sont aigus ; une corolle à étendard étalé, portant quatre callosités et une carène coudée à angle droit, non tordue ; un ovaire stipulé, avec un style comprimé, barbu en dessous à sa partie supérieure, et un stigmate glabre, tronqué. La gousse de ces plantes est plane, comprimée, en sabre, relevée de tubercules aigus le long de ses deux sutures, et contient environ quatre graines ovoïdes, noires ou brunes, avec une callosité blanche. — Le LABLAB COMMUN, *Lablab vulgaris*, Solvi (*Dolichos Lablab*, Lin.), est cultivé pour ses graines alimentaires, surtout en Egypte. On le cultive aussi quelquefois en France ; mais, sous le climat de Paris, son fruit mûrit difficilement, de telle sorte que ce n'est guère qu'à titre d'espèce d'ornement qu'on l'y trouve le plus ordinairement cultivé.

LABORDE. Plusieurs personnages ont porté ce nom :

LA BORDE (J.-Benjamin De), né à Paris en 1734, devint premier valet de chambre et favori de Louis XV. Après la mort de ce prince, il fut fermier général. Pendant la révolution, il se retira à Rouen, devint suspect, fut conduit à Paris, et monta sur l'échafaud le 22 juillet 1793. On a de lui : *Recueil d'airs*, 4 vol. in-8° ; ouvrage orné de gravures magnifiques, et fort recherché ; *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 4 vol. in-4°, 1790 ; on estime particulièrement la partie théorique de ce livre ; des *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire de Louis XIII et de Louis XIV* ; un *Voyage pittoresque de la France* ; des *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy* ; une *Histoire abrégée de la mer du Sud*, 1792, 3 vol. in-8°, avec de belles cartes, ouvrage intéressant en ce qu'on y trouve l'analyse de presque tous les voyages faits dans cette mer depuis le x^e siècle.

LA BORDE (Alexandre comte De), né à Paris en 1774, était fils de Jean-Joseph de La Borde, banquier d'origine espagnole, qui vint se fixer à Paris. Il quitta la France à l'époque de la Révolution, y reut en 1797, accompagna Lucien Bonaparte dans son ambassade en Espagne, et publia à son retour son *Voyage pittoresque et*

historique en Espagne, 1707-1820, 4 vol. grand in-fol. qui lui ouvrit les portes de l'Académie des Inscriptions. En 1814, il eut part à la capitulation de Paris, en sa qualité d'adjudant-major de la garde nationale. Il fut envoyé à la Chambre en 1822, et se mit dans les rangs de l'opposition. Il joua passagèrement un rôle dans la révolution de 1830, et devint aide-de-camp du roi Louis-Philippe. Il mourut en 1842. — Outre l'ouvrage cité, il a publié : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808 et 1824 ; *Voyage pittoresque en Autriche*, 1821 ; les *Monuments de la France*, 1816.

LABOUR (TERRE DE), en latin *Laborinus Pagus*, en italien, *Terra di Lavoro*. Province du royaume des Deux-Siciles, bornée au N. par l'Abbruzze Ulérieure, au N. O. par l'Etat Ecclesiastique, au S. par la province de Naples et la Principauté Citérienne, à l'E. par la Principauté Ulérieure, au S. O. par la mer Tyrrhénienne ; elle a une population de plus d'environ 670,000 habitants, répartie sur un territoire de 140 kil. de long sur 65 de large. Cette province qui forme une partie de l'ancienne Campanie, doit son nom à la fertilité extrême des vastes plaines dont son territoire est composé presque tout entier. Le blé, la vigne, l'olivier, le mûrier, les arbres à fruits, le lin et le chanvre y viennent admirablement. Les céréales y rendent de douze à vingt pour un. Le chanvre qu'on y récolte passe pour le meilleur de l'Europe pour la fabrication des cordages. Caserta est le chef-lieu de cette province. — La terre de Labour, en 1845, comprenait 721,971 habitants. Elle est divisée en cinq districts : Caserte, Nôle, Gaëte, Sora et Piédimonte. Le pays connu plus anciennement sous le nom de Terre de Labour était beaucoup plus étendu que la province moderne. Naples même en faisait partie.

LABOURD. Ancienne province de la Gascogne, située à l'extrémité S. O. de la France, entre l'Océan, la Navarre française, l'Espagne et les Marennes. Le Labourd tirait son nom de celui de *Lapurdum* (Bayonne), son chef-lieu. Il comprenait les villes de Saint-Jean-de-Luz, de Guiche et d'Andaye. Il s'étendait autrefois jusqu'à Saint-Sébastien. Aujourd'hui il fait partie du département des Basses-Pyrénées. Le Labourd avait des états appelés *Bicar*, des moines basques *bil*, réunion, et *car*, contraction de *cahar*, vieillard. Cette espèce de sénat, dont les tendances étaient très républicaines, était composé de chefs de famille, et tenait ses séances en plein air, sur une éminence, dans un bois voisin d'Us-taritz. Les prêtres et les nobles en étaient exclus, probablement parce que cette institution était antérieure au christianisme.

LA BOURDONNAIS (BERNARD-FRANÇOIS

MAHÉ DE). Célèbre marin français né à Saint-malo en 1699. Enseigne de vaisseau en 1713, il fut employé quelques années plus tard par la Compagnie des Indes, et parvint rapidement au rang de capitaine. En 1724, il fut chargé des principales opérations du siège de Mahé, sous M. de Pardaillan. Peu après, la Compagnie n'ayant plus besoin de ses services, il profita des relations commerciales qu'il avait créées lui-même avec Moka pour acquérir une fortune considérable. Il entra momentanément à cette époque au service du Portugal, mais revint en France en 1733 et fut nommé gouverneur général des Iles de France et de Bourbon. Ces colonies avaient été jusqu'alors administrées de la manière la plus déplorable. La Bourdonnais sut en peu de temps réorganiser et, pour ainsi dire, créer tous les services et relever notre commerce dans les mers des Indes. Il revint en France en 1740, et vit se renouveler contre lui des intrigues déjà anciennes, mais dont il ne devait ressentir les effets que plus tard. Le gouvernement le chargea du commandement d'une escadre qu'il envoyait à Pondichéry. La Bourdonnais l'y conduisit et fit en même temps lever le siège du comptoir de Mahé, investi par les Nairs. De retour dans son gouvernement, il eut à lutter contre la disette et les épidémies, et la guerre avec l'Angleterre ayant éclaté en 1743, il dut, avec une division, se porter au secours de la Compagnie des Indes, alors dirigée par Dupleix, qui ne voyait en lui qu'un rival, et le poursuivait bientôt de sa haine personnelle. Malgré une tempête qui manqua disperser son escadre, il soutint, en vue du fort Saint-David, un combat incertain avec les Anglais, et s'empara de Madras, en vertu d'une capitulation par laquelle il promettait de rendre cette ville contre une rançon. Dupleix, qui voulait conserver Madras, refusa de ratifier la capitulation et nomma un nouveau gouverneur à l'île de France. La Bourdonnais fut chargé de ramener six vaisseaux, à travers les flottes anglaises qui couvraient les mers. Il les conduisit en effet à la Martinique, suivant les instructions qu'il avait reçues; mais fut pris par les Anglais pendant qu'il rentrait en France sur un bâtiment hollandais. Parfaitement accueilli en Angleterre, il put revenir à Paris sur parole; mais à peine y fut-il arrivé, qu'on l'arrêta et le mit à la Bastille (2 mars 1748), où il fut traité avec la plus grande rigueur. Privé de papier, de plumes, d'encre, sans conseil, dépouillé de toutes ses pièces justificatives, il dut employer les moyens les plus ingénieux pour faire parvenir à la commission nommée pour le juger, une sorte de mémoire tracé sur un mouchoir, et ne fut enfin rendu à

la liberté qu'après trois ans et demi de captivité. Quand il sortit de prison, sa fortune était dispersée, sa santé ruinée. Il mourut dans l'indigence en 1755, laissant des *Mémoires justificatifs* qui, avec la Préface de Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, forment les principaux documents relatifs à son histoire. Le gouvernement reconnut plus tard son injustice à l'égard de La Bourdonnais, et accorda une pension à sa veuve.

AL. B.

LABOUREUR (JEAN LE). Ecrivain né à Montmorency en 1623. Il remplit à la cour les fonctions de gentilhomme servant, accompagna le maréchal de Guébriant dans son ambassade en Pologne, dont il publia une relation curieuse (1648), embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, fut fait aumônier du roi, et mourut en 1675. On a de Le Laboureur : un *Recueil des tombeaux des personnes illustres enterrées dans l'église des Célestins de Paris*, 1642, in-fol. : une *Histoire du maréchal de Guébriant*, dont on estime l'exactitude; un *Traité de l'origine des armoiries*, 1684, in-4°, ouvrage utile à consulter et où l'on trouve une foule de renseignements curieux; une bonne édition des *Mémoires de Castelnau*, avec des commentaires où il éclaircit plusieurs points de l'histoire de France; une *Histoire de la Pairie et du Parlement de Paris*, Londres, 1740, in-12. On doit aussi à Le Laboureur, une *Histoire du roi Charles VI*, très importante, et qu'il traduisait d'un manuscrit latin tiré de la Bibliothèque du président de Thou. — Il ne faut pas confondre cet auteur avec son frère aîné, poète plus que médiocre, auteur d'un poème de *Charlemagne*, des *Victoires du duc d'Enghien*, etc. — Un autre **LE LABOUREUR** (*Dom Claude*), prévôt de l'abbaye de sainte Barbe, a publié en 2 vol. in-4°, 1681, sous le titre de *Mesures de l'île Barbe*, une histoire très savante de cette abbaye.

LABRADOR. Péninsule de l'Amérique septentrionale, à l'opposite de l'île de Newfoundland dont elle est séparée par le détroit de Belle-Ile, et s'étendant du 50 au 64 parallèle de latitude N, et du 56 au 78 long. O. A l'aspect des côtes du Labrador, on croirait cette terre une des plus nues et des plus stériles du globe; mais en pénétrant un peu à l'intérieur, on la trouve couverte de pins, de bouleaux, de peupliers et de baies d'un goût excellent; le sol est partout arrosé par des ruisseaux, des torrents, des lacs et des étangs. Du reste, bien que le Labrador ait été découvert dès l'année 1501, par Corteréal, les parties centrales de cette vaste contrée sont loin d'être enièrement connues, particulièrement la chaîne de montagnes qui les traverse dans toute leur étendue. Le climat est

très rude : le thermomètre de Farenheit descendant souvent jusqu'à zéro. Les étés sont très courts, avec une température moyenne de 58 degrés. Le seigle ne vient pas à maturité; mais beaucoup de végétaux réussissent assez bien. La pêche de la halibine, de la morue, du saumon et du hareng sur les côtes du Labrador, rend seule la possession de ce pays importante pour les Anglais; cette pêche a pris depuis quelques années une extension très considérable et rivalise avec celle de Newfoundland. Il n'y a pas d'autres Européens sédentaires que des pêcheurs anglais et irlandais, et les missionnaires Moraves qui s'y sont fixés depuis 1752. La population indigène se compose d'Indiens des montagnes, divisés en plusieurs tribus, et d'Esquimaux. Les premiers vivent de la chasse des élans, des rennes, des renards, des lièvres blancs, des loutres, des ours et autres animaux des climats septentrionaux, dont ils échangent les peaux contre des produits européens, aux factoreries de la compagnie de la baie d'Hudson. Les Esquimaux, la plus misérable et la plus dégoûtante de toutes les tribus sauvages qui peuplent les côtes de l'Amérique, se nourrissent principalement de la chair du veau marin et de poisson. Ils sont de petite stature et ressemblent beaucoup aux Groënländais par la langue et la manière de vivre. La population présumée de Labrador ne dépasse pas 4,000 âmes. Scn.

LABRE, *Labrus* (poiss.). Artédi a créé sous cette dénomination un genre qui, très nombreux en espèces, est devenu la famille des LABROIDES, de l'ordre des Acanthoptérygiens, des naturalistes modernes, qui n'y ont plus laissé que les poissons ayant pour caractères : corps de forme ovulaire, élégante, régulière; lèvres épaisses et charnues, semblant comme doublées à la mâchoire supérieure; opercule, préopercule et sous-opercule écaillés; pas de dentelure aux bords des pièces operculaires; dents assez fortes, coniques; rayons épineux de la nageoire dorsale nombreux; un lambeau charnu dépassant le plus ordinairement la pointe de chaque rayon. — Les labres sont des poissons parés des couleurs les plus belles, et nuancées agréablement; le rouge, le bleu, le vert, le jaune, etc., y forment soit des bandes, soit des taches, que rehaussent encore de brillants reflets métalliques. Leur taille varie entre 25 et 50 centimètres. Ils sont abondants dans l'Océan et dans la Méditerranée, et se tiennent réunis, sans former cependant de troupes nombreuses, sur les côtes rocheuses, où ils se nourrissent de petits coquillages, d'oursins, de crustacés, dont ils brisent l'enveloppe par l'action

de leurs pharyngiens fortement dentés. Ils fraient au printemps, et alors ils se réfugient parmi les fucus et les algues marines, où leurs petits trouvent un abri contre la violence des vagues. Leur chair, blanche et ferme, est généralement recherchée comme une nourriture saine et agréable. — On ne range plus dans ce genre qu'une vingtaine d'espèces. La seule que nous devons citer, parce qu'elle est très connue dans l'Océan, est la **VIELLE COMMUNE** ou **FERROQUET DE MER**, *Labrus bergylla*, Linné. La couleur de ce poisson est agréablement variée : il a le dos d'un beau bleu à reflets verdâtres, qui lui donnent une teinte brillante d'aigue-marine, s'affaiblissant sur les côtes, et passant au blanc même sous le ventre; tout le corps est couvert d'un réseau de mailles de couleur orangée ou aurore, brune sur le dos, rougeâtre sur la tête, vive sur le ventre et sur les nageoires, qui sont blanches; les nageoires pectorales seules ont des rayons orangés. Les lèvres supérieures et l'intérieur de la bouche sont d'un beau vert; les inférieures et la membrane branchiostège sont blanches. E. D.

LABRE (zool.). Le labre est une petite pièce impaire qui, entre dans la composition de la bouche des animaux articulés. Elle en est assez souvent la partie la plus avancée et s'articule avec le chaperon. Le labre représente la lèvre supérieure. Le plus souvent il est plat dans les insectes; mais dans les hémiptères, il est conique et allongé; dans les diptères, il forme l'une des soies du suçoir. Le même organe offre des différences assez tranchées dans les Crustacés et les Arachnides (roy. ces mots).

LABROIDES, *Labroides*, G. Cuvier et Valenciennes (poiss.). Famille de l'ordre des Acanthoptérygiens, formée avec l'ancien genre Labre, et ayant pour caractéristique : corps écaillé, à forme oblongue; une seule nageoire dorsale, contenue en avant par des rayons épineux, garnie le plus souvent d'un lambeau membraneux; mâchoires recouvertes par des lèvres charnues; palais lisse et sans dents; pharyngiens au nombre de trois; deux supérieurs et un inférieur, tous trois armés de dents, tantôt en pavé, tantôt en lames ou en pointes; canal intestinal sans coecum; une vessie natatoire. — Les labroides renferment un assez grand nombre de belles espèces de poissons réparties en plus de vingt genres, dont les principaux sont les suivants : LAB, COSSYPHE, MALACANTHE, MALAPTERE, GISEL, E. SCARE (roy. ces mots). E. D.

LA BROSE (roy. Brosse).

LABYRINTHE (antiq.). Sorte d'édifice dont la construction paraît se rapporter aux idées

religieuses et politiques d'une époque très reculée. Les anciens nous ont transmis le souvenir de trois labyrinthes : celui de Crète, bâti près de Cnosse et dont on attribuait la fondation à Dédale (roy. MINOTAURE); celui de l'île de Lemnos, décoré, suivant Pline, de 150 colonnes d'une beauté remarquable; enfin celui d'Égypte. On en cite même un quatrième élevé, par Porsenna auprès de la ville de Clusium, en Italie. Mais ce dernier n'était qu'un vaste tombeau. — Le labyrinthe d'Égypte est le seul sur lequel il nous soit parvenu des détails. Pline en attribue la construction à Pétésaëus ou Tithos; Pomponius Mela à Psammétique, et Manethon à Labarys ou Labarès, quatrième roi de la xix^e dynastie. Hérodote en fait honneur aux douze rois successeurs de Sethos. Cet historien visita le labyrinthe : « J'ai vu ce monument, dit-il, et je l'ai trouvé supérieur à sa réputation. Je crois même qu'en réunissant tous les édifices élevés par les Grecs on resterait encore au dessous du labyrinthe. Il l'emporte même sur les pyramides. On voit dans l'intérieur douze *aulæ* (ces *aulæ* ou cours, sont appelées palais par Strabon) recouvertes d'un toit dont les portes sont alternativement opposées les unes aux autres. Six de ces *aulæ* sont exposées au nord et six au midi. Elles sont contiguës et renfermées dans une enceinte formée par un mur extérieur. Les chambres du labyrinthe sont au nombre de 3,000, dont 1,500 au dessus du sol et 1,500 souterraines. Les gardiens ont refusé de nous montrer ces dernières qui renferment, disent-ils, les tombeaux des rois fondateurs de l'édifice et ceux des crocodiles sacrés. Quant aux chambres supérieures, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes. La variété infinie des communications et des galeries rentrent les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux *aulæ*, causent mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une des *aulæ* dans les chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres dans des portiques, ou de ces portiques dans d'autres *aulæ*. Les plafonds sont partout en pierre, comme les murailles, et ces murailles sont chargées d'une multitude de figures sculptées en creux. Chacune des *aulæ* est ornée d'un péristyle en pierres blanches. À l'angle qui termine le labyrinthe, on voit une pyramide de 40 orges de haut, décorée de grandes figures sculptées en relief. On communique à cette pyramide par un chemin pratiqué sous terre. » Tel est, à quelques détails près, le récit d'Hérodote. Strabon, qui vit aussi le labyrinthe, en fait également le plus magnifique éloge; il dit que chacune des chambres était couverte par

une seule pierre, comme ces hypogées gaulois qu'on trouve sous des collines factices, de sorte que le curieux qui montait au sommet de l'édifice voyait s'étendre sous ses yeux une vaste plaine de pierre. Strabon ajoute que le nombre des palais (*naïæ*) renfermés dans le labyrinthe, égalait celui des *noûes* de l'Égypte, parce qu'autrefois chaque *noûe* y envoyait ses députés, ses prêtres et ses prêtresses, pour faire des sacrifices et juger les affaires importantes. À l'époque où fut élevé ce monument, l'Égypte était donc divisée en douze provinces; or, cette époque est incontestablement antérieure au règne de Sésostris, qui la partagea en trente-six *noûes*. Le labyrinthe semble donc avoir été le lieu de réunion de ces anciennes assemblées politiques et religieuses de l'Égypte, connues sous le nom de *Pan'gyrica*. Il était en effet situé à l'extrémité du lac Mœris, dans le *noûe* Arsinoïte (aujourd'hui *Fayoum*), point central par rapport au reste de l'Égypte. Les savants qui composaient la commission scientifique emmenée en Égypte par Bonaparte, avaient déterminé l'emplacement du labyrinthe. M. Lépsius a fait récemment au lieu indiqué des fouilles couronnées de succès.

On a donné le nom de *labyrinthe* à un ensemble de lignes tracées sur le pavé de quelques églises du moyen-âge, et disposées de telle sorte que la personne qui entrerait dans ces lignes devait faire un grand nombre de détours pour en sortir. On parcourait ces labyrinthes en récitant un certain nombre de prières. On en voit encore un dans l'église d'Amiens. Il y en avait un aussi dans l'église de Saint-Remy de Reims; mais il n'existe plus.

LABYRINTHE (anat.). (roy. OREILLE).

LABYRINTHODON Owen. (rept. foss.). Genre de Batraciens fossiles gigantesques formé avec des ossements que l'on rencontre dans le Trias. Leurs dents présentent une structure toute particulière : en effet, la convergence vers la cavité de la pulpe, de nombreux plis très inégalement de la couche externe du cément, etc., forment un dédale de lignes inextricables, et qui cependant se rapproche un peu de ce qu'on remarque dans les dents d'*Ichthyosaurus*. Leur tête offre les deux principaux caractères des Batraciens actuels, c'est-à-dire un double condyle occipital, et deux grands vomers qui portent habituellement des dents; mais le reste des os tend à prendre un caractère de crocodile, en sorte que ces premiers Batraciens connus sont plus élevés que les Batraciens actuels. Une espèce de ce groupe, et probablement toutes, ont le corps couvert d'écaillés; mais cette particularité ne semble pas à M. Owen une raison suf-

fisante pour ne pas ranger ces animaux parmi les Batraciens, quoique tous les reptiles de cet ordre qui vivent actuellement aient la peau nue, parce que, dit-il, la peau est le siège de caractères variables dans tous les animaux, et que, considérée seule et sans avoir égard aux modifications des systèmes osseux et dentaire, elle peut induire en erreur les naturalistes qui cherchent à classer une espèce d'après ses affinités apparentes. Ce sont probablement les Labyrinthodons qui ont laissé les empreintes de pieds que l'on remarque dans le grès bigarré et dans le keuper. — On connaît cinq espèces de ce genre : 1^o le *Labyrinthodon salamandroides*, Owen, aussi nommé *Salamandroides Jageri*, Lamillard, *S. gignaleus*, Jäger, et *Mosodonosaurus Jageri*, trouvé en Allemagne dans le keuper ; 2^o le *L. leptognathus*, Owen, trouvé dans le nouveau grès rouge d'Angleterre, près de Warwick, dont la face externe des os de la tête est creusée de facettes comme dans les crocodiles, et dont le crâne ressemble à celui des Calmans ; 3^o *L. pachynathus*, Owen, de la même localité que le précédent, dont les os de la face sont principalement formés sur le type crocodilien, mais avec tendance vers le type batracien pour l'intermaxillaire et le maxillaire inférieur ; 4^o *L. scutalatus*, Owen, trouvé dans les carrières du nouveau grès rouge de Leumington, dont le corps était couvert d'écaillés ; 5^o *L. ventricosus*, seulement indiqué spécifiquement par M. Owen. E. D.

LABYRINTHIFORMES (poiss.). Famille de l'ordre des Acanthoptérygiens, créée par G. Cuvier, ne comprenant qu'un petit nombre de poissons, mais qui tous sont remarquables par leur conformation particulière. Les os de la tête qui avoisinent les branchies sont divisés en petits feuillets diversement contournés sur eux-mêmes, et forment des cellules plus ou moins étendues, qui communiquent avec les branchies. Cette structure des organes respiratoires a une influence des plus curieuses sur les habitudes de ces poissons. En effet, lorsqu'ils sont dans l'eau, leurs cavités labyrinthiques se remplissent de ce liquide, qui y demeure en réserve tant que l'animal n'en a pas besoin : mais lorsque celui-ci se trouve hors de son élément naturel, soit par accident, soit par l'effet de sa volonté, l'eau sort du réservoir où elle est retenue, et, en suivant les vaisseaux qui communiquent avec les branchies, va porter à ces organes le principe indispensable à l'exercice de leurs fonctions. Cette particularité organique permet à ces poissons de se rendre à terre, et d'y ramper à une distance assez grande des ruisseaux et des étangs où ils font leur séjour ordinaire ;

circonstance singulière qui n'a pas été ignorée des anciens, et qui fait croire aux habitants de l'Inde, où ils se trouvent principalement, que ces animaux tombent du ciel, parce que ne pouvant penser que des êtres essentiellement aquatiques puissent se transporter aussi loin de leur élément, ils aiment mieux les regarder comme venant miraculeusement du ciel. — Une dizaine de genres forment cette famille ; les plus importants sont ANABAS, POLYACANTHE, OSPHRONÈME et OPNICÉPHALE (voy. ces mots).

LAC. On appelle ainsi les anas d'eau environnés partout de terres, qui se sont formés naturellement, et qui ont une certaine étendue. Lorsque des terrains impénétrables à l'eau sont disposés en forme de bassin ou d'entonnoir, et qu'il s'y verse des eaux, provenant soit de sources qui jaillissent sur le terrain même, soit de fleuves ou de rivières qui y passent, il se forme nécessairement des lacs, et les eaux s'accumulent dans le bassin, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue presque toujours unique, ou jusqu'à ce que la perte éprouvée dans la masse liquide par l'évaporation, qui est d'autant plus forte que le bassin offre plus de surface relativement à la profondeur, compense la quantité d'eau versée chaque jour. Les contrées très montagneuses, où, à côté de sommets abrupts se trouvent de profonds abîmes, et les plaines étendues, dont la pente insignifiante n'offre aucun écoulement aux eaux, sont les terrains où se forment le plus facilement les lacs. Suspendus quelquefois à une grande hauteur, ils menacent d'inondation les plaines environnantes, et ces inondations surviennent soit par l'obstruction des canaux souterrains d'écoulement, lorsqu'il en existe, soit par l'usure et la rupture des parois du bassin. La Grèce primitive a été le théâtre de plusieurs catastrophes de ce genre, et c'est par les débordements du lac Copais, en Béotie, qu'a été détruite l'antique Orchomène.

Maltebrun divise les lacs en quatre classes : la première comprend les petits lacs peu différents des étangs, qui n'ont pas d'écoulement et ne reçoivent pas d'eau courante. Ceux de la seconde classe ne reçoivent pas d'eau courante, mais ont un écoulement et donnent souvent naissance à de grands fleuves. La troisième classe comprend ceux qui reçoivent et émettent des eaux courantes ; ce sont les plus nombreux ; la plupart des grands lacs d'Asie, d'Amérique et d'Europe rentrent dans cette catégorie. Dans la quatrième classe, enfin, se rangent des lacs qui reçoivent des rivières, souvent même de grands fleuves, sans avoir aucun écoulement visible. Le type des lacs de cette dernière espèce est la mer Caspienne, qui d'ail-

leurs doit être considérée plutôt comme une mer intérieure, que comme un lac, d'autant plus que ses eaux sont saumâtres et qu'elle paraît être en communication souterraine avec d'autres mers.

Certains lacs offrent des phénomènes particuliers qui tous n'ont pas encore été parfaitement expliqués. Quelques uns présentent des crues et des baisses périodiques provenant sans doute de ce que ces lacs sont en communication avec des réservoirs souterrains qui tantôt se vident, tantôt se remplissent. Tels sont les lacs de Cirkuitz, en Illyrie, de Kanten, en Prusse. Le lac de Genève offre aussi un phénomène de ce genre connu sous le nom de *Seiche*. Dans les régions tropicales, les seuls phénomènes atmosphériques produisent, pendant la saison des pluies, des lacs immenses qui disparaissent complètement sous l'action du soleil. Plusieurs lacs semblent présenter un état électrique particulier, comme celui de Béja, en Portugal, toujours battu par l'orage; dans d'autres, comme dans ceux de Boleslaw, en Bohême, dans le Lomond d'Ecosse et le Wetter de Suède, des agitations subites sont dues au dégagement de gaz souterrains. Sur divers lacs, on trouve des îles flottantes formées de terrains légers de nature tourbeuse, quelquefois assez consistantes pour porter de grands arbres ou pour offrir des pâturages aux troupeaux. Parmi ces îles, il en est qui tour à tour se montrent et disparaissent: ainsi le lac de Raaland, dans la Smalande (Suède), renferme un îlot flottant qui, de 1606 à 1766, s'est montré dix fois, généralement aux mois de septembre et d'octobre, et qui avait 280 pieds de long sur 220 de large. Les îles flottantes se fixant quelquefois et arrivant à couvrir, par des atterrissements successifs, toute la surface des eaux, il en résulte des lacs souterrains; quand elles ne se fixent pas à la surface, mais à une hauteur intermédiaire entre celle-ci et le fond, les lacs présentent la particularité d'un double fond. — La profondeur des lacs varie à l'infini; mais c'est à tort qu'on a supposé qu'il existait des lacs sans fond; quand les sondes ne peuvent toucher à terre, c'est qu'elles sont entraînées par les courants. — On trouvera aux mois consacrés aux diverses parties du monde, l'indication des principaux lacs que chacune renferme.

LAC MAJEUR (roy. MAJEUR).

LAC SUPERIEUR (roy. SUPÉRIEUR).

LAC DES QUATRE CANTONS. Lac de la Suisse, ainsi nommé parce qu'il se trouve entre les quatre cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne. Il est aussi appelé *Lac des Waldstätter*, parce que les quatre can-

tons qu'il baigne sont appelés *Waldstätter* ou *Etats des forêts*. Ce lac est entouré de montagnes hautes et escarpées et de vastes forêts. Il forme un grand nombre de sinuosités, et projette jusque sous les murs de Lucerne, un grand golfe qui porte le nom de *Lac de Lucerne*. Ce dernier nom est donné quelquefois au lac même des Quatre-Cantons.

LAC ou LAC-ET-DANUBE (*Cercle du*). *See-und Donau* en allemand. C'est le nom d'un des Cercles du grand-duché de Bade. Il doit son nom au lac de Constance qui le borne au S. E. et au Danube qui prend sa source dans son territoire. Il a au N. E. le Wurtemberg, au N. O., le cercle de Kinzig, à l'O., le cercle de Treisam et Wiesen, et au S. la Suisse. Cette province a 100 kil. environ sur 35 et une population de 168,000 habitants. Constance en est le chef-lieu.

LACATHELINIERE (RIPAULT DE). Chef vendéen, né à Frossay, près de Painboeuf, se mit au printemps de 1793, à la tête des paysans insurgés du pays de Retz, s'empara de Saint-Père et de Bourgneuf, s'entendit avec Charrette, marcha avec lui sur Pornic et prit part au combat de Machecoul. Quand l'année suivante, les républicains furent maîtres de cette contrée qu'il n'avait pas voulu quitter, il se réfugia dans la forêt de Pornic, où un homme de sa troupe lui tira un coup de pistolet à bout portant. Grièvement blessé, il se cacha à Frossay; mais, découvert bientôt, il fut conduit à Nantes et exécuté.

LACÉDEMON. Fils de Jupiter et de l'Atlantide Taygete, épouse Sparta, fille d'Eurotas, et fut père d'Amicle, de Danaë et d'Eurydice. Il passe pour avoir commencé à civiliser les peuplades de la Laconie, et fonda plusieurs villes, et entre autres celle qu'il appela *Sparte* du nom de sa femme. Il institua, dit-on, le culte des deux Grâces lacédémoniennes, Clito et Phaenna, leur bâtit un autel sur les bords du Tiasse. Il fut divinisé après sa mort, et on voyait encore, du temps de Pausanias, le monument qu'on lui avait élevé. Son fils Amycle lui succéda. Plusieurs auteurs mettent en doute l'existence de Lacédémon, dont ils font une personnification de ville ou de peuple, ou un génie des antiques Pélages, ce que confirmerait la seconde moitié de son nom. Dans tous les cas, Lacédémon appartient à la race pélasgique, et Sparta, représentant les tribus doriennes, opprimant les anciens Pélasges, n'aurait pas dû figurer à côté de lui à titre d'épouse.

LACÉDÉMONE (roy. SPARTE).

LACÉPÈDE (BERNARD-GERMAIN-ETIENNE DE LAVILLE, COMTE DE), naquit le 26 décembre 1756, à Agen, où son père était lieutenant-gé-

néral de la sénéchaussée. Sa famille appartenait à la plus ancienne noblesse de la Lorraine. L'éducation développa en lui les plus heureux dons du cœur et de l'esprit. Familiarisé de bonne heure avec les chefs-d'œuvre des lettres et des arts, le jeune Lacépède sembla hésiter un moment entre deux entraînements : celui de la musique et celui de la science. Également bien accueilli par Gluck et par Buffon à son arrivée à Paris, précédé par quelques travaux de physique et par quelques mélodies, peu s'en fallut que la musique ne l'emportât sur sa rivale. Le caprice d'un artiste, qui fit ajourner indéfiniment la représentation d'un opéra d'*Omphale*, décidèrent Lacépède à accepter une place de sous-démonstrateur au Jardin du Roi. Buffon lui avait offert cette charge qui en était une dans toute la rigueur du mot, pour le préparer à continuer sa grande *Histoire naturelle*. En 1788, quelques mois avant la mort de Buffon, parut le premier volume de cette suite, c'est-à-dire les *Quadrupèdes ovipares*. On reconnut dans ce livre l'école littéraire de notre grand naturaliste, avec la méthode dont Linné avait donné le précepte et l'exemple, et que Buffon avait systématiquement et très injustement repoussée.

Après avoir pris quelque part aux travaux de la Constituante et de la Législative, Lacépède se retira à la campagne pendant la Terreur, se donna sa place au Jardin des Plantes, et commença à rédiger, sur les notes qu'il avait prises, sa grande *Histoire des Poissons*, qui ne parut que quelques années plus tard. De retour à Paris après le 9 thermidor, il vint y occuper une chaire qu'on créa pour lui au Muséum d'histoire naturelle, et qui fut affectée au double objet de ses études de prédilection, les reptiles et les poissons. Son enseignement eut un succès auquel contribuèrent beaucoup l'élégance et le mouvement de sa parole. Bientôt le nouveau professeur fut appelé à faire partie du premier noyau de l'Institut et à concourir au renouvellement de l'Académie des sciences, dont il fut un moment l'un des secrétaires. De 1798 à 1803, parurent les cinq volumes de l'*Histoire des Poissons*, le plus important des ouvrages de Lacépède, et pour lequel il mit à profit les dessins et les descriptions de Commerson, une copie des dessins de Pinnier, la collection, alors assez pauvre, du Muséum, et celle du cabinet du Stathouder. Trop de confiance dans ses prédécesseurs, Bloch et Gmelin, une critique trop facile et des comparaisons insuffisantes ont souvent égaré Lacépède dans ses travaux ; mais son livre sera toujours consulté. A l'histoire des poissons succéda celle des céphalopodes, qui ter-

mina la série des grands travaux scientifiques de Lacépède. Ce dernier ouvrage est peut-être, par l'exécution, supérieur aux précédents. Enfin, nous ne pouvons nous dispenser de signaler encore parmi les écrits de Lacépède son article *Homme* du Dictionnaire des sciences naturelles.

Dès les premières années de ce siècle, le professeur et le naturaliste s'éteignèrent presque en Lacépède pour ne laisser voir au public que le haut dignitaire et l'administrateur, surtout le grand chancelier de la Légion-d'Honneur. Nous ne le suivrons dans ces nouvelles fonctions que pour rappeler la générosité de son cœur et les services qu'il rendit à la faveur de sa charge et aux dépens de sa fortune. Sa vieillesse fut attristée par de douloureuses épreuves, et après avoir perdu les objets de ses plus chères affections, il fut enlevé lui-même à ses amis et à la science, par l'épidémie de petite-vérole qui sévit si cruellement à Paris en 1825. H. Hb.

LACERNE (*antq. rom.*). Espèce de manteau que les Romains mettaient par dessus la tunique et les autres vêtements. On l'attachait avec une agrafe par devant ou sur l'épaule. D'abord presque aussi courte que la chlamyde grecque, la lacerne fut ensuite considérablement allongée. Elle fut dans l'origine en usage surtout à l'armée ; la population entière finit par l'adopter. Les citoyens pauvres la portaient en tout temps pour cacher leur misère, mais les riches ne s'en servaient guère que dans les mauvais temps et au spectacle pour se garantir du froid. Les dames portaient aussi la lacerne lorsqu'elles sortaient après la chute du jour, et souvent afin de n'être pas reconnues. La forme ordinaire de ce vêtement était semblable à celle du *paludamentum* des généraux, mais elle varia suivant les époques. — La *lacernola cucullata* ou capot espagnole, avait, comme l'indique le mot, un capuchon destiné à recouvrir la tête ; elle existait, non seulement en Espagne, mais encore chez les Mages, les Sabins et les habitants du nord de l'Afrique qui s'en servent encore. C'est le *caban*, dont la mode s'est introduite en France depuis la conquête de l'Algérie. Ce vêtement d'ailleurs était connu chez nous dès les temps les plus reculés, et il s'est conservé jusqu'à notre époque, dans plusieurs de nos provinces, où les femmes surtout en font usage.

LACERTICUS (*rept.*). Le genre LÉZARD (*roy.* ce mot) des anciens naturalistes est devenu pour G. Cuvier, ainsi que pour les classificateurs modernes, une famille particulière de reptiles, de l'ordre des Sauriens, à laquelle on assigne pour caractères : corps arrondi, très allongé, surtout dans la région de la queue, qui

atteint parfois jusqu'à quatre fois la longueur totale du tronc; quatre pattes, furles, à cinq ou quatre doigts très distincts, presque arrondis ou légèrement comprimés, allongés, coniques, inégaux, armés d'ongles crochus; tête en pyramide rectangulaire, aplatie; yeux ayant le plus souvent trois paupières mobiles; dents d'inégale longueur; langue libre, charnue, plate; queue conique; peau écaillée; ventre couvert de plaques grandes, rectangulaires ou arrondies; pores dans la longueur des cuisses et vers leur bord interne. — MM. Duméril et Bibron subdivisent les Lacertiens en dix-neuf genres, partagés en deux groupes: *Antosaurus pleurodontes*, et *Antosaurus cryptodontes*; les premiers propres au Nouveau-Monde, et les seconds appartenant, sans exception, aux anciens continents. Parmi les genres de cette famille nous citerons seulement les SAUVAGARDE, AMEIVA, LÉZARD, CALOSAURE et EREMIE. E. D.

LACET. Ce mot est un diminutif de l'expression générique *lacs*. Le lacet est livré à la consommation sous forme d'une sorte de ruban étroit, forme de fils entrelacés. Cette disposition est produite par un métier spécial dans lequel les fils, toujours en nombre impair, peuvent être jusqu'à 29, et sont enroulés chacun sur une bobine montée sur un axe creux appelé broche ou poupée. Cette broche est garnie d'un collet saillant, destiné à soutenir la bobine à une distance convenable de son orifice supérieur. De ce collet part une ailette ou branche de fer parallèle à la bobine, et destinée à guider le fil jusqu'à l'orifice de la broche. Dans l'intérieur de cette broche est placée une tige libre et pesante, garnie supérieurement d'un œil dans lequel on fait passer le fil qui entre dans la broche pour passer dans l'œil de la tige libre, et se reconstruit parallèlement à lui-même pour ressortir au dehors. On comprend d'après cela que des que cet appareil recevra un mouvement circulaire, il dévidera le fil d'une manière continue, si le bout resté libre est attaché à un point fixe ou susceptible de s'éloigner, puisque ce fil est toujours tendu par le poids de la tige intérieure. Or, c'est ce qui arrive ici lorsque le métier est en marche.

Le métier est composé d'un certain nombre de fuseaux placés verticalement sur la circonférence d'un cercle horizontal; il en faut 6 pour 13 broches. Ces fuseaux pourraient être de simples cylindres, mais leur corps se réduit à un axe métallique, et leurs extrémités portent des disques en bois ou sont pratiquées des cannelures demi-circulaires. Les disques inférieurs sont en outre terminés par des roues d'engrenage réciproque. Tous ces disques sont

tangents deux à deux, sauf ceux des premiers et derniers fuseaux qui sont séparés l'un de l'autre. Ces deux fuseaux, ont leurs disques plus larges que les autres, et portent cinq cannelures demi-circulaires également espacées; les quatre autres en ont chacun quatre seulement, ce qui fait vingt-six cannelures en tout. Les treize broches y sont distribuées, la partie qui porte la bobine faisant saillie supérieurement. Supposons le mouvement de rotation imprimé à l'un des deux gros fuseaux, les tiges des broches engagées dans les cannelures seront entraînées par le mouvement; des ailettes ou dents fixes et d'une courbure convenable les empêchent de s'échapper des cannelures, et les guident dans leur marche, de façon à ce que chaque broche soit entraînée, d'un mouvement continu, à circuler dans une courbe fermée qui se croise à chaque bobine, puisque le mouvement communiqué directement de l'une à l'autre est forcément opposé dans chaque paire. Le faisceau des fils étant réuni à un point fixe au centre, et au dessus du cercle autour duquel les broches exécutent ce mouvement croisé de translation continue, il en résulte qu'ils s'y entrelacent régulièrement. Ce point de réunion est une poulie de laquelle le tissu passe sur une autre partie voisine pour descendre entre deux cylindres qui, le pressant entre eux, et mus eux-mêmes d'un mouvement régulier, l'attirent et l'aplatissent en même temps. Ces deux cylindres, inégaux en diamètre, sont mus par un engrenage commandé par celui des fuseaux. Lorsque le fil d'une bobine se casse ou bien est complètement épuisé, la tige intérieure qui lui fait faire une anse, et l'attire dans l'intérieur de la broche, cessant d'être suspendue, glisse assez pour que son extrémité inférieure sortant de la broche présente un obstacle qui arrête le mouvement du métier, et avertit l'ouvrier conducteur de rattracher le fil ou de renouveler la bobine. — Les lacets sont l'objet d'un commerce important, et sont vendus par les merciers pour ce genre d'usage appelé *lacter*.

Le lacet est aussi un engin de chasse et de pêche, composé d'un nœud coulant formé avec un fil métallique, des crins tordus, des fils ou des cordes de boyau ou de chanvre. Après avoir fait une boucle à demeure à une extrémité du fil ou de la corde, on passe l'autre bout dans cette boucle pour former le nœud coulant. Cette première disposition faite, on peut disposer le lacet de deux façons principales: dans l'une, un ressort, lorsqu'il est détendu, tire l'extrémité libre de la corde, et serre le nœud contre un point fixe; dans l'autre, l'extrémité de la corde est, au contraire, attachée à demeure, et il faut qu'un

objet étant placé dans le nœud coulant soit tiré pour être enserré dans le nœud. Ces deux modes d'emploi du nœud coulant donnent lieu à une foule de combinaisons qui ont toujours pour but de saisir l'animal, quadrupède, oiseau ou même poisson, dans le nœud coulant. La chasse au laet que l'on appelle aussi *chasse au collet*, parce que le laet forme une espèce de collier, est défendue en principe par la loi, et a besoin d'être autorisée par les préfets. E. LEFEVRE.

LACHAISE (DE) (roy. CHAISE (la)).

LACHAUSSEE (roy. CHAUSSEE).

LACHESIS (myth.). La seconde des parques. Elle tenait la quenouille et plaçait le fil sur le fuseau. Les portes la font présider au passé. On lui a donné, mais dans des temps relativement modernes, un vêtement parsemé d'étoiles, et on a placé autour d'elle un grand nombre de flambeaux (roy. PANQUES).

LACHIS (géogr.). Ville de la Palestine, dans la tribu de Juda. Elle était gouvernée par un roi qui fut vaincu par Josué, avec ceux de quatre autres peuples qui avaient attaqué la ville de Gabaon après sa soumission aux Hébreux. Roboam fortifia Lachis.

LACIDES. Un des démons de l'Attique, dans la tribu Œneide. Il devait son nom à Lacios, un des héros primitifs de l'Attique. Miltiade et Cimon étaient originaires de ce démon. On y voyait un bois sacré dédié à Lacios, le tombeau de Nicoclès de Tarente, le plus fameux joueur d'instruments qui ait paru dans la Grèce, un autel dédié au Zéphyre et un temple de Cérès et de Proserpine, où l'on honorait en même temps Minerve et Neptune. On disait que Phylabus, habitant de Lacides, avait reçu chez lui Cérès errante, et qu'en récompense elle lui avait fait présent du figulier.

LACINIE (antiq.). C'est le nom que les Romains donnaient aux franges ou aux bords de la toge, et quelquefois, par extension, à la toge elle-même.

LACINIUM, LACINIA (géog. et mythol.). *Lacinium* était une ville de la Grande-Grece sur la côte orientale du Brutium, au sud de Crotona. De son nom, on appelait *promontoire Lacinien* le cap dit aujourd'hui *cap des Colonnes*. *Lacinium* était célèbre par son beau temple de Junon-Lacinia, plein des richesses qu'y entassaient les fidèles, et par les prodiges que la déesse passait pour y opérer. Quelques savants ont prouvé que ce temple était bâti sur le cap Lacinien. Hercule passait pour l'avoir fondé après sa victoire sur le brigand Lacinus. On rapporte qu'Annibal, rappelé par le sénat Carthaginois, rassembla dans le temple de Junon-Lacinia tous ses alliés d'Italie, et fit mas-

sacrer ceux qui ne voulurent pas le suivre en Afrique. Mais ce fait est plus que suspect. Il en est de même du récit de Cicéron, relatif à ce même général, qui voulait enlever une colonne d'or renfermée dans ce temple, et auquel Junon déclara en songe qu'elle lui ferait perdre l'œil qui lui restait encore s'il accomplissait ce sacrifice.

LACINIURE et **LACINIÉ** (bot.). On nomme *laciniures*, dans les plantes, les divisions profondes et généralement inégales ou irrégulières que présentent quelquefois certains de leurs organes, particulièrement les feuilles. C'est de là qu'on appelle, dans le langage descriptif, feuilles *laciniées*, celles qui sont comme déchiquetées ou divisées en lanières plus ou moins irrégulières.

LACISTEMÉES, *Lacistema* (bot.). Petite famille de plantes dicotylédones à pétales, formée par M. de Martins, et généralement adoptée. Elle est composée d'arbres et d'arbrisseaux toujours verts, à branches alternes distiques, à feuilles alternes, simples, entières ou denticées, coriaces, accompagnées de stipules membraneuses, caduques. Les fleurs de ces végétaux sont tantôt parfaites, tantôt monoïques par avortement, disposées en chatons axillaires cylindriques, accompagnées chacune d'une bractée concave, coriace, et de bractéoles membraneuses, au nombre de deux latérales ou de quatre verticillées. Endlicher les décrit comme ayant : un très petit périanthe, profondément divisé en quatre lobes presque égaux, dressés, aigus, un disque un peu charnu, entourant les organes reproducteurs ou placé devant eux, quelquefois rudimentaire; une seule étamine hypogyne, à filet aplati, bifide au sommet, une de ses deux branches portant une seule loge d'anthères; un ovaire libre, sessile, à deux ou trois loges, ou uniloculaire par suite de l'état incomplet des cloisons, surmonté de deux ou trois styles généralement soudés, que terminent autant de stigmates subuiés, très étalés. Le fruit de ces plantes est une capsule généralement solitaire dans chaque chaton, entourée à sa base par le périanthe persistant, uniloculaire, s'ouvrant en deux ou trois valves, à chacune desquelles correspond une graine suspendue. — Les espèces sont nombreuses de cette petite famille croissent dans les forêts humides de l'Amérique intertropicale. — On ne connaît rien sur leurs usages. — Elles sont comprises dans le genre *Lacistema*, Swartz, auquel on rattache le genre *Synzygantha*, Ruiz et Pav.

LACK. Monnaie de compte de la Perse et de l'Inde. Le Lack de Perse vaut 100,000 roupies d'argent, c'est-à-dire environ 200,000 francs. —

Le lack-roupie ou lack de roupies de l'Inde, en usage à Calcutta, est composé de 100,000 roupies d'argent, comme celui de la Perse, et vaut au pair 253,238 francs.

LACLOS (FRANÇOIS CHODERLOS DE). Militaire, écrivain et homme politique dans la grande révolution de 89, né à Amiens en 1741, mort à Tarente le 5 octobre 1803. Sous-lieutenant au corps royal du génie à l'âge de dix-neuf ans, capitaine en 1778, il fut chargé de diriger la construction d'un fort à Aix. Après six ans de service militaire, il entra en qualité de secrétaire chez le duc d'Orléans, dont il devint un des confidents les plus intimes. Il suivit ce prince en Angleterre, et c'est à lui qu'on attribue les lettres du duc d'Orléans au roi, écrites à cette époque et publiées depuis la Révolution. Rentré en France au milieu des orages politiques de 1791, il prit une part active à la rédaction du journal jacobin *Des amis de la Constitution*, et dressa avec Brissot la fameuse pétition du Champ-de-Mars, pour demander à l'Assemblée constituante la mise en jugement du roi. Il rentra au service en 1792, avec le titre de maréchal-de-camp; ce qui ne l'empêcha pas d'être un des membres les plus ardents du club de la Butte-des-Moulins. Destitué à la suite de l'arrestation du duc d'Orléans, et enfermé quelques jours après, il s'occupa de rédiger divers projets sur une nouvelle espèce de projectiles, et obtint d'être relâché pour en faire l'expérience. Il fut arrêté de nouveau quelque temps après, et ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre. Nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques, il s'y distinguait par des réformes heureuses; l'extrême facilité de son esprit le rendait propre à tout. Ses expériences militaires, qu'il reprit bientôt avec le plus grand succès, lui ouvrirent une troisième fois la carrière des armes sous le consulat. Il se distingua, comme général de brigade d'artillerie, sur le Rhin et en Italie, où il mourut. Comme écrivain, son roman des *Liaisons dangereuses* lui fit une grande mais peu honorable popularité; l'immoralité s'y étale dans la nudité du cynisme le plus révoltant. On a encore du chevalier de Laelos des *Poésies fugitives* en un volume. J. F.

LACONIE. Contrée du Péloponèse, bornée au N. par l'Arcadie, à l'O. par la Messénie, à l'E. par le golfe Argolique et la mer de Myrtes, et terminée au S. par deux péninsules très montagneuses, entre lesquelles s'étend le golfe de Laconie. Cette province était, en général, d'une grande aridité à l'exception toutefois de la vallée de l'Eurotas, dont la fertilité contrastait avec le reste du pays. Les forêts de la Laconie for-

maient sa principale richesse et fournissaient une quantité considérable d'excellents bois de construction. Sous la domination des Spartiates, la Laconie était divisée en quatre parties : 1^o le district politique ou de Sparte, situé au S. de cette ville, le long de l'Eurotas; 2^o l'*Egialée*, le long de la côte orientale; 3^o le *nome d'Amycles*, à l'O. du district politique; le territoire des *Periecos* ou *Tributaires*, qui comprenait le reste de la Laconie et s'étendait jusque dans la Messénie. La Laconie s'appelait autrefois *Lélégie*, selon Pausanias; *œbalie*, selon Servius; *Lacondis*, selon Pomponius Mela; elle avait même porté le nom de *Lactédémonie*, suivant Thucydide et d'autres auteurs. Elle fut d'abord occupée par des Pelasges appelés *Lacons*, et peut-être même *Ictéocrates*, nom que l'on a retrouvé sur d'anciennes inscriptions. Les Lacons furent soumis par quelques tribus d'Hellènes Achéens. Une horde d'Ioniens s'empara ensuite de l'Egialée. A l'époque de l'invasion des Doriens désignés sous le nom d'Héraclides, les Achéens avaient pour chef Tisamène, qu'on dit fils d'Oreste. Les Doriens traversèrent l'Egialée, d'accord probablement avec les Ioniens; Tisamène fut chassé avec les Achéens, et ceux-ci se jetèrent en partie sur l'Egialée, qui fut perdue pour les Ioniens. Les nouveaux conquérants firent peser un joug de fer sur les Lacons, leur enlevèrent les terres les plus fertiles du pays, les soumirent à un tribut onéreux et les forcèrent à leur fournir un contingent énorme en temps de guerre. Les Lacons essayèrent plusieurs fois de se soulever, mais au lieu de s'unir ensemble ils agirent isolément, et furent cruellement réprimés. Du temps de Lycurgue, ils comptaient 30,000 familles, selon Plutarque, tandis que les conquérants en formaient 9,000 au plus. Les guerres que ces derniers eurent constamment à soutenir finirent même par anéantir leur race. Macrobe (Saturn. liv. 1, ch. XI) dit que sous le règne du dernier Agis, il n'existait plus que 1,500 Spartiates; Plutarque (*Vie d'Agis*) en restreint même le nombre à 700. Cléomène, successeur d'Agis, conféra alors à 9,000 Lacons le titre de citoyen; mais ces nouveaux Spartiates trouvèrent bientôt la mort sur le champ de bataille. — Le gouvernement grec moderne avait donné, en 1833, le nom de *Laconie* à un des dix *nomes* de la Grèce, composé de Mistra, de Monembasie et de Maina. Ce *nome* avait pour chef-lieu Mistra. Depuis 1836, le *Maina* forme, sous le nom de *Laconie*, un des vingt-quatre gouvernements de la Grèce, dont le chef-lieu est Ariopolis.

LACOSTE. Plusieurs personnages de ce nom ont joué un rôle dans la révolution. —

Le baron LACOSTE, né à Dax, avait été chargé de missions importantes, quand Dumouriez le fit entrer comme ministre de la marine et des colonies dans le ministère girondin formé à la fin de mars 1792. Au moment de la dissolution de ce ministère, il fut envoyé comme plénipotentiaire en Toscane, et échappa ainsi aux poursuites de la Convention. Il mourut dans les premières années de la restauration. — *Elie LACOSTE*, médecin à Montagnac, fut élu député de la Dordogne à l'Assemblée législative et à la Convention. Partisan passionné de la révolution, il ne prit une position nette entre les partis qui s'en disputaient la direction qu'après la journée du 10 août : il se rangea alors du côté de la Montagne et vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il fut nommé en nivôse an II (janvier 1794) membre de ce Comité de sûreté générale, sur lequel retombe en grande partie la responsabilité des exécutions en masse qui eurent lieu à cette époque, et y resta jusqu'après le 9 thermidor. Il attaqua Robespierre avec violence dans la journée du 9 thermidor; mais après cette journée il défendit les comités dont la cause était la sienne. Mis en état d'arrestation après le 1^{er} prairial, il recouvra sa liberté par l'amnistie de l'an III, et mourut obscurément en 1803. — *Jean-Baptiste LACOSTE*, député du Cantal à la Convention, vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Sous le régime de la terreur, il fut presque toujours en mission auprès des armées, et se conduisit avec bravoure dans plusieurs combats. Décreté d'accusation après le 9 thermidor, il fut amnistié en brumaire an III, et obtint la préfecture des Forêts en 1800, et celle de la Sarthe dans les cent jours. Exilé sous la restauration comme républicain, il mourut à l'étranger vers 1820. **OTT.**

LACROIX (SYLVESTRE-FRANÇOIS), géomètre distingué, membre de l'Institut, naquit à Paris en 1765. Monge, dont il avait suivi les leçons, lui fit accorder, à l'âge de dix-sept ans à peine, une place de professeur des élèves de la marine à Rochefort. Condorcet l'appela bientôt après pour le suppléer dans le cours dont il était chargé au lycée qu'on venait de fonder. En 1788, Lacroix devint professeur à l'école d'artillerie de Besançon; en 1793, examinateur des aspirants et des élèves du corps d'artillerie, et en 1794 professeur de mathématiques à l'école centrale des Quatre-Nations, et à la formation de la première école Normale, il fut choisi par Monge pour l'un de ses adjoints dans l'enseignement de la géométrie descriptive. Attaché à la commission chargée sous la Convention de réorganiser les études classiques, il exposa ses idées relatives à cet

objet dans un érit qui renferme des vues très élevées sur l'instruction publique en général, et sur l'enseignement des mathématiques en particulier. Lacroix avait été élu en 1789 membre correspondant de l'Académie des sciences; en 1799 il devint membre de l'Institut, et dans la même année, professeur à l'école Polytechnique, d'où il passa examinateur permanent des élèves de cette école. En 1805, lorsque les écoles centrales furent transformées en lycées, Lacroix fut nommé professeur de mathématiques transcendentes dans l'un de ces établissements. C'est en cette qualité qu'en 1809, à la création de l'Université, il fut appelé à faire partie de la Faculté des sciences, et nommé en même temps doyen de cette Faculté, fonctions dont ses opinions politiques le forcèrent à se démettre sous la Restauration. En 1815, il fut nommé à la chaire d'analyse transcendante au collège de France. — Ses livres élémentaires forment un cours complet de mathématiques pures en 10 volumes in-8°. Son principal ouvrage est : *Traité du calcul différentiel intégral*, 3 vol. in-4°. C'est un dépôt précieux où se trouvent réunies toutes les connaissances acquises jusqu'à l'époque dans cette branche de l'analyse mathématique. On lui doit encore un *Traité élémentaire sur le calcul des probabilités*, et sur ses principales applications. — Une raison ferme, un esprit positif, qui cherche à écarter de séduisantes illusions pour n'admettre que les résultats du raisonnement éclairé par le calcul, s'y font remarquer. Enfin, Lacroix qui réunissait un goût sûr à une érudition très étendue, a composé, pour être publiée en tête de la géographie de Pinkerton, une *Introduction à la géographie mathématique et critique*, et à la géographie physique. Cet essai, considérablement augmenté et réimprimé séparément, renferme les principes généraux de la construction des cartes, et les bases de la description topographique et physique de la terre. — Lacroix mourut le 25 mai 1843. **D. DE P.**

LACRYMATOIRE (antiqu.). C'est le nom que les antiquaires du XVIII^e siècle, ont donné à ces petits vases à long col, de verre ou de terre, qu'on trouve dans les tombeaux des anciens. Le médecin Chifflet croyait avoir prouvé dans la dissertation intitulée : *Lacrymæ prisco ritu fusæ*, que ces vases étaient destinés à recevoir les larmes que la douleur faisait verser aux parents du défunt, ou aux pleureuses à gage. Gonthier, Kirchman, Kipping, Baruffaldi, Smethius, etc., adoptèrent cette opinion, dont ils voyaient la preuve dans les goulots ronds et évases de ces petites fioles, qui leur paraissaient destinés à embrasser l'orbite de l'œil, dans la petite

de ces boîtes, proportionnée à la quantité de larmes qu'une personne peut verser. L'usage même du verre, souvent employé pour faire les lacrymatoires, leur semble une preuve concluante, parce que, disent-ils, la transparence de cette matière favorisait la vuidité des pleureurs et laissait voir à quel point ils regrettaient le défunt. Ils se fondent encore sur les empreintes de l'orbite d'un œil et même de deux yeux, qu'on trouve quelquefois sur les lacrymatoires, et sur ces mots : *cum lacrymis posuit*, qu'on trouve dans plusieurs inscriptions funéraires. Schefflin commença à ridiculiser cette opinion dès 1729. Paciaudi la combattit également, et les lacrymatoires furent réduits au simple rôle de vases à parfums. Mais ces deux systèmes exclusifs paraissent l'un et l'autre inexact. Un bas-relief représente, au milieu d'un groupe de personnes, et sur le bord d'une fosse : que l'on creuse, des pleureuses recueillant leurs larmes dans des vases tels que ceux qu'on appelle lacrymatoires. Il semble donc prouvé que cet usage existait réellement dans l'antiquité; mais il ne s'en suit pas que tous les vases pris pour lacrymatoires aient eu cette destination. Beaucoup étaient réellement des vases à parfumer. Leur petitesse s'explique par le prix énorme des essences précieuses qu'on faisait venir de l'Orient. C'est encore pour cette raison que l'orifice de ces prétendus lacrymatoires est quelquefois réduit à une ouverture de trois lignes à peine. Quelques uns même ont précisément la forme des vases dont on se servait pour répandre des liquides; on en trouve aussi qui ont une ouverture sur le ventre, comme nos thières, ce qui ne laisse guère de doute sur leur destination. Quelques uns ont jusqu'à un pied et demi de hauteur, parce que le luxe des riches ne s'arrêtait pas devant le prix élevé des parfums. On trouve même des lacrymatoires remplis encore en partie d'essences que le temps a desséchées. Quant à l'expression *posere cum lacrymis*, elle a été entendue par les uns dans le sens propre, et par les autres dans un sens figuré, car on appelait *larmes* non seulement les pleurs mais aussi les gouttes des parfums.

LACRYMA-CHRISTI. Nom donné à une espèce de vin muscat, rouge ou blanc, que l'on recueille sur le mont Somme, près du Vésuve. La récolte annuelle de ce produit s'élève à environ 10,000 bouteilles, dont le prix moyen est de 4 à 5 fr. chacune.

LACRYMAUX (ORGANES), LARMES (*anat. physiol.*). Les *organes lacrymaux* constituent un appareil de sécrétion qui comprend : 1° La *glande lacrymale* et ses organes excréteurs, appelés *conduits de la glande lacrymale*;

2° les *points*, les *conduits*, le *sac* et le *canal lacrymal*; 3° la conjonctive, qui réunit ces deux séries d'organes, et qui n'est qu'une partie dilatée et ouverte des voies excrétoires des larmes.

La *glande lacrymale* est située au dessous de la voûte orbitaire, derrière la partie externe de la paupière supérieure, dans la *fosse lacrymale* de l'os frontal, au dessus du globe de l'œil. Sa forme est celle d'une petite amande. De sa partie antérieure partent de cinq à huit *conduits*, extrêmement courts, chargés de verser les larmes entre l'œil et les paupières. — Les *points lacrymaux*, au nombre de deux, l'un inférieur, l'autre supérieur, sont situés au bord libre des paupières, près de l'angle interne de leur réunion; ce sont les orifices des *conduits* à travers lesquels les larmes, après avoir humecté les yeux, pénètrent dans le réservoir appelé *sac lacrymal*. — Ce sac, qui n'est autre chose que le commencement du canal lacrymal, est logé dans une gouttière dite *gouttière lacrymale*. — Le *canal lacrymal*, contenu dans le canal nasal, finit en se prolongeant plus ou moins au delà de ce canal osseux, par un orifice inférieur qui s'ouvre dans le nez. — C'est au mot *conjonctive* que nous renvoyons pour cette membrane. — Les organes lacrymaux ont donc la double fonction, d'un côté, de sécréter les larmes et de verser à la surface de l'œil ce fluide destiné à absterger l'organe, et de l'autre côté, de reprendre dans l'œil le surplus de ces larmes, pour leur donner issue dans le nez. Ce surplus de la sécrétion se réunit, par suite de la disposition des paupières, vers l'angle interne ou nasal de l'œil, où il est absorbé par les points lacrymaux, pour passer directement à travers le second ordre de canaux que nous avons indiqués.

A ces organes lacrymaux proprement dits, nous ajouterons la *caruncule lacrymale*, petit tubercule rougeâtre placé au grand angle de l'œil. C'est un organe muqueux dont la sécrétion sert à lubrifier la face interne des paupières. — On appelle *os lacrymal* une petite pièce, mince et transparente, qui remplit le léger intervalle compris entre l'os planum et l'apophyse montante de l'os maxillaire supérieur, dans l'angle interne de l'orbite, et qui concourt ainsi à compléter cette fosse. Il a la forme d'un ongle, ce qui lui a aussi valu le nom d'*os unguis*. — L'*artère lacrymale* naît ordinairement de l'ophthalmique; mais quelquefois elle vient de la branche antérieure de la ménagée moyenne, et pénètre alors dans l'orbite par la fente sphénoïdale. Dans tous les cas son trajet est flexueux. Elle fournit quelques rameaux au périoste de l'orbite, à la gaine du nerf optique, à divers muscles, et un qui tra-

verse l'os de la pommette, mais elle alimente surtout la glande lacrymale. Elle se perd dans le tissu de la paupière supérieure. — Les *veines lacrymales* accompagnent partout l'artère, en fournissant des branches analogues, et s'ouvrent dans les veines palpébrales et dans l'ophtalmique. — Le *nerf lacrymal*, fourni généralement par la branche ophtalmique des trijumeaux, naît quelquefois du rameau frontal. Avant d'arriver à la glande lacrymale, il donne un fillet qui communique avec le rameau maxillaire supérieur, un second, qui traverse la pommette pour s'épanouir sur la joue. A sa sortie de la glande, il s'épuise dans la conjonctive.

Les larmes sont sécrétées par la plupart des vertébrés; elles sont alcalines; mais elles deviennent acides sous l'influence, de certaines conditions anormales. Fourcroy et Vauquelin les ont trouvées composées de beaucoup d'eau, de quelques centièmes de mucus et d'une très petite quantité de soude, de chlorhydrate et de phosphate de soude et de phosphate de chaux. Il est très difficile d'en évaluer la quantité d'une manière absolue. La sécrétion en est permanente dans l'état normal, même durant le sommeil. Plusieurs causes en augmentent la proportion: les maladies inflammatoires des yeux, la douleur en général, les émotions vives, mais plus particulièrement les affections tristes. Dans l'hystérie, les larmes sont ordinairement l'indice d'un changement salutaire; dans le choléra, elles manquent au contraire, et l'œil se dessèche; dans certaines agonies, cet organe se recouvre d'une couche mince d'une bumeur visqueuse et comme vitrée, due à la décomposition des larmes, dont une certaine proportion de la partie aqueuse s'est évaporée.

La *glande lacrymale*, d'une texture cellulo-fibreuse, ne peut s'enflammer que difficilement par elle-même, et la ténuité de ses canaux lui permet à peine de ressentir l'influence des phlegmasies de la conjonctive. Lorsqu'elle existe toutefois, son inflammation est accompagnée d'une douleur sourde, de chaleur et de battements dans l'orbite et vers la partie temporale du front. L'œil, fortement gêné dans ses mouvements et comme comprimé dans la région supérieure, sera repoussé en avant et en dehors; la conjonctive sera infiltrée, et viendra proéminer au dehors et en dedans; une céphalalgie très violente et des douleurs névralgiques surviendront, sans que toutefois la vision doive nécessairement être troublée. — La résolution complète est la terminaison la plus rare de la phlegmasie véritablement aiguë, qui amène presque inévitablement un abcès. L'induration est un autre phénomène assez fréquent, soit qu'il

y ait eu formation de pus ou qu'on l'ait empêchée. Peut-être que si cette inflammation était reconnue dès le principe, on parviendrait souvent à en obtenir la résolution au moyen d'un traitement antiphlogistique et dérivatif. — Lorsque la collection purulente est formée, il faut se hâter de lui donner issue, pour éviter les fusées et les décollements. — La glande lacrymale peut se transformer en tumeurs de nature fibreuse, squirrheuse, hydatode, comme les autres organes du même genre; mais la situation profonde de ces tumeurs a fait pendant longtemps méconnaître leur existence. Leur développement menace tellement les fonctions de l'œil que l'on a commencé par les extirper de but en blanc. Elles sont cependant susceptibles de céder aux mêmes traitements que celles des autres régions.

La position profonde et la ténuité des conduits de la glande lacrymale paraissent les soustraire à toute action morbide. L'angle interne de l'œil est, au contraire, exposé à de nombreuses affections. Ses abcès sont appelés *achylops*. Il faut les combattre énergiquement, quoiqu'ils se guérissent souvent seuls, afin d'éviter le décollement, les fusées purulentes dans l'orbite, l'amaigrissement de la peau; et les ulcérations nombreuses qui peuvent en être la suite. Les moyens rationnels sont les saignées locales, les cataplasmes émollients et les frictions mercurielles. L'abcès une fois formé doit être ouvert le plus promptement possible. — On appelle *ayylops* l'ulcère de la peau du grand angle de l'œil, qui communique avec le sac lacrymal; c'est donc la même chose que la fistule lacrymale proprement dite. — Les tumeurs de la caroncule lacrymale prennent le nom d'*ancandis*. Les résolutifs, comme les antiphlogistiques, à moins qu'ils ne soient employés dès le début, sont ici impuissants. La cauterisation, opérée de préférence avec le nitrate d'argent, réussit assez bien. L'extirpation est une opération fort délicate, en ce qu'il est facile de blesser les points lacrymaux, les muscles ou le sac lacrymal lui-même.

Les points et les conduits lacrymaux peuvent s'oblitérer. La variole, l'ophtalmie purulente, une blépharite longtemps prolongée, les plaies, les ulcères de la partie interne des paupières, sont les principales causes de cette altération. Alors les larmes ne pouvant plus pénétrer dans le sac lacrymal, tombent sur la joue, tandis que la narine correspondante est sèche. Ce genre d'altération paraît incurable. Il faut donc pratiquer au sac lacrymal une ouverture artificielle, avec déperdition de substance. Si les conduits n'étaient que rétrécis ou engoués par

quelque matière épaissie, il suffirait de les dilater à l'aide d'un styilet, ou de les désobstruer par des injections. Si un ulcère, une lésion quelconque venait à perforer le conduit lacrymal du côté de l'œil, il en résulterait une espèce de *fistule* fort difficile à guérir (voy. *FISTULE*). Il peut arriver aussi que l'un des points lacrymaux se dilate en forme de *kyste*. Si cette tumeur était indolente, ce serait aux résolutifs qu'il conviendrait d'avoir recours, tant qu'elle n'aurait pas acquis un développement excessif. En cas d'insuccès de ces moyens, l'incision et la cautérisation à l'intérieur seraient les procédés à mettre en usage; mais on a presque toujours à redouter dans ce cas l'oblitération du conduit, et dès lors un *épiphora* ou larmolement.

Le nom de *tumeur lacrymale* devrait, à la rigueur, être appliqué à toutes les tumeurs du grand angle de l'œil; il ne s'entend pour ainsi dire, néanmoins, que des tumeurs formées par la dilatation du sac lacrymal. Cette distension peut dépendre de l'accumulation des larmes, les conduits lacrymaux demeurant libres, tandis que le canal nasal est plus ou moins resserré: c'est ce qui constitue la *tumeur lacrymale* proprement dite. D'autres fois, le sac lacrymal est ulcéré et éraillé dans sa paroi antérieure, ce qui donne lieu à un épanchement et à une accumulation de liquide entre la tunique fibreuse et les téguments extérieurs, et il en résulte une sorte de *fistule lacrymale borgne interne*. Dans une autre variété, le sac lacrymal semble être complètement transformé en kyste, et les matières contenues dans la tumeur ne refluent, quand on comprime celle-ci, ni par les points lacrymaux, ni par le canal nasal; c'est ce que l'on appelle *hydropisie du sac lacrymal*.—Les causes efficientes de la tumeur lacrymale tiennent toujours à un état pathologique du sac lacrymal ou du conduit nasal. La maladie est le plus ordinairement, dans le principe, une phlegmasie modérée de la membrane muqueuse, qui finit par amener un boursoufflement, des végétations ou même de véritables ulcérations. La tumeur lacrymale n'est presque jamais une affection dangereuse. Elle gêne seulement plus ou moins comme cause prédisposante d'ophtalmie, par le larmolement, par la difformité qu'elle accompagne, mais sans compromettre ni la vue ni la santé en général, ni même l'état physiologique du globe de l'œil proprement dit. Cependant, elle peut, à la longue, faire naître une inflammation aiguë dans le sac, puis dans les couches voisines, se transformer en *achylops*, et faire place enfin à une *fistule*. L'inflammation du sac envahit même quelquefois le périoste des os voisins, de manière

à le décoller et à produire la nécrose ou la carie de la paroi interne du canal nasal; mais ce sont là heureusement des exceptions rares, et le plus souvent, la tumeur lacrymale ne donne lieu qu'à un abcès très circonscrit avant de se transformer en *fistule*. Le traitement de la tumeur lacrymale consiste à combattre les causes qui y donnent lieu, d'une manière spéciale pour chacune. C'est au mot *FISTULE* que nous renvoyons pour ce qui concerne cet état. L. DE LA C.

LACS (*techn.*). Cordes remplaçant dans les métiers à tisser des étoffes façonnées, les lisses des métiers ordinaires. Chacun des lacs supporte tous les fils de chaîne qui, suivant les exigences du dessin, doivent être livrés ensemble; il passe dans un licateu et se trouve terminé par un bouton. Les lacs étaient disposés dans l'ordre convenable pour qu'un aide, appelé *tireur de lacs*, pût les tirer à propos, au commandement de l'ouvrier. Les métiers inventés par Jacquart (voy. *ce mot*), pouvaient à ce soin.

LACS (*superstitions*). La plupart des peuples ont eu des lacs qu'ils regardaient comme le symbole ou le séjour de certaines divinités. Un grand nombre de sanctuaires contenaient dans l'enceinte sacrée, de grands lacs dont les eaux passaient pour divines. Tel était celui d'Héliopolis en Syrie. L'Inde revêre encore le lac *Vindhon*, sur les parties élevées de l'Himalaya, et près de la Caspienne se trouve un lac du sein duquel s'échappent des flammes volcaniques, et qui est resté l'objet des craintes superstitieuses des peuples. Les peuplades voisines du nord et les Gaulois avaient aussi un grand respect pour les lacs. Celui de *Toulouse*, consacré au Soleil ou Belen, était particulièrement célèbre, et les trésors qu'on y avait jetés, ou plutôt déposés, montaient à des sommes immenses. Le romain Cépion, après avoir pris Toulouse aux Cimbres qui s'en étaient emparés, enleva du lac le trésor sacré, qui s'élevait, dit-on à cent mille livres pesant d'or et à une égale quantité de lingots d'argent, profanation qui occasionna un soulèvement parmi les Gaulois, et coûta aux Romains la perte d'une bataille dans laquelle périrent près de 80,000 hommes. Nous citerons en outre le lac d'*Hélénus* (la Lune), au pied d'une montagne du Gévaudan, le *Lac des Deux-Corbeaux*, le lac *Légo*, l'Achéron de l'Angleterre encore païenne. Les bardes disent que les âmes s'y arrêtaient pendant l'intervalle, quelque long qu'il pût être, qui s'écoulait entre la mort et l'hymne funèbre chantée en l'honneur du défunt. Ils ajoutent que les âmes des lâches étaient condamnées à errer éternellement sur ce lac.

LACTANCE (LUCIUS-CÆLIUS-FIRMANUS,)

naquit, selon quelques critiques à Fermo, dans la Marche d'Ancone; mais l'opinion la plus commune le fait originaire d'Afrique. Nous apprenons de lui-même que ses parents étaient idolâtres, et qu'il se convertit au Christianisme durant la persécution de Dioclétien. Après avoir enseigné les belles-lettres à Nicomédie, il fut appelé dans les Gaules par l'empereur Constantin, qui lui confia l'éducation de Crispe, son fils. Au sein de l'opulence, il vécut pauvre, et son désintéressement égala toujours sa modestie. Il était alors très avancé en âge. On croit qu'il continua de demeurer à Trèves après la mort si déplorable de son élève, et qu'il y finit ses jours vers 325. Il disait que sa vie lui paraissait bien employée, et qu'il se croirait amplement dédommagé de ses travaux, s'il pouvait retirer quelques personnes de l'erreur et les conduire dans le chemin de l'éternelle vérité. Lactance a surpassé Arnobe, son professeur; il est le plus pur et le plus élégant de tous les docteurs latins. Le nom de *Cicéron chrétien*, que lui donna saint Jérôme, a été confirmé par les âges suivants. Lactance l'emporte même sur l'orateur romain pour l'importance des matières, la profondeur et la subtilité des pensées. C'est un avantage qu'il doit à la doctrine évangélique qui élève toutes les conceptions de l'esprit humain. Il développe d'une manière admirable les vrais principes de la morale, il en tire toujours des conclusions pratiques, et il peint sous les couleurs les plus aimables les charmes de la vertu. Toutefois, on lui reproche, avec quelque fondement, d'avoir mêlé trop d'idées philosophiques à la théologie, et d'avoir mis plus de force à détruire les erreurs du paganisme que d'exactitude à bien exprimer la croyance catholique. Ce qui peut le justifier, c'est que les erreurs théologiques qu'on a notées dans ses livres sont pour la plupart des façons de parler peu exactes, et susceptibles d'un sens orthodoxe, lorsqu'on ne les prend pas à la rigueur. Son ouvrage de la *Mort des persécuteurs* contient plusieurs faits essentiels dont l'auteur était très bien informé, et qui ne se trouvent point ailleurs. Bossuet l'appelle un *livre admirable*. Ses *Institutions divines*, divisées en sept livres, sont très estimées. Elles ont pour but de renverser le système de l'idolâtrie, et d'établir sur ses ruines le culte du vrai Dieu. L'abbé Lenglet du Fresnoy a donné à Paris, en 1748, une très bonne édition de Lactance, 2 vol. in-4°. Le P. François-Xavier Franceschini, religieux carme, a fait aussi réimprimer les œuvres de Lactance à Rome, en 1754, 10 vol. in-8°, avec des dissertations pleines de critique et de jugement.

LACTATION, LAIT (voy. au Supplément).

LACTÉE (Voie). Tout le monde connaît cette large bande blanchâtre et légèrement lumineuse qui, pendant les nuits sereines, dessine sur la voûte obscure du firmament une trace à peu près circulaire et continue; on la nomme *Voie lactée*, ou *Chemin de Saint-Jacques*. Elle a son plus grand éclat dans la constellation du Cygne: de là elle passe successivement par la tête de Céphée, par Cassiopee, Persée, le Cocher, à côté du Taureau, des Gémeaux et d'Orion, par la Licorne, le Chêne de Charles, la Croix du Sud, le Triangle et l'Antel. Vers la queue du Scorpion, elle se divise en deux courants, dont l'un passe par le Scorpion, Ophiucus, le Taureau de Poniatowski et l'Oie; l'autre par l'Écu de Sobieski, l'Aigle, la Flèche et le Renard. Tous deux se rejoignent dans la constellation du Cygne.

La Voie lactée rencontre l'équateur près de la queue du serpent, par 18 h. 36 m. d'ascension droite, sous un angle d'environ 55°; c'est son nœud ascendant. Elle vient recouper l'équateur dans la Licorne, par 6 h. 36 m. d'ascension droite, sous un angle de 60°; c'est son nœud descendant. Entre le premier et le second de ces nœuds, la Voie lactée décrit sa moitié boréale et atteint sa plus grande déclinaison moyenne, 53°, dans la constellation de Cassiopee, sous 0 h. 40 m. Sa moitié australe, en grande partie invisible chez nous, descend jusqu'à 63° de déclinaison, sous 12 h. 40 m., dans la constellation de la Croix. La trace moyenne de la Voie lactée s'écarte donc assez sensiblement d'un grand cercle, et même d'une courbe plane. Sa largeur varie entre 4 et 16 degrés: elle est la moindre vers les pôles de l'équateur, principalement entre Cassiopee et Persée d'un côté, entre le Navire et la Croix de l'autre; elle est la plus grande aux environs de l'équateur, surtout entre le Sagittaire et l'Aigle. En plusieurs endroits de son cours, la Voie lactée paraît se partager en courants à peu près parallèles, présentant entre eux des intervalles vides. Elle se bifurque même entièrement dans la constellation du Cygne, et donne naissance à un grand arc secondaire qui, après être resté séparé de l'arc principal sur une étendue de 120°, vient le rejoindre près de la queue du Scorpion, sous une inclinaison de 15°. En d'autres points de son cours, elle projette des *bras*, qui se détachent du corps principal pour ne plus s'y réunir: le plus remarquable prend naissance près de α du Centaure, traverse le Loup, et se termine après un trajet d'environ 49°. — La continuité de la Voie lactée semble être entièrement interrompue dans la Constellation du Navire. Suivant J. Herschell, on y remarque vers 9 h. d'ascension droite,

une brisure ou brèche (a gap) de 8' de largeur, qui coupe les trois courants parallèles qu'elle offre en cet endroit. Un peu plus loin, entre la Mouette et la Croix, il existe au milieu de la blancheur de la Voie lactée un singulier vide, ayant la forme d'un ovale de 5" sur 8 : le champ en paraît plus noir que le fond du Ciel, et son aspect ressemble à celui d'un sac de charbon (d'où lui vient son nom, *Coal-sack*, *koh/en-sack*). Il passe pour un des accidents les plus curieux du ciel austral. La Voie lactée présente, en plusieurs autres points de son cours, des apparences analogues, mais moins remarquables : il faut les attribuer au contraste qui règne entre la blancheur de la Voie lactée, et l'obscurité du fond du ciel que l'on aperçoit à travers ces vides : ce contraste est d'autant plus frappant que la transition est plus brusque.

Opinions des philosophes sur la nature de la Voie lactée. — La Voie lactée rappelle par son nom la gracieuse allégorie, suivant laquelle Junon, apaisée par Minerve, oublie le ressentiment qu'elle avait conçu de la naissance d'Hercule, et présente le sein au fils d'Alcmène. Quelques gouttes de lait échappées de la bouche de l'enfant, furent transformées en étoiles par Jupiter, et donnèrent naissance à cette zone ecclésiastique d'une blancheur fautive. — Suivant d'autres fables admises dans l'antiquité, la Voie lactée était le chemin qui conduisait à l'empire de Jupiter, ou le séjour de l'âme des héros, ou bien encore la trace embrasée de la route suivie par Phaëton. Aristote la regardait comme un simple météore placé dans la moyenne région. Cette opinion différait peu de celle qu'on attribue à Anaxagore, et qui dominait encore vers l'époque de Galilée, savoir, que l'apparence de cette zone céleste était due aux rayons solaires réfléchis par la portine la plus dense de l'éther. L'idée la plus philosophique que les anciens aient émise au sujet de ce phénomène est celle de Démocrite. Il considérait la Voie lactée comme un immense amas d'étoiles, tellement éloignées que leurs rayons se confondaient pour ne former qu'une lueur blanchâtre. Galilée appuya fortement cette conjecture. A peine le télescope était-il inventé, qu'il le dirigea vers la Voie lactée, et y voyant une multitude innombrable d'étoiles, il avança qu'elle en était entièrement composée (*Dissert. cum nuncio sydere*). Son opinion, embrassée d'abord par tous les astronomes, rencontra plus tard des contradicteurs. On s'aperçut en effet que, malgré les perfectionnements apportés aux instruments d'optique, certaines parties de la Voie lactée ne cessaient pas de présenter un aspect vaporeux, et refusaient de se laisser résoudre en étoiles

distinctes. Après des observations assidues et consciencieuses, W. Herschell, aidé des plus puissants télescopes, crut pouvoir établir (ce que Lacaille avait déjà soupçonné en 1755) que la blancheur de la Voie lactée provient, en majeure partie, d'étoiles trop faibles, trop éloignées pour être aperçues séparément : mais qu'en même temps une matière diffuse, nébuleuse, est mêlée en une certaine proportion aux étoiles, et joue, dans la constitution de la Voie lactée, un rôle évidemment secondaire. — Képler regarde la Voie lactée comme un anneau formé d'étoiles, et il ajoute que notre soleil doit se trouver dans le plan et au centre de cet anneau (*Epitom. astr. Coperni, lib. I*). — Suivant les idées de Kant, cet immense amas d'étoiles est constitué d'une manière analogue à notre système solaire : la trace du milieu de la Voie lactée est le *zodiaque* des étoiles ; celles-ci accomplissent leurs grandes révolutions séculaires autour d'un centre commun, dans des orbites généralement peu inclinées au plan de leur zodiaque ; en outre il existe une telle relation entre ce plan fondamental et l'ensemble des étoiles, que celles-ci sont réellement *accumulées* vers ce plan, et que plus elles en sont voisines, plus elles sont serrées l'une contre l'autre. Les faibles nébulosités que le télescope nous montre disséminées sur la voûte céleste, sont des voies lactées étrangères à la nôtre, et réduites, par leur éloignement, à une lueur terne et à de petites dimensions apparentes. La forme oblongue que l'on observe chez la plupart d'entre elles indique que, dans ces *nébuleuses* comme dans notre Voie lactée, les étoiles sont condensées vers un plan diamétral. Kant établit entre toutes les voies lactées que nous apercevons une liaison analogue à celle qui régit entre les différents soleils de notre Voie lactée. Par analogie avec ce qui se passe dans le système solaire, il croit qu'il doit exister dans la Voie lactée un *corps central* et prédominant, dont la masse soit en proportion avec l'étendue du système qu'il gouverne. Frappé de la clarté que présente cette zone vers les constellations de l'Aigle et du Renard, il regarde cette région comme la plus voisine de nous, et en conclut que le corps central doit se trouver dans une direction diamétralement opposée, c'est-à-dire vers *Sirius*, l'étoile la plus brillante du ciel. (*Cosmologische Briefe*, etc.). — Le système de Lambert ressemble beaucoup à celui de Kant. Pour cet auteur, la Voie lactée n'est pas un système unique ; mais un groupe du troisième ordre, composé d'un grand nombre d'amas sphériques (groupes du second ordre) rassemblés dans le voisinage d'un plan principal, et ranges les uns derrière les autres.

Les distances qui séparent les différents systèmes augmentent avec la grandeur de ces systèmes, de sorte qu'ils n'exercent l'un sur l'autre que des attractions presque insensibles. Cette règle le conduit à donner au monde visible des dimensions gigantesques. — Herschell regarde la Voie lactée comme une nébuleuse dont il lui est impossible, malgré la puissance de ses instruments, d'assigner les dimensions (voy. HENSCUELL). — Struve a, dans ces derniers temps, fortement appuyé les idées d'Herschell sur la constitution de la Voie lactée. Il pose en fait (*Études d'astronomie stellaire*, 1847) que nous sommes dans une ignorance complète relativement à la forme extérieure et à l'étendue de l'immense système sidéral qui nous enveloppe; mais qu'il existe une condensation manifeste en vertu de laquelle les étoiles s'y groupent vers un plan principal, condensation dont il a même formulé la loi mathématique. Il résulte de cette loi, fondée sur la discussion d'observations nombreuses, que si l'on décompose la Voie lactée en couches parallèles à son plan principal, chacune d'elles, considérée isolément, est à peu près homogène; mais que leur densité décroît rapidement à mesure qu'elles s'éloignent du plan principal. A 30° du pôle de la Voie lactée, la densité est réduite à 1/200 de la densité maximum. Pour expliquer la bifurcation de la Voie lactée, il admet, avec Herschell, que la couche la plus condensée forme un plan brisé, ou en d'autres termes, qu'elle se trouve dans deux plans inclinés l'un sur l'autre de 15° environ. Notre soleil fait partie de cette couche, et se trouve dans le voisinage de l'intersection des deux plans. — Madler, directeur de l'observatoire de Dorpat, trouve que le système d'Herschell et de Struve ne rend pas suffisamment compte des circonstances particulières que présente la Voie lactée. Selon lui, le noyau central, de forme lenticulaire, serait entouré, à distance, d'un ou de plusieurs anneaux d'étoiles dont les plans ne coïncideraient pas entièrement. Saturne, par exemple, si son aplatissement était plus considérable, offrirait une miniature assez fidèle du grand système sidéral auquel nous appartenons. Cette hypothèse n'est point inadmissible, et le ciel présente effectivement plusieurs nébuleuses annulaires, à noyau central. Le corps central de la Voie lactée doit, suivant Madler, se trouver dans les Pléiades (voy. *Populaire Astron.*, 1846, et *die Centralsonne astron. Nachr.* n° 566 et 567.).

L'apparence générale de la Voie lactée et la distribution des étoiles qui la composent sont à peu près les mêmes dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère nord. John Herschell, calcule

que le nombre d'étoiles assez brillantes pour être distinctement visibles dans son télescope de 20 pieds, est, dans les deux hémisphères, d'environ cinq millions et demi; et ce nombre, dit-il, doit être immensément augmenté, si l'on considère que beaucoup de parties de la Voie lactée sont si riches qu'il devient impossible d'en compter les étoiles, non à cause de leur petitesse, mais par suite de leur nombre même. — L'accroissement remarquable que présente la densité de la Voie lactée à mesure qu'on s'approche de son cours principal, est tout-à-fait insensible pour les étoiles supérieures à la 8^e grandeur. Pour celles de 9^e et de 10^e grandeur, cet accroissement, bien que marqué avec évidence pour une zone de 30° de chaque côté du plan fondamental, n'est cependant pas très considérable. Il ne commence à devenir frappant qu'à partir de la 11^e grandeur; et cependant il est encore bien faible lorsqu'on le compare à celui qui se manifeste dans la masse des étoiles inférieures au 11^e ordre: ces dernières constituent en effet les 16/17 de la totalité des étoiles comprises dans la zone qui s'étend à 30° à droite et à gauche de la Voie lactée. J. LIAGRE.

LACUNE (bot.). Le tissu des plantes n'est pas toujours continu dans leur intérieur. Il arrive souvent que par suite d'un accroissement plus rapide dans un sens que dans un autre, il se rompt intérieurement, et forme ainsi des vides, occupés seulement par des gaz. Ce sont ces vides qu'on nomme des lacunes. C'est ainsi, par exemple, que la moelle du noyer et de divers autres végétaux, après avoir rempli dans les premiers temps tout le canal médullaire, se rompt, à des intervalles rapprochés, de manière à former un grand nombre de lacunes, en files séparées par des disques médullaires. C'est encore ainsi que la tige ou le chaume des graminées, à peu d'exceptions près, se creuse dans son intérieur de grandes cavités, étendues d'un nœud à l'autre, et qui le rendent fistuleux. Ces diverses lacunes, formées par déchirure, sont toujours irrégulières, sans parois nettes ni unies. Mais il est des lacunes régulières, à parois bien circonscrites, et qui semblent tenir essentiellement à l'organisation des plantes chez lesquelles on les observe. Ces lacunes s'observent particulièrement chez les végétaux aquatiques, dont les divers organes, tiges, feuilles, etc., acquièrent beaucoup de légèreté. Il est même plusieurs de ces plantes dont l'intérieur est en grande partie lacuneux. Ces lacunes sont encore occupées par des gaz. Enfin on ne peut regarder que comme des lacunes, certains canaux, pourvus même parfois de parois à tissu cellulaire particulier, dans lesquels

s'accumulent des matières liquides de natures diverses. Tels sont, par exemple, les canaux à gomme des Cycadées, etc., les canaux à résine des conifères, etc.

P. D.

LACYDES, philosophe originaire de Cyrène, fut disciple d'Arcésilas et fondateur de la nouvelle académie. Il faisait ses cours dans le jardin construit par Attale, qui, pour cette raison, fut appelé Lacydium. Il cèda son école à Evandre, qui eut pour successeur Hégésinus, maître de Carnéade. Il mourut la quatrième année de la cent vingt-quatrième olympiade, des suites d'un excès de boisson, ce qui n'était guère d'un philosophe. Il avait pris une oie en telle affection que cet oiseau étant venu à mourir, il lui fit des funérailles magnifiques.

LADISLAS. Forme française du nom polonais Wladislaw, que portèrent plusieurs rois de Pologne et de Hongrie, et trois ducs de Bohême. Les rois de Pologne sont au nombre de sept, qu'on range ordinairement en deux séries, le quatrième, Ladislas Lokietek, ayant repris le nom de Ladislas I^{er}. On trouvera leur histoire au mot POLOGNE.

Hongrie. — **LADISLAS I^{er}** (roy. VLADISLAS). — **LADISLAS II**, frère de Geysa II, que quelques-uns ne comptent pas parce qu'ils reconnaissent comme seul roi légitime son neveu Etienne III, qui prétendait en même temps à la couronne, ne régna que six mois (1161-1162). — **LADISLAS II** (ou III), fils d'Eméric, ne régna également que six mois. — **LADISLAS III** succéda, en 1272, à son père Etienne IV. Sous le règne de ce prince débauché, sourd aux remontrances du pape et de l'empereur, une grande horde tartare envahit la Hongrie, et les Cumans, déjà antérieurement établis dans ce pays, se joignirent à elle. Ladislas ne reçut que des secours insignifiants de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et ce fut moins le courage du roi que le défaut d'un chef capable de commander cette horde qui sauva la Hongrie. Ladislas lui-même tomba entre les mains des Cumans, qui le massacrèrent. — **LADISLAS IV**, fils de Jagellon et roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie en 1439, dans la pensée que les forces réunies de la Pologne et de la Hongrie suffiraient pour arrêter l'invasion des Turcs. Ce prince avait épousé aussi la veuve du précédent roi, l'empereur Albert d'Autriche, dont le fils posthume, plus tard roi lui-même, avait un parti qui suscita en Hongrie quelques troubles, apaisés par l'entremise de la reine Elisabeth. Ladislas envoya contre les Turcs Jean Huniade, qui remporta sur eux de grands avantages. Une trêve fut signée à Szegedin; mais les réclamations des princes chrétiens et notamment du cardinal Julien Cesarini, légat du pape,

forcèrent le roi à la rompre. Il entra en Bulgarie, et éprouva à Varna une terrible défaite qui lui coûta la vie (1544), et permit aux Turcs de s'emparer de Constantinople. — **LADISLAS V**, le fils mineur d'Albert d'Autriche, né en 1440, succéda au prince dont nous venons de parler. Le royaume fut administré d'abord par Jean Huniade, le jeune roi étant entre les mains de l'empereur Frédéric III, qui ne consentit à le rendre aux Hongrois que huit ans après (1453). Huniade continua glorieusement la guerre contre les Turcs; mais à peine fut-il mort (1456), que le comte Ulric de Cilley, connu par ses violences et ses débauches, devint lieutenant-général du royaume. Celui-ci avait tramé un complot pour faire périr les fils de Huniade, dont l'aîné, Ladislas, était son gendre; mais il fut prévenu par son adversaire, qui le tua, avec l'assentiment du roi. Cependant, peu après, Ladislas écouta d'autres suggestions; il se saisit des fils de Huniade et fit périr l'aîné sur l'échafaud. Cette mesure cruelle excita une vive agitation en Hongrie, et des troubles avaient éclaté quand Ladislas mourut, le 23 novembre 1457, moins d'un an après la mort du jeune Huniade, dont le frère, Mathias, fut aussitôt élevé au trône. — **LADISLAS VI**, fils du roi de Pologne Casimir III, et déjà roi de Bohême, succéda, en 1490, à Mathias Corvin, après une élection orageuse, et grâce à l'appui de la veuve du précédent roi et du gouverneur de Vienne, Etienne Zapolya. Sous ce prince dépourvu d'énergie et d'activité, l'Autriche reprit la plupart des conquêtes faites par Mathias Corvin; les droits de la maison de Habsbourg à la succession du trône de Hongrie furent reconnus. Le pays lut en proie aux factions pendant tout ce règne, et Ladislas, en nommant Jean Zapolya waiwoide de Transylvanie, prépara de nouvelles guerres civiles, qui éclatèrent en effet après la mort de ce roi, arrivée en 1516.

Bohême. — **LADISLAS I^{er}**, troisième fils de Wratislas II, fut élu duc de Bohême en 1109. Il eut à combattre d'abord son frère aîné, puis son frère cadet, qui lui disputèrent le pouvoir, et qu'il vainquit à l'aide de l'empereur d'Allemagne. Il mourut le 12 avril 1125, et eut pour successeur son frère Sobieslas. — **LADISLAS II**, troisième fils de Ladislas I^{er}, fut désigné par Sobieslas pour lui succéder (1140), et agréé par l'empereur, mais n'entra en possession paisible de son autorité qu'après avoir vaincu la noblesse. Il obtint de Frédéric I^{er}, Barberousse, le privilège personnel de porter le titre de roi, et accompagna ce prince dans sa troisième expédition d'Italie. Des guerres civiles, suscitées par les fils de Sobieslas, troublèrent la fin de

son règne. Il abdiqua en faveur de son fils Frédéric, et mourut peu après, en 1173. — **LADISLAS III** succéda, en 1193, au duc Henri. D'abord en guerre avec son frère Przemislas, il se réconcilia avec lui, et eut le gouvernement de la Moravie. Il régna, conjointement avec son frère, jusqu'à sa mort (1222). Sous ces princes, la Hongrie fut définitivement érigée en royaume (1200). — **LADISLAS IV**, fils posthume de l'empereur Albert II d'Autriche, succéda à son père sur le trône de Bohême, et fut appelé plus tard à celui de Hongrie, sous le nom de **LADISLAS V**. — **LADISLAS V**, fils de Casimir III, roi de Pologne, fut élu roi de Bohême à la mort de George Podielbrad. Il joignit peu après à cette couronne celle de Hongrie, sous le nom de **LADISLAS VI**.

Naples. — **LADISLAS** ou **LANCELOT**, né en 1376, succéda, à l'âge de dix ans, à son père Charles Duras, assassiné en Hongrie. Placé sous la tutelle de sa mère, Marguerite, il se vit d'abord obligé de fuir sa capitale devant le prétendant Louis d'Anjou, qui resta momentanément maître du royaume. Cependant, à l'aide du comte Clermont de Sicile, dont il avait épousé la fille Constance, Ladislas, qui était habile et actif, mais dépourvu de tout sentiment moral, parvint à relever son parti et entra à Naples en 1390. Il fit annuler aussitôt, d'une manière brutale, son mariage avec Constance, et épousa Marie de Lusignan. La translation du saint-siège à Avignon et le désordre où était l'Italie, éveillèrent bientôt l'ambition de Ladislas. Il avait été proclamé roi de Hongrie; mais ne pouvant espérer de conserver ce royaume, il ceda aux Vénitiens celles des parties de l'Esclavonie appartenant à ce pays qui étaient en sa possession. Il aspira alors à la conquête de l'Italie et à la couronne impériale, et s'empara de Rome. Mais la résistance vigoureuse des Florentins, qui rappelèrent Louis d'Anjou, arrêta son entreprise. Cependant, quoique Ladislas fût vaincu dans la bataille décisive de Rocca-Secca, il relevait ses forces et menaçait de nouveau l'Italie, lorsqu'il mourut, en 1414, d'une maladie cruelle, fruit de ses débauches. Sa sœur, Jeanne II, lui succéda.

OTT.

LADOGA. Lac de la Russie d'Europe, entre le golfe de Finlande et le lac Onega, et regardé comme le plus grand lac de l'Europe, en même temps que le plus poissonneux. Il a 175 werstes de longueur, 105 de largeur, et 292 milles carrés de superficie, y compris plusieurs îles qui s'élèvent dans son sein. Ce lac reçoit la plus grande partie de ses eaux des montagnes de la Finlande, de la rivière d'Onega et de plus de soixante-dix petites rivières et torrents. Il com-

munique à la mer Baltique par la Nèwa qui y prend sa source, au lac Onega par le Svir, et à celui d'Ilnien par le Volkhof. Ses bords sont découpés par un grand nombre de golfes et de havres. La profondeur inégale de ses eaux, les bas-fonds, les bancs de sable et les rochers en rendent la navigation dangereuse. Pour obvier à cet inconvénient, Pierre-le-Grand a fait creuser, en 1718, au sud du lac, un canal de 104 werstes de longueur et de 70 pieds de largeur, depuis Schlasselhonrg jusqu'au nouveau Ladoga sur le Volkhof. Ce canal a 42 écluses, dont 16 servent au printemps à dégorger dans le lac le trop plein des eaux, et 16 à conduire au canal plusieurs petites rivières qui tombaient auparavant dans le lac.

SEN.

LADON (myth., géog.). Nom du dragon qui gardait les pommes des Hespérides et dans lequel certains mythographes voient un fleuve qui environnait le jardin mystérieux. — **Ladon** était aussi le nom de deux fleuves; l'un coulait en Arcadie, et passait pour un Dieu; de sa femme Méthone il avait eu Daphné et Syriax. Ce furent les roseaux de ce fleuve qui servirent à Pan à former la flûte à sept tuyaux. — L'autre prenait sa source près de Leucosium, dans le Peloponèse, et allait se jeter dans l'Alphée.

LADRERIE, LADRES. Les lépreux étaient au moyen-âge sous la protection particulière de saint Lazare, dont le nom avait été, par une abréviation populaire, transformé en celui de **Saint Ladre**. C'est pourquoi le mot **Ladre** et ses dérivés **Maladre, Malade, Maladerie, Maladerie**, furent employés indifféremment pour lépreux, léproserie (voy. ces mots), dans le texte des lois aussi bien que dans le langage usuel. Charles V (ordonn. de 1371) appelle les lépreux; les hommes et les femmes infectés de la maladie saint Ladre. • Les ladres, dit M. Derode (*Léproseries ou Maladeries*, Lille, 1846), se divisaient en **ladres blancs** et **ladres verts**. Les premiers n'avaient pas les dehors repoussants des seconds; on les appelait, dans certains quartiers, **ragots**, et c'est là l'origine de l'épithète qu'on donne par malveillance aux gens pieux et retirés. L'insensibilité des lépreux dont la peau avait perdu toute action, a aussi introduit dans le vocabulaire le mot **Ladre**, pour désigner celui qui ne s'émue pas facilement aux sentiments d'honneur, de générosité, de libéralité. C'est ainsi qu'il est devenu synonyme d'avare.

LADY. Ce mot anglais n'a qu'une étymologie incertaine. On veut qu'il vienne du saxon *lilaf*, pain, et *dag*, jour, par ce que chaque semaine les châtelaines, les **ladies**, avaient un jour où elles distribuaient le pain aux pauvres. Peut-être n'est-ce aussi qu'un souvenir de cette

déesse du Nord, *Lada*, qui présidait à l'amour et à l'hymen, et qui méritait ainsi d'être la patronne des femmes. Il est certain que la première forme du mot *lady*, qui est *lade*, était presque identique avec son nom. Pour désigner la Sainte-Vierge, en Angleterre, on dit encore *our lade* (Notre-Dame), mais cette forme archaïque n'est pas usitée en français comme l'autre. — Les femmes de lords et de chevaliers ont seules le droit de s'appeler *lady*, celles des baronnets et des ecuyers (*esquire*) se qualifient *mistress*. Le pluriel du mot en français doit être celui du mot anglais. Il ne faut pas écrire des *ladys*, mais des *ladies*. **Ed. F.**

LÆNA. Espèce de manteau en usage chez les Grecs et chez les Romains et appelé aussi *Chlana* en latin, *χλωνα* en grec. Il se mettait par dessus la tunique et avait pour but de garantir du froid. Les Romains appelaient la *læna* *manteau grec*, parce qu'ils l'avaient empruntée à ce peuple. Elle différait de la chlamyde par son ampleur, qui la rendait propre même à servir de couverture pendant le sommeil, et par la nature du tissu qui était extrêmement épais et même velu. Elle était plus ample aussi et moins longue que les manteaux appelés *Læerna* et *Pænula*. On la rejetait sur l'épaule gauche pour laisser aux bras la liberté d'agir. Cicéron rapporte que le consul Popillius, vêtu d'une *læna*, faisant en sa qualité de flamine un sacrifice public à Carmentis, et apprenant tout-à-coup que le peuple s'était soulevé, courut pour apaiser l'émeute sans prendre le temps de jeter sa toge sur ses épaules, et que de là vint le surnom de *Læna* donné à la famille Popillia.

LAENSBERG (MATHIEU). Cet homme si fameux depuis plus de deux siècles, n'a peut-être jamais existé, du moins sous le nom que nous venons d'écrire. M. de Villenagne, qui a fait le plus de recherches à son sujet, n'est pas parvenu à le découvrir parmi les chanoines de Saint-Barthélémy-de-Liege, dont on a toujours prétendu qu'il faisait partie, d'après une tradition conservée dans la famille des Bourguignons, ses éditeurs. Il faut donc croire que ce nom de Laensberg, écrit d'abord Lansberg, sur le premier almanach, celui de 1636, n'était qu'un pseudonyme, aussi bien que ceux de Morgar, Florest, Crok, Billy, etc., qui, en 1610, le *Mercurius français* le remarque, patronnaient l'almanach d'un seul et même auteur. Pour donner plus d'autorité à ce nom de Laensberg, on le décorait déjà du titre du mathématicien. Quant à la teneur de son œuvre prophétique, elle était à peu près telle qu'elle s'est jusqu'ici perpétuée; mais on y trouvait en outre l'indication des jours favorables à la coupe des cheveux,

à la saignée, etc., détails que les médecins ont fait biffer. Les prédictions sont restées immuables. Pour trouver le jour où elles seraient justes une fois, elles se sont répétées deux siècles. La crédulité les a pourtant toujours admis comme nouvelles, et la fortune de l'almanach de Liège s'en est bien trouvée; elle n'a fait que croître. Aujourd'hui encore elle est aussi florissante que du temps où Sterne, dans son *Tristram Shandy*, parlait des démentis que la pluie donnait à cinquante-trois promesses de beau temps; où Grisset parlait de ses *Romans astronomiques*; où Voltaire enfin se moquait de l'édit qui ne lui permettait de parler des saisons qu'avec privilège. Plus d'un libraire s'en est enrichi, Steele d'abord, qui imprimait l'almanach en 1636; puis Barnabe, puis enfin la veuve Bourguignon, dont le fils donna à Villenagne une partie des renseignements qu'il transmittait à l'*Esprit des journaux* (mai 1789).

LETORIA (loi). Plébiscite plus connu sous ce nom, quoiqu'en réalité il doive s'écrire loi *Platoria*, ainsi qu'on en a eu la preuve décisive par la Table d'Héraclée (*roy. JULIA, loi*). Cette loi, dont la date est inconnue, mais qui est antérieure à l'an 570 de Rome, paraît avoir été la première qui établît quelques garanties pour les individus sortis de tutelle, mais âgés de moins de vingt-cinq ans, et incapables par suite, de gérer parfaitement leurs affaires. Elle leur donnait une action publique contre les créanciers qui les avaient circonvenus, et peut-être qu'elle institua la curatelle. L'édit du préteur ayant établi sur cette matière des règles nouvelles et bien plus étendues, la loi *Platoria* tomba en désuétude, de sorte qu'il en est très peu question dans les monuments classiques du droit romain.

LAERTE, fils d'Arcesius, épousa Anticlea, fille d'Autolyces, qui, par suite de ses relations avec Sisyphe, portait déjà Ulysse dans son sein. C'est pour cette raison qu'Ulysse était appelé tantôt Laertiade et tantôt Sisypheide. Laerte avait pris part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Il renonça de bonne heure au trône en faveur d'Ulysse. Minerve lui rendit la jeunesse lors du retour de ce héros auquel il aida à exterminer ses ennemis.

LA FAYETTE. Ce nom est celui de plusieurs personnes célèbres à divers titres. Nous citerons :

LA FAYETTE (Gilbert Motier de), qui fut un des seigneurs qui contribuèrent le plus à l'expulsion des Anglais de la France. Issu d'une très ancienne famille d'Anvergne, il servit d'abord en Italie, défendit Bologne contre les Vénitiens, suivit le duc de Bourbon au siège de Solférino, battit les Anglais à Dargé (1422), marcha au

secours d'Orléans, accompagna Charles VII à Reims, et fut un des signataires de la paix d'Arras (1435). Il mourut en 1461, après avoir été tour à tour lieutenant-général en Languedoc, capitaine-général du Lyonnais, puis maréchal de France.

LA FAYETTE (*Louise Motier de*), fille d'honneur d'Anne d'Autriche, fut aînée de Louis XIII; mais elle sut résister aux séductions de toute espèce qui l'environnaient, et renonça à la cour, en 1637, pour s'enfermer dans un couvent, où elle mourut en 1665.

LA FAYETTE (*Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de*), fut l'une des femmes les plus spirituelles de la cour de Louis XIV. Née au Havre en 1632, elle fut instruite dans les lettres antiques par Ménage et le P. Rapin, et formée au bel esprit français par la fréquentation de l'hôtel Rambouillet; mais elle se tint également éloignée du pédantisme et de la préciosité, et montra de bonne heure cette raison calme et réfléchie, ce mélange de sagesse et d'émotion contenue que l'on retrouve dans ses écrits. Elle vécut dans une union intime avec le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, dont elle adoucit la misanthropie et embellit les vieux jours. Elle écrivait peu de lettres, et se plaisait à vivre cachée, mais nous la trouvons à toutes les pages de la correspondance de madame de Sévigné. Elle mourut en 1693. Son premier roman, *Zayde*, fut publié sous le nom de Segrais, qui avait seulement fourni quelques conseils; Huet l'orna, en guise de préface, d'un traité sur l'*origine des romans*. Madame de La Fayette disait, à ce propos, qu'ils avaient marié leurs enfants ensemble. *Zayde*, pour le fond, ne diffère pas beaucoup des romans d'aventure et d'amour, qui étaient alors en vogue; la délicatesse du pinceau de l'auteur ne s'y révèle que par les détails. Mais la *Princesse de Clèves* annonce un art tout nouveau. C'est de cette composition charmante que date la révolution qui rapprocha le roman de la nature et de la vérité. L'ouvrage obtint un immense succès. On écrivit de gros volumes pour et contre, et on le mit sur la scène. Il a été souvent réimprimé dans tous les formats. Madame de La Fayette a encore publié quelques jolies nouvelles, entre autres la *Princesse de Montpensier*, et une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8°. Ses œuvres ont été réunies, en 1804, avec celles de madame de Tencin et de Fontaines, en 5 vol. in-8°.

LA FAYETTE (*Marie-Paul-Jean-Roch-Ives-Gilbert Motier, marquis de*), l'un des personnages les plus célèbres de l'histoire contemporaine, né en 1757, à Chavagnac (Auvergne), d'une famille

illustre. Il se passionna d'abord pour l'indépendance américaine, en 1777, et partit sur un navire, équipé à ses frais, pour offrir ses services aux insurgés. Sa valeur militaire, sa prudence à l'endroit de Washington, avec lequel on espérait le brouiller, enfin, ses négociations près des cours de France et d'Espagne, contribuèrent presque aussi puissamment que la sagesse et l'habileté de Washington lui-même, au succès de la cause américaine, soit en préparant la défaite de l'armée anglaise et la capitulation d'York-Town en 1781, soit en faisant reconnaître le nouvel état par l'Europe. Rentré en France, avec l'enthousiasme des idées républicaines, il fut envoyé à la première assemblée des notables, et, dans son bureau, que présidait le comte d'Artois, il demanda la convocation des états généraux. Cette motion fut considérée alors comme une excentricité; mais, deux années après, les états généraux étaient convoqués, et La Fayette y siégeait comme député de la noblesse d'Auvergne. Le 8 juillet 1789, il appuyait la motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes, et le lendemain, il faisait adopter une déclaration des droits de l'homme. Venu à Paris le 15 juillet, en qualité de vice-président de l'assemblée, pour calmer l'effervescence qui avait suivi la prise de la Bastille, il fut nommé, tout d'une voix, commandant de la garde nationale, que l'on organisait en ce moment. En apprenant le massacre de Foulon et de Berthier, qu'il n'avait pu empêcher, il donna sa démission; mais on l'entoura de tant d'instances qu'il consentit à la reprendre. Le 5 octobre, après l'émeute, il conduisit à Versailles une partie de la garde nationale pour protéger la famille royale menacée, et c'est sous son escorte qu'elle arriva, le 6, à Paris. Lors de la fuite de Louis XVI, les deux partis accusèrent La Fayette, l'un d'avoir laissé partir le roi, l'autre de l'avoir fait arrêter. Le fait est qu'il n'était de connivence ni avec les royalistes, ni avec les républicains, approuva la séquestration de Louis XVI aux Tuileries, et s'efforça de défendre le roi lorsqu'il eut juré la constitution. Il fit, à cette occasion, publier la loi martiale au Champ-de-Mars, et dispersa les attroupements qui pétitionnaient contre le décret qui rendait à Louis XVI une ombre de pouvoir. Il voulait conduire le roi à l'assemblée nationale, et lui faire prononcer un solennel désaveu de la conduite des émigrés. Cette démarche, qui eût peut-être changé le cours des événements, ne se fit pas, et La Fayette donna sa démission le 8 octobre 1791, après avoir fait accepter l'annistie proposée par Louis XVI.—Placé à la tête d'une des trois armées destinées à agir contre les frontières du

nord, il remporta quelques avantages à Philippeville et à Maubeuge, puis il vint se défendre dans l'assemblée nationale contre les accusations des républicains; mais il sentit, malgré l'accueil qui lui fut fait, que sa popularité s'était évanouie. Il voulut, après le 10 août, former un congrès des départements. L'entreprise échoua, et La Fayette prit le parti de se rendre, avec quelques officiers, dans un pays neutre. Arrêté en chemin par les Autrichiens, il fut jeté dans les cachots de la citadelle d'Olmütz, où madame de La Fayette et ses deux filles obtinrent à grand-peine l'autorisation de le rejoindre. Sa délivrance fut une des conditions du traité de Léoben, en 1797; mais La Fayette ne voulut pas rentrer en France à la suite du mouvement de fructidor, qu'il désapprouvait; et n'y revint qu'après le 18 brumaire, pour donner à Bonaparte des conseils, que le premier consul se garda bien de suivre, et refuser la place de sénateur, qui lui fut offerte avec une vive insistance. Il vécut dans la retraite jusqu'aux Cent-Jours. Vice-président de la chambre des représentants à cette époque, il fit décréter, après la bataille de Waterloo, que l'assemblée était en permanence, et déjoua ainsi les projets de Napoléon, qu'il voulait faire conduire aux Etats-Unis. La chambre ayant été dissoute par le fait de l'entrée des alliés à Paris, La Fayette protesta avec Lanjuinais et un grand nombre d'autres représentants. Il siégeait parmi les plénipotentiaires qui avaient été chargés de traiter avec les souverains alliés; mais, voyant qu'il n'en obtenait rien de ce qu'il leur demandait, il prit le parti de se retirer dans ses terres, où les électeurs de la Sarthe l'allèrent chercher en 1818, pour en faire leur député. Il se plaça à l'extrême gauche, et prit, dans toutes les discussions importantes, la parole en faveur des doctrines qui avaient toujours été les siennes. Gentilhomme révolutionnaire, il joignait la loyauté, le dévouement, la politesse des chevaliers d'autrefois à l'ardeur des convictions constitutionnelles.—En 1824, il voulut revoir la république américaine, qu'il avait contribué à fonder. Son voyage fut une suite de fêtes et de triomphes. A son retour, en 1827, l'arrondissement de Meaux l'envoya à la chambre des députés. Il avait prévu la chute de Charles X; et lorsque, dans les derniers jours de son pouvoir, le vieux monarque s'adressa à lui, il répondit qu'il était trop tard. Nul ne contribua plus que lui peut-être à faire accepter Louis-Philippe à la bourgeoisie et au peuple, à l'aide de sa fautive formule : Nous aurons une monarchie entourée d'institutions républicaines. Il ne tarda pas cependant à entrer dans l'oppo-

sition et à se démettre du commandement en chef des gardes nationales, dont il avait été investi. Il mourut le 20-mai 1834. Sa famille a publié ses *Mémoires*, sur les manuscrits originaux, 6 vol. in-8°, 1837-38. J. FLEURY.

LAFONTAINE (DE) (voy. au Supplément).

LAGÉNAIRE, *Lagenaria* (bot.). Genre de la famille des Cucurbitacées, rentrant dans la monœcie-syngénésie du système de Linné, d'après la manière de voir de cet auteur, ou dans la monœcie-monadelphie, d'après les vues d'autres botanistes. Il a pour type une plante annuelle, qui paraît être spontanée dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Afrique, mais que la culture a répandue dans un grand nombre de pays. Les feuilles de cette plante sont pétioles, en cœur, presque entières ou lobées. Ses fleurs, blanches, portées sur des pédoncules axillaires, uniflores et fasciculés, sont monoïques. Les mâles ont un calice à tube campanulé, à limbe court, quinqueparti; cinq pétales ovales, aigus, étalés; cinq étamines à filets soudés et à anthères uniloculaires, sinueuses. Les fleurs femelles ont un calice à tube adhérent, cylindrique ou ventru, avec un limbe court, quinqueparti; cinq pétales; un ovaire à trois loges multiovulées, surmonté de trois stigmates épais, presque sessiles. Le fruit est gros, divisé par un étranglement en deux renflements, dont l'inférieur est très gros, ou rétréci en goulot au dessus de son gros ventre; il devient ligneux à sa maturité, et renferme de nombreuses graines obovales-oblongues, comprimées, tronquées-bilobées au sommet. C'est pour ce fruit qu'on cultive fréquemment cette plante. En effet, vidé de sa pulpe filandreuse et de ses graines, il constitue ces gourdes ou calebasses dont on fait si fréquemment usage pour contenir des liquides, pour servir des graines, etc. Dans la variété, on peut-être l'espèce, appelée *Lagenaria maritima* par M. Seringe, le fruit devient très gros et forme ainsi des vases de grande capacité. P. D.

LAGERSTROËMIÉES et **LAGERSTROËMIE**, *Lagerstroemia* et *Lagerstroemia* (bot.). Les *Lagerstroemias* constituent dans la famille des Lythiracées une tribu caractérisée par des graines pourvues d'une aile. Cette tribu doit son nom au genre *Lagerstroemia*, qui en est le principal type. Ce genre comprend des arbres et des arbrisseaux propres à l'Asie tropicale, dont les branches, tétragones, portent des feuilles opposées, généralement entières; dont les fleurs, pourpres ou blanches, disposées en panicules ou en grappes terminales, présentent pour principaux caractères : un calice persistant, dont le tube est turbiné-campanulé

et le limbe fendu en cinq lobes égaux; six pétales insérés au haut du tube calycinal, oblongs, à onglet court; des étamines en nombre indéterminé, insérées au fond du calice; un ovaire libre, creusé de trois à six loges multiovulées, surmonté d'un style simple, que termine un stigmaté en tête. Le fruit de ces végétaux est une capsule enveloppée par le calice, ayant de trois à six loges, autant de valves, et renfermant un grand nombre de graines ailées.

L'espèce la plus intéressante de ce genre est la *LAGERSTROEMIE DE L'INDE*, *Lagerstroemia indica*, Lin.; joli arbrisseau qui s'élève à deux ou trois mètres; dont les feuilles sont ovales, obtuses au sommet, d'un beau vert lustré en dessus; dont les fleurs pourpres ont leurs pétales ondulés et comme frisés sur les bords. Cette élégante espèce ne réussit en pleine terre que dans nos départements méridionaux; à Paris, on doit l'enfermer dans l'orangerie pendant l'hiver, et la tenir pendant l'été à une exposition chaude. On la multiplie principalement par des drageons pourvus de racines, ou auxquels on en fait pousser sur couche et sous châssis. On favorise et on augmente la production des fleurs par la taille. On en possède une variété à fleurs violettes.

On cultive encore une autre espèce tout aussi élégante, plus florifère, à fleurs d'une teinte plus vive, mais plus petites, très voisine, du reste, de la précédente, la *LAGERSTROEMIE ÉLÉGANTE*, *Lagerstroemia elegans*, Wall. P. D.

LAGET, *Lagetta* (bot.). Genre de la famille des Daphnoïdées, de l'octandrie-monogynie dans le système de Linné. Il comprend des arbrisseaux et des arbres très rameux, propres à l'Amérique tropicale; à feuilles opposées ou alternes, entières; à fleurs hermaphrodites ou dioïques, disposées en épis ou en grappes, et présentant pour principaux caractères: un périanthe coloré, tubuleux, hérissé à la gorge, à limbe quadrifide; huit étamines incluses, fixées en deux rangs à la face interne du tube calycinal; huit glandes hypogynes, linéaires; un ovaire uniloculaire, généralement uniovulé, surmonté d'un style que termine un stigmaté en tête, échancré. Le fruit de ce genre est une drupe enveloppée par le périanthe qui est devenu succulent et velu à la surface.

L'espèce la plus connue de ce genre est le *LAGET DENTELLE*, *Lagetta lictaria*, Juss., qui porte vulgairement les noms de *Lagetta*, *Bois-dentelle*. Il doit ces dénominations vulgaires à ce que ses couches fibreuses corticales ou libériennes, s'isolant facilement les unes des autres, forment, par les nombreuses anastomoses de leurs fibres, une sorte de tissu très élégant, analogue à celui de la dentelle ou du tulle. Aussi trou-

ve-t-on dans tous les cabinets d'histoire naturelle et dans les cabinets de curiosités, des jachots, des manchettes, etc., faits avec ces feuillets libériens. En Amérique, on se sert de ces mêmes feuillets, ainsi que de ceux du *Lagetta fusi/era*, Mart., pour en faire des liens et surtout des cordes. P. D.

LAGHOUAT on mieux **EL-AGHOUAT**. Ville de l'Afrique septentrionale à environ 300 kil. S. d'Alger dans le Désert, par 34° lat. N., 0° 50' long. E. Laghouat est fort importante et environnée de murs défendus par des tours. Elle renferme dans son enceinte des jardins immenses. Elle a une espèce de citadelle qui porte le nom de maison de *Ben-Jalem*. La classe pauvre émigre volontiers. La plupart de ses habitants viennent exercer à Alger le métier de journaliers ou de portefaix. Nos armées s'en sont emparées en 1844; mais elle s'est soulevée de nouveau, et a été reprise d'assaut.

LAGNY. Petite ville du département de Seine-et-Marne, chef-lieu de canton, à 20 kil. et dans l'arrondissement de Meaux, avec une population de 2,578 habitants environ (recens. de 1851). Cette ville, fort ancienne, portait autrefois le nom de *Laniacum* et de *Latiniacum Brigense*. Elle avait une célèbre abbaye, fondée au vi^e siècle par un seigneur écossais, et enrichie par les comtes de Champagne. Louis-le-Débonnaire y tint un parlement, en 835. Lagny fut saecagé par les Normands au xi^e siècle. Les Anglais y mirent le feu en 1358. Les Armagnacs s'en emparèrent en 1418. Les moines de l'abbaye et les habitants s'étaient revoltés sous François I^{er}, Lorges, envoyé contre eux, prit la ville après plusieurs assauts, en égorga tous les habitants mâles et livra les femmes à la brutalité des soldats.

Il ne faut pas confondre cette petite ville avec Lagny-le-Sec, village de l'Oise à 17 kil. de Senlis.

LAGOMYS (mamm.). Distingués des lièvres proprement dits par Pallas, les *Lagomys* sont devenus pour G. Cuvier un genre particulier de l'ordre des rongeurs, principalement caractérisé par des oreilles petites, un trou sous-orbitaire simple, ses elavicules presque complètes et une queue nulle. En outre, le sillon des grandes incisives supérieures est beaucoup plus prononcé que chez les lièvres, de sorte que chaque paraît double; les molaires ne sont qu'un nombre de cinq de chaque côté et à chaque mâchoire, parce que la dent que l'on remarque chez les lièvres manque; enfin la dernière molaire inférieure n'a sa couronne formée que par une seule surface elliptique, sans aucun sillon. On ne connaît qu'un très petit nombre d'es-

pièces, toutes propres à la Sibirie. Les deux plus connues sont :

1^{re} Le *Pika Lagomys Alpinus*, A.-G. Desmarest), qui est d'un roux jaunâtre, avec quelques longs poils noirs, et dont la taille ne dépasse pas 15 centimètres. On le trouve dans les montagnes escarpées, au milieu des bois, où il se creuse des terriers dans lesquels il rassemble des provisions en été.

— 2^e L'*Ogoton* (*Lagomys ogotoni*, A.-G. Desmarest), d'un gris pâle, avec les pieds jaunâtres et le dessous du corps blanc. Il est un peu plus grand que le précédent, et habite au delà du lac Baikal, ne sortant guère que le soir, et se nourrissant d'écorces de bouleau et d'aubépine.

E. D.

LAGOPÈDE, *Lagopus* (ois.). Subdivision du genre *Tetrax*, établie par Vieillot. Le seul caractère distinctif des Lagopèdes consiste dans leurs tarses et leurs doigts complètement emplumés, d'où leur nom ancien : *Lagopus*, pied de lièvre. Ces oiseaux vivent en troupes considérables, qui semblent être plus particulièrement confinées dans les contrées les plus froides du Nord. Ils changent de plumage et deviennent entièrement blancs pendant l'hiver. — L'Europe n'en possède que deux espèces, qui sont :

Le **LAGOPÈDE PTARMIGAN**, *Tetrax lagopus*, Lin., Temm. Ses pieds et ses doigts sont emplumés jusqu'aux ongles d'un duvet doux et épais; les ongles sont crochus et sabulés; l'iris est cendré; une sorte de crête nue et rouge existe au-dessus de l'œil. En hiver, son plumage devient d'un blanc pur, à l'exception des penes latérales de la queue qui sont noires, et d'un trait de même couleur allant de la base du bec aux oreilles. Chez la femelle ce trait n'existe pas et le cercle rouge des paupières est moins large. La livrée d'été dans les deux sexes consiste en taches brunes et noires de différents tons, semées sans ordre sur un fond blanc. Les jeunes ont des raies très fines, cendrées, noires et roussâtres. Ce Lagopède est très commun en Suisse, dans les Alpes, en Italie, en Laponie, en Suède, et dans le nord de la Russie et de l'Amérique, où il habite de préférence les lieux élevés. Il semble ne se plaire que dans une température glaciale, car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais; il s'y creuse des trous où il se met à l'abri des rayons du soleil, qui semblent l'incommoder. Les chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes, sont sa nourriture. C'est un gibier assez

estimé, mais auquel on peut reprocher une certaine amertume. Les Romains, qui l'appelaient *Attagen*, en faisaient un très grand cas. Sa ponte est d'une quinzaine d'œufs oblongs, teints de jaune rougeâtre, et tachetés de noir. Il reste ordinairement pour couvrir dans les endroits où il existe beaucoup de mousse, ou bien sous les buissons rampants.

Le **LAGOPÈDE DES SAULES**, *Tetrax saliceti*, Temm.; *T. laponicus*, Gmel.; **LAGOPÈDE DE LA BAIE D'Hudson**, Buff. Le mâle et la femelle sont d'un blanc pur pendant l'hiver; ils ont les sourcils petits et rouges, mais non caronculeux; les penes de la queue noires et terminées de blanc; les tarses et les doigts plus forts, plus longs et plus garnis de duvet que dans l'espèce précédente; les ongles larges et longs taillés en pioche et d'un blanc pur; le bec noir, gros, obtus, débordant très peu les plumes du front. Eu été, le plumage est d'un rougeâtre marron sur la tête, le cou, le dos, les scapulaires, les penes du milieu de la queue et les couvertures caudales; la partie inférieure de la poitrine, le ventre, l'abdomen et toutes les penes alaires, sont blancs. Cet oiseau habite le nord de l'Europe et de l'Amérique; c'est surtout en Norvège, en Islande et en Laponie, au Groenland et au Kamtchatka qu'on le trouve; on l'a vu jusque dans le midi de la France, mais jamais en Suisse ni en Allemagne. Les semences du bouleau et du saule nain, ainsi que les jeunes pousses des mêmes arbres, quelques baies, composent sa nourriture. Il niche à terre dans des touffes de bruyère. La ponte est de dix à douze œufs d'un blanc rougeâtre, avec des taches et des marbrures sanguines.

Les espèces étrangères à l'Europe sont les : *T. urophasianus* de M. Ch. Bonaparte, *T. urophasianellus*, *T. obscurus*. L. SENECHAL.

LAGOTHRIX, EL. Geoffroy Saint-Hilaire (mam.). Genre de quadrumanes de la division des singes platyrrhiniens, comprenant un petit nombre d'espèces chez lesquelles les membres ne sont pas très développés, et dont les mains de devant sont pentadactyles. Les doigts sont de moyenne longueur, l'indicateur étant le plus court; les ongles des mains antérieures sont un peu comprimés, et ceux des postérieures encore plus. La tête est arrondie; l'angle facial est de 50 degrés; le pelage est doux au toucher, fin, presque laineux. Ces animaux habitent les forêts de l'Amérique méridionale. Ils vivent par bandes nombreuses, paraissent d'un naturel assez doux, et se tiennent le plus habituellement sur leurs pieds de derrière.

Le type est le **LAGOTHRIX DE HUMBOLDT** (*Lagotherium Humboldtii*, EL. Geoffroy), qui a près d'un

mètre de longueur. Son pelage est gris; celui de la poitrine est le plus long, celui de la tête le plus court. La queue est de la même longueur que le corps. Cette espèce habite les bords du Rio-Guaviare et d'autres régions de l'Amérique meridionale. E. D.

LAGRANGE (JOSEPH-LOUIS), l'un des plus illustres géomètres du XVIII^e siècle, naquit à Turin le 25 janvier 1736, d'une famille que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à quitter la France. Il était l'aîné de onze enfants. La médiocre fortune de ses parents le força de bonne heure à se créer par le travail une existence indépendante. Ses dispositions pour les sciences ne se révélèrent pas d'abord; l'étude des beaux modèles de l'antiquité absorba longtemps toutes ses facultés. Ce ne fut que dans sa seconde année de philosophie que son penchant naturel pour les mathématiques s'éveilla tout à coup et se développa rapidement. Sans le secours d'aucun maître, et par la simple lecture des livres spéciaux, il s'éleva, en moins de deux ans, jusqu'aux plus récentes découvertes. Ses débuts dans cette carrière nouvelle sont marqués par une circonstance singulière. Il se laissa d'abord entraîner par le charme qu'offre aux esprits droits la rigueur et la précision des méthodes synthétiques. La lecture d'un mémoire de Halley l'arrêta heureusement dans cette voie, et lui montra, comme par une révélation subite, toute la supériorité de l'analyse sur la synthèse. Dès lors sa véritable vocation fut fixée, et il entra d'un pas ferme dans la carrière qu'il devait illustrer par tant de sublimes travaux. Il devint professeur de mathématique à l'école d'artillerie de Turin, et se fit bientôt connaître par des découvertes importantes. Ses premières productions, comme celles de Newton, contenaient en germe les grandes théories dont le développement devait dans la suite servir de base à ses plus importants ouvrages. C'est ainsi qu'une lettre adressée à Charles-Jules Fagnano en juillet 1754, lorsque Lagrange avait à peine dépassé sa 18^e année, faisait connaître une série de son invention pour les différentielles et les intégrales d'un ordre quelconque, analogue à celle de Newton pour les puissances et pour les racines. L'année suivante, répondant à la demande faite par Euler à tous les savants de l'Europe, d'une méthode générale pour résoudre les questions des *isopérimètres*, il lui adressa une lettre remarquable contenant les premiers essais de la *méthode des variations*, découverte qui suffirait pour immortaliser la mémoire d'un géomètre. L'année suivante il en faisait lui-même une application importante à une question difficile de mécanique, qui avait

jusque là résisté à tous les efforts des méthodes connues. Lagrange, non seulement démontre le théorème connu sous le nom de *Principe de la moindre action*, relativement à un système de corps liés entre eux d'une manière quelconque, mais il indique encore le moyen de faire dériver de ce principe toutes les lois de la *dynamique*.

De si brillantes découvertes faites dans un âge où, d'ordinaire, on est à peine en état de lire les ouvrages des maîtres, avaient déjà attiré sur le jeune Lagrange l'attention des grands géomètres de l'époque, lorsque parut un nouveau mémoire non moins remarquable que les précédents. L'Académie des sciences de Paris avait proposé pour sujet du prix de mathématiques de l'année 1764, la théorie analytique de la *libration de la lune*. D'Alembert qui avait résolu par une savante analyse le problème de la précession des équinoxes, avait complètement échoué en transportant ses formules à la lune. Lagrange, reprenant la question par une analyse nouvelle et pleine de sagacité, non seulement parvint à expliquer d'une manière heureuse tous les phénomènes de la libration lunaire, découverts par Dominique Cassini, mais il montra la liaison de tous ces phénomènes entre eux par la théorie de la gravitation universelle, et prouva qu'ils résultaient les uns des autres, pour ainsi dire comme les corollaires découlent d'un théorème général. C'est dans ce Mémoire que Lagrange employa pour la première fois dans la formation des équations différentielles du mouvement, le principe fécond des vitesses virtuelles, combiné avec celui de d'Alembert, conception heureuse qui en réduisant à de simples formules d'analyse tous les problèmes de l'équilibre et du mouvement des corps, ouvrait à cette science une voie nouvelle, et devait bientôt servir de base au grand ouvrage de la *mécanique analytique*. Deux ans après l'Académie de Paris ayant mis au concours pour l'année 1776, la recherche des inégalités des satellites de Jupiter, question délicate et difficile qu'on pourrait appeler le problème des six corps, le prix fut de nouveau décerné au Mémoire de Lagrange. Le même succès l'accueillit successivement dans trois autres concours. Pour bien apprécier le mérite de ces triomphes, il ne faut pas oublier que c'est à l'importance et à la difficulté des questions proposées à cette époque par les diverses sociétés savantes de l'Europe, et à l'émulation qu'elles avaient excitée parmi les plus illustres géomètres, que l'astronomie physique doit, en grande partie, les rapides progrès qu'elle a faits dans la dernière moitié du XVIII^e siècle.

Cependant la réputation toujours croissante

de Lagrange avait attiré sur lui l'attention de toute l'Europe savante, et il occupait depuis plusieurs années la présidence de l'Académie de Turin, lorsque, sur la recommandation de d'Alembert et d'Eufer, il fut appelé à succéder à ce grand géomètre dans les fonctions de directeur de l'Académie de Berlin. Lagrange remplit pendant plus de vingt ans ces nouvelles fonctions, et enrichit dans cet intervalle la collection des *Mémoires de l'Académie* d'une foule de dissertations admirables sur toutes les parties de l'astronomie et de la mécanique. Ce fut l'époque la plus occupée et la plus brillante de sa vie scientifique. Cependant, malgré ces brillantes distinctions, des chagrins domestiques, la perte d'une épouse qu'il aimait, avaient fini par lui inspirer un dégoût insurmontable pour le séjour de Berlin. Déjà des propositions avantageuses lui étaient adressées par plusieurs souverains qui se disputaient l'honneur de l'attirer dans leurs Etats, lorsque Mirabeau qui, par un heureux concours de circonstances, se trouvait alors dans la capitale de la Prusse, frappé de l'éclat que le nom de Lagrange jetterait sur l'Académie des sciences de Paris, et d'ailleurs aidé par le secret penchant que le grand géomètre avait toujours montré à revenir dans la patrie de ses ancêtres, parvint à lui faire accepter les propositions de son gouvernement. Ce fut en 1787 que Lagrange vint se fixer à Paris. L'année suivante parut la première édition de la *Mécanique analytique*. On sait qu'on eut de la peine à trouver un éditeur qui voulût se charger d'imprimer à ses frais une œuvre dont la haute portée s'adressait à un si petit nombre d'intelligences, et que le dégoût qu'en éprouva Lagrange lui fit renoncer momentanément aux études mathématiques qui, jusque là, avaient exclusivement occupé sa vie. Portant sur d'autres objets les méditations de cette pensée puissante, on le vit s'agglomérer tour à tour à l'étude de l'histoire, de la médecine, de la chimie, et même à la théorie de la musique. La Révolution vint le surprendre au milieu de ses occupations. Il ne prit par lui-même aucune part à la politique, mais le 8 octobre 1793 la Convention avait rendu un décret obligeant tout individu né en pays étranger à sortir du territoire de la république, Lagrange allait être perdu pour la France. Guyton de Morveau, membre de l'Assemblée, obtint du comité de salut public un arrêté qui mettait Lagrange en réquisition pour continuer ses recherches sur la théorie des projectiles. Il dut peut-être à cette circonstance d'échapper à ce régime terrible qui n'avait point respecté les têtes de Bailly et de Lavoisier. Lors de la fondation de l'école Normale et de l'école Polytechnique, Lagrange fut appelé

à partager avec Laplace la chaire de mathématiques dans ces deux établissements. C'est à cette occasion qu'il reprit ses anciennes méditations sur la *Théorie des fonctions analytiques*. Lagrange fut, dès leur création, nommé de l'Institut et du bureau des longitudes. En 1805, il fut élu membre du sénat, et grand officier de l'ordre de la Légion d'honneur. Ces distinctions qu'il n'avait point recherchées, semblèrent donner une nouvelle ardeur à son génie, et il publia en 1808 une nouvelle édition de son *Traité des équations numériques*, avec d'importantes additions. Ce fut vers la même époque que les travaux de l'un de ses élèves, le jeune Poisson, sur la théorie des perturbations planétaires, ayant rappelé l'attention du maître sur ce sujet, Lagrange couronna glorieusement sa vie scientifique par la *Théorie générale de la variation des constantes arbitraires dans tous les problèmes de mécanique*. Les deux *Mémoires* qui renferment l'exposition de cette importante théorie, sont des modèles de clarté, d'élégance et de profondeur. — Lagrange mourut le 10 avril 1813.

D. DE P.

LAGRANGE-CHANCEL (voy. GRANGE-CHANCEL).

LAGRÈNEE (JEAN-LOUIS et JEAN-JACQUES). Peintres de la fin du XVIII^e siècle. L'aîné, Jean-Louis, élève de Carle Vanloo, remporta le grand prix la première fois qu'il se présenta au concours. Le sujet était *Joseph expliquant les songes*. Son talent était facile, son coloris harmonieux. A son retour de Rome, les portes de l'académie lui furent ouvertes. Son morceau de réception représentait *Déjàire enlevée par Nessus*. Nommé premier peintre de l'impératrice Elisabeth Pétrowna, il devint directeur de l'académie de Saint-Petersbourg, puis il revint en France, peu d'années après, pour occuper à Paris la place de professeur. En 1781, Louis XVI le nomma directeur de l'école de Rome. A son retour de cette ville, et devenu recteur de l'académie de peinture, il exposa de nombreux tableaux au Louvre. On cite : *Alexandre consolant la famille de Darius* ; *Sacrifice de Polixène* ; *Poésie et la Philosophie* ; *Entrevue du pape Innocent IV et de Saint-Louis*, qu'il peignit pour la chapelle de l'école militaire ; le *Combat de Paris et de Ménélas*, etc. En 1804, Napoléon le nomma conservateur du musée du Louvre. Lagrènee mourut à Paris, le 17 juin 1805, à l'âge de 81 ans.

LAGRÈNEE (Jean-Jacques), frère du précédent et son élève, a peint l'histoire avec succès. On remarquait de lui un tableau de la *Présentation au Temple*, qui décorait le chapitre des Chartreux de Paris, et la *Mort de Saint Joseph*, au couvent des Carmes. L'étude particulière qu'il fit en Italie

des vases grecs, dits étrusques, le fit choisir par Louis XVI pour diriger les peintures et les dessins de la manufacture de Sèvres. Il exposa au Louvre, en 1800, de remarquables compositions arabesques de son invention, décorant des pièces d'ameublement. Il mourut à Paris dans les premières années de notre siècle.

LAGRIE, LAGRIA (ins.). Genre de Coléoptères hétéromères, de la famille des Sténélytres, caractérisé par un corps mou et flexible, souvent pubescent, des yeux échancrés, l'avant-dernier article des tarses bilobés, le labre échancré, les antennes presque moniliformes, grossissant peu à peu vers l'extrémité; le corselet est petit, cylindrique ou carré : les élytres sont longues et grandes, élargies et arrondies en arrière; l'écusson est très petit; les pattes sont grises. Ce genre, nombreux en espèces exotiques, ne renferme que trois ou quatre espèces européennes. On les trouve dans le bois. Leurs mœurs sont inconnues. Quand on veut les saisir, elles replient leurs pattes et leurs antennes et contrefont le mort. On trouve communément en France la LAGRIE VELTE, *L. hirta*, Fab., qui est noire avec les élytres d'un jaune testacé. — La LAGRIE LAUGE, *L. lata*, Fab., en diffère par les élytres beaucoup plus larges, échagrénées. Elle se trouve en Espagne ainsi que sur la côte septentrionale d'Afrique.

L. FAIRMAIRE.

LAGUNA (SAN CHRISTOVAL de la). Capitale de l'île de Ténériffe, l'une des Canaries, ainsi nommée parce que son quartier bas est situé près d'un lac désigné sous le nom de *Laguna*.

LAGUNES. Diminutif du mot italien *Lago*, lac. Les lagunes sont donc de petits lacs ou de grands étangs, d'une profondeur en général peu considérable. Mais on ne donne ce nom qu'à ceux de ces amas d'eau qui sont situés près des côtes de la mer avec lesquelles ils communiquent. Les lagunes de Venise et des environs sont particulièrement célèbres. Ce sont des marécages encore plus que des étangs; mais l'art a su transformer les lagunes sur lesquelles est bâtie cette ville célèbre (voy. VENISE). Elles communiquent avec la mer par six enlouchures, dont les deux principales sont celles de *Malmoeco* et de *Lido*. Depuis un siècle, les lagunes tendent insensiblement à se dessécher. Venise, dont l'existence même est intéressée à leur conservation, puisque toute son importance commerciale tient aux lagunes, a fait de grands efforts pour les conserver et, entre autres travaux, elle a détourné le cours de plusieurs rivières qui s'y déchargeaient autrefois, et dont les dépôts limoneux contribuaient à les encombrer.

LAGURE, Lagurus (bot.). Genre de la fa-

mille des Graminées, tribu des Avénacées, de la triandrie-digynie dans le système de Linné. Il a pour type une plante annuelle, toute couverte de poils mous et abondants, remarquable par sa panicule contractée, ovoïde, toute blanche à cause des poils qui la couvrent. Les principaux caractères de ce genre sont des épillets biflores, formés d'une fleur hermaphrodite, barbue à sa base, et du rudiment d'une fleur supérieure avortée, poirvus chacun de deux glumes canaliculées, presque égales, dépassant les fleurs. Dans la fleur hermaphrodite, on trouve deux paillettes dont l'inférieure porte deux arêtes au sommet et une troisième, plus longue, insérée plus bas. Le type de ce genre est le LAGURE OVALE, *Lagurus ovatus*, Linn., qui croît en abondance dans plusieurs de nos départements méditerranéens, et qui arrive même le long de l'Océan, à Cherbourg.

P. D.

LAGUS, LAGIDES. *Lagus*, mot qui en grec signifie lièvre, est le père de Ptolémée, fondateur du royaume grec d'Égypte. Il était macédonien et d'une condition obscure. On dit que Ptolémée était fils de sa femme et de Philippe. Ptolémée reçut néanmoins le nom de Ptolémée *Lagus*, et ses successeurs sont connus dans l'histoire sous le nom de *Lagides*. Ils régnerent en Égypte depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la réduction de ce pays en province romaine, c'est-à-dire pendant 293 ans. Les Lagides sont au nombre de dix-sept, qui tous portèrent le nom de Ptolémée, excepté les trois reines Lagides qui gouvernèrent l'Égypte et qui sont les deux Cléopâtres et Bérénice.

LA HARPE (JEAN-FRANÇOIS de). Critique célèbre et poète médiocre, né à Paris en 1739, mort dans la même ville en 1803. Orphelin à neuf ans, il fut recueilli par des sœurs de charité qui le recommandèrent au proviseur du collège d'Harcourt. Admis dans cet établissement, il remporta deux années de suite le prix d'honneur. Détenu quelque temps pour des couplets composés contre ses maîtres d'études, il fut bientôt rendu à la liberté, et débuta dans la littérature par des *Éloges* et des pièces de vers envoyées aux concours académiques. Les vers étaient faibles et médiocres, mais sages et corrects; les *Discours* avaient le même caractère; peu de mouvements éloquentes, mais une grande sagesse dans l'appréciation du travail littéraire des écrivains. Ses *éloges* de *Racine*, de *Fénelon*, de *Catinat*, de *Voltaire*, furent couronnés ou méritèrent de l'être; quelques uns de ses discours en vers obtinrent le même honneur. Une tragédie, *Warwick*, dans laquelle on remarque une peinture énergique des sentiments de la haine, fut bien accueillie;

mais là se bornèrent ses succès dramatiques, si l'on en excepte une traduction, assez fidèle bien qu'un peu décolorée, de *Philoctète* de Sophocle, et un drame assez ennuyeux, *Médée* ou les *Vœux forcés*, qui, après avoir été vingt ans écarté par la censure, fut enfin représenté en 1791, et dut surtout, aux circonstances une grande partie de la faveur qui l'accueillit. Une traduction peu exacte de *Suétone*, une traduction en prose poétique des *Lusindés*, une traduction en vers d'une partie de la *Jérusalem délivrée*, une traduction abrégée de *Lucain* n'ajoutèrent rien à sa réputation ; il en fut de même de son *Histoire des voyages*, abrégée de l'ouvrage publié par l'abbé Prévost. Le seul ouvrage vraiment remarquable et durable de La Harpe est son *Cours de littérature*, recueil des leçons prononcées à l'Athénée en 1786 et les années suivantes, et de divers autres travaux déjà publiés par lui. L'ouvrage est inachevé ; il manque de proportion dans ses diverses parties ; les écrivains de la fin du XVIII^e siècle y occupent beaucoup trop de place, et Corneille pas assez ; les écrivains de l'antiquité y sont jugés très superficiellement ; mais ces défauts sont compensés par une merveilleuse sagacité dans l'analyse des bons ouvrages du XVIII^e siècle et du commencement du XVIII^e, surtout en ce qui regarde les détails de style. Le coup d'œil de La Harpe n'est pas étendu, mais il est juste toutes les fois que la jalousie contre ses contemporains, ou sa déférence pour les opinions de Voltaire ne l'égare pas. On fait aussi de sa *Correspondance russe*, dans laquelle il jugeait ses contemporains avec une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis. — Au commencement de la révolution, La Harpe fut un des plus chauds partisans de la république, mais non pas au point d'accepter les excès de 1793 ; il fut même arrêté à cette époque. Dans sa prison, l'*Imitation* lui tomba entre les mains, et, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, fit sur lui une profonde impression. Il montra dès lors, à combattre les philosophes, la même ardeur qu'il avait mise à propager leurs doctrines, et publia entre autres écrits une traduction du *Psautier*, en tête de laquelle il raconte les motifs de sa conversion ; il persévéra jusqu'à la fin dans ces sentiments. On a fait beaucoup de bruit d'une prophétie attribuée par lui à Cazotte, sur la révolution ; mais dans une note imprimée, il l'a déclarée supposée et faite après coup. Les *Œuvres de La Harpe* ont été recueillies en 1821-22, 16 vol. in-8°. Il faut ajouter à cette collection, le *Cours de littérature* dont il a été fait un très grand nombre d'éditions in-8°, in-12 et in-18 ; l'*Histoire des voyages*, 24 vol. in-8°, souvent

réimprimée, et de bonnes observations sur le style des tragédies de Racine et de Voltaire, sous le titre de *Commentaires*, etc. X.

LA HIRE. Plusieurs personnages de ce nom méritent d'être cités : P. C.

LA HIRE, l'un des plus braves capitaines français au XV^e siècle. Son véritable nom était *Étienne des Vignoles*. Il appartenait à une famille illustre qui, dépossédée par les Anglais, s'était établie en Languedoc. Ce furent les Bourguignons qui lui donnèrent par dérision le nom de *La hire*, vieux mot exprimant le grognement d'un chien irrité. La Hire s'empara de Crespi en 1419, entra en Champagne et y fit prisonnier le comte de Vaudemont (1421), s'empara de Compiègne par surprise, en 1423, et fit lever, en 1427, le siège de Montargis au duc de Bedford. Après la funeste journée des *Haréngs*, il protégea la retraite de l'armée française, se couvrit de gloire à la bataille de Patay (1429), et seconda Jeanne d'Arc au siège d'Orléans. Lorsque cette héroïne fut tombée entre les mains des Anglais, il marcha sur Rouen pour la délivrer ; mais il échoua dans cette entreprise, fut fait prisonnier, et parvint bientôt à s'échapper. Il se signala ensuite par de nouveaux exploits : il enleva Chartres aux Anglais en 1432, il prit par escalade la ville de Soissons en 1436, et fut encore fait prisonnier l'année suivante. En 1442, il suivit le roi à Montauban, où il mourut peu après, des suites de ses blessures.

LA HIRE (Laurent de), peintre français, né à Paris en 1606, éludia d'abord sous son père, et plus tard sous Vouet. L'audacieuse indépendance dont il fit preuve en s'éloignant de la manière de son maître, au moment même où celui-ci jetait le plus d'éclat, lui valut presque autant de renommée que son propre mérite. Ne pouvant faire le voyage d'Italie, il se livra avec ardeur à l'étude des ouvrages qu'avaient peints, sur les murs de Fontainebleau, maître Roux et le Primatice, et de quelques tableaux de Paul Véronèse. En 1648, il fut nommé membre de l'Académie. Il mourut en 1656. — Le style de La Hire est simple, agréable et facile. Ses compositions sont sages et nettes, presque toujours enrichies de fonds d'architecture et de paysages, qu'il peignait avec beaucoup de légèreté, quoiqu'il négligeât trop souvent la nature. Son dessin est assez généralement faible ; cependant il a quelquefois porté cette partie de l'art à une haute perfection dans ses meilleurs tableaux. Les dessins de son *Histoire de saint Étienne*, que l'on conserve au Louvre, sont d'une pureté remarquable. Il s'est surtout attaché à rendre l'effet de la perspective aérienne. — La Hire a aussi gravé à l'eau-forte quelques uns de ses

tableaux. Sa poêle est légère et spirituelle. Ses meilleures toiles sont : la *Conversion de saint Paul*; le *Repos de la sainte Famille en Égypte*; *Labon cherchant ses idoles*; l'*Apparition de Jésus-Christ aux trois Maries*; le *Pape Nicolas Visitant le tombeau de saint François d'Assise*; une *Vierge et l'enfant Jésus*, etc. Sur la fin de sa vie, La Hire ne fit plus que des tableaux de chevalier, remarquables par une grande finesse de touche.

LA HIRE (*Philippe de*), Géomètre, mécanicien, astronome, hydrographe, né à Paris en 1640, et mort en 1719. Fils de Laurent de La Hire, il se livra d'abord à la peinture, qu'il abandonna pour les sciences. En 1669, Colbert l'envoya en Bretagne et en Guyenne, pour préparer les travaux relatifs à la carte de ces provinces, que ce ministre voulait faire exécuter. L'année suivante, il détermina la position de Calais et celle de Dunkerque, et, par suite, la largeur du détroit qui sépare la France de l'Angleterre. En 1699, il continua les travaux de la méridienne au nord de Paris, commencés par Picard en 1660. Il avait aussi exécuté des nivellements pour amener des eaux à Versailles. Reçu membre de l'Académie en 1678, il fut, en 1682, nommé professeur de mathématiques et d'architecture au collège de France. On a de La Hire : *Traité sur la coupe des pierres, les sections coniques et la cycloïde*, 1673-1676, ouvrage qui lui fit beaucoup de réputation ; *Tables du soleil et de la lune*; des *Méthodes pour le calcul des éclipses*; des *Tables astronomiques*; l'*École des orpèvres*; un *Traité de Mécanique*; un *Traité de Gnomonique*. Il publia et arrangea un ouvrage manuscrit de Mariotte : le *Traité du mouvement des eaux*. — Ses deux fils *Gabriel-Philippe* et *François-Nicolas* furent tous deux membres de l'Académie des sciences. Le premier a composé des *Ephémérides* et plusieurs *Mémoires*.

LAHORE. Grande province de l'Hindoustan, située entre 30° et 34° N. de latitude, et bornée au N. par le Cachemire et le cours de l'Indus; au S. par les provinces de Dehli, d'Admir et de Moultan; à l'E. par les montagnes de l'Hindoustan septentrional, et à l'O. par l'Indus, qui la sépare de l'Afghanistan. Du temps de l'empereur Akhar, le Soubah de Lahore avait pour limites, au N. le Cachemire, au S. le Bikanir et l'Admir, à l'E. le Sindh, et à l'O. le Moultan. La partie N.-E. de cette province est nommée Kohistan (pays de montagnes), et la contrée située au S.-O. porte le nom de Pandjâb, à cause des cinq rivières qui l'arrosent. Le territoire du Lahore produit du froment, de l'orge, du riz, des cannes à sucre, du tabac et diverses espèces de fruits et de légumes. Plus

sieurs parties de la province renferment de larges couches de sel gemme. Les principales rivières sont le Sindh ou Sindhou (Indus), le Djélam ou Vitasta (Hydaspes), le Tchenab ou Tchandrabbhâgâ (Acésines), la Ravi ou Airâvati (Hydrates), le Beyah ou Vipâsâ (Hyphase) et le Satladje ou Satadrou (Hysudrus). La population actuelle se compose de Sikhs, de Djâts, de Râdjpoûts, d'Hindous de diverses castes et de Mahométans.

LAHORE. Capitale de la province, est situé sur le côté méridional de la Ravi. Cette ville, dont la fondation est attribuée à un fils de Râma, était florissante au temps d'Alexandre. Elle a sans doute plus d'une fois changé de position. La ville moderne est entourée d'une forte muraille et d'un fossé large et profond. Elle renferme un palais qui fut fondé par l'empereur Akbar et agrandi par ses successeurs. Non loin de cette ville, on voit le tombeau de Djahanguir et celui de sa favorite Noûr-Djahan. Lahore fut pris, en 1520, par Babar, et fut pendant quelque temps le siège du nouvel empire de l'Inde. Après avoir fait longtemps partie des possessions des souverains Douranis du Kaboul, cette ville tomba au pouvoir des Sikhs, et devint la capitale de Randjit-Singh. Les autres villes les plus importantes de la province sont : Attock, Djélapour, Battalah, Amritsir, Débalpour, Djallinder, Nagarkote, Sondjaupour et Haripour.

Les plus anciens poèmes épiques de l'Inde font mention du Panichamad ou Pandjâb actuel. S'il fut en effet le Mahâbhârata, les habitants de cette contrée se nommaient Vâhikas et Arattas. Ils étaient subdivisés en diverses peuplades dont les plus considérables étaient les Prasthalas et les Madras. Suivant les annales persanes, le Pandjâb fut, à une époque très ancienne, soumis à la Perse. Ce fut probablement dans le Pandjâb que Darius, fils d'Hystaspe, porta ses armes. Lorsqu'Alexandre franchit l'Indus, le Pandjâb renfermait le royaume de Porus, placé, selon le témoignage d'Arrien, à l'orient de l'Hydaspe, et les états de Taxile, dont la capitale, Taxila (Takhila ou Takhasila) était située à l'est de l'Indus, entre ce fleuve et l'Hydaspe. Une des villes les plus importantes de la contrée était Sangala, située à l'est de l'Indus. — Les princes grecs de la Bactriane et de la vallée de Kaboul firent des conquêtes jusque dans le Pandjâb, et y fondèrent des principautés; mais ils en furent élassés par le roi des Parthes Mithridate, de la dynastie des Arsacides, et remplacés ensuite par d'autres princes de race turke, auxquels les écrivains grecs donnent le nom de

Scythes. Ces princes régnèrent jusque vers la fin du ix^e siècle de notre ère. — La domination des souverains de Cachemire dut s'étendre à diverses époques sur le Poudjâh. Cette contrée fut envahie, pour la première fois, par les Musulmans, dans les premières années du viii^e siècle. Au x^e siècle, elle était possédée par les rois brahmanistes du Kaboul, qui avaient transporté le siège de leur gouvernement à Labore. Mahmoud s'en empara et la transmit à ses successeurs, qui firent de Labore leur capitale lorsqu'ils eurent perdu une partie de leurs états. En 1186, Mohammed-Ghori s'en rendit maître, et mit fin à la dynastie des Gaznévides. Après la mort de ce prince, le Pandjâh fit partie du royaume de Dehli. Il fut envahi plusieurs fois par les Mongols dans la dernière moitié du xiii^e siècle. Sous le règne de Mahmoud-Toghlak (1304), il devint indépendant. Quatre ans plus tard eut lieu l'invasion de Timour. A l'avènement de Behlol-Lodî, le Pandjâh reentra sous la dépendance de Dehli. Bahar en fit la conquête en 1520, et l'annexa au nouvel empire de l'Inde, dont il devint le fondateur. Ahmed-Khân-Dourâni, souverain de Kaboul, força l'empereur Amed-Sclâh de lui céder cette province; il fit une guerre acharnée aux Sikhs, qui possédaient une portion considérable du pays situé entre le Ravi et Djallinder, et étaient divisés en une foule de petits états gouvernés par divers chefs. Entre 1805 et 1812, Randjit-Singh, l'un des chefs sikhs, soumit ces principautés, et forma de la province de Labore un royaume indépendant.

ED. LANCEREAU.

LAI. Genre de poésie fort en vogue chez nos anciens poètes. Le lai est d'origine armoricaine, et les hardes bretons en chantaient les vers au son de la rote et de la harpe. Les lais bretons étaient alors si renommés, que la plupart des poètes anglais et français du xi^e, du xii^e, du xiii^e, du xiv^e siècle, consacrèrent leur talent à les traduire ou à les imiter. Ces lais constituaient la littérature modèle de ces époques reculées. Le trouvère anglo-normand qui a mis en vers le *Roman du roi Horn*, dit en parlant de lais bien tournés

Si cum font cil bretons de tel faict contemiers.

Un grand nombre d'autres poètes rendent le même hommage aux hardes armoricains; nous citerons entre autres, Marie de France qui se borna si souvent à traduire les lais bretons, et Chancer lui-même. Savoir beaucoup de lais de Bretagne était un mérite dont se vantaient souvent nos vieux poètes. Ces lais ne nous sont point parvenus dans l'original armoricain; mais beaucoup ont été sauvés de l'oubli par les traducteurs français, anglais, latins, suédois, etc.

On en trouve de très intéressants : dans Ritson (*Ancient english metrical romances*); dans Ellis (*Specimen of the english poets*); dans Tyrwhitt.

Les lais avaient pour but de chanter les belles actions des personnages illustres, absolument comme les chants des anciens bardes dont les poètes armoricains avaient en même temps conservé les traditions et la langue. L'identité est formellement énoncée par Fortunat, qui, en parlant des hardes des grands seigneurs de la France au vi^e siècle, donne le nom de lais (*Leudi, Lieudi*, qui paraît être le même mot que le latin *Laus, Laudis*), aux panégyriques composés par ces poètes, en l'honneur de leurs patrons. Le caractère des lais armoricains était de joindre presque toujours le merveilleux aux événements historiques. On y voit à chaque instant figurer des géants, des dragons, des nains, des fées, la coupe enchantée, etc. C'est d'après ces lais que furent composés tant d'ouvrages célèbres au moyen-âge, en Angleterre, en France et dans tout le reste de l'Europe : les fables de la *Table Ronde*, les *Romans de Brut*, de *Lancelot du Lac*, de *Perceval* ou de la *Quête du Saint-Graal*, d'*Ivains* ou du *Chevalier du Lion*, dont on chantait les exploits dès le vi^e siècle.

L'ancienne poésie française avait modifié la forme et l'usage du lai, qui avait néanmoins conservé son caractère lyrique, en prenant toutefois une teinte triste et élégiaque. On distinguait le *grand lai* et le *petit lai*. Le premier était composé de douze couplets de vers de mesure différente, sur deux rimes, et le second de quatre couplets, contenant en tout seize ou vingt vers. Il existe d'ailleurs des lais auxquels ces définitions ne conviennent nullement; tel est celui d'Alain Chartier, qui a douze couplets, il est vrai, mais dont le nombre de vers varie à chaque couplet, ainsi que la mesure et la rime (voy. *VIRELAI*).

AL. B.

LAÏC ou **LAÏQUE**, de λαος, peuple, se dit par opposition à *ecclésiastique*, c'est-à-dire, des personnes et des choses qui n'appartiennent, en aucune façon, à la hiérarchie ou aux propriétés de l'Eglise. Ainsi, les personnes laïques sont toutes celles qui ne sont pas engagées dans les ordres de la cléricature. On dit également puissance laïque, de l'autorité civile qu'exercent les magistrats séculiers; éducation laïque, de celle qui se donne par des maîtres laïques; droits, biens laïques, etc., etc. — A certaines époques du moyen-âge, les laïques n'avaient, pour la plupart, en Occident, aucune teinture des lettres profanes ou sacrées. Ils se faisaient même gloire de ne savoir ni lire ni signer. C'est de là que, dans les monuments écrits de cette époque, on trouve souvent dé-

signés sous le titre de clercs tous ceux qui s'étaient plus ou moins livrés, ou qui se livraient encore à l'étude. — Une distinction plus réelle et seule admise de nos jours, établit que les laïques sont, pour les affaires temporelles, comme les clercs pour les fonctions spirituelles; et que, par voie de suite, bien des choses sont permises aux premiers, tandis qu'elles sont interdites aux seconds, ou réciproquement. — Un grand nombre d'hérétiques ont repoussé cette distinction fondamentale, prétendant qu'elle était inconnue dans l'Eglise primitive. Ainsi le soutiennent, par exemple, en Angleterre, les Presbytériens et les Puritains, tandis que les Evêques admettent, avec l'Eglise romaine, que cette distinction, établie par Jésus-Christ lui-même, remonte aux temps apostoliques.

L'abbé Caxéro.

LAIQUE, *Carex* (bot.). Genre extrêmement nombreux de la famille des Cypéracées, tribu des Caricées, de la monnaie-triandrie dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes vivaces, généralement pourvues d'un rhizome souvent traçant, duquel s'élèvent des tiges aériennes qui mettent ordinairement trois ans à se développer entièrement et au point de fructifier. Ces tiges sont triangulaires; elles portent des feuilles insérées en trois rangées longitudinales ou tristiques, graminoides, généralement carénées, fréquemment rudes sur leurs bords et sur leur carène. La gaine de ces feuilles forme un tube plus ou moins long, et se décompose quelquefois ou se déchire en une sorte de réseau fibreux irrégulier. Les fleurs des laïques forment des épis terminaux et axillaires, en nombre variable, selon les espèces, et dans lesquels on remarque diverses combinaisons des fleurs mâles et femelles. Tantôt en effet celles des deux sexes sont réunies dans les mêmes épis, qui sont ainsi androgynes; tantôt, au contraire, elles sont séparées de manière à former des épis entièrement mâles ou femelles; les épis mâles sont alors situés plus haut sur la plante que les femelles; rarement les deux sexes se trouvent sur des pieds différents. Les épis présentent des bractées imbriquées de tous les côtés, uniflores. Les fleurs mâles ont trois étamines. Les fleurs femelles sont formées d'un pistil dont l'ovaire; uniloculaire et uniovulé, porte un style à deux ou trois longues branches stigmatiques, et se trouve enfoncé dans une enveloppe particulière, ovoidale, à point orifice bidenté, à laquelle on a donné le nom d'*uricula*, et dont les botanistes ont apprécié la nature de diverses manières. Le fruit, qui est un achaine comprimé ou triangulaire, est également enveloppé par l'*uricula* qui s'est accru avec lui.

Les laïques constituent le genre de phanérogames le plus nombreux de notre Flore. En effet, la France n'en possède pas moins de quatre-vingt-dix espèces, et parmi ces espèces, plusieurs sont extrêmement abondantes. La plupart de ces plantes croissent naturellement dans les endroits marécageux ou seulement humides; aussi leur développement dans les prairies, dont le foin perd considérablement à ce mélange, indique-t-il toujours une surabondance d'humidité dont il est important de se débarrasser. Cependant, il en est aussi plusieurs qui croissent dans tous les lieux herbeux, dans les pelouses même sèches; enfin on en voit même un petit nombre dans les sables les plus secs, qu'elles servent quelquefois à fixer. Du reste, les laïques n'ont par elles-mêmes à peu près aucune utilité, et s'il est bon de les connaître, c'est plutôt pour les détruire ou en empêcher la propagation, que pour tout autre motif. Leur herbe ne donne qu'un fourrage très dur, algre, auquel le bétail ne touche qu'avec répugnance, et qui incommode même les moutons.

P. D.

L'AIGLE, en latin moderne *Aquila* ou *Aquila*. Ville de Normandie, chef-lieu de canton, dans le département de l'Orne, à 35 kil. N.-E. de Mortagne. Elle ne compte guère plus de 4,500 habitants; mais son industrie est très active. On y fabrique surtout une énorme quantité d'alguilles et d'épingles.

LAINAGE, LAINEUSE (techn.). Le *lainage* est l'opération par laquelle on fait sortir de la toile de laine, le poil qui doit en recouvrir exactement toute la surface, pour faire du drap. Il se pratique après le foulage, et à beaucoup de reprises alternant avec des tondages. On opérât autrefois à la main (voy. Drap); mais aujourd'hui on recourt ordinairement à la *laineuse* mécanique. Cet appareil se compose d'un tambour sur lequel on dispose, dans le sens de son axe, dix ou douze tringles doubles et mobiles, de bois ou de fer, entre chacune desquelles est disposée une rangée de têtes de chardons. Ce tambour tourne rapidement dans une auge pleine d'eau. Le drap qui doit être lainé, est entraîné au dessous de lui par le mouvement régulier des deux cylindres sur lesquels il est d'abord roulé. Ces cylindres sont placés de telle manière que le drap enveloppe le tiers environ du tambour, et peut à volonté y être appliqué avec plus ou moins de force. Après le lainage, qu'on appelle une eau, il faut sécher le drap pour le tondre; puis on recommence à lainer ou à donner une seconde, troisième ou une quatrième eau, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant la finesse du drap.

LAINE (industrie) (voy. au Supplément).

LAINE, LAINEUX (*bot.*). Les poils qui couvrent la surface de beaucoup de plantes sont plus ou moins blanes, plus ou moins mous. Il en est dont l'aspect rappelle celui d'une crinelle de laine, ou qui sont longs, roussâtres, enchevêtrés; aussi les appelle-t-on poils laineux ou laine. C'est ainsi que les feuilles de quelques plantes sont décrites comme laineuses. Le nom de laineux a même été donné comme spécifique à quelques plantes.

LAIRESSE (GÉRARD). Peintre d'histoire, était né à Liège en 1640. Il quitta fort jeune sa ville natale pour se rendre à Utrecht, d'où il passa à Amsterdam. La poésie qui caractérise ses compositions, et son coloris harmonieux l'ont fait surnommer le Poussin hollandais. — On distingue parmi ses tableaux : la *Mort de Pyrrhus*, aujourd'hui à Bruxelles; *Achille reconnu par Ulysse*; *Mars, Vénus et Cupidon*. Son chef-d'œuvre représente *Antiochus assiégeant et Stratonice*. — Lairese était habile graveur et écrivain de talent. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés; l'un est intitulé : *Principes du dessin*; un autre : *Leçons de peinture*. Ses deux fils Abraham et Jean étaient peintres. Gérard Lairese mourut aveugle.

LAÏS. Deux courtisanes célèbres ont porté ce nom. — La première, née à Hyccara dans la Sicile, vers l'an 420, fut amenée dans la Grèce par les Athéniens qui avaient fait l'expédition de Sicile sous les ordres de Nicias. Elle se fixa d'abord à Corinthe, où tout ce que la Grèce avait de personnages illustres se rendait pour la voir. Alcibiade figure au premier rang parmi ses adorateurs. Les philosophes couraient après elle : elle fit dépenser à Aristote une partie de sa fortune; Diogène lui-même quitta pour elle son tonneau. Laïs, du reste, ne se faisait pas faute de persifler ces prétendus sages qui, avec toute leur philosophie, n'étaient pas moins fous que le reste des hommes. On dit que Laïs étant allée en Thessalie vers l'an 380 avant notre ère, fut tuée à coups d'aiguilles, dans un temple de Vénus, par les femmes jalouses de sa beauté. La Grèce lui éleva des monuments après sa mort. — L'autre Laïs vivait un demi-siècle plus tard. Démosthènes, auquel elle offrait un jour ses bonnes grâces au prix de 10,000 drachmes, lui répondit qu'il n'achetait pas si cher un repentir.

LAÏS ET RELAIS. On appelle *lais* les alluvions formées aux propriétés riveraines par la mer, les fleuves et les rivières, et *relais* les terrains que ces eaux abandonnent peu à peu en se portant sur la rive opposée. Ces mots dérivent de *laisser*, ou, suivant d'autres, de *lais*, côté. Les règles qui concernent la propriété des

lais et relais ont été traitées au mot ALLUVION. Quoique les relais de la mer fassent partie du domaine public, ils peuvent être concédés temporairement à des particuliers, aux conditions déterminées par l'ordonnance du 25 septembre 1825.

LAITE ou **LAITANCE** (*poiss.*). Organe de la reproduction chez les poissons. La laite est un organe double, s'étendant dans la partie supérieure de l'abdomen, dont elle égale presque la longueur, séparée des parties environnantes par une membrane. Elle paraît composée d'un très grand nombre de petites cellules. Chacune de ses deux lobes renferme un canal qui parcourt la plus grande partie de sa longueur, destiné à recevoir de chaque cellule une liqueur blanchâtre ou laiteuse qu'il transmet jusqu'au delà de l'anus. Cette liqueur, qui est la matière séminale, se reproduit périodiquement. A mesure qu'une nourriture plus abondante et la chaleur active de la saison nouvelle augmentent cette substance, elle remplit les cellules de l'organe, les gonfle, les étend, et donne aux deux lobes ce grand développement qu'ils présentent lorsque le temps du frai est arrivé. Cet accroissement successif n'est quelquefois terminé qu'au bout de quelques mois, et pendant qu'il s'effectue, la matière dont la production l'occasionne n'a pas encore toute la fluidité qui doit lui appartenir. Ce n'est que graduellement, et même par parties, qu'elle se perfectionne, s'amollit, se fond, mûrit pour ainsi dire, devient plus blanche, liquide, et véritablement propre à porter le mouvement de la vie dans les œufs qu'elle doit imprégner. E. D.

LAITIÈRE (*min.*). On donne ce nom, dans les forges, à une matière vitreuse, opaque et brunnâtre, plus fusible et moins pesante que la fonte, et qui recouvre celle-ci dans le creuset, à mesure que la fusion s'opère. Elle est formée de chaux, de silice, d'alumine, d'un peu d'oxyde de fer, et quelquefois d'un peu d'oxyde de manganèse. Par analogie, les minéralogistes ont donné le nom de *laitier des rochers* à des laves vitreuses, de couleur unire ou brunnâtre, offrant l'apparence des laitiers de forge. C'est l'Obsidienne.

LAITON ou **CUIVRE JAUNE** (*chim. ind.*). C'est l'un des alliages les plus importants du cuivre. Il contient en général deux parties de cuivre, une partie de zinc, et quelquefois deux ou trois centièmes de plomb, fourni soit par le cuivre, soit par le zinc ou les autres matières employées. Il paraît même que ce métal accésoire communique au laiton des propriétés qui le font rechercher par les tourneurs sur métaux. Le laiton est jaune, très ductile et très mallé-

ble à froid, fragile au contraire au dessous du rouge obscur. Il ne fond qu'au dessus de la chaleur rouge, mais plus vite quelquefois que le cuivre, qui est meilleur conducteur du calorique. Exposé à un violent feu de forge, dans un creuset, il laisse dégager presque tout le zinc qu'il contient. A la température ordinaire, il ne s'oxyde que très lentement dans l'air humide; mais à l'aide de la chaleur, il absorbe facilement l'oxygène de l'air, en donnant lieu à de l'oxyde de zinc et à de l'oxyde de cuivre. L'acide azotique en opère promptement la dissolution. On se procure dans le commerce un cuivre jaune ductile, par la cémentation, avec la calamine ou carbonate de zinc natif, ou avec la pierre calaminaire, mêlée avec une quantité égale de charbon. On environne le ciment de cuivre rouge en lame, on le fait fondre dans un creuset, au fond duquel se dépose le cuivre jaune. On peut aussi remplacer la calamine par le sulfure de zinc, en ayant soin de le griller dans un four à réverbère, pour faire disparaître le soufre qu'il contient. Dans tous les cas, le laitron, en France, est ensuite coulé en planches de 40 à 45 kilog., dans des moules ordinairement de granite. — Il nous vient beaucoup de cuivre jaune de Suède, d'Allemagne et d'Angleterre. Il a souvent alors la forme de gateaux, de lingots ou de plaques. Le laitron en gateaux est moins estimé; c'est un mélange de cuivre et de calamine, qui, dans la proportion de 20 kilog. de calamine sur 17 kilog. de rognures de planches de cuivre, donne 43 à 44 kilog. de laitron. Celui qui est en lingots provient de l'union directe du cuivre rouge avec le zinc; il donne moins de déchet à l'emploi. — Le laitron, moins sujet au vert de gris que le cuivre pur, est employé de préférence pour les ustensiles de ménage et de pharmacie. Il est alors essentiel de le tenir très sec. Il sert encore pour les instruments de mathématiques et pour les rouages d'horlogerie. Il entre aussi dans les caractères d'imprimerie, dans la fabrication des épingles, des cordes et des fils pour toiles métalliques, dans la passementerie, les peignes des métiers à tisser, etc. Le *similor*, l'*or de Manheim*, l'*alliage du prince Robert*, ne sont que des variétés de laitron. On prépare maintenant avec ces alliages des objets qui ont tellement l'apparence de l'or que l'œil le plus exercé ne peut les distinguer de ce métal. Il faut pour cela plusieurs conditions, entre autres, que l'alliage soit formé de quatre parties de cuivre et d'une partie de zinc. Après lui avoir fait prendre la forme de l'objet que l'on veut obtenir, on le trempe pendant un temps voulu dans l'acide azotique, qui donne la teinte en dissolvant plus de zinc que de

cuivre; on le décape ensuite avec l'acide sulfurique, on le sèche avec soin; enfin on le vernit.

LAITRON, *Sonchus* (L.). Genre de la famille des Composées, tribu des Chiroracées, de la syngénésie polygamie égale dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont les unes des herbes, les autres des arbrisseaux et même de petits arbres: les premières largement disséminées sur la surface du globe, les autres, au contraire, cantonnées presque exclusivement dans les Canaries et à Madère. Les laitrons ont généralement des feuilles polymorphes, pinnatifides ou réniformes; leurs fleurs sont jaunes ou blanches, réunies en capitules multiflores, autour desquels se trouve un involucre à folioles imbriquées, fréquemment renflé à la base, et dont le réceptacle est nu et fovéolé. Les fruits ou achenes qui succèdent à ces fleurs sont tous de même forme, comprimés, marqués de petites côtes longitudinales, et souvent de petits tubercules en rangées transversales. Ils portent à leur sommet une aigrette sessile de poils mous, très blancs et très fins. — Parmi les espèces indigènes de ce genre, la plus commune est le **LAITRON DES CHAMPS**, *Sonchus arvensis*, Lin., plante vivace qui se trouve communément dans les terres cultivées, le long des champs, etc. Il s'élève à 1 mètre de hauteur, ou même davantage, avec une tige fistuleuse et mince, chargée de feuilles un peu glauques, réniformes ou pinnatifides, à lobes distants, triangulaires-lancéolés, les caulinaires embrassantes-articulées; ses fleurs sont jaunes, en capitules formant un corymbe terminal peu fourni, dans lesquels les folioles extérieures de l'involucre et les pédoncules sont hérissés de poils glanduleux. — Le **LAITRON OLÉRACÉ**, *Sonchus oleraceus*, Lin., est une espèce annuelle qu'on trouve fréquemment dans les terres cultivées. Dans certains pays, on le mange, lorsqu'il est jeune, en qualité de plante potagère. Il est moins grand que le précédent, auquel il ressemble à plusieurs égards, mais duquel on peut le distinguer aisément à un flocon de poils cotonneux situé sous ses capitules. — On cultive dans les jardins, comme plantes d'ornement, quelques espèces du même genre, les unes ligneuses, et à fleurs jaunes, les autres herbacées et à fleurs bleues. Parmi les premières, nous citerons: le **LAITRON À GRANDES FLEURS**, *Sonchus macranthus*, Poir., à tige ligneuse inférieurement, à très gros capitules en corymbe; — le **LAITRON FRUTESCENT**, *Sonchus fruticosus*, L'hérit., arbrisseau haut de 6 à 8 mètres, des îles Canaries, comme le précédent. Ces deux espèces sont d'orangerie. — Parmi les secondes, nous mentionnerons — le **LAITRON DE PLUMIER**, *Sonchus Plumieri*, Lin., (*Mulgedum*

Plumier, Cass., grande et belle plante spontanée dans les endroits couverts et frais de nos montagnes. Il est de peine terre et se multiplie de graines. P. D.

LAIQUE, *Lactuca* (bot.) Genre de la famille des Composées, tribu des Chicoracées, de la syngénésie-polygamie égale dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes croissant naturellement en Europe dans toute la région méditerranéenne, dans l'Asie moyenne et dans l'Amérique septentrionale. Leurs feuilles sont roncées ou sinuées pinnatifides dans le bas de la plante, généralement entières dans le haut, ordinairement sagittées à leur base et pourvues d'aiguillons sur leur côte médiane, en dessous ou sur leurs bords; leurs fleurs sont jaunes ou bleues, en capitules pauciflores, entourés d'un involucre oblong, formé de folioles imbriquées. Les achaines qui succèdent à ces fleurs sont uniformes, comprimés, prolongés en bec filiforme, supportant une aigrette d'un seul rang de poils, avec un petit rebord plus ou moins saillant à la base. Les plantes les plus intéressantes de ce genre sont sans contredit celles qu'on cultive dans les jardins potagers. Linné regardait comme rentrant dans une seule espèce, *Lactuca sativa*, toutes les laitues cultivées; mais les botanistes modernes ont eu trouver en elles des caractères suffisants pour en autoriser la distinction en quatre espèces.

La LAITUE LACINIEE, *L. laciniata*, Roth, a les feuilles inférieures pinnatifides, les supérieures roncées, avec leurs lobes allongés, obtus, et la côte médiane sans aiguillons. Les découpures des feuilles rappellent assez bien celles de la feuille du chêne. Ses feuilles florales sont en cœur, aiguës. Sa tige est paniculée dans sa partie supérieure. Les horticulteurs nomment cette plante *laitue-épinard*; elle rentre dans leurs *laitues à couper*, à cause de la facilité avec laquelle elle repousse, même à plusieurs reprises, après avoir été coupée.

La LAITUE CRÊPUE, *L. crispata*, DC., comprend les variétés connues sous les noms de *Crêpe*, *Laitue friée*, etc. Ses feuilles sont sinuées, crénelées, ondulées et crépues; les radicales ne sont pas concaves, et portent quelque poils épars sur leur côte médiane; les florales sont en cœur et entières. Sa tige est paniculée dans sa partie supérieure. Cette espèce, du reste, se rapproche tellement de la précédente, que De Candolle, qui l'a établie, pensait même qu'elle pouvait bien n'en être qu'une dérivation amenée par la culture.

La LAITUE FORMÉE, *L. capitata*, DC., la laitue ordinaire de nos jardins, se distingue à ses

feuilles radicales concaves, bullées, presque arrondies, à côte inerme. Sa tige florifère est paniculée dans sa partie supérieure, mais assez courte. On en cultive dans les jardins un grand nombre de variétés divisées habituellement en laitues de printemps, d'été et d'hiver, selon l'époque à laquelle elles sont bonnes à récolter. Parmi les laitues de printemps, on peut citer la *Gotte* ou *Gau*, la *Druphème*, etc. Les laitues d'été sont les plus nombreuses, et se distinguent: 1° par la couleur de leurs feuilles, blanches chez la *Versaillaise*, la *Blonde d'été*, la *Blonde de Berlin*, la *Blonde de Silesie*, etc.; d'un vert plus ou moins brun chez la *Batavia lüne*, la *Grosse Brune parressense*, la *Palatine* ou *Petite Brune*; plus ou moins mélangées de rouge chez la *Sanguine* à graines blanches ou noires; 2° par la grandeur de leurs feuilles, comme chez les laitues choux, la *laitue turque*, etc. Enfin, au nombre des laitues d'hiver se trouvent: la *laitue de la passion*, la *marine*, etc.

La LAITUE CULTIVÉE, *Lactuca sativa*, Linn. Sous ce nom spécifique, on ne désigne plus que les laitues à feuilles dressées, oblongues, faiblement ou même non concaves, à haute tige florifère, en un mot les nombreuses variétés des *Laitues romaines*, ou des *chicons*. Parmi celles-ci, les plus remarquables sont assurément les romaines blonde, verte et grise maraichères, les alphanes à graine blanche et à graine noire; celles plus ou moins mélangées de rouge, comme la romaine rouge d'hiver, la romaine panachée ou sanguine, la romaine monstrueuse, etc. — Les variétés de l'espèce précédente développent naturellement cette masse serrée de feuilles qui constitue leur pomme; mais les romaines ont besoin, pour la plupart, d'être liées pour bien pommer. — Toutes ces plantes, cultivées avec les soins que leur donnent les horticulteurs, constituent, dans leur état jeune, un aliment aussi sain qu'agréable: mais lorsqu'elles montent, c'est-à-dire lorsqu'elles développent leur tige et qu'elles fleurissent, elles cessent d'être comestibles; en même temps elles acquièrent de l'intérêt comme plantes médicinales. Alors elles renferment une grande quantité de suc laiteux, très amer, qui en coule par les moindres blessures, surtout pendant les heures les plus chaudes du jour. Ce suc, obtenu au moyen d'incisions qui en amènent l'écoulement, se concrète en une matière brune, à odeur vireuse, fréquemment employée en pharmacie sous le nom de *Thiuride*. Cette substance est un médicament essentiellement calmant, dont l'action est analogue à celle de l'opium, mais qui ne produit ni effet narcotique, ni irritation de l'estomac. On obtient en-

core de ces plantes, par broyement et par expression, un suc nommé *lactucarium*, dont l'action rappelle celle de la thridace, mais notablement affaiblie.

Notre flore possède quelques espèces de laitues, parmi lesquelles il en est de très communes et d'intéressantes à divers titres. Parmi celles-ci, nous citerons :

LA LAITUE VIVACE, *Lactuca perennis*, Linn., jolie espèce, délicate dans toutes les parties, dont les feuilles, profondément pinnatifides, ont leurs lobes aigus, dentés à leur bord supérieur, et dont les fleurs sont d'un joli bleu un peu rougeâtre. Dans quelques parties de la France, on mange en salade les jeunes pousses de cette plante, et les feuilles plus avancées à la manière des choux ; aussi a-t-on conseillé de l'admettre dans les jardins potagers.

LA LAITUE VIREUSE, *Lactuca virosa*, Lin., plante commune dans les champs, le long des haies et des murs d'une grande partie de la France, s'élève à environ 1 mètre. Sa tige et la côte de ses feuilles portent des soies très raides ou des aiguillons ; ses feuilles, embrassantes, horizontales, sagittées à la base, obtuses au sommet, dentées, sont sinuées dans le bas de la plante. Cette laitue a une odeur forte et vireuse qui dénote ses propriétés énergiques. Elle est narcotique à un haut degré. On en emploie l'extrait en médecine pour le traitement des affections nerveuses, de l'angine de poitrine, etc. Cet extrait pris à haute dose constitue un véritable poison.

On nomme vulgairement LAITUES D'ANNE, les chardons et les *Dipsacus* ou cardères ; LAITUES DE BREBIS les valérianelles ou mâches ; LAITUE DE CHIEN, le Pissenlit ; LAITUES MARINES, les ulves ; LAITUES DE GRENOUILLE, les Polainogelons à grandes feuilles ; LAITUE DE LIÈVRE, le laitron des champs, le *Sonchus olerensis*, Lin., etc.

Les anciens attribuaient aux laitues la vertu d'éteindre les feux de l'amour. On disait que Vénus avait couvert de nauves et de laitues le corps d'Adonis tué par un sanglier, et qu'elle-même s'était couchée sur un lit de laitues, pour modérer la violence de sa passion. Les Pythagoriciens croyaient à cette influence de la laitue. On désignait quelquefois cette plante sous le nom de *nourriture des morts*. Suétone rapporte que Musa, médecin d'Auguste, le guérit de l'hypochondrie par le seul usage des laitues.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thèbes, vit sa couronne usurpée par Lycus, son tuteur et son oncle. Il ne la recouvra qu'à la mort de ce dernier. Laius épousa Jocaste dont il eut Œdipe, qui le tua sans le connaître, sur la route de Daulis.

LAKCHEMI. Une des trois principales déesses de la mythologie hindoue et épouse de Vichnou. Elle sortit, dit-on, du sein des eaux, lors du baratement de la nier par les dieux. Suivant une autre tradition, elle était fille de Bhri-gou ; de là lui vient le surnom de Bhārgavi. On l'appelle encore Padmā et Kamaḥ, mais le nom qu'on lui donne le plus communément est celui de Sir, qui à quelque analogie avec le nom de Cérés. Lakchmi est la déesse de la fortune et de la prospérité ; elle est représentée en jaune, assise sur un lotus, tenant d'une main un collier, et de l'autre une corde. On célèbre toutes les ans plusieurs fêtes en son honneur. Ed. L.

LALANDE (JOSEPH JÉRÔME LEFRANÇOIS de), astronome dont le nom a été des plus populaires, naquit à Bourg-en-Bresse, le 11 juillet 1732. Destiné au barreau, il fit avec distinction ses humanités et sa philosophie au collège des Jésuites à Lyon, et vint à Paris pour suivre les cours de droit ; mais une circonstance toute fortuite déterminait sa vocation pour l'étude de l'astronomie. Il se fit connaître par la mesure de la parallaxe de la lune, prise conjointement avec Lemonnier, et fut admis à l'Académie des sciences à l'âge de 20 ans. Il coopéra aussi à la mesure de la parallaxe du soleil. Chargé, depuis 1760, de la rédaction de la *Connaissance des Temps*, il rendit ce livre d'une utilité éminemment pratique.

En 1764, Lalande fit paraître la première édition de son *Traité d'Astronomie*, 2 forts vol. in-4°. Cet ouvrage, souvent réimprimé, a été longtemps le répertoire le plus complet de notions utiles sur l'astronomie théorique et pratique, qui se fût publié en France. Lalande rendit aussi d'éminents services à la science comme directeur de l'Observatoire de Paris. Il mourut le 11 avril 1807.

LALASIS. Ville de l'Asie-Mineure, capitale de la contrée appelée de son nom *Lalaside*. Elle appartenait, avec son territoire, aux pontifes d'Olbia. La *Lalaside* faisait partie de la Cilicie, et au IV^e siècle elle se trouva comprise dans la subdivision de cette province qui reçut le nom d'Isaurie.

LALLA-MAGHIRNIA. C'est le nom d'un poste militaire occupé par les Français dans la province d'Oran, sur la Tafna, à 38 kil. S. de Djema-Ghazouat, près des frontières de l'empire de Maroc. Nos troupes s'en sont emparées en 1844. C'est à Lalla-Maghirnia que fut signé l'année suivante, un traité de délimitation entre l'Algérie et le Maroc.

LALLOU-LAL. Sri-Lalloù-Djil-Lâl-Kabi, brâhmane du Guzerate et écrivain Hindi et Hindoustani. vécut à Calcutta au commencement

de notre siècle. Il fut l'un des principaux écrivains qui travaillèrent sous la direction du docteur Gikhris. On a de lui : 1° Une rédaction en prose hindie du *Prem Sagar* ou l'océan de l'amour, légende de Krichna, composée d'après le dixième chapitre du *Bhagavata-Pourana*; 2° Le *Radj-Nut* ou la Politique des rois, version bradj-blakhi du recueil de fables sanscrites intitulé *Hitopadesa*; 3° Un recueil d'historiettes en Hindoui et en Hindoustani. Lalloh-Lala, en outre, coopéra à la rédaction des ouvrages suivants : 1° *Singhasan-Baital* ou les Trente-deux histoires du trône, version bindoustanie du recueil de contes sanscrites intitulé : *Sinkhasana-Dwadhin-att*. 2° *Beldi-Patchist*, ou les vingt-cinq histoires d'un vampire, version bindoustanie d'un autre recueil de contes sanscrites, qui a pour titre : *Veldal-Pancharinsatt*. 3° Le roman de Mâdhounal et celui de Sakountala.

Eo. L.

LALLY (THOMAS-ARTHUR, comte de), appartenait à une famille irlandaise qui avait suivi en France Jacques II, roi d'Angleterre. Il était baron de *Tolendal*, en Irlande. Né en 1702, à Romans, en Dauphiné, il obtint dès l'âge de huit ans le grade de capitaine dans le régiment irlandais de Dillon, dont son père était colonel, et son oncle propriétaire. Il se distingua dans un grand nombre de circonstances, eutrinha beaucoup à la victoire de Fontenoy (1745), devint lieutenant-général, et fut nommé en 1756, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, à la place de Godeux. Il arriva à Pondichéry le 28 avril 1758. L'Angleterre et la France se disputaient alors la possession des Indes. Lally, qui réunissait à la fois le sentiment national de la France et celui de l'Irlande, était animé d'une haine profonde contre l'Angleterre, et dès son arrivée, il écrivait au comte de Bussy : ma politique est dans ces cinq mots : « *Plus d'Anglais dans la Péninsule.* » Il débuta par une expédition brillante, et le jour même de son débarquement, il marcha contre le fort Saint-David, siège de la présidence anglaise du Carnate, qu'il fit capituler le 10 juin suivant. La position de la France sur les côtes du Coromandel et d'Orissa était magnifique. Malheureusement Lally n'avait pas la prudence et la modération nécessaires pour assurer son autorité au milieu de populations ombrageuses ou hostiles, et, à la politique si habile de l'Angleterre, il opposait un caractère emporté, un esprit versatile et maladroite, un entêtement inflexible. Quelques jours après la prise de Saint-David, obéissant à des sentiments de mesquine jalousie, il commit une grande faute en ordonnant le rappel de Bussy qui avait su se mettre dans les bonnes grâces du Soulab du Dekan, et qui venait de

rendre les plus éclatants services. Cette destitution fut un coup mortel porté à l'influence française, et jeta dans les bras de l'Angleterre les princes indiens que Bussy avait attachés à notre cause. Mazalepataus tomba bientôt au pouvoir des Anglais, ainsi que la côte d'Orissa, ce qui causa à la compagnie française la perte d'un revenu annuel de près de 11 millions. Lally voulut réparer ces désastres par un nouveau coup d'éclat. Il se porta brusquement sur Madras et l'investit le 14 novembre 1758. Mais la ville était admirablement pourvue de soldats et de munitions; Lally, dans son impétuosité, n'avait pas même réuni le matériel de siège nécessaire, et avait négligé de s'emparer sur son passage, du fort de Chinglepet, occupé par une garnison anglaise, qui bientôt intercepta tous ses convois, et se mit à harceler son armée. Les Français ne tardèrent pas à se trouver dans un dénuement complet, et, le 16 février 1759, il fallut lever honteusement le siège, et abandonner une partie de la grosse artillerie après avoir perdu l'élite de nos troupes. A la fin de la même année la rareté du numéraire était telle que l'armée se révolta, fatiguée d'attendre sa solde depuis six mois. Lally eut alors devoir diviser ses forces, et envoya une colonne vers l'île de Cheringham. Les Anglais profitant de cette diversion, remportèrent plusieurs victoires et s'emparèrent de Vandavaehy (29 novembre 1759). Le 29 janvier suivant, Lally, en personne, éprouva un échec terrible, perdit toute son artillerie et tous ses bagages, et ne pouvant plus tenir la campagne, fut contraint de rentrer dans Pondichéry. Cette défaite valut à l'ennemi la possession de Karikal, d'Arcate, de Pernabowl, d'Altemparvé, de Valdaour, de Chalanbron et de Vardachelon. Quelque temps après, Lally fut assiégé dans Pondichéry même, malgré les secours que lui avait fournis Haider-Ali. Les approvisionnements furent interceptés, la famine se fit bientôt sentir, et, le 6 janvier 1761, le gouverneur rendit la place sans capitulation. Il fut conduit prisonnier en Angleterre avec le reste de la garnison. Pendant ce temps, les Anglais détruisaient Pondichéry. Des milliers de voix s'élevèrent contre le comte de Lally. Dans ce débordement de haine, on alla jusqu'à l'accuser de connivence. Il obtint sa liberté, revint à Paris, et écrivit au ministre Choiseul : « *J'apporte ici ma tête et mon innocence.* » Il se constitua lui-même prisonnier, et fut renfermé à la Bastille. Le Parlement instruisit le procès, et le 6 mai 1760, après quatre ans de débats et de procédures, dans lesquels les juges se laissèrent entraîner par la passion des accusateurs dont un grand nombre appartenait à des familles

puissantes, Lally fut condamné à la peine capitale, et trois jours après sa tête tombait sous la hache du bourreau. Il avait été condamné comme « d'abord atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'Etat et de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, de vexations et exactions. » Un jugement ainsi formulé était certainement un jugement inique. Lally, par incapacité et par orgueil, avait fait perdre l'Inde à la France, mais il n'était ni un traître ni un concussionnaire.

LALLY-TOLENDAL (*Trophime-Gérard*, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris en 1751. Élève au collège d'Harcourt, il ne connut le secret de sa naissance que la veille du jour où son père devait monter sur l'échafaud. Il sentit dès lors qu'il avait un grand devoir à remplir, et il n'eut plus qu'une pensée, celle de réhabiliter la mémoire de son père. Dès qu'il fut sorti du collège, il fit réentendre les tribunaux de ses réclamations, appuyées de celles de Voltaire qui publia un éloquent factum en faveur du condamné. Le conseil cassa le jugement du Parlement, et le procès fut renvoyé devant celui de Dijon, qui confirma la sentence primitive (28 août 1783). Cet arrêt fut cassé de nouveau par le conseil. L'affaire renvoyée devant le Parlement de Rouen, y aurait été gagnée définitivement, si la révolution n'était venue supprimer cette cour souveraine. On regarda néanmoins la mémoire du comte de Lally comme pleinement réhabilitée. Lally-Tolendal avait acheté la charge de grand-bailli d'Etampes, et il est dit dans les provisions de cette charge, qu'elle lui avait été accordée en récompense des services rendus à l'Etat par son père. En 1780, il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse de Paris. Il se réunit au tiers-état, fit partie du comité de constitution, et se prononça pour la monarchie avec deux chambres. Après les journées du 5 et du 6 octobre, il se retira en Suisse, où il publia divers écrits politiques sous le pseudonyme de Quintus-Capitolinus. Il rentra ensuite en France dans l'espoir de sauver Louis XVI, fut arrêté après le 10 août, mais parvint à s'échapper et à se sauver en Angleterre. A l'époque où l'on instruisait le procès de Louis XVI, il écrivit à la Convention pour obtenir l'autorisation de venir prendre la défense de ce roi malheureux. Il s'attacha ensuite à Louis XVIII qu'il suivit à Gand, fut nommé pair de France en 1815, et devint membre de l'Académie française. Il mourut en 1830. On a de lui : des *Mémoires pour la réhabilitation de son père*; des *Lettres à Edmond Burke* (1791); *Plaidoyer pour Louis XVI*; *Essai sur la vie de Strafford*, ministre de Charles I^{er}.

LALOUBÈRE. Village des Hautes-Pyrénées, dans l'arrondissement et à 4 kil. de Tarbes. Laloubère, dont la population n'est guère que d'un millier d'habitants, s'acquit de la célébrité par les grandes courses de chevaux qui y ont lieu dans la première quinzaine de juillet, et où sont appelés à concourir les départements des Hautes-Pyrénées, des Basses-Pyrénées, de la Haute-Garonne, du Gers, de l'Arriège, du Tarn, de l'Aude, de l'Hérault, des Pyrénées-Orientales et de Tarn-et-Garonne.

LAMA (voy. au Supplément).

LAMAM (bot.). Nom vulgaire que porte la morelle noire ou *Solanum nigrum*, Lin., aux Antilles, où on la mange journellement comme légume.

LAMANEUR (voy. PILOTE).

LAMANTIN (voy. au Supplément).

LA MARCK. Ancienne et célèbre famille de la Westphalie, issue de la maison d'Altene. Elle eut pour chef *Frédéric*, deuxième fils d'Eberhard, comte d'Altene, troisième fils d'Adolphe IV, comte de Berg. Frédéric ayant acheté en 1178 le château de La Marck, près de Hamm, en fit sa résidence, et forma le comté de La Marck. Son fils *Adolphe* s'empara des domaines du comte d'Issembourg, son cousin, proscrit par la diète germanique pour avoir mis à mort saint Eguilbert, archevêque de Cologne. Il fit bâtir la ville de Hamm en 1226. Les comtes de La Marck augmentèrent successivement leur puissance, acquirent Clèves, Berg, Juliers, etc., et donnèrent naissance à un grand nombre de branches dont les principales sont : les ducs de Clèves et de Nevers, les seigneurs d'Arenberg, de Sédan, de Fleuranges, de Lumain, les ducs de Bouillon. — Parmi les personnages de cette famille. Nous citerons :

LA MARCK (*Guillaume de*), chef de la branche des barons de Lumain, est connu dans l'histoire sous le nom de *Sanglier des Ardennes*, qui lui avait été donné pendant les guerres des Pays-Bas. Il se tenait dans la forêt des Ardennes avec les bandes qu'il commandait; mais il paraît d'ailleurs qu'il avait dans les traits quelque ressemblance avec la figure d'un sanglier. La Marck se rendit redoutable par son courage et sa cruauté, vendit secrètement ses services au roi de France, et en 1475 contribua beaucoup à faire lever le siège de Neuss à l'armée anglaise. Louis de Bourbon, évêque de Liège, voulant s'assurer son appui, lui donna la riche seigneurie de Franchemont, et lui laissa une autorité presque absolue dans ses propres états. Mais La Marck ayant un jour tué Richard, chevalier de l'évêché, reçut ordre de sortir du territoire. Il passa en France, recruta une nouvelle bande de rou-

tiers, rentra tout-à-coup dans l'évêché, tua Louis de Bourbon, et força le chapitre de Liège à reconnaître son fils comme successeur de l'évêque. Cet événement produisit une grande sensation dans les Pays-Bas. La Marck se mit à la tête des Liégeois (1482), fit essuyer aux Catholiques, et surtout aux prêtres, des persécutions affreuses, ravagea le Brabant et s'unit à René de Lorraine contre l'Autriche. Mais l'Archiduc Maximilien gagna Frédéric de Storn, ami de La Marck, qui le livra aux Autrichiens. Maximilien lui fit trancher la tête à Maestricht, en 1485.

LA MARCK (*Evrard de*), connu sous le nom de *cardinal de Bouillon*, était père de Robert II, comte de La Marck. Il parvint à l'évêché de Liège en 1505, et fut comblé de bienfaits par François I^{er}, dont il abandonna néanmoins le parti (1518) pour suivre celui de Charles-Quint. Il contribua beaucoup à faire décerner à ce prince la couronne impériale, fut, en récompense, nommé archevêque de Valence, et reçut le chapeau de cardinal (1520). Ce prélat fit tous ses efforts pour arrêter les progrès de l'hérésie dans le pays de Liège, et donna asile au cardinal Pole, poursuivi par Henri VIII. Il mourut en 1538, Louis Doni d'Attiehi a écrit sa vie dans le tome II de *l'Histoire des Cardinaux*.

Pour les autres La Marck, voy. BOUILLON.

LAMARK (J.-B. PIERRE-ANTOINE DE MONNET, *chevalier de*), naquit à Bazant (Pas-de-Calais), le 1^{er} août 1744. Il suivit d'abord la carrière des armes, et devint plus tard simple commis dans une maison de banque. Ce fut en 1778 qu'il publia la *Flore française*, d'abord en 3 vol. in-8°. Cet ouvrage était essentiellement destiné à servir de guide pour la détermination des Plantes. La méthode dichotomique qui y est employée n'était pas de l'invention de l'auteur, et ne lui devait qu'une précision nouvelle; les espèces décrites étaient toutes connues; néanmoins, cette publication eut un immense succès. Buffon, peut-être un peu sous l'inspiration de ses préventions contre Linné, prit l'ouvrage et l'auteur sous son patronage, et concourut à faire entrer celui-ci à l'Académie des sciences. Il fit plus encore. Wantant faire voyager son fils, il le confia à Lamark, qui parcourut avec lui une partie de l'Europe. A son retour, il publia, dans l'*Encyclopédie méthodique*, deux ouvrages qui eurent, avec un succès moins public, toute l'estime des botanistes; savoir: le *Dictionnaire de botanique*, tom. 1 et 2, 1783-86, et l'*Illustration des genres*, coordonnés suivant le système de Linné (3 vol. 1791-1800). « On peut s'étonner, remarque avec raison G. Cuvier, que M. de La-

mark n'ait pas adopté, pour la distribution de ces grands ouvrages, les méthodes perfectionnées dont il avait si bien tracé les règles dans la préface de sa *Flore*, et qu'il se soit borné à suivre pour l'un le système sexuel, et pour l'autre l'ordre alphabétique; mais c'était des conditions que lui avait imposées l'entrepreneur de l'*Encyclopédie*. » Lamark travaillait encore pour les libraires, et c'était là toute sa ressource. Labillardière fit créer pour lui une place assez chétive de garde des herbiers du cabinet du roi. Mais, lorsqu'en 1793 ce cabinet et le jardin furent reconstitués sous le titre de Muséum d'histoire naturelle, et que les savants employés dans cet établissement furent nommés professeurs, Lamark, comme dernier venu, n'eut pas le choix de sa chaire, et dut accepter celle que ses collègues lui laissaient; il fut chargé des animaux articulés, des mollusques et des zoophytes. Transporté tout à coup de la botanique à la zoologie, n'ayant étudié de celle-ci que quelques parties de la conchyliologie, le nouveau professeur, quoiqu'agé de près de cinquante ans, aborda sa tâche avec l'ardeur qu'il avait apportée à tous ses travaux précédents. La sagacité qu'il avait acquise dans la caractéristique et la détermination des plantes le servit merveilleusement pour celle des animaux, et ses ouvrages sur la portion du règne zoologique dont il s'occupa plus particulièrement, sont devenus ses plus beaux titres à la gloire. Ce fut Lamark qui porta la première atteinte réformatrice et aux classes de Linné, et à cette ancienne division du règne en animaux à *sang rouge* et animaux à *sang blanc*. Il remplaça celle-ci en réunissant les premiers sous le nom d'*animaux vertébrés*, et les seconds sous celui d'*animaux sans vertèbres* ou *invertébrés*. Profitant plus tard des nouvelles corrections apportées en 1795 par Cuvier à la classification zoologique de Linné, il les adopta, tout en les modifiant, et devint un des promoteurs de cette méthode naturelle déjà si bien caractérisée dans l'introduction de la *Flore française*. En 1810, Lamark publia son *Système des animaux sans vertèbres*, qui, réduit alors à un volume, prit, plus tard, les proportions d'un grand ouvrage, vrai monument scientifique, publié de 1815 à 1822, sous le titre d'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, en 7 vol. in-8°. Ce vaste travail demeure, malgré les progrès de la science, comme un modèle de bonne méthode de détermination et de caractéristique des espèces; il a surtout considérablement avancé l'étude des coquilles et des polypes, et l'auteur a fait preuve pour ces deux parties d'une sagacité admirable. Il lui manquait néanmoins une connaissance person-

nelle de l'organisation des animaux inférieurs.

N'est-il pas bien remarquable qu'un savant, appliqué comme Lamarck aux travaux les plus exacts de l'histoire naturelle, ait pu, parallèlement à cette étude, se livrer aux entraînements les plus aventureux du génie spéculatif, et créer des systèmes qu'on pardonnerait à peine à l'expérience des premiers âges de la philosophie. Dès 1780, Lamarck proposa sur la physique et la chimie des vues qui pouvaient révolutionner ces sciences et arrêter l'essor de la réforme de Lavoisier, si ces vues eussent eu d'autres sources que l'imagination de leur auteur. Plus tard, en 1802, il donna, dans ses recherches sur l'organisation des corps vivants, une théorie de la production de ces corps, attribuant leur origine à un agent physique, et faisant provenir tous les êtres, à commencer par les plus simples et finissant par l'homme, d'une sorte de fécondation dont l'effort croissant produit des organismes toujours plus complexes, en même temps que les circonstances extérieures déterminent des habitudes diverses et par suite des modifications très variées. Lamarck s'attacha tellement à cette théorie toute matérielle de la vie qu'il la reproduisit dans tous ses ouvrages subséquents; on la trouva très développée dans sa *Philosophie zoologique*, publiée en 1809. Lamarck mourut le 18 décembre 1829. II. IIb.

LA MARCK (COMTÉ DE). Ce comté, qui formait autrefois un des États de l'Allemagne, était situé dans le cercle de Westphalie, entre les duchés de Berg, de Clèves, de Westphalie, le comté de Recklingshausen et l'évêché de Munster. Il avait pour chef-lieu Hamm et se divisait en quatre quartiers : Hamm, Hörde, Altena et Welter. Le comté de La Marck fut réuni en 1398 au duché de Clèves, dans la personne d'Adolphe III, comte de La Marck et premier duc de la seconde branche de Clèves. En 1806 il fournissait au département de la Roer la plus grande partie de son territoire. En 1814 il fut cédé à la Prusse, et aujourd'hui, il forme la partie la plus considérable du gouvernement prussien d'Arensberg.

LAMARCKIE, *Lamarkia* (bot.). Genre de la famille des Graminées, tribu des Festucacées, de la triandrie-digynie dans le système de Linné, dédié au célèbre botaniste et conchyliologiste français Lamarck. Il a pour type une plante annuelle, dont la panicule, simple, ramassée, présente un mélange d'épillets fertiles et stériles. Les épillets fertiles offrent chacun deux fleurs distantes, dont l'une est hermaphrodite, dont l'autre reste à l'état rudimentaire, et à quelque distance au dessous d'elles deux glumes mucolées-subulées. Chaque fleur hermaphrodite a deux paillettes, dont l'inférieure

convoltée, bifide au sommet, est munie d'une arête au dessous de sa fente; ses deux paléoles ou glumellules sont très petites; ses deux stigmates sont simplement pubescents et non plumeux. Quant aux épillets stériles, ils sont composés de cinq à huit fleurs espacées, réduites chacune à une seule paillette presque arrondie, concave, nautique et comme rongée au sommet. — La **LAMARCKIE** dorée, *Lamarkia aurea*, Moench, *Cynosurus aureus*, Linn., croît sur les rochers qui bordent la Méditerranée, en Provence, en Corse, et dans le Roussillon.

LAMBALLE. Petite ville du département des Côtes-du-Nord, à 18 kil. S. E. de Saint-Brieuc, avec une population de 4.187 habitants d'après le recensement de 1851. Cette ville, qui n'a que le titre de chef-lieu de canton, existait dès le temps de la conquête romaine. On croit qu'elle était la capitale des *Ambilates*, dont parle César. Ses fortifications et son château la rendaient assez importante au moyen-âge. Lanoue l'assiégea en 1591 et périt sous ses murs. Richelieu fit abattre son château en 1626. Jusqu'à la révolution française, Lamballe fut le chef-lieu du duché de Penthièvre. Cette ville fait un commerce considérable de miel, de cire, de blé, de cuirs. Le hâvre de Dahouet, situé à 12 kil., lui sert de port.

LAMBALLE (MARIE-THÉRÈSE-LOUISE DE SAVOIE CARRIGNAN, princesse de), veuve de Louis-Stanislas de Bourbon Penthièvre, prince de Lamballe, née en 1749. Elle était surintendante de la maison de la reine Marie-Antoinette, qui lui portait le plus vif attachement, et lui avait accordé une confiance entière. Elle passa en Angleterre lors du départ de la famille royale pour Varennes, mais revint auprès de la reine après l'issue malheureuse de cette tentative. Arrêtée au 10 août 1792, elle fut emprisonnée à la Force. La princesse de Lamballe était devenue, par suite de ses relations intimes avec la reine, l'objet de la haine des révolutionnaires; elle fut la plus illustre victime des massacres du 3 septembre. Amenée devant l'espèce de tribunal improvisé à la Force : « Jurez, lui dit-on, la liberté, l'égalité, la haine du roi, de la reine et de la royauté! — Je jurerai facilement les deux premiers, répondit-elle; je ne puis jurer le dernier; il n'est pas dans mon cœur. » On lui trancha la tête, qui fut promuee, au bout d'une pique, autour du Temple où était renfermée la famille royale. Plusieurs historiens ont rapporté que l'on fit subir à son corps d'affreuses mutilations; mais ce fait n'est pas prouvé. Des domestiques de la maison de Penthièvre suivirent l'horrible cortège, et recueillirent les restes de leur infortunée maîtresse

(roy. les *Mémoires de Weber* et le *Journal de Cléry*).

LAMBERT (JEAN-LENNI). Géomètre et philosophe aussi remarquable par la solidité de ses connaissances que par leur variété, naquit à Mulhouse, le 26 avril 1728. L'un des aînés d'une famille nombreuse, il ne put suivre les leçons d'une école publique que jusqu'à l'âge de douze ans. Alors, son père, pauvre tailleur, le retira pour lui apprendre sa profession; mais porté vers l'étude par une vocation invincible, il dévorait en secret tous les livres qu'il pouvait se procurer; et il apprit seul l'arithmétique et la géométrie, et fit briller une si vive intelligence que quelques professeurs de Mulhouse se chargèrent de lui donner gratuitement des leçons. Doué d'une très belle écriture, le jeune Lambert trouva son premier gagne-pain dans ce talent, et fut employé, vers l'âge de quinze ans, comme copiste et teneur de livres. Il devint plus tard précepteur, et ce fut en instruisant ses élèves qu'il trouva sous la main les moyens de s'instruire lui-même. Sentant de plus en plus ses forces, il embrassa la physique, l'astronomie, la mécanique, et se fit connaître par la publication de plusieurs articles scientifiques qui, en 1753, lui valurent l'honneur d'être nommé membre de la société Helvétique de Bâle. Il fit imprimer à La Haye son *Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la lumière*, et vint ensuite en France, où il se lia avec d'Alembert. Il y éditâ à Zurich, en 1793, sa *Perspective libre*. Vers la fin de la même année, il fit imprimer sa *Photométrie* à Augsbourg. C'est à cette époque qu'il fut nommé membre de l'Académie électorale des sciences de Munich qui prenait naissance. En 1761, il publia aussi à Augsbourg son *Traité sur les propriétés les plus remarquables des orbites des comètes*, et ses *Lettres cosmologiques*, qui ont tant contribué à populariser son nom. Il rassemblait en même temps les matériaux encore épars de son *Norma Organon*, qui fut publié à Leipzig au commencement de 1764. C'est dans les premiers mois de cette même année que Lambert s'établit à Berlin, et fut nommé membre de l'Académie royale des Sciences de cette ville. Les principaux ouvrages qu'il composa à partir de cette époque sont : l'*Hygrométrie*, la *Pyrométrie* (ouvrage posthume) et son célèbre recueil de *Mémoires sur les mathématiques appliquées*. Il a fourni en outre un grand nombre de pages intéressantes aux *Nova acta eruditorum*, aux *Archives de Hindenbourg*, aux *Mémoires de Berlin*, aux *Mémoires de l'Académie de Bavière*, aux *Acta helvetica*, etc. Il préparait encore une *Pithométrie* (art de jauger), lorsqu'il mourut à Berlin, le 25 septembre 1777,

laissant une des réputations scientifiques les plus populaires de l'Allemagne. **LIAGRE.**

LAMBESC. Chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Aix, département des Bouches-du-Rhône, jolie petite ville bâtie au pied et sur le penchant d'une colline, à 21 kilom. N.-O. d'Aix. C'était dans cette ville que se réunissaient annuellement les Etats de la Provence, auxquels elle envoyait un député. Elle a donné naissance à Fr. Pagi, l'un des critiques de Baronius. Sa population est, d'après le dernier recensement, de 3,747 âmes.

LAMBESC (CHARLES-EUGÈNE, comte de Brienne, prince de), d'une branche de la maison de Lorraine, né le 25 septembre 1756, commandait en 1789 le régiment de cavalerie Royal-Allemand, dont il était propriétaire. En grande faveur à la cour, il était un des adversaires les plus prononcés de la révolution. Le 12 juillet 1789, jour de la première effervescence populaire causée par le renvoi de Necker, Lambesc ordonna une charge contre un rassemblement formé aux Tuileries, et contribua ainsi à transformer le caractère de cette émeute, et à en faire sortir l'insurrection qui aboutit à la prise de la Bastille. Traduit pour les faits de cette journée devant le Châtelet, au commencement de 1790, il fut acquitté, émigra en 92; et fut nommé, en 1796, feld-maréchal-lieutenant dans les armées autrichiennes. Prince du sang à la cour de Vienne, il ne voulut pas quitter cette ville lors de la Restauration, et y mourut en 1825.

LAMBETH. Ville d'Angleterre, dans le comté de Surrey, sur la rive droite de la Tamise. Lambeth, qui autrefois était une ville particulière, se confond aujourd'hui avec Londres dont elle forme l'extrémité occidentale. Sa population dépasse 154,000 habitants. On y voit le palais de l'archevêque de Cantorbéry.

LAMBOURDE (bot.) On nomme ainsi de petites branches à fruit, propres aux arbres fruitiers à pépins, et remarquables par leur configuration, ainsi que par la marche de leur développement. Ces branches sont courtes, très renflées, surtout vers leur extrémité, de consistance charnue, marquées de rides ou de rugosités transversales. L'année même de leur apparition, elles sont très petites, longues au plus d'un centimètre, et portent ordinairement trois feuilles; elles sont terminées par un petit bourgeon. La seconde année, leur longueur devient à peu près double, elles développent cinq feuilles; le bourgeon qui les termine est plus arrondi et déjà sensiblement plus gros qu'un bourgeon à bois ordinaire; leur surface commence à être marquée de rides circulaires

does principalement à la chute des feuilles de l'année précédente. La troisième année, elles gagnent encore en longueur; les rides transversales marquées à leur surface sont plus profondes et plus nombreuses; elles se renflent et leur substance devient plus charnue. Ensuite elles développent sept feuilles, et leur bourgeon terminal grossit encore; il s'ouvre même assez souvent dès cette troisième année, et dès lors la lambourde se termine par un bouquet de fleurs. Enfin on voit paraître sur les côtes de cette courte branche et vers son extrémité, des bourgeons, naissants destinés à la ramifier plus tard. La quatrième année, le bourgeon terminal de la lambourde s'ouvre et laisse sortir des fleurs. Au-dessous de lui, se développent des feuilles en assez grand nombre, et le développement des bourgeons latéraux commence à rendre rameuse cette petite branche. Dès ce moment les développements successifs de cette branche à fruit, aides par une taille rationnelle, donnent une suite de fructifications généralement assez longue. — La portion renflée, et comme charnue des lambourdes, est vulgairement nommée *bourse* par les cultivateurs. — C'est aux lambourdes que Dupetit-Thouars donne le nom de *branches-rosettes*.

LAMBOURDES. Ce sont des pièces de bois de petit équarrissage, que l'on fixe avec du plâtre, et parfaitement de niveau, sur les planchers ou sur une aire quelconque, pour y éléver le parquet. On nomme aussi *Lambourdes* des pièces de charpente qui se placent contre les murs ou dans l'intervalle des poutres d'un plancher, pour leur faire porter les solives; ces dernières entrent ordinairement, par leur extrémité, dans des entailles symétriquement pratiquées sur l'arête des *Lambourdes*. — Une pierre très teudre, qui s'exploite aux environs de Paris, porte aussi le nom de *Lambourde*.

LAMBREQUIN On nomme ainsi, en blason, des espèces de banderolles d'étoffe découpée, qui descendent du casque et embrassent l'écu pour lui servir d'ornement. Le *Lambrequin* était l'ancienne couverture des casques, comme la cotte d'armes était celle du reste de l'armure, pour garantir de la chaleur, de la pluie, et faire reconnaître les chevaliers dans la mêlée. Les lambrequins servaient à soutenir et à lier le cimier qui était de plumes. On a nommé aussi les lambrequins *frillants*, parce qu'ils ressemblaient en quelque façon aux feuilles d'aranté. On les a mis quelquefois sur le casque en forme de bonnet d'éve. Leur origine semble venir des chaperons qui servaient anciennement de enlure.

LAMBRIS. Mot générique par lequel on

exprime toute sorte de plafonds, et aussi la menuiserie appliquée contre les murs. Le mot *Lambris* vient de *Ambrices* qui, selon *Festus*, signifie les lattes sur lesquelles posent les toiles des couvertures, de sorte que chez nous la première application du mot *Lambris* se rapporte à la menuiserie, aux voliges, dont on décorait, au moyen-âge, les peintes intérieures que déterminent l'inclinaison des toits. Par extension, on donna le même nom aux plafonds en menuiserie, appliqués sous les planchers, ou masquant les charpentes des couvertures; c'est ce que *Vatruve* nomme *Lacunarum*. Enfin, au moyen-âge, lorsque des panneaux de menuiserie furent appliqués contre les murs des appartements pour les décorer et en rendre l'habitation plus agréable, on les nomma *Lambris*.

LAMECH. L'Ecriture distingue deux personnages de ce nom :

LAMECH, fils de Mathusael, regardé comme le premier qui ait donné aux hommes l'exemple de la polygamie. Il eut deux femmes, Ada et Sella. La première fut mère de deux fils, Jabel et Jubal; et la seconde d'un fils et d'une fille, Tubalcain et sa sœur Noëma. Un jour, il s'adressa à ses deux femmes, et leur dit : Ecoutez, femmes de Lamech, j'ai tué un homme l'ayant blessé; j'ai fait mourir un jeune homme d'un coup que je lui ai donné; on vengera sept fois la mort de Caïn, et celle de Lamech septante fois sept fois (*Genes.* iv, v. 18, *seqq.*) Ces paroles sont une énigme inexplicable. Quelques commentateurs supposent que Lamech tua Caïn à la hache, par imprudence, et qu'il fit périr ensuite son fils Tubalcain, qui, en l'engageant à décocher une flèche contre des broussailles où il voyait remuer quelque chose, avait été la cause première de ce meurtre; mais rien ne confirme cette supposition.

LAMECH, fils de Mathusalem, et père de Noé, engendra ce patriarche à l'âge de 182 ans. Il vécut encore 595 ans, et eut des fils et des filles. Le total des années de son existence est de 777 ans, (*Genes.* v, v. 23, *seqq.*) L'Ecriture ne fait connaître aucun détail de sa vie.

LAMELLICORNES (*insectes*). Famille de Coléoptères pentamères, caractérisée par les antennes coudées et terminées par une massue composée d'articles en forme de lamelles ou de feuillets. Cette famille, fort naturelle, est encore remarquable par l'uniformité des larves qui toutes rappellent celles du hanneton. Elles vivent soit dans la terre, où elles se nourrissent de diverses racines, soit dans le tronc des vieux arbres; quelques unes habitent même les matières stercorales. Les insectes parfaits habitent les fleurs, se posent sur les végétaux qui les ont

nourris, ou se creusent des galeries dans les excréments des animaux et les matières végétales en putréfaction. Les mâles offrent souvent des appendices très variées et en forme de cornes, sur le chaperon et le corselet; d'autres ont les mandibules extrêmement développées. L'abdomen se termine toujours par une plaque perpendiculaire; les pattes sont robustes, surtout les antérieures, qui sont dentelées extérieurement et souvent propres à fouir; les yeux sont médiocres, peu saillants, plus développés en dessous qu'en dessus, souvent coupés par le rebord latéral de la tête. Beaucoup de ces animaux sont ornés de couleurs éclatantes. Les lamellicornes passent trois ou quatre années à l'état de larves. Pour se métamorphoser, ces dernières se font une coque ovoïde ou sphérique avec la terre ou les débris des matières qu'elles ont rongées et qu'elles lient avec une substance glutineuse exprimée de leur corps. L'insecte parfait reste même parfois pendant quelque temps dans cette coque, pour raffermir ses tissus. Cette famille renferme les tribus suivantes : *Coprophages*, *Géotrupina*, *Xylophiles*, *Phyllophages*, *Anthobies*, *Mélioiphiles*, *Lucanides* et *Pasalides*. L. F.

LAMETTRIE (JULIEN OFFRAY DE), né à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, et tristement célèbre par le cynisme avec lequel il professa le matérialisme au XVIII^e siècle. Après avoir étudié la médecine, à Leyde, en partie sous Boërhaave, il vint à Paris en 1742. La publication de l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745), et une violente diatribe contre les médecins (*la Politique des médecins de Machiavel*, 1746), l'obligèrent de quitter la France. Il se réfugia à Leyde, d'où il fut chassé à la suite d'une nouvelle publication non moins odieuse que les premières : l'*Homme machine* (1748). Le roi de Prusse, Frédéric II, l'appela alors à sa cour. Lamettrie, qui avait des mœurs conformes à sa doctrine, s'y mit sur le pied de la plus grande familiarité; il voulait néanmoins quitter l'Allemagne, quand une indigestion l'emporta, le 11 novembre 1751. — Lamettrie a été appréciée même par les philosophes de son parti : Diderot le présente comme un écrivain « dont on reconnaît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire. » Suivant d'Argens, tous ses ouvrages « sont d'un homme dont la folie paraît à rhaque pensée, et dont le style démontre l'ivresse de l'âme; c'est le vice qui s'explique par la voix de la démence. » Outre les écrits que nous avons cités, Lamettrie en a laissé divers autres sur des sujets philosophiques, et plusieurs relatifs à la médecine.

LAMI (DOM FRANÇOIS), né en 1636, dans le

Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e

diocèse de Chartres, quitta la profession des armes pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il fut reçu en 1659, à l'âge de vingt-trois ans. Il fut particulièrement lié avec Fénelon, avec qui il eutretint longtemps une correspondance habituelle, et ne fut pas moins estimé par Bossuet, pour ses lumières et pour sa pénétration. Il s'engagea dans une controverse assez vive avec le P. Malebranche, sur l'*Amour déintéressé*. On peut voir à ce sujet dans l'*Histoire de Fénelon*, édition de M. l'abbé Gosselin, des détails exacts et précis. Ce religieux mourut en 1711, à Saint-Denis. Parmi ses ouvrages, on distingue un *Traité de la connaissance de soi-même*, 6 vol. in-12. On trouve une notice détaillée sur la vie et les ouvrages de dom Lami, dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

LAMI, né au Mans en 1645, fit sa rhétorique sous le célèbre Mascaron, qui, charmé de ses heureuses dispositions pour les sciences, lui témoigna beaucoup d'amitié. Entré dans la congrégation de l'Oratoire à 18 ans, il se passionna pour la philosophie de Descartes. Plus tard, il fut appelé à Paris, au séminaire de Saint-Magloire. En 1689, où la publication de son *Harmonie évangélique* le brouilla avec M. de Harlay, archevêque de Paris, et obligea le supérieur de l'Oratoire de l'envoyer à Rome, où il passa le reste de ses jours. Dans cet ouvrage, le P. Lami soutient que Jésus-Christ ne fit point la Plaque légale avec ses apôtres la veille de sa passion; que saint Jean-Baptiste subit deux emprisonnements, l'un par ordre du sanhédrin, et l'autre par l'ordre d'Hérode, quoique l'Evangile ne parle que d'un seul; que les trois Marie dont il est fait mention dans ce livre, ne sont qu'une seule et même personne. A son *Harmonie*, qui fut imprimée à Paris en 1689, in-12, Lami a joint un commentaire avec un apparat géographique et chronologique, qui ont également paru à Paris, en 1699 et 1703, 2 vol. in-4^e, dernière édition où se trouve la dissertation tendant à prouver qu'il n'y a qu'une Magdalaïne, des paralipomènes dans lesquels ce savant explique ce qu'il avait omis ou ce qui avait besoin de nouvelles explications; enfin un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les Evangiles. Quant à son commentaire, il est uniquement littéral et critique. Il ne s'attache pas cependant aux difficultés de grammaire, et sa version présente tantôt une paraphrase, tantôt une analyse, en y joignant toutefois des notes où brille l'érudition. Son grand ouvrage : *De tabernaculo fœderis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus*, etc., in-fol., Paris, 1720, orné de très belles planches, est regardé comme le traité le plus complet et le plus

exact que nous ayons en ce genre. Il a été publié par le P. Desmolets, qui l'a enrichi d'une vie de l'auteur. On doit aussi au P. Lami une *Rhétorique ou l'Art de parler*, ouvrage judicieux, traduit en plusieurs langues, et que l'on consultera toujours avec fruit. Le P. Lami mourut à Rome le 29 janvier 1715. D'ASSANGE.

LAMIA, LAMIAQUE (Guerre). *Lamia*, aujourd'hui *Zéitoun*, était une ville forte de Thessalie, dans la Phthiotide. Après la mort d'Alexandre, les Grecs, animés par Démosthènes, déclarèrent la guerre aux Macédoniens. Antipater, qui commandait les troupes macédoniennes, fut obligé de se réfugier dans *Lamia*, où les Grecs le tiennent assiégé pendant deux ans, malgré la tentative de Léonatus pour le délivrer. Cette guerre est connue dans l'histoire sous le nom de *guerre Lamiaque*. Les Athéniens finirent par être vaincus, et Démosthènes, livré à Antipater, mit fin à ses jours par le poison.

LAMIAIRES (insectes). Tribu de Coléoptères longicornes, caractérisée par un labre très distinct. Les antennes sont insérées dans une profonde échancrure des yeux ; la tête est verticale, les palpes sont filiformes. Les larves des lamiaires vivent, pour la plupart, dans les troncs d'arbres, où quelques uns font de grands ravages. Cependant plusieurs vivent dans les tiges ou les racines de certaines plantes herbacées ; ces larves appartiennent à des lamiaires aptères. Les mandibules de l'insecte parfait sont fort robustes. Les principaux genres de cette nombreuse tribu sont : *Lamie*, *Oncidera*, *Morime*, *Mégabase*, *Astyome*, *Léiope*, *Mésose*, *Pogonochère*, *Bulocère*, *Céropèse*, *Zographa*, *Gnome*, *Monohamme*, *Doreadion*, *Parmene*, *Naperde*, *Tétraope*, *Sphénure*.

LAMIE, *Lamia* (ins.). Genre de Coléoptères longicornes, de la tribu des Lamiaires, caractérisé par la tête verticale, un labre très apparent, de longues antennes, le dernier article des palpes un peu ovoïde. Les mandibules sont robustes ; le corselet est court, souvent ride transversalement et armé d'épines ; le corps est robuste, assez court, épais, de consistance ordinairement fort dure. Leurs larves vivent dans le bois. Ces insectes, peu nombreux dans nos contrées européennes, sont, au contraire, extrêmement multipliés dans les régions intertropicales où ils atteignent une grande taille et où ils se revêtent des couleurs les plus variées. Comme presque tous les Longicornes, ils font entendre, lorsqu'on les saisit, une sorte de cri produit par le frottement du corselet sur la base des élytres. — Nous citerons parmi les plus grandes et les plus belles espèces, la **LAMIE CRÉANTE**, *Lamia gigas*, Fab., du Sénégal, qui at-

teint 7 ou 8 centimètres de longueur. Ses élytres sont très granuleuses à la base et terminées par une épine à la suture. Elles sont enfumées à la base ainsi qu'à l'extrémité, et offrent une grande tache d'un noir velouté de chaque côté. — On a séparé des Lamies, sous le nom d'*Acrocina*, un superbe insecte de la Guyane, appelé vulgairement l'*Arlequin de Cayenne*. Il est remarquable par la longueur des pattes antérieures. Le dessus de son corps offre de fort jolis dessins rouges et gris sur un fond noir velouté.

FAIRNAIRE.

LAMIE (myt.), fille de Neptune, selon les uns, de Belus et de Lybie, suivant d'autres, était regardée par les Africains comme la première sibylle. Jupiter la rendit mère de plusieurs enfants que Junon fit tous périr, à l'exception d'un seul. *Lamie* devint folle de fureur ; elle s'enivrait, et son ivresse passée, elle allait à la recherche des petits enfants qu'elle se plaisait à dévorer. Les Grecs adoptèrent cette fable ; mais, dédoublant *Lamie*, ils admirent toute une race de *Lamies*, spectres à buste de femme, à corps serpentiforme, qu'ils représentaient se cabant dans les broussailles des chemins, pour se précipiter, de là, sur les passants qu'elles attiraient par la douceur de leur voix ou de leurs sifflements. Les *Lamies* devinrent plus tard des magiciennes. Cette fable paraît avoir une origine orientale. Salomon avait, dit-on, à son service, une *Lamie*, au moyen de laquelle il accomplissait tous ses prodiges, et les *Lilith* des *Rabbins* paraissent être des *Goules* de la même famille, aussi bien que les *Stryges*, et les *Vampires*. Le poète Lucilius, qui se moque de la superstition qui faisait redouter les *Lamies* aux hommes, même d'un âge mûr, la fait remonter jusqu'aux premiers temps de Rome. — Les Grecs donnaient aussi aux *Lamies* le nom de *Mormo*, *Mormone* ou *Mormotye*, qui servait en même temps à désigner ces masques horribles qu'on employait sur les théâtres pour représenter les ombres des morts. On parlait de *Mormo* aux enfants comme on leur parle chez nous de *Croque-Mitaine*.

LAMIE (hist.). Fameuse courtisane athénienne qui excellait dans l'art de jouer de la flûte. Elle sut plaire à Ptolémée, premier roi grec de l'Égypte, qui la combla de faveurs. Ce monarque ayant été vaincu par Démétrius Poliorcète, *Lamie* se trouva au nombre des prisonniers. Quoiqu'elle fût déjà sur le retour, elle inspira au vainqueur une passion qu'il conserva jusqu'à la mort. Démétrius poussa même la folie jusqu'à imposer aux Athéniens un tribut de 250 talents, destinés, disait-il, au sacre de *Lamie*. Les Athéniens n'en érigèrent pas moins un temple à cette courtisane, sous le nom de

Vénus Lamie. Démétrius lui-même fut indigné de cet acte de honteuse flatterie.

LAMIER, *Lamium* (bot.). Genre important de la famille des Labiées, de la didymogymnospermie dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes qui croissent naturellement dans l'Europe, surtout méridionale, et dans les parties moyennes de l'Asie. Leurs feuilles inférieures sont longuement pétiolées, petites, tandis que les caulinaires sont plus grandes, généralement en cœur à la base, à grandes dents ou même incisées. Leurs fleurs sont rouges, purpurines, blanches ou jaunes, groupées en faux-verticilles denses, à l'aisselle de feuilles florales à peu près semblables aux autres. Les principaux caractères du genre sont : un calice tubuleux-campanulé, à ouverture le plus souvent oblique; une corolle bilabée, dont la gorge est reslee, la lèvre inférieure trilobée à le lobe médian large, échaneré, resserré à sa base, et les deux latéraux ordinairement pourvus d'un petit appendice; quatre étamines didymes dont les anthères, rapprochées par paires, finissent par avoir leurs deux loges divergentes. — Notre flore possède plusieurs espèces de ce genre, parmi lesquelles les plus communes sont le **LAMIER POURPRE**, *Lamium purpureum*, Lin., et le **LAMIER ENBRASSANT**, *Lamium amplexicaule*, Lin., l'un et l'autre extrêmement communs dans les terres cultivées. Ce sont des plantes hautes seulement de deux ou trois décimètres, mais dont la tige est couchée dans le bas. Leurs fleurs sont purpurines, assez petites, remarquables dans le dernier par leur long tube grêle. Le premier a les feuilles pétioles, en cœur, crénelées; le second les a sessiles, arrondies, très obtuses. — On trouve très communément le long des haies, et des murs, dans une grande partie de la France, le **LAMIER BLANC**, *Lamium album*, Lin., vulgairement connu sous le nom d'*ortie blanche*, à cause de la ressemblance de configuration de ses feuilles avec celles de l'ortie, et en même temps de la couleur blanche de ses fleurs. Cette espèce et une autre de nos pays, le *Lamium maculatum*, Lin., étaient autrefois d'un usage fréquent en médecine; mais l'une et l'autre sont à peu près abandonnées de nos jours. On se sert seulement, dans quelques pays, de l'infusion de leurs fleurs, en guise de thé. — On cultive dans les jardins, comme espèce d'ornement, le **LAMIER ORVALE**, *Lamium orvale*, Lin., jolie plante spontanée dans le midi de l'Europe, mais qui réussit très bien en pleine terre sous le climat de Paris et même plus au nord. Il produit un joli effet par ses grandes fleurs, marquées de taches d'un pourpre intense sur un fond blanc lavé de

rose. On le multiplie par graines et par division des pieds, opérée en automne. P. II.

LAMINAGE et **LAMINOIR** (voy. au Supplément).

LAMOIGNON. Famille originaire du Nivernais, et qui s'est acquis une haute illustration dans la magistrature. Le membre le plus éminent de cette famille fut — De **LAMOIGNON** (*Guillaume*), seigneur puis marquis de Baviile, premier président du parlement de Paris, né en 1617, mort en 1677. Ce fut à lui que Louis XIV adressa, en lui apprenant sa nomination, ces paroles remarquables : « Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Le procès de Fouquet donna occasion au premier président de montrer en même temps son intégrité et sa bienveillance. Quoique brouillé personnellement avec Fouquet, il refusa de servir la haine de Colbert contre le surintendant, et offrit au roi sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ne pouvant réussir à soustraire Fouquet, qu'il croyait coupable, à des condamnations trop sévères, il se retira de la présidence de la commission chargée de le juger. Lamoignon occupa le premier rang parmi les membres des parlements, comme jurisconsulte. Il avait conçu le plan d'une législation uniforme pour la France entière, plan qui échoua malheureusement par des intrigues de cour. Ses projets, dont le premier énoncé le vœu de l'abolition complète de la servitude personnelle, ont été recueillis dans un livre intitulé : *Arrêtés de Lamoignon*, publié en 1702 in-4°, réimprimés en 1781 et 1783. — De **LAMOIGNON** (*Chrétien-François*), fils aîné du précédent, né en 1644, mort en 1709, fut président à mortier au parlement de Paris. Il était, comme son père, très lié avec les littérateurs de son temps; c'est à lui qu'est adressée la 6^e épitre de Boileau. — **LAMOIGNON** (*Nicolas*), plus connu sous le nom de M. de Baviile, cinquième fils du premier président, né en 1648, mort en 1724, suivit la carrière administrative et fut successivement intendant à Montauban, à Pau, à Poitiers, et à Montpellier où il resta trente-trois ans. On lui a beaucoup reproché la dureté qu'il montra dans l'exécution des mesures nécessitées par la révocation de l'édit de Nantes, et dans la répression de l'insurrection des Cévennes. — De **LAMOIGNON** (*Guillaume II*), seigneur de Malesherbes, deuxième fils de *Chrétien-François*, né en 1683, mort en 1773, fut chancelier de France de 1750 à 1763, mais se vit obligé de céder cette place à M. de Maupeou. Il fut le père de **MALSHERBES** (voy. ce nom). — De **LAMOIGNON** (*Chrétien-François II*), issu de *Chrétien-François*, président à mortier au par-

lement de Paris, fut nommé garde des sceaux pendant l'Assemblée des notables de 1787, et prit part à l'administration malheureuse du cardinal Loménie de Brienne. Il mourut le 16 mai 1789.

Ott.

LAMOTHE (De) (roy. MOTHE).

LAMOTTE (De) (roy. MOTTE).

LAMOURETTE (ADRIEN), né à Fervent, dans le Boulonnais, était en 1789 grand-vicaire du diocèse d'Arras. Partisan de la révolution et ami de Mirabeau, qu'il aidait dans ses travaux, il fut nommé évêque constitutionnel de Lyon, et sacré à Paris le 27 mars 1791. Député à l'Assemblée législative, il s'y fit remarquer par une motion tendant à la conciliation des partis, et qui entraîna un moment l'Assemblée, mais dont il ne resta bientôt que le nom de *baiser Lamourette* (7 juillet 1792). Sous la Convention, Lamourette se retira à Lyon, fut arrêté après la prise de cette ville, condamné à mort et exécuté le 10 janvier 1794, après avoir retracté ses erreurs.

LAMPADAIRE. Mot dont se servent les archéologues pour désigner une tige verticale, ordinairement en bronze, terminée par plusieurs branches auxquelles on suspendait par des chaînes, les lampes appelées *pen­siles*, c'est-à-dire suspendues. — Dans l'empire d'Orient, on donnait le nom de *Lampadaires* à des officiers chargés de porter des flambeaux allumés devant l'empereur. Le préfet du prétoire, le maître des offices et plusieurs autres hauts magistrats jouissaient aussi du privilège de se faire précéder par des Lampadaires. Les empereurs finirent par accorder cet honneur aux trésoriers, aux gouverneurs de certaines provinces et à d'autres dignitaires. Le chef des Lampadaires avait le titre de *Primicier*. Il est possible qu'on n'eût confié à ces fonctionnaires le droit des flambeaux que par la raison qu'on portait aussi devant eux l'image de l'empereur. — On trouve aussi le nom de *Lampadaires* appliqué aux bourreaux chargés de faire subir aux chrétiens, pendant les persécutions, le supplice de la *lampadation*, qui consistait à leur brûler avec des flambeaux ou des lampes les nerfs et les muscles des jarrets.

LAMPADOPHORIES, LAMPADODROMIES, LAMPADOPHORES. Les archéologues appellent *Lampadophories*, du grec *λαμπας*, lampe, et *φορεω*, porter, toutes les solennités pendant lesquelles les Grecs allumaient des lampes ou des flambeaux en l'honneur de Minerve, de Vulcain ou de Prométhée, parce que la première présidait aux arts, que le second était le dieu du feu, et que le troisième avait doté les hommes du feu dérobé au ciel. Les

Grecs désignaient chacune de ces fêtes par les noms particuliers de *Panathénées*, *Héphésties*, *Prométhées*. C'était pendant ces fêtes qu'avaient lieu les *Lampadodromies*, c'est-à-dire courses à la lampe ou au flambeau, dans lesquelles on devait porter son flambeau allumé au but indiqué et en courant à toutes jambes. Il y avait aussi des *Lampadodromies* exécutées à cheval. — Les *lampadophores* étaient les ministres qui portaient des lampes dans les sacrifices. On appelait aussi *Lampadophores* les personnes chargées de donner le signal des jeux en élevant des torches allumées.

LAMPE (roy. au Supplément).

LAMPEDOUSE, autrefois *Lampedosa*. Petite île située entre les côtes de Tunis et l'île de Malte, par 35° 31' lat. N. et 10° 16' long. E. Elle n'a que 35 kil. de tour et possède au S. un bon mouillage. Cette île fut occupée par les Anglais, malgré les protestations du roi de Naples, qui en a pris possession en 1843, et y a établi un dépôt de prisonniers politiques. Les petites îles de Lampione et de Linora dépendent de l'île Lampedouse.

LAMPETO. Fameuse reine des Amazones, qui éleva à l'apogée la puissance de ces prétendues femmes guerrières. Elle conquiert l'Asie Mineure et fonda la ville d'Ephèse, si célèbre par le culte du soleil; ce qui a porté quelques auteurs à ne voir qu'une création sidérique dans Lampeto, dont la racine grecque signifie *briller*.

LAMPIONS. Petit vase contenant une mèche, et rempli de graisse ou d'huile servant à l'alimenter pendant sa combustion. — Dès les temps des premiers empereurs, dans les réjouissances publiques, à l'occasion des naissances des princes, de leur entrée solennelle à Rome, les habitants de cette capitale plaçaient ordinairement de petites lampes allumées en dehors de leurs fenêtres. Telle est l'origine du nom (*λαμπας*, *lampe*) et de l'usage de ces *Lampions* qui servent actuellement dans nos réjouissances publiques.

LAMPOURDE, *Xanthium* (bot.). Genre classé par la plupart des auteurs dans la famille des Composées, tribu des Sénécionées, mais rentrant, pour plusieurs botanistes de nos jours, dans la petite famille des Ambrosiacées, établie par Link, et rangé par Linné dans la monœcie-pentandrie de son système. Les plantes qui le composent sont des herbes annuelles, rameuses, qui croissent naturellement parmi les décombres, autour des habitations, dans toutes les contrées tempérées et chaudes du globe. Leurs fleurs ont une organisation anormale relativement à celles des autres plantes de la grande famille des Composées; leurs capitules monoflores sont groupés en une sorte d'épi terminal

dans lequel les mâles sont en haut, et les femelles en bas. Les capitules mâles sont multiflores, avec un involucre presque globuleux, formé d'une seule rangée de folioles libres; leur réceptacle est cylindracé, paléacé; chacune de leurs fleurs a une corolle tubuleuse, renflée vers l'extrémité, à cinq lobes courts, avec cinq étamines à peine adhérentes à la corolle, et dont les anthères sont simplement rapprochées sans soudure. Les capitules femelles ne renferment que deux fleurs; leur involucre a ses folioles soudées entre elles, et porte extérieurement des aiguillons terminés en crochet; chaque fleur a une corolle tubuleuse-filiforme, pas d'étamines, deux stigmates linéaires et divergents. Les deux chaînes ou fruits que donnent ces fleurs sont enfermés dans les deux loges de l'involucre qui s'est endurci autour d'eux.

La LAMPOURDE ÉPINEUSE, *X. spinosum*, Lin., est l'une des plantes les plus vulgaires, le long des chemins, dans les champs, etc., dans nos départements méditerranéens. Mais elle est déjà rare à Agen, à Bordeaux, et manque plus au nord. Elle doit son nom spécifique à deux longues épines tri-partites, de couleur jaune, qui se trouvent vers l'insertion de ses feuilles, tri-lobes, à lobe moyen étroit et fort long. Elle est assez connue à cause de ses capitules fructifères qui s'accrochent aux habits, à la toison des moutons, etc., de manière à ne pouvoir en être détachés qu'avec difficulté. Les Languedociens nomment ces corps accrochants *gafarots*.

La LAMPOURDE GLOUTERON, *Xanthium strumarium*, Lin., est aussi très commune dans les mêmes stations, dans nos départements du midi, du centre, de l'ouest; elle arrive même jusqu'à Paris, mais elle y est rare. C'est une plante robuste, sans épines, à involucre fructifères notablement plus gros que dans l'espèce précédente. P. D.

LAMPRIDE. Historien latin qui vivait sous Dioclétien et Coustance-Chlore. Il avait écrit la Vie de plusieurs empereurs, mais il ne nous reste que celles de Commodus, de Diadumène, fils de Macrin, d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère. On les trouve dans l'*Historia augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, et dans la traduction française de ce recueil par de Moulins. Vossius et Fabricius orioient que Lampride est le même que Spartien. Il est certain que le style de l'un ne vaut pas mieux que celui de l'autre. Leurs écrits sont toutefois très précieux à cause des documents qu'ils renferment.

LAMPRIDE est aussi le nom d'un poète né à Crémone vers la fin du x^e siècle. Il fut protégé par Léon X, et fut précepteur du fils de Frédé-

rie de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui un volume de vers grecs et latins, Venise, 1550, in-8°.

LAMPRIE, *Lamprima* (insect.). Genre de coléoptères lamellicornes de la famille des Laccanides, renfermant un petit nombre d'espèces propres à la Nouvelle-Hollande. Ce sont des insectes de taille moyenne, ornés de couleurs métalliques brillantes; les mandibules sont assez développées chez les mâles, comprimées et velues intérieurement; chez les femelles, elles sont courtes et pointues. Le menton ne recouvre pas la base des mâchoires; le milieu du métasternum forme une pointe saillante; la massue des antennes est composée de 4 articles, dont le premier très petit; les tibias antérieurs portent à l'extrémité interne, soit une forte épine un peu arquée, soit une plaque triangulaire ou scutiforme, appendices qu'on a longtemps considérés comme caractères sexuels, mais qui sont uniquement spécifiques. Le type du genre est le LAMPRIE BRONZÉ, *L. arca*, Fabricius. FAIRMAIRE.

LAMPROIE (voy. au Supplément).

LAMPROPHORE, de λαμπρός, éclatant, et φέρω, je porte. C'est ainsi qu'on désignait autrefois les néophytes, pendant la semaine qui suivait leur baptême, parce qu'ils portaient un habit de blancheur éclatante, dont on les avait revêtus à l'occasion de cette auguste cérémonie. Encore de nos jours, les adultes se présentent au baptême en habit blanc. Pour les enfants, on se contente de mettre sur leur tête, aux fonts baptismaux, une toile blanche qu'on appelle crêmen. On sait que la couleur blanche est, dans le christianisme, le symbole de l'innocence et de la pureté de l'âme.

LAMPROSOME, *Lamprosoma* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des Chrysomélides. Ce sont des insectes presque tous propres à l'Amérique du Sud, faciles à reconnaître par leur corps presque hémisphérique, très convexe, à couleurs métalliques très brillantes. Les antennes sont courtes, en scie; le dernier article des palpes est presque globuleux; l'écusson est à peine visible; les pattes sont comprimées, rétractiles, et rappellent celles des Byrrhus. — L'espèce la plus brillante est le *Lamprosoma aurichalcum*, Germar; du Brésil. Le dessus de son corps est d'un pourpre doré éclatant; le dessous d'un bleu-noir, ainsi que les pattes. L'éclat de cet insecte le fait choisir quelquefois pour être monté en épingle. — Le seul représentant européen de ce genre est le *Lamprosoma concolor*, Sturm, d'un bronzé-foncé et brillant. On le trouve, quoique rarement, en France, sous les moisses. FAIRMAIRE.

LAMPISANE, *Lampisana* (bot.). Genre de

plantes de la famille des Composées, tribu des Chicoracées, de la syngénésie polygamie-égale dans le système de Linné. Les plantes qui le forment sont des herbes annuelles, propres à l'Europe; à fleurs jaunes, en capitules multiflores, entourés d'un involucre de 8 ou 10 folioles sur un seul rang, à la base duquel de petites écailles forment comme un calicule. Le réceptacle est plan et nu. Les fruits ou acaïnes de ces plantes sont striés longitudinalement, comprimés, sans bec ni aigrette.

L'espèce la plus connue est la **LAMPANE COMMUNE**, *L. communis*, Lam., plante très commune dans les lieux cultivés, dans les endroits couverts de toute la France. Sa tige, plus ou moins rameuse, s'élève droite, généralement à 6 ou 8 décimètres de hauteur; elle porte des feuilles pétiolées, dont les inférieures sont lyrées, avec leur lobe terminal fort grand, denté-anguleux.

LAMPAQUE (géog. anc.). Ville de la Mysie, sur la Propontide, à l'entrée de l'Hellespont. On y honorait particulièrement Priape, appelé pour cette raison le *dieu de Lampaque*. Cette ville, fondée par les Phocéens, portait d'abord le nom de *Pityoua*; elle reçut celui de Lampaque en l'honneur de Lampacé, fille de Mandron, roi du Béryce (roy. ce mot au *Supplément*), qui avait sauvé d'une trahison les Phocéens Phobus et Blepsus. Lampaque est la patrie d'Anaximène et de Straton. Elle fut chargée par Artaxerxès de fournir à Thémistocle exilé le vin dont il avait besoin. — Un bourg, qui porte encore le nom de *Lamparki*, occupe l'emplacement d'un faubourg de l'ancienne Lampaque.

LAMPTÉRIES (antiq.). Fêtes qui avaient lieu la nuit, à Pallène en Achaïe, après les vendanges. Elles étaient célébrées en l'honneur de Bacchus. Les assistants portaient des torches ou des lampes, d'où le nom de la fête, et offraient du vin à tous les passants.

LAMPYRE, *Lampyris* (ins.). Genre de Coléoptères Serricornes, de la famille des Malacodermes, caractérisé par des ailes chez les mâles seulement, des antennes très rapprochées à la base, en scie, par la tête cachée presque entièrement sous le rebord antérieur du corselet, lequel est quelquefois transparent à certains endroits; l'abdomen est phosphorescent à l'extrémité. Ces insectes sont bien connus sous le nom de *vers luisants*, nom qui convient spécialement à la femelle, qui est aptère, longue et plate, tandis que le mâle a deux longues élytres molles; ce caractère distingue les lampyres des Lucioles (roy. ce mot), chez qui les deux sexes sont allés. La partie lumineuse de ces insectes est placée dans les deux ou trois derniers segments de

l'abdomen, qui sont d'une couleur jaunâtre très pâle : la lumière sécrétée par cette portion du corps est d'un blanc verdâtre ou bleuâtre; très vive chez les femelles, mais bien plus faible chez les mâles. Quand l'insecte est mort, la phosphorescence cesse, mais elle peut se reproduire quand on ramollit l'abdomen dans de l'eau chaude, et seulement après un certain temps de dessiccation, comme on l'a observé sur les Pholades et les Méduses. L'insecte vivant, plongé dans le gaz oxygène, donne une lumière plus brillante : il luit aussi dans le vide barométrique, tandis qu'une légère compression suffit pour lui enlever cette faculté. Les larves ressemblent beaucoup aux femelles, et ne s'en distinguent guère que par les antennes composées seulement de trois articles : elles luisent également : elles sont munies de fortes mandibules, ce qui fait croire qu'elles sont carnassières, comme beaucoup de Malacodermes.

On trouve communément en France — le **LAMPYRE LUMINEUX**, *L. noctiluca*, Ol., qui est brun, avec le corselet cendré : la femelle est d'un brun foncé, avec les angles du corselet et des segments d'un jaune d'ocre.

Dans le centre de la France on rencontre le **LAMPYRE BRILLANT**, *L. splendidula*, Ol., qui est d'un brun grisâtre : la femelle a deux petits moignons d'élytres. L. F.

LANA TERZIE (FRANÇOIS DE), né à Brescia en 1637, entra dans l'ordre des Jésuites, et professa avec distinction la philosophie et les mathématiques. Il a composé sur la physique plusieurs ouvrages écrits en langue italienne, et dont quelques uns sont extrêmement curieux. Tel est son *Prodromo all' arte maestra*, Brescia, 1670, in-fol., où il décrit une multitude d'inventions nouvelles. Cet auteur s'était beaucoup occupé de questions relatives à la *navigation aérienne*, et ses travaux sur cette matière ont été traduits en allemand, Tubingen, 1784, in-4°, avec des remarques d'Heerbrand. On y a joint la dissertation publiée à Wittenberg, 1690, par Philippe Lobmeir sous ce titre : *Exercitatio physica de artificio navigandi per aerem*.

LANARKSHIRE (Comté de Lanark). Comté intérieur de l'Ecosse, appelé parfois aussi *Clydesdale*, à cause de la rivière la Clyde qui le traverse. Il est borné au N. par les comtés de Dumbarton et Sterling, à l'E. par ceux de Linlithgow, Edinbourg et Peebles, au S. par celui de Dumfries, à l'O. par ceux d'Ayr et de Renfrew, et s'étend du 13° 18' au 14° 10' de longit., et du 55° 20' au 56° de latit. N. Il a 40 milles et demi carrés, 500,000 âmes, et se divise en trois districts appelés wards : — Le *ward supérieur* ou *ward méridional*, dont La-

narek est le chef-lieu, renferme à peu près les deux tiers du comté, et consiste principalement en montagnes, collines et marais ; la seule partie favorable à la culture est celle qui borde les rives de la Clyde et de la Bocyas. — Le *ward central*, qui a pour chef-lieu Hamilton, n'égale en étendue que la moitié du ward supérieur. Le sol, moins accidenté, présente des ondulations d'un aspect très agréable des deux côtés de la riche vallée arrosée par la Clyde. — Le *ward inférieur* est le plus petit, mais le plus fertile, et le mieux cultivé des trois ; comme il comprend dans ses limites la ville de Glasgow, c'est aussi la partie la plus peuplée, la plus riche et la plus importante du comté. — L'exploitation des mines de fer et de houille se fait sur une vaste échelle. — L'industrie et le commerce sont principalement concentrés à Glasgow. L'agriculture a fait depuis peu de grands progrès dans tout le comté. Le pays est traversé en tous sens par des canaux et des chemins de fer. Les rivières du comté sont, outre la Clyde, dont elles sont toutes des affluents, la Dae, la Cullter, la Mellevie, la Douglas, la Mouse, la Nethan, l'Avon et les Calder.

LANARK, Ville, chef-lieu du comté, est dans une très belle position, sur une hauteur, à un demi-mille de la Clyde. Elle était plus importante autrefois qu'elle ne l'est de nos jours, et plusieurs rois d'Écosse y ont fait leur résidence. On y trouve beaucoup de restes d'anciennes constructions. Sa population est de 5,000 âmes, et de 10,000 pour toute la paroisse. *Scu.*

LANCASTER (Joseph). Pédagogue, né vers 1777 en Angleterre. On lui doit l'établissement des écoles d'enseignement mutuel, dont il dut l'idée au récit des procédés employés par les Indous pour instruire leurs enfants. Il s'éleva, entre le docteur Bell et lui, une grande polémique, au sujet de la priorité d'une invention qui n'appartenait au fond ni à l'un ni à l'autre. Ce mode d'enseignement, après avoir éprouvé une vive opposition, a fini par être appliqué en Angleterre et dans d'autres pays. Il n'est pas sans inconvénient, mais il facilite les progrès des élèves ; il est, surtout, le seul qui soit applicable à des écoles nombreuses. Lancaster, accablé de dettes, s'enfuit, pour échapper à ses créanciers, à New-York où il est mort en 1838.

LANCASTERSHIRE (Comté de Lancaster). Ce comté d'Angleterre, borné au N. par le Cumberland et le Westmreland ; à l'E. par le Yorkshire ; au S. par le Derbyshire et le Cheshire, et à l'O. par la mer d'Irlande. Il s'étend du 54° 7' au 54° 51' de long., et au 53° 20' au 54° 25' lat. N., et occupe une superficie de 86 milles carrés.

C'est un comté palatin avec titre de duché. L'aspect et la qualité du sol varient considérablement ; mais en général, le Lancashire est une contrée très peu favorisée de la nature. Le district de Furness est particulièrement une région âpre et sauvage, couverte de bois taillis et renfermant beaucoup de mines de fer et de carrières d'ardoises. — Sa partie orientale, entre la Ribble et la Mersey, et comprenant les forêts de Nyrsdale et de Bowland, est également montueuse et stérile ; mais la partie méridionale, entre ces deux rivières, depuis le mer jusqu'au commencement de la crête appelée *hauteurs de Blarstone*, qui la sépare du Yorkshire, offre une surface unie et un terroir fertile. Dans aucun autre comté de l'Angleterre, la culture de la pomme de terre n'est aussi répandue que dans celui de Lancaster. Il y a aussi abondance d'avoine, de fer, de cuivre, d'étain, de pierres à chaux et de pierre de taille. Sous le rapport du commerce et des manufactures, ce comté occupe le premier rang dans le royaume. Ses principaux articles de fabrication sont les étoffes et les fils de coton de tous genres, les toiles, la soie, la futaine, les contrepontes, les châles, les baies, les serges, les tapis, le canevas, les toiles à sac, les épingles, les fers, les glaces, etc. Les principales rivières qui arrosent ce comté sont la Mersey, l'Irwell et la Ribble. On y trouve aussi deux grands lacs, le Winardmere et la Conistomere.

LANCASTER, chef-lieu de ce comté, est situé sur la Loyne ou Lune, qui y forme un port pour des navires de moyen tonnage, et que l'on passe sur un pont de cinq arches. Le canal de Kendal traverse cette rivière par un aqueduc de cinq arches, chacune de 70 pieds de hauteur. L'antique château, qui sert aujourd'hui de prison provinciale, est aussi remarquable par son étendue que par le caractère particulier de son architecture. Ses remparts renferment un espace de 380 pieds sur 350. On attribue sa construction aux Saxons, mais il a été considérablement agrandi par Édouard III et par son fils Jean O'Gaunt, duc de Lancaster. L'église paroissiale est un monument gothique ; il y a deux autres chapelles épiscopales et des temples pour la plupart des autres cultes reconnus en Angleterre. Parmi les édifices publics on distingue encore la maison du comté, le palais de justice, l'hôtel-de-ville, la douane, le Casino, le théâtre et l'école publique. Le commerce considérable que Lancaster faisait jadis avec l'Amérique, a passé en majeure partie à Liverpool. Lancaster est un des plus anciens *boroughs* d'Angleterre. La première charte de franchise remonte jusqu'à Jean-sans-Terre. Sa population s'élève à

15,000 âmes et celle de la paroisse à 25,000. S.

LANCASTER est aussi le nom de plusieurs villes des Etats-Unis. La principale, située dans la Pensylvanie, à 105 kil. O. de Philadelphie, a une population de 6,000 âmes. L'industrie et le commerce y sont très actifs. — On donne le nom de *détroit de Lancaster* ou de *Barrow-et-Lancaster* à un détroit qui joint la mer Polaire à la mer de Baffin.

LANCASTRE (maison de). Célèbre famille de l'Angleterre, qui tirait son nom de la ville de Lancaster ou Lancastre. Les premiers seigneurs de Lancaster furent Roger de Poitiers, Guillaume, fils du roi Etienne, et Jean-Sans-Terre, frère de Richard-Cœur-de-Lion, auquel il succéda sur le trône d'Angleterre. Longtemps après, Henri III, fils de Jean, donna pour la première fois le titre de comte de Lancaster, à son plus jeune fils, Edmond le bossu, qui laissa son comté à son fils Thomas. Celui-ci eut pour successeur son frère Henri, qui laissa un fils unique appelé aussi Henri, en faveur duquel Edouard III érigea le comté de Lancaster en duché. Blanche, fille et héritière de Henri, épousa Jean de Gaunt ou de Gand, quatrième fils d'Edouard III, qui obtint de son frère le titre de palatin de Lancaster, et fut créé duc d'Aquitaine la 13^e année du règne de Richard III, et réunit à ces titres ceux de comte de Derby, de Lincoln, de Leicester et de sénéchal d'Angleterre. Jean de Gaunt laissa son immense fortune et son influence, toujours croissante, à son fils Henri de Bollingbroke, qui détrôna Richard II, se fit proclamer roi sous le nom de Henri IV, et transmit la couronne à son fils Henri V, et à son petit-fils Henri VI. Ce fut sous le règne de ce dernier que Richard, duc d'York, issu d'Edouard III, comte de Lancaster, prétendit lui-même au trône, et occasionna les guerres sanglantes connues sous le nom de guerres des *Deux Roses* (voy. ce mot).

LANCE (voy. ARMES).

LANCE À FEU. Autrefois le canonnier mettait le feu à la pièce au moyen d'une corde préparée qu'on appelait *lance à feu*. En 1804, Proust et Bords imaginèrent une nouvelle lance à feu. On forme le cartouche avec un rectangle de papier, dont on colle la dernière révolution sur le mandrin. Le papier est rabattu à une des extrémités avec un poinçon ; on assure la fermeture du cartouche en frappant avec la baguette à charger ; puis on arrête avec un peu de colle le haut de la révolution intérieure. Le cartouche étant sec, pour le charger, on l'introduit dans un cylindre de fer blanc. On place dedans un petit entonnoir ; on glisse la baguette à charger ; puis on remplit l'entonnoir, aux deux

tiers, avec une composition faite de 1 partie de soufre, 2 de salpêtre, 3/16 de pulvérin, le tout trituré pendant quatre heures au haril. On peut aussi faire cette composition avec 1 de soufre, 2 de salpêtre, 1/8 de pulvérin, 1/8 d'antimoine, mélange que l'on humecte avec de l'eau-de-vie gommée. On bat la lance par petits coups. La composition étant arrivée près de l'orifice, on introduit, pour l'amorcer, un bout de mèche à étoupe, pliée en deux, que l'on maintient à l'aide d'une pâte faite avec la composition et de l'eau-de-vie gommée. Il faut 7 kil. de composition pour faire 100 lances à feu. La lance dure 10 à 12 minutes. Dans les arsenaux un homme charge 180 lances à feu en 10 heures.

En Cochinchine on connaît, sous le nom de *lance à feu*, des espèces de fusées que l'on place au bout d'un bambou, et qui lancent successivement et régulièrement trois à quatre balles enflammées à une distance de 450 à 600 pieds.

LANCE DE SONDE. Instrument d'invention assez récente, employé sur nos côtes par les ingénieurs hydrographes de la marine. Il est de fer et sert à indiquer la nature du fond de la mer. La *lance simple* est une tige de fer, pointue par l'extrémité inférieure, et retenue par un câble. Elle sert à distinguer les fonds de roche des fonds pierreux, les roches plates des roches inégales, les fonds de sable des fonds de vase, etc. La *grande lance* est garnie, vers son milieu, d'un plomb de forme conique, dont le poids varie de 20 à 50 kilogr., afin de faire pénétrer plus profondément la lame de la lance. La partie basse de l'instrument est entaillée, barbelée de traits en forme de petites dentelures. La longueur des lames est d'environ 2 mètres. Leur diamètre varie de 15 à 30 millim.

LANCELOT DU LAC. Un des douze chevaliers de la Table Ronde, et l'un des plus fameux héros de romans du moyen-âge. Il s'était épris d'une grande passion pour Geneviève, femme du roi Arthur, mais il était aimé de la fée Morgane, qui lui suscita une foule de malheurs, pour le punir de son indifférence et de son dédain. Ce paladin était, dit-on, fils de Ban, roi de Brucie, et à la mort de son père qui le laissa orphelin de bonne heure, il fut élevé par la fée Viviane, qui l'entraîna avec elle dans un lac enchanté, au fond duquel était son palais ; d'où il fut appelé *Lancelot du Lac*. Il figure surtout dans un roman célèbre du moyen-âge, qui porte son nom. *Le Roman de Lancelot du Lac*, écrit ou traduit en latin par un auteur anonyme, fut mis en langue romane, au XII^e siècle, par Gautier de Mapp. C'est dans ce livre que Chrétien de Troyes a puisé l'idée de son poème de *Lancelot de la Charrette*, qui fut terminé par

Godefroy de Leigni. Ce Lancelot est toujours le héros de la Table Ronde. Il cherche la belle Geneviève, et dans ses longues pérégrinations il voyage sur une charrette traînée par deux vaches, et conduite par un nain. Ce singulier équipage fait rire partout à ses dépens, lui occasionne une foule de combats singuliers, et le dédaign même de Geneviève.

LANCELOT (DOM CLAUDE), né à Paris en 1615, enseigna la grammaire et les mathématiques dans une école établie par les solitaires de Port-Royal. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti, perdit cet emploi à la mort de leur mère, et prit l'habit de saint Benoît. Ardent janséniste, il fut exilé à Quimperlé, dans l'abbaye de St-Cyran, en Basse-Bretagne, et y mourut en 1605. Lancelot avait composé, pour ses élèves, d'excellents ouvrages de grammaire, qui font encore autorité. Ces ouvrages sont : *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, connue sous le nom de *Grammaire latine de Port-Royal*; *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, dite *Grammaire grecque de Port-Royal*; *Grammaire italienne*; *Grammaire espagnole*; *Grammaire générale et raisonnée*, rédigée d'après les idées d'Arnauld; ce dernier ouvrage a été réimprimé en 1756, avec des notes de Ducloux, et en 1803, avec un discours préliminaire de Petit. Lancelot avait en outre composé avec de Saey, le *Jardin des racines grecques*, encore en usage dans les établissements d'instruction publique. Nous ne parlons pas de ses autres écrits qui n'offrent plus d'intérêt. Lancelot est le premier qui ait donné les règles de la langue latine en langue vulgaire; cette méthode est plus facile sans doute, mais elle familiarise beaucoup moins les élèves avec l'idiome qu'on veut leur apprendre.

LANCEULE. Instrument de chirurgie destiné primitivement à l'ouverture des veines, à l'inoculation de la vaccine, à l'ouverture des petits abcès. — La lancette se compose de deux parties principales : une lame, très acérée, mince, tranchante sur ses bords, et de la longueur de 3 à 4 centimètres, et une chaspe, formée de deux lamelles d'écaillés, mobiles sur la lame qui les sépare, et à laquelle elles sont unies par un clou rivé vers l'une de leurs extrémités appelée *talon*. La lancette à *grain d'orge* est pour ainsi dire sans pointe, et sert pour les grosses veines que l'on veut largement ouvrir; la lancette à *grain d'avoine* a la pointe plus allongée que la précédente; la lancette *langue de serpent* est fort étroite, et présente une pointe encore plus aiguë.

LANCETTE, *Lanceola* (*helminthes*). Genre voisin de celui des Siphonides et en même temps

de celui des Némertes, créé par de Blainville, et ayant pour caractères : corps mou, ridé en travers, déprimé ou tout à fait plat en dessous, de forme anale, lancéolée, obtus en avant, aminci en arrière en lancette; une grande ouverture antérieure d'où sort une longue trompe claviforme, ridée et percée à son extrémité; anus à l'extrémité opposée; un orifice médial inférieur, tout près de la bouche, pour l'appareil de la génération. — L'espèce type, provenant de la Méditerranée, dans les environs de Gênes, est la *Lanceola Paretti*, de Blainville. Une autre espèce est le *Sagittula longirostrum*, Bisco, que M. Laurillard a observé à Nice, et qui lui semble une véritable lancette. Cet helminthe était logé dans un tuyau de roiale, dont il avait peut-être dévoré l'animal. E. D.

LANCIER (*art. mil.*). Cavalier ayant pour arme offensive la lance. L'admission des lanciers dans l'armée française date de plus de 40 ans. Cette cavalerie est originaire de Pologne; tous les cavaliers polonais sont lanciers. Les cosaques sont aussi armés de lances, ainsi que les houlans autrichiens. Ce fut l'Empereur qui, le premier, introduisit un régiment de lanciers polonais au nombre de ceux de la garde impériale. Puis vinrent, en 1811, les lanciers hollandais, commandés par Colbert. En 1815, à la Restauration, on donna un escadron de lanciers à tous les régiments de chasseurs, mais, en 1830, on les réunit en corps. Ils forment aujourd'hui 8 régiments, dont chaque homme coûte annuellement à l'État 894 fr. 10 c. — Les lanciers sont plus redoutables que toute autre cavalerie, parce qu'ils atteignent de plus loin. L'habileté, en les combattant, consiste à prendre toujours leur gauche, pour écarter leurs coups de lance. Serré de près, un lancier est forcé d'avoir recours à son sabre, et laisse pendre sa lance au bras. Le moment où il saisit son sabre est dangereux pour lui. — Une charge de lanciers est formidable, même sur l'infanterie. La lance porte de loin des coups qui blessent profondément; le sabre, même la bayonnette la dérange à peine quand elle est lancée; mais si on l'esquive, le lancier, à son tour, court de grands dangers.

LANCRET (NICOLAS). Peintre de genre, né 1690. Il reçut d'abord les premières leçons de son art de Pierre d'Ulin et de Gillot. Watteau compléta son talent en lui donnant ses avis. L'amitié qui unissait ces deux artistes fut troublée par la jalousie, quelques tableaux de Lancret ayant été confondus avec ceux de son dernier maître. En 1717, l'Académie de peinture admit Lancret au nombre de ses membres, puis en 1735 dans son conseil. Cet artiste, qui a joui d'une grande vogue, et dont le talent était

fielle et fécond, est mort en l'année 1743.

LANDAIS (PIERRE). Faveur de François II, dernier duc de Bretagne. Né à Vitré, d'un tailleur d'habits, Landais se mit peu à peu dans les bonnes grâces du duc, et parvint à force d'intrigues à la charge de trésorier-général. A beaucoup de vices il joignait un esprit très remarquable; il domina toujours dans le conseil. Sa politique irrita profondément les seigneurs bretons, car Landais voulait réunir la Bretagne à la France, par le mariage d'Anne, fille et héritière du duc, avec Charles VIII. Impitoyable dans sa haine, il profitait de sa toute-puissance pour se défaire de ses ennemis, et on doit citer parmi ses victimes, Chauvin, échan- celier de Bretagne, dont l'austère probité lui portait ombrage. Il se préparait à faire arrêter plusieurs seigneurs bretons, lorsque ceux-ci, prévenus à temps, se réunirent, s'emparèrent de sa personne, et le firent pendre à Nantes, le 19 juillet 1485.

LAND-AMMAN (roy. AMMAN.)

LANDAU, District de la Bavière rhénane, séparé de la France par la Lauter, et contenant une population de 125,000 âmes, sur une superficie de 25 milles carres. Le sol est en partie montagneux et boisé, et en partie uni, le long du Rhin qui y reçoit la Lauter, l'Erlbach, la Klingbach et la Quelch. — *Landau*, qui en est le chef-lieu, située, sur cette dernière rivière, était autrefois une ville libre de l'empire : c'est aujourd'hui une forteresse de la confédération germanique. Ses fortifications, construites par Vauban, forment un octogone entouré de larges fossés. Elle a deux portes, une grande place de parade, un gymnase, des casernes et des magasins à l'abri de la bombe, et une population de 6,000 âmes. Landau fut cédée à la France en 1680. Dans la guerre de la succession elle fut, en 1702, prise sur les Français par les impériaux, qui la perdirent en 1703 et la reprirent l'année suivante. Les Français s'en étant emparés de nouveau en 1713, en restèrent possesseurs jusqu'en 1815, où elle fut cédée à l'Allemagne et déclarée forteresse fédérale.

LANDERNEAU. Chef-lieu de canton du département du Finistère, à 18 kil. N.-E. de Brest, sur les bords de l'Elorn ou Landerneau, rivière qui se jette dans la rade de Brest, et forme dans cette ville un petit port qui lui donne une certaine importance commerciale. Landerneau, qui compte aujourd'hui 4,948 habitants (recens. de 1851), était jadis capitale de la baronnie et principauté de Léon. Jean V, duc de Bretagne, l'enleva, en 1374, aux Français, qui s'en étaient emparés, et passa toute la garnison au fil de l'épée. On remarque à Lander-

neau l'église gothique, très curieuse, de Saint-Houardon, surmontée d'une haute tour d'une architecture bizarre, mais très légère. On croit que cette ville s'appelait autrefois *San-Ternok*, du nom de saint Ternok, son premier patron, et de là, dit-on, serait venu son nom actuel. Elle fait un grand commerce de poissons et de miel fort estimé.

LANDE, LANDIER (bot.). Noms vulgaires sous lesquels est habituellement désigné dans plusieurs départements, l'ajonc commun, ou l'*ajex europæa*, Lin.

LANDES. C'est le nom qu'on donne à des territoires plus ou moins vastes, dont le sol, maigre ou tout à fait stérile, ne produit guère que des bruyères et des ajones, à moins qu'il ne soit transformé par l'industrie humaine. On désigne spécialement sous le nom de *landes* le pays qui s'étend le long du golfe de Gascogne depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne, et qui couvre la majeure partie du département des Landes, ainsi qu'une portion considérable de celui de la Gironde. Il offre la triste image d'un désert : des plaines interminables et sablonneuses, couvertes d'eau dans la saison des pluies; des bois de pin; quelques misérables hameaux; des chaumières disséminées à de longs intervalles; tels sont les seuls objets qui frappent les regards des rares voyageurs qui s'aventurent dans ces solitudes. La stérilité de ces terres est la conséquence de leur composition; elles sont généralement formées d'un sol supérieur de sable, tantôt blanc, tantôt noirâtre, d'une épaisseur d'un demi-mètre. Dans quelques endroits ce sol présente une légère couche de sable, puis un sable jaunâtre granité, avant d'arriver au sous-sol. Ailleurs le sous-sol est d'un demi-mètre d'épaisseur, et d'une espèce de tuf imperméable, ressemblant à une mine de fer limonneuse; on lui donne le nom d'*alios*. Après ce sous-sol vient une troisième couche approchant presque toujours de la nature de celle de la superficie. L'*alios* arrête les eaux qui, ne pouvant trouver d'issue dans l'intérieur, noient la terre de la surface, la seule qui soit réellement végétale.

Lorsque les chaleurs surviennent, cette surface est brûlée en peu de temps, ainsi que tout ce qu'elle produit. La couche d'*alios*, placée comme une cloison, intercepte les communications et oppose un obstacle invincible aux travaux de culture. Ce n'est qu'à force de peines et d'engrais qu'on peut obtenir quelques récoltes passables dans les localités les moins mal partagées. Les pâturages sont mauvais. Les meilleurs sont dans les bas-fonds; mais les eaux stagnantes, les fossés mal entretenus y font croître

tre beaucoup de joncs et des herbes dangereuses pour les bestiaux. Les hauteurs ou les plaines ne donnent de l'herbe qu'en très petite quantité. La couche d'alios explique pourquoi l'on trouve dans les Landes si peu d'eau de bonne qualité provenant de sources vives. Heureusement que le sous-sol, si funeste pour la culture en terres arables, présente bien moins de difficultés à l'industrie forestière; les racines des arbres éprouvent dans les premières années des difficultés pour percer l'alios, mais elles réussissent à l'ébranler et à y découvrir des fissures, d'autant plus qu'on a soin de faire des semis épais; les pins, les chênes, les peupliers, les aubiers, ont fort bien réussi sur des exploitations conduites avec intelligence. Le millet et le seigle sont cultivés pour la nourriture des habitants, à l'aide de procédés pénibles et insuffisants. Les prairies, négligées et dépourvues de moyens pour faire circuler les eaux, donnent des foinaigres et de mauvaise qualité. L'usage est de nourrir les bœufs à la main avec un mélange de fourrages verts et de paille de seigle. Les bœufs sont petits, mais d'une grande force; ils supportent des fatigues excessives, servent à des transports d'une grande étendue, sur des chemins détestables, et sont employés aux travaux des terres cultivées. On élève des chevaux d'assez petite taille, mais robustes et faciles à nourrir; toutefois, le peu d'abondance des fourrages et l'utilité des bœufs pour les boucheries et les tanneries, fait que l'industrie chevaline est sans importance réelle. Les troupeaux de moutons sont nombreux; leur laine est grossière. On a essayé à diverses reprises des améliorations; des croisements ont été faits; des mérinos et des béliers de race anglaise ont été introduits; mais ces tentatives ont, en général, obtenu peu de succès; les premiers métiers se sont acclimatés difficilement, il en a péri beaucoup.

On ne saurait nier que les Landes ne soient, en bien des points, susceptibles d'améliorations réelles; mais il faut que ces améliorations soient le résultat de patients efforts d'hommes pratiques et positifs. Des essais entrepris à grands frais, ont échoué faute d'une sage direction. Plusieurs compagnies ont vu leurs capitaux disparaître dans des combinaisons mal conçues; nous nous bornerons à citer la compagnie Nèzère, qui, en 1766, entreprit le défrichement d'environ 50,000 journaux, placés d'ailleurs dans une situation avantageuse, près du bassin d'Arcenon; mais cette compagnie parisienne envoya, pour fertiliser les Landes, une troupe de colons suisses, et elle mit à leur tête des gérants qui, sur des couches d'alios et de sable,

révèrent les formes de la Beauce. L'insuccès fut complet.

Le manque d'une boisson salubre et d'une nourriture fortifiante, les émanations funestes des eaux stagnantes, la fatigue, toutes ces causes d'appauvrissement du physique font des Landais une race chétive, souffrante, d'aspect maladif, et toutefois qui résiste aux plus rudes travaux. Le Landais habite une chaumière qui ne lui donne qu'une garantie incomplète contre l'inclémence des saisons. Victime de ce genre de vie, il arrive rarement à une grande vieillesse, et souvent les signes de la décrépitude commencent à paraître sur la face livide de l'homme qui dépasse à peine sa quarantième année. Le costume des Landais se compose d'une casaque, espèce de dalmatique formée parfois d'étoffe brune, grossière, très lourde, et le plus souvent d'une peau de brebis avec la laine à l'extérieur; des pantalons de laine complètent cet accoutrement; le berret est la seule coiffure admise. Les *avengues* ou ébasses forment, dans les habitudes du Landais, une circonstance dont nous ne croyons pas qu'il y ait ailleurs des exemples et dont les eaux qui couvrent ses plaines pendant une partie de l'année lui font une nécessité. Un long bâton couronné d'une planche lui sert de siège. On comprend que l'instruction soit fort arriérée chez cette population. L'habitant des Landes sait rarement lire ou écrire; il est fort superstitieux et croit aux sorciers et aux loups-garous; jamais, de lui-même, il n'aurait l'idée d'arracher les broussailles parasites qui envahissent son champ, ni de nettoyer sa prairie; il tient avec un entêtement aveugle aux coutumes qui lui viennent de ses pères, voit les étrangers de mauvais oeil, et repousse toute innovation. Son langage est une variété du dialecte gascon. Les Landes vont être mises en contact avec un des agents les plus actifs de la civilisation. Le chemin de fer de Bordeaux à Bayonne, qui les traversera dans leur plus grande longueur, ouvrira des communications dans des lieux que la grande route d'Espagne avait abandonnés, et repandra de la vie dans ces déserts. Si des canaux projetés depuis longtemps étaient exécutés, ils permettraient aux marchandises de circuler à travers des terres que les moyens actuels de transport ne peuvent franchir.

Une autre contrée de la France, la Bretagne, doit être mentionnée au sujet des Landes. On évalue à près de trois millions de journaux les landes, ou terres à bruyères de cette province. Les montagnes qui la parcourent sous le nom de *Kein Breiz* sont elles-mêmes d'une stérilité extrême. Leurs plateaux, souvent très vas-

les, sont des landes d'une nudité affreuse, environnées de vareunes d'une grande étendue, et dépourvues de toute végétation. S'il pousse, dans certaines parties, une herbe courte et chétive, elle ne fait que soutenir à peine la vie des troupeaux rabougris qu'on y conduit, et qui sont décimés par la clavelée. G. BRUNET.

LANDES (*d'apportement des*). Ce département est formé d'une partie de la Gascogne, et a pour bornes : au N. le département de la Gironde, à l'E., ceux de Lot-et-Garonne et du Gers, au S., celui des Basses-Pyrénées, à l'O., l'Océan. Le cours de l'Adour le divise en deux régions bien distinctes. L'une qui en forme la partie la plus considérable, s'étend le long de l'Océan, depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne ; elle est spécialement connue sous le nom de *Landes* (voy. l'article précédent). C'est sur la zone occidentale de cette contrée stérile que s'allongent parallèlement à l'Océan, sur une étendue de 100 kilom., ces montagnes de sable connues sous le nom de *Dunes*, dont la hauteur varie de 35 à 50 mètres, et dont la largeur moyenne est de 8 kilom. de l'E. à l'O. C'est un spectacle terrible que celui de ces masses énormes se mettant en mouvement au souffle de la tempête ; rien ne résiste à leur empiètement. Elles ont déjà englouti des villages, et le seul moyen d'arrêter les ravages qu'elles occasionnent est de leur opposer des semis de pins maritimes, comme on l'a fait depuis 1787, grâce à l'exemple et à la persévérance de Brémontier. L'autre partie du département, au sud de l'Adour, est connue sous le nom de *Chalosse*. Elle offre des plaines couvertes de froment et de maïs, et de riantes côtes tapissées de vignes. La superficie du département est de 915,139 hectares ainsi répartis : terres labourables, 168,041 ; prés, 26,594 ; vignes, 20,679 ; bois, 226,645 ; vergers, pépinières et jardins, 4,604 ; orseraies, aulnaies, saussaies, 3,491 ; étangs, mares, canaux d'irrigation, 9,711 ; landes et bruyères, 392,113 ; diverses cultures, 2,762 ; superficie des propriétés bâties, 3,835. — Le département des Landes a trois rivières navigables : l'Adour, le Gave-de-Pau et la Midouze. Les rivières flottables sont : la Leyre, la Douze, le Midou, le Say de Béarn, le Loutz, le Bez et la Bidouze. Le littoral est couvert d'un grand nombre d'étangs ou lagunes qui se prolongent depuis la Teste-de-Buch jusqu'à Bayonne. On en compte neuf principaux : ceux de Cazau, de Biscarosse, de Parentis, appelé aussi le grand étang de Biscarosse, celui de Mimizan ou d'Aureilhan, de Saint-Julien, de Léon, de Soustons, de Tosse et d'Orx ; plusieurs de ces étangs communiquent ensemble. Le département produit peu de froment, beaucoup de seigle,

de sarasin, de maïs, de millet, des légumes, d'excellents fruits, des pruneaux, du chanvre, du lin, de la garance, du pastel, du safran et plus de 600,000 hectolitres de vin, dont les plus estimés sont ceux du Cap breton, de Soustons, de Messange et du Vieux-Boucaut. Parmi ceux de la Chalosse, les plus renommés sont récoltés à Camarde et à Montfort. Une partie de ces vins est réduite en eaux-de-vie dites d'*Armagnac*. La plus grande, richesse du département consiste en ses magnifiques plantations de pins. Le chêne y croîtrait aussi, et acquerrait de belles dimensions ; mais l'habitude du parcours livre tous les jeunes plants à la dent des brebis, qui en arrêtent ainsi la croissance. La contrée appelée Maransin possède aussi des bois de chênes-liège magnifiques. Les châtaigniers et les hêtres croissent sur le revers des côtes à l'exposition du S.-O. — On trouve presque à la surface de la terre des mines de fer en grains, en bancs ou en roches. Le sol recèle, en outre, des mines de houille et de bitume, des carrières de marbre, de grès, de pierres, de plâtre en roches, de pierres à lithographie, de craie, d'ocre, de marne, etc. L'argile qu'on y exploite est une des plus belles de France. Les sources minérales les plus importantes sont celles d'Arjuzanx, d'Escalans, la Glorieuse, celles de Mont-de-Marsan, d'Onnesse, de Castels, de Dax, de Camarde, de Saint-Laurent, de Lit-et-Mixe, de Pandelon, de Pouillon, de Préhacq, de Saubusse, de Saugnac, de Sort, de Terai, etc. L'industrie est peu active, si ce n'est celle qui a rapport à l'exploitation des forêts, de la poterie, de la falencerie et des fonderies de résine, de poix, de goudron. Il y a aussi des verreries et des tanneries renommées. La préparation des jambons dits de Bayonne, mérite aussi d'être citée.

Le département des Landes a pour chef-lieu Mont-de-Marsan. Il comprend 3 arrondissements, 28 cantons, 333 communes, et une population de 302,196 habitants, d'après le recensement de 1851. On peut consulter sur ce département : Desbieg, *Mémoire sur la meilleure manière de tirer parti des Landes*, etc., 1776 ; Description du département des Landes, publiée par l'administration locale, in-8°, an VIII ; le baron d'Haussez, *Etudes administratives sur les Landes*, 1826 ; Lefebvre, *Notice géologique*, etc. ; Saintourens, *Mémoire sur les minéraux des Landes*, 1815 ; Saint-Amans, *Précis d'un voyage agricole, botanique*, etc., 1799 ; Depère, *Extrait d'un voyage agronomique*, etc., 1812 ; Vandermeij, *Mémoire sur le défrichement des Landes* ; Deschamps, *Des travaux relatifs à l'assainissement et à la culture des Landes*, 1832 ; Jouannet, *Notice sur les pro-*

duits naturels des Landes, 1834; Billaudel, *les Landes en 1826*, in-4°, 1826-1828; Sinot, *Alémoire sur le canal des grandes Landes*, 1841.

LANDGRAVE, de *land*, pays, et *graf*, comte. Ce titre fut accordé, d'abord à Louis III, issu d'un ancien comte de Thuringe, qui obtint le gouvernement de cette province, détachée alors de la Saxe, vers 1130. Inférieur au titre de duc, il impliquait une supériorité sur les comtes ordinaires et signifiait *comte de toute la province*. Louis III était élevé en même temps au rang de prince de l'empire. Ce même titre de *Landgrave* fut pris, peu après (1137), par Thierry, comte de la Basse-Alsace, et cinquante ans plus tard (1186), par Albert de Habsbourg, comte de la Haute-Alsace. Ces trois Landgraviats furent les seuls qui eurent le rang et les droits des principautés de l'empire, celui de Thuringe s'étant continué après le démembrement de cette province dans le landgraviat de Hesse. Divers comtes portèrent par la suite le titre de landgraves, mais sans posséder des prérogatives plus étendues que les simples comtes. Aujourd'hui, des trois landgraves entre lesquels était divisé le landgraviat de Hesse à la fin du dernier siècle, il n'en est plus qu'un qui porte ce titre, les autres ayant pris ceux de grand duc et d'électeur.

LANDIT. Ce mot n'est, suivant l'abbé Leboeuf, qu'une altération de l'*indict*, dérivant lui-même du latin *indictum* (jour indiqué). La foire qui se tenait à Saint-Denis, et qu'on appelait *landit*, ne s'ouvrait, en effet, qu'au jour désigné par l'évêque de Paris. Elle avait pour origine l'*indict* annuel, établi dans la plaine de Saint-Denis, en commémoration de l'arrivée en France des saintes reliques que Charles-le-Chauve fit apporter d'Aix-la-Chapelle à Paris; mais c'est par Louis-le-Gros, en 1169, que, selon Du Tillet (*Recueil des rois de France*, pag. 332, etc.), elle fut régulièrement instituée, par autorité apostolique, confirmation des archevêques, évêques, etc. L'Université y venait en corps, et c'était pour ses écoliers un jour de vacance qui garda le nom de *landit*. Il en était de même pour le parlement. Le parlement abolit cette foire en 1608. On reste, depuis le xiv^e siècle, son éclat était bien tombé. On y vendait surtout du parchemin, et le recteur n'y venait même que pour faire l'achat de sa provision annuelle; l'usage du papier, en se propageant, lui avait donc fait le plus grand tort. Le lieu de la plaine où se tenait la foire, s'appelle encore le *cnap* du *Landit*.

LANDRECIEN, *Landrecium* ou *Landericiacum*, ville forte du département du Nord, dans l'arrondissement et à 17 kil. d'Avesnes. Cette ville, située sur la Sambre, au milieu de prairies agréa-

bles, se forma au xiv^e et au xiii^e siècle, autour d'un château-fort qui y fut élevé en 1150, par Nicolas, seigneur d'Avesnes. Les Français la prirent et la brûlèrent en 1477; le duc de Vendôme lui fit éprouver le même sort en 1521. Charles-Quint l'assiégea vainement en 1543, mais, en 1545, elle lui fut cédée par le duc d'Archoth. Elle fut prise et reprise beaucoup d'autres fois. Le traité des Pyrénées, et ensuite celui d'Utrecht, en assurèrent la possession à la France. Les Autrichiens la forcèrent à capituler en 1794, après un long siège, remarquable par l'héroïque résistance de la population de cette ville. Elle fut reprise la même année par les Français. Landrecies commerce en grains, houblon, lin, fromages dits de Marolles, ardoises, bestiaux. Elle possède des verreries à bouteilles assez considérables. Sa population, d'après le recensement de 1851, est de 3,651 habitants.

LANDSTURM, **LANDWEHR**. Mots allemands formés de *land*, pays, et le premier de *sturm*, ouragan, assaut, tocsin, le second de *wehr*, défense. On appelle *landwehr*, en Allemagne, une force armée qui aurait beaucoup d'analogie avec notre garde nationale mobile, si celle-ci était organisée. Elle se compose de certaines catégories de citoyens, libérés du service militaire ordinaire, et pouvant vaquer à leurs travaux habituels, mais soumis néanmoins à une organisation, et pouvant être appelés au service actif en temps de guerre. Le *landsturm* est la levée en masse de tous les citoyens capables de porter les armes en cas d'invasion. On a essayé de rattacher ces institutions aux milices du dernier siècle, aux gardes bourgeoises du moyen-âge, au ban et à l'arrière-ban de l'époque féodale, même aux obligations militaires écrites dans les capitulaires. Il est certain que le passé nous offre l'exemple de divers modes d'armement général de la population; mais tous ces modes étaient tombés en désuétude, et c'est plutôt à l'imitation de la garde nationale française et des bataillons de volontaires qui formaient la force des armées de la révolution, que furent créés la *landwehr* et le *landsturm* allemands. Le premier essai de la *landwehr* fut fait par l'Autriche dans le Tyrol en 1799. On donna plus d'extension à cette milice après 1805, et en 1808, l'archiduc Charles organisa complètement cette force armée, dont les régiments autrichiens recrutèrent dans les guerres suivantes. La Prusse prépara une organisation semblable pendant les dernières années de l'empire, et quand, en 1813, elle se déclara contre la France, ce fut la *landwehr* qui lui fournit son armée. Cette institution a continué à faire partie intégrante de l'organisation militaire en Prusse (voy. ce mot).

En Autriche, on conserve également des bataillons de Landwehr (au nombre de 80), mais sans les soumettre aux réglemens militaires et aux exercices annuels usités en Prusse.

LANGÉAC. Chef lieu de canton du département de la Haute-Loire, à 28 kil. S.-E. de Brioude, avec une population de 3,024 habitans (recens. de 1851). Langéac est importante par le bassin houiller auquel elle donne son nom, et qui est situé dans la vallée de Marsanges. Ses mines de houille sont surtout remarquables par les fruits ovoïdes qu'on trouve en assez grand nombre au milieu de leurs schistes, et par la netteté des impressions des fougères qu'on y retrouve.

LANGELAND. Ile fertile du Danemarck, entre celles de Seelande, de Leeland et de Fünen. Elle a 10 lieues de long, mais seulement une et demie de large. On y récolte du lin, des fruits, du seigle, beaucoup de pommes de terre. Le bois et la tourbe y sont en abondance. Rudkiøping en est le chef-lieu. SCH.

LANGELANDIE, *Langelandia* (ins.). Genre de coleoptères classé jusqu'à présent dans l'indigeste famille des Xylophages. Ce petit insecte est intéressant pour la science, en ce qu'il est privé d'yeux. Son genre de vie lui rend en effet inutile l'organe de la vue. On ne trouve tes Langelandies que sous les morceaux de bois placés sur la terre, quelquefois même à une certaine profondeur. Le corps de cet insecte est déprimé, d'un brun roux, le corselet offre trois carènes longitudinales. Les élytres ont une côte saillante; la suture elle-même est relevée. La seule espèce, *Lang-landia anophthalma*, Aubé, découverte dans un chantier de l'île Louviers, n'a encore été rencontrée qu'à Paris et dans ses environs. Nous l'avons exceptionnellement trouvée en creusant une fourmière en place dans une souche de chêne près d'Orléans. L. F.

LANGLES (Louis-MATHIEU), orientaliste médiocre, naquit à Péronne le 22 août 1763, et mourut à Paris le 28 janvier 1824. Il renonça à la carrière des armes à laquelle son père le destinait, pour se livrer à l'étude des langues orientales. Chargé d'organiser l'école des langues orientales vivantes en 1795, il en devint président, puis administrateur, et en même temps professeur de persan, de mandchou et de malai; mais jamais il n'enseigna que la première de ces trois langues. Dans la même année, il fut nommé conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque nationale, et membre de l'institut. — Langles sut, par son adresse, s'attirer la faveur de tous les gouvernemens sous lesquels il vécut, et, à force de jactance, il réussit à se faire regarder par ses contempo-

rains comme un savant distingué. On peut l'accuser avec raison d'avoir manqué de bonne foi, car il s'est approprié deux ouvrages inédits de Galland, en les a publiant sous son nom. Les traductions qu'il a données de divers auteurs orientaux ont été faites d'après des versions anglaises. Ses ouvrages, sans en excepter le catalogue des manuscrits sanscrits qu'il rédigea avec Hamilton, sont remplis d'erreurs et de contradictions. Cependant ses nombreuses publications ont contribué à répandre le goût des études orientales, et c'est en mettant les livres de sa riche bibliothèque à la disposition des hommes studieux, qu'il a rendu le plus de services à la science. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, traduits du persan (de l'anglais), 1787; *Contes, Fables et Sentences tirés de différents auteurs arabes et persans*, etc., 1788, in-18; *Fables et Contes indiens*, etc., 1790, in-18; *Dictionnaire tartare-mandchou-français*, 1789-90, 3 vol. in-4°; *Monumens anciens et modernes de l'Indoustan*, etc., 1814-1821, 2 vol. in-fol. ornés de 3 cartes et de 144 pl. Langles a, en outre, traduit de l'anglais différents voyages en Asie et en Afrique, et inséré plusieurs dissertations dans la collection des *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. ED. LANCEREAU.

LANGON, autrefois *Alingo* ou *Alangonus portus*, chef-lieu de canton du département de la Gironde, à 14 kil. N. de Bazas, dans une plaine charmante, sur la rive gauche de la Garonne, qu'on y passe sur un pont en fil de fer. Cette ville avait autrefois des murailles et un château-fort. Elle est assez mal bâtie, mais elle a des promenades fort agréables. La marée, qui remonte jusque-là, favorise son commerce et lui procure un port commode, au moyen duquel elle exporte en grande quantité ses excellents vins blancs, ses eaux-de-vie, ses cuirs, sa tonnellerie et ses merrains. Sa population est de 3,912 habitans, d'après le recensement de 1851.

LANGOUSTE (crust.). Nom qu'on donne vulgairement au Palinure commun, *P. vulgaris*, Latr., ou *Quadricornis*, Fab., animal crustacé qui diffère beaucoup du homard par les épines du thorax, et l'absence des grosses pinces (voy. PALINURE). L. F.

LANGRAYEN ou **LANGRAIEN**, *Orypterus* (ois.). Sous ce nom, G. Cuvier a désigné un genre qu'il a établi dans la famille des Piegriches. Les Langrayens sont favorablement disposés pour la vie aérienne : leurs ailes longues et pointues leur permettent de poursuivre leur proie comme les hirondelles. On les

trouve en Afrique, dans les Grandes-Indes et en Australasie. Leurs caractères diffèrent peu de ceux des Pies-griches proprement dites. Ils ont le bec conique, arrondi, assez robuste, arqué vers le bout, à pointe très fine; des narines latérales petites, ouvertes par devant; des ailes suraiguës et dépassant la queue, dans quelques espèces seulement, de trois centimètres environ. — Leur nourriture consiste en insectes qu'ils saisissent en volant, bien qu'ils ne craignent pas d'attaquer les petits oiseaux. Parmi les espèces assez nombreuses de ce genre, nous citerons.

Le LANGRAYEN A VENTRE BLANC, *Ocypterus leucogaster*, Valenciennes; *Lanius leucorhynchos*, Gmel. Son plumage est d'un noir grisâtre supérieurement; il est blanc inférieurement; sa queue est blanchâtre en dessous, légèrement fourchue et dépassée par les ailes; le bec est bleuâtre, les pieds sont noirs, de même que chez toutes les autres espèces. On ne sait rien sur sa reproduction. On le rencontre à Manille et à Timor.

Le LANGRAYEN GRIS, *Ocypterus cinereus*, Vall., *Artamus cinereus*, Vieill., Plumage d'un gris clair à la tête, au cou, à la poitrine, au dos; sur les ailes, cette couleur devient plus foncée; un petit trait noir entoure l'œil, et se termine en forme de bande sur les côtés du bec. Les plumes alaires et caudales sont noires; ces dernières, à l'exception des moyennes, ont une tache blanche à leur extrémité. Il est de Timor.

Le LANGRAYEN A LIGNES BLANCHES, *Ocypterus albo-stillatus*, Vall. Tout brun, à l'exception des ailes qui sont ardoisées, avec des lignes blanches sur les barbes externes des deuxième, troisième et quatrième rémiges et de la queue, qui, elle aussi, est noire, terminée de blanc. Les jeunes, avant la première mue, portent une livrée brune, mélangée de blanc; leur bec est blanchâtre au lieu d'être bleu. De Timor.

Le LANGRAYEN ENFUMÉ, *Ocypterus fuscatus*, Vall., *Artamus minor*, Vieill. Cette espèce, de la taille du pinson commun, a le corps d'un brun chocolat très foncé; les ailes, la queue et les pieds noirâtres. Des terres australes.

Le LANGRAYEN BRUN, *Ocypterus rufoventer*, Vall., *Artamus fuscus*, Vieill. Il a la tête cendrée, toutes les parties supérieures d'un brun grisâtre, les inférieures roussâtres; ses ailes sont noires et ne dépassent pas la queue, qui est arrondie, grise en dessous, et à plumes terminées par un blanc sale. Il vit au Bengale. S.

LANGRES. Chef-lieu d'arrondissement et ville épiscopale du département de la Haute-Marne, sur la Marne, à 60 kil. N. de Dijon. Langres, située sur une montagne escarpée, est, après Briançon, la ville de France la plus élevée

au dessus du niveau de la mer. Appelée d'abord *Andomatunum*, elle reçut le nom de *Lingones*, du peuple qui habitait la contrée dont elle était la capitale. Les Romains y élevèrent un capitol, des temples, un théâtre et un arc de triomphe, dont on voit encore les restes enclavés dans les murailles. Dès le III^e siècle elle devint ville épiscopale. Constance y tailla en pièce une armée allemande en 306. Les Vandales la brûlèrent en 407; Attila la saccagea en 451; elle devint ensuite le chef-lieu d'un comté qui, en 1170, passa entre les mains de Hugues III, duc de Bourgogne. Ce prince donna le comté à Gautier, son oncle, évêque de Langres, en faveur duquel Louis VII l'érigea en duché-pairie. Les évêques de Langres portèrent depuis lors le titre de duc et pair. Langres fut fortifiée en 1362; Louis XI et François I^{er} réparèrent et augmentèrent ses fortifications. Au XV^e siècle, elle soutint plusieurs sièges contre les Anglais; mais elle fut démantelée dans la suite. Cette ville compte aujourd'hui 8,646 habitants (recense. de 1851). Elle possède une cathédrale très remarquable de style gothique-roman, bâtie vers 380; de belles promenades et une bibliothèque. Elle est la patrie de Sabinus, d'Eponine, de Diderot. Sa contellerie est renommée. On y fabrique aussi du vinaigre, des bougies, des meules à émoudre, etc.

L'arrondissement de Langres a une population de 106,424 habitants, et comprend 209 communes, réparties en 10 cantons: Auberive, Bourbonne, Fay-Billot, La Ferté-sur-Amance, Longeau, Montigny-le-Roi, Neuilly-sur-Suize, Prauthoy, Varennes et Langres.

L'histoire de la ville de Langres a été publiée en 1641 par Gaultierot; en 1680, par Tabourot; en 1836, par Migneret. Son histoire ecclésiastique a été donnée par Maugin, 1765, 3 vol. in-12, et par le père Jacques Viguier, 1843.

LANGTON (STÉPHEN), archevêque de Cantorbéry, né en Angleterre vers la fin du XII^e siècle, fit ses études à l'université de Paris, dont il devint chancelier. Le pape Innocent III l'appela à Rome, et l'éleva au cardinalat. L'archevêque de Cantorbéry étant mort en 1206, ce pontife fit élire le cardinal Langton, et lança l'interdit sur l'Angleterre pour forcer Jean à reconnaître le nouveau primat. Celui-ci résista pendant quelques années. L'archevêque de Cantorbéry se mit l'année suivante à la tête des seigneurs qui voulaient se faire accorder les libertés et les privilèges stipulés dans la charte de Henri I^{er}, et confirmés par Etienne et Henri II. Il leur montra une copie de charte qu'on venait, disait-il, de trouver dans un monastère, et parvint ainsi à faire doter l'Angleterre de la grande charte, regardée comme

le palladium des libertés nationales. Langton défendit dans la suite les privilèges de la couronne contre les barons et contre le pape lui-même, et mourut en 1228. On lui a attribué la division de la Bible par chapitres. On a de lui des *Lettres* imprimées à Bruxelles en 1683, et suivies d'une *Histoire de la translation du corps de saint Thomas de Cantorbéry*, composée par ce prélat. On lui attribue aussi un *Poème sur la passion de Jésus-Christ*.

LANGUE, ANATOMIE, MÉDECINE et LINGUISTIQUE (roy. au Supplément).

LANGUE (bot.). Plusieurs plantes ont reçu des dénominations vulgaires qui rappellent la ressemblance qu'on a cru trouver entre elles et cette partie des animaux. Ainsi la **LANGUE DE BœUF** est l'*Achusa officinalis* ou la Buglosse pour laquelle ce dernier nom français n'est, comme on le voit, que l'expression de cette ressemblance. Ce même nom vulgaire a été donné aussi à un champignon comestible, la *Fistulina hepatica*. — La **LANGUE DE CERF** est la Scolopendre officinale, *Scolopendrium officinale*, Smith. — La **LANGUE DE CHIEN** est la Cynoglosse officinale, *Cynoglossum officinale*, Lin. — La **LANGUE D'OIE** est la Grassette ou *Pinguicula vulgaris*, Lin. — La **LANGUE DE SERPENT** ou de **VIPÈRE** est l'*Ophioglossum vulgare*, Lin. — La **LANGUE DE VACHE** est la Consoude ou *Symphytum officinale*, Lin., etc. On voit, du reste, que pour plusieurs de ces plantes le nom générique traduit la dénomination vulgaire.

LANGUE (accept. div.). Ce mot s'employait autrefois dans l'acception de pays : on disait la langue de France ou d'oïl, la langue de Provence ou d'oc, la langue d'Italie ou de si, pour dire : la France, la Provence, l'Italie. C'est dans ce sens que l'ordre de Malte était divisé en huit langues : de Provence, d'Auvergne, de France, de Castille, d'Aragon, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre. A cette dernière on substitua, après le schisme anglican, la langue bavaroise, dite Anglo-Bavaroise. Le mot *langue* était employé dans le même sens pour distinguer dans l'université de Paris les écoles des différents pays de l'Europe (roy. **ÉCOLEIERS**).

LANGUEDOC. Ancienne province de France, ainsi nommée parce qu'on y parlait la langue d'oc ou provençale, et par opposition aux pays situés au nord de la Loire où régnaient la langue d'oïl. Cette dénomination s'étendait autrefois à tous les pays de la langue d'oc; mais elle fut spécialement affectée à l'ancien comté de Toulouse lors de sa réunion au domaine de la couronne (1270). Le Languedoc forma le gouvernement le plus grand de toute la France, après celui de Guyenne-et-Gascogne. Il avait

pour bornes au N. le Forez, à l'E. le Rhône, au S.-E. la Méditerranée, au S.-O. le Roussillon et le comté de Foix qui le séparaient de l'Espagne, à l'O. le Comminges, la Gascogne, le Quercy, le Rouergue, au N.-O. l'Auvergne. Toulouse en était la capitale. Le Languedoc proprement dit se divisait en Bas-Languedoc, comprenant les diocèses d'Uzès, de Nîmes, d'Alais, de Montpellier; en Haut-Languedoc, formé du diocèse de Toulouse, du Comminges Languedocien, du Lauragais, du Sault, du Carcasséz et du Razès; en Littoral méditerranéen, où se trouvaient les diocèses d'Agde, de Béziers et de Narbonne; en provinces annexes qui étaient : vers le nord, le Vivarais, le Velay, et le Gévaudan; au S.-E., le Quercy languedocien et l'Albigeois. Dans la nouvelle division du territoire français, le Languedoc forme les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Tarn. Cette province, très montagneuse au N. et à l'E., est d'une remarquable fertilité. Nous renvoyons aux départements qui en ont été formés pour les détails de géographie descriptive et physique. — Le Languedoc correspond en grande partie à la Narbonnaise première des Romains, habitée par les Volces. Il reçut plus tard des Romains le nom de Septimanie (roy. ce mot). Les Visigoths s'en emparèrent au v^e siècle, et l'appelèrent Gothie; mais ils en furent chassés par Clovis en 507. Au viii^e siècle, les Sarrasins en firent la conquête. Charles Martel, Pépin et Charlemagne leur arrachèrent cette riche province. A partir de cette époque, le Languedoc forma le duché de Septimanie, qui cessa bientôt d'obéir aux rois francs, et qui, au x^e siècle, se confondit avec le comté de Toulouse, créé dès 778 par Charlemagne. Amaury de Montfort céda le Languedoc à Louis VIII. Plus tard, en 1228, le comte Raymond donna Jeanne sa fille unique en mariage à Alphonse, comte de Poitiers, frère de Louis IX. Alphonse étant mort en 1270, Philippe-le-Hardi réunit le Languedoc à la couronne.

LANGUETTE (bot.). On nomme corolles en languette ou ligulées celles des Composées demi-flosculeuses, qui se déjettent totalement d'un côté en une sorte de ruban plus ou moins étroit. — Quelquefois aussi l'on emploie le mot languette en place de celui de ligule pour désigner l'appendice qui se trouve à l'extrémité supérieure de la gaine dans les Graminées.

LANGUEUR (bot.). Lorsque les plantes commencent à dépérir, soit par vieillesse, soit par épuisement ou mauvaise qualité du sol dans lequel leurs racines ont pénétré, elles prennent tous les caractères qui distinguent

une maladie de langueur. C'est aussi le nom qu'on donne à leur état. Alors leurs productions sont faibles, rares; leurs feuilles pâlissent; leurs fruits se développent mal ou point; enfin leur état s'aggravant peu à peu elles ne tardent pas à périr. On sent que lorsque les plantes qui sont l'objet de cultures en grand sont frappées de langueur, il est absolument impossible de les traiter avec quelque chance de succès. Mais il en est autrement dans les jardins. Ici, en effet, si la langueur provient de la vieillesse on peut quelquefois rajeunir, soit les branches en les rabattant, soit le tronc entier en récépant, ou bien on peut débarrasser par la taille, etc. On peut aussi quelquefois remédier à ce mal par la transplantation en changeant la terre; on assure s'être bien trouvé parfois d'arrosements avec des solutions ferrugineuses. Souvent aussi aucun traitement n'agit avec efficacité, et les plantes périssent malgré tous les soins dont on les entoure.

LANGURIE, *Languria* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des Erotyles, très voisin des *Triplax*, mais facile à distinguer par un corps très allongé, acuminé en arrière: les antennes sont terminées par une massue oblongue, comprimée, de cinq articles; l'extrémité des mandibules est bifide, et les mâchoires ont au côté interne une petite dent en forme de crochet. Toutes les Languries sont exotiques: nous citerons comme type du genre la **LANGURIE BICOLORE**, *L. bicolor*, Oliv., de l'Amérique du nord: elle est noire avec le prothorax fauve, noir en dessus; la **LANGURIE ALLONGÉE**, *L. elongata*, Fab., est une des plus grandes espèces: elle vient des Indes-Orientales; elle est bleue avec le corselet fauve et les pattes noires.

LANLEFF. Village du département des Côtes-du-Nord, dans l'arrondissement et à 30 kil. de Saint-Brieuc. Lanleff est remarquable par son église antique, monument d'une construction singulière qui a soulevé de nombreuses discussions. Les uns prennent cet édifice pour un ancien temple armoricain; les autres pour un temple consacré au soleil par les Romains; d'autres pour un baptistère datant des premiers âges du christianisme, etc. On peut consulter sur ce monument, Caylus, *antiq.*, t. IV, p. 390; les *Mémoires de l'Académie Celtique*, t. III, page 34 et une dissertation de M. Maudet de Penbouet.

LANIER (roy. FAUCON).

LANISTE (roy. GLADIATEURS).

LANIUS (roy. PIE-GRÈCHE).

LANJUINAIS (JEAN-DENIS), né à Rennes le 12 mars 1753, joua un assez grand rôle dans la révolution, et mourut le 13 janvier 1827. Avocat, et dès 1775 professeur de droit canonique à

Rennes, il se fit remarquer par ses idées libérales, et se montra surtout l'adversaire de la noblesse, contre laquelle il publia un *Mémoire* ayant pour conclusion: « que la noblesse n'est pas un mal nécessaire. » En 1779, il fut nommé conseiller des États de Bretagne, et dix ans plus tard élu député du tiers état aux états-généraux. Membre de la députation bretonne, il partagea d'abord les idées très révolutionnaires de cette députation et passa avec elle au parti feuillant ou constitutionnel. Il s'était fait remarquer surtout dans les discussions sur l'organisation judiciaire, et sur la constitution civile du clergé, dont il fut un des promoteurs; Élu à la Convention, il siégea parmi les adversaires de la Montagne, fit tous ses efforts pour sauver Louis XVI, et vota la réclusion jusqu'à la paix; il prit une part active à la lutte qui aboutit à la chute des Girondins. Proscrit après le 31 mai, il resta caché pendant la terreur, jusqu'en 1795. Il fut rappelé alors au sein de la Convention et s'y prononça vivement contre la terreur, mais aussi contre la réaction royaliste du 13 vendémiaire. Nommé sénateur en 1800, il combattit l'établissement du consulat à vie, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter sous l'Empire le titre de comte. Pair à la première Restauration, président de la chambre des représentants pendant les Cent Jours, il paraît s'être entendu avec Fouché pour faciliter le retour des Bourbons; aussi fut-il maintenu à la chambre des Pairs à la seconde Restauration. Il y défendit les idées libérales jusqu'au moment de sa mort.

Lanjuinais, outre ses travaux politiques, a laissé des écrits relatifs au droit canonique et aux sciences historiques. En 1786, il publia un ouvrage sur les dîmes. Sous l'Empire, il s'occupa des cosmogonies orientales, et étudia, dans ce but, la langue allemande à l'âge de plus de cinquante ans. La plupart des résultats de ses recherches historiques sont contenues dans les recueils périodiques du temps. On a de lui, en outre, un grand nombre de brochures sur des questions de politique contemporaine.

LANNES (JEAN), duc de Montebello, maréchal de France, né à Lectoure (Gers) le 11 avril 1769. Lannes fut d'abord destiné à une profession libérale; mais des revers de fortune obligèrent ses parents à le mettre en apprentissage chez un teinturier. Parti comme volontaire en 1792, il fut nommé sergent-major dans un bataillon de l'armée des Pyrénées orientales, se distingua bientôt par son intelligence, son activité et surtout par sa bravoure. Il était parvenu au grade de colonel quand le traité de Bâle, conclu avec l'Espagne en 1795, le rendit à la vie pri-

vée. Mais, l'année suivante, il s'engagea de nouveau, comme simple volontaire, dans l'armée d'Italie, et reconquit son grade de colonel sur le champ de bataille de Millesimo. Distingué alors par le général en chef, il s'éleva rapidement en grade, et manifesta bientôt des talents militaires de premier ordre. Après les campagnes d'Italie, Lannes fit partie de l'expédition d'Égypte, revint en France avec le général Bonaparte, qui lui accordait la plus grande confiance, contribua activement à la journée du 18 brumaire, commanda l'avant-garde dans la campagne de Marengo, battit les Autrichiens à Montebello et eut une grande part à la victoire même de Marengo. Envoyé comme ambassadeur en Portugal, il porta dans les relations diplomatiques ses manières militaires et ses prétentions hautaines. S'étant notamment refusé à payer les droits pour un bâtiment chargé de marchandises qu'il avait fait entrer dans le port de Lisbonne, il fut rappelé par Napoléon. La guerre ayant recommencé, on trouve Lannes au premier rang dans la plupart des grandes victoires de cette époque. Nommé maréchal en 1804, il commandait une partie de la droite à Austerlitz, du centre à Iéna et à Friedland. Dans l'intervalle de ces dernières batailles, il avait vaincu les Russes à Pultusk et Ostrolenka, et contribué à la prise de Dantzig. L'année suivante il battit une armée espagnole à Tudela, et termina le siège de Saragosse par la prise de cette ville. La campagne de 1809 devait enfin terminer sa carrière : il couvrait la retraite de l'armée à la terrible bataille d'Essling lorsqu'un boulet lui fracassa les deux genoux. Il mourut huit jours après (31 mai 1809) à Vienne, vivement regretté de l'Empereur et de l'armée.

LANNION, en latin *Lanŭm*, *Lanionum*. Chef-lieu d'arrondissement du département des Côtes-du-Nord, à 59 kil. N.-O. de Saint-Brieuc, avec une population de 6,075 habitants (recens. de 1851). Lannion était autrefois le chef-lieu d'un comté, et alors entourée des fortifications. Les Anglais s'en emparèrent en 1346, et massacrèrent une partie des habitants. Cette ville, située sur le Leguer, qui y forme un petit port peu éloigné des côtes, fait un grand commerce de grains, de bestiaux et de chevaux. Lannion possède une source d'eau minérale ferrugineuse froide, très efficace pour les maladies de la vessie. Duguay-Trouin et le duc d'Aiguillon y trouvèrent la santé. Cependant il n'y existe encore aucun établissement pour recevoir les malades. — L'arrondissement de Lannion, dont la population s'élève à 114,737 habitants, se divise en 63 communes, réparties entre les sept

cantons suivants : Lézardrieux, Perros-Guirec, Plestin, Plouaret, La Roche-Derrien, Treguier, Lannion.

LANSQUENET est un mot altéré de l'allemand : *Knecht*, valet, et *Lands*, de la terre, du pays. Il porte sa première signification dans cette étymologie. Les *lansquenets* furent, en effet, d'abord des valets et des serfs armés, se levant à l'appel de leur seigneur et servant d'infanterie dans ces premières armées allemandes dont les reîtres formaient la cavalerie. Le lansquenet n'était même que le valet du reître; celui-ci en avait deux à sa suite. Ils finirent pourtant par former des bandes à part, semblables à celles de nos *aventuriers* du xvr^e siècle, et, comme elles, ardentes au pillage. Ainsi que les *condottieri*, ils n'avaient pas de patrie et se vendaient au plus offrant; c'est ainsi qu'en 1494 ils se mirent à la solde de Charles VIII, pour fortifier son infanterie. Jusqu'au temps de François I^{er}, on vit des lansquenets dans nos armées, combattant contre les lansquenets des armées allemandes. A Pavie, nous en avions de nombreuses bandes, commandées par le duc de Suffolk. Ils furent avec les suisses les premiers à lâcher pied : ce fut leur dernière lâcheté dans nos rangs. La création des légions, en 1532, rendit inutile l'emploi de ces mercenaires. On ne les vit reparaitre qu'au temps des guerres de religion. Luthériens forcés, ainsi qu'ils l'avaient fait voir en 1527 au sac de Rome, sous leur capitaine Georges Frondsberg, ils se mirent surtout à la solde des chefs protestants. Ils formèrent presque seuls l'armée de Coligny, et plus tard celle de Henri IV. C'est avec eux que celui-ci gagna la bataille d'Arques.

Maintenant il ne reste chez nous, comme souvenir de ces bandes, qu'un jeu qui porte leur nom. On le connaissait déjà au xvr^e siècle. Marot en parle dans son épître à François Charbonnier, et Rabelais le met au nombre des jeux de Gargantua. Ce fut d'abord un jeu de valets, et il resta tel jusqu'au xviii^e siècle. Mais alors il devint le jeu des honnêtes gens. Sa règle était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui : on donne à chacun une carte sur laquelle on couche ce qu'on veut; et si celui qui a la main, amène la sienne en tirant les cartes, il perd; s'il amène quelqueune des autres, il gagne. C'est, comme on le voit, un vrai jeu de hasard. Il fit fureur dans les *brelans*, qui, à cause de lui, commencèrent même à s'appeler des *lansquenets*. On fut obligé de le défendre, ainsi que Lamare le constate dans son *Traité de la Police* (liv. III, tit. IV, ch. 6). Le lansquenet, mort depuis le xviii^e siècle, a repris fureur dans ces derniers temps, et n'a pas été l'un des moindres dangers des

maisons de jeu clandestines. Ed. FOURNIER.

LANTANIER, *Lantana* (bot.). Genre de la famille des Verbenacées, de la didymie-angiosperme dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des arbrisseaux, et plus rarement des herbes qui croissent, pour la plupart, dans les parties chaudes de l'Amérique. Leurs feuilles, simples, sont ordinairement rugueuses, dentées sur les bords, opposées ou ternées. Leurs fleurs violacées, orangées, jaunes ou blanches, forment des capitules axillaires, munis de bractées. Elles ont pour caractères principaux : un calice à quatre dents; une corolle à long tube un peu renflé au milieu, à limbe étalé, irrégulier, quadrilobé; quatre étamines incluses; un ovaire à deux loges. Le fruit des Lantaniers est charnu, avec un petit noyau à deux loges, ou avec deux noyaux distincts, à une loge chacun. — Plusieurs espèces de ce genre sont fréquemment cultivées comme espèces d'ornement.

Le **LANTANIER A FEUILLES DE MÉLISSA**, *L. camara*, L., est un charmant arbrisseau haut d'un mètre environ, sans épines, à feuilles persistantes, ovales-oblongues, crénelées, exhalant une odeur forte; il fleurit pendant tout l'été, et ses fleurs, d'abord jaunes, deviennent ensuite aurore. Cette espèce est de serre tempérée ou même de serre chaude; elle demande beaucoup d'eau en été. On la multiplie par semis et par boutures. Pour l'obtenir dans toute sa beauté, il faut la mettre en pleine terre lorsqu'on la retire de la serre.

Le **LANTANIER A FLEURS BLANCHES**, *Lantana alba*, Vent., est un arbrisseau armé d'aiguillons courts et crochus, à feuilles ovales-lancéolées, acuminées, légèrement crénelées; à fleurs d'un beau blanc, agréablement parfumées, en capitules peu fournis, pourvus de bractées linéaires. Il fleurit presque continuellement. Il est de serre chaude.

Nous mentionnerons aussi le **LANTANIER DE SELLOW**, *Lantana sellowiana*, Link, à jolies fleurs purpurines, mêlées de blanc, odorantes; le **LANTANIER ORANGÉ**, *Lantana flava*, Jacq., à jolies fleurs d'un bel orangé. P. D.

LANTARA (SIMON-MATHURIN). Célèbre peintre de paysage, né le 24 mars 1729 à la commune d'Oncy (Seine-et-Oise), comme il a été prouvé en 1852. Orphelin à l'âge de huit ans, il gardait des troupeaux lorsque M. Gillet de Laumont l'amena à Paris, et le plaça chez un peintre où il fit de rapides progrès. Son talent offrit bientôt de l'analogie avec celui de Claude Lorrain. Ses clairs de lune sont admirables; il exécutait tous les effets de la lumière, le caractère de toutes les heures du jour. Lantara, qui a laissé de nombreux tableaux et de

plus nombreux dessins, mourut à la Charité en 1778.

LANTERNE (éclairage). On a voulu faire remonter à une assez haute antiquité l'éclairage des villes au moyen des lanternes; mais on n'a levé aucune des objections faites contre cette opinion. Du temps de César et de Néron, la majeure partie des villes d'Italie n'étaient pas éclairées; Suétone, Juvénal, Tacite, Pétrone et beaucoup d'autres écrivains font tous mention des désordres fréquents et des actes de violence favorisés par l'obscurité, tant à Rome que dans d'autres villes. Le premier auteur qui parle de l'éclairage au moyen des lanternes est Libanius, panegyriste du IV^e siècle. Il affirme que les rues d'Antioche, sa patrie, étaient éclairées par une lumière bien préférable aux illuminations de Saïs en Egypte; il cite même les excès de quelques séditeux, qui, dans le voisinage d'une maison de bains, coupèrent les cordes auxquelles étaient suspendues les lanternes publiques. Euloge, gouverneur de la ville d'Edesse vers l'année 505, ordonna d'y allumer des lanternes pendant la nuit, et destina à leur entretien une partie de l'huile recueillie pour les églises et pour les monastères chrétiens. — Les lanternes avaient dès lors diverses formes. Les fouilles d'Herculanum et de Pompéïa ont fait découvrir plusieurs lanternes rondes. Alfred, qui gouvernait l'Angleterre vers la fin du IX^e siècle, imagina, dit-on, de faire fabriquer, pour mesurer le temps, de grands cierges qu'il enjoignit de placer dans des boîtes fermées par des tablettes de corne amincies, afin de les mettre à l'abri du vent, et ce ne fut que vers le XII^e siècle qu'on substitua le verre aux feuilles de corne dans la fabrication des lanternes; mais dans quelques provinces, les feuilles de corne sont encore en usage. La plupart des soins et des mesures de sûreté réclamés par la police intérieure des villes, n'ont été adoptés que bien récemment en Europe. C'est, dit-on, à la dévotion de Louise de Lorraine, épouse de Henri III, que l'on doit l'origine de l'éclairage des rues de Paris. Elle établissait dans tous les coins de rue des Madones; des anges, des crucifix devant lesquels on allumait des lampes et des chandelles. Cependant, ce ne fut qu'au commencement du XVII^e siècle que l'on imagina d'éclairer les rues de Paris, les mesures prises jusqu'alors pour l'éclairage étant insuffisantes et n'ayant point remédié aux désordres. Depuis le XVII^e siècle, il fut plusieurs fois enjoint aux habitants de placer des lumières sur les fenêtres de leurs maisons. Une ordonnance de 1624 fut renouvelée en 1626 et en 1653. Au mois d'octobre 1658, on attachait des falots aux coins des

rues; on en plaça trois à divers intervalles dans les rues les plus longues. Il existait alors 912 rues et 2,736 failots. Un règlement de la même année ordonne que, *au lieu de failots ardents, seront mises LANTERNES ARDENTES ET ALLUMANTES*. Un certain abbé italien, nommé Laudati, de la famille Cerafa, demanda et obtint en 1662, pour vingt ans, le monopole de la location des lanternes; il fut autorisé à les louer 5 sous par quart-d'heure aux voitures, et 3 sols seulement aux piétons. En 1667, on plaça dans toutes les rues de Paris des lanternes garnies de chandelles, ce qui parut alors une nouveauté tellement remarquable que le gouvernement fit frapper une médaille à cette occasion. Les premières lanternes employées furent appelées à *cui-de-lampe*, et furent inventées par un nommé Hérault. Les lanternes à *seau*, qui leur succédèrent, durent leur nom à leur ressemblance avec un baquet; mais elles éclairaient mal, et l'administration de la ville de Paris, peu satisfaite, proposa, ainsi que l'Académie des Sciences, divers prix pour l'amélioration des lanternes. Château Blanc et l'abbé Mathérot de Preigny, reçurent le prix de 2,000 florins pour l'invention des lanternes à verberbes, en 1766, qui, furent substituées aux anciennes. Des lettres-patentes accordèrent à Château-Blanc et à l'abbé de Preigny le privilège de cette entreprise. En 1721, le nombre des lanternes allumées dans Paris était de 5,772; en 1771, de 6,232, en 1821, les rues et les places de cette ville étaient éclairées par 12,672 becs renfermés dans 4,553 lanternes, et les établissements publics par 482 lanternes contenant 688 becs, total 13,360 becs et 5,035 lanternes, dont la dépense était évaluée à environ 700,000 fr. L'ordonnance de police du 23 mai 1671 portait que les lanternes seraient allumées tous les ans depuis le 20 octobre jusqu'à la fin du mois de mars de l'année suivante. Avant l'administration de M. Lenoir, les lanternes de Paris n'étaient allumées que pendant l'absence de la lumière de la lune. Mais depuis ce magistrat, Paris est éclairé en tout temps de l'année; cependant une partie des lanternes n'est pas allumée durant les clairs de lune. C'est également à M. Lenoir que l'on doit l'établissement des lanternes sur la route de Versailles en 1777. Aujourd'hui l'huile s'est retirée devant le gaz; les lanternes n'ont pas cessé d'exister, les moyens de les éclairer ont seuls subi une révolution. Les lanternes s'introduisirent, pour éclairer les villes, à Nantes, en 1777; à Strasbourg, en 1779; à Londres, en 1690; à Amsterdam, en 1669; à Hambourg, en 1675; à Copenhague, en 1681; à Berlin, en 1679; à Vienne, en 1687; à Hanovre, en 1696; à Leipsig, en 1712, à

Dresde, en 1705; à Cassel, en 1721; à Gœttingue, en 1735; à Zurich, en 1778. A. P.

LANTERNE MAGIQUE. Cet appareil, inventé par Kircher, après avoir longtemps servi à l'amusement de la foule, est devenu de nos jours un instrument de démonstration pour l'enseignement des sciences physiques et naturelles. Il se compose d'une boîte rectangulaire de ferblanc, noircie à l'intérieur. On y établit une lampe dont la lumière, réfléchiée par un miroir concave, et concentrée par une grande lentille à foyer très court, éclaire fortement les images d'objets peints en miniature sur une lame de verre, avec des couleurs translucides. Au delà de cette lame de verre est une seconde lentille convergente, et quelquefois une troisième, propre à amplifier les images qui sont reçues à l'extérieur sur un écran de toile blanche. Le croisement des rayons lumineux, par suite de leur passage à travers les lentilles, renverse les images; mais pour les voir telles qu'elles émaneraient d'objets dans une position naturelle, il suffit de renverser la lame de verre sur laquelle les objets sont peints. Voilà la lanterne magique dans toute sa simplicité.

Si maintenant on dérobe à la vue des spectateurs l'appareil rendu mobile par son établissement sur des roulettes, en le plaçant derrière un écran, sans lumière étrangère, on leur donnera le spectacle de la fantasmagorie. Suivant qu'on écartera ou qu'on rapprochera silencieusement, à l'insu des spectateurs, la lanterne de l'écran, les dimensions des images s'amplifieront ou se réduiront comme si elles venaient d'objets qui changent de distance à l'égard de ces mêmes spectateurs immobiles, et ceux-ci pourront d'autant moins se défendre de l'illusion qu'on les aura privés avec plus de soin de termes de comparaison. L'illusion serait complète, si, comme dans la nature, la lumière s'affaiblissait à mesure que l'éloignement apparent augmente et *vice versa*; mais d'après la composition de l'appareil, c'est inévitablement le contraire qui arrive; car l'intensité de la lumière sera en raison inverse du carré de la distance de la lanterne à l'écran, les images formées sur celui-ci, résultant de rayons lumineux divergents sous forme de cônes, dont le sommet commun est au foyer de la dernière lentille. Les images projetées sur l'écran sont d'autant plus nettes, et le spectacle plus frappant que la lumière de la lampe est plus vive. On obtient ce résultat en ne faisant arriver autour de la mèche que de l'oxygène pur, à l'aide d'un tuyau élastique partant d'une espèce d'outre soumise à une compression constante. — Nous n'avons pas à décrire ici

les artifices de mécanique appliqués à la combinaison des images pour faire des surprises par des métamorphoses apparentes, imiter les éclairs avec un peu de poudre jetée sur un réchaud, le bruit du tonnerre lointain avec une feuille de tôle, la chute de la grêle par le froissement d'une autre feuille métallique, la chute de la neige, etc. Ces détails sont du ressort de la physique amusante. Nous dirons seulement qu'en dirigeant successivement sur le même écran, au moyen d'une double lanterne, des images représentant des aspects différents d'un même tableau, ces images, en se superposant, produisent tous les changements à vue qu'on admet au Diorama, tels que le passage de l'été à l'hiver, les effets de tremblements de terre, d'éboulements, l'incendie des grands édifices, etc.

Les premières représentations du spectacle de la fantasmagorie furent données à Paris par un physicien anglais. Ces représentations avaient lieu la nuit, dans le cloître abandonné des Feuillants, non loin d'un ancien cimetière. Les spectateurs s'arrivaient dans une salle complètement obscure qu'en passant sous de sombres voûtes, entre des murs couverts de tentures noires, le tout faiblement éclairé par des flammes de couleurs cadavéreuses. La musique était assortie à cette lugubre mise en scène. On conçoit combien ces accessoires préalables étaient capables de disposer à l'impression de l'illusion optique. De nos jours la lanterne magique, disposée pour produire les effets du Diorama, court les foires et charme plus doucement ceux que les apparences récréent encore mieux que la vue des objets réels. Mais tôt ou tard l'utilité devait se joindre à l'agrément. C'est ce qui est arrivé par l'emploi de l'appareil qui nous occupe pour les démonstrations dans quelques parties des sciences naturelles. A la place d'objets peints, on met des objets réels, tels que des tissus de végétaux et d'animaux, et alors l'appareil devient une sorte de microscope qui amplifie assez les images pour les rendre visibles à toutes les personnes remplissant un amphithéâtre. Ce moyen, mis en usage dans les cours destinés à l'instruction de la classe ouvrière, nous a paru atteindre parfaitement son ut.

F. PASSOT.

LANTERNES (FÊTE DES). Cette fête a lieu dans plusieurs pays. Celle des Chinois a beaucoup d'analogie avec la fête des Lampes, qui se célébrait à Sais en Egypte. Voici, d'après quelques auteurs, l'origine de la fête des Lanternes. Quelque temps après l'établissement de l'empire Chinois, un mandarin, chéri par ses vertus, perdit une fille qu'il aimait tendrement ;

il se mit à la chercher jour et nuit sur le rivage du fleuve où il l'avait perdue. Le peuple, qui s'intéressait à son malheur, le suivit en portant des flambeaux et des lanternes. Suivant d'autres lettrés, cette fête aurait une tout autre origine. Un roi, de la première dynastie, nommé Kien, qui régnait il y a 3,700 ans, se plaignant à sa favorite du peu de durée des plaisirs de cette vie, où les jours d'hiver étaient courts et les nuits longues, celle-ci lui conseilla de bâtir un palais où la lumière du jour serait remplacée par celle des flambeaux et des lanternes, et où rien ne pût interrompre ses plaisirs. Le roi mit ce projet à exécution, et abandonna le soin du gouvernement à des favoris rapaces. Le peuple se révolta, envahit le palais et mit un autre prince sur le trône. Pour conserver le souvenir de cet événement, on suspendit chaque année à cette époque de nombreuses lanternes dans toutes les villes. Cette fête a lieu le quinzième jour de la première lune. Quelques-unes des lanternes sont d'une telle dimension qu'elles pourraient être distribuées en appartements, dit le P. Labat, et servir à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à coucher. Il en est de moins grandes, de forme hexagonale, décorées de panneaux encadrés, dorés, des bois peints vernis ou dorés. On suspend autour de larges bandes de satin de toutes couleurs avec des ornements de soie qui tombent sur les angles sans rien cacher de la peinture ou de la lumière. — Les Japonais solennisent aussi avec beaucoup de pompe une *fête des Lanternes*, le quinzième jour du septième mois. Dès le soir du quatorzième jour, ils allument sur les tombeaux, des lanternes qui y brûlent jusqu'à dix heures du matin. Pendant plusieurs jours on offre dans les maisons des sacrifices d'odeurs et de parfums au dieu *Amida*; on y fait consumer par le feu, en son honneur, des épis de riz, de millet, de fèves, etc. La divinité est ensuite suppliée de transporter dans un monde où il puisse jouir d'une félicité parfaite, le mort pour lequel on intercède. — Dans presque tout l'Orient, et surtout dans les pays musulmans, pendant le mois ou la lune du *Ramadan*, des illuminations de lanternes accompagnent la célébration de la plupart des fêtes religieuses. — En Flandre et dans le nord de la France, les fêtes nommées kermesses et *duccasses* sont de véritables *fêtes des lanternes*, car ce sont ces dernières qui en font le principal ornement, et plus les lanternes sont nombreuses, variées et riches, plus la fête est réputée avoir été belle.

LANTERNISTES. Société savante qui se forma à Toulouse vers la fin du xvi^e siècle. Elle était composée de conseillers au parlement, d'ab-

bés et de savants de tous les états. Afin de n'être pas troublés dans leurs réunions, les membres de cette société résolurent de ne s'assembler que le soir et de se rendre incognito au lieu de convocation; aussi évitaient-ils de faire porter, devant eux des flambeaux, comme c'était alors l'usage, mais ils s'éclairaient à l'aide d'une petite lanterne. Ces petites lanternes, dont se servaient encore les sociétaires en 1704, leur fit donner le nom de *lanternistes*. Ils acceptèrent cette appellation, et pour conserver le souvenir de son origine, la société prit pour devise une étoile avec ces mots : *Lucerna in nocte*. Les lanternistes fondèrent un prix annuel pour le plus beau sonnet sur des bouts-rimés à la louange du roi; le vainqueur recevait une belle médaille d'argent. Le P. Commine obtint, pour un sonnet en l'honneur de Louis XIV; cette médaille, qui représentait l'étoile et la devise de la société; au revers se trouvait un Apollon jouant de la lyre sur le sommet du Parnasse, avec ces mots : *Apollini tolosano*. L'académie des lanternes existait à la même époque que celle des *Jeux floraux*, qui finit par l'absorber.

LANZI (Louis), savant archéologue italien, né en 1732, à Monte-del-Olme, près de Macerata. Il étudia chez les Jésuites, entra dans leur ordre en 1750, et professa la rhétorique, la philosophie et la théologie. Après la suppression de son institut il fut nommé sous-directeur du musée de Florence, où il mourut le 6 mars 1810, après avoir établi un ordre admirable dans cette vaste et précieuse collection. Lanzi est un des plus éminents antiquaires de l'Italie. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont fort estimés. Les principaux sont : le *Cabinet étrusque*; *Guide de la galerie de Florence*, 1782; *Des vases peints appelés étrusques*, 1806; *Histoire de la peinture en Italie*, 1809, 6 vol. in-8°, d'une haute importance. Mais de tous les ouvrages de l'abbé Lanzi, celui qui lui fait le plus d'honneur est son *Essai sur la langue étrusque et les autres antiquités de l'Italie*, etc., Rome, 1780, 3 vol. in-8°, dont on a une seconde édition, Florence, 1824, 3 vol. in-8°. Dans ce livre devenu classique, Lanzi a réuni tous les éléments des études relatives à l'archéologie étrusque. On lui a reproché de trop abuser de la langue grecque pour expliquer les inscriptions des anciens monuments de l'Etrurie.

LAOCOON (myth.). Fils de Priam et d'Hécube, selon les uns, de Capys et de Themis, suivant d'autres, qui le font ainsi frère d'Anchise. Laocoon s'opposa à l'entrée du cheval de bois dans la ville de Troie, et lança une javeline dans les flancs de la fatale machine. Le jour même, pendant qu'il sacrifiait un taureau à Nep-

tune, les dioux ennemis des Troyens envoyèrent contre lui deux énormes serpents qui se jetèrent d'abord sur ses deux fils. Laocoon veut les secourir; il est enlaçé lui-même dans les replis des serpents, et périt avec ses enfants, victime de son zèle pour la patrie. Homère ne dit pas un mot de cette légende qui a été mise en œuvre par les poètes postérieurs. La mort de Laocoon avait inspiré à Sophocle une tragédie qui ne nous est pas parvenue, à Virgile un bel épisode, et à trois sculpteurs Rhodiens, Agisandre, Athénodore et Polydore, un groupe magnifique qui fut retrouvé en 1506, sous une voûte souterraine de la place des *Setti-Sale*. Félix de Frédis qui avait fait cette trouvaille précieuse, la céda au pape Jules II moyennant une pension. Maffei pense que ce beau morceau de sculpture fut exécuté vers la 88^e olympiade; Winckelman opine pour le temps où vivait Lysippe; Lessing fait honneur de ce chef-d'œuvre aux premiers règnes des empereurs romains. Pliny a décrit le groupe de Laocoon qui était placé dans les bains de Titus, et qui, dit-il, était d'un seul bloc. Ces détails ont fait penser à quelques auteurs que le Laocoon découvert en 1506 n'était pas celui dont parle Pliny, puisqu'il n'a pas été trouvé dans le lieu indiqué, et qu'il est composé de plusieurs morceaux. Les plus belles pages qui aient été écrites par les modernes sur le Laocoon sont celles de Lessing sous ce titre : *Laocoon ou des limites de la poésie et de la peinture*. Napoleon avait doté la France de ce chef-d'œuvre qui a été rendu à l'Italie; il orne aujourd'hui la cour du Belvédère, dans le palais du Vatican. La galerie de Medici, à Florence, en possède une belle copie de Baccio Bandinelli.

LAODICÉE (géog. anc.). Plusieurs villes ont porté ce nom : — **LAODICÉE**, capitale de la Phrygie pacatienne, dans la partie S.-O. de cette province, près du Lycus, était une des cités les plus opulentes de l'Asie-Mineure. Elle porta d'abord les noms de *Diospolis* et de *Rhona*. Les Romains lui donnaient celui de *Pacatiana*. Elle fut renversée par un tremblement de terre l'an 65 après J.-C. Les Turcs la prirent en 1255, et Tamerlan la ruina en 1402. Elle est appelée aujourd'hui *Ladik* ou *Eski-Hissar*. — 2^e **LAODICÉE** *Camosa*, était située dans la Syrie, à l'O. d'Emèse et de l'Oronte, et près du Liban. Sévère, pour la récompenser de sa fidélité, lui accorda de grands privilèges. — 3^e **LAODICÉE** *ad mare* (aujourd'hui *Lainkiah*), dans la Syrie comme la précédente, était bâtie sur une hauteur aux bords de la mer. Son territoire était fertile en vins. Il reste de cette ville des ruines parmi lesquelles on remarque des colonnes de granit et de porphyre, et un arc de triomphe

aouteno par des colonnes corinthiennes. A on stade environ on trouvo les restes d'un port, creuse de main d'homme, et en forme d'amphithéâtre. — 4° **LAODICÉE la brûlée** (*Laodicea Combusta*), ville de l'Asie, dans la Lycaonie, à l'E. de Philomelium. On croit qu'elle était appelée la Brûlée parce que son territoire était autrefois volcanique. — 5° **LAODICÉE**, ville située sur les confins de la Médie et de la Perse. Elle avait été bâtie par Antiochus. — 6° **LAODICÉE**, dans la Mésopotamie, bâtie par Séleucus. — 7° **LAODICÉE**, ville du Péloponèse, dans la Megalopolitide, selon Polybe, dans l'Orestide, selon Thucydide. Pausanias l'appelle *Laodonea*.

LAODAMIE (*myth.*). Fille d'Acaste et femme de Protésilas, qui fut tué au commencement de la guerre de Troie. Laodamie supplia Pluton de lui accorder une entrevue avec l'ombre de son mari. Elle fut exaucée et Protésilas la détermina à le suivre dans les enfers. D'autres disent que ce fut Protésilas qui obtint de Proserpine l'autorisation de venir sur la terre pour voir Laodamie.

LAOMÉDON (*myth.*). Fils d'Ilius, eut de sa femme Placé quatre fils : Clytius, Héctaon, Tithon, Priam, et trois filles : Hésione, Cella et Astyoche. Neptune et Apollon exilés du ciel élevèrent pour lui les murailles de Troie. Laomédon leur refusa ensuite la récompense promise. Les deux dieux irrités produisirent une inondation qui détruisit les murs bâtis de leurs mains, et une peste qui décima la population. Pour conjurer l'épidémie, il fallait livrer chaque jour une jeune fille à un monstre marin. Hésione, fille de Laomédon, fut exposée à son tour. Hercule arriva et offrit de tuer le monstre et de délivrer la princesse, à condition qu'elle deviendrait sa femme, et que le roi lui donnerait douze chevaux magnifiques. Le héros vint à bout de son entreprise, et partit ensuite pour la Calchide, priant Laomédon de lui conserver sa fille et ses chevaux. Mais à son retour le monarque perfide voulut tout garder. Hercule assiégea Troie, la prit, tua Laomédon, donna Hésione à son ami Telamon et réduisit Priam à la condition d'esclave. Les épiques ont cherché de toutes les manières à donner à ces légendes un caractère historique; pour les uns, les murs de Troie sont devenus des digues; Hercule n'est qu'un architecte, un ingénieur qui vient à rétablir; pour d'autres l'inondation n'est qu'une invasion de peuples navigateurs.

LAON, l'ancienne *Bibrax* ou *Luglunum Clavatum*, nommée au moyen-âge *Landnum*. Chef-lieu du département de l'Aisne, à 130 kil. N.-E. de Paris, avec une population de 8,043

habitants (recens. de 1851). Cette ville est située au sommet d'une colline élevée. Elle était autrefois le siège d'un évêché, fondé par saint Remy vers la fin du v^e siècle. Bruneau en fit sa résidence après la mort tragique de Siegebert. Gellimer, maire du palais de Neustrie, la saccagea en 682; Pépin et Carloman s'en emparèrent en 742; Eudes s'en rendit maître en 892, après la déposition de Charles-le-Gros. Charles-le-Simple la reprit en 895, et en fit sa capitale. Elle conserva ce titre jusqu'à la fin de la dynastie Carlovingienne. Pendant la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, elle eut plusieurs sièges à soutenir. Le duc de Bourgogne la livra aux Anglais en 1419; Henri IV s'en empara en 1594. Le 9 et le 10 mars 1814, elle fut témoin d'un combat sanglant, mais indécis, entre Napoléon et Blücher. Laon possède une cathédrale très vaste, mais lourde, dont on ignore l'époque de la construction. On peut aussi citer son église de Saint-Martin, qui date du xiv^e siècle. Sa bibliothèque renferme quelques manuscrits très précieux. Laon a vu naître le roi Lothaire, saint Remy, Méchain, J. Bodin, le maréchal Serrurier. Trois conciles y ont été tenus : en 945, en 1232 et en 1402. Le premier fut présidé par Martin, légat du saint-siège; Thibaud, comte de Blois, y fut excommunié. Cette ville n'est remarquable ni par son industrie, ni par son commerce. Son arrondissement, comprenant 171,128 habitants, est divisé en onze cantons : Laon, Anzy-le-Château, Channy, Coucy-le-Château, Craonne, Crécy-sur-Serre, La Fère, Marle, Neufchâteau, Rozoy, Sissonne.

LAONNAIS, ancienne contrée de l'Ile-de-France, au N.-E. de cette province, et enclavée aujourd'hui dans le département de l'Aisne. Elle était formée au N. par le Thérache, à l'E. par la Champagne, au S. et à l'O. par le Soissonnais. Après Laon, sa capitale, ses villes principales étaient : Crépy, Corbigny, Coucy, Prémontré, Notre-Dame-de-Liesse.

LAPAGERIE, *Lapageria* (*bot.*). Ce genre, dédié à l'impératrice Joséphine, appartient à une petite famille de monocotylédons proposée par M. Lindley sous le nom de Philésiées. Il rentre dans l'hexandrie-monogynie du système de Linné, et a pour type un magnifique sous-arbrisseau grimpant et voluble du Chili, à feuilles alternes, ovales lancéolées, cuspidées, marquées d'un réseau de nervures; à grandes et belles fleurs rouges, tachées intérieurement de blanc, solitaires et pendantes à l'extrémité de pédoncules axillaires. Ces fleurs ont un périanthe de six folioles conniventes en cloche, dont les extérieures sont concaves-carénées à la base; six étamines insérées à la base des fo-

lioles du périlanthe; un ovaire uniloculaire à trois placentaires pariétaux chargés d'ovules, surmonté d'un style simple et d'un stigmate en massue. Le fruit est une baie ovoïde-oblongue, dans l'intérieur de laquelle de nombreuses graines obovales, tronquées, sont nichées dans la pulpe même. — L'espèce type de ce genre est la LAPAGERIE NOSE, *Lapageria rosea*, Ruiz et Pav.; elle est cultivée en serre froide où elle produit un très bel effet.

LA PÉROUSE (JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE). Célèbre navigateur, né à Albi en 1741. Il entra très jeune dans la marine royale, assista à un grand nombre d'opérations militaires. Il avait fait plusieurs actions d'éclat et navigué sur toutes les mers du globe, lorsqu'il fut chargé de détruire les établissements des Anglais dans l'île d'Hudson. Il accomplit cette mission difficile avec autant de succès que d'humanité. C'était l'époque où Cook venait de faire sa grande exploration. Le gouvernement français ne voulut pas rester en arrière de l'Angleterre, et résolut d'envoyer deux frégates sur les traces des navigateurs anglais pour rechercher le passage qu'ils n'avaient pas trouvé, explorer les mers du Sud dans tous les sens, et enrichir les sciences naturelles de nouvelles découvertes. La Pérouse, alors capitaine de vaisseau, fut nommé chef de cette expédition, et Louis XVI lui remit lui-même la dernière instruction.

Les deux frégates *l'Astrolabe* et la *Bonasse* partirent de Brest le 1^{er} août 1785; on n'en eut de nouvelles que le 25 juillet de l'année suivante. Il serait trop long de suivre tous les pas du célèbre navigateur. Les malheurs de l'expédition commencèrent sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. On avait découvert une baie inconnue, le Port des Français; trois embarcations, envoyées pour terminer le sondage, furent entraînées au milieu des brisants qui en engloutirent deux, montées par vingt-une personnes, dont dix officiers. La Pérouse fut plus heureux sur la côte de Tartarie et celles des îles adjacentes. La majeure partie de la côte orientale de l'Asie était inconnue. Les travaux de La Pérouse font encore autorité pour ces côtes. La découverte du détroit qui porte son nom lui permit de se rendre, en 1787, au Kamtchatka, dans le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il reçut des nouvelles de France. Une dépêche l'élevait au grade de chef d'escadre. Il expédia de là un officier qui arriva à Versailles en 1788. — La Pérouse avait quitté le Kamtchatka le 29 septembre, et fait route vers le Sud, en passant par les îles des Navigateurs et des Amis. A l'île Manouna, qui fait partie du premier de ces

groupes, le commandant de *l'Astrolabe*, Delangle, étant allé faire de l'eau avec la chaloupe et les canots dans une anse entourée de rescifs, fut massacré par les Sauvages avec onze hommes de sa suite. La plupart de ses compagnons revinrent blessés. Les deux frégates arrivèrent à Botany-Bay le 16 janvier 1788, et les dernières nouvelles de l'expédition sont datées du 7 février suivant. On l'attendait à l'île-de-France à la fin de 1788. Deux années se passèrent, et rien n'arriva. La société d'histoire naturelle de Paris s'adressa à l'Assemblée nationale, et Louis XVI ordonna l'armement de deux navires pour envoyer à la recherche des navigateurs. D'Entrecasteaux, chargé de l'expédition, termina heureusement les travaux de La Pérouse, mais il ne put recueillir aucun renseignement sur son sort ni sur celui de ses compagnons. Ce fut en 1827 seulement que le capitaine anglais Dillon apprit qu'ils avaient fait naufrage dans une des îles de Vanikore. Dumont d'Urville visita de nouveau cette île en 1828, y éleva un monument à la mémoire des malheureux navigateurs, et recueillit sur les lieux, soit dans les mains des Sauvages, soit au fond de la mer, un grand nombre d'objets leur ayant appartenu, qui font aujourd'hui partie du Musée de la marine au Louvre.

J. F.

LAPHRIE, *Laphria* (ins.). Genre de diptères tanystomes, de la tribu des Asiliques, renfermant un assez grand nombre d'espèces tant européennes qu'exotiques, presque toutes remarquables par leur viscosité et leurs belles couleurs. Ces diptères ont une tête courte, mais large, avec les yeux très saillants; les antennes sont de la longueur de la tête, terminées par un article presque ovale, en forme de palette, sans style; l'abdomen est presque cylindrique, quelquefois rétréci vers la base, recourbé à l'extrémité; les pattes sont robustes, avec les tibias postérieurs arqués; les tarses sont munis de deux crochets et de deux pelotes. Les larves de ces insectes vivent dans le bois, et très probablement aux dépens des larves de Longicornes et de Sternoxes. On trouve l'insecte parfait sur les troncs d'arbres coupés, dans les chantiers de bois, sur les feuilles des haies. Parmi les espèces d'Europe nous citerons : — la LAPHRIE JAUNE, *L. flava*, Fabr., qui est noire, velue, avec des poils blanchâtres sur le corselet, et des poils d'un roux ardent, serrés, sur l'abdomen; les ailes sont teintes de brun. — La LAPHRIE BORDÉE, *L. marginata*, Fab., qui est noire avec de petites bandes interrompues de poils jaunes sur l'abdomen; les ailes sont brunes. — La LAPHRIE DORÉE, *L. aurea*, Fabr., qui est noire, avec la tête et le corselet couverts de poils

dorés; l'abdomen est brun, avec le bord des segments couvert de poils jaunes. L. F.

LAPIDAIRE (STYLE), du latin *lapis*, pierre. C'est le nom qu'on donne au style considéré par rapport aux inscriptions. Ce style, on le comprend, doit avant tout être concis; il doit de plus être précis et énergique. Les Grecs et les Romains recherchaient beaucoup ces qualités. La langue de ces derniers, surtout, s'y prêtait admirablement. Le style lapidaire des anciens est souvent très difficile à comprendre, parce qu'à part les abréviations dont on se fait à chaque instant usage, et la ponctuation après chaque mot, ou même quelquefois entre certaines syllabes du même mot, on y emploie quelquefois des figures contraires à la syntaxe ordinaire, telles que l'anacolûte, ou manque d'accord entre le verbe et le sujet; l'antiphrase, où un cas est mis au lieu d'un autre; l'ellipase, ou suppression de mots essentiels à la clarté de la phrase, etc. Le style en prose est le plus usité dans les inscriptions. On connaît cependant un grand nombre de celles-ci qui sont en vers; on les appelle *inscriptions métriques*.

LAPIDATION. Supplice qui consiste à faire périr une personne à coups de pierres. Ce genre de peine était spécialement en usage chez les Juifs. On conduisait le condamné hors de la ville, précédé d'un huissier portant une espèce de drapeau, qui était comme une invitation pour le public à déclarer ce qu'il pourrait savoir de nature à justifier le malheureux sur le point de périr. Si personne ne répondait à cet appel suprême, on exhortait le condamné, parvenu au lieu de l'exécution, à faire l'aveu de son crime. Il était ensuite accablé de pierres. Ce genre de supplice était aussi celui auquel recourait le peuple juif dans les exécutions spontanées, ou sans forme de procès, qu'on appelait jugements de zèle. C'était une sentence et une peine de ce genre que les Pharisiens demandaient à J.-C. contre la femme adultère. La réponse du Sauveur fait allusion à l'usage où étaient les accusateurs, les témoins, de jeter les premières pierres. — La lapidation était le supplice réservé pour les crimes de lèse-majesté chez les Macédoniens. Les Romains n'y recouraient que pour certains délits militaires. Les peuples germaniques l'ont peu pratiquée.

LAPIN, *Lepus canaliculus* (mamm.). Espèce du genre Lièvre (roy. ce mot). Le nom de *Lapin* a été étendu à plusieurs mammifères qui diffèrent beaucoup de l'espèce connue généralement sous ce nom; c'est ainsi que le *Somak* a reçu la dénomination de LAPIN D'ALLEMAGNE; l'*Agouti*, celle de LAPIN D'AMÉRIQUE; le *Kangourou*

philandre, celle de LAPIN D'ARABIE; le *Cochon d'Inde*, celle de LAPIN DU BRÉSIL; le *Lemming*, celle de LAPIN DU NORWÈGE, etc. E. D.

LAPIS-LAZULI (roy. LAZULITE).

LAPITHES. Ancien peuple de la Thessalie, où il occupait une vaste contrée, entre la Phlœtide, le Pinde, l'Olympe et la Perrhœbie. Il descendait, suivant la fable, de Lapithe, fille d'Apollon et maîtresse d'Éole. Les Lapithes étaient de race pélasgique, et Simonide les appelle positivement *Pélasgiotes*. Ils paraissent avoir eu une origine commune avec les Centaures, puisque ces derniers, selon Diodore (lib. iv, 55-69), étaient fils de Centaurus, fils d'Apollon et de Stilbé, et frère de Lapithès, père de Lapithe. Quelques auteurs, à la tête desquels se trouve Paléphate (*De Incredilibus*, cap. i), prennent les Lapithes pour une nation dans laquelle les Centaures ou chevaliers, habiles à dompter les chevaux, formaient un ordre privilégié, comme chez les autres peuples de la Grèce. Paléphate remarque à l'appui de cette hypothèse qu'on cite beaucoup de rois des Lapithes, mais qu'on ne fait pas mention d'un seul roi des Centaures. Parmi les modernes, le savant Clavier et plusieurs autres ont adopté cette opinion, et la guerre des Lapithes et des Centaures sous Pirithoüs devient alors une simple révolte de ces derniers contre l'autorité royale. Les Lapithes étaient divisés en deux États. À l'époque où l'on place la légende d'Hercule, Pirithoüs gouvernait une fraction de ce peuple; l'autre obéissait à Cœnée. Au siège de Troie, auquel ils vinrent avec quarante vaisseaux, ils étaient commandés par Polyxète, fils de Pirithoüs, et par Léontéus, fils de Coronus et petit-fils de Cœnée. Quelques modernes font des Lapithes le même peuple que les Phlégiens, personnifiés dans Phlegius, frère d'Ixion, qui était Lapithe. Les anciens représentent les Lapithes comme une nation impie, parce qu'ils s'opposèrent au culte du nouveau Jupiter, qu'on voulait, de leur temps, introduire dans la Grèce.

LAPLACE (PIERRE-SIMON, MARQUIS DE), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, naquit à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 28 mars 1749. Fils d'un simple cultivateur, il se fit d'abord remarquer par une mémoire heureuse, par une étonnante sagacité dans la discussion des questions les plus subtiles de la métaphysique et de la théologie, et enfin par une tenacité d'esprit infatigable, qui fut depuis le véritable caractère de son génie. D'abord professeur en province, il vint ensuite à Paris, sans autre recommandation qu'une dissertation savante dont il s'était fait précéder, et se présenta chez d'Alembert, qui sut deviner

son mérite, et lui fit obtenir la place de professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Paris. Ce fut en 1773 qu'il présenta à l'Académie des sciences ses premières recherches sur le système du monde. Ce travail, qui contenait une découverte capitale, celle de l'*invariabilité des distances moyennes des planètes au soleil*, et de savantes considérations sur le mode de transmission de l'attraction universelle, lui ouvrit, à l'âge de vingt-quatre ans, les portes de l'Académie, et décida de la direction de sa carrière scientifique. Le 10 mai 1787, il communiqua à l'Académie des sciences deux importantes découvertes : l'explication des grandes inégalités de Jupiter et de Saturne, et les causes théoriques de l'équation séculaire de la lune, problèmes qui, depuis Newton, avaient épuisé les efforts des plus grands géomètres, dont quelques-uns même avaient pensé qu'on serait obligé, pour les résoudre, d'altérer l'admirable simplicité de la loi de la gravitation universelle. Laplace montrait au contraire que ces anomalies, depuis longtemps signalées par l'observation, n'en étaient qu'un résultat naturel, et en devenaient, par conséquent, une nouvelle confirmation. Il parvint bientôt après à démêler les lois des satellites de Jupiter, problème dont la difficulté résulte d'un rapport particulier existant entre les moyens mouvements des trois premiers satellites, circonstance unique dans le système du monde, et que Laplace a saisi avec une admirable sagacité. La théorie de la lune fut ensuite pour lui un champ fécond en découvertes. La nouvelle analyse à laquelle il soumit cet astre, lui donna les moyens de rendre plus exactes les tables dont le perfectionnement est si utile pour la détermination des longitudes en mer, et lui révéla plusieurs inégalités nouvelles qui lui permirent de résoudre plusieurs problèmes intéressants. C'est ainsi qu'une de ces inégalités donne l'aplatissement de la terre, et qu'un autre fait connaître sa distance au soleil, plus exactement qu'on ne pourrait les déduire d'observations directes; de sorte qu'un astronome peut calculer désormais, sans sortir de son observatoire, ces deux éléments importants qui jadis ont coûté tant d'observations délicates, et de lointains voyages. C'est encore à la sagacité de Laplace que nous devons la découverte de ces grandes lois sur lesquelles reposent la stabilité du système du monde et l'équilibre des mers, conséquences admirables de la loi de la gravitation universelle qui suffit à tout maintenir à sa place, comme elle suffit à tout maintenir en mouvement, contrairement aux idées de Newton et d'Euler, qui pensaient que la providence serait

un jour obligée de retoucher à son ouvrage, pour rétablir l'ordre troublé par la succession des siècles. En 1783, Laplace avait succédé à Bezout dans la place d'examinateur des élèves du corps royal de l'artillerie; la révolution lui enleva cette position. Dans un état voisin de l'indigence, il se réfugia à Melun, où il espérait échapper, dans l'obscurité, à l'attention ombrageuse d'un pouvoir qu'effrayait toute espèce de supériorité. Ce fut dans cette retraite qu'il composa l'*Exposition du système du monde*, qui, dans un style toujours élevé, pur et concis, déroule aux regards étonnés, sans le secours de l'analyse algébrique ou de la synthèse des anciens, le magnifique tableau de la constitution des cieux. Laplace, nommé membre de l'Institut et du bureau des longitudes à la création de ces établissements, partagea avec Lagrange la chaire de mathématiques à l'Ecole Normale et à l'Ecole Polytechnique, et contribua puissamment, par l'éclat de ses leçons, à la haute considération qui environna dès leur origine ces deux établissements. En 1799, parurent les deux premiers volumes de la *Mécanique céleste*, ouvrage où sont présentées, sous les plus belles formes du langage analytique, toutes les découvertes faites depuis Newton dans l'astronomie théorique, et dont l'*Exposition du système du monde* n'était pour ainsi dire que la sublime préface. La révolution du 18 brumaire 1799 surprit Laplace dans ces occupations. Il était personnellement connu du général Bonaparte, qui aimait à prendre place entre Lagrange et lui toutes les fois que, dans les courts séjours qu'il faisait à Paris, il occupait son fauteuil à l'Institut. Nommé ministre de l'intérieur, il signala son rapide passage dans ces hautes fonctions par quelques mesures utiles aux intérêts scientifiques. En décembre 1799, il fut appelé au sénat conservateur, dont il devint vice-président en 1803, bientôt après chancelier, et presque en même temps grand-cordon de la Légion-d'Honneur. En 1806, il fut fait comte de l'empire; en 1813, grand-cordon de l'ordre de la Réunion. La Restauration ne l'oublia pas. Le 4 juin 1814, il fut élevé à la dignité de pair, et reçut du roi le titre de marquis. C'est vers la même époque qu'il publia la seconde édition de la *Théorie analytique des probabilités*. Cette branche d'analyse ne formait encore qu'une suite de problèmes épars dans des ouvrages divers, lorsque Laplace en réunit et fixa les principes; mais il eut le tort de vouloir l'appliquer à toutes les branches de la philosophie naturelle, ce qui ne saurait conduire qu'au doute dans les sciences qui ne sont pas exclusivement du domaine des chiffres. Cet ouvrage, considéré au

seul point de vue mathématique, est nu des plus remarquables de l'auteur. En 1816, Laplace fut nommé à l'Académie française, où le mérite littéraire de ses ouvrages scientifiques avait depuis longtemps marqué sa place, comme l'un de nos plus illustres prosateurs. Au reste le génie dont la nature l'avait doué n'était point circonscrit dans la spécialité des sciences mathématiques. Ami de Lavoisier, il valait à établir l'un des éléments les plus importants de la théorie de la chaleur. Laplace conserva jusqu'au dernier moment l'activité de son esprit. Il mourut le 5 mars 1827.

D. DE P.

LAPONIE (voy. au Supplément).

LAQUE (chim. ind.). La *Laque*, improprement appelée *Comme-laque*, est une substance résineuse, fournie par plusieurs arbres de l'Inde, à la suite de la piqûre d'une espèce du genre cochenille, le *Coccus Lacca*. On cite comme produisant le plus, deux figuiers (*Ficus religiosa* et *indica*), ainsi que le *Croton lacciferum*. La femelle de l'insecte s'attache à l'extrémité des jeunes branches, se plonge dans leur suc, y pond des œufs qui se métamorphosent en vingt ou trente larves. Par suite de la maladie qui résulte de la présence de ces corps étrangers, il découle des points blessés un suc résineux qui se concrète en croûtes irrégulières. — On distingue dans le commerce trois sortes de laques.

La *Laque en bâton* (*stick-lac*), ainsi nommée, parce qu'elle est encore adhérente aux branches de l'arbre, ou conserve leur forme, sur laquelle elle s'est moulée par une sorte d'incrustation de 5 à 6 pouces de longueur. Elle est d'un rouge brun foncé, transparente sur les bords, d'une cassure brillante, d'une saveur astringente, colorant la salive par la mastication, et répandant par la combustion à l'air une odeur forte, assez agréable. Lorsqu'on la détache des branches, on voit à sa partie interne un grand nombre de cellules dans lesquelles il n'est pas rare de trouver l'insecte entier. Elle se rassemble quelquefois en masses par suite de l'agglomération de ses fragments agglutinés sous l'influence de la chaleur des rayons du soleil.

La *laque en grains* (*gud lak*) est celle qui, détachée prématurément des branches, se trouve réduite en très petits fragments. On doit choisir de préférence celle d'une coloration plus foncée. Elle ne nous arrive souvent qu'après avoir été lavée dans l'Inde pour en extraire le principe colorant connu sous la dénomination commerciale de *Lack-lack*. C'est un extrait de laque que l'on obtient en traitant cette substance réduite en poudre par l'eau bouillante chargée de soude, et en mêlant de l'alun aux deux solutions réunies. Le précipité produit sous

l'influence du sulfate d'alumine, est le *lack-lack* (*laque de laque*), composé de matières colorantes et d'alumine. — Le *Lack-dye*, ou laque à teindre, est une autre variété d'extrait de laque, également fabriquée dans l'Inde, et qui ressemble assez au produit précédent. Il contient à peu près autant de résine, mais beaucoup moins de matière colorante. Nous le recevons en tablettes rectangulaires de 7 centimètres en carré, sur 1 à 2 centimètres d'épaisseur. Beaucoup de morceaux sont irréguliers et salis par une matière grisâtre ou d'un brun rougeâtre. Sa cassure, d'un brun foncé, offre une foule de petites cavités.

La *laque en écailles*, aussi appelée *laque en plaques*, est obtenue en faisant fondre les deux autres espèces, mais surtout la seconde, après qu'elles ont été lavées. On la coule en lames minces sur des plaques unies. Elle offre dans cet état un aspect vitreux, et varie de densité ainsi que de couleur, suivant qu'elle a perdu plus ou moins de son principe colorant. De là les variétés *blonde rouge*, *brune*.

Les différentes espèces de laques soumises à l'analyse chimique, ont donné :

	Laque en écailles	Laque en grains	Laque en bâtons
Résine	90,5	88,5	68,0
Matière colorante	0,5	2,5	10,0
Cire	4,2	4,5	6,0
Gluten	2,8	2,0	5,5
Matière étrangère	0,0	0,0	6,5
Perte	1,8	2,5	4,0
	100,0	100,0	100,0

On voit donc que la laque en écailles, riche en résine, contient peu de matière colorante; que la laque en bâtons renferme moins de résine et une forte proportion de matière colorante. La laque en grains est intermédiaire aux deux autres sortes.

Lorsqu'on traite la laque par l'alcool, à la température ordinaire, la liqueur filtrée et évaporée donne pour résidu une matière résineuse, qui, après avoir été fondue, est brune, translucide, cassante, d'une densité de 1,139, fusible à une faible chaleur, susceptible alors de couler comme un liquide visqueux, de répandre une odeur agréable, complètement soluble dans l'alcool anhydre, dans les acides chlorhydrique et acétique, dans la potasse et la soude caustiques, qu'elle neutralise, et soluble en partie seulement dans l'éther hydrique et les huiles essentielles.

On attribuait autrefois à la laque des propriétés toniques et astringentes. Son usage en médecine est presque entièrement abandonné de nos jours. On la fait seulement entrer dans

quelques préparations dentifrices, et c'est alors l'espèce la plus colorée que l'on préfère. On emploie encore la laque comme matière tinctoriale et colorante. La qualité ductile de sa résine est aussi mise en usage dans plusieurs industries, et l'on préfère alors la laque en écailles à la laque en grains. La laque en bâtons serait préférable si elle était toujours bien pure. Nous citerons la fabrication de la cire à cacheter, dans laquelle elle entre pour la proportion de 48/100 dans les sortes rouges de bonne qualité. La chapellerie en fait également usage. La laque entre enfin dans la composition de certains mastics employés à recoller ou jointoyer les fragments des corps métalliques, des corps vitreux ou céramiques, et dans la fabrication des vernis.

On donne en général le nom de **LAQUES** aux matières colorantes précipitées dans l'eau par des oxydes ou des sels, avec excès de base. Ces sortes de laques sont employées dans la peinture sur papier et diverses espèces de coloriage.

LAQUES DE CHINE. Nom par lequel on désigne des ouvrages, le plus souvent en carton, recouverts d'un beau vernis, ornés de figures et de dessins bizarres en dorure, qui nous ont été apportés primitivement de la Chine. Nos artistes se sont efforcés de les imiter, mais sans atteindre la perfection à laquelle les Chinois arrivent. On appelle ces produits *laques françaises*, pour les distinguer de ceux qui nous viennent d'Asie.

LAQUEDIVES (ILES). Groupe d'îles situées sur la côte occidentale de l'Inde en deçà du Gange et au N. des îles Maldives. Elles sont comprises entre 10°-14° 30' latitude N. et 69° 50'-72° long. E. Elles furent découvertes en 1499 par Vasco de Gama. On en compte dix-neuf principales, parmi lesquelles on remarque celles d'Ameni, de Kalpeny, de Kittan et de Chittac. Elles sont tributaires des Anglais.

LAQUÉAIRES, *Laqueatores* (antiq.). Nom qu'on donnait à une espèce de gladiateurs, qui, armés d'une corde disposée en nœud coulant, tâchaient d'enlacer le cou de leurs adversaires. On ne sait s'ils se contentaient de les renverser ou s'ils devaient les étrangler, ou s'ils les égorgaient avec un glaive. Les Laquéaires sont probablement les mêmes que les *rétières*. On appelait aussi *Laquéaire*, l'ouvrier qui construisait une voûte (*laquear* ou *Lacunar*, voûte.)

LARA (myth.) ou **LARANDA**, qu'on écrit aussi *Lalaria*, était fille du fleuve Almon. Elle apprit à Junon les amours de Jupiter et de Junon. Le maître des dieux la rendit muette et la condanna à vivre dans les enfers. Mercure chargé de l'y conduire, la rendit mère des deux **LARES**.

LARA. La maison de Lara tirait son nom de la petite ville de Lara, dans la Vieille Castille, à quelques lieues de Burgos. Cette famille eut pour fondateur Ferdinand Gonzalez, comte de Castille et de Lara, mort vers 970. Celui-ci descendait, par son père, de Ramire I^{er}, roi de Léon et des Asturies de 842 à 850, et par sa nièce, des seigneurs de Lara. C'est à cause de cette descendance royale que les sept fils de Gonzalez Gustios, frère de Ferdinand Gonzalez, prirent le titre d'*Infants*. Ces princes sont devenus célèbres dans l'histoire chevaleresque de l'Espagne. On les désigne toujours sous le nom des sept infants de Lara. — Dans la première moitié du XI^e siècle, la maison de Lara se partagea en deux branches : la première eut pour chef Manrique Lara, qui prit le titre de vicomte de Narbonne ; la seconde, représentée par Ordonez Perez de Lara, garda le titre de comte de Lara. Cette dernière exerça une grande influence sur les affaires publiques et les intrigues de cour en Castille. Quelques-uns de ses membres prirent une part active aux troubles qui agitaient leur pays, jusqu'à la seconde moitié du XIV^e siècle, époque à laquelle cette branche s'éteignit.

LARAIRES (antiq. rom.). Lieu consacré dans chaque maison au culte des Lares, de tous les dieux de la famille et même des images des ancêtres. Les Laraires étaient le for intérieur de la superstition païenne, et l'on y conserva jusqu'à la chute du paganisme, les pierres fétiches dont l'adoration remontait aux époques les plus reculées. Les riches avaient quelquefois deux Laraires. Dans le *Lararium majus* ou *maximum*, ils plaçaient les lars qu'ils révéraient le plus, et dans l'autre les Lares qu'ils regardaient comme inférieurs. Lampride rapporte qu'Alexandre Sévère avait dans son laraire le plus saint, les images des bons princes déifiés, des hommes les plus vertueux, et en particulier celles d'Apollonius, d'Orphée, d'Abraham et de Jésus-Christ. Dans son autre laraire, il avait placé les hommes célèbres par leurs talents, tels que Virgile, Cicéron, Achille. Tous les matins il offrait un sacrifice à tous ses Lares. Les gens de médiocre fortune plaçaient les Lares dans le vestibule de leurs maisons. Les pauvres se contentaient de les poser dans de petites niches autour des bancs qui environnaient leur foyer, ou dans un coin du foyer même. — Les Laraires, moins exposés à la destruction que les temples publics, ont fourni aux antiquaires une multitude de représentations des divinités inférieures.

LARDIZABALÈES, *Lardizabaleæ* (bot.). Famille de plantes dicotylédones détachée de celle des ménispermées, dans laquelle elle for-

maît d'abord un sous-ordre. Elle est composée d'arbrisseaux volubiles ou de lianes à rameaux cylindriques, striés. Les feuilles de ces végétaux sont alternes, à trois folioles dentées ou lobées, trinervées, coriaces, remarquables par leurs pétioles et pétioles renflés tant au sommet qu'à la base, dépourvues de stipules. Leurs fleurs unisexuées forment des grappes axillaires; leur couleur est blanche, lilas, pourpre foncé, ou, enfin, jaune pâle. Les mâles présentent : un calice coloré, à trois ou six sépales libres; six pétales disposés sur deux rangs, les intérieurs plus petits, quelquefois pas de corolle; six étamines opposées aux pétales, généralement soudées par les filets en un seul corps, à anthères extrorsées, biloculaires; des rudiments d'ovaires. Les fleurs femelles un peu plus grandes que les mâles, pourvues d'un calice et d'une corolle semblables à ceux que présentent ces dernières, ont six étamines très petites et mal conformées, trois ovaires (quelquefois six ou neuf), distincts, uniloculaires, multiovulés, surmontés chacun d'un style court et d'un stigmate pelté, obtus ou conique. A ces ovaires succèdent autant de fruits distincts, charnus ou succulents, uniloculaires, renfermant presque toujours beaucoup de graines, dans lesquelles un embryon très petit est logé dans la base d'un albumen volumineux, charnu-consistant. — Les *Lardizabales*, quoique peu nombreuses en espèces, sont disséminées en divers pays. On en trouve en effet : 1° en Amérique, au-delà de l'équateur, le long de l'Océan Pacifique; 2° dans les montagnes de l'Inde, à la Chine, dans le Japon; 3° à Madagascar. — Les genres américains sont : *Lardizabala*, R. et Pav., *Boquila*, DC. Les asiatiques sont les suivants : *Akebia*, DC; *Holboellia*, Wall.; *Stauntonia*, DC.; *Parvatis*, DC.; enfin le genre *Bursera*, Dupet-Thou, est de Madagascar. — Quelques unes de ces plantes donnent des fruits comestibles. Toutes, en général, ont des tiges longues et grêles, qui, après avoir été passées au feu et avoir macéré dans l'eau, constituent des liens ou des cordes d'une grande ténacité. — On cultive quelquefois dans nos jardins le *Lardizabala biternata*, Ruiz et Pav., plante du Chili, à fleurs pourpres, mêlées de couleur chocolat, groupées en épis pendants, assez peu délicate pour qu'on pense qu'elle puisse végéter en pleine terre à Paris, avec une simple couverture de feuilles pendant l'hiver, lorsqu'on ne craindra pas d'en faire l'essai.

LARES, génies que les Romains et les Etrusques regardaient comme les protecteurs de la maison et de la famille. Nous avons donné au mot *LARA* une légende relative à l'origine de ces dieux. Mais cette tradition qui, n'admet que

deux lars ne paraît pas se rapporter aux lars des Romains. Ceux-ci en effet sont en nombre infini, soit qu'on les considère comme des protecteurs de chaque homme ou de chaque famille, soit, comme le croyait la masse du peuple, qu'ils ne fussent autres que les âmes des morts qui viennent errer encore parmi les vivants. Peut-être même n'étaient-ils qu'une division des mânes, nom générique sous lequel on désignait les âmes des défunts, qu'on paraît avoir distinguées en suite en âmes des bons ou *Lares*, âmes de ceux qui n'avaient été ni bons ni méchants ou *Lémures*, et âmes des méchants ou *Larvæ*. Les *Lares*, âmes des ancêtres, étant les protecteurs naturels de l'homme, on les invoquait dans toutes les circonstances de la vie. L'homme, comme père de famille, honorait les *lars familiares*; comme citoyen, les *lars publics*; comme bab tant d'une ville, les *lars urbani*; comme navigateur, les *lars marini*; comme soldat, les *lars hostiles* appelées aussi *fugantes*, c'est-à-dire mettant l'ennemi en déroute. On reconnaissait en outre des *lars ruraux*, des *lars capitales* ou des carrefours, *viales* ou des rues, etc. On donnait même aux douze grands dieux supérieurs le nom de *grands Larès*, et alors on appelait les autres *petits lars*. Ce fait des dieux assimilés aux *Lares* pourrait, au premier abord, faire douter de la réalité de l'identité de ces génies avec les âmes des morts. Mais peut-être doit-on chercher dans le nom même des *Lares* l'explication de cette difficulté. *Lar*, en effet, dans les anciens idiomes de l'Italie, signifiait *seigneur, chef*, et ce titre convenait parfaitement aux hautes divinités. Les Romains honoraient une espèce particulière de *Lares* qu'il est difficile de classer. Nous voulons parler des *Lares Grandiles* (do *grannire*, grogner?), ou *Lares porcins*, dont le culte fut institué par Romulus, parce qu'une truie avait mis bas trente petits. Les *Lares* paraissent avoir été représentés quelquefois sous la forme d'un chien, emblème de la fidélité et de la vigilance. Ordinairement on leur donnait la forme de nains; ils étaient vêtus de peaux de chien et souvent on plaçait un de ces animaux à leurs pieds. On leur offrait des fleurs, des fruits, du lait, de l'encens, et on leur immolait quelquefois une brebis ou un porc. — La fête publique des *Lares*, commune entre eux et les mânes, portait le nom de *Compitalia*; elle était mobile, mais se célébrait le plus souvent le 22 décembre.

LARÉVEILLÈRE-LÉPAUX (voy. RÉVEILLÈRE).

L'ARGENTÈRE. Ville de France, chef-lieu d'un des arrondissements du département de l'Ardèche, à 33 kil. S.-O. de Privas, avec une

population d'un peu moins de 3,000 habitants. Cette petite ville n'offre rien de remarquable. Il existe dans ses environs des gîtes de plomb argentifère. — Son arrondissement a 104 communes et 10 cantons: Buzet, Coucouron, Joyeuse, Monpezat, Saint-Étienne de Lugdars, Thuoy, Valgarge, Vallon, Les Vans, L'Argentière.

L'ARGENTIÈRE (col de l'). Passage des Alpes Maritimes, traversé par la route de Mont-Dauphin et de Barcelonnette à Coni. — L'Argentière est aussi le nom d'une des aiguilles du Mont-Blanc, haute de 4,000 mètres.

L'ARGENTIÈRE (île de l') ou **KIMOLO**, l'ancienne Cimolos, est située dans l'Archipel près de Milo (Melos), au S.-O. de Siphnos, par 36° 47' longitude E. Cette île est très stérile et ne renferme guère que 200 familles. Elle était jadis volcanique. On y trouve des eaux thermales, des mines d'argent qui ne sont jamais exploitées, et cette fameuse terre argileuse appelée *Himolée* du nom de l'île, et que les anciens estimaient tant pour le blanchissage du linge et pour la guérison de certaines maladies.

LARGESSES. On appelle ainsi les présents et les libéralités que les princes, les souverains et les personnes riches faisaient au peuple dans des circonstances solennelles. C'est à Rome surtout que l'usage des largesses se répandit avec la corruption des mœurs. Les nominations des magistrats étaient presque toujours accompagnées de libéralités qui, dans la plupart des cas, assuraient le triomphe du candidat le plus riche. Ces largesses, vers la fin de la république, consistaient en argent, en blé, en légumes, etc., et plus d'un aspirant aux grandes magistratures se ruina pour lutter de générosité avec ses concurrents. C'est ainsi que Jules-César, en partant pour l'Espagne, après sa préture, avouait que pour faire ses largesses au peuple, il avait non seulement dépensé tout son patrimoine, mais encore contracté des dettes s'élevant à 330 millions de sesterces. La coutume des largesses ne tomba pas en désuétude sous les empereurs, qui auraient craint de mécontenter les Romains s'ils ne leur avaient donné des preuves éclatantes de leur générosité. Les largesses qu'ils faisaient au peuple étaient appelées *congiuinae* (*congiarium*), parce qu'elles consistaient d'abord en un certain nombre de congés d'huile et de vin. Mais l'usage de donner de l'argent prévalut. Auguste fit distribuer à chaque citoyen de 250 à 400 pièces de monnaie, Tibère 300 pièces, Caligula 600 sesterces, Néron 400; Hadrien donna des épiceries, du baume, du safran; Commode 72½ deniers; Aurélien du pain, de l'huile, des gâteaux, de la viande. A partir du règne d'Auguste, les petits enfants

même eurent part à ces libéralités. Les largesses faites à l'armée recevaient le nom de *donatifs* (*donativum*), et étaient beaucoup plus considérables encore que celles dont nous venons de parler. Les centurions recevaient le double du simple soldat; les tribuns et les commandants le double des centurions. Héliogabale distribua à chacun de ses soldats trois pièces d'or; Casaubon, dans ses notes sur la vie de Pertinax, dit que le donatif s'élevait jusqu'à 20,000 deniers, et le denier valait alors environ 90 centimes. — Chez les peuples modernes, les largesses sont rares; on ne pourrait citer comme telles, bien qu'elles portassent ce nom, les légères libéralités que faisaient jadis les rois de France en distribuant dans quelques circonstances un certain nombre de pièces d'or ou d'argent aux gens du peuple qui se trouvaient présents.

LARGHIETTO (mus.). Mouvement musical plus lent que l'andante et plus rapide que l'adagio. C'est un diminutif de *largo*.

LARGILLIÈRE (NICOLAS). Célèbre peintre de portraits, né à Paris en 1656, et mort dans la même ville en 1746, était l'ami et le digne émule de Rigaud. Avant de se consacrer uniquement aux portraits, il fit des tableaux d'histoire, et c'est à ce titre qu'il fut reçu à l'académie de peinture. Séjournant en Angleterre à l'époque de l'avènement de Jacques II au trône, Largillière fut mandé à la cour de France pour peindre les portraits du roi et de la reine. A l'habileté du pinceau, à la richesse du coloris, il savait joindre la noblesse et l'aisance de la pose. Ces mérites lui valurent de peindre un grand nombre de personnages illustres de la cour de Louis XIV. Parmi les grands tableaux que produisit Largillière on remarque celui qu'il exécuta en 1694 pour l'ancienne église de Sainte-Genève, et qui fut destiné à conserver le souvenir d'un vœu adressé à la patronne de Paris par le prévôt des marchands et les échevins, qui y sont représentés à genoux en habit de cérémonie. Cette œuvre remarquable est aujourd'hui à l'église de Saint-Etienne-du-Mont. L'Hôtel-de-Ville possédait aussi deux célèbres peintures de ce maître; elles représentaient : le repas donné à Louis XIV et à toute sa cour par la ville de Paris, à l'occasion de la convalescence de ce monarque; et l'autre, le mariage du duc de Bourgogne avec Adélaïde de Savoie. Ces deux beaux ouvrages ont été lacés et brûlés sur la place de Grève en 1793. Celui de Sainte-Genève était menacé du même sort lorsqu'il fut recueilli au couvent des Petits-Augustins par Alexandre Lenoir. L.

LARGO (mus.). C'est le plus lent de tous les

mouvements musicaux. Dans certains cas cependant le *largo* n'est pas plus lent que l'*adagio*; mais il a un autre caractère. L'*adagio* est plus onctueux, plus affectueux; le *largo* est plus fier et plus décidé. L'*adagio* convient à ce qui est tendre et d'une tristesse passionnée, tandis que le *largo* convient surtout à ce qui est religieux.

LARGUE. Terme de marine par lequel on désigne un vent dont la direction est perpendiculaire à l'axe longitudinal d'un navire. Ce vent est le plus favorable parce qu'il enfile à la fois toutes les voiles. *Largue* est aussi synonyme de *lâche* dans la langue commune. *Larguer* signifie *détendre*, *dessuur*.

LARIGOT (mus.). C'est l'un des plus aigus entre les jeux d'orgue; il sonne la quinte au dessus de la doublette, qui sonne elle-même l'octave du *prestant*. C'est un jeu à bouche, qui a quatre octaves et demie d'étendue; ou le fait d'étain et quelquefois de plomb, malgré le peu de sonorité de ce dernier métal.

LARIN, suivant la prononciation persane *Larine*, et plus habituellement *Lari*, nom d'une monnaie d'argent qui tire son nom de la ville de Lar, où on la fabrique d'abord. Le *larin* a une forme singulière : c'est un fil d'argent plié en deux ; à l'endroit de la courbure on lit le nom du prince sous lequel la pièce a été frappée. On frappa de ces lingots dans différentes villes de l'Orient, mais ils conservèrent toujours leur nom de *Larin*. Cette sorte de monnaie, d'un argent extrêmement pur et qu'on ne recevait qu'au poids, avait cours dans presque toute l'Asie et était fort recherchée. Aujourd'hui elle a une circulation plus restreinte. La valeur du *larin* peut être estimée à 55 centimes de notre monnaie.

LARINE, *Larius* (ins.). Genre de coléoptères tétramères de la famille des Curculionites. Ce sont des insectes propres surtout à la faune méditerranéenne. Leur corps est ovoïde, très épais, convexe, très dur : ils sont recouverts d'une efflorescence farineuse, jaune ou grise, formant des dessins assez élégants ; leur rostre est robuste ; tous vivent aux dépens des plantes de la famille des Carduacées, et l'on trouve souvent l'insecte parfait en brisant les réceptacles déformés par la présence des larines. L'une des plus grandes et plus jolies espèces est : — le **LARINE DE L'ONOPORDE**, *L. Onopordinis*, Fab., commun en Algérie. Il est couvert d'écaillés serrées, d'un blanc gris et brunes. On trouve communément, dans nos départements méridionaux, sur divers chardons, les *L. cardui*, Germar, et *cy-naræ* Fab. Le premier est couvert d'une poussière jaune comme le pollen des étamines.

LARISSE (géog. anc.). Beaucoup de villes

ont porté ce nom qui, dans l'ancienne langue des Pélasges, servait à désigner les forteresses, et avait peut-être pour radical le mot *Lar* qui signifiait *chef*. La plus remarquable était *Larisse* de Thessalie, sur le Pénée. Elle avait été fondée par un des trois fils de Larissa, fils d'Iasus. Elle était une des plus importantes du pays. Philippe de Macédoine en fit sa résidence. Elle fut prise en 302 par Démétrius Poliorcète et plus tard par Antiochus III. Philippe V y signa le traité qui suivit la bataille de Cynocéphales, et Pompée s'y réfugia après avoir été vaincu à Pharsale. Larisse était bien déchue du temps de Lucain. Elle est florissante aujourd'hui et porte encore le nom de *Larisse* et celui d'*Ienicheher*. Elle eut beaucoup à souffrir de la part des Turcs pendant la guerre de l'Indépendance. Sa population est d'environ 25,000 habitants. Elle est le siège d'un archevêché et fait un commerce actif et surtout en vins.

LARISTAN. Nom d'une province méridionale de la Perse, bornée au N. par le Farsistan ; à l'E., par le Kirman ; au S. et à l'O., par le golfe Persique. Le territoire de cette province est montagneux et aride, mais il produit des plantes balsamiques, et on y récolte de la soie. Les villes principales sont Lar, capitale ; Velazguerd ; Gonroun ou Bender-Abbaci. — La ville de Lar, assez importante autrefois, est aujourd'hui en grande décadence. On n'y voit plus aucun édifice remarquable, et les maisons y sont bâties de bois de dattier. On fabrique à Lar de la poterie, quelques armes à feu, des manteaux de feutre et des toiles peintes.

LARIVE (J. MAUDUIT *act.*), acteur tragique, né en 1749 à La Rochelle, mort en 1827. Élève de M^{lle} Clairon, il remplaça d'abord Lekain, puis il le remplaça. *Oreste*, *Achille*, *Coriolan*, *Tancrède*, *Spartacus*, *Bayard*, étaient ses rôles de prédilection. Il appartenait à l'ancienne école qui prodiguait la déclamation et les cris. Talma l'éclipsa presque dès son début. Il se retira alors de la scène, et ouvrit un cours de déclamation ; il suivit ensuite Joseph Bonaparte devenu roi de Naples, et revint se fixer à Montlignon, près de Montmorency, où il créa un hameau. Il a laissé un bon *Cours de déclamation* et des *Réflexions sur l'art théâtral*.

LARME DE JOB (bot.). Nom vulgaire d'une graminée singulière par son involucre pierreux, très lustré, de forme ovoïde, qui enveloppe son fruit. Cette plante est le *Coix la-cryma*, Lin., qu'on cultive assez fréquemment dans les jardins.

LARMES (voy. LACRYMAUX (Organes)).

LARMIER. On nomme ainsi toute maœuvre saillante couronnant les édifices ou leurs parties,

et dont la forme est combinée de manière à retenir vers son extrémité extérieure les eaux pluviales qui coulent des toits ou des murs situés au-dessus, pour empêcher ces eaux de salir les murailles. Dans l'architecture antique, le larmier, placé sous la cimaise, présente une face verticale; le coupe-larme est établi auprès de son arête inférieure, par un refoulement pratiqué sous le larmier. Dans l'architecture du moyen-âge, ce membre des corniches est taillé en biseau et refouillé profondément, disposition plus efficace pour retenir les gouttes d'eau. LENOIR.

LAROCHEFOUCAUD (voy. ROCHEFOUCAUD).

LAROCHEJAQUELEIN (voy. ROCHEJAQUELEIN).

LAROMIGUIÈRES, né à Léviguiac, dans le Rouergue, en 1756, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, devint professeur de philosophie et fut chargé de cet enseignement dans plusieurs villes du midi. La lecture de Condillac produisit une vive impression sur son esprit, et il songea dès lors à un renouvellement de la philosophie. Il exposa ses premières idées sur ce sujet dans une brochure intitulée *Projets d'éléments de métaphysique*, 1793, qui attira l'attention de Sièyes. Venu à Paris en 1795, il fut protégé par Sièyes et Garat, nommé membre correspondant de l'institut, et employé dans diverses écoles fondées sous le Directoire. Sous le consulat il fit partie du tribunal, mais ses opinions indépendantes le firent comprendre dans le tiers qui fut éliminé. Attaché au Prytanée français comme bibliothécaire et comme professeur de morale, il fut appelé à la chaire de philosophie de la Faculté des lettres lorsque celle-ci fut instituée. Il ouvrit son cours le 20 avril 1811, mais discontinua ses leçons dès 1813. Nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1831, il mourut le 12 août 1837 universellement estimé pour sa bonté, sa bienfaisance et ses vertus privées. Les principales idées de Laromiguières sont exposées dans ses *Leçons de philosophie*, publiées d'abord en 1815 et 1818, et rééditées plusieurs fois depuis (5^e édition, 1833, 2 vol. in-8°).

LARRATES (ins.). Tribu d'hyménoptères de la famille des fouisseurs, renfermant un petit nombre de genres caractérisés surtout par l'échancre du bord inférieur des mandibules. La tête de ces insectes est large, aplatie en avant; l'abdomen portée sur un pédicule très court; il est arrondi et épais à la base, et se termine en pointe; les pattes sont courtes, robustes, garnies de petites épines propres à fouir. Les femelles

piquent fortement. Les principaux genres sont : *Pacarr*, *Larre*, *Miscophre*, et *Dinète*.

LARRE, *Larre* (ins.). Genre d'hyménoptères fouisseurs de la tribu des Larrates. Ce sont des insectes d'une grande taille, ressemblant aux Pompiles, et propres surtout aux localités sablonneuses des contrées méridionales. Leurs couleurs sont le noir et le rougeâtre. Les Larres se distinguent des genres voisins par le rôle interne des mandibules sans saillie ni dents, par la languette sans divisions latérales distinctes, et par les antennes semblables dans les deux sexes. On trouve communément, dans le midi de la France, le **LARRE** A FORME D'ICHNEUMON, *L. ichneumoniformis*, Fab., qui est d'un noir foncé mat; l'abdomen seul est luisant, et a les deux premiers segments d'un rouge fauve.

LARUE (voy. RUE).

LARVE (insecte). L'insecte, à sa sortie de l'œuf, n'offre pas la forme qui devra le caractériser à son état parfait; le plus souvent il en diffère totalement, et c'est pour signaler ce changement de forme que Linné a appliqué à ce premier état le nom de *Larve*, du latin *larva*, masque. Chez les animaux supérieurs, nous voyons un exemple de ces transformations dans les Batraciens. Parmi les Artémiens, outre les insectes, quelques arachnides nous offrent le même phénomène. Ainsi qu'on le verra au mot **INSECTES** au Supp., on peut diviser les insectes, sous le rapport des larves, en deux catégories : les uns ont des métamorphoses incomplètes, c'est-à-dire qu'au sortir de l'œuf, ils ne diffèrent guère de l'insecte parfait que par le manque d'ailes; les autres ont des métamorphoses complètes en ce sens qu'en naissant ils sont loin de rappeler la forme de l'insecte parfait, et que leurs divers passages, de la larve à la nymphe, de la nymphe à l'état parfait, sont bien caractérisés. Sous cette enveloppe de larve, l'insecte qui, aux yeux du vulgaire, n'est qu'un ver ou une chenille, ou pour mieux dire un objet de dédain ou d'effroi, offre aux yeux de l'observateur et du naturaliste le sujet des études les plus intéressantes. C'est la vie véritablement active de l'animal; car tel insecte, qui dans cet état, passe trois ou quatre années, vit à peine quelques jours et même quelques heures, lorsqu'arrivé à l'état parfait, il a rempli le but de la nature, la reproduction de l'espèce. La plus grande variété règne dans la forme des larves : dans chaque ordre même, il n'y a pas uniformité d'organisation, et les groupes les plus rapprochés dans l'ordre naturel seraient parfois fort éloignés les uns des autres, si l'on voulait se borner à les classer d'après les analogies des larves. Chez les Coléoptères, nous trouvons des larves de

toutes formes : tantôt des vers apodes, effilés en avant comme chez les charançons ; tantôt des espèces de cloportes à six pattes, comme chez les stylophes ou boucliers, les nécrophores, les longicornes. les ruprestes, ont des larves allongées, apodes, terminées par une énorme tête, nécessaire pour servir de point d'appui à de robustes mandibules qui doivent travailler le bois, tandis que les élaters ou taupins, si voisins des ruprestes, nous offrent de longs vers cylindriques, souvent armés en arrière d'une couronne dentelée, et qui sont destinées à poursuivre les autres larves dans le vieux bois. Les lamellicornes sortent tous de gros vers blancs, renflés en arrière, arqués, à six pattes, comme les vers du hanneton, toujours enfouis en terre dans les racines des plantes ou dans les troncs d'arbres. Les larves des carabiques, au contraire, sont agiles, poursuivent leur proie, sont d'une consistance assez solide, et munies de six pattes. Chez les hyménoptères, les larves, souvent parasites ou nourries par les mères, ne vivant pas à l'air libre, ressemblent à de petits vers apodes, cylindriques, un peu atténués en avant comme les larves d'abeilles : une seule famille, celle des tenthredines, nous offre des espèces de chenilles lisses qu'on appelle fausses chenilles, et qui vivent soit sur les feuilles, soit dans l'intérieur des bourgeons. — Les lépidoptères nous offrent aussi une grande variété dans leurs larves, auxquelles on a consacré le nom de chenilles. La plupart vivent à la surface des végétaux, et sont couvertes de poils ou d'épine ; cependant quelques unes rongent l'intérieur des arbres, et d'autres, tout à fait lisses, vivent sous terre. Toutes ces larves respirent par des trachées qui aboutissent à des stigmates placés de chaque côté du corps. Mais beaucoup de larves aquatiques, celles des cousins, par exemple, ont une sorte de respiration branchiale. La tête est toujours la plus coriace, la plus développée ; elle paraît même souvent disproportionnée. Les parties de la bouche, si indispensables dans cette période de la vie, sont peu compliquées. Ces organes offrent cette singularité que chez tous les insectes à métamorphose complète, ils sont broyeurs, et que cependant l'animal qui sort de ces larves est souvent suceur, comme nous le voyons chez les lépidoptères. Les yeux paraissent ne pas exister chez les lamellicornes, les longicornes : quand ils existent, ils ne sont pas composés comme ceux de l'insecte parfait ; ils sont simples, comme les ocells ; très petits, et en nombre variable. Les antennes manquent dans beaucoup de larves, comme chez les diptères, les charançons, la plupart des hyménoptères ; quand elles existent, elles sont toujours

très courtes ; cependant, chez les éphémères, la larve les a très longues, et l'insecte très courtes. Les antennes jouissent souvent d'une faculté singulière ; c'est que leurs articles peuvent rentrer les uns dans les autres, comme une lunette d'approche. Le tronc et l'abdomen sont difficiles à distinguer lorsque les larves sont apodes, car lorsque les pattes existent, toujours au nombre de six, elles sont articulées aux trois segments qui suivent la tête, et qui formeront plus tard le thorax. Outre les pattes dorsales, les larves des lépidoptères sont munies, à la partie postérieure du corps, de fausses pattes à crochets, dont le nombre ne dépasse jamais dix paires ; chez les tenthredines, où nous trouvons de fausses chenilles, il y a aussi de fausses pattes, mais sans crochets. Dans les autres ordres, on retrouve quelquefois au dernier segment deux espèces de fausses pattes, et souvent un tubercule unique, qui servent de points d'appui pour la locomotion. Les larves apodes sont souvent munies sur le dos ou sur les côtés, de tubercules ou mamelons qui servent à la locomotion : quelques unes, apodes en dessous, portent à leur partie supérieure une rangée d'appendices tout à fait semblables aux fausses pattes des chenilles. — L'insecte prenant tout son développement à l'état de larve, se trouverait arrêté par la rigidité de la peau qui l'emprisonne, si la nature n'y avait pourvu au moyen des mues. La larve, quelque temps avant ce moment qu'elle prévoit, cesse de prendre de la nourriture, se retire à l'écart, semble malade, devient flasque, se décolore, puis elle commence à se gonfler et à se contracter alternativement, jusqu'à ce que la vieille peau se fende et laisse sortir la nouvelle larve. Le dépouillement est quelquefois tellement complet qu'on retrouve sur la dépouille les fourreaux des antennes, des palpes, des mâchoires, des pattes, des épines, et des poils mêmes. Ces changements de peau, bien connus des éleveurs de vers à soie, sont assez nombreux chez les lépidoptères, où l'on en compte jusqu'à dix ; chez les diptères, au contraire, on ne les a pas encore observés, ce qui tient sans doute à la difficulté de suivre ces larves dans les divers milieux où elles vivent. Lorsque les larves ont pris tout leur accroissement, elles passent à la seconde période de leur vie, c'est-à-dire à l'état de nymphe ou de chrysalide (voy. ces mots).

L. FAIRMAIRE.

LARVES (myth.). C'est le nom que les Romains donnaient aux âmes des morts qui avaient fait du mal sur la terre. Ils croyaient que ces âmes venaient encore tourmenter les vivants. Lessing prétend qu'on représentait les Larves par ses squelettes et il cite à l'appui de son opi-

nion ce passage de Sénèque : *Nemo tam puer est ut Cerberum timeat, et tenebras et Larrarum habitum nudis ossibus coherentium* (voy. MANES, LARES, LÉMINES.)

LARYNX (voy. au Supplément).

LASALLE (ANTOINE-CHARLES-LOUIS, comte de), général français, né à Metz, le 10 mai 1775, fut officier à l'âge de 11 ans, au régiment d'Alsace, mais partit comme simple volontaire au commencement de la révolution. Nommé lieutenant à 19 ans, à la suite d'une action d'éclat, puis aide de camp du général Kellermann, il se distingua par sa bravoure dans les campagnes d'Italie, fut emmené par Bonaparte en Egypte et y acquit le grade de colonel du 2^e régiment de chasseurs à cheval, à la bataille des Pyramides. Devenu général, il combattit à Ansterlitz et dans la campagne de Pusse, où avec deux régiments de cavalerie, il s'empara de la place forte de Stettin. Plus tard, il se retrouve en Espagne aux affaires de Torquemada, de Villa-Major, de Medelin, et enfin dans la campagne de 1809, à la bataille de Wagram, où il est tué en exécutant une charge à fond sur un carré autrichien (6 juillet 1809).

LASCARIS. Célèbre maison grecque de l'empire d'Orient. Son illustration commence avec Théodore Lascaris, fondateur de l'empire de Nicée. Après avoir donné des rois à l'Asie-Mineure, la famille Lascaris, rejetée en Italie par suite de la prise de Constantinople par les Turcs, produisit des savants illustres qui contribuèrent à hâter la renaissance des lettres en Europe. Il existait encore au xiv^e siècle, dans le comté de Nice, des descendants des Lascaris, issus d'une fille de l'empereur Jean-Ducas Lascaris, qui, à la fin du xiii^e siècle, avait épousé un comte de Ventimiglio. Nous allons faire connaître les personnages les plus remarquables de cette famille.

LASCARIS (Théodore 1^{er} de), épousa en 1200, la princesse Anne, fille d'Alexis L'Ange. Il fit tous ses efforts pour empêcher le débarquement des Croisés qui voulaient s'emparer de Constantinople. Après la prise de cette ville par les Français (1204), il passa dans l'Asie-Mineure, s'unut aux Bulgares et au sultan d'Iconium pour combattre les Croisés, et profita du déchirement de l'empire pour se faire proclamer empereur de Nicée en 1206. Il n'avait cessé de faire la guerre à Bandouin; mais il conclut un traité de paix avec Henri, frère et successeur de ce dernier, et ensuite avec Robert de Courtenai. Théodore Lascaris mourut en l'année 1221, à l'âge de 50 ans. Il avait su par son courage et sa rare prudence arrêter la dissolution de l'empire grec, en le rétablissant en Asie lorsqu'il avait cessé d'exister en Europe. Il eut

pour successeur son gendre, Jean-Ducas Vatatz.

LASCARIS (1^{er} de 2^e de 3^e de 4^e de 5^e de 6^e de 7^e de 8^e de 9^e de 10^e de 11^e de 12^e de 13^e de 14^e de 15^e de 16^e de 17^e de 18^e de 19^e de 20^e de 21^e de 22^e de 23^e de 24^e de 25^e de 26^e de 27^e de 28^e de 29^e de 30^e de 31^e de 32^e de 33^e de 34^e de 35^e de 36^e de 37^e de 38^e de 39^e de 40^e de 41^e de 42^e de 43^e de 44^e de 45^e de 46^e de 47^e de 48^e de 49^e de 50^e de 51^e de 52^e de 53^e de 54^e de 55^e de 56^e de 57^e de 58^e de 59^e de 60^e de 61^e de 62^e de 63^e de 64^e de 65^e de 66^e de 67^e de 68^e de 69^e de 70^e de 71^e de 72^e de 73^e de 74^e de 75^e de 76^e de 77^e de 78^e de 79^e de 80^e de 81^e de 82^e de 83^e de 84^e de 85^e de 86^e de 87^e de 88^e de 89^e de 90^e de 91^e de 92^e de 93^e de 94^e de 95^e de 96^e de 97^e de 98^e de 99^e de 100^e de 101^e de 102^e de 103^e de 104^e de 105^e de 106^e de 107^e de 108^e de 109^e de 110^e de 111^e de 112^e de 113^e de 114^e de 115^e de 116^e de 117^e de 118^e de 119^e de 120^e de 121^e de 122^e de 123^e de 124^e de 125^e de 126^e de 127^e de 128^e de 129^e de 130^e de 131^e de 132^e de 133^e de 134^e de 135^e de 136^e de 137^e de 138^e de 139^e de 140^e de 141^e de 142^e de 143^e de 144^e de 145^e de 146^e de 147^e de 148^e de 149^e de 150^e de 151^e de 152^e de 153^e de 154^e de 155^e de 156^e de 157^e de 158^e de 159^e de 160^e de 161^e de 162^e de 163^e de 164^e de 165^e de 166^e de 167^e de 168^e de 169^e de 170^e de 171^e de 172^e de 173^e de 174^e de 175^e de 176^e de 177^e de 178^e de 179^e de 180^e de 181^e de 182^e de 183^e de 184^e de 185^e de 186^e de 187^e de 188^e de 189^e de 190^e de 191^e de 192^e de 193^e de 194^e de 195^e de 196^e de 197^e de 198^e de 199^e de 200^e de 201^e de 202^e de 203^e de 204^e de 205^e de 206^e de 207^e de 208^e de 209^e de 210^e de 211^e de 212^e de 213^e de 214^e de 215^e de 216^e de 217^e de 218^e de 219^e de 220^e de 221^e de 222^e de 223^e de 224^e de 225^e de 226^e de 227^e de 228^e de 229^e de 230^e de 231^e de 232^e de 233^e de 234^e de 235^e de 236^e de 237^e de 238^e de 239^e de 240^e de 241^e de 242^e de 243^e de 244^e de 245^e de 246^e de 247^e de 248^e de 249^e de 250^e de 251^e de 252^e de 253^e de 254^e de 255^e de 256^e de 257^e de 258^e de 259^e de 260^e de 261^e de 262^e de 263^e de 264^e de 265^e de 266^e de 267^e de 268^e de 269^e de 270^e de 271^e de 272^e de 273^e de 274^e de 275^e de 276^e de 277^e de 278^e de 279^e de 280^e de 281^e de 282^e de 283^e de 284^e de 285^e de 286^e de 287^e de 288^e de 289^e de 290^e de 291^e de 292^e de 293^e de 294^e de 295^e de 296^e de 297^e de 298^e de 299^e de 300^e de 301^e de 302^e de 303^e de 304^e de 305^e de 306^e de 307^e de 308^e de 309^e de 310^e de 311^e de 312^e de 313^e de 314^e de 315^e de 316^e de 317^e de 318^e de 319^e de 320^e de 321^e de 322^e de 323^e de 324^e de 325^e de 326^e de 327^e de 328^e de 329^e de 330^e de 331^e de 332^e de 333^e de 334^e de 335^e de 336^e de 337^e de 338^e de 339^e de 340^e de 341^e de 342^e de 343^e de 344^e de 345^e de 346^e de 347^e de 348^e de 349^e de 350^e de 351^e de 352^e de 353^e de 354^e de 355^e de 356^e de 357^e de 358^e de 359^e de 360^e de 361^e de 362^e de 363^e de 364^e de 365^e de 366^e de 367^e de 368^e de 369^e de 370^e de 371^e de 372^e de 373^e de 374^e de 375^e de 376^e de 377^e de 378^e de 379^e de 380^e de 381^e de 382^e de 383^e de 384^e de 385^e de 386^e de 387^e de 388^e de 389^e de 390^e de 391^e de 392^e de 393^e de 394^e de 395^e de 396^e de 397^e de 398^e de 399^e de 400^e de 401^e de 402^e de 403^e de 404^e de 405^e de 406^e de 407^e de 408^e de 409^e de 410^e de 411^e de 412^e de 413^e de 414^e de 415^e de 416^e de 417^e de 418^e de 419^e de 420^e de 421^e de 422^e de 423^e de 424^e de 425^e de 426^e de 427^e de 428^e de 429^e de 430^e de 431^e de 432^e de 433^e de 434^e de 435^e de 436^e de 437^e de 438^e de 439^e de 440^e de 441^e de 442^e de 443^e de 444^e de 445^e de 446^e de 447^e de 448^e de 449^e de 450^e de 451^e de 452^e de 453^e de 454^e de 455^e de 456^e de 457^e de 458^e de 459^e de 460^e de 461^e de 462^e de 463^e de 464^e de 465^e de 466^e de 467^e de 468^e de 469^e de 470^e de 471^e de 472^e de 473^e de 474^e de 475^e de 476^e de 477^e de 478^e de 479^e de 480^e de 481^e de 482^e de 483^e de 484^e de 485^e de 486^e de 487^e de 488^e de 489^e de 490^e de 491^e de 492^e de 493^e de 494^e de 495^e de 496^e de 497^e de 498^e de 499^e de 500^e de 501^e de 502^e de 503^e de 504^e de 505^e de 506^e de 507^e de 508^e de 509^e de 510^e de 511^e de 512^e de 513^e de 514^e de 515^e de 516^e de 517^e de 518^e de 519^e de 520^e de 521^e de 522^e de 523^e de 524^e de 525^e de 526^e de 527^e de 528^e de 529^e de 530^e de 531^e de 532^e de 533^e de 534^e de 535^e de 536^e de 537^e de 538^e de 539^e de 540^e de 541^e de 542^e de 543^e de 544^e de 545^e de 546^e de 547^e de 548^e de 549^e de 550^e de 551^e de 552^e de 553^e de 554^e de 555^e de 556^e de 557^e de 558^e de 559^e de 560^e de 561^e de 562^e de 563^e de 564^e de 565^e de 566^e de 567^e de 568^e de 569^e de 570^e de 571^e de 572^e de 573^e de 574^e de 575^e de 576^e de 577^e de 578^e de 579^e de 580^e de 581^e de 582^e de 583^e de 584^e de 585^e de 586^e de 587^e de 588^e de 589^e de 590^e de 591^e de 592^e de 593^e de 594^e de 595^e de 596^e de 597^e de 598^e de 599^e de 600^e de 601^e de 602^e de 603^e de 604^e de 605^e de 606^e de 607^e de 608^e de 609^e de 610^e de 611^e de 612^e de 613^e de 614^e de 615^e de 616^e de 617^e de 618^e de 619^e de 620^e de 621^e de 622^e de 623^e de 624^e de 625^e de 626^e de 627^e de 628^e de 629^e de 630^e de 631^e de 632^e de 633^e de 634^e de 635^e de 636^e de 637^e de 638^e de 639^e de 640^e de 641^e de 642^e de 643^e de 644^e de 645^e de 646^e de 647^e de 648^e de 649^e de 650^e de 651^e de 652^e de 653^e de 654^e de 655^e de 656^e de 657^e de 658^e de 659^e de 660^e de 661^e de 662^e de 663^e de 664^e de 665^e de 666^e de 667^e de 668^e de 669^e de 670^e de 671^e de 672^e de 673^e de 674^e de 675^e de 676^e de 677^e de 678^e de 679^e de 680^e de 681^e de 682^e de 683^e de 684^e de 685^e de 686^e de 687^e de 688^e de 689^e de 690^e de 691^e de 692^e de 693^e de 694^e de 695^e de 696^e de 697^e de 698^e de 699^e de 700^e de 701^e de 702^e de 703^e de 704^e de 705^e de 706^e de 707^e de 708^e de 709^e de 710^e de 711^e de 712^e de 713^e de 714^e de 715^e de 716^e de 717^e de 718^e de 719^e de 720^e de 721^e de 722^e de 723^e de 724^e de 725^e de 726^e de 727^e de 728^e de 729^e de 730^e de 731^e de 732^e de 733^e de 734^e de 735^e de 736^e de 737^e de 738^e de 739^e de 740^e de 741^e de 742^e de 743^e de 744^e de 745^e de 746^e de 747^e de 748^e de 749^e de 750^e de 751^e de 752^e de 753^e de 754^e de 755^e de 756^e de 757^e de 758^e de 759^e de 760^e de 761^e de 762^e de 763^e de 764^e de 765^e de 766^e de 767^e de 768^e de 769^e de 770^e de 771^e de 772^e de 773^e de 774^e de 775^e de 776^e de 777^e de 778^e de 779^e de 780^e de 781^e de 782^e de 783^e de 784^e de 785^e de 786^e de 787^e de 788^e de 789^e de 790^e de 791^e de 792^e de 793^e de 794^e de 795^e de 796^e de 797^e de 798^e de 799^e de 800^e de 801^e de 802^e de 803^e de 804^e de 805^e de 806^e de 807^e de 808^e de 809^e de 810^e de 811^e de 812^e de 813^e de 814^e de 815^e de 816^e de 817^e de 818^e de 819^e de 820^e de 821^e de 822^e de 823^e de 824^e de 825^e de 826^e de 827^e de 828^e de 829^e de 830^e de 831^e de 832^e de 833^e de 834^e de 835^e de 836^e de 837^e de 838^e de 839^e de 840^e de 841^e de 842^e de 843^e de 844^e de 845^e de 846^e de 847^e de 848^e de 849^e de 850^e de 851^e de 852^e de 853^e de 854^e de 855^e de 856^e de 857^e de 858^e de 859^e de 860^e de 861^e de 862^e de 863^e de 864^e de 865^e de 866^e de 867^e de 868^e de 869^e de 870^e de 871^e de 872^e de 873^e de 874^e de 875^e de 876^e de 877^e de 878^e de 879^e de 880^e de 881^e de 882^e de 883^e de 884^e de 885^e de 886^e de 887^e de 888^e de 889^e de 890^e de 891^e de 892^e de 893^e de 894^e de 895^e de 896^e de 897^e de 898^e de 899^e de 900^e de 901^e de 902^e de 903^e de 904^e de 905^e de 906^e de 907^e de 908^e de 909^e de 910^e de 911^e de 912^e de 913^e de 914^e de 915^e de 916^e de 917^e de 918^e de 919^e de 920^e de 921^e de 922^e de 923^e de 924^e de 925^e de 926^e de 927^e de 928^e de 929^e de 930^e de 931^e de 932^e de 933^e de 934^e de 935^e de 936^e de 937^e de 938^e de 939^e de 940^e de 941^e de 942^e de 943^e de 944^e de 945^e de 946^e de 947^e de 948^e de 949^e de 950^e de 951^e de 952^e de 953^e de 954^e de 955^e de 956^e de 957^e de 958^e de 959^e de 960^e de 961^e de 962^e de 963^e de 964^e de 965^e de 966^e de 967^e de 968^e de 969^e de 970^e de 971^e de 972^e de 973^e de 974^e de 975^e de 976^e de 977^e de 978^e de 979^e de 980^e de 981^e de 982^e de 983^e de 984^e de 985^e de 986^e de 987^e de 988^e de 989^e de 990^e de 991^e de 992^e de 993^e de 994^e de 995^e de 996^e de 997^e de 998^e de 999^e de 1000^e de 1001^e de 1002^e de 1003^e de 1004^e de 1005^e de 1006^e de 1007^e de 1008^e de 1009^e de 1010^e de 1011^e de 1012^e de 1013^e de 1014^e de 1015^e de 1016^e de 1017^e de 1018^e de 1019^e de 1020^e de 1021^e de 1022^e de 1023^e de 1024^e de 1025^e de 1026^e de 1027^e

aux Indiens, déploya un zèle infatigable pour sauver ces malheureux de la fureur des conquérants, fit un second voyage en Espagne pour engager Charles-Quint à mettre un terme aux cruautés des Espagnols, et fut nommé évêque de Chiapa. Sépulveda, chapelain et historiographe de Charles V, entreprit de justifier la conduite des Européens, en partant de ce principe erroné : que d'après les lois de l'Eglise, c'est un devoir d'exterminer quiconque refuse d'embrasser la religion chrétienne. L'évêque de Chiapa composa plusieurs traités pour répondre à Sepulveda. L'un de ces ouvrages est devenu fameux ; c'est la *Brevissima relacion de la destruction de los Indias*, Séville, 1552, in-4°, où Las Casas fait un effrayant tableau de la barbarie des Espagnols. On reproche à cet ouvrage d'être empreint d'un esprit d'exagération poussé beaucoup trop loin. Las Casas, en effet, se laissait trop dominer par la vivacité extrême de son imagination, comme le reconnaît le père Charlevoix lui-même, qui fait un bel éloge de son caractère et de sa charité évangélique (*Histoire de Saint-Domingue*). Robertson, dans son histoire de l'Amérique, le représente au contraire comme un homme inquiet et mécontent, et les encyclopédistes ont prétendu que son zèle philanthropique n'avait d'autre mobile que son ambition ; qu'il voulait établir en Amérique un ordre à la fois religieux, et militaire dont il aurait été le grand maître, pour faire payer aux indigènes un tribut prodigieux en or et en argent, et pour convaincre la cour de l'utilité de son projet, il lui montrait des sommes énormes perdues par le massacre des indiens, dans lesquels il ne voyait que des contribuables. L'opinion des encyclopédistes n'a pas prévalu et Las Casas est généralement regardé comme un des plus purs apôtres de la charité chrétienne. Il revint en Espagne en 1551, et mourut à Madrid en 1566. Sa relation de la destruction des Indes a été traduite en français (1697) par l'abbé de Bellegarde, qui l'a souvent dénaturée, et par Jacques Migron sous le titre de *Tyrannie et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4°. On a aussi de Las Casas un traité curieux imprimé à Tubingue en 1625, in-4°, et dans lequel il examine si les souverains ont le droit d'aliéner de la couronne des villes et des provinces. Il se prononce pour la négative.

LASER, *Laserpitium* (bot.). Genre de la famille des Umbellifères, sous-ordre des Orthospermées, de la pentandrie-digynie dans le système de Linné. Les plantes qui le composent sont des herbes vivaces propres à l'Europe, surtout à ses parties méridionales et orientales. Leurs feuilles sont deux ou trois fois pennées ;

leurs fleurs blanches, quelquefois jaunes, forment des ombelles à rayons nombreux, pourvues d'un involucre et d'involucrelles également polyphylls. Leur caractère principal consiste dans un fruit comprimé par sa face dorsale, et relevé de huit ailes formées au nombre de quatre sur chaque carpelle par les côtes secondaires. — Plusieurs espèces de ce genre appartiennent à la *Flore française*. On les trouve principalement à des hauteurs moyennes sur nos diverses chaînes de montagnes. Parmi elles nous citerons comme exemple le *LASER DE FRANCE*, *Laserpitium gallicum*, Linn., belle plante qui croît surtout dans les endroits secs et arides des montagnes, dans nos départements de l'est et du midi. Ses feuilles, trois fois pennées, sont formées de folioles glabres, rétrécies en coin vers leur base, divisées plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes oblongs, terminés par une petite pointe caillasse ; ses ombelles sont accompagnées d'un involucre de folioles linéaires-lancéolées, acuminées, et les ailes de son fruit sont presque égales entre elles. P. D.

LASIOCAMPE, *Lasiocampa* (ins.). Genre de lépidoptères nocturnes de la famille des Bombycites, ayant pour caractères : ailes dentelées, les supérieures en toits, les inférieures horizontales ; antennes bipennées ; palpes inférieures avancées en forme de bec ou de muscau. Ce genre est très naturel, et renferme les papillons appelés vulgairement *feuilles-mortes*. Leurs couleurs sont ternes et peu brillantes, brunes ou roussâtres ; leurs chenilles attaquent les arbres fruitiers ; mais étant peu nombreuses, elles ne font pas grand ravage. L'espèce la plus commune est le **LASIOCAMPE FEUILLE DE CHÊNE**, *L. quercifolia*, Fab. Reaumur l'appelle *Paquet de feuilles mortes*. Sa couleur est d'un brun cannelé un peu violacé ; les palpes et les tarses d'un brun noir ; les ailes supérieures ont trois bandes noires en zig-zag ; les inférieures n'en offrent que deux. La chenille est d'un brun clair, avec deux taches transversales bleues derrière la tête ; chaque anneau porte deux tubercules rougeâtres ; sur les côtés, on voit des appendices charnus, bordés de longs poils serrés : une queue sur l'extrémité du corps. Cette chenille vit sur les poiriers et les pommiers, plus rarement sur les pêchers ou les pruniers ; elle ne mange guère que la nuit, et reste tout le jour collée sur les branches. Elle file une coque lâche, et en sort au bout du vingtième de jours.

LASIONITE (min.). Substance en cristaux capillaires, trouvée dans les fissures d'un fer hydroxydé, à la mine de Saint-Jocale, dans le Haut-Palatinat. Elle est composée de : alumine, 33,56 ; acide phosphorique, 34,72 ; eau,

28,00; ce serait, d'après cette composition, une variété d'hydrophosphate bi-alumineux ou Wovellite.

LASIOPÉTALÉES, *Lasiopetaleæ* (bot.). M. Gay a formé sous ce nom, dans la famille des Buttnériacées, une tribu dans laquelle sont compris uniquement des arbrisseaux de la Nouvelle Hollande. Les principaux caractères par lesquels ces végétaux se distinguent sont : un calice coloré, des pétales réduits à l'état de petites écailles ou nuls, des étamines libres ou soudées entre elles à leur base, dont les cinq fertiles, à anthères extrorses, sont opposées aux pétales, tandis que les autres restent stériles et alternent avec les premières, ou qu'elles manquent entièrement; un pistil à trois ou cinq loges contenant chacune deux ou huit ovules ascendants; des graines strophioles et pourvues d'un albumen.—Les genres principaux de cette tribu sont les suivants : *Lasiopetalum*, Smith, *Thomasia*, Gay, *Corethrostylis*, Endl.

LAST. Expression employée pour désigner différentes mesures. Comme mesure de capacité, le *Last de Dantzic* vaut 30 hectolitres 50 litres; celui d'*Amsterdam*, 29 hectolitres 10 litres; celui d'*Hambourg*, 32 hectolitres; celui de *Rostock*, 37 hectolitres; celui de *Brême*, 29 hectolitres 65 litres; celui de *Petersbourg*, 33 hectolitres 55 litres 1/2. Ces mesures ne sont guère en usage que pour les grains. — Le *Last de harengs* vaut 12 barils de première préparation qui se réduisent à 8 barils de paqués, le baril de cette espèce contenant de 12 à 13 milles harengs et pesant brut 144 kilog. — Le *Last anglais* est une mesure de pesantier, usitée dans le commerce maritime. Il varie trop, suivant les places et les marchandises, pour que nous puissions en donner la valeur.

LATANIER, *Latania* (bot.). Genre de la famille des Palmiers, tribu des Borassinées, de la diocée-monadelphie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des arbres des Iles Mascareignes, remarquables par leurs grandes et magnifiques feuilles en éventail, qui forment un beau faisceau à l'extrémité d'un tronc ou stipe de hauteur médiocre, marqué à sa surface de cicatrices annulaires. C'est d'entre ces feuilles que sortent les inflorescences ou des spadices dioïques, dont les mâles sont rameux, à rameaux distiques, pourvus d'écailles engainantes, desquelles sortent des ramules terminés par des chatons digités. Les fleurs mâles sont jaunes et présentent un périanthe de six folioles disposées sur deux rangs, avec des étamines au nombre de quinze à trente, soudées entre elles à leur base. Les fleurs femelles ont un périanthe analogue à celui des mâles, et un

ovaire trilobulaire, surmonté de trois stigmates très petits, sessiles. Le fruit des Lataniers est une drupe jaunâtre, renfermant trois noyaux marqués extérieurement de rugosités rameuses. — Dans l'île Bourbon croît naturellement le Latanier qui en porte le nom, *Latania Borbonica*, W., et dans l'île-de-France croît le LATANIER ROUGE, *Latania rubra*, Willd. Ces deux beaux palmiers se distinguent l'un de l'autre en ce que le premier a le stipe épineux, et les lanières de ses feuilles lisses sur leur bord, tandis que le dernier a le stipe sans épines et les lanières des feuilles bordées de très petites dents épineuses. On cultive assez souvent ces deux espèces en serre chaude.

P. D.

LATÉRIGRADES (aracha.). Tribu d'arachnides pulmonaires, famille des Dipneumones, ainsi nommée parce que les araignées qui la composent peuvent marcher de côté ou à reculons, ce qui leur a fait aussi donner le nom d'araignées crabes. De plus, leur forme rappelle celle de ces crustacés. Les quatre pattes antérieures sont toujours plus longues que les autres, et étendues lorsque l'animal marche : les mandibules sont petites; les yeux sont au nombre de huit, disposés en segment de cercle ou en croissant; le corps est petit, aplati, mais l'abdomen est grand, arrondi, ou triangulaire. Ces arachnides ne font pas de toiles et tendent seulement quelques fils pour les aider à arrêter leur proie; elles se forment une habitation entre les feuilles, dont elles rapprochent les bords avec de la soie. Les principaux genres de cette tribu sont les suivants : *Microgamate*, *Philodrome*, *Sénelope*.

L. FERNAIRE.

LATIALIS. Surnom donné à Jupiter comme protecteur de l'union des peuples latins organisée par Tarquin. Ce prince avait élevé une statue à Jupiter Latialis auprès d'Albe, sur une haute colline où se réunissaient les délégués des villes confédérées. La fête portait le nom de *Laliar*. Elle est plus connue sous le nom de *Fêtes latines* (voy. ce mot). Porphyre, cité par Eusèbe, dit qu'on immolait tous les ans un homme à Jupiter Latialis, et que cet usage était encore pratiqué de son temps.

LATICLAVE (antiq.), en latin *Laticlavus* ou *Laticlavius*. Mot composé de *Latus*, large, et de *clavus*, clou. Les Romains donnaient ce nom à un ornement de pourpre que les sénateurs, les consuls, les édiles, les préteurs et les triomphateurs avaient le privilège de porter sur leur tunique. On ne sait pas positivement ce que c'était que le Laticlave. Quelques auteurs l'ont pris pour un petit manteau de pourpre qui recouvrait seulement les épaules; d'autres l'ont regardé comme une bande de pourpre qui ne

tenait pas aux vêtements, qu'on passait sur le cou et qu'on faisait pendre des deux côtés, comme un scapulaire. Mais ces deux opinions sont également insoutenables. On s'accorde généralement à regarder le Laticlave comme une large bordure de pourpre, cousue tout du long sur le devant de la tunique des hauts magistrats, qu'elle distinguait ainsi de la tunique unie (*tunica recta*), commune à tous les citoyens, et de la *tunique angusticlave*, affectée aux chevaliers et dont la bordure de pourpre était beaucoup moins large, comme le mot l'indique. Quelques antiquaires ont supposé que cette bande de pourpre était ornée de têtes de clous; mais il faut se rappeler que par *clavus* les Romains ne désignaient pas seulement un clou, mais tout objet destiné à être appliqué sur un autre. On a confondu à tort la tunique laticlave avec la prétexte, bordée d'un petit liseré de pourpre, et qui se plaçait par dessus. La robe Laticlave était un peu plus longue que la tunique ordinaire, et on ne la ceignait jamais. César pourtant l'attachait avec une ceinture. On donnait le nom de *Laticlavi* à ceux qui avaient le droit de porter cet ornement. Les fils de sénateurs en étaient honorés à l'âge de vingt-cinq ans. Auguste distribua le Laticlave, comme on distribue chez nous des décorations. Il l'accordait à tous ceux dont il voulait récompenser les services. Ses successeurs abusèrent de l'exemple qu'il avait donné, et le Laticlave perdit nécessairement son prestige.

LATIN (*linguistique.*) (voy. au Supplément).

LATINS. Une obscurité profonde enveloppe leur origine, comme celle de la plupart des peuples anciens. On croit qu'ils descendaient des *Casci*, appelés plus tard *Aborigènes*, et dont le nom paraît avoir le même sens. Ils se rattachent ainsi à la nation des *Oscos* ou *Opiques*, les mêmes que les *Ausones* ou *Aurunces*, suivant Aristote (*Polit.* VII, 10). La tribu des *Casci*, fixée d'abord dans la région montagneuse qui s'étend entre Réate (Rieti), et Amiterne (*San Vittorino*), au N.-E. de Rome, s'établit au S. du Tibre après le désastre des *Sicules*, et forma la nation latine en mêlant son sang avec celui des *Ombriens*, des *Tyrrhéniens*, etc. La tradition dit qu'ils durent le nom de *Latins* à *Latinus* (voy. ce mot), roi des *Aborigènes* de *Laurentum*. Ils formaient une foule de petits États indépendants, mais rattachés par une sorte de confédération, et dont le centre était *Albe la Longue*. Dès 664, cette ville fut prise et détruite par les Romains, qui en transportèrent les habitants dans leur cité naissante. Les principaux citoyens albins furent même élevés au rang de sénateurs, Rome se prétendit dès lors appelée à

remplacer *Albe*, et à exercer la suprématie sur la confédération. Les Latins refusèrent de reconnaître son autorité. *Ancus-Martius* les vainquit à différentes reprises, et les contraignit à fournir à Rome de nouveaux habitants. Ils ne furent pas plus heureux dans leur guerre avec *Tarquin l'ancien*. *Servius-Tullius*, voulant cimenter leur union avec les Romains, institua dans le temple de Diane, sur le mont *Aventin*, des sacrifices où ils devaient, chaque année, envoyer des délégués. *Tarquin-le-Superbe*, sentant la nécessité de chercher un appui hors de Rome dont il tyrannisait la population, donna sa fille en mariage au latin *Manlius*, et transporta sur le mont *Albain*, au milieu du pays latin, les sacrifices institués par *Servius-Tullius*, qu'il appela *Fêtes latines* (voy. ce mot), et qu'il mit sous la protection de *Jupiter Latiavis* ou du *Latium*. Il incorpora même les Latins dans l'armée romaine, et, avec leur secours, parvint à soumettre les *Volques*. Après la chute de ce monarque, les Latins se soulevèrent à la voix de *Manlius*. Ils furent vaincus à la bataille du lac *Régille* (496 av. J.-C.). Ils conservèrent leurs lois et leurs magistrats, et furent même admis, lorsqu'ils se trouvaient à Rome, à donner sur l'invitation des magistrats leurs suffrages dans les comices. Ils devaient en revanche fournir à Rome la moitié de son infanterie, et les deux tiers de sa cavalerie. Lors du soulèvement des *Aurunces*, des *Eques*, des *Volques* et des *Herniques*, les Latins livrèrent aux Romains les émissaires de ces peuples. Ils donnèrent aux vainqueurs d'autres preuves de leur fidélité. Mais en 340, profitant d'un mouvement des plébéiens romains contre l'aristocratie, ils voulurent obtenir de grandes améliorations dans leurs droits politiques, et de concert avec les *Campaniens*, ils prirent les armes en faveur des *Sidicins*, ennemis de Rome, attaqués par d'autres peuples. Sommés de venir rendre compte de leur conduite, ils envoyèrent dix de leurs principaux citoyens qui réclamèrent pour les Latins l'admission au sénat et au consulat. Le consul *Manlius* déclara qu'il poignarderait le premier latin qui viendrait siéger parmi les pères conscris. Les Latins et les *Campaniens* coururent aux armes. Ils furent écrasés à *Véséris*, au pied du *Vésuve*, subirent un second échec à *Trifane*, entre *Sinuessa* et *Minturnes*, un troisième aux champs *Fénectains*, sur les bords de la *Stura*, et perdirent une quatrième bataille sous les murs de *Pedum*. Les Romains leur imposèrent les conditions que leur dictait leur politique. Les villes de *Lanuvium*, d'*Aricie*, de *Pedum*, de *Nomentanum*, partagèrent tous les droits des citoyens romains; d'autres eurent la cité

sans le droit de suffrage, savoir, le *connubium* ou droit de contracter des mariages valables avec les Romains, et le *commercium* ou droit d'acquérir et de contracter suivant la loi romaine. D'autres furent réduits au *commercium*, et perdirent même une partie de leur territoire. Les habitants de Vélie furent transportés au delà du Tibre, et tout vélitrien qui franchissait ce fleuve, pouvait être saisi et réduit en esclavage. Quant au peuple latin en général, il lui fut défendu de se réunir en assemblée générale; aucune ville ne put prendre les armes, même pour sa propre défense, et tout mariage fut interdit entre citoyens de villes différentes. Les Latins devaient, en outre, fournir à la république la moitié de ses armées. A ce prix, on leur accordait le titre d'alliés des Romains. Comme on voulait prévenir toute nouvelle tentative de soulèvement, le Latium fut environné d'un réseau de colonies et de citadelles construites avec tant de solidité qu'on en trouve encore de nombreuses ruines. Les plus importantes de ces places fortes étaient Norba, Setia, Anxur, fortifiée en 329 ainsi que Frégelles; Sorus en 315; Atina, Casinum et Interamna en 314; Vélie en 308, etc. Pendant la guerre sociale ou marsique qui éclata en 91 avant J.-C., les Latins restèrent attachés aux Romains au milieu du soulèvement de toutes les nations voisines, et furent en récompense déclarés citoyens, en vertu de la loi Julia, ainsi que les autres peuples restés fidèles.

On a donné le nom de *droit latin* à l'ensemble des divers privilèges accordés aux Latins avant la guerre sociale. Ce droit était intermédiaire entre le droit des citoyens romains, et le *droit italique* qui régissait les autres peuples de la Péninsule, soumis aux Romains, et avec lequel il a été confondu à tort par plusieurs auteurs. Les Latins, d'après ces réglemens, obtenaient le droit de cité par le seul fait qu'ils avaient exercé dans leur ville les magistratures annuelles, telles que l'édilité, la questure, etc. Ils arrivaient au même résultat en établissant leur domicile à Rome, à condition de laisser un enfant dans leur ville natale; Tite-Live nous apprend même que cet avantage accordé aux Latins les attirait à Rome en si grand nombre qu'il fallut faire des réglemens à ce sujet, afin d'empêcher la dépopulation des cites latines. Le droit de cité était aussi accordé à tout Latin qui accusait de concussion un citoyen romain, et qui parvenait à le faire condamner. Dans l'armée, les Latins, sous le nom de *socii latini*, formaient des corps spéciaux, commandés par des officiers de leur nation; mais ils n'étaient jamais incorporés dans les légions. Ils étaient exceptés aussi de certains impôts. Après l'ad-

mission des Latins proprement dits au droit de cité, le droit latin, diversement modifié, fut accordé aux habitants de certaines colonies (*latini colonarii*), qui avaient le *commercium* sans le *connubium*, et à une classe d'affranchis, les *Latini juniani* (voy. JUNIA), qui étaient de plus privés du droit de tester.

AL. B.

LATINS. Au moyen-âge, on a donné le nom de Latins à tous les peuples de l'Europe occidentale compris dans l'ancien empire d'Occident comme on donnait le nom de Grecs à ceux qui faisaient partie de l'empire d'Orient. C'est pour cette raison qu'on a appelé *Empire Latin*, l'empire fondé à Constantinople par les Français et les Vénitiens au XIII^e siècle (voy. CONSTANTINOPLE et ORIENT (empire d')).

LATINUS. Roi des Aborigènes dans le Latium. Virgile le dit fils du dieu Faune et de la nymphe Marica; Hésiode le fait maître d'Ulysse et de Circé; Hygiu de cette dernière et de Télémaque; Denys d'Halicarnasse, d'Hercule et d'une fille de Faune. Ces généalogies prouvent que Latinus appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire, et ce n'est peut-être pas sans raison que quelques savants ont cru voir en lui un Dieu indigène et une personnification des peuples latins. Son histoire varie autant que sa généalogie. Dans Virgile, il reçoit Enée avec bienveillance, lui donne sept cents arpents de terre et sa fille Lavinie. Il meurt peu de temps après et laisse son royaume au prince troyen. Conon (*Narrat. erotiq.*) le fait tuer par Hercule irrité de ce que Latinus ne voulait pas lui donner sa fille Lavinia. Une autre légende le représente tué par le même héros auquel il voulait enlever les bœufs de Geryon. Une quatrième tradition en fait un ennemi des Troyens qui l'assiègent dans Laurente, sa capitale, et le mettent à mort dans le sac de cette ville. Quelques traditions enfin faisaient de Latinus un troyen fugitif comme Enée. La seule chose positive qu'on puisse recueillir de ces légendes est le rapport du nom de Latinus avec celui des Latins, et il faut remarquer à ce sujet qu'il est quelquefois appelé *Lavinus* comme les latins *Larici*. Les variantes de ces noms, qui ne diffèrent point sans doute de celui de la contrée même, prouvent le peu de valeur des étymologies qu'on a données du mot *Latium*.

LATITUDE (*astr.*). Distance d'un astre au plan de l'écliptique mesurée sur le grand cercle qui passe par les pôles de l'écliptique et par le centre de l'astre. La latitude est, par rapport à l'écliptique, ce qu'est la *déclinaison* par rapport à l'équateur; elle se compte de la même manière, elle est *boréale* ou *australe*, selon la dénomination de celui des deux pôles qui se trouve

du même côté de l'écliptique. — La *latitude* d'un astre ne se détermine pas par une observation directe; elle se conclut par un calcul trigonométrique de la *déclinaison* et de l'*ascension droite*, observées lorsque l'on connaît l'angle que forment entre eux les plans de l'écliptique et de l'équateur. Tout cercle passant par les pôles de l'écliptique se nomme *cercle de latitude*, c'est-à-dire servant à mesurer la *latitude*.

LATITUDE (géographie). C'est la distance d'un lieu du globe à l'équateur, ou l'arc du méridien compris entre l'équateur et le parallèle du lieu. Elle a pour mesure l'arc du méridien compris entre le plan de l'équateur céleste et le zénith de l'observateur; elle est égale, par conséquent, pour chaque lieu du globe, à la *hauteur du pôle*. Les latitudes varient de 0° à 90°; elles sont *boréales* ou *australes*, selon celui des deux hémisphères dans lequel le lieu que l'on considère est situé.

La position d'un lieu sur la terre est déterminée lorsque l'on connaît sa distance à l'équateur et l'angle que forme le méridien passant par ce lieu avec un méridien fixe. Cet angle, qu'on nomme la *longitude* du lieu, fait connaître la situation relative de ces deux plans; et la distance à l'équateur ou la *latitude*, le parallèle sur lequel le lieu est situé; il doit donc se trouver à la rencontre du grand et du petit cercle qu'on peut tracer sur la sphère avec ces données. On conçoit d'après cela que la détermination exacte de ces deux éléments qui servent à fixer la position de chaque point du globe terrestre, est l'une des questions les plus importantes de l'astronomie pratique, à cause de son utilité pour les sciences de la géographie et de la navigation.

La *latitude* étant, pour tous les lieux du globe, égale à la hauteur du pôle, elle se détermine sur terre par les mêmes opérations, c'est-à-dire par les observations des étoiles circumpolaires à leur passage au méridien; la moyenne entre la plus grande et la plus petite hauteur d'une de ces étoiles est la hauteur du pôle. Mais à la mer, où l'agitation du vaisseau interdit l'usage du fil à plomb, du pendule et même des grandes lunettes, ce moyen ne peut plus être employé. Heureusement on est parvenu à y suppléer par l'ingénieuse invention de *Poëtant* et du cercle répétiteur, qui permettent d'observer à la mer la hauteur des astres et leurs distances mutuelles avec autant de précision qu'on pourrait le faire sur un sol immobile.

La *latitude* se déduit aisément de la hauteur du soleil, observée à l'aide du *sectant* ou de l'*occulant* au moment où il traverse le méridien. Cet instant est facile à saisir, parce que la hauteur

méridienne étant constante pendant quelques instants, lorsque le soleil approche de midi, on peut toujours observer avec une exactitude suffisante le moment où il cesse de monter, et paraît quelque temps stationnaire avant de s'abaisser vers l'horizon. On corrige la hauteur observée de la *dépression de l'horizon*, de la *réfraction*, de la *parallaxe* et enfin du demi-diamètre du soleil et l'on en conclut la distance de cet astre au zénith, qui est le complément de la hauteur méridienne. On cherche ensuite, soit au moyen des tables, soit dans les éphémérides où elle est calculée jour par jour, la déclinaison du soleil, pour l'instant de l'observation, cette déclinaison ajoutée à la distance zénithale ou bien en étant retranchée, donne la hauteur du pôle ou la latitude du lieu de l'observation. — En effet, soit *HOH'* l'horizon, *P* le pôle, *Z* le zénith, *EO* l'équateur, l'angle *EOZ* sera égal à la hauteur du pôle *POH*, ou à la latitude. Si le soleil *S* se trouve placé entre le zénith et l'équateur, on aura $EOZ = SOZ + EOS$, et si le soleil et le zénith sont situés des deux côtés opposés de l'équateur, on aura $EOZ = SOZ - EOS$. Par conséquent, si on nomme *A* la hauteur méridienne observée, *D* la déclinaison du soleil et *H* la hauteur du pôle, on aura $H = 90^\circ - A + D$; le signe + devant être pris quand le soleil est situé du même côté que le pôle visible, et le signe — dans le cas contraire. Si la valeur de *H* tirée de cette équation est négative, c'est que l'observateur se trouve dans l'hémisphère austral. Sur mer, on observe chaque jour la hauteur méridienne du soleil pour en conclure la *latitude*, c'est ce qu'on appelle *prendre hauteur*. Mais il arrive quelquefois que des nuages empêchent d'observer le soleil au méridien; on détermine alors la *latitude* par des hauteurs prises hors du méridien avant et après midi, en tenant compte du mouvement du vaisseau dans l'intervalle.

D. P.

LATIUM. Contrée de l'Italie australe, ainsi nommée suivant Ovide, du mot *latere* (être caché), parce que Saturne s'y cachait pour éviter la colère de Jupiter. Cette étymologie n'a de valeur que dans la mythologie. Court de Gebelin pense que le mot *latium* vient de la racine *lat*, cacher, dans le sens de semer, parce qu'on renferme le grain dans la terre. *Latium*, suivant cet auteur, signifierait donc la terre arable, par opposition au sol improductif des montagnes voisines. (Pour cette étymologie, voy. *LATITUS*). Le *Latium* était situé au S. du Tibre et de Rome, le long de la mer Tyrrhénienne. On le divisait en deux parties. L'*Ancien Latium* ou *Latium proprement dit*, s'étendait depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire de

Ciré, à l'O.-N.-O. d'Anxur (Terracine). Il était borné à l'E. par le Samnium, et on y comprenait le pays des *Rutules* et celui des *Sabins*, peuple d'origine osque, comme les Latins. Ses villes principales étaient : *Rome*, *Cures*, *Reate* (Rieti), *Tibur* (Tivoli), *Pedum*, à 3 kil. S. de Rome; *Ostie*, *Preneste* (Palestrina), *Lanuvium* (Civita Lavinia). — Le Nouveau Latium, au S. du Latium proprement dit, s'étendait jusqu'à l'embouchure du Liris, et même du Vulturne. Il comprenait les *Volsques*, les *Eques*, les *Herniques*, les *Ombriens*, les *Aurunces*, les *Ausones*, les *Sidicins*, et avait pour villes principales : *Veitres* (Veletri), *Norba* (près de Norma), *Setia* (Sezza), *Priverne* (près de Piperno), *Antium* (Anzio), *Anxur* (Terracine), *Frégelles* (Ceprano ou Ponte-Corvo), *Alatna* (Atino), *Casinum* (San Germano près du mont Cassin), *Interumna* (Teramo). — *Sublaqueum* (Subiaco), *Alba fidentis* (Albi), — *Anagni* (Agnani), — *Fundi* (Fondi), *Formies* (près de Mola), *Caiète* (Gaète), *Minturnes* (Trajeto), *Suessa Aurunca* (Sessa), *Trifanum* (Vagnoli), *Sinussa* (en ruines près de Rocca di Mondragone), *Ausona* (Sonnino), *Calètes* (Calvi), *Teanum Sidicinum* (Tiano).

LATOMIES. Nom sous lequel on désignait d'immenses tranchées creusées et taillées à pic jusqu'à la profondeur de 100 et de 150 pieds, dans les collines de roches calcaires qui s'élevaient aux portes de Syracuse. Les Latomies étaient évidemment des carrières; ces immenses catacombes à ciel découvert sont aussi vastes que celles de Rome. Denys-le-Tyrant y faisait renfermer les personnes qui avaient eu le malheur de lui déplaire : tel fut le sort du poète Philoxène, qui avait osé trouver ses vers mauvais, et qui avait su plaire à sa maîtresse. Les Latomies conservèrent longtemps cette triste destination, et Cicéron reproche à Verres d'y avoir entassé de nombreuses victimes. On avait pratiqué des aqueducs qui y amenaient l'eau nécessaire aux prisonniers. On remarque dans ces souterrains des rochers isolés et d'une grosseur très considérable. Ils paraissent conserver les traces d'anciens degrés et sont surmontés de restes d'anciennes constructions. On suppose qu'ils servaient de citadelles aux gardiens des prisonniers. Les Latomies sont au nombre de dix ou de douze, dont sept principales : L'une des plus curieuses est celle dite des *Capucins*, parce que les capucins d'un couvent voisin ont su, à force d'art et de patience, la transformer en jardin. La plus célèbre et la plus grande porte les noms des *Cordiers*, de l'*Oreille de Denys*, ou enfin du *Paradis*, à cause des jardins qu'on y a pratiqués; elle renferme des grottes nombreuses; la grotte du fond, appelée l'*Oreille de Denys*, est

surtout extrêmement curieuse; elle a 70 pieds d'ouverture, 100 de longueur, et forme, en se rétrécissant toujours, une ligne courbe qui produit l'effet d'un conduit auriculaire d'une énorme puissance, de sorte qu'à son extrémité, terminée par une ouverture carrée, on entend distinctement les paroles que prononcent tout bas les personnes placées à l'entrée de la grotte. On prétend, sur la foi d'une tradition qui, du reste, ne repose sur aucun fait certain, que Denys avait fait construire cette caverne pour entendre tout ce que disaient les prisonniers. Cette Latomie était située entre les quartiers de Tyché et d'Acradine.

LATONE (myth.) *ANTU* et *ANTÉ*, fille du Titan Céos et de sa sœur Phébé, suivant Hésiode, ou de Saturne, d'après Homère, inspira une violente passion à Jupiter. Elle portait dans son sein le fruit de ses amours, lorsque Junon déchala contre elle le serpent Python; cette déesse fit en même temps jurer à la Terre de ne lui donner aucun asile, et à Hélios (le soleil) de ne point éclairer son accouchement. Latone, mourant de faim et de soif, et ne pouvant s'arrêter nulle part, erra de pays en pays. Les hommes même étaient durs pour elle, et un jour elle changea en grenouilles des paysans qui lui refusaient à boire. Jupiter ordonna enfin à Neptune de rendre stable l'île flottante de Délos, qui, ayant jusques là appartenu à la mer plutôt qu'à la terre, pouvait servir de refuge à Latone. Neptune obéit, et Latone accourut du fond de la Lycie, traversa la mer sous la forme d'une louve et suivie par des loups, aborda dans l'île, où elle mit au monde Diane, qui faisant à l'instant l'office d'accoucheuse, aida sa mère à se délivrer d'un second enfant, qui fut Apollon. Ce récit offre, d'ailleurs, de nombreuses variantes. Une légende fait opérer la délivrance de Latone dans l'île d'Ortygie; une autre fait naître Diane seule dans Ortygie, et Apollon à Délos. Une troisième représente Latone environnée à Délos de Dioné, de Thémis, d'Amphitrite, de Toa; mais Junon refuse d'apporter à sa rivale les secours de son art; Ithye elle-même se montre impitoyable. Iris, l'habile messagère, parvient pourtant à gagner cette dernière, grâce au don qu'elle lui fait de neuf aunes de ruban broché d'or. Dans la suite, Latone insultée par Tytère, fut cruellement vengée par Apollon et Diane, et Niobé (voy. ce mot) n'eut pas à se féliciter d'avoir osé se préférer à elle. Dans l'Iliade, on voit Latone combattant Mercure et guérissant Enée blessé, avec le secours de Diane. Latone ne diffère point de la Bouto égyptienne, symbole de la matière primordiale, et de la nuit humide qui passait quelquefois pour la nourrice du soleil qu'elle

avait élevé aussi dans une île flottante, l'île de Chemnis. Hérodote saisissant ce dernier trait de ressemblance, s'écarte du mythe primitif, et ne fait plus de Latone que la nourrice d'Apollon, dont Isis est la mère véritable. L'identité de Latone et de Bouto était d'ailleurs si évidente que les Grecs donnaient à la ville de Bouto, dans la Thébaïde, le nom de Latopolis (auj. Esneh). Par cela même qu'elle représentait la matière chaotique, la nuit et les eaux primitives, auxquelles on attribuait l'origine de toutes choses, Latone affectait souvent le rôle d'Ilythe; mais en sa qualité de mère universelle, elle aidait aussi bien les femelles des animaux que les femmes mêmes au moment pénible de l'enfantement. Dans son temple de Délos, elle était représentée par une figure de bois de forme grossière; mais une belle statue due au ciseau de Praxitèle ornait le sanctuaire qui lui avait été consacré dans Argos. AL. B.

LATOPOLIS (voy. ESNEH).

LATOUR-D'Auvergne (voy. TOUR-D'Auvergne).

LATRAN (PALAIS ET CONCILE DE) (voy. AU SUPPLÉMENT).

LATRIDIE, *Latridius* (ins.). Genre de coléoptères de la famille des Xylophages. Ce sont des insectes extrêmement nombreux, très petits, à corps oblong, déprimé; la tête est allongée et arrondie en avant; les antennes sont terminées par une massue de 3 articles; le corselet est, ainsi que la tête, beaucoup plus étroit que les élytres. On trouve les latridies dans les maisons, sur les vieux bois, sous les écorces, dans le fumier, sous les détritus végétaux. L'espèce la plus commune est le *LATRIDIE RUGUEUX*, *L. porcatius* Herbst. Il n'atteint pas un millimètre de longueur; sa couleur est d'un brun obscur, mat; le corselet est carré, rebordé; les élytres ont des stries ponctuées, séparées par de petites carènes. L. FAIRMAIRE.

LATRIE, du grec λατρεία, adoration, λατρευω, j'adore, signifie le culte de religion que l'on rend à Dieu, et qui n'est dû qu'à lui seul. Le culte rendu aux Saints et se rapportant à Dieu prend le nom de culte de Julie, pour marquer que ce culte est inférieur et subordonné à celui rendu à Dieu. Nous servons en effet Dieu pour lui-même, tandis que nous honorons les Saints comme des amis et comme nos intercesseurs auprès de lui. Les Protestants ont misérablement équivoqué sur les mots de Latric et de Dulie. Ils ont dit que les mots grecs λατρεω et δουλεω ont la même signification, d'où ils ont conclu que les catholiques servent également Dieu et les Saints. Ils auraient dû remarquer que le mot *servir* peut être pris dans différen-

tes acceptions, ce que l'on fait en effet bien fréquemment. Le soldat *sert* son pays, le magistrat *sert* la société, l'ami *sert* son ami. Ne taxerait-on pas de ridicule celui qui prétendrait que le mot *servir*, dans ces exemples, a la même signification. De même il y aurait un entêtement absurde à soutenir, d'après les mots Latric et Dulie, que le culte rendu aux Saints est le même que celui rendu à Dieu. CANÉTO.

LATRODECTE, *Latrodectus* (arachnides).

Genre d'arachnides pulmonaires, famille des Fileuses, tribu des Inéquitèles, caractérisé par huit yeux presque égaux; les mâchoires inclinées sur la lèvre, grandes et fortes, les pattes longues et robustes; les mandibules allongées et la lèvre courte et large à la base. Tous ces caractères distinguent les latrodectes des thérédions, avec qui ils étaient confondus par Latreille. Leurs mœurs sont aussi différentes. Les latrodectes tendent dans les sillons ou les ornières, quelquefois même sous les pierres, des fils qui arrêtent leur proie. La principale espèce du genre est le *LATRODECTE MALMIGNATTE*, *L. quindecimguttatus*, Fab. On le trouve en Italie et en Espagne; il est d'un noir luisant avec trois rangées de taches d'un rouge de sang; l'abdomen est rond, renflé en dessus, rouge avec des taches noires, disposées en carré. Cette arachnide s'attaque à des animaux beaucoup plus gros qu'elle, puisqu'on la voit faire la guerre aux scorpions et aux grosses sauterelles. Elle choisit pour ses pièges soit les ornières, soit les trous faits par les pieds des chèvres; elle attache les fils au pied des végétaux voisins. Ces fils, dirigés irrégulièrement en tous sens, ne méritent pas le nom de toile; ils servent à envelopper l'imprudent ennemi qui doit servir de pâture au malmignatte: au centre, on trouve une loge de la grandeur d'une coque de noix, entourée des débris d'ennemis dévorés, souvent dissimulée par quelque feuille sèche; c'est là que le couple chasseur attend l'arrivée de sa proie. Aussitôt qu'un insecte s'embarrasse dans la toile, un des deux malmignattes se précipite sur lui, l'embarrasse dans les fils, et le mord aux jointures des segments, surtout entre la tête et le thorax. On a remarqué en Espagne que les latrodectes paraissent en abondance dans les mêmes années que les criquets ou sauterelles qui font tant de ravages. La morsure de cette araignée est fort venimeuse, même pour l'homme, mais non pas mortelle, comme on le croit dans beaucoup de pays. On peut lire des détails intéressants à ce sujet dans les Annales de la société entomologique de France, année 1842. On trouve encore en Espagne, et sur les côtes de la Méditerranée, les *Latrodecto-*

ius venator et erebus. Le LATRODÈCTE ASSASSIN, *L. mactans*, Fab., de l'Amérique méridionale, a conquis dans son pays la même réputation que nos espèces européennes. L. FAIRMAIRE.

LATUDE (H. MAZERS DE), né à Montagnac en Languedoc, en 1725, mort à Paris en 1805, a dû la notoriété de son nom à 35 ans de captivité, passés successivement à Vincennes, à Bicêtre et à la Bastille, et aux *Mémoires* qu'il publia après sa sortie, en 1781. Le motif de son incarcération fut un faux avis donné à M^{me} de Pompadour sur un prétendu complot formé contre sa vie, dans l'espérance d'obtenir par ce zèle simulé la protection de la maîtresse du roi. Les nombreuses tentatives que fit Latude pour s'évader, irritèrent l'autorité, et prolongèrent sa prison. Ses *Mémoires* contiennent des détails curieux.

LAUBARDEMONT (JEAN-MARTIN de). Homme de justice, dont le nom est resté voué à l'exécration à cause des excès qu'il commit dans l'exercice de ses fonctions. On n'a point les dates exactes de sa naissance et de sa mort : sa naissance doit être placée à l'année 1690 au plus tard, et sa mort dans l'intervalle de 1655 à 1667. Entré dans la magistrature comme président des enquêtes au parlement de Bordeaux, Laubardemont fut nommé, en 1632, intendant de la généralité de Touraine, Anjou et Maine. La destruction des châteaux et forteresses qui existaient dans le centre de la France ayant été résolue, comme mesure politique, par le cardinal-ministre, Laubardemont reçut ordre de procéder à la démolition de celui de Loudun. C'était le moment où la sinistre et ténébreuse affaire d'Urbain Grandier et des religieux de Loudun occupait tous les esprits. Laubardemont, après avoir recueilli les plaintes élevées contre le curé Grandier, se rendit à Paris, sûr de plaire à Richelieu en lui offrant une occasion de persécuter et de perdre un ecclésiastique suspect d'avoir écrit un libelle injurieux contre le cardinal (voy. URBAIN GRANDIER). Tout le monde connaît l'épouvantable conclusion de ce procès. Laubardemont reçut ensuite mission du cardinal pour aller faire des perquisitions au monastère de Port-Royal, et interroger les religieuses. Il n'y a rien de triste et de révoltant comme les brutalités, la mauvaise foi et les vexations de tout genre de cette procédure.

Laubardemont eut encore une autre occasion de prouver au cardinal son dévouement : ce fut comme rapporteur du procès de de Thou et de Cinq-Mars. Gaston d'Orléans avait tout avoué et consenti que ses réponses servissent de preuves contre ses complices. Laubardemont ne recula devant aucun des expédients odieux trop sou-

vent employés pour obtenir des aveux des coupables. Il disait à Cinq-Mars que de Thou avait tout avoué, et l'avait chargé dans ses aveux ; il tenait le même langage à de Thou. Cette perfidie eut tout le succès qu'il pouvait désirer : de Thou et Cinq-Mars, d'ailleurs pleinement convaincus, périrent tous les deux du dernier supplice. La mort de Richelieu, arrivée peu de temps après cette dernière exécution, fit rentrer Laubardemont dans l'obscurité d'où il n'eut jamais dû sortir pour l'honneur de l'humanité et de la justice. Il laissa un fils qui périt en 1651 au milieu d'une bande de voleurs auxquels il était associé.

LAUDANUM (voy. OPIUM).

LAUDERDALE, district de Berwick-shire, en Ecosse, dont le chef-lieu est Lauder, bourg royal sur la rivière du même nom qui se jette dans la Tweed près Melrose. La population de la paroisse entière ne monte qu'à 25,000 âmes.

LAUDES. Partie de l'office ordinaire du Bréviaire, qui se dit après Matines. Les laudes anciennement portaient le nom de Matines, parce qu'elles se recitaient le matin. Ce qu'aujourd'hui nous appelons de ce nom se nommait alors Nocturnes. Les Laudes sont ainsi nommées, parce qu'elles sont principalement composées des Psaumes *Cantate* et *Laudate*, appelés Psaumes alléluatiques. Ce nom leur a été donné parce qu'ils sont consacrés à exprimer des sentiments de reconnaissance, de joie et d'affection. Les Laudes sont composées de quatre Psaumes et d'un Cantique ; suivent un Capitule qui est une petite Leçon, puis une hymne, le cantique de Zacharie, le tout couronné par une ou plusieurs Oraisons.

LAUENBOURG ou SAXE-LAUENBOURG. Duché de la Basse-Saxe, à la droite de l'Elbe, entre le royaume de Hanovre, les duchés de Mecklenbourg et de Holstein, la principauté de Lubeck et le territoire de la ville libre de Hambourg, et s'étendant du 7° 41' au 8° 38' de long., et du 53° 21' au 53° 48' de latit. N. Il a reçu son nom d'un château bâti par l'empereur Henri le Lion, au commencement du xiii^e siècle. Jusqu'à cette époque les Saxons et les Slaves s'étaient continuellement disputé cette terre, qui échut, en 1227, à Albert I^{er}, duc de Saxe, en 1689 au duc George-Guillaume de Brunswick. Celle-ci, en 1716, à la maison de Hanovre. Réuni avec les villes anseatiques à l'Empire français en 1810, le Lanenbourg fut cédé, en 1815, à la Prusse, à l'exception des districts de Hadeln et de Neuhaus qui restèrent au Hanovre. En 1816, la Prusse le rétrocéda au Danemark. Le duché actuel, qui fait partie de la confédération germanique, a une superficie de 25 milles carrés, et une population d'environ 45,000 âmes.

Il est divisé en quatre bailliages, et contient trois villes. La ville de Ratzenbourg, sur le lac de ce nom, chef-lieu du duché, est réunie à la terre ferme par un pont de 400 pas. Une petite partie de cette ville appartient au duché de Mecklenbourg-Strelitz. Le sol uni, fertile et favorable à l'agriculture et à l'élevage du bétail, est arrosé par plusieurs lacs dont les deux plus considérables sont les lacs de Möckner et de Ratzenbourg, et par l'Elbe, la Bille, la Stecknitz et la Wagnitz. Le climat est moins humide que celui du Holstein, mais assez âpre. Les principales productions agricoles sont l'orge, le froment, le seigle, le sarasin, des herbes légumières et des fruits. On estime beaucoup les chevaux de cette contrée. Les forêts, parmi lesquelles le Sachsenwald occupe le premier rang, fournissent à l'exportation beaucoup de bois de construction et de bois à brûler. Le commerce le plus important est celui de transit qui se fait entre Lubeck et le duché de Lunebourg.

Le cercle prussien de *Lauenbourg-Bulow*, dans le gouvernement de Coslin, est composé des seigneuries de Lauenbourg et de Bulow, séparées par le cercle de Stolpe, et ayant ensemble une superficie de 30 milles carrés avec 30,000 âmes. La première de ces seigneuries est arrosée par la Stolpe et la Bulow, et par 54 petits lacs. Dans l'une et l'autre se trouvent beaucoup de bois de sapins, de grands marais le long de la Leba, et partout de vastes bruyères. Ci-devant ces deux seigneuries faisaient partie de la Pologne. Sch.

LAUMONITE (*min.*). Substance minérale d'un blanc légèrement nacré, tendre et fragile, d'une pesanteur spécifique de 2, 3, et divisible en prismes rhomboïdaux d'environ 86° 30'. C'est un silicate double d'alumine et de chaux, avec eau, contenant en poids : albumine, 22; silice, 52; chaux, 9; eau, 17. Elle donne de l'eau par la calcination, et se résout en gelée dans l'acide nitrique. Ses cristaux sont susceptibles de s'altérer par leur exposition à l'air, et finissent même par tomber en poussière; au chalumeau, ils se boursoufflent en commençant à fondre, et donnent un email blanchâtre, qui, par un feu prolongé, se transforme en un verre demi-transparent. Ses formes les plus ordinaires sont le prisme prismatique, et le même, terminé par des sommets dièdres, ou modifié sur les arêtes latérales. Ses variétés de structure sont la basculaire, la lamellaire et l'aculaire. — Ce minéral a été observé pour la première fois par Gillet de Laumont, dans la mine de plomb d'Huelgoët, en Bretagne, dont le filon traverse un terrain intermédiaire. On le trouve aussi avec la chaux phosphatée de Saint-Gothard,

dans la woeke, à Schemnitz, en Hongrie, et dans les roches amygdaloïdes du Vicentin, de Féroë, d'Irlande et d'Ecosse.

LAUNCESTON. Ville d'Angleterre, chef-lieu du comté de Cornouailles, à 295 kil. S. O. de Londres, avec une population de 5,400 habitants. On y remarque une belle église, l'hôtel-de-ville, et deux portes gothiques, restes de ses anciennes murailles. — *Launceston* est aussi le nom d'une ville de la Terre de Van Diemen. Elle est située sur la Tamer, compte environ 5,000 habitants, a un port et fait un commerce actif avec Sydney et Hobart-Tow.

LAUNEY (BERNARD-RENE JOURDAN DE), né à Paris en 1740, était gouverneur de la Bastille depuis 1796, lorsqu'au 14 juillet 1789 le peuple de Paris se porta contre ce château. De Launey, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, essaya de se défendre à outrance; mais les assaillants s'étant rendus maîtres d'une première porte, la garnison capitula. Arraché des mains de ceux qui le conduisaient prisonnier à l'Hôtel-de-Ville, le malheureux De Launey tomba percé de coups en arrivant sur la place de Grève.

LAURAGAIS ou **LAURAGUAIS** (*géog.*). Petit pays de France, dans le Bas-Languedoc, entre le pays d'Aubi et le Haut-Languedoc. Cette contrée, divisée en Haut et en Bas-Lauragais, est aujourd'hui enclavée dans les départements de l'Aude et de la Haute-Garonne. Le Lauragais avait le titre de comté.

LAURAGAIS (LOUIS-LÉON-FÉLICITÉ, duc DE BRANCAS, COMTE DE), appartenait à l'ancienne maison des Villars-Brancas. Né à Paris en 1733, il suivit d'abord la carrière militaire, et fit la campagne de 1757 avec le grade de colonel. Il quitta ensuite les armes pour s'adonner à la littérature et aux sciences. Il publia deux tragédies : *Clytemnestre* en 1764, et *Jocaste* en 1784. Grimm a fait d'un seul mot la critique de cette dernière pièce : « Ce qu'il y a de plus clair dans *Jocaste*, disait-il, c'est l'énigme du sphynx. » Lauragais se livra avec succès à l'étude de la chimie, et fit, de concert avec Lavoisier, son ami, la découverte de la composition du diamant. Il contribua en outre à populariser la vaccine. En 1758, il avait été admis à l'Académie des sciences en qualité de membre honoraire. Il compromit gravement sa fortune par suite de ses expériences scientifiques. La révolution, dont il adopta les principes, acheva de le ruiner. Il vit sa femme monter sur l'échafaud, et, jeté lui-même en prison, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il fut élevé à la pairie en 1814, et mourut en 1825. Lauragais joignait à beaucoup d'esprit une

galté pour ainsi dire inaltérable. Son nom reste attaché aux fastes du Théâtre-Français, dont il débarrassa la scène des banquettes où venaient s'asseoir les petits maîtres de la cour, qui de là persifflaient les acteurs. On a du comte de Lauragais : *Mémoires sur l'Inoculation*, 1763; *Observations sur le mémoire de M. Gaillard concernant la porcelaine*, 1766; *Expériences sur les mélanges qui donnent l'éther*, et *Mémoire sur la dissolution du soufre dans l'esprit de vin* (dans le recueil de l'Académie); un intéressant *Mémoire sur la compagnie des Indes, précédé d'un discours sur le commerce en général*, 1769, in-4°; du *droit des Français*, 1771, in-4°, etc.

LAURE, LAUSIAQUE. Laure est un mot grec qui s'emploie aujourd'hui pour désigner un couvent, mais plus anciennement on donnait ce nom à une bourgade peuplée de religieux soumis à un abbé. Un jour de chaque semaine les habitants des Laures se réunissaient pour entendre la messe et manger en commun. On emploie surtout cette expression pour désigner les monastères de l'Orient; c'est ainsi que l'on dit la *Laure de Saint-Sabas*, en Egypte. La *Sainte-Laure* est le nom bien connu du monastère de Saint-Athanase, le plus célèbre de ceux du mont Athos; c'est donc à tort que plusieurs voyageurs prenant Laure pour le nom d'une sainte ont appelé ce monastère le *couvent de sainte Laure*. Il existe une histoire grecque des moines qui vécurent dans les Laures pendant les premiers siècles de l'Eglise. Elle porte le nom d'*Histoire Lausiaque*, parce qu'elle est dédiée à un personnage appelé Lausus. On l'attribue à l'anachorète Palladius. Elle renferme des renseignements précieux sur la géographie et sur les mœurs des premiers cénobites. AL. BONNEAU.

LAURE, fille d'Audibert de Naves, seigneur provençal, naquit à Avignon en 1308, et fut distinguée par sa beauté et par sa vertu d'être chantée par Pétrarque, qui lui dut ses plus belles inspirations. Elle avait vingt ans lorsque le poète la vit pour la première fois (1327, le lundi de la semaine sainte, dans l'église de Sainte-Claire à Avignon. Fleury (*Hist. ecclési.*) et Villaret (*Hist. de France*), disent que le pape Benoît XII engagea Pétrarque à l'épouser, en lui promettant une dispense pour garder tous ses bénéfices, mais que le poète refusa parce qu'il craignait de voir pâlir le flambeau de l'amour devant l'autel de l'hyménée. Cette histoire est tout bonnement un conte, car Laure avait déjà épousé Hugue de Sade, seigneur de Saumane, avant l'époque assignée à l'offre prétendue de Benoît XII. Laure devint mère de onze enfants, ce qui l'affaiblit tellement qu'à trente-six ans il ne lui restait plus aucune trace de sa beauté. Elle fut

emportée par la peste en 1348, et ensevelie dans l'église des Cordeliers. Pétrarque composa en son honneur une épitaphe pleine de pensées délicates. Nous nous contenterons de citer ces trois vers :

Felice pianta in borgo d'Avignone,
Nacque e morì : e qui, con ella giace,
La penna , el' sill, l'inchiestro e la ragione.

Pétrarque ne cessa pas de la chanter après sa mort. Laure, pour le poète, n'était pas une femme, mais l'idéal de la beauté, de la grâce et de la vertu, comme la Béatrix de la *Divine Comédie*. Elle a inspiré à Pétrarque 318 sonnets et 88 canzoni. On peut consulter sur Laure de Naves les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par l'abbé de Sade, 3 vol. in-4°, 1764 et années suivantes. François I^{er} en passant à Avignon ordonna d'orner de sculptures le tombeau de Laure, et composa pour elle une épitaphe assez connue. Il nous est parvenu beaucoup de portraits de cette femme célèbre, mais leur authenticité est fort douteuse.

LAURÉAT (en latin *laureatus*, couronné de laurier). On donnait autrefois cette qualification à ceux qui avaient fait ou confirmé la paix, et aux athlètes victorieux. A la renaissance, la couronne de laurier a été donnée à quelques poètes. Ainsi, Pétrarque fut couronné de laurier au Capitole, et le Tasse allait l'être à son tour lorsqu'il mourut. Le titre de lauréat a été donné plus tard, en France, aux concurrents heureux dans les concours académiques. On cite peu de grands poètes qui aient été lauréats, mais en revanche, une foule de médiocrités ont ceint leur front de cette couronne. — En Angleterre, le titre de lauréat est accordé à un poète de mérite, qui reçoit une pension sur le trésor royal pour chanter les grands événements et les faits glorieux pour la nation. Southey était poète lauréat.

LAURENT (SAINT) (*biog.*) (voy. au Supplément).

LAURENT (SAINT), le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale, prend sa source dans le lac Ontario, sous le nom de lac aux mille lles, et forme le canal par lequel les eaux des grands lacs Supérieurs, Huron, Michigan, Érié et Ontario se déversent dans le golfe de Saint-Laurent. Il prend différents noms dans son cours immense de 2000 milles (anglais) : de la mer à Montréal il s'appelle le *Saint-Laurent*; de Montréal à Kingston, le *Cataqui* ou *Iroquois*; entre le lac Ontario et le lac Érié, il se nomme le *Niagara*; entre les lacs Érié et Saint-Clair, le *Detroit*; entre les lacs Saint-Clair et Huron, c'est le *Saint-Clair*, et entre le lac Huron et le lac supé-

rieur, il porte le nom de *Chutes de Sainte-Marie*. Cependant on désigne aujourd'hui communément sous le nom de *Saint-Laurent*, toute la partie du fleuve qui s'étend depuis le lac Ontario jusqu'à l'Océan, dans un espace de 770 milles. Dans l'intervalle de 190 milles qui sépare le lac Ontario de Montréal, le cours du Saint-Laurent est interrompu par des îles nombreuses, par des bancs de sable, des écueils et des rapides. En plusieurs endroits il se transforme en véritables lacs. Des navires de 600 tonneaux arrivent sans difficulté jusqu'à Montréal, distant du golfe de 580 milles. La largeur du fleuve qui, entre cette dernière ville et Québec, est de 2 milles, augmente graduellement dans la descente et atteint près de 150 milles à l'embouchure du fleuve dans le golfe, entre le cap Rosier et la côte du Labrador. Depuis le commencement de décembre jusque vers le milieu du mois d'avril, les glaces rendent la navigation impossible entre Québec et Montréal. Darby prétend que le bassin du Saint-Laurent contient plus que la moitié de toute l'eau douce du globe : il l'évalue à 1,672,704,000 pieds cubes. Dans une grande partie de son cours, le Saint-Laurent forme la limite entre les possessions anglaises et les États-Unis.

Le golfe Saint-Laurent s'étend entre le Newfoundland, le Labrador, le Nouveau Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'île du cap Breton. Il communique à l'Océan par trois embouchures, appelées détroit de Belle-Île, détroit du sud et détroit de Guten-Cause. Des brouillards épais le couvrent fréquemment et en rendent la navigation dangereuse au milieu des îles nombreuses dont il est parsemé et dont les principales sont l'île du Prince Édouard, Anticosti et Magdalen. La partie du golfe comprise entre la première de ces îles et la terre ferme reçoit le nom de *Îles Rouges* (*Red sea*.)

SCU.

LAUREOLE (*bot.*). Nom vulgaire d'une espèce de daphné, le *Daphne laureola*, Lin., espèce indigène, cultivée dans les jardins.

LAURIER (*voy. au Supplément*).

LAURIÈRE (EUSÈBE-JACOB DE), né à Paris le 31 juillet 1659, mort le 9 janvier 1728, fut avocat au parlement de sa ville natale, mais se livra surtout aux travaux d'érudition et rendit de grands services à la science par ses recherches approfondies sur le droit coutumier et l'ancien droit public de la France. Ses principaux ouvrages sont : un traité de l'origine du *Droit d'amortissement*, 1692, in-12 ; un texte annoté des *Coutumes de Paris*, 1698, in-12 ; le premier volume d'une *Bibliothèque des coutumes*, publiée de concert avec Berroyer, in-4°, 1699. C'est le plan d'un immense recueil qui malheureusement

ne fut pas exécuté. Il contient, outre le texte des coutumes du Bourbonnais, augmentées d'annotations inédites de Dumoulin, la préface d'un nouveau Coutumier général et une liste alphabétique des textes et commentaires, usages, statuts, chartes, lois de police, etc., avec des observations précieuses pour l'histoire du droit ; une réédition, augmentée et enrichie de notes, du *Glossaire du droit français de Ragueau*, 1704, in-4° ; un commentaire sur les *Institutes coutumières* de Loisel, commentaire auquel ces Institutes empruntent leur principale valeur. Enfin Laurière eut, de concert avec Berroyer et Leger, l'initiative de la publication du recueil général des *Ordonnances des rois de France*. Il en publia le premier volume en 1723. Le second parut un an après sa mort, publié par Secousse. Cette collection monumentale, connue sous le nom d'*Ordonnances du Louvre*, et continuée par Secousse, Pastoret, Pardessus, n'a été achevée qu'en 1847, et forme 23 volumes in-fol.

LAURINÉES, *Laurinae* (*bot.*). Famille de plantes dicotylédones apétales, établie par Jusieu dans son *Genera*, sous le nom de Lauriers, *Lauri*. Elle comprend des végétaux presque tous ligneux, s'élevant même le plus souvent à la taille de grands et beaux arbres. Les feuilles de ces végétaux sont alternes, quelquefois aussi rapprochées de manière à devenir imparfaitement verticillées ou opposées, simples et entières, généralement coriaces et persistantes, sans stipules. Leurs fleurs sont parfaites ou unisexuées par l'effet d'un avortement, régulières, généralement groupées en grappes ou en panicules, très rarement en épis. Elles présentent : un périanthe divisé en quatre à six lobes sur deux rangs, de substance assez épaisse, souvent pubescent à l'intérieur ; un disque charnu, adhérent au fond du périanthe avec la base duquel il persiste, et grandissant avec le fruit ; des étamines insérées au bord du disque, en nombre presque toujours multiple de celui des lobes du périanthe, et le plus souvent quadruple, à filets libres, les plus intérieurs ou même parfois les extérieurs portant des glandes sessiles ou pédicellées, à anthères souvent creusées de quatre loges superposées par paires, ou de deux seulement, opposées et parallèles, extorses au moins en partie ; les loges de ces anthères s'ouvrent par autant de valves qui se relèvent de bas en haut ; un pistil à trois carpelles, à ovaire uniloculaire dans lequel un seul ovule, très rarement deux, se développent normalement ; cet ovaire porte un style simple, terminé par un stigmate à deux ou trois lobes. Le fruit des Laurinées est charnu et constitue

une baie, ou une drupe enclassée dans le pédoncule épaissi, ou embrassée par la base du périanthe accrue, ou même enveloppée par le périanthe marcescent; il renferme une graine renversée dans laquelle il n'existe pas d'albumen, et dont l'embryon a une radicule supérieure, très courte, avec de grands cotylédons.

Les Laurinées appartiennent aux contrées chaudes ou tout au plus tempérées; mais dans les pays où on les trouve généralement, on les voit presque toujours dans les endroits montagneux, ou même à de grandes hauteurs sur les montagnes. Leur distribution géographique concorde avec leur division en tribus, les unes de celles-ci se trouvant dans l'ancien-continent, tandis que les autres croissent dans le nouveau. — Cette grande famille fournit à la médecine, à l'économie domestique, à l'industrie diverses matières usitées journellement. Tels sont surtout : les diverses écorces aromatiques désignées sous le nom de cannelles; divers bois odorants, en première ligne celui du *Licaria guianensis*, Aubl., si connu sous le nom de *bois de rose*, celui du *sassafras*, etc.; des feuilles aromatiques, notamment celles du Laurier de cuisine, *Laurus nobilis*, L.; des fruits comestibles, surtout celui de l'Avocatier, *Persea gratissima*, Gaertn.; le camphre retiré par distillation sèche des diverses parties du Camphrier, *Camphora officinarum*, Nees; une matière grasse, analogue à la de la cire, et employée comme elle à l'éclairage, que fournissent les graines de divers *Tetranthera*; quelques bois recherchés, surtout celui du *Persea indica*, Spreng., qui égale l'acajou en dureté et en beauté, et celui de l'*Oreodaphne exaltata*, Nees, qui est dur, jaune, très estimé à la Jamaïque, etc. — Par suite des travaux monographiques de M. Nees d'Esenbeck, la famille des Laurinées est divisée aujourd'hui en treize tribus, qui comprennent un assez grand nombre de genres. Les plus remarquables sont les suivants : *Cinnamomum*, Burm; *Camphora*, Nees; *Persea*, Gaertn.; *Agatophyllum*, Juss.; *Oreodaphne*, Nees; *Sassafras*, Nees; *Benjoin*, Nees; *Tetranthera*, Jacq.; *Laurus*, Tournef., etc. P. D.

LAUSANNE, le *Lausannum* des Romains. Capitale du canton de Vaud, en Suisse, à 50 kil. N.-E. de Genève, et à 1 kilom. N. du lac Léman, latit. N. 46° 34' 5", longit. E. 4° 27' 7". Cette ville, située en pente sur une terrasse avancée du Jorat, jouit des vues les plus admirables sur le lac, auquel elle se relie par le village d'Ouchy. Elle est le siège de l'administration cantonale, possède une sorte d'Université fondée en 1527, et divers établissements d'instruction publique. On y remarque une belle

cathédrale du XI^e siècle, et l'église Saint-François bâtie par l'anti-pape Félix V (Amédée de Savoie), et dans laquelle ont été tenues cinq séances du concile de Bâle, devenu conciliabule. La population est de 15,370 habitants. Lausanne possède un territoire parfaitement cultivé, mais elle n'a que peu de commerce et d'industrie. Cette ville fort ancienne devint vers le VII^e siècle le siège d'un évêché qui comprenait le territoire des cantons de Vaud, de Berne, de Soleure et de Fribourg. La ville ayant acquis successivement des libertés communales très étendues se trouva souvent en discussion avec l'évêque, et les droits de l'un et de l'autre furent plusieurs fois menacés par les prétentions des ducs de Savoie. En 1536, Lausanne fut prise par les Bernois qui l'annexèrent à leur canton, et y introduisirent la religion réformée, la seule qui y soit pratiquée aujourd'hui. En 1798, Lausanne devint le chef-lieu du canton de Lenman, qui prit plus tard le nom de canton de Vaud. L'évêché de Lausanne a été réuni depuis à celui de Genève, et l'évêque réside à Fribourg.

LAUSUS, fils de Mézence, était aussi doux que son père était barbare et féroce. Au milieu d'une bataille, voyant son père près d'être tué par Enée, il se précipita au devant du coup qui allait abattre Mézence, et fut mortellement blessé. — Lausus, suivant Ovide, était aussi le nom d'un fils de Numitor, qui fut mis à mort par Amulius.

LAUTREC (ONET DE FOIX, seigneur de), maréchal de France, se distingua dans les guerres des Français en Italie. Il accompagna Louis XII dans sa campagne du Milanais, fit des prodiges de bravoure à la bataille de Ravenna (1512), et reçut tant de blessures qu'il fut laissé pour mort. Il contribua beaucoup à la soumission du duché de Milan, et le roi lui en donna le gouvernement (1515). Lautrec montra une fierté et une hauteur qui le firent prendre en haine. Il répondit au mécontentement par la violence; un soulèvement eut lieu et Prosper Colonna le chassa successivement de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance (1521). Lautrec voulut recouvrer le Milanais. Prosper Colonna l'écrasa à la bataille de la Bicoque (1522), et le força d'évacuer l'Italie. Disgracié par le roi, Lautrec se retira dans la Guyenne. En 1525, il entra en Italie avec François I^{er}, fit tous ses efforts pour empêcher ce prince d'attaquer les Espagnols à Pavie, et combattit vaillamment à ses côtés. Deux ans après il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, livra cette dernière ville au pillage pour venger le désastre que François I^{er} y avait éprouvé, marcha sur Naples, et mourut, en 1528, au

siège de cette ville, emporté par une maladie épidémique qui décima son armée. En 1576, le duc de Serra lui fit élever à Naples un tombeau magnifique dans l'église Santa-Maria-la-Nova.

LAUXANIDES (entom.). Tribu d'insectes diptères de la division des dichoètes acaélyptères. Elle est caractérisée ainsi qu'il suit : corps assez large, nu ; tête déprimée, quelquefois transversale ; ouverture buccale large ; dernier article des antennes allongé ; yeux oblongs. Abdomen de 5 segments ; pieds nus. Ailes couchées ; nervure médiane double. Cette tribu est composée principalement des genres Lauxanide, Lonchæa, Ulidie, Iterodontie et Celyphe. Les trois premiers sont d'Europe, et ornés de couleurs métalliques ; les deux autres sont exotiques, et présentent des singularités dans leur organisation. Les Pterodonties ont la tête transversale, plus large que le thorax, et leurs ailes sont remarquables par les nervures et par la saillie en pointe du bord extérieur ; les Célyphes se distinguent entre tous les Diptères par la dilatation de l'écusson, qui recouvre tout l'abdomen, comme dans les punaises du genre Scutellaire. — Les Lauxanides vivent dans les bois et les prairies. Leur mode de développement n'a pas encore été observé.

II. MACQUART.

LAUZUN (ANTOINE NOMPAR DE CAUMONT duc de) ne, en Gascogne, vers 1632, sut se mettre dans les honneurs grâce à Louis XIV, et se vit nommer en peu de temps gouverneur du Berry, maréchal-de-camp et colonel-général des dragons. Le duc de Richelieu ayant donné en 1669, sa démission de grand-maitre de l'artillerie, Louis XIV promit cette charge à Lauzun ; mais bientôt, influencé par Louvois, il changea de résolution, ce qui fit naître entre le roi et le favori une altercation à la suite de laquelle Louis XIV jeta sa canne par la fenêtre, « pour n'avoir pas le regret d'avoir frappé un gentilhomme. » Lauzun fut arrêté et envoyé à la Bastille ; mais il fut bientôt nommé capitaine des gardes. Louis XIV consentit à lui donner la main de Mademoiselle de Montpensier, petite fille de Henri IV, éprise pour lui d'une violente passion, mais le scandale fut si grand à cette nouvelle, que Louis XIV révoqua sa promesse. Un mariage secret eut lieu, et Lauzun, desservi par madame de Montespan et Louvois, fut arrêté le 25 novembre 1671, et envoyé au château de Pignerol. En 1681, sa détention fut échangée en exil. Il vécut quelque temps avec mademoiselle de Montpensier ; mais la mesintelligence se mit bientôt entre eux. Lauzun passa en Angleterre, où Jacques II lui confia le soin de ramener en France la reine et le prince de Galles (1688). De retour à Paris, il fut de nouveau admis

à la cour, et créé duc en 1692, sur la recommandation du roi et de la reine d'Angleterre. Mademoiselle de Montpensier était morte en 1693, et en 1695, Lauzun épousa mademoiselle de Durfort. Il mourut le 19 novembre 1723.

LAVABO. Ce mot désigne, en langage liturgique, 1° l'action du prêtre qui purifie ses doigts, du côté de l'épître, dans la première partie de la messe ; 2° le petit linge, ou manuterge, qui sert alors à essuyer les doigts du célébrant ; 3° enfin le carton d'autel où se trouve la formule qui commence par le sixième verset du psaume xxv. — Ce n'est point absolument par nécessité, ou même par raison de bienséance, que le prêtre interrompt le saint sacrifice et purifie ses doigts ; car il a eu le soin de laver ses mains avant de prendre les habits sacerdotaux. Saint Cyrille de Jérusalem donnait, devant les fidèles du IV^e siècle, un motif d'un ordre plus élevé, à cette mystérieuse cérémonie : « Vous avez vu, dit-il, qu'un diacre donnait à laver les mains au célébrant et aux autres prêtres qui étaient autour de l'autel. Pensez-vous que ce fût afin de nettoyer le corps ? Nullement ; car nous ne sommes pas dans l'usage d'être en tel état, quand nous entrons dans l'église, que nous ayons besoin de nous laver afin d'être propres. Mais ce lavement des mains nous marque que nous devons être purifiés de tous nos péchés ; parce que nos mains signifient les actions, les laver n'est autre chose que purifier nos œuvres. » (Cyrille, *Catéch. myst.*, 5.)

Nous ferons observer, en outre, que la rubrique prescrit seulement au prêtre l'ablution du pouce et de l'index. Mais ce n'est pas tant en vue de tenir fort propres même les deux doigts qui doivent toucher le corps de Jésus-Christ. « Car il ne peut pas être question ici, dit l'auteur de la *Hierarchie ecclésiastique*, d'effacer les souillures du corps.... Le prêtre lave seulement l'extrémité des doigts et non pas les mains, afin de marquer que l'âme doit se purifier des moindres taches. » (*De Eccles. Hier.*, chap. 53.) — Cependant le prêtre récite, à voix basse, une formule de prière : *Lavabo inter innocentes*, etc., qui convient parfaitement à cette action. Certaines liturgies locales ne mettent dans sa bouche que quelques versets de ce pieux cantique. Mais le Missel romain, en le faisant dire jusqu'au dernier verset, est plus conforme, sur ce point, aux anciens Sacramentaires de saint Jean-Chrysostôme et de saint Basile, qui le prescrivent depuis les paroles : *Lavabo inter innocentes*, jusqu'à la fin. L'abbé CANETO.

LAVAL. Ville de France, chef-lieu du département de la Mayenne, à 65 kil. E. de Rennes, avec une population de 17,538 habitants

(recens. de 1851). Cette ville, située sur la Mayenne, n'offre pas de monuments bien remarquables. On peut mentionner cependant son église de Saint-Vénérand, l'église de la Trinité, et le château de ses anciens comtes, qui sert aujourd'hui de prison. Laval doit son origine à un château construit au viii^e siècle, pour arrêter les courses des Bretons. Au xii^e siècle, elle fut le chef-lieu d'une baronnie qui, en 1218, passa dans la famille de Montmorency, par le mariage d'Emme de Laval, fille de Guy VI, avec Mathieu de Montmorency, père de Guy, tige des Montmorency-Laval. La baronnie fut érigée en comté en 1429, et en duché-pairie en 1481. Laval a beaucoup souffert dans les guerres de la Vendée, et une bataille sanglante fut livrée dans ses environs en 1793; les républicains y furent taillés en pièces. C'est la patrie d'Ambroise Paré. Cette ville possède une société d'agriculture, d'industrie et de commerce, elle fabrique des toiles renommées, du basin, du calicot, du linge damassé. L'arrondissement de Laval compte 130,523 habitants, répartis sur 93 communes comprises dans 9 cantons : Laval, qui compte pour deux, Argentré, Chaillay, Evron, Loiron, Meslay, Montsur et Sainte-Suzanne.

LAVAL (hist.). Ancienne maison de France qui tire son nom de la ville de Laval. Son origine remonte au ix^e siècle. Le titre de seigneur de Laval; après avoir passé successivement dans diverses familles par voie de mariage, resta enfin dans celle de Montmorency, au xiii^e siècle, par suite de l'union de Mathieu II de Montmorency avec l'héritière des Laval. Cette alliance donna naissance à un grand nombre de branches : celles des Laval-Montmorency, des Châteaubriand, des seigneurs de Retz, de Châtillon, de Loué, de Pezay, de la Faigne, d'Attichy, etc. — Parmi les personnages qui ont porté le nom de Laval, un seul mérite d'être cité, c'est Gilles de Laval, maréchal de Retz (voy. Retz).

LA VALLETTE. Nous citerons parmi les personnages de ce nom :

LA VALLETTE (*Bernard de Nagaret*, seigneur de), amiral de France, qui naquit en 1553, d'un lieutenant-général de la Guyenne. Il se distingua dans la guerre de Piémont, fut nommé en 1563, gouverneur du Dauphiné, et en 1576, gouverneur de la Provence. L'année suivante, il fit rentrer dans l'obéissance les villes de Digne et de Valensole, et fut blessé au siège de cette dernière place. Plus tard, il fit lever le siège de Barcelonnette au duc de Savoie, qui avait envahi la Provence, le battit deux fois et l'obligea à repasser précipitamment les Alpes. Il fut tué le 11 février 1592, devant Roquebrune.

LA VALLETTE (*Bernard de Nagaret*, duc de), naquit vers l'an 1600, succéda à son père, le duc d'Épernon, dans le gouvernement de la Guyenne, et se rendit odieux par son orgueil et ses exactions. Il détruisit dans son gouvernement la faction dite des *Croquants*, et chassa les Espagnols qui avaient envahi le Labourd. Ayant levé en 1638 le siège de Fontarabie contre l'avis de Richelieu et par jalousie contre le prince de Condé, il fut sommé de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il se sauva en Angleterre, fut condamné à mort et décapité par effigie. Après la mort de Louis XIII, il revint en France et fit casser le jugement porté contre lui. Il alléguait en effet pour sa justification, qu'après le désastre de Fontarabie, c'était lui qui avait rallié l'armée française abandonnée par Condé et Soubise, et qui l'avait reconduite à Bayonne. On lui rendit le gouvernement de la Guyenne, qu'il quitta ensuite pour celui de la Bourgogne. Il mourut en 1661.

LA VALLETTE (*le Père*), Jésuite qui en 1747, fut nommé par la compagnie supérieur des missions de la Martinique. Il s'associa avec un juif de la Dominique, une des Petites-Antilles, et accapara à son profit presque tout le commerce qui se faisait dans ces îles. Les habitants, auxquels un pareil monopole causait le plus grand préjudice, se plaignirent au gouvernement qui, en 1753, rappela le Père La Vallette. Celui-ci parvint à se faire envoyer une seconde fois aux Antilles, en qualité de visiteur général et de préfet apostolique. Il recommença ses entreprises commerciales auxquelles il donna une grande extension. Mais les Anglais s'emparèrent des vaisseaux qu'il avait équipés. Le père La Vallette se déclara en faillite et fit une banqueroute d'environ trois millions. Cette affaire causa un grand scandale dans toute l'Europe, et le parlement condamna (1762) La Vallette comme coupable de banqueroute frauduleuse. Cet événement ne fut pas sans influence sur le sort de la Compagnie de Jésus, qui, peu de temps après, fut bannie de la France.

LA VALLETTE (*Marie-Chamans*), né à Paris, en 1769 et mort en 1830, se distingua dans les guerres d'Italie, fut aide-de-camp de Bonaparte, qu'il accompagna en Égypte et dans ses campagnes d'Allemagne, devint comte de l'empire, et épousa une nièce de l'impératrice Joséphine. Il reçut la direction générale des Postes en 1814, perdit cet emploi au retour de Louis XVIII, se compromit par le zèle qu'il déploya pour assurer le retour de Napoléon, et fut condamné à mort après les Cent-Jours. Il devait être exécuté le 21 décembre. La veille du jour fatal, madame La Vallette se presenta à la prison avec sa fille

âgée de 12 ans pour recevoir les adieux de son mari, et parvint à le faire évader. Trois généraux anglais, Hutchinson, Wilson et Bruce, facilitèrent à La Vallette les moyens de gagner la frontière. L'épouse généreuse fut arrêtée, mais le tribunal l'acquitta. Cinq ans après, La Vallette fut gracié et rentra en France.

Pour les autres LA VALLETTE, voy. ÉPERNON et VALLETTE.

LAVALLIÈRE (DE) (roy. VALLIÈRE).

LAVANDE, *Lavandula* (bot.). Genre de la famille des Labiées, de la didymie gymnospermie, dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont des herbes vivaces, des sous-arbrisseaux et de petits arbrisseaux qui croissent naturellement dans la région méditerranéenne, dans l'Asie-Mineure, la Perse et l'Inde. Leurs fleurs forment de faux-épis terminaux dans lesquels elles sont entremêlées de bractées, et chacune d'elles se distingue par les caractères suivants : calice tubulé, marqué de nervures longitudinales, terminé par cinq dents dont la supérieure présente souvent un appendice élargi ; corolle à tube saillant hors du calice, à gorge un peu renflée, à limbe oblique, bilabé, étalé, divisé en cinq lobes presque égaux ; quatre étamines didymes, incluses, déclinées, à anthères réniformes, confluentes ; style bifide, à lobes aplanis.

L'espèce la plus connue est la **LAVANDE SPIC**, *Lavandula Spica*, DC., qui porte vulgairement les noms de *Spic* et *Aspic*. Elle croît naturellement dans les endroits arides et pierreux des pays qui bordent la mer Méditerranée. C'est un sous-arbrisseau à tige dure et très rameuse dans le bas, à rameaux nus dans le haut ; à feuilles linéaires-lancéolées, sensiblement élargies vers leur extrémité, légèrement enroulées en-dessous par leurs bords, revêtues d'un duvet court et blanchâtre. Ses fleurs sont d'un bleu-violet, par fois blanches, accompagnées de bractées linéaires, et avec un appendice calycinal rhomboïdal-ovale. Cette plante a une odeur forte qui tient assez de celle du camphre. C'est son odeur qui en détermine la culture et l'emploi. On en extrait une huile essentielle qui constitue un liquide jaunâtre, âcre, à odeur forte et pénétrante. Cette extraction se pratique en grand dans les environs d'Avignon, et à Murcie en Espagne. On évalue à trois ou quatre mille kilogrammes la quantité de cette substance que le département de Vaucluse fournit annuellement au commerce. L'huile essentielle ou l'essence de spic est employée dans la médecine humaine et dans les arts, spécialement pour la préparation de certains vernis. On prépare encore une eau spiritueuse de cette plante.

Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

La **LAVANDE VÉRITABLE**, *Lavandula vera*, DC., croît naturellement sur les coteaux secs, sur les montagnes peu élevées du midi de la France et de l'Europe. Elle se distingue de l'espèce précédente par ses feuilles plus vertes et non élargies vers leur extrémité ; par ses bractées scarieuses, en cœur à leur base, acuminées ; par son calice cotonneux, bécoté vers l'orifice, dont l'appendice est ovale. L'odeur de la vraie lavande est moins forte et plus agréable que celle de l'aspic. Comme elle est aussi plus rustique, il en résulte qu'on la cultive plus communément dans les jardins des pays un peu froids. C'est elle aussi que les parfumeurs emploient de préférence pour diverses préparations très usitées, telles que l'esprit de lavande, l'eau de lavande, le vinaigre de lavande, etc. On garde aussi cette plante, ainsi que la précédente, à l'état sec, soit en boîtes, soit dans des sachets, à cause de la persistance de son odeur. La lavande entre enfin dans la composition de différents médicaments. — Les deux espèces qui viennent de nous occuper se cultivent en pleine terre, et souvent en bordures.

La **LAVANDE STÉCHADE**, *L. stachas*, Lin., est une jolie espèce très abondante dans les lieux arides de l'Europe méridionale, notamment dans les garrigues de nos départements méditerranéens. Elle forme un petit sous-arbrisseau rameux, à feuilles oblongues, blanchâtres ; à petites fleurs d'un bleu-violet foncé, réunies en faux-épi quadrangulaire, surmonté d'une touffe de feuilles florales violettes. Son odeur forte rappelle sensiblement celle du camphre, qui, du reste, existe dans la plante en assez forte proportion, ainsi que dans les précédentes, surtout dans la lavande spic. On l'emploie en médecine. Elle est cultivée dans les jardins comme espèce d'ornement. Sous le climat de Paris, elle exige une exposition chaude pendant l'été, et l'orangerie pendant l'hiver. On la multiplie par graines et par boutures.

P. D.

LAVANDIÈRE (roy. HOCHÉQUEUE).

LAVARET, *Coregonus* (poiss.). Artédi réunissait les **AMBRES** et les **LAVARETS** sous la dénomination de *Coregonus*. G. Cuvier a séparé les seconds des premiers, et il leur a donné à chacun une dénomination particulière, en laissant aux Lavarets le nom de *Coregonus*. Ces poissons forment donc un genre particulier de l'ordre des Malacoptérygiens abdominaux, famille des Salmonoides. Ils ont à peu près la même organisation que les Truites, mais ils en diffèrent par une bouche très peu fendue et souvent dépourvue de dents, par des écailles beaucoup plus grandes et une nageoire dorsale moins longue qu'elle n'est haute en avant. — On connaît

un certain nombre d'espèces de ce genre; quelques unes même sont très répandues, telles que :

1^o Le HAUTIN ou HOUTIN (*Salmo oxyrinchus*), remarquable par une proéminence molle qu'il présente au bout du museau, et qui habite surtout la mer du Nord et la Baltique, où il poursuit les bandes de harengs; — 2^o la GRANDE MANÈNE (*Salmo marinus*), recherchée pour sa chair blanche, savoureuse, sans aucune petite écaille, et qui a été transportée par ordre du grand Frédéric du lac Bourget dans les lacs de la Poméranie, où elle s'est abondamment multipliée; — 3^o le LAVANET (*Salmo Wartemanni*), dont le museau est tronqué au niveau du devant de la bouche, et dont la tête est moins longue à proportion et la forme plus effilée. Originaires des lacs de Bourget, de Constance, du Rhin, etc.; — 4^o le LAVANET NILOTIQUE (*Coregonus niloticus*), petite espèce, douée de brillantes couleurs, et découverte assez récemment par M. Joannis dans le Nil, auprès de Thebes. — Toutes les espèces de Lavarets sont l'objet d'une pêche assez considérable à cause de la délicatesse de leur chair. E. D.

LAVATER (JEAN-GASPARD) naquit à Zurich en 1741. Il est connu en France surtout comme auteur d'un traité de physiognomonie, mais il n'est guère moins célèbre en Allemagne, dans sa patrie, comme poète, orateur et écrivain mystique. Amc ardente, passionnée pour la justice et la liberté, Lavater, très jeune encore, attaqua dans un pamphlet l'administration tyrannique d'un bailli qui faisait trembler tout Zurich. Obligé de s'expatrier pour ne pas payer trop cher sa témérité, il se rendit à Berlin, où il fit la connaissance des hommes les plus distingués. Il fut surtout frappé de l'esprit d'incrédulité qui régnait parmi les savants composant l'académie de Frédéric-le-Grand. Dans l'ardeur de sa foi chrétienne, il déclara la guerre à la philosophie, qu'il ne voulut pas distinguer de l'athéisme : « On est athée ou chrétien. » Il s'attaqua au célèbre juif Mendelssohn, qui venait de publier un excellent traité de l'immortalité de l'âme; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été trop loin, que son zèle avait manqué de justice, à plus forte raison de charité. Il ne fut pas plus heureux dans ses tentatives envers Goethe, mais il trouva plus de sympathies dans les Illuminés ou théosophes du temps, et chez les philosophes parisiens du sentiment contre la raison, tels que Jacobi. Son exaltation mystique s'accrut au point qu'il ne voulut plus voir Dieu, le monde et l'homme que dans le Christ; que l'union entre le Christ et l'homme lui semblait une sorte d'identification; au moins croyait-il avoir conscience de cette identification entre

lui, Lavater, et J.-C. On l'entretenait dans cette exaltation; on l'appelait le second Christ, le troisième Adam. Les fonctions pastorales, qu'il remplissait comme ministre protestant, lui laissaient le temps, grâce à sa prodigieuse activité, d'écrire sur une foule de sujets religieux ou philosophiques. Ses principaux ouvrages sont des *Chansons suisses*; *Vues sur l'éternité*; *Nouvelle messie*; *Joseph d'Arimatee*; le *Cœur humain*; *Ponce-Pilate*; *Bibliothèque nouvelle*; des *Confessions*, des *Mélanges* et surtout ses *Fragments physiognomoniques*, où l'auteur cherche en vain à donner à un tact qu'il possédait éminemment, mais qui était cependant loin d'être infallible, un caractère scientifique et presque mathématique. L'art de connaître les pensées, les sentiments, les passions et les habitudes par les dehors significatifs du corps, par la physionomie surtout, est une affaire de sentiment, une sorte d'instinct même, qui ne peut être ramené à des idées générales, ni par conséquent s'enseigner. Malgré les remarques nombreuses, pleines de justesse et de sagacité qu'on trouve dans le livre très dévoué de Lavater, on ne deviendra pas physiionomiste en s'en pénétrant, parce qu'on nait physiionomiste et qu'on ne le devient pas. Beaucoup de vague, d'arbitraire et de chimérique se mêle d'ailleurs à ce qu'il y a de plus plausible dans ces sortes d'observations. Un autre danger dans la pratique, c'est de blesser la justice et la charité. Ne raignons pas de le dire, la vie active de Lavater vaut mieux que ses écrits, même les plus renommés. Il mourut des suites d'un coup de feu qu'il avait reçu en prodiguant ses soins aux malheureux blessés à la bataille de Zurich en 1800. T.

LAVAUUR, *Vera* ou *Vora*. Ville de France, chef-lieu d'arrondissement du département du Tarn, à 37 kil. S.-O. d'Alby, avec une population de 7,113 habitants, d'après le recensement de 1851. Lavaur n'était encore qu'un simple château-fort en 1211. Les Albigeois y ayant été accueillis, Simon de Montfort vint assiéger Lavaur, s'en empara (1211), et brûla tous les malheureux qui s'y trouvaient réunis, hommes et femmes. Lavaur fut érigée en évêché en 1317, mais elle a perdu depuis son siège épiscopal. On fabrique dans cette ville des étoffes de soie pour meubles, des serges, de la bonneterie, etc. On y élève en grand des vers à soie. L'arrondissement de Lavaur contient 54,007 âmes, et 57 communes formant 5 cantons : Lavaur, Cuq-Toulza, Graulhet, Puylaurens, Saint-Paul.

LAVE (*min.*). Ce nom, tiré du mot allemand *laufen* (couler), s'applique généralement à toutes les substances minérales qui ont éprouvé l'action des feux volcaniques, et sont sorties de la

terre en se répandant à sa surface sous la forme de courants embrases. Il désigne donc réellement, non une roche particulière, mais un ensemble de roches, provenant d'un même mode de formation, et offrant entre elles des rapports remarquables de composition et de structure. C'est au mot **VOLCAN** que nous avons considéré les laves au point de vue géologique, sous le rapport de la grandeur et de la vitesse des courants, sous celui de leur chaleur et de leur fluidité; au point de vue de l'origine encore problématique des matières alterables par le feu, qu'elles renferment accidentellement. Il n'en sera donc question ici que sous le rapport minéralogique.

Les laves ne sont composées que d'un très petit nombre de substances minérales, formant un tissu de grains ou cristaux microscopiques, que caractérise la présence constante du fer titané. Les autres principes essentiels sont le Feldspath et le Pyroxène. L'amphibole y est très rare; quelques minéraux s'y montrent accidentellement en cristaux isolés et fort nets; tels sont l'Amphigène, l'Olivène, le Nica, etc. Les diverses formes de texture des laves rappellent presque toutes leur formation par voie de fusion ignée. Les principales sont la texture cellulaire, vitreuse, porphyroïde, amygdaloïde et variolaire. — Les substances volcaniques peuvent se rapporter à huit types généraux de composition, dont chacun fournit deux espèces dans lesquelles le feldspath et le pyroxène prédominent chacun à leur tour. De là deux grandes divisions dans le tableau méthodique de ces substances : Les *laves feldspathiques* et les *laves pyroxéniques*. Chacune de ces divisions se partage ensuite en deux groupes, composés l'un des roches non altérées, l'autre de celles qui ont subi une décomposition ou une altération quelconque.

1^{er} Type. Laves composées exclusivement de cristaux microscopiques, entrelacés, d'un égal volume, réunis par juxtaposition, et offrant des vaeuoles plus ou moins rares. — Lave feldspathique : *Leucostine*. — Lave pyroxénique : *Basalte*.

2^e Type. Laves composées de verre boursoufflé, presque toujours mélangé de cristaux microscopiques plus ou moins abondants. — Lave feldspathique : *Pumite* ou *ierre-ponce*. — Lave pyroxénique : *Scorie*.

3^e Type. Laves composées de verre massif, presque toujours mélangé de cristaux microscopiques. — Lave feldspathique : *Obsidienne*. — Lave pyroxénique : *Gallinace*.

4^e Type. Laves composées de cristaux et de grains vitreux, microscopiques, non adhérents. — Lave feldspathique : *Spodite*, *Cendres blanches*

volcaniques. — Lave pyroxénique : *Cinérîte*, *Cendres rouges volcaniques*.

5^e Type. Laves composées de grains vitreux, souvent entremêlées de cristaux microscopiques, d'un volume très inégal, faiblement adhérents ou cimentés par des substances étrangères. — Lave feldspathique : *Alloite* (tuf blanc ponceux). — Lave pyroxénique : *Pépélite* (tuf volcanique rouge ou brunâtre).

6^e Type. Laves formées de cendres volcaniques plus ou moins décomposées, réunies par des ciments très variés. — Lave feldspathique : *Trass*. — Lave pyroxénique : *Tuf*.

7^e Type. Laves provenant de la décomposition des roches leucostiniques et basaltiques; pâte argiloïde avec matières infiltrées; aspect terreux. — Lave feldspathique : *Téphrine*. — Lave pyroxénique : *Wacke*.

8^e Type. Laves provenant de la décomposition des pumites et des scories; aspect terreux. — Lave feldspathique : *Asclérine*. — Lave pyroxénique : *Pouzolite*.

On désigne sous les noms de **LAVES d'Auvergne**, **LAVES de Volvic**, un produit volcanique rendu inattaquable aux influences atmosphériques par la vitrification pâteuse qu'une haute température lui a fait subir. Les cellules nombreuses que présente à sa superficie la variété généralement en usage, a l'avantage de rendre impossible le poli qui en eût fait l'emploi dangereux dans le dallage, auquel elle a longtemps servi. Elle a cependant presque cessé d'être employé, ainsi par suite de son usure rapide. Mais on trouve le moyen de donner à ces pierres taillées en lames minces, une couverture aussi inattaquable que leur propre substance, qui y adhère avec une grande force, et offre l'aspect agréable d'une surface unie et ornée de peintures de couleurs variées, ce qui l'a fait employer pour les objets d'ornementation exposés aux intempéries de l'atmosphère.

LAVEMENT DES PIEDS. Les anciens peuples, les Orientaux particulièrement, marchaient jambes nues, ne portant au pied qu'une sorte de sandales; aussi l'hôte faisait-il laver les pieds aux étrangers qui arrivaient chez lui. Abraham fait laver les pieds des trois anges qui viennent le visiter; on lava également les pieds à Eliézer et à ceux qui l'accompagnaient, lorsqu'ils arrivèrent à la maison de Laban, ainsi qu'aux frères de Joseph, lorsqu'ils se présentèrent au repas offert par leur frère. C'étaient ordinairement des esclaves que l'on chargeait de cet office, mais le maître le faisait lui-même dans les occasions où il voulait marquer une grande déférence à la personne envers laquelle il exerçait l'hospitalité. Abigail, demandec en

mariage par David, dit qu'elle se trouverait heureuse de laver les pieds aux serviteurs du roi. — Jésus, après le dernier souper avec ses apôtres, voulut leur donner encore une leçon d'humilité en leur lavant lui-même les pieds. Simon-Pierre ne voulait point se laisser faire et lui dit : « Vous ne me laverez jamais les pieds. » Jésus lui répartit : « Si je ne vous lave, vous n'aurez point part avec moi. » Cette menace a fait croire à quelques théologiens que le lavement des pieds avait à peu près le même effet que le baptême. Saint Ambroise affirme que de son temps on lavait les pieds aux nouveaux baptisés au sortir du bain sacré ; il semble croire que comme le baptême efface les péchés actuels, le lavement des pieds ôte le péché originel ou du moins diminue la concupiscence. *Ideo planta abluitur ut hereditaria peccata tollantur : nostra enim propria per baptismum relaxantur.* Mais ce sentiment lui est particulier, Saint Bernard et saint Augustin donnent le nom de *sacrement* au lavement des pieds auquel ils attribuent le pouvoir d'effacer les péchés véniels. Mais saint Augustin (lettre 119) remarque que plusieurs s'abstenaient de cette pratique, de peur qu'on ne vint à la confondre avec le baptême. Quant au nom de *sacrement*, ce mot appliqué au lavement des pieds, désignait simplement le signe d'une chose sainte, de l'humilité chrétienne. L'usage de laver les pieds aux nouveaux baptisés se pratiquait dans diverses églises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique. Le lavement des pieds a lieu chez les Syriens et les Grecs, le jour du Jeudi-Saint, qui est appelé par ces derniers le *lavement sacré*. Dans l'Eglise latine ; le pape, les évêques, les curés, les princes mêmes lavent ce jour là les pieds à douze pauvres qu'ils servent à table et auxquels ils font des aumônes ; mais les pauvres auxquels le pape rend cet office d'humilité sont douze pauvres prêtres étrangers. Saint Gérard, évêque de Toul, pratiquait tous les jours le lavement des pieds sur un certain nombre de pauvres. Robert est le premier roi de France qui ait exercé cette pratique de charité et d'humilité chrétienne. Ce roi, le jendi-saint, servait à table et lavait les pieds aux pauvres. Cet usage, aboli par la révolution, fut repris par Louis XVIII et continué jusque sous le règne de Charles X. Autrefois les rois d'Angleterre faisaient également la cérémonie du lavement des pieds ainsi que cela se pratique dans les cours catholiques ; aujourd'hui, le monarque fait des aumônes à autant d'indigents qu'il a d'années. Ces pauvres sont conduits dans une salle du palais de Wittehall ; où ils trouvent pour chacun d'eux un plat de poisson, six petits pains, une bouteille de vin,

de la bière, du drap pour un habit, de la toile pour deux chemises, des bas, des souliers avec deux bourses de cuir rouge, l'une contenant autant de petites pièces d'argent et l'autre autant de schellings que le roi régnant a d'années.

LAVERNE (*myth.*). Déesse des voleurs à Rome. Elle avait près de l'une des portes de la ville, appelée de son nom *Lavernale*, un autel et un bois qui servait d'abord de refuge aux voleurs. L'autel était appelé *Lavernal*, et le bois *Lavernium*. Les voleurs eux-mêmes recevaient le nom de *Lavernienses*. Tout ce que les anciens rapportent du culte de cette déesse est empreint d'un piquant esprit de raillerie qui, à moins de regarder Laverne comme la déesse invoquée pour être préservée des voleurs, ne permet guère de prendre sa divinité au sérieux, malgré Poncemagne, qui distingue si soigneusement Mercure de Laverne, et assigne au premier l'escroquerie et à la seconde les vols avec effraction. On ignore l'étymologie du mot Laverne, que les uns font venir du latin *Laberna*, voleur, et les autres du grec *λάρναξ*, dépouilles.

LAVEUR DE CENDRES. On appelle ainsi les personnes qui s'adonnent à extraire l'or et l'argent des cendres provenant des balayures, des creusets et des cendres de foyer, soigneusement conservés dans tous les ateliers où l'on travaille les métaux précieux. Les balayures et les débris de toute espèce sont recueillis, soit sur les tabliers des ouvriers, soit dans les interstices des grillages dont on recouvre le sol pour que rien ne puisse être enlevé avec les pieds. On lève de temps en temps les grillages, et les balayures qui en proviennent sont brûlées avant d'être livrées au laveur. Celui-ci commence par brûler de nouveau ces cendres. La construction du fourneau qu'il emploie n'est pas toujours la même ; une des meilleures est celle-ci : au dessus du foyer s'élève une capacité à quatre pans, dans la hauteur de laquelle sont disposés les unes au dessus des autres des plaques de fonte formant des planchers qui laissent d'un seul côté un passage de 3 à 4 centimètres pour la flamme. Sur ces plaques dont la dernière est surmontée d'une voûte et d'une cheminée, on dispose les cendres. Les passages étant ménagés alternativement le long des côtés opposés du fourneau, les cendres reçoivent à chaque étage le contact de la flamme.

Les cendres ainsi réduites à leur plus petit volume, on les passe au crible pour extraire les parties les plus grossières qui sont ordinairement de métal fondu ; puis on lave le reste à la main dans une sibille de bois, et au milieu d'un tonneau plein d'eau, pour en extraire encore les parties les plus lourdes. Le tonneau dans lequel

se fait l'opération est percé à différentes hauteurs de trous fermés par des chevilles. C'est en débouchant successivement ces trous, après un temps de repos suffisant, qu'on retire la partie claire du liquide. On renouvelle ce lavage jusqu'à ce que l'eau ne contienne plus d'alcali, alors on sonnet ce qui reste des cendres à l'ammalgamation (voy. ce mot).

La portion des cendres épuisée par le mercure, est encore achetée par des personnes qui, après en avoir retiré le peu de mercure qui y reste, les fondent avec moitié de cendre de plomb. Le culot obtenu par ce dernier traitement est soumis à la coupellation (voy. ce mot).

LAVINIE, fille de Latinus et d'Amate; l'oracle de Faune avait prédit qu'elle épouserait un prince étranger. Elle aimait Turnus; mais l'oracle devait être réalisé, et son père la donna à Énée. Une tradition plus ancienne représentait le chef troyen comme son ravisseur. Après la mort d'Énée, elle se trouvait enceinte. Craignant de voir Ascanie sacrifier à son ambition l'enfant qu'elle allait mettre au monde, elle s'enfuit dans une forêt où elle accoucha d'Énée Sylvius. D'autres légendes représentent Ascanie rappelant Lavinie, ou même Lavinie gouvernant avec le titre de régente immédiatement après la mort de son mari, pendant la minorité d'Ascanie, qui, plus tard, lui laissa par reconnaissance la ville qu'Énée avait appelée de son nom Lavinium, et alla fonder Alba-la-Longue. Lavinie reçut les honneurs divins.

LAVINIUM (géog. anc.), aujourd'hui *Patrica*, ville de l'ancien Latium, au S. d'Albe et de Rome, près des bords de la mer et du Numicus. Énée qui la bâtit, dit-on, après sa victoire sur Turnus, lui donna le nom de sa femme Lavinie. Une forêt occupait d'abord l'emplacement où elle fut construite; un feu sacré s'était allumé pour débarrasser le terrain; un loup apporta dans sa gueule du bois sec pour favoriser l'incendie; un aigle battait des ailes pour activer la flamme; mais un renard trempait sa queue dans l'eau pour éteindre la flamme envoyée par les dieux. Le loup et l'aigle tuèrent le renard, et plus tard les habitants de Lavinium consacrèrent une statue à chacun de ces trois animaux. Lavinium fut d'abord bâtie dans la plaine; mais sa situation n'étant pas assez forte, Énée construisit une autre ville du même nom, sur une montagne à l'E. de la première. La nouvelle *Lavinium*, qui fut ensuite appelée *Lanuvium*, possédait un temple de Junon qu'on y honorait sous les noms de *Sospita*, de *Moneta* et de *Regina*. Du temps de Cicéron cette ville conservait encore ses anciennes coutumes et nommait un dictateur. Milon, le meurtrier de

Clodius, était revêtu de cette dignité. C'est dans le territoire de cette ville que se trouvait le fameux champ de Lavinium, nommé *Solonus campus*. Ce champ était habité par un vieux serpent auquel on devait apporter, tous les ans, au printemps, un vase plein de lait ou de miel. Une vierge pouvait seule lui offrir cette nourriture; si la jeune fille avait commis une faute sa perte était certaine, le serpent refusait l'offrande, et les habitants du pays perdaient l'espoir d'une récolte abondante.

LAVIS. Un *dessin* est une expression appa-
rente de ce que l'imagination a créé dans l'esprit, ou une image d'objets connus; il produit d'abord la forme de ces objets réels ou imaginaires, par un simple tracé, c'est ce qu'on nomme *le trait*; puis l'artiste complète cette première expression par un travail complémentaire, qui a pour but d'ajouter *l'effet à la forme*. Les moyens employés pour arriver à ce résultat sont variés; ce n'est pas ici le lieu de les indiquer tous. L'un d'eux a pris le nom de *lavis*. On se sert pour le produire de couleurs ou d'encre transparentes, délayées avec de l'eau. et qui, employées à l'état de teintes plus ou moins étendues de liquide, font que le dessin qui les reçoit par le moyen du pinceau, est véritablement *lavé* à plusieurs reprises, ce qui a fait donner le nom de *lavis* à ce genre de modelé et de coloration du trait.

Les couleurs préparées à l'eau pour l'aquarelle, puis l'encre de la Chine, le bistre, la sépia, sont ordinairement employés pour le *lavis*, et même, en général, on entend par *dessin lavé* celui qui a été mis à l'effet avec une seule couleur, l'aquarelle pouvant présenter, dans certaines conditions, les effets et les vigueur d'une véritable peinture, et être, en conséquence, considérée comme telle. A. L.

LAVOIR (voy. au *Supplément*).

LAVOISIER (voy. au *Supplément*).

LAW (voy. au *Supplément*).

LAWRENCE (THOMAS). Célèbre peintre anglais, fils d'un aubergiste, né à Bath, en 1769, mort à Londres en 1830; il dessinait, dit-on, dès l'âge de six ans, des portraits d'une rare ressemblance, et à neuf, il copia seul, dans une galerie où il avait obtenu l'autorisation d'entrer, une grande composition historique, avec un talent tout à fait remarquable. On lui fit alors donner des leçons; Reynolds lui-même voulut lui servir de maître, et à vingt ans, il était devenu le premier peintre de l'Angleterre pour le portrait, et celui dont, aux expositions, on recherchait d'abord les tableaux. Ce n'est pas cependant que son dessin fût très correct, et qu'il possédât une exécution sans reproche, ni une

couleur d'une vérité scrupuleuse ; mais la fermeté de sa touche, l'éclat de ses contrastes de couleur, et surtout la vie merveilleuse de ses figures, rachetaient largement ces défauts. La plupart des souverains, des ministres et des hommes célèbres de l'Europe, dans la politique, les arts et le théâtre, ont été peints par Lawrence. Il faisait payer un portrait de grandeur naturelle 500 guinées (plus de 13,000 fr.).

LAXATIF (voy. PURGATIF).

LAYBACH, Chef-lieu de la Carniole, des provinces septentrionales de l'Illyrie et du cercle de Laybach, évêché, siège de différentes cours de justice, d'une commanderie de l'ordre teutonique, etc., etc.; au 32° 28' de long. et au 46° 2' de lat. N. C'est une ville ouverte, avec huit faubourgs, dans une grande plaine, sur la rivière la Laybach que l'on passe sur cinq ponts. Elle est généralement bien bâtie et propre, mais assise sur un terrain inégal et percée de rues étroites, irrégulières et mal pavées, à l'exception de la rue principale, bien que depuis 1814, Laybach se soit considérablement embelli. De nombreuses découvertes d'antiquités romaines ne laissent aucun doute que cette ville n'occupe l'emplacement de la colonie romaine d'Emona. Les fontaines sont encore aujourd'hui alimentées par l'aqueduc antique, bâti avec tant de solidité que depuis mille ans il n'a pas eu besoin de réparations. La grande place, la seule place publique qui ait quelque étendue, est décorée d'une pyramide flanquée de quatre statues colossales de saints. Les plus belles des onze églises de la ville sont le dôme de Saint-Nicolas et les églises de Saint-Jacques et des Ursulines. On remarque aussi le vieux château, l'hôtel-de-ville, le palais épiscopal, le théâtre, le Casino, la redoute, les casernes et le palais d'Auersberg. Une belle promenade et un beffroi remplacent la citadelle du Schlossberg, détruite par les Français en 1813. Il y a à Laybach un lycée pour l'enseignement théologique, médical et philosophique, une bibliothèque publique, un jardin agronomique, un musée provincial, un gymnase, une école d'industrie et d'autres établissements d'instruction, une maison de détention provinciale, un grand hôpital, etc. L'industrie se réduit à une filature de coton et à une raffinerie de sucre, mais le commerce d'expédition est assez actif. Les environs de la ville sont très pittoresques. Population 10,000 âmes.

Le GOUVERNEMENT DE LAYBACH comprend la Carinthie et la Carniole, sauf la partie de cette dernière qui a été réunie au gouvernement de Trieste. Il a 381 1/2 milles carrés, 800,000 habitants et est divisé en cinq cercles : Laybach, Neustadt, Adelsberg, Klagenfurt et Villach.

Le CERCLE DE LAYBACH compte sur une superficie de 67 milles carrés, 160,000 habitants, la plupart Vendeux. Il est entouré de tous côtés de hautes montagnes. Au centre, on trouve les remarquables vallée et lac de Wochein ; ce dernier donne naissance à la Save de Wochein qui se jette dans la Save, à laquelle confluent également, dans ce cercle, la Kanker, la Feistritz, la Zeyer et la Laybach. Entre le Terklau et la vallée de Wochein, est une plaine rocheuse qui renferme six lacs dont les eaux disparaissent sous terre, puis reparaissent par une ouverture verticale de 40 brasses de diamètre et se déchargent ensuite, sous le nom de Sarizu, dans le lac de Wochein. SCH.

LAYETIER. C'est le nom par lequel on désigne l'ouvrier qui confectionne les boîtes et les caisses nécessaires à l'emballage. Il se charge en outre d'exécuter lui-même les emballages de toute espèce (voy. EMBALLAGE).

LAZARE, LAZARISTES (voy. au Supplément).

LAZARE (ORDRE DE SAINT-) (voy. au Supplément).

LAZARET (voy. au Supplément).

LAZULITE (min.). Vulgairement LAPIS-LAZULI et PIERRE D'AZUR. Substance minérale d'un bleu d'azur, opaque, fusible, soluble en gelée dans les acides, composée de six atomes de silicate d'alumine et d'un atome de silicate de soude, ou en poids : silice, 44 ; alumine, 35 ; soude, 21. Sa forme primitive est celle d'un dodécaèdre rhomboïdal. Sa cassure est mate, à grains très serrés. La dureté de cette pierre est suffisante pour qu'elle étincelle par le choc du briquet ; sa pesanteur spécifique est de 2,76 à 2,94. Les seules variétés connues sont : les lazulites cristallisées, granulaires et compactes. — Le Lazulite est souvent entremêlé de veines blanches de feldspath, de chaux carbonatée, et de veines jaunes de fer pyriteux. Il appartient au sol primordial. On le trouve en filons dans le granite et le calcaire granulaire, en Sibérie, près du lac Kaikal ; dans la Petite-Bukarie, le Thibet, la Chine, et, enfin, dans le Chili ; mais toujours en petite quantité. Le plus beau vient d'Orient. Celui de Russie est beaucoup moins estimé à cause des veines blanches qu'il présente et de sa couleur tendant au noir ; la Perse en est pour nous comme le magasin général. Le lazulite de choix, d'un bleu pur, non pyriteux et peu mélangé, est susceptible d'un très beau poli qui le fait rechercher dans les arts d'ornement. Débitée en plaques très minces, il trouve même son application dans le bijou. Il s'allie avantageusement avec l'or et le bronze doré, On en fait aussi des coupes, des tabatières, des plaques

pour être employées en revêtement. Le beau lazulite ne vaut pas, de nos jours, moins de 250 à 300 fr. le kilog. Les anciens attachaient également un haut prix à cette pierre. On connaît quelques lazulites gravés, d'origine persepolitaine et égyptienne. Mais l'emploi le plus important du lapis-lazuli est la préparation de la belle couleur bleue désignée sous le nom de *bleu d'outre-mer*, parce qu'elle nous était primitivement apportée des Echelles du Levant (*roy. BLEU D'OUTRE-MER*).

On connaît dans les arts, sous le nom de *Lapis d'Espagne*, une pierre presque blanche, quartzreuse, tachée çà et là de grandes parties bleues ou vert-bleuâtres, que l'on considère comme un véritable lazulite. On trouve aussi parmi les matières rejetées anciennement par le Vésuve, et qui ne paraissent pas avoir éprouvé l'action liquéfiant du feu, une substance d'un bleu d'azur, qui recouvre, comme une croûte, la surface de quelques roches. Cette substance, dite *Lapis du Vésuve*, a de grandes ressemblances avec le lazulite.

LAZARONE. C'est le vaurien de Naples. Son nom est une ironie; il lui vient de Lazare le Lépreux, dont il a en effet la nudité et les hideux haillons. Sa vie se passe dans un perpétuel *far niente*. Sitôt qu'il a gagné, par une commission faite pour quelque étranger, de quoi se régaler de *macaroni* et de *cocomero*, il revient se coucher au soleil, dans l'espèce de corbeille oblongue qui lui sert de lit, et il y dort tout le jour durant, à moins que le son d'une mandoline ne l'attire autour de quelque rapsode du môle, à moins encore que Polichinelle ne donne, vers le soir, quelque grande représentation à San-Carlino. Le Lazzarone se réveille pourtant de ces habitudes paresseuses, mais c'est toujours pour faire le mal. Il se fait le *bravo* de quiconque, ayant besoin d'une vengeance, saura bien payer son coup de poignard; il est le soldat de toutes les émeutes, et c'est lui qui pousse avec le plus d'ardeur aux pillages et aux incendies. Mazaniello n'était qu'un Lazzarone un instant fait roi par ses pareils. Sa haine de l'étranger est sa seule belle passion; au mois de janvier 1799, elle lui inspira une héroïque défense contre l'armée de Championnet. Pendant trois jours la populace lazzarone tint bon contre les Français; c'est elle encore qui, pour se venger de la prise de Naples, forma une armée au cardinal Ruffo, et, après l'expédition des Deux-Calabres, ramena enfin le roi Ferdinand dans sa capitale dévivree. On ne porte pas à moins de 40,000 le nombre des Lazzarones.

LAZZI (*art dram.*). Jeu de scène, bouffonnerie, grimaces, signes d'épouvante, contorsions

plus ou moins comiques, qui des improvisations italiennes ont passé dans nos farces et nos vaudevilles. Ces sortes de jeux muets ont besoin, pour être plaisants, de beaucoup de bonhomie et de naturel: ils deviennent insupportables dès qu'on y sent la prétention ou le mauvais goût. On n'est par d'accord sur l'origine de ce mot; l'étymologie la plus probable en fait le pluriel de *lazzo*, badinage.

LAZIQUE (*g'og. anc.*). *Lazica*, aujourd'hui pays des *Desghis*, contrée de l'ancienne Colchide, bornée au N. par le Phase, et au S. par l'Arménie. Ce pays était couvert de montagnes. Lorsqu'il eut été soumis par les Romains, les Laziens faisaient avec eux un commerce considérable, consistant surtout en pelleteries et en esclaves. Les Perses et les Romains se disputèrent longtemps la possession de la Lazique, qui leur offrait un grand intérêt au point de vue du commerce, et comme position militaire.

LÉ ou **LAIZE** (*techn.*). Largeur d'une étoffe. Le mot *laize* est plus particulièrement employé dans les ordonnances sur la fabrication; *lé* ou *lez* qui est évidemment l'analogue de *lisière* et le même que *lez*, ancien mot signifiant *près de* ou *au bord*, est plus usité dans la conversation, lorsqu'on veut indiquer le nombre de fois que la largeur d'une étoffe devra être prise pour confectionner un ouvrage quelconque.

LÉANDRE (*roy. Héno*).

LÉANDRE, *Leander* (*crust.*). Genre de crustacés décapodes macrours, de la famille des Salicques, découvert récemment dans l'Océan Atlantique, à 150 lieues des côtes de la Guadeloupe. Il se rapproche des Hippolytes et des Palénions; mais il diffère des premiers par la conformation des antennes dont l'interne présente trois subdivisions, et des seconds par la forme de l'abdomen gibbeux en dessus; la carapace est munie en avant d'un rostre dentelé en dessus, non dentelé en dessous. L'unique espèce, le **LÉANDRE ERRANT**, *L. erraticus*, Desmarest, est d'un jaune clair, diaphane et comme transparent, la queue est tachetée de brun et de rouge.

LEBEAU (*roy. BRAU*).

LEBEUF (*roy. BOEU*).

LEBON (JOSEPH) naquit à Arras en 1795. Prêtre de l'Oratoire, il avait embrassé la carrière de l'instruction publique, et était réputé pour la douceur et la bienveillance de son caractère, lorsqu'éclata la révolution, dont il se montra partisan enthousiaste. Simultanément élu maire d'Arras, administrateur du département et député suppléant à la Convention, il fut admis dans cette assemblée après la proscription des Girondins. Envoyé une première

fois en mission à la frontière du Nord à la fin de 93, il s'y conduisit avec sagesse et modération. Il n'en fut pas de même pendant sa seconde mission (de mars à juillet 94). La frontière du Nord était envahie. On se croyait en outre menacé de toutes parts de conspirations intérieures, et la Convention avait donné les ordres les plus rigoureux. Lebon ne les suivit que trop fidèlement : renfermé dans Cambrai avec une section du tribunal d'Arras, il s'y montra impitoyable, et joignit, dit-on, à la cruauté, les extravagances les plus folles et les plus odieuses infamies. Cependant il faut le dire, Lebon est un de ces conventionnels dont, suivant les paroles de Napoléon, le procès a été jugé, mais non débattu. Celui qui a le plus chargé sa mémoire était son ennemi personnel, le conventionnel Guffroy, qui a laissé des souvenirs peu honorables. Le fils de Lebon a publié, en 1845, la correspondance intime de son père, et a essayé en même temps de le justifier. Les lettres de Lebon, en effet, ne dénotent en rien les sentiments féroces dont on le disait animé, et les actions infamantes dont on l'a accusé. — Lebon fut arrêté après le 9 thermidor, resta en prison sans qu'il fût pris aucune décision sur son affaire, jusqu'après la journée du 1^{er} prairial. Traduit alors devant le tribunal d'Amiens, il fut condamné à mort et exécuté le 16 octobre 1795.

LEBRIGANT (JACQUES). Né à Pontrioux en 1720, et mort en 1804, se fit recevoir avocat au parlement de Bretagne, et abandonna cette carrière pour se livrer à l'étude des anciens idiomes celtiques, à laquelle il fit faire des progrès. On lui doit *La langue primitive conservée*, ouvrage curieux dans lequel il cherche à prouver les rapports du celtique avec le chinois et même l'idiome des Caraïbes : *Dissertation sur les Brigantes*, 1762; *Glossaire pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne*; *Éléments de la langue des Bretons*; *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*; *Mémoire sur la langue des Français*, où il montre les nombreux rapports de celle-ci avec l'ancienne langue gauloise.

LEBRUN (voy. BRUN).

LECHT (voy. LETN).

LECK. Rivière des Pays-Bas que l'on croit n'avoir été dans le principe qu'un canal creusé, vers l'an 857 ou 860, lorsqu'un terrible ouragan combla l'embouchure du Rhin; au moins avant cette époque, le Leck ne dépassait pas Leckevorde, et depuis lors il recut la plus grande partie des eaux du bras septentrional du Rhin. Cette rivière prend naissance près de Wichte Duerstede, sépare la province d'Utrecht du

comté de Culembourg, passe devant Nanvien et Schoohoven, et tombe près de Krympen dans la Merwede. Depuis le creusement du canal de Pansterdam, le Leck reçoit un volume d'eau beaucoup plus grand qu'auparavant; mais bien que devenu par-là plus large et plus profond, il est encore très sujet aux débordements. La pêche du saumon y est très abondante.

LECLERC (VICTOR-EMMANUEL), fils d'un marchand des farines de Pontoise, naquit en 1772. Il s'engagea comme volontaire en 1791, se lia avec Bonaparte, et combattit sous ses ordres en Italie, fut nommé général de brigade en 1797, et épousa la même année Pauline Bonaparte qui, en 1803, s'unit au prince Borghèse. Il seconda activement son beau-frère, et fut chargé du commandement d'un des corps d'armée destinés à soumettre le Portugal. Mais un traité conclu à Madrid termina bientôt cette campagne. En 1801, il obtint le commandement de l'expédition que Napoléon dirigeait sur Saint-Domingue pour y établir la suprématie de la France. Il débarqua dans cette île le 5 février 1802, força Toussaint-Louverture à déposer les armes, et mourut au Cap en novembre 1802, de la fièvre jaune au moment où l'insurrection des noirs se relevait plus terrible que jamais. Il avait traité les Haïtiens avec une grande cruauté. — Pour les autres LECLERC (voy. CLERC).

LEÇON. Ce mot se prend dans des acceptions différentes. Leçon, en termes de littérature, se dit en général des instructions quelconques qu'un maître donne à ses élèves. Ainsi on dit : leçon de philosophie, leçon de théologie, de mathématiques, d'histoire, leçon de grec, d'anglais, etc. Leçon, en termes de théologie, signifie les diverses manières de lire le texte dans les anciens manuscrits, diversité qui est ordinairement causée par l'altération que le temps y apporte ou par l'ignorance des copistes. — Leçon, en termes de Bréviaire, se dit des fragments soit de l'Écriture, soit des Pères, soit de l'histoire du Saint dont on fait la fête, qu'on lit à chaque Nocturne. Les Nocturnes ont tantôt neuf et tantôt trois leçons.

LECOUVREUR (ADRIENNE). Actrice célèbre du XVIII^e siècle, née à Fismes en Champagne en 1690, morte à Paris le 20 mars 1730. Elle fit ses débuts à la Comédie-Française dans le rôle de *Monime*, le 14 mai 1717. Le succès d'enthousiasme qu'elle obtint ne se démentit pas un seul jour. Elle excellait surtout dans les premiers rôles tragiques. Elle eut l'honneur d'être louée par deux poètes qui n'eurent d'autre ressemblance que cette commune estime pour elle : Lefranc de Pompignan et Voltaire. Parmi les nombreuses intrigues d'amour qu'on

lui a imputées, nous ne parlerons que de celle du comte Maurice de Saxe, qu'elle aimait passionnément, et pour qui elle mit un jour ses bijoux et son argenterie en gage pour une somme de 40,000 fr. Plusieurs Mémoires du temps la font mourir du chagrin que lui causèrent les infidélités du comte; d'autres parlent d'un empoisonnement fait par une rivale. Indépendamment de son rare talent, Adrienne Lecouvreur fut estimée de ses contemporains pour l'amabilité de son esprit et de ses manières, pour son désintéressement et sa délicatesse. Il reste d'elle des lettres qui font honneur autant à son intelligence qu'à son cœur.

LECTEUR, *Lector* en latin, *εὐαγγελιστής* en grec. Le lecteur était à Rome comme dans la Grèce un esclave chargé de faire la lecture pendant les repas des personnes qui se piquaient de littérature. Les — lecteurs forment un des quatre ordres mineurs. Dans la primitive église, ils servaient de secrétaires aux évêques et aux prêtres. Ils étaient chargés de la garde des livres sacrés, ils lisaient aux fidèles rassemblés des passages de l'Écriture et chantaient les leçons. On voit par le concile de Calcédoine qu'il y avait aussi dans quelques églises un *archilecteur*. Bingham remarque que la lecture des écritures n'était jamais confiée à des personnes laïques, si ce n'est dans l'église d'Alexandrie. Justinien dans sa novelle 123, défend de choisir pour lecteurs des jeunes gens âgés de moins de 18 ans. Dans l'église grecque, les lecteurs étaient ordonnés par l'imposition des mains, ce qui ne paraît pas avoir eu lieu dans l'église romaine.

Au moyen-âge, on donnait le titre de *Lecteurs* aux chanceliers ou notaires des abbayes. Au XVIII^e siècle, les Suédois ont donné le nom de *lecteurs* aux membres de différentes sociétés religieuses qui s'occupent spécialement de la lecture et de l'interprétation des Écritures. Ils sont extrêmement nombreux dans la Laponie norvégienne, et au commencement de décembre 1852, ils se sont livrés à des actes de violence qui ont forcé le gouvernement à envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

LECTISTERNE (*archéol.*). Cérémonie du paganisme grec et latin, qui consistait en un repas offert à une ou plusieurs divinités pour obtenir leur protection dans quelque grande calamité. On la nommait aussi *epulae*, festin, et les magistrats qui y présidaient s'appelaient *epulones*. Le nom de *lectisterne*, *lectisternium*, vient de ce que les statues des dieux étaient couchées, *sternate*, sur des lits. On voit, par l'usage qui y était observé, de mettre les dieux sur un lit, tandis que les déesses étaient placées

sur de simples sièges, que le lit était considéré comme le siège le plus honorable. Valère-Maxime fait mention d'un lectisterne célébré en l'honneur de Jupiter, Mercure et Junon, et il remarque que les usages suivis parmi les hommes étaient acceptés par les dieux : car à ce repas, dit-il, Jupiter est sur le lit, et Junon et Minerve sur des tabourets, *in sellas*. Tite-Live décrit le premier lectisterne qui ait été offert à Rome. Sous le tribunat de P. Licinius (an de Rome 356) après un biver cruel vint un été lourd et pestilentiel. A bout de remèdes, le sénat ordonna de consulter les livres sibyllins, et les décevirs chargés des cérémonies sacrées jurèrent pour la première fois dans Rome, les dieux par un lectisterne. Il dura huit jours ; Apollon, Latone et Diane, Hercule, Mercure et Neptune y furent invités, et il y eut trois lits aussi magnifiques qu'il fût possible de les faire alors. Cette cérémonie fut en même temps célébrée chez les particuliers par toute la ville, et toutes les portes ouvertes, on offrit l'hospitalité à tous les passants connus ou inconnus ; on se réconcilia avec ses ennemis, on ôta aux prisonniers leurs chaînes, et l'on se fit scrupule de remettre plus tard aux fers ceux qui devaient aux dieux un tel bienfait. Les poètes et les historiens font souvent allusion au matelas ou coussin, *pulvinar*, sur lequel on étendait ainsi les dieux, et plusieurs bas-reliefs reproduisent l'image de cette solennité. On pense même qu'un lit de bronze retrouvé à Herculanium avait été employé au lectisterne.

LECTOURE, en latin *Lectura*, la *Civitas Lectoratium* des Romains. Chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, à 35 kil. N. d'Auch. Sous le règne de Gordien cette ville était une colonie romaine qui avait le titre de république. Au moyen-âge elle était défendue par un triple rang de murailles, et par un redoutable château-fort. Elle appartenait aux comtes d'Armagnac. Sous le règne de Louis XI cette ville fut assignée par l'archevêque d'Albi, qui s'en empara, et en fit passer tous les habitants au fil de l'épée. Lectoure resta déserte pendant deux mois, se repeupla ensuite et eut encore beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Elle est la patrie du maréchal Lannes, dont on voit la statue sur une de ses places. La population totale de Lectoure est de 6,030 habitants, et de 3,011 seulement si l'on ne compte que la population agglomérée (recensement de 1851). Cette ville a des filatures de laine ; on y fabrique du sucre de betterave, des minots, etc. On y fait un commerce considérable de grains, de vins, d'eaux-de-vie, de bestiaux et surtout de moutons.

L'arrondissement de Lectoure dont la population est de 51,125 habitants, comprend cinq cantons : Lectoure, Saint-Clar, Fleurance, Mauvezin, Miradoux.

LECETHIDÉES, *Lecythidæ* et LECYTHIDE, *Lecythis* (bot.). *Lecythidées* est le nom d'un groupe naturel que divers botanistes regardent comme une famille distincte et séparée, tandis que les autres en font un simple sous-ordre de la grande famille des myrtacées. Les *Lecythidées* sont des arbres propres à l'Amérique tropicale, dont les feuilles sont alternes, dépourvues des ponctuations translucides qui distinguent celles de la plupart des myrtacées, et manquent de stipules ou n'en ont que de caduques. Leurs grandes et belles fleurs sont caractérisées principalement par un très grand nombre d'étamines soudées par les filets en une sorte de godet irrégulier, ouvert d'un côté et rarement de l'autre ; un prolongement en languette pétaloïde, tantôt stérile, tantôt chargée d'anthère à son côté interne. Leur ovaire, creusé de plusieurs loges, dans lesquelles se trouvent de nombreux ovules, devient un fruit sec ou charnu, souvent volumineux, indéhiscence à sa maturité ou s'ouvrant par le moyen d'une sorte de couvercle qui se détache à ce moment.

Le genre *Lecythis*, Loefl., qui donne son nom à ce groupe, est surtout remarquable par son fruit volumineux, de consistance coriace ou ligneuse, qui s'ouvre à sa partie supérieure par la séparation du disque épigyné en forme de couvercle, et qui renferme dans son intérieur un petit nombre de graines ou même une seule. Ce fruit succède à un ovaire qui présente intérieurement deux, quatre ou six loges pluriovulées. Le *Lecythis Maria*, Linn., l'espèce la plus commune de ce genre, est l'un des plus grands arbres du Brésil. Son liber est employé comme matière textile. Ses gros fruits ligneux sont des vases tout faits qu'on emploie journellement dans le pays, et auxquels on donne vulgairement le nom de *marmites de singes*.

LEDA (myth.). Femme du roi Tyndare. Jupiter s'éprit de ses charmes. Pour ne pas effrayer sa pudeur, il ordonna à Vénus de se changer en aigle, et prit lui-même la forme d'un cygne. Poursuivi par l'aigle, il se réfugia entre les bras de Leda. Celle-ci, au bout de neuf mois, accoucha de deux œufs, l'un, provenant de Jupiter, renfermait Hélène et Pollux, l'autre, provenant de Tyndare, contenait Clytemnestre et Castor. Une autre tradition représente Leda métamorphosée en cane par Jupiter cygne. Une troisième légende fait naître de Leda trois princesses parmi lesquelles ne figure point Hélène laquelle alors devient fille de Némésis (voy. ce

mot), qui donne aussi le jour à Castor et à Pollux. Quelques mythographes ont pensé que l'épithète donnée à Hélène par Homère, qui l'appelle Hélène au cou de cygne, a pu donner lieu à cette fable. D'autres ont supposé que Leda donna le jour à ses enfants dans l'étage supérieur de sa maison, appelé Œon, œuf, par les Grecs, ce qui fit dire qu'elle était accouchée d'un œuf. On sent que ces explications sont sans aucune valeur. Cette fable a fourni le sujet d'une foule d'œuvres artistiques.

LEDODCARPÉES, *Ledocarpæa* (bot.). Petite famille de plantes polypétales, admise par plusieurs botanistes de notre époque, notamment par Endlicher, qui la place à la suite de celle des géraniacées. Elle comprend des arbrisseaux et des sous-arbrisseaux du Pérou, du Chili, dont les feuilles, alternes ou opposées, trilobées ou tripartites, sont dépourvues de stipules ; dont les fleurs jaunes, solitaires à l'extrémité de pédoncules terminaux, se distinguent surtout par les caractères suivants : un calice accompagné d'un involucre de bractées linéaires, à cinq sépales presque égaux ; une corolle de cinq pétales hypogynes, ovales ou obovales ; dix étamines hypogynes comme les pétales, à filets libres, subulés-filiformes, à anthères introrses, biloculaires, s'ouvrant par déhiscence longitudinale ; un ovaire libre, sessile, presque globuleux, tantôt à cinq loges multiovulées, tantôt à trois loges simplement biovulées, surmonté d'un stigmate sessile, à trois ou cinq lobes obtus ou dilatés en une expansion pétaloïde aiguë. Le fruit de ces plantes est une capsule qui s'ouvre par déhiscence loculicide, et dont les valves tiennent par leur base à la colonne centrale. Leurs graines renferment un albumen charnu. On ne range encore dans ce petit groupe que les deux genres *Ledocarpum*, Desf. et *Wendtia*, Meisn.

LEDON, *Ledum* (bot.). Genre de la famille des Éricacées, sous-ordre des rhododendrées, de la décandrie-monogynie dans le système de Linné. Les végétaux qui le composent sont de petits arbustes qui croissent naturellement dans les parties marécageuses et un peu froides de l'hémisphère boréal. Leurs feuilles sont alternes, coriaces, linéaires ou elliptiques, couvertes en dessous d'une couche serrée de points couleur de rouille. Leurs fleurs, disposées en ombelles terminales, sont principalement caractérisées par un calice à cinq dents, par une corolle de cinq pétales très étalés ; par des étamines hypogynes, généralement au nombre de cinq, plus rarement de dix, à filets grêles et étalés, à anthères mutiques, s'ouvrant au sommet au moyen d'un pore oblique, par un ovaire à

5 loges multivalvées, surmonté d'un style simple, que termine un stigmaté en anneau à cinq rayons. Le fruit de ces plantes est une capsule à cinq loges, qui s'ouvre en cinq valves par déhiscence septicide.

Le LÉON A LARGES FEUILLES, *Ledum latifolium*, Lam., est une plante qui croît naturellement dans les parties subarctiques de l'Amérique septentrionale. De là vient son nom vulgaire de *Thé du Labrador*, qui rappelle en même temps l'usage qu'on fait parfois de son infusion. Ses feuilles sont ovales, roulées en dessous par les bords, persistantes; ses fleurs, sont petites, blanches, odorantes. On le cultive dans les jardins, comme plante d'ornement. Il est de pleine-terre de bruyère.

Le LÉON DES MARAIS, *Ledum palustre*, Lin., croît dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ainsi qu'à des hauteurs assez considérables sur les montagnes. Il se distingue du précédent par ses feuilles linéaires, roulées aussi en dessous par leurs bords et persistantes, mais données à haut degré d'une saveur amère et astringente, d'une odeur narcotique qui se fait sentir fortement lorsqu'on les écrase, de propriétés également narcotiques. Par la distillation, on en obtient une huile de faible densité, de couleur jaune, de saveur aromatique brûlante. Par une fraude des plus blâmables, certains brasseurs, dans le nord de l'Europe, emploient ces feuilles pour la fabrication de la bière, à cause de leur amertume; mais il est reconnu que leur introduction dans cette boisson produit des effets très fâcheux. Ce petit arbuste est cultivé dans les jardins comme le précédent. P. D.

LEEACÉES, *Leeaceæ* (bot.). Sous-ordre de la famille des ampélidées ou vinifères, dont le nom est tiré du genre *Leea*, Lin., et que caractérisent des pétales cohérents par leur base, des étamines monadelphes, un ovaire creusé de trois à six loges dans chacune desquelles se trouve un seul ovule. En outre les végétaux qui le composent sont dépourvus de vrilles.

LÉELITE. Substance minérale encore peu connue, trouvée à Gryphitte en Westmanie. Elle est de couleur rouge et d'un éclat semblable à celui de la corne. Sa pesanteur spécifique est de 2,71. Elle est formée d'après Clarke, de silice, 75,00; alumine, 22,00; manganèse, 2,50; eau, 0,50.

LÉENA, c'est-à-dire *Lionne*. Fameuse courtisane athénienne, impliquée dans la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton, qui avaient tué Hipparque, fils de Pisistrate. Elle fut livrée à la torture par Hippias, frère du prince assassiné. Léena, craignant que la douleur ne lui

fît révéler des secrets dangereux, se coupa la langue avec les dents, et la cracha, dit-on, au visage de ses bourreaux. Les Athéniens lui érigèrent plus tard une statue, où elle était représentée sous la figure d'une lionne sans langue.

LÉERSIE, *Leersia* (bot.). Genre de la famille des graminées, tribu des Oryzées, de la triandrie-digynie dans le système de Linné. Il est formé de plantes qui croissent en grand nombre dans l'Amérique tropicale, et dont une espèce arrive dans nos contrées. Ces plantes ont une panicule simple ou rameuse, dans laquelle les épillets sont disposés en grappes presque unilatérales. Ces épillets renferment une seule fleur hermaphrodite; on n'y trouve pas de glume et seulement deux paillettes comprimées en carène, presque de même longueur, mutiques, l'inférieure plus large que la supérieure. Les étamines sont au nombre, tantôt de trois, tantôt de six; quelquefois même on n'en trouve qu'une. Le cariopse des Léersies est enveloppé par les paillettes et comprimé en sens contraire au plan du scutelle de l'embryon.—La LÉERSIE FAUX-RIZ, *Leersia oryzoides*, Swartz, se trouve dans les prés humides, sur les bords des forêts marécageuses, en divers points de la France. C'est une plante haute de 5 ou 6 décimètres, poilee sur ses nœuds, à feuilles larges, planes, rudes sur leur gaine et sur leurs bords. Sa panicule est lâche; ses épillets sont portés sur des pédicules flexueux, et leurs paillettes, blanchâtres, de consistance coriace, portent des cils très rudes sur leur ligne dorsale.

LE FÈVRE. Un très grand nombre de personnages ont porté ce nom; nous citerons les principaux.

LE FÈVRE (*Taneguy*), en latin *Tanaquilus Faber*, habile philologue, né à Caën en 1615, étudia le latin avec ardeur et apprit le grec sans maître. Richelieu lui donna une pension de 2,000 liv., à la condition de surveiller la publication des livres qui s'imprimeraient au Louvre. La pension cessa d'être payée après la mort du cardinal. Le Fèvre se fit alors protestant, et fut nommé professeur au collège de Saumur. Une querelle au sujet des mœurs de Sapho lui fit quitter ce collège. Il allait se rendre à Heidelberg, où l'électeur palatin lui offrait des avantages considérables, lorsqu'il mourut par l'excès du travail, en 1672. Une de ses filles fut la célèbre madame Dacier. On a de lui des éditions de Lucien, de Longin, de Phèdre, de Lucrèce, d'Élien, d'Eutrope, de Justin, de Ténence, d'Horace, d'Apollodore, de Virgile, du *Panegyrique de Trajan*, de Denis d'Alexandrie, d'Anacréon, de Sapho, et du *Scalligeriana*,

loutes sont accompagnées de notes curieuses et non pédantesques; des traductions de quelques opuscules de Xénophon, de Platon, de Plutarque, de Diogène de Laërte, d'Aristophane, de Machiavel, etc.; une *Vie des poètes grecs*, in-12; une *Dissertation latine* sur le passage de Joseph relatif à Jésus; une *Méthode* pour commencer les humanités grecques et latines; enfin deux volumes de lettres en latin. — Ses ouvrages en langue morte, sa traduction des *Fables de Lockmann* en vers latins, sont renommés pour l'élégance du style; il en est autrement de ses traductions françaises, qui ne sont recommandables que par la fidélité et les notes du traducteur.

LE FÈVRE (Jean). Astronome, né à Lisieux, dans le xviii^e siècle, fut tisserand dans sa jeunesse; mais quelques ouvrages d'astronomie lui étant tombés entre les mains, il se prit de belle passion pour cette science; on lui procura des instruments, et il fut chargé de faire la *Connaissance des temps*, de 1684 à 1701. Une querelle astronomique qu'il eut avec La Hire, au sujet du calcul des éclipses, dont Le Fèvre s'était fait une spécialité, lui fit retirer le privilège des Éphémérides annuelles. Il fut, pour la même raison, exclu de l'Académie des Sciences, et mourut en 1706.

LE FÈVRE (Pierre-François-Alexandre), auteur dramatique, né à Paris en 1741. De ses nombreuses tragédies, on n'a conservé que *Zuma*, qui eut beaucoup de succès en 1776, œuvre incorrecte et bizarre, mais intéressante. Une autre de ses tragédies, *Elizabeth de France*, dans laquelle il avait retracé l'histoire de Don Carlos, fut interdite par la police, et jouée seulement chez le duc d'Orléans, dont Le Fèvre était lecteur. Elle ne fut représentée sur le Théâtre-Français qu'en 1820, sous le titre de don Carlos. Ruiné par la Révolution. Le Fèvre se fit en 1804 professeur au Prytanée de La Flèche, et mourut en 1813. — *Zuma* et *Don Carlos* ont été insérés dans le *Répertoire du Théâtre-Français*.

LE FÈVRE DE BEAUVRAY (Pierre), littérateur, né à Paris, en 1724, mort vers la fin du xviii^e siècle, a publié des vers, des romans, des traductions, des mélanges. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire de Recherches historiques et philosophiques*, 1774, in-8.

LE FÈVRE DE LA BODERIE (Cuy). Orientaliste, né en 1541, près de Falaise; il a publié des éditions de livres orientaux, des dissertations, et des traductions médiocrement estimées. — LE FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine), frère du précédent, fut employé par Henri IV et Louis XIII, dans différentes négociations à Rome, à Bruxelles et à Londres. Il s'acquitta de ces fonctions à

l'estime générale, et mourut en 1615. — Ses *Ambassades* forment 5 vol. in-12; on a de plus un recueil des lettres qui, pendant ce temps, lui furent écrites par le roi et les ministres. Il a aussi publié un *Traité de la Noblesse*, en italien.

LEFORT (FRANÇOIS), né à Genève en 1656, prit d'abord du service dans l'armée française. Forcé de se retirer à la suite d'une affaire d'honneur, il passa en Russie et devint capitaine sous le règne de Fedor Alexiewitch. Pierre I^{er} qui avait reconnu ses talents et la noblesse de son caractère, et auquel il avait d'ailleurs rendu des services, le prit en amitié et en fit son conseiller intime. Lefort introduisit la discipline dans l'armée russe. Le czar lui-même fit son apprentissage militaire sous la direction de cet habile officier, et pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit bâtir un palais plus beau que celui qu'il habitait lui-même. En 1696, il lui confia avec le titre de grand-amiral, et le commandement de la flotte qu'il venait de faire construire, et la première qu'ait eue la Russie. Lefort battit les Turcs dans la mer d'Azof, et contribua beaucoup à la prise de la ville importante du même nom. En 1698, il fit partie de l'ambassade russe qui accompagna Pierre I^{er} dans son voyage en Europe. Il mourut en 1709. Le czar en apprenant sa mort, s'écria : hélas ! je perds le meilleur de mes amis. Lefort, en effet, lui avait donné des preuves d'un attachement sincère. Il exerçait sur ce monarque un pouvoir presque absolu dont il ne se servit jamais que pour le bien du pays. C'était avec lui que Pierre discutait ses projets de réforme; c'était lui qui avait organisé la puissance militaire et maritime de la Russie et qui même avait doté ce pays d'un système de finances. Pierre-le-Grand suivit tout en larmes le convoi funèbre de son ministre et pourvut avec générosité aux besoins de sa famille; car au milieu de sa toute puissance, Lefort avait oublié de s'enrichir.

LÉGALISATION. C'est l'attestation, par le magistrat compétent, que la signature apposée à un acte et la qualité de ceux qui l'ont fait ou expédié, sont réellement celles que porte cet acte. Cette formalité est requise pour les actes qui doivent être exécutés hors du ressort des fonctionnaires qui les ont faits. On l'exige aussi pour la plupart de ceux que les particuliers doivent produire dans les affaires concernant l'administration. Les actes des agents inférieurs de l'administration et des maires sont légalisés sans frais par le préfet et le sous-préfet. Les extraits des actes de l'état civil sont légalisés par les présidents des tribunaux de première instance, qui légalisent de

même les actes de tous les fonctionnaires de l'ordre judiciaire et des officiers ministériels; ceux des particuliers sont légalisés sans frais par les maires.

Lorsqu'un acte doit être produit en pays étranger, la signature du fonctionnaire qui l'a légalisé doit être légalisée elle-même. Ainsi la signature du président d'un tribunal doit être légalisée par le ministre de la justice, la signature de celui-ci est certifiée par le ministre des affaires étrangères, et cette dernière par l'ambassadeur de la puissance étrangère dont il s'agit. Les actes étrangers produits en France doivent avoir été légalisés dans le pays d'où ils viennent par le ministre ou l'ambassadeur qui représente la France, et visés en France au ministère des affaires étrangères. Il est attribué aux greffiers des tribunaux 25 centimes pour chaque légalisation.

LÉGALITÉ. Les anciens ne faisaient pas la distinction que nous exprimons par les mots *légalité* et *légitimité*, mots qui dérivent tous deux de la racine *lex*, loi. Chez eux, en effet, la loi morale se confondait jusqu'à un certain point avec la loi politique ou civile, et ce qui est *légal*, c'est-à-dire ce qui est conforme à cette dernière loi seulement, ne pouvait être séparé de ce qui est *légitime*, c'est-à-dire de ce qui est conforme en même temps à la loi civile ou politique et à la loi morale, aux principes du juste et de l'injuste.

Dans son acception restreinte, la *légalité* est encore un grand principe dans les sociétés politiques. Elle est l'arme des faibles, la garantie des minorités. Les princes, dans les états monarchiques, les majorités souveraines dans les états populaires, ont une grande tendance à se mettre au dessus de la *légalité*, qui est une limite opposée à leur pouvoir absolu. Le respect de la *légalité*, l'obéissance scrupuleuse à la loi, parce que c'est la loi, est la vertu des peuples libres, et cette vertu est en effet la condition *sine qua non* de la liberté.

LÉGAT. C'est un prélat envoyé par le pape pour tenir sa place et exercer sa juridiction dans les lieux où il ne peut se trouver. Le premier exemple de légation est celui du concile de Nicée, où le célèbre Osius, évêque de Cordoue assista en qualité de légat du pape Sylvestre. On distingue les *légats à latere*, les *légats envoyés* et les *légats nés*. Les *légats à latere* tiennent le premier rang entre ceux qui sont honorés de la légation du Saint-Siège. Ce sont des cardinaux que le pape tire de son côté, du sacré Collège, pour les envoyer dans différents États, avec une autorité plus étendue que celle des autres *légats*. Les *légats envoyés* sont des prélats non cardinaux, envoyés par le pape pour

une commission particulière, ou pour exercer une juridiction ordinaire dans un certain pays. Les *nonces* et les *internonces* sont de ce nombre. Les *légats-nés* sont des archevêques, aux sièges desquels est attachée la qualité de légat du Saint-Siège. Le pape peut faire légat qui bon lui semble; mais si c'est un légat *à latere*, il est dans l'usage qu'il demande conseil au Consistoire. La plus célèbre légation des temps modernes est celle du cardinal Caprara, que le pape Pie VII envoya en France en 1801, avec les pouvoirs les plus étendus.

Les nonces n'ont en France de qualité et de fonctions que celles d'ambassadeurs du Saint-Siège. Ils précèdent le corps diplomatique. Ils ont aussi le droit de prendre l'information des vie et mœurs de ceux que le chef du gouvernement a nommés aux évêchés et archevêchés.

LÉGATAIRE (voy. LEGS, au Supplément).

LEGENDRE (ADRIEN-MARIE) naquit à Paris en 1752. L'étude des ouvrages des plus grands géomètres, et surtout de ceux d'Euler, développa ses heureuses facultés, et dès 1782 il prit rang parmi les géomètres les plus distingués de l'époque, par une savante dissertation sur le problème de la balistique, et par un Mémoire sur les attractions des sphéroïdes elliptiques, imprimé dans le tome X du recueil des savants étrangers. Legendre donna le premier l'expression de l'attraction des sphéroïdes de révolution sur un point extérieur quelconque, sans le secours des séries, par une analyse extrêmement compliquée, il est vrai, et que l'on a depuis heureusement simplifiée. La question de la figure de la Terre et des planètes est étroitement liée à celle de leurs attractions; Maclaurin avait démontré que la figure elliptique satisfait rigoureusement aux conditions d'équilibre d'une masse fluide homogène tournant autour d'un axe fixe; mais peut-il y avoir d'autres figures d'équilibre lorsque le sphéroïde est peu différent de la sphère? Legendre fit voir que, si la figure est de révolution, elle doit, pour l'équilibre, être elliptique, et fit ainsi faire un pas important à cette difficile théorie. Ce fut en 1786 que Legendre publia ses premières recherches sur la théorie des fonctions elliptiques, qui, réunies dans un même corps d'ouvrage, ont formé le *Traité des fonctions elliptiques*, 3 vol. in-4°. En 1787, des doutes s'étant élevés sur les positions respectives des observatoires de Paris et de Greenwich. Legendre fut adjoint à Méchain et à Cassini pour faire cette vérification en France, tandis qu'elle était exécutée simultanément de l'autre côté du détroit par des commissaires de la Société royale de Londres. Le succès qu'obtint cette double opération fut dû

en grande partie à la précision des nouvelles formules imaginées par lui. Il prit aussi une part active aux travaux immenses qu'exigeait la révision de tous les calculs ayant servi à déterminer l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelone. — C'est dans un ouvrage publié en 1806 sur la détermination des orbites des comètes que Legendre presenta pour la première fois sa méthode pour obtenir le resultat le plus probable d'un grand nombre d'observations et diminuer autant que possible les chances d'erreurs dont elles sont susceptibles. En 1830 parut la *Théorie des nombres*, ouvrage qui renferme le système complet de tout ce qui avait été fait sur cette matière. Legendre mourut le 10 janvier 1833.

LÉGER (SAINT), ou **LÉONEGAR**, évêque d'Autun, naquit vers 615. Sa famille, celle des comtes d'Alsace, était une des plus puissantes de la France mérovingienne. Recommandé au roi Clotaire II, suivant la coutume germanique, il fut élevé dans la chapelle du palais, institution fondée par les évêques en vue surtout de l'éducation de la jeune noblesse franque, et qui est l'origine de la célèbre école du palais sous les carlovingiens. Léger passa ensuite au diocèse de Poitiers, dont nn de ses oncles était évêque, et où il fut successivement archidiacre et abbé de Saint-Maixent. C'est de là que, sous la régence de Bathilde, il fut appelé au palais pour diriger l'école dont il avait été l'élève. Dès lors aussi il devint l'un des conseillers habituels de la jeune reine, dont le gouvernement, au milieu de l'affreuse barbarie du vi^e siècle, se distingue par un singulier caractère d'humanité et d'ordre.

Promu à l'évêché d'Autun, Léger eut bientôt à lutter contre le maire du palais, Ebroïn, barbare encore tout empreint de la sauvagerie germanique, et surtout grand ennemi du clergé, qui venait de forcer la reine Bathilde à se retirer dans un monastère. A partir de cette époque, il joua un des premiers rôles dans les obscures révolutions de son siècle. A la mort de Clotaire III (670), il contribua beaucoup à faire reconnaître en Neustrie et en Bourgogne, le roi d'Anstrasie Childéric II, qui réunit ainsi toute la monarchie, et dont il devint le ministre. Mais en s'opposant au mariage que ce prince, malgré les canons, contracta avec une proche parente, il attira sur sa tête la colère royale, et fut relégué dans l'abbaye de Luxeuil, où il retrouva son rival Ebroïn, prisonnier comme lui. Tous deux furent délivrés, et sortirent ensemble du monastère, quand Childéric eut été tué, en 673; mais ce fut pour rentrer aussitôt en lutte. Sous la direction de saint Léger, la grande majorité des

leudes de Neustrie et de Bourgogne venait de proclamer un roi et d'élire un maire, quand Ebroïn, à la tête des soldats barbares, renversa ce nouveau pouvoir, s'empara de la mairie du palais, et pour mieux assurer sa victoire, alla assiéger son principal adversaire dans Autun. Dans ce danger, le pasteur se sacrifia pour son troupeau : dans l'espoir d'éviter à la cité les horreurs d'un assaut, Léger vint se livrer entre les mains de son ennemi. C'est alors que commença son martyre. D'abord on lui arracha les yeux; puis on le fit comparaître devant un concile, où il fut accusé du meurtre de Childéric II; on lui déchira les pieds; on lui coupa les lèvres; on lui mutila la langue. Toutefois Ebroïn hésita longtemps à le tuer; peut-être voulait-il se conserver un otage. Ce ne fut qu'après trois ou quatre années de captivité et de souffrance qu'il lui fit trancher la tête en secret, dans une forêt de l'Artois. De nos jours, plusieurs historiens ont représenté saint Léger comme le chef de l'aristocratie, et par suite ils ont fait d'Ebroïn le champion de la démocratie de ce temps. Il est plus juste de voir dans ce dernier le chef des soldats barbares et encore à-demi païens de race franque, et dans saint Léger, le Franc plus civilisé, défenseur des intérêts de l'Eglise, et en même temps du peuple gallo-romain, c'est-à-dire du vrai peuple, qui formait alors l'immense majorité de la population, et qui conservait l'esprit de la société romaine. — M. de Sismondi, dans son *Histoire des Français*, dénaturé l'histoire de saint Léger, auquel, malgré le témoignage unanime des chroniqueurs, il impute l'assassinat de Childéric II. La meilleure histoire de saint Léger a été écrite avec une connaissance exacte des mœurs et des lois de l'époque, par le bénédictin dom Pitra (1846).

LÉGION. Ce mot vient du latin *legere*, choisir, parce que les tribuns de chaque corps choisissaient les soldats par ordre numérique, c'est-à-dire que sur quatre hommes qui se présentaient, les officiers de la première légion avaient le choix sur les quatre, ceux de la seconde choisissaient entre les trois restants, ainsi de suite. Le corps de bataille de la légion romaine se composait de trois ordres de soldats : six cents *triaires*, soldats ayant d'anciens services et d'honorables blessures; douze cents *princes*, soldats choisis parmi les plus forts et les plus vigoureux, et douze cents *hastaires*, pris dans la classe des plus jeunes et des moins riches. Quoiqu'il arrivât fréquemment que le nombre des princes et des hastaires variât, celui des triaires ne changeait jamais. Il avait été limité afin d'entretenir et d'augmenter la considération dont ils jouissaient, et pour exciter l'émulation

des autres soldats. Les *velites*, au nombre de douze cents, ne prenaient pas rang dans le corps de la légion, quoiqu'ils en fissent partie administrativement; ils occupaient ordinairement les flancs de l'ordre général de bataille. L'unité de force des soldats de rang était le *manipule*, composé de cent vingt combattants pour les hastaires et les princes, et de soixante pour les triaires. Le manipule se subdivisait en deux compagnies ou centuries, et dessinait sur le terrain un petit rectangle de dix hommes de profondeur et de douze ou six de front. Hormis quelques cas exceptionnels, les distances et les intervalles étaient constamment de trois pieds. La légion avait un aigle, les ailes déployées, pour enseigne générale. Il y avait par légion environ trois cents chevaliers répartis en escadrons de huit de front sur quatre de profondeur. La place habituelle de cette cavalerie était sur les deux ailes. Les alliés ou auxiliaires étaient tenus de fournir par légion un nombre de cavaliers légers au moins double de celui des chevaliers. La légion se composait donc de 5,100 hommes. Ce nombre demeura le même jusqu'à la guerre de Macédoine, où les légions firent de 6,000 hommes. La légion se formait sur trois lignes: les hastaires occupaient la première, les princes la seconde, et les triaires la troisième. Les hastaires engageaient le combat, dit Tite-Live; s'ils ne pouvaient pas rompre la ligne ennemie, ou si ils étaient repoussés, les princes les laissaient passer derrière eux, par les intervalles ménagés entre chaque manipule, et se battaient à leur place; les hastaires les suivaient alors. Si la fortune se déclarait contre les princes, ils se retiraient peu à peu de la première ligne jusqu'aux triaires. Alors ces derniers ralliaient à eux les princes et les hastaires, les recevaient dans les intervalles de leurs rangs, et formaient ainsi une seule ligne pleine et continue, au moyen de laquelle ils fondaient sur l'ennemi; c'était le dernier espoir. Les *velites* et les autres fantassins légers se dispersaient en tirailleurs avant que les lignes en vissent aux malins; au moment du choc, ils se retiraient en arrière et sur les flancs, d'où ils continuaient à harceler l'ennemi, et ils joignaient la cavalerie pour poursuivre l'ennemi lorsque les lignes l'avaient enfoncée. — Les vides de l'ordonnance légionnaire avaient beaucoup d'inconvénients, mais il était indispensable au jeu simultané et combiné des trois lignes avec les armes alors en usage. Cette ligne de bataille à intervalles nombreuses offrait une infinité de flancs, comme on le sait, les parties faibles de tout ordre de bataille. Les Romains n'ignoraient pas les vices attachés aux lignes à intervalles;

ils renoncèrent plusieurs fois à cet ordre devant les Numides et la cavalerie gauloise. Après la guerre de Jugurtha, les troupes ne furent plus distinguées par les noms d'hastaires, princes ou triaires; elles furent réparties pêle-mêle en cohortes, et la légion se trouva composée de dix cohortes; elle ne se forma plus que sur deux lignes. Les cohortes furent disposées dans les lignes de la même manière que les manipules, et en échiquier. Ce changement, dû à Marius, fut opéré dans la guerre contre les Cimbres. Dans les premiers temps de la république, les Romains ne levèrent jamais plus de quatre légions. Dans la suite, le nombre s'en accrut au point que, vers la fin de cette république, il y en avait, dans certaines occasions, vingt-cinq ou trente, de 6,000 chacune. Sous Auguste, il y en eut jusqu'à quarante-trois. Dans l'origine, les légions n'eurent qu'un numéro d'ordre, mais par la suite elles prirent le nom des pays où elles servaient, et s'appelaient gauloises, germaniques, italiques, hispaniques. Quelquefois aussi elles prenaient des noms de divinités, comme la *Martiale*, l'*Apollinaire*, et plusieurs autres semblables.

François I^{er} institua en France des légions, dont il fixa le nombre à sept, composées chacune de six mille hommes; mais leur existence fut de peu de durée. Sous la Restauration, en 1816, l'armée française se composa de légions, ayant infanterie et cavalerie; mais bientôt on reconnut l'abus et l'inutilité de cette organisation: l'instruction et le régime des différentes armes n'étaient pas les mêmes. On reconnut facilement le mal résultant de cet amalgame de cavaliers et de fantassins. En France, actuellement, il n'y a plus que les vingt-quatre légions de gendarmerie, les légions de la garde nationale, et les deux légions composées de soldats étrangers; mais ces corps n'ont des anciennes légions que le nom; leur organisation et leur administration sont en tout semblables à celles des autres régiments de l'armée.

LÉGION FULMINANTE ou **FOUDROYANTE**. Marc Aurèle, dans sa guerre contre les Quades se trouva tout à coup environné par ces barbares. Son armée mourait de soif et elle allait infailliblement périr, lorsque à la prière des soldats chrétiens qui composaient en grande partie la légion *Mélitine*, il survint une pluie abondante pour désaltérer les Romains et un orage affreux mêlé de tonnerre qui dispersa les Quades. Marc-Aurèle, en mémoire de cet événement, donna à la légion *Mélitine*, le nom de *Légion Fulminante*, et raconta lui-même ce prodige dans une lettre qu'il écrivit au sénat. Ce fait est également rapporté par saint Apollinaire,

qui vivait à la même époque, par Tertullien, par Eusèbe, par saint Jérôme, par saint Grégoire de Nysse. Il est mentionné en outre par des écrivains païens, Dion Cassius, Jules Capitolin, Claudien, Thémistius, et on le trouve reproduit sur le bas-relief encore existant de la colonnade d'Antonin, où l'on voit Jupiter pluvieux, qui d'un côté fait tomber la pluie sur les soldats romains et de l'autre foudroie les ennemis. Les païens, tout en reconnaissant ce miracle, l'attribuaient à leurs dieux ou à des magiciens qui se trouvaient dans l'armée de Marc-Aurèle. Mais il paraît certain que la lettre de Marc-Aurèle au sénat faisait honneur de ce prodige aux soldats chrétiens, comme on peut le conclure du passage de Tertullien. Cet auteur ajoute que Marc-Aurèle défendit, sous peine de mort, toute persécution contre les disciples de J.-C., ce qui prouve, quoique d'une manière indirecte, qu'il attribuait aux prières des chrétiens le salut de son armée. Sa lettre existait encore du temps de saint Jérôme. Mais celle que l'on trouve à la suite de la première apologie de saint Justin est supposée. On a objecté, il est vrai, que la légion méltine avait reçu le nom de *Foudroyante*, antérieurement à l'événement dont il s'agit. Mais cette opinion n'est pas bien prouvée, et d'ailleurs elle n'infirmerait en rien la réalité d'un fait attesté par tant d'auteurs et par le bas-relief dont nous avons parlé, élevé par Marc-Aurèle lui-même. Les écrivains protestants ont en général penché à regarder l'orage qui avait sauvé l'armée romaine comme produit par des causes purement naturelles. Mais cette hypothèse tombe devant tous les témoignages que nous avons indiqués.

LÉGION THÉBAINE (voy. MAURICE (Saint)).

LEGIS (comm.). Nom donné à certaines soies de Perse. Elles sont le troisième choix, c'est-à-dire les moins belles de la première qualité, dont les premiers choix sont connus sous les noms de *Cherbassy* et *Soubassy*.

LÉGISLATION (voy. au Supplément).

LÉGISLATIVE (voy. RÉVOLUTION).

LEGOUVÉ (GABRIEL - MARIE - JEAN - BAPTISTE), né à Paris en 1764, mort en 1813. L'auteur du *Mérite des femmes* est un exemple de ce que peut la persévérance aux prises avec une nature rebelle. A des essais d'une médiocrité désespérante, il fit succéder quelques tragédies, la *Mort d'Abel*, *Étœole*, *Epicharis et Néron*, la *Mort de Henri IV*, et quelques poèmes gracieux, la *Sépulture*, les *Souvenirs*, la *Mélancolie*, et surtout le *Mérite des femmes*. Les œuvres dramatiques furent favorablement reçues; mais elles sont à peu près oubliées. Les petits poèmes, au

contraire, ont conservé la plus grande partie de leur fraîcheur, et il est peu d'ouvrages qui aient été plus souvent réimprimés que le *Mérite des femmes*. Ces poèmes ont été traduits dans la plupart des langues. Legouvé avait peu d'imagination, et ses tragédies ne sont guère composées que d'emprunts plus ou moins habilement fondus; mais on trouve dans tous ses écrits du naturel et de la sensibilité. Chargé, pendant l'émigration de Delille, du cours de littérature latine au collège de France, il composa une série de leçons qui se trouvent dans la belle édition de ses *Œuvres complètes* publiées par Bouilly en 1827, 3 vol. in-8.

LÉGUME ou **GOUSSE**, *Legumen* (bot.). Fruit qui caractérise le vaste groupe naturel des Légumineuses, qui lui doit son nom (voy. Gousse).

LÉGUMINEUSES, *Leguminosæ* (bot.). La grande famille naturelle formée sous ce nom par Jussieu est généralement regardée aujourd'hui non plus comme une simple famille, mais comme un groupe d'ordre supérieur, c'est-à-dire comme une *classe*. Cette classe est ensuite subdivisée en trois ou quatre familles, de manières un peu diverses, dans les ouvrages les plus modernes. Ainsi Endlicher, dans son *Genera*, admet, parmi les légumineuses : 1^{re} la famille des papilionacées, dans laquelle il comprend les césalpinées comme simple tribu; 2^e la famille des swartziées, admises déjà antérieurement par De Candolle et par Barthiog; 3^e la famille des mimosées, établie auparavant par M. Rob. Brown. M. Bentham a suivi, dans ses grands travaux sur les légumineuses, une division différente; il sépare des papilionacées le groupe des césalpiuiées, qui, réuni aux swartziées, constitue une famille distincte. Enfin il conserve les mimosées telles qu'elles étaient admises généralement. Cette division des légumineuses en trois familles a été adoptée par M. de Jussieu dans son article *Légumineuses* du Dictionnaire d'Orbigny, et par M. Brongniart dans son *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (Paris, in-18, 2^e édit., 1850). Seulement, ce dernier botaniste ajoute aux trois précédentes, avec doute, dans la classe des *Légumineuses*, la petite famille des moringées (voy. PAPILIONACÉES et MIMOSÉES). — Le grand groupe des légumineuses, quoique tellement naturel qu'il a frappé les yeux de presque tous les botanistes, présente cependant de grandes variations dans presque tous les caractères; mais ces variations se rattachent les unes aux autres, de telle sorte qu'il en résulte un de ces groupes naturels qu'on nomme par enchaînement, dans lesquels

les termes intermédiaires de la série se suivent naturellement, tandis que les extrémités de la chaîne sont généralement très dissemblables. Les végétaux qui forment ce vaste groupe sont les uns des herbes, les autres des arbrisseaux et des arbres. Leurs feuilles sont alternes, presque toujours composées; leurs fleurs sont irrégulières dans la grande majorité, et dans ce cas, la forme la plus commune de leur corolle est celle qu'on nomme papilionacée. Le calice de ces fleurs est libre, à préfloraison généralement imbriquée, rarement valvaire; leurs étamines sont le plus souvent au nombre de dix, fréquemment monadelphes ou diadelphes; plus rarement leur nombre devient considérable; quelquefois enfin il reste au dessous de dix. A une seule exception près, le pistil est formé d'un seul carpelle, et son ovaire n'a qu'une seule loge. Le fruit est toujours un légume ou une gousse; mais ce légume est sujet à des modifications assez nombreuses, soit dans le nombre des graines, soit dans sa cavité, que des fausses-cloisons formées longitudinalement ou transversalement, ou que des étranglements subdivisent quelquefois en deux ou plusieurs logettes. Les graines de ces plantes manquent presque toujours d'albumen, et leur embryon est plus ou moins recourbé; cependant les mimosées présentent des exceptions à ce caractère général, et possèdent un embryon droit, quelquefois même un albumen.

P. D.

LEIBNITZ (voy. au Supplément).

LEICESTER (biogr.). Plusieurs personnages célèbres ont porté le titre de comte de Leicester (voy. DUDLEY (Robert), MONTFORT (Simon de) et SIDNEY (Aigernon)).

LEICESTER est le nom d'une ville et d'un comté d'Angleterre.

La ville de Leicester, la *Rata Coritanorum* des Romains, qu'on trouve appelée plus tard *Legcestra*, *Leogora*, *Legecester*, est le chef-lieu du comté. Elle est située à 153 kil. N.-N.-O. de Londres, sur le Soar; sa population est de 38 à 40,000 habitants. Cette ville est l'un des plus grands centres de l'Angleterre pour la fabrication des bas de laine, industrie qui y occupe environ 24,000 ouvriers. Elle possède aussi plus de vingt filatures de coton, des fonderies de fer et de cuivre; on y construit des métiers et des machines; on y fabrique des cordages, de la toile, du coton et de la soie à coudre. Florissante sous les Romains, Leicester conserve encore les ruines des monuments élevés par ces conquérants; on y remarque en outre celles de l'antique abbaye de Sainte-Marie des Prés, où mourut le cardinal Wolsey.

Le comté de Leicester a une superficie de 207,093

Encycl. du XIX^e S., t. XIV^e.

hectares, dont la plus grande partie est susceptible d'une culture avantageuse. Sa population est d'environ 220,000 habitants. Le sol est fort ondulé et peu élevé. Il abonde surtout en pâturages; on y élève beaucoup de bestiaux d'une belle qualité, et plus particulièrement des moutons très estimés. On y fait du beurre excellent et des fromages très renommés sous le nom de *fromages de Stillon* ou *parmesan anglais*. On y exploite de la houille, de la pierre à chaux et des ardoises. Le comté de Leicester est divisé en 6 hundreds et en 216 paroisses.

LEIPZIG. La seconde ville du royaume de Saxe en population et en étendue, jadis capitale de la haute-Saxe, et le séjour fréquent de ses margraves; aujourd'hui le chef-lieu du cercle du même nom, le siège d'une célèbre université, de la haute-cour du royaume, d'une cour d'appel, de plusieurs autres cours de justice, d'une superintendance ecclésiastique, etc. Cette ville est fort ancienne. Au ^x^e siècle, c'était déjà une petite ville slave portant le nom de Libeziki. Elle est située dans une grande plaine, sur la Pleisse et la Parde, à un mille allemand de la frontière de Prusse, et au 30° 2' de long, 51° 20' lat. N. La ville proprement dite est assez petite; mais avec ses faubourgs, dont elle est séparée par une magnifique promenade, plantée sur l'emplacement des anciens remparts elle compte une population de 60,000 âmes. Leipzig est une ville très bien bâtie, surtout dans les quartiers extérieurs, qui datent de grande partie de ce siècle. Il y a sept églises luthériennes, une église catholique, une église réformée et deux synagogues. Parmi les premières, on distingue l'église de St.-Nicolas, fondée au ^{xiii}^e siècle, et reconstruite intérieurement avec beaucoup de goût en 1785. Sa chaire est une des plus belles qui existent dans aucune église chrétienne. Parmi les édifices profanes, on remarque les bâtiments de l'université appelés *Paulinum*, la Bourse du commerce, construite en 1680, le vieux château-fort de Pleissenbourg, servant aujourd'hui de siège à plusieurs établissements publics, l'hôtel-de-ville, bâti en 1556, l'arsenal, dont une partie renferme la bibliothèque de la ville et un cabinet de numismatique, d'objets d'art et d'histoire naturelle. De charmantes *villas* ornent les environs de la ville. — L'Université de Leipzig, fondée en 1409 par le margrave J. Othon, pour les 2,000 étudiants qui avaient quitté celle de Prague et s'étaient mis sous sa protection, possède une bibliothèque de 100,000 volumes, plusieurs collections scientifiques, un jardin botanique, un observatoire et un bel amphithéâtre anatomique. Leipzig compte en outre deux gymnases, une académie de beaux-arts, une école de commerce

avec bibliothèque et collection scientifique, le plus ancien institut des sourds-muets de l'Allemagne (fondé en 1778), un des premiers conservatoires de musique de cette vaste contrée, plusieurs autres établissements d'instruction publique, et de nombreuses sociétés savantes et artistiques. C'est, comme on sait, le grand entrepôt et le point central du commerce de la librairie en Allemagne; le produit annuel de ce commerce s'élève de 15 à 30 millions de francs. Leipzig, qui ne possédait en 1716 que 17 librairies, en compte aujourd'hui 115; 22 imprimeries, dont celles de Brockhaus, Tschornitz, Breitkopf, Hartel et Tenbner, jouissent d'une réputation européenne (la première emploie trois presses à vapeur et quarante presses ordinaires). Les fonderies de caractères sont les premières de l'Allemagne, et égalent celles de Londres et de Paris. Les autres branches d'industrie sont peu remarquables; mais la célèbre foire annuelle, qui dure quatre à cinq semaines, ne le cède en importance ni à celle de Francfort ni à celle de Beaucaire: il s'y fait plus de 150 millions d'affaires. — Leipzig a été assiégée six fois et prise quatre fois dans la guerre de Trente-Ans. Elle sera à jamais célèbre par la mémorable bataille qui se livra sous ses murs du 14 au 19 octobre 1813, entre les alliés, forts de 280,000 hommes, et les Français, dont l'armée ne comptait que 180,000 hommes. On évalue la perte des premiers à 45,000 hommes, et celle des seconds à 60,000.

Le CERCLE DE LEIPZIG, situé entre le 29° 49' et le 30° 46' de long., le 30° 57' et le 51° 30' de lat. N. présente, avec la partie du cercle de Mersebourg, restée à la Saxe, une superficie de 54 milles carrés et 300,000 âmes. Il n'est montagneux que du côté de l'Erz; le reste se compose de belles plaines généralement très fertiles. Il est arrosé par les deux Mulde, l'Elster blanche, la Zschopau, la Pleisse, la Parde, etc. Son climat est très pur et sain. L'agriculture est florissante, et fournit en abondance du seigle, des pommes de terre, beaucoup de fruit, du lin, du tabac, du houblon, etc. On élève beaucoup de bétail, surtout des moutons et des porcs. Le poisson et le gibier se trouvent aussi en abondance. Mais en fait de productions du règne minéral, il n'existe que quelques carrières de pierres, quelques mines de charbon de terre et un peu de tourbe. La plupart des habitants professent le luthérianisme. Sch.

LEISTE, *Leistis* (*ius*). Genre de Coléoptères de la famille des Carabiques, renfermant un petit nombre d'espèces, toutes européennes. Ce sont des insectes d'une petite taille, de forme élégante, remarquables par la longueur de

leurs palpes: les mandibules sont courtes, dilatées à la base; les mâchoires sont garnies antérieurement de soies raides très fortes; le corselet est court, très cordiforme; les élytres sont ovales, entières, à fortes stries; les pattes sont longues. Les Léistes courent rapidement. On les rencontre au bord des eaux, sous les pierres, dans les forêts, sous les mousses. On trouve communément dans toute l'Europe tempérée le LÉISTE À BARBE ÉPINEUSE, *L. spinibarbis*, Fah., qui est en dessus d'un beau bleu métallique, avec la bouche, les antennes et les pattes d'un brun roussâtre. Le LÉISTE À LÈVRES ÉPINEUSES, *L. spinilabris*, Fab., est d'un roux plus ou moins foncé. Le LÉISTE À POINTE NOIRE, *L. terminatus*, Dej., est roussâtre avec l'extrémité des élytres et de l'abdomen d'un brun foncé. F.

LEITRIM. Comté d'Irlande, dont le chef-lieu est Carrick-on-Shannon, petite ville d'environ 15,000 habitants. La superficie du territoire est de 167,912 hectares, et la population d'environ 140,000 habitants. Le sol est fort montagneux au nord, où se trouve le Benbo dont la hauteur est de 468 mètres. Au S. le territoire est très fertile. On y cultive le lin, l'avoine, l'orge, et l'on y élève des chevaux. On y exploite des mines de houille abondantes, des mines de fer excellent, de la chaux, du granit. Le comté est divisé en 5 baronnies et en 23 paroisses.

LEKAIN (HENRI-LOUIS). Acteur tragique du XVIII^e siècle, né à Paris, en 1728, mort en 1778. Voltaire fut le premier à deviner le talent et l'avenir du jeune artiste; il l'aidera puissamment de ses conseils, et même, dit-on, de sa bourse. Lekain débuta à la Comédie française en 1750, avec un grand succès, et s'éleva, par une étude constante, à la perfection de son art. Animé d'une sensibilité profonde et sympathique, il se transformait dans le personnage qu'il représentait: *Oreste*, *Néron*, *Cengis Kan* et *Mahomet* étaient ses rôles favoris. Il introduisit au théâtre la réforme du costume. Jusqu'à lui, les personnages antiques avaient été mis en scène avec les habits du jour; il fut le premier à revêtir la toge et le turban; les autres acteurs suivirent bientôt son exemple. Il resta de lui des *Mémoires*, publiés par son fils, où l'on trouve quelques détails intéressants sur le XVIII^e siècle, et particulièrement sur Voltaire.

LELÈGES. La plus ancienne peut-être de toutes les peuplades qui habiterent le sol de la Grèce. Il paraît certain du moins que les Lélèges ont précédé les Pélasges même dans la Beotie, la Phocide, la Laconie et la Mégaride. Hérodote (liv. I) dit qu'ils étaient originaires de la

Carie, d'où ils passèrent dans la Crète avant de s'établir sur les côtes de la Grèce. Quelques auteurs truent qu'ils ne différaient point des Curètes et des Telchines. Sycione, qu'ils fondèrent, portait d'abord en effet le nom de Telchidia. Il paraît que les Lélèges furent obligés de reculer devant les Pélasges, d'abandonner une partie de leurs anciens établissements, et qu'ils s'unirent d'abord avec les Hellènes et ensuite avec les Héraclides, pour réparer leurs pertes. On retrouve aussi des Lélèges dans l'île d'Enbee et dans l'Asie Mineure, aux environs d'Adramytte, dans la Mysie.

LELEX (*hist. anc.*). On cite deux personnages de ce nom. L'un, roi de Mégare, était, dit-on, venu d'Égypte et devait le jour à Neptune et à Libye. L'autre, roi de la Laconie, passait pour fils de la Nature et grec d'origine, et on lui donne deux fils, Mylès et Polyeaon. Ovide eût même un troisième Lelex qu'il fait figurer à la chasse du sanglier de Calydon. Il est à croire que les deux rois dont nous venons de parler, représentent les deux fractions du peuple des Lélèges, dont la plus considérable habitait la Laconie, et l'autre la Mégaride (*voy. LÉLÈGES*).

LÉLIEN (ULPIUS CORNELIUS LELIANUS). Général romain, qui prit la pourpre dans les Gaules, vers la fin du règne de Gallien. Il se fit proclamer empereur à Mayence en 268. Quoique déjà avancé en âge, il était fort et actif et joignait à ces qualités une grande habileté politique. Voulant réparer les désastres qu'avait causés dans quelques villes gauloises l'invasion des Germains, il occupa ses troupes à relever ce que les barbares avaient détruit, et à construire des forteresses sur les frontières. Mais cette vie de travail ne plaisait pas à ses soldats qui l'assassinèrent au commencement de l'année 267.

LEMAIRE Plusieurs personnages ont porté ce nom.

LEMAIRE (*Jean*), dit de *Belges*, naquit vers 1473, à Belges ou Bay, dans le Hainault, devint clerc des finances du roi de France, et du duc de Bourbon, rompit à Venise et à Rome diverses missions dont il avait été chargé par Louis XII, et mourut vers 1547. Lemaire est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques uns sont très curieux : le *Temple d'honneur et de vertus* en prose et en vers, Paris, 1503; la *Légende des Venturiens*, Paris, 1509; la *Légende du d'isrèl*, 1509; le *Triomphe de l'amant vert* (un perroquet), 1535; *Traité de la différence des schismes et des conciles*, Lyon, 1511; c'est une diatribe violente contre le pape Jules II; *Promptuaire des conciles de l'Eglise*, Paris, 1512, Lyon,

1532; *l'illustration des Gaules et singularité de Troyes*, ouvrage qui eut une immense réputation, et dans lequel Lemaire raconte l'histoire primitive des Français qu'il fait descendre de Francus, fils d'Hector, ce qui n'empêcha pas son livre d'être pris au sérieux; la *Couronne margaritique*, Lyon, 1549, in-fol., en l'honneur de Marguerite d'Autriche.

LEMAIRE (*Jacques*). Célèbre navigateur hollandais qui parti du Texel, en 1615, avec le pilote Snouten, découvrit l'année suivante, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique, entre la Terre de Feu et l'île des Etats, le détroit qui porte son nom. Il navigua ensuite dans la mer du Sud, visita la Nouvelle-Guinée, relâcha à Batavia, et mourut après s'être remis en mer.

LEMAIRE (*Nicolas-Éloi*), né en 1767 à Triaucourt, dans le département de la Meuse, et mort à Paris en 1832, dut une grande réputation à son talent pour la poésie latine. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il remplaça Binet dans la chaire de rhétorique. Sous l'Empire, il fut nommé professeur de poésie latine, d'abord au collège de France, puis à la Faculté des lettres dont il devint doyen. Lemaire, plein d'enthousiasme pour les auteurs qu'il avait à expliquer, obtint dans ses cours un succès remarquable. On lui doit une belle collection des *Classiques latins* en 151 vol, in-8°, avec un choix des meilleurs commentaires, et plusieurs travaux originaux.

LEMÂN (*voy. GENÈVE*).

LEMANIEES, *Lemanea* (*bat*), M. Decaisne a établi parmi les algues une tribu de ce nom qui comprend le seul genre *Lemanea*, Borg. Cette tribu a pour caractères distinctifs une fronde cylindracée, tubuleuse, continue, torseuse, qui se convertit entièrement en un réceptacle de spores. Ces plantes croissent dans nos eaux douces et sont d'une couleur olivâtre.

LEMBERG. Grande et célèbre ville de l'Autriche, capitale de la Gallicie, chef-lieu de cercle, siège de trois archevêques (atholique-latin, grec-uni et arménien), d'un surintendant luthérien, d'une cour d'appel et autres tribunaux, d'une université fondée en 1817, etc. Sous la domination polonoise, cette ville était la résidence d'un voyvode, d'un castellan et d'un staroste. La fondation de Lemberg remonte à l'an 1268. Située dans un vallon étroit sur la petite rivière de la Peltew, au 49° 51' latit. N., et au 41° 42' 30" de longit. orient., cette capitale compte, avec ses quatre faubourgs, 60,000 habitants, dont 20,000 juifs qui ont une belle synagogue. La ville proprement dite est fort petite, et ne contient pas au delà de 300 maisons, tandis

que les faubourgs en comptent plus de 2,500. Les rues sont larges, assez droites, bien pavées et bordées de maisons la plupart d'architecture moderne. Au centre de la ville se trouve une vaste place carrée que décore le magnifique hôtel-de-ville (brûlé dans le bombardement de 1848). Les remparts qui séparaient la ville des faubourgs ont été détruits, et échangés en promenade publique. Parmi un grand nombre d'édifices remarquables on distingue l'église des Dominicains, imitation de celle de Saint-Charles, à Vienne et renfermant le superbe mausolée de la princesse Borkowska par Thorwaldsen, l'ancien collège et église des jésuites, la grande caserne, l'hôpital général, d'une noble architecture, l'hôtel du gouvernement, la magnifique résidence de l'évêque arménien, les ruines du château de Löwenbourg, le théâtre et la salle des Redoutes. L'université possède une bibliothèque et des collections scientifiques. Il y a à Lemberg un gymnase, une académie de beaux-arts, une école pratique d'économie rurale, une école normale, une école d'industrie et de commerce, et d'autres établissements d'instruction. On y trouve des distilleries de rosolio, des fabriques de toiles, de cuirs, des brasseries et des imprimeries. Le commerce de commission et de transit est considérable. Les belles promenades embellissent les environs de la ville.

Le *cerle de Lemberg* occupe le centre de la Galicie, et contient sur une superficie de 49 et demi milles carrés une population de 250,000 âmes. Le sol accidenté, plein de bois, pierreux, sablonneux et en partie marécageux, est peu fertile, mais il nourrit de nombreux troupeaux de bétail. La Peltew est la seule rivière qui l'arrose.

LEMIERRE (ANTOINE-MARIN). Poète du XVIII^e siècle, auteur d'un grand nombre de tragédies représentées la plupart avec beaucoup de succès. On distingue entre elles, *Hypermarstre*, la *Veuve du Malabar*, *Guillaume-Tell*, *Idoménée*; etc. On disait de ces tragédies qu'elles étaient faites à peindre, parce qu'il y avait dans toutes un ou plusieurs tableaux, et un grand nombre de coups de théâtre; les situations n'y sont du reste qu'indiquées, et les vers peu harmonieux y surabondent; Le BOUT dit de lui :

Celui que du rocailleux Lemierre
Le vers dur ne peut écorcher,
Peut cuir une page entière
Du roide et rocailleux Roucher.

Cependant on trouve dans tous les écrits de Lemierre de la verve et de beaux passages. Il a aussi composé un poème sur la *Peinture*, dans lequel on distingue de belles pages, et un poème sur les *fastes*, dont on a détaché le *Clair de*

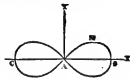
Lune et quelques autres morceaux charmants, perdus dans une suite de vers mal liés et sans intérêt. Lemierre mourut en 1793. Les excès de la révolution l'avaient frappé de stupeur. L'édition la plus complète de ses ouvrages est celle de 1810, 4 vol. in-8. — Il existe deux choix de ses poésies, 1 ou 2 vol. in-18. J. F.

LEMME (accep. div.). Les anciens donnaient ce nom, en musique, au silence d'un temps bref que l'on était obligé de laisser à la fin de la dernière mesure du vers catalectique. — En géométrie le lemme est une proposition que l'on démontre afin de s'en servir ensuite pour démontrer un théorème.

LEMNISCATE (géom.). Nom d'une courbe du quatrième degré, dont la forme est celle du chiffre 8. Son équation, rapportée aux deux axes rectangulaires AX, AY, est

$$(x^2 + y^2)^2 + a^2(x^2 - y^2).$$

On voit que la lemniscate se compose de deux branches fermées, symétriques par rapport aux deux axes, et se croisant à l'origine où la courbe présente un point double. Pour $y = 0$ on a $x = 0$ ou $x = \pm a$; de sorte que $2a$ est l'axe transverse de la lemniscate. Ce mot *lemniscate* rappelle la forme de la courbe; il vient du grec *λεμνίσκος*, nœud de ruban.



Jacques Bernoulli est le premier qui ait songé à la lemniscate, en cherchant une courbe algébrique au moyen de laquelle il pût construire les paracentriques isochrones (*Acta Eruditor.*, 1694). Fagnano s'occupa particulièrement de cette courbe (*Produtioni mathematiche*, 1750). Il trouva qu'elle est irrectifiable, mais qu'elle présente un nombre infini de couples d'arcs qui sont égaux entre eux ou doubles l'un de l'autre. On conçoit en effet que les arcs d'une courbe peuvent fort bien être irrectifiables d'une manière absolue (c'est-à-dire incommensurables avec une droite quelconque), et cependant avoir entre eux des rapports rationnels de longueur. Fagnano a démontré que ce cas se présente pour trois courbes, l'ellipse, l'hyperbole et la lemniscate. Euler a poussé plus loin les recherches de Fagnano sur la lemniscate, en considérant des couples d'arcs dont les longueurs sont entre elles dans un rapport rationnel quelconque.

Il existe plusieurs courbes se rattachant à la classe des lemniscates. Nous citerons particulièrement celle dont l'équation est la plus simple, savoir,

$$ay = x \sqrt{a^2 - x^2}.$$

La propriété la plus remarquable dont elle jouit, c'est qu'on peut en évaluer rigoureusement la surface ou en effectuer la quadrature. En effet, l'élément de sa surface est (voy. INTÉGRAL) :

$$ydx = \frac{x}{a} dx \sqrt{a^2 - x^2};$$

expression dont l'intégrale complète est

$$\int ydx = -\frac{(a^2 - x^2)^{3/2}}{3a} + \text{const.}$$

$$= -\frac{(a^2 - x^2)^{3/2}}{3a} + \frac{a}{3},$$

puisque la surface est nulle pour $x = 0$. Prenant pour limites de l'abscisse les valeurs $x = 0$ et $x = a$, on obtient $\frac{a^3}{3}$ pour l'aire du quadrant AMBA. La surface totale de cette lemniscate est donc $\frac{4}{3} a^3$.

On peut aussi effectuer la quadrature de la première lemniscate que nous avons considérée; mais le développement des calculs nous mènerait trop loin (voy. KÜGEL, *Mathem. Wörterburg*, art. QUADRATUR).

Une autre courbe du quatrième degré qui, dans certain cas, prend aussi la figure du chiffre 8, est la *cassinolde* ou ellipse de Cassini.

Cette courbe, dont l'équation est moins simple que celles des deux précédentes, a été inventée par Dom. Cassini (Voy. *Éléments d'Astr.*, par Cassini, p. 149; et Montucla, t. II, p. 563). Ce grand observateur la proposait à tort comme représentant le mouvement annuel de la terre autour du soleil plus exactement que l'ellipse de Kepler.

La classe des lemniscates est un cas particulier des lignes spiriques. Elles ont fait l'objet de recherches intéressantes de la part de plusieurs géomètres modernes (Legendre, *Exercices de calcul intégral*; Lacroix, *Calcul différ. et intégr.*, t. III). LIAGNE.

LEMNOS. Ile de la mer Égée, située sous le 40° degré de longitude et le 23° degré de latitude. Elle était anciennement agitée par les éruptions du feu souterrain, ce qui avait donné lieu de la consacrer à Vulcain, et ce qui lui avait même valu le nom d'*Éthalie*, c'est-à-dire *brûlante*. Dans la partie nord-est se trouvait la ville d'*Hephestia*. Lemnos était célèbre dans les traditions grecques, et en particulier dans celles qui se rapportent à l'expédition argonautique

(voy. JASON). On disait que Vulcain, précipité du ciel, y était tombé. Cette île fut presque constamment soumise à la province de l'Asie-Mineure qu'elle avoisine. Ses prêtres passaient pour habiles à guérir les blessures. On y trouvait, dit-on, une terre qui était un remède souverain pour les plaies les plus dangereuses, et c'est pour cette raison que les Grecs, en se rendant devant Troie, y laissèrent Philoctète blessé au pied par une des flèches d'Hercule. Les Turcs et les Grecs croient encore à la vertu médicale de la terre de Lemnos, si célèbre sous le nom de *terre sigillée*. Pliny signale dans cette île un labyrinthe et une vache de bronze, sur laquelle se projetait à certaine heure l'ombre du mont Athos qui en était voisin. Les Grecs appelaient *actions lemniques* toutes les actions d'une barbarie atroce, parce que les femmes de cette île avaient un jour égorgé tous leurs maris, et parce que les Pélasges, ses habitants primitifs, après avoir enlevé un grand nombre de femmes athéniennes, mirent à mort tous les enfants auxquels elles donnèrent le jour. On attribuait aux Lemniens l'invention des armes de guerre, et c'est pour cette raison, si l'on en croit le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qu'ils furent anciennement appelés *Sintiens*, c'est-à-dire *mal'aisants*. Lemnos porte encore aujourd'hui son ancien nom (*Lemno*), mais elle est plus connue sous celui de *Stalimène*. AL. B.

LEMONNIER. Plusieurs personnages ont porté ce nom :

LEMONNIER (Pierre-Charles), né à Paris en 1715, s'adonna très jeune à l'étude des mathématiques, de l'astronomie et de la physique. A seize ans, il avait déjà fait des observations intéressantes sur l'opposition de Saturne. Il fut admis, en 1738, à l'Académie des sciences, qui le chargea, la même année, d'aller mesurer, avec Maupertuis et Clairaut, un degré du cercle polaire. Depuis lors, Lemonnier publia presque chaque année des travaux importants, et fit un grand nombre de découvertes. Il détermina les changements des réfractions en hiver et en été, calcula l'obliquité de l'écliptique et la hauteur du pôle à Paris. Il mourut en 1793. On remarque parmi ses ouvrages de Lemonnier : *Histoire céleste*, 1741, in-4°; *Théorie des comètes*, 1743, in-8°; *Instructions astronomiques*, 1746; *Nouveau Zodiaque réduit à l'année 1755*; *Premières observations faites par ordre du roi*, etc. 1757; *Astronomie nautique lunaire*, 1771; *Essais sur les marées et leurs effets*, 1774; *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-fol.; *Lois du Magnétisme*, 1776.

LEMONNIER (Louis-Guillaume), frère du précédent, né en 1717, mort en 1780, s'appliqua à

l'étude de la médecine et de la botanique. On a de lui des *Leçons de physique expérimentale*, des *Observations sur l'histoire naturelle*; des *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, etc. Les botanistes, pour honorer sa mémoire, ont donné son nom à une plante de la Guyane, la *Monneria trifolia*.

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire, né à Rome en 1743, et mort à Paris en 1824, fut élève de Viers. Il remporta le grand prix de peinture en 1770, se fit connaître quelques années après par ses tableaux de *saint Charles Borromée*, de *Gléombroto*, et fut admis à l'Académie en 1789. Lemonnier se distingua surtout par la science des draperies et la belle expression des têtes de ses personnages. Le Musée de Rouen possède douze de ses tableaux. Les trois plus célèbres de ses compositions furent acquises par le prince Eugène pour la galerie de Munich. On y voit représentés les personnages les plus illustres de la France au xvi^e, au xvii^e et au xviii^e siècle. Ces tableaux sont : *François I^{er} recevant, à Fontainebleau, la Sainte-Famille de Raphaël*; *Louis XIV assistant à l'inauguration de la statue de Milton de Cretone, du Puget*; une lecture chez *M^{me} de Geoffrin*.

LEMONTEY (PIERRE-EDOUARD), Historien et littérateur, né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1826. Il débuta par des *Éloges académiques* qui furent couronnés pour la plupart. Au début de la révolution il publia quelques écrits qui lui valurent le mandat de député à l'Assemblée législative. Il siégeait parmi les royalistes modérés, et lors du soulèvement de Lyon, il vint partager les dangers de ses compatriotes. Proscrit pendant quelque temps, il entra en 1795, occupa divers emplois; pendant l'Empire il publia un assez grand nombre de brochures élogieuses à l'adresse de Napoléon, qui le nomma, en 1804, chef du conseil de censure dramatique, fonctions qui lui furent conservées à la Restauration. Parmi ses divers écrits, qui ont été réunis, en 1820, 5 vol. in-8°, on distingue : *Raison et Folie*, petit cours de morale à l'usage des vieux enfants; *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*; *De la peste de Marseille*, etc., extrait d'un ouvrage inédit; *Palma*, opéra en 2 actes; *Étude littéraire sur la partie historique de Paul et Virginie*, etc. Il faut joindre à ces écrits *l'Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV*, 1832, 2 vol. in-8°. On trouve dans ces ouvrages beaucoup d'esprit et de finesse, mais encore plus de prévention.

LEMOYNE (roy. MOYNE).

LÉMURES, LEMURIES (myth.). Génies de l'Étrurie et de Rome, qui se rattachent à la

grande famille des Lares, des Larves et des Mânes, sans qu'on puisse dire positivement en quoi ils en différaient. Lémures, pour quelques uns, est synonyme d'*umbra*, l'ombre, le fantôme d'un mort, cette enveloppe qui n'était ni matérielle ni vivante, et qui pourtant subsistait, disait-on, après le trépas, et qui prenait aussi le nom de Mânes. D'autres regardent les Lémures comme les ombres des méchants, ce qui les confondrait avec les Larves. Peut être même était-il le terme général qui servait à désigner les ombres des morts qui se seraient divisées en Lares, ou ombres des hommes de bien, et en Larves ou ombres des méchants. Les Lémures passaient pour inspirer des terreurs paniques, pour punir l'oubli ou l'indifférence des vivants. Le 11, le 9 et le 13 mai, mois consacré aux ancêtres, on célébrait les *Lémuries*. Tous les temples étaient fermés, et il n'était pas permis de faire des mariages. Celui qui voulait honorer ces génies se levait au milieu de la nuit, sans chaussure, faisait craquer ses doigts, se lavait trois fois les mains, jetait derrière lui des fèves en disant neuf fois : Je jette ces fèves, et par elles je rachète moi et les miens; le dévot se lavait de nouveau, faisait du bruit avec des cymbales, et répétait neuf fois : Mânes de mes pères, sortez! — Cette fête domestique avait été, dit-on, instituée par Romulus pour expier le meurtre de son frère, et *Lémuries* n'aurait été qu'une corruption de *Rémuries*. Mais cette explication ne doit son origine qu'à la ressemblance fortuite des deux mots. On ignore le sens du mot Lémures, Apulée (*Démon de Socrate*) dit que dans l'ancienne langue latine, lémures signifiait âmes des morts. Court de Gébelin n'a pas été heureux lorsqu'il l'a fait venir de l'hébreu *Our*, lumière, jour, et *Lhem*, carnage, et lorsqu'il voit dans les Lémuries une fête solsticiale.

LEMURIENS, Lemuride (mamm.). Et. Geoffroy St-Hilaire a créé, sous ces dénominations, une famille de l'ordre des Quadrumanes, désignée vulgairement sous le nom de *Faux-Singes*, et comprenant particulièrement les *Makis* et les groupes qui ont été formés aux dépens de ce genre naturel, ainsi que les *Indris*, *Loris*, *Gallygos*, *Tarsiers* (roy. ces mots). Les principaux caractères des Lemuriens consistent dans leurs incisives, au nombre de quatre au moins, à chaque mâchoire et disposées supérieurement, en dents de peigne; dans l'ongle de leur deuxième doigt des pieds de derrière en alène, et dans leurs ongles terminales et sinués. E. D.

LENEE, LÉNEENNES (antiq.). *Lenec*, ou plutôt *Léneen*, de *lân* (pressoir), en latin *Lenæus*, était un des surnoms les plus fameux de Bacchus. On appelait *Léneennes*, une des fêtes

qu'on célébrait en l'honneur de ce dieu, dans le mois *Lénou* (*Δευστήρ*), des anciens Ioniens que quelques savants croient être le même que Posidon, et d'autres qu'Anthesterion. Plus récemment Bæckh, dans un *Mémoire* sur ce sujet, fait correspondre Lénou à Gaméliou. C'était pendant la célébration de ces fêtes que les poètes se disputaient le prix dans le fameux combat de quatre pièces dramatiques, appelé *tétralogie*. On y lisait aussi des pièces composées pour exciter le rire des auditeurs.

LENFANT. Nous citerons trois personnages de ce nom.

LENFANT (David). Dominicain, né à Paris et mort dans la même ville en 1688, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : *Biblia Bernardiniana*; *Biblia Augustiniana*; *Biblia Thomæ Aquinatis*. Ces ouvrages renferment tous les passages de l'Écriture expliqués et commentés par saint Bernard, par saint Augustin et par saint Thomas-d'Aquin. On a aussi de lui une *Histoire générale* en 6 vol. in-12 (1684), très superficielle, mais utile pour la composition de certains ouvrages, parce que l'auteur fait connaître, autant qu'il soit possible de le faire, tout ce qui s'est passé dans le monde dans chaque jour de l'année.

LENFANT (Jacques). Ministre protestant, né en 1661, à Bazoches, dans la Beauce. Il passa à Heidelberg en 1682, fut nommé chapelain de l'électrice palatine douairière, se retira à Berlin, en 1688, pendant l'occupation du Palatinat par les Français, et y exerça les fonctions de prédicateur de la reine de Prusse, et de chapelain de Frédéric-Guillaume. Il mourut en 1728. Il publia : *Histoire du concile de Pise*, 1724; *Histoire du concile de Constance*, 1727; *Histoire du concile de Bâle*, 1731; ouvrages où l'histoire est défigurée au profit de l'esprit de parti; *Traduction du Nouveau-Testament* d'après l'original, avec des notes; Beausoleil avait coopéré à cette traduction; *Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, conte ridicule dont l'auteur lui-même reconnut plus tard la fausseté; des *Sermons* assez remarquables, 2 vol. in-12; divers écrits de polémique.

LENFANT (Alexandre-Charles-Anne). Prédicateur célèbre, né à Lyon en 1726. Il entra dans l'ordre des Jésuites, professa la rhétorique à Marseille, et se livra ensuite avec succès à la prédication. Il parcourut les principales villes de France, et excita partout l'enthousiasme. A Paris, il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice un carême qui fut exactement suivi par les chefs les plus fameux du parti philosophique, Diderot et d'Alembert. En 1792 il fut renfermé à l'abbaye. Lorsqu'il fut amené devant le tri-

bunal révolutionnaire, ses gardiens le laissèrent échapper; mais il fut saisi bientôt après et reconduit à l'abbaye, où il fut massacré. On a de lui : *Oraison funèbre du Dauphin*; *Sermons pour l'Avant et le Carême*, Paris, 1818, in-12; *Oraison funèbre de Belzunce* qu'il prononça en latin. Les sermons du P. Lenfant sont remarquables par l'enchaînement logique des pensées; mais ils ne font pas à la lecture l'effet qu'ils produisaient sur les auditeurs. On en a donné, en 1818, une édition en 8 vol. in-12.

LENGLET-DUFRESNOY (NICOLAS), né à Beauvais en 1674, entra dans les ordres et devint premier secrétaire de l'électeur de Cologne pour les langues latine et française. Le prince Eugène, qu'il vit à Vienne en 1721, le nomma son bibliothécaire; mais il perdit bientôt cette place, et étant rentré en France il fut renfermé pendant six mois dans la citadelle de Strasbourg, parce que son séjour en Autriche avait éveillé les soupçons du gouvernement. L'abbé Lenglet était d'un caractère très indépendant; il exprimait librement ses pensées dans ses écrits aussi bien que de vive voix, aussi se fit-il mettre dix ou douze fois à la Bastille. Le 16 janvier 1755, il lisait en se chauffant, s'endormit, et se laissa tomber dans le feu où il trouva la mort. Il a publié un grand nombre d'ouvrages écrits en un style vif, mais incorrect. Il aimait à employer les formes et les expressions de l'ancienne langue française, et répandait partout le sel mordant de la satire. Il montra d'ailleurs plus d'érudition que de jugement. Parmi les nombreuses éditions d'auteurs anciens et modernes qu'il a données, nous nous bornerons à citer celles de *Catulle*, de *Tibulle*, et de *Properce*, qu'on peut comparer à celles des Elzeviers pour la beauté et la correction. Quant à ses ouvrages, les plus importants sont : *Méthode pour étudier l'histoire*, 12 vol. in-12, ou 7 vol. in-4°; travail utile où l'auteur trace le plan qu'il convient de suivre pour étudier l'histoire, et où il fait connaître les historiens à consulter, avec des observations littéraires et critiques sur leurs œuvres; *Méthode pour étudier la géographie*, ouvrage du même genre que le précédent; la dernière édition (1767) est en 10 vol. in-12; *Principes de l'histoire*, 6 vol. in-12; ouvrage faible et incorrect; *Tablettes chronologiques*, 2 vol. in-8°; livre très répandu, mais qui aujourd'hui a perdu une partie de la valeur qu'il pouvait avoir autrefois. Lenglet trouve moyen d'y réduire en dates positives les faits même relatifs à l'histoire des dieux, sans en excepter Jupiter. On a aussi de Lenglet-Dufresnoy : *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*, ouvrage

très médiocre dont il n'a publié que trois volumes; *Histoire de la philosophie hermétique*, 1742, 3 vol. in-12. L'auteur, qui cherchait, dit-on, lui-même la pierre philosophale, n'y laisse pas voir sa manière de penser sur les matières qu'il traite; *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions, etc.*, 1751, 2 vol. in-12: livre plein de faits curieux, mais sans critique; *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes, etc.*; *Histoire de Jeanne-d'Arc*, 1753: ouvrage composé d'après un manuscrit d'Edmond Richer; *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession*, 1713, regardé comme un des meilleurs écrits de Lenglet-Dufresnoy; *De l'usage des romans où l'on fait voir leur utilité, etc.*, livre qui causa du scandale; *l'Histoire justifiée contre les romans*, réfutation très faible du traité précédent.

LENOIR. Nous citerons parmi les personnages de ce nom :

LENOIR (Jean-Charles-Pierre), né à Paris en 1732, fut longtemps lieutenant-criminel et lieutenant de police à Paris, se distingua par son intégrité et sa philanthropie, améliora le régime des hôpitaux et des prisons, fit abolir les dernières formes de la torture et créa plusieurs établissements utiles, entre autres le mont-de-piété. Il se retira en Allemagne pendant la révolution, et revint en France en 1802. Il se trouvait sans ressources, et Napoléon lui accorda une pension de 4,000 fr.

LENOIR (Etienne). Ingénieur, né en 1744 à Mer (Loir-et-Cher), et mort à Paris en 1832, s'est distingué dans la fabrication des instruments à l'usage des sciences, et par les perfectionnements qu'il y apporta souvent. Il fit exécuter en 1788, le premier fanal à miroir parabolique qui fut placé sur la tour de Cordouan. Il s'attacha depuis lors au perfectionnement des fanaux. Il découvrit que plus on diminue le diamètre placé au foyer d'une parabole, plus la lumière réfléchie devient intense, découverte importante qui diminue la dépense en augmentant l'effet à produire.

LENOIR (Alexandre), né à Paris en 1761, et mort en 1839, étudia la peinture sous Doyen. Le sort des objets d'art provenant des églises et des couvents supprimés éveilla sa sollicitude, et, en 1790, il proposa à l'Assemblée nationale de les réunir et d'en former un musée dans l'ancien couvent des Petits-Augustins. Ce projet fut favorablement accueilli, et Lenoir, nommé conservateur du nouvel établissement, réunit, restaura, classa avec autant de soin que d'intelligence plus de 500 monuments, qu'il sut ainsi préserver d'une destruction à peu près certaine.

Il eut la douleur de voir supprimer, en 1816, le musée qu'il avait si laborieusement fondé, et dont tous les objets furent restitués aux églises, et aux monastères d'où ils avaient été tirés. Les services éminents rendus par Lenoir ne furent pas cependant méconnus. On le nomma administrateur de l'église de Saint-Denis. Lenoir avait fait une étude approfondie de toutes les questions relatives aux beaux-arts et à leur histoire, et il a fait preuve, dans ses ouvrages d'un rare jugement et d'une vaste érudition. Nous devons toutefois signaler dans ses écrits une tendance malheureuse à cet esprit antireligieux qu'on est convenu d'appeler philosophique. Nous citerons parmi ses ouvrages, qui contribuèrent puissamment à répandre en France le goût des beaux-arts et la connaissance du moyen-âge : *Notice des monuments du musée des Petits-Augustins*, 1793, souvent réimprimée; *Musée des monuments français*, 1800-1822, 8 vol. in-8° avec planches; *Histoire des arts en France par les monuments*, 1811, in-4° avec atlas; *Atlas des monuments et des arts libéraux*, 1820-1827, in-fol.; *la Vraie science des artistes*, 1823, 2 vol. in-8°.

LE NOTRE (André). Architecte et dessinateur des jardins du roi sous Louis XIV. Le Nôtre est un de ces hommes qui, dans une sphère modeste, se rencontrèrent à propos sous la main du grand roi pour donner à son règne ce caractère de magnificence un peu factice, mais imposante, qui caractérise cette brillante époque de notre histoire. Louis XIV serait incomplet sans les palais de Perrault, les tableaux de Le Brun, les tragédies de Racine et les jardins d'André Le Nôtre. Le système de décoration de Le Nôtre a vieilli. On ne saurait découvrir cependant que ces massifs alignés, coupés d'allées, semés de statues; que ces parterres élégamment dessinés, ces bassins, ces jets d'eau, ce mélange de gazons, d'arbres taillés; que cette savante symétrie qui tantôt s'affiche et tantôt se dérobe, n'aient leur genre de richesse et de beauté majestueuse. Il y a trop d'art, pas assez de naturel, trop d'uniformité et pas assez de caprice; c'est l'étiquette sévère de la cour si l'on veut, mais elle ne laisse pas d'avoir son charme; la cour de Louis XIV revêt toute entière dans ces décorations, tandis que la politesse exquise et l'élégance qui la caractérisait ont disparu de nos mœurs. — Né à Paris en 1613, d'un surintendant du jardin des Tuileries, André Le Nôtre étudia d'abord la peinture sous Vouet. Ce fut lui qui créa les jardins de Vaux, de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, des Tuileries, le parterre du Tibre à Fontainebleau et la belle terrasse de

Saint-Germain. Mais son chef-d'œuvre fut le parc de Versailles. Le jardin des Tuileries a été complètement modifié, mais ceux de Versailles conservent encore dans tous leurs détails l'empreinte de Le Nôtre. Un jour qu'il expliquait à Louis XIV les merveilles qu'il se proposait d'opérer dans cette plaine aride, Louis XIV l'interrompait à chaque propos nouveau en lui disant : « Le Nôtre, je vous donne vingt mille francs. » A la quatrième interruption de ce genre, Le Nôtre l'arrêta : « Votre Majesté, lui dit-il, n'en saura pas davantage, je la ruinerais. — On s'amusa beaucoup dans le temps de ce que, étant allé voir le pape Innocent XI, lors d'un voyage qu'il fit à Rome, il se jeta au cou du St-Père et l'embrassa, tant il était ravi de l'accueil qu'il en recevait. — Le roi lui accorda des lettres de noblesse en 1675 : il voulait lui donner des armes, Le Nôtre refusa en disant qu'il avait les siennes : trois colimaçons couronnés d'une pomme de chou. Louis XIV l'aimait beaucoup, il ne lui permit de quitter la cour dans sa vieillesse qu'à la condition qu'il viendrait le voir de temps à autre. Il mourut en 1700, à l'âge de 90 ans. P. C.

LENTULUS (*hist. rom.*). Nom d'une branche de la famille Cornelia. Ce nom paraît tiré de la culture des lentilles (*lens*, au génitif *lentis*). Les membres les plus connus de cette famille sont :

LENTULUS, surnommé *Sura*, c'est-à-dire *gras de jambe*. Il fut consul l'an 71 avant J.-C., et entra ensuite dans la conspiration de Catilina, dont il fut l'un des principaux chefs. C'était lui qui, avec Cassius et Statilius, devait mettre le feu à différents quartiers de Rome, pour que Cétégus et Gabinus, à la faveur du trouble causé par l'incendie, pussent débarrasser les conjurés des citoyens dont ils redoutaient l'influence et l'énergie.

LENTULUS GÉTULICUS (*Cælius*) fut élevé au consulat l'an 26 après J.-C. Il était proconsul dans la Germanie à l'époque de la mort de Séjan, et faillit être enveloppé dans la ruine de ce ministre par suite des rapports d'un délateur qui l'accusait d'avoir voulu donner sa fille en mariage au favori tombé. Tibère qui avait conservé des doutes sur sa fidélité, le fit mettre à mort. Il avait écrit une *Histoire* suivant Suétone (*Vie de Caligula*) et avait composé des *Poésies*, comme on le voit dans Martial.

LEON. Douze papes ont porté ce nom :

Léon I^{er} (*Saint*), d'une famille toscane, mais élevé à Rome, avait pris part comme archidiacre à toutes les grandes affaires de l'Eglise sous plusieurs papes, et se trouvait dans les Gaules pour une mission importante, lorsqu'il fut élu,

par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, au mois de septembre 440, pour succéder au pape Sixte III. Il occupa le saint-siège plus de 21 ans, et pendant le cours de ce long pontificat il s'appliqua avec un zèle et une activité infatigables à maintenir la pureté de la foi et de la discipline, étenait partout avec l'exercice de son autorité, l'influence de ses lumières, et déploya, au milieu des circonstances les plus difficiles, la fermeté de caractère, le vaste génie et toutes les qualités supérieures qui lui ont mérité le surnom de Grand. Ayant découvert à Rome un certain nombre de Manichéens, il fit constater, par des informations juridiques, les infamies dont on les accusait, fit dresser et publier les actes de leurs interrogatoires et de leurs aveux, en informa tous les évêques d'Italie, parvint à convertir un assez grand nombre de ces sectaires, et fit condamner au bannissement perpétuel ceux qui demeurèrent opiniâtres. Il prit aussi des mesures pour faire abolir les restes du Pélagianisme en Italie, et la secte des Priscillianistes en Espagne. L'Eutychnianisme vint troubler bientôt après les Eglises d'Orient. Saint Léon écrivit plusieurs lettres contre cette hérésie naissante; il cassa les actes du concile habile connu sous le nom de *brigandage d'Ephèse* où elle avait été approuvée, et fit tenir à Chalcédoine un autre concile, où il envoya des légats avec une lettre qui exposait d'une manière admirable la doctrine catholique sur l'incarnation, et qui fut solennellement approuvée par le concile.

Dans le même temps, Attila ravageait l'Occident et s'avancait vers Rome. Comme l'empereur Valentinien se voyait hors d'état de le repousser, il eut recours aux négociations, et pria le pape saint Léon de se mettre à la tête de l'ambassade. La réputation et l'éloquence de cet illustre pontife produisirent un effet extraordinaire. Attila fut si ravi de le voir et de l'entendre, qu'il accepta ses propositions de paix et se retira au delà du Danube. Saint Léon fut moins heureux quelques années plus tard, auprès de Genséric; il ne put sauver Rome du pillage, mais il obtint au moins que les Vandales s'abstiendraient du meurtre et de l'incendie. Ce pape mourut en 461. On a de lui des sermons au nombre de 96, sur les principales fêtes de l'année, et 141 lettres, parmi lesquelles se trouvent plusieurs décrets sur des questions de discipline. Les écrits de saint Léon sont remarquables à plus d'un titre, mais particulièrement par la noblesse et l'élégance du style, par la netteté des idées et la force du raisonnement; on y trouve cependant plusieurs traces du mauvais goût de son siècle.

Léon II, Sicilien de naissance, succéda, le 16 avril 682, au pape Agathon, et mourut au mois de juillet de l'année suivante. Il confirma, par ses lettres, les décisions du sixième concile contre les monothélites. Ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints.

Léon III, né à Rume, et formé dès son bas âge à la science et à la piété, dans le palais de Latran, où les papes entretenaient une sorte de séminaire, fut élu, au mois de décembre 795, pour succéder au pape Adrien I^{er}; sa charité et ses autres vertus avaient réuni en sa faveur les suffrages presque unanimes du clergé et du peuple. Mais, en 799, le primicier et le trésorier de l'Eglise romaine formèrent une conspiration contre lui, le firent arrêter par une troupe de bandits pendant une procession, et l'enfermèrent dans une étroite prison, où ils s'efforcèrent de lui arracher la langue et les yeux. On parvint à le délivrer, et il se rendit à Paderborn, auprès de Charlemagne, qui le reçut avec les plus grands honneurs, et qui le fit reconduire en Italie par une escorte suffisante pour le protéger contre les factieux. Le souverain pontife reentra dans Rome au milieu des acclamations du peuple; Charlemagne vint lui-même à Rome l'année suivante, et fut couronné empereur par Léon III. Il fit juger les auteurs de la conspiration, qui furent condamnés à mort; mais, à la prière du pape, on leur fit grâce de la vie, et on se contenta de les exiler. Une nouvelle conspiration éclata contre Léon III après la mort de Charlemagne. Il fut sur le point d'être assassiné, et ne jugeant pas à propos d'arrêter le cours ordinaire de la justice, il laissa condamner à mort et exécuter les coupables. Louis-le-Débonnaire blâma d'abord cette sévérité; mais ensuite, sur le rapport des députés que le pape lui envoya, il ne put s'empêcher d'approuver sa conduite. Léon III mourut au mois de juin 816. On a de lui treize lettres sur différentes affaires. Il avait condamné, dans un concile, en 799, l'hérésie de Félix d'Urgel.

Léon IV (*Saint*), Romain de naissance, était prêtre-cardinal, lorsqu'il succéda, le 27 janvier 817, au pape Sergius II. L'Italie était alors exposée aux ravages continuels des Sarrasins. Le nouveau pape arma les citoyens, fit un appel aux peuples voisins, et les encouragea si bien que les Barbares s'étant approchés avec leur flotte, essayèrent une déroute complète. Il répara les murailles de Rome, en rebâtit les tours et fit tendre des chaînes sur le Tibre pour fermer le passage aux embarcations. Après avoir réparé l'église de Saint-Pierre, dévastée par les Musulmans, il voulut la mettre à couvert contre de nouvelles incursions, et fit bâtir une forte

muraille pour renfermer dans l'enceinte de la ville le mont Vatican, où se forma un nouveau quartier, qui reçut le nom de Cité Leonine. Il fortifia aussi la ville de Porto, et la repembla d'un grand nombre de familles corses, que la crainte des Sarrasins avait réduites à s'expatrier. Ces grandes entreprises ne lui faisaient point négliger les soins de l'administration spirituelle. Il tint, en 853, un concile où il publia un grand nombre de réglemens pour la réformation des mœurs et le maintien de la discipline. Ce saint pape mourut au mois de juillet 855.

Léon V, natif d'Ardeée, succéda, vers la fin de l'an 903, au pape Benoit IV. Mais, au bout d'un mois ou six semaines, il fut chassé par Christophe, qui s'empara de son siège, et enfermé dans une prison, où il mourut peu de jours après.

Léon VI, Romain de naissance, succéda, en 928, au pape Jean X, et mourut aussi en prison, au commencement de février 929, après six ou sept mois de pontificat. La ville de Rome était alors au pouvoir de Marosie et de son fils Alberic, qui ne voulaient voir sur le saint-siège que leurs créatures.

Léon VII, Romain de naissance, fut élu pape au mois de janvier 936, et se fit chérir et estimer par ses vertus, son affabilité et la sagesse de son gouvernement. Il avait fallu forcer sa modestie pour le déterminer à accepter la dignité pontificale. Il mourut au mois de juillet 939. On a de lui deux lettres, qui sont une preuve de son zèle pour la discipline.

Léon VIII était premier garde des archives romaines et simple laïque, mais généralement estimé pour sa probité, lorsque l'empereur Othon le fit élire au mois de novembre 963, pour remplacer le pape Jean XII, contre lequel une assemblée d'évêques, réunis par ordre de l'empereur, venait de prononcer une sentence de déposition. Ce prince, ayant quitté Rome, Jean XII reentra dans son siège, et cassa, dans un concile du mois de février 964, l'élection de Léon. Mais il mourut au mois de mai suivant, et Léon, rétabli par l'empereur, tint un concile avec ses partisans, où il déposa Benoit V, élu par le clergé de Rome, et qui fut emmené prisonnier en Allemagne, où il mourut au mois de juillet 965. Léon VIII était mort lui-même au mois de mars de la même année. L'irrégularité de son election fait que la plupart des auteurs ne le comptent pas au nombre des papes légitimes.

Léon IX (*Saint*), nommé auparavant *Brunon*, d'une noble famille d'Alsace, et parent de l'empereur Henri III, était depuis vingt ans évêque

de Toul, et s'était fait estimer par son zèle et sa piété, lorsque cet empereur le fit élire, dans une diète, à Wurms, en présence des légats de l'Eglise romaine, pour succéder au pape Damase II. Il résista longtemps à son élection, et déclara enfin qu'il n'y consentirait qu'à la condition qu'elle serait ratifiée par les suffrages du clergé et du peuple romain. Il fit, en habit de pèlerin, le voyage de Rome, où il fut accueilli par des acclamations unanimes, et intronisé le 12 février 1049. Il tint bientôt après un concile à Rome, et d'autres à Pavie, à Reims et à Mayence, où il publia divers réglemens pour la réforme des abus, principalement contre la simonie, les mariages incestueux et le concubinage des clercs. Revenu à Rome, il y tint un concile en 1050, et ensuite un autre à Vercell contre l'hérésie de Bérenger. Il tint, les années suivantes, plusieurs autres conciles en Italie et en Allemagne, pour le maintien de la discipline. Il répondit, par une lettre solide, aux écrits de Michel Cerulaire contre l'Eglise latine, et envoya des légats à Constantinople pour empêcher la consécration du schisme des Grecs. Mais les efforts de son zèle furent sans succès. Voulant réprimer les entreprises des princes normands d'Italie contre les terres du saint-siège, il accompagna les troupes envoyées contre eux, fut pris et retenu prisonnier pendant un an, et mourut au mois d'avril 1054.

LÉON X, né à Florence, le 11 décembre 1475, fils du fameux Laurent de Médicis, fut nommé cardinal à quatorze ans, par Innocent VIII. Il devint, plus tard, légat du pape Jules II, suivit en cette qualité l'armée pontificale pendant les guerres contre la France, et fut fait prisonnier le 11 avril 1512, à la bataille de Ravenné; mais il parvint bientôt à s'évader. Il n'avait guère que trente-huit ans lorsqu'il fut élu, le 11 mars 1513, pour succéder à Jules II. Il fit son entrée solennelle avec tant de pompe et d'appareil que la dépense, avec les distributions faites au peuple, s'éleva jusqu'à cent mille écus d'or. Il avait hérité de sa famille, avec le goût de la magnificence, l'amour des arts, des lettres et des savans; il s'en montra constamment le protecteur, les encouragea par ses bienfaits, n'oublia rien pour faire découvrir et publier les chefs-d'œuvre de l'antiquité, s'entoura des littérateurs et des savans les plus habiles; créa pour eux des chaires publiques, et mérita par cette protection éclatante de donner son nom à son siècle. Le nouveau pape continua le cinquième concile de Latran, commencé par Jules II, et les procédures contre la France pour l'abolition de la Pragmatique-Sanction; mais cependant, plus modéré que son prédécesseur, il eut avec des né-

gociations avec Louis XII; il eut ensuite une entrevue avec François I^{er}, et parvint à conclure un concordat, après lequel il publia contre la Pragmatique, une bulle qui défendait de s'en servir ou de l'alléguer dans aucune cause, ou même de la conserver. On sait que les indulgences publiées par Léon X pour la construction de l'église de Saint-Pierre, donnèrent occasion aux erreurs de Luther. Le pape fit tous ses efforts pour ramener cet hérésiarque, et n'ayant pu réussir, il publia enfin plusieurs bulles pour le condamner. Le gouvernement temporel de Léon X souleva des mécontentemens qui amenèrent une conspiration, dont les chefs étaient deux cardinaux, Petrucci et Bandinelli. Le premier fut pendu, l'autre racheta sa vie par ses trésors. Léon X avait d'abord affecté une sorte de neutralité entre les souverains; mais il se liga enfin avec Charles V contre François I^{er}. Il mit la Suède en interdit, et chargea de l'exécution de sa bulle Christiern II, roi de Danemark, qui profita de l'occasion pour assouvir sa cruauté. Léon X mourut le 1^{er} décembre 1521. Quoique les historiens soient généralement d'accord sur la pureté de ses mœurs, le luxe et les divertissemens de sa cour, plus mondaine qu'ecclésiastique, ne laissèrent pas toutefois de donner quelque atteinte à sa réputation, et de fournir des prétextes aux accusations des ennemis du saint-siège.

LÉON XI, cardinal *Ottavio de Médicis*, fut élu pape le 1^{er} avril 1605, et mourut le 27 du même mois, à l'âge de soixante-dix ans.

LÉON XII, auparavant cardinal *Della Genga*, né le 2 août 1700, dans le territoire de Spolète, fut d'abord chanoine de St-Pierre, puis nonce à Cologne en 1793, et nommé, en 1803, nonce extraordinaire près la diète de Ratisbonne, d'où il fut contraint de s'éloigner pendant les dévotés de Bonaparte avec le saint-siège. Il resta dans sa famille jusqu'au retour de Pie VII. Il fut élevé par ce pape, en 1816, au cardinalat, puis élu pour lui succéder, le 27 septembre 1823. Un des premiers actes du nouveau pape fut un édit pour annoncer une diminution des impôts. Il prit ensuite diverses mesures pour assurer la tranquillité publique à Rome et dans les environs, pour favoriser le commerce, pour subvenir aux besoins des indigents, et enfin pour introduire toutes les réformes jugées nécessaires dans l'administration de la justice, dans l'administration communale, dans l'instruction publique et dans les autres parties du gouvernement temporel. Il régla par des concordats les affaires de l'Eglise dans le royaume de Hanovre, et dans les états de Basse, de Nassau, de Bade, de Wurtemberg et autres états de la Confédération

germanique, enfin dans la Suisse et dans les Pays-Bas. Il donna aussi des archévêques ou évêques dans les républiques de la Colombie et du Pérou, où plusieurs sièges étaient restés vacants par suite des révolutions qui avaient enlevé ces pays au roi d'Espagne. Léon XII mourut le 10 février 1849, généralement estimé pour son zèle et ses vertus.

R.
LÉON. Six empereurs d'Orient ont porté ce nom, que les étymologistes font venir du grec *leôn, lion*, ou de *laion*, ancien verbe, qui signifiait voir.

Léon I^{er}, dit *Léon de Thrace*, parce qu'il était originaire de cette province, était tribun militaire lorsqu'il fut proclamé empereur, en 457, après la mort de Marcien. Il dut son élévation à Aspar, qui, malgré son grade de général, n'avait osé s'emparer du trône pour lui-même, parce qu'il était Goth et arien. Le 7 février, le patriarche Anatole lui posa la couronne sur la tête, cérémonie dont on ne connaît aucun exemple antérieur. Léon confirma les décisions du concile de Chalcédoine et les décrets de son prédécesseur contre les hérétiques, et battit les Barbares qui désolaient quelques provinces de l'empire. En 467, il chargea son beau-frère, Basilisque, d'aller faire la guerre à Genserik, qui occupait l'Afrique; mais l'armée impériale fut en partie détruite par suite de l'incapacité de son chef. En 470 ou 471, Aspar voyant qu'il ne pouvait régner sous le nom de Léon, comme il l'avait espéré, s'unit contre lui avec les Vandales, mais il fut mis à mort avec toute sa famille. Les Goths, pour le venger, attaquèrent Constantinople. Ils furent repoussés, mais pendant deux ans, ils continuèrent à en ravager les environs. Sentant sa fin approcher, l'empereur décerna le titre d'auguste au jeune Léon, fils de Zénon l'Isaurien et de sa fille Ariadne (473). Il mourut au commencement de l'année suivante. Suidas lui reconnaît de grandes qualités, mais il l'accuse d'une avarice excessive; il lui reproche aussi d'avoir trop écouté les délateurs, et d'avoir accablé le peuple d'impôts. Ce fut pendant son règne qu'eut lieu le tremblement de terre qui détruisit la ville d'Antioche (458), et l'incendie de sept jours qui dévora une grande partie de Constantinople, et ne laissa subsister aucun de ses grands monuments (463).

Léon II, petit-fils de Léon I^{er}, lui succéda en 474. Il n'avait que cinq ans; la régence fut confiée à Zénon, son père, qui devint bientôt son collègue. Léon mourut au bout de dix mois, et Zénon se trouva seul maître de l'empire.

Léon III, surnommé *l'Isaurien*, parce qu'il était né en Isaurie, appartenait à une famille très pauvre. Il s'enrôla, et, de grade en grade,

parvint à celui de général. Lorsque Théodose III eut pris, ou plutôt accepté la pourpre après la chute d'Anastase II, Léon, qui commandait l'armée d'Orient, refusa de le reconnaître et se fit proclamer lui-même. Théodose abdiqua bientôt (717). Léon fut couronné le 25 mars, et, le 15 août suivant, les Sarrasins vinrent mettre le siège devant Constantinople, avec une flotte de dix-huit cents voiles. Léon brûla une partie de leurs vaisseaux avec le feu grégeois; mais la ville aurait peut-être succombé si un hiver terrible et des tempêtes affreuses n'eussent mis les Sarrasins hors d'état de continuer la guerre. La même année (718), Sergius, gouverneur de la Sicile, fit proclamer empereur un certain Basile, qui fut bientôt saisi et mis à mort. Anastase II, qui s'était retiré dans un monastère, essaya lui-même de ressaisir le trône avec l'aide des Bulgares, et vint assiéger Constantinople en 719; mais ses soldats le livrèrent à Léon, qui lui fit trancher la tête. L'année suivante, l'empereur délivra la Sicile et la Sardaigne des Sarrasins qui les avaient envahies. La grande querelle relative aux images des saints commençait à diviser les Chrétiens de l'Orient. Léon se déclara pour les Iconoclastes, fit livrer les catholiques au supplice, et excita une révolte parmi les Grecs, qui vinrent assiéger Constantinople, avec Côme, auquel ils avaient donné la pourpre. Côme fut pris et décapité. Léon crut pouvoir se livrer alors à toute sa fureur iconoclaste; il essaya de mettre dans son parti les savants qui avaient la garde et la direction de la bibliothèque, et qui exerçaient une grande influence sur le peuple. Il n'obtint qu'un refus, et, dans sa fureur, il les fit tous brûler avec la bibliothèque, dépôt précieux où se trouvaient réunis plus de 30,000 volumes, de belles collections de médailles et des objets d'art de toutes sortes. Le pape Grégoire II lui adressa des observations sur sa conduite. Léon, irrité, essaya de le faire assassiner, et fit publier en Italie un décret aux termes duquel toutes les images devaient être détruites. Grégoire l'excommunia (730). En 732, Léon équipa des vaisseaux pour passer en Italie; mais la flotte fit naufrage. Il continua les persécutions, et de 737 à 740, la peste, la famine, les Sarrasins, et différents tremblements de terre, vinrent mettre le comble aux désastres qu'avait occasionnés dans l'empire l'entêtement de Léon III. Ce prince mourut d'hydropisie le 18 juin 741. Il eut pour successeur son fils, Constantin Copronime.

Léon IV, surnommé *le Khazare*, parce qu'il devait le jour à une princesse de cette nation, naquit à Constantinople le 25 janvier 751. Il succéda en 775, à son père Constantin Copro-

nime, et commença son règne en répandant à pleines mains sur le peuple tout l'argent que son père avait entassé dans son trésor, et en faisant cesser les persécutions contre les défenseurs du culte et des images des saints. Mais il ne tarda pas à changer de dispositions, et se déchaîna avec tant de fureur contre les images qu'il exila sa femme, parce qu'il en avait trouvé deux sous le chevet de son lit. Il allait commencer une nouvelle persécution, lorsqu'il mourut, le 8 septembre 780. Il avait épousé la célèbre Irène.

Léon V, surnommé l'*Arménien*, parce qu'il était né en Arménie, était fils de Bardas. On ne sait rien de plus sur son origine. Il parvint au grade de général, et fut exilé par Nicéphore, qui le croyait coupable de trahison. Rappelé par Michel Rangabe, il fut fait patrice et reçut le commandement de l'armée d'Orient. Il fut proclamé empereur en 813, après la bataille d'Andrinople, par les troupes, indignées de la lâcheté de Michel, qui avait pris la fuite devant les Bulgares. La même année, ces Barbares parurent devant Constantinople. Léon essaya de faire assassiner leur roi, qui, par représailles, saccagea toute la campagne, et fit égorger tous les Grecs qui tombèrent entre ses mains. Il alla ensuite continuer le siège d'Andrinople, dont il s'empara. Léon le battit en 814, et lui enleva toutes les places qu'il avait conquises. Il commença ensuite une persécution violente contre les défenseurs du culte des images, et se rendit odieux au peuple. Michel-le-Bègue profita de ce mécontentement général pour ourdir une conspiration. Léon fut massacré en 820, par les conjurés, et Michel monta sur le trône.

Léon VI, dit le *Philosophe*, était, dit-on, fils de Michel III et d'Eudoxie, femme de Basile-le-Macédonien, auquel il succéda en 886. Il inaugura par l'exil de Photius, son règne, qui fut troublé presque tout entier par les invasions des Sarrasins et des Bulgares, et par la perte de plusieurs places qui lui restaient encore en Italie. En 910, il associa à l'empire son fils Constantin Porphyrogénète, qu'il avait eu de Zoé, sa quatrième femme. Il mourut le 11 mai 911. Léon VI avait des qualités éminentes, et son vaste savoir lui valut le surnom de *Philosophe*. Il nous reste de lui trente-trois *Sermons*, écrits en un style abondant et fleuri; un *Poème* sur l'état déplorable dans lequel la Grèce était tombée; un *Traité de tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612, et dont il existe une traduction française; l'*Opus Basilicon*, code qui régit les Grecs jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et dont Fahrot a donné une édition en 1647; *Novellæ constitutiones*, publiées à Bâle en 1575, et des

Prédications sur le sort de Constantinople, publiées par Rutgersius.

LÉON. Plusieurs autres personnes de ce nom méritent d'être citées.

LÉON DE BYZANCE, ainsi nommé de la ville où il naquit, étudia sous Platon, et fut chargé par ses concitoyens de plusieurs missions importantes. Philippe de Macédoine, qui voulait s'emparer de Byzance, et qui craignait de n'y pouvoir parvenir tant que Léon serait à la tête du gouvernement, résolut de le perdre. Dans ce but, il lui adressa une lettre qu'il eut soin de faire tomber entre les mains des Byzantins, et dans laquelle il le remerciait des plans qu'il aurait formés pour lui livrer la ville. Le peuple, qui crut à une trahison, se précipita vers la maison de Léon, qui s'étrangla. Il avait composé sur l'histoire et la physique plusieurs écrits qui ne nous sont pas parvenus.

LÉON-LE-DIACRE, né dans le bourg de Caloé en Ionie, accompagna l'empereur Basile dans une expédition contre les Bulgares, et composa une histoire des événements qui s'étaient passés de son temps. Cette histoire va de 959 à 971. M. Hase l'a publiée en 1819, in-fol.

LÉON-LE-GRAMMAIRIEN, un des auteurs de l'histoire dite *byzantine*, écrivit vers l'an 1013, sous le titre de *Chronographia*, histoire des empereurs d'Orient, depuis Léon l'Arménien jusqu'à la mort de Romain Lécapène. Cet ouvrage a été publié avec une traduction latine, à la suite de saint Théophane, Paris 1655. Le président Cousin l'a traduit en français.

LÉON DE MARSY, moine du Mont-Cassin, cardinal et évêque d'Ostie au *xiii*^e siècle, a composé, en deux livres, les *Chroniques du Mont-Cassin*, qui furent continuées jusqu'en 1138 par Pierre Diacre. Ces chroniques ont été publiées à Paris, 1603 et 1668, avec la *Chronique d'Aima*. On les trouve aussi dans Muratori.

LÉON D'ORVIETTE, en latin, *Leon Urberetanus*, ainsi nommé parce qu'il naquit dans la ville d'Orviette, était dominicain selon quelques auteurs, franciscain selon d'autres. Il a laissé une *Chronique des papes*, qui finit à l'an 1314; une *Chronique des empereurs*, qui va jusqu'en 1308. Elles ont été publiées par J. Lami, 1737, 2 vol. in-8°. Le style de cet auteur est barbare, et on trouve dans ses chroniques quelques fables ridicules; mais son travail renferme une foule de renseignements utiles.

LÉON (Jean), dit *Léon l'Africain*, naquit à Grenade à la fin du *xv*^e siècle. Fils d'un musulman, il porta d'abord le nom d'*Al-Haçan*. Il voyagea dans l'Afrique après la prise de Grenade, accompagna à Tombouctou son oncle, qui y avait été envoyé en ambassade par le roi de

Fex, ne revint qu'au bout de quatre ans, et pendant ce temps parcourut quinze royaumes de l'Afrique. Il tomba, en 1517, entre les mains de corsaires chrétiens, qui le présentèrent au pape Léon X qui le convertit; mais cette conversion ne fut pas été bien sincère, car il vint au mahométisme. Il écrivit, d'abord en arabe, une *Description de l'Afrique*, qu'il termina en 1520, et traduisit lui-même en italien. Son manuscrit s'égarait, mais il fut retrouvé et publié en 1550. Cet ouvrage, le plus exact qui eût paru sur la géographie de l'Afrique, et qui fut en outre autorisé, fut mis en latin par Florianus, Anvers, 1556) qui l'a souvent corrompu. On en trouve une version française dans le recueil des voyages de Temporal, Lyon, 1556. Léon l'Africain est aussi l'auteur des *Vies des philosophes arabes*, insérées par Hottinger dans son *Bibliothecarius quadripartitus*. On les trouve aussi dans le tome XIII de la Bibliothèque de Fabricius.

LÉON HÉBREU, appelé aussi *Messer Leone*, et dont le nom hebreu était *Arzi Jehudah*, avait pour père le fameux Abrabamel. Chassé d'Espagne en 1492, il se rendit en Italie, où il pratiqua la médecine. Il se fit une grande réputation par son livre intitulé *Dialogue sur l'amour*, qu'il composa en latin, selon Bartholomée, et en italien, selon Volf.

LÉON (Pierre Cieca de), voyageur espagnol, étudia pendant dix-sept ans les mœurs des indigènes de l'Amérique, et composa une *Histoire du Pérou*, qu'il termina à Lima, en 1550. Cette histoire est fort estimée.

LÉON DE MODÈNE, ainsi nommé du nom de sa ville natale, naquit en 1575, et mourut à Venise, à l'âge de 70 ans. Il composa en italien, une *Histoire des rites et des coutumes des Juifs*. Cet ouvrage est justement estimé. La meilleure édition est celle de Venise, 1638. Richard Simon l'a traduit en français, Paris, 1674, in-12, et y a joint un traité sur la secte des Samaritains, et un autre sur celle des Samaritains. On a aussi de Léon de Modène un dictionnaire hébreu-italien intitulé *la Bosche du lion*, par allusion à son nom de Léon ou Arié, qui signifie lion en grec et en hébreu. C'est un recueil des mots employés par les écrivains juifs, et qui ne sont ni tout à fait hébreux ni tout à fait chaldéens.

LÉONARD (NICOLAS-GERMAIN). Poète élégiaque du XVIII^e siècle, né en 1744 à la Guadeloupe, mort à Nantes en 1793. Ses œuvres ont été publiées par Campanon, 3 vol. in-8°. Sa poésie est facile et quelquefois gracieusement rêveuse. On remarque entre autres, dans les *Idylles*, une imitation du *Village abandonné* de Goldsmith, le *Bonheur*, l'*Ermitage* et quelques

autres pièces un peu longues, mais pleines d'une douce émotion.

LÉONARD DE VINCI (roy. VINCI).

LEONATUS. Un des généraux d'Alexandre. Après la mort de ce prince, il obtint en partage la petite Phrygie et les côtes de l'Hellespont. En 322, il s'avança au secours d'Antipater, assiégé par les Athéniens dans la petite ville de Lamia en Thessalie. Mais dans la réalité, ce n'était pas pour défendre Antipater qu'il avait pris les armes, mais pour envahir la Macédoine où il était appelé par Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui lui avait promis de l'épouser. Il arriva cependant près de Lamia. Mais il fut vaincu par les Grecs et trouva la mort dans la bataille.

LÉONCE (SAINT), naquit à Nim-s, devint évêque de Fréjus en 361, et mourut en 432 ou 433, suivant les uns, et vers 450 selon d'autres dont l'opinion est la plus générale. Il était éminent en savoir et en vertus. Ce fut lui qui engagea saint Honorat à bâtir dans son diocèse le célèbre monastère de Lerins. C'est à tort qu'on a donné à saint Léonce le titre de martyr.

LEONCE le Scholastique, prêtre de Constantinople, au VI^e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages historiques et théologiques. Le plus connu est un *Traité du concile de Chalcédoine*, inséré dans la bibliothèque des Pères.

LÉONCE, d'abord patrice, puis empereur de Constantinople, s'était signalé par de grandes victoires. En 905, il se révolta contre Justinien II qui, après l'avoir retenu trois ans en prison, parce qu'il le soupçonnait d'aspirer à l'empire, venait de le nommer gouverneur de la Grèce. Le peuple, qui haïssait Justinien, s'empara de sa personne. Léonce lui fit couper la langue et le nez, le relégua à Chersonèse, et fit brûler vifs l'eunuque Etienne et Théodose, complices de ses cruautés. Il fut proclamé empereur le même jour. Les Sarrasins avaient fait de grands progrès en Afrique; Léonce envoya contre eux le patrice Jean qui les battit et reprit Carthage et plusieurs autres villes. Mais les Sarrasins revinrent dès l'année suivante avec des forces considérables, reconquirent toutes les positions qu'ils avaient perdues, et chassèrent définitivement les Romains du nord de l'Afrique (606-608). L'armée vaincue n'osant repasser à Constantinople, s'arrêta dans l'île de Crète, et déclara la pourpre à Apisimare, connu sous le nom de Tibère III, qui marcha sur la capitale. Après une bataille qui ne fut pas décisive, il parvint bientôt à gagner les troupes de l'empereur, qui l'introduisirent dans Constantinople. Léonce fut renfermé dans un monastère après avoir eu le nez coupé, et fut mis à mort par Justinien II, qui remonta sur le trône en 705.

Un autre LÉONCE, patrice d'Orient, se fit proclamer empereur sous le règne de Zenon en 485. Theodorice, envoyé contre lui par Zenon, le mit à mort trois ans après.

LÉONIDAS. Deux rois de Sparte, de la race des Agides, ont porté ce nom :

LÉONIDAS I^{er}, régnait à l'époque de la guerre médique. Le congrès des Grecs, réuni à l'isthme de Corinthe, avait décidé qu'un corps de troubles, sous la conduite de Léonidas, occuperait le défilé des Thermopyles, où l'armée des Perses devait infailliblement se présenter. Cette décision avait été confirmée par l'oracle, et la Pythie avait déclaré aux Spartiates qu'il fallait, pour sauver la Grèce, la mort volontaire d'un roi descendant d'Hercule. Léonidas accepta son sort avec toute la grandeur d'âme d'un héros, et ne prit avec lui que 300 Spartiates, disant que 300 victimes suffisaient à l'honneur de la patrie. Quelques jours après les 300 guerriers honorèrent d'avance leur trepas et celui de Léonidas, par un combat funèbre, auquel assistaient leurs parents et leurs amis. La cérémonie terminée, Léonidas se dirigea vers les Thermopyles, accepta un renfort de 400 hommes qui lui fut offert par les Thébains, et vint se camper à l'entrée du défilé. L'armée grecque était réunie à une certaine distance. À l'arrivée des Perses, la plupart des généraux grecs voulaient battre en retraite; Léonidas s'y opposa. Le cinquième jour Xerxès lui écrivit : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Le roi de Lacédémone répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Bientôt il reçut de Xerxès une seconde lettre avec ces mots : « Rends-moi les armes. » Léonidas écrivit au bas de la lettre : « Viens les prendre. » Xerxès, irrité, fait avancer les Mèdes et les Cissiens, puis les Saers; ils sont repoussés; Xerxès envoie les Immortels qui reculent eux-mêmes après un combat acharné. Ce roi avait été témoin de l'héroïque résistance de Léonidas. Le lendemain il ordonna de nouvelles attaques également infructueuses, et il désespérait de forcer le passage lorsqu'un habitant du pays, nommé Epialtes, lui découvrit un sentier par lequel on pouvait tourner la position des Grecs. Le général Hydarnes suivit ce traitre avec les *Immortels*, et dispersa quelques bataillons de Phocidiens placés par Léonidas sur les hauteurs voisines. Celui-ci apprit pendant la nuit la marche des Perses. Il força les Grecs à quitter les Thermopyles, et y resta seul avec ses 300 Spartiates, les 400 Thébains qui l'avaient suivi et un corps de Thespiens. Il conçut alors la plus audacieuse des entreprises : « Ce n'est point ici que nous devons combattre, dit-il à

ses compagnons; il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler ou périr au milieu de son camp. » La nuit arrivée, les Grecs sortent du défilé, traversent rapidement la plaine, renversent les postes avancés de l'ennemi, et pénètrent dans la tente de Xerxès qui venait de prendre la fuite. Les barbares effrayés tombent sous leurs coups, et s'entre-tuent eux-mêmes au milieu d'un désordre horrible. Le jour arrive, les Perses se rallient en voyant le petit nombre de leurs ennemis; Léonidas tombe sous une grêle de traits; les soldats veulent sauver le corps de leur général, se groupent sur une petite colline près du bourg d'Anthela, non loin d'un petit temple de Cérès. L'ennemi les suivait de près, et un corps de barbares contournaient la colline; alla les attaquer en même temps de l'autre côté. Les fleches de l'armée perse obscurcissaient les airs, « Tant mieux, dit un spartiate, nommé D'onèrès, nous combattons à l'ombre. » On dit qu'avant la fin de la bataille ceux du corps des Thespiens qui restaient se rendirent aux barbares. Quant aux Spartiates et aux Thébains, à peine s'en échappa-t-il quelques uns. On éleva sur la colline une colonne portant le nom de tous les héros morts pour la liberté, et on y grava cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. »

LÉONIDAS II, régna de 257 à 243 avant J.-C., conjointement avec Agis III. Il était fils de Cléonyme, et gouverna d'abord en qualité de tuteur du jeune roi Areus, fils d'Acrotate. Il monta sur le trône après la mort de son père, et se fit remarquer par des mœurs dissolues, dont il avait contracté l'habitude en Asie, à la cour de Séleucus. Il combattit avec force les projets de réforme de son collègue qui voulait faire revivre l'ancienne discipline et faire un nouveau partage des terres. L'aristocratie lacédémonienne faisait cause commune avec Léonidas. Mais Lysandre l'accusa tout-à-coup d'avoir violé les lois en épousant une femme étrangère, ce qui était interdit, sous peine de mort, aux descendants d'Hercule. Léonidas qui craignait l'issue de ce procès, prit la fuite, et Cléombrote fut nommé roi à sa place. Léonidas, rétabli en 244 par une faction puissante, chassa Cléombrote, et destitua les Ephores. Il fit ensuite arrêter Agis qui fut mis à mort, et força la femme d'Archidamius, frère d'Agis, à épouser son fils Cléonème, bien que ce dernier ne fût pas encore en âge d'être marié. Léonidas mourut peu de temps après.

LEONTIUM ou **LÉONTINI** (*géog. anc.*). Ville de la Sicile orientale, au N. de Syracuse, à 88 kil. E. de la mer. Elle fut fondée vers la

seconde ou la troisième année de la douzième olympiade, par une colonne chalcidienne de l'Enbée, dont le chef, nommé Théoclés, avait bâti Naxos six ans auparavant. Elle portait d'abord le nom de *Xuthia*, selon Diodore. Lorsque Syracuse se fut débarrassée de la tyrannie de Thrasybule, fils d'Héliéron, elle opprima elle-même les villes voisines. Léontium se sentant trop faible pour résister, appela les Athéniens à son secours, exempt/e qui fut bientôt invitée par d'autres villes et fut si pernicieuse pour la Sicile. Le territoire de Léontium passait pour avoir été primitivement occupé par les Lestrygons; sa fertilité était célèbre. Léontium figure souvent dans l'histoire des guerres des Carthaginois et des Romains en Sicile. Elle vit naître le fameux sophiste Gorgias. Elle existe encore sous le nom de *Léontini* ou *Lentini*, ville de 4 à 5,000 habitants, qui fut ruinée par un tremblement de terre en 1169.

LÉONTIUM. Célèbre courtisane grecque, dont l'esprit était très cultivé. Épicure, déjà vieux, se passionna pour elle et l'attacha à sa doctrine. Il en admirait les lettres. Cicéron fait un grand éloge du style de cette femme; mais il a moins d'estime pour ses pensées. Nous ne possédons ni ses lettres ni son livre.

LÉOPARD (mamm.). Espèce du genre *Canis*.

L'OPOLD (voy. au Supplément).

LÉOPOLD (ordres de). Deux ordres modernes de chevalerie portent ce nom. Le premier a été créé en Autriche en 1808, par l'empereur François, pour honorer la mémoire de Léopold II, son père, et servir de récompense à tous les hommes de mérite à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. La croix, à huit pointes, est suspendue à un ruban rouge bordé de blanc. Elle contient un écusson avec ces lettres : F. I. A., c'est-à-dire *Franciscus imperator Austriae*, avec la légende : *integritati et merito*. Le revers porte la devise de Léopold : *Opes regum concordia subditorum*. — L'autre ordre de Léopold a été institué en Belgique, par le roi actuel, en 1832. La croix, blanche émailée, est entourée d'une guirlande de laurier et de chêne, et porte d'un côté le chiffre du roi et de l'autre le lion belge, avec cette devise : *L'Union fait la force*. Le ruban est rouge moiré.

LÉOTYCHIDES. Roi de Sparte, de la race des Proclides. Il monta sur le trône en 492, après l'exclusion de Demarate qui fut reconnu illégitime. Léotychides commandait une partie de la flotte grecque à la bataille de Mycale (479 av. J.-C.). Il fut chargé en 469, d'une expédition contre les Thessaliens, se laissa gagner par l'ennemi et éloigna ses troupes. Accusé par

les Ephores, il se retira à Tégée dans un temple de Minerve. Il mourut en 467. — Un autre *Léotychides*, qui passait pour fils d'Agis, fut exclu du trône à la mort de ce dernier, comme illégitime. Il passait pour fils d'Aleibiade et de la femme d'Agis, et fut remplacé sur le trône par son oncle Agisilas.

LÉPANTE, l'ancienne *Naupactus*. Ville de la Grèce, sur le golfe du même nom, chef-lieu de l'éparchie de Nauplie. Elle est célèbre par la bataille que Don Juan (voy. ce mot) y remporta sur les Turcs, en 1571.

LEPAS (Moll.). Les anciens conchyliologistes consacraient ce nom à toutes les coquilles patelliformes, régulières ou non; telles que les *Patelles*, les *Crépidules*, les *Catypères*, les *Oscabrians* et même les *Siphonaires* (voy. ces mots).

LEPECQ DE LA CLOTURE (Louis), né à Caen en 1736, fut d'abord professeur de chirurgie à l'école de cette ville, et vint ensuite à Rouen. Il a laissé : *Observations sur les épidémies*, Paris, 1777, in-4°; traduction allemande, Leipsik, 1785, in-8°; *Collection d'observations sur les maladies et les constitutions épidémiques*, Paris et Rouen, 1778, 2 vol. in-4°, traduction allemande, Altenbourg, 1785, in-8°; *Topographie médicale de la Normandie*. Ces trois ouvrages, qui ne sont, à vrai dire, que trois parties d'un seul et même tout, méritent toujours d'être cités comme l'un des meilleurs modèles pour l'observation des maladies épidémiques. L'auteur se montre profondément imbu des doctrines d'Hippocrate, en insistant sur l'attention à donner à la constitution atmosphérique, à la constitution individuelle, à la marche plus encore qu'aux caractères des symptômes, aux mouvements critiques, et enfin par sa confiance plus grande dans les efforts salutaires de la nature que dans les ressources de l'art. Lepecq de la Cloture mourut en 1821.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (Louis-Michel), né à Paris, en 1760, d'une famille de robe très distinguée, fut à 25 ans président à mortier du parlement de Paris. Elu député de la noblesse de cette ville aux États Généraux, il s'opposa d'abord à la réunion des trois ordres, se trouvant lié à cet égard par le mandat impératif de ses électeurs. L'insurrection du 12 juillet fit cesser ses hésitations; il se rallia franchement au parti révolutionnaire, malgré l'immense fortune dont il jouissait, et lui resta dès lors fidèle. Il se fit remarquer à la Constituante par sa modération et son urbanité, par son projet de Code pénal où il demandait l'abolition de la peine de mort, et par une motion qu'il fit à la séance du 19 juin 1790, relativement à l'abolition de la noblesse. Elu député à la Conven-

tion par le département de l'Yonne, il se rangea parmi les adversaires des Girondins, se montra très ardent dans le procès de Louis XVI, et vota la mort sans appel ni sursis. Cette conduite excita vivement la haine des royalistes contre Lepelletier, et le 20 janvier, la veille de la mort du roi, il fut assassiné, chez un restaurateur du Palais-Royal, par un ancien garde du corps nommé Paris. La Convention s'émut vivement de cet assassinat ; elle fit faire des obsèques solennelles à Lepelletier ; lui donna les honneurs du Panthéon, et adopta sa fille au nom de la République.

LÉPIDOPTÈRES, *Lepidoptera* (ins.). Ordre d'insectes à métamorphoses complètes, ayant pour caractères : quatre ailes membraneuses, recouvertes d'une poussière farineuse ; une trompe roulée en spirale ; accompagnée de deux palpes très longs, et relevés, deux antennes de forme variable ; des larves, appelées chenilles, n'ayant jamais moins de dix pattes, ni plus de seize. Les Lépidoptères, appelées glossates par Fabricius, ont été l'un des premiers ordres indiqués par les naturalistes ; c'est en effet l'un des plus naturels, soit par la composition des parties de la bouche, soit par l'organisation des ailes. Comme tous les insectes, les Lépidoptères ont une tête, un thorax, sur lequel s'articulent six pattes, et un abdomen. La tête est transversale, très saillante chez les Diurnes, plus petite chez les Nocturnes, et quelquefois retirée sous le corselet. Les yeux sont globuleux, saillants, et souvent on remarque entre eux des ocelles, que l'épaisseur des écailles empêche ordinairement de voir. La partie la plus importante de la bouche est la trompe, ou spiritrompe ; au premier abord, elle diffère complètement des organes des insectes sucçurs, dans le repos, elle est roulée en spirale sur elle-même ; dans l'action, elle est développée, droite ou légèrement arquée. Elle consiste en deux filets tubulaires, concaves à leur face interne, ce qui forme, quand ils sont réunis, un troisième canal qui est le conduit des sucs nutritifs. Ces deux filets sont évidemment les analogues des mâchoires des insectes broyeur, qui sont ici développées aux dépens des autres parties de la bouche ; on peut se convaincre de cette analogie en étudiant les mâchoires des abeilles, qui forment une transition. A la base de chaque filet se trouve un petit palpe ; du côté des yeux, deux petites pièces, à peine visibles, semblent représenter les mandibules ; le labre existe aussi, mais presque rudimentaire, et enfoncé sous l'épistôme. Les palpes labiaux sont fort apparents, relevés, composés de trois articles, recouverts d'écailles ou de poils très serrés ; ordinairement ces palpes

sont contigus, quelquefois ils sont écartés, rarement ils sont courts et petits. La trompe, toujours bien développée chez les Diurnes, varie beaucoup chez les Crépusculaires et les Nocturnes ; chez quelques sphinx, elle est deux ou trois fois aussi longue que le corps ; chez beaucoup de Géomètres, elle est très courte ; dans une partie des Bombyx, elle devient rudimentaire. Le thorax forme une masse ovulaire composée de trois segments intimement unis ; l'antérieur est très étroit, comme chez les Hyménoptères. L'abdomen est tantôt conique, tantôt ovalaire ou cylindrique. Il est composé de sept segments, formés chacun par deux arceaux, l'un supérieur, l'autre inférieur, réunis par une membrane. Les arceaux supérieurs, toujours plus grands que les autres, les recouvrent par leurs bords, de sorte qu'en dessous l'abdomen paraît former une gouttière. Les ailes, au nombre de quatre, sauf chez quelques femelles où elles avortent, sont toujours attachées à la partie supérieure latérale du thorax ; à leur insertion, on voit de chaque côté une sorte d'épaulette appelée ptérygode. Ces ailes sont formées de deux lames membraneuses intimement unies, et parcourues par plusieurs filets cornés, plus ou moins saillants, qu'on nomme nervures. Ces lames sont recouvertes en dessus et en dessous d'une poussière farineuse ou furfuracée, composée d'écailles colorées, implantées par un pédoncule, et disposées en recouvrements symétriques, comme les tuiles d'un toit. Leurs formes sont très variées ; le plus souvent elles sont oblongues ou triangulaires, avec le sommet crénelé. Généralement ces écailles sont très petites et visibles seulement à la loupe ou au microscope ; chez les Nocturnes, elles sont plus grandes que chez les Diurnes ; chez les Lastnies, elles atteignent une assez grande taille et ressemblent à des écailles de poisson. C'est à ces écailles que les ailes des papillons doivent les belles couleurs, les dessins variés que l'on admire chez ces insectes et qui les ont fait appeler des fleurs vivantes. Le peu d'adhérence de ces lames colorées fait qu'on peut décalquer les ailes de papillon sur un papier enduit de gomme arabique ou de tout autre mucilage ; de cette manière, on ne voit que le dessous des écailles. Pour la majeure partie des espèces, il n'y a pas d'inconvénient, parce que les deux faces se ressemblent ; mais dans certains groupes, le résultat serait tout différent. Pour remédier à cet inconvénient, on commence par décalquer les ailes par le procédé ordinaire, puis l'on décalque à son tour le dessin obtenu en le fixant sur un autre papier couvert d'une couche de vernis. De cette manière, les écailles se trou-

vent remises dans leur position normale. Chez plusieurs Lépidoptères, les écailles sont si petites et si espacées que les ailes sont entièrement transparentes; chez d'autres, elles sont si peu adhérentes qu'elles disparaissent au premier vol de l'insecte. • N'oublions pas de mentionner ici que les couleurs et le dessin des ailes sont d'une grande importance pour la détermination, non seulement des espèces, mais des genres, quoique cependant le même dessin et les mêmes couleurs se trouvent reproduits dans des groupes assez éloignés. De plus, outre cette analogie de faciès, la nature a donné à ces espèces les mêmes mœurs, et leur a assigné pour séjour les mêmes localités, les mêmes végétaux. Le port des ailes au repos varie suivant les familles : chez les Diurnes, elles sont relevées perpendiculairement l'une contre l'autre; chez les Hespérides, qui forment une transition des Diurnes aux Crépusculaires, les ailes supérieures sont seules relevées, et les inférieures restent étendues horizontalement. Chez les Crépusculaires et les Nocturnes, toutes les ailes sont couchées en toit, et pour relever les supérieures dans cet état, les inférieures sont munies, au bord antérieur, d'un erin appelé frein, qui pénètre dans une bourse des ailes supérieures.

Les pattes sont grêles : les tibia, outre les épines terminales, en portent une paire au milieu; les tarses, toujours de cinq articles, sont terminés par des crochets, quelquefois assez robustes pour égratigner la peau. Chez quelques tribus de Diurnes, les deux pattes antérieures sont impropres à la marche : tantôt elles sont seulement beaucoup plus petites que les autres, tantôt elles sont avortées, dépourvues de crochets aux tarses, très velues et appliquées contre la poitrine : c'est ce qu'on appelle pattes en palatine. On remarque cet avortement chez les Argynnes, les Mélitees, les Vanesses, les Satyres, les Charaxes; quelquefois le mâle seul offre cette particularité, comme les Libyées, les Erycines.

Les œufs des Lépidoptères offrent une assez grande variété de forme, et sont souvent disposés avec symétrie; souvent aussi ils sont simplement disposés en tas, agglutinés par la matière visqueuse dont ils sont revêtus, et quelquefois la femelle se dépouille, pour les reconstruire, du duvet qui garnit son abdomen. Les papillons diurnes pondent bien moins d'œufs que les nocturnes, qui en pondent souvent plusieurs milliers. Les espèces les plus fécondes sont celles qui vivent dans l'intérieur des végétaux, comme les Cossus, les Sésies, les Hépiales, etc. Les larves des Lépidoptères portent spécialement le nom de chenilles, leur forme générale varie peu; mais la disposition des tubercules

des poils, des épines, offrent une grande diversité. La bouche, fort différente de celle de l'insecte parfait, n'offre ici des organes broyeurs; elle se compose de deux mandibules cornées, de deux mâchoires, munies d'un petit palpe, d'une lèvre inférieure, garnie également de deux palpes, et d'un petit mamelon, percé d'un petit trou appelé filière, qui donne issue à la soie filée par la chenille, soie qui est élaborée dans deux vaisseaux entortillés. Les chenilles ont neuf paires de trachées qui ressemblent à de petites boutonnières; le deuxième, le troisième et le dernier segment en sont dépourvus. Les pattes sont de deux sortes : les unes écailleuses ou antérieures, qui existent toujours au nombre de trois paires; les autres membranées, ou fausses pattes, dont le nombre varie et qui ne se retrouvent pas dans toutes les espèces; elles sont cependant fort utiles aux chenilles qui, sans elles, ne pourraient se cramponner sur les tiges et sur les feuilles. On appelle *chenilles arpeuteuses* celles qui ont seulement quatre pattes membranées, parce qu'en marchant elles rapprochent les pattes postérieures des antérieures, en relevant le milieu du corps, puis elles s'allongent horizontalement et semblent mesurer l'espace qu'elles parcourent; on les voit souvent se tenir fixées seulement par leurs pattes membranées, le corps élevé, raide, ce qui suppose une grande force musculaire. Certaines chenilles sont très lentes, d'autres paraissent même engourdies; celles de beaucoup de Géomètres se laissent retourner comme des morceaux de bois; au contraire, les chenilles des *Cacocla* ou Liebenres exécutent de véritables sauts de carpes, en courbant le corps sur le côté, et en le débandant brusquement. — A mesure que la chenille prend de l'accroissement, elle est obligée, à certaines époques, de se débarrasser de son enveloppe, qui l'empêcherait de se développer librement. A ce moment, la chenille ne mange plus; ses contours se ternissent; la peau se flétrit, se ride et se fend sur le dos. Après cette opération, qui se termine promptement, les couleurs de l'insecte sont beaucoup plus vives et à peine reconnaissables. Ces changements de peau ou mues varient suivant les espèces, et dans la même espèce ils peuvent encore varier suivant la quantité de nourriture. Certaines chenilles ne mangent que la nuit et restent engourdies le jour; d'autres mangent continuellement et prennent tout leur accroissement en quinze jours; d'autres, comme les larves de hanneton, vivent trois ans. Dans la tribu des Bombyx, beaucoup de chenilles vivent en familles; mais les unes, comme les *Liparis dispar*, se séparent peu de temps après leur naissance; d'autres, comme

les *Liparis chrysorrhœa*, etc., habitent sous une seule soie jusqu'à leur dernière mue; et enfin, d'autres restent en famille, même sous l'état de chrysalide; quelques-unes à peau unie et mince s'enveloppent dans un fourreau de soie, comme les Teignes.

Pour arriver à l'état parfait, la chenille doit passer par l'état de chrysalide. Cette évolution est marquée, comme les mues, par une sorte de maladie, d'inquiétude. La chenille se retire à l'écart, se décolore, s'enfle, se raccourcit, et se dépouille de sa peau. Mais sa forme est complètement changée, on de une les formes du papillon, emmaillottées, ébauchées. La plupart des chrysalides sont gibbeuses, anguleuses; celles des papillons diurnes portent souvent des taches dorées, d'où est venu leur nom. Les unes sont nues, les autres sont enveloppées dans un cocon filé préalablement par la chenille; quelquefois elles sont simplement cachées entre deux feuilles réunies par des fils. Les chrysalides des Diurnes sont nues. Tantôt elles sont suspendues par la queue, tantôt elles sont de plus retenues par une ceinture transversale. Les chrysalides des Cossus, des Sesies, sont aussi nues, et garnies d'épines qui les aident à opérer quelques mouvements de progression dans l'intérieur des végétaux qui les nourrissent, afin de se rapprocher du trou par lequel le papillon doit sortir. Quand la chrysalide est nue, il est facile au papillon de quitter son enveloppe. Mais lorsqu'une coque protège la chrysalide, la nature a pourvu aux moyens de percer cet obstacle; tantôt l'insecte dégorge un liquide qui ramollit les parois de la coque; tantôt les fils qui la composent sont disposés longitudinalement, de manière à s'écarter par l'effort du papillon; quelquefois la coque est munie d'une sorte d'opercule qui saute à la moindre pression; le papillon du ver-à-soie perce sa coque en coupant les fils au moyen des yeux, qui font l'office de limes. Quand l'insecte sort de la chrysalide, il rejette par l'anus un liquide épais, véritable *meconium*, tantôt rougeâtre, tantôt gris ou jaunâtre. Les ailes sont molles, plissées, épaisses; mais peu à peu le papillon les étend en leur imprimant un léger frémissement, et en moins d'une demi-heure, elles sont propres au vol. Les Lépidoptères se divisent en trois grandes familles: les *Diurnes*, les *Crépusculaires* et les *Nocturnes*; on appelle aussi les premiers Rhopalocères, et les derniers Hétéroceres.

L. FAIRMAIRE.

LEPIDUS. Surnom de la famille Emiliin, qui prétendait tirer son origine de Mamercus, fils de Numa, appelé *Lepidus*, à *lepore orationis*, c'est-à-dire à cause de la grâce de son langage.

Un seul personnage de ce nom mérite d'être cité.

LEPIDUS (*Marcus Emilius*), fut un des membres du second triumvirat. Il parvint aux premières charges de la république, fut revêtu du grand-pontificat et obtint deux fois les faisceaux consulaires, en 42 et en 46 avant J.-C. Partisan de César, il avait contribué à le faire nommer dictateur et avait été nommé général de cavalerie. Après la mort de César, il s'unit avec Marc-Antoine et Octave, partagea l'empire avec eux, reçut d'abord l'Espagne et la Narbonnaise, fut ensuite obligé, par ses collègues qui le méprisaient, de renoncer à ces provinces et accepta l'Afrique en échange. Lepidus ne se montra pas moins cruel que les deux autres triumvirs. Il fit périr tous ceux qui lui portaient ombrage, et sacrifica Paulus, son propre frère, à la vengeance de ses associés. Après la défaite de Sextus Pompée, en Sicile, Lepidus, qui était accouru de l'Afrique pour combattre l'ennemi commun, paraissait disposé à vouloir recueillir seul les fruits de cette victoire. Mais il n'était pas aimé de ses troupes, parmi lesquelles Octave parvint à organiser une défection générale. Lepidus, vaincu sans avoir combattu, fut destitué de toutes ses charges. Octave ne lui laissa que le titre de grand pontife et l'exila (36 ans avant J.-C.) dans une petite ville d'Italie, nommée Circéïes, où il mourut l'an 13. Lepidus ne manquait pas de courage et d'habileté; mais il n'avait ni l'activité ni l'énergie nécessaires pour se maintenir au premier rang. C'est à lui que l'Italie dut la construction de la voie nommée *Emilienne*, du nom de sa famille.

LÉPISME, *Lepisma* (*ins.*). Genre de Thyssanoures de la famille des Lépismines, distinct des Machiles parce que leur abdomen est terminé par des filets non saltatoires. Ce sont des insectes aptères, connus depuis longtemps, puisqu'Aldrovande les désignait déjà sous le nom de *Forbicines*. Leur corps est mou, allongé, déprimé, couvert de petites écailles souvent argentées et brillantes, ce qui a fait comparer l'espèce la plus commune à un petit poisson; la tête est horizontale, soit presque en carré, soit presque demi-circulaire; l'abdomen est en forme de triangle très allongé; il est muni de chaque côté d'une rangée de petits appendices portés sur un court article, et terminés en une pointe soyeuse; le dernier est un peu plus long que large; ils portent en dessous trois filets sétacés, égaux, divergents, composé de plusieurs articles; les pattes sont très comprimées et remarquables par leurs hanches et leurs cuisses, qui sont grandes, aplaties en forme d'écailles ou de lames ovalaires; les tibias et les tarses

sont étroits, presque linéaires. Les Lépisnies sont fort agiles et courent rapidement lorsqu'on les inquiète, plutôt en glissant qu'en marchant. Il est difficile de les saisir sans endommager les écailles qui les recouvrent et sans les mutiler. Ils fuient la lumière : aussi les rencontre-t-on dans les vieilles boisées, dans les châssis qu'on ouvre rarement, derrière les cuves dans les celliers, sous les planches un peu humides. Plusieurs espèces vivent sous les pierres.

On trouve communément dans nos habitations le LÉPISME DU SUCRE, *L. saccharina*, Linn., couvert d'écailles d'un blanc argenté uniforme, et qui se nourrit peut-être de sucre et de bois pourri. Linné eroit qu'il ronge les livres et les habillements de laine; Geoffroy prétend qu'il dévore le psoque pulsatéur ou pou de bois. Le LÉPISME A BANDES, *L. vittata*, Fab., qui est brun avec cinq bandes blanches sur l'abdomen. — L'une des plus jolies espèces est le LÉPISME DORÉ, *L. aurea*, Léon Dufour, qui se trouve en Espagne : sa couleur est d'un jaune paille doré uniforme. Elle vit sous les pierres, en familles assez nombreuses, souvent en compagnie de fourmis. L. F.

LÉPISMENES (ins.), famille de l'ordre des Thysanoures, caractérisée par : un corps allongé, elliptique ou ovalaire, entièrement couvert de petites écailles brillantes; par des antennes sétacées, à nombreux articles; par des yeux composés d'ocelles réunis; par une bouche composée d'un labre, de deux mandibules, de deux mâchoires bilobées et d'une lèvre quadrifide; par un thorax gibbeux, un abdomen de six segments, portant de chaque côté en dessous, une rangée d'appendices lamelliformes en guise de fausses pattes; à l'extrémité de l'abdomen, trois filets articulés. Ces insectes courent avec une grande rapidité au moyen des six pattes du corselet et des fausses pattes de l'abdomen; beaucoup d'entre eux exécutent des sauts au moyen des filets qui terminent l'abdomen. Ils fuient la lumière et vivent dans les endroits sombres des appartements, dans les celliers, dans les bibliothèques, et dans la campagne, sous les pierres. Deux genres composent cette famille : *Macchile* et *Leptisme* (voy. ces mots). L. FAIRMAIRE.

LEPIPTÈRE, *Leptipterus* (pois.). MM. G. Cuvier et Valenciennes ont fondé sous ce nom, un genre de l'ordre des Acanthoptérygiens, famille des Sciaénides et principalement caractérisé par ses nageoires verticales et très écailleuses. On n'en connaît qu'une seule espèce, le *Leptipterus Francisci*, Cuv. et Val., pris dans la rivière de Saint-François, au Brésil. E. D.

LÈPRE, LÈPREUX, LÉPROSERIE (voy. au Supplément).

LEPTE (métrol.). Petite monnaie de l'anti-

quité, qui valait le huitième d'une obole; suivant d'autres, elle était égale au drachme.

LEPTE, *Leptus* (arack.). Genre d'Arachnides trachéennes, de la famille des Holoctres, renfermant un petit nombre d'espèces caractérisées par un sucoir saillant; des palpes apparents, courts, presque coniques; un corps ovalaire, très mou. Ce dernier caractère sert à distinguer les Leptes des Acars, dont le corps est recouvert d'un derme coriace. Les Leptes sont parasites, ce dont il est facile de s'assurer en se promenant l'automne à la campagne; les jambes et les bras sont bien vite envahis par de petits points rouges qui occasionnent une vive démangeaison, c'est le LEPTE AUTOMNAL, *L. autumnalis*, Shaw., appelé vulgairement par les paysans *aodlin*, *vendangeron*, *rouget*. On apaise les démangeaisons causées par cette arachnide presque microscopiques, en lavant la peau avec de l'eau mélangée de vinaigre, ou mieux avec de la pommade mercurielle, qui tue les Leptes. — Une autre espèce, plus grosse, également d'un beau rouge, vit sur les araignées appelées *jauchours*; c'est le *L. phalangiis*, De Géer, il n'est souvent fixé que par son sucoir; son corps est entièrement couvert de poils courts. L. FAIRMAIRE.

LEPTOPE, *Leptopus* (ins.). Genre d'Hémiptères Hétéroptères, de la famille des Oculés. Ces insectes ont un rostre court et épais, un peu épineux en dessous; les ocelles sont petits, réunis sur un tubercule; le corselet est trapézoïdal; l'abdomen est ovalaire, assez large; les pattes sont fines, assez longues, les antérieures au finement épineuses. Les Leptopes vivent bord des rivières, dans les graviers humides; ils courent très vite et sont fort difficiles à saisir pendant l'ardeur du soleil, parce qu'alors ils s'envolent facilement. On trouve dans le midi de la France le LEPTOPE DES RIVAGES, *L. littoralis*, Latreille, et le LEPTOPE LAINEUX, *L. lanosus*, L. Dufour. Le *L. echinops*, L. Dufour, qui se trouve en Espagne, sur les bords de l'Ebre, et dans le midi de la France, est remarquable par ses yeux épineux. L. FAIRMAIRE.

LEPTOPIIDE, *Leptophis* (rept.). On a quelquefois désigné sous ce nom l'une des subdivisions du genre *Coleovare* (voy. ce mot). E. D.

LERIDA (Intendance de). Une des quatre intendances qui forment la capitainerie générale de Catalogne, bornée au N. par la France, à l'E. par l'intendance de Barcelone, au S. par celle de Tarragone, et à l'O. par la capitainerie générale d'Aragon. Le territoire est assez fertile et montagneux; il est arrosé par la Segre, qui coule dans la direction du N.-E. au S.-O. Population, 151,000 habitants. Ses villes principales sont Urgel et Lerida, chef-lieu de l'in-

tendance de son nom, place forte et évêché : c'est l'ancienne *Lerda*. On attribue généralement la fondation de cette ville aux Carthaginois. Elle fut d'abord la capitale des Urgètes et devint plus tard une ville municipale romaine. L'an 49 avant J.-C. Jules-César vainquit sous ses murs Apranius, lieutenant du grand Pompée (*Comment. de bello Civili*, 1, 45, 46, 47). Lerida fut assez longtemps la résidence des rois d'Aragon. Elle fut prise plusieurs fois par les troupes françaises, et notamment en 1810. Cette ville ne compte que 13,000 habitants. Le commerce et l'industrie y sont peu florissants.

LERINS (ILES). Groupe de petites îles situées sur les côtes méridionales de la France, et dépendant de l'arrondissement de Grasse, dans le département du Var. Ces petites îles, environnées d'écueils, sont fortifiées ; les principales sont : Saint-Honorat (la *Lerina* des Romains), qui possédait un monastère célèbre, fondé en 410 par saint Honorat ; et Sainte-Marguerite (*Lero* des Romains). Cette dernière a une citadelle qui sert de prison d'Etat et où fut enfermé l'homme au masque de fer. André Doria s'empara des îles Lerins en 1536, et les Espagnols en 1635.

LERME (FRANÇOIS DE ROXAS DE SANDOVAL, duc DE), premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, dirigea pendant 20 ans le gouvernement de ce pays. Son élévation avait blessé l'orgueil des grands du royaume, qui lui firent plus tard un crime de sa politique timide, plus conforme à l'épuisement où se trouvait le trésor qu'à la fierté du caractère national. En effet, il ne continua point la lutte que Philippe II avait soutenue contre l'Angleterre, il ne consentit à la trêve qu'Albert et Isabelle conclurent en 1608 avec les Provinces-Unies, trêve qui reconnaissait l'indépendance des Hollandais. Mais l'Espagne était tombée dans une ruine sans remède. Le duc de Lerme voulut masquer cette décadence funeste sous l'éclat extérieur que conservait la cour. Il multiplia les fêtes et prodigua les titres : mais ses efforts pour rendre la prospérité au pays ne furent ni largement conçus, ni soutenus avec vigueur. Il n'eut guère que le mérite de la bonne volonté, joint à une grande modération dans l'exercice du pouvoir. Vers la fin de son administration, il se fit prêtre et obtint le titre de cardinal qu'il réunit à celui de duc. Mais son propre fils, le duc d'Uzeda, réussit alors à le remplacer dans la faveur du roi. Renversé du pouvoir par ce fils ambitieux et débauché (1618), le duc de Lerme vit ensuite le gouvernement de l'Etat passer entre les mains du comte d'Olivarez (1622) qui lui reprit violemment la partie de sa fortune qu'il devait à la mu-

nificence du roi. Humilié et appauvri, le duc de Lerme mourut, dit-on, de chagrin (1625).

LERNE (géog. anc.). Lac ou plutôt marais du pays d'Argos. Il n'avait pas plus d'un tiers de stade de tour, selon Pausanias. C'est dans ce lac que les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs maris après les avoir égorgés ; c'est là encore que se tenait l'hydre terrible dont Hercule débarrassa la contrée (*voy. l'Hydre*). Les habitants d'Argos disaient que Bacchus était descendu par le lac de Lerne aux enfers, lorsqu'il en retourna Sémélé. La profondeur des eaux bourbeuses du lac avait sans doute donné lieu à cette dernière fable. Pausanias dit que Néron fit opérer sans succès des soudages pour en trouver le fond, et que les eaux étaient soumises à un mouvement circulaire très rapide quoique à peine apparent à la vue. — Près de ce lac était un lieu nommé *Lerna*, célèbre par les fêtes ou mystères de Bacchus et de Cérès, dont on voyait les statues dans un bois sacré. On appelait *lernaïdes* les fêtes qu'on y célébrait.

LEROT (*mamm.*). Espèce de rongeur se rapportant au genre *Loir* (*voy. ce mot*).

LESAGE (*voy. Sage*).

LESBOS, aujourd'hui *Métélin* (*voy. ce mot*). Île de l'Archipel, située sur la côte de l'Asie-Mineure, vis-à-vis du golfe Adramythe. Ses premiers habitants furent, dit-on, des Pélasges conduits par Xanthus, fils de Triopus, roi d'Argos. Une inondation ayant fait périr tous ses habitants, Maccareus y amena ensuite une colonie composée d'Ioniens de l'Achaïe et d'autres peuples, qui fut renforcée plus tard par Lesbos, arrière-petit-fils de Maccareus. Les lesbiens s'étaient laissés opprimer par de petits tyrans jusqu'au temps d'Alexandre, qui leur rendit la liberté. Pompée les fit passer sous la domination romaine. Ils avaient pour capitale Métylène. Eustathe, dans ses commentaires sur l'Odyssée (livre 3), cite quatre villes appartenant à l'île de Lesbos : Lesbos, Antissa ou Issa, Pyrrha et Méthymne. Arion, Téspandre, Pitiaclus, le poète Leschès, Alcée et Sapho étaient nés dans cette île. La beauté de ses femmes et le talent de ses habitants pour la musique étaient célèbres dans la Grèce. Il en était de même de ses vins, qui n'ont pas perdu de leur réputation.

LESCURE (MARIE-LOUIS MARQUIS DE), général royaliste, naquit en 1766, dans la partie du Poitou qui forme le département des Deux-Sèvres, d'une famille ancienne, originaire de l'Albigeois, où elle possédait le marquisat de Lescure (bourg de 500 habitants, à 3 kilomètres d'Alby). Lescure entra fort jeune à l'école militaire et en sortit à 16 ans. A l'âge de 22 ans, il commandait une compagnie au régiment

Royal-Piémont. Il émigra après l'arrestation du roi à Varennes, mais il rentra bientôt en France. Les paysans vendéens s'étant soulevés à l'occasion de la levée de 300,000 hommes ordonnée par le gouvernement révolutionnaire, Lescure organisa la résistance avec La Rochejaquelein, son cousin. Il fit preuve, dans le cours de la guerre, d'une habileté peu commune, et s'honora autant par son humanité que par sa bravoure. Il se distingua surtout à Thouars, à Fontenay, à Saumur, où il fut blessé, à Torson, où il battit les républicains. Au combat de la Tremblaye, il fut atteint par une balle au sourcil gauche. Forcé de suivre sur un brancard la retraite de l'armée Vendéenne, qui avait été vaincue à Chollet, il mourut entre Ernée et Fougères, le 3 novembre 1793.

LESDIGUIÈRE (FRANÇOIS DE BONNE, DUC DE), né en Dauphiné, avait été destiné dans sa jeunesse à la magistrature, mais il s'enrôla en 1562 dans une compagnie d'archers, et devint peu à peu un des plus habiles capitaines de son époque. Les protestants du Dauphiné l'ayant mis à leur tête, après la mort du baron de Montbrun, il obtint des succès si marqués que Grenoble même finit par tomber en son pouvoir. La noblesse de son caractère et la générosité de sa conduite, même envers ses ennemis contribuèrent presque autant que sa valeur à la puissance extraordinaire qu'il acquit dans cette province. Henri IV en fut un moment alarmé, mais la fidélité de Lesdiguière dissipa bientôt ses soupçons. Nommé maréchal de France en 1608 et mis à la tête de l'armée d'Italie, il conquit rapidement toute la Savoie. La paix conclue, on le vit bientôt joindre son armée à celle des Savoyards contre les troupes espagnoles, suivant les instructions que lui avait données Henri IV, et malgré les ordres contraires que lui envoya Marie de Médicis. Vainqueur dans cette nouvelle campagne, comme dans toutes les précédentes, il sut faire approuver sa conduite par la régente à laquelle il avait désobéi, et qui n'hésita point à le nommer comte de des qu'il eut abjuré le protestantisme. On peut lui reprocher quelques excès dans sa vie privée, et une grande ambition de pouvoir et de richesse. Il mourut en 1626, après avoir mérité par ses talents militaires l'admiration des Français et des étrangers. MORE.

LESGUIS ou **LESGHIS**. Peuple musulman soumis à la Russie. Les Lesguis habitent une petite partie de la région caucasienne, entre le cours d'eau appelé Koi-Sou et les plaines qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne. Leur territoire n'a guère plus de 10 lieues de longueur. Les Lesguis sont très belliqueux, mais

on leur reproche d'être cruels et de se livrer au brigandage. Leur nombre est loin d'atteindre 100,000 individus de tout sexe et de tout âge.

LESION (*jurisp.*). On appelle ainsi le dommage éprouvé dans un contrat lorsqu'une des parties n'obtient pas la part ou la valeur à laquelle elle a droit. Ainsi il y a lésion dans un partage quand un des copartageants est frustré d'une partie de ce qui lui revient; dans une vente, quand un objet est vendu à un prix inférieur à celui qu'il vaut. La lésion constitue une cause de rescision des contrats, mais seulement dans les cas prévus par la loi. Cette cause peut toujours être invoquée par les mineurs émancipés et non émancipés, lorsqu'ils ont agi, du moins suivant l'opinion la plus probable, sans la participation de leur tuteur ou curateur, et il suffit, dans ce cas, de la simple lésion. Le majeur, au contraire, n'est restituable pour ce motif que dans certains cas particuliers d'acceptation de Succession, de Partage et de Vente; mais non dans les contrats d'Échange et les Transactions (*voy. ces mots*).

LESPARRE. Ville de France, chef-lieu d'arrondissement du département de la Gironde, à 57 kil. N.-O. de Bordeaux, avec une population de 1,000 habitants. Lesparre possède une société d'agriculture, des filatures de laine, des fabriques de draps et d'étoffes de laine commune. Elle est l'entrepôt des grains estimés du Bas-Médoc. Elle fait un commerce assez considérable de bois et a des foires très importantes pour les bestiaux. — L'arrondissement de Lesparre, dont la superficie est de 120,671 hectares, compte 39,677 habitants (recens. de 1851), et comprend quatre cantons : Lesparre, Paulliac, Saint-Vivien et Saint-Laurent.

LESSING (GOTTHOLD-EPHRAÏM), né à Kamenz en 1729, était fils d'un pasteur protestant. Il fut reçu à l'âge de douze ans à l'école publique de Meissen et fit ses études universitaires à Leipzig. Son goût pour la critique et l'art dramatique se révéla pendant le séjour qu'il fit dans cette ville; il s'y livra tout entier et fut un de ceux qui rendirent les plus grands services à la littérature allemande, soit en épurant le goût, soit comme critique, soit en préparant par ses œuvres dramatiques la voie aux Schiller et aux Goëthe. Lessing a été apprécié comme littérateur à l'article ALLEMANDE (*littérature*). Sa vie fut celle d'un homme obligé de subsister de sa plume, cherchant de ville en ville une position convenable, peu heureux d'abord, mais dont le sort s'améliora à mesure que sa réputation grandit. On le voit successivement s'établir à Berlin, puis à Wittenberg, puis re-

venira Berlin, où il fut nommé, en 1760, membre honoraire de l'Académie des Sciences. La même année il quitta cette ville pour accepter la place de secrétaire du gouvernement à Breslaw, y revint en 1765, fut appelé à Hanbourg par une société d'amis de l'art dramatique, s'engagea, dans une spéculation de librairie, et fut nommé enfin bibliothécaire et conseiller aulique à Wolfenbützel (1770) où, sauf un voyage à Vienne et en Italie, il resta jusqu'au moment de sa mort (15 février 1781). Outre ses œuvres littéraires proprement dites, Lessing, qui était en Allemagne un des représentants des idées philosophiques du XVIII^e siècle, a laissé quelques écrits relatifs à des questions théologiques et philosophiques. Parmi les premiers, nous citerons sa *Dissertation sur Béranger* et ses *Fragments d'un inconnu*, où toutes les vérités du christianisme sont nées en suspens; parmi les derniers, les *Considérations sur l'Éducation du genre humain* (traduct. en français par Rodriguez, 1829), ouvrage qui contient sur la perfectibilité humaine les idées qui avaient cours au XVIII^e siècle, et auquel on a accordé trop d'importance de notre temps. — Les principaux écrits critiques de Lessing sont le *Laocoon*, ou *Des limites respectives de la peinture et de la poésie* (trad. en franç. par Vanderbourg, 1802), et la *Dramaturgie* (trad. par Cacault, 1783, 2 vol. in-8°). — Les principaux de ses drames ont été traduits par M. Barante et publiés dans les *Chefs-d'œuvre du Théâtre étranger*. Ses œuvres complètes ont été éditées plusieurs fois, en dernier lieu à Berlin, 30 vol. in-12, 1828.

LESSIVAGE. Opération qui a pour but de soumettre le linge sale à l'action prolongée d'un alcali, sous l'influence de la chaleur humide. Le but est de rendre solubles les matières qui altèrent la propreté du linge, pour les préparer à être enlevées par le lavage, aldé, quand cela est nécessaire, du savonnage et même de l'emploi des préparations chlorurées comme l'eau de javelle et autres réactifs. Il y a deux modes principaux de lessivage : celui à la vapeur, et celui à l'eau. Nous n'avons que peu de chose à dire sur ce dernier qui est le plus répandu. Dans cette méthode, il y a des variétés influées dans les détails de l'opération. Ici on essange le linge sans exception et à mesure qu'il est sale; là on néglige et même on condamne cette préparation. Nous pensons qu'il y a toujours utilité à enlever complètement toutes les matières solubles à l'eau pure, surtout lorsque le linge doit être gardé pendant quelque temps sale et entassé.

L'opération principale consiste à placer dans un cuvier, percé au fond d'un trou de 3 ou 4

centimètres de diamètre, le linge disposé par couches sur chacune desquelles on étend des cendres placées sur un linge très fort. La cendre est quelquefois remplacée par de la potasse. On emploie, pour 100 kilog. de linge sec et bien sale, 8 décalitres de cendres, regardés comme équivalant au moins à 4 kilog. de potasse. On peut mettre les cendres au fond du cuvier aussi bien que dessus. Quelquefois on coule d'abord à froid, avec une dissolution de potasse, pendant une journée; mais le plus souvent on commence à couler avec une quantité d'eau pure et tiède, formant environ 50 litres, et on met de nouvelle eau dans la chaudière jusqu'à ce qu'il en ait coulé dans la jatte une quantité égale à 50 litres. A ce moment il y a à peu près 150 litres de liquide employé. On porte successivement l'eau à l'ébullition, et lorsqu'on a, pendant 10 à 12 heures, vidé 8 à 10 fois l'eau de la chaudière sur le cuvier, l'opération est finie. A cette époque la lessive est devenue très colorée; s'est réduite des deux tiers, et elle sort aussi rhaude qu'on la verse. Il faut avoir le plus grand soin à conserver la gradation de la chaleur; une coulee moins chaude que la précédente, compromettrait le succès. L'opération terminée le soir, on laisse le linge reposer dans le cuvier, bien couvert, jusqu'au lendemain matin, époque à laquelle il est encore chaud.

Pour éviter la main d'œuvre, de toute nécessité longue et fatigante, exigée par la méthode précédente, on place le cuvier sous la chaudière, de sorte que l'affusion se fait naturellement. La lessive réunie au fond du cuvier est reportée dans la chaudière au moyen d'une pompe. Ce procédé, employé communément en Angleterre pour le blanchiment des toiles, a été breveté en 1804, sous le nom de Wilmmer, et perfectionné en 1847 et 1849 par Bonillon et Moyne. Dans la méthode dite : *par affusion spontanée*; la disposition est l'inverse de la précédente. La chaudière est convertie par le cuvier, qui, à son centre, offre un tuyau par lequel l'eau, augmentée de volume par la chaleur, s'élève et se repand sur le linge. Après avoir filtré dans dans toute la hauteur du cuvier, le liquide devenu plus lourd par le refroidissement et l'alcali dont il s'est chargé, retombe dans la chaudière qui, une fois remplie, recommence à déborder. Ce procédé, que Bardel a fait breveter en 1801, a été perfectionné par René Duvi vier en 1826, et Guyon en 1816. — *Circulation continue.* C'est l'emploi pour le lessivage de l'ancienne machine de Salomon de Caux, et du système de chauffage à l'eau chaude de Bonnemain, breveté en 1809 et 1844. Il a été perfectionné par

Deseroizilles en 1821, et en 1840 par Guignon, qui l'a appelé *circulation Deseroizilles*. Eugène Chevalier a fait breveter, en 1844, un perfectionnement du foyer qu'il a disposé en serpent. — *Procédé Decoudun*. La lessive est placée sous le cuvier dans un récipient élos : ce récipient est en communication avec un générateur de vapeur. Celle-ci, introduite dans le récipient, pèse sur la lessive et la force de monter par un tuyau traversant le cuvier, sur lequel elle se répand, froide d'abord et successivement échauffée par la vapeur qui afflue toujours. Le liquide retombe de lui-même dans le récipient, par un autre conduit.

Lessivage à la vapeur. Cette méthode est pratiquée de toute antiquité dans l'Inde : en France nous la trouverons appliquée avant 1789, par Monnet. Son appareil était fort simple, il consistait à placer le linge, préalablement imbibé de lessive sur le couvercle en cône et criblé de trous de la chaudière où l'on faisait bouillir l'eau. Les bords de ce cône étaient relevés verticalement, et un couvercle supérieur ou bien une couverture épaisse, empêchaient la vapeur de s'échapper. Chaptal dont le procédé a été perfectionné par Buurlier; Cuvraudeau, Cadet de Vaux dont les inventions ont été modifiées par Bourgon de Layre en 1842, Louke et madame Mercier ont inventé une foule d'appareils. Nous nous bornerons à décrire le dernier, aujourd'hui exploité par la maison Charles et C^{ie}, et qui a été l'objet de plusieurs récompenses. Cet appareil qualifié de *banderle économique portative*, offre cet avantage qu'il n'exige aucunement que l'on soit familiarisé avec l'emploi de la vapeur, et qu'il n'a aucun robinet, tiroir, ni pièce mobile. C'est un cuvier métallique, auquel on donne volontiers la forme d'une baignoire, qu'il remplace alors fort bien. Le fourneau, composé d'un simple tuyau en métal, est placé au fond du cuvier, de manière à être complètement environné par de l'eau, dont la quantité doit être égale, à peu près, aux deux tiers en poids, du linge à lessiver. A quatre ou cinq centimètres au dessus de cette eau pure, est placé un faux fond en bois, percé de plusieurs trous vers son milieu et dans son pourtour. Si l'on veut employer des cendres, on les lessive d'abord, et on règle le liquide à 3° de l'aréomètre Beaumé; sinon, on prend du carbonate de soude cristallisé, on en met un kilog. par 25 litres d'eau; ou bien on fait une solution pesant 2° à 3°, suivant le degré de malpropreté du linge. On prend autant de litres de l'une ou l'autre de ces dissolutions, que l'on a de kilog. de linge sec : on y trempe et on tord chaque pièce. On a placé dans les trous du faux fond,

des bâtons de la hauteur du cuvier afin de conserver au milieu du linge, qu'on y entassera, des cheminées pour la circulation de la vapeur. C'est autour de ces bâtons qu'il convient de placer le linge le plus sale. Le cuvier étant rempli, on retire les bâtons, et on couvre toute la surface, de plusieurs doubles de linge qui s'opposent à la sortie trop facile de la vapeur. Enfin on pose un couvercle sur le cuvier. Après avoir chauffé pendant deux ou trois heures, la vapeur a pénétré toute la masse et sort tout autour du couvercle. C'est le signe de la fin de l'opération : on cesse le feu, on laisse reposer quelques heures, et on lave comme à l'ordinaire. Cette méthode est sans contredit préférable, sous tous les rapports, à celles de la même catégorie, et nous bornerons ici ce que nous avons à dire sur le lessivage à la vapeur, mentionnant seulement pour mémoire, le procédé américain perfectionné par Wight, et dans lequel on emploie la vapeur à haute pression.

Il résulte du rapide exposé des différentes méthodes de lessivage, que le seul but de l'opération est de maintenir pendant deux ou trois heures, le linge à la température de l'eau bouillante et en contact avec une lessive alcaline. Le coulage a besoin d'un temps plus long pour satisfaire à cette condition, parce que l'alcali ne restant pas en présence des matières qu'il doit saponifier, niais ne faisant que circuler au travers, a plus de peine à agir. A ce point de vue la vapeur offre de grands avantages : elle déplace peu ou point l'alcali qui agit alors plus rapidement : mais il faut que son action soit ménagée. La pression peut lui faire altérer considérablement les tissus, et offre des chances d'explosion (voy. BLANCHISSAGE, LAVOIRS).

LESSIVE CAUSTIQUE. Nom commercial d'une solution de soude ordinaire, privée d'acide carbonique par la chaux, puis concentrée rapidement et mise en vase clos. Son degré de concentration lui fait marquer 36 à l'aréomètre de Baumé. On reconnaît qu'elle est en réalité complètement débarrassée d'acide carbonique, par l'addition d'acide sulfurique étendue d'eau, qui ne doit alors produire aucune effervescence même lorsqu'il serait en excès. La lessive caustique est employée dans la préparation des savons médicinaux faits à froid, dans la confection de l'eau seconde, qui sert à enlever les peintures à l'huile, ainsi qu'à distinguer les filset les tissus de coton, de lin ou de fil, de ceux qui sont de laine ou de soie, et même la proportion de leurs mélanges. En effet, la laine et la soie, comme la plupart des substances animales, ou fortement azotées, sont dissoutes par la lessive caustique étendue, tandis que les fi-

bres ligneuses qui constituent le chanvre, le lin ou le coton ouvrés ne sont pas sensiblement attaqués. La lessive caustique doit être renfermée dans des vases en verre ou en grès, fermés avec des bouchons de même substance.

LEST. C'est le poids qu'on place dans la cale d'un navire pour assurer sa flottille. A bord des bâtiments de l'état, la charge résultant de l'artillerie, des approvisionnements et des vivres de campagne n'étant presque jamais assez forte ou assez convenablement distribuée dans les parties lestables pour assurer la flottille, on embarque une certaine quantité de lest permanent composé de plusieurs lingots réguliers de 25, 50, 100 ou 150 kilogr. appelées gueuses, et quelquefois de boulets de rebut ou de vieille ferraille. Les bâtiments du commerce se trouvent au contraire presque toujours lestés par les marchandises embarquées en assez grande abondance. Lorsque toutefois on est forcé de recourir à ce moyen, ce sont presque toujours des pierres, du gallet, du sable, que l'on emploie. En général, les objets qui méritent la préférence sont ceux qui, sous le plus petit volume, présentent la plus grande pesanteur, et en même temps le plus de facilité à être remués.

LESTOCQ (HERMANN), naquit en 1692 dans le Hainaut, où son père, d'origine française, exerçait la profession de barbier. Il fit des études en médecine et se rendit ensuite à Saint-Petersbourg (1713), fut d'abord bien accueilli par Pierre-le-Grand, et se vit ensuite exilé à Kazan. Rappelé par Catherine I^{re}, il fut nommé chirurgien de la princesse Elisabeth, dont il obtint bientôt la confiance, devint un des principaux agents de cette princesse dans sa conspiration contre Ivan VI, et la détermina à tenter le coup hardi qui l'éleva sur le trône impérial (1741). Mais sa puissance lui avait fait de nombreux ennemis, qui le calomnièrent auprès de l'impératrice. Elisabeth le fit arrêter, et Lestocq fut, en 1748, renfermé dans la forteresse de St-Petersbourg, où il fut soumis à la peine ignominieuse du knout. On l'exila ensuite à Ougleitz, sur Volga, d'où il ne fut rappelé qu'en 1762, à l'avènement de Pierre III.

LESTRYGONS. Anciens habitants de la Sicile, suivant Homère. Les Lestrygons étaient anthropophages et d'une taille prodigieuse. Ce qu'en dit le poète grec peut avoir inspiré à Rabelais l'idée de son Gargantua, et à Swift celle des géants qui figurent dans les voyages de Gulliver. Ulysse ayant abordé dans le pays des Lestrygons, leur envoya deux parlementaires. La reine, qui était grande comme une montagne, les voyant arriver à l'entrée de son palais,

en saisit un et l'avalait pendant qu'elle appelait le roi son époux; l'autre s'enfuit à toutes jambes. Les Lestrygons accoururent sur le rivage et lancèrent sur la flotte d'Ulysse des quartiers de rochers d'une grosseur telle que onze vaisseaux furent submergés. Ils s'emparèrent de plus de la moitié des matelots, les enfilèrent à une corbe comme des poissons, et les emportèrent pour se régaler. On voit que les Lestrygons ont beaucoup de rapport avec Polyphème et avec les Cyclopes, qu'on plaçait également dans la Sicile. Horace place des Lestrygons à Formies, dans la Campanie. On leur attribuait la fondation de cette ville. Quelques auteurs croient que les Lestrygons étaient un peuple anthropophage de haute taille, dont les mœurs féroces aurait fait exagérer la force et la grandeur.

LESUEUR (voy. SUEUR).

LETHARGIE. Etat d'assoupissement ou de sommeil profond, sans fièvre ni délire. Lorsqu'on stimule le malade et qu'on l'interpelle, il répond aux questions qui lui sont adressées, mais sans avoir la conscience exacte de ses réponses; puis il retombe dans son assoupissement, oubliant ce qui vient de se passer. La léthargie tient, en quelque sorte, le milieu entre la somnolence, *coma somnolentum*, et le carus, sorte d'assoupissement plus profond, accompagné d'une insensibilité très grande et de la suspension absolue des facultés intellectuelles. Le malade en état de léthargie respire avec peine; le pouls bat d'une manière régulière et ordinairement lente; les fonctions digestives semblent suspendues; le sujet ne demande rien à manger et n'accepte rien quand on le lui offre. Les évacuations alvines et urinaires sont rares et souvent involontaires, le malade n'en a nulle conscience. La durée de la léthargie est très variable, elle peut être de quelques minutes ou se prolonger pendant des journées entières. En général, la léthargie n'est pas un état grave, mais cette gravité est subordonnée à celle de la cause qui la détermine. En effet, cet accident peut dépendre d'une congestion cérébrale ou d'une sorte d'épuisement nerveux dû à des veilles prolongées, à des chagrins ou à des douleurs violentes, par exemple des névralgies. Le traitement de la léthargie doit varier comme celui des maladies qui lui donnent naissance. Si elle est occasionnée par l'épuisement nerveux, il est plus convenable d'abandonner le malade à lui-même et de le laisser dans un repos physique et moral absolu. Les irritants de la peau, les sels, les eaux spiritueuses que l'on fait respirer, les évacuations sanguines, le étaiouille-ment, etc., sont presque toujours nuisibles. — Le mot de léthargie est employé dans le lan-

gage vulgaire pour désigner un état de mort apparente. Les bonnes femmes ont à conter, à ce sujet, de nombreuses et lamentables histoires qui effraient les petits enfants. Dr BOURDIN.

LETHÉ *Λητή* (myth.), Dieu, fleuve des enfers, dont le nom signifie Oubli. Virgile dit que les eaux du Léthé baignaient les Champs-Élysées; d'autres le font voisin du Tartare et placent sur ses bords une porte qui conduisait dans ce dernier séjour. Les âmes des morts s'abreuyaient de l'eau du Léthé pour perdre le souvenir de leur vie antérieure. Il est à croire que les Grecs avaient imaginé cette fable pour expliquer comment une âme, dans le système de la métempsychose, peut passer d'un corps dans un autre sans avoir conscience de ce qu'elle a fait dans le corps qu'elle animait précédemment. — Les anciens avaient donné le nom de Léthé à un grand nombre de fleuves. Tels étaient le Guadalquivir, en Espagne; le Lima, en Portugal. Près de Tricra, en Arcadie, il y en avait un sur les bords duquel naquit Esculape. La Crète en possédait un autre, où Harmonie avait perdu Cadmus, son mari. L'Afrique avait le sien près de Berenice, dans la Cyrénaïque. Une fontaine Léthé coulait enfin près de l'autre de Trophonius, en Béotie, et les dévots qui voulaient interroger l'oracle, devaient boire de ses eaux avant de descendre dans l'autre prophétique.

LETHRINE, *Lethrinus* (poiss.). Genre de l'ordre des Acanthoptérygiens, famille des Sparoïdes, créé par MM. G. Cuvier et Valenciennes, aux dépens des *Dentés*, dont ils diffèrent par une portion beaucoup plus considérable privée d'écaillés sur la tête; et par la forme des dents latérales qui, vers l'arrière, sont le plus souvent tuberculées, arrondies, et en une seule rangée. Ce genre est très nombreux en espèces, car on en a décrit une cinquantaine, toutes habitant l'Océan Indien, à l'exception d'une seule (*Lethrinus Atlanticus*, Cuv. et Val.), qui se trouve dans l'Océan Atlantique. Tous ces poissons se nourrissent de coquillages, qu'ils brisent facilement avec leurs dents arrondies.

E. D.
LETTRE DE CREDIT (voy. CREDIT).

LETTRE DE CRÉANCE (voy. CRÉANCE).

LETTRE DE MARQUE (voy. MARQUE).

LETTRE DE CHANGE (voy. au Supplément).

LETTRES-PATENTES (voy. PATENTE).

LETTRES DE CACHET (voy. CACHET).

LEUCADE (aujourd'hui *Sainte-Maure*). Ile située sur les côtes de l'Acarnanie. Elle était célèbre par son temple d'Apollon, et surtout par le haut promontoire où il était bâti, et du haut duquel se précipitaient les amants malheureux

qui, par ce moyen, espéraient pouvoir se guérir de leur passion. On disait qu'Apollon lui-même avait découvert et enseigné cette propriété merveilleuse du *saut de Leucade*. Les amants s'engageaient par vœu à s'élancer du haut du promontoire, et se préparaient à cette grande épreuve par des offrandes et des sacrifices à Apollon, dont ils invoquaient la protection. Des barques étaient placées au bas du rocher pour leur porter serours au hessoin. Beaucoup néanmoins étaient victimes de leur superstition. Telle fut la malheureuse Sapho, qui crut pouvoir laisser dans les flots de Leucade la funeste passion qu'elle avait conçue pour Phaon, et qui y laissa sa vie; et telle encore Artemise, reine de Carie, éprise de Dardanus, auquel elle avait crevé les yeux dans un moment de désespoir. Il est à croire pourtant qu'on trouva le moyen de rendre le saut de Leucade moins dangereux. Il paraît même que les ministres d'Apollon finirent par persuader aux amants malheureux qu'il suffisait de jeter dans les flots une bourse bien garnie, qu'on avait probablement le secret de faire remonter dans le trésor du temple. C'est en effet ce que semblent indiquer plusieurs passages des auteurs de l'antiquité.

LEUCOME (méd.), de λευκος, blanc. Mot par lequel on désigne l'espèce de tache blanche produite sur la cornée par une cicatrice résultant d'une solution quelconque de continuité dans le tissu de cette membrane. Le leucome diffère de l'albugo en ce que celui-ci provient ordinairement d'une inflammation de la cornée, qui a amené l'opacification et l'épaississement de l'humeur qui humecte les lames de cette membrane. Le leucome réclame les mêmes moyens médicaux que l'albugo; mais il est malheureusement presque toujours au-dessus des ressources de l'art.

LEUCOPHILE. Plante fameuse qui croissait dans la Colchide, sur les bords du Phaxe. Les anciens croyaient qu'elle avait la vertu de rendre les femmes toujours fidèles. On ne pouvait la trouver qu'au commencement du printemps, à l'époque où l'on célébrait les fêtes d'Hécate, et il fallait la chercher à la pointe du jour, avec certaines cérémonies, ce qui rappelle la Somme des prêtres gaulois. Les maris en répandaient des fragments autour de la couche conjugale. Pline parle de cette plante dans son *Traité des fleurs*.

LEUCOTHOË (myth.), fille d'Orchamé, septième successeur de Belus, roi de Babylone, fut aimée d'Apollon, comme sa sœur Clytie. Le dieu, pour pénétrer plus facilement auprès d'elle, prenait les traits de sa mère. Clytie, jalouse, découvrit et révéla le secret à Orchamé, qui fit enterrer

Leucothé vivante, et, au lieu de tombeau, lit élever sur son corps un monceau de sable. Apollon versa du nectar sur ce tertre aride, qui produisit bientôt l'arbre qui porte l'eucéus. — Iuo, nourrice de Bacchus, reçut le nom de Leucothée après son apothéose. Le dictateur Furius Camillus, après la prise de Veies, établit à Rome un culte public en son honneur. Les dames romaines l'honoraient sous le nom de *Matula* (roy. ce mot).

LEUCTRE (myth. et géog.). Héros éponyme de la ville de Leuctre. Ses filles furent violées par des ambassadeurs lacédémoniens. N'ayant pu obtenir vengeance, il se tua avec elles en priant les furies de faire expier aux Spartiates leur crime et leur déni de justice. Les filles de Leuctre étaient honorées sous la dénomination de *Leuctrides*.

La ville de *Leuctre*, située dans la Bœtie, entre Thèbes et Thespies, n'est célèbre que par la bataille où les Lacédémoniens furent vaincus par Épaminondas. — Un autre endroit appelé *Leuctre* (auj. *Isteekia*), se trouvait sur les frontières de la Laconie et de la Messinie.

LEUDES. Chez les Germains, comme chez les Gaulois et la plupart des peuples barbares, lorsqu'un chef militaire avait annoncé dans une assemblée publique l'intention d'entreprendre quelque expédition guerrière, ceux qui en approuvaient l'objet se liaient au chef par un serment de fidélité, et lui promettaient une obéissance absolue. On sait que ce lien était très étroit, et que revenir sans et sauf d'un combat où le chef avait perdu la vie était le comble du déshonneur. Ce sont ces *fidèles* qui paraissent avoir été désignés primitivement chez les Germains par le nom de *Leudes*, mot qui est resté dans la langue allemande sous la forme *Leute*, avec la même signification que le mot *gens* en français. Dans l'invasion, les Leudes formaient le corps des armées barbares; mais des lors le serment qui les liait au chef différait peu du serment militaire en usage dans les armées romaines. Bientôt ce terme ne s'appliqua plus qu'aux fonctionnaires plus spécialement attachés à la personne du roi, à ceux qu'il avait reçus sous sa protection particulière et aussi nommés *antrustions*. Ce mot et la relation qu'il exprimait disparurent avec l'établissement de la féodalité proprement dite.

LEURRE (roy. FAUCONNERIE).

LEUTMERITZ ou **LEIMERITZ**. Ville et cercle de la Bohême. — La ville, chef-lieu du cercle, est située sur l'Elbe, à 53 kil. N.-O. de Prague. Sa population atteint à peine 4,000 habitants. Elle possède néanmoins un évêché et fait un commerce assez actif. Elle est fortifiée, et on la regarde comme une des villes les mieux

bâties de la Bohême. Le seul monument remarquable qu'on y voie est la cathédrale. Dans ses environs se trouve la forteresse de Theresienstadt, sur le bord de l'Eger. — Le *Cercle de Leutmeritz*, situé entre la Saxe et les cercles de Rakonitz et de Bunslau, à environ 98 kil. sur 35, et une population de 336,000 âmes.

LEVANTINE. Etoffe de soie de la catégorie des *Serges*, c'est-à-dire ayant une côte en biais. Elle est fabriquée avec des organzins de France et d'Italie; les trames sont de même provenance, mais de seconde qualité.

LEVER (astr.), se dit de l'instant où un astre apparaît sur l'horizon. Le *lever héliaque* d'une étoile a lieu quand elle est sur l'horizon, le soleil étant au-dessous, en un point de l'écliptique dont l'abaissement permet de voir l'étoile dans la clarté érépneulaire. Le *lever cosmique* se dit d'une étoile qui se lève avec le soleil. Le *lever achronique* est celui de l'étoile qui se lève en même temps que le soleil se couche. Comme l'horizon sensible dépend de l'élévation du lieu où l'on se trouve, l'heure du *lever apparent* d'un astre varie non seulement par rapport aux divers points de la surface de la terre, qui tous ont des horizons différents, mais encore en raison de la hauteur du lieu qu'on occupe au dessus de cette surface. Il faut donc tenir compte de toutes ces circonstances si l'on veut calculer l'heure du *lever apparent*. On nomme *lever astronomique* celui qui s'effectue à l'horizon rationnel. La connaissance de ce dernier fait aisément trouver le lever apparent. Pour pouvoir calculer l'heure du lever astronomique d'un astre pour un lieu dont la latitude est donnée, il suffit de connaître la déclinaison de cet astre. Mais comme la déclinaison des planètes varie à chaque instant par suite de leur mouvement propre, et que celle qu'elles ont au moment de leur lever ne peut être déterminée que par l'heure de ce lever qu'il s'agit précisément de trouver, on est forcé de prendre à peu près cette déclinaison et d'en déduire l'heure approchée du lever. Avec cette heure approchée, on calcule une déclinaison plus exacte, laquelle sert enfin à faire connaître, avec une approximation suffisante, l'heure demandée. Soient ACB l'horizon rationnel du lieu et C la position de l'astre à l'horizon; soient, de plus, Z le zénith, P le pôle et CP l'axe du cercle de déclinaison de l'astre. L'angle APC sera l'angle horaire de l'astre, et sa mesure prise sur l'équateur est ce qu'on nomme l'arc *semi-diurne*. Cet arc réduit en temps, à raison de 15° par heure, exprime la moitié de la durée qui s'écoule entre le lever et le coucher de l'astre. Le triangle PAC, étant rectangle en A, donne

$$\cos. APC = \frac{\text{tang. AP}}{\text{tang. PC}}$$

mais l'arc AP = $180^\circ - PB$, et PB est la latitude du lieu; l'arc PC est le complément de la déclinaison de l'autre. Ainsi en désignant par λ la latitude, par δ la déclinaison et par h l'arc semi-diurne, on a $\cos. h = \frac{\text{tang. } (180 - \lambda)}{\text{tang. } (90 - \delta)}$; or $\text{tang. } (180 - \lambda) = -\text{tang. } \lambda$, $\text{tang. } (90 - \delta) = \text{cos. } \delta = \frac{1}{\text{tang. } \delta}$. En substituant, on obtient $-\cos. h = \text{tang. } \lambda$, $\text{tang. } \delta$, ou $\cos. (180 - h) = \text{tang. } \lambda$, $\text{tang. } \delta$ à cause de $-\cos. h = \cos. (180 - h)$.

Supposons qu'il s'agisse de calculer l'heure du lever du soleil à Paris le 1^{er} juillet 1836. On trouve dans la *connaissance des temps* que la déclinaison du soleil est à midi de

$$\left. \begin{array}{l} 23^\circ 10' 54,8 \text{ le 30 juin} \\ 23^\circ 7' 0,0 \text{ le 1^{er} juillet} \end{array} \right\} \text{différence, } 3' 54,8.$$

La variation en 24 heures étant soustractive, on ajoutera le quart $58,7$ à la déclinaison du 1^{er} juillet à midi, et on aura ainsi la déclinaison de 6 heures du matin, déclinaison qui ne peut différer de celle du moment du lever que d'une très petite quantité. La latitude de Paris étant de $48^\circ 50' 13''$, ou a

$$\left. \begin{array}{l} \delta = 23^\circ 7' 58,7. \\ \lambda = 48^\circ 50' 13. \end{array} \right.$$

Mettant ces valeurs dans la formule et opérant par logarithmes, il vient

$$\left. \begin{array}{l} \log. \text{tang. } \delta = 9,6306480 \\ \log. \text{tang. } \lambda = 0,0583418 \end{array} \right.$$

$$\text{Log. cos. } (180 - h) = 9,6880898$$

d'où $180^\circ - h = 60^\circ 44' 55''$, et $h = 119^\circ 15' 5''$. Réduisant en heures cette valeur de l'arc semi-diurne, elle devient $h = 7^h 57^m 0,3$. Il faudra donc au soleil une durée de temps égale à $7^h 57^m 0,3$ pour se rendre de l'horizon au méridien: ainsi, comme il est midi ou douze heures lorsque le soleil est au méridien, il sera $12^h - 7^h 57^m 0,3$ au moment du lever.

Avec cette première valeur approximative, on peut calculer plus exactement la déclinaison et obtenir ensuite l'heure du lever d'une manière plus précise. Ainsi, ayant trouvé, à l'aide de la proportion

$24^h : 3' 54,8 :: 7^h 57^m 0,3 : x = 1^h 17^m,8$, que la variation de la déclinaison est en $7^h 57^m 0,3$ de $1^h 17^m,8$; on obtient, en ajoutant cette quantité à la déclinaison du midi 1^{er} juillet, $\delta = 23^\circ 8' 17,8$, pour la déclinaison du moment du lever. Recommencant ensuite les calculs avec cette valeur, il vient

$$\left. \begin{array}{l} \log. \text{tang. } \delta = 9,6307592 \\ \log. \text{tang. } \lambda = 0,0583418 \end{array} \right.$$

$$\text{Log. cos. } (180 - h) = 9,6881010$$

d'où $180^\circ - h = 60^\circ 44' 26''$, et $h = 119^\circ 15' 34''$, ce qui donne en temps $7^h 57^m 2''$; ainsi l'heure du lever est: $4^h 2^m 58''$. Cette heure est l'heure *solaire vraie*. Ou la réduit, si l'on veut, en *temps moyen* à l'aide de l'équation de temps (*voy. ce mot*).

Lorsqu'il s'agit de la lune ou des planètes, on emploie de même, dans l'équation, la déclinaison de l'astre au moment approché de son lever que l'on trouve en calculant d'abord l'heure du passage au méridien et en retranchant 6 heures, longueur moyenne de l'arc semi-diurne. Les calculs font connaître une première approximation de cet arc semi-diurne, et, par suite, l'heure du lever, en retranchant l'arc semi-diurne de l'heure du passage au méridien. A l'aide de cette première valeur de l'heure du lever, on calcule plus exactement la déclinaison, et en recommençant, comme nous l'avons fait plus haut, toute l'opération, on obtient l'heure vraie du lever de l'astre avec une exactitude suffisante.

LIAGRE.

LEVER DES PLANS. Les premières applications de la géométrie ont eu pour but, dit Herodote, d'évaluer la surface des terrains et de fixer les limites des propriétés particulières. Les procédés pratiques et les méthodes de calcul inventés pour obtenir ce résultat ont constitué l'art de l'*Arpentage* (*voy. ce mot*). L'Égypte paraît en avoir été le berceau.

Ce n'était pas tout que de fixer d'une manière équitable la division des champs entre les différentes familles. Il fallait, une fois la répartition opérée, la transmettre d'une génération à l'autre. Ou n'a donc pas tardé à sentir le besoin de représenter graphiquement les formes, les dimensions et les limites des terrains, abstraction faite de leur relief ou de leurs ondulations. Cette partie constitue proprement le *lever des plans*.

Enfin, pour conduire les eaux à travers les champs pour fertiliser les terres par des canaux d'irrigation, il a fallu apprécier les différences de niveau que présentait le sol. Cette dernière considération était surtout importante pour l'Égypte, dont la fécondité était due aux inondations du Nil.

Une science complète a donc été créée pour satisfaire à toutes ces exigences. Connue aujourd'hui sous le nom de *topographie*, elle a pour objet de représenter et de décrire toutes les parties qui composent la surface d'un terrain, sous le triple rapport de leur *position*, de leur *étendue* et de leur *relief*. D'après cela, on

voit que le *lever des plans* ou la *planimétrie* est la première des trois parties dont se compose la science désignée aujourd'hui sous le nom de topographie. Les deux autres parties sont l'*arpentage* et le *nivellement* (voy. ces mots).

Lever le plan d'un terrain ou en faire la planimétrie, c'est effectuer les opérations nécessaires pour tracer sur le papier une figure semblable à la projection horizontale de ce terrain. La figure ainsi obtenue est le *levé* du plan : quelques auteurs disent la *levée*. Les opérations dont nous venons de parler se composent de deux parties, le levé du *canevas* et celui des *détails*. Le *canevas* est un polygone dont les côtés enveloppent, autant que possible, tout le terrain à lever, et sont reliés les uns aux autres par une série de lignes droites ou brisées que l'on nomme des *tracées*. Les opérations qui s'y rapportent constituent la partie essentielle et fondamentale de tout levé. Les détails du terrain sont ensuite levés et rattachés aux lignes du *canevas* par des opérations secondaires dont nous dirons quelques mots à la fin de cet article.

En général, pour lever le plan d'un *canevas*, il faut :

1° Obtenir les *longueurs* des côtés du polygone à lever, afin de tracer sur le papier des lignes qui leur soient proportionnelles ;

2° Connaitre les *angles* de ce polygone, afin de construire sur le dessin des angles qui leur soient égaux ;

3° Rapporter sur le papier ces longueurs et ces angles.

Pour mesurer les longueurs, on emploie les règles, les chaînes ou les cordeaux. Pour mesurer les angles, on se sert de deux espèces d'instruments : les uns *tracent* sur le papier l'amplitude de l'angle observé ; les autres *expriment* sa valeur en degrés. Les premiers sont des *goniographes* ; les derniers, des *goniomètres*. Enfin, pour construire sur le dessin les longueurs et les angles observés, on a deux sortes d'instruments, les *échettes* et les *rapporteurs*.

La distinction que nous venons d'établir entre les goniomètres et les goniographes divise les levés en deux grandes classes : 1° ceux dans lesquels on trace directement sur le papier la minute du dessin ; 2° ceux dans lesquels on recueille d'abord les éléments du dessin, pour les assembler ensuite à l'aide du rapporteur ou par des constructions géométriques. Les premiers sont susceptibles d'une exécution facile et précise ; mais leur exactitude, toute *graphique*, s'altère dans les reproductions successives que l'on en fait, au point de nécessiter à la longue un nouveau levé. Les seconds exigent un peu

plus de travail ; mais ils ont l'avantage de se construire d'après des données *écrites* qui ne sont sujettes à aucune altération.

Les opérations à effectuer pour lever un plan varient nécessairement avec les instruments dont on dispose. De plus, un polygone se décompose en triangles de plusieurs manières, et un triangle peut se construire dès que l'on connaît trois quelconques des six éléments, pourvu qu'il entre dans ces trois éléments un côté au moins. Il résulte de là qu'il existe un grand nombre de méthodes différentes pour lever un plan.

Quel que soit l'instrument employé, on a trois méthodes générales pour effectuer un levé. La première est celle du *cheminement périmétrique* ; on chemine sur le contour de la figure à lever ; on mesure horizontalement la longueur de ses côtés, et chaque fois que l'on arrive au sommet d'un angle, on observe l'amplitude de sa projection horizontale. La seconde méthode constitue le levé par *intersections*. Ici on mesure un seul côté de la figure, et on le considère comme la *base* du levé ; puis se plaçant en station successivement aux deux extrémités de cette base, on vise vers tous les autres sommets ; la position de ces sommets est déterminée par les intersections des rayons visuels. Enfin, la troisième méthode est celle du *cheminement rayonnant*. Dans ce dernier procédé, l'observateur choisit sur le terrain un point intérieur à la figure à lever ; il s'y établit en station et vise vers tous les sommets. En mesurant ensuite les longueurs de ces rayons visuels, il a nécessairement tous les éléments nécessaires pour construire sur le papier une figure semblable à celle du terrain.

Un bon topographe, en même temps qu'il effectue le levé d'un plan, ne doit rien négliger pour se procurer des vérifications nombreuses. Il y gagnera toujours en précision et très souvent en promptitude. Chacune des trois méthodes précédentes offre des moyens de vérification qui lui sont propres : ainsi, par exemple, lorsqu'on procède par cheminement périmétrique, on mesurera, outre les côtés du polygone à lever, quelques unes de ses diagonales ; ou bien on choisira un signal de repère, visible de plusieurs sommets, et l'on rayonnera sur lui de chacun de ces sommets. Enfin, après avoir observé la direction et mesuré la longueur du dernier côté, on doit obtenir sur le papier un polygone qui se ferme bien. — Dans la méthode par intersections, on ne considérera un point comme suffisamment déterminé que lorsque trois rayons au moins s'y couperont sous des angles supérieurs à 30°. Au lieu donc de se con-

tenter de deux stations faites aux extrémités de la base, on choisira une ou plusieurs stations de vérification. — Enfin, dans la troisième méthode, on mesurera directement quelques côtés du polygone, et l'on verra si cette mesure directe concorde avec celle que l'on a déduite du cheminement rayonnant.

La méthode du cheminement périodique est la plus naturelle, la plus simple et la plus exacte. Elle se prête facilement à des vérifications successives; mais elle demande beaucoup de temps, à cause des nombreux mesurages et des fréquentes mises en station qu'elle exige. La méthode des intersections est beaucoup plus expéditive que la précédente; mais elle n'est pas aussi exacte, à moins que l'on ne dispose d'un instrument goniométrique de grande précision. En outre, les vérifications ne sont possibles que lorsque tout le levé est déjà terminé. — Sous le rapport de l'exactitude et de la rapidité d'exécution, la méthode du cheminement rayonnant tient le milieu entre les deux premières. Elle se prête mal aux moyens de vérification, et n'est guère employée que pour les levés d'une faible étendue.

Les anciens topographes, lorsqu'ils levaient à l'aide d'un goniomètre, avaient l'habitude de tenir note de leurs observations dans des registres ou *brouillons*, et de construire ensuite leur plan dans le cabinet. Aujourd'hui on trace, autant que possible, la minute du plan sur le terrain même. Par ce moyen on obtient une fidélité plus grande, et les vérifications sont plus immédiates.

Une qualité essentielle du bon topographe, qualité qui distingue le véritable praticien, c'est de n'apporter dans ses opérations ni trop ni trop peu de précision. Dans le dernier cas, il ferait un levé inexact; dans le premier, il lui consacrerait mal à propos un temps qui pourrait être plus utilement employé. Remarquons à cette occasion que, dans un levé quelconque, il est permis de négliger les quantités *linéaires* qui deviennent insensibles lorsqu'elles sont réduites à l'échelle du plan. Or, on admet qu'il est impossible d'apprécier, sur un dessin, les grandeurs inférieures à un huitième de milli-

mètre. Soit donc $\frac{1}{8}$ l'échelle du levé, x la longueur que l'on peut négliger sur le terrain, ou devra avoir $x \times \frac{1}{8}$ égal au plus à un huitième de millimètre, ou $x = \frac{8}{1}$ millimèt. Appliquant les nombres à cette formule, on voit que, pour

les échelles de $\frac{1}{100}$, $\frac{1}{500}$, $\frac{1}{1000}$... etc., on peut

négliger sur le terrain toutes les grandeurs qui ne dépassent pas respectivement 12 millimètres, 6 centimètres, 12 centimètres... etc.

Nous avons dit que les opérations à effectuer pour lever un plan varient, non seulement avec les méthodes employées, mais encore avec les instruments dont on dispose. Nous sortirions du cadre qui nous est tracé, si nous voulions exposer en détail la marche particulière à suivre pour faire un levé avec le secours de tel ou tel instrument; les développements relatifs à la construction, à la vérification et au manement de chaque instrument se trouvent d'ailleurs à l'article spécial consacré à chacun d'eux. Bornons-nous donc à passer rapidement en revue les principales espèces de levés.

Levé au mètre. — Une règle graduée, un cordeau métrique ou une chaîne d'arpenteur suffisent pour l'exécuter. On obtient les angles sur le terrain en les faisant entrer dans de petits triangles dont on mesure les trois côtés, et on les construit sur le papier à l'aide du compas, par les intersections de trois arcs de cercle. Le grand nombre de mesures qu'exige cette espèce de levé rend son application pénible pour les polygones de quelque étendue. Elle est principalement employée pour les bâtiments, les propriétés particulières et les détails de fortification.

Levé au pas. — Il ne diffère du précédent qu'en ce que toutes les longueurs s'y mesurent au moyen du pas. Ce procédé, on le conçoit, n'est pas susceptible d'une bien grande exactitude; mais, comme il est très expéditif, les militaires l'emploient avantageusement en campagne.

Levé à l'équerre. — A l'aide de l'équerre d'arpenteur (*roy. Équerre*), on abaisse, des différents sommets de la figure à lever, des perpendiculaires sur une droite prise comme *base*; puis on mesure les longueurs de ces perpendiculaires et les distances entre leurs pieds; ou bien, on choisit deux bases rectangulaires sur lesquelles on marque les pieds des perpendiculaires; alors il suffit de mesurer les distances entre ces différents pieds, et les sommets se déterminent sur le dessin par les intersections des perpendiculaires homologues.

Levé à la planchette. — La planchette du topographe se compose d'une tablette rectangulaire en bois, reconverte d'une feuille de papier. Elle est portée sur un trépied au moyen d'une douille surmontée d'un genou qui permet de l'établir horizontalement. Les visées se font au moyen d'une alidade à pinnules ou

lunette, le long de laquelle on trace sur le papier la direction des rayons visuels. Ce précieux goniographe est très utilement employé pour les levés de quelque étendue, faits sur un terrain découvert qui permet de viser au loin; mais il est peu portatif, sa mise en station est longue et son emploi impossible par les temps humides et par le grand vent.

Levé à la boussole. — Cette espèce de levé est fondée sur la propriété dont jouit l'aiguille aimantée, suspendue librement, de prendre une direction constante dans un même lieu de la terre. L'instrument qui sert à l'exécuter a déjà été décrit (voy. Boussole). La pratique du levé à la boussole se réduit à placer l'instrument au dessus du sommet de l'angle à mesurer, à rendre le limbe horizontal, et à viser successivement sur les deux signaux qui marquent les côtés de l'angle. La différence des deux azimuts lus sur le limbe exprime l'amplitude numérique de l'angle. On construit ensuite celui-ci au moyen du rapporteur. La boussole est moins exacte que la planchette; mais son transport est très facile, son maniement très simple, et les erreurs commises à une station ne se reportent pas sur les autres. D'ailleurs on peut s'en servir quelque temps qu'il fasse et quel que soit le terrain où l'on opère. Aussi est-ce un instrument précieux pour les reconnaissances militaires, et pour les levés à faire dans les bois, les souterrains et les mines. On est même parvenu à construire des boussoles qui n'exigent pas de support fixe et que l'on tient à la main dans l'observation des angles. Telles sont la boussole à réflexion de Kater et la boussole à limbe cylindrique de Barmier.

Un préjugé assez commun, c'est de croire que la boussole ne peut pas servir pour relever les angles dans les lieux où la direction de l'aiguille est influencée par le voisinage du fer. Un peu de réflexion suffit cependant pour faire comprendre que l'aiguille aimantée ne joue ici d'autre rôle que celui d'une ligne de repère, dont la direction absolue est indifférente, pourvu qu'elle reste constante pendant qu'on relève les deux côtés de l'angle.

La boussole sert à *orienter* les plans, c'est-à-dire à déterminer l'angle que fait une de leurs lignes principales avec la direction du méridien magnétique. Connaissant la *déclinaison* de l'aiguille aimantée, rien de plus simple que d'orienter ensuite les plans par rapport au méridien astronomique.

Les levés au graphomètre et au sextant n'exigent aucun développement particulier. Les instruments au moyen desquels on les effectue ont été décrits en leur lieu.

Il nous reste quelques mots à dire *relativement au levé des détails*, tels que blocs de bâtiments, limites des propriétés, sentiers, cours d'eau, etc. Ce levé comprend deux espèces d'opérations : les unes sont destinées à *relater la position* des détails à celle des lignes du canevas; les autres ont pour but d'*exprimer la forme* de ces détails. Pour rattacher un point de détail à une ligne de canevas, on déterminera ses coordonnées par rapport à cette ligne, soit au moyen de l'équerre, soit par l'un quelconque des procédés qu'enseigne la géométrie. La position d'une ligne droite se déterminera par deux de ses points; celle d'une ligne courbe par un nombre plus ou moins grand de ses points. Ayant fixé la position et la grandeur d'une des lignes principales d'un objet, on rapporte à cette ligne (le plus souvent par abscisses et ordonnées, quelquefois à vue) tous les points remarquables du contour et des arêtes de l'objet. On représentera les sentiers et les cours d'eau en joignant par un trait continu les sommets de leurs principales sinuosités. Il importe donc à l'exactitude et à la rapidité du levé que ces sommets fassent partie du canevas lui-même, ou du moins qu'ils en soient peu éloignés, et puissent y être rattachés avec facilité.

Plusieurs bons ouvrages sur le levé des plans ont été publiés en France depuis le commencement de ce siècle. Nous citerons entre autres :

Puissant, *Traité élémentaire de topographie, d'arpentage et de nivellement*.

Benoit, *Cours complet de topographie, etc.*

Clère, *Cours élémentaire de la pratique des levés, etc.*

Salneuve, *Cours de topographie et de géodésie*.

Duhoussert, *Leçons de topographie, etc.* — Application de la géométrie à la topographie.

Testu, *Topographie et géodésie élémentaire*, J.L.

LÉVI (c'est-à-dire en hébreu *Association*), troisième fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie vers l'an 1750 avant J.-C. Après que Sicheu eut enlevé Dina, sœur utérine de Lévi, celui-ci, s'étant joint à son frère Siméon, attaqua les habitants de Sicheu lorsqu'ils ne pouvaient pas se défendre et les massacra. Jacob blâma la conduite de Lévi (Genès. xxxiv, 30) et plus tard, à son lit de mort (*Ibid.* xlix, 5-7), il flétrit avec bien plus de force encore cette conduite barbare. Lévi alla en Egypte avec Jacob, emmenant avec lui ses trois fils, Gerson, Caath et Merari (*Ibid.* xlvj, 41). La tribu de Lévi n'eut point de terres en partage dans le pays de Canaan, mais seulement quarante-huit villes dans le territoire des autres tribus. Cependant elle avait des privilèges considérables, car le Sei-

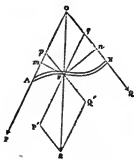
gneur ayant choisi les Lévites pour servir dans le temple, une partie des offrandes que l'on y faisait devait leur appartenir.

LEVIER (*mécan.*). — L'une des trois machines simples que l'on considère en statique; les deux autres sont le *treuil* et le *plan incliné*.

Le levier théorique se compose d'une verge droite ou courbe, inextensible et sans poids, soutenue par un point fixe ou *point d'appui*, autour duquel elle a la liberté de tourner dans tous les sens. En deux points de cette verge sont appliquées deux forces, savoir une *puissance*, *P*, et une *résistance*, *Q*.

Conditions d'équilibre du levier. — Pour l'équilibre de cette machine il faut : 1° Que les deux forces qui lui sont appliquées aient une résultante; 2° que cette résultante passe par le point d'appui. De la première condition il résulte évidemment que « les deux forces doivent se trouver dans un même plan avec l'appui. » — Pour exprimer géométriquement la seconde condition, prolongeons les directions des deux forces jusqu'à leur rencontre en *O*. Soit *OFR* la direction de la résultante, et construisons sur *OF*, comme diagonale, le parallélogramme *OpFq*; on sait, par le principe de la décomposition des forces, que les longueurs *Op*, *Oq*, seront proportionnelles aux forces *P* et *Q*.

FIG. 1.



Cela posé, abaissons du point *F*, où la résultante rencontre le levier, les perpendiculaires *Fm*, *Fn*, sur les directions des deux forces : nous aurons, en vertu des triangles semblables *Fmp*, *Fnq*, la relation

$$Fm : Fn = Fp : Fq = Oq : Op = Q : P;$$

d'où

$$P \times Fm = Q \times Fn.$$

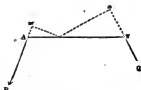
Ainsi, pour que la seconde condition d'équilibre soit remplie, « il faut que les moments des deux forces, par rapport au point fixe, soient égaux. »

Enfin une troisième condition d'équilibre,

évidente par elle-même, c'est que « ces moments tendent à faire tourner le levier autour du point fixe dans des sens contraires. »

L'égalité des moments, $P \times Fm = Q \times Fn$, peut se remplacer par la proportion $P : Q = Fn : Fm$; d'où l'on déduit que « pour l'équilibre du levier, la puissance et la résistance doivent être en raison inverse de leurs distances au point d'appui. »

FIG. 2.



Le théorème précédent ne cesse pas d'être vrai lorsque les deux forces sont parallèles; car on sait (*voy. RÉSULTANTE*) que, dans ce cas, le point d'application de la résultante partage la distance entre les composantes, en deux parties réciproquement proportionnelles aux composantes elles-mêmes.

Charge du point d'appui. — La pression qu'éprouve le point d'appui, dans le cas de l'équilibre, est représentée par la grandeur de la résultante *FR* obtenue en transportant les deux forces parallèlement à elles-mêmes au point *F*, et en achevant le parallélogramme. Les trois côtés et les trois angles du triangle *FRQ'* ou du triangle *FHP* représentent donc les six choses que l'on peut considérer dans le levier, savoir : les deux forces *P* et *Q*, la charge *R* de l'appui, et les inclinaisons mutuelles des directions de ces trois forces.

Lorsque le levier est droit et que les forces sont également inclinées, les perpendiculaires *Fm*, *Fn*, sont proportionnelles aux parties *FA*, *FB*, qui sont les distances du point d'appui aux points d'application des forces, distances comptées sur le levier lui-même, et que l'on nomme proprement les *bras de levier*; par conséquent alors, dans l'équilibre du levier droit, les forces sont réciproques à leurs bras de levier.

Différents genres de leviers. — On distingue trois sortes de leviers, suivant la place qu'occupe le point d'appui, relativement à la puissance et à la résistance; mais les conditions d'équilibre y sont toujours les mêmes. Le levier du premier genre est celui dans lequel le point d'appui est placé entre la puissance et la résistance; exemple, la balance ou la romaine. Dans le levier du second genre, la résistance est

placée entre le point d'appui et la puissance, comme dans la rame : ici la puissance a toujours de l'avantage. Enfin le levier du troisième genre est celui dans lequel la puissance se trouve entre le point d'appui et la résistance : exemple, la pédale du tourneur. Dans ce dernier cas, la puissance a toujours du désavantage, c'est-à-dire qu'il faut déployer une puissance plus grande pour vaincre une résistance moindre. Mais si l'on a égard à l'espace que doit parcourir la puissance, pour faire parcourir à la résistance un espace donné, on trouvera que, sous ce rapport, l'avantage cesse d'appartenir au levier du second genre et passe à celui du troisième. De là est venu cet adage de mécanique : « Ce que l'on gagne en force on le perd en temps ou en vitesse; et réciproquement, ce que l'on perd en force on le gagne en temps ou en vitesse. »

Les considérations que nous avons exposées précédemment, s'appliqueraient sans peine au cas où le levier est sollicité par un nombre quelconque de forces dirigées d'une manière quelconque. On exprimera toujours la loi générale de l'équilibre de cette machine, en disant que les forces qui lui sont appliquées doivent avoir une résultante unique, passant par le point d'appui.

Enfin, si l'on voulait avoir égard au poids du levier matériel, il suffirait de considérer ce poids comme une nouvelle force appliquée verticalement au centre de gravité de la verge, de la combiner avec les autres forces, et d'agir ensuite comme si le levier était sans pesanteur. Donc, si l'on veut employer un levier dont le poids n'entre pour rien dans l'équilibre des forces, on n'aura qu'à le placer de telle sorte que la verticale menée par son centre de gravité passe par le point d'appui. J. LAGRANGE.

LEVIN ou LEVEN. Lac d'Ecosse d'où sort une rivière du même nom (roy. Ecosse).

LEVIRAT (*l'giat. anc.*), du latin *Levir*, beau-frère (en hébreu *Yabam*). C'est le nom que l'on a donné à la loi mosaïque, en vertu de laquelle le frère d'un homme marié, mort sans enfant, devait épouser la veuve de son frère, afin que le nom du défunt ne fût pas effacé d'Israël. Le premier fils qui naissait de cette union était, en effet, considéré comme appartenant au citoyen décédé. Cette coutume existait dès la plus haute antiquité, puisqu'elle est mentionnée dans la Genèse (XXXVIII, 8), (roy. Juda). La loi du Levirat n'était pas absolument obligatoire; mais le frère qui refusait de s'y soumettre était déshonoré. Sa belle-sœur le citait devant le Conseil des anciens; là, s'il déclarait ne pas vouloir épouser la veuve, celle-

ci lui était son soulier et crachait devant lui en disant : « C'est ainsi qu'on fera à l'homme qui n'édifiera pas la maison de son frère, » et la maison de ce frère, réputé indigne, était appelée la maison du déchaussé (Deuter. XXV, 5-10). Lorsque le mort laissait plusieurs frères, c'était l'aîné, selon toutes les probabilités, qui devait épouser la veuve. Si, au contraire, il n'avait pas de frères, c'était le plus proche parent qui remplissait ce devoir, comme nous le voyons dans l'histoire de Ruth et de Booz. Mais dans le cas où un parent, autre qu'un frère, aurait refusé d'accomplir ce devoir, il n'était pas soumis à la cérémonie du déchaussement. Le grand-prêtre, ne pouvant épouser qu'une vierge, se trouvait, par cela même, en dehors de la loi du Levirat. Cette loi trouve son explication dans les idées des anciens peuples, chez lesquels on regardait le manque de postérité comme une peine plus grande que la mort. Le Levirat avait, en outre, pour but de maintenir les propriétés dans les mêmes familles, et, à ce point de vue, il doit être considéré comme une sorte d'adoption imposée par la loi au citoyen mort sans postérité. Le Levirat, d'ailleurs, n'était pas particulier aux Hébreux. La loi de Manou en fait une obligation aux Indiens : « Lorsque le mari d'une jeune fille vient à mourir après les fiançailles, que le propre frère du mari la prenne pour femme. » La loi hindoue du Levirat se proposait sans doute le même but que celle de Moïse; mais pour la rendre plus sacrée, les Brahmes se fondaient sur ce principe, que les hommes ne peuvent être admis dans le séjour céleste qu'autant qu'ils laissent après eux des enfants pour offrir le *Sraddha* ou sacrifice funéraire qui assure la félicité des âmes dans l'autre monde. C'est pour cette raison que l'homme impuissant pouvait introduire un de ses proches dans la couche nuptiale, ce que nous retrouvons également dans la législation lacédémonienne; mais la loi du Levirat, avec une pareille extension, devait amener bien des désordres. Le législateur indien ne se l'était pas dissimulé; aussi le livre de Manou renferme-t-il des prescriptions destinées à régler et à bien déterminer les cas où le Levirat est permis.

Solon avait aussi établi chez les Athéniens une sorte de Levirat, dont les lois offrent beaucoup de ressemblance avec celles des Hébreux. Cette institution, du reste, paraît avoir été commune à beaucoup de peuples anciens; on la retrouve encore chez les Gallas de l'Abyssinie, où le frère le plus jeune est tenu d'épouser la veuve. (Bruce, *Voyage en Nubie et en Abyssinie*). Elle s'est également perpétuée parmi les Juifs si nombreux qui habitent ce pays (Lobo, *Relation*

historique de l'Abysinie). La nation israélite, en se dispersant, devait naturellement obéir à cette prescription de la loi, aussi bien qu'aux autres. Cependant le Levirat n'est pas observé parmi les juifs de l'Occident, obligés de se conformer à la législation des différents États où ils se sont établis; mais il paraît qu'il est encore pratiqué par quelques-uns de ceux de l'Orient. La Mischna et ses commentateurs nous font connaître les modifications apportées au Levirat; d'abord, ils en exemptent un frère né postérieurement à la mort de celui qui a laissé une veuve sans enfants; ils établissent, en outre, que si le défunt avait plusieurs femmes, une seule a droit à demander à son beau-frère l'exécution de la loi. Quant à la cérémonie, elle doit avoir lieu devant trois ou cinq témoins qui sachent lire l'hébreu et qui dressent un acte authentique de ce qui s'est passé.

AL. B.

LÉVITES. On appelle quelquefois ainsi tous les descendants de Lévi, y compris les prêtres qui étaient de la race d'Aaron; mais ce nom désigne proprement les ministres chargés des fonctions les moins relevées, dans le tabernacle et dans le temple. Les Lévitiques étaient donc, dans l'acception rigoureuse du mot, les descendants de Lévi, à l'exception de la seule famille d'Aaron. Les fils de Moïse eux-mêmes n'avaient aucune part au sacerdoce. Après la sortie d'Égypte, et pendant que le peuple d'Israël errait dans le désert, les Lévitiques portaient le tabernacle et tous les objets qui y étaient renfermés. Ils avaient soin d'entretenir la propreté dans le lieu saint; ils pétrissaient les pains de proposition et les gâteaux employés dans les sacrifices; ils administraient les revenus, et prenaient soin des provisions en nature, telles que farine, vin, eucens, etc. (1 Paral., cap. ix). Après la construction du temple, ils furent chargés de balayer et de garder cet édifice, d'en ouvrir et d'en fermer les portes, etc., mais ils n'entraient point dans le sanctuaire, où les prêtres seuls avaient accès. Les Lévitiques furent consacrés à Dieu du temps de Moïse (*Nombres*, cap. viii, v. 6-15). Ils n'étaient admis au service du temple que depuis l'âge de trente ans jusqu'à cinquante (*Nombres*, cap. iv, v. 3, 23, 30, 47), suivant un autre passage (*Ibid.*, cap. viii, v. 23). On suppose qu'ils faisaient une sorte de noviciat qui durait depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente. Les Lévitiques n'eurent point de partage dans la distribution de la Terre-Promise. Mais leurs revenus consistaient dans les dîmes des fruits de la terre et des bestiaux que les autres Israélites offraient à Dieu. Ils donnaient eux-mêmes le dixième de la dîme aux prêtres descendants d'Aaron. Ils possédaient

quarante-huit villes situées sur le territoire des différentes tribus.

L. DUBOIS.

LÉVITIQUE. C'est le troisième livre du Pentateuque. Il a été ainsi appelé parce qu'il contient les lois que doivent observer les prêtres et les Lévitiques, ce qui a rapport à leur ministère, à leur consécration, aux fêtes, aux sacrifices, aux offrandes, aux vœux, et en général à toutes les parties du culte, tant au point de vue du corps sacerdotal qu'à celui du peuple même. Les Juifs donnent à ce livre le nom de *Vaicra*, parce qu'il commence par ces mots, qui signifient : *et il* (le Seigneur) *appela* (Moïse). Les rabbins le nomment aussi, à cause de son contenu : *Loi des prêtres*, ou *Loi des offrandes*. Le Lévitique est composé de vingt-sept chapitres. Outre les matières dont nous avons parlé, on y trouve aussi des prescriptions relatives aux différentes sortes de souillures et de purifications, et aux animaux qu'il était permis de manger, ou dont on devait s'abstenir. Pour les questions d'authenticité et d'intégrité, voy. PENTATEUQUE.

LÈVRE (*anat.*). Ce mot désigne en anatomie toute production lamellée dans laquelle les téguments externe et interne entrent comme éléments nécessaires, et sur le bord libre de laquelle ceux-ci se continuent l'un avec l'autre en se confondant. Nous ne nous occuperons ici que des lèvres de la bouche.

Placées immédiatement au devant des arcades dentaires, les lèvres se moulent sur elles, et leur adhèrent au moyen d'un repli muqueux médian, désigné sous le nom de frein des lèvres. On appelle *commissures* leurs deux angles de réunion, qui limitent latéralement l'ouverture de la bouche. Entre la peau de la face et la muqueuse buccale, qui forment principalement les lèvres, on trouve réunis les muscles suivants : l'*orbiculaire*, que forment, en se terminant, les deux muscles buccinateurs; le *myriforme*, dans la levre supérieure, le carré dans la levre inférieure; le *cavia*, le *triangulaire* et le *grand zigomatique* à la commissure. Trois autres muscles, ordinairement signalés comme appartenant aux lèvres, l'élevateur de la levre supérieure, l'élevateur commun de cette levre et de l'aile du nez, et le petit zigomatique sont placés au dessus d'elles. — Les *artères labiales* sont les coronaires; elles descendent de la faciale et forment dans les lèvres un cercle complet qui établit de larges communications entre les deux artères faciales. — Les *veines labiales* n'offrent rien de particulier. — Les *vaisseaux lymphatiques* des lèvres se rendent dans les ganglions sous-maxillaires. — Deux nerfs, le facial et le tri-facial, animent les lèvres, l'un pour les mouvements d'expression,

l'autre pour la sensibilité et pour les mouvements ordinaires de ces parties. — *Le tissu cellulaire* des lèvres est très fin, et contient à peine de la graisse.

Les lèvres peuvent être atteintes des mêmes affections que les autres organes, mais sans qu'il en résulte aucune circonstance particulière.

LÈVRE, *Labium* (bot.). Lorsque dans une enveloppe florale irrégulière, le limbe se détache tout entier d'un côté, ou moitié en haut et moitié en bas, les botanistes donnent le nom de lèvres à cette production unilatérale, aussi bien qu'à ces deux productions opposées. C'est ainsi qu'ils distinguent des corolles à une lèvre, ou unilabées, et des corolles à deux lèvres, ou bilabées. Dans ce dernier cas, les deux lèvres se dirigeant l'une en haut l'autre en bas, on les distingue en lèvre supérieure qu'on nomme aussi *Casque*, *galea*, et en lèvre inférieure ou lèvre proprement dite. La grande famille des Labiées doit son nom à la forme labiée que présente la corolle dans ses nombreuses espèces, et elle réunit un très grand nombre de corolles bilabées à un petit nombre de corolles unilabées *Ajuga* et *Teucrium*).

LÉVRIERS (les) (ast.). Constellation boréale d'héliéus, composée de trente-huit étoiles, et située entre les cercles de perpétuelle occultation et de perpétuelle apparition. La main supérieure du Bouvier, placée proche de la queue de la Grande-Ourse, tient en laisse les deux *Lévriers* placés au-dessous de cette queue, et dont l'un porte sur son cou le cœur de *Charles*, étoile tertiaire, qui a 191° 33 d'ascension droite et 39° 27 de déclinaison boréale.

LEYDE. Grande, ancienne et célèbre ville de la Hollande, chef-lieu d'arrondissement, et siège de la principale université du royaume. Elle existait déjà au ix^e siècle, comme bourgade; car rien n'autorise à faire remonter son origine jusqu'aux Romains, et le nom latin de *Lugdunum-Batavorum*, qu'on lui a donné au xiv^e siècle, est tout-à-fait arbitraire. Située au confluent du Rhin et du Vliet, Leyde est une des plus belles, et après Amsterdam, la plus grande ville des Pays-Bas. Ses rues sont larges et longues; elle est traversée par de beaux canaux. On y compte quatre églises protestantes, six églises catholiques, une église luthérienne, une janséniste, une anabaptiste, une remonstrante et une synagogue. On remarque la vaste église gothique de Saint-Pierre, avec les tombeaux d'un grand nombre de savants hollandais, tels que Boerhaave, Camper, Clusius, Scaliger, Luzac, etc.; l'église hollandaise, les églises catholiques de Saint-Louis, de Saint-

Pierre et de Notre-Dame, l'Hôtel-de-Ville, vaste édifice du xvi^e siècle, en style de renaissance, la prison dite Gravenstein, un des plus anciens édifices du pays, l'hôtel provincial du Rhynland, le poids public, la halle aux draps, la belle fontaine du marché au poison, l'hôtel des invalides, les bâtiments de l'Université, le superbe musée d'histoire naturelle, infiniment supérieur à celui de Paris, le musée d'antiquités égyptiennes, carthaginoises, romaines, germaniques, javanaises, etc.; le cabinet des médailles, le cabinet japonais, la bibliothèque de l'Université, importante surtout par ses nombreux manuscrits en langues orientales, l'amphithéâtre anatomique, le jardin botanique, où se cultivent un grand nombre de plantes étrangères que l'on chercherait vainement dans d'autres établissements de l'espèce, le laboratoire de chimie et le cabinet d'économie rurale. L'antique château se distingue par sa forme singulière: c'est une enceinte circulaire en briques, couronnée de créneaux, et élevée sur un tertre artificiel. Outre son Université, Leyde possède un grand nombre d'autres établissements scientifiques, littéraires et artistiques, et beaucoup de beaux établissements de charité. Autrefois cette ville était renommée pour ses nombreuses fabriques de draps; aujourd'hui on y trouve des filatures de coton, des fabriques de dentelles, etc. Cette ville sera à jamais célèbre par le siège mémorable qu'elle soutint en 1572 contre les Espagnols. Elle l'est également par la terrible catastrophe qu'elle éprouva en 1807, lorsque l'explosion de plusieurs bateaux chargés de poudre, réduisit en un monceau de décombres un de ses plus beaux quartiers. Population, 40,000 âmes.

LEYTA. Une des Philippines, par 121° 55' à 122° 55' long. E., 90° 50' à 11° 35' lat. N. Elle a 205 kilomètres sur 60 et une population évaluée à 40,000 habitants. Son sol est d'une fertilité extrême; elle est traversée par de hautes montagnes. Quant à ses productions, elles sont les mêmes que celles des autres Philippines (voy. PHILIPPINES).

LEZARD (le) (ast.). Constellation boréale composée de douze étoiles, dont une de la quatrième grandeur, a 333° 50' d'ascension droite et 51° 11' de déclinaison boréale. Elle est située au dessous de *Céphée*, entre les *Honneurs de Frédéric* et le *Cygne*.

LHOMOND (CHARLES-FRANÇOIS), professeur de l'Université, et auteur de plusieurs livres élémentaires, né à Chanlines pres de Noyon, en 1727, mort à Paris, en 1797. Nomme professeur de sixième au collège du cardinal LeMoine, il s'attacha à cette classe qu'il ne voulut pas quitter, malgré toutes les offres d'avance-

ment qui lui furent faites, et y demeura professeur pendant vingt ans. Il fut arrêté un moment pendant la révolution, mais il ne tarda pas à être remis en liberté. Il est connu surtout par sa *Grammaire latine* et sa *Grammaire française*, diffuses et sans ordre, mais auxquelles un certain attrait de bonhomie maintient encore une place dans l'éducation, malgré leur infériorité. On emploie son *Epilome historiae sacrae*, et son *De viris illustribus urbis Romæ*, les meilleures productions en latin moderne qui aient été écrites pour les enfants. Les autres ouvrages de Lhomond sont : *Doctrina chrétienne en forme de lectures de piété*, in-12; *Histoire abrégée de l'Eglise*, in-12; *Histoire abrégée de la religion avant la venue de Jésus-Christ*, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés.

L'HOPITAL (De) (roy. au Supplément).

LIARD (monn.). C'était la plus petite monnaie ayant cours lors de l'établissement du système décimal. Elle valait le quart du sou. On a fait beaucoup de conjectures sur l'origine de ce nom. Sans parler de Ménage, qui veut le faire venir du grec *milaretion*, les uns l'ont dérivé de *li hardi*, petite monnaie fabriquée en Guyenne, du temps de Philippe-le-Hardi ou de Richard d'Angleterre, qui portait le même surnom; d'autres ont prétendu que c'était le nom même de l'inventeur *Guigues liard*, de Cremieu en Dauphiné, qui imagina cette monnaie en 1430. On le tire aussi du *lys* qui était dessus, ou bien encore de sa couleur brune, qui aurait fait dire *Hardis* dans le sens de les brûlés ou les noirs. Le premier édit connu qui ordonne de frapper des liards, est de décembre 1473; il en fixe la valeur à 3 deniers. Cependant Leblanc donne sous le règne de Charles VI, la figure d'un liard ayant sur la face un dauphin avec l'inscription : *DALPHINA. VIENSIS*, et au revers une croix avec l'inscription *KAROLVS FRANC. REX*. Les premiers liards étaient à 3 deniers d'argent ou 0,25, et au poids de 18 sous au marc. Sous Charles VIII, ils portaient la figure couronnée du roi, représentée à mi-corps, avec l'épée à la main, et l'inscription : *KAROLVS FRANCORVM REX*. Au revers, il y avait une croix, avec deux voissures et deux fleurs de lis opposées dans les angles, et l'inscription : *SIT NOMEN*, etc. En 1498, on voit des doubles liards : d'un côté sont deux fleurs de lis dans une rose trilobée, avec l'inscription : *LYDOVICVS FRANCO. REX*, et de l'autre une croix au milieu d'une rose à quatre lobes, et l'inscription : *TARONVS CIVIS FRAN.* Sous François I^{er}, on frappa de *petits liards* pesant 12 grains, et au titre de 2 deniers 6 grains ou 0,200. Ils portaient au centre un *r* couronné, avec l'inscription : *FRANC.*, etc., et au revers une

croix avec *SIT NOM.*, etc. Charles IX remonte le titre des liards à 3 deniers 1/2 ou 0,20, et les fait tailler au poids de 32 sols 6 deniers; puis les remet à 2 1/2 deniers ou 0,209, et à 2 on 0,166. Henri III baisse le titre des petits liards à 1 denier 12 grains, ou 0,125, leur poids à 18 grains, et substitue à la croix trois fleurs de lis avec une H. Enfin, en 1619, on fit le liard de cuivre pur et de 66 pièces au marc. En 1658, on baissa le cours des liards à 2 deniers, ce qui les fit appeler doubles; mais depuis, ils furent remis à 3 deniers. Ils portèrent alors l'effigie couronnée du roi, avec l'inscription française : *L. XIII ROY DE FR. ET DE NAV.*, et derrière dans le champ, *LIARD ME FRANCE*, et trois fleurs de lis au dessous.

LIBAGE (maçon.). Pierre brute, ébousinée seulement lorsqu'il y a lieu, et servant à faire le premier lit des fondations.

LIBAN. Grande chaîne de montagnes qui sépare la Palestine de la Syrie. Les Hébreux l'appelaient *Lebanon*, c'est-à-dire la montagne Blanche, à cause des neiges qui couvrent en tous sens ses sommets les plus élevés. Le Liban peut être regardé comme faisant partie du système Tauro-Caucasien et comme un prolongement de l'Alma-Dagh, l'ancien mont *Amanus*, qui sépare la Cilicie de la Syrie. Il commence au S. d'Antakie (Antioche), par le grand pic que les anciens appelaient *Casius*. Le Liban, en se prolongeant vers le midi, couvre la Palestine de ses rameaux; il s'abaisse d'abord, se relève vers le Carmel, où il se revêt de hantes futaies; se dépouille de toute végétation en s'avancant plus loin dans la Judée; resserre les vallées entre ses branches rocailleuses et multipliées, finit par n'être plus, sur les bords de la mer Morte, qu'un immense entassement de rochers; se redresse ensuite dans les monts Séir et Haïras, et là, se bifurquant et courant suivant deux directions opposées, il va sillonner au S.-E. les déserts de l'Arabie, tandis qu'au S.-O. il encombre et bérise la péninsule du Sinaï de ses grands pics granitiques.

La masse principale du Liban se divise en deux chaînes parallèles bien distinctes : le Liban proprement dit, qui s'avance jusque vers la Méditerranée; et à l'E. S.-E., l'Anti-Liban, qui s'étend vers les plaines de Damas. Ces deux chaînes sont séparées par une grande vallée, que les Hébreux appelaient *vallée du Liban*, et à laquelle les Grecs et les Romains donnaient le nom de *Cœlesyrie* ou *Syrie-Creuse*. Les Arabes le nomment tout simplement *Bakha* (la vallée). Le rameau le plus important de l'Anti-Liban est l'*Hermou* (roy. ce mot) que Burekhad regarde comme le pic le plus élevé de toutes la chaîne. Voici du reste la hauteur comparative des principaux sommets de ce système :

Point culminant du Liban, au nord de Baalbek.....	3,400 m.
Djebel-Scheikh ou Hermon (Anti-Liban).....	5,000
Carmel.....	688
Thabor.....	626
Serbal.....	2,000
Horeb.....	2,818
Sinai.....	2,482

Le Liban proprement dit est l'une des montagnes les plus riches et les plus magnifiques qui s'élèvent à la surface du globe. L'Écriture en fait des descriptions ravissantes; elle parle sans cesse de ses parfums, de ses fleurs, de ses pâturages, de ses vins délicieux, de ses admirables points de vue. Le Liban n'a rien perdu de sa beauté ni de sa fertilité. On peut le diviser en trois plateaux principaux, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'aux racines du Haut-Liban, et dont chacun offre une température particulière, ce qui a fait dire aux prêtres arabes que le Liban porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été sommeille à ses pieds. Les pentes inférieures des deux premiers plateaux sont recouvertes de la plus luxuriante végétation. Elles forment en s'élevant des plateaux secondaires ombragés d'une multitude d'arbres d'espèces différentes. La main des hommes a encore embelli la nature; les habitants sont parvenus à rendre cultivables toutes les pentes de la montagne, au moyen d'irrigations nombreuses et de terrassements destinés à retenir l'humus fécond que les pluies pourraient entraîner, de sorte que la partie inférieure et moyenne du Liban présente l'aspect d'un escalier dont chaque gradin supporte un rang de vignes ou de mûriers. A trois lieues au-dessus du village délicieux d'Eden, que l'on voit encore, quelques-uns de ces cèdres si célèbres, qui fournirent leur bois précieux au temple de Jérusalem. Le père Boucher (*Bouquet sacré*) en compta vingt-trois en 1610. On en voit encore un nombre à peu près égal, mais cinq ou six seulement sont remarquables par leurs énormes dimensions et ont une circonférence de 30 à 36 pieds. Don Géramb rapporte que tous les ans, le jour de la Transfiguration, des centaines de Maronites viennent sous ces arbres séculaires célébrer la fête des cèdres et entendre une messe récitée par le patriarche même, à l'ombre de leurs grands rameaux.

Le Liban produit encore d'excellents vins. Il renferme des mines de fer et donne naissance à un grand nombre de rivières dont les plus importantes sont le Jourdain et l'Oronte. On peut citer encore le *Kaami* (l'ancien *Léontes*) et le *Nahr el-Kebir* (ancien *Eleutherus*). Ses excel-

lents pâturages nourrissent des bêtes à cornes, des moutons à queue longue et massive, des chèvres à longue soie et à oreilles pendantes, on y trouve aussi des gazelles. Il est habité par quatre populations différentes: les Maronites, qui sont chrétiens et occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du Liban proprement dit, depuis les environs de Bayruth jusqu'à Tripoli, et forment une population de plus de 200,000 âmes; les Druzes, dont la religion, mêlée d'idolâtrie, n'est pas encore bien connue; ils adorent un veau, et sont repandus le long de la Méditerranée, entre Djébaïl et Saïde, et dans le N. du pachalik d'Acre; et les Metualis, mahométans de la secte d'Ali, qui habitent les vallées du Liban, du côté de Sour (Tyr) et les contrées qui avoisinent Balbek; les Ansuriés, idolâtres qui possèdent la partie occidentale de la montagne ainsi que les plaines de Latakîé, et qui, dit-on, rendaient autrefois au chien un culte religieux qui paraît s'être conservé dans un certain nombre de familles, ce qui a valu au petit fleuve qui traverse leur pays le nom de *Nahr-el-Kelb* ou *fleuve du Chien*. — On compte dans le Liban un grand nombre d'ermitages et plus de 200 couvents, dont les religieux suivent la règle de saint Antoine et s'appliquent à la culture de la terre. Les mœurs de ces moines sont véritablement patriarchales.

AL. BONNEAU.

LIBANIUS. Sophiste ou rhéteur païen, né à Antioche en 314. Il étudia à Athènes, enseigna la rhétorique dans cette ville, à Constantinople et dans sa patrie, et compta parmi ses disciples saint Basile et saint Jean Chrysostôme. Julien lui offrit, dit-on, le titre de préfet du prétoire, pour l'attirer à Rome. Libanius préféra le séjour d'Antioche. On ignore l'époque de sa mort. Sa vie a été écrite par Eunape. On a de lui quelques-unes des *harangues* qu'il avait composées, et des *lettres*. Son style est brillant, mais plein d'exagération, et souvent surchargé de citations. Ses lettres sont moins entachées de ces défauts que ses harangues, elles sont extrêmement nombreuses et quelques-unes sont utiles à consulter. La meilleure édition de ses *harangues* est celle de Reiske. Altenbourg, 1791-1797; l'édition la plus estimée de ses *lettres* est celle de Wolf, Amsterdam, 1738.

LIBATION (archéol.), du grec *λειτουργία*, je répands. C'était, chez les anciens, l'action de verser certaines choses sur la tête d'une victime, sur un autel, à terre, dans la mer, dans une rivière ou une fontaine, en l'honneur de quelque divinité. Les anciens faisaient aux dieux de fréquentes libations, car ils ne touchaient à rien qu'ils n'en eussent consacré une partie à la di-

vinité. Les Grecs, surtout, faisaient des libations presque à toutes les heures du jour. On répandait quelque liqueur sur le foyer domestique en l'honneur du génie tutélaire de la maison ou de Ménére. On offrait à Bacchus du vin coupé avec de l'eau. Dans les occasions solennelles, la coupe avec laquelle on faisait les libations était couronnée de fleurs. Avant de faire des libations, on se lavait les mains et l'on prononçait certaines prières. On faisait des libations avec les premiers fruits que l'on présentait à la divinité sur des petits plats nommés *palette*; on faisait également des libations sur les tombeaux et dans les funérailles. Chez les Juifs, les libations étaient également pratiquées; on versait une certaine quantité de vin sur les victimes immolées, et on faisait en outre des offrandes de pain, de vin et de sel. Il existe en Sibérie certaines peuplades qui célèbrent le retour du printemps par une fête dont la principale cérémonie consiste à répandre la liqueur dont ils font usage, sur un grand feu qu'ils allument et entretiennent tout le temps de la fête.

LIBELLATIQUES. C'étaient des chrétiens qui, pour éviter les supplices de la persécution et se dispenser de l'acte idolâtrique, produisaient un certificat délivré par le magistrat, et attestant, quoique cela ne fût pas vrai, que le prévenu avait abjuré sa foi en Jésus-Christ et sacrifié aux idoles. Ce certificat se nommait libelle, d'où le nom de Libellatiques donné à ceux qui s'en servaient. — Les Libellatiques étaient-ils de véritables apostats ou ne l'étaient-ils pas? Les auteurs ne sont point d'accord sur ce point. Les ecclésiastiques de Magdebourg et Tillmont croient que les Libellatiques n'avaient pas réellement apostasié leur foi; Baronius, au contraire, pense que ces chrétiens pusillanimes avaient réellement apostasié. Quoi qu'il en soit, le feu de la persécution une fois ralenti, les Libellatiques se virent repoussés par les fidèles. Comprenant alors la grandeur de leur prévarication, ils voulurent rentrer dans l'Eglise qu'ils avaient lâchement abandonnée aux jours de péril. Mais la carrière de douleurs où ces malheureux devaient entrer avant d'être réhabilités les effraya. Au lieu donc d'appeler à leur secours les jeûnes sous le sac et la cendre, les larmes de la pénitence et les mortifications, ils trouvèrent plus commode de briguer les suffrages des confesseurs et des martyrs les plus illustres. A force d'importunités et de prières, ils leur arrachèrent des billets de réconciliation. Or, on en vint bientôt à accorder assez facilement de semblables billets. Cette facilité amena de graves désordres, particulièrement dans l'Eglise de Car-

thage, du temps de saint Cyprien. Le saint évêque s'éleva contre cet abus, ainsi qu'on peut le voir dans ses Lettres XXXI, LII, LXII, et dans son beau traité *De Lapsis*. CANÉTO.

LIBELLE. Il ne faut pas croire *libelle* et *pamphlet* deux mots complètement synonymes. L'un est calomnieux, diffamatoire et presque toujours anonyme; l'autre n'est qu'agressif, provocateur par les vérités qu'il émet avec toute leur crudité. L'un a presque toujours la lâcheté du mensonge; l'autre le courage d'une révélation utile, hardiment faite. Entre eux deux se place le *factum*, qui n'est plus une attaque mais une défense, et dans lequel toutefois celle-ci sert souvent de prétexte à celle-là. Le *factum* devient alors un pamphlet, même un libelle. Les mémoires de Beaumarchais ne sont pas autre chose. Ils tiennent à la fois du *factum* et du *pamphlet*, l'un servant de pointe à l'autre. Les *libelles* purs sont, par exemple, les *mazarinades*, où nulle sorte d'injure n'est épargnée au cardinal Mazarin attaqué; ce sont aussi les *Pasquils* de Le Noble contre Guillaume d'Orange, qu'il appelle le roi Guillemot, et dont il se raille à toute outrance; ce sont les livres de Chevrier, tels que les *Colporteurs*; les brochures envenimées de Morande et de Thevenot, qui faisaient la fortune du colporteur sous Louis XV, et la joie des nombreux ennemis de M^{me} du Barry et de M^{me} de Pompadour; ce sont surtout les *mémoires* odieux contre Marie-Antoinette, que M^{me} de La Motte, retirée à Londres, ne cessait de lancer, comme si la calomnie était jamais une justification. Ici encore c'est le *factum* devenu *libelle*. La forme matérielle de ces petits écrits n'a jamais changé; c'est toujours, depuis le *famosus libellus* dont parle Suetone, un cahier de quelques feuillets d'un papier grossier, une brochure enfin, car, de nos jours, le libelle ne devrait pas s'appeler autrement. Ed. FOURNIER.

LIBELLULE. *Libellula* (ins.). Genre de Névroptères Subulicornes, de la tribu des Libellulines, caractérisé par les ailes horizontales, les tarses de trois articles, les antennes très courtes, terminées par une soie, laèvre inférieure formée de deux grandes pièces séparées par une intermédiaire très petite, et la tête très grosse. Les libellules, comme tous les insectes de la même tribu, sont connues sous le nom de *Démoscelles*; qu'elles doivent sans doute à leur forme élégante et svelte, à leurs ailes de gaze, souvent ornées de taches violettes ou purpurines. Cependant les vraies Libellules sont moins allongées que les Agrions: leur abdomen est souvent assez large, déprimé. Les mâles des Libellules sont très carnassiers, ainsi qu'on peut le soupçonner de prime abord, d'après

leurs gros yeux saillants et leurs antennes sctacés à l'extrémité, et l'insecte parfait qui voltige à la surface des eaux n'est guère moins vorace que la larve qui vit dans la vase. Ces larves sont munies de stigmates de chaque côté du corps; mais en outre, l'extrémité de leur corps nous offre une véritable respiration branchiale : les cinq derniers segments forment un tube qui reçoit l'eau et qui s'ouvre par un petit trou rond, entouré de cinq pièces pointues, dont trois plus grandes sont triangulaires. Lorsque la larve veut aspirer de l'eau, elle fait le vide en retirant vers l'intérieur de l'abdomen un gros tampon qui remplit l'office d'un piston : alors l'eau vient remplir le tube vide. L'insecte veut-il rejeter ce fluide? il contracte les parois de son corps, et l'eau jaillit en dehors. Ce tampon est composé d'un lacs de trachées extrêmement nombreuses, entrelacées, qui forment de chaque côté du corps trois troncs principaux. Ces larves vivent environ dix à onze mois dans l'eau. Pour passer à l'état de nymphe, l'insecte sort de l'eau, monte sur une plante et s'y cramponne avec les pattes, toujours la tête en haut. Il commence, après s'être séché quelque temps, à fendre la peau du corselet; cette fente s'allonge, et la Libellule peut sortir la tête, ensuite les pattes; pour retirer l'abdomen, elle se renverse un instant la tête en bas, et n'est plus soutenue que par les derniers segments abdominaux qui sont restés engagés dans la peau; au bout de quelque temps, elle se redresse, et ressaisissant la partie antérieure de son fourreau, elle achève de retirer l'abdomen. A ce moment, les ailes sont encore épaisses, plissées, molles : il faut une heure ou deux pour les affermir. Les couleurs des libellules varient beaucoup suivant le sexe; aussi a-t-on créé sur un des sexes seulement des espèces qui devront être rayées. L'une des espèces les plus communes est — la **LIBELLULE A VENTRE DÉPRIMÉ**, *L. depressa*, Linne. Ses ailes sont transparentes, avec une grande tache d'un jaune brun à la base et une petite tache noire à l'extrémité externe; l'abdomen est large et aplati, noir en dessus jaune en dessous. — La **LIBELLULE A QUATRE TACHES**, *L. quadrimaculata*, L., est jaune, avec l'extrémité de l'abdomen noire; les ailes ont le bord antérieur jaunâtre et deux taches brunes quadrangulaires sur chacune. L. FAIRMAIRE.

LIBELLULINES (ins.). Tribu de Nevroptères de la famille des Subulicornes, qui forme l'ordre des Odonates de Fabricius. Elle a pour caractères : des antennes subulées, à peine plus longues que la tête, de sept articles, le dernier sctacé; des tarses de trois articles; des mandibules et des mâchoires cornées, très fortes, re-

couvertes par le labre; des ailes égales. Cette tribu renferme les jolis insectes connus généralement sous le nom de demoiselles; leur forme svelte, leurs couleurs souvent brillantes et variées, l'élégance du tissu de leurs ailes et la rapidité de leur vol, les ont fait remarquer depuis longtemps; mais si l'insecte parfait est d'un aspect agréable, la larve est au contraire un animal peu gracieux, qui est au fond des eaux où il fait la guerre aux petits insectes et aux mollusques. Cette larve est curieuse à cause du développement de laèvre inférieure qui se plie en deux portions pendant le repos, et recouvre tout le dessous de la tête; la portion antérieure est terminée par les palpes et la languette qui ont acquis une dimension énorme. La disposition de cet organe supplée heureusement à la lenteur des mouvements de la larve, qui, dans la vase et au milieu des racines, ne pourrait atteindre sa proie, tandis que l'animal déploie et étend cet appendice avec rapidité, et saisit sa proie avec la tenaille formée par les palpes et la languette. Ces larves offrent déjà des moignons d'ailes. L'extrémité de leur abdomen est munie d'appendices variables de nombre et de forme, ressemblant quelquefois à des nageoires, et qui servent à la respiration. Quand ces insectes vont passer à l'état parfait, ils sortent de l'eau, montent aux tiges des plantes aquatiques, s'y fixent et se débarrassent de leur peau qu'on trouve souvent vide. Les libellulines, assez nombreuses en espèces, se divisent en trois genres : les uns ont les ailes écartées et horizontales dans le repos, avec la tête globuleuse, comme les *Ashues*, les *Libellules* et les *Pétalures*; les autres ont les ailes perpendiculaires dans le repos, avec la tête transversale, comme les *agryons*.

L. FAIRMAIRE.

LIBER (bot). (roy. au Supplément).

LIBER, LIBERA, LIBERALIS (myth.).

Surnom de Bacchus. On pense communément que ce mot doit être interprété par *libre*, qui aime la liberté. M. Parisot (*Dict. myth.*) pense qu'il vaudrait mieux, peut-être, le rendre par *enfant*, ce qui le ferait absolument synonyme du *Koros* des mystères. *Koros*, en effet, a pour épouse *Kora*, et *Libera* est celle de Bacchus-Liber. Varron dans saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. VI, chap. 9), dit que Liber et *Libera* présidaient chacun respectivement à son sexe, à la formation des hommes ou des femmes dans le sein maternel. Cicéron (*De nat. Deor.*) fait de *Libera* la même déesse que Proserpine. Il en résulterait que Liber correspondrait à Pluton, qui ne serait, ainsi que Bacchus, qu'une des formes du soleil. Ces deux divinités figurent souvent sur les bas-reliefs et des vases peints. — On célébrait

dans l'Italie et surtout à Lanuvium, une fête solennelle en l'honneur de Liber; elle avait lieu le 17 mars, sous le nom de *Liberales*, et différaient essentiellement des Bacchanales. Saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. VII) en donne une description assez détaillée d'après Varron. On y promenait en grande pompe, à la ville et dans les champs, des symboles infâmes auxquels on attribuait la vertu de rendre les champs fertiles, et d'en détourner les charmes et les sortilèges.

LIBÉRAT, Diacre de l'Eglise de Carthage, défenseur des plus ardents des *Trois-Chapteres* condamnés par l'empereur Justinien en 545, et par le Concile de Constantinople de 546. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de causa Nestorii et Eutychetis*, publié à Paris, en 1676, avec Commentaires par le P. Garnier, qui a souvent rectifié les obscurités du texte.

LIBÈRE, que quelques martyrologes mettent au nombre des saints, fut élu pontife malgré lui, le 8 mai 352. Il fut souvent invité à condamner saint Athanase, intrépide défenseur de la foi de Nicée; et pour l'intimider on l'exila de Rome. Conduit à Milan devant l'empereur Constantin, il refusa la condamnation du saint docteur. Il fut exilé à Berée, dans la Thrace. Pendant que le pontife était en exil, on célébra un concile à Sirmium, ville de la Basse-Hongrie, pour condamner Photin, évêque de cette ville, qui soutenait que J.-C. n'était pas Dieu. Dans ce concile, les Ariens dressèrent une formule de foi. Quelques auteurs disent que Libère, vaincu par des misères qui avaient duré deux ans, et intimidé par des menaces de mort, consentit à la condamnation d'Athanase, et entra en communion avec les Ariens. Cette chute du pape Libère est célèbre dans l'histoire ecclésiastique. On a taché d'en déduire un argument contre l'infailibilité du souverain pontife. Il est cependant certain que Bossuet avait rayé de son traité de la puissance ecclésiastique tout ce qui regarde ce pape, comme ne prouvant pas bien ce qu'il voulait établir en ce lieu : ce sont ses propres expressions. Des critiques d'un grand poids nient purement et simplement la chute de Libère comme un fait controuvé. On peut consulter la dissertation de l'abbé Corgne, sur ce sujet, Paris, 1733, et le P. Stilling, un des continuateurs de Bollandus, mois de septembre, t. VI. Le cardinal Orsi est du même sentiment que ces deux critiques. Ceux qui croient que cette chute a été possible s'efforcent de prouver que le pape n'a pas offensé expressément la foi catholique. En disant anathème à tous ceux qui enseignaient que le Fils n'est pas semblable au Père en substance et en toutes choses, loin de signer l'arianisme, Libère le condamnait. Le docte

archevêque Mansi, collecteur des conciles, le défend d'une autre manière : « Supposons que Libère eut formellement souscrit à l'arianisme (ce qu'il n'accorde point), parla-t-il dans cette occasion comme pape, *ex cathedra*? Quels conciles assembla-t-il préalablement pour examiner la question? S'il n'en convoqua point, quels docteurs appela-t-il à lui? Quelles congrégations institua-t-il pour définir le dogme? Quelles supplications publiques et solennelles indiqua-t-il pour invoquer l'assistance de l'Esprit saint? S'il n'a pas rempli ces préliminaires, il n'a plus enseigné comme maître et docteur de tous les fidèles. Nous cessons de reconnaître, et que Bossuet le sache bien, nous cessons, dis-je, de reconnaître le pontife romain comme infailible. »

Libère revenu à Rome, on assembla, en 259, un concile à Rimini, où des évêques consentirent à l'abolition des paroles *substantes* et *consubstantiel*. Libère, loin de ratifier ce frauduleux assentiment, excommunia les signataires. Chassé de Rome pour cela, il se cacha dans les cimetières sacrés, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut le 9 septembre 366, après avoir gouverné l'Eglise pendant quatorze ans quatre mois et deux jours. D'ASSANCE

LIBERIA, Petite république fondée, en 1821, sur la côte de Guinée, en faveur d'un certain nombre de noirs affranchis par la Société Américaine de colonisation. La république de Liberia, ainsi nommée parce qu'elle ne doit renfermer que des hommes libres, est située à l'E. du cap Mesurado, entre 4° et 7° latit. N., 11° et 14° longit. O. Elle a pour capitale Monrovia, petite ville qui reçut ce nom en l'honneur de Monroe, alors président des Etats-Unis. Cette ville possède un port, des fortifications, des écoles, une bibliothèque publique, un journal. Le centre de population le plus important après Monrovia est Caldwell, où l'on a établi une Société d'agriculture. Le sol de cet Etat, assez bas sur la côte, s'élève à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur. Il est arrosé par plusieurs rivières dont les principales sont : le Saint-John, le Saint-Paul et le Mesurado. Le climat y est plus sain que sur aucun autre point de la côte, et la terre est très fertile. On y cultive surtout le café, la canne à sucre et le cotonnier. La population de la république de Liberia n'était que de 1,500 âmes en 1831. En 1841, elle était de 5,900 noirs, la plupart affranchis, et de 400 blancs. Le gouvernement se compose de deux chambres; mais dans la réalité la république est administrée par l'agent de la compagnie américaine. Les Américains, en fondant la république de Liberia, se sont proposé de repandre

la civilisation dans le centre de l'Afrique, au moyen des noirs rendus à la liberté et initiés à la vie civile et industrielle des peuples chrétiens. Quelques tribus voisines se sont déjà mises sous la protection de cette république; des peuples plus éloignés ont demandé l'établissement d'un certain nombre de colons sur leur territoire. Les écoles sont assez fréquentées, et il est à croire que cet établissement produira des résultats avantageux.

LIBERTINS. Héritiques qui parurent au ^{xvii} siècle, dans la Hollande et le Brabant, et qui eurent des imitateurs à Genève. Voici sommairement quelle était leur doctrine. — Il n'y a qu'un seul esprit dans le monde, c'est celui qui remplit la matière, seul actif, seul vivant, seul fécond, et cet esprit est Dieu. L'âme humaine, portion de la matière, est mortelle comme elle, et comme elle périssable. Les hommes ne font ni le bien ni le mal; ils semblent le faire seulement; au fond c'est Dieu qui est l'auteur de l'un et de l'autre. L'homme ne doit donc pas être blâmé, puni, corrigé. Il est parfaitement innocent, car ses actions ne sont pas ses actions, mais celles de Dieu. Ici-bas l'homme peut briser les faibles et incommodes liens du mariage qui empêchent de faire refluer l'état d'innocence; il peut lâcher la bride à ses passions : c'est l'unique moyen de semer quelques joies dans ce séjour de misère et d'en faire un véritable paradis. D'ailleurs, c'est le seul paradis qu'il y ait. Ce que la foi catholique enseigne à cet égard, comme ce qu'elle dit de l'enfer, doit être regardé comme une invention éclose dans le cerveau des moines ou des théologiens, qui se sont imaginé par ce moyen porter les hommes à la vertu et les détourner du vice. — Dans ce système fantastique, J.-C. n'est autre chose que l'esprit infus dans les plantes, dans l'air, dans l'eau, dans la matière organisée. Le cynisme de cette exécrable doctrine fit donner aux hérétiques qui la professaient le nom de *Libertins*. Calvin la combattit vivement à Genève. C'était une inconséquence, il se combattait lui-même, car il est aisé de voir que cette doctrine n'est qu'une extension des principes du réformateur.

CANÉTO.

LIBERUM VETO. On appelait ainsi le droit appartenant à chaque nonce ou député de la noblesse dans les diètes de Pologne, d'annuler, par son opposition, les délibérations de ces assemblées. Il était passé peu à peu en usage que les décisions des diètes fussent prises à l'unanimité; les nonces se regardaient en outre comme les analogues des tribuns de la république romaine, et, depuis la fin du ^{xvii} siècle, le *veto*, considéré par la noblesse comme une

sauvegarde conservatrice, était souvent le résultat d'une délibération de la minorité. Mais ce ne fut qu'en 1652 que Siciński, nonce d'Uptá, donna l'exemple d'une résistance purement individuelle. Son action, d'abord universellement désapprouvée, fut bientôt imitée, et depuis lors, le *liberum veto* fut une des bases du droit public polonais. Cette institution fut une de celles qui contribuèrent le plus à la désorganisation de la nation polonaise, et quand le roi Stanislas Poniatowski voulut enfin l'abolir, il n'échoua pas en réalité contre la résistance de la noblesse, mais bien plutôt contre celle des Russes (1767), qui ne tardèrent pas à consommer le partage de la Pologne.

LIBITINE (*myth.*). Déesse italique qui présidait à la mort, et dont le nom est formé de *Libet*, il me plaît, c'est mon bon plaisir. Elle avait à Rome un temple environné d'un bois sacré, et où l'on achetait tout ce qui était nécessaire pour les funérailles. On déposait dans le trésor de Libitine une somme fixée pour chaque personne qui venait à mourir. Cette taxe, établie par Servius Tullius, était inscrite avec soin sur un registre appelé *Libitinæ ratio*, et au moyen duquel on se rendait compte, chaque année, du nombre des décès. On a identifié Libitine avec Hécate, Proserpine et Vénus. Ces trois divinités peuvent en effet se ramener à Libitine, que Plutarque et Denys d'Halycarnasse n'hésitent pas à prendre pour la Vénus-Ephymbia des Grecs.

LIBONOTUS. C'est le nom d'un des vents des anciens, qui en parlent souvent dans leurs ouvrages. La composition même du mot indique le vent qu'il désigne, *lib* était le vent d'Afrique, et *notus* celui du midi. Le Libonotus est donc le vent qui soufflait entre ces deux points, c'est-à-dire à peu près du S. O. quart S.

LIBOURNE. Ville de France, chef-lieu d'arrondissement du département de la Gironde, à 27 kil. E. de Bordeaux, avec une population de 11,552 habitants d'après le recensement de 1851. Libourne fut fondée en 1286 par Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Coudate*. Elle fut prise plusieurs fois dans les guerres entre les Français et les Anglais. Située près du confluent de la Dordogne et de l'Isle, Libourne a un port qui favorise l'activité de son commerce. On y voit un pont remarquable. Elle possède une bibliothèque, un athlène, et a une industrie assez développée.

L'arrondissement de Libourne contient 111,104 habitants, 132 communes et 9 cantons: Branné, Castillon, Contrats, Fronsac, Guitres, Libourne, Lussac, Pujols, Sainte-Foy la Grande.

LIBRAIRE, LIBRAIRIE (roy. au Supplément).

LIBRATION (roy. au Supplément).

LIBRE-ECHANGE (roy. au Supplément).

LIBURNE, *Liburnus* (antiq.). Les Romains nommaient ainsi l'huissier chargé d'appeler les causes dans l'ordre où elles devaient être plaidées et jugées. — On appelait aussi *Liburne*, *liburna*, une sorte de navire d'une légèreté extrême, dont les Romains avaient emprunté l'usage aux habitants de la Liburnie. Ces bâtiments étaient de très fins voiliers. Ceux qu'Auguste possédait à la bataille d'Actium lui rendirent de grands services. Végèce dit que quelques uns avaient jusqu'à cinq rangs de rames. — La *Liburne* (*liburnum*), était aussi une espèce de litière où l'on pouvait lire, écrire ou dormir sans secousses. Elle devait son nom à sa forme, qui ressemblait à celle d'un vaisseau liburnien.

LIBURNES. Peuples de l'Italie, originaires de l'Illyrie. La *Liburnie illyrienne*, aujourd'hui *Croatie maritime*, s'étendait le long de l'Adriatique, entre l'*Arsia* (aujourd'hui Arsa), et le *Titius* (aujourd'hui Kerka). Elle était bornée au N. par la Dalmatie, et avait pour villes : Arsie, Flunona, Foretan (auj. Fortino), Senia (Zengg), Enona (Nona), Scardona et Iadera (Zara-Vecchia), qui en était la capitale. Les Liburnes étaient de hardis pirates; ils desolèrent longtemps l'Adriatique avec leurs flottilles composées de navires d'une grande légèreté. — L'invasion des Liburnes dans l'Italie remonte peut-être au xiv^e siècle avant notre ère. Ils s'établirent d'abord entre les Alpes et l'Athésis, franchirent ensuite le Pô, se repandirent le long des côtes, et repoussés par les habitants, se remontèrent dans le pays compris depuis le mont Gargan, au N., jusqu'à l'extrémité de la presqu'île qui forme le talon de la botte italique. Ils se divisèrent en trois branches : les *Apuli*, les *Pædiculi* ou *Pædicli* (les *Pencetii* des Grecs), et les *Calabri*. Les Romains donnaient à leur pays le nom d'*Apulie*, et les Grecs celui de *Yapygie* (roy. ces mots). Les Liburnes conservèrent leur langue après avoir adopté la langue latine, et c'est pour cette raison qu'Horace les appelle *Bilingues*.

LIBYE est le nom que les Grecs donnaient au continent africain. Mais le nom de Libye s'entendait plus spécialement des contrées de l'Afrique, situées entre la république de Carthage et l'Égypte, et habitées par des peuples blancs. On divisa aussi la Libye en *intérieure*, comprenant tout ce que les anciens connaissaient ou soupçonnaient de l'Afrique, au S. de l'Atlas, et en *extérieure*, renfermant les contrées situées entre Carthage et l'Égypte. Cette dernière

division était partagée elle-même en *Libye supérieure*, entre l'Égypte et la Cyrénaïque, et en *Libye inférieure*, renfermant la Cyrénaïque et la Pentapole. Hérodote, décrivant la Libye, y place de l'E. à l'O. en partant de l'Égypte, les *Adyrmachides*, les *Gliammes*, les *Asbyates* (vis-à-vis la Cyrénaïque), les *Auschies*, dont le pays s'étendait jusqu'à la mer, les *Cabules* qui habitaient au milieu des Auschies, les *Nasamons*, les *Psylls*, au midi desquels se trouvaient les *Garamantes*; i cite ensuite les *Muces*, dont le pays était arrosé par le Cinyps; les *Gindanes* et au N. de ceux-ci, dans une péninsule, les *Lotophages*. Puis venaient les *Machlyes* qui s'étendaient jusqu'au fleuve Triton, et autour du lac Tritonis, les *Auséens*, séparés des précédents par le lac Treton. On entraît ensuite dans la Libye sauvage, peuplée de bêtes féroces et suivie d'un désert de sable qui se prolongeait jusqu'aux colonnes d'Hercule. Tous ces peuples jusqu'au lac Tritonis, dit Hérodote, étaient nomades et s'abstenaient de la chair de vache et de porc; ils n'immolaient de victimes qu'au Soleil et à la Lune, et commençaient leurs sacrifices par couper à l'animal une oreille qu'ils jetaient sur les maisons. Les habitants du lac Tritonis adoraient en outre Neptune, le lac Triton et surtout Minerve. Les savants n'ont pu retirer aucune notion utile de la longue description d'Hérodote, qui raconte une multitude de fables et qui ne connaissait ces contrées que par les rapports qui lui en avaient été faits. Les écrivains anciens qui sont venus après lui, ne nous apprennent rien de plus positif sur l'intérieur de ce pays, et il n'est guère possible de fixer, d'après eux, la position des localités dont ils citent les noms. Beaucoup d'auteurs pensent que les populations appelées généralement Libyennes appartiennent à la même souche que les Numides, les Gétules, les Berbers et les Kaballes. Quant au nom de *Libyens*, on en ignore absolument l'origine, et on y voit difficilement, avec un savant moderne, le *Phut* de la Genèse, même en prenant pour intermédiaire le nom de *ni-phaiat* que les Coptes ont donné aux Libyens. Les Grecs faisaient de Libye une fille de l'Océan, aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Agenor et Belus, et disaient qu'elle avait donné son nom à l'Afrique.

On a appelé *Liby-Égyptiens* un peuple de l'Afrique voisin, selon Pline, des Gétules et des Lencæthopiens, et que P. Mela place le long de la frontière de l'Égypte. Les *Liby-Phéniciens* sont les Phéniciens de la Libye, c'est-à-dire les Carthaginois, les habitants d'Utique, etc.

LICENCE (droit de). Certains produits de l'industrie particulière étant sujets à des impôts, l'administration des finances exige des

personnes qui font le commerce de ces produits, une déclaration préalable, afin que le contrôle nécessaire pour la perception de l'impôt soit possible. Mais, de plus, elle veut que cette déclaration soit constatée, et le droit de vendre autorisé par une *licencia*, qui est assujettie elle-même à un droit annuel, indépendamment des droits imposés sur les produits. L'ancienne régie des aides percevait déjà un droit semblable sous le nom de *d'annuel*. Les licences ont reparu l'an XII, avec le rétablissement des contributions indirectes. Aujourd'hui toutes les industries soumises à la surveillance journalière des préposés de la perception, à l'exception de celles qui ont pour objet la fabrication et la vente des matières d'or et d'argent, sont sujettes au droit de licence. Ce droit varie pour les débitants et marchands de boissons (voy. ce mot au *Supplément*). Il est de 50 fr. par an pour les fabricants de cartes et les fabricants de sucre indigène; de 20 fr. pour les fabricants libres de salpêtre; de 5 fr. pour chaque voiture à quatre roues, et de 2 fr. par chaque voiture à deux roues, pour les entrepreneurs de voitures publiques. La perception est réglée d'après le nombre des établissements, et lorsqu'une même personne en possède plusieurs, elle est tenue d'avoir autant de licences.

LICHTFIELD. Ville d'Angleterre, dans le comté de Stafford, à 22 kil. N. de Birmingham. Bède l'appelle *Licidfeld*, mot qu'on a interprété par *champ des cadavres*, parce que plusieurs chrétiens y auraient, dit-on, subi le martyre sous le règne de Dioclétien. Lichtfield compte environ 6,000 habitants, et possède un évêché qui lui est commun avec Coventry. Sa cathédrale est un fort beau monument. Elle est la patrie de Johnson et de Garriek. — La bière de Lichtfield jouit d'une grande renommée.

LICINIA. Famille romaine dont les surnoms étaient : Crassus, Geta, Junianus, Lucullus, Macer, Mucianus, Murena, Nerva, Sacerdos, Silianus, Stolo, Varus (voy. ces mots).

LICINIUS, c'est-à-dire *qui est né avec de petits yeux*. Plusieurs Romains célèbres ont porté ce nom :

LICINIUS (Caius), surnommé *Stolo*, *repton inutile*, appartenait à une maison plébéienne. Il dut à sa grande fortune l'honneur d'épouser une femme de la famille des Fabiens. Titc Live, avec assez peu de vraisemblance, rapporte à la vanité de cette dame jalouse des honneurs dont jouissait son beau-frère, le patricien Sulpitius, les efforts de Licinius pour rendre accessibles aux plébéiens les plus hautes magistratures de la république. Quoi qu'il en soit, il se fit nommer tribun du peuple en 377 avant J.-C., avec

un autre plébéien, Sextius-Lateranus. De concert avec son collègue, il présenta les lois *Liciniæ*, en vertu desquelles on devait retrancher sur le capital de toute dette la somme des intérêts payés; toutes les propriétés territoriales devaient être réduites à 500 arpents, et défense était faite à tout citoyen de passer cette limite à l'avenir; on devait toujours choisir un des consuls parmi les plébéiens. La noblesse romaine n'avait jamais éprouvé une attaque aussi directe et aussi violente. La lutte se prolongea dix ans, et pendant quatre années on vit les tribuns toujours réélus par le peuple, empêcher toute nomination aux magistratures curiales. Le sénat, de son côté, éloigna pendant quatre ans tous les plébéiens du tribunat militaire. L'opposition populaire était toujours aussi formidable; on espéra la briser au moyen de la dictature. Camille d'abord (368) fut revêtu de cette dignité; il comprit que Licinius l'emporterait quoi qu'on fit, et il abdiqua. Manlius, qui lui succéda, vit comme lui que toute résistance était inutile, et il confia même à Licinius le grade de maître de la cavalerie. L'invasion des Gaulois bientôt vaincus par Camille (367) ne fit que suspendre un moment le grand débat qui s'agitait entre les patriciens et les plébéiens. Ceux-ci triomphèrent enfin l'an de Rome 387 (365 av. J.-C.), et l'année suivante Lateranus ou Sextus fut le premier plébéien qui reçut les faisceaux consulaires. Licinius eut son tour, et fut nommé consul en 364, et en 361, les deux autres rogations furent adoptées également; celle qui avait pour objet l'étendue des propriétés foncières, et qu'on a à tort considérée comme relative à la jouissance du domaine public, paraît avoir été exécutée avec rigueur dans l'origine, puisque Licinius lui-même fut condamné à payer, en 358, une amende de 10,000 as pour y avoir contrevenu; mais elle ne tarda pas à tomber en désuétude.

LICINIUS-CALVUS. Orateur, né en 74 avant J.-C. Jeune encore, il se distingua dans la carrière du barreau, et fut un des rivaux de Cicéron. Il avait de plus un grand talent poétique. Il mourut à trente ans. Il ne nous est parvenu de lui que quelques fragments recueillis par Maîtres dans son *Corpus poetarum*. — Un autre **LICINIUS**, surnommé *Tégula*, est placé par Aulu-Gelle au quatrième rang des poètes comiques. Il vivait vers l'an 200 av. J.-C. Nous n'avons de lui que de courts fragments dans Maîtres.

LICINIUS (Caius-Flavius-Licinianus), empereur romain, fils d'un paysan de la Dacie, avait été simple soldat avec Maximilien-Galère, auquel il s'était uni d'amitié. Il se distingua sur-

tout dans la guerre contre les Perses , et parvint aux premiers grades. Galère le nomma Auguste, en 307, à Carnunte dans la Pannonie, et lui donna la Pannonie et la Rhétie. Après la mort de Galère (311), il voulut s'emparer des provinces que ce prince avait reçues en partage. Maximin II les lui disputa, et un traité abandonna à Licinius toutes les contrées que Galère possédait en Europe. En 312, il publia avec Constantin un édit par lequel ils permettaient aux chrétiens le libre exercice de leur culte. L'année suivante il se brouilla avec Maximin, le battit le 20 avril entre Héraclée et Andrinople, et l'assiégea dans la ville de Tarse, où Maximin se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Licinius régna alors sur l'Orient. La puissance de Constantin lui porta bientôt ombrage, et le premier acte de son hostilité fut de persécuter les chrétiens que Constantin protégeait. Celui-ci lui déclara la guerre, et le vainquit à Cibalis en Pannonie (314). Une seconde bataille livrée à Mardie, dans la Thrace, resta sans résultat. Licinius demanda la paix et l'obtint en cedant l'Illyrie à son rival, et en retirant à Valens le titre de César, qu'il lui avait conféré. Il s'abandonna ensuite aux actes de tyrannie les plus monstrueux, accabla ses peuples d'impôts, fit enlever les femmes des citoyens les plus illustres, et sévit contre les chrétiens dans lesquels il voyait autant de partisans de Constantin. Il attaqua ce dernier une seconde fois en 329, sous prétexte qu'il avait passé sur son territoire pour aller battre les Goths, qui pillaient la Thrace et la Mœsie. Mais l'armée de Licinius fut taillée en pièces à Andrinople, le 3 juillet, et Crispus, fils de Constantin, écrasa sa flotte dans le détroit de Gallipoli, et lui enleva 130 vaisseaux. Licinius, retiré à Chalcédoine, demanda encore la paix qui lui fut accordée. Il rompit bientôt le traité, reçut une nouvelle défaite près de Chalcédoine (18 septembre). Poursuivi dans Nicomédie, et voyant toute résistance inutile, il vint en personne implorer sa grâce. Il fut envoyé à Thessalonique, où il fut étranglé peu de temps après, par ordre de Constantin. — Son fils, LICINIUS (*Flavius Valerius*), dit le Jeune, neveu de Constantin, naquit en 315, et fut déclaré César en 317. Constantin, qui l'avait fait élever avec soin, voyant s'éveiller en lui des desirs ambitieux, craignant qu'il ne fût une cause de troubles pour l'Empire, et impressionné d'ailleurs par sa femme Fausta, le fit mourir en 326. Ce jeune prince n'avait pas encore douze ans.

LICITATION, du latin *liceri*, enchérir. Lorsqu'une chose commune à plusieurs personnes ne peut être partagée commodément et sans

perte, ou si, dans un partage de biens communs, fait de gré à gré il s'en trouve quelques uns qu'aucun des copartageants ne puisse ou veuille prendre, on doit recourir à la *licitation*, c'est-à-dire vendre aux enchères la chose commune (Code civil, art. 1686 et suiv.) et partager le prix entre les copropriétaires. En matière de succession et de communauté conjugale (art. 827, 1476) si les immeubles ne peuvent se partager convenablement, il doit être procédé à la vente par licitation devant le tribunal. Cependant, si les parties sont toutes majeures, la licitation peut être faite devant un notaire, choisi de leur commun accord, ou désigné par le tribunal, chacun des copropriétaires est le maître de demander que les étrangers soient appelés à la licitation; le concours de ces derniers est indispensable lorsqu'un des copropriétaires est mineur. Les règles concernant la procédure à suivre en matière de licitation forment l'objet des art. 966 à 985 du Code de procédure, modifiés par la loi du 2 juin 1841 (voy. ENCHÈRES).

LICORNE. On trouvera à l'article CORNES les notions qui nous ont été transmises par les anciens sur cet animal, et les opinions des naturalistes sur son existence. La licorne blanche, la licorne à forme de cheval, dont la tête est couleur de pourpre, selon Ctésias, et dont la corne, blanche à sa partie inférieure, est noire au milieu et rouge à l'extrémité, occupe au moyen-âge le premier rang parmi les animaux. Elle apparaît à chaque instant sur les armoiries; elle est à la fois l'emblème de la force invincible, de la valeur guerrière et le symbole de la virginité. Elle triomphe de l'éléphant avec lequel elle est toujours en guerre, et sait, avec une merveilleuse habileté, plonger dans le ventre de l'énorme pachyderme sa corne d'une demi-toise de longueur, après l'avoir aiguisée contre les rochers. Mais à son courage indomptable et à sa force prodigieuse, la licorne unit les sentiments les plus tendres et les plus délicats. Elle choisit pour se reposer l'ombrage de l'arbre où la colombe amoureuse a construit son nid, et celle-ci entraînée par une douce sympathie, vient se poser sans crainte sur sa corne redoutable. Les Arabes vous le diront comme les naturalistes du moyen-âge. La licorne aime les vierges timides, vers lesquelles elle se sent attirée par un charme irrésistible. Mais cet hommage qu'elle rend à la pureté lui est souvent fatal. Ecoutez l'auteur des *Propriétés des Bestes* : « La licorne, seigneurs, est une beste très cruelle.... Quant on la vieult prandre ou lait venir une pucelle au lieu où on sait que la beste repaist. Si la licorne la veoyt, elle va se coucher en son giron sans aucun mal lui

faire, et elle s'endort. Alors viennent les vengeurs qui la tuent au giron d'icelle. Mais si elle n'est pucelle, la licorne n'a garde d'y coucher, mais tue la fille corrompue. » Quelquefois les chasseurs, au lieu de mettre à mort l'animal auquel ils ont tendu ce piège, se contentent de le prendre et de le renfermer; mais il meurt de tristesse dès qu'il se voit captif. Sa corne passait pour être douée des propriétés les plus merveilleuses. Il suffisait de boire dans une coupe formée de cette substance pour se trouver à l'abri du poison, eût-il pénétré dans le corps par la blessure la plus profonde. Les Arabes disent même que la personne qui se sert d'un couteau à manche de corne de licorne ne peut jamais être empoisonné par les mets qu'on lui présente. Le couteau, en effet, se couvre de sueur si les viandes qu'il tranche réémettent quelque chose de malfaisant. Ambroise Paré nous apprend (édition de 1614, page 808) qu'on ne manquait jamais de tremper un morcean de corne de licorne dans la coupe où buvait Charles IX. — Sur les monuments de Persépolis on voit des licornes ailées à tête de lion, et une licorne sans aile, déchirée par un lion.

La licorne à forme de cheval, dont nous venons de parler, n'a point offert jusqu'à présent son type vivant. Il est permis toutefois de croire au moins à l'existence d'une espèce de monoceros. Garcias, écrivain du xvi^e siècle, affirme que les premiers navigateurs portugais virent de vraies licornes au S. de l'Afrique. Malte-Brun, qui croit à l'existence de la licorne, cite à l'appui de l'opinion de Garcias, une multitude de figures d'un animal unicolore, gravées sur des rochers par les sauvages, et qui ont été vues par Sparmann (*Voyage au Cap*), et par Barrow (*Voyage à la Cokineline*). Le père Lobo prétendait avoir vu des troupeaux d'unicornes en Éthiopie. Un voyageur moderne, le missionnaire Braguière, affirme qu'il a eu sous les yeux, dans le royaume de Siam, une tête de licorne plus grosse que celle d'un bœuf. « Elle diffère, dit-il, de la tête du rhinocéros par la forme, et par la manière dont la corne est placée sur le front et se dirigeant en haut. La licorne court toujours en ligne droite; la roideur de son cou et de tout son corps ne lui permet guère de se tourner par côté. Elle peut même difficilement s'arrêter quand elle a pris son élan. Elle renverse avec sa corne, ou coupe avec ses dents, les arbres de médiocre grosseur qui gênent son passage. On compose d'excellents remèdes avec sa corne, ses dents, son sang et son cœur, objets qui se vendent très cher (*Revue de l'Orient*, mai 1845). » Ajoutons enfin que M. Fresnel, consul de France à Djeddah, en Arabie, s'est

les étaient exemptes de ces formalités. Lorsqu'un magistrat voulait faire sa cour au peuple, il faisait écarter les lieuteurs; c'est ce qu'on appelait *submittere fasces*. Les lieuteurs disparaissent après les premiers empereurs.

LIÈGE (*ind.*) (voy. au *Supplément*).

LIÈGE. Province de la Belgique, formée d'une partie de l'ancienne principauté ecclésiastique de ce nom, d'une partie de l'ancien duché de Limbourg, de la principauté de Navelot et de plusieurs fractions du comté de Namur, des duchés de Luxembourg, et de Brabant. Bornée par les provinces de Brabant, de Luxembourg, de Namur et Limbourg, et par la province prussienne du Bas-Rhin, la province de Liège s'étend du 22° 34' au 23° 42' de longitude et de 49° 40' au 50° 46' de latitude nord. Elle a une superficie de 102 1/2 m. c., une population de 400,000 âmes et se divise en 3 arrondissements, 29 cantons et 466 communes. Vers le nord, le pays est accidenté et d'un aspect très-pittoresque; au S. s'étend la vaste chaîne des Ardennes. Sur les bords de la Meuse et aux confins du Limbourg, le sol est très-fertile; mais à l'E. de la Meuse et surtout vers le Luxembourg, il est fort pierreux. Il y a beaucoup de bois dans la province de Liège; ceux d'Aix, des Trois-Leigniers et l'Herlogewald sont les plus considérables. La Meuse y reçoit le Hoyoux, la Meuse, la Lesse et la Jaar qui prennent toutes leur source dans cette province. Le climat est bon et sain, mais assez variable et souvent fort humide. Le froment, le seigle, le houblon, l'épeautre, le lin, le chanvre, la chicorée, la vigne et les fruits, les arbres à fruit, principalement le noyer, constituent ses productions agricoles les plus importantes. D'excellentes prairies nourrissent un nombreux bétail dont le lait sert à confectionner cet excellent fromage d'Herve, sans contredit un des meilleurs de l'Europe et auquel il ne manque que la renommée. Parmi les produits de cette province figurent encore les jambons des Ardennes, le gibier très-abondant, le poisson de la Meuse et ses affluents. Aucun pays n'est plus riche en mines de houille, de fer, de cuivre et de soufre. On y exploite aussi des carrières de marbre, de pierres et d'ardoises. Peu de pays égalent en industrie la province de Liège. Ses hauts-fourneaux, ses fabriques d'armes et de draps, jouissent d'une réputation européenne. Les habitants, la plupart Wallons, sont d'un tempérament ardent et excellents soldats. — L'ancienne principauté de Liège dont l'origine remonte au VIII^e siècle, était bornée, ayant sa réunion à la France en 1794, par le Brabant septentrional, la Gueldre, les duchés de Juliers, de Limbourg, de Luxembourg et de Brabant, et

par le comté de Namur. Elle avait 40 lieues de longueur, sur une largeur inégale, et était divisée en cinq provinces principales: la Hesbaie, la Campine, le comté de Loss, le marquisat de Franchimont, le Coudras et pays d'entre Sambre-et-Meuse.

LIÈGE, chef-lieu de la province et de l'arrondissement du même nom, siège d'un évêché, d'une université, d'une cour d'appel, est située au confluent de l'Ourthe et de la Meuse, sous le 23° 10' de longitude, le 50 36' de latitude N. Sa position admirable, dans une île et sur les deux rives de la Meuse, est d'une ressemblance frappante avec celle de Lyon. Avec ses douze faubourgs, cette ville, la troisième de la Belgique en population, compte 90,000 âmes. Liège s'est considérablement embellie et agrandie depuis les trente dernières années; de nouveaux quartiers y ont été construits sur un plan régulier, et de longues et imposantes avenues ont été percées à travers le dédale des rues étroites et noires de la vieille ville. Ses plus belles places sont le grand marché, orné de trois belles fontaines; la place Saint-Lambert qui occupe l'emplacement de la cathédrale, détruite par les révolutionnaires en 1793, et la place Verte devant le théâtre. De beaux quais decourent les rives de la Meuse que l'on traverse sur un magnifique pont en pierres de 140 mètres de longueur, et sur un pont en fer (le pont de la Borine) construit depuis peu d'années. Parmi les 21 églises paroissiales, on distingue la superbe cathédrale de St-Paul et l'église St-Jacques, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Les édifices civils les plus remarquables sont l'immense palais des princes-évêques, aujourd'hui palais de justice, élevé en 1563, l'hôtel de-ville, le théâtre, le local de la bibliothèque et de ses collections scientifiques, et plusieurs de ses 23 fontaines. On remarque aussi le nouveau jardin botanique. Outre son université et son collège, Liège possède un séminaire, une société littéraire (la société d'émulation), un institut archéologique, une académie des beaux-arts, un conservatoire de musique, un institut des sourds et muets, une école des mines, un musée et un grand nombre d'établissements de charité. Sa célèbre fonderie de canons, est la seule de la Belgique. Elle fait un commerce très-actif avec la France, l'Allemagne et la Hollande. L'origine de Liège remonte au VI^e siècle, mais ce n'est qu'au siècle suivant, lorsque Saint Hubert, évêque de Maëstricht, y transféra le siège épiscopal, qu'elle prit une forme de ville. Elle fut agrandie au X^e siècle par l'évêque Nolger, après avoir été détruite par les Normands en 882. Un incendie qui dura treize jours la réduisit en cendres en 1185.

En 1212, Liège fut horriblement saccagée par Henri I^{er}, duc de Brabant, et en 1468 par Charles le Téméraire. En 1691 le maréchal de Boufflers la bombardait pendant cinq jours et lui causa des dommages incalculables. C'est à Liège que fut instituée la Fête-Dieu, en 1240. S.

LIERRE (voy. au Supplément).

LIESSE (NOTRE-DAME DE). Bourg de la Picardie, dans le département de l'Aisne, dans l'arrondissement et à 15 kil. de Laon, avec une population qui ne dépasse guère 1,300 habitants. Ce bourg possède une école secondaire ecclésiastique, et n'a d'autre industrie qu'une fabrication assez considérable de bijoux, de bijouterie, et de fleurs artificielles à la destination de la foule de pèlerins qui se rendent à son église. La fondation de Notre-Dame de Liesse date de 1134. Trois chevaliers du Laonnais partirent en 1131 pour la Terre-Sainte. Faits prisonniers dans un combat près d'Ascalon, ils furent conduits en Egypte. Le soudan entreprit de les convertir à l'islamisme. N'y pouvant réussir, il envoya dans leur prison sa fille Isnénie, sur la beauté de laquelle il comptait pour vaincre les scrupules des chevaliers. Ceux-ci parlèrent avec tant d'enthousiasme des mérites de la Mère de Dieu que la princesse désira en voir l'image. Les anges l'apportèrent, dit-on, pendant la nuit, et les chevaliers la montrèrent à Isnénie, qui se sentit tout-à-coup convertie. Elle prit alors la résolution de se sauver avec les prisonniers. La nuit suivante elle vint vers eux, les portes du caëbot s'ouvrirent d'elles-mêmes, un bateau se trouva amarré sur le Nil, et bientôt, par un nouveau miracle, les fugitifs se virent transportés dans le Laonnais. Ils voulurent se rendre à leur résidence; mais l'image de la Vierge devint d'un poids insurmontable, et il fallut la déposer à une certaine distance du château de Marchais. Une église y fut bientôt élevée sous l'invocation de Notre-Dame-de-Liesse, c'est-à-dire de la joie; les fideles accoururent en foule, et des guérisons miraculeuses rendirent célèbre le nouveau sanctuaire, autour duquel se groupèrent des maisons nombreuses. Depuis lors la foule n'a pas cessé de s'y rendre; c'est surtout en mai, juin et juillet qu'ont lieu les pèlerinages. L'église de Notre-Dame-de-Liesse a été enrichie par nos rois; Louis XI vint y jurer, en 1469, l'observation du traité que Charles le Téméraire lui avait fait signer à Peronne; François I^{er} s'y rendit, avec toute sa famille, en 1538. Dans la chapelle, on voit un tableau où sont peints Louis XIII et Anne d'Autriche, priant Notre-Dame de Liesse de leur accorder un fils (1618). Parmi les histoires de Notre-Dame-de-Liesse, on peut con-

sulter : Le Brun, *Histoire de l'image*, etc., 1615; Macbault, *Histoire et miracle de Notre-Dame-de-Liesse*, 1629; Ceriziers, *L'image de Notre-Dame ou son Histoire authentique*, 1624, etc.

LIEUE (métr.). Mesure itinéraire d'une longueur très variable, et qui représente en général 40 à 60 minutes de chemin. Certaines lieues sont proprement des mesures géographiques, puisqu'elles sont des parties aliquotes du degré. Il y en a de 15 au degré valant 7,408 mètres, de 18 au degré valant 6,173 mètres, de 20 au degré valant 5,556 mètres; celle-ci est employée par les Anglais et les Français sous le nom de *lieue marine*. Enfin celle de 24 au degré vaut 4,445 mètres. La seconde de degré sert naturellement de fraction à ces lieues; elle vaut en mètres 1,852; elle est souvent appelée *milieu marin*, et vaut le tiers de la lieue marine.

Les principales lieues purement itinéraires sont : Pour l'antiquité, la *lieue gauloise*, de 2,207 à 2,218 mètres; pour les temps modernes, en France, la *lieue ancienne*, de 2,000 toises, dite *lieue de poste*, valant 3,798 mètres; la *lieue commune*, de 4,238 mètres (on a quelquefois appelé le myriamètre *lieue métrique*, mais aujourd'hui les 4 kilomètres sont habituellement pris pour une lieue). La *lieue de Brabant* est de 5,556 mètres. En Espagne, la lieue employée pour les routes était depuis 1776 de 8,000 varas ou 6,780 mètres; la *lieue légale* n'a que 5,000 varas, et vaut 4,238 mètres, ou suivant l'*Annuaire des Longitudes*, 4,177 mètres. En Portugal, la lieue est de 18 au degré, et par conséquent de 6,173 mètres. Pour les mesures des autres pays dont on traduit quelquefois le nom propre par celui de *lieue*, et pour les rapports des lieues avec les autres mesures de longueur, voy. MESURES.

LIEUX-HAUTS. La coutume d'adorer la divinité et de lui offrir des sacrifices sur des lieux élevés a été expliquée de différentes manières. Les uns ont pensé que les hommes, surpris sur divers points du globe par des cataclysmes partiels, avaient trouvé leur salut sur les montagnes, et qu'ils avaient depuis lors regardé comme sacrés les hauts sommets qui les avaient préservés d'une destruction certaine; quelques autres rapportant tout au culte du soleil, veulent que les montagnes frappées par les premiers rayons du jour, aient été regardées comme le symbole de cet astre et du feu; ils ajoutent que les rayons solaires en descendant sur la terre, forment une pyramide immense, dont le sommet est dans les cieux et la base sur notre globe; que la montagne est la forme la plus frappante de cette pyramide, et que la réalité de cette conjecture est confirmée par l'usage général de représenter les dieux lumineux sous

la forme pyramidale et conique (roy. MITHRA). D'autres enfin, cherchant une explication plus naturelle, pensent que les lieux élevés ont été choisis pour sanctuaires, parce que l'homme, en s'éloignant du niveau du sol, semble se rapprocher de la divinité, et que d'ailleurs on trouve sur les hauteurs l'isolement nécessaire aux actes de dévotion. Quoi qu'il en soit, l'usage d'adorer la divinité sur les lieux élevés se retrouve chez tous les peuples, et ils de la plus haute antiquité. Le Mîrou chez les Indiens, l'Albordi chez les Perses, l'Olympe dans la Grèce, le Casius en Syrie, le Mont-Jou dans la Gaule, ont été considérés comme des montagnes sacrées. Il est même à croire que l'opinion établie de la sainteté des hauts sommets a donné naissance à cette foule de constructions religieuses qui, chez les peuples barbares ou attachés aux habitudes anciennes, sont représentées par des collines de terre, quelquefois gigantesques, et chez les nations plus civilisées, par des édifices immenses, tels que les monuments pyramidaux de l'Inde et peut-être de l'Égypte, les téocallis des Mexicains, les tours rondes de l'Irlande, les naraghs de la Sardaigne, etc. La religion druidique choisissait surtout sur les bords de la mer ses pics sacrés ou *Scyllig*, d'où les noms de *Scyllée*, *Scylla*, *Scylléum*, affectés par les Romains aux promontoires où s'élevaient des sanctuaires. C'était au sommet des rochers presque inaccessibles qui dominent l'Océan, que les prêtres gaulois aimaient à placer leur *Carn* ou *Tobar*, pierre symbolique, objet de la vénération des peuples, et il est digne de remarque que ces sanctuaires, ordinairement consacrés au Dieu soleil, Beal ou Belin, ont été presque tous dédiés par les chrétiens à l'archange saint Michel, chef des milices célestes.

Le nom de *Hauts-Lieux* est surtout employé pour désigner les sanctuaires en plein air des anciens habitants de la Terre Promise. C'est ainsi du moins qu'on a traduit le *Bamoth* de l'Écriture, mot qui ne paraît pas hébreu, et dont on ignore la signification précise. Les Hauts-Lieux étaient spécialement consacrés au Dieu soleil, Baal. Ils étaient environnés de bocages, et renfermaient une chapelle, souvent portative, que les femmes ornaient de broderies et d'étoffes précieuses (Ezech., xvi, 16). On finit cependant par attacher au mot *Bamoth* le sens restreint d'autel, puisqu'il est parlé dans l'Écriture de *bamoth* placés dans l'intérieur des villes (IV Rois, xvii, 9), et que Jérémie en mentionne dans des vallons (vii, 31). Les Hébreux empruntèrent aux Chanaéens la coutume de sacrifier sur les hauts-lieux, et cet usage paraît avoir été général parmi eux avant la construction du temple, quoiqu'il fût opposé aux prescriptions

de Moïse. Il existait des *Bamoth* sur différents points du pays. Un des plus célèbres était celui de Gabaa, où Salomon, au commencement de son règne, offrit un sacrifice de mille holocaustes (III Rois, iii, 4), à la suite duquel le Seigneur lui accorda la sagesse. On peut conclure de là que Dieu tolérât les hauts-lieux. Ils auraient dû être abolis après la dédicace du temple. Ils continuèrent néanmoins à recevoir les sacrifices des Hébreux; ils étaient même desservis par des prêtres de la race d'Aaron (III Rois, xv, 14. — xxii, 24. — IV Rois, xii, 4. — xxiii, 8 et 9. — xxv, 4). Les rois les plus pieux tolérèrent ces sanctuaires jusqu'à Jos as qui les fit abattre et qui y fit déposer des ossements humains, afin de les souiller et d'en éloigner ainsi ceux qui auraient été tentés d'y offrir encore des sacrifices.

AL. BONNEAU.

LIEUX, LIEUX COMMUNS (littérat.). Expression consacrée dans la rhétorique des anciens pour désigner les chefs généraux d'où l'on tirait les preuves et les effets oratoires. Aristote et Cicéron en ont traité assez longuement. Le premier avait défini les lieux le *siège des arguments*. Cicéron distingue (*topica*) les lieux en *intrinsèques* et *extrinsèques*. Parmi les premiers il compte la *définition*, l', la *notation*, c'est-à-dire les arguments qui reposent sur le sens des mots; les *relations* diverses dont est susceptible le sujet controversé, et dont les principaux sont le genre, la forme ou l'espèce, les ressemblances, les oppositions, les antécédents, les conséquents, les causes, les effets, le plus ou le moins, l'égalité. Les lieux *extrinsèques* comprennent surtout les arguments qui se fondent sur l'autorité, tels que ceux qui consistent à invoquer le témoignage d'hommes instruits, etc. On appelle plus spécialement *lieux communs* les effets oratoires d'une application générale, tels que les amplifications contre le vice et le crime, l'éloge de la vertu, l'invocation de l'autorité des ancêtres, de la patrie, les supplications, etc. Par suite de l'abus qu'on a fait de ces moyens oratoires, l'expression *lieux communs* ne désigne plus que les aphorismes vulgaires qui sont dans toutes les bouches, et qui ne prouvent rien pour personne. — Naturellement chaque science a ses lieux qui forment la source spéciale où elle puise ses arguments. Ainsi Melchior Cano, évêque des Canaries, a publié au xvi^e siècle, un ouvrage important sur les *lieux théologiques*. Comme la théologie se fonde presque exclusivement sur l'autorité, les principaux *lieux* où elle cherche ses arguments sont 1^o l'Écriture-Sainte; 2^o la tradition; 3^o l'autorité de l'Église; 4^o les décisions des conciles généraux;

6^e l'autorité de l'Eglise romaine et des souverains pontifes; 7^e le témoignage des Pères. On peut y joindre : 7^e le sentiment des théologiens et des canonistes, 8^e les raisonnements basés sur ces diverses preuves; 9^e l'opinion des philosophes et des jurisconsultes; 10^e le témoignage des historiens. — L'auteur de la logique de Port-Royal a dit de la théorie des lieux que c'est « un art qui apprend à discourir sans jugement sur des choses qu'on ignore. » Dans les ouvrages modernes, cette partie de la méthode est à peu près abandonnée.

LIEVRE (roy. au Supplément).

LIEVRE (astr.). Constellation australe de Ptolémée composée de vingt étoiles, dont quatre étoiles tertiaires α β γ δ forment un quadrilatère au dessous d'Orion; la première de ces étoiles se nomme *Arneb*, et la seconde *Nihal*; au dessous on aperçoit la Colombe, entre le Lièvre et Canopus.

LIF (c'est-à-dire la vie) et **LIFTHRASOUR** (myth. scandin.). Couple qui doit repeupler la terre lorsqu'elle aura été détruite par le feu. La légende les montre après cette grande catastrophe se nourrissant de roses et produisant, par le seul effet de leur volonté, les plantes, les animaux et les hommes.

LIGAMENT (anat.). On appelle ainsi des organes fibreux, blanchâtres, compacts, fort résistants, mais peu élastiques, places, en général, autour des articulations, et destinés à maintenir leurs surfaces osseuses en rapport. On a donné, par analogie, le nom de ligament à des replis membraneux ayant pour fonction d'assujettir certains viscères splanchniques; tels sont, par exemple, les ligaments que le péritoine fournit au foie, à l'utérus, aux intestins. Mais dans le sens le plus spécial on ne donne le nom de ligament qu'aux corps fibreux qui assujettissent les articulations. Ils seront les seuls dont nous nous occuperons ici. Les ligaments sont peu irritables, peu sensibles, et ne paraissent pas recevoir de nerfs; on leur a même refusé pendant longtemps toute irritabilité. Ils sont cependant nourris par de petits vaisseaux sanguins, et l'on ne saurait leur refuser des vaisseaux lymphatiques. Les ligaments sont très nombreux, très forts et ordinairement courts autour des articulations qui permettent peu de mouvement; ceux des vertèbres, entre autres, sont très multipliés; les plus volumineux sont ceux du bassin. Mais si l'articulation doit, au contraire, exécuter des mouvements variés, alors les ligaments deviennent moins gros et moins nombreux : nous citerons sous ce rapport l'articulation de l'épaule. Quelques ligaments ont encore pour usage de contenir, soit

les muscles, soit les tendons, ou de fournir des points d'insertion aux premiers; d'autres bornent l'étendue des mouvements que peut décrire un os en circonscrivant sa surface, ou simplement une portion de son étendue; tel est, par exemple, le ligament coronaire du radius.

La forme des ligaments varie beaucoup : les uns sont aplatis, ceux-ci triangulaires; les autres sont arrondis; il en est même qui ne sont que de véritables membranes; plusieurs enfin sont disposés en anneaux. Les fibres qui les composent sont ordinairement parallèles et unies par un tissu cellulaire fort serré. Les uns s'attachent aux os par leurs deux extrémités; les autres s'attachent à un os ou à un cartilage. C'est aux articles qui traitent des différentes articulations que l'on donnera la description des ligaments particuliers à chacune. Nous renvoyons également aux divers viscères pourvus de ligaments.

Quelle que soit leur résistance, les ligaments peuvent se rompre par suite d'un effort suffisant. Ils sont aussi susceptibles d'inflammation. Ils se rétractent dans l'ankylose; ils se désorganisent dans les tumeurs blanches parvenues à leur dernier degré. Quelquefois ils se relâchent au contraire au point de donner plus ou moins facilement lieu au débilement des articulations, sans se rompre, et même à des articulations spontanées. Les ligaments sont encore susceptibles de s'endureir et d'acquies la consistance osseuse par les progrès de l'âge. Ils peuvent devenir malades enfin et peut-être sont-ils le siège unique de la diathèse morbide dans quelques affections arthritiques et rhumatismales.

LIGAMENT. On désigne ainsi, en conchyliologie, la partie qui réunit et maintient en place les deux valves des coquilles (roy. Coquilles, CONCHYLOGIE, MOLLUSQUES).

LIGARIUS (QUINTUS) était en Afrique lieutenant du proconsul Caius Confidius, auquel il succéda dans l'administration de la province. Il retourna à Rome au commencement de la guerre civile de César et de Pompée, prit parti pour ce dernier et combattit, avec M. Scipion et Caton, à la bataille de Thapse. César lui interdit l'entrée de l'Italie, et il fut mis en accusation par Tubéron et Pansa. César était disposé à le condamner lorsque Cicéron prit sa défense et parla avec tant d'éloquence qu'il désarma la colère de César. Ligarius fut ensuite un de ceux qui conspirèrent contre le dictateur. Le jour de l'assassinat il se trouvait retenu au lit par une maladie. Il mourut peu de temps après.

LIGHFOOT (JEAN). L'un des plus savants hébraïstes du XVII^e siècle, naquit en 1602, à

Stoke, dans le comté de Stafford, et mourut à Cambridge en 1675. Lichfoot avait fait du Thalmud et des rabbins une étude approfondie qui lui servit à éclaircir un grand nombre de questions géographiques et historiques. Ses principaux ouvrages sont : *Horæ hebraicæ et thalmodicæ in geographiam Terræ Sanctæ*, travail où l'on trouve beaucoup d'observations judicieuses et importantes; une *Harmonie de l'Ancien-Testament*; Lichfoot était calviniste. La meilleure édition de ses Œuvres est celle d'Utrecht, 1689, 3 vol. in-fol. Strype a publié à Londres, en 1700, de nouvelles Œuvres posthumes de ce savant. — Un autre Lichfoot, né dans le comté de Gloucester en 1735, et mort en 1788, a publié, en 1777, 2 vol. in-8, une *Flora d'Ecosse*, très estimée. Il était membre de la société royale de Londres et de la société Linneenne.

LIGNE (CHARLES-JOSEPH, prince de). Un des hommes les plus spirituels du dernier siècle, naquit à Bruxelles en 1735, et se fit d'abord remarquer par la valeur militaire qui semblait héréditaire dans l'illustre maison dont il était le chef. Investi de toute la confiance de Joseph II, il fut envoyé par lui en Russie où il reçut de Catherine II le titre de feld-maréchal et plusieurs autres marques de faveur. Il accompagna cette princesse et Joseph II dans leur voyage en Crimée, dont sa correspondance offre une description aussi curieuse que piquante. Après la mort de l'empereur, dont il avait été l'ami, il tomba en une sorte de disgrâce; mais François II lui donna en 1807 le commandement des troupes de sa garde, et l'année suivante le grade de feld-maréchal des armées impériales. Avant de recevoir ces titres d'honneur, il avait consacré ses loisirs à la composition d'un assez grand nombre d'écrits qu'il réunit en 30 vol. publiés à Vienne. On y remarque plusieurs ouvrages militaires où il déploie une profonde connaissance de l'art de la guerre. Le reste de ses œuvres est d'un genre léger, quelquefois même frivole; mais les traits ingénieux y abondent, et font regretter qu'il n'ait pas joint à tant d'esprit un peu plus de réflexion et de sévérité. Sa vieillesse, aimable et riante malgré la médiocrité de fortune à laquelle l'avaient réduit les révolutions, se prolongea jusqu'en 1814. Il laissa encore de nombreux manuscrits, dont une partie seulement a été imprimée sous le titre de *Œuvres posthumes*.

LIGNON. Petite rivière de France, qui prend sa source dans le Forez, traverse le département de la Loire et se jette dans la Loire près de Feurs. Au commencement du XVII^e siècle, le Lignon dut une grande popularité au fameux roman d'*Astree*. C'est en effet sur les bords de cette pe-

tite rivière qu'Honoré d'Urfé fait disconrre ses bergers modèles et ses bergères sentimentales.

LIGNE (roy. au Supplément).

LIGULE (accept. div.). Cinquième partie du cyathe, une des mesures de capacité des Romains. Elle valait, selon l'évaluation de Paucet, pour les solides et les liquides 134/10,000^e de la pinte française. — On nommait aussi *ligule*, qu'on a écrit quelquefois *liagule*, l'épiglote (roy. LARYNX), et par similitude, l'anche des flûtes, une sorte d'agraffe qui nouait la chaussure, la partie antérieure d'un levier, etc.

LIGUORI (ALPHONSE-MARIE DE), naquit à Naples, le 26 septembre 1696. Il annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'étude et la piété. A l'âge de 17 ans, il entra dans la carrière du barreau, mais un accident désagréable et imprévu, qui lui arriva en 1722, l'affligea tellement qu'il renonça à la perspective brillante qu'on lui offrait, pour embrasser l'état ecclésiastique. Quand il eut reçu le sacerdoce, il se livra avec un zèle infatigable aux œuvres du saint ministère, annonçant la parole divine dans les villes et les campagnes du royaume. Il fonda en 1732, sous le titre du *Tres saint Ré templeur*, une congrégation destinée à instruire les peuples de la campagne, qui se répandit promptement en Sicile et dans toute l'Italie. Il refusa plusieurs fois l'évêché de Sainte-Agathe des Goths, auquel Clément XIII l'avait appelé, et il fallut un ordre formel du pape pour triompher de sa modestie. Le soin de la discipline ecclésiastique, l'instruction de son troupeau, les visites pastorales, la fondation d'établissements pieux et charitables signalèrent son épiscopat. Au bout de 13 ans de gouvernement, il obtint de Pie VI la permission de se démettre de son évêché, et se retira dans sa congrégation, à Nocera-di-Pagani, où il mourut le 1^{er} août 1787. Il a laissé plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est sa *Théologie morale*. Il a été canonisé par Grégoire XVI. CANON.

LIGURES, les *Ligyes* des Grecs. Peuple d'origine Ibérienne, qui fut chassé de l'Espagne avec les Sicanes, vers l'an 1500 avant notre ère, par une invasion gauloise. Les Ligures franchissant les Pyrénées, se répandirent le long des côtes de la Méditerranée et parvinrent à s'établir au S. de la Gaule, dans le pays compris entre l'embouchure du Rhône, l'Italie, la mer et la Durance. Ceux qui arrivèrent en Italie avec les Sicanes, occupèrent, sous différents noms, la partie occidentale du bassin du Pô, jusqu'à Tesinu, et les deux versants des Apennins. Ils aidèrent les Sicanes à chasser de l'Italie les Scythes, qui s'y trouvaient depuis longtemps fixés, et envoyèrent des colonies jusque dans la Corse.

Au commencement de la guerre du Samnium, les peuplades liguriennes étaient bornées au N. et à l'E. par les Gaulois, au S. E. par les Etrusques, au S. par la mer appelée de leur nom *ligustique*, et à l'O. par le Var, qui les séparait de leurs frères restés dans la Gaule. Les principaux peuples liguriens étaient les *Vedantii*, qui habitaient le pays qui entoure Nice et Monaco et avaient pour capitale *Cemelium* (Cimiez); les *Intermetii* à l'E. des précédents, cap. *Albium Intermetium* (Ventimiglia); les *Ingauni* à l'E. des *Intermetii*: leur ville principale était *Albium Ingaunum* (Albenga); à l'Orient de ceux-ci s'élevait déjà *Genoa* (Gênes), que Ptolémée appelle le Port des Ligures et qui paraît n'avoir appartenu spécialement à aucune de leurs tribus; plus à l'E. on trouvait, vers les sources de la Macra, les *Apuani*, cap. *Apua* (Pontremoli). Sur les versants S. de l'Apennin habitaient les *Garuli*, les *Lupicini* et les *Bercates*. Il faut joindre à ces peuples les *Brinati*, qui occupaient la vallée actuelle de Priolo, les *Libarnesi* et les *Veliciati*, dans les environs de Plaisance, les *Vibelli*, les *Mayelli*, les *Eburati*, les *Casmonati*, les *Itrati*, les *Ciclati*, les *Cerdiciati* entre le Jala (Staffora) et l'Orba, et enfin entre le Tanaro et l'Orba les *Statyelles*, plus puissants que ceux que nous avons nommés en dernier lieu. Les *Veneni* et les *Vagieni* établis dans la vallée de la Stura étaient peut-être aussi des tribus liguriennes. — Eustathe place aussi des Ligures dans la Colchide et Zonare près du Caucase. On en cite d'autres jusques dans le nord de l'Afrique.

LIGURIENNE (république). Etat qui fut créé en Italie, après la conquête de Gênes, par l'armée française (1797). Cette république cessa d'exister en 1805 et fut réunie à l'Empire qui en forma les trois départements de Gênes, de Montenotte et des Apennins.

LILAS (voy. au Supplément).

LILLE, en latin, *Isla* ou *Insula*. Ville de France, sur le canal de la Scesee à la mer, et sur la Moyenne-Deule, chef-lieu du département du Nord, avec une population de 68,463 habitants, d'après le recensement de 1851. Lille doit son origine à un château, bâti par les Romains dans les derniers temps de leur domination, et son nom à cet antique emplacement, qui était entouré d'eau. Les chroniques ne parlent plus de Lille que sous la date de 863, à l'occasion du supplice de quelques ennemis, que Baudouin I^{er} fit pendre au château qui s'y élevait. Lille ne commença à prendre l'aspect d'une ville que sous Baudouin IV, qui, en 1007, y fit construire un grand nombre de maisons; en 1030, il la fortifia, et la population s'accrut avec tant de rapidité que Baudouin VI fut obligé de

l'agrandir. L'empereur Henri III s'en empara en 1054; mais Baudouin la recouvra bientôt après. En 1213, elle fut prise deux fois par Philippe-Auguste, qui, la seconde fois, la détruisit de fond en comble; mais elle ne tarda pas à se relever, et enferma dans ses murs une enceinte plus considérable de la moitié que la précédente. Philippe-le-Bel la fit capituler en 1297. Les Français en furent chassés après la bataille de Courtrai (1302), mais Philippe y entra l'année suivante, après un siège de onze semaines. Un incendie la dévora presque entièrement en 1382; Philippe-le-Hardi la rendit aux comtes de Flandres; elle passa à la maison d'Autriche en 1476, et vingt ans après à l'Espagne. Louis XIV l'enleva à cette dernière puissance le 27 août 1667, après 9 jours de tranchée ouverte, l'agrandit considérablement et la fit fortifier par Vauban. Elle fut reprise en 1708, pendant la guerre de la succession d'Espagne; mais le traité d'Utrecht (1713) la rendit à la France. Les Autrichiens, commandés par le duc de Saxe-Teschén, vinrent l'assiéger en septembre 1792, mais la garnison française et les habitants de la ville firent une héroïque résistance et l'ennemi fut forcé de lever le siège.

Lille possède un Mont-de-Piété fondé en 1610, une bibliothèque de plus de 25,000 volumes, et de précieux manuscrits; un musée de tableaux; une salle des archives renfermant 2 à 3,000 chartes, et une vaste collection de sceaux et cabinets des rois, des comtes, etc.; une Société des sciences et des arts, une Académie de musique; une école pratique de médecine, de chirurgie et de pharmacie; des cours publics de physique et de chimie appliquées aux arts et à l'industrie; une école de peinture, un cours gratuit de chant et d'autres établissements scientifiques et d'instruction publique. Elle est le chef-lieu de la 16^e division militaire. On y compte trente-quatre places ou marchés et une trentaine de ponts; les rues sont propres et bien percées, et la citadelle, située au S.-O. de la ville, passe pour la plus belle qu'il y ait en Europe. C'est un pentagone régulier, admirablement couvert et défendu. Il est séparé de Lille par une grande esplanade dont la partie contiguë à la ville forme une promenade magnifique. Le diamètre de cette citadelle est d'environ 389 mètres 89 centim. Lille, du reste, ne possède pas d'édifices bien remarquables. On y distingue toutefois l'église de Saint-Maurice, qui date de 1022, mais dont la tour a été démoli; l'église Saint-Paul, dont la nef a été incendiée pendant le siège de 1792; l'Hôtel-de-ville, ou palais de Rihour, construit en 1430 par Jean Sans-Peur, habité ensuite par Charles-Quint,

et cédé aux magistrats de Lille par Philippe IV, en 1660. L'aile gauche de cet édifice a conservé toute sa physionomie gothique; l'aile droite a été rebâti; la porte de Paris, arc de triomphe élevé en 1682 à la gloire de Louis XIV, surmontée de trophées et des statues colossales de Minerve et d'Hercule; le Théâtre. Lille est importante par le commerce et l'industrie. On y fabrique des fils de lin, des draps, des couvertures de lit, du camelot, des cotonnades de toute sorte, des étoffes de soie, des rubans, des tulles qui rivalisent avec ceux de l'Angleterre, du basin, de la toile, du linge de table, des papiers, du sucre, des savons, de l'amidon, et une énorme quantité d'huile. Elle possède aussi une manufacture de tabacs; des manufactures de cordes, de bleu d'azur, de blanc de céruse, de tapis, de chapeaux; des fonderies, des filatures, des teintureries fort importantes; des blanchisseries, des distilleries et beaucoup de brasseries. La situation de Lille en fait un entrepôt immense pour toutes les denrées coloniales qui lui arrivent de Dunkerque, Boulogne, Calais et même du Havre, et elle fait un grand commerce, non-seulement en France, mais encore avec la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, les États du Nord, l'Angleterre, l'Italie et la Péninsule Ibérique. — On doit regretter de voir que dans une ville si peuleuse et si riche, un grand nombre d'ouvriers soient contraints à habiter des caves sombres et humides qui exercent sur leur santé la plus funeste influence. On s'occupe activement, du reste, de remédier à un ordre de choses si déplorable. — L'arrondissement de Lille renferme 371,156 habitants et 132 communes, réparties en seize cantons : Armentières, La Bassée, Cysoing, Haubourdin, Lannoy, Pont-à-Marcq, Quesnoy-sur-Deule, Roubaix, Sétin, Tourcoing (2 cantons), Lille (5 cantons). — On a écrit un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de Lille. Nous nous bornerons à citer l'*Histoire de Lille depuis son origine jusqu'en 1830*, par Lucien de Rosny.

LILYBÉE, *Lilybæum*, aujourd'hui *Marsalla*. Ville forte de l'ancienne Sicile, au S. de Dapnum, et près d'un promontoire auquel elle donnait son nom, et qui porte aujourd'hui celui de Cap Bocca. Les Carthaginois possédaient Lilybée à l'époque de la première guerre Punique. Les Romains l'assiégèrent infructueusement pendant cinq ans, et se la firent céder à la fin de la guerre. Ils y établirent un questeur pour s'occuper de l'administration de toute cette partie de la Sicile. Tite-Live dit que les Romains y entretenaient une garnison de 10,000 hommes.

LIMA. Grande ville de l'Amérique méridionale, capitale du Pérou, sur le Limac ou Rimac,

à 7 kil. de la mer, par 79° 27' long. O. et 12° 2' lat. N. Fondée par Pizarro en 1535, cette ville fut d'abord appelée Ciudad-de-los-Reyes, et ensuite Rima, puis Lima. Elle s'éleva bientôt à un haut degré de prospérité, qui ne cessa de s'accroître jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. La fréquence des tremblements de terre nuisit pourtant à son développement. Elle fut horriblement éprouvée dans les années 1586, 1630, 1665, 1678, 1687, 1746, 1764, 1828. Ce dernier tremblement la renversa presque entièrement. Elle avait déjà beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. Lima, néanmoins, quoique déchue, compte encore 70.000 habitants. Elle est le siège d'un évêché, le plus ancien de l'Amérique du Sud, elle a une université et divers établissements scientifiques. Lima est entourée d'un mur d'enceinte défendu par des bastions, et protégée par une citadelle située au S. E. : ses maisons, bâties en bois et en plâtre, et couvertes d'une peinture imitant la pierre, sont très basses à cause des tremblements de terre. Ses rues sont larges et droites; on y remarque de beaux monuments, une cathédrale magnifique, le palais du gouvernement, l'université, la monnaie, le théâtre, le cirque destiné aux combats de taureaux. Lima possède de superbes promenades parmi lesquelles on distingue les deux *Alamedas*, et un cimetière magnifique, appelé Panthéon. Ses églises et ses couvents sont d'une richesse extrême, et dans aucune ville du monde, le culte n'est célébré avec plus de magnificence, Lima fait un commerce très considérable, et sert d'entrepôt pour tous les produits du pays, les vins, les eaux-de-vie, etc. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, de produits chimiques, et principalement du sulfate de quinine.

Lima est le chef-lieu d'un département qui porte le même nom, et dont les villes principales sont : Pachacamac, Pisco, Canete, Ica et Callao (voy. ce mot au *Supplément*), qui sert de port à Lima.

LIMAÇON (*moll.*). Les animaux du genre *HÉLICE* (voy. ce mot) portent vulgairement ce nom. Adanson en avait fait un groupe particulier dans lequel il réunissait tous les mollusques terrestres qui ont une coquille plus ou moins enroulée, E. D.

LIMAÇON (*techn.*). Roue à dents inégales, qui détermine le nombre de coups que doit sauter à chaque heure une montre ou une horloge. On appelle escalier en limaçon un escalier tournant en spirale autour d'une colonne qui lui sert de noyau.

LIMAGNE, en latin *Alimiana*. Petite contrée de la France, au N. de la Basse-Auvergne,

sur les bords de l'Allier. Ce pays, célèbre par sa fertilité et ses sites délicieux, est compris aujourd'hui dans la partie septentrionale du département du Puy-de-Dôme. Clermont-Ferrand, Riom et Billom étaient les villes principales de la Limagne.

LIMANDE (poiss.). Espèce de la division des Pleuronectes, genre des PLIES (voy. ce mot).

LIMBE (ast). C'est ainsi que l'on nomme le bord extérieur du Soleil et de la Lune. On nomme également *limbe* le bord extérieur gradué d'un cercle ou de tout autre instrument de mathématique.

LIMBES est un mot consacré par les théologiens pour désigner le lieu où les âmes des justes étaient détenues avant la rédemption du genre humain. Prise dans ce sens, cette expression ne se trouve ni dans les saintes Écritures, ni dans les Pères des premiers siècles de l'Église. On a dit longtemps, *les enfers*, avec le Symbole des Apôtres (*descendit ad inferos*) à propos de l'heureuse visite que Jésus-Christ fit aux âmes des justes de la loi ancienne, qui soupiraient après la venue du Rédempteur. Dans ce séjour *inférieur*, les saints eux-mêmes étaient privés de la vue de Dieu. Et en ce sens, il est vrai de dire avec Bergier, que les bons étaient dans les enfers comme les méchants, lorsque Jésus-Christ y est descendu. Mais il ne s'ensuit nullement que tous fussent dans le même lieu, encore moins que tous aient enduré les mêmes supplices. L'Évangile nous apprend, en effet, qu'entre le lieu où Lazare reposait dans le sein d'Abraham, et celui dans lequel souffrait le mauvais riche, il y a un abîme infranchissable. Aussi les Pères n'ont-ils jamais confondu ces deux enfers. Il n'est pas aisé de dire à quelle époque précise la tradition chrétienne a commencé de désigner le premier sous le nom de Limbes. On trouve cette expression dans les commentateurs du Maître des Sentences. Mais l'emploi que l'on en fait alors suppose évidemment qu'elle était déjà connue dans le langage de l'école.

Quelques théologiens pensent que les enfants morts sans baptême sont dans les Limbes, privés, néanmoins, de l'espérance qui y consolait les SS. Patriarches. Mais on ne peut avancer, à ce sujet, que de simples conjectures. Encore s'accordent-elles fort peu avec le sentiment de saint Augustin et de quelques autres Pères, qui ont soutenu contre Pélagé qu'entre le séjour des bienheureux et celui des réprouvés, il n'y a point de lieu mitoyen. Qu'importe, au reste, de connaître le séjour définitif de ces malheureux enfants, loin de la vue de Dieu, pourvu qu'ils n'endurent pas les au-

tres supplices des damnés ? L'abbé CANÉTO-
LIME (voy. au Supplément).

LIMENARQUE, LIMINARQUE (antiqu.). C'est le nom de deux sortes d'officiers qu'il ne faut pas confondre. Le *liménarque*, de λιμὴν, port, et ἀρχαῖος, commander, était chargé du commandement ou de la direction d'un ou plusieurs ports. Les *liminarkes*, du latin *limen*, porte, et du grec ἀρχαῖος, étaient des officiers préposés à la garde des frontières de l'Empire. Cette fonction ne date que du Bas-Empire; les soldats placés sous les ordres du Liminarque étaient appelés *Limitanii*.

LIMERICK. C'est le nom d'une ville et d'un comté d'Irlande. — La ville, chef-lieu du comté, est située sur le Shanon, à 178 kil. S.-O. de Dublin. Les Irlandais l'appellent *Loumeagh*. Elle a une population d'environ 61,000 habitants et se compose de trois quartiers distincts : l'un est appelé la ville irlandaise, un autre la ville anglaise; le troisième, Newtowns-Pery, renferme la citadelle. Limerick était autrefois très importante comme place de guerre. Les Anglais s'en emparèrent en 1174; l'armée parlementaire la prit en 1651. Guillaume III échoua devant ses murs en 1690, et la fit capituler en 1691. Elle est aujourd'hui industrielle et commerçante. — Le comté, dont la population est de 233,000 habitants environ, est situé dans la province de Munster, entre les comtés de Clare, de Kerry, de Tipperary et de Cork. Il a 90 kil. sur 40. Son sol, généralement uni, est d'une grande fertilité.

LIMNES (géog. anc.), *Limna* en latin, Λίμνη en grec. Plusieurs villes ont porté ce nom. L'une était située dans la Chersonèse de Thrace, auprès de Sestos; une autre, aux confins de la Laconie et de la Messénie, n'était remarquable que par son temple de Diane. Les Messéniens ayant enlevé dans ce temple des jeunes filles occupées à faire des sacrifices, il s'en suivit une guerre dont le résultat fut la destruction de Messène. La troisième localité du nom de *Limnes* était une bourgade de l'Attique, à peu de distance d'Athènes. Le 12 du mois d'Anthestherion on y célébrait une fête en l'honneur de Bacchus. C'est dans le temple de ce dieu, à Limnes, qu'on lisait, autrefois, le décret en vertu duquel les rois d'Athènes ne pouvaient épouser qu'une vierge, qu'ils ne devaient pas chercher hors du pays.

LIMOGES. Ville de France, la *Lemovic* des anciens, capitale du Limousin avant la révolution, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Vienne, avec une population de 37,010 âmes (recensement de 1851). Lat. N. 45° 49', long. O. 1° 4', alt. 287 m. Elle est le siège d'un

évêché très ancien, suffragant de Bourges et comprenant la Haute-Vienne et la Creuse, et d'une Cour impériale dont le ressort s'étend sur la Haute-Vienne, la Creuse et la Corrèze. Limoges, située sur la rive droite de la Vienne, est bâtie en amphithéâtre au pied et sur le penchant d'une colline. On y remarque la cathédrale gothique dédiée à saint Etienne, et qui renferme un beau jubé, l'évêché, la flèche de l'église Saint-Michel, la fontaine d'Aigoulène alimentée par un aqueduc souterrain long de 4 kilom. et construit par les Romains. La position de Limoges à la jonction de plusieurs grandes routes, en fait l'entrepôt du commerce de Toulouse et des départements méridionaux. Les principaux articles de ce commerce sont les vins et les eaux-de-vie, les bestiaux, les chevaux et les produits de l'industrie de la ville même. Cette industrie est très développée et consiste surtout dans la fabrication de porcelaines renommées, et la préparation du kaolin pour la plupart des fabriques de porcelaines de France; dans la fabrication de couvertures, des droguets, des flanelles, des articles de bonneterie, etc.; dans l'exploitation de tanneries, de brasseries, de distilleries, de papeteries, de forges, etc. — Limoges formait anciennement, avec son territoire, une vicomté dont on fait remonter l'origine jusqu'au x^e siècle, et qui échut par succession, d'abord aux ducs de Bretagne et ensuite aux rois de France. Cette ville a donné naissance au chancelier d'Aguesseau, à Dorat, à Vergniaud, au maréchal Jourdan, à Dupuytren. — L'arrondissement de Limoges compte 138,753 âmes réparties en 78 communes et 10 cantons, savoir : Aix, Ambazac, Châteanneuf, Eymoutiers, Laurière, Nieul, Pierre-Buffière, Saint-Léonard et les deux cantons formés par Limoges même.

LIMOUSIN ou **LIMOSIN**. Ancien grand gouvernement de la France, entre la Marche, le Quercy, l'Auvergne, l'Angoumois et le Périgord. Il se divisait en Haut et Bas-Limousin, et avait pour capitale Limoges. Il a formé le département de la Corrèze et une partie de celui de la Haute-Vienne. Ce pays, très montagneux, possède beaucoup de mines; mais son sol est en général peu fertile en céréales. Il produit en revanche une grande quantité de châtagnes, et renferme beaucoup de pâturages où l'on élève des chevaux assez estimés pour la selle. Les Limousins émigrent en grand nombre et vont exercer en général l'état de maçon dans les départements voisins. — Le Limousin, habité autrefois par les *Memorici* fut réuni par Auguste à la première Aquitaine. Les Wisigoths s'en emparèrent ensuite (472). Après la bataille de Vouille, (507) cette province fut conquise par les Francs,

et jusque vers la fin du x^e siècle; elle fut comprise dans le gouvernement des ducs d'Aquitaine, qui y établirent des comtes, charges d'administrer en leur nom. Henri II acquit le Limousin en 1147, par suite de son mariage avec Eleonore d'Aquitaine. En 1203, le Limousin fut confisqué sur Jean-sans-Terre, par Philippe-Auguste; mais St-Louis le rendit à l'Angleterre en 1239. Charles V, qui l'avait réuni à la couronne en 1369, le donna par testament (1380) à Jean de Bretagne, comte de Penthievre. En 1470, François, héritier du Limousin, épousa Alain, sire d'Ambret. Cette province, ainsi réunie à la Navarre, revint à la France à l'avènement d'Henri IV.

LIMOUX, *Limosum*. Ville de France, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude, à 19 kil. S.-O. de Carcassonne. Limoux paraît dater d'une haute antiquité; peut-être même existait-il à l'époque de la conquête romaine. Cette ville était détruite depuis longtemps, lorsqu'elle fut rebâtie au xiii^e siècle, et devint le chef-lieu du comté de Razès. Elle se soumit à Henri IV en 1596, après avoir auparavant pris parti pour les ligueurs. Limoux est aujourd'hui une ville de 7,188 habitants (recensement de 1851). Elle possède une société d'agriculture, des fabriques de draps, une filature de laine, et fait un commerce considérable de vin blanc dit *blanquette de Limoux*. — L'arrondissement de Limoux a 75,229 habitants et 150 communes, réparties en 8 cantons : Limoux, Saint-Hilaire, Roquefort, Quillau, Couiza, Chalabre, Belcaire et Alaigne.

LIN (voy. au Supplément).

LIN (SAINT). Pape, fut le successeur immédiat de saint Pierre, l'an 60. A l'âge de vingt-deux ans il fut envoyé pour étudier à Rome. Là il vit saint Pierre qui l'envoya en France, à Besançon, pour y prêcher la foi. C'est sous son pontificat qu'eut lieu la destruction de Jérusalem. Saint Lin est nommé parmi les martyrs dans le canon de l'Eglise romaine, qui est d'une plus haute antiquité que le sacramentaire de Gélase, et d'une plus grande autorité sur ce point. Il reçut la couronne du martyre sous Vespasien. Il régna environ onze ans. CANÉTO.

LINCOLN. C'est le nom d'une ville et d'un comté d'Angleterre. — La ville est située à 190 kil. N.-O. de Londres, au confluent de la Witham et de l'Orte; elle est appelée *Lindus* dans Ptolémée et Antonin; les Bretons la nomment *Lindcoln*, les Saxons *Lindocolyne* ou *Lynd-y-blauceaster*. Son nom paraît être formé de *Lina*, lin, dans la langue des anciens Bretons, et du latin *Colonia*, colonie. Henry, évêque de Worcester, y transporta son siège épiscopal sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, et y éleva une

cathédrale qui, brûlée dans la suite, fut reconstruite avec une grande magnificence par l'évêque Alexandre et ses successeurs. Elle est une des plus remarquables de l'Angleterre. Lincoln possède en outre des ruines et des monuments d'architecture saxonne et normande. Elle est relativement, beaucoup moins importante qu'autrefois. Son commerce est assez actif, et sa population est d'environ 12,000 habitants.

Le comté, situé entre ceux d'York, de Rutland, de Northampton, de Cambridge, et la mer du Nord, compte environ 318,000 habitants, et a 130 kil. sur 60. Ses côtes sont peu favorables au développement du commerce maritime, mais son sol est généralement fertile. Le comté de Lincoln se divise en trois parties principales appelées Lindsey, Kesteven et Holland.

LINDES, *Lin-d-s*, *Linus* (géog. anc.). Ville importante de l'île de Rhodes, sur la côte orientale et au S. de la capitale. Elle avait été bâtie par les Danaïdes, suivant Hérodote, ou par Cercaphus, fils du Soleil, selon Etienne de Bysance. Elle possédait un beau temple de Minerve, et envoya dans la Sicile une colonie qui fonda la ville de Géla. Linus fut la patrie de Cléobule, un des sept sages; de Chares et de Laetès, qui firent le fameux colosse de Rhodes. On y a fait naître aussi Aristophane.

LINET (JEAN-BAPTISTE-ROBERT), né à Beruay en Normandie, était avocat renommé avant la Révolution. Député du département de l'Eure à l'assemblée législative et à la Convention, il se rangea dans le parti de la Montagne et vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Elu membre du comité de salut public, le 7 avril 1793, il en sortit momentanément pour y rentrer le 11 juillet, et y rester sans interruption jusqu'en septembre 1794. Il s'y occupa surtout d'administration, remplit plusieurs missions dans les départements, et se fit généralement estimer par sa modération, ses talents et sa probité. Neutre au 9 thermidor, il prit la défense de ses collègues des comités contre la réaction thermidorienne, mais, fut lui-même décrété d'accusation et ne dut sa liberté qu'à l'amnistie de brumaire an III. En 1797, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf et acquitté; deux ans plus tard, après le coup d'état du 30 prairial, le Directoire l'appela au ministère des finances. Il occupa ce poste jusqu'à la révolution du 18 brumaire. N'ayant rempli aucune fonction sous l'Empire, il ne fut pas compris dans la loi de 1816 qui bannit les régicides, et mourut à Paris, le 17 février 1825, à un âge avancé.

LINDRE. Étang de France, dans le département de la Meurthe et dans l'arrondissement de Château-Salins, près de Dieuze et de Marsal.

Cet étang, dont la superficie est de 622 hectares, produit annuellement 3,000 quintaux de poisson. La Seille y prend sa source.

LINDSAY (DAVID). Poète écossais, regardé par ses compatriotes comme l'inventeur du drame. Né à Garmylton en 1490, il fut d'abord page du roi Jacques V, remplit ensuite à la cour les fonctions de roi d'armes et de héraut d'armes, fut chargé de plusieurs négociations en 1531 et en 1538, embrassa la cause des réformés et écrivit en leur faveur. Il mourut vers 1557. On a de lui plusieurs poèmes dont les plus remarquables sont : *le Rêve*, 1528 ; *la Complainte au Roi*, 1529 ; *la Complainte de Paperigo*, 1530 ; une tragédie : un drame intitulé : *les Trois États* ; *l'Histoire et le Testament de l'évêque Mel-dram*, et un grand ouvrage intitulé : *la Monarchie*. Chalmers a donné une édition de ses Œuvres, Edimbourg, 1806, 3 vol. in-8°. Le style de Lindsay est mélancolique et attachant.

LINSEY (THÉOPHILE), fondateur d'une nouvelle secte d'unitaires, naquit en 1723, à Moddetwhieh, dans le Cheshire. Il avait obtenu de riches bénéfices auxquels il renonça par scrupule de conscience. Il fut pendant vingt ans le pasteur de la secte qu'il avait fondée en 1772. Cet hérétique mourut en 1808. Il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque un *Essai historique sur l'état de la doctrine et du culte des unitaires*, et un *Examen des preuves alléguées par M. Robinson en faveur de la divinité de Jésus Christ*.

LINGARD (techn.). Fil de chaîne empesté, qui sert à remplacer ceux qui se rompent dans le tissage.

LINGE (archéol.), du latin *linum*, lin, ou plutôt de *linium* qui s'est employé pour *linéum*, et dont on a fait *linumet* puis *linge*. Ce mot signifiait primitivement un tissu fait avec les fibres du lin. Dans la suite, on a donné le nom de la spécialité à la généralité, et l'on appelle aujourd'hui linge tout tissu de lin, de chanvre ou de coton. Nous ne nous occuperons ici que du tissu de lin. Il paraît que ce tissu remonte à la plus haute antiquité. La Bible parle des dix rideaux de lin qui ornaient le tabernacle, de ceux qui décoraient les parois de même tabernacle, de l'éphod et de la tunique de lin portés par Aaron, etc., etc. On retrouve le tissu de lin en usage aux temps les plus reculés de l'ancienne Égypte. Il devait y avoir de nombreuses manufactures de ce produit pour pouvoir suffire à tout le tissu servant aux vêtements, et surtout à l'embaumement de toutes les momies. Au moment de la campagne d'Égypte par l'armée française, on douta que les bandes qui entouraient les momies fussent de tissu de lin,

et ce doute dura pendant assez longtemps ; on croyait généralement que ce tissu était du coton. Mais plusieurs savants, et entre autres Thompson, voulant décider la question, se sont d'abord livrés, à l'aide de puissants microscopes, à rechercher la nature particulière des fibres du lin et celle des filaments du coton ; ils ont reconnu que les fibres du lin présentent invariablement une forme cylindrique, transparente, articulée avec des nœuds semblables à ceux du roseau, tandis que les filaments du coton ressemblent à un ruban plat, ayant une espèce de bordure ou d'ourlet sur chaque côté. De sorte qu'il n'y a plus possibilité de les confondre ensemble, excepté cependant quand le coton est dans un état de maturité incomplète ; alors la forme plate de son centre est moins apparente. Après des épreuves répétées et toujours conformes, ils ont soumis à leur investigation des fils extraits des enveloppes des momies, et ils y ont reconnu toutes les particularités offertes par les fibres de lin, mais aucune de celles présentées par le coton. Donc il n'y a plus aucun doute, et l'on peut affirmer que le lin entrait dans le tissu servant à envelopper les momies. — C'était à la déesse Isis qu'on attribuait l'honneur d'avoir appris aux hommes à utiliser cette plante précieuse. Chez les Grecs le linge était connu, car Hérodote assure qu'ils en faisaient commerce. Xénophon dit la même chose dans sa *République* ; mais cette toile de lin servait-elle pour chemises ou tuniques intérieures, ou pour la table ? C'est ce qu'on ignore, car les auteurs ne nous parlent que d'une sorte de serge employée par ce peuple à ces différents usages. — Chez les Romains, le linge fut inconnu pendant tout le temps de la République ; comme les Grecs, ils n'employaient que la serge. Ce ne fut que sous les empereurs que l'on porta des robes de lin, et, sans doute, des chemises. Pline dit que de son temps les femmes avaient des robes de lin. Il y a bien des siècles, dit Condillac, une chemise de lin était un luxe en France. On portait dans ce pays de la serge, et on taxa la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VII, de prodigalité, parce qu'elle avait deux chemises de toile fine pour son usage. Longtemps après on offrait encore aux empereurs et aux rois à titre d'objets rares et précieux des serviettes fabriquées à Reims. Jean Mollet dit dans la *Chronique de Sens*, qu'en l'année 1489, les habitants de cette ville donnèrent à leur bailli une douzaine de serviettes, dont il fut fort content. Catherine de Médicis, en fait de linge, possédait deux chemises de toile de lin que les historiens citent comme une nouveauté. **PONTÉCOULANT.**

LINGÈRE, LINGERIE. On appelle également lingère, l'ouvrière qui raccommode le linge, c'est-à-dire les objets faits de toile blanche, celle qui les confectionne, et celle qui en tient magasin. La lingerie comprend tout ce que la lingère met en œuvre, et peut se distinguer en trois grandes classes, comprenant le linge de table, le linge d'appartement et le linge de corps. Le linge de table, pour lequel on peut employer des toiles unies, ouvrées ou richement damassées, demande moins de travail pour sa confection, car il n'a besoin que d'être ourlé à chacune de ses extrémités, et il reste plat, c'est-à-dire sans être plissé ni froncé. Le linge d'appartement se compose de pièces plus variées dans leur matière, leur forme et leur usage ; la toile, les mousselines unies et brodées en sont la partie principale comme le fond, auquel on marie des tulles, des dentelles, ainsi que des passementeries. Le linge de corps joint au luxe de la matière première, l'élégance des formes et l'exécution la plus parfaite ; il constitue à lui seul plusieurs spécialités. Les chemisiers ont depuis moins de vingt ans créé l'art inconnu antérieurement de donner à ce premier vêtement des hommes une forme habilement calculée qui permet aux parties apparentes de conserver leur symétrie en laissant aux mouvements toute leur aisance. La confection du linge qui reste apparent dans la toilette des femmes est aussi une partie tout à fait spéciale de l'apanage des lingères : elle comprend non seulement les fichus, les cols, les manchettes, etc., mais encore les coiffures qu'on appelle bonnets de linge, et qui, admettant toute espèce de broderie et de dentelles, ne sont ni montés ni ornés de rubans. C'est ici que les modes et la lingerie se touchent sans se confondre : aux modistes les plumes, les fleurs, les rubans et les coiffures montées sur des carcasses : aux lingères tout ce qui n'est pas monté ; mais le goût et l'élégance sont leur domaine commun, et sur ce point, les unes et les autres soutiennent également bien l'honneur de la France.

Notre lingerie jouit d'une réputation incontestée à l'étranger : elle fait partie de cette vaste production si renommée sous le titre général d'articles de Paris. C'est le domaine presque exclusif des femmes, et si les princesses ne tissent plus, comme dans les temps antiques, les étoffes qui devaient servir au vêtement de la famille, il est peu de femmes de notre temps, quelle que soit leur position et leur fortune, qui n'excellent dans plusieurs branches de la lingerie, et plus d'une, parmi les plus riches, consacre une partie du travail de ses mains à l'habillement des malheureux. Le linge constitue une partie

de ce linge qui convient d'autant mieux au beau sexe qu'il est le produit de sa propre industrie.

LINGES SACRÉS. Par ce nom générique, la liturgie comprend tous les linges qui servent plus spécialement aux cérémonies du culte, et qui entrent dans le mobilier des sacristies, tels que amicts, aubes, surplis, manuterges, oap-pes d'autel, etc., etc.; ou bien encore ceux qui se trouvent en contact avec les saintes espèces pendant le sacrifice de la Messe, tels que le corporal, la pale et le purificateur. Les uns et les autres doivent être en toile de lin ou de ebanvre, sans mélange de coton, d'après les prescriptions, souvent renouvelées, des conciles, des souverains Pontifes et de la sacrée Congrégation des Rites. Des bénédictions particulières consacrent ces différents objets au service des autels. Cet usage est des plus anciens dans l'Eglise, puisqu'on en retrouve des traces jusque dans le Sacramentaire de saint Grégoire, et dans les écrits de saint Optat, évêque de Milève, au v^e siècle. C.

LINGONES. Ancien peuple de la Gaule Cisalpine. Les Lingones étaient originaires de la Gaule et peut-être du territoire de la ville de Langres, habité aussi par des Lingones. Ils envahirent l'Italie avec les Boïens vers la fin du v^e siècle avant J.-C. Ils s'étaient fixés dans une contrée voisine du Pô, au N. des Boïens. Leurs villes principales étaient : *Forum Corneli*, *Claterna*, *Farentia*, *Solanæ* et *Batrinum*. — Il y avait aussi des *Lingones* dans la Germanie, vers les sources de la Saale et de l'Ens, et dans l'Espagne, selon Tacite, si toutefois son orthographe n'a pas subi d'altération. — Les *Lingones* de la Gaule avaient pour villes : *Telena* (Til-Châtel); *Varcia* (Vars); *Noviomagus* (Nevibly); *Aquæ* (Bourbonne); *Seggessa* (Susennecourt); *Tornidierum* (Tonnerre).

LINGUET (SIMON-NICOLAS-HENRI), né à Reims en 1736, s'attacha au duc des Deux-Ponts, et ensuite au prince de Beauveau, qu'il suivit dans la guerre de Portugal. Il revint à Paris, embrassa la carrière du barreau, et se fit bientôt une grande réputation. Mais dans ses plaidoyers, il prodiguait à ses confrères les sarcasmes les plus amers. Le corps des avocats se ligua contre lui et parvint à le faire rayer du tableau. Il publia alors un journal qui obtint un grand succès, et fit divers écrits politiques qui n'eurent pas moins de retentissement, grâce au style brillant et énergique de l'auteur et à sa verve satyrique. Linguet se montrait en général hostile à toutes les idées d'émancipation sociale et politique; le despotisme asiatique lui paraissait le modèle des gouvernements et le milieu le plus favorable au bonheur des masses. De

pareilles doctrines lui suscitèrent de nombreux et puissants adversaires; il vit son journal supprimé et fut obligé de passer à l'étranger. Il obtint de M. de Vergeennes la permission de rentrer à Paris et se fit bientôt enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après deux ans de détention (1782). Il se retira à Bruxelles, où son journal des *Annales politiques* lui valut la faveur de l'empereur Joseph II, auquel il avait prodigué les plus grands éloges; mais bientôt Linguet prit le parti des révolutionnaires du Brabant contre l'empereur, qu'il représenta comme un nouveau Néron. En 1791, il défendit à la barre de la Constituante, l'Assemblée coloniale de Saint-Domingue, opposée à l'émancipation des Noirs. Pendant la terreur, il se retira dans une campagne, mais il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 17 juin 1794 « pour avoir encensé dans ses écrits les despotes de Vienne et de Berlin. » Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Histoire du siècle d'Alexandre*, 1762, in-12; *le Fanatisme des philosophes*, 1764; *Histoire des Révolutions de l'Empire Romain*, 1766, 2 vol. in-12, où il cherche à justifier quelques uns des empereurs voués par Tacite et Suétone à l'exécration des siècles; *Théorie des lois*, Londres, 1767, ouvrage où l'auteur vante en style pompeux les avantages du despotisme; *Histoire impartiale des jésuites*, 1768; *Du plus heureux des gouvernements, ou parallèle des Constitutions de l'Asie grec celles de l'Europe*, 1774, 2 vol. in-12.

LINLITHGOW. Ville d'Ecosse, capitale du comté du même nom, à 24 kil. d'Edimbourg, avec une population d'environ 5,000 habitants. On visite dans cette ville le château où naquit Marie Stuart. Murray y fut assassiné en 1569. — Le comté de Linlithgow, appelé aussi *West-Lothian*, est situé entre le golfe de Forth au N., le comté d'Edimbourg à l'E., celui de Lauark au S., et celui de Shilling à l'O. Sa population est de 24,000 habitants environ, et son étendue de 35 kil. sur 25. On s'y livre à l'élevage des bestiaux, et on y exploite de la bouillie. L'industrie y est à peu près nulle.

LINNE (voy. au Supplément).

LINOTTE, *linaria*, Bechst. Subdivision du genre moineau (Cuv.), distinguée par un bec exactement conique, mais plus court et plus obtus que celui du chardonneret. Les espèces européennes sont :

La LINOTTE ROUGE ou LINOTTE DES VIGNES, *Brisson*, *Fringilla canabina*, Lin.; *Carduelis canabina*, Desm. Depuis la fin d'août jusque vers le mois d'avril, le mâle et la femelle, alors à peu près semblables, ont le dessus du corps d'un brun fauve, nuancé de gris, le dessous blan-

châtre; les flancs roussâtres; le cou et les côtés de la tête grisâtres; les; randes rectrices alaires et les rémiges noires, les dernières bordées extérieurement de blanc; les penes caudales également noires avec une bordure blanche de chaque côté; le bec et les pieds bruns; les ongles noirs: 13 centimètres de longueur; le plastron et la calotte nuancés de rouge terne chez le mâle. Mais, au printemps, celui-ci abandonne ces sombres couleurs. Tout son plumage prend alors une fraîcheur admirable, et le rouge qui le distingue devient vif et éclatant. Cette espèce offre des variétés nombreuses et fréquentes: on en voit de noires, d'isabelles et de toutes blanches; mais la grise, que l'on trouve quelquefois décrite comme espèce distincte, n'est pas autre chose que la femelle ou le jeune mâle. La linotte fait souvent son nid dans les vignes, c'est de là que lui est venu le nom de linotte des vignes; quelquefois elle le pose à terre; mais plus fréquemment elle l'attache entre deux perches ou au cep même. Elle le compose de menues racines, de petites feuilles et de mousse au dehors, d'un peu de plumes, de crin, et de beaucoup de laine au dedans, et y pond ordinairement cinq œufs d'un blanc sale, tacheté de rouge brun au gros bout. Elle ne fait communément que deux pontes, à moins qu'on ne lui enlève ses œufs ou qu'on ne l'oblige à les abandonner; dans ce cas elle en fait jusqu'à quatre.

Lorsque les couvées sont finies et la famille élevée, les linottes vont par troupes nombreuses, extrêmement communes dans nos campagnes. Ces troupes commencent à se former dès la fin d'août; elles volent très serrées, s'abattent, se lèvent toutes ensemble, se posent sur les mêmes arbres; leur asile pour la nuit sont les chênes, les charmes, dont les feuilles, quoique sèches, ne sont point encore tombées. Elles vivent de toutes sortes de petites graines, notamment de celles du chardon, aussi les trouve-t-on indifféremment dans les terres en friche et dans les champs cultivés. — Le mélange de ces oiseaux avec les serins produit des mélanges féconds, surtout lorsqu'on a eu soin de former la première union entre le linot mâle et la femelle canari. Le rouage des linottes est très agréable. Les jeunes, prises quelques jours après leur éclosion, s'élèvent avec facilité, et répètent tous les airs qu'on leur siffle.

La LINOTTE DES MONTAGNES *Fringilla montana*, Gmel. Naum. Cette espèce a quelques rapports avec la précédente; mais elle s'en distingue par une couleur d'un brun jaunâtre, que le mâle a sur la gorge, sur le derrière du cou et autour des yeux; par un bec jaune et un croupion rose

foncé. La femelle n'a pas de rose sur le croupion, et tout son plumage est d'une teinte plus claire. Elle est très commune en Ecosse, en Norwège et en Suède; on la voit quelquefois en France.

La PETITE LINOTTE OU CABARET, *Fringilla linaria*. Calotte d'un rouge vineux sur la tête; dessous du bec noir; gorge et poitrine d'un rose brillant; dessous du corps blanc tacheté de traits bruns; dessus, ailes et queue brunnâtres; pieds bruns (chez le mâle en plumage d'été). La femelle n'a pas de rouge; longueur 12 centimètres. Cette espèce niche dans le Nord; elle est de passage en France.

Les espèces étrangères que l'on rapporte aux linottes sont: la LINOTTE DES CHAMPS, *Fringilla pasilla*, Wils.; la LINOTTE DE LA MARTINIQUE; la LINOTTE VERDÂTRE DU BRÉSIL; la LINOTTE OBSCURE, *Carduelis obscura*, Luv.; et enfin la LINOTTE PER A CHEVAL, et la LINOTTE A ÉPAULETTES. Cuvier groupe aussi dans cette tribu des linottes, un grand nombre d'oiseaux étrangers connus sous le nom d'ASTRETS, de BENEGALIS et de SENEALIS. L. SÉNÉCHAL.

LINOTTE (coutumes). Quelques coutumes d'Artois accordaient au mari survivant à sa femme, un douaire qu'elles appelaient Linotte. Quoique les chartes générales du Hainaut accordent aussi un douaire au mari, cette circonstance est assez éloignée de nos usages pour mériter d'être mentionnée.

LINTEL LIBRI, c'est-à-dire livres de linge ou écrits sur du linge. L'usage d'écrire sur la toile était très répandu dans l'antiquité. Tit-Live en parle souvent. Il dit que Licinius Mæcer et Tuberon consultèrent les livres des magistrats et les anciennes annales écrites sur de la toile. Vopiscus parle de livres de ce genre, conservés dans une grande bibliothèque. Les Indiens, suivant Philostrate (vie d'Apollonius), avaient la même coutume, et cet auteur donne aux toiles qu'ils affectaient à cet usage, le nom de syndones, dont la première syllabe pourrait faire suspecter l'authenticité, car elle exprime le nom même de l'Inde. Synmaque parle des livres sur linge qu'on faisait encore de son temps; il dit même qu'on se servait de la soie pour conserver les écrits les plus précieux. Depuis l'invention de l'imprimerie, on a vu quelquefois le linge employé au lieu de papier. — Un passage du Coie de Théodose nous prouve que, de son temps, on écrivait quelquefois sur des napes de toile, les lois qu'on voulait promulguer et porter à la connaissance du public.

LINUS, fils d'Apollon et de Terpsichore ou d'Euterpe, passe pour l'inventeur du rythme et de la mélodie. Il eut pour disciples Hercule,

Orphée et Thamyris. Hercule, qu'il avait frappé pour le vendre attentif à ses leçons, lui jeta son instrument à la tête et le tua. D'autres disent qu'il fut mis à mort par Apollon, irrité de ce que Linus avait remplacé par des cordes de bœuf les cordes de lin de la lyre qu'il lui avait donnée. On dit aussi qu'il avait écrit sur l'origine du monde, le cours du soleil et de la lune, sur la nature des animaux et des plantes. Linus fut pleuré par tous les peuples de la Grèce. On institua des fêtes en son honneur. Les habitants du mont Hélicon les célébraient tous les ans avant celles des Muses. Les Thébains distinguaient deux Linus, l'un fils d'Amphion et d'Uranie, et l'autre fils d'Isménie, moins ancien que le précédent et maître de musique d'Hercule. Pausanias, qui en parle assez longuement (liv. ix, ch. 29), dit d'ailleurs que s'ils avaient composé des vers, il ne restait rien, de son temps, ni de l'un ni de l'autre. Ce même auteur dit que le célèbre chant de deuil des Égyptiens appelé *Manéros*, était consacré à célébrer la mort de Linus. Ce chant, en effet, était semblable à celui que les Grecs appelaient *Linus*, ce qui causa une grande surprise à Hérodote (liv. ii). Le Linus était aussi en usage en Phénicie, dans l'île de Chypre et dans d'autres pays où il portait des noms différents. On peut consulter à ce sujet les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome ix, page 358.

LION et LIONNE (*mamm*). L'une des espèces les plus importantes du genre *Chat* (voy. ce mot). E. D.

LION. Deux ordres de chevalerie portent ce nom. — L'ordre du LION de ZÆHRINGEN fut institué en 1812, par Charles, grand-duc de Bade, pour consacrer l'origine de sa maison, issue de celle du *Zähringen*. Il est divisé en trois classes : les grand'croix, les commandeurs et les chevaliers. Sur la plaque, autour du lion de Zähringen, est la devise : *Für Ehre und Wahrheith* (pour l'honneur et la vérité). Le ruban est vert bordé d'orange.

L'ordre du LION NÉERLANDAIS fut fondé en 1815 par Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, pour honorer le mérite civil. Il a pour insigne une croix à quatre branches, portant au milieu : d'un côté un lion couronné, et de l'autre ces mots : *Virtus nobilitat*. Le ruban est bleu foncé avec une bande orange.

LIPARI. aujourd'hui *Lipara*. Ile de la mer Tyrrhénienne, au N. de la Sicile, par 38° 30' lat. N., 12° 35' long. E. C'est la plus grande des îles Éoliennes. Elle portait plus anciennement le nom de *Meligounis*, selon Callimaque. Elle était célèbre par ses feux souterrains qu'elle exhale et dont les écrivains an-

cien parlent souvent. Elle ne conserve aujourd'hui que les traces de l'action volcanique qui l'agitait aux temps passés. Une tradition dit que les diables furent chassés de cette île du temps de saint Calogero (vers 530), et se retirèrent dans l'île de Vulcano, l'ancienne Hiera. On pense que cette légende avait pour origine la fin des éruptions volcaniques de l'île. Lipari forma d'abord avec les autres îles Éoliennes, un État puissant par sa marine. Denys l'Ancien s'en empara. Elle passa ensuite aux mains des Carthaginois, et appartint enfin aux Romains (256 av. J.-C.). Elle avait pour capitale une ville du même nom, dont Strabon attribue la fondation à une colonie endienne. — L'île a 8 kil. sur 6. Elle est fertile en fruits et produit surtout des raisins délicieux. Sa population est d'environ 18,000 habitants. La ville de *Lipari*, sa capitale, en compte plus de 12,000. Elle est située dans une baie protégée par un fort, fait un commerce actif et possède un évêché. Cette ville fut prise en 1340 par Robert I^{er}, roi de Naples, et détruite en 1544 par le fameux Barberousse. — Toutes les îles Éoliennes (voy. ce mot) portent aujourd'hui le nom d'*îles Lipari* et appartiennent au royaume de Naples. Elles sont au nombre de treize, dont sept sont habitées, savoir : Lipari, Stromboli (autrefois Strongyle), Vulcano (Hiera), Ustini (Osiæodes), Felendi (Phænicusa), Alicudi (Erieusa), Salini (Dydyme).

LIPOME. Tumeur formée par de la graisse. Le lipôme se développe sur toutes les parties du corps, principalement autour des épaules, au tronc et à la face. Il se produit dans le tissu cellulaire sous-cutané, et acquiert un volume parfois considérable. Nous avons observé, sur le même individu, deux lipômes de la grosseur d'une tête d'enfant chacun, occupant les parties postérieures du cou et supérieure des épaules. Tantôt cette tumeur se continue avec le tissu adipeux normal ; tantôt elle est enveloppée dans une sorte de poche (kyste). Dans ce dernier cas, la tumeur est ordinairement divisée par des cloisons formées par des prolongements intérieurs du tissu cellulaire dense qui forme le kyste. La graisse du lipôme est composée d'élaine et de margarine ; elle est soluble dans l'alcool et l'éther bouillant. Par l'examen au microscope, on la trouve formée de cellules arrondies ou polyèdres de 1/12 à 1/21 de ligne de diamètre. En un mot, elle est physiquement et chimiquement semblable en tout à la graisse normale. Le lipôme n'épargne aucun âge, pas même l'enfant dans le sein de sa mère. La cause véritable de la production de ces tumeurs est complètement inconnue. Le lipôme constitue, en général,

une tumeur bénigne. Quelquefois cependant il nuit à la beauté par son développement considérable; il nuit aussi par son poids, en comprimant des vaisseaux ou des nerfs; enfin, ce qui est rare, il peut s'enflammer, suppurer, produire une fièvre lente et occasionner la mort. Quelques pathologistes disent qu'il peut se transformer en cancer. Si cette transformation a lieu, elle est au moins excessivement rare.

Le seul traitement rationnel applicable au lipôme est l'ablation. Si la tumeur est superficielle, on pratique une ou plusieurs incisions dont la longueur, la direction et les rapports varient selon la position et les dimensions de la tumeur elle-même; puis on procède par dissection, et le plus souvent par enclèvement. En effet, le tissu cellulaire qui unit la tumeur aux parties voisines se laisse facilement déchirer par le doigt ou le manche d'un scalpel. Au lieu d'employer le bistouri, qui provoque toujours de la fièvre et une excitation nerveuse, il vaut mieux se servir du caustique bi-alcalin pour fendre la peau. L'opération est, à la vérité, un peu plus longue, mais moins douloureuse, et facilement supportée par les personnes même les plus nerveuses. On trace avec le caustique, comme avec le bistouri, des lignes qui pénètrent jusqu'à la tumeur; ensuite on élimine par des tractions avec doigt. Si l'on rencontre des adhérences, on les coupe avec des ciseaux ou le bistouri, sans difficulté aucune, car elles sont insensibles; ou bien si le malade redoute l'instrument tranchant, on attaque ces adhérences avec le caustique bi-alcalin solidifié. De cette manière on enlève des tumeurs considérables sans le secours de l'instrument tranchant. D^r B.

LIPPE, *Lappia* en latin. Rivière de la province rhénane de Prusse, qui prend sa source à Lippspring, dans la régence de Minden, et va se jeter dans le Rhin, près de Wesel, après avoir arrosé Paderborn. Elle a donné son nom à la seigneurie puis comté de la Lippe, qui eut le titre de fief immédiat de l'empire. La maison de Lippe prétendait descendre de Witikind; mais le premier personnage de ce nom qui figure dans les chartes est Hermann 1^{er} de la Lippe qui vivait au commencement du XII^e siècle. Ses descendants acquirent au XIV^e siècle le comté de Schwalenberg et au XV^e, celui de Sternberg. Ils ne prirent le titre de comtes qu'au XVI^e siècle. Simon VI, mort en 1614, laissa trois fils, Simon VII, Othon et Philippe, qui fondèrent les trois branches de Detmold, Braeke et Schauenbourg. La seconde s'est éteinte en 1709; les deux autres subsistent encore; leurs possessions forment, sous le titre de principauté, deux états de la Confédération germanique.

La **LIPPE DETMOLD** est bornée au N.-O., à l'O. et au S. par la régence prussienne de Minden, au N.-E. par une enclave de la Basse-Hesse, à l'E. par le Hanovre et le comté de Pyrmont, et renferme une population d'environ 80,000 habitants répandus sur une superficie de 1025 kil. carrés. Ce petit Etat est arrosé par la Werra, possède des mines de fer et de sel et des carrières de plâtre, de marbre, de gypse. On y nourrit une assez grande quantité de bestiaux, dont beaucoup sont exportés. La capitale est Detmold, petite ville de 2,400 habitants, située sur la Werra, à 90 kil. S.-O. de Hanovre. — Le prince de la Lippe Detmold a la seizième voix curiale; dans l'assemblée générale, il occupe la trente-quatrième place, qui est la dernière, avant les Villes libres.

La principauté de **LIPPE SCHAUBOURG** ou **BUCKENBURG** est bornée au N.-E. par le Hanovre, au N.-O. par la Prusse et le Hanovre. Elle a une population de 26,000 habitants sur une superficie de 560 kilom. carrés. Sa capitale est Bückebourg, ville de 2,600 habitants, à 13 kil. N. de Rinteln. Le prince de Lippe Schauenbourg participe à la seizième voix curiale à la diète, et occupe la trente-troisième place à l'assemblée générale. — Cette principauté produit beaucoup de grains et de bouille. Elle n'est qu'un démembrement de l'ancien comté de Schauenbourg ou Schaumbourg, qui dut son nom et sa formation au château de Schauenbourg (*Castrum speculationis et Theorosburgum*), situé sur les bords du Weser, entre Rinteln et Oldendorf, fondé, dit-on, par Drusus, frère de Tibère, et rebâti en 1033, par Adolphe 1^{er} de Sandersleben.

Ce comté, l'un des anciens États de l'empire, forma un État immédiat dès le commencement du XI^e siècle. Adolphe III, descendant d'Adolphe de Sandersleben, y reunit, le comté de Holstein en 1106. En 1247, sa maison se divisa en deux branches, celle de Kiel et celle de Rendsbourg. Cette dernière, qui possédait Schauenbourg, se divisa elle-même en trois branches, dont la troisième reçut Schauenbourg et Ginneberg en 1281. Cette branche, dite première maison de Schauenbourg, s'éteignit en 1640 et ses domaines passèrent, par héritage, à la branche cadette de la maison de Lippe. Le Darnemark s'empara de Pinneberg; le Brunswick et la Hesse-Cassel se rendirent maîtres de plusieurs autres possessions du comté, et il ne resta plus à la maison de Lippe Schauenbourg que Burckebourg et Studthegen avec leurs districts. Cette maison se divisa elle-même en deux branches; la première s'éteignit en l'année 1777; la seconde, celle de Lippe Alver-

dissen, est celle qui règne encore aujourd'hui.

LIPPSTADT. Ville d'Allemagne, sur la Lippe, à 80 kil. S.-O. de Minden. Elle est située dans la principauté de Lippe-Detmold et appartient moitié à cette principauté, moitié à la Prusse. Sa population est de 3.300 habitants environ, elle est assez industrielle. Les Français s'en emparèrent en 1757.

LIS (hist.). Le *Lis* a été de tout temps un symbole, partout il a attiré le regard des hommes et excité leur admiration. Le *lis*, dit l'écriture, ne file ni ne tisse, et pourtant il est plus magnifique que le roi Salomon dans sa gloire. Les Romains regardaient le *lis* comme l'emblème de l'Espérance, et ils le plaçaient à la main de cette déesse. Ils le consacraient aussi à Vénus et à Junon. — Les Chrétiens ont fait de cette fleur gracieuse le symbole de la vierge pure et sans tache, dont sa blancheur éclatante rappelle l'innocence et la vertu. Le *lis* est surtout célèbre par la place qu'il a longtemps occupée dans le blason royal de la France. Le père Caussin croyait que le *lis* était, même avant Clovis, le symbole de la Gaule. Il fondait cette opinion sur une médaille d'Adrien, où l'on voit la Gaule, tenant à la main un objet assez semblable à une fleur de *lis*, qu'elle présente à l'empereur, qualifié sur la médaille de *restaurateur de la Gaule*; d'autres ont pensé que les *lis* furent apportés à Clovis par un ange. Il semble que Louis-le-Jeune soit le premier roi de France qui ait fait entrer le *lis* dans ses armoiries, et l'on place cet événement vers l'an 1157, époque où ce prince se croisa avec un grand nombre de seigneurs français. On voit, il est vrai, des fleurs de *lis* sur les tombeaux de Childebert, de Chilpéric, de Frédégonde et de Dagobert, mais il est à croire, comme le pense Le Gendre, que ces sarcophages avaient été construits ou restaurés postérieurement au règne de Louis-le-Jeune. Le sceau d'une charte, datant de la fin du *xiii*^e siècle, représente Louis-le-Jeune tenant à la main une fleur de *lis* et portant sur la tête une couronne ornée du même symbole. Alors que ce monarque fit sacrer son fils, il voulut que la dalmatique et les bottines du jeune prince fussent de couleur azurée et couvertes de fleurs de *lis* d'or. Les fleurs de *lis* étaient d'abord portées sans nombre dans un écu d'azur. Elles furent réduites à trois seulement par Philippe-de-Valois, suivant les uns, par Charles V ou Charles VI, suivant d'autres. Cependant les trois fleurs de *lis* apparaissent déjà sur le contre-scel que Philippe III laissa aux régents de France en 1285.

On a beaucoup discuté sur les causes qui ont porté les rois de France à placer le *lis* dans

leurs armoiries. Quelques auteurs ont avancé que Louis-le-Jeune avait choisi cette fleur comme symbole parlant de son nom, *Loy*s. Mais on a pensé que le *lis* reçut cet honneur par suite d'une erreur purement matérielle. Les Gaulois, en effet, se servaient d'une espèce de lance appelée *Angon*, dont le fer se composait de trois parties : l'une droite et aiguë; les deux autres renversées en croissant. Ce fer ressemblait à une fleur de *lis*; et par conséquent l'*angon*, étant une arme particulière aux Gaulois, a pu devenir le symbole de leur pays, être gravé à ce titre sur les monuments, et avoir été pris, dans des temps relativement récents, pour une fleur de *lis*. Nous devons ajouter, toutefois, que d'après quelques savants le *lis* aurait été pris à tort pour *l'iris*, plante marécageuse, emblème de la nation Franque sortie des marais de la Frise. D'autres croient que la fleur de *lis* n'était dans l'origine que la représentation de l'extrémité du sceptre royal. Il en est même qui veulent que les crapauds qui figurent sur l'écu des chefs francs aient donné naissance à la fleur de *lis* royale.

LIS (ordre militaire de NOTRE DAME DU). Cet ordre, si l'on en croit Favin, fut institué vers 1050, par Garcias IV, roi de Navarre, en l'honneur d'une image miraculeuse de la Vierge qu'on avait trouvée à Nagéra, dans le calice d'un *lis*. Mais il paraît démontré qu'il n'y eut point d'ordre militaire avant le *xii*^e siècle; Yvez, d'ailleurs, dans la chronique de l'ordre de saint Benoît, et d'autres auteurs diffèrent sur la date de cette institution. Il est certain, toutefois, que Ferdinand, prince de Castille, renouvela l'ordre en 1403, le jour de l'Assomption. On ne sait à quelle époque il fut supprimé.

Le pape Paul III institua en 1546 un autre ordre du *Lis*, dont il décora les chevaliers chargés de défendre le patriotisme de Saint-Pierre; le nombre des chevaliers, fixé dans l'origine à 50, fut porté en 1556 à 350. On les nommait aussi *participants*. Ils portaient sur la poitrine une médaille d'or, offrant d'un côté l'image de Notre-Dame-du-Chêne, et de l'autre un *lis* bleu céleste sur un fond d'or. Paul IV donna à cet ordre le pas sur tous les autres.

Louis XVIII, à sa rentrée en France (1815), institua un ordre du *Lis* ou de la *fidélité*, qui ne tarda pas à tomber à cause de la profusion avec laquelle il fut donné.

LISBONNE (voy. au Supplément).

LITANIES, du grec *litanía*, prière, rogation. Par ce mot, les liturgistes entendent 1^o des processions établies par l'Eglise; 2^o les personnes qui composent ces processions; 3^o les formules de prières que l'on y chante en l'hon-

neur des saints, ou bien de quelque mystère soit en général, soit en particulier; 4^e les trois jours des Rogations qu'on appelle les grandes Litanies. Plus généralement, le nom de litanies est réservé à ces courtes formules de prières ou d'invocations successives composées dans les âges de foi, afin que les choeurs du peuple et du clergé puissent alterner plus commodément, sans interrompre la marche des solennités religieuses. — Un manuscrit de l'abbaye de Corbie nous a conservé les Litanies des Saints qui se chantaient dans les Gaules au ix^e siècle. Celles de la sainte Vierge, ou de sainte Marie-de-Laurette sont d'une époque beaucoup plus récente. Un décret de la sacrée Congrégation des Rites, du 16 août 1642, les a seules approuvées avec celles des Saints..... *Cum Ecclesia non conseruaret approbare alias Litanias, quàm communes Sanctorum et Sanctæ Mariæ Lauretanæ.* Quant aux Litanies du saint nom de Jésus, malgré le mérite et la beauté de cette touchante prière, par un nouveau décret du 7 septembre 1850, la sacrée Congrégation déclare qu'elles ne sont pas comprises dans le nombre des formules liturgiques : *Utram Litaniæ sanctissimi nominis Jesu sint approbatæ, indigentisque dictatæ?... Negatiue in omnibus.* L'abbé CANETO.

LITHOGRAPHIE (roy. au Supplément).

LITHOTRITIE (roy. au Supplément).

LITHUANIE (roy. au Supplément).

LITRE (métr.). Unité particulière des mesures décimales de capacité. Elle a pour rapport avec le mètre, d'être le cube du décimètre (roy. Mesures). Le litre était aussi une mesure pour les liquides dans le moyen âge; il est cité dans une constitution d'Odo, légal en Syrie en 1254, sous le nom de *litra*.

LITRON (métr.). Ancienne mesure française qui était le seizième du boisseau de Paris et par conséquent valait en litres 1,94. Une sentence du prévôt des marchands de Paris, de 1672, avait fixé sa hauteur à 3 pouces et demi, et sa longueur à 3 pouces 10 lignes. Il se divisait en moitiés et quarts; mais pour le sel, l'ordonnance des gabelles le divisa en demi, quarts, demi-quarts et seizièmes qui portaient le nom de *mesurettes*.

LITTÉRATURE (roy. au Supplément).

LITURGIE. Ce mot, tiré du grec λειτουργία, ministère, service ou fonction publique, exprime, en général, les fonctions du service divin ou les cérémonies du culte public. Mais dans une acception plus restreinte et qui est devenue par l'usage son acception propre, il s'applique spécialement à la célébration du saint sacrifice de la messe. La liturgie comprend donc l'ensemble des prières et des cérémonies consacrées à cette

fonction principale du service divin. On peut les diviser en deux parties bien distinctes; l'une qui est d'institution divine ou apostolique, qui tient à la substance ou aux conditions essentielles du sacrifice, et qui, par cela même, se retrouve toujours et partout dans toutes les liturgies; l'autre, moins importante, qui ne touche pas au fond du saint sacrifice, ni même à la substance des prières et des cérémonies, mais qui en détermine seulement les formes accessoires, et qui, par cela même, peut être réglée ou modifiée par les usages et les lois de la discipline. L'essence du sacrifice a été déterminée par J.-C. lui-même; les principaux éléments de la liturgie ont été fixés par les apôtres, et on les retrouve sous des formes diverses dans toutes les églises. On ne saurait élever le moindre doute à cet égard; puisque c'est J.-C. qui a institué l'eucharistie, et que les apôtres, en vertu de l'ordre et du pouvoir qu'il leur avait donnés, ont célébré le service divin, et tracé par leur exemple les règles principales qu'on devait y observer. La liturgie n'est donc point arbitraire, elle repose quant au fond sur la tradition apostolique. Les formules des prières ont pu varier selon les temps et selon les lieux; mais elles ont toujours en le même objet et présenté le même sens; toutes les liturgies contiennent les mêmes cérémonies fondamentales; on remarque dans toutes les mêmes éléments et la même substance; la lecture des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; le sermon; les offrandes des fideles, l'oblation du pain et du calice faite par le prêtre; la préface, le *sanctus*, la prière pour les vivants et pour les morts, la consécration faite par les paroles de J.-C.; l'invocation sur les dons sacrés; l'adoration et la fraction de l'hostie, le baiser de paix, l'oraison dominicale, la communion et l'action de grâces. Toutes ces parties du service divin, non seulement se trouvent dans les différentes liturgies écrites qui sont parvenues jusqu'à nous, mais elles y sont placées, au moins pour la plupart, et surtout les principales, dans le même ordre, et l'on reconnaît d'ailleurs par les écrits des plus anciens Pères, qu'elles ont été constamment en usage dans la célébration des saints mystères, et que dès la naissance du christianisme les mêmes cérémonies fondamentales se sont perpétuées par la tradition de toutes les Eglises.

On peut regarder les liturgies, dans ce qu'elles ont d'uniforme, comme l'expression de la croyance générale et comme une preuve éclatante de la foi perpétuelle du christianisme sur les dogmes qu'elles contiennent. C'est ainsi qu'elles servent, par exemple, à constater la tra-

dition perpétuelle de l'Eglise sur la présence réelle, sur l'adoration de l'Eucharistie, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts et sur d'autres points de la doctrine catholique.

On ne voit dans aucun monument authentique des trois premiers siècles qu'il y ait eu alors des liturgies écrites, et indépendamment de ce fait négatif, plusieurs témoignages semblent prouver qu'elles se transmettaient par l'enseignement de vive voix, et qu'on ne commença à les mettre par écrit que dans le iv^e ou le v^e siècle. Saint Justin, dans sa grande apologie, en parlant de la célébration des saints mystères, dit que l'évêque prie longtemps et autant qu'il peut; ce qui montre que la liturgie était plus ou moins longue suivant les circonstances, qu'il dépendait de l'évêque d'en abréger ou d'en prolonger les prières, et que par conséquent il n'y avait pas encore de livre où toutes les formules des prières fussent déterminées. Tertulien, et plus tard saint Basile, comptent les cérémonies et les prières de la messe parmi les choses qui ne sont point écrites, et qui se transmettent par une simple tradition. (Tertul. de Coron. — Basile. de Spir. Sanct.) Aussi quand Diocétien fit rechercher avec tant de soin les livres des Chrétiens et tout ce qui servait au culte divin, ne trouva-t-on dans les monuments de cette persécution aucune mention des liturgies. Plus tard, le pape Innocent I^{er}, consulté par l'évêque d'Eugubio sur quelques cérémonies de la messe, après avoir répondu sur plusieurs points, ajoute que pour les autres choses qu'il n'est pas parvenu d'écrire, il pourra l'instruire de vive voix, s'il vient à Rome. Il semble donc qu'à cette époque, c'est-à-dire au commencement du v^e siècle, l'usage n'était pas encore, du moins en occident, de mettre les liturgies par écrit. Les principales cérémonies et les formules de quelques prières fixées par la tradition apostolique, se conservaient par l'usage et se transmettaient de vive voix. On trouve partout dans les monuments des premiers siècles les preuves de cette tradition, qui est prouvée d'ailleurs par l'uniformité que présente le fond des livres liturgiques. Mais quant aux cérémonies accessoires, et aux formules des prières moins importantes, il pouvait y avoir, comme il y avait en effet, des différences, qui se sont perpétuées dans les liturgies écrites. C'est dans ces points accessoires et dans cela seulement que l'usage pouvait introduire des modifications et des changements, parce qu'ils étaient laissés en partie, comme l'indique le témoignage de saint Justin, à la disposition réglementaire des évêques. Ainsi, quoique les liturgies qui portent les noms de

quelques apôtres ne soient pas entièrement leur ouvrage, on ne doit pas douter qu'elles ne contiennent le fond des prières et des cérémonies qu'ils avaient établies; car au moment où elles furent écrites, les évêques durent nécessairement y insérer les prières qu'ils avaient reçues par tradition, qu'ils étaient obligés de savoir par cœur, et dont on se servait dans leur église pour la célébration de l'office divin.

On trouve dans le second livre des constitutions apostoliques un court exposé des cérémonies de la messe, et dans le huitième une liturgie contenant la formule des prières. C'est la plus ancienne liturgie écrite que l'on connaisse. Cet ouvrage est regardé sans contestation comme apocryphe, et ne paraît pas avoir été écrit avant le iv^e siècle. Mais les détails qu'il contient sont tellement conformes à ce qu'on remarque dans les écrits des anciens Pères, et particulièrement dans les Catéchèses de saint Cyrille, et dans un sermon de saint Augustin sur les saints mystères (Serm. de Sacram. 227), qu'il est impossible de ne pas y reconnaître un exposé de la tradition et le fond de la liturgie des premiers siècles. Il est impossible de dire précisément de quelle Eglise était empruntée cette liturgie insérée dans les constitutions apostoliques; mais comme elle concorde avec le pape, dans les prières, l'évêque de Jerusalem et le patriarche d'Antioche, sans nommer celui d'Alexandrie, on peut croire qu'elle contient, sauf peut-être quelques usages particuliers ou quelques modifications faites par l'auteur, les cérémonies et les prières des Eglises de la Palestine et de la Syrie. On voit en effet une grande conformité entre cette liturgie et celle qui porte le nom de saint Jacques, comme ayant été établie par cet apôtre dans l'Eglise de Jerusalem. Les différences qu'on y remarque proviennent sans doute des modifications et des additions introduites successivement dans cette dernière, comme dans toutes les autres, par les règlements de la discipline. C'est ainsi qu'ont été ajoutés aux anciennes prières, dans les différentes liturgies, la confession au bas de l'autel, le *Gloria in excelsis*, le *Trisagion*, le symbole de Nicée, l'*Agnus Dei*, le dernier évangile, et d'autres prières plus ou moins longues, selon les temps et selon les lieux. La liturgie de saint Jacques était suivie dans les Eglises de l'Orient, c'est-à-dire du patriarcat d'Antioche et de Jerusalem, et on la voit éitée par le concile Quinisexte, pour condamner l'usage des Arméniens, qui ne mettaient dans le calice que du vin sans eau. Cette liturgie, d'abord écrite en grec, fut traduite en syriaque pour les Eglises où l'on parlait cette langue, et aujourd'hui encore, elle est suivie, sauf quelque

légers changements, par les Syriens, soit catholiques, soit jacobites. Quant aux Nestoriens, ils ont trois liturgies également en syriaque, et dont la principale, portant le nom de liturgie des apôtres, ne diffère guère de celle de saint Jacques. La seconde, qui porte le nom de Théodore, est probablement celle qui était suivie dans la Cilicie, où était évêque Théodore de Mopsueste, si vénéré des nestoriens. Enfin, la troisième porte le nom de nestorius, et n'est apparemment que l'ancienne liturgie de Constantinople, altérée par les hérétiques.

L'Eglise d'Alexandrie avait sa liturgie particulière, qui fut écrite dans le *v^e* siècle, avec quelques modifications et quelques prières nouvelles que saint Cyrille crut devoir y introduire. C'est pour cela qu'elle a été nommée indifféremment liturgie de saint Mare ou liturgie de saint Cyrille. Comme le peuple dans une grande partie de l'Egypte avait conservé l'ancienne langue du pays, cette liturgie écrite en grec pour l'Eglise d'Alexandrie fut traduite pour les autres en égyptien ou en langue copte, et c'est dans cette langue qu'elle sert encore aujourd'hui aux chrétiens de l'Egypte et de l'Abyssinie. On sait, par le témoignage de saint Grégoire de Nazianze, que saint Basile s'occupa de régler les prières et les cérémonies de l'office divin, d'où l'on peut conclure, avec assez de vraisemblance, qu'il est l'auteur de la liturgie qui porte son nom : c'est-à-dire qu'il mit par écrit, avec quelques modifications, la liturgie usitée dans son Eglise. Elle fut adoptée dans l'exarcat du Pont et dans les autres provinces de l'Asie-Mineure, probablement parce qu'elle différait peu de celle qu'on y suivait partout. Elle est suivie encore par les Arméniens, qui l'ont altérée néanmoins sur quelques points essentiels. Elle s'est conservée aussi chez tous les chrétiens du rit grec ; mais elle n'y est usitée que pour certains jours ; on se sert le reste de l'année d'une autre liturgie dont les prières sont moins longues, et qui porte le nom de Saint-Chrysostôme. Il ne paraît pas, toutefois, qu'elle ait reçu ce nom avant le *v^e* siècle. Elle était désignée antérieurement sous le nom de liturgie des apôtres. Elle a été conservée aussi bien que celle de saint Basile, sans quelques légères modifications par les grecs catholiques. Les patriarches de Constantinople, après le schisme, firent adopter ces deux

liturgies dans les patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, par les chrétiens qui leur demeurèrent unis, et déjà auparavant elles avaient été reçues par les Moscovites et les Bulgares.

On peut donc distinguer en Orient trois liturgies principales, usitées dès les premiers siècles ; celle de saint Jacques reçue dans la Palestine et le patriarchat d'Antioche ; celle de saint Mare suivie dans le patriarchat d'Alexandrie ; enfin celle qui était reçue sous le nom de liturgie des apôtres dans les Eglises de l'Asie-Mineure et de la Grèce, et dont le fond s'est conservé dans les liturgies de saint Basile et de saint Chrysostôme. L'Eglise romaine avait aussi sa liturgie particulière qu'elle tenait de saint Pierre, et qui fut mise par écrit au *v^e* siècle, dans le sacramentaire attribué au pape Gélase. On y voit qu'elle était déjà dans son ensemble, et sauf quelques légers changements introduits plus tard, notamment par saint Grégoire, à peu près telle qu'elle est encore aujourd'hui dans le missel romain. La liturgie de l'Eglise de Milan, où le rit Ambrosien, ne différait guère de la liturgie romaine pour l'ordre des cérémonies et des prières ; mais les formules offrent quelques différences. L'ancienne liturgie de l'Eglise gallicane ressemblait beaucoup plus aux liturgies de l'Orient qu'à celle de Rome. Elle fut en usage jusqu'au temps de Charlemagne, qui fit adopter la liturgie romaine dans tout son empire. L'Eglise d'Espagne avait une liturgie assez semblable à celle de l'Eglise gallicane, et qui fut conservée, sous le nom de liturgie mozarabique, jusque vers la fin du *x^e* siècle. On connaît peu les détails sur la liturgie reçue en Afrique ; mais ce qu'on trouve à ce sujet dans les écrits de Tertullien, de saint Cyprien et de saint Augustin porte à croire qu'elle différait peu de la liturgie romaine.

Il est à remarquer qu'après la rédaction des liturgies par écrit, on eut soin de les tenir enfermées sous clef aussi bien que les rituels, et de n'en donner communication qu'aux prêtres. L'auteur des constitutions apostoliques recommande expressément de ne les point divulguer, à cause des secrets ou des mystères qu'elles contiennent, et l'on voit dans les réponses du pape Nicolas *1^{er}* aux Bulgares que cette discipline existait encore au *ix^e* siècle. R.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

Typographie A. LAFON, rue des Bouchers, 8

SBN 042971



TABLE

DU TOME QUATORZIÈME.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTREURS.

NOMS.	ARTICLES.	NOMS.	ARTICLES.
<i>Assunce</i> (l'abbé d').	Lactance, Lami, légat. Libère.	<i>Champion</i> Figeac.	Hiéroglyphes, Horapollon, hypogée, Isiaque (table).
<i>Barthélémy-St-Hilaire</i> .	Jude (<i>philosophie de l'</i>)	<i>Charles</i> (Philarète).	Jacques d'Angleterre, Jean-sans-Terre, Jonson, John-Bull, Jonatan (l'oncle) Julien (<i>lettres de</i>).
<i>Bonneau</i> (Alex.).	Héros, Hésus, Horch, Hyperboréens, Ibrahim-Pacha, Idoles, Impuretés, Inachna, Ionie, Irminsul, Isis, Janus, Jean (divers), Jouvence (fontaine de), Jean d'Autriche (don), Joff-Errant, Junon, Jupiter, Kalytes, khonan, kircher, labyrinthe, Lacomie, Lal, Lally, lars, Latins, Laure, Lenglet-Dufresnoy, Léonidas, Lévirat, Liban, Licorne, lieux-hauts, Lille.	<i>Cortambert</i> .	Hérault <i>départ. de l'</i> , Hohenzollern, Honfleur, Hottentots, Hudson, Hyères (<i>îles</i>), Ites, Ile-et-Vilaine, Indre, Indre-et-Loire, Iroquois, Isère, Islande, Jassy, Juliers, Jura.
<i>Bourdieu</i> .	Jaune (lièvre).	<i>Delafosse</i> .	Houille, Isomorphie.
<i>Brunet</i> (Gustave).	Landes.	<i>Desmarest</i> .	Hérisson, hibernie, Hippopotame, holothurie, hurleur, hyalo, hyème, hyenodon, hylobate, ichthyosaure, iguane, insectivores, Jones cuirassés, labroïdes, lasserstiens.
<i>Euches</i> .	Homme, idolâtrie, interdit, Jaquerie, Jacques Bonhomme.	<i>Duboux</i> .	Hérodote, Hérodien, hexaples, Hittel, Himalaya, holocauste, Hom (<i>myth. pers.</i>), Hormisdas, Hosanna, Houffraschomadad, houlis, Houscheng, Iba, Ibrahim, Iman, Irak-Adjemi, Isdigerdes, Ismaël, Ismaélites, Ispahan, Isachar, Izeds, Jaen, Jaffa, janissaires, Jarchi, Jehn, Jéricho, Jéroboam, Jétbro, Jézabel, Joab, Jochas, Joachim, Joas, Joël, Jonas, Josaphat, Josias, Judith, Juges (<i>livre des</i>) kabin, Kadjar, Laban, Lamech, Laristan, Lévi.
<i>Callery</i> .	Iado-Chine, Iu-ho, Japon, Java, Jecés, Jiga-Gungar, Jonque, Kamtschatka, Kécho, Kiang, Kang-Hi, Kouang.		
<i>Callet</i> (Auguste).	Homicide, hommage, honnêteté, honneur, honte, hospitalité, humanité, humilité, hypocrite, illusion.		
<i>Caneto</i> (l'abbé).	Hieronymites, hymne, leonoclastes, Ignace (<i>diacre</i>), Images, introuit, Janvier (St.) Jésus-Christ (<i>portrait de</i>), Laïque, lairie, landes, libellatques, libertins, Liguori.		
<i>Cellier</i> .	Jurisprudence.		
<i>Challenaison</i> .	Herse.		

NOMS.	ARTICLES.	NOMS.	ARTICLES.
Dubois.	Horloger.	Lalanne (l'abbé).	Homélie, Huet, improvisation, Isée, Jérôme (saint).
Duckartre	Hépatiques, herbe, herliet, herborisation, hespérides, hêtre, hipocastanes, bipocratérides, houlique, boux, hybridation, hydrangée, hypocrènes, ibérie, icatiquer, ignome, ignacio, indigotier, inflorescence, iridées, iris, ivrale, ixie, jacinthe, jacquier, jacquiner, jasmin, jone, joncaees, jonquille, joubarbe, kouspiérie, labiées, laitue, lantanier, lavande, ledon, légumineuses.	Lancerrau.	Inde, Kaboul, Kabir, Karnatique, Karnatba, Kattak, Koutebe, Lakmi.
Fairmaire	Hespérie, hippobosque, homopères, hydracine, hydrophile, hylotome, hymenopères, ichneumon, ichneumonides, isopodes, iulo, ixode, jardinière, lagrie, lamollicornes, larves, léandre.	Laroque (l'abbé).	Irénée (saint), Jésuates, Justin (saint).
Faustin-Héle.	Instruction criminelle, jury.	Laurentie.	Histoire, impéité, incréduité, instruct, publique, inclinations, ingratitude, intempérance, Irreligion, jalousie, jésuites, Jésus-Christ, Journal.
Feyguery.	Léger (saint).	Lefevre (Emile).	Hongroyeur, impression sur étoffes, incubation, indienne, inféodation, ivoire, jacquart, jangcago.
Ficury.	Hoch, Hofmann, Hogarth, Holbein, hyperbolo, I (lettre), lombe, idylle, impromptu, instrumentation, intonation, introduction, Isaura (Clémence), J (lettre), Jacotot, Jodelle, Josephin, Jour, Just (St.), La Fayette, La Harpe, La Pérouse, Le-gonvé.	Lencisa (dc).	Impôt, Italic.
Flottes (l'abbé).	Hume, ignorance, immensité, immolation, immutabilité, impecabilité, incarnation, indifférence, infini, innocence, intelligence, intention, intercession, intuition, irrégularités, Jérôme de Prague, juridiction canonique, justice.	Léonson-Leduc.	Ionkoping, Jontofski, Jumala, Kalevala, Kief, Krudner, Kosciusko.
Fournier (Edouard).	Hernandez, hidalgo, highlands, hippogrise, histrions, hôtels, huguenots, hydromel, Hés de Castro, infant, Hubert (st.), institut, Jeux, Jocrisse, Kaufmann (angélique), Laensberg, landit, lansquenot, lazzaronc, H-belle.	Lenoir.	Iconographie, imagerie, imitation, intrados, jambe, jambe de force, jambage, jardin, jetée, joint, Jordains, jour (archit.), Journet, kiosque, Lagrence, lambris, Lantara, larmier, lavis.
Fournier (l'abbé).	Hicours canonicales.	Lepcq de la-Clôtue.	Herbivore, hernie, herpès, homœopathie, houille, huîtres, humerus, humeur, hydratose, hydrocèle, hydrochlorique, hydrogène, hydrophobie, hydrophémie, hydropisie, hydrorachis, hypocondrie, hypopion, hystérie, ichthyose, ictere, idiotie, iliaque, imbibition, imperforation, incision, indigestion, indigo, indigotique, induration, infection, infiltration, inflammation, insomnie, intermittente (fièvre), intestin, iode, iodique, iodure, jaspé, Jussieu (dc) lacrymaux, laque, lazzulite, ligament.
Glat-e (l'abbé).	Herméneutique, inspiration, Isaac, Isalo, Jacob, Jahn, Jean-Baptiste, Jean l'évangéliste, Jéboval, Jephé, Jérémie, Job, Joseph (saint), Joseph, Josué, jubilé, Juifs.	Liagre.	Herschell, Hipparque, Huyghens, hyperbole, imaginaire, indéterminés, intégrité, infini, intégral, inconnu, indéfini, iris, Irène, irrationnel, Junon (astron.), Jupiter (astron.), Képler, laetée (roie), lecaniscates.
Hennequin (Amédée).	Hôpital.	Longpérier (dc).	Herculanum.
Hullard.	Hybrides, incubation, infusoires, instinct, invertébrés, individualité, Lacépède, Lamarck.	Macquart.	Hétéromyzides, hybotide, hydromizide, hypocère, lauxanides.
Inquet.	Hiéron, hexaèdre, hexagone, Hippocrate, hygromètre, histoire naturelle.	Martonne (dc).	Herse (archéol).
		Michon (l'abbé).	Jérusalem, Jourdain.
		Moke.	Hérodote, Huila-de, Homère, Hongrie, hosphar, Hunia de Huns, Irène, Lerne (duc de), Lesdiguières, Ligne (prince dr).
		Nadault de Buffon.	Houillon, ingénieur, irrigations.

NOMS.	ARTICLES.	NOMS.	ARTICLES.
<i>Off.</i>	Hobbes, Hoffbach, Huissiers, hypothèques, immuebles, incendie, incest, instituttes, interprétation des lois, intervention, inventaire, infamie, intendants, interdiction, intérêt, juges, jugement, juridiction, jurisconsultes, Julia (lois), Kant, legalité, leudes.	<i>Romain Cornut.</i>	Hétiogène, Hésiode, hiatus, Horace, hospitaliers, hospitalières, illuminés, Isaac de Bavière, Isocrate, Justinien, Kumpis (A.), Lados, Latude, Lecouvreur (Adrienne), Lekain.
<i>Paccus.</i>	Honte, lune, inscription maritime.	<i>Saint-Géorge (de).</i>	Imprimerie.
<i>Paris (Louis).</i>	Héraclides, Hercule, Karpouk, Karoslavl, Igor, Ivan.	<i>St-Priest (Auguste de).</i>	Jachères.
<i>Passot.</i>	Kuolin, lanterne magique.	<i>Schugès.</i>	Hernstadt, HERNESAND, HERTHA, Hesse, Hippone, Hollande, Holstein, Illyrie, Ionétie, Indiana, Inspruck, Irusch, Ischia, Iser, Kiel, Kikenny, Kinkardine, Komorn, Labrador, Ladoga, Landenbourg, Laurent (St) (geog.), Leipsick, Liège (geog.).
<i>Perron.</i>	Islamisme.		Hévidre, jubé.
<i>Pontecoulant (Gustave de).</i>	Lacroix, Lalaude, Laplace, Légende, latitude.	<i>Schmit.</i>	Héron, Hérondelle, Hérzin,
<i>Pontecoulant (Adolphe de).</i>	Heure, hippodrome, hiver, horoscope, hygie, infanterie, invalides, janvier, jour, juin, juillet, janvier, lanterne, lanternes (fête des), lavement des pieds, legion.	<i>Seuchol.</i>	Hosko, hochepenne, houp pifere, huthiers, huppe, indicateur, jaccuar.
<i>Receveur (Vabbé).</i>	Hérésie, hiérarchie, Hilaire (St), Hincmar, Honorius, Huss et Hussites, Idée, indulgences, infailibilité, Innocent (papes), inquisition, investiture, Jansénisme, Jean Chrysostôme (St), Jean Damaçène (St), Jean (papes), Jules (papes), justification, Leon (papes), liturgie.	<i>Tardieu.</i>	Hygiène.
		<i>Tissot.</i>	Hepher, Lavater.
		<i>Vallent.</i>	La Hire (peut-être).
		<i>Vincendon Darnouha.</i>	Hydrographie.
		<i>Fukier.</i>	Indemité.
		<i>Tabebu.</i>	Horticulture.

FIN DE LA TABLE.







